

3498

B.D.I.C

Janvier à Juin 1970: C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

1^{er} JANVIER
1970
NUMERO 588
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NEO-FASCISME

POINT DE VUE



FASCISME ET
DEMOCRATIE
BOURGEOISE
SONT DEUX
TETES D'UN
MÊME CORPS:
LE CAPITALISME

TERRIBLE. A Cherbourg, à l'inauguration du sous-marin atomique, Debré exprime sa « profonde déception » à la presse. Confidences pour confidences, le contribuable français aussi. Et ce sacré Jean Rostand qui le baptise « le croquemitaine ». Au gnouf ; c'est une atteinte au moral de l'armée, de la nation qui a payé si cher et de notre vénéré guide, qui ne passera pas l'hiver si on se moque de ses jouets.

CINEMA. A Paris, Harpagon vitupère Cléandre et Elise et protège son or. Pompidou lance ses CRS contre les usines ou les facs et les déplace pour assurer la protection des banques !

— A Moscou, le général Grigorenko est interné dans un hôpital psychiatrique. Il avait été arrêté en mai dernier à Tachkent parce qu'il soutenait les Tatars de Crimée qui voulaient revenir dans leur pays. On se disait aussi qu'en URSS, paradis du prolétariat, on déporte des ouvriers ; les Tatars ne sont que d'affreux bourgeois, comme ces Estoniens, ces Lithuaniens, ces Lettoniens, ces Finlandais, ces Ukrainiens, ces Polonais j'en passe et des pires. C'est fou d'ailleurs, ce qu'il y a comme dingues et comme inadaptés au socialisme d'Etat. Ingrats, ils ne méritent pas tout le mal que le petit père des peuples s'est donné pour eux !

Il serait vain de comparer Chaban-Delmas à Hitler. Mais les récents « contrats de progrès » signés avec la complicité des syndicats réformistes nous font penser à une « collaboration de classe » de sinistre mémoire.

ILS PROMETTAIENT MILLE ANS DE BONHEUR...

Le fascisme n'est pas étranger au capitalisme. C'est au contraire une des méthodes employées par lui pour juguler le prolétariat à un moment où celui-ci était sur le point de passer à l'offensive révolutionnaire généralisée.

Confronté avec le mouvement des Conseils Ouvriers en Italie du Nord, avec le mouvement Spartakiste en Allemagne et avec la CNT en Espagne, le capitalisme, craquant de toute part, ne voit son salut que dans l'emploi de la manière forte, dans le renoncement au libéralisme démocratique et dans l'accroissement inusité des prérogatives de l'Etat.

Pour parvenir à ses fins, il arme des fantoches qui s'appellent

Hitler, Mussolini ou Franco. Le malheur pour tout le monde, et pour les capitalistes eux-mêmes, c'est que deux d'entre eux sombreront dans l'hystérie et que les tireurs de ficelles qui les manipulaient seront obligés de s'en débarrasser. Le troisième continue son œuvre là où le vieux monde avait été le plus menacé : l'Espagne.

De cet intermède gênant qu'il ne demande qu'à oublier, le capitalisme international a tiré deux profits : la liquidation du mouvement révolutionnaire authentique qui n'est reparu dans les faits qu'en mai 68 ; et aussi une théorie qui a servi d'alibi idéologique à la violence aveugle : le fascisme.

Sans vouloir faire injure à M. Chaban-Delmas, on peut affirmer que ses rêves de « nouvelle société » ne sont pas nouveaux : Benito Mussolini les avait eu bien avant lui. Au travers de son délire verbal, le Duce avait exposé les grandes lignes d'un système qui selon lui « substituerai la collaboration des classes à la lutte des classes ». Il suffisait d'y penser. Pourquoi se combattre stérilement alors qu'il suffit de s'entraider pour que le bonheur soit de ce monde !...

Comment faire ? Facile ! Les ouvriers participent à la marche de l'entreprise : ils l'améliorent, s'efforcent de produire plus à

(Suite p. 11.)

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Paul VI, qui se prend pour le pape, annonce à la face du monde ce vendredi 12 décembre qu'il renie définitivement l'Inquisition, ses pompes et ses œuvres :

« La conscience du monde ne tolère plus le terrorisme, la torture des prisonniers et semblables délits qui font retomber le déshonneur sur ceux qui les accomplissent. »

C.Q.F.D.

LE BORGNE

Mieux vaut en rire

« Le Monde de l'Economie » du 16-12-69 :

« Comment mourir riche après avoir vécu pauvre. »

Crevant, hein !

◆

Dans le même numéro de ce journal comique, R. Montjoie « Commissaire général au plan, dit « la mouche du coche », trace pour le VI^e plan un programme « Pour que la nation se dépasse elle-même ».

« — En premier lieu, définir et faire respecter les « règles du jeu » indispensables pour que les entreprises puissent remplir leurs fonctions créatrices avec le minimum d'entraves dans une économie de marché concurrentiel. »

En clair, pas de taxes sur les entreprises ce qui entrave etc..., et fini le protectionisme à la petite semaine des entreprises non rentables.

« — Pour l'Etat la politique de l'emploi et la formation professionnelle, les infrastructures, la recherche, etc... ».

Gros baratin, il faut être clair. L'Etat doit prendre à sa charge les ouvriers dont les patrons ont tiré le maximum : chômeurs, invalides,

des, etc... ; il doit également préparer les jeunes à être hautement rentables, c'est le but de la « formation professionnelle ». L'Etat doit également construire de bonnes routes vers mon usine et y amener la force électrique et le téléphone, les particuliers eux payant les frais des « raccordements », c'est ça l'infrastructure. De même l'Etat doit développer la recherche et refiler les brevets exploitables aux industries sinon gratis, du moins avec une subvention de démarrage et des commandes assurées. Entre parenthèse, si l'Etat se charge de la recherche, quelle est alors « la fonction créatrice » des entreprises ? Mais la mouche du coche n'est pas à une incohérence près !

« — Il s'agit, plus profondément encore, de développer dans l'ensemble de la société une mentalité, un état d'esprit industriel qui traduise une meilleure prise de conscience par les divers partenaires économiques et sociaux de toutes les exigences d'un développement compétitif et rentable de notre industrie. »

C'est-y pas bien dit tout ça ? Plus loin, pour éclairer notre lanterne, il parlera de « contrat moral » que la nation (i. e. le pékin) doit respecter pour se dépasser etc... En d'autres termes, il faut que les grévistes présents et à venir, s'écrasent : c'est pas moral.

Allons, voilà encore une mouche qui aura bien mérité de son fromage !

◆

LES REPRESENTANTS (DU TIERS) DE LA CLASSE OUVRIERE. Aux Chantiers de l'Atlantique la CGT perd 10 % de ses voix mais reste majoritaire 35,64 % des voix contre 31,50 % à la CFTD et 25,77 % à FO. Le fait est qu'il est assez difficile d'avoir à la fois l'oreille de l'Etat-patron et la confiance des ouvriers (cf en URSS).

◆

NOUVELLES DE L'ANARCHO-SYNDICALISME. Michel Rocard, le technocrate moderne bien connu au PSU, adhère aux vieilles idées anarchistes en déclarant le 12 décembre à Valenciennes :

« Le contrôle ouvrier, mot d'ordre que nous lançons ... »

19e Union Régionale (C.N.T.)

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1^{er}).

Très grave incident à Madrid

Selon la presse bourgeoise, des incidents d'une extrême gravité se sont produits jeudi 18 décembre devant le tribunal de l'Ordre public, qui juge un prêtre accusé de propagande illégale.

Quelques 25 avocats en robe s'étaient regroupés dans le hall du Palais de Justice afin d'assister aux débats comme la loi les y autorise.

Mais, voilà, des policiers en tenue de combat leur ont interdit l'accès de la salle du tribunal.

Comme les avocats protestaient, les policiers ont chargé tous ces braves gens à la matraque. Un avocat a été arrêté.

Devant le Palais de Justice plus de 500 personnes, dont une cinquantaine de curés, étaient venus par solidarité, mais des militants d'extrême droite, appartenant au mouvement Christ-Roi, sont intervenus et ont provoqué de violentes bagarres au cours desquelles plusieurs curés ont été maltraités, les pauvres ! ; il y a même le Père Martinez Cortes, qui blessé à la tête s'est présenté au poste de police pour porter plainte. Bien entendu, on ne l'a pas gardé en prison, et on a même fait semblant de prendre sa demande en considération.

Voilà ce que les observateurs politiques appellent des incidents très graves.

Depuis 33 ans, des anarchistes, des antifascistes, sont condamnés à 10, 20, 30 ans de prison, et personne ne dit rien. D'autres, comme Sabater, Granados, Delgado, ont été lâchement assassinés sans que personne ne lève le petit doigt, même les curés. Aujourd'hui, naturellement, la part de gâteau se faisant de plus en plus petite, les plus défavorisés veulent se disculper en faisant de temps en temps un sermon qui, pensent-ils, leur permettra d'aller au ciel. Et qui sait, si la situation changeait ? Mieux vaut prévoir.

En tout cas, soyons-en bien certains : ceux-ci ne risquent pas la peine de mort, trop d'intérêts les unissent les uns les autres ; il est donc certain que ces querelles de couvents ou de palais, ne nous regardent pas, car le jour où le peuple prendra sa revanche, il n'en manquera pas de tous ces curés, bourgeois, qui diront qu'ils étaient du côté du plus faible, afin de reprendre une fois encore les rênes de la vie économique.

Ne nous laissons pas bernier, et crions bien fort : « A bas la calotte, à bas le Vatican ! » Car il n'y aura vraiment de liberté que le jour où nous aurons mis hors d'état de nuire tous ces hommes en soutane, et détruit totalement leur siège, le Vatican.

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes... »

(Propos recueillis en Mai 68 aux réunions d'étudiants (Sorbonne-Censier) ouvriers (Imprimerie Lang).

Ne dites plus « on mène une vie de fou ! » Sachez qu'on vous mène à un avenir démentiel et qu'il est urgent de comprendre pourquoi.

Quand les travailleurs unanimes se soulèvent c'est qu'ils ont d'eux-mêmes élevé le débat. Un tel mouvement serait trahi par la revendication quantitative. Il est à l'échelle d'une contestation des structures.

Les magasins regorgent de marchandises, les publicités nous assaillent de toute part. Pourtant moins que jamais nous ne nous sentons en sécurité. Pourquoi ?

Chaque jour des milliers de gens voient s'ouvrir les portes de la misère en perdant leur emploi, tandis que des jeunes sont par avance exclus d'une société où le

droit à la vie se mesure au porte-monnaie. Pourquoi ?

Sachez que la situation des marchés, y compris celui du travail, est le vice fondamental du capitalisme ; la misère dans l'abondance étant toujours le signe avant-coureur d'une guerre d'anéantissement. Le capitalisme est la plus criante injure à notre conscience d'hommes libres.

Depuis la crise de 1929 tous les gouvernements bourgeois ont lutté contre l'abondance pour sauver le profit. Il est urgent d'abolir la loi du profit et le marché du travail parce qu'ils s'opposent fondamentalement à une promotion authentique de l'homme face à la machine. La rentabilité en tant que critère de l'expansion implique la compétition du gaspillage et la plus monstrueuse entreprise d'anéantissement qu'est l'industrie de guerre.

M. G.

(A suivre.)

LE CHEMIN

Combien donnerais-je,
 Pour ne plus vivre ce mauvais rêve ?
 Ou plutôt, ce cauchemar !
 Je vais vous le dire sans retard :
 Je marche depuis longtemps sur cette route
 Je me suis égaré, sans aucun doute.
 Je vais me renseigner, j'aurai plus de chance,
 A ce vieillard, plein de sagesse et d'expériences :
 « Pardon, mon brave, le sentier qui conduit au bonheur ? »
 Il me sourit : « Je vois que la difficulté ne te fais pas peur ! »
 « Il est presque introuvable, mais il existe ! »
 « Boueux et tortueux, mais malgré tout il persiste.
 « D'autres avant toi y sont passés,
 « Et par la même occasion, l'ont défriché »
 « — Mais, comment ferais-je pour le trouver ? »
 « — C'est celui qui longe la rue de la Société
 « Avant d'y entrer, ne te trompe pas, tu ne pourrais en sortir !
 « C'est sans issue. Ne compte pas les pas et garde le sourire.
 « Marche bien à côté et arrive au but.
 « Tourne à l'extrême gauche, tu tiendras le bon bout ! »
 Cœur léger, je repars
 Avec cette fois, plus d'espoir.
 Je passe devant des cimetières, civils ou militaires
 Ils sont alignés, bien sages, depuis la dernière guerre.
 — Tant qu'il y aura des hommes sur terre, ils se battront...
 ... Faut-il qu'il y ait de la terre sur les hommes pour donner tort
 [à ce « dit-on »]
 D'un seul et même souffle, les mourants tournent la tête vers le
 Pour, une dernière fois, lancer un juron sur ce drapeau [haut
 « Patrie ! »... c'est mourir un peu...
 ... Je me retourne dans un adieu.
 Je chemine depuis un moment, une muraille se dresse
 D'où s'échappent des cris de souffrance et de détresse
 Douze coups de fusil ont raison de ces torturés
 Et se meurent les râles au pied de ce mur.
 J'arrive à une intersection.
 Monsieur l'argent règle la division
 Je gagne le trottoir d'en face
 Où les moribonds et les cadavres s'entassent
 C'est une morgue à ciel ouvert
 Que leur faut-il ? De l'eau, du riz et de la terre !
 La faim ! qui a pour homonyme et synonyme
 le mot fin — « elle est affreuse cette rime »
 La réalité m'effraie. Je ne marche plus, je cours !
 ... et je tombe en arrêt devant le portail d'une cour
 Au centre, les sujets me font figure de moutons
 On leur apprend à tirer sur des cibles de carton
 L'illusion est parfaite, ça pourrait être des humains
 Le berger qui n'est autre qu'un cabot, leur aboie des ordres mal-
 Je me noie dans une foule dépravée... [sains
 ... et les rues sont dépavées
 Mes prédécesseurs ont monté des barricades
 Où y siège la jeune garde
 Voulant donner un sens à ces mots : « Liberté, égalité, fraternité ».
 Et fatigué d'avoir trop marché
 Après un bonheur fuyant, nous allons tourner une page
 Mais ne prenez pas les conscients de ces lieux pour des canaards
 [sauvages !]

Versailles.

JOSE MILLOIS

Renaissance de L'Anarcho-Syndicalisme à Grenoble

La France subit une crise économique et sociale assez grave ; les syndicats sont débordés par la volonté et la combativité des travailleurs. Nous pensons qu'il est nécessaire de donner sa véritable dimension au syndicalisme, d'où la nécessité d'exprimer nos critiques sur les présents syndicats en France et nos idées pour remédier à la soif de lutte des ouvriers.

Qu'est-ce qu'un syndicat réformiste ou d'intégration ?

Il est entièrement séparé de toute volonté révolutionnaire, bien qu'il emploie souvent un vocabulaire révolutionnaire, il ne sert qu'à stimuler la classe ouvrière pour des actions dont le but est de renforcer le parti (voir CGT en période électorale). Il le renforce, soit par des actions qui consistent à conquérir des améliorations partielles et limitées, soit par des actions isolées et purement démonstratives.

Lorsque la lutte prend une importance trop grande (risque de débordement du cadre établi par la légalité : voir mai 68) il se voit obligé de freiner l'action. Par conséquent, il devient inévitablement un organisme régulateur de la société capitaliste. Il « oublie » la lutte de classes réelle qui a pour finalité l'abolition du salariat et du patronat.

Tandis que le syndicalisme révolutionnaire ou de transformation, c'est un syndicalisme basé sur la lutte de classes réelle et radicale. Son action quotidienne, permanente est une lutte frontale et totale contre la bourgeoisie dans les lieux de travail et dans la rue. Il refuse la collaboration du capital et du travail, non pas par des discours (type CGT, qui refuse la participation mais siège au conseil économique et social avec le patronat) mais par le refus de participation du syndicat à une institution.

Le syndicat révolutionnaire ne veut pas être la « courroie de transmission » d'un quelconque parti politique ; donc il a sa propre stratégie économique et sociale pour la mise en place d'une société nouvelle sans salariat ni patronat. C'est-à-dire l'« autogestion » de la société et le fédéralisme comme moyen de coordination.

Ceux qui contestent le syndicalisme actuel, ceux qui sont intéressés par l'anarcho-syndicalisme peuvent contacter le copain Penalter : 19, rue Henri Duhamel V.O. Grenoble.

Les anarcho-syndicalistes de Grenoble.

A BAS L'ARGENT

Tant que l'argent (monnaie) persistera comme facteur prédominant dans l'administration du pays, la stabilisation du coût de la vie ne sera pas possible. Donc les luttes revendicatives pour l'augmentation des salaires basée sur la hiérarchie, ne feront qu'aggraver la situation politique et sociale, sans solution valable au profit du peuple en général.

Un seul remède efficace, la lutte pour la suppression de l'argent (capital). Et nous obtiendrons l'égalité économique et sociale pour tous, la suppression de la

hiérarchie de classes, la paix sociale pour toujours, et le respect entre les citoyens, et entre les peuples.

Nous éloigner de la réalité équivaut à se laisser gruger par les mensonges réformistes propagés par les serviteurs spirituels de nos gouvernants spirituels.

A toi, lecteur, de réfléchir et à ta responsabilité vis-à-vis de tes actes. Rien ne peut s'obtenir sans la conscience et l'action directe des hommes.

JUAN GIL

MEILLEURS VŒUX — SEASON'S GREETINGS — FELIZ AÑO NUEVO — MEILLEURS VŒUX — SEASON'S GREETINGS
 FELIZ AÑO NUEVO — MEILLEURS VŒUX — SEASON'S GREETINGS — FELIZ AÑO NUEVO — MEILLEURS VŒUX — SEA-

POUR
1970

LE COMBAT
SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL
UNION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

vous souhaitez et se souhaite
une bonne révolution

TELE - BEURRE

A Paris, dans ma petite chambre du 6^e étage, je n'ai pas la Télé. C'est dire que pendant des mois je ne vois pas une seule émission.

Mais en hiver, lorsque je viens sur les bords de la Méditerranée, j'en prends pour tout le reste de l'année. J'avale presque tout, le bon, le médiocre, le mauvais, et même la publicité. Le médiocre et le mauvais, incontestablement dominant, mais, au hasard des programmes adaptés, paraît-il, au goût du plus grand nombre, de belles choses surgissent qui valaient la peine d'être montrées.

Malheureusement, si l'on veut, par exemple voir un « Panorama » qui promet d'être intéressant, on est obligé de subir une séquence des « Envoyés très spéciaux », ce feuilleton pour sous-développés mentaux. Ou, encore, un « Face à Face » qui va peut-être s'évader de la banalité quotidienne ne vient qu'après que l'on se soit irrité à contempler « L'Homme de fer » se promenant dans son fauteuil à roulettes !

Mais ce n'est pas mon propos de faire le procès de la « Télé », et particulièrement celui des feuilletons américains que l'on nous inflige depuis longtemps, et dont le seul résultat semble être de propager le goût de la violence parmi les jeunes.

Je vous parlerai, aujourd'hui, d'un ministre. Celui de l'Agriculture, qui est apparu sur l'écran, l'autre jour, au cours d'un face à face. Or, je sais bien ce qu'une telle émission à de factice : les interlocuteurs ne vont jamais au fond des choses, les personnages officiels sont toujours assez habiles pour noyer le poisson, tandis que les questionneurs ne font pas tellement preuve d'agressivité.

Il s'agissait, en l'occurrence, de deux représentants d'organisations agricoles s'inquiétant de l'avenir de l'agriculture en France par rapport au marché commun. Les questions étaient pertinentes, certes, mais formulées avec courtoisie et déférence, comme il se doit, entre gens bien élevés. Aucun des deux, sans aucun doute, ne descendait de Jacouou le Croquant. Le ministre, lui, bien détendu, souriait et confondait ses détracteurs avec une dérisoire facilité, tout en faisant la preuve qu'il était très au courant des affaires de son ministère.

A un moment donné, il fut question des tonnes de beurre qui emplissent les frigorifiques des producteurs. Voici donc ce qu'en dit notre ministre : « Du beurre en

stock, il y en a, certes, quoique en plus petite quantité que l'on veut bien le dire, mais il y a aussi, de par le monde, des pays sous-développés où bon nombre de gens sont sous-alimentés, où des enfants meurent de faim. Il sera sans doute possible de faire quelque chose dans ce sens. » Je ne garantis pas l'exactitude des termes, mais bien le sens de ces termes. Ainsi donc, et pour la première fois semble-t-il un représentant de gouvernement annonce qu'il va peut-être essayer d'arranger cela : d'un côté, des montagnes de beurre, de l'autre des hommes qui ont un besoin certain de ce beurre, mais qui n'en ont pas, simplement parce qu'ils sont pauvres. Et il y a des années que cela dure, des années que la production de beurre augmente, qu'on le fourre dans des frigorifiques, qu'on ne sait finalement quoi en faire; il y a des années que l'on nous parle de ces pays d'Afrique ou d'Asie où l'on crève de faim, de ces pays où la portion de matière grasse de chacun est à peu-près inexistante. Il y a des années que l'homme de la rue est au courant de tout cela, des années qu'il se demande pourquoi on dénature, on brûle, on stocke, au lieu de transporter et de distribuer aux malheureux, des années que les gouvernements successifs laissent s'accumuler les stocks et même, parfois les favorisent, des années que l'on ne parle que de prix de revient, de profits, de subventions, de transports, d'ententes, etc. Et rien, rien de

valable n'a jamais été fait. Si, pourtant, des promesses, à plusieurs reprises, du haut d'une tribune quelconque, tant en France que dans d'autres pays riches. Car, n'est-ce-pas, nous sommes, en France, dans un pays riche ! Est-ce que cette fois encore, les paroles précises du ministre seront autre chose que du vent ?

J'ajouterai à ce qui précède que le lendemain, toujours à la Télé, et sans doute aussi dans les Actualités de toutes les salles de cinéma, on nous a montré, avec quelque fierté, semble-t-il, le lancement du « Terrible ».

Il s'agit d'un sous-marin atomi-

que, le deuxième d'un tiercé, dont le premier s'appelle le « Redoutable », et le troisième s'appellera le « Foudroyant ». Il est facile de voir, rien qu'à l'énoncé de ces vocables, qu'il s'agit là de bâtiments inoffensifs uniquement destinés à des croisières touristiques dont bénéficieront les titulaires de congés payés !

Sans trop verser dans la démagogie facile, on est bien forcé d'admettre qu'avec le prix de revient de ces engins inutiles et dangereux, on aurait pu en expédier du beurre, là où le besoin s'en fait sentir. Non ?

B.



Deux journalistes de l'Office « informent » un téléspectateur français

LA TELE C'EST L'OPIUM DU PEUPLE

PHILOSOPHIE

La croyance communiste en la dictature d'une minorité de vrais croyants a provoqué des abominations sans nombre.

On nous dit parfois que seul le fanatisme peut donner de l'efficacité à un groupe social. Je considère ce point de vue comme absolument contraire aux enseignements de l'histoire. Mais en tout cas, ceux-là seuls qui se prosternent comme des esclaves devant la réussite peuvent trouver que l'efficacité est admirable indépendamment de l'accomplissement auquel elle tend. Pour ma part, je pense qu'il vaut mieux faire un peu de bien que beaucoup de mal. Le monde que j'aimerais contempler serait un monde libéré de la

brutalité des groupes hostiles et capable de comprendre que le bonheur de tous résulterait plutôt de la coopération que du conflit. J'aimerais contempler un monde dans lequel l'éducation viserait à libérer l'esprit de la jeunesse plutôt qu'à l'emprisonner dans une armure de dogmes destinée à le protéger, tout au long de son existence, des flèches de la preuve objective. Le monde a besoin de cœurs ouverts, d'esprits ouverts, et ce n'est pas au moyen de systèmes rigides, anciens ou nouveaux, qu'on risque de les obtenir.

Bertrand
RUSSELL

(« Pourquoi je ne suis pas chrétien », Editions J. J. Pauvert).

L'UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Communique à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encalcé à partir de 8h30.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

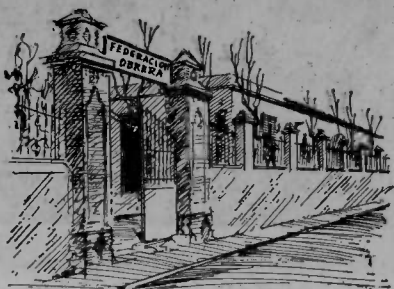
Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Centro obrero

EN nuestra vida militante hemos frecuentado muchos centros obreros y en todos ellos comprobamos un sentido de fraternidad que animaba a los compañeros circunstancias. Se acudía a la sala para reunirse o alternar con amigos con los que departir sobre ideas o preparar ocurrencias relativas a la propaganda y a la lucha. Se frecuentaba también la secretaria a los efectos de cotización, información o contribución a la labor del día. Una pieza mayor y un cuarto de junta no eran lugares niveos, sino un hervidero de voluntades y un congreso permanente para iniciativas, las más de las veces fructuosas. Un centro obrero, tradicionalmente resumía el hogar revolucionario, reivindicativo, de los trabajadores. No todos éstos eran militantes del libertarismo; éranlo, tal vez, una respetable minoría; pero un halo de libertad sin restricciones se respiraba en tal ambiente, haciendo que los asociados no específicamente anarquistas sintieran influenciados por la euforia ácrata imperante.

Cuando un grupo de trabajadores se reunía en cualquier parte para concretar una sociedad de resistencia al capital, lo primero que hacía era alquilar local de capacidad respetable previendo que en momento favorable la casa podría llenarse con centenares de explotados. El sacrificio inicial — que siempre correspondía a una minoría — era emprendido sin vacilaciones tanto en trabajos de adecentamiento y amueblamiento, como en la parte fastidiosa y necesaria de ceder un pedazo de la economía personal para amortizar pagos derivados de la adquisición de materiales y utensilios: mesas, bancos, sillas, armarios, útiles de escritorio y biblioteca. ¿Qué centro obrero que se estimara un poco no ideaba de primer antuvio disponer de biblioteca? Ninguno, y conste que entonces el 80 % de proletarios ignoraban la letra, eran analfabetos, y tal vez fuese por comprender que la ignorancia era aliada fuerte de la burguesía que aquellos sencillos obreros querían que sus hijos y los compañeros jóvenes se ilustraran para dignificar la clase y dar réplica al enemigo incluso en el terreno de las letras. Los primeros libros que penetraban en las estanterías



eran aportados graciosamente por compañeros que los poseían o los adquirían para enriquecer el acervo literario común. Conseguido el mínimo bibliotecario de un centenar de libros, otros volúmenes seguirían afluyendo poco a poco, pero en el entretanto se colocaría mesa central en el recinto ilustrado para exponer los periódicos y revistas de interés obrerista que a la sociedad iban llegando o modestos mecenas aportarían de suscripciones por ellos satisfechas a las administraciones. Daba gozo ver compañeros de toda edad delectando unos, abismados en solitaria lectura otros, como cumpliendo un rito obediente a la superación de la especie.

Logrado un desarrollo cultural apreciable, se introducía la inquietud de poseer escuela, la afición al teatro, a la natura y a los cursos espontáneos de oratoria, de agudeza palabrera, de ejercicio mental en cada individuo, de desarrollo de las facultades pensantes, ese bien que tan alta pone la condición humana en contraposición a la renuncia moral y al loritismo de las mesnadas, digamos bolcheviques para mejor entenderlos. Con el ejercicio de la voluntad auténtica de cada individuo, de cada compañero, en nuestros centros obreros el atiborramiento de cráneos (con serrín de consigna, naturalmente) era materialmente imposible, por dignidad individual y deseo impertérrito de elevar lo más posible la moral humana.

Nos sitúa frente al tema de los centros obreros la posibilidad de abrir uno en la capital de Francia habida cuenta de que el existente moral y económicamente es de imposible aguante. Lo de ahora, sin biblioteca ni escuela ni veladas artístico-literarias ni grupos proselitistas, con cordialidad condicionada, con perspectiva que no va más allá del grupo afin, con desganancia de discusiones elevadas,

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 1° de Enero de 1970

con un cien por cien de compañeros que lo sabemos todo menos lo que nos falta saber, lo del «apaga y vámonos» parece ser recurso saludable. No es por despreciar a nadie pues abrigamos la franqueza de tasar el defecto a que haya un poco para cada uno; pero a lo equivocado, lo inestable, lo sin apaño, es mejor aplicarle el borrón y cuenta nueva, y tal vez la imposibilidad de sostener el local presente nos vaya a beneficiar mucho en lo moral y algo en lo económico. Un empezar siempre es más saludable que un péximo continuar, y si espacio se nos ofrece en el almacén o la cuadra que se ponga a nuestro alcance, vamos a adecentarlo, a reformarlo, a embellecerlo con esfuerzo voluntario y sacrificio pecuniario — ¡como nuestros viejos hacían! — para obtener sala de reuniones provechosas, objetivas, modosas (queriendo decir: no ruidosas), salita de alquilar, biblioteca para estudios, secretarías para esto o aquello, librería, redacción y

administración, dependencias para CNTF, CNTE, SIA, Ateneo Racionalista si precisa, escenario para representaciones de solidaridad y arte. Puede ser, nuestro previsto centro obrero, la antítesis de la disparidad, de la vanidad y de la inconsciencia. Puede ser, nuestra casa de todos, un gran hogar de afectos personales y fecundas y colectivas realizaciones.

El polvo picante, cegador, de forcejeo sistemático quede en la fórmula antigua, y todo lo que pueda cohesionar, reunir y elevar, afinquese en la « casa nueva » para satisfacción y provecho de la gran colectividad libertaria.

Atrás, que no mire nadie, y hacia adelante habremos de empujar todos. Todos, en familia numerosa, generosa y sin complicaciones, haremos labor concreta, sin recelos ni disonancias. Hay que sentirse libre y fraternal para considerarse del conjunto. Para comportarse en sentido opuesto, bien se está en el café, en el «square», en el estadio, o agarrado a la caña de pesca.

DISCOS

«Contra el vicio de pedir la virtud de no dar.»

Eso reza el adagio con aplauso — por una vez sincero — de los avaros.

Aunque los no avaros coincidan — por una sola vez — con éstos.

El ciego fracasado dijo: «La mala pécora de señora quería por cinco miserables céntimos que me daba que yo fuese ciego de verdad.»

Me quejé al compañero Patapalo de la pediguñería navideña. «No te apures», me dijo. Ne me apuré. Cuando el basurero llamó a mi puerta para ofrecer décima y recibir dádiva, irrumpió Patapalo pidiéndole una gracia de caridad. Basuro quedó bobo y desapareció escaleras abajo.

El protector de «ayalata» abandonó ésta porque la protección costaba mil francos por número, y su heroicidad no llegaba a tanto.

Hay buenas tacañerías como las hay pésimas.

El avaro desesperado se suicidó con una pistola alquilada.

El previsor jamás soltaba cinco

céntimos y encontraba cuantos botones la gente perdía durante la jornada.

El mismo juega a la lotería en intención. Si acierta se pone enfermo y si pierde se alegra porque no le cuesta ni un solo franco.

No cuenta jamás en francos nuevos. Los viejos dan mayor bulto.

Avariento se desespera de no estar en la época de Roberto el de las Cabras, porque Roberto de esos no queda ninguno.

Meticuloso convierte un real en treinta céntimos.

Tío Puñetas calcula que enterarse sin baul le saldrá más barato.

El que antes pobre aplaudía los atracos ahora los maldice porque tiene dinero.

Ingresó en Solidaridad para que le dieran ropa gratis, mas se dio de baja por temor a perder la suya.

El asunto avaricia sigue siendo noticia.

DISCOBOLO

LA EDUCACION SEXUAL

PARA cuantos tenemos *antena* puesta a los cuatro puntos cardinales del pensamiento social, siempre favorables a captar novedades, si en ellas va implícito un impulso hacia el progreso humano, es normal que dentro lo relativo de nuestras condiciones, examinemos aquello que aparece con aire de novedad. Y es en este sentido que hemos podido examinar algunas obras recientes dedicadas a lo que se considera como educación sexual. Obras, la mayoría, de carácter popular, asequibles a los de módicas posibilidades económicas.

Dentro el conjunto de actividades que condicionan la vida social, indudablemente, el tema del sexualismo es de los que alcanzan trascendencia y merecen consideración. Ocurre que, como tantas otras cosas, puede ser tratado desde distintos ángulos de visión. Basta tener en cuenta la polémica originada en torno a la materia entre Sigmund Freud y Wilhelm Reich. El primero abordando el tema de un modo científico, pero desvinculado por completo del problema social, en tanto que para Reich, eran fundamentales las características sociales para los efectos de la puesta en estudio de todos dos factores de orden sexual.

En lo que concierne a los libertarios, pocas novedades podemos hallar en lo relativo a popularizar la educación sexual. Entre la gran cantidad de obras, de escritos sociológicos difundidos por los libertarios, descuellan los relativos a las apreciaciones de orden sexual. Bastará citar los nombres de los doctores Marestán, Robin, Bulffi, cuyos escritos alcanzaron mucha difusión.

Hoy, como ayer, la educación sexual es de suma trascendencia. La relación entre los sexos, lo referente a la procreación, son factores que tanto el hombre como la mujer deben de tener en cuenta, ya que de ello depende el mayor o menor grado de felicidad en la vida hogareña, y la repercusión en la vida y contacto con la sociedad. Confundir el deseo, el atractivo sexual, con el afecto, con la afinidad sentimental, es harto contraproducente. Procrear de un modo inconsciente supone la infelicidad de los seres a los que se les da vida, y la responsabilidad moral y material de los padres. De ahí la importancia de la educación en torno a las cuestiones sexuales.

Es en los países nórdicos, cuyo nivel general de cultura supera a los del resto de Europa, donde los problemas sexuales son examinados con mayor detenimiento. Ya en este sentido de confrontación

entre los sexos, no constituye allí una novedad el «matrimonio a prueba». Posiblemente ello tienda a evitar los continuos divorcios, los disgustos hogareños ante las incompatibilidades de carácter, y la infelicidad que se desprende de un hogar con hijos no deseados. No, no puede mirarse de un modo superficial todo aquello relacionado con la educación sexual.

LOS PROBLEMAS DEL MUNDO LIBERTARIO

Nunca está por demás repetirlo, tenerlo en cuenta: el idealista es aquél que se preocupa del ideal que ha escogido. Se diferencia del simple cotizante de un sindicato cualquiera, o de cualquier partido político. Aquél que paga su cotización y se atiene a las normas reglamentarias en cuanto a seguir lo que dimana de *arriba*, de los que dirigen, de los que administran, será un seguidor, un miembro para hacer número, pero no un militante, un idealista consciente de su papel en tanto que miembro activo para juzgar, discutir, emitir juicios, contribuyendo a la orientación general.

El idealista de solera ácrata ha de poner un singular empeño en el desenvolvimiento del ideal preferido. Lo normal, en tal caso, es contribuir a darle impulso y amplitud apreciativa. De ahí la importancia de los cambios de impresiones, de los debates, de los comicios, de las exposiciones doctrinales en prensa nuestra. No basta llenarnos de satisfacción aduciendo que nuestras ideas toman incremento en el seno de la opinión pública, o por lo menos, entre algunos minorías, a las que antes pasaban desapercibidas las opiniones libertarias en general. Se ha de tener en cuenta que unida a la simpatía por unas ideas brotan también las deformaciones, el confusiónismo de criterios. Y ante ello conviene deslindar campos.

Conviene atalayar el mundo libertario para que, generalizando los problemas, no se pueda así caer en la estrechez de visión, en apreciaciones restringidas. Es observando lo general como se puede dar forma viable y bien vertebrada a lo particular: interesa también tener el preciso discerni-

miento, la inteligencia, la propensión razonadora, para eludir estados de fricción en los compañeros. Es de aconsejar evitar la psicosis de inhibición que crea en algunos el conceder extraordinaria importancia a alguien de los nuestros, el que sea. Ahora y siempre ha habido y hay aquéllos que, dotados por naturaleza de relevantes condiciones mentales han sobrepasado del conjunto. En tales casos es preferible en pos de una posible emulación que caer en una especie de atracción reverencial. No hay que tener propensión a imaginar ningún Don Preciso, haciendo capilla en torno suyo. Bien que apreciemos las ideas, las iniciativas del compañero de conocimientos y de experiencia, pero sin poner en esta acepción natural nada que parezca a la fe ciega del creyente al respecto de cualquier santón.

Es de importancia, por los temas que allí fueron abordados, el comicio que tuvo lugar recientemente en Turín, en donde se hicieron conjunto de interesantes exposiciones relacionadas con el anarquismo. Sería de desear que todo ello quedara acoplado en un volumen, como se hace con las ponencias y debates anuales denominados *Rencontres Internationales de Genève*, de suma trascendencia intelectual y en las que, dicho sea de paso, abunda la presencia de marxistas, en tanto que los libertarios brillan allí por su ausencia. Cosa que debía de tenerse en cuenta para que quedara evidenciada la existencia de otra «gauche» idealista, bien diferente de la marxista.

Al igual que la reunión de Turín, podrían celebrarse en otras partes y en el mismo sentido. Temas los hay en abundancia. Es cuestión de estudiarlos con detenimiento, evitando el caer en aquellos lugares comunes que tienen su explicación cuando se trata de la propaganda de carácter sencillo, popular, pero ya cosa desplazada cuando se trata de ofrecer temas de diálogo entre militantes. Igualmente convendría contar con alguna revista o boletín exclusivamente destinado a presentar temas y exponer distintos puntos de vista alrededor de ellos.

Es necesario captar los matices de la cultura contemporánea que puedan ser favorables a la divulgación de nuestras ideas. Hay que hacer todo cuanto sea posible para que la juventud que se acerca a nuestros medios conozca a nuestros clásicos, a los pensadores anarquistas que contribuyeron a la formación de nuestras concepciones. Que establezcan estudios comparativos entre los sociólogos y los pensadores de tendencia liberal contemporánea con las apreciaciones teóricas de los más conocidos pensadores del anarquismo. Que lo hagan ellos, y tratemos también de hacerlo nosotros, que en todas las edades de la vida es tiempo para estudiar y para aprender. Solamente los ególatras, los idiotamente hinchados de vanidad, creen ya saberlo todo.

BERTOLT BRECHT CONTRA LOS HEROES

No todo lo de Brecht tiene olor de comunismo. En reciente edición de sus obras de teatro hemos podido leer algunas que por cierto cuadran bien poco con la tónica marxista. Una de las que nos ha parecido más interesante el «Galileo Galilei». En ella descuella la expresión: «¡Infeliz el país que tiene necesidad de héroes!» En efecto, el héroe, al ocupar por así decir un rango de superioridad, achica a los demás mortales, les crea una psicosis de inferioridad. Y cuando los hombres creen que son poca cosa adquieren una mentalidad de esclavos. El Galileo de Brecht es el sabio que, pese a destacar el conocimientos de orden científico, como hombre tiene sus debilidades, como las tenemos todos. Y es a partir de una tal convicción, al considerar-nos todos con imperfecciones, que puede brotar una psicosis de fraternal camaradería. El convencimiento de que todos somos imperfectos nos hace ser modestos. Y la modestia ha sido y es una de las más relevantes cualidades del ser humano.

PROPAGANDA EN PREPARACION: Cuatro folletos correspondientes a Fabián Moro, Max Nettlau, Tato Lorenzo y Hem Day.



AQUI Y AHORA

El sapiente Botella Llusíá

por Juan Español

EL señor Botella Llusíá no es un señor cualquiera. Precisamente es advertirlo en líneas preliminares. Pasó las pruebas del doctorado con la brillante calificación de «máximum cum laude» según el tradicional latinajo de las viejas universidades. Es, además, rector de la universidad de Madrid, cargo que ocupa a raíz de las más violentas algaradas estudiantiles y que dejaron vacantes otros rectores, por dimisión voluntaria o impuesta, que tenían un concepto más claro de lo que es vergüenza y dignidad. Con el señor Palasi, ministro de Educación y Ciencia, forma el binomio que pretende revolucionar la enseñanza en España y atar corto las aspiraciones reivindicativas de la masa estudiantil. El no es ajeno a la maravillosa pléyade de sugerencias y reformas como constelan el Libro Blanco, ese compendio de promoción y renovación docente que es la admiración de propios y extraños. Posee un inquieto espíritu investigador que, desbordando los límites de su actividad educativa, se extiende como lava incontenible por innumerables laderas del saber y acontecer humanos. Es uno de esos seres de excepción en quien concurren y convergen las grandes corrientes universales que configuran una personalidad humanística y a quien uno no puede por menos de asimilar a las más ingentes figuras del Renacimiento, como Miguel Angel o Leonardo. Tan poderosa y oceánica inteligencia había de terminar por ofrecernos algún feliz hallazgo. Y así tenemos que, metiéndose de hoz y coz por los terrenos específicos de Havelock Ellis o Freud, nos ofrece un descubrimiento en sexología. Pero no confundirse. No se trata del descubrimiento de alguna particularidad del sexo hasta ahora desconocida; se trata nada menos que del descubrimiento de un nuevo sexo.

Hasta la fecha, que nosotros sepamos, sólo contábamos con dos: el masculino y el femenino. Exprimiendo mucho las cosas podríamos considerar como sexos otros dos: el de los andróginos y el de los maricas. Pero ahora, gracias a los profundos estudios de Botella Llusíá, hemos de contar con otro que él califica de tercero (o que quiere decir que descalifica los dos últimos propuestos por nosotros, creemos que sin razón) y que adscribe a las ex hembras. Veamos por qué:

El sorprendente rector de la universidad madrileña se mani-

fiesta profundamente alarmado ante el peligro que supone la aparición tumultuaria en la actividad humana de ex hembras, es decir, mujeres vocadas al trabajo, un tercer sexo integrado por legiones de mujeres y comunidades de ellas que se dedican a la ocupación de secretarías, investigadoras, enfermeras y otros quehaceres que antes eran exclusivos de los hombres; mujeres atraídas por su vocación, pero que no se casan, ejerciendo una vida sexual a base de contraceptivos. Por último el rector se afirma en la esperanza de que esta invasión femenina desaparezca en el transcurso del tiempo.

Las conclusiones a las que llega el señor Botella Llusíá, más que de un rector universitario, parecen las de un señor de la Edad Media, y tanto más cuanto él se proclama un revolucionario e innovador, un hombre de la era espacial. Pero proclamarlo no es serlo. Estamos cansados de ver y de saber que los hombres adictos al régimen español no son más que pura fachada, sepulcros blanqueados en los que yace latente la podredumbre de los prejuicios burgueses-capitalistas, la duplicidad farisaica y la hipocresía como norma. ¿Por qué había de ser éste una excepción? Ignoramos de qué profundidades abismales de la lógica ha extraído el señor rector tamañas consideraciones, pero deben ser tan hondas que apestan; son tan incongruentes y desaforadas que difícilmente pueden adjudicarse a una mente equilibrada.

La cosa está clara. Las mujeres independientes que tienen vocación y desean trabajar, que son libres de elegir su vida sexual, son calificadas sin más como ex hembras. Nótese la tajante diferencia que establece al decir ex hembras y no ex mujeres. La condición de hembra o macho, como es algo que nos es dado forzosa y gratuitamente desde la profundidad misma de los genes. Pero ser hombre o mujer en la integridad del término es una tarea que depende de nosotros mismos, es esa instancia superior que hemos de elegir libremente y llevar a cabo por medio de la inteligencia y la voluntad. Se puede ser muy macho y muy hembra sin dar plenitud por ello a esa categoría superior llamada hombre o mujer. Por consiguiente es admisible calificar a alguien de ex hombre o ex mujer puesto que serlo o no gravita sobre nuestras decisiones. Pero calificar de ex hembra a quien no se le reconoce

previamente ninguna malformación biológica ni sexual, es tomar el rábano por las hojas, cosa que podría ocurrirse a un ignorante, pero jamás al rector de una universidad. Porque llegados a este punto cabría preguntar, supuesta la virilidad de Botella Llusíá, qué es lo que haría en la cama con una de esas ex hembras a quienes tan disparatada y peyorativamente califica. La deducción lógica es que, a no ser que nuestro protagonista pertenezca también al tercer sexo, no se entretendría en darle un curso de educación cívica. Digo yo.

Las crípticas conexiones que pueda haber entre el sexo y el deseo de trabajar, superarse, ser independiente y escoger la propia ejecutoria sexual que a cada cual le apetezca sólo Botella Llusíá debe saberlo, pero nosotros no alcanzamos, pobres ignorantes que somos, a vislumbrarlo. Pero es evidente que de sus conclusiones se desprende que toda mujer que tenga vocación, que trabaje, que sea independiente y que no entre en el gremio de los casados, automáticamente cambia de sexo o corre el riesgo de perderlo. Tampoco le da la oportunidad de hacerse masculina o viriloide, sino que la sumerge en la terrible ambigüedad de un sexo desconocido hasta la fecha. Se nos antoja que nuestro rector posee el espíritu y las entendederas de un funcionario del registro civil: para él no hay más que el sexo de las esposas y el de los maridos, es decir, el de los casados. Todos los demás pueden ser las viudas, los solteros, los hipondriacos, los viva la virgen, etc., que podrían constituir otros tantos sexos.

La condición de la mujer, según esto, es la de casada. Pero esta condición lleva implícita otra subordinada: la de hembra. Su papel trascendente es complacer al marido, fornicar legalmente, parir, amamantar. He ahí todo. Luego vienen otras ocupaciones subsidiarias de las que la formación burguesa y farisaica de Botella Llusíá se lleva buena parte, como las de amante, barragana, coqueta, heroína de picos pardos, entretenida, etc., y que son la consecuencia del llamado sacrosanto matrimonio. El matrimonio que, en el mejor de los casos y en la mayoría de ellos, es un contrato de interés en el que, por paradoja, no sólo se interesan dos, sino muchas personas además de las dos citadas a capítulo; y en el peor es una especie de prostitución no diremos legalizada, porque ya

la ha habido y la hay, pero legitimada y sacralizada por las leyes humanas y divinas, por la moral y las buenas costumbres. Por el matrimonio descubrimos el adulterio que es la condenación de la libertad sexual, la atracción física y la libre convergencia de dos afinidades heterogénicas. Y en el adulterio da rienda suelta Botella Llusíá y otros como él subrepticamente al instinto polígamo que todo hombre lleva dentro. De ese instinto, por mucho que nos diga el rector, no se libran ni solteras ni casadas. Pero no debe esconderse tras una fachada de respetabilidad y moralidad que no existen. Para nuestro aludido el ideal de la mujer es el de casada, según las prescripciones de fray Luis de León; y una vez casada, como en la Edad Media, en tanto su caballero se ausenta durante años, ella queda presa en el cinturón de castidad bajo llave. Una llave de la cual, muchos como Botella Llusíá, se apresurarán a hacer un duplicado en la primera oportunidad.

No sé cómo reaccionarán las mujeres españolas ante semejante insulto de una personalidad tan relevante. Pero, a mi entender, merecía que le colgaran de aquella parte por la que los funcionarios del censo se han visto obligados a catalogarlo como varón.

Folleto de TATÓ LORENZO

Reiteramos la importancia de la tesis de Tato sobre moral libertaria y moral burguesa. Este estimado compañero murió hace poco a sus 83 años, pero su pensamiento, siempre jugoso y bien fundamentado, gozará de juventud eterna. Forzosamente el compañero Tato Lorenzo habrá de constar en la antología doctrinal anarquista que la actualidad inquieta va perfilando. La primera contribución en ese sentido será la nuestra y los compañeros deseosos de contribuir positivamente a la obra de divulgación de las ideas se irán manifestando. Por ahora llevamos recogidos 360,00 francos de 1.000 que necesitamos, cantidad que se concreta en la siguiente cuenta:

Recogido en las tres listas
anteriores 240 00
El Valdenebro, Drancy 20 00
Ríbera, Castelsarrasin .. 100 00

Sumando 360 00

Envíos a Jean Ferrer (Jean, en francés), C.C.P. 22 864 24, Paris-11.

DESDE ALICANTE

El quinto sí, matar

Al profesor James Coll.

La ciencia psicológica nos enseña a conocer los cojos encima de un carro; a la religión católica se la conoce encima y debajo del carro, sin hacer ninguna clase de gestos; si es que a los seres humanos se les conoce y clasifica por su manera de gesticular. A los curas, frailes, monjas, cardenales, obispos, arzobispos y toda clase de mitrados inclusive el papa, se les conoce sin necesidad de buscar sus gestos. En el haber de sus libros de cuentas ya no caben más atrocidades. La moral religiosa es la moral del desastre sin apelativos. ¡Cuánta razón tenían Voltaire y Eugenio Sue! La religión católica es la religión de la maldad. De tantas religiones existentes en el mundo, no hay ninguna que la iguale en fechorías. El fin de su obra ha sido siempre el robo acompañado del horroroso crimen. Por eso afirman que el fin justifica los medios; y siendo su fin el robo, los medios son claros: crímenes y asesinatos sin reparar en nada.

Avaros y lascivos, se valen de toda clase de artimañas: violación, estupro, robo, asesinato e incendio. Billeto directo para ir al cielo. El que no ríe es porque no le da la gana, ya que el quinto mandamiento en la liturgia católica reza: no matar. Pero no hay pecado si se mata por intereses. Por eso a todo ese montón de asesinatos los han canonizado y hecho santos.

No quiero relatar muchas fechorías de esta gentuza, ya sus obras y maniobras son bien conocidas y del dominio público.

El 16 de septiembre de 1498 moría el hombre más grande y bueno de la historia religiosa: el fatídico Tomás de Torquemada, con una ristra de crímenes incalculable. Ciento cinco mil trescientos cuatro personas fueron víctimas de su *templanza humana*: 10.220 quemadas vivas, 6.870 en efigie, y el resto condenadas a varias penas, única forma que canonicen a uno y le hagan santo.

Espero que el profesor James Joll, hombre cabal y ferviente religioso católico, me diga que tal era el rictus de cara de Tomasito. Y que conste que si no nombro el título de su famoso libelo sietemesino, muerto ya al nacer, no es para que los anarquistas no vayan al entierro, sino para que no se infecten si acaso beben con un botijo de agua purulenta.

La Iglesia ha sido siempre acé-

rrima fomentadora del oscurantismo y lo sigue siendo. Su verdadera obra es embaucar al pueblo; hacerle creer que la luz ciega y se anda mejor con los pies atados que libres. Así, adormecido el pueblo, tienen campo largo y ancho para maniobrar sin ningún peligro.

En el año 1940 hizo quemar la Iglesia 6.000 volúmenes tachados de judaizantes; y en el año 1936 el energúmeno Millán Astray le gritaba al oído de don Miguel de Unamuno, cuando iban a asesinarle: «¡Muera la inteligencia!» lo que retrata de pies a cabeza a esta gentuza y demuestra que han nacido todos con el mismo cordón umbilical.

Si la Iglesia católica está llena de sabrosos crímenes, no lo está menos el Estado burgués. El Estado, apoyado por el ejército, hace de guardaespaldas de la burguesía y la Iglesia. Los tres estamentos forman el trust del crimen. También la historia social está bien repleta de sus fechorías, igual en tiempos antiguos que modernos. A los hijos del trabajo se les ha dado siempre menos valor que a un conejo y se les ha maltratado y asesinado sin ningún respeto, con el tortuoso recelo de que no merme en nada sus intereses y poder de mando. Por eso llevan la levita y el sombrero chorreando sangre de honrados trabajadores.

En la Carraca fueron echados vivos al mar, atados dentro de un saco y con un fuerte peso para que se hundieran en seguida, 60 honrados trabajadores y honestos padres de familia, por el mero hecho de pedir un poco más de pan y más justicia, acompañado del cruel asesinato de Ramón Cuesta. Publicado en el nº 42 de «Orden». Citado por A. Lorenzo, en marzo de 1877.

No quiero hacerme pesado relatando hechos desde entonces acá. La sangre del trabajador ha sido derramada a chorro continuo en calles, cárceles, presidios y jefaturas de policía.

Si como dicen los científicos, todo efecto tiene su causa, antes de disparar la lengua como catapulta a estilo de camaleón, hay que investigar las causas que han producido el efecto, o caer en el ridículo.

¿Fue acaso Angiolillo quien mató a Cánovas? No, digo yo. A Cánovas lo mató el mundialmente conocido Castillo de Montjuich. Los anarquistas no levantan el brazo si no les empujan a ello. Como ya hemos repetido un millón de veces, no somos partida-

rios de la violencia por la violencia, pero tampoco tan imbéciles que nos dejemos matar pacíficamente.

Científicamente se dice que el individuo no ve las cosas tal como son, sino como es él. Y ahí encaja el fundamental error de usted, profesor Joll. Ya que, psicológicamente hablando, podría darse el caso paradójico de que usted tuviera la cámara fotográfica comida por la carcoma y estropeada. Sabido es, señor, que el ojo es el objetivo del ser humano. Por él nos hacemos cargo de las dimensiones y el color de las cosas, que por el nervio óptico pasa al cerebro y quedan retratados todos los objetos en las neuronas cerebrales, aumentando el caudal continuamente de conceptos e ideas si el nervio óptico y la retina están sanos. No así si están algo enfermos; les pasa como a un disco rayado: ideas y conceptos no sa-

len claros a la luz del día, cosa que le puede ocurrir al profesor Joll, pues nadie me garantiza que no tenga el disco rayado. En estos tiempos corre mucho la carcoma, parece que se despierta una pequeña peste. Se nota que hay muchos cerebros enfermos; no emiten las cosas claras. Todo son embrollos y rarezas, quizá debido a que hay una gran hornada de profesores de Asnología.

A los anarquistas no nos la dan con queso, estamos muy acostumbrados a tropezar con asnos; pero como no somos ratones, no caemos en la trampa, que la «mona aunque se vista de seda, mona queda». Y nosotros ya no estamos para esas niñerías de tan poca monta.

Recuerdos para la familia, profesor James Joll, de su amigo que le aprecia mucho.

TOMAS DE BENIFATO

Pensamientos

Enfrente del balcón en que estoy sentado hay una iglesia. Símbolo clorofomista, adormidera del pueblo humilde, negro atadero de la esclavitud de la clase obrera.

**

Mientras la campana llame al rebaño, el Lobo se comerá a la Oveja, la iglesia cobrará el diezmo, y la opresión seguirá imperterrita; oprimiendo al de abajo, que es asunto de la iglesia.

**

Manda todavía la iglesia; pero la superstición se acaba, y la Revolución comienza, ya que el hombre oprimido despierta.

**

La libertad es un don de exquisita belleza; y la esclavitud es muy fea.

**

Cuando el mar bravo se levanta con impetu y potencia, con gran oleaje, muestra su plenitud de vida y belleza.

Luchar es vivir, y la vida es bella.

**

Imitad obreros, imitad a las abejas; deshaceros de los zánganos muy «aprieta». ¿Para qué queréis hermanos míos tanta roña en la Colmena?

**

Que se levante airado el pueblo; que luche con fervor y rompa las cadenas, para que puedan convi-

vir con pacífica y bella armonía los habitantes de la Tierra.

Ya es hora de que el oprimido se levante y acabe con la esclavitud y la tiranía.

**

Pese a lo que digan los economistas oficiales, el capital no paga al obrero. Es el obrero quien paga al capital; y además le hace crédito.

**

Que ningún anarquista se pare a gritar en el camino, que siga con la frente alta hasta llegar a su destino. Que se acaben los «tiquis miquis» y rencores, sembrando el camino de flores bellas.

**

Aunque el camino esté sembrado de abrojos, no temeremos no, nuestra marcha quiijotesca. Ni charcas ni baches nos arredrarán; todo lo salvaremos.

Nuestro fin es luchar hasta la muerte, sin castañas ni remilgos.

Luchar... ¡qué suerte! mientras el corazón aliente. La lucha, además de gransiosa y bella, es maestra de la vida.

SIMPLICIO



ENSAYO El hombre libertario, ante el miedo y la mentira de estos tiempos

por J. SEVILLA

y II

A partir de la segunda guerra mundial, los Estados del Este y Occidente, han establecido una nueva forma de mentiras convencionales manteniéndolas en permanente guerra ideológica en que vivimos después de la bárbara y refinada crueldad de las purgas stalinianas y del proceso después, de los crímenes de Eikmann, que han sobrepasado las crueldades de todos los reyes con Gengis asirios, de las hordas tártaras con Gengis Khan a la cabeza y de todos los emperadores. desde Calígula al zar juntos. Los nuevos dictadores de este último medio siglo XX, han conseguido que el valor social de hombre (que no sólo estriba en su trato y convivencia con los demás, sino que radica en su desenvolvimiento libre, en sus creaciones y descubrimientos, en su aportación desinteresada y su afianzamiento continuo hacia el que todos los hombres obren, actúen, trabajen y accionen libremente dentro de la sociedad), se haya anulado por completo, rebajándole al sentido aritmético del cero, o cuanto más, al de cosa, tornillo o robot. Y en los tiempos de la orgullosa ciencia y la tecnología; en los tiempos que más libros se imprimen, que más ideas se exponen, que más se definen filosofías abiertas a esclarecer «imposibles» o a querer establecer posibles convivencias e incuestionos e inconclusos maridajes entre marxismo y libertad, entre el hombre y el Estado, entre el «partido» y la vida social; en los tiempos en que se lee más y se va sabiendo menos lo que somos y donde vamos, en que los sueños de Julio Verne, «sueños no son ya» y el hombre dispone de aparatos para ir a la Luna; en los tiempos de facilidades múltiples para adquirir toda clase de conocimientos, estar al día, a la hora, al minuto enterados de todo lo que en el mundo acontece, las mentiras convencionales de la civilización por un lado, y el miedo de las multitudes por otro, (igual a los tiempos prehistóricos del hombre fetiche y del hombre magia), han trocado la felicidad de este avanzado siglo XX en una avalancha de regímenes exterminadores con sus dioses en la cumbre, abriendo cárceles, presidios, campos de concentración y exterminio, y cerrando Iglesias y abriendo otra nueva Iglesia universal del odio, de la mentira y del miedo.

«Todo es según el color del cristal con que se mira», dice el proverbio. Pues bien. Este cristal con el que los sociólogos y los filósofos miran hoy los problemas de Europa y el mundo, está ahumado y cubierto de un tenue velo rojo-marxista, entretenido por una literatura y una filosofía llenas de contradicciones, estéril y embrolladora, intentando fiscalizar el proceder y comportamientos de Moscú, Berlín-Este, Pekín, La Habana, Praga y Bucarest, y deificando un «realismo socialista» que nadie entiende y a todo el mundo aburre.

La exaltación del comunismo, de la filosofía de Marx y de los pigmeos que la sostienen e imponen tiránicamente, es un insulto al hombre libre, al hombre culto. Un ejemplo, entre miles, nos lo da patente y patético Milovan Djilas en su libro «La nueva clase», y Djilas fue un luchador comunista compañero de lucha con Tito en Yugoslavia, caído en desgracia como todo aquél que intenta poner criterio u opinar fuera de la disciplina de partido. Dice así Djilas:

«Como consecuencia, avanzan acorazados de incultura, con la ignorancia sistemática acerca de los espíritus más grandes de su época, y con un desprecio completo de las objeciones suscitadas por sus propios compañeros de lucha. Sus escritos no hacen mención alguna de un filósofo como Shopenhauer o de un historiador sociólogo como Taine; desconocen a los escritores y a los artistas más notables de su tiempo; ni siquiera aquéllos de sus contemporáneos que se encuentran arrastrados en la misma corriente ideológica y social parecen dignos de su atención. Además, se desembarazan de sus precesores, de sus émulos y de sus rivales en el campo socialista, de una manera tan feróz e inflexible, que todo el desarrollo de las ideas y de las luchas sociales, particularmente en Francia, queda marcado por su polémica contra los partidarios de Proudhon y los amigos de Bakunin. Marx, al asesinar las ideas de Proudhon en su «Miseria de la filosofía», se deja arrastrar por un furor ponzoñoso totalmente injustificado. Engels y él procedieron del mismo modo con el socialista Lasalle y destruyeron todo lo que, dentro de su propio partido se oponía a su fanatismo o a su ambición.»

¿De dónde arrancan el malestar

de hoy, la violencia humana y el desequilibrio intelectual de los que han de irradiar el clima democrático y progresivo en Europa y en el resto del mundo? De un lado, la política de corrupción de las oligarquías dominantes, y de otro, de ese torbellino de ideas nuevas que han surgido a lo chino, a lo ruso, o a lo cubano, manipulado, camuflado y ergotizado por los filósofos desde Marcuse a Sartre, de Althusse a Aragón, de Che Guevara a Régis Debray, mezclado todo ello con un anarquismo alborotador y contestatario, construido al antojo de una juventud estudiantil, simpática y esperanzadora, si, pero ahita de textos confusos y sentimentalmente revolucionarios a la vez, que, si no se ponen manos a la obra, si los hombres libertarios no encauzan con brío, arrojo, buen sentido y cordura lo que significa, pretende y va la anarquía renovadora de toda ese fárrago politiquero y estatal, no dudamos de que la humanidad va directamente al caos.

No dudamos tampoco de que todo esto no es más que una experiencia histórica que vive Europa, propagándose a otros continentes a fuerza de mitos y mentiras; que entre Carlos Marx y Engels hay un Bakunin y un Kropotkin; entre Althusser y Debray hay un Max Nettlau y un Landauer; entre Stalin y Kruschev un Boris Pasternak y un Tolstoi, y entre los revolucionarios militaristas de hoy y generalotes a la cabeza de los Estados (guerrilleros a lo Che Guevara o Fidel Castro incluidos) existe la verdadera revolución, la que se está incubando, la que hay que encauzar, la del pueblo en armas.

Ni los escritores rusos como Dostoiewski y Chejov, que lucharon, el primero, con todos los endemoniados del alma humana; el

segundo, con la melancólica contradicción de toda existencia, no pudieron hacer ver ni hacer comprender al pueblo ruso y menos al pueblo europeo que lo que se avecinaba en forma de un socialismo avanzado para liberar al pueblo ruso de la tiranía zarista y a los pueblos de Europa de la opresión monárquica imperialista, no era otro que un marxismo-leninismo que había de dar origen al fascismo y al nazismo después, y que ninguno de ellos representaba una moral social y política nueva, sino el fin de toda moral. Y efectivamente, «El capital», de Marx; «El mito del siglo XX», de Rosemberg (un báltico nacido en Estonia, arquitecto después en Moscú) y el superhombre nietzscheano que al caer en mentes no filosóficas se convierte en una bomba atómica, crearon los dos monstruos del siglo XX: Stalin, que no era propiamente ruso, sino georgiano, y Hitler, que era más austriaco que alemán, que han hecho de la civilización europea una nueva versión de «Los endemoniados», de Dostoiewski, envolviendo a las masas asalariadas de Europa en una aberrante e inconsciente posición dispuestas a su marse a las causas más opuestas.

Pero el miedo y la mentira, que han envuelto a Europa y con Europa al mundo occidental, se va perdiendo ya. Asoma el rostro justiciero, iracundo y firme en los estudiantes y obreros en Praga, en México, París, Madrid, Roma, Bucarest, empujándose sobre los hombros de ese miedo y esa mentira y pisoteando los sistemas que tienen al mundo a fuerza de querer hacer los mitos realidades, el comunismo, el fascismo y el nazismo, y aparece la revolución renovadora, purificadora de los pavorosos insomnios que infundieron las dos guerras.

El ideal de todo esto sería lograr la foto compuesta de este mundo en plena putrefacción y del otro que se avecina, en completa regeneración.

Extraordinario de «Umbral»

Llegan pedidos de diferentes lugares del mundo previendo que el número 100 de «Umbral» será verdaderamente extraordinario. También se recibe colaboración buena, preferentemente de España. Todas las plumas libertarias de lengua castellana se dan cita y van «llegando» a la Redacción en prosa candente o lírica revolucionaria. Doctas cuartillas y sendas ilustraciones van ingresando igualmente en el cuaderno de materiales. Será, nuestro número 100, importante como un libro voluminoso e ilustrado. Su mayor atractivo artístico: la cubierta, y un soberbio pluma de Bakunin original de Mario; Cada compañero puede adquirir dos ejemplares: uno para guardar y otro para obsequiar. Valdrá la pena.

Precio establecido: 10,00 francos ejemplar.

LOS CONFLICTOS SOCIALES EN EUZKADI

SAN SEBASTIAN (OPE). — La prensa franquista publicó el 13 de diciembre dos despachos de la agencia Cifra, fechados el primero en San Sebastián y el otro en Bilbao, dando cuenta de la situación en las empresas «Orbegozo», de Zumarraga, «La Palmera, de Irún, y la «Naval», de Sestao.

El conflicto de «Orbegozo», el más grave, sigue sin haberse podido arreglar, a pesar de haber contactos entre la dirección de la empresa y los obreros — unos tres mil — en huelga. La principal dificultad para llegar a un acuerdo es los obreros despedidos. La empresa dice que éste es un asunto que ahora pertenece a la jurisdicción laboral correspondiente. Los obreros no quieren negociar si no son readmitidos los obreros.

En la empresa «La Palmera» ha habido un cese voluntario de media hora de trabajo en prueba de solidaridad con los obreros de «Orbegozo». La plantilla de esta empresa es de mil cien productores.

En cuanto a la «Constructora Naval», de Sestao, se sabe que un grupo de trabajadores se encerraron en el comedor de la empresa para protestar contra las instalaciones deficientes que hay en él y en petición de la jornada continua.

NOTAS Y COMENTARIOS EN TORNO A LA MATESA

MADRID (OPE). — Los saldos acumulados de los créditos concedidos por el Banco de Crédito Industrial son los siguientes: En 1964: poco más de 22 millones de pesetas. En 1965: más de 543 millones. En 1966: cerca de 2.000 millones. En 1967: más de 4.000. En 1968: más de 8.000. El presente año, casi 10.000 millones.

Según «Informaciones», los créditos obtenidos por «Matesa» equivalen a las inversiones que el ministerio de Agricultura realizará en el presente año y solamente le superan a dicho departamento los de Obras Públicas, Vivienda y Educación.

En 1968, el B.C.I. destinó para créditos a la exportación 13.504,6 millones de pesetas, de los que fueron beneficiarios 456 empresas; esto supone una media de 30 millones por empresa, pero tan sólo «Matesa» se llevó más de 5.000 o sea un 40 por ciento.

DICEN QUE SE VAN Y VUELVEN

PONTEVEDRA. — Dos presos por delito común, Antonio Alvarez y Benito Cerqueira, se evadieron de la cárcel de Puenteareas dibu-



jando antes de irse un papel con una visión de pájaro escapando de la jaula.

Ellos saben por qué ambos «pájaros» se han reintegrado voluntariamente a la celda.

LE CHAMUSCAN LAS NALGAS

GRANADA. — La iglesia de San Cecilio, enclavada al pie de los bosques de la Alhambra y elevada por los cristianos para celebrar la derrota de los moros, ha ardido en su mayor parte, perdiéndose la obra y numerosas piezas de valor artístico. Solamente la fachada, de estilo plateresco, ha sufrido daños de escasa importancia. El santo patrón ha sufrido graves quemaduras de las cuales su madera — ¡oh, milagro! — no se queja.

MAS HUELGAS EN ASTURIAS

OVIEDO. — Otra huelga en el distrito minero. Esta vez les ha tocado el turno a la mina «Baltasara», al poco «Polio» y a «Minas Llamas», tres explotaciones de la fatídica Hunosa. La inasistencia en los primeros pozos data de hace tres días debido a que los ayudantes no están conformes con sus retribuciones. Referente a «Minas Llamas», los picadores no acuden al trabajo por no estar de acuerdo con sus destajos.

AL FIN PERDIO LA GUERRA

MADRID. — Víctima de una grave caída el ex ministro franquista José Ibáñez Martín quedó malparado, y más habiendo pasado después por dos operaciones desdichadas. Por último Ibáñez se agravó en su estado hasta el punto de fallecer el 22 de diciembre en su domicilio. El sepelio fue lucido, pero la asistencia regresó a sus domicilios en tanto el «homenajeado» quedaba solitario y yerto en el cementerio. Martín Ibáñez formó parte del primer ministerio de posguerra dispuesto por el generalísimo Francisco Franco.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — La policía había señalado a Enrique Agudo y José E. Conde como autores de letreros callejeros pintados en negro aludiendo a la jornada reivindicativa del 1º de Mayo en Alcalá de Henares. Tan burda era la acusación que el T.O.P., temiendo hacer el ridículo absolvió a ambos.

También por delito de sedición imputado a Luis González Córdoba, portuario de Barcelona, ha sido juzgado y absuelto por el T.O.P. por falta material de pruebas.

En cambio, los pesuquistas Luis Morera, Luis Torres, José Carerras y José Almeda, han sido condenados: Morera a seis meses de prisión y los restantes a 60 días de la misma pena.

Cuotas de penas que rigen en el T.O.P. por delitos políticos semejantes: católicos, dos meses; comisionistas obreros, tres meses; comunistas, medio año; anarcosindicalistas, 10 años.

UNA VERGUENZA PATRIA

BARCELONA. — La Sociedad de Amigos del País, entidad archiconservadora animada por burgueses y propietarios, han celebrado sesión humillante para la parte pobre de la ciudad dedicando premios a la constancia servil de una criada, a una cuidanta de vieja rica, a un sereno (ochentón) de fábrica, a la soltera vieja, virgen y mártir; a la beata campeona de padrenuestros, al obrero retirado que más misas ha oído, al explotado que ha trabajado 53 años ininterrumpidamente, al funcionario probo (lo que prueba que no todos los funcionarios son probos), a la monja que amamantó al hijo de una señora de pechos lacios, al cochero diligente, y así sucesivamente.

LA LOCURA COMUNICATIVA

BARCELONA. — Según comunicación del director de Correos de esta ciudad y provincia, durante las tres últimas semanas en cartas y equivalentes la central ha distribuido 67.860.569 unidades.

PREPARANDO EL «REVEILLON»

BARCELONA. — Varios desconocidos enentraron en un almacén de salazones en Hospitalet de Llobregat, llevándose 50 jamones.

Buen apetito...

MISTERIO, CUENTO O ENREDO

TARRAGONA. — Un francés empleado en la central nuclear de Vandellós, técnico en electrónica, Denis Rambouf, fue encontrado extraviado en los montes de Albiol, en los cuales pasó, dice, seis días comiendo hierbas.

UMBRAL

Sumario del número 93:

- Luis di Filippo : *LA POETICA EMOCION DEL FOLKLORE*.
- Volga Marcos : *SERVANAC*.
- Valentin Rodriguez : *LA CAPA ESPANOLA* (poesia).
- Luis Capdevila : *EL «FEDERICO GARCIA LORCA»* de MARIE LAFFRANQUE.
- Campio Carpio : *REPORTAJE IMAGINATIVO A MAX AUB*.
- Angel J. Cappeletti : *LA CIENCIA DE LA RELIGION Y LAS CIENCIAS DEL HOMBRE*.
- Victor Garcia : *CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA*.
- C. Mauclair : *LA PERMANENCIA DEL ARTE* (traducción).
- Eugen Relgis : *TRES ESTAMPAS DOMINICALES*.
- José Muñoz Cota : *CUANDO YA NI LOS PAJAROS SON LIBRES*.
- J. F. : *LOS LIBROS*.
- G. Buscher : *LA INSPIRACION CREADORA*.
- T. F. Cano Ruiz : *ESPAÑA ROMANTICA, «TRUEBA Y COSIO BORNOS»*.
- Noticario, Notas, Libros, Ilustraciones, etc.
- Otro peldaño para alcanzar la cima. Precio del número, 2 francos.

NECROLOGICA

FRANCISCO MARFA GARRIGA

El día 28 de noviembre falleció en el Hospital de Tours víctima de una terrible enfermedad, el compañero Francisco Marfá Garriga. Fue secretario y también tesorero de esta Local de Tours.

Era nativo de Badalona perteneciendo al Ramo de Barberos. A la llegada de los fascistas a aquella ciudad pasó a Francia (febrero del 39). Como tantos otros, lo abandonó todo.

Sufrió los campos de concentración y compañías de trabajo. Siempre lo vimos con una moral inquebrantable, con ganas de vivir para ayudar a la C. N. T. En la cama del Hospital nos dijo un día: «Cuando me encuentre un poco mejor aún podré ayudar a la F. L.»

El entierro, civil, fue al cementerio de Fondettes (I. et L.) al cual asistió la F. L. y numerosos españoles y franceses.

Compañero Marfá tus amigos te tendremos siempre presentes.

Por la F. L. de Tours, el secretario.

«Y por lo tanto se mueve»

A PROPOSITO DEL «CASO» ALEJANDRO SOLJENITSIN

La religión roja del comunismo marxista parece como si estuviera calcada de la religión negra del catolicismo apostólico romano. Tanto se palia.

Así las autocriticas impuestas y la vacuidad en las acusaciones y anatemas a todos los que se desvían del dogma.

Así la prosa enrevesada y envenenada, ampulosa y machacona.

Así la puesta al índice a quienes en nombre de la libertad individual, mental, sacuden la modorra impuesta por los paniaguados incrustados en el presupuesto del Estado teológico dictatorial marxista-leninista.

Así el castigo de herejía al dogma del bolcheviquismo, resultando truculencia liberticida legalizada: inquisición.

Los inquisidores romanos cristianizaron a los pueblos a golpes de cruz. Los inquisidores moscovitas «marxinisistanlos» a golpes de hoz y martillo. Aquellos emplearon la hoguera, éstos los hielos siberianos: unos y otros el repudio. Y... ¿para qué seguir cuando se puede ver la realización en sus actos?

De tal forma, parece que se ha desarrollado en nuestros días el proceso de Galileo. Sólo el decorado y los intérpretes han cambiado. Desempolvemos los legajos, presentando extractos del proceso, y la sentencia que el Gran Inquisidor promulga contra Galileo:

«Siendo dado que vos, Galileo, hijo de Vicensio Galilei de Florencia, de 70 años de edad, habéis sido denunciado al Santo Oficio en 1615 como considerando verdadera la falsa doctrina enseñada por algunos y según la cual el sol ocupa una posición inmóvil en el Centro del mundo y que es la tierra la que será móvil y animada igualmente por un movimiento diurno; siendo dado igualmente que vos habéis sido denunciado como teniendo discípulos a los que vos mantenéis en la misma opinión; que vos mantenéis correspondencia con el mismo sujeto con matemáticos alemanes; que vos habéis publicado ciertas cartas sobre las manchas del sol en las cuales vos habéis desarrollado la misma doctrina como siendo verdadera; que vos habéis



respondido a las objeciones que os han sido constantemente puestas según las Santas Escrituras, interpretando estas Santas Escrituras según vuestra particular manera de ver; considerando en fin que estamos en posesión de las copias de un escrito bajo forma de carta, dirigido por vos a una persona que fue vuestro discípulo y en el cual adoptando la hipótesis de Copérnico vos formuláis numerosas proposiciones contrarias al verdadero sentido y a la autoridad de las Santas Escrituras: por todas estas razones (el Sagrado Tribunal siendo deseoso de prevenir los desórdenes y las perturbaciones que pueden resultar e ir agravándose, en detrimento de la Santa Fe) Su Santidad y los Muy Eminentes cardenales de esta suprema y universal Inquisición han decidido hacer calificar como sigue por los Calificadores Teológicos la proposición relativa a la estabilización del sol y la relativa al movimiento de la tierra:

1º La proposición según la cual el sol se encuentra inmóvil en el Centro del Universo es absurda, falsa desde el punto de vista filosófico e indiscutiblemente herética porque está en contradicción flagrante con las Santas Escrituras.

2º La proposición según la cual la Tierra no está en el Centro del Universo ni inmóvil sino que por el contrario es animada de movimiento y presenta una acción diurna, es absurda, falsa desde el punto de vista filosófico y considerada desde el punto de vista teológico errónea por lo menos. »

«En consecuencia, habiendo examinado y maduramente considerado los hechos de vuestra causa como también vuestra conferencia y excusas y todo lo que puede ser examinado y considerado, nos habemos contra vos la sentencia siguiente:

Invocando el muy santo nombre de Nuestro Señor Jesucristo y el de la muy Gloriosa Virgen María, Su Madre, nos pronunciamos esta sentencia final que reunido en Consejo y Juicio con los muy Reverendos Maestros en Teología Sagrada y Doctrina de

las dos Leyes, nuestros asesores, nos exponemos en este escrito concerniente a la materia y controversia entre el Magnífico Carlos Sincero, Doctor de las dos Leyes, procurador del Santo Oficio de un lado, y vos Galileo, defensor, habiendo sido interrogado y confesado como queda dicho más arriba, de otro.

Nos pronunciamos, juzgamos y declaramos que en razón de las cosas que han sido expuestas en este escrito y como queda dicho más arriba vos habéis confesado, vos el dicho Galileo, os habéis rendido violentamente sospechoso delante del Santo Oficio, de herejía en creer en la doctrina (que es falsa y contraria a las Santas y Divinas Escrituras) según la cual el sol estará en el centro del mundo mientras que la tierra móvil no estará en el centro del mundo...

«Para que vos seáis más prudente en el porvenir y para dar una advertencia a otros que estén tentados de cometer las mismas faltas, nos decretamos que el libro titulado «Diálogo de Galileo Galilei» sea castigado de prohibición por un edito público y os condenamos a prisión formal del Santo Oficio por un periodo cuya duración dependerá de vuestro buen deseo. Y con un fin de penitencia saludable nos os ordenamos recitar durante los tres años venideros una vez por semana, los siete salmos de penitencia, reservándonos el poder de dulcificar o de conmutar o de suprimir toda otra parte esta puinición o penitencia.»

Por la transcripción, FABIAN MORO

Calendario



para 1970
5 Francos.

COMUNICADOS

F. L. DE AUCH

Celebrará reunión general el día 4 de enero en el local de costumbre; la reunión dará principio a las 14 horas.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DREUX, C.N.T.

Para el domingo 4 de enero quedan invitados los militantes y amigos de S.I.A. en el local acostumbrado a las 10 de la mañana.

F. L. DE PERPIGNAN

Por la presente convoca a todos los compañeros a la reunión ordinaria para el día 4-1-1970 en el local de la C.N.T.F., rue Encalce, a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE MARSELLA

Invitamos a todos los afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de enero 1970, dará comienzo a las 10 horas en nuestro local social.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca asamblea general para el 4 de enero en el lugar de la asamblea anterior. Aparte el orden del día se efectuará la distribución del Calendario de S.I.A.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo 4 de enero a las 9 y media de la mañana en el domicilio social.

F. L. DE ORLEANS

Tendrá reunión el día 4 de Enero en el lugar de costumbre a las 9 y media.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 11 de enero, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Organizada por la F. L. de Burdeos, para el domingo 18 de Enero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Muñoz Congost, que disertará sobre el interesante tema: *La Organización anarquista, garantía revolucionaria.*

Quedan invitados todos los compañeros y simpatizantes de estos actos de cultura social.

La libertad es cuestión trascendente



QUE el hombre es diferente de toda la fauna que puebla la Tierra es incontestable. Lo prueba su raciocinio. Por eso buscó y sigue buscando afanoso para su desenvolvimiento, y el equilibrio de su vida asegurárselo por medio de la libertad como factor indispensable.

Es de tal trascendencia ese factor que toda acción individual y colectiva no ha podido prescindir de marchar hacia tal objetivo.

Sin embargo el hombre lleva también gérmenes que le inducen por un egoísmo ilimitado a hacer uso de la astucia, de la fuerza, de la maldad y privar a otros hombres de un bienestar conseguido por la conquista de la libertad. Arrebatando esa fortuna, que tanto costó siempre conseguir, se encamina de nuevo el hombre hacia la cima de su ideal manumisor.

Cuando las grandes capas de las sociedades se deciden a llegar a la elevada cumbre, viendo en sus semejantes a iguales y no a superiores ni a inferiores, ya comienza de nuevo la ruin maldad que no ha sido extirpada y está presta a mentir, a difamar, a emplear todo cuanto le es característico, para obstaculizar la gran obra humana comprendida con tanto entusiasmo e ilimitada abnegación.

En épocas ya lejanas fueron los monarcas absolutos, los grandes sacerdotes, los tiranos de toda laya los que amordazaron y privaron del ejercicio libre a cuantos odiaban la maldita ley de fuerza y de autoridad como es consiguiente. Aquellas épocas están ja-

lonadas de sangre, quedaron cubiertas de cadáveres y sobre esa estela de muerte asentaron sus plantas los tiranos que ya no tuvieron en cuenta nada más que un instinto de perversidad para exterminar el más infimo sintoma de rebeldía.

En tiempos más recientes y hasta nuestros días, con su caudal de demagogia se encaraman unas manadas de sofistas que hacen de la política su única profesión y manejando el monstruoso aparato que es el Poder encarnado en el Estado. Viola todo cuanto existe de contenido libertario, sólo estimula al ente máquina o resorte de la gran máquina; gusta del que no rechista, de quien nada manifiesta de cuantos se prestan como diría La Boétie a «la servidumbre voluntaria».

Pero por mucho que se esfuerzan los dominadores y los que se entregan a obedecer ciegamente no podrían conseguir que desaparecieran los anhelos de liberarse los hombres de toda imposición.

Se pueden amontonar los siglos, y también las confusiones, no obstante la siedad deja patente que fue en los periodos de más libertad, en los que por consiguiente la opresión no fue ejercida de manera despiadada; cuando el trabajador del cerebro o del brazo desarrolló con más vigor su capacidad creadora. Por el contrario, está demostrado que lo que se realizó en épocas de calma y de libertad, se destruyó en un tiempo muy reducido en comparación con el empleado para realizarlo. Y fue debido a contiendas bélicas, donde el hombre trabajador pacífico, obrero especializado, etc. Se hizo a veces mercenario, no pensó en que sus predecesores ocuparon su puesto de honor en el trabajo y en lo que útilmente aportaban al contexto societario. Pensó el mercenario en la rapiña, en el obedecer para poder mandar a su turno y se convirtió en un ente improductivo y fue un prisionero voluntario.

A pesar de todo se levanta de nuevo la voz que no fue ahogada y con amor a la libertad se piensa escapar a la vigilancia constante de los cien ojos del Argos moderno que se encuentra en el vasto aparato del Estado; que en el Oeste reposa en el neocapitalismo y en el Este en una burocracia mediatizada.

Y es que el hombre al decir del filósofo griego es la medida de todas las cosas, y puede por fin conseguir la libertad durable, co-

mo puede conseguir el tener garantizada su vida en el aspecto económico.

Pero ello sólo se puede conseguir dentro de una Organización en la cual sus componentes determinen de abajo y no impongan unos pocos desde arriba. Una Organización que tenga interés en

por **MARTIN SANCHEZ**

que la Cultura sea divulgada, por y para el género humano; así se creará la verdadera Organización de una sociedad libre y cerrará los estrechos caminos a unas formas de embrutecimiento y de barbarie.

Servicio de librería

Bakounine: «La liberté» ..	5 30	Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne» ..	39 00
Bakounine: «Dios y el Estado» ..	10 00	Juan Goytisolo: «La Resaca» (Relié) ..	11 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo» ..	9 00	Angel Ma de Lera: «Las últimas banderas» ..	39 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» ..	54 00	Sergii Vilar: Protagonistas de la España democrática. La oposición a la dictadura (36-39) ..	51 00
Renée Lamberet: «Mouvements ouvriers et socialistes» ..		Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader» ..	28 00
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución» ..	16 00	UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» ..	5 00
Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas» ..	15 00	Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» ..	15 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» ..	10 00	Artur London: «L'Aveu» ..	32 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» ..	11 00	Ibarreta: «La Religión al alcance de todos» ..	6 00
Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple» ..	6 15	Monclús: «18 años en Rusia» ..	8 00
David Wingate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)» ..	10 00	Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune» ..	6 15
Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)» ..	21 00	Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital» ..	6 15
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» ..	35 00	P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle» ..	29 00	Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme ..	24 65
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar» ..	18 00	Noam Chomsky: «L'Amérique et ses nouveaux mandarins» ..	24 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de prensa de Manuel Fraga» ..	15 00	Jesús Hernández: «La grande trahison» ..	8 50
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» ..	16 50	Actas Congreso A. I. T. ..	2 00
Luis Ramirez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)» ..	16 50	«Aestética In Nuca», Benedetto Croce ..	5 80
Geirge Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» ..	16 00	«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell ..	5 00
Herbert R. Southworth: «Antifalange». Estudio crítico de Falange en la guerra de España de M. García Venero ..	30 00	«L'Aiglon», Ed. Rostand ..	4 50
		<i>Ediciones Iujo:</i>	
		Obras Completas Blasco Ibáñez (3 vols.) Uno ..	70 00
		Obras Completas, Cervantes (3 vols.) Uno ..	70 00
		Obras Completas, García Lorca (3 vols.) Uno ..	80 00
		Pedidos y giros a: Roque LLOP	
		24, rue Ste-Marthe, Paris (X ^e)	
		C.C.P. 13 507 56.	

Le terrorisme et les agents provocateurs

Les événements politiques ont un aspect curieux ; les générations se succédant, oublient les erreurs, les inepties même de leurs prédécesseurs. Quand ceux-ci commencent à corriger leurs erreurs, ceux-là les reprennent.

Quel groupe, quel syndicat n'a pas été sollicité par de curieux individus qui viennent un jour à notre idée, et disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont venus ? Quel groupe, quel syndicat, ne s'est pas trouvé un jour face à l'absurde proposition de l'action violente, irréfléchie, inutile ?

Nous faisons, bien sûr, référence aux faits de Rome et de Milan. Des anarchistes sont accusés. Il n'y a rien d'étonnant à cela : coupables ou non, où les services d'un gouvernement iraient-ils chercher leur proie ? Le choix entre l'extrême gauche et l'extrême droite se fait toujours au détriment de la première.

Nous ne pouvons, dès à présent, prendre une position précise : les informations filtrent peu à peu, et nous sommes fort mal renseignés, mais rien n'empêche de voir objectivement la situation actuelle.

Coupable ou non coupable ?

Dans un cas comme dans l'autre, en tant qu'une partie du mouvement, nous affirmons que la théorie libertaire n'est pas en cause. Dans un cas comme dans l'autre, nous rejetons toute la responsabilité des faits sur les gouvernants officiels ou fantômes, qui dirigent l'Europe.

Si les anarchistes n'ont rien à voir avec cette affaire, ce ne sera qu'une preuve de plus de l'arbitraire des gouvernements qui se disent libéraux. En Italie même, des militants ont été arrêtés, voilà déjà plusieurs mois, sans qu'aucune preuve tangible puisse prouver les faits dont ils sont accusés. Ils ont été récemment libérés sans jugement. La démocratie italienne continue sur la lancée de la monarchie d'avant guerre, revient peu à peu à l'ère pré-Mussolinienne. Une question d'habitude, somme toute.

Dans le cas où aucun résultat ne soit obtenu par la police italienne, les libertaires arrêtés peuvent se préparer à un long séjour préventif.

Seulement, il n'est pas impossible que ce ne soit pas le cas ; il n'est pas impossible qu'un fanatique croyant voir dans la pensée libertaire une simple négation, agisse impulsivement, provoquant

de ce fait une réaction néfaste pour l'ensemble du mouvement.

Il y a une règle connue des milieux politiques, des groupes gravitant autour des centres de directions gouvernementaux : celle du noyautage et de la provocation.

Il y a une loi connue des mi-

Comme il s'agit avant tout de créer des mouvements troubles ces « noyauteurs », prônant la violence idéologique se procurent facilement le « matériel », donnent des explications. Tout est prêt à l'avance.

Brusquement tout va mal. Le

IL Y A CINQUANTE ANS...

ERRICO MALATESTA ECRIVAIT DANS « AVANTI ! » :

« Les autorités françaises me refusent un visa parce que j'ai été expulsé de ce pays il y a seulement quarante ans pour avoir démasqué, dans une réunion publique à Paris, un espion provocateur du consulat italien qui incitait les jeunes à lancer des bombes ».

Sans commentaire.

lieux policiers : celle de « à qui profite l'événement ».

En mélangeant les deux propositions, il ressort une situation complexe qu'il est particulièrement intéressant d'exposer.

Supposons un gouvernement républicain en proie à... disons l'« anarchie ». Dans le pays où siège ce gouvernement, des secousses politiques hebdomadaires ont lieu, et des groupuscules de gauche s'agitent beaucoup. Entre autres des anarchistes.

Comme tout gouvernement, celui-ci dispose de réseaux parallèles, connaissant parfaitement ses intentions et ses désirs ; les devançant même. Ces réseaux, intelligents par nature, savent que le noyautage des groupes est une nécessité première. Cela est fait.

pays bouge de trop, il n'y a plus de gouvernement sérieux. De leur propre chef, les réseaux agissent. Des bombes explosent, il y a des morts. Une certaine émotion. Des coalitions qui se reforment. La secousse a un effet moralisateur.

Les inconscients qui ont agit sont les seuls responsables. Les réseaux spéciaux, selon les déclarations officielles n'existent pas, puisque ne faisant pas partie du personnel effectif de l'ensemble « Etat ». Ce qui n'empêche pas le tour de s'être joué.

Tout cela, bien sûr, c'est de la politique-fiction. Mais, comme dans tout roman de ce genre, une petite part de vérité...

Il faut bien nous comprendre : jamais nous ne repousserons des gens se réclamant de nos idées,

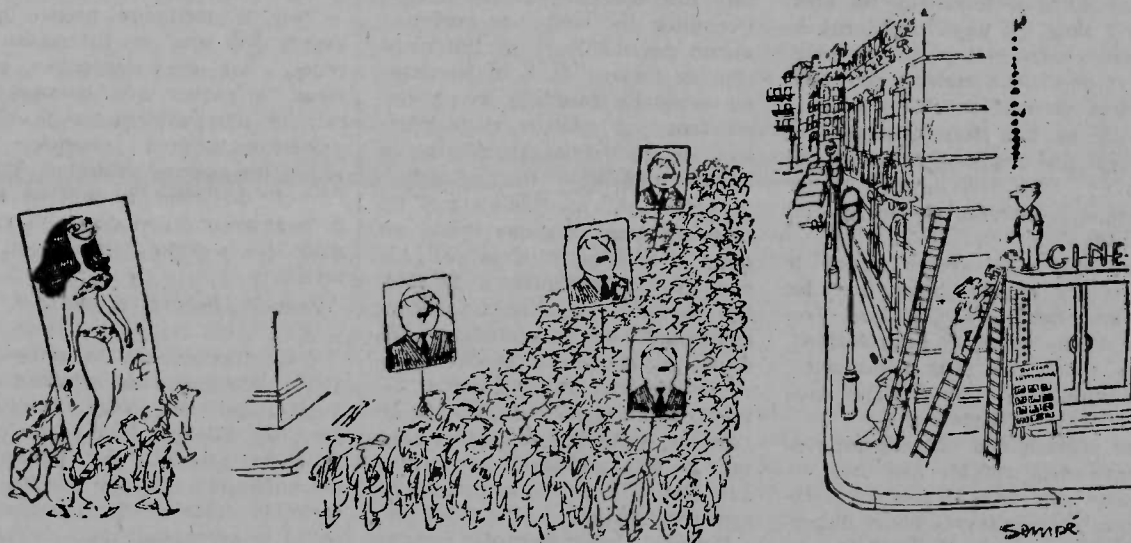
mais cela ne nous empêche pas de dénoncer les erreurs tactiques, le manque de logique, de raison. Une action violente contient en elle la négation de nos idées si elle est gratuite. Car toute action du type « terroriste anarchiste » est dans la situation présente complètement aberrante, négative. Il ne nous semble pas nécessaire de nous étendre sur cette évidence : « Ce qui ne peut être exploité, ce qui ne peut avoir un débouché viable, nous ne devons pas le faire ! » Par plaisir, par fanatisme, par nihilisme, c'est nous couper d'une part de la population qui pourrait venir à nos idées.

Si nous avons la possibilité de prendre pied dans une entreprise, malgré les calomnies, les infamies, les manœuvres des syndicats réformistes, et que des camarades défendant un point de vue qui nous est proche, sinon commun, provoquent des réactions telles, qu'elles viennent démolir le fragile édifice que nous avons eu tant de peine à construire quel peut être l'avenir du mouvement libertaire européen ?

Nous devons, sans arrêt, lutter contre ce genre d'absurdités. « Tant qu'un acte de violence n'est pas devenu une nécessité absolue, n'est pas devenu la seule solution pour faire aboutir une action ; si cet acte ne peut être rentable, nous ne pouvons l'accepter ! »

Or, actuellement, et pour longtemps encore, ces actes ne seront pas rentables.

Si nous sommes contre les politiciens...



...c'est parce qu'ils sont ennuyeux

UN LIVRE

« TEMOINS »
de JEAN NORTON CRU

(Suite du N° 587)

Page 64. — *Les monceaux de morts.*

« Il n'y a plus de terre, mais un tapis de cadavres. » (Lekenx). « La terre était positivement cachée par les corps. » (Descubes). « Des couches superposées de cadavres boches nivelaiement au ras du sol la tranchée qui, la veille s'enfonçait à près de trois mètres. » (Péricard). « Les cadavres allemands se tassaient jusqu'à deux ou trois mètres de hauteur. » (Gauchez). « Les Prussiens tombaient tellement serrés qu'il y avait des cadavres restant debout. » (Lanzanne). « Au bord, sur le talus et sur le fond de la tranchée traîne un long glacier de cadavres. » (Barbusse). « Le boyau était un entassement infâme... on hésitait à fouler ce dallage, puis on avançait pataugeant dans la mort. » (Dorgelès).

Ces fantastiques exagérations constituent un des meilleurs critères du faux témoignage; il importe donc de rendre le mensonge évident aux personnes les moins renseignées sur la guerre. Notre démenti de l'assaut en rangs serrés, le démenti du choc, servent déjà à réfuter les morts en tas. Mais voici une preuve nouvelle. Supposons que le total des tués, morts sur place, du front entre la Suisse et la mer s'élève à deux millions et demi, que pendant 51 mois ils se sont accumulés sur le sol sans être enterrés, sans se décomposer, sans disparaître; qu'ils tombent à moins de 1.500 mètres de la ligne médiane passant par le milieu du « no man's land »... La superficie de cette bande de terrain de 900 kms. sur 3 kms. est de 2,7 milliards de mètres carrés. Il y aurait donc, en moyenne, un cadavre par 1.080 mètres carrés... »

Page 66. *Les flots de sang.*

C'est une tradition littéraire qui remonte à Homère de faire couler le sang à torrents sur le lieu du combat.

« Telle une averse rouge, le sang des braves giclait sur les avoines hautes. » (Christian Frogé). « Une nappe de sang vermeil. Une source de sang gémissant... Un ruisseau noir qui a afflué dans la rivière. » (Barbusse).

La légende des flots de sang se trouve déjà réfutée par nos démentis des trois légendes précédentes. Les cadavres étant dispersés, le sang aussi. J'ajoute que j'ai vu peu de sang à Verdun. Beaucoup de cadavres n'en offrent

pas de trace, à moins qu'on ne les soulève : la terre, le gazon absorbent le sang sous le corps. Certaines blessures causent la mort sans couper de gros vaisseaux... Ceux qui abusent des flots de sang dans leurs récits sont donc des narrateurs infidèles qui s'inspirent de la tradition poétique et non de leur expérience.

Page 67. *La baïonnette.*

« L'arme favorite du poilu est la baïonnette. » Les phrases que nous citons contre le choc réfutent aussi l'usage de la baïonnette. Le poilu est convaincu que si l'on avait laissé la baïonnette à la caserne, on n'en aurait pas moins gagné la guerre... Je déclare n'avoir jamais vu faire usage de la baïonnette, jamais vu de baïonnette souillée de sang, jamais connu de poilu qui en ait vu plus que moi, de médecin qui ait cons-



taté une blessure par baïonnette. Consultez les récits de guerre : aucun des meilleurs ne fait mention de l'usage de la baïonnette; en revanche tous les récits qui mentent par ailleurs nous régaleront de boucheries truculentes à l'arme blanche.

Delteil, qui n'a jamais mis les pieds au front, dit que l'outil du poilu « ce n'est plus la pelle-bêche, c'est la baïonnette ». Le Goffic, un civil, montre un marin embrochant des Allemands : « Et d'un!, et de deux!, et de trois!, et de quatre! Ainsi jusqu'à 22. E. M. Remarque, enfin, soldat de l'arrière, embroche les poilus avec tant de brio que ses lecteurs français sont éblouis de la probité de son témoignage.

Combien sont trompés par la phraséologie militaire et se figurent un enlèvement à la baïon-

nette comme une tuerie mutuelle. Page 69. *Le courage, la peur.*

Les bons soldats son courageux, les mauvais soldats ont peur

Tous les soldats sans exception ont peur, et la grande majorité fait preuve d'un courage admirable car, en dépit de la peur, ils accomplissent leur tâche. Nous avons peur parce que nous sommes des hommes, et c'est la peur qui a préservé la vie de nous tous qui survivons. Sans peur nous n'aurions pas vécu 24 heures en première ligne; nous aurions commis tant d'imprudences que nous aurions vite reçu la balle qui guette le distrait ou le téméraire.

« A quoi nous sert notre courage? Un homme se défend-il contre un tremblement de terre qui va l'engloutir? Tire-t-on des coups de fusil sur un volcan qui vomit sa lave en flammes? »

Ainsi parle Galtier-Biossière dans « Un hiver à Souchez ». La peur a une mauvaise presse chez les civils parce qu'ils y voient la seule peur qu'ils connaissent, d'homme à homme, la peur d'un homme plus fort, plus courageux que soi. Le civil ne peut pas concevoir que nous ayons peur de l'ennemi qui, lui-même a une peur égale de nous. Il ne comprend pas que les uns et les autres nous ne nous craignons pas en tant qu'hommes, mais en tant que machines. Cent Français courageux, déjà encadrés par deux marmites, endurent une angoisse indicible à l'idée du geste que va faire, à plusieurs kilomètres d'eux, le canon allemand qui, tire-feu en main, va envoyer le troisième « 150 » au but.

C'est la meilleure preuve que depuis 500 ans la littérature a réussi, par ses mensonges glorieux, à cacher aux hommes le fait le plus évident et le plus psychologiquement essentiel de toutes les guerres modernes. L'arrière a dit assez de sottises sur la peur pour qu'on doive lui rappeler que le poilu intrépide est un mythe.

Page 71. *Debout les morts !*

Cette légende est la seule légende héroïque, née pendant la guerre, qui soit d'une notoriété générale. Elle est fondée sur une anecdote racontée par Péricard, mais Maurice Barrès en fut le véritable créateur. Il remania le récit, le transposa dans le plan mystique et grâce à lui, la banale anecdote, semblable à tant d'au-

tres contées par le bourreurs de crânes du front, s'éleva à la hauteur d'une légende merveilleuse. Dans l'anecdote il s'agit de soldats blessés qui, à l'appel de l'un d'eux, se dressent, fouettés d'un sursaut d'énergie et combattent avec une bravoure surhumaine. La version Barrès, par contre, est un pur miracle... Ce sont les âmes des morts « qui, se mêlant à mon âme, en firent une masse de feu, un large fleuve de métal en fusion »... Ces morts ne lancent pas de grenades, mais ils opèrent le miracle de la multiplication des grenades, car on en trouve des sacs pleins là où il n'y en avait pas auparavant.

Page 76. *La tranchée des baïonnettes.*

Cette légende ne trouve place dans aucun récit de combattant; elle ne semble pas avoir existé pendant la guerre; elle fut créée par les premiers touristes civils ou militaires visiteurs du front. Voyant la rangée des baïonnettes qui émergeaient du sol, ils n'en comprirent pas la signification et en fabriquèrent une conforme aux notions absurdes qu'ils avaient de la bataille. La découverte des ossements dans la tranchée comblée les confirma dans leur merveilleuse invention. Ils ne savaient pas qu'il y a en a tout le long du front, de ces tranchées comblées qui sont des fosses communes de Français et d'Allemands. « La terre remuée décrit une ligne jaune que jalonnent des fusils plantés la crosse en l'air. Des centaines d'hommes ont été ensevelis là, côte à côte (Lantier) ».

Les obus sont incapables de combler une tranchée comme est comblée une tombe, car ils creusent autant qu'ils comblent, et tombent en dispersion et non sur une même ligne... Et puis, comment admettre que ces hommes soient restés rangés, debout, baïonnette au canon, laissant la terre leur monter aux chevilles, aux genoux, à la ceinture, aux épaules, à la bouche?

Page 79. *Les thèmes de légendes.*

Ce sont des légendes qui ne sont pas limitées à une date ni à un lieu. Elles appartiennent au folklore de la guerre et même des guerres passées. Devenues thèmes de légendes, divers narrateurs se les approprient et fixent leur propre version chacun dans son secteur à la date qu'il lui plaît.

(Suite page VII.)

COMMENT L'ESPRIT VIENT
AUX POLITICIENS

La semaine dernière, à l'inauguration de l'Institut des droits de l'homme à Strasbourg, Pleven, administrateur de la justice de Pompidou déclare :

« Personne ne doit imaginer que, parce que la France n'a pas encore ratifié la convention (des droits de l'homme), elle est moins fidèle à son esprit que ceux des pays signataires qui l'ont devancée dans cette voie, moins résolue à donner l'exemple... »

Ce n'est certainement pas Argoud, ni Ben Barka, ni les morts de Charonne, ni ceux de Mai-Juin 68, ni etc..., qui en disconviennent. Quand aux réfugiés politiques qu'on accueille (si leur gouvernement y consent) pour mieux étouffer leurs cris de douleur, ils ne diront rien non plus, le bâillon les empêche.

JEUNESSES ANARCHO-
SYNDICALISTES

Union Locale de Marseille

Permanence tous les soirs de 18h à 20h au siège de la CNT. Salle 3 et 3B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}). Réunion à partir de 15h30 tous les samedis après-midi.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du 4 janvier, 10 h., Maison du Peuple, 1^{er} étage, bureau 10. L'ordre du jour très important comporte le placement des calendriers SIA, l'activité à déployer

COMMUNIQUES

pour le renforcement de notre SIA, non seulement à Brest, mais aussi dans l'Ouest.

Nous insistons auprès de tous ceux de l'Ouest pour qu'ils répondent avec énergie à cet appel. Ecrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29N, Brest.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

COMMUNIQUE

A tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirrolles.

LE GROUPE DES AMIS DE
SEBASTIEN FAURE

Organise pour la Commémoration du Centenaire de Eugène Humbert, une conférence le dimanche 11 janvier à 14 h. 30 à la Maison Verte, 127 rue Marcadet. Jeanne Humbert traitera le sujet suivant : « Les problèmes du couple : l'Amour, Culture de soi, Connaissances sexuelles, Limitation des naissances. »

Entrée gratuite. Etant donné le sérieux du sujet, un appel pressant est fait aux jeunes, qui sont intéressés particulièrement.

S I A

informe ses amis que le calendrier pour 70 est en vente à l'administration du «C. S.». Prix : 5 F. Très nombreuses reproductions de tracts et d'affiches de mai 68

U N L I V R E

(Suite de la page VI.)

Les dates varient dans les limites de la première année de guerre, surtout des trois premiers mois; les lieux appartiennent au front entier. Enumérons quelques thèmes : « Le cavalier trouvé pendu et éventré. — Le bataillon ennemi anéanti par les 75 dans un enclos, parc ou cimetière. — Les morts figés en tableau vivant par le 75. — La meule de paille entourée de morts ennemis sidérés, sans blessures. — les cadavres ennemis si nombreux et serrés qu'ils restent debout. — La haine personnelle que le combattant éprouve envers son ennemi. — Sa confiance et son admiration sans réserve à l'égard des grands chefs. — Sa préférence pour l'offensive. — Son désir d'aller jusqu'au bout. » Et bien d'autres encore qu'on pourrait réfuter à l'aide des témoins probes qui ont écrit entre la Révolution et 1918.

Page 81. *Le paradoxe de l'offensive.*

Le paradoxe de l'offensive à la guerre repose sur l'erreur que nous avons signalée pour la lutte : l'assimilation irrationnelle de la guerre moderne aux sports. L'offensive, désirable dans un match de foot-ball, devient à la guerre un suicide. Tandis que des esprits indépendants cherchaient à comprendre le combat en étudiant les faits des guerres les plus récentes, les professeurs de

notre Ecole de Guerre de 1890 à 1914, s'enfermant en vase clos raisonnaient abstraitement sur l'offensive et l'élevaient à la hauteur d'un dogme. Les Allemands prêchant l'offensive, notre état-major surenchérit et prêcha l'offensive à outrance, la ruée coûte que coûte, la charge à tout prix. En août 1914 l'offensive allemande était vouée à l'échec, mais réussit parce qu'elle se heurta non pas à une défensive, mais à une offensive plus effrénée et plus aveugle qu'elle même. Et l'invasion ayant pénétré profondément le pays, s'y ancrant pour quatre ans. Au lieu d'accumuler les citations des témoins contre l'offensive, je cite la phrase proverbiale qui les résume : « Tu sors, t'es mort; alors tu sors pas; si c'est eux qui sort c'est eux qu'est mort; alors i' sort pas. »

Mais que nous importe, diront les pacifistes, la supériorité de l'offensive ou de la défensive. Nous ne voulons ni l'une, ni l'autre, nous ne voulons plus de guerre. A cela je réponds que si nous ne voulons plus de guerre, nous devons discréditer le paradoxe de la doctrine offensive, car c'est bien cela qui a précipité l'entrée en campagne des belligérants en 1914. Il est la cause directe de nos désastres sur les frontières, de l'invasion du pays, des pertes inutiles dans nos attaques vaines des douze premiers mois. Purifions notre histoire militaire de ses criminelles illusions, de cette science de pacotille qui accomode

les faits pour justifier la doctrine en vogue, et qui raisonne avec une logique impeccable sur des prémisses contraires à l'expérience.

Page 84. *Sus aux légendes.*

Un des vœux les plus ardents du poilu, souvent répété dans les souvenirs de guerre, était qu'on sût un jour la vérité sur sa guerre. Rien ne s'y oppose aujourd'hui, car les témoins sont légion. Nous conjurons nos camarades de ne jamais s'écarter des leçons si claires de l'expérience et de démentir tout ce qui les contredit en particulier les légendes héroïques.

Le bon Français se laisse enlever, enthousiasmer par les promesses les plus ridicules avec une badauderie parfaite. Nous avons donc besoin, plus que d'autres nations, de réagir car, hélas, on semble prêt à laisser faire, à permettre que nos cadets et nos enfants se nourrissent de fables, de ces légendes qui nous ont conduits, les yeux fermés à août 1914.

Ces dernières lignes donnent à réfléchir, si l'on se rappelle que le livre parut en 1929. Car, quarante ans après, l'on est bien obligé de constater que en effet, on a laissé faire, on a permis que nos cadets, nos enfants se nourrissent des mêmes éternelles fables, des mêmes éternelles légendes, et cela nous a menés à 1939, les yeux tout aussi fermés qu'en 1914. De même, l'on est bien obligé de constater que les mêmes fables, les mêmes légendes servent toujours de nourriture guerrière à

notre jeunesse qui, tout de même, semble-t-il, commence à s'en rendre compte. Mais que peuvent-ils ces jeunes, alors que dans leurs pays respectifs chaque ministre de la guerre ne cesse de réclamer de nouveaux crédits pour de nouvelles armes! Que peuvent-ils, alors que leurs pères continuent à voter pour élire aux postes de commandement des gens plus ou moins imbus de ces fables et légendes dont nous venons de voir la dangereuse nocivité? Que peuvent-ils, alors qu'eux-mêmes, dans leur grande majorité, ne pensent qu'au jour prochain où ils pourront, tout comme leurs aînés, déposer un bulletin dans l'urne sacro-sainte?

Faites l'amour et non la guerre, disaient-ils en mai 68. Que disent-ils aujourd'hui, engagés pour la plupart dans des mesquines luttes intestines, divisés par les sordides ingérences des divers groupes ou partis politiques, tous bien décidés à leur extirper l'esprit libertaire, qui était en eux, et sans lequel rien de positif ne peut être fait?

BLANQUET

(1) J'ai tenté depuis plusieurs années, de retrouver cet ouvrage. Peine perdue, ni les libraires, ni les bouquinistes, dans leur grande majorité, n'ont pu me satisfaire. Peut-être un camarade le possède-t-il? Dans ce cas, je suis tout prêt à le lui racheter, s'il y consent.

Un an de lecture du COMBAT SYNDICALISTE Lettre d'un profane

Je sais que tu n'aimes pas les compliments. Ton rôle est de dire la vérité. Tu la dis; un point c'est tout.

Mais comme tu acceptes mes critiques, accepte mon merci. Un an de ta lecture m'ont appris plus que mon instruction sociale acquise par moi-même pendant tant et tant d'années, avec les moyens du bord.

Tu m'as fait connaître Voline, Bakounine, Kropotkine et dernièrement Stirner, pour ne citer que ceux-là.

Tu as complété mes connaissances sur la révolution espagnole, magnifique exemple de possibilité révolutionnaire, sur les collectivisations, sur l'autogestion, sur le rôle des syndicats régnants, CGT, CFDT, FO, soi-disants représentatifs et sur celui du syndicalisme révolutionnaire dont tu es le porte-parole.

Tes articles, bien sûr, ne sont pas exceptionnels, chacun fait selon ses moyens. Je dirai même que chacun écrit selon ses moyens. C'est pourquoi certains édités ou articles sont longs à assimiler à cause de leur littérature trop intellectuelle. Bien sûr, il n'existe pas un langage spécial pour les prolétaires; mais comme le « C. S. » est lu aussi par des copains sans culture (je suis de ceux-là) tu te doutes des difficultés. J'ai peur que certains n'aillent pas jusqu'au bout de leur lecture.

Compliment pour l'action chez Babcock. Elle devrait se multiplier. Viens souvent chez l'ouvrier, à la porte des usines, dans les chantiers, là est le combat.

Je sais que tes moyens sont très limités, à la fois par les fonds et par le temps. Je sais aussi l'effort de certains des militants de la CNT, mais il faut continuer d'apporter la vérité, le combat, partout, ne rien négliger. Tu trouveras de l'aide, j'en suis sûr.

N'oublie surtout pas le bâtiment, corporation à l'abandon, masse socialement ignorante, masse enkylisée par l'isolement syndical, car la CGT ignore cette masse d'hommes livrée au chantage patronal et aux brimades des kapos de chantier. Lorsqu'elle est présente, la CGT ne fait qu'intoxiquer les militants par des mots d'ordre négatifs. Pour l'essor des travailleurs « C. S. » ne quite jamais de ton optique ces corporations.

Bien « C. S. » d'avoir pondu 8 pages en français, ce qui permet une diffusion plus facile chez l'ouvrier français. Copains espagnols, vieux bagarreurs de la révolution de 1936, toi jeune Espagnol, bar-

ricadier du mois de mai, n'en prends pas ombrage, l'AIT n'en sera que plus forte.

Combien je regrette que tant de copains ne sachent rien sur la littérature de l'AIT. « De l'esclavage à la liberté » contre par sa simplicité la littérature cégétiste et autres bibles selon St Séguy, St Descamps et St Bergeron. Compte sur moi pour que ce livre passe de main en main. Il mérite d'être lu afin d'éviter que le prolétariat ne suive aveuglément ces syndicats qui le trahissent en se rendant complices du pouvoir patronal et de l'Etat capitaliste et policier.

Assez de bassesses, messieurs les pontifes. Craignez un jour la colère de la base aujourd'hui obéissante, soumise. Tremblez pour votre règne quand l'ouvrier aura compris son véritable rôle, qu'il aura conscience qu'il peut parler, agir selon son souhait. Le combat syndicaliste le permet à ses militants ou sympathisants. On ne peut bâillonner bien longtemps la vérité. Prenez garde monsieur Séguy et les autres, la base peut un jour tourner le dos à la honte, car l'ouvrier gréviste n'oubliera pas la trahison de mai faisant de mai, Montoire. « Le travail devrait être une fonction et une joie. Il n'est souvent qu'une servitude et une souffrance ». — Jean Jaurès.

Quand l'ouvrier aura pris conscience de cela, je crois que ton règne aura cessé, St Séguy, toi qui par tes courbettes, tes diktats, rends le labeur servile.

La révolution, si elle veut mériter les espoirs que tant de déshérités ont mis en elle, doit être aussi un acte constructeur. La tâche du démolisseur est certes nécessaire, mais elle ne saurait suffire. L'architecte doit venir, et avec lui les compagnons, pour que la nouvelle demeure soit harmonieuse, claire, fraternelle. Le monde nouveau sera ce que seront ses artisans. — « La révolution dans les choses sera à la mesure de celle que les révolutionnaires ont fait en eux-mêmes. » — Fernand Pelloutier. Ainsi parlaient, en 1906, les cégétistes. Monsieur Séguy, vous étouffez la vérité, vous reniez le prolétariat.

La CNT continue le combat.
Merci, « C. S. ».

P. M.
Ouvrier du bâtiment

Ce témoignage de satisfaction me fait rougir, mais je le reproduis pour montrer que les idées que j'expose sont intelligibles et non dénuées de séduction. - « C. S. »

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

A P P E L

Cet appel s'adresse à tous les sympathisants, à tous nos abonnés et plus généralement à tous nos lecteurs de langue française.

Comme vous avez pu le remarquer, le « C. S. » est déjà sorti plusieurs fois avec huit pages en français. Il pourrait se maintenir à huit pages au prix de quelques efforts qui relèvent d'ailleurs essentiellement de notre conception du syndicalisme, à savoir : l'action directe. Vous savez que nous ne pouvons compter que sur nous mêmes. Nous avons un organe de liaison : le « C. S. ». Il faut qu'il serve plus et mieux. En particulier, il est au service de toutes les régions, comme il en attend des informations qui l'enrichissent. Le travail que le « C. S. » attend de chacun est double :

Un travail d'information. Chacun de nous sait que la presse bourgeoise est pourrie pour l'avoir pu constater au moins une fois à propos de comptes-rendus déformés, d'actions dont nous avons été les témoins où les acteurs directs. Le seul moyen de tenir vos compagnons français et étrangers informés c'est de faire votre *compte-rendu* de ces actions dans le « C. S. ». En trois lignes, en trois pages, qu'importe : le correspondant du « C. S. » était là. Nous devons pouvoir diffuser chaque fois : pourquoi une action (grève, manif, etc...) se déclanche, comment elle se déroule et quelles en sont les conséquences. Il n'est pas inutile de faire connaître les conditions de vie dans les boîtes où nous travaillons : salaires, cadences, hygiène, attitude des patrons et des autres syndicats, etc..., nous sommes souvent mieux renseignés des conditions de travail de boîtes en Espagne, en Angleterre, aux USA, en Allemagne et ailleurs que du travail dans les milliers de boîtes où œuvrent les syndiqués CNT. Bien entendu, nous connaissons trop les méfaits de la répression policière et patronale, et ces renseignements resteront comme vous le voudrez, soit anonymes, soit sous votre nom, ou mieux au nom de la section régionale.

Un travail de diffusion et de propagande. Tout d'abord, une chose importante : un hebdomadaire ne vit que par ses abonnés. Donc en premier lieu et dans la mesure du possible, abonnez-vous. En outre,

chaque lecteur peut nous faire parvenir les adresses des copains susceptibles d'être intéressés par le « C. S. », nous leur enverrons le « C. S. » gratuit pendant quelques numéros.

Un autre moyen d'informer les lecteurs et futurs abonnés, est la vente directe dans les lieux publics : usines, marchés, réunions, etc... N'hésitez pas, seule l'action directe compte.

Bien entendu, il n'est pas question de faire du militantisme à outrance jusqu'à épuisement. Plutôt que de servir tous les lieux publics d'une ville pendant un mois, puis d'abandonner, il est préférable de ne faire qu'un seul point par semaine, quitte, éventuellement, à changer de place au bout d'un certain temps, s'il est mal choisi.

Cet effort de propagande est absolument nécessaire. Même si nous avions 100.000 abonnés, la propagande, dans la société actuelle est indispensable. Enfin il est clair que cet effort sera d'autant plus facile que le « C. S. » sera plus intéressant, et cette partie informations également ne tient qu'à vous. Avec ou sans style. Dans « Le Figaro » c'est le style qui compte, au « C. S. » ce sont les faits.

L'Administration

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

8 JANVIER
1970
NUMERO 589
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

PERSPECTIVE LIBERTAIRE POINT DE VUE

Le succès des doctrines marxistes a provoqué l'éclosion de multiples systèmes pseudo-socialistes qui, pour rendre le système actuel plus supportable, voudraient réformer quelques-uns de ses abus. Destinés à barrer la route aux conceptions collectivistes libertaires qui font trembler la bourgeoisie, ils sont aux heures difficiles les plus surs auxiliaires du capital.

On les voit aux élections, où il est bon parfois de se dire socialiste pour plaire aux électeurs. Et de vagues considérations sur les souffrances du peuple, sur la nécessité d'atténuer les inégalités trop choquantes, introduites dans un programme, suffisent pour que le candidat se proclame socialiste. Ainsi naquirent les socialistes patriotes, les socialistes chrétiens, les radicaux socialistes; Hitler utilisa le mot, et tous les pays socialistes également. On parle de

sécurité économique, d'entraide et de collaboration des classes, de disparition progressive du prolétariat; les promesses ne coûtent rien et on les multiplie, mais en reportant la réalisation à plus tard. Pratiquement, on se borne à des palliatifs insuffisants, tels que l'intervention de l'Etat dans les conflits entre patrons et ouvriers, ou la participation des seconds aux bénéfices de l'entreprise. L'Etat peut fixer un minimum de salaire, peut limiter le nombre des heures de travail, servir d'arbitre, mais nous savons par expérience que l'Etat, n'oubliant jamais ses origines capitalistes et parasitaires favorise toujours celui au service duquel il est : le patron. Si parfois il fait semblant de défendre l'ouvrier, c'est que, redoutant une explosion révolutionnaire, il veut calmer le mécontentement des masses par des concessions qui ne

portent pas atteinte aux privilèges de la bourgeoisie et du capital.

Dans le but de persuader l'ouvrier qu'il est un collaborateur du patron et nullement son adversaire naturel, on parle de le faire participer aux bénéfices réalisés par son maître. Comme de toute façon l'inégalité des salaires entre les ouvriers, les chefs et le patron est conservée par ce système, nous ne voyons pas ce qui est changé. La réalité c'est que l'on veut par ce biais assujettir les ouvriers à leur condition. Il est donc pour nous impossible de cautionner cette invention capitaliste à laquelle nous opposons les notions de collectivité et de gestion directe des entreprises par les ouvriers eux-mêmes.

Pour que les associations libres de producteurs donnent tous les
(Suite page 11.)



1969:
ANNEE LUNAIRE...

Que nous importe la libération de l'énergie si l'homme doit rester enchaîné.

LES FORÇATS DE LA TERRE. « Informations » du 22-12-69 publie le résultat d'un sondage de l'IFOP : « 63 % des salariés français préfèrent une hausse de salaire à un raccourcissement de leur semaine de travail. »

Lorsqu'on a le ventre vide, le droit au travail précède le droit à la paresse. Ou bien est-ce la pression de la société de consommation ?

LES FORÇATS DE LA FAIM. Une gamine sonne à ma porte, tend ses deux petites mains : « Pour les enfants qui ont faim dans le monde. » En ouvrant mon canard habituel le même soir, je lis : « La France a vendu des missiles tactiques à l'Inde. » Est-ce que l'Inde envisage l'euthanasie massive des affamés ?

L'ESPRIT DU REGNE. Nous avons eu la semaine passée un aperçu de l'esprit de la justice française présenté par notre spirituel Pleven. Cette semaine à la télé l'esprit a visité Fontanet, ministre de l'esclavage qui répondait (?) à un smigard, sa femme et leurs trois enfants. A la question de la maman : « Comment feriez-vous, monsieur le ministre, pour équilibrer un budget avec 1.100 F par mois... » Fontanet, qui a la répartie fine a répondu : « C'est possible, puisque vous y arrivez... » On ne saurait imaginer plus de délicatesse. Il est bien évident que tant qu'on est pas crevés, ça n'est pas décent de se plaindre.

Si tous les cons volaient, j'en connais qui seraient déjà satellisés.

QUELLE CIVILISATION PREFEREZ-VOUS : l'Occidentale où l'individu étale ses sentiments les plus intimes et cache son cul ou l'Orientale qui n'a pas honte de se montrer nu mais cache pudiquement ses sentiments ?

PERSPECTIVE LIBERTAIRE

(Suite de la page I.)

résultats qu'on est en droit d'attendre, pour qu'elles puissent transformer le monde, il faut que disparaissent, non seulement le capitalisme, mais l'Etat, son père et son soutien. Car l'Etat, est une source d'iniquités sociales. Pour nous, libertaires et anarcho-syndicalistes, la liberté reste inséparable de l'égalité et l'Etat étant de par sa conception-même un instrument de domination et de direction, c'est lui qu'il faut commencer par terrasser.

C'est dire que les points de vue autoritaires et libertaires, et ce depuis l'exclusion de Bakounine de l'Internationale, sont diamétralement opposés. Sébastien Faure a montré pourquoi le point de vue étatique et le point de vue anti-étatique sont irréconciliables : « Quand des hommes, écrit-il, se proposent le même but et que les divergences n'éclatent entre eux que sur la question des voies et moyens, l'accord est parfois long et difficile à se faire, mais il reste toujours possible et à la faveur de certaines circonstances imprévues ou cherchées, il se réalise fréquemment. Mais lorsque cette divergence de tactique provient du point de départ et du but à atteindre, l'union ne peut se produire; car sur quelle base s'associerait-elle ? Imaginez une troupe d'individus devant effectuer le même voyage c'est-à-dire partant du même lieu et se proposant d'arriver au même endroit; il pourra surgir des discussions sur l'heure du départ, l'itinéraire à suivre, le moyen de transport à employer, mais il est à espérer qu'ils finiront par se mettre d'accord sur ces diverses questions et à faire la route ensemble. Tandis que si vous supposez des personnes n'ayant ni le même point de départ ni le même point d'arrivée, mais encore des voyages en sens inverse — les unes se dirigeant vers le nord, les autres vers le sud — il est de toute évidence qu'elles n'arriveront jamais à suivre la même voie. Or, lorsqu'il s'agit de déterminer la cause première de tous les maux qui dérivent des institutions sociales, un désaccord brutal survient parmi ceux qui estiment qu'une transformation complète du régime actuel s'impose. L'élément autoritaire voit cette origine dans le principe de « propriété individuelle ». L'élément libertaire la découvre dans le principe d'autorité ». Pour les uns, c'est de l'organisation économique, d'une classe pauvre et d'une classe riche que

proviennent les troubles douloureux constatés dans tous les domaines. Pour les autres, l'autorité s'avère génératrice de toutes les servitudes, parce qu'elle s'oppose à la libre satisfaction de nos besoins tant physiques qu'intellectuels et moraux.

Tant que subsisteront le formidable appareil répressif de la soi-disante justice et l'écrasante hiérarchie du fonctionnarisme, l'individu connaît les souffrances d'une contrainte dont la nature ne s'accorde point. Prisons et tribunaux socialistes ne valent pas mieux que ceux des capitalistes. Ont-ils été plus heureux ceux de nos camarades libertaires qui ont comparu devant la magistrature socialiste et qui ont été condamnés aux plus lourdes peines et dont si peu ont survécu. Ce qui s'est passé en Russie et ce qui s'y passe encore actuellement, ainsi que dans tous les pays qui se disent socialistes ou marxistes ne confirme que trop nos prévisions. C'est pour cela que dans les pays où les hommes ont un goût de l'indépendance plus développé, des mentalités plus ouvertes, un niveau culturel plus élevé, un triomphe durable du bolchevisme paraît improbable. L'échec de la propagande communiste dans un grand nombre de pays trouve là sa véritable explication.

La pensée libertaire aura l'avenir pour elle quand les peuples feront passer au premier plan les aspirations du cœur et du cerveau. Mais c'est une illusion de croire qu'elle réclame, pour devenir réalité, une perfection que les hommes d'aujourd'hui sont incapables d'avoir. Beaucoup de libertaires, ou qui se disent tels eux-mêmes, ne paraissent pas avoir une idée nette de la situation. Ils oublient qu'une association libertaire disposant des droits de sélection et de légitime défense ne serait point désarmée. Certes, elle ne contraindrait personne à entrer en son sein, ni à y rester, si bien qu'elle n'aurait pas à faire vivre des parasites. Regardez l'abeille ou la fourmi : elles doivent fournir leur part de travail; pas davantage.

Les syndicats peuvent devenir de précieux instruments d'action, sous l'influence et l'impulsion de l'esprit libertaire. Ils se fondent sur l'intérêt collectif de tous ceux qui les composent et peuvent jouir d'une certaine tolérance légale. Le syndicat devrait être la forme réelle de l'association libre. A toutes les époques de l'histoire, les

hommes se sont réunis par familles, par clans pour se défendre collectivement contre les périls naturels, contre les animaux qui leur disputaient le droit à la vie; contre d'autres hommes ensuite lorsque la force, la ruse, créant la propriété, le pouvoir, l'autorité, l'Etat, firent des hommes des esclaves et des maîtres, des capitalistes et des ouvriers, des gouvernants et des gouvernés.

Devenu conscient de sa raison d'être, le syndicalisme contraignit les pouvoirs à reconnaître son existence. A la fin du XIX^e siècle il fit trembler le capital et l'Etat. Mais l'intrusion des politiciens, et la déviation vers le réformisme

l'affaiblirent et arrêtaient son progrès.

Partisans de la II^e et III^e internationale, radicaux-socialistes, communistes, prétendent annexer à leur profit les organisations syndicales. Malheureusement, ils y réussissent, pour le plus grand mal de la classe ouvrière. Mais pour nous, libertaires, les succès du début du mouvement ouvrier doivent être des exemples riches de promesses futures, car ceux-ci démontrent la possibilité de vastes associations libres et révèlent l'existence d'aspirations libertaires dans les masses populaires.

M. F.

POINT DE VUE (bis)

ON SE DISAIT AUSSI M. Lannusse... CRS, M. Bouvier... s'occupe des médaillés militaires, M. Lefranc de la Société Financière. (« Le Monde » du 20-12).

rique brandir un corps sans tête au lieu du flambeau de la liberté qu'elle croyait tenir.

ECLIPSE A COLOMBEY. Jeudi 18-12 à l'assemblée Chaban Delmas, renouvelant la trahison de Judas déclare : « A chaque occasion, je n'ai pas manqué de rappeler que l'homme prééminent est à l'Elisée. »

Allons courage pépé, tu vois bien que ce n'est pas toi que le bourgeois adorait, mais le gardien du tabernacle du Veau d'Or.

AU SOUDAN, toutes les organisations sportives, culturelles, religieuses ou professionnelles, exerçant une quelconque activité politique hostile à la révolution ont été dissoutes.

S'ils ne gagnent aucun match, au moins ils s'occupent, ces sportifs.

VIVE LA VIE. Après la chambre des communes, jeudi 18-12 la Chambre des Lords a voté l'abolition définitive de la peine de mort en Grande-Bretagne.

Ce n'est peut-être pas humain pour les bourreaux, mais ils pourraient toujours se recaser en France ou en Espagne, les seuls pays d'Europe Occidentale à conserver ce supplice d'un autre âge. J'ai vu en allégorie la « France » hysté-

LE REGNE DE L'ESPRIT. A Metz le tribunal militaire condamne à deux ans de prison trois témoins de Jéhovah pour refus de porter l'uniforme. C'est-y que le statut des objecteurs de conscience si âprement gagné par notre ami Lecoin serait déjà lettre morte ?

LE BORGNE

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Le droit au travail

Parler de droit dans la société de profit que nous subissons, c'est un peu revenir sur notre tendre enfance. Quand nous avions cinq ou six ans, nous aimions bien entendre les histoires de nos grand-mères, qui nous faisaient vivre, en songe, un monde de merveilles.

Bien sûr, ce n'était que des songes... Mais, qu'est-ce que le droit pour le travailleur actuellement ? Si l'on en croit Pierre Bourgoïn, député du XIII^e à Paris, le droit à la vie, le droit à la liberté et même le droit au travail, sont des droits essentiels pour l'homme. Nous pourrions y ajouter que le droit de gestion est aussi essentiel pour le travailleur que tous les autres droits.

Hélas ! les droits sont pour ceux qui font les lois et il ne reste aux classes laborieuses que le droit de vivre tant que les législateurs ne décident pas de faire de nouvelles hécatombes (voir les U. S., avec le Viet-nam); le droit à la liberté tant que celle-ci ne menace pas les privilèges en place; le droit au travail tant que les exploités ne s'avisent pas de créer des « poches de chômage » pour calmer le mécontentement de leurs ouvriers.

C'est vrai, monsieur Bourgoïn, le droit au travail est toujours bafoué; mais pas par ceux que vous prétendez. Ce sont les patrons qui bafouent ce droit en congédiant abusivement des travailleurs sans motifs professionnels; ce sont les inspecteurs du travail et les tribunaux en ne sanctionnant pas ces injustices; c'est enfin l'Etat en tolérant les lock-out et les fermetures d'usines quand il y a déjà un si grand nombre de chômeurs dans le pays.

Si, comme vous le dites, les pouvoirs publics ont le devoir impérieux de faire respecter le droit au travail, qu'attendent-ils pour confisquer les usines fermées et les confier aux travailleurs organisés en coopératives de production ? Puisqu'on veut nous faire « participer » au démarrage de « la société nouvelle », l'occasion serait bonne et la leçon meilleure que tous vos décrets et vos réglementations sur le droit de grève.

Nous comprenons très bien qu'un député cherche à tout légitimer, c'est sa fonction, bien qu'il ne puisse pas toujours l'exercer « en toute liberté » au Palais Bourbon; par déformation professionnelle il ne peut que se réfugier dans le labyrinthe législatif. Mais qu'il sache bien, notre bon député, que les travailleurs

ne peuvent pas considérer la grève comme un droit mais comme un moyen de se faire respecter et d'obtenir plus de justice sociale. Or, dans ce domaine ils ont appris à ne se fier qu'à eux-mêmes. Il appartient donc aux travailleurs, et à eux seuls, de décider du moment et de la durée, ainsi que du caractère de la grève.

Les piquets de grève ne sont donc pas des actes immoraux mais un moyen efficace pour les grévistes de contrôler leur propre mouvement et de faire échec à toute provocation visant à discréditer leur action.

Il y a un point sur lequel nous voudrions être d'accord avec vous, monsieur Bourgoïn, quand vous dites que : « L'E.D.F., pas plus que le Gaz de France, ni la SNCF, ni la RATP n'appartiennent aux agents qui y travaillent. Ils sont biens communs à tous les Français. » Oui, ils devraient être biens communs et c'est pour cela que nous avons toujours préconisé la gratuité de ces services pour toute la population. Mais, soyons sincères, la réalité est toute autre; nous sommes en présence d'entreprises de profit sans aucun sentiment humanitaire et

alors nous posons une question : Quels sont les moyens que doivent employer les agents de ces entreprises pour se défendre contre les abus des directions tentaculaires ? La grève !

ACCORD ENTRE TOTALITAIRES

Un accord pour l'établissement de relations consulaires et commerciales entre l'Espagne et la Hongrie a été signé mercredi à Paris par les ambassadeurs de ces deux pays. Il devrait favoriser le développement des échanges culturels, économiques, scientifiques et touristiques entre les deux pays.

L'ouverture de l'Espagne vers les pays de l'Est avait déjà été marquée en 1957 par la signature d'accords monétaires avec la Pologne, par un échange de représentants consulaires avec la Roumanie en janvier 1967 et avec la Pologne en septembre dernier.

(« Le Monde », 19-12-69.)

Certes, les grèves dispersées, sans cohésion, sans préparation ou dictées par un parti politique sont à repousser et c'est pourquoi le Congrès d'Amiens en ce début de

siècle se déclarait pour la grève générale.

Ce moyen d'action conserve à nos yeux toute sa valeur. Que ce soit pour faire triompher les revendications particulières ou générales, fédérales ou nationales, offensivement ou défensivement, pour protester contre l'arbitraire patronal ou gouvernemental, la grève, partielle ou générale, reste la seule arme du prolétariat.

C'est donc au prolétariat de savoir s'en servir, de savoir la préparer pour que cette opinion publique dont le pouvoir fait actuellement son cheval de bataille, sache les vrais raisons qui poussent les travailleurs à utiliser leur force d'inertie.

Que monsieur Bourgoïn n'aille surtout pas croire que nous préconisons là la défense de Mr Séguy et de ses amis... Nous sommes persuadés que si Mr Duclos était président de la République, l'automne de Prague « reflleurait » en France. Mais, à notre connaissance les morts de Prague n'ont pas détérioré le moins du monde les relations franco-soviétiques, pas plus d'ailleurs que le sang des républicains espagnols n'a entravé le renforcement de la coopération avec le franquisme... C'est là qu'est la justice ?

J. SORIANO

LE PETIT LIVRE ROUGE ILLUSTRÉ :



Ce qu'il y a de bien dans le marxisme-léninisme, c'est que ses arguments sont sans réplique...

LA LIBERTÉ S'AFFIRME CHAQUE JOUR UN PEU PLUS

Les enfants de France resteront sains : au nom de la liberté le gouvernement a interdit une sale revue pleine de mauvaises choses pour notre santé morale. Le journal « Le Point » ne parlait en effet que de grèves et de la vie des métèques étrangers en France ou chez eux.

SIA

informe ses amis que le calendrier pour 70 est en vente à l'administration du «C. S.».
Prix : 5 F. Très nombreuses reproductions de tracts et d'affiches de mai 68

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirrolles.

TELE - PANORAMA

L'émission « Panorama » est apparue, ces derniers temps, bien supérieure à celles des mois derniers. Sans doute l'influence de M. Pierre Desgraupes, si toutefois le magazine d'actualité qui n'a jamais fait oublier « Cinq Colonnes à la une » relève de son autorité.

Celle du 11 décembre a retenu mon attention.

L'attention du spectateur a été soutenue du commencement à la fin, et l'objectivité m'est apparue comme remarquable. Une séquence était réservée au SMIG que l'on vient pour les besoins de la cause, de baptiser SMIC c'est-à-dire Salaire Minimum Interprofessionnel de Croissance. Ce qui n'est peut-être, après tout, que de la poudre aux yeux. Mais cela nous a permis de voir, face à un couple de smigards, le ministre du travail. Là, encore, il faut bien le reconnaître, les interlocuteurs de « M. le Ministre » ne furent point trop méchants. Toutefois, il nous fut donné de voir l'Excellence blémir, pâlir et même verdir (quoique l'écran soit voué au noir et blanc) lorsque la femme, mère de deux enfants en bas âge, lui dit textuellement : « Est-ce que vous pourriez vivre, vous, avec 1.100,00 francs par mois ? » La réponse fut bafouillée et le sens s'en perdit dans des considérations parfaitement inconsidérées, si l'on peut dire. Visiblement le ministre qui se dit « du Travail » ne parvenait pas à comprendre. Comment le pourrait-il, d'ailleurs ; a-t-il jamais été dans une pareille situation salariale ?

Mais revenons au SMIC. Le projet de réforme du SMIG a été approuvé par les députés. Mais les députés communistes ont voté contre, arguant qu'ils ne voyaient là qu'un changement de sigle. Comment leur donner tort, si l'on se rappelle tous les beaux projets élaborés dans le passé, toutes les réformes un peu trop facilement qualifiées de « révolutionnaires » qui se sont révélés, à l'usage, parfaitement inopérantes. Mais, ces mêmes communistes, si l'occasion s'en présente jamais, seront-ils loyalement des partisans de la gestion ouvrière, seule condition véritablement efficace de l'abolition du salariat ? Il est permis d'en douter !

♦♦

A cette même émission du jeudi 11 décembre, nous avons pu voir et entendre J.-P. Sartre. C'était, paraît-il, un événement, puisque l'écrivain reparaisait à l'écran pour la première fois depuis plus

de dix ans. On comprends cela, si l'on veut bien convenir que, sous le règne de Charles le Grand, les Etranges Lucarnes étaient surtout encombrées de courtisans et de comparses, maîtres dans l'art de l'objectivité la plus... discutable !

Sartre parla du massacre de Song-My, ce village du Vietnam, que les soldats américains ont littéralement rayé de la carte, en procédant à la destruction totale de ses habitants, vieillards, femmes et enfants compris. Sartre, naturellement, avait beau jeu pour flétrir l'odieuse conduite de ces soldats, des brutes sanguinaires, et ne s'en priva pas. Qui ne l'approuverait, dans ce domaine, mais qui, par la même occasion ne trouverait des précédents, dans le passé, et même dans le passé récent, un peu partout, dans le monde ? Mais, à un moment donné, l'interlocuteur de Sartre, dont j'ignore le nom, lui dit, en substance, ceci : « Oui, sans doute, mais pourquoi parlez-vous des massacres des uns

et pas de ceux des autres, ceux de Hué, par exemple, perpétrés par les Nord-Vietnamiens ? »

Et l'écrivain répondit alors dans ce sens : « Pourquoi ? Mais parce que ce n'est pas la même chose. D'un côté il y a une armée régulière, fortement organisée et formidablement armée, disposant de tout le potentiel militaire et économique des EE. UU., et de l'autre un petit peuple qui se bat sur son sol pour conserver son indépendance. Les guerilleros, les partisans qui forment les unités combattantes de ce petit peuple auraient été anéantis depuis longtemps s'ils ne bénéficiaient pas du soutien de la population. De cela, les soldats américains, après tant d'autres en divers lieux du monde, s'irritent, et la fureur aidant, en arrivent aux pires extrémités. En ajoutant à cela le mépris traditionnel du « hautement civilisée » envers le « demi-sauvage asiatique », il est facile de comprendre comment des gens formidablement armés peuvent détruire odieuse-

ment toute une population sans défense. Au contraire, de l'autre côté de la barrière, des hommes qui sont chez eux, sur leur sol, parfois au milieu des leurs, qui se voient bombardés, jour après jour, par avions, par grosse artillerie, avec une prodigalité de munitions sans exemple, à quoi ils ne peuvent opposer que leurs poitrines et des armes légères. De plus, sous-alimentés, ne dormant presque pas, et vivant à peu près continuellement dans la boue ou dans l'eau. Donc, naturellement portés à haïr féroce ment leurs agresseurs, et, par la même raison, ceux des leurs qui prétendent la main à ces agresseurs. »

Je sais bien que ce distingo est fragile, en principe, car les massacres de populations innocentes, de quelque côté qu'ils se produisent, sont toujours odieux. Pourtant, accorder les circonstances atténuantes aux Nord-Vietnamiens ne m'apparaît pas comme une injustice. Et vous ?

BLANQUET

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes »

Le capitalisme débouche sur la civilisation des loisirs par la honteuse porte du chômage, par la surproduction des gadgets et par l'infâme exutoire de la course aux armements.

L'usine de guerre est le débouché naturel du capitalisme au stade de la « saturation des marchés ». Futurs chômeurs mettez-vous bien dans la tête qu'en regard de l'organisation économique capitaliste vous n'êtes pas des hommes, mais de la « main d'œuvre » et que vous n'avez de dignité, qu'autant que vous trouvez à la vendre.

De nouvelles usines pour créer des... emplois ! (sic). Mais des emplois pour produire quoi ? Au profit de qui ? Jusqu'à quand ?

Dites non ! à la junte du « marché du travail » avant que la prochaine machine ne vous fasse envier le marché des esclaves.

Rappelez-vous ce que Hitler a fait des chômeurs et, sachez que le capitalisme ne peut faire autre chose. Nous avons tout pour construire, sauf les... crédits. Pourquoi ?

Pas de crédits, pas de logements. Comment font les oiseaux pour bâtir leurs nids sans les banquiers ?

Nous avons tous droit à un revenu social distinct du revenu salarial parce qu'il est le dernier gage du droit à la vie. Quand la situation des marchés capitalistes, y compris celui du « travail » n'offre plus que le droit à la misère.



Nous sommes tous héritiers du patrimoine technologique. Exigez un revenu social « à vie » gage sur la production effectivement niée en échange d'une tâche entre tous partagée. Seule la production des biens correspondant à des besoins primaires insatisfaites peut

encore justifier le harnais des heures supplémentaires.

L'accès à la culture pour tous, implique l'accès aux loisirs donc la répartition intelligente du travail.

Les loisirs sont plus dignes de l'homme que les gadgets et moins infamants que le commerce des armements. La lutte pour la réduction de la journée de travail est une question de « culbute ».

Les droits politiques arrachés à la bourgeoisie au pouvoir ne suffisent pas pour assurer la liberté de l'homme, car la plus essentielle est celle de l'esprit. Or, n'a l'esprit libre que celui dont l'existence matérielle est assurée. Le développement de l'économie distributive socialiste sera le fruit du dialogue permanent des hommes doublement associés en tant que membres du syndicat des producteurs et du syndicat des consommateurs.

La gestion par les travailleurs eux-mêmes de l'outil économique, considérée comme moyen d'affranchissement progressif de toutes les tâches serviles débouche sur l'avènement d'une société libérée de la crainte, supérieurement cultivée et bien plus créatrice où le gou-

(Suite page V.)

Año Nuevo

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

El mundo sigue su curso pero es de ritual puntualizar el nacimiento de cada año. Los deseos de buen desarrollo social no faltan, aunque la fatalidad autoritaria impide creer en ninguna perspectiva favorable.

El año 1969 se ha caracterizado por la conquista del astro Luna por los terráneos, pero el desasosiego y la irregularidad (por no decir la iniquidad) siguen imperando en las relaciones humanas. Por fortuna parece no existir ser viviente en la Luna, pues de lo contrario, Oriente Medio, Biafra, Vietnam, etc., podrían instalarse en ella según características lunares. La maldad de los hombres de aquí no tendría contención ni en los mundos siderales una vez hollados por aquéllos.

Con razón se dice que bastante hay que arreglar en la Tierra para que los terráneos tengamos que remitirnos a las regiones astrales. Sin duda alguna la conquista del Cosmos sería recomendable si la fraternidad y la justicia imperaran en todo lo ancho de nuestro planeta. Pero adoleciendo nuestra sociedad de tanto daño voluntario, ¿qué función vamos a desarrollar en la inmensidad exterior que no sea la propagación de nuestros inmensos cuan incorregibles defectos? Si no sabemos terminar con la miseria, las querellas, las injusticias y todo el enorme caos social, ¿qué regalo iríamos a ofrecerles a posibles marcianos, sirianos, venusianos, uranios, etc., que no fuese emponzoñado?

La propia posesión — ¡ay, efectiva! — del astro de nuestra noche, ¿no puede abrir nuevo motivo de guerra entre las potencias mayores de nuestro mundo? Si en el suelo se le revela la existencia de materiales en él vulgares pero a nuestro concepto preciosos por contención de uranio, tungsteno y demás contenidos indispensables a la balística termonuclear (esa misma tan indicada para la destrucción total de las especies animales, vegetales, acuáticas y sólidas de la Tierra), ¿no podría originar una guerra máximamente loca (todas las guerras entrañan sedimentos de locura lideresca y colectiva) entre Estados Unidos, Rusia y China, con complicaciones totales al cabo de pocos días? Y si la sociedad capita-

lista - comunista de nuestros días, nacionalista en esencia a pesar de tanto progreso arrollador, alcanzara a entenderse, o a tolerarse por lo menos, la ambición extra-terrestre del poder terráqueo unificado ¿no sería susceptible de trasladar sus armas de muerte a los «pueblos» del sistema solar del que la Tierra, por ley de la mecánica universal, forma parte?

No son divagaciones vanas las presunciones que formulamos, puesto que un atomista militar americano ha propuesto el bombardeo militar de la faz oculta de la Luna para conocer a ciencia cierta si nuestro satélite es de interior hueco o macizo y conocer, a la vez, la calidad minera del astro que en EE. UU. ya se piensa explotar intensivamente. Ante la proposición del guerrillero yanqui se nos acude la imagen del niño que rompe el juguete para saber cómo está de dentro. Pero el infantilismo no puede ser aplicado a un sistemático, a un profesional del destroce con edad suficiente para haberse separado de la niñez y de las buenas intenciones. La proposición del bruto podrá ser rechazada — tal vez — por el Pentágono, pero es indudable que como él piensan innumerables guerreros, políticos y explotadores no solamente de Estados Unidos, sino de la U.R.S.S., China y de todo el mundo.

Para la tranquilidad de la especie, o de las especies; para la armonía prevista en la extensión universal, conviene que los hombres arreglemos nuestros acuciantes problemas eliminando fronteras igual que se levantan los raíles de los trenes considerados onerosos; creando condiciones de igualdad y estima entre los seres humanos aun a trueque de destruir de raíz al Estado, esa fórmula de dirección social absolutamente fracasada, agostada, por 2.000 años de uso y abuso y que hoy tan estúpida o malvadamente tratan de rehabilitar sistemas «revolucionarios» estilo castrista, maquista, rusófilo, etc.

Año 1970, nada vaticinamos en su beneficio, que sería el de los pueblos. Mas, ante tanta fuerza negativa, ante tanta reacción furio-autoritaria, concentramos todas nuestras esperanzas en el movimiento juvenil de simpatía anarquista

Paris, 8 de Enero de 1970

que se levanta en todo el mundo. A pesar de capitalistas, comunistas, trotskistas, anarco-renegados, y de las furias anticuadas de Italia contra el movimiento ácrata.

En 1970 y siempre, firmes y constantes en pro de la emancipación total del explotado y de la sociedad libertariamente considerada.

Otro camino no existe.

DISCOS

Mi sueño último fue de pesadilla. No todo ha de ser ensueño, rosado por añadidura. Soñé que nos echaban de casa y quedábamos en el arroyo en estos días crudos de invierno doble: de frío en las carnes y en los ánimos. Suerte de heladera colectiva.

Se vé el argumento pesadillo: la mansión tropical, marabúntica incluso, de nuestros malogrados veinte años últimos, va a hundirse desplomada por la acción de la avaricia. Lo de 70 lo han puesto a 140 y con amenaza de ir creciendo. No queda más recurso que el de la fuga, con la mesa a cuestras, para no saber donde ponerla. En los Campos Eliseos no, seguramente. Ni en el bulevar de los Italianos. El de los Españoles no existe, y si existiese, como si no existiera.

¿Dónde ir pues, para congraciarse o detestarse mutuamente? ¿O para entenderse, quererse y trabajar mucho y con provecho? A las planas de los periódicos apretujadas de anuncios y por las cuales comunmente pasamos de largo, como por la de la Bolsa, del deporte, y las dedicadas al enaltecimiento de perros, gatos y lagartijas. Pero esta vez necesidad obliga y hay que hacer un alto en la correría paginal de los diarios.

Acontece, entretanto, que un compañero dice: «¡Basta!», incltándonos a interrumpir la ingrata lectura anunciante. Basta, para decirnos que hay local a la vista. Formidable. La solución ha llegado, y el ensueño empieza y la píldora se dora. Va de visita, y el ánimo queda arrugado: el solar es gris y de aplicación incomprensible. Existe el problema de arrojar a Franco, y el de la unidad repajolera, y, sin solución a mano para esos se nos presenta otro: el del alojarse en un cercano extraño. ¿Extraño? Bueno, extraño también lo es haberlo encontrado. Incluso la bondad de Eliseo Reclus ha debido intervenir en ello.

Al fin y al cabo, otra prueba; otra piedra de toque para probar nuestro temple. ¿Dónde están las imposibilidades ceneticamente hablando? ¿Dónde, que no las alcanzamos ni con anteojos de Observatorio?

Lo imposible, cien compañeros dispuestos van a posibilitarlo, y lo que aparece gris de Paris (para nosotros otro color no lo tiene) dentro de unos meses lo veremos en luz de primavera no importando la tristeza ni la dureza de este invierno. Lo que parece ser nada aparecerá ser todo, y el yeso, la madera, el cartón, la pintura y la electricidad obrarán el milagro de presumir, en el distrito 20, una estancia confederal digna del siglo XX.

¿Hay imposibles en el mundo? Sí, para el que se queda acurrucado, no para quienes el verbo se les trastoca en acción y la acción en campo feraz de realizaciones.

Ya me veo en la Sala Ferrer Guardia, o Salvador Seguí, y después de luego, la de Eliseo Reclus. Ya me veo en hogar rojinegro para habladurías donosas y reuniones fructíferas. Con secretaria para cada inquietud manifestada, con librería abierta al amor público, con biblioteca nidal de jervores.

Ya me veo en ello, tras soltar la pesadilla de una noche y arremangarme, como otros, las mangas de la camisa.

«Si quieres pan inventa la harina.» Ya lo sé, compañero.

DISCOBOLO

Calendario

S.I.A.

para 1970

5 Francos.

¿VIDA NUEVA?

ES una expresión habitual: Año Nuevo vida nueva. Tenemos, indudablemente, que en el espacio de doce meses pueden pasar, y llega que acontecen, no pocas cosas, de una o de otra naturaleza. Al hallarnos en el umbral de un nuevo año, para la inmensa mayoría se está bajo el influjo de una interrogación: ¿Qué pasará en el transcurso del año que empieza? ¿Cuáles serán las sorpresas que nos depararán las circunstancias?

Interrogaciones como las citadas, si aparecen en nuestro horizonte mental, evidencian, son clara demostración de vitalidad, de abierta curiosidad ante la vida. ¡Ay del que se encoge de hombros, indiferente a lo que pueda dar de sí el paso del tiempo, el desenvolvimiento de una nueva etapa anual! O está muy enfermo, perdida toda esperanza, perdido todo móvil de existir, o el acogotamiento moral, la abulia, la inercia espiritual, hacen que ya esté como muerto hallándose en vida.

Al asomar los días primeros de un año nuevo, el muchacho o la muchacha, los jovencetes, esperan llegar al mayor desarrollo físico, hacia el apogeo de la vitalidad; sonríe la existencia, brilla el amor... El hombre ya hecho suele poner esperanzas en la consecución de proyectos, en la viabilidad de anhelos. El idealista ácrata reflexiona en lo de afirmar nuevos contactos, en abrir diferentes perspectivas para las ideas que mantiene.

Si el escepticismo, castrador de energías, nos domina, nada nuevo cabe esperar del año que se inicia. Si, por el contrario, sea cual fuere nuestra edad, mantenemos enhiesta nuestra personalidad de idealistas, hay energía, voluntad tesonera en nuestro interior, con paso decidido, encendida la luz de la esperanza, hemos de poder entrar en el año nuevo.

MAX STIRNER EN LA RUTA DE LA LIBERTAD

En el Seminario de Estudios sobre el Anarquismo que, como es sabido, tuvo lugar en Turin, y en fechas recientes, según la convocatoria, había dos mociones en torno a la personalidad de Max Stirner. Una de ellas a cargo de Claudio Cesa, tomando como tema: «La idea política en Max Stirner». Otra por parte de Henri Arvon, con el denominativo: «La actualidad del pensamiento de Max Stirner». Esperamos que más adelante podamos tener, por parte de los compañeros italianos, una detallada relación de los te-



mas abordados en la reunión de Turin.

En lo que se refiere a Henri Arvon, que tenía anunciada una intervención centrada en torno a la actualidad ideológica de Stirner, conocemos, en particular, su opúsculo, publicado por las Ediciones Seghers, en torno al filósofo marxista Georges Lukacs, y su libro, muy interesante: «Aux sources de l'existentialisme — Max Stirner». El autor conoce a fondo la obra maestra de Stirner, «El Único y su Propiedad», y ha examinado también no pocos de los escritos stirnianos en pugna con las concepciones centralizadoras y estatales de Marx y Engels. Pero diríase que es del escritor John-Henry Mackay, (el que más ha realzado la personalidad intelectual de Stirner) que toma buena parte de los datos que expone en torno al tan discutido pensador alemán y su libro famoso.

El doctor Paul Eltzbacher, en su interesante obra «El Anarquismo» tan elogiada singularmente por Tolstói y Kropotkin, expone, a tenor del citado libro de Stirner, como siendo su autor uno de los pensadores que han fundamentado las apreciaciones que conllevan las teorías anarquistas, estudiadas según criterios de siete pensadores que estima relevantes: Godwin, Proudhon, Stirner, Bakunin, Kropotkin, Tucker y Tolstói. Examinando las conclusiones de Stirner relativas a las nociones de Derecho, a la interpretación del Estado, y a la idea de Propiedad, saca la conclusión del matiz anarquista del citado autor, no obstante el que dicho pensador no se adopta tal denominativo.

La conocida obra de Max Stirner, «El Único y su Propiedad», es un recio volumen de cerca cuatrocientas cincuenta páginas, (traducción francesa de Reclaire, editada por Stock, de París) texto apretado. Pocos libros como el citado han promovido tan apasionadas polémicas. Para unos ha sido un fenomenal galimatías de abstrusas concepciones filosóficas. [Para otros es la clara exposición de un «individualismo racional». Incluso ha habido quien, entre los elementos que brujulearon algún tiempo en nuestros medios hablando y escribiendo, que llegó a

soltar la insensatez de que «El Único y su Propiedad» es «el único libro que enseñó, hasta ahora, el camino de la libertad y de la hombría».

Descontadas las exageraciones, ya en favor, bien en contra, seleccionando de entre el tupido conjunto de ideas que la obra contiene, posiblemente lo que mayormente le confiere un valor perdurable es su defensa radical de la libertad del individuo; el elogio del valor personal por encima de toda suerte de influencias. Hoy que está puesta en moda lo de las «masas alienadas» bajo la hegemonía estatal, al influjo de los partidos políticos, el depender moralmente de individualidades en función de vestales, Stirner aboga por la plena liberación. De ahí que Marx y Engels se hallaran en plena oposición y buscaran desprestigiar «El Único y su Propiedad».

Combate Stirner el sometimiento de la voluntad individual a todo poder material o metafísico. Considera que el individuo debe de estar libre de toda suerte de coyundas. Y no se trata de que, como algunos han interpretado, apoye la darviniana lucha por el triunfo del más fuerte. Hay una cuestión de interpretación: para Stirner el individuo es «egoísta». Ahora bien, en su obra ensalza la «asociación de los egoístas». El sentido entra en la concepción kropotkiniana del «apoyo mutuo». Es la relación solidaria entre aquellos que mantienen una verdadera afinidad. Va contra la hipocresía, contra la falsedad de esos «afectos fraternales», que quedan en el papel, o que el viento se lleva cuando salen de los labios, sin que, en muchísimos casos, quien de ello escribe o habla, sienta de corazón lo que expresa.

Pero al señalar la virtud stirneriana en favor de la autonomía individual, contra el gregarismo de los que moralmente obran teleguiados por falta de personalidad, importa señalar el hecho de que Stirner, como Nietzsche, quizás por falta de concreción, por no resumir claramente sus opiniones, han dado margen a interpretaciones posiblemente alejadas de lo que eran sus efectivos sentimientos. Son autores que deben

leerse detenidamente. Y en el caso de querer dar a conocer textos suyos, es cosa de seleccionar aquellos que revisten la mayor claridad y no ofrezcan lugar a dudas.

TOYNBEE Y LA TECNICA ESPACIAL

El conocido historiador y filósofo Arnold J. Toynbee ha escrito recientemente un artículo con el sugestivo título: «¿Cómo puede la Luna ayudar a la humanidad?» Como es habitual entre los hombres de ciencia, entre las personas reflexivas, evita afirmaciones contundentes. Admira el prodigio técnico que ha conseguido la portentosa aventura de lograr poner los pies en la Luna. Pero considera que ello pueda tener escasas repercusiones, quedando como una extravagancia al nivel de la construcción de las pirámides de Angkor Wat y del palacio de Luis XIV en Versalles. Dice así:

«Nos impulsará la hazaña común de la Humanidad de aterrizar en la Luna a poner nuestro «habitat» terrestre en mejor orden, moral y políticamente? ¿Nos inducirá a subordinar nuestros 125 Estados locales a alguna forma de gobierno mundial que sea lo suficientemente efectivo para impedir nuestra práctica favorita de hacernos la guerra los unos a los otros? Si aterrizar en la Luna va a servir como sustitutivo de una tercera guerra mundial, el valor, la habilidad y el dinero que se han gastado en esta empresa habrán sido gastados con buen fin.»

Sorokin, hace ya unos cuantos años, en su obra «Las filosofías sociales de nuestra época de crisis», situaba a Toynbee entre los pensadores de tendencia pesimista, junto con Spengler, Berdiaeff y otros. En efecto, el autor de «Un estudio de Historia», su obra fundamental en seis volúmenes, observaba el panorama de las humanas civilizaciones con mirada poco optimista. De ahí que resulte alentador que hoy, ya entrado en la ancianidad, diga con aire esperanzado: «La tarea de nuestra generación es levantar nuestra moral hasta el nivel espiritual adecuado con el enorme poder que el progreso tecnológico ha puesto en nuestras manos.»

América, la caverna

La conclusión que se puede sacar del pasado conflicto armado entre Honduras y El Salvador es que América no ha salido aún de la caverna.

Es concluyente a este respecto el hecho de que dos pueblos hermanos se ametrallen por un quíntame allá esas pajas, como vulgarmente se dice, y que en lugar de dedicarse a dar muerte inmisericorde a los cuatro malditos amos que succionan la riqueza de ambos territorios, los muchachones armados sean a tal extremo canibales como para volver las infernales bocas de sus ametralladoras contra seres inocentes (hombres, mujeres y niños del trabajo y de la miseria) en defensa de los ogros. ¿No es esto cavernarismo?

La rivalidad deportiva provocada a raíz de la competencia futbolística para concurrir al campeonato mundial de México en 1970 produjo la crisis en una situación que se había venido agravando paulatinamente dentro del ritmo antropológico, nacionalista y estúpidamente guerrero del que siguen colgados de la brocha la mayor parte de los territorios de esta América que, sin embargo, desencadena, cada minuto que pasa, la demagogia de los aspirantes al mando y la riqueza acaparada por doquier, como si aún pudiera sostenerse la máxima de un supuesto motivo esperanzador de renovaciones insoñadas por los más y los mejores sobre una base de esclavos. Craso error de quien estime que de los peores vicios pueden esperarse las mejores virtudes, las más sanas y merecedoras de seguimiento en pos de una sociedad mejor para todos y cada uno. No hay tal. Preciso es un esfuerzo incalculable para llegar al fiel de la balanza que permita un día colocar sobre el tapete de la avanzada mundial a poblaciones enfermas de hemorragia nacionalista y retrógrada en los grados más incalculables que imaginarse pueda. Difícil es hacer de mil esclavos un ser libre. Y es éste, por no decir peor, el porcentaje de materia liberadora que podríamos estimar, hoy por hoy, en las pobladas vencidas que nos ocupan.

Verdaderamente sorprende el optimismo sin causa de ciertos revolucionarios a la moda que nos aseguran albricias donde no hay más ni menos que atraso mental, moral y liberatriz en todas sus formas posibles. Los pobres vicios malignos de las viejas sociedades corrompidas autoritariamente, son

fáciles de hallar en este conglomerado de seres aptos para todos los engaños, para todas las esclavitudes capaces de sostener cuarterías de paredón, sillas eléctricas, rejas, religiosismos y monsergas de la más inaudita torpeza que ojos humanos vieran. ¿Así progresaremos revolucionariamente? Calma. Vamos por partes. Ir al fondo de la cosa, con esfuerzos y voluntad, a la manera de ciertos grupos rebeldes y ácratas lo van practicando aquí y allá, sobre diversos de estos territorios sin esperanza; ir preparando concien-

cias para la acción positiva y élocuente, en nada se parece a desencadenar sin ton ni son la demagogia revolucionaria ésa que todo lo ve de color de rosa, y que pareciera disponernos, y hasta obligarnos, a aceptar una realidad ciertamente revolucionaria a cada vuelta de esquina. Es como si aquí, en América, aún se atasen los perros con longaniza. ¿Adónde podría conducirnos semejante absurda pretensión?

En América, como en cualquier parte del mundo, de la noche a la mañana podría en verdad pro-

ducirse un estallido revolucionario con kilates suficientes para despertar la alegría de los más adelantados de los hombres y mujeres sensibles que al presente mundo pueblan. Pero de ahí a catilinear en el sentido de que ya está a punto el horno para los ricos panes, va un mundo de distancia. Hay que afirmarlo para que los menos enterados no se hagan vanas ilusiones con más vanas aún palabrerías en ascuas.

COSME PAULES

Dos tendencias únicas

VEMOS como, en plan de dar pujanza a su acción de propaganda, y captación de prosélitos, en vías de robustecer un organismo social, se unen tendencias político-sociales que antes habían estado en pugna, atrinchada cada fracción en su respectivo sistema y método. Y es que hace falta ser bien pobre de mentalidad, o terco, para no comprender que ahora y siempre la unión hace la fuerza. En lo relativo a un sector social determinado, el escindir, el crear un amasijo de pugnas personalistas y diferencias interpretativas, que no se apartan de un fundamento común, haciendo con ello una bola y dando vueltas y más vueltas, cual la bola de nieve que se agranda, no conduce a resultados benéficos en orden general. Empeñarse en no querer comprender una verdad tan elemental, denota falta de meditación o sobra de sectarismo.

Désele las vueltas que se quiera, mirese por un lado o por otro, no hay en el orden social más que dos tendencias bien definidas: Los que están con y por la libertad, los libertarios, los ácratas, de un lado; y del otro, quienes en los métodos autoritarios se amparan, háganlo de un modo rudo, brutal, cual el fascismo y el comunismo, o bien en un sentido moderado: liberal, conservador, reformista, democrático, pero, al fin, siempre bajo la égida estatal. La división entre dos tendencias es clara, terminante.

Si entre los autoritarios, movidos habitualmente por egoísmos y particulares apetencias de poder, notamos como se buscan cláusulas de convergencia, formas

para la unión en bloque, lo más homogéneo posible, ¿acaso no existen motivos más hondos, más puestos en razón, para buscar la unión, la cohesión entre los libertarios? Si convenimos en que se puede definir de un modo concreto una diferencia fundamental: autoritarios por una parte, libertarios por otra, es como una biológica ley de conservación ir a una confrontación entre todos los verdaderos libertarios, eliminando, si los hubiere, motivos de fricción, discutiendo modos de estructura, de orientación, lo que fuere, pero siempre con la firme voluntad puesta en hermanar propósitos.

Cuando en el fondo se persigue un mismo ideal, indefectiblemente se han de poder eliminar diferencias de detalle, en pos de una coincidencia. Y es esto, por descontado, lo que ha de interesar a todos. Es esta una verdad tan palmaria, tan incontrovertible, que tenemos la plena, la absoluta seguridad, de que nadie de entre los compañeros, que tengan siquiera sea una limitada capacidad de raciocinio, pueda demostrarnos lo contrario.

No somos perfectos; quizás el mérito mayor sea el ir en pos de la máxima perfección dentro del camino de la existencia. Ir dejando, en todo lo posible, la imperfección, como un lastre que se suelta a medida que se notan sus efectos contraproducentes. Sobre la marcha se pueden corregir defectos u errores. Es de la confrontación, llevada con noble lucidez y sinceridad, que pueden reconocerse errores u omisiones, ya se perciban en unos o bien se noten en otros. En pos de un objetivo común; siendo común la finalidad

entre libertarios, nada impide que debatidas, analizadas las cuestiones, no se pueda llegar a una conclusión aceptable para todos los que sientan de verdad las ideas.

Quien, por falta de discernimiento, eche leña al fuego de los apasionamientos, de las discordias, sea quien fuere, hace una tarea detestable. Contra las discrepancias de fondo personalista, o de orden interpretativo, hay que preparar el terreno para la necesaria armonía y el buen acuerdo. ¡Qué no se diga que los libertarios somos incapaces de entendernos unos con otros!

Grupo LEALTAD

UMBRAL

NUMERO EXTRAORDINARIO

Aparecerá con el nº 100 en abril de 1970, con un centenar de páginas, cubierta a colores, 40 dibujos (entre ellos un Bakunin a toda página) 35 colaboradores directos, textos de maestros clásicos. Un acopio de actualidades, estudios, aportes filosóficos, literarias y galas poéticas.

Una oferta de gran valor al precio de un libro usual: 10,00 F.

Los escritores y artistas solicitados deben enviarnos cuanto antes sus producciones y nuestros corresponsales, secretarios de Cultura y Propaganda e individualidades pueden desde ahora formular sus respectivos pedidos a la Administración de UMBRAL, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Un reportaje cada semana

La suerte de Zarapito

ZARAPITO era el apodo de un obrero español que vino emigrado a Francia en busca de lo que no encontraba en España: medio de vida y fortuna. Ninguno de sus paisanos que con él trabajaban en una empresa de construcción sabía el porqué y quién lo «bautizó» con el mote de Zarapito. Este era de un pueblo costero de la provincia de Almería cuyos habitantes vivían en su mayoría de la recogida de esparto y de la pesca de moluscos. Y de aquí tal vez le proviniera a Zarapito su apodo, en comparación a las aves del mismo nombre que viven en las playas y se alimentan principalmente de moluscos, aunque esto no deja de ser nada más que una hipótesis nuestra. Porque si sus paisanos, que le conocían, no sabían de dónde le venía su original apodo, menos lo sabemos nosotros que conocimos parte de su vida por referencias. Y no de sus amigos, que Zarapito no los tenía. No cultivaba la amistad y el compañerismo. Este cultivo requiere constancia, sinceridad, reciprocidad, respeto y un máximo de honestidad, cosas éstas que Zarapito no tenía en cuenta. El iba a lo suyo, a lo que le interesaba, como era la obtención de dinero, aunque fuera haciendo muchas horas de trabajo suplementarias, valiéndose de su poco escrúpulo y de la oferta desventajosa de los encargados de la empresa donde trabajaba, interesados en que la misma avanzara sus obras con el menos gasto posible y en detrimento de los ignorantes obreros, cual Zarapito, que tenía solamente por ideal llegar un día a poder comprarse un auto para lucirlo en su pueblo natal y hacerles envidia a sus paisanos, que se habían burlado muchas veces de él, y que allá se encontraban, entre la costa y el monte, casi muertos de hambre, alimentándose del esparto y de los moluscos, cada día más difíciles de hallar.

Huelga decir que Zarapito era analfabeto, pues apenas sabía juntar las letras y pronunciar las sílabas y palabras, pese a que poseía una memoria y un don de asimilación formidables. Pero el desgraciado, como muchos de sus paisanos, no había ido nunca a la escuela. Estas son, en España, para los hijos de los ricos. Sin embargo, por lo anterior dicho, se explica el porqué obtuvo en pocos meses de práctica el per-

miso de conducir, que le fue extendido por las autoridades competentes del departamento donde trabajaba. Lo más difícil para Zarapito fue saberse el código de la carretera en una lengua que comenzaba a conocer y pronunciar algunas frases. Pero dada su portentosa memoria y cualidad asimilativa, pronto aprendió la significación de los discos de señalamiento. Y tan bien, que la primera vez que el inspector le examinó fue aprobado. Ya en posesión del permiso de conducir, poco le faltaba para alcanzar su ideal de tener un coche. Diose a su busca de garaje en garaje hasta que encontró uno de ocasión. Su economía no le alcanzaba para comprar uno nuevo. Así y todo el auto usado le enjugó los ahorros, pero tenía coche, del cual podía servirse solamente los domingos y no todos, porque la malos encargados de la empresa se lo solicitan, cosa que llegaba con frecuencia. De otra forma no habría podido pagar ni las caras lecciones que recibió para conseguir permiso de conducir; ni tampoco habría podido comprarse el auto, que, aunque de ocasión, pagó por él doscientos mil francos antiguos. Una fortuna. Sobre todo, para un obrero que antes de venir a trabajar a Francia no tenía donde dormir ni de qué alimentarse, a no ser con moluscos. Pero ¿y la satisfacción de tener un coche, de pasearse y recrearse en él igual que los ricos de su pueblo? Allá pensaba volver en seguida que hiciera otros ahorrillos. Para conseguirlo trabajó como antes de comprarse el auto, alimentándose, si no de moluscos, como las aves del mismo nombre, no era exigente para comer. Se conformaba con poco. Con una sardina salada y un trozo de pan, otro ejemplo. Pues aunque se hallaba en el país de Gargantua, no se daba a las glotonerías gastronómicas. Tampoco podía, si quería hacer economías. Y para Zarapito lo principal era economizar. Para esto tenía que alimentarse de corrido y trabajar muchas horas. De otra manera, no podía satisfacer su gran deseo de volver a su pueblo en auto, dándose las de rico y para que le vieran sus paisanos, que si medio vivían ahora era por los turistas y los emigrados. Esto se lo había dicho un refugiado político que con él trabajaba en la misma em-

presa. No entendía de esas cosas, Zarapito, ni le importaba entenderlas. El no pensaba ir a su pueblo como cualquier obrero emigrado, sino como turista francés. Para mejor parecerlo hablaría la jerga que había aprendido en Francia. Empero, si quería realizar su ensueño todavía tenía que trabajar noche y día unos meses más. Con las horas extraordinarias que haría todo ese tiempo podía agrandar sus ahorros y comprarse también alguna ropilla, que mucha falta le hacía, pues el pobre Zarapito vestía de harapos y evitaba de encontrarse un traperero por miedo a que lo metiera al saco. No estaría bien presentarse en su pueblo con tal indumentaria, sobre todo si quería llegar dándose las de turista rico. Así que antes de que llegara la fecha de emprender el camino para España se compró lo necesario para ir bien vestido, porque si hay quien dice que el vestido no hace al monje, Zarapito no era de tal parecer. El juzgaba a las personas por su vestimenta, y yendo bien vestido y en auto, causaría grandísima admiración entre los paisanos de su mismo condición.

Llegó por fin el día de ir a su pueblo, donde gastaría en unas semanas lo que había ahorrado en un año, pero en esto Zarapito no pensaba, sino en el placer que sentiría viendo cómo sus paisanos rodaban su coche, envidiosos de su suerte. La noche de su partida no pudo dormir. Se acostó con idea de descansar un rato y salir de madrugada, pero viendo que pasaban las horas sin poder dormirse se levantó, metió el auto en marcha y emprendió camino en dirección a España, con el alma llena de gozo y la cabeza pesada a causa de la vigilia.

Llegó a la frontera bien entrada la mañana. A mediodía se hallaba en Barcelona. Metió dos horas largas para atravesar la ciudad, pues a la intensa circulación se unió el desconocimiento que tenía Zarapito de sus avenidas, y también por lo poco práctico que estaba en el volante. Sin embargo consiguió salir de Barcelona y llegar a Sitges antes de las tres de la tarde, sin probar bocado. Solamente había bebido en el trayecto unas copas de coñac. Comió algo en Sitges, y después de descansar un poco, emprendió la carretera de Valencia. A esta ciudad llegó que era más de media noche con

por M. TEMBLADOR

los ojos cargados de sueño, el estómago vacío y el auto casi en llamas. Evitó el incendio la intervención de un garajista que le suministró aceite y agua, aconsejándole a Zarapito que dejara enfriar el motor algunas horas, las cuales, el apurado las pasó durmiendo dentro del coche. Cuando se despertó ya era de día. De nuevo se dispuso a emprender el camino en dirección de Almería, pero antes de hacerlo entró en un café para comer y beber algo. El camarero le preguntó qué deseaba. «Un rouge et un casse croûte», contestó Zarapito. El camarero no comprendió palabra. De nuevo se lo repitió, pero viendo que continuaba sin comprenderle, le dijo entonces que deseaba un vaso de vino tinto y un bocadillo. El camarero se lo sirvió, aumentándole el doble de su importe. Pareciéndole a Zarapito un precio exagerado le dijo al camarero si le había tomado por un americano; mas el camarero no se achicó y le increpó diciéndole: «Por un americano, no, pero si por un pedante español dándose las de turista francés. Así que lárgate de aquí si no quieres pagar el «rouge et le casse-croûte» todavía más caro. Vieneo Zarapito el pleito malparado, salió del café sin más reclamación, emprendiendo la carretera de Almería a toda velocidad pensando en el «vivo» del camarero, que por lo demás, pronto olvidó. Tales afrentas no hacían mella en su alma de cántaro.

Volvió a pensar de nuevo en la acogida que le harían sus paisanos, en lo que se divertiría en los días que permanecería en su pueblo en plan de turista francés. Pues no iba a dejar de parecerse-lo pese a la historia del camarero. ¡Vaya éste al diablo!

No sabía Zarapito si hospedarse en un hotel o alojarse en casa de su hermana. Era soltero y sus padres hacía años habían muerto, cuyo hogar, adonde hubiese podido guarecerse sin calentamiento de cabeza, no existía. Pensó, por consiguiente que si antes de salir del pueblo para ir a trabajar a Francia vivía con su hermana, que estaba casada, también ahora le daría posada. Para algo están las hermanas. Aunque él no se hubiese acordado de la suya en el tiempo que llevaba trabajando en Francia. Y menos aún se acordó de enviarle algunos francos, no porque no le hicieran falta si se lo mereciera, que más de una vez se comió Zarapito el pan de los hijos de ella.

A medida que Zarapito iba acercándose al lugar de su nacimiento más bullían las ideas en su cabeza

Actualidad de la C. N. T.

SE había prometido escribir poco, tal vez nada, sobre este asunto, por la razón de que ya es demasiado lo que se ha dicho y se dice diariamente, por unos y por otros, acerca del « porvenir » de la C. N. T.

Este entretenimiento de tejer y destejer la madeja Confederal, ha desunido a no pocos amigos fraternales, y ha sembrado todo un campo de rencores, cuando no de odios. Y no es honesto continuar en este menester cuando hay tanto que hacer en beneficio de ese mismo futuro confederal, que por otra parte, nunca ha dejado de ser presente.

Esos innumerables grupos dedicados — con no poco entusiasmo, y ésto sí que es lástima — a prepararle el « porvenir » a la Confederación Nacional del Trabajo, viven empeñados, cada cual, en vestirla con los hábitos que le ha cortado — y planchado — a gusto propio, unos tratando de « uniformarla », y algunos, hasta de « mongolizarla », para, tal vez mejor unirla con el resto del cabestrismo sindical, a la carreta de la política obediente y rumiante.

Estos grupos, repito, entre los cuales, naturalmente, todos tenemos entrañables compañeros y amigos — y esto es lo trágico — debieran noblemente, revolucionaria y fielmente, tratar de enaltecerla en sus principios, como hasta ahora hicieron, en lugar de dividirla o tratar de disfrazarla par « presentarla en sociedad... ».

La C.N.T. ha nacido para y por la clase trabajadora; se ha formado en la tragedia española de los más implacables verdugos del pueblo; ha pasado bajo las más atroces tempestades de plomo, sangre y fuego de todas las épocas; sus militantes han caído a cientos bajo las pistolas de los asesinos de los Arlegui en calles de Cataluña, Madrid, Bilbao, Sevilla, Asturias, en fin; sus hombres han sido apaleados en las prisiones, en los calabozos policiales, bajo las « Leyes » y los « Políticos de turno en el Poder... »; su militancia ha conocido el hambre, la tuberculosis, el desamparo y la muerte, y en este « vergel de flores » que la sociedad le ha ofrecido, es donde se ha endurecido, se ha formado la C.N.T. y se han forjado sus hombres, y más tarde los hijos de estos hombres.

Por esto, pensar en « presentar en sociedad a la C.N.T. domesticada » es no conocerla.

Porque, esta C.N.T. tiene unos principios — queridos amigos — que todos conocéis mejor que yo; estos principios son Anarcosindicalistas y tienen por finalidad, previas las fases que las circunstancias y el sentido común proclaman como necesarias, la implantación de la sociedad libertaria.

Sobre esto no caben — ni tienen por qué haber — dudas.

La C.N.T. y sus principios de libertad, no están hechos de « pasta para modelar monstruos o « bi-

belots », como ocurre generalmente en los partidos políticos. Pero no por esto quiere decirse que la C.N.T. sea una organización rígida o dogmática; nada de esto; en ella caben todas las opiniones y todos los ensayos que se quieran — de otra manera sus principios y finalidades no serían libertarios — pero lo que no caben son las maniobras de « regateo » ni el doble juego habilidoso, al final del cual hay siempre escondida — mejor o peor disimulada — una finalidad política.

Tal vez haya quienes discutan esta especie de « intransigencia confederal », que, no es intransigencia fanática ni obediencia frailuna, sino fidelidad, tesón y sacrificio porque los fines de la revolución no sean tergiversados ni « acomodados » a ninguna clase de « bienes o haciendas ».

Por eso militar en los medios confederales ha sido siempre muy duro, porque sus militantes lo dieron todo, absolutamente todo, empezando por su libertad o su relativo bienestar — quien lo tenía — para terminar por la propia vida, como Juan Peiró, Villaverde, Ascaso, Durruti, y tantos otros.

Lo que sucede es que la Confederación Nacional del Trabajo, por estar enraizada en el pueblo español con una profundidad insospechada, ha sido y es hoy más que nunca, codiciada por todos los sectores de la fauna política española; unos porque sueñan con servirse de ella y otros porque, estorbándoles demasiado en su circo demagógico, preferirían hacer lo posible por destruirla, fraccionándola primero y negándole audiencia revolucionaria después.

Pero estas elucubraciones se estrellan contra la muralla cenetista porque aquí no hay otra cosa que lo que hubo siempre, una organización revolucionaria, montada sobre bases de intransigencia absoluta frente a los patronos explotadores, frente al Estado vampiro y frente a la injusticia social. Y esto nadie lo ignora.

Pretender hacer de la C. N. T. una organización exótica, galvanizada y maleable, capaz de pactar con el enemigo del pueblo y entrar en el juego, es no conocer ni a la C. N. T. ni a los anarcosindicalistas.

No caben juegos ni posturas de compañeros insatisfechos, que se estiman nacidos para altas misiones en la tierra, que tal vez consideran haber perdido o estar per-

por DE SOTO

diendo sus años en los bancos de las asambleas o en la oscuridad de los comités; en los patios de las cárceles o fuera de los salones y banquetes gubernamentales. Muriendo en hospitales o en covachas de extrarradio; pero es que la C. N. T. es así. Hay que dárselo todo y no pedirla nada. La C. N. T. es la barricada permanente, ya sea en la etapa de destrucción de la economía capitalista, ya en la edificación de la economía del pueblo. Siempre en la tarea del mejoramiento industrial, cultural y ético. Por una moral nueva hecha de justicia social, intransigencia y libertad. Este es el ideal y al lado de él qué poca cosa es un sueldo de diputado, de funcionario o de jefe de partido.

Hagamos C. N. T. y sepamos, a la vista del caótico panorama político mundial, que nuestros principios no sólo están vigentes, sino que cada día cobren mayor actualidad, en la medida que el capitalismo se cuarteja, la sociedad apesta, podrida de contradicciones, la Iglesia, en la que ya hasta los propios sacerdotes comienzan a avergonzarse de vestir las bragas malolientes ancestrales y reclaman libertad y hembras en estos momentos en que los movimientos obreros acuartelados en sus organizaciones amarillas o pasadas de moda, empiezan a romper las cercas de la obediencia rebafiéga y a gustar el aire de la libertad y la autodeterminación, en suma, de la acción directa.

¿Es que los tiempos y las circunstancias no nos dan la razón?

Esto es lo que molesta a algunos y asusta a no pocos.

Así, pues, insistir en estas dudas acerca de la C. N. T. ha dejado ya de ser un error para irse convirtiendo en una posición defectiva.

Y es lástima que compañeros de buen temple y de tan limpio pasado, resbalen por el aceitoso camino de la incongruencia.

En tanto la emancipación de los trabajadores no sea un hecho, la Confederación Nacional del Trabajo y sus postulados estarán vigentes.

Y en ella no puede haber ni santos ni pastores porque no hemos de olvidar que « la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos ». Y hoy más que nunca.

LA SUERTE DE ZARAPITO

pensando en lo que haría o dejaría de hacer a su llegada al par que íbale invadiendo una extraña e irresistible excitación. Tal vez por los efectos de las copas de coñac que se había bebido a lo largo del trayecto, o bien por causas psíquicas. Lo cierto era que, más próximo se hallaba de su pueblo, más nervioso se sentía y más fuerte pisaba el acelerador del auto. Este corría a tal velocidad por la carretera que bordea el Mediterráneo, que al coger un recodo desguarnecido de muro de defensa y desde donde se veía muy cerca el pueblo, Zarapito, en vez de poner su atención en el peligro la puso en el pueblo, y sin darse cuenta el coche se precipitó por el acantilado y cayó como una bomba a la vera del mar, destrozándose entre las rocas.

Alguien vio el accidente y previno en seguida a las autoridades. Estas se presentaron en el lugar del suceso creyendo que se trataba de un turista extranjero, según los informes que dio un testigo del accidente. Fue grande la sorpresa de los asistentes cuando, después de mucho trabajo, sacaron del coche un cadáver y comprobaron que era el de Zarapito. Este fue objeto de tantas lamentaciones y comentarios entre sus paisanos que a uno de ellos, que permanecía silencioso, se le ocurrió súbitamente proferir: « ¡Por qué lamentarse! Al fin ha tenido suerte, pues si vivió pobre ha muerto rico, y en la orilla del mar, como los zarapitos ».

M. TEMBLADOR

PORTUGAL EN EL INDICE

NACIONES UNIDAS. — El Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas ha aprobado una resolución que pide a Portugal desista de futuros ataques contra Guinea.

La resolución, patrocinada por Argelia, Nepal, Pakistán, Senegal y Zambia, fue aprobada por 9 votos y 6 abstenciones, las de la Formosa, Colombia, España, Francia, Reino Unido de la Gran Bretaña y los Estados Unidos.

Asimismo, el proyecto de resolución aprobado pide a Portugal ponga inmediatamente en libertad un avión guineo, capturado el 26 de marzo de 1969, juntamente con su tripulación y una barca, la «Patricio Lumumba», capturada el 27 de agosto de 1969, y sus pasajeros. La resolución avisa a Portugal de que así dichos actos son repetidos en el futuro, el Consejo tendría que considerar seriamente medidas para poner en efecto la decisión.

Guinea había pedido la reunión del Consejo alegando que fuerzas armadas lusas, con base en la Guinea Portuguesa, habían bombardeado aldeas fronterizas de la República de Guinea.

REAFIRMACION TOTALITARIA

MADRID. — Tras aprobación del presupuesto estatal para 1970 en las cortes cortesanas, el presidente de las mismas, Alejandro Valcárcel, ha negado toda posibilidad de autorizar la existencia de partidos de oposición y de sindicatos obreros no adictos al régimen. Valcárcel ha añadido que por régimen demócrata el del general Franco.

PROTESTA

MADRID. — Unos cincuenta obreros de la edificación se instalaron en una dependencia de la central de sindicatos con ánimo de permanecer indefinidamente en ella para presionar a las autoridades sindicales a fin de que se pongan a la hora de la organización internacional del trabajo.

Tan poco como pedían estos obreros, y aún fueron arrojados a la calle por la policía.

GAMO, CONDENADO

MADRID. — El cura de la parroquia del barrio de Moratalaz, Gamo, ha sido condenado por el T.O.P. a tres años de cárcel firme. A raíz de esta condena Radio Vaticano ha expresado: «Estamos persuadidos de que si lo declarado por el padre Gamo en España lo declara en otro país de la Europa occidental (a la cual España per-



tenece) nada le habría ocurrido.» Dicha Radio pone en duda, acto seguido, la condición de Estado cristiano de que presume Franco. ¡Lo que va de 1936 a 1939! ¿Quién es el inmutable, pues, el «caudillo» o el Vaticano?

SOLICITUDES

LISBOA. — La oposición democrática a la dictadura portuguesa ha solicitado sean puestos rápidamente en libertad todos los presos políticos y sea tolerado el regreso a Portugal de los lusitanos exiliados.

MADRID. — En un documento elevado al gobierno, 145 intelectuales solicitan sea implantado en España un régimen de opinión libre.

MORALIDAD CALCULADA

VALENCIA. — La guardia municipal ha decidido no aceptar paquetes regalo con que el público solía agradecerles en cada 1º del año en los puntos de ordenación del tránsito. Los «cipales» arguyen que la solicitud de las gentes les dificultaba su quehacer obligándoles a atenciones onerosas, y ya relevados del servicio les quedaba la molestia de trasladar los paquetes a la base para luego distribuir la disparidad de regalos con equidad difícil entre las familias de los guardias. Sin embargo, malas lenguas aseguran que la renuncia de éstos a ser «paqueteados» obedece al valor escaso de los obsequios, muy voluminosos pero asemejados a lo de «mucho ruido y pocas nueces».

CARNE PARA LOS LOBOS

MADRID. — El presupuesto de la Organización Sindical vertical para 1970 asciende a 5.193 millones de pesetas. La burocracia sindical tiene la tajada asegurada.

SENTENCIAS CONFIRMADAS

MADRID. — Por haber roto las flechas de un escudo de la Falange en Turégano (Segovia), la española Isabel Sastre González ha salido condenada a un mes y un día de arresto y a dos multas que suman 6.500 pesetas. (Confirmación del Supre. a una sentencia del T.O.P.)

El sacerdote Nicanor Acosta Alonso fue condenado por el TOP a nueve meses de prisión y al pa-

go de 10.000 pesetas por difusión de hojas clandestinas. Entablado recurso ante el Supre., éste se ha declarado de acuerdo con el tribunal topista.

MAL ENDEMICICO, EN VEZ DE TRANSITORIO

MADRID. — La gente se queja de la falta de palabra del Gobierno. Para asistir a los trabajadores impedidos por orden gubernamental de ir a trabajar al Peñón gibraltareño, fue gravado con dos reales el importe del sello franqueo de cartas y postales, con la promesa de levantar ese impuesto el 31 de diciembre de 1969. Llegado el 70 los sellos de correos siguen costando 50 céntimos más de lo debido, asegurando ahora el gobierno que esa tasa extraordinaria será suprimida el 31 de diciembre de 1970...

PENAS DE DOS Y TRES ANOS DE PRISION

MADRID (OPE). — Han sido juzgados en esta capital doce vascos por asociación ilegal. Dos de los doce, Juan Amilibia y Miguel Isasi, no se presentaron al juicio, pues se encuentran, al parecer, huidos.

Los diez comparecieron ante el Tribunal de Orden Público y fueron condenados a penas de dos y tres años de prisión y al pago de diversas multas. Los nombres de éstos son: José Cruz Orcolaga, Fernando Calparsoro, Sotero Irázusta, Sabino Telleria, Ignacio Amundarain, José Luis Seguro, Francisco María Goiburú, José A. Mendizábal y Francisco Javier Camino.

SAMA DE LANGREO PROTESTA

Por la situación actual del expediente del consorcio de aguas, para el abastecimiento de la zona central de Asturias en su intención de aprovechar las del río Nalón, en cuyo expediente Langreo es opositor público a las pretensiones de los organismos consorciados.

Conocidas las pretensiones de la dirección de la factoría siderúrgica «Uninsa», se sepan las gestiones y trabajos llevados a cabo por la corporación municipal sobre el desmantelamiento de la factoría que ocupa «Uninsa» en La Felguera, en la que actualmente trabajan 2.600 productores, pretensión que, de llevarse a efecto, dis-

minuirá ostensiblemente la capacidad económica del concejo, con toda la serie de implicaciones sociales y humanas derivadas de tal hecho.

Los reunis expresaron su protesta por la decisión empresarial, en la que no han tenido intervención los diferentes estamentos sociales del concejo, suponiendo que también en esta decisión haya quedado marginado el propio Ayuntamiento.

TRES MUCHACHAS CONDENADAS

VITORIA (OPE). — La prensa franquista publicó un despacho de la agencia Cifra dando cuenta de cinco juicios celebrados ante el Tribunal de Orden Público en Madrid y uno de los cuales, referido a actividades registradas en el País Vasco, decía así:

«Por delito de propaganda ilegal, son condenadas cada una a siete meses de prisión y al pago de una multa de diez mil pesetas, María Luisa Eguisa Ferry, María Remón Ajuria y Luisa Ruiz de Azúa Caro, por haber depositado en los buzones de las casas particulares de Llodio (Alava), en el año 1968, impresos suscritos por una organización clandestina separatista vasca.»

EL PARO MINERO EN ASTURIAS

OVIEDO. — Un total de 1.500 mineros han faltado al trabajo, con lo que se ha extendido así la situación de anormalidad que sólo afectaba a las explotaciones «San José» y «Llamas», a otros centros de trabajo de la empresa nacional «Hunosa».

En el pozo «San José» han faltado los 417 que componen la plantilla; en el pozo «Santa Bárbara» 347; en el pozo «Urbies», 213; en el pozo «San Víctor» 173; en el pozo «Santa Eulalia», 195, y en el pozo «Llamas», 301 del primer relevo, o sea la totalidad de los efectivos.

En medios mineros se dice que estos paros obedecen a disconformidad de los trabajadores con los haberes percibidos en concepto de paga extraordinaria de Navidad.

DESCONTENTO

MADRID. — Un grupo de representantes sindicales de 12 compañías de seguros de Madrid han presentado una declaración en la que manifiestan el descontento que ha provocado entre el personal de seguros el convenio colectivo provincial, que se ha venido negociando desde comienzos de 1968. Los citados representantes estiman que el convenio «no tiene ninguna mejora económica apreciable».

Crónica negra

ENRIQUE TORTOSA

El que en vida fue honrado, leal y modesto militante de la CNT y por ende de la FNIF, Enrique Tortosa, nos ha dejado para siempre. Con él desaparece un pilar, un apoyo que no se reemplaza y menos se improvisa en nuestros medios.

De forma brutal e inesperada la muerte nos lo ha arrebatado cuando nada nos hacía presagiar un desenlace fatal, que ha sorprendido a cuantos le tratábamos. ¿Quién era Enrique Tortosa? No pretendemos publicar datos biográficos de su vida de militante al servicio de las ideas que nos son comunes, ni hacer el elogio de las virtudes que le adornaban, ni tampoco poner de manifiesto sus defectos, que son peculiares en los humanos.

Sólo destacaremos lo que para él, por encima de todo, representaban el amor de sus amores, la CNT y la FNIF, a las que dio lo mejor de su vida, y que no hubiese permitido que nadie las mancillase.

Días antes de que se nos diese la triste nueva, conversábamos con él de nuestras cosas, cambiando impresiones. Si en diversas ocasiones habíamos discrepado, sin por ello perder jamás entre nosotros la estima, la amistad, el aprecio y el respeto, que como hombres nos debemos, la coincidencia fue total en el problema de capital importancia, como el de la unidad orgánica, la reconciliación confederal y el diálogo militancia, al que dedicaba todo su afán y que esperaba ver, con la urgencia que ello requiere, convertido en realidad.

Este sueño dorado, que era el suyo, como asimismo el nuestro, si nos fuese dado hacerle una promesa, estamos seguros que sería la que el mismo nos hubiese hecho: el de no cejar en el empeño hasta ver sus justos deseos transformados en realidades.

Hemos presentado nuestro sentido pésame a la familia de nuestro compañero, que a su vez nos ha rogado transmitir al nutrido grupo que lo acompañaron a su última morada las expresivas gracias. — F. L. de Toulouse y F.N.I.F.

JUAN PAREDES RUFETE

Ha fallecido en Cahors, donde se le dio sepultura el día 13 de diciembre, siendo el entierro civil, en el que asistieron muchos compañeros y amigos españoles y franceses. Paredes era estimado por todos los que le conocían.

Este compañero había nacido en La Alberca (Murcia) y contaba 68 años de edad.

Marchó voluntario, en los primeros meses del movimiento, hacia los frentes de Andalucía; después el corte de Valencia le cogió del lado de Cataluña haciendo toda la campaña en general, pasando a Francia después de la contienda. Perteneció a la CNT, desde mucho antes del alzamiento militarista. Fue un compañero que se hacía estimar por todo el mundo.

Los compañeros que asistieron al entierro, como los que no asistieron, se asocian al sentimiento de sus familiares. — F. L. de Prayssac.

PEDRO HERRERA

Falleció en Buenos Aires este conocidísimo compañero oriundo de Valladolid. Fue elemento activo de la F. N. I. F., siendo los confederales ferroviarios quienes con más motivo sentirán la pérdida de Herrera.

Formó parte del comité peninsular de la F.A.I. y después de la derrota fascista de Cataluña pasó a ocupar la consejería de Sanidad del gobierno autónomo catalán. Estuvo igualmente en el comité de enlace CNT-UGT, y en las ediciones «Tierra y Libertad» durante la guerra.

En el exilio fue de los que dispusieron la existencia de la colonia Aymare y pronto pasó a África del Norte, donde fue uno de los organizadores de la CNT y también iniciador de la publicación confederal de allí, «Solidaridad Obrera», de cuya redacción formó parte.

Regresado a Francia fue incluido en el primer Secretariado Intercontinental de la CNT de España en el exilio, el cual sostuvo alguna fricción con el Comité Nacional entonces actuante. Por esta experiencia, tal vez, el C. N. fue anulado por la Organización, puesto que dos comités los consideró innecesarios.

Herrera pasó a París para regentar una editorial que no llegó a abrir sus puertas. Entretanto Herrera y algún otro compañero abrieron la Peña (intelectual) del café Le Palmier, que periclitó por falta de objetivo.

Finalmente el compañero Herrera tomó barco para la Argentina, donde desconectó con la CNT para dedicar sus actividades a la F.L.A.

Lamentamos la pérdida de este antiguo militante de la C.N.T. — J. F.

LIBERTO CALLEJAS

En realidad Juan Perelló, nacido en la isla de Mallorca hace 85 años.

Tras resistir medio siglo de enfermedad, Callejas ha conseguido derrotar a esta muriendo agotado, es decir, de vejez. Su último momento lo tuvo en el Sanatorio Español, donde hacía años estaba acogido. Cuando su estado se lo permitía se reintegraba a Méjico capital para pasar horas departiendo con compañeros y amigos en la Organización y, preferentemente, en el café del Orfeo Catalá. Su última estancia en el «Sana» hispano la finalizó el día 20 de diciembre por la mañana y para siempre. A su última morada (el Panteón Español) fue conducido civilmente por un nutrido grupo de compañeros. Las palabras de recuerdo hacia el finado las pronunció, muy emocionado, su gran amigo Patricio Navarro.

Callejas llevó larga vida de militante confederal y anarquista. Estuvo mezclado en el gran renacer anarcosindicalista de los años 1917 al 1923, pasando por las incidencias del lock-out y por las más terribles del periodo terrorista gubernamental de Dato. Escribió mucho en nuestras publicaciones, combatió incansablemente a la dictadura de Primo, sufrió cárcel repetidamente, se integró a los grupos anarquistas españoles de Francia participando en las labores de la Librería Internacional, fue director de «Soli» en Barcelona y luego de la «Soli» de Méjico en 1943, no habiendo interrumpido su jugosa pluma hasta que la ancianidad se la desprendió de las manos.

Callejas, por su constancia integral deja grato recuerdo en la familia libertaria. — J. F.

SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

Administración Zona Norte

Octubre:

F. L. de Melun, 200; F. L. de Ivry: Montoliu, 20; López, 15; Durán, 10; F. L. de Villiers-Cotterets, 30; F. L. de Drancy, 110; F. L. St-Denis, 65,30; F. L. de Houilles-Argenteuil, 300; F. L. de Paris 400; F. L. de Versailles, 25; F. L. de Thiais, 88; F. L. de Thiais (Químicos), 60.

Noviembre:

F. L. Combs-la-Ville, 175; F. L. de Ivry: Royo, 10; Vivancos, 15; Gutiérrez, 45; López, 17; Durán, 15; F. L. de Garges-le-Gónesse, 238; F. L. de Dreux, 124; F. L. de Paris 320.

Total: 2.282, 30 F.

COMUNICADOS

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Comunicamos a los afiliados de esta F. L. que la asamblea mensual se celebrará el día 11 del mes de enero.

Se recomienda encarecidamente la asistencia de todos los compañeros.

CONFERENCIA EN ORLEANS

El 25 de enero a las 10 exactas de la mañana y en el local de costumbre, el compañero Juan Ferrer se ocupará del tema «Futuro permanente de la C.N.T.».

Invitación extensiva a todos los compañeros, familias, amigos y simpatizantes.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista muy importante el sábado 10 de enero para trazar el programa cultural del año 1970. Los compañeros del radio de Paris que lo deseen pueden hacer igualmente acto de comparecencia.

REGIONAL CATALANA

Espera que todas las Agrupaciones afectas habrán recibido la circular última de la C. de R. Piénsese que ésta continúa en situación provisional en espera de que Lyon, Perpiñán y París resuelvan el caso, que, de no resolverlo, tendrán que decidirlo las Agrupaciones.

La relación con el exterior sigue normal y la labor propagandística de esta C. de R. sigue su curso.

Esperamos actividad creciente y sentido de iniciativa y colaboración estrecha de parte de los compañeros inscritos, y decisión de aporte personal de parte de los no inscritos, pero simpatizantes con esta Regional que en la Península tanto prestigio y eficacia obtuvo.

Cultura y Propaganda.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 11 de enero, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Organizada por la F. L. de Burdeos, para el domingo 18 de Enero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Muñoz Congost, que disertará sobre el interesante tema: *La Organización anarquista, garantía revolucionaria.*

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Recibidos por Reg. Zona Norte 100 frs. por 5 «Memorias» de Valina vendidas por el compañero Foz, de Montpellier.

LA HISTORIA ES INEXORABLE

La monarquía está condenada

La Historia de España se caracteriza, desde hace siglos, por una lucha constante entre despotismo y libertad. Han habido ligeros intervalos en que la libertad a aflorado esporádicamente en la superficie ibérica. Pero la intolerancia ha podido más que el amor a la libertad del pueblo español y que el sentido heroico prodigado a ultranza.

El compromiso de Caspe aupando a Fernando de Antequera a la Corona del reino de Aragón possibilitó el matrimonio de Fernando de Aragón con Isabel de Castilla conocido históricamente por los Reyes Católicos, que fueron los promotores de la Inquisición.

La reconquista de Granada pone fin a la dominación árabe en España. Los árabes y los judíos — los sefarditas — son arrojados del país. La hazaña es copiada por el fascismo español que ha arrojado de España millares de trabajadores de la ciudad y del campo y un número crecido de intelectuales. Es decir que la historia se repite. Los árabes y los judíos eran campesinos, artesanos y comerciantes. La economía se resintió como ahora se resiente la economía española por la ausencia de la legión de trabajadores, y por los numerosos hombres de ciencia que cruzaron la frontera en 1939, a los que hay que sumar los trabajadores que posteriormente abandonaron el terruño.

La Inquisición costó menos víctimas que la represión fascista que hay que cifrarla en un millón de muertos sin contar los caídos en la guerra. La España homicida e intolerante parte de los Reyes Católicos. Las dinastías sucesivas, los Austrias y los Borbones, acabaron con las libertades municipales y con los fueros regionales. Los Comuneros de Castilla defendieron y murieron por la libertad del pueblo español y por la Independencia de España, frente a una dinastía extranjera.

El mismo espíritu de libertad y de Independencia se repite en 1936 ante la invasión italo-nazi de nuestro suelo.

Es un forcejeo constante entre dos polos opuestos: El pueblo español enamorado de la libertad y las fuerzas oscurantistas que han sembrado el despotismo y la muerte en todas las épocas.

Si en el siglo XIX Fernando VII fue asentado en el trono por los Cien Mil hijos de San Luis, mandados por el Duque de Angulema,

el general Franco escaló el poder gracias a los ejércitos italo-alemanes y a las bendiciones del Papa Pío XII que bendecía las camisas negras destinadas a masacrar el pueblo español.

El forcejeo o tanteo que se observa a través de toda la historia de España es bien evidente. Es en el siglo XX cuando se tuerce la secular trayectoria al producirse la entrada en la liza hispánica de un proletariado organizado a la vanguardia del cual se halla la Confederación Nacional del Trabajo inspirada por los anarquistas. Fue indudablemente la Confederación Nacional del Trabajo, con su empuje arrollador, quien socavó los cimientos de la Monarquía que ahora el asesino del Pardo trata de revivir en la persona de un nieto de Alfonso XIII, el felón.

El balance legado por el último Borbón es bien notorio: fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia, víctima de la intolerancia religiosa por ser el fundador de la Escuela Moderna, asesinato de Francisco Layret, asesinato de Salvador Seguí, Ley de fugas, conducciones por carreteras. La sangría de la juventud española en el Barranco del Lobo y en Annual. Este balance queda enmarcado en el contexto hispánico y es de por sí aleccionador. Una restauración monárquica hallará la repulsa popular, trátese de Juan Carlos el Idiota o de su padre D. Juan el huésped del Estoril y acaudalado hombre de negocios.

..

La dictadura de 1923 encabezada por un general borracho — Primo de Rivera — tenía dos objetivos bien marcados. Primer objetivo: salvar a la Monarquía de las responsabilidades contraídas en el matadero de Africa, o sea el expediente Picasso. El segundo objetivo: aplastar el gran espíritu de rebeldía de Cataluña que tenía como máximo exponente el espíritu libertario de los hombres de la C. N. T. El ensayo realizado por la reacción española fue un fracaso rotundo. El espíritu indomable del pueblo español obligó a la reacción a batirse en retirada, la sangre generosa de los capitanes Fermín Galán y García Hernández puso punto final a la era borbónica. Es en abril de 1931 que España despierta. Se repiten los errores de la República de 1873. La república abrilena, nacida en

medio del jolgorio y de la alegría del pueblo español, cayó en manos de un equipo burguesista en el que figuraban latifundistas (Alcalá Zamora) y representantes genuinos de la reacción (Miguel Maura). Si en 1873 se hizo el juego a la reacción al sofocar con las armas el levantamiento de los Cantones y reprimiendo el levantamiento campesino, — ejecutado por el general Pavía —, espadón que más tarde disolvió las Cortes republicanas, en 1931 la república liberal-burguesa, por temor al pueblo, dejó que la reacción preparase pausadamente el levantamiento militar de 1936. La C.N.T. fue perseguida con saña inusitada. La Ley de Orden Público de la etapa abrilena, Franco no la ha derogado.

La Ley de Vagos y Maleantes, también de la misma etapa sirvió para hostigar a la militancia de la C.N.T. Las deportaciones de numerosos cenetistas a Bata y a Villa Cisneros así como la sangre derramada en el Parque de María Luisa (Sevilla), en Casas Viejas, en Arnedo, Castilblanco enajena la simpatía de la parte más combativa del proletariado.

La monarquía o sea el latifun-

dismo masacró al pueblo. La República en manos de hombres contrarrevolucionarios, ambos son responsables de la gran tragedia española. En 1931 existía un fuerte movimiento obrero organizado que no supo aquilatar la trascendencia del instante español. Entonces, la Alianza C.N.T.-U.G.T. tenía que haberse responsabilizado ante el país asumiendo la dirección social y económica, bariendo la reacción. Así se hubiera evitado el después que tantas vidas ha costado y costará. Y así se habría evitado el caos presente.

Ni monárquicos ni republicanos resolvieron los problemas capitales que mantienen a España en un *statu quo* colonial. El problema de la tierra, o sea el latifundismo, es esencialmente de tipo monárquico, pero los republicanos desacreditaron la República al no darle una solución.

En resumen, que tanto la Monarquía como la República burguesa no pueden aspirar a presidir los destinos de la nueva España, puesto que históricamente están desvinculadas del pueblo español.

JAIME BALIUS

Servicio de librería

Bakounine: «La liberté» ..	5 50	Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» ..	35 00
Bakunin: «Dios y el Estado» ..	10 00	Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle» ..	29 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo» ..	9 00	Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar» ..	13 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» ..	54 00	Gonzalo Dueñas: «La ley de prensa de Manuel Fraga» ..	15 00
René Lamberet: «Mouvements ouvriers et socialistes» ..	16 00	Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» ..	16 50
Luigi Fabbrì: «Dictadura y revolución» ..	16 00	Luis Ramirez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)» ..	16 50
Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas» ..	15 00	Herbert R. Southworth: «Antifalange». Estudio crítico de Falange en la guerra de España de M. García Venero ..	30 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» ..	10 00	George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» ..	16 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» ..	11 00		
Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple» ..	6 15		
David Wingate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)» ..	10 00		

Pedidos y giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13 507 56.

SAINTE HIERARCHIE

Il y avait déjà belle lurette que la hiérarchie sacrée ou la « sacrée hiérarchie » était entrée dans les mœurs du prolétariat non seulement dans les pays « arriérés » du système capitaliste, mais aussi dans les pays « évolués » du socialisme à la mode stalinienne.

Il faut avouer que la hiérarchie était une chose presque aussi vieille que le monde et qu'après quelques velléités et tentatives plus ou moins égalitaires, l'humanité retournait à ses vomissements.

Le système des classes avec traitements indicels avait remplacé le système des classes tout court et les castes en honneur dans les vieilles sociétés et sociétés primitives étaient revenues sous une forme à peine camouflée constituer sous différentes manières une société pyramidale.

Il était admis une fois pour toutes que les estomacs n'avaient pas le même volume, les cerveaux idem et que les besoins en conséquence devaient varier suivant les individus.

Plus est, ces différenciations étaient considérées comme héréditaires et il était normal que les enfants bénéficient des avantages acquis jusqu'à extinction de la génération. En conséquence, un fils de lampiste ne pouvait donc être toute sa vie qu'un fils de lampiste et un descendant d'un individu doté du salaire minimum professionnel était voué à ce SMIG jusqu'à la fin des siècles.

Intelligemment on avait gradué les différenciations en faisant bénéficier les intéressés de salaires légèrement différents, en leur donnant en somme un os supplémentaire ou un os de meilleure qualité pour les empêcher d'aboyer de concert avec les affamés de la base constituant un prolétariat se réduisant de plus en plus, les autres catégories étant enchaînées par leur gamelle un peu garnie et par leurs galons à la caste qui maniait les ficelles du système.

Les partis politiques dits socialistes ou communistes et les organisations syndicales étaient devenues depuis pas mal d'années les ardents défenseurs de la hiérarchie, nouvelle idole destinée à assurer le bonheur du genre humain et drapée pour les besoins de la cause du drapeau rouge de la révolution sociale.

C'est pourquoi toutes ces organisations avaient réalisé cette année et pour la première fois un

front commun destiné à réaliser non le vieux rêve millénaire des travailleurs mais à fêter dignement Sainte Hiérarchie qui tendait de plus en plus à l'emporter sur le 1^{er} Mai trop désuet et passablement galvaudé.

Des manifestations imposantes avaient été prévues dans toutes les grandes villes et notamment à Paris où cette cérémonie atteignit une ampleur inconnue de mémoire d'homme.

Une statue formidable coiffée d'un chapeau de forme pyramidale symbolisant la société hiérarchisée avait été dressée sur le Champ de Mars. Au pied de la statue, les hiérarchisés, de blanc vêtus plus ou moins bedonnants et ventripotents balançaient en cadence l'encens rituel en usage dans toutes les religions du monde.

De chaque côté de l'avenue aboutissant à la statue flottait des oriflammes rouges sur lesquels se détachaient en blanc la pyramide symbolique ou le portrait du hiérarche suprême.

Pendant des heures un cortège immense vint défiler devant Sainte Hiérarchie déposant qui des fleurs, qui une obole dans des troncs dont le contenu était destiné à servir d'argent de poche aux bonzes hiérarchisés.

En tête venaient les permanents syndicaux et politiques fraternellement mélangés dont un certain nombre de barbus vénérables vieillies dans la défense de la hiérarchie, ensuite les sous-bonzes plus ou moins apparentés, puis la cohorte des diverses organisations portant des pancartes sur lesquelles on pouvait lire les slogans suivants :

A travail égal, salaire inégal
Produisons d'abord, revendiquons ensuite

Retroussons nos manches, le reste viendra plus tard

Le bon échelon est notre but suprême.

La corporation de l'enseignement fut particulièrement remarquée.

En tête, avec leur nouveau képi galonné, leurs médailles, leurs rubans rouges ou violets venait le Syndicat des Directeurs déchargés de classe qui chantaient sans se lasser :

Il était un déchargé de classe
Qui n'était ja ja jamais fatigué.

Ensuite les maîtres de CEG, les directeurs à plusieurs classes et toute la piétaille des maîtres d'école suivant leur échelon et fermant la marche les simples mai-

tres d'école de campagne portant une lanterne.

Le bonze des bonzes fit un grand discours écouté béatement sur les vertus de la hiérarchie et de la société pyramidale, la nécessité pour la construction du socialisme de maintenir envers et contre tous la bureaucratie hiérarchisée, les différences de salaires et de traitements entre les fainéants de la base et les débrouillards courageux du sommet.

Le délégué du P.C. citant les paroles de Kroutchev au 21^e Congrès du P.C. souligne « que déroger au principe de la rémunération selon le travail serait commettre une injustice parce que l'on récompenserait d'une manière égale les ouvriers qui travaillent et les paresseux ».

A ces mots, les « repus et les gavés », aux indices substantiels se redressèrent sur leurs ergots tandis que les lampistes aux indices minables, honteux et confus auraient voulu se cacher sous terre.

De telles paroles, comme il sied, furent frénétiquement applaudies et la foule se mit à scander :

Hié-rarchie ! Hié-rarchie !...

Puis ce fut la dislocation.

Les bonzes se trouvèrent dans un grand restaurant où on sabla le champagne — aux frais des cotisations naturellement — tandis que la base assiégeait les bistros voisins pour se taper un litre de gros rouge. Encore une fois la hiérarchie était sauvée.

PIERRE VAQUEZ

De l'« Ecole Emancipée ».

L'émancipation des travailleurs...

(Suite de la page IV.)

vernement des hommes fait place à l'administration des choses.

Ministère de l'Agriculture : « Concours pour trouver le meilleur moyen de vendre le Blé impropre à la nourriture des hommes et des animaux » (sic). (Journal officiel du 27 septembre 1938). Et aujourd'hui des millions d'êtres humains meurent de faim dans le monde ; que fait-on des excédents de Blé ? Plus de 30 années ont passé il n'y a rien de changé dans la société capitaliste.

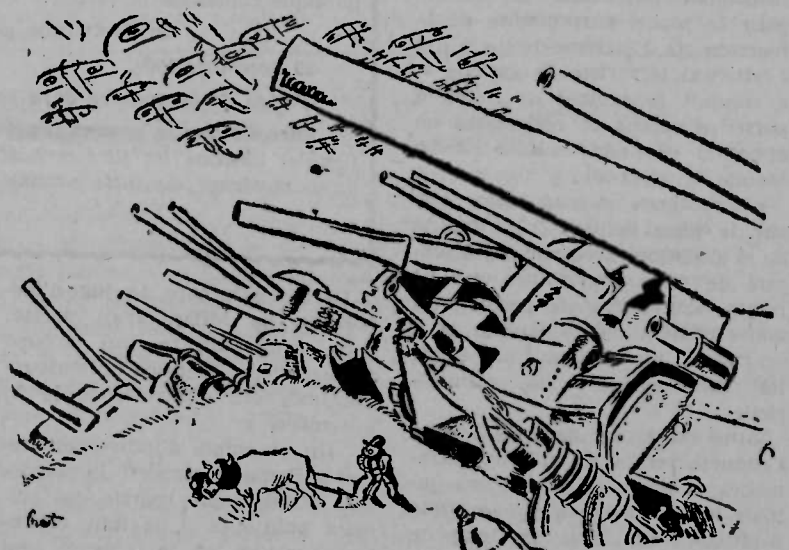
On arrose au mazout sur les décharges publiques tous les « surplus » de la production qui échappent encore aux vigilants méca-

nismes de raréfaction mis en place pour la sauvegarde (à nos frais) du monde capitaliste. L'organisation des marchés capitalistes n'est que la lutte constituationalisée contre l'abondance.

En Mai 68, étudiants, ouvriers, paysans, voulaient mettre cette société à bas, les partis politiques avec leurs syndicats officiels ont « sabré » ce mouvement, il ne reste plus qu'aux anarcho-syndicalistes de se mettre au travail pour le renversement de cette société.

Camarades anarchistes qui ne l'avez pas encore fait, venez grossir les rangs de la C.N.T. pour nous aider dans les tâches syndicales révolutionnaires.

M. G.



Budget de l'agriculture et budget des armées.

EN ITALIE COMME EN FRANCE...

Depuis plusieurs mois le peuple italien se dresse tout entier en face de sa bourgeoisie nationale. Les grèves succèdent aux grèves. Malgré toutes les privations qui en résultent, malgré toutes les trahisons, malgré les provocations, les travailleurs italiens tiennent bon. Voyant le peuple proche de sa victoire, la bourgeoisie s'affole. L'histoire nous prouve, et l'Italie en est un bon exemple, que le bourgeoisie ainsi acculée, joue alors sa dernière carte : le fascisme. Il lui faut effrayer, terroriser par tous les moyens, le peuple en lutte pour le remettre sur le « droit chemin ».

Après l'affaire de Milan. Les versions de la presse bourgeoise

« Le Monde » a semblé le journal le mieux informé. C'est pour cela que nous en avons reproduit ici de larges extraits.

Vendredi 12 décembre : Quatre explosions synchronisées, dont une dans la Banque du Crédit Agricole de Milan, fait 14 morts et une centaine de blessés.

Samedi 13 décembre : Au cours d'un débat parlementaire ouvert le matin à Rome sur les attentats de la veille, le ministre de l'Intérieur, Mr Restivo, s'engage à « tout faire pour retrouver et frapper les assassins et tous ceux qui, directement ou indirectement, ont participé à ces crimes. »

Le gouvernement a lancé une opération policière de très grande envergure. Les interpellations de cent cinquante « extrémistes de tous bords », opérées à Milan et Rome, n'ont pas encore fourni d'indices sérieux. Toutefois, comme le rapporte ci-dessus notre correspondant particulier, la rapidité pour le moins surprenante de la réaction de l'extrême-droite à un « attentat terroriste de gauche », a conduit le cabinet de Rome à porter soupçons et recherches en direction des néo-fascistes. (« Le Monde », 14-12-69).

« Le Monde » note même que sur le plan politique, la gravité de la situation créée par des attentats de cette importance est de nature à renforcer la position du gouvernement de Mr Rumor et à écarter du moins dans l'immédiat, les menaces de crise ministérielle.

Ainsi on a tout de suite orienté l'enquête vers « les milieux extrémistes », mais on ne posera jamais la question : à qui le crime profite ? Non. Tout au long de la rapide enquête, on l'éludera. Si

l'on avait voulu découvrir les vrais coupables on aurait dû le faire. *Mais le veut-on vraiment ?*

Continuons la lecture du « Monde » du même jour : « Le questeur (préfet de police) de Milan, dans ses premiers commentaires a mis, pour sa part, l'attentat de la Banque de l'Agriculture en relation directe avec les attentats qui eurent lieu le 25 avril dernier à

attentats sur les groupes d'extrême-droite. Dans les instants qui suivirent des explosions soigneusement minutées entre elles, les rues du centre de Rome furent parcourues par des groupes d'activistes distributeurs des tracts appelant les forces armées à réagir ou lançant par haut parleur des slogans contre les « rouges » et le « terrorisme ». On vit

La conviction du « Monde » paraît alors faite, comme on le voit, c'est une machination de droite. On verra que cette version changera, tout comme celle de la presse en général, qui évoluera elle aussi vers cette conclusion : *Terrorisme anarchiste*. Par quel subterfuge en arrivera-t-on là ?

Lundi 15 décembre

Déclaration de Paul VI « Le Monde » (16-12-69) « Paul VI : ce choc peut ramener l'opinion à de meilleurs sentiments. » tel est le titre de l'article. Après avoir larmoyé sur l'attentat, la conclusion moralisatrice est la suivante : « Pour les trouver (les origines de cette affreuse affaire) une fois encore, dans des idées, des principes, des exemples capables de dévoyer les âmes jusqu'à rendre possible de telles aberrations. Un tel choc peut ramener l'opinion publique à des sentiments meilleurs et à des positions plus solides et plus cohérentes en ce qui concerne l'éducation et le respect des valeurs qui rendent libre, civilisé, pacifique et chrétien. » La position pontificale est donc celle de la réaction la plus rétrograde.

Mardi 16 décembre

« Le Monde » daté 17-12-69 titre en dernière page « La Police voit dans le suicide d'un anarchiste détenu un acte d'auto accusation ! »

Giuseppe Pinelli accusé d'être un dangereux terroriste anarchiste s'est en effet suicidé en se jetant par la fenêtre alors qu'il était en compagnie de 4 policiers ! Bizarre, bizarre, c'est le moins que l'on puisse dire !

Voyons ce que dit alors « Le Monde » : « une prime de 50 millions de lires sera remise à quiconque fournira des indications permettant de faire connaître les meurtriers », « le nombre des personnes arrêtés serait de 27 dont la garde-à-vue a été prolongée de 7 jours au-delà des premières 48 heures par le procureur de la République. La plupart appartiennent à l'Union des communistes marxistes-léninistes. » Le passage le plus important est le suivant : « C'est à Milan que s'est produit l'incident le plus marquant de l'enquête : un « anarchiste individualiste » de quarante et un ans M. Giuseppe Pinelli, s'est jeté par la fenêtre du quatrième étage de la préfecture de police, où il était interrogé, et est mort à l'Hôpital. »

« Cet anarchiste était « forte-

COMMUNIQUÉ DE LA C. R. I. F. A.

LA FEDERATION ANARCHISTE ITALIENNE COMMUNIQUE

Les attentats de Milan et de Rome du 12 décembre 1969 ne peuvent, en aucun cas, être attribués aux anarchistes. Ils sont le fait d'agents provocateurs.

Ceux qui connaissent les anarchistes savent que nous repoussons, avec force, toute violence froide et calculée. Elle nous rappelle les carnages perpétrés par les fascistes, durant leurs vingt ans de règne, et par les nazis dans tous les Marzabotto (L'Oradour-sur-Glane des italiens) d'Europe.

Ces massacres ne servent à rien. Au contraire, ils nuisent aux idées qu'ils entendent défendre. La conception anarchiste de la révolution vise à l'émancipation de l'humanité. Les anarchistes comptent sur une prise de conscience libertaire, sur l'évolution des conditions de vie des travailleurs, sur l'étude et le progrès, jamais sur la terreur.

La FEDERATION ANARCHISTE ITALIENNE (F. A. I.) rejette toute allusion, tout soupçon de la presse réactionnaire et soi-disant « indépendante », trop contente de faire écho aux versions contradictoires de la police, favorisant ainsi la tendance d'une partie de l'opinion publique disposée à lyncher les anarchistes.

A propos du « suicide » présumé de notre camarade GIUSEPPE PINELLI, qui s'est « jeté » de la fenêtre du 4^e étage des bureaux de la police politique de Milan, à la suite d'un interrogatoire de 4 jours, nous ne pouvons qu'affirmer que son alibi était confirmé par de nombreux témoins, et qu'il n'avait aucun motif de se suicider.

Au moment où nous exprimons notre indignation et notre horreur devant ce massacre de vies humaines, nous réclamons que toute la lumière soit faite sur la mort de notre camarade (cet épisode ressemble trop à ceux qui se produisent dans les commissariats des pays fascistes), afin que nos doutes soient dissipés et que l'opinion publique connaisse la vérité.

La Commission de Correspondance de la F. A. I.

29 décembre 1969.

(Prière de reproduire dans toute la presse affinitaire.)

Enregistrons la communication de nos camarades libertaires italiens et laissons les flics orchestrer toutes les campagnes de presse qu'ils voudront. La lutte continue et ils n'y changeront rien.

Le « C. S. »

la foire et à la gare. Le juge d'instruction de Milan avait arrêté, dans cette affaire, un groupe d'anarchistes dont les animateurs présumés ont été relâchés le 15 novembre. »

Un ensemble d'indices est relayé à Rome et emporte la conviction d'une bonne partie des milieux politiques : ils font retomber l'origine et la volonté des

voler dans le Corso des tracts annonçant le rendez-vous de la nation « dimanche matin au Palais des Sports où le secrétaire général du mouvement social italien, Mr Almirante, convoque les militants venus de toute l'Italie à une sorte de « marche sur Rome », dont l'organisation serait très au point et déborderait celle d'un simple meeting politique. »

ment soupçonné », a déclaré le questeur de Milan. Son alibi pour vendredi après-midi (jour de l'attentat) n'avait pu être prouvé au cours du dernier interrogatoire, l'inspecteur lui avait adressé des objections puis avait momentanément suspendu l'audition pour en référer au chef du bureau politique. Trois sous-officiers de la police et un officier de carabinieri qui assistaient à l'interrogatoire étaient restés dans la pièce avec Pinelli. Celui-ci, à l'improviste, s'approcha de la fenêtre et se lança dans le vide. « Ce geste ne nous a certainement pas fait plaisir », a ajouté le questeur, qui a déclaré qu'il y voyait un « acte d'auto-

latrines s'en donnent à cœur joie. Haro sur les anarchistes ! La « chasse aux sorcières » peut commencer.

On rappellera les attentats du XIX^e siècle. On fera appel aux historiens les plus véreux à la solde de la réaction.

Mercredi 17 décembre

« Le Monde » du 18-12-69 : « Un anarchiste italien est inculpé de « complicité de massacre ». « Après trois cent soixante-sept visites domiciliaires, soixante-six perquisitions dans les locaux de groupes ou d'associations, deux cent quarante-quatre interpellations, cin-

pas tirer de conclusions politiques de l'acte.

Jeudi 18 décembre

La presse italienne : « Il Tempo »

Selon « Il Tempo », les dangereux terroristes anarchistes seraient aussi bien les membres du « mouvement étudiant » que les personnalités qui ont protesté contre les conditions de vie dans les bidonvilles de la banlieue de Rome ou que des étudiants qui ont manifesté à la Cité Universitaire. Les peintres communistes, qui exposent actuellement à Rome, sont accusés d'avoir « financé les associations extrémistes ». Quiconque

fet « L'Humanité » ne peut fournir là que des déclarations de deuxième sinon de troisième main.

« Le Monde » (21-12-69) : « Cinq anarchistes, dont un ancien militant néo-fasciste, sont inculpés. » L'article tend à prouver que les 5 inculpés seraient en relation avec les néo-fascistes grecs. « Bien que rapportant les déclarations mettant en cause le « 22 mars » ce mouvement n'a rien à voir selon nos informations avec l'affaire de Milan. »

SVOBODA

(Nous continuerons dans le numéro prochain l'examen de cette « affaire ».)

...LES MANŒUVRES FASCISTES DOIVENT ETRE DENONCEES

accusation. »

De toutes façons Pinelli ne contredira plus personne.

« Le même jour deux bombes rudimentaires ont explosé dans la nuit de lundi à mardi respectivement au rez-de-chaussée et au troisième étage de la Maison de l'Étudiant, proche de l'Université, à Naples ».

La presse bourgeoise se déchaîne. C'en est presque un cri de joie : « Ce sont les anarchistes ! » On a enfin trouvé des coupables, ceux qu'on avait besoin depuis plusieurs mois, depuis plusieurs mois de grèves. Mais la voilà la « minorité agissante » : les anarchistes ! Et il n'y a qu'à écouter la radio et lire la presse pour y entendre ou écouter que les anarchistes sont les coupables, que « c'est prouvé » etc... A la radio J. Paoli, André Arnaud, Jean Ferniot, Marcel Reydrach, tous les scribouillards à la solde de la bourgeoisie, tous les videurs de

quante arrestations (tel est le bilan dressé au Sénat par le ministre de l'intérieur), etc.

Pietro Valpreda est accusé d'être un dangereux terroriste anarchiste inculpé de « complicité de massacre » sur le témoignage d'un chauffeur de taxi. Valpreda nie. Mais le groupe dont il fait partie contrairement à ses déclarations et aux dires de la presse bourgeoise, n'a rien à voir avec le Mouvement du 22 mars et n'est pas en relation avec lui.

Mais déjà la campagne de dénigrement est déclenchée, « Le Monde » à propos de la thèse des attentats anarchistes, écrit en sous-titre : « Une hypothèse plausible ». Le vent a tourné. « Le Monde » aussi.

« L'Humanité » daté du 16-12-69 ne pose pas non plus réellement le problème : l'intérêt de l'attentat pour la réaction. On s'apitoie, on larmoie sur les victimes, mais là non plus on ne sait

distribuer ses tracts ou manifester est réputé proche du « Cercle Bakounine » ou de la « Fédération anarchiste de la jeunesse ». « Il y a là tout un climat, déclare « Il Tempo », qui a protégé Valpreda et les autres... » De son côté, le quotidien communiste « Paesa Sera » amalgame lui aussi le groupe italien, dit du « 22 mars » à des mouvements d'extrême droite. (« Le Monde », 18-12-69).

Vendredi 19 décembre

La campagne de presse contre les anarchistes continue, sur les antennes de radio ou de TV. Rien de nouveau toutefois.

Samedi 20 décembre

« L'Humanité » 20-12-69 en 3^e page, en titre d'un article « Un ancien fasciste (en relation avec les colonels grecs) dirigeait le groupe anarchiste auquel appartenait Valpreda » mais en plus petit « révèle la presse de gauche ». En ef-

La liste des « attentats » en Italie (il s'agissait souvent de gros pétards)

- 11, 12 et 13 janvier 1967 : explosions à Milan.
- 23 janvier 1967 : attentat au siège du Parti Communiste Italien à Rome, à la veille de la visite de Nicolas Podgorny.
- 25 et 26 janvier 1967 : contre des sections du P. C. I. à Rome, à Milan.
- 30 janvier 1967 : contre une église.
- 2 février et 5 mars 1968 : attentat contre le consulat des États-Unis à Turin.
- Janvier 69 : série d'attentats à la dynamite contre 8 trains.
- 15 avril : attentat contre le siège de la « Stampa ».
- 22 Avril : attentat contre le domicile du ministre de l'intérieur.
- 27-28 avril : échoués et attentats à Milan.



JEUNESSES ANARCHO-SYNDICALISTES

Union Locale de Marseille

Permanence tous les soirs de 18h à 20h au siège de la CNT. Salle 3 et 3B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}). Réunion à partir de 15h30 tous les samedis après-midi.

COMMUNIQUES

L'UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Communique à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encaicé à partir de 8h30.

L'Administration

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

LE GROUPE DES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Organise pour la Commémoration du Centenaire de Eugène Humbert, une conférence le dimanche 11 janvier à 14 h. 30 à la Maison Verte, 127 rue Marcadet. Jeanne Humbert traitera le sujet suivant : « Les problèmes du couple : l'Amour, Culture de soi, Connaissances sexuelles, Limitation des naissances. »

Entrée gratuite. Etant donné le sérieux du sujet, un appel pressant est fait aux jeunes, qui sont intéressés particulièrement.

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

19^e Union Régionale (C.N.T.)

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1^{er}).

ON NOUS SIGNALE:

B.D.I.C

Le C.C.O. et le M.L.O. unissent leurs efforts

Lors de leurs Assemblées Générales respectives, le 29 novembre 1969, le Centre de Culture Ouvrière (ICO-CCO) et le Mouvement de Libération Ouvrière (MLO) ont décidé de créer ensemble une nouvelle organisation de développement culturel, regroupant ainsi leurs activités, leurs animateurs et leurs moyens, et ont convoqué à cet effet une assemblée générale constitutive pour le mois de juin 1970.

Dans cette perspective, le MLO et le CCO ont décidé d'unir dès à présent leurs efforts pour la réalisation d'un plan commun d'activités.

Ce plan, qui constituait la trame du colloque, regroupant le 30 novembre près de 300 délégués des Associations Départementales des deux organisations, porté sur les domaines de la formation, l'information et de l'animation, éléments essentiels d'une politique de for-

mation permanente favorisant le développement culturel du monde du travail. C'est ainsi qu'est prévue notamment l'intensification de la diffusion commune des publications : « Quinze Jours », « Infodoc » et « Confronter ».

En prenant cette décision, les deux organisations, riches de leurs expériences complémentaires ont conscience de réaliser une démarche d'unité, source d'une plus grande efficacité, à un moment où, de toute évidence, l'action de développement culturel et de formation permanente s'inscrit de façon prioritaire dans les perspectives de progrès humain et de transformation de la société.

Centre de Culture Ouvrière, 51, rue Jacques Kablé, Nogent sur Marne; tél. : 871 17-00.

Mouvement de Libération Ouvrière, 15, rue de Chabrol, Paris (X); tél. : 824 57-54.

EN VRAC...

REPRESSION

Un jeune travailleur espagnol, fils de réfugiés politiques menacé d'expulsion par la préfecture du Calvados. Motif invoqué par celle-ci : « Participation active à l'occupation des locaux et entrave à la liberté du travail au cours du mouvement de grève à l'usine Moulinex. »

Cela vient à point après son licenciement pour les mêmes raisons. Ces étrangers devraient être heureux d'être accueillis en France et d'y trouver du travail. Ils n'ont pas en plus à revendiquer et à empêcher les bons français de travailler !

VERS UNE RUPTURE INEVITABLE DU SYNDICALISME PAYSAN

Le dernier congrès de la FNSEA malgré son apparente cohésion ne signifie pas que cette organisation en soit sortie renforcée car on peut l'appeler le « congrès des concessions ».

Les différences entre les adhérents sont en effet énormes aussi bien dans les activités de ceux-ci que dans la surface de leurs exploitations, 10 % des membres du

syndicat contrôlant en effet 50 % de la superficie des terres exploitables en France.

Les gros ne veulent pas rompre car ils ont besoin de troupes pour défendre leurs revendications et leurs intérêts, les petits non plus car ils ont besoin de l'organisation pour se renforcer ! Mais pendant combien de temps cela tiendra-t-il encore ? Les paysans pauvres prennent de plus en plus conscience de leur classe et ils se heurteront de plus en plus aux intérêts des grands paysans.

AU FOU ! LICENCIE SIX FOIS, IL TRAVAILLAIT TROP

Siegfried Klare, 26 ans, un habitant de Stuttgart, a été licencié six fois en six mois par ses employeurs. Motif : il travaille trop. Dans toutes les entreprises où il a été employé — comme déménageur et à la construction de routes notamment — il a provoqué la colère de ses collègues, qui ont menacé de démissionner en bloc si Siegfried n'était pas licencié.

Lorsque son cas a été connu, Siegfried Klare a reçu de toutes parts des propositions pour des emplois très bien rémunérés.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

DANS LE MORBIHAN

UNE COMMUNAUTE LIBERTAIRE

Un camarade de Lorient nous donne des nouvelles de la communauté libertaire créée il y a deux mois et demi par cinq jeunes camarades, en forêt de Camoro au hameau de Gouah-Du près de la Chapelle-Neuve, à 40 kms. environ à l'Est de Lorient.

Pour la décrire, il nous a fait parvenir l'article d'une page d'un journal local « La Liberté du Morbihan » du 3-12-1969. Ce journal a un faible tirage sans doute, mais il faut reconnaître qu'il est navrant que ce soit des journaux bourgeois qui permettent d'instruire certains libertaires de l'existence de ces tentatives.

Ces amis ont subi les avatars imposés par le milieu mystique dans laquelle se berce la population locale, ce qui a amené la gendarmerie à faire des fouilles dans la maison, pour essayer de découvrir soit de la drogue hypothétique, soit des armes tout aussi hypothétiques, à la suite de plaintes portées par des gens surpris et désireux de lever et d'entretenir la suspicion à leur égard. Exemple : « Mon bon monsieur, la nuit ils sont des centaines; je les ai vu de loin avec des grands chapeaux, gesticulant comme des diables. » Tout ce qui pouvait faire se retourner contre eux un « esprit bien pensant » est tombé sur leurs épaules : Vols, rapines, tapage nocturne, orgies de toutes sortes et même la drogue, exercices à la guerre subversive (c'était un tireur de la région que s'exerçait pour se maintenir en forme en vue des concours de la prochaine saison !)

Cela n'a pas affecté le moral de nos camarades qui invitent : « Tous ceux qui s'interrogent sur notre activité, tous ceux qu'inquiète notre présence, qui veulent s'informer, sont conviés à nous rendre visite. » Ils seront accueillis simplement mais cordialement.

La communauté a bien des difficultés, leur occupation sociale, si l'on peut s'exprimer ainsi, repose sur la fabrication d'objets décoratifs, bijoux en cuivre, etc...

Leur but est, à long terme construire une société dans laquelle toute contrainte sera bannie. Et à court terme créer une communauté libertaire en aliénant le moins

possible leurs libertés individuelles.

Lorsque le journaliste de la « Liberté » leur posa la question : « Etes-vous violents ? » ils répondirent : « Absolument pas ». Et le journaliste de constater en concluant : « Ils me sont apparus violemment non-violents ».

Tous ceux qui sont désireux de les contacter peuvent le faire à l'adresse suivante : J. Y. Le Calonnec, Le Gouah-Du, La Chapelle-Neuve par Locminé, 56-Morbihan.

Nous ne pouvons que les encourager car la société future a besoin de donner dès aujourd'hui des preuves de sa viabilité, et pour notre part, quel que soit le chemin choisi par des libertaires, pour mettre en accord nos idées et nos actes une seule voie s'offre à nous : celle des communautés libertaires.

Le seul écueil auquel se heurte ce genre de tentatives, en dehors des problèmes économiques qui résultent de l'isolement de leur tentative au milieu du marché capitaliste, c'est de croire que le fait de se trouver au milieu d'une communauté de ce genre suffise pour résoudre tous les problèmes individuels. Ce n'est au contraire que lorsque tous les hommes se seront libérés de l'aliénation que chacun pourra prétendre l'avoir vaincue.

A l'œuvre, camarades, il y a du pain sur la planche.

M. L. M.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenay-sous-Bois C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e) C.C.P. 13.507-56, Paris. Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

15 JANVIER
1970
NUMERO 590
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ESPAGNE 1970 :

« (...) Situés sur le plan des réalités, et en tenant compte du contexte espagnol, il est évident que pas même une Ré-

publique ne pourra s'instaurer en Espagne sans recourir à la lutte violente, et moins encore si cette république veut se donner un caractère fédéral, recueillant ainsi les aspirations autonomistes, jamais étouffées, de la Catalogne et du Pays Basque.

CECI...



bourgeoise, venait à triompher — et l'expérience de la république de 1931 est éloquente à ce propos — elle n'apporterait pas non plus, dans les temps que nous vivons, des solutions aux problèmes essentiels et fondamentaux de l'Espagne d'au-

jour d'hui. Et moins encore à celle de demain.

La C.N.T. n'a pas cessé de défendre cette thèse et elle continue sans relâche d'affirmer que pour la véritable libération du peuple espagnol, une révolution orientée vers le socialisme libertaire est indispensable. Un nouveau mouvement populaire libérateur, au milieu des exigences impérieuses de la lutte qui réclamera nécessairement d'immenses efforts et d'inévitables sacrifices, doit faire l'impossible pour triompher, sans s'arrêter à mi-chemin, et sans renoncer aux finalités les plus hautes, aux plus amples moyens de transformation, pendant qu'avec son impétueuse action destructive et constructive, il tracera des horizons illimités de vie nouvelle et les larges voies de la future communauté espagnole libre et solidaire.

Pour la C. N. T., le peuple ne doit plus désormais rester subordonné à l'Etat, quand bien même il aurait un mécanisme démocratique. Le maintien et la conservation de l'Etat, franquiste, totalitaire, « prolétarien » ou démocrate, avec des différences de degré, sans autogestion administrative directe du peuple lui-même, éternise de fait son propre esclavage. Il ne rompt pas le cercle vicieux de l'autoritarisme,

ni celui du système dominant qui le crée. (...).

Les partis politiques qui un jour participèrent à la fameuse réunion de Munich, et qui crurent que par une voie « légaliste », qu'à travers d'un hypothétique plébiscite, on pourrait offrir pacifiquement au peuple espagnol l'option institutionnelle, ont vu le temps leur donner tort. L'alternative pour instaurer la liberté en Espagne est, et continue d'être, nécessairement révolutionnaire. »

A l'aube de cette nouvelle année, saluons nos camarades espagnols qui, ainsi que le montre un document qu'ils nous ont fait parvenir et dont nous reproduisons des extraits ci-dessus, continuent leur combat, qui est aussi le nôtre, contre l'Etat et tous les mirages sociaux-démocrates et stalinien. Pour eux comme pour nous, l'alternative est claire : ou les travailleurs restent enchaînés au char de l'Etat sacro-saint, ou ils s'émancipent en le détruisant.

Vague de grèves en Espagne

« Une vague de grèves, d'une exceptionnelle ampleur, se développe en ce début d'année à travers toute l'Espagne, plus particulièrement dans les Asturies et la région de Cadix.

(Suite page 11.)



...OU CELA ?

« Il n'y a pas de socialisme sans liberté. Il n'y a pas de liberté sans socialisme. »

A CAEN :

Lutte et répression

Ces jours derniers, la presse a fait mention du cas d'un jeune espagnol qui était menacé d'expulsion pour avoir fait grève aux établissements « Moulinex ».

Cette usine, ainsi que d'autres comme Jeager, Saviem, etc. ont pris le relais des Hauts-fourneaux qui firent jadis la pluie et le beau temps dans la capitale du Calvados et qui aujourd'hui licencient du personnel (600 à la dernière fournée).

La caractéristique de ces entreprises modernes c'est qu'elles profitent des menaces de chômage permanentes dans la région pour pratiquer une surexploitation de la classe ouvrière qui est peu connue dans la région parisienne par exemple.

Chez Moulinex, une ouvrière spécialisée travaillant à la chaîne

gagne 3,60 F. de l'heure ! (Il est à remarquer que les femmes font le travail le plus pénible : la chaîne. Les hommes sont réservés pour des travaux plus durs momentanément mais moins prolongés : de cette manière ils ne risquent pas de paralyser l'usine par des mouvements revendicatifs que les femmes, par atavisme, n'osent pas entreprendre).

Le travail à la chaîne est surveillé par des « contrôleurs », véritables garde-chiourmes, qui sont payés exclusivement pour exiger le maximum de rendement des ouvrières. Ainsi, lorsqu'une ouvrière se presse pour pouvoir se reposer quelques instants, elle risque, si le « contrôleur » la voit inactive, de se voir exiger une cadence supérieure... sans augmentation de salaire bien entendu.

Dernièrement, la direction a trouvé un nouveau moyen d'enchaîner les ouvriers : elle embauche des Portugais à 20 centimes horaires de plus que les autres ouvriers. Ainsi, elle fait d'une pierre deux coups : premièrement elle embauche un personnel que l'on peut mener à la baguette puisque pèse sur lui la terrible menace de l'expulsion, et deuxièmement, on introduit la division dans la classe ouvrière en excitant sa xénophobie et en détournant la colère des ouvriers vers ces « sales étrangers » plutôt que vers les patrons eux-mêmes...

C'est ce stratagème patronal que les ouvriers d'un atelier, sans concertation avec l'ensemble du personnel puisque le syndicat (CGT) restait passif, ont tenté, un peu maladroitement il est vrai, de dénoncer en se mettant en grève et en occupant leur atelier.

Bientôt, la direction appelle un huissier qui constate... que ces ouvriers ne travaillent pas !

Ceci fait, la direction licencie les grévistes. Elle en a réintégré quelques-uns depuis, laissant sur la touche tous les espagnols qui avaient appuyé le mouvement et entament contre l'un d'eux les poursuites que l'on sait.

Une fois de plus, des ouvriers auront été victimes de leur combativité, qui à cause de la passivité, bien compréhensible politiquement des syndicats vendus à l'Etat, et de l'inexistence d'une authentique organisation révolutionnaire de masse, s'exerce d'une manière désordonnée encore que prometteuse pour les luttes futures.

Comme vous le voyez par ces quelques lignes, en Basse-Normandie aussi, la lutte continue !

Correspondance particulière.

Mes très chers frères

Dans son laïus du Nouvel An, notre très cher frère Pompidou (plusieurs milliards anciens pour son élection) nous a plongé mes frères et moi dans un tas de réflexions saumâtres. Il faut dire que dans la baraque où nous étions, le poêle, un vieux bidon d'essence de 200 litres, surmonté d'un tuyau volé, mécontent du bois mouillé que nous avions mis dedans, fumait tant qu'on n'arrivait pas à cuire nos patates.

Ainsi donc, mon frère Pompidou est venu me voir à la libération avec mon frère de Gaulle. Bah ! J'étais trop jeune, je ne m'en souviens plus. Ce qui est certain c'est que je ne l'ai pas revu depuis. Faut dire qu'il a une grande famille. Cependant, il me semble qu'il va plus souvent dîner en ville ou à la chasse en province avec mes autres frères de la famille : les Rothschild et autres banquiers. Ce serait-y que ma gueule lui reviendrait plus ? Il aurait pu quand même m'envoyer un mandat, comme j'ai fait à son p'tit frère l'année dernière à ma

sortie de l'hosto. C'est quand même plus utile que des vœux ! J'comprends pas pourquoi il a dit : « Partout notre peuple mal nourri, mal chauffé, mal vêtu, s'acharnait à travailler pour refaire la France ». D'abord pour qui tu te prends mon frère en disant « notre peuple », t'es mûr pour Ste Anne ou quoi ? Ensuite, si tu crois que la misère est née au cours de ta visite d'il y a vingt cinq ans et qu'elle a disparu aujourd'hui, tu te gourres mon frère, tu te gourres. Comme tu l'as remarqué, on s'acharnait à refaire la France, et c'te peau de vache nous a refait. Parce qu'aujourd'hui, on est toujours aussi mal nourri, mal chauffé et mal vêtu : témoins ces cinq zigotos qui ont clamsé dans le gourbi d'à côté en voulant trop pousser leur poêle.

Pourquoi tu dis « ayons confiance » ? Si t'es un frère partage tout de suite, sinon ferme ta gueule, j'aime pas qu'on m'dise demain on ramera gratis, j'aime pas qu'on me prenne pour un con. Amen.

Moins de bidonvilles, mais davantage de « Foyers »

Résultat logique de l'indifférence totale des pouvoirs publics face aux problèmes des bidonvilles, les « foyers » pour travailleurs étrangers les remplacent.

Quand on se paie une force de frappe et toute une industrie de guerre, quand on soutient que la propriété privée est un droit inaliénable, que celui qui possède est libre de jouir de ses biens selon son bon plaisir ; quand pour éliminer un mal comme les bidonvilles on ne fait pas le nécessaire pour reloger leurs misérables locataires, on ne peut pas éviter que les choses, en se recalant selon un nouveau schéma (celui-ci dans le domaine du logement) ne puissent qu'aller en empirant.

Bientôt, quand les pouvoirs publics (je parle des gouvernants, des exploités, des banquiers, des évangélistes, et autres racailles véreuses, véritables vermines insatiables) auront examiné ce que Mitterrand appelle « le dossier des bidonvilles » il faudra examiner celui-ci, volumineux et tout aussi odieux, des « foyers » véritables camps de sommeil ; et que la T.V. ne vienne plus nous chanter que nous sommes tous responsables. Je ne suis pas responsable, les

travailleurs ne le sont pas plus, bien que l'inconscience dans laquelle ils semblent se complaire, les fasse soutenir les responsables.

Après les bidonvilles, les « foyers » ; après ceux-ci, la rue. Verra-t-on des travailleurs coucher dans la rue ?

Parce que l'Etat dirigé par ses banquiers préférera continuer d'entretenir une armée de fainéants, d'accumuler des bombes dissuasives, plutôt que de verser le total de ces investissements inutiles pour l'assainissement de son habitat, 15.000.000 de français dans 4.000.000 d'appartements surpeuplés, 4 millions 500.000 d'entre-eux vivent dans des appartements dont le surpeuplement est plus qu'aigu.

Travailleurs ! Attendez-vous que ces bombes vous servent de lit, en attendant qu'elles vous servent de tombes pour protester énergiquement ?

L'UNION LOCALE
DE PERPIGNAN

Communique à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encaicé à partir de 8h30.

Vague de Grèves
en Espagne

(Suite de la page 1.)

Cette « fièvre » sociale, prévue par de nombreux observateurs, tire principalement son origine du renouvellement des conventions collectives venant à échéance chaque fin d'année. La négociation de ces nouvelles conventions est rendue plus difficile par le maintien du blocage des salaires qui, selon les mesures décidées par le nouveau gouvernement en décembre dernier, ne peuvent être augmentées de plus de 6,5 pour cent.

Dans les Asturies, on enregistre le plus fort mouvement de grève depuis cinq ans, 8.000 mineurs de fond ne se sont pas présentés à leur travail lundi matin et on calcule généralement que la grève affecte au total 30.000 mineurs des Asturies, sur un total de 35.000 environ travaillant dans les bassins houillers de la région. La principale entreprise minière de la région, « Hunosa » est pratiquement paralysée, 70 pour cent des mineurs en grève lui appartenant.

D'autre part, le mouvement de grève affecte sérieusement la région de Cadix, 10.000 ouvriers agricoles de la région vinicole de Jerez de la Frontera, patrie du « Sherry », sont en grève. Un mouvement d'une telle ampleur dans le secteur agricole est tout à fait inhabituel, estiment les observateurs. » (A.F.P.)

Des observateurs qui certainement se souviennent des terribles mouvements révolutionnaires paysans de l'Andalousie d'avant 36, ce qui n'est pas pour calmer leurs inquiétudes !

EN ITALIE COMME EN FRANCE

LES MENEES FASCISTES DOIVENT ETRE DENONCEES

(Suite du n° 589)

Lundi 22 décembre

Selon l'agence Reuter, une charge d'environ 1 kg. de dynamite a explosé pendant la nuit de dimanche à lundi devant le portail du lycée de Verone, endommageant la porte et brisant les vitres des maisons des environs. On ne signale aucun blessé.

La presse radiophonique, bien entendu, s'empresse de faire endosser l'attentat aux anarchistes. Tant qu'on y est !

Ce n'est seulement en ce 22 décembre qu'on apprend les chefs d'accusation contre Pietro Valpreda. Il est accusé :

— d'avoir lui-même fait exploser la bombe de la Banque de l'Agriculture à Milan, qui fit quatorze morts et près de cent blessés ;

— d'avoir préparé la seconde bombe qui fut déposée par quelqu'un d'autre dans les sous-sols de la Banque nationale du travail à Rome (16 blessés) ;

— d'avoir placé une bombe qui n'explosa pas, dans les locaux de la Banque commerciale italienne à Milan ;

— enfin d'avoir, avec l'aide de tiers, fait exploser les deux bombes au monument du Soldat inconnu de Rome.

Valpreda continue à nier.

« Repondant à l'appel du Mouvement Social Italien (néo-fasciste), huit mille personnes ont écouté samedi soir, au Palais des Sports de Rome, M. Giorgio Almirante, secrétaire national du mouvement, faire le point de la situation. La réunion s'est déroulée sans incidents.

Accueilli aux cris de « Fascisme, fascisme ! », M. Almirante, à prononcé un long réquisitoire contre les institutions de l'Etat. « Y a-t-il un gouvernement en ce moment ? » demanda-t-il à la foule qui cria en chœur « non ». S'élevant contre ceux qui préchent le laisser-aller, le secrétaire du M.S.I. a remarqué : « Certes le chef de l'Etat n'est pas « notre » président, mais lorsqu'il est attaqué, injurié, nous le défendons. » (« Le Monde », 23-12-69 — AFP —).

Dans le même journal on peut lire « un communiqué d'Anarchistes français ». « Dans un texte remis à des journaux français, des

anarchistes déclarent, notamment :

« Il est certain que Marcellin va tenter une nouvelle fois, à la suite de cette affaire, d'accuser et de liquider les révolutionnaires qu'on veut rendre responsables de la crise sociale. Cela permet de passer sous silence la lutte des travailleurs qui se poursuit et s'amplifie dans les usines et dans la rue. Il faut ajouter que les camarades de Pinelli du groupe libertaire milanais rejettent catégoriquement l'odieux attentat, que Valpreda clame toujours son innocence, que le tribunal Russel va enquêter sur place. »

« Quoi qu'on pense de l'attentat de Milan, il n'est qu'un effet dont la cause est la violence permanente de la bourgeoisie. Anarchistes, nous sommes accusés par tous d'être des criminels. Nous répondons par la voix de la presse légale, tant que cela nous est encore possible, pas pour longtemps peut-être. Nous accusons les exploités, quelles que soient les menaces qu'ils brandissent contre nous. »

Les anarchistes signataires de ce texte, indiquent qu'ils ne représentent aucune organisation, et signent en leur nom strictement personnel : Brumberg, Desmars, Duteuil, Guérin, Fontenis, Franz, Gougelheim, Lebel, Lagant, Martinez, Daniel et Gabriel Cohn-Bendit. (« Le Monde », 23-12-69).

Signalons également une lettre reçue par « Le Monde », reproduite dans la colonne « Correspondance », intitulée par « Le Monde » : « Il faut avoir le courage de dire nos responsabilités » où l'auteur dénonce la violence et admet sans aucune hésitation que l'attentat de Milan, est un complot anarchiste tout en se prétendant elle-même (Marianne Enckell) anarchiste. Ces larvoiements contre la violence anarchiste ont été complaisamment reproduits alors que la déclaration des anarchistes ci-dessus ne l'a été qu'en partie.

Comme nous avons pu le constater à la lecture de ces lignes, la presse telle un caméléon a suivi l'intérêt de sa bourgeoisie, les éléments de l'enquête de la police, prêtant à considérer les anarchistes comme les auteurs de ces attentats.

« Le Monde » sous une appa-

rente probité n'a pu s'empêcher d'essayer de condamner d'une façon irremédiable les anarchistes.

Dès que l'on apprit l'arrestation de Valpreda, la presse se déchâna, c'était, ce ne pouvait être que des attentats anarchistes. Alors qu'au paravant, selon toutes apparences elle s'était mise à soupçonner timidement les éléments fascistes. Pourquoi un tel revirement ? Pourquoi de telles accusations ? Pourquoi une telle campagne de dénigrement contre les anarchistes de la part de la bourgeoisie ?

Qui sont et que veulent les anarchistes ?

Les anarchistes s'ils ont parfois frappé « les grands de ce monde » surtout au XIX^e siècle, n'ont jamais été les assassins du peuple. Ils sont à l'origine du syndicalisme. Ils ont été les promoteurs de collectivisations d'un type nouveau en Ukraine (1917-21).

Les anarchistes n'ont pas eu besoin de lancer des bombes pour s'exprimer. Et cela la bourgeoisie italienne et internationale l'a bien compris.

Les anarchistes ont toujours combattu dans l'intérêt de l'humanité. Mais il entre, bien sûr, dans le jeu des capitalistes de dénigrer systématiquement les militants révolutionnaires. La bourgeoisie sait très bien ce qu'elle fait en écartant ceux qui la menacent le plus.

A qui les attentats profitent-ils ?

Les grèves qui paralysent l'Italie depuis plus d'un an, menacent l'Etat capitaliste. Le P. C. I. est hors de course depuis le début. Gigantesque appareil, véritable mastodonte bureaucratique, il est absolument incapable de menacer la social-démocratie italienne. Par contre les grèves, elles, lui portent des coups sévères. La bourgeoisie italienne ne peut riposter que par un subterfuge soigneusement préparé. Quoi de plus logique que de faire retomber la responsabilité de tous les désordres sur une minorité de façon à juguler tous les efforts révolutionnaires en général ? Et tant qu'à faire, sur ceux que l'on juge les plus « malsains » : les anarchistes. Pour cela il faut trouver les hommes de paille, fascistes ou non, qui exécuteront les crimes que l'on fera endosser aux révolutionnaires.

On peut ne pas être d'accord avec cette version. Mais on ne

pourra contester que l'attentat de Milan est un acte objectivement fasciste qui ne peut que renforcer la réaction.

Nous ne sommes pas dupes !

A travers les anarchistes aujourd'hui mis en cause, ce sont les travailleurs d'Italie qui sont menacés par la réaction, même si cela paraît paradoxal et n'est pas du goût de certains.

En France, les mesures prises lors de la dernière manifestation du Vietnam nous prouvent que l'Etat bourgeois est prêt à tout pour empêcher le peuple d'exprimer sa volonté ! Ce qui est arrivé hier en Italie peut arriver demain en France.

Plus que jamais la lutte continue !

Les manœuvres fascistes, les campagnes d'intoxication de la presse, l'attitude des forces de l'ordre, prouve en tout cas une chose : l'Etat bourgeois a peur et il passe à l'offensive aussi bien contre les militants révolutionnaires que contre les travailleurs eux-mêmes.

En face de la réaction, il convient de coordonner nos luttes, de préparer la défense et l'attaque, et pourquoi pas au sein de la C. N. T. ?

SVOBODA

Les menées fascistes n'empêcheront pas les travailleurs de lutter
Les luttes sociales en Italie depuis le début du mois de décembre :
17 décembre : grève des fonctionnaires.

19 décembre : grève générale.
20 décembre : grève d'un millier et demi d'ouvriers agricoles ;
— grève des 340.000 ouvriers et employés de l'industrie textile et de l'habillement.

25 décembre : la grève continue chez Fiat depuis de nombreuses semaines.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté » .. 6 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

La guerre du Tchad et le service civil

Si vous refusez d'être les assassins du peuple Tchadien pour la sauvegarde des intérêts des capitalistes français !

Si vous refusez d'être les complices des mercenaires Français qui se battent contre le peuple Tchadien en lutte pour sa libération !

Vous êtes déclarés insoumis et vous avez toute la police de France à votre recherche. Vous risquez 3 ans de prison.

Les camarades Michel Martinez et Daniel Brochier ont demandé le statut d'objecteur de conscience en dehors du délai de 15 jours prévu par la Loi. Ils n'ont reçu pour réponse que leur ordre de route pour la caserne.

Ils ne sont pas partis.

Ils risquent trois ans de taule.

Ils ont rédigé ce texte sur la réforme du service militaire qui complète le texte du numéro 581 du « C. S. » sur « Le Tchad ou la reconquête coloniale ».

Soutenons-les dans leur combat pour l'objection politique.

Ce que vise la réorganisation du service national

Il est toujours important pour une nation « légitime et fière », de mobiliser derrière elle les forces bien pensantes de l'ordre moral. Il est donc nécessaire d'adapter aux circonstances actuelles, au monde nouveau, sinon à la « société nouvelle », une politique de la jeunesse — « une âme saine de moine dans un corps sain de parachutiste » — contre les dangers sociaux, contre les dangers moraux, contre les dangers idéologiques. Il convient de protéger la jeunesse, et cela, grâce :

— aux gadgets démagogiques ou œuvres nationales, permettant de canaliser les « aspirations généreuses et l'élan vers la vie » ;

— à l'encadrement policier des loisirs et des activités de jeunesse avec une Gendarmerie pédagogique (dans les clubs, le flic troque l'uniforme contre le survêtement) ;

— à la tentative de dépolitisation : « savoir éveiller le goût des responsabilités, être un instrument de développement de la conscience sociale », dont la formation se ferait, grâce : à l'aéromodélisme, à la vannerie, au rafistolage des vieux vélos, et plus tard, bien sûr, au jardinage, pêche, tiercé, et loterie nationale.

Ceci n'étant que la première étape de l'intégration réactionnaire

et de la crétinisation de la jeunesse.

En 1967, le gouvernement annonçait déjà la couleur. Misoffe pensait utiliser « une partie du contingent à des activités de service national et notamment pour des tâches d'animateur ». De la même manière, il prétendait se « préoccuper des problèmes de l'insertion des jeunes dans le monde du travail, entre la fin de la scolarité et le service militaire ». Ces volontaires désignés, remarqués par leur bon esprit militaire, seraient, après un stage de deux mois, propulsés dans une association dite d'éducation populaire, comme aides-moniteurs (moniteurs-animateurs, moniteurs-sportifs, cadres de chantiers de jeunesse).

Parallèlement à l'encadrement policier des C.R.S. en maillot de bain sur les plages, cette initiative, étape suivante de la caporalisation de la jeunesse, annonçait la réforme du service militaire.

◆◆

Partir pour un an au service militaire national, à 19 ans, suivant l'avancement d'éventuelles études secondaires, voilà la réforme que proposait Messmer, actualisée par les projets de loi Debré pour 1970. Il est question d'un *service civil mixte* de plusieurs mois, précédé d'une période de formation militaire.

En réalité, ce service civil servirait à palier les carences du gouvernement dans les domaines sociaux et éducatifs : chômage, crise des hôpitaux, du logement, des lycées, de l'université...

L'austérité actuelle ne peut qu'accélérer sa mise en place, si l'on en croit les déclarations de plus en plus fréquentes des députés de la majorité.

Une certaine teinte démocratique colore cette réforme. En effet, il n'y aurait plus de sursitaires si ce n'est pour la coopération ; tout le monde serait sous le même régime, en vertu de l'égalité d'avant la conscription et l'obligation du service national. L'enrôlement serait massif et, de ce fait, aurait plus de chance de ne pas faire de différenciation entre les jeunes appelés, travailleurs et étudiants. De plus, la période de formation proprement militaire serait réduite. Qui pourrait s'en plaindre ?

On sait depuis longtemps ce que vaut « l'égalité devant la loi » de nos ministres démocrates, lors-

qu'elle est octroyée comme c'est le cas dans cette réforme. Derrière, il y a toujours un coup fourré, qui se prépare au bénéfice du maintien de la classe bourgeoise.

Les raisons invoquées pour justifier cette réforme sont :

1) Un vieillissement du contingent : les sursitaires devenant majoritaires ;

2) un manque de qualification du contingent : l'armée dans sa conception actuelle ne permettant pas d'utiliser les capacités des recrues, d'où un antimilitarisme dû à l'absurdité d'une telle situation ;

3) La suppression d'une coupure entre les études et la vie professionnelle : il serait souhaitable, nous dit-on, que le service ne soit pas remis en fin de formation professionnelle, mais qu'il s'inscrive dans le processus général de formation de l'individu.

Dans le flot des raisons invoquées, une seule, semble l'emporter : c'est celle du rôle éducatif que devrait jouer l'armée. Les déclarations d'un certain général Vanuxem le montrent bien. Après avoir pleurniché sur « la désolante rupture dans la jeune tendresse des nouveaux ménages que provoque l'appel d'un jeune marié », estimant qu'à 18 ou 20 ans il y aurait moins de jeunes mariés, il déclare : « de toute façon pour le bien de l'homme et de la famille, de la profession et de la nation, l'enfant, entrant dans l'armée plus jeune, en sortirait citoyen, formé pour ses responsabilités... »

Avec de telles déclarations, il est clair que cette réforme est une tentative de réprimer, en temps voulu, la force révolutionnaire réelle des masses jeunes, ouvrières et étudiantes.

Devant les forces que mai a libérées, on veut opposer une mobilisation de la jeunesse, sa militarisation, pour sauver un pouvoir qui n'est plus très sûr de lui-même et ceci tout en gardant la démocratie formelle, en la réaffirmant même. De tels procédés sont déjà classiques dans l'histoire du XX^e siècle : rappelons les méthodes Hitler-Pétain-Mussolini... Nos bourgeois ont compris que le côté où se portent les jeunes est déterminant pour leur survie.

Pour tenter cette mise au pas de la jeunesse, ou mieux, pour tenter de s'attirer ses services, la bourgeoisie semble être prête à de gros risques : augmentation

considérable du chômage ; restructuration de la géographie et du marché du travail.

Alors que l'impact de la famille, de l'école, de la religion dans le modellement de la jeunesse décline, l'Etat, par son armée, doit se substituer en force, palier les défaillances de ses organismes qui assureraient jusqu'ici le gros du travail de répression.

La bourgeoisie espère au minimum réprimer les jeunes et les neutraliser politiquement par l'intervention de son Etat, au maximum militariser la jeunesse, la fasciser.

Cependant, vu les masses énormes de jeunes qui sont encore flottantes, les militants doivent prendre au sérieux cette intention de la bourgeoisie appuyée par l'Etat.

Ces intentions de l'Etat, nous, militants, devons les porter à la connaissance des masses.

Soutenons l'objection de conscience, arme politique :

— en refusant d'être les complices de l'agression capitaliste française au Tchad ;

— en refusant avec les camarades américains qui brûlent leur livret militaire et ont manifesté pendant le moratoire, l'impérialisme U.S. au Viet-Nam ;

— en refusant avec les 15.000 camarades allemands qui s'opposent à la Bundeswehr, la militarisation ;

— en dénonçant le cadre étroit institué par le gouvernement qui limite l'objection de conscience à des convictions religieuses et philosophiques, et ne laisse qu'un délai de 15 jours dans l'année pour se déclarer tel devant la loi ;

— en dénonçant le cliché de l'objecteur non-violent-idéaliste-aux-mains-pures qui ignore les vrais problèmes politiques et la réalité sociologique ;

— en refusant l'instruction civique imposée par l'armée qui n'est qu'une institution au service de l'idéologie dominante ;

— en refusant cette véritable entreprise de récupération fasciste par la collaboration de classes au profit de la classe dominante.

Affirmons la réalité de la lutte de classes dans le combat des objecteurs de conscience militants.

19^e Union Régionale (C.N.T.)

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures, Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille. (1^{er}).

Ciertamente, un nuevo caso Sacco y Vanzetti

TODA la prensa burguesa, incluido el sesudo diario «Le Monde» (1) de París, dejan sobreentendido que los anarquistas Giuseppe Pinelli y Pietro Valpreda son responsables directos del atentado contra un Banco de Milán que costó la vida a quince ciudadanos, además de ocasionar un cierto número de heridos graves. La información estentórea de la policía italiana ha tenido eco favorable, no solamente en órganos de opinión de todo el mundo, si que también en las Radios y Televisiones de innumerables países. Salvo leves casos, la contrapartida informativa no se ha producido en estos poderosos elementos de divulgación, quedando sentado que las víctimas escogidas por la Questura general italiana víctimas quedan bajo el peso enorme de un infundio general que no admite réplica en razón a los medios infimos de defensa que poseen los inculpados.

Se dijo en los primeros días de ocurrido el suceso que todos lamentamos, que Pinelli se había autoacusado al suicidarse por miedo o remordimiento. ¿Quién, poseído de espíritu de justicia puede aguantar formalmente esta interpretación lanzada por agentes del gobierno? Nadie, como a nadie corresponde pronunciarse contra una víctima escogida, y menos no habiéndose el tribunal aún pronunciado. ¿Por qué se mató Pinelli? ¿Conocen los redactores de «Le Monde» y esos otros de «Montreal-Matin», el drama de las interrogaciones a celda cerrada en la que el hombre acorralado es preguntado y maltratado sin cesar por bandas de inquisidores que se relevan durante tres, cuatro o cinco días seguidos si es preciso? ¿O ignoran acaso, esos jornaleros de la pluma, el estado de alteración síquica que se produce en la persona inculpada, maltratada, apremiada durante horas y más horas, sin opción al descanso, sin posibilidades de dormir sino luego de haberse declarado culpable de no importa qué con tal de que le dejen en paz precaria, pero en paz cuando menos? ¿No suponen

esos relatores de crónicas y definiciones policíacas, la existencia de individuos de temple vulnerable, de hombres fuertemente impresionables que, colocados ante un caso de imposibilidad de defensa son capaces de arrojar por la ventana y de arrojar por ella a un martirizador si le viene a mano? ¿Ignoran lo que es el desespero?

La muerte violenta de Pinelli no prueba que ese compañero fuera delincuente, pudiéndose sugerir, en cambio, delincuencia profesional en sus inflexibles interrogadores. Pero...

Pinelli depositó la bomba en el Banco de la Agricultura de Milán, apareciendo como culpable directo. Entonces, ¿por qué Valpreda también es culpable directo? ¿Fue uno o fueron dos a depositar el artefacto? La justicia con minúscula dice que uno, pero muerto — ¿muerto o asesinado? — Pinelli, aparece otro: Valpreda, o sea una doble afirmación que se da de cabezazos que se contradice; mas como el polvo acusador levantado por la policía milanese ha sido asimilado por diarios, radios y teles, la balumba no echa atrás para no desmentirse, máxime considerando que tras las víctimas no hay una fuerza potente, no hay una URSS, una China ni una Norteamérica exigentes de claridad y Justicia capaces de desarticular posibles maniobras de mafias capitalistas, neofascistas, gubernamentales, vaticanistas y tal vez marxistas. Porque es sintomático que todas las fuerzas políticas de Italia concuerden en cargar el peso de la represión por lo de Milán a un sector aislado, firme, pero numéricamente «desconsiderable». Murió Pinelli, podrían «morir» a Valpreda y enterrar en la lobreguez de unos calabozos a cinco o seis compañeros suyos, y, no obstante, por la forma villana en que se ha llevado el «esclarecimiento» del suceso del Banco de la Agricultura, puede fructificar el criterio de que el terrorismo italiano de última hora débese a un estado de confusión social y política del país, de cuyo apuro los elementos que fuesen podrían salir provocando un atentado que por su absurdidad y gravedad desviara la

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 15 de Enero de 1970

atención pública de la situación caótica en que la vida italiana en tales momentos se encontraba.

El asesinato de Matteoti y de muchos compañeros anarquistas están aún presentes en nuestra casa. No somos olvidadizos del daño inmenso, del terrorismo fascista que Italia no tiene tiempo de haber eliminado. Quedan reminiscencias terroristas en esa República que, mientras tolera la presencia del conde Rossi, el

asesino de Mallorca, y acepta del insurrecto Francisco Franco Bahamonde los dineros que por favores de guerra debía a Mussolini, se ceba cruelmente en las personas de unos anarquistas a los cuales considera sin capacidad normal de defensa.

Estamos frente a un nuevo caso Sacco y Vanzetti, con la agravante de que uno de los encartados ya está previamente ejecutado.

DISCOS

A veces se escribe por pasatiempo, por obligación, o por jerinzonas. Corrientemente estos discos emiten criterios, no importa si de una franqueza cruda, tal vez amostazada. Pues parece que usando del relieve los decires son más alcanzados.

Hoy nos abocamos a un tema epidémico, supuesto que epidemia existe. Morfológica en el caso actual, amoral en la ocasión londinense y macaótica. El microbio cenetóforo royendo, otra vez, las entrañas de doña Cene. Mas dejemos esto en acumulación de nefandos papeles y fatídicos propósitos, pues cuando sea sonará.

Ahora nos afecta la gripe asiática, no se sabe si fabricada por Chang Kai Chek o Mao; o dispuesta por el hombre en sí por empeño en burlar la Naturaleza. El tema, claro se ve, no es «sindical» ni por lo mínimo, mas la gripe, asiática, europea o africana, existe, y como existe cualquiera de nosotros, por mucho que menosprecie la actualidad patológica, está expuesto a pillarla sin acuerdo de reunión general o plenaria. Que el daño epidémico nos afecta, lo comprueba la inasistencia de éste o aquél compañero a sus obligaciones de cargo por estar en cama sometido a un plan de infusorios y lavativas.

Un servidor pasó (de largo) por algo peor a la gripe 1969: la ídem de 1918, tiempo en que imperaba, además de la fiebre tifoidea, la de organización del Sindicato Unico. Y había que ver el entusiasmo uníquero de muchos, en tanto en la habitación vecina moría una persona de estima.

En aquel entonces la Sociedad Vegetariana de Valencia, animada por el inmerecidamente olvidado Juanito García, director de la revista «Helios», propaló una receta antigripal en vista de que las autoridades se opusieron a que tan generosos societarios fueran por las casas a curar lo que curar no lograban los alópatas. La gente moría a racimos menos la que observaba la prescripción naturalista de los Juanito García y Cia., receta aún válida en nuestros días. ¿Hay que saberla? Pues la decimos: Al primer día, máximo al segundo de la declaración del síntoma gripal, absorber el jugo de un limón cada hora y aplicarse en el bajo vientre un bolso conteniendo hielo o, en su defecto, una toalla empapada de agua a renovar cada diez minutos; y así hasta que la fiebre baje. Cura segura, incluso en 1970. Lo hemos probado y toda discusión huelga a pesar del crédito de los antibióticos.

DISCOBOLO

Calendario

S.I.A.

para 1970

5 Francos.

(1) Ver el número del 3-4 de enero 1970.

Viaje en tartana



EN nuestros tiempos nuevos viajar en tartana (carro ligero tirado por un caballo) era un lujo, considerado el cahn-cahá del carro. Verdaderamente carro y tartana, nos dejaban a los transitorios en regionales impenitentes, cuando no comarcales petrificados. Catalán eres, catalán quedas.

Por esa c que derivamos sin remedio en s se nos trata de catalanauticos en Grecia y de catalinos en la España de Franco. Españoles nos lo dicen en Francia, catalanes en Barcelona y terricolos en la aldea, que es lo cierto, porque en resumen el patriotismo termina en punta ya que incluso los aldeanos de arriba y de abajo nos llamamos a pedradas, lucha honda de honda, que no consta en la historia moderna porque a cañazos y bombazos la arrojaron de ella.

Pues sí; todos los señores regionalistas permanecen en lucha a cantazos en esta época de viajar a la Luna. No importa de qué cacho de Iberia se reclamen, viajan en tartana por mareo del Talgo y de las máquinas aladas. Oír a un catalanista — y ahí regreso a mis pagos — abogar por la libertad de Cataluña haciendo caso omiso de la libertad de Aragón y otras regiones enganchadas unas a otras con la cadena franquista, causa tal estupor que da miedo a perder la tartana y quedar faz al camino con gayato y abarcas. ¿Comprendes, Puigdenoles?

Puig. — Comprendo y reafirmo. En esencial, la liberación catalana.

Yo. — Sin las otras libertades la de Cataluña es imposible. Cuando se derrumbó el frente del Este, Madrid resistía. Si catalanes se batieron contra el fascismo no catalanes hicieron lo propio y viceversa.

Puig. — El primer golpe lo dimos en Barcelona. Las demás naciones ibéricas secundaron.

Yo. — Dimos el golpe cuantos en variación nos encontrábamos en la capital catalana. Pocos lucharon por la independencia de Cataluña nación, y muchísimos se batieron por la dignidad del hombre.

Puig. — La nación catalana estima la dignidad de las personas

catalanas. Cuanto no es catalán pierde su mitad en importancia. Las naciones aragonesa, castellana, norteña, galaica, andaluza, asturiana y murciana, confrontadas sean en un parlamento federal ibérico.

Yo. — O sea un tejido de fronteras con nuevas rivalidades. Los catalanes reivindicaríamos Benabarre y Valderrobres, los maños Tudela porque baila la jota, los vascos Pamplona, Madrid y Sevilla se disputarían Extremadura, Cataluña y Murcia pelearían por Alicante y Valencia, Seo de Urgell se agregaría San Juliá de Andorra y Tortosa reclamaría su independencia. Calaf querría agregarse a Cervera contra Igualada y Masquefa se inclinaria por el Bajo Llobregat; Igualada exigiría de Manresa la piojera humana de Maïans y los igualadinos tendríamos que defender a capa y espada Castellfuit de Riubregós, mientras el Bruch y Collbató tratarían de escapársenos Llobregat abajo en demanda de Rosas de Llobregat porque huelen mejor que las aguas de las curtidurías.

Puig. — Los conflictos intercomarcales que apuntas obtendrían solución provisional, sino definitiva, contando con el acendrado espíritu de catalanidad de los pueblos afectados. En cuanto a las demás naciones ibéricas tendrían que reconocer la superioridad tradicional de Cataluña a partir de los Jaimes, Wifredo el Velloso, el Cabeza de Estopa, el trasteador Trastámara hasta llegar al Consejo de Ciento y a las libertades públicas pasando por la carta de marear.

Yo. — Apéate de la tartana histórica y dejarás de marearte y de marearme. Cataluña puede llegar a ser grande si prescinde de patriotismos que ya sabemos a donde conducen.

Puig. — Cataluña será grande por sentido de elevación de sus ciudadanos. Son los más cultos y trabajadores de la península. Son los más ingeniosos, son esencialmente europeistas. Su industria es famosa y su arte antiguo y moderno mundialmente reconocido. Los catalanes forman un pueblo capaz y unido.

Yo. — Se nos trata a los catalanes de individualistas y lo somos: los obreros por independencia de carácter y los explotadores por apego a lo suyo que han escamoteado a otros.

Puig. — Planteas el problema absurdamente. Individualistas lo somos colectivamente, por patriotismo. Ante todo ponemos Cataluña, la patria, y luego aparecen los problemas menores de la vida. Ante el avasallamiento del Pendón Morado las Cuatro Barras se defienden heroicamente como en un 11 de septiembre famoso.

Yo. — Sí, sí; *Barcelona cap i casal* y el resto a la cola y en las afueras. Rafael de Casanova fue héroe indudable, lo que no impidió que muriera 40 años después del celeberrimo 11 de septiembre en su casa pairal del término de Sant Boi. Además esto es antiguo y el problema de la libertad no es de nación sino de individuos. La bandera orirroja es bonita en oriflama pero el hambre es negra en hogar catalán como en fogar castellano. Sedó era del país como cualquier esparraguerense, y sin embargo él disfrutaba de una gran fortuna y sus explotados arrastraban una vida misera. Cambó disponía de una pinacoteca millonaria y el obrero de su país debía contentarse con un cromó de dos reales apaisajado. Yo, tan catalán como el conde Godó, frecuentaba el cine Diana a 15 céntimos mientras él acudía al Liceo para ocupar butacón de 15 duros. Hay catalanes y catalanes, es decir, los hay que habitan palacios y otros que andan de fastidio en fastidio alquilando o siendo realquilados, en todo caso viviendo hacinados.

Puig. — La superpoblación castellana de Barcelona agrava el problema del habitado. Además los forasteros son sucios y viven de cualquier manera.

Yo. — La amplificación de las industrias atrajo a la capital a obreros exteriores que no supisteis apreciar. Si vinieron desarrapados e ignorantes, con trato inferior dado atraisteis su encono. Nosotros los recogimos en el Sindicato Unico, les dimos ocasión de igualdad y aprendieron a comer, a adcentarse, a sonreír y

a ser compañeros. Si el castellano acudido a la industria catalana estima esa región es por los anarquistas, en ningún caso por los catalanistas.

Puig. — ¿Pues por qué se empeñaron en hablar su idioma forastero y hacer mofa de nuestro hablar patrio?

Yo. — Porque imposición nadie la consiente, porque les dijisteis que se comían el pan de los catalanes como en Francia bellacos quedan para decir que comemos el pan de los franceses, siendo la realidad que los trabajadores producen el pan de todos los países.

Puig. — Catalanes y castellanos difícilmente podemos comprendernos, con pan o con tortas.

Yo. — Autoritarios y libertarios no se entienden nunca.

Puig. — El obrero catalán es más evolucionado que el de otras partes.

Yo. — Y sin embargo, en compañía de murcianos y aragoneses he ido a vapulear esquirolas catalanes. Cuenta que en la alta Sagarra y en partes de los Pirineos hay lugares que hurdean.

Puig. — No ensucies el mapa de Cataluña. Sus vecinos en general son bravos y generosos. Lo primero es la lengua, luego vienen las obligaciones de la vida. Este es afortunado, aquél no tanto. Uno es más despierto, otro ronca andando. Es el signo fatal de la existencia.

Yo. — Igualando condiciones las personas se acercan, se estiman, sin necesidad de banderas y líneas fronterizas. Además las diferencias sociales son barreras tanto o más disasociadoras que las rayas aduaneras.

Puig. — En la URSS lo tienen bien arreglado. La libertad de los grupos étnicos es reconocida.

Yo. — Pero libertad individual, ni pensarlo siquiera.

Puig. — Tal vez. No obstante, cada región puede expresarse en su idioma nativo previo conocimiento de la lengua oficial rusa.

Yo. — También en tiempos de la Inquisición la expresión popular catalana era común y no perseguida, a condición de catalanear rezos, salves, letanias, y bendiciones al tirano que gobernaba. Ahora en Rusia ocurre algo parecido.

Puig. — Eres ingrato.

Yo. — Los poderes catalanes quemaban herejes y judíos como los reyes católicos. Acuérdate de «Bòria avall».

Puig. — Eres un mal catalán, un castellanufo.

Yo. — Y estos me consideran catalanista.

Puig. — Que dios les guarde la vista.

Yo. — Y tú recobra la tuya.

AQUI Y AHORA

El poder, la razón y todo eso

por Juan Español

Si dijéramos que el régimen político español no admite oposición alguna, venga de donde viniere, no dejaría de ser una inanidad. Es cosa archisabida para tomarla ahora en consideración. No obstante, el régimen político español, dándose las de democrático, nos quiere hacer ver que admite la disparidad de criterios, la libertad de asociación y el contraste de pareceres, todo ello, claro está, de modo ordenado e incurso en la legitimidad de la ley, sin lesionar lo más mínimo los intocables Principios del Movimiento. Ateniéndose a estos principios, y dentro de ellos, no sólo recusa cualquier estructura política radicalmente opuesta, sino que repele las sugerencias y condicionamientos de aquellos sectores más allegados al sistema. A los primeros los niega como destructores de la sociedad, y a los segundos los moteja de anacrónicos, en unos casos, y de querer ir demasiado de prisa, en otros. La concesión apresurada e imprudente de una libertad total puede dar al traste con la magnífica floración social conseguida con tanto esfuerzo. Se precisa, pues, una lenta marcha que, por lenta, será la premisa de una segura victoria sin distorsiones ni alarmas abruptas. Mientras tanto, la libertad vendrá a paso de tortuga y morirá en el camino por consunción. Pues a la libertad y al franquismo les ocurre lo mismo que a la hipérbola y sus asíntotas: siempre acercándose sin jamás llegar a confundirse o alcanzarse. Esto está claro como el agua. El problema político español es puro y simplemente un problema matemático y su planteamiento es el mismo: dados ciertos datos básicos y ateniéndose a ciertas reglas operatorias el resultado es rigurosamente previsible y exacto. Y el resultado, en este caso, es que la libertad siempre será un mito o una palabra demagógica dentro del régimen actual de España. Al apelar al concepto de evolución el franquismo está rozando con el absurdo, pues absurdo es pretender que el régimen evolucione sin abandonar su estructura básica. Cualquier evolución que no implique el cambio radical de sus supuestos fundamentales no es una evolución, es el afianzamiento del poder enmascarado tras la apariencia de la libertad. La libertad sólo florece, como cualquier plan-

ta, en aquellos campos que han sido sometidos a un intenso y adecuado cultivo, y dado el caso, bajo ciertos condicionamientos climatológicos favorables. Sin estos requisitos la libertad será una planta raquítica en el mejor de los casos, y terminará por morir en la mayoría de ellos.

El señor Ruiz-Giménez, antiguo ministro de Educación Nacional, viene a ejemplificar el tema de que nos ocupamos. Es un hombre con inquietudes que, en varias ocasiones ha mortificado y molestado de modo sensible al franquismo. Pretende nada menos que la libertad florezca en campos baldíos, a no ser que sus ocultas intenciones deriven por otros caminos, pero que nos son desconocidos en todo caso. El señor Ruiz-Giménez, al igual que otros muchos señores, coge el rábano por las hojas, se ensaña con los efectos y no con las causas, dice que no hay libertad, ni justicia, ni derecho, pero jamás ataca directamente al régimen bajo cuya férula fenecen todas esas categorías humanas. No dice que bajo tal régimen no pueden existir; dice, simplemente, que no existen o de muy exigua manera. Vistas las cosas así, y fijándose en quien las dice, pudiera pensarse que si no hay todo eso que pide no tiene la culpa el régimen, ni es un efecto de su inviabilidad, sino que procede de una falta de organización y madurez del mismo que podrá ser superada con el tiempo. Lo único que le podrían achacar es que intenta conseguir mucho en tiempo muy limitado, y que no por mucho madrugar amanece más temprano. Y así se lo han dicho, en efecto. Pero veamos por qué.

El señor Ruiz-Giménez hace tiempo que se propone reformar y revigorizar el Colegio de Abogados de Madrid para cuya Junta de gobierno presenta su candidatura con la colaboración de algunos de sus seguidores, que también integrarían la misma. Recientemente, y en el cenáculo de una cafetería madrileña, hizo público su programa, que consiste, sobre todo, en algunas reformas, según subraya un articulista en función de crítico. Estas reformas son: autonomía de los Colegios de Abogados; un reconocimiento más plano de los derechos y libertades fundamentales de la persona humana; reforma de la Ley de Aso-

ciaciones y, en consecuencia, de las normas que regulan los derechos de reunión y manifestación; modificación de algunas partes de la Ley de Prensa e Imprenta de 1966; derogación de la Ley de Secretos Oficiales y de los preceptos penales que se derivan de ella y contradicen los derechos expresados en la declaración de la O.N.U. de 1948 y en los pactos de 1966; derogación de las disposiciones excepcionales en materia penal; unificación de jurisdicciones y suspensión de los tribunales especiales; aprobación y puesta en práctica del estatuto de presos políticos; abolición de la pena de muerte, etc., etc. Para sus impugnadores, pedir todo esto como programa con objeto de presidir un Colegio profesional, es tanto como pedir la luna, lo cual viene muy a cuento en la era espacial en que vivimos, pues la luna, como símbolo de metas inalcanzables, sigue estando tan lejos como en tiempos de Nabucodonosor. Y el caso es que, desde otro punto de vista, no tenemos más remedio que dar la razón a los críticos de Ruiz-Giménez. Ciertamente es pedir la luna aspirar a tal cúmulo de pretensiones enmarcadas en el régimen franquista. Primero porque no se lo permitirían a priori, y segundo porque tales garantías para la libertad y la persona humana no pueden darse en un régimen como el español. Al señor Ruiz-Giménez — catedrático de Filosofía Natural y Filosofía del Derecho — le alaban sus críticos su profundo sentido jurídico, pero deploran su falta de instinto político.

Por nuestra parte hemos de manifestar que no comprendemos la actitud de nuestro catedrático si no es desde la base de una inocencia inconcebible o a una paralela ensoñación utópica, si le hacemos gracia de una posible mala intención. No creemos que le falte instinto político; le acusamos de aspirar a extraños maridajes entre libertad y política, entre derecho y poder, entre razón natural y razón de Estado; le acusamos de querer armonizar términos que se excluyen; le acusamos de ser un Quijote degradado. Pero también le agradecemos su intención de aclararnos lo que en España no hay y lo que en España debiera de haber, sin meternos ahora bajo qué circunstancias debiera haberlo; le agradecemos

que, siendo un hombre adherido al sistema, airee sus deficiencias y propugne su remedio aun sobre bases del propio sistema. No decimos que el Sr. Ruiz-Giménez sea franquista; pero aceptando su trayectoria democrática como sincera y cierta, siguen siendo válidos, sin embargo, nuestros argumentos, pues lo que él propone no es una revisión total de los principios políticos vigentes, sino un pacto con ellos, una coexistencia imposible, ya que cuanto el régimen franquista accediera a sus peticiones, dejaría de ser el régimen franquista para ser otra cosa que lo que es.

Un joven crítico periodístico — que, digamos de paso, no sirve ni para atarle los zapatos a nuestro protagonista —, después de lamentar su falta de instrucción política, dice que por mal que funcione un Estado, nunca accederá a desvirtuarse, porque el Poder es una razón de la fuerza. Y siendo así ¿qué más lógico que impedir todo aquello que conspira contra la razón de esa fuerza? Lo malo es que en cuanto nos metemos y nos rodeamos de «razones», ya estamos en medio del berenjenal. Antiguamente nos decían que lo que es, y en cuanto que es, ya tiene una razón de ser. Claro que esto era desde el punto de vista de la esencia o sustancia, es decir, en el sentido que a ello daba la filosofía escolástica. Por ejemplo, una roca, en cuanto está ahí sin nuestra mediación, ya tiene una razón de ser e incluso de existir. Las manipulaciones que con ella podamos hacer ya no dependen de la roca misma, sino de nuestro encuentro con ella y de las circunstancias que imponen nuestra condición de seres inteligentes. Entonces aparecen la multitud de razones que son el andamiaje de nuestra realidad social y que ya no son la realidad incuestionable de la razón de ser de la roca. El articulista dice que Ruiz-Giménez piensa como un romano, y para el romano no había más justicia que la del juez, según Ortega. Falta la circunstancia, y la circunstancia del Derecho es siempre de raíz política. Y he ahí por qué, añadimos nosotros, la razón del Poder y de la política, nos están poniendo «razonablemente» al borde del abismo.

Número y conciencia

EL monje Chionés, con su «Ciencia y conciencia», abrió camino al uso y abuso del aserto. Los ingleses acceden a la mayoría de edad a los 18 años. ¿Tiene esto algo que ver con la conciencia? Yo creo que esa señora anda mediatizada por el número. La primera reacción evalúa los nuevos votantes.

La sociedad actual es interventora. Hurga en todos los detalles de la vida humana. Los *dieciochistas* tienen el derecho de intervenir, puesto que se les impone el deber de plegarse a las exigencias patrióticas del cuartel, de impuestos, de trabajo, etc.

A priori, el concepto de mayoría de edad no significa que el individuo tenga conciencia de sus actos, si los políticos la tienen del número, que explotarán favorablemente.

Aunque se la quiera situar junto a esa entidad que encierra el conocimiento del bien y del mal — tantas veces puesto sobre el tapete de las disquisiciones filosóficas — número y conciencia son agentes diferentes. Si, puestos a hablar del tema, consideramos consciente de sus actos y de sí mismo al individuo legalmente mayor, concedemos puntos al principio dogmático del Estado, que tiende a «igualar» todo quisque, reservándose el «derecho» de reprimir al individuo cuando esa «igualdad» le corroe (al Estado).

Entre los jóvenes de edad no faltan los que en sus actos denuncian verdadero reaccionarismo. Incluso en medios «revolucionarios de avanzada» se hallan jóvenes así, esquizofrénicamente autoritarios y propietarios. Lo que se da de patadas con las ideas que dicen sustentar.

Existe el hombre (y la mujer, claro está) cuyo acopio de años nos le hace imaginar caduco. Sin embargo, su vitalidad (sin conciencia, quizá), le hace desbordar el cuadro del convencionalismo social. Preso entre las garras del ridículo «de haberse sentido joven», *sans arrière pensée* — como se dice por aquí —, suele ser víctima de quienes, en guerra constante contra el individuo que piensa y siente, le condenan poco menos que al ostracismo, esa tan refinada forma de castigo.

Hay individuo considerado consciente, cuyos actos, a veces, dejan perplejos a quienes le conocen. Es que a veces, ese desconocido, que es el hombre, parece huérfano de conciencia. Cabe pregun-



tarse si existe acaso una fuerza paralela a ella, dominándola, dando al individuo gestos que no comprendemos y que nos apenan si parten de un amigo.

Por otra parte, cabe preguntar si «cantidad», «mayoría de edad» y cierta «enfermiza interpretación de la conciencia», no son acaso eslabones de la cadena que inmoviliza al individuo que desea expresarse ampliamente.

Felicitaciones...

Paisano: Si estás de acuerdo con la sociedad actual, aunque no ames al vecino, ni al compañero de trabajo, al jefe de taller, de obras o de oficinas; aunque no puedas soportar la presencia de alguien sin sentir náuseas y que esa aversión física, o moral, sea de cada día de trabajo, no olvides de felicitarles a todos en ocasión del Año Nuevo... La sociedad, ese monstruo de papel, permite que veles, con una palabra, tu verdadero sentimiento. También la persona a que te dirijas, muy educadamente, te responderá.

Es el anual borrón y cuenta nueva.

Compañero: A los que amas de verdad, aquéllos hacia quienes diriges tu pensamiento al despertar cada día a la vida, diles tu augurio de paz con palabras de cariño que comprenderán recíprocamente el gesto que dice fraternidad...

Pero, piensa en ti. Porque sólo en ti está la realización de tu ideal, en todo cuanto no dependa de factores exteriores, ajenos a ti mismo. Así lograrás vencer las dificultades de tiempo y de ambiente. Y cuando te halles junto a tus amigos, tu familia de pensamiento e inquietudes nobles, sabrás comunicarles tu satisfacción y apreciar sus ansias.

La victoria del hombre sobre la sociedad empieza en uno mismo. A más elevado concepto de la propia, más proyección de la libertad para el conjunto.

El trabajo

El trabajo, que debería ser motivo de gozo, de inspiración, de hermandad cariñosa, es una de

las más patentes injusticias de la sociedad actual. Una condena que disminuye al individuo, obligado las más veces al soliloquio, si no quiere perecer ahogado en un ambiente de intereses de bajo nivel.

Todos los partidos cantan loas al obrero, al productor, al proletario, (buscan todos los sinónimos, o que les parecen tales), sobre todo cuando se hallan en la oposición gubernamental. En sus programas incluyen densos capítulos de realizaciones favorables a los parias, que son «el pilar de la vida social y económica».

Saben que el obrero, con su voto, es el trampolín que sitúa los políticos en crisis, sobre los estrados gubernamentales. Y las loas de ayer se convierten en consejos: «Hay que arremangarse». O en amenazas contra los «tibios» y persecuciones contra los insumisos a las «nuevas» formas de política que son el reflejo de las «viejas».

Y como todo gobierno es autoritario, los protestatarios se convierten en «comunistas» o en «fascistas», según sea la circunstancia. Porque todos los regímenes, puestos tácitamente de acuerdo, sólo aspiran a domeñar el individuo, ese átomo, que será siempre principio creador de tosa rebeldía, de toda belleza.

Calendario

El de S. I. A. 1970 está en casa. La organización solidaria ha plantado un nuevo y muy importante jalón en su obra constante. Esta es una de sus más sólidas expresiones. Por sus textos, por sus grabados y su significado histórico.

Los partidos hacen siempre cuanto pueden — y muy a menudo lo que no harían su tuvieran un amago de decencia — para someter el pasado a sus intereses.

La de S.I.A. es una idea excelente, un trabajo indispensable ése de mantener vivos los textos espontáneos y originales para que den fe, en el porvenir, de lo que fue el mayo francés de 1968. Y se observe que, en todos los momentos en que los revolucionarios han patentizado su desacuerdo con la forma hipócrita de la sociedad estatal, han tropezado con la Igle-

sia de los partidos y organizaciones obreras adocenadas, que no logran ver el porvenir de la humanidad más que a través de los lentes ahumados de los conquistadores del Estado.

A partir del momento en que los «apestados» aparecemos clamando justicia, denunciando la fuerza que anula las aspiraciones humanistas, entonces, toda la policromía política se conjura para atenuar, frenar y aplastar toda acción que vaya más allá de las fronteras trazadas por las conveniencias de los intereses creados.

Este calendario no debe faltar en ninguna de nuestras casas. Ni debe ahorrarse ningún esfuerzo para introducirlo doquiera.

Si eres enemigo del Estado, cómpralo. Y si eres amigo del Estado, cómpralo también. Porque a través de sus páginas comprenderás el sentimiento humanista que anima a S.I.A.

Adquiérelolo para ti. Y para regalarlo, seguro de dar satisfacción al obsequiado.

Fernando Ferrer Quesada

UMBRAL

NUMERO EXTRAORDINARIO

Aparecerá con el nº 100 en abril de 1970, con un centenar de páginas, cubierta a colores, 40 dibujos (entre ellos un Bakunin a toda página) 35 colaboradores directos, textos de maestros clásicos. Un acopio de actualidades, estudios, aportes filosóficos, literaturas y galas poéticas.

Una oferta de gran valor al precio de un libro usual: 10,00 F.

Los escritores y artistas solicitados deben enviarnos cuanto antes sus producciones y nuestros corresponsales, secretarios de Cultura y Propaganda e individualidades pueden desde ahora formular sus respectivos pedidos a la Administración de UMBRAL, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Grupo Artístico



Aunando esfuerzo y voluntad individual, al acecho de obra colectiva, nuestra institución, después de largos años de existencia, prosigue con amor y sin descanso, la notable labor emprendida, permitiéndonos alcanzar, poco a poco, un mayor desenvolvimiento artístico, cuya riqueza no dejan de apreciar los experimentados y acoger con vivo entusiasmo los diferentes públicos donde nos manifestamos.

El programa que ofrece «Terra Lliure» en la presente temporada es tan variado como exquisito, al alcance y gusto de todos los públicos; pues, además de espectáculo mixto, mitad teatro, mitad variedades, dispone nuestro grupo de cantores de diferentes géneros, rapsodas, así que de un conjunto de «ballets», rico en número y esmerado en calidad, capaz de satisfacer a los públicos más exigentes. Gracias a la diversidad de elementos con que contamos, y su extenso repertorio, nos podemos permitir espectáculos exclusivamente de variedades, seguros de dejar sabroso recuerdo en todas cuantas partes tenga nuestro cuadro artístico ocasión de manifestarse.

Es particularmente a las FF. LL. y Secciones de S.I.A. que puedan disponer de sala de espectáculos, a quienes nos dirigimos, con la firme seguridad de ofrecer a sus respectivos públicos un conjunto artístico simpático y agradable.

Compete a todos aquellos compañeros y amigos espaciados en las diferentes localidades tomar en consideración nuestro ofrecimiento, no sólo para recompensar moralmente a nuestros jóvenes artistas; ya que tampoco se debe olvidar que tales veladas consisten, no solamente en asistir a un festival: ellas representan mucho más, puesto que nos facilitan el contacto en momentos de regocijo y fraternal armonía, vinculando lazos para futuras ocasiones; bálsamo incentivo que permite mantener incólume la llama de nuestros sanos ideales.

El mantener un grupo artístico como es hoy en día «Terra Lliure», se precisa una fuerza de voluntad que no está al alcance de cualquiera; y la extensión artística que abarca precisa medios económicos que solo pueden ser compensados por el número de sus representaciones. De tal manera, que la continuidad de nuestra obra está supeditada a la voluntad que expresen las diferentes Locales. Si los compañeros responsables de

las mismas se interesan y nos solicitan, saben que encontrarán en nosotros el máximo de facilidades; y contrariamente, si la mayoría de Locales siguen vegetando, sumidas a un abominable letargo, no nos queda otro remedio que abdicar nosotros también, dejando así que se derrumbe otro de los pedestales, nueva víctima de nuestra propia inercia.

Para permitirnos establecer y coordinar el programa de la presente temporada, a todos aquellos que les interese nuestro ofrecimiento, agradeceremos que se pongan cuanto antes en contacto con el Secretariado de nuestra institución, en la persona del compañero, Jaime Vivé, 12, rue des Cheminots, 31-Toulouse.

Por «Terra Lliure», El Secretariado.

Toulouse, Enero de 1970.

ANASTASIO GARCIA

El día 13 de diciembre falleció en Imphy el estimado amigo y compañero Anastasio Garcia, de 64 años de edad, natural de la región andaluza, en la cual actuó desde muy joven en los medios ácratas y confederales, lo que le valió persecuciones y empierros. Sufrió prisión de la Monarquía, siendo liberado al advenimiento de la República. Fue detenido en octubre del 34, amnistiado en marzo del 36, reintegrado a la lucha confederal sin tregua ni descanso, dando pecho al fascismo en el curso de la revolución. Perdida ésta, no pudo huir, fue detenido, condenado dos veces a la pena capital, amnistiado, pasó años de presidio, saliendo del encierro para ejercer trabajos forzados.

Aprovechando una noche tempestuosa se fugó, y patitas andando entró a Francia yendo a parar a Imphy, donde acaba de expirar.

El día 14 por una tarde fría y lluviosa, fue acompañado a su última morada por numerosos compañeros y compañeras españoles y franceses. Antes de darle sepultura el compañero Porté de Nevers hizo una sucinta necrología del finado y de la epopeya del pueblo español frente al fascismo internacional, desgranando las peripecias del terrible y prolongado exilio. «Se habla de destino sin reflexión: el compañero Garcia es una víctima del fascismo español;

NECROLOGICAS

JUANA ROUCO BUELA

El día 31 de octubre próximo pasado falleció la compañera Juana Rouco Buela, que había cumplido 80 años el 19 de abril de 1939. Había sufrido un accidente de tránsito en el mes de mayo último, del que ya no se recuperó totalmente y su valiente y aguerrido corazón dejó de latir en la fecha citada.

Autodidacta en el más cabal sentido y alcance de la expresión, gracias a su talento natural, a su tenacidad, a su pasión idealista, a su entrega a la causa de la justicia social, alcanzó el lugar destacado en la militancia social y libertaria que se le reconoce merecidamente. Fruto de esa rica experiencia de casi 65 años de actuación intensa son sus memorias que con el título expresivo de «Historia de un ideal vivido por una mujer», pudo editar en libro pocos años antes de su muerte.

Militante de la FORA (Federación Obrera Regional Argentina), en cuyo nombre recorrió el país

en giras de organización y propaganda, conferencista aguda y brillante, oradora popular de palabra arrebatadora, editora responsable de una publicación única en su género en la época, escrita exclusivamente por mujeres, que se llamó «Nuestra Tribuna», su voz resonó en todos aquellos lugares donde tenía ocasión de exponer sus ideas libertarias y exhortar a la defensa del derecho, la justicia y la libertad amenazadas por el despotismo de izquierda y de derecha. Uruguay y Brasil especialmente conocieron de su actuación cuando el destierro a la persecución la obligaron a buscar el exilio.

En esta hora en que las nuevas generaciones parecen inclinarse en la dirección del pensamiento libertario en busca de nuevos rumbos y caminos de auténtica liberación del hombre, se aprecia más nítidamente lo que representó para su época y su tiempo, una mujer militante por excelencia como era esa luchadora social infatigable que se llamó Juana Rouco Buela. — A. J. CORA.

SALVADOR CUELLO

La F. L. de Roanne tiene una vez más (el segundo en pocos meses) el dolor de comunicar a nuestra prensa la defunción de un compañero, en la ocasión Salvador Cuello, que nos ha dejado definitivamente a los 70 años de edad. Popularmente era conocido por «El Chato». Tanto en la colonia española como entre los amigos franceses gozaba de grandes simpatías.

Murciano de origen, vivió en Barcelona toda su vida. Militó durante toda su existencia en el M.L. y era de esos compañeros para los cuales la C.N.T. lo es todo.

Colaboró con peligro para su libertad en todas aquellas acciones que eran necesarias para la defensa de sus ideales libertarios.

Durante la guerra perteneció a la 26 división, cumpliendo con su deber frente al fascismo internacional.

Una vez en el exilio continuó al servicio de la Organización Confederal, dando todo su esfuerzo por la divulgación de las ideas libertarias.

El 7 de octubre lo acompañamos a su última morada cubierto con la bandera Rojinegra, siendo el entierro civil, según convicción del difunto y su familia.

A su compañera e hijos esta F. L. les acompaña, sincera y fraternalmente, en su dolor.

Por la F. L., el Comité.

por su vitalidad natural hoy estaría en vida; son los martirios materiales y morales las causas de su depauperación vital, del racimo de enfermedades y operaciones quirúrgicas que han conducido a la tumba a nuestro malogrado compañero, como a tantos otros, y las huellas profundas en las vidas de todos los heroicos combatientes de la libertad y redención humana. El proletariado internacional no supo comprender el alcance de nuestra lucha; la comprendió en su justa proporción el capitalismo. Por el ataque descarrado de unos; por la complicidad de los otros, perdimos la gesta manumisora; pérdida de consecuencias incalculables para el porvenir de la humanidad. A pesar de todas las confabulaciones, las complicidades, queda integra nuestra dignidad. Los exiliados todos espereados por el mundo como hojas secas llevadas por el viento, no obstante, los confederales en particular, no abdicamos jamás a los designios de los verdugos del pueblo español.

»En nombre de la F. L. de la C.N.T. de Imphy y de la familia del finado, os doy las gracias de asistir al sepelio del que en vida fue un austero compañero. Todos los presentes se asocian a tu dolor compañera Garcia, y sabes que puedes contar con la solidaridad de los más íntimos.»

F. L. de la C. N. T., Imphy.

España ante el espejo

Paradojas de la economía española

La economía española, como es de prever en un país que se encuentra en fase de pleno desarrollo, ofrece numerosas paradojas de difícil explicación. Doctores tiene la Iglesia, y a ellos toca estudiar el perfeccionamiento de aquellas anomalías. Nosotros nos limitamos a enunciar algunas de ellas, escogidas entre las más sobresalientes.

Que la propia Banca oficial demande a menudo como firma de garantía la de la Banca privada, aun encontrándose en los estatutos de la primera algunos de los más acérrimos defensores de la nacionalización de la segunda.

El desconsiderado nivel que alcanza la presión fiscal sobre la propiedad urbana. Un dato elocuente a este respecto lo ha ofrecido la Cámara de la Propiedad Urbana de Barcelona: las obligaciones tributarias en su demarcación alcanzan el 72,8 % de los líquidos imponibles.

Que se hable desde los más altos estamentos oficiales de la necesidad de concentrar empresas, mientras en otros niveles inferiores la burocracia actúe perezosamente de tal forma que de las cerca de noventa solicitudes de fusión presentadas por otras tantas empresas de acuerdo con la ley promulgada a este respecto el año 1968, solamente se haya contestado por el momento — ya sea afirmativa o negativamente — a menos de veinte.

Que frente a los dos años de austeridad en los que se han desenvuelto las empresas españolas, el Estado, Ayuntamiento y Diputación hayan gozado de un auténtico esplendor en el crecimiento de sus presupuestos de ingresos y gastos.

Que el Estado hubiera pretendido colocarse en posición privilegiada para cobrar los 219 millones impuestos como multa a la Caja de Crédito Popular de Cataluña, pasando por delante de miles de modestos ahorradores que han visto desaparecer parte de sus ahorros, hasta la cifra de 400 millones todavía sin recuperar.

Que el dominio del capital extranjero en nuestra economía llegue al extremo de que hasta cuatro grandes firmas fabriquen en España patatas fritas con licencia foránea.

Que se autorice oficialmente la celebración de una «Feria de Muestras en la Casa de Campo» (la definición es de don Andrés Ribera Rovira) coincidente en fechas con la veterana manifestación ferial

que se celebra en Barcelona cada año en el mes de junio. Competencia absurda, perjudicial para todos, que se suma al hecho de que nuestra Feria de Montjuich no recibe absolutamente un céntimo como subvención estatal.

Que la construcción y la explotación de las autopistas de Cataluña pertenezca a una compañía privada, mientras la financiación de las mismas es a base de garantía estatal. Y que una autopista de peaje, la de Granollers, parta de la misma ciudad, lo cual está reñido con las normas lógicas vigentes en gran parte del mundo.

Que el presidente de SEAT afirme que la empresa no tiene limitación alguna para exportar cualquiera de los modelos que fabrica en su factoría de Barcelona.

La competencia realizada por el Estado en el sector textil, aportando al mercado interior, insuficiente para absorber toda la producción de la industria privada, una cantidad de producción que no ha hecho sino agravar en su momento la grave crisis sufrida por el sector.

La existencia en nuestro suelo de hasta cinco grandes firmas fabricantes de coches, todas ellas

en dura competencia por abastecer un mercado escuálido. ¿Consecuencia? Precios altos, producciones cortas y problemas como el de Barreiros... que quizá no sea el último en surgir. Téngase en cuenta que ningún país de Europa cuenta con aquel alto número de empresas distintas.

Las exclamaciones de que son «provisionales» algunos impuestos o gravámenes nuevos, creyendo que la ingenuidad de los españoles alcanza caracteres sin límite.»

(De «Tele-Expres» 2-1-70).

PALOMA MENSAJERA

LEGO a nuestras manos como paloma mensajera, la revista «Umbral», del mes de junio del 69 núm. 90. Confieso con toda sinceridad que este número de «Umbral» es muy equivalente a un interesante documento por todo su contenido.

Dándole un resplandeciente interés se halla el detenido y documentado trabajo del culto escritor Luis Capdevila, enfocando esmeradamente las cualidades insuperables de la que ha sido Margarita Xirgu, recientemente fallecida en Montevideo. Ese trabajo, de por sí solo valora la revista «Umbral» y coloca en plano muy alto a sus redactores. Corta, pero interesantísima también la mesurada «Jerba», del compañero Víctor García que, desde el trópico deja caer mensualmente su meditado y muy interesante trabajo en las páginas de «Umbral». El bardo de la pluma, Luis di Filippo, nos refresca la mente con su «Antología Humorística del Refranero», que uno no se cansa de leer varias veces.

Inmediatamente entramos en la «Filosofía Española Contemporánea». Aquí hay que descubrirse y sentirse cómodo para saborear este memorable trabajo del escritor Fernando Valera. Desgrana la filosofía española como pocas veces hemos podido ver en ningún documento, ni viejo ni nuevo. Nos habla de Ortega y Gasset y de su filosofía, siendo en realidad el trabajo de Valera un documento al alcance de gente sencilla. Desfila también la silueta insigne del gran Raimundo Llull, y lo más grande en la filosofía española, Unamuno, Juan Valera, Joaquín Costa y otros muchos que ha dado España. No olvida tampoco Valera al sa-

bio Francisco Giner de los Ríos, ni al filósofo Luis Vives, que tanta sabiduría ha esparcido por el mundo.

Ocupa también un lugar de preferencia nuestro Max Nettlau, colocado a propósito por la Redacción; como lo del insigne Bosch Gimpera con ese pedazo de historia de los hispanos; vienen los archivos del coloso Bakunin, que, como dijo Pacheco, había cruzado a pie la Siberia tumbando cabezas de osos. Pero en realidad lo que Bakunin deseaba era tumbar las cabezas del sistema burgués y de las castas tiránicas de todo el mundo. El estudio de la profesora Renée Lamberet hacia tiempo que esperábamos su aparición por ser tan necesaria una aclaración sintética como ésta de la compañera Renée.

Cierra, y con broche de oro, el amigo Vladimir Muñoz, llevándonos de la mano a los profundos estudios del titán de la historia

del anarquismo, Max Nettlau, el de las gloriosas páginas de los suplementos de «La Protesta», de Buenos Aires.

Cabe en este acertado número de «Umbral» un hermoso trabajo del bardo Antonio Machado. Sin embargo, y a pesar del material, interesantísimo que viene insertado en la colección de la revista mencionada, exceptuando «Espoir» de Toulouse, Francia, no he visto en ninguna de las otras publicaciones de las Américas, ni siquiera una lacónica referencia a la revista «Umbral». ¿Por qué este silencio? Respondan los aludidos.

Quien ha conocido nuestras publicaciones de otros tiempos, hojea las que se publican hoy y le costará deducir si son burguesas o ácratas. El materialismo hunde las buenas intenciones de ciertos denominados compañeros. Abrete, pues, compañero, como se abren las rosas al sol y al viento, para saturar el aire con su perfume excelso.

R. LONE

Steubenville, U.S.A.

De pronta aparición el folleto «Las Juventudes Libertarias en España». (Análisis espectral), de Fabián Moro

Este folleto tiende a reanimar en la juventud de hoy la llama de la idea y de la acción.

Llega en estos momentos, cuando la Península ibérica está en vísperas de su inicial transformación política y social, saliendo del subterráneo a la superficie.

Guía y espejo al mismo tiempo para quienes tienen anhelos de justicia y de libertad, este ensayo histórico de una España indomable, donde el pensamiento libertario resurgirá como Ave Fénix, será leído por quienes busquen un

camino de afirmación a su sentir altruista como por los que el camino olvidaron. Para éstos, coacción moral en forma de recordatorio. Para aquéllos, una llamada a la juventud moderna por la juventud eterna.

Los compañeros que estén de acuerdo en contribuir al financiamiento de su edición con un préstamo, pueden dirigirse al compañero Francisco Roldán. Cité Jules Auffret, Bt. B. Escalier 12, 93-Drancy.

También pueden dirigirse a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75 - Paris (10°).

Una vez los préstamos reembolsados, el beneficio irá a la propianda libertaria.

LA HISTORIA ES INEXORABLE

La monarquía está condenada

(Ver el número anterior)

Es el grito del U. H. P. asturiano — Unión de hermanos Proletarios — en octubre de 1934, unión que se hizo en el pie de la brecha y desbordando a los políticos que en Madrid se servían de las alianzas obreras para mendigar ventajas de tipo político. La lucha heroica del pueblo asturiano, cantera inagotable de luchadores, preludió la gran epopeya hispánica de 1936.

El fascismo está asentado en España hace más de 30 años. Al cabo de tan largo periodo no ha podido consolidarse. Desde todos los puntos de vista el ensayo fascista ha sido un rotundo fracaso. España Una, Grande y Libre, el resultado ha sido completamente opuesto. Las posesiones africanas, desde hace tiempo, están en proceso de liquidación. El país vasco reclama su independencia. En Canarias existe un comienzo de distanciamiento de la metrópoli. Y es Cataluña un caso similar al de Vasconia, pero los catalanes no poseen hasta el momento presente el sentido heroico de los vascos.

Mucho se ha hablado en la prensa extranjera del último reajuste ministerial. Se afirma que Falange es suplantada por el Opus Dei y tecnócratas. Es decir, que la pandilla de forajidos de Falange deja el terreno libre a los ladrones de guante blanco que apadrinaron el asunto de la MATESA y otros muchos más que alcanza el escándalo al propio caudillo, puesto que su esposa Carmen Irene de Polo, según noticia que recogemos de una revista americana, es la segunda fortuna del mundo.

El fascismo está haciendo aguas. La balanza comercial es netamente desfavorable. Los ingresos del turismo y las remesas de los emigrados no llegan a equilibrar la sangría de divisas. Por la grave situación que atraviesa la economía española están tratando de ingresar en el Mercado Común Europeo y es por ello que rehizo el reajuste ministerial y también por la misma razón el Opus Dei y los tecnócratas quieren reemplazar a Franco por el idiota de Juan Carlos. Las últimas declaraciones de López Rodó confirman cuanto decimos.

El Mercado Común Europeo, suponiendo que los padrinos del fascismo hispánico logren saltarse

a la torera el articulado del tratado de Roma, no salvará a la mesnada fascista. Es el presupuesto español el que asfixia la vida económica del país. Es un presupuesto improductivo destinado exclusivamente a financiar las fuerzas de represión. Ahora existe un capítulo más. El Príncipe de España, alias Juan Carlos, tiene una asignación de siete mil millones de pesetas.

El fascismo ha arruinado al país y ha convertido a España en una colonia. Mendiga para que la dejen entrar en el Mercado Común Europeo y en el Pacto del Atlántico. Está de prestado en la O. N. U. y en la UNESCO. Es un titere de Norteamérica, a la que ha arrendado una parte del suelo español. Mantiene relaciones comerciales con la URSS y con los países de la Europa del Este, siendo así que su divisa era el anticomunismo.

Para salvar a España del caos

presente sólo hay una salida: La revolución social, pero es necesaria la presencia de una C.N.T. unida, fuerte y cohesionada, que será una firme garantía de libertad y de justicia social. El neofascismo, o sea los que quieren escalar el poder del brazo del engendro principesco, seguramente desconocen la idiosincrasia del pueblo español, que no tolerará jamás tamaña afrenta.

Tal como se desenvuelven las cosas en España, «por amor a la libertad y para que España sea soberana de sus destinos», hay que cooperar como un solo hombre. Está en juego el mañana de nuestro pueblo. La C.N.T. será una sólida garantía de que España será para los españoles, con un sentido de fraternidad universal.

Sin miedo a la libertad y sin temor a la revolución, nacerá la nueva España.

JAIME BALIUS

Servicio de librería

Bakounine: «La liberté» ..	5 50	worth: «El mito de la cruzada de Franco» ..	16 50
Bakunin: «Dios y el Estado ..	10 00	George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» ..	16 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00	Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957) ..	21 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» ..	54 00	Juan Goytisolo: «La Resaca» (encuadernado) ..	11 00
Luigi Fabbrì: «Dictadura y revolución» ..	16 00	Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática La oposición a la dictadura (36-39) ..	51 00
Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas ..	15 00	Arthur London: «L'Aveu» ..	32 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» ..	10 00	Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (X ^o) C.C.P. 13 507 56.	
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» ..	11 00		
Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple» ..	6 15		
David Wingeate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)» ..	10 00		
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» ..	35 00		
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle» ..	29 00		
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar» ..	18 00		
Gonzalo Dueñas: «La ley de prensa de Manuel Fraga» ..	15 00		
Herbert Rutledge South-			

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN BURDEOS
Organizada por la F. L. de Burdeos, para el domingo 18 de Enero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Muñoz Congost, que disertará sobre el interesante tema: *La Organización anarquista, garantía revolucionaria.*

F. L. DE ANGOULEME

Ruega encarecidamente a todos sus afiliados asistan a la reunión que tendrá lugar el domingo 1^o de febrero en el lugar de costumbre. Los asuntos a discutir requieren la presencia de cada uno de nosotros, por lo que esperamos que todos responderán presente a esta convocatoria.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 18 de enero para tratar asuntos de interés. Local y hora, como de costumbre.

Para el domingo día 25 de enero 1970 a las 10 de la mañana, conferencia por el compañero Cuende. Tema: «Similitud del inconformismo actual con el anarquismo clásico».

CONFERENCIAS EN ORLEANS

A causa de las circunstancias actuales la F. L. orleanesa aplaza el ciclo de conferencias para una fecha que oportunamente será anunciada, quedando en firme que la primera conferencia la pronunciará el compañero Juan Ferrer sobre el «Futuro permanente de la C. N. T.»

FOLLETO DE TATO LORENZO

Recogido en las 4 listas anteriores .. 360 00
Roldán, de Drancy .. 5 00

Hasta ahora .. 365 00

NOTA. — Al llegar a 500 frs. procederemos a la edición del folleto. — FCL-FGAP.

REDACCION

Por enfermedad el compañero Fontaura no colabora en este número.

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

S. I. A. invita a todos sus adherentes y a toda la Colonia Española de Montauban y a las Secciones Locales del Departamento a asistir a la tradicional FIESTA DEL NIÑO que tendrá lugar en la Grande Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa el domingo día 25 de enero, a las 15 horas 30. Programa de Variedades a cargo del prestigioso Grupo

«Terra Lliure» de Toulouse.

Los niños serán obsequiados con exquisita merienda.

S. I. A. no ha reparado en esfuerzo alguno, con el fin de aunar el Arte, la Cultura y el sentimiento humanista, razón de ser de nuestro Organismo de solidaridad.

¡Todos a la Fiesta del Niño! Entrada gratuita.

SOLIDARIDAD

SEVILLA. — Un escrito firmado por 29 vocales y enlaces de la sección social del Sindicato Provincial de Transportes y Comunicaciones ha sido dirigido al presidente del Consejo Provincial de Trabajadores de Sevilla. En el escrito se señala en primer lugar la situación de los trabajadores de la empresa «Entrecanales y Tavora» y la solidaridad de estos enlaces y vocales con los 109 obreros despedidos.

FRANCOMAOISMO

MADRID. — En los medios comerciales de Madrid se afirma que el intercambio de productos entre España y la China de Mao Tse-Tung se ha intensificado grandemente en los últimos meses, habiendo alcanzado en 1969 la cifra de un millón de dólares (setenta millones de pesetas).

El comercio se desarrolla a través de la provincia ultramarina portuguesa de Macao, que mantiene abiertas sus fronteras con la República Popular y las autoridades de Pekín.

TOLEDANA

TOLEDO. — Según recuento de los acontecimientos locales y provinciales, en una oficina municipal se ha venido a decir (o regatear): «El fenómeno de la emigración a otras provincias o al extranjero, está lejos de superarse, pero su dimensión va reduciéndose de año en año. Los diez o doce mil emigrantes anuales de hace diez o quince años, han descendido a la mitad y aún menos durante los últimos años.

La renta «per cápita» en 1965 fue de 16.800 pesetas; la provincia, en el mismo año, fue de 8.660 millones de pesetas, lo que representa un porcentaje del 0,79 por ciento sobre el total nacional, muy inferior a la renta media del país. La cifra debería elevarse casi al doble, a tener en cuenta nuestra población.»

ESPAÑA, DE ESPALDAS A LA REALIDAD

BARCELONA. — «La anarquía es cosa de soñadores» se sigue diciendo. Pero un diario de esta ciudad recoge con tino las inocencias y las exaltaciones antipositivistas del régimen «positivo» con un incompleto resumen: «La afición de los técnicos municipales en la materia a cambiar las direcciones de las calles o las anchuras respectivas de los sentidos de la circulación; la inclinación de los organizadores de festejos diversos a otorgar nombramientos

ANTENA

de honor a personalidades de la vida oficial; la multiplicación de comidas de homenaje a personas a quienes vemos a cada momento y a las cuales de súbito hemos de ensalzar y cuclimentar como si regresasen de un país remoto; la abundancia de testimonios de felicitación, condolencia, aplauso y adhesión en los órdenes del día de las corporaciones; mejoras de retribución a profesiones que ante la opinión pública parecen salir de pobres, y que en la realidad tampoco esta vez dejan de serlo; el abuso de efemérides, exposiciones conmemorativas y similares; la presentación de proyectos, planes y ocurrencias de aparente novedad que resultan que fueron ya concebidos hace cincuenta años...

FALANGISTA SALVAJE

VITORIA. — El suicidio del falangista Francisco Herranz al pie de una iglesia de Madrid ha causado honda satisfacción en el pueblo de Cebreros, lugar de nacimiento de Herranz, allí conocido por Paco el Falangista. Cuando las tropas de la insurrección ocuparon Cebreros, Paco, al mando de un «tabor de regulares» (irregularidad marroquí) asaltó los domicilios de los vecinos republicanos, matando, el propio Paco, a unas sesenta personas. Una de sus crueles hazañas fue atar una mujer anciana por los cabellos a la cola de un caballo y hacerla arrastrar por éste hasta que la infeliz perdió la vida. Otra «genialidad» de ese monstruo de la Cruzada que llegó a ser jefe de la Guardia de Franco, consistió en hacer cavar un hoyo a un vecino para luego meterlo dentro y enterrarlo de pie con tierra hasta el cuello y ordenar a moros que le fusilaran la cabeza saliente ante la presencia obligada de los miembros más próximos de la familia de la víctima. Aún en 1969 cuando Paco llegaba a Cebreros los vecinos tachados de «rojos» se escondían lo más posible, pues Herranz le pegaba tranquilamente un tiro a quien se le antojara, cual hiciera una vez con un falangista que le contradijo, dejándolo cojo para toda la vida, y con tal impunidad, que el procesado por el hecho fue el propio agredido.

Según referencia digna de crédito, el suicidio de Herranz no obedeció a un estado de depresión sentimental, sino a la imposibilidad de atentar contra el general

Franco, al cual consideraba traidor a la causa falangista.

EL SI DE LOS NIÑOS

MADRID. — El día 28 de diciembre último se reunió el Pleno de las Cortes para aprobar 57 leyes que le habían sido propuestas. El esfuerzo de los plenistas no tuvo nada de extraordinario, pues se limitaron a decir «sí» cincuenta y siete veces.

INDULTO PARA MILITARES O CASI

MADRID. — Como regalo de año nuevo la Presidencia del Gobierno asesorada por el ministro del Ejército promulga un decreto de indulto afectando a prófugos, desertores, omisiones de pasar revista anual y otros asuntos menores. Los que no hayan respetado el deber oficial de entrar en armas no recibirán el beneficio del indulto si su edad no es de 30 años como mínimo.

REGALO DE AÑO NUEVO

MADRID. — «Cabe esperar — según «El Europeo» — en los dos próximos meses, una clara «re-lentización» industrial a la espera de una mayor concreción de las medidas de política económica y monetaria — especialmente créditos y ventas a plazos — que puede traer como consecuencia un mayor nivel de paro, sobre todo en los sectores productivos.»

NOTAS DIOCESANAS

MADRID. — Murió repentinamente el obispo de Córdoba, Manuel Fernández Conde García Rebollos. Ha muerto sin testar a la edad de 60 años.

Con la de Córdoba son nueve las sedes episcopales vacantes.

Falta, pues, mano de obra obis-pal.

El obispo de Cádiz-Ceuta, Añoveros, estima que la angustia sacerdotal es la falta de oración en cada sacerdote. Algo así como si el albañil dejara de acudir a la obra.

En los años que van del 1963 al 1969, unos mil curas españoles han renunciado a su «apostolado» reingresando a la vida civil.

LA HUELGA MINERA DE ASTURIAS

OVIEDO. — Cuando escribimos

estas líneas hay más de 30.000 huelguistas del carbón en las minas astures. Motivos: La frecuencia de los accidentes mortales del trabajo, más la imposición de la Hunosa para que los compañeros del muerto, o muertos, acudan todos al entierro; la mala paga que reciben los picadores; idem en cuanto a los vagoneros; mala remuneración del destajo, y ambición de sindicato libre.

Esta situación de paro limita el trabajo en las fábricas y la calefacción en los establecimientos. Un buque belga no ha podido aprovisionarse de combustible en el puerto del Musel; de manera que las autoridades piensan solicitar carbón de Estados Unidos, Polonia y otros lugares a fin de que los altos hornos y la siderurgia de Avilés no queden parados. El director de la Hunosa promete reconsiderar el cierre de la mina «Mosquitera», mas, por otra parte, amenaza a los mineros con represalias si no reanudan pronto el trabajo. Pero los mineros, ni caso.

«AICASA» NO PAGA

Unos 500 transportistas de la «Aicasa» de las Palmas de Gran Canaria se han declarado en huelga en exigencia de los salarios del mes de diciembre, que la compañía no ha satisfecho alegando carecer de fondos.

LEIDO EN «EL CIERVO»

En los dos años transcurridos desde la devaluación de la peseta y la congelación de salarios y precios, las amenazas que se cernían sobre nuestra economía no se ve que se hayan disipado. Ha vuelto a aumentar el número de los trabajadores españoles que cruzan la frontera para encontrar medios de vida en otros países europeos. Y pese al nuevo aumento de los emigrantes y el continuado incremento de los turistas que nos visitan, la reserva de divisas ha disminuido. Nuestros productos no encuentran suficiente salida. España parece condenada a no poder «asomarse al exterior».

LA LIBERALIZACION

BRUSELAS. — Noticias dignas de crédito indican que el primer número del periódico madrileño «Nivel» ha sido incautado y no ha podido ponerse a la venta. Su línea política, a juzgar como se definía, parecía moderada. «Nivel», declaraba su intención de colaborar mediante una crítica clara y bien intencionada.»

Compte-rendu de la conférence de presse donnée par la Fédération Anarchiste Française ayant pour sujet les attentats « anarchistes » de Milan et de Rome

Déclaration du camarade Hemel secrétaire général de la Fédération Anarchiste :

Mesdames, messieurs, mes chers camarades : Je n'ai pas la prétention et nous n'avons pas la prétention, à 1 500 kms des lieux où se sont produits les attentats de vous apporter des renseignements précis et totaux sur le pourquoi et comment de la chose.

D'autre part nous n'avons ni la vocation ni le goût de nous substituer à la police. En revanche il est d'autres points sur lesquels nous serons absolument catégoriques.

Rochefort disait plaisamment que lorsqu'il avait à rédiger un article, il commençait par l'écrire et ensuite il se demandait ce qu'il y mettrait dedans. Pareillement, la police, quand il se produit un événement, commence par arrêter les anarchistes et ensuite on ouvre l'instruction, tout au moins c'est ce qui vient de se passer en Italie. Lorsque nous examinons les événements, lorsque nous recherchons les causes de ces arrestations nous sommes devant le néant, le néant total. Pas une preuve, pas une certitude; en tout et pour tout, tout ce que nous pouvons savoir c'est qu'un certain monsieur Amati, n'aime pas les anarchistes et que, lorsqu'il est chargé d'une instruction, il commence par les arrêter; c'est peut-être son homonymat avec un célèbre luthier qui veut qu'il les mette au violon. Tout ce que l'on a comme présomption et vous allez voir combien elle est mince, c'est qu'il s'agirait là d'une vengeance, et je m'explique. Le vingt-cinq avril 69, des bombes avaient éclaté et, sans plus de preuves on avait arrêté des anarchistes; on les avait arrêtés refusant leurs alibis, refusant de les juger, et les maintenant en prison. Il a fallu une grève de la faim de près d'un mois de deux d'entre eux pour qu'enfin ils soient rendus à la liberté; il s'agit de mes camarades Coradini et Eliane Vincenlèone, que vous avez pu entendre à la télévision dernièrement. Je voudrais souligner au passage qu'alors que la presse s'est montrée très discrète, que seuls quelques journaux ont donné des échos à ces arrestations arbitraires, on découvre maintenant qu'il y a une vengeance à assouvir et on découvre maintenant qu'il y a eu des mesures honteuses prises par le

gouvernement italien. Quel aveu ! Il me semble que c'est hier qu'on aurait pu s'en indigner. Mais voyons ce que vaut cette vengeance ou cette soi-disant vengeance. Etrange vengeance, qui frappe non pas les responsables mais des innocents, étrange vengeance qui, n'osant pas signer son acte le laisse absolument sans signification d'aucune sorte, il peut être attribué à tout le monde et par conséquent se trouve dépourvu de sens. Décidément on semble bien mal connaître les anarchistes; je ne vais pas dire qu'ils n'ont pas commis d'attentats. Je m'élèverai simplement contre le fait de leur donner le monopole de ces attentats. L'attentat n'est pas un acte spécifiquement anarchiste et bien d'autres en ont usé; c'est un moyen, bon ou mauvais, mais ce n'est pas un but; et je crois même pouvoir dire sans remonter dans la nuit des temps, que nous avons connu près de nous de ces attentats qui n'étaient pas pratiqués par les anarchistes. Nous avons vu dernièrement l'O.A.S. se livrer à quelques uns et, aujourd'hui même on se découvre et on honore les héros de la Résistance qui, eux aussi, ont sur la conscience quelques attentats. Vous le voyez, les anarchistes n'ont pas le monopole. L'attentat a un sens que dans la mesure où il a un but, or précisément un attentat anonyme comme celui de Milan, un attentat qui n'ose pas dire son auteur n'a aucune signification et ne peut être imputé plus aux anarchistes qu'à d'autres. Car lorsque des anarchistes ont commis des attentats (je vous rappelle à l'histoire), ils ont toujours pris la responsabilité de leurs actes. Ravachol est monté à la guillotine en chantant, et qu'on se rappelle de l'attitude de Vaillant, de Caserio et d'Emile Henry. Est-ce qu'il y en a un qui aie reculé devant ses responsabilités? Ce serait la première fois dans l'histoire qu'on verrait des anarchistes ne pas revendiquer leurs actes. Et c'est cependant à la suite de cette prétendue vengeance que l'on a « arrêté ». On a arrêté d'abord Pinnelli. Pinnelli, un anarchiste qui, je le rappelle, était un homme assez influent dans le mouvement italien (pour ne pas dire très influent). Il s'occupait activement du comité d'entr'aide, il appartenait aux Jeunesses Anarchistes Fédéralistes et il n'était pas adhérent à la F.A.I., bien qu'il entre-

tenait avec tous des rapports cordiaux; il était un organisateur remarquable et un brillant orateur; s'il avait fallu le situer au point de vue de ses idées, on aurait pu le classer parmi les non violents; il est assez curieux que ce soit cet homme-là que l'on ait arrêté. Voici pour l'homme; il n'était pas inutile de rappeler son portrait. Venons aux faits. Aux heures mêmes où se produisaient les attentats, le camarade Pinnelli se trouvait au café Fabiani, où il était vu par six témoins dont deux policiers. Il avait donc ce qu'on pourrait appeler des alibis et des alibis sérieux; cela n'empêche pas qu'il soit arrêté, qu'il soit incarcéré et qu'on refuse d'examiner ses alibis; non seulement on refuse d'examiner ses alibis, mais on l'interroge pendant deux jours sans lui permettre de dormir; le livrant à un véritable suicide, et alors on comprend facilement sa disparition, on se l'explique; pourquoi? Pour décapiter le mouvement en frappant un des éléments les plus actifs de l'organisation anarchiste et puis ensuite, peut-être parce qu'il en savait trop. En effet, lorsqu'un homme est interrogé, si les interrogateurs peuvent connaître ses réponses, lui peut connaître les questions, et lorsqu'il n'est pas imbécile, à travers ces questions il peut savoir et apprendre pas mal de choses, les ayant apprises il était nécessaire qu'il disparaisse. Vous le savez, il a disparu. Il y a plusieurs thèses, celle du suicide et celle de l'assassinat.

La thèse du suicide est défendue par certains, mais sous une certaine forme, notamment par notre ami Louis Lecoïn dans « Liberté »; il pense qu'à la suite des tortures qu'il avait endurées, tortures physiques et tortures morales, pour échapper à un nouvel interrogatoire il a pu se tuer; c'est une hypothèse; je vous dirai franchement que je ne la partage pas. Je ne la partage pas et je pense à l'assassinat pur et simple. J'y crois pour des raisons diverses.

D'abord, comment se faisait-il qu'au mois de décembre, en pleine nuit, la fenêtre se trouve ouverte. Je ne pense pas qu'il fasse à Naples une telle chaleur qu'il faille laisser en pleine nuit les fenêtres ouvertes, et là nous avons quelques documents qui nous viennent d'une revue italienne, « Epoca ». Nous avons la photographie

des lieux; or il se trouve que la fenêtre est à plus d'un mètre du sol, il se trouve qu'au-dessus de cette fenêtre il y a un garde-fou, ce qui fait qu'il faut franchir environ un mètre quarante pour se jeter dans le vide. Et un homme aurait pu faire cela sous la surveillance de quatre policiers (un officier de police et trois autres policiers). Cela paraît pour le moins inadmissible. Je pense que si l'on rétablissait brusquement une loi martiale et qu'on rappelle que tout employé d'administration qui laisse échapper un prisonnier peut, si on le désire, être passé par les armes, nous aurions certaines chances d'entendre un autre son de cloche et l'on verrait les policiers nous déclarer qu'ils avaient reçu des ordres (comme dans une certaine affaire Ben Barka en France). Mais cela nous permet (ce « suicide ») de poser à notre tour quelques questions. Ces questions les voici : Pourquoi y a-t-il eu refus du médecin légiste d'être assisté par le médecin de famille dans l'autopsie du corps ? Pourquoi, après le « suicide », qui s'est produit à 0 h 30, Pinelli n'a-t-il reçu des soins qu'à 2 h 30 du matin ? Pourquoi ces soins ont-ils été donnés par deux infirmières dont on n'est pas fchus de donner l'identité et qu'aucun médecin ne s'est présenté ? Pourquoi sa femme n'a-t-elle pas été prévenue avant quatre heures du matin ? Enfin, dernière question : sur quel critère se base le médecin légiste pour conclure au suicide ? Cela me semble absolument hasardeux; quelqu'un qui est jeté d'une fenêtre, qui est balancé d'une fenêtre, peut très bien ne porter aucune trace de violence, même si le rapport du médecin légiste est exact, ce dont nous avons tous droits de douter étant donné qu'il refuse le contrôle. En vérité, nous nous trouvons ici devant une nouvelle affaire Sacco-Venzetti, et je pense que si nous laissons cette affaire Pinnelli dans l'ombre nous en porterons tous la honte; je dis tous, non seulement en parlant aux anarchistes, mais en m'adressant à tous les hommes.

Depuis lors d'autres arrestations ont eu lieu : l'arrestation de Pietro Valpreda et d'autres. Sans doute, après quatre ou cinq mois si on ne les suicide pas, après quatre ou cinq mois ils seront libérés comme on a libéré nos autres camarades. Ils seront libérés,

Compte-rendu de la conférence de presse donnée par la Fédération Anarchiste Française ayant pour sujet les attentats « anarchistes » de Milan et de Rome

il y aura un entrefilet dans la dernière page d'un journal, et dans l'esprit public on continuera de dire que les attentats ont été commis par les anarchistes. On le dira et, on commence déjà à le dire puisque quand on ouvre aujourd'hui la presse il n'y en est plus question; l'affaire est classée, les anarchistes sont arrêtés, et il n'est plus besoin de revenir là-dessus. Sur quelles preuves a été arrêté Valpreda? Sur le témoignage d'un chauffeur de taxi.

Nous apprenons par la suite que ce chauffeur de taxi est un fasciste notoire.

Mais même ne le serait-il pas, son témoignage ne vaudrait pas plus cher. En effet, lorsque l'on offre 50 000 000 de liras à quiconque fournira des indications permettant d'identifier le coupable (et je relève ça dans les journaux), lorsque l'on fait de pareilles offres à la dénonciation, je voudrais bien savoir qui l'on ne reconnaît pas. On a vu de quoi les hommes étaient capables, on l'a vu pendant l'occupation, où les dénonciations étaient telles que l'état-major hitlérien n'avait plus le temps de les dépouiller. Par conséquent à pareil prix on trouvera des dénonciateurs autant qu'on en voudra. D'autre part on nous apprend que Pietro Valpreda a pris, a retenu sa voiture et l'a gardée pendant son attentat. Je ne suis pas un spécialiste de la série noire, mais je pensais dans ma candeur naïve, que quand quelqu'un a un mauvais coup à accomplir, il ne s'entoure pas de témoins. Je pensais qu'il ne retenait pas un taxi pour se faire repérer et qu'il ne revenait pas après avoir retenu ce taxi les mains vides pour que l'on puisse bien constater qu'il y avait quelque chose d'insolite; en vérité, nous nageons dans l'in vraisemblance; tout crie à cette invraisemblance. Dernier point : lorsque je lis la presse et que je veux me renseigner sur la nature des bombes, j'apprends ceci : d'après l'officier spécialiste chargé de l'enquête, ces engins n'ont pas été mis au point par des amateurs, leur fabrication suppose une expérience consommée et un sang froid évident. Il paraîtrait donc que ce serait une organisation solide, une organisation bien structurée qui aurait pu se livrer à cela or, de l'aveu de tous, ces gens n'appartiennent pas à la Fédération Anarchiste Italienne, mais à

des groupuscules anarchistes. Ce sont donc ces groupuscules qui seraient capables et de fournir les bombes et de les placer. On nous parle aussi de sanglants attentats minutieusement organisés et il fallait en effet qu'ils soient bien organisés pour qu'à la minute près, des bombes éclatent dans des villes distantes de plusieurs centaines de kilomètres; il est encore étrange que cela soit l'œuvre de groupuscules. Cependant la police est aveugle, on l'a dit, à justice, et elle n'a jamais autant mérité ce titre, elle est aveugle à tout; elle est aveugle même à certains faits qui ont frappé tout le monde. Elle est aveugle à ceci :

Que quelques instants après que les bombes aient explosées il se trouvait des mouvements d'extrême-droite pour distribuer des tracts miraculeusement imprimés pour protester contre ces attentats, tracts qui avaient été édités avant même que l'attentat ait eu lieu.

Et cela est tellement vrai qu'un journal du soir l'a dit en long et en large. Je cite : « ...toutefois, comme le rapporte ci-dessous, notre correspondant particulier, la rapidité pour le moins surprenante de la réaction de l'extrême-droite à un attentat terroriste de gauche, a conduit les autorités à porter soupçons et recherches en direction des néo-fascistes. » Et voici le rapport de cet envoyé spécial : « ...Un ensemble d'indices est relevé à Rome et emporte la conviction d'une bonne partie des milieux politiques, ils font retomber l'origine et la volonté des attentats sur les groupes d'extrême-droite. Dans les instants qui suivirent ces explosions soigneusement minutées entre elles, les rues du centre de Rome furent parcourues par des groupes d'activistes distribuant des tracts appelant les forces armées à rétablir l'ordre, ou lançant par haut-parleurs des slogans contre les rouges et le terrorisme. » Telles étaient les premières informations. Il faut penser que Talleyrand avait raison lorsqu'il disait : « Méfie-toi du premier mouvement, c'est le bon. » Car que je sache, ces poursuites contre les groupuscules d'extrême-droite sont restées sans lendemain; on s'est contenté d'arrêter les anarchistes.

Et aujourd'hui ils sont frappés de cette appellation que nous connaissons bien « d'association de

malfaiteurs ». Cela nous rajeuni, car nous savons que depuis les lois scélérates et depuis le fameux procès des « Trente », c'est sous cette accusation que beaucoup de nos camarades sont passés en justice. Eh bien, pour une fois nous sommes d'accord. Nous sommes d'accord qu'il s'agit bien d'une association de malfaiteurs; seulement nous ne sommes peut-être pas tout à fait d'accord sur les malfaiteurs en question.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui larminoient sur des attentats qui font quinze victimes; ce sont ceux qui appellent à la vindicte populaire et qui sont responsables de certaines signatures au bas de déclarations de guerre, qui ont coûté autant qu'il m'en souviennent un peu plus de quinze victimes à l'humanité.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui lorsque le fascisme a été vaincu en les personnes d'Hitler et de Mussolini ont maintenu Franco et Salazar sur leurs trônes.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui ont mis sur pied, à Athènes, un régime des colonels monté de toutes pièces, et imposé au peuple grec.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui au Viet-nam ou à Prague interdisent à la liberté de se faire entendre.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui pour des intérêts militaires, politiques, ou financiers se livrent à des génocides en Afrique ou ailleurs.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui à Rome ont assassiné Pihnnelli.

Les malfaiteurs, ce sont ceux qui à Rome, à la faveur de ce qui se passe, veulent instaurer un régime fasciste en Italie comme il y en a un en Grèce.

Cela se fait internationalement, c'est une association de malfaiteurs à l'échelle internationale.

Voilà quelles sont les responsabilités, telles que nous vous les devons et que nous devons les dénoncer.

On peut analyser l'intervention du camarade Marco Airoldi, des Jeunesses Libertaires Italiennes de la façon suivante :

Selon lui, en accord avec le camarade Hemel, il s'agit d'une machination pour décapiter toutes les oppositions extra-parlementaires; c'est aussi une opération qui doit profiter aux partis du centre. « Gardons-nous de trop accuser les néo-fascistes, car nous risquons de faire le jeu de la police, qui veut démontrer que les extrêmes se valent. »

Naturellement, comme il fallait s'y attendre la presse bourgeoise et même de gauche brillait par son absence. Seuls « Le Monde », « Le Canard Enchaîné » (comme presse à fort tirage) étaient présents. On notait la présence d'un représentant de « Information Ouvrière », de Défense de l'Homme, de l'Union Pacifiste de France, dont de nombreux camarades du journal « Liberté » et du « Monde Libertaire », ainsi que LE COMBAT SYNDICALISTE.

Cette conférence reflète assez exactement l'opinion générale de la C.N.T., qui ne pouvant prendre aucune option politique, est néanmoins obligée de reconnaître qu'il s'agit ni plus ni moins que de porter atteinte au mouvement ouvrier italien en frappant ses éléments les plus actifs. Elle s'élève contre cette odieuse machination qui aurait très bien pu avoir la France pour théâtre, comme elle s'est élevée contre l'attentat dont a été victime le camarade Speller le 23 avril, qui lui coûta la perte de son œil gauche et dont les coupables n'ont à ce jour, apparemment, pas encore été inquiétés.

COMMUNIQUE

— La bibliothèque de l'U. R. de Lyon est en cours de réaménagement. Actuellement, la 1re série (politique, social-économie, syndicalisme, théories philosophiques révolutionnaires et syndicales) comprend 99 volumes. Néanmoins il nous manque la totalité des œuvres de M. Bakounine, Monatte, P. Besnard, Pouget, J. Grave,

M. Stirner, E. Malatesta, E. Mühsam, Landauer, G. Sorel, C. Bon Temps, Berthier, etc.

Ceux qui pourraient nous aider ou nous fournir les œuvres en question sont priés d'écrire ou d'envoyer à J. Dubois, 22, ch. du Vieux-Moulin. — 69-Tassin-la-Demi-Lune.

Les frais de port seront payés par le bureau de la 17^e U. R.

POINT DE VUE

Encore des augmentations de prix !

Démocratie libérale

Nous avions signalé voici quelques semaines la lutte sanglante qui s'engageait pour la succession de Jonh Lewis, l'autocrate célèbre à la tête du syndicat des mineurs américains (*United Mine Workers*). Joseph Yablonski, leader d'une importante fraction s'opposait à Tony Boyle, successeur désigné par J. Lewis, qu'il accusait de corruption. Yablonski, sa femme et sa fille ont été trouvés assassinés dans des conditions mystérieuses.

Lubies militaires

Pour des raisons d'économies budgétaires, Franco a supprimé la contribution de l'Espagne au Centre Européen de Recherche Nucléaire et en a retiré les chercheurs espagnols. En revanche, il commande une cinquantaine de « Mirage III ». S'il est difficile pour un profane de juger de l'intérêt des recherches nucléaires, il lui sera sans doute encore plus difficile de savoir ce que Franco va faire de ces avions, aussi chers que démodés.

Pornographie

L'Armée du Salut (?) organise des attaques contre les acteurs du Théâtre de la Porte Saint-Martin, qui jouent la comédie « Hair », c'est-à-dire « à poil ». Un meeting est prévu le 26 janvier à la Mutualité pour mobiliser les gens dont la pudeur est outragée ou beaucoup outragée, comme ces « salutistes », qui sont allés voir plusieurs fois la pièce pour s'assurer (les cochons !)

Toutefois, comme tous les « salutistes » ont l'air de méchants cons, à moins de sortir eux-mêmes la face voilée, je ne vois pas en quoi ils auraient le droit d'exiger que d'autres se couvrent.

Quant aux scènes impies qu'ils veulent supprimer, il y a belle lurette qu'ils les ont toutes jouées eux-mêmes. Je me souviens d'un vieil anarchiste qui s'était fait expulser de France, puis d'Espagne, et qui avait échoué à 80 ans en Angleterre. Il s'était fait expulser aussi de la maison de l'Armée du Salut, où, non content de lui faire laver la vaisselle pour gagner sa nourriture, on voulait l'obliger à prier à chaque repas.

Des « Mirages III » pour Franco ?

D'après « Le Monde » du 8-1-70 (qui posséderait de bonnes infor-

mations) les franquistes auraient l'intention d'acheter plusieurs dizaines de « Mirages ». Un « Mirage III » coûte 13 millions de NF.

Les Américains vendant trop cher, le gouvernement franquiste se tourne vers l'Etat français. Déjà une mission espagnole avait visité la production du groupe Bréguet-Dassault.

Il serait possible que l'Etat franquiste soit associé à la production sous licence du « Mirage » si cette commande était faite. Rappelons que déjà la firme aéronautique CASA participe au programme « Mercure » à raison de 7 pour 100.

La coopération Franco-Pompidou se poursuit. Braves amis !

Welcome, mister Agnew

Monsieur Agnew, le sympathique président fascisant de Nixon, a été accueilli comme il se devait à Kahoul. Manifestations, briques lancées, chapeaux américains déchirés, pancartes où l'on pouvait lire : « Agnew go home ! ». « Arrêtez le massacre du peuple vietnamien ! » « Bas les pattes au Proche-Orient ! »

Un paquet de lettres lui a été remis par une délégation du Corps de la Paix en Afghanistan protestant contre la guerre du Viet-Nam.

Où aller, monsieur Agnew, pour être sûr d'être accueilli sans ces bonnes surprises ?

Aux Kerguelen, par exemple, à moins que les manchots et les pingouins, eux aussi, organisent une manifestation, auquel cas il lui faudrait rentrer pour de bon aux Etats-Unis pour y être reçu par des manifestations du moratoire.

LE BORGNE

A BRIVE, manifestation pour la garantie de l'emploi

Une centaine de travailleurs ont manifesté mardi, 30 décembre, dans les rues de Brive (Corrèze) pour la garantie de leur droit au travail. Ils appartiennent aux établissements Vendôme (appareils ménagers). La semaine n'était plus que de 32 heures et la direction a décidé de fermer l'entreprise jusqu'au 19 janvier. 40 ouvriers sur 300 risquent d'être licenciés.

Soixante-cinq ouvriers des Etablissements Bouladon (mécanique générale), à Saint-Etienne, ont débrayé le 30 décembre pour une

Pendant que les « diplomates » syndicaux réformistes se complaisent à se congratuler entre eux dans les inepties qu'ils nomment actions, cela en rapports étroits avec l'Etat et les exploités, que les travailleurs mécontents font difficilement face aux conditions de vie qui sont les résultats d'une inconscience bien entretenue par eux et leurs représentants, l'organisation patronale, servie par le gouvernement, met au point le programme des étrennes dont nous tous serons les bénéficiaires pour l'an de grâce 1970.

Les premiers échos nous sont parvenus et l'on peut considérer d'ores et déjà que celui-ci est bien au point. Les augmentations que l'équipe pompidolienne au pouvoir a eu bien du mal à contenir à la suite de la dévaluation du mois d'août, sont maintenant livrés aux bénéficiaires dans l'indifférence grincheuse générale de la plupart des travailleurs.

Indifférence, en effet, car s'il ne s'agissait pas de cela, le grognement réprobateur ne serait pas suivi du petit tiercé ou de petit week-end à la bourgeoise mais d'une prise de position consciente et active de refus face à l'incurie des pouvoirs publics, qui prétendent gérer également l'écono-

2° UNION REGIONALE

La prochaine assemblée générale aura lieu le dimanche 18 janvier 1970 à 9 h au siège confédéral : 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

Nous rappelons que tous les camarades des syndicats et U. L. de la 2° U. R. y sont conviés, ainsi qu'aux assemblées qui ont lieu tous les 3° dimanche de chaque mois.

augmentation des salaires et la garantie de l'emploi.

A Saint-Guenole-Penmarch (Finistère), 85 employés dont 75 femmes, sont licenciés.

L'usine Amieux a fermé ses portes le 31 décembre : 85 employés dont 75 femmes sont licenciés. La direction a préféré reprendre l'usine Schang de Pont-Croix, mieux équipée plutôt que de moderniser celle de Saint-Guernolé-Penmarch. Cette commune comptait onze usines de conserves (1 500 personnes) au lendemain de la seconde Guerre mondiale; aujourd'hui il n'en reste plus que deux (250 personnes. (Le Monde », 1-1-70).

mie de notre pays. Les travailleurs sont-ils devenus en lieu et place d'un troupeau de moutons bêlants, une pâte aussi malléable que l'est sous la main du confiseur la guimauve qui enchante les glandes salivaires de nos enfants.

Il fut un temps, pas si lointain, où les patrons, conseillés par les gouvernements d'alors, choisissaient l'instant propice qui devait permettre de placer une augmentation quelconque sur le marché avec une aisance prévisible; cette période était en l'occurrence choisie à l'époque où la majorité des travailleurs se reposaient d'une année de labeur plus ou moins éreintante. Maintenant, suprême ironie du sort, l'exploiteur et l'Etat pensent pouvoir se permettre de faire du zèle; ils se servent entre eux à notre corps défendant, sous forme de canular.

On nous offre les augmentations (pas une, mais plusieurs pour ne pas dire toutes) comme étrennes.

Les travailleurs vont-ils admettre de tels abus; vont-ils permettre qu'une nouvelle fois on se fiche ouvertement d'eux; vont-ils un jour prendre conscience de ce que leur émancipation, leur libération passent par l'action directe visant à l'abolition sans condition du capital et du salariat et non par d'odieuses augmentations de salaire sont les seuls intéressés sont les patrons, les Etats et les partis politiques, lesquels sans une monnaie ne peuvent justifier l'utilité de leur existence, ou qui par le jeu perpétuel de l'inflation que dénonce véhémentement la C. G. T. par l'intermédiaire de son secrétaire général Séguy, mais qui en fait comme toutes les autres centrales réformistes ne font qu'entretenir celle-ci pour le grand bonheur des patrons et de l'Etat qui, n'étant pas écrasés l'entretennent de leur côté en augmentant les prix, donnant ainsi une raison d'exister à ces centrales réformistes qui ne représentent en fait chacune que des partis politiques différents.

L'incurie dans laquelle se trouve le mouvement ouvrier justifiera qu'un jour les travailleurs passent outre aux consignes des syndicats réformistes et qu'au lieu de s'attacher à détruire le capitalisme sous toutes ses formes, il soit obligé de s'en prendre aux organisations ouvrières réformistes. La lutte est déjà commencée; il ne dépend que de nous qu'elle se poursuive et s'intensifie.

M. L. M.

DUPLICITE

Nous avons déjà dit dans les colonnes du « C. S. » qu'on se moquait des travailleurs en leur promettant « la nouvelle société » plus fraternelle et plus ouverte... dans le cadre du système actuel de profit. Et nous répétons aujourd'hui qu'il y a une duplicité en qualifiant de « progrès spectaculaire » le travail à mi-temps.

Attention ! il n'est pas question pour les anarcho-syndicalistes de s'élever contre la légalisation d'une durée hebdomadaire de travail pour les femmes, nettement inférieure aux quarante heures ; notre position à cet égard a toujours été très nette : « la durée hebdomadaire du travail doit être inférieure à quarante heures pour tout le monde et dans l'immédiat ». Cette première mesure s'avérant insuffisante pour régler le problème du chômage, il y aurait lieu d'opérer d'autres diminutions de la durée hebdomadaire du travail.

En d'autres termes : « Guerre aux heures supplémentaires et honte aux syndicalistes de dialogue qui les ont consignées dans leurs conventions collectives ».

Ceci dit, nous pensons que le travail à mi-temps, si nous voulons qu'il soit un jour « une victoire pour les travailleurs », devra retenir la plus grande attention et mobiliser toutes les énergies des véritables syndicalistes pour empêcher qu'il ne reste une victoire du capitalisme. Si nous manquons d'arguments pour motiver nos craintes, il nous suffirait de rappeler que l'hebdomadaire « Elle », fidèle serviteur publicitaire comme « Omo », nous fait savoir que le travail à mi-temps est utile aux entreprises.

Connaissant la rapacité des chefs d'entreprise nous sommes poussés à croire en toute logique que ce qui profite à l'entreprise est néfaste pour le travailleur. Bien sûr, il y a cette vieille doctrine réformiste et de collaboration de classe qui dit que : « La productivité est une source de bien-être » ; mais personne n'y croit plus et même F.O. qui en fit en son temps un cheval de bataille, se garde bien d'y faire allusion.

En fait, le travail à mi-temps n'a profité jusqu'à présent aux ouvriers et ouvrières qui le prati-

quent que dans la mesure où il s'agit de travaux bien particuliers que personne ne veut faire. Les offres d'emploi excédant les demandes, l'employé peut exiger une meilleure rétribution. Parfois celui-ci croit obtenir un avantage supplémentaire en travaillant « au noir » pour échapper aux impôts sur le revenu ou aux cotisations de la S. S. ; en réalité ce sentiment anarchiste des travailleurs n'empêche pas le fisc et la S.S. de percevoir le tribut qu'il prélève abusivement sur le pouvoir d'achat des classes laborieuses. Il suffit à ces institutions d'augmenter le taux en général pour compenser les fraudes particulières.

De façon courante donc, les travailleurs à mi-temps, temporaires ou à domicile sont plus exploités que les autres catégories et nous serions bien surpris si la loi qu'on nous promet pour cette année, rendait plus humaine cette condition d'exploités.

Nous voulons bien croire que la loi fera, du travail à mi-temps, un produit de luxe de notre société capitaliste ; mais, entre nous, à qui réserve-t-on le luxe dans la dite société si ce n'est aux capitalistes ?

Demandez aux mécaniciennes qui travaillent à domicile le nombre de robes ou de pantalons qu'elles doivent monter pour obtenir l'équivalent du SMIG et combien d'heures cela représente ? Demandez aux étudiants qui distribuent des « tracts » publicitaires à combien leur est payée la journée de travail ? Demandez aux handicapés physiques si les adresses qu'ils copient sur les enveloppes postales représentent pour eux « un produit de luxe » ?

Tant que les structures sociales ne seront pas changées, tant que la Nouvelle Société de notre premier ministre ne permettra pas « l'accession de tous aux avantages matériels de la société de consommation » et la satisfaction des besoins de toute la population, les syndicalistes ne pourront pas croire un traitre mot de toutes ces formules magiques que l'on dit dans le vent. N'y croyant pas il ne nous reste plus que la traditionnelle « lutte de classe » pour combattre les privilèges et les injustices sociales.

J. SORIANO

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

C. N. T. — 2^e UNION REGIONALE

Mise au point

Le comité intersyndical du livre parisien CGT, dans un tract, nous parle de l'analyse qu'a faite la CGT sur le grand mouvement revendicatif de mai-juin 68. Il n'est pas du tout question de la presse qui n'a pas débrayé pendant ces grèves, il est vrai, comme le disait et le dit toujours le journal « l'Humanité » « qu'il faut laisser la presse paraître pour informer le peuple ». Il fallait surtout l'informer sur le défilé gaulle de la Concorde à l'Etoile. Cela était préférable comme information que de parler des imprimeries du Labeur qui étaient en grève.

Ce que ne nous dit pas non plus ce comité c'est pourquoi le patronat et le gouvernement cherchent à remettre en cause les acquis (lesquels ?). Il faut dire qu'au livre ces messieurs sont bien embarrassés pour nous expliquer le pourquoi du comment. L'analyse dont nous parle ce tract aurait « vu juste » et elle sera confirmée. Continuons à lire ce papier et nous trouvons un peu plus loin ce qui suit : « Par la continuité de mai et juin, nous avons obtenu : la loi sur les libertés syndicales et la reconnaissance de l'organisation syndicale ».

De quelles libertés syndicales veulent-ils parler ?

Des réunions secrètes délégués-direction où l'on signe des marchés sur le dos des syndiqués ? Un exemple à l'Imprimerie Lang, rue Curial ; un délégué seul accepte les propositions d'indemnités de la journée perdue, due à la grève-cinéma de l'EDF. Ce délégué a accepté 4 heures payées pour cette journée, alors que dans d'autres services il a été payé 8 heures. Quelle entente dans le collège de délégués !

La reconnaissance de l'organisation syndicale ! Qu'est-ce que cela signifie ? Avec qui les maîtres-imprimeurs traitent-ils ? Avec qui ont-ils signé les conventions collectives en 1936 ? Lorsque ces messieurs les bonzes syndicaux réformistes viennent faire leur fromage en secret avec les directions patronales, ces dernières ne connaissent pas non plus l'organisation avec laquelle ils traitent ?

Quelle solution apportez-vous à la garantie de l'emploi ? Devant

les menaces de licenciements qu'envisagez-vous ? Pensez-vous que c'est en continuant à faire 8 heures par jour que nous enrayerons le chômage ? Il est vrai que lorsque la direction a besoin de vous pour lui assurer la sortie de ses périodiques, qu'elle vous demande de commencer le dimanche au lieu du lundi, vous acceptez pour satisfaire votre soif de pognon (pour le tiercé il en faut), et en finissant le dimanche matin suivant cela représente 8 h x 7 = 56 heures ! Nous sommes dans la bonne voie (de garage) pour la diminution des temps de travail. Nous reviendrons sur ce tract.

En dernière minute nous prenons connaissance d'un tract intitulé « La Voix du Livre ». Nous examinerons ce tract en détail, mais nous apportons notre accord au paragraphe qui a trait à « l'attentat de Milan, une provocation policière ? » Sans vouloir plaisanter, comment ce fait-il que par un froid pareil les flics milanais ont-ils laissé la fenêtre ouverte ? Pour que Pinelli (41 ans), « dangereux terroriste anarchiste », se jette par la fenêtre ? Les flics veulent faire croire à son suicide, nous, nous disons : ils l'ont suicidé !

C.N.T., section française de l'Association International des Travailleurs.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-84
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DEMANDEZ LE CALENDRIER

S.I.A.

POUR L'ANNÉE 1970

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

22 JANVIER
1970
NUMERO 591
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'HORREUR QUOTIDIENNE

Heureux ceux qui ont pû s'écarter de l'horreur quotidienne, ceux qui ont su trouver dans quelque coin perdu l'illusion de « leur île déserte » et qui refusent en leur refuge, l'intromission de la télé, de la radio ou de toute autre forme d'information de la misère du monde.

Heureux aussi ceux qui ne vivent pas sous la terreur constante de la bombe au napalm ou de la répression...

Les crimes collectifs, l'escalade de la terreur ont atteint un tel degré que même les journaux bourgeois en dénoncent l'intensité. Ils ont dénoncé « Oradour sur Vietnam », le génocide biafraïse... et nous avons même eu droit, grâce aux journalistes de « l'Express », à une exclusivité sur le sadisme sanglant du fascisme brésilien.

En 1970, c'est « l'Express », du 12-1-70 qui parle, un pays est livré à une gestapo qui n'a même pas le visage de la haine : froide, mécanique, militaire. Ce pays n'est pas une obscure République des bananes ou un malheureux archipel oublié au rivage milénaire de la civilisation. C'est le Brésil... »

Suivent ensuite les descriptions horribles de scènes de torture : Le « téléphone », qui consiste à appliquer avec la paume des mains des coups extrêmement violents sur les tempes, a été appliqué à Jean-Marc Von der Weid, ancien président de l'union nationale des étudiants. Autre pratique favorite des officiers : « l'hydráulica ». Des jets d'eau sont envoyés dans le nez du suspect qu'on interroge jusqu'à ce qu'il suffoque. A Sao Paulo les spécialistes de l'armée ont inventé une nouvelle technique : la table d'opération. Ils charcutent au bistouri le détenu couché à plat ventre sur un plateau en fer et raclent la peau jusqu'aux os.

Et « l'Express » de se demander : « Comment mettre un terme à de telles atrocités ? »

D'autres journaux se sont demandé eux aussi : « Comment a-t-on pu laisser commettre au Biafra un tel génocide ? »

LE COMBAT SYNDICALISTE, pour son compte peut s'étonner que des professionnels de « l'information » posent de telles questions. Allons donc, qui ne sait pas que toute l'Amérique latine n'est qu'un enfer fasciste sous protection U.S.A. , Qui ne sait par ailleurs que la guerre du Biafra c'est avant tout une guerre de blancs en terre africaine ?

Des solutions pour mettre un terme à la répression et aux guerres ? Nous allons vous en donner mais pas avant d'avoir demandé au sieur Bailly qui signe dans « l'Express » l'exclusif sur le Brésil, s'il ne se fout pas de ses lecteurs en écrivant : « Le Brésil... pour mettre de l'ordre dans son prodigieux développement, a cru bon de substituer à l'anarchie insouciante de l'argent une autre

anarchie, celle de la terreur qui s'affole de tourner en rond. »

Inutile de vous demander, monsieur, si vous connaissez la vie d'un F. Pelloutier car vous laissez la triste impression de ne rien connaître au syndicalisme ; mais peut-être avez-vous fréquenté quelque lycée du nom d'Elisée Reclus et peut-être donc, savez-vous qu'il s'agissait d'un grand géographe français... En tous cas sachez qu'il a dit : « L'Anarchie c'est la plus haute expression de l'ordre. »

Et puis, sachez vous tous, journalistes-mercenaires, que c'est en galvaudant les mots, en déformant la vérité, en divulguant le mensonge et en semant le doute dans les esprits que l'on prépare les guerres, installe les tortures et livre

(Suite page 11.)

Fin de l'aide technique occidentale au Biafra :



le sang noir jaillit comme du pétrole...

POINT DE VUE

DE LA DICTATURE CONSIDEREE COMME UN ART MODERNE. — Une exposition Lénine à Paris en septembre au Musée d'Art Moderne.

CHERBOURG A LA VEDETTE. — Depuis la visite de Debré le terrible à Cherbourg, je prenais ce port militaire pour le plus formidable bastion de notre marine, truffé de barbouzes et de radars pour protéger sinon notre farce nationale, du moins l'urne funéraire de nos milliards. Hélas, après la fuite du Petit Poucet à la barbe de l'ogre, j'ai vu ces foutus sous-marins transformés en citrouilles, quels cauchemars !

AU PARADIS ROUGE. — La nouvelle constitution de la République Démocratique Allemande précise que « tout citoyen a droit aux loisirs et au repos... dans les centres de repos et de vacances de l'Etat et des organisations sociales ».

Pouah ! D'autant plus que dans le chapitre suivant il est bien précisé qu'il s'agit de « reproduire sa force de travail », c'est-à-dire de recharger ses batteries. C'est ce qui explique pourquoi, en russe, le mot « travailleur » commence par robot...

SURENCHERES. — « Le Monde » du 28-12 annonce une hausse de 31 % des valeurs boursières en France en 1969. L'ouvrier lui n'a augmenté que de 12 % depuis Grenelle. M. le Président Directeur Général Séguy devrait s'en expliquer devant ses administrés.

CHARITE. — La pauvre famille Ford a pu enfin s'installer à Charleville-Mézières (Ardennes). Grâce à notre aide bénévole. La prime d'installation couvrira le quart des investissements, en les gonflant un peu on arrivera bien à tondre au mieux ce cochon d'ouvrier.

Point de vue

PAUL VI s'élève contre « les conditions de vie inhumaines » des habitants des taudis au cours de la messe qu'il a célébré dans une baraque du bidonville de Prentina près de Rome, le jour de Noël. Pour lui faciliter sa B.A. ces pauvres gens lui ont d'ailleurs sportivement proposé la baraque et le bidonville en échange de Saint Pierre et du Vatican, mais il a répondu en latin. Il s'est ensuite intéressé à une jeune veuve mère de 5 enfants; est-ce un pas en avant vers le mariage des prêtres ? On se perd en conjectures.

◆
L'OPIUM DU PEUPLE. — Après le vol des bombardiers Beaufighter en Angleterre en 1948, le vol des plans du Mirage III en Suisse, etc... et les transferts de devises intempestifs, Rotchild fait cadeau d'un milliard à Israël pendant la guerre des 6 jours, on ne peut s'empêcher de comparer l'action des juifs dans le monde à celle des catholiques qui ont amassé tant de fortune à Rome. Pour rien !

◆
HISTOIRE DE FOUS. — L'ins-

titut Gallup a fait un sondage dans 18 pays, publié par le « Daily Telegraph » du 28-12, « Pensez-vous que l'année 1970 sera meilleure ou pire que 1969 ? »

Parmi les optimistes : les Brésiliens (oui 68 %) les Espagnols (59 %). Parce que ce serait affectivement difficile que ça aille plus mal.

Les anglais sont en majorité satisfaits de leur condition, attendent une amélioration pour 1970 et... une augmentation du chômage. Allons, ils auront le temps de prendre le thé.

76 % des Indous craignent le chômage. C'est d'ailleurs à peu près le nombre de chômeurs dans ce pays !

Les hollandais, les japonais et les français sont pessimistes. Il faut dire que c'est chez eux qu'ont eu lieu les plus fortes augmentations du coût de la vie en 1969, (7,2; 5,9 et 5,7 %).

◆
JOYEUX NOEL. — Pendant la nuit de Noël les cambrioleurs emportent les 150.000 F de recettes du supermarché de St-Jean de Braye (Loiret).

Grève des mineurs Suédois

Après la grève sauvage des pétroliers nantis de Curaçao, voici celle des plus riches mineurs suédois. C'est pas possible ! A croire que plus ils en ont, plus ils en veulent ces ouvriers. C'est exact. Les mineurs veulent que les négociations aient lieu en Laponie et non à Stockholm entre les directeurs des mines et les chefs syndicaux. A noter l'organisation avancée de la nouvelle société : les technocrates gèrent le capital et les chefs syndicaux la main d'œuvre. Dans « Le Monde » du 28-12, on peut lire sous la plume de F. Bjerkholt à propos de ces mineurs :

«... Ils estiment que la vie n'est pas seulement faite de pain, de travail assuré et de loisirs, mais qu'il faut aussi aux travailleurs le sentiment d'avoir un but... Ils ne veulent plus être anonymes. »

Ainsi, l'humanité évolue, après le combat pour la survie, puis pour la sécurité, voici le combat pour l'anarchie. On peut conce-

voir que ça ne soit pas du goût de tout le monde, on n'abandonne pas du jour au lendemain ses privilèges. Mais les questions que se pose F. Bjerkholt en analyste distingué des problèmes sociaux sont assez stupéfiantes :

« Peut-être l'homme a-t-il besoin d'une autorité pour pouvoir organiser sa vie d'une façon heureuse et efficace ? Peut-être le refus de toute discipline mène-t-il à une anarchie qui menace la société ? Peut-être la participation... le sentiment de jouer un rôle... sont-ils préférable à une augmentation de salaire ? »

Eh ben mon pote, t'as presque trouvé ! Il ne te reste plus qu'à aller faire un stage de quelques années dans les mines de Laponie (ça vaudra bien tes années d'Université !) pour voir si le fouet te rend la vie plus heureuse et efficace, si le fait de vouloir organiser ton propre travail et de ne pas vouloir te faire exploiter menace la société. Courage !

EN VRAC...

République Dominicaine

La lutte continue. Après la révolte de 1967 contre l'emprise de l'impérialisme U. S., Saint Domingue a subi la répression. Aujourd'hui Wedsini Wersini, le général fasciste se présente aux élections présidentielles soutenu par le parti démocrate.

Des troubles éclatent sans cesse en République Dominicaine. Les forces armées effectuaient récemment une cinquantaine d'arrestations. Une patrouille militaire a été attaquée à coups de fusil par un groupe d'inconnus.

Tchécoslovaquie : « L'épuration est en bonne voie (Husak) »

Vous connaissez Husak ? C'est le genre de sinistre guignol politicien qui attend son tour tranquillement dans l'ombre avant d'apparaître au grand jour comme un répugnant crapaud.

Pour Husak tout doit changer : Les membres du parti doivent être moins « passifs », sous peine d'exclusion. Ceux qui ne voudront pas corriger leurs erreurs seront blâmés.

« Les masses ont été très mal informées, carrément trompées et tenues dans l'ignorance de bien des faits. Cette lutte pour la conscience des masses (...) ne saurait

s'achever en quelques mots. »

« Nous devons refuser l'obéissance aveugle, mais la démocratie sans limitation doit être rejetée. » Voilà qui est bien jeté Mr Husak. La démocratie dans une « démocratie populaire », ça ne tient pas debout; vous avez raison.

Les mesures seront impopulaires, mais le peuple n'a qu'à se dire que c'est pour son bien, pour lutter contre l'invisible (mais toujours présent) capitaliste.

Malheureusement, Mr Husak, gare au croquemitaine. Soyez sages, les enfants. Le peuple tchécoslovaque a la mémoire longue, très longue. Toute votre clique de gangsters réactionnaires à la solde de l'impérialisme russe sera balayée un jour ou l'autre. Les travailleurs, les étudiants tchécoslovaques organisent la lutte, la résistance par tous les moyens.

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

L'HORREUR QUOTIDIENNE

(Suite de la page I.)

les peuples à une gestapo quelconque. L'horreur quotidienne commence par cette intoxication des masses qui la conduit à accepter l'inacceptable. La force des tyrans naquit de nos faiblesses mais elle ne peut se perpétuer que grâce à votre drogue littéraire.

Prenant toujours le cas du Brésil, nous sommes persuadés que la plupart des tortionnaires sont des enfants du peuple intoxiqués par des journalistes véreux qui flattent le pouvoir même quand celui-ci commet les crimes que vous citez dans « l'Express ».

Mais restons-en là et voyons s'il n'y a pas de solution humaine aux drames qui nous environnent...

D'abord des guerres ! Que feraient les marchands de canons s'il n'y avait plus de guerres ?

L'affaire de Cherbourg est, à ce sujet très instructive. On ne veut pas vendre des bateaux de guerre à Israël pour ne pas aggraver le conflit... c'est très bien... Mais pourquoi les avoir construit si ce n'est pour en avoir l'utilité ?

Les travailleurs du monde entier doivent donc faire la guerre à la guerre en commençant par ne pas fabriquer du matériel de guerre.

Quant aux Etats fascistes et dic-

tatoriaux, ils ne peuvent survivre que par l'aide constante des autres pays. C'est bien le cas de l'Espagne franquiste qui bénéficie pourtant d'une grande complaisance internationale. Et bien, le blocus ouvrier pour tout trafic commercial avec les pays dictatoriaux serait une bonne solution pour mettre un terme au drame du Brésil et d'ailleurs.

Bien sûr, il faut pour cela une organisation ouvrière très puissante mais nous pensons que c'est le cas de la A.F.L.-C.I.O. de George Meany. Encore faut-il que le syndicalisme soit ce que l'avait voulu F. Pelloutier et ses camarades de lutte de ce début de siècle : « Le mouvement de la classe ouvrière en lutte contre les castes et les privilèges ».

Cet état d'esprit n'est pas encore mort; il ne mourra pas tant que la C.N.T. aura des militants; il ne peut pas mourir parce que les peuples ont droit à un sort meilleur que celui qui leur est réservé aujourd'hui, que ce soit au Brésil, au Moyen-Orient, en Afrique, en Tchécoslovaquie, en Espagne ou ailleurs dans le monde. Et c'est pour cela que nous crions bien fort : « Vive la Solidarité internationale antifasciste ».

J. SORIANO

ANTI - MILITARISME MODERNE

Un exemplaire du « Figaro », daté du 17 décembre 1969 me tombe par hasard sous la main. En le parcourant, un article attire mon attention. Le titre est terriblement accrocheur : *Une armée, pour quoi faire ?*

Fort intéressant, cet article et qui mériterait d'être cité intégralement. Voici toutefois les passages qui me paraissent dignes de notre attention ; écoutez, c'est un général qui parle : « Terminé, le temps des brimades et du drill. Ces méthodes avaient peut-être un sens au XVIII^e siècle mais elles sont maintenant ridicules. Le soldat ne doit pas être seulement une mécanique obéissant passivement aux ordres. Pourquoi lui faire perdre son temps à astiquer un fusil ou des boutons pendant des heures ? Ce qu'il faut lui inculquer, c'est l'esprit d'initiatives et le sens des responsabilités. »

Bravo, général, voilà qui est parler. Que de temps perdu, en effet, par tous les troufions encasernés dans tous les pays du monde, depuis qu'il existe des armées, et pas seulement au XVIII^e siècle, mais aussi au XIX^e et même au XX^e. L'esprit d'initiative, en plus, alors que c'est tout le contraire qui fait la force des armées, à ce que l'on enseigne encore, je crois dans l'instruction militaire. La discipline, l'obéissance, l'abnégation, que sais-je encore, tout cela fort bien résumé dans la phrase célèbre : « Au régiment, il ne faut jamais chercher à comprendre. »

Mais il va encore plus loin, ce général pas comme les autres ! Il estime, en effet « qu'il faudrait abolir la hiérarchie actuelle et supprimer les appellations de grades, qu'il considère comme périmées ». Boufre, il n'y va pas de main morte, notre officier supérieur. Qu'en pense notre cher, très cher Debré, Ministre de la Guerre ? Il doit fulminer, le cher homme, le très cher homme et maudire le bavard général. Et, nul doute que s'il le pouvait, il lui riverait son clou, à ce défaitiste !

Hélas, il n'y peut rien, car ce général contestataire est un général allemand ! Eh oui ! ils en sont là, nos ex-ennemis héréditaires ; quelle misère !

Alors, nous, avec nos Terribles et Redoutables engins nucléaires, qu'allons-nous devenir, si nous ne pouvons même plus compter sur nos voisins germaniques pour nous donner la réplique en cas de conflit ?

Ceux-ci vont encore plus loin

car, dans ce même article du « Figaro », on peut lire ces lignes si complètement pénibles et démoralisantes pour les membres du syndicat international des adjudants-chefs de tous les quartiers du monde : « L'armée allemande ne sert à rien. Elle ne serait pas capable de résister 24 heures à un envahisseur éventuel. Notre seule sécurité, c'est la présence de la VIII^e armée américaine en R.F.A. Si l'armée ne sert à rien, ni à défendre le territoire ni à dissuader un agresseur, alors il faut avoir le courage d'admettre qu'elle gaspille de l'argent et le temps des recrues. »

Que cela est bien dit, et combien c'est réconfortant. Dommage que ces lieux communs (pour nous) n'aient pas été formulés plus tôt ; en 1870, par exemple, ou en 1914 ; ou, encore, en 1939. Mais, dit-on, il n'est jamais trop tard pour bien faire, et sans doute lirons-nous très prochainement, dans ce même « Figaro », de semblables déclarations nous concernant directement.

Car, ayons aussi le courage de l'admettre, pour ce qui est de gaspiller de l'argent (des contribuables) et du temps des recrues, nous ne craignons personne !

Dans ce même article, un passage sur les objecteurs de conscience : « La puissance de l'organisation des objecteurs de conscience est considérable en République fédérale. En 1966, 4.431 jeunes gens ont demandé à être dispensés du service et 480 soldats de métier ont demandé leur congé. En 1967 les chiffres sont passés respectivement à 5.963 et 875. En 1968 à 11.798 et 3.458. Le problème de l'objection de conscience prend en R.F.A. des proportions fantastiques. En France, sur 225 mille appelés par an on compte tout au plus 50 à 60 objecteurs de conscience. »

Nous sommes encore dans ce domaine, en France à la pointe du combat, comme il se doit. L'ami Lecoin ne doit pas tellement être fier de ces chiffres.

Décidément, même si nous ne sommes plus des Gaullistes, nous sommes toujours des Gaulois, mais, aujourd'hui, c'est avec juste raison que nous pouvons craindre que le ciel ne nous tombe sur la tête.

Pour en terminer, voici ce que dit le général dont il a été question plus haut : « Si vous examinez l'ordre social de notre temps, vous vous apercevez du fait suivant : si un militaire est au som-

met de la pyramide, c'est un pays sous-développé. »

Voilà qui se passe de commentaire, n'est-ce pas ? Pour ma part, il y a longtemps que j'ai fait cette constatation. Avec amertume, dois-je dire car, il y a peu de mois, qui avions nous, en France, au sommet de la pyramide ?

Et qui avons-nous fêté, tout au long de cette année 1969, en long en large et en travers, sinon l'un

des militaires les plus sanguinaires et les plus néfastes que l'histoire mondiale ai connu ! L'Ogre de Corse !

Pourtant, il ne faut pas désespérer, mais souhaiter que les généraux antimilitaristes se multiplient dans tous les pays, de la même façon que se multiplient les cas de grippe de Hong-Kong. Alors, à ce moment-là, peut-être... qui sait ?

A Babcock - Atlantique

Le P. C. F. et la collaboration de classe

Savez-vous qui défend le PCF dans son bulletin de Babcock-Atlantique à La Courneuve ? Les travailleurs ? Oui, en quelque sorte il défend les chefs, la hiérarchie. Ainsi « les agents de maîtrise, non possesseurs des moyens de production ne peuvent être assimilés à des capitalistes et être responsables de l'exploitation capitaliste. »

Mais dites donc, les gars : et les flics, qu'est-ce que vous croyez qu'ils sont ? Des travailleurs « honnêtes » faisant eux aussi, leur métier « sans être responsables de l'exploitation capitaliste ? »

Et le type qui tourne des obus qu'est-ce que vous en pensez ? Il gagne sa croûte « honnêtement », lui aussi..., et pourtant...

Toujours dans ce même bulletin nous pouvons y lire que selon le PCF, les agents de maîtrise sont indispensables dans l'usine.

Nous, nous disons que les chefs, dans la société capitaliste, quels qu'ils soient, sont les ennemis volontaires ou involontaires de la classe ouvrière. Nous nous fichons bien de ce que le résultat global d'une entreprise soit positif ou négatif. Nous ne sommes pas là pour aider les patrons à mieux nous exploiter. Ce que nous savons par contre, c'est qu'en combattant les patrons nous renforçons la classe ouvrière. Ce n'est pas en admettant la hiérarchie que l'on combat l'exploitation, c'est en luttant contre elle.

Qui nous oblige à être flic, à être garde-chiourme à l'usine ? La société, en partie, c'est vrai. Mais l'individu garde tout de même une marge d'autonomie.

Des chaînes sont indispensables pour empêcher un homme d'être

libre. Est-ce que cela veut dire que les chaînes sont indispensables aux hommes ? C'est le genre de sophisme que fait le PCF de Babcock-Atlantique dans son bulletin. Les chefs sont bien indispensables... Ils sont bien indispensables à l'exploitation de la classe ouvrière, mais ils doivent être combattus pour son émancipation, au même titre que les chaînes dont nous parlions précédemment.

Ceux qui acceptent de collaborer avec le monde capitaliste sont nos ennemis.

Les flics de tous poils ne sont pas des exploités, ou s'ils le sont c'est bien volontairement ou par imbécillité. Doit-on collaborer avec les chiens de garde enragés du capitalisme ? Non. Il faut les abattre.

Le PCF de B.A. croit qu'il est de son devoir de défendre la hiérarchie qui sert la bonne marche des entreprises capitalistes. Nous, nous affirmons que c'est de la plus vile collaboration de classes ; une trahison contre la classe ouvrière. Ce n'est d'ailleurs pas nouveau de la part d'un parti politique, en l'occurrence du PCF.

DEUIL

LE COMBAT SYNDICALISTE tient à exprimer ses condoléances au « Canard Enchaîné » pour la perte du camarade R. Tréno. L'ensemble de la presse libre ressent douloureusement la disparition d'un de ses meilleurs polémistes.

L'autogestion en marche dans le monde

Il est évident que les formes d'autogestion pratiquées dans certains pays ne sont considérées par personne comme des modèles achevés. Aussi nous devons considérer avec un intérêt bienveillant ces efforts vers un but auquel nous tendons tous. Du numéro 61 de la revue « Syndicats Yougoslaves », nov.-déc. 1969, nous extrayons les passages suivants qui montrent l'action des ouvriers de ce pays :

Profitant des droits qui leur étaient accordés par l'Amendement de la Constitution, les organisations de travail commencèrent à investir d'importants efforts afin de trouver des solutions susceptibles de contribuer à ce que les structures actuelles de l'autogestion continuent à se développer et à s'harmoniser avec les besoins toujours plus grands de l'intégration technologique et autogestionnaire et plus spécialement avec le degré de développement socio-économique et démocratique du pays. Les solutions sont recherchées et adoptées de manière démocratique, à travers un large engagement de l'ensemble de la collectivité de travail. On procède tout d'abord à l'analyse de sa propre expérience et du chemin accompli, puis après confrontation d'opinions diverses on adopte ce qui représente un pas en avant dans le renforcement et l'enrichissement de l'autogestion. Les syndicats, en tant qu'organisation de presque tous les travailleurs des entreprises y jouent un rôle de premier plan.

Mais dès le début, dans une série d'organisations de travail, cette chance d'autogestion, soit de l'application du XVe Amendement, comme ont pu le constater un grand nombre de dirigeants syndicaux, a été comprise de façon unilatérale, quelquefois fautive et il arrive même que l'on en abuse.

Il s'agit du fait que les anciens comités de gestion ont été dans un grand nombre de cas, remplacés par des conseils d'affaires ou par des équipes composées d'experts et de dirigeants et auxquels on accorde un certain droit de décision. Les syndicats ont condamné cette tendance, soulignant que l'autogestion est indivisible et que toutes les structures de l'entreprise doivent être représentées au sein de tous les organes.

Les syndicats s'élèvent également contre d'autres tentatives et solutions. Ils ont ouvertement critiqué ceux qui accordent le droit

au directeur de l'entreprise de former lui-même, en tant que mandataire, le conseil d'affaires choisissant ses collaborateurs les plus proches. Elles se justifient en déclarant que le directeur, en tant que seul organe exécutif individuel du conseil ouvrier et en tant que dirigeant le plus responsable de l'entreprise doit avoir la possibilité de choisir ses collaborateurs, de nommer et remplacer les autres responsables, etc. Les syndicats ont répondu que seul le conseil ouvrier était autorisé à choisir le conseil d'affaires ou tout autre conseil de ce genre, et que les droits concernant les rapports de travail doivent être entre les mains des producteurs.

Les syndicats sont également contre les nouvelles tendances voulant le prolongement de l'actuel mandat des membres du conseil ouvrier qui est actuellement de deux ans à un mandat de trois ou quatre ans. Ces tendances sont néfastes, soulignent les syndicats, car elles mènent à une concentration des pouvoirs d'autogestion sur une plus longue période, et la caractéristique de l'autogestion est toute opposée : permettre à tous « d'arriver au pouvoir ». Il est normal que plus la durée du mandat est courte, plus rapidement viendra le tour d'un autre. Cette tendance de prolongement du mandat est d'autant plus dangereuse si l'on prend en considération le fait que dans la plupart des cas elle est accompagnée d'une réduction des membres de cet organe.

Il y a également des tendances négatives, en ce qui concerne la régulation du mandat du directeur. En effet, au lieu de procéder à une nouvelle élection du directeur tous les quatre ans comme tel est le cas actuellement, on s'efforce de « légaliser » la tenue de cette élection au bout de 6, 7 et même 8 ans de mandat, sous prétexte de la nécessité d'une plus grande continuité dans la direction.

Par ailleurs, dans « Le Monde » du 6 janvier nous relevons l'autocritique du général Ne Win, chef de l'exécutif birman depuis le coup d'Etat socialiste de 1962, qui reconnaît l'échec du système d'économie étatique qu'il avait installé. Il a exposé son nouveau « plan » devant une assemblée du Parti Socialiste de Birmanie. Sans nous bourrer sur les possibilités d'un plan imposé, surtout celui d'un général, il peut être agréable de constater qu'il se dirige

peut-être vers plus d'autonomie de gestion : création de coopératives de consommateurs, etc.

« A la suite de notre nationalisation des magasins et des entreprises, nous avons dû recruter des vendeurs. Très souvent, ces employés manquaient d'expérience et d'allant. Un contrôle inadéquat à une mauvaise répartition des points de vente du secteur étatique dans l'ensemble du pays; et, pour aggraver les choses, il s'est trouvé des brebis galeuses parmi les directeurs d'entreprise. »

Dorénavant « les consommateurs devront se charger du financement des magasins, de la distri-

bution des denrées, du stockage. La gestion sera assurée par les membres du Parti Socialiste et les militaires à la retraite », a précisé le général. En outre, « tous les membres des coopératives disposeront d'un nombre égal d'actions, d'un droit de vote égal, les bénéfices étant partagés équitablement entre tous ses membres ». « Nous devons empêcher que nos coopératives ne deviennent des entreprises commerciales privées », a-t-il ajouté.

Bref, sans se prendre pour un infailible de Gaulle, ce général est particulièrement civil.

Nouvelles du Syndicalisme Suisse

Le fait d'être en retard économiquement par rapport aux pays avancés de ce monde comme les USA, la Suède, l'Allemagne Fédérale ou la Suisse, a cependant des avantages : on peut y trouver à quelle sauce on va être arrangés.

Dans « La lutte syndicale », organe de la Fédération Suisse des Ouvriers sur métaux et horlogers (FOMH), du 26 novembre, on trouve une apologie de la convention de travail récemment signée avec les patrons qui porte création d'un « fonds de participation » alimenté par les deux partenaires, dans la meilleure tradition des relations capital-travail au niveau suprême entre technocrates et chefs syndicalistes. C'est évidemment un directeur de conscience syndicale, E. Wüthrich, qui écrit :

« Des groupuscules auraient souhaité que les liens qui unissent employeurs et travailleurs ne se renouent pas, ce qui leur aurait ouvert de nouvelles possibilités d'action au nombre desquelles figurent sans conteste les manifestations habituelles et les troubles sociaux. »

De si tendres liens !

« Le cahier des revendications adressé par la FOMH à l'Association patronale de la métallurgie en prévision du renouvellement de la convention contenait entre autres la revendication d'une reconnaissance équitable du facteur d'ordre que représente l'organisation syndicale. Cette demande a été acceptée pour étude dans un esprit positif. L'association patronale a reconnu le bien-fondé de la revendication. Elle n'a cependant pas voulu accorder un avan-

tage qui reviendrait à chaque syndiqué pris individuellement. Par contre, à travers le fonds de participation, l'organisation syndicale trouvera des moyens nouveaux... »

Ainsi, non seulement il n'est pas question de contester le capital mais, comme nous le soulignons ci-dessus, le syndicat se targue d'être un facteur du maintien de l'ordre établi !

Heureusement que James Guillaume est mort, il en aurait bouffé son chapeau !

Impossible que le délégué syndical soit aussi con qu'il en a l'air : « Cette demande a été acceptée... le bien fondé de la revendication. » Il faudrait s'appeler Marcellin pour ne pas voir l'avantage offert au patronat, lequel, bien entendu, n'accorde rien à titre individuel mais uniquement au syndicat garant de l'ordre.

S'il n'est pas con, c'est qu'il est intéressé et l'on en revient à l'organisation nouvelle : les technocrates dirigent les capitaux, les PDG syndicaux dirigent la main-d'œuvre ouvrière, ainsi soit-il.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Mineros astures

HAY que quitarse el sombrero ante ellos, y besar la frente de sus madres, de sus esposas, de sus hijos. No demerecemos a los vascos, ni a las minorías rebeldes del resto de España. Pero los mineros astures entran derecho en el corazón de la humanidad libre.

Y no es ditirambo: es criterio. Bien se sabe que el minero de Asturias tiene problemas económicos a resolver, hoy más que nunca. Mas, sólo por éstos el minero no se movería tanto. Lo impele también un factor moral, inconformista, de rebeldía a una situación fascista que le impusieron hace ya más de treinta años y que jamás ha aceptado, ni siquiera por temor a las consecuencias. Cuando Euzkadí y Barcelona en 1951 irrumpieron en un colmo de energía antifranquista, las carbonerías asturianas quedaron también paralizadas, en mudo y gozoso silencio. El cristal del pánico había sido roto en España y en adelante otras gestas atrevidas serían emprendidas. Y así hasta el fin del «imperio», primero falangista, después solamente franquista.

Nadie duda de que la explosión huelguística de ahora en Asturias sea por necesidades económicas y de economía salutar. El trabajo es rudo, expuesto y mal pagado. Pero el minero de hoy recuerda, a través del minero de ayer, el octubre de 1934 y el julio de 1936, en que hombres fueron dueños de las minas por el derecho social que les correspondía, y dueños de sí mismos previa derogación de las «fuerzas vivas» de la época que, por voluntad intrínsecamente popular, resultaron fuerzas muertas y sobre cuya morfología se levantó proletariamente un mundo libre sobrecargado de energías vitales y morales.

Nadie duda, repetimos, que las necesidades perentorias de refectorio y de seguro de vida vibran lo debido en la actual huelga general de la minería asturiana. Pero en los motivos del paro andan mezcladas las ansias de libertad, los deseos de emanciparse del oprobio estatal (Hunosa) y capitalista, por ganas de ejercer el trabajo libremente y de compensación igualitaria. Ni duda queda, tampoco, de que el asco hacia los sindicatos artificiosos, verticales, impuestos por la fuerza bruta de 1939 (que aún

persiste) influye en el mantenimiento de paros que frecuentemente se producen en las cuencas carboneras, igual que en las metalúrgicas. El obrero asturiano de hoy fisiológicamente es otro, sí, pero sucesor del minero maltratado, escarnecido y fusilado en 1934, en 1938 y años siguientes. Mas el criterio libre y emancipador, la raíz igualitaria de sus padres, presentes están en estas «mentes nuevas».

La lección que destaca de la actual huelga general minera de Asturias vale para que falangistas, franquistas, carlistas y situacionistas repintados al carmín liberal, lleguen a comprender, al fin, que la historia no se detiene, que el progreso no se arredra a pesar de los colapsos sangrientos que puedan acarrearle las ferocidades autoritarias. Comprenderán, los avisados, o no comprenderán. Pero los heroicos mineros de Asturias dan advertencia clara.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris 22 de Enero de 1970

NUMERO 100 DE «UMBRAL», EXTRAORDINARIO

Este número abribeño promete ser extraordinario de verdad. Aparte grabados y textos escogidos, disponemos de colaboraciones de compañeros y amigos de la casa tales como José Viadiu, J. Carmona Blanco, Vladimir Muñoz, Avenir Rosell, J. G., Porcel, Fontaura, José Hiraldo, Volga Marcos, Amado Marcellán, Eduardo de Soto, José Sevilla, Cristóbal Parra, Germinal de Amor, Moacry Félix, Campio Carpio, Miguel Jiménez, T. Cano Ruiz, Fernando Valera, Juan Ferrer, Fernando Ferrer, A. J. Capelletti, R. Lone, L. Alberto Musse, E. Roig Querol... y la fuente sigue manando.

En la escogida: Anselmo Lorenzo, F. Pi y Margall, Joaquín Costa, Isaac Puente, Miguel Bakunin, Florencio Sánchez, Eliseo Reclus, Fosco Falaschi, A. Chejov, Averchenko, Albano Rosell, J. Cambre Mariño, Alex Comfort, A. Samblancat, L. Fabbri, G. Landauer, L. Romero, J. J. de Urquiza, R. Barret, Torres Bodet, R. Mella, J. Prat, P. Corominas...

Portada a colores y un soberbio pluma de Bakunin original de Mario Zaragoza.

Pedidos para el Extra a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) France. Precio del número (100 páginas): 10 francos. Descuento a paqueteros.

NOTA. Los suscriptores no están comprendidos en este llamamiento, y los paqueteros sólo en caso de aumento de ejemplares.

Máximas y reflexiones

—Los hombres, en sus sentimientos como en su conducta, siguen raramente sus principios, y sus sistemas así como sus vidas, son contradicciones.

—Todo tiene su causa: la voluntad tiene pues una. Se puede pues querer solo a consecuencia de la última idea que se ha recibido.

—La única manera que pertenece al hombre de razonar sobre objetos, es el análisis.

—¿Qué es una materia primera que no es nada de las cosas de este mundo, y que las produce todas? Es una cosa sobre la cual no podemos tener ninguna idea y que por consiguiente no debemos admitir.

—El primer fundamento de la filosofía, es que no es menester creer nada sin evidencia.

—Sería menester antes de emplear el tono zumbón, estar bien seguro que se tiene razón; y cuando está uno seguro por fin de tener razón, no es menester chancearse.

—La infancia es el sueño de la razón.

—Lo que tanto parece verosímil es a menudo lo que más alejado está de la verdad.

—La industria humana se ha hecho nuevos ojos, que nos han hecho descubrir, sobre los efectos

de la luz, casi todo lo que es permitido a los hombres saber.

—Cuando no se reflexiona, se cree uno el dueño de todo; cuando se reflexiona, se vé que uno no es dueño de nada.

—La religión, la moral, ponen un freno a la fuerza del carácter, pero no pueden destruirlo. «Chassez le naturel, il revient au galop.»

—Sobre el origen de los días de ayuno prescritos en las religiones tristes, se dice que los primeros que pensaron en hacer cuaresma se pusieron a ese régimen por ordenanza del médico por haber sufrido de indigestiones.

—Según parece, lo más grave en este asunto es comer carne de caballo en días de cuaresma. Los pobres no necesitan castigos para hacer cuaresma todo el año.

—Cuando un cura quiere aniquilar al diablo, pierde su curato.

—Un medio seguro de no ceder a las ganas de matarse, es de tener siempre alguna cosa que hacer.

—Ceremonias, títulos, prerrogativas, etc. Todas estas cosas que serían inútiles en el estado de pura naturaleza, son muy útiles en el estado de nuestra naturaleza corrompida y ridícula.

—El hombre ofende a Dios matando a su prójimo, se dice. Si

eso es así, los conductores de las naciones son horribles criminales; pues hacen degollar, invocando a Dios mismo, una multitud prodigiosa de sus semejantes por viles intereses que valdría más abandonar.

—¿Qué le importa a Dios que se muera en la guerra, o que se muera de fiebre? La guerra se lleva menos mortales que las viruelas. El azote de la guerra es pasajero, y el de las viruelas reina siempre en toda la tierra.

—Nuestros límites están en todas partes; y con eso somos orgullosos como pavos.

—Verdugo. He ahí una palabra que no debía de haber nunca manchado el diccionario de las artes y de las ciencias.

Juan Buscador

Calendario

S.I.A.

para 1970

5 Francos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

VIAJES DE IDA Y VUELTA

Una cosa no tiene ya la menor importancia: Es frecuente la ida a España de elementos que han pasado una serie de años alejados del país de origen, en tanto que refugiados. La nostalgia, los intereses materiales, lo que sea, lo cierto es que hechos los trámites oficiales pertinentes, allá que van, y de allá que vuelven. Quizá no valga la pena tomar muy en serio y agudizar mucho la crítica en torno a ello. A la postre hemos quedado en que cada uno es libre, y que, como dice el refrán: cada uno puede hacer de su capa un sayo.

Pero ahora, con motivo de esos viajes, de las idas y venidas de antiguos refugiados españoles, se pueden hacer muy curiosas comprobaciones: En reuniones de emigrados político-sociales se oían antes las afirmaciones y los relatos más truculentos. Había aquellos que, sin obligarles nadie a ello, soltaban mil pestes contra el régimen fascista, maldecían los huesos del que cruzara el umbral de algún consulado español, jurando y perjurando que ellos no irían a España en tanto el franquismo quedara con un hálito de existencia. ¡Menudos eran ellos para transigir en una cuestión que estimaban de la mayor importancia y trascendencia!... Pero, como borrasca de primavera, se diuvió la rotunda afirmación, en la que diríase ponían todo el peso de su persona. Débiles de memoria, es de comprender que ya no recuerden las afirmaciones que antes hicieron con el máximo énfasis y vehemencia. Y como diligentes lanzaderas, a España van y de allí vuelven.

Por la boca muere el pez; por la lengua suele retratarse el individuo, un retrato más seguro, más fiel que aquél realizado con el dispositivo del fotógrafo. Mediante lo que dice el individuo nos ofrece ese retrato íntimo que descubre todo su modo de ser psicológico. ¡Cuidado lo que habíamos oído contar a ciertos refugiados en torno a los hechos que habían realizado en España en contra del régimen imperante! ¡Casi nada si los sabuesos del franquismo les ponían a ellos las zarpas encima! Los servicios secretos del franquismo tenían el *auricular* puesto sobre los aludidos refugiados, que sin duda pasean por España, como pacíficos, como pacientes ciu-

dadanos. Cabe preguntarse: ¿cómo es eso, que enemigos tan terribles del franquismo entren y salgan por la frontera tranquilos, confiados? ¡Bah, bajo el dramatismo de muchos relatos, no pocas veces se ha escondido mucha comedia!

EL PERIODISMO DE LIBERTO CALLEJAS

La noticia, por supuesto, nos ha producido un vivo sentimiento de tristeza. Ya por su edad avanzada, por su endémico estado de salud, quebrantadas las funciones pulmonares, la muerte tenía forzosamente que acecharle de bien cerca. Pero, ya de años atrás, eran tantas y tantas las veces que habíamos acudido a visitarle, hallándose enfermo de cuidado, para luego volverle a encontrar, sonriente y campechano, en las tareas cotidianas, que nos daba la sensación de que su voluntad en lo de perseverar, bregando en pro de las ideas anarquistas, era susceptible de vencer el poder captador de la muerte. Pero llegó la hora fatal.

No era Callejas, en tanto que periodista libertario, director, en distintas ocasiones, de la popular «Soli barcelonesa, habiendo dirigido también «CNT», de Madrid, el hombre minucioso y rígido en tareas de ordenación. El suyo era más bien un periodismo romántico, cabal exaltación de la libertad, ajeno a a toda suerte de presiones. Recordemos lo que cuenta Rabelais: «Había en el frontispicio de la Abadía de Theleme una inscripción con la divisa: «¡Haz lo que quieras!» Era la sensación que ofrecía la redacción de «Solidaridad Obrera» cuando en ella Liberto Callejas ejercía el cargo de director. De los redactores, uno salía a una hora, otro entraba a otra; aquél escribía en un lado, otro pergeñaba unas líneas allá en el otro extremo de la sala. El tenía confianza en los compañeros; consideraba que cada uno sabía lo que tenía que hacer, y mejor que indicar temas a uno y al otro, le complacía el pasar unos momentos de charla, hablando un poco de cada cosa, en sentido que se pudiera crear con ello una ambientación general. Recogía los escritos de unos y otros y corría a alimentar la voracidad de las máquinas que manejaban los linotipistas. Siempre sonriente, afable y sencillo con todo el mundo.

Callejas escribía a conciencia, ponía en el papel lo que sentía, y antes lo meditaba bien. No pertenecía a la especie del periodismo en que el profesional es capaz de hacer crónicas y más crónicas, indiferentemente sobre un tema o bien en torno a otro cualquiera. Sentía el ideal anarquista, poseía una intensa cultura literaria. De ahí que cuando podía hacerlo reposadamente, un artículo suyo era una pieza vibrante de emoción, por su tono evocador, por su fondo demoledor y su estilo brillante. No pocas veces hemos pensado que se podría editar un volumen con una selección de artículos debidos a la pluma de Liberto Callejas. Sería un claro exponente de auténtica prosa libertaria.

Otra de las características que destacaban en el modo de ser del compañero aludido, era la ausencia total de pose intelectualista, modo de ser bien distinto al de ciertos *escribidores* de nuestro ambiente, hinchados de vanidad. Sin tomar infulas de obrerismo batallador (otra parodia de la que algunos usaban y abusaban) Callejas guardaba la naturalidad, en el porte, propia de los del Ramo de la Madera, a la que siempre había pertenecido en tanto que carpintero. La chaqueta colgada al hombro, la gorra ladeada, alpargatas blancas, así solía entrar y salir de la redacción del diario, cosa que llenaba de asombro a algunos que, sin ser de nuestros medios, acudían para algún comunicado, a ver «al señor director de «Solidaridad Obrera».

Quienes hemos bregado un tanto en las lides del periodismo ácrata tenemos conocidos a elementos de diferente condición: Aquéllos que del periódico intentaron hacer un feudo, publicando a capricho originales de elementos que en nada favorecían a la Organización, la única responsable del periódico, y que por exceso de confianza dejaban pasar los caprichos de un director. Claro que a la postre las cosas quedaban en el lugar que les correspondía. Otros, a tenor de las oscilaciones que lleva aparejada la llevada y traída ley del número, entraban en la redacción del periódico cuidando bien de quitarle *aristas* de tono claramente ácrata, idea que a ellos no les *entraba*, prefiriendo dar la tónica de un sindicalismo libertario bastante aguado. Habían entrado elementos abúlicos para el trabajo, vacíos de ideas libertarias,

pero eso sí, llenos, orondos de pretensiones, y con porte de intelectual. De ahí que ante los *especímenes* que pululaban en los medios del obrerismo confederal, era menester llevar cuidado. Buenos y capacitados compañeros había para desempeñar las tareas periodísticas. Antes que la imprevisión se dejara sentir, por ello la militancia ya más advertida buscaba a quien pudiera ser una garantía moral a los efectos de la Organización. De ahí que, de entre los compañeros solventes se escogiera algunas veces a Liberto Callejas, al que otros podían ciertamente aventajarle en conocimientos técnicos, en erudición sociológica, pero no le aventajarían en nobleza de sentimientos, en sensibilidad auténticamente anarquista, no de fachada, como hemos conocido en el modo de ser de otros.

Y al hablar de *fachada*, cabe manifestar que para algunos el talento estriba en la aparatosidad, en el aire de suficiencia que consideran mérito auténtico. Admiran a la figura que toma empaque representativo. De ahí que alguna vez, por motivos de que cierta convocatoria de sindicato había aparecido o dejado de aparecer en el diario, algún envergamento salía con voces destempladas. Y entonces Callejas, perdida la paciencia, se colgaba al hombro la chaqueta, diciéndole al tipo irascible: «¡Ponte tú en el periódico, a ver si lo haces mejor!»... Pero, a la postre, todo quedaba arreglado.

EL CALENDARIO DE S.I.A.

Este año los animadores de SIA han querido reflejar en las páginas en que van encuadradas las fechas de cada mes, un interesante reflejo de lo que fue la rebelión estudiantil y obrera de mayo y junio de 1968. Profusión de textos y abundancia de dibujos alusivos, dan una idea cabal de su espíritu revolucionario y de sus matices más originales.

En suma, un acierto de presentación que responde a los fines perseguidos por quienes han escogido el material aludido, plasmado, por otra parte, el sentido general por el significativo fotomontaje que sirve de portada al calendario.

«Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR
(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura.

Pedirlo a esta Administración. Su precio: 5,00 francos.

DESDE ALCOY

Discurso inflacionista

por Tomás de Benifató

CASTELLANOS y españoles todos: Gracias por ese entusiasmo inmerecido. (Grandes aplausos).

Lo que yo hago, lo hago de todo corazón. Me sale del fondo del alma. En mis dos hemisferios craneales, hay un amasijo de materias grises que pugnan por salir a flor de labios. Aunque yo no conozca dichas materias escondidas en mi subconsciente, me explicaré: vosotros, hermanos míos en Cristo, desconocéis muchas del sistema orgánico español. Yo, Enano de la Venta, «hermano mayor de la Cofradía de Baltasar», descendiente de la familia de Santo Domingo el Mugriento, sé muchas cosas. Por tanto, cuando digo mentiras no zahieren a nadie, porque no tienen punta: salen redondas como bolas de billar. Por eso cuando os digo que hemos hecho esto y lo otro, no hagáis mucho caso, porque sin querer os puedo engañar, lo que me dolería mucho. Si os digo ahora mismo que en España hemos levantado a pulso cinco mil industrias y abierto cien mil puestos de trabajo, quizá no lo creáis; pero para demostraros que no miento, cedo la palabra a mi amigo el famoso economista Manuel Funes Robert.

Señores míos: En España se vive imbuido por la mentira, sistema miserable a todas luces. La mentira es el plato del día de la insipida salsa que condimentan los cocineros del Restaurante Español. No guisan a gusto de todos.

Yo economista experimentado, puedo decir muchas cosillas que no están en la carta. Los guisos salen de la cocina compuestos, adulterados, a lo que no hay derecho. Y hay malpensados que dicen que soy un economista de pantalón corto y algo sucio. Yo no lo creo. De ninguna manera puede serle cosa así. Mi pantalón, un día sí y otro no, va a la colada.

Exportamos más que importamos, y tenemos un déficit en el mes de agosto del año en curso del 69, de 15.369 millones de pesetas. Hay alguien que entienda esta mentira. Yo creo que no. Y me pregunto: ¿si exportamos más que importamos, cómo se entiende ese desnivel de trueques? Este laberinto nadie lo entiende; y tiene una explicación bien clara: vendiendo más barato que comprando.

Sabemos que entendemos menos de economía que de rebuznar, cosa que hacemos a las mil maravillas, porque es nuestro verdade-

ro oficio. Pero lo que no queremos es que estas cosas lleguen a oídos del hombre de la calle; sería una gran vergüenza para nosotros, que no podemos consentir. Al pueblo hay que ocultarle muchas cosas, para eso está la Ley de Secretos Oficiales.

Decimos que España marcha viento en popa, y la verdad es que al Barco se le ha reventado la caldera y se hunde aprisa.

También decimos que la industria va en auge y tampoco es verdad, ya que los industriales están poco menos que ahogados y no saben qué camino tomar para salvarse de la quema. La devolución de letras se produce a propulsión a chorro. Todo esto, claro está, se aboca a la catástrofe. Pero eso no es culpa nuestra, sino porque las cosas no marchan bien.

Nosotros quisiéramos que el pueblo creyese ciegamente todo lo que le decimos; pero el pueblo es muy terco, y no hay manos con él. Un amigo mío me decía el otro día: «si habéis creado cien mil puestos de trabajo, ¿cómo se entiende que no podéis asimilar seis cientos trabajadores sobrantes del Peñón?» Estas cosas son malas de explicar. Gravamos la correspondencia del interior de España para pagar los salarios de los trabajadores en paro de éste, pero la recaudación no se ve por ningún lado; como si se la comieran los ratones... Por ese mismo motivo hemos tenido de exportar a esos seis cientos trabajadores, repartidos así: 400 a Suiza, 100 a Francia y 100 a Alemania, lo que nos produce un buen fajo de divisas, ayudándonos a salir de la charca que estamos metidos. Además, ejercitamos nuestro verdadero oficio: cobrar el barato como chulos de simples ramerías.

Y ahora viene lo gordo. El presupuesto de gastos para el bienio 70-71, tiene un aumento de 38 mil millones de pesetas, con respecto al bienio anterior, que representa un porcentaje aproximado del 14 por 100, cuando la producción es difícil que aumente en más de un 9-10 por 100. Todos estos barbarismos presupuestarios conducen a una inminente inflación, que pagará, naturalmente, el auténtico trabajador.

Como es natural, la inflación desvaloriza la peseta; lo que produce alza de precios y baja de salarios. Para comprar una misma cosa, se necesitan más pesetas. La carga va a parar directamente so-

bre las costillas del trabajador pelado.

Como las mentiras se descubren entre sí por arte de magia, os debo una explicación, clara y contundente. Si con tanta industria creada en España, nos hemos visto precisados a exportar seis cientos obreros sobrantes del Peñón, no ha sido por gusto ni placer nuestro. Lo cierto es que en mecánica vamos a la cabeza del mundo civilizado, y las 79 industrias de esta querida ciudad de Valladolid, las hacemos funcionar a base de robots. Esto nos ahorra muchos brazos que tenemos que aprovechar para soldar algunas cosillas que tenemos pendientes. Estas 79 fábricas, las dedicamos a la fabricación de la melaza. Esta primera materia, la sacamos del pulgón. Sabido es que el pulgón es la vaca lechera de la hormiga. Pues bien; como nuestro Caudillo tiene más de asno que de sabio, se puso a pensar y sacó en consecuencia que en la melaza del pulgón había una formidable mina a explotar. Como a pesar de que tenga las orejas muy grandes, es lince, se puso a investigar y al fin dio con la cabeza del clavo: inventó esos robots que menciono más arriba, de antenas un poco más finas que las antenas de las hormigas. La hormiga, para su mantenimiento, le cosquillea el ano al pulgón, y éste segrega una melaza, de la cual se nutre la hormiga. Ahora el robot desplaza a la hormiga y ésta queda en paro forzoso y tendrá que buscárselas por otro lado o dejarse morir de hambre.

Son tan finas las antenas del robot, que el pulgón no se da cuenta de si es el robot o la hormiga o quién o cuál le cosquillea el ano. Las hormigas, al quitarles su manjar substancioso y perferido, se están quedando flacuchas, lo que le duele al Enano de la Venta, a fuer de sentimental y humano. Todos estos esfuerzos los hacemos desinteresadamente, sólo por amor a España. Queremos ponerla al nivel que le corresponde en la merienda europea. Por eso, y para cubrir gastos recurrimos a los presupuestos y a la fabricación de melaza pulgoniana. La producción de ésta está toda vendida. El gran amigo del Enano de la Venta, el ruso Kosiguín, se la queda toda. Rusia tiene escasez de miel.

Abogar por la fomentación de la agricultura, la industria y el comercio, es pura filfa; eso no

tiene pizca de importancia. Lo que prima en España es el turismo y la exportación de obreros. Unica forma de transformar a España y hacerla fuerte, vigorosa y algunas cosillas más.»

El señor Funes cede la palabra al Enano de la Venta.

Castellanos, españoles todos: un afectuoso saludo y siga adelante. (Grandes aplausos).

Yo no soy como muchos de mala lengua dicen por ahí, de la raza calé. Eso es una infamia, una grotesca y detestable calumnia que mis enemigos encarnizados propalan contra viento y marea. Yo soy español de pura cepa. Por eso llevo en mis venas sangre del Vivillo y Tomás de Torquemada. También hay algunos graciosos que me apodan el «Arrugao». Quizá lo esté un poquito, no digo lo contrario; pero cuando la Collares, mi señora esposa, me plancha, me estiro un poquito, no mucho; como si fuese una camisa almidonada. Yo sigo mi recto camino sin hacer caso a los gozquecillos que ladran a mi paso. El mundo está lleno de detractores, producto de la rabia y envidia porque no pueden hacer lo mismo. Pero como Dios es grande y poderoso, cuando llegue el juicio final, le dará a cada cual su merecido. Yo estoy tranquilo. Mi conciencia está limpia de pecado, igual que la herradura de un caballo que brega y lucha entre el estiércol de la cuadra. ¡A mí chinitas, no! (Grandes aplausos).

Castellanos, españoles todos: Yo os digo y prometo que si me ayudáis un poquito, lo mismo que hemos creado en esta pequeña ciudad 79 industrias para la fabricación de melaza, en este segundo Plan de Desarrollo haremos de España un emporio: la transformaremos en un verdadero jardín de flores, orgullo nuestro y del mundo entero.

«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»

por Federica Montseny

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

El milagro chileno

por
Floreal Castilla



EN el transcurso de varios meses hemos asistido a cambios de fachada en la escena política europea: el falangismo a la oposición dentro del sistema opuscapitalista, la inauguración de la era caetanista en Portugal, el ablandamiento del postdegaullismo francés, la caída de la Democracia Cristiana alemana, la conferencia aliancista de Helsinki, la sucesión burocrática sueca, y, en definitiva, diversas composiciones de lugar que no alteran en lo más mínimo la esencia terrorista y doctrinal del actual patrón social dominante, que no varía las relaciones de clase (?) en los países del Mercado Común y cercanías. Por otra parte, Latinoamérica continúa avanzando hacia el desfiladero de la revolución social, lenta o precipitadamente según el país, según las circunstancias. Aparentemente, en determinados casos, los patronos de experiencias efectuadas en el viejo continente no tienen cabida en la política criolla, aunque nuestros dirigentes no pequen de plagistas desde que utilizan su vocabulario demagógico el lenguaje de sus congéneres europeos. Ni los golpes de Estado que han encumbrado a Ovando y Velasco en el poder pueden compararse con la sucesión del trono español ni nada que se le parezca. Pero es menester destacar que todo ello no son situaciones aisladas sino que se relacionan entre sí a través de la situación subyacente en todos los pueblos del mundo: las formas de dominación de las naciones llamadas desarrolladas es el punto culminante de las revoluciones militares nacionalistas. Es, en otras palabras, el germen del desarrollo del capitalismo de Estado, que es la forma superior del capitalismo existente en los países avanzados.

Un cúmulo de documentos, manifiestos, decretos, y más y más papeles nos inducirían a considerar un régimen como el chileno, por ejemplo, propenso a sostener el avance nacional por la «vía no capitalista del desarrollo», lo que ni por carambola ni por nada implica una vía socialista sino muy claramente una senda estatista. Ha sido en las temblorosas tierras

del sur donde la democracia cristiana latinoamericana buscó el ambiente para encauzar su «revolución en libertad», conduciéndose por la vía reformista, pero tan sumamente reformista que ha logrado la realización del milagro de haber gastado millones de escudos sin poder asentar más de cien mil familias campesinas en las tierras que la Reforma Agraria dispuso. «Según el objetivo a largo plazo de redistribuir la tierra a las 350.000 familias campesinas, la realización del programa al ritmo actual tardaría por lo menos 100 años; la meta inicial de redistribución a 100.000 familias se cumplirá para el año de 1997 y no para 1970» como se tenía previsto. (La cita es del informe «Estancamiento en Libertad, el experimento Frei en Chile», que traduce al español «Revista de Revistas», n.º 5, Caracas, sept. 1969). Chile no es el ejemplo de un fracaso (¿dónde ha logrado triunfos verdaderamente positivos las reformas agrarias propiciadas por los demócratas latinoamericanos con la complicidad de Kennedy?) es el comienzo de un intento; en Chile no ha fracasado la Democracia Cristiana, ha sido Frei el que se ha desgastado, el que ha quedado inservible para cualquier nueva contienda electoral; en Chile se ensaya una nueva política latinoamericana de dominación para la década del setenta: la vía no capitalista del desarrollo, la fórmula chilena del capitalismo de Estado.

Radomiro Tomic, ex embajador en Washington, encabeza al partido oficial en las elecciones presidenciales del año venidero; su misión no es fácil, representa llevar al triunfo a un partido que se dice revolucionario, que tiene una juventud que es marxista-leninista aunque se empeñe en demostrar lo contrario, un partido que durante seis años no ha mantenido una posición ciento por ciento gubernamental sino que muchas veces ha sido el dolor de cabeza del presidente Frei. Pero Tomic confía que antes de las elecciones el panorama político se aclare mejor; sabe que de las huestes socialistas no debe esperar absoluta-

mente nada porque allí los discípulos de Allende no izan ni por juego la bandera blanca del diálogo con los demócratas cristianos; los socialistas chilenos son unos especímenes bastante extraños de la socialdemocracia mundial. Ninguna opción de apoyo del socialismo debe aspirar Tomic; ni tampoco de la derecha tradicional que no ha sido partidaria de la demagogia delirante de los cristianos, que hablaron tanto y tanto y terminaron por favorecer a un pequeño sector de la burguesía nacional sin poder cumplir sus compromisos con los demás. Este sector volcará su caudal electoral — que parece ser decisivo — a favor del ex presidente Alessandri en quien confían los oligarcas tradicionales para que los asuntos públicos y nacionales retornen a su cauce normal.

A medida que se afanaron los técnicos democristianos en buscar salidas nacionalistas al desarrollo chileno, el estatismo aumentó su radio de acción y de intervención; a partir de la «chilenización» de la industria cuprífera — pacto con el consorcio norteamericano por medio del cual esa industria será chilena el año 1973, cuando el Estado controle el 51 %

de las acciones — la situación elástica entre la burguesía progresista que actúa bajo los patrones de la empresa moderna y los oligarcas tradicionales no se quedó en pelea de amigos sino que rebasó los tradicionales diques que contienen las contradicciones de los ricos. Los partidarios de *laissez faire* enarbolan la bandera Alessandri y los tecnócratas y *managers* se alinean al lado de Tomic. Empero, la incógnita — como siempre — es el PC que a pesar de haber anunciado la postulación del poeta Neruda, no descarta una rectificación de este paso si desde los comités del partido gobernante se oyen palabras de receptividad hacia una hermandad nacionalista y democrática. No debe extrañar que las agencias norteamericanas de prensa hayan lanzado a los cuatro vientos la noticia de una virtual alianza entre los cristianos y los comunistas que traería como corolario el reconocimiento definitivo por parte de los últimos de que la «revolución sin sangre» es más que una hipótesis, es palabra de Dios.

Chile no ha avanzado en los últimos seis años; al contrario, se han agudizado los problemas y la vanguardia revolucionaria es cada día más consciente. En Alemania se asistió a la coalición cristiano-socialista, en Italia los gobiernos de centro-izquierda se han sucedido los unos a los otros; los patrones políticos europeos a priori no son aplicables al continente paria, pero si se reconoce que el partido comunista chileno es la verdadera expresión de la socialdemocracia tradicional no vemos porque el pacto de Bonn, recién fenecido, no encuentre su resurrección en Santiago. Todo sea por el proletariado.

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00
M. Dommange: HISTORIA DEL 1.º DE MAYO	12,00
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00
— LA HISTORIA	5,00
— LA LIBERTAD	5,00
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X)
C.C.P. 1350756, París

Al socaire del materialismo histórico

SI Carlos Marx se entregó por completo a las doctrinas de Hegel, los marxistas-leninistas-trozkistas-stalinistas y paramos de mencionar, todos ellos al abrigo del tan manoseado «materialismo histórico» se aferran en justificar una posición a nuestro entender completamente falsa.

Si se debe dialogar es preferible abrir el diálogo con personas que aún sin pensar como nosotros establezcan puntos de enfrentamiento con claridad y precisión.

Mas se da el caso de tropezar con algún devoto de cualquier ramificación marxista y es entonces cuando sin poder por su parte hacer prevalecer argumentos tan pobres, el diálogo está fatalmente llamado a degenerar o por lo menos a suspenderlo sin haber aclarado nada.

Por consiguiente tratamos por parte nuestra hacerles comprender que con sus tan jaleados títulos contribuyen más al mantenimiento del orden social establecido que a transformarlo realmente.

Les exponemos las claras teorías de Proudhon, Bakunin, Cafiero o Malatesta, como así mismo la misión de Fanelli en su visita a España y conectar en Madrid con un grupo de obreros en el cual nos honra destacar la personalidad

prestigiosa de Anselmo Lorenzo. Pero lo más sorprendente es observar en alguno de esos contrincantes que encontramos en nuestro camino, frases tan hueras y de un contenido contradictorio.

Es por ejemplo su empeño en acusar a Proudhon, a Fanelli, a Cafiero y a casi todos los nuestros de pensadores burgueses; si unos descendían de familias aburguesadas, otros descendían de clases humildes. ¿Qué no dijo alguien que no había rey que no descendiera de esclavos, ni esclavo que no descendiera de reyes? Y así pudo un eminente pensador griego responderle a un rey de Macedonia que le interrogó por su descendencia con las palabras de un verso de Homero: «Desciendo de esa sangre y me glorio».

Pero volvamos al fondo de lo que nos mueve a escribir estas líneas; y es que para nosotros no existen dos pesos y dos medidas y lo peor para ellos es de ver aquello que refranescamente se dice de que quien escupe al cielo le cae en los ojos. Veamos sino algún botón para muestra.

No nos detendremos mucho en lo concerniente a Marx, aunque es sabido que su esposa Jenny de Westfalia salía de una familia como eran los Westfalia, procedentes de Escocia, descendientes por el lado materno de los condes de Argyll. No, no es nuestra la culpa, si Kropotkin tenía título de príncipe y de conde León Tolstoi; nada tenemos que reprocharles en su vida de idealistas a pesar de que sus itinerarios no fueran convergentes.

Volvamos a esos marxistas que están empecinados en no encontrar nada más que burgueses en los pensadores de mayor relieve libertario; y proletarios a ultranza en los creadores y continuadores del marxismo.

Si los escritos que forman prólogos para imprimir junto a algún libro no son falsos, nos remitimos a ellos. A Marx le sitúan en Londres mezclado al proletariado y proletario él mismo; pero un proletario excepcional como su amigo incondicional Federico Engels, que de empleado en una fábrica de Manchester donde pasa a ser copropietario, puesto que su padre tenía participación en aquella industria; y al propietario Marx le entrega el copropietario Engels en el año 1848 la suma de 9.700 marcos y que más tarde le asigna una renta anual de 7.000 marcos que en algunas ocasiones se ele-

van y en una de ellas montaron hasta 15.000 marcos.

Aunque veamos con más simpatía la obra de Roberto Owen en tanto que propietario que la de Engels, que en calidad de semi-patrón finanza al dicho proletario Marx. Tenemos que interrogar si a aquel Engels no le consideran burgués. A esos marxistas que tragan píldoras sin parar, necesario es decirles de que era un explotador de cuyos explotados vive también Carlos Marx y que el marxismo de ninguna clase no se ha manifestado jamás pronunciando tal condena.

Y son ellos los que siguen admirando el «Materialismo Histórico», los que tratan de burgués al autor de las «Confesiones de un revolucionario», al filósofo de Besançon que sacara del «Deuteronomio» las palabras estas, para decir:

Levantaré la mano hacia el cielo y diré: mi Idea es inmortal.

Así escribió en el primer capítulo. Cuantas citas podríamos aportar de Proudhon, no sólo de esa obra, sino de otras como por ejemplo: «Cesarismo y Cristianismo». Todo ello para probar que el gran sociólogo y filósofo no explo-

tó, no fue burgués; manifestó y quedó patente su pensamiento como el de otros muchos opuestos a lo que los marxistas admiradores de todas las doctrinas encarnadas en las filosofías afirmadoras de la brutalidad y que hasta son negación humana; doctrinas embrolladoras y abstractas, frente a cuyas escuelas se levantan las libertarias, las verdaderas escuelas socialistas; las que animaron Proudhon, Bakunin y antes aún el autor de «Investigación acerca de la Justicia Política», Godwin, y continuadas por Nettlau, Landauer, Faure y otros y que pese a todo se han arraigado, ya que no queda otra solución que aplicarlas para salir del marasmo creado por todos los regímenes en torno al «Materialismo Histórico». Dar pues una profunda mutación a la estructura social actual como única salida viable y no seguir despedazándonos los hombres sin saber por qué ni para qué; lo único que no se puede ocultar y ya casi nadie ignora es quién obliga a las masas: los Estados, con toda su rémora ineluctable para vergüenza de nuestra especie.

Martín Sánchez

LIBROS

Angel Ma de Lera: «Las últimas banderas»	39 00
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme»	15 00
Ibarreta: «La Religión al alcance de todos»	6 00
Monclús; «18 años en Rusia»	8 00
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune»	6 15
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital»	6 15
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871»	9 30
Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme	24 65
Noam Chomsky: «L'Amérique et ses nouveaux mandarins»	24 00

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10°). C. C. P. Paris 13507 56

España ante espejo

OBJETORES DE CONCIENCIA

LONDRES, (OPE). — «The Observer» publicó el 7 de diciembre, junto con dos grandes fotografías (la primera de ellas en lo alto de la primera página), una información de Peter Deely sobre un suceso singular que acaba de tener lugar en una prisión franquista de Cádiz: la boda de una muchacha británica, Mary Bolton, con un español llamado Alberto Contijoch. El tiene 32 años de edad y lleva ya muchos años encerrado en la cárcel por negarse a cumplir el servicio militar. Los dos son testigos de Jehová. La boda tuvo lugar en la vieja fortaleza de Santa Catalina, convertida en prisión.

Alberto Contijoch lleva 11 años preso como «objeto de conciencia». Su esposa tendrá que esperar seis años más antes de que puedan reunirse y vivir juntos. Cuando cumpla Contijoch 38 años de edad, y ya no esté en la edad

de cumplir el servicio militar, podrá marcharse con buen viento a donde quiera.

Mientras tanto, Contijoch no está solo en Santa Catalina. Hay en esta prisión para delincuentes militares otros cincuenta presos «objetores de conciencia», cuarenta y nueve de los cuales son Testigos de Jehová. En toda España hay 105 Testigos de Jehová cumpliendo penas de prisión por el mismo motivo. Y hay otros cincuenta que se encuentran a la espera de ser juzgados por tribunales militares por idéntica razón.

Del caso de Contijoch, que es al parecer el Testigo de Jehová que más tiempo lleva en la cárcel, se ocupa ya «Amnesty International» (Amnistía Internacional). Un portavoz de esta organización ha declarado lo siguiente: «Si fuera Contijoch un criminal que hubiera robado o asesinado, ya habría salido de la cárcel».

El noviazgo soviético-franquista o la política no tiene lógica

A estas horas el contubernio está confirmado: el ministro de Asuntos Exteriores del general Franco, Gregorio López Bravo, se entrevistó en Moscú con altos funcionarios soviéticos también de Asuntos Exteriores, entre ellos el vice-ministro, los cuales recibieron a López Bravo y a sus acompañantes Rengifo y Gómez Acebo en el aeródromo de Moscú. Tras los saludos de rigor toda esa taifa de personajes ruso-españoles se dirigió a un centro oficial para empezar, cara a cara, las relaciones hasta ahí sostenidas, indirectamente, a través de delegaciones de Polonia y Hungría. En adelante esas mediaciones ya no serán necesarias, pues según se desprende de un artículo informativo aparecido en «Pueblo», de Madrid, dentro de poco puede haber intercambio consular entre Madrid y Moscú. La fecha de este primer encuentro bolchevique-franquista, se establece en el 28 de diciembre último. Cuando los Reyes Magos llegaron a Madrid el 5 de enero por la noche, trajeron ese regalo de Oriente...

La noticia, como se ve, es de calibre, y tan fuerte como para no ser creída, de momento, por los «estados llanos» del franquismo y del comunismo. El Pardo se ha hartado de vomitar fuegos verbales contra el comunismo durante treinta años para justificar el crimen de la guerra de España, y Moscú ha hecho lo posible, durante el mismo tiempo, para aparentar que la única disposición buena contra la política de Franco era la suya. A la postre, ambas falsías han venido a parar en la coincidencia prevista: la confusión de intereses, doblada de la confusión de los espíritus. ¡Mal hayan los tontos de capirote, los peleles en toda edad y situación siempre engañosos!

Establecido queda que los intereses inconfesables están colocados encima de los «prejuicios» ideales... Entonces, ¿quién, con dos dedos de frente, puede extrañarse? ¿No anduvo Stalin en tratos y trotes con Hitler, incluso para repartirse la nación polaca? ¿No abandonaba totalmente la URSS a España casi vencida mientras, por otra parte, ordenaba a sus partidarios españoles resistir hasta la última gota de sangre? ¿Cuántos enviados rusos cogieron los fachas cuando el derrumbe de la zona centro? Del medio millón de españoles refugiados en Francia, ¿cuántos pudieron alcanzar la URSS, a pesar de su dramática y — ¿por qué no? — mortal situación en los campamentos sobre



arena francesa? Cuatro o cinco mil, minuciosamente escogidos. El precepto humanista, para el comunismo estatal es uno de los tantos prejuicios burgueses.

Tampoco en las playas levantinas hubo suerte en la salida hacia la «patria del proletariado». Sólo fueron escogidos los conspicuos del P. C. y aun no todos. En cambio, los españoles aprendiendo de aviador en la URSS encontraron muy difícil su traslado a la Europa occidental, por tratarse de carne necesaria en caso de enfrentamiento con las fuerzas hitlerianas.

De todas maneras, la vergüenza del actual chalaneo entre Madrid y Moscú recae con más aplomo sobre Franco que sobre la colegiata roja del Kremlin. Esta, al fin y al cabo, procede con arreglo a la táctica sinuosa marcada por el profeta Karl Marx, en tanto la estrella mayor del cenit nacional-sindicalista irradió en 1936 una franqueza sangrienta, sin doblaje doctrinal y sin el ropaje espiritual del jesuita máximo: Ignacio de Loyola, el hombre que no aborreció la espada, pero que bien simulaba tras la capa de santo.

Hoy, Marx y Loyola están en tratos, y el cordero es España.—F.

Biafra 1970, España 1939

Al parecer, la guerra nigeriana ha tocado a su fin con la derrota de Biafra. Dos años y medio de batallas a cual más encarnizada, han sembrado la muerte, el dolor y la miseria en la región secesionista. El gobierno central con residencia en la localidad de Lagos, pudo oponer 10 soldados contra 1 y por cada fusil biafrés otros diez fusiles nigerianos (burdamente federales) entraban en fuegos secundados por ametralladoras, cañones y aviones de guerra. La disyuntiva del conflicto nunca pudo preverse favorable a la causa biafresa.

Mas, ¿en qué consistía la causa de Biafra? En la independencia de la misma. Pero ¿cuál independencia? ¿Nacional? Bueno.

Hasta aquí, pues, palabras, figuraciones, escondiendo la realidad de las cosas. Biafra es una

región rica en yacimientos petrolíferos y por lo tanto ambicionada por el capitalismo internacional. Inglaterra concedió la independencia a Nigeria incluyendo en la nueva nacionalidad el territorio biafrés, la base económica mayor del naciente Estado. Es de creer que Londres cedió libertad... nacional a su antigua colonia, a condición de regirla, si no políticamente, económicamente, y regirla es decir tanto como dirigirla. El aparte que intentaban consumir los políticos de Biafra equivalía, pues, a empobrecer el conjunto nigeriano y a volcar la riqueza natural de allí en otros sacos que no fueran ingleses...

Por esto Inglaterra se ha mostrado implacable, terriblemente fría, ante el genocidio sufrido por la población biafresa, la cual cuenta con un millón y medio de mujeres, niños y hombres muertos de hambre a causa del bloqueo nigeriano. Las armas utilizadas por el gobierno de Lagos contra los independentistas de Biafra han sido abundantemente facilitadas por Londres y... Moscú, anhelante, también, ése, del petróleo de donde sea y de meter baza en todos los rincones del mundo. Entonces el aplastamiento calculado, «germánico», de Biafra, es de factura marxista por lo de un gobierno laborista en Londres y de un gobierno comunista en Moscú. Mirando el fenómeno desde la barrera española, el aplastamiento inevitable de la República del 14 de abril de 1931 por fuerzas y armas hispano-italo-alemanas equivale a la «débacle» biafresa de ahora, con 2.500.000 de muertos a bala, a arma blanca y por hambre, por situación provocada por la coalición lago-londinense-moscovita, equivalente a la entente Burgos-Roma-Berlín de nuestros malos tiempos.

El hambre de los españoles lo padecemos atroz y aún no lo comprendemos con la frontera de Francia abierta y dinero republicano español en la faltriguera rusa. Por hambre perdimos gente moral y físicamente, y merced a aquél y a los bombardeos franquistas sobre edificios populares, hospitales y estaciones, podríamos,

los españoles, hablar de genocidio perpetrado por franquistas, fascistas e hitlerianos, igual que los biafreses supervivientes pueden señalar a Nigeria, a Inglaterra y a la URSS como promotoras de la campaña de exterminio que la población biafresa ha sufrido. En años de guerra, en duelos, torturas y millones de muertos, españoles y biafreses podríamos equipararnos. En finalidad de lucha, no. La España libre se defendía por y para ella misma. La desdichada Biafra se defendía por intereses que correspondían a sociedades en comandita extranjeras. Igual, exactamente igual que ha ocurrido en Nigeria, cuya sangrienta victoria será brindada con borracha alegría en los palacios gubernamentales de Londres y Moscú. — F.

Folleto recomendado

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

★ chispas ★

Hoy, noticias.

Los judíos han robado un radar de siete toneladas en Egipto.

Los soldados de Nasser vigilan las pirámides para que no les ocurra lo propio.

Paz en Biafra.

La misma de Varsovia, de España 1939, de Praga 1968.

Se está preparando la 3ª División. La 1ª fue en 1933, la 2ª en 1945, la 3ª en... Londres y Macau. Capitanes los hay. Soldados, no tantos.

El Pardo y el Kremlin se aproximan.

Franquistas y pasionarios ponen cara de arenque frito.

¡Hermosa distancia, la nuestra!

Lerroux empezó en archirrevolucionario. Palaudarias también. Lerroux redujo impetus subversivos. Palaudarias también. Lerroux se acomodó a lo existente. Palaudarias también. Lerroux acabó en reaccionario. Palaudarias en verticalista.

Consecuentemente, y consiguiendo.

Dos años y medio de guerra civil, dos millones y medio de muertos. En España y en Biafra. Todo negro.

Uno se llama Franco otro se dice Gawon.

¿Qué clase de cataclismo nos dará la solución?

CHISPERO

A la Redacción de «Umbral» Estimados compañeros: Salud.

Por la presente nos es grato comunicaros que, después de una propaganda entre los afiliados de esta F. L. y simpatizantes de la C.N.T. de esta localidad, hemos conseguido colocar 25 ejemplares del nº 100 extraordinario de «Umbral» que aparecerá en el mes de abril.

Si las publicaciones regulares nos parecen, y son, altos valores literarios, para la causa anarquista estamos seguros que el extra será, por sí solo, una propaganda positiva para mantener su vida asegurando las suscripciones; así lo esperamos.

Así pues queda hecho el pedido. 25 ejemplares vía Mont-real.

Por el Comité de esta F. L., el secretario, V. del Olmo.

NECROLOGIA

VICENTE MARTIN

El 19 de diciembre, en la localidad de Montauban acompañamos a su última morada al compañero Vicente Martín, relativamente joven aún. A los 59 años de edad dejó de existir víctima de una crisis cardiaca, pues si bien se encontraba aquejado de otras pequeñas dolencias, que soportaba sin grandes sufrimientos físicos, su estado de salud no ofrecía ninguna inquietud seria.

Natural de Monreal del Campo (Teruel), los compañeros que le conocieron allí sabían hasta qué punto su temperamento dinámico, amante de que la justicia se hiciese luz, le llevó a enfrentarse con la pequeña burguesía caciquil de la comarca, que como en todas partes se considera con poderes y derechos suficientes para imponer su voluntad a todos aquellos que, para hacer frente a la vida, se ven obligados a vender el esfuerzo de sus brazos o su inteligencia.

Como tantos otros, el compañero Martín sufrió las vejaciones del exodo, sin claudicar moralmente ante el verdugo de España, alimentando siempre la esperanza de que el régimen fascista cambiase verdaderamente de faz para pisar de nuevo su añorado terruño.

Defensor entusiasta de la Confederación Nacional del Trabajo, fiel colaborador de ella, sin dobleces formó parte del Secretariado de la F. L. de Montauban, a su mantenimiento y continuidad. Al reorganizarse el M.L.E. a base de la actual estructura, formó parte del primer secretariado de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban, sin que en ningún momento su conducta ejemplar haya sido motivo de la más mínima discordia, tratando siempre de encontrar un término medio a pretativas pudieron surgir al analizar los problemas orgáni-

cos. Con la muerte del compañero Martín la C.N.T. pierde un silencioso pero abnegado defensor de las ideas ácratas. Que su conducta ejemplar y nobleza de sentimientos sirvan de estímulo para todos aquellos que ven en la C.N.T. un sinónimo de progreso y de transformación social.

Que su abnegada familia, hermana y hermanos en España, su desconsolada compañera y demás familiares, reciban el sentido pésame de la Federación Local de Montauban, y el de la Comisión de Relaciones.

La Federación Local y C. de Relaciones.

F. L. DE PERPIGNAN CUESTIONARIO

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. prosiguiendo sus actividades culturales, invita a todos sus afiliados y simpatizantes, para el domingo día 8 de febrero, a una charla-conversación, que tendrá lugar en el café Sportmans route de Thuir a las 9,30 de la mañana y en la cual podréis exponer vuestros puntos de vista sobre los problemas actuales.

Cuestionario: «Hoy como ayer la sociedad capitalista busca su estabilidad; la reforma que lleva a cabo en el plan industrial y social, dentro de los problemas económicos, sociales y políticos, ¿puede ser una satisfacción?»

Los sindicatos acrecientan su reformismo y politicismo, por lo cual el peligro se acentúa sobre la libertad del individuo en la sociedad.

Tú, amigo o compañero, trabajador manual o intelectual, ¿qué soluciones aportas a estos problemas?»

En espera de vuestra presencia, os saluda fraternalmente:

La Comisión de Cultura y Propaganda.

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

S. I. A. invita a todos sus adherentes y a toda la Colonia Española de Montauban y a las Secciones Locales del Departamento a asistir a la tradicional FIESTA DEL NIÑO que tendrá lugar en la Grande Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa el domingo día 25 de enero, a las 15 horas 30. Programa de Variedades a cargo del prestigioso Grupo

«Terra Lliure» de Toulouse.

Los niños serán obsequiados con exquisita merienda.

S. I. A. no ha reparado en esfuerzo alguno, con el fin de aunar el Arte, la Cultura y el sentimiento humanista, razón de ser de nuestro Organismo de solidaridad.

¡Todos a la Fiesta del Niño! Entrada gratuita.

COMUNICADOS

F. L. DE ANGOULEME

Ruega encarecidamente a todos sus afiliados asistan a la reunión que tendrá lugar el domingo 1º de febrero en el lugar de costumbre. Los asuntos a discutir requieren la presencia de cada uno de nosotros, por lo que esperamos que todos responderán presente a esta convocatoria.

F. L. DE PARIS

Para el domingo día 25 de enero 1970 a las 10 de la mañana, conferencia por el compañero Cuende. Tema: «Similitud del inconformismo actual con el anarquismo clásico».

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

En esta fecha invitamos a todos los compañeros y organismos a participar a una aportación especial en vista a solucionar definitivamente el problema de nuestro local social, de lo cual, todos han sido y continuarán siendo informados por vía interna.

Esperamos que todos los compañeros y organismos nos aportarán la ayuda masiva con la rapidez que el caso requiere.

Ved aquí la 1ª aportación:

Pedro Muzas, 50; Tomás Marcellán, 50; David Fuentes, 50; Pedro Peralta, 50; Justo Villanueva, 50; Francisco Roda, 50; Tomás Hernández, 100; Valentín Montané, 20; Juan Casals, 100; Eugenio Valdenebro, 100.

Suma y sigue: 620,00 Francos.

Correos va mal

A pesar de las reclamaciones que venimos haciendo en la «Poste», suscriptores y paqueteros de este semanario siguen recibiendo el mismo con seis u ocho días de retraso. Marsella se queja de no haber recibido los paquetes durante dos semanas.

Por la promesa hecha por la dirección regional de la «Poste» de la región parisina, creemos a la misma bien intencionada para atajar el abuso. Mas, como sea que éste continúa manifestándose, rogamos encarecidamente a los compañeros lectores y paqueteros que, cuando experimenten un nuevo retraso en recibir LE COMBAT SYNDICALISTE, lo digan por escrito al Inspector Principal de su «Poste» respectiva.

Desde luego, la Administración y la Dirección de «C. S.» creen en un sabotage organizado.

LOS MAESTROS SIEMPRE EN LA COLA

BARCELONA. — (Comunicado): Bajo la presidencia del jefe provincial del S.E.M. don José María Portugués Hernando, se reunió la Junta de la Asociación del Magisterio Nacional de esta provincia, para estudiar los acuciantes problemas que tiene planteados el Magisterio barcelonés. En el curso de la sesión extraordinaria que había sido convocada por su presidente, don Gabriel Puig Fernández se debatieron largamente los siguientes asuntos: Complementos e incentivos para el Magisterio, indemnización de casa-habitación, reconocimiento de los servicios interinos a efectos de trienios y jubilación y plan de reuniones asociativas para el año 1970, tomándose el acuerdo de adherirse a las gestiones que vienen realizando los dirigentes nacionales en tal sentido, sugiriendo nuevos argumentos y transmitiendo la protesta del Magisterio barcelonés por el excesivo atraso que se aprecia en el percibo de los complementos de sueldo concedidos a este cuerpo.

POR ALGO SE EMPIEZA

PARIS. — El primer tren de mercancías internacional (París-Bruselas-Amberes-Rotterdam) circulando sin obligación fiscal de fronteras, salió el día 13 de enero de la estación de carga de La Chapelle. Este tren llegará a Rotterdam pasando las fronteras de Bélgica y Holanda sin molestia aduanera según los principios del Mercado Común europeo.

IGNORANCIA CALCULADA

MOSCU. — Un portavoz del Ministerio de Asuntos Exteriores de la URSS declaró no saber nada sobre las informaciones procedentes de Madrid, según las cuales el ministro español Gregorio López Bravo había mantenido conversaciones en Moscú con un alto funcionario la semana pasada.

Dichas informaciones — que aludían a fuente bien informada — indicaban que el señor López Bravo se había detenido durante siete horas en Moscú, el pasado día 2 de enero.

LO DE LOS LAZOS INDISOLUBLES

MADRID. — Bajo acusación de poligamia ha sido detenido Luciano Santos Martín, casado cinco veces con otras tantas mujeres de Barcelona, Tarragona, Soria, Tarragona y Madrid, donde la euforia matrimonial de Santos ha tenido fin. Cada uno de los enlaces fue bendecido y santificado

ANTENA

por la Santa Madre Iglesia, concurriendo a favor del detenido la circunstancia de haber abandonado a sus amantísimas esposas en estado de excelente salud, lo contrario de lo que les ocurría a las cónyuges del matrimonialista monsieur Landré.

HUELGA ESTUDIANTIL

SANTA CRUZ DE TENERIFE. — Los alumnos de la Escuela de Comercio tinerfeña proseguirán en paro académico durante todo el segundo trimestre del curso 1969-70, hasta tanto se resuelva favorablemente su futuro. Los estudiantes tinerfeños de Comercio, solidarizándose con sus compañeros de otras provincias españolas, no asistieron a clase en el primer trimestre del presente año.

ACTUALIDAD LITERARIA

MADRID. — Los libros que mayor venta registraron en diciembre de 1969 fueron los de la colección de «Libros R.T.V.», seguidos de «Cien españoles y Dios», de José María Gironella; «En la vida de Ignacio Morel», de Ramón J. Sender; «San Camilo 1936», de Camilo José Cela; «El español y los siete pecados capitales», de Fernando Díaz-Plaja; «Nuevo ordinario de la misa»; «Conversaciones con monseñor Escrivá de Balaguer»; «Conversaciones en Madrid», de Salvador Paniker; «Suecia, infierno y paraíso», de Enrico Altavilla, y «Franco: historia y biografía», de Brian Crozier.

CASOS, COSAS Y CASAS DE ESPAÑA

SEVILLA. — Debido al mal estado de la vivienda, agravado por el temporal de lluvia reinante, cedió la cubierta de la techumbre de la cocina y cayó encima cuando realizaba las faenas de la casa, a Concepción Muñoz-Bello Conde, en su domicilio de la calle Eduardo Cano, 4.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — El T. O. P. a la vista:

Por repartir hojas de tónica no franquista el obrero Julián Cuenca Amorós ha cosechado unos

meses de encierro menor y una multa de 10.000 pesetas.

Por asociación ilícita Diego Fernández, Francisco Guerrero y Francisco Río, de Ripollet (Barcelona), han sido distinguidos con dos años de encierro cada uno.

Por haber efectuado propaganda favorable al Sindicato Democrático Estudiantil, a Carlos Moreno Santos el fiscal le pide un año de prisión y 10.000 pesetas de multa.

Acusados de actividades trotskistas, José Sanemeterio Pérez y Dionisio Gómez Sainz fueron condenados por el TOP a seis años y un día de prisión y a tres meses de arresto, respectivamente. Recurrentes ante el Supremo, ambos detenidos han visto reafirmadas sus condenas.

PEOR QUE SI FUESEN ASESINOS

BARCELONA. — Han sido condenados a veintidós años de reclusión mayor cada uno de los cuatro atracadores que asaltaron la furgoneta del Banco de Bilbao el pasado 2 de diciembre, cuando transportaba más de seis millones de pesetas desde una sucursal a la central.

En la sentencia dictada por el Consejo de Guerra aprobada después por el capitán general de la Región se imponen, según nuestras noticias, 22 años de reclusión mayor a los procesados José Fernández Badillo, Humberto Carmona Pascual, Addeh Hafour Kadiri y Abdel Kadel Nacer, como autores del delito tipificado en el artículo 4º, 2º A) del decreto de 21 de septiembre de 1960. Estas penas llevan como accesorias las de interdicción civil y la de inhabilitación absoluta durante el tiempo de la condena.

A los procesados se les condena, además, a la pena de un año de prisión menor con las accesorias correspondientes, como autores de sendos delitos del artículo 254 del código penal y dos penas más de cuatro meses de arresto mayor, como autores de dos delitos del artículo 515 bis del código penal.

HUELGA EN LA MAQUINISTA T. Y M.

BARCELONA. — Hace dos semanas y media que los 3.500 metalúrgicos de la Maquinista Terrestre y Marítima huelgan por negativa de la gerencia a aumentar el valor de las primas de tra-

bajo. La respuesta del despacho ha sido el licenciamiento condicional de 850 huelguistas, mas el conjunto del personal sigue adherido al paro. Sólo la delegación del sindicato vertical se ha avenido a reanudar el trabajo en nombre de los obreros, que, como se ve, siguen permaneciendo huelguistas.

HOMENAJE A IGNACIO IGLESIAS

BARCELONA. — La compañía Mario Cabré ha representado en el teatro Romea *El Cor del Poble*, obra del dramaturgo social Ignacio Iglesias. Fue, la propia sesión, recordatorio de la eximia actriz Margarita Xirgu, no ha mucho fallecida en Montevideo en calidad de refugiada. «El Cor del Poble» había sido estrenada en el mismo Romea el 20 de enero de 1902.

OBRERISMO INVOLUCIONADO

FOUGERES (I. et V.). — Jean Pannier, llegado a sus 64 años, ha decidido ofrecer gratuitamente su taller de metalurgia a los 30 obreros empleados en el mismo. Estos, en lugar de declararse en colectividad igualitaria, han decidido constituirse en sociedad comercial a base de acciones, de manera que los mayores participantes serán los más beneficiados. Esa actitud indica lo despistada que anda buena parte del obrerismo de este país influenciado por el marxismo y el yomenfutismo.

CONTRA LAS JURISDICCIONES ESPECIALES

MADRID, (OPE). — El recién nacido Círculo de Estudios Jurídicos ha celebrado varias conferencias contra las jurisdicciones especiales. En una de ellas, el conferenciante Del Rosal comenzó diciendo: «Esta época de miedo no es propicia para hablar de Derecho».

Además de la jurisdicción penal ordinaria (para la que rigen la Ley de Enjuiciamiento Criminal y numerosas disposiciones o leyes especiales, como la de Vagos y Maleantes) hay diversas jurisdicciones especiales: castrense (para delitos militares, bandidaje y terrorismo), eclesiástica, delitos monetarios, contrabando, orden público, tribunal tutelar de menores, etc. En diversos casos de estas jurisdicciones especiales se aplica el Código de Justicia Militar o disposiciones igualmente especiales como la ley de Orden Público, el decreto sobre bandidaje y terrorismo, etc.

VOYAGE

Je reviens d'Espagne. Je sais : jamais nous, libertaires, ne devrions y mettre les pieds, mais le temps d'un boycott possible est passé depuis longtemps déjà ; la lumière et la chaleur, la beauté et la rigueur des lieux faisant plus que le temps n'aurait peut-être pu faire.

Des sujets de conversation par conséquent les voyages, évitent toute monotonie. Et bien souvent ils peuvent amener des informations curieuses, peut-être même intéressantes. Les « flash » sont pratiques pour les présenter.

Une frontière se passe apparemment de la même façon que la porte d'un commissariat. Il faut montrer une âme vierge.

Entre Hendaye et Madrid, remettre son estomac en état est plus qu'une nécessité. J'ai toujours jugé qu'un wagon-restaurant remplissait entièrement cette condition. Malheureusement, l'essentiel d'un bon repas est une atmosphère agréable. Alors, voilà un visage porcin, à l'autre extrémité, qui observe avec beaucoup d'attention l'aspect des voyageurs, coupe l'appétit. Les messieurs en chapeau melon se ressemblent dans tous les pays. Même s'ils sont habillés comme des directeurs d'usine ; y aurait-il d'ailleurs incompatibilité ?

Le contrôleur surgit comme une ombre par un roquet ; c'est un spectacle étonnant. Sa tête assomme le monde par son importance. Même une andalouse, dans le compartiment, après son passage, qui disait : « Ese es policia. Se encuantran en todas partes ». Un éclat de rire, et puis un froid quand la tête chercheuse réapparut.

On dort plus facilement dans les couloirs des trains que dans les compartiments. Assis par terre le sol est dur, mais au moins il est plat. On s'y habitue plus ou moins, mais on sait à quoi s'attendre. De plus, on y est relativement tranquille. Sur les banquettes, l'affaire est autre. Les ressorts ont un effet destructeur non négligeable, et la bougeotte semble être la seule protection possible.

Entre la morale de l'émigrant économique, dans un sens (aller), et l'impression déprimante offerte par les militaires gardant tout au long du voyage un aspect capitonné, matraque et pistolet à la ceinture, dans l'autre, concevez l'impression que donnent les transports.

Sur le chemin du retour, un Français marié à une Espagnole.

Chauffeur de taxi, communiste. Je lui demande :

— Les gens parlent ?

— Non. Seulement à ceux qu'ils connaissent.

— Je n'ai pas vu des gardes civils dans le Sud.

— Ils sont concentrés dans le Nord.

— Le Nord ?

— Bilbao, Asturias, Catalogne.

Cela bouge beaucoup. Il y a eu une grève de solidarité qui dure depuis trois semaines. Les gens, dans la région de Saint Sébastien se révoltent contre les conditions

post-face. Le tout bien orchestré. Telle une œuvre moderne, certains sont interchangeable, d'autres peuvent disparaître, des greffons naître :

1 — L'information internationale.

2 — Information des hauts faits oratoires aux « Cortes ».

3 — Odes aux progrès sociaux.

4 — Evolution des sports.

5 — Post-face. Le temps demain.

Le montage est remarquable ; il faut bien le préciser ; le décor aussi.

Aux Cortes, le discours-type. Des effets oratoires magnifiques ; des grandes envolées lyriques. Le ministre du Travail parlant des progrès sociaux à accomplir nous remplit l'âme de joie. Ici, on n'affirme pas que tout va bien. On affirme que tout ira bien, en suivant la ligne tracée par le caudillo. En d'autres pays on dirait « la pensée du président Franco ».

Tel est l'art du mélange.

Il faut dire que les députés aux Cortes avaient de curieuses têtes. Ils n'avaient pas l'air de se passionner beaucoup pour un si beau discours. Sans doute était-il destiné au grand public.

Dans le salon où nous étions, un malappris trouva même moyen de pousser un « Bah » impie.

Le reste, c'est-à-dire, des films américains dont on ne voudrait pas dans des salles de patronage. Mais la moralité est sauve.

Les beaux villages d'Espagne : propres, brillants de soleil.

Les partis de ballon.

Les émissions religieuses.

L'instruction artistique... de curieuse inspiration.

La rue

2 janvier à Grenade. Boutiques fermées, fanfares militaires dans la rue, à midi. Sur les façades des monuments officiels, les F et les Y sont plus brillants que les autres jours. A chaque coin de rue les Rois Catholiques sont omniprésents. « *Fernando e Isabel* » : on dirait un chant retentissant de tous côtés.

Beaux militaires : vert de gris. Le taxi de tout à l'heure parlait de l'effet produit par les uniformes et les casques sur les anciens résistants français en voyage en Espagne : « Ce sont des Allemands ».

Même la façade du régime est représentative.

Aux portes d'une église, une plaque : en hommage aux « hommes assassinés par le marxisme ».

La ville est belle. Le centre d'affaires, bien sûr, le pourtour

des monuments, les quartiers typiques. Mieux vaut, d'ailleurs, ne pas s'en éloigner. La crasse est repoussée dans la banlieue, les immeubles du type HLM attendent de voir leurs façades reblanchies ; les chemins attendent d'être refaits. Dans le centre-ville, par contre, on trouve même moyen de placer de belles petites fontaines. Pour le touriste, l'effet est magnifique. Pour le banlieusard, cela ne remplace pas les chaussures usées dans la boue.

C'est tout. Qui ne le croit y aille. Mais il lui faut l'esprit ouvert ; derrière la façade, il y a « l'Espagne éternelle », avec son Eglise toute puissante.

Derrière l'Eglise, derrière les murs gris de l'esprit obstiné par l'ignorance, il y a la vie spirituelle des hommes. Il y a la fronde.

V. VIDAL

L'OPIUM DU PEUPLE ESPAGNOL :



football et religion

d'hygiène qui leur sont imposées. Il faut dire que tout le long des rivières de cette région l'air empesté. Les usines de papier rejettent leurs résidus dans l'eau.

— Ça bouge ?

(Il se penche vers moi) :

— J'ai l'impression que ça va éclater.

Télévision

Notre télévision est déprimante. Je crois que le pays voisin est à envier. Il est impossible de dire que l'objectivité de l'information est insuffisante. Il n'y en a pas.

Journal parlé. C'est une pièce de théâtre en quatre actes, et une

Petites informations

Le monde politique semble prendre conscience des problèmes posés par les actions humaines touchant à l'équilibre biologique. J'en veux pour preuve une série de faits reproduits ci-dessous.

Les gouvernements américain et britannique ont décidé d'interdire progressivement l'usage du D.D.T. Au Canada, l'usage du D.D.T. va être réduit de 90 %. Il faut dire que les effets de ce produit sur les populations d'oiseaux, sur des cobayes, sur les plantations, ont été désastreux. Et selon un savant américain, quelques 2.300 tonnes de D.D.T. se seraient déposées sur le continent antarctique au cours des 22 dernières années.

En France, la fabrication de détergents non bio-dégradables va être interdite. Un taux de bio-dégradation de 80 % va être imposé.

A ce sujet, une petite explication. Les détergents classiques, tels le savon, ont la propriété d'être détruits, dans les réseaux d'eaux-vannes, par les micro-organismes. Quand les chimistes ont mis au point les détergents artificiels, ce phénomène n'a pas été reproduit, les eaux des rivières subissent alors une pollution poussée. Les fabricants n'en tinrent pas compte, jusqu'au moment où l'on s'aperçut des effets causés par ces produits. Les chimistes se remirent ensuite au travail et quelques temps après apparurent les détergents nommés ci-dessus biodégradables.



ERRATA

Le C.C.P. de la C.N.T.F. n'est pas 14 103 62 Paris; mais : CCP 20 990 10.

Tous les envois de fonds à l'intérieur de la Confédération (section française) doivent être effectués à ce CCP en stipulant à la partie correspondance de quoi il s'agit (vente « C. S. », cotisation, souscription, etc).

LIBRAIRIE

En vue d'une réédition du livre d'Emile Pouget « Le véritable syndicalisme », les camarades lecteurs susceptibles de fournir un exemplaire de l'ouvrage sont priés de prendre contact avec Michel Le Marec, 28, rue Gabriel Péri; Le Pré-St-Gervais (93).

L'ouvrage sera rendu dès que les frais d'édition seront établis. Une souscription sera ouverte. Ecire et envoyez les fonds au CCP 20 990 10, Paris. CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9).

Signalez : souscription pour « Le véritable syndicalisme », d'Emile Pouget.

(Attendez que le prix de l'exemplaire vous soit communiqué).

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du dimanche 1^{er} février, 10 heures Maison du Peuple 1^{er} étage.

En raison des circonstances actuelles, chacun tient à cœur l'extension de notre activité tant à Brest que dans l'Ouest. Mérich, Henri Portier de Rennes, Le Ravalec, Piou de Nantes, tous militants de la F.A.F. sont priés de prendre contact avec le secrétaire régional de la S.I.A., Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N, Brest.

UNION LOCALE DE MARSEILLE
SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du RH. - 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie, Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

Camarades : N'oubliez pas de payer vos cotisations 1970. Cette année, plus que jamais, l'U. L. aura besoin d'argent pour accentuer sa propagande. Aussi nous avons pris la décision lors de la dernière Assemblée Générale de porter les cotisations mensuelles à

COMMUNIQUES

4 frs. par adhérent. Cette somme, minime pour chacun, doit nous permettre de faire des choses très intéressantes si un nombre suffisant de camarades cotisent régulièrement.

Il ne faut pas oublier, enfin, que de nombreux vieux camarades ne peuvent plus cotiser, alors que beaucoup de jeunes, fils de militants et adhérents d'organisations sœurs négligent d'adhérer. Nous souhaitons très vivement que 1970 voie la fin de cet état de choses et l'adhésion de tous les camarades qui se réclament de notre idéal anarcho-syndicaliste.

La trésorerie est ouverte tous les soirs, au siège de 18 à 20 heures.

Enfin les camarades isolés dans la région doivent envoyer, leurs cotisations à : A. Ferré, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) et tous ceux qui veulent constituer des U.L., à l'exemple des camarades de Cannes et de Toulon, sont priés de prendre contact avec l'Union Régionale, à l'adresse ci-dessus.

Camarades : A l'usine, sur le chantier, faites connaître la C.N.T. ! Faites de nouveau adhérents ! Diffusez LE COMBAT SYNDICALISTE !

Les Jeunesses Anarcho-syndicalistes-C.N.T. de l'U. L. de Marseille, dans le cadre de la campagne « Pour une révolution anti-autoritaire, communiste, prolétarienne », organisent le samedi 7 février 1970 à 20 h. 30 précises à la Vieille Bourse du Travail, salle Ferré, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) un GRAND MEETING de propagande ouvrière et anarcho-syndicaliste avec la participation des camarades du Bureau Fédéral des J.A.S. et Maurice Joyeux de l'ASRAS.

— La bibliothèque de l'U. R. de Lyon est en cours de réaménagement. Actuellement, la 1^{re} série (politique, social-économie, syndicalisme, théories philosophiques révolutionnaires et syndicales) comprend 99 volumes. Néanmoins il nous manque la totalité des œuvres de M. Bakounine, Monatte, P. Besnard, Pouget, J. Grave, M. Stirner, E. Malatesta, E. Mühsam, Landauer, G. Sorel, C. Bon Temps, Berthier, etc.

Ceux qui pourraient nous aider ou nous fournir les œuvres en question sont priés d'écrire ou d'envoyer à J. Dubois, 22, ch. du Vieux-Moulin. — 69-Tassin-la-Demi-Lune.

Les frais de port seront payés par le bureau de la 17^e U. R.

L'ASSASSINAT
D'AUBERVILLIERS

Cinq travailleurs africains sont morts dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier. Ils vivaient à Aubervilliers dans un « foyer », à 10 par chambre, sans eau, ni gaz, ni électricité, sans chauffage.

Ils sont morts asphyxiés parce qu'ils ont fait du feu pour ne pas mourir de froid.

Ceci arrive tous les jours : 3 Portugais asphyxiés à Bordeaux, un couple de Portugais asphyxié à Pau; à Nanterre 3 enfants brûlés dans un incendie de bidonville, Saint-Denis, Argenteuil...

Ceci peut arriver à des centaines de milliers de travailleurs qui vivent dans les mêmes conditions. A Ivry, 700 travailleurs africains, stockés dans une usine désaffectée, sont privés d'eau et d'électricité depuis 5 mois.

Ce ne sont pas des drames de la misère.

Ce ne sont pas des faits divers.

Ce sont des assassinats !

Car ces foyers, s'ils tuent certains, en engraisent d'autres. Ils font de bonnes affaires : à 7 F le lit et à 10 lits par pièce, un taudis de 5 pièces à Aubervilliers rapporte au minimum 3 500 F par mois. A Ivry, le propriétaire touchait, avant la grève des loyers, 28 000 F par mois.

Qui est responsable ?

Quelques patrons d'hôtels ? Mais qui sont ces petites crapules, sinon les sous-traitants, les hommes de main des patrons de Citroën, de Renault, des Offices Nationaux d'Immigration ?

Si des centaines de milliers d'ouvriers vivent dans ces conditions, ce n'est pas un hasard déplorable : c'est le calcul froid du capitalisme pour qui rien ne compte que le profit : plus de 100 000 travailleurs vivent dans les bidonvilles; 3 millions dans des logements insalubres; 15 millions de

mal logés; 40 % des mal logés ne peuvent obtenir de H. L. M., ils n'en ont pas les moyens. Des centaines de familles sont expulsées (dans le 13^e, dans le 15^e, à Belleville).

Pour que soient construits des logements à 600 F de loyer par mois, c'est tellement plus rentable.

Voilà pourquoi on ne peut accuser seulement quelques patrons d'hôtel. Le seul vrai responsable, c'est le système capitaliste qui, fondé sur la propriété privée du sol et des moyens de production, entraîne la spéculation foncière et l'exploitation des travailleurs français et immigrés.

Voilà pourquoi 250 personnes ont occupé samedi 10 janvier les locaux de l'organisation du patronat français (C.N.P.F.).

En même temps, un autre groupe s'installait dans la propriété du patron français de l'usine dans laquelle est installé le foyer de travailleurs maliens et sénégalais d'Ivry, en exigeant que l'eau et l'électricité soient rétablies au foyer.

Ces occupations n'avaient pas pour but la mise à sac des locaux mais la dénonciation de certains responsables des conditions de vie inacceptables de millions de travailleurs et des morts qui s'en suivent.

Les travailleurs immigrés sont exploités par la bourgeoisie de manière encore plus dégueulasse que la plupart des travailleurs français. N'entrons pas dans le jeu du capitalisme qui tente de dresser la population française contre eux.

Travailleurs français, travailleurs immigrés : tous unis. Assez de promesses. Seule la lutte paye. Grève des loyers. Occupation des logements vides.

Les C. A. de la Région parisienne

DEMANDEZ LE CALENDRIER

S.I.A.

POUR L'ANNÉE 1970

Le référendum de l'E.G.F.

La CGT a réussi à organiser son référendum ! Cela faisait plusieurs semaines que les bonzes syndicaux larmoyaient devant la porte du gouvernement et de la direction. Pas fière pour un sou la CGT avait même, ces derniers temps, demandé au gouvernement d'organiser « son » référendum. Chaban avait alors par sa réponse délicatement craché dans la gueule de la CGT. Celle-ci s'était essuyée et s'était mise à geindre encore plus fort ; « c'était anti-démocratique... ça prouvait bien qu'on avait vraiment un mauvais gouvernement, etc... Mais la CGT « grande organisation de masse courageuse et responsable » ne s'en est pas laissé compter. On combattrait démocratiquement... par le bulletin de vote !

Les questions posées par ce référendum étaient, à peu près : « trouvez-vous le contrat acceptable ou voulez-vous que l'on reprenne les négociations ? » Quand on pense qu'il s'agissait là d'une manœuvre des plus réactionnaires de la part du gouvernement, entravant le droit de grève, cela équivaut à poser une question du genre : *préférez-vous que l'on vous coupe la tête tout de suite ou désirez-vous encore la marchander ?*

La signification de cette « consultation »

A peu près 60 % de votants. 55 % « pour la reprise des négociations », 45 % « acceptant l'actuel contrat proposé ». Qu'est ce que cela prouve ? Si l'on se contentait de la comptabilisation du chiffre on pourrait dire qu'un tiers des travailleurs de l'E.G.F. est contre le contrat proposé et que moins d'un autre tiers est pour son acceptation. Reste le 40 %. Ouais, on pourrait ergoter comme ça. Qu'est ce qui prouve que ces élections se sont passées régulièrement ? La direction n'a-t-elle pas pu influencer des types en les achetant d'une façon ou d'une autre ? etc... Ce n'est pas une critique très positive. Grâce à une campagne bien orchestrée la CGT a effrayé les travailleurs en ne leur montrant comme issue que le bulletin de vote organisée par elle. Beaucoup ont voté croyant bien faire. La signification de leur vote était contre le gouvernement et sa manœuvre réactionnaire que pour la CGT.

Pourquoi un tel référendum de la part de la C.G.T. ?

« Regardez comme nous sommes démocrates et raisonnables et comme le gouvernement et la direction sont méchants » tel a été le désir de démonstration de la CGT. Nous, nous ne nous sommes jamais fait d'illusion sur les intentions gouvernementales. On sait à qui on a à faire. Quand à la démocratie et à la raison de la CGT, nous dirons qu'elle en a une pratique bien particulière comme ce référendum plébiscite l'a montré. On pourrait surtout ajouter une autre appréciation : *démagogie !* et encore *démagogie de la part de la CGT !* Désir de montrer que l'on est grand et fort à l'E.G.F. Et il faut reconnaître qu'il y a de nombreux syndiqués CGT à l'électricité et au gaz. Mais nous n'avons pas besoin de ce référendum pour le prouver. *Essayer de ramener à son référendum le maximum de monde pour montrer sa puissance, tel a été la visée démagogique de la CGT.* Elle a réussi à grignoter 4 % par rapport à son pourcentage habituel.

La position des autres syndicats « officiels »

Ceux-là ils se demandaient la

manière dont ils allaient être plumés par la CGT ! Ils ont courageusement serrés les fesses en attendant que ça se passe. La CFDT, FO, UNCM ont condamné l'attitude cégétiste *mais qu'ont-ils proposé ?* Rien. FO l'éternelle collaboratrice de classe (on se demande vraiment ce que des soit-disant anarcho-syndicalistes foutent là-dedans !) y est allé pour sa petite condamnation cégétiste-communiste traditionnelle, ménageant le bourgeois le plus possible. Quand aux casuistes de la CFDT ils savent eux aussi quand il le faut, faire de la démagogie pareillement à la C. G. T. même si ce n'est pas tout à fait de la même manière. Etre à la remorque, ne jamais prendre l'initiative sans le compagnon de route C.G.T. telle est l'action du syndicat ex-chrétien.

Rien de nouveau donc sous le soleil... des réformistes, avec ce référendum sinon un pas de plus vers la collaboration de classes.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

La Groupe V, présente:

« La journée d'une infirmière » (Pourquoi les animaux domestiques ?) d'Armand Gatti

A 5h15, chaque jour, le réveil sonne le début de l'épopée quotidienne de Louise l'infirmière.

Louise, qui au cours de ses huit heures d'hôpital, de ses deux heures de trajet, de ses cinq heures de travaux ménagers, déploie autant d'énergie et de ruse à s'insérer dans l'ordre existant que d'autres mettent à le contester.

La vie moderne est pour beaucoup un curieux numéro d'équilibre, une course dératée contre la montre, et Louise est acrobate en la matière.

Son exploit accuse sans qu'elle le veuille. Mais son monde clos dérouté ses avocats.

Car pour que Louise rejoigne le combat de ses frères, il faudrait que l'armure ait un défaut, carcasse patiemment cimentée, placquée d'images reçues et acceptées pour exorciser la vie profonde qu'elle a châtée.

Il ne faut jamais poser de questions.

(Les questions demandent des réponses).

On a toutes les difficultés

A se faire un trou.

Si on vous dit que le trou ne vaut rien,

Alors on finit par ne plus s'y sentir.

On a envie d'un autre trou,

Mais ce n'est pas cela

Qui vous en donnera un.

Là vie ne commence pas

Dans les dessins,

Les fleuves et les promesses.

La vie commence à 5h15 tous les [jours].

REPRESENTATIONS

Le mardi 6, vendredi 9, samedi 10, mardi 13, mercredi 14, et vendredi 16 janvier 1970.

Encore des bons vœux !

Grève des hôtesses et des stewards à Air-France et à Air-Inter

Samedi, 3 janvier. 24 heures de grève sont décidées par le SNPNC (Syndicat national du personnel navigant commercial) : 75 % de grévistes à Air-Inter, 99 % à Air-France.

Pas de bolchoï à l'Opéra : grève du personnel technique et administratif

Dimanche, 4 janvier. Après l'échec des négociations avec le ministre des Affaires culturelles le personnel technique et administratif a maintenu son ordre de grève.

Ce qu'il veut : 15 % d'augmentation des salaires. Les salaires s'échelonnent de 900 francs pour une couturière à 1 000 francs pour un machiniste : on ne peut donc pas dire que c'est ce personnel comme celui des danseurs d'ailleurs, qui épuisent le budget de l'Opéra.

Même si l'on n'est pas d'accord globalement avec la C. G. T. on ne peut qu'approuver l'action en elle-même : toute la grande bourgeoisie (une place coûte 120 francs au marché noir), était venu pour le Bolchoï. Les travailleurs ont agi avec discernement en déclenchant leur grève en ce jour de première. Tant pis pour les bourgeois : ils devront apprendre que sans le travail des autres ils ne peuvent rien. Qu'ils prennent donc les revendications des travailleurs au sérieux.

Curieuse réaction que celle de la C. G. T. à l'Opéra de Paris : à propos de la gêne qu'occasionnait leur grève pour les artistes soviétiques du Bolchoï, le délégué C.G.T. a répliqué que c'était justement « la preuve de l'indépendance de la C.G.T., qui ne prenait ses ordres ni à Moscou, ni même place Kossuth. » Sentiment de culpabilité ? Désir de justification ? Saine réaction que cette grève en tout cas. Il y aurait encore des hommes à la C.G.T. ?

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Non, Mr. Chaban, la CGT-PC n'est pas révolutionnaire

Dans « Energies Nouvelles », de décembre, mensuel distribué gratuitement par la CGT-PC de l'Energie Atomique, Benoit Frachon s'essaie aux exercices de reptation devant le veau d'or représenté par Chaban-D. « De quel côté sont les menaces de subversion ? », s'écrit-il en louchant vers les gaullistes, évidemment pas du côté CGT-PC, rassurez-vous. Plus loin il réfute comme de « pauvres diversions » les attaques de Chaban-D « contre notre camarade Ségué, lui attribuant des déclarations dénuées de tout fondement sur le renversement du régime. »

Ça n'empêche pas ou peut-être est-ce lié au complexe de frustration, dans la même feuille, les plumitifs de service de réclamation à cors et à cris, probablement pour le folklore, de « continuer la lutte », « continuer l'action », « maintenir la pression », etc...

C'est l'agitation minimum requise pour « tenir ses troupes » comme on dit dans le jargon politiciard du P. C. En outre, on dénigre systématiquement l'action des petits copains : la grève de la faim des 5 travailleurs (3 FO et 2 CFDT) en novembre est « sentimentale », la grève illimitée (proposée par (F. O.) est « irréaliste », etc... Or chacun sait à l'Energie Atomique que seule l'action des grévistes de la faim, par l'écho qu'elle a obtenu dans le public averti par la presse parlée et écrite

avide de détails macabres, a permis de faire échec à l'Administration. En revanche la grève illimitée est « dangereuse » (?) parce qu'elle ne peut pas avoir, comme celle de l'EDF ou de la SNCF, d'effet sur l'opinion publique. Donc, si une action n'a pas d'effet sur l'opinion publique elle est « dangereuse » ou « irréaliste » et si elle en a (comme la grève de la faim) elle est « sentimentale ». Seuls peuvent comprendre ceux dont l'échine dialectique a été assouplie par les exercices staliniens !

D'autant plus que les modes d'action proposés par la CGT-PC sont terriblement plus perturbants : grève de 24 heures — probablement pour paralyser l'opinion publique —, des délégations aux préfectures — pour la photo symbolique des technocrates CGT-PC discutant d'un air inspire avec les technocrates du capital —, distribution de tracts à la population — en octobre et novembre tous les syndicats réunis ont distribués environ 200.000 tracts en France, chiffre ridiculement petit comparé aux moyens journaliers du cartel au pouvoir ; et qu'attend-t-on du public finalement, qu'il fasse la grève à notre place ? Enfin, l'arme aussi ridiculement fatale : la conférence de presse — à laquelle personne n'assiste —

Mortellement subversif !

Antilles : REPLI STRATEGIQUE DE LA « SHELL »

On sait comment les groupes financiers, utilisant habilement leurs « conseillers juridiques », tirent parti des avantages que leur offrent les gangs maquant les petits pays : pavillons de complaisance (Panama 1.300.000 habitants, onzième rang mondial pour la flotte marchande, juste après la France), concessions minières ou pétrolières, etc... D'autres pays, plus ou moins petits, peuvent néanmoins être très profitables aux trusts.

L'abri des baionettes hollandaises, tout de même plus sûres que celles des gouvernements vénézuéliens, le groupe anglo-hollandais Shell a construit de toutes pièces un énorme complexe pétrolier dans les Antilles « hollandaises ». Dans les îles auparavant arides et désertes de Curaçao, Aruba, etc..., on a importé à la fois le matériel et les hommes nécessaires, les femmes arrivant en douce y étant « tolérées ». Mais la contestation

globale gagne aussi ces derniers refuges capitalistes, malgré l'isolement des ouvriers « étrangers » puisqu'importés sur le territoire hollandais et les salaires les plus élevés des Antilles. Aussi, comme les rats quittent le navire, la Shell construit dans l'ancien fief du gang Trujillo, à Saint-Domingue, dans la « république » de Balaguer si démocratiquement installée par les paras Yankees en 1965, une usine de raffinage d'une capacité supérieure à celle de Curaçao également destinée au traitement du pétrole vénézuélien « en prévision d'événements qui pourraient obliger à l'abandon de l'usine de Curaçao ».

On ne saurait dévoiler son jeu avec plus d'impudeur, c'est là où l'on voit la nature profonde des trusts puisqu'il leur est plus agréable de traiter avec des gangs qu'avec des gouvernements élus pourtant si accommodants.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Meilleurs vœux !

Entreprise Daniel Chapuzet — Directeur des Travaux Roger Boulet — Agence Paris-Sud 1300 — 34, Avenue de la Division-Leclerc, 94-Fresnes.

« Fresnes le 24 décembre 1969.

A l'attention de M. X.

La Direction tient à remercier son Personnel pour les efforts que vous avez faits à l'occasion de cette année 1969.

Il va de soi, que la nonchalance de certains d'entre vous, n'a pas favorisé la bonne finition de nos livraisons et n'a pas amélioré nos plus notre organisation.

La discipline a été quelque peu relâchée.

La nouvelle année doit commencer dans des conditions meilleures, et nous vous demandons de nous aider, que chacun fasse bien la tâche qui lui incombe, avec la pensée qu'il travaille pour une équipe.

La crise nationale dont nous subissons les effets dans le Bâtiment, doit être digérée par nous, sans dommage pour l'ensemble du personnel, mais vous devez être avec nous pour œuvrer de façon à ce que nos chantiers soient impeccables, grâce à notre technique, et aussi à la conscience professionnelle de chacun de vous.

Ainsi, nous éviterons le service après vente, les réclamations, et la contre publicité d'une clientèle

Etant actuellement dans les premiers sur le marché, nous devons y rester.

Nous vous souhaitons à tous.

pour vous et vos familles de bonnes Fêtes, et une bonne santé, pour le démarrage de cette année nouvelle.

La Direction : R. Boulet. »

Les patrons sont bien gentils cet hiver ! Ne voilà-t-il pas qu'ils se soucient de la santé et du bonheur de leurs ouvriers ? Encore qu'à y regarder de plus près, il semblerait plutôt que ce soit leur marge bénéficiaire qui les préoccupe.

En réalité, cette lettre que nous certifions exacte donne la juste mesure de la portée de la révolution qu'apportera dans les mœurs la nouvelle société du camarade Chaban : poigne de fer dans gant de velours.

Où irions nous si l'amour que semblent porter les patrons à leurs ouvriers était réciproque : ces chers ouvriers travailleraient comme des fous et exigeraient des diminutions de salaires, ce qui soyons-en sûrs entraînerait une crise de mévente et mettrait le pouvoir capitaliste en danger.

Mais comme nous ne voulons pas que nos chers patrons se retrouvent dans la misère, qu'ils comptent sur nous pour être de plus en plus nonchalants, de plus en plus indisciplinés et de plus en plus souvent en grève...

Pour assurer l'avenir directoirel de M. Boulet, nous lui souhaitons d'avoir sous ses ordres de meilleurs vœux que certains de ceux à qui était destinée cette lettre.

La Grèce dans l'obscurité

Appel de l'île de Leros

Selon l'AFP, un appel clandestin des détenus politiques est parvenu vendredi aux correspondants étrangers en Grèce, demandant une « amélioration des conditions des détenus dans l'île » ; l'appel provient du Camp de Lakki. Sur 1 050 détenus, 648 sont malades de la grippe, et l'un d'eux est décédé. Pas de médecin, aucun soin.

La Grèce, l'Espagne et le Portugal connaissent des heures sombres. C'est à nous tous d'aider ceux qui luttent pour l'émancipation.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

29 JANVIER
1970
NUMERO 592
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les assassins...

Vendredi 16 janvier, dans l'après-midi, une douzaine d'élèves du Lycée Faidherbe se réunirent afin d'envisager une action possible à la suite des événements du Biafra. Ils désiraient mener une action dépassant le cadre humano-chrétien, type d'action se bornant à la consternation après constatation des faits. Ils désiraient dénoncer les ambitions politiques et économiques des militaires Nigériens ou Biafrais et le soutien intéressé des financiers de l'Ouest comme de l'Est. Il n'est pas utile, je pense, de rappeler que la finance française et l'esprit de De Gaulle en particulier, furent parmi ceux qui soutinrent l'impossible sécession biafraise au nom de l'indépendance nationale. Des assassins tranquilles quoi.

Régis arriva à cette réunion, clamant qu'il ne fallait pas se borner à ce genre d'action, qu'il fallait du spectaculaire.

Cela n'alla pas plus loin.

Le lendemain samedi, il arriva à 8 h., laissa entrer ses camarades puis vers 8 h 30, s'imbibe d'essence et allumant une allumette il se transforme en torche vivante.

Aussitôt on tente d'intervenir, sans succès. Il mourra pendant son transfert à l'hôpital.

Régis n'était pas anarcho-syndicaliste, mais il était anti-milita-

riste acharné, sain d'esprit contrairement à ce que certains bruits veulent bien affirmer.

Bien qu'anti-militaristes nous n'approuvons pas son geste, mais nous le comprenons. Il est le reflet de cette soif d'absolu, qui imprègne tous les jeunes; douleur exacerbée par l'inertie veule et lâche de la majorité des gens. Nous expliquons ce geste, somme toute assez mystique, par l'influence de son entourage chrétien, qui comme tout entourage se pare de belles paroles sans que le geste les accompagne, ce qui pour un esprit conscient et actif est absolument intolérable.

Maintenant il est perdu pour cet idéal de paix que, comme nous tous, il désirait.

Depuis longtemps, le lycée est sous le règne d'un ennui mortel. Les élèves n'en peuvent plus; on peut s'attendre à ce que leur colère explose prochainement. Qu'on ne vienne pas conclure à l'irrationnalité ou à l'irresponsabilité de cette colère. Quand on forge l'esprit d'un jeune c'est pour qu'il puisse vivre et construire son idéal; malheurs à ceux qui trichent, ils ne feront que les irriter. La responsabilité de cette colère, même si elle se résoud par des actes absurdes en apparence, retombe sur les responsables de cette société de lâches. L'acte de Régis, com-

me celui plus récent de Robert, représente le désespoir d'une jeunesse trop souvent trompée et dont l'idéal est bafoué ignominieusement.

Quelle peut-être la réaction de ces derniers face à la réalité quotidienne du « système démerde », de la « planque », de « l'irresponsabilité » quasi absolue, de l'exploitation, des privilèges, de la bêtise et de la haine; impossible d'énumérer la liste de masques dont peut se parer la veulerie. Une seule réaction saine et largement approuvée : la révolte. Qu'importe ce qui en résulte. Faite par des jeunes d'esprit non politisés, non cathéchisés, elle peut être que constructive.

Nous devons nous défendre d'une société dont les responsables jouent avec la vie de millions d'innocents sans défense.

Les jeunes sont responsables, nous voulons nos responsabilités. La gestion directe est l'application absolue de nos responsabilités individuelles.

On nous informe que des éléments fascistes (professeurs et élèves) tentent de diffamer Régis; nous saurons nous élever, nous opposer à eux s'il le faut, pour y faire échec.

Un groupe de lycéens anarcho-syndicalistes de Lille. — N. G.

POINT DE VUE

LE DOUTE. E. Faure publie un bouquin dans lequel il se pose la question insidieuse : « Si l'on pourrait considérer de Gaulle comme un homme politique... ». La bataille de Moncornet étant ce qu'elle est, on ne peut guère non plus parler de stratège militaire. Alors ? du bluff !

LES COMPERES. Les fascistes et les bolcheviques de Russie commencent à échanger des représentations diplomatiques. (La presse). On se doutait bien qu'avec tant de points communs ils finiraient bien par s'entendre.

LA MOUCHE DU COCHE OU LE PAPE A LA REMORQUE DE L'ACTUALITE. Faute de pouvoir faire des miracles le descendant de St-Pierre en est réduit à hurler l'actualité avec les loups dans l'espoir de faire entendre sa voix : Vietnam par ci, Biafra par là, La caravane passe.

COURAGEUX MAIS PAS TEMERAIRES. Les catholiques de choc de France et de Navarre ont organisé le 15 un meeting à la Mutualité à Paris pour protester contre la torture au Brésil. C'est une manifestation « bien » présidée par des personnalités comme G. Casalis, J.-P. Sartre, le R. P. M. de Certeau, etc... Des gens qui se démènent au moins ! A 6.000 km. du drame.

POPULARITE. La visite du vice Président Américain Anew dans les capitales pro-U.S. d'Asie ressemble à la visite de Rockefeller dans les capitales d'Amérique Latine l'année passée : bagarres, manifs... A Kaboul, en Afghanistan, on brûlait les drapeaux américains sur son passage. Le Premier Ministre Etemadi s'excusa et, comme Rockefeller, Anew répondit : « J'ai l'habitude ». Déjà !



LACHES !

La responsabilité de cette colère, même si elle se résoud par des actes absurdes en apparence, retombe sur les responsables de cette société de lâches.

POINT DE VUE

FORTICHE. Habib-Deloncle, le directeur politique de la « Nation », annonce que la livraison des « Mirages » français à la Lybie est une opération en faveur de la paix. Ce que c'est que d'avoir été à l'école quand même. On arrive à démontrer rigoureusement que les vessies sont des lanternes. A moins qu'on leur en ait fait cadeau uniquement parce qu'ils n'ont aucun pilote capable de les conduire, auquel cas...

◆ **DIVINE JOUISSANCE.** Une fois n'est pas coutume, je suis d'accord avec Popol VI contre le mariage des prêtres qui est réclamé à c... rabatus en Hollande et ailleurs. Seuls les papes devraient avoir le droit de se marier, comme Alexandre VI qui fut sacré et canonisé. Un chroniqueur de l'époque disait de lui qu'« il avait vécu saintement et avait eu quelques enfants d'une dame romaine qu'il regardait comme son épouse... »

Comme un peu partout les jeunes prêtres jettent leur soutane aux orties pour courir après les mini-jupes, encore un peu de fermeté et on sera complètement débarrassé de cette peste noire.

◆ **PROFITS BANCAIRES DE FIN D'ANNEE.** A l'origine l'argent était compris comme un moyen commode pour faciliter les échanges de biens de consommation. Aujourd'hui l'argent lui-même est devenu un bien de consommation : loué, vendu, acheté avec plus ou moins de profit selon l'offre, la demande et les combines possibles du change. Le moyen est devenu une fin, on n'arrête pas le progrès du désordre.

◆ **AU SECOURS !** Nixon annonce qu'il est prêt à envoyer des secours aux Biafrais par avions géants. Compte tenu de ce que on sait de l'aide U.S. au Vietnam du Sud, il n'est pas impossible que la debandade des troupes Biafrais ait été précipitée par cette annonce.

◆ **VAINQUEURS.** D'après « Le Monde » le Nigéria aurait la plus puissante armée d'Afrique noire. Je ne sais pas combien elle a coûté mais il serait fort surprenant que les « richesses » biafrais suffisent maintenant pour l'entretenir. Vainqueurs, à vos poches !

LE BORGNE

AH! LES JEUNES...

Cette expression, dans la bouche d'un progressiste, d'un révolutionnaire, trahit toujours une profonde admiration pour cette éternelle jeunesse qui ne cesse de bousculer les conventions et les dogmes, les mythes et les préjugés. De tous temps et dans tous les pays, ce sont les jeunes qui ont servi de détonateur aux grands événements sociaux. Ceci dit sans vouloir mésestimer la valeur réelle de vieux militants révolutionnaires qui, jusqu'au dernier souffle, se dévouent sans compter pour nos idées de liberté et de justice. Je dirait même que c'est le dévouement de ces derniers qui a le mieux plaidé pour la cause que j'ai épousée.

Mais il n'en reste pas moins vrai que même pour nos aînés, l'épanouissement de leur action sociale se situe dans leurs jeunes années. Ils en sont d'ailleurs fiers et il n'est pas rare de les entendre nous dire : « Faites-en autant que nous en avons fait quand nous étions jeunes. »

Il faut reconnaître que depuis quelque temps, les jeunes suivent bien ces conseils. Ils vont même plus loin puisqu'ils veulent faire ce que leurs parents n'ont pas fait : En finir avec la société stupide du profit et de la contrainte.

Ils n'en ont pas encore fini et le chemin sera long, mais ils ont déjà gagné une première bataille : la reconnaissance par l'Etat qui est le plus fidèle serviteur du capitalisme, de la nécessité de certaines réformes dans les rouages de la société bourgeoise. Que ce soit dans le domaine universitaire, dans celui de la production ou dans celui de la consommation, la majorité des gens sont d'accord pour dire que ça ne va plus et qu'il faut des solutions urgentes et rationnelles.

Seulement, ont en est encore là et les jeunes, toujours pressés, toujours avides de connaître un destin meilleur, promettent de tout casser si la nouvelle société qu'on leur fait miroiter si fraternelle, ne se réalise pas très bientôt. Hélas ! voilà un comportement qui n'est pas du tout du goût de nos bons bourgeois et comme ils sont à court d'idées, ils n'ont rien de mieux à faire que d'appeler la police...

Quand on n'est pas sur place au moment des incidents il est bien difficile de dire si les étudiants de Nanterre, de Vincennes ou d'ailleurs, ont bien raison de casser

quelques meubles, mais nous sommes convaincus que les recteurs commettent une erreur grossière en faisant appel aux CRS.

En dehors de toute forme de répression, l'éventail des solutions est assez vaste pour sauver l'essentiel : la préparation sociale et technique des futurs artisans de « la société fraternelle ». Une société dans laquelle les castes auront disparu et où chacun participera à la prospérité collective et au bonheur de tous... Cette société ne se prépare pas avec des forces répressives, ni avec une sélection caduque et irrationnelle qui ne vise qu'à maintenir l'esprit de hiérarchie et de division, ni avec des paroles fallacieuses et sans lendemain.

Vous voulez que les jeunes aient le goût des études et non celui de la bagarre ?... Bravo ! Alors don-

nez-leur la certitude qu'en travaillant dans leurs bouquins, ils préparent les bases de leur société de demain. Car en fait, que vous le veuillez ou non, ce sont ces jeunes qui devront, demain, prendre en main la gestion d'une société que vous leur laisserez en piteux état ; c'est donc normal qu'ils se préoccupent dès aujourd'hui de ce que demain leur réserve.

Bien entendu, ceux qui ont aujourd'hui le privilège de vivre de la sueur d'autrui, voudraient qu'il en fût de même pour leur progéniture ; et ils sont prêts à se battre (par personnes interposées) pour conserver le statut-quo. Mais il est trop tard, les jeunes de Mai 68 ont ouvert une brèche trop large dans le mur de l'exploitation de l'homme par l'homme, et rien désormais ne sera plus comme avant. Ah ! les jeunes...



ERRATA

Le C.C.P. de la C.N.T.F. n'est pas 14 103 62 Paris ; mais : CCP 20 990 10.

Tous les envois de fonds à l'intérieur de la Confédération (section française) doivent être effectués à ce CCP en stipulant à la partie correspondance de quoi il s'agit (vente « C. S. », cotisation, souscription, etc).

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

Prochaine réunion le 15 février à 9 h 30.

L'ordre du jour sera établi avec les différentes questions que désireront soumettre les différents délégués à l'assemblée.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont invités à assister nombreux à l'assemblée gé-

COMMUNIQUE

nérale du dimanche 1^{er} février, 10 heures Maison du Peuple 1^{er} étage.

En raison des circonstances actuelles, chacun tient à cœur l'extension de notre activité tant à Brest que dans l'Ouest. Mérich, Henri Portier de Rennes, Le Ravalec, Piou de Nantes, tous militants de la F.A.F. sont priés de prendre contact avec le secrétaire régional de la S.I.A., Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N, Brest.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

Les Jeunesses Anarcho-syndicalistes-C.N.T. de l'U. L. de Marseille, dans le cadre de la campagne « Pour une révolution anti-autoritaire, communiste, prolétarienne », organisent le samedi 7 février 1970 à 20 h. 30 précises à la Vieille Bourse du Travail, salle Ferrer, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}) un GRAND MEETING de propagande ouvrière et anarcho-syndicaliste avec la participation des camarades du Bureau Fédéral des J.A.S. et Maurice Joyeux de l'ASRAS.

LE DEPUTE ET SES MENSONGES

Réponse des Jeunesses anarcho-syndicalistes de la Confédération Nationale du Travail (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs) à Pierre Bourgoïn, député 12°

Notre cher député a écrit dans le dernier numéro de « Mon Quartier », journal d'intoxication gouvernementale, des choses merveilleuses.

1. Dans nos sociétés civilisées, le droit au travail demeure, après le droit à la vie et à la liberté, le droit essentiel de l'homme...

2. Il est bafoué quand les piquets de grève interdisent la porte des usines à ceux qui voudraient travailler. Il est bafoué quand une catégorie d'ouvriers cesse brusquement le travail, empêchant la progression d'une chaîne et mettant le personnel entier d'une entreprise en chômage technique...

3. Car l'EDF, pas plus que GDF, ni la SNCF, ni la RATP, n'appartiennent aux agents qui y travaillent; ils sont le bien commun de tous les Français.

4. Je le signale à M. Ségué avant qu'il ne lasse les braves gens de la France et ne les pousse à la réaction déjà amorcée.

Nous répondons, nous autres :

1. Est-ce vraiment une société civilisée une société qui oblige ses membres à donner les 3/4 de leur journée pour un travail qui ne leur permet qu'une survie, alors que des milliers de militaires, flics, bureaucrates du gouvernement (tels que les ministres, députés, maires et administrateurs d'état divers), nécessaires au fonctionnement du capitalisme bénéficient des plus grands avantages sociaux pour un travail improductif? Pourquoi des tonnes de beurre stockées vendues en période normale 9,00, alors qu'il serait possible de le vendre à un prix encore inférieur à celui de la campagne « intervention gouvernementale », des milliers de litres de lait, des tonnes de fruits divers sont périodiquement détruits devant les préfectures alors qu'à Paris ils atteignent des prix scandaleux?

2. Actuellement tous les travailleurs sont divisés dans la lutte contre le patronat par les centrales syndicales qui veulent appliquer la « participation », méthode fasciste employée par Mussolini et Hitler. Ainsi qu'une mobilisation

divisée pour des augmentations dérisoires, car les syndicats représentent actuellement une minorité de la classe ouvrière par leurs positions réformistes ne pouvant pas engager un véritable combat contre le régime capitaliste, car elles seraient débordées par le mécontentement profond des travailleurs, donc perdraient toute illusion de pouvoir avec les parlementaires de gauche.

3) Tous les services publics sont contrôlés, payés et fonctionnent sur ordre de l'Etat qui a été élu par 8 millions sur 50 millions de Français au suffrage universel. Que demandent les ouvriers? Que l'apport fiscal de chacun d'entre eux serve au développement des services publics et non à payer des cadres par un système de paiement hiérarchique inutile.

4) Est-ce vraiment à cause de Monsieur Ségué que Monsieur Frey a dit : « plus de journaux gauchistes sur le 12°... » que l'on est arrêté, pourchassé lorsque nous proposons LE COMBAT SYNDICALISTE de la C.N.T. aux travailleurs que ces « braves gens » pratiquent des arrestations préventives, font matraquer le 14 et 15 novembre de jeunes ouvriers et même des vieillards par la police, envoient les bulldozers à l'E.D.F., manipulent la Justice pour condamner les paysans et les commerçants? Non, ce sont des gens comme vous, Pierre Bourgoïn, Frey, (chef des polices parallèles CDR), Marcelin, Pompidou, Chaban, qui nous préparez un bel Etat à la mode grecque, c'est-à-dire le fascisme.

Pour le développement d'un syndicalisme révolutionnaire ayant pour but la disparition du profit capitaliste de la bureaucratie d'Etat, l'application d'un Communisme libertaire dans les usines et les campagnes, c'est-à-dire afin que les travailleurs ne soient plus dirigés mais qu'ils dirigent la production comme la consommation.

Soutenez notre action. Opposez-vous à l'intoxication du Gouvernement. L'émancipation des travailleurs ne sera pas l'œuvre de Monsieur Ségué, mais d'eux-mêmes.

Pour la création d'une Union Locale, prenez contact avec nous en écrivant à la

Confédération Nationale du Travail (J. A. S.), 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°)

ACTION ET REACTION

Grève de la faim aux Nouvelles Galeries de Lille

A l'exemple des délégués CFDT de Saint-Laurent-du-Var, ceux des Nouvelles Galeries de Lille ont entrepris la même action : la grève de la faim en vue d'augmentation de salaires.

On peut s'étonner d'une telle action de caractère spectaculaire. Le syndicalisme demande une solidarité collective et effective et non de tels actes qui d'ailleurs, s'ils sont galvaudés, perdent leur caractère de sacrifice.

Bergeron, le big boss du syndicalisme réformiste, parle...

Monsieur Bergeron a fait un discours à Grenoble. Rien d'original, direz-vous, c'est le genre de type qui s'arrange pour ne faire que ça, ménageant autant que possible gouvernants et bourgeois.

Alors, qu'est-ce qu'il a dit? On va tout de même vous le dire : « La convention collective c'est l'outil le plus efficace pour les salariés ». « Cela est encore plus vrai au moment où s'ouvre une période qui sera dominée par le souci d'organisation de l'économie dont nous ne nions d'ailleurs pas la nécessité. » (Souligné par nous).

Monsieur Bergeron est un homme responsable, plein de prévoyance, c'est bien connu, il faut organiser l'économie... des capitalistes (ça il oublie de nous le dire), lui éviter toute difficulté. « Notre tâche sera d'éviter cela (les difficultés), de veiller à ce que jamais sous aucun prétexte, l'on ne soit absent des préoccupations de ceux qui ont la charge de définir les grandes orientations au niveau national.

Il n'est de politique contractuelle possible, a encore dit Bergeron que si, de part et d'autre, chacun recherche les compromis qui depuis toujours sont à la base des rapports sociaux. »

Belles affirmations réformistes, donc, du secrétaire général de F. O., en tous points remarquables. F. O. est vraiment le fleuron du syndicalisme collaborateur de classe.

Chez Michelin aussi on a voté

L'exemple du référendum-plébiscite a fait des adeptes. En l'occurrence les patrons connus comme parmi les plus réaction-

naires : ceux de Michelin à Clermont-Ferrand.

Etes-vous pour ou contre l'augmentation des cotisations pour la retraite complémentaire? Telle a été la question posée par la direction.

La CGT a approuvé le vote puisqu'elle a elle-même appelé à voter « pour ».

La CFDT, elle, réclamait un taux de cotisation uniforme pour tous les salariés et appelait à voter... « nul ».

A peu près 25 % d'abstentionnistes. Finalement, l'augmentation des cotisations est approuvée à plus de 58 % des votants.

On ne saurait assez dénoncer de telles méthodes : celle du vote organisée par la direction en l'occurrence. Il s'agit d'une manœuvre inavouée pour éteindre la combativité des travailleurs en leur montrant une fausse issue de facilité : le bulletin de vote prétendu « démocratique ».

47 licenciements à Debrie

Debrie est une entreprise d'appareils cinématographiques. Il y a 267 ouvriers employés ici. Récemment on a appris que la société allait être transférée en Angleterre. Voici trois semaines 47 camarades ont été licenciés pour des raisons « financières ». Depuis les travailleurs de Debrie sont en grève. Mais la direction fait « le mort ». Que faire à présent? On a l'impression que cette grève telle qu'elle est menée ne dérange absolument pas la société.

Une occupation totale de l'entreprise?

L'information menée tambour battant pour les habitants du quartier?

La formation d'un comité de grève?

C'est aux travailleurs de Debrie de répondre. Nous serons tenus au courant de toutes les péripéties de cette grève par les camarades sympathisants qui travaillent dans la boîte. Nous soutiendrons cette lutte. Il faut que de tels actes de licenciement ne se reproduisent pas. Il faut informer la population du quartier, créer au plus vite une solidarité effective.

L'UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Communiqué à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encaicé à partir de 8h30.

La bassesse des partis communistes

Ainsi donc, toute honte bue, les leaders des P.C. de France et d'Italie participent en compagnie de toute la racaille réactionnaire fascisante, au dénigrement du mouvement libertaire en butte aux persécutions policières faisant suite aux bombes de Milan et de Rome de décembre dernier.

Dans leur esprit haineux, ils ne se rendent pas compte qu'ils épaulent les disciples de Mussolini dans leur volonté de reprendre le pouvoir, oubliant les incendies des Bourses du Travail, les arrestations, les assassinats des militants ouvriers et plus tard les déportations aux Iles Lipari, et il n'est plus tolérable que ces gens traitent nos amis d'anarcho-fascistes d'autant plus que si collusion avec hitlériens et fascistes, il y a eu, c'est de leur fait.

En rappelant le pacte d'amitié Hitler-Staline d'août 1939 signé à Moscou, en pleine tension diplomatique et qui fut le point de départ de la guerre 1939-1945, il est bon de signaler qu'en automne 1932, Clara Zetkin qui avec Thaelmann était à la tête du P.C. proposa aux nazis une alliance pour renverser la municipalité berlinoise populiste d'alors, s'apparentant aux démocrates chrétiens actuels.

Cette proposition fut faite à quelques mois à peine de la prise du pouvoir par Hitler appelé comme chancelier en janvier 1933 par le maréchal Hindenburg, alors président de la République, et concrétisé quand les élections du 5 mars 1933 apportèrent au Reichstag une majorité nazie, Hindenburg démissionna; mais avant le 5 mars, Hitler n'avait pas caché sa volonté de se maintenir au pouvoir.

Quelques jours après, le communiste antiparlementaire hollandais Van der Lubbe, outré, exaspéré de la lâcheté des chefs des partis communiste et social-démocrate, le premier bien organisé, devant la décision prise le 6 mars d'Hitler de dissoudre toutes les organisations politiques, syndicales et autres se réclamant de la classe ouvrière, considérant que le Reichstag symbolisait la déchéance du mouvement ouvrier y mettait le feu.

Au procès de Leipzig de 1934, où comparurent à ses côtés, 4 communistes notoires, 2 Allemands, 2 Bulgares, Van der Lubbe prit hautement ses responsabilités déclarant qu'il avait agi seul et ce malgré tout ce qu'il a pu endurer lors de l'instruction du procès.

Côté des accusés pro-moscovites, l'on vit Dimitroff l'un des 2 Bulgares s'acharner sur le Hollandais et osant demander au tribunal, la condamnation de leur co-inculpé, qui les sauvait par ses déclarations.

Quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir sur son geste, Van der Lubbe fut seul condamné à avoir la tête tranchée à la hache, les 4 communistes notoires libérés et il mourut courageusement. A cette époque, il a fallu aux anarchistes, aux hommes d'indépendance politique, agir contre la campagne menée par les leaders des partis français, surtout du P.C., laissant entendre que les responsables de l'incendie du Reichstag étaient les nazis, pour masquer comme je le dis plus haut, la lâcheté de leurs amis.

J'insiste sur cet événement, afin que les jeunes et les moins jeunes ne soient pas trompés, et qu'ils sachent qu'à l'annonce de l'incendie du Reichstag, les ouvriers berlinois étaient descendus dans la rue. Lors des élections de mars 1933, le parti communiste avait eu à Berlin 1.300.000 voix, c'est dire sa puissance du moment, et ses membres étaient formés en gardes rouges.

Après la guerre 1939-1945 l'Allemagne divisée en 2 parties, celle de l'Est sous la botte de Staline, que devinrent les nazis survivants ? Un communiqué de la Fédération des Déportés et Internés de la Résistance publié dans le « Breton Socialiste » du 30 avril 1949 me l'apprit.

Voici quelques noms : Willie Selfert ex-kapo des l'Arbeitstatistik est commandant en second de la police allemande en zone soviétique. Son ancien chef Resehke, ex-lageraltester de Buchenwald est nommé chef de la police de la zone russe de Berlin, Jonas, ex-chef des Lagerschutz de Buchenwald est chef de police dans l'Etat de Thuringe, Ernest Busse, ancien kapo qui désignait les hommes « cobayes » destinés au bloc 46 où opérait le kapo Diétzch, est nommé préfet de l'Etat de Thuringe. Son adjoint Otto Kipp, dont le nom est attaché à la création du bloc « 61 » d'extermination « à la piqûre » installé en décembre 1944 où périrent 10.000 détenus, occupe les mêmes fonctions en Saxe. Stephan Heimann, ex-kapo de Buchenwald est chef de la propagande du « parti unifié » (alias P.C.) de Thuringe. Wilhem Wolff ex kapo de Leffektenkaminer est ministre de la culture en l'Etat

de Thuringe. Karl Gortig, ex kapo de la cantine des SS est nommé chef du parti communiste et de la propagande « unifiée » en Saxe.

Avec de pareils adhérents de premier choix, il ne faut pas s'étonner de la ferme répression déchainée contre les travailleurs berlinois de l'Est révoltés en 1953.

Passons en Italie où la collusion du P.C. avec les droites fascistes se fit éclatante. En 1947, par suite de l'abolition de la monarchie, une assemblée constituante composée de 556 députés eut à discuter les articles de la Constitution de la République italienne, en particulier l'article « 7 ».

Qu'est l'article « 7 » ? C'est l'approbation du pacte de Latran de 1928 signé par le pape Pie XI, Mussolini et le roi Victor Emmanuel III qui accordait à la papauté le retour au pouvoir temporel supprimé en 1870, une indemnisation d'un milliard de lires (en 1928), le droit de regard sur les écoles maternelles et primaires, sur l'état civil et son inclusion dans la Constitution.

Cet article « 7 » vint en discussion le 25 mars 1947, devant 499 députés présents et le vote fut nominal. Cet article « 7 » fut adopté par 350 contre 149 et voyons la composition de cette assemblée : 207 D.C., 104 P.C., 32 V.Q. (parti catholique fascisant), 37 libéraux, 17 Misto, 115 socialistes, 25 républicains, 10 parti d'action, 9 D. Lab. : total, 556.

Le jour du vote pour l'article « 7 » : présents D.C. 200, totalité; P.C. 92, totalité; V.Q. 26 totalité; libéraux présents 27, pour 19, contre 8; Misto présents 15, pour 13, contre, 2; contre P.S. présents 104, totalité; républicains 23, totalité; parti d'act. 8, totalité; D. Lab. 4, totalité.

Publié dans « l'Adunata dei Reffrattari » du 22 novembre 1969 d'un extrait de la revue « Il Pensiero Mazzuriano » du 25 septembre 1969, et j'ajoute que Palmiro Togliatti, chef incontesté du PCI monta à la tribune pour approuver l'inclusion du pacte de Latran dans la Constitution de la République.

Où sont ceux qui sont en collusion avec les fascistes et hitlériens ? Je pense que les faits indiqués ici serviront d'arguments aux camarades qui les ignoraient.

Sur l'attentat au Théâtre « Diana » en 1921, il faut savoir que la lutte ouverte était déclanchée entre les « Chemises noires » et nos amis. Errico Malatesta, Armando Borghi et d'autres étaient emprisonnés, d'où l'exaspération chez nos amis, il faut savoir que le « Diana » était le rendez-vous des privilégiés.

L'un des condamnés pour cette action le camarade Mariani fut libéré en 1946 et reçut une lettre d'affection de Sandro Pertini, actuellement président de la Chambre des députés l'appelant : « Mariani carissimo » et terminant par le souhait qu'il puisse avoir un peu de joie, et l'embrassant en le tutoyant, publiée dans l'Umanità Nova du 20 décembre dernier.

Donc rien à voir avec la bombe de la Banque de l'Agriculture de Milan frappant de pauvres gens, qui est l'œuvre de la police ou du Mouvement néo-fasciste et je sais qu'actuellement se produit en Italie une sorte de revirement en faveur de nos amis arrêtés tant en avril qu'en décembre.

De notre côté, nous avons à intensifier notre activité dans tous les milieux ouvriers, intellectuels, car pour répondre coup pour coup à nos ennemis, il faut être forts.

A. LE LANN

RIGOLADE « made in U. S. A. »

RECHERCHE FONDAMENTALE

— Dans le journal américain « Science », le docteur A. Tagliamonte et ses collègues décrivent un produit stimulant l'appétit sexuel des rats : un mélange de pargyline et de p-chlorophenylalamine. Dans leur rapport : « l'excitation sexuelle dura plusieurs heures et atteignit son maximum lorsque tous les animaux d'une même cage tentèrent de se monter dessus les uns les autres. »

L'essai sur les humains est en cours aux U.S.A. pays d'origine du déplacement en file indienne.

◆ L'HEURE DE VERITE DES SYNDICATS REVISIONISTES.

— L'évolution des salaires dans les dix dernières années aux Etats-Unis confirme que leur augmentation est moins forte dans les secteurs où la représentativité syndicale est la plus importante (« Le Monde » du 30-12).

España - Biafra

O Gawon-Franco en equivalencia. El general negro ha dado las gracias a la URSS por la ayuda militar prestada, igual que el general blanco (no de intenciones) reagració a Hitler y Mussolini por su participación en la guerra de España. Sólo las causas de ambos pueblos difieren. En amplitud de tragedias, españoles y biafreses coincidimos sensiblemente.

Ellos han muerto por hambre y balas, y nosotros lo mismo. Ellos sufrieron genocidio anterior (30.000 ibos friamente asesinados), y nosotros perdimos 200.000 vidas en fusilamientos y torturas físicas y morales una vez vencidos. Consumada la derrota biafresa, la hipocresía diplomática de todo el mundo se felicita porque en Biafra Gawon emplea mano «suave». Satisfacción cruel que encubre las barbaridades que los vencedores cometen contra los vencidos.

Contra el genocidio franquista, ninguna nación del planeta levantó dedo de advertencia. El crimen aleroso pudo ocurrir a diario contra mil personas durante cinco años. Camiones llenos de condenados a muerte — o no condenados, pero matables igualmente — transcurrían por las calles en hora temprana para espanto de viandantes y regocijo de «triunfales». Los asesinos eran españoles y los reos igualmente. ¿Viva España?

Si Biafra vencida se ahorrrara los terroríficos espectáculos de la inmediata postguerra española, mejor para ella. 2.500.000 de pérdidas humanas es mucho; es, terriblemente, demasiado. ¡Bastante sangre perdida! En España, 25 AÑOS DESPUES, aún nos asesinaban a Delgado y Granado. La justicia franquista es una bestia ahita de sangre. Pero aún mordería, aún morderá hasta el momento de su extrema impotencia.

Los ibos, míseros y derrotados, han formado caravana de pavor y desesperación. ¿Dónde ir, dónde ocultarse de la fiera victoriosa? De ello saben mucho nuestros republicanos del Centro. De las caravanas dolorosas con interrogante en el horizonte, sabemos nosotros, los exiliados del

39... que aún andamos por el mundo en calidad de «biafreses» sin estima, apenas, de nadie.

D I S C O S

Andando por la vida he conocido tipos curiosos, en ocasiones excelentes. Me he ocupado a veces de Gardeñes, que se perdió lamentablemente porque no supimos aprovecharlo. En lugar de fusilarlo por «chorizo» debíamos mandarlo al frente. En vez de usarlo únicamente en situaciones desesperadas, podíamos también corralizar un poco con él, que, mudamente, lo agradecería. Sé por qué lo digo.

Otro «esquizofrénico» me viene a la memoria y me admira aún haberlo conocido y tratado. No voy a marcar su nombre porque ignoro si aún vive. Si está en la tierra no le hará ningún favor a Franco. Si no está, la sociedad tiene un enemigo menos.

Este amigo — al cual distinguí con dos iniciales: R. B. — era un misántropo de cuidado. No relacionaba con nadie, o casi. Tenía inteligencia y no carecía de nervio. Leta mucho y escribía con soltura y seso, total para encajonar sus cuartillas. Vino a vivir en nuestro predio, y se encajonó él en su cuarto-biblioteca: muchos libros, y no vacantes. Era, el misántropo, como una enciclopedia ignorada.

Pero tengo para mí que la escasa relación con la gente lo retraía, lo aislaba, lo disminuía. Conozco otros casos así, ciertamente peores. Peores, porque en montañesa refractaria una familia murió entera de miseria moral y en resultado físico, en la soledad de La Massana, casa Puigbufé. R. B. no era así de poca cosa porque luz y vibración no le faltaban. Por suerte suya la calle trepidaba sindicalismos y anarquismos, que era lo íntimo suyo. Se asomó, vio y vino a mi encuentro: «Sé quién eres y sólo a ti me ofrezco para lo que sea. Igual leo un libro que puedo disparar una pistola. Ahora aguanta el secreto.»

Cuando Tomás Herreros me dijo que «Tierra y Libertad» carecía de editorialista le facilité R. B., que caurtilló constante y bien durante medio año. Cuando en el lock-out necesitóse mano de obra dura, la de R. B. se aplicó infaliblemente. Cuando necesitamos cuartillas para la «Protesta local, las tuvimos R. B. muy bue-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 29 de Enero 1969

UMBRAL

Número 100, extraordinario

Siguen afluyendo a la Redacción de esta revista valiosos trabajos de ilustrados compañeros y de valores del pensamiento universal. Ultimamente han ingresado en cartera escritos originales de Angel J. Capelletti, P. Bosch Gimpera y Germinal Esgleas, esperándose inmediato recibo de cuartillas de Victor García, F. Moro, Juan Español, Jean Cassou y algún otro autor.

Por ser ya más de 30 las firmas originales recogidas, es de desear que para el Extra no se nos envíen más trabajos, si no han sido pedidos. Caso de que lleguen, de todas maneras serían aprovechados en otros números de «Umbral», o por el «C. S.».

Ahora conviene que paqueteros y compañeros abulten la cartera de pedidos del Extra. Al efecto pronto circularemos una hoja de inscripciones para dicho número 100, con el fin de que los que quieran recibirlo lo tengan seguro, y además para poder nosotros fijar la cuantía de la tirada.

Agradeceremos a corresponsales, paqueteros y compañeros y amigos en general, que nos ayuden a propagar este número que, por el material artístico y literario que se posee, promete resultar memorable.

Ahora que se está a tiempo, compañeros no suscritos, comprometed vuestro ejemplar, y mejor si os quedáis con dos, puesto que uno podriase dedicar a obsequio estimable.

Precio del número: 10 francos.

DISCOBOLO

Referencia al despotismo soviético

LONDRES. — El hijo del escritor soviético Yuri Daniel, que se encuentra en una prisión rusa, solicitó en una carta publicada aquí la intervención de extranjeros para ayudar a su padre y a un segundo prisionero político, Valari Ronkin.

El hijo, Alexandre Daniel, de 18 años, dirigió una carta abierta al novelista británico Graham Greene, que hoy publica el diario «The Times», en la que le urge su ayuda porque una protesta pública es «nuestra» última esperanza.

Yuri Daniel fue arrestado en 1965 y sentenciado al año siguiente a cinco años en una campo de trabajos forzados por haber repartido propaganda antisoviética.

Luego, dice la carta, cuando le faltaban 14 meses de su condena, el escritor fue repentinamente llevado a un tribunal donde se le acusó de haber violado las regulaciones del campo, por lo que fue transferido a la prisión de Vladimiro.

Alexandre Daniel dice que las condiciones de la prisión son mucho peores que las del campo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL ENCONO DE LOS VENCEDORES

Una guerra entre nigerianos y biafreses ha motivado, por supuesto, profusión de comentarios. Ya apuntado el desenlace, los Estados que en realidad resultan los responsables directos, por haber atizado, cada uno por su lado, los odios genocidas, en plan de agarrar provechosas zonas de influencia en lo que atañe a riquezas naturales del país, ahora invocan la piedad. Piden la reconciliación y prometen ayudas.

En plan de fantoches *teledirigidos*, unos generalitos, hijos de gente rica, de los propietarios de tierras y haciendas, adiestrados por parte de los Estados protectores, en el arte de hacer matar a los demás, han cuidado de envenenar el ambiente, creando tempestades de odios. Y a hora que los instintos de brutalidad andan desatados, que las venganzas se ocultan en la sombra, con miras al exterior, tratan de desfigurar la realidad, anunciando que no han de haber represalias.

Se ha vivido de cerca la mala fe, el engaño, la infame impostura de quienes prometían, de quienes proclamaban a los cuatro vientos su generosidad, su espíritu reconciliador, su anhelo de pacificación social. Cuando, tras la cobardía de las democracias y el descarado apoyo del fascismo internacional, el franquismo consiguió hacerse dueño del territorio español, la consigna era orquestar el slogan de que nada se haría a quien no tuviera las manos manchadas de sangre. ¡Bien caro lo pagaron muchos que concedieron crédito a tales promesas! ¡Miles y miles han sido ejecutados por el fascismo hispano que no habían manchado sus manos de sangre!

No eran los rastros de sangre lo que buscaba el fascismo: le interesaba anular a quienes, por sus conocimientos, por su actividad, habían tomado un manifiesto ascendente moral entre las masas obreras, o en el ambiente popular. El franquismo dio carta blanca a los caciques de todo pelaje, a toda la hez reaccionaria de ciudades, pueblos y aldeas. ¡Y la venganza criminal tomó un rumbo desenfrenado!

Mucho se lleva ya escrito en torno a la guerra y la revolución en la España del 1936. Un interesante libro ha de poder escribirse algún día acerca de la sangre derramada por quienes, tras la con-

tienda, prometían eliminar la crueldad homicida.

ECONOMIA Y HUMANISMO

Hay materias que uno reconoce el valor que contienen, la importancia que representan, pero no se les muestra apego. Y al no tener depositada en ellas una particular estima, es comprensible que no se trate de profundizar, de extender la investigación, el examen en torno a su contenido. Es lo que nos acontece a algunos en lo relativo a las ciencias económicas. Sin menospreciarlas, (lo que sería un absurdo de marca mayor) tampoco ponemos en ellas atención sostenida, pronunciado afecto.

Quizás haya contribuido también a tener de la Economía en tanto que ciencia una apreciación como la esbozada el hecho de que la gran mayoría de aquellos que hemos notado abordaban temas de orden económico lo hacían de tal manera que el individuo, el hombre en sí, quedaba diríamos *despersonalizada*, transformado en un simple «robot» insensible incluido en el engranaje de un sistema de organización de tipo económico. La conciencia del individuo, el contenido ético, la noción de dignidad, los factores psicológicos que valorizan a cada ser pensante, quedaban como anulados ante el desarrollo material de la dinámica conllevando un conjunto de factores materiales. Singularmente entre los marxistas, las citadas características ya sabemos que toman un sentido primordial. Su interpretación materialista de la historia hace de la conciencia individual algo de un valor deleznable. De ahí la enorme diferencia ideológica que separa al marxismo del anarquismo.

Hemos relido estos días una obra de Danilo Dolci: «Encuestas sobre un mundo nuevo». Como es sabido, Dolci tomó un singular renombre en la prensa internacional por su vibrante comportamiento en Sicilia, logrando levantar el espíritu de rebelión e impulso realizador de unos centenares de campesinos de aldeas y villorrios, que estaban acogotados por la miseria, por la brutalidad de la Mafia, y por la ancestral desidia de las autoridades, recostadas en la ignorancia del manso pueblo trabajador. Danilo Dolci ha conseguido demostrar que los únicos, los verdaderos milagros, son los que se consiguen templando la volun-

tad y poniéndose a trabajar por cuenta propia, en esfuerzo mancomunado, arrojando toda suerte de coacciones represivas, una vez vencido lo peor de todo, que es el miedo. De tierras miserables, secas, Dolci ha demostrado que con pantanos y modernos sistemas de laboreo se puede obtener lo necesario y hasta más. Descollante ejemplo de tenacidad renovadora, frente al caciquismo y frente al Estado, que nos recuerda las expropiaciones y laboreo de tierras hecho en España, en Caudete de las Fuentes.

En la obra citada su autor desarrolla sus observaciones hechas al recorrer algunos países en plan de captar datos relacionados con la puesta en marcha del conjunto económico, o sea de la producción. Le interesa la estructura, la planificación. Y son los países recorridos: Rusia, Yugoslavia y el Senegal, finalizando el libro con referencias al respecto de lo efectuado en Sicilia.

Dolci conoce y concede el valor que le corresponde a la Economía. Pero ante todo considera que son los factores humanos los que han de tenerse en cuenta cuando se ande en plan de estructurar. Por ello hace constar: «He ahí algunos principios morales que el hombre nuevo no puede dejar de tener en cuenta: la vida debe pertenecer a todos; cada uno debe poder vivir lo mejor posible. A medida que se va conociendo la naturaleza de los males se está en condiciones para mejor curarlos.» De su viaje por Rusia hace atinadas observaciones. Así al decir, refiriéndose a los elementos técnicos y al profesorado en general: «Creo no saben comprender la importancia de que en la base exista una pasión que no sea solamente ejecutiva.» Se refiere, por supuesto, al espíritu de regimentación, de ciega disciplina, sin ningún estímulo de orden moral y estético. Leemos también en el libro citado: «En Yugoslavia, como en otras partes, la experiencia ha demostrado que una gestión centralizada tiende a frenar la libertad de creación en la sociedad, libertad que es elemento indispensable de todo progreso.»

Los factores económicos, según las apreciaciones de Danilo Dolci, han de ir aunados a los factores de orden moral. Una planificación que hace del individuo simple e insensible peón no puede estimarse humana, y por ende está, en

plazo más o menos breve, llamada a caducar. Y uno de los mayores atractivos que nos ofrece el pensar de Danilo Dolci es su sencillez, la ausencia de empaque, de la necia pedantería que hincha a no pocos de aquellos que aluden a los temas de tipo económico, hablándonos de ellos en un tono envarado, encorsetados en una antipática suficiencia, cual si nos fueran a descubrir el Mediterráneo. Dice Danilo Dolci: «El grupo nuevo que pone en valor la nueva planificación, que tiende a la plena valorización de todo, representa una vida en gran parte desconocida y difícil para hacer que exista. Mas, de las insuficiencias y de los errores se puede también alcanzar provecho.»

ANDRE GIDE EN EL APRECIO Y EN LA REPULSION

El centenario del notable escritor francés André Gide ha sido celebrado particularmente en la prensa literaria de diferentes países. Hay que reconocer sus dotes de prosista, sus méritos en la evocación de figuras y paisajes; su sagaz visión crítica al enjuiciar las obras ajenas; su espíritu abierto a todas las corrientes del pensamiento, como lo testifican los centenares de páginas de su «Diario», quizás lo más valioso de su abundante producción. Cabe igualmente señalar su sinceridad, su valentía, reflejada en el libro «Retour de l'U.R.S.S.», señalando cuantas anomalías vio en Rusia, pese a los halagos de que allí se le hizo objeto. Pero hay algo que nos repugna en Gide: su homosexualismo.

Se puede invocar la libertad, se puede aducir que tocados de pedestría han habido elementos notables: Oscar Wilde, Marcel Proust, Lunallena, y tantos otros. Pero Gide, (véase su libro «Coridon») casi vino a suponer que el defecto, la aberración estaba en los que sexualmente hemos amado siempre a la mujer. Es lo que mayormente reprobamos al respecto de su modo de ser.

ADVERTENCIA

Por limitación de espacio la parte española del «C. S.» aparece constreñida. Dando mayor impulso al periódico podríamos presentarlo a 20 páginas. No decimos más.

HOLANDA

Los curas
se quieren casar

Es normal. Como hombres de constitución morfológica idéntica a la de sus iguales de raza, esos profesionales del dogma de Jesús quieren conyugar pese a la decisión del último concilio de Roma, que acordó lo contrario. Tratándose de cardenales vegetorios que llegaron a eso último por soltería pernicioso, es natural que la cardenalada conciliar — que no conciliatoria — resolviera, con grave preocupación del Papa, reincidir en el secular error de la Iglesia de prohibir a sus tonsurados probar el mayor placer de la especie, aberración no enteramente consumada a causa de expansiones secretas con mujeres complacientes o, lo que es peor, mediante contactos antinatural por ser ejercitados entre personas de igual sexo.

Debido a esa preocupación «purista» de la Iglesia católica, en muchas ocasiones conventos, monasterios, sacristías y centros católicos han sido equiparables a las casas de lenocinio más famosas de las capitales. No se trata aquí de ofender a los escasos creyentes que han sido capaces de mortificar su existencia conteniéndose en un deseo que les vino heredado de sus progenitores. Jesús, según dicen, pronunció el «creced y multiplicaos», muy ajeno al cosquillearse — solamente — las plantas de los pies, proverbio jesuita que implica contacto para la continuidad de la raza. Podían los dislocados que ordenaron las «sagradas escrituras» disponer el cierre de la boca para evitar el desagrado evacuatorio, y la humanidad hubiera perecido por hambre. Hubiese dispuesto Jesús la perniciosidad de la función sexual, y las personas habrían funcionado a escondidas o la humanidad habría desaparecido. Existió siempre la necesidad de amarse hasta la extrema consecuencia y así la vida del Hombre ha resultado asegurada. Lo cual comprende la obligación de todos, hombres y mujeres, sin exclusión de los que les da por vestir hábito de fraile o de monja.

¿Por qué tanto menosprecio por la función orgánica amorosa en personas que igual que todo el mundo (el propio Jesús no se libró de esa cadena) tienen obligaciones de refectorio y de W. C., de limpieza corporal, y de mostrar su «miseria corpórea» a sacerdo-



tes... de la medicina o de la cirugía por enfermedades que a todos los mortales atrapan? Un Jesús sexualmente apócrifo, o incompleto (hermafrodita), él, tan perfecto en todo sentido, hoy nadie acierta a comprenderlo. Una Magdalena ofreciente y rechazada, es cosa a poner en duda por eso de la neblina de los siglos. Pero, aunque el nazareno se hubiese contenido, ¿explicaría ello la contención forzada, imposible, de miles de discípulos suyos? Si Dios no ambicionaba juegos de cama bien podía fabricar un tipo humano híbrido y único, reproducible con bostezos o moldeado a barro cual él lo «hizo». Pero no: inventó en un rato de ocio o de malhumor dos seres dotados de sexo diferente, y si la pareja humana delinquirió usando del atributo festero heredado, ¿por qué las religiones cristianas no condenan el mismo delito ¡de fondo diocesano! cometido por los animales del aire, mar y tierra, e incluso las coyundas de las especies vegetales? Estúpidos todos esos prejuicios procedentes de la tiniebla secular que la Iglesia romana trata de sobrevivir en esta época de protestación (¿contestación?) y de racionalismo práctico sin vuelta de hoja.

Con tres siglos de ventaja las confesiones evangélicas, con todos los vicios de rutina que también arrastran, se zafaron de las disposiciones celibatorias del Vaticano, y así los curas católicos de Holanda y de otros países de religión no monolítica presencian a diario la función deista de sus compañeros «de trabajo» protestantes, cuya misión clerical no les impide disponer de mujer para una consecuencia de hijos que dan un amor más veraz que el de las fingidas criaturas voladoras llamadas ángeles. Tener un hijo y cuidarlo se hace con una estima en los templos y conventos desconocida.

Si el curato holandés insiste en su derecho a disponer de libertad para casarse, sin duda se indispone con la Iglesia católica y se atraerá la condición de réprobo.

Entonces, señores católicos, ¿cís-

ma en perspectiva? ¿Habrá que trasladar al país de los molinos de viento a un general Franco para que solvete el conflicto con el hierro y el fuego de una nueva Cruzada?

Ingenuamente los españoles creímos lejos, en 1936, una intervención vaticana como la de Inocencio XIII en el Mediodía de Francia. Mas si éste sufrió el castigo por manos del rey Luis VI, de Simón de Monfort, y del obis-

po Domingo de Guzmán, moderadamente España lo sufrió más duro por gestión directa del también triunvirato Hitler - Hitler - Hitler, Duce - Duce - Duce y Franco - Franco - Franco.

Fervientemente le deseamos a Holanda que el problema de la no soltería sacerdotal presente se lo pase con queso y lo más felizmente posible.

ROVELLAT

ADMINISTRATIVAS

Tomás Rivera, Hyères (Var). Rda. la tuya. Rdo giro; no tengas en cuenta reclamación. Esta llegó después.

Pascua Agusti, Gaillac (Tarn). Rdo. mandat 15 frs pago «Umbral» 31-12-69.

Manuel Visar, Agen (47). Rda. la tuya. El envío de turrónes fue hecho por encargo del compañero Atares de Le Vivier (P. O.).

Rivas, Vacaville (USA). Rda. carta y cheque. Se hará distribución como indicas.

Joaquín Morelló, Narbona (Aude): Para tu satisfacción, hecho envío al compañero Salmonés de 5º premio sorteo «Soli».

Moreto, Riom (P.D.). Rdo. giro 20 F h. el 31-12-69. «C. S.».

Barrena, Orléans (Loiret). Rdo. giro 20 F pago 2º semestre 69.

Miguel Hernica Mejías, Rep. Federal Alemana: Tu giro se recibió el 26-11-69. Al igual que «C. S.», se envía la revista «Umbral».

Rebordosa, Canadá. Rda. la tuya y cheque 30 D. Pagarás año 69 «C. S.» y «Umbral» h. 30-9-70.

Andrés Alonso, Decazeville, Rda. la vuestra. Se había tomado nota para el envío del próximo «Umbral» a 1 ej. Del precedente las bandas estaban hechas. Haremos como indicáis.

C. Tdo. Belin (Gironde). Rda. la tuya anunciando giro pago «Umbral» año 70. Pese a tu situación seguiremos enviándote «C. S.». No vamos a privarte de tu «Soli», a la que has contribuido toda tu vida.

J. Bessons, St-Pons (34). Cumplimentado tu encargo referente al malogrado Adell.

F. L. DE PERPIGNAN

CUESTIONARIO

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. prosiguiendo sus actividades culturales, invita a todos sus afiliados y simpatizantes, para el domingo día 8 de febrero, a una charla-conversación, que tendrá lugar en el café Sportmans route de Thuir a las 9,30 de la mañana y en la cual podréis exponer vuestros puntos de vista sobre los problemas actuales.

Cuestionario: «Hoy como ayer la sociedad capitalista busca su estabilidad; la reforma que lleva a cabo en el plan

industrial y social, dentro de los problemas económicos, sociales y políticos, ¿puede ser una satisfacción?

Los sindicatos acrecientan su reformismo y politicismo, por lo cual el peligro se acentúa sobre la libertad del individuo en la sociedad.

Tú, amigo o compañero, trabajador manual o intelectual, ¿qué soluciones aportas a estos problemas?

En espera de vuestra presencia, os saluda fraternalmente:

La Comisión de Cultura y Propaganda.

AMERICA, HOY

El socialismo en Cuba

por FLOREAL CASTILLA

ESTE es el título de un libro escrito por Le Huberman y Paul M. Sweezy, directores de la revista «Monthly Review», de New York, de inocultable tendencia castrista, la que no le invalida para hacer críticas agudas al socialismo existente en la URSS, pero bajo un prisma eminentemente marxista - leninista. Es interesante el estudio de los procesos supuestamente revolucionarios que las tendencias rivales han querido desarrollar, porque las deducciones que de ellos podemos extraer nos servirán para afirmarnos más en nuestras propias ideas, como también para poner en claro las profundas diferencias entre el socialismo autoritario y el anarquismo revolucionario. En tanto que anarquistas, en tanto que sindicalistas revolucionarios, debemos dejar a un lado el dogma de la facción y el fanatismo ideológico; recordamos que la Libertad — con mayúscula — es la esencia del pensamiento bakuninista, eje de las ideas ácratas, y que esa Libertad no es sólo para nosotros sino para todo el género humano, desde el que se cree fascista hasta el que se desea homosexual, aunque sus actos sean el producto de una sociedad enferma, la que estamos en la obligación revolucionaria de combatir para sanarla.

El objetivo eterno de las corrientes socialistas ha sido la instauración de un medio social igualitario y solidario, en el que los hombres hagan el bien no porque se les ordene sino porque le conciben y anhelan, como señaló Bakunin. Sin embargo, los métodos utilizados hasta aquí por las diversas corrientes del socialismo autoritario — desde la socialdemocracia hasta el bolchevismo — no sólo no han solucionado esencialmente el problema de la desigualdad social y de la diferencia de clases sino que lo han acentuado, instaurando, en el caso del bolchevismo, la nueva clase, la burocracia, la de los administradores y, en lo que se refiere a los socialistas, pregonan la conciliación entre explotados y explotadores y la práctica obscena y contrarrevolucionaria del parlamentarismo que implica la entrega de la clase trabajadora a la sociedad de consumo capitalista-estatal. En la URSS, la lucha de clases ha pasado una etapa de gravedad histórica: el hombre, cualquiera que sea su origen social, clama por su Libertad, frente a un superestado que le esclaviza. Chinos, vietnamitas y cubanos han observado detenidamente el modelo soviético — según Huberman y Sweezy — y emprenden tareas políticas para que no se presente en sus respectivas socie-

dades la degeneración paulatina del socialismo soviético.

Si el Estado es el propietario de todo, desde la fábrica hasta la vida humana, y aunque éste se defina como representante del pueblo, la clase trabajadora reducirá sus esfuerzos productivos hasta el punto que en una sociedad así el nivel de la productividad podrá llegar a ser inferior al de la misma en el país capitalista menos avanzado. Tomemos en cuenta que el hombre trabaja en la sociedad actual porque de lo contrario está condenado a morir de hambre; éste es el incentivo único del capitalismo: el salario, que grande o pequeño, servirá al empleado para alcanzar el nivel de vida que le satisfaga y le haga feliz. Desde luego la vida del hombre se transforma en la de un consumidor porque su objetivo en la vida no es otro, porque él no vislumbra más allá de las vidrieras de las tiendas que ofrecen los trajes de última moda, los coches de última moda, la hembra de última moda y el anticonceptivo de última moda. Lo superfluo pasa al plano de la necesidad. Así, pues, cuando se intenta imponer al pueblo un nuevo esquema de vida — cual es esencialmente el verdadero socialismo — éste reacciona en la medida de sus hábitos, adquiridos desde luego durante las centurias de explotación capitalista. Entonces, el Estado proletario del marxismo tiene dos vías a escoger: o la coacción que obligue a la clase trabajadora a aumentar la productividad social, o bien, la instauración de incentivos materiales, similares a los existentes en las naciones de régimen capitalista. Desde luego, surge una solución que si se me permite catalogaré de semilibertaria, y que es a la que se adhieren Cuba y China sobre todo: «Elevación de la conciencia social y política hasta el punto en que la gente trabaje intensamente porque quiera hacerlo, porque encuentre un valor positivo en el trabajo y tenga un sentido de responsabilidad hacia la colectividad.» (Véase 'El Socialismo en Cuba', Editorial Nuestro Tiempo, México, 1969, pág. 132). Empero, ésta es la vía a largo plazo cuando en realidad debería ser parte primordial de la trayectoria pre-revolucionaria, la que no se puede enarbolar en tanto las organizaciones revolucionarias no sean federalistas, antiautoritarias y

nieguen la validez histórica de la vanguardia revolucionaria y autoritaria, cual es el caso de los partidos leninistas y de la revolución de Castro.

En Cuba, dicen autores de la obra que comento, la revolución insiste en la creación del hombre nuevo (lo que será divisa del Che Guevara en su aventura boliviana), y para ello, y motivada más que nada por los hábitos que el pueblo cubano asimiló durante su dominación capitalista, se realizan dos tareas principales: una, es la elevación de la conciencia política y social de los cubanos, a través de todos los medios de comunicación de masas, inyectándole al pueblo la mística capaz de desarraigarse de su mente los esquemas materialistas, utilizando los discursos de los dirigentes para insistir en la cuestión, y, la otra, es la regimentación de la producción, o sea, la militarización del trabajo. Esta última es la que requiere más atención y mayores esfuerzos porque es la que dará resultados inmediatos, ya que los batallones de trabajo forzado o de voluntarios cumplirán labores que servirán para aumentar el ingreso per cápita del cubano y el florecimiento económico del país. Efectivamente, Raúl Castro, ministro castrista de las Fuerzas Armadas, profiere discursos en los que anuncia continuamente la transformación de milicias en grupos de trabajo: así, haciendo uso de la disciplina militar, el régimen cubano aspira si no a desarraigar la flojera del pueblo, la indisposición del hombre a dejarse hacer un hombre nuevo, al menos a salvar la economía cubana... y después veremos.

Inevitablemente Cuba, quizá más por los factores del damero político mundial que por las intenciones de la camarilla dominante en la que seguramente aún perduran mamotretos de los viejos ideales de Sierra Maestra, tendrá que recorrer el sendero soviético. Aunque los llamados marxistas humanitarios critiquen como lo hacen el esquema Liberman de la economía soviética, no pueden pasar por alto que ya Rusia practicó varias formas de «elevación de la conciencia política» del pueblo. Ciertamente, durante la guerra civil que azotó a la República de los Soviets, Lenin instauró el conocido «comunismo de guerra», etapa en la que lo único que se logró fue que las tradicionales diferen-

cias entre proletariado y campesinado se acentuaran porque el Ejército Rojo cometió barbaridades durante sus requisitos en los campos rusos. Tuvieron que dar marcha atrás y dar paso a la competencia capitalista con la Nueva Política Económica (NEP), la que posteriormente será derogada durante la época de Stalin, mediante la colectivización forzosa y la matanza de kulaks — pequeños propietarios del campo soviético —. Todas estas facetas del recorrido histórico soviético se repetirán en China, cuando el mesianismo maoísta languidezca víctima de la desaparición del nuevo emperador chino; y Cuba, vivirá asimismo esta especie de «comunismo de guerra» hasta que logre estabilizar su frente económico, mientras que en el frente político los incondicionales de Moscú irán preparando las condiciones para hacer cambiar de opinión a la vieja guardia castrista; indudablemente que la *sociedad de consumo soviética*, con su Estado totalitario, con su culto a la personalidad es el resultado histórico de la práctica del marxismo.

Es menester extraer conclusiones de este breve bosquejo cuyo tema central merece más atención de parte de los estudiosos y sobre lo que no abunda mucha literatura. En primer lugar, la Revolución Social no debe ni puede ser el producto de la voluntad de una vanguardia esclarecida, porque tendrá que recurrir a las formas coactivas para imponer el socialismo o lo que fuere; porque requiere del culto a la personalidad, dado que la esencia de todo poder es el endiosamiento del líder, del dirigente, y ello conlleva a rebajar la conciencia humanística del hombre, a convertirlo en un fiel de una nueva religión política (analícese el fenómeno hitleriano, el mesianismo musoliniano y la era stalinista y se obtendrán normas idénticas). En Cuba, durante la campaña de alfabetización, emprendida por el régimen durante el año 1961, todo cubano que aprendiese a leer y escribir tenía por primera tarea revolucionaria la de escribir una misiva al líder máximo Fidel en la que le apoyaba su política gubernamental. Por consiguiente, la mística necesaria para que el hombre adquiriera el sentido de su responsabilidad para con la sociedad solidaria, debe

Traje azul,
alpargata blanca
y pañuelo
de seda



A CABO de presenciar «Cavalleria Rusticana» en la Tele, y si la escenografía y la interpretación me han disgustado, la música ha penetrado en mi siquis igual que siempre. Es una melodía meridional, es acento de sol y sangre. El argumento, no interesa recordarlo.

Pero sí al Bar próximo al Cà-nem y a la Rodona, en Pueblo Nuevo. Sin casi dinero, el compañero Enrique Blanquet, de Curtidores, hallaba algo en el bolsillo para moscatel con pastas para dos y un par de monedas de a 0,10 para la pianola, uno de cuyos rollos sería inevitablemente «Cavalleria». Sin decir que, con bolsillo florido, se iría a verla entera en el Paralelo con Farraz de «Turiddu».

Blanquet era un joven valenciano que acudió con la cuchilla descarnadora a la barriada de San Martín de Provensals para ganarse la existencia y hacerla, a la vez, imposible a los burgueses, y conste que aún no decimos «patrones» ni «patrones». Imbuído de socialismo anarquista, nuestro amigo se comportaba admirablemente, sin

AMERICA, HOY

sembrarse antes de cualquier intento revolucionario mediante las organizaciones de masas obreras y campesinas: o sea, a través de las organizaciones obreras con la práctica del sindicalismo revolucionario al margen de la legislación obrera del sistema estatal. En segundo lugar, triunfante la Revolución Social, se implantarán las condiciones para que ningún brote autoritario pueda desviar el proceso revolucionario. Destruído el Estado, abolida la propiedad privada, la sociedad deberá erigir sus normas de defensa contra el virus autoritario mediante la práctica del federalismo, el respeto de la autonomía de las células de la producción y los centros del consumo y poniendo en práctica la planificación de abajo arriba que aunque se le quiera denominar autogestión no es tal sino comunismo libertario, la única solución visible a los problemas del hombre.

regateos, en el hecho solidario y en el caso huelguístico. Lo conocimos con otros en la tienda confederal de la calle Edison, no lejos de La Farigola del Clot. Fue en ocasión de la huelga de las Ocho Horas común a Barcelona e Igualada, cuya recordación, solamente, tiñe los cabellos al blanco, pues se trata del año 1915.

Conseguido el paro total en nuestro predio, Justo Paradell, Salvador Ramón y el que firma nos dirigimos, andando, hacia la capital catalana con desprecio de 70 kilómetros de andadura. Carretera abajo, nuestro comedor fue la cuneta y nuestra comida pan y tortilla colectiva. Consumada la cosa, y con resto mendrugero en la doblez de la manta, carretera «enllà» siempre pese a que los pies se ampollaran hasta el desagrado insuperable. Así los comarcanos solíamos entrar en la esplendente Barcelona al calor de las luces de monsieur Lebon.

Aquella noche nos dirigimos al centro obrero de la Paloma, cuarto piso, donde encontrar, infaltablemente, al compañero Andreu, a la sazón secretario de la Regional Catalana, director del semanario «Soli», abogado de los amigos sin trabajo y participante en todos los mítines y aún organizador de reuniones y conferencias. Si un individuo de nuestro fuste ha existido con menos orden personal (y el bueno de Reclus que diga lo que quiera) éste ha sido, indudablemente, Manuel Andreu de Electricistas. En la ocasión nos contó su añagaza para hacer comparecer a reunión sindical a los muchos refractarios de su oficio: anunció el reparto de una fortuna legada por un soldado catalán muerto en la batalla de Arras, a los obreros electricistas de la capital catalana. Como era de esperar, la asamblea fue grandemente frecuentada, dando ocasión a que el engañador luciera dotes de vapuleador y de guardador, sindicalmente, de vapuleados, lo cual es arte. Ello nos alegró, mas la decepción vendría acto seguido al indicarnos nuestro amigo que en el local social no podía dormir nadie por equis causas. Tres reales que tenía nos los entregó

integralmente; los invertimos en cuartucho de fonda con cama para tres, pues en la época en el quinto distrito era posible alojarse así en un zaquizami por 75 céntimos.

Al día siguiente se encargaría de nuestra alimentación el pintor Melitón Riba, el compañero que atrajo a nuestros medios al también pintor Zurita Cervelló. Durante dos cenas se trató de «mini salchichón con rubias» a dos pesetas total para cuatro comensales. Muchas gracias, y no hay de qué.

En la paja del sindicato curtidor dormíamos con Blanquet, Juan Oliva, Carnicer, Garrido, Serrano, Antonio Loredó y algunos más. Aparte Loredó, tuberculoso máximo, pero magnífico aún para mitines, los demás éramos fuerza de empuje para madrugadas de invierno apenas faroladas. Se sale de cado a las cinco en busca de aventuras, y a fe que se encuentran. Lo difícil es predecir que la paja de la noche anterior será utilizada la noche siguiente. La Cárcel Modelo siempre ha sido voraz de obreros en huelga.

Oriundo de «allá arriba», aún recuerdo la mayor parte de curtidurías de Barcelona. Blanquet trabajó en una del Rech Condal, cerca del Arco de Triunfo, y con él y varios recorrimos todas las «pellerías» del «casco viejo», de Pueblo Seco, la Bordeta, Horta, Santa Eulalia (al barcelonés Gilabert le recordé a can Recasens, donde había trabajado de niño sin que en París le viniera el nombre), San Andrés de Palomar, Horta, Sagrera, Clot, San Martín de Provensals, Pueblo Nuevo e incluso Badalona. Peregrinación amenizada con correrías a veces a semifusas por lo de la G.C. o la G. de S. en las trazas. Tras un jaleo sostenido en pareja con el zaragozano Carnicer (con maña guapa vacilante bajo el peso de cuatro hijos menores) contra unos amarillos en la carretera de la Bordeta, quedé en segundo en el salto sobre bache de tres metros de anchura, perdiendo la carrera mis seguidores inmediatos: dos «tricornios» a caballo. Es decir, y es verdad.

Con Cliva y Blanquet, Ramón, Paradell y yo intimamos mucho; con Santacana, Fabregat, Serrano, Garrido, Fabré y otros, no tanto. Con Jep d'Agramunt la intimidad nos venía del predio, al extremo de llamarnos cariñosamente «bandido» cuando nos encontrábamos. Al entrar, un año después, un servidor en la Modelo, como procedía «del pueblo» la plana de los «no tanto» retrocedió sin verme porque no era el preso que creían. Mas Carnicer, impetuoso incluso para lo amigable, acudió a mi locutorio para ofrecerme lectura para año y medio. Siempre desbordado, ese zaragozano querido!

Tiempos lejanos que huelen a albóndigas de Ca l'Avi, donde conocí al trio americano Cortés-Noriega-Salinas, recién salidos de la Casa Pálida, como Samblancat llamaba a la cárcel; a café de la cooperativa La Económica (tanto, que el crédito para huelguistas acabó con ella); a bifté de Can Blai, a fritas de l'Infern, y he indicado la calle de San Ramón, el Paseo del Triunfo, la carretera de Ribas y la calle de Pedro IV; todo lejano, menos que Blanquet, Oliva, Carnicer, Loredó, Paradell y los otros, que parecen haberse diluido en la niebla del tiempo.

ENVIO: Compagne Aimé, tu recuerdas al magnífico Codina, al acérrimo Codina, que murió en hospital barcelonés maldiciendo al cristo de los curas de Franco. Con él estaba Oliva, que ya no debe estar en ninguna parte...

Pero quedamos nosotros: mirando al Porvenir envuelto, yo, con la sombra de seres que fueron y en anarquía siguen siendo.

JUAN FERRER

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

NUEVO LEXICO
FASCISTA

MADRID. — Luego de jurar su cargo de director del Instituto de Estudios Políticos, el favorecido, Legaz Lacambra, ha manifestado campanudamente, en su discurso inaugural, que «la misión de los imperantes es servir a los imperados, lo cual implica unos imperados racionales y libres.» Más claro, agua turbia.

LA UNIVERSIDAD,
AGITADA

MADRID. — Por diversos y justificados motivos hubo paro en la Escuela de Ingeniería Industrial de Gijón, y lo hoy en la Escuela de Ingenieros de Vigo y en la Facultad de Medicina de Madrid. En los dos casos últimos las autoridades docentes amenazan a los alumnos con represalias si se obstinan en permanecer fuera de clase sin que se les haya dado satisfacción en sus reclamaciones. Pero los estudiantes prosiguen la huelga de clases.

EL ALCOHOLISMO
TOMA OTRO RUMBO

MADRID. — Con gran disgusto los productores de coñac, aguardientes y demás bebidas de tradición española (?), las estadísticas de la bebida señalan el gran incremento que toma en España el consumo de whisky. Las importaciones de este licor durante los primeros meses del año pasado ascendieron a 5.900.000 de litros, por un valor de 566.900.000 de pesetas, lo que supone aumentos del 148 y del 140 %, respectivamente, sobre las de igual período de 1968.

JAQUE AL PROYECTO
DE LEY SINDICAL

MADRID. — Del análisis de las 6.272 páginas en que se contienen las enmiendas al mencionado proyecto, se deduce que hay casi unanimidad en la petición de que aumente la autonomía sindical respecto del Estado, al reclamar para los órganos representativos del sindicalismo funciones y competencias que el proyecto atribuye al presidente de la Organización sindical.

Sin embargo, si Dios y Franco se lo proponen, el Proyecto será aprobado.

EL NOVIAZGC HISPANO-
FILIPINO

MADRID. — Pese a la gran mandanga del amor filial de Filipinas a la madre patria, el idioma español allí retrocede a favor

ANTENA

del inglés, y, según el empresario filipino Jesús Cabarrús, el intercambio comercial entre ambos países es poco menos que nulo. Unos años más por ese camino, y un país y otro se ignorarán enteramente.

26 VASCOS FRENTE
AL T.O.P.

MADRID. — Acusados de vulgar propaganda regionalista, colocar bandera vasca en la cúspide de varios edificios oficiales y religiosos, de recaudar fondos no entregables a Franco, y de pertenecer — algunos de los procesados — a E. T. A., veintiséis vascos de Vitoria, entre ellos tres mujeres, han sido enfrentados con los magistrados del tribunal de represión política (T.O.P.). Las penas que el fiscal del mismo solicita contra sus odiados del banquillo van de 15 a 4 años de presidio, además de proponerles multas desde 50.000 a 10.000 pesetas, de las cuales el fiscal sacar posible tajada. No hay veredicto por ahora. La tesis sostenida por los defensores es la de la absolución llana y simple.

ABUSO DEGENERADO
EN TRAGEDIA

TENERIFE. — El joven Juan José Álvarez García, 16 años, cumplió un trabajo para el barman Eusebio Castro, 61 años, y a la hora de pagar éste vulneró el trato habido con Álvarez, tratando de pagarle con saludos y diez céntimos. El muchacho protestó y el barman le arreó un tórtazo. A la mañana siguiente al abrir su establecimiento Castro fue acometido con arma blanca por Álvarez, muriendo el agredido momentos después de serlo. Sobreexcitado, el agresor se arrojó a las ruedas de un camión, pereciendo aplastado.

Eso no da — ¡oh poeta!
para cantar la peseta.

ROJO FRANQUISTA
PARA LA URSS BLANCA

MADRID. — Zurich, 17. — Según informes recibidos en círculos mercantiles de esta ciudad, la Unión Soviética va a reanudar la compra de naranjas españolas. Se tiene entendido que una primera partida de 250.000 cajas de naranjas de la clase sanguina, por valor de un millón de dólares, será embarcada en puertos levantinos

españoles el próximo mes de febrero.

A VUELTAS
CON LAS TRES VUELTAS

BARCELONA. — Celebróse en esta ciudad la fiesta caballar de los «Tres toms» en la plaza de San Jaime y en la Ronda de San Antonio. La falta de caballerías se ha resentido más que en años anteriores, y gracias a los cuadrúpedos de la especie aportados por la Guardia Municipal montada y por el Montepío del Sagrado Corazón, de los Basureros. Porque el resto de animales a bendecir fueron perros, gatos, monos, avechuchos y demás animaluchos. Por orgullo, los del Real Polo Club se demostraron aparte.

LA HUELGA MINERA
DE ASTURIAS

OVIEDO. — La huelga sigue casi total en las cuencas mineras. Los huelguistas se dicen: «La hemos hecho y hay que llegar hasta el fin». El sindicato vertical está desconcertado y sus jerarcas no se cansan de apostrofar a los mineros ni de dar la razón a los explotadores y al gobierno. Se ven desmerecidos, inutilizados, en pro a perder su enchufe. La Hunosa, siempre en bandera para afrontar a los productores, mantiene el despido contra 2.196 de sus asalariados, de 8.000 que había licenciado. Está el Tío Paco con la rebaja. Para la minería no cede, pese a un cúmulo de inconvenientes que la agobian, pensando conseguir de una vez la humanización de los trabajos, la abolición de los destajos, la desaparición del sindicato oficial obligatorio, y una superior reglamentación de los regímenes para accidentes, enfermedad y vejez, y un reajuste de salarios de acuerdo con las necesidades actuales de la vida.

La valentía de los mineros asturianos representa ya la base de la reivindicación moral, física y económica que en un pronto mañana regirá la conducta de todo el proletariado español.

LA BURLA
A LOS IMPEDIDOS
DE GIBRALTAR

LA LINEA. — Los trabajadores españoles impedidos por el gobierno de trabajar en Gibraltar, solicitan les sea prorrogado por tiempo indefinido el «salario de espe-

ra» que actualmente vienen percibiendo y que, mientras tanto, se proporcione ocupación laboral a cada uno de los afectados por las medidas de cierre de la frontera y retirada de la mano de obra del Peñón.

El caso es que la indemnización de paro «asegurada» por el encarecimiento del sello de Correos va tocando a su término para los no alcanzados por el trabajo supletorio y ni siquiera por los empleos inferiores a los de Gibraltar dispuestos por las autoridades en escasos lugares del interior de España. Actualmente las jefaturas sindicales ejercen presión sobre los desposeídos de sus plazas en el Peñón para que se enrolen para ir a trabajar en el extranjero.

EN LA «PEGASO», ENCUESTA
SOBRE EL NUEVO CONVENIO
COLECTIVO PROPUESTO
(POR LA EMPRESA)

MADRID. — El 49 % de los consultados estima que el salario mínimo debe ser de 300 pesetas. En cuanto a las horas semanales de trabajo, el 64 por % dice que deben ser 40 horas. Por lo que se refiere a las vacaciones, el 90 % cree que lo justo son 30 días.

La mayoría de los encuestados considera como aceptable el ascenso por antigüedad — 91 % —, que a igual categoría debe ganar más dinero el personal de fundición — 90 % —, y que la empresa debe repartir beneficios a finales de año entre el personal — 99 % —.

PORTUGAL-ESPAÑA

MADRID. — Eduardo Pons Queiroz do Cruceiro, desertor del ejército portugués en operaciones en Guinea, fue detenido en Madrid el 20 de agosto de 1968, y tras 17 meses de detención abusiva ha sido entregado a las autoridades de Portugal para que se ceban, a su vez, con el desdichado Pons Queiroz Cruceiro.

ENTRE LA ESPADA Y LA PARED

BARCELONA. — Según «La Vanguardia» del 21 enero 1970, los obreros españoles José Martín Peña (30 años) y Fernando Villanueva (20 años), una vez pasados clandestinamente de España a Francia fueron detenidos cerca de San Juan de Luz y conducidos a Hendaya. Antes de que los librarán a las autoridades españolas prefirieron alistarse a la Légion Etrangère por un período de 5 años.

COMPANEROS: Acordémos
de los presos y de S. I. A.

¿Quiénes son los autores?

por MINGO

CUANTAS veces a la luz del claro día nuestro ánimo se exalta o se calma. Cuántas veces se explota con halagos y caricias a la masa, a esa masa de trabajadores que no se preocupa de sus intereses de clase, de su emancipación de la esclavitud.

Cuántas horas de incertidumbre y desasosiego en nuestro accidentado caminar por entre rocas que aplastan despiadadamente y valles sombríos que mortifican.

Cuántos años de espera en medio de la ceguera y la desconsideración. Cuántos tormentos, cuántos martirios en la tragedia de la vida coronada de espinas como alfileres. Y todo por adquirir la superioridad, por alcanzar y poseer el dominio, por mandar en el hombre, en el pueblo, en la nación. Todo por querer sobresalir en la maldad, no en la sabiduría.

Así vamos por el mundo y así vemos, sin que el hombre haga nada por enmendarle, y si le enmienda es con el sólo interés de aprovecharse él, no los demás. Como es así lo que actualmente se ve, se ataca directamente a los hombres que educados en anarquía son opuestos a todo Estado o Gobierno de no importa que país.

Al decir de la autoridad y de la justicia burguesa, el anarquista sólo piensa en destruir, no en construir, abusando a conciencia del asesinato, no mirando nunca el por qué ni el cómo para ejecutarlo. Esta es la propaganda que el vulgo conoce, porque como es vulgo, no estudia, no analiza y desconoce la parte esencial de un todo, poniendo excesiva atención a la desfiguración de la cosa, haciendo bueno lo que es malo, perverso para su propia responsabilidad y existencia.

Cuántos hechos han acumulado a los anarquistas que jamás cometieron, pero esos hechos se habían llevado a efecto contra el capital o la propiedad privada, no podían ser otros los autores: los mártires de Chicago y posteriormente Sacco y Vanzetti son ejemplos vivos que no pueden borrarse de la mente. Esto da la idea exacta del rencor y del odio que el capitalismo los guarda recónditamente en su interior, haciéndoles valer cuando la ocasión se les presenta, dándoles a conocer siempre como vulgares criminales, para que la opinión pública se les eche encima, método empleado hasta la fecha para desacreditar a los hombres de ideas elevadas y de enseñanza ejemplar.

Tampoco existe la imparcialidad en la prensa burguesa cuando se lee a grandes titulares en los periódicos noticias que ciertamente no corresponden a los anarquistas, haciéndoles responsables de cuantos actos conviene a la justicia capitalista.

Esas cosas no nos sorprenden a nosotros porque ya estamos acostumbrados a esta clase de propaganda policiaca que existe desde tiempo inmemorial; estamos convencidos de que la razón triunfará algún día de la sinrazón, colocando a cada cual en el lugar que le pertenece, será entonces cuando los pueblos se den cuenta de quiénes son unos y quiénes son otros. La ley del tiempo es inmutable.

Nada de sobresaliente hay en que tenga tantos enemigos el anarquismo en la sociedad de ayer y de hoy, ésta ha sufrido muy poca transformación, aunque políticamente tampoco se registra mucha en la forma de administrar los intereses nacionales, ya que los fracasos se multiplican más acentuadamente, sin que se vislumbre en el fondo reforma alguna de importancia.

No podemos negar — y no lo negamos — que la anarquía es la más terrible pesadilla de los sistemas estatales por razones que son bien conocidas por los hombres estudiosos, de clara inteligencia y sentimientos bondadosos. ¿Qué le acusan de actos que escapan a su actuación? No es precisamente de ahora las acusaciones de que es blanco de la furia capitalista y otras furias políticas y gubernamentales. Una, cien, mil más no vienen al caso. Los anarquistas están curados de espanto, y no hacen curvas en la línea recta que llevan, jamás de acuerdo con dictadores y aspirantes a serlo, aunque les carguen el sambenito de aquello que son inocentes.

Alguien se creyó que la anarquía había desaparecido de las luchas sociales, que quedaba reducida a una escasa minoría de hombres teóricos, sin acción en la calle, por la que ya no se la podía perturbar el orden democrático, dictatorial, monárquico, o sea burgués; pero cuando los interesados han visto que renace con vigor y fuerza demostrativa, no aciertan a comprenderlo y se llenan de conjeturas en torno a los hechos del porvenir, iniciando nuevamente la propaganda del desprestigio.

Tanto en España, como en Francia, Italia o Alemania y no impor-

ta qué otra nación, el hombre anarquista es peligroso por el concepto que tiene formado de la sociedad, frente a los poderes constituidos de intereses creados y privilegios mayores. Como está al margen de toda política, al ser eminentemente apolítico, se le pone en el índice como sujeto peligroso, para la humanidad, cuando evidentemente es todo lo contrario, puesto que sólo el anarquista lucha y propaga la idea de la emancipación social, aboliendo la propiedad privada y el Estado, únicos responsables de todas las injusticias que se cometen en la actual sociedad.

Saben los que le acusan que no está en su ánimo mixtificar la rea-

lidad y por todas las partes donde se encuentra va propagando la libertad y la fraternidad entre los hombres. Este es uno de los peligros para los que sólo piensan llegar al poder y una vez allí amordazar al pueblo.

Pero en el transcurso del día a la noche siempre surgen acontecimientos que suelen cambiar las cosas, porque antes ha habido un motivo, un hecho que ha obligado a tal transformación.

Es de esa manera que la anarquía no puede desaparecer y que vivirá años y años en el concierto de la humanidad, a pesar de cuanto de ella digan quienes están interesados en matarla.

La anarquía no asesina, defiende sólo su existencia.

COMUNICADOS

F. L. DE ANGOULEME

Reúga encarecidamente a todos sus afiliados asistan a la reunión que tendrá lugar el domingo 1º de febrero en el lugar de costumbre.

F. L. DE HOUILLES-ARGENTEUIL

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el día 8 de febrero en el lugar de costumbre.

S. I. A. SECCION DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea, que se celebrará el domingo 8 de febrero, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 8 de febrero en la Bolsa del Trabajo, a las 9 y media de la mañana.

NOTA NEGRA

Nos comunican de Méjico que hace unos días falleció allí la compañera Libertad Ródenas, de cuya personalidad nos ocuparemos.

F. L. DE ROANNE

El domingo 1 de febrero a las 9,30 tendrá lugar en nuestro local social la reunión general correspondiente al mes de febrero.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de París

Anuncia asamblea general para el sábado 7 de febrero a fin de tratar asuntos de suma importancia para el desarrollo de la Agrupación. Además lectura de comunicados y asuntos generales. Lugar y hora, como de costumbre.

F. L. DE PARIS

La Secretaria de Cultura y Propaganda organiza para el domingo 1 de febrero a las 10 de la mañana, Conferencia por F. Olaya con el tema «El hombre y la organización».

El día 8 de febrero, Charla a cargo de Conrado Lizcano sobre «Digresiones ibero-africanas».

PARADEROS

—Se desea saber el paradero de Pedro Carrillo, que en los años 1952 y 53 se encontraba en Aix-les-Bains. Se interesa por él su hermano José Carrillo, que habita en 12, avenue Irène Cros, 09-Pamiers, a donde se le puede escribir.

—Se desea saber el paradero del compañero Ladislao Alonso (El Valencia). Vivió muchos años en Vierzon (Cher). Pregunta por él su hermano Evaristo. Se agradecería a quien sepa de él que escriba a Alonso Pablo, 17, rue Jean Jaurès, 69-Villeurbanne.

—Se ruega a quién tenga noticias sobre el paradero de Ramón Farré Borda, oriundo de Castellserá (Lérida), las comunique a Juan Sauret, 9, rue du Breuil, 91-Epinay-sur-Orge, para ser transmitidas a los familiares de dicho refugiado.

SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

F. L. de Thiais, 110; F. L. de St-Denis, 35; F. L. de Lille, 100; Rafael Hazas, 50; Sánchez, 12; F. L. de Combs-la-Ville (compromisarios), 81,25; F. L. de Melun, 130; F. L. de Drancy, 30.

Total: 548,25 F.

Desde Alicante

Chinitas Sindicales

HAY que ver la labor desplegada por los nuevos dirigentes del sindicalismo rateril español. Trabajan tanto los pobres... que hasta llegan a sudar. Que no vayan a decir que no miran por el interés de sus mansas ovejitas, porque llevan capa al estilo de vampiros. Y que conste que no es para taparse ante Dios, no; sólo es para resguardarse del rocío de la mañana. Pero eso no quita para que vayan agarrados al cuello del trabajador, como verdaderos vampiros. Este, exhausto de tanta sangría, vacila, se tambalea y cae todo lo largo que es en medio de la calle, sin que acuda ninguna mano amiga que le ayude a levantarse. Sin embargo en Madrid faltan cien templos que hay que construir, porque un millón de madrileños no tienen donde lavarse las manos con agua bendita. «En la actualidad hay quince parroquias en construcción, con un presupuesto aproximado de cincuenta millones de pesetas. Sin embargo, tanto en la capital como en varios pueblos de la provincia se necesitan, con carácter de urgencia, levantar en el bien próximo 65 iglesias, que costarían 159 millones. Para estos templos ya se dispone de solar.»

El sindicalismo opus-deísta triunfa en toda la línea; para él no existen obstáculos, todo lo arroja y vence. Antes que el pan de trigo, administra el pan espiritual. Y sin mirar hacia ningún lado, sigue su marcha recta hacia la covacha, para esconderse en plena oscuridad, ya que la luz le ciega. Estos cavernícolas ahogan el grito de Goethe a la hora de su muerte: «¡luz, más luz!». No pueden gritar luz más luz, porque son los cancerberos del privilegio, la esclavitud y el hambre.

«La actitud del empresario es la de rechazar al hombre maduro; para comprobar lo que decimos, basta con pasar una mirada a la sección de ofertas de trabajo de cualquier periódico. El porcentaje de hombres de los cuarenta años en adelante, con los que no se cuenta a la hora de ofrecer trabajo, es inquietante y abrumador.»

«En esta coyuntura, el trabajador, víctima de esta política empresarial, se ve abocado al paro frecuente y, al carecer de lo indispensable para subsistir, se ve obligado a aceptar cualquier trabajo por humillante que sea. Luego es lógico que se sienta marginado, rodando por la pendiente del desaliento moral, arrastrando a la

familia, que termina no pocas veces en tragedia.»

«El seguro de desempleo no cubre lo más perentorio de nuestras necesidades y todos los trabajadores que nos encontramos en los cursos P.P.O. tenemos grave inquietud de cara al futuro. Por otra parte, sentimos la incómoda sensación de estar viviendo del gasto público, y es lógico que nuestra preferencia sea encontrar cuanto antes un puesto de trabajo.»

Aquí se ve la simple modestia de los trabajadores; no quieren vivir a las costillas del gasto público, porque saben que todo sale de las costillas del gasto público, porque saben que todo sale de las costillas del que trabaja, y ellos no quieren ser un gravamen más para sus hermanos de esclavitud. Con todo lo que queda dicho, sobra materia para que los que están ciegos abran los ojos y vean el fecundo trabajo que hacen los sindicalistas de nuevo cuño.

A rezas tocan, trabajadores; y

no digáis que el rezo no es un manjar nutritivo. Además cura la dispepsia. Hermano trabajador, no esperes que esta gente mojigata cambie el disco. No puede cambiarlo; sería su muerte. Poco les importa, ¡oh, tú, trabajador! que comas o no comas. No tengas miedo que tus dirigentes sindicales, por muy opus-deístas que sean, se asusten si te ven tan flaco como el Rocinante de Don Quijote.

Tomás de Benifato

Se fue Liberto Callejas

Sí, el día 20 de diciembre pasado, dejó de existir nuestro querido y buen amigo y compañero Liberto Callejas.

Teníamos previsto este desenlace hace ya varios meses. Su estado de salud no era para una agradable esperanza. Se mantenía con más o menos vigor y salud precarísima, a base de lo que hoy suministran a los enfermos que ya no pueden esperar vivir de nuevo.

Quisiéramos hablar de Callejas largamente. Pero hoy nos limitaremos a pequeño esbozo de su trayectoria en nuestra CNT y en nuestro movimiento anarquista.

Lo conocimos en 1917. Ya en aquellos días su euforia, su dinamismo y sus esperanzas fulminaban cuando hablaba. Tan optimista lo veíamos en aquellos días, como unos meses antes de abandonarnos.

Siempre vehemente y con una verborrea encendida y fervorosa, esperaba que nuestro movimiento retornara a sus buenos tiempos.

No poseía compasión para los «diletantes» de café. Creía siempre que las cosas debían cobrar carácter de efectividad cuando las precedía el verbo sincero de los hombres de acción y de pensamiento claro.

Proclamaba su adhesión a los que sabían ofrendar su vida en aras de un ideal que no ha sido superado. De nuestro ideal anarquista que, pese, a los claudicantes, cobra cada día que pasa, más actualidad. Y lo cobra porque hasta sus ayer más acendrados adversarios, hoy no le regatean actualidad. Ya sea con su silencio irreverente y su confesado error de ayer, no les queda más remedio

que aceptar que la hora de la libertad ha llegado para los ideales que la encarnan y la expresan con ilusiones de futuro humano.

Callejas se disputaba siempre un lugar en las controversias contra los adversarios. Algunas veces, concedía cierta beligerancia a quienes sabiendo que tenía razón, buscaban el camino, el burladero para eludir su fracaso en la discusión. Y Callejas siempre pensando que algún día se produciría una enmienda en los equivocados, o intencionalmente desertores, no se sentía con ánimos de insistencia hacia el desentonante. Con un «desgraciado», se contentaba al despedirlo.

Sus colaboraciones en nuestra prensa, son verdaderos exámenes de situaciones y magníficos trabajos de erudición y de constatación de cuanto de valor tiene el ideal anarquista. No hubo en sus trabajos, jamás, un titubeo, una duda acerca de la vitalidad, de la esencia neta del anarquismo como ideal de futuro.

Su riqueza de lenguaje, su erudición y su magnífica interpretación de los alcances humanos de nuestro ideal, fueron siempre mantenidos, aireados y proclamados con la más fuerte y elegante de las interpretaciones.

Fue varias veces director de «Soli» de Barcelona. También aquí. Pero sus colaboraciones, jamás estuvieron ausentes de las columnas de nuestra prensa.

En «Tierra y Libertad» de México, y en «Soli», sus colaboraciones fueron enriqueciéndose de pasión sana, de cantares calurosos para la anarquía.

Nos había dicho varias veces que guardaba en su cajita-maleta, al-

gunos trabajos que serían siempre algo así como una especie de testamento de su pensamiento libertario. Pero no queriendo nosotros atormentarle pensando que algún día habría de dejarnos, nada más nos fue confiado en tal sentido.

De todas maneras, sea cual sea el paradero de estos póstumos trabajos, bueno sería que algún día pudiéramos unir algo de su producción al acerbo ya más o menos conocido de los que fueron tan valiosos escritores como Prat y Mella, y Lorenzo. La categoría de los trabajos de Callejas, bien pudiera ser unida a la de estos grandes pensadores que tanto nos dejaron de su acerbo intelectual.

Algún día, tal vez, podamos hablar de Callejas con un poco más de amplitud y al mismo tiempo hacer alguna indicación acerca de la publicación en un libro de los mejores de sus trabajos aparecidos en estos últimos años, ya que consideramos que son los mejores en lo que se refiere a su producción intelectual.

Méjico.

H. PLAJA

«PASIÓN Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»

por Federica Montseny

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

LE « PARADIS » SUEDOIS NE SERAIT-IL QU'UN PARADIS ARTIFICIEL ?

Le système suédois nous est proposé comme modèle par nos gouvernants. Il est vrai qu'ils nous promettent le soleil en plus. Ce qui les tentent c'est l'esprit de coopération qui règne entre les diverses classes sociales. Les conflits se résolvent par des négociations. Les syndicats tiennent bien leurs troupes. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Aménagée à la française, la société suédoise nous est présentée comme un parangon pour notre « nouvelle société » par notre gouvernement de droite. A gauche on se pâme devant le système du pays au « soleil du minuit ». Pensez donc, trente cinq ans de pouvoir sans discontinuer. Trente cinq ans de Deferre ou de Guy Mollet, cela donne des idées à certains. (Mais combien d'années à la Wilson ? Car la paix sociale n'a pu être établie qu'après avoir conquis la confiance des capitalistes. Or, en société capitaliste, même avec un gouvernement dit de gauche, ce n'est qu'avec des méthodes bien précises, dont la classe ouvrière fait toujours les frais, et qui ont l'agrément du grand capital, que l'on remet de l'ordre dans les affaires).

Les « socialistes » se félicitent de cet exemple de socialisme pacifique. Ils ne perdent aucune occasion de l'opposer au « socialisme autoritaire » des pays de l'Est, institué avec des chars et où le niveau de vie est un des plus bas de l'Europe. Là nous refrénerons leur ardeur. Car s'il est vrai que la Suède a le plus haut niveau de vie d'Europe, que ce peuple se passe tranquillement de bombinette « H », et de « Redoutable » budgétivore, que leur royauté avec Gustav VI est plus démocratique que notre république avec l'ex Charles XI, que leurs vieux ne sont plus entretenus par des quêtes publiques, que leurs jeunes camouflés en soldats ne se sont pas fait ejecter des quatre coins de la terre avec parfois un habit en sapin ou un membre en moins, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et l'âge d'or n'est pas encore arrivé. Nous ne prendrons que deux exemples caractéristiques. Après trente cinq ans de soi-disant socialisme, la démocratisation de l'enseignement supérieur n'est pas encore réalisée. Il n'y a que peu de fils d'ouvriers en faculté. L'autre exemple, sachez

que l'âge de la retraite est encore fixé à 66 ans.

De nombreuses grèves dites « sauvages » ont éclaté à travers le pays. Les grèves portent ce label lorsqu'elles ont lieu sans la bénédiction des bureaucraties syndicales.

Mais symbole très significatif, ces grèves qui n'ont pas pour but des objectifs quantitatifs, c'est-à-dire des augmentations de salaires, mais des objectifs qualitatifs qui sont par exemple le droit de discuter directement avec le patron (alors que les bureaucraties syndicales n'obtiennent après de multiples ronds de jambes, que des aumônes déjà comptabilisées dans les plans de gestion). Ces grèves où les ouvriers exigent d'être traités comme des hommes responsables, ont reçu la sympathie d'une large fraction de la population. Ces faits sont caractéristiques d'une ambiance. Alors que le patronat, avec la complicité de l'équipe au pouvoir et l'accord des bureaucraties syndicales, pensait avoir transformé la classe ouvrière suédoise en un immense élevage de porcs à l'engrais, sans conscience de classe, ces ouvriers que l'on croyait émasculés se révoltent et revendiquent leurs droits à la dignité, au respect de la personne humaine en refusant d'être traités comme des objets. En exigeant leurs droits à la responsabilité ils redécouvrent l'action directe.

Voici quelques extraits d'un conflit relaté par le « Monde » du 10-1-70 :

« Stockholm. — La « grève sauvage » déclenchée le 9 décembre dernier dans les mines de fer de Laponie appartenant à l'entreprise nationalisée L.K.A.B., se poursuit. Le mouvement, qui touche quatre mille sept cent cinquante mineurs, s'est durci après la rupture des conversations préliminaires entre la direction et la délégation de vingt-sept personnes, laborieusement mises sur pied au cours de deux dernières semaines. La direction ayant refusé de négocier avant toute reprise du travail, et les grévistes maintenant leur exigence de ne pas retourner aux mines avant d'être parvenus à un accord négocié, on est pour le moment dans l'impasse. La rupture est totale non seulement entre les grévistes et la direction mais également entre les grévistes et leurs délégués syndicaux.

Les grévistes n'ont plus confian-

ce en leurs syndicats, et entendent mener à terme eux-mêmes le mouvement qu'ils ont déclenché. Le comité de grève n'a même pas communiqué aux délégués syndicaux la liste des revendications des grévistes, qui restent encore secrètes.

L'opinion publique est favorable aux grévistes, et la collecte organisée dans tout le pays a jusqu'ici rapporté 1,8 million de couronnes que le comité de grève va répartir entre les mineurs en fonction de leur situation familiale. Le comité de grève a également reçu des

dons provenant des autres pays nordiques. »

Le « Monde », 10-1-70.

Pour nous la conclusion est claire. Il n'est pas possible d'aménager une société où la seule règle morale est le profit. La seule solution est la révolution émancipatrice qui transformera complètement le système. Et nous devons nous méfier comme de la peste de tout les sociaux-démocrates et réformistes qui tentent dans retarder l'échéance.

Georges STEPHAN
Des J.A.S. de Marseille.

Les deux complices sexagénaires étaient coquettes

Les deux dames, paraissant largement la soixantaine qu'avouent leur état civil, arrivèrent en même temps devant la 5e Chambre du tribunal correctionnel.

Le président Robin remarqua :
— Marie D... : Vous avez été condamnée à 15 ans de travaux forcés...

— Il y a bien longtemps, reprit-elle.

Le président :
— Oui... Il y a presque trente ans. Quant à vous, Isabel R..., vers la même époque vous avez eu cinq ans de prison ferme. C'est pour cela que vous avez formé association ?

— Oh... ce n'était pas une association, protestèrent en même temps les deux inculpées.

Le 12 septembre, elles avaient été prises, en flagrant délit de vol aux Etablissements Carrefour. Dans un panier en osier, lui-même placé dans un « caddie », elles avaient déposé deux chemises de nuit, deux blouses, un chemisier, un déshabillé, quatre culottes, deux shampooings, un démaquillant, une boîte de poudre, du ricil. Sur le tout elles avaient placé un sac de pommes de terre. Elles proposèrent à la caisse de payer le sac... Mais un inspecteur avait vu leur manège. Il les arrêta à la sortie.

Elles reconnurent les faits. Il leur était malaisé de nier.

Au président Robin elles déclarèrent, en guise d'excuse :

— Nous n'avons que 300 francs par mois pour vivre...

M. Dupré, procureur de la République, requit une application modérée de la loi.

— Cela ne vaut pas une peine de prison, plaïda Me André Petitjean... et si le tribunal prononce une amende, j'espère qu'elle sera la plus légère possible..., étant donné les faibles ressources de ces deux dames égarées par un souci de coquetterie bien compréhensible...

— 300 francs d'amende à chacune. C'est bien le minimum, dit le président Robin. — E.-G. Desprat. »

(De « Le Progrès », journal de la région Rhône-Alpes (diffusion 600 000 exemplaires).

Ainsi ces deux dames sont condamnées à verser un mois de leur revenu. Qui les nourrira, les logera, les transportera ? Est-ce le président Robin ? ou le procureur Dupré ? (qui « requit une application modérée de la loi » (sic). A moins que ce ne soit le journaliste qui a rédigé ce monstrueux article ?

Tant que l'inégalité déjà flagrante régnera, aggravée par la ridicule « pension » versée à titre de vieillesse, il restera cette injustice sociale. Les ménagères, les retraités, les adolescents, devant le coût de la vie, et en ne tenant compte des préjugés, volent et voleront de plus en plus. Ce n'est pas la 5e Chambre du tribunal de Lyon qui a trouvé une solution.

La révolution sur des bases fédératives, libertaires et égalitaires et avec le moyen de la grève générale totale, parviendra seule à la juste répartition des richesses.

De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins.

Union Locale Lyon-Villeurbanne
CNT-JAS

LETTRE D'ITALIE

Considérations sur les attentats fascistes et policiers de Milan et de Rome

L'anarchisme poursuit la réalisation d'une humanité affranchie de l'abjection ultra millénaire du commandement et de l'obéissance; alors que la société actuelle est esclave de tous les dogmes religieux, nationaux, racistes, politiques, économiques et sociaux, de tous les tabous qui constituent les fondements de l'actuelle galère sociale dans laquelle nous sommes forcés de vivre.

L'anarchiste aspire donc à réaliser une humanité libre, harmonieuse, égalitaire, basée sur le libre accord, une humanité ou la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme soient impossibles; mais aussi et surtout, une humanité ou l'individu serait totalement libre. L'anarchiste veut donc reconquérir pour lui et ses semblables la liberté primitive, c'est-à-dire celle de l'homme avant toutes les « conquêtes » de la soi-disant civilisation de progrès.

Lorsque l'anarchiste s'insurge, les armes à la main, contre le présent système d'oppression et d'exploitation, il accomplit de sa propre conscience individuelle un acte insurrectionnel n'obéissant à aucun ordre ou complot. C'est toujours en pleine conscience, avec une maturité révolutionnaire certaine, sans se faire d'illusion, de manière que son acte de révolte puisse être compris et serve d'exemple aux grandes masses gouvernées trop abruties.

Que l'acte révolutionnaire anarchiste soit le fait d'un individu ou d'un petit groupe, il est toujours le fait d'une maturation consciente et idéologique.

Devant cette explosion de liberté de l'homme, les gouvernants, les polices et les magistratures, aujourd'hui comme hier, s'obstinent à voir le fruit d'un complot plus ou moins romanesque. Car pour les gens en place, l'histoire de l'anarchisme, en Italie comme dans le monde, c'est le roman du « terrorisme anarchiste », comme si l'histoire de l'humanité n'est pas faite de beaucoup d'autres terrorismes : religieux, nationalistes, racistes sans oublier le terrorisme scientifique qui est l'apanage de tous les gouvernements et qui se traduit par des hécatombes humaines.

Il n'y a jamais eu de complot avec Ravachol, avec Emile Henry, avec Casserio, avec Angiolillo, avec Bresci, avec Antoine d'Alba, pour ne citer que quelques uns de ceux qui eurent l'audace de revendiquer leurs actes, se chargeant fiers et intrépides de toutes

les responsabilités morales, politiques et historiques.

Le « Courage copains ! Vive l'anarchie » de Casserio du haut de la guilotine infâme, le sublime « Germinal » de Angiolillo sous les tortures terribles de l'effroyable garrot, le « J'en appelle à la prochaine révolution de votre verdict » de Bresci.

Tous ces anarchistes ont fait de leurs « actes » un drapeau anarchiste déployé face aux gouvernants et à la meute des mâts de l'ordre établi, leur criant : « Mort aux vaches, vive l'anarchie ! »

Tous ces anarchistes qui, avec l'éloquence des « chevaliers de l'idéal et de la mort » ont pro-

clamé les grands motifs de liberté et de justice qui les avaient poussés à l'action.

Ces copains qui firent tomber des « têtes couronnées » en donnant leur propre vie. Ceux-là font partie de notre Histoire.

Alors, comment et pourquoi des attentats couards, inutiles et an-

(Suite page VII.)

Communiqué de la F. A. Italienne

Les monstrueux attentats de Milan et de Rome, comme ceux qui chaque jour sont perpétrés contre les sièges et les personnes des mouvements de gauche, ne peuvent pas étre l'œuvre d'anarchistes, mais seulement d'agents provocateurs à la solde des centres qui tentent d'organiser un coup d'Etat de droite.

Tous ceux qui ont tant soit peu connaissance des anarchistes, de leur histoire, de leur droiture morale et de leur passion de la lutte quotidienne pour la libération de l'homme de toutes formes d'exploitation et d'autoritarisme, savent que nous repoussons avec force toute violence froide et calculée qui rappelle de tout près les vingt ans du régime et par les nazis dans les cents « Marzabotto » d'Europe.

En même temps qu'elle affirme sa confiance que bientôt pleine lumière soit faite, surtout sur les mandants du massacre de Milan — qu'il faut rechercher en une évidente conjuration provocatrice de la droite fasciste, la seule à pouvoir tirer profit de la tension créée artificieusement dans tout le pays, et sur laquelle les recherches de la police montrent d'étranges hésitations — la Fédération Anarchiste Italienne rejette fermement toute mention, même si elle est simplement allusive, impliquant des responsabilités, même indirectes, du Mouvement Anarchiste, de ses militants et de son idéologie, propagées par la presse réactionnaire ou soi-disant « indépendante » qui, trop précipitamment, accueille, et quelques fois anticipe, les versions contradictoires de la police.

A personne ne sera permis le lynchage moral des anarchistes, comme personne ne pourra jamais nous empêcher d'être nous mêmes les accusateurs d'un système qui tolère l'oppression et volontairement ignore — quand il ne favorise pas — les attentats quotidiens à la vie et à la liberté des citoyens.

A propos du « suicide » présumé de notre camarade Giuseppe Pinelli, s'étant « jetté » de la fenêtre du quatrième étage des bureaux de la police politique de Milan, à la suite d'interrogatoires ayant durés quatre jours — témoins « croyables » : seulement les quatre policiers qui l'interrogeaient — nous nous refusons de croire à la version intéressée de la police. Alibi incontestable, le passé de militant anarchiste de notre camarade, exclu de façon absolue que Giuseppe Pinelli ait eu un motif pour se suicider.

En même temps qu'elle renouvelle son horreur et son indignation pour le massacre de vies humaines, la Fédération Anarchiste Italienne réclame aussi la pleine

lumière sur le drame qui a causé la mort de notre camarade — épisode semblable à beaucoup d'autres qui se produisent dans les commissariats des pays fascistes — afin qu'une réponse valide soit donnée aux doutes atroces qui troublent l'opinion publique et nous.

La Commissione di Corrispondenza della F.A.I.

Savona, 20 décembre 1969.

Ce placard a été édité par « Umanità Nova » n° 44 du 27 décembre 1969 à la suite de la déclaration envoyée à l'Agence Presse Nationale Associée (ANSA) le 16 décembre 1969. Dès qu'il nous sera possible, nous communiquerons d'autres nouvelles.

Communiqué de l'O. R. A.

A la suite des attentats de Milan et de Rome du 12 décembre 1969, l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste (O.R.A.) exprime son soutien à la Fédération Anarchiste Italienne (F.A.I.) et, après examen des faits et des informations, se rallie à sa position.

Nous sommes persuadés que ces attentats ne sont pas le fait d'anarchistes conséquents, mais d'individus n'ayant rien à voir avec les objectifs révolutionnaires du mouvement anarchiste international définis à Carrare, lors du Congrès Mondial en septembre 1968.

L'Organisation Révolutionnaire Anarchiste se désolidarise donc d'actes aussi débilés et inutiles, quels qu'en soient les auteurs, tout en sachant fort bien que ces irresponsables sont des victimes de la société répressive qui nous est imposée, et qu'ils sont l'expression de la révolte instinctive de l'homme.

En fait ces massacres de vies humaines ne profitent qu'au gou-

vernement et aux fascistes. Ce genre d'attentats rappelle les « exploits » que les fascistes ont commis à travers l'Europe, il n'y a pas si longtemps. Le gouvernement italien, s'appuyant sur les fascistes, a pu ainsi reprendre en main l'opinion publique, et recréer un semblant d'unité nationale pour tenter de résoudre la crise sociale que traverse l'Italie. Mais nous faisons confiance aux travailleurs italiens et aux hommes épris de liberté pour continuer le combat révolutionnaire et ne pas se laisser récupérer par les politiciens de tous bords.

D'autre part, nous exigeons que toute la lumière soit faite sur le soi-disant suicide de Pinelli (qui n'en serait plus un maintenant, selon la police milanaise), militant connu et responsable du mouvement anarchiste italien.

La Commission de Presse de l'O. R. A.

LETTRE D'ITALIE

(Suite de la page VI)

nymes. Pas pour répondre à des crimes d'Etat, mais uniquement pour répandre la terreur pour la terreur. Ce sont des attentats typiques du fascisme anti-anarchiste.

Comment et pourquoi les attentats fascistes de Milan et de Rome, derniers de la série ?

Ces attentats ne peuvent pas être attribués aux anarchistes. A Turin, par exemple, pendant les chaudes journées de grèves, des tracts mystérieusement répandus étaient signés « les nihilistes » et « les anarchistes », mais la phraseologie de ces tracts était essentiellement fasciste.

Nous devons rappeler que les anarchistes n'ont et n'auront jamais ni armée, ni camp de concentration, ni police, ni tribunaux, ni prisons, ni bourreaux, ni chambre à gaz. Ces instruments sont le privilège des gouvernements.

Aucun Ravachol, aucun Bonnot ne pourront rivaliser en carnage et en massacre de millions d'individus avec des Hitler, Franco, Mussolini, Staline, Salazar, Nixon et autres despotes.

Les attentats de Milan et de Rome, comme les dizaines qui les ont précédés, ont l'empreinte typique du fascisme, lâche, criminel et terroriste qui veut renouveler après 50 ans ce que Mussolini avait réussi avec l'aide de la police, la complicité de la magistrature et la bénédiction de l'église.

Il est typique aussi le fait qu'après des douzaines d'attentats fascistes, la police ait arrêté — sans aucune preuve concrète — exclu-

sivement des anarchistes ou des baptisés tels pour la circonstance !

Les politiciens se servent des forces policières et de la magistrature pour faire avaler au peuple ce préjugé, que les anarchistes sont des violents avec des bombes cachées sous la veste ou dans la valise.

Même si les « présumés auteurs » des attentats se proclament « anarchistes ! » — et nous ne pouvons pas empêcher quelqu'un de se proclamer tel, même s'il ne l'est pas du tout — il est symptomatique par exemple que la police ait volontairement diffusé dans la presse des photos qui ne prouvent rien, si ce n'est que chercher à traumatiser l'opinion pour essayer de discréditer l'anarchie.

Nous ne connaissons pas les auteurs des attentats, mais nous devons conclure que ces attentats ont le caractère et le style fasciste et ne peuvent servir que la réaction qui avec ses méthodes lâches et criminelles voudrait créer un climat favorable à l'instauration d'un régime calqué sur celui des colonels de Grèce.

Pendant ce temps, notre cher copain Penelli qui est mort « pas suicidé » comme l'a dit brièvement sa compagne, a été victime innocente de la réaction anti-anarchiste. Pour instaurer le fascisme, on commence par inciter à combattre l'anarchie. Les manœuvres de provocations fascistes et policières sont toujours les mêmes.

Réfléchissez les copains !

Ennio MATTIAS

Rome, 29 décembre 1969.

A propos des Basques réfugiés en France

La procédure suivie à l'égard des dix jeunes Basques évadés de la prison de Bilbao, qui ont demandé à la France l'asile politique est, pour un gouvernement qui se dit humain (voir l'attitude de celui-ci à propos du Biafra), plutôt singulière, hypocrite et contraire à ce que l'on doit malgré tout aux républicains et anti-fascistes espagnols.

En effet, après avoir officiellement demandé la qualité de réfugiés à l'Office français des réfugiés et apatrides, ils se sont présentés spontanément au Service d'Etrangers de la Préfecture de police de Paris avec leurs avocats.

Au lieu du titre de séjour espéré, ils se sont vus signifier la

décision du ministre de l'Intérieur : ils devaient quitter Paris le jour même, deux par deux pour les destinations les plus différentes : Clermont-Ferrand, Le Puy, Dijon, Besançon, Angers. Leurs titres de séjour leur seraient accordés par les différentes préfectures et limités au territoire de chaque département.

Procédé tout à fait illégal, car étant réfugiés politiques et ne troublant pas l'ordre public français, le ministre de l'Intérieur a montré par cette décision combien il était décidé à ne pas contre-carrer la politique du gouvernement français vis-à-vis du régime franquiste.

POESIE

Fleurs et progrès

Si, aujourd'hui, je devais quitter ce monde
N'en faites pas part à la ronde.
Vous auriez grand tort
De leur faire connaître mon sort.
Ça serait me flatter
De dire que je viens de trépasser.
Pour mourir, il faut avoir vécu.
C'est un privilège qui compte peu d'élus.
Est-ce cela de vivre, que de connaître le soleil
Durant quelques tours des aiguilles d'un réveil ?
Arbres, fleurs, rivières, fruits,
Tout cela témoins d'un paradis.
Vous avez été l'exclusivité de mon enfance.
A présent, métaphysiques aux yeux de ma conscience,
Leur mal, sans vouloir être cynique
Vous le trouverez pas dans un livre de botanique.
C'est un monstrueux vieux
Nommé : exploitation, profit capitaliste.
Tout ici bas, n'est que destruction.
L'humanité, ainsi que les végétations.
La floraison ne peut se faire
Sous l'ombre des ailes de ces monstres de fer.

Versailles.

José MILLOIS

Clarté et responsabilité

Si nous pouvons admettre les critiques, afin de dénoncer les néfastes manœuvres des centrales syndicales réformistes, nous ne pouvons admettre de ne pas les accompagner d'actions, si minimes soient-elles, afin de montrer à la classe ouvrière ce qu'est un anarcho-syndicaliste.

Ne nous y trompons pas. Cette masse productive, ne croit plus aux critiques et promesses, seuls pour elle comptent les actes de l'immédiat qui lui donnent de meilleures conditions de vie.

Mais hélas, ne pouvant se réfréner pour l'instant à notre mouvement, ne connaissant que le système syndical existant, ces centrales régies politiquement, elle subit, dans un semblant de lutte, toutes sortes de souffrances morales, quel que soit le pays, créées par les représentants de leur supérieur : l'Etat. Quoi qu'il fasse ou croit faire, il soumet au système qui le régit : vivre en souffrant.

Notre syndicalisme, et les militants que nous sommes, devons prendre nos responsabilités ; nous devons propager nos idées et tactiques sur les lieux du travail, et au nom de la C.N.T. Notre section syndicale doit présenter des candidatures aux postes de délégués du personnel dans les usines et entreprises ; profiter du droit d'afficher tracts et circulaires à l'intérieur des domaines du travail, participer au nom de la CNT à toute réunion corporative, sur le lieu du travail, même paritaire quand il s'agit de discuter avec les patrons, de revendications pré-

sentées par la base productrice.

La classe ouvrière est méfiante, elle en a marre des promesses, elle veut des actes qui la libèrent des souffrances pécuniaires et morales ; tout le reste est démagogie qui prend forme d'un nuage passager dans lequel s'est trouvée notre C.N.T. de 1946 à 1969. Que va-t-elle devenir en 1970 ?

Jean GIL

Manifestation à C. E. M. au Bourget

Le 13-1-70, au Bourget, branlebas de combat de tous les côtés à C.E.M., en cet après-midi de janvier. On inaugurerait une nouvelle chaudière. Qui ? L'ambassadeur d'Afrique du Sud, le célèbre paradis où les sales nègres ne vous côtoient pas (how dirty !).

A C.E.M., d'ailleurs, on met un point d'honneur à ne pas engager de Noirs. La France restera aux Français aryens.

Et puis, en plus ça a dû faire plaisir à ce dignitaire *pur-sang* d'Afrique du Sud, qui prenait commande : six groupes turbo-réacteurs de 350 megawats pour la centrale thermique d'Arnot (150 km. à l'Est de Johannesburg).

Petite réception : d'un côté la pompe, les chercheurs endimanchés, de l'autre les ouvriers qui ont manifesté contre le régime politique de l'apartheid de l'Afrique du Sud. Les courageuses forces de l'ordre « dispersèrent » ces tristes trouble-fêtes. La belle cérémonie put ainsi se terminer en toute quiétude.

TEXTE D'UN TRACT DE L'U. L. DE LYON

REPRESSION

Depuis le 25 juin 1968, deux jeunes lyonnais sont détenus à la prison St-Paul de Lyon, inculpés dans l'affaire de la mort du commissaire Lacroix le 24 mai 1968 à Lyon. Depuis 18 mois ils attendent, leur procès n'a pas encore eu lieu. A leur demande nous communiquons aux organisations et personnalités démocratiques de la région Lyonnaise les informations susceptibles d'alimenter une campagne en faveur de leur libération.

LES FAITS

Le 24 mai 1968 : Barricades au quartier des Halles de Lyon, mort du commissaire Lacroix écrasé par un camion sur le pont Lafayette.

Le 24 juin 1968 : Arrestation massive des occupants de la Faculté des lettres (étudiants et non-étudiants), dans le cadre des recherches d'un inculpé pour le « meurtre » du commissaire. Après ce premier tri, cinq personnes sont gardées : Danazzo et Joanin (fille du propriétaire du camion), Marcel Munch, Michel Mougin, Michel Raton, puis les deux premiers sont relâchés après vérification.

Noël 1969 : D'après l'« Express » du 29 décembre, M. Mougin aurait été mis en liberté provisoire.

Janvier 1970 : Sans qu'aucune date ait été encore avancée pour le procès, Raton et Munch sont toujours en détention préventive.

LES INCULPES

Michel Raton est né le 25 octobre 1949. Son père est ouvrier magasinier dans l'une des plus importantes usines de la région lyonnaise. Il est le quatrième d'une famille de 9 enfants. Après avoir travaillé à la fonderie Leleu et en avoir été licencié, il était placé en 1965 en Centre « d'observation ». Il restait en chômage depuis février 1968.

Pour autant que l'état de la procédure nous permette de le savoir actuellement, il a d'abord été inculpé d'homicide volontaire

d'un agent de la force publique, puis de violences exercées volontairement avec l'intention de donner la mort. Les avocats chargés de sa défense sont : avocat principal, M^e Berger, avocat adjoint, M^e La Phuong, assistés de Maître Bonnard.

Marcel Munch et Michel Mougin : La défense de M. Munch est assurée par Maître Muillard ; celle de M. Mougin est assurée par Maître Pagnon.

Nous n'avons pu recueillir plus d'informations au sujet de ces deux inculpés.

INFORMATIONS PARUES DANS LA PRESSE

Le « Progrès » du 25 juin 1968 : Brève relation de l'arrestation. Décembre 1968 : un entrefilet signalant une tentative de suicide de Michel Raton ; et une information à la télévision. Puis silence total jusqu'à l'article de décembre 69 sus-cité !

La population est étrangement tenue dans l'ignorance de cette scandaleuse atteinte aux droits des détenus.

Nous vous rappelons qu'il est toujours possible d'aider financièrement les détenus en leur envoyant directement de l'argent à la prison. Prison Saint-Paul, 69-Lyon.

Comité de lutte pour la libération des prisonniers politiques de Mai 1968.

La société capitaliste viole même sa propre loi, sa propre légalité ; tant en Italie (détention de 5 anarchistes pendant 6 mois, sans preuves) qu'en France (à Lyon, où sans grandes preuves ni pièces à conviction on garde depuis 19 mois 3 inculpés. A quand le jugement ? Dans un an ? Dans deux ans ?) 3 participants aux barricades sont inculpés injustement car ce sont 9 millions de travailleurs qu'il faut attaquer !

Le capital préfère s'en prendre à un trimard et à deux camarades de lutte pour une société enfin plus juste entrevue un moment. Le Capital multiplie les provocations, accentue la répression et impose sa loi économique, morale et sociale. Ne le laissons pas faire ! La lutte doit continuer.

CNT-JAS de U. L. Lyon-Villeurbanne.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

APPEL

Cet appel s'adresse à tous les sympathisants, à tous nos abonnés et plus généralement à tous nos lecteurs de langue française.

Comme vous avez pu le remarquer, le « C. S. » est déjà sorti plusieurs fois avec huit pages en français. Il pourrait se maintenir à huit pages au prix de quelques efforts qui relèvent d'ailleurs essentiellement de notre conception du syndicalisme, à savoir : l'action directe. Vous savez que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Nous avons un organe de liaison : le « C. S. ». Il faut qu'il serve plus et mieux. En particulier, il est au service de toutes les régions, comme il attend d'elles des informations qui l'enrichissent. Le travail que le « C. S. » attend de chacun est double :

Un travail d'information

Chacun de nous sait que la presse bourgeoise est pourrie pour l'avoir constaté au moins une fois à propos de comptes-rendus déformés, d'actions dont nous avons été les témoins ou les acteurs directs. Le seul moyen de tenir vos compagnons français et étrangers informés et de faire votre compte-rendu de ces actions dans le « C. S. ». En trois lignes, en trois pages, qu'importe : le correspondant du « C. S. » était là. Nous devons pouvoir diffuser chaque fois : pourquoi une action (grève, manifestation, etc.) se déclenche, comment elle se déroule et qu'elles en sont les conséquences. Il n'est pas inutile de faire connaître les conditions de vie dans les boîtes où nous travaillons : salaires, cadences, hygiène, attitude des patrons et des autres syndicats, etc. Nous sommes souvent mieux renseignés des conditions de travail de boîtes en Espagne, en Angleterre, aux EE. UU., en Allemagne et ailleurs que du travail dans les milliers de boîtes où œuvrent les syndiqués C.N.T. Bien entendu, nous connaissons trop les méfaits de la répression policière et patronale, et ces renseignements resteront comme vous le voudrez, soit anonymes, soit sous votre nom, ou mieux au nom de la section régionale.

Un travail de diffusion et de propagande

Tout d'abord une chose importante : un hebdomadaire ne vit que par ses abonnés. Donc en premier lieu et dans la mesure du possible, abonnez-vous. En outre, chaque lecteur peut nous faire parvenir les adresses des copains susceptibles d'être intéressés par le « C. S. », nous leur enverrons le « C. S. » gratuit pendant quelques mois.

Un autre moyen d'informer les lecteurs et futurs abonnés, est la vente directe dans les lieux publics : usines, marchés, réunions, etc. N'hésitez pas, seule l'action directe compte.

Bien entendu, il n'est pas question de faire du militantisme à outrance jusqu'à l'épuisement. Plutôt que de servir tous les lieux publics d'une ville pendant un mois, puis d'abandonner, il est préférable de ne faire qu'un seul point par semaine, quitte, éventuellement, à changer de place au bout d'un certain temps, s'il est mal choisi.

Cet effort de propagande est absolument nécessaire. Même si nous avions 100 000 abonnés, la propagande, dans la société actuelle est indispensable. Enfin, il est clair que cet effort sera d'autant plus facile que le « C. S. » sera plus intéressant, et cette partie informations également ne tient qu'à vous. Avec ou sans style. Dans « Le Figaro » c'est le style qui compte, au « C. S. » ce sont les faits.

Toute la correspondance doit être adressée à la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). C.C.P. 20990-10 Paris.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00

En vente au siège de la C.N.T.,
39, rue de la Tour d'Auvergne,
Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

5 FEVRIER
1970
NUMERO 593
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

R. A. T. P. - S. N. C. F.

NON A LA HAUSSE!

Les travailleurs ne paieront pas le déficit du capital...

Le lama est un animal fort intelligent. Quand on augmente, ne fût-ce que d'une livre, la charge qu'il peut supporter, le lama refuse tout net de marcher. Il se couche et attend...

Les Barcelonais sont les premiers bipèdes à avoir compris la valeur de cet exemple. Quand on augmenta, récemment, les tarifs de leurs tramways, ils estimèrent qu'on passait la mesure et firent la grève des usagers. Forcé fut bien aux autorités de reconsidérer le problème.

Les Parisiens n'en sont pas encore là. Ils seraient plutôt, eux, du type dindon — le dindon qui se fait toujours dindonner. Il faut dire que l'usage du métro les a rendus compressibles à l'extrême. Quand il n'y a plus de place, il y en a encore pour un. Quand il n'y a plus d'argent dans le porte-monnaie, il y en a encore pour payer le ticket de métro.

Cette compressibilité n'échappe pas au gouvernement, lequel est bien décidé à l'éprouver jusqu'à la limite. M. Pinay nous a fort clairement laissé entendre, l'autre soir, que si l'on augmentait les salaires du personnel de la RATP, les voyageurs en feraient les frais, une fois de plus.

Il n'y a aucune raison à ça... Mais le meilleur moyen de le faire comprendre à M. Pinay serait qu'une fois finie la grève du personnel, les usagers la reprennent à leur compte. Comme à Barcelone.

Hélas ! le lama s'acclimate fort peu sur les rives de la Seine, alors que le *Dindon* a beaucoup de succès à la Comédie-Française.

R. Tr.

(Ce texte parût dans « *Franco-Tireur* » il y a plus de 15 ans. Giscard d'Estaing a remplacé Pinay, les dindons sont devenus des veaux mais les rapaces engraisseront toujours...)

Tous les ans, quelques mois avant les vacances, les tarifs des transports en commun subissent une augmentation cavallante. Nous avons à payer 16,6 % de plus sur les lignes du réseau banlieue de la S.N.C.F. et de la R.A.T.P. Ce n'est bien sûr qu'un début, la suite devant nous tomber sur le paletot que dans quelques mois. Le gouvernement a « programmé » une augmentation globale pouvant atteindre 77 % sur toute l'année 1970. Rappelons que la dernière hausse était de 66 % pendant les vacances 1969. Cette fois encore, malgré la hausse des primes de transport, tout doit sortir de notre porte-monnaie.

Combien de temps devra durer cette comédie ? Combien de temps encore les habitants de Paris se contenteront-ils de râler ? Messieurs nos gouvernants, puisque vous voulez augmenter les tarifs : faites donc en sorte que nos employeurs, vos patrons, nous payent les heures perdues dans ce damné métro, dans ces autobus aux horaires irréguliers.

(Suite page II)

COMPRESSION DES USAGERS...



DEPRESSION DU PORTE-MONNAIE !

POINT DE VUE

HUMOUR NOIR. — Cette semaine la plaisanterie de Paul VI, comme celle du général Schnez ci-dessus, s'adresse aux jeunes :

« Vous, jeunes militants de la contestation, les aspirants à la justice et à la liberté qui vous font désirer une vie sociale plus vraie et plus fraternelle, ne seront pas éludés et inopérantes si vous canalisez vos énergies (...) dans la direction de la vie ecclésiastique authentique. »

Des psychologues aussi doctes que peu inspirés cherchent la cause de la fuite dans la drogue. Entre les guignolades de Schnez, la vie ecclésiastique (même authentique) de Popol et la drogue, il n'y a pas le choix si, en plus, on ne peut pas comme le chantait Brassens « aller à la chasse aux papillons ».

CRETINISME OU CONFUSION MENTALE ? — Le journal d'information (sic) UNR « La Nation » du jeudi 15 suggère au gouvernement de mieux informer le public. Compte tenu de la placé UNR au gouvernement et du besoin de lecteurs de ce quotidien, on peut se demander s'il ne laisse pas échapper sa chance.

TETE DE L'ART. — Trois militants anarchistes qui avaient inscrit des slogans sur les murs de la ville ont été condamnés à Grenoble le 30 Décembre pour dégradation de bâtiments. On ne peut évidemment pas comparer cette action à celle qui consiste à coller partout l'œuvre d'art que représente la tête de Pompidou.

RACISME ? — On parle beaucoup de racisme à propos des émigrés parqués dans des ghettos, c'est faux. Je connais un groupe d'immeubles de luxe où habitent des noirs sans problèmes. Quel noble fauché n'offrirait pas sa fille au premier roturier venu, pourvu qu'il soit nanti.

POINT DE VUE

TIR AU PIGEON. — La République dominicaine mise en place par les paras Yankees prépare des élections générales pour le 16 mai à l'aide d'un « peloton de la mort » chargé d'éliminer les adversaires du régime. Jorge Nin assasiné mercredi 14 janvier est le 7^e leader de gauche éliminé en 15 jours.

AUX MEMES MAUX LES MEMES REMEDES. — En Tchécoslovaquie, on arrête des étudiants et des ouvriers « membres d'organisation illégale hostile à l'Etat, visant à créer des crises politiques » (AFP). En Espagne idem pour « adhésion à des partis clandestins et activisme dans le bassin houiller (des Asturies) ». C'est ça l'unification des rapports Est-Ouest.

GREVE SPONTANEE. — Dans les mines de Limbourg en Belgique et non « grève sauvage » comme voudraient l'appeler patrons et syndicats. On n'a pas fini d'entendre parler du « facteur d'ordre social » que représente un bon syndicat autoritaire garant des bénéfices annuels. « Le Monde » du 20 janvier écrit :

« Les membres de la Commission nationale mixte des mines, qui groupe les patrons et les *syndicats*, ont voulu faire un dernier effort pour rétablir l'ordre et la discipline dans les charbonnages de Campine et pour restaurer l'autorité des syndicats, complètement dépassés par des mineurs, qui ont créé une commission baptisée « Comité permanent des mines ».

C'est pas possible ! Des ingrats, ces anarchistes !

LES TROUPES. Le FBI se fait une spécialité d'écouter aux portes. Quoique le bande magnétique portant des conversations entre des gansters U.S. n'a pas été retenue comme preuve par le tribunal de Newark (New Jersey), le juge Shaw en a autorisé la diffusion dans le public : quelle turpitude ! Le brigand De Carlo disant : « Si Richard Hughes est élu (il le fut) on sera au poil ! » Le même brigand qui collectait de l'argent pour la campagne du Sénateur Hugh Aldonizio disant de ce dernier : « Garanti, lui on l'a dans la poche ! » Sans parler des acquantances avec la police, cela va de soi. Une note gaie dans ce

Revendication ou action directe ?

« Dans l'œuvre revendicatrice quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'améliorations immédiates, telles que la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc... »

Ce paragraphe de la charte d'Amiens affirme clairement la nécessité pour le syndicalisme de « l'œuvre revendicatrice quotidienne ». Le syndicat organe de défense et de lutte des travailleurs, a d'abord pour but de permettre à ces derniers de vivre le moins mal possible dans le cadre de la société actuelle. Car si nous voulons la révolution, nous ne saurions nous contenter de belles espérances ; nous voulons vivre dès maintenant, et c'est pourquoi nous ne négligeons pas les réformes obtenues par les luttes syndicales.

Or c'est ici que se situe l'écueil auquel le syndicalisme a tôt fait de se heurter. A lutter pour des améliorations immédiates, on risque fort de ne plus voir ce cela. Et c'est ainsi que les syndicats, révolutionnaires au moment de leur création, sont devenus par la suite exclusivement réformistes, et tendent même à l'heure actuelle à devenir, sinon des rouages du système capitaliste, du moins des « amortisseurs » entre dirigeants et dirigés.

Car si l'on veut obtenir des réformes, il faut les obtenir de quelqu'un, il faut les revendiquer. Et à qui les revendiquer sinon à nos maîtres, à nos exploités, capitalistes et hommes d'Etat. Ce faisant nous reconnaissons l'existence de ces maîtres, nous la légalisons. Et petit à petit nous nous déshabituons d'agir d'une manière autonome. Nous sommes les enfants plus ou moins tributaires qui réclamons les faveurs du père, mais qui, par là même, devenons incapables d'imaginer, de créer. C'est bien d'ailleurs ce que

souhaitent nos maîtres, et le fin du fin est de nous amener à revendiquer les uns contre les autres comme des gosses jaloux.

Ainsi, on demande à l'état de tout organiser, de tout organiser, de tout subventionner. Ainsi, sous prétexte de socialisme on exige la nationalisation des industries-clefs et de l'école. Et l'on se plaindra ensuite du poids des impôts... Comment un tel Etat, à qui on donne une telle importance, pourrait-il un jour disparaître ? Le mieux est alors de s'en accommoder et de participer à des structures de dialogue où l'on sera reconnu comme interlocuteur d'autant plus valable qu'on aura fait preuve de sagesse, que l'on aura affirmé par les actes et par la parole que l'« auto-gestion » est un mot creux.

Est-ce à dire, si nous refusons cette régression au stade infantile, que nous devons renoncer à toute amélioration et nous réfugier dans un messianisme révolutionnaire entaché de la même puérité ? Nous avons déjà répondu à cette question, mais il reste à trouver les moyens de concilier l'amélioration de nos conditions de vie et les buts du syndicalisme qui sont la disparition du salariat et du patronat et l'instauration d'une société égalitaire et libertaire.

Ces moyens peuvent se résumer en une expression : « Action directe ». L'action directe est l'action entreprise par les travailleurs eux-mêmes, sans intermédiaires, qu'il s'agisse de parlementaire ou d'interlocuteur valable ou non. C'est la grève, c'est le boycottage, c'est le sabotage des syndicalistes révolutionnaires du début du siècle, mais c'est aussi tout ce que les travailleurs construisent et préparent de leurs propres mains. Ce sont les coopératives de production et de consommation autogérées, ce sont les expériences de toutes sortes menées ici ou là, comme des communautés de com-

pagnons essayant de vivre en marge du capitalisme, comme ces collectifs du Danemark où l'on essaie de créer une cellule sociale de base d'un type nouveau. (Il ne s'agit pas de les proposer en exemple, mais de les considérer comme expériences).

L'action directe, c'est ce qui permet d'arracher — et non de quémander — des améliorations immédiates, mais toujours dans une perspective révolutionnaire. Alors que la participation renforce l'Etat et le Capital ou tout au moins leur permet de subsister, l'action directe les affaiblit en même temps qu'elle renforce les travailleurs. Elle les renforce car elle leur fait prendre conscience de leur existence en tant que classe et de leur cohésion. Mais aussi parce qu'elle leur révèle leurs capacités, leurs facultés créatrices. Autant la revendication purement réformiste est un facteur de régression, autant l'action directe, agissant dans le positif, car il s'agit de construire la révolution — et non plus de l'attendre comme dans l'attitude messianique —, est un facteur d'évolution et d'affirmation individuelle et collective.

Cependant, une question se pose : s'il s'agit de construire la révolution, où agirons-nous ? Car il semble bien que nos syndicats (1) ne soient plus les outils adéquats à ce but. C'est justement la question que chacun doit se poser. Car il s'agit pour nous, anarcho-syndicalistes, de jeter les bases d'un renouveau du « véritable syndicalisme » qui saura construire dans le positif et ne se contentera plus, par ses « revendications », de freiner vaguement l'évolution régressive de l'humanité.

J. P. BELLARD

(Article extrait de « L'Anarcho-syndicaliste »).

(1) Il s'agit de la CGT, FO ou CFDT.

merdier : un lieutenant du gangster Lucky Luciano rafla aux cartes 150.000 dollars (850.000 F) à l'ex roi Farouk d'Egypte.

... ET LES CHEFS. En représailles contre une visite de David Rockefeller à Nixon pour tenter d'influencer sa politique au Moyen Orient en faveur des arabes, un industriel américain de confession israélite, Jay Monroe, retire son argent de la banque Chase Manhattan a Rockefeller et explique : « On peut se demander dans quelle

mesure les énormes intérêts de Rockefeller dans les pétroles arabes ont pesé sur sa démarche auprès de Nixon. » Parmi les coré-

ligionnaires qui félicitait Monroe au téléphone un grand nombre lui proposaient de s'occuper de son compte bancaire !

(Suite de la page 1.)

Travailleurs : encore combien de temps serons-nous confondus à des veaux allons-nous continuer à déboursier sans mot dire ? Où alors, allons-nous enfin refuser, purement et simplement, le paiement de ces titres de transport qui nous permettent tout juste de prendre place dans une boîte à sardines puante ? Nous contons, pour cela, sur l'appui de nos compagnons, agents de la RATP et de la SNCF. Sa solidarité doit jouer.

ON NOUS COMMUNIQUE

Section départementale de Seine-Saint-Denis du Syndicat national des Instituteurs

Les enseignants d'une école de Montreuil en Seine-Saint-Denis se trouvent en grève depuis le 12 janvier.

Il s'agit de l'Ecole de garçons spécialisée Paul Lafargue.

De nombreux adolescents montreuillois, par suite de difficultés personnelles parfois, mais surtout aussi, hélas, en raison des conditions socio-économiques et des insuffisances de l'enseignement élémentaire ont besoin d'une formation professionnelle spécialisée.

Il fallait donc prévoir des Ecoles nationales de perfectionnement.

Comme il n'existe pas d'Ecole nationale de perfectionnement dans

le département, la commune avait « prêté » une école, dans un quartier en expansion lente, et installé deux petits ateliers dans un local inutilisé. Il se révéla bientôt qu'il en aurait fallu 3 ou 4 en raison du grand nombre d'adolescents en cause : plus d'une centaine.

Pour donner aux adolescents une formation professionnelle, il faudrait leur assurer 16 à 20 heures d'enseignement professionnel par semaine. En réalité 25 élèves n'en ont pas du tout et 75 n'ont que 4 heures par semaine.

L'Etat, comprenant à retardement sa responsabilité, envisagea des sections spécialisées de Collège d'enseignement secondaire et un atelier supplémentaire sur place, mais il y a loin de la coupe aux lèvres : malgré près d'un an de

démarches de la Section Seine-Saint-Denis du Syndicat national des Instituteurs, de la municipalité de Montreuil, des Conseils de Parents d'Elèves et naturellement des enseignants de l'Ecole, la section spécialisée C.E.S. voisine n'est toujours pas achevée, le troisième atelier pas équipé, le deuxième sans professeur.

Les enseignants de l'Ecole sont en grève. Ils demandent un atelier par classe de perfectionnement professionnel ; un professeur par atelier ; des crédits de fonctionnement équivalents à ceux d'une section spécialisée de Collège d'Enseignement secondaire.

La Section Seine-Saint-Denis du S.N.I. et le Conseil des Parents d'Elèves multiplient les protestations et les démarches.

LE VATICAN EN FOLIE

LE PAPE GAI. — Après s'être intéressé au « cas » d'une jeune veuve dans la nuit de Noël, le pape ne se sent plus et annonce le 1^{er} janvier une réforme importante dans sa manière d'aimer : il veut maintenant « l'éducation de la liberté dans l'amour ». Dans les milieux bien informés on annonce une traduction du Kama-Soutra en latin.

Ce pape est vraiment une source inépuisable, quand il ne dit pas des cochonneries, il culpédonne son infailibilité. A l'occasion de la fête des Rois il a dit « Le soleil ne s'éteint pas ». C'est faux, le soleil est en train de s'éteindre et l'on sait à quelques millions d'années près quand il sera complètement éteint.

POUR L'ANARCHIE

NICOLAS WALTER

PRESENTATION

Le mouvement anarchiste moderne a aujourd'hui cent ans, si on le fait naître au moment où les bakouninistes entrèrent dans l'Association Internationale des Travailleurs; depuis lors il s'est étendu à plusieurs pays du monde, restant un mouvement minoritaire et méconnu, mais vivace. Une certaine force se dégage de son histoire, mais en même temps de la faiblesse — en particulier dans le domaine de la chose écrite. La littérature anarchiste ancienne pèse de tout son poids sur le mouvement actuel, et nous avons de la peine à en créer une nouvelle. Les écrits de nos prédécesseurs sont nombreux, mais la plupart sont aujourd'hui épuisés, et le reste est souvent désuet.

Le texte qu'on va lire propose une présentation nouvelle de l'anarchisme. Ecrit en Angleterre au printemps 1969, il s'adresse, également au lecteur de langue française — car il y a actuellement dans toute l'Europe un renouveau d'intérêt pour la pensée libertaire qui, abandonnant les anciennes dissensions, pose les bases d'une discussion pratique pour l'avenir.

Les opinions exposées ici sont évidemment personnelles; en effet, un des traits caractéristiques de l'anarchisme, c'est qu'il repose sur le jugement individuel; mais elles ne manqueront pas de tenir compte de théories plus générales sur l'anarchie et de les présenter impartialement. La langue choisie est volontairement simple, et évite les références fréquentes à des écrivains ou à des événements passés; ainsi ce texte sera compris même par le lecteur non averti. Il s'inspire d'écrits antérieurs et ne prétend pas à l'originalité, pas plus qu'il ne prétend être définitif : on ne peut pas tout dire sur l'anarchisme en quarante-six pages, et ce résumé sera sans doute bientôt remplacé, comme ceux qui l'ont précédé.

Je ne voudrais surtout pas qu'on me prenne pour une autorité en matière, car un autre trait caractéristique de l'anarchisme, c'est qu'il rejette l'autorité des maîtres à penser. Si mes lecteurs ne trouvent pas à me critiquer, c'est que j'aurais échoué. Le texte qu'on va lire est un exposé personnel sur l'anarchisme, qui voit le jour après quinze ans de lectures et de discussions à ce sujet et dix ans d'activité dans le mouvement et la presse anarchistes.

N. W.

LES OPINIONS ANARCHISTES

Les premiers que l'on surnomma anarchistes le furent par insulte au cours des révolutions anglaise et française des XVII^e et XVIII^e siècles, pour laisser entendre qu'ils voulaient l'anarchie, c'est-à-dire le chaos ou la confusion. Mais, depuis les années 1840, furent

anarchistes ceux qui acceptèrent ce nom comme symbole pour montrer qu'ils voulaient l'anarchie, c'est-à-dire l'absence de gouvernement. Le mot grec *anarkhia*, comme le mot français anarchie, a les deux sens; ceux qui ne sont pas anarchistes soutiennent que tous deux reviennent au même, mais les anarchistes tiennent à faire la distinction. Depuis plus d'un siècle, sont anarchistes ceux qui croient non seulement que l'absence de gouvernement ne signifie pas forcément chaos et confusion, mais encore qu'une société sans gouvernement sera vraiment meilleure que celle où nous vivons.

L'anarchie est l'élaboration politique de la réaction psychologique contre l'autorité qui apparaît dans les groupes humains. Chacun connaît les anarchistes instinctifs qui refusent de croire ou de faire ce qu'on leur dit précisément parce qu'on le leur a ordonné. Au cours de l'histoire, cette tendance se rencontre chez les individus et les groupes se révoltant contre ceux qui les gouvernent. L'idée théorique de l'anarchie est également très vieille; en effet, on peut trouver la description d'un âge d'or révolu, sans gouvernement, dans la pensée de la Chine et de l'Inde anciennes, de l'Egypte, de la Mésopotamie, de la Grèce et de Rome, et de même d'innombrables écrivains politiques et religieux ainsi que des communautés ont souhaité d'une utopie sans gouvernement. Mais l'application de l'anarchie à la situation présente est plus récente, et c'est seulement dans le mouvement anarchiste du siècle dernier que l'on trouve l'exigence immédiate d'une société sans gouvernement.

D'autres groupes; de gauche comme de droite, prévoient de se débarrasser du gouvernement, soit lorsque l'économie de marché sera si libre qu'elle ne nécessitera plus de contrôle, soit lorsque l'égalité entre les individus sera telle que la contrainte ne sera plus nécessaire; mais les mesures qu'ils prennent semblent renforcer toujours plus le gouvernement. Seuls les anarchistes veulent effectivement se débarrasser du gouvernement. Cela ne veut pas dire que les anarchistes croient tous les hommes naturellement bons, identiques, perfectibles, ou quelques autres sornettes romantiques. Cela signifie qu'ils estiment presque tous les hommes sociables, semblables et capables de vivre leur propre vie. Beaucoup de gens disent que le gouvernement est nécessaire parce que certaines personnes ne savent pas se conduire, mais les anarchistes rétorquent que le gouvernement est nuisible parce qu'on ne peut se fier à personne pour gérer les intérêts de l'ensemble. Si les hommes sont à ce point mauvais qu'ils doivent être gouvernés, disent-ils, qui donc est assez bon pour gouverner? Le pouvoir tend à corrompre; et le pouvoir absolu corrompt absolument. D'autre part, les richesses de la terre sont produites par le travail de l'humanité tout entière, et tous les hommes ont un droit égal à prendre part à ce travail et à jouir de son produit. L'anarchie est un modèle idéal qui exige à la fois la liberté totale et l'égalité totale.

(A suivre.)

THEATRE REVOLUTIONNAIRE

Le « GROUPE V » a formé le projet d'écrire, de susciter, de monter un certain nombre de pièces dont l'intervention passe par une connaissance approfondie du terrain de la lutte que nous menons. Elles ne sont pas pour autant des pièces à « sujet politique » mais avant tout des outils destinés à briser les barrières du monde clos dans lequel nous vivons.

Tout homme est créateur et la seule culture valable est celle qui naît de son combat quotidien. Notre objectif est la recherche d'un contact par dessus les cloisons qui séparent tous ceux qui mènent ce combat, militants et non militants, chacun au niveau de sa lutte de chaque jour.

Le travail du « GROUPE V » donne non seulement la possibilité aux organisations d'intervenir et d'agir dans le cadre même du spectacle, mais également de prendre connaissance d'une réalité humaine.

Après « L'Interdiction de la Passion du Général Franco », le « GROUPE V » monte « La Journée d'une Infirmière » (ou « Pourquoi les animaux domestiques ? ») d'Armand Gatti.

Le texte qui suit constitue la préface du « Petit Manuel de Guérilla Urbaine », titre sous lequel se groupent un certain nombre de pièces dont « Pourquoi les animaux domestiques ? »

Paris, 11 mai 1968, 6 heures du matin. Les mots s'écoulaient des transistors. Grenades, matraques, groupes, déferlement, combat, blessés, fumée, pavés, ordre, désordre, feu, voitures, luttes, courses, matraques. La voix enchaînée : « Le Préfet de Police Grimaud déclare : cette nuit, ceux que la police a eu à affronter s'étaient constitués en véritables groupes de guérilla urbaine. »

C'est ainsi qu'à l'aube, est né le projet d'écrire ce Manuel. Mais la guérilla dont il parle n'est pas celle dont le spectre a fait vaciller Monsieur le Préfet de Police de la Ville de Paris. Ce matin du 11 mai, en écho aux mots des transistors, d'autres mots apparaissaient sur les murs. La voix disait « émeute », le mur répondait « Commune » ; la police disait « provocation », le mur renvoyait « révolution ». Et aussi des bouts de phrases : « oser penser, oser dire, oser faire ».

Penser comment. Dire qui. Faire pour quoi ?

Telles sont les questions qu'essaie de poser ce Manuel. Ou plu-

tôt, qu'il veut tenter de se faire poser.

Ainsi donc, les pièces qui le composent ne sont pas destinées à rentrer dans le répertoire des « pièces à sujets politiques ». Elles sont avant tout conçues comme des outils. Et destinées avant tout à ceux qui se voient refuser le droit de penser, le droit de dire, le droit d'agir. Groupe de guérilla urbaine : groupe d'intervention rapide, légère, dont l'action passe par une connaissance approfondie du terrain de la lutte, de son objectif, et de l'ennemi à abattre.

Terrain de lutte : tous les bastions culturels, les barrières du langage, les chasses gardées pour spécialistes de l'expression, les privilèges de la plume qui pense et de la main qui écrit. A cela, une seule réponse : tout homme est créateur. Et la culture véritable est celle qui naît de son combat quotidien.

L'ennemi à affronter : la machine sociale robotisante et mystificatrice qu'est toute société de classe.

L'objectif : la recherche d'un langage qui serait partie intégrante de sa condition. Et aussi, la recherche d'un dialogue par dessus les cloisons et les verrous de tous ceux qui mènent, chacun à son niveau.

C'est pourquoi chaque pièce de ce Manuel est destinée à un milieu bien précis, et en traite les problèmes particuliers, partant du principe fort simple, que pour amorcer un dialogue, la meilleure façon, est encore d'essayer d'abord de parler de ce que l'on est. Il y a la pièce du lycéen de Mai, pour qui la leçon du Vietnam a remplacé les cours magistraux. Il y a celle de l'infirmière qui vit de quart d'heure en quart d'heure, exploitée et consentante, il y a celle de l'intellectuel engagé dans la lutte révolutionnaire, celle de l'étudiant confronté à la machine à débiter du cadre qu'est devenue l'Université.

Ces textes, qui suivent les multiples itinéraires conduisant à Mai, se veulent non pas aboutissement, mais au contraire point de départ et point de ralliement.

Ils ont été volontairement écrits sous une forme légère, maniable et courte.

Ils peuvent ainsi devenir le prétexte à former des groupes de travail non plus uniquement autour de débats d'idées ou de l'organisation des distributions de tracts, collages d'affiches, mais autour des problèmes furieusement

concrets que pose le fait de vouloir monter une pièce de théâtre. Et de la monter en dehors de tous les circuits culturels, professionnels et spécialisés. Ce travail, va de la réflexion sur le thème proposé, donc sur la condition même de ceux qui se proposent de la jouer à la réalisation proprement dite, ce qui suppose de s'attaquer à des problèmes d'esthétique et de forme, en passant par les prises de contact, les enquêtes, les lectures, les débats, et aussi les distributions de tracts, collages d'affiches pour ceux que l'intrusion brutale de l'imagination au sein du travail politique soumettrait à une oxygénation trop for-

te. Car c'est bien de cela qu'il s'agit.

Il s'agit de donner à ceux qui luttent, la possibilité, l'envie, le besoin de lien politique et de création.

Il s'agit de donner à ceux qui se taisent et qui par asphyxie en ont perdu la volonté d'agir, le besoin, le goût, la possibilité de lier action et intention.

La prise de conscience révolutionnaire est à ce prix.

Il faut que maintenant, aux pages de ce Manuel s'en ajoutent d'autres, directement écrites par les exclus. Car ces pages ne peuvent être qu'un début.



ERRATA

Le C.C.P. de la C.N.T.F. n'est pas 14 103 62 Paris ; mais :

CCP 20 990 10.

Tous les envois de fonds à l'intérieur de la Confédération (section française) doivent être effectués à ce CCP en stipulant à la partie correspondance de quoi il s'agit (vente « C. S. », cotisation, souscription, etc.).

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

Prochaine réunion le 15 février à 9 h 30.

L'ordre du jour sera établi avec les différentes questions que désireront soumettre les différents délégués à l'assemblée.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

COMMUNIQUE

Les Jeunesses Anarcho-syndicalistes-C.N.T. de l'U. L. de Marseille, dans le cadre de la campagne « Pour une révolution anti-autoritaire, communiste, prolétarienne », organisent le samedi 7 février 1970 à 20 h 30 précises à la Vieille Bourse du Travail, salle Ferrer, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er) un GRAND MEETING de propagande ouvrière et anarcho-syndicaliste avec la participation des camarades du Bureau Fédéral des J.A.S. et Maurice Joyeux de l'ASRAS.

11° U. R.

Les camarades de l'A. I. T., adhérents de la 11° Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet s'ils en connaissent l'adresse, ou au siège Confédéral de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), qui transmettra. Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11° U.R.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la Grande souscription pour la propagande !

Prosigue la huelga general en la minería asturiana

CUANDO estas líneas aparezcan hará cuatro semanas que el conflicto general de la hulla asturiana prosigue. Decimos general, porque las huelgas intermitentes, parciales, hace años que fueron iniciadas. La autoridad y las empresas, particularmente la denominada Hunosa, dependiente del gobierno, se hartaban de publicar soluciones que nunca fueron tales por no contar con el consenso de los trabajadores, sino con el de las «jerarquías sindicales», siempre obedientes al sistema del cual dependen.

Las reclamaciones de los mineros jamás han sido satisfechas en lo básico, y así los arreglos convenidos entre las empresas y el sindicalismo vertical para la minería han resultado papel inútil, de donde arranca la disconformidad inveterada del negro mundo asalariado. La humanización del trabajo y la modernización del mismo, la mejoración de los salarios y el lógico control de una labor expuesta a frecuentes accidentes mortales, más el derecho a paralizar la mina durante un día para asistir a la manifestación luctuosa por estima a los compañeros mortalmente accidentados, ha impelido a esta brava minería a tomar la defensa por cuenta propia, y con más motivo desconfiando — incluso aborreciendo — a un sindicato impuesto que representa al régimen franquista y no a los trabajadores. A eso el gobierno le llama «politización de los asuntos laborales» y será politización o no, pero los obreros de la hulla, y todo el conjunto español que labora, tienen necesidad de un sindicato suyo, de una organización auténticamente proletaria, sin inmiscuiciones oficiales que de por sí resultan específicamente enemigas. Los 30.000 proletarios astures que mantienen paralizadas las extracciones carboneras y metalarias confirman la voluntad general del proletariado español de deshacerse de la argolla del sindicalismo de Estado, esa institución férrea que en España, igual que en los países comunistas, tiene declarada la huelga fuera de la ley y a los huelguistas propensos a castigo por saboteadores de la economía, nacional en España, y «proletaria» en la URSS...

En 1951 el mito de la impo-

sibilidad huelguística fue desvanecido por las grandes huelgas de Barcelona y Vasconia, seguidas de cerca por las de Asturias y otros lugares de la Península. Actualmente la palma de la resistencia obrera al fascismo hispano corresponde en primer lugar a la minería astur y en segundo a Euzkadi, sin desmerecimiento, no obstante, de los movimientos de paro esporádico registrados en otros lugares de la Península.

Sin embargo, lo que llama la atención es la escasa o nula dedicación de los potentes sindicalismos exteriores hacia el heroico conflicto sostenido por los mineros astures. 60 millones de «federados sindicalistas mundiales» y 50 idem «sindicalistas libres», obvian sus deberes de solidaridad internacional cuando se trata de huelguistas españoles que no solamente combaten contra el capitalismo clásico, sí que también contra la reminiscencia nazifascista europea concretada en la figura del general Franco. Posible que en los estertores de la resistencia minera que nos ocupa (si tan mal momento se presentara) la FSM y la Sindical Libre (entre ambas 110 millones de afiliados) concedan alguna dádiva y algunos elogios lacrimosos a los 30.000 héroes asturianos; ¡ah!, pero esas organizaciones millonarias (en hombres y dinero) son absolutamente incapaces de detener el tráfico de carbón norteamericano y comunista que toca puerto en Gijón y en Avilés a fin de que las grandes siderurgías franquistas no queden paralizadas.

La solidaridad internacional interesada en favor del capitalismo franquista queda demostrada con barcos y silencios. La insolidaridad del mundo proletario dirigido por líderes y gobiernos es asimismo manifiesta.

¡Asco de los sindicalismos que huelen a cuadra!

En el «UMBRAL» anterior al Extra:

En el número 95 de «Umbral» aparecerá una candente impresión referente a la situación actual del anarcosindicalismo en España. La firma un compañero del interior bien conocido por su independen-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris 5 de Febrero 1970

Enciclopedia anarquista

Edición Castellana

Félix Alvarez Ferreras, desde el Canadá escribe en «Tierra y Libertad», de Méjico:

«Ruda, delicada tarea la de los compañeros que se emplean con tanta abnegación, desinterés y voluntad inquebrantable por editar en español la Enciclopedia de Sebastián Faure. Ruda y delicada labor, no ya sólo por la enorme inversión que supone publicar los cuatro tomos que abarcará dicha obra monumental, sino también por el trabajo exhaustivo que ella acarreará a cuantos colaboren en su elaboración durante largos años; pues quién conozca las dificultades que ella comporta, no puede menos que elogiar a los que por nuestras ideas trabajan benévola y voluntariamente. Aquellos que enriquecen en contenido de esa Enciclopedia con vocablos nuevos acordes a los tiempos actuales; los que mantienen asidua correspondencia por el interés de la obra; los que preparan los originales para que puedan entrar en máquina; los que corrigen, los que traducen, etc. Dificultades inmensas se habrán cruzado por el camino en todos los aspectos para la ejecución de la obra maestra, pero hoy en día se puede asegurar que ella verá la luz, la publicidad, por lo menos el primer tomo, que se compondrá de 700 páginas, en el más breve plazo, pues, según informes de fuente fidedigna ya entró en prensa. Aseguramos que muy pronto ilustre a los lectores interesados ya que ella ha despertado en todas partes un interés formal y porque es muy necesaria en estos momentos que tanto auge toman las ideas anarquistas siendo estudiadas con la más objetiva imparcialidad en las aulas universitarias y otros centros de enseñanza.

Nos ha causado verdadera satisfacción moral la nota leída en la prensa local de Calgary (Canadá) que dice así: «Puntos importantes a estudiar en la Universidad: La Anarquía». Cursos sobre el anarquismo se ofrecerán este año en la Universidad de Calgary. Ellos estarán abiertos al público y a los estudiantes universitarios y celebrados por las tardes a partir del día 22 de septiembre 1969. El Moderador, Dr. D. R. Jones, profesor asociado de geografía, incitado por el interés que ha provocado el anarquismo, dice haber oído términos usados, desplazados e incorrectos por los políticos locales. «Se nos dice que hay que aceptar toda clase de gente y palabrería hueca, por miedo a la anarquía», afirma el profesor. «Pero eso no es justo. ¿Qué es lo que sabemos ahora de anarquía?» De 230 inscripciones en la Universidad de Calgary facultades este año, la mitad la componen canadienses. Después les siguen los EE. UU. con un 30 por ciento. Doce por ciento lo constituyen los británicos y cuatro por ciento vienen de Europa. Hay, asimismo, tres profesores de Australia, dos de la India y de Africa del Sur y uno igualmente de Chipre, México y Turquía.»

Como el anarquista apreciará, después de esta nota urge que nuestra publicidad se desarrolle cada día más y la Enciclopedia es necesaria en este instante mismo. Pongamos todos nuestro mayor interés por su pronta aparición, ayudando a los que desde hace ya largos meses trabajan con ahinco por aportar a las ideas ácratas la mayor divulgación posible. Manos a la obra.»

Correspondencia:

Navarro, La Rochette: Espero carta tuya para transmitir.

Gainzarain: Agradecido por el envío de sellos para correspondencia. El cheque parte uno de estos días.

Martin, La Rochelle: Recibida carta y contestaré cuando ya tome buen cariz la edición de Stirner. Tomo nota de las direcciones.

Giros y correspondencia a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans. — C.C.P. 1 35 148-La Source.

cia de criterio. El escrito en cuestión lo consideramos importantísimo y capaz de suscitar polémica en el orden constructivo. Piensen, pues, los compañeros, en el nº 95 de «Umbral».

LAS OBRAS LOS DIAS

MORIR PARA NADA

EL heroísmo sabemos que es una virtud digna de admiración. Y la admiración está en razón directa de los motivos que respaldan la acción heroica del individuo. En todas las manifestaciones de la existencia han habido quienes sin vacilar han arriesgado su vida; incluso a sabiendas que la muerte les esperaba tomaron una actitud heroica. Pero dar la vida sin motivo justificado ya no es lo mismo.

En relación a la guerra del Vietnam, hemos leído hace unos pocos días en «Le Monde» que ciento nueve soldados, pertenecientes a la «First Cav», la Primera División norteamericana de Caballería, han sido presos e inculcados de rebelión ante su negativa a combatir. Han tomado una firme decisión aduciendo: «¡Ya tenemos bastante de morir para nada!»

Se trata de una actitud digna, viril, merecedora del mayor número de imitadores. Cabe agregar que son ya muchos los desertores del ejército norteamericano que se han refugiado en el Canadá. Son ya abundantes aquellos que al percatarse de la realidad, ni han vacilado en tomar una decisión, pasando por encima de leyes, de disciplinas, de reglamentos, y de amenazas punitivas. Es una cantidad de jóvenes que se han formulado unas preguntas elementales: «¿Qué necesidad tenemos de matar a otros? ¿Qué razones abonan el que nos dejemos matar?» Y la conclusión no ha podido ser otra que reconocer lo absurdo del comportamiento belicista. Burdas justificaciones orquestadas por la prensa y el discursar de los gobernantes ya no pueden convencer a nadie. Las marrullerías de la política mundialmente considerada, determinan decepciones, revelan el descrédito y la inmoralidad. ¡Y la hilaza de la hipocresía queda en evidencia!

Exponer la vida en pos de un ideal de justicia social; exponer la vida en labores de orden científico y progresivo, puede ser una satisfacción para el individuo. Sabe que el hecho de perder la existencia ha de tener laudables repercusiones. También el que ha sacrificado su vida ajusticiando a un tirano lo ha hecho consciente de realizar una meritoria tarea de profilaxis social. Meritorio heroísmo aquél que está determinado por una causa humanitaria; el que lleva como motivo determi-

nante lo que afecta a la justicia, a la libertad, a la fraternal convivencia.

Hay en la existencia del individuo la etapa juvenil en la que el romanticismo de la acción sabe vencer el miedo, y determina empresas heroicas, sin vacilar ante el riesgo. Es entonces cuando se está en disposición de morir para algo decisivo, moralmente elevado. Morir para nada es el más trágico de los absurdos. Importa hacérselo comprender a quienes no lo tengan en cuenta.

NUESTRAS COLECTIVIDADES LIBERTARIAS

Bien podemos congratularnos del auge que siguen los estudios relativos con lo que fue la etapa de guerra y revolución que se vivió en la España de 1936. Escritores e historiadores españoles y extranjeros ponen atención en distintos matices de lo que se llevó a cabo. Particularmente lo relacionado con aspectos de orden político así como en torno a las más o menos pronunciadas disidencias originadas en el seno de los sectores de izquierda ha dado margen a explicaciones y comentarios.

Naturalmente, a fuerza de escudriñar documentos se van conociendo detalles de interés, de que no se tenía noticia incluso por parte de la mayoría de quienes, en uno o en otro orden de actividades, ocupamos un lugar en aquel descollante periodo de historia social. La propensión a buscar motivos para relatos centrados en el periodo aludido ha tentado a no pocos novelistas, algunos de los cuales, siendo bien jóvenes cuando los hechos se desarrollaron, por lo cual lo manifestado en sus obras no puede ser más que el reflejo de referencias. Pero a los efectos de ficción todo se acepta. Así el escritor Camilo José Cela también se ha creído en el caso de decir la suya, dando a la edición un nuevo libro en donde campean un conjunto de personajes, más o menos atrabiliarios, a tono con la opulenta fantasía del autor.

Se ha escrito, evidentemente, en torno a las colectividades que ya se ha dicho y repetido muchas veces fue la obra más eminentemente revolucionario, renovadora, que se llevó a cabo. Pero en relación a lo mucho que se ha escrito alrededor de otros aspectos, lo dicho con referencia a las colecti-

vidades es muy poco. Hemos podido leer abundantes referencias respecto al desenvolvimiento de determinadas colectividades emplazadas en distintas zonas del país, pero no hay, no se ha escrito otra obra densa en la cual se estudien, tomando las de una y de otra región, las distintas características en lo moral y en lo económico, que abarcó la obra colectivista en el campo y en la ciudad. Los matices, las características de tipo original resultantes de los factores ambientales. Hay toda una gama de facetas diferentes examinando la obra llevada a cabo en Aragón, en Levante, en Andalucía, en Cataluña, en Castilla. Acoplar las referencias señalando detalles convergentes y las características de diferenciación sería de sumo interés.

Es comprensible que a los efectos del proselitismo, al hacer referencia a la obra de las colectividades, se haya marcado el acento en sus condiciones de ejemplaridad, se haya tenido inclinación a lo encomiástico. Claro que sus méritos fueron comprobados, la elogiada efectividad de una convivencia dentro de un ambiente de equidad fue una fehaciente demostración de que no es sueño utópico el propiciar una estructura social dentro de un clima moral de armonía. Pero ateniéndonos a la realidad, y con miras a cosechar de las experiencias saludables enseñanzas, a la par que las perfecciones, lo digno de estimación, cabe diferenciar lo que dentro del sistema fueron defectos, lo que resultó perjudicial. Nada de extraño es que surgieran deficiencias de diferente naturaleza en una obra de consideración que requería la precipitada improvisación; que estaba expuesta al secreto hostigamiento de los saboteadores; que tenía que bregar con dificultades de un orden considerable como lo eran las derivadas de la guerra. Por todo ello al escribirse una obra fiel y documentada deberían aquilatarse debidamente en el análisis los aspectos positivos y negativos.

El espíritu solidario y fraternal que fue la base esencial de las colectividades en la España revolucionaria es algo que puede hallar efectividad en uno o en otro país si existe un cierto núcleo de compañeros de empuje emprendedor. Ya en Francia inclusive, por parte de compañeros que durante la revolución del 36 habían lleva-

por FONTAURA

do por delante la obra de colectivización, se han intentado ensayos acerca del particular. Hemos podido conocer el desenvolvimiento de algunos de ellos. Los hubo que fenecieron por falta de medios económicos necesarios a la debida consolidación; otros — la verdad ante todo — fallecieron ahogados por egoísmos contrapuestos; por no saber controlar los componentes de la colectividad un desmedido afán de beneficios.

No sabemos lo que el porvenir puede ofrecer en el sentido de realizaciones y características de convivencia social. Lo incuestionable es que del conjunto de lo experimentado en la España de 1936 pueden entresacarse provechosas lecciones.

EL ANHELO RECONFORTADOR DE CAMUS

Con motivo de haberse cumplido ya diez años del trágico fallecimiento de Albert Camus, en algunas publicaciones literarias se ha hecho referencia a la personalidad intelectual del joven pensador, del cual tanto podía esperarse todavía. Era uno de los pocos escritores que se leen y se releen con manifiesta complacencia. Escritores que a la manera de un Kafka nos presentan lo absurdo y cruel de la sociedad contemporánea nos hay en abundancia, el propio Sartre es un caso harto conocido, pero plantear la desolación de la convivencia social y clavar en las conciencias, como un impacto el valor de resistir a la busca de un porvenir más lisonjero, ha habido pocos. Y de entre esos pocos destaca Albert Camus.

Sus obras son una reconfortación para las conciencias atribuladas ante las iniquidades del mundo. Cantó la solidaridad, el apoyo mutuo en «La Peste». En su libro «El mito de Sísifo» está la incitación a la constancia en el esfuerzo, razón de ser del idealista sincero. En «La Caída» queda reflejado el análisis de la conciencia individual, en su parte buena y en aquella deleznable. Y así en los otros libros late la preocupación tendiendo a vencer los atavismos, siempre en pos de la libertad, siempre en apoyo de la justicia.

S.I.A.

«**E**SPANA no es sólo mi madre, sino mi hija también», decía y repetía en París con tremenda presunción aquel varón impar que fue Miguel de Unamuno.

Era en 1925 cuando en el café de la Rotonde, de Montparnasse, Miguel de Unamuno asistía a las reuniones de españoles exiliados a conspirar contra la dictadura de Primo de Rivera. En aquellas reuniones encontrábanse algunas veces Durruti y Ascaso, y por no faltar de nada en ellas, el inquieto Blasco Ibáñez, que abandonando su rica mansión de Menton y su obra novelística, dominado por su vieja pasión republicana, venía a París a conspirar y hablar de España.

El juicio que Unamuno tenía de Blasco Ibáñez era muy parecido al de los escritores españoles de la época, sobre todo, al del genial Valle Inclán, que no le perdonaba al novelista valenciano su vida regalada en Francia y menos aún la fama universal de que gozaba el autor de «La vuelta al mundo de un novelista». Fáciles arbitrariedades en las que caía Unamuno frecuentemente. Por eso en aquellas reuniones, cuando Blasco Ibáñez hablaba con pasión de España y de la necesidad de hacer desaparecer la Monarquía e implantar la República, Unamuno gruñía y le decía al que se encontraba a su lado: «¿Qué habla de España si la dejó hace años y ya ni la conoce?»

Si hoy evoco estos recuerdos es porque oigo a veces a algún español emigrado que al hablar de España nos dice: «Ustedes viven demasiados años fuera de ella y no la conocen ya».

No quieren decir con ello que no vivimos el drama de la España actual, o que no calamus su evolución y no vemos el desarrollo que allí se ha experimentado en todos los órdenes, con preferencia en el orden social. ¡Pobres ilusos! No saben que España no ha silenciado nunca defectos, sus penas, sus angustias y sus llagas, los peligros y las violencias que durante treinta años impuso la dictadura franco-falangista para sostenerse en el poder, y que todo eso se ha expandido día por día en el exterior de España al gozar otros países de la libertad de prensa y de palabra secuestrada a los españoles durante treinta años. Lo peor que hay en todo esto es que son muchos los exiliados, cansados unos, desilusionados otros y muertos moralmente los más, que han creído a estos ilusos, que creen ya en que así es, y han tomado billete de vacaciones dirección España, después de haberse limpiado de sus faltas, sus culpas y su conciencia, en las

Mundo es así



termas consulares del Caligula español. ¡Qué asco!

Graciosa historia la que le ocurrió al célebre cuadro «La Joconda», que Francisco I adquirió de Leonardo de Vinci en el castillo de Amboise en Tours, allá por el siglo XVI, y que después fue llevado al Museo del Louvre, solo ha salido de él tres veces y en circunstancias muy distintas.

Su primera salida fue en 1911. Gabriel D'Annunzio, el poeta romántico, dramaturgo y novelista autor de «La muerte perfumada», condotiero a lo Garibaldi, (pero con el corazón abnegado de menos que el ferviente unificador de Italia) metido en acción política y guerrera para ampararse de la ciudad de Fiume en nombre de Italia, (asalto teatral que Austria rechazó fácilmente) cae amoroso de la Joconda, es decir, de Monna Lisa, y procura robar el cuadro para llevarlo a Arcachon, donde residía.

D'Annunzio había venido a Francia y se había establecido en Arcachon donde alquiló una villa para su reposo y escribir alguna novela en francés.

Desde Arcachon iba y venía con frecuencia a París, y fue entonces que fraguó en su mente el romántico robo de su amada Monna Lisa para tenerla presente en su villa de Arcachon. El propio D'Annunzio en su novela «Loysa Baccharis», dice: «Me recuerdo cuando el ladrón sublime de la Joconda, lleva a mi reposada villa de las Landas el cuadro cubierto con una vieja cobertura de cuadra. Y me recuerdo también de mi disgusto, detestando las manos molas de Monna Lisa, contrariado de verlas delante de mis ojos días enteros.»

De Arcachon, la Joconda atravesó la Francia y volvió de nuevo a Italia, desde donde se hizo la restitución oficial en enero de 1914, volviendo de nuevo al Louvre dos años después de su desaparición. En sus confesiones. D'Annunzio apunta que: «le había cogido asco a la fea mujer actual por haber perdido todo su color».

La segunda salida de la Joconda del Louvre fue en 1939. Para

librar las obras de arte del Museo del Louvre de los bombardeos alemanes, la Joconda salió en dirección de Tours, donde fue guardada durante la guerra cerca del castillo de Amboise, su primera morada aquí en Francia, y la tercera vez, la que con toda pompa, cuidada como si de una reina famosa se tratara y con más cuidados y precauciones que un enfermo grave del corazón, la efectuada en enero 1936, para ser expuesta a los americanos que pagaban gran suma por contemplar el cuadro doce segundos.

¿Qué diría Leonardo de Vinci hoy, ante su obra? «Ars longa, vita brevis.» El arte es largo, la vida breve.

Ha llegado el tiempo en que los pueblos van tomando conciencia de que sólo la libertad de expresión, de palabra y de presencia, harán sentir sus derechos e imponer normas de conducta que se han de traducir por ese camino en su beneficio, porque saben muy bien que quienes les ofrecen pan a cambio de libertad, primero les quitan la libertad y después les niegan el pan. La juventud estudiantil es la primera que se ha dado cuenta de esto, y siente cada vez más la necesidad de expresarse, disentir y luchar. Por eso, cuando se le cohibe la expresión del descontento, de intentar canalizar sus inquietudes en términos de lucha civilizada, busca otras derivaciones que toman a veces el cariz de rebeldías aparentemente sin causa ni fin determinado, testimoniando empero un grave desajuste social y revolucionario.

Toda esta especie de conciencia que se va despertando en los pueblos, en todo este desajuste de las juventudes donde se mezclan ideas y doctrinas de toda especie y tendencia, entrelazadas en promiscuos maridajes, intervienen también principios y normas anárquicos que conviene encauzar y dirigir para que esa inquietud nueva sin rumbo fijo que se ha despertado en los pueblos y en las juventudes, se ajuste a la idea de un porvenir sin gobiernos ni policías; sin ejércitos ni clases superiores; sin capitalistas ni explotadores, donde sólo reine la liber-

tad armoniosa del trabajo y del progreso en beneficio de la felicidad para todos y cada uno por igual.

Esta labor nos está encomendada, y que no nos vengan con la cantilena de que hemos pasado de moda y no sabemos avenirnos a los nuevos tiempos y a la nueva civilización que vivimos. Aún nos queda (a los añosos de la gloriosa C. N. T. española) mucho jugo para remover ideas. **J. SEVILLA**

UMBRAL

Sumario del número 94:

Fontaura : APUNTES DE UN «DIARIO».

José Viadiu : ANECDOTARIO FRANCES.

F. B. : MIENTRAS (poesía).

X. : ¿HAY PRESOS POLITICOS EN ESPAÑA?

B. Porcel : MISTER PACKARD, AMERICANO ILUSTRE.

Thiago de Mello : LOS ESTATUTOS DEL HOMBRE.

Valentin Rodriguez : APOSTROFE.

Cristóbal Parra : UN LIBRO IRREVERENTE.

G. Buscher : VALOR DE LA MUSICA.

Victor Garcia : CEILAN, INSULA DEL TE Y EL BUDA.

Campio Carpio : NI AUN POR EL AÑO 200 MILLONES.

Amado Marcellán : RASGOS ESPECIFICOS DEL MOVIMIENTO POLITICO SOCIAL ESPAÑOL.

J. Sevilla : MISCELANEA.

S. Faure : PREFACIO A LA LA ENCICLOPEDIA ANARQUISTA.

Vladimir Muñoz: RICARDO MELLA. ESBOZO CRONOLOGICO.

Como de costumbre, Noticiero, Libros, ilustraciones, etc.

Precio del número: 2 F

DESDE LA
PUERTA DEL SOL

Apostillas al aire

A NO nuevo, vida nueva, se dice vulgarmente; pero eso no basta. No es un mote lo que se necesita para cambiar de vida. Año nuevo, vida nueva, sin más ni más, es una palabra vacía, un tópico ridículo. Para cambiar de vida no basta con despedir el año que se va y saludar al que llega. Hay que hilar más hondo. se necesita algo más profundo; hay que arrancar de cuajo todas las asperezas del año que se va, o ya se ha ido. Se trata, pues, de hacer examen de conciencia y desechar todos los errores que hayamos cometido durante el año viejo, que a lo mejor son muchos.

Para que hagamos una vida nueva, hay que comenzarla sin mácula, limpia de pecado; haciendo imparcial revisión de toda nuestra obra durante el año, separando lo malo de lo bueno, sin miedo a que pase mucho por la criba. Lo dañino hay que arrancarlo de raíz, separarlo de lo bueno, para evitar que se pudra todo. De no hacerlo así, no añadimos nada nuevo a la vida que comienza, siguiendo por el mismo camino trillado, de puro viejo ridículo y detestable, propio de seres débiles incapaces de hacer un esfuerzo y renovarse, incurriendo siempre en las mismas cosas y cayendo en los mismos baches e intrincados atolladeros. Hay que curar el mal a su debido tiempo. De no hacerse así, se agrava, se hace crónico, y se abisma en un hoyo sin fondo, transformándose en incurable, por no haber llevado la cura a su debido tiempo. Las pequeñas causas que no son atendidas y no se les da importancia en un principio, acaban echándolo todo a rodar, produciendo grandes males.

Muchas veces, las futilidades, esas cosillas pequeñas que no les damos ninguna importancia, son las peores, precisamente por eso, porque no les damos importancia. Sin ánimo de molestar a nadie, y yo me incluyo el primero en ello, tenemos un maldito gusanillo en nuestro fuero interno que no nos deja vivir con sosiego, hurga que te hurga en nuestras tensas fibras, hasta que consigue su nefasta obra, separándonos a unos de otros y produciendo la guerra entre compañeros. ¡Cuántos desastres se han producido y se producen por cosas tan fútiles!

Si verdaderamente queremos hacer vida nueva, despojémonos de nuestra tozudez y reconozcamos nuestros errores, que, muchas veces, reconociéndolo, no damos nuestro brazo a torcer por ese mal-

dito prurito de orgullo que tenemos de salirnos siempre con la nuestra, amontonando así males sobre males y agrandando y endureciendo las cosas más sencillas y tontas. Y... es que los seres humanos todavía no hemos acabado de perder esa pequeña puntita de rabo que nos queda, la cual nos enseña un pequeño salvaje. Hagamos un esfuerzo sobrehumano para ahogar a esa bestezuela que revolotea y se mueve dentro de nuestro cuerpo, librándonos así de muchos males, que si no se curan a tiempo, producen catástrofes ruinosas que llora uno después toda la vida. Rectificar a tiempo es de valientes, no de cobardes como cree el vulgo ignorante.

Dejarse ir por un capricho sin reflexionar, es fácil y halagador en un principio; pero ruinoso en su final. Y no hablo a humo de paja, no; en el transcurso de mi larga vida, he visto muchos males producidos por tontas simplezas. Por lo tanto, si entrado el año nuevo no hacemos examen y renovación de los errores cometidos en el transcurso de la vida que hemos llevado en el año viejo, habrá año nuevo, pero no vida nueva. La vida seguirá su marcha por el mismo sendero espinoso y equivocado del año que se ha ido, del año viejo. Si nada se ha renovado, todo seguirá torcido y lleno de carcoma con el mismo lastre viejo, dificultando el bienestar y la felicidad de la humana especie. El camino torcido se hunde en una negrura detestable y fatal; en un horrible valle de lágrimas!

Subir una cuesta es cansado, fatigoso y muy pesado; pero en la cima está la recompensa: ¡felicidad y dicha! Ya arriba, en la cúspide, hay que ir con mucho cuidado y tiento de no resbalar, ya que un resbalón a esas alturas es profundamente mortal. Si resbala uno, cae dentro de una charca cenagosa que no hay cristo que le saque. El mundo se hunde sobre su cabeza y acaba de vivir. Digo que acaba de vivir porque, vivir dentro del malestar y la zozobra, trémulo, en completo desasosiego, con un estruendoso nerviosismo orgánico que conduce al desequilibrio y a la muerte; sino física, moral. Y vivir de esa forma no es vivir, ya que se labra uno a grandes surcos la ruina de su vida. Hay que vivir la vida bellamente, tal como debe de ser vivida. Pero para llegar a ese punto, los esclavos del taller, de la fábrica y del terruño, tenemos que hacer tabla

rasa, y luchar con tesón contra viento y marea, rompiendo yunques y cadenas, enfrentándonos con nuestros enemigos de la acera de enfrente, fervientes recalci-trantes que la luz les ciega y espanta. Esos no pueden renovarse ni hacer examen de conciencia, porque hace mucho tiempo que la perdieron, y están decididos a no buscarla. En ese bando, incluimos a toda la basura y escoria social, del más alto político al más bajo; especialmente a Emilin Romero, ogro insaciable traga rojos, autor *insigne* de: «La Paz Empieza Nunca». Novela, además de chabacana, huera, vacía de sentido y asquerosa. Propia de un fanático braquicéfalo, que estaría mejor encerrado en un convento de frailes franciscanos que yendo por la calle. Y se quejaba el hombre de que siendo como es menor en el Circo nacional y representante sindical, que los obreros madrileños no le tengan aprecio. ¡Qué ingratos! No hay derecho, hom-

bre, no hay derecho. El, un hombre tan ecuánime que da el grito de la «tierra para los que la trabajen» y el fruto para él; un hombre de mirada tan fina y penetrante con el derecho de rebuzno sindical en el Circo español; un pequeño Marat en miniatura, director del periódico «El Pueblo», no hay ningún motivo grave para que los trabajadores de Madrid no le estimen y aprecien como se merece un hombre de su talla que se desvive por el bienestar de la clase trabajadora madrileña. Un hombre que como él que aprueba y apoya la ley sindical, obra maestra del Opus-Dei y la O.I.T... El fanático partidario de la evolución hacia... la cueva, que se le minimice y se le deje en pantalón corto como si fuese un párvulo.

Con estas gentes no se puede hablar de año nuevo, vida nueva. La evolución de estas gentes es regresiva.

Federico Bolera

DISCOS

Franco se ha pronunciado contra Israel y a favor de los árabes, coincidiendo con la URSS.

Francia se arrima a los árabes y los árabes al sol que más calienta.

Inglatera y la URSS han despanzurrado millones de biafreses con las armas concedidas al Estado nigeriano. Negocio. Negocio funerario, mas los muertos se los traga la tierra. Londres y Moscú han brindado con petróleo.

El petróleo biafrés ha significado la vida para el agiotismo blanco y la muerte para los cándidos negros.

Alemania e Italia atiborraron de armamento al ejército franquista y la URSS nos lo facilitó a nosotros deficiente en fusiles. Cuando conseguimos de éstos marca checoslovaca los fachas los poseían igualmente.

El mundo ha evolucionado mucho, pero la internacional de los armamentos continúa inmutable.

DISCOBOLO

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiriera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR
(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura.

Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

* chispas *

Ese pobre U'Thant nos parece un viajante de la paz... armada.

— Seis danzantes de un país comunista se han fugado del mismo.

Puede el baile (libre) continuar.
— «Inglatera: William Owen será mantenido encarcelado.»

Del Owen nuestro a ese Owen laborista meditan un siglo temporal y una Moral de distancia.

— «El Kremlin reitera su ofrecimiento para arreglar el conflicto árabe-israelí.»

Arreglados lo están israelitas y árabes.

— Nasser gana batallas en la Radio por ser más cómodo que ganarlos frente al enemigo.

— Los biafreses están exiliados en su propio país, igual que los españoles en España.

— «La España franquista se democratiza.»
¡Atiza!

— Telegrama a Asturias: «¡Qué gane el minero! — CHISPERO.

El mundo
que se va
y en nosotros
queda



La noticia, llegada de Méjico, fue breve y dolorosa: «Libertad Ródenas ha fallecido en el Sanatorio Español.» En ese Sanatorio han expirado numerosos compañeros. Por culpa de la edad, no del establecimiento; no existe duda.

«Libertad Ródenas, Libertad Ródenas... ¿De quién me hablas?»

Decididamente pertenezco a otro mundo, al mundo de ayer, tan entroncado, empero, con el de hoy, ya que de ambos puedo reclamar-me sin llegar a centenario. ¿Es posible que gente nuestra carezca de memoria o ignore lo más subido de nuestra historia? ¿O es que el periplo de guerra civil cerró la confederal ventana que ofrecía horizonte... inverso hasta 1913?

Veamos, «muchachos»: Libertad pertenecía a la familia de abolengo anarquista; es algo decir. Que yo sepa, esta familia estaba compuesta de padres y tres hijos: Volney, Libertad y Progreso. Nombres cantan. Un primo de éstos, otro Ródenas, murió asesinado por los bestias del «libre» (carlistas y tahures al servicio de Martínez Anido y Arlegui, dos generales patibularios); Volney murió prematuramente por agresiones, encierros y malos tratos; Libertad sufrió detenciones por su calidad de buena propagandista y de mujer heroicamente solidaria; en cuanto a Progreso, tuvo suerte de permanecer, pese a la peligrosa lucha a que se había librado.

Libe (como la llamaban sus próximos) fue muchacha bien dotada de corazón, y corazonadas y sensibilidades ofrecía en la tribuna. Estuvo en cien mítines y en todas las acciones populares e internas de la época. Durante el trienio criminal de Dato (el gobernante sostenedor de Anido y Arlegui en la martirizada Barcelona) Libe fue lenitivo de muchos dolores, habiéndolos ella pasado punzantes. Una vez nos explicaba que, siendo su casa extremadamente vigilada y visitada por la policía, a eso de la madrugada se presentaron a su puerta la mayor parte de los 25 presos sociales escapados de la prisión de Tarrasa... ¡Suerte que la autoridad había imaginado que

los fugitivos habían tomado el camino de Francia!

Recuerdo que una de mis ocurrencias de militante comarcano fue la de organizar un mitin sabatino con oradores femeninos. «¡Qué salidas tienes!», oí decirme. El sábado no era día escogible y «sólo para mujeres» sonaba extraño en nuestros medios. Pero ¿cómo se habían apiñado 5.000 afiliados en los sindicatos C.N.T. de un pueblo de 14.000 habitantes? Merced al atractivo femenino, y nos explicaremos.

Excepto la tenacidad obrerista de 500 obreros pertenecientes a la piel, a la manobrera, a la carrocería y a «l'art de la troca», el resto de la población explotada parecía alérgica a la asociación obrera permanente. Era cosa de idas y venidas, con más ausencias que presencias, y con el mujerieo fabril también ausente. Bien que del 1870 al 1898 la fabrilada se hubiese comportado aceptablemente; mas el fracaso de la huelga tejedora del último año citado había alejado a Fémina del circuito sindicalista propio que habían iniciado nuestros precursores, una docena de los cuales terminaron sus entusiasmos en la cárcel de Barcelona y en Montjuich, por lo del Liceo y de Cambios Nuevos.

Digamos ya que la huelga general del Fabril y Textil de Cataluña en 1913 con la grata consecuencia del establecimiento de la suspirada semana inglesa, volcó a nuestros lares sindicales a unas 2.000 y más mujeres que por atracción... humana determinaron la asociación del resto masculino que faltaba agregar a nuestro cuadro societario. ¿Se comprende ahora la importancia de un acto exclusivamente perorado por compañeras? Las mujeres, incluso siendo sábado, abandonarían lejíjias y zurcidos para frecuentar el sindicato — sociedad, decíamos entonces — que tan útil y hermosa mejora le había proporcionado. Sólo para hombres... o mujeres, eso puede rezar en la iglesia, no en los medios obreros emancipados y enamorados de la vida.

Fuerte del consenso de los compañeros yo había ido al encuentro

de la Ródenas, naturalmente que en Barcelona. «Libe, los compañeros me piden esto. Si aceptaras e interesaras a otras, impulsaríamos de nuevo modo la propaganda.»

Ella aceptó e interesó a otras compañeras para que pisaran nuestro tablado. Llegó el día — mejor, la noche — y nuestra sala se llenó de mujeriego satisfecho y vibrante. El local de la Federación Obrera desbordó y en el desborde constaban los hombres, en mayoría no compañeros, en plan de seguidores y admirativos de la belleza femenina en la CNT acumulada. En el estrado una María local de presidenta, y para peroraciones las compañeras Libertad Ródenas, Lola Ferrer, Rosario Dulcet, Dolores Iglesias y María Prat, esa voluntariosa compañera de San Martín de Provencals a la que tanto debe el Fabril y Textil de Barcelona y de la cual muy pocos nos acordamos. Al despedirnos de Libe, ella, yo, la comisión organizadora y todo el mundo estábamos satisfechos de la prueba. Seguramente que en los anales del sindicalismo emancipador y de la

historia política y religiosa de España jamás se ha dado esa circunstancia de un mitin perorado solamente por mujeres.

De joven Libertad nos pareció de salud frágil, pero de gran voluntad para resistir luchas y adversidades que otras personas mejor constituidas que ella no habrían soportado. Pruebas duras Libe las tuvo de soltera, y la ocurrencia de hijos propios donde aplicar la inmensa humanidad que poseía seguro que le facilitaron motivo para robustecer su existencia. Intervino el drama de la guerra y esta mujer que había sufrido por los suyos y los ajenos y que tuvo que tenérselas tiesas y a solas con el bandido general Arlegui, volvió a prodigarse en cometidos y solidaridades, ya sea en Mujeres Libres ya en S.I.A. Mas el final de la guerra le resultó terriblemente dramático. Sus tres hijos los tenía en la URSS a salvo de peligros de fuego — creía —, pero dos no los volvería a ver más y la abuela moriría solitaria en el exilio francés por imposibilidades seudofamiliares. El drama pegado a nuestras trazas. Libe, siempre malucha, no olvidaba su saludo al «viejo de Igualada» cuando su compañero Viadiu me endigaba una de sus «butifarras» (el léxico es suyo) escritas. ¡Qué buena la intimidad en añoranza!

Amigo Ismael: Has perdido el tesoro maternal que te era propio. Te queda otro: el de Jep d'Agramunt. Cuidalo.

Sin lágrimas, y con el corazón — ¡una vez más! — lastimado:

JUAN FERRER

A vueltas con el atentado de Milán

BOMBAS Y DICTADURAS. — Bajo este epigrafe se escribió en el nº 408 de *El Socialista*, órgano del PSOE: «Una serie de indicios permiten pensar que, incluso si han concurrido por inconsciencia grupos anarquistas o supermao, la mano en la sombra se esconde tras la nostalgia de los camisas negras, el fascismo...»

LA TRAGEDIA ITALIANA. — Escrito en el propio órgano del PSOE, nº 409: «La policía pretende que los autores (del atentado) son anarquistas los cuales han confesado su delito. Es posible, incluso probable.»

Estimaríamos infinito a nuestro colega «El Socialista» que aclarara el por qué de ambas suposiciones.

«Avanti» de Roma, portavoz del P.S.I., en su número del 6-1-70: «Una encuesta llena de dudas. Pa-

rece que la autoridad judicial esté decidida a desconsiderar los actuales visto que el resultado de las diligencias ofrecen numerosos aspectos contradictorios.»

«Le Monde», 8-1-70: «Respecto al principal acusado, el anarquista Pietro Valpreda, los diarios de Roma señalan que la única acusación contra él retenida es la de haber sido reconocido por un taxista milanés. Reconocencia por lo demás puesta en duda por un profesor milanés, pasajero del mismo taxi, determinando que la declaración del taxista no es suficiente para inculpar de participación a «matanza.»

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

NOTAS SUELTAS

Sobre el fanatismo religioso

CUANDO los medios económicos de que dispone son limitados, uno recurre a veces a adquirir libros de ocasión en estado nuevo — restos de ediciones que han perdido actualidad para la casa editora — lo que permite, por el precio de un ejemplar comprar varios.

Así pude hacerme con unos cuantos. He acabado de leer: «Nostradamus, Malachie et Cie»; su autor, L. Cristiani. Impreso por la «Maison de la Bonne Presse, 2e trimestre de 1955». Lleva el «Imprimatur; Parisii die 24 Februarii 1955.» Lo que quiere decir que se trata de literatura olor de Vaticano, de la que no puede ofrecer duda de ningún género a todo creyente que como tal se estime.

De su contenido voy a extraer algún que otro pasaje. Así, en: «Los sermones de San Cesáreo», obispo — muerto éste en el siglo VI, allá por el año 542 o 543 — y editados en Maredsous (Bélgica) en 1937, hay aspectos por demás curiosos y reveladores de lo que entonces y aún más hoy, sigue siendo la religión cristiana, nada lejana de lo que es la protestante. En el sermón I — sermón tipo, dedicado más que nada a los otros obispos, para enseñarles cómo debían decirlos ellos, se fustiga su exceso de fe, de celo, de caridad; el que bajo el pretexto de mejor poder llevar a cabo limosnas, cultivaban sus tierras, hacían valer sus dominios y dejaban de lado la prédica. Así, les reprende vigorosamente — como hoy se hace con los curas obreros — y ¿qué les propone?

Que no se hagan votos a un árbol, ni observen los augurios, ni se cuestione a brujos o adivinos, que nadie se considere a la manera de los paganos, ni elija el día para salir o regresar de viaje. Que nadie lleve suspendidos amuletos o «mascotas», que son signos diabólicos... Todo ello por proceder y ser obra de gentes no creyentes en «su» dios. Yo me pregunto si rosarios, medallas, imágenes y estampas, cristos, rosarios y otros utensilios similares del culto, no son amuletos, lo mismo que los «libros de rezos, las «bulas», etc., todo ello bien cotizado en beneficio de la «santa madre Iglesia romana...»

En el sermón XII, refiriéndose a las «pompas del demonio», a las que todo bautizado dice que renuncia — como si recién nacido tuviera ya raciocinio para ello — explica: «Todos los espectáculos

violentos, sangrientos o vergonzosos, son pompas del diablo. Y las obras del demonio — en otro lugar afirma rotundamente que el «demonio no puede nada sin el permiso de Dios», pero no insistimos sobre ello, pues forma parte de esa dialéctica tan impenetrable para los neófitos e incrédulos —, son las siguientes: entregarse a la gula o a la golosina, a la borrachera, al libertinaje, al abuso o exceso, a la lujuria... Así como observar los augurios, consultar a brujas o adivinos, ya que todo ello pertenece sin ninguna duda, a lo que se considera pompas u obra del demonio.»

Y el buen Cesáreo afirmaba que eran poquísimos los que no cometían una o más de esas faltas o «pecados». ¿Y hoy, santos devotos y «bigotas»? ¿No os quedáis «limpios y puros de todo pecado» tras una buena y sobre todo bien recompensada confesión, nunca completa y menos todavía sincera, ello se comprende?

Si por medio de la Iglesia — de sus vividores conscientes, fingiendo humildad y convicción — se puede obtener el triple y más ¿por qué dirigirse a adivinadores de cualquier otra cosa? Ello cae de su peso. Decimos, queridos y bobos creyentes cuantos sois los que en verdad seguís las recomendaciones del tal Cesáreo cuando os invita a que cada cual cumpla con su profesión: «Que los jueces rindan justicia, que los comerciantes sean honestos, que cuando invitáis a alguien no se hagáis beber hasta emborracharle.» Id a la iglesia el domingo, pero no os dirijáis a los brujos... Puesto que podéis obtener en la iglesia el doble de bienes... ¿por menos precio también?). Y no basta con que lo digáis, es necesario que lo probéis sin ningún género de duda.

El mismo Cesáreo — ¿cómo no! — aprobaba la destrucción de templos paganos. Vosotros también, cristianos de hoy, que por nada aceptáis la desaparición de los vuestros, ya que entonces ¿qué sería de vuestros fariseos bonces, los pobrecitos?

Solo los profetas que estaban inspirados por el Dios cristiano podían anunciar el porvenir y ser creídos. ¿Cómo es que ya no existen profetas? Por la misma razón que no hay verdaderos astrólogos, tales como Nostradamus, Malachie y compañía, que se plegaban al poder e omnipotencia de la iglesia.

Además el profetismo, «después

de Cristo parece dio paso o vía libre a la iglesia — católica — infalible en materia de fé y de moral.»

Ante el abandono de esa «fé» no ha quedado a esa misma Iglesia otra salida que, de cuando en cuando, recurrir a un Cura de Ars, a los «milagros» de Lourdes, al de Cristo de Limpías en España, a las apariciones de Fátima en Portugal. Sin contar otros muchos más del mismo corte y procedencia.

Sin embargo, no por eso han ido a menos los adivinos, brujos, echadoras de cartas, horóscopos y otros etc., que al fin también son perdonados por esa misma Iglesia, ya que con sus artimañas contribuyen en gran manera a que la plebe no salga de su torpeza, de su inconsciencia, de su letargo y que especialmente la mujer acaba tarde o temprano por confesar su debilidad, dándose por entero al rezo, al fetichismo de las imágenes, santos y cristos, que en na-

da absolutamente se diferencian de las prácticas condenadas, o de las no desaparecidas en ciertas regiones vírgenes del globo terráqueo.

De ahí lo necesario que es el seguir combatiendo todas las religiones sin excepción. No a base de violencia y sí con razonamientos fáciles de obtener con sólo haciendo resaltar sus propias contradicciones. Ya ellos mismos nos lo dicen: «Lo que se afirma gratuitamente, puede negarse de la misma manera.»

La retórica, los misterios y otras monsergas, podían ser acaso irrefutables siglos atrás; hoy no. La luz de la Ciencia va acabando con el oscurantismo de las religiones, lenta pero progresiva y positivamente. De ahí el que busque agarrarse a lo que sea para ir sobreviviendo.

¿La infalibilidad del «papa» o de quien sea? Que no se nos tome el pelo. O como dijera el poeta: «No me hagas de reír, que tengo el labio partido».

Julián FLORISTAN

Diciembre de 1969.

NECROLOGICAS

ENRIQUE JIMENEZ

El día 28 de diciembre falleció en el hospital de Toulouse el estimado amigo y compañero Enrique Jiménez, a los 65 años de edad. Enfermo desde 27 meses, grande era su sufrimiento moral de no poder hablar y sentirse inútil.

Militante de la CNT, impregnado del sentimiento libertario, se marchó de Francia en 1936 para luchar en España contra la dictadura y el fascismo. En el momento del exilio, pasando la frontera a pie fue detenido en Perpi-

gnán, donde fue deportado a África del Norte, ingresando en campos de concentración. Liberado por un regimiento inglés ingresó en él para combatir contra la ocupación alemana.

Volviendo en 1946 a Francia, continuó la lucha divulgando y defendiendo las ideas libertarias. Militante en la F. Local de Labruguière, gozaba de muchas simpatías era un compañero íntegro con voluntad y buen corazón.

La F. L. de Labruguière se une fraternalmente al dolor de su compañera y sus hijos.

F. L. DE PERPIGNAN
CUESTIONARIO

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. prosiguiendo sus actividades culturales, invita a todos sus afiliados y simpatizantes, para el domingo día 8 de febrero, a una charla-conversación, que tendrá lugar en el café Sportmans route de Thuir a las 9,30 de la mañana y en la cual podréis exponer vuestros puntos de vista sobre los problemas actuales.

Cuestionario: «Hoy como ayer la sociedad capitalista busca su estabilidad; la reforma que lleva a cabo en el plan

industrial y social, dentro de los problemas económicos, sociales y políticos, ¿puede ser una satisfacción?

Los sindicatos acrecientan su reformismo y politicismo, por lo cual el peligro se acentúa sobre la libertad del individuo en la sociedad.

Tú, amigo o compañero, trabajador manual o intelectual, ¿qué soluciones aportas a estos problemas?

En espera de vuestra presencia, os saluda fraternalmente:

La Comisión de Cultura y Propaganda.

Esperanta kroniko

Congreso de los Esperantistas de S.A.T. en Novi-Sad (Yugoslavia) en agosto de 1969

Los 250 obreros esperantistas venidos de 16 países que han participado en los trabajos del 42º Congreso Mundial de S.A.T. (Sennacieca Asocio Tutmonda-Asociación Anacionalista Mundial) en su resolución final han declarado en particular lo siguiente:

— Los delegados constatan que las relaciones entre los occidentales y los países «de tras la cortina de hierro», para los cuales tenía particularmente lugar este 42º Congreso en Yugoslavia, país intermediario, con el fin de establecer contactos reales, desgraciadamente no han evolucionado tan firmemente como lo hubieran deseado todos los esperantistas de S.A.T.

— Pero creen también firmemente que una acción constante puede cambiar las circunstancias en un próximo futuro, en favor de contactos más numerosos, más libres, más personales.

— Deploran que si sobre los planes técnico y científico la humanidad evoluciona de una manera extremadamente rápida, no se constata una evolución paralela de la moral y del comportamiento humanos.

— Deploran sobre todo que paralelamente no sea sentida por todos los hombres la necesidad de una lengua internacional, sin la cual no pueden haber bases sólidas en la lucha por un gobierno mundial, gobierno que no sería solamente democrático sino esencialmente socialista, es decir el gobierno de un mundo de justicia y sin clases.

— Apelan a todos los miembros de S.A.T. a persistir con obstinación en su lucha contra la actual ola de nacionalismos suscitados por los gobernantes, para lograr que triunfe al fin el ideal de una sociedad libre.

Extracto de la resolución de los jóvenes esperantistas

Después de aprobar unánimamente las actividades generales de S.A.T. la sección de jóvenes declara en su propia resolución del Congreso:

— Ellos (los jóvenes delegados) afirman que la enseñanza de la paz está gravemente comprometida por la admiración tan extendida hoy, por todas las cosas dedicadas a la guerra, cual por ejemplo los museos de armas, la presentación de películas de guerra (principal-

mente en la televisión), y la utilización de juguetes militares por los niños.

— Simpatizan con el comportamiento de rebeldía de los jóvenes trabajadores y demás.

— Execran los pretendidos progresos de la ciencia, que no nacen solamente de un verdadero interés científico, sino principalmente de consideraciones de prestigio militar y nacionalista.

— Señalan los peligros de un envenenamiento cada día mayor del aire, el agua y la tierra, por causas nocivas, y manifiestan su simpatía a todas las asociaciones que obran por proteger la naturaleza de tales peligros.

— Recomiendan a todos de utilizar el Esperanto en sus relaciones internacionales porque tienen la convicción de que el Esperanto es el medio más favorable para el logro de una paz mundial.

Para todos informes sobre el Esperanto y su estudio escribid a: S.A.T.-Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris 20º (Francia).

Para el estudio del Esperanto en español escribid a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre, 91-Igny (Francia).

S. I. A. SECCION DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea, que se celebrará el domingo 8 de febrero, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 8 de febrero en la Bolsa del Trabajo, a las 9 y media de la mañana.

REGIONAL CATALANA Agrupación de París

Anuncia asamblea general para el sábado 7 de febrero a fin de tratar asuntos de suma importancia para el desarrollo de la Agrupación. Además lectura de comunicados y asuntos generales. Lugar y hora, como de costumbre.

F. L. DE PARIS

El día 8 de febrero, Charla a cargo de Conrado Lizcano sobre «Digresiones ibero-africanas».

COMUNICADOS

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Invitamos nuevamente a todos los compañeros y organismos a participar a una aportación especial en vista de solucionar definitivamente el problema de nuestro local social en Paris, de lo cual todos han sido y continuarán siendo informados por vía interna.

Esperamos que todos los compañeros y organismos nos aportarán la ayuda masiva con la rapidez que el caso requiere.

Ved aquí la 2ª relación de donantes:

Total 1ª relación	620 00
Esteban Rafael	50 00
Amela	100 00
Helenio Capellas, Paris	100 00
Angel Carballeira	50 00
Roque Llop, Paris	100 00
Manolo, Paris	50 00
Román Meler, Paris	50 00
Antonio Climent, St-Denis	100 00
Pablo Muñoz, idem	10 00
Tomás Franca, idem	50 00
Soto, idem	50 00
Escudero, Paris	100 00
Serafin Pérez, Thiais	200 00
Leonardo Arcal, idem	20 00
Pedro Peralta (2ª vez)	
idem	20 00
Un Maño, idem	50 00
Genique, idem	10 00
Solá (hijo), idem	50 00
Marcellán (2ª vez) idem	10 00
Alastrue, idem	20 00
Meca, idem	10 00
Un Riojano, idem	20 00
Solá (padre), idem	20 00
Bernardo Peralta, idem	50 00
Granados, idem	10 00
José Arcal, idem	20 00
D. Fuentes (2ª vez) idem	10 00
TOTAL	1 950 00

PRO HISTORIA DE LA C.N.T.

Donativos: F. L. de St-Denis, 270 00 francos.

Opción 1º tomo: Basilio García, Fontainebleau, 50; Hazas, Lille, 25; Moliterno, Lille, 25.

F. L. DE IVRY

Se comunica a todos los afiliados de esta Local que la asamblea general que tenía que celebrarse el día 8 de febrero es aplazada y se celebrará el día 15 a la hora y en el sitio de costumbre.

F. DE ST-DENIS

Tendrá asamblea general el día 15 del presente, por lo que ruega a todos los afiliados hacer acto de presencia en la misma. Los asuntos a tratar son de gran interés orgánico. El acto se celebrará en el nuevo local en la hora acostumbrada.

F. LOCAL DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca asamblea general extraordinaria para los días del mes de febrero, sábado 14, a las 9 de la noche, y el domingo 15 a las 9 de la mañana.

El fin que nos anima es informar detalladamente tal como se ha desarrollado el pleno nuclear del Alto Garona-Gers, así como también de un acuerdo y decisión del mismo.

El secretariado de esta F. Local espera y confía en que todos los compañeros hagan por asistir a dichas reuniones, al efecto de que todos juntos nos responsabilicemos, después de ser bien informados del problema, en tomar decisiones en lo que nos concierne.

Juan Perelló, secretario.

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el día 15 de febrero en el lugar y hora de costumbre. En el orden del día, asuntos de suma importancia.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el día 8 de febrero a las 9,30 en el lugar de costumbre.

LLAMAMIENTO A LOS CALANDINOS

Por un asunto de recogida de documentos se ruega a todos los compañeros oriundos de Calanda que se pongan en contacto con la Comisión de Relaciones local. Al efecto escribase a Manuel Royo, La Fontblaque, 81-Aiguefonde. — Por la C. de R., Celma.

CONFERENCIA

Organizada por las Federaciones Locales de St-Henri y Marsella. tendrá lugar el domingo 22 de febrero de 1970 a las 10 en la Sala Pelloutier, de la Antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella (1er), que irá a cargo de la compañera Federica Montseny, disertando sobre el tema: «Actualidad del anarquismo».

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Haciéndonos eco de la nota publicada en el «C. S.» en el número próximo pasado por la Comisión de Relaciones de la Zona Norte, en la cual hace referencia al problema del local social, y siendo necesario tratar de dicha cuestión, rogamos que todos los compañeros asistan a la reunión convocada para el día 8 de febrero.

DEL CONFLICTO DE ASTURIAS

OVIEDO. — En sus oscilaciones la empresa estatal Hunosa estaba, el sábado 24 de enero, con 11.900 mineros suspendidos de empleo y sueldo, los cuales se proponía readmitir el lunes 26 si todos los mineros se reintegraban al trabajo bajo promesa de nuevas condiciones a negociar con el sindicato oficial. No reconociendo a éste los huelguistas, el paro continúa en todas las zonas mineras. Como respuesta, la Hunosa ha «sancionado» a todos los trabajadores de los pozos «Samuno», «Llamas», «Llascara» y «Mina Baltasara». Ni esto ni la presión de los vividores del sindicato han conseguido quebrantar la resistencia de los huelguistas. Por su parte, éstos circulan propaganda por todos los distritos mineros y siderúrgicos.

LOCK-OUT EN VALMASEDA

BILBAO. — Inconformes con las condiciones de trabajo y la mala remuneración de los mismos, los obreros de la firma «Plomos, Estaños y Aluminios Derivados» venían practicando periódicamente huelgas de brazos caídos de dos horas. Dispuesta a no ceder, la empresa ha declarado el pacto del hambre a sus explotados cerrando la fábrica el 26 de enero. En vista de ello los «suspendidos de empleo y sueldo» (tal es la jerga franquista para denominar «despedido») se han organizado en huelga formalizada y se verá quién vence a quién. De momento este ejercicio protestatario prepara al proletariado español para una toma de conciencia generalizada.

LOS ASTILLEROS,
«ASTILLADOS»

SEVILLA. — Por culpa de la intransigencia patronal los «Astilleros Españoles» siguen paralizados y en vías de informalidad constructiva. Los obreros, seguros en su derecho reivindicativo, están dispuestos a no ceder mientras la patronal no se disponga a mejorar la suerte del personal empleado. Huelga decir que las intervenciones del sindicato oficial agravan el conflicto, puesto que ese organismo no cree nadie.

CONFLICTO METALURGICO

MADRID. — En los talleres de la «Standard Eléctrica» fueron despedidos seis trabajadores por capricho de la empresa, por cuyo abuso la totalidad del personal al día siguiente se acumuló en la entrada de la fábrica para proclamarse en huelga hasta y tanto los «licenciados» no hayan sido read-

ANTENA

mitidos. En vista del paro, la gerencia reclamó una comisión de los huelguistas para entrar en tratos, mas la policía armada intervino contra la reunión, produciéndose el fin de la misma y, por consiguiente, la rotura de relaciones entre el personal y la gerencia.

EL T.O.P. SIGUE CONDENANDO

MADRID. — Acusados de propaganda ilegal han sido condenadas cinco personas de El Ferrol a varios meses de encierro. Se trata de tres obreros y dos curas.

SIEMPRE DE PUERTAS
ADENTRO

MADRID. — La curva del consumo nacional de nylon no aumenta en la progresión que cabría esperar de los planes de desarrollo fabril emprendidos por distintas empresas, produciéndose un exceso que repercute desfavorablemente en los fabricantes.

Mientras que en 1965 el nylon obtenido en España atendía tan sólo al 65 por ciento de la demanda, a finales de 1969 la situación se ha desnivelado en sentido contrario, al darse un exceso de producción.

Por otra parte, las previsiones indican que los planes de expansión que se ejecutan en diversas fábricas del ramo provocarán en 1970 unos excedentes de producción del orden de un 25 por ciento, contando con un óptimo consumo.

Ese inconveniente los demás países lo resuelven exportando al extranjero.

AGUA VA

MADRID. — El volumen del agua embalsada en las vertientes españolas, con fecha de 24 de enero de 1970, asciende a 20.510 millones de metros cúbicos. El pasado año, en la misma fecha el volumen ascendía a 10.304 millones.

De estos 20.510 millones de metros cúbicos de agua embalsada, 15.031 corresponden a la vertiente atlántica y el resto, 5.479 millones, a la vertiente mediterránea.

Sin embargo, las familias obreras de toda España carecen de agua en sus domicilios para las necesidades higiénicas y de cocina. Con el cántaro se va a la fuente, donde la fuente exista.

LA SALUD POR EL DEPORTE

MADRID. — En una revista de esta villa se expone que «la práctica del boxeo ha costado la vida a 450 personas en lo que va de siglo. Y no hay estadísticas de aquéllos cuyo momentáneo estado de «tocados» con su característica máscara de «groggied» les ha dejado la reliquia de «cráneo-encefalopatía».

ANTE EL SILENCIO QUE HUYE

MADRID. — La conclusión de un congreso contra el ruido y la trepidación recientemente celebrado, ha sido la siguiente: «El ruido urbano origina trastornos nerviosos y de los sistemas neurovegetativos y endocrino, que afectan a la salud del hombre, a su intimidad, y al comportamiento social del hombre.»

Ciertamente, esos fenómenos no se dan en las aldeas, en las cuales sin embargo, no se ha resuelto aún el problema secular del multiladrido de los perros. El silencio, he aquí fortuna inasequible fuera del desierto.

EL JESUITISMO EN PELIGRO

LONDRES. — El papa negro de

la Compañía de Jesús, Arrupe, ha dicho en rueda de prensa: «Tenemos que adaptarnos, estamos buscando caminos más eficaces y hemos encargado una investigación a escala mundial para ello. Tratamos de formar a jesuitas modernos porque tenemos la mirada clavada en el futuro, pues nuestra sociedad religiosa es una de las que van en cabeza en el abandono de la profesión religiosa.»

Sin embargo el jesuitismo renace, ahora pintado de rojo.

JALEO EN CATALUNA

SABADELL. — Hace cosa de un mes que los estudiantes de la Escuela de Comercio no se integran a clase. Protestan el reglamento y exigen la apertura de liberalismos. El ministro respectivo les dio un plazo que no fue acatado, y luego otro que ha obtenido el mismo resultado. Una representación del Distrito universitario quiso informar a los estudiantes dentro de la Escuela, y tal reunión no fue permitida. En vista de ello los estudiantes huelguistas (sobre 300) celebraron la asamblea en la calle.

MATARO. — En un cine de esta localidad fue violentamente interrumpida una película norteamericana glosando la guerra del Vietnam. Inmediatamente irrumpió en el local la policía armada, originándose una lucha en la que resultó herido un agente del gobierno. Hay — ¿cómo no? — detenciones.

UMBRAL N° 100
EXTRAORDINARIO

Por el material de que disponemos, este número será una antología del pensamiento libertario actual, aparte trabajos de índole cultural o artística. Los escritos originales versarán sobre sociología, pedagogía, fraternalismo, colectivismo práctico, antitotalitarismo, «neopobreza» de nuestros días, ciencia, picaresca española, literatura, poesía, trabajo forzado en España, «quevedismo», universalismo, historia, significación de Pompeyo Fabra, cervantismo, descripciones, cine, música, pintura, evocación de Ghirardo, de William Morris; comentario sobre España, y aún más, comprendiendo las firmas de F. Moro, M. Celma, G. Esgleas, Tato Lorenzo, J. Carmona Blanco, J. Ferrer, S. Sevilla, J. Lone, B. Porcel, M. Giménez, F. Ferrer, J.G.C., F. Valera, P. Bosch Gimpera, L. Alberto Musso, E. de Soto, J. Hiraído, Fontaura, E. Roig y Querol, Germinal de Amor, Moacyr Félix, A. Rosell, Volga Marcos, C. Parra, J. J. Urquiza, J. Cambre, T. Cano Ruiz, M. Zaragoza, V. García, J. Viadiu, L. Capdevila y aun otros. Por *tijera sabia*, textos de Alaiz, I. Prati, Kropotkin, Bakunin, A. Comfort, Puyol, Malatesta, J. Prat, Ricardo Mella, A. Lorenzo, J. Peiró, Barret, E. Nido, S. Seguí...

Cien páginas 21 x 27, cubierta a colores, 10 francos. Las suscripciones formales serán servidas como de costumbre, no así las informales si los interesados no se avienen a pagar el número. Fuera de este requisito quedan los colaboradores... a los cuales advertimos de paso, que los escritos extensos saldrán en otros números por exceso de material «centenario».

Redacción de UMBRAL

Agitation sociale en Suède

Notre pays, que l'on a tendance à nous présenter comme le paradis du bonheur social, est en train de subir une vague de mécontentements de la part des ouvriers.

Des négociations pour de nouveaux accords du travail ont traîné pendant longtemps et maintenant qu'elles ont abouti, le résultat se manifeste par une vingtaine de grèves « sauvages ».

En Suède, nous avons depuis 40 ans, une loi interdisant la proclamation d'une grève tant qu'un accord est en vigueur. Chaque ouvrier qui participe à une lutte « illégale » est condamné à une amende de 200 couronnes par le tribunal érigé par la même loi. De plus, les ouvriers doivent payer tous les frais de procédure, ce qui peut entraîner une dépense importante.

Les organisations auxquelles sont affiliés les travailleurs ne doivent en aucune circonstance appuyer leurs membres dans une telle lutte. Si elles le font, elles peuvent, elles aussi, être condamnées à des amendes considérables, avec comme résultat que leurs fonds de combat restent démolis.

Les camarades des grévistes élus au bureau du syndicat doivent — même contre leur gré — essayer de persuader leurs camarades de retourner au travail. Cet article de loi est une monstruosité.

Au début du mois de novembre, une grève sauvage a éclaté à Gothenburg : Deux ouvriers devaient arrimer un bateau en faisant des heures supplémentaires. Ils refusèrent d'exécuter le travail au prix stipulé. Alors ils furent mis à la porte. Aussitôt la nouvelle s'est répandue dans tout le port, et le lendemain à midi la grève était totale dans tout le port.

Les dockers ont élu un comité de grève, et ils ont complètement désavoué les membres des bureaux de la fédération et du syndicat. Aux demandes insistantes de ces derniers pour que le travail reprenne, les travailleurs ont répondu qu'eux-mêmes décideraient quand cela devait se faire.

Jusqu'à maintenant, les patrons n'ont pas porté la cause du conflit devant le Tribunal du Travail. Ils ont peur que cela ne leur cause encore des pertes. En effet la somme qu'ils peuvent exiger des travailleurs se monte à 200 000 couronnes au plus, tandis que le jour du procès (les travailleurs devant se présenter en personne),

leur causerait une perte de 1 000 000 de couronnes.

On impute la grève à l'action des communistes. Ce qui est faux.

Un autre événement est arrivé : les mineurs dans le Nord du pays font une grève sauvage, eux aussi. Le conflit a commencé dans une localité nommée Svappavaara, puis il a gagné Kiruna et Malmberget. En ces endroits, le conflit comprend, à cette heure, environ 5 000 ouvriers, mais ce n'est qu'une question de temps pour que les luttes illégales se répandent au-delà des régions arctiques du pays. En passant, on peut mentionner que les habitants doivent se passer de la lumière du jour entre le 5 décembre et le 9 janvier chaque année.

Le patron, c'est-à-dire l'Etat, et l'organisation ouvrière « Gruvarbetarförbundet » (La Fédération des mineurs) ou la Confédération Générale (L. O.) ont communiqué, en utilisant de belles paroles, qu'on ne négocierait pas avant que les travailleurs aient repris le travail.

Malgré les belles paroles, les susdites instances ont arrangé des négociations, c'est-à-dire : pas avec les négociateurs délégués par les

grévistes, mais avec le bureau du syndicat assujéti par la loi, et pas sur le lieu du conflit mais à Stockholm, situé à 1.333 kilomètres de distance. Les grévistes demandent que les négociations aient lieu à Kiruna.

Ce que l'adversaire n'aurait jamais pu s'imaginer est arrivé : l'opinion publique s'est mise du côté des grévistes. Jusqu'à aujourd'hui les grévistes ont reçu, des organisations et des particuliers, plus de deux millions de couronnes.

Le Ministre de l'Economie, la Direction de l'Entreprise et de la L. O., ont attribué la responsabilité indirecte à l'écrivain Sara Lidman, auteur du livre « Gruva » (La Mine). D'abord elle avait été désignée par la Radio et la Télévision pour faire des reportages sur les lieux de grève, mais après on a annulé son contrat, parce qu'elle avait dit devant les grévistes, que tout l'argent gagné avec son livre « Gruva » (10.000 couronnes) irait intégralement aux grévistes.

Quelque chose de tout à fait unique s'est passé pendant ce conflit minier : l'évêque du diocèse de Lulea, qui comprend aussi Kiru-

na, a ordonné la quête en faveur des grévistes dans toutes les églises du diocèse, et aussi que soit mis à la disposition des grévistes un local à côté de l'église.

Dans ce conflit, comme dans tous les conflits où les travailleurs veulent se faire entendre, l'adversaire ne réagit qu'au moment où le « sac aux écus » est menacé. Dans le cas actuel, l'entreprise LKAB, perd quatre millions de couronnes par jour, selon ce qu'on dit, puisque normalement le travail continue jour et nuit, ce qui fait 28 millions de couronnes par semaine, et le jour où les fonds de minerai à Narvik, en Norvège, seront épuisés, les chargeurs de là-bas seront impliqués dans le conflit eux aussi.

Dans un prochain article nous vous ferons le compte-rendu de la solution du conflit.

Ce que nous ajouterons, c'est que les travailleurs ont tous les avantages, si seulement ils savent maintenir l'unité et la solidarité devant les tâches à remplir.

SECRETARIAT DE L'A.I.T.

(De notre correspondant en Suède).

S... or not S...

Une atmosphère inaccoutumée, d'activité anxieuse et fébrile, s'est répandue sur le Service du Pré-Saint-Gervais et ses antennes, sans épargner la Préfecture provisoire dite de Bobigny. La cause n'est pas due à la Marée Noire ou à la grippe espagnole ou chinoise, mais à un autre fléau, un « réseau », une « organisation » au service de l'apport du gain, (sans travailler !)... SWIPE...

Vendre par n'importe qui à n'importe quel ami » des cartons, des caisses de bouteilles de détachant, répétons le faire vendre des amoncellements de bouteilles, cartons, caisses. Voilà enfin la richesse assurée !...

On peut s'imaginer avec quelle frénésie ceux qui sont atteints par ce virus s'élancent pour assouvir leur cupidité.

Ils sortent des salles de réunion « Swipe », — le culte du gain —, la tête pleine des bénéfices monstrueux dont ils vont s'approprier en quelques mois, et encore sous l'emprise de l'hystérie collective, se précipitent sur le « marché » des amis ou des connaissances.

Si vous voulez exploiter, avec

raffinement, votre femme, faire travailler vos enfants, acquérir des amis pour leur extirper de l'argent, si vous êtes convaincus comme certains grands voudraient nous le faire croire, que tout ce qui nous entoure est source de profit... Alors... Swipez

Mais pour être Swipper, 5 commandements :

1) Porter le badge :

En fait comme tout uniforme, il sert à ceux dont la personnalité est défaillante. Le nombre est rassurant et profitable, le courage revient lorsque avec ses semblables on ose s'exhiber, on endort sa conscience.

2) Montrer le produit :

Telle la statue dite de la Liberté ; même que certains sont persuadés, la passion ! que cette sorte de chose miracle pourrait si on le voulait, guérir le cancer — ce n'est pas nouveau —

3) Amener ses amis aux réunions :

La contamination est plus efficace lorsque l'on met le sujet dans le bain, et réconfortant pour ceux qui pratiquent.

4) Etre altruiste :

Sans commentaire : extirper à son profit de l'argent à ceux que l'on estime et affirmer que c'est pour leur bien, il faut se le dire souvent (plus le mensonge est grossier plus il a de chance de passer). Prendre cet argent à un ami, c'est lui rendre service en lui apprenant à le faire sur ses autres amis : — la chaîne d'amitié —

5) Formation :

Il faut que votre cerveau soit bien imprégné du programme, car s'il vous reste quelques séquelles « du respect de soi et de ceux qui vous entourent... c'est foutu !...

Enfin sachez qu'un ami qui vous procure une bouteille de ce produit pour 18,50 F. vous extirpe au minimum de 4,50 F. et jusqu'à 10 F.

S'il reste votre « ami »... il faudrait repenser la définition de ce mot !...

19e Union Régionale (C.N.T.)

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1^{er}).

Nouveaux procès Slansky en Tchécoslovaquie

Je sais, je vais être attaqué par les supporters de « la démocratie avancée ouvrant la voie au socialisme » pour diffamation envers un pays socialiste et comme diviseur des « forces démocratiques et ouvrières ». D'ailleurs nous savons bien et depuis longtemps que, dans le monde entier les révolutionnaires ne sont que des *petits bourgeois idéalistes faisant le jeu de la réaction.* » Mais tout de même, la chose mérite réflexion, voici le texte d'un communiqué A.F.P.-U.P.I. (« Le Monde », du 21 janvier 1970) :

« Deux historiens du parti sont arrivés récemment de Moscou. Leur mission est de conseiller les dirigeants tchécoslovaques sur le sort à réserver aux partisans du printemps de Prague.

Les deux « historiens » sont Vladimir Boyarsky et Alexis Bechhasnov. Le premier fut « conseiller » lors des préparatifs du procès Slansky en 1951. Le second, général de la N.K.V.D., vécut à Prague de 1951 à 1957.

De source diplomatique on apprend qu'ils auraient suggéré, comme première mesure, de tenir un procès par contumace concernant quatre personnalités qui se trouvent à l'étranger et sont toutes d'origine juive : l'économiste Otl Sik; l'ancien président de l'Union des écrivains, M. Eduard Goldstucker; l'ex - commentateur de la radio Kamil Wieter, qui travaille actuellement à la B.B.C., et M. Eugen Leeb, l'un des trois rescapés du procès Slansky. »

Que de beaux procès en perspective ! On voit déjà de quoi on va pouvoir accuser tous ces ex-bureaucrates qui ont eu l'audace de se croire devenus autonomes au sein de l'Empire colonial « soviétique » d'Europe de l'Est. Ils sont, sans doute, non seulement des « révisionnistes de droite », mais aussi, du fait qu'ils sont tous d'origine juive comme Slansky, ils seront des « sionistes », des « agents impérialistes », et pourquoi pas des « titistes » bien que cette injure soit un peu passée de mode. Peut-être seront-ils des maïstes ou des trotskystes, et à tout prendre on peut aussi bien les déclarer anarcho-libéraux comme vient de le faire Tito (justement lui !) à l'encontre des dirigeants oppositionnels de la revue étudiante « Student », de Belgrade.

Allons, les épurations ne sont pas prêtes de se terminer en Tchécoslovaquie ! Ce qui est intéressant à voir, c'est que le pré-

sident de la République et celui du Conseil, le maréchal Svoboda et M. Cernik, sont toujours les mêmes qu'à l'époque du printemps de Prague. Et cela n'est pas un pur hasard, car il faut le proclamer bien haut : si la bureaucratie tchèque fut en partie, et en partie seulement, acquise à l'idée d'une certaine libéralisation politique et à une réforme économique qui, sous bien des aspects, était de tendance néo-capitaliste, cette bureaucratie ne fut jamais révolutionnaire. Et ceux, comme le P.S.U. qui ont voulu le faire croire, se sont montrés tels qu'ils sont, c'est-à-dire des sociaux-démocrates plus ou moins staliniens, et qui ne comprennent rien à la lutte des classes.

Le président tchèque approuvait Dubcek, car il est évident que plus il y a de liberté, plus la classe ouvrière peut se battre pour son propre intérêt. Mais à présent que Svoboda-Cernik rétablissent la dictature la plus ignoble, car elle est faite au nom du socialisme et du prolétariat, la classe ouvrière tchèque doit se dire que personne, hormis elle-même, ne la libérera : et cela est vrai pour le monde entier.

Frédéric LAUNAIS. — Fédération locale. — JAS-CNT. Marseille

A PROPOS DU REFERENDUM C. G. T. DANS L'EST

Le référendum organisé par la CGT s'est déroulé dans toute la France avec une participation des employés du gaz et de l'électricité de l'ordre de 60 % environ, c'est-à-dire qu'il y a eu 40 % d'abstentions. Les résultats et le dépouillement n'étant contrôlé que par la CGT, la victoire de la motion que ceux-ci désiraient était par avance acquise; c'est ainsi que environ 93 % des votants se sont prononcés contre la convention salariale, à la grande joie des bonzes syndicaux CGT.

Toutefois, pour donner un aperçu du déroulement du référendum, qui ressemble étrangement à celui que Franco a fait en Espagne en 1962 — il est à noter comment entre dictateurs on se comprend — nous tenons à signaler comment celui-ci s'est déroulé dans la région de Charleville-Mézières.

A Charleville-Mézières le vote avait lieu dans une salle du co-

Vers une solution de la crise du Moyen-Orient ?

Dire cela est certainement exagéré, mais un certain nombre d'informations semblent ouvrir la voie à un possible espoir. En effet, dans « Le Monde » du 20 janvier 1970, nous voyons le nouveau secrétaire du Parti du Travail (formé de partis social-démocrates : RAFI, MAPAI et HARDOUT-HAAVODA) déclarer au « Times » que son pays doit reconnaître les Arabes palestiniens en tant que nation en gestation, et qu'il ne faut pas annexer de territoire « sauf Jérusalem ». Il ajoute : « Mes opinions sont celles de la majorité silencieuse. Elle ne s'est pas encore exprimée mais j'espère qu'elle le fera un jour. La première chose que nous devons faire est de reconnaître les Arabes palestiniens (...) Il y a largement la place pour un Etat juif de la taille de la Hollande et pour un Etat arabe grand comme la Belgique avec 9 millions d'habitants. Je crois que nous devons reconnaître l'existence d'un mouvement national arabe légitime. »

De l'autre côté nous avons un mouvement comme le FDPLP (Front démocratique et populaire de Libération de la Palestine) qui déclare lutter à la fois contre le sionisme et la réaction arabe, et vouloir une Palestine judéo-arabe unie démocratique et laïque.

Le mouvement El Fath ne reconnaît pas encore les Israéliens en tant que peuple, mais seulement comme communauté religieuse et ne dit surtout pas qu'il veut lutter contre les féodalités arabes.

L'ensemble de ces déclarations en y ajoutant celle d'un petit groupe socialiste et antisioniste israélien le « Matzpen » (boussole), commencent à définir la voie qui peut être ouverte vers la paix. Cette voie se détermine de manière évidente comme une alliance des forces révolutionnaires palestiniennes et israéliennes contre le sionisme, la réaction arabe et le capitalisme international, qui profite de la guerre. La vente des « Mirage » à la Libye et de chars anglais à Israël en est dernièrement encore un magnifique exemple.

La seule action que nous pouvons faire en France est :

1° Faire une analyse objective de la situation, analyse bien difficile à réaliser sur place, au sein des passions nationalistes déchaînées.

2° Lutter réellement et efficacement contre l'impérialisme, et pour nous, la lutte contre l'intervention française au Tchad en est la forme la plus payante.

3° Lancer inlassablement aux intellectuels des deux camps des appels à l'unité révolutionnaire car même si ces appels restent pour l'instant platoniques, ils seront sans doute une aide politique de poids à tous ceux qui, sur le terrain et coupés des progressistes de l'autre bord ne peuvent les lancer sans encourir les foudres de leur bourgeoisie respectives.

Donc, c'est dans la réaffirmation des principes de l'AIT et de l'internationalisme prolétarien que nous dénonçons la guerre impérialiste du Moyen-Orient et appelons à la formation d'un front révolutionnaire pour la Confédération socialiste des peuples de Palestine.

Alain DREYFUS, secrétaire fédéral à la propagande des JAS

LES REQUINS. Après la 12^e semaine de la grève des employés de General Electric à Pittsfield (USA) on annonce qu'elle a coûté aux grévistes 150 millions de dollars en salaires non perçus et 100 millions de dollars de profits à l'entreprise. Si je comprends bien, la boîte fait 100 dollars de bénéfice lorsqu'elle verse 150 dollars à un ouvrier, un rien.

CNT (Sedan-Charleville)

Réforme et révolution

L'augmentation prochaine des tarifs des transports en commun de la région parisienne ne va pas manquer de provoquer une levée de boucliers de la part de tous ceux qui n'ont pas les moyens de voyager en Rolls-Royce. Et chacun d'entre nous sera amené à se demander quelle est l'attitude à prendre devant des mesures qui s'inscrivent si bien dans la logique du système, mais qui n'en sont pas moins impopulaires. C'est l'éternel problème du réformisme qui se trouve posé aux révolutionnaires.

I

Le réformisme, en tant que théorie, a déjà fait ses preuves. Il se donne comme but apparent l'amendement éventuel de tel ou tel autre aspect de la société actuelle, sans en contester les fondements. Son objet réel est « de poser de faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais ».

II

En posant un baume sur les maux qui accablent la société au fur et à mesure qu'ils sont ressentis par le peuple, le réformisme interdit aux hommes de rechercher la racine du mal en même temps qu'il compromet irrémédiablement ceux qui l'embrassent. Le réformisme est le système de lubrification de la machine sociale. Il appartient à la machine, il l'empêche de se gripper. Il est le plus sûr garant de la survivance du système.

III

La bourgeoisie l'a très bien compris, qui subventionne les organisations réformistes et qui, dans certains cas, n'hésite pas à distribuer des miettes avant qu'on ne les lui demande, dans le double but d'enchaîner le prolétariat à ses mirages et d'accroître ses bénéfices.

IV

L'erreur fondamentale des réformistes, si tant est qu'il y en ait de bonne foi, c'est de croire que les problèmes sociaux, politiques, économiques, sont séparés les uns des autres. Nous prétendons le contraire. Tous les problèmes ne sont que les différentes facettes d'une même réalité. Et ce n'est pas l'une ou l'autre de ces facettes que nous voulons améliorer, c'est la totalité du système que nous refusons, sous quelque forme qu'il se travestisse.

V

De là à dire que nous refusons « tout ce que les réformistes ont obtenu » il n'y a qu'un pas qu'il

serait hasardeux de franchir. D'abord parce que les réformistes n'ont obtenu que ce que les diverses classes dominantes ont consenti à leur donner, et ensuite parce que nous serions bien sots de ne pas souscrire à toutes les améliorations matérielles qui nous sont offertes, ne serait-ce que pour les utiliser contre nos ennemis de classe. La différence entre les réformistes et nous, c'est que quand un patron leur donne quelque chose, ils se congratulent, le remercient et vont se coucher, tandis que nous, nous utilisons immédiatement ce quelque chose à l'édification de la machine qui formistes cyniques et désabusés.

VI

Dans cette optique nous sommes évidemment contre l'augmentation des tarifs du métro, ne serait-ce que parce que cela serait une gêne, pour petite qu'elle soit, à nos déplacements agitateurs dans la capitale. Cependant qu'on

VII

Les situations objectives sont ce qu'elles sont, et rien de plus. Elles ne font bouger les hommes que quand ils prennent conscience, c'est-à-dire lorsqu'elles sont à la fois objectives et subjectives. Une situation révolutionnaire, c'est lorsqu'une vie inacceptable n'est plus acceptée...

VIII

Quand, grâce à la maladresse des princes qui voudraient bien nous gouverner, une très large fraction du prolétariat décide que tel aspect ou tel autre de sa vie quotidienne est inacceptable, le rôle des révolutionnaires est de montrer ce qui est inacceptable là est inacceptable partout et que la solution de ce problème passe par la solution de tous les problèmes

ne se réjouisse pas trop vite : quand bien même ces tarifs doubleraient, cela n'entraverait pas notre élan, ni ne compromettrait l'issue de notre lutte...

et par le refus en actes de tous les schémas aliénés de la société hiérarchisée.

IX

Lorsque les réformistes reculent d'un pas sur le front de leur conformisme, nous devons nous engouffrer dans cette brèche pour exposer clairement, à la faveur du climat subjectif de révolte qui ne manque pas de se produire, notre vision révolutionnaire du monde.

X

Lorsque la machine sociale tousse nous avons deux choses à faire : mettre du sable dans les engrenages en montrant en qui elle se rattache au système et pourquoi ce système à jeter aux poubelles de l'histoire.

XI

Les trous des tickets de métro s'ouvrent sur une société pourrie. Supprimons les uns en abattant l'autre.

GRACCHUS

Le syndicalisme et la paix

Quel plus beau rêve pour un syndicaliste et même pour tout travailleur tant soit peu conscient, que de contribuer et parvenir à instaurer la paix dans le monde !

Non pas que nous renoncions pour autant à la lutte contre les tyrans et les injustices sociales, mais nous savons par expérience que les guerres profitent uniquement aux despotes, aux profiteurs et aux exploités de tout acabit. C'était d'ailleurs l'avis de Griffuelhes et autres militants de la C.G.T. de la bonne époque qui, avec Pottier pensaient que les balles devaient être pour nos propres généraux.

Avec le recul du temps nous avons dû constater l'absurdité des massacres des guerres de 14-18 ou même de 39-45 et nous demandons à quoi va servir le génocide du Vietnam et l'escalade du Moyen-Orient... Nous nous le demandons et nous n'y trouvons qu'une seule réponse :

Un ami nous disait un jour que s'il y avait moins de moutons pour se faire tuer, il y aurait moins de guerres ; mais il faut croire que s'il y avait déjà moins d'ânes pour fabriquer les engins de mort, il y aurait moins d'hécatombes.

Bien sûr, on nous rétorquera que devant un adversaire puissant et bien armé il faut s'armer soi-même ; mais ce sont là des réflexions de bons bourgeois ignares.

Il n'y a pas de meilleure arme que la grève générale sur le plan international et de meilleure armée que le monde du travail uni dans un même désir de paix, de justice, d'égalité et de bien-être.

C'est ce que doit comprendre la classe ouvrière de tous les pays et c'est le devoir de tous les syndicalistes de lutter dans ce sens.

Nous avons bien dit les syndicalistes et non les bonzes syndicaux qui, eux sont payés pour « justifier » certaines guerres comme le clergé justifiait les crimes hitlériens et phalangistes pendant la guerre civile espagnole.

Nous ne calomnions pas pour ce qui concerne le clergé et nous pourrions citer l'exemple de la lettre adressée par le cardinal Verdier au cardinal Goma, qui fit hérisser les cheveux de tous les braves gens.

Nous ne calomnions pas les « syndicalistes » appointés qui justifient certaines guerres, nous les démasquons et nous les accusons d'intelligence avec notre ennemi de classe : le capitalisme.

S'il faut citer des faits et des noms, nous demandons ce qu'il faut penser de Ségué, qui vient de déclarer à Rabat : « Nous apprécions la position du gouvernement français par rapport à Israël et aux pays arabes à sa juste valeur. Il est incontestable qu'à certains égards elle revêt des as-

pects dont on ne peut contester le caractère positif même si les motivations qui l'inspirent ne sont pas conformes aux principes qui nous animent. »

Tout le monde sait que Ségué n'a pas l'esprit très contestataire, mais admettre que les mascardes de Cherbourg ont un caractère positif..., quelle déchéance ! Car enfin, toute livraison d'armes ou d'avions à des pays concernés par cette guerre de religion ne peut que raviver les combats et augmenter les hécatombes ; or, dans les deux camps, quelles sont les victimes?... Toujours les mêmes : le peuple, les travailleurs et leurs familles. Victimes des obus, victimes de la répression, victimes de la misère qu'engendrent toutes les guerres.

La meilleure solidarité que l'on puisse manifester tant au peuple arabe qu'au peuple israélien ce n'est sûrement pas d'encourager les livraisons d'armes pour un côté ou pour l'autre de la barricade.

Si la F. S. M. est si puissante qu'elle le prétend, c'est le moment de le prouver en mobilisant les travailleurs des deux camps pour une cessation immédiate des combats. La paix rétablie il ne leur resterait plus qu'à travailler ensemble en se débarrassant de tous les parasites et des profiteurs, pour une société meilleure et plus fraternelle... Il y a tant à faire dans ce coin du globe pour créer le paradis que leurs aïeux promettaient dans un autre monde.

A TA SANTE, PUBLIC !

L'Institut de Cardio-Pédiatrie Sociale du Pey-Blanc est un établissement de renommée mondiale, situé à quelques kilomètres d'Aix-en-Provence et destiné à guérir par une hospitalisation prolongée les enfants cardiaques, rhumatisants et atteints de troubles rhénaux. Construit il y a trois ans environ et inscrit dans le cadre de la politique gouvernementale qui favorise les investissements privés dans le domaine de la Santé publique, il appartient à un couple de médecins décidés à récupérer au plus vite la somme d'argent investie dans cette affaire. Pour cela une seule solution : que l'Institut soit toujours plein. Signalons au passage que c'est la Sécurité Sociale qui paye tous les frais de l'établissement, c'est-à-dire l'ensemble des travailleurs et qu'ils ont bien droit à ce titre à s'intéresser aux affaires menées par la Maison Salvini et Compagnie (c'est le nom du médecin et de madame). La recherche maximale du profit est donc devenue le critère de base de la vie de l'Institut et l'explication première de tous les abus qui en découlent : hospitalisation abusive des malades, absence totale de structures de loisirs pour les enfants, emploi d'un personnel instable et en général sans grande qualification...

Autour du médecin, une mafia, dont la plupart des membres sont des actionnaires de la société anonyme, s'est créée comprenant aussi bien la diététicienne et le kinésithérapeute que l'aumônier et un « chauffeur-homme à tout faire », mais surtout à « moucharder » sur les uns et sur les autres, les conditions de travail de la majeure partie du personnel assurant la vie de l'établissement (moniteurs, veilleurs, infirmières, femmes de salle et personnel de cuisine) sont particulièrement médiocres. Bien que touchant un salaire très bas, ils tremblent devant leurs supérieurs hiérarchiques et craignent à tout instant d'être renvoyés. Le cas des moniteurs est le plus caractéristique : ce sont en général d'anciens malades, c'est-à-dire des gens sans qualification aucune car les cours que l'on donne dans ces sortes d'établissement participent plus de la plaisanterie que d'une quelconque formation. Le renvoi signifie pour eux la fin d'une existence médiocre, mais acceptable. Leur misérable situation les amène à devenir les éternels responsables de la mauvaise marche de l'établissement, que l'état d'un des malades s'aggrave, qu'un jeune

garçon soit un peu énervé, que la lingère ou qu'un professeur se plaigne, c'est à eux que l'on s'en prendra puisqu'ils ont pour rôle essentiel le maintien de la discipline, discipline qu'ils subissent de la direction et qu'ils font subir aux enfants. Pourtant, beaucoup parmi eux ressentent profondément cette situation et refusent le rôle de « garde-chiourme » qu'on veut leur faire jouer. Le plus grand reproche fait au « patron » (c'est-à-dire le médecin-chef), c'est de n'avoir jamais accepté l'achat d'un matériel de loisirs éducatif : c'est ainsi que les frais du réveillon de Noël et du Jour de l'An ont été à la charge des moniteurs ou monitrices et des enfants eux-mêmes. Durant la journée, on ne propose aux malades qu'une heure de sortie (pour les moins atteints) et à peu près le même temps de télévision.

Mais la plus petite revendication du personnel se heurtera inévitablement au refus inébranlable de la direction, qui profitera du caractère quasi-mythique que conserve encore la médecine actuelle pour l'accuser de vouloir mettre en péril la santé des malades et profitera de son ignorance dans le domaine thérapeutique. L'absence de tradition syndicale, la faible concentration du personnel, la passivité des parents des malades, l'isolement dans lequel se trouve le personnel de ces établissements, sont d'autres freins puissants à l'élaboration d'un programme revendicatif révolutionnaire des travailleurs de la Santé publique.

Ainsi, la médecine et ses disciplines annexes apparaissent comme faisant directement partie du système capitaliste basé sur l'autorité et le profit. Ce problème devra être étudié par le mouvement anarcho-syndicaliste afin d'en dégager une position cohérente. Les expériences de la Révolution espagnole en ce domaine apparaîtront alors comme un gage d'espoir et les jalons posés sur la route menant à la réalisation d'une médecine réellement au service de tous et de chacun.

Pierre COMTE, des JAS
de Marseille

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Textes des tracts distribués à Nice

MARCELLIN et ses VEAUX

« Cette majorité a la volonté de défendre la Société démocratique libérale fondée sur la libre initiative, les libertés publiques et la propriété privée. »

Quelques remarques : Cette majorité est exploitée matériellement et manipulée intellectuellement par une minorité agissante (la bourgeoisie), quant à ladite société, elle est tellement démocratique, qu'une minorité de technocrates s'arrogent le droit de parler et d'agir au nom et à la place du peuple ! Libérale ? est-on libre de penser librement lorsque tous les individus ont été conditionnés dès l'enfance à être des moutons dociles ? Et lorsque la Télévision et la Presse au service de la bourgeoisie déversent chaque jour ses flots de mensonges et d'oublis volontaires ? Au fait, demandez à un CRS ce qu'il entend par Société Libérale...

« Il ne faut pas céder au chantage des minorités qui se servent des libertés individuelles pour tenter de détruire les institutions libérales, au profit du totalitarisme. »

Libertés individuelles ? La ville n'a jamais été autant quadrillée par les flics. Libertés individuelles ? A l'ombre des polices parallèles (qui n'existent pas, c'est bien connu).

Libertés individuelles ? Deux jeunes travailleurs sont en prison préventive depuis Mai 68, soupçonnés d'avoir trempé dans l'affaire

de la mort du Commissaire Lacroix de Lyon.

Au profit du totalitarisme ? Nous ne sommes pas des staliniens et nous rejetons les régimes de l'URSS et de la Chine.

Le Gouvernement du peuple par le peuple, dans les Conseils de Travailleurs, fédérés entre eux, en dehors de tout parti et des bureaucraties syndicales, est-ce cela le totalitarisme ? Le totalitarisme, c'est vous M. Marcellin, avec vos lois, vos flics et votre armée !

« Le grand combat, c'est celui du redressement moral (...) et dans ce combat pour les valeurs humaines, l'information et la télévision ont un rôle de formation à accomplir. »

Belles valeurs humaines que celles de la bourgeoisie : le flic, la loi de la jungle, l'hypocrisie dans les rapports humains, Travail, Famille, Patrie, etc...

La Télévision a un rôle à jouer ? nous en sommes certains et elle le remplit bien : l'intoxication journalière, l'abrutissement populaire, la déformation systématique de toutes les informations, etc.

Le Patronat et M. Marcellin vous le demandent : en avant pour la Nouvelle Société, en rang par deux, ils ne veulent voir qu'une seule tête.

Mais Spartacus a dit : Je viendrai et je serai des millions.

(Tract distribué à Nice le 24-1-70)

SOLIDARITÉ ENVERS LES GREVISTES DE CAP - 3000

Depuis 15 jours 5 délégués CFDT font la grève de la faim pour protester contre l'attitude de la Direction qui avait refusé malgré ses promesses d'engager des négociations en vue de la signature d'une Convention Collective.

Il semble que ce soit le refus par le Syndicat d'une quelconque limitation du droit de grève qui soit à l'origine du refus de la Direction.

On ne peut que soutenir ce mouvement protestataire, dans la mesure où il rompt avec les combines d'état-major. La Convention Collective ne saurait être un but en elle-même, puisqu'elle ne remet pas en cause les fondements de l'exploitation.

L'aboutissement de cette action

peut permettre cependant à plus long terme la prise de conscience de l'ensemble des travailleurs qui déterminera la seule issue positive, c'est-à-dire la grève générale gestionnaire et la prise en mains de l'ensemble de l'Economie par les travailleurs eux-mêmes et sa gestion directe (Autogestion).

Employés des Nouvelles Galeries : vous pouvez soutenir les grévistes en appliquant la grève du zèle et la grève des achats !

Clients du CAP 3000 : vous pouvez vous aussi aider les grévistes : Boycottez le CAP 3000 jusqu'à l'aboutissement de la grève !

(Distribué à CAP 3000, complexe commercial à la sortie de Nice, le 24-1-70).

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

12 FEVRIER
1970
NUMERO 594
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Grande braderie au C.E.A.

Le Comité National du C.E.A. s'est réuni le 4 février pour étudier « l'évolution des effectifs, les salaires et la reconversion du centre du Bouchet ». Ce Comité National comprend apparemment 15 membres « gouvernement » et 15 membres « syndicats ». Son importance sera reconnue immédiatement si on considère le petit détail suivant : le comité a siégé de 15 h à 24 h mais, à 17 h 30, toutes les décisions arrêtées par l'Administration avaient été envoyées par telex aux divers centres sans tenir aucun compte de la consultation en question.

Autant pour les crosses, c'est-à-dire les syndicats réformistes, à croire que personne ne se souvient plus de la fable du pot de fer et du pot de terre. Le moins qu'on puisse dire c'est que, à moins d'a-

voir perdu toute notion de dignité, la concertation avec l'Administration n'a plus aucun sens.

Comme nous l'avions dit dans un édito précédent, le gouvernement aurait tort de se gêner, le C.E.A. est constitué par une majorité de petits bourgeois (moins de la moitié étaient en Mai-Juin 68 pour la grève et encore moins pour une grève gestionnaire !) dont on peut se débarrasser sans scrupule dès qu'on en a plus besoin. Et c'est le cas. Officiellement le C.E.A. devait préparer le passage du pays à l'énergie nucléaire. Le problème est réglé : on prend le système américain. Officieusement le C.E.A. préparait l'armement atomique du pays et là aussi le problème est plus ou moins résolu. Donc, on ferme.

Pour la gouverne des intéressés, il n'est pas inutile de démontrer le processus utilisé par le gouvernement pour brader en douceur le C.E.A. Tout d'abord, de l'intox à consommation interne : on va licencier. Il n'est évidemment pas

question de le crier sur les toits. Au contraire le Gouvernement crie bien haut au maintien de l'intégralité du C.E.A., mais on sait ce que signifie les commentaires de ce genre de la clique au pouvoir.

D'autant plus qu'on apprend par la bande que différents départements ont déjà un pied à l'extérieur : le département de la Physique nucléaire ira à l'Institut de physique nucléaire dirigé par Teillac, un prof. d'Orsay, un Institut de Physique du Solide recevrait les départements intéressés du C.E.A., le département de Calcul électronique de Saclay (la plus grosse concentration française de moyens de calculs) formerait à l'aide de la C.G.E. et de la Banque Nationale de Paris une société d'économie mixte, etc...

On nous annonce également en plus 2.600 licenciements avant 18 mois, compte tenu du démantèlement ci-dessus, on peut se demander encore, si on n'est pas

(Suite page 11.)

POINT DE VUE

CONTRAT DE DUPES. — René Montjoie commissaire au plan annonce à France-Inter : « Le Plan doit être un contrat liant la nation dans son ensemble et chacun des citoyens ». Pétaïn a dû dire quelque chose comme ça.

Le plan ? c'est l'autoroute pour la compagnie dont l'employé est au ministère intéressé (voir le « Canard Enchaîné »), c'est aussi les bénéfices des affaires contrôlées par les banques dont l'employé nous tient, très peu pour moi. Un contrat se fait d'homme à homme, la nation connais pas.

UKASE. — Dominique Desanti est mis à l'index pour son livre « L'internationale communiste ». Quelques heures après la publication dans « Le Monde » d'un extrait relatant la chute de Boukharine — celui que Lénine appelait « l'enfant chéri du Parti » — et qui fut assassiné par Staline en 1938, l'ambassade d'URSS a supprimé le visa pour Moscou qu'il avait reçu la veille. Il ne faut pas prendre le sens de l'Histoire à rebrousse poil.

EN U.R.S.S. — Crise de généralité aiguë ; 18 officiers généraux meurent en 8 mois. (Les journaux). Pourvu que l'épidémie, comme la mixomatose, fasse le tour du monde !

HUMOUR MILITAIRE. — Le général Schnez de la République Fédérale Allemande veut un « esprit gai et joyeux » dans l'armée. Pour cela il propose de : rétablir la discipline et l'autorité, renforcer la préparation militaire et les exercices, porter les décorations avec plus d'ostentation, multiplier les défilés afin d'aller au peuple et enfin reprendre les traditions militaires allemandes. Heureusement qu'on a des copains là-bas pour s'occuper de tels rigolos !

La C. N. T. dans la lutte

MANIFESTATIONS DANS LE METRO...

Distribution de tracts, affichage, etc..., telle était la situation dans le métro en ce lundi 2 février. Plusieurs organisations ont manifesté leurs positions, dont la C.N.T. et les J.A.S. de la région parisienne.

A Strasbourg-St-Denis des manifestants prirent le micro du chef de station et exprimèrent leur volonté de lutte, leur désaccord avec la politique antisociale du gouvernement. Des tracts J.A.S. furent distribués.

Dans de nombreuses stations de métro, dans les rues des affiches C.N.T. étaient apparues. Des affichettes étaient collées dans tout Paris.

Quant à la répression, elle non plus ne fut pas absente, à Strasbourg-St-Denis le directeur du Living Theater Julian Beck, et 2 militants de la CNT furent arrêtés et rapidement relâchés...

NON! EN DEPIT DES NOUVEAUX TARIFS...



... CE N'EST PAS LE POINÇONNEUR DES LILAS.

POINT DE VUE

DES GOÛTS ET DES COULEURS. — Devant toutes les attaques contre le célibat et la chasteté ecclésiastique, la nomination de Mme Muller (44 ans) comme Conseiller à l'ambassade de l'Allemagne Fédérale au Vatican, ne pouvait être considérée que comme une provocation. Il nous faut des personnes du sexe masculin, a dit la Secrétaire du Saint-Siège. Ce que tout le monde devrait savoir depuis la publication du livre de R. Pierrefitte, « Les clefs de Saint Pierre ».

DEUX POIDS, DEUX MESURES. — Un étudiant de 19 ans, porteur d'un bâton de 66 cm., a été condamné par le juge Galmiché pour « port d'un engin dangereux au cours d'une manifestation ». Chacun devrait savoir que seul le bâton réglementaire de 100 cm. des flics et des CRS est autorisé.

LA ROUTE DEFERRE EST COUPEE. — « Nous n'acceptons pas que le peuple d'Israël disparaisse a déclaré notre courageux maire de Marseille. Cependant, pas téméraire, il aurait refusé de s'engager dans les troupes de Dayan. Gageons qu'il a défendu aussi courageusement le peuple espagnol en 1936.

PURITANISME. — Je ne sais si les français justifieraient les bombardements de Beyrouth, de Haiphong ou de Saklet et si les Allemands justifieraient Oradour. Mais il revient aux Américains, organisateurs des procès de Nuremberg, de justifier Song-My. C'est un « incident inévitable » telle est l'opinion de 65 % des américains d'après le « Time » du 5 janvier.

Bien entendu, les Nord-vietnamiens et le FNL vont profiter de l'occasion pour essayer de faire oublier les charniers de Hué et d'ailleurs après l'offensive du Têt en 1968.

CONFIANCE. Les Américains et les Chinois reprennent leurs discussions à Varsovie (135^e rencontre). Ils abandonnent le palais Mysliewicks et préfèrent se rencontrer dans leurs ambassades respectives. Apparemment les Polonais écoutaient les conversations au profit des Russes.

DE SUEDE

La grève sauvage de Kiruna est contagieuse

Vendredi 16, quinze cents des quatre mille ouvriers à la chaîne de l'usine Volvo, à Göteborg, cessaient le travail pendant une heure. La direction et la section locale du syndicat qui étaient en train de négocier, décidèrent d'accélérer le rythme des réunions. Ils s'enfermèrent pendant tout le week-end et quand les ouvriers se présentèrent aux portes de l'usine lundi matin on leur remit un tract présentant les grandes lignes de l'accord qui avait été signé dans la nuit : 11 % d'augmentation du salaire horaire pour la plupart, 35 % pour les jeunes monteurs à la chaîne âgés de 18 ans, qui arrivent ainsi au même niveau que les autres.

Quelques heures plus tard, un millier d'ouvriers des usines d'automobiles Saab, de Trollhättan, cessaient à leur tour le travail

pendant une heure et réclamaient la même augmentation que leurs camarades de Volvo arguant qu'ils effectuaient le même travail. Les négociations, qui auraient dû avoir lieu dans quelques jours, commencèrent immédiatement.

Nous voyons donc que les grèves sauvages, c'est-à-dire non encadrées par les syndicats réformistes, se multiplient en Suède : l'exemple des mineurs de fer du Nord est suivi. Les ouvriers commencent à retirer toute leur confiance dans les bureaucrates syndicaux, et à s'organiser eux-mêmes, à établir leurs revendications, et à remporter des victoires, car il est vrai que rien ne peut s'opposer à eux lorsqu'ils décident de prendre en main leurs propres luttes. Le mouvement ne peut que s'étendre et s'approfondir ; il faut qu'il donne naissance

à un nouveau mouvement ouvrier en Suède, ce pays où le socialisme était, paraît-il, établi de longue date, grâce à une série de réformes social-démocrates. On peut d'ailleurs, puisque l'on parle du « socialisme » suédois, signaler au passage, que ceux qui l'admirent de France, en particulier monsieur Michel Rocard, devraient d'ores et déjà penser aux moyens qu'ils emploieront pour mater la lutte de classes, lorsqu'ils auront établi leur socialisme. Il est bien clair en effet que la lutte de classes ne cessera qu'avec la destruction des classes, c'est-à-dire avec le socialisme, et le socialisme ne peut être établi que par une révolution prolétarienne.

ALAIN DREYFUS. — Fédération Locale des JAS de Marseille

Grande braderie au C. E. A.

(Suite de la page I.)

convaincu, ce qu'il restera de « l'intégrité du C. E. A. » après ça.

De toute façon, la recherche fondamentale en France ça intéresse qui ? Pas les pro-américains puisque la recherche se fait aux USA, nous aurons bientôt notre place à côté des républiques Sud-américaines, carnaval, touristes yankées, etc... Ça n'intéresse pas non plus les communistes, chacun sait que dans les pays satellites de l'URSS la recherche est sciemment freinée pour laisser la lumière filtrer uniquement du « bon » côté. Ça n'intéresse évidemment pas non plus la mafia au pouvoir qui s'en tamponne royalement le coquillard, ce qui leur faut ce sont des profits personnels. C'est ce qu'en économie politique on appelle la politique de Louis XV, après moi le déluge.

La braderie du CEA n'est hélas pas un fait isolé, « Le Monde » du 6 février titre en première page « Le malaise de la recherche spatiale ». Hitler voulait faire de l'Europe non-aryenne une source de manœuvres et d'esclaves, ses leçons ne sont pas oubliés et, en prime, les soit disant aryens seront de la fête.

Comme avait dit Beaudelaire — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère — Il est temps de te rendre compte que ton émancipation sera ton œuvre personnelle ou ne sera pas.

LE HENAFF

ALLONS, ENFANTS

Michel Degré, l'humoriste bête et méchant bien connu racontait la blague suivante à propos du service militaire dans une conférence de presse à Colmar :

« Le service représente pour les jeunes gens une école où la personnalité doit s'affirmer ».

Garde à vous, fixe ! Reposez-les ! Ga-a-arde à vous !

Que c'est beau ! C'est ainsi que Michel Debré s'est fait cette forte personnalité qu'on lui connaît depuis qu'il a servi de larbin au général de Colombey.

La liberté d'expression syndicale est-elle respectée ?

Vendredi 23 janvier on vendait LE COMBAT SYNDICALISTE lorsque la vente a été interrompue par une quinzaine de policiers en civil et autant en uniforme. Après avoir passé deux heures au poste pour une prétendue vérification de domicile nous avons reçu un PV où l'on pouvait lire le motif suivant : « Pendant la vente de journaux devant une bouche de métro et par sa présence gênait la libre circulation des piétons. » Cela fait quatre fois que nous sommes interpellés pour des ventes à la criée depuis deux mois et recevons des PV aussi bido.

Des militants
du 12^e arrondissement

Affirmer sa personnalité ne consiste pas comme d'aucuns voudraient le croire, à contester, loin de là, mais à cirer les bottes de son supérieur pour la plus grande gloire des godillots français.

C'est pour avoir méconnu cette profonde philosophie de notre ministre que trois jeunes du contingent, Serge Deveaux, Alain Hervé et Michel Trouilleux, sont au trou depuis trois mois à Rennes. Malgré un meeting de plus de 3 000 personnes réclamant leur libération, ils y restent. C'est une école, on vous dit, où leur personnalité s'affirmera.

Qui sait, ils feront peut-être comme ces deux ouvriers espagnols récemment réfugiés en France, qui ont préféré s'engager dans la Légion plutôt que d'être remis aux mains des autorités espagnoles.

Même les jeunes Américains renâclent, pourtant on ne peut pas dire qu'ils n'y mettent pas du leur au Viet-nam. Et bien ce n'est pas assez. D'après un officier supérieur « la contestation est le contraire de la discipline et une armée ne peut pas exister en tant que telle avec un tas de contestataires. »

Pensez-vous, ils saluent avec les doigts en V, en signe de paix, leur devise est « Pot and Peace », c'est-à-dire « Marijuana et Paix », et ils font des manifestations pour la paix et en uniforme encore !

Au trou ! et on fera des exemples, des fusillés pour l'exemple !

ARMAND ROBIN ou le révolté de la parole

Dans son fatras d'informations, un « France-Soir » d'avril 1961 annonçait : « La mort du poète excentrique, Armand Robin, n'est plus mystérieuse ». Curieux rectificatif ! Trois semaines auparavant, Armand Robin disparaissait à l'infirmerie spéciale du Dépôt, le pourquoi et le comment soigneusement ensevelis dans un quelconque commissariat de police. Mais le poète devança les maniganceurs d'ordre et, par un juste retour de la parole, les nargua, les ridiculise même : ils ne furent que les agents de son choix :

« A l'heure de sa mort on lui
[envoya des délégués
Représentant la société. »

« Lorsque sur le lieu de son non-
[lieu ils arrivèrent,
Il avait fini de mourir. »

Armand Robin, cet invivable effort d'un silence muet, aliénant vers le silence qui sait et se dénoue pour toutes les voix sans voix, une passion mêlée de sources, de livres, d'orties aussi « piquant la fausseté » — il le fallait ! — par fixation à une enfance pauvre, par fidélité aux siens, paysans illettrés,

« O miens si obscurs, pour me garder près de vous, il me faudrait pendant toute ma vie le moins de mots possible et chaque jour, malgré ma nouvelle existence, une retraite près des plantes, une main passée dans la crinière des chevaux... »

Dans une ferme de Basse-Bretagne, à côté de Rostrenen, le jeune Robin grandit au milieu d'une famille nombreuse comme écrasée sous une chape d'ignorance et de drame refoulé (lors d'une altercation avec son fils, le grand père d'Armand avait trouvé la mort !) et, au nom de ceux de son bord, il décide de « La Révanche », s'assure de l'alliance des buissons, des fougères, des chevaux, des oiseaux, de la complicité de l'aube, lit, lit en cachette apprend, garde sa terre et « des mottes solides à jeter sur la face des bourgeois. »

Tant et si bien qu'il connaît une vingtaine de langues !

« Afin de montrer ce que peuvent
[les miens,
J'ai voulu passer aux miens les
[armes de l'âme ; »

1933-1934, Robin, des diplômes

en poche, avance vers ses vingt-cinq ans et, quand il revient de Russie soviétique où il jugea de visu la fameuse patrie des travailleurs, c'en est fini de ses sympathies marxistes et, je crois bien, de sa confiance en l'histoire. Sur-tout qu'on ne lui parle plus d'efficacité, il déteste la morale jésuite-communiste de la fin justifiant les moyens. Qu'est-ce la fin, sinon « une suite de moyens toujours plus machinés. » (René Char).

« Brisez-vous en débris,
Patries moisies,
Foudres avilies
Et millions de bras pourris en fu-
[sils !

Poème, sois bistouri
Pour l'abcès de cris qu'est l'es-
[prit. »

Désormais, « en ce siècle pour les épouvantails », Armand Robin s'affirme « nomade et non-contemporain », commence son épopée traductrice ; après le breton, sa langue natale, le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, le russe, il étudie le chinois, l'arabe, l'uzbec, le tchérimisse (des prairies, seulement !), le suédois, le finnois, l'italien, le hongrois, l'espagnol, le flamand..., il traduit Tou Fou, Li Po (Chinois du 8ème siècle), Imroulquais (arabe antique), Hölderlin, Maïakovski, Mickiewicz, Jozef, Dylan Thomas Ungaretti, Paseyro, et au besoin, publie à ses frais des poètes victimes de la bourgeoisie communiste tels Boris Pasternak, inscrit sur la liste noire des écrivains soviétiques, et le hongrois Ady, éditions au profit de la Fédération anarchiste et de la Solidarité internationale antifasciste.

« S'il faut au désespoir un rendez-vous dans le monde, — Je suis là, passager possesseur d'une âme soumise, — On peut chez moi déposer des nouvelles du monde entier, — Des nouvelles du monde resté intact, resté vrai ! »

« Pour que tous les mots vrais puissent exister, — Je me suis, moi par moi pillé, durement dénudé. »

Armand Robin, cet égarement solitaire dans un parti-pris de pureté, une résistance sur tous les fronts à la maison des morts, aux littérateurs autorisés, aux dangers de sa propre identité, ne pas céder et, par la provocation, nourrir une tension « d'inquiétant in-

quiet » à la limite des zones d'obsession et de persécution !

En traversant les signes du monde entier, il tente, vaille que vaille, de « désespérer une voix désespérée » — parfaitement ! désespoir, notre survie, notre reconversion ! — de l'éparpiller dans une sorte d'énergie reconquise, riche à juter (et non chutée dans un espéranto d'avant Babel !), insoucieuse des écorces.

L'Eternité selon Robin est une éternité souriante de la sueur des saisons et, si elle ne nie pas forcément le Sinai, Délos, Bethléem... ou Claudel, elle se confond toujours à l'été prolétarien. Si, par hasard, elle rencontre Dieu, c'est dans la marche d'un gamin qui « sait à peine se dépêtrer de ses branches » avec qui nous jouerons aux billes, tout le temps d'un instant....

« Nous voulons un monde
En grandes robes de soirée,
Pour servir la rosée. »

« Nous ne sommes pour personne,
[nous sommes !
...lutins remuants ! Les hommes
Sont trop lourds pour savoir

Que pour nous un instant les eaux
Et l'ombre ont dansé. »

Sans doute écoeuré par son travail d'écoute nocturne des radios étrangères, par son impuissance devant cette « guerre contre le cerveau », sans doute à cause de la saisie imminente de ses biens, le 27 mars 1961, Armand Robin range ses papiers, ses manuscrits, ses poèmes — presque une torche jusqu'au plafond de la chambre ! — quitte son domicile, dérive dans Paris, avec, au bout de l'impasse, un visage de femme à jamais fermé, et puis il y a la hantise de Maïakovski, et puis n'a-t-il pas signé : « Poète sans œuvre aboli par sa poésie, se suicidant chant par chant. Gorge étouffée en mots trop exigeants : toute pensée sur lui est poème. »

Les flics pouvaient venir. Ils vinrent.

« Le Monde d'une Voix » nous donne un « goût très neuf d'aimer ».

GUY BENOIT

« Le Monde d'une Voix », poèmes, fragments posthumes, réunis et présentés par Henri Thomas et Alain Bourdon, nrf, gallimard.

Nouvelles religieuses

NIGERIA. — Le voyage de consécration du pape dans ce pays aura été un succès sans précédent. Non seulement Caritas et l'Organisation du Secours Catholique Romain sont expulsés, mais l'Eglise catholique est devenue la « bête noire » des officiels nigériens (« Newsweek » du 26 janvier).

ANGLETERRE. — Un conseil ecuménique de 19 théologiens anglicans et romains s'est réuni pour voir s'il ne pourrait pas réparer le schisme entre Canterbury et Rome, datant de l'excommunication de Henry VIII par le pape Paul III. Les problèmes sont importants, non seulement il n'y a pas suffisamment d'argent pour construire différentes églises dans un même village, mais on doit savoir aussi qu'elle est la validité des mariages mixtes (protestants-catholiques) devant Dieu : les enfants sont quoi ?

La rivalité entre les deux factions peut quelque fois devenir angoissante. A Guildford, dans le Surrey, le fantôme d'une nonne hante un chantier de construction.

Les catholiques revendiquent le droit de l'exorciser parce qu'elle appartenait à l'Eglise de Rome. Les anglicans insistent encore plus fort : c'était une Anglaise, et un pasteur de l'Eglise protestante doit représenter l'ancien rite pour exorciser le spectre.

Si la nonne est jolie, je peux les départager avec un sacré cierge, à défaut d'un cierge sacré.

VATICAN. — Pour la 3.863^e fois le Vatican « dénonce la torture », Au Brésil cette fois. Faut bien dire quelque chose, mais ça ressemble bougrement à ces leçons de morale, provenant de vieux, devenus impuissants pour faire eux-mêmes les conneries. Au fait, à quand ce voyage de pénitence d'un pape à Buchenwald ?



DE LA GREVE

La pensée socialiste est faite de deux mondes bien distincts. Celui dans lequel l'homme doit être conscient de son rôle, de ses actes, de sa valeur. Et puis cet autre, monstrueux, où tout repose sur les épaules de l'intelligentzia, phare prédestiné du restant de l'humanité. Dans ce monde-là, une déesse nommée Raison a donné toute sa sagesse à quelques êtres qui ont pour seule joie de vivre leur tâche éternelle : mener les multitudes vers le havre parfait du futur, le pays des délices.

Le même distingo se retrouve dans la pratique révolutionnaire, avec une acuité plus grande que dans le domaine de la pure pensée. Et le mouvement ouvrier en ressent les effets dans sa lutte de chaque jour, dans la moindre de ses tentatives d'émancipation globale. La grève même, arme encore puissante malgré toutes les mésaventures qu'elle a du subir, malgré sa transformation en simple action contestatrice, est secouée par la lutte sourde entre les deux socialismes. Cela est plus visible pour elle que pour les autres actions ouvrières.

Considérons un élément artificiel, forgé par les générations de penseurs qui ont précédé l'élite actuelle; appelons-le : raison, ou réalisme, ou objectivité. Peu importe : seul nous intéresse son sens profond. Or, il est dit : l'intelligentzia ouvrière a entre ses mains toute l'intelligence, tout le pouvoir que confère la raison, car seuls ses membres savent ce qu'il est bon de faire, et ce qui est mauvais. La masse ouvrière, qui n'a pas reçu ce don, se doit de respecter la « sagesse des sages ». D'essence inférieure, l'homme-masse n'est habilité à aucune réflexion : sa pensée est de peu d'importance.

Cette thèse, à nos yeux, néglige l'essentiel.

Tout individu, à qui on accorde une responsabilité, un rôle directeur, mêle nécessairement son intérêt propre à l'intérêt public que lui confère sa charge. Ainsi, (c'est là notre principale préoccupation) un responsable syndical mêlera son intérêt d'ouvrier à l'intérêt plus global de ceux qu'il a pour rôle de représenter, le mettra en branle toute son intelligence pour concilier ses besoins et nécessités propres et les besoins et nécessités de la communauté. Et,

selon son caractère, selon son degré d'honnêteté et de conscience, dans le cas d'incompatibilité, et dans ce cas seulement, l'équilibre sera rompu, dans un sens ou dans l'autre. Mais jamais complètement.

Pour qu'un mouvement revendicatif n'avorte pas à cause de ces dilemmes individuels, il faut, non pas comme le croient les socialistes puritains, renforcer l'endoctrinement, mais éviter que cela soit possible, donc il faut supprimer les racines mêmes du phénomène. Or le socialisme de l'élite, de par son essence même, ne peut le permettre. Il en est la cause première. Reste l'autre. C'est pour cela que nous l'adoptons.

En effet, si on respecte sa logique, il n'est pas possible de se trouver constamment face à cet écueil infranchissable.

Chacun est conscient de son rôle, puisque capable de penser et habitué à penser. Chacun, à partir de cet instant, se sent personnellement engagé dans l'action. La solidarité de classe devient alors non pas un vain mot que l'on lance dans des réunions, mais un moyen effectif de lutte, un complément de la grève. Le représentant syndical n'est plus le délégué élu, qui transmet les intérêts des ouvriers après les avoir filtré, arrangé, présenté de façon différente de ce qu'on lui avait dit; après les avoir, pour tout dire, analysés avec sa « Raison ». Il est mandaté, et ne peut prendre de décision. Son seul rôle est de rapporter. Il ne doit pas être autre chose qu'un magnétophone intelligent.

C'est de cette façon que nous jugeons un acte de grève, une action revendicative. Que ce soit pour juger d'un simple arrêt de travail, ou que ce soit pour prendre une position d'ensemble concernant la grève dans son essence même, notre analyse a pour base ces principes fondamentaux. Et c'est pour quoi nous ne pouvons nous empêcher de pleurer de rage, et en même temps nous exclamer, quand, faisant entendre sa voix du haut d'une tribune, un représentant des syndicats représentatifs parle au nom des seuls et uniques intérêts de la classe ouvrière.

La grève est au cœur du problème.

La grève, c'est l'acte qui demande la plus grande solidarité entre les ouvriers, qui implique le plus grand nombre de sacrifices. C'est l'acte de rupture, l'acte par lequel on signifie à son employeur : tu accordes ce que nous voulons, ou nous refusons de te vendre nos services. Et à partir du moment où l'action est engagée, elle doit être menée jusqu'à son aboutissement.

Un mineur Asturien déclarait dernièrement : nous tiendrons cette grève jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce que nous voulons. Si nous sommes à bout de forces, on s'arrêtera, le temps de reprendre souffle et mettre de l'argent de côté. Nous recommencerons ensuite. Cela dure depuis 1962.

Cela est une grève.

Seulement voilà : il faut, pour qu'un résultat soit obtenu, que l'ensemble de la classe ouvrière soit concernée; il faut qu'elle sente la communauté d'intérêts entre une lutte qui se déroule à l'autre extrémité du pays, qui se déroule dans un autre pays, un autre continent. La société capitaliste évolue de façon continue, et en son stade actuel, l'entreprise familiale régresse, se noie dans la masse des grandes actions. Et ces sociétés sont internationales. Précisons bien que seules nous préoccupent, pour l'instant, les entreprises privées.

Or, quels sont les moyens dont nous disposons pour faire céder ces monstrueux ensembles ? Comment faire aboutir des revendications dépassant un cadre jugé acceptable par la hiérarchie de ces entreprises ? Pour cela, quelles sont les personnes qui doivent être attaquées dans ce qu'elles ont de plus cher : l'argent ? Comment une telle action peut-elle entraîner un résultat tangible ?

Quels sont les possédants ? Les actionnaires. Ont-ils pouvoir d'accorder directement ce que nous réclamons ? Non. Qui à cette possibilité ? Le conseil d'administration et, par délégation, le directeur d'usine. Comment, donc, faire céder ceux-là ?

Si, dans une usine donnée, une grève est déclarée, la personne du directeur est en jeu; par son intermédiaire, le conseil d'administration. Comme il importe peu aux actionnaires qu'une usine, dans

un pays, s'arrête, un tel mouvement n'a, en réalité que peu de chances d'aboutir.

De la même façon que doit jouer la solidarité dans une usine, entre les divers ateliers, elle doit jouer dans l'ensemble de l'entreprise.

Prenons un exemple : une entreprise où nous avons des compagnons actifs, Babcock. Les usines pullulent en Europe. De temps en temps il y a grève, dans une, dans l'autre : qui le sait, vu les liaisons entre pays ? D'autre part, quel effet cela peut-il avoir sur les actionnaires ? Dans l'ensemble, ils s'y retrouvent. Mais si toutes les usines s'arrêtaient en même temps, ne croyez-vous pas que des résultats suivraient ?

Il existe en ce pays trois organisations syndicales, affiliées à trois internationales. Comment expliquez-vous qu'aucune d'entre elles n'ait au moins soulevé la question ? N'y ont-elles pas pensé ? C'est peu probable. Mais alors, comment expliquer ce manque de rigueur internationaliste ? Bien simplement, à notre avis. Toutes trois obéissent à des intérêts très précis : qui ceux des mouvements communiste orthodoxes; qui de telle organisation occulte qui à nom C.I.A., et profite des illusions des révolutionnaires embourbés dans cette glaise; qui des intérêts mystérieux de quelques libéraux néo-socialistes en quête de gloire.

En conclusion : une grève est un acte que l'on ne doit pas engager inconsidérément. Les aboutissements de chaque action doivent être soigneusement étudiés, et pour aboutir, elle doit aller jusqu'à son aboutissement logique : la défaite du capital. Cela ne se fait pas, bien sûr. Et nous refusons donc d'admettre comme valables les tactiques et méthodes des syndicats réformistes.

Et mieux encore, pour montrer l'illogisme du socialisme d'élite : le gouvernement Polonais envoie en Espagne, copiant les U.S.A., le charbon que les mineurs Asturiens refusent de produire.

Si cela se produisait en France, est-ce que les syndicats de dockers CGT, FO, CFDT, refuseraient de décharger ce charbon ? Si la décision devait dépendre des bonzes, c'est peu probable.

VIDAL V. (JAS, Paris)

Vive la grève générale expropriatrice et gestionnaire !

NUESTRAS ACTIVIDADES

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París 12 de Febrero de 1970

VAMOS a « regionalizar » — ¿ por qué no ? — puesto que en esta región nos encontramos. « Región » puede asustar, o contrariar, a los centralistas, no a los hombres de la C. N. T., perfectamente federalistas. Contrariarse con la región que nos sustenta es huír mentalmente de ella... con los pies pegados a ella. Se está en un sitio y en él sentimos y nos manifestamos. Que es lo que vamos a hacer, pero en orden a otras consideraciones.

Se habla por ahí de inmovilismo, en casos por parte de gente que no despega el culo de la silla, casera, cafetera o cabaretera. Se habla de movilismo, cosa que se consigue con sólo tomar el Metro o el taxi. Mas la cuestión no es « moverse », « agitarse », « desplazarse », sino hacer en el sentido que se adapte al individuo. Pegar tiros desde luego no puede hacerse en el columpio de una hamaca jardinera, pero la pólvora en ocasiones no resuelve.

Quien más quien menos de los exiliados españoles sabe manejar un arma; pero quedar permanentemente con ella en las manos no place a todos. Un libro, una revista, un periódico, una inquietud cualquiera en ciencias o artes, no les incomoda, antes lo contrario. Sin olvidar nada, en el M. L. E. se trata de cumplirlo todo... y aquí aparece la región parisina nuevamente, de la mano con los amigos ambientados en Normandía.

Se dirá que somos tenaces, que somos tostonos, y tal vez algo de ello sea. Pero aquí estamos, y en el otro meridiano de lo paráltico. Por imperativo de la acción, por ese dinamismo que no nos abandona, nos encaramos con los problemas que la realidad — generalmente fea — nos echa en cara. Organizamos actos y fiestas (lo ritual de abril se aproxima), publicamos periódico y revista, sacamos de vez en cuando algún libro, acodamos la propaganda — ¡siempre necesaria! — con folletos originales o reproducidos, en todo caso seleccionados, y ahora que la casa « nos cae encima » los incansables, los que, como siempre, desconocen la tranquilidad hogareña absoluta por estar « de cabeza » en las necesidades colectivas, han hurgado por esos mundos, eso

es, por esas calles, para dar con un rincón acogedor que se trueque en hogar de todos, en sitio que facilite la eclosión de centenares de voluntades. El lugar es híbrido ahora, ingrato a la vista incluso. Mas depende de una seguridad que se intenta adquirir para que, una vez ésta conseguida, amigos, lo actual desagradable se convierta en lugar vistoso y placentero, invirtiendo el término popular que expresa « esto podría ser un palacio, esto podría ser una choza »; es decir, que la choza, gracias a más de un centenar de voluntades prestas, se convertirá, si no en palacio, sí que en casa acogedora y confortable.

De momento la contribución económica para el caso registra un auge notable. No faltará dinero para acometer y terminar cumplidamente la empresa. Mano de obra, inteligente y generosa, tampoco, como apuntado. Ante ejemplo tan edificante, es de desear que el movilismo titular no se inmovilice.

Otro empeño que no nos deja dormir todas las horas es el de sacar a luz un extra de « Umbral » denso y rebosando

savia ideológica en el sentido más amplio de la frase. Un mínimo de 50 firmas van a valorizarlo y en cuanto a presentación los compañeros quedarán orgullosos del mismo. Por su variedad y la importancia de las colaboraciones ese número podrá considerarse una especie de « Digest » de tono futurista cual no es el caso de los « indigest » burgueses y comunistas que tanto proliferan en esta sociedad de consumo y de consumidos.

Dinamismo, compañeros, e intransigencia en el mantenimiento de las ideas, que el mundo no está tan lejos de la libertad integral como parece.

Por empezar: **GEORGES BRASSENS**



C. N. T. — A. I. T.

FIESTA ANUAL

— DE LA —

SOLIDARIDAD

OBRERA

19 de Abril de 1970

Palais de la Mutualité de París

a las 2 y media de la tarde

Para empezar:
GEORGES BRASSENS,
constante amigo de los liber-
tarios españoles

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CAMBIAR LA VIDA

DE Simone de Beauvoir hemos leído libros, enfocando problemas de raigambre social, que nos han complacido por su apasionada sinceridad. En la última de sus obras plantea el problema de la vejez. Examina el tema desde el ángulo biológico, psicológico y social.

Son las observaciones referentes al nexo de relación entre el individuo y la sociedad las que sugieren a la autora acertadas consideraciones centradas en la realidad. Hay en la vida social la etapa de jubilación, o sea el cese de las actividades habituales en el individuo. Ello no significa etapa de anulación total; decadencia y fin inmediato del hombre por el hecho de que haya llegado a los sesenta y cinco años, tope establecido para el cese de las funciones de productor. La vitalidad en el individuo sigue, puede todavía prolongarse una serie de años. Pero, — y ahí está la irritante desigualdad que señala la autora del libro — un minero, un campesino, todo obrero manual que ha realizado durante su vida trabajos duros, faenas penosas, la jubilación lleva consigo el agotamiento. La naturaleza física del individuo se halla quebrantada. De ahí que la muerte, en la mayoría de los casos, no se halle muy lejana. En el sentido opuesto, tenemos el hombre que ha llevado una vida regulada; tenemos los privilegiados de la fortuna que, al no tener el organismo perjudicado puede prolongarse la existencia mucho más, por supuesto, que en el caso del obrero manual.

Señala Simone de Beauvoir, — y en ello estamos de acuerdo — que el problema no consiste en el mejoramiento de las leyes sociales en las pensiones de vejez, etcétera. La solución estriba en cambiar la vida; el mal está en la estructura social imperante; en el hecho de que unos tengan que vivir sometidos a la ley del salariado en tanto que otros, beneficiados de esta ley, medren a expensas de los que trabajan. Cambiar la vida supone una transformación de las estructuras sociales. Querer soslayar la realidad es difícil. A estas alturas resulta absurdo pretender disfrazar los hechos, eludir las consecuencias. No faltan aquéllos que, pagados para funciones de una tal naturaleza, pretenden sofisticar la verdad. Pero independientemente de aquellos

que han sido siempre los más perjudicados, no faltan elementos, salidos de la clase acomodada, como es el caso de la citada Simone de Beauvoir, una antigua «jeune fille rangée», según refiere en sus «Memorias», que yendo a la entraña de los problemas, exponen la verdad cruda, reveladora de las injusticias, comprobación de las arbitrariedades sociales.

CUANDO LOS JOVENES HABLAN A LOS JOVENES

El examen de los problemas en el orden social, el razonamiento, no es, por supuesto, una cuestión de edades. Cuenta en ello la inteligencia, y pueden ser aprovechados los datos que derivan de una cierta experiencia. Pero en el sentido temperamental, incluso en el orden sentimental, no cabe duda que juega importante papel la conjunción derivada de una semejanza de edades. En un ambiente juvenil, ya sea obrero o estudiantil, por la cosa de propicia afinidad de energías, siempre ha de producir un más estimable resultado el hecho de que sean también jóvenes aquéllos que planteen funciones de animadores. Entre los muchos casos fáciles de recordar, en las jornadas de mayo y junio del 1963, en París y provincias, se pudo bien comprobar.

Es teniendo en cuenta lo dicho que por parte de las ediciones «La Fiaccola», de Ragusa (Italia) que anima el compañero Franco Leggio, diligente, atento en lo de valorizar la propaganda por medio de folletos, que una vez más, y al iniciarse el año en curso, ha tenido el buen acierto de editar en un denso folleto de cerca de cincuenta páginas, y con el tema «Materiale per un programa anarchico», un conjunto de trabajos derivados de diversos grupos juveniles: trabajos enfocando las más características modalidades del pensamiento anarquista. Con ello — nos dice el compañero editor — se inicia una serie de opúsculos de orientación juvenil, dimanando de jóvenes compañeros. Evidenciando que subsiste una a manera de *pensamiento juvenil* emitido por aquéllos que fueron en lo relativo a las ideas ácratas, nuestros maestros; nos ha complacido leer junto a los textos de la gente moza, fragmentos de Malatesta y de Cafiero. Textos, ideas que se complementan en el criterio dimanado de la juventud con predisposición libertaria.

En suma, el propósito es digno de estima; y a los efectos de la propaganda entre los jóvenes, el folleto en cuestión, y aquellos que le sigan pueden ofrecer buenos frutos, que es de lo que se trata. No faltan dentro la bibliografía anarquista italiana libros facilitando el estudio detenido de las ideas al que, tras haber leído el texto de uno o de varios folletos, sienta inclinación por formarse una idea cabal de lo que es el ideal.

La mayoría de nosotros debemos a la lectura de uno o varios folletos, en nuestro periodo de mocedad, el haber llegado a tomar interés por las ideas que hoy defendemos. Posiblemente en nuestra juventud era menos pronunciada de lo que es ahora la rebelión, el descontento juvenil ante la sociedad imperante. Actualmente notamos como brota por doquier un desasosiego que evidencia el inconformismo latente ante el manifiesto fracaso del liberalismo burgués, en materia social, así como el *revolucionarismo* de la izquierda política, como es el caso del marxismo. Por la lógica de los razonamientos, por las aportaciones de detalles vividos, es el anarquismo la solución social del momento, frente a todas las demás. Y es lo que se empieza a comprender por parte de la juventud.

Ahora que se busca en el sentido libertario, coordinar iniciativas entre compañeros de diversos países, se hace necesario desarrollar en unos y en otros idiomas, incluida una lengua anacionalista, como lo es el esperanto, la propaganda inicial, especificando bien lo que son fundamentos del ideal al objeto de evitar torcidas interpretaciones, como lo son las de mezcla marxista que, unos por defecto de iniciación, y otros con inconfesados propósitos, se trata de evitar lleguen a infiltrarse en nuestros medios.

En suma, los estimables proyectos que ya se ha esbozado pretenden desarrollar en la lengua del Dante, «La Fiaccola», de Ragusa, resultaría beneficioso a todos los efectos, imitarlos, en orden a ediciones, en la lengua de Cervantes.

BEETHOVEN, EN POS DE LA LIBERTAD

Al cumplirse este año el segundo centenario del nacimiento de Beethoven, ya a partir de enero han empezado los conciertos, las

veladas artísticas, las audiciones radiofónicas dedicadas a la obra ingente del genial autor de la «Novena Sinfonía». Con más o menos variantes, se repetirá lo dicho en torno a la vida y la obra del que ha sido considerado como «rebelde y solitario». Y para cuantos es un goce perenne la música de Beethoven, independientemente de aniversarios a fecha fija, es grato evocar, el ferviente anhelo de libertad y de felicidad para todos los humanos que latía en el corazón del músico inmortal.

De los enciclopedistas, de los rebeldes sedientos de justicia que impulsaron la Revolución francesa, Beethoven sintió profunda admiración. Ello le determinó a escribir aquella conocida a modo de divisa: «Hacer el bien donde se pueda; amar la libertad por encima de todo; nunca negar la verdad, aunque sea delante de un trono.» Y en el sentido de rebelión que implica la última frase se halla plasmada la distancia, en el orden moral, que le separaba de sus ilustres contemporáneos Haydn y Goethe. Ambas notabilidades, en la música y en la poesía respectivamente se mostraban de un acentuado espíritu reverencial ante poderosos magnates, cosa que a Beethoven le causaba viva indignación.

De Rousseau había captado el gran compositor el amor a la naturaleza, símbolo de libertad. Y las sensaciones que ofrece la naturaleza alcanzó a interpretarlas en sus sonatas, singularmente en la bellísima «Sonata al claro de Luna». Cifrabla la felicidad humana en la comprensión y en el amor universal hacia la belleza de las cosas, puesta en la serenidad del cosmos. De ahí que sus obras, de variada y desconcertante originalidad, nos llenan de un indescribible conjunto de sensaciones, dechado de maravillosa armonía.

Decíale Beethoven a uno de sus discípulos: «La libertad y el progreso, he ahí los objetivos del arte.» Para sus obras más representativas, buscó el símbolo de rebelión de figuras como las de Coriolan, Egmon, Prometeo. Quiso para su «Sinfonía Heroica» ponerle la dedicatoria de Napoleón, en tanto que héroe de la Revolución francesa; pero al enterarse de que se había hecho coronar emperador, borró el nombre que había puesto en cabeza de la partitura, diciendo: «¡Este hombre no persigue más que su ambición como hacen todos los tiranos!» Beethoven despreciaba a los enemigos de la libertad.

el Mundo es así



Peste y voluntad

TRATANDO de explicar el deterioro de la dictadura del proletariado imperante en la Unión Soviética desde hace cincuenta y dos años, Charles Bettelheim, director del *Centre d'Etudes de Planification Socialiste* de la Sorbona, en un trabajo publicado en «*Monthly Review*», apuntaba que el proletariado, en circunstancias específicas tales como la aparición de una nueva burguesía apadrinada por el Estado, adoptaba retrocesos estratégicos en el frente económico más que en el político. Si la dictadura del mercado soviético es comparable a la dictadura idem existente en los países más avanzados del Occidente, no es porque el proletariado lo considerase necesario sino tan sólo porque en su lugar contra las otras clases ha tenido que perder terreno, hacer concesiones en un plano de la vida nacional para ganarlas en otro que a la larga será el más útil. Las relaciones de mercado podrán erradicarse definitivamente cuando se extinga el Estado, es decir, cuando se quemen las etapas que separan al socialismo del comunismo, y esto se logrará principalmente cuando un gran porcentaje del planeta viva en socialismo, termina asegurando Bettelheim.

La expresión genérica de «proletariado» se adaptó a todas las fórmulas que permitan dar paso a los exabruptos más abominables. Desde la concepción de «dictadura del proletariado» se han conocido situaciones sociales que ponen en evidencia la rigidez del determinismo clasista. La lucha de clases por sí sola no es suficiente para explicar la desigualdad humana presente. Porque las clases son fundamentos de una visión de la problemática social desde el punto de vista meramente económico. Y la nueva estructura de dominio del capitalismo de Estado ha agudizado las diferencias de clases, desde el ángulo económico, pero, sin embargo, ha alcanzado también mediatizar dichos antagonismos bajo los estandartes del nacionalismo y el socialismo. Suponer hoy que el proletariado es revolucionario a priori implica partir de un hecho irreal, supone desconocer los múltiples mecanismos del Estado actual para con-

trolar la vida humana, para organizar las alianzas de clases, para, en una palabra, estatificar la existencia del hombre.

En las regiones del mapamundi donde el capitalismo de Estado es más evidente — URSS, países satélites — como en aquellas donde comienza a vislumbrarse — Perú, Brasil, Israel, países árabes — así como en los que los modernos señores feudales de la gran industria controlan directa o indirectamente los mecanismos autoritarios, el poder político-social — Japón, Estados Unidos, Francia, Alemania, Italia, Gran Bretaña — el proletariado no existe como clase, ni la burguesía, ni la pequeña burguesía, ni las denominadas clases marginadas. Se trata ahora que la polarización de la lucha se plantea entre una sociedad estatificada, de esclavos bien remunerados, de asalariados-propietarios, de ciudadanos-gestores y minorías antiautoritarias, conscientes de la realidad; la lucha no es entre clases, sino entre Estado y hombre, es conceptual, *porque el Estado es la sociedad, la nación, y el hombre, la libertad.*

El socialismo, ideología del capitalismo de Estado

Por simple deducción, por intuición también, desde el momento en que el socialismo transformóse en una nueva religión, con su profetas y sus mesías — las revoluciones — adaptóse a las estructuras avanzadas del Estado allí donde le fue necesario — Alemania, durante la primera guerra mundial — o bien, argumentando la creación de un Estado proletario, erigió en Rusia la forma más perfecta de explotación del hombre por el hombre.

A la par del poder divino que requiere de un tabú tradicional para mantener su dominio sobre las masas, asimismo el Estado proletario izó el totem socialista, y en nombre de una doctrina que hacía sido concebida para redimir al proletariado, abolir la propiedad privada, desterrar las diferencias sociales, el capitalismo de Estado ha perseguido el pensamiento ajeno, ha expoliado al campesino renuente a colectivizarse por la fuerza, ha, en fin, es-

por FLOREAL CASTILLA

clavizado a los pueblos que han caído bajo su férula.

Hoy el socialismo es una gran mentira, un tabú terrorífico, una filosofía policial, un viejo revolucionario degenerado, depravado, aberrante. El socialismo es nacionalización, y ésta estatificación, y ella propiedad privada, pero estatal. Todos los regímenes de la «nueva ola» — Perú, Libia, Bolivia — son socialistas; Castro también, y Nasser, y Golda Meier, y Tito.

Al disiparse la humareda de las trincheras, se divisa cada vez más que en el mundo contemporáneo la libertad y la autoridad libran la más cruenta de todas sus batallas. Los diversos capitalismos de Estado, las diversas naciones,

alineadas en el concierto de la política mundial, mantienen latentes conflictos bélicos tales como el vietnamita y el mediorienta.

El antiautoritarismo militante, que recoge sus enseñanzas tanto de Camus como de Saint-Exupery, de *Bakunin como de otros*, tiene sus focos más activos en las aulas mater del mundo. Así como esa gran manifestación que recientemente se llevó a efecto en todo el territorio norteamericano, demuestra que la humanidad día tras día va tomando conciencia de la profundidad de su caída, asimismo el despertar de los apestados es inminente, es palpable. *La Peste* camusiana no respeta clases, se rie del materialismo histórico y la única manera de erradicarla es mediante *la férrea voluntad de los hombres*, armados con la ciencia y la cultura.

CHISPAS

Hay revuelo en nuestra sede. El «hacer dissabte» de las «púbiles» catalanas.

La avaricia propietaria nos echa de casa.

Bueno. Tendremos otra.

Hemos visto la «casa nueva». Está terrible, por vieja y sucia.

En vista de ello cien pares de brazos están prestos y quinientos modestos bolsos dispuestos.

Se verá dentro de unos meses hogar limpio, acogedor, fraternal, confortable.

Más trasiego: las publicaciones aguantan apenas. Pero saldremos de penas... a duras penas.

Una cabezada: ese «Umbral» de 100 páginas que, con ser denso de por sí, las firmas valiosas se aprietan en él. Y ese arte, y ese trabajo que costará un dinero del que se dispone en teoría...

Pero se andará, la revista, y nos andaremos todos.

Y ándese el movimiento, que decía el castizo.

Y aun «diada» confederal a la vista. Ese revuelo que no para.

Para que se nos llame inmovilistas.

Mitín por la mañana y «gala» por la tarde. Prepararlo cuesta. Presenciarlo no tanto.

Pero en esta ocasión hemos entrado con el pie derecho, y pronto se verá cómo ha sido.

En «galas» ajenos la bebida corre abundante. En los nuestros,

los libros atraen el interés máximo de la concurrencia.

Porque en casa somos así, y por muchos años.

CHISPERO

Servicio de Libería

«El aire y sus misterios», C. M. Botley	6 50
«La alegría de Vivir», O. Sweit Marden	5 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read	15 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin	12 00
«Amant et tiran», H. Ryner	7 50
«Los amantes de Verona», Jean Godeau	5 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgls	4 00
«El amor y el dinero» F. Figola	1 60
«L'amour plural», H. Ryner	7 00
«Antología de la poesía oc-Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
«Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero	5 50
«El amor y el señor Lewison», H. G. Wells	14 50

Pedidos y giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

CHINITAS SINDICALES

ERASE una vez, en los remotos tiempos de Maricastaña, había un Estado sumamente pobre. Su jefe, muy alarmado, porque se encontraba en un trance muy apurado, casi, casi a las puertas de la bancarrota y la catástrofe, requirió a un famoso economista que había en su pueblo pa-

DISCOS

En España, libertarios solíamos serlo los obreros. Artistas y literatos estaban más preocupados por el Duro que por lo duro. Cuando por error tomaban por nuestro sendero escarpado, era por quedarse en mitad del camino. Pecado de juventud...

En Francia el obrero en general vé rojo en el fondo de un vaso, no en sus íntimas convicciones. Aquí la inquietud social, la conducta profundamente protestataria, corre a cuenta de algunos intelectuales, artistas mayormente.

Se ve claro que sin «decir», sin interpretar el inconformismo popular, los cantores, o «chansonniers», si se quiere, no justifican su contacto con el público. La hora de la canción dulce, «sacarina», baldía, hace tiempo ha caducado. Incluso la musa lírica catalana ha revivido por su aspecto — actual — atrevido; y si pierde ese sabor inconformista que le distingue; si entra en la vía del ripio, del palabreo anodino, la canción catalana, con más ejercitantes que nunca, arriesga hundirse de nuevo, y con ella un elemento precioso de réplica al franquismo.

En Francia los españoles libres en ideas no gozamos de crédito excesivo en las Bolsas del Trabajo y Fiduciarias. Ni en la Prensa ni en la ciudadanía prensada. Pero los artistas nos aprecian, se nos acercan por afinidades de espíritu. Ellos son inconformistas, nosotros idem. Pueden variar las características, pero escasamente. Véase a Georges, a Serge, a Léo, a Ives, a Leny, a Alain, al añorado Laforgue, a Mouludji, a tantos otros, cuya canción nunca desagrada y cuya negativa a asistirnos, cuando la dan, es siempre justificada.

Ahora se nos encara el 19 de abril «pala-mutualista», y con uno de esos, si no dos, fraternizaremos.

DISCOBOLO



ra que buscara la forma de sacarle de apuros, a lo que el gran economista aceptó con gusto, ya que se trataba de recuperar su patria, cosa que no dejaba de ser para él motivo de orgullo. Puso manos a la obra, y comenzó a buscar en el archivo de sus investigaciones, y por fin halló la solución al caso: inventó la sopa de ajo. Desde aquel día dicho Estado se recuperó, y, como carro con ruedas bien engrasadas, marchó fina y suavemente. Y como el economista del cuento era un hombre vigoroso y fuerte, completamente sano de cuerpo y espíritu; se reprodujo como los hongos hasta lo infinito, y todavía queda algún espécimen de dicho tronco, descendiente directo genealógico.

El economista que nos dio la tábula el día once del mes en curso (enero 1970), por la tele, era uno de sus descendientes directos. También está investigando la fórmula de salvar al régimen franquista, de los apuros económicos, que son enormes, grandes.

Según los recursos de este insuperable continuador del famoso economista inventor de la sopa de ajo, la causa fatal de que la economía española vaya a la deriva y vacile sobre un precipicio, es por culpa de que los salarios suben más aprisa que los precios de los artículos de consumo. Por eso se dan el lujo los obreros de alborotar y hacer huelgas, con la exclusiva y mala intención de molestar al prójimo. No necesita ni más salario ni más justicia. De esos manjares come a boca llena. Por eso en España manda el Sindicato, y toda asamblea sindical es presidida por Franco o el príncipe de España. El obrero español está cubierto a todo riesgo y tiene su casa bien abastecida de todos los adelantos industriales modernos, tales como son: radio, tele, lavadora, frigorífico y aspiradora; y para acabar de coronar todo esto, cuatro llaves, según nos dijo otro *sui-generis* economista de zapatillas doradas: una del piso, otra del coche, la del chalet en la playa o la montaña, y la última de la caja de caudales, para encerrar el hambre y miseria, que ya es bastante.

Decir que los salarios suben más aprisa que los precios, es decir una gran tontería, propio de un tonto de remate. El salario ha ido siempre, a nivel mundial, a remolque de los precios, y continúa por el mismo camino. De ahí nacen las causas de los conflictos entre capital y trabajo, y de ahí también la detestable lucha entre precios y salarios, en las cuales el obrero lleva siempre las de perder, ya que no puede despojarse de su miseria si no es recurriendo a la lucha mortal entre capital y trabajo. Mientras que el capital recupera con creces lo desembolsado, por mil caminos que tiene para resarcirse, siempre luchando con ventaja frente al obrero, falto de pan y justicia.

En España el obrero no tiene derecho a nada; todo son deberes. Los dos principales: callar y sufrir. Y a pesar de eso, sigue la lucha entre hermanos sindicalistas. En España ya no existe la lucha de clases. Todos englobados en el mismo sindicato, se divide en categorías sindicales: los sindicalistas ricos, son de primera categoría y los que mandan; sindicalistas pobres, de segunda categoría y los que obedecen; así lo manda la «comisión episcopal», dueña y señora del sindicalismo español. Por eso en otros países, los obreros tienen libertad de movimiento y derecho de huelga para defender sus intereses; pero no así en España que el obrero carece de toda clase de derechos, y puesto el veto a todo aumento de salario, dejando en libertad a la oscilación de precios.

Sin embargo, entre el obrero español, el clamoreo de rebelión crece y rompe los podridos eslabones de la cadena de sujeción que desemboca en el movimiento laboral de Asturias y otras regiones españolas, aunque los fantoches malandrines franquistas las tomen por ilegales. Lo que induce a creer que cuando el obrero tira la casa por la ventana, es porque se ve arrinconado entre la espada y la pared, y no tiene otro remedio que echarse a la calle exigiendo perentorias necesidades imprescindibles, sin moratoria, acosado por la guadaña mortal. El obrero no se echa

a la calle por gusto, sino obligado; es asunto de vida o muerte. Y morir lentamente de inanición o morir de golpe, casi es más recomendable esto último, cuenta cabal que se hacen los obreros asturianos y de las otras regiones de España en litigio.

Estamos a 10 de enero, y en Asturias, hay ya trece mil mineros en huelga, sin contar que la zona de Mieres ha vuelto de nuevo al paro; y también los astilleros de Cádiz están propensos a ir a la huelga. Así es que el fervor y la ebullición de los conflictos sociales españoles siguen latentes, sin aspavientos ni ditirambos.

¡Obreros de la mina, del taller, la fábrica y el terruño, rompéis las cadenas de la esclavitud, y levantad la frente! Y en el caso de que los opusdeistas os inviten, a rezar aves marías, que sean éstas de corral.

Tomás de Benifató

UMBRAL

Sumario del número 94:

Fontaura : **APUNTES DE UN «DIARIO».**

José Viadiu : **ANECDOTARIO FRANCES.**

F. B. : **MIENTRAS** (poesía).

X. : **¿HAY PRESOS POLITICOS EN ESPAÑA?**

B. Porcel : **MISTER PAKARD, AMERICANO ILUSTRE.**

Thiago de Mello : **LOS ESTADUTOS DEL HOMBRE.**

Valentín Rodríguez : **APOSTROFE.**

Cristóbal Parra : **UN LIBRO IRREVERENTE.**

G. Buscher : **VALOR DE LA MUSICA.**

Víctor García : **CEILAN, ISLA DEL TE Y EL BUDA.**

Campio Carpio : **NI AUN POR EL AÑO 200 MILLONES.**

Amado Marcellán : **RASGOS ESPECIFICOS DEL MOVIMIENTO POLITICO SOCIAL ESPAÑOL.**

J. Sevilla : **MISCELANEA.**

S. Faure : **PREFACIO A LA LA ENCICLOPEDIA ANARQUISTA.**

Vladimir Muñoz : **RICARDO MELLA. ESBOZO CRONOLOGICO.**

Como de costumbre, Noticario, Libros, ilustraciones, etc.

Precio del número: 2 F

EL T.O.P. NO HACE
VACACIONES

MADRID. — El T.O.P. ha condenado a tres estudiantes en rebeldía a seis meses de prisión y de 10.000 a 25.000 pesetas de multa por «desórdenes públicos». Por el mismo asunto (protesta en el interior de la Universidad contra la presencia de la policía) Manuel Vega Rodríguez y Nicolás A. Plaza Campos, presentes en el banquillo, han encajado la pena de 6 meses de arresto más de 10.000 del ala. La manifestación en que los cinco procesados tomaron parte data de hace dos años y estuvo concurrido por 2.500 estudiantes. Pero alguien debía pagar la factura.

ASAMBLEAS
PROHIBIDAS

MADRID. — La autoridad universitaria respectiva ha prohibido las asambleas del Colegio de Doctores y Licenciados en Filosofía y Letras que debían tener lugar el día 1 de febrero. El pretexto es baladí y entre el personal de enseñanza reina profundo disgusto a causa de tal polacada. Solamente en la reunión de maestros debían acudir cinco mil de ellos.

FRAGA IRIBARNE
INDESEABLE

MADRID. — Manuel Fraga Iribarne, ex ministro de Información y Turismo y pasado a una cátedra de «derecho político» al ser desministrado, choca ahora con la oposición formal del aula que dirige, al extremo de ser abucheado por los alumnos cada vez que se presenta en clase. Vista la imposibilidad de ejercer, Fraga saca del armario sus arreos diplomáticos, al propio tiempo que se ha agenciado un puesto importante en un negocio de cervezas.

DESCONTENTO

MADRID. — Un grupo de alumnos de los cinco grupos de selectivo de la Facultad de Medicina de la Universidad de Madrid ha enviado un escrito al rector de la misma, doctor Botella Llusá, en el que se hace una serie de peticiones con relación a problemas académicos.

Los firmantes — unos ciento ochenta — manifiestan que consideran inatendidas las peticiones que condicionaron su vuelta a clase, entre ellas las relacionadas con la reunión de la comisión mixta; con la solicitud de que exista libertad para celebrar asambleas y el logro de objetivos a corto plazo, como prácticas de laboratorio, libros en la biblioteca, etc.

ANTENA

Consideran asimismo los alumnos improcedente la amenaza de sanciones que pesa sobre sus compañeros del plan nuevo.

SOLIDARIDAD OBRERA E
INSOLIDARIDAD
POLICIACA

PAMPLONA. — Prosigue la huelga lock-out en «Industrias Esteban», conflicto que dura hace ya cinco años.

Un portavoz de «Industrias Esteban» ha manifestado que la empresa está dispuesta incluso a llevar maquinaria a Madrid si no se soluciona pronto el estado conflictivo.

Por otra parte, a las tres de la tarde, la amplia explanada del polígono industrial de Landaven ofrecía un movimiento de personal inusitado. Muchos trabajadores de distintas fábricas que habían finalizado su jornada laboral a las dos, e incluso antes, esperaban la salida de los obreros de «Authi», cerca del millar, para subir a pie hasta Pamplona, en señal de protesta y solidarizándose con los trabajadores de «Industrias Esteban». La distancia que separa el citado polígono hasta Pamplona es de unos cinco kilómetros, que ha sido cubierta a pie por los casi 2.000 obreros, sin proferir gritos de protesta.

Hubo algún entorpecimiento en el tráfico. Los autobuses que normalmente transportan a estos trabajadores tuvieron que hacerlo de vacío al paso lento que marcaba la manifestación, hasta poco antes de llegar al caso urbano, que fue cuando hicieron su aparición varios «jeeps» y algún autobús de la Policía Armada, que procedieron a desviar la manifestación a algunos por la llamada Cuesta de la Reina, a otros dejándoles paso por allí y a un crecido número obligándoles a regresar, sin que se produjeran violencias, ni tan siquiera gritos y carreras.

CONTRA EL TIRA
Y AFLOJA

MADRID. — Los empleados de los Bancos Español de Crédito, Central, Vizcaya, Rural y Mediterráneo, Zaragoza, Propiedad y Comercio y Banco Internacional, se han concentrado a la puerta de sus respectivos centros de trabajo.

El motivo de estas concentraciones se debe a que estiman que llevan retraso las negociaciones del convenio colectivo del sector

así como por la falta de información oficial sobre el mismo y el desacuerdo existente con la comisión social deliberadora.

PROFESOR DE LUSTRE,
NO ILUSTRE

BARCELONA. — El profesor Fabián Estapé, recientemente ascendido a rector de la Universidad barcelonesa, ha hecho declaraciones reaccionarias que han tenido la virtud de soliviantar al estudiantado, hasta ahora quieto después de la revuelta estudiantil de enero de 1969. Estapé ha sido tremendamente inoportuno glosando a su antecesor, Albadalejo, y denigrando a los participantes a dicha protesta de enero.

A raíz de ello, la permanencia en el cargo se le hará difícil.

LA PROPIEDAD
ES SAGRADA

PALMA DE MALLORCA. — Por si tenía o no derecho de pasar por un camino de su propiedad, el dueño de ésta, Miguel Cerdá, desnucó a golpes de piedra al vecino Antonio Xipré, de 79 años. Tal miseria humana ocurrió en las cercanías del pueblo de Pollensa.

CRISIS, MISERIA
Y SU CORTEJO

CORDOBA. — La empresa minera y metalúrgica de Peñarroya S.A., ha solicitado de la autoridad laboral provincial una declaración de expediente de crisis que, de aprobarse, llevaría consigo el despido de los 290 trabajadores de sus instalaciones industriales de fundición de plomo. Por otra parte, circulan insistentes rumores sobre una posible supresión del ferrocarril de vía estrecha entre Peñarroya y Puertollano, donde actualmente tienen ocupación 222 trabajadores.

Con los sucesivos cierres de diversas empresas industriales de esta ciudad — como hornos de cok, productos refractarios, una fábrica de abonos, una fundición de hierro y acero y la Papelera del Sur — y las reducciones de plantilla no hace mucho llevadas a cabo por «Talleres Generales» y «Carbonifera del Sur», se registra el hecho de haberse pasado aquí, de un censo de trabajadores de 5.617 personas en el año 1960, a los 3.200 de que consta en la actualidad, lo que significa que 2.400

productores tuvieron que emigrar a lugares más acogedores.

ESCRITOR
EN LIBERTAD

MADRID. — Indultado de la condena de más de un año que le fue impuesta por el famoso T.O.P «por exceso informativo», el escritor y periodista Alfonso C. Comin declaró, al salir del encierro: «A estas horas desconozco todavía bajo qué forma jurídica se ha resuelto mi puesta en libertad». Recientemente el ministerio de Justicia ha respondido a la pregunta indicando que el ministro titular aceptó la demanda de indulto de Alfonso C. Comin solicitada por el hermano de éste, Jesús, que cumple misión jesuita en Bombay.

TAMBIEN ELLOS SE VAN

BARCELONA. — Falleció en esta ciudad el ricachón Dario Rumeu Freixa (a) Barón de Viver, fiel servidor de la dictadura de Miguel Primo de Rivera, bajo cuya égida fue alcalde de Barcelona. Fue un reaccionario consecuente toda la vida.

LA GUERRITA

MADRID. — En término de Pinto un camión militar chocó con un camión de transporte comercial, pereciendo el cabo Jesús López Maestro y resultando tres soldados gravemente heridos. De haber quedado en la paz del hogar estos cuatro muchachos no hubiesen sufrido este contratiempo... por la patria.

NUMERO 100 DE «UMBRAL»,
EXTRAORDINARIO

A las firmas que enriquecerán nuestro número Extra publicadas en «C. S.» número 593, hay que añadir las de Eduardo Zamacois, Susana March y... En realidad, hay un desborde de materiales buenos.

Faqueteros y Federaciones Locales recibirán listas para anotar en ellas a todo comprador del Extra (Nº 100, abril del 70). De este requisito están dispensados los suscriptores de la misma que lo recibirán como reciben los números ordinarios.

De la actividad de nuestros corresponsales y de los delegados de C. y P. depende el éxito de nuestra empresa de cultura libertaria, y tal vez la existencia de nuestra revista, tan acreditada en los medios que nos son propios y en los intelectuales, tanto de España como de América.

Precio del número: 10 francos.

DEL MARTIROLOGIO OBRERO

1886. — Juan Bonfield es el can del dedo en el gatillo; torturador y asesino de trabajadores indefensos, capitán del canódromo que originó el asesinato judicial de los Mártires de Chicago. Salvo una cuestión de oportunidad, suerte o desgracia, podría colocarse al lado de Stalin, Hitler, Franco, Duvalier, y el resto de la misma ralea de hidrófobos cobardes, vestidos con la sangre y con la vida de los afiliados al «club» textil de la historia. Fue una porquería más inmundada que un carretón de fiemo porcino.

El placer de matar y torturar seres humanos inocentes e indefensos, tenía a Bonfield, de tal manera poseído, que, cuando todo había terminado «tranquilamente» en Haymarquet, él — sabueso estercolado — se empeñó en trageditarlo. (No fue otro el origen de la bomba que mató al «poli» Degan). Comandando el «piquete» de sus *pinkerton* ordenó ir a la carga asesina contra los indefensos trabajadores que se retiraban de la plaza, finalizado el mitin. Razón tuvo Lingg para gritar más tarde a sus verdugos:

«Desprecio vuestras leyes, vuestras instituciones de esclavos. Os desprecio por convertir al hombre en un instrumento de odio y canibalismo, al servicio de vuestras insanas ambiciones de mando y riqueza acaparadas.»

Gary (juez); Grinell (otro danzante), y el resto de los jurados y otros-sies de la mascarada de juicio que prologó las horcas, de tal manera habían perdido el juicio que por dentro se mofaban...

Samuel Fielden (el «viejo») a poquitos metros del cadalso, fue acusado nada menos que «de haber hecho frente a los «polis» desde lo alto del carretón que le había servido de estrado para discursar en pro de la anarquía, empleando para ello una pistola...»

Acusar de pistolero al «viejo» Fielden, elevaba el cinismo al cubo, y los verdugos lo sabían. Idealista progenitor, acérrimo creyente en la bondad intrínseca de los seres humanos, jamás había tocado con las yemas de sus dedos un instrumento de muerte artificial. Sus versos y sus cantatas fueron siempre alimentados por la savia de la vida... La muerte le horrorizaba, la muerte violenta, se entiende.

No obstante fue condenado a cadena perpetua en el incommensurable juicio de 1886, en Chicago.

No pocos pensarán hoy que antes de que sus discursos humani-

taristas, el «viejo» Fielden debió practicar el «tiro al blanco» con una buena star o un colt, último modelo. No de otra forma habría podido hacer frente de manera efectiva a las hordas desencadenadas de Pinkerton. Por lo demás, dichas hordas, lo mismo se aprovecharon de su hermosa bondad y el crimen de Chicago fue...

Si por un imponderable cualquiera, tanto el «viejo» Fielden como el resto de los mártires, se hubiesen poseído de la creencia

de que a los canes hediondos de la burguesía o de la burocracia gubernamental, hay que abatirlos con su propio hierro, el crimen de Chicago habría sido igual o algo parecido, pero conste que los ideales de manumisión social y obrera en tales casos de violencia ejercida desde arriba, difícilmente pueden ser defendidos con palabras grandes o chiquitas, que para el caso es igual. Frente a la violencia de los rabiosos canes de la prepotencia en todos los esti-

los sólo cabe pensar en ofrecerles el amargo menjunje que ellos mismos nos dan como recetas:

Si anhelamos un mundo mejor para todos y cada uno en la tierra, no debemos olvidar que un Bonfield, un Stalin, un Hitler, un Franco, un Duvalier y su resto, han de caer abatidos por su propia ley o nunca caerán. Lo contrario es rogar penas de presidio perpetuo u horcas a los malandrines de turno.

COSME PAULES

Acotaciones

por R. LONE

Hace bastante tiempo pa que el erudito escritor anarquista Ricardo Mella puso las cosas en su lugar, sobre la decadencia del anarquismo. Firmó Mella este trabajo magistral con el seudónimo de Raúl. Lo publicó en los números 3 y 9 de la revista «Natura», en el año 1904, que aparecía en Barcelona.

Mella dedicó este trabajo a refutar aseveraciones que había publicado en francés el periodista Jean Marestan, que, según la respuesta de Mella, era de tendencia marxista.

Hemos leído detenidamente la respuesta de Mella, y según se puede calcular, y a tantos años de distancia, que ha habido en las filas del anarquismo quién casi ha afirmado lo mismo que Jean Marestan.

Aún nos resuena en los tímpanos de los oídos lo que un compañero de los colocados casi en la vanguardia del movimiento de estos tiempos, dijo: «Si no se cambia de táctica, el anarquismo irá a parar al museo de antigüedades.»

Semejante afirmación nos parece un desconocimiento completo de nuestro movimiento internacional. Cuando Mella replicó a Jean Marestan nuestro movimiento contaba con plumas viriles, sanas y decididas; pero no obstante todo ello, el movimiento anarquista en 1936, pudo dar irrefutable prueba de su valor positivo con sus colectividades y la tangible manera de poner en práctica lo que sus hombres pregonaron en las tribunas del pueblo. ¿Por qué pues, si el anarquismo ahora está en decadencia, se obstaculiza la práctica de sus teorías? ¿Por qué de uno a otro confín de la tierra sólo se levantan barreras, y horcas caudinas, para ahogar la idea de reden-

ción? Cuando el pueblo se ha alzado y en buena parte ha aplastado al enemigo ha quedado demostrado que las ideas de redención son realizables, y también que una infima minoría viene trabajando desde siempre en favor de la autoridad con pretextos reformistas. J. Marestan no veía muy claro que era en la libertad en donde descansaba la felicidad humana y nuestro Mella le deshizo los errores que le nublaban las ideas de redención humana, que sólo necesitan campo libre para probar si es factible o no el establecimiento de una sociedad libre.

No obstante algunas publicaciones nuestras silenciaron estas afirmaciones de quien las hizo públicas, como si la cosa no tuviera importancia. Sin embargo, debemos reconocer de que aún hoy día el anarquismo cuenta con infinidad de hombres de valía para hacer comprender su valor permanente. Ya aún cuando no fuera así, nuestros detractores saben que una infima minoría social cabalga sobre millones y millones de explotados y que el día que éstos digan alto, se ha terminado toda la explotación del hombre por el hombre.

Será la anarquía la redención del mundo, mejor dicho, de la humanidad. Nuestros teóricos lo dijeron; la misma humanidad esperanzada nos lo confirma. Libre y firme como un roble, inmovible como una montaña y acreditando lo que dijo una vez Eduardo Gilimón, cuando gritó: «Presenciad tiranos, el amanecer de la anarquía.»

El compañero que dijo que el

anarquismo iría a parar al museo de antigüedades si no estaba trastornado estaba furioso como una tromba marina. ¿Por qué?

Stuebenville, U.S.A.

NECROLOGICA

DAGOBERTO TRUJILLO

El compañero Dagoberto Trujillo Almodóvar falleció el 15 de octubre de 1969 a la edad de 67 años en el hospital de Verviers, después de estar siete días hospitalizado.

Era natural de Alzada de Calatrava (Madrid) y pertenecía al Sindicato de la Construcción de Madrid.

Desde los primeros días del movimiento marchó al frente voluntario, donde llegó a ser comandante del ejército de maniobra del Centro.

Terminada la guerra pasó a Africa del Norte pasando por los campos de concentración; terminada esta odisea su residencia fue Casablanca (Marruecos) hasta el año 1963, que fue evacuado por la ONU a una casa de reposo en Tribomont (Bélgica). En todo momento estuvo colaborando con nuestra querida CNT, tanto en Casablanca como aquí en Lieja.

El entierro fue civil, al que asistieron buen número de amigos que tenía en Verviers, buena representación de la UGT, que representaban a la AS, y compañeros nuestros.

Los compañeros de esta F. Local que asistieron al despidio póstumo, como los que no pudieron hacerlo, se asocian al sentimiento de su hijo por mediación de estas líneas. — Por la F. L. de Lieja, el secretario.

Regional del Centro en el exilio

Al escribir estas líneas lo hacemos con profundo dolor. Nuestro dilecto amigo y compañero Juanjo nos ha dejado para siempre al término fatal de una larga y penosa enfermedad. Adversidad más que sobrellevó con estoicismo, basándose en la razón y haciendo abstracción de las circunstancias exteriores para elevarse dignamente a las cumbres del ideal y de la ética.

La muerte no es nada más allá de la vida. Vale la síntesis de los actos que el hombre ha realizado en su existencia. Y aunque sea derecho inalienable al sentimiento llorar la pérdida de un ser íntimo, la vida del hombre, sin embargo, no sigue parejos paralelos residiendo, el valor o no valor del mismo, en la trayectoria moral que cada uno ha recorrido, el aprecio de su existencia o el desprecio del que haya causa.

Juanjo nos ha dejado para siempre y lo sentimos dolorosamente. Con él ha desaparecido una pieza de forja del antifascismo español; de ese antifascismo substancial que resiste todo accidente perdura en el espíritu, por su misma razón de ser, mientras el hombre y esta razón subsisten.

Nosotros, los compañeros y amigos que compartimos su vida con él, o su mayor parte, por escapar a la exageración, podemos dar fe que fue todo un hombre, un amigo entrañable y un compañero ejemplar por su firmeza de carácter, su equilibrio temperamental, su aguda inteligencia y su incorruptible conducta.

De modesta ambición personal pero de grandiosa ambición moral, supo siempre decidir sus actos con severidad y meditación a fin de que en ellos no contaran otros motivos y resultados que la revalorización de nuestras ideas y el crédito de nuestra historia.

La Confederación Nacional del Trabajo y con ella la Regional del Centro han perdido un militante valioso y ponderado, en estos críticos momentos que tanta necesidad teníamos de su juiciosa y abnegada colaboración.

Por ser conocido de la militancia del interior y del exilio, sabemos el dolor se hará extensivo a toda la organización, como también sabemos que entre los *perros* del fraquismo del corte de Prado y Badillo habrá bastantes todavía que se acuerden de Juanjo, al que nunca consiguieron romper por más que lo torturaron. De Juanjo, el hombre que pisoteó la sanguinaria soberbia del monstruo de los tribunales militares

del nazismo hispano, Aymar, falsificándole la firma y ordenando su libertad total y la de dos compañeros más, cuando después del Consejo de Guerra seguido por la fuga de Ocaña le dijera con refocilado sadismo: «Esta vez, Juanjo, no te vas a volver a escapar. Te lo aseguro».

Descansa, querido Juanjo, que el camino trazado por la causa a la que todo lo distes lo seguiremos hasta el final. Que si tú has desaparecido porque eras mortal las ideas que fueron el motivo de tu vida no lo son y éstas triunfarán porque siguen prendiendo radiosamente en los corazones jóvenes y generosos.

Por la Regional del Centro: *La Comisión de Relaciones.*

Paris, enero 1970.

EN PARIS

MITIN DE ALIANZA SINDICAL

A. S. invita a los adherentes a CNT, UGT, STV y a todos los trabajadores y simpatizantes en general, al MITIN que se celebrará el día 21 de febrero en Force Ouvrière, 198, Av. du Maine (Métro Alésia), en solidaridad a los huelguistas españoles, contra la ley sindical de Franco y por la liberación de España.

Oradores de las tres sindicatos.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA, original del compañero Fabián Moro, edición C.N.T., Drancy, 1 franco.

Ambos folletos puede servirlos el «C. S.».

A LOS JOVENES, Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

MINEROS ASTURIANOS

Tras cinco semanas de huelga, 30.000 mineros astures se han reintegrado al trabajo, quedando 5.000 en huelga. Las sindicales mundiales los han abandonado y las Democracias Populares comunistas han facilitado carbón a Franco.

COMUNICADOS

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Sigue abierta la aportación especial en vistas a solucionar de forma definitiva el problema de nuestro local social.

No insistiremos más. Se trata de aportar lo más rápidamente posible los fondos que compañeros y organismos estén en medida de comprenderse.

A continuación la 3a lista:

Suma anterior	1 950 00
Colomer	50 00
Vicente Grau	50 00
Villanueva (2a vez)	50 00
Francisco Cobo	50 00
Adolfo Terraza	50 00
Benjamín Jaén	100 00
Alejo Vázquez	20 00
Maño Martínez	50 00

Total 2 370 00

PERPIGNAN

Grand Conférence publique organisée par le Groupe FAF, samedi 21-2-1970 à 21 heures, Salle Hôtel Français, rue Emile Zola, donnée par le camarade Maurice Malé sur « La Science de la politique ». Esperons que les camarades et le public en général viendront entendre ce jeune et intelligent orateur.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

L'Union Locale de la C.N.T. convoque tous les camarades à l'assemblée du dimanche 22 février à 9 h 30 dans son local : 29, rue d'en Calece.

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos invita a todos los compañeros y simpatizantes con estos actos culturales y sociales, a la conferencia que se celebrará el domingo 22 del corriente, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, a cargo del compañero Alejandro Lamela, tema: «El anarquismo en el presente y el futuro».

El acto comenzará a las 10 de la mañana del mencionado día.

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el día 15 de febrero en el lugar y hora de costumbre. En el orden del día, asuntos de suma importancia.

CONFERENCIA

Organizada por las Federaciones Locales de St-Henri y Marsella, tendrá lugar el domingo 22 de febrero de 1970 a las 10 en la Sala Pelloutier, de la Antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella (1er), que irá a cargo de la compañera Federica Montseny, disertando sobre el tema: «Actualidad del anarquismo».

F. DE ST-DENIS

Tendrá asamblea general el día 15 del presente, por lo que ruega a todos los afiliados hacer acto de presencia en la misma. Los asuntos a tratar son de gran interés orgánico. El acto se celebrará en el nuevo local en la hora acostumbrada.

F. LOCAL DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca asamblea general extraordinaria para los días del mes de febrero, sábado 14, a las 9 de la noche, y el domingo 15 a las 9 de la mañana.

EL COMPANERO SERAFIN BUENO

Comunica desde Perpiñán que tras cinco meses de trasiego hospitalario se halla aún postrado en cama, por lo que pide ser dispensado de los compañeros que de él esperan carta. Prensa y libros lo expenden compañeros de la Federación Local. En tanto el amigo Bueno se repone nos encarga dar las gracias a cuantos compañeros se han preocupado por él, particularmente a los amigos de SIA de Montpellier. La dirección actual de Serafín Bueno es: Hôpital St-Jean, Medicina A, Service Dr Combier, 66-Perpignan.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus adherentes en el lugar y hora de costumbre, para el domingo 15 de febrero. Esperando la concurrencia y asiduidad de los compañeros y simpatizantes.

PARADERO

El compañero J. Bassons, dirección Saint Pons, 34-Hérault, desea ponerse en relación con José Dach, compañero así firmante desde Marruecos en su artículo «Peiró en la cárcel de Valencia», publicado en «Espoir» núm. 46 de fecha 18 de noviembre 1962.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

La Iglesia y nosotros

por Fernando FERRER

DIÁLOGAR con la Iglesia española es difícil. Muy difícil. Y la lectura del libro que Joan Comas ha legado a la posteridad suscita comentarios y reflexiones como los suscitó el autor, en ocasión de sus conferencias, sin que trascendieran. Veamos lo que dice al respecto en la página 365. «Alguna vez, tratando un tema científico, literario o artístico, hemos probado de encontrar una derivación, discreta y pasajera, hacia un tema religioso. El auditorio se ha mostrado visiblemente contrariado. Y, más de una vez, terminada la conferencia, se nos ha manifestado que, a no ser por atención a nuestra humilde persona, *el auditorio habría protestado*, en una forma u otra, de nuestra digresión inesperada.

Es esa prueba de respeto acendrado la que soslayó toda respuesta. Unido a ese sentimiento ha mediado quizá el deseo de no contrariar a un hombre cuyo exilio ha sido una honrada y elevada acusación contra el régimen de Franco, reafirmada con la publicación de su obra. Respeto que patentizamos hacia quien tuvo la hombría de acusar a una Iglesia tan malparada como la española, dirigida por taimados que se mostraron empecinados destructores de los valores morales, filosóficos y humanistas del pueblo ibero. Y no sabe uno qué admirar más: si la obstinación del tarraconense defendiendo una Iglesia que se desmorona, poco a poco, pero fatalmente, corroida especialmente por la clerecía gorda y mucha de la flaca, o ese conformismo que nos aparece ingenuo al considerar que «Dios lo quiso así». Si será verdad aquello de que «Dios ayuda a los malos cuando pueden más que los buenos». Porque, a excepción del vasco (del resto de España sálvese quien pueda), tuvo Dios muy poca envidia dejando que el clero no perdiera sus estribos tradicionales, los del mal, para calzar los del bien.

El Estado es un monstruo amasado con sangre y violencia. La Iglesia su más firme puntal, añadiendo a las monstruosidades de aquél, la intriga y el sofisma.

Pío XI y Pío XII, contrariamente a lo que se piensa, no tienen nada que envidiar al papado aviñonés, ni a Borgia, ni a Benito IX. A cada uno sus responsabilidades.

Los dos Pios fueron las eminencias grises del franquismo y del nazi-fascismo durante la última

guerra grande. Todos han puesto en evidencia al Espíritu Santo, del que los papas «hombres con frecuencia de cualidades brillantes por su ciencia y sus virtudes... se hallan a veces sin su especial asistencia...» La cosa tiene campo para disquisiciones. Dejémoslo. Ya se sabe lo que se halla en el llamado Antiguo Testamento sobre el particular, y las varias metáforas antropomórficas que contiene, mencionando la mano de Dios, la boca, etc.

Entre las ideas emitidas por eminencias católicas, se halla a veces uno en la duda de escoger. Mousseron, arzobispo de Albi, nos dice que «el católico tiene adversarios a convertir, no enemigos a combatir», sentimiento humanista que hubiera honrado a la Iglesia si lo hubiera cumplido; Montaigne afirma que: «A la hora de los vicios sucede la hora de Dios». «No sería para Montaigne la hora de la muerte?»

¿A quién condena Pío XII con su grosera sutileza y su diplomacia arrugada? Sabiendo de qué lado pesaba la balanza de sus sentimientos y de sus conceptos, no es difícil adivinarlo. «A ciertas horas de la historia, dice, Dios levanta su mano todopoderosa y deja pasar la cabalgata bíblica de los cuatro caballos del Apocalipsis, que con sus cascos lo aplastan todo y todo lo destruyen. Hoz y látigo de Dios que corta así lo que sobra y castiga aquéllos que han prevaricado.» (Pío XII, mensaje a los católicos de España, 1945)

Los católicos protestatarios, en general, dan la impresión de temer que se les eche de la Iglesia, o que los ateos les inviten a abandonarla. No hay duda que, entre ellos, el padre Joan Comas estaría mejor fuera que dentro para ejercer su apostolado, que no es privilegio católico, ni mucho menos, sino de bondad humana, sin dioses que la dicten.

La clase obrera española — considerada anticlerical — no lo es por convicción nacida del estudio. No tiene tiempo, en realidad, para pensar, estudiar y analizar. Es anticlerical porque es víctima de la Iglesia, de la que nunca recibió ningún ejemplo constructivo. Aunque el señor Pemán se desgañite para hacernos creer que los postulados de renovación social los cedieron ellos, los católicos (y fascista él), a las izquierdas.

El español llano desprecia al clero porque lejos de ser éste el defensor de sus derechos, el espejo de que habla Balmes, no es, en

realidad, más que una adormidera interesada en defender a la clase pudiente, por lo que se deduce, respecto de la clerecía, la actitud de un pueblo que no recogió de ella ninguna acción ejemplar.

Socialmente, la Iglesia es mala. Merece el desprecio de la gente explotada y de la que piensa. Y cuando se lee la encíclica «Quadragesimo Anno», de Pío XII, no se puede evitar el impulso de repulsa que sentiríamos todos si alguien nos explicara que, sentado en confortable sillón, a la vera de la lumbre, lejos del peligro, se ha sentido feliz admirando la belleza de la tempestad y la angustia de los naufragos.

La historia de los cincuenta últimos años corroboran nuestras afirmaciones, denunciando a la Iglesia por haber urdido las más viles bajezas, alguna de las cuales nos presentan al cardenal Segura sirviendo de Celestina.

Contrariamente a lo que hemos leído, especialmente en lo que se refiere a los países latinos, podemos decir que «altar y trono», no pueden divorciarse. Son pasajeros con billete único. Y nos parece extraño que el autor diga, pág. 77: «Esta convivencia, (trono y altar) debe producirse entre dos elementos no sólo distintos, sino casi siempre antagonicos: la razón (suprema razón cuando es auténtica) de la Iglesia de Cristo, y la fuerza del Estado, con frecuencia despótico y comprometedor, como corruptor de las esencias más puras y sagradas»...

A la par que el Estado, la presencia omnimoda de la Iglesia y su intromisión en la vida española, es la responsable de la depauperación del pueblo. La sinrazón y la fuerza, siempre van del brazo.

A partir de la paz «constantiniana» los privilegios debían costarle moralmente caros a la Iglesia. No la de Llorens, y Vidal y Barraqué, y Maragall, que renunció voluntaria y definitivamente a la protección del Estado. Sino la de los Gomà y compañía. Pero se da el caso que, — no sólo en España, sino por todo y también en Francia *hija predilecta del Vaticano* — la Iglesia busca la protección y el beneficio del Estado, indirectamente, a través las escuelas, quizá. Pero, ¿es qué la Iglesia obra directamente cuando no manda? Para forzar la mano de los gobernantes, el Opus Dei vivía por doquiera antes, incluso, de nacer.

En los principios de la curia se

dice que «un fin, por bueno que sea, no da derecho a usar de medios inmorales, o amorales; ni injustos, inadecuados o ilegales.» Bien. Sólo — decimos nosotros —, se emplean medios inmorales o amorales para obtener un fin malo. Para un objetivo de bondad, los medios buenos son suficientes; solamente se añaden a ellos, si es necesario, el sacrificio de nuestras personas, pero no el de nuestros conceptos.

No debemos engañarnos concediendo a los católicos el principio que dice: «Ama al prójimo como a ti mismo», que se halla en Lao-Tsé, más allá de Grecia y mucho más aún de Roma. Y Dios hubiera podido evitar la existencia de los autores de tantos millones de muertos, que le comprometen de forma muy grave. Véase sino cómo, en todas sus acciones, hasta en sus imágenes verbales, los generales españoles, generalmente católicos, han blandido la cruz y la espada. Franco dice: «Si es necesario, mataré medio millón de españoles». Weyler: «He dado la orden de cerrar los hospitales y las cárceles. Sólo quedarán abiertos los cementerios», y Cisneros: «me place tanto el olor de la pólvora como el del incienso». Todo ello sin principio moral ninguno. Sólo el instinto de la fuerza bruta, amoral.

(Terminará.)

«UMBRAL» NUMERO EXTRA

Correspondencia:

- V. del Olmo, Montreal: Irán 25 ejemplares.
- V. Marquina, Coiffy-le-Bas: Irá 1 ejemplar.
- J. de la Flor, Lyon: Recibirás la suscripción a partir del Extra.
- N. Changey, Mont-St-Aignan. Recibirás 1 ejem.
- Blas González, Castelfranc: Id. 1 ejem.
- P. Cano, Mirepoix: Id. 2 ejem.
- Augusto, Porto Alegre: 5 ej.
- J. Rofes, Bédarioux: Id. 5 eje.
- González, Panamá: Id. 10 eje.
- Carreras y Comellas: Id. 2 ej.
- Pablo Saavedra, Götteberg: Id. 4 ejem.
- Alvarez Ferreras, Calgary: Id. 5 ejem.
- Fco. Gil, Hyères: Id. 3 ejem.
- Volga Marcos, Rueil-Malmaison: Id 3 ejem.
- Mme Imbernón, Ingre: 2 ej.
- F. Ferrer, Orléans: Id. 5 ejem.

La Administración

INTER - HOPITAUX - 14^e

La situation dans les centres hospitaliers

SAINTE-ANNE

Dévouement... Conscience professionnelle... et le système

Mme Z, 45 ans subit une intervention chirurgicale dans une clinique privée un jeudi matin. Dans la nuit de vendredi à samedi agitation de la malade quoi de plus banal après une anesthésie.

— Appel du psychiatre, sans sourcilier celui-ci signe le certificat d'internement dans un hôpital psychiatrique.

— Direction CPOA (centre d'orientation de Ste-Anne).

— Le service de chirurgie refuse la malade faute de place (malade opérée depuis 36 heures).

— Le CPOA la dirige vers l'hôpital psychiatrique de Maison Blanche (20 km de Paris).

— Samedi matin coup de téléphone du chirurgien à Maison Blanche pour qu'on ramène la malade en chirurgie.

— Retour à Ste-Anne (20 km) arrivée à 15 h 30.

— Dimanche matin, la malade à 40,5° de température, elle est restée presque sans soins depuis son arrivée.

— Vendredi matin la malade décède.

Impuissance et révolte des infirmières dans une telle situation.

Comment ont-ils fait pour déboulonner les crédits ?

2, rue Cabanis vient de s'ouvrir le service d'Hygiène Mentale dépendant de la Préfecture de Police.

Coût du bâtiment : 1 milliard 500 millions.

**

Les élèves infirmières de 1^e année reviennent des cours d'anatomie complètement écoeuvrées. Elles doivent avaler en une heure de temps trois cours. Exemple : Appareils digestifs, respiratoires et circulatoires en une heure. Ouf !

Pas de crédits pour armer les infirmières à mieux comprendre et exercer leur métier.

La répression et l'oppression en seront d'autant plus facilitées.

VILLEJUIF-PSYCHIATRIE

Voici venir le temps des cadeaux. Si par hasard vous avez les moyens d'offrir des parfums « Lanvin » dans leur belle boîte. N'oubliez pas que ces boîtes ont été faites par les malades de l'hôpital payés 1 (un) franc de l'heure.

Car à Villejuif, les malades sont encore plus exploités que le personnel.

HOPITAL INTERNATIONAL DE L'UNIVERSITE DE PARIS

Les aides-soignantes, on en parle beaucoup à l'hôpital actuellement, car nous nous sommes rendus compte que nous avons beaucoup de problèmes.

Nous tenons de ce fait à informer l'ensemble du personnel de notre travail et des conditions dans lesquelles nous l'exerçons, afin qu'en toute connaissance de cause, toutes les catégories de travailleurs puissent nous aider dans nos revendications.

Nous précisons d'abord que nous sommes aides-soignantes, c'est-à-dire que notre tâche essentielle est de seconder l'infirmière. Mais en réalité, nous ne savons pas exactement si nous aidons les infirmières ou les femmes de ménage.

En effet on nous fera aussi bien faire des soins d'escarres, lever les malades, les aider à manger, leur donner des soins d'hygiène, les accompagner dans les différents services de consultations, les accueillir, faire leurs lits, poser et désinfecter le matériel à oxygène, que laver les bouches, les placards, les salles de soins, désinfecter les alternatings, ou bien encore comme il se fait à certains étages, ranger les toxiques, ce qui engage notre responsabilité, alors que par ailleurs on nous donne un salaire bien inférieur à celui qui correspond à toutes ces tâches.

Nous soulignerons un fait : Celui que l'on dit à l'hôpital que les aides-soignantes n'ont pas de responsabilités !

Pourtant, quelle est la catégorie de personnel qui assure les soins d'hygiène aux malades ?

Certains malades nous demandent même de réparer leurs postes de télévision ou un autre appareil électrique !

Tous ces travaux varient suivant les étages, donc suivant le bon vouloir des infirmières et des surveillantes.

Ainsi dans certains services on laisse aux aides-soignantes la possibilité de participer aux discussions des dossiers, tandis qu'à d'autres nous en sommes tenues éloignées, jugées incapables de comprendre ce que disent les médecins, comme si le malade et la

maladie n'étaient que secondaires pour nous.

Ceci étant, les aides-soignantes sont toujours sollicitées pour n'importe quelle tâche et notre travail n'étant pas déterminé mais laissé à la seule appréciation des infirmières et surveillantes, il peut être diminué ou augmenté à loisir.

C'est donc à nous, aides-soignantes, de faire connaître ces différents problèmes, à nous d'en avoir conscience, à les formuler de façon précise. Ainsi, comme les autres travailleurs nous pourrions arriver, en nous fixant un cadre de travail, à déterminer notre jus-

te position au sein de l'équipe médicale.

Pour cela nous comptons sur l'appui également des femmes de chambre qui doivent comprendre que nous ne voulons pas nous décharger sur elles, mais au contraire, comme elles, obtenir un travail défini, sur l'aide des brancardiers qui souvent ont aussi besoin de nous, et sur l'appui des infirmières et des surveillantes.

Ce n'est que tous unis, que nous trouverons une solution à nos difficultés, et que nous pourrions trouver la voie juste pour faire aboutir nos revendications.



ERRATA

Le C.C.P. de la C.N.T.F. n'est pas 14 103 62 Paris; mais : CCP 20 990 10.

Tous les envois de fonds à l'intérieur de la Confédération (section française) doivent être effectués à ce CCP en stipulant à la partie correspondance de quoi il s'agit (vente « C. S. », cotisation, souscription, etc).

2^e UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

Prochaine réunion le 15 février à 9 h 30.

L'ordre du jour sera établi avec les différentes questions que désireront soumettre les différents délégués à l'assemblée.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours

COMMUNIQUE

de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

11^e U. R.

Les camarades de l'A. I. T., adhérents de la 11^e Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet s'ils en connaissent l'adresse, ou au siège Confédéral de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), qui transmettra. Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^e U.R.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

Les transports publics

Qu'est-ce qu'un service public ?

Une administration gérée directement ou indirectement par l'Etat, chargée d'assurer un service reconnu d'utilité publique et générale. Ce service, quel qu'il soit dans la gamme des utilités, représente une somme considérable d'investissements qui ont été prélevés par contributions sur l'ensemble de la communauté, c'est-à-dire par prélèvements sur la somme globale des salaires et par retenues d'un coût sur les usagers. Il s'agit donc d'une propriété nationale dont le caractère communautaire ne saurait être contesté quoique sa jouissance soit d'autant plus aisée que l'utilisateur est plus riche. Il s'agit d'une richesse essentiellement collective.

Les transports parisiens, contrairement à ce que pourrait faire croire leur dénomination, RATP, ne sont guère autonomes. Les autorités de tutelle sont nombreuses et exercent un contrôle étroit. Le syndicat de Transports parisiens, le ministère des Finances, le service de l'Équipement, peuvent prétendre à la moindre occasion faire prévaloir leur point de vue. 74 % des voitures du métro ont été mises en circulation avant 1938, dont 13 % avant 1912. L'effectif des agents du réseau ferré est resté le même qu'en 1938 (environ 14 500). Dans le métro, 2 000 poinçonneurs, 1 560 préposés à la vente des tickets, et dans les autobus 3 800 receveurs, accomplissent un travail routinier que des appareils automatiques pourraient exécuter. Les dépenses totales de la RATP représentent le 60 % du budget de celle-ci. Mais l'adaptation sur trois lignes du métro, de voitures équipées de pneus, s'est avérée fort coûteuse. Mieux aurait valu réserver le pneu aux lignes nouvelles et se contenter, sur les lignes anciennes de mettre en service un matériel moins onéreux.

De même presque tous les spécialistes s'accordent pour dire que le tracé retenu pour le métro express Est-Ouest se traduit par des dépenses exorbitantes et que la ligne St-Germain-en-Laye-Auber sera peu rentable. Certains travaux, sur cette ligne, ont été payés par la RATP le double du prix de revient normal. Le choix de l'entreprise qui les a exécutés, entreprise de câbles électriques, avait été fait par le gouvernement. Le ministre de Transports affirme que cette modernisation des équipements entraînera des économies très importantes par suite notamment de la réduction des effectifs

du personnel. La modernisation dont nous parle le ministre est le remplacement par des ordinateurs, du personnel du contrôle financier. Or celui-ci regroupe environ 73 000 employés. A raison de 850 Fr — par mois, la somme des dépenses d'une année s'élève à environ 74 460 000 —. N'oublions pas que le déficit de la RATP, lui, s'élève à 900 millions de francs. A propos des ordinateurs, ils ont été conçus de façon à pouvoir recevoir « une éventuelle modification des prix ». Par contre, l'essai d'un système sur la ligne 7, qui consiste en ce qu'au-delà d'un certain nombre de secondes, les portes des voitures sont fermées même si tous les usagers ne sont pas montés (par ce moyen, l'intervalle entre chaque train pourrait passer à 1 minute 36 secondes) exige un nombre supplémentaire de voitures et de personnel. La RATP nous dit que cela a coûté cher, pourtant ce sera un moyen de résoudre les entassements aux heures de pointe. Si l'ouvrier participe très largement par sa contribution au fonctionnement des transports, sous forme d'impôts directs et indirects qu'il paye, la contribution du patronat reste très insuffisante, alors qu'il en est le principal bénéficiaire, dans la mesure où les transports en commun facilitent la mobilisation de la main d'œuvre et de la clientèle. Ces mêmes patrons, lors de la dernière hausse des transports avaient demandé que la taxe qui ne couvre même pas le prix de transports de chacun de nous, soit incluse dans le nouveau prix de vente, ce qu'ils ont obtenu sans faire grève.

Il s'agit d'une richesse essentiellement collective mais dont la jouissance est proportionnée à l'importance des revenus individuels, ce qui fait que le salarié, celui qui a le plus participé à cette mise en œuvre, ne peut en jouir qu'au minimum... C'est une frustration...

Les salariés, dans leur ensemble, se voient donc privés d'un bien, d'un service qu'ils ont créé par leur labeur. Aussi quand les travailleurs des chemins de fer, des transports, de l'EDF et autres se mettent en grève pour réclamer une hausse de salaire, les usagers salariés et pauvres ont le droit de protester contre une entreprise qui ne fait qu'accroître le coût du service : *les prix dépassant toujours les salaires*. A noter par exemple que la RATP a fait subir une hausse de 16 %, à ses

tarifs, les travailleurs de ces services ne ressentent pas directement cette hausse puisqu'ils ne paient pas. Mais les autres ? Cette diminution du pouvoir d'achat des usagers est particulièrement ressentie par les faibles, ce qui rend les grèves impopulaires et inefficaces.

Les employés de tous les transports semblent ne pas avoir encore compris que sous le règne de la formule capitaliste « prix, salaires et profits » toute hausse des salaires est rapidement dépassée par les prix, et que le pouvoir d'achat, c'est une lutte contre les moulins à vent...

Ils n'ont pas encore compris que leur intérêt est de faire cause commune avec les usagers, et que tous les syndicats des transports ne pourront infléchir la hausse des prix que par une grève générale et gestionnaire au cours de laquelle les transports ne cesseraient pas de fonctionner « gratuitement », tant pour les usagers que pour les marchandises.

Une telle grève générale ne peut seule stopper la hausse des prix de la vie et donner aux rémunérations un pouvoir d'achat décent. Mais qui assurerait aux rémunérations un pouvoir d'achat aux employés des transports ? La communauté.

N'est-ce pas elle qui entretient

une armée inutile et tous ses gaspillages

N'est-ce pas elle qui assure la quasi gratuité de l'enseignement primaire qui assure un pouvoir d'achat aux enseignants

Mais que font les syndicats des Transports face aux licenciements actuels et ceux à venir ? Que feront les travailleurs appelés à disparaître ? La RATP nous dit : ils seront reclassés. Oui, mais quelle peut être la solution pour ces personnages ? Ne comptez pas sur le reclassement, c'est le chômage qui vous attend. L'Etat au service des capitalistes veut nous persuader que le chômage est une chose normale, obligatoire, voire indispensable dans un pays hautement industrialisé. Non... chômage n'est que la conséquence de la gestion capitaliste de la société, axée sur la réalisation du profit maximum et non sur la satisfaction des besoins de tous.

Assez de discussions... Exigeons le droit au progrès technique, récupérons ce qui nous appartient à tous, menons des actions coordonnées et massives pour :

La gratuité des transports.

Le paiement en heures de travail du temps passé dans les transports pour aller travailler.

La semaine de 30 heures.

Face à la faillite du syndicalisme réformiste développons un syndicalisme révolutionnaire.

LETTRE DE GRENOBLE

Deux garçons aussi jeunes que nous se brûlent à Lille. Et la « Nation » se félicite de cette nouvelle preuve de la sensibilité française, et « l'Humanité » s'empresse de réclamer une enquête qui « révélerait les causes de ces actes ». Comme ces faux-ennemis s'entendent bien lorsqu'il s'agit de faire oublier l'acte individuel ! Ils exorcisent le danger en replaçant une action personnelle dans une structure, dans un contexte niant ainsi la valeur propre, unique, de cet acte. Quel soulagement si l'on avait prouvé qu'ils étaient drogués !

Encore une fois cet acte si personnel, si profondément motivé, cette preuve ultime de l'individualité, ne peut être pour eux que démentielle. Mais camarades, l'homme de notre société n'a-t-il pas définitivement abdiqué sa propre personnalité. La morale, la technique, le progrès, le commu-

nisme, ne sont-ils pas la dernière aspiration : celle qui permettrait à chacun d'être l'esclave de tous les autres ? Il nous semble que sa seule préoccupation est d'oublier son existence propre parce qu'elle signifie le combat pour la liberté, parce que pour lui existence égale douleur. Leur souhait le plus cher, le paradis terrestre...

Pour nous jeunes anarchistes le problème est là : la cassure est-elle irrémédiable ? l'homme libre n'a plus qu'un seul destin : disparaître ? Pour nous le seul effort devient celui de conserver notre intégrité face aux puissances toujours croissantes de la dépersonnalisation : nous opposer à la masse, ne plus l'aider à évoluer. Le problème est déchirant.

Une société qui préfère voir brûler ses jeunes plutôt que de faire l'effort d'évoluer n'est-elle pas irrémédiablement condamnée ?

Un groupe de jeunes

EN SOUVENIR
DE BERTRAND RUSSELL:

Qu'est-ce que la religion ?

Le mot religion est employé de nos jours dans un sens très vague. Certains, sous l'influence d'un protestantisme extrême, emploient le mot pour désigner toute conviction personnelle sérieuse dans le domaine des idées morales ou sur la nature de l'univers. Cet emploi va tout à fait à l'encontre de l'histoire. La religion est d'abord un phénomène social. Les Eglises peuvent avoir leur origine à des maîtres possédant de fortes convictions individuelles, mais ces maîtres ont rarement eu beaucoup d'influence sur les Eglises qu'ils fondèrent, alors que les Eglises ont exercé une énorme influence sur les communautés où elles s'épanouissent. Prenons le cas qui intéresse le plus les membres de la civilisation occidentale : l'enseignement du Christ, tel qu'il est recueilli dans les Evangiles, a eu vraiment très peu d'action sur l'éthique des chrétiens. Le caractère le plus important du christianisme, d'un point de vue social et historique, n'est pas le Christ mais l'Eglise, et s'il nous faut porter un jugement sur le christianisme en tant que force sociale,

ce n'est pas aux Evangiles qu'il nous faut nous reporter pour l'étayer. Le Christ a enseigné qu'il faut donner ses biens aux pauvres, qu'il ne faut pas se battre, qu'il ne faut pas se rendre à l'église et qu'il ne faut pas punir l'adultère. Ni les catholiques ni les protestants n'ont manifesté un vif désir de suivre ces enseignements, sous quelque forme que ce soit. Quelques Franciscains, c'est vrai, ont tenté de répandre la doctrine de la pauvreté apostolique, mais le Pape les a condamnés et leur doctrine fut déclarée hérétique. Considérez d'autre part un texte comme celui-ci : « Ne jugez pas afin de n'être pas jugés », et demandez-vous quelle influence un tel principe a exercé sur l'Inquisition et sur le Ku-klux-klan, par exemple.

Ce qui est vrai du christianisme l'est également du bouddhisme. Le Bouddha était un homme affable et éclairé; sur son lit de mort, il se moquait de ses disciples qui le croyaient immortel. Mais les prêtres bouddhistes, tels qu'ils existent au Tibet notamment, fu-

rent obscurantistes, tyranniques et cruel au plus haut degré.

La différence entre l'Eglise et son fondateur n'a rien d'accidentel. Dès qu'on suppose que la vérité absolue réside dans les dires d'un homme, un corps d'experts apparaît qui interprète ses dires, et ces experts, infailliblement, prennent toute la place, puisqu'ils détiennent la clef de la vérité. Comme c'est le cas de toute caste privilégiée, ils utilisent leur puissance à leur avantage personnel. Ils sont toutefois pires à un certain point de vue. Etant chargés d'exposer une vérité immuable, révélée une fois pour toutes dans son absolue perfection, ils deviennent nécessairement les ennemis de tout progrès intellectuel et moral. L'Eglise fut hostile à Galilée et à Darwin; de nos jours elle est hostile à Freud. A l'époque de sa plus grande puissance, elle alla encore plus loin dans son opposition à l'intelligence. Le pape Grégoire le Grand pouvait écrire à un évêque une lettre qui commençait ainsi : « Il nous est parvenu un rapport dont nous ne pouvons parler sans rougir, à sa-

voir que vous expliquez la grammairie à des amis. » L'évêque fut contraint de renoncer à cette œuvre perverse, et il fallut attendre la Renaissance pour que le monde se remit à respirer. Le caractère pernicieux de la religion ne se manifeste pas seulement dans le domaine de l'esprit mais aussi sur le plan de la morale. Je veux dire par là qu'elle enseigne un code éthique peu propre à assurer le bonheur de l'homme. Il y a quelques années, un plébiscite ayant été organisé en Allemagne pour savoir si les maisons royales dépossédées devaient continuer à jouir de leurs biens privés, les fidèles déclarèrent que ce serait contraire à l'enseignement du christianisme que de les dépouiller. Les Eglises, tout le monde le sait, s'opposèrent à l'abolition de l'esclavage aussi longtemps qu'elles l'osèrent. De nos jours, elles s'appliquent à freiner tout mouvement qui postule la justice sociale. Le pape n'a-t-il pas officiellement condamné le socialisme ?

Bertrand RUSSELL

(« Pourquoi je ne suis pas chrétien »).

POUR L'ANARCHIE

LIBERALISME ET SOCIALISME

On peut considérer l'anarchisme comme un développement soit du libéralisme, soit du socialisme, ou des deux. Comme les libéraux, les anarchistes veulent la liberté : comme les socialistes, ils veulent l'égalité. Mais le libéralisme seul ou le socialisme seul ne les satisfont pas. La liberté sans égalité signifie que les pauvres et les faibles sont moins libres que les riches et les forts, et l'égalité sans la liberté signifie que nous sommes tous esclaves. La liberté et l'égalité ne sont pas contradictoires mais complémentaires; au lieu d'opposer liberté et égalité — parce que plus de liberté signifierait moins d'égalité, et vice-versa —, les anarchistes font remarquer qu'en fait on ne peut avoir l'une sans l'autre. La liberté est un vain mot pour ceux qui sont trop pauvres ou trop faibles pour en jouir, et l'égalité n'est pas réalisée si quelques-uns sont gouvernés par d'autres. La contribution décisive des anarchistes à la théorie politique a été de montrer que liberté et égalité sont inséparables.

L'anarchisme se différencie aussi du libéralisme et du socialisme par sa conception du progrès. Les libéraux voient l'histoire comme un déroulement linéaire allant de la sauvagerie, de la superstition, de l'intolérance et de la tyrannie à la civilisation, à la culture, à la tolérance et à l'émancipation. Il y a des avances et des reculs, mais le véritable progrès de l'humanité va dans le sens d'un sombre passé à un avenir radieux. Les socialistes voient l'histoire comme un développement dialectique depuis la sauvagerie, passant par le despotisme, la féodalité et le capitalisme, jusqu'au triomphe du prolétariat et à l'abolition du système des classes. Il y a des révolutions et des réactions, mais le progrès de l'humanité procède encore d'un triste passé vers un bel avenir.

Les anarchistes considèrent le progrès tout différemment; en fait, ils ne voient souvent pas de progrès du tout. Nous voyons l'histoire non pas comme un déroulement linéaire ou dialectique dans une direction, mais comme un processus dualiste. L'histoire de toutes les sociétés humaines est l'histoire d'une lutte entre gouvernants et gouvernés, entre nantis et miséreux, entre ceux qui veulent commander

NICOLAS WALTER

et être commandés et ceux qui veulent se libérer en même temps que leurs camarades; les principes d'autorité et de liberté, de gouvernement et de rébellion d'Etat et de société sont en perpétuel conflit. Cette tension n'est jamais apaisée; le mouvement de l'humanité va tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Néanmoins, l'anarchisme dérive bien du libéralisme et du socialisme, à la fois historiquement et idéologiquement. Le libéralisme et le socialisme ont précédé l'anarchisme, et celui-ci est né de leur opposition; la plupart des anarchistes ont d'abord été libéraux, ou socialistes, ou les deux. L'esprit de révolte est rarement pleinement développé à sa naissance et, généralement, il mène à l'anarchisme au lieu d'en être issu. Dans un sens, les anarchistes restent toujours libéraux et socialistes et, chaque fois qu'ils rejettent ce qui est bon dans chacune de ces idéologies, ils trahissent un peu l'anarchisme. D'un côté nous revendiquons la liberté d'expression, de réunion, de mouvement, de comportement, et particulièrement la liberté d'être différent; d'un autre côté nous appuyons sur l'égalité des biens, sur la solidarité humaine et particulièrement sur le partage des pouvoirs. Nous sommes libéraux, mais plus que cela; nous sommes socialistes, et plus que cela.

Cependant, l'anarchisme n'est pas seulement un mélange de libéralisme et de socialisme; ça c'est la social-démocratie, ou le capitalisme d'abondance dans lequel vivent actuellement les pays dits développés. Quelle que soit notre dette envers les libéraux et les socialistes, si proches que nous soyons d'eux, nous sommes fondamentalement différents d'eux — et des sociaux-démocrates — parce que nous rejetons l'institution gouvernementale. Tous comptent sur le gouvernement — les libéraux, soit disant pour préserver la liberté mais en réalité pour maintenir l'inégalité, les socialistes soit disant pour préserver l'égalité mais en fait pour supprimer la liberté. Même les libéraux et les socialistes les plus généreux ne peuvent se passer du gouvernement, application de l'autorité de quelques-uns sur les autres. L'essence de l'anarchie, la seule chose sans laquelle il n'y a plus d'anarchisme, c'est le refus de l'autorité d'un homme sur un autre.

(En vente à : « Anarchisme et Non-Violence ».)

Non à l'imposture

Vendredi 16 janvier, la télévision présentait une rétrospective des actualités de 1936. Une courte séquence sur l'Espagne nous montra uniquement le Parti communiste.

Chacun sait que le Parti communiste espagnol ne comptait guère plus de 3.000 adhérents à l'époque. Il est donc significatif que tout est mis en œuvre pour mettre les bolcheviks en évidence en toutes occasions.

Le baratin fait autour du référendum de l'E.D.F., les apparitions de Garaudy et de Séguy à la télé tout cela prouve à quel point le pouvoir tient à faire croire qu'il n'existe en France qu'une seule opposition : celle du P. C. F.

Il s'agit pour la propagande officielle de mettre l'opinion en condition et d'entraîner les travailleurs à suivre aveuglement les « chefs géniaux ».

Le P.C., qui a réussi en parti à « plumer la volaille socialiste », essaye maintenant de discréditer ceux qu'il appelle les « gauchistes ».

Dans une société qui évolue rapidement vers les idées libertaires et égalitaires les communistes de la CGT essayent d'enrayer cette

évolution par une agitation bidon qui se traduit comme à l'EDF par un référendum stérile qui ne prouve rien sur le plan révolutionnaire.

L'attitude du PC et de la CGT semble dictée par les séquelles des accords Pompidou-Séguy à Grenelle. On ne connaît pas encore tous les dessous de ces accords, mais le fait certain c'est que depuis cette date le PC et la CGT emploient toutes leurs forces à étouffer toutes vellités révolutionnaires des travailleurs.

La CGT ayant fait uniquement le jeu du P.C. en mai 68, contre les travailleurs, s'est purement alignée sur ce dernier au cours de l'année 1969 en associant les syndicats cégétistes à l'élaboration du « programme commun de gouvernement » proposé par le P. C.

On sait ce que cela veut dire. Le PC sachant très bien qu'il n'a guère de chance d'arriver au pouvoir par le jeu électoral essaye d'amener les travailleurs à lui ouvrir la voie par l'intermédiaire de la CGT.

C'est pourquoi se servant de la fameuse loi de « représentativité syndicale » créée par les ministres communistes de De Gaulle au lendemain de la guerre, la CGT veut par tous les moyens placer ses hommes, qui sont les hommes de confiance du PC, dans tous les rouages économiques et sociaux du pays. En tenant en main l'économie du pays, les communistes savent qu'il est très facile d'orienter la mascarade électorale et pensent ainsi parvenir au pouvoir sous les apparences d'un jeu « démocratique » qui ne risque pas d'effrayer le peuple.

Dans tout cela le syndicalisme révolutionnaire est absent. La CGT n'est plus qu'un satellite placé sur l'orbite politique du P. C.

C'est donc à nous tous, anarchistes, anarcho-syndicalistes, syndicalistes révolutionnaires d'ouvrir les yeux aux travailleurs.

La libération des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.

Il est temps pour marcher vers cette libération de se débarrasser du véritable fléau qu'est le PC et son satellite la CGT, pour le bien-être et la liberté.

Nous ne voulons ni de « guides » ni de « Comité Central », ni de « Führer ».

Nous voulons vivre le mieux possible en travaillant le moins possible. C'est ça le progrès ! Tout le reste n'est que phraséologie stérile.

Raymond BEAULATON

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

DU VENT!...

Décidément nous devons changer les structures de la société actuelle car plus personne ne croit dans les vertus des valeurs établies. Bref ! nous vivons l'ère de la contestation et le parti radical, pour ne pas rester à la traîne, vient de lancer un manifeste qui se veut un réquisitoire pour notre passé (tout notre passé est affreux) et un havre pour le présent. (Notre but est que tous ces marginaux, tombés sur les bas-côtés de l'autoroute économique, accèdent à une pleine citoyenneté).

Pour l'avenir, il se veut tout ce qu'on voudra car il propose des motifs d'espoir même pour les boutiquiers. Seulement cela nous rappelle trop notre bon La Fontaine quand il disait : « C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?... Du vent. »

C'est du vent en effet que de parler de « combat révolutionnaire » quand on se contente de « la réduction des distances sociales » alors que la vraie révolution c'est de les supprimer. Et puis parler de : « La fin du pouvoir privé héréditaire » et ouvrir la voie à la sainte union entre le pouvoir capitaliste, le pouvoir syndical et ce qu'ils appellent le pouvoir du management c'est tout simplement constituer une société plus technocratique et encore plus autoritaire que celle qui nous a laissés ce passé si affreux. Il est bien dit dans ce manifeste que cette innovation doit se faire « sans entraîner, bien au contraire, un avilissement de l'autorité ».

Une chose à laquelle les radicaux semblent s'intéresser, c'est l'impôt, ce qui laisse supposer qu'ils veulent faire beaucoup de choses avec l'argent des autres. Mais reconnaissons qu'ils ont du génie. Leur impôt sur le revenu ne porterait que sur les revenus dépensés au lieu de frapper les revenus gagnés. Ainsi nous pourrions être exonérés d'impôt... à la condition bien sûr, de ne rien dépenser. Mais alors, pourquoi travailler ? Sans compter que si nous nous mettions tous à faire de l'épargne que deviendraient « ces commerçants qui se trouvent maintenant aux premières lignes de la souffrance ? » Peut-être auront-ils droit à ce minimum garanti dont les radicaux ne veulent pas se démunir ; mais qui paiera ce mini-

mum, les impôts ? Et si nous faisons de l'épargne qui paiera les impôts ? C'est un cercle vicieux.

Heureusement que les radicaux ont plus d'un tour dans leur sac et ils pensent « opérer surtout avec les meilleurs produits français de type traditionnel, très mal commercialisés à l'étranger, des percées de haute rentabilité parmi les populations à haut niveau de vie ».

Si ce processus « s'opère » dans tous les pays il y aura vite des produits interdits aux populations laborieuses bien que produits par elles et ils viennent nous parler de la réduction des distances sociales et du combat révolutionnaire... Ah ! c'est bien du vent.

Et puis que devient dans tout cela le travailleur ? D'accord, la classe ouvrière est maintenue dans un ghetto de sous-culture, mais quels seront les avantages réels des travailleurs quand les organisations syndicales auront signé des conventions collectives au niveau européen ? aucun.

Aussi, nous saurons nous passer de votre « autorité », messieurs les radicaux, ainsi que de votre manifeste pour préparer les bases d'une société nouvelle plus juste et plus humaine.

Nous nous résumerons donc en soulignant que la jungle d'aujourd'hui c'est la spéculation sous toutes ses formes. Que la Révolution Sociale peut se passer de vos réformes ; que tout pouvoir est maudit, même votre pouvoir syndical ; que la société idéale se base sur l'égalité économique et sociale. Enfin, s'il vous manque quelque chose à ce modèle de société et pour vous rappeler vous aussi Proudhon, sachez que la forme fédéraliste est celle qui, jusqu'à présent a donné les meilleurs résultats sur le plan pratique, tant au niveau de la production qu'à celui moral de l'individu. Et nous disons « pratique » pour attirer votre attention sur les multiples collectivités libertaires espagnoles de 1936.

J. SORIANO

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

32428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

19 FEVRIER
1970
NUMERO 595
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

« ORDRE NOUVEAU... »

Les fascistes à Paris ! Cela faisait longtemps qu'on ne les avait pas vu ceux-là !

Qui sont-ils d'abord ?

Le fascisme depuis sa « naissance » en 1922 s'est toujours donné une teinture sociale. Se donnant toujours une ligne radicale, utilisant la violence, l'anti-démocratisme, les fascistes ont souvent profité de l'apathie des masses et d'une minorité de militants aveuglés

ront à Paris. Jeunesses du NPD, Phalangistes soit disant de gauche, Mouvement Social Italien, organisations grecques et... les Français. (La France n'est jamais absente des manifestations à sa gloire, Monsieur !) par l'intermédiaire de je ne sais trop quels pignoufs.

Toutes les organisations de gauche ou gauchistes ont sauté sur l'occasion : dans la rue, qu'on irait !

tes, que chacun va revenir avec sa tête de facho attachée à la ceinture ?

Bref : PROVOCATION. Gros comme une maison que je la vois !

« Extrémistes de tout acabit se bagarrent dans Paris. » Quel beau titre pour « France-Soir » ! Quoi de meilleur pour discréditer les organisations démocratiques et de gauche ?

Cela veut-il dire qu'il ne

POINT DE VUE

L'AVEUGLE. — Alfred Sauvy « l'économiste » distingué vient de sortir un livre « Le socialisme en liberté » où il déclare : « L'échec subi dans la recherche des deux objectifs, socialisme et liberté, peut tenir soit à leur franche incompatibilité, soit au fait qu'on n'a pas bien cherché. »

Mais si mon pote, et on a même trouvé, mais va l'expliquer aux CRS de Pompidou and Co

JE ROUBLE POUR VOUS. — De temps à autre un chose de l'économie de Gauche ou de Droite vient nous expliquer comment ces salauds d'américains, en imposant le dollar comme monnaie d'échange entre les pays de l'Ouest exportent leur déficit. Bon, on a compris. Mais gageons qu'on ne reverra plus cette critique dans « l'Huma » puisque les russes viennent d'imposer le rouble comme monnaie d'échange entre les pays de l'Est.

SYNDICAT BIDON. — La CGC ou Confédération des cadres (des mecs bien) a pour président André Malterre. Ce gus sermone ses syndiqués : « Du côté des syndicats, il faut admettre que l'on peut tout demander et ne rien apporter en échange. » Ben, c'est vrai quoi !, le travail c'est des clopinettes, apportez des capitaux nom d'un chien.

VIVE LA REPUBLIQUE. — A Corte en Corse à l'élection du Conseil Municipal 9.647 votants pour 4.303 inscrits. Ils se sont dérangés plus de deux fois chacun et on dit qu'ils sont paresseux les Corses, allons donc !

RECTIFICATION. — Je m'accuse d'avoir sous estimé le nombre des aviateurs libyens capables de piloter les Mirages. D'après le Ministère de la Guerre lybien, ils ont 7 pilotes fins prêts.



par le fanatisme le plus infantile.

Ils étaient à Milan. Ils se-

Et la réception ? Vous pensez réellement que tout va se passer comme sur des roulet-

faillie rien faire. Si, mais avec discernement...

... ET VIEUX REFRAIN !

Les dessous des révolutions

Je me suis toujours demandé pourquoi les révolutions ne réussissaient jamais. Pourquoi étaient-elles toujours déviées de leur véritable sens. Quelles étaient les forces occultes qui les menaient et les faisaient toujours échouer.

Ces forces-là sont l'ésotérisme, c'est-à-dire francs-maçons de toute espèce, martinistes, rose-croix, ordres chevaleresques, sectes et sociétés secrètes.

Comme l'ésotérisme c'est la hiérarchie, on n'en connaît jamais les véritables chefs. Ses véritables chefs sont le grand capital, c'est-à-dire les financiers.

Je n'aborderai pas cette fois-ci le côté ésotérique du sujet, ayant l'intention de le faire prochainement, ou tellement peu. Je me propose de présenter le côté financier.

On nous a toujours dit que la Révolution Française de 1789 a été l'œuvre de la franc-maçonnerie; il se peut que cela soit ainsi, mais jetons un coup d'œil du côté de la finance.

La Révolution Française de 1789

Après la journée du 20 juin et le célèbre serment du Jeu de Paume, le Tiers maintenait le 23 ses arrêtés précédents et déclarait ses membres inviolables. Les agitateurs se déchainaient, mais le roi céda de mauvaise grâce avec l'arrière pensée de dissoudre l'Assemblée Nationale Constituante.

Le 11 juillet le roi prenait la décision de renvoyer Necker. De ce jour, la perte de Louis XVI était arrêtée par la finance. Le 12 parvenait à Paris la nouvelle du départ du Genevois. Aussitôt les agents de change s'assemblèrent pour délibérer sur les suites du coup que cet événement allait porter au commerce et aux finances. Ils décidèrent que pour éviter de mettre à découvert un discrédit total de tous les effets (c'est-à-dire toutes les valeurs) la Bourse serait fermée lundi. Ils dépêchèrent l'un d'entre eux, Mr Madimer, à Versailles pour avoir des nouvelles et connaître l'état des choses. Dans la journée, les billets de la Caisse d'Escompte tombent de 4 265 livres à 4 165.

Il aurait fallu, tout en prenant Breteuil, garder Necker. Assurément il n'était point à la hauteur des circonstances, et ses responsabilités étaient lourdes, mais il inspirait confiance aux épargnants et aux financiers. Les deux ou trois cent mille rentiers parisiens croyaient aveuglément à son génie et étaient persuadés que son dé-

part serait l'équivalent de la banqueroute. Les spéculateurs et les banquiers partageaient la même illusion. Tous les agitateurs avaient, comme on dit, joué la tendance optimiste : succès de l'Assemblée, réforme financière, hausse des fonds de l'Etat, Necker parti, c'était la baisse, la liquidation désastreuse, la faillite. Quant aux banquiers, ils descendirent dans la rue avec leur famille et leur personnel et mirent à la disposition des révolutionnaires argent, locaux, armes et provisions. Deux d'entre eux, Delessert et PrévotEAU avancèrent pendant plus d'un mois les sommes nécessaires à l'entretien d'un bataillon.

Les capitalistes voulaient que Necker régnât pour les payer, qu'on s'essayât d'une révolution pour les payer, que tout fût renversé pourvu qu'on les payât. Ils aidèrent le peuple et l'Assemblée Nationale à s'emparer de tout, à condition que tout soit conservé pour eux.

Le Constituant l'Officiel confirmait que les porteurs de rente ne voyaient que la banqueroute royale et la perte de leur fortune certaine, la moyenne partie des parisiens ayant tout leur avoir sur le trésor royal. La réaction ne se fit pas attendre.

Lafayette et Bailly allèrent de bonne heure chez Orléans et y prirent les dernières mesures. Avec l'appui financier de ces messieurs et des banquiers amis (Delessert et PrévotEAU, Coindre et Boscary) on débaucha les soldats du roi et on créa des bataillons populaires, une garde bourgeoise étoffée par les commis des messieurs de la finance au Palais Royal. L'agitation bouillonnait, Camille Desmoulins montait sur une chaise, distribuait à tous la cocarde verte, livrée de Necker, et prêchait la révolution. On promenait les bustes de monsieur Necker et du duc d'Orléans dans tout Paris, on fermait de force les spectacles. Toute la journée du 13 l'armement continua; on prit les Invalides, 28 000 fusils et quelques canons. En même temps l'Assemblée créait une adresse de regrets pour Necker et annonçait qu'elle rendait les nouveaux ministres responsables des événements.

Très formel, l'historien Albert Mathiez croit à l'intervention des financiers. Il base sa conviction sur un mémoire qu'il a découvert dans les archives du temps. Ce document était adressé le 19 Floral an II au Comité de sûreté gé-

nérale par le banquier Eugène Delessert, fondateur de la première compagnie d'assurance contre l'incendie. Il affirme que « ... le 14 juillet 1789 toute sa maison, enfants, commis et domestiques, s'armèrent pour la défense de la Révolution et furent aux Invalides prendre des armes, jusqu'à un de ses fils âgé alors de seize ans qui, quoique boiteux et blessé à la jambe, y fût tête nue... » « ... que le jour de la prise de la Bastille sa maison était un atelier d'armes où l'on fondait des balles, dans la vue de se joindre aux citoyens de la section qui voulaient repousser les satellites du despotisme qui conspiraient au Champ de Mars.

« ...qu'il fournit au citoyen Courbet, son voisin, traiteur, pendant plusieurs jours les provisions qu'il avait chez lui, pour l'aider à nourrir le bataillon de St-Eustache qui casernait chez le dit Courbet.



« ...qu'il a avancé, lui, et le citoyen PrévotEAU (l'autre banquier) pendant plusieurs mois le numéraire nécessaire pour payer la solde de ce bataillon, comme il peut le justifier par les quittances du sergent-major.

« ...que, au moins dix personnes de chez lui n'ont pas cessé de faire régulièrement le service dans la garde nationale.

« ...qu'il était tellement reconnu par sa section, alors de St-Eustache, pour un bon patriote, qu'elle l'élut un de ses représentants à la Commune de 1789 à 1790. »

Le tout accompagné de certificats et autres pièces authentiques. Pour l'agent de change Nicolas

Coindre, s'il ne reconnaît pas de versements, il affirmera ses sentiments révolutionnaires, lorsque, détenu à St-Lazare il écrira :

« ... Dès l'Assemblée des Etats Généraux du ci-devant Dauphiné, j'écrivais à quelques uns des membres des dits Etats que j'engageais de la manière la plus forte à soutenir les droits sacrés du peuple; le 21 juin 1789, je fus sur le point d'être arrêté, pour avoir sifflé le tyran au moment où il sortit de la salle des Etats généraux, etc., etc... »

Quant à Boscary, président de la Caisse d'Escompte, l'équivalent de notre Banque de France, il se contenta de reconnaître :

« ...Electeur en 1789, Secrétaire de l'Assemblée électorale, pendant le temps qu'elle fût substituée à ce qu'on appelait alors les échevins, secrétaire de la première commune provisoire, nommé capitaine de la seconde compagnie lors de la première formation de la Garde Nationale, confirmé dans cette place en 1790 lorsque les 60 districts de Paris furent fondus en 48 sections et que la Garde Nationale fut conservée en 60 bataillons, les fonctions qu'il a remplies dès les premiers instants de la Révolution, qu'il n'a eues qu'à la confiance de ses concitoyens, annoncent assez que dès les premiers moments de notre régénération, ses sentiments ont été prononcés en faveur de notre sublime révolution. »

Révolutionnaire, l'associé de Boscary, Chol, le banquier lyonnais Fulchiron et son associé Givet arrêté par la police alors qu'il participait aux manifestations du Palais Royal, tous membres du Club des Jacobins, et on pourrait en citer bien d'autres.

« Le pouvoir ne passera pas des mains du Roi à celles des bandes de Philippe d'Orléans, mais à la garde nationale de La Fayette soutenue par tout l'argent et toutes les craintes de la bourgeoisie. »

Ce qui fit dire au comte Custine à la tribune :

« L'Assemblée qui a détruit tous les genres d'aristocratie fléchira-t-elle contre celle des capitalistes, ces cosmopolites qui ne connaissent de patrie que celle où ils peuvent accumuler des richesses. »

« Depuis que l'Assemblée avait nationalisé les bien d'Eglise (2 nov. 1789) ce que souhaitaient ardemment agitateurs et capitalistes. »

J. C.

(A suivre)

EDUCATION SURVEILLEE

Pendant que Guichard répandait son fiel à Europe n° 1 le 23 janvier 1970 et répondait à un débat truqué, lycéens, étudiants, enseignants au nombre de 500 lui ont riposté victorieusement en participant à l'occupation de la direction de l'Education Surveillée, 6, rue Salomon-de-Caus, Paris 3^e.

Pourquoi l'éducation surveillée ?

Parce que le pouvoir veut faire de l'Education Nationale une éducation surveillée, pour lui les militants relèvent du droit commun. Il veut faire des lycées, des facs, des écoles de redressement.

En mai les étudiants, les lycéens, les enseignants ont conquis le pouvoir de s'exprimer, d'agir

politiquement et de s'organiser dans des lycées et dans les facs. Ils ont conquis la possibilité d'en faire des lieux de prise de conscience et des bases de départ pour soutenir et rejoindre l'ensemble des luttes du peuple.

La contre-offensive de la bourgeoisie est claire : elle veut raser les foyers d'agitation.

Pour soutenir les luttes populaires, il est juste d'empêcher l'ordre bourgeois de régner dans les lycées et les facs ; il est juste d'empêcher la bourgeoisie d'exercer sa dictature sur les lycées et les facs.

Malgré le quadrillage policier, les militants ont déjoué la police en réussissant à occuper en plein Paris le bâtiment de l'Education

Surveillée connu par son caractère policier. Voici d'ailleurs un extrait de la brochure publiée par les services du ministère de la Justice « Educateurs, Educatrices, 1969, sur l'Education Surveillée : « Ce qui suit ne s'adresse qu'à la jeune fille ou au jeune homme chez qui idéalisme et réalisme trouvent un bon terrain d'entente.

Le jeune n'a plus de centre d'intérêt. Il ne va plus à vélo chercher des jacinthes dans les bois, il ne s'intéresse plus à la chose publique et s'il « s'engage » ce n'est plus dans un mouvement politique ou sportif mais dans une « bande ».

Le père et la mère ne sont plus des « chefs » de famille, ils ne savent pas s'exprimer ou ne s'expriment pas du tout.

L'éducateur en position objective, libéré des contingences, peut et doit être ce chef.

Se faire accepter comme tel ; ca-

De tout, parce que remodeler, refaçonner une pièce qui a reçu des chocs profonds qui l'ont transformée et dénaturée malgré elle n'est pas une mince affaire et que si cette pièce n'est pas impeccable en sortant demain du réparateur, elle risque de coincer la machine.

S'il ne s'agit que de la petite pièce de ferraille qui empêche le vélo ou l'auto de rouler, la montre ou l'horloge de donner l'heure exacte, l'industrie se charge contre numéraire de palier en cas de mauvais travail cet inconvénient irritant mais mineur et non définitif. On change de vélo, d'auto, de montre.

Quand la pièce incriminée est un être humain, un jeune, quand la machine s'appelle la nation, voire l'humanité, toute malfaçon dans la réparation prend de graves proportions.

De rien : parce qu'il s'agit hormis les moments où la pièce résiste à la lime, d'une action constante, journalière et, pour cette raison, lente, très lente qui, souvent, comme l'érosion s'attaquant à la montagne passe inaperçue.

L'éducateur un jour s'étonne lui-même de son efficacité qu'il était loin de soupçonner. »

N. B. — Texte et ponctuation sont authentiques. 400.000 jeunes sont directement victimes de ce département de la « justice ».

Expliquons l'occupation de l'Education Surveillée dans les quartiers, dans les centres d'éducation surveillée, dans les CET, dans les lycées, et dans les facultés.

Luttons pour la cessation immédiate des poursuites judiciaires à l'encontre des camarades inculpés.

Continuons à lutter, à nous mobiliser pour imposer nos revendications.

Soutenons activement les luttes de l'ensemble de la jeunesse scolarisée.



G
E
O
R
G
E
S

B
R
A
S
S
E
N
S



naliser vers lui les tendances anarchiques « en jouant » avec chacun ; rendre confiance en lui-même et en la société à l'adolescent.

De quoi s'agit-il ?

De tout et de rien, répond l'amatour de paradoxes.

... SERA PARMi NOUS LE 19 AVRIL
A LA MUTUALITE
VENEZ NOMBREUX !

La recette de ce Gala Artistique servira à l'intensification
de la Solidarité Ouvrière active Franco-Espagnole

Dimanche 19 avril à 14 h. 30 au Palais de la Mutualité

Prix: 10 F. — Enfants: 5 F.

DE TOUT, UN PEU

MARCOULE. — Le 22 janvier, un Livre Blanc consacré à Marcoule, a été présenté à la presse par un Mr Pierre Corbet. Voici ce qu'il a dit : « *Le quadrilatère Pierrelatte, Bourg-St-Andéol, Marcoule, Orange, offre toutes les garanties pour devenir la première réalisation de la société nouvelle préconisée par le premier ministre.* » Car, il ne faut plus en douter, nous sommes en marche vers la « *Société nouvelle* ». Et ce n'est pas moi, certes, qui en viendrai à douter de cette affirmation. Mais il y a marche et marche, n'est-ce pas ? et, en ce cas précis je me contenterai d'insinuer qu'il est fort possible que le ministre n'ait voulu parler que de marche arrière. Comme dans une automobile. Car voici ce qu'a déclaré le représentant du syndicat F. O. de Marcoule :

« *La nature même de ce qui est en cause, nous fait heurter naturellement à la réaction de la technocratie administrative et d'une hiérarchie moyenâgeuse, encore plus jalouse de son autorité de droit divin à laquelle le labyrinthe de l'anonymat fournit le plus sûr refuge.* »

Diable, deviendrait-on anarcho-syndicaliste, à F. O. ? C'est cela qui justifierait alors la présence de Joyeux et d'autres anars à ce syndicat « révolutionnaire ». Mais attendons, en ajoutant encore ceci à l'avantage de F. O., qui précocitise :

« *L'élaboration d'une politique nucléaire, pacifique, la sauvegarde de l'outil de travail propriété collective et l'ouverture de discussions rentables.* »

Mais d'autres syndicats ont parlé sur le même sujet. La centrale CFDT estime que : « *le retard pris est important et la crise actuelle provient, en particulier, d'une embauche incohérente provoquée par le programme militaire* ». Diable, voilà qui ne va pas manquer de faire le plus grand plaisir à la vaillante cohorte en uniformes chamarrés qui veille au « Salut de la France ». Mais attendons la réplique foudroyante que ne va pas manquer de publier le grand chef de cette cohorte, notre illustre ministre de la Guerre. Pour terminer, voici la critique formulée par la CGT. :

« *Le gouvernement n'a pas rempli ses engagements et a tendance à favoriser l'infiltration de capitaux américains.* »

Quelle véhémence, quelle énergie dans l'indignation, quelle volonté dans la défense du proléta-

riat de la région de Marcoule ! Sans oublier l'indéfectible patriotisme cégétiste bien connu, lequel n'hésite pas à stigmatiser l'infiltration des capitaux américains.

Aucun doute, la révolution est en marche.

HEUREUSES PERSPECTIVES

Ci-après déclaration d'un sieur Jacques Delors, conseiller technique du sieur Jacques Chaban-Delmas, présentement premier ministre :

« *Le premier ministre demandera au parlement un effort prioritaire dans le cadre du 6e Plan, pour que les personnes âgées atteignent un niveau de revenu décent. Il ne faut pas confondre vieillesse et pauvreté, vieillesse et invalidité, les personnes âgées sont des citoyens à part entière et toute une vie sociale est à prévoir pour eux. C'est un problème de civilisation. Il faut que le troisième âge trouve sa place dans la nouvelle société pour mener une vie heureuse avec des revenus décents.* »

Merveilleux, magnifique, enthousiasmant, et particulièrement pour moi, car j'appartiens à ce troisième âge dont parle le susdit conseiller du susdit ministre. A moi, à nous, car je ne suis pas seul dans ce cas, les revenus décents et la vie heureuse. A nous les appartements confortables, la voiture à la dernière mode, les spectacles, les croisières et les séjours sur la Côte d'Azur.

Minute, me sussurre celui qui lit par-dessus mon épaule, minute, s'il ne faut pas confondre vieillesse et pauvreté, il ne faut pas confondre non plus vitesse et précipitation. Car, même si ces paroles de ministres devenaient autre choses que « paroles verbales » il y a loin, très loin de la conception à l'exécution. Elle passe, cette exécution, par de si tortueux chemins, elle doit franchir, cette même exécution de si traiteux obstacles qu'il est bien permis de se demander si... un jour, peut-être... ?

CHEZ LES COCOS

« *Les jeux ont été faits d'avance. Le prochain congrès du PCF me condamnera à cent pour cent. Ceux qui partageaient mes idées ont été systématiquement écartés de toutes les conférences préparant le congrès. Il n'y aura donc aucune espèce de discussion. Il y a un important courant à l'intérieur du parti qui me soutient,*

et qui ne sera pas représenté au congrès. »

Cela n'est pas nouveau, dirait-on, et il y a même bien longtemps que cela dure ; mais il n'est pas indifférent que cela soit dit, et bien dit, par un membre important de ce même PCF qui passe son temps à parler de démocratie.

Pourtant, ce même Garaudy, marxiste convaincu, non dépourvu de sens critique et intimement persuadé que le bloc monolithique du parti le brisera, reste dans l'appareil de ce même parti. S'identifiant par cela même à ces prêtres catholiques contestataires sur plusieurs points, mais incapables de se libérer de la tutelle de Rome.

Allons, comme nous le disons depuis longtemps, le PCF n'est rien d'autre qu'une Eglise ; une Eglise qui n'est pas encore entrée dans sa période libérale, une Eglise qui n'a pas encore franchi l'ère des autodafés, tant de corps que d'esprit.

Aussi, paraphrasant la fameuse question posée au XVIII^e siècle par Montesquieu : « Comment peut-on être Persan ? », il est permis, aujourd'hui, de dire, et ce sans la moindre ironie : Comment peut-on être coco ?



Requisitoire de l'abbé Fajon contre cet hérétique de Garaudy.

Le soir même où je venais d'écrire ces quelques lignes, ont été présentés, au cours de l'émission « Panorama » quelques uns des dirigeants du PCF : Marchais, Le Roy, Laurent, Duclos, ainsi que d'autres membres du comité central. Assez curieusement, l'on nous précisa même la taille de certains, c'est ainsi que nous apprîmes que Leroy mesure 1,75, qu'il est marié et père de deux enfants, et qu'il s'occupe des intellectuels.

On nous les montra dans l'exercice de leurs fonctions, descendant de voiture et s'engouffrant dans la porte du siège du parti, rue Lepelletier, assis à une table et compulsant des dossiers au milieu de militants, discourant et serrant des mains, etc...

Des questions furent posées par un journaliste de l'ORTF, et le commun des mortels fut sans doute fort impressionné d'apprendre que les salaires ou émoluments de ces messieurs, n'excédant pas la paye d'un ouvrier qualifié, étaient perçus directement par le parti, qui leur retournait ensuite ce dont ils avaient besoin. Noble désintéressement que nous connaissons depuis longtemps, mais qui, à mon avis, ne laisse que peu de place à l'initiative et à la liberté. Il est vrai qu'en ce qui concerne la liberté, il ne faut pas trop leur en demander.

Nous apprîmes aussi, par la bouche de Marchais que la plus large démocratie régnait au sein de l'appareil, et que toute directive était largement débattue avant d'être adoptée. L'on tenait toujours compte des lettres des militants de base et, sauf à une certaine époque, fort courte d'ailleurs, jamais rien ne fut fait qui ne le fut démocratiquement. Cette époque ayant été celle d'Auguste Lecœur.

Il y eut quelques brèves allusions au passé. Lénine, Rosa Luxembourgeois et la dictature du prolétariat ; des fautes furent commises qui ne le seront plus ; de nombreux adhérents vinrent après la Libération qui ne restèrent pas tous par la suite (1), l'unité des forces de gauche étant la priorité des priorités, à condition que celles-ci consentent à ne pas trop contester le programme du parti ; de même que le but de l'union de toutes ces forces n'est pas autre chose que l'instauration d'un régime socialiste en France.

Notons, en passant, une brève allusion à la hiérarchie, car, ne l'oublions pas, dans une entreprise les cadres et les PDG sont des salariés au même titre que les autres (sic). En même temps que la liberté, l'égalité n'est pas non plus tellement prisée par ces messieurs.

Le tout, sur le mode ironique et suffisant, sous-entendu : « Vous voyez, nous ne sommes pas tellement méchants, nous, communistes français ».

Inutile de dire que l'on évita soigneusement de se laisser entraîner sur l'affaire Garaudy, non plus que sur le printemps de Prague. Ce à quoi il fallait bien s'attendre, n'est-ce pas ?

BLANQUET

(1) Le nombre actuel des membres du PCF s'élèverait, d'après Marchais, à 400.000 environ.

¿Por qué se arma Franco o por qué lo arman?

TREINTA aviones de caza modernos han sido concedidos a Franco por Francia. Aparatos voladores, también de guerra, le ceden al «Caudillo» los norteamericanos. ¿Por qué? ¿No hemos quedado en que el gobierno de El Pardo es la supervivencia del nazifascismo? ¿Puede alguien negarlo aportando pruebas?

Para que Washington y París entreguen armamento a Franco éste ha debido explicar a qué fines lo destina. ¿Va a cooperar, el franquismo, a no se sabe qué guerra por la libertad del mundo? ¿O es que el gobierno español tiene necesidad, perentoria o larvada, de pelear a ese o aquel país por tal o cual causa, desde luego, irrecomendable? Que se diga, que se sepa.

Franco no puede presumir contienda contra los regímenes demócratas según el plan Hitler - Mussolini - Tojo de los siniestros años 1939 hasta el 45, plan que, por otra parte, en El Pardo gozó de total simpatía. En la actualidad, Franco no puede utilizar su armada del Aire contra esas democracias que derrotaron a sus amigos Benito y Adolfo, por la sencilla razón de que éstas lo arman y además si contra ellas tuviera motivo carece de arrestos. ¿Y pués? ¿Contra los países comunistas? ¿No está negociando descubiertamente con ellos, no mantiene tratos directos con ellos, comerciales, «culturales» e incluso diplomáticos como es el caso de Hungría, Rumania y Polonia? Téngase en cuenta que carbón comunista ha concurrido a la derrota de la huelga minera asturiana.

Franco no puede prever guerra internacional ninguna por vivir, políticamente, de la mendicidad de las naciones dominantes. En todo caso, el «Caudillo» puede alentar mediante su fuerza militar teórica a los Estados árabes que pugnan contra Israel, nación ésa que no reconoce al poder franquista por haber sido, su titular, amigo cordial del gran asesino alemán que sacrificó horrorosamente a 8.000.000 millones de personas, en mayor parte judías, en los campos de destrucción humana de la Europa central.

Franco, dueño absoluto de la población española por ley brutal de guerra, jamás por la

voluntad de los españoles, no hará uso de las armas sino contra esta población que, con el consenso de la NATO y del COMECON, oprime desde hace 31 años. Después de la guerra de la Independencia (1808-14) España no ha tomado parte en ninguna guerra extra-territorial a no ser las trasatlánticas que determinaron la pérdida de las colonias americanas y las de 1898, 1909, 1911 y 1921 contra la población mora o rifeña. Franco, o el militarismo clásico español, utilizarán, en caso necesario, esos aviones «marca» Washington y Lafayette contra la ciudadanía española ávida de libertad, capaz, un día, de salir a la calle al grito de «Libertad o Muerte» que fue el de la Comuna. El empleo de la aviación franquista los españoles lo conocimos en Guernica, en Madrid, en Barcelona, en Castellón, desde cuyos aires, unos aviadores recién salidos de la misa arrojaban proyectiles alemanes contra edificios que cobijaban personas de toda edad y sexo.

La aviación franquista es incapaz de afrontar una aviación extranjera, pero está excesivamente dispuesta para bombardear a millones de españoles indefensos.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 19 de Febrero de 1970

MITIN, GALA Y OTROS EXCESOS

Como anunciamos en nuestro número próximo pasado, el FESTIVAL DE SOLIDARIDAD OBRERA tendrá lugar el día 19 de abril a las 2 y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, Metro Maubourg-Mutualité.

Por la mañana habrá el acostumbrado MITIN DE AFIRMACION CONFEDERAL organizado, como el Festival por la C.N.T. francesa, en cuyo acto tomarán parte oradores de ambas organizaciones confederales de la Tour d'Auvergne y de Ste-Marthe.

En cuanto al Festival, éste promete ser de gran relieve en lo artístico, fraternal y solidario. Queda establecida la participación del gran compositor y artista GEORGES BRASSENS como tenemos anunciado, luego irán siguiendo Programa, en estas páginas, grupos de baile andaluz, de canto sudamericano, la canción francesa, y otras especialidades.

Como cada año, habrá Ser-

vicio de Librería en el vestíbulo. La entrada será a 10 francos mayores y a 5 los menores de más de cinco años.



CHISPAS

Paris. Nuestra fiesta solidaria se acerca. Es para el 19 de abril, por la tarde.

36 horas antes se celebrará un «gala» en el mismo teatro (el Mutualité) a cargo de compañeros franceses.

No vivimos en la ciudad del buen acuerdo.

Un espectáculo va a perjudicar al otro. No estamos tan lejos unos de otros para que esa contradicción se evitara.

Nuestra costumbre de años es abrilena, la del «Luisa» marcina, y en sala diversa.

Actitud de ambos perfectamente cuerda.

Cuerda, no lo es la decisión de echársenos encima.

Suerte, nosotros nos la procuramos. Llenaremos porque hay que

llenar, porque la vibración parte de nosotros mismos, de la impulsión de nuestras ideas.

Llenaremos la Mutualité a pesar del cohete gastado en la vispera.

Por yesca incandescente la nuestra. Y que «Luisa» dispense.

CHISPERO

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

NOTICIAS CON SALSA

«MADRID. — Tres detenidos marroquíes por conspirar contra Rabat.»

Que lo pasen mejor que Ben Barka.

«SEVILLA. — El Sindicato del Olivo reclama la total revalorización del aceite de oliva.»

Lo revalorizarían las clases productoras, pero no pueden comprarlo.

«MADRID. — Tres muchachas de Barcelona ante el TOP por manifestación del 1º de Mayo con agresión a la Fuerza Pública.»

¡Pobrecita, la F. P.!

«MADRID. — Se incendió el edificio de «Arriba».

... Y se vino abajo.

«SEVILLA. — Hundimiento de la iglesia de Sta-Clara.»

El arzobispo prepara la edificación de una Sta-Yema.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AMIGOS DEL ARTE

DECIA Mistral, fascinado por las tierras claras de Provenza, «El sol me hace cantar». Evocaba con ello a las cigarras prendidas a las ramas de los olivos centenarios. El poeta experimentaba el hechizo del ambiente. Y de ahí tomaba inspiración su arte.

Amigos, enamorados del arte, los hay en esas acogedoras y pintorescas tierras del Rosellón. La belleza del paisaje, la placidez ambiental, contribuyen a que se lleguen a tender las alas de la fantasía. Y está el que, sobre las blancas cuartillas, en inspiración de poeta, la pluma en la mano, va escribiendo un verso tras otro. Hay el que, en anhelos de pintor, inspirado en el colorido de la natura, siempre joven y original, busca plasmar la nota impresionista de unas imágenes. Y está también el que, de la piedra dura busca el hacer brotar el expresivo contorno de una figura.

Uno de esos amigos del arte lo es el compañero José Molina. Acostumbrado al uso de la pluma, — lo demuestran sus colaboraciones en prensa libertaria — ha tomado también la propensión en lo d manejar el cincel, realizando labores de escultura. Y en el mármol, en la piedra dura de las canteras ante las masas ingentes de los Pirineos, ha ido dando forma a las figuras nacidas de la inspiración.

De ahí que nos complazca la reproducción de unos párrafos de la crónica que el crítico de Arte del diario «Midi Libre» titula: «José Molina, artesano y artista». Aduce que el caso del compañero citado «es un bello ejemplo de voluntad, de perseverancia en el esfuerzo y en la captación; la prueba también de que con buen gusto y aplicación se llegan a hacer cosas bellas.»

Exacto. Completamente de acuerdo con lo expresado por el periodista del diario citado.

¡AQUELLAS JUVENTUDES LIBERTARIAS!

No es cosa de expresar con aire de nostalgia el lamento del poeta clásico al aducir aquello de que «cualquier tiempo pasado fue mejor». No, no podemos tampoco cortar todo fulgor de esperanza hacia el futuro. Del pasado hay hechos, acontecimientos de un valor incuestionable; figuras de estima-

pero — ¡quién sabe! — puede el futuro superar, dar mayor realce a lo que de estimable alentó en el pasado.

Hay un pasado, pródigo en valores excepcionales, que no está muy lejos de nuestros días. Y resulta reconfortador a todos los efectos comprobar que no faltan testigos de ese pasado. Testigos que mantienen serenidad de juicio, energía realizadora y lucidez en el análisis; para el análisis expositivo del que se entresacan enseñanzas. Y es lo que conviene tener en cuenta si en verdad se desea hacer camino, abrir ruta de idealismo en el ambiente social.

Queda en la mente como una estela de sensaciones engarzando ideas, tras la lectura del recientemente editado folleto del compañero Fabián Moro, folleto que lleva por título: «Las Juventudes Libertarias en España». Hay como aditamento aclaratorio, tras el título del opúsculo lo de «análisis espectral».

Unidos a los hechos que el autor ha historiado, culminando en el germinar de la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, son de interés la consideraciones psicológicas que evidencian el valor, la importancia social del organismo juvenil libertario dentro de lo arcaico de un lado, y lo falso y endeble de otro en el conjunto de la vida político-social española. Representaban las Juventudes Libertarias a manera de una fuerza de revulsión, clavando mojonos de rebeldía en las parameras castellanas, en las ardientes tierras andaluzas, en la serenidad de las costas levantinas y en la placidez bucólica de los paisajes norteños. En el campo y la ciudad las Juventudes iban tomando el incremento de una llamarada.

Pero ya independientemente de su volumen, del conjunto en sí, de su ascendiente social, nos lo dice Fabián Moro: «Uno de los rasgos más salientes estaba en su deseo y voluntad constante de la superación personal y colectiva, otro su amor al estudio por sí y por algo más alto que sí al mismo tiempo; su empeño en desentrañar y conocer los problemas sociales y humanos, acicate sugestivo a su curiosidad.» Es cierto. Como lo es también el espíritu romántico, el desinterés de apetencias materiales, en pos del ideal, brillante, como la estrella del poeta Heine.

Es indudable que el ambiente ejerce influencia en los seres, en la gran mayoría. Situarse frente

de la corriente ambiental; el no dejarse arrastrar por la mayoría requiere tener afirmada una personalidad moral; tener criterio propio, dignidad de bronce. De ahí que en nuestro exilio hemos podido comprobar como no pocos jóvenes «libertarios» han sido arrastrados por el ambiente de vida frívola, por la chabacanería de las apetencias burguesas. ¿Qué se ha hecho de las Juventudes Libertarias del exilio? Pocos, muy pocos quedan en tanto que jóvenes con consecuencia idealista. Ha habido incluso desviaciones de tipo reformista y de carácter marxista entre algunos jóvenes, con más o menos *espolones*. Digamos también que los hay, dentro lo que ha sido conglomerado de Juventudes Libertarias en el exilio, capaces de razonar y de enjuiciar serenamente aciertos y fallas, ya de unos, bien de otros.

Y es a tenor de lo esbozado que el folleto de Fabián Moro alcanza, presentando hechos de incuestionable ejemplaridad, un carácter de profilaxis, señalando lo de un valor perdurable dentro de lo que constituye la *vital juventud* en el ser humano apartado de la mediocridad. De ahí que uno considere bien centradas las expresiones que destacan en los prospectos anunciadores de «Las Juventudes Libertarias en España», en donde podemos leer: «A los jóvenes que no saben qué hacer del tesoro de su juventud.» Y luego estas palabras que han de ser como un impacto en la conciencia de algunos: «A los que se plantearon o se planteen el dilema de la hora libertaria: el deber moral de la afirmación o el deber circunstancial de la claudicación con antifaz o sin él.»

Hay por todas partes, como bien sabemos, una manifiesta inconformidad en el seno de la juventud. Se ha dicho que no saben lo que quieren, pero sí saben lo que no quieren. Por su historial, por las ideas difundidas en periódicos, en revistas, en folletos, las Juventudes Libertarias han demostrado saber lo que han querido; conocer bien los objetivos perseguidos. Importa que entre la juventud inquieta que ahora, como en el resto del mundo, se agita en nuestro país de origen, lejos de todo aire de consigna, se den a conocer ideas bien vertebradas y susceptibles de inducir a la reflexión activa, propia de la mocedad. Y un buen conjunto de ideas de esta naturaleza cabe asegurar que se hallan in-

cluidas en el folleto titulado: «Las Juventudes Libertarias en España».

EL HUMANISMO DE BERTRAND RUSSELL

Pocos como el conocido filósofo desaparecido, casi centenario, — noventa y siete años! — merecen ser considerados como humanistas en el sentido que a ello se le ha dado. Bertrand Russell atesoraba la sabiduría de los antiguos moralistas de la Grecia inmortal, anteriores y posteriores a Sócrates. Abarcaba también la ética difundida por las grandes figuras intelectuales de la etapa medieval y del Renacimiento. Y a ello había sumado la filosofía, rebelde y renovadora de los Enciclopedistas. Representa el humanismo fecundo y fecundador de un hombre que aunando el tesoro de la sabiduría antigua; pese a sus años, a la acción devastadora del tiempo, captó con singular acuidad las palpitaciones psicológicas del mundo actual.

¡Vida larga y provechosa la suya! De los datos apresurados que se han tomado a raíz de su fallecimiento, datos que no ofrecen todavía carácter exhaustivo, se deduce que ha publicado Bertrand Russell setenta libros y más de mil artículos con detenido carácter de ensayos, habiendo dado una cantidad considerable de conferencias. Espiritu liberal por excelencia, siempre estuvo en vanguardia contra el militarismo y la guerra, contra el fascismo declarado o emboscado. Siempre en pos del progreso moral de los pueblos, contra la religión de raíz metafísica y contra la deificación del Estado, de una o de otra naturaleza.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«*Quinet*», un tomo ilustrado por Ramón Segarra ... 5 00 F
«*Tipos Españoles*» tomo I 7 00 »
«*Tipos Españoles*» » II 7 00 »

TRISTEZA
DE PRINCIPE

BARCELONA. — Su alteza (1,80 m.) Juan Carlos de Borbón, ha deambulado de un salón a otro en esta de Barcelona. Ha inaugurado cosas y ha asistido a la representación de una ópera. En los momentos de brindis, discursos y parabienes ha causado decepciones por la frialdad y la torpeza de palabra del príncipe. Su señora esposa ha sido muy contemplada por las damas de la aristocracia, habiéndola encontrado más sosa y desagradable que ellas. La Barcelona «rica» es más cursi y estúpida que nunca.

ATAQUE IMPUNE
CONTRA UN DIARIO

MADRID. — El edificio del diario «Madrid» ha sido atacado por una banda cuyos miembros se consideran «legionarios de Jesucristo». Esos jesucristeros arrojaron piedras contra los cristales de la fachada, derribándolos a los gritos de «viva cristo rey» y «España yo». La policía se presentó al lugar del suceso con un retraso suficiente para permitir a los delinquentes no ser habidos.

Es de notar que el diario en cuestión fue suspendido durante meses por haberse permitido criticar el funcionamiento del sistema franquista. De todas maneras, «entre carcas anda el juego».

EL CINE ESPAÑOL
EN PELIGRO

MADRID. — Por falta de apoyo y por irrentabilidad de las producciones, el cine español podría desaparecer dentro de tres meses, es decir, cuando las empresas productoras hayan terminado los trabajos pendientes. La producción nacional fluctuó durante el decenio de los años 60 entre 50 y 70 películas; en 1969 se elevó a 82. En ese año se realizaron 43 cintas en coproducción, el nivel más bajo de los alcanzados desde 1962. Se calcula que, de no producirse ninguna película en el año la balanza de pagos acusaría un gravamen aproximado a los 350 millones de pesetas.

LAS CUENTAS GALANAS

MADRID. — José García Andoain, comisario general de Abastecimientos y Transportes, ha hecho las siguientes declaraciones:

«Sobre lo que los españoles gastan en alimentación, hago las siguientes consideraciones: para 1969 se ha dado como renta media para la población española unas 50.400 pesetas «per cápita». La parte destinada al ahorro se calcula en el



20 por 100 y la que se destina al consumo el 80 por 100. De este último porcentaje, la parte destinada a alimentación viene a ser del orden del 46 por 100. Ello representa un gasto medio diario en alimentación de unas 55,51 pesetas y un presupuesto en alimentación para una familia de ingresos medios de unas 222 pesetas diarias. Aquí radica uno de los objetivos que el gobierno persigue con decisión, a través de la Comisaría: ir reduciendo de una manera progresiva el porcentaje que representa la alimentación en el total del gasto familiar.»

Las familias que en el «per cápita» participan al valor de 00,600 pesetas semanales están casi en la reducción final en el total alimenticio familiar, con la adición de que los tenderos les han retirado las libretas de crédito.

NI MODO DE REUNIRSE

ZARAGOZA. — El viernes, a última hora de la tarde, un grupo de 200 trabajadores, casi todos pertenecientes al Sindicato del Metal se concentraron ante la Delegación provincial de Sindicatos donde pretendían celebrar una reunión que no había sido autorizada legalmente. Al negárseles la entrada al edificio, ante el cual había situado un piquete de la Policía Armada, fueron invitados a que desistieran de su intento y abandonaran el lugar.

El grupo de manifestantes se dirigió a continuación hacia la plaza de Santa Engracia y penetró en el templo parroquial. Según ha explicado el coadjutor del mismo, Alejandro Martínez, la intención de los reunidos era usar el servicio de micrófono y altavoces para hacerse entender y celebrar allí la reunión, que tenían pensado hacer en la Casa Sindical. Al hacerseles las consiguientes consideraciones sobre lo improcedente del lugar para un acto de tal naturaleza, intentaron penetrar en la cripta, cosa que no pudieron conseguir por estar cerrada. En vista de la imposibilidad de hacerlo allí y tras permanecer algún tiempo en las escaleras de la misma, salieron otra vez a la plaza donde se disolvieron empujados por la policía.

DELEGADO SINDICAL
DESPEDIDO

SEVILLA. — Después de la

huelga de seis semanas de los obreros de Astilleros Españoles S. A., los ex huelguistas decidieron celebrar reunión en una sala de la empresa. Puesta en antecedentes, ésta negó permiso de reunión a sus explotados, los cuales insistieron en su propósito, que a la postre pagó el delegado del personal por haber defendido el derecho de reunión de sus compañeros. Vista la posición, la empresa ha despedida a dicho delegado, Manuel Carballar Torrado, en los siguientes términos:

«La Dirección lamenta hacer público que se ha visto en la necesidad de instruir expediente disciplinario al representante sindical Manuel Carballar Torrado, con suspensión temporal de empleo y sueldo, por haber desobedecido en el día de ayer las órdenes que expresamente fueron comunicadas sobre la prohibición de celebrar asambleas en el recinto de la factoría.»

Como es de suponer, esta medida, intervenida a la vuelta al trabajo con propósito de resolver definitivamente el conflicto mediante tratos con la empresa (la reunión obedecía a esto) arriesga replantear el conflicto, toda vez que los obreros están indignados por la conducta insensata de sus explotadores.

EL CONFLICTO MINERO
ASTURIANO

OVIEDO. — No es exacto que la huelga minera se haya extinguido en todas las cuencas. Quedan focos importantes en la Hunosa. Referente a la Ensidesa, esa entidad patronal ha concluido pacto de tres años con elementos que no representan a los trabajadores. Estas mejoras se refieren a dos pagas extraordinarias de 5.000 pesetas, condicionada, la primera de ellas, a que el beneficio neto de la factoría sea en el año de un 5 por 100, y la segunda a que este neto supere el 75 por 100. Y en cuanto a la cuestión del descanso dominical del personal que trabaja en régimen de turnos, ha sido dejada al margen del convenio y los trabajadores que lo deseen voluntariamente, al estar primados con aumentos considerados substanciales en la remuneración de base, pasarán a esos turnos con descanso dominical... cada siete domingos

Estas condiciones han dejado

mohinos a todos los explotados de la empresa.

AVIONES DE GUERRA,
¿PARA QUE?

BARCELONA. — (De nuestro corresponsal). La prensa celebra la compra de 30 aviones «Mirage» en París, exaltando el futuro «rol» europeo de la aviación militar española. De hecho la aviación del tiempo de la guerra está destaralada y los aparatos que Franco tiene en activo son dejas de la aviación norteamericana. Franco es el traperero de Torrejón de Ardoz y de Tablada. Los 30 aparatos de marca francesa a construir con licencia de la CGT comunista no tendrán referencia siquiera con la NATO y su proa más posible marca rumbo hacia Marruecos, en expresión, si no en activo, para agrandar al sultán de Rabat e inducirle a aplazar su exigencia de Ceuta y Melilla jerifianos. Franco se ha declarado africanista (no osa llamarse africano), adversario de Israel y colaborador con el mundo árabe a fin de que el sultán le ayude a reconquistar la Roca Calpense sin mención de los «gibraltares» ceuti y melillense. A Franco se le tiene por un cuco, pero el dólar y el «handicap» político de 1945 lo descucan con frecuencia.

ORGANIZACION
COMUNISTA
DESCUBIERTA

CADIZ. — La policía ha «descubierto» una red de organización comunista cuya actividad más importante era divulgar escritos del partido. La profusión de detalles que da la jefatura de policía deja entender que provocadores componentes de la «célula», pasaron el «chivatazo».

JURIDICAMENTE,
NO SE HILA DELGADO

MADRID. — Como se sabe, hace cinco años que el general portugués Humberto Delgado y su secretaria fueron asesinados en la provincia de Badajoz por unos policías portugueses enviados por Salazar. El gobierno español dio tiempo a los asesinos para que se refugiaran en su tierra y entonces la autoridad española hizo muchos aspavientos prometiendo justicia inflexible. Se dio tiempo al tiempo para que éste borrara la tragedia, mas ahora aparecen los abogados de las familias Delgado y de la secretaria solicitando de Portugal la entrega de los presuntos asesinos a la justicia española. Por su parte, ésta no se asocia a la demanda de los abogados peticionarios..

Esotra Armonía

EL compañero Ramón Guitart puso el nombre de Armonía a su hija por ser, él, cordialmente melómano. Armonía de sociedad y armonía de los sentidos. Un anarquista, él, completo. Cuando pienso en la intimidad juvenil de mis bulliciosos días, retiene mi pensamiento Guitart — nuestro Gran — por esa afinidad libertario-musical que nos identificaba. Con él, Anselmo y Cuatre frecuentamos un Conservatorio que una tragedia familiar mía y la personal de Cuatre, compañero y hermano, hizo que todos abandonáramos. Hadas feas tiene la vida.

Mas en mi la música venía de más lejos; no en vano era el mayor de todos ellos; y aun por ser sensible al campo, al bosque, a la alegría canora de los pájaros. Entre árboles y bajo los alados me sentía más a gusto que entre personas. Al ruiseñor del almendro de un patio, fácil a mi ventana, le seguí con el oído desde que abrió pico cantarino hasta su muerte, y pongo en ello un ciclo de cinco años. Era, Rui Señor, dilecto amigo mío, no importando que él se expresara sin importarle el niño ventanero que yo era.

Al jilguero de la jaula familiar mi madre le dio vuelo libre a instancias de su hijo, concedor de «La festa dels ocells» de Ignacio Iglesias. «¿Y si los «civiles» me metieran a mí en otra jaula?» Madre se dio noble prisa en libertar a nuestro prisionero.

Lo sintió el tiesto de hierbabuena que recogía granos de panizo que con sus aletazos le enviaba el jilguero. En tal bolsa de tierra el granito germinaba y crecía...

Es agradable registrar armonía en el pecho. Creo que sin ella no habría sentido anarquista. Para luz inextinguible de mis días, ella amaneció muy pronto.

Llenos corazón y mente de deseos igualitarios, seducido por la poesía — 1º de Mayo — de Pedro Gori, la melomanía obtendría en mí presa fácil. Pons pianista y Vives violinista me embelesaron, a 15 años, con la Sonata de Primavera, de Beethoven. Hoy la tengo — en disco — en tesoro incomparable.

A Beethoven le perseguí durante mi bohemia revolucionaria de Barcelona, de una pianola a otra. ¡Claro de luna! En el bar no bebía: escuchaba. Colocando cobres en la ranura, el barman te dispensaba el desprecio del «sigaló» o del vermut con tapas.

Chopin me parecía un señor triste y yo exhalaba alegría por todos los poros. Pero se me pegó,



el diablo triste. Sus barcarolas, sobre todo, aún me dan en el pecho un placer angustiado.

Se conoce luego a Granados, a Albéniz, a Sor, a Tárrega. Se escucha sin disgusto el fiestamayorismo de los Bretón, Chapí, Vives, Serrano, Luna... Se conoce a Schumann, Schubert, Brams, Bach, etc., y arroban los Chaikovski, Mussorgski, y Borodin, el violinista que dio señal de escape a un Kropotkin preso en la cárcel de Pedro y Pablo de San Petersburgo.

La poesía catalana, castellana y de conducta personal, sin ángeles y vírgenes de palo, sin ripios ni síncopes patrióticos, sin hipos ni clorotismos de novela por entregas que no tragas, ni suspiros y lagrimeos fáciles, pulsaban aquéllas, fuerte, mis cuerdas anímicas, mi siquis irremediabilmente sensibilizada. Los anarquistas heroicos, los poetas de la libertad extrema aumentaban asimismo mi cara armonía, que para el caso voy a llamar armonía aunque se refocile de nuevo aquel maestrillo López que

se reía ostensiblemente, comedidamente y ante jefes de nuestra guerra, de mi harmónica, mientras él dibujaba en el cartel de Intendencia «Subministro», no «Suministro», error que cobrara, sin embargo, con media docena de chuscos y varios botes de carne en conserva.

Mis queridos amigos de antaño, mis hermanos en vocación y pensares, en mayor parte yacen bajo tierra: por drama patológico, por obús de guerra, por privaciones del exilio, por todo eso y más cosas. Y ello se siente, se resiente cada vez más, como melodía negra, o un «golpe de viento» chopiniano, siempre que uno lo piensa en esa soledad en la que el tiempo te abandona, igual a pino que ha perdido su bosque. ¡Ah, el hacha!

Los años pasan y uno no cuenta. ¿Para qué? Ni aniversarios ni dineros. Goce de vida, en lo posible. Conciertos privativos en el espectáculo, pero asequibles en casa. Chopin, Beethoven, Mozart,

a domicilio, gracias al mecanismo televisor que aburre a veces con plomizos programas; que poco da bueno, visible. Alguna vez algo maravillosamente audible. No lo pensabas, y un aire conocido hace medio siglo acude a removerte la entraña, ésa que aún sabe estremerse por efluvo de poesía, ésa que aún vibra a los acordes de cualquier composición emocional, y dulce, de bosque macho. Cada rincón solitario del Montserrat, por ejemplo.

No lo pensabas, y arpegios asimilados en la adolescencia «regresan» a la siquis de uno, y la alteran, la abstraen, la arroban. Puede ser una mazurca del místico Federico, largo tiempo olvidada; un giro sonatero del Luis taciturno; un rizo, un floreo cordista de Sor; o ese «españolismo» del baile de Beatriz d'Este, de Hahn el ignorado; y todo esto hay que tenerlo y colocarlo a roce de luchas, amores, sinsabores y satisfacciones que colorean el paquete de nuestra vulgar existencia, que vulgar no ha de serlo, que ha de ser rica, vibrante, irisada, como una estrella fugaz, so pena de convertirse en esa vaguedad denigrante que se expresa, solamente, en pasto de olla, de lecho, de w.c.; de obra, de partido, de escuadrón, de miseria, en apuro de un ciclo sin contrapartida de amor, arte, e ideas caudales.

Feliz la persona con música, en su interior y en la gracia auditiva.

JUAN FERRER

GENTE NUESTRA

Conoci a este compañero hace bastantes años en Panamá. Biófilo Panclasta no era su nombre sino un seudónimo que usaba desde hacía años y por el cual era conocido por toda la América.

En Panamá circulaba mucho la prensa colombiana y de ella se veía con frecuencia «El Tiempo» de Bogotá, liberal, y «Santo y Señá», católico, de la misma capital. Añadamos que el catolicismo está muy expandido por la América de habla española y que sus misioneros no descuidan la propaganda. Pues un día de aquellos el «Diario» publicó la noticia de la muerte de Panclasta, descubriendo que su nombre verdadero era Vicente Lizcano.

A raíz de ello el grupo ácrata al cual yo pertenecía decidí visitar al director del «Diario» para que nos aclarara la desagradable noticia, y éste, respondiendo a un compañero de comisión que había conocido a Panclasta en «La Protesta» de Buenos Aires cuando la dirigía Alberto Ghirardo, nos enteró de que se había limitado a copiar el parte escrito en «Santo y Señá». En resultado, Biófilo Panclas-

ta sostenía una polémica desde «El Tiempo» con la redacción de «Santo y Señá», y como el polemista católico entró en apuro argumentista, la redacción del «S. y S.» decidió cortar la discusión alegando que su contrincante de «El Tiempo» había fallecido. Motivo de la polémica lo fue la existencia o no de Dios. Calvo, director del «Diario», nos mostró sonriente una carta del pretendido difunto desmintiendo la noticia perfectamente jesuita. Panclasta gozaba de excelente salud...

Algo más tarde y sin aviso, en Río Grande apareció un hombre veloso, con poca ropa: pantalón y camisa, puesto que en ese país no se conoce el frío. A la entrada del poblado se hallaba el local del grupo Los Iconoclastas, que disponía de una biblioteca respetable. Los iconoclastas en aquella hora se hallaban trabajando, pero siempre queda uno en la sede social por sus cosas. Se le enteró al fo-

rastero que por el mediodía los compañeros acudían al grupo para comer, yo entre ellos.

Al llegar nos hallamos con el compañero Panclasta, lo que nos dio alegría. Se le atendió en lo posible y se le proporcionó fonda. Nuestro amigo reemprendió la tarea de escribir, particularmente para «Acción Libertaria» de Gijón y para «El Libertario» cuando los propios gijoneses lo editaban en Madrid. No había un sólo literato en el mundo que Panclasta no lo conociera, en biografía y posiciones idealistas respectivas. Nuestro grupo seguía ayudando al «forastero» e incluso el gobierno le proporcionó local para que residiera y diera clases a los muchachos de habla española.

En la revista «Ariel» de París (1910) sostuvo una encuesta muy interesante, aguantando tal correspondencia con tino e inteligencia. Podía meterse con cualquier tema, pues tenía memoria y había estu-

Biófilo

Desde Alicante

PAPANATISMO

por Tomás de Benifató

El papanata es el individuo que confunde un trozo de culo de vaso con un diamante, o se emboba a la vista del paso de un indú, igual que el que se arrodilla y se deja engañar por un tite-re político. Por desgracia, de papanatas está formada la base de la pirámide que aguanta a un régimen detestable y caduco, en el cual aparece en la cúspide el *majalandrin* político enseñando lo único que da y ha dado siempre: con una mano, el oneroso presupuesto que ahoga al pueblo, y con la otra, el látigo para que obedezca mansamente como un carnero.

El entretrejeado de la carrera política no es otra cosa más que engañar al soberano pueblo. El pueblo, papanata perfecto, es un ser pasivo, irrisorio, contraproducente, anormal. Dique de contención detestable que obstaculiza la marcha progresiva de la reivindicación integral del individuo, de lo cual se aprovecha el político.

La política, en lo social, es un nudo gordiano, un freno evolutivo; el bello arte de engañar. Sin ir más lejos, ahí está el farandulero Nixon. ¿De qué han servido las promesas que hizo en su campaña preelectoral al pueblo norteamericano? Acabaría enseguida con la guerra del Vietnam. ¿Có-

mo, es verdad eso, ya no existe la guerra del Vietnam, o existe todavía? La guerra existe, lo que no existe es la vergüenza y honradez de Nixon. El pueblo norteamericano se levanta en protesta pacífica contra Nixon y su política; pero Nixon tiene preparado un grandioso ejército entre policía y marines para ametrallar al pueblo si es preciso, en pago a sus promesas de acabar rápidamente con la guerra del Vietnam, si le elegían presidente de los Estados Unidos. Pero el pueblo nunca es consecuente. A la calle no se sale nunca con las manos vacías, es un error de cuentas. Para morir, lo mismo tiene morir aquí que allá.

El político es un ave de rapaña, un avestruz indeseable. Todos los políticos están cortados por el mismo padrón. El mejor, bueno para echarlo a la basura, sin ninguna distinción. Lo mismo da que sea de un color que de otro.

Los hechos cantan con timbrada voz de canario flauta. España, Francia, Alemania y la famosa patria del proletariado, Rusia, sima profunda traga hombres, no reina más que a falsedad y la mentira. El que no piensa como los que llevan la vara de mando, ya sabe lo que le espera: el negro abismo, la fosa común. De donde ya no se vuelve.

El rosario de viejos y jóvenes revolucionarios desaparecidos es ancho y largo. El ser feroz de energúmenos gobernantes se encadenan unos con otros, con el mismo cariz y el mismo pelo. En Rusia no existe ni la tolerancia ni la piedad. El corazón de los mandones rusos es negro como las alas de un cuervo, y duro como una roca el corazón. Para condenar a muerte y a trabajos forzados, no les tiembla el pulso, a esa clase de marimachos.

En los primeros tiempos del triunfo de la revolución rusa, fue una comisión de sindicalistas franceses que ya no volvió, ni se ha sabido ya nada de ellos. Estos eran Lepetit, Raymond Lefèvre y Vergeait.

La verdadera y maravillosa obra del político es disgregar, dividir. Ahí radica toda su ventaja para dominar mejor a las masas. Cuanto más grupitos existen en un conglomerado social, mejor se gobiernan.

Toda obra o acción que tienda a dividir a la masa trabajadora es nefasta, sea del color que sea. Lo mismo da que se haga con el nombre de un sector que de otro.

Mientras las huestes de esclavos sigan mansamente con los ojos cerrados a los pastores de zurrón dorado y cayado con borlas de

mando, no habrá ni pan ni libertad. El destino del cordero es el matadero. Para eso ha nacido con lana. Lana y carne que el parásito vive de ella, sin miedo de atragantarse y reventar como un sapo.

El esclavo del terruño, fábrica o taller, lleva el camino equivocado: seguir a los malos pastores, no, amigo. Sigüete a ti mismo, adelantará mucho más. Los descarriamientos se pagan caros: vacían la depensa y entran la libertad.

Cada día que pasa estoy más convencido de la obra nociva de los innovadores que a los viejos nos llaman «cartuchos quemados» porque no aceptamos sobarle el culo a Franco como ellos. Si tan listos son y tanto brilla su entendimiento, que nos enseñen un sistema de lucha social entre capital y trabajo, entre autoridad y libertad, que sea mejor que la lucha de acción directa. Si nos convencen, nos apearemos del burro, no de otra forma.

Los tiempos del compañero anarquista Tortelier, han quedado muy lejos, pero no han pasado de moda; la savia corre fructuosa por sus raíces y mantienen a la planta con vigor y fuerza para continuar luchando en pos de la justicia social. Que tomen nota los fatuos, presumidos y vacíos de cerebro, por si lo necesitan. Macanas no, amigos, certitudes y obra fecunda, positiva. Que los de la marcha cangregil se aparten y nos dejen paso libre en la lucha, o les romperemos la crisma. No pedimos más. Tampoco queremos dialogar con quienes no lo merecen, ni perder el tiempo bobamente en recordos. El que no valga, que se quede en casa y no estorbe, es lo único bueno que puede hacer. De lo contrario, que le aten del rabo a un pesebre, que allí falta gente.

Sin ninguna clase de panaceas, nuestra táctica de lucha social sigue siendo la vieja táctica, todavía no superada. Estamos con Pelloutier, Pouget, los Ivetot, Fabri y Malatesta, etc. Y seguiremos estando mientras no se nos demuestre lo contrario.

No somos partidarios de ninguna clase de sindicalismo muerto como el cadavérico sindicalismo español, forjado por Franco y la patronal. Nuestro sindicalismo es movimiento y lucha. Lucha contra todo lo estatuido que huele a rancio, a caduco. Los cadáveres al cementerio para que no apesten el aire.

Que los besugos modernos se ahoguen en una jicara de agua, que maldita la falta que hacen.

Panclasta por R. LONE

diado mucho. Deseosos de propaganda y abundando en aquellos tiempos el dinero (debido a la construcción del canal panameño) Panclasta propuso al grupo sacar un periódico que se llamaría «El Anticristo». Escribió todo el primer número, que no llegó a publicarse por haberse puesto enfermo y haber permanecido bastante tiempo en el hospital. Cuando abrieron el Canal mucha gente se marchó y otra se concentró en la ciudad de Panamá, yendo Biófilo a parar a Bogotá, donde al cabo de unas semanas lo metieron en la cárcel... ¡para siete años, nada menos!, según me dijo en carta. En la ocasión era tirano Gómez quien regentaba los destinos de Colombia.

De esta estancia entre rejas Panclasta sacó unas impresiones en libro: «Siete años enterrado en vida», el cual me envió datado en el Prólogo (también suyo) «Bogotá, martes 13 de agosto 1932.»

Más acá un compañero chileno

que estuvo en Colombia me comunicó el fallecimiento real de Biófilo Panclasta, motivado por un cúmulo de sufrimientos cosechados durante su agitada vida. No hubo país de la América Central y Sudista en el que nuestro inteligente y dinámico compañero no hubiese estado preso. Sin duda alguna Panclasta tuvo sus defectos personales, pues vivir como él vivía ofrecía muchas imposibilidades. No obstante mantuvo hasta su último aliento sus concepciones libertarias y jamás claudicó frente a la tiranía. Característica suya era el mal soportar la presencia de policías por la mugre — decía — social que representan...

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille.

PAGANDO UNA DEUDA

PASCUAL LAFUENTE

Este compañero falleció en diciembre de 1968, según nos comunica la compañera Dolores Romero de Aragall.

Pascual Lafuente fue un cenetista abnegado y sincero. Actuó en Ferrovianos con el desprendimiento en él característico como buen aragonés que era, pues había nacido en Zaragoza.

Conocedor de sus obligaciones confederales, Lafuente pertenecía a la Federación Local de Mazamet, aunque habitara en Castres, ciudad en la que ocurrió su deceso.

Aunque esta nota aparezca tarde por falta de información hasta ahora, la redacción del «C. S.» (de cuyo periódico Pascual era suscriptor) lamenta la pérdida de tan excelente compañero al propio tiempo que expresa su pena a la familia del finado. — F.

La huelga

La huelga está considerada como el arma clave de la clase trabajadora. Pero como tantas otras cosas de la vida, la huelga, también ha sido degenerada y sus efectos en muchas ocasiones, han sido y son contrarios a los intereses de los trabajadores.

Hoy vivimos, casi mundialmente, uno de esos momentos en que las huelgas salvo rara excepción sirven más a los intereses de partidos o de organización, que para la verdadera emancipación de los obreros.

De antemano cabe desconfiar de esas huelgas prefabricadas en los «altos» organismos sindicales, donde la burocracia crece y se prolifica cada vez más para poder atender a las múltiples comisiones que a diario nacen, sin otro fin, que cansar y desmoralizar a la clase trabajadora que no ve ningún re-



sultado positivo como no sea el continuo concierto de notas estériles que a través de radio, televisión y prensa, nos largan los sindicalistas de turno sin otro fin que drogar las mentes fatigadas de los que leen o escuchan.

El capitalismo observa cada vez más todas las armas tradicionales de lucha de la clase trabajadora. El capitalismo voraz y exigente se llama sindicalista o revolucionario de no importa qué color y se ampara en esa clase corrompida de intelectuales que salen de las universidades, con el meollo podrido de tantas teorías filosóficas que en su mayoría no han sabido digerir, o, que digerido intencionadamente con el fin premedi-

tado de servir bien al gobernante de turno o al patrón que paga mejor.

Intelectuales y obreros, que han traicionado su clase, son los artífices de ese sindicalismo pseudo reformista, que por su acción nefasta ha sembrado el desaliento y la desconfianza del verdadero obrero que sufre y trabaja.

La huelga desvirtuada, y lanzada con malos fines en la mayoría de las ocasiones es mal vista por el obrero que a la larga sufre las consecuencias de los acuerdos « conseguidos » entre sindicatos y patronos. (Nótese bien que decimos entre sindicatos y patronos). Puesto que los sindicatos en la mayoría de las ocasiones se otorgan una representatividad que en la realidad no tienen. Ni aún en aquellos sindicatos «casi profesionales de la huelga» que dependen del estado, cuyas mejoras son siempre a costa y cargo del público que sufre y trabaja, que suele pagar diez; por cada uno de los beneficios que dice haber otorgado, el patronato o el gobierno.

La huelga, de no ser espontánea, fruto del malestar social permanente, debe ser evitada o vigilada por el verdadero sindicalista, para que ésta en su descrédito no sirva más a los intereses de la reacción que a los del trabajador como está sucediendo hoy mismo con ese montón de huelgas por «mejoras» que no mejoran nada, que están sobrepasadas por el salario real que el obrero se hace pagar por sus propias exigencias, o sometándose a condiciones de trabajo que debieran haber desaparecido, pero que los países llamados «socialistas» han puesto en moda.

Ya en otros tiempos, tuvimos que reconocer que las huelgas por aumentos de salario no resolvía nada. Que eran las acciones contra la carestía de la vida; contra el aumento de alquileres; contra los impuestos del Estado; por la rebaja del horario de trabajo, y sobre todo por la idea de una liberación definitiva entrenando al obrero en la gestión del trabajo colectivo; por desgracia, hoy también desacreditado por la acción desgraciada, e intencionada de ciertos experimentos.

La educación del obrero, por la gestión de sus propios intereses eliminando el exceso de técnicos y

de burocracia inútil que absorben el 90 % de la rentabilidad del obrero, obligándole a trabajar largas jornadas de trabajo diarias en condiciones terribles para la época que vivimos y que teóricamente han sido borradas de todos los códigos de trabajo, menos en la práctica, que están al orden del día.

La educación del obrero, está en la demostración permanente de la acción. La acción sana que demuestra al hombre que trabaja su verdadera personalidad. Convencer al obrero que la revolución empieza por la inconformidad y por la busca permanente de librarse del patrón y del técnico que le encuadra y le convierte en un ser inferior y le relaja a una calidad más servil que la del perro que no tiene capacidad de raciocinio.

Luchar contra los sindicatos profesionales reformistas que sólo buscan las subvenciones del Estado; que tienen presidentes y secretarios que viven del presupuesto obrero como tantos otros ministros.

Buscar la verdadera fuente de unidad que se encuentra en corte del trabajo sufriendo el castigo y el dolor permanente de los duros métodos de trabajo que hoy se practican.

Luchar contra la ciencia oficial que desangra el presupuesto público para fines bélicos o de desintegración. Fustigar al mismo estudiante rebelde e inquieto en sus años de estudios, cuando vive a cargo de la sociedad, pero que se olvida rápidamente su rebeldía al percatarse de los privilegios que sus diplomas le conceden, tan pronto sale de la universidad.

Fustigar y destruir todo lo que suponga un tabú frente a la emancipación del trabajador o sirviendo para dividir y subdividir a los hombres entre sí creando castas y diferencias. Si la técnica es necesaria; la mano del que trabaja es insustituible, por eso debe ser considerada como el número uno de todas las cosas. Cuando esa conciencia arraigue en el obrero es cuando la huelga volverá a ser lo que fue en sus primeros tiempos: el arma de combate de los obreros frente a sus tiranos y verdugos.

Mientras tanto atención al fascismo que puede nacer del fracaso de las huelgas mal intencionadas y peor planteadas, que a diario ofrecen en todas partes del mundo las centrales sindicales al servicio de los partidos políticos o gobernantes que necesitan un algo para justificar la represión, frente a la indiferencia de los trabajadores que se cuentan punto y aparte en esa cuestión.

PRO LOCAL, Y ACTO

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Aportación especial pro-local social

Suma anterior .. 2 370 00

<i>F. L. Houilles-Argenteuil:</i>	
Juan Sánchez	30 00
Pedro Muzas (2a vez)	10 00
Eusebio Saez	40 00
Antonio Marin	50 00
Federico Marin	50 00
Alfredo Marin	50 00
Enrique Marin	50 00
Francisco Giné (padre)	20 00
Félix Ville	20 00
Francisco Giné	50 00
Antonio Lorente	50 00
Luis Riambau	20 00
Cayetano Bascomte	20 00
Antonio López, Roanne	40 00
J. Francitorra, Bernay	100 00
<i>F. L. de Dreux:</i>	
Fondo total de la caja	100 00
Landeira	50 00
Vivas	10 00
Cáceres	10 00
Carrasco	20 00
Menéndez	5 00
Cañizar	10 00
Hernández	20 00
Quimicos Ivry, Thiais	50 00
Le Marec Michel, Pré-St-Gervais	50 00
Barba, Paris	100 00
Granados, Thiais (2a vez)	10 00
Lina Escudero	50 00
Juan Matos	50 00

Suma y sigue 3 405 00

LA ALIANZA SINDICAL PARIS

Sobre la situación social de España, expresará su opinión y su solidaridad en un

MITIN PUBLICO

el 21 de febrero a las 9 de la noche en la Sala de actos de «Force Ouvrière» 198, avenue du Maine, Paris (14) Métro Alésia, con intervención de destacados representantes de la Confederación Nacional del Trabajo, Solidaridad de Trabajadores Vascos y de la Unión General de Trabajadores.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

«Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR (En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura.

Pedirlo a esta Administración. Su precio: 5,00 francos.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN ORLEANS

El 15 de marzo en la Sala del 25, rue de la Pensée a las 10 exactas de la mañana. Ocupará la tribuna el compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Pasado, presente y porvenir de la Confederación Nacional del Trabajo».

Invitación a compañeros y amigos y refugiados en general.

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos invita a todos los compañeros y simpatizantes con estos actos culturales y sociales, a la conferencia que se celebrará el domingo 22 del corriente, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, a cargo del compañero Alejandro Lamela, tema: «El anarquismo en el presente y el futuro».

El acto comenzará a las 10 de la mañana del mencionado día.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de St-Henri y Marsella, tendrá lugar el domingo 22 de febrero de 1970 a las 10 en la Sala Pelloutier, de la Antigua Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella (1er), que irá a cargo de la compañera Federica Montseny, disertando sobre el tema: «Actualidad del anarquismo».

CONFERENCE A PERPIGNAN

Grand Conférence publique organisée par le Groupe FAF, samedi 21-2-1970 à 21 heures, Salle Hôtel Français, rue Emile Zola, donnée par le camarade Maurice Malé sur « La Science de la politique ». Esperons que les camarades et le public en général viendront entendre ce jeune et intelligent orateur.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

L'Union Locale de la C.N.T. convoque tous les camarades à l'assemblée du dimanche 22 février a 9 h 30 dans son local : 29, rue d'en Calece.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 22 a las 9 y media de la mañana para discutir el Orden del Día regional y otros asuntos de igual interés. Rogada la asistencia de todos los afiliados.

DÓNATIVOS PRO-PRENSA

Menéndez, Dreux : «C. S.», 10; «Umbral», 10; «Espoir», 10; «Cenit», 10. TOTAL, 40,00 F

ADMINISTRATIVAS

—Pedro Gallardo, St-Laurent. Recibida la tuya. Se hizo el cambio consiguiente, pero hubo equivocación.

—Ortiz Pascual, Perpignan. Recibido giro 40 frs. Pago «C. S.» del 30-6-69 al 30-6-70.

—Murillo, Paris (18). Se recibió giro 24 frs. el 10-7-69. Con este del 20-1-70, se paga hasta el final del 69, faltando 7 frs.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión extraordinaria, para el 1º de marzo 1970, a las nueve y treinta, en el lugar de costumbre. Este llamamiento está hecho, en vista de poder determinar responsablemente, sobre todos aquellos compañeros alejados de nuestras actividades desde algún tiempo a esta parte, y considerándose de la CNT. Por lo que esperamos una reacción de los mismos, acudiendo este día, donde se tomará acuerdos para futuras actividades.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

California USA: Javiera Jaramillo, 25; Paris: Berthe et Jacques, 20; Le Perreux: Mendoza Velasco, 7; Paris: Prada, 12, Gregorio Ibáñez, 8; María Homs, 10; Villejuif: Una Maña, 15; Fresnes: Torralba, 5; Noisy-le-Sec: Montblanch, 1; Soms, 10; Gousanville: Vda Tort, 30; Cachan: Vda. Clemente, 24; Ivry: Andrés Martínez, 10; Paris: Tomás Hernáiz, 5; Maisons Laffitte: Juan García, 10; Stains: Bages Evaristo, 20; Paris: Jaime Casellas, 10; Evreux: Enrique Calero, 40; Roanne: Antonio López, 10.

TOTAL: 272,00 francos.

Servicio de Librería

«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00	«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50	«Canciones y juegos»	3 50
«A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle	8 00	«Las bases físicas de la personalidad»	3 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00	«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00
«L'Argent», Emile Zola	5 75	«Bolchevismo y anarquismo», Rocker	2 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00	«Breve historia del anarquismo», Nettlau	4 50
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50	«Historia de la literatura inglesa»	3 00
«Arte de pensar», Ernest Dimnet	5 25	«El buen mozo», Guy de Maupassant	5 00
«Artículos de costumbres», M. de Larra	3 50	«La caída», A. Camus	7 50
«Aspectos de la América actual», Vallina	2 50	«El camino de Scapa Flow», Gunther Prien	4 50
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00	«Camino de pasión» Zensl Müsham	1 50
«Así termina la noche», Remarque	7 50	«El canapé verde», P. Marcelin	4 00
«Ataulpa» (Biografía), Zúñiga	6 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«L'Aurore de la civilization», Lepeuce	5 60	«Campos rodados», Carrasquer	3 00
«El autoanálisis», Karem Horny	8 00	«Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco	3 50
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00	«Capitalismo y Democracia», A. Souchy	2 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00	«El capitán Proteo», Pompeyo Gener	3 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50	«Le capitain Fracasse» Th. Gauthier	3 00
«Ayude a su médico», Varios	3 50	«Anatomía Artística» Duval	7 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25	«Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera	6 00
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00	«L'aneau d'amatiste», A. France	8 00
«Albores», Albano Rosell	2 00	«Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf	5 40
«Bacon» (Biografía) Carlos Remusat	6 00	«Animas benditas», Elías Castelnuevo	2 00
«Balzac», A. Kelm	2 60	«Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai	15 00
«Balada del alba bala», Carrasquer	3 00	«Anarquía y revolución en el Paraguay»	8 00
«Balon Rouge», Hachete	7 80	«Antología poética», Miguel de Unamuno	3 50
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00	«Antología poética», J. Carlos Davalos	3 50
«La borrasca», R. Rocker	10 00	«Antología de la poesía amorosa universal»	6 00

«UMBRAL» N° 100, EXTRAORDINARIO, ABRIL 1970

Boletín de Suscripción

El compañero habitante en.....

(número, calle, localidad y número departamental) desea suscribirse al número 100 de la revista «Umbral», para lo cual envía la cantidad de 10 Francos a la Administración de la misma.

..... a de de 1970.

Firma.

NOTA. — Si el interesado desea suscribirse a «Umbral» permanentemente, lo hará constar al final de este boleto. Los ya suscritos lo recibirán como de ordinario.

Jesús Hernández: «La grande trahison»	8 50
Actas Congreso A. I. T.	2 00
«Aestética In Nuce», Benedetto Croce	5 80
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell	5 00
«L'Aiglon», Ed. Rostand	4 50
Herbert R. Southworth: «Antifalange». Estudio crítico de Falange en la guerra de España de M. García Venero	30 00
Ediciones lujo:	
Obras Completas Blasco Ibáñez (3 vols.) Uno	70 00
Obras Completas, Cervantes (3 vols.) Uno	70 00
Obras Completas, García Lorca (3 vols.) Uno	80 00

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10^e). C. C. P. Paris 13507 56

La Iglesia y nosotros

(Continuación y fin)

Los Gomà, Irurita, Pla y Deniel y sus respectivas camarillas, con sus egoísmos cerriles y cavernarios, no se conmovieron por la muerte de todo un pueblo. Afortunadamente para aquellos que no lealmente se consideren unidos a la religión católica, han existido quienes se han opuesto a aquéllos, tales como Llorens, Vidal y Barraquer y el presidente vasco, Aguirre, dando a su apostolado tal rectitud que le hace capaces de todo sacrificio antes que caer esclavos de los vencedores.

Como el vasco, el anciano catalán — hombres ambos a la par — da a sus sentimientos forma de viril literatura cuando dice: «En medio de las jerarquías civil, militar y eclesiástica, en medio de la pompa bullanguera hitleriano-moritalo-falangista, el hombre providencial, Franco, puso su espada sobre el altar, una espada que chorreaba sangre caliente de más de un millón de españoles de todas edades y condiciones.»

Con retardo notable se ocupó la Iglesia de la esclavitud humana,

«Umbral» 100, número que hará época en nuestros anales

A los nombres de colaboradores señalados en los números 593 y 594 de este semanario, hay que añadir los de Amado Marcellán y Jean Cassou, escritores, y los de Fernández, R. Pera y Diez Sada, artistas.

Repetimos que el tamaño de la revista no será el usual sino el de 21 x 27 cms.

Los temas que abarcará el Extra serán interesantes y variados, a cargo de unas 30 plumas de compañeros y una decena de notabilidades ajenas a las cuales la libertad infinita no asusta.

Un número a ofrecer a amistades como regalo escogido. Un recreo para los gustosos de lecturas tan provechosas como elevadas. Arte, Ciencia, Literatura, Poesía, Sociología, Variedades, etc. Los compañeros no suscritos a la revista encontrarán un Boletín de Suscripción en este mismo número del «C. S.» para llenarlo y enviarlo a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), si les acomoda hacerlo.

Urge que corresponsales, paqueteros y FF. LL. se decidan cuanto antes, para fijar nosotros la cuantía de la tirada.

Aunque partiera de la época egipcia y luego más cerca de nosotros, denunciando esa condición terrible. Y no puede menos que preguntarse: «¿Quién se ocupó de los esclavos? ¿Quiénes se ocupan de ellos?» A lo que debemos contestar: «¡Los anarquistas!» Esos hombres de vidas ejemplares, condenados a veces a la muerte física y siempre a la conspiración del silencio. ¿A quiénes citar? ¿Bresci, aquél que ajustició al «re galantuomo»? ¿Fue violento? ¿Asesino? ¡No! Fue un defensor de los esclavos de su época.

Cuando se le dijo al rey italiano que los campesinos de Cerdeña y los obreros pedían «Pane e Lavoro», contestó que se les diera «Piombo». Trescientos trabajadores fueron masacrados por los «cabinieri». Este es el asesinato, el verdadero, el enorme asesinato.

Bresci, regresa desde América a su Italia natal y el 30 de junio del primer año de este siglo. Cuando el soberano se paseaba en carroza real por las calles de Monza aplaudido por el gentío (las masas aplauden siempre), Bresci se avanza y con mano segura, dispara su arma diciendo: ¡Cerdeña!

Como Bresci los hubo un poco por doquier. No se tome esta nota como un panegírico a la violencia, que, en este caso, no existe. Bresci sólo recogió el guante del tirano que desafía y asesina a pobres indefensos. Con Bresci son miles los anarquistas que pagaron con sus vidas el gesto de rebeldía que ajusticia. Y miles los que se han ocupado de los esclavos para ayudarles a emanciparse. Lorenzo y Vallina. Gori y Fedelli, Reclus, Ryner, Relgis, Armand, Tolstoi; Fonseca y Souza; Kropotkin y Luisa Michel, Bakunin y tantos que no se pueden enumerar por no recordarlos, ninguno de los cuales se ha plegado a otro dogma que no sea la lógica razonada del bien.

El mercado humano en una colonia británica, nos recuerda 1939.

En el llamado «granero de Francia», los propietarios agricultores sometían a un severo examen visual y táctil los harapos humanos que éramos los que, recién salidos del campo concentracionario, éramos destinados a los trabajos del campo. Lo que provocó una escena violenta, — que podríamos explicar con detalle —, haciendo desistir a aquellos señores en su persistencia en querer tratarnos como si fuéramos animales en mercado.

Los pocos ejemplos que se pre-

sentan a favor de la Iglesia son estrangulados por los Gomà y compañía.

Las condiciones considerablemente renovadas de vida y trabajo se deben a los anarquistas y a los que, en su lógica experimental dicen que «Dios es injusto, porque los que viven bien son los religiosos». Tan es así, que el padre Comas, con muy honrada sinceridad, de la que no le hemos visto separarse nunca, declara: «Es triste constatar que los progresos del obrero no se deben a las encíclicas, sino a los sacrificios y a la sangre que el mundo obrero ha puesto al servicio de sus derechos y reivindicaciones.»

Es harto sabido con qué generosidad el anarquismo español se puso siempre en defensa de los oprimidos, dando el impulso necesario para avanzar, aunque luego, tras conquistas y conquistas, los zorros astutos de la política se hayan aprovechado, obrando como adelantados alumnos del jesuitismo.

Mauriac, Bernanos, Ossorio y Gallardo. ¡Cuántos documentos podríamos presentar! Pese a ellos, y a la nobleza de espíritu de ciertos católicos, la Iglesia Católica, Apostólica y Romana es prisionera de la sangre vertida en el curso de los años y de los siglos. Esa sangre, esas violencias no la dejan avanzar. Tendrán que pasar

muchos años para recuperarse, si lo logra. Porque la historia la designará como la responsable de las desgracias y de las miserias humanas.

Da grima observar que muchos hombres que han mostrado un temple extraordinario para atravesar el camino de la vida, se hayan ubicado en el seno de la Iglesia. Contra la que, en fin de cuentas, han tenido que protestar, denunciando vehementemente sus vicios, uniéndose así a los ateos que les han adelantado siempre exigiendo justicia.

Dios y Religión son absurdos humanos. La ignorancia, madre de la superstición, modela al individuo esclavizándole con mil temores, de los que no logra liberarse sino muy paulatinamente y casi siempre a través de luchas espirituales muy dolorosas a veces.

La juiciosa serenidad anarquista sabe lo que representa tener que soportar el temor y la inhibición ajenas y preconiza la libertad, única satisfactoria solución para el individuo. El anarquista se rebela contra toda prohibición, incluso cuando ésta atropella a sus adversarios. Cualquier creencia puede ser aceptada, condicionada al no sometimiento a ella. Seamos bastante convencidos para no dejarnos someter.

Fernando Ferrer Quesada

DISCOS

Bertrand Russell se fue de este mundo; ya no está con nosotros. Por ser un sabio, Russell era escuchado más que un millón de seres como nosotros.

No es que razón nos falte. Pero de Bertrands como ese se cuentan pocos en un siglo y hay que concederles audiencia.

Sin ser libertario de confesión, Russell lo era por convicción. A cada manifestación suya, pacifista o ultra-progresista, nos imponíamos cautela, acostumbrados al «ahora sí ahora no» de las magníficas cuán propagadas notabilidades. Pues cada vez podíamos considerar buenas las afirmaciones, los pensamientos del sabio inglés que ahora nos ha dejado, quedándonos en la espera de otras declaraciones que rasgaran la rutina mundial con el cuchillo de la lógica.

Bertrand Russell era nuestro amigo, y era una esperanza. Su combate pacifista, íntegro, sin concesiones. Su concepto de la sociedad, hiriente para ésta y satisfactorio para nosotros. Una vez más establecía coincidencia con los postulados ácratas. Poco importaba, pues, que no se definiera.

Otros lo hacen, por puro carnavalesco; luego abandonan. Ni siquiera se quitan la máscara, y es por que les cae.

Hoy la sinceridad mantenida contra viento y marea es fortuna moral que cuesta, a la persona que la posee, ingratitudes y años de vida.

Por suerte suya y nuestra, Bertrand Russell ha vivido más de 90 años. Y sin embargo, nosotros hemos resentido su muerte como si se tratara de un niño... eterno.

DISCOBOLO

CHEZ BABCOCK
ATLANTIQUE

Encore des licenciements!

Voici plus de deux semaines la direction a licencié deux travailleurs « gauchistes » sous les prétextes les plus futiles. Sans cesse tracassés par les chefs, ils ont dû encaisser plus que tout autre brimade sur brimade, auxquelles s'ajoutaient (comme à l'atelier Blanc) les lâches moqueries des communistes du PCF.

Qui a défendu ces types licenciés ? Pas la CGT, ni la CFDT, FO, par l'intermédiaire de son délégué Cappaert, a fait honnêtement son possible. Mais celui-ci a dû subir tout comme les maoïstes, la propagande mensongère et hypocrite de la CGT et des communistes du PCF.

Nous, nous ne cherchons pas à défendre ici le maoïsme ou le trotskysme mais les travailleurs en tant que tels.

Que nous importe les professions de foi idéologiques, quand, face aux patrons il y va de l'intérêt des travailleurs !

Le syndicalisme, ce n'est pas le sectarisme aveugle; c'est un moyen de nous défendre tous face aux directions patronales, aux gouvernants, à la bourgeoisie qui nous exploitent.

Le syndicalisme c'est l'alliance libre de tous les travailleurs face à l'ennemi commun.

Le syndicalisme enfin, c'est la *solidarité ouvrière*, la conscience que nous sommes tous dans le même bain et que pour nous en sortir il faut s'unir.

Mais qu'est-ce que l'unité ?

Au nom d'une prétendue unité doit-on condamner la liberté d'expression, interdire toute critique ?

Au nom d'une prétendue unité doit-on diviser les travailleurs entre « bons » et « mauvais » comme le fait sentir la CGT ?

Au nom d'une prétendue unité doit-on condamner la solidarité entre travailleurs qui n'ont pas les mêmes idées ?

L'unité des travailleurs on ne la fait pas à coups de clairs démagogiques de dirigeants syndicaux.

L'unité des travailleurs on ne la fait pas non plus en essayant de séparer le bon grain d'une prétendue ivraie.

L'unité des travailleurs, tout comme leur émancipation, sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes !

C'est à la base que se forme sans préjugé la véritable unité et non sous les coups de baguette

magique des chefs syndicalistes réformistes.

Tel est le chemin à parcourir à notre avis. Les délégués réformistes prendront-ils la peine de méditer ces lignes ? Nous pensons que non : depuis longtemps les syndicats officiels ont fait leur choix : réformisme, sectarisme, hypocrisie et démagogie. Est-ce le véritable syndicalisme ? Est-ce ainsi que l'on pourra défendre sérieusement nos intérêts ? Est-ce ainsi que l'on pourra menacer le capitalisme ?

Ceux qui se réclament d'une solidarité « avec nos frères espagnols » tout comme ils se réclament du régime politique de la Russie ou de la Pologne devraient pourtant savoir que ces deux gouvernements fournissent en masse du charbon au gouvernement fasciste espagnol, que des émissaires de Franco concluent des marchés avec ces soi-disants socialistes. Pendant ce temps les Asturies, Barcelone, l'Andalousie, le Levant sont en grève.

Pourquoi ceux qui se réclament d'une solidarité internationale, de l'Internationalisme ne demandent-ils pas aux travailleurs russes et polonais d'arrêter leur travail pour faire échec à cette trahison ?

Pourquoi la solidarité cégétiste à l'échelon national se limite-t-elle à 100 malheureux nouveaux francs (tract CGT : « Pourquoi les travailleurs immigrés renouvellent leur confiance à la C.G.T. ») qui, si ce chiffre est vrai, sont une véritable insulte au prolétariat espagnol en lutte ! ?

Nous ne savons que trop bien les réponses tout comme nous savons trop bien à qui va cet argent. Ceux que la CGT appellent les « démocrates espagnols » ce sont les communistes du PCE et uniquement eux !

Quand à la solidarité des travailleurs russes et polonais qui pourrait s'exprimer par la grève n'y comptons pas trop dans ces pays aux gouvernements de « démocratie avancée » !

Il est curieux d'autre part que la CGT s'intéresse soudainement aux travailleurs immigrés : c'est la première fois qu'elle le fait dans l'année. Oui mais au bon moment : en pleine période électorale pour le comité d'établissement...

CFDT : actes et paroles

Indirectement la CGT nous accusait l'autre jour de prendre la boîte pour une poubelle dans la-

quelle nous déversons notre « marchandise avariée ». Et bien, pour celle des réformistes syndicaux ce n'est pas une poubelle qu'il faudrait : c'est une décharge publique... avec tout ce qu'ils déversent à longueur de journée ! La dedans nous avons retiré pourtant des tracts intéressants : ceux de la CFDT. Seulement il faudrait savoir passer des paroles aux actes, aussi bien à l'échelon nationale que chez Babcock !

Elections

Aujourd'hui ce sont celles du comité d'établissement. En tant que syndicalistes nous ne sommes pas contre le principe de ces comités. Il s'agit d'améliorer les « conditions collectives d'emploi et de travail ainsi que les conditions de vie du personnel au sein de l'entreprise ». (L. n° 66-427 du

18 juin 1966 - Code du Travail). Si les délégués défendent cet objectif pour lequel ils sont élus on ne peut qu'approuver.

Toutefois nous avons lu le budget. Nous faisons les propositions suivantes : la formation d'un club de belote et la distribution d'un yoyo par personne. Cela complètera la liste. Ainsi la nouvelle paroisse Babcock pourra faire bonne figure ! Quant aux syndicalistes officiels, CFDT, CGT, FO, nous savons qu'avec eux, nous irons joyeusement main dans la main vers cette « Nouvelle Société » qu'on nous promet ! Pardonnez-nous ici si nous faisons bande à part : nous ne voulons pas que l'on fasse gérer les intérêts des capitalistes par des travailleurs tout comme les travailleurs ne doivent pas, à notre avis diriger une paroisse !

REFLEXION

PRESSE DE L'A. I. T.

Rappelant que LE COMBAT SYNDICALISTE engage les amis lecteurs à participer aux tâches de défense et d'action de la publication confédérale, nous jugeons la vitalité anarcho-syndicaliste au nombre de lecteurs, qui apportent au journal leurs soutiens économiques, leurs efforts pour la propagande et diffusion active et leurs devoirs de correspondants, au moyen d'informations diverses, (nouvelles de la vie du travail, situation des luttes pour l'émancipation des travailleurs, et autres communications de solidarité).

Indépendant des influences politiques, financières ou secrètes,

Le « C. S. » assure son existence de par le dévouement de ses amis lecteurs.

Il est évident que les frais d'impression et de distribution de l'hebdomadaire, obligeront un jour la modification du prix de vente, surtout si l'ennemi commun continue le sabotage contre le « C. S. ». La lenteur dans la réflexion pour adhérer à la mission de l'organe de la C.N.T. (porte-voix de l'A.I.T.) de la part d'appareils affinitaires est un constat; que la défense et l'action efficace du « C. S. » peuvent être renforcés par la venue et l'aide de nombreux camarades volontaires à l'œuvre de la Commission du Journal dans son travail de rédaction, administration, et diffusion, facilitant ainsi mieux la coordination des régions et pays du monde dans leurs activités sympathisantes.

Le « C. S. » publication intercontinentale par sa présentation, rend possible une plus ample progression et divulgation de l'information de l'éducation sociale et l'adhésion de nouveaux lecteurs à l'action syndicaliste révolutionnaire de l'A. I. T.

Le plus intéressé dans l'organisation du journal LE COMBAT SYNDICALISTE est la C.N.T...



ARMAND ROBIN, POÈTE RÉVOLTE

Le poète, s'il vient du peuple, est indésirable ;
Il restera du côté des ruisseaux, des nuages, sera semblable
Aux vents qui ne veulent pas être dirigés,
Aux têtes de chevaux qui n'aiment pas qu'on ait décidé
Par avance de leur regard, de leurs museaux, de leurs crinières.

« Venu du peuple », ça les dérange tous.
Au lieu d'un « Vive Hitler ! Vive Staline ! » voilà des gens
Qui marchent purement et il y aura dans les rues
Et dans les villages des écriteaux de fête portant :
« Les hommes du peuple sont supérieurs aux tyrans !
Les hommes du peuple n'ont pas besoin de gouvernants !
La haine est chose de bourgeois ; nous, surgis du néant de la souffrance
Nous donnerons au monde le goût très neuf d'aimer. »

Les derniers rois de la vanité bourgeoise
N'aiment pas savoir que les hommes du peuple vont les remplacer.
On voit Aragon se contorsionner devant cette idée ;
Et mettre l'amour où ils mettaient la haine, la force où ils mettaient
[la faiblesse.
J'écris aux gribouilleurs bourgeois pour leur demander
Qu'ils me fassent tout le mal.

On ne fera pas de moi quelqu'un qui réussira ;
Il faut être juste contre tous,
Il faut partout en tout rester debout,
Défendre la vérité.

(« Le monde d'une voix »)

ARMAND ROBIN

Demande de soutien ...

Les enseignants de l'Ecole *Paul Lafargue*, à Montreuil, sont en grève illimitée depuis le 12 janvier 1970 et vous demandent de soutenir leur action.

On vous dit qu'il faut développer l'enseignement des enfants inadaptés, déficients intellectuels alors que la majorité ne sont que des retardés scolaires.

On vous dit que les classes de perfectionnement sont réservées aux enfants déficients intellectuels alors que la majorité des enfants y ont accès faute de place ailleurs.

On vous dit que les classes de perfectionnement professionnel offrent la possibilité d'apprendre un métier alors que à « Paul Lafargue » 75 adolescents n'ont que 4 heures d'atelier « bois » par semaine : 25 adolescents sont privés d'ateliers depuis la rentrée 1969. Il est interdit aux professeurs d'atelier de donner un enseignement professionnel.

On vous dit qu'un effort financier énorme est fait pour ces enfants alors que les crédits de fonc-

tionnement (30 F par élève et par an) ne permettent de faire fonctionner l'atelier qu'une partie de l'année.

On vous dit que l'orientation et la formation professionnelle permettent une insertion sociale alors que la plupart de nos anciens élèves n'ont le « choix » qu'entre le chômage ou la surexploitation. Exemples : 50 heures par semaine pour 50 F par mois ; 900 F par mois pour 45 heures par semaine, mais avec les primes de risque et d'insalubrité (décapage de pièces métalliques dans un bain d'acide).

Les enseignants de l'Ecole *Paul Lafargue*, à Montreuil, soucieux de l'avenir des enfants qui leur sont confiés et qu'ils savent menacés par le chômage ou la surexploitation, par manque de formation professionnelle, révoltés par les conditions d'enseignement qui leur sont imposées, décident en dernier recours de se mettre en grève illimitée à partir du 12 janvier 1970 et vous demandent de soutenir leur action.

C'est tout à fait par hasard que je passais près de la gare de St-Denis, le vendredi 23 janvier, vers 20 h. A la sortie de cette même gare, je vis un attroupement. D'un naturel curieux, je me dirigeais vers cette même sortie. Et là, je vis la fin d'une discussion plutôt houleuse entre un employé de la SNCF et un arabe. Mais, à peine étais-je arrivé qu'un autre employé de la SNCF emmenait le malheureux dans une autre salle de la gare, à l'abri des yeux curieux des témoins. Je me renseignais alors auprès de ces témoins (des arabes, les français étant déjà partis puisque le spectacle était terminé) pour connaître les causes de cette dispute.

Il est vrai que je n'ai pas pu savoir s'il avait un billet comme le prétendaient des camarades arabes qui avaient voyagés avec lui, ou s'il n'en avait pas comme le laissaient entendre d'autres témoins. Mais, de l'avis de tous, s'il s'était agit d'un français et non d'un arabe il n'y aurait eu aucun incident. En effet, les premiers mots de l'employé de la SNCF n'ont pas été « Alors, on veut resquiller ! », mais quelque chose du genre : « Sale bougnoule, si t'es pas content t'as qu'à retourner dans ton pays et pas venir nous faire chier en France ».

Avec quelques camarades arabes, j'attendais la suite des événements. Voyant notre impatience, l'employé nous lança ironiquement :

LE RACISME DANS LA CLASSE OUVRIÈRE

« Vous en faites pas, il va ressortir ! » C'est à peu près à ce moment que nous vîmes arriver la camionnette noire et blanche sur laquelle on pouvait lire ce mot cher à Marcellin (et aux contribuables) « police ». Les flics en descendirent, entrèrent dans la gare puis quelques instants plus tard, ils en ressortirent escortant de près notre camarade qui avait eu le tort de ne pas être français. Ils le firent monter plus ou moins brutalement (plutôt plus que moins) avec eux et disparurent dans la nuit.

Pourquoi cette histoire ?

- 1) Parce qu'elle est vraie.
- 2) Parce qu'elle est symbolique.

Sûrement, ce n'est pas la seule du genre et c'est regrettable. Elle montre qu'en définitive, c'est peut-être parmi la classe ouvrière que se trouvent les racistes les plus acharnés. Pourquoi ? Parce que depuis des années la presse bourgeoise et la propagande fasciste dénoncent ces « cochons » d'étrangers qui viennent voler le travail des français et parce que les syndicats réformistes ne se sont jamais opposés énergiquement à cette intoxication bourgeoise et parce qu'il arrive que ce soit une municipalité « communiste » qui chasse

les étrangers des bidonvilles sans leur donner les moyens de se reloger convenablement (c'est le cas d'Argenteuil). A ce propos voici un dialogue très significatif entre un J. C. et un maoïste :

Le J. C. : « Tu y as été au bidonville d'Argenteuil ? »

Le maoïste : « Oui, parfaitement, j'y suis allé ! »

Le J. C. : « Et bien, ça ne m'étonne pas ! » et là dessus il s'en va.

Après l'assassinat des cinq camarades africains d'Aubervilliers, de nombreux groupes d'extrême gauche et même des gens très modérés se sont indignés et l'ont fait savoir, notamment lors de l'enterrement. Réaction de « l'Humanité » : « Il fallut que des groupes gauchistes lancent une manifestation indécente ». Selon le PCF, il fallait certainement se contenter de faire un signe de croix et de dire un Pater noster.

Plus que jamais, je crois, il faut soutenir les travailleurs émigrés, leur lutte est la nôtre. Nous devons mettre en échec la répression patronale qui s'abat sur les travailleurs et principalement sur nos camarades étrangers qui sont surexploités.

Comment pouvons nous les ai-

der ? Il y a mille façons, ne serait-ce que les aider à remplir des papiers administratifs, leur montrer comment les patrons le roulent, les informer de leurs droits bafoués par le patronat. Les étrangers ne viennent pas nous voler notre pain, bien au contraire, ce sont eux qui font les travaux les plus durs, ceux que les travailleurs français ne veulent pas faire. Et, il faut voir dans quelles conditions d'hygiène et de sécurité ils les font, pour des salaires dérisoires. N'oublions pas que par rapport à nous, ils sont surexploités. Alors ne faisons qu'un avec eux.

C'est l'intérêt même du patronat et du gouvernement que cette division entre travailleurs français et travailleurs émigrés. Plus que jamais, nous devons faire un seul bloc contre le patronat et le gouvernement, ce n'est que dans ces conditions que ce dernier ne pourra plus utiliser nos camarades étrangers, comme briseurs de grèves. C'est à nous français de faire le premier pas vers nos frères étrangers et non à eux, car jusqu'à présent nous n'avons pas mérité leur confiance. Ce pas franchissons-le, c'est un pas en avant vers la révolution émancipatrice de la classe ouvrière. Faisons l'unité des travailleurs sans distinctions de couleur ni de nationalité, c'est à ce seul prix que la révolution pourra se faire.

J. L. (St-Denis).

Non à la hausse

La RATP est soi-disant en déficit : alors, il faut en faire payer le prix aux usagers, c'est-à-dire aux ouvriers, aux employés, etc...

La RATP est un service public dit-on ; elle sert à tout le monde. Mais en fait, elle sert d'abord aux patrons. La RATP transporte les travailleurs dont ils ont besoin comme la SNCF transporte leur charbon ou leur fer. Et cela, les patrons l'ont gratuitement, car en somme ils font payer à tout le monde quelque chose qu'ils devraient payer. Si déficit il y a, c'est à lui de le payer.

Mais de quel déficit s'agit-il ? Non seulement, les patrons bénéficient gratuitement de la RATP, mais en plus ils en tirent du profit ! Quelques exemples : si la RATP est en déficit, pourquoi cette opération de prestige qu'est la gare du RER de Nation avec marbre et musique douce ? Ne serait-ce pas parce que un nouveau quartier commercial de grand standing est en train de se construire entre Nation et Vincennes ? Belle publicité gratuite pour les spéculateurs immobiliers et les patrons des grands magasins ! Les patrons se servent aussi de la Régie pour mettre au point des brevets sur le dos des contribuables, et ensuite les vendre à l'étranger pour son seul profit. Ainsi, l'ouvrier donne à manger à son patron par son travail, et en plus il

subventionne la publicité et les brevets de celui-ci en payant son ticket.

De plus, gémir sur le déficit, ça donne un prétexte pour la suppression de postes à la Régie, le refus des 2 jours. Il y a suffisamment d'argent pour mettre des machines à faire payer les gens ultra-modernes à des prix exorbitants, et qui ne sont pas au point, mais on n'a pas d'argent pour que les usagers voyagent décemment et pour embaucher du personnel !

Qu'on ne vienne plus ensuite pleurer des larmes de crocodile sur le « déficit » de la Régie et de tous les services publics. La vérité, c'est que dans le système capitaliste, Service public ça veut dire le public au service des patrons.

Il a été décidé de faire passer le carnet à 10 F. ; seulement, pour mieux faire avaler la pilule, on le fera par étapes : la 1^o en février, la 2^e en juin, et la 3^e à la rentrée. Il faut faire en sorte que le billet n'augmente pas ; il faut refuser la hausse. Sinon, ça ne s'arrêtera jamais.

Mieux il faut se battre pour que la RATP soit gratuite ; quand on se déplace, ce n'est pas un luxe, c'est une nécessité. Les patrons n'ont qu'à verser une part de leur profit à la Régie ! Si on paye des impôts, c'est pour quoi faire

alors ? Le coup du déficit on nous l'a déjà fait avec la Sécurité Sociale, souvenons-nous en ! Et qu'on ne vienne pas nous parler de rentabilité ; il faudrait peut-être aussi que les écoles maternelles et les hôpitaux soient « rentables » ?

Non à l'augmentation des tarifs de la RATP !

Refusons de payer et de faire payer les nouveaux tarifs !

Vie chère assez !

(Tract distribué par un groupe de travailleurs de la R.A.T.P.).



COMMUNIQUE

« Les Amis de Sébastien Faure » organisent leur fête annuelle pour leur caisse de solidarité le 8 mars à 14 h 30 dans la salle des Fêtes de la Mairie du Pré-St-Gervais. Un excellent programme, une ambiance amicale. Venez nombreux, amenez vos amis, vous ne le regretterez pas. Métro : Porte des Lilas et Hoche, autobus 170. Prix d'entrée 8 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Pefalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

COMMUNIQUES

11^o U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11^o Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient 66). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^o U.R.

SECTION SIA DE LORIENT

Tous les adhérents de la section qui désirent se rendre à la prochaine réunion régionale qui doit avoir lieu à St-Brieuc le 22 mars prochain, sont invités d'aviser le plus rapidement possible J. Queudet, 42, rue du Général Frébault, à Lorient, qui transmettra.

19^e Union Régionale (C.N.T.)

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures, Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1^o).

POUR L'ANARCHIE

DEMOCRATIE ET REPRESENTATION

Bien des gens sont opposés à un gouvernement antidémocratique, mais les anarchistes se distinguent d'eux en s'opposant également aux gouvernements démocratiques. D'autres sont opposés aux gouvernements démocratiques, mais les anarchistes se distinguent d'eux non point parce qu'ils craignent ou haïssent le gouvernement du peuple, mais parce qu'ils croient que la démocratie est en fait une contradiction logique, une impossibilité physique. La vraie démocratie n'est possible que dans une petite communauté, où chacun peut prendre part à toutes les décisions et à ce moment-là elle n'est plus nécessaire. Ce qu'on appelle démocratie en prétendant que c'est le gouvernement du peuple par lui-même, n'est en fait que le gouvernement du peuple par des gouvernants élus et on devrait plutôt l'appeler « oligarchie consentie ».

Le gouvernement par des chefs qu'on a choisis est différent et généralement meilleur que celui où les chefs se sont choisis eux-mêmes, mais c'est encore le gouvernement de certains sur d'autres. Dans le gouvernement le plus démocratique, il y a toujours ceux qui ordonnent ou interdisent, et ceux qui obéissent. Même quand nous sommes gouvernés par nos représentants nous continuons d'être gouvernés et, dès qu'ils commencent à le faire contre notre volonté, ils cessent d'être nos représentants. La plupart des gens admettent qu'on n'a aucune obligation envers un gouvernement dans lequel on ne peut se faire entendre. Les anarchistes vont plus loin et prétendent que nous n'avons aucune obligation envers le gouverne-

NICOLAS WALTER

ment que nous avons élu. Nous pouvons lui obéir si nous sommes d'accord ou bien trop faibles pour désobéir, mais rien ne nous force à lui obéir lorsque nous sommes en désaccord et assez forts pour refuser de le faire. La plupart des gens admettent que ceux qui sont concernés par un changement devraient être consultés avant qu'une décision soit prise ; les anarchistes vont plus loin et insistent pour qu'ils prennent la décision et la mettent en pratique eux-mêmes.

Les anarchistes rejettent donc l'idée du contrat social et celle de la délégation des pouvoirs. Sans aucun doute, en réalité, la plupart des choses seront toujours faites par peu de monde — par ceux qui sont intéressés par un problème et à même de le résoudre —, mais il n'y a aucune raison pour qu'ils soient choisis par sélection ou élection. Ils émergeront toujours de toute façon et il vaut mieux que cela se fasse naturellement. L'important est que les guides et les experts n'ont pas à être forcément des chefs, que l'expérience et la capacité d'organisation ne sont pas nécessairement liées à l'autorité. Il se peut qu'une représentation soit commode et rien de plus. Le véritable représentant est le délégué ou le député mandaté par ceux qui l'envoient et révoquable immédiatement par eux. D'une certaine manière, le chef qui se targue d'être représentatif est pire que l'usurpateur déclaré, parce qu'il est plus difficile de s'attaquer à l'autorité quand elle s'enveloppe de jolis mots ou de raisonnements abstraits. Que nous puissions élire nos chefs de temps à autre ne signifie pas que nous devons leur obéir tout le temps. Si nous le faisons, c'est pour des raisons pratiques et non morales. Les anarchistes sont contre les gouvernements, quelle que soit leur origine.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

A MARSEILLE

B.D.I.C

CAL-INTER

Des militants lycéens décident de constituer un comité d'action Inter-Lycée

La nécessité de constituer ce CAL Inter s'est fait sentir aux militants révolutionnaires libertaires des lycées de Marseille, pour sauver et relancer le mouvement lycéen qui a été saboté par les mini-bureaucrates de « Rouge » (Ligue Communiste). Ce sabotage, ils l'ont accompli notamment grâce au « Bureau National » des CAL qu'ils contrôlaient et qui leur servait de devanture pour se faire briller en tant que « leaders d'un mouvement de masse » à l'instar du PC dans la CGT.

Le travail de reconstitution des CAL se base sur l'adoption préalable d'une ligne politique claire qui s'appuie sur la revendication d'autogestion généralisée de la société, revendication appliquée aux lycées comme aux usines. Ainsi les CAL peuvent désormais s'engager dans la voie de la dualité pouvoir-autogestion.

Préfiguration de ce que peuvent être les conseils lycéens, ils peuvent profiter de la caserne qui est la leur pour entamer un processus de gestion révolutionnaire. Chaque CAL peut par son action concrétiser dans un premier temps la notion de contrôle lycéen, c'est-à-dire la prise en main des responsabilités effectives concentrées dans les mains de l'administration. Le pouvoir de diffusion d'une certaine culture doit lui être retiré, non pas en pactisant ou en grignotant ces pouvoirs, mais en instaurant une auto-administration parallèle dont les activités ne se limiteraient pas uniquement à assurer une contestation active des idéologies enseignées, mais aussi à entamer la libération totale des lycéens en se livrant à diverses activités et en employant au mieux les locaux dont ils disposent afin de participer à la Révolution Proletarienne par la création de l'autogestion généralisée.

La bourgeoisie internationale est aux abois. Dans les lycées elle tente d'associer les exploités à leur propre exploitation; ultime thérapeutique: la participation alliée à quelques réformes superficielles qui ne peuvent (comme toutes réformes) modifier le système. Contre l'avènement de la société sans classes, on offre aux lycéens le changement d'une notation de 1 à 20 pour une notation de A à E.

La première intervention du CAL-Inter de Marseille a été le tract suivant:

« Pourquoi la chute des CAL? Scissions entre diverses tendances, d'où manque d'unité.

Pas de ligne politique bien définie. Nous proposons de créer un CAL Inter Lycée menant une lutte anti-autoritaire et anti-hiérarchique tout en réclamant l'ensemble du pouvoir sur le plan lycéen.

Prenons le droit de critiquer l'enseignement que l'on nous inculque, et qui n'a pour but que de nous introduire dans le système capitaliste. Nous ne nous bornons pas seulement à faire une critique du capitalisme classique, mais aussi du capitalisme nouveau dont les meilleurs exemples sont la Russie et la Chine, qui sont des états militaro-bureaucratiques où toutes les libertés fondamentales ont disparu, asphyxiées par une dictature étouffante définie comme étant celle du « prolétariat ». L'édification du socialisme ne peut se réaliser que par un rejet de l'idéologie autoritaire et liberticide du marxisme.

Pour nous anarcho-syndicalistes, par le rejet de tous les préjugés qui aveuglent l'homme depuis l'origine des temps, celui de l'Etat est le plus funeste. Il cherche par sa censure, sa police et divers autres moyens, à faire obstacle à toute activité libre et tient cette répression pour son devoir et son instinct de conservation personnelle.

Les anarcho-syndicalistes veulent renverser la société actuelle bourgeoise et capitaliste non pas pour vivre sans organisation sociale, comme certains l'insinuent, mais pour lui substituer une société plus en harmonie avec le progrès et la civilisation.

Si tu es pour: le communisme libertaire, l'autonomie individuelle, la fraternité humaine; et si tu es contre: le militarisme, les guerres, les gouvernements (de quelques étiquettes qu'ils se couvrent), rejoins notre cause en prenant contact avec les Jeunesses Anarcho-syndicalistes, 13, rue de l'Académie, à la Vieille Bourse du Travail, salle 3.

Les militants du CAL-Inter espèrent que tous les lycéens lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE de Marseille et de la région prendront contact à l'adresse indiquée. L'urgence de la situation demande une réponse immédiate.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

LE JEU DE MORPION INTERNATIONAL

La presse du cœur nous a ému récemment sur les malheurs du prince Phillip d'Angleterre obligé de vendre son yacht pour pouvoir joindre les deux bouts. Devant ce scandale nous nous sommes tournés avec angoisse vers nos amis d'Outre-Manche, dans la dèche comme nous: « Comment, vous n'arrivez même plus à nourrir vos parasites? », leur avons nous demandé. Voici leur réponse pour vous rassurer braves gens.

Sur la liste civile annuelle, la reine émarge de 640 millions AF pour ses menus frais et payer ses 237 serviteurs. Le prince Phillip reçoit 54 millions AF, la reine mère et le duc de Gloucester 47 millions AF chacun. En outre, le Ministère de la Défense se charge, au nom de nos amis en question, des avions et hélicoptères privés de la maison royale: Capital 1,75 milliards AF, entretien annuel 540 millions AF. Il se charge également des yachts royaux (donc Phillip tu exagères!) Capital 3,1 milliards AF, entretien annuel 415 millions AF. Le Ministère des Travaux largement aidé par la population a bien voulu se charger des frais des six palaces royaux soit de l'ordre de 1,3 milliard AF chaque année. La poste se charge du courrier royal (75 millions AF) et les Chemins de Fer du train royal. Ces malheureux (l'argent ne fait pas leur bonheur qu'ils disent) ont également quelques ressources personnelles mais si faibles que ça ne veut pas la peine d'en parler. Ainsi, le duc de Cornwall ne rapporte que 300 millions AF au prince Charles et encore, il est obligé d'en laisser la moitié à l'Etat insatiable.

Devant cet étalage de millions nous aurions aimé montrer à nos amis anglais que nous aussi nous savions nourrir confortablement nos morpions, mais hélas ils sont très discrets et les détails nous manquent. Compte tenu de leur train de vie qui ne laisse en rien à désirer (ils ne se plaignent pas!), on peut néanmoins en déduire qu'il est certainement supérieur. Ainsi, pendant la guerre des 6 jours, au cours d'une quête de charité en faveur du petit malheureux état d'Israël prêt à disparaître, la famille Rotschild s'est quand même fendue d'une aumô-

ne de 1 milliard AF. Faut le faire.

Bien entendu nos amis américains ont des morpions gigantesques. Deux d'entre eux ont des fortunes évaluées (précisément par le journal « Fortune ») entre 600 et 900 milliards AF, ce sont Paul Getty 75 ans, pétrolier, le vieux cochon qui commandite le magazine des femmes nues aux gros seins « Play boy », et Howard Hughes 62 ans le patron très timide (?) de Hughes Aircraft (fusées, Boeing, ...). Six ont entre 200 et 600 milliards AF dont Charles Mott 92 ans le patron de General Motors. Vingt sept ont entre 100 et 200 milliards AF dont chacun des 6 enfants Rockefeller, Kennedy père, Dewitt Wallace du Reader Digest, le célèbre magazine anticonformiste taillé au format du papier WC, et Sherman Fairchild d'IBM. Enfin vingt six ont entre 10 et 100 milliards AF dont les Fords, Woodruff de Coca-Cola et l'acteur comique Bob Hope. Ah, ces Américains!

Lorsque nous avons demandé à nos amis russes s'ils en avaient, ils nous ont répondu: Niet, en se grattant! Ils ont paraît-il un parasite aussi taquin qui fait de gros points rouges sur la peau. De grosses puces?

CLODO

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

34 28

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

26 FEVRIER

1970

NUMERO 596

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE



LA GREVE DES CHEMINOTS

Ça a démarré à Achères dans la nuit du 17 ou 18. C'est la CGT qui a déclenché le mouvement; ça va sûrement se terminer en queue de poisson comme d'habitude.

On réclame le « front syndical » mais on agit finalement

tation ça serait déjà pas mal. Et puis il faut « marquer le coup » comme les copains.

Dire qu'il va falloir recommencer dans quelques semaines peut-être. Recommencer à faire grève pour reconquérir

politiques du PCF ? De toute façon il l'aura dans le cul, comme d'habitude, et ce sera bien fait. Mais c'est nous les bonnes poires qui payons à chaque fois ! Méfiez-vous patrons et toi aussi Séguy !

LE CAPITALISME MONTRE LES DENTS...

les avantages qu'on aura perdu. Encore des soupes à la grimace à la baraque. Encore se faire repérer par les chefs. Encore lutter pour du « roupie de sansonnet ».

Des grèves déclenchées secteurs par secteurs, « perlées », « tournantes »... On en a marre ! La classe ouvrière s'essouffle. On la saigne par de telles actions sans envergure. On étouffe finalement toute la combativité. Pour aboutir à quoi ? Satisfaire les intérêts

« Vive la grève partielle et démoralisatrice ». Que pensez-vous de ce nouveau slogan CGT camarades ?



CALL

...ET LES REFORMISTES BROUMENT !

pour ses propres intérêts. Et fouette cocher ! En avant la piétaille, puisqu'on a décidé d'ouvrir un nouveau front. On a choisi la SNCF parce que ça nous arrange... Marche ou crève !

Ouais ! On marche. Faut bien. On aurait l'air de quoi si on n'était pas d'accord tout d'un coup ! Les payes sont pas grosses, si on pouvait arracher quelques lambeaux d'augmen-

Le Meeting « Ordre Nouveau » (vieux refrain) est transformé

La France reste un pays honnête. Le meeting des fachos a été interdit. Ça c'est ce qu'écrit la presse bourgeoise. La notre donne un son de cloche différent : il n'a pas été interdit mais transformé. Bref il aura lieu tout de même...

Mais le gouvernement aura les mains blanches. Démocratique qu'il est ce gouvernement. Il l'a interdit le meeting fasciste oui ou non ?

Bravo ! merci M. Pompidou vous êtes un chef, un vrai.

Tu parles ! le meeting non seulement il aura lieu mais il aura pour thème la liberté d'expression ! cela par des fachos. Bien joué les acrobates !

Nous nous disons : « Pas de liberté aux ennemis de la liberté. »

Pendant ce temps à Lyon, on suicide...



POINT DE VUE

VEAU EN HAUSSE. — Un lecteur Martiniquais proteste contre un article du « Monde » où il était dit qu'un ouvrier de bananeraie coûtait 16 F par jour à son employeur. C'est faux. Outre les 18 F 59 qu'il verse à l'ouvrier, l'employeur a des charges sociales et c'est 25 F 80 que supporte l'employeur par jour net de travail.

Espérons écraser un jour les employeurs sous ce fardeau.

FARCES ET ATTRAPES. — Entre deux appels pour vaincre la famine, les Indous, nouveaux riches, envisagent de faire la bombe. En cinq ans 7,5 milliards de roupies (5,5 milliards de F.) y seraient consacrés. C'est cher la roupie de sansonnet.

HUMOUR. — A Rio on prépare le Carnaval dans l'allégresse : 1.600 arrestations « préventives ».

VOU PIEU. — « L'Administration au service du public » de J. Dayre du Ministère de l'économie des bouts de chandelles.

LES GNOMES. — A Genève notre illustre délégué à la conférence sur les drogues, le sieur Mabileau, pense qu'il existe des centaines de laboratoires clandestins dans le monde où des étudiants en chimie fabriquent de la drogue.

Pour une fois qu'ils travaillent !

LE DROIT... DU PLUS FORT. — C'est le droit que pratiquent les trotskistes lorsqu'ils sont au pouvoir, mais cela ne nous empêche pas de déplorer la condamnation des vendeurs de « La Cause du Peuple ». Le Tribunal de Versailles a pourtant été indulgent, « Flic » est autorisé, mais quand même pas « assassin », ou tout du moins il aurait fallu ajouter « amnistié ».

POINT DE VUE

RENGAINE. — Profitant du déclin de Mireille Mathieu et du fiasco de Kiki Caron, Charles de Gaulle lance ses mémoires dans un super 33 tours (de quoi ?). Faute de l'Olympe des dieux, il aurait décidé de se rabattre sur... l'Olympia. Grandeur et décadence !

POLITIQUE. — Dans « Libres Opinions » du « Monde », Jean Beaujeu, ancien doyen de la Faculté de Nanterre, réprovoque la politique à l'Université.

Il est évident que l'Université est faite pour enseigner (par exemple la politique de l'empire romain ou celle des pharaons d'Égypte) et non pas pour s'occuper des affaires « tabous » de la politique moderne. C'est un peu d'ailleurs, ce qu'a dit Guichard, le chef de l'Éducation à Europe n° 1 : « Il est tout à fait normal que les étudiants fassent de la politique... mais pas pour empêcher ceux qui ne sont pas de leur avis, de travailler ».

Moi je ne suis pas d'accord, s'ils ne le font pas, il y a délit de « non assistance à personnes en danger ».

SUGGESTION. — L'Institut Pasteur, le plus grand centre de ce type en Europe, est dans une situation financière alarmante depuis 1962, n'ayant pas été touché par la grâce de « ma grandeur ». Je suppose que Rotschild ne verra pas d'inconvénient à ce que Pompidou lance une quête nationale. A vot' bon cœur m'ssieurs-dames, c'est pour nos pauvres prix Nobel.

AIMONS NOUS LES UNS LES AUTRES. — Célibat et sexualité, tel était le thème du 3^e colloque du centre catholique des médecins français les 14 et 15 janvier à Paris. Le professeur Kammerer de Strasbourg propose de repousser l'engagement sacerdotal après quarante ans. Il leur laisse ainsi la possibilité de forniquer à leur aise avant avec sa fille. Le plus franc a été le chanoine de Locht. « Beaucoup de prêtres célibataires ont de la peine à dépasser une impression de n'être pas valables ». Reste à savoir s'ils vaudraient beaucoup plus mariés ! Il a dit aussi « En rendant le célibat obligatoire pour le prêtre on paralyse sa signification ». Ça doit être cochon je sais pas pourquoi il appelle ça comme ça.

A suivre, le prochain colloque aura pour thème l'érotisme. Mon père qui êtes au pieu !

EN SUÈDE...

Voilà quelque temps la grève des mines de Laponie a remis en cause la paix sociale suédoise. Malgré son caractère illégal, les contacts finirent par avoir lieu entre la direction de l'entreprise nationalisée, LKAB, et une délégation des grévistes, assistés des représentants de leur syndicat.

On a pu lire dans le journal « Le Monde » du 28 janvier dernier : « Cette grève, qualifiée de « sauvage » dure depuis le 9 décembre. C'est donc que tout ne va pas pour le mieux, en Suède, du point de vue économique. Ni du point de vue syndical, puisque c'est la base qui est obligée de prendre l'initiative, agissant sans doute contre l'assentiment des chefs syndicaux. Lesquels, comme partout d'ailleurs, ne tiennent pas tellement à ce que cela fasse des « vagues ».

Comme nous avons pu le constater à plusieurs reprises en France, ces chefs syndicaux sont pour la « légalité ». Une bonne petite grève de temps en temps, bien préparée par eux, téléphonée au pouvoir, et de courte durée, voilà leur idéal. Mais que cela vienne d'en bas, de ceux qui peinent, de ceux qui cotisent, de ceux qui, il faut le dire, travaillent réellement, voilà ce que ces messieurs ne peuvent souffrir. Et la grève est alors qualifiée de sauvage, voire d'illégal, ce qui, à mes yeux, est un comble car je vous le demande, qu'est-ce une grève si elle n'est pas illégale ?

Ne l'oublions pas, la grève est essentiellement une révolte, plus ou moins conséquente, envers les lois, écrites ou non, qui asservissent le prolétariat. Parler de légalité, ici, est proprement un non-sens : la loi est faite par le pouvoir, quel qu'il soit, et je ne sais pas que le futur gréviste ait jamais été consulté au moment de sa rédaction. Alors ? Mais comme cela fait bien l'affaire du pouvoir, du patronat et aussi, à n'en pas douter, des centrales syndicales, de savoir à l'avance ce qui va arriver dans telle ou telle entreprise, dans tel ou tel chantier, dans telle ou telle administration.

Et comme cela contribue bien à discréditer les grèves et les grévistes, aux yeux des usagers, aux yeux de l'opinion publique, toujours mal informés.

Car il ne faut pas se le dissimuler, chez les commerçants, dans les professions libérales et spécialement dans les milieux ruraux, la grève, inconnue la plupart du temps, est profondément impopulaire.

Faute, je le répète, d'informa-

tion objective, les journaux ne faisant pas spécialement d'efforts dans le sens de l'explication objective d'un mouvement de grève.

Pour revenir en Suède, il semble que le paradis du syndicalisme soit en train de s'effriter, car outre cette grève des mineurs de Laponie, d'autres grèves sont à prévoir, paraît-il, des négociations étant en cours dans de nombreuses entreprises.

Les mineurs de Laponie me paraissent toutefois très décidés à ne pas s'en laisser conter. Voici, en effet, des déclarations qui laissent présager d'une certaine maturité de leur part :

« Nous avons eu à souffrir trop longtemps de la faiblesse des délégués de la fédération pour les laisser conduire cette grève déclenchée spontanément par des travailleurs bien décidés maintenant à prendre eux-mêmes les choses en main. »

Ce que nous voulons, c'est avoir davantage de responsabilité, c'est participer réellement aux décisions qui nous concernent. Pour le moment, nous avons l'impression d'être un simple facteur de production, tout comme le mineur de fer ou le capital. L'accélération des cadences est très éprouvante. »

Quand aux revendications de ces mineurs, dont le refus de s'en remettre à leurs dirigeants syndicaux remet en cause le système de négociations collectives au sommet qui a assuré pendant 40 ans la paix sociale en Suède, les voici : Tout d'abord, des augmentations de salaires très substantielles, savoir : au fond, minimum horaire de 19,20 F ; à la surface de 16,95 F. Ils veulent ensuite aboutir à une mensualisation des salaires ; ils désirent aussi obtenir des compensations pour les travailleurs âgés transférés à des travaux plus faciles, un tarif plus favorable des heures supplémentaires, la gratuité des transports de la ville à la mine, les mêmes indemnités que celles perçues par les employés qui utilisent leur voiture, la retraite à 60 ans et non à 65, une augmentation du montant des retraites, une diminution des loyers dans les logements de la compagnie.

En plus de cela ils exigent que la Confédération patronale, la S. A. F. n'ait pas à approuver, comme elle le souhaite, le résultat des négociations en cours. Ce qui m'apparaît comme bien caractéristique de l'état d'esprit de ces mineurs de fer de Laponie, qui semblent bien avoir compris que « l'émancipation des travailleurs

ne peut venir que des travailleurs eux-mêmes. »

ASPIRATIONS SOCIALES

Il existe encore, paraît-il, un parti socialiste en France. La preuve en est faite par la déclaration suivante provenant de la Fédération de Paris dudit parti :

« Les aspirations sociales de la gauche, qui ne peuvent logiquement être définies que par la gauche elle-même, quitte à ce que d'autres les assument, sont essentiellement les suivantes :

— Transformation totale du régime de propriété et d'autorité dans les entreprises pour en confier la responsabilité aux travailleurs et à leurs collectivités.

— Egalisation profonde de la condition matérielle et culturelle, individuelle et collective faite aux travailleurs, quels que soient leur origine, leur sexe, leur emploi.

Le parti gaulliste et ses amis, qui détiennent la présidence de la République, l'ensemble des portefeuilles ministériels et une confortable majorité à l'Assemblée Nationale sont donc invités, sans délai inutile, car il n'est jamais trop tôt pour mettre fin à l'injustice et à l'opinion, à assumer ce programme. »

Voilà qui est parler net. Pour être précis, il faut savoir qu'il s'agit là d'une réponse à une déclaration faite par le comité fédéral de l'UDR, lequel soulignait que les gaullistes « assument les aspirations sociales de la gauche. »

On voit tout de suite le topo ! Et, une fois de plus, nous voilà rassurés. A condition, toutefois, que les gaullistes n'estiment pas qu'il soit trop tôt pour assumer ces fameuses aspirations de la gauche. Pour être de plus en plus précis, je dois ajouter qu'il faut bien comprendre qu'il s'agit de la gauche non communiste. Pourtant, il me semble que, les vœux du Parti Socialiste, puisqu'il existe, dit-on, ne sont pas prêts d'être exaucés. Car, si mes souvenirs sont exacts, ce président de la République, ces ministres et cette confortable majorité à l'Assemblée Nationale, n'est-ce pas précisément pour combattre de telles aspirations sociales qu'ils ont été élus ?

De l'avis unanime, ne sont-ils pas tous, peu ou prou, ce qu'il est convenu d'appeler des conservateurs ; d'aucuns même disent des réactionnaires ?

Alors ? A l'or, comme disait l'autre, y a pas de rouille. Et, pour ce qui est de la transformation totale du régime de propriété et d'autorité, ainsi que de l'égalisation profonde de la condition matérielle et culturelle faite aux travailleurs, vous repasserez !

BLANQUET

En marge des groupuscules : syndicalisme et action de masse

Beaucoup de camarades se posent actuellement des questions ; ceux qui ne sont pas dans la CNT et qui seraient susceptibles d'y entrer et aussi ceux qui y sont.

Voici à peu près un mois un camarade de notre syndicat nous écrivait et posait par ses interrogations inquiètes les véritables problèmes. Voilà : *la CNT doit-elle être une organisation groupusculaire aux mains d'une minorité politisée ou une organisation syndicale de masse ou toute idéologie prédominante serait bannie ?*

Dans le premier cas il ne s'agirait en fait que d'un groupe anarchiste ou léniniste (la minorité politisée) « pur et dur ». Dans le second cas on aurait affaire à une organisation de masse idéologiquement peu préparée, propre à entrer éventuellement dans la voie du réformisme.

Le problème est peut-être plus complexe.

Qu'est-ce qu'un syndicat ? Une organisation chargée de défendre les intérêts des travailleurs. Mais, dira-t-on justement, la CGT, la CFDT, FO, la CFTC, etc., prétendent eux-aussi défendre les intérêts des travailleurs. Non seulement nous prétendons pouvoir mieux défendre les intérêts de la classe ouvrière mais nous donnons un caractère idéologique à sa lutte, défini par le syndicalisme révolutionnaire, par la Charte de Paris de 1946 que beaucoup de camarades devraient lire ou relire !

Bon. Ceci dit nous ne sommes plus en 1946 ni en 1936 au bon vieux temps de l'Espagne noire et rouge. Nous sommes en 1970, nous ne sommes pas nombreux et le réformisme semble encore avoir la partie belle même si en mai 68 il a reçu une grande baffe.

Si nous parlons d'action directe, de grève générale, ce sont là, à nos yeux des moyens de renforcer les positions de la classe ouvrière et de battre le capitalisme. Mais nous ne sommes pas chargés de faire de la propagande marxiste-léniniste ni même de la propagande... anarchiste !

Syndicalisme et anarchisme

Le syndicalisme révolutionnaire a des moyens de lutte, des buts clairement définis. Il doit être indépendant vis-à-vis de tout groupement politique qui essaierait de le « noyauter ». Autrement dit anarchistes ou marxistes-léninistes n'ont pas à s'y considérer en terrain conquis. *Le syndicat c'est*

l'arme des travailleurs, c'est l'organisation des travailleurs par eux-mêmes.

Dégoutés souvent par les organisations ouvrières officielles, syndicats et partis, les travailleurs ne sont guère attirés vers les gauchistes, qu'ils soient trotskystes, maoïstes, ou anarchistes. Les querelles idéologiques de chapelles ne les intéressent pas. La mosaïque « gauchiste » n'est pas faite pour attirer la classe ouvrière !...

Le syndicalisme révolutionnaire doit chercher à regrouper tous ceux qui veulent défendre réellement leurs intérêts et combattre le capitalisme dans le cadre de nos statuts.

Quant aux anarchistes, il est certain que par sa finalité le syndicalisme peut en attirer. Mais, lesquels ? les mutualistes, les coopérativistes, les collectivistes ? Seuls les communistes libertaires (du moins certains !) peuvent accepter notre mode d'action et notre finalité. Quant aux individualistes faut-il en parler ? Et les non-violents ? Il existe tant de familles anarchistes !

La CNT ne doit pas être la propriété exclusive des anarchistes comme d'une autre famille politique sous peine de rester une mini-organisation, proche du groupuscule. Nous devons nous ouvrir à tous les travailleurs en ne les rejetant que s'ils vont à l'encontre de la Charte de Paris.

Syndicalisme et Marxisme-léninisme

Les léninistes, eux, n'ont jamais été contre le syndicalisme. Du moins tant qu'ils y ont vu la possibilité de « noyauter » les organisations ouvrières ! La différence entre les socialistes autoritaires et nous réside dans le fait que pour eux il est d'une nécessité absolue qu'existe un parti réglementant la classe ouvrière en dehors de son milieu de travail. Pour nous le syndicat suffit ; il est le lien des travailleurs entre eux sur le lieu de travail et il est l'embryon de la société future. Pour cela principalement nous sommes diamétralement opposés aux organisations léninistes. Doit-on pour autant rejeter tous ceux qui se mettent l'étiquette de léninistes tout en étant prêts à accepter nos principes ?

Orienter la propagande de la CNT vers un objectif : l'unité de la classe ouvrière sur les bases du syndicalisme révolutionnaire

Jamais autant qu'aujourd'hui

les travailleurs n'ont mieux senti la nécessité de s'organiser efficacement en face du capitalisme et de la réaction. Trois syndicats ouvriers officiels et principaux existent déjà : CGT, CFDT, FO. Déjà au départ les travailleurs, avec raison, jugent sévèrement cette division. Mais surtout ce que nous condamnons nous ouvriers c'est le manque d'efficacité totale des modes d'action proposées, la collusion des bonzes syndicaux avec les directions patronales et la bourgeoisie en général. Chaque jour la collaboration de classes des syndicats réformistes sautent aux yeux de tous. A l'étranger déjà pourtant, le réformisme est sérieusement en perte de vitesse : à titre d'exemple nous ne citerons ici que la grève du Limbourg et les récentes luttes sociales en Suède. Partout ici les appareils des bureaucrates collaborateurs de classe ont été submergés malgré tous leurs efforts pour annihiler le juste désir de lutte des ouvriers. C'est un sérieux encouragement.

Mais que vient faire la CNT dans tout ça ? Encore un autre syndicat diront certains, comme s'il n'y en avait pas déjà assez ! Cela nous divise encore plus.

Pourquoi le fait d'adhérer à la C.N.T. nous diviserait-il encore plus ? L'unité de la classe ouvrière, d'accord. Mais sur quelles bases ? Chaque syndicat est aujourd'hui l'expression de partis politiques ou de courant philosophico-religieux. C'est à la base que peut se faire l'unité, terme si bien utilisé avec démagogie par tous les

politiciens, et seulement à la base.

Nous devons donc nous regrouper sur des principes simples mais clairement définis. Pourquoi pas sur les principes du syndicalisme révolutionnaire ?

Cela veut-il dire qu'il faille quitter à tout prix le syndicat réformiste où l'on'est ? D'abord dans certaines corporations ce n'est pas seulement de changer de cartes qui marque en lui-même une véritable volonté. C'est par ses actes que l'on prouve sa volonté à renforcer la classe ouvrière. Et nous croyons sincèrement que c'est uniquement sur nos principes que l'on y parviendra.

SVOBODA

La CFDT et la politique

Beaucoup de camarades se font des illusions sur le syndicat CFDT. Est-il besoin de rappeler ses conditions de naissance : Ex-CFTC, assemblage de croyants aspirant à un socialisme démocratique dont la métaphysique religieuse n'est pas exclue. Ceci dit il y a aussi des types très bien à la CFDT.

La dernière trouvaille de la CFDT ? L'alliance avec les partis de gauche, reniant ainsi les principes du syndicalisme qui combattent tous les partis quels qu'ils soient. La CFDT se prononce pour « la condamnation du capitalisme d'importantes transformations sociales et une liaison entre les syndicats et les partis de gauche ». Un aveu de taille : celui de la politisation ouverte de la CFDT par tous les politicards si bien condamnés en mai-juin 68.

Les suicides de Lille et la drogue

Il est des phrases qui sont de vraies révélations. A propos des deux lycéens qui se sont suicidés par le feu à Lille, « Le Monde » du 23-1-1970 rapporte l'aveu d'un « bon » Français qui se droguait inconsciemment dans un bistro : « Il fallait s'engager pour le Biafra, aller au Biafra, mais pas se foutre en l'air d'une manière aussi c... ». Et un affreux, un.

Il y a des milliers de pauvres cloches qui pensent comme ça en France. Témoin, ces infâmes qui ont décidé de l'autopsie des deux martyrs pour rechercher de la drogue : ignominieusement.

Et l'on s'étonnera de la combativité des jeunes dans les manifes-

tations ! Tous les contestataires ne peuvent évidemment pas se suicider, ce serait trop beau pour ceux, qui nous gouvernent. Ce sont, comme on a dit à propos de Emile Henry, guillotiné à 24 ans, des saints violents.

Par ailleurs, pour canaliser cette force vive, l'armée a décidé de faire un effort. Les jeunes pourront maintenant s'engager à partir de 17 ans.

LE HENAFF

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

Les dessous des révolutions

Talleyrand s'intéressait plus aux spéculations qu'à la politique. La création d'assignats, sorte de papier monnaie portant revenu et payable à la vente des biens d'Eglise, facilitait l'agiotage qui se déchainait. Le domaine de l'Eglise, évalué trois milliards, gageait la dette de l'Etat qui prenait à ses charges les frais du culte. D'un trait de plume, le clergé perdait son indépendance et la finance gagnait un énorme enjeu. On émit d'abord 400 millions d'assignats (décembre 1789); 1 200 (25 septembre); puis 600 (13 mai 1791), etc; 2 500 millions en un an et demi. Cette monnaie fondait à mesure qu'on l'émettait, l'écart entre elle et le louis s'élargissait. Par ce trou passaient toutes les combinaisons du monde. »

Après avoir voté la Constitution de 1791, Marat, dans « L'Ami du Peuple » du 18 novembre 1789, au cours des discussions préalables en avait dit : « C'est là sans doute une preuve frappante de l'influence des richesses sur les lois. »

La Constituante céda la place à l'Assemblée Législative. Le 1er octobre 1789 elle, qui, sur 745 députés comptait 400 avocats.

La palabre et les redondances ne suffisaient pas à remplir la caisse. On émit des assignants à tour de bras, dont la dépréciation accélérée, si elle plongea dans la misère les rentiers et le peuple, fut, par contre, la providence des financiers.

Bientôt, écrit Albert Soboul, grâce à l'avalissement de l'assignat, la spéculation réalisera d'immenses fortunes aux mains de bandes d'aventuriers et d'affairistes. Une poignée de louis leur permettait de se procurer des paquets d'assignats avec lesquels ils achetaient à leur valeur nominale les biens nationaux qu'ils se vendaient à leur valeur réelle en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes.

Les troubles s'accroissaient dans tous les pays; quoi de mieux, pour en sortir, qu'une bonne guerre étrangère. A l'exception d'une faible minorité menée par Robespierre, Girondins, Brissotins, Fayette, s'unirent à la cour pour y pousser avec d'ailleurs des motifs différents. Les préoccupations économiques n'étaient pas moins nettes. La bourgeoisie d'affaires et les politiques à son service, désiraient en finir avec la contre-révolution, particulièrement pour rétablir le crédit de l'assignat nécessaire à la bonne marche des entreprises. Par les profits considé-

rables que les fournisseurs aux armés avaient toujours procurés, la guerre n'était pas non plus pour déplaire au monde des affaires.

La Révolution ne surprit pas les banquiers, comme le dit A. Dauphin-Meuhier. Dans une large mesure même, elle répondit à leurs aspirations, à leurs intérêts (...). De 1789 à 1799, les banquiers s'accommodant aux nouvelles mœurs poursuivirent leurs opérations avec un succès et une facilité qu'ils n'avaient pas toujours connus sous l'ancien régime. L'Assemblée Constituante qui fit de la bourgeoisie la première classe sociale, les privilégia. C'est eux, par exemple, qui financèrent le remboursement des offices militaires et judiciaires et qui dirigèrent les premières spéculations sur les assignats. La Constitution les rangera parmi les citoyens actifs, vrais actionnaires de la grande entreprise sociale, suivant l'expression de Sieyès.

Bien avant lui, dans « Le Père Duchesne », Hebert reconnaissait : « Les bougres de malins ont eu l'air de se mettre à la tête de la Révolution, disant que c'était la liberté qu'ils défendaient, tandis que c'était leur or. »

Et, à la tribune de la Convention, Cambon accusait :

« La grande Révolution a atteint tout le monde, excepté les financiers. Cette race dévorante est pire encore que sous l'ancien régime. C'est ce que résume avec son ironie coutumière Anatole France dans « Le Lys Rouge » : « Un des bienfaits de la Révolution est d'avoir livré la France aux hommes d'argent qui, depuis cent ans la dévorent. »

Sur la Révolution russe

« Au commencement de la première révolution (mars 1917) il y avait en Russie une quarantaine de Loges comptant 400 membres. Quand fut atteint le but politique poursuivi, cette organisation déclina rapidement et cessa d'exister dès que la plupart de ses membres quittèrent la Russie (1919-1920) et que le gouvernement soviétique prit une attitude nettement hostile à la Franc-maçonnerie. » — (Conférence internationale des Suprêmes conseils du Rit Ecossais Ancien et Accepté. Paris 1929).

Voilà donc le témoignage de la très haute maçonnerie et non pas des Loges Bleues (basse maçonnerie).

Les financiers internationaux

Le document auquel nous allons nous référer, cité dans certaines publications relatives à la Révolution, a aussi le privilège, comme beaucoup de ses semblables, d'être soigneusement passé sous silence dans nombre d'écrits traitant ce sujet. Ce silence confirme ce que nous disions plus haut; on combat le communisme, on ne démasque pas ni ses auteurs, ni ses protecteurs. Il s'agit du rapport adressé de Washington au gouvernement français pendant la guerre, par le chef du service de renseignements. Il a été publié pour la première fois sans le n° 1 de 23 septembre 1919 du journal « A Moscou », édité à Rostow-sur-le-Don. Analysons les passages les plus intéressants de ce rapport :

« En février 1916, on apprit pour la première fois qu'une révolution se préparait en Russie. On a découvert les personnes et maisons suivantes participant à cette œuvre subversive :

1. Jacob Schiff.
2. Kuhn, Loeb et Cie, maison de banque dirigée par : Jacob Schiff, Félix Warbourg, Otto Kahn, Mortimer Schiff, Jérôme H. Hanauer.

3. Guggenheim.
4. Max Breitman.

En avril 1917, Jacob Schiff a fait une déclaration aux termes de laquelle la révolution avait éclaté grâce à son appui financier. Au printemps de 1917, Jacob Schiff commença à envoyer de l'argent à Trotsky pour déclencher la Révolution.

De Stockholm, Max Warbourg finançait également Trotsky et ses acolytes. Ils ont été également soutenus par le syndicat Rhin-Wesphalie, consortium juif, et par Olaf Aschberg de la banque Nye de Stockholm. La maison Kuhn, Loeb et Cie est en rapport avec le consortium Rhin-Wesphalie ainsi qu'avec la banque Lazard Frères de Paris, la banque Gunzberg à Pétrograd, à Tokio et à Paris : ces entreprises ont en outre d'étroites relations avec la maison Speyer à Londres, New-York et Francfort-sur-le-Mein, ainsi qu'avec la Nye de Stockholm, entreprise juive et bolcheviste.

Tel est l'essentiel du document. Jacob Schiff était aussi l'ami personnel de Milioukoff, franc-maçon certainement martiniste, auteur de la révolution de mars, qui chassa le tsar.

L'Etat-major allemand ne pouvait que souscrire à ces menées.



Aussi voyons-nous Berlin apporter son appui à ce brain-trust international peu soucieux des soldats américains tombant aux côtés des alliés.

On remarquera en effet que leur réseau bancaire passait par l'Allemagne : Syndicat Rhin-Wesphalie, Hambourg, Francfort. Les Warborg y exerçaient aussi leur art, comme en Amérique et en Suède. Or, on sait que le 26 mars 1917, Lénine et ses compagnons (en tout trente deux comparses) quittaient la Suisse pour l'Allemagne d'où on devait les introduire en Russie. L'argent les y attendait. Nous ne savons pas si les finances nationales allemandes avaient arrondi les sommes, mais les virements avaient été faits dès le 2 mars par ouverture de comptes sur l'ordre de la Reichsbank, comme le prouve la note secrète adressée par le 3^e bureau le 12 février 1918 aux « Commissaires du peuple bolcheviste, G. C. S. Bureau de Renseignements, Section R n° 202 : Secret, 12 février 1918.

« Aux présidents du Conseil des Commissions du Peuple.

« Le Département du service secret à l'honneur de vous informer que, sur le capitaine Konhsin arrêté, deux documents allemands ont été trouvés qui portaient des notes et des timbres de la police secrète de Pétrograd. Ces documents sont les ordres originaux de la Reichsbank n° 2754. Cette découverte prouve qu'en temps utile aucune mesure n'a été prise pour la destruction des documents ci-dessus mentionnés.

Pour le Chef de la division, R. Bauer, adjoint Bukholm. »

(Documents parlementaires des Etats-Unis, publiés en France aux éditions Bossard).

J. C.

(A suivre.)

Positivistas, siempre

SE habla de inmovilismos, ineficacidades, dormilonerías y otras calamidades por el estilo. Sin embargo, a la trilogía cene-liber-juventus del exilio la dimos por llamar Movimiento L. E. ¿Movimiento? Es un designado, no hay duda; pero un rótulo no expresa de por sí moverse, sino anunciarse. También los fachas de España se intitulan Movimiento, y como se mueven solamente los jarras y sus secundadores, el resto «movimienta» que tanto abulta queda absolutamente parado esperando órdenes. En casa — aparte lo ampuloso del título — se mueve todo bicho viviente con más o menos celeridad, impulsado por un estado de conciencia y por un deseo de ser útil a la causa de todos.

Muchos de nosotros, la mayoría, no sabemos lo que es permanecer sentado, estático, en un banco de paseo, y nos aburre deambular por el jardín de todo el mundo sin objetivo preciso o con la misión piadosa de pasear el perro. Uno cualquiera de nosotros se va la Federación, o a la peña compañeril, o a casa de un militante a fin de preparar algo; o, de quedarse en casa, se abisma en la lectura de actas, periódicos, folletos, libros, o en el pergeño de un proyecto, de un esbozo, de un artículo, todo dedicado a la impulsión del sector que mejor le atrae.

De aquí a escaso tiempo los actuantes en París tendrán motivo férvido para emplear sus horas libres en un cometido que mucho interesa: la refacción de unos locales que, una vez reivindicados de su mugre y de su millón y medio de polillas, ofrecerán centro social amable. De primer antuvio la impresión fue descorazonadora, pero incapaz de descorazonarnos. Que fue así lo demuestra esa fiebre de ahora mismo para saber del nexo gestor si el «affaire» está concluido. No lo está aún, y nuestra gente muestra ya su impaciencia, sagrada impaciencia que no manifiestan jamás los murientes, los fofos de energía, los pilares de puente desarcado.

A la hora de actuar el compañerismo confederal siempre está presente, y si la edad, la enfermedad y la necesidad marcan, la vigencia de las ideas y un espíritu de presen-

cia se manifiestan igualmente. Conocemos el caso de algún setentón deseoso de acarrear pesos como faquín de su tiempo, que con sutilezas fue la deado con intención de no abusar de la vejez voluntariosa.

Se dirá que este editorialista es pegajoso, que cae siempre sobre lo mismo, que tropieza fácilmente con la misma piedra. Bien por la crítica, «movimienta» parece. Pero en casa se sabe una cosa: que los problemas vivos interesan más que las divagaciones que constarán en actas y no en actos. En casa es archisabido que una realización cuenta cien veces más que una digresión, que posibilidad en cenetista no significa inanidad, que un trabajo se emprende para dejarlo cumplido y que si una colectividad hermosa como la de Aymare pereció fue a golpes de incomprensiones asambleísticas, al fin impuestas al sacrificio gozoso de una docena de laboriosos ahincados en el terreno, y al apoyo firme e incondicional de una cincuenta de compañeros de todas las regiones francesas. En casa suele observarse como un estado de indiferencia, de lasitud, hacia los proyectos hablados y manoseados; mas, cuando se perfila que la insinuación tiende a la concreción camino de la eficacia, los soñolientos se despabilan y se quitan el chaleco para un manos a la obra inmediato. Un estado de ánimo muy nuestro que no admite, en la circunstancia, diferencia de criterios ni polémica reunionera. Es hora de trabajar y ello puede hacerse — debe hacerse — a boca cerrada y en mangas de camisa. Verdad confederal de todos los tiempos y de todos los climas que en París va a patentizarse de nuevo para beneficio de cuantos sienten la conjunción anarco-sindicalista, o el anarquismo preferencialmente.

Para el «barullo» braicista que se considera inminente se dispone de maestro de obras, no faltará material ni dinero para solucionar papeletas dineristas (compras de madera, yeso, ladrillos, pinturas, instalaciones, «bail», y otros «bail»). La suscripción hace un mes iniciada ofrece base para llegar al pináculo, y nadie duda de que se llegará al mismo. Las voluntades se abren por ellas mismas, sin presión ex-

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 26 de Febrero de 1970

terna, y en el concurso los periféricos no se dejan ganar por los del centro. Conocedores del paño, nosotros ampliamos que incluso compañeros de la lejanía no dejarán de participar en esta noble rivalidad para dotar al compañerismo parisino de una estancia no lujosa ni ampulosa, pero sí digna de la prestancia y de las necesidades perentorias (no

se crea otra cosa) del anarco-sindicalismo radicado en la capital francesa.

Contra lo que el movilismo mecánico propala, los «inmovilistas», los «sedentarios», logramos cuantas mejoras nos proponemos. Incluso domicilio para que en él se cobijen, a veces, quienes a la hora del sudor y de la dádiva se llaman perfectamente Andana.

CHISPAS

En Estados Unidos de Norteamérica surge potente un movimiento pacifista. Tanto, que no duda en emplear la dinamita.

El animal carnívoro mata por necesidad de vida, mientras el hombre lo hace por fruición de muerte.

Por su parte, Gandhi fue un ejemplo de resistencia pacífica, y por eso fue brutalmente asesinado.

Que la persona repugne comer carne humana parece demostrar que es vegetariana de nacimiento.

El propio Jesucristo — según dicen — aconsejó a sus discípulos que cuando les abofetearan una mejilla ofrecieran al agresor la otra.

Sea como sea, los hombres tenemos tema para un Congreso. Los animales inferiores, esos no lo necesitan.

CHISPERO

Sin embargo, cuando a él los mercaderes del templo quisieron cobrarle una mercancía demasiado cara, arremetió contra ellos a latigazos.

Nosotros nos hemos visto obligados en España a defender la paz a cañonazos a pesar de ser antimilitaristas.

Tolstoi, héroe de la filosofía pacifista, se dejó morir en el desierto por desprecio a una humanidad que se violenta a sí misma. Y desde luego, él se violentó a sí mismo.

Hay entidades protectoras de los perros y de los gatos.

Y suerte de ambas razas si a sus protectores solamente les da por comer carnero, ternera y pescado. Porque de lo contrario...

Para defender la existencia de un puerco el hindú musulmán mata fruiciosamente a una persona.

Y un hindú a secas mata a un musulmán si éste pretende acuchillar a una vaca.



Entre ONU y Opus Dei sigo haciendo la ley.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PROTEGER LA NATURALEZA

CUATRO días estuvieron reunidos en Estrasburgo, recientemente, cerca de trescientos cincuenta especialistas, procedentes de los diversos países de Europa, e incluso de ultramar, para discutir en torno a lo relacionado con la conservación de la naturaleza. Desde las medidas de higiene hasta los aspectos de carácter estético, entraron en vía de examen: Infección del aire por las emanaciones de substancias tóxicas procedentes de instalaciones industriales; contaminación del agua de ríos, arroyos, fuentes, a causa de detritus o residuos de líquidos conteniendo materias nocivas. Se han referido también a la devastación de bosques a causa de incendios, tala de montes sin acomparar a ello la repoblación forestal. Han hecho referencia a la inestética edificación de inmuebles en lugares pintorescos. Incluso no han olvidado el hacer referencia a los misereros tugurios destinados particularmente a los obreros extranjeros. Sin duda alguna dos temas abordados han sido de interés a todos los efectos.

Más, independientemente de los temas discutidos, lo endeble es el acuerdo tomado, consistente en esperar que sea en cada país el Estado quien se encargue de llevar por delante la aludida tarea de protección de la natura. El Estado suele ser, las más de las veces, sordo y mudo cuando se trata de hacer marcha atrás en lo tocante a proyectos que implican cuantiosos beneficios. Un ejemplo de ello se ha podido comprobar en Cataluña y en la comarca afectando la Costa Brava, que antes era de una belleza incomparable. Compañías extranjeras, a base de un buen fondo de millones, pagados al Estado, adquirieron derechos de edificación. Y hay por toda la Costa verdaderas masas de hormigón, prosaica desfiguración de paisaje. Igual ocurre en los relativo a industrias y en la negligencia en relación a las viviendas malsanas habitadas por obreros.

En todas partes el Estado, sea cual fuere su modalidad política de estructura, se muestra reacio a reformas como las apuntadas. Lo que puede llegar a realizar ha de ser a impulso de la presión de entidades cívicas de carácter progresivo. Ha de ser a base de la acción protestataria desarrollada

con energía. Ya sabemos que en lo único que el Estado se muestra diligente es en la adquisición de armamentos, en plan de su propia consolidación.

JUSTICIA POPULAR

Costumbre secular, vinculada a la vida laboriosa de los huertanos de Valencia, el llamado Tribunal de las Aguas, sin códigos, sin escrituras, sin capciosa argumentación leguleya, sin aparato procesal de complicada raigambre, con campechana sencillez, establece la justicia en los conflictos surgidos entre labradores. Por su ecuanimidad, por ser criterio refrendado de experiencia y desinteresada competencia, los juicios que se emiten, una vez oídos los querellantes, tienen cabal validez. Se atienden y se cumplen los juicios que pronuncian en la lengua vernácula de la región esos jueces de blusa negra campesina y alpargatas. Supone ello una efectiva demostración de justicia popular que admiran propios y extraños.

Es siguiendo norma parecida a la del celebrado Tribunal de las Aguas que en la India por parte de los «gamdams», comunidades agrícolas de trabajo parecidas en su estructura y funcionamiento, igualitario en lo moral y en lo económico a los «kibutzs» de Israel, se ejerce la justicia en cuantas dificultades aparecen en el desenvolvimiento, litigios e inclusive en los casos que un desenfrenado apasionamiento ha conducido al crimen. Descartada la noción de maldad innata, la justicia popular, incluso en los casos extremos, considera que no debe de hacerse uso de la violencia. Como aducía Concepción Arenal al manifestar lo de «Odia al delito y compadece al delincuente», así los miembros componentes de los «gramdams» buscan remediar los casos extremos con bondad e inteligencia.

Es el conocido periódico anarquista «Freedom», de Londres, que facilita los datos relativos a los «gramdams» de la India, y a su concepción de la justicia, completamente al margen de la influencia estatal. En los casos en que ha habido crimen, o acusada inclinación a la violencia, en lugar de recurrir al castigo o a la reclusión, se le pone en contacto al delincuente con elementos intelectuales, existentes en las comunidades, los cuales ejercen una acción educadora, una especie de

aderezamiento moral con miras a modificar el modo de ser del que ha cometido una acción culpable. Incluso en los casos del individuo perezoso, que se niega a contribuir al esfuerzo común, se le deja que lleve una vida aislada, que se aparte de la comunidad, hasta que el propio afectado, hastiado, aburrido de no hacer nada, de propia iniciativa se incorpora otra vez a las tareas de los demás.

La noción de justicia desarrollada en el seno de los «grandams» se ha demostrado suficientemente que sin el empleo de la violencia es más eficaz que los recursos tradicionales que llevan a cabo los Estados y que en vez de anularla, con los habituales méde ser impulso de la presión de todos punitivos hacen germinar no pocos vicios y pasiones perniciosas. Tengamos en cuenta que en todo lo relativo a las acciones delictivas tiene una decisiva influencia el ambiente en que el individuo se desenvuelve. El sistema capitalista hace que una minoría disfrutando de aquello que no han producido lleve vida de holganza y despilfarro. Es lo que determina a muchos elementos de espíritu aventurero a querer hacer lo propio. De ahí pueden surgir los robos, los atracos, los crímenes. Ya no es igual es un ambiente donde todos trabajan, donde los beneficios son iguales, igualdad de derechos y deberes. En circunstancias de esta clase no puede darse el caso de un delincuente inducido a serlo por un complejo de envidia. Será más bien un enfermo necesitado de los cuidados de la ciencia. Y escasos, muy escasos han de ser hechos de esa índole.

Nota optimista la que se desprende de los comentarios que hace el informador tras de manifestar el actual acrecentamiento de las citadas comunidades en la India. Manifiesta: «En una sociedad en la que todo es gratuito, casi todos los problemas dimanando del egoísmo desaparecen. Pudiendo cada uno tomar aquello que le es necesario, nadie concibe el acumular más de lo que necesita. Así el sistema de vida de las comunidades «grandams» tiende a mejorar la naturaleza humana, modificándola en sus hábitos tradicionales.»

Y como corolario, dice el periódico: «Vivir en un «grandam» equivale a vivir ya en el siglo XXI. A medida que esas co-

munidades se extienden, la economía y el poder centralizado tienden a hundirse como castillos de arena.» Una vez más, ahora que las teorías anarquistas renuevan por ahí su incremento, es bueno poder demostrar que no faltan dentro de la vida real de nuestros días, ejemplos de vida libre con aureola de justicia y de fraternidad.

LA PRUDENCIA CIRCUNSTANCIAL DE ERASMO

Estos días pasados se ha celebrado el quinto centenario de Erasmo. Su renombre, el papel descollante que alcanzó el más notable humanista del Renacimiento han motivado el hacer alusión a sus obras más destacadas, en particular su «Elogio de la locura» y «Coloquios». Se ha aludido igualmente a distintas particularidades de su vida.

El más conocido retato de Erasmo es el que hizo el gran pintor Holbein. Posiblemente el artista alcanzó a reflejar de un modo magistral el sentir psicológico del celebrado filósofo al plasmar en lá tela una muy leve, muy fina sonrisa, que puede ser de ironía, disimulando pensamientos íntimos. Católicos y protestantes en brega, Erasmo sabía a que atenerse al respecto de los unos y de los otros. Pero decir la verdad clara, sin vaguedades, podía llevar consigo duras consecuencias. Y el preclaro humanista se atuvo a una prudencia de circunstancias. Es lo que le censuraron algunos altos valores intelectuales de su tiempo, como Ubritch Von Hutten, que le dedicó unas epístolas duras, incisivas.

Pero no obstante los reparos que puedan ponerse a su conducta, burla burlando, Erasmo en su «Elogio de la Locura» hace una crítica aguda de las instituciones, de las costumbres, de funciones que se ejercían con aire de alto rango representativo. Sútilmente en los «Coloquios» abarca los temas más diversos con notable inclinación pedagógica. Por cierto que en uno de los coloquios dice un personaje: «Muchos hay que se meten en religión para vivir más suavemente.» Ello seguramente alcanzó aire de justificación en aquel celebrado humanista, que además de sus libros tuvo la maestría de agregar en magníficas versiones las obras más eminentes de la Grecia inmortal.

Compañero: Tenemos a tu disposición las Obras Completas de Rafael Barret y de R. González Pacheco. No dejes de leerlas.

Mundo es así

« La Gestapo por dentro »

Cap. XV: LA Gestapo en España

Escrito por el gestapista Hansjürgen Köehler en su libro:

«Gil Robles ocupó el poder en 1933; era todo lo fascista que se podía ser y prestó ayuda a los intereses alemanes». «Yo llegué a España como funcionario de la Gestapo, en 1934...»

«El capitán Heerdt, jefe del llamado Centro de Aviación, de Barcelona, contrajo matrimonio con la hija de un general español... jefe de Artillería del ministerio de la Guerra.

«El teniente Grunz logró introducirse en el ministerio de la Guerra... Juan Salvó, distinguido abogado catalán, prestó ayuda a Gunz, no tan sólo para asegurar importantes pedidos, sino también secretos militares».

«Más útil aún fue la amistad de Gunz con Aavarez Malibrán y su hermano, miembro del Estado Mayor...»

«En cuanto a los secretos navales, Enrico Frickle realizó un buen trabajo en Cartagena... pocos oficiales españoles podían resistir la tentación y los encantos de una bella joven alemana...»

«Los enviados del Reich discutieron planes de campaña con el Estado Mayor de Franco. Los generales Mola, Queipo de Llano, Millán Astray y Goded, iniciaron la organización de sus tropas bajo la dirección de expertos alemanes».

«Realizar esta labor en la aviación española constituía un problema difícil. La mayoría de los jóvenes aviadores era republicana...» «La Lufhansa y la Compañía Junkers recibieron encargo de entrenar a nuevos pilotos entre los jóvenes españoles de derechas...»

«Jóvenes estudiantes y científicos españoles llegaban a Berlín — Neue Friedrichstrasse (Servicio Alemán de Intercambio Cultural) — y estudiantes y técnicos alemanes a Barcelona (número 18 de la calle de Aribau)... el jefe titular del intercambio era Karl Supprian, profesor de la Universidad de Valladolid, pero el verdadero director fue el general Faulpan, primer embajador, después, de Alemania ante Franco...»

«Los detalles más importantes de la Marina de Guerra, Ejército, Aviación, Ferrocarriles, Carreteras, Navegación, etc., estaban en nuestras manos.

«A fines de 1935 me llamaron de Berlín. En mi visita a la Gestapo estuvo presente Rudolph Hess. Hess estaba preparando la revolución en España mediante una sublevación militar...»

«El primer hombre en que pensaron Italia y Alemania para encabezar el alzamiento, fue un almirante, «el almirante Juan». Negoció con el almirante el conde Beroldingen... pero el almirante prefirió retirarse... Al poco tiempo el «almirante Juan» moría repentinamente de un ataque cardíaco. Esa coincidencia feliz ayuda siempre a la Gestapo, cuando es necesario.

«En conversaciones con Mussolini... Italia adquiriría posiciones en el Mediterráneo hasta Gibraltar y Alemania de Gibraltar hasta Fuenterrabía, todo el Atlántico español.

«El nuevo hombre que se escogió fue el general Franco, que estaba dispuesto a hacer grandes concesiones a Italia y Alemania. Franco encontró al banquero: Juan March. Franco recibió toda clase de garantías italianas y alemanas.

«En abril de 1936 conferenciaron en Berlín, Hess, Himler, Heidrich, Bohle, Goebels, Nielland, Wanke y todo quedó dispuesto para el alzamiento... A fin de abril Franco, Mola, Queipo de Llano, Millán Astray y Goded, dieron su conformidad al plan alemán. En junio de 1936 volví a España por última vez; las organizaciones de la Gestapo pasaron a los consulados alemanes.

«Abandoné España, vía Lisboa, a mediados de julio, y deposité todos los documentos que poseía en el consulado alemán. Al llegar a Rotterdam el diario decía a toda plana «Rebelión militar en España». La Península tenía materias primas y productos agrícolas que Alemania necesitaba; era además un excelente mercado, como una colonia, con una importante situación estratégica...»

Filosofía barata

YO, que hice mis primeras armas libertarias allá por los años 33-34, época en que el anarquismo todavía no había franqueado las puertas de la Universidad (aparte raras excepciones), cuando una juventud estudiosa y combativa daba nacimiento a un movimiento juvenil que tantos militantes de valor ha dado al anarquismo y al sindicalismo revolucionario; cuando la acción tenía más valor que el verbo, cuando la expresión «ancien combattant» todavía no existía en nuestros medios (viejos y jóvenes éramos todos combatientes, sin discriminación); cuando no existía una «nouvelle vague» de anarquismo adulterado por el marxismo o por un hippysmo negativo. Yo, que en mi «anacronismo anarquista» sigo creyendo en el hombre y en las ideologías humanitarias de las «viejas barbas» que fueron mis maestros, sin lograr asimilar las ideas «nuevas» que tratan de introducirse en el anarquismo, me decido a tomar la pluma — sin ningún ánimo de polémica — a causa de la desagradable impresión que me ha causado la lectura de una revista parisina — bien hecha y bien presentada — que se intitula a sí misma «de expresión anarquista» y en la que se vierten ideas curiosas y aberrantes para una revista ácrata. Voy a pasar de largo en lo que respecta a las opiniones sobre el terrorismo del compañero que anima dicha revista. Todas las opiniones son respetables, y en el Movimiento Libertario las divergencias sobre la acción directa son conocidas.

Donde me sublevo es a la lectura de la rúbrica «Filosofía», en la que un joven compañero universitario que con estilo melodramático y explosivo lanza unos exabruptos pseudo-filosóficos que harían vibrar de indignación a todos los compañeros que han ajustado conducta y vida al humanismo anarquista, o simplemente al humanismo. ¡Guerra al humanismo!, grita el «filósofo» y se queda tan fresco. ¡Curiosa concepción de la evolución y del anarquismo! Más adelante ataca a los débiles y a las ideologías («todas») en un estilo que trae a mi memoria algunas de las ideas que fueron a la base de la filosofía nazi: Odio a los débiles y loas a la fuerza y al combatiente «violento y sangriento». Nietzsche a la salsa del nacionalsocialismo.

Cuando tales elucubraciones aparecen en una revista nuestra («nuestro» es todo lo que concier-

ne al anarquismo) los que mamamos el anarquismo en las fuentes kropotkinianas de «La conquista del pan», la «Ética» o «El apoyo mutuo» (¿también el humanista Kropotkin es tu enemigo?) o en la vida ejemplar de Fermín Salvochea, Isaac Puente o el doctor Vallina, todos profundamente humanistas y que en anarquistas no odiaban a los débiles, sino que marchaban a su lado para protegerlos y darles la fuerza moral que les falta; nosotros los «sin título», los que no conocemos otra dialéctica que la que aprendimos en la lucha por la vida, antes y en el exilio, precisamente al lado de los débiles que tú odias, de los que fabrican el pan que comes y los que te sirven la gasolina que quema tu coche; los «fuera de lugar» en los círculos de intelectuales del anarquismo de salón, nosotros no podemos aceptar que tales ineptias sean publicadas bajo la bandera del anarquismo. Búscate otro epíteto, compañero; no te cuadra el de anarquista. Antes de utilizarlo aterriza, baja de tu torrencia, arrimate a los débiles y verás cómo sufren de una debilidad de la que no son responsables. Un poco menos de literatura y algo más de realismo. Es ayudando al obrero a liberarse de su ignorancia que encontrarás tu propia libertad. No es haciendo de sub-Stirner que laboras por la revolución. La revolución se hace en la fábrica, en el taller o en la calle, no con elucubraciones tontas y filosofías baratas.

Mi experiencia revolucionaria sabe (¡ay, Barcelona de mis amores!) que muchos de esos débiles que desprecias y contra los que lanzas tu anatema saben, cuando llega la hora de la verdad, tirar la piel de cordero y ocupar el lugar que les corresponde en las barricadas.

El verdadero anarquismo está al lado de los débiles para que dejen de serlo, de los pobres para que sean dignos, de los que sufren porque el alivio del sufrimiento humano por la justicia social es una de las metas del anarquismo.

KIM

«Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura.

Pedirlo a esta Administración. Su precio: 5,00 francos.

El Opus Dei es una de las sociedades secretas de las más poderosas del mundo, financieramente y políticamente. En el último reajuste del ministerio fascista español ha obtenido el control absoluto del mismo. De los dieciocho ministros del nuevo gabinete, catorce son del Opus Dei o bien se hallan bajo su influencia directa.

Y hay que incluir al Almirante Carrero Blanco, que es un antiguo miembro de la Mafia.

Desde luego los opusdeístas se encubren con la máscara de la religión, pero sus actividades son de tal envergadura que hace suponer que es un apéndice del Vaticano. Hoy la Iglesia Romana es una sociedad anónima. Posiblemente el Vaticano coloca sus caudales inmensos a través del Opus Dei.

El desenlace o sea la salida que pueda tener el tambaleante fascismo español preocupa profundamente al Santo Oficio y por ende al Opus Dei, pues los intereses puestos en juego son enormes. He ahí la razón del porque han convertido a un vulgar Play-Boy en Príncipe de España. Tratan de salvar la burocracia religiosa que corre el peligro de ser barrida ante el empuje de un pueblo que tarde o temprano arrojará del suelo español a esa taifa de mercaderes. No podrán salvarse a pesar de los muchos vascos perseguidos y encarcelados.

En cuanto a estos últimos no tienen más solución que arrojar la sotana y sumarse al pueblo. No tienen otra salida, en espera de que sean los curas pobres quienes quemem los templos.

El Opus Dei fue fundado en 1928 por Monseñor Escrivá de Balaguer y doce discípulos. Hoy son 50.000 que están repartidos en el mundo entero. Su influencia es económica y política. Es una obra de un alcance extraordinario: Residencias de estudiantes, Centros Culturales, Casas de Retiro Espiritual, Centros de Enseñanza profesional y casera, Centros de Aprendizaje para trabajadores y campesinos, Clínicas, Dispensarios, Hogares de asistencia, Escuelas religiosas. El más moderno de estos establecimientos es el Instituto de formación profesional de Tajamar, cerca de Madrid.

Como ya hemos señalado están extendidos en el mundo entero. En México poseen el Colegio Chapultepec y el Centro Cultural Obrero de Culiacán. En Alemania, la Residencia de Estudiantes de Colonia. En Roma, el Centro Elis enclavado en un barrio popular. En Africa, el colegio de Nairobi (en Kenya), y en el Canadá, en Montreal se calcula en 300 los establecimientos Opusdeístas, pero la ma-

EN LA ERA PRINICIPESCA

La Mafia en el Poder

yoría de ellos se encuentran en España.

En España se encuentran hombres del Opus Dei no solamente en el Gobierno, sino que están mezclados en toda clase de negocios, en las Bancas, en las sociedades de exportación y de importación, y poseen una marcada influencia en la Universidad, en la Prensa, la publicidad, el cinema, la radio, la televisión, etc.

Oficialmente el Opus Dei vive en el anonimato. Su nombre no aparece en ninguna parte. Pero son los adherentes o los simpatizantes los que ocupan los puestos clave.

Existe una línea oficial a la que se someten todos los opusdeístas desde los ministros hasta el director de Banco o el hombre de negocios. Es de esta manera que en 30 años han forjado un imperio terrestre. Es de remarcar que de sus 50.000 miembros sólo un cinco por ciento son curas.

En el centro de su poderío están los Bancos: Banca Popular Española, Banco Europeo de Negocios, Banco Atlántico, Unión Industrial Bancaria, Banco de Andalucía, Banco de Salamanca, Banco Castellano, Crédito de Andorra, Financiera euro-española, Universidades de Inversiones, Infisa, Unión Popular de Seguros, etc. Para la propaganda el Opus Dei cuenta con el control de las empresas de Prensa, de radio, de ediciones: Sociedad Española de Radio-difusión, (SARPE) que controla las publicaciones Actualidad Económica, Mundo Cristiano, Telve, Ediciones de la Universidad de Navarra, Actualidad Española, Sociedad de Distribución y Librería, (DELSA), Ediciones RTALP en Madrid, Barcelona, Francfort, Rotopress, S. A., Agencia difusora de noticias Euro-press.

Posee diarios en León, Valladolid, Pamplona, Madrid, Barcelona. Numerosas revistas, entre ellas Moncloa, Nuestro Tiempo, etc. El Opus Dei está sólidamente implantado en los sectores de la Construcción Inmobiliaria. Controla las sociedades Cantabria, Constructora Horta, Las Euras, Urbanización Vista Alegre, Las Masías, Urbanización Ebron, Edificación y Solares, Compañía de Construcciones, Construcciones Augusta, Construcciones Victoria, Inmobiliaria General Mediterránea, Constructora Diagonal, Ciudad Jardín de Barcelona.

La lista de España se haría in-

terminable, pero su presencia se descubre por doquier en Ginebra, Zurich, Paris... En Portugal el sucesor de Salazar, Caetano, así que bastantes dirigentes portugueses están fuertemente influenciados por los tecnócratas del Opus Dei y además controlan varias empresas.

El fundador Monseñor Escrivá de Balaguer reside en Roma con el beneplácito de Pablo VI. Es pues, desde Roma donde se elaboran todas las directrices para consolidar el Imperio económico y, por tanto político del Opus Dei. Pero es España su gran preocupación y la prueba de ello es el asalto al Poder. Tiene su explicación, puesto que el Opus Dei y el Vaticano saben que si en España se produce una sacudida revolucionaria su Imperio se irá a pique. El asesino de El Pardo que en 1936 y años sucesivos prestó un gran servicio al capitalismo es hoy un cartucho quemado. El fascismo en si no tiene continuidad política ni sucesión posible. Pero entre un asesino y un ladrón siempre puede llegarse a una componenda. El general Franco entrega España por segunda vez. En 1936 entregó España a las camisas negras y pardas y hoy al Opus Dei. Es una sucesión de entregas puesto que las bases norteamericanas y el flirteo con el Kremlin tienen un sabor idéntico.

Así se inicia la era principesca con un Play-Boy fabricado en Roma y coronado por el general Franco. Sus preceptores pertenecen todos al Opus Dei. El príncipe de trampa y cartón es un sujeto que es prisionero de sus progenitores. Su matrimonio con Sofía de Grecia, de religión ortodoxa, creó ciertas dificultades que fueron resueltas por el Vaticano a instancias de Escrivá de Balaguer. El príncipe reside en el palacio de la Zarzuela, cerca de Madrid. Organiza bailes y partidas de caza. Es un sujeto conceptuado como inútil, pero para el Opus Dei es el tipo que necesita para consolidar las riquezas inmensas amasadas con el sudor, el dolor y la sangre del pueblo español. A través de Sofía de Grecia entra en juego la ex-reina Federika — fascista notoria — y quién sabe si hasta habrá una conexión con los coroneles griegos y con el fabuloso hombre de negocios Onasis. Todas las conjeturas caben tratándose de la mafia que extiende sus tentáculos por todo el orbe.

¡Pero sigue en pie una incógnita! La fuerte agitación estudiantil que culminó en el 24 de enero de 1932, con la proclamación del estado de excepción que frenó circunstancialmente el empuje popular que indudablemente rebrotará con más fuerza que nunca.

El Opus Dei que juega la papeleta de Juan Carlos controla los más allegados de D. Juan, padre del príncipe, y de Hugo de Borbón-Parma, que está rodeado de individuos que están directamente conectados con la mafia.

El escándalo fraudulento de la Matesa lo removieron los falangistas para evitar su desplazamiento de la escena política, pero el Opus Dei negoció con la Falange ofreciendo la aprobación de la ley sindical, con tal que no se hablase más de la Matesa.

El fraude de la Matesa alcanza miles de millones de pesetas que fueron invertidos en el extranjero, es decir, una clásica evasión de capitales, dinero robado al tesoro español. El escándalo cesó. El engendro de ley sindical queda relegado y el Opus Dei se asienta en el Poder.

La Falange ha sido arrinconada. La mafia se halla infiltrada en los medios falangistas y probablemente se sirva de los asesinos de camisa azul cuando se trate de masacrar al pueblo español.

Este es el nuevo azote que amenaza consolidarse a no ser que el empuje popular haga trizas a todos los asesinos y a todos los ladrones de guante blanco que al socaire de la religión se han enseñoreado del suelo hispánico.

**

La oposición al fascismo y por ende al opusdeísmo, ha de ser revolucionaria, pues de no serlo es tanto como convertirse en aliados de la mafia.

Si cabe tal comentario es porque ha aparecido en la prensa extranjera un documento que cuenta 131 firmas entre las cuales se encuentran los profesores que perdieron cátedra por sus actitudes antifascistas. Es sorprendente que con el escalamiento del Poder por el Opus Dei los hombres que se habían ganado las simpatías del pueblo español y de toda la emigración, hayan torcido una trayectoria que estaba íntimamente ligada con la rebeldía estudiantil. Es difícil comprender el viraje. Se trata de profesores como Tierno Galván, Aranguren, Aguilar Navarro, Lain Entralgo, hombres muy dignos que quizás han cometido un error.

En el documento en cuestión dirigido al gobierno opusdeísta solicitan la liberalización del régi-

Las primeras banderas negras de la rebelión obrera

EL 21 de noviembre de 1831, cuando apenas apuntaba el alba, se produjo el levantamiento revolucionario de los tejedores de seda lioneses. Se les llamaba «canuts», del nombre de la bobina empleada en los telares. Ya había tomado arraigo y desenvolvimiento la era industrial en diversos países. Pero en este ramo de la industria francesa de sederías, localizada particularmente en Lyon, los canuts laboraban en innumerables pequeños talleres que pululaban en la dilatada colina de la Croix-Rousse que domina la ciudad.

Inacabables jornadas de trabajo a cambio de una insignificante remuneración que percibían de los patronos comerciales de la sedería, motivaban por parte de los canuts el llevar una existencia miserable en extremo. En ocasión de tener que servirse importantes pedidos procedentes de América, los tejedores decidieron pedir el que se estableciera para las labores una tarifa mínima, representando algo de ventaja sobre lo que venían percibiendo. Por parte de los patronos las promesas fueron buenas, pero a la hora de pagar cínicamente negaron lo prometido.

La miseria tradicional, el engaño ignominioso de que se les había hecho objeto, encrespaban oleadas de indignación. Primero fue la huelga pacífica. Una imponente manifestación enarbolando banderas negras con la divisa en color rojo: «Morir combatiendo, o vivir trabajando», tuvo lugar frente al edificio social de la Patronal. Pero los ánimos estaban excitados ante la provocación de la burguesía en colaboración con las autoridades. Banderas negras en vanguardia se levantaron ba-

men y las reivindicaciones siguientes: Independencia del movimiento sindical, reconstitución de los partidos políticos, libertad de prensa y de propaganda para la oposición, deforma del Concordato, revisión del plan de desarrollo económico con la participación de patronos, obreros y de la opinión pública y amnistía general para las personas detenidas o condenadas.

A mi criterio solicitar tales reivindicaciones a quienes han tomado por asalto la riqueza del país y el Poder es tanto como hacerles el juego.

UN REPORTAJE cada semana

rricadas, se desvalijaron armerías, se desarmó a la gendarmería, y atacando con terrible coraje, treinta mil trabajadores hicieron retirarse a las fuerzas del ejército, que abandonaron la ciudad en manos de los sublevados.

Dueños de todo, la primera preocupación de los revolucionarios fue el salvaguardar los bienes públicos y privados. El conocido poeta y escritor Alfonso de Lamartine escribía: «Dueños de una ciudad de ciento cincuenta mil almas; dueños de cuatrocientos millones en dinero, no salamente han respetado esos bienes, sino que medio muertos de hambre han montado la guardia.»

Durante diez días fueron los obreros lioneses dueños de la ciudad, habiendo nombrado una junta que a la manera de la Commune de París ejercía sus funciones administrativas desde el Hôtel de Ville de la ciudad. Había en aquellos hombres un sentido místico de la revolución. Querían que el mundo tuviera la plena convicción de que se trataba única y exclusivamente de honrados trabajadores, enemigos del desorden, contrarios a la turbulencia destructiva. Por habérseles descubierto autores de actos considerados delictivos, fueron fusilados algunos de quienes habían luchado contra las fuerzas armadas.

La llegada del duque de Orleans al frente de un ejército de veinte mil hombres dio fin a la más imponente insurrección social de carácter proletario habida hasta entonces en Europa. Cesaron de ondear las banderas negras que en manos de mujeres se habían enfrentado a los fusiles de los soldados. Aquellas mujeres que gritaban: «¡Matadnos de una vez!

La oposición revolucionaria surgirá de la unidad de acción de los trabajadores y estudiantes y del pueblo en general. La oposición ha de tener como base los lugares de trabajo y las Universidades. que convergirá en la unidad de acción revolucionaria en la calle.

Posiblemente los acontecimientos tendrán la virtud de aclarar posiciones y actitudes.

Y no será con firmas ni solicitudes que serán batidos la mafia y el fascismo.

JAIME BALIUS

¡Así no pasaremos más hambre!» Pero más que la acción de las armas, la rebelión tomó fin por la habilidad política desarrollada por elementos que abusando de la buena fe de los trabajadores, prometieron arreglos beneficiosos, considerables mejoramientos en las condiciones de trabajo futuras. La realidad se presentó luego bien diferente. Es de comprender que la reacción tomó sus medidas.

No obstante, la insurrección de los canuts fue un toque de atención para la burguesía en general, ya que le hizo comprender que frente al empuje arrollador de las masas oprimidas, no hay dique de contención suficiente para contenerlas. Y en lo que concierne a las clases laboriosas del mundo entero la acción prepotente de los tejedores lioneses demostró a lo que se puede llegar cuando se tiene valentía para arrostrar todas las consecuencias con miras a una legítima reivindicación.

La historia ha puesto de manifiesto detalles curiosos en torno a los hechos aludidos. Citemos la frase que, con el propósito de apaciguar los ánimos dijo el jefe del gobierno de entonces, Casimir Perier: «Hace falta que los obreros sepan bien que no existe para ellos más que la paciencia y la resignación.» ¡Todo un programa!

Nótese que un hombre de rancio abolengo aristocrático, monárquico de siempre y, como es de comprender adicto a las rancias tradiciones, el vizconde de Châteaubriand, quedó admirado del comportamiento de los trabajadores durante los diez días que en Lyon fueron dueños de la situación. Sin ocultar su desprecio hacia los elementos políticos que consiguieron hacer deponer las armas al proletariado en revolución, manifestó: «Ellos no han comprendido que ese orden establecido en el desorden por los trabajadores, es algo que les hiere de gravedad. Es un orden que anuncia el fin de una sociedad y el principio de otra.» Por encima de su condición de aristócrata, en el autor de «Memorias de ultratumba», brotó entonces el sentimiento de dignidad humana susceptible de reconocer la razón prevaleciendo en el seno del pueblo laborioso.

leyendo los escasos periódicos, — escasos por falta de medios económicos para sostenerlos — defen-

diendo en la época a los trabajadores, aparece en toda su crudeza la pobreza que rodeaba a los canuts. Así en «L'Echo de la fabrique» hay detalles bien elocuentes. Uno de los colaboradores cuenta que a partir de los once años realizaba en una fábrica una tarea que tenía que realizar estando en pie y siendo la jornada de las siete de la mañana hasta las diez de la noche, para ganar cincuenta céntimos diarios. En otro trabajo informativo se explica que bastantes canuts no llegaban a percibir un franco diario haciendo una jornada de quince horas de trabajo y una producción de cerca ocho metros de tela de seda.

Como puede colegirse, la alimentación, dados los sueldos que se percibían, no podía ser muy abundante. La confesión de otro testimonio específica: «No comíamos nunca huevos, carne, ni queso. Siempre teníamos hambre.» Y agrega: «Cuando nuestros padres nos distribuían el pan, solían decirnos: «¡No lo comáis demasiado aprisa, pues no tenéis otra cosa!» El hijo de una familia de canuts explica que en una tarde de invierno, sin una miga de pan en la casa, su madre, que tenía una cabellera hermosa, para poder comprar pan fue a casa de un peluquero del centro de la ciudad y la vendió por quince francos.»

El trabajo intenso, la deficiente alimentación, no podía ser, por menos que repercutiesen en el físico de aquellos trabajadores. Así, refiriéndose a ellos, el historiador Michelet señaló el acentuado raquitismo que les caracterizaba. Consecuencia de las tareas en los telares lo eran las abundantes enfermedades y los frecuentes casos de deformación muscular. El más importante hospital de Lyon: L'Hôtel Dieu, registraba anualmente allá los tres mil tejedores hospitalizados. De ellos solían ser más de trescientos los que fallecían.

Las condiciones de alojamiento eran verdaderamente calamitosas. Hacinados en habitaciones de viejas casuchas, situadas en estrechas y húmedas callejuelas del casco antiguo de la urbe. Sin sol, respirando un aire viciado, desarrollando la anemia, incubando la tuberculosis.

Otras son actualmente las condiciones de los tejedores de seda lioneses. Mas, si mejoras han habido ellas se deben muy particularmente a aquellos canuts, hembras y varones, que en el primer tercio del siglo pasado, levantando banderas negras con gesto airoso reclamaron sus derechos en tanto que seres humanos y que trabajadores.

Daniel C. Alarcón

DISCOS

De vez en cuando recibimos visita de éste o aquél residentes en el interior. Por lo regular se trata de individuos cultivados y de abolengo antifascista, algo — en casos muy — aproximados al cenetismo, al cual conocen y tratan de conocer más detalladamente.

Huelga decir que tales relaciones son gratas por lo mucho y bueno que puede derivarse de ellas. Por nuestra parte no regateamos facilidades.

Sin embargo, un hecho patente nos preocupa: La insuficiencia de propaganda cenetista en el interior. Algo se hace, mas no lo debido. Sectores sociales diversos al nuestro, y mucho más mínimos que el nuestro, atruenan allí los espacios dando a entender que abarcan ambiente. Gente nuestra queda allí sin duda, bien orientada y no desorientable, pero semi-perdida por tratarse de la generación de guerra. Veinte o más años de presidio y habiendo además percibido el frío soplo de la muerte, mantiene a estos compañeros durtamos que invalidados. Precisa, pues, gente nueva; nuestro derecho de existencia exige una promoción de gente joven en los tajos, fábricas y talleres precisamente, donde rescoldo confederal aún existe. La tarea del exilio ha de ser facilitadora (en parte lo es) o el exilio no vale la pena. Hemos enviado allí héroes cuya muerte queda silenciada, tanto por el enemigo como por los no enemigos que no llegan a ser amigos. La gesta inmensa de los Sabaté, de ser suya, sería tremendamente explotada por los partidos antifranquistas, reducidos de sí a explotar heroísmos moderados con un máximo de estruendo. Callaron nuestros tiros — caramente pagados — sin ser sucedidos por el combate propagandístico que no asusta tanto a nuestra «generación de guerra». No se acusa a nadie sin embargo. El propio SI hace lo posible, siendo al conjunto de compañeros, o de FF. LL., a quienes compete hacer más de lo posible. Hoy aparece algo conveniente en el interior, y como Bakunin es imposible allí editarlo, incumbe al exterior «bakuninizar» España, en folletos, libros, tanto del tremendo Miguel como de otros de su brazo. Folletos ya los editamos aquí a diestro y siniestro, y sería ocasión de que cada compañero enviara uno a quien sea, a bulto, a centros universitarios, sobre todo a éstos, donde gana entrada el anarquismo. Muchos es-

tudiantes oscilan entre el comunismo libertario y el comunismo marxista y hay que aclararlos. El asunto es libertad y el marxismo es opresión y, gato encerrado. La CNT tiene solera y el mundo juvenil debe percibirla. DISCBOLO

DESDE ALICANTE

La dama y el salvajismo

SEGUN el padre del evolucionismo, el filósofo inglés Herberto Spencer, cuanto más salvaje es el individuo, más gusta de los colores chillones. Por eso digo que la dama se funde con el salvajismo. A diario veréis a esta

dama salir a la calle bien emperifollada con una batería de joyas adornando sus andares como si fuese un escaparate andante. Esa dama no tropieza con la iglesia como Don Quijote y Sancho. Pero esa dama va y viene de la iglesia. No tropieza con la iglesia; pero tropieza con la miseria que va escarniendo a su paso por la calle, desafiando a la rebeldía y a la revolución social. Va agrandando el abismo de clases, mientras los reverendos padres de la iglesia, con un cinismo hipócrita rayando en la desvergüenza, predicán el amor al prójimo. Mas no comulgamos con ruedas de molino, ni con lo que dicen los padres de la iglesia, ministros de Dios en la Tierra.

Creíamos que Dios era demócrata y ahora resulta que es un tenaz dictador. Elige sus ministros a capricho, sin elecciones, al estilo de Franco. A lo mejor son dos discípulos del conferenciante de Valencia de: «Sindicalismo y Autoridad», Don Juan López (a) Pisacharcos. No me extrañaría nada que una lumbrera de tal categoría tuviera por discípulos a Dios y a Franco. De donde menos piensa uno salta la liebre, ya que esta vida es un misterio...; y los judas y vendedores ambulantes se dan fraternalmente la mano.

Si Cristo dijo que «siempre habrá pobres y ricos», fue porque no era revolucionario, sino un mentecato.

Mientras se codee la ostentación del lujo con el hambre, habrá... huevos. Tales desafueros provocan la rebelión del oprimido y esclavo. No es digno que el productor viva en la miseria. Ya está bien aguantar tanta carga. Luchar contra el lujo y la tiranía, y contra toda clase de reminiscencias autoritarias es justo y necesario. Nada de autoritarismos ni tiranías. El individuo busca la libertad, quiere ser libre, eso es todo. Nadie tiene derecho a sojuzgarle, todos nacen pelados por ley natural. El derecho jurídico no existe, es artificial, producto de la rapacidad y capricho del propio hombre, que siendo más astuto que sus hermanos, se aprovechó de su ignorancia para sojuzgarles. Pero como en este mundo todo tiene fin, el día que el esclavo despierte de su crasa ignorancia, se habrá terminado la esclavitud, lo «tuyo y lo mío» y se vivirá en pleno reino anárquico, desapareciendo el lujo y el hambre de la Tierra.

SIMPLICIO

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubourg-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

Por la tarde — como dicho — GRAN FESTIVAL contándose con el concurso de nuestro amigo GEORGES BRASSENS, y para dar la tónica española, comparecerá el vibrante y estilizado grupo de baile



que reaparecerá en nuestra Fiesta a petición de familias de compañeros. El arte andaluz de estos famosos bailarines no merece la pena de encomiarlo por ser bien conocido de nuestro caluroso público.

Sortilegio Español

estará con nosotros en la Mutualité el 19 de abril que se avecina para colaborar en la reunión fraternal de todos los refugiados españoles, emigrados del mismo país, compañeros, estudiantes franceses, y adheridos a la entidad organizadora: la Confédération Nationale du Travail (A.I.T.).

NOTA. El precio de la invitación será de 10 frs.

OTRA. Personas malévolas han propalado que a Brassens lo anunciamos por propaganda, esto es, sin compromiso formal del gran poeta amigo de los refugiados españoles. Pudiendo desmentir categóricamente esta superchería, afirmamos que los que trataron directamente con Georges y con Nicolás fueron los compañeros D., de Thiais, y F., de Paris.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN ORLEANS

El 15 de marzo en la Sala del 25, rue de la Pensée a las 10 exactas de la mañana. Ocupará la tribuna el compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Pasado, presente y porvenir de la Confederación Nacional del Trabajo».

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión extraordinaria, para el 1º de marzo 1970, a las nueve y treinta, en el lugar de costumbre. Este llamamiento está hecho, en vista de poder determinar responsablemente, sobre todos aquellos compañeros alejados de nuestras actividades desde algún tiempo a esta parte, y considerándose de la CNT. Por lo que esperamos una reacción de los mismos, acudiendo este día, donde se tomará nacerdos cara a futuras actividades.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos los compañeros a la reunión general ordinaria que tendrá lugar en nuestro local social el domingo 1º de marzo a las 9,30 de la mañana. Ruego de aportar sugerencias para confeccionar el orden del día del pleno del Núcleo.

F. L. DE ORLEANS

Para el 1º de marzo, en el lugar de costumbre, asamblea de información a las 9,30 de la mañana. Para cotizaciones habrá permanencia desde las 9,30 hasta las 12.

F. L. DE PERPIGNAN

El secretariado de esta F. L. comunica a todos sus afiliados que el día 1 de marzo (domingo) y en el local social, rue d'Encalce, tendrá lugar la asamblea mensual ordinaria a las 9,30 de la mañana, a la cual quedáis convocados.

ATENEIO IBEROAMERICANO

5, rue Las-Cases. Métró Solférimo) El sábado 28, a las 5 de la tarde, visita comentada a la XXI Exposición de Peintres témoins de leur temps «Le rêve».

Musée Galliera: 10, avenue Pierre 1er de Serbie. París XVI. (Métró: Alma-Marceau o Iéna). A las 4,50, en la puerta principal.

F. L. DE QUILLAN

En razón a los acuerdos tomados en la última asamblea general, consistentes en reunirnos todos los primeros doimngos de cada mes a las 9 de la mañana y en el sitio de costumbre, rogamos a todos los compañeros de esta Federación Local lo tengar bien en cuenta; si es que hay algún impedimento se comunicará oportunamente.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Aportaciones especiales pro-local

Suma anterior	3 405 00
Soriano Pavas	20 00
A. Trenc, Le Perreux	24 00
F. Local St-Denis	335 00
Antonio Romero, Paris	50 00
Anselmo Ramos, Thiais	20 00
Mateo, Paris	40 00
Un emigrante	20 00
Alejo Vázquez, Paris	10 00
Cipriano Mera, id.	50 00
Paco Francisco, id.	25 00
Gual, id.	50 00
Hernández, Drancy	50 00
Trenc, id.	50 00
Arranz N., id.	50 00
Lozano, id.	10 00
Avelina, id.	10 00
Marco M., id.	20 00
Ronchera, id.	20 00
Roldán, F., id.	10 00
González, id.	20 00
Menjón, id.	50 00
Juan Ferrer, id.	50 00

Suma y sigue 4 389 00

ADMINISTRATIVAS

Hiraldó, Marseille (13). Rdo giro de 50 F. Pago «C. S.» y «Umbral» tuyo, 1º semestre 70, y el de Diego Moreno.

Robordosa (Canadá). Rdo. cheque 30 DC. Pago «C. S.» y «Umbral» años 69 y 70. En envío periódico pasado a Redacción.

José Cabanas, Núcleo Gran Bretaña. Rda. la tuya y cheque 30 L. correspondientes a 359,89 F acreditados a n/cta. CCP y saldo cuenta como indicas en la tuya. De serte posible, da relación de los suscriptores que controlas o por quienes pagas.

José Gené, México. Rda. la tuya y cheque 15 D. Se hará la distribución indicada una vez acreditado a n/cta.

NUCLEO AUDE-PIRINEOS ORIENTALES

La Comisión de Relaciones prepara un MITIN de reafirmación confederal y anarcosindicalista y de protesta contra el despotismo franquista, para un día del mes de abril próximo, para el cual se está formando el cartel de oradores. El acto tendrá lugar en el Palais du Travail de Narbona, esperándose que será sumamente concurrido por los compañeros.

F. L. DE TOULOUSE

Invita a los compañeros de los departamentos Alto Garona y Gers a una charla-debate que iniciará un compañero de esta F. L., quien planteará el tema de las crisis orgánicas y manera de resolverlas. La Federación organizadora tiene

Nº 100 «Umbral»

EXTRAORDINARIO

La idea de número especial va teniendo aceptación apreciable en compañeros y amigos. Pedidos extraordinarios se nos van haciendo, a los que varios comunicantes añaden consejos y prevenciones, todo encaminado al mayor éxito del número. No hay duda de que en «Umbral» toda indicación oportuna es sinceramente apreciada.

A esta fecha nuestros correspondientes tendrán en su poder listas de inscripción para compradores ocasionales de la revista, en cuyo caso les rogamos que las hagan circular entre las personas susceptibles de quedarse con un ejemplar de ella. Asimismo en LE COM. BAT SYNDICALISTE viene apareciendo un Boletín de suscripción que pueden llenar los lectores del «C. S.» que habitualmente no lo son de «Umbral».

En cuanto a la parte redactiva, se está en la situación embarazosa de la selección de materiales por ser abundantes los recibidos. La propia información sobre el anarcosindicalismo en España recibida de allí y que debía entrar en el Extra, por su extensión los redactores de «Umbral» han decidido incluirla en el sumario del número 95, anterior al 100, equivalente este último, como se ha dicho, a los meses de diciembre 1969 y de enero, febrero, marzo y abril de 1970, con la numeración correspondiente, es decir, los números 96, 97, 98, 99 y 100.

Sigan los compañeros y afines inscribiéndose en las listas de adquiridores de «Umbral» nº 100, pues realmente valdrá la pena poseerlo. Con la advertencia de que, a causa del elevado coste del número, la edición será ajustada estrictamente a los pedidos. Después serán inútiles las solicitudes.

Tomen buena nota de ello nuestros amigos de América, en mayoría «sin apuro» en cuanto a nuestra Administración se refiere.

Correspondencia:

J. Louzara, USA: recibirás 5 ejemplares. M. Edo, Pelissanne, 2; F. Soria, Córdoba (Arg.), 1; Tarragó, Paris, 1; R. Hazas, Lille, 3; A. Jurado, Labruguière (T.), 1; Roldán, Drancy, 1.

interés en que en el debate tomen parte compañeros de la posición que sea con el fin de discutir objetivamente y con ganas de resolver. Dicho acto tendrá lugar el 22 de marzo a las 9 de la mañana en el local social de la Bolsa del Trabajo.

LA ILUSION PERDIDA

Yo me vine para Francia para evitar trabajar, y algún chusco me diría: «Mucho habrás de sudar si quieres comer, amigo; aquí no suelen regalar, con amistad te lo digo». Y yo me dije: «Te engaña» y hasta apostar me atrevía que al regresar a España de un golpe rico sería. Mas algún tiempo pasado mi ilusión salió mal, si en España era explotado en Francia lo soy igual. Tostones, que me guiara su promesa no cumplió, y a trabajar en piara si comer quería yo. Y a quitar m... a montones, cosa de mal soportar, cinturar los pantalones y aguantar, siempre aguantar. Si este vivir continúa perderé fisonomía, y con la vida se van los millones que «veía». Por ser tan sobresalientes allí dejamos de arar, y aquí empeñamos los dientes para un «Peugeot» comprar. Lo que es yo mucho lo pienso, mucho lo he de pensar, por pagos y gasolina para hacerlo rodar. Por no ir cuestas abajo siempre m... he de quitar; váyase el coche al carajo, no lo puedo soportar. Mi vida se va usando, mi juventud se va a ajar, poco estoy disfrutando sin poderlo remediar, y cuenta que me estoy dando idea de prosperar y me estoy perjudicando para no perjudicar; y si a alguien perjudico por mi ser inconsciente es por tratar de ser rico portándome malamente. Ante obreros formales seguro que me abajo: no quieren ser animales, no se agarran al destajo, no creen en los millones como yo creí algún día; la promesa del Tostones todo fue palabrería. La realidad señores ahora la palpo y siento: a comer de mis sudores y aquí se acabó mi cuento.

Emigrado que me lees, tu única salvación es preparar — si me crees — tu moral evolución. Unete a los compañeros, coopera a la unión, y no logrando millones no perderás la ilusión.

MARCELINO

REPRESENTACION
INUTIL

TENERIFE. — La representación sindical administrativa de la Compañía Española de Petróleos (CEPSA) ha decidido dimitir de sus cargos, al parecer a petición de los trabajadores.

Esta decisión viene motivada, según se ha sabido, por las diferencias surgidas entre las partes afectadas a propósito de las conversaciones sobre el nuevo convenio colectivo.

LA «BENEMERITA» TIENE
EL TIRO FACIL

GRANADA. — Miguel López Rodríguez, de 34 años, que se encontraba preso por un pequeño delito en la cárcel del pueblo de Cadiar, consiguió fugarse. La Guardia Civil le persiguió y dio el alto. Al no hacer caso el preso, los guardias hicieron un disparo, hirién-dole en la pierna derecha. Trasladado al Hospital Clínico se le apreció herida por arma de fuego de pronóstico reservado.

MURIO GLORIA
GINER DE LOS RIOS

MADRID. — Los restos mortales de Gloria Giner, viuda de Fernando Giner de los Ríos, recibieron sepultura ayer en el cementerio civil.

El duelo familiar estuvo presidido por su hijo político, Francisco García Lorca y su primo Jose Giner Pantoja, así como por los sobrinos y nietos. Su hermano Bernardo Giner de los Ríos, que fue ministro de Comunicaciones de la República y que llegó hace unos días de Méjico, no pudo trasladarse al cementerio por encontrarse indispuerto. Entre los asistentes al sepelio, más de un centenar de personas, se encontraban varios profesores y catedráticos de la Universidad.

Gloria Giner falleció en la tarde del viernes en su domicilio de la calle Miguel Angel. Hace unos meses fue intervenida quirúrgicamente y desde entonces no había vuelto a restablecerse. Tenía 92 años.

PETICION RECHAZADA

PARIS. — Un joven profesor vasco, Fernando Miravalles, fue detenido en esta capital en junio de 1969 y puesto en libertad tres días después previo abono de 5.000 francos. Aprovechando la coyuntura, las autoridades franquistas solicitaron la extradición de Fernando bajo acusación de bandidaje, en concreto, ataque a un coche de la banca Metacol de Bilbao en enero de 1968, hecho que

ANTENA



reportó a la resistencia vasca 2.200.000 pesetas. Examinado el asunto, el ministerio de Justicia francés ha pronunciado un no ha lugar a expulsión por tratarse de un episodio político juzgado además, por un tribunal de excepción... politizado.

HUELGA ESTUDIANTIL
EN BARCELONA

BARCELONA. — Disgustados por la presencia de la policía en el recinto universitario han declarado la huelga indefinida los estudiantes de Derecho, Medicina y Filosofía y Letras, sumando un total de 12.000 alumnos. Al propio tiempo esta animosa muchachada exigen del gobierno la libertad de asociación de que gozan todos los universitarios de los países civilizados. Las autoridades temen que el resto de disciplinas docentes se añadan a la situación conflictiva.

CONTRA LA INDUSTRIA
NACIONAL

SABADELL. — En confesión alambicada el subsecretario de Comercio, Nemesio Fernández Cualquiera, ha deslizado lo que sigue en la Cámara de Comercio de esta ciudad: «Sería suicida desentendernos de nuestra expansión comercial exterior, justamente cuando más precisamos afinar y perfeccionar nuestros mecanismos de competitividad internacional, ante la certeza de que sólo una economía española integrada y con posibilidades de coexistencia en ámbitos supranacionales podrá facilitarnos una auténtica elevación del nivel de vida y un hogar colectivo más atractivo para todos.»

ESPAÑA, PLATAFORMA
DE EXPANSION
NORTEAMERICANA

ALICANTE. — España puede convertirse a muy corto plazo en la cabeza de puente de las inversiones de capital americano hacia Africa, Portugal y países del Mediterráneo y ya se ha realizado un estudio por el centro regional de Madrid de la Cámara de Comercio Americana, sobre las ventajas que ofrece España como canal de inversión, ha declarado al diario «La Verdad», de Murcia, en su edición de Alicante, el señor Weyland Waters, agregado comercial a la embajada de los Estados Uni-

dos en España, que se encuentra en Alicante, con motivo de la reunión de la Cámara de Comercio Americana en España.

MOVIMIENTO
DE PROTESTA
EN EE. UU.

NUEVA YORK. — En casi todas las grandes poblaciones han surgido protestas multitudinarias contra la decisión del juez Hoffman de encarcelar a un grupo de pacifistas y perseguir a dos de sus abogados. Particularmente en esta ciudad, en Chicago y en Berkeley las demostraciones populares han sido violentas. En San Francisco de California un comisariado de policía ha sido dinamitado.

POR CULPA DE «ABC»

MADRID. — Como represalia a unos escritos contrarios a la República de la Guinea Ecuatorial, el gobierno de la misma, ha prohibido la entrada en la misma de toda la prensa española. A recordar: que Bata y Santa Isabel fueron colonias de España.

MALESTAR ENTRE
LOS JESUITAS

MADRID. — En una nota oficial de la Compañía de Jesús publicada por la prensa del 15 de febrero se lee: «Es cierto que algunos jesuitas españoles, que, aunque de acuerdo con las normas renovadoras de la Compañía de Jesús, no lo están con todas las realizaciones prácticas de las mismas, han expuesto hace tiempo el deseo de que se les conceda un régimen especial de agrupación en determinadas residencias, a fin de realizar un experimento de vida y trabajo apostólico, dentro de una línea predominantemente conservadora. Así informa la Secretaría provincial de la Compañía de Jesús ante los rumores que circulan estos días en diversos ambientes, en torno a una posible división de los jesuitas españoles.»

¿PARA QUE?

MADRID. — El Estado Mayor de la Armada Naval española anuncia, para los días del 18 al 28 de febrero actual, maniobras navales en aguas del Finisterre conjuntamente con unidades de la Marina de guerra francesa. La mi-

sión de esos ejercicios (llamados «Finisterre-8») es efectuar prácticas de comunicaciones, armas, tácticas, y antisubmarinos, «para adiestrar a la fuerza combinada hispano-francesa en operaciones de mar bajo un mando común.» Enterados.

OTRO ASUNTO
DE QUIEBRA

MADRID. — El Plan de Industrialización del Campo de Gibraltar empieza con «mala pata», pues se confirma que la empresa Confecciones de Gibraltar, ubicada en La Línea de la Concepción y que por su número de puestos de trabajo puede considerarse como la más importante del polígono industrial Campamento, ha sido embargada por la autoridad judicial para responder de un mínimo de tres millones de pesetas que adeuda a la empresa Constructora Braun, de Málaga, que intervino en las obras de construcción de la factoría.

Según el diario «Ya», Confecciones Gibraltar, que tiene una deuda global de 100 millones de pesetas, convino con sus acreedores un aplazamiento, y aceptaron, menos una firma, que es la que ha producido el embargo por una cantidad de 2,3 millones de pesetas.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — El T. O. P. condenó a los jóvenes Miguel Aramburu Oyarbide, Luis Aldanondo Esquisabel Aguirreche Galarraga a un año de cárcel por ofensa a la bandera nacional, derribando una del altar de ofrendas de la ermita Virgen de Izaskun, Ibarra (Guipúzcoa), de signo carlista según lo prueban estas inscripciones de partido insurrecto: «Dios, Patria y Rey», «Las Margaritas a los heroicos requetés», «Compañía de Tolosa», «Primeros voluntarios de Guipúzcoa», «18 de julio de 1936». El fiscal había acusado a los procesados de haberse sonado con la «sagrada enseña», lo cual, con no ser nada del otro mundo, resultó no ser verdad. Lo que sí resulta verdadero es que los tribunales supremos se solidarizaron con sus congéneres topistas estimando que la condena infligida a los tres muchachos anticarlistas era justa desde el punto de vista nacional-sindicalista.

En otra vista del Tribu. Supre. se reafirmó otra condena de un año por cabeza en perjuicio de los jóvenes Manuel Casesnoves Soldevilla, Arturo Bellver Feltrel y Rafael Suárez Rimbau, por haber osado repartir una hojas de propaganda firmadas Partido Socialista Valenciano.

LE CAUCHEMAR

Quand le premier ministre de notre Ve République (acte 2e) nous a parlé de « Nouvelle société », les travailleurs, dans leur ensemble, n'y ont pas cru. Nous avons, nous-mêmes, parlé de duplicité dans les colonnes du « C. S. ».

L'actualité, hélas ! vient renforcer notre point de vue. Oui, nous aurions préféré nous tromper et ne pas lire dans les grands quotidiens du 11 février que Lopez Bravo, le ministre des Affaires Etrangères de Franco était reçu en grande pompe par ceux qui se veulent les artisans d'une nouvelle société.

Rassurez-vous, messieurs les bonzes syndicaux qui vous félicitez d'avoir signé des contrats de progrès, vous êtes sur la bonne voie... en avant vers cette société plus fraternelle.

Mais retenez bien ceci : Un ministre franquiste ne peut apporter aux travailleurs français que ce qu'il distribue depuis plus de trente ans au peuple ibère : le malheur et la misère. Triste héritage qui fut légué à l'Espagne par Hitler et ses hordes dans le déchainement des événements de 1936. Il suffit d'un seul mot pour évoquer le tragique sort de ce peuple : Guernica !

C'est ce mot que nous aurions voulu jeter à la figure du ministre de l'Aménagement et du Territoire, Bettencourt, puis à Ortoli, ministre du Développement industriel et scientifique; enfin à Schumann, ministre des Affaires Etrangères et au président de la République quand ils se sont entretenus, tour à tour avec le représentant d'un régime qui ne put s'imposer que par « une guerre totale » (1) et l'appui du monde de la réaction, y compris l'Italie fasciste (2).

Guernica !... Le sénateur Borah a déclaré devant le Sénat américain : « Il n'existe pas de mot pour décrire les scènes qui se sont déroulées à Guernica, et Guernica n'est qu'un événement isolé, le point culminant d'une longue série d'atrocités. »

Qu'on ne vienne pas nous dire que c'est du passé. La guerre est finie, bien sûr, du moins en Espagne, mais peut-on nous dire pourquoi le franquisme veut acheter des « Mirages » à la France ? Et pourquoi l'entretien avec M. Schumann a porté notamment sur le conflit du Proche-Orient ?

Nous comprenons fort bien que notre ministre de l'agriculture ait demandé conseil au représentant de Franco. Tout le monde sait que

les travailleurs espagnols de 1936 avaient su s'organiser en collectifs dont le fonctionnement fit et fait encore l'admiration de tous les planificateurs du monde entier et il est probable que les fascistes n'aient pas détruit tous les documents quand ils occupèrent la Péninsule.

Pour la « Nouvelle Société » de Chaban Delmas ces documents pourraient avoir une importance « Capitale ».

Mais des « Mirages » en échange de ces documents... cela semble assez déséquilibré comme marchandage. A moins que certains Rothschild ou de Wandel aient conclu des marchés secrets pour leurs concessions dans les mines de Peñarroya, de Rio Tinto ou Almaden.

Mais au fait, le dictateur espagnol avait une dette à régler à la République Française. Quatre bateaux furent coulés par les avions rebelles de 37 à 38. 1) Le 25 octobre 1937, le « Chasseur » fut incendié et coulé par des avions

rebelles au large de Fornells (Minorque). 2) Le 9 juin 1938, le « Brisbane » fut coulé par l'aviation rebelle dans le port de Valence. 4) Le 15 juin 1938, le « Karbear », fut coulé par l'aviation rebelle dans le port de Valence.

Nous serions curieux de savoir si ces dégâts ont été remboursés à la France et quand; si les familles des marins tués sont prises en charge par les responsables de ces crimes; et enfin si les « Mirage » qui vont être livrés à Franco ne vont pas jouer le même rôle néfastes que les « Junkers » qui avaient été livrés à ses amis en 36.

Une entente entre pays est toujours souhaitable mais pas avec le protégé d'Hitler qui déclara le 27 juillet 1936 à Tétouan à l'envoyé spécial du « News Chronicle » : « Je suis prêt à fusiller la moitié de l'Espagne pour arriver à mon but. »

Comme disait notre ami Lecoin : « Quand la liberté aura reconquis ses droits dans la péninsule Ibérique enfin purifiée; quand la

presse, les syndicats, les diverses organisations, la pensée auront retrouvé leur expression première, quand les prisons auront ouvert largement leurs portes et les exilés seront de retour dans leur pays d'origine, un très long cauchemar aura cessé et la paix mondiale en sortira sérieusement consolidée. »

J. SORIANO

1) Devant les crimes de la « guerre totale » d'indifférence monstrueuse d'une partie de l'opinion européenne est une complicité qui sera peut-être punie de mort.

François Mauriac

2) « Dans cette grande lutte qui a mis face à face deux types de civilisation et deux conceptions du monde, l'Italie fasciste n'a pas été neutre : elle a combattu et la victoire sera aussi la sienne. »

Mussolini (Popolo d'Italia, 27 juin 1937.)



COMMUNIQUE

« Les Amis de Sébastien Faure » organisent leur fête annuelle pour leur caisse de solidarité le 8 mars à 14 h 30 dans la salle des Fêtes de la Mairie du Pré-St-Gervais. Un excellent programme, une ambiance amicale. Venez nombreux, amenez vos amis, vous ne le regretterez pas. Métro : Porte des Lilas et Hoche, autobus 170. Prix d'entrée 8 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

COMMUNIQUE

11° U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11° Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (56). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11° U.R.

COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13° Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro su B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1er).

S. I. A. — REGION DE L'OUEST

Les camarades des sections SIA, libertaires, syndicalistes et tous ceux révoltés par les injustices sociales sont avisés qu'une importante rencontre régionale aura lieu à Saint-Brieuc le 22 mars, date symbolique. Déjà les sections et amis de la SIA de Lorient, Nantes, Brest, St-Brieuc ont donné leur accord. Les organisations amies de la SIA sont cordialement invitées à y participer. Nous aurons à discuter sur les meilleurs moyens d'intensifier notre activité sur tous les plans : solidarité en France pour les emprisonnés, pour les camarades espagnols, italiens, portugais, grecs toujours sous la dictature, solidarité enfin vers tous ceux qui dans le monde entier, pays communistes compris, combattent pour l'amélioration du sort des travailleurs. Nous devons aller vers l'opinion publique, l'alerter; aussi le concours de tous, même des isolés sera utile à notre cause. Les camarades brestoises sont priés d'assister nombreux à l'importante assemblée générale du 1er mars, 10 h. Maison du Peuple au cours de laquelle seront mis au point l'ordre du jour de la rencontre de St-Brieuc, l'importance du nombre de ceux désireux de s'y rendre et une causerie sur Victor Peugam, le militant anarcho-syndicaliste brestois sera faite. Ecrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29-N-Brest.

NOUVELLES DE NICE

Napoléon-Ubu au Parc Impérial

— Mercredi 28-1-70, M. Pic, proviseur du Lycée Parc Impérial (?) entre dans une classe pour surprendre un de nos camarades qui lit LE COMBAT SYNDICALISTE pour protester contre le contenu et la forme du cours (histoire-géo) de Mlle Guizo. (C'est ce professeur qui l'a dénoncé et elle se disait antifasciste !) En fait le proviseur surprend un autre élève lisant le « C. S. » qui lui répond directement. Il passera en conseil de discipline pour insultes (?) envers Pic.

— Autres exemples de l'atmosphère qui règne ici : aux inter-classes de 10 et 16 h, tous les pions du Lycée jusqu'au « surveillant général » (!) font, dans la cour, la chasse aux fumeurs : symptôme du renforcement insidieux de la police. A l'internat, on réintroduit la discipline militaire : on ne monte aux dortoirs que « 2 par 2 et en silence ». La nourriture est à la fois rare et médiocre. L'attitude des surveillants est le plus souvent odieuse. Le « surgé » de l'internat, M. Clément (!) se permet d'insulter des camarades (« sales petits meneurs ») et s'étonne qu'ils lui répondent en face et publiquement.

— Un débat sur la drogue devait avoir lieu au « Foyer », il y a quelques semaines. Tollé général des bien pensants de tous horizons. Réunion du Conseil d'Administration. Finalement le débat a lieu le mercredi 4-2-70. Détail : la « personnalité » invitée pour nous « faire la morale » est un écrivain spécialisé dans la pornographie (!). Il a ce mot : « En Grèce, en Espagne, il n'y a pas de problème de la drogue ! » Il oublie que l'Etat et l'Eglise en sont de grands producteurs !

— Une réclamation des lycéens en mai 68 fut l'Autodiscipline : c'est-à-dire la suppression des pions. Finalement ce fut un « échec ». D'une part elle avait été octroyée de mauvaise grâce par l'administration rétrograde qui sévit ici. D'autre part comment ce désir libertaire pourrait-il coexister avec le carcan autoritaire qui étouffe nos camarades à l'intérieur et à l'extérieur du lycée ?

— Des camarades de l'internat décidèrent de protester contre cet état de fait insupportable en déclenchant, vendredi 30-1-70, une grève de la faim. Nous fûmes solidaires de cette action. Réaction ubuesque de l'Administration : elle inflige un pensum aux révoltés (« rédiger un devoir de fran-

çais concernant « l'incident de la cantine ») ! L'un d'eux convoqué par le Proviseur lui rétorqua calmement : « Vous et Clément, je ne peux pas vous encaisser. » (Exclusion de l'internat !) La nouvelle fit rapidement le tour du lycée.

— Vendredi 6-2-70 : A 10 h a lieu un meeting (400 lycéens présents environ) dans la cour à l'appel de l'UNCAL qui espère profiter du mécontentement général de nos camarades (bien compréhensible d'après les quelques informations précédentes) pour gangner des adhérents et s'imposer comme seul interlocuteur valable face à l'Administration. (L'UNCAL est un syndicat réformiste dépendant de la CGT, etc...). Je me suis mêlé au rassemblement pour distribuer la propagande CNT aux cris de : « Demandez les hebdomadaires anarcho-syndicalistes ». « Lisez LE COMBAT SYNDICALISTE, « Espoir » organes de la CNT. Quand le proviseur est venu parlementer avec l'UNCAL au milieu du silence j'ai lancé : « Vive le syndicalisme révolutionnaire, vive la CNT ». Pendant le discours de l'UNCAL j'ai hurlé : « Intox » et « collaboration de classe ». J'ai vendu ainsi un bon nombre de journaux à des gens que je n'avais pas encore atteints.

L'après-midi nouveau meeting UNCAL, au cours duquel des gars de droite notoires ont pris leur carte UNCAL : « On ne savait pas ce qu'était l'UNCAL, maintenant qu'on le sait on adhère ! ». Sans commentaires.

Depuis cette après-midi on a plus ou moins vu des manœuvres de CRS autour du lycée.

A la fin du meeting j'ai continué ma vente de journaux. Il y avait des étudiants maoïstes (Humanité Rouge) et des camarades anarchistes venus s'informer de la situation de notre lycée. Un maoïste tente de m'endoctriner maladroitement : « Monmousseau, tu connais ? c'était un anarcho-syndicaliste. Il a parlé une fois avec Lénine qui l'a convaincu d'adhérer au Parti Révolutionnaire (?) » Je lui demande les arguments de Lénine : « Ben, tu comprends, me dit-il, c'est un peu comme la conversion de Ste-Thérèse d'Avila. » (!). Décidément les maoïstes (qui admirent Staline) ont toujours les mêmes armes : les flics et les curés !

— Samedi 7-2-70 : (La veille Gaudy s'est fait hué par le Con-

grès PCF pour avoir dit que la Pologne alimentait Franco en charbon pendant la grève des Asturies : il doit lire « Espoir » et le « C. S. » !). Aussi pendant le nouveau meeting UNCAL on a pu entendre des anarchistes crier : « Aidez la Pologne à soutenir Franco ! La Pologne qui envoie du charbon pendant la grève des 35.000 mineurs des Asturies ! » Ce n'est pas passé inaperçu et de loin ! Tous nos journaux furent distribués.

— Lundi 9-2-70 : à 17 h réunion UNCAL (présence de 120 élèves et 10 professeurs du SNES, syndicat enseignant du PCF.). Le comité UNCAL se montre incapable d'empêcher le proviseur d'adresser aux

parents des lycéens grévistes une lettre où il demande aux pères de sévir eux-mêmes et de montrer à leurs rejetons l'inutilité et le danger de la grève ! Procédés qui viennent de loin !

— Mardi 10-2-70 : Chambelland, prof. de philo. (ivrogne notoire !), ancien « anar » converti au communisme autoritaire, fait un tableau des syndicats en France (en donnant la vedette aux laquais du PCF en « oubliant » naturellement la CNT et l'Ecole Emancipée, sous prétexte de « représentativité » ! Un camarade intervient pour corriger les omissions, il se fait traiter de « facho », « d'hitlérien », etc.. Et vive la philosophie !

« LE PROGRAMME CHABAN » :

Austérité, chômage, répression

Depuis quelques semaines, les étudiants ont déclenchés un vaste mouvement de grève qui touche actuellement la plupart des Facultés de Lettres et qui s'étend dans de nombreux lycées.

A Nice le mouvement parti de la Faculté des Lettres depuis trois semaines gagne l'ensemble des lycées de la région.

Pourquoi ces grèves ?

Alors que nous manquons de médecins, d'instituteurs, de professeurs, le gouvernement prend une série de mesures contre l'Education Nationale qui visent :

— A réduire le nombre d'étudiants en Médecine,

— A supprimer la seconde langue dans les lycées,

— A éliminer en cours d'étude le plus grand nombre d'étudiants et de lycéens.

Parallèlement la répression s'abat sur les étudiants, les lycéens et les professeurs qui les soutiennent, (exclusion d'étudiants de l'Université, menace d'exclusion de lycéens grévistes, un professeur suspendu au lycée de l'Ouest, intervention des CRS devant les lycées).

Que signifient ces mesures gouvernementales ?

— Le chômage pour beaucoup d'étudiants et de lycéens.

— Mais aussi une atteinte aux véritables intérêts de la population.

Demain le nombre de médecins sera encore réduit et les soins encore plus insuffisants. Demain il y aura encore moins d'instituteurs et de professeurs, et ce sont les enfants à qui on ne peut pas payer de leçons particulières ou de voyages à l'étranger qui vont attendre 16 ans dans les classes de transition avant de s'inscrire au chômage.

Mais ces mesures ne sont pas isolées : elles font partie de ce plan d'austérité qui a déjà proposé aux travailleurs :

— Une réduction des crédits d'équipement sanitaires et sociaux (hôpitaux, crèches, maternelles, écoles, formation professionnelle).

— Un blocage des salaires et la multiplication des licenciements.

— Une augmentation du coût de la vie (transports, produits alimentaires, gaz et électricité, vêtements...)

Contre la répression à l'Université, dans les lycées et dans les entreprises (CAP 3000).

Contre le Plan d'Austérité.

Contre le chômage.

Contre la dégradation des conditions de vie.

Une seule réponse :

L'unité à la base et dans l'action des étudiants, des lycéens et des travailleurs !

Les étudiants et les lycéens en grève.

Tract distribué mardi 10-2-70.)

NOUVELLES DE NICE

Dossier « Nouvelle Société »

Les continuelles manifestations d'optimisme de nos officiels à la télé, à la radio et dans certaine presse nous ont incités à ouvrir cette rubrique. Elle doit permettre à tous ceux, travailleurs ou étudiants, qui ne jouissent pas de leur liberté d'expression, d'apporter leurs témoignages et présenter leurs doléances pour tout ce qui ne va pas dans cette société.

Nous la commençons par la lettre d'une jeune universitaire bouleversée par les récents incidents de la fac. de Nice. Cette lettre ayant, à l'origine, un caractère familial, le côté sentimental y paraît assez accentué mais les faits réels n'en perdent pas pour autant leur valeur; ils sont là, indéniables, accusateurs...

...C'est aujourd'hui le 12 février et ce jour restera à jamais gravé dans ma mémoire. Vois-tu, à l'heure où je t'écris je suis encore pleine de haine; le cauchemar est terminé mais tout est présent en moi et comme je ne peux dormir (il est minuit) il faut que je parle à quelqu'un pour lui expliquer ce qui s'est passé. Toi, mieux que quiconque me comprendras.

Tu sais peut-être que depuis le 27 janvier nous sommes en grève à la fac. de Nice à cause d'une circulaire ministérielle qui veut rendre facultatif l'enseignement de la deuxième langue à partir de la 4e. Le résultat serait la suppression de nombreux postes, donc absence de débouchés pour les nouvelles générations. Bref, le mouvement s'est étendu à toute notre fac. de lettres et en France plusieurs autres ont adopté notre forme d'action. Nous avons fait deux manifestations très réussies. Les pouvoirs publics faisant la sourde oreille, nous avons voulu informer la population.

Donc, aujourd'hui tout a débuté comme les jours précédents. Nous nous sommes réunis ce matin et cet après-midi il y avait une réunion doyen-profs afin de discuter des moyens d'arrêter la grève. Nous avons décidé d'y assister puisque nous en étions les premiers intéressés. La réunion était prévue pour 17h amphi 61; ma camarade et moi fûmes intriguées, en allant mettre quelques lettres dans une boîte près de la fac., de voir cinq cars de CRS en station-

nement; mais après tout il y en avait bien les jours précédents. Bref, nous rentrons dans la fac. et au lieu de la réunion du doyen c'est un meeting de la gauche prolétarienne qui nous apprend avoir fait une descente au CROUS, saccagé les meubles et enduit de colle le directeur. Nous sommes informés que la réunion du doyen se tiendra dans l'amphi le plus grand à 18h, mais en même temps nous apprenons que le nombre de cars était passé à 12. Vu les faits revendiqués par la gauche prolétarienne nous en avons déduit qu'une chose pouvait expliquer l'autre mais nous n'en étions que plus intrigués. A 18h nous sommes allés à l'amphi en question, mais le doyen avait fermé; il ne voulait pas notre présence. Nous avons insisté; finalement des vitres ont été brisées et alors deux profs ont pris à partie l'un des dirigeants du mouvement et l'ont roué de coups. Il n'en fallait pas plus pour passer entre les monceaux de vitres; je m'y était tout juste décidée quand ma camarade m'a crié: « Les flics ! » Le temps de le crier aux autres qui étaient dedans que déjà un bataillon de CRS armés jusqu'aux dents pénétrait dans l'amphi. Sont-ils rentrés sur l'ordre du doyen? En tout cas même les profs ont reçu leur ration de coups. J'avoue que là mes nerfs ont craqué. Je savais que le cousin Alain avec d'autres camarades que je connaissais bien étaient à l'intérieur. Heureusement que l'amphi a une sortie par derrière. Nous avons fait le tour avec ma camarade mais les CRS nous ont refoulés avec leurs matraques. Nous décidons alors de nous réfugier dans la cité, mais nous étions attendues. Cinq cars de CRS, des voitures et une cinquantaine de CRS disposés en rangs serrés avec mitraillettes, boucliers et grenades. C'était comme un cauchemar, un vrai guépier et pour la première fois je me suis sentie traquée comme une bête impuissante devant ce déploiement de violence.

On nous a laissé monter à la cité et là je trouve Alain et quelques uns de ses camarades qui n'avaient eu que le temps de s'y réfugier après être descendus chercher des filles et des gars blessés. Nous étions tous pris au piège et je ne peux m'empêcher de croire qu'il nous avait été tendu par notre doyen qui voulait ainsi mettre fin à la grève.

Les cordons de CRS se sont resserrés rapidement autour de la cité et que faire? Que pouvions-nous leur faire avec nos mains... contre leurs matraques? J'ai pensé de cacher Alain et quelques uns de ses camarades dans ma chambre, pensant qu'il ne pénétreraient pas dans nos bâtiments, mais c'était mal les connaître. Sur un coup de sifflet ils ont envahi la cité de filles, armés et casqués comme s'ils donnaient l'assaut d'une forteresse... Ils ont embarqué tous les garçons et certaines filles qui leur avaient dit leur façon de penser. Ce soir Alain et une certaine d'autres jeunes vont dormir au frais. J'espère qu'ils ne seront pas maltraités...

A présent, j'ai l'impression d'avoir fait un mauvais rêve et pourtant tous ces détails douloureux resteront gravés dans ma mémoire; ces 15 blessés dont certains assez graves, que j'ai vus de mes yeux... que c'est triste un tel spectacle quand on a vingt ans... que c'est écoeurant de les voir à l'œuvre... Toutes les illusions que l'on peut se faire sur une société nouvelle, plus fraternelle, s'envoient quand on voit ces « hommes » s'acharner sur des jeunes qui souviennent pourraient être jeunes enfants.

Si tu savais ce que je ressens en ce moment... Sans mes camarades, à l'heure qu'il est je serais avec Alain et les autres car ma révolte était telle que j'avais grand peine à me retenir de leur crier ma haine et mon dégoût. J'ai dû subir leurs sourires narquois quand ils ont envahi notre cité et j'ai dû rester docile, que c'est dur... »

Que pouvons-nous ajouter à ce récit si ce n'est qu'il confirme ce que nous avons déjà écrit dans le « C. S. » au sujet de la société nouvelle que nos maîtres voudraient instaurer à nos dépens.

Une société qui se veut fraternelle commence par éliminer toutes les forces répressives afin de ce que les contrats sociaux ne soient pas faits « par la force des baïonnettes » ou des matraques. Et puis il y a tous ces parasites qu'il faudra remettre dans le circuit de la production et c'est là une opération qui ne nous verra jamais de quelque pouvoir que ce soit.

L'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.

MANIFESTATION

— Jeudi 5-2-70 : Dans l'après-midi s'est déroulée une manifestation de 16 h 45 à 17 h. Elle avait été organisée avec grandes précautions par des étudiants grévistes de Nice. Les flics ne sont intervenus à aucun moment. (Sans aucun doute gênés par les festivités de Carnaval). La manifestation est partie de la Place St-François dans le Vieux Nice, elle est remontée au Nord vers la place Garibaldi dont elle a fait deux fois le tour avant d'emprunter la rue de la République jusqu'à la place de l'Armée du Rhin où elle se dispersa. (Trajet : environ 2 km).

Plusieurs slogans furent scandés par les quelques 400 manifestants disposés en 40 lignes de 10 personnes se tenant par les bras : « Unité et lutte populaire. », « A bas l'austérité », « Non au chômage ! » « A bas la répression ! » et au moment de la dispersion : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! » Des tracts furent distribués le long du parcours (dénonçant la politique gouvernementale pour l'enseignement) à la fou-

le amassée sur les trottoirs et vivement intéressée par la manifestation qui rompait la « gaieté » abrutée de Carnaval. Certains manifestants appartenaient à la « gauche prolétarienne » (Maoïstes). Un bon nombre d'anarchistes étaient présents. Surtout des jeunes mais aussi quelques travailleurs plus âgés.

Comme il se doit, la presse locale (c.a.d. « Nice Matin » du conservateur Barastro) fut d'un mutisme habituel préférant, et on le comprend, publier les niaiseries de Carnaval, plutôt que de jouer le rôle d'informateur.

— Mardi 10-2-70 : Une manifestation identique eut lieu de la Place de la Libération jusqu'à la Place St-Maurice (2 kms). Présence de nombreux CRS (motards et fourgons. Un tract légèrement différent du précédent fut distribué (il est question des lycéens qui se sont joints au mouvement). Cette fois « Nice Matin » sortit de son silence pour dénoncer les « fauteurs de troubles » sans faire aucune allusion aux motivations de la manifestation.

SCANDALE CHEZ CRISTOFLE

HALTE AUX
LICENCIEMENTS

Les faits :

Ils sont connus de tout le monde, mais nous les résumons brièvement :

Un ouvrier ajusteur, M. Lamoureux est licencié sans aucun motif valable : l'affaire se présente d'emblée comme une atteinte aux libertés syndicales et ouvrières. A l'initiative des responsables CGT entre autres, une grève est déclenchée jeudi dernier à 8h45 en vue d'obtenir la réintégration de l'ouvrier licencié. Ce but n'est même pas atteint, que quatre jours plus tard, toujours à l'initiative des responsables CGT le travail reprend sur la promesse de « négociations au sommet » avec le préfet. Auparavant et entre-temps une délégation est allé voir l'inspecteur du travail qui dans un premier temps confirme le bien-fondé des protestations, et qui lors d'une deuxième visite, avoue qu'il est impuissant à faire quelque chose. Quant à la délégation qui va, accompagnée du délégué CGT à St-Denis et de l'adjoint au maire de la même ville, voir et discuter avec le préfet, elle n'obtient évidemment pas la réintégration du licencié.

L'affaire est enterré et Lamoureux est toujours à la porte.

Ce qu'il faut en penser :

Les négociations et les envois de délégations ont été de tout temps impuissantes. Le cas présent ne fait que le confirmer. Nous pensons pour notre part, que la fin de la grève lundi matin signifiait capituler. Le patron se fiche bien des délégués et encore plus le préfet, lorsqu'ils savent que le travail continue dans les usines, que le profit du patron est respecté. L'histoire ouvrière nous l'enseigne : seule la grève générale est efficace parce qu'elle est le seul moyen de pression sur le patron ; parce qu'elle le touche à son point vital : le profit. Or cette grève générale dernière chance de faire réintégrer Lamoureux, est lancée à Cristofle, puis arrêtée 4 jours plus tard, sans que l'objectif fixé ait été atteint, et malgré la volonté de beaucoup d'ouvriers de continuer l'action entamée ; car il ne faut pas se leurrer : ce que s'est permis la direction patronale, elle est maintenant prête à le refaire sans aucun scrupule. Demain n'importe quel employé de chez Cristofle peut être mis à la porte sans au-

cun motif valable, sans aucune mobilisation de défense de la part du personnel.

Alors à quoi jouent les responsables CGT, plus que jamais responsables de cette situation catastrophique.

Reprenons leur tract du 21 : « La section syndicale CGT appelle tout le personnel de l'entreprise à exprimer dans les formes appropriées et décidées ensemble, la levée du licenciement qui frappe leur camarade de travail. »

Que signifient ces phrases creuses et ambiguës ? Veut-on dire par là « grève du personnel de l'usine » ? ou bien « négociations avec le patron » ou encore : « Reprise du travail sans que rien n'ait été obtenu » ?

Pour notre part nous ne pensons pas, et nous ne sommes pas les seuls, que la non-intégration de M. Lamoureux concédée d'une façon si flagrante, soit « une forme appropriée et décidée ensemble par tout le personnel ». Faire arrêter une grève parce qu'on va envoyer une délégation dont on sait d'avance qu'elle n'obtiendra rien de ce qui nous intéresse, c'est céder devant l'atteinte délibérée aux libertés ouvrières et syndicales.

Doit-on rappeler d'ailleurs à ce sujet une petite anecdote qui se passait dans des circonstances à peu près semblables. Une ouvrière ayant demandé un acompte à son chef d'atelier fut débauchée également sans motif valable. Sur ce plusieurs ateliers débrayèrent et le « responsable » CGT va voir le chef d'atelier. Une heure plus tard, sur les conseils de ce même « responsable », le travail reprend dans les ateliers, mais l'ouvrière est toujours à la porte.

Peut-être alors ne fallait-il pas s'étonner dernièrement lorsque le « coup » réédité.

Peut-être ne faudra-t-il pas s'étonner lorsqu'à partir d'aujourd'hui le patron mettra à la porte qui bon lui semblera.

Nous sommes tous concernés, et c'est dès maintenant qu'il faut réagir, qu'il faut être prêt à riposter lorsqu'un d'entre nous sera licencié sans motif valable, qu'il faut affirmer notre résolution d'être tous solidaires !

(Ce tract est distribué par des gens extérieurs à l'usine. Le moucharrage existe quand il s'agit de véritables militants syndicalistes.)

CNT Section française de l'AIT

LE COMBAT
C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

AVEU

Le club Jean Moulin qui fait surtout beaucoup de vent, vient de publier une étude sur les « Grandes écoles et les grandes castes ». On y lit entre autre, que les réformes de polytechnique et de l'École Nationale d'Administration, proposées par des commissions formées d'anciens membres de ces grandes écoles, visent surtout à « préserver l'essentiel de leurs privilèges au petit monde des classes dirigeantes ».

Le rapport poursuit : « Les grandes écoles ne sont ni une fatalité ni un mal en soi, mais le moyen que l'Etat s'est donné de former

des élites... L'administration est gouvernée par une élite restreinte, recrutée très tôt, trop tôt, assurée de la sécurité de carrière et coupée du reste de la société.

» Cette élite est fractionnée en quelques castes qui jouissent de privilèges exorbitants, de véritables rentes de monopoles sur la direction de certains domaines d'activité. »

Allons, il n'est pas encore trop tard pour s'en rendre compte, mais le moins qu'on puisse dire, est que les ouvriers qui s'en étaient aperçus depuis longtemps, sont plus doués que ces « intellectuels ».

DIALECTIQUE, TOQUE

Un militant cégétiste du S.E.L.-Saclay, me faisait aimablement remarquer, voici quelques semaines, que de nombreux articles de notre « C. S. » n'étaient pas signés ; l'air de dire : « Vous n'avez donc pas c... au c... ? » Au « C. S. » mon cher bolcho, lui ais-je répondu, nous ne faisons pas de culte de la personnalité, chacun est solidaire de ce qui s'y écrit et, pour un tas de raisons, nous récusons le pouvoir suprême ; qu'il soit ténor, militaire, politique ou syndicaliste. En particulier la C.N.T. n'a pas de permanents dont le travail essentiel dans un aparatchik bien constitué, est de gueuler plus fort que les autres, afin d'arriver au sommet, d'où la nécessité de signatures.

Il arrive cependant, que l'on trouve des articles non signés dans leur canard. Ainsi dans « Energies Nouvelles », de janvier 1970 l'article intitulé « Au sujet de la campagne anti-cégétiste », l'auteur écrit entre autres : « ...un syndicat (la CGT) qui regroupe

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :
Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00
En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

2 400 000 adhérents (c'est eux qui le disent) et auquel, près de 50 % des travailleurs apportent leur soutien... »

Je crois me souvenir qu'il y a eu près de 12 millions de grévistes en juin 68, et autant dans les grandes grèves précédentes.

2 400 000, ça fait, 20 %, et non 50 % mon coco. Quand on sait que les types qui écrivent là-dedans sont des « scientifiques », on reste confondus.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Chosy-le-Roi (Val-de-Marne)

324 28

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

5 MARS
1970
NUMERO 597
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

CHEZ LES CHEMINOTS

POINT DE VUE

La direction de la SNCF a offert aux « syndicats représentatifs ! » un contrat de « progrès ! » de 2 ans qui se traduit par une réduction de la durée hebdomadaire du travail de 1 heure en juillet 70 et de 1/2 heure en 1971, outre les calculs savants sur les pourcentages d'augmentation de salaire la SNCF a demandé aux « syndicats » d'admettre « le caractère inéluctable de la réduction des effectifs consécutif de la modernisation ».

La fédération CFDT dit un « Oui, mais » en expliquant qu'elle « exigera que les avantages concédés soient améliorés ». La fédération F. O. sans dire ni oui ni non a fait afficher un tract déclarant ce « contrat » insuffisant. La CGT elle s'est déclarée hostile à ce projet donnant comme toujours priorité absolue aux augmen-

tations de salaires opposant ses pourcentages à ceux de la direction.

Quant à la C.N.T., qui n'a pas été consultée par le seul fait qu'elle est la seule organisation syndicale qui n'a pas signé la convention collective, statut d'esclavage des travailleurs du rail, elle tient à mettre les cheminots en garde contre les marchandages qui se trament chaque jour entre les « syndicats officiels » et la direction.

Il ne faut pas oublier que c'est avec l'accord des délégués aux comités mixtes (à 95 % cégétistes) que sont établis les tableaux de services et les roulements qui permettent aux chefs de disposer des repos et souvent des congés des cheminots, à leur guise. Il ne faut pas oublier non plus qu'il suffit d'être délégué ou propagan-

diste actif de la CGT pour monter en grade à une vitesse accélérée.

Les cheminots n'ont donc rien à attendre de ces « représentatifs » qui savent si bien se représenter eux-mêmes. Avec la C.N.T. ils lutteront par eux-mêmes pour l'application immédiate des 40 heures, des deux mois de congés, l'augmentation des effectifs et une compression massive de la hiérarchie devant aboutir à sa suppression à brève échéance. Dans le domaine général nous lutterons pour la réouverture des lignes fermées depuis 25 ans et la gratuité des transports service public. Voilà la lutte immédiate que nous devons mener tous ensemble camarades cheminots.

R. J. SOURIAUT

LES ROITELETS VORACES. — Pour Hassan II la normalisation des relations Franco-Marocaines consiste à venir chercher de temps en temps le prix de sa « collaboration ». Après l'interruption due à l'affaire Ben Barka, il déclare : « Nous aimerions rattraper le temps perdu en mettant les bouchées doubles ». (Le Monde du 10 fév.).

Ainsi pour que des capitalistes français puissent continuer à exploiter tranquillement le peuple marocain, il faut que le contribuable français finance là-bas le système d'oppression.

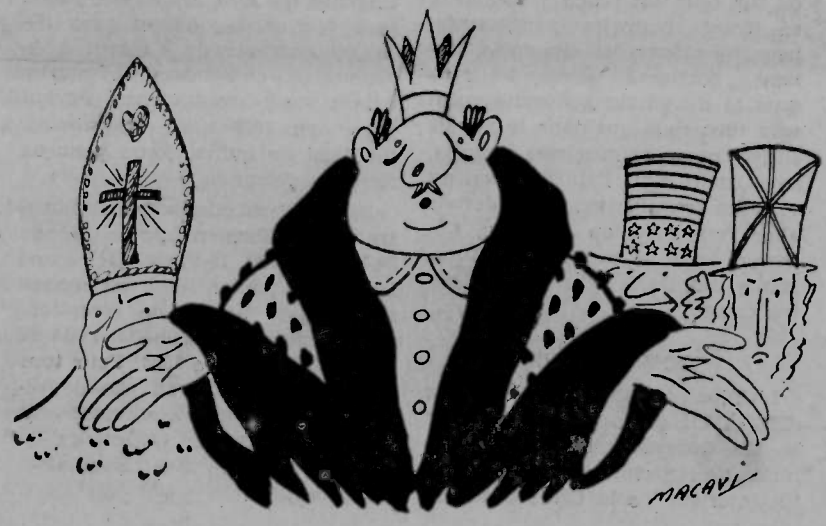
ILLUSIONISME. — Le gouvernement argentin vient, paraît-il, de prendre le contrôle du syndicat des électriciens de Cordoba. Je prétends que c'est impossible. En effet, dès qu'il est sous « contrôle », il n'existe plus en tant que syndicat. Ce qui montre s'il en était encore besoin que le gouvernement peut détruire les associations libres mais ne peut ni les contrôler ni les diriger.

GRANDEUR DE LA FRANCE. — Plusieurs ministres-flics de l'intérieur se sont succédés depuis mai 68 et après, pendant les élections, pour nous assurer qu'aucun réfugié espagnol n'avait été livré aux sbires de Franco. Sauf probablement le communiste Angel Campillo dont l'histoire est maintenant connue et qui vient d'être condamné à 6 ans de prison à Madrid.

Un trait commun entre les ministres et les anarchistes, l'honneur et la grandeur du pays, ils s'en torchent, mais pas pour les mêmes motifs.

COOPERATION. — Spiro Agnew le rigolo qui seconde Nixon annonce qu'il échangerait volontiers les contestataires américains contre un des soldats du Vietnam. Compte tenu de la valeur des soldats français je lui fais un prix de gros : tous ses contestataires contre nos soldats, avec en prime, nos flics et CRS.

LOPEZ - BRAVO A PARIS



Répondant aux vœux des « Rouges » de 36, il y aura, en 1970, « des avions pour l'Espagne »!

Ô Seigneur! Donnez-nous nos « Mirages » quotidiens.

POINT DE VUE

EMBOURGEOISEMENT. — Les bolcheviques s'installent dans la collaboration de classe. Jusqu'à présent les hommes d'affaires des pays capitalistes devaient traiter leurs affaires dans leur chambre d'hôtel, comme des hôtes temporaires et indésirables. Les affaires prospèrent, on vient de leur construire un building de bureaux sur la Troukproudni Pereubole à Moscou.

◆ **VIEUX MODELES.** — Jean Proust le magnat de la laine qui vient de se marier à 84 ans et Marcel Boussac 80 ans, le roi du coton en France, viennent de s'associer plus ou moins clandestinement pour éviter que l'entrée de l'Angleterre dans le marché commun vienne détruire leurs monopoles et ternir leur vieillesse.

Faut être prévenant pour ses vieux jours.

◆ **INTOX.** — Le gouvernement tient beaucoup à ce que l'on connaisse les dangers de la pilule : conférences par ci, interviews par là... Puisqu'elle n'est pas en vente libre, il suffirait d'en parler aux médecins.

Pas fou, il connaît les quantités consommées et tout baratin pouvant diminuer cette consommation et augmenter le nombre de travailleur-chômeur est bienvenu.

◆ **OEIL POUR OEIL.** — Ce qu'on n'a pas dit à propos du camion de munition qui a explosé à Elath en Israël tuant 18 personnes et en blessant 42, c'est que ces munitions avaient été capturées aux Egyptiens au cours du raid sur la station de radar de l'île de Chadwan.

◆ **POURQUOI L'ALCOOL N'EST PAS UNE DROGUE.** — D'aucuns voudraient nous faire croire que l'alcool est la drogue des français. C'est faux et c'est très facile de voir pourquoi. La drogue est distribuée par un réseau clandestin et, à part quelques prises, ne rapporte pratiquement rien au gouvernement. En revanche, si l'on ne fait pas l'erreur de confondre intérêt de la société et intérêt du groupe qui nous gouverne, on voit de suite la différence : l'alcool rapporte 2 milliards par an au gang qui nous gouverne. Vous me direz : oui mais elle coûte 5 milliards par an à la Sécurité Sociale. Et alors ? qu'est-ce que ça peut faire puisque c'est toujours les mêmes qui paient.

Secours aux affamés

La guerre, la tragédie du Biafra, personne n'ignore cela. Non plus que la famine, la détresse des populations, la mort des enfants par milliers, le manque de médecins et de médicaments. Bref, l'ignominie du comportement des nations dites hautement civilisées envers les peuples de ces nouvelles nations sous-développées. Toujours prêtes, ces nations, ou plutôt les gouvernements de ces nations industrialisées, à fournir des armes, à forger des engins de mort de toutes sortes, mais préférant brûler ou détruire des biens de consommation plutôt que d'en faire bénéficier les meurs-de-faim.

Hier, pourtant, une bonne nouvelle dans la presse : à destination de Lagos on embarque, à Londres, 39 tonnes de... vivres?, de médicament?, de vêtements?, de literie? Vous n'y êtes pas et je vous le donne en mille. Trente-neuf tonnes de bibles ! Trente-neuf tonnes de bibles s'ajoutant à cinquante-neuf mille autres bibles déjà arri-

vées à destination. Ça, vraiment, il faut le faire, et en être fier, sans doute, puisqu'on le publie dans la presse. En plus, car ce n'est pas tout, cent cinq mille nouvelles bibles en langues ibo, yoruba et haoussa ont été commandées en Grande Bretagne. Par qui? Je l'ignore, mais sans doute par quelque-une de ces nombreuses organisations religieuses, puritaines ou salutistes qui vont de par le monde avec la mission de propager la bonne parole. Cette bonne parole qui pour elle, passe avant la « bectance ».

Voir la tête de ces pauvres gens ; la plupart squelettiques, presque tous malades, ces gosses qui ne peuvent plus même tenir debout, lorsqu'ils vont recevoir cette avalanche de contes à dormir debout. Ils attendent du riz, de la farine, du pain, des médicaments, des soins, des couvertures, des vêtements ; on leur apporte, gratuitement, je suppose, du papier imprimé, des tonnes de papier. C'est

beau, le papier imprimé, c'est beau, c'est instructif, c'est salubre pour l'âme, sinon pour le corps. Et, dans la bible, on trouve de si belles histoires... Quoi de plus réconfortant, pour ces affamés, que de méditer sur l'anecdote du plat de lentilles ; sur la mane qui tombe du ciel pour nourrir les hébreux dans le désert ; sur les péches miraculeuses ; sans oublier le miracle de la multiplication des pains, car, sans doute, l'histoire sainte doit être comprise, aussi dans cette non moins sainte initiative spirituelle.

Mais, après tout, pourquoi se plaindre ? N'y a-t-il pas, si l'on en croit certains, des tonnes de petits Livres Rouges qui partent de Pékin, des tonnes de papier imprimé qui partent de Moscou et peut-être aussi des tonnes de Corans, partant de je ne sais où ?

Alors ? Alors, c'est toujours la même lutte qui continue, la lutte de ceux qui disent « primum vivere » contre ceux qui disent « l'homme ne vit que de pain ».

Bien sûr, mais s'il vous plaît, le pain d'abord, l'esprit en aura aussi du réconfort.



COMMUNIQUE

« Les Amis de Sébastien Faure » organisent leur fête annuelle pour leur caisse de solidarité le 8 mars à 14 h 30 dans la salle des Fêtes de la Mairie du Pré-St-Gervais. Un excellent programme, une ambiance amicale. Venez nombreux, amenez vos amis, vous ne le regretterez pas. Métro : Porte des Lilas et Hoche, autobus 170. Prix d'entrée 8 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

COMMUNIQUE

S. I. A. — REGION DE L'OUEST

Les camarades des sections SIA, libertaires, syndicalistes et tous ceux révoltés par les injustices sociales sont avisés qu'une importante rencontre régionale aura lieu à Saint-Brieuc le 22 mars, date symbolique. Déjà les sections et amis de la SIA de Lorient, Nantes, Brest, St-Brieuc ont donné leur accord. Les organisations amies de la SIA sont cordialement invitées à y participer. Nous aurons à discuter sur les meilleurs moyens d'intensifier notre activité sur tous les plans : solidarité en France pour les emprisonnés, pour les camarades espagnols, italiens, portugais, grecs toujours sous la dictature, solidarité enfin vers tous ceux qui dans le monde entier, pays communistes compris, combattent pour l'amélioration du sort des travailleurs. Nous devons aller vers l'opinion publique, l'alerter ; aussi le concours de tous, même des isolés sera utile à notre cause.

COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13° Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande

aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

LE S. O. C. COMMUNIQUE

Le décret portant appel des contingents de 1970 ayant été publié le 5 février, les jeunes gens désirant bénéficier du « statut d'objecteurs de conscience » et appartenant aux contingents devant partir en 1970 ont, en principe, un délai de quinze jours pour en faire la demande.

Ils doivent adresser au ministre de la Défense nationale (14, rue St-Dominique, 75-Paris (7^e)), une lettre sur papier libre, en recommandé avec accusé de réception, pour demander à bénéficier de la loi du 21 décembre 1963. Pour tout renseignement, ou en cas de retard ou de difficulté, adressez-vous au Secrétariat des Objecteurs de Conscience, 62, rue Bouquières, 33-Bordeaux.

De la suppression du capital et du salariat

Deux ans après que restent-ils des augmentations de salaires « accordées » par le patronat ?

Nous sommes en droit de nous poser la question, de même que l'on peut dire que nous avons prévu que de tels accords n'aboutiraient qu'à ces résultats et pas à d'autres.

Déjà en avril 1969, selon les statistiques il ressort que la croissance du pouvoir d'achat des travailleurs est passé, du deuxième trimestre 1968 où il était à plus 9,37 % à moins 0,09 % au mois d'avril 1969 et qu'il continuait de baisser du fait de l'augmentation continue du coût de la vie. Ce qui signifie d'une manière plus claire que le pouvoir d'achat du mois de mai 1969, était plus faible que celui du mois d'avril 1968, date à laquelle le mouvement de mai et juin 1968 n'avait pas encore eu lieu (si l'on prend l'indice 100 de 1962, et qu'on le compare à celui de mai 1969, indice 128, cela fait une augmentation du coût de la vie de 28 %). Pompidou, avec la dévaluation d'août 1969 (12 %), voulut tout arranger pour les boursiers et les spéculateurs, bien entendu. Naturellement pour eux, la part des bénéfices sur les produits exportés s'affaiblissait d'autant; mais ce qui a été temporaire pour eux est permanent pour les travailleurs, qui de leur côté subissent le contre-coup de cette dévaluation, comme d'ailleurs chaque fois qu'ils pensent en imposer aux capitalistes.

Ainsi est démontré l'irrationalité de telles revendications, où, les grandes centrales syndicales répondant plus à une pression politique extérieure qu'à la pression ouvrière qui était à leur service, ont fait avorter une grève générale de la plus honteuse mendicité.

Il est bon que les travailleurs comprennent que l'on ne se met pas d'accord à l'amiable, pourrait-on dire, avec le capital et l'Etat qui le représente, pour obtenir des améliorations substantielles et réelles, mais qu'on les exige par l'action directe.

La grève générale, la baisse de production, la grève du zèle, etc., sont les moyens mis à la disposition des travailleurs pour exiger, imposer au capital et à l'Etat leurs revendications. Il faut pour cela une coordination et une grande solidarité face aux réactions capitalistes. Pour cela il existe des syndicats qui ne sont et ne doivent être que l'expression de la volonté des travailleurs; ce sont les travailleurs syndiqués qui ont

tous pouvoirs des décisions dans leur syndicat et non ceux qu'ils ont nommés pour être leur porte-parole. Ces derniers n'ont pour tâche que de veiller à l'exécution des décisions prises par les travailleurs, à leur coordination dans leurs activités réciproques, à celle des syndicats entre eux, des unions locales ou régionales entre elles, afin que l'efficacité soit la plus grande possible, et la solidarité la plus large possible. Ils ont également le devoir de suggérer, soit au travailleur, soit au syndicat, soit aux unions locales ou régionales les possibilités d'améliorations qui leur apparaîtront du fait des vues d'ensemble qui leur est permis d'avoir sur l'ensemble des syndicats ou sur le syndicat dont ils coordonnent les activités.

Organisés de cette manière, en mai et juin 68, nous n'aurions pas assisté à cette débacle de syndicats ou plutôt de responsables syndicaux imposant à 9 millions de travailleurs en grève, les bons offices dictés par le capital et l'Etat. Au lieu de cette absurde augmentation de salaire, que de partout l'on nous suggérait de réclamer en omettant de nous rappeler que lorsqu'on parle augmentation de salaire, il faut entendre piétinement et même recul de ceux-ci (soixante années de la même revendication devraient suffire pour qu'enfin on le comprenne ainsi), du fait de l'augmentation des prix imposés par la pression du capitalisme, seulement un tout petit peu agacé; il aurait été possible compte tenu de la grève générale, de réclamer une baisse des prix, loyers, impôts, égale ou supérieure à 25 %. Alors seulement, nous aurions vu la réalité capitaliste réagir devant cette revendication inattendue car il n'avait plus le choix des armes pour réagir contre la pression des travailleurs, mais bien une seule et unique arme : celle qui consiste à resserrer la hiérarchie des salaires à savoir la baisse des hauts salaires.

Comment expliquer cela ?

Examinons en un court résumé le vrai visage du syndicalisme.

On peut résumer l'idéal syndicaliste comme ayant deux voies distinctes mais indispensables l'une à l'autre. L'une, à caractère revendicatif, qui, par la pression incessante des travailleurs contre les capitalistes et l'Etat, doit aboutir à la suppression du capital par la suppression du salariat. L'autre à caractère gestionnaire vise à l'éducation, à l'émancipation des travailleurs, afin que ceux-ci gé-

rent eux-mêmes, lorsqu'enfin ils s'y seront suffisamment préparés leurs entreprises et leurs communes.

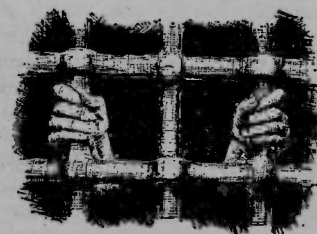
Examinons d'abord le caractère revendicatif du syndicalisme et plus particulièrement les revendications susceptibles d'aboutir à la suppression du capital par la suppression du salariat. Qui dit revendication dit moyens revendicatifs; ils ne sont pas nombreux et ont déjà été énumérés dans un paragraphe précédent; il faut de plus, nécessairement qu'ils soient efficaces : il y a la grève générale, celle du zèle qui entraîne la baisse de la production que l'on peut accommoder à la revendication envisagée, enfin le sabotage. Aussi pour chaque revendication il ne faudra compter que sur l'une ou l'autre forme de moyen de lutte, ou, la cumulation de plusieurs d'entre elles mais de toute manière sur celles-là seulement.

En mai 68 avec 9 millions de grévistes éduqués par 60 années de luttes syndicales, il aurait été aisé d'obtenir une baisse considérable des prix, loyers, impôts, de tout ce qui touche de près ou de loin aux salaires des travailleurs. En effet, en imposant au capital une baisse des prix, loyers, impôts de l'ordre de 25 % minimum, nous le plaçons devant un phénomène déflatoire, en ce sens qu'il ne reste plus à celui-ci qu'une seule solution pour essayer de minimiser ses pertes de bénéfices, c'est la compression de l'éventail des salaires en baissant les hauts salaires ainsi obtenons et obtiendrons nous à l'avenir si enfin nous imposons au capital une telle revendication, une baisse assez importante de la hiérarchie des salaires, ce qui représente une étape, la première, vers la suppression pure et simple du salariat et du même coup du capital par le renouvellement de telles revendications, au fur et à mesure que nous y serons préparés. Certains diront que la première étape pourrait bien ne pas incommoder outre mesure ces messieurs les capitalistes du fait des gros supers bénéfiques qu'ils touchent et qui sont de l'ordre de 20 à 25 % ce qui aurait pour résultat à peu près ceci : s'ils vendaient moins cher de 25 % ils vendraient beaucoup plus; donc le bénéfice resterait le même et ne pousserait les capitalistes qu'à intensifier les cadences pour pouvoir pallier à la soudaine surconsommation qui ne manquerait pas de poser des problèmes. C'est effectivement un risque, mais le tout est

de savoir s'il est préférable de demander d'un coup une baisse plus importante afin d'être certain que le capital soit touché ou bien au contraire de le faire réagir afin que les travailleurs se rendent bien compte que en toute circonstance ce qui prime pour les capitalistes c'est le profit. Ils ne pourront faire autrement que l'observer lorsque leur patron essaiera de leur imposer des cadences 25 % plus rapides, qu'il embauchera en toute hâte les chômeurs qui palieront par leur travail à compléter celui que les cadences des travailleurs n'aura pu effectuer. D'autre part, il est permis de douter que les travailleurs accepteront longtemps de telles cadences et qu'ils préféreront et devront reprendre le chemin des revendications, toujours la même, une nouvelle baisse des prix, loyers, etc..., afin de compenser d'abord la production nouvelle qu'on leur impose, ensuite, afin de forcer le patronat à réduire une nouvelle fois la hiérarchie des salaires; réduction portant sur un nombre grandissant de salaires du fait des réductions précédentes ayant ramenés les gros salaires au niveau des salaires moins importants lesquels à leur tour seront ajustés sur les salaires moyens, etc... Il va sans dire que le profit du capital en sera d'autant réduit, sans que pour cela il n'y est le moindre déséquilibre économique du fait que la production et la consommation auront au contraire tendance à s'emplifier pour devenir maximale le jour où à force de coordination, d'unité, parmi les travailleurs, le capital ne sera plus qu'un rêve du fait que le salaire en sera devenu un lui aussi.

Michel LE MAREC

(A suivre.)



« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ».

M. Bakounine

Les dessous des révolutions



(Suite du n° antérieur.)

Front populaire 1936-1939

Au sujet du Front populaire on n'a pas grand'chose à dire, si ce n'est que ce fut l'œuvre de la synarchie, et cela nous conduira directement aux événements de mai 1968.

Les événements de mai 1968

Les journées de mai ont une double signification. On peut quant à notre situation intérieure, les qualifier de révolution nécessaire, mais il faut y voir aussi une manœuvre internationale de grande envergure.

Révolution nécessaire, disons-nous, parce que les Français, en dépit de la poussée techno-synarchiste de ces dix dernières années n'avaient pas encore très bien suivi le mouvement de grande mutation socialiste. Il faut des secousses pour briser des cadres et des résistances.

« L'ordre synarchiste qui s'établit au-delà du socialisme en voie de réalisation sous une forme ou sous une autre dans le monde entier, doit marquer d'un caractère impérial accentué, toutes les puissances de l'esprit et de l'action révolutionnaire. » — (Pacte synarchique).

Les choses ont tourné plus mal que ne l'avaient peut-être voulu les doctrinaires de la technocratie, et nous verrons pourquoi. Quoi qu'il en soit, ces journées au cours desquelles on n'avait jamais tant parlé au public de mutation, depuis le général de Gaulle, et jusqu'aux philosophes politiques à la petite journée, aux chefs de partis, et jusque ça et

là au « Père évêque » en veston, avaient permis de mettre à l'ordre du jour trois problèmes :

- L'université,
- la régionalisation,
- la participation.

Trois points essentiels de la « mutation » prévue dans le Pacte Synarchique qui, nous le rappelons, se situe autour de 1935.

1° Aux temps jadis, les universités étaient autonomes. Elles jouissaient de privilèges dont elles abusaient parfois, mais qui garantissaient l'indépendance du savoir et de la culture. Nos défuntes républiques avaient, malgré leur jacobinisme, laissé à ces corps quelques petites libertés. Il n'en fallait pas plus. Il fallait faire la caricature d'une décentralisation qui, conformément à la doctrine, entretint en fait une révolution permanente par le bas, conduite d'en haut par une oligarchie administrative et un dirigisme culturel orchestré. C'est fait.

« Chaque nation synarchique est rectrice souveraine de son domaine culturel... Elle doit rester maîtresse du développement pédagogique de ses membres dans tous les domaines (éducation, culture, instruction, et à tous les degrés). Pacte synarchique.

L'ordre culturel synarchique veut intégrer professeurs, recteurs, ecclésiastiques, artistes, savants, techniciens purs, comme fonctionnaires de l'intelligence au service de sa culture révélée et d'une éducation révolutionnaire continue. » C'est fait.

2° Tout cela est écrit en toutes lettres. Nous n'inventons rien, pas plus qu'en matière de régionalisme où l'on se proposait encore de décentraliser, dit-on en ressuscitant en partie les bonnes vieilles provinces de l'ancienne France, mais en réalité pour en faire la Fédération républicaine des régions constituées en fait en un véritable Etat économique. (Pacte synarchique).

« Cette Fédération est dûment harmonisée par cet Etat économique et ses organismes centralisateurs s'exprimant et s'imposant à l'ensemble des plans périodiques prévisionnels. Les organismes centralisateurs constituent un véritable Etat démo-technocratique souverain. » (Pacte Synarchique).

Comment les « veaux » n'ont-ils pas compris que cette dictature déguisée, impliquant de toute nécessité la disparition du Sénat exigeait une seule réponse à deux questions ? Mais non. On ne leur mentait pas.

3° Dans le même jargon autoritaire, le Pacte souligne encore l'importance insolite qui doit être attribuée aux représentants de la rase « populaire et économique ». La première constituée par les communes, que le Pacte et le Schéma de l'archétype social appellent les « républiques populaires ». Par une étrange reprise d'un terme soviétique. La seconde c'est la participation « dans la profession organisée » et cela à partir de l'entreprise, car, ajoute le Pacte, « elle est l'instrument capital de la révolution synarchiste effective ; son meilleur moyen technique. Les deux, cela va de soi, se rejoindraient au sommet hiérarchique gouvernemental « pour être défendues » contre toute incom pétence et tout parasitisme.

Le référendum érigé en moyen de gouvernement par le Pacte synarchique a pour une fois manqué son but, moins par la clairvoyance de l'électeur, que grâce à une campagne en grande partie orchestrée par l'étranger. Mais les votants « non » nous ont-ils sauvé, du carcan ? Bien malins s'ils peuvent maintenant dire « oui ». La manière changera. Ainsi, le général de Gaulle parti, certains nous entretiennent déjà de la réforme communale dont il est parlé plus haut, et que celui-ci n'avait pas encore mise au programme.

On conçoit que la CGT et le Parti communiste aient alors sauvé le régime, car les journées de mai présentent aussi le caractère d'une manœuvre internationale décelant de terribles rivalités à l'intérieur du Système mondial.

La question de l'or a joué un rôle déterminant dans les événements de mai. Le maintien du prix de trente cinq dollars l'once d'or (alors qu'elle est cotée à quarante trois au marché parallèle) a créé une situation monétaire internationale difficile, reconnue d'ailleurs par plus d'un Américain, mais favorable à une politique d'envahissement économique et aux maîtres du mondialisme « en voie de réalisation ». La politique monétaire du général ne pouvait que porter ombrage aux puissants financiers internationaux, sis à Wall Street et à Londres.

En août 1967, un représentant des maisons de banques israélites s'était réuni à Jérusalem pour discuter des problèmes internationaux, et en particulier de celui-là, et une autre réunion eut encore lieu, toujours à Jérusalem, au dé-

but d'avril 1968. On y voyait les représentants de Rockefeller, Warbourg, Scheeff, Kuhrs et Loeb et Rothschild, avec beaucoup d'autres se prononçant sur :

« La question de l'or, le soutien des pays opposés à l'étalon-or, les attaques contre la France et contre de Gaulle. »

On s'expliquera peut-être mieux ainsi pourquoi monsieur Pompidou, ancien directeur de la Banque Rothschild, ayant, au cours des émeutes, conseillé au général d'abandonner le pouvoir, celui-ci le pria au contraire d'abandonner son portefeuille de premier ministre, et déclara à la radio : « Je reste ». Fait révélateur d'un conflit extérieur et intérieur dont on ne connaîtra bien les suites que plus tard.

Dans une certaine mesure, le général avait gagné une première manche. Il sembla avoir gagné plus difficilement la seconde (et à quel prix pour le pays). Quant au mois de novembre 1968 eut lieu l'attaque en règle contre le franc. On s'est trop peu demandé quels étaient les principaux spéculateurs responsables de la fuite des capitaux. Une minutieuse inspection ne laisserait pas la question ouverte.

Mais, fin avril 1969, le général de Gaulle a perdu la troisième manche.

Le drame suspendu

Et c'est alors que dans les perspectives du vide créé par son départ, se profile le spectre de révolutions résultant du heurt de deux rivalités : la descente administrative vers le communisme, ou la conquête financière du socialisme technique. C'est ici que le discours de Malraux au Parc des Expositions, au lendemain des événements de mai, prend tout son poids. Autrefois aux côtés des Rouges d'Espagne, puis interlocuteur qualifié du Pandit Nehru, disciple de la théosophe Annie Besant, auteur d'un discours parfaitement païen à Brasilia, aujourd'hui grand maître de la Culture, Malraux a prononcé des paroles dont le sens est à méditer. Sous les faisceaux des projecteurs, le ministre faisait le procès de l'insurrection dévastatrice et burinait froidement sur le front de la foule qui l'acclamait, la résolution gaulliste de canaliser les élans révolutionnaires en face d'un mystère international caché au public.

« Peut-être toutes les civilisations... »
(Suite page V.)

La independencia sindical en España

La sujeción y la inoperancia del sindicalismo estatal de España guarda relación con la dependencia y la inanidad del sindicalismo oficial ruso. Son dos creaciones impositivas de los sistemas gubernamentales de ambos Estados en las que el obrerismo libre no cuenta para nada.

Aparte el sello político que distingue a cada uno de los sindicalismos «rojo» y «vertical», ahora lo inservible de los mismos se agrava según demostración de los sindicatos comunistas colaborando en la represión del movimiento huelguístico de los mineros de Asturias enviando carbón polaco a Franco desde el mar Báltico al puerto de Avilés, donde alimentar el complejo siderúrgico del mismo nombre condenado a enfriar sus hornos sin la hulla regional de la cual se servía. La solidaridad del sindicalismo comunista hacia el sindicalismo franquista, adverso a la independencia de los mineros españoles no puede ser más manifiesta, y por ahí una vez más repetimos: una dictadura se equivale a otra dictadura; y que los cristos y las hoces y martillos nos dispensen si esta vez — como otras — los metemos en el mismo saco. Afortunadamente los trabajadores de nuestro país se han dado cuenta de lo que les esperaba de suceder el régimen de Franco con otro de carácter comunista. Irían de una esclavitud a otra, de un calvario a otro. Desde el caso deprimente de la invasión imperialista de Checoslovaquia a la traición comunista de la huelga carbonera asturiana, el proletariado español se da por suficiente ilustrado.

En otro orden, poco valdrían las comisiones obreras, y sin embargo significaron, en su principio, un desgajamiento del sindicato vertical en demanda de alguna independencia. Pues el P.C.E. incluso ha desvertebrado a esas c. o. tratando de apoderarse de ellas para enyugarlas de nuevo a su guisa. «Comisiones obreras» se las ha llamado por oler a calabaza y, efectivamente, carecen de porvenir para un mañana sin franquismo. Entonces estallará con toda su fuerza el espíritu independiente y emancipador del sindicalismo español, jamás bien avenido a actuar de fuerza ciega al ser-

vicio de entidades políticas y gubernamentales. Ahora mismo — un ahora que procede de 1951, por lo menos — la disconformidad y el empuje del obrerismo consciente sobrepasa todo temor, acomete «docas» empresas en todo lo ancho y largo del mapa hispano, sobresaliendo la decisión o la hombría del proletariado de Asturias, del País Vasco, de Andalucía, de Cataluña, etc. En el aspecto docente cabe consignar la gran conquista del alumnado universitario consistente en la sindicación libre no reconocida, pero tolerada, sobre el cadáver del S.E.U. de vocación falangista.

Cierto que del encontronazo mineros-gobierno aquéllos han resultado a mitad vencidos gracias a la solidaridad capitalista que el comunismo autoritario ha prestado al capitalismo español. Pero Tarrasa acaba de recoger el guante y afronta a la fuerza pública para salvaguardar la pureza y la eficacia de la fuerza obrera. No admiten los huelguistas de la casa «Laver Schappe» intervención del sindicato de imposición franquista, y cuando han tratado de reunirse (ilegalmente) lo han hecho de noche en las puertas de la fábrica, y si la G. C. los ha agredido se han atenido a la ley de la defensa propia. El sindicalismo independiente español va por buen camino, se va viendo.

Según comunica la agencia Europa Press, diversos incidentes se registraron en la madrugada pasada frente a la factoría de hilaturas «Laver Schappe», en Tarrasa, donde los obreros entraron en su cuarto día de paro a causa de unas peticiones formuladas a la empresa.

Alrededor de las 0,15 horas — sigue informando la citada agencia — un elevado número de productores se concentró frente al edificio de la empresa, acudiendo la fuerza pública para indicarles que se disolvieran, según las informaciones recibidas. Según las mismas fuentes hubo un altercado entre los trabajadores y las fuerzas del orden, resultando heridos

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris 5 de Marzo de 1970

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubourg-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

(Entidad organizadora: Confédération Nationale du Travail).

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

CARLOS MENDIA



Ahí está nuestro infalible amigo MENDIA dispuesto, como siempre, a dar lo mejor de su voz y de su repertorio a un público que le es caro por simpatía, significación e inclinación artístico-solidaria.

A decir verdad, nuestra Fiesta anual no sería exactamente fiesta sin la presencia animosa y constante de este tenor amigo, uno de los más excelentes de cuantos cantantes españoles pisan tablado francés.

Constan ya en el Programa: Georges Brassens, Sortilegio Español y Carlos Mencia. E irán viniendo sorpresas.

Despáchense los compañeros de Paris y fuera de él en encargar las entradas.

Alerta a Tarrasa

de pedradas un sargento, un cabo y cuatro números, siendo asistidos algunos de ellos en la casa de socorro donde las lesiones fueron calificadas de leves.

No se tienen noticias de detenciones. En los centros asistenciales de Tarrasa no fue curado ningún trabajador de herida alguna con motivo de la refriega.

Un jeep de la Guardia Civil acudió al escenario de los incidentes al recibirse comunicación de los hechos anteriores, siendo recibido también con piedras por parte de los trabajadores.

Por otra parte, según se ha podido saber acerca del conflicto que divide a la dirección de la empresa y a los trabajadores, és-

tos se niegan a aceptar la mediación de la organización sindical.

Días atrás se informó de unas peticiones formuladas por los 174 empleados y productores de la factoría acerca de las horas extraordinarias y las primas de producción. La empresa desea negociar con una comisión, pero los obreros quieren decidir en bloque el caso.

Asimismo se informa que los cuarenta productores que componen la plantilla de la empresa constructora «Obras y Decoraciones», de Tarrasa, realizaron ayer un paro a partir de las diez de la mañana, como expresión de solidaridad con los trabajadores de «Laver Schappe».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

JESUITISMO JESUITA

S IEMPRE quedan fanáticos para los cuales la evidencia de los hechos pasa desapercibida. Si en todas partes, y en mayor o menos escala los hay, es de comprender que abundan entre los comunistas, máxime habida cuenta que por lo menos *los de abajo* se atienen a las consignas, esto es a directrices que provienen de los que mandan.

Los conflictos sangrientos entre «países hermanos», la represión existente al respecto de aquéllos que en regímenes comunistas pretenden sacar del pozo a la Verdad, debería abrir los ojos a los adormilados. La crítica certera por parte de intelectuales marxistas acusando profunda decepción con referencia a ideas y conductas que un día aprobaron con entusiasmo. Citemos, por vía de ejemplo, las obras: «La nueva clase», de Djlis; «La revolución de los fetiches», de Pierre Hervé; «El marxismo soviético», de Herbert Marcuse; y recientemente «Le grand tournant du socialisme», de Roger Garaudy, debería hacer reflexionar a los comunistas de *estado llano*, a los simples afiliados, sin enchufes, naturalmente. Pero los fanáticos no leen aquello que los jefes no aprueban.

Argumentos capciosos, jesuíticos, son a carta cabal los puestos en juego por los *cerebros pensantes* del Partido para justificar relaciones comerciales y culturales entre Rusia y otros países comunistas y la actual España fascista, cuya clase obrera, así como toda la opinión liberal del país, sufre la opresión del régimen. Si los que dirigen han aprobado tales relaciones, aduciendo que los contactos comerciales y culturales nada tienen que ver con las diferencias de tipo social o político, es que la cosa está bien.

Y aunque por lo apuntado, se perciba, teniendo algo de inteligencia y honradez, a qué grado puede llegar el cinismo; aunque parezca mentira que tales argumentos de buena fe puedan ser creídos, no han de faltar comunistas españoles de los que no mandan, en darlo como bueno, estimar que así está bien. ¡A qué extremos puede llegar el fanatismo!

¿POLEMICAS ENTRE LIBERTARIOS?

En papeles de orientación ácrata

ta hemos podido leer a modo de un cuestionario compuesto de cuatro temas, el primero de los cuales está redactado así: «¿Es imprescindible la polémica entre compañeros?» Indudablemente es este uno de tantos temas que merecen tenerse en cuenta, emitiendo, quien así lo estime, su opinión personal. Quizá el que, o los que concibieron el enunciado del tema citado fue dándole un sentido que difiere de lo que literalmente está escrito. Tal vez se ha querido significar con la palabra polémica: conversación, diálogo, coloquio, charla, entrevista. Veamos de conseguir perfilar una opinión en torno al particular.

Polémica, en su acepción corriente, más usual, es controversia, discusión empeñada. Cuando se habla de polemizar ello va implícito, en la mayoría de los casos, a lo de debatir criterios opuestos, buscando cada uno de los que polemizan vencer a su contrincante. Analizada así la cosa: ¿es qué pueden ser aconsejables las polémicas entre compañeros? Francamente, estimo que son contraproducentes. Las polémicas entre compañeros, por su apasionamiento, por ir de por medio una cuestión de obcecación, degeneran casi siempre en sentido de hostilidad, al pretender un compañero vencer al otro. Casi inconscientemente en cada uno de los polemizantes brota el encono. Y a las postre deviene la enemistad.

He ahí tres casos concretos de polémicas que alejaron a los polemistas — compañeros sintiendo en el fondo un mismo ideal — de lo que hubiera sido plausible terreno del buen acuerdo. Primero la polémica entre Felipe Alaiz y el doctor Isaac Puente, en el semanario «Proa», de Elda. Segunda entre Gastón Leval y José Peirats, en «CNT», de Toulouse. Tercera la de García Prada y Eusebio Carbó, en «Solidaridad Obrera», de París. ¡No somos perfectos! Al imponerse en el individuo el prurito de querer tener razón, impulsado por el apasionamiento, la serenidad necesaria para encontrar puntos de mira convergentes se diluye, y casi siempre la polémica concluye mal, o sea, como se ha dicho, enemistando a los compañeros que se enzarzaron enconando un debate impulsivo, duro.

La polémica es apropiada cuando se trata de contender con un adversario de ideas, cuando en la controversia se esgrimen argumen-

tos susceptibles de derrotar a los que usa aquél que se estima definiendo una posición falsa. En Francia, y dentro de nuestro ambiente libertario, polemistas formidables lo eran Sebastián Faure, Han Ryner, y André Lorulot, contendiendo, en el tema de la religión, contra elementos preparados, como lo eran el abate Violet y el abate Des Granges. En España hubo una polémica que alcanzó gran resonancia y que tuvo lugar en el teatro Fuencarral, de Madrid, por parte de los compañeros V. Orobón Fernández y González Inestal contra los comunistas Adame y Bullejos. Orobón esgrimió un conjunto de argumentos contundentes, pulverizando las apreciaciones comunistas. El numeroso público que asistió a la controversia aplaudió con entusiasmo las deducciones de la posición anarcosindicalista.

Marginada la conveniencia de las polémicas entre compañeros, por lo contraproducentes, si es de suma importancia propiciar los coloquios, los diálogos, los cambios de impresiones en un clima de serenidad, de altura de miras en pos de la mayor ecuanimidad, con el propósito deliberado de buscar una convergencia de resultados. Coloquios centrados en la sencillez de un respeto mutuo, ausente toda egolatría, sin vanidad, sin soberbia, en busca reiterada de una concordancia de pareceres. Esto es lo que conviene. Esto es lo que se debe poner empeño en llevar a cabo. Es así como desde el punto de mira idealista libertario se puede efectuar una tarea sana y constructiva.

Obviado es decir que entre los compañeros las inteligencias no son iguales. Hay quien reúne facultades mentales más apropiadas para el enfoque y la resolución de un problema de índole sociológica. Tenemos que cada uno considera las cosas desde su peculiar ángulo apreciativo; al cambiar impresiones entre compañeros, por supuesto, cada uno presenta su conclusión apreciativa. En el terreno de la simple conversación, diálogo, o coloquio, se cotejan las opiniones, y de ahí pueden rectificarse apreciaciones gracias al contacto establecido. Así como leyendo, al contacto de los libros se puede aprender, también se aprende de labios de otros que alcanzan un mayor grado de cultura, o una más dilatada experiencia.

Por lo expresado se colige que si nos preguntamos: ¿Son necesarios

los coloquios, las reuniones, los diálogos entre compañeros? La respuesta ha de presentarse rotundamente afirmativa. Para el militante de criterio alerta y vivaz, a tono con la marcha del tiempo y el sucederse de los acontecimientos, nunca faltan temas, cuestiones que merecen ser examinadas con criterio desprovisto de inclinación al dogmatismo, observados de un modo claro, objetivo, inteligente.

HONESTIDAD DE LA REVISTA «INSULA»

De pocas, de muy pocas publicaciones que actualmente se editan en España se puede hacer un cumplido elogio. La mayoría, en plan de reverenciales «botafumeiros», han ensalzado las supuestas virtudes del fascismo franquista. Algunas que cuando Hitler y Mussolini, en compañía de Fanco, parecían que se iban a tragar el mundo entero, asordaban los oídos con sus inflamadas loas al falangismo, al ir cambiando las cosas, también *evolucionaron*. Así tenemos que hoy ya hablan de liberalismo y parecen embobarse ante lo que se hace en países donde por lo menos se respetan las libertades cívicas más elementales. El temor de anquilosarse en posiciones retrógradas en grado superlativo les aconsejó la conveniencia de rectificar actitudes.

Por lo dicho, vale la pena citar y darle el realce moral que se merece a la revista «Insula», que viene publicándose mensualmente en Madrid, y que ahora ha celebrado su veinticinco aniversario. Sus páginas, exponente de calidad de literatura y bellas artes, no se han manchado entonando loas a ninguno de los puntales sostenedores del régimen. Al contrario: dentro de las posibilidades que han sido posible tomar del sistema imperante, «Insula» ha procurado sentar con trazo firme la personalidad intelectual de aquellos que fallecieron en el exilio para vergüenza del fascismo hispano, como Antonio Machado, Juan Ramón Jiménez, Rafael Altamira y tantos otros auténticos representantes de la España liberal y honrada. Dedicó páginas de la revista al poeta asesinado, a García Lorca, al que los fascistas dejaron morir en la cárcel, Miguel Hernández. Siempre en la línea de la honestidad y la superación moral, «Insula» merece la estima de cuantos luchamos en pro de la liberación de España.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Mundo es así

Ahora Pedro Vallina

NO decimos «doctor» porque al peón nunca se le antepone su utilidad al denominativo personal. Además, porque a Vallina le gustaba la sencillez de trató.

Hemos hablado en pretérito porque ese hombre, esa institución personal anarquista, ya no existe. Según sus familiares «se extinguió como la luz de un candil que se apaga por falta de aceite», y se comprende: Vallina llevaba viviendo 91 años.

Precisamente nos abandona durante el éxito de sus «Memorias». En «Soli» por lo menos, los ejemplares de esta obra son empaquetados a decenas, prueba de la popularidad de nuestro precursor en anarquía. Cuando ciertos ex jóvenes que el ex olvidan escupen sobre la dignidad de los «viejos» pese a que el peine a ellos les arrebatada pelos en pro a la calva un poco cada día, el alto ejemplo de los de siempre (Vallina nació en 1879) deja a gritones, a inconstantes y a escépticos en situación desairada.

Como compañero Vallina era importante por haber cogido las épocas más interesantes de nuestro movimiento. Igual que Albano Rosell, alumbró sus ideas reprobando el fuego inquisitorial de Montjuich que, con tormentos y fusilazos, nos valió la pérdida de once compañeros. La bestia negra de la Monarquía se sació de lo lindo; la inquisición moderna se dio un hartazgo de dolor y sangre ácrata. Pero al conjuro de esa gran miseria autoritaria las ideas anarquistas florecieron potentes y sus flores resultaron muy lozanas: la Huelga General (diario, y paro revolucionario en Barcelona), la Escuela Moderna, la avalancha de publicaciones libertarias, de suerte que la autoridad, desacreditada por la barbarie del Castillo Maldito, recurrió a la superchería del terrorismo «anarquista» durante cinco años, terrorismo que mister Arrow pudo calificar de antianarquista, de misterio de guardarrópia, concretamente: policiaco, cual lo calificamos nosotros.

Vallina fue contemporáneo de todo esto y más, cuya crónica evitamos por estar bien servida por su libro autobiográfico, «Mis Me-

morias», que concuerda fatalmente con la desaparición del memorialista. Con la «Crónica de un Revolucionario» que nosotros le editamos, otra publicada por Tierra y Libertad de Méjico, más el voluminoso relato de ahora, los compañeros pueden estar informados de Vallina mejor de lo que podríamos hacerlo nosotros.

En su aspecto «doctor», Vallina nos recuerda inevitablemente a otros médicos de igual mérito profesional y humanista: Isaac Puente, abnegado hasta el sacrificio; Juan Solá, injustamente olvidado con ser heroico en su comportamiento anarquista; y José Pujol, otro ejemplo de probidad libertaria y de estima formal hacia los semejantes. Ninguno de los cuatro explotó sus méritos profesionales, y no es de extrañar que la insolencia de miseros a quienes atendían los sumieran en un estado de privación del cual jamás se quejaron. Porque es cierto que Fermín Salvochea (el maestro de Vallina), Vallina mismo, y Puente y Solá y Pujol, regalaron «su capa» a los desarropados, su bienestar personal y familiar a los menesterosos, bastantes de los cuales nunca devuelven bien por bien y por encima se burlan de sus benefactores y se suman al vilipendio «popular» contra los mismos.

Estos cuatro médicos curaron gratis a muchísimos desheredados, aunque lo hicieron con más devoción y desprecio del peligro al tratarse de personas afines enfermas, o heridas en encontronazos con la policía. A Solá la atención al compañero tocado de bala en el asalto al «tren del Pueblo Nuevo» le valió una condena de 20 años de presidio; Pujol salvó justo la vida por haber obligado a operar a un compañero herido en la refriega del Kiosko Canaletas (cuatro cenetistas contra cien policías de Franco) y Vallina y Puente jamás se olvidaron de ejercer devotamente, en casos parecidos de asistencia peligrosa. Ante el recuerdo de estos 4 Caballeros del Ideal a los «antiguos» que quedamos en pie el corazón debe ponérsenos tierno, de no tenerlo acorchado.

Vallina tiene a gala en sus autobiografías presentarse como hombre de acción, olvidando casi siem-

pre su condición médica. En realidad anduvo mezclado en mil y una conspiraciones, siendo de admirar que saliese en bien de todas ellas. Una de sus contrariedades tiene referencia al atentado que Alfonso XIII sufrió en París el año 1906, por cuya causa estuvo preso y procesado junto con Carlos Malato, un compañero inglés y otro español. Todos ellos salieron libres del juicio, pero bien puede pensarse que en el suceso medió la obsesión regicida de Morral, el mismo que al año siguiente «volvió» a salvar de un bombazo al XIII en el día infeliz de su casamiento. (Ese es nuestro atrevido criterio, compañero lector, puesto que jamás hemos creído en la memez de un Mateo Morral perdido de amor por una pizpireta llamada Soledad Vilafranca que se unió a la fortuna de Ferrer Guardia más que con la persona de éste, otro abnegado de nuestra causa.)

Vallina conspiró mucho por atracción de la aventura consciente, por afición a la «social» inmediata, por necesidad irreprimible de lucha. Sin embargo, este Pedro que acabamos de perder era reflexivo por lección recogida de los tiempos. Amaba tanto a los campesinos, tanto anhelaba sus traerlos de la miseria en que se debatían, que se mezclaba frecuentemente con ellos en Andalucía y en Extremadura. Sus penas eran las suyas, igual que los atrevimientos «ilegales». Pero cuando aviesos o desafortunados agentes trataban de explotar la buena fe de los irredentos del terruño para conducirlos al fracaso o al desastre, Vallina levantaba su voz de alerta contra el aventurismo. La lección del levantamiento de Jerez de la Frontera que llevó al cadalso a ocho braceros anarquistas la reco-



gió Salvochea, y en días de la II República la recogería Vallina.

Nunca conocimos personalmente a este Pedro que se nos ha ido. En cambio tratamos al bondadoso hermano del mismo, fallecido durante la guerra mientras estaba ejerciendo de maestro de niños castellanos refugiados en Cataluña.

No nos cansaríamos de hablar de personas grandes, pero el papel nos resulta pequeño.

JUAN FERRER

«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»

por Federica Montseny

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

«UMBRAL» Nº 100, EXTRAORDINARIO, ABRIL 1970

Boletín de Suscripción

El compañero

habitante en

(número, calle, localidad y número departamental) desea suscribirse al número 100 de la revista «Umbral», para lo cual envía la cantidad de 10 Francos a la Administración de la misma.

..... de de 1970.

Firma.

NOTA. — Si el interesado desea suscribirse a «Umbral» permanentemente, lo hará constar al final de este boleto. Los ya suscritos lo recibirán como de ordinario.

Opiniones y puntos de vista

NUESTRO deseo sería que estas cuartillas hubieran podido aparecer en el Boletín de la A. I. T., que encontramos a faltar. Repetidas veces nos hemos manifestado en el sentido de que el órgano de nuestra Internacional fuera pronto de nuevo una realidad. Y una realidad duradera, para lo cual será necesario el esfuerzo y la voluntad constantes de los partidarios del internacionalismo libertario, exento por ello de la influencia de toda secta o partido político.

Con ese fin habíamos escrito lo que sigue, que aunque no contenga substanciosas ideas, responde al menos a nuestro deseo y afán de colaborar en la obra común, de todos cuantos nos sentimos internacionalistas de corazón y no de simple nombre cual los que pululan en todas esas Internacionales mastodónticas, pero sin contenido social, ideal, en la verdadera acepción de la palabra, puesto que unas más, otras menos, todas son directa o indirectamente el apéndice de un partido o de una secta, o viven al amparo de éste o aquél régimen estatal-capitalista o sedicente comunista, que en el fondo vienen a ser lo mismo.

No hace mucho volvimos a leer las actas del Congreso de nuestra A.I.T. celebrado en Bordeaux. Y aunque ya teníamos conocimiento de ella, releímos de nuevo con interés la Moción que sobre el Punto 9 del Orden Día: Economía, Cooperativismo, Colectivismo, presentó al mismo la Confederación Nacional del Trabajo de España y que fue ampliamente examinado y discutido por todas las delegaciones presentes al mismo.

Ello nos ha sugerido ciertas opiniones y comentarios que, aún no siendo nuevos, queremos explayar. Sigue siendo nuestra opinión que aún hoy y pese a los que crean lo contrario, la Revolución ha de apoyarse en el campo, en las comarcas y regiones campesinas, ya que al poder asegurar la producción y tras ella el consumo e intercambio desde los primeros momentos, su triunfo será más cierto. Hablamos así por haber vivido, por haber sido actores de la Revolución de Julio de 1936 en España, en una región que cuál el Bajo Aragón, es esencialmente agrícola.

Se nos dirá y en ello habrá que convenir, que en los pueblos eminentemente campesinos, agrícolas, los problemas son más sencillos, muchísimo menos complicados que en las grandes poblaciones o ca-

pitales, o en las zonas industriales propiamente dichas. En el campo, generalmente todos se conocen y es relativamente fácil localizar parásitos o enemigos, vividores del sudor ajeno, explotadores y agentes provocadores. En la ciudad eso puede ser más difícil y complicado. De ahí que en diversas comarcas y regiones pudiera llegarse con bastante facilidad a la supresión de la moneda, motivo de tantas disensiones y desigualdad y cuya persistencia en otras nos recordaba inexorablemente el régimen que se acababa de destruir. La socialización que en diversas industrias llegó a instaurarse, dejaba que desear un tanto; las Colectividades profesionales o industriales no llegaron hasta lo avanzado de casi todas las campesinas o mixtas: igualar a todos en la distribución, tanto del trabajo, como de toda clase de productos, que en el campo se hacía tan equitativamente como circunstancias y posibilidades permitían. Es más, algunas de las Colectividades campesinas, en sus intercambios con la ciudad, tuvieron que insistir, para que aquéllas los aceptaran prescindiendo de todo espíritu de lucro, del que todavía no se habían desprendido ciertos administradores ciudadanos, apegados con retraso al afán de ganancia comercial.

Se podrá o no estar de acuerdo con las Cooperativas de distribución (las de producción tienen para nosotros sólo un interés relativo); convenimos en que en régimen capitalista y en general, su papel es sumamente secundario, máxime que les es imposible tener vida próspera al carecer de los inmensos capitales con que cuentan las que disponen de numerosas sucursales de venta, o los centros de distribución de esos otros organismos o «trusts» basados en el «libre servicio», que poco se diferencian. Sin embargo podemos afirmar que en ciertas comarcas campesinas (tomamos como referencia también ahora el Bajo Aragón), fueron de esas simples cooperativas de consumo de donde salieron excelentes y capacitados compañeros, que sin pérdida de tiempo y de acuerdo con las nacientes colectividades, pusieron en marcha la recogida de cosechas, su almacenamiento, distribución e intercambio consiguientes, ganando así un tiempo precioso e impidiendo al mismo tiempo el resurgir de la explotación comercial, pues en ningún momento faltó a los pueblos interesados to-

do aquello imprescindible para la continuación de la nueva vida en Comunismo Libertario. La Colectividad aseguraba el trabajo, la producción; la cooperativa la distribución y el intercambio, comarcal, regional, e interregionalmente.

Uno ha de sonreír forzosamente cuando oye decir que no es posible vivir sin burgueses, sin patronos capitalistas. Quienes vivimos aquella epopeya revolucionaria en España, podemos siempre demostrar lo ingenuo de tal opinión, tan propensa entre los escépticos, entre los indecisos, entre los que no quieren arriesgar su relativo bienestar para lanzarse a la Revolución manumisora. Sólo por haber contribuido a la de España, podemos considerar que nuestro paso por la efímera vida, no ha sido vano, que conste. Somos del parecer que el colectivismo en régimen capitalista no es cosa simple ni sencilla. Para ello se habría de contar con medios abundantes y apropiados. Cuando el individuo los aporta, se cree con el derecho de aumentarlos para en un momento dado y si así lo estima, disponer de nuevo de ellos sin ningún impedimento, aunque sea en notable perjuicio de los restantes colectivistas. Hecha la Revolución, la cosa cambia; tras la incautación, no cabe el reparto, tal como algunos politiquillos pretendieron en España. Siendo indivisible la tierra, utensilios, edificios, etc., el problema de egoísmo particular es mínimo y fácilmente descartable. El lucro personal, al tener cubiertas las necesidades resulta absurdo, sin razón de ser.

Alguien podrá apuntar que las colectividades de Israel siguen persistiendo en medio de un régimen capitalista. Téngase en cuenta que allí se dan algunos de los motivos por nosotros aducidos; las tierras generalmente son donadas por el Estado, o no adquiridas por medio de aportaciones individuales o familiares, así como tampoco los otros medios necesarios para empezar a producir en espera de la cosecha consiguiente y rentable. Por otra parte, hace años dijimos ya que las colectividades israelitas seguirán sin sufrir grandes imposiciones o coacciones estatales mientras al Estado así le convenga, ya que la exportación de productos por aquellas producidos, aportan substancial cantidad de divisas, tan preciosas a cualquier régimen basado en el capitalismo que se estime y quiera pervivir como tal. Ello, naturalmente, no quiere decir que despreciemos a esos colec-

tivistas de Israel, valientes, decididos, corajudos en extremo, ya que muchos de ellos han de vivir y producir defendiéndose de un enemigo desleal e incapaz de comprender lo realizado por aquellos pioneros del trabajo y de la libertad.

He aquí nuestra opinión y algunos comentarios, escritos con la convicción de que su lectura podrá dar motivo a amplia controversia de la que salgan ideas, iniciativas que sean base para un estudio amplio de cuestiones primordiales pre-revolucionarias, pues aun siendo enemigos de planes o programas estrictos, cerrados a todo evento, no por ello dejamos de estimar necesario tratarlas y así, entre los en ello interesados — sin olvidar que cada día que pasa todo va cambiando, evolucionando — podamos ir preparando los medios que hagan posible el que la revolución que preconizamos sea una realidad sin recurrir a medios que, dígame lo que se quiera, repugnan al anarquista. Preferimos a la violencia, la convicción, el estudio profundo de cuantos problemas comporta la desaparición de los regímenes actuales y evitar así todo lo evitable. Por la fuerza nos será mucho más difícil llegar a la sociedad ácrata. Y para llegar al convencimiento hay que estudiar, exponer, compulsar, cambiar ideas y opiniones.

La juventud puede hacer mucho en ese sentido al disponer de medios más abundantes de los que nosotros dispusimos. Moralmente todos estamos obligados a contribuir a que su ímpetu no se desvíe por senderos tortuosos, inciertos, aventurados. Nosotros supimos aprovechar la enseñanza de nuestros antecesores; hagamos porque ella, la juventud ansiosa de saber y obrar aprovecha la nuestra en todo cuanto pueda serle útil. Con mutua comprensión, trabajando todos juntos, es posible, será posible.

Julián FLORISTAN

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Segarra 5 00 F
«Tipos Españoles» tomo I 7 00 »
«Tipos Españoles» » II 7 00 »

Desde la Puerta del Sol

Apostillas al aire

La chusma se mueve. ¡Las cosas que tienen de hacer los totalitarios y fascistoides de una nación, para demostrar lo que no son! ¡Qué de volteretas! ¡Cuánta payasada!

La elección de un Príncipe de España, de un futuro Rey, un acto que según los payasos del Circo español, fue sumamente transcendental; el verdadero pueblo español lo recibió sin emoción alguna, como si nada hubiera ocurrido. El pueblo está cansado de exigencias y de bastardas comedias. El pueblo sabe de buena tinta cómo se preparan estas cosas en la dictadura franquista.

La chusma de payasos sigue la misma comedia de siempre y elige a un nuevo títere por 491 votos a favor, 19 en contra y nueve abstenciones, y el resto de payasos se fue al campo de merienda y a echar globitos al aire. ¡Qué gusto da vivir así!

En esta bárbara dictadura siempre se ha obrado sin contar con el pueblo sin voz ni voto y atomizado. Todo lo que se ha hecho y se hace se amasa y cuece en el horno de «El Pardo». Después se le presenta al pueblo, quien decide por su propia y libre voluntad. Arre allá, so asnos, que esa comedia está demasiado vista y gastada. Si no inventáis nada nuevo, que lo veo difícil... estáis de huevo, amigos.

La Ley Orgánica del Estado, prefabricada el 10 de enero de 1967, fue una comedia tan clara, que a nadie le pasó por alto. En casi todos los pueblos de España, los boletos de votación no llevaban más que el «sí». Que los alcaldes, que son jefes del Movimiento y supremos delegados sindicales, habían imprimido de esa forma. Y en las capitales, como yo vi por mis propios ojos aquí en Madrid, se hizo un escrutinio muy democrático, modernamente a la última moda: cuando se terminó la votación de un pueblo asustado porque lo habían amenazado con la sanción de que el que no llevara el recibo de votación quedaría sin trabajo, cogieron las urnas, las vaciaron en un montón y pegaron fuego a las papeletas, forma maravillosa y perfecta de hacer escrutinios, como lo hacen todo estos cochinos gobernantes que tenemos en España. De la misma forma se eligió al Príncipe de España y futuro Rey. Pastel amasado y cocido en «El Pardo». Pero un Rey condicionado, sin movimiento ni libertad propias; un Rey enjaulado como un pajarito con las alas cor-

tadas, amarrado a las pezuñas de Franco y el Movimiento.

El futuro Rey aceptó, humildemente, todas las condiciones que le han impuesto, como un simple y triste pelele.

«Yo quiero para el pueblo español: Progreso, desarrollo, unidad, justicia, libertad y grandeza», dijo el Rey, que traducido al buen castellano quiere decir: Retroceso, embrollo, desbandada, injusticia, esclavitud y desastre. Por lo tanto, cuando reine don Juan Carlos de Borbón y Borbón, seguirá el mismo camino con la misma marcha que sus simpáticos y buenos antecesores, cargados y maltrechos de hacer tantas y tantas obras buenas... que Pedro Botero espera con ansia poder cobrar.

De molinero cambiarás; pero de

ladrón no te escaparás, dice el refrán.

No podemos despedirnos sin ponerle una apostilla a Juan Pisacharcos, (á) López. Como este cacatúa hay muchos en este mundo. Unos compañeros fueron a verle en Barcelona a principios de la revolución para un asunto de poca monta y aún así no sacaron nada en claro. Al salir de hablar con él, un comisionado le dijo al otro: «este tío está completamente fofo». Donde no hay, no se puede sacar, amigos; y este tío no ha sido nunca nada. No ya sido más que uno de tantos presumidos que se creen imprescindibles para llevar la vara de mando. Tienen cobijada en su fuero interno una malévol bacteria adormecida que a medida que pasa el tiempo va

despertando y transformándose en un hinchado gusanillo que aletea continuamente y no les deja vivir con sosiego. Entonces nace en ellos una hipocresía tan refinada, que se transparenta. Y claro está, esta especie de mulos en el primer anzuelo que encuentran al paso pican, quedan desnudos, y enseñan de cuerpo entero lo que verdaderamente son: gusarapos.

Me comunica un amigo de que el insigne Juan Pisacharcos ha dado una conferencia en Valencia presidida por el gobernador y toda la plana mayor valenciana, sobre «Sindicalismo y Poder». Así me gusta, Juanito, felicidades. Por ese camino se va directamente al cielo. San Pedro te guarda un asiento de primera, por lo bueno y manso que eres.

Federico BOLERA

Esperanta kroniko

El estudio de la lengua internacional, Esperanto, y su utilización práctica al cabo de algunos meses, constituyen una apasionadora actividad para un grupo de jóvenes, ávidos de conocer la opinión de quienes viven en los demás países y confines de la tierra, sobre los problemas que les preocupan.

No más necesidad de intérpretes, la discusión es directa. Los «jóvenes esperantistas» ponen a vuestra disposición su organización

mundial y su periódico «La Juna Penso», verdadera tribuna libre donde se debaten las más diversas cuestiones, propuestas por los jóvenes mismos. Es una escuela de tolerancia y un medio de enriquecimiento individual.

Existen otras actividades, no menos interesantes, tales que:

- el intercambio de discos,
- las charlas y cantos, que se registran sobre bandas magnéticas,
- la preparación de sainetes, de

piezas de teatro que se presentarán en los próximos encuentros internacionales.

¿Qué más entusiasmanie que sentirse libres puesto que, las fronteras lingüísticas siendo abolidas, participamos en la creación de un mundo unido?

Siendo ya la séptima lengua principal, después del francés, el inglés, el alemán, el italiano, el español, y el ruso, el Esperanto, de elegancia clásica, no es para ningún pueblo una «lengua extranjera». Enseñada hoy oficialmente en las universidades y liceos de diferentes países, ella vendrá a ser mañana indispensable a todos los hombres.

Jóvenes que deseáis hallaros en la vanguardia del progreso, ¿por qué no utilizáis desde ahora este útil maravilloso que es la lengua internacional?

— para vuestra cultura personal,

— para resolver los problemas prácticos de nuestro tiempo,

— por la paz entre todos los pueblos.

¡Sed ciudadanos del mundo!

¡Cread con vuestros amigos una sección esperantista!

Para todos informes sobre el Esperanto y su estudio escribid a: S.A.T.-Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20) Francia.

Para el estudio del Esperanto en español, escribid a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny (Francia).

DISCOS

A un mosén Dalmau el obispo de Vic le reprueba los libros que escribe para acercar la feligresía al socialismo. El obispo de Vic ha ordenado a sus amanuenses darle respuesta oficiosa al Dalmau aprendiz de réprobo.

Como el párroco incriminado es bondadoso, los feligreses están confundidos. Pero terminarán obedeciendo al pastor en detrimento del rabadán.

Claro está que las ovejas de iglesia aman el reposo cervical antes que el jergonero. Y se avienen a la paja podrida, al vaho establero.

Pero el socialismo «sui generis»

está de moda y cualquier día el obispo puede levantarse socialista y Dalmau readaptarse al vaho de sacristía antigua.

De qué agitar el sueño de los feligreses. Y hacerles equivocar el rezo. Y meter el socialismo clerical en el templo, y el templo en el socialismo clericalizado.

Quedando todo igual, pareciendo haber transformado algo.

Por nuestra parte, alerta con el «anarquismo cristianizado».

Después del intento de anarquismo gubernamental solo nos faltaría eso.

DSCOBOLO

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN ORLEANS

El 15 de marzo en la Sala del 25, rue de la Pensée a las 10 exactas de la mañana. Ocupará la tribuna el compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Pasado, presente y porvenir de la Confederación Nacional del Trabajo».

NUCLEO AUDE-PIRINEOS ORIENTALES

La Comisión de Relaciones prepara un MITIN de reafirmación confederal y anarcosindicalista y de protesta contra el despotismo franquista, para un día del mes de abril próximo, para el cual se está formando el cartel de oradores. El acto tendrá lugar en el Palais du Travail de Narbona, esperándose que será sumamente concurrido por los compañeros.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general, el domingo 8 de marzo a las nueve de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Comunicamos a todos los afiliados a esta F. L. que la asamblea general tendrá lugar el día 8 de marzo en el local de costumbre. Rogamos la asistencia de todos.

F. L. DE MAZAMET

El compañero José Sánchez Torres, oriundo de Caravaca (Murcia), desea ponerse en relación con los compañeros de dicha localidad por asuntos de interés. Dirigirse a la siguiente dirección: José Sánchez Torres, 81-Fontalba par Aiguesfontaines.

F. L. DE MELUN

Por causa que no ignoran los compañeros de esta F. L., la asamblea del 1º de Febrero no pudo celebrarse. En su lugar se convoca esta reunión para el próximo domingo día 8 a la hora de costumbre. Temario e información de máximo interés, por lo que se encarece la presencia de todos.

CONFERENCIA EN PARIS

Domingo 8 de marzo a las 10 de la mañana: Conferencia a cargo del compañero Serafín Fernández, con el tema, «Las Piedras en el camino».

S. I. A.-SECCION DE ORLEANS

Esta Sección, con motivo del festival que se organiza todos los años en París, de Afirmación y Solidaridad, prepara un viaje para asistir, el día 19 del próximo mes de abril. Para ello invita a todos sus afiliados y amigos a inscribirse.

El precio del viaje es de 15 frs., y la entrada al festival 10 frs.

Salida de Orleans: Place de Martroi, a las siete y media de la mañana; regreso, sobre las nueve de la noche.

Dirigirse a las señas siguientes: Compañeros Palmer, 70, rue de Bourgogne; López, 41, rue Tudele; Márquez, 8, rue du Petit St-Loup.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. invita fraternal a todos los militantes a la Charla-Debate que tendrá lugar el domingo, 22 de marzo, en nuestro local social de la Bolsa de Trabajo, a las 9 de la mañana.

El debate de la Charla será iniciado por un militante de nuestra F. L., basado en una síntesis histórica de la línea de conducta de la misma.

Al propio tiempo esta F. L. convoca a todos los compañeros y militantes, a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 15 de marzo, a las 9 horas de la mañana en nuestro local social (Bolsa del Trabajo).

En dicha reunión, se darán a conocer las actas del Pleno Interdepartamental del Alto Garonne y Gers.

F. L. DE IVRY

Invita a todos los compañeros afiliados a la misma a la reunión que tendrá lugar el segundo domingo del mes de marzo, rogándose la puntual asistencia de todos los compañeros. Hora y sitio, los de costumbre.

REGIONAL DE ARAGON RIOJA Y NAVARRA

Se pon a disposición de los compañeros adherentes de la misma, como así al resto de afiliados a la C.N.T. un folleto titulado «Comarcas de Utrillas, 1936-1939», en el que se narra lo sucedido en ese periodo.

Deseamos que los compañeros hagan lo posible para obtenerlo, dirigiéndose a las siguientes direcciones:

José Fortea, «Las Rebes», Av. Louis-Ravas, bât. 8, esc. A, Montpellier (34), y Regional de Aragón, 4, rue Belfort, 2º étage, 31-Toulouse.

Los beneficios, si los hay, serán destinados a la ayuda a los compañeros del Interior.

« AMIS DE HAN RYNER »

Dimanche 8 mars, à 14 h 45, salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, réunion des « Amis de Han Ryner », sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A.H.R. Causerie de Louis Si-

mon : « Nietzsche et Han Ryner ».

Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

Le n° 96 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, 93-Pavillons-s-Bois). Au sommaire : Henri Fabre, par Louis Simon. Georgette Ryner : Joseph Maurelle, avec une lettre d'Henri de WAROQUIER. Marc Joux : Le message du Dr. Alexis Carrel, d'après « L'Homme, cet inconnu ». Han Ryner : Vive le *Journal du Peuple* !; N'oubliez pas les meilleurs; Les guérisons miraculeuses de Lourdes; Fascisme judiciaire; As-tu vu Bascon?; Fanny Clar : Le plaidoyer pour la souris. A la découverte de Han Ryner, etc.

FESTIVAL S. I. A. EN ST-ETIENNE

El día 15 de Marzo y a las 15 horas FESTIVAL ARTISTICO en l'Amicale Laïque du Soleil, 24, rue Beaunier. Organizado por S. I. A. con la colaboración del Grupo Artístico «El Progreso».

Invitación a los refugiados políticos y económicos y españoles y franceses en general.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	4 389 00
Comisión Regional SIA	
Paris	300 00
Ertza Escudero	50 00
José Torner, Paris	20 00
Gil, Chartres	10 00
Torre, Paris	50 00
Julio Valls	10 00
Suma y sigue	4879 00

Servicio de librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)	21 00	Bakounine: «La liberté»	5 50
tado	10 00	Juan Goytisolo: «La Resaca» (encuadernado)	11 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00	Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática La oposición a la dictadura (36-39)	51 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00	Arthur London: «L'Aveu»	32 00
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00	Pedidos y giros a: Roque LLOF 24, rue Ste-Marthe, Paris (X*) C.C.P. 13 507 56.	
Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas	15 00		
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París»	10 00		
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00		
Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple»	6 15		
David Wingate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)»	10 00		
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX»	35 00		
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle»	29 00		
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar»	18 00		
Gonzalo Dueñas: «La ley de prensa de Manuel Fraga»	15 00		
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50		
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)»	16 00		

«UMBRAL N° 95, ORDINARIO

Saldrá próximamente conteniendo en oriflama un estudio recibido de España ocupándose de «España 1970. Porvenir del Sindicalismo Revolucionario», firmado Benjamin. Un trabajo que dará qué pensar y ganas de discutir sobre puntos mira descubriendo que a veces el Interior y el Exilio no observan los problemas con el mismo prisma.

No es un ladrillo arrojado al estanque quieto, puesto que nuestras aguas son claras por lo movidas. Pero la confrontación de visiones diferentes pueden ocasionar una saludable unificación de criterios para una acción que en su día puede resultar determinante.

Pide compañero, el n° 95 de la revista «Umbral» al corresponsal de tu pueblo, o a nuestra Administración, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), Francia. Precio del número: 2 francos.

Convención - seminario de estudios sobre el anarquismo

EN calidad de observador asistí a los trabajos de la Convención-Seminario de estudios sobre el Anarquismo, organizados por la Fundación Luigi Einaudi, celebrada en Turín, en una de las aulas de la Universidad de los Estudios, durante los días del 5 al 7 del pasado diciembre.

Seis relaciones principales, acompañadas por una serie de comunicaciones complementarias sobre los temas tratados por los relatores, constituyeron el complejo estudio general sobre el anarquismo. Por los argumentos puestos en discusión y por lo relevante de las personalidades en el mundo de la cultura, ponen de relieve la importancia y el interés que suscitará entre los anarquistas y los estudiosos en general.

La primera exposición comienza con el Profr. Leo Valiani sobre «Balance y problemática del anarquismo». A la que le sigue la intervención de Pierre Hirsch sobre «Protesta social, anarquismo y gandhismo en Suiza», y la de Pier Carlo Massini sobre «Colección de publicaciones raras y nada comunes para la historia del anarquismo».

El Profr. Aldo Garosci comienza la segunda exposición sobre «Problemas del anarquismo español», a la cual sigue la de la compañera Renée Lamberet sobre «Anarquismo e individualismo, colecti-

vismo y comunismo, desde 1870 al inicio del siglo XX en el pensamiento de los trabajadores españoles». El húngaro Miklos Molnar, sobre «Las relaciones del anarquismo español con la Internacional anarquista ginebrina y del Jura»; Federica Montseny sobre «Problemas del anarquismo en España»; Robert Paris sobre «Los inicios del movimiento anarquista en América Latina»; y Joaquín Romero Maura sobre «Los orígenes y los inicios del anarcosindicalismo español: 1900-1909».

La tercera relación la inició el compañero y Profr. Gino Cerrito sobre «El movimiento anárquico en su estructura actual», e inmediatamente fue leída la comunicación de Annamaria Andreasi sobre «Sindicalismo y anarquismo en el pensamiento de Armando Borghi»; de Gigliola Dinucci sobre «Los teóricos italianos del sindicalismo anárquico en los primeros años del novecientos»; de Dora Dinucci sobre «Procesos anárquicos en Turín entre 1892 y 1894»; de Mariella Neirotti sobre «La experiencia política de Luigi Calleani desde el Piamonte a los EE. UU.».

El Profr. James Joll, autor del recién publicado libro «Los Anarquistas», habló sobre el tema «Anarquismo, entre individualismo y comunismo», al cual le siguió el trabajo del Profr. Henri Arvon «La actualidad en el pensamiento de Max Stirner»; de Letterio Briguglio se dio a conocer «El anarquismo italiano en el colectivismo y comunismo»; de Claudio Cesa «La idea política de Max Stirner»; de Mirella Larizza «El desemboque antiautoritario en las reflexiones de Fourier sobre problemas del poder»; de Carmela Metelli sobre «Esencias anarquistas en la concepción política de J. J. Rousseau»; de Enzo Sciacca se leyó «Algunas interpretaciones recientes del pensamiento de Proudhon y del pensamiento anárquico italiano del siglo XIX».

El compañero Arthur Lehing, del Archivo Internacional de Amsterdam, depositario de la obra de Bakunin, tuvo a su cargo la quinta relación, en la que trató sobre «Bolchevismo y anarquismo»; seguido por el trabajo de Daniel Guérin «El marxismo libertario»; continuó la exposición con el trabajo de Marc Vuilleuier «El anarquismo y las concepciones de Bakunin sobre la organización revolucionaria»; Gaston Leval fue el continuador con el tema: «Marxismo y anarquismo».

El Profr. Jean Maitron, autor de la «Historia del anarquismo en Francia (1880-1914)» y del libro «Ni Dios ni amo», hizo la última exposición sobre «Interpretaciones recientes de los clásicos del anarquismo: el pensamiento anárquico tradicional y la revuelta de los jóvenes», al cual siguió la comunicación presentada por Gaston Leval «Por un renacimiento del movimiento libertario», y de Madeleine Reberieux «¿Existe una constante libertaria en la tradición popular y revolucionaria francesa?»

Al término de cada una de las exposiciones y de las comunicaciones, se seguía una discusión, en la cuales nuestros compañeros participantes se distinguieron informando y rectificando algunas interpretaciones y lagunas en lo presentado por los ponentes no anarquistas. Relevantes y numerosas fueron las intervenciones de Federica Montseny, Gaston Leval y Gino Cerrito.

Todas las ponencias y trabajos presentados serán recogidos en un volumen, que según se afirmó, aparecerá dentro de unos meses. Por la primera impresión recibida, pensamos que será un libro útil para la divulgación de las ideas, para un mejor conocimiento del anarquismo, de su doctrina y de su historia.

Humberto Marzocchi

(De «Umanita Nova», Núm. 43. Año 1969, versión española Etyl.)

«UMBRAL» n° 100

EXTRAORDINARIO

Un número que honrará a la Prensa española escrita y sostenida por el Exilio.

Un exponente de problemas afectando el político-económico de España, entre otros.

Un alarde de capacidad pensante y de ingeniosidad económica tras treinta y un años de destierro con mucho desgaste material y personal sufrido por todos.

Una revista única (en extensión y atrevimiento... financiero) en cuyas páginas todos los refugiados libres de voluntad y pensamiento se verán interpretados.

Un regalo que se hará todo comprador y un regalo escogido que cada lector podrá hacerle a un amigo.

Un formidable papel impreso que ningún compañero dejará de llevar a casa para sí y para sus deudos.

Un recurso para extender en nuestro mundillo español la fuerza de la libertad, de la vocación pensante, de la decisión permanente, de la convicción hecha carne en hombres que perdieron una guerra pero que acrecentaron su caudal de hombría y dignidad, incapaces de adquirirlo los tristes vencedores.

Un «magazine» que contendrá de todo...

Menos deporte, carreras de caballos, loterías, horóscopos, anuncios comerciales, banalidades, amoralismos...

¡«Umbral» n° 100 no usará tinta en balde!

★ chispas ★

Mi calamidad andante:

Anarquista de Estado ni de frente ni de lado.

¡Leche! ¡No encuentra manera de que se le eche!

Siga cada cual su verdadero camino.

No hay motivo para escoger pantalón excesivo.

No confundir sastrería con desastre.

Ni con largavistas alcanza ideas anarquistas.

En todas las ocasiones guardemos las proporciones.

Comediar en el circo da encanto; en la calle no tanto.

Empujo a Baldomero por quererlo más sin cero.

Confesar un error es tan fuerte que más prefiere la muerte.

De yerro en yerro organiza su entierro.

Y lo siente en verdadero:

CHISPERO

MAS ANTENA

LA AGITACION ESTUDIANTIL EN ESPAÑA

MADRID. — Los estudiantes de Medicina se han reintegrado a las aulas previa promesa de que sus derechos de sindicación voluntaria serían respetados.

Por su parte los estudiantes de Trabajos Públicos están en huelga desde hace doce días en espera de ver aceptadas sus reivindicaciones, con la adición de que el movimiento huelguístico en la Universidad se va extendiendo a otras disciplinas.

BARCELONA. — Los estudiantes de Derecho, Medicina, Filosofía y Letras y Ciencias Políticas y Económicas prosiguen el paro iniciado el 6 de febrero, habiendo añadido a sus peticiones la exigencia de que sean liberados los prisioneros político-sociales que

existen en España. En vista de la imposibilidad de un arreglo inmediato, los decanos de Derecho y Medicina han presentado al ministro de Educación la dimisión de sus cargos.

«OPUS DEI» TAMBIEN SABE CONDENAR

MADRID. — Marcelino Camacho, que cumple condena de dos años de encierro pronunciada contra él por el TOP en 1968, ha sido nuevamente condenado por el propio tribunal a otros tres años y ocho meses por haber pronunciado en dicha primera causa un grito considerado «desorden público»: ¡Abajo los tribunales de excepción!

En los últimos meses el TOP ha pronunciado 93 condenas contra obreros, estudiantes y políticos.

PELIGROSIDAD SOCIAL
DEL ESTADO

MADRID. — La Ley de Vagos y Maleantes dispuesta por el gobierno Azaña en agosto de 1934, ha sido «modernizada» por las Cortes franquistas a título de Ley de Peligrosidad Social. Para darse tono civilizado los leguleyos que han zurcido la L. de V. y M. disponen una serie de prevenciones y reformas cuyos establecimientos o lugares de enderezamiento normal son inexistentes, lo cual ha hecho exclamar al procurador Manuel Fanjul: «¿Dónde están esos establecimientos de custodia, de trabajo, de reeducación, de preservación y de templanza? ¿Dónde está ese personal ágilmente preparado para cumplir las delicadas misiones que el proyecto de ley le confía? ¿Dónde está previstos los presupuestos para conseguir esas instituciones que, por añadidura, el artículo octavo del proyecto en cuestión exige como previos para la entrada en vigor de la ley?»

EUFORIA FRANQUISTA-
COMUNISTA

MADRID. — La Oficina de Información Diplomática ha facilitado hoy la siguiente nota:

«Como resultado de las oportunas conversaciones que recientemente han tenido lugar y por decisión conjunta de los ministerios de Asuntos Exteriores y de la Gobernación, a partir del 1 de marzo del año en curso, los pasaportes ordinarios para súbditos españoles que otorgan tanto la Dirección general de Seguridad como las representaciones consulares de España en el extranjero, tendrán validez para Rumania, Polonia y Hungría, países con los que España ha establecido últimamente relaciones consulares.

Esta medida, determinada por la posibilidad del ejercicio de la protección consular viene a ejecutar los acuerdos firmados con los países citados y a facilitar el desarrollo del comercio, el tráfico turístico y el intercambio cultural y científico entre cada uno de ellos y España.»

ESTAFA
EN ALCORCON

MADRID. — Tres mil vecinos madrileños han resultado defraudados en su pretensión de poseer vivienda propia a 15 kilómetros de esta capital, o sea en el pueblo de Alcorcón. La «Constructora de Alcorcón, previa entrega de 50.000 pesetas a la firma del contrato, más una letra de 20.000 pesetas y los correspondientes alquileres, entregaba sobre plano... el piso

ANTENA

escogido. Los futuros propietarios eran gentes de recursos limitados. Algunos de entre ellos han tenido satisfacción, pero 3.000 han quedado sin dinero y sin ilusión casera por quiebra de la entidad «alcoruonera».

ENTRARON POR UNA
PUERTA Y SALDRAN
(PRONTO) POR OTRA

MADRID. — Ahora estafa «galáctica» en Madrid, con otros tres mil vecinos robados por el procedimiento del piso nuevo. Las oficinas de la Constructora Galmar (General Mola, 90) continúan cerradas. Las personas estafadas, más de 3.000, se ven imposibilitadas de entablar diálogo con la misma. Los dos responsables de la Constructora Galmar, Alvaro Seguí y José Guillén, han sido puestos a disposición judicial bajo denuncia del abogado de los perjudicados.

SIGUE LA RACHA

MADRID. — Un grupo de presuntos perjudicados por la inmobiliaria «Pino Mar Javes, S. A.» se reunió en Madrid para tratar de las acciones a seguir en orden a aclarar la situación en que se encuentra. Entre los presuntos perjudicados se encuentran los boxeadores «Urtain» y Pedro Carrasco, y varios jugadores del Club de Fútbol Real Madrid.

Acudieron a la reunión alrededor de doscientos supuestos perjudicados, así como varios letrados en representación de algunos ausentes.

Al parecer, las supuestas irregularidades existentes en este asunto se deben a que se han ofrecido en venta algunos terrenos en la costa levantina, que todavía no eran propiedad de los promotores.

MUNOZ GRANDES
ARRINCONADO

MADRID. — A causa de la enfermedad que padece el general Agustín Muñoz Grandes, ha sido sustituido en el Consejo de Regencia por el también general Héctor Vázquez.

DOS MARROQUIES
ENTREGADOS
AL SACRIFICIO

MADRID. — Ha causado sensación en los medios políticos y po-

pulares la entrega a las autoridades de Rabat de dos moros refugiados políticos en suelo español. La medida se considera impropia por atentar contra los Derechos del Hombre que rigen en las naciones de abolengo civilizado. Para hacer algo en beneficio de sus defendidos, el abogado de los mismos, Juan Molla ha enviado sendas cartas a Pablo VI y al ministro de Asuntos Exteriores López Bravo, para que intervengan a los fines de que los dos opositores marroquíes no sean inmolados.

MAREJADA
EN LOS BANCOS

MADRID. — Empleados de varias entidades bancarias de Madrid han manifestado su disconformidad por el retraso que sufre el convenio colectivo interprovincial de Banca y con la comisión deliberadora del mismo.

Los empleados del Banco Hispano Americano se han centrado a las 12,30 de mediodía en el patio de operaciones, profiriendo gritos de «¡Convenio!», «¡Convenio!» Por otro lado en varias sucursales de esta entidad se han observado diez minutos de silencio, posteriormente, cinco de ruido.

Por su parte, los empleados del Banco Ibérico han permanecido durante diez minutos, de doce y cuarto a doce y veinticinco, en actitud de silencio y paro.

Al término de la jornada laboral de ayer, todo el personal del Banco Central salió dando gritos de «Comisión, no» y «Dimisión», arrojando cada uno de ellos un papel en el suelo, alfombrando parte de la zona de la calle en donde se encontraban.

LOS «MIRAGE» A VALENCIA

VALENCIA. — Esta ciudad va a ser la base central de los aviones «Mirage», recientemente comprados por el gobierno español a Francia, según ha manifestado el ministro del Aire, general Julio Salvador y Díez-Benjumea, a su llegada al aeropuerto militar de Valencia.

«Se espera — dijo asimismo el ministro — que para primeros de mayo lleguen las primeras remesas de «Mirage». El hecho de que estos aviones estén centrados en Valencia no limita la posibilidad de una movilidad operativa que les permita pasarse a otros aeropuertos.»

Una veintena de pilotos y técnicos han salido para Francia con el fin de adiestrarse en el conocimiento y manejo del nuevo aparato de guerra.

DELEGACION
FRANQUISTA A CUBA

MADRID. — Una delegación constituida por representantes de los ministerios de Comercio y de Asuntos Exteriores, se trasladó a Cuba para tratar diversos aspectos comerciales de las relaciones hispanocubanas, según fuentes autorizadas del ministerio de Comercio.

El comercio español con Cuba alcanzó en 1969 un valor de 42,3 millones de dólares para las exportaciones.

A GAETANO
SE LE ESCAPO ESTO

LISBOA. — En el Congreso de la Unión Nacional (partido de la dictadura) ha hecho el discurso de clausura el dictador Gaetano, del cual extractamos la siguiente referencia:

«Hizo un detenido estudio de las ideas políticas imperantes en Europa y el resto de mundo, subrayando que donde a familia socialista se dividió profundamente fue en cuanto a la forma de llevar a cabo la transición de la sociedad capitalista al sistema socialista. De pasada se refirió a la agitación universitaria en Francia y en España que, con sorpresa de gran parte del mundo, reveló el recrudescimiento de las ideas anarquistas, lo que en el último país — agregó — no era de extrañar, pues España acogió, desde el comienzo, con fervor, ese movimiento que combate la autoridad y exalta al máximo el individualismo.»

AL «METRO»
LE ANADEN
CENTIMETROS

BARCELONA. — Las autoridades centrales han aprobado la construcción de una línea del «Metro» barcelonés yendo de Correos (Vía Layetana) a Pueblo Nuevo, con un total de cinco kilómetros y seis estaciones con la ya citada. Una estación estará enclavada en el Parque Zoológico.

«LIBERALIZACION» DEL
SISTEMA

LISBOA. — Francisco Salgado Zenha, abogado y opositor al régimen gubernamental presente, ha sido encarcelado por haber intentado dar una conferencia pública por la cual no había sido autorizado.

MORTS ou VIFS LES VEAUX VOTENT

A Marseille, entre les deux guerres, l'on faisait voter les morts. Les gangs qui essayaient de se porter au pouvoir, par politiciens interposés n'hésitaient pas à farcir les urnes de bulletins aux noms de quidams décédés. A tel point que c'en était devenu un leit-motif pour les journalistes humoristiques.

Naïvement, je croyais ces pratiques passées de mode, surtout avec l'événement de certaine République pure et dure, et l'administration intègre des nouveaux princes qui se succèdent aux différents gouvernements d'un certain gaullisme triomphant.

Voici pourtant ce qui vient de se passer en Corse, et que j'ai pu lire dans « Le Monde » du 3 février dernier.

« Pour la cinquantième fois en 15 ans, les électeurs de Corte étaient appelés dimanche à voter... Quatre listes étaient en présence : la liste républicaine d'u-

Les dessous des révolutions

(Suite de la page IV.)

tions seront-elles un jour remises en question. Encore devrions-nous comprendre que si les grèves du 13 mai ressemblaient — de loin — à celles du Front populaire, il ne s'agissait pas seulement de grèves ni au 13 mai, ni au temps du Front populaire, ni à la Révolution d'Octobre, jamais les grèves capitales ne sont seulement des grèves, et le plus troublant caractère des nôtres c'est précisément leurs liens avec la révolte mondiale. Je doute qu'elle se limite longtemps à la France »

« Cette répétition générale d'un drame suspendu montrait chez les grévistes comme chez ceux qui les regardaient passer, la conscience de la fin d'un monde. »

Il faut que s'exerce une volonté résolue, et non les vieilles rivalités que nous voyons déjà réapparaître, les compromis érigés en moyens de gouvernement comme celui qui tente en vain d'accorder la politique étrangère de la Fédération américaine, à celle du Parti communiste russe. »

Et je termine en disant : A quand la révolution libertaire ? Quand est-ce que nous saurons, nous, dépendre de ces forces occultes, de cet ésotérisme menteur au service de l'Etat et de la finance qu'a su toujours nous mener, mais qui nous a trahis chaque fois.

J. C.

nion, la liste d'union démocratique, la liste de M. Pierucci, tendance indépendants - démocrates et la liste communiste. En outre quatre listes « fantômes », destinées à assurer au sieur Grimaldo, de la première liste, la majorité dans les bureaux de vote, avaient été régulièrement déclarées. Le scrutin s'est déroulé dans le calme... Quatre cents électeurs avaient demandé à voter par correspondance. Or, 890 enveloppes furent apportés par le facteur ! Le dépouillement s'annonçait mouvementé. Successivement tous les assesseurs n'appartenant pas à la tendance des présidents des deux bureaux de vote étaient expulsés des salles que les gendarmes mobiles allaient garder toute la nuit. A l'aube, les procès-verbaux remis à la préfecture faisaient apparaître les extravagants résultats que voici : « Inscrits, 4 303. Votants, 9 647. Majorité absolue : 4 823. Liste républicaine d'union (Grimaldi) 4 955 voix, élue. Liste d'union démocratique (Colonna) 4 260 voix. Liste d'union de la gauche (communistes) 30 voix. Liste d'union locale (Pierucci) 20 voix. »

Voilà, ce me semble, une magnifique démonstration de ce que l'on peut faire à l'aide de bulletins de vote. Bien sûr, il s'agit d'un cas particulier, et rien ne prouve que de semblables opérations puissent avoir lieu dans la métropole. Quoique, paraît-il, il s'en soit produit quelquefois, des fraudes, mais jamais dans des proportions comparables.

Pourtant, jadis, aux temps bénis du colonialisme, de semblables pratiques étaient assez courantes. Je fus même témoin, dans les années 30, à Dakar, d'une opération à peu près similaire.

Et ne dit-on pas qu'à la Guadeloupe, à la Martinique, à St-Pierre et Miquelon, en Nouvelle Calédonie... Ne dit-on pas, mais je n'en crois pas un mot, que l'actuel ministre des Armées de terre, de mer et du ciel, le citoyen Debré, est allé, après un échec dans la métropole, se faire élire dans l'un de ces territoires d'outre-mer où règnent en maîtres les célèbres « tontons macoutes » ?

Fadaises et calomnies que tout cela, et les mauvaises langues mériteraient tout simplement d'être percées au fer rouge, ainsi que cela se faisait du temps de notre bon roi Louis IX, surnommé le Saint, à l'encontre des blasphémateurs.

BLANQUET

COMMUNIQUE

Le bureau fédéral des Jeunesses anarcho-syndicalistes a pris connaissance d'un appel du Comité National pour la libération des soldats prisonniers dont voici le contenu :

APPEL

Depuis le 20 octobre 1969, trois soldats incarcérés à la prison départementale de Rennes, 56, boulevard Jacques Cartier :

Alain Hervé, technicien.
Serve Devaux, professeur de CET.
Michel Trouillieux, ouvrier électricien.

Ils sont accusés par les autorités militaires d'« incitation de militaires à la désobéissance et d'atteinte au moral des troupes ». Ils risquent une peine de deux ans de prison.

Pourtant leur seul crime est de s'être élevés contre le militarisme et sa répression quotidienne dans les casernes. Ils ont été trouvés en possession d'un journal (« Crosse en l'air ») et d'une pétition qui s'indignait d'un incident récemment survenu au régiment d'infanterie Chars — Marine de Vanne — un jeune appelé giflé par

un gradé avait porté plainte; une sanction vint en effet : le soldat fut mis aux « arrêts de rigueur ».

Totalement solidaires des soldats emprisonnés Devaux, Trouillieux, Hervé et Divet.

Nous signataires de ce texte, exigeons leur libération immédiate, appelons l'opinion publique à se joindre à notre protestation en signant le texte avec nous.

Nous déclarons que, présents le jour du procès, nous irons témoigner en leur faveur.

Comité pour la libération des soldats emprisonnés

Le Bureau fédéral des J.A.S se déclare pleinement solidaire de l'action du Comité pour la libération des soldats emprisonnés, et engage tous les militants des J.A.S. à collaborer à la campagne qu'il va lancer dans l'ensemble du pays pour obtenir la libération immédiate des emprisonnés, mais aussi pour dénoncer le scandale que constitue le régime intérieur de l'armée, qui dénie aux soldats les droits démocratiques les plus élémentaires.

Pour le Bureau fédéral : le secrétaire à la Propagande, Alain Dreyfus.

NON! Les travailleurs ne paieront pas la faillite du capital

Non, les travailleurs ne paieront pas la faillite du capital.

Les tarifs des transports sont passés de 3,70 à 7 F. Alors que la contribution du patronat reste très insuffisante, car il est le principal bénéficiaire des transports en commun dans la mesure où ils facilitent la mobilisation de la main-d'œuvre et de la clientèle, les travailleurs en assument la principale charge.

Contrairement à ce que pourrait faire croire sa dénomination, la RATP n'est guère autonome, les autorités de tutelles sont nombreuses et exercent un contrôle étroit :

Le syndicat des Transports parisiens; le ministre des Finances; le service régional de l'Équipement. Chacun peut prétendre à la moindre occasion faire valoir son point de vue.

Où va l'argent de la hausse, alors que...

Soixante quatorze pour cent des voitures de métro ont été mises en

circulation avant 1938, dont treize pour cent avant 1912 ?

L'effectif des agents du réseau ferré est resté le même qu'en 1938 ? Assez de discussions !

Exigeons le droit aux progrès techniques.

Récupérons ce qui nous appartient.

En premier temps menons des actions coordonnées et massives pour le paiement des heures de transports; le financement des services publics par l'Etat et, dans un second temps pour les transports gratuits.

Les syndicalistes révolutionnaires vous proposent de vous organiser à la base pour le développement d'autres actions que des protestations verbales dont l'inefficacité a été maintes fois prouvée.

Passons à l'action directe. Refusons de payer.

Fédération des Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la 2^e Union Régionale de la Confédération Nationale du Travail

DE GRENOBLE

Hommage à René Kéravis

Décédé le 18-1-70, non loin de Grenoble où il résidait, René Kéravis était connu de beaucoup de militants révolutionnaires, en France, et également à l'étranger. Il n'est donc pas utile de rappeler en détails que, de son adolescence jusqu'à sa mort, le combat révolutionnaire aura été pour lui une préoccupation de tous les instants.

Les journaux locaux, nous y reviendrons un peu plus loin, n'ont rapporté de René que son activité au sein de l'ASPTT de Grenoble, en particulier avec les jeunes, pour lesquels il était l'animateur de toutes les sorties de ski; cette dernière activité a été elle aussi importante si l'on se réfère aux paroles de l'un de ses collègues : « Il avait réussi à faire œuvre d'éducation sans jamais user d'autorité ».

Militant anarchiste, éducateur dévoué, deux luttes mais un seul gars qui aimait la vie, la voulait libre et heureuse pour lui et pour les autres.

Les jours qui ont suivi le décès et le jour de l'enterrement auront montré, une fois de plus, le caractère dégueulasse de l'information en général, et de l'information régionale en particulier; et d'autre part, ces jours auront permis à des copains anars de tous les horizons, ainsi qu'à d'autres gauchistes de se retrouver ensemble, et même de faire une action.

La presse locale a commencé son information par des communiqués annonçant le décès, communiqués qui, malgré leur longueur, ne mentionnaient que les activités professionnelles et sportives, alors que René était connu bien au-delà des PTT, et pour bien d'autres raisons, dans toute la région grenobloise. Puis Force Ouvrière a pris la suite des bourgeois en mentionnant brièvement qu'il avait abandonné le militantisme syndicaliste à F. O. pour s'occuper de l'ASPTT (ce qui était rigoureusement inexact, car s'il était loin d'être un F.O. orthodoxe, il a toujours continué à militer au sein de ce syndicat). Enfin, le lendemain de l'enterrement, nous avons eu le communiqué de la presse régionale disant à peu près ceci : « Un millier de personnes appartenant au personnel des PTT et à leurs familles ont assisté aux obsèques, les camarades de l'A. S. P.T.T. ont accompagné René Ké-

ravis... », et autres platitudes qui se débitent en pareilles occasions. Ce que le « Dauphiné Libéré » et le « Progrès », de Lyon n'ont pas dit, c'est que ces « postiers » comptaient dans leurs rangs au moins 200 anarchistes, qu'ils portaient des drapeaux noirs, que beaucoup avaient des cheveux et une tenue qui ne rappelaient que de très loin l'uniforme des PTT, et que le cercueil a été mis en terre recouvert du drapeau noir.

Ce que la presse n'a pas dit, c'est que le soir, l'une des places principales de la ville, la place Vaucanson où se trouve la recette principale des P.T.T., a été baptisée « place René Kéravis anarchiste », que quatre drapeaux noirs ont été placés sur les grilles de la poste, que cette action a réuni toutes sortes d'anars venus de tous les coins de France et de l'étranger.

Cette mort a donc été l'occasion de réunir, une fois n'est malheureusement pas coutume, beaucoup de copains anars ou anarchisants de Grenoble et beaucoup d'autres venus de partout. Nous avons vu ce que nous pensions sans jamais l'avoir vérifié, c'est que les anars sont nombreux à Grenoble, qu'ils sont absolument dans tous les milieux et de tous âges, qu'ils sont particulièrement bien implantés chez les travailleurs comme chez les étudiants.

On peut regretter que tout ce monde soit séparé en de multiples groupes n'ayant que des contacts épisodiques ou pas de contact du tout; toutefois on voit apparaître une coordination élémentaire au niveau de l'information et même de l'action.

Il apparaît souhaitable au groupe qui a rédigé cette lettre que cessent enfin les querelles de chapelles d'où il ne sort rien de positif; évidemment il n'y a pas d'illusion à se faire sur le regroupement de tous ceux qui se réclament peu ou prou de l'anarchisme, mais ne nous posons pas en juges et ne prétendons pas détenir une « juste ligne » qui ne saurait exister pour un anar. Nous devons travailler dans tous les domaines, à tous les niveaux: il y a du travail pour tous, du tract libertaire pacifiste à l'action la plus directe contre les agents de la répression.

Des membres du groupe anarchiste du village olympique de Grenoble

Nous voulons la vérité

« Le Dauphiné Libéré », en publiant des informations erronées et en omettant des informations sur les luttes des travailleurs et des étudiants, prouve son alliance avec le patronat. Il a notamment refusé, au cours des grèves à Frogges (SCAL-GP), de publier le communiqué des comités de grève. En agissant ainsi, il essaie de faire croire que les ouvriers se mettent en grève sans motifs sérieux.

« Le Dauphiné Libéré » essaie également de faire croire à ses lecteurs que leurs intérêts sont les mêmes que ceux des patrons.

A propos des inscriptions faites contre les murs par de soi-disant « vandales ». Il indique le coût du nettoyage s'élève à 100 000 francs. Mais :

— Il ne parle du coût des nettoyages des « OUI à de Gaulle, votez Pompidou ».

— La bourgeoisie n'hésite pas à dépenser 100 millions de francs lourds pour la construction d'hôtels, de restaurants à l'Alpe d'Huez. Qui les utilisera ?

Certainement pas l'ouvrier.

Pourquoi « Le Dauphiné Libéré » oublie-t-il de parler du détournement de fonds à la Sécurité Sociale de Grenoble ?

— Parce que des bourgeois sont en cause.

Pourquoi « Le Dauphiné Libéré » oublie-t-il de parler du procès en appel d'un officier de réserve, coupable d'avoir incendié la permanence du Parti communiste des Hautes-Alpes, mais qui a néanmoins bénéficié de l'amnistie ?

— Parce qu'un défenseur de la bourgeoisie est en cause.

Pourquoi « Le Dauphiné Libéré » oublie-t-il de parler de la sus pension temporaire ?

— Parce que là encore une « personnalité » est en cause.

« Le Dauphiné Libéré » ne mérite même pas le titre de journal d'information. Par exemple :

La page du « D. L. » du 27 janvier, en gros titre : « Sauvetage en montagne », « Discours de Chaban-Delmas à la télévision ». « La mode chez nous ». Pour trouver de l'information concernant l'occupation d'une usine à Frogges, il faut chercher un petit article en page 5.

C'est à croire que pour « Le Dauphiné Libéré », la mode est plus importante que la lutte des ouvriers.

Ouvriers et étudiants libertaires de Grenoble

A MARSEILLE

ACTIVITES PACIFISTES

COMMUNIQUE

Chers amis,

Culture et Liberté, l'Union Pacifiste de Marseille vous prie de bien vouloir honorer de votre présence la projection du film tant controversé et longtemps interdit « Tu ne tueras point », le mardi 10 mars à 18 h et 21 h, cinéma Le Madeleine, de Marseille.

Nous vous laissons le soin de contacter nos amis autour de vous ou dans vos organisations et de faire la publicité nécessaire pour assurer un succès à ces deux brillants spectacles qui seront rehaussés par la présence du célèbre cinéaste Claude Autant-Lara qui, sur scène présentera son film et participera aux débats suivant chaque projection.

Avec l'espoir de vous accueillir, veuillez croire, chers amis, en nos sentiments les meilleurs. — *Le Bureau.*

AVIS TRES IMPORTANT

Devant l'affluence certaine et d'autant que deux séances seulement sont prévues, il est prudent de se munir de billets dès que possible.

Vente de billets : Au cinéma Le Madeleine, tous les jours aux heures de séance habituelles. A Culture et Liberté, tous les soirs de 17h à 20h, boulevard Eugène-Pierre Marseille (5e). Sous-sol.

Tarif réduit pour les étudiants et scolaires.

Les organisateurs recommandent la séance de 18h. Pour cette séance, après la projection du documentaire, Claude Autant-Lara rentrera en scène à 18h35.

Deux séances. Durée du film en cinémascope deux heures. Ouverture des portes à 17h30 et 20h30.

Avant la projection du documentaire et pendant l'entracte, auditions de disques pacifistes.

LES PROBLEMES DE L'HABITAT

Entre l'insalubrité et le relogement

A la suite des communiqués déformants et tendancieux d'une certaine presse, nous tenons à rétablir la vérité sur certains faits et à déclarer ce qui suit :

Le problème de notre hôtel où nous habitons depuis 10 ou 20 ans, ne date pas de la semaine dernière. Mais nous constatons que seule notre intervention du 6 février 1970, en vue de faire entreprendre les travaux par le propriétaire a commencé d'émouvoir et de remuer les services responsables.

Les travaux étaient tout à fait possibles, ainsi que nous le déclarait un architecte consulté à notre demande, et dont la compétence ne pouvait être mise en doute.

Il se trouve qu'après une dernière contre-expertise, décision du Tribunal administratif, vient de nous être communiqué : l'hôtel est classé en état de péril.

Or et malgré, encore une fois, l'existence du problème depuis des années, aucune solution valable de relogement ne nous a été proposée.

La solution provisoire de « centre d'accueil » dont seul il nous est parlé clairement ne correspond

en aucun cas à notre désir et à nos besoins. Nous craignons plutôt qu'elle ne fasse que donner bonne conscience aux services responsables, notamment de la Préfecture, qui estimeront résolus les problèmes de relogement, du fait que, laissés dans ces « centres », les travailleurs sont contraints, par force, à se débrouiller ensuite par leurs propres moyens. L'expérience de nombre de nos frères nous les prouve, tout comme elle nous fait savoir que les conditions de logement, même pour un temps provisoire, ne correspondent pas à notre dignité d'hommes.

On nous promet certes un relogement plus stable et plus digne par la suite, dans moins d'un mois, mais on n'est pas capable de justifier cette promesse : où ?, à quelle proximité de notre lieu de travail ?, dans quelles et à quelles conditions ? Toutes les questions restent posées.

Nous savons, il est vrai, que sur la Seine Saint-Denis, rue de l'Isère, 24 places sont disponibles. Mais elles seraient déjà réservées à une opération de « prestige » déclenchée intentionnellement, semble-t-il, dans le but de démontrer à

l'opinion que le problème du logement des travailleurs émigrés est en voie de solution. Il est évident qu'en aucun cas cela ne peut nous tromper, nous qui par notre propre situation présente avons pu constater qu'en fait rien n'est mis en route, rien n'est prévu pour un relogement effectif et digne des travailleurs. Force nous est de le dénoncer clairement.

Soulevant ce problème devant l'opinion, nous tenons à préciser que jusqu'ici toutes les démarches et manifestations de solidarité en vue de nous appuyer et de nous aider se sont déroulées dans le plus grand calme et dignité. Nous n'avons jamais cherché à troubler quelque ordre public que ce soit, mais seulement réclamer notre pur droit d'hommes d'être relogés avec le respect dû.

En aucun cas, qu'il s'agisse de nous ou d'autres de nos frères, il ne peut être question d'expulsion sans un relogement certain préalable.

*Les délégués des locataires du
3 bis, Impasse St-Jean, St-Denis*

19 février 1970.

COMMUNIQUE

ERRATA

Le C.C.P. de la C.N.T.F. n'est pas 14 103 62 Paris ; mais :
CCP 20 990 10.

Tous les envois de fonds à l'intérieur de la Confédération (section française) doivent être effectués à ce CCP en stipulant à la partie correspondance de quoi il s'agit (vente « C. S. », cotisation, souscription, etc).

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

UNION LOCALE DE MARSEILLE
SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19° Région
J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.



LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE
FRANCO ESPAGNOL

AVEC

GEORGES BRASSENS

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste - Marthe - PARIS (10)

CHEZ LANG

MISE AU POINT

Dans son bulletin le comité intersyndical du livre nous parle d'attaque contre les libertés syndicales et particulièrement contre la CGT.

Nous voudrions savoir à quel moment la CGT a été chez Lang attaquée, par qui et dans quelles circonstances ? Cette question ne serait pas posée, si pendant le travail nous étions informés par une réunion du personnel. Les délégués auraient-ils peur de ces réunions ? Il ne suffit pas de se faire élire pour aller se prosterner devant la direction en y faisant ses petits accords secrets sur le dos des bons endormis qui les ont élu. Si cette centrale réformatrice a été attaquée qu'a-t-elle attendu pour répliquer en passant à l'action. Encore une preuve que les délégués ne font même pas leur rôle d'information. Il faut que ce soit des ouvriers qui sont à l'entretien qui naviguent d'un atelier à l'autre, qui fassent le rôle d'informateur. C'est ce qui fait qu'un mois après les élections de l'entreprise nous avons pu apprendre qu'un candidat de tendance marxiste-léniniste s'est vu refuser sa candidature par la direction. Messieurs les délégués qui faisiez partie du collège avant ces dernières élections vous pourriez peut-être nous expliquer le refus de cette candidature et par la même occasion nous dire sous quelle pression ce candidat a été éliminé puisque étant seul de sa tendance ? Cette question est posée à toutes les organisations de la maison. Maintenant nous aimerions aussi être mis au courant des gens qui organisent les dates de paye, et savoir s'ils viennent dans cette « cabane » pour chercher leur avoine ou pour se distraire. C'est à croire que ce sont de bons domestiques qui n'ont pas besoin d'argent puisque le re-

cul des dates de paye continue, comme par exemple, le 7 au lieu du 5 janvier, et le 21 au lieu du 20 janvier, ce qui fera le 22 pour les équipes de nuit. Des pleurnicheurs, il y en a. Demandez leur de passer à l'action pour que l'on change le mode de paiement, il n'y a plus personne. Vous vous retrouverez avec des morts. Ces mêmes que l'on entend pleurer à longueur de journée ne prennent pas d'acompte entre leurs payes. Cela est déshonorant, car empêcherait dans le cas contraire leur bienfaiteur (patron), de pouvoir faire fructifier son fric. On en voit repousser dédaigneusement la feuille d'acomptes, c'est à croire qu'ils viennent passer une partie de plaisir (c'est sans doute leur « Nouvelle Société » à eux !).

Ne serait-il pas plus simple de faire la paye un vendredi sur deux ? L'idée est lancée. Qu'en pensez-vous ? Aux intéressés de la faire mettre en pratique. Il est vrai qu'il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau des salaires : coefficient 78, tarif syndical 4,35 + sur salaire 100 = 5,35, qui s'échelonnent jusqu'à 130 points, soit 8,08 + 2,77 = 10,85. Pourquoi ne pas avoir mentionné les 145 points qui correspondent à 8,64 + 2,97 = 11,61. Faisons la différence, 11,61 (tarif conducteur rotos = offset le plus élevé) moins 5,35 (coéf. 78) = 6,26. Une hiérarchie qui n'est pas si mal n'est ce pas ?, et qui est bien entretenue par les bureaucraties syndicales : il ne faut pas mélanger les torchons avec les serviettes. Il y en a qui sont rentrés dans cette maison Lang comme balayeurs et qui ont eu la chance de pouvoir se faire une place au soleil. Ils ne s'en souviennent plus et regardent les balayeurs et autres catégories défavorisées d'un air hautain. Pourtant ces catégories ont bien fait les quatre semaines de grève en mai-juin 68, comme les autres. Si ces catégories défavorisées ont vu leurs salaires revalorisés à la suite de ces grèves, qui est encore gagnant avec les augmentations hiérarchisées ? Pensez-vous que ce soit en employant ces procédés que nous arriverons à un véritable Socialisme !

Alors à quand le réveil de la dernière imprimerie en grève en 68 ? Passons outre les syndicats réformistes et leurs délégués qui nous endorment.

Nous demandons des explications sur la grève de l'hélio, quelles étaient les revendications ? et quels ont été les résultats ? Messieurs les délégués vous êtes là pour informer les ouvriers et non la maîtrise.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Suède, Limbourg, etc...

LA FAILLITE DES IMAGES REÇUES

La grève est terminée au Limbourg. Un par un les mineurs sont retournés sous terre. Le leader des grévistes serait, selon « Le Monde » très déconsidéré par ses camarades. C'est possible. Peut-être le journaliste a-t-il trop été influencé par le fameux « Germinal » de Zola ?

En tous cas les types ont tenu le coup pendant près de six semaines contre vent et marée. Ils voulaient 15 % d'augmentation. Les patrons, l'Etat, les syndicats disaient 12 %. « Il fallait être raisonnable », « Ne pas demander l'impossible », « Seule la patience et la sagesse payaient », etc... Langage bien connu !

Eux, ils ont dit non !

Patronat, gouvernement, syndicats soit disant représentatifs de la classe ouvrière belge en sont tombés sur le cul.

Pourquoi ont-ils osé faire cela ? C'est la question que se posent tous les gens « raisonnables », (je ne sais pas si vous avez remarqué, mais le mot « raisonnable » n'est jamais autant utilisé que lorsque ceux qui l'ont prononcé sentent que ça risque d'aller mal pour eux !)

Peut-être en avaient-ils marre de toutes ces augmentations qui n'amélioreraient pas grand chose, au fond ?

Peut-être ne pouvaient-ils plus supporter les gueules des « délégués » bureaucrates, gras et cravatés qui faisaient les importants, qui participaient, qui avaient les fesses au chaud depuis si longtemps !

Peut-être en étaient-ils dégoûtés, de toutes les tractations que l'on faisait sur leur dos. Peut-être... Sûrement même !

Et alors ?

A quoi ça leur a servi de se bagarrer comme des cons ? de se retrouver avec les gosses et la femme qui râle de plus en plus fort au fur et à mesure que les jours passent et que l'argent de la paye n'arrive pas ? Aujourd'hui qu'est ce qu'ils ont obtenu ? Rien de plus que ce que les patrons leur avaient promis.

Vous avez raison, sur ce dernier point en tous cas, Monsieur l'hom-

me-moderne-raisonnable, monsieur le français moyen, IFOPE, homogénéisé, stérilisé.

C'est vrai ; ils en ont bavé, eux et surtout les gosses, toutes les familles.

C'est vrai qu'on les avait complètement isolés comme des bons pestiférés, grâce à un « cordon sanitaire » qui les encerclait soigneusement de façon à empêcher toute aide extérieure et toute contagion.

C'est vrai, on avait sorti tout un attirail pour eux. La presse du monde entier parlait d'eux. Les jours passaient. Les titres des articles devenaient de plus en plus gras. Et, bien sûr, pas en première page du « Figaro » ni de « France-Soir ». On en parlait en Belgique, mais aussi en France, dans toute l'Europe et même ailleurs.

Et puis, c'est vrai aussi, monsieur le Français moyen raisonnable. Ils n'ont pas eu ce qu'ils voulaient. Ils ont eu ce que les patrons ont voulu leur donner.

Mais ils ont gagné tout de même ; peut-être plus que du fric.

Le débonnaire Etat bourgeois belge a été dénoncé comme étant bien à l'image des monopoles capitalistes dont il est le reflet. La désaffection de tous les partis, de toutes les organisations dites de gauche ou « progressistes »... qui s'est en premier lieu traduite par une mise au grand jour de la trahison des appareils syndicaux, au même titre que les syndicats allemands voici quelques mois.

Non, les syndicats belges ne sont plus les représentants de la classe ouvrière et cela depuis longtemps : tout le monde a eu le besoin de s'en apercevoir. Non, tous les syndicats officiels reconnus comme des interlocuteurs valables par les Etats européens, ne sont pas l'émanation de la base, mais sont la conjonction d'intérêts politico-économico-financier des plus répugnants.

Cui, pour tout cela les mineurs belges ont gagné. Ils ont dénoncé les manœuvres de l'Etat bourgeois, des grands monopoles et des syndicats à leur service.

SVOBODA

SIÈGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenay-sous-Bois

C.C.P. 20 990 10 - Paris

ou à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)

C.C.P. 13.507-56, Paris.

Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F

Six mois 20 F

Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

CNT-AIT

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

12 MARS
1970
NUMERO 598
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Grève dans les wagons-lits

POINT DE VUE

Elle était inévitable. La direction des Wagons-lits qui prévoyait un remaniement dans le personnel, peu soucieuse du mécontentement que devait inévitablement entraîner celui-ci en fit selon son bon plaisir.

C'est ainsi que devant la menace d'embauche de 40 hôtesses pour libres-services, emplois que la direction a catégoriquement refusé de donner au personnel déjà en exploitation dans les voitures-buffets (Serveurs-Receveurs), ces der-

niers décidèrent de se mettre en grève.

La grève fût décidée à l'unanimité par tous les syndicats pour le vendredi 27 et samedi 28 (grève de 48 heures).

Elle fût très largement suivie (99 % du personnel) seul un train équipé d'une voiture-restaurant (gare St-Lazare) pû partir.

Le samedi 28 eu lieu une assemblée générale à la Bourse du Travail où se réunirent environ 400 grévistes. Les dirigeants syndicaux parlèrent à tour de rôle des conditions de travail et de sécurité d'emploi et expliquèrent que la venue des 40 hôtesses supplémentaires pour le libre-service devait entraîner une rétrogradation parmi le personnel. (Exemple les serveurs-receveurs ne seront plus que premier serveur, etc...) la suppression des voitures-buffets et voitures-restaurants.

Lorsque les dirigeants demandèrent aux grévistes de s'exprimer à la tribune, il y eu une demi-douzaine de militants syndicalistes qui s'y rendirent et demandèrent, contre toute attente de la part des dirigeants syndicaux, de poursuivre la grève. Les dirigeants syndicaux essayèrent de raisonner les grévistes en leur disant que la situation n'était pas du tout favorable à la poursuite de la grève, qu'il était préférable de reprendre le travail.

Et pendant que les grévistes s'étaient formés par petits groupes de discussions, les dirigeants, appuyés par une poignée de supporters votèrent la reprise. Naturellement la majorité n'était pas pour la reprise. Ce qui fit que le dimanche matin des responsables syndicaux de Montparnasse téléphonèrent au responsable fédéral des Wagons-lits (Alban) pour lui faire connaître leur décision de poursuivre la grève et pour démontrer en même temps qu'une poignée de grévistes bien décidés, pouvaient seuls, or-

ganiser une grève et la rendre efficace par son unité hors de la tutelle des dirigeants syndicaux. Ainsi, qu'ils soient syndiqués à F.O. à la C.G.T., à la C.N.T. ou non syndiqués, les grévistes prouvèrent au moins, que l'unité se fait par la base. Ils sûrent maintenir leur grève d'union inter-syndicale 48 heures supplémentaires au grand désappointement des dirigeants confédéraux réformistes.

Les V. A. (vendeur ambulancier) de la gare d'Austerlitz poursuivirent la grève 24 heures également.

Toute cette grève s'est déroulée avec occupations des locaux.

Seul regret des grévistes, c'est l'erreur de tactique des dirigeants syndicaux qui négligèrent de soumettre un accord de grève aux femmes employés dans les libres-services déjà en fonction. Malgré cela certaines d'entre elles appuyèrent solidairement le mouvement de grève.

Vive l'unité d'action à la base !
« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

SPORT (?). — L'Allemagne de l'Est peut rivaliser avec les meilleurs pays européens annonce « Le Monde » (20 février). Voyons voir.

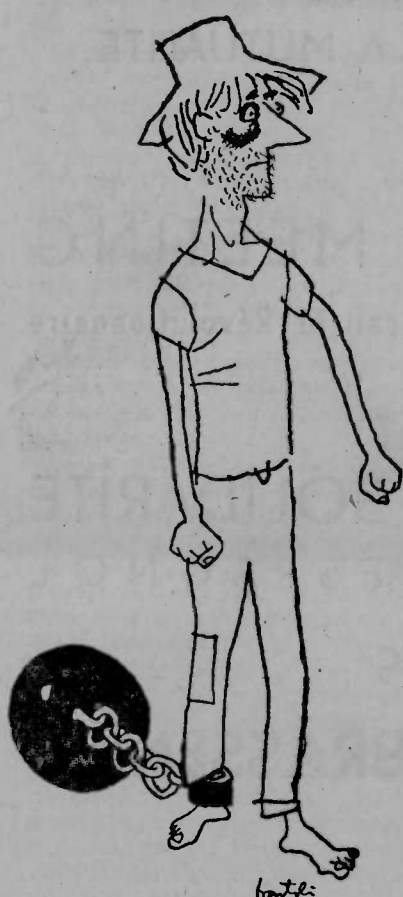
Le congrès de l'Union Sportive (D.S.B.) vote un texte déclarant que sportifs et sportives doivent « contribuer par leurs performances au renforcement et à la consolidation de la R. D. A., être sains, prêts au travail, aptes au rendement, heureux de la vie, optimistes, aimer et défendre leur patrie et lui être fidèle, etc... ». Tout cela est fort juste, ils auront besoin d'optimisme pour ne pas crever de cet intoxic qui, véritablement, rivalise avec la notre.

ŒUVRE DE PAIX. — Dans son immense sollicitude envers l'humanité souffrante et pour la paix la France vient d'envoyer de Cherbourg un bateau (le Clan Mac Iver) plein de munitions diverses à destination du Pakistan. Comme les richesses de ce pays ne semblent pas tenter un ennemi héréditaire, il est clair que ce sont les minorités du coin qui vont en profiter. Pour les acclamations Pompidou devra là aussi s'abstenir.

REPRESENTANT DE L'ORDRE SYNDICAL. — L'agitation et les grèves se poursuivent dans les mines L.K.A.B. de Laponie où les ouvriers réclament le double de l'augmentation lâchée par la direction. On sait que les syndicats réformistes et corrompus ne sont plus suivis par les ouvriers. Faute d'être reconnu par les ouvriers, Kurt Nordgren le n° 2 du syndicat L. O. serait appelé à participer aux négociations en tant qu' « observateur ». D'ici qu'il y arrive sous la protection de la police...

ALERTE. — Quoique on aie pas réussi à le démontrer scientifiquement sur plusieurs millions de femmes qui l'utilisent, la pillule provoque peut-être le cancer (ou l'évite comme l'aurait montré le Profr. Rudolf Kaiser de Munich). Gros battage d'intox, ordre de Debré qui veut des familles nombreuses. Comme il veut surtout beaucoup d'abrutis et de contribuables, on ne parlera pas des dangers incommensurablement plus grands et scientifiquement démontrés de l'alcool et du tabac.

A VOT' BON ŒUR. — Après le battage publicitaire que l'on sait — je ne désespère pas de voir un jour nos chers professeurs faire le clown ou la danse du ventre dans une kermesse au profit de leurs bonnes œuvres — 4 millions de gogos ont donné plus de 22 millions de F. de contribution volontaire. Il fallait ça, pensez donc la refection du croiseur Colbert (qui n'a jamais servi !) vient de pomper 81 millions dans le budget.



LE CONTRAT DE PROGRES

POINT DE VUE

LES PETITS MAITRES. — Mme Golda Meir devant le parlement d'Israël a adressé une mise en garde aux arabes qui « encouragent l'action terroriste ». Je me souviens d'une même mise en garde provenant d'une... komandantur. Le temps passe vite.

LE BORGNE

L'AVIS D'UN SPECIALISTE

Bruce Scott professeur de gestion des entreprises à l'école Harvard aux USA est venu enquêter sur les méthodes employées en France. Voici ses conclusions :

« Le patronat français forme une caste se perpétuant d'elle-même et dirigeant ses affaires dans un style paternaliste sinon autocratique, sans se fixer de normes élevées et tout en se réservant des avantages marginaux hors de toute proportion.

» La structure sociale rigide est fondée non pas sur le mérite mais sur des causes étrangères (diplômes, relations, etc...). Le paternalisme des dirigeants accentue l'aliénation des ouvriers dans leur travail.

» Les travailleurs paient le prix des insuffisances de la direction. Ils travaillent dans l'inconfort, suivant des méthodes périmées, sans perspectives de promotion et pour des salaires deux à trois fois inférieurs à ceux des Etats-Unis.

» En revanche, dans le haut de la hiérarchie, les traitements sont comparables dans les deux pays, avec cette différence que, dans le système des castes français, il est possible de conserver des postes élevés même en cas de mollesse, d'inefficacité ou d'incompétence.»

Finalement je comprends maintenant la troulle des capitalistes français devant la main-mise des américains sur leurs entreprises. Finie la gestion à papa.

En attendant on offre un drapeau noir et rouge d'honneur au professeur Scott.

LE HENAFF

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

MENSUALISATION

Autogestion, participation, co-gestion, et, aujourd'hui, mensualisation. Ce dernier n'est pas nouveau, certes, aux yeux des véritables syndicalistes, mais on l'a présenté l'autre soir à la Télé, pendant l'émission « Panorama », comme la dernière découverte susceptible de faire le bonheur de la classe ouvrière.

Un certain P.D.G. d'une entreprise électronique, s'est même demandé, en nous regardant, « pourquoi l'on en était encore à la rémunération horaire, à notre époque ? » S'il avait eu, en face de lui, un interlocuteur valable, c'est-à-dire un syndicaliste de la vieille école, celui-ci aurait eu beau jeu de lui répondre : « Mais tout simplement, cher monsieur, parce que vous et les vôtres, sans oublier notre cher patronat avez toujours contré toutes les tentatives allant dans le sens de l'égalisation des salaires ou de l'écrasement de la hiérarchie. »

Il m'a semblé qu'il disait cela sans le moindre humour, le PDG en question. Sa jeunesse, sans doute, peut-elle excuser sa sincérité, qui doit apparaître comme peu vraisemblable à nombre d'ouvriers au courant des revendications d'autrefois.

Sans remonter au déluge, il est bien évident que la politisation des centrales syndicales a écarté inexorablement des luttes ouvrières toutes les suggestions autres que l'augmentation des salaires ou l'installation de douches et de W. C. dans les usines.

Tous au même tarif ?, utopie, ricanaien les bonzes des syndicats, la classe ouvrière n'est pas encore mure pour cela ! Mais que faisaient-ils, que font-ils encore maintenant, pour l'aider à murir, cette classe ouvrière ?

« Tous au même tarif » et les patrons levaient les bras au ciel. « Ce n'est pas sérieux, comment l'entreprise pourrait-elle fonctionner, sans caporaux, sans adjoints, sans généraux et sans le P. D. G. suprême ».

Car tous autant les patrons que les chefs et même la grande majorité des ouvriers, plus ou moins sincères, n'arrivaient pas à séparer les notions de valeur ou de responsabilité de la notion de rémunération.

Le topo simplet et bien connu, admis presque partout, est celui-ci : « Tant plus on est intelligent, tant plus on est capable de diriger, de commander, et tant plus on doit recevoir de billets dans son escarcelle ».

Il est bien entendu que, dans une communauté quelconque, dans un pays, dans une nation, seuls ont droit à la parole ceux qui se trouvent hissés en haut de l'échelle ! Les autres, peuchère, qu'ils œuvrent de leurs mains ou de leur cervelle, et qu'ils s'estiment heureux si on leur permet de circuler montés sur leurs deux roues ou leur quatre roues, meurtrières de simples piétons !

Combien de fois, en usine, aije parlé, tant avec mes camarades de travail qu'avec des responsables, en mettant l'accent sur la nocivité du pointage, des temps, des horaires fixes, des inquisitions des pointeaux !

Que de temps perdu par les divers parasites, comptables et autres à relever les pointages des cartes, à retirer un quart d'heure où une demi-heure à celui-ci, une heure à celui-là ; que de brimades, que de vexations subies de la part des chefs cherchant à obtenir un gain de quelques secondes sur la fabrication d'une pièce, un gain de quelques unités sur une série !

Au détriment, la plupart du temps, de la précision et du fini !

Je sais, la mensualisation, même intégralement et loyalement appliquée, ne mettra pas un terme à tout cela, et que, pour l'instant, ce n'est qu'un mot. Comme les autres mots, d'ailleurs, car où, quand, comment l'autogestion, la participation, l'échelle mobile ont-elles été normalement appliquées ?

Mais, malgré toutes les réserves que l'on est en droit de faire, une mensualisation, même imparfaite, c'est un pas de plus vers la rémunération égale pour tous.

Un tout petit pas, c'est entendu, mais un pas tout de même qui, pour peu que l'on veuille en faire la base essentielle de nouvelles revendications, peut préparer un avenir meilleur et plus équitable pour la masse prolétarienne. En attendant, évidemment, la suppression du prolétariat, ce que les grandes centrales syndicales actuelles, dans tous les pays industrialisés semblent avoir complètement perdu de vue.

B.

LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE
FRANCO ESPAGNOL

AVEC

GEORGES BRASSENS

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste-Marthe - PARIS (10)

Logique, dialectique et bon-sens

La logique étudie les règles, les méthodes ou les procédés qui nous permettent d'analyser les phénomènes que l'on observe. D'aucuns diront également que c'est l'étude des conditions de la vérité.

Pour l'instant (1970) on distingue trois méthodes : la logique cartésienne, la dialectique et le structuralisme. Ces méthodes ne sont pas contradictoires pas plus que le microscope est le contraire du télescope, ce sont simplement des méthodes pour l'étude de phénomènes différents. La logique cartésienne est composée des quatre règles qu'énonça le mathématicien, physicien et philosophe René Descartes dans son « Discours de la méthode » en 1637.

1. Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle. C'est-à-dire de ne rien admettre sans preuves.

2. Diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il est nécessaire pour mieux les résoudre.

3. Conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter aux plus difficiles.

4. Faire des revues générales afin de ne rien oublier à aucune étape.

La première et la quatrième règle ne souffrent pas d'objection. La deuxième règle a des limitations évidentes, il est clair par exemple que Descartes n'aurait jamais songé à couper la tête d'un homme pour en étudier le fonctionnement. De même que la troisième, un objet simple est souvent plus compréhensible si l'on en connaît le rôle dans une structure plus complexe : l'ancre, le balancier et le ressort ne sont plus des morceaux de métal tarabiscotés dès que l'on connaît leur rôle dans la montre.

Ce ne sont tout de même pas à mon avis des objections capitales à la méthode cartésienne ; la connaissance de la cellule vivante n'est pas une condition suffisante pour l'étude d'un être vivant, mais c'est certainement une condition nécessaire.

Un des reproches les plus fréquents que font aujourd'hui les philosophes à la petite semaine à Descartes est d'avoir donné une preuve de l'existence de Dieu. Précisément, avant lui il n'y avait même pas besoin de preuves pour rien du tout. Et le fait de tout vouloir remettre en cause lui aurait valu, comme à son contemporain Galilée, l'excommunication ou pire s'il n'avait trouvé ce

moyen pour faire passer sa méthode.

Qui reproche aujourd'hui à Galilée d'avoir cherché dans la Bible les arguments pour démontrer à ses contemporains le mouvement de la terre ?

Avant de passer à la dialectique dont Hegel codifie les règles, j'aimerais donner l'appréciation de celui-ci sur Descartes :

« Descartes est, dans le fait, le vrai fondateur de la philosophie moderne, en tant qu'elle prend la pensée par principe. L'action de cet homme sur son siècle et sur les temps nouveaux ne sera jamais exagérée. C'est un héros ; il a repris les choses par les commencements, et il a retrouvé de nouveau le vrai sol de la philosophie, auquel elle est revenue après un égarement de mille ans. » — F. Hegel, « Histoire de la philosophie ».

1) Loi des contradictions : Les phénomènes évoluent dans un sens qui est la résultante ou la somme des forces parallèles, contradictoires ou autres en présence. Par exemples : les salaires évoluent dans le sens imposé par le rapport des forces entre le patron aidé par des CRS et les ouvriers ; une maladie évolue dans la direction imposée par la lutte entre les cellules du malade et les microbes agresseurs.

2) Loi des interactions : Certains phénomènes n'existent et, par conséquent ne peuvent être étudiés, qu'en interaction avec un certain milieu. On ne pourrait pas étudier la vie du poisson hors de l'eau par exemple.

3) Loi du mort : Tout est en mouvement et en perpétuel devenir. On peut étudier l'homme à un instant donné, mais si on veut le connaître vraiment, il faudra tenir compte du fait qu'il est né et qu'il mourra dans un certain lieu et à une certaine époque.

4) Loi des crises ou des ruptures : Il existe des phénomènes brusques, des mutations, qui font passer d'un état à un autre souvent de façon incompréhensible. Par exemples : les révolutions, ou, pour prendre un sujet moins controversé, le changement qualitatif de l'eau (liquide) en glace (solide) par abaissement de la température : variation quantitative.

Alors que la logique cartésienne ne permettait que d'étudier les phénomènes statiques, l'immense avantage de la méthode dialectique a été de permettre l'étude des phénomènes en évolution. Ça ne suffit évidemment encore pas pour résoudre tous les problèmes. En particulier le passage de l'eau en gla-

ce s'explique dans « crise » si l'on considère l'agitation thermique des molécules, il y a relâchement progressif des liaisons moléculaires au delà d'une certaine température. De même si l'on sait que l'atome de mercure possède 80 protons et 118 neutrons et que l'atome d'or en a respectivement 79 et 118, on voit qu'il suffit d'ôter un proton au mercure pour le « transmuter » en or, ce n'est pas plus une « rupture » que celui du passage de 79 à 80.

Ces deux méthodes qui, rappelons-le encore une fois, ont toujours été utilisées ne seraient-ce qu'implicitement, ne suffisent évidemment pas. Après avoir étudié les êtres inanimés avec la méthode cartésienne, le êtres vivants avec la dialectique, on peut se poser le problème d'étudier les « structures » constituées par les êtres vivants ou non.

Pourquoi les mouches ne vivent-elles pas en groupe comme les abeilles ou, inversement, pourquoi les abeilles vivent-elles en groupe, pourquoi se construisent-elles des alvéoles si jolies ? Pourquoi les langues et les mœurs des gens sont-ils différents alors que l'histoire nous apprend qu'il y a eu un brassage ininterrompu, pourquoi cette structure patriarcale ici, matriarcale là et, pour citer une découverte récente, pourquoi la molécule d'ADN est-elle en hélice ?

C'était l'ambition de la méthode structuraliste d'aider à résoudre ces problèmes. Il ne semble pas qu'elle y soit parvenu en tant que méthode originale.

A ce propos on consultera avec profit un petit livre simple de Maurice Lime : Dialectique, Structuralisme et Technocratie. (Editions Syndicalistes, 2 F., au journal).

« LES COMMIS »

Pompidou voyage...

La France et les Français ont subi l'insulte suprême. Emanation de la nation, Monsieur Pompidou, Président de la République Française, a vu comme une ombre sur le front de l'Amérique. Il faut dire, qu'à New-York par exemple, une « foule » de 3.000 personnes a manifesté son mécontentement. Quel tolé dans notre grande presse servile !

Nous aussi, avons le devoir d'en parler. Car même ce curieux Hybride qu'est « Combat » (l'autre) n'a pu s'empêcher de faire paraître dans ses colonnes un texte voulant dire : une manifestation est une insulte, et si c'est le président des Français, c'est la France qui est concernée.

Non, messieurs les journalistes, celui-là n'est pas notre président. Il ne l'est que de la « République ». Or nous sommes totalement ignorants de la valeur de cette Dame Patricienne. Comment dans ces conditions ne le serions nous de son ministre de ce jour, le Président Georges Pompidou ?

Aller chercher pitance et réconfort aux Etats Unis, telle était apparemment sa tâche. Quelle importance cela peut-il avoir pour lui de voir la majorité des actions des entreprises françaises passer aux mains des citoyens américains, pourvu que celles restant en Fran-

ce nourrissent de mieux en mieux leurs possesseurs ? Ses mandataires, maîtres de la haute banque, et lui, par la même occasion, ne peuvent que tirer bénéfice de toute l'affaire.

Il nous importe peu d'être obligés de vendre nos efforts à des maîtres Américains plutôt qu'à des maîtres Français. Et les hurlements insensés de ceux qui voient une insulte envers la France dans une manifestation dirigée contre une politique qui tout compte fait ne nous concerne aucunement nous paraissent bien déplacés. Nous sommes un peu dans la position d'un Martien à qui on raconterait les tourments intimes de Mireille Mathieu.

Le monde de Monsieur Pompidou n'est pas le notre. Comme il ne peut accepter nos principes, nous sommes obligés de les défendre. Et comme il s'est rangé volontairement dans la classe qui nous opprime, nous devons le combattre, comme nous devons combattre tous ses semblables.

Pierre Broué et Emile Témimé : « La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00
Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins .. 24 00

A ARMES EGALES

Duel héroï-comique, l'autre soir, à la télé. Michel Debré notre séduisant ministre des moyens de dissuasion, contre Jacques Duclos, le révolutionnaire bien connu !

Ils ont opéré au cours d'une nouvelle émission intitulée « A armes égales » et présentée comme une « émission d'information politique opposant deux personnalités de tendance différente ». Voici ce qu'en dit d'un des réalisateurs, Michel Bassi : « Sur un thème choisi, nous donnons la possibilité à chacun d'eux de réaliser un film, leur film, une vraie création, en toute liberté. A l'issue de la projection un débat, conduit par les producteurs de l'émission s'engage entre les deux protagonistes. En public, devant trente spectateurs sélectionnés par la SOFRES, qui peuvent poser des questions. »

Le thème, était « La notion de patrie ».

Tout simplement ! Eh bien, en toute franchise, je dois dire que nous avons été gâtés ! Les deux compères, en effet, rivalisèrent de « patriotisme ».

Dans les deux films, les images genre défilés civils et militaires, les rappels de la Révolution, de la Résistance, de la Commune, de la guerre d'Algérie, ne nous furent point épargnées. Nous pûmes même admirer Vercingétorix, Astérix, Henri IV, Louis XVI et même le Pape, sans oublier Jeanne d'Arc. Bref, après cela, je défie n'importe quel téléspectateur de pouvoir proclamer lequel se montra le plus patriote des deux.

Après les images animées : les discours et les questions des auditeurs. De la part de Michel Debré, autant que de la part du vieux renard stalinien, l'on nous abreuva de clichés et de formules archipérimés. Mais les fleurets étaient mouchetés, et l'on n'alla pas jusqu'au fond des choses. Ainsi, le pacte Germaino-Soviétique fut à peu près escamoté, ainsi d'ailleurs que les points chauds de la guerre d'Algérie. Duclos ne manqua pas d'accuser son vis-à-vis de faire le jeu du capitalisme des trusts, tandis que notre ministre guerrier lui rétorqua que les échanges de capitaux d'un pays à l'autre étaient ce qu'il y a de plus normal, glissant naturellement sur l'envahissement économique et financier des américains.

C'est ainsi, également que, à part une courte séquence filmée, il ne fut point question de la Tchécoslovaquie. Affirmation de maître Jacques : « Les concentrations et

les mariages d'entreprises se font uniquement dans l'intérêt du patronat, sur le dos des travailleurs ».

Affirmation de Michel Debré : « Il faut investir de plus en plus et pouvoir soutenir la comparaison avec les grandes entreprises de nos voisins, et cela dans l'intérêt de tous les Français et l'effort fait dans ce sens est considérable. » Ceci n'est pas le mot à mot, mais bien le sens des paroles de notre ministre de la défense du « patrimoine que nous ont laissé nous aïeux ».

N'ont-ils pas raison tous les deux ?

Des chiffres furent cités, de part et d'autre ; fut abordé le problème des nationalisations, par Duclos, naturellement. Debré répliquant que le général de Gaulle avait procédé à quelques-unes et qu'il accusait le P. C. d'organiser dans ce secteur, des grèves illégales et non motivées par des causes professionnelles. Rien de bien sérieux, en somme, et, après quelques flèches peu acérées, on passa aux questions posées par le public. C'est cela que j'attendais. Ces trente personnes choisies, étaient réparties en 3 groupes, suivant leur génération : les grands-parents, (ceux de 14) les parents (ceux de 40) et les jeunes de moins de 25 ans, censés ignorer ce qu'est la guerre.

Malheureusement, l'écoute, à ce moment-là, devint très défectueuse. Par manque de micros ou par une mauvaise utilisation de ceux-ci, il me fut impossible de saisir parfaitement la plupart des questions, non plus d'ailleurs, que les réponses. Deux fois seulement il me fut possible d'entendre distinctement ce qui se disait à l'écran.

Ce fut d'abord un jeune qui posa cette colle à Debré : « Peut-on accuser un objecteur de conscience de n'être point un patriote ? »

La réponse vint, cinglante, et la voici, en substance. « Je ne crois pas que l'on puisse être à la fois les deux : en tout cas, les objecteurs de conscience sont des gens qui laissent à d'autres le soin de défendre la Patrie. »

C'est à voir, cher M^{onsieur} le Ministre, c'est à voir ! Car les objecteurs de conscience refusant de servir dans une unité combattante, ne refusent pas, au contraire, de servir dans les services de protection ou de secours aux blessés, lesquels services ne sont pas du tout dépourvus de dangers. Mais ils sont aussi absolument convaincus de la « connerie » de toute guerre et savent très bien que, se-

lon la célèbre phrase d'Anatole France, « on croit mourir pour la Patrie et l'on meurt pour des industriels ».

Laquelle phrase ne manqua pas d'être rappelée par notre grand Patriote Communiste, Duclos, qui, lui, admet très bien que l'on puisse mourir pour le Parti de la Bureaucratie stalinienne moscovite !

Un autre de ces moins de 25 ans, posa cette question : « Est-ce que le patriotisme national ne pourrait disparaître en partie pour faire place à un patriotisme européen ? »

Réponse très évasive de notre cher ministre, dans laquelle on a cru percevoir que cela pourrait advenir plus tard, dans une période encore éloignée, quand les nations auront bien compris qu'elles doivent renoncer à certaines particularités propres à les diviser plutôt qu'à les unir. Ce qui sous-entend, n'est-ce pas, que la France éternelle, libre, généreuse et grande est prête à examiner la question pour peu que d'autres... veuillent bien aussi s'associer à cet examen.

Pour nous, anarchistes, anarcho-syndicalistes ou syndicalistes conscients, tout cela n'est évidemment que du bla-bla-bla.

Et ces tribunes, même sous la nouvelle formule qui vient de voir le jour à Information Première, sont loin de représenter des confrontations valables.

Et cela pour la simple raison que l'on ne va jamais au fond des choses. On effleure, on suggère, on pense que, on voudrait pouvoir dire... etc., etc. Et, somme toute il est bien vrai que plane surtout une volonté évidente de ne pas aller au delà... !

Au delà d'une certaine éthique, d'un certain formalisme, d'une certaine conception millénaire des relations humaines, au delà de ce qu'une certaine bourgeoisie se croyant éclairée et raisonnable qualifie avec mépris de révolte, ou, tout au moins, de révolution !

Pourtant, il n'est pas défendu de rêver, et de penser que peut-être, un jour, au cours d'une de ces émissions qui se veulent libres et contradictoires, quelqu'un de chez nous, les libertaires, un Lecoïn, un Berthier, pour citer au hasard, pourra, en toute liberté d'esprit, faire entendre un autre son de cloche que celui que l'on a l'habitude d'entendre dans les étranges lucarnes.

BLANQUET

La grenouille

Il fut un temps où les marchands de canons étaient puissants et riches, où la goujaterie et la bassesse étaient ce qu'on faisait de mieux. Comme notre gouvernement ne peut briller auprès des grandes puissances il essaie de briller auprès des petits pays. Il y arrive d'autant plus facilement que ceux-ci y trouvent intérêt.

Une nation est comme un individu. Quand elle ne peut s'adresser en haut et se faire valoir, elle s'adresse en bas et, se parant d'ornements de pacotille, essaye de se créer des féaux. Telle est la politique de la France pompidolienne.

Perdu dans sa petitesse morale, le gouvernement aide qui lui réclame son appui. La France devient le « pigeon » du tiers-monde, et s'acoquinne avec la pègre réactionnaire. Tout pouvoir fasciste peut espérer un acte de complaisance des fondateurs de la « nouvelle société » capitaliste.

Lopez Bravo est venu en France. Il s'en retourne avec trente « Mirage » pour aider au développement du peuple espagnol.

L'Argentine sera bientôt à l'honneur. Gageons que, pour soutenir le « populaire régime argentin » et promouvoir l'élévation des argentins, un certain nombre de joujoux guerriers prendront le chemin d'Amérique.

Faute de pouvoir jouer un rôle de premier plan, la France se range parmi les nations impuissantes et soutint le régime biafraï.

L'un de rares pays européens dont le gouvernement grec ne se soit plaint est la France. D'ailleurs, notre cher Président, ne s'est-il pas offert déjà comme marchand d'armes.

Et tout à l'avenant,

Il n'y a plus qu'à attendre l'explosion de la grenouille française.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Tenacidad ante todo

Número 100 de «Umbral», extraordinario

La edición de este número, propuesta en 1969 para día lejano, está actualmente en plan de realización. El tiempo jamás se detiene; gota a gota, día a día, va empujando los ríos, las lunas, los solsticios. Para justificar ese ritmo de naturaleza, el hombre ha de producirse también cósmicamente. «A camarón que se duerme la corriente se lo lleva».

En esta casa de ideas, se observa así un ritmo de actividades: un propósito empuja a otro, y, pese a algún fiasco inevitable en toda empresa, obra queda y obra se prosigue. Mírese atrás, y se verá un Extra sobre el Quijote observable con sumo agrado; y se chocará con un especial sobre la Escuela Moderna que hace época, más otro historiando «Solidaridad Obrera» que, recientemente, en España se ha calificado de «periódico entrañable». Se está, aquí como allá y acullá, expuesto a desaciertos, ya que la persona no es infalible ni en un solo caso. Únicamente, que en nuestro elemento se actúa, se inquiere, se idea, con un deseo total de realizaciones, y acto seguido el viento tiene la palabra, grata o no tanto.

Ahora, pues, estamos al borde de otra iniciativa: darle salida al núm. 100 de la revista «Umbral», y no por un prurito onomástico, folklórico, sino para reunir en un número «a guardar», un máximo de firmas nuestras y de amigos calificados, tanto por maestría de pluma como por sentimientos de adelanto. Porque no es cierto que la C.N.T. sea un coto cerrado, un cubil de cerrillidades. Episodios de dura lucha aparte, en casa las mentalidades de libre expresión siempre han sido bien acogidas. Recuérdese al astrónomo José Comas Solá, a los doctores y a la vez hermanos Alcrudo; a Angel Samblancat, enemigo de la C.N.T. hasta 1916; al doctor Martí y Juliá conferencista en nuestros centros obreros; al injustamente olvidado Eduardo Barriobero, el más brillante y desinteresado abogado que hemos tenido; a Gabriel Alomar, filósofo y poeta de una sensibilidad exquisita; a Odón de Buen, oceanógrafo y naturalista de lo mejor de España; y al inolvidable Alberto Carsí, hidrólogo y humanista que tanta cultura sembró en nuestros medios. ¿Y a qué seguir?

El número 100 de «Umbral» no será, pues, una bagatela. Otros amigos nuestros se producirán en él intelectualmente y a su guisa. No se les ha puesto traba alguna entre el papel y la pluma, y por el resto, lo mejor que queda en el M.L.E. estará presente en

las páginas «centenarias» que estamos preparando. Se precisa entonces que en los aspectos intelectual y de labor la obra está asegurada, y que otra queda por asegurar: la participación total de los lectores, de los compañeros, de los amigos de HACER, no de «dejar correr». Sábese, en casa, lo difícil que es conseguir un éxito en época de las vacas delgaduchas, del desapego por las letras, de la insuficiencia para acudir a todo, de la vejez prematura, de la sinrazón partidista, incluso de la obstaculización a las realizaciones propias, indudablemente irreflexionada, pero suicida.

Mas, si no todo es oro en paño, mucho oro de conducta queda en nuestro hogar libertario. Hay arrestos para mucho y «Umbral» 100 no será desconsiderado.

...Porque él será un ramillete frondoso y oloroso con el que el exilio obsequiará a la España que nos observa y espera — mucho — de nosotros.

— Se discute sobre la existencia de Dios. ¿De dónde viene la costumbre que han tenido siempre los hombres de examinar sobre lo que es una cosa antes de saber si ella existe?

¿Camarada? ¿Compañero?

El primer denominativo nos vino del extranjero, y a fuer de internacionalistas nuestros padres anarquistas — vuestros abuelos ídem — lo adoptaron placenteramente, al extremo de que nuestro estimado sabadellés Albano Rosell lo usó hasta su última hora. «Camarada, el que vive con otro, compañero de colegio, de trabajo, etc.» Parece claro, explícito. Pero «Compañero, de colegio, de labor, de oficina, de diversiones, de sindicato». Bueno, basta; como en el tango de Entre Ríos.

Con uno u otro vocablo veníamos a decir lo mismo. Mas, si la lengua evoluciona también a veces regresiona, como los «reformistas».

Camarada era un tratamiento entre socialistas españoles. Media la chinería, la comunistería que tanto dañó a ellos como a nosotros, renunciaron a la «camaradería» para acogerse al compañerismo. Bien hecho. Nosotros ya habíamos consagrado el denominativo de «compañero» con lazos de estima, de valor, de sangre inclu-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 12 de Marzo de 1970

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubourg-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

(Entidad organizadora: Confédération Nationale du Travail).

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

Hoy le toca el turno a

ROSALIE DUBOIS



Gran amiga de los confederales, los cuales en amistad le estamos a la reciproca. Ni Rosalie puede pasarse de nuestra fiesta ni la fiesta puede pasarse de Rosalie. El mismo caso de Carlos Mendía, y que por muchos años... si el panorama de «allá» no se aclara.

Todos conocemos la gracia artística de ROSALIE DUBOIS y en la Mutualité estaremos para aplaudirla.

AVISO: Encárguense las entradas cuanto antes. Da ventaja.

DISCOS

so. El compañerismo en la C.N.T. ha significado una fuerza de amistad infinita.

La comunistería, fuerza apócrifa y fraticida en España, te trataba de camarada con risita igniciana y el correspondiente puñal escondido y presto. «Camarada — le dijeron al cenetista Melic, de la curtición vicense; camarada le llamaron al confederal Gracia, comisario que fue en el 4º B. de la 119 B. M., División 26 — Camaradas, ingresad valientes en la Unión Nacional que va a derribar a la dictadura de Franco. Camaradas... y fueron alevosamente asesinados, el de Vic en Bram, Gracia en el alto Ariège, junto con una familia de compañeros, con niños y todo.

¿Camarada? ¿Soldado, apelo-tonado, eunuco, servidor, camarero, ayuda de cámara, un pelmazo, un nada?

Cuando un «compañero» se presta a hacer el «allioli» con ellos, los «camaradistas» se agregan otro camarada. Que se lo queden, que lo camaradericen.

Los socialistas se sacudieron el falaz tratamiento; nosotros nos habíamos anticipado. ¡Huir de la cámara, del regimiento, de la sentina, del militarismo de la Edad Media comunista!

Hacia la libertad del cuerpo y del espíritu; proa a la revolución que empieza por emancipar al individuo por el individuo mismo. Ni cámara, ni camarote ni comedor, ni Comorera, ¡ay!, descomorizado.

DISCOBOLO



¿Libre o frita?

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TIERRAS DE IBERIA

ESQUALIDOS, harapientos, casi descalzos, han ido vegetando. Así hemos podido percibir la imagen de estos campesinos lusitanos que pasan calamidades. Llevados del elemental deseo de poder comer mejor, buscan salir de la tierra que le vio nacer. Han ido hacinados como reses en vagones de mercancías, en camiones de transporte, huyendo del terruño, a merced de aventureros traficando con ellos, prometiéndoles colocación fuera de la tierra portuguesa.

Campesinos españoles abundan en Francia, en Alemania, en diversos países de Europa. Pequeños propietarios y jornaleros han tenido que abandonar las tierras para poder vivir, ejerciendo en otras partes diversas tareas. Hay provincias españolas en que la situación toma un cariz alarmante; solamente en la provincia de Gerona, en cosa de cinco años, son, según datos estadísticos, dos mil las masías, las casas de campo, cuyos moradores, impelidos por la necesidad, las han tenido que abandonar, unos tras otros. Cerrando puertas y ventanas, dejando que los yerbajos se apoderen de las tierras que un día fueron fértiles.

En cierto aspecto, para el régimen franquista, así como para el portugués, a modo de válvula de escape, puede ser un paliativo la emigración, más ello, evidentemente, no supone una solución. El mercado de mano de obra ha de llegar a la saturación, dejando el problema en pie y en toda su crudeza. La verdadera solución ha de venir, indiscutiblemente, por el camino de la relación y la toma de posiciones entre los obreros del campo y los de la ciudad.

LOS ANARQUISTAS Y EL PODER

El libro de César M. Lorenzo, publicado en francés en la colección «Esprit», y que lleva por título: «Les anarchistes espagnols et le pouvoir», no puede decirse que sea parco en documentación; acompañan a las cuatrocientas treinta páginas de texto, profusión de notas aclaratorias, lo que da una mayor densidad al volumen. El tema fundamental de la obra, como se deduce del título, gira en torno a la intervención de la CNT y de la FAI en funciones

estatales, en torno a la personificación del poder, en la etapa de guerra y revolución surgida en 1936.

Sin desmerecer el valor de la obra en tanto que abundante compilación de datos, entre las objeciones que se le pueden hacer está la falta de objetividad. El autor que escribe en función de historiador en relación a un tema harto candente todavía, no vivió los acontecimientos, por haber nacido posteriormente, y sobre todo, por basarse de un modo bien reiterado en las opiniones de su progenitor Horacio M. Prieto, quien defiende con singular empeño la incorporación libertaria dentro del contexto estatal.

Para aquél a quien el autor del libro cita, ensalza, justifica, copia cada dos por tres, sin decirnos que se trata de su padre, quizás para ofrecer así, a su manera, sensación de objetividad, en la esencialidad del poder juega una cuestión de palabras: Así comité, consejo, junta y otros denominativos similares, llevan en sí la comprensión del poder, o sea una derivación estatal aunque no se quiera reconocer. Esta es la que podríamos llamar tesis fundamental de la obra. A la cual, de haberse tratado de un libro más objetivo, se hubieran podido exponer en tono comparativo, las tesis de signo contrario que ponen de relieve como funciones administrativas, dentro de un conjunto de facetas distintas, pueden diluir ese sentido del poder, en tanto que Minotauro absorbente, como lo presenta Bertrand de Jouvenel en su notable obra «Du pouvoir».

Puede bien decirse que resulta fácil examinar, en *golpe de vista panorámico* lo que fueron los acontecimientos de la revolución de 1936, y decir: que eso podía haber sido así; que lo otro debió hacerse de aquella manera; que lo de más allá de la otra... al cabo de más de treinta años. Ello se diferencia considerablemente de las circunstancias de entonces ante las cuales precisaba tomar determinaciones sin demora. Hubo omisiones, errores, fallas de más o menos consideración. ¿Quién podía asegurar los resultados de algunas determinaciones que se tomaban con manifiesta premura porque algo debía hacerse?

En lo relativo a la intervención estatal de los libertarios, los re-

sultados fueron harto diferentes de lo que se pretendía conseguir. Y ha sido la experiencia, lo vivido, no el simple teorizar, lo que lo ha demostrado. Y, naturalmente, es a tenor de la experiencia que en lo futuro han de poder estudiarse modalidades que respondan a determinadas características, y a la par eludir, pese a la deducción fatalista de que el hombre es el animal que tropieza más de una vez en la misma piedra, caer en defectos de consideración como el apuntado.

César Lorenzo nos ofrece detalles harto conocidos de los apolíticos de toda la vida, critica lo que estima como intransigencia del apoliticismo en cuestión, dándole algo así como obcecación dogmática. Hay una expresión popular en torno al hecho de tomar una resolución, que luego «viene el Tío Paco con la rebaja». Significa que de una determinación suelen surgir factores que le restan algo del vigor inicial. Habida cuenta de ello, si por parte de los anarquistas la *transigencia* tomara ascendiente sobre la *intransigencia*, ¿qué quedaría entonces del ideario ácrata? Pues perdería lo que constituye su raíz, su esencia, el contenido filosófico y moral.

Para quienes no rehuimos la confrontación de pareceres, en las páginas del libro citado hallamos no pocos que son un incentivo para el diálogo de ideas contrapuestas. Ello no es un mal, muy al contrario, es conveniente el encararse con puntos de mira dispares en pos de alargar el horizonte mental. Nadie posee la verdad absoluta. Considerarlo así nos hace ser modestos y tratar de llegar a ser comprensivos. Comprensivos para los razonamientos propios y los ajenos. Es así como hemos aprendido el anarquismo en páginas de Ricardo Mella, de Max Nettlau y de otros que no han caído en lo de ver solamente la paja en el ojo ajeno.

Concluida la guerra, por supuesto, quedaron en España compañeros en las cárceles; otros, sorteando los peligros de la actuación clandestina. En lo relativo a la CNT se produjo la lamentable escisión. Contra lo que podrían pensar algunos en relación a ciertas consideraciones del libro en cuestión, cabe puntualizar que si el mantener la integridad anarquista supone el ser «ultra», en el interior ha habido y hay compa-

ñeros con personalidad para actuar en todos los órdenes sin necesitar para nada los consejos y menos el ser *teleguidados* por elementos «ultras» del exterior, se acompañe o no de ironía la expresión «ultra». También puede afirmarse — y testimonios quedan en España — que Luque y su indecente «Mensaje al pretendiente» hallaron la repulsa merecida por parte de quienes, tanto hallándose en el interior, en la *boca del lobo*, como encontrándose en el exterior, combatieron siempre colaboraciones con falangistas, monárquicos y demás ralea.

Al margen de estas breves consideraciones en lo relativo al libro «Les anarchistes espagnols et le pouvoir», nos place su crítica aguda contra los comunistas y contra el franquismo. Hay también un elogio de las colectividades, realzando la ejemplaridad que revisitaron. Los lectores franceses podrán hallar una buena referencia en torno a los aspectos citados.

UNAS CONCLUSIONES DE JEAN-PAUL SARTRE

De Sartre nos ha parecido notar desde el punto de mira ideológico sus manifiestas veleidades: unas veces batallando contra el comunismo y otras buscando justificarlo. De ahí que por parte de los rusos se ha compartido la cosa del elogio y el vituperio al respecto del autor de «Les mains sales». No obstante, por alguna de sus obras y por ciertas apreciaciones suyas y actitudes que ha tomado, a veces lo hemos visto con simpatías.

En su último libro, «Les mots», obra de carácter autobiográfico, no hay la amenidad, la amplitud descriptiva, las referencias ambientales que brillan en las «Memorias» de su amiga Simone de Beauvoir. Es un trabajo de introspección, análisis del carácter, de las influencias, de las reacciones psicológicas ante la vida. Pero leyendo se notan apreciaciones que psicológicamente alcanzan un sentido general. Así expresa: «El hombre es todo lo humano». Afirma: «Se es interesante a condición de ser sincero». Nos dice: «Incluso siendo profunda, jamás la fe no es entera. Hay que sostenerla sin cesar, o impedir su ruina». Contra la autosuficiencia que a muchos les domina, Sartre aduce: «Yo no ceso de crearme». Ello no es óbice para que, defendiendo el valor propio, el valor personal, diga que es «todo un hombre, hecho de todos los hombres que vale como todos y que vale como no importa quién.»

Guerrilleros con comandos y comandos guerrilleros

CON el guerrillerismo presentado como novedad de última hora, se nos están atronando los oídos. Y para que esta cantilena no se convierta en mito que nos haga perder el equilibrio habrá que aclarar hasta lo posible el intringulis guerrillero. Porque un movimiento desplazado de su campo de acción y atmósfera ideológica debe evitar que una insistente propaganda forjadora de estados de opinión le hagan perder la noción de lo que ha sido y ha de ser el cumplimiento de su misión liberadora.

Del calvario que sufrieron los movimientos de finalidad confederal anarquista en la clandestinidad y el exilio hay larga experiencia. Y si los equívocos de encrucijada penosa tienen explicación, no es lo mismo cuando se disfruta de una relativa libertad que permite el dialogar para clarificar los problemas hacia una mejor orientación. El guerrillerismo no es moda de última hora. Tiene larga historia. Y por atormentados que nos tenga una situación anormal no debemos embarrarnos en los comandos del guerrillerismo de hoy sin saber cómo han naufragado los comandos de los guerrillerismos de ayer.

Los movimientos de influencia anarquista, el italiano, el alemán y el ruso refugiados en Francia, fueron relativamente numerosos y fugaces. Y lo que más influyó en su disgregación, fue la desafortunada manía conspirativa por medio de extraños sortilegios estratégicos, por los que no se consiguió dar una en el clavo. Fracasos que ocasionaron decepciones. Y lo más penoso es que en vez de atribuirlos a falsos métodos puestos en juego, los atribuyeron a la estructura federativa del movimiento y a las ideas en las que se inspiran.

El espíritu de acción en ningún caso debe ser abandonado por los movimientos de finalidad anarquista. De gestas valerosas hay ejemplos en su historia. El no ser capaz de una acción viril puede considerarse una deficiencia, no una renuncia. La renuncia empieza cuando esa falta de valor para la acción se la quiere reemplazar con sortilegios, por acciones indirectas, con las que no se ha logrado si no el descrédito.

El guerrillerismo tiene su larga historia. Los guerrillerismos circunstanciales como el caso del «maquis» en Francia, los guerrillerismos que hubo y pueden repetirse en España con sus equivo-

cos de toda suerte tienen su explicación. Pero cosa muy distinta es el guerrillerismo no espontáneo, planificado, disciplinado, dirigido, que para fines liberadores no es un equívoco circunstancial, sino un equívoco de génesis. Del guerrillerismo bajo mando en Polonia, Estonia y otros países que fueron sometidos al dominio zarista, Kropotkin en sus memorias les dedica largo espacio, explicando cómo los grupos guerrilleros en ejercicio del poder y después de algunas victorias, se volvieron tanto o más autoritarios que los representantes del zar.

De las luchas que se libraron en el continente americano para sacudirse los poderes europeos también hay provechosa experiencia. En las zonas con espíritu combativo contra el dominio europeo en las que cada habitante era un combatiente, los ejércitos dominantes fueron pronto pulverizados. En las zonas donde los combatientes se reducían a grupos regimentados,

fueron cercados y exterminados. Desde Buenos Aires, y desde Venezuela, el «valeroso» ejército español delante de turbas improvisadas corrió sin mirar para atrás hasta el Perú, donde opuso breve resistencia en 1818. Para batirse en terrenos desconocidos los combatientes precisan de guías que los conozcan. Que fue el papel que en el alto Perú desempeñaron el general San Martín, el general Bolívar y otros, hasta ser vencido el ejército español. Lograda la victoria los generales se olvidaron del espíritu liberador que animaba al pueblo combatiente. Y el general San Martín se declaró partidario de restablecer una monarquía constitucional, lo que fue desaprobado por los combatientes. Disgustado se separó del ejército, quiso refugarse en Buenos Aires, donde fue rechazado por la población y vino a morir a París. Por su parte, el general Bolívar regresó a Venezuela, y según su historia privada, sin consulta con

la junta constitucional se declaró dictador. La junta lo persiguió y cuando le localizó ya estaba gravemente enfermo, de lo que murió poco después.

Para desconocer de lo que es capaz un pueblo en lucha y confiar nuestras aspiraciones a comandos guerrilleros y sortilegios estratégicos, hay que desconocer también lo que fueron y pueden ser capaces los pueblos en lucha. Para vencer al pequeño pueblo cubano Weyler declaró la guerra rasa, masacrando poblaciones enteras, con lo que sembró el espanto en el mundo civilizado y justificó la intervención americana.

De los guerrilleros con comandos y sortilegios estratégicos, el ejemplo aleccionador de los últimos tiempos es el de Castro. En la guerra social de España la mayoría de los que desempeñaron mandos mucho dejaron que decir y aún están dando que desear. Y en vista de tales ejemplos, a los que quieren glorificar con sinfonías wagnerianas a los guerrilleros con comandos y a los comandos guerrilleros, habrá que decirles que vayan con su música a otra parte.

Serafin FERNANDEZ

Manifestación bancaria en Barcelona

BARCELONA. — En la mañana del 28 de febrero los empleados de Banca, disconformes con la exigüidad del convenio colectivo a la escala sindical, manifestaron en masa en la vía pública.

Alrededor de las siete y media de la mañana de ayer, la casi totalidad de los empleados que trabajan en las entidades bancarias de Barcelona, se dieron cita en la plaza de Cataluña, ocupando prácticamente todos los espacios de la acera entre la Rambla de Cataluña y el paseo de Gracia. La policía invitó a los reunidos a que se disolvieran, pero entonces se trasladaron al centro de la plaza de Cataluña. Se calcula que el número de manifestantes se aproximó a los 3.000. Desde el centro de la plaza los reunidos avanzaron más tarde en dirección a la calle Vergara con el propósito de manifestarse frente al edificio del Banco de Bilbao, en cuya entidad habían sido expedientados los funcionarios. De nuevo intervinieron los agentes de la autoridad con objeto de impedir que las aglomeraciones interrumpiesen el tráfico que en algunos momentos quedó paralizado.

Otros grupos volvían a encontrarse en la confluencia de la plaza con la ronda de San Pedro,

donde también se registraron algunos atascos de tráfico. Finalmente se retiraron. En varios momentos los reunidos lanzaron voces de «¡Convenio, convenio!», siendo detenido uno de los manifestantes, que más tarde quedó en

libertad. En el Banco Exterior se celebró una asamblea para dar cuenta de las negociaciones del convenio.

En la casi totalidad de los bancos de Barcelona hubo un paro total de actividades.

CONTRIBUCION ENTUSIASTA

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suscripción especial pro-local

Suma anterior ..	4 879 00
Beatriz, París ..	10 00
Tarragó, París ..	50 00
Figueras, París ..	20 00
Joaquín Satue, París ..	20 00
Francisca Vega, París ..	20 00
Daniel Cebrián, París ..	10 00
Lario, París ..	20 00
Jaime Martínez, Combs-la-Ville ..	10 00
Anonio Mejías, ídem ..	20 00
Primitivo Olivares, ídem ..	10 00
Gutiérrez, Ivry ..	100 00
Montoliu, ídem ..	100 00
Royo y compañera, Ivry ..	30 00
Durán, ídem ..	20 00
Juan Clarambó, Souppes ..	15 00
Modesto Avila, ídem ..	10 00
H. Capellas, París (2a vez)	100 00

Matosas, Ivry ..	10 00
J. Arbués ..	10 00
F. L. de Garges-le-Gonesse ..	110 00
Vicente Suárez, París ..	50 00
F. L. de Millemont ..	50 00
Lorenzo Lacruz, Dreux ..	10 00
Mestre, París ..	100 00
Svoboda ..	10 00

Suma y sigue 5 794 00

SUSCRIPCION PRO-ESPANA

Enero-febrero 1970:

F. L. Houilles-Argenteuil, 187,50;
F. L. de Fontainebleau, 80,00; F. L. de Aufferville, (Gomis), 30,00;
F. L. de Versailles, 50,00; F. L. de París, 350,00; Gregorio Ibáñez, 10,00; F. L. de Thiais, 91,00; F. L. de St-Denis, 10,00; F. L. de Garges-le-Gonesse, 227,50.

TOTAL: 1.036,00 F.

Desde Barcelona

Temas de hoy y de siempre

I

EXISTE en nuestro mundo proletario una pregunta que hasta nuestros días ha promovido infinidad de polémicas y comentarios, y hasta teorías. Sin negar validez o certeza a todo lo dicho hasta el presente, por mi parte voy a dar mi modesta opinión, que como todas, está sujeta a examen y réplica.

¿Qué es la Unidad? Me refiero a la unidad asociativa de los trabajadores, unidad no basada en la uniformidad, según definición que nos facilitan los textos académicos — conforme, igual, semejante —, sino en la heterogeneidad de los que componen la base de un Sindicato, el hombre que trabaja y que es explotado por un salario, propugna la unificación de ese explotado, ya que unificación, según los textos antes descritos significa «hacer de muchas cosas una o un todo». Unidad que pasa por un conjunto de afanes, de deseos para obtener aquello, que existiendo, se oponen obstáculos de todo tipo para alcanzarlo.

Antes, pero, debemos entender por afanes y desos, no en virtud de un antojo sino por estar condicionados por nuestras necesidades fisiológicas, espirituales, de supervivencia.

¿Os habéis imaginado alguna vez que os encontrarais completamente solos sobre el Planeta, que todos vuestros familiares, vuestros semejantes, vuestros más caros amigos, que los animales, desde el de mayor entidad en la escala zoológica a los simples infusorios, que nuestros semejantes de sexo opuesto hubiesen desaparecido?

En la literatura de imaginación existe la monumental obra escrita por Julio Verne, en uno de cuyos volúmenes hay uno que nos narra la odisea de unos muchachos que se pierden en el mar y arriban a una isla paradisíaca, y otra que mi generación devoró con deleite, me refiero a la que lleva por título el de «Robinson Crusoe». Pero esa clase de publicaciones imaginativas geniales parten de unos puntos de vista sobre la soledad de tipo accidental, la mayoría debidas a accidentes de navegación y consiguiente naufragio, es decir, una soledad en un Mundo vivo, existente, desconectado de nuestro contacto, pero dejándonos en las manos cantidad de útiles y contrastes que permiten, con la intuición, producto de infinitas civilizaciones superpuestas en el ce-

rebro del hombre, ir reconstruyendo en aquel forzado nuevo ambiente, la vida vegetativa.

Hace muchos años cayó en mis manos uno de esos relatos, pero él partía de otros condicionantes de la soledad. Se refería al caso de un ser humano que por una extraña enfermedad, que había diezmado al globo terrestre de todo ser vertebrado, exceptuada la flora, tuvo que valerse por sus propios medios para seguir subsistiendo.

El autor nos describía todos los fenómenos capaces de ser imaginados en cuanto a la mutación que aquél residuo humano iba presenciando al compás de las horas y de los días de su angustiosa existencia. Poco a poco desaparecían los caminos, las carreteras se agrietaban y en esas grietas nacían arbustos y grandes hierbas, que cada día que pasaba se hacían más consistentes; poco a poco la flora rompía la dureza del asfalto y se unía a la de ambos lados; la carretera perdía perspectiva y desaparecía completamente. Los grandes tendidos ferroviarios fueron los que más pronto quedaron sumergidos por el nuevo Rey, por la desaparición de las otras dinastías. Los puentes y los viaductos, los pantanos, sufrían el deterioro de los elementos, y por sus enormes pilares y paredes subían toda clase de vegetales. Nuestro diminuto ser humano tuvo que abandonar la ciudad y todo centro habitable antes de la catástrofe porque en todas partes la ruina y el destrozo, así como la carroña, lo hacía imposible.

He de confesar que la lectura de tan extravagante relato me impresionó enormemente e instintivamente me obligó a efectuar un examen de situación y conciencia dentro de aquel plano imaginativo para traspassarlo a una realidad viviente.

Aquel desgraciado personaje había encontrado la Unidad, una unidad concreta, entera, inamovible; él era, sin medias tintas, él mismo. Nadie, en el futuro, mientras le quedara vida, podría desnaturalizar su constitución física, moral, espiritual. Era el Único; era el sueño de Max Stirner, «El único y su propiedad», que por ser único y propietario de todo, iba a morir víctima de su miserable mezquindad, destruido por su propia impotencia, borrado de la faz de la tierra en su continuidad omnipotente y avasalladora...

Se podrá argüir que tal cuadro no llegará jamás a presenciarse,

que esto es una pura entelequia imaginativa. Por mi parte me limito a adelantar que nada es imposible en la vida salvo evitar la muerte. El ser humano es capaz de muchas cosas más de las que ya ha hecho hasta el presente, incluso auto-destruirse y así destruirlo todo, fauna, flora y todo elemento continuador de vida sobre el Planeta.

Y sin embargo, algo parecido era el Mundo en los albores de las edades más remotas, cuando el hombre, partiendo de un simple infusorio, elevándose a través de una escala de penosa evolución, llega a estadios de primaria conciencia que le permiten establecer reflejos que le ayudarán a vencer las dificultades de aquel mundo caótico de mutaciones constantes y de destrucción implacable. Luego vino la Prehistoria y la Historia, y ya nos encontramos en la inquietante primera fase de la era atómica, la conquista de los espacios siderales y de la misma Luna.

He hecho estas burdas y mal hilvanadas comparaciones para llegar a unas conclusiones definitivas, que se irán desarrollando a través de lo que sigue.

La Unidad «hombre», que antes he descrito, parte de otra premisa que las que se imponen al personaje anterior, es decir, el que se quede solo sobre la faz de la Tierra, puesto que ese personaje regresa al punto de partida en la escala de la evolución.

Esa Unidad, relegada a ella sola, no hubiera significado nada partiendo de las negruras de los siglos, si esa unidad no hubiera sufrido el aporte de otras unidades, con unidad de pensamiento y de acción para hacer frente a los avatares de la existencia y conservación de la especie. La multiplicidad de la unidad-hombre, dio como resultado el clan, la tribu, el poblado, es decir, por medio de la unidad de todos los componentes se consigue la eficacia para mejor subsistir, para mejor librarse de todos los obstáculos que la Naturaleza nos opone al desarrollo y expansión.

Cuando, citando un hecho diario baladí, cualquiera dá la vuelta a una llave de contacto que establece un circuito de corriente eléctrica que pase por una lámpara de cristal en cuyo interior se haya efectuado el vacío, nos damos cuenta de un fenómeno que en la mayoría de los casos lo consideramos de una importancia mínima. Sin embargo hay en ese gesto todo un proceso que arran-

ca de las profundidades de la Prehistoria, cuando, para obtener luz y calor, se debían realizar esfuerzos físicos increíbles y procurar, con la aportación del esfuerzo mancomunado del clan, (la Unidad de esfuerzos) que aquel hecho no quedara destruido por el descuido o la improvisación; el fuego era mantenido sin vacilaciones y regateos: iba en ello la existencia y comodidad relativa del núcleo para hacer frente a las inclemencias del medio ambiente inhóspito y despiadado de aquellas edades de profundas transmutaciones telúricas, a la par que aumentaban a los animales dañinos que infestaban los bosques y las praderas.

Aquello fue vencido, y por el camino del triunfo constante se ha llegado a esa simple y prosaica vuelta de llave que nos proporciona luz, calor o frescor, así como miles y miles de comodidades que nos brinda la civilización moderna...

La unidad-individuo (y que se me perdone la posible redundancia) que amalgama a otras unidades semejantes, dentro del tiempo y el espacio, hizo posible las civilizaciones pretéritas y la actual, el goce de una existencia y la posibilidad de levantar el espíritu hacia la especulación metafísica, o hacia la consecución de alucinantes maravillas que nos brinda la Ciencia, todo esto a través de una tecnología sistemática y racional.

En la unidad diversificada del pensamiento y su entronque con la acción, en un estado evolutivo constante, el hombre triunfó de todos sus enemigos, amplió su formidable capacidad de análisis y realizó prácticamente los sueños más inverosímiles.

Pero tan enorme mutación, cada día que pasa queda más ensombrecida por otra enorme carga de conflictos producidos por intereses doblemente estúpidos y contradictorios, que han compartimentado en estratos diferentes lo que es la Sociedad presente.

La posesión egoísta de lo «tuyo» y de lo «mio», primaria reacción de aquel salvaje perdido en las profundidades de una Naturaleza virgen, no ha sido eliminada del cerebro del hombre. Si en la Ciencia y en la Tecnología hemos avanzado prodigiosamente, política y económicamente estamos en sus fundamentos, en aquellas remotas edades, lo que produce las tensiones específicas y las compartimentaciones presentes, conduciéndo-

por **Pedro Juan Argelich**

nos a los privilegios, a las castas, a las clases. Las luchas de razas y credos religiosos en el pasado y en la era moderna, enmascararon y enmascaran el fondo del asunto.

Todo se pretende justificarlo en nombre de un mítico «Derecho», codificado por la Roma de la antigüedad, y continuado paradójicamente, y en contradicción elocuente con el espíritu de una Idea justa, por la Roma moderna con fuerte olor de incienso...

Sin embargo, el cerco de las profundas realidades del caos interno en que se debate la Humanidad, nos obliga a salir del círculo vicioso de las luchas que originan la codificación de ese «tuyo» y de ese «mío» por el mito doblemente estúpido de lo que llamamos la propiedad, o el derecho a ella...

Por tal camino llegamos a la polarización, criminalmente estúpida, de la creación de «zonas» llamadas de «influencia», unas a favor del coloso de América del Norte, otras por la URSS, y el resto por la China y el llamado «tercer mundo», polos de atracción cuya base inconfesable está asentada en un pretendido derecho a que sus respectivos habitantes disfruten plenamente de unos bienes naturales transformables y en exclusiva, y al resto que les parta un rayo... cuando en realidad de realidades sólo es concebible un sólo derecho, no el particular de los individuos, pueblos, naciones o continentes, sino el Derecho Universal de poder subsistir todos, gozando de las enormes riquezas que el Planeta nos brinda, sin discriminación de ninguna clase, pues nadie es dueño, ni parcial, ni mucho menos absoluto, de nada.

«UMBRAL N° 95, ORDINARIO

Saldrá próximamente conteniendo en oriflama un estudio recibido de España ocupándose de «España 1970. Porvenir del Sindicalismo Revolucionario», firmado Benjamin. Un trabajo que dará qué pensar y ganas de discutir sobre puntos mira descubriendo que a veces el Interior y el Exilio no observan los problemas con el mismo prisma.

No es un ladrillo arrojado al estanque quieto, puesto que nuestras aguas son claras por lo movidas. Pero la confrontación de visiones diferentes pueden ocasionar una saludable unificación de criterios para una acción que en su día puede resultar determinante.

Pide compañero, el n° 95 de la revista «Umbral» al corresponsal de tu pueblo, o a nuestra Administración, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), Francia. Precio, 2 francos.

¡Abajo el estómago!

DICE el agitador: estudiante, a la lucha. Y éste saboreando la pausa que refresca responde con la misma tranquilidad del marco frente a las otras monedas europeas: espera, tengo que almorzar. Dice el agitador: obrero, a la huelga. Y desde su banco de trabajo, cual soldado de la producción en serie, espeta: luego, aun no he desayunado. Nadie, por lo visto, quiere ser un desnutrido. Al menos, el mentado agitador...

Y es que todos los robots que pertenecemos a eso que llaman género humano, tenemos una viscera que es como un generador de fuerza electromotriz que impulsa nuestros esfuerzos y tranquiliza nuestra intranquilidad comestible. El estómago, mi amigo, nos es más caro que el corazón aunque éste fuese transplantado por el mismísimo doctor Barnard.

Y hasta los revolucionarios hoy temen a la desnutrición; a pesar de que para mantener las actuales estructuras sociales el sistema parte del hecho de que los dominantes han de estar bien alimentados. Curiosa paradoja de nuestra era sideral: los revolucionarios y los reaccionarios coinciden en algo: almuerzo, desayuno y cena.

Si Raimundo Ongaro bañándose o paseándose por la playa Bristol, en Mar del Plata, tuviera de repente deseos de digerir un plato jugoso, de carne disfrazada para poderla comer o lo que al muy respetado jefe de la CGT le diera la gana, se olvidaría, por los momentos, de los trabajadores, de Perón, de Onganía y de todo lo que dice él que son sus ideas para regocijarse dándole comida al estómago de apellido Ongaro.

Estoy seguro que Velasco Alvarado no frecuenta mucho las procesiones religiosas del Cuzco porque esas caminatas dan mucha hambre. Además, el valiente general es el cerebro del asunto petrolero y hay que cuidarlo con manjares exquisitos. Note que el cerebro del Perú se cuida por el estómago. Lo que le digo: aquí no hay cerebro que valga, o come o se muere.

Supóngase a Franco habiendo pasado tres días de hambre. Da miedo imaginarse la de barbaridades que hubiese cometido. Por eso debemos agradecerle (sí, agradecerle) a Fraga, a los turistas y a los americanos que nos cuidan tan bien a nuestro Caudillo. Si cada hora no se harta manda algún libertario al garrote. (La die-

tética española está al borde de la crisis porque no ha encontrado el balance de alimentos capaz de aumentarle la estatura al Generalísimo).

Estaría mal que nuestros estadistas, nuestros dirigentes sindicales, que nuestros sacerdotes no se alimentaran a las mil maravillas. Quién entonces nos cuidaría. Quién nos dirigiría, quién nos bendeciría. Lo que pasa es que los alimentos no los hay en abundancia y todos, no tienen la suerte de comerse un plato de lentejas recocidas.

Colabore con los presos políticos, le dice el liceista, alargándole un bono, a un ciudadano cualquiera, y éste se excusa diciéndole que está de prisa porque va a almorzar. «Oiga, señor, vendo tachuelas, tuercas, tornillos, bisagras, dentaduras postizas, cajitas vacías...»; «amigo, nada de eso se come». «No se comerá pero no es menos cierto que nos están haciendo falta».

«Pues bien, como te decía vale, Marcuse dice en la página 42. por favor, camarero, un emparejado con jamón y queso y una Pepsi-cola, y ¿tú qué quieres? ¿nada? Bueno, como quieras. Estábamos en que Marcuse en la página 42 decía, en realidad no estoy muy seguro que haya sido en la 42 pero no importa, decía, te digo, que cuando Marx era muchacho no se alimentaba bien y por eso escribió los Manuscritos esos de 1848. Parece que al hombre no se le había formado por aquel tiempo el cerebro marxista cabal».

«¿Tú crees, en verdad, que Fromm es un revisionista del pensamiento freudiano?» le pregunta un estudiante de psicología a otro de filosofía. «No, esas son especulaciones de Marcuse. Lo que pasa es que Freud no entendió jamás a Malthus ni a los socialistas utópicos pero... caramba, son las doce, ¿abrirían ya el comedor universitario?»

«Mañana hay huelga», le dice un obrero textil a su compañero. «¿A qué hora?» le pregunta éste. «Desde el comienzo... oye, sabes que el sindicato anda buscando voluntarios para una huelga de hambre. Yo soy uno. Esta noche le digo a Paca que me dé doble ración del puchero porque mañana voy a pasar el hambre que juega garrote». «Yo le diré a mi mujer que le eche un puñado más de garbanzos y una taza de agua al potaje por si acaso me toca también a mí».

Cuidarse el ventriculus es lo



TRIBUNA JUVENIL

esencial; andar con él vacío no es alentador ni para el revolucionario ni para el reaccionario. «Barriga llena... Barnard contento». Y aunque la vesica fallea tengamos que venderla al precio de *ya-le*, nadie nos quita de la cabeza que, antes que nada, nuestra máquina pulida y bien aceitada será una garantía cabal de un social y perfecto funcionamiento.

El estómago que todo lo controla, prestidigitador de miles de trucos conocidos, tiene una reglamentación interna que nos hace eternos reglamentados a sus exigencias externas: a las 7, desayuno; a las 12, almuerzo; a las 4, merienda y a eso de las ocho de la noche la succulenta cena. Ya lo dijo el español poeta: «Nuestro español bosteza. / ¿Es hambre? ¿Sueño? ¿Hastío? / Doctor, ¿tendrá el estómago vacío? / El vacío es más bien en la cabeza. (A. Machado).

Y serán estómagos repletos de alimentos a medio masticar el resultado de la guerra atómica. Asados con papas al vapor; o acompañados de una buena ensalada de electrones salidos de sus órbitas será la alimentación de la humanidad post-atómica. En las carnicerías de París se venderán, en el siglo XXX, estómagos Thorez (marca registrada) con ensalada rusa o de Cegetés. En Moscú, en los Grandes Almacenes Carlitos... Gardel, se venderá estómagos pre-atómicos al gusto de la clientela: los prefieren, dirán, con rayos alfa; entonces aquí está uno a lo Beria. Si quiere un estómago Stalin con o sin ciclotrón seguramente no habrá necesidad de revalorizar el rublo porque ya no existirá el dólar.

Y a pesar de que Sancho era de apellido popular, su señor, caballero andante en Rocinante de ideas, no compartía las opiniones del bueno de su escudero que hubiera sido capaz de reconciliar a «las dos Españas» para que Camacho le diera un poco de pan con queso de lo cual siempre andaba escaso el simpático señor Panza. Y aunque esto no lo dijo Cervantes lo dio a entender.

Floreal CASTILLA

LA HUNOSA AMENAZA

MADRID. — Hulleras del Norte S. A., de hecho empresa explotadora a cargo del gobierno, amenaza a sus obreros con el despido de 10.000 mineros de los 26.000 de que consta la plantilla. Tal procedimiento brutal sólo consta por ahora contra diez obreros, perfilándose el «licenciamiento» abusivo, o pacto del hambre, contra otros compañeros significados en la diversidad de conflictos que hace cuatro años viene provocando la empresa. El despido «legal» se anuncia como amortización de plazas por abandono de explotaciones no rentables, siendo los asalariados destinados al desempleo los de más edad y los que no tienen tanta, pero poseídos de dignidad proletaria. Para contrarrestar el despido de los 10 mineros indicados hay actualmente 5.000 compañeros en huelga indefinida.

EN LA DURO FELGUERA

OVIEDO. — Huelga en la Duro Felguera (Langreo) afectando a unos 600 trabajadores. Se ha producido el paro como disconformidad por la resolución dictada por el delegado provincial de Trabajo en relación con una petición formulada sobre el régimen de turnos de trabajo, asunto que ya se había debatido en el convenio colectivo del pasado año, aprobado en periodo de prueba hasta el 31 de diciembre de 1969. Sobre el particular se había solicitado una prórroga que finalizaba hoy precisamente, en espera de un fallo definitivo. La solución dictada hoy amplía hasta tres años tal régimen de turnos de trabajo.

REPRESALIA BURGUESA

BILBAO. — La gerencia de la empresa «Somme» ha despedido por 16 días a 150 obreros de la casa por haber, el conjunto de personal (unos 220 productores), solicitado un 15 por 100 de aumento en los salarios en concepto de subida del coste de la vida. Además piden una paga especial de 5.000 pesetas y que el impuesto de utilidades lo abone la empresa y no ellos.

En lugar de negociar con sus explotados la «Somme» ha respondido como arriba se indica.

HUELGA EN SEVILLA

SEVILLA. — Como réplica a la detención por la policía de un compañero destacado en el capítulo reclamaciones, el personal de la casa Huerte y Cia. compuesto por 820 personas, ha paralizado las obras que efectúa para una

ANTENA

Residencia de Seguro y Enfermedad, durante ocho horas del día 27 de febrero.

NOVEDAD EN LA CASA DE SINDICATOS (VERTICALES)

SEVILLA. — El día 27 de febrero por la tarde fuertes grupos de obreros panaderos y de la edificación irrumpieron en la Casa para celebrar sus respectivas reuniones con el fin de disponer nuevas bases de reglamentación del trabajo, a presentar a la burguesía al margen del sindicalismo oficial. La presencia de estas auténticas representaciones obreras causó enorme revuelo en la casa, máxime habiendo los «intrusos» desorganizado la labor (léase la molicie) de la burocracia verticalista. Durante una hora los «invasores» fueron dueños de la central sindical-franquista, pudiendo conseguir que las dos reuniones proyectadas fueran celebradas en la «sede» ya que en el exterior se les había impedido celebrar asambleas «ilegales». Al fin se presentó la policía alterando el orden o la normalidad reinantes en la mansión. Hubo gritos y forcejeos, pero al fin panaderos y edificadores se retiraron con la satisfacción de haber logrado su objetivo.

LA BANCA SE AGITA

MADRID. — Nuevos actos simbólicos de protesta han sido protagonizados hoy por empleados de 10 entidades bancarias madrileñas, mediante concentraciones a la entrada de sus establecimientos antes de la hora de trabajo, observando cinco minutos de silencio, paros y gritos, éstos en un solo caso.

La policía se personó en la plaza de Sevilla, y en otra entidad se leyó en voz alta un escrito en apoyo de sus reivindicaciones sobre el convenio colectivo.

Se tienen noticias de actos similares en algunas capitales de provincia.

MISION CUMPLIDA

PAMPLONA. — Víctima de un ataque cardíaco falleció en el cementerio de Sangüesa el comandante de Infantería de la guarnición de Pamplona, Inocencio Otazu San Martín, casado, de 52 años.

Asistía al entierro de su tío, Andrés Januco Toni, que durante 20 años fue párroco de la iglesia de Santa María la Real, de la misma localidad, y en el mismo mo-

mento en que el féretro iba a ser depositado en el panteón familiar, el comandante Otazi se desplomó y falleció, pese a la asistencia que inmediatamente recibió.

CUANDO EL RIO SUENA

VALLADOLID. — El presidente de la Hermandad Nacional de Labradores y Ganaderos, Luis Mombledo de la Torre, ha desmentido con escasa convicción la noticia de una posible importación de huevos, carne y vinos de Rumania, país con el que existen relaciones a escala comercial y consular. Mombledo agregó que sólo consideraba posible la información de aceite de semilla, mientras que para el azúcar el FORPPA se opuso a la propuesta.

LABOR DEL T.O.P.

MADRID. — Dos obreros, de Barcelona, Juan Guarch Calvet y José Mestre Laporta en 1968 entraron en sospechas de la policía, la cual acabó por detenerlos bajo acusación de actuar en comunistas. La petición fiscal contra ambos procesados en principio fue de dos años y medio de encierro para cada uno, pretensión que luego rebajó a seis meses y un día, vista la versión de los abogados de que sus defendidos eran simplemente personas no franquistas.

Por haber intervenido en una huelga de 400 empleados en la factoría de Barcelona, el T. O. P. trata de hundir en presidio al trabajador Miguel González Villecres, también de la Yorca, bajo acusación de agitador e intento de asociación clandestina. Su abogado demostró a los entecos del estrado que su defendido es más útil a la sociedad que los proveedores de carne humana a los presidios.

PRESUNTO CERILLERO CONDENADO

MADRID. — Otro consejo de guerra ha condenado a 12 años y un día de reclusión mayor a José Parisi Sanz, que la policía entregó a la autoridad militar a título de «Pirómano de Madrid», en concreto, por haber (según la acusación) consumado una campaña de incendios en los interiores de los buzones postales de Madrid.

Como se recordará, por acusación semejante hay siete jóvenes anarquistas madrileños cumpliendo condena.

POR ANTIMILITARISMO

MADRID. — En consejo de guerra comparecieron dos antimilitaristas llamados José L. Díaz Belles-Ros y Angel Crespo Garcia, los cuales, por haber afirmado en conversación de café que las armas sirven para matar, han sido condenados por los que las usan a dos años y medio de cárcel, que cumplirán si el deceso del caudillismo no ocurre antes de 1972.

EL SUPRA SE DIVIERTE

MADRID. — El T. S. ha confirmado la multa de 50.000 pesetas impuesta por la Dirección General de Prensa al director del diario «La Voz de Galicia», de La Coruña, el cual, en un artículo titulado «Sobre el idioma gallego», se burlaba de éste y lo tildaba de léxico grosero y de estigma nacional que la nación española debía ocultar...

TRIUNFAN LOS HUELGUISTAS DE TARRASA

BARCELONA. — El personal entero de la casa de hilaturas Laver Schappe ha logrado solución favorable en el conflicto que sostenía con la gerencia de la casa. Conjuntamente se llegó a un acuerdo entre ambas partes por el que ha quedado resuelto el conflicto existente hasta el momento entre empresa y trabajadores.

Por este acuerdo, la totalidad de los trabajadores se reintegrarán a su trabajo el lunes por la mañana y la empresa accede a las peticiones formuladas por los trabajadores.

Dichas peticiones se centran en el abono de 60 pesetas por hora extra trabajada, 600 pesetas en concepto de prima, acondicionamiento de los servicios de duchas y lavabos, entrega con regularidad por parte de la empresa de prendas de trabajo y cambio del jefe de personal.

Por lo que se refiere a la prima de 600 pesetas, la empresa ha accedido a pagarla, aunque seguirán celebrándose conversaciones entre ambas partes para llegar a una cantidad definitiva.

EL FESTIVAL DE PRADES

PERPINAN. — Esta prestigiosa demostración musical tendrá el 24 de julio al 8 de agosto, reuniendo a los grandes artistas Wilhelm Kempff, Pierre Fournier, Arthur Grumiaux, Maurice André, Marie Claire Alain, Victoria de los Angeles, la Orquesta de Cámara, de Munich, el Conjunto Instrumental de Francia, el Octeto de Paris y el Cuarteto Loewenguth.

Desde la Puerta del Sol

APOSTILLAS AL AIRE

No quisiera hacerme pesado ni cansar al lector. Pero me veo obligado a repetir tantas veces como se repiten nuestros flamantes gobernantes, con el permiso de la Santa Madre Iglesia. Los opusdeístas que tenemos de pantalla en el gobierno se creían que España era un simple huevo presto a ser bebido de rositas por ellos, sin darse cuenta de que el huevo estaba ya incubado, y con el pollo muerto dentro. Así no se pueden solucionar las cosas tan de rositas. El camino es espinoso, y ellos son malos peones camineros, por lo que el camino seguirá lleno de baches y guijarros. De suerte que, Cristo crucificado, sin camisa y hambriento, sudoroso, seguirá subiendo el calvario con la cruz a cuestas, y apretándose el cinturón de vez en vez.

Tenemos subida de precios en lo que va de año, en los artículos primordiales de primera necesidad de la clase económicamente débil, que han subido hasta 6 y 8 pesetas el kilo. Luego inflación en puerta; y nueva penuria para la clase obrera, ya que la peseta pierde potencia de compra, al engarcarse el nivel de vida siempre en perjuicio y detrimento de la clase obrera.

Por otra parte, en lo tocante al intercambio internacional, la laguna en la balanza de pagos es trimensional.

Estamos considerados como una nación eminentemente agrícola. Pues bien, en los intercambios agrícolas, en lo que va de año, tenemos un déficit de 84,3 millones de dólares. El déficit del año asciende a 2.332,7 millones de dólares.

España continúa clorótica y raquítica; depauperada al máximo.

«Las últimas cifras son todavía alarmantes. Me refiero a los porcentajes de analfabetos en España. Es aún más deprimente pensar que otro buen tanto por ciento supera la barrera del analfabetismo con un mínimo de conocimientos puramente mecánicos. La cultura sigue siendo para cientos de miles de españoles un don casi peligroso e inaccesible. En el umbral de un tiempo nuevo, estos hombres y mujeres se ofrecen desvalidamente como cobayas de experimentación a los técnicos del «marketing» y de la psicología del panorama.

«No es más optimista el panorama en el terreno de la cultura religiosa. Recientes encuestas han puesto descaradamente en eviden-

cia los números negativos de nuestro nivel de formación religiosa.» (P. Antonio Pelayo).

No sé si P. Antonio Pelayo es un reverendo padre o no. Para el caso es lo mismo. Sea religioso o laico, el que el proletariado particularmente se aparta de la Iglesia, es un hecho. Y no es que se aparte porque sí; se aparta porque ve en ella un cobijo de alimañas.

Se ponen ustedes el quinto mandamiento por montera, se lian ustedes la manta a la cabeza; salen a la calle en son de guerra, de Santa Cruzada, defendiendo al propio demonio en persona, Estado y burguesía, como lo ha demostrado siempre la Iglesia.

El pueblo se despierta, abre los ojos y les ve a ustedes manchados, chorreando sangre... Se da cuenta de lo que ha pasado, y se aparta con asco como de la lepra. ¡De la lepra, sí! Porque eso precisamente son ustedes: la lepra social.

Conocemos al dedillo la historia macabra de la Iglesia. Llena de crímenes. Conocemos su obra nefasta antes y después de la revolución española. Vemos el fuego encendido, las brasas al rojo vivo. Vemos cómo chorrea la baba pegajosa y pestilente de sus cochinas bocas. Vemos cómo tiemblan sus cuerpos hidrófobos, fuera de sí, con el arcabuz en las manos, los ojos saltones, arrebatados de cólera rabia, destripando a hombres, mujeres y niños. Sabiendo todo esto, comprendemos el porqué el proletariado no quiere migas con ustedes.

También conocemos las maniobras de los cardenales Gomá, Segura, Pla y Deniel, Alaechea y la del no menos gomoso Irurita. Asimismo que las maniobras nefastas de los papas Pío XI y Pío XII, sin olvidar el fahendoso Congreso Eucarístico del año 1952 en Barcelona, irrisión mortal para todo ser humano honrado, fuese o no católico.

Ahora ya no es hora de ladrar. Ya han llegado ustedes tarde. La estación está cerrada, el tren ha salido y el pueblo está despierto.

Federico BOLERA

CONFERENCIA EN BURDEOS

Domingo, día 15 del corriente, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, el compañero Mingo dará una conferencia disertando sobre el tema «La sociedad y el anarquismo».

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN ORLEANS

El 15 de marzo en la Sala del 25, rue de la Pensée a las 10 exactas de la mañana. Ocupará la tribuna el compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Pasado, presente y porvenir de la Confederación Nacional del Trabajo».

S. I. A.-SECCION DE ORLEANS

Esta Sección, con motivo del festival que se organiza todos los años en París, de Afirmación y Solidaridad, prepara un viaje para asistir, el día 19 del próximo mes de abril. Para ello invita a todos sus afiliados y amigos a inscribirse.

El precio del viaje es de 15 frs., y la entrada al festival 10 frs.

Salida de Orleans: Place de Martroi, a las siete y media de la mañana; regreso, sobre las nueve de la noche.

Dirigirse a las señas siguientes: Compañeros Palmer, 70, rue de Bourgogne; López, 41, rue Tudele; Márquez, 8, rue du Petit St-Loup.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. invita fraternal a todos los militantes a la Charla-Debate que tendrá lugar el domingo, 22 de marzo, en nuestro local social de la Bolsa de Trabajo, a las 9 de la mañana.

El debate de la Charla será iniciado por un militante de nuestra F. L., basado en una síntesis histórica de la línea de conducta de la misma.

Al propio tiempo esta F. L. convoca a todos los compañeros y militantes, a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 15 de marzo, a las 9 horas de la mañana en nuestro local social (Bolsa del Trabajo).

ARAGON RIOJA Y NAVARRA

Se pon a disposición de los compañeros adherentes de la misma, como así al resto de afiliados a la C.N.T. un folleto titulado «Comarcal de Utrillas, 1936-1939», en el que se narra lo sucedido en ese periodo.

Deseamos que los compañeros hagan lo posible para obtenerlo, dirigiéndose a las siguientes direcciones:

José Fortea, «Las Rebes», Av. Louis-Ravas, bñt. 8, esc. A, Montpellier (34), y Regional de Aragón, 4, rue Belfort, 2º étage, 31-Toulouse.

Los beneficios, si los hay, serán destinados a la ayuda a los compañeros del Interior.

FESTIVAL S. I. A. EN ST-ETIENNE

El día 15 de Marzo y a las 15 horas FESTIVAL ARTISTICO en l'Amicale Laique du Soleil, 24, rue Beaunier. Organizado por S. I. A. con la colaboración del Grupo Artístico «El Progreso».

Invitación a los refugiados políticos y económicos y españoles y franceses en general.

FESTIVAL S.I.A. EN ALBI

Para el día 5 de abril a las 5.30 de la tarde, esta agrupación organiza un gran festival de teatro con la colaboración del grupo artístico «Terra Lluire», de Toulouse. Al teatro municipal de Albi.

El programa se comunicará más adelante.

F. L. DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de la Federación Local CNT de Perpignan pide a todos, afiliados y simpatizantes informarán a este secretariado si desean adquirir el núm. 100 de «Umbral», extraordinario, a fin de conocer con anticipo la cantidad de ejemplares que hemos de pedir.

Dirigirse por carta a Etienne Ortiz, 2, rue Porte de Pierre, 66-Perpignan.

A los que les viene bien de pasar por el local de la CNT, rue d'En Calce, en Perpignan, que se hagan inscribir, y a serles posible, avanzar la cantidad de 10 F., precio del ejemplar.

ADMINISTRATIVAS

Barreña, Orléans. Rdo. giro 20 frs. Pagas «C. S.» h. 12-69.

Antonio León, Aix-en-Provence 13. Rdo. giro 36 frs. Pagas «C. S.» h. 30-6-70.

José Arbiol, Besan-34. Giro de 44 frs. Pagas «C. S.» h. 31-12-70.

Manresa, Albi. Giro de 73 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» por todo año 70, con el aumento del 69.

Romerales, Léznigan (Aude). Rdo. giro 40 frs. Pagas «C. S.» h. 31-12-70.

RESULTADO DE LA VENTA DE TURRONES

Ingresos venta global .. 3 591 20

Pagos facturas turrón .. 2 700 00

Sellos de envíos .. 79 90

Papel fino embalajes .. 15 00

Agencia de transportes .. 5 00

Total gastos .. 2 799 90

Beneficio pro ancianos .. 791 30

VIVIR PARA VER

No engendra conciencia
quien no tiene vergüenza.
Adagio

ES por demás curioso lo que nos trae y nos enseña el correr del tiempo. Muchos han olvidado aquel traspies de la República de Trabajadores de Todas Clases al inventar su gobierno aquel por entonces famoso complot anarco-fascista, conspiración que sólo se encontraba en la mente calenturienta del gobierno republicano y socialista, con su estrategia de expresión, guiados por un complejo de pavor que les llevaba a esa estrategia de ajedrez con las piezas preparadas de antemano, para dar jaque y mate a la Confederación. Aquella fue una jugada entre otras.

El penal de Ocaña se llenó de militantes confederales que fueron cogidos sin saber por qué, acompañándoles el padre Gato, quien entabló polémicas interminables con Juan Ortega. Tenían que estar juntos por un motivo que no era serio.

En la localidad donde a la sazón me encontraba, entramos en la cárcel ocho compañeros. Nos echó mano la «pasma» sin que supiéramos por qué, tampoco. Ningún fascista en nuestra compañía; ningún padre Gato ni dios que lo fundó. Sí, un vegetariano integral, cuya conspiración se encontraba en su huerto y con sus hortalizas; y su disciplina revolucionaria en el metabolismo trofológico caro al doctor Capo. Otro hubo en quien su pista conspirativa la encontraron en el delito de haber sido paquetero de «Generación Consciente» diez años antes.

Al cabo de quince días se presentó en la cárcel provincial donde nos hospedaron, un juez. Entonces tuvimos conocimiento oficial del delito conspirativo (?). Se presentó con los legajos de aquel proceso y de un proceder por demás chistoso. Nada de enredos legalistas. Las preguntas como las respuestas de rigor estaban hechas y escritas de antemano:

— ¿Ha tenido conversaciones con los fascistas?

— No.

— ¿Usted quería o se proponía derrocar la República de acuerdo con los fascistas?

— No.

Y así por el estilo.

Y después de que el juez se fue, en la tarde nos abrieron la pesada puerta del «albergue». Y se acabó el proceso y la conspiración. Pero el ridículo quedó.

Los años han pasado y, ¡oh, paradoja!, un grupo de renega-



dos, echando al pozo de la inconsecuencia su pasado y su conciencia, están ufanos de ser, de hecho, anarco-fascistas, puestos tras un biombo de injustificable justificación. Pero enarbolan ésta de la manera más impúdica a bombo y platillo. Es la fanfarria de los fanfarrones de la indecencia moral personal y doctrinal.

Ahora, hace algún tiempo, nos ha salido el anarco-marxismo. Y tal otro esperpento en forma de pildora de juventud que me hace recordar la mía. Cuando el «Mundo Obrero», vulgo «gaceta de los chinos» (hay apodos predestinados, bien se vé), ladraba como perro enfurecido contra los libertarios en nombre de la unidad. Los jóvenes y los viejos que se dicen, y aun sin rubor, anarco-marxistas, deben de tener las tragaderas del aldeano hecho de cartón-piedra, el Gargantúa de Bilbao, para ingerir, con intención formal de digerir tal pildora. Otro rótulo altisonante y petulante es, que se pasea por la avenida de la Renunciación en días de fiesta, como el Gargantúa de Bilbao, para distracción, sin más, de papanatas extravagantes, y de los parados en posición «absurdo - realista» plantados en la emboscada doctrinal: cuña sin cuño serio, acecho sin techo, tretas sin tetas.

Porque vamos a ver ¡comunistas libertarios volviéndose y haciéndose comunistas pasionarios! Nada, que ni el andar del cangrejo. ¿Es que no tienen noticias ni de oídas del jaleo primoroso que aquellos comunistas pasionarios, muy metidos en la línea marxista, endilgaban a los que se empeñaban en no comulgar con las ruedas de carro que muy soberbiamente les ofrecían? ¡Qué flores subidas de color y de olor!... Flores de léxico edificante y «unitario», tales como anarco-fascistas, anarco-traidores, «jefes» cenetistas que la masa debería dejar para entrar en su órbita deslumbradora. ¡Ah, aquel «baúl» de imbecilidades de esmirriada vida que jaleaba los cañonazos de aire comprimido lanzando ese proyecto de impacto descalabrado llamado Adame y su «Comité de Reconstrucción Confederal» que cayó en Sevilla a la conquista, por demás tonta, de los

anarcosindicalistas y su organización! Reconstructores que salieron con coscorrónes en la empresa más aviesa y estafalaria que del comunismo bolchevique se tiene noticia en España. La Pasionaria no había salido aún por las esquinas de Bilbao.

Y ahora estos anarco-comunistas stalinianos... No, aún no; ya vendrá. Por el momento van del brazo con la dictadura del proletariado nueva edición. Edición china, con guirlandas stalinianas. Guiñan el ojo, cosa curiosa, a Trotski en sus descendientes. A Trotski el tristemente famoso destructor del sentido y la esencia de la Revolución rusa, el que con la masa de conscritos aldeanos destrozó a sangre y a fuego el hálito revolucionario y libertario del 17, en las nobles gestas de Ucrania, Petrogrado y de Cronstadt, aplastadas con mano de hierro por Trotski. Y ahora, los hijos ideológicos de las víctimas y los de la

por FABIAN MORO

impostura bolchevique, los de la tiranía de Lenin y Trotski, van del brazo y se dan el beso a la manera rusa.

Vivir para ver. Es falta de memoria, o de pudor de dignidad. Claro que la vergüenza es cosa muy rara en estos tiempos de autosuficiencia y de nuevas (?) formas revolucionarias (?). En verdad, el Gargantúa de Bilbao quien de niños nos tragaba, resbalando en el tobogán de su interior, se queda tamañito ante las tragaderas de ciertos retoños que se dicen libertarios: los anarco-marxistas. O se meten por masoquismo doctrinal en la fosa de las serpientes, o quieren reemplazar a los domadores aviejados; con la flauta que da sonidos de música metálica ante el mito de Carlos Marx. Los anarco-marxistas han mal digerido su anarquismo; o no lo han digerido del todo; inconsciencia monumental en lo fundamental. Si Néstor Makhno saliera de su tumba en el cementerio Père Lachaise y levantara la cabeza, viendo lo que pasa, de prisa volvería a la tumba; de asco esta vez. Por el compadrazgo de los que dicen sustentar las ideas que alentaron la revolución en Ucrania y los que sustentan y defienden las de Trotski, el generalísimo Franco de la contrarrevolución en Rusia. Vivir para ver.

Enciclopedia anarquista

(Edición Castellana)

El envío de sellos por parte de algunos corresponsales ha permitido la comunicación directa con numerosas personas que solicitan informes. Consideramos necesario repetir que la Enciclopedia Anarquista se compondrá de cuatro tomos de 21,5 x 29 cm., conteniendo unas 700 páginas cada tomo. La edición, que se realiza bajo técnicas modernas de presentación, se imprime en excelente papel, con profusión de ilustraciones, algunas a todo color.

El grupo editor considera que el precio, reducido al mínimo podrá alcanzar 80 frs. actuales por volumen. Esta corresponsalia da como base el precio oscilando entre 80 y 90 frs., habida cuenta de gastos de envío, etc. Los interesados deben basarse en esta nota. Aquellos envíos que excedan de precio definitivo, podrán optar por dejar en nuestro poder la diferencia a valer sobre envíos ulteriores, o bien verse reembolsada la diferencia. Las personas cuyas sumas vertidas sean inferiores al precio

establecido, se les reclamará lógicamente la diferencia de coste.

En la medida de lo posible, el grupo editor piensa satisfacer las exigencias de propaganda, enviando la obra a entidades de estudio, de la manera más satisfactoria posible.

Toda la correspondencia y giros a: Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. - C. C. P. 1 35 148 - La Source.

**

Gainzarain: Tomada buena nota y vayan deseos de buena salud y libertad.

Se agradece el envío de libros. Recibidos recientemente de Italia y América. De ellos se hará comentario.

Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura.

De la suppression du capital et du salariat

(Suite)

Quels sont les avantages immédiats d'une telle revendication ? Il est nécessaire, pour bien cerner la question, de chercher les avantages en examinant en même temps les désavantages de la revendication contraire, c'est-à-dire l'augmentation des salaires. Alors que dans le cas d'une augmentation de salaire qui suppose naturellement le maintien du salaire et celui du capital, le meilleur arrangement possible c'est la stabilité, ou, à la rigueur, la stabilité galopante représentée par l'échelle mobile des salaires qui ne peut donc absolument pas remettre en cause le capitalisme; la baisse des prix, loyers, etc... au contraire, nous l'avons vu, tend à supprimer ce capitalisme.

1°) Dans le cas d'une augmentation de salaire les travailleurs en grève perdent le salaire correspondant à la période durant laquelle ils ne travaillent pas, de plus cette augmentation est hiérarchisée même si elle l'est de manière inversement proportionnelle, dans le meilleur des cas, ce qui ne s'est jamais vu, mais qui aurait l'avantage de mettre un jour... tous les travailleurs sur un pied d'égalité salariale. De plus du fait de l'augmentation du coût de la vie qui suit systématiquement la hausse des salaires, ils payent plus cher après la grève qu'avant celle-ci, et de ce fait perdent tout ou partie de cette augmentation. L'expérience chacun vient de la vivre et nul ne contestera ce fait.

Dans le cas d'une baisse de prix les travailleurs en grève perdent aussi le salaire correspondant à la période durant laquelle ils ne travaillent pas, mais lorsqu'ils reprennent le travail après avoir obtenu satisfaction, les prix ayant baissés ils vont payer moins cher et pourront, avec le même salaire, acheter plus, ce qui pourra provoquer ce que nous expliquions plus avant au sujet de la surconsommation. Mais là, plus question de récupérer les bénéfices perdus en augmentant les prix, il ne restera plus au capital qu'à baisser les salaires, d'essayer d'accélérer la production et même d'y être obligé, par la surconsommation.

2°) Les retraités, les invalides, les économiquement faibles en général, dans le cas d'une augmentation de salaire ne sont absolument pas intéressés et même prennent très souvent les travailleurs en grippe car ils subissent plus le contrecoup représenté par la hausse

des prix que l'augmentation de leur pension qui reste toujours dérisoire. A l'inverse, dans le cas d'une baisse des prix, ces derniers ne peuvent être qu'intéressés car avec leur maigre pension il ne risque pas tout d'abord de subir le resserrement de l'éventail des salaires puisqu'ils sont au plus bas de l'échelle mais par contre ils profiteront de la baisse et en ce sens



« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ».

M. Bakounine.

ils ne pourront qu'aider les travailleurs durant leur grève car il y va de leurs intérêts.

3°) Les chômeurs, ceux qui constituent dans l'état actuel des revendications le capital chômage, la soupape de sécurité des capitalistes contre les travailleurs trop exigeants à leur goût, on les dit, bien à tort pour la plupart d'entre-eux, des professionnels du chômage. Bien que pour une minorité cela soit vrai, cette minorité prouve en quelque sorte ce qu'est le chômage pour le capital. En effet l'industrialisation moderne a tendance à spécialiser les travailleurs de plus en plus; ce qui les met mieux à la portée d'un licenciement, toujours possible lors d'une revendication visant à l'augmentation des salaires par trop importante pour les capitalistes.

Et si comme en mai 68 l'État s'en mêle, le patronat réagit grâce à son capital de chômeurs en licenciant tout ou partie du personnel selon qu'ils en ont la possibilité et le remplace par des chômeurs qu'ils embauchent à un taux nettement inférieur aux licenciés. taux auquel ils ajoutent l'augmentation accordée et, après un bref apprentissage du fait de la spécialisation, ils ont de nouveaux employés qui tout en étant augmentés selon les accords, touchent un salaire moindre que le salaire de ceux qui les précédaient. Ou encore ils ferment purement et simplement l'entreprise (ce qui a été fait dans différents secteurs

après les événements de mai 68) et refondent une autre société, embauchent du personnel, le même quelquefois, mais à un tarif horaire inférieur, qui, une fois l'augmentation accordée, ajoutée, fera un salaire égal ou inférieur à celui déjà payé avant. Ce qui n'empêchera pas la hausse des prix de se manifester malgré l'apparente fermeté des pouvoirs publics.

Dans le cas d'une baisse, au contraire, ils sont, eux aussi intéressés, car tout d'abord, pour les mêmes raisons que les économiquement faibles, ils vont toucher la même somme, mais ils paieront moins cher et du fait de la surconsommation, le capital sera amené à les embaucher afin de palier à cette surconsommation par une production accrue que les travailleurs déjà titulaires pourraient-on dire, ne pourront pas absorber même en intensifiant les cadences. Donc, disparition complète du chômage.

La spécialisation crée les travailleurs à la tâche ou à la prime. Ceux-là sont les plus touchés, mais il faut dire que de vouloir trop gagner amène dans le cas des grèves pour des augmentations de salaire, des revers de profits. S'ils voient leur salaire de base augmenter dans les mêmes proportions que les travailleurs au fixe, en parallèle, ils voient leurs primes

diminuées dans des proportions souvent égales à l'augmentation accordée, et subissent cependant comme tout le monde les augmentations de prix.

Dans le cas d'une baisse générale de prix, loyers, impôts, etc... Ils vont être presque certainement parmi ceux dont on va diminuer les salaires en faisant « sauter » les primes, mais au moins ils auront la compensation d'acheter moins cher et passeront parmi les revendicateurs alors que dans le cas inverse ils étaient bien souvent des briseurs de grèves parce qu'ils n'y sont pas intéressés.

Nous avons fait le tour de cette revendication clef qu'est l'abaissement général, progressif, imposé par la détermination permanente des travailleurs vers la suppression complète des prix, loyers, impôts, etc. Autrement dit, la suppression du capital et du salariat, obtenu à coup de grèves générales répétées, en grande coordination afin qu'elles aient la plus grande efficacité possible.

Il est aussi d'autres revendications d'ordre corporatif ou d'entreprises. Mais de toutes façons, toutes exigent une grande coordination si l'on veut qu'elles soient efficaces.

Michel LE MAREC

(A suivre.)

NOUVELLES FINANCIERES

Dans « Le Monde économique » du 10 février, Jean Cassou révèle pour l'édification des foules crédules, les procédés utilisés par les sociétés pour frauder le fisc. Cela se fait par l'intermédiaire de sociétés fictives, les « taxis », qui fournissent moyennant une commission un travail imaginaire destiné à régulariser la comptabilité. Le prix de ce travail augmente évidemment les frais généraux et diminue la part des bénéfices imposables.

« Ce n'est pas une des moindres tares du système que de nécessiter une collusion frauduleuse et une étroite coopération entre les dirigeants d'entreprises (même parmi les plus grandes) et les truands. Il faut des gangsters, en effet, pour recruter et manœuvrer les taxis, les accompagner à la banque et leur reprendre les fonds, au besoin les menacer ou les « supprimer » s'ils deviennent encombrants. Les bandits chevronnés, délaissant hold-up et cambriolages, trouvent là un « travail » qui

constitue pour eux une sorte de promotion et leur donne, en tout cas, la sécurité, (C'est la sécurité d'emploi promise par la Nouvelle Société ?). Il faut être naïf pour croire que la puissance de certains gangsters, qui tiennent parfois le haut du pavé, soit fondée sur le vol à main armée, la prostitution, les tripots et la drogue. A l'origine, peut-être; mais, le succès venant, la pègre de nos jours recherche la fréquentation du « beau monde ». L'assistance qu'elle prête à la haute finance lui donne l'occasion de se satisfaire.

Et maintenant, que faut-il faire ? Contre cette subversion de l'économie peut-on lutter efficacement ? Il faudrait au moins essayer. »

J'allais le dire ! Mais ça ne va pas être simple. Car, si je comprends bien, on est pris entre deux feux. D'une part les capitalistes utilisent des truands pour baisser le fisc et, d'autre part, ils utilisent les flics et les CRS par ministre interposé pour immobiliser l'ouvrier pendant que le fisc se venge sur lui.

RECHERCHE MEDICALE ET BUDGET

Sens moral contre sens civique

Le pli est définitivement pris.

Depuis quelques années on nous habitue à une formule d'imposition nouvelle. On peut dire aussi que l'on joue de finesse avec l'effet psychologique que provoque des événements déterminés.

Ainsi en est-il pour la recherche médicale qui a dû pour la troisième fois (et ce n'est sans doute pas la dernière) faire appel au sens civique des travailleurs. Du moins est-ce ainsi que, ceux qui nous gouvernent, nomment l'état de conscience où se trouvent les gens lorsqu'on leur demande de participer activement à une campagne qui arrange bien les affaires de l'Etat. Bientôt sans doute, verra-t-on l'Etat lancer le même genre de souscription bénévole en faveur de la construction. Le résultat sera sans aucun doute le même.

Il est assez logique, et sommes toutes, assez normale que les travailleurs participent à de telles campagnes faites en apparence pour leur bien. La construction de logements étant une de ce genre. Une campagne en sa faveur ne peut que réussir.

Oui; mais voilà ! Les impôts que l'on paye devraient pourtant suffir à l'alimentation du budget, rendant inutile tous suppléments bénévoles.

En théorie... Mais en pratique, le dernier budget a évolué de manière à réduire certains secteurs au profit d'autres. Ainsi le budget médicale n'a pas eu l'avantage d'augmenter comme il était nécessaire. (Il faut dire que lors de son vote les résultats des campagnes précédentes étant connues, on a pensé à un éventuel suivant — celui qui vient d'avoir lieu de jeudi à dimanche dernier — pour combler une partie des besoins).

Si je parlais de la construction, c'est qu'étant donné que son budget a subi une baisse de 6 % mais que d'un autre côté on nous promet de construire 500.000 logements contre 400.000 l'an dernier, force m'est donc de penser que pour combler le trou, on va distribuer des H.L.M. sur papier en guise de carte moyennant un don gracieux en faveur de la construction.

Ce que c'est beau l'esprit civique !

Remarquez bien que je ne m'oppose pas à un tel système d'imposition qui nous met directement en présence avec l'objet de notre paiement au lieu d'un formulaire simplifié qui nous maintient dans

l'ignorance de l'utilité de notre don.

Mais alors je dis, (à l'encontre de ces réactionnaires qui réclament, afin de ne pas avoir à payer l'impôt par l'intermédiaire de la formule simplifiée, qu'on nous retiennent celui-ci sur nos salaires comme on le fait de nos cotisations à la Sécurité Sociale) généralisons cette formule d'imposition qui est providentielle puisque d'un côté il faut informer le public et que de l'autre ce dernier à un sens moral (et non pas civique) qui le pousse à choisir dignement entre tous les budgets qui sont financés par

l'impôt, ceux pour lesquels il estimera devoir verser beaucoup et ceux qu'il estimera inutiles.

Je vois d'ici les demi-soldes de l'armée faire la queue au bureau d'embauche lorsqu'ils apprendront que la caisse est vide parce que le contribuable aura préféré la Paix à la Guerre, la recherche médicale à la rénovation des cimetières, la construction de logements et d'hôpitaux à celle de casernes, alors que le sens civique des gouvernants ne tenant aucun compte du sens moral des gens qu'ils sont sensés représenter ont octroyé une

augmentation de 13 % au budget militaire de 1970.

Naturellement ce n'est pas demain que nous verrons l'Etat faire parvenir aux contribuables une feuille d'impôts mentionnant la somme due et les différents organismes parmi lesquels nous aurons le plaisir de choisir ceux auxquels nous verserons tout ou partie de la somme due par chacun de nous au trésor public.

Cela serait contraire à l'intérêt du capital, pour la sauvegarde duquel sont élus les gouvernants.

M. L. M.



COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

S. I. A. — REGION DE L'OUEST

Les camarades des sections SIA, libertaires, syndicalistes et tous ceux révoltés par les injustices sociales sont avisés qu'une importante rencontre régionale aura lieu à Saint-Brieuc le 22 mars, date symbolique. Déjà les sections et amis de la SIA de Lorient, Nantes, Brest, St-Brieuc ont donné leur accord. Les organisations amies de la SIA sont cordialement invitées à y participer. Nous aurons à discuter sur les meilleurs moyens d'intensifier notre activité sur tous les plans : solidarité en France pour les emprisonnés, pour les camarades espagnols, italiens, portugais, grecs toujours sous la dictature, solidarité enfin vers tous ceux qui dans le monde

COMMUNIQUE

entier, pays communistes compris, combattent pour l'amélioration du sort des travailleurs. Nous devons aller vers l'opinion publique, l'alerter; aussi le concours de tous, même des isolés sera utile à notre cause

COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13° Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie, Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

17° UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-

midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

11° U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11° Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ile et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (56). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11° U.R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

LE S. O. C. COMMUNIQUE

Le décret portant appel des contingents de 1970 ayant été publié le 5 février, les jeunes gens désirant bénéficier du « statut d'objecteurs de conscience » et appartenant aux contingents devant partir en 1970 ont, en principe, un délai de quinze jours pour en faire la demande.

Ils doivent adresser au ministre de la Défense nationale (14, rue St-Dominique, 75-Paris (7^e), une lettre sur papier libre, en recommandé avec accusé de réception, pour demander à bénéficier de la loi du 21 décembre 1963. Pour tout renseignement, ou en cas de retard ou de difficulté, adressez-vous au Secrétariat des Objecteurs de Conscience, 62, rue Bouquière, 33-Bordeaux.

LES RELIGIONS

Je considère sans exception les grandes religions du monde — le bouddhisme, l'hindouisme, le christianisme, l'islamisme et le communisme — comme fausses et néfastes. Il est donc logique de considérer, puisque ces religions diffèrent, qu'il ne saurait y en avoir plus d'une, parmi elles, qui soit vraie. L'on peut admettre au surplus que la religion adoptée par un individu est celle de la société dans laquelle il vit.

Les scolastiques ont inventé de prétendus arguments logiques prouvant l'existence de Dieu, et ses arguments, ou d'autres du même genre, ont été acceptés par maints philosophes éminents. Mais la logique à laquelle se réfèrent ces arguments traditionnels relève de l'ancienne logique aristotélicienne qui est actuellement réfutée, pratiquement, par tous les logiciens à l'exception de ceux qui sont catholiques. Il est un de ces arguments qui n'est pas assez logique. Je veux parler de l'argument de la finalité. Cet argument, cependant, fut réfuté par Darwin; et en tout cas il ne pouvait être pris en considération sur le plan logique qu'au prix de l'abandon de l'omnipotence divine. La logique mise à part, il existe à mes yeux quelque chose d'un peu étrange dans l'échelle des valeurs morales

de ceux qui croient qu'une divinité toute puissante, omnisciente et bienfaisante, après avoir préparé le terrain demeuré pendant des millions d'années à l'état de nébuleuses privées de toute vie, se considérerait parfaitement récompensée par l'apparition finale de Staline, d'Hitler et de la Bombe H.

La question de la vérité d'une religion est une chose, celle de son utilité en est une autre. Je suis aussi fermement convaincu de la nocivité des religions que je le suis de leur fausseté.

Le mal que provoque la religion est de deux sortes. L'une dépend du genre de croyance que l'on estime devoir lui accorder et l'autre des dogmes particuliers auxquels on croit. En ce qui concerne le genre de croyance, on considère comme bon d'avoir la foi — c'est-à-dire d'avoir une conviction que ne peut ébranler une preuve contraire. Ou, si la preuve contraire provoque le doute, on considère que la preuve contraire doit être supprimé. Sous de pareils prétextes, on défend aux jeunes d'assister à des discussions : en Russie, en faveur du capitalisme; en Amérique, en faveur du communisme. Voilà qui conserve intacte la foi de l'une et de l'autre partie et qui conduit à une guerre de destruction mutuelle. La conviction qu'il est important de croire ceci ou

cela, même si une libre recherche venait à détruire cette foi, est commune à presque toutes les religions et inspire tous les systèmes d'éducation étatiques. Il en résulte que l'esprit de la jeunesse est rabougri, plein de fanatisme et d'hostilité, à la fois envers ceux qui sont

la plupart des maux dont souffre le monde. Mais, en ce moment, dans la plupart des pays, l'éducation tend à empêcher que s'épanouisse une telle habitude et les hommes qui refusent d'enseigner la croyance en un système de dogmes sans fondement ne sont pas considérés comme dignes d'instruire la jeunesse.

Les maux qui précèdent sont indépendants de la croyance en question et se retrouvent également dans toutes les croyances qui s'en tiennent au plan dogmatique. Mais il existe aussi, dans la plupart des religions, des principes spécifiquement éthiques qui causent un mal réel. La condamnation par le catholicisme du contrôle des naissances, s'il venait à s'imposer, rendrait la suppression progressive de la misère et l'abolition de la guerre impossibles. Les croyances hindoues, qui accordent un caractère sacré à la vache et qui affirment qu'il est immoral qu'une veuve se remarie, causent des souffrances absolument inutiles. La croyance communiste en la dictature d'une minorité de vrais croyants a provoqué des abominations sans nombre...

BERTRAND RUSSELL

« Pourquoi je ne suis pas chrétien », J. J. Pauvert édit.



la proie d'autres fanatismes et, de façon encore plus virulente, envers ceux qui s'opposent à tous les fanatismes. L'habitude de fonder les convictions sur des preuves, et de ne leur accorder de certitude que dans la mesure où elles sont garanties par des preuves, guérirait, si elle devenait générale,

POUR L'ANARCHIE

De tous temps les anarchistes ont marqué leur opposition à l'autorité de l'Etat — c'est-à-dire, l'institution qui s'octroie le monopole de l'autorité en ce domaine. Cela parce que l'Etat est l'exemple suprême de l'autorité dans la société, la source et la justification de cette autorité dans son sein. De fait ils sont toujours opposés à toutes les formes d'Etats — non seulement à la tyrannie évidente d'un roi, d'un dictateur ou d'un conquérant, mais aussi à des variantes telles que le despotisme éclairé, la monarchie progressiste, l'oligarchie féodale ou commerciale, la démocratie parlementaire, le communisme soviétique, etc. Ils auraient même eu tendance à dire que tous les Etats se valent et que rien ne permet de choisir parmi eux.

C'est une simplification abusive. Certes tous les Etats sont autoritaires, mais quelques-uns le sont bien plus que d'autres, et toute personne normale préfère vivre dans l'Etat le moins autoritaire. Pour donner un exemple simple, cet exposé de l'anarchisme n'aurait pas pu être publié dans la plupart des Etats du passé et il ne pourrait pas être publié aujourd'hui dans la plupart des Etats de gauche ou de droite, à l'Est comme à l'Ouest. Je préfère vivre là où il peut être publié, et, sans doute, la plupart de mes lecteurs aussi.

Peu d'anarchistes ont encore une attitude aussi simpliste devant cette abstraction qu'on appelle « l'Etat ». Ils concentrent leurs efforts contre le gouvernement central et des institutions qui en dérivent, non seulement parce que ce sont des parties de l'Etat mais parce que ce sont les exemples extrêmes de l'utilisation de l'autorité dans la société. Nous distinguons l'Etat et la société, mais nous ne le voyons pas comme étrangers à elle, comme une excroissance artificielle. Au contraire, nous considérons que l'Etat fait partie de

NICOLAS WALTER

la société, qu'il en est un développement normal. L'autorité est un comportement naturel, tout comme l'agressivité : mais c'est un comportement qu'il faut contrôler et dont il faut se libérer. On n'y arrivera pas en essayant de l'institutionnaliser, mais en cherchant à s'en passer.

Les anarchistes refusent les institutions ouvertement répressives du gouvernement — administration, lois, police, tribunaux, prisons, armée, etc. — et celles qui sont, apparemment, bienfaites — conseils locaux, industries nationalisées, services publics, banques et compagnies d'assurances, écoles et universités, presse et radio, et le reste. Chacun peut voir que les premières ne reposent pas sur le consentement mais sur l'obligation et, en fin de compte, sur la force. Les anarchistes affirment que les secondes ont la même poigne de fer, même si elle porte un gant de velours.

Néanmoins, les institutions qui dérivent directement ou indirectement de l'Etat ne peuvent pas être comprises si on les considère essentiellement mauvaises. Elles peuvent avoir leurs bons côtés. Elles ont une fonction négative utile lorsqu'elles s'opposent à l'abus d'autorité d'autres institutions telles que : parents cruels, propriétaires avides de gain, patrons brutaux, criminels violents; et elles ont une fonction positive utile quand elles mettent sur pied ou encouragent institutions sociales désirables comme les travaux publics, les interventions en cas de catastrophes, les transports, l'art et la culture, les services médicaux, les retraites, l'aide aux pauvres, l'éducation, la radio. Il y a donc l'Etat libérateur et l'Etat providentiel, l'Etat travaillant pour la liberté et l'Etat travaillant pour l'égalité.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

Les grèves « SAUVAGES » ?

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Les mouvements de grève partis de la base et appelés grèves sauvages hantent les dirigeants de nos centrales syndicales dites représentatives, CGT, CFDT et FO, à un tel point qu'ils ne savent plus de quel côté tourner la tête tout en se mettant à pester contre les gauchistes.

Les autres pays européens n'étant pas épargnés par ces grèves sauvages, en premier lieu l'Angleterre, où les statistiques montrent qu'il n'y a jamais eu autant de grèves que depuis qu'un gouvernement « travailliste » est au pouvoir, ce qui a fait dire au premier ministre Harold Wilson, tout dévoué à la défense des capitaux anglais, malgré son appartenance au parti des « travailleurs » : « Les mouvements incontrôlés, s'ils s'étendent, risquent de ruiner l'économie ». Quelles belles paroles pour un ministre travailliste.

En Allemagne, les aciéries, les mines, etc., débrayent en pleine campagne électorale.

En Italie, où les travailleurs de chez FIAT, Pirelli, etc., arrêtent la production quand le décident les comités de base, sans préavis, et presque toujours sans l'accord des organisations syndicales qui, comme en France, avec un certain temps de retard sont obligées de s'associer aux mouvements.

Les revendications qui sont mises en avant dans tous les pays sont naturellement des augmentations de salaires, mais comme les travailleurs savent à l'avance qu'une augmentation de salaire est toujours suivie d'une augmentation du coût de la vie avec la pleine complicité des centrales réformistes, les travailleurs ne se bornent plus à ces simples revendications et réclament en plus la sécurité de l'emploi et surtout l'aménagement des conditions de travail. C'est la condition des exploités qui est mise en cause; ceci montre que le travailleur devient de plus en plus conscient de la lutte qu'il doit mener; l'exemple des usines GECEC de Liverpool est clair : menacés de 3 000 licenciements, les salariés ont dit leur intention d'occuper l'usine et d'instaurer un contrôle ouvrier, voyants cela des patrons ont rapidement fait marche arrière, car voir les ouvriers prendre en main l'usine aurait montré les énormes bénéfices que ceux-ci sortent de l'exploitation des travailleurs. Malheureusement les dirigeants syndicaux là aussi, ont fait marche arrière, car il fallait aller jus-

qu'au bout et passer des paroles aux actes. Nous pouvons donc déduire qu'un fossé de plus en plus grand se creuse entre les travailleurs et les dirigeants syndicaux. Les responsables des grandes centrales syndicales s'étant simplement spécialisés dans les négociations, les signatures d'accord, compromis etc., les travailleurs en ont fait l'expérience et en ont déduit que tout ce cinéma, avec comme principaux acteurs maître Séguy, Descamps et Bergeron, a laissé de plus en plus de côté les principales revendications. Et c'est par ces grèves que les bonzes syndicaux disent sauvages, que les travailleurs veulent mettre en cause ces méthodes de complacités.

Voilà pourquoi nos dirigeants politiques et syndicaux réformistes appellent les gauchistes, la CNT, d'irresponsables, car avec nos mouvements de grève nous menaçons l'ordre établi, déclarent-ils. C'est pour cela que le gouvernement et le patronat comptent sur la complicité des syndicats pour maintenir les luttes dans un cadre « raisonnable ». Si ce cadre est brisé par l'action directe des travailleurs à la base, la situation ne pouvant que s'aggraver, les syndicats réformistes doivent tenter de la briser afin que les privilèges qui les font vivre ne soient pas touchés, car tout le monde sait l'aide financière que la CGT, la CFDT et FO reçoivent du gouvernement

Mais malgré les calomnies de la CGT les travailleurs savent que les conflits d'aujourd'hui ne sont pas menés par des interventions étrangères à la classe ouvrière, car ces sauvages, ce sont des travailleurs qui veulent reconsidérer les anciennes méthodes de lutte qui ont été trahies par la CGT et compagnie. Nul doute que le chemin à parcourir est encore long car nos bonzes syndicaux ne reculeront devant aucune trahison, mais un fait demeure : une nouvelle avant-garde ouvrière est en train de naître.

Espérons qu'elle sera comme nous la voudrions, libérée des partis politiques et qu'elle suivra la ligne du vrai syndicalisme.

De son côté la CNT continuera sa lutte pour la totale libération des travailleurs, pour un syndicalisme révolutionnaire et pour la gestion de tous les moyens de production par les travailleurs eux-mêmes.

M. F.

FALSIFICATION DU SOCIALISME

Depuis longtemps on parle un peu partout du Socialisme (?) mais à présent on parle beaucoup, même trop, pour rien faire de bon; car il existe des types politiques professionnels de par le monde, qui se disent socialistes, qui mystifient tout. Ils font de la démagogie à bon marché, avec des arguments fallacieux; ils falsifient le socialisme; et bien sûr ils demandent toujours les votes des travailleurs, avec de jolies promesses... en parlant du socialisme (?) et du communisme, en théorie, mais rien, absolument rien, en pratique.

L'histoire du marxisme est pleine de crimes, de trahisons. En URSS les bolcheviks, depuis 50 ans, n'ont rien fait, sauf l'industrialisation de la Russie, mais tout le régime à dégénéré, et à présent Kossiguine conserve les castes des chefs privilégiés et domestiques malheureux, maintient les inégalités sociales, bref pas de communisme. Le chef socialiste anglais Wilson, chef aussi du gouvernement soutient la monarchie et non seulement n'applique pas le socialisme mais est un pilier solide du capitalisme en Grande Bretagne, et par conséquent ennemi des travailleurs. L'Allemagne Occidentale, avec le chef socialiste et chef du gouvernement Willy Brandt, fait exactement ce que le « camarade » Wilson fait : il est fidèle serviteur du capitalisme allemand qui fait la loi, contre les ouvriers allemands. En Italie, les chefs socialistes, Saragat, Nenni et « tutti quanti » idem : ils collaborent toujours avec les réactionnaires et le Pape, et bien sûr ils sont contre les anarchistes, gauchistes... et contre le peuple italien.

En France, les communistes et socialistes sont pire encore; ils n'arrivent pas à faire l'union de la « gauche », mais ils font le jeu de la réaction. Les chefs socialistes français sont les plus arriérés et les plus conservateurs d'Europe. Guy Mollet et Gaston Defferre sont partisans de faire bloc avec le Parti Radical (sic), Centristes (resic) et tous les modérés conservateurs... pour conserver et consolider le régime capitaliste « républicain » ! Mais tous ces types qui parlent toujours de socialisme sont

des hypocrites, des vendus, menteurs, pourris, qui méritent le mépris de tous; car ils trompent tout le monde avec leur verve.

Le vrai Socialisme, est la socialisation de toutes les richesses pour le bien commun, l'égalité économique, l'égalité de droits et de devoirs, bref le Communisme Libertaire, avec les principes véritables du Socialisme fédéraliste; liberté, justice sociale et bien-être pour tous, comme l'on préconisé Proudhon, Bakounine, Kropotkine, S. Faure, R. Mella, Malatesta, Peloutier, Emile Pouget. Pour y parvenir il faut rassembler toutes les forces vives et toutes les bonnes volontés du peuple, de tous les travailleurs manuels et intellectuels, orientés dans la lutte syndicale révolutionnaire soutenue par les groupes libertaires d'action révolutionnaire, pour faire demain la Révolution libertaire et parvenir à l'instauration du véritable socialisme.

THOMAS CASTOR



SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

19 MARS
1970
NUMERO 599
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

En revenant de Nanterre...

POINT DE VUE

Ça a chauffé à Nanterre ces derniers temps. « Mais qu'est-ce qu'ils ont ces cons d'étudiants ? » « Qu'est-ce qu'ils veulent au juste ? » Telles sont les réflexions de Monsieur-français-moyen « interviewé » par l'IFOP.

C'est vrai qu'il n'est pas facile d'y voir clair pour celui qui n'est pas de la partie. Disons-le franchement : les camarades étudiants « gauchistes » ne cherchent pas à rénover l'Université, à l'aménager,

mais à s'en servir pour lutter contre l'Etat capitaliste.

Les flics envoyés ces derniers jours, qui protégeaient avantagusement les petites bandes fascistes sont passés à l'action en ce début de mois. Mal leur en a pris : 60 blesés du côté des braves chiens de garde. Quant aux étudiants, ils ont préféré ne pas faire compter leurs pertes par les CRS enragés. On les comprend. Du coup la presse bourgeoise se déchaîne : et Nanterre par-ci et Nanterre par-là; les questions du genre « Va-t-on vers un nouveau mois de mai, professeur Nimbus ». « Bla-bla-bla... ». NOUS, NAN-TERRE, ON S'EN FOUT !

On s'en fout parce que le combat essentiel reste ailleurs. On s'en fout parce que la bourgeoisie et sa presse ne nous fera tomber dans un panneau en nous détournant des vrais problèmes. On s'en fout et nos camarades étudiants libertaires en ont aussi conscience. Le vrai combat se mène sur les lieux de production et pas ailleurs.

D'ailleurs le climat de Nanterre en ce vendredi 6 mars jour de meeting, était autre que celui des « folles journées ». C'était plutôt de la récupération politique en grand ! La parole était aux politicards et aux minibureaucrates trotskystes de tout poil (vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de chapelles léninistes !) Il fallait les voir ces intellectuels gauchistes plus ridicules les uns que les autres ! L'unité, c'était la tarte à la crème des étudiants léninistes gauchistes. Chacun a donc

appelé à l'unité... à condition qu'elle se fasse autour de ses mots d'ordres. Ah quel beau meeting ! Le bla-bla des orateurs ! Les numéros victoires », etc... (Vive les étudiants, ma mère !...) regonflent les auditeurs nostalgiques d'une grande organisation révolutionnaire de masse, où, eux, les joyeux révolutionnaires intellectuels de gauche de salon, conduiraient d'une main experte la classe ouvrière. On a déjà un Waldeck et un Séguy. Désolé les gars...

Hélas ! Une ombre au tableau, s'agrandissait à la fin du joli meeting... sous la forme d'un drapeau noir et de slogans du genre « A bas le meeting de récupération ! » « A bas les nouveaux flics ! » C'était les anars et les types de la gauche prolétarienne (maoïstes) qui réagissaient on ne peut plus sainement.

Tout ça, c'était pour vous donner une idée de Nanterre.

Maintenant répétons - le : Nanterre on s'en contrefout.

La presse bourgeoise elle, s'en est donné à cœur joie. Des photos, des articles, sur Nanterre ça il y en a eu !... Mais des grèves de boîtes avec occupation : rien.

Détourner l'attention du public tels sont leurs buts. Former des étudiants propres à gérer la « Nouvelle Société » selon M. Pompidou ? C'est mal parti. Former des cadres révolutionnaires, tel est le but des chapelles léninistes sans aucun contact avec la réalité.

ILS ONT DEJA PERDU. DE PROFUNDIS.

NUANCES. — Cinquante sept mercenaires disparaissent dans un cercueil valant plusieurs fois son poids en or. C'est pourquoi « Le Monde » leur a consacré une page le 6 mars, contre quelques lignes le 27 février aux 13 martyrs du travail disparus au large des Sorlingues dans le chalutier « Jeanne Gougy ». A ce propos l'aide qu'on demande aux USA pour aller voir l'épave (celle en or bien sûr !) ressemble à celle des enfants, apprentis sorciers, qui déclenchent des catastrophes et en appellent, après coups aux grands.

LES BONS ELEVES. — Une commission pontificale réclame la cassation de la torture au Brésil où le dominicain Tifo de Aleucar a tenté de se suicider après avoir été torturé. Quant on a prêché l'Inquisition pendant plusieurs siècles, quand on a prôné l'abattage des indigènes aussitôt le baptême pour ne pas qu'ils vivent en état de « péché », et autres libéralismes, il est difficile d'obtenir un revirement immédiat des esprits. Ça fait 20 ans que l'on chasse l'indigène comme du gibier en Amazonie, quel est le pape ou même le curé qui interposera ses fesses en soutanées ?

LA PAILLE ET LA POUTRE. — Le gouvernement de la Confédération Helvétique ne reconnaîtra pas la République de Rhodésie parce qu'elle est tenue pour raciste par l'opinion Suisse. Comment appelle-t-on l'attitude des suisses vis-à-vis des travailleurs étrangers ? Il y a actuellement un travailleur sur 6 en Suisse qui est étranger, taillable et corvéable à merci, sans droit aucun. James Schwarzenbach mène actuellement une campagne xénophobe contre eux : « Ce n'est pas tant les ouvriers eux-mêmes qui nous préoccupent, explique ce « catholique », mais leurs familles qui viennent s'établir ici ; il nous faut éduquer leurs enfants, soigner leurs malades ». Pour un peu, il nous ferait pitié.



LA LUTTE CONTINUE !

POINT DE VUE

BABA LENINE. — Le « Komso-molskaya Pravda » le journal des jeunes communistes d'URSS dénonce les excès du culte rendu à Lénine. Plutôt que de décorer les gâteaux avec des bougies en chocolat accompagnés de la légende « Lénine notre lumière », le journal demande des gâteaux meilleurs et plus frais.

Lénine, c'est plus de la tarte.

NOS OIGNONS. — Le Vatican estime que la fécondation en éprouvette est inacceptable. Disons tout au plus que c'est peu jouissif, in-



confortable et déconseillé à ceux qui souffrent de claustrophobie. Mais en quoi cela regarde-t-il des gens qui sont pour la chasteté (des autres) ou qui reconnaissent des méthodes aussi absurdes que la fécondation par l'esprit (?) de la Marie ?

OCCUPATION : PAS SERIEUX S'ABSTENIR. — Trois anarchistes espagnols ont tenté d'enlever le délégué espagnol à l'Unesco à Paris. Commentaire des intéressés, ils voulaient obtenir la libération de leurs camarades emprisonnés en Espagne. Commentaire de la police : ils n'avaient pas d'occupation définie. Nous ne nous étendrons pas sur les caractéristiques des occupations de ceux qui enlèvent Argoud en Allemagne ni de ceux qui enlevèrent et assassinèrent Ben Barka. A propos, l'occupation du délégué espagnol à l'Unesco qu'est-ce que c'est ? Promouvoir l'art du garot ? Récupérer le « Guernica » que Picasso fit pour la République ?

PIRATERIE. — Les milieux (ou le milieu) officiels français ne l'ont pas ramené à propos des pirateries arabes contre les avions civils. Est-ce qu'ils se sentent encore morveux 7 ans après le détournement de l'avion de Ben Bella ? Allons, il ne faut pas, presque tout le monde a oublié, parler de morale et de droit international.

A LA SUEDOISE. — Quant on parle de contrats de travail ou de stationnement payant, il est de bon

ton de spécifier « à la suédoise », tout en déplorant que les français aient moins l'esprit civique que les suédois. Quand l'écart des salaires sera ramené de 1 à 14 comme en Suède, quand l'église ne fera pas d'obstruction aux libertés élémentaires du couple comme en Suède, quand les CRS et les policiers ne seront pas utilisés pour défendre le capital, comme en Suède, on en reparlera.

VIEUX JEU. — Dans le canard du trust Del Duca, « Paris-Jour », du 27 février, un type de 71 ans se plaint de son sort : habitant un HLM, il paye 282 F de loyer par mois ; 271 F de contribution annuelle, et ne touche que 387 F de pension par trimestre. Que dois-je faire, demande-t-il, mendier ou mourir comme un chien ? Comme aurait dit tant qu'il y a de la vie y a de l'espoir. Enfin, mon petit père, puisque tu lis « Paris-Jour » profite donc des pronostics du tiercé.

ALIBI. — Dans sa tournée aux USA Pompidou a voulu démontrer aux Américains qu'il était pour la libre circulation des capitaux. Il a essayé de trouver une excuse vaseuse pour expliquer son opposition à l'association Westinghouse-Schneider. Tout le monde aura compris qu'on peut être pour le capitalisme et avant tout pour certaines combinaisons plutôt que d'autres. Qu'ont-ils fait, hein, ces grandes gueules de Westinghouse quand on avait besoin de leurs services au moment des élections.

IDEE FIXE. — A propos du terrorisme arabe contre les avions à destination d'Israël, le président du Comité de solidarité française avec Israël déclare : « Une répression implacable s'impose. » Cette prise de position vigoureuse vient d'un spécialiste, le général Kœnig. On aurait pensé que la racée algérienne aurait appris quelque chose à ces hurluberlus ; c'est trop espérer de leurs facultés intellectuelles.

MORALE ELECTORALE. — Bazerque, le maire de Toulouse, où habitent beaucoup d'électeurs travaillent aux usines Bloch-Dassault, qui fabrique les « Mirage » (ouf !), vient de pondre une hafouille pour s'élever contre l'embargo. « Je souhaite que cet embargo intolérable soit levé dans les meilleurs délais. » En clair : Je souhaite que mes électeurs aient du travail, soient contents, et surtout qu'ils me réélisent.

LE BORGNE

LE FRANÇAIS ET LE BARATIN

Chaban-Delmas a présidé à la fin de février une séance plénière à Matignon pour la défense de la langue française dont il veut, dit-il assurer la force et le rayonnement.

Voilà un exemple type où l'on peut admirer la force et le rayonnement du baratin des gens qui s'« occupent » de nous.

Un groupe de travail (c'est facile de créer des groupes de travail avec la pléthore de fonctionnaires que nous nourrissons) étudiera les moyens de diffuser à l'extérieur les ouvrages scientifiques français. Lesquels ? Personne n'a eu à s'occuper de la diffusion des œuvres scientifiques ou artistiques intéressantes faites dans n'importe quel pays. La méthode qui consiste à vouloir imposer un produit ou simplement « La France » par la publicité s'appelle la méthode de la poudre aux yeux, son efficacité est très éphémère.

Les savants français n'ont pas besoin de cornacs capitalistes comme voudrait leur imposer le gouvernement en faisant financer l'Université par des « contrats » privés. Ils n'ont pas besoin non plus d'impresario en la personne du sieur Chaban. Ils ont besoin de liberté et, dans la mesure du possible, de crédits. Quand je dis « dans la mesure du possible » on comprendra que cette modestie n'est pas le fait d'un militaire.

Le prix d'un « Mirage » (plus de 7 millions de francs) et autant d'entretien pendant son « activité » permettrait de subvenir aux besoins d'une dizaine d'artistes ou de savants et leurs familles pendant toute leur vie. Le gouvernement a obligé les membres de l'Institut Pasteur à se prostituer à la télévision pour la quête nationale (25 millions de francs), alors qu'il débloquent en douce 81 millions pour la réfection du croiseur « Colbert » dont le rayonnement, apparemment, importe beaucoup plus à Chaban que celui de l'Institut Pasteur.

Ce sieur Chaban « pense surtout à l'île Maurice et à Haïti », son ambition pourrait être largement satisfaite en économisant sur un char moyen (3 millions de francs). Toutefois je me permets de lui rappeler que le rayonnement de la France à Haïti n'a jamais été grand qu'au moment de l'affranchissement des esclaves par la Révolution de 1789. Qu'il s'appelle Toussaint, Louverture ou Che Guevara, celui-là qui aide le peuple à s'affranchir n'a pas besoin de publicité. Chiche, Chaban, que tu leur laisses l'auto-détermination et que tu expropries les bananiers pour y créer des coopératives ouvrières, La gloire pour le prix de quelques chars inutiles.

LE HENAFF

Le marché du travail

Telle est l'expression consacrée pour désigner les forces vives de la société, tout un poème : il y a le marché des matières premières, le marché des bestiaux et celui du travail. Ainsi l'ouvrier est une marchandise. Les cloches qui sont à la commission de l'emploi du VI^e Plan déplorent la désaffection des Français à l'égard des métiers manuels. Qu'attendent-ils pour donner l'exemple, puisque, de toutes façons, leur commission ne sert à rien. A propos des métiers manuels rappelons qu'ici un éboueur ou un balayeur de rue gagne trois fois moins qu'un flic, alors qu'à New York ils gagnent 30 % de plus que les flics.

Tant que la morale officielle sera centrée sur le flic, il n'y a pas lieu de trouver cette désaffec-

tion étrange ; c'est le contraire qui le serait.

Les anarcho-syndicalistes ont un moyen très simple de régler le problème dont je fais part gratuitement à cette commission d'inutiles.

1^o Salaire égal pour tous.

2^o Les métiers les plus pénibles ont des horaires suffisamment réduits pour qu'on trouve quand même des volontaires.

Tout le reste est littérature et la morale officielle ne nous concerne pas.

Il faut être inconscient ou un parfait salaud pour s'étonner du désintéressement de l'ouvrier pour son travail alors qu'il est considéré, que les heures de sa vie, sont considérées comme des matières premières.



CYCLES DE CONFERENCES- DEBAT SUR LE SYNDI- CALISME

Première réunion le vendredì 20 mars 1970 à 20 h 30 précises, 24, rue Ste-Marthe.

« Le syndicat, sa création, son fonctionnement, ses buts » exposé de Gérard Conte suivit d'un débat.

Cette 1^{re} réunion inaugure une série de conférences, intéressant tous les adhérents de la C.N.T. de la 2^e U. R., qui seront consacrées à la formation Anarcho-syndicaliste.

S. I. A. — REGION DE L'OUEST

Les camarades des sections SIA, libertaires, syndicalistes et tous ceux révoltés par les injustices sociales sont avisés qu'une importante rencontre régionale aura lieu à Saint-Brieuc le 22 mars, date symbolique. Déjà les sections et amis de la SIA de Lorient, Nantes, Brest, St-Brieuc ont donné leur accord. Les organisations

COMMUNIQUES

amies de la SIA sont cordialement invitées à y participer. Nous aurons à discuter sur les meilleurs moyens d'intensifier notre activité sur tous les plans : solidarité en France pour les emprisonnés, pour les camarades espagnols, italiens, portugais, grecs toujours sous la dictature, solidarité enfin vers tous ceux qui dans le monde entier, pays communistes compris, combattent pour l'amélioration du sort des travailleurs. Nous devons aller vers l'opinion publique, l'alerter ; aussi le concours de tous, même des isolés sera utile à notre cause

COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

1^{re} UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

2^e UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Il est rappelé que tous les trois

sième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U. R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U. R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U. R. y sont expressément invités.

11^e U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11^e Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (56). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du RH. - 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

ERRATA

Dans le précédent numéro un paragraphe de l'article « Logique dialectique et bon sens » a été oublié par erreur : il fallait lire après la signature : F. Hegel, « Histoire de la philosophie ». « Il est évident aujourd'hui et il a d'ailleurs été évident de tous temps, que les quatre règles simples de Descartes ne permettaient pas d'étudier tous les phénomènes. Aussi les philosophes se sont-ils efforcés de rechercher des règles simples qui

permettraient de rendre compte des phénomènes que l'on ne pouvait pas étudier par la méthode cartésienne. C'est Friedrich Hegel, considéré par certains comme un conservateur parce qu'il inspira l'Etat bismarckien et par d'autres comme un révolutionnaire parce qu'il sa méthode influencera la pensée moderne, qui énonça les quatre règles de la dialectique : »

Et plus loin au lieu de loi du mort il fallait dire « Loi du mouvement ».

LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING

d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE

FRANCO ESPAGNOL

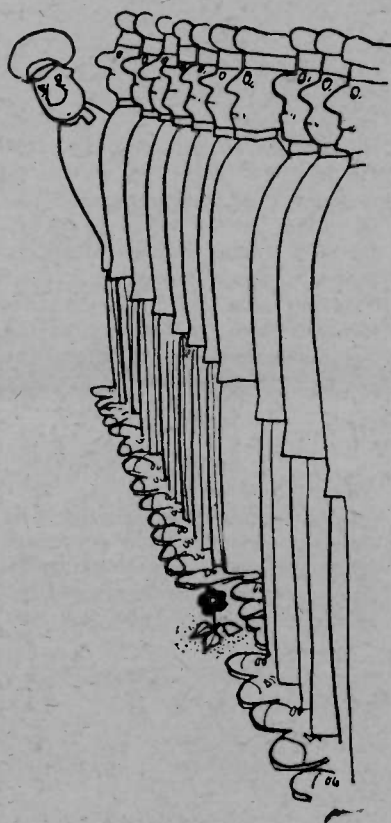
AVEC

GEORGES BRASSENS

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste-Marthe - PARIS (10)

SOLDATS !



Jeunes hommes : la plus petite ambition de votre vie sera de devenir soldat. Le bon soldat n'essaie jamais de distinguer le vrai du faux. Il ne pense jamais, ne raisonne jamais, il ne fait qu'obéir.

Si on lui ordonne de tirer sur ses concitoyens, sur ses amis, sur ses voisins et sur ses parents, il obéit sans hésitation. Si on lui ordonne de tirer dans la foule des pauvres réclamant du pain, il obéit. Sans éprouver ni remords ni sympathie, il voit des cheveux blancs tachés de sang et le flot de la vie jaillir des poitrines de femmes. S'il est envoyé dans un peloton d'exécution pour assassiner un héros ou un bienfaiteur, il tire sans hésitation. Un bon soldat n'est pas un être humain... ni même un animal, parce que les animaux tuent pour leur propre intérêt. Tout ce qui est humain en lui... a été abandonné quand il s'est enrôlé. Son esprit, sa conscience, oui, son âme même, ont été remises à son officier.

Ecartez les garçons de l'armée. C'est l'enfer. A bas l'armée et la marine. Nous n'avons pas besoin d'institutions meurtrières.

Jack London

LES RELIGIONS

Vues par
BERTRAND RUSSELL

Les objections contre la religion sont de deux sortes : intellectuelles et morales. Intellectuelles, car il n'y a pas de raison de supposer qu'aucune religion soit vraie ; morales, parce que les préceptes moraux remontent à une époque où l'on était plus cruel qu'on ne l'est aujourd'hui, et qu'ils tendent donc à perpétuer des cruautés que notre conscience réprovoque.

D'abord l'objection intellectuelle. Il existe une tendance, en cette époque de pragmatisme, à considérer qu'il n'importe pas tant de savoir si les enseignements de la religion sont vrais ou non, mais s'ils sont utiles. Cette dernière question cependant ne peut être tranchée sans que la première le soit. Si nous croyons en la religion chrétienne, notre conception du bien sera différente de ce qu'elle sera si nous n'y croyons pas. C'est pourquoi pour les chrétiens les effets du christianisme peuvent paraître bons, tandis que pour les incroyants ils peuvent paraître mauvais. En outre, la tournure d'esprit qui entraîne à admettre telle ou telle proposition sans s'occuper de savoir s'il existe une preuve en sa faveur, est peu favorable à la recherche de la vérité.

Une certaine objectivité scientifique est une qualité importante et elle n'existe pour ainsi dire pas chez un homme qui imagine qu'il existe des choses qu'il doit croire par devoir. Nous ne pouvons vraiment trancher la question de savoir si la religion est bonne sans examiner la question de savoir si la religion est vraie. Pour les chrétiens, les mahométans et les juifs, la question tout à fait primordiale qu'implique la vérité de la religion, c'est celle de l'existence de Dieu. Aux temps où la religion était encore triomphante le mot *Dieu* avait une signification parfaitement déterminée ; mais sous les coups des rationalistes le mot est devenu de plus en plus vâle, au point qu'il est difficile de savoir ce qu'entendent les gens quand ils affirment croire en Dieu. Prenons pour les besoins de la cause la définition de Matthew Arnold : « Une puissance hors de nous qui tend au bien. » Peut-être pourrions-nous la rendre encore plus vague en nous demandant si nous avons la preuve qu'existe une fin dans l'univers en dehors des fins que se proposent les êtres vivants à la surface de cette planète.

L'argument habituel des gens

qui pratiquent une religion est en gros celui-ci : « Mes amis et moi sommes des gens d'une intelligence et d'une bonté étonnantes. On peut difficilement concevoir que tant d'intelligence et de bonté soient le fait du hasard. Il faut donc que quelqu'un d'une intelligence et d'une bonté au moins égales à la nôtre ait mis la machine cosmique en mouvement afin de nous créer. » Je regrette, mais je dois dire que je ne trouve pas cet argument aussi décisif que ceux qui l'utilisent. L'univers est vaste. Pourtant, s'il faut en croire Eddington, il n'existe probablement nulle part ailleurs dans l'univers des êtres aussi intelligents que l'homme. Si l'on considère la masse totale de la matière dans le monde et qu'on la compare à la masse formant le corps des êtres intelligents, on constate que cette dernière ne représente qu'une proportion infinitésimale de la première. En conséquence, même s'il est hautement improbable que les lois du hasard donnent naissance à la suite

d'une sélection accidentelle d'atomes, à un organisme doué d'intelligence, il est cependant probable qu'on trouvera dans l'univers un petit nombre d'organismes de ce genre ; nous l'y rencontrons en fait. Mais, même considérés comme l'apogée d'une si vaste évolution, nous ne sommes pas encore si étonnants. Sans doute, j'ai conscience que certains théologiens sont beaucoup plus étonnants que moi, bien que je ne me sente pas tout à fait capable d'apprécier exactement des mérites qui dépassent de si loin les miens. Cependant, même après cet aveu, je ne puis m'empêcher de penser qu'un Être omnipotent, agissant depuis l'éternité, aurait pu produire quelque chose de mieux. Si peu que ce soit, ce résultat n'est pourtant qu'un feu de paille. La terre ne demeurera pas toujours habitable ; la race humaine disparaîtra, et si le processus cosmique doit se justifier par la suite, il devra le faire ailleurs qu'à la surface de notre planète. De toute façon, une fin interviendra plus ou moins tôt. La

seconde loi de la thermodynamique incite à penser que l'univers dépérit, en sorte que l'anecdote des hommes a peu de chances de se reproduire ailleurs. Il nous est évidemment loisible de dire que le moment venu Dieu remontera la machine, mais nous ne pouvons fonder une telle affirmation que sur la foi, à l'exclusion de toute preuve scientifique. Si l'on s'en rapporte à la science, l'univers aurait glissé par phases lentes vers l'état plutôt pitoyable que nous lui connaissons, et il glisserait, en passant par des phases encore plus misérables, vers l'immobilité de la mort universelle. S'il faut prendre cette description comme la preuve de l'existence d'un plan, je puis dire que ce plan est de ceux qui ont pour moi peu d'attrait. Je ne vois donc pas de raison de croire en un Dieu de quelque espèce que ce soit, si vague et si ténu qu'il soit. Je laisse de côté les vieux arguments métaphysiques, puisque les défenseurs de la religion eux-mêmes les ont abandonnés.

EN VRAC...

LES DINGUES

CHRONIQUE BOURSIERE

C'est officiel, le ministre des finances l'a remarqué dans les statistiques rendues publiques de l'année 67, les actionnaires qui délèguent leurs pouvoirs aux PDG et aux administrateurs se font couillonner. Outre les jetons de présence, les frais personnels, les tantièmes et les bénéfices distribués en cours d'année, les dirigeants des entreprises par actions touchent plus du quart des profits nets. C'est ça la technocratie, l'appropriation des bénéfices par

les mandataires du capital. Comme le dit non sans humour André Vène dans « Le Monde » (24-II-70) : « Par un cheminement qui n'est pas sans exemple dans l'histoire, les mandataires l'ont peu à peu emporté sur ceux dont ils tenaient leur mandat. »

Nous n'avons pas ici à défendre les actionnaires mais, puisqu'ils subissent le sort de l'électeur moyen, il leur reste, comme à ces derniers, de se battre pour la gestion directe, pour l'anarchie.

LA MISERE DES AUTRES

Dans son numéro de février « La Calotte », sous le titre « Pauvres artistes », nous signalons que les artistes gagnent des sommes fabuleuses en peu de temps :

Hervé Villard, 100 millions en trois mois avec une seule chanson : « Capri ».

Nana Mouskouri a fait 15 concerts en Amérique à 10 millions chacun...

Harry Bellafonte touche 100 mil-

lions par heure à la T. V. américaine, etc.

Lorsqu'on sait que des travailleurs qui applaudissent ces gens-là sont prêts à se prostituer pour une thune d'augmentation de salaire on est en droit de se demander si les crèves la faim n'ont pas le sort qu'ils méritent.

Heureusement qu'il y a encore quelques contestataires qui finiront bien par abattre le trône pourri de la société capitaliste.

Gary Becker un « économiste » américain vient de publier un article sur la criminalité et le coût de sa répression digne de figurer dans une anthologie de l'humour anglo-saxon. Le fait que cet article ait été traduit et publié dans la revue « Problèmes économiques » (Janv. 1970) montre bien que nos intellectuels aiment goûter d'humour loufoque. A moins que ce ne soit pas de l'humour ? G. Becker établit ce que coûte le crime à la société et dit : « Inutile de dépenser dans le service d'ordre plus qu'on ne perd. » Si la suppression totale des crimes coûte plus cher à la société qu'elle ne lui rapporte, alors il ne faut pas l'entreprendre. C'est dit froidement.

Aussi imperturbablement je lui propose un autre sujet d'étude : le coût du « service d'ordre » pour la société. C'est un spécialiste, il s'en tirera. Mais il n'est pas sûr que ses conclusions aient autant de retentissement dans la presse bien pensante.

On pourrait également lui suggérer, d'étudier l'origine de la criminalité avant d'essayer de la contenir, mais c'est un problème hors de son champ de vision, on sait que les spécialistes sont myopes.

Vigencia, persistencia

EN París cada año acudimos al Palacio de la Mutualidad en pérdida de una anualidad «española» y en ganancia de cohesión y estima a pesar de la extinción paulatina del Exilio. Nuestra presencia tenaz en los actos fraternales es eficaz por la C.N.T. en sí como por la obra que de ellos se deriva.

Actualmente estamos abocados a la Jornada Confederal del 19 de abril del año 1970. Tendremos Mitin mañanero y Festival tardecino. Calor de ideas hasta el mediodía y recreo expansivo hasta el quicio de la noche. Cuando compañeros y familias regresen a sus lares podrán decir nuevamente: «Esta jornada ha sido tan interesante como las anteriores».

Hasta ahora llevamos catorce éxitos seguidos. Anteriormente también los hubo, si bien no tan acusados. Entrados en la vertiente «festivaleira» francesa utilizamos los viernes después de la cena. Ello puede regir para el público del país, millonario en almas en la capital francesa; no para la entidad española que representamos, tan necesitada, para el caso, de los compañeros radicados en los exteriores de París. Nuestra última sesión («viernesista») se saldó con un déficit de 80.000 francos de la época (1956).

La reflexión, pues, se impuso, aconsejando ella la adopción del domingo para agenciarnos dos concurrencias: la metropolitana y la exterior hasta 200 kilómetros. Con la consiguiente superación de la «diada»; en lugar de espectáculo solamente, Mitin y Festival solidario, dando como síntesis un resultado de Jornada Confederal, esa misma que, pese a los avatares del Exilio, aún perdura.

Toulouse pasó por el mismo proceso que París y a estas alturas aguanta aún el prestigio de su 19 de julio anarcosindicalista. Hemos presenciado allí el acto juliano de 1951, del cual los 300 espectadores salimos fríos de entusiasmo y sudorosos por un sol implacable. Defecto de organización sin duda, aunque algunos exclamaron — ¡tan pronto! — : «Eso ya pasó a la historia.»

Al año siguiente pudieron, satisfactoriamente, desengañarse. Al anuncio de un Mitin por la mañana y de un espectáculo Pro España por la tar-

de, se aglomeró en el Palais des Sports un público denso de 5.000 personas. De tal suerte, que a un policía ordenador del tráfico se le escapó decir: «Ce monde-ci est capable de ça, et de plus encore.»

«Nuestra» Mutualité devino un Toulouse más modesto, pero de abolengo artístico más acusado por radicar en París grandes artistas que nos tienen simpatía. Por nuestro escenario han desfilado benévolamente Brassens, Lafforgue, Mouloudji, Léo Campion, Léo Noel (otro Léo, Ferré, jamás lo hemos conseguido a pesar de ser amigo nuestro), Leny Escudero, Raymond Asso, Serge Reggiani, etc., y demás notabilidades, sólo por referirnos a artistas franceses. Este año el simpático George Brassens estará de nuevo con nosotros a pesar de considerar a los compañeros españoles «anarcosindicalistas y basta», calificación humorística que de todas maneras apreciamos.

La incógnita del momento (cada año tiene su momento y su incógnita) es el saber si llenaremos o no la amplia sala. Hay factores adversos como los hay favorables, además de que en tales demostraciones intervienen los imponderables. De momento nos duele que un grupo de Montmartre nos haya metido su «gala» encima del nuestro (viernes para ellos, contra domingo siguiente para nosotros), en la misma sala y casi con el mismo programa. Hecho importuno que no debiera repetirse en lo sucesivo, como no debieran coincidir otra vez en una misma fecha el espectáculo del «Sébastien Faure» y la «causerie» de los de Han Ryner. Falta de control, en ambos casos. Imprevisiones (o contradicciones) que no benefician a nadie.

Volviendo a nuestra Jornada del 19 de abril, huelga decir que la deseamos robusta y atractiva. Que los esfuerzos de la Confédération Nationale du Travail y de la comisión organizadora obtengan la satisfacción debida, y a esperar otro año de actividades ininterrumpidas... en tanto a los hispanos la puerta de allá no se nos abra como brazos fraternales muy amplios.



LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 19 de Marzo de 1970

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubourg-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

(Entidad organizadora: Confédération Nationale du Travail).

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

LOS MUCHACHOS



¿Os acordáis del trepidante terceto LOS MUCHACHOS? Si, sin duda. Pues el 19 de abril los tendremos de nuevo en nuestra compañía. Dispuestos a vaciar su arte múltiple sobre nuestro público, al que estiman por inteligente y además por lo que significa. Se ejercen, LOS MUCHACHOS, en todo género cantábil, en todo estilo tropical, regional y español que sea. Guitarra en ristre y una inquietud ruiseñoril en la garganta, no conocen dificultad de arte en el tablado.

Tan contentos como el lector estamos nosotros, los organizadores, de la presencia de LOS MUCHACHOS en nuestra próxima Fiesta fraternal y solidaria.

Solicitar entradas a nuestra Administración.

La redacción del «C. S.» se excusa

Por el eclipse de la colaboración de nuestro excelente colaborador «Juan Español», que nos escribía desde España.

Nuestra excusa debemos hacerla pública por ser muchos los compañeros y amigos que nos han preguntado el por qué de la desaparición de unas correspondencias que hallan en falta. En verdad decimos a todos: Con las exposiciones de Juan Español los del «C. S.»

estábamos completamente identificados, su pluma la considerábamos la mejor de la casa, y con el «desaparecido» no ha mediado — de él a nosotros ni de nosotros a él — el más leve roce...

Así es que la reaparición de la firma «Juan Español» en estas páginas no la damos, a pesar del silencio penoso de ahora, por imposible.

Desde Barcelona

Temas de hoy y de siempre

II

La densidad y proliferación humana, a una tasa de crecimiento más que inquietante, va produciendo un fenómeno que sólo los especializados aprecian la magnitud del hecho. Es la convergencia en una entidad Única a que va a pasos agigantados la Humanidad, borrando a su paso lo que hasta hace poco motivaba un pretexto: destruirse en nombre de «sagrados principios», que a la mañana siguiente de la lucha quedan puestos de manifiesto por la apropiación de territorios o fuentes de riqueza que el titulado enemigo poseía. Las pequeñas guerras y tensiones actuales, como las anteriores de mayor entidad mundial, son y fueron un entretenimiento comparado con el futuro holocausto general. Ya lo señaló claramente en su día el sabio paleontólogo Teilhard de Chardin, en su pequeña obra escrita, pero enorme de enseñanzas, «El Grupo Zoológico humano», y también en toda su formidable y clarividente labor, cuando dice, al final de ella, que estamos llegando a una fase final de la Humanidad, que es refundirse dentro de su propia constitución hacia estadios de superior vivencia o de destrucción de ella misma por no haber sabido comprender el fin último de su proceso evolutivo...

La Unidad a que tiende la especie, por la fuerza de su propio destino, no está enmarcada en programas políticos, económicos, idealistas o sociales, o por filosofías más o menos generosas, sino por la propia fuerza del hecho de su gigantesca constitución y población masiva del Planeta. Es una entidad que ya está escapando a los viejos condicionamientos para volcarse en lo que es más perentorio: la propia existencia o vivencia de ella en su conjunto, y ello a la escala universal, no a la particular de aquella o ésta entidad, pues el motor que mueve a éstos no es la generosidad sino el egoísmo, el miedo, aquel atroz miedo transmitido en la sangre a través de siglos y siglos por nuestros antepasados faltos de todo y en lucha constante con toda clase de enemigos.

Es por este planteamiento «priori», y bajando a ras de tierra, que vamos a concretar nuestros puntos de vista.

La Sociedad, de la que no podemos escapar, pues nuestra existencia no sería viable, sufre separaciones que la martirizan y hacen

inhabitable. Esos internos apartamientos tienen nombres específicos: «poder», «capital», «trabajo», una serie de enunciados que a malas penas hoy logran enmascarar el fondo del asunto y que Proudhon ya definió de mano maestra.

Es el egoísmo, nacido del instinto de conservación que arrastramos desde el fondo de nuestro dilatado pasado ancestral, el cual forma colectividades que agrupan intereses llamados «morales», «religiosos», «ideológicos» o «políticos», pero que en el fondo todos trasudan carácter eminente de rapiña económica con respecto a terceros. Ello es realidad insoslayable y prepotente en la actual Sociedad, realidad que rompe el ritmo natural de la agrupación de voluntades para una mejor subsistencia, y provoca desastres colectivos en forma de guerras internas y externas hasta amenazar, otra vez, con la explosión de una contienda universal.

Todas esas separaciones, o cada una de ellas, tiende a elevarse por encima de las restantes hacia la punta de la pirámide que simboliza el poder en la presente Sociedad, y con ello, dominar al resto.

Desgraciadamente, de esa situación la peor parte corresponde a nosotros, los trabajadores, tanto de la técnica, de la especialización, como del campo, del taller, del mar y de la administración y servicios. Y ello porque existen instituciones que se apropian del esfuerzo que hora a hora, día a día, año tras año, realizamos; esfuerzo que nunca se acaba y que va a parar a manos de los parásitos agrupados en esos clanes señalados más arriba, pero que nunca acabará mientras concurren las circunstancias que vamos a explicar:

Según Adam Smit, «el propietario del capital se reserva sobre cada producto elaborado una parte de lo que el productor elabora: la renta es la primera deducción, o escamoteo, que sufre el producto del trabajo».

Y Say, añade: «El capitalista, está comprobado que no añade nada personalmente a la utilidad producida por el trabajador».

Pero veamos lo que dice Proudhon sobre el mismo tema ante el tribunal del departamento del Doubs (Francia), donde se le acusaba de disolvente y de enemigo de los «sagrados» principios de la Sociedad de aquellos días (3 de febrero de 1842), y que poco ha cambiado en lo fundamental: «He aquí dos verdades entradas mucho an-

tes en la conciencia del Pueblo, después que ellas han sido resumidas con más energía dentro de una fórmula concreta: *la propiedad tiene por base el robo*. Y más adelante añade: «el fin a donde van a parar, según el Sr. Michel Chevalier, es hacia la *igualdad proporcional*. Y, ¿qué es la igualdad proporcional en economía política? El artesano, el sabio, el artista, deben cambiar sus productos, pero empleando tiempos diferentes, y no consumiendo las mismas cosas, debe haber proporción dentro de su gasto y, por consiguiente, dentro de su salario; la proporcionalidad es aún la igualdad.»

«Para que el productor viva, es necesario que con su salario pueda comprar el producto de su trabajo.»

Y sigue diciendo Proudhon:

«Un empresario-financiero compra por 100.000 francos de materias primas; paga 50.000 en concepto de salarios por mano de obra y quiere obtener 200.000 por el producto, o valor acumulado, es decir, obtener un beneficio sobre las materias operadas y sobre los trabajadores por otra, no pueden con sus salarios e ingresos reunidos, volver a comprar lo que ellos han producido para el propietario-financiero, ¿cómo pueden entonces vivir?»

«Si un obrero recibe por su trabajo un promedio de 3 francos por día, para que el que le ocupa gane, a más de su propio salario — o algo así —, es necesario que al vender en forma de mercancía la jornada de su trabajo, gane más de esos 3 francos, pero entonces el trabajador no puede comprar el producto de su esfuerzo.»

«En Francia, 20 millones de productores, repartidos en todos los ramos de la ciecia, de las artes y de la industria producen todo lo útil a la vida del hombre. Si la suma de jornadas de trabajo, hipotéticamente, valen 20.000 millones, pero a causa del derecho de propiedad, impuestos, recargos indirectos, primas, intereses, tantos por ciento, ganancias, arriendos, alquileres, rentas, beneficios de toda especie y color, los productos son, finalmente, valorados por los bancos financiadores, industriales y propietarios, en 25.000 millones, ¿qué es lo que eso representa? Pues que los trabajadores se ven obligados, para poder vivir, a comprar sus propios productos por el valor de 5 lo que han producido por 4.»

Y ahora decimos nosotros: si en

tanto que productores se nos expolia durante los 365 días del año por quienes han sabido situarse en el plano anteriormente descrito de las diferencias establecidas en la actual Sociedad, y en vez de disputarles a esos vivales la presa — que cada día que pasa nos cortan una parte sustancial de nuestro esfuerzo — nos entretenemos en discutir de matices, de colores, de política y de ideologías, olvidando lo que es fundamental, cuyo ejemplo nos lo da el más pequeño animal de la escala zoológica cuando tiene algo entre las patas, o los dientes, lo defiende ferozmente ya que aquello que se le quiere arrebatar es cosa consubstancial para que pueda seguir existiendo, queda demostrado que los explotados no defendemos lo que los animales dichos «irracionales» no dejan de defender jamás.

Toda la descomunal farsa del «interés» y el «beneficio» está sostenida por letreros escritos con las palabras «Libertad» y «Derecho», políticos por cuyos tubos de escape se nos va la vida, quedando diluidas todas las esperanzas de un mañana mejor.

Pedro Juan ARGELICH

UMBRAL

Sumario del nº 95

Redacción : **CELEBRACION DEL N° 100 DE ESTA REVISTA.**Benjamín: **ESPAÑA 1970. PORVENIR DEL SINDICALISMO REVOLUCIONARIO.**Lázaro Flury: **LA SABIDURIA DE LOS INCAS.**Amado Marcellán: **RASGOS ESPECIFICOS DEL MOVIMIENTO POLITICO Y SOCIAL ESPAÑOL.**Victor García: **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.**Angel J. Capelletti: **LA CIENCIA DE LA RELIGION Y LAS CIENCIAS DEL HOMBRE.**Vladimir Muñoz: **RICARDO MELLA: ESBOZO CRONOLOGICO.**Fernando Ferrer: **LOS LIBROS.**Varios autores: **POESIAS.**J. Sevilla: **MISCELANEA.****Noticiero, retratos, viñetas, libros, etc.**

Un número ecléctico y abierto a la polémica.

Precio: 2 francos.

Mundo es así



El reinado de la violencia

Las explosiones de Milán y Roma del 12 de diciembre de 1969 suscitaron gran impresión. En Italia y fuera de sus fronteras. En Milán, la explosión producida en la Banca Nacional de la Agricultura ocasionó 16 muertos y 85 heridos, dos de los cuales expiraron en el hospital. Incluyendo las explosiones simultáneas de Milán y de Roma — poco después de las cuatro de la tarde — el número de heridos fue superior al centenar.

La muerte es siempre fea y horrorosa cuando asume aspectos tan desgarradores. Entonces suscita pasiones instintivas profundas, de las que muy naturalmente se apresuraron en aprovechar la policía y la magistratura que desde hace años se afana, especialmente en Milán, para hallar el medio de endilgar a los anarquistas y al anarquismo las responsabilidades destructivas de la dinamita que desde el fin de la guerra se producen de una punta a otra de la Península con creciente frecuencia, obstinadamente insolubles o casi...

Durante un par de semanas, los boletines, los periódicos y los megáfonos oficiales y oficiosos del gobierno, de la Iglesia y de los partidos políticos, dieron al país y al mundo entero la impresión de que Némesis vengadora estaba a punto para echarse definitivamente sobre los anarquistas y sobre el anarquismo, presentados de manera incontrovertible como responsables del homicidio. Pero, las causas que se confían a la mentira, tarde o temprano terminan naufragando en el abismo de la hipocresía de quién las inventa.

La criminal eliminación del anarquista Pinelli, que en la aberración de los inquisidores de la policía milanesa debe haberles aparecido como la primera etapa del proceso depurador, ha servido para descubrir el juego y evidenciarlo con sus escualidas y torpes finalidades de la engañosa estrategia de los siniestros voceros de la cruzada antifranquista. La presencia de cuatro mil personas al entierro de Pinelli, en aquellos días de terror policiaco, prueba que la jugarreta había sido aventada y que a las fábulas de la policía y de los jueces instructores amaestrados sólo dan fé, actualmente, los interesados y los memos.

Vivimos en un mundo y en una

época en los que la violencia es reina soberana. En Italia como en los otros países. Y los más violentos son siempre los que tienen la posibilidad de dar ejemplo de raciocinio como regla de vida y de convivencia. ¿Cómo creer sinceros los lamentos de los gobernantes italianos y sus turiferarios y pretores, cuando desde hace más de veinte años se ven legiones de policías y carabinieri lanzarse contra las poblaciones indefensas y pacíficas, y baterías de abogados y de magistrados obligar los ciudadanos, mediante penas de prisión, a que hagan o dejen de hacer cosas insignificantes, como votar, amordazar a quiénes hablan o escriben, censurar diarios, revistas, espectáculos y libros?

Claro está que causa horror ver 14 muertos y casi un centenar de heridos tendidos por el suelo, sangrando y presa de contorsiones espasmódicas. Y nosotros somos los primeros en condenar tal atentado criminal. Pero, ¿no son humanas acaso, las víctimas masacradas impunemente por los carabinieri y policías en el curso de manifestaciones de protesta contra la avidez de los explotadores industriales y los terratenientes y usufructuadores gubernamentales?

Un artículo publicado en «Umanità Nova» el 27 de diciembre de 1969, registraba, con nombres y apellidos, fechas y localidades, 98 personas muertas por la policía y los carabinieri en ocasión de manifestaciones obreras, entre el 15 de noviembre de 1947 y el 25 de octubre de 1969. «Combat», de París, para el mismo periodo registraba 91 asesinatos perpetrados por las fuerzas del «orden» de la República papalina de Roma y añadía: «674 heridos y no menos de 80.000 arrestos».

Somos los primeros en lamentar la violencia que mata 16 personas en el Banco Nacional de Agricultura de Milán. Pero no olvidamos las 98 víctimas de la policía y de los carabinieri, tanto más, cuánto que de esas víctimas se conocen los asesinos y se sabe que están pagados por el gobierno con el dinero que le entregan sus súbditos agobiados. Y esta prueba no es más que el borrador de la violencia auspiciada por el gobierno. Están además de tres a cuatro mil trabajadores asesinados cada año por la avaricia de los patronos. Y

luego los miles de caídos por muerte violenta en las fuerzas militares y los centenares de miles y de millones, periódicamente con las tripas al aire durante las guerras ininterrumpidas que se producen en el mundo entero desde principios de siglo, un poco en todos los lugares de la tierra. ¿Cómo pretender que la gente le tenga horror a la violencia cuando los gobernantes de todo el mundo — y también los italianos — instruyen a los ciudadanos para el uso de las armas familiarizándoles con el desprecio de la vida y la indiferencia para la muerte? Como se siembra, así se cosecha, de vez en cuando. ¿Con qué lógica se pretende que florezca el respeto para la vida humana, por quién no hace nada más que sembrar la violencia del esbirro, la iniquidad de las leyes, el cinismo de los jueces, el sadismo del carcelero, del explotador, del gobernante?

En tal clima de violencia terrible que se respira en todas partes, los anarquistas son, quizá, los únicos que repudian su uso y el de la autoridad, como principio de convivencia social, y que renuncian a servirse de ambas para imponer la propia voluntad a sus semejantes o para acumular riquezas para sí mismos. Sólo en casos singulares admiten y alguna que otra vez practican el uso de la violencia: es en el caso de legítima defensa, individual o colectiva, contra los que insisten en violentarlos. Pero cuando eso sucede, reivindican abiertamente la responsabilidad de los hechos, porque saben que solamente de esta manera pueden ponerse en el lugar que corresponde para explicar y justificar la legitimidad de los mismos.

No se consideran infalibles y saben que pueden caer en error al juzgar la efectiva existencia de la necesidad que legitima la defensa, y pagan con su persona cuando los amos del día se encuentran con actos de represalia o de venganza. En el caso de Milán, parece no haber habido para nada la necesidad de dar una explicación lógica o política de aquellos atentados. Los anarquistas de Italia y de todos los países son unánimes excluyendo que los atentados del 12 de diciembre puedan ser actos de legítima defensa, y se consideran al contrario autorizados por una serie de precedentes gravísimos en considerar que esos actos insidiosos pensados y ejecutados por los enemigos del anarquismo como provocación a las autoridades políticas y jurídicas — que desde hace

años buscan pretextos —, para atacar al movimiento anarquista y así dar el primer paso sobre el camino de las meditaciones restauraciones absolutistas siempre al acecho.

No es necesario prejuzgar los resultados de las indagaciones objetivas que sólo la posteridad podrá emprender para conocer la verdad cortando el nudo de las intrigas y de las mentiras de los inquisidores cegados por los prejuicios y embrutecidos por la perfidia, para ver que si la Banca, como institución, es una columna maestra del régimen capitalista y estatal, la bomba trágica de Milán no ha herido ni podía herir la institución bancaria, ni los financieros, cuyos beneficios usufructúan; sino una cantidad de personas de clases diferentes que se dirigen a las taquillas de los bancos en calidad de asalariados de las grandes o pequeñas empresas, o como simples ciudadanos de una gran metrópolis para depositar sus economías, o retirar el dinero necesario para pagar el alquiler de sus casas o los impuestos y las facturas de la familia, o quizá para encajar el cheque con el que el patrono de la fábrica o de la oficina suele pagar el salario a sus obreros: gente, en suma, que, como nosotros, es más víctima que cómplice de las iniquidades.

La violencia engendra violencia y nadie, grupo o individuo, podrá jamás igualar al Estado en la ferocidad destructora y sanguinaria de los que detentan el poder estatal que usa de los medios violentos puestos a su disposición por los súbditos ingenuos o inconscientes.

M. S.

(De la «Adunata dei Refrattari». Traducción del italiano por Fernando Ferrer.)

Un folleto necesario:

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Vaho de fábrica y perfume de ideas

A José Viadú, en su hora más amarga.

CUANDO observo a tanto ser discursivo y dantesco (eso último con «pe» delantera), suelo refugiarme en la gruta de mis recuerdos, no para hurtar el presente, sino para regozajarse la sencillez y la probidad de los anteriores.

Aquella gente nuestra alentaba a «ferrejador» y a «colga», con cuyo vaho densificaba el ambiente de secretaría. La cordialidad, el compañerismo, era norma entre aquellos abnegados «viejos», y un recién venido era adosado al conjunto sin exigirle crédito de edad mediante cédula. Se le consideraba «proletario consciente» y ello bastaba.

Uno era joven en extremo, igual que ahora extrema la añosidad por el otro cabo. Tanto da, y tanto daba. La letra no abundaba — lo sabes bien: escaseaba — y el neófito era bien aprovechado: cartas, permisos, proclamas, estatutos... ¡Qué farragosidad, a veces! Mas uno estaba contaminado por la buena fe, por el tesón de aquellos mayores, y se aplicaba. Y, ¿por qué no?, se complacía. En los hechos se era cabal, en la conducta entero, en las cuentas probo. Un cajero R. Castellví, un tesorero B. Pareta, un guardador de fondos Juan Perelló (Palomes), eran la honradez acrisolada que la burguesía jamás encontró en su seno. Las huelgas con gente así (un «así» fuerte de 500 voluntades en brega) eran rudas y tenaces, sin pánico a la vecindad de la miseria, tan fiel al obrero de aquellos tiempos.

¿Cuántos bluseros de la época se daban el tono que no les correspondía? Creo que ninguno. Nadie sabía de Zaratustra, de Max Stirner y otros trabalenguas. Pero constaba en ellos la filosofía de la sencillez, el afán de hechos. Ramón Claramunt (el anticipo de Charlot que tu dijiste) podía concretar una moral colectiva a pesar de ser, personalmente, un desdichado. En días de huelga interminable solía desaparecer riscos arriba o río abajo para regresar, dos semanas después, con una gorrada de cobres que había conseguido de la tacañería payesa cantándole «Els fàstics» («Los ascos») y otras gracias en las que era muy diestro. Comía el pan moreno de la masía a la sombra de un pino, dormía entre matas romeras, y llegado en su tren de alpargatas a secretaría vaciaba in-



tegras las doscientas piezas de calderilla sobre la mesa del contable en tanto ofrecía: «Para los compañeros que no han comido pan moreno ni blanco en unos días.» Una conducta de oro como esa, ¿dónde, hoy, encontrarla?

Creo, y poco debo engañarme, que todo ese personal ogaño irrefracable, derivaba directa y entrañablemente de la generación del 1870 que tantas individualidades firmes había producido; la misma que disparó el primero y el último cartucho contra la carlistada y que en 1869 había producido el motín de «¡fuera galones!» que motivó la desintegración del Batallón de Navarra, cuyo cuartei desmantelamos las chiquilleras sucesivas del 1880 al 1910; la propia generación que levantó un Centro de Amigos en la calle de Manresa, de donde saldrían incluso anarquistas para fusilar en los fosos del Castillo Maldito; y la que sostuvo las huelgas de tejedores y pasó el espíritu de la Internacional al sindicalismo 1900 que hemos vivido y que dio raíz y nervio al sindicalismo moderno, que vinieron a orientar los Bisbe, los Noi del Suredre, los Negre, los Miranda, los Sánchez Rosa, los Andreu...; los mismos que en plena huelga de siete meses (ésta que con José Busqué te disparó hacia el Mediodía de Francia) no renunciaron a empujar la utopía de edificar local propio para rehuir el boicot de los caseros, todos ellos apestando a roña y a cera. «¡Puede iros con boicots, la burguesía!», les diría en 1912 Negre desde «Soli», a nuestros abnegados curtidores. La ilusión de sede propia tuvo realidad a piedra y teja, probándose una vez más que con decisión y coraje no hay utopía que valga.

Puede añadirse al esfuerzo del «blanquer» típico la constancia y la comprensión del grupo tintoreo, con B. Taixé, fanático de Salvochea, al que conoció y trató en las cadenas de El Hacho; con Miguel Tudó, suscriptor de la primera «Revista Blanca» y padre de un hermoso muchacho que murió ignorado en el frente de Huesca (¿quién se acuerda del Batallón Kropotkin?); con Bartolomé Riba, hombre de una constancia marca-

da con un séptimo de siglo. ¿Y a qué seguir?

Cara al snobismo mental y vestimentario de hoy complace recordar al tipo castizo del obrero pronto a la huelga, a la asonada, a la reivindicación en el terreno que fuera. En Clot, San Martín y Pueblo Nuevo, barrios de nuestras correrías, el joven discolo, protestatario, esto es, barricadero en potencia, vestía azul, calaba gorra, calzaba alpargata blanca y se anudaba, flotante, un pañuelo sedero en el cuello. Nuestro tipo rural prefería la blusa azul, el pantalón de pana, la alpargata de «set penques», la gorra-boina y el pañuelo de seda a cuadritos negro-blancos. ¿Distintivo especial? La botella en mano con el cuarto de litro de vino tinto. Así iba «camino de la adobería» igual que el payés de Alaiz y Torres Tribó se ponía «cami de l'envelat» en la revista que ambos sacaban en Zaragoza pensando en Cataluña.

Años huidos que forman parte de nuestra historia y de nuestro acerbo. Años candentes de 1902 y 1919 que nos rozan tan de cerca, que produjeron caracteres intransigentes, duros, indudablemente inflexibles en lo que toca a honestidad de conducta, al rechazo violento, en casos testarudo, de la coacción policial, cabiendo aquí el ejemplo de José Duc el conserje, incorruptible, roqueño hasta la muerte si convenía. Era así de entero, el hombre, y cuando terminó voluntariamente su vida bajo las ruedas del «carrilet», el jefe de policía municipal, José Castro, hubo de recriminarme: «En Duc teniais un hombre silencioso como una peña. No merecía vuestro trato.»

¿Nuestro trato? Evidentemente, el de 1922. Local cerrado, menos el piso conserjeril. Nos pareció que Duc no ayudaba lo debido la clandestinidad que sosteníamos, y unos exagerados le cortaron el sueldo. Duc no era amado de su familia y perdió, al parecer, la estima de los compañeros. Taciturno de suyo cogió la cosa por el extremo y se suicidó. He ahí pieza de hombre; de hombres que en 1915 fueron causa del logro de las 8 horas en la suciedad, en la dureza pielera. Julié no nos perdonó jamás la muerte del conserje, y yo, cada vez que pienso en éste no desdeño aspirar la flor de la amargura.

JUAN FERRER

UMBRAL N° 100 - EXTRAORDINARIO

Mes de abril 1970.

Por estar saturado de colaboraciones, rogamos a los amigos y compañeros colaboradores que no envíen ni una cuartilla más para el Extra. Caso de hacerlo, su material será publicado en números sucesivos.

En el acerbo artístico del Extra figurarán trabajos de Mario, de Soto, Diez Sada, Call y otros.

Corresponsales y Federaciones Locales deberían apresurar el llenado y la devolución de las listas de inscripción de lectores a fin de poder, nosotros, fijar la cuantía de la tirada.

Recordamos que el precio del n° 100 de «Umbral» será de 10 frs.

El número contendrá 100 páginas, con un retrato de Bakunin recortable (verdadera pieza de arte) y unas cincuenta firmas de escritores abarcando una sinfonía de temas.

Un número a guardar, y propio, también, para obsequiar a personas de gusto.

Los compañeros que cooperen al éxito de esta edición no se arre-

pentirán — muy al contrario — de haberlo hecho.

Contra la palabrería inútil, labor positiva.

La Redacción de «Umbral»

CORRESPONDENCIA

Antonio López, Roanne (Loire). Serviremos ejemplar.

Hernández, Lacruz, de Dreux y Fco. Viva, La Pisaye (28).

Serviremos un ejemplar a cada uno.

Alteo Vannunccio, Bruxelles (6). Id. 1 ejemplar.

Mto. Libertario Cubano Exilio, Miami (USA). Id. 10 ejemplares.

F. Miguel, Boudy, (93). Id. un ejemplar.

Fco. Canillas, Lamotte-Beuvran (47). Id. 1 ejemplar.

Iny Rossetti, Rielsburgh (USA). Id. 1 ejemplar.

Angel García, Riom (63). Id. un ejemplar.

Mr. Balwin, Nueva York. Id. 1 ejemplar.

Correo de España

DESDE MADRID

Chinitas sindicales

EL futuro rey se pasea. El asunto es hacer gastos. Ordeñar la vaca mientras en las ubres tenga una gota de leche. Depauperar el erario; ya lo rellenará el manso contribuyente. Con quejas o bramidos; pero a obedecer las ordenanzas que emanan de arriba, o vendrá el consiguiente recargo... No es cuestión de subterfugios, hay que jugar limpio o viene el embargo. Esto es un mal endémico en la dictadura española.

El futuro rey se divierte, visitando las ciudades españolas y presidiendo asambleas sindicales. Así le luce el pelo al sindicalismo español. Es nuevo de trinca, tiene un brillo que deslumbra, ciega y aterrera. ¡Honor y gloria a los trabajadores españoles que tienen un vicepresidente sindical, nada menos que príncipe de España! Que tomen ejemplo los trabajadores del mundo de la ventaja que tenemos los trabajadores españoles, y que tome también ejemplo y nota Juan López (a) Pisacharcos, renegado máximo, que no se da por vencido y continúa escribiendo mamarrachadas en la revista «Índice». En esa misma revista, leí que se había dedicado a vender «eseapularios». Me alegraré mucho que le vaya el negocio viento en popa. Es un negocio próspero. Después de eso, puede ingresar en la «Orden Franciscana», en el caso de que le admitan...

Con castañas o sin castañas, el sindicalismo español es una birria, adornada con el fascio: hisopo, sable y cruz gamada.

«Cuando un país vive en libertad ciudadana, funcionan órganos que protegen la libertad. El libre juego de los derechos ciudadanos es un factor de honradez pública. Y en España falta este eficaz instrumento. Parece absurdo, pero en España no existe ni un auténtico Parlamento, ni libertad política, ni libertad sindical. ¡El Partido Único, el Sindicato Único y el Parlamento dirigido son la estructura básica del Estado español, sometidos al Jefe! ¿Qué garantía podrán ofrecer, en estas condiciones, los convenios colectivos de empresa? ¿Qué garantías podrán ofrecer los sindicatos en la defensa de los intereses obreros en sus justas y naturales reivindicaciones?»

Estamos al cabo de la calle. El sindicalismo español es irreversible,

fabricado a machamartillo sobre un yunque de acero, forjando tantos yugos como cabezas sindicales contiene el flamante sindicalismo fascista español.

Sigue la fiesta; Franco y su lugarteniente se divierten. Venga otra ronda que paga el pueblo, y del pueblo, el ser más lustroso, mejor nutrido; el insigne descamisado, que al andar titubea, flojas las piernas y roído por el hambre que viene arrastrado desde muy lejos. Desde siglos y siglos atrás y seguirá con ella, si de una fuerte sacudida no se quita esa calmosa mansedumbre inveterada, se quita los piojos de encima y tira la camisa al estercolero y sale por la puerta principal, no del húmedo y pestífero cuchitril, sino del Palacio, que por justicia le pertenece, si como dice Proudhon: «la propiedad es un robo». Y como vemos claro que capital y riquezas son producidas por el esfuerzo del trabajo, el propietario legítimo debe de ser el trabajador, sin ninguna clase de apelativos que venga a poner peros...

Que los parásitos sindicales españoles arrimen el hombro al trabajo, que ya es hora que se muevan y hagan algo de provecho, estos truchimanes zascandiles.

Menos diversiones, amigos, y más obras de provecho. Lo que más se pega es el ejemplo.

Según las estadísticas estos días los periódicos, la peste del hambre azota al mundo. De cada tres seres humanos dos padecen hambre. Esto es una contradicción terrible que pase en plena civilización cristiana. Venga, cristianos y católicos, de birrete dorado, zapaticas de oro, salgan de un brinco de la covacha, y pónganse en línea en el surco, a tirar del arado. No más vagancia, que cae dentro de la «ley de peligrosidad social». Necesitamos trabajadores honrados y con ganas de hincar el hombro, no lechuguinos paseantes y derrochando los fondos del tesoro nacional, que representan sudor y sangre del esfuerzo del trabajo, para que se tiren así, de rositas.

Menos viajes y menos visitas, don Juan. Hagamos más economías, que el tesoro está flaco, muy flaco.

Está usted preocupado, don Juan. Lo dicen sus ojos tristes y a grito pelado. Algo grave le suce-

DESDE ALICANTE

Sindicalerías

SINDICALISMOS hay de muchas clases que tienen diferente origen y buscan diferente meta. Cualquier grupo de seres humanos que se reúnan para defender sus intereses, pueden llamarse sindicalistas.

El anarco-sindicalismo, desligado de toda clase de politiquerías, su lucha social es revolucionaria y de acción directa. Su método: forjar hombres y romper cadenas; libertar al individuo de toda cadena o traba, sea ésta moral, intelectual, política o económica. Busca el reino del paraíso en la Tierra. No así el sindicalismo burgués y eclesiástico, vacío por completo, sin continente ni contenido, que no busca más que forjar cadenas y esclavizar al individuo.

El auténtico obrero español no pica tal anzuelo, huele mal. Conoce al dedillo las maniobras eclesiásticas, burguesas y estatales; y sabe que el sindicalismo que propagan es el sindicalismo amarillo, de clase burguesa. Sabe perfectamente lo que se esconde dentro de ese apuesto círculo que a él no se le ha perdido nada. Sabe que ni Estado, ni Iglesia ni Burguesía le resolverán el banquete de su vida. Entre estas tres aves de rapiña, sólo hay una diferencia: Estado y Burguesía se presentan de cara, tal como son; no así la Iglesia, que siempre nada entre dos aguas. Los trabajos de zapa de la Iglesia son notoriamente conocidos mundialmente, y tan antiguos como ella misma. La hipocresía es base y arma firme de su sistema de lucha. La avaricia de dinero y poder de mando la pierden. Tremendamente rutinaria, sigue encerrada en su círculo vicioso; y cuando quiere dar un paso para salirse de él, tropieza, cae, y se le ve la oreja.

La Iglesia, desde que nació, no ha hecho más que explotar hábilmente y hacer arrumacos de humildad y obediencia ante el fuerte, y blandir con ferocidad el hisopo ante el débil.

El trío fatal: Burguesía, Estado e Iglesia, se han propuesto matar al sindicalismo autónomo, pero les sale el tiro por la culata. No se mata así como así el movimiento revolucionario español encuadrado en las filas de la C.N.T. No pierdan el tiempo miserablemente. Cuanta más represión contra la organización cenetista, más frondosa, con más savia e ímpetu brota: sus raíces son muy hondas. Al movimiento obrero español, revolucionario en esencia y potencia, no se distrae ni lo emboban las monsergas y emplastos de los cuocos que llevan las riendas de la nefasta dictadura fascista española.

Si de vez en vez tenemos alguna visita de comisiones extranjeras preparadas de antemano al estilo ruso, nos causan risa. Nos visitó un grupo de sindicalistas ingleses para vergüenza de ellos mismos. También tuvimos la visita de la cohorte O. I. T. como consejeros para fabricar la cochancrosa ley sindical, sin nada de sindicalismo obrero, y menos aún de sindicalismo revolucionario.

Todos estos malabarismos demuestran las debilidades de un régimen que se ahoga, se hunde. Todo trabajo perdido, porque demasiado sabe el obrero que en España oficial no existe el sindicalismo obrero, sino un sindicalismo fascista, patronal, con gotas de Opus-Dei y embadurnado de pintura eclesiástica.

Tomás de Benifató

de; está enfermo. Quizá la añoranza de verse comprimido, sin libertad de acción ni movimientos propios; cohibido, embotellado como el vino, todo por triste emblema, que lo mismo puede tratarse de una corona de oro, que de espigas de pez de agua dulce. La historia de los reyes de España se repite con don Juan Carlos. Siempre han sido churrinones, reyes de trapo y juguetes en manos de

la Iglesia. Por lo tanto, si don Juan quiere ser un hombre entero y mandar de sus gestos y movimientos, gire en redondo, y váyase a las américas latinas a ver si les queda algo que robar a los pobres indios o pieles rojas, ya que en España sobran ladrones.

Así canta el gallo, y así son las chinitas sindicales.

Federico BOLERA

Mientras eso llega...

por **MINGO**

La descomposición no cesa de manifestarse en todas las etapas que van transcurriendo y de manera especial en el curso del siglo que pisoteamos, lleno de fango, producto de la política enemiga de que el progreso social sea superior al industrial, cosa que a no tardar, si la actuación de los «grandes» no cambia, se sentirán doblemente sus efectos.

Las luchas que nos ilustran nos dan a conocer dónde radican las contradicciones e inconvenientes que hay en el presente para que el futuro sea magnánimo y resplandeciente. Desde todos los rincones del mundo llegan ecos del descontento que existe entre dirigentes y dirigidos, con la agravante de no conseguir ponerse de acuerdo para cualquier hecho determinado, señalando al mismo tiempo dónde se halla lo imposible para su solución, pero tal señalamiento indica la fuerza de una parte y la debilidad de otra, dando lugar a que cuantos conflictos surgen han de solucionarse a base de parches o remiendos, lo que equivale a la continuación de la diferencia de razas y clases, de poderes y privilegios.

Ha tiempo que no hay tranquilidad en los espíritus, aunque aparentemente no lo sea. La atmósfera se carga más cada día de intemperancias antagónicas, nacidas de las diversidades climatológicas del medio-ambiente reinante, y llegará el instante en que los gases exploten, debido a la inmensa cantidad acumulada...

Pero, a nosotros no nos place conversar con los que teniendo oídos no quieren oír, ni malgastar el tiempo con nadie que no esté dispuesto a escuchar y aprender algo; es una norma que nos rinde algún provecho para seguir sosteniendo la conversación con los que quieren oír, escuchar, estar al corriente de lo que por causas ajenas a su voluntad están ausentes de coloquios y seminarios, ya que

las charlas comentadas y mesas redondas han terminado, por ahora, su carrera, y se han retirado a descansar en trastos viejos.

Comentando lo que es acreedor de un juicio personal o colectivo, podemos conseguir una clara definición. Coincidentes con este parecer, los trabajos a realizar llevarán el marchamo de la capacidad constructiva y la obligación de demostrar cuanto somos y valemos, para que el total no defraude a nadie que no sea político, porque las opiniones se combaten con lealtad y justicia, manteniéndose lealmente la línea de conducta que ennoblece al hombre, que no le prostituye ni le mixtifica.

Las catástrofes registradas en el índice de los grandes acontecimientos son producidas por los juegos de la alta banca, el capitalismo en general y la política en particular, ansiosos todos de llevar el agua a su molino, siendo esta la razón — si razón es llevar a los pueblos a la degollina — en que se fundamentan esos «pacificadores» que trafican con todo descaro con las armas fratricidas como sarcasmo sangriento a la paz universal, o paloma blanca del genial Picasso.

Y no son precisamente ahora estas «distracciones» bélicas, porque verdaderamente no podemos afirmar con exactitud la época de su nacimiento.

No vayamos más lejos, porque no hay necesidad de remontarnos a otras alturas que poco o nada pueden aclararnos en los momentos presentes en que el petróleo, o sea el oro negro, es proclamado como el señor absoluto del mundo.

Por apoderarse de tan fructífero y mortífero manantial una economía trata de destrozar a otra economía, costando ríos de sangre a la población humana, a sus habitantes, ajenos por completo a tales maniobras políticas o diplomáticas, capitalistas o estatales.

Pero la descomposición política es un hecho en el mismo momento en que impotente para resolver los conflictos sociales y económicos, de distribución y de consumo, se inspira en aquello que antes combatió a muerte, y es que ha de reconocerse que la evidencia pone al descubierto muchas cosas que estaban ocultas, y ha de aceptarse como juez implacable en la sentencia, ya que no de otra forma puede juzgar ante la exacta comprobación de los hechos. Podemos recurrir a cuantos extremos queramos con la idea de aminorar sus efectos, pero si se logran, son tan

pequeños, que no alteran en nada los resultados.

Presionada horriblemente por la cotidiana realidad, y no sabiendo como reaccionar la política para salvar su prestigio, acepta en principio lo que antes rebatió, pero no en su integridad, sino en parte, con el fin de poder restaurar el poderío perdido por ambiciosa y malintencionada.

Es doloroso, muy doloroso ver como el hambre y la miseria se apoderan de los infelices niños inocentes, lo que hacen los hombres capitalistas sean africanos, europeos, asiáticos o americanos, que todos tienen su parte en estos cuadros de horror y reprobación popular, por la desconcertada am-

bición de la industria y del comercio, encarnados en esos hombres de negocios sucios, metidos también en la política, porque ésta les ayuda en sus manejos económicos.

La vida de los pueblos no es la misma que la del siglo pasado, otras características, otras costumbres la animan, y estas características y costumbres hacen que los gobiernos se vean precisados a ceder más libertad, intentando reformar lo que verdaderamente carece ya de validez.

Ha de tenerse seguridad en que la evolución acabará con la política que tanto daño ha causado y está causando en el mundo, que las ideas libertarias serán reconocidas como totalmente transformadoras de la sociedad.

SERVICIO DE LIBRERÍA

LIBROS NUEVOS

«Mis Memorias», Dr Vallina	20 00
«La Religión al alcance de todos», Ibarreta	6 00
«La Escuela Moderna», Fco. Ferrer Guardia	7 00
«La Autogestión, el Estado y la Revolución (en Rusia 1917-21, en Italia 1920, en España 1936-39, Yougoslavia desde 1950 y Argelia desde 1962	9 50
«Las Juventudes Libertarias en España», Fabián Moro	1 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00
«Contribución a la Historia del Anarquismo en España», Vladimir Muñoz . .	1 50
«Interpretación del anarquismo», Varios	1 50
«Dios y el Estado», Bakunin	10 00
◆	
«El aire y sus misterios», C. M. Botley	6 50
«La alegría de Vivir», O. Sweit Marden	5 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read	15 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin	12 00

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)	21 00
tado	10 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00
Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas . .	15 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» . . .	10 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple»	6 15
David Wingate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)» . . .	10 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» . .	35 00
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar» . .	18 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de prensa de Manuel Fraga»	15 00
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» . . .	16 50
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» . .	16 00
Pedidos y giros a: Roque LLOP	
24, rue Ste-Marthe, Paris (X ^e)	
C.C.P. 13 507 56.	

BARCELONA

Para descongestionar el interior barcelonés hay el proyecto de derribar la Cárcel Modelo, las estaciones de Francia y del Norte y el mercado del Borne. La prisión será emplazada en las afueras, la estación central de mercancías en Casa Antúnez, la ídem de pasajeros en Sans, y el Borne (mercado al por mayor) también en Casa Antúnez. Los espacios liberados serán destinados a jardines.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Por encargo de nuestro Pleno Regional, reiteramos el llamamiento urgente efectuado en números anteriores, a todos los compañeros y organismos de la región y de fuera de ella que estimen necesario que en París nuestra organización posea local adecuado a sus necesidades de proselitismo y representación, para que nos ayuden en la medida de sus posibilidades, a conseguir tal objetivo y ello en el más breve plazo, participando en la suscripción abierta en las columnas de este semanario.

Suma anterior ..	5 794 00
Berthe et Jacques.	20 00
F. L. St-Denis	10 00
Vicente Grau	30 00
Jaimé Giné, Houilles-Ar- genteuil	10 00
Pedro Muzas, id.	20 00
F. Giné, id.	20 00
Muñoz, St-Denis	20 00
Rosendo Serrarols, Paris	50 00
Antonio Millera, Paris ..	50 00
Isidro Guillén, id.	20 00
J. Rodríguez, Thiais (2a vez)	20 00
F. L. de Thiais: Del fon- do disco «Hijos del Pue- blo»	2 000 00

Suma y sigue .. 8 064 00

F. L. DE OULLINS

Se convoca reunión para el 5 de abril, a las nueve y treinta de la mañana, en el lugar de costumbre.

Una vez más nos vemos en la necesidad de rogar a los compañeros retraídos, hagan acto de presencia, única manera de poder demostrar ser de la CNT y preocuparse por los problemas que a todos nos deben ser comunes.

S. I. A.-SECCION DE ORLEANS

Esta Sección, con motivo del festival que se organiza todos los años en París, de Afirmitación y Solidaridad, prepara un viaje para asistir, el día 19 del próximo mes de abril. Para ello invita a todos sus afiliados y amigos a inscribirse.

El precio del viaje es de 15 frs., y la entrada al festival 10 frs.

Salida de Orleans: Place de Martroi, a las siete y media de la mañana; regreso, sobre las nueve de la noche.

Dirigirse a las señas siguientes: Compañeros Palmer, 70, rue de Bourgoigne; López, 41, rue Tudelle; Márquez, 8, rue du Petit St-Loup.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. invita fraternal a

COMUNICADOS

todos los militantes a la Charla-Debate que tendrá lugar el domingo, 22 de marzo, en nuestro local social de la Bolsa de Trabajo, a las 9 de la mañana.

El debate de la Charla será iniciado por un militante de nuestra F. L., basado en una síntesis histórica de la línea de conducta de la misma.

FESTIVAL S.I.A. EN ALBI

Para el día 5 de abril a las 5.30 de la tarde, esta agrupación organiza un gran festival de teatro con la colaboración del grupo artístico «Terra Llure», de Toulouse. Al teatro municipal de Albi.

El programa se comunicará más adelante.

F. L. DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de la Federación Local CNT de Perpignan pide a todos, afiliados y simpatizantes informarán a este secretariado si desean adquirir el núm. 100 de «Umbral», extraordinario, a fin de conocer con anticipo la cantidad de ejemplares que hemos de pedir.

Dirigirse por carta a Etienne Ortiz, 2, rue Porte de Pierre, 66-Perpignan.

A los que les viene bien de pasar por el local de la CNT, rue d'En Calce, en Perpignan, que se hagan inscribir, y a serles posible, avanzar la cantidad de 10 F., precio del ejemplar.

ARAGON RIOJA Y NAVARRA

Se pone a disposición de los compañeros adherentes de la misma, como así al resto de afiliados a la C.N.T. un folleto titulado «Comarcal de Utrillas, 1936-1939», en el que se narra lo sucedido en ese periodo.

Deseamos que los sompañeros hagan lo posible para obtenerlo, dirigiéndose a las siguientes direcciones:

José Fortea, «Las Rebes», Av. Louis-Ravas, bât. 8, esc. -A, Montpellier (34), y Regional de Aragón, 4, rue Belfort, 2º étage, 31-Toulouse.

Los beneficios, si los hay, serán destinados a la ayuda a los compañeros del Interior.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

A todos los compañeros, simpatizantes, la Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. Local, prosiguiendo sus trabajos, organiza para el día 22 de marzo, domingo, en la sala del Café Sportmen, route de Thuir, a las 9,30 de la mañana una jornada de estudios sociales en la cual se desa-

rollará el tema siguiente: «El individuo, el federalismo y la libertad». Quedan invitados todos los amantes de la cultura.

Dada la importancia del tema a tratar, para facilitar el desarrollo del mismo, sería necesario que todos los participantes omitiesen su criterio por escrito, que una vez leídos facilitara el debate a desarrollar.

Esperando vuestra presencia, os saluda, la Comisión.

F. L. DE DREUX

Convoca a asamblea general ordinaria que celebrará el 5 de abril en el lugar y hora acostumbrada, comprendiendo en el orden del día el informe de los delegados que acudieron al Pleno y un punto que concierne al Grupo de Amigos de S.I.A. Fraternalmente invitados todos los compañeros, con ruego de puntualidad y máxima asistencia.

F. L. DE PELISSANNE

La F. L. de Pelissanne hace un llamamiento a todos los compañeros de buena voluntad y que no estén afiliados y deseen relacionar con la organización, para que se pongan en relación con los compañeros de Pelissanne. Este llamamiento lo hacemos en particular para los pueblos limítrofes de Salon y Pelissanne, o sea Lançon, Grand Aureille, Lamanon, Lambesc, St-Canat y otros.

Los compañeros que tengan a bien presentarse a esta F. L. sepan que serán acogidos cordialmente como se acostumbra hacer en nuestra querida C.N.T. Dirigirse a Manuel Edo, 47, rue G. Clemenceau, 13-Pelissanne.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea para el 22 de marzo a las 9 de la mañana. En el orden del día: El pleno regional último.

F. L. DE MARSELLA

Invita a sus afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 29 de marzo 1970, en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

CORREO DE REDACCION

V. Marcos: Recibido orig. Se hará como dices.

Marcelino: Anónimo publicitariamente, no para la Redacción. Damos tus señas.

M. Hernández: Todo se arreglará lo mejor posible. Si hay canosos también hay jóvenes calvos. Lo otro, para conversarlo.

El «Sebastien Faure» de Pré St-Gervais

Y en la Mairie, como cada año, la cual cede su sala de espectáculo con leve exigencia económica.

El programa... lo de menos, pero nada — ni nadie — demás. Buen aspecto «publicano», muchos compañeros de solera. Y artistas benévolos con todo su gran mérito: Mouloudji, Charles Bernard, Jean Rigaud, Sonia Malheine, Consuelo Ibáñez, Jehan Jonas, Martine, los de L'Ecluse, los de l'Ecole Buissonnière... concretando espectáculo de los que pegan la asistencia en las butacas.

Hubo, bien se vé, para todos los gustos, ateniéndose, el cronista, al suyo. Por encima las donosuras de los *chansonniers* y de las excelencias de Mouloudji y Jonas, y dando mención aprisada a los exotismos, tal vez ingeniosos, de los «escolares» del malogrado Lafforgue, lo que nos dio emoción y puro recreo fue la discreta y maravillosamente modulada voz de Martine, con sus canciones tan bien escogidas y graciosamente dichas, que llegaron a nosotros suaves y exquisitas. Ella y nuestra Consuelo dieron la nota más artística de la tarde, Martine a tono con su laud, Consuelo captando el ánimo de los concurrentes con sus infalibles galas de ruiñeñor humano.

Y no decimos más, por haber dicho, si no todo, sí que bastante. —F.

SUSCRIPCION PRO-COMPANEROS ANCIANOS

Thiais: Grupo Químicos, 100; Le Perreux: Francisca Vega 5; Joaquín Satué, 5; Paris: Familia Faro, 10; Combs-la-Ville: J. Casals, 20; Montigny: Martínez, 5,10; Roanne: Antonio López, 10; Saint-Martin: Cuartielles, 3; Pelissanne: Manuel Edo, 10; Sobrante cares jira, 20; Montpellier: José Pascual, 5.

Total: 193,10 francos.

PARADERO

Se desea noticias del compañero José Sánchez Conco, de Villena (Alicante), Luis Doménech, La Garrenne, 77-Souppes-sur-Loing.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

COSAS DE ESPAÑA

BARCELONA. — Un diario de esta ciudad señala la incongruencia de que exista una disposición arancelaria para proteger la producción española del papel cau-chú y satinado, cuando la producción de ambas especialidades no llega a la mitad del papel (indicado) que en España se produce.

CONTRA EL ENCARECIMIENTO DE LA VIDA

EL FERROL. — Reina estos días un descontento general en la ciudad en relación con la subida de las tarifas del agua decretada por el ayuntamiento en reciente sesión plenaria.

Las amas de casa ferrolanas acaban de redactar un escrito conteniendo más de mil firmas para mostrar su discrepancia con esta inesperada medida excepcional.

PERENNIDAD DE LAS HUELGAS ESTUDIANTILES

MADRID. — Estas no pueden durar siempre, pero se producen y reproducen a medida que el gobierno o los acontecimientos las motivan. Ahora, cuando se ha conocido entre los estudiantes de Comercio de Madrid el informe elaborado por la comisión que estudia el proyecto de Ley de Educación sobre las enmiendas presentadas al mismo, ha llegado la noticia de que la Escuela de Jerez ha reanudado las clases al desistir los estudiantes de dicho centro de su actitud de inasistencia que venían manteniendo desde noviembre pasado. En el momento actual son todavía 22 las Escuelas de Comercio que se encuentran en «paro académico», y 17 en las que las clases se celebran, aunque en algunas al 50 por 100. Según nuestras noticias, estas 22 escuelas representan el 70 por 100 del alumnado español de escuelas de Comercio, que en total se eleva a 35.000 estudiantes.

NUEVA EDICION DEL DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA

MADRID. — A cuyo efecto el presidente de la Academia de la Lengua ha declarado: «El número de voces y acepciones registradas en esta nueva edición ha crecido en más de 12.000, que en gran parte corresponde a la incorporación de términos difundidos por el rápido progreso de la ciencia y de la técnica; un gran número de voces obedece a una mayor atención al uso diario y familiar, y, finalmente, son muchos los americanismos que entran ahora, recomendados por las Academias de

ANTENA

la Lengua de los distintos países hispánicos en su calidad de correspondientes a asociadas de la Española, y admitidos por ésta con el deseo de que su diccionario valga para todo el mundo hispanohablante.»

Durante la impresión, trabajosa por cierto, del cuerpo del diccionario, la Academia ha seguido aprobando nuevas palabras y acepciones, y también abundantes enmiendas. Toda esta labor, que rebasa las 5.000 fichas, no pudo pasar al texto ya ajustado, pero se reúne en un suplemento que ocupa las páginas 1.373 a la 1.422. El volumen, con un peso de tres kilos y medio, está editado en 22,5 por 32 cm., encuadrado en pasta española, con 1.426 páginas. Su precio: 1.100 pesetas.

«ANTE UN MAÑANA QUE NO ES AYER»

MADRID. — El catedrático barcelonés Manuel Jiménez de Parga ha dado una curiosa conferencia en la Ciudad Universitaria, en cuyo decurso fue a parar a un «socialismo humanista» que concretó en los siguientes términos: «Pero así como la duda cartesiana (pienso, pues existo) no es escepticismo, sino un método que condujo a maravillosas realidades, el socialismo en la base, de estructuras socio-económicas radicalmente reformadas, será terreno sólido para la construcción del edificio comunitario de mañana, tan distinto del que nos albergó ayer, con pluralismo político, oposición legalizada, mando seguro y control eficaz, orden en libertad bajo el imperio del Derecho. He ahí el socialismo humanitario.»

Opinamos que sin el «mando seguro y control eficaz» (puerta abierta al autoritarismo) esta definición habría quedado más limpia.

PROA A LA LIBERTAD

MADRID. — Queda en España poca gente deseosa de vivir al margen de las libertades. Incluso los que aplican las disposiciones represivas se quedan con la mayor libertad para ellos. Recientemente han levantado la voz productores y artistas de la cinematografía, los cuales tienen ya perfilado su programa (aparte mejoraciones materiales) de reivindicaciones morales, a saber: «Logros culturales: restablecimiento total del pleno derecho de expresión en la pro-

ducción cinematográfica, suspensión de la censura previa de guiones, abolición del actual código de censura cinematográfica, creación de una Junta de profesionales asalariados de la producción cinematográfica, libre expresión cinematográfica de las distintas lenguas y culturas de España; abarata-miento del precio de entrada en cines de arte no limitado el número de entradas en las salas, funcionamiento abierto y gratuito de la cinemateca.»

LA LUCHA CONTRA EL SINDICALISMO AUTORITARIO

PAMPLONA. — La dirección de la fábrica de automóviles Authi hecho saber a la representación de los huelguistas que no atenderá a ninguna comisión auténtica por impedirlo la autoridad, la cual exige que en la solución del conflicto intervenga la burocracia sindical dependiente del gobierno. En vista de ello los trabajadores afectados han decidido proseguir la huelga sin preocuparse de posibles laudos convenidos entre la gerencia y gente extraña al problema, el cual tiene por origen diferentes facetas, entre ellas el percibo del plus de penosidad por pasarse de 50 decibelios, y las pagas extraordinarias completas.

«JUSTICIALISMO SINDICAL»

SEVILLA. — El Tribunal del Trabajo núm. 1, a requerimiento de las autoridades verticales, ha desestimado la reclamación de contradespido presentada por los obreros Jesús Alegre Muñoz y Antonio Maestre Fernández, despedidos de la factoría Astilleros Españoles S. A. a causa de la huelga recientemente sostenida por los trabajadores de la casa. La sentencia recurre al argumento de que las huelgas en España están prohibidas, y a la impostura de que ambos huelguistas represaliados, al alentar el paro, pisaron terreno subversivo.

RECHAZO DE LA MONSERGA LEGAL

EL FERROL. — Tan sólo el 31 por 100 de los productores de la empresa nacional Bazán, de El Ferrol, contestó a la encuesta realizada por el jurado de empresa en torno al convenio colectivo.

Recientemente se reunieron en Madrid los representantes sociales de los jurados de empresa de las

tres factorías, que posteriormente habrá de ser discutido por la parte económica. A su regreso a El Ferrol, los jurados sometieron dicho anteproyecto a la consideración de todos los productores de la empresa en El Ferrol — 5.484 en total —, cuyo escrutinio y análisis terminó en la tarde de ayer, en que los jurados entregaron a los enlaces sindicales una nota sobre la misma, cuyos puntos principales son los siguientes:

Tan sólo 1.716 de los 6.484 productores respondieron a la encuesta, por lo que — se dice en la nota — «es fácil deducir que un tanto por ciento muy elevado (80 por 100) del personal no ha querido participar en la encuesta. Los vocales del jurado de empresa necesariamente tenemos que mostrar nuestro desagrado ante este resultado, pues nos hace dudar si, efectivamente, representamos con autenticidad al personal, ya que, aunque éste no estuviese de acuerdo con el proyecto, tenía en la encuesta un apartado para hacer cuantas sugerencias estimase convenientes.

PROTESTA PLATONICA

MADRID. — Unos 2.000 trabajadores de la factoría madrileña de «Pegaso» se han manifestado hoy durante el descanso del bocadillo por las naves de las secciones de montaje, a fin de protestar ante un centenar escaso de trabajadores de estas secciones que han secundado los requerimientos de los mandos y vienen realizando horas extraordinarias en contra del deseo de la generalidad, que es el de abstenerse de realizar esas horas adicionales en tanto no se resuelva el actual convenio colectivo que se negocia. Los trabajadores iniciaron esta medida el pasado día 2 de febrero, pero realizan con absoluta normalidad su jornada reglamentaria.

La manifestación consiste en pasear lentamente en numerosos grupos mientras consumían el bocadillo ante los trabajadores que realizan horas extraordinarias, los cuales se mantienen apartados de su trato del resto del personal. Las negociaciones continúan en el punto muerto.

¿LOCK-OUT O HUELGA?

TARRASA. — El personal de la casa A.E.G. Telefunken se declaró en huelga en exigencia de mejoras y la gerencia respondió con el despido de todos los huelguistas. Estos y la Telefunken se mantienen en sus respectivas posiciones. La burocracia vertical trata de entrometerse en el conflicto, inútilmente.

De la suppression du capital et du salariat

(Suite du n° 598.)

Les revendications d'ordres corporatives sont par exemple une amélioration des conditions de travail, des primes relatives, à l'insalubrité, aux déplacements dont le temps devra être compris dans la journée de travail donc réduira celle-ci, aux transports que l'on pourra progressivement mettre à la charge du patron, la réduction des heures de travail proportionnellement aux possibilités données par la recrudescence du chômage, afin de le supprimer de cette manière aussi, par la mécanisation de plus en plus importante. La création de coopératives alimentaires dont une partie des prix sera payée par les patrons, partie que l'on s'efforcera d'augmenter afin que la part à payer par les travailleurs soit de moins en moins importante. L'avancement de l'âge de la retraite.

Les revendications d'entreprises comptent sur toutes celles correspondant à la corporation à laquelle appartient l'entreprise et ne sont en fin de compte que l'aménagement au goût des travailleurs de cette entreprise des revendications corporatives; par exemple, l'établissement de la journée continue; pression sur le patronat pour que les prix des denrées vendues dans les coopératives soient baissées dans l'entreprise sans que les autres entreprises n'aient eu l'idée ou la possibilité de la réclamer, prolongement d'une partie des journées de travail afin qu'en effectuant toujours le même nombre d'heures ils puissent obtenir une demi-journée, voire une journée de repos supplémentaire, etc.

Toutes ces revendications peuvent être obtenues par des grèves partielles de toute une ou de plusieurs corporations, ou, pour les revendications d'entreprises par des grèves de zèle (baisse de la production, en améliorant la qualité du travail au détriment de la quantité, proportionnellement à l'importance de la revendication).

Pour lutter contre les cadences trop importantes, il n'y a que le sabotage qui puisse en une première étape être efficace ensuite la grève du zèle peut également le devenir.

Le sabotage peut prendre deux aspects. En dehors de la forme endommageante, du travail effectué par les tâcherons ou les ouvriers payés aux pièces, qui a connu son essor avec le SUB (Syndicat Unis du Bâtiment) et peut naturellement être réemployé

compte tenu de son efficacité, il y a en effet une forme de sabotage qui est plutôt de l'excès de zèle. Expliquons-nous clairement :

Tout le travail effectué par un ouvrier quelconque est réalisé selon le désir du patron, c'est-à-dire que le patron s'arrange pour que son ouvrier accélère au maximum son travail afin d'en tirer un plus grand profit, vend des matériaux de médiocre qualité en les vantant comme étant les meilleurs, ce qui a pour résultat une perte de qualité du travail en détriment du client. Ceci correspond au sabotage du patron envers le client. Le sabotage qui nous concerne ici, c'est de rétablir la qualité du travail et d'en allonger le temps d'exécution afin que ce ne soit plus le client mais le patron qui en fasse les frais.

L'essentiel du sujet traitant des revendications et des moyens pour les obtenir a été cerné. Ce qu'il faut bien garder à l'esprit c'est que quels que soient les moyens employés par les travailleurs, toutes les revendications qu'ils exigent, devront aller dans le sens de la suppression du capital et du salariat.

Examinons maintenant le caractère gestionnaire du syndicat. Alors que les politiciens essayent, mais sans succès, de détourner les travailleurs des syndicats, parce qu'ils estiment que c'est à eux (politiciens) de gérer la société. Le syndicalisme authentique prétend que le travailleur est le seul responsable à la base de toutes les activités dans la société, et qu'étant donné qu'il est appelé à gérer lui-même avec ses camarades, les entreprises, il est nécessaire qu'au sein de son syndicat il se prépare à cette gestion. Pour cela les travailleurs doivent s'organiser dans les syndicats, dont la gestion sera le premier acte.

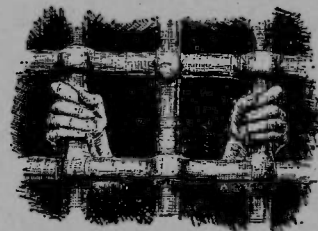
Le caractère gestionnaire du syndicat est très important; c'est en effet le prolongement indispensable du caractère revendicatif, c'est-à-dire qu'en même temps que les syndicats lutteront, ils prépareront leurs adhérents à la gestion des entreprises en commençant par celle des syndicats, édifiant ainsi, dès maintenant, la société de transition chère à tous les politiciens désireux de transformer la société, mais qui attendent d'être au pouvoir pour installer leur société de transition (chaque politicien la sienne). Mais comme ils gardent l'Etat et l'appareil politique, ils appliqueront une dictature plus ou moins forte, à

l'exemple des pays dits socialistes et des pays fascistes.

A l'opposé, le syndicalisme révolutionnaire, désireux de ce que la base (les travailleurs, les retraités, les étudiants, etc.), établisse elle-même comment devra être structuré la future société, a donc nécessairement besoin de rassembler un maximum de données sur la vie économique du pays et même du monde afin de pouvoir commencer à établir de quelle manière doit être gérée la société, compte tenu que cette gestion doit être la plus souple et la plus efficace possible.

Pour cela le premier travail des travailleurs est de s'initier à la gestion de leur syndicat afin que chacun d'entre eux soit apte à remplir les diverses tâches allouées au syndicat et s'initier également à la gestion en relation avec tous les autres syndicats.

Comme les syndicats sont tous obligatoirement organisés par corporation, quelquefois par entreprise (dans le cas ou plusieurs corps de métier travaillent dans la même entreprise à l'élaboration d'un même produit), il est facile d'obtenir toutes les données relatives à chaque corporation (les produits nécessaires, les conditions de travail, les possibilités d'améliorations, les besoins de la société, le nombre de travailleurs dans chaque corporation, leurs salaires,



« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ».

M. Bakounine.

etc. Toutes ces données qui, du fait qu'elles émanent de la société capitaliste, dans laquelle nous évoluons, nous permettent de savoir dans quelle direction il est nécessaire d'orienter la gestion ouvrière qu'elle soit révolutionnaire, cohérente et surtout consciente.

Ainsi, en partant des données résultant de la société capitaliste, pouvons-nous établir avec le plus d'exactitude possible les notions de base des syndicats.

Pour cela le premier travail dans

les syndicats est de participer à tour de rôle, en partant des statuts préalablement établis, à la gestion. Chaque travailleur syndiqué doit être un jour ou l'autre initié à la gestion de l'ensemble ou de telle ou telle partie des fonctions de coordination des syndicats. La participation active à cette gestion est la base indispensable permettant aux travailleurs de s'affirmer en temps qu'individu responsable.

La deuxième étape, s'il est possible de nommer l'évolution gestionnaire de cette manière, réside dans le fait que cette gestion, qui est d'abord plus modeste que pratique, doit devenir pratique et constructive. C'est à partir de ce moment-là seulement que les syndicats deviennent réellement gestionnaires d'une société de transition représentée par la création de tout un réseau économique (coopérative ouvrière, bourses, etc.) et éducatif (création d'écoles rationalistes, de centres pédagogiques, de colonies aux statuts libertaires, camps de vacances, etc.).

C'est donc en dehors de toute ingérence politique, dans la défense de leurs intérêts de classe au sein des syndicats que les travailleurs verront leur émancipation s'effectuer en gérant eux-mêmes leurs syndicats afin de gérer ensuite leurs entreprises. Seule la pratique de cette gestion permettra aux travailleurs d'acquérir une conscience révolutionnaire qui leur permettra de transformer la société qui les opprime, ou pour les plus favorisés, leur enlève toute dignité par l'irresponsabilité à laquelle ils sont acculés, réalisant ainsi une révolution consciente dont la permanence ne pourra que découler de la responsabilité de chacun dans les multiples tâches de la société ainsi réalisée.

Durant la période transitionnelle la coordination doit se faire d'abord en vue d'actions à mener. Les syndicats sont donc gérés dans ce but. C'est durant cette période que les travailleurs doivent établir les normes de travail de chaque corporation, qu'ils s'efforceront à mettre et à faire mettre en pratique; car c'est de la bonne exécution et du bon respect de ces normes que dépendra la rapidité. L'efficacité de la gestion syndicale. Ces normes doivent tendre, dans le temps, vers une réduction du travail, grâce à la mécanisation, l'automation qui permettront de réduire le temps de travail, pa-

(Suite page VI.)

De la suppression du capital et du salariat

(Suite de la page V.)

L'introduction, dans les industries non automatisées, par une répartition planifiée, des travailleurs venant d'industries où l'automatisation ne nécessite plus leur intervention. Ce qui du même coup permettra de réduire la production de l'ensemble proportionnellement aux besoins, ou, si les travailleurs le jugent nécessaire, il pourra être créé des industries nouvelles qui permettront à leur tour d'apporter des améliorations jugées vitales. Il faut signaler à ce sujet que le type le plus significatif de leurre dont les capitalistes, pour justifier le maintien constant des heures de travail ou les dérisoires réductions de ces heures de travail et surtout le prétendu reclas-

sement des chômeurs réside dans la création d'emplois nouveaux qui ne sont en réalité justifiés par rien, car dans la pratique, ces emplois nouveaux ne sont qu'une spéculation des capitalistes en vue d'une consommation plus grande qu'espèrent pouvoir réaliser et surtout en vue de replacer des capitaux qui partiraient sans cela dans les caisses de l'Etat ce que les capitalistes ne peuvent accepter puisque cet Etat c'est le leur et que les lois qui le régissent ont été créées pour eux seuls.

Alors que la création d'industries nouvelles dans le sens où nous l'entendons doit passer par le besoin qu'auront les travailleurs de produits qui sans cette création d'industries nouvelles ne leur seraient pas possible d'acqué-

rir. C'est donc avant tout les travailleurs qui décideront de cette création d'industries nouvelles.

Le syndicalisme peut permettre aux travailleurs d'acquérir des améliorations d'ordre économique, encore que pour les grandes centrales les améliorations ressemblent fort à du vent, mais, et c'est le véritable caractère du syndicalisme, il doit permettre la formation gestionnaire de tous les travailleurs. Le choix des travailleurs devra aller vers les syndicats qui viseront la suppression du capital et du salariat par la baisse permanente sous toutes les formes possibles et où il sera appelé à gérer son syndicat et tous les objectifs qu'il pourra s'être fixé.

en relation avec les F. L. limitrophes luttant pour la suppression du capitalisme, en vue d'établir une société autogérée, pour le plein épanouissement des libertés et des responsabilités individuelles, construisent « Germinal », une colonie d'enfants. Ce sera, nous l'espérons tous, la première pierre, le premier défi lancé à la société de consommation capitaliste qui nous opprime; un exemple concret de ce que sera la société que les véritables syndicalistes désirent construire avec l'aide de tous les travailleurs. Nous devons voir en dur ce que tous les politiciens de droite comme de gauche nous servent en paroles et paperasserie.

Michel LE MAREC

Déjà des camarades de la CNT,

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

La première réponse anarchiste à cela est que nous avons aussi l'Etat oppresseur — que la principale fonction de l'Etat est en fait de soumettre le peuple, de limiter la liberté — et que toutes les fonctions utiles de l'Etat peuvent être exercées, et l'ont souvent été, par des associations de volontaires. Ici l'Etat ressemble à l'Eglise médiévale. Au Moyen-Age, l'Eglise gérait toutes les activités essentielles et on ne pouvait baptiser, marier et enterrer les gens et il fallut apprendre qu'elle ne commandait en fait ni l'amour, ni la naissance ou la mort. Tout acte public devait recevoir une bénédiction religieuse (c'est encore le cas pour certains), et il fallut apprendre que l'acte était aussi effectif sans bénédiction. L'Eglise s'interposait et souvent contrôlait les aspects de la vie qui sont maintenant régis par l'Etat. On apprit à se rendre compte que la participation de l'Eglise était inutile et même nuisible; ce qu'il faut apprendre maintenant, c'est que la domination de l'Etat est également pernicieuse et superflue. Nous avons besoin de l'Etat aussi longtemps que nous croyons en avoir besoin; tout ce qu'il fait peut être fait, aussi bien et même mieux, sans la sanction de l'autorité.

La seconde réponse anarchiste est que le rôle essentiel de l'Etat est de maintenir l'inégalité existante. Les anarchistes ne considèrent pas, comme les marxistes, que l'unité de base de la société est la classe sociale; mais la plupart s'accordent à dire que l'Etat est l'expression politique de la structure économique, qu'il est le représentant de ceux qui possèdent ou contrôlent la richesse de la communauté et l'expression de ceux qui fournissent le travail qui crée cette richesse. L'Etat ne peut redistribuer équitablement la richesse parce qu'il est le principal instrument de son injuste distribution. Les anarchistes pensent comme les marxistes que le système actuel doit être détruit, mais ils ne pensent pas que le système idéal puisse être établi par un autre Etat; l'Etat est une cause aussi bien qu'une conséquence du système de classes, et une société sans classes instaurée par un Etat redeviendra vite une société de classes. L'Etat ne déperira pas — il doit être délibérément aboli par le peuple arrachant le pouvoir aux dirigeants et la richesse aux possédants. Ces deux actions sont liées et l'une sans l'autre sera toujours inutile. L'anarchie au sens le plus vrai signifie une société à la fois sans dirigeants et sans riches.

NICOLAS WALTER

ORGANISATION ET BUREAUCRATIE

Ceci ne veut pas dire que les anarchistes rejettent l'organisation, bien qu'il y ait là un des préjugés les plus tenaces contre eux. Certaines personnes admettent bien que l'anarchie puisse ne pas signifier uniquement chaos et confusion et que les anarchistes ne veuillent pas le désordre mais l'ordre sans gouvernement; mais elles soutiennent que l'anarchie signifie l'ordre qui surgit spontanément et que les anarchistes refusent l'organisation. C'est une erreur. En fait, les anarchistes veulent beaucoup plus d'organisation, mais sans autorité. Le préjugé contre l'anarchisme dérive d'un préjugé sur l'organisation; on n'imagine pas qu'elle puisse être indépendante de l'autorité, alors qu'en fait elle fonctionne mieux sans l'autorité.

Un instant de réflexion montre que lorsque l'obligation est remplacée par le consentement, il y a plus de discussions et pas moins de plans. Tous ceux qui sont concernés par une décision peuvent prendre part à son élaboration, et personne ne peut laisser cette tâche à des fonctionnaires payés ou à des représentants élus. Sans règles à observer, sans précédents à suivre, chaque décision doit être innovée. Sans dirigeants à qui obéir, sans guides à suivre, chacun peut prendre ses décisions. Pour faire fonctionner le tout, il faut la multiplicité et la complexité des liens entre les individus sont accrues et non réduites. Une telle organisation peut être brouillonne et inefficace en apparence, mais elle s'ajuste exactement aux besoins et aux sentiments des gens concernés. Si une chose ne peut être faite que grâce à l'ancienne forme d'organisation, avec son autorité et sa contrainte, c'est qu'elle ne vaut probablement rien et il vaudrait mieux l'abandonner.

Ce que les anarchistes rejettent, c'est l'institutionnalisation de l'organisation, l'établissement d'un groupe particulier dont la fonction est d'organiser les autres gens. L'organisation anarchiste serait fluide et ouverte. Dès qu'une organisation se durcit et se ferme, elle tombe aux mains d'une bureaucratie, devient l'instrument d'une classe et l'expression de l'autorité au lieu du lien de coordination de la société. Tout groupe tend vers l'oligarchie (le gouvernement du petit nombre) et toute organisation tend vers la bureaucratie (le gouvernement par des professionnels). Les anarchistes doivent toujours lutter contre ces tendances, aujourd'hui comme demain et, parmi eux aussi bien que chez les autres.

(A suivre.)

Les objecteurs de conscience

Des objecteurs de conscience nous font connaître la lettre qu'ils ont écrite au ministre de la Défense Nationale après avoir détruit leurs documents militaires lors d'une manifestation qui s'est déroulée place Clichy le 20 février 1970. La voici :

Paris, le 20 février 1970.

Monsieur le ministre de la Défense Nationale.

Monsieur le ministre,

Fidèles à la non-violence qui nous anime, opposés à toutes guerres et à tous recours en la violence, conscients que ces méthodes ne peuvent conduire qu'à des états d'injustice, nous avons choisi la voie de l'objection de conscience.

Nous concrétisons aujourd'hui notre position par l'autodafé de notre livret militaire affirmant ainsi notre désolidarisation envers la politique militaire qui est menée en notre nom et dans laquelle nous sommes compromis malgré nous.

Solidaires de ceux qui accomplissent ce même geste, de ceux qui refusent de payer la part de leurs impôts à l'armée et de ceux qui refusent de servir l'armée, nous vous informons que nous accentuons aujourd'hui notre action sur les points suivants :

— Opposition à l'intervention militaire française au Tchad : après les sombres souvenirs des guerres d'Indochine et d'Algérie nous ne pouvons accepter que des hommes soient appelés à se battre pour soutenir une politique néo-coloniale en Afrique.

— Opposition au système de défense qui assujettit tous les citoyens à l'armée, peut amener les appelés à jouer un rôle répressif et abandonner la distinction entre le temps de guerre et le temps de paix.

— Opposition au projet de réforme du service national qui sous des apparences civiles cache son véritable rôle de contrôle du chômage et d'embrigadement de la jeunesse.

— Soutien aux insoumis qui refusent d'aller à l'armée, notamment lorsque celle-ci les envoie au Tchad.

De plus nous condamnons le gouvernement dans son attitude quant à sa politique nucléaire qui nous engage tous malgré les cris d'alarme des savants du monde entier et quant à sa politique mercantile faisant de la France un des principaux marchands de canons, entraînant ainsi des conflits dans le monde entier, l'apar-

theid en Afrique du Sud, retardant la véritable libération de nombreux pays en voie de développement. Cette politique risque de mener tôt ou tard à un conflit généralisé ou à une situation semblable à celle du Biafra devant laquelle on s'avouera alors impuissant.

Citoyens du monde, conscients que la politique de militarisation ne peut qu'accentuer une situation où la violence règne par ses conflits et ses injustices sociales, nous nous sommes engagés dans la non-violence qui est le seul combat possible pour l'avènement de la justice.

Recevez, monsieur le ministre, nos salutations distinguées.

M. Hanniet, M. Montet, J. Moreau

LETTE OUVERTE AUX MILITANTS CONFEDERAUX

A la suite de récents communiqués parus dans l'hebdomadaire de la VI^e Union régionale, «Espoir», concernant l'Alliance Syndicaliste révolutionnaire et anarcho-syndicaliste, la Fédération parisienne des Sections JAS a jugé nécessaire de préciser ses positions.

Notre action dans la CNT s'explique par notre refus de participer aux tentatives de noyautages des centrales réformistes. Nous considérons, en effet, qu'aucun résultat ne peut être obtenu par cette méthode. De plus, en tant qu'anti-autoritaires, nous ne pouvons en aucun cas employer une méthode qui nous obligerait à prendre rang dans cette hiérarchie. C'est-à-dire que pour nous,

un postulant au titre de délégué syndical, n'affectant ses opinions qu'une fois élu est absolument le contraire d'un révolutionnaire. Pourquoi ne pas se faire élire député à ce tarif-là, afin de mieux conduire le troupeau.

L'ASRAS se veut une coordination des militants révolutionnaires affiliés aux syndicats réformistes.

Si ces militants jugent leurs syndicats inefficaces, nuisibles, ne répondant pas à leur idéal, il leur reste la possibilité de les quitter. De plus, s'ils veulent une simple coordination entre anarcho-syndicalistes, c'est qu'ils sentent la nécessité d'une organisation fédérative. Dans ce cas il existe déjà la CNT. Pourquoi recommencer ?

Même en acceptant le rôle de l'ASRAS en tant que coordination, nous tenons à signaler une contradiction qui risque de se faire jour : si, par définition, la dite coordination regroupe les anarcho-syndicalistes et les syndicalistes révolutionnaires affiliés à des centrales où ils sont minoritaires, le fait que des militants de la CNT participent à la construction de la coordination laisse supposer qu'ils sont également minoritaires dans la CNT. Si ce n'est pas le cas, c'est-à-dire si toute la CNT est révolutionnaire, alors elle doit participer entièrement à la construction de la coordination. Ce qui revient au problème, soit de la création d'une nouvelle organisation, soit demander la dissolution de la CNT et son intégration dans les syndicats réformistes.

Nous pensons que tous les militants conscients devraient refuser de participer à la construction d'une coordination entre anarcho-syndicalistes affiliés aux syndicats réformistes. Toutefois, il est évident que sur des points particuliers, dans des cas précis, la collaboration de militant à militant doit s'effectuer, quelle que soit l'organisation, si les buts sont les mêmes.

Le problème débattu ci-dessus, et cela dans son ensemble, devrait ne pas tenir compte des querelles de personne.

Fédération parisienne de Groupes
J. A. S.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)
Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

LORIENT - DANS UNE IMPRIMERIE

Un bon patron communiste

Oh, ça c'est une bonne boîte ! C'est un laïque, un communiste, un de « gauche ». Il fait des prix à la CGT ou au PC, à la Fédération des œuvres laïques. Pour faire des prix, il en fait ; seulement c'est général chez lui ; il est nettement au-dessous du tarif par rapport aux autres imprimeries ; mais non de Dieu, quand la fin du mois arrive, les ouvriers sont surpris de compter trois ou quatre heures supplémentaires en moins. Il faut bien que quelqu'un paie les petites faveurs qu'il fait pour sa clientèle de gauche. Quand même, on a prévenu la CGT : « Nous on va au moins cher. » En un mot, tant pis pour les dix ouvriers qui se font baiser tous les mois ; belle mentalité pour le syndicat le plus beau, le plus grand, le plus affameur, la CGT.

Quant aux conditions de travail n'en parlons pas : c'est petit, c'est sale, encombré, pas de matériel, un tournevis, un marteau pour dix ouvriers, pas de marbres ; pour un travail il faut monter en moyenne quatre fois l'escalier qui mène à la typo, ce qui fait, en comptant au plus juste 20 à 25 fois par jour, avec une forme de 10 à 15 kg. dans les bras. Là-dessus, le « cher camarade Patron » vous pousse ; il faut produire ; il accélère votre machine au passage. Il est interdit de parler, de rire, de fumer. Jamais de pots, pourtant dans la profession on aime bien boire un petit coup de

temps en temps pour arroser la nouvelle paire de godasses du copain. Pour le tabac les plus intoxiqués vont dans les w.c. ; pour certains cela rappelle le collège : pour d'autres l'hôpital. Et personne ne réagit. Malin le vieux singe. Il préfère embaucher des jeunes apprentis, d'une part parce qu'il ne les paye pas, et d'autre part ils ne peuvent pas se comparer avec d'autres ateliers, vu qu'ils les a bien en main, qu'ils les a mal formés, à son image, sales, sans méthodes, enfin de bons manœuvres, qui bricolent à droite et à gauche de la typo, en passant par le façonnage, à l'impression, etc.

CLEMENTE

NOUVELLES DES U. S. A.

Concentration. — Le mensuel « Fortune » publie chaque année la liste des 500 plus grandes entreprises USA. Parmi celles-ci, plus d'une centaine ont disparu depuis 1962 par fusion avec d'autres entreprises. Ainsi, aujourd'hui, les 200 premières entreprises contrôlent 60 % de l'activité industrielle.

Sur le front du travail. — Pendant les huit dernières années, plus d'Américains ont été tués sur le lieu de leur travail qu'au Vietnam et le nombre d'heures perdues par accident est 5 fois plus grand que le nombre d'heures perdues au Viet-nam, d'après le secrétaire du Travail, Schultz.

AUSTERITE ET REPRESSION

Ainsi entre Noël et le jour de l'An (chrétien), l'année de la « nouvelle société »; notre très brave ministre nous annonçait une baisse sur la TVA de 8,6 %. Oui, une baisse, enfin. Hélas tout est relatif car voici que certains tarifs des PTT vont devoir augmenter et la SNCF ajoute 6 % suivie par les transporteurs routiers et fluviaux (+ 6,5 % en moyenne). Les trusts internationaux du nickel (+ 20 %), et du café (+ 1 fr. par kg.). Le gouvernement n'oublie personne (l'EDF et la RATP ont leurs petites mesures de « stabilité »).

De plus la section du Rhône de l'Union féminine civique et sociale dû constater que si son budget familial type de janvier 1970 a baissé de 6,29 fr., cette baisse a été annulée par une hausse de 20,44 fr., d'où majoration de 1,88 % par rapport à décembre 1969 et de 7,30 % sur le budget de janvier 1970.

Automobiles, + 3 %; pâtes, 6 % au 1^{er} janvier; thé, + 5 %; sardines, + 3 %; toutes conserves, + 3 à 5 %; biscottes, + 4 %; biscuits, + 3 %; lessives, détergents, + 3 à 3,5 %; serpillière, + 4 %.

L'huile d'arachide est passée de 2,64 en août 69 à 2,94 en janvier 1970 et à 3,09 en février; l'huile de tournesol, + 0,19 fr.; lait, + 0,02 fr. par litre en 1969 et + 4 % au 1^{er} avril; le beurre et les fromages suivent.

Champignons en conserves, janvier + 8 %, février + 9 %.

Viande bovines (en avant les veaux) + 4,25 % au 1^{er} avril; + 4 % à l'automne.

Vin, 10^e courant, + 0,16 fr.; bière, + 0,02 à 0,04 fr.

C'est ainsi que pour 1969 la France se place en tête pour la hausse du coût de la vie en Europe, avec 6,7 % contre 6,4 % à la Grande-Bretagne; 3,2 % à l'Allemagne, et 2 + à la Finlande.

Le capitalisme ne peut contrôler ses prix.

Les ouvriers et paysans vont demander des salaires décents (1 000 frs mensuels, retraite potable à 60 ans, etc.). Le capitalisme pourrait-il seulement accorder ces quelques miettes? Car pris dans ses contradictions économiques, ces dernières ne manqueront pas de l'étouffer. Contrairement aux affiches du PCF, les ouvriers n'ont rien à attendre de réformes intégrationnistes (réformes de la fiscalité), ni d'autre salut que celui qui vient d'eux-mêmes (le parti de la classe ouvrière, du peuple et de la nation). Les travailleurs n'ont pas d'alliés dans les autres classes; ceux qui le sont (intellectuels et étudiants) ne le sont qu'à titre individuel. Cette lutte par la dénonciation des organismes de collaboration de classes (réformisme ou fascisme) et par la création de centres de luttes révolutionnaires (syndicats CNT, conseils ouvriers, comités d'action). Contre la hausse et la montée des forces technocrates, union et organisation anti-autoritaire des forces révolutionnaires.

H. Lopez, CNT-JAS de UJL Lyon-Villeurbanne

LES EMPECHEURS DE TOURNER EN ROND...

« Il est navrant que cette jeunesse, dont nous espérons et continuons à espérer qu'elle assumera son rôle d'avant-garde... persiste à vivre dans un certain romantisme combien éloigné de la réalité et des problèmes que vit notre peuple. Les préoccupations mineures des étudiants à propos du logement et de la nourriture sont indignes de notre jeunesse. Elle doit au contraire manifester son loyalisme et sa reconnaissance envers la patrie qui les assure de son entière sollicitude malgré ses moyens limités. »

De qui cette belle prose ? Quel

est cet émule de Louis XIV qui parle de « notre peuple » ? Sauf dans les régimes fascistes le « loyalisme et la reconnaissance envers la patrie » n'ont pas à être exigées des citoyens qui sont assez majeurs pour en décider d'eux-mêmes.

C'est la déclaration de Houari Boumediène président (directeur général) du gouvernement révolutionnaire (?) algérien devant les ouvriers (pas les étudiants) de l'Union Général des Travailleurs Algériens à l'occasion du 14^e anniversaire de ce syndicat d'Etat.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

UN CRI DANS LE SILENCE

Le physicien russe Andrei Sakharov qui avait déjà en 1968 envoyé une lettre ouverte à Brejnev en faveur du rapprochement Est-Ouest vient de remettre ça pour la liberté d'expression en URSS. Sa lettre est diffusée par le Samizdat une organisation clandestine spécialisée dans la littérature contestataire. Seul bien entendu le nom imprimé du physicien au bas de la lettre peut témoigner de son origine, mais les observateurs ont trouvé assez de similitudes dans cette lettre avec celle de 1968 pour être satisfaits quant à son authenticité. En voici quelques extraits :

« Nous savons depuis longtemps que nous avons perdu non seulement la course à la Lune mais également celle du succès économique, que la productivité de nos entreprises est faible et que notre pays devient peu à peu un réservoir de matières premières pour l'Europe, que nous ne conservons notre place que grâce aux ressources naturelles fantastiques de notre pays et à la patience traditionnelle de la paysannerie.

Tout le monde peut voir que personne ne veut vraiment travailler dans ce pays. On ne veut que jeter de la poudre aux yeux des dirigeants. Des événements fictifs comme les anniversaires (référence au 100^e anniversaire de la naissance de Lénine) sont devenus plus importants que des réussites authentiques de la vie économique et sociale.

Tout cela provient du fait que depuis plusieurs années nous vivons dans un monde imaginaire, que nous nous abusons les uns les autres sans nous résoudre à regarder la vérité en face. Pendant ce temps, les autres pays n'ont pas la tête dans les nuages et construisent leurs économies sur des fondations solides augmentant sans cesse leur avance sur nous.

Il n'y a aucune réunion amicale où les gens peuvent dire ce qu'ils pensent de cela. Chacun de nous sait que cette duperie collective prolongée nous conduit inévitablement à la catastrophe. Partout en Russie les gens parlent entre eux de ce problème.

Le remède est suggéré par le diagnostic lui-même. Tous nos maux ne peuvent être guéris que dans la discussion publique.

Combien d'initiatives, de sagesse et d'enthousiasme se présenteront si seulement le peuple n'était pas baillonné. Dans les rédactions de nos journaux il y a des douzaines d'articles, de livres manuscrits où l'on trouve une analyse honnête de notre société.

Mais la porte est fermée. L'honneur de la littérature russe, Solzhenitsin, a été exclu de l'Union des écrivains. Le parlement, si cher à entretenir, a été transformé en une machine à voter.

La discussion publique et uniquement la discussion publique peut remettre la Russie sur la route du salut. »

Pour nous anarcho-syndicalistes, cette lettre se passe de tous commentaires, un regret cependant, qu'il n'y ait pas plus de Sakharov dans tout les pays et plus particulièrement en France.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

34 28

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

26 MARS
1970
NUMERO 600
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DE LA GREVE SAUVAGE A LA GREVE BIDON

ON SE MOQUE DE NOUS

Depuis longtemps, ça poussait. De nombreux camarades voulaient agir. Les syndicats ne faisaient rien. Pour les appuyer dans les négociations, la CGT a fini par déclencher un semblant de grève. Les autres syndicats se sont tout de suite couchés devant la direction.

A présent, la CGT les a vite rejoints. En fin de compte, on a fait 1 ou 2 jours de grève pour 4 francs par mois ! Dans un an, on aura à peine récupéré la perte de la grève.

Jamais la CGT n'a organisé véritablement cette grève. Jamais on n'a su qui débrayait, pourquoi ni ce qu'il fallait faire. Les délégués disaient que tout le monde partait, mais personne ne savait rien. Certains dépôts et équipes de nuit faisaient grève, tandis que les équipes de jour travaillaient. Bien que, dans certains dépôts, l'unité d'action ait été réalisée, dans l'ensemble la plupart des camarades étaient desarmés, finalement tout le monde a repris le travail.

La CGT a laissé mourir la grève dans la pagaie, et les autres syndicats ont regardé en se frottant les mains, aplatis qu'ils sont devant la direction SNCF.

Camarades, cela doit nous servir de leçon. Si nous voulons mener la lutte, c'est à nous de faire le tour des chantiers, d'emmener nos camarades, de nous réunir, de nous organiser. C'est à nous de fixer les revendications et ce ne sera sûrement par des augmentations en pourcentages qui ne rapportent qu'aux hautes échelles.

Certains camarades qui ont cru à la grève de la CGT découvrent qu'on nous a manœuvrés et que les négociations terminées la CGT n'a plus besoin de nous elle arrête la grève.

Nous rentrons la rage au cœur. Il ne faudra pas s'étonner si le travail ne va pas aussi vite que d'habitude. La direction aurait tort de se réjouir trop vite, nous ne sommes pas vaincus. Au contraire, cela nous a ouvert les yeux.

Comment les dirigeants syndicaux ont cédé devant la SNCF

Au début de la grève, les revendications CGT étaient :

- 1 h 30 de réduction en 1970,
- les 40 heures en 73,
- 70 F d'augmentation et échelle mobile.

Le 19 février au soir, les 3 fédérations ne demandaient déjà plus que :

- un calendrier pour les 40 heures,
- une augmentation de 3 % (en pourcentage).

Pour nous faire partir en grève,

on nous présente des revendications égales pour tous, mais dès qu'on commence à négocier, on ne pense plus qu'à avantager les cadres qui ne sont pourtant pas les plus chauds pour la grève.

Et à présent, on nous a demandé de reprendre le travail pour :

- 1 h 30 de réduction le 1^{er} novembre (au lieu du 1^{er} janvier proposé avant la grève par la direction).
- 3,9 % de rattrapage des prix et 2 % d'augmentation (au lieu de 1,5 %).

Faisons les comptes : nous avons en somme fait grève pour : avan-

cer de 2 mois la réduction de 1/2 heure que la SNCF avait prévu de toutes façons. A 1/2 h. par semaine, ça fait 4 h. pour 2 mois. La SNCF perd 4 h. de travail et nous qui avons fait grève, nous perdons 2 jours.

- 0,5 % d'augmentation supplémentaires, c'est-à-dire environ 4 F. par cheminot. En 2 jours de grève, on perd en moyenne 60 F. Il nous faudra 15 mois pour les récupérer.

Voilà ce que les chefs syndicaux appellent des résultats positifs !

Des Cheminots mécontents

Syndicalisme et Défense Nationale

Nombre de syndicalistes lorientais, qui eurent entre les mains un tract dont le texte montre le chorus des grandes centrales réformistes autour d'un problème qui, pour un syndicaliste authentique, ne peut résoudre que dans sa liquidation pure et simple (je veux parler de la défense nationale), définit clairement que pour eux, quel que soit le travail effectué par les travailleurs il est possible, pour l'avenir de la branche et sa prospérité, d'offrir à ces derniers une amélioration tant du point de vue des salaires que de celui... des débouchés.

Si la chose est vraie pour une multitude d'industries, dans lesquelles les travailleurs peuvent tirer un apport constructif, il n'en est pas de même, en ce qui concerne la Défense Nationale et les travailleurs des arsenaux.

Ainsi la CGT, la CFDT et FO, montrent, que pour eux, l'important c'est « la grogne » des travailleurs et non le bon sens de celle-ci.

Entre autres incongruités, on pouvait lire sur le tract ce paragraphe qui confirme l'explication donnée ci-dessus : « Ainsi, la pleine activité, le développement même des Arsenaux et Etablissements

pourraient être réalisés par l'embauchage de nouveaux personnels de toutes catégories dans un statut maintenu et amélioré, permettant le développement de l'économie locale, régionale et nationale. »

Loin donc, de chercher à éliminer le problème fondamental qui se pose à des travailleurs, obligés de louer leurs services dans une branche d'industrie de guerre, contraire absolument à leurs intérêts, par une vigoureuse propagande en faveur des crédits nécessaires pour permettre à l'habitat « national » (pour utiliser un vocabulaire qui leur semble cher) lesquels permettraient de former des travailleurs à des tâches plus dignes et surtout conformes à leurs intérêts, ces centrales, support du capitalisme mondial, reprennent à leur compte de soutenir la sécurité du capital contre celle des travailleurs par une propagande qui semble, si l'on n'y prend garde, émaner des travailleurs eux-mêmes.

Encore une fois si les précurseurs du syndicalisme voyaient où la CGT et consort traînent celui-ci, il est certain que leur sang ne ferait qu'un tour et qu'ils s'insurgeraient contre ceux qui, tout en prétendant défendre les travailleurs ne savent ou ne veulent pas

faire le distingo qu'il y a entre les intérêts des travailleurs, et ceux du capital.

Pelloutier, Pouget, Griffuelles, et tous les autres avaient quand-même une autre allure que ces syndicalistes qui défilent criant « Paix au Vietnam » et soutiennent l'objet de sa destruction dans leur propre pays.

Il ne s'agit pas de soutenir la défense nationale parce que des travailleurs y sont employés.

Il s'agit plutôt d'agir résolument, violemment, par une propagande active pour l'élimination de celle-ci afin que les crédits et les forces productives qui y sont gaspillés servent à améliorer l'habitat, la recherche médicale, les industries indispensables au progrès et au bien-être des travailleurs qui pourront exiger là, que soit embauchés d'autres travailleurs, afin que chacun profite réellement de sa production qui ne peut-être que la source des intérêts de chacun de ceux-ci et non ceux du capitalisme.

Je ne pense pas que les camarades syndiqués dans ces centrales connaissent la teneur de ce tract (1), mais il est indéniable que l'on signe pour eux lorsqu'on

(Suite page 11.)

Tout le monde sous les drapeaux

Verrons-nous un jour tous nos jeunes garçons et nos filles s'abêtir à marcher au pas et à saluer le petit doigt sur la couture du pantalon ? C'est ce qui risque probablement d'arriver si le projet présenté par Missoffe, député UDR de Paris est accepté. Cette réforme aurait pour but de convertir le service militaire en service unique. Formidable, formidable. Car ce projet semble vraiment formidable, à ceci près :

Tout d'abord ne nous faisons pas des illusions : l'école à tuer sera intégralement conservée, avec sa durée actuelle et ses quatre catégories qui sont les suivantes : le service T.A.M., qui absorbe 97 % des effectifs et dans l'ordre : le service de défense nationale (pompiers ou autres), d'aide technique à outre-mer et de coopération aux Etats étrangers.

Le service civique n'est donc pas destiné à remplacer le service militaire, mais formera, d'après Missoffe, une autre option qui s'ajoutera aux quatre précédentes. D'autre part, les jeunes allant au service civique seront des volontaires, mais principalement des recrues sélectionnées parmi les bons éléments de l'armée, plus communément appelés les pistonés ou les favoris. Ce seraient aussi les jeunes les plus instruits, possédant des connaissances étendues ou une qualification quelconque qui leur permettraient de remplir les fonctions que nous verrons plus bas, pendant que les autres, ceux qui justement auraient le plus besoin de s'instruire resteraient à s'emmerder à la caserne.

Nous pouvons aussi nous poser la question. A quoi servira le service civique ? et ici je laisse la parole à M. Missoffe lui-même qui dit « je vous propose 3 grands types d'actions. D'abord des tâches d'animation sociaux - culturelles comme l'alphabétisation et la pro-

motion des travailleurs émigrés, l'éducation physique et sportive, nous avons d'énormes besoins de moniteurs de jeux et de sport »... « ensuite des actions de développement et d'aménagement du territoire comme sur certains chantiers ruraux... enfin des actions d'aide sociale et de secours d'urgence, dans les bidonvilles, auprès des vieux, des déshérités ». Missoffe parle aussi de « scolarisation des enfants et des adultes hospitalisés, l'accueil ou la garde des inadaptés ». Si nous examinons d'un peu plus près ces promesses alléchantes nous nous apercevons qu'elles sont fournies de bons sentiments mais aussi de mensonges : les jeunes appelés serviraient-d'instituteurs pour les travailleurs migrants alors que le gouvernement afin d'économiser, supprime des postes d'éducateurs et d'instituteurs dans les maternelles (et même dans toute l'éducation nationale) pour ne les remplacer, que par de vulgaires garderies qui nécessiteraient un personnel moins qualifié donc moins cher à entretenir. Pauvres gosses ! D'autre part Missoffe parle aussi d'un besoin de moniteurs. Mais il oublie de dire que 2.000 jeunes stagiaires attendent d'être nommés professeurs de gymnastique et que le gouvernement ne semble pas s'y intéresser et pour cause : un professeur doit être mieux payé qu'un stagiaire ; pire, ces stagiaires peuvent être, toujours par économie renvoyés du jour au lendemain sans préavis, ce qu'aucun patron ne se permettrait de faire. Pendant ce temps les établissements scolaires souffrent du manque important d'éducateurs en matière de sport. Nous avons vu aussi que nos jeunes se transformeraient en maçons d'occasion pour aller travailler sur les chantiers ruraux et dans les bidonvilles. Je doute que des jeunes inexpérimentés puissent égaler un maçon rompu à son métier mais ils est vrai que les habitants des taudis n'ont guère besoin de belles et solides maisons et de plus nous en revenons toujours à l'économie : un vrai maçon, même mal payé revient certainement plus cher qu'un trouffion à qui l'on attribue 1,30 F plus 1 paquet de troupe par jour. Nous pouvons donc nous demander si les recrues ne seront pas transformées en main-d'œuvre à bon marché accentuant ainsi le chômage et en unités spécialement destinés à briser les grèves et à enrayer la lutte des travailleurs pour leur émancipation ?

Le service obligatoire pour les filles affecterait celles-ci à des secteurs nécessaires comme la puériculture, les hôpitaux, secteurs sanitaires et sociaux. Le gaullisme constate et avoue ici sa faillite. Par ailleurs la CFDT montre (pour une fois) très timidement le bout de ses dents. « C'est suppléer, dit-elle, de façon artificielle aux carences de ces secteurs et masquer des problèmes de fond en se donnant facilement bonne conscience ».

Il me semble avant tout que le gouvernement voudrait attirer avec de belles promesses pleines de beaux sentiments la grande majorité de la jeunesse qui de plus en plus semble se désintéresser du service militaire. Pour s'en convaincre il suffit de regarder les statistiques : actuellement il y a 26 %

d'exemptés contre 8,3 % en 1961 (sans compter les insoumis dont le nombre est inconnu) et il y avait aussi 50 % de sursitaires en 1969 contre 8 % en 1950.

Nous venons donc de voir que, si l'Etat nous ouvre ses bras ce n'est que pour mieux nous manger. Mais ne tombons pas dans le piège, refusons de devenir des volailles ; refusons tout d'un bloc de devenir des soldats sachant bien que « lorsqu'un militaire travaille c'est un assassin et que lorsqu'il ne fait rien c'est un parasite ». Refusons aussi de devenir des larbins, de la main d'œuvre à bon marché et des briseurs de grève au profit d'un gouvernement crapuleux. « Ce n'est qu'un début continuons le combat. »

CLEMENT

LE S. O. C. COMMUNIQUE

Le décret portant appel des contingents de 1970 ayant été publié le 5 février, les jeunes gens désirant bénéficier du « statut d'objecteurs de conscience » et appartenant aux contingents devant partir en 1970 ont, en principe, un délai de quinze jours pour en faire la demande.

Ils doivent adresser au minis-

tre de la Défense nationale (14, rue St-Dominique, 75-Paris (7e)), une lettre sur papier libre, en recommandé avec accusé de réception, pour demander à bénéficier de la loi du 21 décembre 1963. Pour tout renseignement, ou en cas de retard ou de difficulté, adressez-vous au Secrétariat des Objecteurs de Conscience, 62, rue Bouquière, 33-Bordeaux.

Pas d'accord sur les salaires à la R. A. T. P.

Les syndicats, après plusieurs entrevues avec les dirigeants de la RATP et de la fonction publique, ont refusé de signer l'accord sur les salaires que leur soumettait leur direction respective.

C'est un point d'acquis. Cela n'a pas empêché la direction de la RATP de décider unilatéralement que le salaire de l'ensemble du réseau serait majoré de 3 pour 100 à dater du 1er avril.

Mais qu'ont fait les syndicats, qui pourtant, si l'on se réfère à la CGT, réclamait que soit réajusté le salaire en tenant compte des augmentations des prix et autres facettes dont se sont servi les capitalistes pour rogner les avantages acquis depuis mai 1968, soit 19 pour 100.

La revendication était légitime et les syndicats, après avoir refusé de signer semblent s'être retournés pour réfléchir à de nouveaux accords sans pour cela avoir émis l'idée de la grève générale. Pourtant, devant ce refus de

la RATP, comme devant celui des pouvoirs publics, il n'y a qu'une seule réponse à donner : c'est la grève générale. Grève générale qu'il faudra s'efforcer d'étendre aux autres secteurs. Tous les travailleurs subissent actuellement le joug d'une faction que ceux qui sont censés la représenter.

On n'obtient pas du patronat des avantages qui ne peuvent être obtenus que par la lutte révolutionnaire, qu'est l'action directe. en signant ou ne pas signant des accords qui sont entièrement mis au point par les patrons et l'Etat.

Nous sortons d'une période électorale et une nouvelle fois il faut qu'on se rende bien compte de ce que le parlementarisme n'apportera jamais rien aux travailleurs.

Une seule voie conduit à l'abolition du capital et du salariat : le syndicalisme révolutionnaire ; une seule action : la grève générale.

Syndicalisme et Défense Nationale

(Suite de la page 1.)

signe du sigle confédéral. D'authentiques syndicalistes répondraient à ce tract comme nous le faisons parce qu'étant en désaccord complet avec celui-ci et parce qu'il convient de ne pas permettre à ceux qui se servent du syndicalisme comme d'un moyen commode, de tromper les travailleurs.

11° U. R.

(1) Le tract sera affiché 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Que veulent les ouvriers de Citroën ?

Nous en avons assez des brimades, des chefs et des cadences, des augmentations aussitôt bouffées par la hausse des prix... Nous devons balayer tout cela et changer la vie dans l'usine, c'est pourquoi aujourd'hui nous exigeons :

40 heures tout de suite et sans perte de salaire.

Dans cette voie le premier pas est le refus des heures supplémentaires et du soi-disant « volontariat » de Citroën. 10 heures dans l'usine c'est déjà trop; accepter des heures, quel qu'en soit le motif, c'est diviser les travailleurs et faire le jeu du patron. C'est surtout accroître le chômage, car travailler 50 heures ou plus c'est voler autant à un chômeur.

Refuser les heures supplémentaires c'est combattre le chômage.

La suppression du système de prime :

Dès maintenant tous les travailleurs au boni individuel doivent refuser de régler trop haut. 100 ou 110 c'est déjà beaucoup, au-dessus, c'est un cadeau au patron. Réfléchissez camarades, celui qui règle à 150 fait cadeau de plus de quatre heures par jour à Bercot, qui lui, en paye à peine une et en prend toujours prétexte pour serrer les temps. Là aussi c'est la division qui nous livre pieds et poings liés au patron.

Le boni collectif est une saloperie encore plus belle. Les chefs qui en touchent le plus gros morceau, sont toujours sur notre dos pour nous faire accélérer. C'est ce qui leur permet d'arrondir leur fin de mois et de se payer les sports d'hiver comme Godefroy, qui s'est cassé la gueule à Chamonix. Nous voulons que le salaire ne varie plus à la tête du client. Notre seule garantie : l'intégration des primes dans le salaire, à commencer par la prime hebdomadaire, qui doit être payée chaque quinzaine.

A bas la hiérarchie Citroën :

A Citroën, il y a quatre catégories de travailleurs : « ouvriers », « commissionnés », « collaborateurs », « cadres » et à l'intérieur de chacune de multiples qualifications. Personne n'y comprend plus rien et c'est justement fait pour cela. Mais il y a des inconscients et des salauds qui s'y laissent prendre et qui essaient de grimper en marchant sur les autres. Quant à la CGT, elle marche à fond dans la combine en réclamant des hausses « hiérarchisées », etc., autrement dit les gros deviennent plus gros, les

maigres, plus maigres : assez de division.

L'augmentation de salaires doit être indirectement proportionnelle à l'importance des salaires.

Pour préparer les grandes luttes qui nous permettront d'arracher ces revendications au patron il nous faut préparer l'unité et reprendre systématiquement toutes les formes de résistance au patron :

— Ralentir quand il y a un chronométrage.

— Refuser de faire en plus le boulot d'un camarade absent et non remplacé.

— A chaque fois qu'ils accélèrent, couler si possible, tous ensemble.

— Ne pas appliquer les hausses de production demandées, en discuter, isoler les fayots (c'est ainsi qu'à St-Charles un jaune a reçu un boulot dans gueule et s'est fait prudemment muter ailleurs).

— Entourer les camarades menacés par la maîtrise ou le SISC, témoigner les uns pour les autres, etc.

Pour vaincre le patron nous devons généraliser ces formes de lutte contre l'oppression dans l'usine.

L'attaque des centres d'aide technique. Soutien aux immigrés :

Pour vaincre le patron il faut rechercher l'unité. Pas l'unité derrière quelques bonzes qui parlent en notre nom, qui jouent aux politiciens bourgeois et qui donnent des interviews à la radio et à la télé. Ce n'est pas non plus l'unité avec les « blouses », car la plupart sont arrivées là en marchant sur les autres et ce sont de fermes souteneurs du syndicat fasciste SISC, s'il y en a d'honnêtes parmi eux ils sauront bien nous rejoindre.

Notre unité c'est celle des professionnels et des OS, des ouvriers de Citroën et des intérimaires et principalement, l'unité des travailleurs français immigrés :

En effet, les immigrés sont très nombreux à travailler à nos côtés principalement dans les secteurs directement productifs (les chaînes, par exemple), c'est-à-dire les coins qui assurent les profits patronaux. Ces immigrés sont « importés » par le patron comme masse de manœuvre pour nous diviser et tenter de faire pression sur nos salaires. La semaine dernière nous rappelions Manouchian OS de Citroën, héros de la Résis-

tance, la lutte des peuples opprimés. Eux aussi se sont révoltés contre le système qui les écrase. Ainsi, à Citroën, malgré la répression patronale, cent camarades algériens ont arrêté le travail pendant deux jours à Clichy il y a trois semaines.

Les immigrés sont révoltés et ça les patrons le savent, c'est pourquoi ils essaient de leur lier les mains : on ne leur donne que des cartes de séjour limitées si bien qu'on peut les renvoyer à tout moment dans leur pays pour les livrer à la police fasciste.

Les patrons ont mis au point tout un réseau de surveillance baptisé « services d'aide technique ». Sous ce nom banal se cache un réseau de police parallèle chargé en particulier de connaître les activités politiques et syndicales des immigrés, ainsi que de surveiller leurs déplacements. Ces bureaux avaient déjà été attaqués pendant la guerre en Algérie par des camarades du FLN. Vendredi dernier nous avons envahi deux de ces centres et détruit les dossiers.

Pour recréer la grande unité de lutte qui nous permettra d'abattre les patrons il faut multiplier ces actes de solidarité et en particulier soutenir les revendications des immigrés :

— Cartes de séjours longue durée, garanties contre l'arbitraire policier, droit d'amener sa famille, logements décentes...

— A l'intérieur de l'entreprise : Contrat de longue durée dès l'embauche.

Tous les papiers doivent être traduits dans les différentes langues et en premier lieu la fiche de paie et les règlements de sécurité.

Une représentation par nationalité et dès maintenant le droit de se faire accompagner dans toutes les démarches par des travailleurs immigrés parlant français, choisis par eux et bénéficiant des mêmes garanties que les délégués du personnel.

Tous les travailleurs doivent soutenir ces revendications.

C. A. CITROËN



**En fin
de compte,
ce sont
les travailleurs
qui vaincront**

Vive les grèves avec occupation !

Vive la lutte des ouvriers de Dupont (Sté fabricant de briquets), à Viuz (Hte-Savoie), qui ont déclenché une grève illimitée avec occupation.

Vive la lutte des travailleurs de la SNIAS (ex Sud Aviation).

Vive la lutte des travailleurs des Etablissements Simon, à Cherbourg.

Vive la lutte des travailleurs de chez Peugeot, à Audincourt.

Vive la lutte des travailleurs de la Manufacture de couvertures de Thizy (Rhône).

Vive la grève des travailleurs du siège social de Blaw-Knox (ma-

tière) pour travaux publics), à Boulogne.

Vive la grève des travailleurs de Stein-industrie, à Paris.

Vive la grève des travailleurs de la Société d'électronique, à Lamia.

Vive la grève des travailleurs de l'usine de confection Julietta, à Vierzon.

Vive la grève des travailleurs des Etablissements Loirecord, à St-Nizer-sous-Charlieu (Loire).

A bas l'exploiteur.

A bas les bureaucrates syndicaux et politiques qui freinent le mouvement révolutionnaire d'émancipation !

Les erreurs d'hier sont les mêmes que celles d'aujourd'hui

« Si les vieux que nous sommes nous pouvions... et les jeunes voulaient, la société humaine serait un paradis fraternel. »

Malheureusement les choses ne sont pas ainsi. La différence d'âge, les jeunes généralement plus instruits, considèrent à plus fortes raisons, être dans la logique de la pensée moderne, sur les possibilités de transformer la société, sans réfléchir à aucun moment si les possibilités quantitatives révolutionnaires sont efficaces pour réaliser la révolution formatrice de la société, sans nous conduire vers un fiasco comme les autres révolutions, la dictature sur le prolétariat en Russie et ailleurs ou de Franco et consort.

Certains jeunes sympathisants de l'anarcho-syndicalisme, semblent

n'attacher aucune importance à notre expérience de révolutionnaires, qui soutenons depuis de longues années de sacrifices la lutte contre le capital exploiteur, l'église et l'Etat.

Des coopératives, colonies et même des collectivités furent créées par tous les pays, sous l'insigne de la liberté, et partout les résultats furent les mêmes, dissolution par l'opposition matérielle du capitalisme et de l'Etat.

De toutes les expériences révolutionnaires, nous avons constaté et nous réaffirmons que seul le syndicalisme révolutionnaire, c'est-à-dire, l'anarcho-syndicalisme soutenu par la masse des travailleurs est efficace, par le moyen de la grève générale révolutionnaire de toutes les corporations de métiers,

auquel, par malheur, les jeunes ne semblent pas vouloir s'intéresser par leur manque du sens réel de l'organisation. Les voilà ainsi inclinés à refaire les mêmes erreurs que nous fîmes et ils leur faudra du temps, trop de temps pour qu'ils se rendent enfin compte de ceci.

Le camarade Sarasino auteur d'un article les « Groupes Communistes Anarchistes », publié dans « Le Monde Libertaire » se manifeste comme fervent admirateur des collectivités implantées dans le midi de la France, il s'occupe aussi des diverses collectivités chrétiennes de l'Irak et d'Espagne.

Chaque personne a le plein droit de se déclarer comme bon lui semble, libre à lui de ratifier ou de

rectifier ses tactiques; mais chacun, à sa conception d'apprécier les causes. Or, précisément, cette liberté me permet de répondre aux illusions fantastiques du camarade Sarasino.

D'abord nous sommes tous des serviteurs contribuables du grand et unique propriétaire et administrateur du territoire français : l'Etat et son gouvernement, qui pour survivre tolère, des locataires que nous sommes diverses formules d'obtenir les moyens de subsistance pour vivre le mieux possible. Mais dès que quelques courants d'exploitations ou d'agitation, le gêne, il n'hésite pas à faire valoir son autorité.

Donc je ne conçois pas la possibilité de transformer la société, (Suite page V.)

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LA PROPRIETE

Les anarchistes ne rejettent pas non plus la propriété, bien qu'ils en aient une idée particulière. En un sens, la propriété c'est le vol parce que l'appropriation exclusive de n'importe quoi par qui que ce soit en prive tous les autres. Cela ne veut pas dire que nous soyons communistes. Cela signifie que le droit d'une personne sur un objet ne repose pas sur le fait qu'elle l'ait fabriqué, trouvé, acheté, reçu, qu'elle l'utilise ou le désire, ou qu'elle ait un droit légal, mais sur le fait qu'elle en a besoin plus encore que quelqu'un d'autre. Cela n'est pas une question de justice abstraite ou de loi naturelle, mais de solidarité humaine et de bon sens. Si j'ai une miche de pain et que tu as faim, elle est à toi, pas à moi. Si j'ai un manteau et que tu as froid, il t'appartient. Si j'ai une maison et que tu n'en as pas, tu as le droit d'utiliser au moins une de mes chambres. Mais, dans un autre sens, la propriété c'est la liberté, c'est-à-dire que la jouissance de biens en quantité suffisante est une condition essentielle d'une vie agréable pour l'individu.

Les anarchistes sont pour la propriété privée qui ne peut être utilisée pour exploiter autrui, entre autres, ces objets personnels que nous accumulons depuis l'enfance et qui font partie de notre vie. Nous sommes contre la propriété privée injustifiée parce qu'elle ne sert qu'à exploiter : propriété foncière et immobilière, instruments de production et de distribution, matières premières et articles manufacturés. Le principe de base est qu'un homme peut avoir un droit sur ce qu'il produit mais non sur ce qu'il obtient par le travail des autres. Il a un droit sur ce dont il a besoin et qu'il utilise, mais non sur ce dont il n'a pas besoin et qu'il ne peut utiliser. Dès qu'un homme a suffisamment ou bien il gaspille ou bien il prive quelqu'un d'autre.

Par conséquent, les riches n'ont aucun droit sur leurs propriétés, car ils sont riches non parce qu'ils travaillent beaucoup, mais parce qu'ils font travailler beaucoup de gens. Les pauvres ont un droit sur la propriété des riches, car ils sont pauvres non parce qu'ils travaillent peu mais parce qu'ils travaillent pour les autres. En fait, les pauvres travaillent toujours beaucoup plus longtemps à des tâches beaucoup plus ingrates que les riches, et dans des conditions pires. Personne n'est devenu riche et ne l'est demeuré par son propre travail, mais seulement en exploitant le travail des autres. Un homme peut avoir une maison et un bout de terre, les outils de sa profession et une bonne santé toute sa vie et il peut travailler aussi dur qu'il voudra et aussi longtemps qu'il pourra, il produira

NICOLAS WALTER

assez pour sa famille mais pas beaucoup plus. Il ne sera même pas indépendant, il dépendra des autres pour obtenir certaines matières premières et pour échanger ses produits.

Pour ce qui est des richesses, il ne s'agit pas seulement de savoir qui les possède mais encore qui les contrôle. Il n'est pas nécessaire d'être propriétaire pour exploiter les autres. Les riches ont toujours employé d'autres gens pour gérer leurs biens et maintenant que des sociétés anonymes et des entreprises nationalisées tendent à remplacer les propriétaires privés, ce sont les « technocrates » qui deviennent les principaux exploités des ouvriers. Tant dans les pays avancés que dans les pays sous-développés, tant dans les Etats capitalistes que communistes, c'est une petite minorité de la population qui possède ou contrôle la grande majorité des richesses.

En dépit des apparences, ce n'est pas un problème politique ou légal. Ce qui importe n'est pas la distribution de l'argent ou le système de répartition des terres, l'organisation des impôts, la méthode de taxation ou la loi sur les héritages, mais le fait fondamental que certaines personnes travaillent pour d'autres, tout comme certaines obéissent à d'autres. Si nous refusions de travailler pour les riches et les puissants, la propriété disparaîtrait, de la même façon que, si nous refusions d'obéir aux dirigeants, l'autorité disparaîtrait. Pour les anarchistes, la propriété est basée sur l'autorité et non l'inverse. Le problème n'est pas de savoir comment les paysans engraisent les propriétaires ou comment les ouvriers enrichissent les patrons, mais pourquoi ils le font, et c'est là qu'est le problème politique.

Certains essaient de résoudre le problème de la propriété en changeant la loi ou le gouvernement, par des réformes ou par la révolution. Les anarchistes n'ont aucune confiance dans ces solutions, mais ils ne s'accordent pas tous sur la bonne solution. Il y en a qui veulent le partage de tout entre tout le monde, afin que chacun ait une part de la richesse mondiale, et un système commercial de laissez-faire avec crédit gratuit pour éviter l'accumulation excessive. Mais la plupart des anarchistes n'ont pas non plus confiance dans cette solution, et veulent l'expropriation de tous ceux qui possèdent plus que le nécessaire, afin que nous ayons tous accès à la richesse mondiale, et que le contrôle soit aux mains de la communauté. En revanche, tous s'accordent pour dire que le système actuel de propriété doit être détruit en même temps que le système actuel d'autorité.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

DISCOFILIA

NO importaría que la gusa inútil encontrara cosa a decir del título que hoy escogemos para edificar artículo de fondo. «Ahora el disco, la tabarra», y otras expresiones exoriginales.

Pues sí; el disco, la placa redonda, la cera musicalizada, tan secundaria en la época del fonógrafo en la que no pasaba de curiosidad edisoniana, en la sociedad moderna ha adquirido derecho artístico, de Auditorium, de allanamiento de morada. Por su ascensión a la categoría de Arte industrializado, y no por ello menos espiritualizado, el disco, otrora tan desconsiderado y risibilizado («me das el tostón, el disco»), hoy llena salas, escenografías, hogares, y solitudes de fanáticos de la música. En la redondela ex fonográfica, ex gramolada, ya electrificada, se imprime de todo, bueno y malo, cierto; pero también lo magnífico, diríamos lo sublime, de tal suerte, que la ópera, el concierto y las expansiones musicales lejanas, todo caro y de imposible logro para el obrero, hoy se puede adquirir en pedazo musical preferido al precio de dos semanas de renunciar al tabaco, o al café de cada día, absolutamente prescindibles. No se trata ya de destinar una fortuna en la creación de una discoteca particular, pero sí de escoger las piezas ambicionadas para un recreo íntimo sin miedo a que nadie corte el encanto de unos momentos sublimes con una expresión patética semejante al guijarro que rompe el espejismo del lago montañés, o el erupción humana que destruye la maravilla de la hora más profunda y solitaria del bosque. Por su relieve artístico, por la facilidad con que entra en nuestra arca de cariños, el Disco merece ser citado con mayúscula. Antes la democratización de la Obra de los grandes compositores corría a cuenta de los pianos mecánicos, pero éstos desaparecieron de los bares populares dejando al pueblo imposibilitado de iniciarse en el goce de la música pura, reincorporada al privilegio de la burguesía. «Los sin dinero que callen», y que no escuchen. Con el ruido de las máquinas y la gritería de las manifestaciones los parias tenían lo suficiente, y así el intelectualismo burgués podía achacar a la masa trabajadora la falsa

condición de ignorante, atrasada e insensible.

A tenor de todo ello se nos ocurre pensar en una afirmación de uno de los más finos y humoristas escritores con que ha contado el anarquismo hispano. Nos referimos a Juan Usón, conocido por Juanonus, el cual se quejó en «Tierra y Libertad», a eso del 1918, que musicalmente el elemento libertario no había pasado de «Los Hijos del Pueblo», himno anarquista emanado del II Certamen Socialista celebrado a fines del siglo XIX en Bellas Artes, de Barcelona. ¿Quería, el estimado Usón, que la anarquía presentara óperas en el Teatro Liceo o remedos beethovenianos y mozartinos a los auditorios, facilitados aquéllos por fajos de grupos o por acuerdo «solfístico» de los Congresos? Tal vez la idea de Usón no fuera mala, mas la imposibilidad creadora era mucha. En general los compañeros tenemos la sensibilidad desarrollada, pero el estruendo de la lucha nos roba inspiración y días de sosiego. Además, jornadas agotadoras de fábrica, sindicato, grupo y calle llenaron y siguen llenando nuestra existencia, holgando, por lo tanto, exigirle peras al olmo. Siendo nuestra anarquía goce de naturaleza y vida, es lógico que integremos a nuestro acervo espiritual todo cuanto de bello y sutil haya creado y sigue creando la naturaleza humana.

En cuanto a los himnos, esos adolecen de un desagrado: el ser portavoces de corrientes partidistas, significando carencia de amplitud, de perspectiva social y artística. El pasodoble, por ejemplo, es una suerte de alcohol patriótico para multitudes regimentales, y así «La Marsellesa», «La Internacional», «A las barricadas», «El Himno de Riego», etc., etc., pueden suplir en las multitudes, con vibraciones pasajeras, la falta de ideas. Acudan éstas, animadas luego con acordes de registro íntimo, y ello puede lograrlo mejor Granados que Rouget de l'Isle.

No negamos, sin embargo, que la música manifestante sea acogible y necesaria. Ella cumple un cometido señalando, en la C.N.T., ya que en ella estamos, un interés pasional y también artístico. «Hijos del Pueblo» y «A las barricadas» neutralizaron el fra-

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 26 de Marzo de 1970

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubourg-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

(Entidad organizadora: Confédération Nationale du Travail).

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

Consuelo Ibáñez



Esta querida amiga nuestra nos va a recrear de nuevo con su arte cantábil bien estilizado, con su voz cálida, magníficamente modulada y que además, no conoce límite en altos ni dificultades de partitura asaz tecnificada.

CONSUELO IBÁÑEZ, cantante de ópera, probada en lugares de suma exigencia; recitalista de músicas donosas y acariciantes, tendrá el gusto de corresponder, una vez más, a la estima que le tiene nuestro fraternal público, tan cercano a los goces morales como alejado de los espectáculos estrepitosos y jaraneros.

Nuestra amiga Consuelo no adelanta programa de canciones.

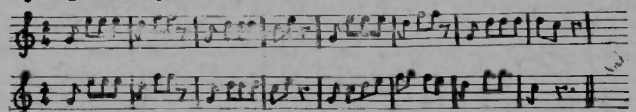
Sin embargo, nosotros damos la seguridad de que nos reserva lo mejor de su repertorio.

Para encargos de entradas, dirigirse lo antes posible a la Administración de este semanario. El precio, como convenido: 10 frs. los mayores y 5 los menores de edad.

gor fútil, engañoso, de una Internacional» sofisticada y de unos «Segadors» no entrados, melódicamente, en el favor del público. Aquí, el Disco que nos atañe ha sido vendido en miles de ejemplares y ahora los

compañeros de Thiais van a reimprimirlo... porque de todas partes del mundo lo solicitan.

Nos resignamos, con satisfacción evidente.



LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¿EL ARTE IMPUGNADO?

Las cosas pueden tener un valor en sí, por lo que son, por la función que realizan; y pueden tener otro bien diferente si llevan, además de lo que son, la representación oficial de una entidad, o del Estado que rige los destinos de un país. En ocasión de uno de esos concursos internacionales de cinematografía en que cada país aporta una muestra de su producción, en el anuncio de las naciones representadas, alguno, o algunos, borraron con alquitrán el nombre de España que se hallaba inscrito en la « affiche ». A este respecto, comentario periodístico pudimos leer: «¿Es que el Arte puede ser impugnado?»

No, el Arte no debe de ser impugnado; pero cuando se trata de que un Estado fascista a ciertas manifestaciones artísticas las cubre con su representatividad, si hay impugnación, ella no va contra el Arte; fácil de comprender es que se dirige al organismo, a la entidad representativa que respalda a la manifestación artística.

Al fascismo franquista le conviene que acudan a España entidades de tipo cultural procedentes de otros países. También le interesa que las que ahora hay en España hagan viajes a otros países. Mucho les conviene, como les llenó de satisfacción el haberse podido colar en la Unesco, vergüenza que sonrojó a unos pocos intelectuales con dignidad, entre ellos a Camus, los cuales censuraron con dureza tamaña ignominia. Les resulta conveniente porque así, a los efectos de la propaganda, pueden decir en todos los tonos, orquestando bien las cosas: «Nosotros no somos tan malos como algunos dicen puesto que a España acuden, procedentes de otros países, representaciones artísticas y culturales. No somos tan malos puesto que se nos acoge con afecto cuando en representación de España, — ya sabemos que para el fascismo España son ellos y nadie más que ellos — van entidades nuestras al extranjero.

Si las cosas se hicieran como haría falta hacerlas, obra meritoria en repudio del régimen actual de España; impugnación eficiente, por supuesto, sería negarse a ir a España entidades artísticas y culturales; haciéndoles el vacío a las que salidas de España con vistobueno del Estado, fueran a otro país. Es así como se mostraría un

claro sentido de dignidad: la loable actitud del liberalismo internacional frente a uno de los más arraigados focos de tiranía que subsisten.

¿ANARQUISMO DE «ESPAGNOLADE»?

Se viene hablando, y de ello podemos bien congratularnos, de que actualmente se publican acá o allá, libros en torno al anarquismo. Es notable el comprobar que sean casas editoras de orientación comercial las que, naturalmente, con miras al negocio, aprovechando la efervescencia de signo libertario que alienta por muchas partes, buscan vender, poniendo al mercado obras de escritores anarquistas, o bien de aquellos que, sin serlo, desarrollan temas afectando dicho ideal. Algunos de los libros recientes, al apuntar algunas generalidades, detienen su atención, comentan a su manera la acción libertaria desarrollada en España antes y durante la etapa revolucionaria del 1936.

No es cosa de tener la pretensión de que quienes no comparten nuestros sentimientos tengan forzadamente que llevar el agua a nuestro molino; se hallen en el caso de defender las ideas como nosotros las defendemos. Ellos exponen un criterio particular incluso buscando o pretendiendo escribir con objetividad. De los otros, de aquellos que han tratado de combatirnos, vinculados con el fascismo, no se habla ahora. Es de los que pretenden usar un eclecticismo de sociólogos o de historiadores que place examinar las apreciaciones.

Ha cundido y pervive todavía un criterio bien caprichoso acerca del español y de las cosas de España: los toros, las hembras de fuste, los místicos de facha ascética, el ceño adusto, el temperamento celoso, el quijotismo, las comidas que apestan a aceite, el vino fuerte, etcétera. Todo ello aderezado con florituras rimbombantes, o con el desgaire de un pase de navaja albaceteña. No es de extrañar que los extranjeros fabriquen un clisé consistente en lo denominado «espagnolade», a base de un compuesto o de una salsa con lo expuesto. Y no es de extrañar puesto que de entre los propios españoles, evidentemente los que gozan de la situación, salga elaborado el clisé de la «espagnolade», para uso y atracción del turismo, los más

rentable para el franquismo, como se sabe.

Allá los que por falta de conocimientos o por cuidar intereses particulares nos presentan una España *sui generis*. Pero lo que ya nos parece cosa bien distinta es que en relación a España, y en lo relativo a nuestras ideas, se nos presente un anarquismo de «espagnolade». Se han cargado las tintas en relación al anarquismo en Andalucía: espíritu místico, impetuosidad ciega, obstinación desesperada. Hay el *tremendismo*, el norte bullanguero del anarquismo catalán, con pistolas y bombas a todo evento. Toda una psicología trágico-pintoresca, sin conceder espacio a los hombres y mujeres de formación libertaria, estudiosos y de apreciaciones serenas.

Hay que dejar constancia de que el libro recientemente aparecido con el título «Anarchistes d'Espagne», del que son autores Jean Becarud y Gilles Lapouge, evita bastante las exageraciones apreciativas. En el no muy extenso espacio de 162 páginas nos hablan del nacimiento de la «Idea» por los años 1868-1892; de Montjuich y de la Andalucía trágica; de Francisco Ferrer y los hechos de la «semana trágica»; del apogeo del anarcosindicalismo, de la C.N.T. frente a la República, y de la etapa 1936-39. Hay algunos errores como el decirnos que uno de los que mataron a Dato se encuentra en Francia, que es Casanellas, y que fue Casanellas el que tuvo una entrevista con unos redactores de «Pueblo», de Madrid, confundiendo al compañero Mateu con Casanellas. Hay una apreciación un tanto «picuda», como diría Unamuno, consistente en decirnos que el anarquismo hispano llevó a cabo su propio entierro cuando se celebró el entierro de Durruti... También se expresa ese sentir usado por algunos de los que nos tratan con *benevolencia*: El pueblo español vive ahora en unas condiciones muy diferentes a lo que fue su pasado. Ya no está en ambiente adecuado para luchas como las de antaño. Es una especie de requiem que se nos endilga a los libertarios. A los que así se manifiestan se les podría decir que un país que ha sufrido y sufre durante más de treinta años intensa, implacable represión; ahogadas las más elementales libertades cívicas, que no obstante se manifiesta en incesantes acciones protestatarias, huelgas y demás, ¿qué

sería si hubiera libertad de reunión, libertad de prensa y libertad sindical? Cuando, por unos u otros factores existan de nuevo las libertades cívicas de que ahora se carece en España, entonces veremos lo que pasa. Entonces es cuando se podrá decir si el anarquismo, en tanto que teoría social, es o no un cadáver, como algunos suponen.

Hay en el libro citado apreciaciones ilustrativas para el público francés; poco es lo que le dice al militante libertario español en tanto que referencias de tipo documental. Para nosotros en este aspecto es ya camino harto transitado, ello aparte algunas citas de autores conocidos en el campo de la literatura: Valle Inclán, hablándonos de un supuesto Bakunin; Baroja: del anarquista formado desde la vida misera del arroyo al duro trabajo del taller. A los franceses no conocedores de la historia social española si se les dan datos fieles. Pero, como una losa de plomo, cae la idea derrotista de que el anarquismo ya está enterrado en el pasado... Por descontento, no compartimos el criterio de los dos citados *seppure*ros.

EL INFATIGABLE DIDEROT

Ya cerca del segundo centenario del conocido filósofo, alma de la «Enciclopedia», no ha cesado aún la búsqueda y edición o reedición de textos del amigo y animador de Voltaire, de Rousseau, y de los más esclarecidos pensadores de su siglo. Mientras está en curso de publicación una edición monumental de sus obras, se habla ya de una edición nacional, en Francia, de mayor importancia que las anteriores. Diderot fue un incansable trabajador intelectual. Y lo que más interesa es que fue un rebelde. Su vastísima cultura la dirigía en pos del progreso humano, contra todas las iniquidades. De él dijo Maurice Barrès: «Diderot es un prodigioso genio revolucionario, capaz, como nadie, de colocar bajo todos los principios y convencionalismos sociales petardos explosivos.» Y Eduardo Herriot consideraba a Diderot como enemigo de rutinarias tradiciones.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Desde la Puerta del Sol

Apostillas al aire

POR muchas vueltas que le den a la rueda para hacer ver lo blanco negro, a nuestras alturas, es muy difícil lograrlo. Una dictadura, por muchos meneos que haga nunca será democracia, como quieren hacerle ver al pueblo español los *sarasas del relincho*. Tan embrollados se ven, que ya no saben qué camino tomar, atascados hasta la rodilla y chapoteando dentro de una pestilente charca de fétido cieno, como les es bien merecido.

En el mezcladillo gubernamental tenemos de todo: ramales, vacas y mirandas. Cada uno de ellos tira por una vereda formando un tupido laberinto que ya ni cristo se entiende. Unos van por el «Fuera», otros por «Fuera» y los más por «Dentro» de la caja cerrada a estilo de cárcel, y con el bozal puesto, haciendo voto de contrición y obediencia ante el caudillo, como han hecho los borregos de la prensa estos días. Y todos, a pesar suyo, topando con la Iglesia como nuevos Quijotes, acatando sus órdenes severas y concisas.

Entre el cocimiento de sabrosos guisos que preparan los cocineros eclesiásticos, nos preparan un cocimiento de zanahorias «asociacionistas» para pasar el rato entretenidos, sin que nadie sepa descifrar su contenido.

¡No más partidos «únicos», fuera la dictadura! El asociacionismo se impone. Los partidos políticos, además de viejos están carcomidos. No así el asociacionismo, que nace ufano, frondoso y con vigor elástico y correoso, y con fuertes agallas para resolverlo todo. No habrá males que no cure; para eso tenemos el milagro de nuestra parte. Con mitra y birrete.

El asociacionismo, empero, no es más que un simple cambio de nombre, nada más. Un espejismo propio para diversión de papanatas que se creen mentiras y todo.

Pero el secretario general del Movimiento, don Torcuato Fernández Miranda, no piensa que el asociacionismo sea una engañifa ni otra red simoniana para pescar incautos. Es otra cosa más sabrosa: es una red de acero, como dice él, para fortalecer al Estado. La Ley Orgánica del Estado, según don Torcuato, no es una superchería plebeya, arranca de la esencia misma del Movimiento Nacional Sindicalista; popular y bien enraizado en la mente del pueblo manso y soberano. Una especie de «miraguano», pasada de estraperlo. Así va

de ligero el caballero andante don Torcuato, con tretas y mañas pasadas de moda que ya no las cree nadie. España necesita médicos y no curanderos. El emplasto asociacionista enseña demasiado el plumero. Abrámosle la puerta y que pase de largo.

Todo lo que se hace en la democra-cia española es *libremente obligado*.

Algunos cerebros anquilosados creen que la Ley Orgánica del Estado nació en el plebescito romano. Nada más lejos de la verdad. Aquello no fue el nacimiento, sino el bautizo. Una especie de comedia para ciegos. La Ley Orgánica del Estado, al igual que todo lo que nace en la detestable dictadura española, nace sin ayuda de forceps ni comadrona. Nace por generación espontánea.

No más partidos, gritan. ¿Acaso hay algún partido en España? En España, como en toda dictadura, no existe más que un único partido: el de ordeno y mando.

Alguno de estos mequetrefes ha llegado hasta el extremo infausto de barajar el nombre de don José Ortega y Gasset, quizá con la doble mala intención de mezclarle con las trapacerías dictatoriales. Pero don José, amigos míos, no era partidario de una dictadura; él quería el gobierno de los mejores; esto es, un gobierno aristocrático. En este punto, también don José estaba equivocado. ¿Dónde encontrar a los mejores? ¿Dónde iríamos a buscarlos? Utopía. Entre ustedes, señores de ordeno y mando, no; porque todo es basura. Necesitaríamos un nuevo Diógenes con su linterna, y tampoco podríamos formar un gobierno de los mejores, lo que nos conduce a decir con Proudhon: «El mejor gobierno es ninguno.»

El asociacionismo no es más que un simple adorno para la cresta de estos mostrencos que ya no saben qué hacer ni qué decir, porque han perdido la brújula. Insinúan con picara y astuta candidez que el pueblo será más libre fortaleciendo al Estado. Yo diría que nos toman el pelo. Darle más fuerza a la mano del verdugo para que nos decapite mejor, no le veo la gracia, ni creo tampoco que seamos tan estúpidos para creerlo. Reforzar los eslabones de una cadena para romperla es propio de locos de atar. Y más si suponemos que aún no hemos perdido la cordura, todos esos discursos y patrañas de nuestros sapientísimos gobernantes, por mu-

cho que huelan a cera e incienso, se reducen a pláticas y cuentos para niños.

«Queremos que el pueblo tenga auténtica voz y presencia en las instituciones del poder, pero lo queremos desde la propia peculiaridad española.» Esto en lenguaje corriente quiere decir que el pueblo seguirá sirviendo de bufo y marioneta, en su mismo detrimento, para que con su rota capa, se tapen con ella esa descarada taifa de miserables aprovechados, adoradores de cristo crucificado. ¡Pobre pueblo! ¡Qué cogote más limpio y qué lana más hermosa tiene!

Cuánto más se adentra el obrero hacia el cirio, más redondea su miseria y esclavitud. El cirio es símbolo de ignorancia, hambre y para medir la canallería individual. Cuando veáis pasar una protirania; un perfecto termómetro cesión, observad minuciosamente la dimensión de los cirios. Según la dimensión del cirio, así es de canalla el individuo que lo lleva, podéis estar seguros de ello.

La religión nunca ha sido neutral en cuestiones sociales y políticas, sus grandes errores han sido siempre esos. Siempre ha dirigido sus andanzas en pos del privilegiado. Agarradita a su pantalón, se ha aliado con el demonio, dejando abandonado al pobre Cristo, agotado y hambriento, obra fundamentalmente detestable y funesta. Esta reata de mulos quiere hacer creer que España es una nación católica, cosa que no es verdad. El español que va a misa, no va porque lo siente, sino por miedo, por miedo a quedarse sin pan él y los suyos si le niegan el trabajo, como tienen costumbre de hacer estos sempiternos miserables, apoyados por el vicario de Dios y sus subalternos cardenales, obispos y arzobispos, seguidos de la curia rastrera e imbécil, con tanto rezo y plegaria, para guardar la salud y el bolso de la clase adinerada, que no podrá entrar en el cielo por más que haga. «Antes entrará un camello por el ojo de una aguja, que un rico en el reino de los cielos.» (San Lucas).

La Iglesia es la más grande enemiga de los hijos del trabajo. Luego, bien está que el obrero auténtico la aborrezca con todas sus fuerzas, porque en la Iglesia ve una trampa, un cepo para sumirla en la esclavitud e ignorancia eternas.

Federico BOLERA

UMBRAL - n° 100 extraordinario

La cartera de pedidos no tiene reposo. Sigán llegando, los pedidos, como lluvia sobre sembrado.

Inútil insistir referente a la calidad de nuestro n° 100. El se recomendará a sí propio.

Los suscritos, los colaboradores y las bibliotecas, lo recibirán sin falta. Les faltará a los que admiten papel sin tener jamás un gesto.

A pie de correo «Umbral» 100 costará a la Administración 8 frs. ejemplar. Y los 2 frs. de «negocio», no se den por seguros.

Este n° 100 supondrá un esfuerzo intelectual y técnico largo de meses. Ejemplar en mano, el lector comprenderá eso que queda dicho.

Hay 200 delegados de Cultura y Propaganda solamente en Francia. Con 5 ejemplares colocados — término medio — por cada uno, quedarían asegurados otros 1.000 «Umbrales». La cuenta es fácil, ¡y hacedera!

América responde bien. Era hora. El reloj americano reanuda la marcha.

¡Hacer y hacer SIEMPRE! Deshacer, nunca.

El N° 100 de «Umbral» marcará una fecha en el Exilio coherente y animado. ¡Adelante!

Correspondencia:

J. B., Mane (H.-G.). Recibirás un ejemplar del Extra.

Portela, Caracas, idem, idem.

Xena, Caracas. Recibirás 10 ejemplares.

F. Local de Orléans, idem 6.

J. Clement Salvador, Bourg-St-Andreol. Recibirás 1 ejemplar.

González, de id. Recibirás también 1 ejemplar.

CORRESPONDENCIA FESTIVAL DEL 19 ABRIL EN PARIS

F. L. de Thiais: Servidas 120 entradas; F. L. de Montargis: 80; F. L. de Orléans: 50; F. L. de Combs-la-Ville: 32; González, de Drancy: 10; Avelina, id. 8. A individuales de París y alrededores 200 entradas.

FF. LL. de Caen, Sens, Evreux, Dreux: Concretad número de entradas que hay que enviaros.

Igualmente a familias y compañeros de París y alrededores es prudente reservéis las localidades que os hagan falta cuanto antes.

CARA AL VERANO:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

CUANDO se escribe usando artillería pesada y a toda carga, sabemos de sobra que el artillero escritor dirige el tiro a sabiendas de que ha de hacer mucho daño. Por eso nos hace daño y nos duele que Salvador de Madariaga lance sus baterías contra el anarquismo sin ton ni son, sólo por aquello de querer hacer de él un extra-humano maliciosamente, para justificar lo injustificable al comparar al dictador español como un super-anarquista por aquello de que diga un escritor extranjero que en cada español existe un rey y un papa a la vez. Y nos duele más, porque precisamente nuestra gran sensibilidad de anarquistas nos ha llevado alguna vez a estimar al escritor trilingüe, como nos llevó a amar a Unamuno, a Baroja, a Azorín, a Ortega y Gasset y a Américo Castro entre otros muchos, estos artilleros que han enfilar sus baterías contra el anarquismo, y sin embargo en sus vidas, al correr en ella sus andanzas periodísticas y novelísticas, (¡oh paradoja!) se han comportado a veces como tales. ¿Qué no podríamos decir de Azorín y de Baroja? Como ejemplos...

Hoy es el caso Madariaga el que nos ocupa y prima, el más reciente y el que con justa razón y extrañeza apunta R. Lone en «C. S.» nº 587 en unas «Acotaciones a unas manifestaciones de Madariaga», hechas en «Ibérica», revista que dirige Victoria Kent, de la cual es presidente de honor Salvador de Madariaga.

Madariaga conoce el anarquismo y lo que representa para la humanidad. Es un humanista y se comporta como tal, pero aún siendo humanista, (parentesco muy afín con el anarquismo) salta de vez en cuando la liebre política que lleva dentro, pirueteando síntesis políticas inefables, y desarrollando desde un tiempo acá, toda su actividad en la tarea ingente de unir a Europa; y al hablar de España, del español de hoy y de su sistema, como buen político y olvidando lo que sabe y por qué lo sabe, trate a Franco de super-anarquista pudiendo haberle endosado con más acierto y justeza el de super-rey o super-papa.

No, don Salvador. Por ahí no se va a unificar nada, ni a salvar a Europa ni a España, puesto que aparta usted a una considerable masa humana que piensa en anarquista y se comporta en anarquista como usted mismo lo hace cuando obra y piensa en humanista. Y como ejemplo, aquí va un fragmento de un artículo recientemente publicado por usted hablando de Europa, que dice así:

«Sí, hacia Europa, pero no hacia una Europa que sólo se preocu-



pe del queso holandés, del carbón belga, de los automóviles franceses, de la maquinaria alemana y de la seda italiana. Todo ello muy importante. Pero mucho más importante será que en nuestra Europa, el rumano y el irlandés, el portugués y el polaco, el danés y el español, puedan cuando quieran y se les antoje irse a la estación o al aeropuerto y marcharse a otro país, o a la imprenta e imprimir y publicar el libro que quiera, o si le petea, salir a la calle y gritar «abajo el gobierno», sin que sus amigos no lo tengan que encontrar aquella noche en el cementerio.»

Esto, lo firmaría su paisano de usted Ricardo Mella, sin ser trilingüe ni trotamundos, y Ricardo Mella era anarquista de la cabeza a los pies, íntegro y sin tacha. Pero es usted el que lo escribe cuando piensa en humanista, y en cuanto a lo otro, ¡qué aberración!, pensando en político. ¡Un poco más de seriedad no sobraría! Mas le advierto, (copiando de nuestro joyel nacional) que...

«A mi se me dá mu'poco
Qu'un pájaro 'n l'alamea
Se pase d'un árbol'a otro.»

Una de las buenas cosas que recomiendo para huir del mundanal ruido o de la vida agitada y turbulenta, del vértigo dislocado de hoy es el de visitar los Museos a reposar y concentrar el alma ante las bellezas del arte.

En el Museo del Louvre, subiendo por la escalera principal, en uno de los relanos se encuentra la «Victoria de Samotracia», bloque de madera tallada de una gran perfección y gusto exquisito, obra de artista desconocido.

Según el eminente sabio Domenico Carlini, (perito en materia marítima de la antigüedad) la «Victoria de Samotracia», era la proa de uno de los barcos griegos que tomaron parte en la célebre batalla de Salamina y que ganó Temístocle a Xerxés, salvando a la civilización griega allá por el año 480, antes de la e. v., como anteriormente la batalla naval de Perusa salvara a la civilización egipcia.

Y me pregunto yo mismo... ¿No sería más propio llamar a la «Victoria de Samotracia», la «Victoria de Salamina»? Sí, llamémosla la

Victoria de Salamina. Alguna vez y de alguna manera hemos de cambiar el curso de la historia y la leyenda.

**

Siempre miro desde mi ventana. (antes de ponerme en la mesa con mis papeles y pluma en ristre a trabajar) la colina que allá a lo lejos perfila ondulante el horizonte con la misma e igual monotonía. Al fondo, lamiendo las laderas de la colina y serpentineando en busca del mar, el Sena, que no vislumbro desde mi ventana por lo hondo que pasa por estos lares y por la espesor de árboles y techumbres de viviendas, con un correr de humo hacia arriba buscando el salto de la colina para esfumarse en las nubes, en la nada. Es el humo de las chimeneas de

las fábricas que instaladas a lo largo de ambas orillas del Sena, perfilan sus siluetas hacia arriba, hacia la colina, denotando como centinelas, que el hombre está allí, bajo su protección, sudando muerte para que otros hombres vivan.

Cae enero en el abismo del tiempo, y colina, Sena y humo continúan arrastrando impasibles, vidas y ensueños, mientras yo, con ojos cansinos, medio tapados por el velo de blanca ceja, miro irse lejos, muy lejos, la ilusión de poder ver nuevas auroras, nuevas colinas, nuevos Senas y humo nuevo, donde el hombre no sude más muerte para que vivan los otros, sino que sude vida para vivir él con los demás hombres.

Ensueños de enero 1970, que caen en el abismo del tiempo dejándolo igual que ayer, mientras que las...

«¡Estrellas, luces pensativas!
¡Estrellas, pupilas inciertas!
¿Por qué os calláis si estáis vivas,
y por qué alumbráis si estáis muertas?»

Como dijo el colombiano José Anunciación Silva allá por el año 1890.

J. SEVILLA

Pasado, presente y futuro de la C. N. T.

Con este enunciado nuestro compañero Juan Ferrer el 15 de marzo desarrolló una conferencia en la Federación Local de Orléans ante una asistencia atenta e interesada por el tema.

El disertante partió de la I Internacional fechada 1870 en España, hace exactamente 100 años ahora. Tras un análisis objetivo convino en que la fuerza anarcosindicalista radicó «por naturaleza» en Barcelona, mientras el socialismo marxista se aposentaba con facilidad en Madrid. Sede de la acción directa, pues, el Este y el Sud de España; en tanto la base múltiple era bien acogida en el Centro y el Norte del país.

Las diferencias esenciales entre el anarquismo y el marxismo en sus dos acepciones socialdemócrata y comunista, fueron claramente puntualizadas, no cabiendo, según el orador, lugar a confusiones, ese elemento tan utilizado por los fieles de Marx, empeñados en fortificar el Estado so pretexto de eliminar el Estado.

Con relación a la unidad del proletariado español Ferrer sacó a colación el abandono que sufrió el elemento libertario en momentos épicos, tales como durante las

represiones dichas de Montjuich (1893-96), la huelga general revolucionaria de 1902, la revolución de 1909, el lock-out y el periodo terrorista de Dato-Arlegui-Martínez Anido, habiendo, por contra, acudido, la C.N.T. a la defensa del ugetismo en huelga en Bilbao (1911) cosechando una clausura de diez meses que no sufrió la U.G.T. por su actuación, en la época, legalista.

La C.N.T. ha cumplido siempre sus compromisos de solidaridad y conspirativos, y sin ella España habría sido, socialmente, un país sin característica propia. El disertante estimó que el cenetismo debe recuperarse ideológicamente del desacierto gubernamental de guerra, puesto que otra actitud sería negación inexplicable por ser la C.N.T. esencia y no baldía presencia.

Hoy como ayer y como mañana en la que la acción sindical deberá ser lucha directa y no sumisión a los fabricantes de leyes. Ser o no ser, y en la C.N.T. siempre se ha sido a pesar de las adversidades.

Tras leves interrogaciones al orador, el acto se dio por terminado. —C.

Hechos y hombres

RECORDANDO hechos sobresalientes grabados en nuestra mente por su sentido emocional y de eclosión revolucionaria de la juventud, nos damos a pensar que la lección de los hechos sirve más que la propaganda oral y escrita. Concretamos:

El 18 de enero de 1932 se produjo un movimiento insurreccional en la comarca minera del Llobregat, llevándolo a cabo los mineros de Figols y Sallent afectos a la CNT. Los revolucionarios suprimieron la propiedad privada y la moneda e instalaron el comunismo libertario. El gobierno central, que tildó a los revolucionarios



rios de bandidos, aplastó al movimiento a los cinco días de haberse producido.

La represión fue extendida a toda Cataluña con repercusiones en Levante y Andalucía y centenares de presos ingresaron en las sentinas de los barcos que a muchos deberán conducirlos a la deportación.

El 10 de febrero zarpó del puerto de Barcelona el trasatlántico «Buenos Aires», rumbo al Africa occidental española. Entre los deportados figuran Buenaventura Durruti y Francisco Ascaso. Este a punto de salida, escribió las siguientes líneas de despedida:

«Queridos amigos: Parece que le han quitado el polvo a la brújula. Partimos. He aquí una palabra que dice muchas cosas. Partir, según el poeta, es morir un poco. Pero para nosotros, que no somos poetas, la partida fue siempre símbolo de vida. En marcha constante, en caminar perenne como eternos judíos sin patria, fuera de una sociedad en la que no encontramos ambiente para vivir. Pertenecientes a una clase explotada, sin plaza en el mundo todavía, la marcha fue siempre indicio de vitalidad.

«¿Qué importa que partamos si sabemos que continuamos aquí, en el alma y el espíritu de nuestros hermanos? Además no es a nosotros a quienes se quiere desterrar, sino a nuestras ideas; y nosotros podremos marcharnos, pero las ideas quedan. Y serán ellas quienes nos harán volver y con ellas los que nos dan fuerzas para partir.

«¡Pobre burguesía, que necesita recurrir a estos procedimientos para poder vivir! No nos extraña.

«Está en lucha con nosotros y es natural que se defienda. Que martirice, que destierre, que asesine. Nadie muere sin lanzar zarpazos.

«Las bestias y los hombres se parecen en eso. Es lamentable que esos zarpazos causen víctimas, sobre todo cuando son hermanos los que caen.

«Pero es una ley ineludible y tenemos que aceptarla. Que su agonía sea leve.

«Las planchas de acero no bas-

tan a contener nuestra alegría cuando pensamos en ello, porque sabemos que nuestros sufrimientos son el principio del fin. Algo se desmorona y mueve. Su muerte es nuestra vida, nuestra liberación. Sufrir así no es sufrir. Es vivir, por el contrario, un sueño acariciado durante mucho tiempo; es asistir a la realización y desarrollo de una idea que alimenta nuestro espíritu y llenó el vacío de nuestras vidas.

»!Partir es, pues, vivir! He aquí nuestro saludo cuando os decimos

no adiós, sino hasta pronto. — Francisco Ascaso.»

Como un alud, como si el contenido de esta carta tuviera un poder magnético, las deportaciones provocaron un cúmulo de huelgas generales en toda España. Los grupos anarquistas de Tarrasa, localidad industrial vecina de Barcelona, declararon la huelga revolucionaria como protesta por las deportaciones, adueñándose del pueblo, tomando posesión del ayuntamiento y proclamando el comunismo libertario en la localidad.

Así, efectuando la propaganda por los hechos tal como Malatesta nos enseñó, se labró una conciencia revolucionaria preparando a la juventud para las grandes combates que la revolución social reclama. Lástima que ello terminara como terminó.

VICENTE CRUZ

★ chispas ★

En la CNT hubo, como en todas partes, disensiones. Quedando CNT, es normal que siga habiéndolas.

La quietud absoluta reside en los cementerios.

Los apasionamientos, siendo nobles, en la CNT no asustan a nadie.

Lo innoble lleva dirección equivocada.

Estamos en el momento de llamar, amigablemente, la atención a los que se consideren atencidos, y amigos.

Somos mejores que el disco «A las barricadas», entonado a una sola voz.

Seríamos peores que el disco «A las barricadas», si desconociéramos que la armonía se logra con sonidos diferentes que se complementan.

Disconformidad no es testarudez ni destroce.

En la CNT nadie lleva el paso por ignorancia del regimiento.

Acoger y analizar el pensamiento íntimo de cada uno, sin codazos ni miradas aviesas.

Existe un tratamiento honroso: Compañero: Lo estableció Máximo Gorki.

Existe el comportamiento compañero, y desdichado el que se aparte del mismo.

No lo olvidemos: la CNT es un patrimonio no inscribible en libretas de Caja de Ahorros.

• DISCOS •

Nuestra revista «Umbral» va adquiriendo caracteres de plebiscito. Al anuncio de su número extraordinario infinidad de plumas han acudido para dar un realce al propósito. Y créase que no se trata de escritores principiantes, de esos que envían tanteos a troche y a moche en espera de lograr una solvencia redactiva adquirible poco a poco, cuando el trabajo va acompañado de estudio.

Hemos visto la carpeta «centenaria» de la revista, y en realidad desborda trabajos de enjundia en toda faceta y estilo. Con el número en la mano tendremos sociología, sicología, naturalismo, versología, narraciones, biografía, do-

nosuras, historaciones, actualidad (española y de «ambos mundos»), y aún otras materias que el lector podrá apreciar ejemplar en mano. Habrá que pensar, en cada hogar que caiga el n.º 100 revistero que mencionamos, que no es un premio de lotería lo que le ha librado el cartero; ni un acierto caballista en orden, desorden o «pagaille»; ni un impreso abultado acudido para mejorar el sueño del suscrito; sino un fajo voluminoso de páginas escogidas para ocupar, interesar, estimular y agradar a cuantos prefieren, ¡aún!, cabalgar el Clavileño de Don Quijote al rucio de Sancho Panza.

El 100 umbralista ne mejorará el peculio materialista de nadie, pues que va a costar diez céntimos por página. Pero «satisfará al caltre de cuantos presumimos tenerlo. DISCOBOLO

«UMBRAL» N.º 100, EXTRAORDINARIO, ABRIL 1970

Boletín de Suscripción

El compañero

habitante en

(número, calle, localidad y número departamental) desea suscribirse al número 100 de la revista «Umbral», para lo cual envía la cantidad de 10 Francos a la Administración de la misma.

..... de de 1970.

Firma.

NOTA. — Si el interesado desea suscribirse a «Umbral» permanentemente, lo hará constar al final de este boleto. Los ya suscritos lo recibirán como de ordinario.

LA GUERRITA

BILBAO. — En un choque con un camión que venía en sentido contrario ha perecido el guardia civil motorista Rafael Martínez Esteban. Medalla a la vista.

HOMENAJE SIGNIFICATIVO

BARCELONA. — Nota publicada en la prensa diaria de esta ciudad: «La promoción de alumnos de la Facultad de Medicina que actualmente se dispone a celebrar el «paso del Ecuador» ha determinado intitularse con el nombre del profesor Trueta, como homenaje al insigne cirujano catalán cuya vida y cuya obra constituyen un ejemplo perdurable no sólo para los devotos del ideal científico sino también para todos cuantos mantengan fe en los perennes valores de la libertad. Para ensalzar a esta eximia figura y dar cima a los actos organizados, se ha promovido una cena de homenaje que se celebrará el próximo martes bajo el patrocinio de las primeras figuras de la vida universitaria barcelonesa.»

SIGUE EL CONFLICTO METALURGICO

BARCELONA. — A raíz de un laudo fabricado por la empresa de la Maquinista Terrestre y Marítima y el Vertical, el personal se reintegró al trabajo tras dos meses de huelga. Inmediatamente de reincorporarse a sus labores, los trabajadores de varias secciones se declararon en huelga de brazos caídos por considerarse burlados por la burguesía y el sindicato. Señalados por el despacho a la policía, ésta echó fuera de la fábrica a un centenar de «discolos», a los cuales siguieron voluntariamente varios centenares de compañeros de trabajo. En resultado: nuevo rebrote del conflicto.

EDICION PERMITIDA

BARCELONA. — El libro de Georges Orwell, «Homenaje a Cataluña» ha podido ser editado en esta ciudad en traducción catalana por primera vez en España. Como es sabido, este libro, conocido en español-americano con el título de «Cataluña 1937», deja en buen lugar a la C.N.T. y al P.oum, y en la sentina al comunismo y al franquismo.

CHALANEO

BILBAO. — El palacio obispal ha sido vendido a la empresa Elcano S. A. por doce millones de pesetas y tres pisos destinados al obispado una vez terminado el edi-

ANTENA

ficio que la Elcano se propone construir en el solar resultante del derribo del edificio clerical vendido.

Según esa lógica, Dios vende, cobra, y se hace alojar gratuitamente

MAS GITANEO DE ESE

CADIZ. — López Letona, ministro de la Industria, ha enfáticamente declarado en Algeciras que «España no renunciará jamás a la soberanía de Gibraltar, última colonia de Europa».

Los gibraltarenses aún menos, por más autorizado motivo que esos españoles que alquilan colonias españolas en Castilla, Aragón y Andalucía porque Estados Unidos pagan el alquiler en dólares. Tal vez si los ingleses cedieran libras por la Roca el nacionalismo de los López Letona palidecería.

HUELGA LA EDIFICACION EN SEVILLA

SEVILLA. — Cuando se esperaba desde lo alto que los conflictos parciales de la edificación el 15 de marzo quedarán solucionados, resultó que más de 15.000 operarios de tal especialidad se declararon en huelga indefinida en espera de ver conseguidas las bases presentadas que sufren trámite eterno. La burguesía ofrece pagar la mitad de los salarios perdidos por los huelguistas si éstos se reintegran pronto a los trabajos. Pero los asalariados estiman que el sindicalismo oficial sólo aporta paños calientes, mientras la acción propia de los obreros puede aportar pronto el beneficio que reclaman.

TAMBIEN HUELGA LA PANADERIA

SEVILLA. — Una docena de trabajadores de artes blancas que han querido dar ejemplo a la profesión ejecutando las bases horarias y de compensación burladas por los patronos, han sido despedidos por éstos con la complacencia del sindicato oficial franquista. Seguidamente la mayor parte de panaderías se han visto abandonadas por sus obreros por solidaridad a los compañeros despedidos, formulando en reunión improvisada la exigencia de aumento de 50 pesetas diarias, la aplicación de las medidas sanitarias estipuladas hace tiempo, y la obser-

vancia del reposo nocturno alternado del que tanta necesidad tiene el personal de panaderías. El movimiento se ha extendido a Alcalá de los Gazules y la representación obrera sindical ha sido desautorizada por los huelguistas.

SIEMPRE LA «HUNOSA»

OVIEDO. — En el pozo «Polio» de la Hunosa pereció un picador en accidente del trabajo. El personal del «Polio» (180 hombres) reclamó medidas de seguridad inmediatas, que, al no ser satisfechas, ocasionaron el abandono total del pozo. En vez de atemperar a las humanas exigencias de los mineros, la empresa ha respondido despidiendo a cinco picadores por 30 días. Como es natural, el paro continúa.

CARA AL CIELO Y ROYENDO EN LA TIERRA

BARCELONA. — En esta ciudad, considerada de 2.000.000 de habitantes, hay 648 curas, y Vic, población de 40.000 almas, dispone para ella solamente de 240 curas. O sea el personal completo para darle marcha a una fábrica de tejidos.

AGITACION SOCIAL EN CATALUNA

BARCELONA. — Concretamente, en la provincia de Barcelona, en cuya capital, en Tarrasa y en Manresa, hay una floración de huelgas parciales que prometen una primavera de rebeldías reivindicativas.

PROTECCION DE ASESINOS

LISBOA. — La «dictadura democrática» de Caetano ha negado la extradición a España de los asesinos del general Delgado y de su secretaria Arajarir, «refugiados» en Portugal. Aduce, la autoridad lisboeta, tratarse de un delito político no comprendido en la categoría crapulosa. Franco está de acuerdo con esa caprichosa jurisprudencia caetana.

LO DE LA SIDERURGICA AUN COLEA

SEVILLA. — Pese a la buena voluntad de los obreros empleados, en la «Siderúrgica Sevillana» el conflicto ha recrudecido por culpa de la gerencia que no ha respetado el laudo intervenido pa-

ra resolver la larga huelga que el personal venía sosteniendo. Aparte la burla del nuevo contrato la empresa ha despedido hasta ahora a 96 obreros «discolos», a nueve de los cuales ha hecho detener por la policía. La huelga, replanteada, podría derivar en conflicto de gravedad extrema.

ZAPATEADO

ELCHE. — Con motivo de la Feria Internacional del Calzado, se encuentran aquí varias representaciones de países comunistas. No importando que el 40 % de españoles vayan descalzos.

LOS CONFLICTOS SOCIALES Y ESTUDIANTILES

MADRID, (OPE). — «Al margen de una reunión que se estaba celebrando el 4 de marzo por la junta de catedráticos de la Facultad de Ciencias Políticas, Económicas y Comerciales, se produjeron algunos incidentes en distintos puntos de la Ciudad Universitaria de Madrid al tratar la policía de impedir que un conato de manifestación, protagonizado por varios centenares de estudiantes, llegase hasta las proximidades del Rectorado. En el curso de la refriega se lanzaron piedras contra la fuerza pública y contra algunos establecimientos de la calle de la Princesa y adyacentes. Se practicaron varias detenciones y algunas personas. Entre ellas varios policías resultaron heridos.

**

La factoría Telefunken cerró sus puertas el 6 de marzo. Los trabajadores encontraron, cuando iban a entrar a trabajar, una nota de la dirección fijada en la puerta de la empresa señalando que la decisión de cerrar la factoría obedecía a «las anomalías laborales registradas en los últimos días». La factoría Telefunken se encuentra en Tarrasa (Barcelona).

Un despacho posterior indicaba que la empresa había despedido a 1.700 obreros, pagando las liquidaciones y dando por cancelados los contratos.

**

La situación no era mejor entonces en la empresa de Tarragona «Campeon Bernard», que trabaja en la construcción de la central nuclear de Vandellós, donde se habían hecho varios paros en los días anteriores. La empresa sancionó con cuatro días de suspensión de empleo y sueldo a cerca de 400 trabajadores. Finalmente, procedió a despedir a casi toda la plantilla. A esto le llamaba cierto periódico franquista: «Vuelta a la normalidad».

Suscripción pro-local social en París

Suma anterior ..	8 064 00
Mazas, Orléans ..	15 00
Gregorio Ibañez ..	40 00
Miguel Foz, Montpellier	20 00
Libertad Beseas, París ..	20 00
Adolfo Terraza, Combs-la Ville ..	20 00
Antonio Mejias, id.	20 00
Canillas, Lamotte-Beuvron	100 00
O. R. A., Niza ..	30 00
Paleo Saavedra, Louis, Goteborg (Suecia) ..	100 00
Gregorio Iglesias, id.	50 00
Ortola, París ..	10 00
Montero Isidro, id.	50 00
López Salvador, id.	100 00
Vernet Camilo, id.	20 00
E. A., París ..	50 00
Paco Francisco, (2a vez)	20 00

Suma y sigue .. 8 719 00

Rectificación: En el número anterior apareció un donativo a nombre de Jaime Giné, cuando en realidad correspondía a Juan Giné.

AVISO APREMIANTE

Del 2 al 7 de marzo y del 16 al 22 también de este mes el correo que he recibido en mi dirección particular ha sido casi nulo. En el último caso mis amigos y compañeros sabrán dispensarme el no haberlos correspondido. — *Juan Ferrer.*

F. L. DE DRANCY

Asamblea general el 5 de abril a las 9 de la mañana. Nueva sede social de París y sugerencias para el próximo pleno regional.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de París

Tendrá reunión general el sábado 4 de abril para renovar el Comité local y otros asuntos. Seamos numerosos.

F. L. DE OULLINS

Se convoca reunión para el 5 de abril, a las nueve y treinta de la mañana, en el lugar de costumbre.

Una vez más nos vemos en la necesidad de rogar a los compañeros retraídos, hagan acto de presencia, única manera de poder demostrar ser de la CNT y preocuparse por los problemas que a todos nos deben ser comunes.

S. I. A.-SECCION DE ORLEANS

Esta Sección, con motivo del festival que se organiza todos los años en París, de Afirmación y Solidaridad, prepara un viaje para asistir, el día 19 del próximo mes de abril. Para ello invita a todos sus afiliados y amigos a inscribirse.

El precio del viaje es de 15 frs., y la entrada al festival 10 frs.

COMUNICADOS

Salida de Orléans: Place de Martroi, a las siete y media de la mañana; regreso, sobre las nueve de la noche.

Dirigirse a las señas siguientes: Compañeros Palmer, 70, rue de Bourgogne; López, 41, rue Tuddelle; Márquez, 8, rue du Petit St-Loup.

F. L. DE DREUX

Convoca a asamblea general ordinaria que celebrará el 5 de abril en el lugar y hora acostumbrada, comprendiendo en el orden del día el informe de los delegados que acudieron al Pleno y un punto que concierne al Grupo de Amigos de S.I.A. Fraternalmente invitados todos los compañeros, con ruego de puntualidad y máxima asistencia.

F. L. DE PELISSANNE

La F. L. de Pelissanne hace un llamamiento a todos los compañeros de buena voluntad y que no estén afiliados y deseen relacionar con la organización, para que se pongan en relación con los compañeros de Pelissanne. Este llamamiento lo hacemos en particular para los pueblos limítrofes de Salon y Pelissanne, o sea Lançon, Grand Aureille, Lamanon, Lambesc, St-Canat y otros.

Los compañeros que tengan a

bien presentarse a esta F. L. sepan que serán acogidos cordialmente como se acostumbra hacer en nuestra querida C.N.T. Dirigirse a Manuel Edo, 47, rue G. Clemenceau, 13-Pelissanne.

F. L. DE MARSELLA

Invita a sus afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 29 de marzo 1970, en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

F. LOCAL DE HOUILLES

Comunica a sus afiliados que la próxima asamblea general tendrá lugar el día 5 de abril a la hora y en el local de costumbre.

FESTIVAL S.I.A. EN ALBI

Para el 5 de abril a las 2,30 de la tarde se celebrará un Festival a cargo del renombrado grupo artístico «Terra Lliure», de Toulouse, y con el siguiente programa: Primera parte, «Quisquillas», comedia en dos actos y en prosa de Flores Farcia y Romea.

Segunda parte: Escogido cuadro de variedades en el que destacan Josefina Martín, canciones modernas; José Sánchez, canto flamenco acompañado a la guitarra por Paquito de Granada y el conjunto de «ballets» de Terra Lliure. En el Teatro Municipal de Albi.

GEORGES BRASSENS

en la Mutualité de París. Día 17 de marzo a las 9 de la noche, para el G. Louise Michel.

Día 19 de marzo a las 2 y media de la tarde, para la Confédération Nationale du Travail.

ADMINISTRATIVAS

—Jesús García, 38-Eybens. Recibida la tuya. Sentimos no poder servir ninguno de los libros solicitados de momento. Unos agotados completamente, y otro en reedición.

—Andreu, 94-Valenton. Recibidas las tuyas. Se retiró el envío cuando dijistes. Había bandas avanzadas y de ahí lo recibas aún. Los que aún te lleguen los das.

—José Martínez, 69-Venissieux. Recibido giro 10 frs. 1er trim. 70.

—Mauricio Sánchez, 42-St-Etienne. En la Administración tenemos «Pañuelos Libertarios».

UMBRAL

Sumario del nº 95

Redacción : **CELEBRACION DEL Nº 100 DE ESTA REVISTA.**

Benjamin: **ESPAÑA 1970. PORVENIR DEL SINDICALISMO REVOLUCIONARIO.**

Lázaro Flury: **LA SABIDURIA DE LOS INCAS.**

Amado Marcellán: **RASGOS ESPECIFICOS DEL MOVIMIENTO POLITICO Y SOCIAL ESPAÑOL.**

Víctor García: **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA.**

Angel J. Capelletti: **LA CIENCIA DE LA RELIGION Y LAS CIENCIAS DEL HOMBRE.**

Vladimir Muñoz: **RICARDO MELLA: ESBOZO CRONOLOGICO.**

Fernando Ferrer: **LOS LIBROS.**

Varios autores: **POESIAS.**

J. Sevilla: **MISCELANEA.**

Noticiario, retratos, viñetas, libros, etc.

Un número ecléctico y abierto a la polémica.

Precio: 2 francos.

SERVICIO DE LIBRERIA

LIBROS NUEVOS

«Mis Memorias», Dr Vallina	20 00
«La Religión al alcance de todos», Ibarreta ..	6 00
«La Escuela Moderna», Fco. Ferrer Guardia ..	7 00
«La Autogestión, el Estado y la Revolución (en Rusia 1917-21, en Italia 1920, en España 1936-39, Yougoslavia desde 1950 y Argelia desde 1962 ..	9 50
«Las Juventudes Libertarias en España», Fabián Moro	1 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski ..	2 00
«Contribución a la Historia del Anarquismo en España», Vladimir Muñoz ..	1 50
«Interpretación del anarquismo», Varios ..	1 50
«Dios y el Estado», Bakunin	10 00
◆	
«El aire y sus misterios», C. M. Botley ..	6 50
«La alegría de Vivir», O. Sweit Marden ..	5 50
«El alma y el amor», Ma-	

gnus Hirschfeld ..	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti ..	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai ..	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read ..	15 00
«La Redención del Robot», Herbert Read ..	10 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read ..	15 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read ..	15 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera ..	12 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin ..	12 00
prensa de Manuel Fraga»	15 00
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» ..	16 50
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» ..	16 00

Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, París (X*) C.C.P. 13 507 56.

NO ES HORA DE CAPITULAR

La revista «Comunidad Ibérica» que aparece en México, en el número 42-43, correspondiente a los meses de septiembre, octubre, noviembre y diciembre de 1969, lo dedica al anarquismo, pero la cosa es chusca.

En el número en cuestión se dedican con interés especial a propalar el confusionismo y un derrotismo que es propio de los que hacen «Comunidad Ibérica».

Como botón de muestra hemos escogido un artículo de Agustín Souchy, al secretario de la Asociación Internacional del Trabajo. El artículo de Souchy se intitula: «El socialismo libertario a la luz del desarrollo moderno». Y argumenta de la siguiente manera: «Los conceptos de la estructura económica de los anarcosindicalistas y también los métodos de la lucha de clases propagados a principios de nuestro siglo han perdido su sentido en la era de la automatización, del superindustrialismo y del Estado del bienestar. Un movimiento que tenía derecho a la existencia hace decenios en la lucha contra las privaciones y la miseria y que tenía tras sí también masas, pierde sus adeptos cuando ya no existe la extrema pobreza de las masas.» Sigue el articulista de «C. I.»: «De los sindicalistas, anarquistas y otras organizaciones libres que representaba en el comienzo de nuestro siglo un muy apreciable sector a la izquierda del movimiento obrero internacional ha quedado hoy muy poco. Llega que el retroceso tiene causas políticas, económicas y psicológicas.» Considera una perogrullada lo de la expropiación de los expropiadores. Hace un juego de palabras al hablar de la economía de lucro y de consumo. Considera que la revolución social ha perdido su razón de ser y se apoya en el caso ruso, en el de la Europa oriental y en Cuba, alegando que las revoluciones de los últimos decenios han sofocado la libertad y que el socialismo se ha convertido en un ejemplo revulsivo, y no un ejemplo a imitar.»

Es fácil rebatir cuanto afirma Agustín Souchy. Veamos: La pobreza existe en mayor escala que nunca. Basta dirigir una mirada los barrios de vulgares chozas a los grandes centros urbanos, a donde se hacían familias enteras. Esta categórica faceta de la irritante desigualdad social se halla en todas partes. Por otra parte, la miseria la esconde la burguesía recluyendo a los ancianos en

los asilos, que florecen por doquier.

El trabajador, después de una vida ininterrumpida de trabajo y de privaciones, cuando ha entregado a la sociedad capitalista su juventud y sus energías físicas y su saber, o ingenio, es recompensado al final de su vida por una pensión de vejez que no le permite subsistir y por imperiosa necesidad se recluye en un asilo.

¿Es que el amigo Souchy no ha descubierto en la capital de México — comúnmente conocida por la ciudad de los Palacios — la miseria más espantosa y el hacinamiento en que viven los trabajadores mexicanos?

Yo no me explico cómo se puede aseverar que no existe hoy la extrema pobreza. La pobreza es hoy más irritante que nunca por el avance de la técnica y de la ciencia, que han creado una superabundancia de productos que no están al alcance de una gran parte de la población.

En cuanto a la lucha de clases, ha existido y subsistirá mientras haya diferencias de clases. Los anarquistas, que enfocamos el problema social no sólo a través de una clase sino que enfocamos nuestras aspiraciones de redención social desde un prisma netamente humano, no por ello vamos a renunciar a la acción directa en el forcejeo cotidiano en pos de una sociedad más humana y más solidaria.

Por lo tanto, amigo Souchy, si ayer fue bueno el método de la lucha de clases, y por ende la acción directa, sigue siéndolo a pesar de la manoseada superindustrialización y del cuento del Estado del bienestar, que no se dónde se halla el tal Estado.

De renunciar a la lucha de clases se pasa casi automáticamente a la «Colaboración de clases», que es precisamente el Estado corporativista o sea el fascismo.

Por lo que respecta a la revolución social es una etapa necesaria e imprescindible para que podamos disponer de los medios de propaganda y de expresión que nos niega y nos negará siempre el capitalismo.

Los anarquistas no confundimos la revolución social con la violencia, sino que consideramos que hay que reestructurar una nueva sociedad, partiendo de la base a la cúspide, mejor dicho, que no haya cúspide, pues a nuestro criterio la soberanía radica en la base. Y para ello es forzoso destruir cuanto ha estructurado el

capitalismo; lo mismo que hizo la burguesía liquidando las estructuras feudales hemos de hacer los trabajadores del músculo y del intelecto pulverizando el armatoste estatal.

Es, pues, evidente, que la revolución social fue ayer, es hoy y siempre será, la primera y próxima etapa que hemos de arremeter. Y no podemos prescindir de ella ni queremos edificar un mundo nuevo.

Nos sorprende que el amigo Souchy presente a Rusia y sus satélites como una prueba de que la revolución social tiende a cristalizar en realizaciones liberticidas.

El caso ruso es el perfecto prototipo de la contrarrevolución. Los bolcheviques a cuya cabeza se hallaba Lenin, mantuvieron en pie el Estado zarista al ahogar a los soviets, que eran los órganos genuinos surgidos de la gran convulsión popular de Octubre de 1917. En España ocurrió algo parecido con los comités de defensa, con las patrullas de control, los comités de fábrica, las milicias y las colectividades que todo fue devorado por la contrarrevolución propiciada por los stalinistas y por ingenuidad o por incapacidad del Movimiento libertario. Rusia es un Estado capitalista con una burocracia que pugna por mantener los privilegios de casta. La contrarrevolución fue obra de Lenin. Stalin fue el verdugo implacable que consolidó lo iniciado por su antecesor. Y Brejnev, del brazo de Kosyguine, tratan de mantener el *statu quo* de Yalta, pactando con sus congéneres capitalistas ante el temor de que el pueblo ruso dé al traste con la ignominia de la patria del proletariado. La crecida oposición intelectual que se manifiesta en Rusia y en los países satélites es una prueba de ello. La URSS es una sólida garantía para el capitalismo. Los partidos comunistas son los agentes más descarados de la contrarrevolución. Por eso la URSS recibe con los brazos abiertos a los más caracterizados representantes de la burguesía mundial, mientras mantiene ocupada a Checoslovaquia, practica el genocidio en la Besarabia y condena a trabajos forzados a los intelectuales rusos.

Es deleznable querer argumentar a base de los rusos y de sus satélites, donde nunca ha existido el socialismo y en donde nunca se hizo la revolución social.

Si Agustín Souchy no aporta

otras pruebas en contra de la revolución social, nos induce a creer que es víctima de una pesadilla o de una merma de facultades. Y ello nos sorprende porque un hombre que ha ocupado el puesto de secretario de una Internacional obrera debe mesurar sus opiniones cuando se manifiesta públicamente, pues no es honrado sembrar el confusionismo ni desalentar a los jóvenes, que tantas pruebas tienen dadas de amor a la libertad y a la justicia social. Desde luego el articulista de «C. I.» no sabe valorizar el panorama alentador que presenciamos por doquier. En ninguna época la juventud se ha manifestado con tanto brío en pro de los ideales de libertad y de redención social como contemplamos día tras día. ¿Es que el mayo parisino de 1968 no le impresionó?

La pérdida de influencia de las organizaciones libertarias, que señala Souchy, tiene su explicación volviendo la mirada hacia España. En España se hallaba el centro de gravedad de la subversión social y en donde radicaba el grueso de las fuerzas en que se apuntaba el anarquismo internacional y la propia A.I.T. (Eso lo debería saber un ex secretario). Por ello se cebaron en España los gendarmes a la sazón del capitalismo. La sangría practicada en España da como resultado lo que Souchy señala. Pero este declive será pasajero, pues las nuevas generaciones están empapadas de savia libertaria y habrá quien nos reemplace en la obra por la que fuimos arrojados de nuestro país.

Los que fuimos actores o espectadores de la gesta hispánica que asombró al mundo e intranquilizó al capitalismo, tenemos el deber de ser fieles a aquella juventud que se inmoló en los campos de batalla de aquella España, que aunque perezcamos lejos de nuestro terruño, hemos de guardar aquella España que tanta sangre vertió por un mundo mejor, en lo más profundo del corazón y en la mente.

El confusionismo está fuera de lugar. Y menos aún la capitulación.

JAIME BALIUS

«Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

TRIBUNE LIBRE

La bataille contre l'autorité n'est pas terminée: elle commence!...

La presse bourgeoise a mené grand tapage sur les événements de Nanterre. Comme pour les grèves de l'EDF et des Cheminots, à grands coups de publicité orchestrée, on essaye de placer les problèmes en dehors de leur contenu. On essaye de ridiculiser les étudiants contestataires, on étouffe les grèves sous des flots de fausses nouvelles.

On propage la psychose du « gauchisme », on parle de « provocation à l'émeute ! » et on espère ainsi que la peur rangera les individus en deux camps complices, c'est-à-dire entraîner les repus dans les rangs de l'UNR et les autres sous la houlette du PC.

Pour les besoins de la cause on amalgame volontiers les anarchistes aux « gauchistes » et un journaliste bourgeois n'hésitait pas à dire que l'anarchisme puisait sa force dans les rangs du « sous-prolétariat ».

L'aveu est de taille. On reconnaît donc que dans ce pays de surconsommation il existe toujours un « sous-prolétariat » qu'on regarde avec dédain, comme le maître regarde l'esclave.

Il est nécessaire d'attirer l'attention des travailleurs sur une question très grave : le rôle joué depuis mai 68 par la CGT de Séguy et le PC de Marchais-Duclos. Nous avons vu l'étrange et flagrante complicité entre Séguy et Pompidou au lendemain des « Accords de Grenelle ». Nous avons vu comment Duclos amena Pompidou à succéder à De Gaulle. Nous voyons aussi comment la CGT et le PC s'emploient à juguler toutes tentatives de révoltes ouvrières en isolant les ouvriers des étudiants et aussi en entraînant les travailleurs dans d'illusoirs luttes pour de minimes augmentations de salaires, à seul fin qu'ils usent leurs forces pour rien et finissent par se laisser aller au découragement.

On espère avoir ainsi une masse de suiveurs qui ira voter et limitera à ce stade toutes les initiatives du peuple.

Les chefs seront là pour penser et décider !

Il est clair que la bourgeoisie avec Pompidou tiendra le pouvoir tant qu'elle le pourra, quitte à noyer dans le sang toute tentative de révolution sociale et cette même bourgeoisie sait parfaitement qu'elle n'a rien à craindre du parti communiste. C'est pourquoi elle pense que le jour où la contestation « gauchiste » ou anarchiste prendra des dimensions qui

seront difficiles à juguler elle passera la main aux Séguy et autres Marchais qui une fois au pouvoir s'y maintiendront par tous les moyens quitte à faire appel aux chars soviétiques.

Et qu'on espère pas que la privation de liberté qui serait le lot du peuple sous régime bolchevick apporte en contre partie un peu plus de bien-être.

La direction moscovite de l'Internationale communiste, ne permettra à aucun pays « communiste » de donner une vie sociale qui risquerait d'éclipser les « bienfaits du paradis soviétique ». La preuve la plus éclatante est la politique de la CGT qui manœuvre de telle façon que la semaine de 40 heures soit mise au second plan

des préoccupations syndicales. La CGT et le PC savent bien que si les travailleurs français arrachaient rapidement les 40 heures ils continueraient la lutte et parviendraient bientôt à obtenir un régime de travail plus bas qu'au « paradis soviétique ». Le PC ne veut pas courir ce risque.

Il est certain que M. Pompidou et la bourgeoisie capitaliste qui le soutient, voient dans Séguy et Duclos les chefs d'une nouvelle sainte alliance.

Ce que veulent préserver les bourgeois par leur accord tacite avec les bolchevistes, ce n'est que l'esprit de commandement, l'idée de hiérarchie, les fainéantises sacrées et les petites jouissances. Car le Parti Communiste est avant tout

le défenseur et le conservateur jaloux des hiérarchies et de l'autorité.

La raison d'être des chefs communistes, comme celle des bourgeois est d'entretenir un Job sur son fumier pour avoir quelqu'un à qui ils puissent jeter les miettes de leur festin.

Face à cette situation, il appartient à tous les anarchistes de prendre leurs responsabilités. Il faut que monte dans tout le pays un vent de contestation permanente. Qu'emporte les étiquettes, CNT, AOA, JAS, ORA, l'initiative de la généralisation de la contestation permanente doit être anarchiste.

L'anarchie doit prendre la tête du combat.

Raymond BEAULATON

La crainte, base de la religion

La religion est fondée d'abord et surtout sur la crainte. C'est en partie l'effroi devant l'inconnu, et en partie le désir de sentir qu'une sorte de frère aîné se tiendra à vos côtés quand vous aurez des soucis ou des conflits. La crainte est au départ de cette affaire — crainte de ce qui est mystérieux, crainte de l'échec, crainte de la mort. La crainte engendre la cruauté. Aussi n'est-il pas étonnant de voir la cruauté et la religion aller de pair. La crainte est à la base de l'une et de l'autre.

En ce monde, nous commençons à comprendre les choses, à les maîtriser un peu à l'aide de la science — qui s'est frayée peu à peu un chemin malgré l'opposition

de la religion chrétienne, des Eglises en général, et de toutes les superstitions. La science peut nous aider à surmonter cette lâche crainte au sein de laquelle l'humanité a vécu pendant tant de générations. La science peut nous enseigner, et je pense que notre propre cœur peut nous enseigner aussi à ne plus rechercher autour de nous des appuis imaginaires, à ne plus nous forger des alliés dans le ciel, mais plutôt à concentrer nos efforts ici-bas afin de faire de ce monde un lieu où l'on puisse vivre convenablement, contrairement à ce qu'ont fait les Eglises au cours des siècles.

Nous voulons demeurer debout par nos propres moyens et regarder

franchement le monde, ses hauts faits, ses bassesses, ses beautés et ses laideurs; voir le monde tel qu'il est, sans avoir peur. Conquérir le monde par l'intelligence et non pas être soumis comme des esclaves par suite de la terreur qu'il fait naître. Toute la conception de Dieu est une conception tirée du vieux despotisme oriental. C'est une conception absolument indigne d'hommes libres. Quand je vois des gens qui se courbent à l'église en confessant qu'ils sont de misérables pécheurs, et tout ce qui s'ensuit, je juge cela méprisable, indigne du respect qu'on se doit à soi-même. Nous devons au contraire nous redresser et regarder le monde bien en face. Nous devons faire du mieux que nous pouvons en ce monde, et s'il n'est pas aussi bon après nous que nous l'avons désiré, il sera malgré tout encore meilleur que ce qu'en ont fait les autres dans le passé. Un monde à notre mesure exige du savoir, de la bonté et du courage; il n'exige pas une intense nostalgie du passé, ni que la libre intelligence subisse les entraves imposées par les formules qu'inventèrent autrefois des ignorants. Il exige une perspective d'avenir dégagée de toute crainte et une vie claire des choses. Il exige l'espoir en l'avenir et qu'on ne se retourne pas sans cesse vers un passé mort, qui, nous en sommes sûrs, sera de beaucoup surpassé par l'avenir que notre intelligence est capable de créer.

Bertrand RUSSELL

LES ERREURS...

(Suite de la page V.)

par la politique des communautés libertaires en régime capitaliste blanc ou rouge.

Il cite enfin les communautés libertaires espagnoles de 1936 à 1939 qui furent économiquement une réussite enviée par les marxistes.

Oui camarade les collectivités espagnoles c'étaient le symbole pratique du communisme libertaire de la révolution espagnole, mais lorsque les marxistes prirent le pouvoir par la force des armes, les collectivités furent supprimées et les collectivistes emprisonnés ou au cimetière. Voilà le sort de toutes les collectivités.

Le combat social vers la libération de l'homme, l'abolition de l'ignorance par son émancipation, de l'exploitation et du commerce capitalistes qui assujettissent hommes et femmes consiste en deux facteurs :

1° L'éducation intellectuelle, moyen de faire disparaître l'ignorance et la haine entre les hommes pour mieux se comprendre et agir en conséquence.

2° L'anarcho-syndicalisme comme moyen de lutte revendicative de gestion syndical et de conception seule capable d'assurer cette émancipation qui conduira le peuple vers la société libertaire.

Jean GIL

LA GRÈVE

par Jean-Baptiste Clément

Refrain :

Forçat des grands centres miniers,
Gare à toi si tu bouges,
Voici les policiers
Et les pantalons rouges.

Les las de vivre et meurt de faim
Se sont réveillés en colère,
On vient de rogner leur salaire
Et ça va faire du vilain.
En travaillant fête et dimanche
C'était la misère partout,
Et les femmes qui sont à bout
Ont pris le balai par le manche (refrain).

Mais les Périers et les Jonnarts,
Flanqués de leurs actionnaires,
Ont rassemblé leurs mercenaires,
Leurs gendarmes et leurs mouchards!
On va leur tailler dans la viande
Pour les forcer à turbiner,
Et pour ne pas laisser jeûner
Sa majesté le dividende (refrain).

Dans tous les corons d'alentour
On a jeté le cri d'alarme.
On est sans argent et sans arme,
Et c'est demain au petit jour.
Mais qu'importe! si dans la mine
On ne peut vivre en travaillant,
Mieux vaut mourir en combattant
Debout! Et guerre à la famine! (refrain)

Et, là-bas, sous leur noir drapeau,
Voici les mineurs et leurs gosses,
Ces petits miséreux précoces
N'ont plus que la peau sur les os.
La troupe est rangée en bataille,
Les gendarmes ont sabre en l'air
Sont prêts à charger la canaille (refrain).
Pour mater quelques ventres creux,
Leur en faut-il des baïonnettes!
Les gens à grosses épauettes
Ne vont pas ménager les gueux.
La grève, ce n'est pas la guerre.
Hé! soldat, reste l'arme au bras,
Car si tu tires dans le tas
Tu pourrais bien tuer ton père (refrain).

Ce qui s'est passé à « BERGSON »

Que voulions-nous? Que l'arrêté Guichard soit abrogé. Oui, nous nous sommes mis en grève pour le maintien de la deuxième langue, mais il faut rechercher plus profondément les causes réelles de notre mécontentement. Tout enseignement lui-même est remis en cause. Le gouvernement veut faire de nous ses spécialistes de l'exploitation et pour cela tous les moyens lui sont bons.

Ce mercredi 25 février, une centaine d'élèves se réunissent avec 2 ou 3 parents et professeurs pour discuter de la 2e langue vivante. Un comité de lutte est créé. Le lundi suivant, dans un meeting réunissant 150 élèves environ, il a été décidé la convocation d'une assemblée générale des lycéens de Bergson pour le mardi. (Il est bon de préciser que le lycée Balzac, qui était en grève depuis trois jours venait de reprendre les cours sous la pression du SNES). La grève est votée par 300 élèves présents. L'UNCAL, l'Humanité Rouge, l'AJS sont là, plus ou moins d'accord avec cette grève. Le SNES se désolidarise et organise un vote pour savoir s'il est utile de mener la lutte au niveau local. Les résultats ne vous en seront communiqués que le vendredi.

Les arguments avancés par l'UNCAL et l'AJS contre cette grève sont : ce n'est pas une grève unitaire de parents-élèves-professeurs; ce n'est pas une grève au niveau local qui changera les choses. Bien sûr, des pétitions et des délégations nous sont proposées à tout instant par ces organisations (le SNES, lui, refuse d'assister à

nos assemblées). Le jeudi un tract est sorti pour populariser notre lutte dans le lycée, et dans le quartier. Le vendredi, les camarades de l'Humanité Rouge déclarent que si les professeurs ne votent pas la grève au niveau local (ce qu'ils firent, bien sûr), nous, lycéens, n'aurons plus à faire grève, car notre lutte est vouée à l'échec (défaitistes!). Il est bon de préciser qu'au départ la lutte avait été impulsée notamment par ces mêmes camarades. Que leur est-il arrivé, alors que d'autres lycéens se sont mis en grève (Voltaire, Paul Valéry, Rodin, etc.). Le samedi matin l'UNCAL diffuse un tract demandant aux lycéens de reprendre les cours, ce que beaucoup feront. A 10 h une assemblée réunissant 200 élèves vote la reprise des cours, qui est en réalité effective pour la plupart depuis 8 h. Des camarades nous avaient pourtant dit que jamais nous ne nous mettrions à la traîne du SNES. Eh bien! ils l'ont oublié et nous voilà au travail.

Je ne parlerai pas ici des intimidations dont furent certains camarades (lettre aux parents, menace de renvois, intimidation individuelle).

Que faut-il déduire de cette grève? Le SNES nous a montré encore une fois de quoi il était capable. L'UNCAL, qui veut l'unité n'a pas cessé de la briser.

A bas les syndicats réformistes. A bas les organisations qui préfèrent le dialogue avec le pouvoir à l'action directe. — Un camarade JAS de Bergson.

A VOS POCHES!

Au cours des huit dernières années, les pays du monde entier ont dépensé six millions de millions de nouveaux francs pour l'armement. Pour 1969 seulement la facture s'élève à 1 million de millions. A eux seuls, les USA et l'URSS se partagent 70 à 80 % des frais. Ceci représente 7 % du produit mondial brut, soit environ une demi journée de travail par semaine pour chaque travailleur dans le monde, soit presque un mois de vacances de perdu par an. Ces chiffres ne représentent évidemment que la perte de temps, sont au moins aussi importants.



COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au

COMMUNIQUE

plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du RH. - 19^e Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

11^e U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11^e Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ile et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (56). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^e U.R.

Comment on démobilise les travailleurs

On reproche souvent aux gauchistes de s'attaquer plus souvent aux syndicats établis qu'au capitalisme lui-même.

Les travailleurs d'Air-liquide sont en grève et l'intersyndicale locale du CEN Saclay leur transmet une lettre de soutien.

Soutien moral plutôt démoralisant. A vous de juger :

« Nous tenons à vous informer de tous les problèmes techniques et les répercussions sur le personnel pour que vous puissiez prendre vos décisions en toute connaissance de cause.

1° Les besoins du CEN Saclay, pour assurer la sécurité s'élèvent à 1 000 litres d'azote liquide par jour.

2° D'autre part, les besoins pour l'expérience « Mirabelle » s'élèvent à 13 000 litres par jour. Nous vous précisons que pour cette expérience aucun problème de sécurité n'est en jeu. Par contre, la remise en cause de cette expérience poserait de graves problèmes aux soixante travailleurs qui doivent partir en URSS en septembre et qui verraient ainsi leur départ reculé de trois mois avec toutes les conséquences familiales que cela entraînerait pour eux (année scolaire de cinquante enfants perturbée, dispositions prises par les agents concernant leur logement en France remises en cause, etc. ».

(Tract du 6 mai et signé des représentants de cinq syndicats réformistes).

C'est curieux de voir ceux qui se targuent d'être des responsables des intérêts de la classe ouvrière proclamer leur soutien au grévistes d'Air-liquide en leur précisant les besoins pour assurer la sécurité. La sécurité du matériel, cela

va de soi, car pour celle du personnel, avec un peu d'imagination elle peut être assurée par la non-fréquentation des bâtiments dangereux, si danger il y a.

A propos des « graves » conséquences familiales qu'encourent les agents de Saclay, il est évident qu'une grève n'est pas faite pour organiser le système et qu'elle entraîne des conséquences; c'est ce qui fait sa force.

A quel jeu se livre l'intersyndicale locale de Saclay en présentant les agents concernés par le non-approvisionnement en azote

liquide comme des martyrs sous le joug des grévistes? Ces responsables ne manquent pas d'air.

Là, comme ailleurs, la CGT mène le bal anti-père. C'est un responsable CGT travaillant dans le département où s'effectue l'expérience « Mirabelle » qui a été contacté par son chef de service pour « arranger » les choses. Pensez : l'expérience du siècle, le voyage en URSS, la visite de Zorine, etc.; il faut que ça marche. Et ça a marché, le dit responsable a obtenu la convocation des syndicats qui se sont fait avoir comme

un seul homme, il suffit de leur parler « sécurité ». Ce qu'ils ne savaient pas c'est que les ouvriers d'Air liquide avaient déjà livré 10 000 litres d'azote liquide la veille, pour la sécurité précisément. Par contre, la CGT le savait, comme elle l'a révélé maladroitement dans une affiche, ce même 6 mars. Ainsi, sachant que la sécurité du matériel dont d'ailleurs on s'en fout, et celle des enfants qui crèvent de faim on n'en parle pas ?, n'était pas menacée la CGT a obtenu une lettre démobilisatrice des autres syndicats.

LE FÉDÉRALISME

Sa définition. — Ses principes.

Le fédéralisme est d'origine populaire et de la meilleure essence démocratique, à l'inverse du centralisme, qui est régalien par tradition originelle, et dictatorial dans son comportement.

Le fédéralisme part de l'homme pour, en définitive, retourner à l'homme, après avoir accompli un cycle complet. Au contraire, le centralisme va du nombre à l'unité par un seul courant qui part du sommet pour arriver à la base.

Le fédéralisme établit l'intérêt général par voie de consultation d'échelon en échelon, le centralisme l'impose sans le déterminer ni le discuter.

Le fédéralisme est un système souple, cohérent, dont tous les rouages sont identiques et ne diffèrent entre eux que par l'étendue des attributions. Le centralisme est un système raide, dont la cohésion — quand elle se pro-

duit — est imposée par la force. Ses rouages sont toujours dépendants du sommet et n'ont aucune élasticité; ils ne peuvent donc se conjuguer ni répondre à une action limitée et indépendante. Il est forcément dictatorial, par essence et définition.

De la base au faite, soit directement, soit indirectement, soit

par l'homme ou les institutions que se donne celui-ci, le fédéralisme repose exclusivement sur l'individu, considéré à la fois comme unité sociale ou unité de production et de consommation.

Dans le fédéralisme, l'homme est un être pensant; dans le centralisme il n'est qu'un numéro matricule, un automate, un « robot » qui obéit aux ordres du haut.

LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE
FRANCO ESPAGNOL

AVEC

GEORGES BRASSENS

Prix des places: 10 Francs.

Réservation: 24, rue Ste-Marthe-PARIS (10)

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echiroles.

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°).

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

GREVE D'USURE... DES TRAVAILLEURS

B.D.I.C

Après le C.E.A. et les Nouvelles Galeries, qui employèrent la grève de la faim comme moyen de pression contre le patronat, en vue d'obtenir satisfaction à leurs revendications voici maintenant des travailleurs de l'usine SNIAS (ex Sud-Aviation) de Nantes-Château-Bougon, qui font, à quatre, la grève de la faim pour le rétablissement de la pré-retraite à 63 ans qui existait dans cette usine depuis 9 ans et qui devait même faire l'objet d'une anticipation à 60 ans comme la direction de l'usine en avait décidée après les événements de mai-juin 1968. Alors qu'en 1968 une centaine de vieux travailleurs avaient bénéficié de la pré-retraite à 60 ans, aucun en 1969, ne bénéficia de celle-ci ni même de la pré-retraite à 63 ans qui est elle-même suspendue.

Les grévistes qui ont décidé de cette grève de la faim sont prêts à aller jusqu'au bout, jusqu'à ce que la direction générale respecte ses engagements à l'égard des travailleurs les plus âgés et qui devraient normalement bénéficier de la pré-retraite.

La CGT n'est naturellement pas d'accord avec le principe et préfère un mouvement de masse et demande que la pré-retraite soit alliée aux autres revendications.

De son côté la direction ne semble pas être décidée à redonner la retraite anticipée et déclare notamment que ce qui l'a conduit à donner cette dernière, c'est le sous-emploi de l'usine et que celle-ci avait été utilisée dans le but d'éviter les licenciements. Et comme maintenant les perspectives d'emploi sont des plus encourageantes il en résulte une nécessité d'embaucher du personnel qualifié et

comme dans ce domaine il y a pénurie de ce personnel qualifié la direction a décidé que la pré-retraite était supprimée.

Peut-être les travailleurs de la SNIAS obtiendront-ils satisfaction. Toujours est-il que ce problème repose un problème permanent, celui de la formation des travailleurs dans des secteurs auxquels ils ne seront pas systématiquement employés. C'est le contraire de la spécialisation à laquelle les capitalistes s'évertuent de fixer les travailleurs dans le but d'un gain plus appréciable. Et naturellement lorsque ceux-ci parviennent à arracher au capital des avantages qui sont contraires à cette spécialisation (pour le cas qui nous intéresse) mais que celle-ci existe, le problème du remplacement des bénéficiaires de la pré-retraite se pose. Il faut donc que les travailleurs exigent de leur patronat respectif qu'un certain temps de travail soit consacré obligatoirement à la formation permanente, indispensable lorsqu'on prétend vouloir mettre sur pied une société hautement industrialisée qui doit permettre aux travailleurs d'obtenir des améliorations substantielles tant en ce qui concerne les salaires qu'en ce qui concerne les conditions de travail.

De toutes façons nous ne devons rien attendre du capital ou des politiciens qui tous ne pensent qu'à leurs intérêts réciproques sans se soucier du notre.

Travailleurs c'est de nous-mêmes que naîtra notre émancipation et que celle-ci ne sera que lorsqu'enfin nous utiliserons résolument la seule arme qui soit efficace : la grève générale.

La C.N.T. se réorganise

III^e REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III^e Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

C.G.T. - RENAULT = FLICS

Depuis un certain temps, des travailleurs de l'île Seguin protestent par diverses sortes d'actions contre l'augmentation de 15 % des prix de cantines. Mais quand on sait que le Comité d'Entreprise est dirigé par nos autoritaires de la CGT, à des fins de prestige et de propagande, qu'ils ne veulent pas « lâcher », comme le proposent les autres syndicats, les cantines à la direction, cette atteinte à leur monopole exigeait une réplique immédiate (dans la dialectique marxiste, bien entendu).

Aussi se dépêchèrent-ils dans un premier temps d'expédier un secrétaire CGT pour faire entendre « la voix de la raison » à ces contestataires hélas !

C'est sous les huées qu'il dégueula sa haine contre un ouvrier de la CDP animateur des actions contre la hausse abusive des cantines, le qualifiant de fasciste, puis se fût les attaques par des caïds du CE contre des diffuseurs de tracts à l'entrée de la cantine de l'île Seguin, dans la bagarre il y eut de la casse de matériel et nos prétendus « porte-parole de la classe ouvrière » s'empressèrent de téléphoner aux flics et à un hussier pour constater les dégâts !

Quelle prose le lendemain dans le tract de la CGT ! Sous le titre : « L'île Seguin ne sera pas un nouveau Nanterre » dénonce nominalement cet ouvrier gauchiste comme « irresponsable », « incontrôlé » tout en étant manipulé par le pouvoir, comment peut-on dénier ainsi la puissante CGT ! s'en se mettre illico sous la foudre des dieux venus du froid !

Le mercredi soir 4 mars à 19 heures, nos autoritaires en mal de purge, organisèrent une expédition punitive comprenant les secrétaires de la CGT permanents ou non, les délégués et une partie du personnel du Comité d'Entreprise, en tout 200 « inconditionnels » franchissent la principale porte de l'usine (sans susciter l'éveil des flics Renault) pour aller expulser manu militari cet imprudent qui s'est aventuré dans « la chasse gardée » du PC aux cris de « pas de fascistes chez Renault ».

Le patient, torse nu, fut « accom-

pagné symboliquement » place Nationale ! Dommage de n'être plus au Moyen Age, ces nouveaux inquisiteurs auraient pu le clouer au pilori, ou même le brûler comme un vulgaire sorcier !

Sur la chaîne où œuvrait notre sorcier, les ouvriers débrayèrent à 80 % contre ce rapt fasciste !

Et notre « brave direction » s'empessa de mettre ce travailleur en mise à pied pour « une durée indéterminée » en attendant « enquête » licencié depuis ! Certes, par de la même, la bourgeoisie viole sa carcasse pourrie, mais comment s'étonner qu'elle agisse ainsi ? Des deux côtés, que ce soit UDR ou PC, on « casse » du gauchiste et de l'Anar, pour un principe sacro-saint véreux « la démocratie » ! Et puis, il est vrai, que les responsables de la direction du personnel et des « relations sociales » trouvent depuis un certain temps que la CGT est une organisation « sérieuse » qui doit prendre « ses responsabilités », que diable ! Qui oserait affirmer le contraire ?

Quant aux autres organisations, misent devant le fait accompli, certains de leurs militants eurent une attitude courageuse pour protéger « l'homme à abattre », d'autres eurent une attitude passive et « bien pensante » de peur de recevoir à leur tour les foudres du Kremlin-bis.

Pour couronner le tout, le lendemain, nos messies se glorifièrent de leur pleine réussite pour cette action « de masse » en rajoutant cette petite phrase « l'ouvrier en question et quelques autres énergumènes doivent être remis à la disposition du ministère de l'intérieur ».

Sacré Marcellin ! il nous avait caché qu'il avait des actions à la CGT-Renault.

Cette mini-purge, n'est que le début d'une purge générale contre les gauchos de la Régie, propos tenus par le secrétaire CGT-Renault, en attendant, de ce fait « l'ordre règne à nouveau aux usines Renault ! »

Groupe Anarcho-syndicaliste Renault.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois

C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.



2 AVRIL
1970
NUMERO 601
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SIGNAL D'ALARME

De plus en plus les jeunes recourent à la violence pour combattre et abattre les forces de répression.

« Ils font parler la dynamite », dit « l'Express » en parlant des « weathermen » américains et William Douglas, juge de la Cour Suprême des Etats-Unis, a écrit dernièrement que la société technologique ne peut assurer qu'un bonheur mécanique au prix d'une aliénation aggravée. Les « terroristes », dit-il, ne sont que la manifestation morbide d'une révolte qui porte plus loin et qui pourrait changer les Etats-Unis. Ils sont, en quelque sorte le signal d'alarme. »

Fallait-il que la société de consommation que les jeunes ne cessent de contester depuis mai 68 entende ce signal d'alarme pour qu'elle réalise « l'erreur criminelle » dans laquelle elle se développe ?

Tout en restant profondément attachés aux principes de la non-violence et du respect d'autrui, nous n'en reconnaissons pas moins que « les droits acquis par les travailleurs ont toujours été arrachés de haute lutte ».

La classe ouvrière bénéficie d'une arme sans égale : sa force d'inertie. Mais qu'elle l'utilise efficacement, c'est-à-dire jusqu'à la reconnaissance de ses droits et on lui reprochera de faire des grèves sauvages; on lui offrira quelques bataillons de CRS casqués et armés avec tout ce que cela comporte de haine et d'agressivité.

Nous voulons bien croire que les étudiants en particulier et les jeunes en général sont plus impulsifs et plus perméables aux théories de la violence mais nous posons une question à tous ceux qui ont peur « des réserves de violence que secrète cette jeunesse » : « Faut-il se révolter ou rester passif, face à la repression ? »

Nous assistons actuellement à une véritable « chasse aux sorcières » qui n'a d'autre but que celui d'empêcher la diffusion d'une certaine presse dont notre cher LE COMBAT SYNDICALISTE par la vente à la criée et nous avons entendu des propos assez violents mais combien justes dans la bouche de nos jeunes camarades qui en ont assez d'être molestés comme au temps de l'occupation...

La méthode absurde qui consiste à réprimer le délit d'opinion avec l'appui de décrets pour le moins aussi absurdes a toujours donné un résultat identique : « La consolidation de l'idée qu'on réprime. »

Nous manquons de vendeurs bénévoles, il s'en présente maintenant de nouveaux constamment.

Bien sûr, ils n'ont pas toute notion très exacte du syndicalisme ni de la société idéale mais, au fait, qu'ont fait tous les détracteurs du gauchisme pour les initier ? Ce n'est certes pas en publiant des photos ridicules dans « V. O. » que la CGT préparera la jeunesse contestataire à une vie meilleure dans laquelle chacun assumera ses responsabilités. Le vrai syndicalisme, messieurs les bonzes syndicaux, V. Griffuelhes, secrétaire de la C.G.T. de la bonne époque vous le décrivait ainsi :

« Le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière qui veut parvenir à la pleine possession de ses droits sur l'usine et sur l'atelier; il affirme que cette conquête en vue de réaliser l'émancipation du travail sera le produit de l'effort personnel et direct exercé par le travailleur. »

Voilà ce que vous devriez apprendre aux jeunes et peut-être aussi l'apprendre vous-mêmes.

Quant à vous, messieurs les profiteurs et spéculateurs de tout accabit, n'oubliez pas les termes de William Douglas :

« C'est le signal d'alarme ». Ne poussez pas la jeunesse actuelle dans le camp des « weathermen ».

LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

avec
Michel Cavalier (ORA), Georges Vidal (JAS),
Mahé (CNT), Fabian Moro (CNTE - Zone Nord),
Federica Montseny (CNTE)

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE
FRANCO ESPAGNOL

AVEC
GEORGES BRASSENS
GEORGES ULMER
et
FRANCESCA SOLLEVILLE

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste-Marthe - PARIS (10)

UNE TECHNIQUE D'ACTION DIRECTE QUI A FAIT SES PREUVES.

L'OBSTRUCTIONNISME

L'*obstructionnisme* est un procédé de sabotage à rebours qui consiste à appliquer avec méticulosité les règlements, à faire la besogne dont chacun a charge avec une sage lenteur et un soin exagéré.

Cette méthode est surtout usitée dans les pays germaniques et une des premières et importantes applications en a été faite en 1905, en Italie, par les travailleurs des chemins de fer.

Il est inutile d'insister pour démontrer qu'en ce qui concerne spécialement l'exploitation des voies ferrées, les circulaires et les règlements chevauchent les uns sur les autres ; il n'est pas difficile non plus de concevoir combien leur scrupuleuse et stricte application peut apporter de désarroi dans le service.

Le gâchis et la désorganisation furent, en Italie, lors de l'*Obstruction des Ferrovieri* fantastiques et formidables. En fait, la circulation des trains fut presque suspendue.

L'évocation de ce que fut cette période de résistance passive fera saisir toute l'ingéniosité de cette tactique de lutte ouvrière. Les reporters qui vécurent l'*obstruction* nous en donnèrent des récits qui ont une saveur que n'aurait pas un exposé théorique. Laissons-leur donc la parole :

Le règlement veut qu'on ouvre le guichet pour la distribution des tickets trente minutes avant l'heure du départ du train et qu'on le ferme cinq minutes avant.

On ouvre donc les guichets. La foule se presse et s'impatiente. Un monsieur offre un billet de 10 frs. pour payer un ticket de 4 fr. 50. L'employé lui lit l'article qui impose aux voyageurs l'obligation de se présenter avec leur argent, compté jusqu'aux centimes. Qu'il aille donc faire de la monnaie. L'incident se répète pour huit voyageurs sur dix. Contre tout usage, mais selon le règlement, on ne rend pas de monnaie, fût-ce sur un franc. Après vingt-cinq minutes, une trentaine de personnes à peine ont pris leurs billets. Les autres arrivent essouffées, avec leur monnaie. Mais le guichet est fermé, parce que le délai réglementaire est écoulé.

Ne croyez pas, toutefois, que ceux qui ont pu prendre leurs billets ne soient pas à plaindre. Ils ne sont qu'au début de leurs peines. Ils sont dans le train, mais le train ne part pas. Il doit attendre que d'autres trains arrivent d'autres trains qui sont en panne

à cinq cents mètres de la gare. Car, d'après le règlement, on a accompli là des manœuvres qui ont déterminé un arrêt interminable. Des voyageurs, impatientés, sont même descendus pour gagner à pied la gare ; mais les surveillants les ont arrêtés et leur ont dressé procès-verbal.

D'ailleurs, dans le train qui doit partir, il y a des tuyaux de chauffage à surveiller, et une inspection minutieuse peut durer jusqu'à deux heures. Enfin, le train s'ébranle. On pousse un soupir de soulagement. On croit toucher au but. Illusion !

A la première gare, le chef de train examine toutes les voitures et donne les ordres opportuns. On vérifie notamment si toutes les portières sont bien fermées. On devrait s'arrêter une minute ; c'est un quart d'heure au moins qu'il faut compter...

Ces incidents, qui se produisent au premier jour, à Rome et un peu partout, ne donnent qu'une image, imparfaite encore, de la situation. Pour les manœuvres dans les gares et pour la formation des trains de marchandises, les choses étaient bien plus compliquées.

Et tout cela entremêlé d'incidents grotesques ou joyeux à faire pâmer d'aise les mânes de Sa-peck.

À Milan, un train s'était formé péniblement après une heure et demie de travail. Le surveillant passe et voit, tout au milieu, une de ces vieilles et horribles voitures que, par avarice, les Compagnies s'obstinent à faire circuler. « Voiture hors d'usage », prononce-t-il. Et tout de suite, il faut détacher la voiture et reformer le train.

A Rome, un chauffeur doit reconduire sa machine au dépôt. Mais il s'aperçoit que, derrière le tender on n'a pas placé les trois lanternes réglementaires. Il refuse donc de bouger. On va chercher les lanternes ; mais, au dépôt, on refuse de les livrer, car on réclame un mot écrit du chef de gare. Cet incident prend une demi-heure.

Au guichet se présente un voyageur avec un billet à prix réduit. Au moment de timbrer, l'employé demande :

— Vous êtes bien M. Untel, dont le nom figure sur le billet ?

— Certainement.

— Vous avez des papiers constatant votre identité ?

— Non, pas sur moi.

— Alors, soyez assez bon pour trouver deux témoins qui me garantissent votre identité...

Toujours au guichet : un député se présente.

— Ah ! vous êtes l'honorable monsieur X ?

— Parfaitement.

— Votre médaille ?

— Voici.

— Veuillez me donner votre signature.

— Avec plaisir. Un encrier.

— Je n'en ai malheureusement pas.

— Alors, comment puis-je signer ?

Et l'employé, placide et imperturbable de répondre :

— Je crois qu'au buffet...

Le correspondant d'un grand journal parisien narra, à l'époque, son burlesque voyage au temps d'*obstruction* :

Je me fis conduire à la gare de Termini (à Rome), où j'arrivai juste à l'heure du départ réglementaire du train de Civita-Vecchia, Gênes, Turin et Modane.

Je me présentai au guichet qui était libre.

— Suis-je encore à temps pour le train de Gênes ? demain-dai-je à l'employé.

Celui-ci me regarde un moment d'un air étonné ; puis il me répond avec flegme, en scandant les syllabes :

Certainement, le train de Gênes n'est pas encore parti.

Donnez-moi un billet d'aller et retour pour Civita-Vecchia, dis-je en lui passant ma monnaie comptée par avance.

L'employé prend ma monnaie, observe minutieusement et une à une chaque pièce, chaque sou ; il les palpe, les fait sonner pour les vérifier, le tout avec une lenteur telle que je lui dis, feignant l'impatience :

— Mais vous allez me faire manquer mon train !

— Bah ! Votre train ne part pas encore...

— Comment ! comment ! fis-je.

— Oui... On dit qu'il y a une petite chose de détraquée dans la machine.

— Eh bien ! on la changera !

— *Chi lo sa ?*

Je laisse cet homme impassible, et gagne le quai dont la physionomie est anormale. Plus de ces allées et venues fébriles, de facteurs, d'employés ; ceux-ci sont répartis en petits groupes, parlant posément entre eux, cependant que les voyageurs font les cent pas devant les portières du train ouvertes. Partout règne le calme d'une petite gare de province.

Je m'approche d'une voiture de première classe. Une dizaine de

manœuvres astiquent les poignées de cuivre, nettoient les vitres, ouvrent et ferment les portières pour s'assurer qu'elles jouent bien, époussetent les coussins, éprouvent les robinets d'eau et les boutons de lumière électrique. Une vraie rage de propreté, fait inouï dans les chemins de fer italiens ! Huit minutes ont passé et la voiture n'est pas prête encore.

— *Dio mio !* s'écrie soudain un des manœuvres, voilà de la rouille sur les poignées de cette portière !

Et il frotte la rouille avec une ardeur sans pareille.

— Est-ce que vous allez nettoyer ainsi toutes les voitures ? lui dis-je.

— Toutes ! me répond cet homme consciencieux d'une voix grave. Et il y en a quinze à nettoyer encore !

Cependant, la locomotive n'est pas encore là. Je m'enquiers. Un employé complaisant m'assure que le mécanicien est entré au dépôt à l'heure réglementaire, mais il lui a fallu beaucoup de temps pour mettre sa machine en état, car il a voulu peser les sacs de charbon, compter une à une les briques d'aggloméré, enfin, inquiet sur certains appareils, il a dû prier son chef de service de venir discuter avec lui, — conformément au règlement !

J'assiste au dialogue suivant entre un sous-chef de gare et le chef de train :

« — Ecoutez, dit le sous-chef de gare, vous savez bien que si vous exigez que le train soit formé suivant les règlements, on ne partira plus.

« — Pardon, chef, réplique l'autre avec calme. Il faut d'abord faire respecter l'article 293 qui exige que les voitures à tampons fixes alternent entre les voitures à tampons à ressort. Puis, il y a tout le train à reformer, car aucun des tampons ne coïncide exactement avec son contraire, comme il est prescrit à l'article 236, lettre A. Les chaînes de sûreté manquent en partie à certaines voitures qu'il faudra par conséquent réparer, comme l'exige l'article 326, lettre B. De plus, la formation du train n'est pas faite comme il est prescrit, parce que les voitures pour...

« — Vous avez parfaitement raison, s'écrie le sous-chef de gare. Mais pour faire tout cela, il faut une journée !

« — Ce n'est que trop vrai, soupire le chef de train, goguenard. Mais, que vous importe ? Une fois en route, la responsabilité pèse

(Suite page 111)

A prueba de contrariedades

LA C.N.T. ha pasado por pruebas muy difíciles. Ha sido — y es — una entidad única en ideales generosos, amplios y de orgullosa independencia. Cuando la sociedad puede la desconoce, y cuando no puede desconocerla la combate perfidiosamente: cara a cara o solapadamente, según circunstancias.

La burguesía no pudo con la Confederación Nacional del Trabajo con el peso de su oro y sus furibundas represiones. La Policía no consiguió desarticular los cuadros confederales con torturas, asesinatos, sobornos y confidentes. Los políticos, fracasados en la anulación reiterada de nuestra sindical, han probado suerte halagando la vanidad de ciertos compañeros ofreciéndoles puestos de diputado, de jefes consumidores, o de plantilleros de ayuntamiento, ignorando, a pesar de sus dotes de sábelo todo, que no existiendo en la C.N.T. líderes ni destacados imprescindibles, en ella las defecciones no pasan de personales, esto es, que no afectan sino a los claudicantes.

Faltaba la derrota de 1939 para probar, una vez más, la consistencia moral de nuestro organismo colectivo. Nuestra gente mejor pereció en la guerra, en las celadas comunistas, en los suplicios y pardones franquistas. Se alcanzó, en lo posible, la dureza del exilio, cansados, zaheridos, maltratados, y, no obstante, esperanzados. La idea nos ha alumbrado siempre la mente tanto como ha alentado nuestro corazón. No hemos sido, no somos, idealistas en vano. Vivimos cada cual intimamente y luego en grupo — vigoroso y nume-

roso — la anarquía que otros consideran un sueño, sueño que en la España de 1936 lo han visto en parte realizado. Ver, ya es cosa; mas nosotros lo hemos visto y, sentido; nos damos cuenta; y mucho más ahora que todo parece desplomarse en el alma de los que fueron anarquistas nominales, no de arraigo, o de convicción profunda. Mario Aguilar, buena persona y magnífico periodista, nos confesó un día haberse apeado del Clavileño de la anarquía por no poder aguantar las ilusiones extremas. Mario quedó amigo de sus antiguos compañeros, no los atacó encarnizadamente cual lo han venido haciendo otros ex compañeros, convertidos en peores enemigos nuestros. El propio Angel Pestaña, que llegó a interpretar incondicionalismo la estima que le profesaban docenas de miles de trabajadores, convino antes de expirar que lo más sano en política social es el anarcosindicalismo. Arrepentimiento tardío, que, sin embargo, lo rehabilita de un mal paso dado camino de la política militante.

Actualmente la crisis que sufre la Confederación no es de crecimiento como en sus años robustos, sino de conciencia. La guerra nos maleó por gubernamentalismos apuradamente aceptados. Había que quitarse esa pátina mucosa de encima y generalmente se ha logrado; otros no lo han conseguido, al punto de producir un desenlace como el de 1945, de cuyo colapso moral la Confederación no se ha recuperado todavía a pesar de la reunificación de 1961. ¿No sería sagaz y beneficioso que cada cual quedara en su sitio, confederal o no, sin agravio de nadie para nadie?

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 2 de Abril 1970

FESTIVAL de la SOLIDARIDAD OBRERA

Para el 19 de abril de 1970 a las dos y media de la tarde en el Palais de la Mutualité, (Metro Maubert-Mutualité), formando parte de la JORNADA CONFEDERAL de este año abarcando, como de costumbre, carácter regional.

(Entidad organizadora: Confédération Nationale du Travail).

Por la mañana, MITIN y exposición de libros literarios e ideológicos.

Hoy nos cabe participar a nuestros queridos lectores la participación en la fiesta del 19 de abril, de otro GEORGES, el gran artista genérico, compositor, cantor y conductor de espectáculos

GEORGES ULMER



el cual, muy bien dispuesto, ha decidido colaborar en nuestra demostración artístico-solidaria del Palais de la Mutualité.

A estas alturas glosar los méritos personales de GEORGES ULMER parece superfluo... sin que podamos abstenernos de añadir que este artista polifacético, capaz de todo, apto para todos los géneros, ha sido en la Televisión francesa el mejor animador de «Télé-Midi», esa labor difícil de aguantar cada día, pero que él ha aguantado fácil y airosamente, con la comicidad natural que le es propia, condición que le evita recurrir a demostraciones de mal gusto, recurso sobado que no han podido evitar otros.

En distintas ocasiones GEORGES ULMER había sido contactado por nosotros sin que, a pesar de su buena voluntad, hubiese podido animar nuestra escena. Finalmente, GEORGES ULMER participará en nuestra fiesta porque es su voluntad y la nuestra, y, también, porque el tiempo lo arregla todo.

Para encargos de entradas, dirigirse lo antes posible a la Administración de este semanario. El precio, como convenido: 10 frs. los mayores y 5 los menores de edad.

CARBONES

- + Prohibido prohibir.
- + Abramos las puertas de los asilos, de las prisiones y de otras... Facultades.
- + Decretemos el estado de felicidad permanente.
- + Pensar juntos, no; empujar juntos, sí.
- + Nuestra esperanza sólo puede venir de los desesperanzados.
- + Olvidemos lo inolvidable.
- + La libertad no es un bien que poseemos. Es un bien que nos han pedido adquirir mediante leyes, reglamentos, prejuicios, ignorancia, renunciaciones.

- + En la revolución hay dos clases de gentes: las que las hacen y los que se aprovechan de las mismas. (Napoleón).
- + La emancipación del hombre será total o no será.
- + Haz la revolución en ti, luego en la calle.
- + No me libres, yo me encargo de ello.
- + Toda reforma eterniza lo reformable.
- + Joven: la sociedad vieja te avieja.
- + No es sinceridad tener el corazón a la izquierda y la cartera en la derecha.
- + Pensamiento estancado, pensamiento podrido.

- + Seamos realistas exigiendo lo imposible.
- + Joven trabajador: tu sindicato es de otro siglo. Adelántate a los líderes.
- + Tomemos en serio la revolución, pero no nos tomemos en serio.
- + La nueva sociedad ha de ser fundada sin egoísmo ni egolatría. Sea nuestro camino una interminable marcha de fraternidad.
- + Lo dijo Baudelaire: «Dios es un escándalo que a los diocesanos rinde provecho.»
- + Tenemos una izquierda prehistórica.
- + Cada comunista es un fusil.

1 9 6 8

- Cada anarquista es una razón.
- + Arroja el adoquín por una causa humana, o arrójate de la barricada.
- + Lenin - Trotski, Mao - Stalin, Kadar - Castro, Hitler - Franco. Kronstadt - Ucrania, Shanghai - Karaganda, Budapest - Isla de los Pinos, Cowentry - Guernica. Y revoluciones en ceniza. Y tiranías redivivas.
- + ¡Revolución con ideas, irrevolución con banderas!
- + ¡Autoridad en el cielo, Libertad en la tierra!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

VIVIR EN PELIGRO

EL angustiado exódo de los moradores de Pouzzoles, la villa italiana de sesenta y cinco mil habitantes, apremiados por el miedo ante posibles temblores de tierra y alguna nueva terrible erupción del Vesubio, nos invita a meditar acerca del peligro constante que acecha a los moradores de villas, o villorrios, situados cerca de volcanes, como en el caso del Etna y el Vesubio. Villorrios, caserones, conjuntos de miserables chabolas a la orilla de ríos, o frente al mar. Inopinadamente, gruñe el interior de volcanes, cruje la tierra, y la catástrofe extiende su acción demolidora sobre villas y haciendas. A la orilla del mar, como vil escoria arrojada de la ciudad, en los alrededores de Barcelona las barriadas llamadas de Somorrostro y de Pekín, pobladas de frágiles barracas, símbolo del abandono y la pobreza, han conocido la tragedia de dejar vidas y verlo todo arrasado por las encrespadas olas del mar tempestuoso. Cruza el Turia por Valencia dando la sensación de ser un río sosegado, de escaso caudal. ¡Ah, pero en ocasiones engaña! Se ensancha en arrolladora corriente de agua turbia y rumorosa. ¡Y río abajo se van los residuos de huertas y humildes viviendas!

Más, mucho más de lo que parece, abundan aquéllos que residen en tales condiciones que diríase el peligro se cierne sobre sus cabezas, cual si estuvieran bajo aquella famosa espada de Damocles, que estaba pendiente de un hilo. Viven en lugar inseguro por no poder trasladarse a otra parte. Para los infelices carentes de fortuna, la tierra está acotada por todas partes. No se puede cambiar, no se puede obtener un precario sustento en cualquier parte. La tierra es grande, hermosa y acogedora, pero para los que tienen dinero. Vemos en periódicos y revistas, así como en emisiones de televisión, quintas de placer, torres de aire señorial, a la disposición de los acaudalados. Lujosas, confortables viviendas situadas en lugares pintorescos, ya en la playa bien en la montaña. Sol, aire, belleza en la vegetación, todo convida a la «doble vida».

Constituye lo expresado una de tantas pruebas que evidencian la irritante arbitrariedad social: vivir en la zozobra, en la incerti-

dumbre, bajo el temor constante de perder la vida.

EL REVALORIZAR LA UTOPIA

En apoyo de nuestras convicciones anarquistas, a menudo se han trazado esbozos de lo que entendemos por sociedad nueva. Por supuesto, se ha tenido en cuenta nuestra naturaleza de seres humanos, y por ende limitados en posibilidades. Dando libre curso a la fantasía, se han hecho descripciones más o menos verosímiles, imitando en principio, pero superando características propias de la época que fue escrita, la conocida «Utopía», de Tomás Moro. Modernizando las cosas, otros han toamdo como modelo un libro tan sugerente a este respecto como el de William Morris: «Noticias de ninguna parte», a una de cuyas ediciones en español Max Nettlau puso un prólogo, interesante como todo lo que salía de su pluma. En Suramérica hubo dos o tres compañeros que, siempre en pos de popularizar nuestras ideas, cultivaron la ficción literaria acerca del particular. Y al referirnos a dicha género de «apreciaciones», no podemos echar en olvido que un escritor anarquista de fibra filosófica en sus escritos, como Ricardo Mella, no desdeñó el recurrir a la fantasía al dar a conocer su notable estudio «La Nueva Utopía».

Cuando por parte de plumas vinculadas al ambiente burgués se nos tildaba de utópicos a los libertarios, entre los argumentos para defendernos se echaba mano de una expresión aforística de Anatole France. Dicho escritor manifestó: «Las utopías de hoy serán las realidades de mañana.» Claro que no nos han faltado recursos en abono de la oportunidad de especificar a modo de proyectos de una vida en consonancia con los anhelos de libertad y justicia. Pero por parte de los sociólogos y de los pensadores conocidos como tales, la utopía no era cosa para ser tomada en serio. Podemos comprobar que hoy ya no es lo mismo, puesto que se tiende en el orden científico a enjuiciar la utopía en su sentido general, estudiando las influencias que ha tenido y las que puede tener en la vida social.

En efecto, notables sociólogos y psicólogos tratan de analizar los

factores esenciales que radican en las utopías. Particularmente en la prestigiosa revista «Diogène», patrocinada, como es sabido, por la UNESCO, hemos podido leer interesantes estudios acerca del tema que nos ocupa. Pero vale la pena mencionar el número extraordinario, recientemente publicado, de «Chronique Sociale de France», la decana de las publicaciones dedicadas a las ciencias sociales, centrado exclusivamente en torno al tema: «Utopía y sociedad tecnológica». Lo componen una serie de trabajos dignos del mayor interés. Así el conocido publicista y sociólogo Bertrand de Jouvenel, desarrollaba el tema: «Del buen uso del pensamiento utópico». Diversos profesores especializados en temas sociales presentan distintos aspectos de la misma materia. Así Jean Bancaj nos habla de «Proudhon y la utopía», Jean Guichard: «Utopía y lucha revolucionaria»; Josep Folie: «Utopía, tranquilizante o estímulo de los grupos sociales»; así otros trabajos meritorios, como los de Riesmand y Huxley. Descuella un animado debate que tuvo lugar en California, entre los profesores Keegan y Harrington alrededor del tema: «La utopía y lo que le es contrario».

Naturalmente, fijar una impresión de las teorías expuestas, de las facetas señaladas en los trabajos citados resulta imposible dentro de los límites de una breve crónica periodística. No obstante, a título de referencia sintética, cabe el reproducir algunas conclusiones. Michel Richard, profesor de Filosofía, en Lyon, expresa en su trabajo «Utopía y temporalidad»: «La humanidad tiene necesidad de utopías, ella llega a realizar algunas; son muchas las que concibe. Nuestro tiempo es fértil en utopías de toda especie. Supone probablemente el reflujo de las religiones, de las morales y de las creencias tradicionales. Contiene dentro de este reflujo brilla la utopía, unida al optimismo y a lo imaginativo.» Y Bertrand de Jouvenel afirma en el trabajo citado: «Es un serio defecto por parte de quienes han escrito utopías el haber prestado tan poca atención a las posibilidades materiales a partir de las cuales su concepción de una vida ideal podía crearse. Pero es una falta inexplicable de nuestra parte el no tratar de instaurar una vida ideal a partir de las posibilidades materiales, sin precedentes, de las

cuales disponemos.» Y en el debate antes aludido, el profesor Keegan expuso: «La ventaja que hay en lo de discutir en torno a las utopías es que se trata de ejercicios intelectuales en los que se alude a los nuevos fenómenos de nuestra época a tiempo que se guarda lo mejor del pensamiento tradicional.»

En resumen: tenemos que la ciencia actual, en sus estudios de psicología y sociología, ya no considera como cosa descabellada y absurda lo que hace referencia a las utopías. Si en el orden material ha podido llegar a ser una realidad la utopía imaginada por Julio Verne al escribir su libro «De la Tierra a la Luna», ¿cómo negarse a creer que utopías fundamentadas en ejemplar convivencia moral entre los hombres lleguen a realizarse? La historia social registra hechos comprobados que antes de encarnar en la realidad se tildaban de cosas utópicas, inconcebibles, inexplicables. Así la convivencia, las relaciones de orden económico sin necesidad de hacer uso del dinero, desechara la moneda como algo nefasto. Y la vida sin dinero fue una realidad durante meses en diversas comarcas de Aragón, en la etapa revolucionaria de 1936. Pensando en el porvenir, no vacilemos en dar forma de proyectos de convivencia social a nuestras convicciones. Algo se aprovechará; algo quedará de nuestras «utopías».

VALLINA, UN «MEDICO DE LOS POBRES»

Como hermanos, así se conocían y se apreciaban los compañeros Manuel Pérez y Vallina. En sus «Memorias», Vallina habla de sus opiniones, de sus actividades revolucionarias, de las características ambientales que llegó a conocer; pero muy poco es lo que habla de su profesión. Es Manuel Pérez, que también ha dejado escritas unas interesantes «Memorias», inéditas, quien alude a las actividades de médico desarrolladas por Vallina. En Sevilla particularmente, y en tierras de Portugal, hacían cola los que iban a consultarle. No podían pagarle la visita, de ahí que le llamaran el «Médico de los pobres». Vallina atendía con afecto sus dolencias, les animaba, les incitaba a ser rebeldes contra el sistema social, culpable de que llevaran una existencia miserable. Y contentos, animosos, guardaban un afecto perdurable al médico anarquista que no cobraba las visitas, dando ejemplo de bondad y altruismo.

AQUI Y AHORA

¿Vox clamantis in deserto?

UNOS ciento treinta intelectuales españoles, entre los que se cuentan juristas, filósofos, catedráticos, políticos, médicos, ingenieros e incluso procuradores y ex ministros, han elevado recientemente una carta al presidente del Gobierno en la que se plantean varias peticiones que veremos luego.

La carta comienza diciendo que a tenor de la declaración oficial del nuevo Gobierno en la que se expresa el propósito de vitalizar el orden institucional configurado por la Ley Orgánica del Estado, haciendo hincapié en que España pertenece al mundo occidental, los firmantes de la carta estiman conveniente expresar su convencimiento de que esta segunda afirmación nada significaría si el propósito vitalizador anunciado al principio no se tradujese en una política plenamente acorde con todo aquello que la condición occidental de España implica y requiere. De momento y por lo pronto creen sinceramente que no deberían producirse hechos como el Referéndum de 1966, celebrado sin que los discrepantes pudieran razonar públicamente sus puntos de vista, o como la reciente designación de sucesor del jefe del Estado, en que se ha querido establecer una fórmula jurídico-política sin apoyo en la realidad histórica y sin un genuino refrendo democrático.

Entienden que para que no se desvirtúe el sentido de las manifestaciones del nuevo Gobierno, conviene que se promueva por él sin dilación alguna, una clara e inequívoca evolución orientadora en orden a reducir, lo antes posible, las distancias que separan a España del mundo a que pertenece, no sólo en el aspecto económico y social, sino también en el político. Esa acción vitalizadora debería traducirse en una rápida adaptación de la vida nacional a los principios e instituciones del actual Derecho público europeo, a las declaraciones y resoluciones pertinentes de las Naciones Unidas y a la doctrina de la Iglesia Católica que, según el artículo 2º de la Ley de Principios del Movimiento Nacional, debe inspirar nuestra legislación.

Para poner en marcha dicha adaptación los firmantes piden al Gobierno:

1º Que, mediante las disposiciones legales que correspondan, se reconozca y respete el derecho de los trabajadores a crear un sindicalismo plenamente autónomo y

representativo en todos los niveles, y el de los empresarios a fundar sus asociaciones con igual libertad, tal y como vienen manifestándolo los interesados, con el apoyo de la O.I.T. y del Episcopado español.

2º Que, del mismo modo, se reconozca y respete el derecho de asociación política que en el mundo occidental se traduce en la existencia de diversos partidos políticos y en su legalización mediante normas que eviten su proliferación inoperante. En consecuencia, debería devolverse y no ser promulgado el proyecto de Estatuto de Asociaciones elaborado por el Consejo Nacional del Movimiento — ya que dichas entidades, tal como el proyecto las estructura, constituirían un ineficaz remedo de los partidos políticos —, y dictarse las consiguientes disposiciones legales que regulen el funcionamiento de éstos con respecto del auténtico derecho de asociación política.

3º Que para contribuir a la verdadera pacificación nacional, se conceda una amplia amnistía para los condenados o inculcados por motivos sociales y políticos.

4º Que, hecho realidad lo hasta aquí interesado, se revise democráticamente el Plan de Desarrollo Económico Social, con intervención de esas entidades representativas de los trabajadores, de los empresarios y de la opinión pública en general.

5º Que el propósito anunciado por el Gobierno de inspirar sus relaciones con la Iglesia «en el doble aspecto de independencia recíproca y positiva cooperación al servicio del pueblo español», se lleve a la práctica lo antes posible con la reforma del actual Concordato.

6º Que en cumplimiento de la política de «información diáfana» que el nuevo Gobierno piensa practicar «con el fin de que la opinión pública pueda juzgar de su gestión y manifestar sus puntos de vista», se facilite — por de pronto de hecho y después por Ley —, como en las democracias occidentales, la labor de los representantes de la prensa y demás medios de difusión, para que ellos puedan informar directa y completamente acerca de cuantos asuntos, relacionados con la gobernación del país, interesan a todos los españoles — como los que se tramitan y discuten en las Cortes por las diversas Comisiones, sin exceptuar la creada para el caso Matesa —, y se den las necesarias instrucciones a fin de que el presente escrito y sus firmas sean leídos

en la Televisión y Radio Nacional,

Los firmantes continúan aseverando que los españoles tenemos derecho a la consideración que implican «estas pocas peticiones». (El subrayado es mío). Ningún mal congénito nos incapacita para participar auténticamente en el gobierno de la cosa pública, al igual que lo hacen otros pueblos europeos ni más ni menos violentos que nosotros. Una trágica guerra entre hermanos no justifica que, al cabo de treinta años, tras la reconstrucción y el desarrollo subsiguiente, sigamos siendo tratados políticamente como menores de edad. La democracia será en España, como en los pueblos de nuestro Continente que la practican, el factor decisivo para el control de los actos de los gobernantes, el progreso y la estabilidad del país. Y además nos abrirá las puertas a una progresiva integración en la comunidad europea.

Esto es lo que dice la carta firmada por hombres tan relevantes, entre otros, como el ex-ministro Ruiz Giménez, Tamames, Julián Marías, Lain Entralgo, Aranguren, Tierno Galván, Areilza, etc. Pero ¿nos será dado esperar algo efectivo de ella? No es la primera vez

por Juan Español

que se elevan escritos al Gobierno, o a un ministro, por parte de los intelectuales y profesionales. La consecuencia es que, de inmediato, nunca se ha obtenido nada. Lo único aprovechable a largo plazo es el estado de opinión que lentamente se va formando con la ayuda de estas peticiones hechas por hombres representativos de la política y de las profesiones liberales y artísticas. Por lo pronto el deseo de que dicha carta fuese leída ante la televisión y la radio ha quedado en nada. Nadie se enteró por esos medios. Se publicó en una o dos revistas especializadas y que, además, cuestan caras. A lo más que los periódicos pudieron llegar (yo no lo vi tampoco) es a mencionar una carta que ciertos intelectuales dirigieron al Gobierno, pero no lo que contenía esa carta y la lista de los firmantes, ni completa ni parcial.

Pero no quiero ser aguafiestas. Concedamos un margen a la esperanza. Porque precisamente de ella hemos vivido hasta ahora los españoles.



JUNIO 1969. - Centenares de compañeros asistimos a la Jira de la Colonia Germinal. Aquí un grupo de maños reivindicando la jota.

Algo sobre la filosofía viva

HE anotado hace mucho la tentativa de unos jóvenes pensadores franceses, agrupados alrededor de la revista *Esprit* de Pierre Morhange, de dar a la filosofía una nueva significación, mejor dicho: de transponer la filosofía en su realidad primera y de siempre: la vida. Es una tentativa diferente de tantas otras, que debe ser renovada porque el problema es esencial, permanente.

Hoy, cuando la violencia triunfa también en los terrenos culturales, la lucha de la intelectualidad libre es más imperiosa que nunca. Y es bueno recordar las enseñanzas de los jóvenes (a pesar de que algunos de ellos se desviaron más tarde del camino inicial) que tuvieron el valor de proclamar precisamente la primacía del espíritu, reaccionando contra el materialismo grosero, bestial, que invadió también los más elevados dominios de la ciencia y del arte.

Como ellos, creó que la filosofía constituye una síntesis de todos los elementos vitales y que la actitud social no debe ser determinada por rígidos conceptos metafísicos, sino por creencias activas, por esa sed de la verdad que no acepte ni siquiera un compromiso en el mundo de las «abstracciones». En este sentido, Georges Politzer analizó con una cruda lucidez diversos sistemas filosóficos, que no se presentan como vivas realidades, sino como esqueletos ideológicos conservados en el museo del pensamiento humano. En Francia, por ejemplo, Victor Cousin no pudo torcer concepción filosófica alguna sin desfigurarla. Augusto Comte no es más que «materia de tesis», un autor impues-to por el programa. (En lo que respecta a Comte, el crítico exagera algo). Tampoco el filósofo de las ideas-fuerzas, Alfred Fouillée, se impone en nuestros días. Algunos ancianos hablan con emoción de Guyau, un «Nietzsche francés» que escribió *La Irreligión del Porvenir*, una obra maestra, «utópica». Renouvier aún tiene algunos discípulos, siendo estimado por una parte de la juventud que estudia filosofía, porque él es, en Francia, el único refugio de los que no aman a Henri Bergson. Con toda su gloria, Bergson comienza a ser «anticuado». Aunque nos proporciónó una filosofía viva, activa, llega a ser víctima de sus numerosos adeptos, quienes edificaron sobre sus obras una nueva escolástica con fórmulas precisas, con reglas automáticas. Esta «mecani-

zación» está secando la savia de la filosofía de Bergson. Sus discípulos, debido a su dogmatismo, pusieron en evidencia más bien los defectos que las cualidades del bergsonismo. En cuanto a la obra de Boutroux, no quedó de la misma más que una mezcla confusa; apenas se lee aún *Las contingencias de las Leyes de la Naturaleza*, mientras que Lachelier pronto llegará a ser un simple recuerdo...

Estas opiniones, así cree su autor, no son solamente personales; existen de una manera vaga entre muchos de los que no ignoran la historia de la filosofía. La filosofía contemporánea es como un teatro cuyo repertorio se ha establecido permanentemente: los actores pasan uno tras otro, pero los papeles son siempre los mismos. Lo que cada nuevo actor puede aportar, es un poco de buena voluntad, ciertos matices, un rasgo, una entonación... La abstracción fosilizó los sistemas filosóficos. Y llegaron a ser inútiles. La filosofía contemporánea no nos proporciona una seguridad espiritual, un impulso creador, un poder vital. No se declina al lado de la verdad, sino de la ficción o de ciertos intereses sociales y políticos inconfesables. La filosofía, en general, ignora la verdadera naturaleza del hombre. El idealismo filosófico es puramente teórico; cuando este idealismo llegue a ser humano, cuando el «género hombre» llegue a ser un «concreto universal», entonces la filosofía será un acto de la vida y podrá servir a todos los hombres. Porque, en el fondo, todas las doctrinas filosóficas se fusionarán en una sola: en la doctrina de la libertad. La filosofía debe estar de parte de la revolución creadora. «Platón, Descartes y Kant se levantaron de sus sepulcros para reconocer la Revolución», declara patéticamente el joven pensador, que cree que la filosofía no puede ser separada de la sociología. Las verdades deben ejercer su influencia en el destino humano también; deben tener una función vital entre razas y naciones. (¿Por qué entre «razas y naciones», que no son realidades absolutas como la humanidad y los individuos que la constituyen?). De esta manera, el filosofar realmente llegará nuevamente, como en los tiempos heroicos, a ser una «ocupación peligrosa». Entonces los filósofos serán los amigos de la verdad; es decir, opuestos a los dioses y al Estado. (Lo que fue Sócrates también, que no vaciló en llevar la

copa de veneno a sus labios). La verdad no será proclamada más que por los que la aman y osarán «transformar las aventuras espirituales en aventuras materiales». (Lo que significa pura y simplemente: transformar la idea en hecho).

En la misma serie de estudios, George-Philippe Friedmann también quiere dar a la filosofía — por qué no la llamamos mejor *subiduría?* — un sentido vital, personal y al mismo tiempo universalmente humano. Partiendo de Spinoza, al cual considera entre los pocos filósofos viables, investiga con el mismo método las manifestaciones contemporáneas, especialmente en el dominio de la literatura. Nos parece juiciosa la áspera crítica contra la «literatura de los disponibles», de los que encajan «esferas» ideológicas para buscar, empero, sensaciones por vías indirectas. Desde este punto de vista son juzgadas las obras de André Gide, Valéry-Larbaud, Paul Valéry, Jacques Rivière, Marcel Proust, Maurice Barrès...

Volviendo a Spinoza, nuestro crítico es más bien sociólogo que filósofo, pues convierte al autor de *Ética* en un gran revolucionario: por eso ha sido perseguido y quedó durante mucho tiempo incomprendido. Spinoza pregonó la acción, la vida libre, la alegría incesante, el amor divino de donde resulta «el mandato de combatir el rebaño de esclavos faltos de espíritu». En la *Ética* de Spinoza se encuentra la fuente de un espiritualismo que podría renovar y elevar incluso los problemas económicos. (Es casi increíble, en quien se refugió en el amor intelectual *Dei!*). Karl Marx descuidó la fuerza del espíritu. Una amplia doctrina espiritual que absorbiera en su unidad las reivindicaciones materiales, absolutamente legítimas, y las que se fundamentan en la «realidad del corazón humano» — fuente de la devoción activa y del amor — podría dar a la revuelta de los explotados y subyugados la luminosa arma de la fe. Los partidos revolucionarios de Europa no comprendieron que la materia debe ser animada por la energía del espíritu; ellos son en parte responsables por la apatía que encuentran entre sus propios partidarios.

Pero, agregamos nosotros, los partidos así llamados dinámicos o totalitarios son además responsables — no de la «energía» y «disciplina» de sus partidarios, las que son más bien aparentes —, sino

por EUGEN RELGIS

por el culto de la fuerza, por el fetichismo de la violencia estatal que, por sus guerras mundiales, llevó a la humanidad al borde del abismo. La única «fatalidad» de la cual deben cuidarse igualmente los pensadores activos, los filósofos para los cuales la idea de la libertad es también una regla de conducta en la vida, es la fatalidad de la Política. Ya nos ha dicho un gran aventurero, Napoleón: «La Política, he aquí la fatalidad moderna». ¿Por qué no comprenderían eso también los filósofos, para romper finalmente el círculo vicioso en el que se agitan desde tantos siglos los individuos y los pueblos?

Más Antena

PROYECTO DE VANGUARDIA

BILBAO. — El ayuntamiento, de merciantes del casco viejo bilbaino, consuno con la Asociación de Co-se propone dotar de calefacción las calles del distrito. Surgen, naturalmente, las consabidas dificultades, pero de momento la calefacción callejera para los meses de julio y agosto parece asegurada.

«GWENDOLYNE», EL EURO-EUROFESTIVAL, Y BECAUD

AMSTERDAM. — Esto, que parece un título de novela por entregas, se refiere a la canción que en la Eurovisión en fiestas cantó el español Julio Iglesias, «Gwendolyne», de gran parecido a «Je reviens te chercher», de Gilbert Bécaud.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Máximas y reflexiones

— El carácter está formado de nuestras ideas y de nuestros sentimientos; ahora bien, está muy probado que no nos damos ni sentimientos ni ideas; por consiguiente nuestro carácter no puede depender de nosotros. Si de eso dependiese no hay nadie que no fuera perfecto.

— Se discute sobre la existencia de Dios. ¿De dónde viene la costumbre que han tenido siempre los hombres de examinar sobre lo que es una cosa, antes de saber si ella existe?

— Una gran biblioteca tiene esto de raro que asusta al que la mira. Doscientos mil volúmenes desaniman al hombre tentado de leerla. Sin embargo no hubo nunca gasto más magnífico y más útil.

— No se puede evaluar el ser de un hombre con el ser de otro; no existe ninguna balanza para pesar los deseos y las sensaciones.

— Toda hipótesis que sólo sirve para dar razón de las cosas, y que no está además fundada sobre principios ciertos, debe ser rechazada.

— ¿Qué importan los nombres? ¿Qué importan las obras dónde las ideas han sido expuestas? Aquí sólo se trata de estudios y de experiencias, y no de jefes de partido.

— Cuando no se ha trabajado temprano en domar la perversidad de sus inclinaciones, no se corrige uno jamás; y las inclinaciones viciosas aumentan todavía a medida que la fuerza del espíritu disminuye.

— La *vox populi* se basta para poder atribuir a un hombre una buena acción, pero no para imputarle un crimen.

— Tal ha sido siempre la suerte de la metafísica, que se empieza por adivinar, se pasa mucho tiempo en disputar, y se acaba por dudar.

— El falso devoto es la especie más peligrosa que existe: El «Tartufo» de Molière durará mientras existan el gusto y los hipócritas.

— Se dice: del mal de la sociedad la culpa la tiene el dinero. Pues, ya existían los avaros antes de que se hubiera inventado el dinero.

— Muchos hombres sólo odian a aquél que llaman avaro porque saben que no hay nada que ganar con él.

— Se encuentran siempre hombres oscuros, artistas animados de un instinto superior, que inventan cosas admirables, sobre las cuales después los sabios razonan.

— Los que han escrito sobre

derecho de gentes se han atormentado mucho para saber de fijo si un hombre que han desterrado de su patria es todavía de su patria. Es sobre poco más o menos como si se preguntara si un jugador que ha sido expulsado de la mesa de juego es todavía uno de los jugadores.

— Los hombres encargados de juzgar a otros tendrían que hacer un tiempo de prueba de dos o tres meses de prisión. De no hacerlo así no pueden saber a qué condenan los acusados. Es verdad que de esa manera sería menester que gustaran también de la guillotina.

— Los tiranos, son fuertes porque estamos de rodillas. Son grandes porque somos ignorantes. La libertad no se pide a los de arriba, a los dispensadores supremos...

— Cuanto más libre es un pueblo menos ceremonias hay, menos títulos fastuosos, menos demostraciones de postración ante su superior.

— Debilita poco a poco a todas las supersticiones antiguas, pero no introduzcas ninguna nueva.

— Olvida las injurias, no olvides nunca los beneficios.

— Existen dos maneras de equivocarse, de juzgar mal, de obsecarse; la de errar en hombre culto, y la de decidir como un necio.

— No hay ninguna certidumbre sobre un asunto, desde el momento

en que física o moralmente es posible que la cosa sea de otro modo.

— En cuanto un interés hace prometer un interés más grande, puede hacer violar la promesa.

— Nuestros primeros maestros de filosofía son nuestros pies, nuestras manos, nuestros ojos. Substituir libros a todo esto, no es enseñarnos a razonar, es enseñarnos a servirnos de la razón ajena; es enseñarnos a mucho creer, y nada saber.

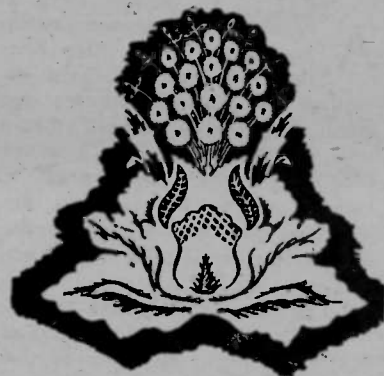
— El sexto sentido, llamado sentido común, no porque es común a todos los hombres, sino porque resulta del uso bien regulado de los otros sentidos, y que nos instruye de la naturaleza de las cosas por el concurso de todas sus apariencias. Sólo reside en el cerebro.

— Se engulle a grandes tragos la mentira que nos halaga, y se bebe gota a gota una verdad que nos resulta amarga.

— Si se puede decir que toda enfermedad viene de Dios, resultará que por eso sea un crimen el llamar al médico.

— Se dice que el obrero, el proletario, es el esclavo moderno; si firma una convención con el patrono ¿no resulta de ahí que con ese acto firma un contrato que justifica su esclavitud?

— En una legislación perfecta



la voluntad particular e individual es nula; es, por consiguiente, la «voluntad general» y soberana que es la regla de todas las demás.

— Se ha disputado en todo tiempo sobre la mejor forma de gobierno, sin considerar que cada una de ellas es la peor, en ciertos casos, que todas las demás.

— Parece que edificamos nuestra sociedad con madera y no con hombres; tanto alineamos exactamente cada pieza a la regla.

— ¡La Pobreza! Esos señores de la novela y del teatro le conceden casi el monopolio de la virtud, la hacen dulce, valiente y bella. Porque no la sufren...

— El arte está fuera de la medida.

Juan Buscador

Breves notas históricas de nuestra guerra

«Tierra y Libertad» es el nombre de la columna expedicionaria organizada en la cuenca minera y textil del Alto Llobregat y Cardener. Salió de Manresa el 7 de septiembre de 1936. En Barcelona se le agregaron las baterías «Sacco y Vanzetti», y en Madrid los «Dinamiteros de Linares».

Participó en las batallas y operaciones de Maqueda, Talavera de la Reina y Bargas en el frente de Toledo en septiembre de 1936. En la Sierra de Gredos (Avila) en octubre y en la defensa de Madrid en noviembre y meses sucesivos. En la Sierra de Albarracín (Teruel) en febrero de 1937. En la batalla de Guadalajara en marzo del mismo año. En mayo opera en la toma del Carrascal de Igríes (Huesca).

Convertida en 153 brigada mixta, participa en la conquista de Belchite (Zaragoza), en septiembre de 1937. En marzo 1938 en el sec-

Tierra y Libertad

tor de Fuendetodos (Zaragoza) hace frente a la ofensiva fascista. En agosto, en la margen del río Segre (Lérida), cubre el repliegue de hombres y recuperación de material, resistiendo durante ocho días a las embestidas fascistas. En la ofensiva final del fascismo mantiene duros combates durante toda la retirada y en particular en la Sierra del Montseny.

Aparte la lucha frontal contra el fascismo en el aspecto interno, afrontó las maniobras comunistas que tenían particular interés en apoderarse de la brigada y para cuyo fin no reparaban en medios ni procedimientos por perniciosos que fueran para la causa común, si ello les permitía avanzar hacia su objetivo de absorción.

Acrisolada militancia formaba parte de la columna. Muchos militantes ofrendaron sus vidas en la lucha contra el fascismo. Entre ellos, citemos como ejemplo a

José Ramos, muerto en Bargas de Toledo el 29 septiembre 1936; Antonio Cinesta Sanfeliu, muerto el 9 de marzo de 1938 en Aguilón de los Navarros (Zaragoza). Ramón Vila Capdevila, el guerrillero que murió haciendo frente a la Guardia civil el 7 de agosto de 1936, en el término municipal de Castellnou de Bages (Barcelona).

En el exilio murió, el 27 de septiembre 1967, en Toulouse, José Viladomiu y el 3 de noviembre de 1968 en Lisboa el recordado compañero portugués Germinal de Sousa.

Fernando FERRER

N. B. — Se agradece el envío de libros de documentación, que hallarán siempre buena acogida.

Correspondencia y giros a Fernando Ferrer; 10, rue Fauconnerie (45) Orléans, CCP n° 135148. La Source.

COMO SE LOGRA CASA SOCIAL

A HORA que la organización confederal de la Zona Norte anda atareada para sacudirse la parisina barraca que paga a precio de palacio, bueno será recordar cómo en la primera década del siglo fue conseguido edificio, con patio y todo, en una localidad que me fue cara en doble sentido moral y de consecuencias.

Lo de «querer es poder» se confirmó en aquella ocasión como se confirma, si no siempre, sí que en ocasiones provocadas. Discurramos.

Corrian los años: 1906, el 7, y los sucesivos hasta el 1911. Las sociedades obreras contenían un censo de 800 afiliados, uno más uno menos, destacando, sobre las otras, la de Curtidores. La cuota semanal era entonces de 10 céntimos de peseta, y así y todo se mantenía el lujo de poseer conserje. Era un hombre cincuentón apellidado Cuesta, un castellano metido en una colectividad enteramente de catalanes. Era un hombre formidable que se entendía con los societarios también formidablemente, y cabe decirlo, sin discriminaciones regionales, que entonces, como después, no se daban como se dan ahora a veces en el exilio, ese pábulos de regresos y arrepentimientos.

En fin, Cuesta era un funcionario despedido del Cuerpo de Prisiones. En 1900 los curtidores sostuvieron una huelga de seis meses con muchas pendencias, un muerto y docenas de heridos. Como era de esperar, la cárcel del Partido se atiborró de huelguistas, a veces en número de cincuenta. Cuesta, empleado de la casa, comprendió la razón de los huelguistas y en el infierno enrejado instauró un pequeño cielo para obreros empapelados por la justicia. Se comprenderá con eso que el castellano Cuesta quedara sin empleo y que 500 obreros de la piel lo emplearan en la sociedad que sostenían. Yo recuerdo al ex-carcelero con nostalgia y simpatía, pues él estuvo asimismo en los conflictos curtidores de 1906 y 1907 (unas 14 semanas entre ambos) y en la acogida a la Escuela Moderna en el local social, calle Amnistia, por haber sido, la Escuela racionalista, clausurada por la reacción en su estancia original del Centro de Unión Republicana. Yo, Cuatrecasas (S.), un hijo de Sàbat y Minguet, ayudábamos a Cuesta a escribir reglamentos societarios para presentarlos al gobernador civil



lo más pulcramente posible. Estas fueron, pues, mis primeras armas «sindicales». A la edad de 10 años, ni más ni menos.

Y bien. Con tanta huelga, escuela demoniaca, revolución (la del 9) y la propaganda anarquista que se hacía en la casa, la burguesía logró el deshauicio de las sociedades para que al proletariado organizado no le quedara otro techo que el del cenit. Problema. Ningún casero cedía almacén ni cuadra a las sociedades de resistencia, que así las llamábamos entonces. Se acensó un terreno en prebío campero y se dibujaron los cimientos. Al primer golpe de pico estalló la cuarta huelga curtidora del siglo (1911), 27 semanas prolongada. ¿Podía esperarse mayor contratiempo? No, y sin embargo, los cimientos fueron vaciados, piedra fue arrancada y transportada gratis a pie de obra, y cuando terminó el conflicto el cemento hizo acto de presencia, y sobre la base ya llena fueron creciendo, modosamente, las paredes. «Observando» de lejos aquellos días me percaté aún de la planta baja (la única) terminada en diseño de sala con secretarías en ambos extremos. Y era en este interior cara al cielo que celebrábamos reuniones y mítines, hasta que un patrono que había sido anarquista y seguía siéndolo un poco, Jorge Albareda, prestó el dinero necesario para cubrir la casa de cabo a rabo. El trato, concluido sobre papel sellado, tengo el gusto de poseerlo aún en estos malos tiempos.

Concurrió el año 1913 y el arte fabril y textil se iba agitando en las ciudades industriales, y en nuestro pueblo debería pasar lo mismo. Tuvieron la iniciativa Ramón Carreras y el que esto escribe, bajo la aprobación... escéptica de la más «rica» de nuestras sociedades: la de Curtidores. «No conseguiréis nada. Las mujeres forman un ganado indomable», y otras experiencias por el estilo (en mayo de 1909 presencié un intento de organización fabril fracasado). Barrenamos tesoneramente, nos ayudó corajudamente el grupo Jóvenes Libres, escribí mi primer manifiesto, y la cosa prendió entre el mujerío explotado, en vista de lo cual orga-

nizamos un mitin con Seguí, Piñón, Mauricio Puig, Dolores Iglesias y María Prat, todos ellos de Barcelona. El acto fue un triunfo y la huelga que siguió lo fue igualmente, resultando que la Unión de Sociedades Obreras quedó como una piña, por sólidamente estructurada y organizada. Para abrirla, para forzarla, la burguesía fabril declaró un lock-out en 1914, facasando nuevamente. El entusiasmo de aquellos años en mí aún perdura.

¿Consecuencia? Dinero en abundancia, bien administrado, juiciosamente empleado en solidaridades y realizaciones. Se redimió el censo y se adquirieron terrenos vecinos dando acceso a la vía más amplia. Se erigió otro cuerpo de

edificio con seis secretarías espaciales, piso para el consejo y cuarto de pasar el rato cuando obligaciones sindicales no apremiaban. Y se dotó la sede social con una espléndida biblioteca; y dos patios de dimensión respetable fueron ennoblecidos con árboles y rosales...

Muchos años después fue el desastre nacional sufrido por la República, la Revolución y el Pueblo. Y ahora un edificio confederal tan afanosamente y heroicamente logrado, ha sido hollado por el sindicalismo cadenero instituido por el fascismo hispano. El hálito de sinceridad y nobleza de la casa ha desaparecido al desaparecer, obligadamente, nosotros. No campan en ella las emotivas sombras de Cuesta, Duc, Julié, Palomes, Bosch, Carreras, Patenco, Bassó, Pollina, Tudó, Bargués, y tantísimos otros.

Pero, es lo que dijo un compañero a un allegado mío, hace de ello escaso tiempo: «¿Vés? Los fachas han metido cuatro pisos encima de nuestro edificio. Nos lo han arreglado para cuando los «viejos» recuperemos la casa.»

Juan FERRER

DESDE MADRID

Chinitas religiosas

P ABLO VI en pecado de herejía, representa en la Tierra el Anticristo. El Dios cristiano y católico, es trino: «Padre, Hijo y Espíritu Santo». Todo ser humano que se sale del camino trazado por estas tres personas, cae dentro del terreno de la herejía. El papa acaba de contravenir un precepto cristiano: «creced y multiplicaos», defendiendo con tesón el celibato de la curia celestial. Luego pecado de herejía. El papa es un formidable hereje, no tiene escapatoria. El celibato va contra la ley de Dios. Apoyar el celibato, es levantarse en rebeldía contra el Padre celeste, cosa que, ni está bien ni es vistosa para el papa y demás jerarquías eclesiásticas como lo están haciendo en estos momentos. De ahí que el pueblo abra los ojos y deteste a esta clase de puercos, que no quiere mantener mujer e hijos, formando un hogar para seguir la santa ley de «creced y multiplicaos»; pero si jeringar a la mujer del prójimo.

La Iglesia, al salirse de su carril, no da pie con bola; no da más que pasos en falso, chapotea en su propia letrina y se está aho-

gando poco a poco, ya que no se reduce todo a defender el celibato, sino que, en las jerarquías eclesiásticas aumenta de día en día la soberbia, el orgullo y la ferocidad de mando. Las recientes declaraciones del arzobispo de Conakry (Guinea), monseñor Tchdimbo, nos lo dicen bien claro. Las iglesias ricas de Europa y América lo dominan todo. Al tercer mundo e inclusive al papa, El acatamiento y la humildad jerárquica ya no existen en la casa de Dios. Mandan la soberbia, el orgullo y el dinero. El Anticristo lo corroe todo con su santo y activo veneno. La iglesia debe desaparecer de la sociedad. Es un estamento que no hace ninguna falta. Para que el pueblo coma, se necesitan aves de corral, no Aves Marías. El pueblo necesita cacodilato que fortalezca y vigoriza, estira los nervios y despierta al individuo; no rezos que adormecen y aborregan. Cloroformo de los pueblos.

¡Cuidado, hijas del pueblo con el confesonario; los curas, bien alimentados, están siempre prestos a fornicar...! Si quieren el celibato, que vayan al castradero.

TOMAS DE BENIFATO

Mundo bibliográfico

«La guerra de Nigeria», José Luis Soto. 80 páginas. Precio, 20 pesetas. Ediciones Zero S. A. Distribuye Editorial ZYX, Lérida 80, Madrid

EL autor es un joven periodista español que ha vivido de cerca el contorno de tanta lucha como ilusiones frustradas y se ha conmovido ante este drama planteado por la civilización blanca a una humanidad de color que está exigiendo su lugar en un complicado mundo materialista. Esto le ha llevado a presentar un reportaje muy serio, con documentos auténticos que comprenden la geografía, población, economía, división administrativa, sistema de gobierno, cultura, evolución de Nigeria hasta la independencia, las crisis políticas del país, los militares, las matanzas de Ibos, el nacimiento de Biafra, la tremenda guerra, que fue una bofetada a nuestra civilización y las negociaciones para el establecimiento de la paz. De ahí la ayuda a Nigeria, los intereses de Gran Bretaña, el oportunismo de Francia, la pasividad de los Estados Unidos y otros países europeos así como otras naciones africanas.

Una tragedia que estremece la sensibilidad humana donde juegan intereses materiales de todo tipo extraños a la nación nigeriana y al continente africano, conducidos a evitar el entronizamiento de Rusia en aquel vasto lugar del globo, que no necesita consignas ni revoluciones de importación, sino comprensión ante tanta ruina, la detención de la guerra de rapiña y la prohibición por parte de todos los países europeos que vendieron armas a algunas de las partes contendientes. Parece ser que la caída de Biafra prepara la implantación del comunismo soviético en Africa y esto entraña «una desgracia para todo el continente». Pero nuestro mundo atomizado, tanto por cuantiosos intereses en juego cuanto por inoperancia de sus organismos de relación cuanto por lo negativo de su pensamiento aburguesado, permanece oscuro y escondido para no enfrentarse a catástrofes de tal magnitud.

Acerca del mismo problema, la editora ha publicado también «Africa, la hora de las violencias», de A. Palomares; «El escándalo Ben Barka», de Castellá Gassol y otros estudios de interés para quienes deseen ubicarse en medio de este camino equivocado que ya ha

costado más de dos millones de muertos.

Autogestión en Checoslovaquia, Ota Sik. 52 páginas. 13 pesetas. Editorial Zero S. A. y distribuye ZYX, Lérida, 80. Madrid

Este librito es un estudio del sistema de gestión económica y del proceso seguido por los consejos de trabajadores hasta llegar a una participación auténtica en la vida empresarial. Ota Sik, miembro prominente del partido, es profesor de economía política y desde 1936, integra el comité de estudios en el que veinte economistas echaron abajo la incuria de cierto socialismo encarnado por los dirigentes apegados a las viejas fórmulas. Su idea estaba en acrecentar la capacidad industrial de un país que antes de la Segunda Guerra estaba colocado a la cabeza del progreso económico y que luego ha venido a menos en virtud de la sacrosanta burocracia gubernamental comunista.

Ota Sik ha fomentado una revolución técnica en los medios industriales y comerciales checos, partiendo de un consejo de obreros en cada establecimiento industrial, en el que estaban representados también los consumidores. Los directores de cada empresa limitaban su misión a la ejecución técnica. Se ha partido de una formación de cuadros como en el régimen capitalista, pasando por diferentes etapas de la producción, sin obedecer a dictaduras partidarias, sino a realidades de capacidad, para evitar el colapso industrial más reciente.

Los consejos de los trabajadores eran la base de la autogestión. Ha sido necesario capacitar a los integrantes para que se hicieran conciencia de su responsabilidad y que, de ese modo, facilitarán a la dirección de la empresa respectiva, los elementos e instrumentos indispensables para su desenvolvimiento. El ensayo ha sido sorprendente, al punto que «los trabajadores fueron remunerados según el balance económico de la empresa que los emplea», obteniendo de ese modo una participación auténtica en los beneficios. El volumen de «los beneficios de las empresas depende, en lo esencial, de su dirección, de la política que elige y de la posibilidad de crear en la empresa una atmósfera que permita su aplicación.» La experiencia ha demostrado «que cuando se trata de un Estado socialista, los intereses de los

por CAMPIO CARPIO

trabajadores no se armonizan obligatoriamente con los del Estado.»

Después de haber estudiado el problema, se dieron cuenta de que en el fondo era la aplicación de una vieja idea «la de la aplicación de la participación de los trabajadores en la dirección» que les favorecía, por audacia de ingeniosidad en el establecimiento del modelo de reforma económica. Al no ver otra solución al problema de superar el bajo nivel de la dirección de las empresas que su transición a un estilo de autogestión avanzado, pudieron eludir las prácticas erróneas que provocaron el estancamiento por falta de estímulos. La gestión directa en las empresas por los trabajadores favoreció el servicio de base y «los comunistas de la fábrica han terminado por advertir que la implantación de la autogestión permitía a los trabajadores el verdadero poder económico directo.»

Los principios expuestos y aplicados en la gestión directa, según el pensamiento y la técnica de Ota Sik, ofrecen al proletariado industrial un mapamundi de conoci-



mientos y de sugerencias que, tarde o temprano, en cualquiera y todas las partes del mundo moderno tienen que encontrar aplicación. Hemos pasado por las distintas etapas del desarrollismo, del infantilismo industrial según los principios de la revolución inglesa. Nos encontramos en un proceso de revolución de ideas y de conceptos, de procedimientos y de procesos. El hombre tiene que aplicarse, perfeccionarse, ingeniarse para la mejor defensa en nuestro mundo computado. Eso es lo que, en otras palabras quiso significar Ota Sik, comunista a su manera, consciente del papel que el hombre de hoy desempeña en la sociedad de masas.

Vinculado al mismo problema, la editora Zero dió a publicidad también «Libertad en la planificación», de M. López, «Inflación y desarrollo», por varios autores, «La Sociedad de masas en el Socialismo escandinavo», de J. Losada y otros textos acerca de temas sobre la propiedad, los monopolios, etc.

N° 100 de UMBRAL, extraordinario

A estas horas los lectores de nuestra prestigiosa revista recibirán el n° 95 de la misma, correspondiente al mes de noviembre de 1969 acusando visible retraso...

que atrapará el n° 100 que estamos preparando y el cual, como se ha dicho en este semanario, corresponderá, a causa de su volumen (100 páginas), a los números 96, 97, 98, 99 y 100 abarcando los meses de diciembre (1969) y enero, febrero, marzo y abril de 1970. El retraso fue tan enojoso como inevitable, pero esta primavera dejará la cuenta bien clara. Téngala en cuenta los coleccionistas.

Concretándonos al número Extra, conviene que los compañeros se enteren exactamente de que no se servirán pedidos no solicitados; pero:

Los suscriptores lo recibirán sin pedirlo.

Los paqueteros recibirán el paquete acostumbrado si antes no rectifican en más o en menos el número de ejemplares a recibir.

Los colaboradores tendrán el ejemplar que les pertenece.

Las fichas de envío serán revisadas para dejar sin el Extra a quienes colaboran... en arruinar la revista no pagándola.

Un folleto necesario:

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno « L'Internationale » los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

CARA AL VERANO:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

LLAMAMIENTO



A todos los compañeros procedentes de Cataluña, a las agrupaciones de la región relacionadas con esta C. de R., a las F. Locales de la C.N.T. exiliada.

Compañeros todos: Estando en plan de reorganización de nuestros efectivos con miras a ser de una mayor utilidad a la Organización confederal del interior, os dirigimos este apremiante ruego a fin de que nuestros esfuerzos constructivos no caigan, suicidamente, en el vacío. No se trata de hacer labor regionalista, cosa que nunca las Regionales formando la Confederación Nacional hicieron en España. Se trata, por el contrario, de devolver a Cataluña la característica anarcosindicalista que siempre la ha distinguido, concretándola como la fuerza central de todo el perímetro ibérico. Por ser una de las regiones confederadas más desangradas por el fascismo, se explica que la militancia de allí, con ser aún numerosa, duerma sobre los laureles, como vulgarmente se dice, considerándose gastada o quemada. Sin embargo, no hay disculpa apreciable para que en el mayor foco anarcosindicalista de España la juventud no se manifieste en el mismo sentido que antaño lo hicieron sus padres, bien por negligencia de éstos o por mayor actividad del marxismo o del obrerismo acalabazado. Culpa sin duda de los compañeros maduros por descuidar la formación libertaria del mundo joven, pero culpa mayor para nosotros por haber casi abandonado una región primordial todo y disponiendo de libertad y medios económicos para hacerlo. ¿Qué menos puede hacer el exilio que preocuparse efectivamente del interior peninsular que tanto le afecta?

No hay duda de que la réplica puede ser que el trabajo lo cumple el Secretariado Intercontinental por todos y en nombre de todos; réplica corta, casi vana, por cuanto el S. I., acudiendo por todo le es difícil acudir directamen-

te a ninguna parte, salvo casos especiales. La gestión del S. I., mirando a la otra parte de los Montes Pirineos es loable, pero generalizada, cuando los que tenemos intereses morales, familiares, de amistad y de actuaciones en un lugar determinado del país solemos obrar en esfuerzo directo para aumentar la aportación de la C.N.T. de España en el Exilio. Nadie mejor que nosotros, los oriundos de Cataluña, para reorganizar ese interior por los conocimientos que tenemos del mismo, nadie más que nosotros capacitados para emplear bien la propaganda y señalar las necesidades de desarrollo y solidaridad cada cual por su comarca. Con una cierta coordinación de esfuerzos entre nosotros, la juventud de allí podría ser despertada para la obra confederal del momento y de un próximo mañana. Sin movernos de aquí hemos recibido en varias ocasiones visitas de hijos de compañeros venidos accidentalmente de la región, quejándose de la poca facilidad que encuentran en el país para fortificarse en sentido confederal y anarquista. Ellos recuerdan vagamente la consecuencia idealista de sus padres, y tras haber pasado por la escuela marxista (señal de nuestro abandono) han acabado por abandonar ésta porque el espíritu autoritario contrasta enormemente con su antiguo hogar libertario. Mucha juventud de esa ingresaría en nuestras filas, pues la solera de que la C.N.T. dispone en Cataluña está lejos de haber desaparecido. Allí se sembró bien y abundantemente y se trata ahora de recoger frutos que nos pertenecen, que no pertenecen al marxismo ni al sindicalismo acalabazado. Fíjense los compañeros que la extorsión A. S. O. no tuvo consecuencias, que fracasó estrepitosamente cuando el Sindicato de la Metalurgia estadounidense retiró fondos a una pretendida organización multitudinaria, cuando se dio cuenta de que A.S.O. era

una cripta con una docena de sacerdotes y sin disposición de fieles. Démonos cuenta de que el incipiente espíritu comunista autoritario que por unos años amenazó a la juventud trabajadora y estudiantil catalana desapareció casi totalmente a raíz de la invasión de Checoslovaquia, perpetrada por el ejército imperialista soviético. Acabemos por comprender que estas situaciones, que parecen arreglarse solas, es decir, con mínimo esfuerzo nuestro, podemos perderlas en concepto de oportunidad si descuidamos, como hasta aquí, de ejercer nuestra acción en pro de la reconquista anarcosindicalista de Cataluña. Ciertamente nuestra Regional trabaja en este sentido, mas, como por incompreensión de miles sólo actuamos 150, el esfuerzo nuestro, con ser considerable, no es lo eficaz que podría esperarse de un gran conjunto que aún podría ser formado.

Sébase una vez más que siempre actuamos de acuerdo y conjuntamente con el S. I., según prescripción de nuestros comicios generales; que ni un solo caso hemos vulnerado las reglas precisas de la Organización. Razón por la cual no comprendemos el aban-

dono de una actividad catalana asaz fundamental.

Por todo lo dicho — que cada compañero procedente de Cataluña apreciará a su guisa — rogamus a las FF. LL. que nos ayuden a aumentar nuestros efectivos; a las agrupaciones adheridas a que superen sus esfuerzos proselitistas y, sobre todo, que los compañeros residentes en los departamentos del Hérault, Pirineos Orientales, Aude y Ariège que en España redicaron en la Regional Catalana, se pongan en relación con esta Comisión de Relaciones al efecto de organizar un plan de propaganda con miras a la normalización del ambiente anarcosindicalista de una región que, de descuidarla como hasta aquí, podría pasar a manos del marxismo o de un sindicalismo cualquiera.

Firmeza, comprensión y colaboración, compañeros. Es todo lo que os pide la

*Comisión de Relaciones
Catalana en el Exilio.*

Paris, marzo 1970.

Nuestra dirección: 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

NECROLOGICAS

SIMON SILVERIO

El día 17 de marzo 1970 falleció en Decazeville el compañero Simón Silverio, nacido en Cuevas de Vera (Almería). Desde muy joven abrazó las ideas ácratas. En 1936 se incorporó a las milicias para luchar contra el fascismo como todo hombre de ideas libres.

En 1939 pasó a Francia; cansado de la mala vida de los campos de concentración se alistó en la Legión Extranjera francesa. El mal clima del Africa no pudo soportarlo y fue reformado en 1946 al 50 %.

Más tarde vino a Decazeville, donde trabajó hasta el año 1967 en que fue declarado inapto para el trabajo, y desde esta fecha pasó la mayor parte del tiempo en casas de reposo y hospitales.

Su entierro tuvo lugar el 19 de marzo de 1970, y cumplimentando su voluntad éste fue civil, sin flores ni coronas; nada de culto a la persona; así lo dejó escrito en procuración o testamento.

Al entierro acudieron buen nú-

mero de compañeros y amigos, tanto españoles como franceses.

Compañero Simón Silverio, que la tierra te sea leve en este maldestierro donde vamos dejando buen número de compañeros.

Por la Federación Local, el secretario, AYORA B.

JOSE REINA

En St-Etienne du Rouvray y en los últimos días de febrero último falleció el que fue digno compañero y antiguo militante anarquista de la región andaluza José Reina.

Hacia veinte años que padecía una enfermedad crónica, «El Parkinson», habiéndosele acentuado considerablemente en los últimos meses, decidió suprimirse él mismo. Al entierro que fue civil, acudieron numerosos compañeros y amigos del finado, españoles, portugueses y franceses.

Nuestra condolencia a su esposa, sus hijas, yernos y nietos.

AMADO

EN EL PALAIS DE LA MUTUALITE — PARIS

Viernes 17 de abril, por la noche: **GEORGES BRASSENS** y **MAURICE FANON**, para el Grupo «Louise Michel».

Domingo 19 de abril, por la tarde: **GEORGES BRASSENS** y **GEORGES ULMER**, para la **Confédération Nationale du Travail**.

Dos espectáculos que recomendamos.

Rincón del bibliófilo

1. — Hoy quisiera hablar contigo sobre la historia del anarquismo en Argentina. ¿Quién fue el primer secretario de la Internacional en Buenos Aires?

— A. Aubert.

2. — ¿Quién fue el mahonés que se interesó en la fundación de la Internacional bonaerense?

— Bartolomé Victory y Suárez. Nació en Mahón (1833) y murió en Buenos Aires (1897). Fue uno de los promotores para que la Sociedad Tipográfica de la capital argentina (1872), ingresara en la Internacional.

3. — ¿Qué doctor español que actuó en la fundación de la Internacional en España, llegado a Argentina, simpatizó con su Internacional?

— El Dr. Serafín Fernández. Llegado a Buenos Aires en 1876, murió en Rosario en 1925.

4. — ¿Qué internacionalista italiano colaboró con la Internacional de Buenos Aires?

— Francesco Natta. Fue secretario de la Internacional en Italia.

5. — ¿Hubo algún otro internacionalista colaborando con la Internacional de Buenos Aires?

— Napoleón Papini, que actuó también con Cafiero en Italia. Este compañero murió en Patagones (década de 1920).

6. — ¿Hubo algún francés que colaborara con dicha Internacional argentina?

— Hubo varios. He aquí algunos de ellos: José Loumel, Julio Auberne, José Dufour, Ernesto Deschamps y Julio Dubois. De otro internacionalista galo sólo se recuerda el apellido: Pommies.

7. — ¿Colaboró también algún español?

— También conocemos un apellido: Gratacos. Pero poseemos el nombre y apellido de otro: Benito Prieto.

8. — ¿Se publicó por aquel entonces algún periódico en Buenos Aires titulado «La Internacional»?

— Parece ser que no. Un título parecido: «El Internacional» (1878) se publicó en Montevideo.

9. — ¿En qué año se fundó la Internacional en Buenos Aires?

— 1872.

10. — ¿Y no publicaron los internacionalistas bonaerenses algún periódico entonces?

— No sabría decir. Pero en Montevideo, en esa fecha, aparecía «El Obrero Federalista».

11. — E inmediatamente después, ¿no existió ninguna publicación internacionalista libertaria en Argentina?

— El francés S. Poureille fundó por aquel entonces, en Buenos Aires, la revista «Le Révolutionnaire».

12. — Pero en idioma español, ¿no existió ninguna publicación?

— Hay un folleto, «La Idea», editado en Buenos Aires por un «Centro de Propaganda Obrera» que informa sobre la Internacional bonaerense.

13. — ¿Quién fue Desiderio Job?

— Un internacionalista libertario que actuó en Argentina (1875).

14. — ¿Cuál es el primer periódico anarquista que tú conoces, de Buenos Aires, en idioma español?

— «El Descamisado» (1879).

15. — ¿Quién fue Héctor Mettei?

— Un italiano (nacido en Livorno en 1851), internacionalista y amigo de Malatesta, que llegó a Buenos Aires en la década de 1880. En 1887 redactó «El Socialista» (periódico libertario) y en este mismo año fue uno de los fundadores de la «Sociedad Cosmopolita de Resistencia de Obreros Panaderos» de la que fue su primer secretario hasta 1896. Malatesta que a la sazón se encontraba en Buenos Aires, cooperó en la fundación de esta sociedad.

16. — ¿Qué italianos fundaron en Buenos Aires el famoso «Círculo comunista-anarquista»?

— Marino Garbaccio (panadero), Washington Marzoratti (grabador), Miguel Fazzi (ebanista), etc. Año de fundación: 1884.

17. — ¿Hubo algunos socios fundadores de la «Sociedad Cosmopolita de Resistencia de Obreros Panaderos»?

— Rafael Torrens y Francisco Momo (éste murió en Barcelona: 1883).

18. — ¿Había por esos años anarquistas activos que fueran procedentes de España?

— Por supuesto, había muchos. Se recuerdan los nombres de Feliciano Rey y de Francisco Morales.

19. — ¿Qué famoso librero libertario había por entonces en Buenos Aires?

— Emile Piette, belga. Murió en 1895.

20. — ¿Cuándo llegó Malatesta a Buenos Aires?

— En 1885. Enseguida fundó un Círculo de Estudios Sociales (Bartolomé Mitre 1375) e hizo revivir a su publicación «La Question Sociale».

21. — ¿Qué podrías decirme del periódico bonaerense «El Perseguido».

— Se fundó en Buenos Aires en 1890 y duró hasta 1896. Esta publicación se leía mucho en Andalu-

cia, especialmente en la provincia de Cádiz.

22. — ¿Hubo entonces algún militante andaluz que fundara un periódico en Buenos Aires?

— Manuel Reguera fundó «El Rebelde». Su hijo J. Reguera historió dicha época en un trabajo que apareció en «La Protesta» (23 de enero de 1909): «De «El Perseguido» a «La Protesta».

23. — ¿Qué grupo redactaba y editaba «El Perseguido»?

— El grupo «Los Desheredados».

24. — ¿Qué prominente orador libertario existía entonces en Argentina?

— Rafael Roca.

25. — Al morir el librero Piette, ¿qué se hizo de su librería?

— El compañero francés Sadier se hizo cargo de la misma. Era amigo de Jean Grave y llegó a la Argentina en 1886.

26. — ¿Qué famoso pintor decorador propagaba entonces en Buenos Aires, el Comunismo Libertario?

— Ragazzini. Sabemos que murió el 20 de noviembre de 1906.

27. — ¿Quién fue el principal redactor de «El Perseguido»?

— El italiano Orsino Bertani.

28. — ¿Cuál fue el más importante periódico libertario francés publicado en Argentina?

— «La Liberté». Redactor: Pierre Quiroule. Fechas de aparición: 23 de enero de 1893 — 9 de septiembre de 1894.

29. — ¿Se publicó luego algún otro periódico libertario en idioma francés?

— «Le Cyclone» (1895), pero sólo salieron algunos números.

30. — ¿Cuál fue el primer periódico libertario en idioma italiano que se publicó en Argentina?

— Lavoriamo (1893).

por Vladimir Muñoz

31. — ¿Qué libro de Kropotkin editó «El Perseguido»?

— «La Conquista del Pan». Traducción del catalán Juan Vila. Fecha: 1895.

32. — ¿Cuál fue el primer periódico libertario, femenino, que se publicó en Buenos Aires?

— «La Voz de la Mujer» (del 8 de enero de 1896 a marzo de 1897).

33. — Después de «El Perseguido», ¿cuál fue la primera publicación libertaria que apareció en Argentina?

— «La Miseria» (solamente dos números).

34. — ¿Y después de «La Miseria»?

— «La Revolución Social» (1896). Redactor: Gregorio Inglán Lafar-ga.

35. — ¿Puedes citar otras publicaciones libertarias en idioma español y en dicha época?

— «Ni Dios ni Amo», «La Expansión Individual», «La Libre Iniciativa», «La Anarquía», «La Fuerza de la Razón», etc.

36. — ¿Qué periódico publicaba entonces el Dr. John Creaghe?

— El escocés Dr. John Creaghe publicaba en Luján, el periódico «El Oprimido» (1894).

37. — ¿Cuál fue el primer periódico gremial libertario de Buenos Aires?

— «El Obrero Panadero» (septiembre de 1894).

38. — ¿Qué otro importante libro libertario se publicó en Argentina al año siguiente?

— «La Sociedad Moribunda y la Anarquía», por Jean Grave se editó en Buenos Aires.

«UMBRAL» N° 100, EXTRAORDINARIO, ABRIL 1970
Boletín de Suscripción

El compañero

habitante en

(número, calle, localidad y número departamental) desea suscribirse al número 100 de la revista «Umbral», para lo cual envía la cantidad de 10 Francos a la Administración de la misma.

..... de de 1970.

Firma.

NOTA. — Si el interesado desea suscribirse a «Umbral» permanentemente, lo hará constar al final de este boleto. Los ya suscritos lo recibirán como de ordinario.

El Ciano del Opus

EN política las transigencias se pagan caras. Mussolini insistió en repetidas ocasiones al Führer que no atacase a Rusia, luego que tratara de llegar a una paz separada en el frente oriental, pero la megalomanía hitleriana impidió que el Duce se consagrara como estadista del Eje: no pasó de ser un títere de los alemanes. Estos le salvaron del Gran Sasso, le ordenaron que se entrevistase con Franco en Bordighera para atraer a España a la guerra y después le inventaron el proceso de Verona y la República de Saló. Mussolini siempre fue un aliado excesivamente amigable, confundió la dignidad italiana con su palabra comprometida. Luego de su aventura en Abisinia, demostrando al mundo que renacía cual Ave Fénix de sus seculares cenizas el Imperio Romano con César y Cleopatra o Claretta, que da igual, decidió cumplir su promesa con los fascistas españoles. Italia volcó su poderío militar en la guerra civil española y aunque no era la misma maquinaria bélica alemana que impresionara a una Gran Bretaña, acostumbrada a la diplomacia y a una Francia débil y frustada, sirvió para decidir el resultado del conflicto. Todo esto le costó muy caro al Duce y a su ministro de Relaciones Exteriores, Galeazzo Ciano. Este último imploró a través de Edda la magnanimidad ficticia del prisionero de los nazis, mientras que el primero no pudo eludir la sentencia de muerte de Longo y Togliatti. A pesar de Serrano Suñer, Franco no satisfizo a los alemanes en Hendaya ni al Duce en Bordighera. El Vaticano no quería exponer su paraíso terrenal a los devastadores capítulos de una nueva guerra; y es menester recordar que más que fascista, el movimiento insurgente del franquismo fue más vaticanista que cualquier otra cosa. Desilusionados por la reticencia de Franco, los alemanes no se cansarían de vilipendiar entre los corrillos diplomáticos del Eje a los malagradecidos españoles que fueron en aquellos románticos años treinta la ilusión de una trilogía fascista europea que por un lado, dominase África y el Mediterráneo, y por el otro, despojase a las naciones balcánicas de su *ancestral barbarismo* y las encauzase por el sendero indicado por el Tercer Reich.

Mientras que el proletariado español en armas pagaba los platos rotos, Mussolini prometía a Chamberlain que todo el ficticio

El Mundo es así

poderío armado de sus escuadras y del ejército italiano caerían sobre las huestes de la Gran Alemania para que respetase la independencia austriaca. También le tocaría el día en que Hitler le ajustaría las cuentas a Londres. Chamberlain sufriría el escarnio hitleriano de Munich. Se cumplió el Anschluss, y Checoeslovaquia, después, pasó a ser territorio ocupado. Los franceses, por su parte, siguieron tentando la amistad mussoliniana. Norteamérica acudiría a salvarlos a todos, incluso a Franco, a pesar del general Eisenhower. A Spellman le habrá costado mucha saliva aplacar la testarudez norteamericana frente a España. ¿Si EE. UU. oponen su intransigencia diplomática frente a un hecho consumado, cual es la República Popular China, porque no pudo asimismo haber aislado a Franco? Castiella se desgañó argumentando por la mejoría del alquiler de las bases — más paga para el lacayo — y hoy López Bravo, el Ciano del opusdeísmo, elude lo de Gibraltar, lo de las bases y avizora en el oriente europeo la salida diplomática del marasmo ibérico. Efectivamente, mientras que el Duce trataba de mostrarle al mundo la independencia de criterio de la Gran Italia ante sus socios, el conde Ciano acudía apresuradamente de Berlín a Roma y viceversa, igualmente López Bravo, tratando de relevar a su amo del sacrificio que representa un viraje hacia el Este, se exhibe en los círculos diplomáticos europeos, como el distinguido representante de la nueva España mientras que sondea a Moscú — haciendo escala en Bruselas — sobre la reanudación de relaciones diplomáticas.

López Bravo es el típico ejemplar del nuevo equipo de colaboradores de López Rodó. Es dinámico, su impronta es el reflejo de la nueva imagen de un régimen modernista que gobierna un país a la altura de los más desarrollados de Europa. Su dinamismo, parte consubstancial del espíritu que le anima, no deja lugar a dudas. El tío ha dado casi la vuelta al mundo y ofrecido esa nueva semblanza que la tiranía ibérica requería para acreditarse un puesto relevante entre las democracias occidentales. Digno ministro de un país esencialmente

neutral, preocupado tan sólo en su propio bienestar, mandando al demonio a los otros pueblos. Para los árabes, inmejorable, para los latinoamericanos, decidido, para los rusos, impresionante, para el Mercado Común: el hombre que esperaba para darle paso a la criada.

El Opus Dei cuenta con hombres así. Los prepara tenazmente. Mejor: no acepta lo que consideran «hombres mediocres». Requieren personal capacitado, con decenas de títulos universitarios. El Opus fue constituido en y para España. Si ha tenido la desgracia de extenderse y dominar no es culpa de él. Después de todo, ahora es cuando tiene la oportunidad de poner a prueba todos sus mecanismos, diseñados para servir en la tarea para la que fue creado: garantizar la evolución democrática de la colonia más importante del Vaticano, quizá la única de Europa.

Aquí López Bravo transige. Echa al cesto de los papeles todo un periodo de aislamiento teórico del virus bolchevique. Es necesario que se incrementen las mercancías rusas en el puerto de Barcelona y las hispanas en Odesa. Pero, y aquí continúa pagando los platos rotos el mismo pueblo español, los acontecimientos sepultan en su avalancha a los políticos por muy dinámicos y eficaces que sean, y los hombres claves del Opus Dei no están exentos de esta regla. A los intereses occidentales no les hará mucha gracia ver una base rusa en Palma como con anterioridad tuvieron una los italianos fascistas, pero como el Opus lo que busca es finanzas y con tal de conseguirlas es capaz de continuar hipotecando el solar hispano, no se puede desechar la posibilidad de que la frontera nuclear se traslade de Berlín a España.

El Mediterráneo no puede suponerse un territorio pacífico en nuestra época. Las noticias procedentes del Oriente Medio son alarmantes desde todos los ángulos, y el «accidente», como motivo de una guerra termonuclear no ha sido aún considerado por los expertos como imposible. Hay tantos Palomares en España que ni la sagacidad inventiva del Ciano de Franco podrá evitar que los átomos cumplan su función mi-

por Floreal CASTILLA

litar. López Bravo juega con una vida, con la suya, porque su sino es el mismo que el de Serrano Suñer y Castiella: desaparecer en el momento en que esté quemado. Y al ritmo que va...

La Redacción española de LE COMBAT SYNDICALISTE manifiesta:

Muchos abonados al «C. S.» nos comunican que les gusta la variedad de temas que encuentran en nuestras ocho páginas, criterio que complace. Pero nuestro semanario sería más rico en colaboraciones, y más amplio para todos, si el espacio de que disponemos no fuera insuficiente. Necesitaríamos doce páginas, y aumentar el «C. S.» a 20 no está en nuestra posibilidad administrativa. Gracias a que el «C. S.» siga apareciendo a 16.

Es ésta una verdad que no comprenden varios compañeros de los que colaboran espontáneamente, atención que en el fondo les agradecemos. Pero, POR FALTA DE ESPACIO, no podemos atenderlos siempre como sería nuestro deseo. Por eso las invectivas, las quejas y los enfados sobran. No podemos hacer más de lo que hacemos.

Para demostrarlo, haremos una cuenta: Página editorial, páginas Fontaura, Juan Español, Un Reportaje cada Semana, El Mundo es Así, Comunicados, y Antena, suman por ellas solas SIETE páginas. Queda solamente una para los demás colaboradores, sin contar la correspondencia que se nos envía semanalmente de España. ¿Qué hacer? Que los compañeros indebidamente enojados lo sugieran.

(El presente número sale a 12 páginas españolas excepcionalmente.)

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Segarra 5 00 F
«Tipos Españoles» tomo I 7 00 »
«Tipos Españoles» » II 7 00 »

ORO QUE NO RELUCE

LONDRES. — El «The Times Diary» comenta la entrega de 500 toneladas de reservas oro por parte del gobierno español en 1936 al gobierno ruso para que preservara esa fortuna. La autoridad franquista — añade — no se cansa de reclamar ese bien que estima le pertenece (250 millones de libras esterlinas, o sea 600 millones de dólares), mas los jefes de la URSS sostienen que ese enorme capital ya está disipado por uso (un 10 por 100) del propio gobierno republicano, y gastos de guerra contraidos por el mismo con la URSS. Por su parte, la prensa franquista estima que ese problema de dinero impide una franca relación diplomática con el Estado comunista ruso más que la diferencia de ideologías.

...Por aquello de que los extremos se tocan, añadimos nosotros.

NOTAS PAMPLONESAS

PAMPLONA. — Manufacturas metalúrgicas Chalmerte, S. A., se ha declarado en quiebra dejando en la calle a sus 450 operarios. En discursos se promete a estos centenares de sin trabajo, empleo (problemático) en otras ocupaciones.

Como secuela a la huelga de la casa Authi quedan 15 huelguistas represaliados y sin posibilidad de hallar trabajo en otro lugar que no sea fuera de Pamplona.

Por todo ello se amplifica entre los obreros la campaña en pro del derecho de huelga, hasta aquí considerada delito por las autoridades.

SIGUE EL MALESTAR EN SEVILLA

SEVILLA. — El paro de la construcción tiene tendencia a agravarse. Paulatinamente van paralizándose las obras hasta ahora marginadas de la huelga. Las empresas más afectadas son Huarte y Cia., Constructora Internacional, Colomina G. Serrano y Constructora Asturiana.

El conflicto de la panificación ha sido solucionado. No del todo, puesto que quedan en la cárcel once obreros panaderos acusados de coacciones y de organización de una huelga ilícita. Los jueces no saben a ciencia cierta cuáles son las huelgas lícitas en la España franquista.

CONDENADO POR HABER SOLICITADO ELECCIONES LIBRES EN ESPAÑA

MADRID (Servicio de «La Vanguardia»). — El Tribunal de Or-

ANTENA

den público, a primera hora de la tarde del 21 de marzo, ha hecho pública la sentencia dictada en la causa seguida contra Gonzalo Arias Bonet, como presunto autor de un delito de propaganda ilegal.

Conforme recordará el lector, Gonzalo Arias es el novelista que escribió «Los Encartelados», obra editada en París, de la cual envió ejemplares a sus amistades residentes en España, y luego, realizando lo que anunciaba en su novela, paseó por la calle de la Princesa con sendos carteles en pecho y espalda, por lo que fue procesado y condenado como autor de un delito de propaganda ilegal.

En esta sentencia de hoy los juzgadores declararon probado lo siguiente: Gonzalo, funcionario de la UNESCO, anunció en abril de 1969 que a las doce de la mañana del 13 del mismo mes, situado en un banco de la madrileña calle de Ferraz, frente al antiguo cuartel de la Montaña, anunció que que escribiría una carta al jefe del Estado y otra al presidente de las Cortes solicitando que pusieran en práctica resoluciones a un problema político que le preocupaba para el porvenir político de España. Comunicó todo lo anterior a los ministros de la Gobernación, de Justicia y de Información y Turismo y a periodistas. Y situado en el lugar referido, a las doce de la mañana del 13 de abril de 1969 era detenido cuando había comenzado a escribir: «Excmo. Sr. D. Francisco Franco Bahamonde». Llegó entonces la policía y no pudo escribir más.

Razonan los magistrados en los considerandos del texto judicial que constituye el delito de propaganda ilegal la publicidad que el señor Arias dio a su decisión.

Y en el fallo, de acuerdo con lo solicitado por el fiscal en conclusiones definitivas, Gonzalo es condenado, como autor de delito de propaganda ilegal, a siete meses de prisión y diez mil pesetas de multa.

OBREROS CONDENADOS

MADRID. — El TOP ha dictado sentencia por la que se condena a Valentín García Navalpotro a nueve meses de prisión menor como autor de un delito de asociación ilícita. Se sanciona por el mismo delito a Antonio Cuesta Pérez, Arturo Pascual García y An-

gel Jurado Ovejero a tres meses de arresto a cada uno de ellos con la circunstancia atenuante de ser menores de edad. A Valentín García y Antonio Cuesta se les sanciona asimismo con dos meses de arresto y 5.000 pesetas de multa al primero, y 10.000 pesetas al segundo, por un delito de desórdenes públicos.

Se absuelve libremente a Manuel Ruiz Martínez, Antonio Hernández Praena y Manuel Praena Valenzuela del delito de asociación ilícita que se les imputaba en la misma causa; y a Juan Ballejos de la Higuera se le absuelve asimismo del delito de desórdenes públicos.

MAS CONDENAS

MADRID. — El propio TOP condenó al canario José A. Grandes a 9 meses de cárcel y a 10.000 pesetas de multa por haber abrigado la intención de pasar unos hojas invitando a la huelga.

También topísticamente fue condenado a 15.000 pesetas el director de «Soria, hogar y pueblo», por haber publicado un artículo criticando la gestión del ayuntamiento soriano.

UN POCO DE BABEL

BARCELONA. — Con motivo de una exposición de material para industrias gráficas se ha evidenciado que el idioma castellano merece escaso respeto. Dicha exposición se ha denominado «Graphispack-70», habiendo sido honrada con la presencia de los «dirigentes Marketing». En los discursos de recepción sonaron los vocablos «preferencial», «impresionarismo», «laboracionismo», «integralización», «exposicionalmente», y otras majaderías anticervantinas. Cuando llegaron los Marketin al Graphispack el interprete de francés anunció: «Ellos vienen de llegar».

CUATRO OBREROS QUEMADOS VIVOS

LERIDA. — En la vecina ciudad de Tárrega ocurrió una explosión seguida de incendio en la Industrial Pont, sección extractora de aceite de orujo. De los varios obreros de la plantilla de la casa cuatro perecieron entre las llamas. El entierro de estos desdichados ha dado lugar a una macabra fiesta religiosa que los en-

tendidos en estas cuestiones llamaron entierro. Sonaron todas las campanas, asistieron el gobernador, cincuenta jefes y todos los curas de la localidad y su contorno.

OTRA TRAGEDIA MINERA

MEONO (Santander). — Tres mineros han resultado muertos y otro herido al hundirse una bóveda en la galería en que trabajaban.

Hacia las cuatro de la tarde se produjo el hundimiento en la galería de la cota 100 en unas explotaciones mineras de la empresa Compañía Minera de Dicado, situadas en esta localidad, a cuatro kilómetros de Castro Urdiales, quedando sepultados cuatro trabajadores.

Inmediatamente se iniciaron los trabajos de salvamento. El primero en aparecer, ya cadáver, fue Automuro Onsari, de 55 años de edad, natural de Otañes (Santander), y residente en Castro Urdiales, casado y con tres hijos.

Posteriormente fue rescatado vivo aún, Angel Quindos Redondo, de 48 años, quien atendido de primera urgencia fue trasladado a un centro sanitario de Baracaldo.

Después de denodados trabajos, a las cuatro horas de ocurrido el suceso, se extrajeron los cuerpos sin vida de los mineros José Callejo Ibarrondo, de 52 años, y Felipe Fernández Vidal, de 58.

Francisco Franco Bahamonde, Minero nº 1 de España y poseedor de un casco de plata blindado, no consta entre las víctimas.

UN NAZI RETRASADO

CADIZ. — Un joven alemán apellidado Themm, provisto de un martillo y enarbolando una bandera con la cruz gamada ha deambulado por el centro de la ciudad dando vivas a Hitler y a Franco y derribando a su paso cuantas lunas de escaparate estuvieron al alcance de su martillo sin hoz, pero martillo. A la postre fue detenido por la Poli Armada y llevado al cuartelillo, donde el inspector trató al nazi Themm con toda suerte de consideraciones.

SE ESTA LEJOS DE LA AUTARQUIA

MADRID. — Según la revista «Economía Industrial» en 1968 España importó maquinaria de obras públicas por valor de 6.000.000.000 de pesetas. El 56,4 % de estas máquinas proceden de Mercado Común; el 26 % de los restantes países europeos y, el saldo de 23 %, de los Estados Unidos.

FESTIVAL S.I.A. EN ALBI

Para el 5 de abril a las 2,30 de la tarde se celebrará un Festival a cargo del renombrado grupo artístico «Terra Lliure», de Toulouse, y con el siguiente programa: Primera parte, «Quisquillas», comedia en dos actos y en prosa de Flores Farcia y Romea.

Segunda parte: Escogido cuadro de variedades en el que destacan Josefina Martín, canciones modernas; José Sánchez, canto flamenco acompañado a la guitarra por Paquito de Granada y el conjunto de «ballets» de Terra Lliure. En el Teatro Municipal de Albi.

F. L. DE DRANCY

Asamblea general el 5 de abril a las 9 de la mañana. Nueva sede social de Paris y sugerencias para el próximo pleno regional.

**REGIONAL CATALANA
Agrupación de Paris**

Tendrá reunión general el sábado 4 de abril para renovar el Comité local y otros asuntos. Seamos numerosos.

F. L. DE OULLINS

Se convoca reunión para el 5 de abril, a las nueve y treinta de la mañana, en el lugar de costumbre.

Una vez más nos vemos en la necesidad de rogar a los compañeros retraídos, hagan acto de presencia, única manera de poder demostrar ser de la CNT y preocuparse por los problemas que a todos nos deben ser comunas.

F. L. DE DREUX

Convoca a asamblea general ordinaria que celebrará el 5 de abril en el lugar y hora acostumbrada, comprendiendo en el orden del día el informe de los delegados que acudieron al Pleno y un punto que concierne al Grupo de Amigos de S.I.A. Fraternalmente invitados todos los compañeros, con ruego de puntualidad y máxima asistencia.

F. LOCAL DE HOUILLES

Comunica a sus afiliados que la próxima asamblea general tendrá lugar el día 5 de abril a la hora y en el local de costumbre.

F. L. DE ST-DENIS

Asamblea general para el domingo 5 de abril a las 9 de la mañana. Se ruega la asistencia de todos y puntualidad.

F. L. DE ROANNE

El domingo 5 de abril a las 9 y media tendrá lugar en el local social la reunión general ordinaria correspondiente al mes de abril.

Discusión del Orden del Día del Pleno de Núcleo.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 5 de abril a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE COMS-LA VILLE

Celebrará asamblea el domingo 5 de abril. Hora y sitio de costumbre.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el 12 de abril para tratar asuntos de actualidad confederal. Ruégase la presencia máxima de afiliados.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 5 de abril, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros.

GRAN FESTIVAL EN TOULOUSE

La F. L. de esta localidad comunica a la familia confederal y libertaria, así como a la colonia emigrada española, que el próximo domingo día 26 de abril, tendrá lugar un gran festival franco-español en la sala del Cine Espoir, de esta ciudad a las 15 horas. En espera de dar más detalles, podemos afirmar que dicho festival no dejará de ser de gran valor artístico.

FESTIVAL DEL 19 DE ABRIL

A los compañeros que han pedido entradas:

Todos los compañeros que tengan solicitadas entradas para el Festival del 19-4-70, y reservadas en esta Administración pasarán a recogerlas, para así, con toda seguridad, organizar mejor la venta. De otra parte, los que deseen asistir al mismo, que no esperen a pedir las a última hora y con prisas. Mejor hacerlo ahora con tiempo. — R. Ilpo.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior ..	8 719 00
Abelia Galán, Paris ..	10 00
Juan Bisbal, Aufferville..	2 00
Eustaquio Teruel, id. ..	5 00
Urrea Sebero, id.	25 00
José Monzón, id.	10 00
José Zaragoza, id.	10 00
Federico Solana, id.	20 00
Francisco Valldeneu, id.	12 00
Casals, Combs-la-Ville (2a vez) ..	16 00
Vázquez Alejo, Paris.	20 00
Capellas, Paris (3a vez)..	100 00

Suma y sigue 8 981 00

INSISTENCIA: Del 2 al 7 de marzo y del 16 al 22 del propio mes, el correo recibido en mi dirección particular fue casi nulo. Puede ser un hecho casual, puede no serlo, en cuyo último caso y amigos y compañeros sabrán dispensarme una posible desatención involuntaria. — Juan Ferrer.

SERVICIO DE LIBRERIA

LIBROS NUEVOS

«Mis Memorias», Dr Vallina	20 00
«La Religión al alcance de todos», Ibarreta ..	6 00
«La Escuela Moderna», Fco. Ferrer Guardia ..	7 00
«La Autogestión, el Estado y la Revolución (en Rusia 1917-21, en Italia 1920, en España 1936-39, Yougoslavia desde 1950 y Argelia desde 1962 ..	9 50
«Las Juventudes Libertarias en España», Fabián Moro	1 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski ..	2 00
«Contribución a la Historia del Anarquismo en España», Vladimir Muñoz ..	1 50
«Interpretación del anarquismo», Varios ..	1 50
«Dios y el Estado», Bakunin	10 00
◆	
«El aire y sus misterios», C. M. Botley ..	6 50
«La alegría de Vivir», O. Sweit Marden ..	5 50
«El alma y el amor», Magnus Hirschfeld ..	5 00
«El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti ..	12 00
«La Eugenesia», G. F. Nicolai ..	15 00
«Arte y alienación», Herbert Read ..	15 00
«La Redención del Robot», Herbert Read ..	10 00

George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española) ..	16 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read ..	15 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read ..	15 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguerra ..	12 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin ..	12 00
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» ..	16 50
J. Gómez Casas: «Historia del anarcosindicalismo español» (libro de gran éxito) ..	16 00
Ibarreta: «La religión al alcance de todos» ..	6 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» ..	54 00
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución» ..	16 00
Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas ..	15 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de Paris» ..	10 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» ..	11 00
Célestin Freinet: «Pour l'é-	

cole du peuple» ..	6 15
David Wingeate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)» ..	10 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» ..	35 00
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar» ..	18 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de «Amant et tiran», H. Ryner	7 50
Album d'Art Espagnol-Exil «La cité future», Tarbouviech ..	8 00
UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» ..	15 00
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital» ..	6 15
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune» ..	6 15
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme ..	24 65
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle ..	8 00
«L'Aurore de la civiliza-	

Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e) C.C.P. 13 507 56.

Les travailleurs en lutte

A Toulouse les 1.200 ouvriers des établissements S. G. E. (Société Générale d'Équipement) de Ville-mur-sur-Tarn n'ont pas hésité à passer à l'action, en retenant dans son bureau le directeur et deux délégués de la direction générale de la société Labinal dont la S.G.E. est une filiale.

Cette action a été mise à exécution après le refus de la direction de donner les 50 centimes d'augmentation réclamés par les ouvriers et après maints débrayages.

Il a fallu la police et l'intervention du secrétaire général de la préfecture de la Haute-Garonne pour qu'ils soient enfin libérés.

Il est douteux que les travailleurs puissent obtenir entière satisfaction. Encore une fois la police a montré que la démocratie dont parlent Grimaud et autres Chaban, est au service du capital et que si elle règle le conflit c'est toujours au détriment des travailleurs. Qu'on ne vienne pas nous

parler de « devoir de la police » ; celui-ci est orienté en défaveur des travailleurs et des étudiants. Il est légitime que ceux-ci tentent de rétablir l'équilibre par l'action directe.

LES ROUTIERS. Barrages partout sur les différents axes autour de Paris et en province. L'Etat ayant décidé de modalités visant à interdire les grands axes aux poids lourds pendant les fêtes de Pâques, sans contacter les représentants des travailleurs, il était légitime que ceux-ci agissent. Bien sûr parmi eux se trouvaient des artisans qui ont vu là dedans un blocage à la bonne marche de leurs entreprises. Pour les travailleurs c'était différent, il fallait à tout prix rentrer chez soi pour le repos hebdomadaire et naturellement être bloqué en province un samedi sans salaire pendant toute la période qui sert à d'autres pour se promener, il ne pouvait en être question. C'est pour cette raison que la circulation a été trou-

blée. Ils en ont profité pour réclamer d'autres revendications : abaissement de la retraite à 60 ans, augmentations des salaires de 10 %. Naturellement le patronat lui, n'offre que 2,5 %. On aurait pu exiger que, puisque l'on veut (pour éviter les accidents sur les routes (sic), interdire que les poids lourds roulent au jour de la ruée urbaine vers les campagnes, que les journées où les travailleurs se trouvent bloqués soient intégralement payées par les entreprises ainsi que les primes de déplacement dues...

A BREST. Les techniciens de la société Thomson-C. S. F. craignent que leur usine ne devienne une usine de production et que les ingénieurs et techniciens ne soient mutés à Paris. Ils ont fait connaître leurs désaccords à la direction.

Trois cent ouvriers des entreprises de carénage se sont mis en grève pour obtenir une augmentation de salaire.

Comme les licenciements se poursuivent au Centre de formation professionnelle pour adultes, un nouveau débrayage a eu lieu.

A la Société Générale d'Entreprise après 3 semaines de grève les travailleurs ont obtenu satisfaction par un nouvel accord d'entreprise portant sur une augmentation des indemnités de transport et de repas.

A FAVERGES (Haute-Savoie), 500 personnes occupent l'usine où sont fabriqués les briquets Dupont depuis le 18 mars. Les syndicats de l'entreprise réclament une augmentation des salaires uniforme de 100 francs par mois, une garantie du pouvoir d'achat, la réduction des horaires de travail, l'extension des droits syndicaux. Déjà la direction se défend et précise que la masse salariale a été augmentée de 8,3 % en janvier.

En grève depuis le 4 mars les travailleurs de Stein-Industrie ont occupé le bureau d'études.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

L'OBSTRUCTIONNISME

(Suite de la page II)

toute sur moi. J'insiste donc pour que le règlement soit respecté... »

Finalement un coup de sifflet annonce que la locomotive s'avance, s'arrêtant longuement à chaque aiguillage pour une longue discussion entre le mécanicien et l'aiguilleur. En arrivant sur la voie où notre train l'attend, le mécanicien s'arrête encore une fois avec prudence : avant d'aller plus loin et d'aborder la tête de son train, il veut savoir si les freins des voitures sont en bon état, s'il n'y a pas de lampistes ou d'autres agents sur les toits des wagons... Un accident est si vite arrivé ! Enfin, le mécanicien se déclare satisfait et il amène sa locomotive à l'amarrage.

Nous allons partir?... Allons donc ! Le manomètre de la machine doit marquer 5 degrés et il en marque 4. D'habitude, on part quand même et la pression monte en route. Mais le règlement exige les 5 degrés au départ et notre mécanicien ne partirait pour rien au monde à 4° 9 dixièmes ce soir.

Nous finissons par démarrer avec une heure et demie de retard. Nous sortons de la gare avec une sage lenteur, sifflant à toutes les aiguilles, longeant six trains en panne à deux kilomètres de Rome et dont les voyageurs pestent à qui mieux mieux, et... nous voici sous la coupe des contrôleurs qui passent leur temps à faire signer

les voyageurs munis de permis, de demi-permis et de billets circulaires.

Cependant, première station. Des voyageurs montent. Les employés vérifient lentement la fermeture de toutes les portières, qu'ils ouvrent et ferment. Dix minutes se perdent encore. Malgré tout, le chef de gare siffle pour le départ.

— *Momento!* lui crie le chef de train, *Momento!*

— Qu'y a-t-il? demande le chef de gare.

— Je vais fermer la vitre de ce compartiment, là-bas, comme le prescrit l'article 676 du règlement.

Et il fait comme il l'a dit.

On repart... A la gare suivante, nouvelle comédie.

Il y a là des colis à prendre, 9 malles et 5 valises, que le chef de train tient à vérifier avant de les admettre — comme il est prescrit par l'article 739 du règlement.

Et nous sommes arrivés enfin à Civita-Vecchia, à minuit 40, avec près de trois heures de retard, sur un parcours qui, d'ordinaire se fait en deux heures...

Voilà ce qu'est l'obstructionnisme : respect et application poussées jusqu'à l'absurde, des règlements ; accomplissement de la besogne dévolue avec un soin excessif et une non moins excessive lenteur.

EMILE POUGET

(De la brochure « Le Sabotage »)



COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du R.H. - 19^e Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

11^e U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11^e Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (56). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^e U.R.

2^e UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunes Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris. (9^e).

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

L'ETAT QUI TUE

L'Etat tue tous les jours; ce n'est pas moi qui le dit, ce sont les faits qui parlent. Pour des raisons de place je ne parlerai que de la France, mais, il en est de même en tout pays.

L'Etat tue au Tchad. Déjà 10 morts officiels plus ceux que l'on n'a pas dit. L'Etat, les Etats ou plutôt ceux qui les dirigent décident les guerres, mais n'en subissent jamais les conséquences; c'est toujours le peuple qui est la victime.

L'Etat tue les marins de l'Eurydice. La cause de ces 57 morts est la même que dans le cas précédent: la guerre, l'armée que l'Etat maintient pour diverses raisons: réprimer son propre peuple, réprimer les autres peuples, avoir une main d'œuvre bon marché, avoir des briseurs de grève, façonner à sa manière des esprits encore malléables.

L'Etat tue les 5' africains d'Aubervilliers. Les travailleurs émigrés sont la main d'œuvre à bon marché, ils sont surexploités, ils sont un véritable sous-prolétariat et l'Etat a tout intérêt à ce qu'ils soient de plus en plus nombreux pour pouvoir mieux les exploiter et par la même occasion mieux exploiter les travailleurs français.

Il y a quelques temps à Europe n° 1 Haroun Tazieff à propos du déplacement de terrain de Naples, dénonçait la « négligence criminelle de l'Etat et en particulier de l'Etat Français » qui laisse construire, notamment en Savoie où il peut y avoir un tremblement de terre du jour au lendemain, qui laisse construire des immeubles ne répondant pas aux normes de sécurité définies par les séismologues.

Tout récemment encore, l'Etat a tué des enfants. Une famille

n'ayant pour tout revenu que 600 francs par mois, s'est vu couper l'électricité. Une bougie déclenche un incendie: les enfants meurent asphyxiés.

Ce ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres (coup de grisou prévisible dans les mines, normes de sécurité non respectées dans les usines, constructions en montagne sans garanties contre les avalanches, armes à feu et gaz toxiques pour réprimer la classe ouvrière, etc...)

Ces exemples montrent, s'il en est besoin, que finalement l'Etat, quoi qu'il en dise, n'est en aucun cas au service du peuple, mais bien au service de quelques-uns contre le peuple.

On pourrait naïvement croire que ceci n'est vrai que dans le système capitaliste. Mais non, des Etats soi-disant socialistes assassinent également le peuple. Il suffit pour s'en persuader de ces quelques exemples: les crimes staliens, la répression de l'URSS sur les pays satellites (Prague), et en Chine, ce que sont devenus les gardes rouges trop révolutionnaires, ce qui sont devenus les anarchistes chinois.

Tout ceci montre qu'il est vain pour les travailleurs de mettre leur destin entre les mains d'un Etat qui sera toujours au service d'une minorité. Tout ceci montre que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, qu'en aucun cas ils ne doivent laisser une « élite » imposer sa dictature (même si elle prétend être celle du prolétariat).

L'Etat a toujours tué, l'Etat tue toujours, le peuple sera toujours assassiné tant qu'il y aura un Etat.

Qu'attendons-nous pour supprimer l'Etat; qu'attendons-nous pour prendre en main la gestion des moyens de production et de communication, ce qui supprimerait immédiatement toute raison d'être d'un Etat?

J. L.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. » 6 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Résistance aux expulsions sans relogement satisfaisant

Qu'est-ce qu'on nous raconte?

Belleville, ce sera beau, on pourra se laver les pieds chez soi et pas sur le palier, plus besoin de poubelles à descendre: des vide-ordures.

Qu'est-ce qui se passe?

On détruit nos taudis pour construire de grands immeubles, notre Belleville va être détruit; et nous, ne pouvant pas payer les loyers demandés, nous n'aurons plus qu'à partir.

Que fait la S.A.G.I.?

— Elle fait fermer les commerces du quartier pour nous faire partir.

— Elle s'arrange pour que nos immeubles ne soient ni nettoyés, ni réparés. Puis elle fait décréter insalubres pour nous vider n'importe quand.

— Elle nous envoie des photocopies non légalisées nous annonçant qu'on n'a plus à payer de loyer: deux mois après elle nous vide pour ne pas avoir payé, et elle récupère son fric sur l'indemnité de déménagement.

Contre toutes ces manœuvres on a déjà tenté de se défendre

Certains ont pris des avocats, d'autres ont versé des cotisations à des groupes de défense des locataires dont on n'entend plus parler.

Rue Compans, un vieux couple de concierges a résisté à l'expulsion jusqu'au dernier moment: les pierres tombaient dans leur appartement.

Mais la résistance individuelle ne suffit pas :

Les vieux de la rue Compans ont été relogés dans un autre taudis qui sera à son tour démoli.

Si ça s'est passé comme ça, c'est qu'aucun autre habitant de l'immeuble ne s'était défendu. La S.A.G.I. ne fait ce qu'elle veut que parce que nous sommes isolés et notre isolement rend mini-

me la possibilité d'avoir gain de cause.

Les organismes privés et sociétés mixtes chargés de la rénovation font passer le critère de rentabilité avant toute autre chose; du nouveau Belleville que leur publicité fait reluire, ils s'en foutent éperdument, ils ne regardent que la rondeur de leur bénéfice. Ainsi, ils s'occupent de l'expulsion, mais non du relogement convenable.

Leurs seules préoccupations :

— Construire beaucoup plus de logements qu'auparavant avec des loyers plus élevés.

— Ce n'est pas tout, pour en tirer un profit maximum :

— Les indemnités d'expropriation sont dérisoires.

— Ils torchent, en un minimum de temps, des immeubles qui ne sont que des boîtes à savon, construites avec les matériaux les moins chers et sans équipements collectifs; et ils appellent ça des « beaux immeubles ».

Toutes ces magouilles, c'est nous que ça concerne et le bénéfice de la S.A.G.I., c'est sur notre dos qu'ils comptent le faire.

PAS QUESTION.

On peut résister et obtenir que nos conditions soient remplies: pour ça il faut oublier les divisions entre nous: les vieux; les jeunes; les locataires; les copropriétaires; les commerçants; les ouvriers; etc...

Il faut discuter de la résistance avec tous les habitants du quartier.

Constituons partout des groupes de défense par immeuble, par rue, par quartier, et spécialement là où le jugement d'expropriation a déjà été rendu, et où l'expulsion est imminente à partir du 15 mars.

Avant de partir, nous voulons être relogés dans des conditions qui nous conviennent.

La résistance, pour être efficace, doit être organisée, massive et résolue.

Il faut savoir que tous unis, nous serons contre la S.A.G.I. le pot de fer contre le pot de terre.

C. A. LOGEMENT.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois

C.C.P. 20 990 10 - Paris

ou à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Chotay-le-Roi (Val-de-Marne)

34 28

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

9 AVRIL
1970
NUMERO 602
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



LES TRAVAILLEURS EN LUTTE

Le conflit de la SNIAS fait tache d'huile tout à l'entour de Nantes, où de nombreux débrayages dans différentes entreprises se multiplient, alors que les syndicats intérieurs de la SNIAS ne tombent toujours pas d'accord sur l'opportunité de la lutte. Certains points, intéressant directement le secteur de revendications pour lequel quatre grévistes de la faim poursuivent leur action depuis le 12 mars, laissent penser que le patronat va faire quelque concession sur le régime des retraites, en accordant la pré-retraite à 63 ans pour les travailleurs œuvrant à des travaux pénibles, mais là s'arrête sa mansuétude.

Il est grand temps cependant que tous les travailleurs, si ce

n'est de France, du moins de la région, relèvent ces quatre militants syndicalistes dont l'état physique est déplorable (au contraire du moral, qui ne veut aucunement fléchir, même après l'admission d'un des leurs le 2 avril à l'hôpital, où il a fallu le nourrir à son insu par perfusion). Déjà les 1.500 travailleurs de l'usine de la SNIAS, de Mureaux, ont à leur tour débrayé, et réclament entre autre choses, un salaire minimum de 1.080 frs.

L'occupation de l'usine Renault, du Mans; l'occupation de l'usine des Briquets Dupont, de Faverges (Haute-Savoie), ainsi que les myriades de grèves parcellaires à travers le pays, prouvent que les travailleurs n'aspirent qu'à un

même combat : la suppression de l'exploitation par la suppression du capital et du salariat.

L'efficacité de la lutte dépend surtout de la volonté organisationnelle de ceux qui s'insurgent contre cette exploitation. Il est néces-

saire pour cela qu'ils s'organisent en conseil d'usine ou d'atelier et qu'ils réorganisent leurs syndicats pour que ceux-ci soient ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : des syndicats révolutionnaires.

LA GREVE A L'ECOLE DES I. T. P.

Le 13 février les élèves de 3^e année décidaient de se mettre en grève.

Les principaux motifs étaient les suivants :

- le conseil d'enseignement qui doit se réunir une fois par mois doit comprendre des élèves, des professeurs et des assistants mais alors qu'on se trouvait déjà au milieu de l'année scolaire les assistants et les élèves n'étaient toujours pas représentés,
- le nouveau contrôle des connaissances exclue le classement mais l'administration veut le rétablir,
- retard dans le règlement des primes de rendement : aucun paiement n'était fait depuis le mois d'août 1969.
- absence de règlement concernant le régime indemnitaire applicable aux élèves ingénieurs, au cours des divers stages de scolarité.

A ces revendications s'ajoutent certaines questions auxquelles l'administration refusait de répondre :

- la création en 1967 d'une 3^e année de scolarité ne s'était pas traduite par un accroissement des moyens correspondants,

D'autres points particuliers venaient s'ajouter à ceux-ci et sur tous ces points les élèves de 1^e et 2^e année se solidarisaient massivement et se mettaient en grève le 15 février.

Le lundi 2 mars en assemblée générale les élèves décident de suspendre la grève et demandent pour la 3^e fois une entrevue avec Chalandon (le mec du sous-équipement).

Pas de réponse. Les élèves considèrent qu'on leur demande une fois de plus de « s'aplatir mollement ».

La situation est alors la suivante :

- Refus du dialogue de la part de l'administration.

- Le syndicat-pourri FO n'est plus solidaire et les ingénieurs des TPE (syndiqués à FO en grande majorité) restent silencieux et se manifestent peu.

(Suite page 11.)

LE 19 AVRIL 1970
AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING
d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

avec

Mahé (CNT), Georges Vidal (JAS), Fabian Moro (CNTE - Zone Nord), Federica Montseny (CNTE) et la participation de Michel Cavalier (ORA)

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE
FRANCO ESPAGNOL

AVEC

GEORGES BRASSENS
GEORGES ULMER
et
FRANCESCA SOLLEVILLE

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste-Marthe - PARIS (10)

La grève à l'École des Ingénieurs des Travaux Publics

— *Rebelote* : Les élèves reprennent leur mouvement de grève le 9 mars.

— Le 10 mars : Lock-out et intimidation. La direction annonce que l'école est fermée et que les élèves recevront des convocations individuelles pour la reprise des cours.

— Le 14 mars : L'humiliation. Les premières convocations arrivent. Les élèves doivent se présenter au ministère de l'équipement devant un tribunal dont ils ignorent la composition, ils ignorent également ce qui leur sera demandé, très certainement il leur faudra faire amende honorable.

La CGT et la CFDT interviennent alors et leurs demandes d'explications restent sans succès.

Quant au Syndicat (sic) des ingénieurs des TPE (FO) fidèle à sa ligne de conduite, il refuse de soutenir les élèves.

En 3^e année l'immense majorité des élèves ne répondent pas à la convocation.

Les élèves de première et seconde année, également convoqués, décident le 12 mars en assemblée générale de ne pas se présenter à la convocation individuelle.

Ainsi l'administration cherche à obtenir une capitulation individuelle des élèves puisque la capitulation collective a échoué.

Cette grève dans la fonction publique constitue un mouvement sans précédent et ce qui est nouveau ce sont les procédés utilisés par l'administration pour en venir à bout.

La motivation de cette grève est intéressante mais ne fait intervenir que des revendications d'ordre matériel ou réformistes.

Ce qui eut été plus intéressant c'est de voir les élèves remettre en cause le rôle que l'administration fait jouer à l'ingénieur des TPE.

Le « TPE » c'est le flic du système, c'est un des meilleurs chiens de garde de l'administration, et de plus il est « bon à toutes les sauces » (tel le mercenaire) il suffit de juger des postes qui lui sont proposés :

Ministère de la Justice : (1 poste). Etudes et réalisations concernant l'Administration pénitentiaire et l'éducation surveillée à Paris.

Ministère de l'Intérieur : (2 postes). Direction générale des affaires politiques et de l'administration du territoire. Service des affaires générales, personnels techniques et spécialisés.

Ministère de la Défense : (1 poste). Direction des études et fabrications d'armement. Etablissement d'expérimentation technique à Angers.

Ministère des Affaires étrangères : (1 poste). Service de coopération technique.

Direction des Bases aériennes : (1 poste). Direction de l'infrastructure « Air ». Ministère des armées, etc...

Et c'est là où nous ne sommes plus du tout d'accord, mais alors plus du tout, avec le nommé Merlet (« Bonze » à la fédération de l'équipement) qui déclare avec emphase : « Au cours de ce conflit... il s'est élevé des voix, et non des moindres pour réclamer des fonctionnaires plus de dynamisme, plus de personnalité, moins d'esprit de routine... qu'ils devraient donc être satisfaits ceux qui portent la responsabilité de l'administration d'avoir bientôt de jeunes ingénieurs des TPE de cette trempe ! »

En ce qui nous concerne nous ne voulons pas de bons ingénieurs des TPE dynamiques... etc., de la manière dont nous ne voulons pas de bons lycéens, ni de bons ouvriers ni de bons citoyens participant à l'élaboration d'une quelconque « nouvelle société ».

Le « TPE » est un rouage important dans la machine administrative et si nous voulons « envoyer à la casse » ce vieux tacot à la solde de la société capitaliste il faut d'abord gripper les mécanismes ; pour cela nous n'avons nul besoin de rouage bien huilé garantissant le bon fonctionnement du système.

... Francesca Soleville

sera

avec

nous

Communiqués

PERPIGNAN

Nous communiquons que pour le 18 avril 1970, à 21 heures, salle Arago (sauf contre-indication), sera donnée une conférence à Perpignan avec le concours du camarade Pierre Méric.

Sujet : « Critique de la société actuelle », groupe FAF, de Perpignan.

2^e UNION REGIONALE

L'assemblée générale de la 2^e Union Regionale, prévue pour le 19 avril ne pourra avoir lieu à cette date étant donné que le meeting et le gala confédéral sont à cette date. En conséquence, elle est reportée au dimanche suivant, 26 avril à 9 h 30 précises.

Nous rappelons que tous les adhérents y sont conviés, J.A.S. compris.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (Bâtiment et Métallurgie), Pallis du Travail, salle 2, Villeurbanne. Permanence : Tous les samedis de 16 heures à 17 heures 45.

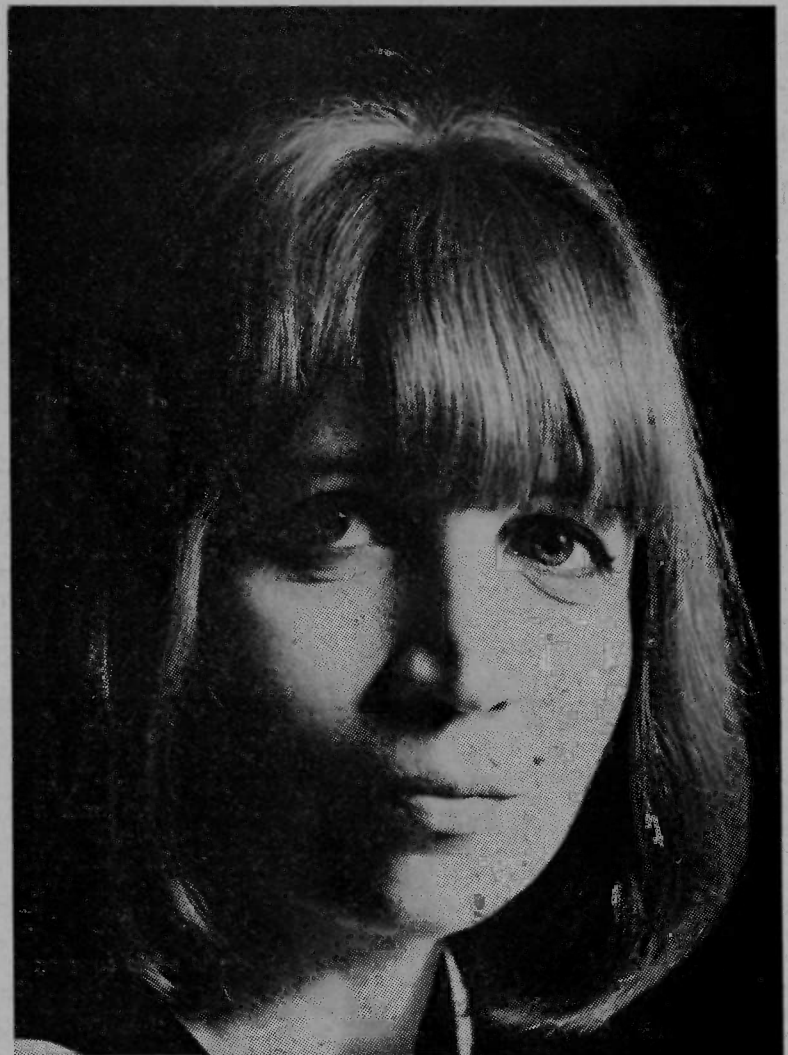
2^e UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tox d'Auvergne, Paris (9^e).

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

LE 19 AVRIL...



La classe moyenne et la révolution

Après les manifestations et les attaques contre les centres de perception, les petits commerçants et artisans ont atteint un nouveau degré de violence dans la lutte qu'ils mènent pour la sauvegarde de leurs intérêts particuliers face à l'Etat et au capitalisme : cette fois ce sont des barrages installés sur les routes qui ont motivé l'intervention de la police et les nombreuses arrestations qui suivirent. Ce fait nouveau dans l'escalade de l'opposition entre la grande et la petite bourgeoisie va permettre à un certain nombre de gens d'affirmer que la classe moyenne a désormais rejoint le parti du prolétariat et de la révolution. Notre devoir, à nous autres, anarcho-syndicalistes, est de combattre violemment cette position erronée dont l'opportunisme tend à cacher les divergences d'intérêts existant entre la classe ouvrière et les petits commerçants, et ce, en nous servant d'une analyse basée sur la lutte des classes qui reste le seul moyen permettant de distinguer la réalité de l'apparence du vrai.

Rappelons d'abord, pour ceux qui ont tendance à confondre terrorisme et révolution, que l'action violente n'est pas un privilège du mouvement révolutionnaire, quelle n'est pas un principe de notre idéologie et qu'il ne s'agit en fait que d'un moyen, le meilleur sans doute, mais un moyen quand même, pour répondre aux décisions du pouvoir et arriver à nos fins. Des organisations petite-bourgeoises et même fascistes en ont usé de multiples fois dans l'histoire. Citons pour exemple les ligues d'extrême-droite ou encore le radical Lerroux, « l'empereur du Parallèle », qui, après avoir appelé le peuple espagnol à déchaîner sa barbarie sur le vieux monde, devait par la suite former avec la CEDA de Gil Robles une coalition gouvernementale, responsable de la plus féroce répression qu'ait connu le mouvement ouvrier et libertaire d'Outre-Pyrénées durant la République. Que l'on ne nous dise pas après cela que la classe moyenne nous sert dans la mesure où elle provoque l'instabilité du régime, parce que nous savons très bien qu'un état de crise du capitalisme peut tout autant mener au fascisme, ce qui fut souvent le cas par le passé, qu'à la révolution socialiste.

Mais c'est surtout par l'étude du rôle réel joué par les petits commerçants et artisans dans l'évolution de la société capitaliste et

de leurs rapports avec les autres classes de la société, que nous défendrons notre thèse. En effet, le développement du capitalisme moderne, qui tend à se rationaliser et cherche à supprimer tout ce qui le rendait vulnérable, notamment en éliminant les secteurs les plus inutiles de son système, amène à plus ou moins brève échéance à la disparition des petits boutiquiers. Tandis que la concentration s'empare désormais de la distribution et que se développent les super-marchés et les grandes chaînes commerciales, les petits commerçants ou artisans se voient dans l'obligation de se prolétarianiser et d'abandonner leurs privilèges de travailleurs indépendants. Un petit nombre seulement, parce qu'il s'est spécialisé (notamment dans les produits de luxe) ou parce qu'il a eu la possibilité de se reconverter, en réchappera.

La classe moyenne n'est donc pas révolutionnaire et mène seule-

ment un combat d'arrière-garde, profondément réactionnaire pour retrouver sa situation passée. Condamnée par le socialisme, elle l'est déjà par le système capitaliste. Il est d'ailleurs significatif que les petits commerçants et artisans ne contestent le pouvoir que lorsque celui-ci connaît une période de calme social relatif et n'est pas sur la défensive face aux attaques des organisations ouvrières et révolutionnaires. Sinon ils sont prêts à le défendre et à marcher avec lui la main dans la main comme un certain 31 mai 1968 sur les Champs-Élysées. La myopie politique de la classe moyenne l'empêche de comprendre l'évolution irréversible de la société et lui fait toujours espérer l'honneur politique-miracle qui la sauvera.

Notre attitude est donc parfaitement claire. Nous refusons la position parfaitement utopique des opportunistes de tous bords qui

appellent démagogiquement les petits commerçants contestataires à se mettre aux côtés du prolétariat pour une lutte commune, en refusant même d'effleurer les oppositions d'intérêts existants entre eux. Nous condamnons aussi ceux qui, comme le Parti Communiste, pensent qu'il est nécessaire pour les ouvriers de s'allier aux classes moyennes afin de venir à bout de la bourgeoisie, d'autant plus qu'il ne s'agit pour lui que d'un accord au sommet entre dirigeants de ces deux classes. Et nous affirmons que seul le prolétariat est le porteur de la société socialiste libertaire à venir et que les membres de la petite bourgeoisie ne seront réellement révolutionnaires que lorsqu'ils auront accepté leur processus de prolétarianisation, qu'ils se seront complètement intégrés à la classe ouvrière et auront adopté la théorie socialiste dans son entier.

Pierre COMTE



COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

11^e U. R.

Les camarades de l'AIT, adhérents de la 11^e Union Régionale (Morbihan, Finistère, Côtes du Nord et Ille et Vilaine), sont priés de se mettre en rapport avec le camarade Queudet, 42, rue du Général Frébault, Lorient (53). Ceci en vue d'une assemblée générale de la 11^e U.R.

COMMUNIQUE

3^e UNION REGIONALE

Tous les camarades de la III^e Région (Côte d'Or, Yonne, Nièvre, et Saône et Loire) peuvent prendre contact avec le camarade Pain Johan, 72, rue Chabot-Charny, 21-Dijon.

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CFT, et se réclame de l'A.O.A. et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Ferrin, CC² 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour *L'Anarchie*.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme »	1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00
«L'Argent», Emile Zola ..	5 75
«L'Anceau d'amatiste», A.	
France	8 00
«L'Aiglon», Ed. Rostand	4 50

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LES SOURCES DE L'INTOLERANCE

L'intolérance qui s'est étendue sur le monde avec l'avènement du christianisme est l'un des traits curieux de cette religion — dû à la croyance juive en la bonté et en la réalité exclusives du Dieu des Juifs. Pourquoi les Juifs ont-ils présenté ces étrangetés? Je ne saurais le dire. Elles semblent s'être développées au cours de la captivité comme une réaction contre la tentative de noyer les Juifs parmi des populations étrangères. Quoi qu'il en soit, les Juifs, et plus spécialement les prophètes, mirent l'accent sur l'observance de la Loi et sur l'idée que, à l'exception d'une seule, il est mauvais de tolérer quelque religion que ce soit. Ces deux idées ont eu un effet désastreux sur l'histoire de l'Occident.

L'Eglise a fait grand bruit à propos de la persécution des chrétiens sous l'Empire romain avant l'avènement de Constantin. Cette persécution, pourtant légère, intermittente et uniquement de nature politique. A toutes les époques, et depuis le règne de Constantin jusqu'à la fin du XVII^e siècle notamment, des chrétiens persécutèrent beaucoup plus féroce-ment d'autres chrétiens que ne le firent jamais les empereurs romains. Cette attitude persécutri-

ce fut inconnue du monde ancien, sauf parmi les Juifs, jusqu'à la montée du christianisme. L'on trouvera sous la plume d'Hérodote, par exemple, un tableau des mœurs en usage parmi les populations étrangères qu'il a visitées, peint avec beaucoup de bienveillance et un sens aigu de la tolérance. Parfois, il est vrai, une coutume particulièrement barbare peut le choquer, mais en général il est accueillant envers les dieux et les coutumes d'ailleurs. Il ne désire pas prouver que les gens qui appellent Zeus d'un autre nom encourront la damnation éternelle, et qu'il faille les mettre à mort toute affaire cessante. Cette attitude fut le triste privilège des chrétiens. Si le chrétien actuel est moins rigoureux, le christianisme n'y est vraiment pour rien. Cela est dû aux générations de libres penseurs qui, de la Renaissance à l'époque actuelle, ont rendu les chrétiens honteux de plusieurs de leurs croyances traditionnelles. Il est amusant d'entendre le chrétien moderne expliquer que le christianisme est empreint de douceur et de rationalisme, et ne pas tenir compte du fait que toute cette douceur et ce rationalisme sont dus à l'enseignement d'hommes qui en leur temps fu-

rent persécutés par tous les chrétiens orthodoxes. Nul ne croit plus aujourd'hui que le monde fut créé en 4004 avant J.-C. ; mais il n'y a pas si longtemps, tout doute à ce sujet était considéré comme un crime abominable. Mon arrière-arrière-grand-père, après avoir observé l'épaisseur de la lave sur les flancs de l'Etna, en arriva à la conclusion que le monde devait être plus ancien que les orthodoxes ne le supposaient, et il fit

connaître cette opinion dans un livre. Pour cet outrage, il fut destitué par l'administration du Comité, et exclu de la société. S'il avait eu des moyens plus réduits, son châtement eût été plus sévère. Ce n'est pas à l'honneur des orthodoxes de ne plus ajouter foi à toutes les absurdités auxquelles ils crurent il y a cent cinquante ans. L'émasculature progressive de la doctrine chrétienne s'est produite en dépit d'une résistance des plus vigoureuses — et seulement sous l'action des libres penseurs et grâce à leurs assauts répétés.

Chronique scandaleuse S. N. C. F.

La mentalité des « chefs » à la SNCF ne s'améliore pas. Dernièrement dans une gare de la banlieue Sud-Ouest un jeune cheminot qui avait demandé un jour de congé pour un repas de famille est avisé la veille que son congé est supprimé. Il manifeste sa colère et le chef de gare a cette réponse éloquente : « Fermez-là, vous devez savoir que 24 heures sur 24 vous êtes à la disposition de la SNCF ! »

Les cheminots accepteront-ils encore longtemps d'être traités comme des robots ? Si la SNCF n'est pas capable d'assurer les re-

pos et les congés, elle n'a qu'à embaucher !

Faut-il pour cela qu'une gare ou un dépôt devienne un Nanterre du rail ?

◆ Dans les bureaux de renseignements et locations les cheminots hommes et femmes sont soumis au régime des bains turcs 9 heures par jour et au moment des grands départs certains sont même tombés dans les pommes. Ce qui n'empêche pas les chefs de faire la chasse pour sanctionner ceux qui ont l'audace de s'absenter 5 minutes pour boire un demi. Ah, la belle mentalité que peu avoir un chef !

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

DIEU ET L'EGLISE

De tous temps les anarchistes ont été anticléricaux et athées. Les premiers anarchistes s'opposaient autant à l'Eglise qu'à l'Etat et la plupart d'entre eux s'attaquaient à la religion même. La formule « Ni Dieu ni Maître » est souvent utilisée pour résumer la morale anarchiste. Bien des gens font leur premier pas vers l'anarchie en abandonnant leur foi et en devenant rationalistes ou humanistes ; le refus de l'autorité divine encourage le refus de l'autorité humaine. La plupart des anarchistes aujourd'hui sont probablement athées ou du moins agnostiques.

Il y a eu des anarchistes religieux mais ils sont généralement en dehors du courant principal du mouvement. Ce sont, par exemples, les sectes hérétiques qui devancèrent les idées anarchistes avant le XIX^e, les groupes de pacifistes religieux en Europe et en Amérique du Nord durant les XIX^e et XX^e siècles, en particulier Tolstoï et ses disciples au début du XX^e siècle, et le mouvement ouvrier catholique (« Catholic Worker ») aux Etats-Unis depuis 1930.

La haine générale des anarchistes envers la religion décline à mesure que décline la puissance de l'Eglise et beaucoup d'anarchistes en font maintenant une question strictement personnelle. Ils s'opposeraient à l'interdiction de la religion par la force comme à son renouveau par la force. Ils laisseraient chacun croire et faire ce que bon lui semble dans la mesure où cela ne concerne que l'intéressé ; mais ils ne laisseraient plus de pouvoir à l'Eglise.

En fait, l'histoire de la religion est un modèle pour l'histoire de l'Etat. On a longtemps pensé qu'une société sans Dieu était irréalisable ; aujourd'hui, Dieu est mort. On pense encore qu'une société sans Etat est impossible ; il s'agit maintenant de détruire l'Etat.

NICOLAS WALTER

GUERRE ET VIOLENCE

Les anarchistes ont toujours été opposés à la guerre sinon à la violence. Ils sont antimilitaristes, mais pas nécessairement pacifistes. Pour eux, la guerre est l'exemple suprême de l'autorité en dehors de la société et une puissante confirmation de l'autorité au sein de la société. La violence et la destruction organisées par la guerre sont une version immensément agrandie de la violence et de la destruction organisées par l'Etat. La guerre est la santé de l'Etat. Le mouvement anarchiste a une solide tradition de résistance à la guerre et à sa préparation. Quelques anarchistes ont soutenu des guerres, mais ils ont toujours été considérés comme des renégats par leurs camarades ; cette opposition totale aux guerres nationales est un des grands facteurs d'unions des anarchistes.

Mais les anarchistes ont distingué les guerres nationales — entre Etats — des guerres civiles — entre classes. Le mouvement révolutionnaire anarchiste, depuis la fin du XIX^e siècle, appelle à l'insurrection violente pour détruire l'Etat, et les anarchistes ont pris une part active dans plusieurs soulèvements armés ou guerres civiles, notamment en Russie et en Espagne. Tout en y participant, ils ne se faisaient pas d'illusions sur les chances de réaliser la révolution par ces seuls combats. La violence pouvait être nécessaire pour détruire l'ancien système, mais elle était inutile et même dangereuse pour construire un nouveau système. Une armée populaire peut vaincre une classe dirigeante et détruire un gouvernement, mais elle ne peut aider le peuple à créer une société libre, et il ne sert à rien de gagner une guerre si on ne sait pas gagner la paix.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

FUERZA CENETISTA

El domingo 19 de abril nos cae encima con la promesa y la responsabilidad que trae consigo. El 19 de abril nos veremos cual somos, en aguante del presente y cara al porvenir. Si la C. N. T. ha sido, Y SIGUE SIENDO, habremos, TODOS, de probarlo. Ante la prueba, NADIE PUEDE QUEDARSE EN CASA. Hay que estar presente sin que valgan subterfugios. Es un día de AFIRMACION y lo demás sería cuentismo, dilación, escurrir el bulto. Ni el Mitin será «cosa de viejos» ni la Fiesta reunión anodina. Será un recuento de disposiciones, y quien falte se faltará a sí mismo.

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 9 de Abril de 1970

¡El mundo es de los activos, de los consecuentes! Que es lo que somos.

Confédération Nationale du Travail – Association Internationale des Travailleurs

Jornada Confederal de la Solidaridad Obrera

MITIN por la mañana y FESTIVAL por la tarde

El día 19 de abril en el Palais de la Mutualité, 24, rue de St-Victor, PARIS (V), Metro Maubert - Mutualité

A las nueve de la mañana

GRAN MITIN DE AFIRMACION ANARCOSINDICALISTA

en el que tomarán parte:

Michel Cavalier
Georges Vidal
Mahé
Fabián Moro
Federica Montseny

A las dos y media de la tarde

Festival de Variedades

Les Haricots Rouges
Carlos Mendía Consuelo Ibáñez
GEORGES ULMER
Francesca Soleville Suzy Sanzaky
GEORGES BRASSENS
Los Muchachos Trío Sortilegio Español
José Manuel y su conjunto andaluz

Presentadora: YVONNE SOLAL - Pianista: YVONNE SMITCH

Para ilustración del público: La «régie» estará a cargo de Suzy Chévet. **GEORGES ULMER** saldrá en la primera parte y **GEORGES BRASSENS** en la segunda. El precio de entrada a la fiesta es de 10 francos con reducción para los menores de edad. En el vestíbulo habrá Servicio de Librería, con novedades y venta de discos de Georges Ulmer, Georges Brassens y Francesca Soleville. En cuanto al FESTIVAL, será el mejor que habremos dado en veinte años. Para entradas: 24, rue Ste-Marthe, París (10), Teléfono BOT 22.02, y en la taquilla de la Mutualité el día del Espectáculo.

Paris, abril 1970

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEBILIDAD Y FORTALEZA FEMENINA

La escritora española Elisa Lamas ha dicho recientemente en «El Correo de Andalucía» lo siguiente: «La cobardía política de los españoles se debe a la cobardía de sus mujeres.» Con el tema: «¿Crisis en la cultura catalana?», tuvo lugar hace poco, en Barcelona, un debate, en mesa redonda, a cargo de los escritores Molas, Porcel y Moix. Porcel señaló el caso de esas señoras que atosigan a sus maridos rogando y machacando que no «s'emboliquin», esto es, que no se metan para nada en cuestiones de tipo social.

En verdad que ha existido y existe un considerable promedio de mujeres que llevadas de un temor tremebundo, acuciadas por el miedo, frenan, privan, hacen cuanto pueden por impedir que los maridos, los hijos, familiares o amistades, intervengan de cerca o de lejos, en todo cuanto represente toma de posición viril, compromiso efectivo frente a las arbitrariedades. La mujer que con súplicas y gemidos, tiende a contagiar su cobardía, hace una obra nefasta, pues quiere arrastrar consigo a sus deudos en indigna posición claudicante, de mansedumbre borreguil; ahogando toda protesta, obrando de un modo humillante. Es así como se consolidan las ignominias, la explotación del hombre por el hombre, las brutalidades de los que representan el orden estatal. Es un hecho lamentable ese; llamésmole debilidad entre las mujeres.

Pero, ya en más o menos cantidad, hay otra naturaleza de mujeres. No se puede echar en olvido que opuestas a las aludidas, están las que descuellan por su valor, por su firme posición frente a todo lo que consideran que es una injusticia. Hay las compañeras que cuando notan que su compañero, llevado por el peso de los encontronazos de la lucha, o por el amargor de la decepción, se muestra decaído, ellas saben infundir ánimos, saben dar energías. Compañeras, mujeres que saben comportarse siempre con dignidad, con entereza.

Dignas de estima esas mujeres que acuden a las cárceles para visitar a los presos aportándoles la ayuda material, y sobre todo, las frases reconfortadoras; un cálido hábito de esperanza, haciendo así

más llevadera la existencia del que se halla recluido entre los muros de la prisión. Animosas, valientes las mujeres que en pleno periodo fascista contribuyen a las huelgas en contra del régimen. Hay que señalar el contraste entre la mujer cobarde y conformista, por el miedo, y la que eleva la dignidad al rango de la protesta sin temor a las consecuencias. ¡Que no todo es conformismo, cobardía y frivolidad entre el elemento femenino de España!

TIEMPO DE APRENDER

Más de una vez se ha presentado ocasión de citar por vía de ejemplo, incluso como símbolo de la aplicación, de la curiosidad intelectual, del ferviente anhelo de conocer, el caso de Miguel Angel, el artista genial. Ya pasados de buen trecho sus ochenta años, yendo el artista por la calle, encontró a un amigo, y al preguntarle éste de dónde venía, Miguel Angel respondió que salía de la escuela, pues siempre había ocasión de aprender. ¡Bella lección de modestia por parte de quien tanto sabía y tanto podía enseñar!

Azorín aducía que la edad, en tanto que vitalidad espiritual del individuo, no cuenta; no cuentan los años a este respecto. En tanto hay un vivo sentimiento de curiosidad en el individuo éste puede considerarse joven. Lo peor es cuando al desánimo, la inapetencia mental, la ausencia de inquietud espiritual se apoderan del individuo. Entonces ya no solamente se cae en la acogotadora sensibilidad sino que incluso el individuo ofrece la sensación de haber dejado de existir, de estar ya muerto. Aprender, cambiar impresiones, usar el diálogo sereno, comprensivo, el coloquio razonador con ánimo de sugerir a los demás y aprender también de los otros. He ahí lo que puede resultar de un efecto ideal entre la militancia libertaria.

Objetivamente, sin prejuicios de ninguna naturaleza, prejuicios de grupo, de región, de país, vale la pena el destacar aquello que se observa ofrece un carácter meritorio. Leyendo el número de marzo de «Le Monde Libertaire» resulta grato comprobar las actividades que anuncian algunos grupos libertarios franceses, en particular el Grupo libertario Luisa Michel. Anuncian para cada sábado del mes un coloquio-debate. Luego destinan los jueves por la noche al «Curso de formación anarquista». Dicen los animadores: «En nuestro último curso sobre el «anarcosindicalismo» y el «combate libertario», hemos intentado demostrar las afinidades que unen el anarquismo al sindicalismo». Y prosiguen explicando: «Nosotros conceptuamos el sindicalismo como el medio más activo de intervención dentro de las estructuras económicas de una sociedad, incluso siendo ella libertaria. La lucha sindical del siglo XIX a nuestros días ha demostrado su eficacia por la elocuencia de los hechos comprobados.» Y deducen así: «Por este motivo, estudiaremos a través de aquellos hombres que le dieron un mayor realce, su evolución, su historia, y las diferentes formas de acción experimentadas. Dichos cursos serán hechos por parte de militantes muchos ya desde largo tiempo en el combate sindical.» En el plan de los cursos aludidos, anuncian el tema: «Proudhon y el sindicalismo», a cargo de Maurice Joyeux. Luego «Pelloutier, militante anarcosindicalista», por Roger Hagnauer. Aparte tienen previstos otros temas de indudable interés.

Por lo que tiene de aleccionadora, queda anotada la anterior referencia respecto a actividades de formación doctrinal. Formación doctrinal que ya no solamente puede ser útil para quienes — ateniéndonos ahora al ambiente español — consideramos como emigrados económicos — no absolutamente todos se inhiben de los problemas sociales — sino que también puede ser conveniente para los militantes en general, puesto que en algunos es muy escasa su preparación doctrinal. Hay diversidad de temas que dentro del sentido teórico-práctico de las ideas, vistas desde la panorámica actual, ofrecen margen a distintas interpretaciones. Tarea provechosa sería realizar una labor en este sentido. Todos podemos aprender puesto que incluso el que más sabe, o cree saber, de reflexionar un poco, ha de comprender que siempre es más lo que se desconoce que aquello que se tiene aprendido.

No sería empresa descabellada el lograr organizar, en lo relativo a Francia, cursos semejantes a los que desarrollan un conjunto de compañeros franceses en Pa-

ris. En localidades donde es numeroso el conjunto de militantes españoles: París, Tolosa, Burdeos, Marsella, Lyon, Perpiñán, etc., contando también sus aledaños, podrían ser bastantes aquéllos que acudieran. Compañeros con preparación, a dichos efectos, no sería muy difícil hallarlos. En nuestra prensa podría ofrecerse una síntesis de las tareas efectuadas, para conocimiento de aquéllos que no pudieran acudir a la población en que el curso se desarrollara. Algo parecido se podría hacer en el caso de los debates en torno a temas de interés para la militancia.

A todo lo dicho cabe ahora la sonrisa irónica de lo que se considera obra irrealizable. Aquello de decir: «¡Estamos ya tan cansados de proyectos!» Y ciertamente es así. Pero si del escepticismo hacemos una norma; si por el hecho de que hay tantos y tantos proyectos que no se cumplen, cerramos la imaginación, rehusamos el proyectar, entonces es peor ya que cortamos las alas al pensamiento emprendedor, a la ilusión de crear, base, motivo fundamental en todos los idealistas. Se ha hecho, se hace lo que se puede, pero el pensamiento es menester que vaya siempre más allá, indagando, imaginando, proponiendo...

EL VIOLONCELO DE PABLO CASALS

Ha cumplido el artista eximio sus noventa y tres años. Pocos, muy pocos entre los seres humanos llegan a una edad tan avanzada. Y la mayoría, al pasar ya los ochenta, dan la sensación de haber perdido los deseos de todo; de no ocuparse ya de nada. No así Casals. Ha vivido y sigue viviendo por el arte. Con amor, con delicadeza, toma el violoncelo, y díriase que su mirada se transfigura y se adentra todo su ser en el mundo de la música inmortal.

Para quienes perciben el hechizo de la música selecta, es una delicia escuchar el violoncelo de Pablo Casals. Agradable cuando desgrana el tono popular de una sardana o de una fantasía de Granados, o cuando nos mece en la profunda armonía de una sonata de Bach o de Beethoven. Y a la admiración profesada al gran artista se une el afecto al hombre su sentimiento liberal, que desdeña al fascismo y que desde hace ya muchos años ha demostrado su simpatía hacia los obreros, contribuyendo a la organización de conciertos populares.

El acuerdo preferencial que España acaba de firmar en el seno de la Comunidad Económica Europea, aun siendo un mero prelude para su inclusión total en ella, viene a demostrar una vez más, tanto en el caso de España como en el de otros países, el desairado, hipócrita e inoperante papel que las llamadas democracias vienen desempeñando en su enfrentamiento con los regímenes antidemocráticos y dictatoriales implantados en el propio ámbito natural de las grandes comunidades nacionales. La táctica consiste invariablemente en hacer un público y maniifiesto repudio moral con el cual pretenden poner a salvo su honor y condición de democracias, y si acaso, como solución extrema, anuncian jupiterinamente la adopción de severas medidas restrictivas económicas y el boicot comercial. Pero nada de ello pasa de ser un simple propósito. Lo que sigue luego es archisabido: los países o el país en cuestión cuyo régimen tiránico aparece en el concierto democrático como un cáncer destructor y contaminador, pasado un cierto tiempo se consolida, su carácter provisorio se hace definitivo, y las democracias, que subrepticamente nunca dejaron de contar con él en orden a productivos intercambios económicos y utilizándolo como peón para sus manejos políticos, más tarde le tratan de tú abiertamente y con todo desparpajo. España ha sido, bajo el régimen franquista, uno de estos países no sólo europeamente repudiados, sino a escala universal. El repudio moral subsiste aún. Pero esto no ha sido obstáculo para que España haya ido escalando los puestos más relevantes en la comunidad europea democrática, de tal modo, que una vez conseguida la entrada en el Mercado Común, no le queda ningún otro organismo importante en el que integrarse fuera de la OTAN. Esto no quiere decir en modo alguno que el régimen franquista merezca ni que haya alcanzado las características sine qua non de una democracia aun después de treinta años de vigencia, ni que tan siquiera se vea vislumbre cercano de que intente alcanzarlas en el futuro. Un caso más reciente y flagrante de lo que decimos lo tenemos en Grecia. Desde abril de 1967, la Junta de coroneles de este país ha tratado a las democracias occidentales tan duramente como en otros tiempos hizo Hitler. Aquéllas, sin embargo, no han querido oír ni ver. Pensaron que aún es bueno el viejo truco de que «es mejor mantener un sistema fascista en una Organización democrática que expulsarle.» Y eso es un sofisma que la dura realidad a

Aquí y ahora

diario nos enseña a rechazar. Únicamente los países escandinavos y los Países Bajos lucharon con cierta tenacidad en contra del fascismo griego con la ayuda decisiva del Informe de la Comisión de los Derechos del Hombre, logrando al fin su expulsión del Consejo de Europa. De otro lado, la Junta Militar que mantiene a Grecia bajo la ley marcial, el terror y la tortura, supo astutamente jugar su baza: alegó los peligros de la invasión checoslovaca, la presencia soviética en el Mediterráneo y la reciente revolución de Libia, que obliga a USA a abandonar una de sus más gigantescas bases. «La OTAN nos necesita», exclamaban. Y el tío Sam fue, precisamente, quien más empeño puso en que Grecia no fuera expulsada del Consejo de Europa. Naturalmente todo quedó en agua de borrajas, si bien se salvó el honor democrático, según dicen. Mientras tanto, los países que la han repudiado (o algunos de ellos), se han apresurado a sostenerla de modo práctico y eficaz: Inglaterra le vende barcos de guerra e instalaciones atómicas; Alemania posee fuertes inversiones en su industria química; USA le presta la ayuda militar que desea, y en fin, mantiene acuerdos económicos con toda Europa y se aprovecha del Mercado Común y de la OTAN. Los coroneles de marras deben pensar para su capote: «Decidme perro y dame pan.» A todo esto, los «demócratas» franquistas «también» están contra la tiranía griega. Lo cual viene a ser ya el colmo de los colmos. Y se permiten el lujo de increpar a las democracias por su blandenguería.

● A últimos del mes de junio del pasado año, y con objeto de enjugar económicamente la «espantá» patriótica de Gibraltar, el Gobierno «acordó» — lamentable evolución traslatacia del verbo «imponer» — incrementar en dos reales la tasa normal del servicio de correos, como «medida provisional» hasta el 31 dediciembre del mismo año. Pero antes de que llegásemos a esa fecha, «acordó» nuevamente prorrogar de modo «provisional» dicha medida por un año más. La «provisionalidad» de los «acuerdos» franquistas ya la conocemos sobradamente para que nos coja de sorpresa. La verdad es que la nueva tarifa ya no la rebaja ni el Tato, como dice un amigo mío, Mientras tanto, los héroes patrióticos a la fuerza de Gibraltar, ven que sus ingresos no son

Miscelánea

por Juan Español

los prometidos, que se está terminando la cuerda, y andan dando bandazos de acá para allá a ver por dónde sacan la cabeza.

● Los obreros despedidos de la base norteamericana de Torrejón resulta que no tienen a dónde acudir en demanda de sus reivindicaciones. Por lo visto el tío Sam no quiere saber nada porque argumenta que en el contrato no se estipulaba el caso de cesación, y nuestro inclito sindicalismo tampoco lo tenía previsto. ¿No sería una buena solución enviarlos a la base de Zaragoza, ahora que va a ser reactivada e incrementada con el material de desmantelamiento de la de Libia, donde el tío Sam hubo de levantar la tienda a marchas forzadas? Ciertó es que las bases de España se dijo que iban a desaparecer, pero las circunstancias han cambiado, y ahora no sólo no desaparecen, sino que se van a reforzar. Y, he aquí que un problema laboral que se presentaba como insoluble, va a quedar resuelto nada menos que a consecuencia de alta política internacional. Para que luego se diga que los conflictos obreros españoles no tienen repercusión en el extranjero.

● No hace muchos días los estudiantes de Ciencias Políticas a quienes imparte su profundo saber el ex-ministro Fraga Iribarne, se propusieron y acordaron coger a éste por los fondillos y lanzarlo a la calle en cuanto hiciera su aparición en el aula. Pero como resulta que la policía deambula por las aulas en plan de estudiantes con los libros bajo el brazo para estar al tanto de lo que se maquina, dieron el chivatazo inmediatamente, y al otro día se presentó nuestro profesor rodeado por una patrulla de «grises». Pero los estudiantes esperan de nuevo la hora cero para un próximo lanzamiento.

● Según las gentes que más saben de lo que los periódicos no publican, en el caso Matesa van apareciendo más encartados. Así tenemos implicados, hasta el extremo de hablarse de procesamiento, a personalidades tales como el anterior ministro de Comercio, García Monco, y también (¿quién lo habría de decir?) al actual ministro de Educación y Ciencia, Vi-

llar Palasi. Pero como el «affaire» Matesa se sigue discutiendo a nivel de Gobierno, y si el Tribunal Supremo, por su parte, no quiere quebraderos de cabeza, difícil será que podamos ver algo concreto y eficaz. Puede que todo quede bajo la manta.

● ¿Dije alguna vez que en España, si algo se informa sobre lo que de serio en España ocurre (en particular los conflictos huelguísticos), sólo se hace brevemente en los periódicos, pero que jamás ni una sola mención en la Radio y Televisión? De esto que saque las consecuencias oportunas el que leyere.

● En la prensa diaria se puede leer ostensiblemente el gran número de convenios colectivos que se rubrican. Cualquiera mal informado pudiera creer que el obrero español vive en Jauja. Error garrafal. En primer lugar, cuando se anuncia una subida tope como la pregonada por el nuevo Gobierno (6,5 % para convenios de un año y 8 % para los de dos), dicha subida ya está sumida y subsumida y más que cancelada por el aumento de carestía de vida habido en el intervalo de convenio a convenio. En segundo lugar, adviértase que irrisoria cantidad puede aumentar con tales tantos por ciento sobre sueldos aún más irrisorios. En tercer lugar, hay que tener en cuenta que mientras los precios ascienden según una proporción geométrica, los sueldos lo hacen en proporción aritmética. Y en cuarto lugar, que el tanto por ciento de aumento se aplica directamente sin más preámbulos. De donde se deduce obviamente que el abismo abierto entre el que gana más y el que gana menos, en lugar de estrecharse, cada vez es más insondable. Pues el 8 % de 3.000 pts. son 24; pero el de 30.000 son 2.400 pts. ¿Por qué los tantos por ciento más altos no se aplican en sentido inverso, es decir, a partir de los sueldos más bajos, yendo en progresión descendente hacia los más altos? ¿Y por qué no se fija de una vez un sueldo mínimo que garantice al obrero siquiera una vida medianamente decorosa? Pero eso sería como buscar el círculo cuadrado. Por lo general el sueldo de un ingeniero es como mínimo diez veces superior al de un peón. Implantar un sueldo mínimo de, digamos, 9.000 pts. (ahora es de 3.020) que, de otra parte, no tiene nada de hiperbólico, equivaldría a congelar los sueldos altos con objeto de evitar la inflación. Pero ¿quién le pone el cascabel al gato? Ahora se está en trámites de elevar el

(Pasa a la página 4.)

Aquí y ahora

Miscelánea

suelo mínimo, pero ya se rumorea que no pasará de 120 pts. mensuales. (El actual es de 102). En la economía de un trabajador eso no supone nada. Los convenios colectivos, pues, no significan otra cosa que esperanzas para hoy y hambre para mañana.

● La ley Sindical y la ley de Educación, con mil y pico de enmiendas cada una, duermen el sueño de los justos. Mientras tanto las Cortes se hallan en plena efervescencia discutiendo la ley de Caza, que algunos llaman la ley «de los marqueses». Menos mal que las Cortes saben distinguir perfectamente lo que es trascendente y lo que no lo es. Y ahí tenemos una buena prueba de ello.

● En el caso de Rhodesia se patentiza de nuevo la pantomina vergonzosa de las democracias, del mundo «libre». Por cuanto en las declaraciones oficiales y ordenancísticas se habla siempre, aunque se piensen otras cosas, de la ilegalidad del régimen rhodesiano únicamente con respecto a la potestad inglesa, y no sobre la ilegitimidad e injusticia «per se» de dicho régimen y su instauración. Pues un país que se proclama república con todos los condicionamientos genuinos de la democracia, no creo que tenga que dar cuenta a nadie de ello, a no ser dar a estrechar la mano de la amistad al resto del mundo. No es éste el caso del país africano, ya que, además de hacerle la Pascua al Gobierno de su graciosa majestad, resulta que el régimen de ese tiranuelo de opereta llamado Ian Smith es de lo más odioso y lesivo que pueda darse en pleno siglo XX. Ahora bien, en el proyecto de resolución aprobado contra el régimen rhodesiano, con 14 votos a favor y ninguno en contra, tenemos la solitaria abstención de España. Claro que el representante español en la ONU se apresuró a aclarar el motivo de la abstención, bien manifiesto en días anteriores cuando dijo que lo que ocurría en Rhodesia era culpa de Inglaterra. lo cual es cierto, hay que reconocerlo. Pero eso no basta para que España trate de asumir el papel de matamoros y que sea más papista que el Papa. Porque ¿con qué fuerza moral y desde qué base social y política se permite el lujo de increpar y repudiar a no importa qué régimen antidemocrático? ¿No sería mejor que se ocupara de empezar a hacer justicia en su propia casa, tan necesitada de ella, y bajar pudorosamente la

cabeza cuando otras naciones más calificadas se arrojan ese menester internacional, o limitarse a hacer un modesto e inadvertido papel? Eso, en el mejor de los casos, podría llamarse cinismo. Los tiros van para otra parte. España, en este caso, no hace más que expresar su resentimiento hacia Inglaterra por causas para todos evidentes, e Inglaterra se muestra ofendida por el desacato de un subordinado que, a la larga y a la corta, ha de repercutir en su economía. Porque la verdad escueta es que, tanto al Gobierno de Wilson como al de Franco, les importa un bledo la infausta suerte del negro pueblo rhodesiano.

● Con motivo de la visita a Washington de López Bravo, Nixon se dirigió a los periodistas españoles allí presentes y les dijo, yo creo más bien en plan de cachondeo: «Van ustedes a tener mucho trabajo con un ministro del Exterior tan viajero.» Ya tenemos experiencia de otro ministro «viajero», Fraga Iribarne. Por eso los españoles estamos tan mal o peor que antes de Fraga. De lo que si estamos ciertos es de pagar las ingentes sumas de esos desplazamientos, con su cortejo de comilonas y celebraciones. Los resultados ya lo sabremos, si bien podemos preverlos desde ahora. Aquí nos quieren hacer creer que López Bravo es un fuera de serie, una especie de Talleyrand astuto con la frialdad de un Metternich, pero con sensibilidad sthendaliana y «exteriores» cinematográficos. Los españoles «non sanctos» le llaman «el chulo del Palacio de Santa Cruz». Podemos afirmar, por lo pronto, que su paso por el ministerio de Industria fue nefasto. ¿Ocurrirá ahora lo mismo?

Juan ESPAÑOL

Núm. 100 de «UMBRAL»

de aparición próxima

A estas alturas conviene que los compañeros u organismos poseedores de listas de inscripción al número 100 de la revista, nos las envíen para pasar nombres y direcciones de los inscritos a nuestro carnet de pedidos. Nada de dilación al respecto. De lo contrario, se dificultaría la labor administrativa.

Insistimos: Quienes acostumbran recibir y no pagar, esta vez se verán defraudados si no tienen un gesto favorable a la economía de la revista.

Si no dan variante, los paquetes recibirán el paquete como de costumbre.

La cubierta será del agrado de los lectores, y el texto, superior a la presentación externa. Los 10 francos serán bien empleados. Será como adquirir un libro.

No haremos la tirada ajustada a los pedidos, pero tampoco la haremos excesiva. Prudente comprometer ejemplar para no quedar sin el mismo.

Van llegando pedidos, bastantes de ellos de la extensión americana. En cuanto a Francia, repetimos la necesidad de hacernos llegar las listas cuanto antes.

—M. A., Méjico D. F. Recibiréis 10 ejemplares.

—Clarambó, Souppes. Cuenta con el tuyo.

—M. Foz, Montpellier. Idem de idem.

—Hernández, Villiers-Cotterets. Recibirás 3 ejemplares.

—F. L. de Caen. Enviaremos 9 en lugar de 7.

—Cunill, Paris. Recibirás un ejemplar.

—Bautista Sancho, Besan. Recibirás 1 idem.

—Murria, Servan. Recibirás 1.

—M. Orozco, Agde. Recibirás 5 ejemplares.

—F. L. de Liège. Recibiréis 5 ejemplares.

—F. Fornés, Montigny. Recibirás 1 ejemplar.

—Regional Catalana. Os reservamos 25 ejemplares.

FESTIVAL

DEL 19 DE ABRIL

Para cerrar el ciclo de presentaciones hoy tenemos la satisfacción de anunciar a la gentil y famosa cancionista



SUZY SANZAKY

que viene precedida de fama internacional ya que es internacionalista, o políglota, en su arte cantábil, caso parecido al de Georges Ulmer aunque el género de ambos sea distinto.

SUZY SANZAKY expresará sus estilos en varias lenguas, entre ellas la francesa y la castellana, dándonos ocasión para aplaudirle su ductilidad idiomática, su arte vocal y su donaire de tablas.

Un folleto necesario:

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

1º DE MAYO EN MONTPELLIER

GRAN MITIN Confederal, organizado por el Núcleo Hérault-Gard-Lozère, en conmemoración del 1º de Mayo de 1886, fecha memorable para todos los trabajadores por la reivindicación de las ocho horas de trabajo.

Tendrá lugar en el «Pavillon Populaire» (la Esplanada) a las 9 de la mañana, en el que tomarán la palabra,

PIERRE MERIC y FEDERICA MONTSENY

Será presidido por la Comisión de Relaciones del Núcleo.

Por la tarde, el reputado Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, presentará una pequeña comedia seguida de Varietés con cantos flamencos y modernos, música, Ballets y otros bailes.

Fraternalmente quedan invitados todos los españoles al Mitin y a pasar una tarde alegre en compañía de los artistas de «Terra Lliure». Compañeros, amigos, españoles y franceses, no dudéis en venir, no perdáis esta ocasión de pasar un día agradable y de fervor por una España Libre.

RINCON DEL BIBLIOFILO

39. — *¿Cuándo se fundó «La Protesta Humana»?*

— El 13 de junio de 1897. Director: Gregorio Inglán Lafarga (ebanista catalán). Administrador: Francisco Berri. Apareció en Buenos Aires.

40. — *¿En qué año llegó José Prat a Buenos Aires?*

— En 1897. Después de Inglán Lafarga fue director de «La Protesta Humana». Regresó a Barcelona en marzo de 1898.

41. — *¿Qué importante libro libertario traducido por José Prat se publicó en Buenos Aires el año 1887?*

— «Psicología del Socialista Anarquista», por el Prof. Agustín Hamon.

42. — *¿Cómo se llamaba el colaborador de «La Protesta Humana» que firmaba sus colaboraciones con el seudónimo «Altair»?*

— Mariano Cortés.

43. — *¿En qué período apareció en Buenos Aires la prestigiosa revista libertaria titulada «Ciencia Social»?*

— Se publicó en Buenos Aires de 1896 a 1899.

44. — *¿Quién fue el Dr. Arana?*

— Un doctor de la ciudad de Rosario, que hizo mucho por las ideas anarquistas y fundó una revista por aquel entonces titulada «Humanidad Nueva».

45. — *¿Queda algún escrito del Dr. Arana?*

— El Dr. Emilio Z. Arana escribió algunos folletos muy instructivos: «La Sociedad, su presente, su pasado y su porvenir» (1896), «La Mujer y Familia» (1897), «La esclavitud antigua y la moderna» (1898) y «La Medicina y el Proletariado» (1909). Editados en Rosario por «Ciencia y Progreso».

46. — *¿Existen libros que tratan de este período, es decir, de los orígenes del anarquismo en Argentina?*

— El más valioso de todos y merecedor de una reedición es «El movimiento anarquista en la Argentina (desde sus comienzos hasta el año 1910)», por Diego A. de Santillán, editado por «Argonauta» de Buenos Aires en 1930. Hay luego el libro de Eduardo G. Gilimón titulado «Hechos y Comentarios», reeditado en el pasado numerosas veces. Además existen algunos interesantes artículos en periódicos y revistas. Pero quienes estudien este interesante período, no deben pasar por alto al «Certamen Internacional de La Protesta» (1927), valiosísimo documento que cuenta con la colaboración del Dr. Max Nettlau.

47. — *Prosigamos. ¿Qué periódico italiano publicaba O. Bertani en Buenos Aires a últimos del siglo pasado?*

— «Nuova Civiltà». Era ayudado en la redacción por Rómulo Cvidi y Scopetani.

48. — *En tiempos de «La Protesta Humana», ¿qué periódico italiano libertario aparecía en Buenos Aires?*

— «L'Avvenire». Redactores principales: Héctor Mattei, N. Consorti y Felice Vezzani.

49. — *¿Qué importante folleto de A. Pellicer Paraire se editó a principios del presente siglo en Buenos Aires?*

— Se editaron sus conferencias populares (1900).

50. — *¿Qué anarquistas se destacaban a principios de siglo en Santa Fe?*

— J. M. Piedrabuena, González Luján, Ragazzini, etc.

51. — *¿Qué compañero vasco se destacaba en la propaganda libertaria a principios de siglo, en Chilvicoy (Argentina)?*

— Martín Marculeta.

52. — *En Chilvicoy, ¿hubo entonces algún periódico anarquista?*

— «La Voz del Esclavo» (1902). Fue fundado por J. M. Acha y Pedro Carbonell. No olvidemos que también en Chilvicoy se destacó en la propaganda libertaria el orador Edmundo Seguela.

53. — *En el pueblo de San Nicolás de los Arroyos (Argentina), ¿qué compañeros anarquistas se destacaron entonces?*

— Dileo y Petrecca.

54. — *¿Existe algún folleto del compañero «Altair»?*

— «Fundamentos y lenguaje de la doctrina anarquista», por Mariano Cortés (Buenos Aires: 1900).

55. — *Y de Santiago Locascio, ¿existe algún folleto?*

— «Rasgos sociales» (Buenos Aires: 1899).

56. — *A principios de siglo, ¿qué grandes oradores anarquistas actuaban en Argentina?*

— Pascual Guazzianone, R. Ovidi, Creste Ristori, Virginia Bol-

por V. MUÑOZ

ten, Spartaco Zeo, Orsini Bertani, A. Montesano, etc.

57. — *Y como escritores libertarios, ¿quiénes se destacaban más?*

— El ya citado Altair, Basterra, Florencio Sánchez, Julio Camba, Francisco Ross, Alberto Ghirardo, el Dr. Creaghe, Héctor Mattei, etc.

58. — *¿Cuándo se fundó en Buenos Aires el periódico «Organización Obrera»?*

— En agosto de 1901.

59. — *Los albañiles libertarios de Buenos Aires, ¿tuvieron algún periódico?*

— «El Obrero Albañil» (1898).

60. — *¿Cuándo se organizaron libertariamente los obreros del puerto de Buenos Aires?*

— En 1901, bajo el formidable impulso del español Francisco Ros, llegado a Argentina en 1837 y deportado en 1902.

(Continuará.)

DISCOS

Hoy he tenido el mal gusto de deparar con un comunista militante. Ha penetrado en mi hogar para venderme el órgano (español) del P. C.

El hombre ha entrado sonriente y ofrecido su papel «para ayudar a los presos de España». Yo le he dicho a bocajarro que su mercancía olía a partido más que a humanismo. Se ha destapado.

Y ha proferido, en síntesis:

Que su partido es unitario, español y antifranquista, a cuya lucha lo subordina todo. Derribado Franco habrá elecciones y el pueblo expresará cual ha de ser su gobierno. Que las comisiones obreras son la gloria del obrerismo antifranquista y que las huelgas de Asturias y Vizcaya vienen de aquellas, que el nuevo régimen será acordado a la idiosincracia de los españoles...

Mi interlocutor ha hablado fijamente, fonográficamente, dándome a comprender, una vez más, que un comunista se equivale a otro comunista, que la lección aprendida por los comunistas es siempre la misma. Hablando con uno hablas con diez mil.

Naturalmente, a «mi» comunista le he opuesto algunas objeciones, a tenor de las cuales Comu-



nitis ha precisado, nerviosamente:

Que él vivió en la URSS en 1934, pasándolo divinamente; que la idiosincracia checoslovaca es de tipo capitalista-reaccionaria y que los carros soviéticos hicieron bien en aplastarla, como a los reaccionarios de Budapest en años anteriores; que está bien que la paz comunista se establezca a cañonazos; y otras aberraciones por el estilo.

Insistiendo: Lo que conviene en España son unas buenas elecciones que elijan a un gobierno democrático. No votar denotaría criterio atrasado.

Afirmaciones mías: Se votaba antes de que yo naciera; con votos no se derribará al franquismo; que en la URSS no dejan votar a nadie por atraso constitucional; que la candidatura es una candidez ahora y siempre; que detesto a gobiernos, dictaduras y Estados Mayores y burocracias soviéticas,

franquistas, democráticas y de refugiados.

— ¿Y qué haríamos sin gobierno, sin dirigentes?

— Vivir en régimen de trabajadores libres.

Comunitis no comprende esto. Sin gobierno (preferiblemente comunista) no sabría dar un paso; sin la lección escrita y aprendida de memoria no acertaría a despegar los labios. Los tanques guerreros — se lo han dicho — irán a la fundición una vez la fuerza capitalista mundial haya sido derrotada. No habrá necesidad de armas. El enfrentamiento de tanques comunistas en la frontera de China con la de URSS, países marxistas, Comunitis no sabe nada. De ello no hay referencia en los tratados del Partido.

Lo único que le encontré exacto a Comunitis fue en lo de que «Marx fue el fundador del marxismo». No hay vuelta de hoja, «camarada».

DISCOBOLO

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opusculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille.

Ejemplo proselitista

SI «nunca tiempo pasado fue mejor», ante «esas» reuniones caóticas, agresivas, que alguna vez presenciábamos y que alejan para siempre a los novatos que tuvieron la ocurrencia de acercárenos, cabe afirmar que «tiempos modernos los hay peores».

Hago un salto de 58 años para situarnos en una ciudad donde el anarquismo estaba abandonado. Había reminiscencias, quedaba rescaldo, pero nada asequible. Tuviémos que surgir los jóvenes, los recientemente púberes. No habrá más de tres compañeros de los que me lean, que recuerden la barraca de obras donde nos alojamos a título de grupo «Jóvenes Libres».

Pero la barraca se nos hizo estrecha y fuimos a un centro recreativo pululado por una juventud desbordante, sin más norte que la diversión y el empuje baldío. Con nosotros venía el sastre Pedro Merino Gracia, hermano de un socialista que pasó al comunismo y de ahí al fascismo. Pedro nos añoró luego desde Béjar, pasando algo más tarde a Madrid donde constó en el famoso grupo «Los Iguales».

Otros ambulantes idealistas recuerdo que se rozaron con nosotros: Altimir, del Penedés; Loredo, barbero sin máquina ni navaja ni ganas de poseerlas; Nicolás Barrabés, vulgo Berthe, vulgo



Fulgencio Martínez, que la necrópolis de Port de Bouc ha engullido. Y otros. Sin embargo, nosotros fuimos nosotros.

Entramos en el centro de bárbaros simpáticos, con rostro color de primavera. Prontos a la risa, a la simpatía, y a la propaganda por la conducta, esa que da excelentes resultados. ¿Cómo poner cara larga, tétrica, a los 17 años? Si alguno de los nuestros la puso se engañó a sí propio sin engañar a los ajenos. Joseph Venuti en sus 22 ponía faz de 50 años, cosa que no concuerda además de enajenar simpatía.

¿Y nosotros, qué? Pues que adoptamos el baile, nos mezclamos en toda suerte de ocurrencias juveniles, cogiendo incluso la delantera de ellas; bebimos líquidos inofensivos, no usamos del naípe, instituímos, como si tal cosa, mesa de conversación y compañerismo en las que las bromas alternaban con las veras; sobre cuyo fino mármol se posaban manos discursivas (por el gesto) y papeles libertarios como si fueran «sólo para nosotros».

La «mesa de la ciencia» resultó pequeña, como el cuartucho de obras referido. Pusieron otra de mayor ruedo, pues que ya acudían curiosos, y los que, manoseando cartas, habían perdido su magro dinero. Poco a poco la mesa adquirió popularidad y prestigio y en lugar de 6 ejemplares de «Tierra y Libertad» y 4 de «Solidaridad Obrera» pronto se repartieron en ella 20 del uno y 18 del otro. ¿Se comprendé? Pero nosotros estábamos de lleno entrados y permanentes en la casa, en tanto los compañeros de rostro dramático, apuradamente trágico, quedaban fuera de ella sin moverse de la misma. Pocos bisoños de los que tratábamos los consideraban sin burla. *Aquests encarcarats!*

Para un reflexivo, para un meditador sempiterno, alternar con aquellos amigos era duro, exactamente. Sus expansiones eran tal vez brutales. Estabas discutiendo, o simplemente abstraído en conversación, y dos jabatos de aquellos te caían encima en su prueba desmedida de fuerza. Y aun alguno de nuestros serios por sis-

tema hubo de indignarse alguna vez por un mocetón del caso que se le había encaramado a la espalda. «¡Hasta que digas haba!» Y había que decirlo para sustraerse a semejante peso.

Todo se pasaba así y la juventud bulliciosa sin más, iba ascendiendo de tono. De tono moral, por supuesto. Muchos adquirieron ideas y murieron dentro de las mismas. Otros se iban acercando y todos juntos realizamos proezas anticlericales, antipolíticas, antiburguesas, anti-todo. ¿Se comprende? Los doce muchachos iniciales del grupo crecimos a todo evento, y si algunos perdieron jirones de voluntad en el camino sus puestos fueron reocupados con creces. Allí mismo tuvimos una agrupación anarquista con más de cincuenta compañeros, y el sindicato, fuerte de miles de afiliados, recobró su pátina libertaria a pesar de militantes buenos, pero sensibles, en día de elecciones, a la política de izquierdas. Pero ¡atención!: lo más duro del combate contra la reacción y la burguesía corría a nuestra cuenta. El ascendiente que adquirimos en la sociedad recreativa y en el centro de resistencia obrera, fue, me parece, bien adquirido. Con la fuerza de la juventud, con la convicción reflejada en la mirada, con la sonrisa y el gesto siempre prontos, hicimos ganar muchos conflictos, motivamos apoplegias en hogares enemigos, inculcamos entusiasmo en la multitud trabajadora, desacreditamos, con nuestra alegría, las hoscas celdas carcelarias, y en ello los jabatos humanizados, idealizados, capturados por nuestro trato llano, amical, sin empaque imbécil, ¡estaban! Agradables tiempos en los que la anarquía vital era sencillez, generosidad y entrega, al extremo de poder recordar, ahora, en este páramo de abrojos y discordias, que a nuestra celda carcelaria podían aproximarse muchachas en docena para obsequiarnos con su estallido juvenil y manojos de claveles, ¿Quién, en conducta de oso, de individuo gruñón, de faz en paga que me debes, pudo — y puede — esperar otro tanto?

Nuestra jocosidad natural, sin

estudio ni rebusca, flúida de un doble goce de vivir por lo actual y lo venidero, había desarmado, «estupefaccionado» en más de una ocasión, a comisionados burgueses, a jueces, y a sargentos Malacara. ¿Por qué imitar a éstos últimos, siendo la anarquía tan grácil, tan sencilla y esplendente?

Broto, Barrabés, Pascual, Trullols, Gabriel, Codina y muchos otros nos comprendieron. Son los pragmáticos, los de la amargura programatizada, los que no comprendieron ni sus «herederos» comprenderán jamás. El gesto comediado, el grito impositivo, la palabra campanuda, nunca conseguirán lo que conseguir logra una juventud eterna, una disposición primaveral de ánimo, una conducta formal y alegre al mismo tiempo.

Cuando presencié una reunión ruidosa, negativa de «esas», me da por pensar en todo aquello,

JUAN FERRER

S. I. A. DE MONTAUBAN

El domingo 19 de abril de 1970 a las 15 horas 30 en la Maison du Peuple de Montauban, el Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse dará una representación teatral, bajo el siguiente programa:

Primera parte: «QUISQUILLAS» comedia en dos actos de J. Flores García y J. Romea. En segunda parte, escogido cuadro de Variedades con Josephine Martín, canciones modernas; el cantador de flamenco José Sánchez, acompañado a guitarra por Paquito de Granada, y el Grupo de «Ballets» con Floreal, Gérard, Inés, Aurore, Blanquita, Mercedes y Christiane. Pianista: Mme Ramiz.

Para invitaciones dirigirse al compañero Horacio de Paz, 33 rue Delcassé, Montauban.

GRAN FESTIVAL EN TOULOUSE

La F. L. de esta localidad comunica a la familia confederal y libertaria, así como a la colonia emigrada española, que el próximo domingo día 26 de abril, tendrá lugar un gran festival franco-español en la sala del Cine Espoir, de esta ciudad a las 15 horas. En espera de dar más detalles, podemos afirmar que dicho festival no dejará de ser de gran valor artístico.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

OFRENDA

TRES CUADROS

Si yo supiera pintar igual que sabe Picasso haría una exposición que sería un fracaso.

Quienes el cuadro de las Cortes reclamarían, con tanto «procu» ladrón espantados quedarían.

Si pintara al de Viznar desangrado en el barranco, verán cuervos a picar la piel de Francisco Franco.

Si el Vaticano me piden para un recordatorio al Papa y al comprador pintaré en el Purgatorio.

Con este trío de cuadros y gente tan «gloriosa» se cerraría el concurso como maldita la cosa.

Dionisio CRESPO

COMUNICADOS

F. L. DE ST-DENIS

Continuará la asamblea el día 12, hora y lugar de costumbre. Esperamos que nadie faltará.

F. N. I. F., PARIS

La Comisión N. de RR. de la F.N.I. Ferroviaria convoca a Pleno extraordinario para tratar asunto importantísimo, para el día 19 de abril en ocasión de nuestra fiesta en la Mutualité.

En la puerta, a las 9 horas, se indicará sitio de reunión. — *La Comisión.*

F. L. DE ORLEANS

Recogido para «C. S.» y «Umbral»
Barrancos, 25; Diaz, 5; Lericí, 5; XX., 5; X., 5; Comillas, 5; Anónimo, 3,50; Otro, 7.
Total 60,50 francos.

REGIONAL DE ARAGON RIOJA Y NAVARRA

Se pone a disposición de los compañeros adherentes de la misma, como así al resto de afiliados a la CNT un folleto titulado «Comarcal de Utrillas, 1936-1939», en el que se narra lo sucedido en ese periodo.

Deseamos que los compañeros hagan lo posible para obtenerlo, dirigiéndose a las siguientes direcciones:

José Fortea, «Las Rebes», Av. Louis-Ravas, bât. 8, esc. A. Montpellier (34), y Regional de Aragón, 4, rue Belfort, 2º étage, 31-Toulouse.

Los beneficios, si los hay, serán destinados a la ayuda a los compañeros del Interior.

El pago os rogamos lo hagáis, a través de nuestra Cuenta Corriente. Toulouse CCP nº 2 135 56. Raluy Joaquín, 4, Chemin du Coin la Moure, 31-Toulouse, (01).

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a Asamblea general, el domingo 12 de abril, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE PARIS

Siguiendo el ciclo de conferencias, el domingo día 12 de abril, a las 9 y media de la mañana dará una conferencia, el compañero B. López Salvador, bajo el tema: «La C.N.T. sus principios y finalidades, faro que alumbrará la verdadera senda al mundo inquieto y evolutivo».

Se recomienda de una manera especial la asistencia de todos los que no aprecian el valor efectivo de la acción directa.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	8 980 00
Amado Serra, Aufferville	10 00
Gregorio de la Cruz, id.	5 00
Juan Romero, idem.	5 00
José Gomis, idem.	5 00
Juan Terradas, idem.	3 00
Ignacio Azcona, idem.	10 00
José Vilas, idem.	10 00
Ramón Sánchez, La Garrenne-Colombes	200 00
Groupe Durruti, ORA	10 00

Suma y sigue 9 238 00

FESTIVAL DEL 19 DE ABRIL

A los compañeros que han pedido entradas:

Todos los compañeros que tengan solicitadas entradas para el Festival del 19.4-70, y reservadas en esta Administración pasarán a recogerlas, para así, con toda seguridad, organizar mejor la venta. De otra parte, los que deseen asistir al mismo, que no esperen a pedir las a última hora y con prisas. Mejor hacerlo ahora con tiempo. — R. Llop.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el 12 de abril para tratar asuntos de actualidad confederal. Rúegase la presencia máxima de afiliados.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación Local tiene a bien de comunicar a todos sus afiliados y simpatizantes que para la realización del mitin departamental que tendrá lugar el día 19 de abril en Narbonne, organiza cares para el mismo, que saldrán de la Plaza d'Arago, a las 7,30 de la mañana.

Los compañeros Jiménez y Pición como así la F. L. se encargan de inscribir los compañeros deseados de participar al mismo.

Aquellos compañeros que viven en otras localidades pueden dirigirse a la F. L. dando a conocer el número de plazas que se reservan, también decimos que el autocar pasará por la localidad de Pia a las 8 horas.

**

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para el día 26 de abril a las 9,30 en la sala del Café Sportmans tendrá lugar la continuación de la jornada de estudios sociales que se

GRAND MEETING A MARSEILLE

Le 10 mai 1970 à 9 h 30, Salle Francisco Ferrer, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1).

Avec la participation de :

MARCEL LEPOIL, CNTF — José MUNOZ-CONGOST, CNTE
DANIEL FLORAC, CNTF-JAS — HENRI BOUYE, CNTF (pressenti)
Sous la présidence du camarade Annibal FERRE.

inició el día 22 de marzo con el tema:

«El individuo, el federalismo y la libertad».

Dado lo interesante del tema y las numerosas intervenciones al mismo deseamos de todos puntual asistencia.

F. L. DE ORLEANS

Invita a todos los militantes y compañeros en general a una asamblea de información de suma importancia, que tendrá lugar el día 12 de abril en el lugar de costumbre a las 10 de la mañana precisas. Se recuerda la necesaria presencia de todos ya que los asuntos a tratar son de carácter urgente.

ADMINISTRATIVAS

—Ciriaco Quesada. Recibida la tuya con pago suscripciones «C. S.» tuya y Joaquín Gil de Rousset (13) para todo el año 70.

—Ateo Vamuncio, Bruxelles. Recibido giro. Nos han devuelto el libro del compañero Fontaura. Da bien la dirección para que podamos enviarlo de nuevo.

NOTAS DE LIBRERIA

—Vázquez, Liège. Enviamos lo que tenemos de tu pedido.

J. García, Eybens (38). Tan pronto lo recibamos «El Mito de la Cruzada». Agotados «Ideario», y «Anarquía y Orden» hasta que se reciba nuevamente.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

José Castro, Beaujuny, 4; Orrantia, Canadá, 29,38; R. Llop (Venta Turrone), 24; Gregorio Ibáñez, París, 10; Berthe et Jacques, París, 20; XX, Londres, 5; Cristóbal Ballesta, Sarreguemines, 20; Gladis Samitier, Toulouse, 20; Antonio López, Roanne, 10.

Total: 142,38 francos.

NECROLOGICA

Vicente de Gure Izerdia

Revoloteando, las aves saludan la presencia matinal de Vicente, lanzando a voleo el grano del día.

Los manzanos soportan difícilmente el peso exuberante de su fruto, que se deja caer sobre el camino.

En los prados pacen tranquilas las reses. Tras un aguacero, la hierba, de verde perenne, brilla a los rayos del sol que juguetea con las nubes, mientras va subiendo y animando la vida.

Desde el umbral de la casa hasta el portalón de la carretera, Vicente se pasea, con paso de espera... Y sonríe y se anima con la visita de amigos que irrumpen alegremente, viniendo de ambos lados del monte.

A menudo, las conversaciones, discretas, ceden lugar a la pasión que la razón no deja de controlar.

Durante unos días hemos convivido con este hombre sencillo, afable, probo e inteligente, cuya vida es una aventura iniciada antes de la guerra civil, prolongada luego, para encontrarse en los campos nazis tras haber tomado parte muy responsablemente en la resistencia francesa.

Terminada la guerra grande, su afán de lucha contra el fascismo

le hace caer, por numerosos años, entre las manos de los esbirros españoles. Vuelto a la libertad ficticia, reanuda de nuevo el combate...

Este verano sosiega, con su compañera, entre manzanos y colinas, en esta casona grande en la que nos han acogido fraternalmente, con atenciones bondadosas que no podemos olvidar y que nos hacen el tiempo corto.

Al separarnos, más que una certitud, un deseo nos hace pensar volver a verles, quizá en nuestra ciudad del Loira...

Mas ¡ay!, Vicente de Gure Izerdia se fue, dejando embargada de dolor a su excelente compañera y a nosotros todos de pena. Sólo nos queda el ejemplo de rectitud que fue la vida de aquel apasionado libertario.

Envío: A ti, Maria, estas líneas que la pena, por ser grande, no deja trazar como merecéis. — *Ferrando Ferrer.*

CARA AL VERANO:

PAÑUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

CUATRO GUARDIAS CIVILES HERIDOS

PARIS (OPE). — La agencia AFP comunica desde Port-Bou a «Le Monde» (día 20) que «en el puesto fronterizo de Port-Bou (Gerona) han resultado heridos 4 guardias civiles por la explosión de una granada lanzada por un súbdito checoslovaco. Este ha sido también herido. La noticia procede de fuente autorizada. «A su llegada a Port-Bou el lunes por la mañana la Guardia Civil le llevó a la casa cuartel. Una vez en ella se sacó del bolsillo una granada cuya explosión hirió a todos. Está hospitalizado en Gerona. Se desconfía de las causas del atentado.»

SE EXPORTA 3 Y SE IMPORTA 10

MADRID. — ¡Y viva la autarquía! Las importaciones españolas en el mes de enero del presente año han totalizado 4.615.091 toneladas, es decir, 1.220.275 toneladas más que en el mismo mes del año anterior. En cuanto al valor de estas importaciones, éstas han supuesto 410,14 millones de dólares, es decir, 77,79 millones más que en enero de 1969.

En el mismo mes de enero las exportaciones españolas alcanzaron un 28,73 por ciento más que en el mismo mes de 1969. El valor de dichas exportaciones totaliza 205,20 millones de dólares, lo que supone 76,10 millones de dólares más que en enero del año pasado.

Frente al déficit comercial al finalizar enero de 1969, que fue de 179,72 millones de dólares, se pasa en igual fecha del presente año a 204,94 millones de dólares. El aumento del desequilibrio de la balanza comercial, en cifras absolutas, es de 25,22 millones de dólares y en cifras relativas, del 14,03 por ciento.

SEMANA SANTA, SEMANA TRAGICA

MADRID. — A pesar de las medidas de seguridad dispuestas durante la semana llamada santa, se han registrado más de 90 muertos en accidentes de tráfico. No hay milagro en España, aparte el de los que viven sin comer apenas.

MAS SEMANA DE ESA

SEVILLA. — So pretexto del Macareno y de la Macarena, curas, hoteleros y fondistas han realizado un saneado negocio. Ha acudido bastante turismo para presenciar las atracciones religiosas callejeras y templarias. Saeteros, castañueleros, videntes y carteristas, han visto regularmente compen-

ANTENA

sadas sus actividades. Pero a última hora procesiones, público y manipuladores tuvieron que retirarse precipitadamente debido a un fuerte aguacero que duró un par de horas. También en Málaga la lluvia agió la fiesta negra del jueves santo.

LA MISMA COSA EN CATALUÑA

BARCELONA. — En esta capital la semana santa ha pasado desapercibida en las calles por no existir fervor suficiente para sostenerla en espectáculo callejero. A la caída de la República en la mayor parte de pueblos de la región levantáronse gran número de cofradías, mas, siendo ellas surgidas del pánico a los vencedores, poco a poco se fueron extinguiendo, al extremo de que este año en Tarrasa no hubo personal suficiente para conducir los «pasos». En Igualada la procesión salió con dificultades, y gracias a que la autoridad religiosa amenazó con las penas más duras del infierno a católicos pudientes si los tabernáculos no eran puestos en marcha. Y es que esa tarea estaba desacreditada desde que los curas tuvieron que reclutar personal en las tabernas para arrear con los «pasos», convertidos en «trapiés». Una recta en beodo no hay modo de conseguirla, pero cuatro beodos no pueden tampoco lograr que sus cuatro «eses» se pongan de acuerdo.

REAFIRMACION DE PRINCIPIOS

MADRID. — En asamblea general extraordinaria la agrupación sindical de directores y realizadores españoles de cinematografía, se decidió recabar se establezca el pleno derecho a la libertad de expresión de acuerdo con el artículo 19 de la Declaración de los Derechos del Hombre, y en consecuencia, la libertad de expresión en la producción cinematográfica y la supresión de la censura previa de guiones. Es la segunda vez que la cinematografía española se eleva contra los poderes por la opresión de que se considera víctima.

LA HUNOSA, ENTIDAD SOMBRIA

OVIEDO. — Un accidente de mina ocurrido en el pozo «Sotón» ha costado la vida a dos trabajadores. Todos los mineros del «Sotón» — un millar — se unieron a

la comitiva que trasladó los cuerpos de las víctimas al cementerio.

La mañana del lunes último el minero José Sánchez Díaz, uno de los despedidos, se encerró en el piso quinto de la mina «la Camocha», y allí piensa permanecer mientras no sea repuesto en su lugar de trabajo. Durante el día vienen a trabajar sus compañeros, pero a ritmo lento (desde hace un mes) en protesta de que no sean aceptadas sus nuevas condiciones de trabajo.

CAUCHOS DE LEVANTE

MURCIA. — Alrededor de un centenar de mujeres y niños, familiares de obreros de la empresa «Cauchos de Levante, S. A.» se concentraron a las puertas de acceso al edificio del Gobierno Civil con propósito de mostrar públicamente su inquietud ante la situación difícil que últimamente viene atravesando dicha industria dedicada a la fabricación de los calzados «panter».

Algunas de estas mujeres manifestaron su temor de que sea cerrada la factoría el 2 de abril, en cuyo caso quedarían sin trabajo alrededor de 700 personas. Fuerzas de la Policía Armada y de la Brigada Social ordenaron a los manifestantes que se dispersaran, y así lo hicieron al cabo de 20 minutos.

MIENTRAS EN ESPAÑA SE SUFRE HAMBRE

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA. — Como saben nuestros lectores, el pasado día ocho fueron arrojadas al basurero de Las Palmas 140.000 kilos de manzanas. El «affaire» ha conmocionado hondamente a la opinión pública canaria, ya que se trata de la tercera vez en poco tiempo que grandes cantidades de fruta terminan por pudrirse en un basurero, mientras los precios se mantienen muy altos.

Las manzanas — de la clase «Starquis» —, llegaron al puerto de La Luz el pasado ocho de marzo. El motivo que ha ocasionado la pérdida de dichos 140.000 kilos ha sido la denegación del permiso por parte del SOIVRE. El parte por el cual dicho organismo denegó la solicitud para que los importadores canarios levantaran la mercancía, decía así: «Porque no están de acuerdo con las normas vigentes».

PROTESTA ESTUDIANTIL... EN PRAGA

VIENA. — Ha tenido lugar una huelga de protesta — la primera de este año — en la Facultad de Agricultura de la Universidad de Praga. Numerosos estudiantes han boicoteado las clases en señal de solidaridad con los colegas expulsados de la Universidad a causa de sus simpatías por el progresismo dubcekiano.

VA MAL LA GUERRA DE ANGOLA

LUANDA. — El Alto Mando militar portugués en Angola ha publicado hoy un comunicado en el que anuncia que un ataque de fuerzas rebeldes contra la ciudad de Caripande, cerca de la frontera con Zambia, ha causado esta mañana «muchas» bajas entre la guarnición portuguesa de la ciudad. Los observadores anotan que es muy raro que el mando portugués admita que sus tropas hayan sufrido «muchas» bajas en los choques con las fuerzas rebeldes en los territorios africanos.

El comunicado informa que los rebeldes emplearon morteros y armas automáticas, y que se supone que pertenecen al llamado «Movimiento Popular para la Liberación de Angola».

PLANTE EN EL INSTITUTO DEL TEATRO

BARCELONA. — Los alumnos del Instituto del Teatro, de esta ciudad, se negaron a examinarse días pasados. En lugar de cumplir esta obligación, dieron lectura a un documento en el que exponían diversas reivindicaciones y quejas. Especialmente se lamentan de la falta de instalaciones adecuadas.

LAS DICTADURAS SE ATAN DE COLA A COLA

MADRID. — En esta capital acaba de instalarse una delegación permanente de la marina mercante soviética, delegación prevista en los acuerdos firmados por España y la URSS en entrevista acontecida en 1967.

EL SACERDOCIO DISTRAE EL OCIO

MADRID. — Siete mil curas han respondido a una encuesta de 200 preguntas. En lo esencial sus respuestas se concretan en lo siguiente: 11 % encuentran magnífica la política del dictador Franco; 19 % se declaran monárquicos carlistas, y un 38 % se inclinan por un socialismo acaramelado.

B.D.I.C

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

39, rue de la Tour d'Auvergne - PARIS (9)

PALACIO DE LA MUTUALIDAD

24, rue St-Victor, París (V) - Metro: Maubert-Mutualité

Festival de Variedades

dentro del cuadro de la **Jornada Confederal de Solidaridad del 19 DE ABRIL DE 1970**
a las dos y media de la tarde, con el siguiente

PROGRAMA

Les Haricots Rouges

Carlos Mendía

Consuelo Ibáñez

GEORGES ULMER

Francesca Soleville

Suzy Sanzaky

GEORGES BRASSENS

Los Muchachos

Trío Sortilegio Español

José Manuel y su conjunto andaluz

Presentadora: YVONNE SOLAL

Pianista: YVONNE SCHMITT

Para invitaciones: 24, rue de Ste-Marthe, Paris (X) y en la taquilla del teatro
el día del espectáculo, al precio de **10 francos**

A las **9 de la mañana**, del mismo día y en la misma sala:
MITIN DE AFIRMACION ANARCOSINDICALISTA
con Michel CAVALIER, Georges VIDAL, MAHE, Fabián MORO y
Federica MONTSENY.

La rencontre tenue le 22 mars à St-Brieuc où l'élément jeune dominait a permis de percevoir la volonté de tous les présents d'aller de l'avant, avec des positions précises en vue des activités futures; sur la question de la solidarité envers tous les persécutés du Pouvoir, même en ne partageant pas certaines méthodes et la question du militarisme exposée et discutée largement permit de constater l'unanimité sur les points essentiels : 1°) Action sans équivoque par celle de l'objection de conscience. 2°) Tenant compte des expériences vécues par les anciens l'affaire Emile Rousset fut évoquée, des extraits du Nouveau Manuel du Soldat édité en 1902 par la Fédération des Bourses du Travail, partie intégrante de la CGT qui à cette époque avait une haute figure, alors que celle de l'actuelle se couvre de honte avec les traîtres Séguy, Frachon à plat ventre devant les tyrans du Kremlin, furent lus. Il est nettement apparu qu'il ne s'agit pas de démocratiser l'armée, mais de supprimer le militarisme en attaquant le dogme : Patrie qui lui sert de prétexte en démontrant sa nocivité par les folles dépenses qu'il occasionne, en temps de paix, par les ruines qu'il amoncelle en temps de guerre, par sa participation au service des privilégiés.

Il est conseillé à ceux qui acceptent d'endosser l'uniforme de rester en relations avec les organisations, afin qu'elles puissent prendre toutes dispositions d'alerter l'opinion publique, quand des actes de brutalité se produisent là où ils sont.

Concernant la stupidité des défilés militaires lors des fêtes des Armistices; il est inconcevable qu'ils continuent en dépit du bon sens ne servant qu'à exalter la fureur guerrière, alors que les gouvernants de tous pays proclament leur désir de paix, et il est décidé qu'un appel sera adressé à toutes les organisations pacifistes de lancer une campagne pour leur suppression.

En cette rencontre organisée par la SIA; il est apparu qu'à Rennes, Lorient, St-Brieuc et Brest en particulier, le mouvement s'amplifie, prend corps; d'autres villes tournent leur regard vers nos postulats; les lettres reçues ces temps-ci le prouvent éloquemment.

Une tournée de conférences sur le thème l'autogestion aura lieu fin avril, début mai qui nous permettra de nous adresser à la population qui ne nous connaît qu'à travers les déclarations de nos adversaires et ennemis. Ceux de l'Ouest intéressés par notre action écrivent à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N-Brest, à

A L'OUEST DU NOUVEAU!...

J. Queudet, 42 D, rue général Frébault, Lorient, pour la CNT; à Biget, rue des Garennes, 44-Vertou, pour la CNT; et tous trois pour la SIA.

A l'heure où les centrales syndicales, colosses aux pieds d'argile s'enlisent de plus en plus dans des négociations stériles, il est remarquable de voir des corporations agir avec vigueur contre les décisions intolérables des gouvernants, ceux-ci liés aux banques et autres affameurs du peuple; les routiers, les petits commerçants et artisans montrent la vraie voie à suivre : action di-

recte non pas localisée, mais s'étendant sur l'ensemble du territoire à la grande rage des Chaban-Delmas, des Raymond Marcellin.

Dans l'Ouest en particulier, ils ont agi avec rapidité telle que les représentants : préfets et sous-préfets ont été pris au dépourvu dans le Finistère, des bureaux de percepteurs saccagés, ces bureaux symboles de l'oppression, et des routes barrées dans de nombreux endroits.

Quelles belles démonstrations de force et combien minables paraissent à côté d'elles les déclarations

boursouflées d'un Séguy prétentieux et vain. Voilà qui montre ce que pourrait faire le monde du travail intellectuel, manuel, et il suffirait de reprendre les méthodes préconisées par Georges Yvetot dans son ABC du syndicalisme, adaptées à notre moment pour renverser l'édifice capitaliste étatique appuyé sur l'armée et la religion.

Nos camarades manuels et intellectuels ont d'excellents arguments en ce moment pour dire aux travailleurs ce qu'il faut faire. Profitons-en.

A. LE LANN

Chez les cheminots

A PROPOS DES RETRAITES

Nos camarades du « Cheminot Retraité » (1) ont publié dans leur numéro de mars un article où nous extrayons les passages suivants :

« A l'occasion de la grève de septembre dernier ou du récent débat à l'Assemblée Nationale sur la SNCF nous avons connu à nouveau certaines inepties quant au nombre de cheminots actifs ou retraités.

» Le slogan facile : « Il y a plus de retraités que de cheminots en activité » a été relancé avec une arrière pensée, la volonté... de lancer l'idée d'une réforme en marche arrière, du règlement des retraites.

» Afin de permettre à tous nos camarades de réfuter de telles assertions, nous donnons quelques renseignements statistiques... le 30 juin 1969, la SNCF comptait 336.080 agents dont 21.900 auxiliaires et apprentis. Quant au nombre des pensions payées par la Caisse des Retraites il était à la même date de : Pensions directes : 269.970. Pensions de réversion 160.260. Le nombre de cheminots retraités quel que soit le montant des pensions payés, la nature de chacune d'elles (normale, réforme, différée non péréquable) était donc de 269.970 unités. Quant aux pensions de réversion, chacun sait, que ce sont seulement des demi-pensions. Alors ? »

Ces chiffres qui sont publiés par nos camarades du « Cheminot Retraité » prouvent à quel point tous les moyens sont bons pour essayer de s'attaquer aux retraites ouvrières et nos camarades retraités s'inquiètent avec juste raison.

Car nous devons ajouter, en ce qui concerne les cheminots, que les retraites n'ont rien à voir avec le budget de la SNCF. Il existe pour les cheminots une Caisse de Retraite alimentée par les cotisa-

tions ouvrières et patronales et pour un cheminot gagnant 829 francs par mois la cotisation à la Caisse de Retraite est de 54 francs à laquelle s'ajoute la cotisation patronale soit plus de 100 frs. par mois. Cet argent en dépôt à la Caisse de Retraite pendant les 30 ou 35 années de travail d'un cheminot rapporte à cette même caisse des Retraites des intérêts appréciables et, en fait, pendant la durée de sa retraite le cheminot ne fait que recevoir des sommes qu'il avait avancées pendant sa vie de travail.

Il faut d'ailleurs dire que le règlement de la Caisse de Retraite — alimentée par les cheminots eux-mêmes — est parfaitement illogique puisqu'un cheminot qui voudrait prendre sa retraite dès ses 25 années de service sans avoir atteint l'âge de 55 ans se voit frustré des sommes qu'il a avancé, ne touchant absolument rien avant 55 ans et se voit attribuer une retraite non-péréquable à cet âge

pour le plus grand profit de la Caisse.

Nous pensons qu'il était nécessaire que cela soit connu du public, pour à la fois soutenir nos camarades retraités et mettre fin à une légende consistant à faire croire que le budget de la SNCF est absorbé par les retraités.

Quant aux cheminots CNT, ils continueront la lutte pour que chaque cheminot puisse, dans la situation présente, bénéficier d'une pension immédiate, proportionnelle à ses versements dès qu'il quitte la SNCF quelque soit son âge ou la durée de son service. Tout en souhaitant qu'un jour, dans un système fédéraliste et libertaire, tous les travailleurs puissent avoir droit à une retraite dès 50 ans, leur permettant de vivre sur un pied d'égalité avec les travailleurs en activité.

(1) « Le Cheminot Retraité », 1, Place Frantz Litz, Paris.

Le milliard du P. C.

Le Parti Communiste se dit un grand parti « démocratique » qui n'a rien à cacher. Pourtant, dans une circulaire confidentielle, le trésorier du parti, le tovaritch Georges Gosnat avise les responsables des sections que le devis du somptueux siège que le P. C. fait édifier place du Colonel-Fabien ne sera pas rendu public « pour ne pas décourager les militants... ! »

En effet le montant de cette somptueuse construction dépasserait la somme d'un milliard d'anciens francs.

Il est évident que si les chiffres étaient étalés au grand jour, il y aurait bien quelques camarades de la « base » qui se poseraient la

question de savoir d'où vient tout cet argent.

Peut-être qu'en remerciement de son élection à l'Élysée Pompidou a permis à Duclos d'obtenir un prêt à la Construction... ? A moins que la dévaluation ait donné l'occasion aux financiers du parti de faire fructifier des devises soviétiques... ! Ou bien seulement depuis que Jacques Duclos est devenu vedette de la télévision il a peut être été damé le pion à Brigitte Bardot qui rivalisait en fortune avec la régie Renault.

Beaucoup de suppositions à éclaircir.

R. J. SOURIAUT

Note de lecture :

Les anarchistes espagnols et le pouvoir⁽¹⁾

Dans le courant du dernier trimestre de 1969 parut le premier livre de langue française traitant du rôle des anarchistes et des anarcho-syndicalistes pendant la guerre d'Espagne, la révolution de juillet 1936, par extension du mouvement ouvrier espagnol. Il en a été beaucoup parlé dans nos milieux, généralement en mal. Des militants en exil de la CNT n'ont pas caché leur désillusion de voir ce livre, qui pour l'instant est unique, présenter d'une façon pas tout à fait partielle leurs positions. La presse française, quant à elle, a loué l'objectivité et l'érudition de l'auteur, C. M. Lorenzo, fils d'un militant de la C.N.T.

Qu'en pensons-nous ? A partir de faits objectifs de plus en plus soigneusement choisis au fur et à mesure que l'on approche de l'époque actuelle, choisis essentiellement parmi les données politiques, l'auteur développe une thèse. Et cette thèse, présentée sous forme d'évidence, amenée de telle façon que l'on croit que la solution du problème ne peut venir que de son application, il ne nous est pas possible de l'accepter.

L'auteur se déclare libertaire, héritier de la pensée anarchiste. Ce qui ne l'empêche pas de prendre une position des plus curieuses pour un libertaire. Il ne la défend d'ailleurs pas clairement. Présentant les idées d'un homme, Horacio Prieto, comme étant les meilleures, sans jamais l'affirmer d'une façon catégorique, il ne dit jamais : c'est ce que je crois vrai.

L'idée est simple en soi. Nous sommes d'ailleurs d'accord avec la constatation préliminaire, qui a motivé l'idée. Un syndicat ne doit jamais se mêler de politique. Cela posé, Prieto développe. Il doit y avoir l'organisation des purs de l'anarchisme, des théoriciens, des intransigeants. Ceux-là se regrouperont dans ce qui pourrait prendre éventuellement le nom de FAI. Il y a ensuite les syndicats, réunis en Confédération Nationale du Travail. Ceux-là doivent faire du syndicalisme. Sans plus. La révolution, c'est pour la FAI. La politique, c'est pour le parti libertaire. Le mot est lâché. Il faut construire le parti libertaire. Bien sûr, il n'aura peut-être pas ce nom-là, mais l'esprit sera tel. Les militants disposés à se salir les mains au contact des politiciens pourront le faire, tout à loisir.

Les arguments que Lorenzo met en avant pour soutenir cette thèse sont des faits historiques. Or les faits historiques sont des don-

nées objectives. Que valent-elles réellement dans une période révolutionnaire ? L'impulsion populaire, qui rend possible une révolution, et qui est la seule chose qui la rende possible, répond-elle à des données objectives ? Quand elle se produit, il faut aller de l'avant. Être objectif, se contenter de données politiques, c'est négliger l'état moral de ceux qui étaient au front, c'est oublier que certains libertaires virent l'aboutissement de la guerre quand l'enthousiasme de 1936 fut englouti par les journées de mai 37 à Barcelone. La révolution était terminée, seule restait la guerre civile. Et la participation au gouvernement n'avait pas empêché l'aide des puissances nazies à Franco ; n'avait pas rendu pour autant possible l'aide des pays occidentaux.

La construction du livre est des plus soignée. L'auteur possède à fond l'art d'amener le lecteur au point choisi par lui. Il lui fait entrevoir sa vérité, et en principe, ce pauvre lecteur doit venir docilement au but.

Il n'y a d'ailleurs rien à reprocher à la relation, qui est faite des origines et des débuts de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme espagnol. Par moments le ton laisse présager de la suite, mais dans la critique elle-même il y a un fond de vérité. Dire que les libertaires espagnols firent une erreur en créant, après la fin de l'Internationale des groupes hétérogènes (ou les laisser entendre) ; qu'ils firent ce qu'il fallait en créant la CNT, cela pourrions-nous nous déclarer contre ? Pourrions-nous nier toutes les références à Bakounine ?

Puis vint 1936. Et avant d'en arriver là, Lorenzo met en place ses arguments en présentant quelques personnalités dont les positions peuvent fort bien être interprétées comme des antécédents de la participation gouvernementale.

Juillet 1936. Le grand espoir. Encore une fois ce livre est bicéphale. La documentation est fantastique. Peu de livres (du moins en français) peuvent prétendre à une telle rigueur. Et pourtant, en lisant entre les lignes, on sent quelque chose de désagréable. Le développement du mouvement révolutionnaire est étudié avec soin province par province, chaque fait est précisé, expliqué, pas grand chose d'important n'est oublié. Seulement il y a le ton. Employer un certain mot à la place d'un autre, c'est tout l'art de Lorenzo. Donner une impression que le fait

brut ne donnerait pas, telle est sa tache, telle est sa méthode pour démontrer l'erreur dans laquelle se sont fourvoyés ceux qui ne sont pas d'accord avec lui. A tel point qu'il est bien difficile de ne pas prendre les militants de la FAI pour des bandits, des illuminés, des rêveurs, des écervelés. Et s'ils le furent peut-être, il y a de nombreuses façons de le dire.

Il se fait, à notre avis, une confusion entre ce qui est une évolution voulue et un engrenage dont on ne peut plus se déprendre. Et pourtant, si l'on veut bien laisser de côté toutes les petites idées personnelles, si l'auteur voulait bien se donner la peine de regarder d'un peu plus près ses documents, et oublier sa thèse, il lui deviendrait évident que c'est bien d'un engrenage qu'il s'agit.

Amenés à choisir entre l'action révolutionnaire pure, et une participation au gouvernement, qui, en réalité devenait un contrôle du gouvernement, les militants, dans chaque province, optèrent pour cette seconde solution, avec plus ou moins d'enthousiasme. Seulement, peu à peu, les partis reprurent leurs petits jeux, recommencèrent leurs magouillages, et sous l'impulsion de militants comme Horacio Prieto, qui fut dans cette période secrétaire de l'organisation de la CNT s'enfonça de plus en plus dans la politique.

Ce qui est regrettable, c'est que pour une personne étrangère à notre mouvement le livre de Lorenzo risque de paraître objectif, impartial, faisant parfaitement la part des choses.

Impartial, il l'est. En ce sens qu'il place parfaitement la CNT dans le contexte de l'époque, que la documentation présentée ne peut être mise en défaut, que le rôle des puissances étrangères est fort clairement définitif. Mais il ne suffit pas, pour être objectif, de l'être par rapport à l'extérieur du mouvement. Si l'on considère le mouvement ouvrier dans son ensemble, un marxiste en écrivant l'histoire sera impartial par rapport à l'extérieur du mouvement, c'est-à-dire par rapport à ce que représente réellement la bourgeoisie. Il ne le sera pas par rapport à l'intérieur du mouvement. Tout ce qui n'appartiendra pas à sa chapelle marxiste sera traité avec la partialité la plus efficace possible.

C'est ce qui se passe avec ce livre.

Tout ce qui est dit paraîtra évi-

dent à ceux qui ne font pas partie de notre mouvement. Cela semblera impartial. Il n'y a même pas vraiment de prise de position formelle, rigoureuse. Tout ce que l'on découvre est un fil conducteur, une ligne fixée à l'avance au lecteur. Tout le danger est là.

Si tous nos camarades lisaient ce livre, ils feraient certainement les mêmes remarques, et en tireraient tout ce qu'il contient comme renseignements, informations. Par contre, il est bien dangereux de le mettre en des mains qui ne savent pas ce que parler veut dire, qui n'ont pas une connaissance préliminaire du mouvement, ou un solide bagage théorique ; qui n'ont pas la possibilité de faire la comparaison entre ce qui y est dit, entre ce que l'on voudrait nous faire croire ; de faire la différence entre l'objectivité faussée de cet écrit avec ce que devrait être une réelle objectivité. Le défaut est, nous le répétons, le ton employé pour parler de certains faits, et qui en dénature le sens.

C'est tout de même une source inépuisable (ou presque) de renseignements et de toute façon les militants curieux d'histoire devraient lire ce livre.

VIDAL V. (JAS, Paris)

(1) César Lorenzo, « Les anarchistes espagnols et le pouvoir », 1968-1969. Editions du Seuil. Collection « Esprit ».



« Il y a des victoires qui sont des défaites et des défaites qui sont des victoires ».

UN BEAU MEETING

En vérité, ce meeting auquel ont pris la parole Rocard, Krivine, et qui était patronné par la Fédération de Paris du Parti socialiste, et qui avait comme invité de marque le Parti communiste français, qui d'ailleurs n'était pas présent à ce meeting, mais avait envoyé une longue lettre expliquant qu'il n'entendait pas « cautionner la politique des groupes *gauchistes* ». Disons tout de suite que les gens et organisations qui avaient invité le Parti communiste français sont, soit des individus qui croient encore au Père-Noël ou bien des illusionnistes ou tout simplement qui prennent les jeunes emprisonnés pour des cons.

Il est mentionné que les groupes pro-chinois et anarchistes n'étaient pas représentés. Les anarchistes et anarcho-syndicalistes n'ont pas attendu et n'ont pas fait tant de tapage pour aider financièrement et faire sortir de « cabanne » les emprisonnés de mai 68. Seulement les organisations dites « gauchistes » ont fait parler d'elles lorsque ces têtards ont été libérés pour venir tirer les marrons du feu.

Les organisateurs ont interdit les photos dans la salle afin d'éviter l'identification des participants. Arrêtez votre cinéma, messieurs les « gauchistes », vous n'allez pas nous faire croire que les Renseignements généraux ont

besoin d'avoir vos gueules sur un journal pour vous ficher.

En fait de meeting anti-répression, il a été surtout question d'unité de la gauche. Monsieur Chevenement, secrétaire politique de la FPS, s'est abstenu de critiquer le PCF parce que ce parti est une organisation démocratique qu'il ne faut pas attaquer. De quelle démocratie voulez-vous parler, monsieur Chevenement ? De celle qu'emploie le PCF à Vincennes, à Aubervilliers, à l'entrée des usines, c'est-à-dire, l'appel des cars de flics pour faire embarquer les distributeurs de tracts ou vendeurs de journaux qui ne reflètent pas la pensée stalinienne. Nous en avons eu encore un aperçu dimanche 22 mars, place des Fêtes : cinq vendeurs emballés et de quelle façon : trois de « Tribune Socialiste », un « Cahiers de Mai », et un du « Monde Libertaire ». Où étiez-vous, les vendeurs de l'« Huma-dimanche », lorsque tous les vendeurs de journaux et les ménagères sorties du marché ont fait le barrage dans la rue du Pré-Saint-Gervais pour empêcher le car de flics de partir ? L'action anti-répression ne se fait pas avec des discours de parlementaires ni avec des marchands de promesses accouinés à la police.

« Krivine a demandé aux organisations présentes de signer un pacte de non agression en vue de

protéger leurs militants respectifs. Il a jugé qu'un tel accord pourrait inciter le Parti communiste et la CGT à une attitude moins brutale. » Monsieur Krivine se doit de ne pas être trop violent avec ses ex-serviteurs qui l'ont aidé à se hisser à la candidature de président de la République bourgeoise et capitaliste. Il n'est pas d'accord avec la stratégie pro-chinoise qui, dit-il, veut détruire la société capitaliste « flic après flic ou doyen après doyen, mais par la lutte de masses. » Sans doute à condition que cette masse soit emmenée gentiment, sans violence, par les Kriviniens et le PCF, qui s'occuperont des problèmes des esclaves modernes dans les anti-chambres parlementaires, ou bien dans les commissions de conciliations arrangées à l'avance entre les brigands du CNPF et les endormeurs des syndicats qui ne représentent plus la classe ouvrière depuis longtemps déjà. Allons, monsieur Krivine, dites-nous qui vous êtes ? parce qu'au train où vous êtes parti, vous allez bientôt employer le langage de vos cousins staliniens, c'est-à-dire, avant peu vous allez nous proposer une démocratie avancée.

Quant à monsieur Rocard, il a entendu quelques cris à la Chambre : Qu'attendez-vous de l'élection de Rocard au PSU ? Militants, ouvriers, qu'attendez-vous encore du système parlementaire, près de deux cents ans de forces électorales et vous en êtes encore là, c'est bien triste. Le comble de ce meeting, c'est la présence de monsieur Charles Tillon. Ceux qui ont applaudi ce coco dans cette salle de la Mutualité, étaient sans doute des jeunes qui n'ont pas connu ou jamais entendu parler de la jolie perle Charles Tillon. Alors il faut éclairer la lanterne de ces jeunes. Revenons au premier gouvernement de de Gaulle, après la boucherie 39-45. Le PCF, grand parti de la Résistance demande que Thorez rentre en France. De Gaulle accepte que le grand résistant de radio Moscou rentre en France, mais à la seule condition que les milices patriotardes dont font partie les communistes, soient désarmées. Chose qui est acceptée par le PCF, et Thorez devient vice-président du Conseil. C'est lui qui dicte à la classe ouvrière de retrousser ses manches pour relever la nation et de revendiquer ensuite pour avoir des lendemains qui chantent ; nous avons eu les chanteurs, quant aux lendemains il y a, 25 ans que nous attendons.

Il y avait également monsieur Croizat (communiste), qui était ministre du Travail. C'est lui qui a traité les ouvriers du Livre de bourgeois de la classe ouvrière lors de la grève générale du Livre en 1946.

Revenons à Charles Tillon, qui était ministre de l'Air et de la Marine. A la sortie de cette belle hécatombe 39-45, l'Algérie avait besoin de vivres et de médicaments ; il était bien normal qu'elle s'adresse à la mère patrie. Cette affaire regardait le ministre de l'Air et de la Marine, qui devait fournir les moyens de transports du bon communiste Tillon ; la France sort de la guerre dépourvue de tout sauf de parlementaires, puisqu'ils sont tous sortis vivants de la guerre. Les Blum, Daladier, Reynaud, Cachin, etc. C'est un pays à reconstituer entièrement ; nous n'avons ni avions ni bateaux pour porter secours à l'Algérie. Devant cette réponse, il y a eu les soulèvements de la population à Alger. Il fallait réprimer ces soulèvements, et cela ne traina pas puisqu'aussitôt monsieur Tillon envoya des avions (il y en avaient) pour aller mitrailler les « émeutiers d'Alger » et aussi des bateaux pour aller canonner ce même Alger. Alors, messieurs Krivine et Cie, c'est avec un monsieur comme Tillon que vous espérez faire sortir les jeunes qui n'acceptent pas de partir dans l'armée, avec cet individu qui n'a pas regardé à jouer à la répression à Alger.

En fin de compte pourquoi avoir fait un pareil meeting et l'avoir intitulé contre « la répression », puisqu'il était question, disons, d'une rencontre entre partis frères. Quant à un front révolutionnaire avec le Parti socialiste, les conventions des institutions républicaines et pourquoi pas le Parti radical, nous ne pensons pas que cela soit pour demain, et dans quel but ce front révolutionnaire ? Le ministère de l'Intérieur ayant interdit toutes les manifestations « gauchistes » de nature à porter atteinte au moral de l'armée, n'a rien eu à craindre de ce côté-là, et ce n'est pas avec des protestations de la sorte et avec de tels rassemblements de partis politiques plus intéressés à l'arrivée au pouvoir, que les emprisonnés sortiront de prison.

Heureusement que les objecteurs de conscience ne comptent pas sur de telles palabres.

Pour un beau meeting, c'en était un beau... oui... pour rien.



Le
flambeau
du
syndicalisme
révolutionnaire
sera
à la
Mutualité
le 19 Avril

SYNDICALISME DE SALLE D'ATTENTE

B.D.I.C

A l'heure où le monde du travail prend conscience des excès que lui font subir le capitalisme; où le recours aux grèves sauvages, occupations d'usines, blocage des rouages dans les grandes entreprises, entraînent de la part des syndicats des contacts quasi permanents avec les directions patronales, il est incroyable que la faction capitaliste impose encore son point de vue, ses décisions à des travailleurs à la veille de bloquer la vie économique en France par une grève générale illimitée.

Si l'on observe la réaction des syndicats représentatifs (à l'échelon national) depuis mai-juin 68, il est incontestablement clair que leur rôle, s'il n'est pas théoriquement celui de chien de garde du capital, l'est pratiquement.

Il ne se passe pas de journée où des syndicats, des sections syndicales ne soient amenées à discuter des modalités de rénovation des accords sur les salaires, les horaires de travail, les droits syndicaux dans les entreprises, etc., qui se suivent, dans les secteurs clefs (RATP, fonction publique, etc.), par le refus de signature d'accords qui sont l'émanation du patronat, auxquels nulle modification sensible n'a pu être apportée pendant les discussions.

Or, malgré cela, rien, absolument rien, n'est entrepris, n'est même pas envisagé quant à une action concertée en vue d'exiger du capital ce qu'il prétend pouvoir nous offrir sans que pour cela les travailleurs soient tenus d'agir directement, promptement et efficacement pour obtenir de justes revendications.

C'est tout juste si en quelques endroits des grèves aussi inutiles qu'insignifiantes sont pratiquées. Seuls quelques travailleurs isolés prennent l'initiative d'action déterminée en rapport avec leur petit nombre. Le fait qu'ils appartiennent à certaines centrales syndicales ne valorise nullement celles-ci. Ainsi en est-il de la grève de la faim des quatre travailleurs de la SNIAS, près de Nantes, qui agissent, nous l'espérons, efficacement en vue d'obtenir que la pré-retraite à 63 ans soit rétablie dans cet établissement. Quelle que soit la revendication, le point important c'est la lutte que les travailleurs livraient au patronat qui la leur donnera. Plus celle-ci sera suivie et efficace plus vite ils obtiendront ce qu'ils réclament.

La réalité est éclatante par son inefficacité. Toutes les centrales syndicales réformistes prétendent

en l'efficacité ou participent, au système des cahiers de revendications, des pétitions et autres salamalèques qui n'ont jamais apporté de positif que ce que le patronat a bien voulu, par avance, accorder. Il arrive que les accords ne soient pas acceptables (c'est ce qui s'est passé, nous l'avons vu, à la RATP et à la fonction publique), mais alors, au lieu d'obliger le capital à céder ce qu'on aurait dû exiger, celui-ci, comme à la RATP, accorde unilatéralement 3 pour 100 d'augmentation de salaire, alors que les syndicats, de leur côté, ne lancent même pas un ordre de grève qui pourrait cependant être le point de départ d'une généralisation de celle-ci en appelant les autres corporations de la région parisienne à suivre le mouvement qui pourrait ramener le prix des transports en commun à une plus juste mesure, et par là même intéresser la quasi généralité des travailleurs par l'occasion qu'elle donnerait enfin à ceux-ci d'être unis en vue d'obtenir que leurs frais de transport, si l'Etat décide qu'ils doivent être majorés pour renflouer les caisses de la SNCF et de la RATP, du moins que ce renflouement soit prélevé sur les bénéfices des entreprises et non sur le salaire des travailleurs.

Le transport (frais et temps) doit être à la charge de l'entreprise, ce qui n'est pas le cas malheureusement et qui est loin de le devenir si les syndicats ne deviennent, dans l'avenir, plus efficaces qu'ils ne le sont à l'heure actuelle.

Le syndicat n'est pas qu'un organe de lutte mais aussi un organe de gestion. Il est donc nécessaire que la lutte syndicale ait une fin et un but.

C'est la suppression du capital et du salariat. En œuvrant dans ce sens le syndicat sera réellement l'arme émancipatrice qui conduira les travailleurs vers une société autogérée sans exploités ni exploités.

Un syndicat ne peut être considéré comme révolutionnaire que si la base de ses statuts est élaborée sur ce but indispensable : la suppression du capital et du salariat.

En dehors de ce but il n'est qu'une salle d'attente où les travailleurs rumineront éternellement, revendiqueront éternellement ce que leurs aînés auront obtenu, puis reperdu, puisqu'ils le feront selon les règles du capital et de l'Etat.

Michel LE MAREC

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

LE FEDERALISME

Dans le système fédéraliste, quand l'homme transmet ou délègue tout ou partie de ses droits à des mandataires, individuels ou collectifs, ce n'est qu'après discussion et accord précis, sous contrôle permanent et sévère. Il peut, à tout moment, révoquer son mandataire et le remplacer.

Dans le centralisme, il n'a aucun pouvoir à transmettre, car il n'en a pas. Si on lui désigne des représentants, il est obligé de les conserver, quelque désir qu'il puisse avoir d'en changer.

En un mot, dans le fédéralisme l'homme est tout; dans le centralisme il n'est rien.

Il en va de même en ce qui concerne les collectivités restreintes ou intermédiaires.

En régime fédéraliste, ces collectivités, qu'elles soient sociales ou de travail, confient la défense de leurs intérêts, des principes qui les animent, des tactiques

qu'elles désirent employer à des mandataires, mais après discussion et décision prise librement.

En régime centraliste elles n'ont mot à dire et doivent s'incliner purement et simplement. C'est le centre qui décide pour elles.

Dans le fédéralisme, les mandataires sont aussi libres que les mandants. Ils peuvent accepter ou refuser le mandat qu'on veut leur confier; mais s'ils l'acceptent, ils doivent le remplir strictement et rendre compte de celui-ci à ceux qui les ont mandatés. Ces derniers ont tous droit de dire si oui ou non le mandat a été respecté, d'approuver ou de désavouer le mandataire.

Rien de pareil n'existe dans le centralisme. On se contente, quand ça ne gêne personne, ni surtout l'organisme supérieur, de dire ce qui a été fait, sans se soucier d'un désaveu possible.

ANATOMIE...

Lorsque le corps fut créé, il y eut une controverse entre ses différentes parties pour savoir qui commanderait.

Le cerveau dit : « Comme je suis le centre nerveux qui contrôle tout et le centre de l'intelligence, je dois être le chef. »

Les pieds dirent : « Puisque nous portons tout le poids, nous devons commander. »

Les mains dirent : « Puisque nous faisons tout le travail, puisque nous gagnons l'argent qui vous fait vivre, c'est à nous de commander. »

Les yeux remarquèrent : « Puisque nous devons tout surveiller et vous prévenir tous du danger, nous devons commander. »

Et ainsi de suite, toutes les parties du corps : le cœur, les poumons et tous les autres organes trouvèrent de bonnes raisons pour se mettre en avant, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que l'anus. Tous les autres s'exclaffèrent lorsqu'il voulut insister; avait-on déjà vu un cul chef de quelque chose? Cette rebuffade indisposa tant l'anus que dans un accès de colère pincée, il se ferma et refusa dorénavant de fonctionner.

Bientôt le cerveau devint fiévreux, les yeux furent trop faibles pour porter le poids du corps,

les mains pendirent mollement sur les côtés, et le cœur, les poumons et tous les autres organes luttèrent contre l'empoisonnement. Finalement, ils capitulèrent tous devant l'anus, qui devint le chef incontesté.

Pendant qu'ils faisaient tout le travail, l'anus se dorait au soleil, soupirant à grand bruit et, tous les matins exprimait... sa satisfaction.

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 20 990 10 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.



16 AVRIL
1970
NUMERO 603
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NECESSITES ACTUELLES

Serons-nous longtemps encore comme les anciens Chinois, qui considéraient que le nom donné à un objet, à un homme, à un organisme de la vie civile, continuait entièrement, parce qu'il leur transmettait sa vertu propre, l'objet, l'homme, l'organisme? Chacun de nous voit dans une Confédération Syndicale ce qu'il veut bien y voir, se servant de la notion qu'un certain temps de cogitation personnelle a permis de définir. Nous sommes une multitude de sociétés féodales chinoises, portant œillères et n'admettant comme valable que notre point de vue.

Cette démanigaison ultra-individualiste, qui est le but de bon nombre de nos camarades d'idées, achemine le mouvement libertaire sur une voie de garage, ou plutôt l'y conserve. C'est ce qui se passe toujours lorsqu'on se ferme au monde extérieur au lieu de s'y ouvrir.

L'un se dit conseiller, refuse le syndicalisme : seuls les esprits bureaucratiques se prêtent au jeu syndical. Mais, en quoi sommes-nous opposés aux conseils? Nous pensons tout simplement que le principe des conseils doit être appliqué, dans la société actuelle, à l'intérieur du syndicat.

L'autre, au nom de syndicalisme pur, ne peut souffrir, même sous forme fantomatique, l'introduction du virus anarchiste dans le syndicat. C'est oublier que les principes dont nous nous réclamons, ceux du syndicalisme des Pouget et Pelloutier, ont leur origine dans la Fédération des Bourses du Travail, héritage direct de la tendance libertaire (en France) de l'Internationale de 1864. Les buts, pour les purs de l'anarchisme et pour les anarcho-syndicalistes que nous sommes ou que nous devrions être, sont les mêmes; les principes de lutte également. La divergence vient seulement de ce que, voulant dépasser la simple négation de l'Etat, une lignée d'hommes a voulu, et y est parvenue, créer une philosophie et une morale.

Certains encore, au nom de l'anarchisme pur, refusent le syndicat. C'est encore une fois refuser l'origine commune. C'est, par sectarisme aveugle, vouloir que la société future soit intégralement anarchiste. C'est oublier que seule l'union du prolétariat peut permettre sa libération, et que cette union ne peut se faire qu'en acceptant la coexistence des tendances dans une organisation qui le permette, donc, qui ne soit pas pure. (La pureté est synonyme d'éclatement et de chapelles). Ce qui importe, ce n'est pas tant que tous acceptent intégralement la morale anarchiste, ou la morale tartenpion, mais que tous soient d'accord sur les deux principes de base de l'ensemble de notre mouvement : la négation de l'autorité et la liberté, ainsi que leur conséquence directe : la négation de l'Etat.

Le type d'organisation permettant d'aboutir à la pluralité des tendances est, nous semble-t-il, le fédéralisme. C'est donc, celui-ci que nous adoptons. Et il nous importe peu de savoir de quel nom on l'appelle, du moment que le principe fédéraliste y est appliqué.

Le syndicat, et par extension les regroupements de syndicats que sont les unions locales, régionales et la Confédération Nationale, peut être cette organisation, et offre, par son existence légale, nombre d'avantages que ne sauraient offrir tous les regroupements de conseils, comités, etc., que l'on voit pulluler ces temps derniers et surtout permet de travailler parmi les ouvriers, contrairement à l'organisation des purs.

Mais pas n'importe lequel. Un syndicat est ce que le font ses membres, donc la majorité des membres du syndicat. Si, à force de manipulations, une minorité a réussi à prendre le contrôle d'une confédération syndicale, cette confédération ne répond plus à ce que nous serions en droit d'en attendre. C'est pourquoi, tout en nous réclamant de l'anarcho-syndicalisme, nous n'acceptons pas l'entris-

me dans les grandes syndicales actuelles.

Si nous sommes libertaires, les syndicats que nous formerons seront libertaires, la confédération

de nos syndicats, libertaire aussi. Eléments de base de notre organisation, ils représentent à la fois la forme des conseils ouvriers, et
(Suite page 11.)

LE 19 AVRIL 1970 AU PALAIS DE LA MUTUALITE

A 9 heures

GRAND MEETING

d'Affirmation Syndicaliste Révolutionnaire

avec

Mahé (CNT), Georges Vidal (JAS), Fabian Moro (CNTE - Zone Nord), Federica Montseny (CNTE) et la participation de Michel Cavalier

A 14 heures 30

GALA DE SOLIDARITE

FRANCO ESPAGNOL

AVEC

GEORGES BRASSENS

GEORGES ULMER

et

FRANCESCA SOLLEVILLE

Prix des places : 10 Francs.

Réservation : 24, rue Ste-Marthe - PARIS (10)

Les « preuves » de l'existence de Dieu... par Bertrand Russell

Vous savez, naturellement, que l'Eglise catholique érige en dogme que l'existence de Dieu peut être prouvée au moyen de la seule raison. C'est assez curieux, mais ce n'en est pas moins l'un de ses dogmes. Il lui fallut l'introduire parce qu'à un moment donné les libres penseurs adoptèrent l'habitude de déclarer qu'il existait tels et tels arguments que la simple raison pouvait faire valoir contre l'existence de Dieu, mais que naturellement ils considéraient comme matière de foi l'existence de Dieu. Les arguments et les motifs furent exposés tout au long et l'Eglise catholique comprit qu'elle devait y mettre fin. Aussi posa-t-elle en principe que l'existence de Dieu peut être prouvée à l'aide de la seule raison, et elle dut établir ce qu'elle considéra comme des arguments destinés à la prouver. Il en existe naturellement des quantités, mais je me contenterai d'en prendre quelques-uns.

Argument de la cause première

Peut-être l'argument le plus simple et le plus facile à comprendre est-il celui de la cause première. Il soutient que tout ce que nous voyons en ce monde a une cause

et qu'en remontant la chaîne des causes, on arrive fatalement à la cause première. Et c'est à cette cause première qu'on donne le nom de Dieu. Cet argument, à mon avis, ne pèse pas très lourd à notre époque, car, d'abord, la notion de cause n'est pas tout à fait ce qu'elle était autrefois. Les philosophes et les savants ont étudié la notion de cause et elle n'a plus maintenant la force qu'elle avait ; mais, ceci mis à part, vous pouvez constater que l'argument selon lequel il doit y avoir une cause première est de ceux qui n'ont aucune valeur. Je dois dire que lorsque j'étais jeune et que je méditais ces questions très sérieusement en moi-même, j'ai longtemps accepté l'argument de la cause première, jusqu'au jour, à l'âge de dix-huit ans, où je lus l'autobiographie de John Stuart Mill, et y découvris cette phrase : *Mon père m'apprit que cette question Qui m'a créé ? ne comporte pas de réponse, car immédiatement elle soulève l'autre question : Qui créa Dieu ?* Cette très simple phrase me révéla, et j'y crois encore, le mensonge de l'argument de la cause première. Si tout doit avoir une cause, alors Dieu doit avoir une cause. S'il existe quelque chose

qui n'ait pas de cause, ce peut être aussi bien le monde que Dieu, si bien que cet argument ne présente aucune valeur. Il fait exactement penser à l'Indien qui affirme que le monde repose sur un éléphant et l'éléphant sur une tortue ; et quand on lui demande : « Et la tortue ? » l'Indien répond : « Et si nous changions de sujet ? » L'argument ne vaut vraiment pas mieux que cela. Il n'y a pas de raison pour que le monde n'ait pu naître sans cause ; ni, non plus,

d'un autre côté, pour qu'il n'ait pas toujours existé. Il n'y a pas de raison de supposer que le monde ait jamais commencé. L'idée selon laquelle les choses doivent avoir un commencement est réellement due à la pauvreté de notre imagination. Aussi n'est-il peut-être pas nécessaire de passer plus de temps sur l'argument de la cause première.

(« Pourquoi je ne suis pas chrétien », J. Pauvert, édit.)

NECESSITES ACTUELLES

(Suite de la page 1)

permettent, par le biais des unions locales d'être aussi valables que n'importe quel comité local et communal.

De plus, par le fait de son existence légale, le syndicat, tel que nous le concevons, permet la défense de nos intérêts immédiats. Il ne faut pas oublier, en effet, que si nous voulons et faisons tous les sacrifices nécessaires pour créer une société nouvelle, nous avons une famille et certaines responsabilités sociales qui ne sont pas à négliger.

Le jour où le mouvement libertaire français sera capable de re-

connaître ces deux faits simples, si évidents et pourtant les plus réfutés et négligés qui soient, peut-être alors pourra-t-on avancer vers la société future.

Il nous faut admettre la pluralité de tendances, tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec nos principes de base.

Il faut enfin reconnaître la nécessité d'une organisation qui permette cette pluralité. Nous croyons que le syndicalisme l'offre.

Et puis, pour ceux qui parlent de hiérarchie syndicale : tous les organes administratifs ne servent et ne doivent servir qu'à la coordination.

VIDAL V. (JAS, Paris)

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

Beaucoup d'anarchistes doutent en fait que la violence puisse jamais être utile. Comme l'Etat, ce n'est pas une force neutre et elle n'aura pas forcément de bons effets simplement parce qu'elle est en de bonnes mains. Bien sûr, la violence des opprimés n'est pas la même que la violence de l'opresseur, mais elle n'est qu'un pis aller même lorsque c'est la meilleure façon de sortir d'une situation intolérable. C'est un des phénomènes les plus déplaisants de la société actuelle, et elle demeure déplaisante même chargée de bonnes intentions. Par ailleurs, elle a tendance à détruire son propre but, même dans les circonstances où elle semble justifiée — comme dans une révolution. L'histoire montre que le succès de la révolution n'est pas assuré par la violence. Au contraire, plus il y a de violence, moins il y a de révolution.

Tout cela peut sembler absurde à qui n'est pas anarchiste. L'un des préjugés les plus anciens et les plus tenaces à l'égard des anarchistes est qu'ils sont avant tout violents. Le stéréotype de l'anarchiste avec une bombe sous le manteau est vieux de quatre-vingts ans. Mais il est encore vivace. Beaucoup d'anarchistes ont été favorables à la violence, certains ont été partisans de l'assassinat de personnalités et un petit nombre a même été pour le terrorisme dans la population afin d'accélérer la destruction du système actuel. C'est une période sombre de l'anarchisme qu'il est inutile de nier. Mais ce n'est qu'un aspect mineur de l'anarchisme. La plupart des anarchistes sont opposés à toute violence, sauf à celle qui est vraiment inévitable — la violence qui survient quand le peuple se débarrasse de ses dirigeants et de ses exploités.

Ceux qui commettent le plus de violence sont ceux qui renforcent l'autorité, non ceux qui la remettent en question. Les grands lanceurs de bombes ne sont pas les desperados tragiques de l'Europe méridionale d'il y a un demi-siècle, mais les militaires de tous les Etats

NICOLAS WALTER

du monde à travers l'histoire. Aucun anarchiste ne peut rivaliser avec le Blitz ou la bombe atomique, aucun Ravachol ou Bonnot ne peut être comparé à un Hitler ou à un Staline. Nous encourageons les travailleurs à occuper leurs usines et les paysans à s'emparer de leurs terres, et il se pourrait que des vitrines soient brisées et des barricades construites, mais nous n'avons pas de soldats, pas d'avions, pas de police, pas de prisons, pas de camps, pas de pelotons d'exécution, pas de chambres à gaz ni de bourreaux. Pour les anarchistes, la violence est l'exemple extrême de l'usage du pouvoir d'une personne contre une autre, le paroxysme de tout ce contre quoi nous luttons.

Quelques anarchistes ont même été pacifistes, bien que ce ne soit pas fréquent. Beaucoup de pacifistes ont été (ou sont devenus) anarchistes, et les anarchistes ont eu tendance à se rapprocher du pacifisme au fur et à mesure que le monde s'est rapproché de la destruction. Quelques-uns ont été particulièrement attirés par le pacifisme militant défendu par Tolstoï et Gandhi et par l'utilisation de la non-violence comme technique d'action directe. Un grand nombre ont pris part aux mouvements contre la guerre où ils ont eu parfois une certaine influence. Mais la plupart des anarchistes — même les plus militants — trouvent le pacifisme trop large dans son refus de toute violence par tout homme en toute circonstance, et trop étroit dans son affirmation que l'élimination de la violence seule rendra la société différente. Là où les pacifistes voient l'autorité comme une version affaiblie de la violence, les anarchistes voient la violence comme une manifestation exacerbée de l'autorité. Ils sont également rebutés par le côté moralisateur du pacifisme, l'ascétisme et la droiture et par sa conception bienveillante du monde. Répétons-le, ils sont antimilitaristes mais pas nécessairement pacifistes.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

Attention: le système resserrera

Les gardiens de musée n'ont pas du tout apprécié la mise en place de « jaune », en l'occurrence de jeunes militaires inconscients pour que puissent être assurés l'ouverture de ceux-ci durant les fêtes de pâques, période qui avait été choisie par les gardiens pour se mettre en grève, excellent moyen de faire pression sur les pouvoirs publics pour que soient accélérés les pourparlers et que soient obtenues les revendications étant donné la période touristique que représente le week end pasquale.

Malheureusement c'était oublier que le gouvernement se servait de ces militaires comme lors des grèves des transports en commun, du manque de solidarité réelle chez la plupart des travailleurs et, il faut le dire, le petit nombre de grévistes que représente l'ensemble des gardiens de musée, qui sont ainsi bien plus aisément remplaçables

Pourtant il faut que les travailleurs comprennent que ce qui arrive aux gardiens de musée comme aux employés de la RATP peut leur arriver à eux aussi. Dans un tel cas ils seraient heureux d'être soutenus par la solidarité d'autres qu'eux-mêmes. Il faut donc dès à présent se souvenir que seule la solidarité entre tous les travailleurs peut faire échec aux calculs des supports du capitalisme. Il ne faut pas oublier que les camions militaires mis gracieusement au service des usagers de la RATP ne sont qu'un moyen employé par les gouvernants pour faire échec dans une certaine mesure aux grèves des agents de la RATP. En tant que travailleurs solidaires nous n'avons qu'un seul acte à accomplir : Ne pas utiliser ces transports « jaunes » briseurs de grève qui de plus sont payants et renflouent la « caisse à canon ».

Un moyen efficace

Tous les soirs depuis plusieurs semaines, sans que l'intox-ORTF (Centre culturel de la bêtise) ni les journaux (gouvernementaux comme les autres) en fassent état, des travailleurs des usines Citroën, réunis par petits groupes d'une trentaine, passent en trombe devant les poinçonneurs ébahis, sans que ceux-ci aient à remplir leur fonction, rendue difficile il faut le dire devant le raz de marée soudain.

Le système n'est pas nouveau et avait déjà été expérimenté par les travailleurs des usines Renault de Billancourt. Il avait également été soumis aux usagers faisant la queue sur près de 50 m. à la Por-

te des Lilas, le jour même de l'augmentation des tarifs, mais ceux-ci peu combatifs, bien que mécontents de la hausse, baissèrent honteusement la tête tant leur lâcheté les faisait rougir, ou firent semblant de ne pas avoir vu ni entendu ce qui leur était proposé. Ils payèrent allégrement le reste de l'augmentation qui rappelle le doit s'élever à 77 % en 1970. Il est vrai que le fait d'être véhiculé comme des balles de coton ne gêne pas les parisiens, qui dans la rue s'ignorent aisément.

Entre la dignité du loup et la passivité du mouton travailleur fait ton choix !

LES LUTTES A LYON

Lyon privé de transports à la suite de la grève de 48 heures du personnel des T.C.L. (Transport en Commun de Lyon). L'origine de

cette grève émane de la longue crise qui opposait depuis trois ans la ville de Lyon à la préfecture du Rhône et les traminois à la Compagnie fermière du réseau des T.C.L.

Personne ne veut faire les frais du déficit des transports en commun, qui s'aggravent de plus en plus au fur et à mesure qu'on fait tous son possible pour ne pas être les responsables qui devraient débrouiller ce problème épineux pour des capitalistes ou leurs gérants

Pour l'instant un fait s'inscrit (comme toujours) parallèlement au déficit, c'est que les traminois font les frais de celui-ci, car, bien entendu, la direction refuse des augmentations de salaires qui pourraient cependant absorber le retard des salaires sur l'évolution des prix.

D'autre part, les usagers sont naturellement parmi ceux qui supportent un remaniement de la gestion de l'entreprise complètement en désaccord avec l'essence même des transports dits publics, en cédant à des entreprises privées des lignes déficitaires du réseau, ce qui a pour résultat de couper littéralement certains secteurs de la banlieue lyonnaise de la ville même, durant des périodes excessivement longues, alors que déjà les services rendus par la Compagnie sont loin d'être satisfaisants (après 22 heures les liaisons fréquentes de la banlieue vers Lyon sont supprimées.)

La Compagnie proposait le 26 mars, après un premier arrêt de travail par les traminois, survenu le 23 mars, que les salaires seraient majorés de 2 pour 100 au premier avril; octroi de cinq points sup-

(Suite page VII.)

COMMUNIQUES

3^e UNION REGIONALE

Tous les camarades de la III^e Région (Côte d'Or, Yonne, Nièvre, et Saône et Loire) peuvent prendre contact avec le camarade Pain Johan, 72, rue Chabot-Charny, 21-Dijon.

17^e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

PERPIGNAN

Nous communiquons que pour le 18 avril 1970, à 21 heures, salle Arago (sauf contre-indication), sera donnée une conférence à Perpignan avec le concours du camarade Pierre Méric.

Sujet : « Critique de la société actuelle », groupe FAF, de Perpignan.

2^e UNION REGIONALE

L'assemblée générale de la 2^e Union Regionale, prévue pour le 19 avril ne pourra avoir lieu à cette date étant donné que le meeting et le gala confédéral sont à cette date. En conséquence, elle est reportée au dimanche suivant, 26 avril à 9 h 30 précises.

Nous rappelons que tous les adhérents y sont conviés, J.A.S. compris.



COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

LA PARTICIPATION

A. Introduction

La participation « véritable » expression du capitalisme évolutif n'est pas, et surtout ne sera pas — pendant un délai plus ou moins long — « réellement » appliquée en France. Cela en raison des réactions hostiles du Patronat français et des organisations syndicales réformistes. Ces dernières réactions provoquées pour des raisons diamétralement opposées se rejoignent dans un même refus.

Notre but sera donc après avoir analysé techniquement la participation de déterminer les raisons qui ont motivé ces deux refus. Pour cela nous étudierons la progression récessive qui a conduit la participation gaulliste globalisée (PGG), — en raison de sa vision généralisatrice —, qui était dans sa première conception un *intéressement au capital*, à ne plus être qu'un *intéressement financier aux bénéficiaires des entreprises*; qu'une participation amputée.

Une fois les mécanismes techni-

ques du calcul de cette réserve de participation expliqués, une fois analysées les influences financières sur le capital et vis-à-vis des travailleurs, nous entamerons une étude sociologique des motivations de cette participation et de ses conséquences sur les diverses sphères sociales.

Ceci nous amènera à reconnaître que la finalité d'une telle théorie pour la classe dominante — du moins un de ses composants : le capitalisme évolutif technocratique —, sera chez le prolétariat — forces productives —, la destruction de la conscience de classe, la fusion capital-travail, l'aliénation, l'intégration radicale du travailleur dans l'ensemble capitaliste.

La conclusion générale de l'étude, sera une interrogation, puis une affirmation, sur le rôle socio-économique fondamental du travailleur dans la société, sur ce que doit être pour le plein épanouissement des facultés créatrices de l'individu la société de demain.

B. Causes de la participation

Du désir réel et fondé des travailleurs de se gérer eux-mêmes en mai 1968, la classe dominante a extrait une théorie sur la participation, qui, pour des motifs externes à sa conception, s'est transformée elle-même en un simple *intéressement financier*.

La participation n'est cependant pas issue de mai 1968, elle existait à l'état de projet, dans les obscurs dossiers de ceux que nous appellerons les capitalistes évolutifs français. Cependant, la conjoncture économique ne favorisait pas l'application d'une telle théorie. Il faut en effet savoir, qu'avant mai 1968 nombre d'avantages fiscaux furent accordés aux détenteurs de capitaux.

— Suppression de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières,
— institution d'un avoir fiscal au profit des actionnaires,

— possibilité d'affranchissement de l'impôt progressif sur le revenu pour divers placements, par le paiement d'une taxe forfaitaire au taux fixe de 25 %.

Cet ensemble de mesures favorisait très largement les capitalistes. Mai 1968 survint. A cette occasion l'on ressortit tout juste à point, au nom du « désir légitime des travailleurs de participer activement à la vie de la nation », le projet de participation. Il sembla opportun au gouvernement pour compenser un glissement trop sensible vers les intérêts du capital, de prévoir diverses mesures compensatoires en faveur du revenu des salariés.

Il convient donc, avant toute chose, de faire un bref rappel historique des origines de la participation.

C. Origines de la participation

La PGG (nous le rappelons : Participation Gaulliste Globalisée), a vu le jour de façon concrète avec l'amendement Wallon. Cet amendement prévoyait un *intéressement au capital* de l'entreprise. Nous remarquerons d'ailleurs plus avant, que c'est en raison de cette caractéristique, que « fonda-

talement, à PGG a été refusée par l'ensemble du capital (puissance issue de la propriété). Une fois l'idée de participation refusée selon les concepts gaulliens, il fut nécessaire aux légistes de redéfinir cette participation en tenant compte des commentaires et critiques : ce furent les ordonnances

du 17 août 1967. De participation au capital, nous passons à une participation aux bénéficiaires de l'entreprise. Nous pouvons tout de suite signaler, que c'est en grande

partie en raison de l'hostilité des syndicats traditionnels envers la participation gaulliste, que le gouvernement dut faire des concessions au patronat.

D. De la participation gaulliste globalisée à la participation réelle

1) *Du refus du patronat et des syndicats, et de leurs conséquences.*

Il convient pour éviter toute confusion de revenir sur la distinction entre PGG, et participation réelle (dont la pratique est vérifiée). Il nous faut donc définir ces deux entités économiques distinctes, quoique de même origine, et de souligner que du projet initial qui prévoyait de transformer le salarié en capitaliste-travailleur, au résultat final qui n'est qu'un *intéressement financier*, toute une guerre intestine a modifié les tenants et les aboutissants de cette réforme.

a) *Idee de base :*

M. Courtheoux (Maitre de Recherche au CNRS, et professeur au CNAM) définit l'idée même de la participation comme suit :

« ... l'idée s'était progressivement répandue d'associer les salariés à l'autofinancement, à l'accroissement d'actif dont les entreprises peuvent bénéficier en période d'expansion économique. Cette association, en attribuant aux salariés une part du capital en formation, aurait l'avantage de démocratiser la diffusion du capital sur le plan politique, et sur le plan économique, de ne pas aboutir à une augmentation brutale et inflationniste de la demande des biens de consommation. Ainsi serait-elle à la fois un instrument de paix sociale et un facteur d'équilibre économique.

« ... la distribution d'actions aux salariés peut, par delà son aspect financier, modifier rapidement les subtils rapports d'équilibre entre actionnaires et aboutir finalement à un transfert de pouvoir. Mais précisément, cette éventualité que certains présentent comme un inconvénient, est tenue par d'autres comme un avantage, comme un argument. Seul ce transfert permettrait d'aboutir, par une révolution pacifique, à un pan-capitalisme, d'où seraient exclues les luttes sociales. »

Le projet, tel que M. Courtheoux l'a fort bien exprimé,

allait bientôt susciter des polémiques. Ces polémiques peuvent se décomposer en deux grandes catégories de problèmes :

- les problèmes idéologiques.
- les problèmes techniques.

b) *Fusion des problèmes :*

Déterminons d'abord à quel niveau s'interpénètrent les motifs de refus purement idéologiques et ceux que nous qualifions de techniques. Il s'avère très complexe de traiter de l'un sans tenir compte de l'autre. Ils sont causés à effets mutuels. Si par exemple une partie du patronat a refusé la P.G.G. c'est en raison de la crainte qu'a occasionné chez eux le partage du pouvoir avec les travailleurs, du moins la possibilité qui pouvait en résulter; et plus particulièrement de l'absence de distinctions entre vrais actionnaires-capitalistes, et pseudo-actionnaires travailleurs.

La participation gaulliste globalisée institutionnalisait un capitalisme populaire en désinstitutionnalisant les avantages financiers et de prestige (puissance), qu'avait engendré le traditionnel capitalisme d'accumulation.

Or, ces constatations sont conditionnées par la technicité même de la participation gaulliste globalisée. Il convient donc de synthétiser le débat dans un même chapitre où se trouveront intégrés les diversités de points de vue au niveau des travailleurs (par l'intermédiaire de leurs syndicats), puis à celui du patronat.

c) *Pour les syndicats réformistes :*

Exception faite de la CFTC, qui approuva les ordonnances — pourrait-on mesurer le réformisme ? — la participation était à refuser, car démobilisait les masses prolétaires en faisant miroiter d'illusoires droits. La participation gaulliste globalisée ne touchait pas les vrais problèmes; à savoir, le renforcement des prérogatives des salariés dans le système économique : elle n'allait pas assez loin.

FUERZA CENETISTA

LE COMBAT
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

19 de abril de 1970. La C.N.T. se va a manifestar ampliamente: Mitin masivo y Festival desbordante. No habrá maldorra en nuestro ambiente, ni habrán lluvias ni imposibilidades de viaje que valgan. Ante las adversidades naturales y artificiales; frente a los adversarios lejanos o cercanos que nos desean un sonado fracaso, todos los compañeros, con las familias, estaremos PRESENTES. Y si queridos amigos faltan por defunción y otras causas, nosotros atraeremos nueva concurrencia, que la hay en ciernes en campo español y en el

Paris, 16 de Abril de 1970.

radio «extranjero». No nos contentaremos en venir estrictos, sino abundantes. Es el signo de cada año, y en 19 le abril una vez más volverá a verse. ¡Palabra!

Confédération Nationale du Travail – Association Internationale des Travailleurs

Jornada Confederal de la Solidaridad Obrera

MITIN por la mañana y FESTIVAL por la tarde

El día 19 de abril en el Palais de la Mutualité, 24, rue de St-Victor, PARIS (V), Metro Maubert - Mutualité

A las nueve de la mañana

GRAN MITIN DE AFIRMACION ANARCOSINDICALISTA

en el que tomarán parte:

Michel Cavalier
Georges Vidal
Mahé
Fabián Moro
Federica Montseny

A las dos y media de la tarde

Festival de Variedades

Les Haricots Rouges
Carlos Mendía Consuelo Ibáñez
GEORGES ULMER
Francesca Soleville Suzy Sanzaky
GEORGES BRASSENS
Los Muchachos Trío Sortilegio Español
José Manuel y su conjunto andaluz

Presentadora: YVONNE SOLAL - Pianista: YVONNE SMITCH

Para ilustración del público: La «régie» estará a cargo de Suzy Chévet. **GEORGES ULMER** saldrá en la primera parte y **GEORGES BRASSENS** en la segunda. El precio de entrada a la fiesta es de 10 francos con reducción para los menores de edad. En el vestíbulo habrá Servicio de Librería, con novedades y venta de discos de Georges Ulmer, Georges Brassens y Francesca Soleville. En cuanto al FESTIVAL, será el mejor que habremos dado en veinte años. Para entradas: 24, rue Ste-Marthe, París (10), Teléfono BOT 22.02, y en la taquilla de la Mutualité el día del Espectáculo.

Paris, abril 1970

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LIBERALISMO DE ULTIMA HORA

EN no pocas ocasiones se nos ha presentado la oportunidad de referirnos a ese liberalismo de que hacen gala ahora ciertos intelectuales que hace unos años, cuando el franquismo se presentaba boyante y con pretensión de estabilizarse «por los siglos de los siglos», como decían sus más ditirámicos defensores, ellos estaban en el bando de los corifeos. Hoy, que todo el mundo civilizado condena la brutalidad de los métodos fascistas; cuando incluso la opinión pública española va evidenciando por todos los medios a su alcance la aversión, la repugnancia al respecto del régimen, ellos han dejado de ser lo que eran. E incluso hay alguno a quien hubo ocasión de señalarle posiciones bien poco ejemplares, que ahora diríase se presenta como un campeón de liberalismo.

Bien está el arrepentirse de una actitud, poco o nada recomendable, si el arrepentimiento es sincero, pero lo que ya no es igual es pedir que se olvide el pasado, el estimar que no deben tenerse en cuenta posiciones pasadas en la conducta de algunos. En el exilio han fallecido no pocos intelectuales y manuales, con dignidad para no humillar la cerviz pidiendo hospitalidad al régimen. Antes llegar a este extremo prefirieron atravesar no importa que inconvenientes y necesidades. Y la cosa no ha terminado. El régimen subsiste, que se finja atenuar los métodos represivos, que para los que se ofrezcan a no molestar se pretenda no prodigar los achuchones policíacos no quita para que se persiga y se encarcele a la oposición.

Pasa que los hubo, indecisos, cobardes, para afrontar el exilio con toda su secuela de inconvenientes, que buscaron contemporizar, servir incluso con diligente afán a un régimen que estimaban quedaría ya como perdurable creación ambiental. En el fondo no se consideraban identificados con aquellos que regían los destinos del país, ¡ah, pero ellos vivían bien y gozaban de tranquilidad! Y así miraban la vida, así veían transcurrir el tiempo, indiferentes al sufrimiento de los exiliados, de los presos, de los perseguidos por su actuación clandestina.

No, no es aconsejable el mostrarse rencoroso al respecto de ciertos liberales de última hora,

pero tampoco es cosa de perder la memoria. No vaya a resultar, a la postre, que los haya envanecidos de su posición actual, incluso pretendan darnos lecciones de conducta a los que, hoy como ayer, mantenemos enhiesta la dignidad.

EL RELEER A BAKUNIN

Comentando el modo de ser de Bakunin, decía no hace mucho un publicista que ha seleccionado en un volumen algunos textos del autor de «Dios y el Estado»: «Hay algo de grande en Bakunin. Una cálida virtud comunicativa que ha hecho que en su vida se le amara mucho y que yo le aprecie también.» En efecto, leyendo sus obras, pese a que, como bien ha manifestado Max Nettlau, su vida agitada, sus múltiples actividades, actividades, motivaron el que la mayoría de sus trabajos quedaran inacabados; no obstante leyendo, o releiendo sus escritos, el buen sentido, la lógica irrefragable, la sencillez y el esfuerzo que pone en hacernos comprensibles sus postulados, consguen captar en seguida nuestra confianza y nuestra simpatía. Y es que nos percatamos de que el hombre que nos explica sus apreciaciones en torno al Estado, respecto a la religión, acerca de los temas que sean, siente en su fuero interno aquello que nos dice. ¡Bien lejos van sus observaciones de la fría disertación didáctica del que se limita a manifestar aquella asignatura que le está encomendada! ¡Bien diferentemente también del propagandista que usa un aire de tarea hecha de rutina!

Bakunin ponía pasión en sus palabras y en sus escritos. Hombre de compleción vigorosa, recio y pujante en lo físico, la vitalidad que se desprendía de todo su organismo la transmitía a todo aquello que en el plan idealista llevaba a cabo. Había también en Bakunin enorme caudal de sinceridad y lealtad. Ello lo evidenció sin duda alguna cuando, en sus primeros contactos con Carlos Marx, reconoció de inmediato el talento, la pujanza intelectual del autor de «El Capital». Fue ya más tarde cuando, víctima de las maquinaciones, de los bajos infundios de Marx, llegó a percatarse de que en una inteligencia fuera de lo común anidaba el afán absorbente de un calculado autoritarismo. Ello le sirvió para con-

solidar sus apreciaciones en torno a la libertad.

Releyendo a Bakunin — los primeros contactos con sus escritos datan ya de tiempos, primero cuando la editorial Stock, de París, dedicada a la sociología anarquista, publicó, en seis tomos, las obras de Bakunin, más tarde cuando los compañeros de «La Protesta», de Buenos Aires, iniciaron la edición en castellano, habiendo editado diversos tomos — releiendo una gran parte de sus escritos nos percatamos de que el pensamiento bakuniniano, en sus fundamentales características, filosóficas, mantiene su valor dentro de la actualidad. Y en estas fundamentales características entra el rechazo, por ineficaces y contraproducentes, de todas las modalidades de la política. El sentido de la libertad individual dentro de la colectividad liberada de influencias religiosas y estatales. Hay un sentido solidario de la libertad que Bakunin expresa así: «Ningún pueblo puede ser completamente y solidariamente libre en el sentido humano de la palabra, si toda humanidad no lo es.»

He ahí unas apreciaciones de Bakunin en torno a lo que representan las masas que alcanzan hoy el mismo valor apreciativo que tuvieron ayer. Así dice: «Las masas, desgraciadamente hay que reconocerlo, se han dejado demoralizar profundamente, casi diríamos que se han dejado castrar por la acción deletérea de la civilización del Estado. Llegados a una obediencia y resignación borreguil, se han transformado en inmensos rebaños, artificialmente divididos y agrupados, para la mayor comodidad de sus explotadores de toda la naturaleza.» Pero estima que la obra insurgente, a tono con circunstancias que se pueden presentar, o bien haciendo lo necesario para crear las circunstancias, debe seguir su curso. Sabe y hace comprender que los idealistas han obrado siempre a contracorriente. En el escrito «Unas palabras a mis jóvenes hermanos de Rusia» extiéndese en consideraciones al respecto de lo que supone la juventud en la acción de liberación social; apunta que se hace necesario mantener un hondo sentido de firmeza y constancia, llenando a partir de la mocedad el contenido moral del idealismo para toda la vida.

El constante ascendiente que van tomando las ideas libertarias,

ya no solamente en ambiente intelectual y estudiantil, sino incluso en el obrero y popular, han inducido a diversas casas editoras el dar a la publicidad trabajos o libros de pensadores ácratas y obras de publicistas que, con más o menos acierto, hacen referencia al anarquismo. De Bakunin hay una notable edición en francés, patrocinada por el Instituto de Historia Social de Amsterdam. Es poco asequible por el precio elevado de cada volumen. Pero no ha de ser difícil el poderlos consultar, ya que han de ser adquiridos por las bibliotecas públicas más importantes, particularmente de Europa y América. Mientras queda la esperanza de que, como se hizo años atrás, las «obras completas» de Bakunin se editen en edición popular, es aconsejable adquirir lo que del autor citado suele anunciarse en prensa libertaria francesa y española.

SILONE Y LA LIBERTAD

Del más representativo de los escritores italianos, Silone, se ha publicado en España su último libro de ensayos, cuya edición en francés lleva por título: «Sortie de secours». Hay en la obra una serie de consideraciones que representan la decepción de un intelectual que llegó a poner fe en el comunismo, hasta que las arbitrariedades observadas le hicieron apartarse de lo que un día tuvo en estima. Dice, hablando de la libertad: «La libertad es la posibilidad de dudar, la posibilidad de equivocarse, de buscar, de experimentar, de decir no a una autoridad, la que sea: literaria, artística, filosófica, religiosa, social, e incluso política.» Resulta sumamente fácil el invocar la libertad y bordar frases bellas en torno a su nombre, pero es un hecho comprobado que incluso entre panegiristas de la libertad los hay que no admiten en el individuo la libertad de no ver los problemas exactamente como ellos los conciben. Silone pertenece, como Camus, a la categoría de escritores cuyo horizonte mental es dilatado, sin cortapisas.

Cara al Verano:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

DE APARICIÓN RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Aqui y ahora

Un extraño binomio

por Juan Español

SOBRE la eficiencia y la representatividad de las Cortes españolas en la era franquista, ya hemos tenido ocasión de hablar. Hemos dicho que, como tales Cortes, es decir, como órgano electivo y consultivo, eran una farsa. Nadie en España, a no ser el Bobo de Coria, cree en ellas; ningún trabajador, por muy optimista y estúpido que sea, se siente allí representado. Como otros muchos estamentos del régimen franquista, pertenecen las Cortes al conjunto que podríamos denominar con acierto «de fachada». Pero si primaria y constitutivamente son un risible remedo de lo que un verdadero parlamento democrático debe ser en cuanto a genuina representación popular y a libertad de acción, nos encontramos además en su ordenación interna con verdaderos embrollos que vienen a remachar su ilegitimidad e inoperancia. Veamos uno de ellos.

Tenemos el hecho fehaciente de que casi un 50 por 100 del total de procuradores pertenecen bien a la Administración civil, bien a la militar. O sea, más del 35 por 100 de los procuradores de la actual legislatura son funcionarios de la Administración civil. De hecho, la tarea de estos pobrecitos procuradores es imposible por no decir inconcebible. Porque ¿cómo un funcionario público administrativo que está bajo las órdenes directas del Gobierno puede acometer la empresa de fiscalizar su política y airear sus trapos sucios? En un régimen de verdadera libertad podría pensarse en la compatibilidad de ambas funciones, pero en una dictadura es ininteligible.

Hay que caer en la cuenta de que no se trata de una cuestión de hecho, es decir, que se salte a la torera una ordenación jurídica o constitucional. Se trata precisamente de una aberración teórica, de una transgresión constitucional a los principios democráticos. Los funcionarios civiles deben atenerse a su Reglamentación Disciplinaria, y ésta considera como falta grave «cualquier manifestación de crítica o disconformidad respecto de las medidas de gobierno.» Por otra parte (y aquí viene lo bueno), según el Reglamento de las Cortes, los procuradores no son responsables «ante jurisdicción alguna» por las manifestaciones hechas «en el ejercicio de sus funciones reglamentarias», (Art. 6). No es preciso haber estudiado en Salamanca para comprender que la reglamentación de los funcionarios civiles es radical-

mente ilegal, anticonstitucional y, por ende, antidemocrática. Subsiguientemente tal anomalía se presenta como una vergüenza aborronante para cualquier Tribunal Supremo digno de tal nombre.

Pero pasando ahora por alto esa monstruosidad constitutiva, cabe preguntarse por qué ocultos motivos tanta manga ancha para hacer compatibles las funciones de procurador y subalterno de la Administración. Bueno, hemos dicho «ocultos motivos» por puro pleonasma. Los motivos, en realidad, son evidentes y obvios hasta para el más lerdito. Los motivos responden al sencillo propósito de mantener una Cámara cuyos representantes, como diría el ex procurador Balcells haciéndose eco de la opinión popular, respondan a la ejecutoria de «aplausos, amén y silencio».

A nadie se le oculta que en todos los regímenes democráticos la posición del funcionario público es comprometida y desairada. Se le exige, como mínimo, la neutralidad. Se le exige, en una palabra, que deje de ser hombre en la acepción más auténtica y superior del vocablo. Porque un hombre al que pueda adjudicarse el adjetivo de «neutro» (cosa imposible, por demás), ha caído en una sima más aberrante que la del hermafroditismo, que al fin y al cabo constituye un hecho real de la biología. Mas a pesar de estas malformaciones de la democracia, o mejor, de los países así llamados, es preciso apuntar que en la mayoría de ellos, si bien se exige sea neutralidad al funcionario, también es cierto que se exige una rigurosa independencia o incompatibilidad entre la función pública y la parlamentaria. De este modo se imposibilita el que pueda hacer su aparición insospechada ese extraño binomio fuera de las matemáticas conocidas o ese híbrido monstruo llamado «procurador-funcionario» que asiste al hemicielo como delegado extraordinario de la estatua del Comendador.

Tenemos, pues, el hecho de que si un procurador habla como tal en las Cortes y protegido por el reglamento de éstas, comete, en cambio, una infracción grave al reglamento como funcionario. De esto se deduce de inmediato que, teórica y prácticamente, el total de procuradores-funcionarios de la Cámara no debe ni puede hacer otra cosa que manifestar «urbi et orbi» su aprobación, conformidad,

aplausos y adhesión a las medidas de gobierno que, en principio, debiera fiscalizar, impugnar o rechazar. Y la prueba de que esto no admite duda alguna la tenemos en que todavía no se ha dado el caso de que un procurador haya sido llamado a capítulo por haberse excedido como funcionario. Como colofón a todo lo antedicho es digno de hacerse notar que un candidato a procurador que ya es funcionario, aun en excedencia, no podrá manifestar en su programa ninguna crítica atentatoria a las medidas de gobierno so pena de atenerse a la responsabilidad disciplinaria.

En el caso supuesto de que si no se ha aplicado ninguna sanción a un procurador como funcionario se debe a que se ha hecho la vista gorda, tampoco puede con-

siderarse una salida airosa ni una medida constitucional ni jurídica, porque vale tanto como insistir en el latiguillo de que las leyes se hacen para inculcarlas, y lo que es peor, se deja una puerta abierta a toda clase de discriminaciones y arbitrariedades a capricho del tirano de turno. En estas circunstancias cabría la imposición de una de estas opciones: o bien se establece una tajante incompatibilidad entre ambos cargos, o bien al procurador-funcionario se le exime de toda responsabilidad de su actuación ante las Cortes.

Pero esto sería tanto como empezar la casa por el tejado.

Una visita agradable

HACE algún tiempo recibimos la inesperada visita que desde las frías tierras de Canadá nos llegaba empujada por el consecuente compañero administrador de «Tierra y Libertad», de México, Domingo Rojas.

Hacia mucho tiempo que este abnegado luchador de las ideas libertarias nos tenía prometido hacernos una visita, aunque fuera visita relámpago, para pasar unas horas comentando los problemas del mundo entero, abarcando hasta los cinco continentes.

Como es costumbre entre nosotros, aquí se da mesa redonda para las discusiones entre la familia libertaria, con derecho a que cada uno exponga sus amplios puntos de vista.

Acompañando al amigo Rojas venían también Federico Arcos, de Canadá y su grácil compañera Pura. También con estos amigos venía una simpática compañera de pura cepa catalana, que intencionalmente omitimos su nombre, dado que de antemano conocemos las caricias que acostumbra a hacer el fascismo que regenta los destinos de los españoles. A esta compañera la consideramos altamente interesante por haber notado en ella inteligencia y discreción, así como una alteza de miras nada común en muchas mujeres en la actualidad.

Vinieron además con la «colla» Antonio Rolán y su compañera. Después de haber comido y dis-

cutido varios asuntos siempre referentes a nuestros problemas, nos desparramamos por entre las flores del jardín como si fuéramos muchachos de escuela. Por último el buen Rojas nos enfocó en su máquina fotográfica, así como la compañera Roldán, y para no ser menos el amigo Arcos nos hizo varios disparos con su cámara, que en verdad no podemos adivinar lo que saldrá.

A las tres de la tarde, los visitantes emprendieron marcha de regreso hacia el Canadá, país frío, pero con habitantes con bríos y dos quedarían en su casa y a la postre, tras un deambular por los Estados Unidos, el buen Rojas habrá recalado en México.

Un cariñoso saludo a todos, y que en la próxima reunión podamos comentar la muerte de la dictadura de España y que para siempre quede enterrada.

MERCEDES Y LONE
EE. UU.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Las horas grises

CADA cual que haya luchado por traer el futurismo a la hora que transcurre ha pasado días — muchísimos, a veces — en habitaciones enrejadas. He dicho «habitaciones» para hacerle, una vez en la vida, una deferencia a la pésima justicia de los hombres.

Yo he pasado por la experiencia carcelaria con más frecuencia pero con más suerte que muchos. Detenciones episódicas, no suponiendo jamás condena grave. Cierro que uno ignoraba, cuando lo «entraban», cuando lo «saldrían». Las detenciones gubernativas, esas, por capricho de poncio, eran irritantes por lo inconcretas. Pasado por el tribunal sabías a qué atenerte. Retenido por capricho de un gobernador o de la policía, el recobro de la libertad era realmente elástico, indeterminado. Pestaña, Negre, Aragón, Canela, Seguí y otros sumaron cada uno un mínimo de cuatro años de prisión en diversos tiempos en que fueron encerrados por capricho de las autoridades civiles o militares.

La primera vez que me echaron el guante (expresión típicamente policiaca) fue a setenta kilómetros de Barcelona por motivos de huelga foránea, del exterior venidos. Había en la capital huelga a pique de perserse, pensándose, en la federación obrera directamente afectada, que tal vez un colapso obrerista con repercusión regional podría evitar un fracaso que se apreciaba evidente. Producir un paro en lugar no directamente afectado, esto es, provocarlo «en frío», sólo los sindicalistas activos conocen las dificultades. Aunque de momento un 50 % de simpatías sean adquiridas, se establece la segunda mitad del censo proletario necesitado de apremios y coacciones. Pues es en esta circunstancia que la maniobra produce barullo en rumor bravo que atrae parejas de la guardia civil, y cuidémonos de que el teléfono del fabricante o del tendero somatenista no precipite el enfrentamiento rápido de esa guardia con la burguesía con nosotros, los «alborotadores». Los casos ultraistas o de desespero de Casas Viejas, Cenicero y Cullera, no han sido ciertamente frecuentes en la historia social de España; pero el abuso de las detenciones sin encartamiento de obreros celosos de ejercer el derecho de huelga, sumaría muchos millones de horas por detenciones abusivas si algún jurisconsulto sin ocupación, pero



con ganas de trabajar, emprendiera semejante tarea.

Pues por un caso de huelga así fui por primera vez apresado en la vía pública con un grupo de compañeros. De momento pude eludir la retención de los guardias protegido por una muralla de trabajadores que así me ocultaban a los ojos de los sorprendidos fusileros. Pero horas después consiguieron detenerme de nuevo gracias a esa estúpida arrogancia juvenil de «aquí estoy para que se vea».

En esta y otras ocasiones conocí la cárcel del distrito en todas sus facetas, en todos sus recovecos: celdas irregulares con tarima en el fondo que nos servía de cama. Nada de taburete ni silla, ni banco adosado a la pared siquiera. A lo alto una reja forjada en el siglo XVI probablemente, y en las paredes humedad y cal sucioazulada muy especiales para acoger la sombra. Estándose solo se pasea horas en círculo (34 pasos) o de ángulo a ángulo, diagonalmente (15 pasos), pues son escasas las horas de luz diurna a emplear en lecturas. De noche, ni pensarlo, dada la exigüidad de la bombilla pegada al techo. Sin compañeros de reclusión ni patio carcelero, la existencia del preso «distritural» es realmente aburrida, y para ciertos temperamentos inaguantable.

En tal situación el encerrado las da por observar el andar tardado y buceante de un escarabajo, por aguzar el oído para «comprender» la calle por el enrejado, «escrutar» el pasillo inmediato oculto detrás de una espesa puerta pasa-plato, naricera por la parte externa. También el preso se ve espiado por el techo, mediante agujero torpemente camuflado.

Cuando la estancia en la casa pávida se prolongaba, la suerte de los «pupilos» consistía en ser reunidos durante ocho horas en una celda de preferencia que, no obstante serlo, presumía una reja mayor que las otras, facilitadora, no obstante, de una mayor ración de luz que permitía, si, ponerse «en relación» con los diarios, de lo que se derivaba lectura, comentario y conversaciones animadas, como

para temer el silencio letal del calabozo consuetudinario que empezaría de nuevo a la caída del día. Y hasta la mañana siguiente...

En las diferentes veces en que estuve en el sombrío caserón (un ex convento monjil que en 1500 fue, en la localidad, modelo de arquitectura) observé en el piso de la entrada oficial una gran losa de piedra con anilla que siempre me pareció una «puerta» condenada conduciendo a un sótano. En realidad no me había equivocado. Cuando asistí al derribo del infame edificio pude comprobar que dicha losa ocultaba unos escalones también de piedra que daban acceso a un calabozo sombrío, sin ventana ni agujero, con cadena clavada en un muro, suerte de sepulcro para vivos cual dicen los

había en la Bastilla parisina. Da horror pensar lo que la ley o la maldad de los hombres habra hecho sufrir a los desdichados que allí fueron enterrados en vida.

A fuerza de visitas a la pésima cuan pomposa «Cárcel del Partido» se llega a entablar relación con el personal carcelero, hosco de momento, semiabierto a medida que se establece trato de tendero de justicia a cliente de la misma. Por honradez profesional te impiden toda suerte de pequeñas expansiones exhibiendo de continuo la rigidez del reglamento. Mas, con pequeñas propinas el articulado de hierro se reblandece, y más si el preso se presta a ser timado, por ejemplo, no percibiendo su retribución de seis reales por recibir comida de la familia. Uno se hace el tonto y así consigue incluso una hora más de permanencia en el «club» de la casa: la preferencia.

Observé en una ocasión rivalidad entre jefe y empleado primero. Envidias, naturalmente, las cuales uno explota «científicamente» para obtener ventajas que bajo cielo abierto serían ñoñas, pero que en el cautiverio suponen tremendos beneficios...

JUAN FERRER

CHISPAS

El trío Sortilegio Español ha regresado del Japón con un pensamiento obsesionante: Poderse producir en la Fiesta confederal del 19 abril.

— Francesca Soleville sabe que va a cantar entre amigos. Por eso se acicala el corazón para ofrecérselo entero en sus canciones.

— ¿Y la Consuelo? No tendrá bastantes ruiseñores en su prodigiosa garganta para soltarlos en la sala, como bandada de palomas mensajeras.

— Lo vemos, a Carlos, más seguro y airoso que nunca prodigándonos su grito éuskera y su verbo cantábil en un pujar de vida cada año en aumento.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de este folleto: 1,50 F.
Descuentos a corresponsales.

— Los Muchachos, he ahí muchachada para inundar con sol de arte y entusiasmo, en la Mutualité confederal más que en ninguna otra parte.

— Suzy Sanzaky. Quedará prendada de nuestro público, y el público será ganado por ella. Todos expansivos, todos mediterráneos, a un millón de kilómetros del aburrimento.

— Georges Brassens. Tan afín, tan cercano a Perpiñán, que es capaz de sentirse más libertario catalán que pragmatista francés. Con nosotros estará en su mismísima casa.

— También el otro Georges, igualmente grande: Ulmer. Artista capaz de todo, con golpe de ojo rápido, adaptado a la España libre tanto o más que los españoles refugiados adormecidos. En la Mutualité recobrará el ambiente que le fue denegado en Barcelona...

— ¿Y qué decir de la inalterable simpatía inocentona de nuestra siempre amiga y pícarasca Yvonne Solal?

— El Público... Ah, éste no es piedra, no es masa; éste se desgarnará en miles de individualidades ruidosas y generosas...

CHISPERO

ASPECTOS DICTATORIALES

La mayor desgracia que pueden sufrir los hombres de bien, es tener que soportar una dictadura, que no importa cual sea su color, sólo puede causar placer a las malas personas que se ufanan al ver como los que piensan en establecer una sociedad que se basa en la razón, se ven obligados a no poder emitir sus opiniones con la libertad que en los países dichos civilizados debe de ser mínima garantía.

En España que sufre una de las dictaduras más falaces y más desvergonzadas de su historia, y que no se autoriza después de ser cruzado a lo falangista o a lo opusdeista nada más que a ser chabacano por que no causa mal al ré-



gimen. Hemos tenido que escuchar durante años que todo aquel español tildado de opositor y que caía en manos de los secuaces del franquismo era un comunista a lo bolchevique, como rojos bolcheviques éramos los refugiados, y alguna vez se agregaba lo de ser masón. No tratamos con esto de manifestar que fueran todos los resistentes de las organizaciones libertarias, pero era sorprendente de que todos fueron tildados de

pertenecer al sector que numéricamente fue en España el que contó con menos influencia en el conjunto de partidos u organizaciones antifascistas.

Todo ello debía de tener una doble finalidad (claro está que basada en el juego sucio y en la malsana embustería) la de impresionar a los yanquis de que el franquismo era el mejor vigia occidental y bien podía el imperialismo dolariano contar con un excelente peón y como es de suponer cotizar su colaboración a buen precio. De otra parte se daba a entender que al no existir otra oposición al franquismo que no fuera pro soviética se ofrecía a Rusia una magnífica propaganda que para no verlo era preciso tener cerrados no solamente los ojos sino el cerebro.

Al unisono de tan nefasta propaganda se desgañitaba radio Pirenaica o la no mejor emplazada España Independiente. Tirios y troyanos reconociéndose mutuamente desconocían a las verdaderas fuerzas vivas de un país que radican en la entraña del pueblo.

Así nada tendrá de extraño que esas fuerzas al tomar conciencia de sí mismas lleguen a sentir la misma repugnancia por troyanos que por tirios, lo que es equivalente a tener un desprecio igual por fascistas como por bolcheviques.

Pero necesariamente para que una atmósfera tal tome amplitud es continuando el combate contra la dictadura en nuestro país, el combate que no ha cesado, y las armas a emplear sin despreciar ninguna de las que a tal régimen puedan socavar, tenemos que declarar con sensatez que un arma tan efectiva como la cultura difícilmente se encuentra. En unos sentimientos nobles, un cerebro cultivado, combatirá a una dictadura y se encontrará predispuesto para una vez derrocada la misma no caer en la infantilidad de aceptar otra. Por esto nuestro interés es el de preparar un clima donde de la mayor claridad posible el hombre llegue a orientarse por lo que vé y por lo que palpa directamente.

Las dictaduras que todo lo que no puede favorecerlas lo adulteran, sólo representan embrutecimiento para el conjunto del pueblo que las sufre, alienación cerril

y carrichosa, desvirtuación de la verdad, falseamiento constante de los hechos.

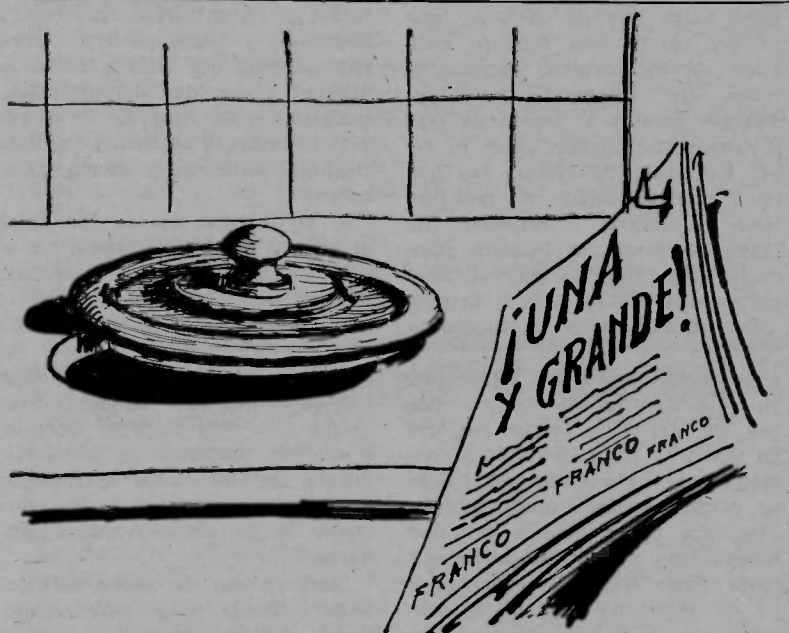
¿Cuántas veces no se ha dicho en esa España oficial que quienes se levantaron fueron las organizaciones y partidos? (influenciados por teorías marxistas) cuando quienes se levantaron — nadie lo ignora — fueron los militares complotando de acuerdo con los fascistas, a cuyo levantamiento en vanguardia del pueblo estaban las organizaciones libertarias, la CNT, la FAI y la FIJL.

Y una verdad como esa se falsea, pero como al fin es verdad porque no puede negar la dictadura todas las victimas que hizo entre los hombres que formaban parte del Movimiento Libertario, porque no puede demostrar a cuantos hijos del pueblo hizo sucumbir y para soslayarlo tiene que mentir, necesita emplear su falacia constante, escribir una historia que se concreta en las más grandes bajezas humanas; y todo ello lo hace con el beneplácito de regimenes no sólo dictadores, sino de aquellos que se constituyen en sociedades democráticas.

Pero todo ello, toda esa conspiración de un silencio ultrajante porque sirve a la maldad, no podrá hacerse permanente, a medida que las nuevas generaciones buscan las fuentes de información y quieren descubrir la verdad, que al fin encontrarán, y esa verdad formará parte de una cultura que se amplificará día a día y con ella correrá paralela una ética que dará a los pueblos — sobre todo al pueblo ibérico — nuevas formas de vida, nuevas maneras de convivencia humana que den al traste con los regimenes de convivencia forzada que es la antítesis de la convivencia; que la convivencia libre termine con los despotismos, con las tiranías, con las dictaduras, porque si ellas son fascistas como en Portugal, en España, en Grecia, etc. o ya sean comunistas como en Rusia y sus países satélites, ya lo sean como en China o como en Cuba, en el fondo son dictaduras y los pueblos están obligados a sufrirlas.

Como estamos convencidos que todo cuanto no se acepta por voluntad propia está llamado a desaparecer sin haber dejado nada más que una estela de tristeza, tenemos la seguridad de que la noche dictatorial terminará disipándose sus tinieblas y con claridad diurna se echen las sólidas bases de un mundo en el cual el odio no encuentre plaza y en el cual la amistad sincera y no fingida tome en fin carta de naturaleza y se eleve ese concepto de apoyo mutuo, de solidaridad humana.

Martín SANCHEZ



Quedamos, pues, en que eso sigue hediendo.

DISCOS

Los años caen como lluvia sobre campo mojado: inserviblemente: para encanecernos el pelo, arrugarnos el rostro, doblarnos las piernas. No para doblarnos el carácter.

Pese a las circunstancias nos mantenemos incólumes. No importan las defecciones por mucho que se sientan. Es ley de vida que las ramas parásitas se sequen y se desprendan del árbol. Otros brotes salen rollizos porque el tronco matriz se conserva sano, potente, arrogante. La juventud verídica se nos adhiere porque nos ha comprendido. Con la fortuna de que sabe pensar y ha pasado ya por el bautismo de fuego.

Todos juntos, y otros circunstan-

tes, en comunión inmensa, nos vamos a encontrar, otra vez, en la Mutualité, para vernos y recontarnos, para solazarnos y cohesionarnos. Ni España ni las ideas estarán — no lo están nunca — ausentes de nosotros. Así nos daremos cuerpo para un nuevo empujar pese a las adversidades y a los adversarios, ¡que hay que haberlas y haberlos!

Pues gracias a ellos si nuestro ser gladiador está en forma para actuales y futuros embates.

La tormenta se avecina negra. Razón demás para que la pincelemos de rojo.

DISCOBOLO

Desde Madrid

Filosofía barata

HAY lecturas que halagan y estimulan; otras que dejan un regusto amargo de boca y deprimen. Lecturas que a pesar de aparentar algo nuevo, todo su contenido está pasado de moda y cae en lo retrógrado.

Como anarquista, y algo «tocado del techo», no me doblego ni aguanto ciertas cosas. Estoy demasiado influido por las doctrinas de Stirner, Mackai, Tucker, Emilio Armand, Mauricius y Lorulot. Las majaderías no las trago, y la ley de mayorías me horroriza. Yo lucho en busca de la libertad en todos los terrenos, no para llenar el estómago, que es propio de cerdos. La libertad del individuo es ante todo y sobre todo. El individuo debe moverse libremente y por sus propios impulsos hacia el lado que más le convenga moral, política o económicamente.

Algunos tratadistas, para demostrar que el individuo no puede ser libre, comparan el cuerpo humano al cuerpo social, lo que para mí no se asemeja en nada. El tejido celular del cuerpo humano, tiene

una función obligada, inamovible o se disgrega el cuerpo y se diluye en el todo. No así la función de la célula humana en el cuerpo social. El papel que juega la célula humana en el cuerpo social es de relación y no de función obligada como pasa con la célula orgánica humana. Lo que quiere decir que tanto en la sociedad como en el grupo, la libertad individual debe flotar por encima de todo. Si se sujeta y ahoga a éste, nace el tirano.

No me amoldo a convivir y luchar con deletéreas mezcolanzas. No todos los materiales son sólidos y fuertes para edificar un palacio. Resquebrajaduras no, amigos. Todo lo que me parece lastre lo echo al fondo del mar sin pena ni gloria. Huyo de todo lo que no veo claro. Me burro por la calidad, la cantidad me tiene sin cuidado.

Para transformarse y transformar a la sociedad, necesito mucho cultivo, para que de él nazca la intuición mental y la acción revolucionaria. Llegando aquí, me-

go el farandulero grito de que la «unión hace la fuerza», y digo: la fuerza unida se multiplica. Si amontonáis paja, la primera ráfaga de viento se la lleva; pero si amontonáis adoquines, ya no es tan fácil que se los lleve. Lo cual demuestra la historia de las luchas sociales, desmintiendo claramente dicho concepto. La unidad siempre es una unidad, lo mismo que el individuo profundamente convencido de sus concepciones, no gira como una veleta hacia todos los vientos, sino que, firme en sus conceptos, es siempre el mismo en todos los terrenos, pase lo que pase, y no se transforma nunca e nun titere o monterilla bueno para toda clase de barridos, que predica sal y vende vinagre. Esta clase de bicharracos abunda en todos los estamentos sociales, siempre prestos al asalto de una prebenda sin mirarle pelos ni color. De esta peste leprosa hay que tener mucho cuidado. Su pestífero virus es nefasto y venenoso. Lo mejor es cortar por lo sano, para evitar una infección general, muy peligrosa si no se llega a tiempo.

Concomitancias y contubernios, pasteos con materias putrefactas y pestíferas y además agregarme yo a compartir sus cuitas, ¡no, por los clavos de Cristo! no seré yo quien lo haga. No quiero contaminarme, ¡Basta de roña! Sigo mi camino trillado anarcosindicalista, sin hacer caso a ninguna renovación, porque en mi sentir todas tiran hacia la caverna, y yo no retrocedo nunca. No obstante, que cada cual haga lo que le plazca; pero que cada cual cargue con su mochuelo y desbroce su camino. Yo seguiré el mío, procurando no ayudar a quien sé que en el momento propicio me hará la zancadilla sin importarle un bleo. No quiero nadar en aguas sucias. Las experiencias pesan mucho... y no hay que olvidarlas. Tropezar con la misma piedra, no es sólo de incautos, sino una torpeza de lerdos. Retrotraerse en bifurcaciones y estacionamientos, no; sería perder un tiempo precioso y aprovechable, y que yendo directo llego más pronto a mi meta.

Que cada cual trabaje en su terreno y respete a su vecino, muy bien, de acuerdo; pero que cada cual se saque sus castañas del fuego, porque si me entretengo en saçar las de mi vecino, las mías se queman y entonces soy hombre perdido.

Los hechos de las luchas sociales y revoluciones hablan claro.

Sin ir muy lejos, tenemos los ejemplos de la revolución rusa y la española. No hay necesidad de que revelemos hechos y aportemos detalles, porque las dos están frescas aún y son del dominio público. Pero hay un detalle sangrante: «El pueblo hace la revolución y el político la aprovecha», de ahí el fracaso de todas, porque el pueblo ayuda al titere político y se desentiende de lo suyo. Pues bien, yo no sigo ese camino. Yo trabajo por lo mío, y me aparto de los montones de basura, no quiero salpicaduras de estiércol, ya que todo lo que hago lo hago en mi beneficio. Espero que todos hagan lo mismo, única forma de encontrarnos en el ágora luchando a brazo partido contra todo aquello que roza y traba la libertad y dignidad del individuo, haciendo tabla rasa de lo «tuyo» y de lo «mío», y acabando con todo tiranuelo existente o asomando el hocico.

Si yo trabajo, no es por amor al arte ni porque el trabajo sea el bálsamo de la vida, no. Si trabajo es por necesidad, porque sin el trabajo no puedo vivir. Necesito comer, vestir y tener cobijo, y eso se hace y produce con el trabajo, que es lo que debe de hacer todo el que sea útil para el trabajo, o que se abstenga de consumir, porque yo me niego a trabajar para mantener parásitos. Hay que imitar a las abejas: ¡fuera zánganos!

¿Qué es eso de nacer desheredado? Nadie nace desheredado. Todos venimos al mundo con el mismo vestido y de la misma manera y todos tenemos la misma opción al banquete de la vida, con los mismos derechos y deberes.

Las palabras «rico» y «pobre» deben desaparecer del lenguaje. Son un escarnio a la dignidad humana. No más ricos ni más pobres, el que quiera comer pescado que se moje el culo. ¿Acaso hay derecho a que a mí me sobre de todo y mi vecino no tenga donde caerse muerto?

Si la fortuna ha nacido por la astucia y el garrote, hagámonos astutos y fuertes, y abatámosla de un tremendo garrotazo.

Tomás de Benifató

1º DE MAYO EN MONTEPELLIER

GRAN MITIN Confederal, organizado por el Núcleo Hérault-Gard-Lozère, en conmemoración del 1º de Mayo de 1886, fecha memorable para todos los trabajadores por la reivindicación de las ocho horas de trabajo.

Tendrá lugar en el «Pavillon Populaire» (la Esplanada) a las 9 de la mañana, en el que tomarán la palabra,

PIERRE MERIC y FEDERICA MONTSÉNY

Será presidido por la Comisión de Relaciones del Núcleo.

Por la tarde, el reputado Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, presentará una pequeña comedia seguida de Varietés con cantores flamencos y modernos, música, Ballets y otros bailes.

Fraternalmente quedan invitados todos los españoles al Mitin y a pasar una tarde alegre en compañía de los artistas de «Terra Lliure». Compañeros, amigos, españoles y franceses, no dudéis en venir, no perdáis esta ocasión de pasar un día agradable y de fervor por una España Libre.

GRAND MEETING A MARSEILLE

Le 10 mai 1970 à 9 h 30, Salle Francisco Ferrer, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1).

Avec la participation de :

MARCEL LEPOIL, CNTF — José MUÑOZ-CONGOST, CNTF
DANIEL FLORAC, CNTF-JAS — HENRI BOUYE, CNTF (pressenti)
Sous la présidence du camarade Annibal FERRE.

MITIN EN BURDEOS

El viernes 1º de Mayo, a las 9 y media de la mañana, en el Cine ABC, 202, rue Sainte Catherine, tendrá lugar un GRAN MITIN, en conmemoración de los mártires de Chicago, en el que harán uso de la palabra los compañeros M. LEPOIL y T. MARCELLIAN.

Quedan invitados todos los compañeros y trabajadores en general a este acto confederal.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille.

COMUNICADOS

S. I. A. DE MONTAUBAN

El domingo 19 de abril de 1970 a las 15 horas 30 en la Maison du Peuple de Montauban, el Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse dará una representación teatral, bajo el siguiente programa:

Primera parte: «QUISQUILLAS» comedia en dos actos de J. Flores García y J. Romea. En segunda parte, escogido cuadro de Variedades con Josephine Martín, canciones modernas; el cantador de flamenco, José Sánchez, acompañado a guitarra por Paquito de Granada, y el Grupo de «Ballets» con Floreal, Gérard, Inés, Aurore, Blanquita, Mercedes y Christiane. Pianista: Mme Ramiz.

Para invitaciones dirigirse al compañero Horacio de Paz, 33 rue Delcassé, Montauban.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación Local tiene a bien de comunicar a todos sus afiliados y simpatizantes que para la realización del mitin departamental que tendrá lugar el día 19 de abril en Narbonne, organiza cares para el mismo, que saldrán de la Plaza d'Arago, a las 7,30 de la mañana.

Los compañeros Jiménez y Piñón como así la F. L. se encargan de inscribir los compañeros deseosos de participar al mismo.

Aquellos compañeros que viven en otras localidades pueden dirigirse a la F. L. dando a conocer el número de plazas que se reservan, también decimos que el autocar pasará por la localidad de Pia a las 8 horas.

**

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para el día 26 de abril a las 9,30 en la sala del Café Sportmans tendrá lugar la continuación de la jornada de estudios sociales que se inició el día 22 de marzo con el tema:

«El individuo, el federalismo y la libertad».

Dado lo interesante del tema y las numerosas intervenciones al mismo deseamos de todos puntual asistencia.

F. N. I. F., PARIS

La Comisión N. de RR. de la F.N.I. Ferroviaria convoca a Pleno extraordinario para tratar asunto importantísimo, para el día

19 de abril en ocasión de nuestra fiesta en la Mutualité.

En la puerta, a las 9 horas, se indicará sitio de reunión. — La Comisión.

PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Paris. — Berthe y Jacques 20 00

Aix-en-Provenza. — Juan de Orán 10 00

(Los 10 frs. de que hablas salieron a su debido tiempo.)

Total: 30 00 Francos.

PERPIGNAN

Grande Conférence organisée par la section Culture et Propagande de la Fédération Anarchiste, le samedi 18 avril 1970 à 21 heures Salle de l'Hôtel Pains, rue Emile Zola, avec le concours de notre camarade Pierre Méric qui parlera sur le sujet « Critique de la société actuelle ». Cette conférence sera suivie d'un débat.

GRAN FESTIVAL ARTISTICO EN TOULOUSE

Organizado por la F. L. de esta localidad, tendrá lugar el 26 de abril, a las 15 horas, un Gran Festival de Variedades franco-español, con el concurso del grupo artístico «La Cogne» (Groupe Folklorique Toulousain CCTSB), con su repertorio de cantos y danzas regionales francesas. Igualmente podremos apreciar el famoso grupo artístico «Terra Lliure», (sección variedades) con su nuevo repertorio de bailes regionales españoles bajo la dirección artística de Amparito Navarro.

Convencidos de que el festival será del agrado de todos, esperamos que la familia confederal y libertaria, así como la Colonia española emigrada asistirá a este festival para pasar una tarde agradable y fraternal.

PARADERO

Carolina Turpie, pide noticias de su tío Antonio Poveda Nilolar, que hasta el año 1962 residió en Meyrucis-48 (Lozère). Informar a la interesada, 15, rue Léon Blum, 28-Vernouillet.

NUCLEO DE PROVENZA

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la CNT de España en el Exilio recomienda a todas las Federaciones Locales y afiliados que reservan las fechas que a continuación siguen con objeto de concurrir a las actividades públicas, culturales y propagandísticas, que organiza durante el buen tiempo:

Domingo 10 de mayo, gran Mitin Regional en la Bolsa del Trabajo, de Marsella.

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aygade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

Desde este instante no dudamos de que las F. Locales prepararán la organización de viajes colectivos, procurando la asistencia de todos los familiares, simpatizantes y emigrados económicos. — El Secretariado.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 10 de mayo a las nueve de la mañana, en nuestro local social (Bolsa del Trabajo).

Compañero, la CNT eres tú, somos todas los que militamos en ella y por su continuidad, es por lo cual que confiamos con tu asistencia a dicha reunión.

Número 100, extraordinario de «Umbral»

ANIMARSE

No disponiendo de imprenta ultramoderna — ventaja reservada a los capitalismos burgués y bolchevique — nuestro número especial se va elaborando a pulso. Redactivamente está enteramente dispuesto y en el capítulo «talleres» se está a mitad del trabajo, esperándose que la edición pronto estará lista para el encuadernado.

Corto lapso de tiempo que los compañeros pueden aprovechar para formular los últimos pedidos.

Se está ya a las últimas, y toda dilación derivará en sueño con jergón y todo. ¡Ep!

Insistimos en que el Extra que preparamos será único en extensión de materias. Y el Bakunin, soberbio. Se hablará del mismo.

Correspondencia.

Ortiz, Perpiñán. Serán 52 ejemplares en todo. Convenido.

J. Jové, Six Fours. Recibirás 10 ejemplares en vez de 5.

J. Gil, Chartres. Enviaremos 1 ejemplar.

V. G. V. E. Idem de idem.

J. Perpiñán, Marseillan. Id. de idem.

Hazas, Lille. Enviaremos 5 y 2, en total 7.

Yyar Rundson, Dalest (Norway). Recibirás el 100 seguido de suscripción.

Flores, Millery. Idem de idem.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior . . . 9 238 00

Genique, Thiais 10 00

Ortiz, idem. 9 50

Ramos, idem. 5 00

Arcal J., idem. 10 00

B. Peralta, idem. 10 00

T. Marcellán, idem. 10 00

M. Fernández, idem. 4 90

F. L. de Fontainebleau 320 00

Daniel Alfonso, Clichy 20 00

Paulino Dieste, Combs-la-Ville 10 00

F. L. de Melun 250 00

Un simpatizante, Melun. 10 00

F. L. de Dreux (2a lista):

Lorenzo Landeira 20 00

Manuel Hernández 10 00

Maria Hernández 10 00

Maria Cañizar 10 00

José Arrufat 10 00

Francisco Vivas 10 00

Jesús Casares 10 00

Antonio Carrasco 10 00

Lorenzo La Cruz 10 00

Grupo Amigos de SIA. 10 00

F. L. de Houilles Argenteuil (2a lista):

Eusebio Sáez 10 00

Félix Vila 20 00

Juan Sánchez 20 00

Cayetano Bascompte 20 00

Federico Marin 50 00

Alfredo Marin 50 00

Pedro Muzas 15 00

Antonio Marin 50 00

Francisco Giné (padre) 10 00

Francisco Giné (hijo) 30 00

F. L. de St-Denis 20 00

Suma y sigue . . . 10 312 00

Se ha doblado el cabo del millón. Persistamos.

MITIN CONFEDERAL EN NARBONA

El día 19 de abril por la mañana en el Palais du Travail, tomando parte en el mismo los compañeros ALEJANDRO LAMELA, de la CNTE, y JOSE MUNOZ CONGOST, delegado de la CNTE en la A. I. T.

Se trata de un acto de concentración interdepartamental. Que el compañerismo se demuestre unánime.

PRO PIETRO VALPREDA

MILAN. — Más de un millar de anarquistas y simpatizantes han manifestado en el centro de esta ciudad contra la retención de Pietro Valpreda en la cárcel, donde espera el juicio para otro asunto que el de la bomba del Banco Nacional Agrícola, del cual la autoridad judicial lo ha descartado...

CONDENA QUE RECAE SOBRE UN EX MINISTRO

MADRID. — El diario «El Alcázar», que se había especializado en la crítica de la administración franquista, fue impedido de salir por la «Fraternidad de Supervivientes del Alcázar de Toledo», entidad que entregó el diario a una empresa de tipo falangista. Entablado recurso ante el ministro de Información de la época, Fraga Iribarne, éste rechazó la demanda de los perjudicados, quienes recurrieron en última instancia al Tribunal Supremo. Recientemente éste ha dado razón a la primera redacción de «El Alcázar», el cual se volverá a publicar según su «color» primitivo.

ARRIBA EL NEGOCIO

MADRID. — Varios arribistas del régimen, abusando de su conexión con los servicios de Intendencia norteamericanos, han realizado un negocio contrabandista calculado en 35 millones de pesetas. ¡Saben vivir, los triunfales!

SIGUEN LOS PAROS EN LA HUNOSA

OVIEDO. — En 18 explotaciones de la empresa de minería Hunosa continúa la huelga para exigir mejoras de seguridad en los trabajos. En lo que va de año han perecido en los pozos de la empresa más de veinte mineros en accidentes del trabajo. La Hunosa promete la pronta terminación de un reglamento de los trabajos de fondo. Mientras tanto los derrumbamientos se suceden seguidos de entierros, del dolor de los familiares y amigos, y de los despidos de compañeros de trabajo que han paralizado las minas en días de sepeho.

EL INSTI. NACIO. DE PREVI. PREVE POCA COSA

PAMPLONA. — A pesar de los buenos oficios del Instituto Nacional de Previsión, de los 460 trabajadores que constaba la plantilla de la empresa en quiebra, «Chalmeta», solamente 60 han sido ocupados en otras labores. Una suscripción abierta por el sindicato vertical en pro de los 400 parados

ANTENA

torzosos ha dado por resultado la recogida de 159.335 pesetas, nomás, sometidas al tamiz sindical y a la merma por rogativas a la Virgen de la Esperanza, quedando para los parados un remanente para pasarlo lo peor posible.

AL BANCO LE FALLA UNA PATA

MADRID. — Unos cientos de empleados de la oficina central del Banco Español de Crédito se reunieron el día 3 en el «hall» de la casa para pedir explicaciones a la dirección respecto al expediente de despido incoado contra nueve de sus delegados.

Al no encontrar al director ni a ningún otro cargo importante dejaron una nota en el sentido de que volverían el lunes a la misma hora y con la misma finalidad.

A las ocho de la mañana los empleados de la sucursal del citado Banco, en Pinar del Rey, se concentraron durante 15 minutos en la entrada de la misma en señal de protesta por los expedientes.

Por su parte, los empleados de la oficina principal también guardaron 15 minutos de silencio total desde las 12 a las 12,15, durante los cuales se repartió una circular que trataba sobre el tema de los expedientes.

CONFLICTOS EN VIZCAYA

BILBAO. — Huelga en las empresas «La Conchita», fábrica de hilaturas enclavada en el pueblo de Sodupe, y en «Astra, Unceta y Cia.», factoría de armas de guerra donde se produjo un paro mayoritario afectando a un millar de obreros.

En «La Conchita» el paro se debe a unas primas de productividad, tan misérrimas, que los trabajadores, principalmente mujeres, no están nada conformes.

SE CONSTRUYE CON BARRO

LAS PALMAS (Canarias). — Hace ocho años solamente fue edificado un cuerpo de edificio para alojar el Instituto de Enseñanza Media «Pérez Galdós», y ahora ha tenido que ser evacuado ante la presencia de grietas en los muros exteriores y en los tabiques interiores. Pedidas explicaciones a la gerencia de la empresa constructora, ésta alega nallarse en situación de ruina y no poder responder del grupo «Pérez Galdós» destinado a derribo... por ruina más

visible que la de los aprovechados capitanes de albañilería que construyen con barro y cobran con moneda efectiva.

AL TRIBUNAL POR NADA

MADRID. — Los ciudadanos barceloneses José Rivas Vinyals, José Sierra Kiel y Juan Gallart reixidó, han pasado por el TOP para verse pedir, por el fiscal, un año de prisión y 10.000 pesetas de multa por haber intentado colocar una bandera catalana en lo alto de la torre de una iglesia.

POBRES HERMANITAS DE LOS POBRES

MADRID. — La madre generala de las Hermanitas de los Pobres, Marie Antoinette de la Trinité (es un seudónimo) ha hecho de «vedette» ante la Prensa declarando que mientras en España a la institución le sobran ancianos, «el descenso de vocaciones religiosas en los dos últimos años es superior al déficit monjil que se ha producido en Francia», achacando ese bajón «a la falta de fe en la juventud femenina». Que conste en acta.

LIGERAMENTE, EL PODER CEDE

MADRID. — El Ministerio de Educación y Ciencia va a derogar en los próximos días la Orden ministerial de 20 de enero de 1960, referente a la selectividad de los dos primeros cursos de las facultades de Filosofía y Letras. Con dicha derogación se persigue la equiparación de estos estudios, en todos sus efectos, con los de las restantes Facultades universitarias, por lo cual solamente se considerará como selectivo el primer curso. Esta medida se considera que afectará a unos 15.000 estudiantes de aquellos dos primeros cursos, pertenecientes a las diecisiete facultades de Filosofía y Letras.

Por otra parte, el Ministerio tiene en estudio programar la libertad de convocatorias para 1971 en todas las Facultades y dotar de una mayor autonomía a éstas.

HALLAZGO IMPORTANTE

VIENA. — En Polonia se ha encontrado la lista casi completa de los prisioneros del campo de concentración nazi de Dachau. La lista de nombres va desde el número uno al 149.268.

Junto con la lista han surgido a la luz, después de veinticinco años, seis cajas de documentos, diecisiete paquetes de formularios rellenos por los vigilantes nazis cada vez que llegaba una nueva víctima y cuatro grandes volúmenes con los nombres de los prisioneros polacos y judíos muertos en el campo de exterminio.

El procurador general ha declarado que ahora será posible por fin definir de forma oficial el destino de millares de personas que hasta la fecha se consideraban desaparecidas. Según el mismo funcionario, los documentos de Dachau habían sido recogidos por un ex presidiario polaco llamado Jozef Batory, que los había llevado a su casa, en Schneidemuehl, donde los guardó sin decir nada a nadie. Después de su muerte, registrada en noviembre del año pasado, su mujer tomó la decisión de informar a las autoridades sobre la existencia de tales documentos.

YA LA VERDAD SE LES ESCAPA

BARCELONA. — Al «triumfalista» Manuel Tarín Iglesias, en «La Vanguardia» del 5 de abril le escaparon estas confesiones:

«He pasado los días de la Semana Santa ausente de la gran ciudad; la colmena se fracciona y, por pedazos, se distribuye en la franja de terreno cercano que constituye la «Barcelona-bis». Tanto si se queda en la urbe, como si la abandona, puede comprobarse que un censo mayoritario de la juventud de hoy está desinteresada de las ceremonias de los días santos e interpreta estas jornadas sólo, absolutamente sólo, como unas vacaciones de primavera. En muchas ciudades del país se confunde la devoción con el folklore, y expandido éste a los cuatro puntos cardinales, en según que estratos contribuye a fomentar el tedio.

También en la Semana Santa la audiencia de elementos jóvenes en los templos es mínima. Entre los millones de errores cometidos, como hombre dedicado a los medios de comunicación social, creo que nos alcanza en gran parte esta responsabilidad, por el triunfalismo y la frivolidad con que hemos tratado algunos problemas, como si tuviéramos una varita mágica de la razón que sirviera de cayado al pastor para conducir el rebaño por nuestro camino, que sólo por ser nuestro, es el verdadero y el mejor. Esto, en el rosario de los años, se descubre que no es así: unas veces se acierta y otras no, y certificar que siempre se gana en el juego de la vida no es limpio.»

LA PARTICIPATION

Autant dire que si la PGG était refusée catégoriquement par la presque totalité des syndicats, la participation « amputée » ne trouverait aucune possibilité d'acceptation, d'entente chez les travailleurs.

Il est curieux de constater que la CGT, qui se réclame révolutionnaire (mais si...), approuvait l'idée générale; à savoir, l'accession du prolétariat à la collaboration de classes avec le capital.

La CGT ne refuse pas la participation de par sa conception même, qui n'est qu'une forme d'intégration du prolétariat dans un ensemble aliénant, mais la refuse en raison du peu d'intérêt financier qu'elle présente pour la classe ouvrière. (Ce qui est vrai d'ailleurs).

d) Le patronat :

Pour le patronat français, la P.G.G. était une atteinte à son pouvoir tant économique que politique. La réaction de refus fut donc motivée par un réflexe d'appréhension de quelque chose qui le dépassait, car bouleversant son horizon traditionnel, le projet de la PGG allait trop loin, et surtout trop tôt. Il remettait en cause les positions sociales au sein de l'entreprise, et surtout était source d'équivoques fâcheuses. Il était en effet inadmissible de mélanger responsables et discutants dans une même vision capitaliste de l'entreprise en particulier, et de la société en général. Or, la participation associait les travailleurs à l'autofinancement, à l'accroissement d'actif, ce qui pour le patronat français était inadmissible.

L'autofinancement naît de la renonciation des actionnaires à exercer leurs propres droits aux dividendes; or la renonciation des actionnaires à user de ce droit — eux, légitimes propriétaires, (sic) —, ne devait pas donner un droit aux salariés. Les travailleurs dispenseraient en biens de consommation ce que eux, actionnaires, avaient consenti à laisser dans l'entreprise pour la création de nouveaux investissements (source de profits plus importants).

Selon le patronat traditionnel, loin de constituer un début de capitalisme populaire, la PGG créait des antagonismes : la part de l'un venant en concurrence de l'autre. C'est ainsi que le patronat français acceptait bien l'idée de travailleurs - capitaliste, mais seulement selon un modèle bien défini : le modèle américain, par l'achat

d'action de l'extérieur sur leurs sociétés. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis l'on compte environ 20 millions de porteurs de valeurs mobilières; or si ceux-ci étaient en France proportionnellement aussi nombreux, ils seraient près de six millions, alors qu'il n'en existe actuellement qu'un million. De trop !

Cependant, il ne faut pas croire que la France ne compte qu'un patronat traditionnel (très bien représenté par la CNPF), il existe des éléments plus évolués : le Mouvement jeune patron, par exemple.

Les membres de ce dernier rassemblement admettaient que le salaire ne suffisait pas pour combler la part d'investissement physique du travailleur dans l'entreprise.

Mais par contre, ils affirmaient, ce qui limitait la portée de l'assertion précédente : « que la reconnaissance des droits des travail-

leurs aux fruits de l'entreprise doit nécessairement passer par un intérêt aux résultats. »

Cette remarque est fondamentale, car elle est la synthèse de la participation réelle qui n'est nous le rappelons avec force, qu'un simple droit de créance.

Le patronat (jeune ou vieux) ne pouvait admettre de voir des travailleurs devenir de pseudo-capitalistes, car s'ajoutant au conflit qui oppose actuellement les technocrates (ceux qui ont le pouvoir), et les propriétaires (responsables de la propriété), cette nouvelle source de conflits aggraverait la situation au sein des entreprises en créant un esprit confusionniste préjudiciable à un bon rendement.

Pour le jeune patron, il est inadmissible de prolétarianiser les masses afin de les intégrer dans l'ensemble capitaliste, en leur faisant prendre une nouvelle conscience de classe qui n'en serait

plus une, car non plus réaction violente d'une sphère sociale face à un ordre inique, mais acceptation passive de cet ordre dans la recherche continuelle d'une éventuelle accession à un échelon supérieur de cet ordre hiérarchique.

Seuls quelques esprits plus évolués de la classe dominante ont entrevu les possibilités qu'offrait la PGG par l'accession à un pan-capitalisme ou néo-capitalisme, où les luttes sociales auraient disparu et où une révolution (sic) non-violente aurait conduit le pays à une fascisation réelle par l'aliénation totale de la masse ouvrière sous le couvert de la formule par trop célèbre : association-capital-travail.

Nous nous étendrons plus particulièrement sur ces derniers points dans notre étude sociologique de la participation.

G. VIDAL

(A suivre.)

Droit de réponse

L'article « Les dessous des révolutions » paru dans les numéros 595, 596, 597 du COMBAT SYNDICALISTE a soulevé quelques critiques dans les Unions Régionales de la C.N.T., ainsi que dans quelques J.A.S. Certaines critiques ont qualifié cet écrit de propagande fasciste.

Il est bien évident que dans un organe révolutionnaire, lu, en grande partie, par des sympathisants et des militants, tout article publié relatif à la révolution, intéresse le lecteur qui est, soit un révolutionnaire militant, soit un révolutionnaire sympathisant, soit un révolutionnaire qui s'ignore. En définitive, tous les lecteurs sont concernés et ont, de ce fait, droit de réponse à l'article publié. A ce titre, je communique les lignes qui suivent, lignes qui représentent la pensée de plusieurs camarades révolutionnaires sur le sujet incriminé.

On peut regretter que le titre de l'article ne s'intitule pas : « Dessous des révolutions passées », ce qui aurait été plus juste et aurait évité une critique qui semble admettre que l'auteur prend position pour toutes les révolutions, les anciennes, les présentes, les futures. Nous ne contestons pas la documentation présentée, mais nous estimons qu'elle est préjudiciable à la préparation

et à l'avènement d'une future révolution libertaire et peut décourager des éléments sympathisants révolutionnaires qui, à la lecture de l'article peuvent penser que toutes les révolutions ne sont que machination, changement d'autorité, de maîtres, prolongation de l'esclavage déguisé sous une nouvelle forme. Il est bon de préciser que la révolution libertaire de demain, quand elle se réalisera, ne saurait être entachée de calculs capitalistes.

Quand les victimes de la présente société reconnaîtront que le malheur du peuple repose sur la reconnaissance du capital; que ce peuple aura admis des principes de vie, de travail et de consommation ne nécessitant plus l'existence du dit capital, alors, tous les calculs des financiers seront vains pour transformer une révolution à base prolétarienne et libertaire en une révolution dite socialiste mais qui ne serait que le prolongement du régime capitaliste. Il est bien évident que si la révolution libertaire apparaît d'une réalisation lointaine, c'est que, justement, il faut libérer les esprits de tous les mensonges entretenus par les Etats serviteurs du capitalisme, afin que la masse prolétarienne, dans une révolution saine, se libère définitivement

de tous les profiteurs qui vivent de son travail et de sa peine.

Ne décourageons pas les sympathisants anarcho-syndicalistes en accordant, par souci de vérité, la diffusion, par presse, d'activités contre-révolutionnaires qui, en définitive, peuvent être préjudiciables à la préparation des masses à l'avènement de la véritable révolution prolétarienne et libertaire. Mais, d'autre part, il n'est pas prouvé que la pensée de l'auteur de l'article « Les dessous des révolutions » soit volontairement un calcul hypocrite en faveur du fascisme; il est peut-être téméraire de voir en cet écrit une propagande fasciste. La relation de la vérité comporte des risques et la diplomatie consiste à atténuer cette vérité quand elle peut se révéler contraire au bonheur des hommes.

Le militantisme du syndicalisme révolutionnaire doit être suffisamment souple pour n'utiliser que les matériaux favorables à la propagande, éviter de propager des faits qui appartiennent au passé et qui peuvent porter atteinte au courage et à la volonté de libération du peuple exploité.

En fait, pour nous, militants du syndicalisme révolutionnaire, dont la base de travail et de propagande est l'Internationale de

(Suite page VI.)

Le syndicalisme en période prérévolutionnaire

S'il est une controverse qui s'accroît depuis les événements de mai-juin 1968, c'est bien celle de l'organisation de la classe ouvrière.

Un grand nombre d'individus, connaissant ou ne connaissant pas, pour la plupart, les fondements du syndicalisme révolutionnaire, s'évertuent, à force de paroles et comparaisons avec le mouvement syndicaliste en général, à trouver la faille qui ferait détourner les travailleurs du syndicalisme, vers le conseilisme.

Si ceux-ci ont quelques exemples éclatants à leur avantage, il est exact aussi que les divers conseils ouvriers créés de par le monde ont tous eu besoin de se structurer fédérativement. Les conseils ouvriers ont un caractère assez spontané quant à leur formation, et ne se forment en général que devant une menace réelle imposée par des factions dictatoriales, ou plus simplement par le capitalisme lors des crises économiques.

Ce caractère spontané fait, que lorsqu'un conseil d'usine pressent la nécessité de contacter d'autres conseils d'usine, il est bien souvent trop tard pour que la fédération ou la confédération des conseils d'usines se réalisent (il ne faut pas oublier que l'organisation répond et demande un temps d'autant plus important que la masse de l'organisation à créer est importante et que celle-ci a un caractère spontanée et qui suppose le manque total ou pratiquement tel, de formation organisationnelle réelle des constituants des conseils d'usines).

En effet toutes les tentatives sont là pour nous prouver que chaque fois que les travailleurs ont voulu s'organiser devant un danger éminent ceux-ci ont été presque toujours soit récupérés, soit écrasés avant même que l'organisation efficace est pu être créée.

Loin de vouloir jeter à la poubelle le socialisme des conseils, je veux seulement éclairer la lanterne ou tenter de le faire, à ceux qui croient en la vertu organisatrice des conseils et qui quelque fois admettent (c'est vers ceux-là surtout que je me tourne) qu'il est nécessaire qu'une situation soit imposée à la classe ouvrière pour qu'elle ressente la nécessité de s'organiser en conseil, chacun au sein de son usine, bureau, ou chantier, etc...

Tout d'abord, puisque je ne conçois l'organisation syndicaliste révolutionnaire qu'au sein d'une organisation syndicale telle que veut l'être la CNT, qu'il me soit per-

mis d'anoter ce paragraphe révélateur et qui devrait détruire toute équivoque dans l'esprit de ceux qui prétendent que le syndicalisme c'est la mort des conseils ouvriers, avant de leur prouver le contraire :

Charte de Paris adoptée au Congrès Constitutif de la CNT en décembre 1946, et n'ayant fait l'objet d'aucun accord de Congrès annulatoire, le paragraphe suivant :

« *Le Syndicalisme dans la période prérévolutionnaire.* — Considérant que, dans la période prérévolutionnaire, le rôle du syndicalisme est de dresser en opposition constante aux forces capitalistes, de diminuer le pouvoir patronal en augmentant celui du syndicat, le Congrès estime que ces résultats ne peuvent être obtenus que par l'introduction du contrôle syndical dans les entreprises capitalistes, par la création des comités et des conseils d'ateliers, d'usines, de bureaux, de chantiers, de gares, de ports, de fermes ou d'exploitations agricoles, dans tous les domaines de la production.

» En même temps que sera menée à bien la besogne de documentation, d'éducation technique et professionnelle, en vue de la réorganisation sociale, sera ainsi réalisé, dans les meilleures conditions, l'apprentissage de classe de la gestion.

» En indiquant que les syndicats constitueront les cadres de la société nouvelle, le Congrès déclare qu'en ouvrant l'accès du syndicat aux techniciens et aux savants, ceux-ci s'y trouveront placés sur un pied de complète égalité avec les autres travailleurs.

» C'est de la collaboration intelligente et amicale de tous ces éléments, que surgira le véritable Conseil économique du travail, qui aura pour mission de poursuivre le travail de préparation à la gestion des moyens de production, d'échange et de répartitions et aura à charge, sous la direction du Congrès de chercher les moyens les meilleurs pour faire aboutir les revendications ouvrières. »

Ce paragraphe est révélateur, car il y est bien mentionné que le contrôle syndical dans les entreprises sera l'œuvre des conseils d'usines, etc... Ceci prouve bien que, loin d'être la mort des conseils ouvriers les syndicats découlent directement de ceux-ci à condition naturellement que ceux-ci soient révolutionnaires, les uns comme les autres; les conseils, parce que c'est seulement s'ils sont révolutionnaires qu'ils chercheront à s'organiser fédérativement en dehors de leurs usines; les syndi-

cats, parce que c'est seulement à cette condition qu'ils pourront être l'âme organisatrice de cette fédération des conseils grâce à la formation des syndiqués qui resteront encore longtemps, ne l'oublions pas une minorité dans le monde du travail.

Le syndicat c'est la bouée de sauvetage des conseils d'usine qui se définissent par une représentativité de masse au sein de l'usine, mais sans réelle base organisatrice du fait du manque de formation gestionnaire des travailleurs, au contraire des syndicats qui s'ils n'ont pas une très grande présence numérique du moins doivent avoir une grande formation organisationnelle, dont l'influence au sein des conseils d'usines, apportera le renforcement le plus efficace à ceux-ci.

On peut dire que ce qui amène les travailleurs à former des conseils d'usine en dehors des crises économiques et même durant celles-ci, ce sont les travailleurs les plus conscients et qui s'ils le sont réellement se sont préalablement organisés au sein des syndicats. Ce qui fait que même s'ils se refusent à influencer les conseils en dehors du courant établi par les conseils eux-mêmes les amèneront fatalement à devoir, s'ils ne veulent pas que ceux-ci souffrent de leur incapacité organisationnelle devant des événements qui, lorsque se créent ces conseils évoluent beaucoup plus vite que ceux-ci n'ont de capacité à s'organiser efficacement, mettre à la disposition

de ces conseils l'organisation syndicale.

Le contraire de la mort des conseils d'usine par la main mise des syndicats est ainsi bien établi. Le syndicalisme est la survie des conseils d'usine, leur organisation, ce que les mouvements spécifiques révolutionnaires doivent être en dehors des syndicats pour leur apporter aides et assistances dans le renforcement de la lutte contre les capitalismes et les partis politiques, organismes verticaux, garrots de l'émancipation des travailleurs.

Donc le conseil ouvrier c'est l'organisme de masse le moins organisé du fait de sa spontanéité et de son hétérogénéité, union de tous les travailleurs d'une usine devant un danger précis. C'est pourtant au sein, et pour que le conseil reste vigilant en permanence que les travailleurs les plus conscients s'organiser à l'intérieur des syndicats organismes révolutionnaires et apolitiques, lesquels éventuellement lorsque la nécessité s'en fera sentir pourront être soutenus par une organisation extra-syndicale dont les méthodes d'action seraient plus expéditives et bien spécifiques. (Mais l'organisation des travailleurs dans les syndicats révolutionnaires est loin d'être parfaite et ce soutient et même l'existence d'une telle organisation est absolument inutile dans l'état actuel de conscience des travailleurs).

Michel LE MAREC

DROIT DE REPONSE

(Suite de la page V.)

1864, il n'y a jamais eu de véritables révolutions, mais des tentatives de révolutions, car la révolution, la véritable, se crée au cours des ans par des longs sacrifices de patience et de ténacité pour préparer les lendemains heureux qui suivront la violence de l'action révolutionnaire d'un jour. Les prétendues révolutions dont on nous parle n'étaient que des révoltes, nous pouvons en admirer certaines, comme nous constatons, avec regrets, la légèreté de leur préparation qui condamnaient les révolutionnaires à de nouveaux esclavages, à la soumission de nouveaux maîtres.

Nous ne pouvons accepter les erreurs passées, car la révolution prolétarienne, à laquelle participeront tous les syndicalistes révolutionnaires, sera la véritable révolution qui n'acceptera ni trahison,

ni complicité, ni avilissement, ni soumission, mais qui apportera aux hommes la liberté pour tous. C'est avec regret que nous considérons les luttes vaines du passé. Le sacrifice inutile du peuple, mais cela ne se produira jamais par la véritable et intégrale révolution libertaire; quand son heure sonnera, ce sera celle de la justice et de l'égalité pour tous. — « *Discourez tant qu'il vous plaira, vous n'aurez rien fait, tant que vous n'aurez point détruit les germes de la cupidité et de l'ambition.* » — Gracchus Babeuf.

René VILLARD

« **Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre.** » —

M. Bakounine.

BAKOUNINE ET L'INTERNATIONALE

L'Organisation de l'Internationale

Nous reproduisons de l'Almanach du Peuple pour 1872 publié par la Commission de propagande socialiste à Saint-Imier et dont le succès fut tel qu'il fallut en imprimer une seconde édition, cet article de Bakounine, qui résume bien les idées du grand révolutionnaire russe.

La tâche immense que s'est imposée l'Association Internationale des Travailleurs, celle de l'émancipation définitive et complète des travailleurs et du travail populaire du joug de tous les exploités de ce travail, des patrons, des détenteurs des matières premières et des instruments de production, en un mot de tous les représentants du capital, n'est pas seulement une œuvre économique ou simplement matérielle, c'est en même temps et au même degré une œuvre sociale, philosophique et morale; c'est aussi, si l'on veut, une œuvre éminemment politique,

mais seulement dans le sens de la destruction de toute politique, par l'abolition des Etats.

Nous ne croyons pas avoir besoin de démontrer que dans l'organisation actuelle, politique, juridique et sociale des pays les plus civilisés, l'émancipation économique des travailleurs est impossible, et que par conséquent pour l'atteindre et pour la réaliser pleinement, il faudra détruire toutes les institutions actuelles : Etat, Eglise, Forum juridique, Banque, Université, Administration, Armée et Police, qui ne sont en effet qu'autant de forteresses élevées par le privilège contre le prolétariat; et il ne suffit pas de les renverser dans un seul pays, il faut les renverser dans tous les pays, parce que depuis la fondation des Etats modernes au XII^e siècle, il existe entre toutes ces institutions, à travers les frontières de tous les pays, une solidarité toujours croissante et une très forte alliance internationale.

La tâche que l'Association In-

ternationale des Travailleurs s'est imposée n'est donc pas moindre que celle de la liquidation complète du monde politique religieux, juridique et social actuellement existant, et son remplacement par un monde économique, philosophique et social nouveau. Mais une entreprise aussi gigantesque ne pourrait jamais se réaliser, si elle n'avait à son service deux leviers également puissants, également gigantesques, et dont l'un complète l'autre : le premier, c'est l'intensité toujours croissante des besoins, des souffrances et des revendications économiques des masses; le second, c'est la philosophie sociale nouvelle, philosophie éminemment réaliste et populaire, ne s'inspirant théoriquement que de la science réelle, c'est-à-dire expérimentale et rationnelle à la fois, et n'admettant d'autres bases que les principes humains, expression des besoins éternels des masses, ceux de l'égalité, de la liberté et de l'universelle solidarité.

Poussé par ces besoins, c'est au nom de ces principes que le peuple doit vaincre. Ces principes ne lui sont pas étrangers ni même nouveaux, dans ce sens que, comme nous venons de le dire, il les a de tout temps portés *instinctivement* en son sein. Il a toujours aspiré à son émancipation de tous les jougs qui l'ont asservi, et comme il est, lui le travailleur, le nourricier de la société, le créateur de la civilisation et de toutes les richesses — le dernier esclave, le plus esclave de tous les esclaves; et comme il ne peut s'émanciper sans émanciper tout le monde avec lui, il a toujours aspiré à l'émancipation de tout le monde, c'est-à-dire à l'universelle liberté. Il a toujours passionnément rêvé l'égalité, qui est la condition suprême de la liberté; et malheureusement, éternellement écrasé dans l'existence individuelle de chacun de ses enfants, il a toujours cherché son salut dans la solidarité. Jusqu'à présent le bonheur solidaire ayant été inconnu ou du moins peu connu, et vivre heureux ayant signifié vivre égoïstement aux dépens, par l'exploitation et par l'asservissement d'autrui, seuls les malheureux, et par conséquent les masses populaires, ont senti et réalisé la fraternité.

Donc la science sociale, en tant que doctrine morale, ne fait autre chose que développer et formuler les instincts populaires. Mais entre ces instincts et cette science,

il y a cependant un abîme qu'il s'agit de combler. Car si les instincts justes avaient suffi pour la délivrance des peuples, il y a longtemps qu'ils eussent été délivrés. Ces instincts n'ont pas empêché les masses d'accepter, dans le cours si mélancolique, si tragique de leur histoire, toutes les absurdités religieuses, politiques, économiques et sociales, dont elles ont été éternellement les victimes.

Il est vrai que les expériences cruelles par lesquelles elles ont été condamnées à passer n'ont pas été toutes perdues par les masses. Ces expériences ont créé dans leur sein une sorte de conscience historique et de science traditionnelle et pratique, qui leur tient lieu très souvent de science théorique. On peut dire aussi que le besoin d'une révolution économique et sociale se fait vivement sentir aujourd'hui dans les masses populaires de l'Europe; car si l'instinct collectif des masses ne s'était pas si clairement si profondément, si résolument prononcé dans ce sens, il n'est pas de socialistes au monde, fussent-ils même des hommes du plus grand génie, qui eussent été capables de les soulever.

Les peuples sont prêts, ils souffrent beaucoup, et, qui plus est, ils commencent à comprendre qu'ils ne sont pas du tout obligés de souffrir et, fatigués de tourner sottement leurs aspirations vers le ciel, ils ne sont plus disposés à montrer beaucoup de patience sur la terre. Les masses, en un mot, indépendamment même de toute propagande, sont devenues sincèrement socialistes. La sympathie universelle et profonde que la Commune de Paris a rencontrée dans le prolétariat de tous les pays en est une preuve.

Mais les masses, c'est la force, c'est au moins l'élément essentiel de toute force; que leur manque-t-il donc pour renverser un ordre de choses qu'elles détestent? Il leur manque deux choses : l'organisation et la science, les deux choses précisément, qui constituent aujourd'hui et qui ont toujours constitué la puissance de tous les gouvernements. (A suivre.)

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».

3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

LES LUTTES A LYON

(Suite de la page III.)

plémentaires aux ouvriers qualifiés de la catégorie P-3 et de trois points aux P-2.

Ceci devrait être jugé bien insuffisant par les travailleurs, qui devaient décider à l'unanimité un arrêt de travail le 6 et le 7 avril. Les syndicats en avisèrent le préfet du Rhône, qui s'empressa de répondre pour essayer de désamorcer le mouvement avant son éclosion, que : « Les majorations signalées par les syndicats comme émanant du comité du réseau de la Compagnie T.C.L., étaient incomplètes et qu'il devait y être ajouté le 2 pour 100 accordable au 1^{er} octobre sous réserve naturellement que l'augmentation des prix reste dans les normes prévues par le gouvernement. Mais encore, suprême culot, que « Le comité du syndicat devait tenir compte du déficit de la Compagnie, qui risquait de s'élever à 14 millions de francs en 1970.

La réaction ne se fit pas attendre, et le 4 avril la réponse des syndicats était nette. Aucune des augmentations accordées tant en janvier qu'en avril ne pouvaient être considérées comme satisfaisantes, car elles ne couvrent même pas l'augmentation du coût de

la vie. Quant à celle d'octobre il est hors de question d'en tenir compte, celle-ci étant du domaine de l'avenir, qui, comme chacun le sait, en régime capitaliste, ne peut être que des plus incertains.

De plus, avoir un tel culot pour exprimer ouvertement que les tramontans devraient supporter les effets de la mauvaise gestion de la Compagnie, prouve que la volonté du gouvernement de ce système capitaliste comme des hautes instances des pouvoirs publics est de faire supporter aux travailleurs à travers tout le pays la politique d'industrialisation par le système bien connu maintenant : « modernisation, suppression-chômage ».

Tout le monde du travail doit réagir contre l'avenir économique que cherche à nous imposer la racaille capitaliste. Pour les travailleurs l'avenir économique dans la modernisation industrielle, c'est la modernisation entraînant la reconversion des travailleurs dont les emplois sont supprimés, dans des branches où la main d'œuvre est indispensable à l'équilibre économique, amenant ainsi la réduction du temps de travail, l'échelle mobile des heures de travail et la suppression du chômage.

NON A L'ARMEE AU TCHAD

Pour sauvegarder les intérêts de la Société « Cotonfran » et garder la base militaire de Fort-Lamy :

4.000 soldats français, 35.000.000 de Fr. (+ que le budget annuel du Tchad), 1.500 Tchadiens tués, 10 Français tués (version Officielle)

Des jeunes meurent pour du fric !

Non au service civique.

Nous sommes en guerre.

En effet nous sommes tous mobilisables à notre travail et à n'importe quel moment (sauf les femmes enceintes et les ministres des cultes) — ordonnance de janvier 1959 —

On ôte les institutrices des écoles maternelles, des professeurs des Centres du F.P.A., et les animateurs des M.J.C. (Maison de Jeunes pour la Culture). On y mettra

des soldates et soldats sans uniformes.

Soutien aux réfractaires.

Le 1^{er} novembre 1969 : Martinez et Brochier refusent de rejoindre leur régiment devant partir au Tchad : ils risquent 3 ans de prison. Le 6 février 1970 : Hervé, Trouilleux, Devaux ont été condamnés à 4 mois, 8 mois et 12 mois de prison parce qu'ils ont réclamé pour les soldats du contingent les mêmes droits que ceux des citoyens. D'autres refusent le service militaire.

Venez vous informer.

GRM (SOC), 7, avenue de la Forêt Noire, Strasbourg. Secrétariat des O. de C., 62, rue Bouquière, 33-Bordeaux. Secrétariat et Correspondance du GARM, Mirreille Debard, Oasis, allée 1, 3, rue F. Jomard, 69-Oullins.

Pourquoi l'anarcho-syndicalisme n'est pas mort

La III^e Région étant depuis longtemps en silence vient de donner signe de vie.

Comment on en est arrivé là ?

A Dijon pour la rentrée 69 aucun signe précurseur ne pouvait prévoir l'avenir et le succès de l'anarchisme dans cette région. Pour cette rentrée des militants isolés travaillaient chacun de leur côté sans vouloir s'organiser. Mais au mois de décembre l'amorce de la lutte fut déclenchée par un ou deux ouvriers qui formèrent un comité libertaire sur la ville. Depuis ce temps les étudiants et les lycéens se rejoignent pour former une organisation commune. Des cercles et des discussions théoriques furent organisés entre militants chaque semaine.

Actuellement des diffusions du « C. S. » et d'« Espoir » sont organisés devant les lycées, les facultés et les quartiers ouvriers. Pour le premier mois de vente (février) le bilan a été très positif : 82 journaux.

Une section JAS et une U. L. CNT (par l'intermédiaire d'un syndicat corporatif) s'organise à Dijon.

Les JAS commencent à intervenir et à participer à des meetings. Des tracts de propagande et d'explication ont été diffusés massivement...

La conclusion est ceci :

« L'anarcho-syndicalisme est un brasier encore chaud qu'il suffit de rallumer ».

Pour en arriver là il faut intensifier la propagande dans les milieux ouvriers expliquant le rôle qui doit jouer le syndicalisme révolutionnaire.

PAIN Johan
JAS-CNT de Dijon.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

SIEGE SOCIAL

89, rue de la Tour-d'Auvergne Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :

LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Chronique scandaleuse S. N. C. F.

Dans le cadre de la « réduction inéluctable des effectifs conséquente de « la modernisation », la SNCF s'emploie en effet à mettre en pratique cette nouvelle formule, et pour moderniser le triage de Trappes, la direction SNCF a pris purement et simplement la décision de supprimer le dit triage.

Pour les « grosses têtes », moderniser c'est supprimer.

On supprime les lignes de chemin de fer, on supprime les gares de triage, on supprime les dépôts et les ateliers d'entretien.

Les voyageurs sont transportés comme du bétail, dans des voitures dégueulasses parce qu'il n'y a pas de personnel pour le nettoyage. Les glaces ne ferment pas, le chauffage ne fonctionne pas parce que les équipes d'entretien du P.E. et les visiteurs sont supprimés de plus en plus.

Au moment des pointes de voyageurs, on doit emprunter des voitures aux chemins de fer Belge et Suisse et les chemins de fer italiens doivent compenser le manque de wagons frigorifiques pour amener les légumes et les fruits du midi sur Rungis l'été dernier.

Néanmoins les tarifs voyageurs sont augmentés régulièrement et la SNCF rembourse des millions de litiges aux grosses industries et aux margoullins des halles.

Lorsqu'on nous dit que les transports ferroviaires ne sont pas « rentables » on est en droit de se demander si un camion qui vient de la frontière espagnole à Paris avec un chargement d'oranges est plus « rentable », qu'un train de 40 ou 50 wagons effectuant le même trajet à plus de 100 km. heure de moyenne.

Et mise à part cette question de « rentabilité » qui n'est qu'un falacieux argument des capitalistes, aucun individu ayant autre chose qu'une machine à sous à la place du cerveau ne pourra trouver normal qu'on lance sur les routes de plus en plus de camions et qu'on supprime de plus en plus de lignes de chemin de fer.

Un autre facteur qui joue dans cette triste politique, il faut bien le dire et l'incommensurable connerie de la grande majorité des « routiers », travailleurs spécialisés des heures supplémentaires qui

n'hésitent pas à rouler 22 heures et à dormir 2 heures au mépris de la sécurité et pour le plus grand profit des patrons.

Si les cheminots eux, ne sont pas à l'avant-garde de la révolution (ils se laissent souvent couillonner par les syndicats représentatifs), ils ont au moins le mérite d'être très pointilleux sur les dérogations aux amplitudes des horaires de travail et il est certain que si les « routiers » étaient aussi fermes dans ce domaine il y aurait moins de camions sur les routes ce qui rendrait la vie plus agréable.

Ce qui ne veut pas dire que nous voulons faire des routiers de nouveaux chômeurs, mais au contraire en reportant sur le rail les transports enlevés à la route par une coordination des transports les emplois seraient transférés (il n'est pas plus difficile de conduire une locomotive, un autorail ou un camion).

Et d'autre part, une solution qui permettrait de résoudre « les conséquences de la modernisation » ce serait la « réduction inéluctable des effectifs » en donnant la retraite à 50 ans en attendant mieux d'une nouvelle offensive de modernisation.

On a fait beaucoup de bruit autour de quelques voyageurs qui se sont engueulés à St-Lazare avec quelques étudiants de Nanterre. Il n'est pas douteux que ces « voyageurs » étaient des bourgeois qui regagnaient leurs pavillons au Vésinet ou à Louveciennes (cités très populaires comme chacun le sait).

Le fait significatif c'est que, ni les milliers d'ouvriers présents à St-Lazare ni les cheminots de la gare ne se sont joint aux provocations bourgeoises.

Il est remarquable de voir avec quel soin les flics s'emploient à pourchasser les vendeurs de journaux « contestataires » — dont le « C. S. » — et aussi avec quel soin les mêmes flics s'emploient à protéger les vendeurs de « l'Humanité » aux sorties de métro et sur les marchés.

Et il y en a qui se bouchent les yeux pour ne pas voir ça.

R. J. SOURIAUT

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

23 AVRIL
1970
NUMERO 604
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

BABCOCK - ATLANTIQUE (LA COURNEUVE)

Mais qu'est-ce qui fait trahir la C. G. T. ?

Au début de ce mois un mouvement revendicatif a eu lieu chez les mensuels, en particulier. Il a très vite touché, par la volonté des premiers grévistes, tous les ateliers et tous les secteurs de l'entreprise. Ce sont les problèmes de la mensualisation qui ont été à l'origine du mécontentement. Il est évident que celle-ci ne règle pas tout, quoiqu'en veut laisser penser la bourgeoisie. Hiérarchisation, favoritisme ne sont pas absents du problème de la mensualisation.

Toutefois bien d'autres problèmes se posent à Babcock, comme ailleurs : lutte contre les conditions de travail et les cadences en particulier.

Les travailleurs ont su ici bien exprimer leur désir de voir aboutir leurs revendications. Ils ont parcouru tout d'abord les ateliers

un à un, discutant à chaque fois avec les ouvriers quand c'était nécessaire. Puis ils ont voulu arpenter les couloirs des bureaux pour convaincre tout le monde de débrayer et réaliser une unité d'action. Sans cesse les délégués CGT ont essayé de contrecarrer le mouvement parti réellement de la base. Affolés par son ampleur ils n'ont su opposer qu'un corporatisme mesquin qui consistait à proposer des grèves « tournantes » ateliers par ateliers de 2 heures au plus, brisant ainsi toute unité d'action.

A signaler aussi que la répression patronale n'a pas manqué de s'abattre; de nombreux travailleurs ont reçu une lettre de semonce de la direction.

Mais laissons la parole à deux camarades qui nous ont fait parvenir les deux lettres suivantes...

(Suite page V.)

D'UN MEETING A L'AUTRE...

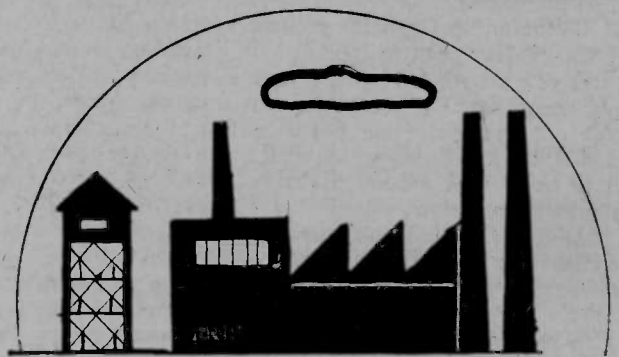
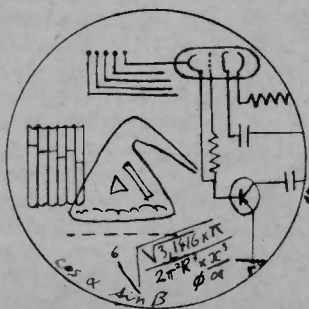
Après l'incontestable succès du meeting du 19 avril à la Mutualité, la C. N. T. F. organise, en collaboration avec la C.N.T.E.

LA COMMEMORATION DU 1^{er} MAI

le PREMIER MAI, à 9 heures 30
24, rue Sainte-Marthe

Interventions de: **Michel Fabre (JAS)**
Le Henaff (CNTF)
J. Soriano (CNTF)
A. M. Francitorra (CNTE)

S
O
L
I
D
A
R
I
T
É



LA PARTICIPATION

E. Nature de la participation

(Suite du n° précédent)

1) Qu'est ce que la Participation ?

Les ordonnances du 17 août 1967 apparaissent comme l'acceptation globale des vœux du patronat français.

Il n'est plus question pour le calcul de la réserve de participation de se baser sur l'autofinancement ou l'accroissement d'actif, mais sur les résultats et plus particulièrement sur le super-bénéfice.

C'est ainsi qu'en vertu de l'article 2 de l'ordonnance numéro 67693 du 17 août 1967, le calcul de la participation des salariés aux fruits de l'expansion des entreprises est essentiellement fondé sur le bénéfice net de l'entreprise, c'est-à-dire le bénéfice fiscal moins l'impôt sur les sociétés qui est de l'ordre de 50 pour cent.

Ce calcul peut être résumé par la formule suivante :

$RP = 0,5 (B - 0,05 C) \times S/VA$

dans laquelle on a :

RP — Réserve de participation.

B — Bénéfice net.

S — Montant des salaires et appointements.

C — Montant des capitaux propres.

VA — Valeur ajoutée (1).

On voit donc que l'esprit a complètement changé. Du projet initial qui prévoyait une participation aux « développements d'actif » il ne reste plus qu'une participation aux supers bénéfices.

Ambiguïté des vocables, qui d'accroissement des valeurs d'actif, deviennent intéressement aux bénéfices des entreprises.

Le patrimoine s'estompe ne lais-

(1) Valeur ajoutée : C'est sur cette VA que les syndicats ont porté le plus souvent leurs critiques. La VA est la valeur ajoutée par l'industrie au volume des matières premières ou des objets semi-couvrés qui servent de base à la production. Nous avons donc : $CA - A = VA$ (Valeur Ajoutée). CA représentant le chiffre d'affaires (le volume des ventes), A, le volume des Achats (matières premières ou objets semi-couvrés). On comprend donc que le calcul d'une telle valeur puisse donner lieu à des estimations par trop souvent empiriques, donc contestables par les travailleurs. Pour notre part nous contestons même le sens de calcul, comme nous le verrons.

sant plus qu'une hypothétique diffusion de gains.

Tout le monde sait qu'il est très désagréable de s'asseoir entre deux chaises ; surtout si celles-ci s'écartent l'une de l'autre. C'est de façon imagée, ce qui arriva au gouvernement de De Gaulle avec la participation.

Ne pouvant s'appuyer sur les organisations syndicales qui trouvaient que la PGG n'allait pas assez loin, il dut ménager un patronat qui lui pensait que la PGG allait trop loin.

Deux erreurs de tactique : la participation, la régionalisation, et l'Elysée se trouva vide. Coïncidences ?

Toujours est-il, que le gouvernement dut faire marche arrière face aux critiques et contre-propositions du patronat français, ce qui l'amena à redéfinir la participation comme une « participation aux bénéfices des entreprises ».

2) Analyse économique de la participation :

a) Terrain d'action de la participation :

D'un point de vue économique, il importe de signaler « qu'un salarié sur 5 travaille dans des entreprises déficitaires, et que l'autofinancement ne dépasse guère 5 % de la masse des salariés ».

D'autre part, la participation n'est obligatoire que pour les entreprises de plus de 100 salariés, et surtout réalisant des bénéfices (2).

Une fois tenu le compte de ces restrictions sur la masse salariale, moins de 5 millions de salariés sont touchés par les mesures obligatoires, sur les 21 millions que compte approximativement la po-

(2) Il faut cependant remarquer que les entreprises de moins de 100 salariés peuvent quand même se soumettre à la loi. Mais signalons que malgré les avantages fiscaux qu'elles en retireraient (et que nous examinerons plus avant), peu d'entre elles seront intéressées par la participation. Le directeur est propriétaire ; il a le pouvoir et la propriété ; la participation ne peut donc l'intéresser car elle est une théorie économique de technocrates. (Voir chapitre F — Contradictions économiques issues de la participation).

pulation active totale. A l'heure actuelle, environ 200 entreprises représentant à peu près 100.000 salariés pratiquent l'une des formules d'intéressement prévues.

b) Limite de la participation :

La créance qui résulte de la participation reste obligatoirement bloquée pendant 5 ans.

Ces fonds ainsi bloqués donnent lieu à un emploi défini par les articles 4 et 10 de l'ordonnance citée préalablement. C'est ce qui permet de dire à certains que la participation peut déboucher sur une participation au capital de l'entreprise. En effet pendant la période de blocage plusieurs modalités de gestion sont offertes aux contractants.

Il peut y avoir attribution d'actions ou de coupures d'actions de l'entreprise elle-même ; affectation de la réserve spéciale de participation à un fonds d'investissement propre à l'entreprise (nous verrons dans le chapitre consacré au financement de l'entreprise l'incidence favorable de cette pratique, non pour les travailleurs, mais pour l'entreprise elle-même) ; et enfin versement à des organismes de placements spécialisés (extérieurs à l'entreprise), ou à des comptes ouverts en application d'un plan d'épargne de l'entreprise.

Un accord contractuel entre l'entreprise et les salariés fixe le choix d'une de ces modalités.

En cas de désaccord, la réserve est bloquée pour 8 ans.

Les travailleurs n'ont pas le choix. C'est à prendre ou à laisser ; et s'ils laissent, c'est la brimade. Inutile d'insister sur le contenu hautement moral de cette réforme.

Dans le cas où les deux parties se mettent d'accord sur la première possibilité (attribution d'actions) les attributaires auront alors la faculté d'exercer tous les droits propres à n'importe quel actionnaire ; y compris celui de prendre part aux assemblées générales. Il n'est nul besoin de pousser très à fond l'analyse pour s'apercevoir que pour des raisons, primo : économiques et géographiques, respectivement ; phénomènes de dispersion du capital social, et migrations de population active, et secundo : tenant à la nature même du salaire (élément instable), jamais le travailleur ne pourra, ni ne voudra avoir les mêmes droits capitalistes que les actionnaires (qui ont d'ailleurs de moins en

moins de pouvoir sur la direction des firmes) (3).

c) Montant des droits attribués aux travailleurs :

« Le montant des droits attribués à un même travailleur, pour un exercice donné, ne peut excéder une somme égale à la moitié du plafond annuel retenu pour le calcul des cotisations sociales. Soit $18.000/2 = 9.000$ F en 1970.

En outre, le salaire pris en compte pour la répartition des droits ne peut dépasser un montant égal à quatre fois le montant précité ($18.000 \times 4 = 72.000$ Francs en 1970).

Certains disent que ce double plafonnement limite les inégalités sociales. Il y a certes limitation arbitraire (car faussée), mais non disparition de ces « inégalités sociales ». Le cadre supérieur touchera le maximum dans l'hypothèse d'une société en plein essor soit 9.000 F en 1970 ; alors que l'ouvrier, comme l'employé, ne toucheront le plus souvent qu'une prime de participation allant du quart à la totalité de leur salaire mensuel, soit : de 50 à 2000 Francs.

La hiérarchie joue quand même du simple au quadruple.

Notons par ailleurs, que les différences de salaire entre les entreprises sont volontairement « pratiquées » par la classe dirigeante pour permettre la mobilité du travail, attirer la population active dans les firmes en expansion. Cela vient fortifier ce que nous disions précédemment sur la « non-possibilité » de fait du travailleur de jouir de son potentiel d'actionnaire. Il convient cependant de signaler en outre en critère fondamental qui nous permettra d'extraire deux contradictions internes à la participation. A savoir : la participation n'implique en aucune façon une participation au pouvoir économique de gestion des entreprises. Les fruits de l'expansion (Suite page III.)

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Christianisme et sexualité

par Bertrand RUSSELL

Un des caractères le plus condamnables de la religion catholique toutefois, c'est son attitude à l'égard de la sexualité — attitude si malsaine, si contraire à la nature que, pour la comprendre, il faut remonter jusqu'à l'époque du déclin de l'Empire romain. Il est faux que le christianisme ait amélioré le sort de la femme. La femme, en effet, ne saurait jouir d'une situation supportable dans une société où l'on considère comme très important qu'elle accepte un code moral très sévère. Les moines ont toujours considéré la femme comme une tentatrice, comme la source des désirs impurs. L'Eglise a enseigné, et enseigne encore, que la virginité est ce qu'il y a de mieux, mais que

ceux qui sont incapables de s'y plier sont autorisés à se marier. *Il vaut mieux se marier que brûler*, comme le déclare brutalement saint Paul. En rendant le mariage indissoluble et en étouffant toute connaissance de *l'ars amandi*, l'Eglise fit ce qu'elle put pour que la seule forme de sexualité admise entraînant très peu de plaisir et beaucoup de souffrance. Son opposition au *birth control* relève en fait du même motif : si une femme a un enfant tous les ans jusqu'à ce qu'elle en meure d'épuisement, on peut augurer qu'elle ne tirera guère de plaisir de sa vie conjugale. Que l'on décourage donc le *birth control*.

La conception du péché qui est liée à l'éthique chrétienne est de

celles qui font beaucoup de mal, car elle offre aux gens une porte de sortie à leur sadisme, qu'ils considèrent comme légitime et même noble. Prenons, par exemple, la question de la syphilis. On sait qu'en prenant des précautions on peut rendre négligeable le risque d'une contamination. Les chrétiens cependant ne désirent pas que ce fait soit connu et répandu, car ils estiment bon que les pécheurs soient punis, au point même de voir le châtiment s'étendre au partenaire et à la progéniture. Il y a actuellement dans le monde des milliers d'enfants qui souffrent de syphilis congénitale et qui n'auraient jamais vu le jour sans cette manie chrétienne de la punition. Je ne puis comprendre comment de telles doctrines pourraient avoir d'heureux effets sur les mœurs.

L'attitude chrétienne constitue un danger pour le bien-être de l'humanité. Ceux qui ont pris soin d'aborder la question sexuelle sans préjugés savent qu'en ce domaine l'ignorance prônée par les chrétiens orthodoxes a des conséquences désastreuses pour la santé morale et physique de la jeunesse. Elle incite ceux qui puisent leurs renseignements dans des conversations *inconvenantes*, comme le font la plupart des enfants, à con-

sidérer les problèmes sexuels comme choquants et ridicules. Je ne crois pas qu'on puisse jamais soutenir que la connaissance en général ne soit pas désirable. Mieux vaut le savoir que l'ignorance, à quelque âge que ce soit. Dans le cas particulier de l'éducation sexuelle, il existe des arguments encore plus puissants qu'ailleurs en faveur de la connaissance, car il est évident que l'homme instruit, en l'occurrence, aura un comportement plus raisonnable qu'un simple ignorant. La curiosité sexuelle est une curiosité naturelle. Il est inutile de l'associer à la notion de péché.

Tous les garçons s'intéressent aux chemins de fer. Supposons que nous leur racontions que c'est là une marque d'intérêt pernicieuse; supposons que nous leur maintenions les yeux bandés lorsqu'ils sont dans un train ou dans une gare; supposons que nous nous interdisions de jamais mentionner le mot *train* en leur présence et que nous nous entourions d'un impenétrable mystère les moyens utilisés pour les transports d'un endroit dans un autre. Il n'en résulterait pas qu'ils cesseraient de

(Suite page VII.)

LA PARTICIPATION

(Suite de la page II.)

sion sont évalués en fonction du bénéfice net tel qu'il résulte de la gestion de l'entreprise, et sans qu'il puisse y avoir contestation sur cette gestion, ni sur ses résultats. C'est ce qui ressort de l'article 12 de l'ordonnance du 17 août 1967 : « le montant du bénéfice net et celui des capitaux propres sont établis par une attestation de l'inspecteur des Impôts. Il ne peut être

remis en cause à l'occasion des litiges nés de l'application de la présente ordonnance ».

C'est à ce niveau qu'interviennent deux contradictions fondamentales.

(A suivre.)

(3) Conflits : Technocrates et propriétaires. Conflits déjà évoqués précédemment, et repris chapitre H.

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

L'unité de base de l'humanité est l'homme, l'être humain individuel. Presque tous les individus vivent en société, mais la société n'est rien de plus qu'une somme d'individus et son seul but est de leur permettre une vie épanouie. Les anarchistes ne croient pas que les hommes aient des droits naturels, et cela s'applique à chacun : aucun individu ne peut se réclamer d'un droit pour agir ni pour interdire à un autre d'agir. Il n'y a pas de volonté générale, pas de norme sociale à laquelle on doit se soumettre. Nous sommes égaux, non identiques. La compétition et l'entraide, l'agressivité et la tendresse, l'intolérance et la tolérance, la violence et la douceur, l'autorité et la révolte sont toutes des formes naturelles de comportement social, mais certaines favorisent et d'autres entravent l'épanouissement de la vie individuelle. Des anarchistes croient que le meilleur moyen de garantir cet épanouissement est d'accorder une liberté égale à chaque membre de la société.

Par conséquent, nous n'avons pas le temps de moraliser au sens traditionnel, et nous ne nous intéressons pas à la vie privée des autres. Que chacun fasse ce qu'il veut dans la limite de ses propres capacités, du moment qu'il laisse les autres faire de même. Des choses telles que l'habillement, l'apparence, le langage, la manière de vivre, les relations, etc., sont matières à préférences personnelles. De même pour la sexualité. Nous sommes pour l'amour libre, mais cela ne signifie pas que nous soyons pour la promiscuité universelle; cela veut dire que tout amour est libre, sauf la prostitution et le viol,

NICOLAS WALTER

et que les gens devraient être capables de choisir (ou de rejeter) les formes d'attitude sexuelle et les partenaires sexuels qui leur conviennent. Une liberté sexuelle extrême pourra convenir à l'un et une extrême chasteté à l'autre — bien que la plupart des anarchistes pensent que le monde serait meilleur si on faisait moins d'histoires et plus l'amour. Le même principe s'applique aux drogues : les gens peuvent s'intoxiquer à l'alcool, à la caféine, au haschich ou aux amphétamines, au tabac ou à l'opium, et nous n'avons aucun droit de les en empêcher, de les punir, bien qu'on puisse essayer de les aider. De même, que chacun adore à sa façon, tant qu'il laisse les autres pratiquer le culte qui leur convient ou n'en point pratiquer du tout. Tant pis pour les offusqués; ce qui importe, c'est de ne pas blesser. Il n'y a pas à s'inquiéter des différences d'attitude personnelle; ce dont il faut s'inquiéter, c'est de la grossière injustice de la société autoritaire.

L'ennemi principal du libre individu est le pouvoir écrasant de l'Etat, mais les anarchistes sont également opposés à toute autre forme d'autorité qui limite la liberté — dans la famille, à l'école, au travail, dans le voisinage — et à toute tentative de soumettre l'individu. Cependant, avant d'examiner comment la société peut être organisée pour donner le maximum de liberté à ses membres, il nous faut décrire les différentes expressions de l'anarchie selon les conceptions des relations entre l'individu et la société.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

Situation dans le bâtiment et les travaux publics

Les conditions de travail dans le bâtiment, sont par tradition des plus dures. Naturellement, la majorité des travailleurs désertent cette branche, où tout le confort réside le plus souvent, en un clou pour accrocher sa veste, généralement dans un local humide et perclus de courant d'air, une gamelle pour manger dans un coin que l'on aménage avec les moyens du bord. De plus, trois ouvriers par jour meurent d'accident de travail, le plus souvent à la suite d'une chute; c'est le taux de mortalité par accident de travail le plus élevé après la mine : 19% des accidents de travail se produisent dans le bâtiment contre 13 % dans la métallurgie. Il faut supporter le froid (les primes d'intempérie ne jouant que dans de rares exceptions, gel persistant, la pluie et le vent.) On y travaille plus longtemps que dans toutes les autres branches, 49 heures de moyenne par semaine, contre 45 pour l'ensemble des travailleurs. Il est courant de trouver des ouvriers travaillant 60 et même 70 heures par semaine; il y a même des records établis à 80 heures. Il ne faut pas oublier non plus, le trajet, qui est le plus souvent très long et très fatigant, compte tenu des conditions de transport lamentables dont nous disposons, entre les domiciles et les chantiers, trajets qui ne sont d'ailleurs payés que selon des normes absolument pas équitables.

Contrairement à ce qu'affirment les statistiques du ministère du Travail l'indice du salaire horaire n'est pas supérieur aux salaires moyens, selon les branches évoquées. Si cet indice semble être supérieur cela est dû au fait que l'indice général comprend l'ensemble des travailleurs payés au SMIC ou guère au-dessus et que ces travailleurs faiblement payés composent une partie relativement moins importante dans le bâtiment. Mais si on le compare à une branche comme la métallurgie ou les employés de bureau, l'indice est même très inférieur par rapport à ces derniers.

Les conditions de travail très dures ont obligé les pouvoirs publics à faire appel à une main d'œuvre étrangère hors de proportion avec la législation du travail, qui stipule qu'il ne peut y avoir plus d'un étranger pour onze ouvriers dans une entreprise, le Français ne faisant que passer dans le bâtiment, il y reste pour 1/3 seulement.

Naturellement, cette situation a

beaucoup contribué à l'affaiblissement de la combativité des travailleurs dans la branche, au plus grand plaisir du patronat du bâtiment, qui n'a aucun intérêt à dire aux travailleurs étrangers, ni même ne serait-ce que leur présenter les conventions collectives du bâtiment. La faiblesse des syndicats d'un autre côté et le parti pris de la majorité silencieuse font que tous les avantages acquis par les luttes précédentes sont absolument tous du domaine du passé. Les travailleurs immigrés ne connaissent pas, pour la plupart, leur droit, ou, du fait qu'ils comprennent mal le français, ne pouvant pas s'en informer en lisant les conventions collectives. D'autre part, les travailleurs français, dont le parti pris quand il ne s'accouple pas de la même ignorance sur le problème, ils ne cherchent pas à informer ces travailleurs des conditions de travail en vigueur afin que les leurs soient du même coup respectées.

Il n'y a dans le bâtiment qu'une très faible concurrence et le patronat s'évertue grâce à des manœuvres habiles et d'autres que les conditions de travail l'ont favorisé à implanter, de contenir le prolétariat dans les limites de gain de plus en plus restreintes. Toutes les branches où le travail à la tâche

a été institué ont vu leur tarif diminuer de moitié, ce qui était prévisible étant donné la désertion de la lutte par les travailleurs chaque fois que leurs gains ont apparemment été améliorés.

Ainsi donc l'apport de main-d'œuvre étrangère non informée et n'ayant pour tout droit que le silence et l'acceptation de conditions imposées par le patronat, a considérablement aidé le patronat dans ces manœuvres contre les travailleurs du bâtiment.

Mais il ne faut surtout pas conclure que tout le tort causé aux travailleurs français a été provoqué par cet apport de main d'œuvre étrangère bien au contraire et des tentatives d'information auprès de ces derniers sont au contraire là pour les soutenir car chaque fois qu'un travailleur étranger a été informé de ce dont il avait droit et de la production moyenne qu'il pouvait réaliser sans porter préjudice à ses camarades de travail, celui-ci a aussitôt appliqué et exigé ses droits ou du moins limité sa production et ses gains proportionnellement à ceux dont bénéficiaient ses camarades de travail.

Le bâtiment est formé de plus en plus par une main d'œuvre ultra spécialisée à laquelle le patronat impose des tarifs de plus en

plus restreints qu'il peut renouveler très rapidement car la spécialisation permet la formation rapide (un ouvrier carreleur spécialisé dans la pose de sol, ou de faïence se forme en 3 mois) tout ceci fait que lorsqu'un salarié tend à exiger une amélioration de salaire jugée excessive par le patron, celui-ci licencie son employé, embauche un novice qu'il forme moyennant un salaire inférieur en lui laissant miroiter les possibilités de gains en rapport avec ses exigences de production, ou, tout simplement un chômeur dans les mêmes conditions. Ce qui, compte tenu du démantèlement du mouvement ouvrier et la masse de cette majorité silencieuse et moutonneuse, permet très facilement ce genre de pratique.

On le voit, main-d'œuvre étrangère ou pas les résultats sont maintenant les mêmes. Le patronat, soutenu par des centrales syndicales dont toute l'action se borne à des pétitions, contrôle aisément une situation, que de l'autre côté les travailleurs, ne semblent pas décidés à améliorer.

Michel LE MAREC

Prochain article :

Comment améliorer les conditions de travail du bâtiment et des travaux publics.



COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le premier numéro du B. I. paraissant prochainement, les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie, Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

COMMUNIQUE

17^e UNION REGIONALE

Le 26 avril, dimanche matin, à 9 heures précises, aura lieu une conférence sur le thème : « Le syndicalisme révolutionnaire face au syndicalisme réformiste », suivra un débat. Il est possible que l'on parle de l'affaire Raton-Munch et de la répression en général.

Nous faisons savoir que la conférence se déroulera au Palais (ou Bourse) du Commerce, place des Cordeliers, à Lyon. Accès depuis Berrache ou Brotteux par le bus TCL n° 7.

D'autre part, le communiqué habituel est : Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

2^e UNION REGIONALE

L'assemblée générale de la 2^e Union Régionale, prévue pour le 19 avril ne pourra avoir lieu à cette date étant donné que le meeting et le gala confédéral sont à cette date. En conséquence, elle est reportée au dimanche suivant, 26 avril à 9 h 30 précises.

Nous rappelons que tous les adhérents y sont conviés, J.A.S. compris.

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

3^e UNION REGIONALE

Tous les camarades de la III^e Région (Côte d'Or, Yonne, Nièvre, et Saône et Loire) peuvent prendre contact avec le camarade Pain Johan, 72, rue Chabot-Charny, 21-Dijon.

Desde Alicante

Saetazo especulativo

NO sé si especulativo deriva de espejo. Lo que sí sé es que especulación es un acto de ave de rapiña para despojar al prójimo.

En Las Palmas de Gran Canaria pasan cosas agradables parecidas a la especulación. Hace poco tiempo tiraron miles y miles de kilos de plátanos al sumidero para que el precio del plátano no bajara y se armó un gran escándalo. Ahora le toca el turno a la manzana. De la manzana, que no se culpe a los pobrecitos especuladores; ellos no tienen la culpa. La manzana es un artículo malo, de pecado. Por culpa de ella se ve el mundo como se ve. De ella nace el pecado original, que ha producido y produce tanta perdición. Por tanto, no hay motivo a tanto ruido ni hacer tanto escándalo porque se pierdan unos kilos más o menos de plátanos y manzanas.

Que estaban en buen estado comestible, dice la gente entendida. De acuerdo; pero que le vamos a hacer si las cosas vienen así. Con respecto a los plátanos sí que cabe algún motivo de queja. Pero de las manzanas..., ni pensarlo. Las manzanas son hijas del Demonio y está bien que se pudran en el sumidero. Y desgraciados de los pobres que comen manzanas, porque de ellos será el reino del infierno.

Según dijo Pio Pio, el papa polluelo: «la manzana no es un artículo comestible, sino venenoso», por lo que hacen muy bien en echarlas al sumidero. Pero las manzanas, como pasó con los plátanos, han desaparecido del sumidero en un santi-amén, como por arte de magia, lo que no evitará que el pobre se envenene, a pesar de que el pobre es inmune a ciertas materias venenosas. Diríamos que echar 6.810 cajas de manzanas al sumidero sería como un acto plausible y de encomio exento de pecado, si no estuvieran de por medio el resto de las 11.200 cajas de manzanas desembarcadas en Canarias importadas de Grecia y puestas a la venta. Más grave por tratarse de que se estaba en cuaresma y no se podía comer carne.

Tirar 6.810 cajas de manzanas, de las 11.200 importadas de Grecia, no es inhumano, sino un acto de suprema Justicia, supuesto que de una forma u otra hay que quitar el «Agnus Dei Quitolis Pecata Mundi», como diría Remigio el del Tomelloso. Tirar una parte de la mercancía de un artículo venenoso, no es ningún pecado. El

pecado del especulador, está en no haberlas tirado todas y haber puesto una buena parte de ellas a la venta. Pues no deja de ser un acto que de él se desprende un humito maloliente, que acusa al especulador de hacer juegos malabares, aumentando así la riqueza de su negocio, despellejando un poquito más al pelado consumidor.

¿Qué dicen a todo esto los sandungueros gobernantes Opusdeistas? No estaría mal de que todo el gobierno opusdeista fuese a parar de cabeza a El Guinche, formidable sumidero de Las Palmas de Gran Canaria, en busca de nuevas Evas y Adanes...

Según nos dice el periódico del famoso mata moros, Emilio Romero, las 6.810 cajas de manzanas, desaparecieron como un relámpago. Quizá debido a un gran torbellino de hambre, producido por el fuerte oleaje de un mar de miseria, que contrasta con otro mar de abundancia que ciega y ahoga al primero, para que no se vea la llaga en carne viva, la tapan con un burdo y pelado esparatrapo. Me refiero con esto a la próxima boda de las hijas del famoso contrabandista Juan March.

«Las dos bodas más famosas del año» — dice el cucufate Romerito. «Se casan Leonor y Marita, las dos hermanas March; Leonor, con el marqués de las Amarillas y Marita con don Alfonso Fierro.»

Como es de suponer, las bodas se harán por todo lo alto. Aquí no habrá manzanas podridas; los manjares serán bien escogidos, para que los cuadrúpedos no se indigesten.

«Nos ha informado un familiar de la casa March que para la primera de esas bodas se han cursado ya unas dos mil invitaciones, que serán por igual para la segunda ceremonia, y se fletarán quince aviones especiales de Iberia para los invitados asistentes, entre los que se cuentan figuras de renombre, españolas y extranjeras, personalidades de la política y las finanzas, las artes y las letras, que se desplazarán a Mallorca para ser testigos de estas uniones matrimoniales.»

«Baste decir que entre los invitados figuran los nombres de Cnasis, Jacqueline Kennedy, marquesa de Villaverde, duquesa de Alba, etc.»

Así marcha el mundo, amigo sin pan ni abrigo. Puedes estar bien seguro de que no faltarán mitrados para santificar estos enlaces endemoniados, mientras que Jesucristo sigue clavado en la cruz.

Tomás de Benifató

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 23 de Abril de 1970

ANTENA

MILAGRO ROJO

CADIZ. — En Puerto Real un incendio devastó una carpintería mecánica último modelo, pero con rótulo anacrónico: «Carpintería de Nuestra Señora de Lourdes». La casa ardió hasta el último centímetro de madera. Las pérdidas el propietario las cifra en nueve millones de pesetas, pensando, el cuidado, ofrecer nueve cirios a la Lourdes milagrosa y al propio tiempo pasar factura a la sociedad aseguradora de su taller.

PROSIGUE EL FLIRTEO

MADRID. — El día 13 llegó a esta capital una misión polaca encargada de negociar la firma de un nuevo acuerdo comercial entre Polonia y España.

Durante los últimos años el comercio hispano-polaco se ha incrementado de manera considerable. En 1969, las importaciones procedentes de Polonia se elevaron a 18,5 millones de dólares, mientras que las exportaciones españolas a dicho país socialista alcanzaron un valor de 11 millones de dólares.

En la actualidad existe en Madrid una representación consular y comercial de Polonia y se espera para fecha próxima el nombramiento de un cónsul. Por su parte, España cuenta con una representación consular y comercial en Varsovia, al frente de la cual figura el cónsul Beladiez.

CONFLICTO UNIVERSITARIO

MADRID. — No hay asistencia de alumnos en la Ciudad Universitaria a causa de la insatisfacción de los mismos por mejoras no concedidas, presiones regimentales y detención de una docena de compañeros. La resistencia estudiantil se acusa mayormente en Derecho y Medicina. En el edificio «B» de Filosofía hubo concentración en el bar, donde ocurrió tumulto con una minoría afecta al franquismo. Unos 450 protestatarios se concentraron después en el hall de este edificio, y al ser amenazados por la policía lanzaron

vivas a la libertad y se pusieron a la defensiva, originándose un violento forcejeo que terminó con el «triumfo» de la policía victorial.

En el edificio «A» un numeroso grupo estudiantil presionó al decano para que intercediera por la libertad de los detenidos. A continuación unos 500 estudiantes comenzaron una marcha silenciosa, cuyo silencio perturbaron los poliarmados a la altura de los comedores universitarios, apedreando los ex silenciosos al enemigo, montado en jeeps de guerra.

La P. A. estrenó en esta ocasión un nuevo casco con protecciones faciales de material plástico.

MIENTRAS EL ESPAÑOL EMIGRA POR HAMBRE

AVILA. — Unos 3.000 vagones de patatas se calcula que están esperando comprador en la comarca de Barco de Avila desde el pasado mes de noviembre.

Se han vendido tres pequeñas partidas a 1,50 pesetas el kilo, pero existe el temor de que con el aumento de la temperatura, al llegar el buen tiempo se pudra el producto almacenado en las propias fincas si antes no se arbitra una solución urgente.

CEMENTO DE BARRO, NINGUN AGUANTE

PAMPLONA. — Debido al empleo de cemento marca «Virgen de Ezquioga», se ha derrumbado un edificio en construcción alto ya de cinco pisos. Ello en la calle Príncipe de Viana. Al observar que la obra crujía, los obreros trabajando en la misma se pusieron a salvo a tiempo. No así el infortunado J. Ibáñez Arlo, de 22 años, que fue extraído muerto de los escombros una vez el edificio venido abajo.

EL DERECHO DE PROPIEDAD

ORENSE. — Los hermanos José y Jesús García Fernández, hirieron gravemente al anciano Marcial Pereira Alonso porque ésta atravesó un prado propiedad de ambos energúmenos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA SOCIEDAD DE CONSUMO

PARA tener una idea de las características que en el orden psicológico ofrece la sociedad actual, particularmente en los países industrialmente desarrollados, es aconsejable el leer algunas obras de pensadores y sociólogos contemporáneos, tales como Fromm, Marcuse, Bouthoul, Riesman, Luhan, Mumford, entre otros. De un modo objetivo, minucioso, realista, se han detenido a estudiar las características psicológicas peculiares a cada grupo o sector social.

El estudiar los móviles que inducen a un determinado comportamiento podemos percatarnos de un proceso evolutivo que determina un cierto estado de opinión. Unos y otros en lo que atañe a los pensadores o sociólogos aludidos coinciden en lo de reconocer el extraordinario influjo que alcanza en nuestros días la publicidad. En periódicos, en revistas, en el cine, en la televisión, en «panneaux» expuestos en la vía pública, las agencias publicitarias llevan a cabo todo un derroche de ingenio para presentar del modo más llamativo, con especie de percutientes *slogans*, toda suerte de objetos, toda especie de productos de consumo, en incontable variedad. Por parte de la mayoría ello crea el deseo de conocer algo de lo que se anuncia, de cambiar algo que se tiene por otro modelo más perfecto. Y la incitación penetra en la mente de la mayoría de las gentes. Así entran en juego las pasiones: la envidia, la vanidad, la ostentación, el despecho, el desparfarro, la frivolidad... Todo ello girando en torno de los medios económicos, de las posibilidades, de la relación con los demás. Nace y se desarrolla una acuciante obsesión en relación con esas renovadas apetencias materiales, que en muchos casos ni siquiera responden a una necesidad vital. Aunque puede decirse también que la frivolidad, de lo superficial, se ha llegado a hacer una necesidad.

Saber rehusar, evitar el dejarse deslumbrar, anteponer las apreciaciones de relevante valor moral a las apetencias determinadas por el lujo y la vanidad, requiere un dominio seguro de la voluntad. Es lo que caracteriza a los libertarios frente a la denominada «sociedad de consumo».

«PORVENIR DEL SINDICALISMO REVOLUCIONARIO»

En el número 95 de la revista «Umbral», últimamente aparecido, entre el conjunto de interesantes trabajos que componen el sumario, destaca, por la extensión que abarca, y por la trascendencia del tema, un trabajo que lleva por título el que encabeza estas líneas. Ya antes de la aparición del citado número de la revista, en notas de Redacción insertadas en este semanario, se nos llamó la atención acerca del trabajo citado que iba a ser publicado. Se nos puso de manifiesto que, por su importancia, por lo que dice y sugiere, ofrecería motivos para la discusión, tema favorable a diversidad de criterios. Leído el trabajo, uno puede confirmar que es así.

Sea el que fuere el compañero que firma con el nombre de «Benjamin», que uno supone será un seudónimo, el autor del trabajo en cuestión plantea el hecho de la actual situación político-social de España en lo que guarda relación con nuestra vigencia y actuación de anarquistas y anarcosindicalistas, de un modo detenido, minucioso, realista e inteligente. Contrasta el sentido analítico del trabajo de referencia con la acostumbrada visión rudimentaria que suele tenerse en el exilio acerca de los problemas de España, y del papel que pueden allí jugar el anarquismo y la CNT en el presente y en el futuro. Y es que no hemos de engañarnos: la exuberancia retórica y emocional, hablada y escrita, puede, puesto que lo ha tenido, tener un valor a los efectos de la agitación revolucionaria; en los casos de enfebrecida conmoción popular. ¡Ah!, pero sea cual fuere la intensidad que se dé a esta modalidad de argumentación, no es adecuada como *substancia nutritiva* dentro de la concepción idealista del militante. Y ric se nos venga con lo que si pesimistas u optimistas. Importa el ser *realistas* sin perder un átomo de nuestra formación anarquista.

Naturalmente, un extenso estudio como el aludido forzosamente, aunque se ha procurado plantearlo ceñido a la realidad, siempre ha de llevar alguna faceta vulnerable a uno u a otro criterio personal. Por mi parte, no obstante la aprobación en líneas generales, uno desearía que el autor hubiera especificado el contenido de «ciertos viejos esquemas de ac-

ción superados por no responder a realidades concretas, entrañan por su inoperancia gravísimos inconvenientes para la vida del propio anarcosindicalismo.» Por otra parte se nos dice que «lo trascendental en el acervo doctrinal del anarquismo es su universalidad. Este atributo hace que sea redescubierto siempre, una y otra vez, y actualmente.» Se apunta que el anarcosindicalismo exiliado puede ser una reserva inapreciable, «si éste sabe pulsar la realidad española.» El autor, que nos dice que si se tiene una visión determinada es «porque se está donde se desarrollan los hechos», no es pesimista. Pese a que conoce y refiere la considerable pujanza represiva del régimen, admite que en determinados momentos llegan a producirse profundas crisis de autoridad, como en el caso del mayo-junio de 1968 en Francia. Agrega: «Pero eso es de nuevo la revolución, y ésta no llegará sin un no menos formidable y tenaz trabajo de oposición, de erosión, de lucha, de contestación del Estado franquista a todos los niveles.»

En un apartado del extenso trabajo, aquí muy sumariamente comentado, apartado que lleva por título: «El Exilio y España», se lee lo siguiente: «Las realidades del exilio y las de España no se corresponden, en general. Difieren la mentalidad, los problemas vitales concretos, la atmósfera, el *tempo* psicológico. El exilio es en gran parte estático por estar fundado en la esperanza, mientras el interior es enormemente flúido, porque cada hecho es una porción de futuro. La militancia incluso, que participa de las mismas convicciones, no comparte exactamente aquí y allá los mismos puntos de vista sobre los mismos problemas concretos. No digamos de los extraños al anarcosindicalismo. Las publicaciones del exilio, sobre todo las combativas, pese a que sostienen incuestionables verdades de fondo, disuenan por su lenguaje en los oídos de la gente del Interior. Muchas veces se nos ha hecho esta observación, y la brindamos por su valor sociológico. El lenguaje es apocalíptico, estridente y falto de matizaciones en muchos aspectos importantes.» Por lo que expresa, y por lo que sugiere podrían enlazarse detenidos comentarios en torno a las líneas transcriptas.

Hace referencia el autor aludido a la acción conspirativa «a través

de túneles», esto es, sorteando peligros, buscando las formas de actividad más apropiadas, llevando siempre como objetivo la instauración de «una sociedad sin Estado y sin clases.» Y finaliza: «Pero tendremos que instalar desde ahora ya los canales de riego que aporten sin intermitencias ni discontinuidad la savia anarquista al torrente sanguíneo de nuestro pueblo.» Subrayemos lo de «*tendremos que instalar.*» Ello también da margen al comentario sereno, ceñido a la realidad.

Malatesta, como es sabido, uno de los hombres del anarquismo con visión más clara y realista, era muy contrario al modo de ser de los que se estiman en plan de *sábelotodo*. De ahí que algunas veces, cuando le salían con preguntas acerca de algunos problemas que no eran para ser tratados a la ligera, respondía con ironía, aduciendo que él no era el Padre Eterno y que, por lo tanto, no podía saberlo todo. Aprendamos la lección: no nos hinchemos de suficiencia; no pretendamos saberlo todo. Escuchemos y analicemos las opiniones que sean, incluso resultando diferentes a nuestra habitual forma de apreciar las cosas.

GRATITUD A LIBERTAD RODENAS

Teníamos entonces una idea bastante elemental del anarquismo: algún folleto, tal artículo periodístico de tono estridente. Eramos unos mozalbetes en vías de formación ideológica. En la tarde de un domingo, Libertad Ródenas dio una conferencia en el Ateneo Sindicalista, de Badalona. Era una mujer joven y agraciada. Se expresaba de un modo persuasivo. Había en toda ella como un halo sentimental. Nos habló de las ideas anarquistas. Su cálido fervor femenino de idealista pareció como si nos descubriera un horizonte dilatado que antes no habíamos descubierto.

Pasaron los años y siempre quedó remansada en la memoria la sensación de gratitud a la compañera que con sus frases evocadoras de una existencia fundamentada en la justicia, nos ayudó a conocer y a querer las ideas anarquistas. Con la tristeza, al saber su fallecimiento, se ha unido el recuerdo de aquella conferencia.

Cara al Verano:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

Aqui y ahora

Las palabras y los hechos

por Juan Español

LOS hombres del franquismo, a lo largo de varios años, se impusieron la estéril tarea de meter en la cabeza al pueblo español la idea de que el nuevo Régimen era un intento y después un logro que, aunque solitario y desasistido del resto del mundo, venía a ser como una avanzada progresiva, renovadora y viva frente a las decadentes democracias occidentales, sempiternamente varadas en el anacronismo de sus instituciones, las cuales habrían de venir a inspirarse en el flamante modelo español si querían salir del callejón sin salida en el que se hallaban sumidas. Más tarde, y visto que subsistía una abierta disparidad entre lo dicho y lo hecho aun para la mente más obtusa, y que las democracias daban indicios manifiestos de ser todo menos decadentes, empezaron a proclamar bajando el tono que cada país tenía sus características propias, que los regímenes no eran ni exportables ni importables, que lo que era bueno en uno no lo era en otro, ateniéndose a particularidades de distinta idiosincrasia, etc. Esto quería decir que si la democracia era buena donde funcionaba bien, no existía razón para que el régimen español no fuera bueno para su pueblo. Ultimamente se ha dado un nuevo retoque a la manera de presentar las estructuras regimentales franquistas, guardando siempre el aire a los tiempos que corren. Y así tenemos que el profesor Fernández-Carvajal, en su libro «La Constitución española», del cual se dice que es el único que se ha escrito hasta ahora con rigor científico sobre el régimen español, califica a éste de «dictadura constituyente» y «dictadura de desarrollo». Según el autor esta dictadura continuará vigente en tanto no se dé por definitivamente concluido el proceso constituyente y se considere que España ha alcanzado absolutamente las puertas del desarrollo económico. Cuando se haya obtenido todo esto, entonces habrá «democracia orgánica», «asociacionismo político», «transformación del partido en un Movimiento ordenador de la concurrencia de criterios», la «pacífica y profunda reforma de nuestras estructuras económicas y sociales», etc. Por otra parte, el ministro del Plan de Desarrollo, contestando a la pregunta de un periodista francés sobre si la integración de España en el mundo en la liberalización interna, afirmó que «el desarrollo económico

es en España, como en todas partes, la llave del desarrollo político».

Según esto, y dando por sinceras las manifestaciones del profesor y del ministro en tanto que son expresiones de una realidad que ven hasta los ciegos, España es un país políticamente indeseable por cuanto es un país subdesarrollado al que le viene como anillo al dedo la denominación de dictadura, y de las más férreas. En contrapartida, las «decadentes democracias occidentales» cuyo nivel de desarrollo es muy superior, forzosamente han de ser regímenes más desarrollados en sus estructuras políticas. De donde viene a reconocerse tácita y explícitamente que las democracias mencionadas no son decadentes, y que si lo es, en cambio, el régimen español; y que es éste el que tiene que ponerse al nivel de aquéllas, y no viceversa. En su delirante demagogia los paladines del régimen español no se cansan de hablar sobre que éste es un Estado de Derecho. Estamos tan acostumbrados a su cinismo que ya casi nada nos impresiona. Un Estado de Derecho no puede denominarse tal si no es la expresión clara y genuina de los valores que caracterizan a una democracia, bien asentados, escritos y patentes en su Constitución y en su manifestación jurídica. Si como ellos mismos reconocen, la evolución política es una consecuencia de la económica y ésta no ha alcanzado su nivel mínimo; si como ellos dicen, España es una dictadura con o sin adjetivos, ¿cómo pueden ser compatibles la democracia y el Estado de Derecho con una dictadura? A no ser que pretendan la coexistencia pacífica del lobo y el cordero.

**

El problema del sindicalismo. — Como decíamos más arriba, para la constitución de un Estado de Derecho, debería comenzarse por conceder la libertad de organización debida a los trabajadores frente al capital. Y este es uno de los puntos clave por el que se define una dictadura o una democracia. Un sindicato que no sea libre e independiente, es decir, un sindicato que no sea creado por los propios trabajadores, de su absoluta organización e incumbencia y para la defensa de sus intereses, podrá ser todo lo que se quiera menos un sindicato. En el caso español el sindicato no es más ni menos que una rama de la Admi-

nistración y una prolongación de la burocracia. Tan evidente es esto para todo el mundo, que hasta los propios trabajadores prefieren entenderse directamente con la Empresa a pesar de tanto obstáculo y tanta represión, ignorando por completo a esa entidad fantasma llamada sindicato. En ciertos casos llega a ser hasta un impedimento para las negociaciones entre patronos y obreros. La Ley Sindical que fue el parto de los montes en el congreso de Tarragona y que hoy duerme el sueño de los justos en las Cortes, fue rechazada con unanimidad fulgurante por los trabajadores, y aun por ciertos estamentos políticos y religiosos. Una consecuencia de esta global repulsa es el fantástico número de enmiendas presentadas al mencionado proyecto. El problema que ahora se le echa encima al Gobierno se sitúa en estos términos: o bien retirar el proyecto de las Cortes, o permitir a éstas que hurguen a fondo en él. Problema, en realidad, nunca lo hubo para el Gobierno franquista. Siempre se ha limitado a cortar por lo sano, y sanseacabó. Si hablo de problema es desde un punto de vista apriorístico, y también teniendo en cuenta, siquiera sea abstractamente, una cierta política de acercamiento a los gobiernos europeos, no deseada, sino impuesta. Pues es bien cierto que los sucesivos cambios de gobierno no han roto jamás el monolitismo político, ni la dirección ideológica, ni la gestión pública, ni siquiera la Presidencia, denominador común de todos ellos. Es un sistema, pues, tan cerrado e inflexible, parece muy improbable, por no decir imposible, que el proyecto sea retirado, pues sería tanto como condenar la política seguida desde la imposición del régimen. Lo más viable y hacedero es, a nuestro parecer, que el proyecto continúe en las Cortes donde los cortesanos seguramente nos anunciarán a bombo y platillo sustanciales reformas que quedarán, como es seguro suponer, en agua de borrajas. Esto es hablar a nivel de Gobierno, como comprenderá muy bien el lector. Porque volvemos a la cuestión del principio: ¿dónde se ha visto que la creación de un sindicato se estructure y elabore, no ya en unas Cortes cuyo reglamento les impide la libre discusión, sino en las propias esferas del Gobierno? ¿Y qué se debe esperar de semejante monstruosidad democrática?

De nada sirve ni servirá el que

una de las peticiones más unánimes sea la de que el Proyecto se elabore según los procedimientos genuinamente democráticos, ni de que se acuse a la Consulta-Informe y al Congreso de Tarragona de no haber sido ni medianamente representativos, ni de haber contado con la opinión de los trabajadores. El defecto está en el origen, es congénito, y todo lo que se haga sin salirse de él no conducirá más que a un círculo vicioso. Ni el Gobierno está dispuesto a dar carta blanca a los trabajadores, ni la Cámara tiene atribuciones para resolverlo. Si las dictaduras son el sepulcro de las libertades, ¿por qué tanta gente cándida y visionaria se empeña en que por arte de magia la dictadura de España ha de conceder la libertad por artes ocultas que escapan a la razón y a la experiencia? ¿Cómo es posible que alguien piense que una dictadura consiente en la organización de un poder independiente cuya primer tarea será la de derribarla? Para hablar de libertad y democracia preciso ha de ser que el régimen se organice según esos reconocidos valores, es decir, que cambie radicalmente y que imprima a su movimiento un giro de ciento ochenta grados. Todo lo que se intente desde esta base espúrea no podrá ser jamás sino un producto espúreo.

GRAN FESTIVAL ARTISTICO EN TOULOUSE

Organizado por la F. L. de esta localidad, tendrá lugar el 26 de abril, a las 15 horas, un Gran Festival de Variedades franco-español, con el concurso del grupo artístico «La Cocagne. (Groupe Folklorique Toulousain CCTSB), con su repertorio de cantos y danzas regionales francesas. Igualmente podremos apreciar el famoso grupo artístico «Terra Lliure», (sección variedades) con su nuevo repertorio de bailes regionales españoles bajo la dirección artística de Amparito Navarro.

Convencidos de que el festival será del agrado de todos, esperamos que la familia confederal y libertaria, así como la Colonia española emigrada asistirá a este festival para pasar una tarde agradable y fraternal.

La espléndida jornada confederal de París

1 500 concurrentes al mitin, 2 200 espectadores al festival

La impresión que guardamos de la «diada» organizadores y concurrentes es gratísima y duradera. A la salida de ambos actos la satisfacción se marcaba en todos los rostros, y no era para menos: «31 años después» la C.N.T. salía nuevamente airosa de la prueba. Pese a los avatares de la vida seguimos fuertes, y este año con más justificación que nunca porque la juventud, primavera de la vida, estaba con nosotros. De mañana ya comprendimos el éxito que nos aguardaba. «Cares» Llegaban de Orléans, Montargis, Evreux, Vierzon, etc., sobrecargados de viajeros confederales. Coches particulares y trenes condujeron a Paris-Mutualité a centenares de compañeros que habían puesto pie en estribo en Le Creusot, Caen, Dreux, ¡Montpellier, Burdeos, Brest!, Le Havre, Troyes, Bruselas, y diversos lugares de Normandía, de Val de Marne, Hauts de Seine, Seine St-Denis, Essonne, Les Yvelines, Val d'Oise, Seine et Marne, y del propio Paris, no digamos. Los encuentros de compañeros fueron frecuentes y cordialísimos, comprobándose, como siempre, el gran aprecio que reina entre compañeros cenetistas, aprecio que no tiene precio por ser el secreto de nuestra vitalidad imperecedera.

Una nueva lección de presencia está magníficamente dada. Ahora a continuar constantes para sacar el máximo de provecho de la Jornada Confederal del 19 abrilero.

LA FIESTA

La sala bulle de personal entusiasta, revelándose en primer número vital del espectáculo. La aparición de YVONNE SOLAL (salida de los pliegues de la gran cortina) nos devuelve a la realidad, reafirmada por la irrupción escénica de los Haricots (los rojos, o verdes, fallaron, si bien «fasols cuits» tuvimos que si no fueron esto resultaron, en todo caso, una formación entusiasta para agradables sonidos.) Aplausos del respetable — y respetado — público.

Como un alud se nos presenta CARLOS MENDIA, arrancando una tronada de aplausos con sólo su simpatía, su condición de amigo que va a librar su mejor donaire cantábil a la sala, esa de cada año que sabe comprender y agradecer a Carlos su dedicación y la alta condición de su arte. CONSUELO IBANEZ engarza la situación con desgana de micro por su categoría que se pasa de sortilegios electrónicos y aún eleva de una nota la escala porque su maravillosa garganta se lo permite. El fresco timbre de su voz y su innegable condición de soprano hacen que los oyentes no nos cansemos nunca de oír a ésta, artísticamente, consoladora Consuelo.

SUZY SANZAKY. Ya la tenemos enfrente. ¿Qué hará esta grácil mariposa de bambalinas? Pues cantarnos un «cucurucú» estupendo, hermoso y matizado de criollismo siendo ella puramente helénica. «¿Cucurucú paloma, cucurucú no lolres?» No, al contrario:

nos expansionamos, nos alegramos en grado sumo; como en lo demás que desgranó para deliciar a los 2.200 espectadores. Habrá que volver a oír a esta hija de Minerva. Igual a FRANCESCA SOLEVILLE heroína del canto «engagé», que interpreta con justeza, con brío, tal vez con una punta de fuego. Nuestro público la estima y la tiene declarada imprescindible para nuestras grandes fiestas.

JOSE MANUEL y su conjunto (dos bailarinas, un cantor, y un buenísimo guitarrista) taconeó implacable el maderamen con un dominio y una incansabilidad que sorprendió a cuantos, recreados en las butacas, presenciámos tal fatigar ajeno. Sus cuadros de conjunto muy vistosos, excelentes incluso. Palmas — que renovamos aquí —, pero haciéndolas extensivas al TRIO (dos machos y una hembra) SORTILEGIO ESPANOL, tan ajustado en los movimientos, tan ductil a los estilos y tan ceñido a las expresiones andaluzas, siempre variadas y difíciles. Este Sortiegio nos tiene sortilegiados.

Pongamos ahora a GEORGES ULMER, mimo, cantor, caricato, compositor, improvisador, y aún con un don de simpatía que provoca explosiones de aplausos de esos que impiden cerrar cortinaje. ¡Más, siempre más! Pero el tiempo escasea y hay que guardar espacio al otro GEORGES, BRASSENS por añadidura, estruendosamente saludado por la sala por ser de los nuestros, por estar, como Ulmer, con nosotros, que aún somos alguien y que por los años

de los años seguiremos siéndolo. El género de Brassens es conocido y ya cada cual se ha hecho el comentario al respecto. Si algo hemos de añadir es que Brassens debe seguir cogiendo la guitarra a guisa de sartén si no quiere perder su amable característica. Poeta, bueno; y popular, bueno todavía.

Cierran el gran espectáculo que nos hemos — o nos han — dado, LOS MUCHACHOS, más o menos muchachos, pero de genio vivo, ricos de colorido, de expresión melódica, con guitarra para un sabio tocar y cuerda vocal para un bien «decir». Trepidantes a veces, musicales siempre, y juiciosos y ambientistas cual lo han demostrado dando fondo al «Cucurucú» de la imponderable Sanzaky.

Y no decimos más, porque no hemos podido decir menos. — F.

EL MITIN

A las 9 de la hora natural empezó a poblarse el hemiciclo. Los oradores, en la espera hasta la presencia de un mundo simpático, al fin sentado y atento. Son leídas varias adhesiones, que se concretan en la de Dreux, y otras que no pudimos recoger.

Luego el presidente, de la CNTF, da por abierto el ciclo de discursos con frases de entusiasmo sugeridas — suponemos — por el fervor anarcosindicalista de la sala. ¿No se decía que «eso» de Bakunin ya está caducado? Por la muestra — y por muestras repetidas — resulta que no. Y ello se irá ampliando hasta llegar al asombro de los contrarios que jamás comprenden porque no les conviene comprender que el anarcosindicalismo acabará por enterrar a todos sus enterradores. Se irá viendo, señores, se irá viendo.

Grosbertin pasa la palabra al compañero CAVALIER, de ORA, muchacho fogoso y expresivo en ideas, que las tiene y robustas. Metido en la actualidad que le incumbe, se ocupa de proyectos gubernamentales afectando a las libertades del pueblo que trabaja y estudia, prometiendo, para el contrarresto, la oposición formal y decidida de la juventud moderna. El reformismo no hace sino secundar los propósitos retardatarios del Estado usando de un léxico que se pretende renovador y adelantado. Se tiende a la castración espiritual

de las familias obreras dotándolas de comodidades caseras y de rodaje que prolongan el drama de las jornadas excesivas de trabajo con la consecuencia de las enfermedades previstas, la pérdida de la libertad por horas de encierro fabril, y el inevitable acoso de las letras de cambio. He aquí la sociedad de consumo que la juventud del 68 repugna y condena, pero que las sindicales comunistas y reformistas favorecen para contribuir al sostenimiento de la ociosidad burocrática. Glosó la práctica del sindicalismo revolucionario y de acción directa, dos elementos que socavan el poderío de la organización capitalista y elimina a la nueva clase parasitaria que emerge en hongo venenoso de la legislación social parlamentaria pregonada por la gandería representativa del proletariado. No más sindicatos apócrifos y cuerpo a la organización anarcosindicalista, propia de los trabajadores dignos. La juventud ha llegado a comprender la verdad libertaria y por ella llegará mucho más lejos que sus predecesores, los sindicalistas políticos, o menos aun; vividores. El socialismo es libre o deja de ser socialismo. El socialismo integral supone el paso desde la sociedad autoritaria a la sociedad comunista libertaria. El público rubrica con bravos esta sagaz afirmación del compañero Cavalier.

Consuma su turno el compañero FABIAN MORO, de la CNTE, sobre cuya aportación oral aclaramos abstenernos de dar en este número para pasarla íntegra en números sucesivos, dada la importancia de la tesis desarrollada.

Via libre pues, a GEORGES VIDAL, de la J.A.S. Este muchacho se nos revela vivaz y acertado. Le sienta bien la tribuna y cae bien en el auditorio. Advierte que el anarcosindicalismo galo-lucha por la reivindicación social verdadera. Alusión al problema estudiantil, que sigue incomprendido en las alturas, de donde las represiones constantes, extendidas contra los trabajadores conscientes. No se habla adversamente de la explotación del hombre por el hombre sino en las sindicales afectas a la AIT, siempre fieles a los principios redentoristas de la Primera. Por el ritmo autoritario de la política actual, se tiende a la exa-

LA TRATA DE BLANCOS

BADAJOS. — Cuarenta y dos años de dictadura en Portugal han motivado la terrible miseria física y moral que frecuentemente perfora la frontera española vía Francia. Esta situación deprimente para el género humano ha motivado la reaparición de los tratables de esclavos, epidemia que unos señores se proponen atajar con paños calientes. Al efecto, para estudiar (?) los problemas de la emigración clandestina de portugueses, el próximo día 27 de abril se reunirán en esta capital los presidentes de once tribunales tutelares de menores, bajo la presidencia del señor de Ybarra y Berge, presidente del Consejo Superior de Protección de Menores.

El temario fijado para esta reunión, a la que asistirá una representación oficial portuguesa, es el siguiente:

«Contrabando realizado por portugueses o españoles, pero dirigido por mayores de edad penal»; «Emigraciones de portugueses a España»; «Mendicidad y analfabetismo de los portugueses que llegan



clandestinamente o indocumentados»; «Problemas que la promiscuidad de habitación y sexo originan, bien entre mayores y en algún caso, entre menores», y «Que se tomen las medidas necesarias e interesar de las autoridades correspondientes, no se autorice el paso de frontera de indocumentados y se vigile de manera más eficaz el paso clandestino.»

LA LEY LES OBLIGA A VIVIR AL AMPARO DE LAS ESTRELLAS

SEGOVIA. — Cuatro de las familias que perdieron sus viviendas en un incendio ocurrido en el mes de septiembre de 1965, siniestro que destruyó por completo el barrio de Bobadilla, en la localidad de Turégano, no podrán pasar a ocupar las nuevas que se han elificado porque «sus cuatro viviendas no existen».

Inexplicablemente, siendo 52 familias afectadas por el siniestro, sólo se han levantado 48 viviendas, por lo que esas cuatro familias se han quedado indefinidamente sin hogar.

Los afectados han formulado la correspondiente reclamación por estimar lesionados sus legítimos derechos de propietarios de las nuevas viviendas.

Se da el caso además de que dos años después de haberse construido estas 48 viviendas no podían ser entregadas por el ministerio correspondiente por haber sido edificadas sobre terrenos que no habían sido expropiados, requisito que se ha cumplido ahora a marchas forzadas.

LLEGO BECERRO DE ORO

OVIEDO. — El multimillonario Germán Rothschild ha venido a esta ciudad para entrevistarse con la gerencia de «Uninsa». Este Rothschild negocia con chatarra. No ha sido explícito acerca del resultado de sus gestiones, mas parece cierto que la chatarra Falange Española Tradicionalista y de las JONS no le ha interesado.

LA GUERRITA

LERIDA. — Estando en prácticas artilleras estalló un cañón matando a un soldado e hiriendo a dos cabos. Atando cabos, lo mejor hubiera sido que los tres hubiesen desertado, teniendo la frontera próxima. Al fin y al cabo, con Franco la patria ya la tenían perdida.

ALAS PARA EMIGRADOS ESPANOLAS

MADRID. — La compañía aérea Iberia ha dispuesto que los españoles trabajando en el extranjero gocen de un derecho de reducción de pasaje para España y viceversa cifrado en un 40 % del coste del pasaje.

LA SITUACION CONFLICTIVA

OVIEDO. — Sigue el paro en 13 pozos de la Hunosa, habiéndose agregado al mismo el 9 % del personal del «Riosa». La huelga de protesta de los mineros del pozo «Nicolasa», fue de 24 horas.

MURCIA. — Los 575 obreros brutalmente despedidos de la fábrica «Cauchos de Levante», siguen sin perspectiva de ser colocados en otros trabajos. Como se sabe, «Cauchos de Levante» era

una empresa subvencionada por el gobierno a título de Plan de Desarrollo, habiéndose solamente desarrollado la voracidad dinerista de los socios empresariales, indudablemente protegidos por el régimen al cual servían. Según se deduce, la quiebra de «Cauchos de Levante» es fraudulenta.

GIJON. — Un centenar de trabajadores de la Sociedad Industrial Asturiana han sido suspendidos de empleo y sueldo durante diez días por considerar que saboteaban los intereses de la empresa empleando la táctica del trabajo lento (a mala paga mala labor). Los incursos en esta resistencia pasiva son en número de 300.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — Por haber repartido hojas de estímulo huelguístico a los obreros de la «Pirelli», de Cornellá, los estudiantes de la Escuela de Ingenieros Industriales de Barcelona, José O. Nacas Tresserras y José Puig Boix, arriesgan verse encarcelados durante siete meses.

También el TOP ha juzgado al profesor Antonio Ara González y a los estudiantes Arturo Acebal Martín, Arturo García Sanz, Alejandro Fernández Lajusticia, María Moreno Soriano y Francisco Caja López, acusados de formar una Comisión de Estudiantes y de haber promovido alteraciones en la Universidad de Zaragoza. Todos se libran de pena pagando 5.000 pesetas, excepto el estudiante Caja, que aparte el abono de los mil duros tendrá que cumplir siete meses de cárcel si el régimen no se desmorona antes.

Por haber cantado «Demos la cercerrada a la Policía Armada» y «Momias del Consejo, vuestro Franco está muy viejo», en el tren y durante una excursión dominiguera a las afueras de Barcelona, el fiscal topense pide para cada uno de los jóvenes Antonio L. Rodríguez Porcel, Jorge Cuartero Torrado, Antonio Box Como y Fernando López Roldán, el castigo de tres meses de arresto y 15.000 pesetas de multa.

LEIDO

«La huelga de los trabajadores agrícolas andaluces de la zona de Jerez de la Frontera terminó con un gran triunfo para los trabajadores. Esta magnífica acción fue llevada a cabo al margen del «sindicalismo» oficial — como todas las acciones obreras en España — y terminó con la obtención casi total de las reivindicaciones formuladas.»

La sombra de Salvochea anda metida en ello.

La espléndida jornada en París

cerbación del principio de autoridad, motivando un renacer del fascismo. El tercer mundo es cortejado por todas las potencias y sin embargo su independencia es ficticia. ¿La «sociedad de consumo»? Otra ficción de los poderes «civilizados» que sirve para recomenzar el dominio sobre la clase obrera que iban perdiendo. Pero en España ni eso, pues en lugar de desarrollo económico lo abundante son el hambre y los palos, ello con el beneplácito de la democracia internacional. La reacción española se equivale a la de los países del Este por similitud de procedimientos. El propio cambio de estructura política que ensaya el opusdeísmo tiende a acreditar «democráticamente» la situación fascista del 39. No obstante, las huelgas universitarias, industriales y campesinas certifican un estado de revolución latente. Pero es necesario que el frigorífico familiar no elimine la pasión inconformista, cara al más abyecto consumismo. La comodidad hogareña en sentido burgués no elimina la condición de explotado, antes bien: la agrava con la obligación de pagar los plazos.

La finalidad del sindicalismo emancipador es la de recabar la libertad por puños, sin concesiones del Poder. El reformismo es pura palabrería. Incluso la participación es un ensayo para la continuidad del viejo sistema. Con li-

bertad integral se obtiene todo, en virtudes morales y bienes positivos. Urge reemplazar los sistemas burgueses y comunistas por otro salido de la base popular: el sindicato anarcosindicalista, exento de burocracia y de camarilla directora. Las jerarquías, motivo de autoridad y de injusticia, hay que eliminarlas por dañinas. Que nadie alargue la mano para recibir lo que hay que tomar. La caridad, además de humillante, es caduca. Es el pueblo conscientemente revolucionario quien acabará con el servilismo y establecerá la sociedad igualitaria conveniente a todos. Organicémonos, puesto que la espontaneidad de Mayo se ha revelado insuficiente. Aseguremos la continuidad con organismos libres, no sometidos al redentorismo profesional, ese peligro manifiesto de la revolución. Es el sindicalismo revolucionario la mayor garantía para alcanzar la finalidad que trata de alejar el reformismo. Si una garantía tiene la libertad, esa es el antiautoritarismo. La solución verídica del problema social no admite compromisos con los Estados y los partidos, no importando la etiqueta de los mismos.

ADVERTENCIA: Debido a la insuficiencia de espacio aplazamos para el próximo número la publicación de los discursos de los compañeros Soriano y Federica.

RASGOS DE UNA FAMILIA CENETISTA

ALLA en la parte montañosa de la provincia de Valencia, en la región que en forma de meseta se encuentra entre Requena y Utiel, existe un pequeño y alegre pueblo llamado Chera. Dentro de él había una especie de remanso circundado de arboledas y riachuelos que fue cuna y raíz de la familia que pasamos a describir. En principio, ella estaba constituida por un matrimonio y varios hijos. El páter familia era un hombre chapado a la antigua, de los que «lo dijo Blas y punto redondo». Allí imperaba el rigor. Nadie levantaba un dedo sin su consentimiento; no se efectuaba ninguna comida sin antes elevar sus preces al Señor ni se ultimaba sin sus rezos respectivos.

El padre poseía un taller de carpintería donde se reparaban o construían aperos de labranza, se escogía de los bosques la materia prima adecuada para cada caso, se hacían prensas para la molienda de uvas o de aceitunas, así como muebles domésticos para satisfacer las necesidades locales. Lo curioso del caso es que, por aquellos días apenas se hacían transacciones monetarias. Una mesa, una cama, una puerta, se solían pagar con equis huevos, carne, gallinas, etc. El hecho es que si el jefe familiar era inflexible en el orden religioso, no transigía; menos en las exigencias del trabajo, obligando a sus hijos a que rindieran a todo tren. Estos, muchachos jóvenes, con la sangre hirviendo en sus venas, no pudieron sujetarse al despotismo paterno. Así que ambos desfilaron de un hogar tan disciplinario, perdiéndose uno por tierras americanas sin que diera jamás fe de vida, y marchando el otro, o sea el compañero X, en dirección de París. Allí, ya en contacto con otro ambiente, en especial con emigrados republicanos, que salieron de estampida hacia Francia después del fracaso de la primera República española, se le fueron diluyendo las creencias religiosas tan duramente impuestas. De la capital francesa nuestro hombre pasó a Londres, siempre ejerciendo su profesión de ebanista, sin que pudiera aclimatarse al ambiente neblinoso y frío, por la añoranza del terruño, saturado de sol y de luz. Años después regresó de nuevo a España. Deambuló con sus herramientas bajo el brazo, por pueblos y ciudades andaluzas, ora trabajando en las grandes bodegas, o bien cumpliendo encargos particulares, para recalar, por fin, de nuevo, en su lugar de origen.



Hombre ya hecho y derecho, al poco de su vuelta al pueblo, puso en marcha su taller y, con la estupefacción familiar y lugareña, se unió libremente. Allí, en un medio francamente hostil, en especial por las llamadas «fuerzas vivas», contra viento y marea, sostuvo una posición digna sin que le arredraran boicots, amenazas y toda la gama de denuestos prodigados, a la vez, contra sus familiares.

Por sortear los escollos de su supervivencia local mucho influyó su conducta intachable, su firmeza de carácter y el dominio tan absoluto con que ejerció su oficio que bien merecería el título de artesano. Tanto es así que años más tarde, al contemplarle en el ejercicio de sus labores, muchas veces había pensado en el absurdo y la fatuidad que atribuye una mayor jerarquía al llamado trabajo intelectual, cuando en alto por ciento de casos, los así clasificados, son inferiores, intelectualmente hablando, a la pericia y capacidad que despliegan ciertos trabajadores manuales. En este caso se trataba de un operario que conocía desde la naturaleza del árbol y la aplicación de la clase de madera que correspondía a cada mueble o artefacto que le encargaban para su construcción, ya fuese una prensa de molino, una culata de escopeta, o el trabajo más fino y delicado. Desde luego, todo ello ejecutado con pericia, precisión, ajuste de línea y acabado que lindaban con la perfección.

Pues bien, este hombre que a tal dominio profesional hermanaba una capacidad de trabajo intensa, junto a un sentido ético y moral intachable, era un republicano activo, seguidor de Blasco Ibáñez y luego desencantado del blasquismo por promesas incumplidas, puesto que se hizo una importante suscripción con el fin de comprar armas para implantar la república mediante acción revolucionaria, mientras que las cantidades reunidas fueron destinadas a la fundación del periódico «El Pueblo», burlando así la finalidad perseguida, mientras que el prócer republicano, para justificar su defecación, alegaba que «un diario era

también un arma para la revolución».

Por estas circunstancias y por no querer saber nada del clero fue acosado y perseguido en todas direcciones, pero el drama advino cuando sus hijos tuvieron edad para asistir a la escuela. Por el solo hecho de no ser bautizados fueron víctimas de una hostilidad implacable que muchas veces no se detenía en los insultos palabreiros, sino que se recorría al terreno de los hechos y de la violencia. Esta tenía su raíz en los anatemas prodigados por el cura desde el púlpito, en la amenaza de la guardia civil o con la agresividad de los propios chiquillos, que azuzados por los mayores, les proferían epítetos insultantes en la calle o en la escuela, viendo y sintiendo sus padres como por esta causa se truncaba la educación de sus hijos.

Como era de esperar de su carácter resuelto, el compañero X, justo con su compañera y prole, tuvieron que abandonar su lugar nativo y radicar en Valencia. Allí, como hombre de inquietudes e ideales, tuvo sus tropiezos. El asedio continuaba, lo que le impulsó a cambiar de rumbo. Dudaba si trasladarse al extranjero o fijar su residencia en Barcelona, optando por quedarse en la capital catalana. Es de suponer, como así fue, que dado su bagaje ideológico y con las lecciones recibidas, el lugar que le estaba destinado era el de integrarse a la C.N.T., lo mismo él que sus hijos. Estos, que se nutrieron de la ejemplaridad de sus padres, cuando llegó su turno dieron a la lucha cuanto estaba de su parte en defensa de los ideales adquiridos y de lo que representaba la dramática contienda mantenida por el anarcosindicalismo contra las fuerzas regresivas españolas. En este medio, la lucha fue más accidentada y trágica. Más allá de todo cálculo y de todo peligro, su hogar se convirtió en la casa de todos. Trashumante que llamaba a la puerta encontraba de momento plato y cobijo, el perseguido refugio, el acosado por la autoridad acogida cordial. Y eso durante semanas, meses y años.

Pero la cosa fue complicándose.

La actuación franca y sin límites de sus hijos llamó la atención de las autoridades. Empezaron las visitas policiacas, las requisas, las detenciones, los atentados, largos años de presidio y el asesinato oficial de alguno de ellos. Hasta llegar un momento en que los dos viejos se quedaron completamente solos...

Sin embargo, el compañero X seguía su rumbo, dolorido, pero imperturbable. Todas las mañanas emprendía el camino de Gracia al Pueblo Nuevo a pie para integrarse de nuevo al trabajo con el fin de mitigar las penurias hogareñas y de mandar algo a quienes yacían bajo rejas, no sin antes preguntarse: ¿Quedará algo de mi hogar cuando vuelva a la noche de mi tarea? ¿Acabará con mis hijos el asedio autoritario? Y ello sin exclamación alguna, sin queja, sin protesta, como quien cumple con un deber inexorable.

Este cuadro lo viene a completar su compañera, la mujer identificada en absoluto con el medio familiar, con sus ideas y con sus hechos. Así era la madre, como la llamaban cuantos la conocían, por su carácter acogedor, desinteresado, firme en su puesto, sin vacilaciones ni desmayos, sorteando infortunios y privaciones por atender necesidades propias y ajenas, siempre al acecho de las incursiones policiacas tratando de que ninguno de los visitantes fuese detenido en su casa, y durante el cautiverio de sus hijos en las ergástulas barcelonesas la visita diaria para llevarle, si no había comida, al menos el consuelo de su presencia. Estas incursiones se hacían a diario ya fuese en la cárcel Modelo, en Montjuich o en la prisión de mujeres... y como recompensa llevarse bultos de ropa de algunos presos desatendidos, que ella, con su propio esfuerzo, devolvía limpia y planchada en próxima visita.

JOSE VIADIU

Nota: A la distancia de más de cincuenta años sentimos en lo íntimo el deber de no dejar en el olvido estos hechos que son una débil y atenuada estampa de la España de principios de siglo y de cómo vivía la militancia de la C.N.T., por lo que tiene de ejemplaridad y de ferviente admiración a tan loable conducta. — Viadiu.

Otra: Por un motivo de discreción que comprendemos, el compañero autor de este reportaje omite los nombres de los actores del mismo. A riesgo de que Viadiu nos interprete indiscretos, nos parece necesario puntualizar que se trata de los padres de los compañeros Volney, Libertad y Progreso Ródenas, todos ellos afincados en nuestra más profunda estima. — «C. S.»

Sin ninguna reserva

por MINGO

ESTAMOS pasando una temporada de caídas y subidas, de dar y recibir coscorriones de «órdago a lo grande», sin que haya un instante de espera en los cánones de la desesperanza, no digo esperanza porque ante lo oscuro de la planicie acantonada de las desdichas artificiales, uno se queda medio ajelado a las puertas de la insurrección; abotargado de sumisión al más pinto de los gallos trianeros o burlescos del momento del cuchicheo y de los barbarismos lingüísticos, empleados en todos los idiomas de más o menos extensión kilométrica desde la tierra al mar y viceversa, agregándole también el espacio azul, donde se recrea la ciencia nuclear y astronáutica, gastándose toneladas de explosivos para elevar el vehículo que ha de darse un paseito alrededor de la luna o de otros satélites del sistema planetario.

Si, amigos míos y piadosos profanadores del sepulcro de los microbios muertos, salidos del mundo de los corrompidos por la gracia de don dinero y sus afines.

No nos acostumbremos a mirar con lentes ahumados lo que razonadamente debe mirarse con claros cristales para apreciar mejor los

contornos de la figura y demás combinaciones. No estemos parados hurgándonos la nariz distraídos, esperando pacientemente a que llegue la gloria luminosa de las sopas de ajo, porque seremos comidos por todos los bichos del círculo diferencial de las clases gordas y flacas, derechas y torcidas, sordas y de excesivo oído, para captar los ecos de ultratumba en el mundo de murciélagos y aves de rapiña de todo plumaje y condimentos ultra-modernistas del siglo de las revueltas de obreros y estudiantes, sin dirección fija, ni nada que se le parezca, sostenidos en el imponderado ángulo de las cerezas y otros frutos para la consumición.

Cuando los galgos corren tras la liebre, acosados por la gente de caballería, aquella corre que el viento se la lleva, cual si fuera un papel de fumar en diminutas fracciones, pero si no sabe burlar la persecución, toda su velocidad se convierte en nada, pasando a manos de los monumentales cazadores. Lo mismo suele ocurrir con los hombres que no ven más lejos del apéndice nasal, aunque tengan ojos como morrones de grandes.

«Camarón que se duerme, la co-

rriente se lo lleva», o el que no acciona a tiempo, pocas veces gana; ésto es más viejo que el viejo mundo y el mundo nuevo, porque es sucesión del mundo en general, con millones y millones de años a la espalda, puesto que, hasta el momento ascensional de los cohetes científicos en viaje de conquistadores o exploradores, no sabemos ni un grano de anís en que época vino al mundo el mundo que hoy pisoteamos y ensuciamos con o sin permiso de la autoridad contemporánea y competente.

Las pisadas o-pisotones que se reciben con gracia y sin gracia tonadillesca y tornillesca, con el beneplácito consejo popular, formado por el gobierno de la Paz Universal, armado hasta los dientes, como todo gobierno de paz y guerra, cada vez impide ir más lejos y ligeros por las angostas callejuelas de las angustias del millenario pueblo, con fachada moderna, a estilo de los rasca-cielos de Nueva-York; pero no debemos dejarnos engañar por las alturas ni por las llanuras, que en todas partes se quiere vivir sin arrimar el hombro a la «fastidiosa» producción, forma de vivir comodísima y bien retribuida, aunque no todos pueden beneficiarse de ella.

Según como registra la máquina fotográfica los sucesos político-sociales de todo el planeta terreno, podemos calcular aproximadamente las toneladas de tonterías que se cometen por desconocer la verdadera causa que lo produce. Alguien afirma que ahora hay menos tontos que ayer hubo, seguro será verdad, pero el negativo, cuando aparece en el positivo, da que pensar y comparar el pasado con el presente. Las guerras no han terminado aún de enlutar los hogares. Mires por donde mires: sangre por todas partes, tripas por el aire y sesos aplastados. Todo un museo de barbarie, de salvajismo y otros adjetivos del mismo perfume. Con todo y este cuadro monstruo, los días continúan su camino. Los hombres caminan con las piernas y los pies. Como a saber de los años: la luz no es sombra ni la leche vino, aunque ambos contienen también agua.

En esta vida de virtuosos cabañeros de pan con tomate y ajilmoje — no mayonesa — como el fato es tan cargado, no permite estar mucho tiempo al lado de semejantes jinetes, porque la hemiplegia inmediatamente hace su labor. ¿Qué quiénes son esos cabañeretes? Juanito, Periquito, Toma-

sito y demás comparsas estelares, caídas como losa de plomo sobre los hombres decentes, más decentes que una bofetada en pleno rostro. La comparación no está acertada, pero es una comparación que siempre ha estado y está de moda, para amargura de los que les place el dulce.

«Como pez en el agua», dice cuando las cosas marchan bien, pero es que nosotros no somos peces ni sabemos nadar en aguas revueltas y cenagosas, ni somos partidarios de la confusión de direcciones. La claridad no admite lo contrario.

A nosotros nos parece que no somos injustos ni tenemos joroba, que vemos las cosas sin necesidad de antiparras de gran alcance, porque no somos miopes ni nos chupamos el meñique. Esto lo saben hasta los mudos, los sordos y toda la corte celestial del reino de los aprovechados y vagos profesionales.

Estamos viviendo en un peñasco de granito, pero somos tan fuertes o más que él. Está comprobado que nada acabará con nosotros a pesar de estar a media ración, no razón, porque ésta hay para rato.

Pertenece a uno de los tres grandes grupos de la naturaleza, pero no tenemos cuatro patas, que no queremos que se nos unza al carro destinado a las caballerías. Hay que distinguir, señores de todas las latitudes y genuflexiones.

Por mucho que nos veamos las caras vosotros y nosotros, seguiremos por un camino distinto, puesto que no somos iguales ni en la acción ni en el pensamiento. Cuestión del termómetro social. Cada cual alcanza los grados de fiebre que le proporciona la enfermedad que padece. Quien ignore ésto es un perfecto carente de entendimiento. No decimos claramente imbécil, porque somos respetuosos con el vecino.

Y así va el mundo, y así da vueltas el hombre, sin encontrar lo que busca para complacer a sus ideas, sean las que sean. Esto lo dejamos a voluntad de quienes las conocen, pero no las sienten, que para desgracia del infortunado leguleyo se cuentan por centenares en el ámbito social.

Y doy por terminado este pequeño bosquejo de lo que sucede y no sucede, con un salud a los vivos y un hasta luego a los muertos.

CHISPAS

Credo comunista.

España, capital Moscú.

Marx es el excelso inventor de la democracia totalitaria.

Los reaccionarios se ocupan de revolución social, nosotros de guerra revolucionaria.

El jefe del partido es magnífico, en tanto el Kremlin no ordene lo contrario.

La masa. Preferible la arcillosa por lo moldeable.

Stalin fue divino, Stalin fue un maldito, Stalin habrá sido lo que Moscú disponga nuevamente.

Amamos la unidad hasta la muerte... de los otros.

Queremos una España nacionalizada... rusa.

¡Viva la libertad del pueblo administrada por nosotros!

Credo franquista.

España, capital Buchenwald.

Franco es el inventor del fratricidio santificado.

El Caudillo es inmáculó pese a 30 millones de escupitajos españoles.

La masa popular española se trabaja bien a cañonazos.

Franco es sublime, eterno, multimedallado, archimonumentado, y, personalmente, apergaminado.

Queremos una España dolarizada.

Amamos vivir sobre un pedestal de cadáveres de enemigos.

El problema social de España se arreglaría con un censo de 30 millones de militares y curas.

¡Viva la libertad encadenada!

(Da fe por entero: CHISPERO).

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que para el día 26 de abril a las 9,30 en la sala del Café Sportmans tendrá lugar la continuación de la jornada de estudios sociales que se inició el día 22 de marzo con el tema:

«El individuo, el federalismo y la libertad».

Dado lo interesante del tema y las numerosas intervenciones al mismo deseamos de todos puntual asistencia.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 10 de mayo a las nueve de la mañana, en nuestro local social (Bolsa del Trabajo).

F. L. DE DREUX

Asamblea General extraordinaria el 3 de mayo a las 10 de la mañana en el lugar acostumbrado. Aconseja puntual y máxima asistencia.

«UMBRAL» n° 100 EXTRAORDINARIO

Va llegando a su fin la confección del Extra. Contendrá una diversidad de materias firmadas por 50 autores. Cinco dibujantes. 100 páginas aprovechadas.

Conviene que las listas de inscripción al número 100 nos sean devueltas sin demora, y que los últimos pedidos lleguen antes del 4 de mayo. Las solicitudes que recibamos después, es probable, pero no seguro, que puedan ser satisfechas.

Ha llegado el momento de que apremiemos todos, redactores, impresores y lectores posibles.

Léase el número 95 de «Umbral», interesantísimo.

Correspondencia:

Garrido, Bruselas: Recibirás 1 ejemplar.

Granero, Agde: ídem.

E. Sánchez Viana, St-Marcellin: ídem.

Quert, La Rochelle: Id. 7 ejem.

A. Cano, Foix: ídem. 6 ejempl.

Valenciano de la Col. Hierro, Paris, Te guardaremos 3 ejem.

1° DE MAYO EN MONTPELLIER

GRAN MITIN Confederal, organizado por el Núcleo Hérault-Gard-Lozère, en conmemoración del 1° de Mayo de 1886, fecha memorable para todos los trabajadores por la reivindicación de las ocho horas de trabajo.

Tendrá lugar en el «Pavillon Populaire» (la Esplanada) a las 9 de la mañana, en el que tomarán la palabra,

PIERRE MERIC y FEDERICA MONTSENY

Será presidido por la Comisión de Relaciones del Núcleo.

Por la tarde, el reputado Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, presentará una pequeña comedia seguida de Varietés con cantos flamencos y modernos, música, Ballets y otros bailes.

Fraternalmente quedan invitados todos los españoles al Mitin y a pasar una tarde alegre en compañía de los artistas de «Terra Lliure». Compañeros, amigos, españoles y franceses, no dudéis en venir, no perdáis esta ocasión de pasar un día agradable y de fervor por una España Libre.

NECROLOGICA

BOIRA DE GANDESA

Pondremos uno más en la lista de compañeros que la Parca nos ha arrebatado.

El 30 de diciembre 1969 se dio sepultura en esta localidad de Béziers al compañero Boira que tras una intervención quirúrgica dejó de existir a los 76 años de edad.

El compañero Boira nació en Gandesa (Tarragona); fue uno de los fundadores del Sindicato de O. V. de la CNT. Durante el movimiento salió voluntario para combatir al fascismo. Terminada la contienda vino a Francia pasando las peripecias que en un principio pasamos todos. Su línea de conducta fue intachable tanto en los medios orgánicos como en el trabajo; por tal motivo contaba con muchos amigos. Siempre decía: «Yo no critico a los compañeros que lucharon contra el régimen franquista y hoy vuelven a España con el mismo régimen existente, olvidando a los millones de muertos y martirizados que dicho régimen ha causado al pueblo español. Es cosa de ellos.» El compañero Boira quería a la España mártir (como la queremos todos) y él con doble motivo de tener tres hijas en España fruto de su alma y conciencia, pero decía así: «Prefiero continuar en el

exilio antes que ir a sometirme y humillarme ante los verdugos del país.»

Con este pensamiento dejó de existir rodeado de sus familiares de Francia que lo cuidaron y alentaron hasta el último suspiro.

El entierro fue civil tal como eran sus deseos. Acudieron buen número de compañeros, compatriotas y algunos franceses. Al entierro estuvieron presentes los hijos de España.

Los compañeros que asistieron al entierro como los que no pudieron asistir, se asocian al dolor que embarga a sus familiares, por mediación de estas líneas. En conocimiento de la F. L. de Béziers:

PUJOL

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J. J. LL. de nuestro país. Adquirírase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

NUCLEO DE PROVENZA

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la CNT de España en el Exilio recomienda a todas las Federaciones Locales y afiliados que reserven las fechas que a continuación siguen con objeto de concurrir a las actividades públicas, culturales y propagandísticas, que organiza durante el buen tiempo:

Domingo 10 de mayo, gran Mitin Regional en la Bolsa del Trabajo, de Marsella.

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aygade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

CAMBIO DE DIRECCION

El compañero Mariano Puente nos ruega publiquemos su nueva dirección para aquellos compañeros y compatriotas que se relacionaban con él y con residencia anterior en Belhade:

Mariano Puente, au Brous-Richet, 40-Moustey.

ADMINISTRATIVAS

Jaime Haros, Firminy (Loire). Rda. la tuya. Abrimos suscripción «Umbral» al compañero Mesa. Lamentamos no poderle enviar el libro «Picotazos en la Cresta», agotado.

Puerto, Castres (Tarn). Rdo. estadillo pago. De acuerdo. Tomamos nota de las indicaciones de la tuya. Comprendemos el caso del compañero Callao. La situación viene de finales 67.

Simarro, Bagnoux, Rdo. cheque pago tres entradas y «Umbral», 30.6-70.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores. edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

MITIN EN BURDEOS

El viernes 1° de Mayo, a las 9 y media de la mañana, en el Cine ABC, 202, rue Sainte Catherine, tendrá lugar un GRAN MITIN, en conmemoración de los mártires de Chicago, en el que harán uso de la palabra los compañeros M. LEPOIL y T. MARCELLAN.

Quedan invitados todos los compañeros y trabajadores en general a este acto confederal.

GRAND MEETING A MARSEILLE

Le 10 mai 1970 à 9 h 30, Salle Francisco Ferrer, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1).

Avec la participation de :
MARCEL LEPOIL, CNTF — José MUÑOZ-CONGOST, CNTE
DANIEL FLORAC, CNTF-JAS — HENRI BOUYE, CNTF (pressenti)
Sous la présidence du camarade ANNIBAL FERRE.

AVEC QUI LUTTER ?

La CNTF, l'AIT, la SIA, et, tous nos amis, nous devons les uns et les autres aller de l'avant — nous devons nous préparer à une lutte longue et dure face au bloc néo-gaulliste des Chaban-Delmas, Debré, Poujade, et les jeunes « fascistes » de l'UNR. Pour nos combats syndicalistes-révolutionnaires, il nous faut trouver de véritables camarades — mais pas des anarchistes de salon, pas de révolutionnaires plus ou moins en chevilles avec des R. G. Nous connaissons trop de syndicalistes réformistes qui acceptent de renseigner les larbins du Préfet sur la date et l'heure d'une manifestation.

Nous voulons lutter avec des travailleurs manuels, intellectuels, des gens de Mer, des ouvriers agricoles, des étudiants véritables, des étudiants pauvres, des petits commerçants, les retraités à qui l'Etat a toujours menti, en un mot, nous voulons lutter avec ceux qui repoussent le néo-gaullisme de Madame et Monsieur Pompidou — puisque Elle et Lui sont avec le Saint Esprit — une seule personne élue par la connerie du Suffrage Universel.

Je sais que mes cinquante ans bien passés ne me permettent pas de voir les hommes, les choses du même œil que ceux de mes 20 ans, l'expérience de ma vie militante m'a démontré que jadis je combattais seulement l'ennemi de nos libertés : le capitalisme, avec ses moyens d'oppression — la Justice, l'armée, les religions et sectes philosophiques — ce jour le Capitalisme s'est transformé en « bureaucratie sociale » à base de charité qui sépare et humilie les travailleurs, la technocratie gouvernementale par sa presse, sa télévision, sa radio, ses Monoprix, son « prêt-à-porter », son crédit auto, et articles ménagers, conditionne les femmes, les hommes, surtout les jeunes. Nous révolutionnaires nous dénonçons l'action du « néo-Gaullisme fasciste » mais il est un fascisme, des actions fascistes faite du plus ignoble des despotismes, celui qui se camoufle en défenseur des travailleurs mais qui reste l'image vivante du national socialiste d'URSS. Noté devoir est de combattre avec la même fermeté que nous combattons la réaction.

Pourtant le Socialisme s'il était resté révolutionnaire il pouvait être le refuge de toutes les bonnes volontés économiques et sociales-fédéralistes, européennes. Mais avec les néo-gaullismes, avec le communisme, avec les groupes divers de la mauvaise politique, la Social-démocratie a contribué au pluralisme des syndicats réformis-

tes, nous demandons pour la dernière fois aux camarades syndicalistes qui militent au nom de l'anarcho-syndicalisme, au titre de syndicalistes révolutionnaires de quitter ces centrales réformistes de venir avec nous à la CNT.

Camarades jeunes syndicalistes, c'est à vous que je pose la question « Avec qui lutter ? », oui avec qui lutter, sinon vous, à 20 ans après quatre ans de syndicalisme et de participation à la « gauche révolutionnaire » comme appelé dans la « Royale » j'entrais dans la *drôle de guerre*, pour moi mes vingt ans venaient de s'abimer dans le triomphe de la réaction internationale et la trahison des politiciens de toutes les gauches.

Alors nous aujourd'hui avec nos gueules sillonnées de rides de nos misères, nos yeux inquiets, nos rictus faits d'amertume avec qui allons nous lutter ? Nous attendons de vous les jeunes cette force qui petit à petit nous quitte. Vous les jeunes travailleurs, vous sentez vous capables de dire non aux tentations de la civilisation de consommation, au lieu de vivre avec le crédit capitaliste, allez-vous dire oui à la CNT expression vivante du syndicalisme révolutionnaire mondial, allons nous avec vous lutter.

Vous les étudiants nous vous aimons bien lorsque comme notre camarade incarcéré à la prison de Nantes vous restez fidèles à l'esprit de mai 68, avec vous oui, mais pas avec cet étudiant fils de PDG qui pour emmerder sur le moment son père était un anarchiste de salon, ce jour devenu auprès de son père apprenti PDG, et, dans l'usine encore plus *vache* que son père, encore moins nous ne voulions lutter avec cette étudiante qui brandissait le drapeau noir l'après-midi, quittant au petit matin les bras de son seigneur et maître de la police. Oui, lutter avec des êtres nobles, mais pas avec des vendus; notre lutte à nous les vieux révolutionnaires ce n'est pas du folklore saisonnier, ce n'est pas une maladie pour refoulés sexuels, c'est une prise de conscience humaine; n'est pas révolutionnaire qui veut, la révolte est dans le cœur de ceux qui désirent le triomphe du bien contre le mal. Un révolutionnaire doit être l'exemple, sa moralité doit être sans reproche, face à la saloperie de l'Etat, de la bourgeoisie, des arrivistes de toutes les catégories, il doit être et toujours rester la propriété.

Oui « avec qui lutter ? », sinon avec vous qui avez lu ces lignes, et, qui ne demandez pas autre

D'ouvriers de Babcock - Atlantique

(Suite de la page I.)

« Suite à la dernière augmentation des salaires, une moyenne de 2,5 % pour les horaires, rien pour les mensuels, un grand mécontentement s'est fait jour chez tout le personnel de Babcock.

Les mensuels et aussi la maîtrise se sentent lésés et ont donné signe d'agitation. Cette agitation a débuté avant les fêtes de Pâques au laboratoire entre horaires et mensuels tous unis. Elle s'est propagée bien vite aux différents services de l'usine. Les actions de protestation chez les mensuels se sont poursuivies mais la CGT a bien manœuvré pour laisser tomber les horaires comme de vieux chiffons malgré leur décision de poursuivre le mouvement de grève unis avec les mensuels. Il est vrai que la masse propose mais ceux qui crient aux quatre vents « union » (CGT), font en réalité ce qu'ils veulent sans se soucier des décisions prises par la base. *Première trahison.*

La deuxième qu'ont commis les délégués cégétistes s'est manifesté par leur attentisme et leurs manigances; ils ont empêché le personnel mensuel qui s'était prononcé à la majorité pour monter dans les couloirs des grands bureaux (dans le calme et la dignité). Les gardiens ayant eu largement le temps de fermer les portes au grand soulagement des représentants de la CGT, nous n'avons pas pu défilé dans les couloirs des grands bureaux comme nous l'avons fait dans les ateliers. A partir de ce moment les délégués cégétistes ont tout fait pour briser le mouvement de grève qui à leurs yeux devenait trop encombrant et prenait trop d'ampleur. Après bien des discussions et d'apparents accords dont aucun n'a été respecté par la CGT, il a été décidé le mardi 7 avril, d'avoir une réunion le lendemain 8 à 13 heures pour décider de l'action à suivre. Au comble, seul un délégué mensuel CGT était présent et ne faisait que demander où était le principal représentant de la CGT, Lafosse celui-ci s'étant bien gardé de venir. La CGT a attendu de convoquer une assemblée le jeudi 9 à 13 heures pour décider de l'action à suivre. Belle manœuvre ! Attendre que le personnel en grève le mar-

chuse que de les faire lire à vos camarades.

Courage camarades le syndicalisme révolutionnaire peut triompher du syndicalisme réformiste, si vous le voulez d'esprit, de cœur.

Y. M. BIGET
44-Le Pallet.

di 8 avril reçoive une lettre d'intimidation de la part de la direction pour qu'ainsi une partie des mensuels qui avaient participé au mouvement de grève, prenne peur et ne participe plus au prochain mouvement qui était décidé.

Cela, c'est la troisième trahison des délégués cégétistes qui après tout ça et à quelques jours des élections de délégués du personnel, voudront, par leur propagande hypocrite, faire croire au personnel, tant horaire que mensuel, d'être dévoués aux salariés. Qui pourra encore leur faire confiance lors des élections de délégués après tant de mensonges et de manigances en coulisses ? »

Un camarade de B. A.

« La grève des mensuels avait bien démarré car la volonté d'aboutir était très vive dans l'esprit de chacun. La meilleure preuve en est que le principe de la grève tournante avait été adopté et appliqué à l'unanimité. Ce genre de démocratie directe a fait ses preuves et constitue un élément mobilisateur des énergies puisque le débrayage du vendredi 3 avril était plus important que les deux précédents et que de nombreux horaires manifestaient ouvertement leur désir de participer à la lutte dans le mouvement prévu pour le mardi 7 avril afin de faire aboutir l'ensemble de nos revendications.

Il eut été facile aux bureaucraties syndicales d'appeler dès lundi les travailleurs horaires et mensuels à lutter ensemble. Notons en passant qu'il est plus facile à un agent de maîtrise de débrayer quand les ouvriers dont il a la charge sont en grève également. Au lieu de cela on vit les délégués CGT expliquer un peu partout que l'intervention des horaires n'était pas souhaitable car les revendications des mensuels seraient différentes et que cela serait soit-disant nuisible. Le résultat n'était pas difficile à deviner car la direction, elle, ne fait pas de différence entre un mensuel qui revendique et un horaire qui revendique également. Elle leur propose une fin de non recevoir avec d'autant plus d'arrogance si elle trouve l'un ou l'autre isolé. C'est ce qui arriva aux mensuels le mardi 7 avril. Quant aux délégués CGT, son plus grand souci était d'inciter les grévistes au calme (alors que ceux-ci ne donnaient aucun signe d'énervement !) et de ne pas aller molester le patron alors que personne d'entre nous n'en avait émis l'intention ! Affaire à suivre.

Un autre camarade de B. A.

LA MUTUALITE SOCIALE AGRICOLE DE L'ILE DE FRANCE

J'ai travaillé dans cette entreprise autrefois et ma femme y travaille toujours comme employée. C'est un organisme important : il emploie plus de 600 personnes et gère l'ensemble des régimes sociaux et des assurances propres à l'agriculture, qu'il s'agisse des patrons petits, moyens et grands ou des salariés. Le travail des employés de cette administration consiste à appliquer la législation relative aux régimes d'assurances sociales agricoles (salariés), d'allocations familiales agricoles, d'assurance maladie des exploitants, d'assurance vieillesse agricole (exploitants), d'accidents du travail, d'assurance incendie, etc.

Dans le passé la Mutualité agricole était installée 22 rue de Charonne, dans le 11e arrondissement. Je l'ai quittée parce que j'étais très mécontent du salaire qui m'était alloué. Depuis, les dirigeants (agriculteurs capitalistes et technocrates administratifs) ont fait construire un immeuble magnifique rue Emile Dubois, fait l'acquisition d'un ordinateur et transformé complètement l'organisation du travail.

En général, les salaires des employés sont restés faibles : à cet égard il n'y a pas de changement. Par contre, l'insécurité de l'emploi a augmenté d'une façon inquiétante et les conditions de travail ont subi une dégradation considérable. Nul ne peut plus aujourd'hui se croire en sûreté au poste qu'il occupe et il semble que les années d'ancienneté soient considérées de plus en plus, en haut lieu, comme une tare. Autrement dit, plus on est ancien dans la maison et plus on est exposé aux coups d'une direction inhumaine : dégradation ou démission, telle est l'alternative devant laquelle se trouve placé l'employé qui, à cause de son ancienneté, a fini par atteindre un niveau de salaire à peu près acceptable. Par ailleurs le régime intérieur de l'entreprise est devenu franchement odieux : c'est la monarchie intégrale avec un directeur général tout-puissant, gouvernant son empire avec l'aide d'un appareil de cadres soigneusement hiérarchisé et ramifié. C'est une organisation qui ressemble étonnamment à celle de l'Etat en général, de l'armée et de l'Eglise catholique ou... du Parti communiste. On y trouve des chefs de groupe, des chefs de section, des chefs de service, des chefs de division, des directeurs de branche

et tout en haut, le directeur général.

Le système devient de jour en jour plus pesant, plus répressif, plus dictatorial et concentrationnaire. Le règlement intérieur a été établi de façon telle que les employés ne puissent plus avoir de contact entre eux durant la journée de travail. Un mouchard a été embauché spécialement pour se promener dans les couloirs, les escaliers, les lavabos et les ascenseurs, et signaler à la direction les personnes qu'il soupçonne de flâner.

Il existe pourtant dans l'entreprise six organisations syndicales qui sont les suivantes : CGT, CFDT, CGT-FO, CGA, CFTC et CGC. En fait, les sections CGT et CFDT sont de loin les plus importantes. Il existe entre elles une rivalité permanente qui, par moments, se transforme en conflit ouvert. Toutefois, il est amusant de constater que si ce conflit, par delà les querelles de personnes, est bien de nature idéologique c'est parce qu'il traduit dans la pratique l'opposition qui existe entre le *réformisme* authentique de la CFDT et le *conservatisme* de plus en plus déclaré de la CGT. C'est pourquoi, dans la situation présente, la CFDT occupe une position d'extrême-gauche sur le front de « syndicalisme » des employés de la Mutualité agricole. Les gens de la CGT accusent ceux de la CFDT de « gauchisme » et d'irresponsabilité parce que ceux-ci réclament, par exemple, la suppression des « normes de rendement » imposées dictatorialement par les chefs de service et du système de rotation qui a été établi en fonction de ces normes. Il ne faut donc pas s'étonner de constater que la section CGT qui, d'ailleurs, est dirigée par des cadres, apparaît de plus en plus comme une organisation dévouée à la hiérarchie.

Il y a quelques mois une « grève » intermittente déclenchée par les syndicats (deux heures de grève chaque jour!) a été transformée en grève illimitée par le personnel contre le vœu des dirigeants syndicaux : il s'agissait d'obtenir du ministère (qui exerce sa tutelle sur les organismes de Mutualité agricole) un alignement des conditions de l'emploi sur celles en vigueur dans les organismes de sécurité sociale. En fait, les partisans de la grève illimitée visaient plus loin : ils voulaient forcer la

direction à accepter une transformation radicale des conditions de travail et en particulier à abolir le système du « rendement ». Mais les dirigeants syndicaux, flanqués de leurs « fédéraux » respectifs, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour saboter la grève, semer la confusion dans les esprits, diviser les travailleurs en ravivant leurs querelles de boutiques. Ils ont fait tant et si bien que le mouvement a échoué complètement : l'alignement sur la Sécurité Sociale a été obtenu, mais il en était question depuis longtemps et personne ne peut croire que seule la grève du personnel de la Mutualité agricole de l'Ile de France a permis d'obtenir ce résultat. Par contre, cet alignement entraînant une reclassification générale des emplois, les conditions de travail en ont été aggravées d'une façon considérable : en effet, la direction s'efforce de limiter au maximum les augmentations de coefficients (et par conséquent de salaires) qui devraient en résulter pour tous, en faisant dépendre ces augmentations du respect des fameuses « normes de rendement ». Le personnel se rend compte que sa grève n'a servi à rien : il a le sentiment très net d'avoir été floué.

Le mécontentement est général, mais les travailleurs sont dégoûtés : ils ne font plus guère confiance aux syndicats, sauf à la CFDT, dans une certaine mesure, et ils ne veulent plus entendre

parler de grève. Toutefois, un nouveau groupe est entré en action : il est affilié à l'organisation de « Lutte Ouvrière ». Il agit clandestinement, recueillant facilement une foule de renseignements grâce à l'anonymat de ses membres et publiant sur cette base des tracts qu'il fait distribuer par des militants étrangers à l'entreprise. Ces tracts sont lus avec intérêt par les membres du personnel, ce qui déchaîne la colère et la hargne des chefs syndicaux, ceux de la CGT en tout premier lieu. J'ai en plusieurs fois l'occasion de lire ces tracts : je peux dire qu'ils expriment souvent des opinions analogues aux nôtres.

Toutefois, je pense qu'il serait dommage que le camp révolutionnaire reste représenté à la Mutualité agricole uniquement par un groupe trotskyste. D'ailleurs, que peuvent espérer ces militants ? Noyauter les syndicats traditionnels ? Les contraindre à adopter leurs positions ? Tout cela est absolument utopique : l'exemple des anarcho-syndicalistes de la CGT-FO le prouve indubitablement. En outre, le syndicalisme révolutionnaire des marxistes, dans la mesure où il n'agit pas pour son propre compte mais pour celui d'un groupement politique dont le but est d'accéder au pouvoir d'Etat, reste éloigné du syndicalisme révolutionnaire au sens strict, dont le but est d'abolir l'Etat et de se substituer à lui.

Notes Administratives

J'ai proposé à la C. A. confédérale et au responsable du COMBAT SYNDICALISTE de consacrer une page du « C. S. » aux informations confédérales et de donner ainsi à tous les adhérents de la CNT un aperçu aussi exact que possible de notre implantation et de nos activités.

Ainsi, dans chaque numéro paraîtra un tableau qui rappellera la liste de toutes les U. R. en activité avec indication des permanences, syndicats, etc.

Afin d'éviter de diffuser des renseignements inexacts ou erronés, je vous demande de nous communiquer les renseignements suivants :

...UNION REGIONALE :

Union Locale de... (avec, si possible, la liste des syndicats regroupés).

Adresse complète (adresse où le courrier peut être envoyé sans indication de nom personnel).

Jours et heures de permanence (le cas échéant, indiquer les permanences syndicales).

Jours et heures des assemblées. Eventuellement, préciser les syndicats en formation dans votre région.

Retournez les renseignements directement à :

Gérard Conte — CNT 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris (9^e).

UNE SOUSCRIPTION PERMANENTE D'AIDE AU « C. S. » EST OUVERTE. ENVOYEZ LES FONDS A : C. N. T., C.C.P. 20 990 10,

BAKOUNINE ET L'INTERNATIONALE

L'Organisation de l'Internationale

(Suite du n° précédent)

Donc l'organisation d'abord, qui d'ailleurs ne peut s'établir sans le concours de la science. Grâce à l'organisation militaire, un bataillon, mille hommes armés peuvent tenir et tiennent en respect un million de peuple aussi armé, mais désorganisé. Grâce à l'organisation bureaucratique, l'Etat, avec quelques centaines de milliers employés enchaînés des pays immenses. Donc pour créer une force populaire capable d'écraser la force militaire et civile de l'Etat, il faut organiser le prolétariat.

C'est ce que fait précisément l'Association Internationale des Travailleurs, et le jour où elle aura reçu et organisé dans son sein, la moitié, le tiers, le quart

ou seulement la dixième partie du prolétariat de l'Europe, l'Etat, les Etats, auront cessé d'exister. L'organisation de l'Internationale ayant pour but, non la création d'Etats ou de despotismes nouveaux, mais la destruction radicale de toutes les dominations particulières, doit avoir un caractère essentiellement différent de l'organisation des Etats. Autant cette dernière est autoritaire, artificielle et violente, étrangère et hostile aux développements naturels des intérêts et des instincts populaires; autant l'organisation de l'Internationale doit être libre, naturelle et conforme en tous points à ces intérêts et à ces instincts. Mais quelle est l'organisation naturelle des masses? C'est celle qui est fondée

sur les déterminations différentes de leur vie réelle, quotidienne, par les différentes espèces de travail, c'est l'organisation par corps de métiers. Du moment que toutes les industries seront représentées dans l'Internationale, y compris les différentes exploitations de la terre, son organisation, l'organisation des masses populaires sera achevée.

On pourrait nous objecter que cette manière d'organiser l'influence de l'Internationale sur les masses populaires semble vouloir établir, sur les ruines des anciennes autorités et des gouvernements existants, un système d'autorité et un gouvernement nouveaux. Mais ce serait là une profonde erreur. L'action organisée de l'Internationale sur les masses se distinguera toujours de tous les gouvernements et de l'action de tous les Etats, par cette propriété essentielle de n'être que l'action naturelle, non officielle, d'une simple opinion, en dehors de toute autorité. Il y a entre la puissance de l'Etat et celle de l'Internationale la même différence qui existe entre l'action officielle de l'Etat et l'action naturelle d'un club. L'Internationale n'a et n'aura jamais qu'une grande puissance d'opinion et ne sera jamais que l'organisation de l'action naturelle des individus sur les masses, tandis que l'Etat et toutes les institutions de l'Etat : l'Eglise, l'université, le forum juridique, la bureaucratie, les finances, la police et l'armée, sans négliger sans doute de corrompre autant qu'elles le peuvent l'opinion et la volonté des sujets de l'Etat, en dehors même de cette opinion et de cette volonté, et le plus souvent contre elles, recueillent leur obéissance passive, sans doute dans la mesure, toujours très élastique, reconnue et déterminée par les lois.

L'Etat, c'est l'autorité, la domination et la puissance organisées des classes possédantes et soi-disant éclairées sur les masses; l'Internationale, c'est la délivrance des masses. L'Etat ne voulant jamais et ne pouvant jamais vouloir que l'asservissement des masses, fait appel à leur soumission. L'Internationale, ne voulant autre chose que leur complète liberté, fait appel à leur révolte. Mais afin de rendre cette révolte puissante à son tour et capable de renverser la domination de l'Etat et des classes privilégiées uniquement représentées par l'Etat, l'Internationale doit s'organiser. Pour

atteindre ce but elle emploie seulement deux moyens qui, alors même qu'ils ne seraient point toujours légaux — la légalité n'étant, la plupart du temps, dans tous les pays, autre chose que la consécration juridique du privilège, c'est-à-dire de l'injustice — sont, au point de vue du droit humain, aussi légitimes l'un que l'autre. Ces deux moyens, nous l'avons dit, c'est d'abord la propagande de ses idées, et, ensuite, l'organisation de l'action naturelle de ses membres sur les masses.

A quiconque prétendrait qu'une action ainsi organisée est encore un attentat à la liberté des masses, une tentative de créer une nouvelle puissance autoritaire, nous répondrons qu'il n'est ou bien qu'un sophiste ou un sot. Tant pis pour ceux qui ignorent la loi naturelle et sociale de la solidarité humaine au point de s'imaginer que l'indépendance mutuelle absolue des individus et des masses soit une chose possible, ou même désirable. La désirer, c'est vouloir l'anéantissement-même de la société, car toute la vie sociale n'est pas autre chose que cette dépendance mutuelle incessante des individus et des masses. Tout individu, même le plus intelligent, le plus fort, et surtout les intelligents et les forts, en sont à chaque instant de leur vie, à la fois les producteurs et les produits. La liberté même de chaque individu est la résultante toujours de nouveau reproduite de cette masse d'influences matérielles, intellectuelles et morales que tous les individus qui l'entourent, que la société au milieu de laquelle il naît, se développe et meurt, exerce sur lui. Vouloir échapper à cette influence, au nom d'une liberté transcendante, divine, absolument égoïste et se suffisant à elle-même, c'est la tendance au non-être; vouloir renoncer à l'exercer sur autrui, c'est renoncer à toute action sociale, à l'expression même de sa pensée et de ses sentiments, c'est encore aboutir au non-être; cette indépendance tant prônée par les idéalistes et les métaphysiciens, et la liberté individuelle conçue dans ce sens, c'est donc le néant.

Dans la nature comme dans la société humaine, qui n'est encore autre chose que cette même nature, tout ce qui vit ne vit qu'à cette condition suprême d'intervenir de la manière la plus positive, et aussi puissamment que le comporte sa nature, dans la vie d'au-

(Suite page VIII.)

Christianisme et sexualité

(Suite de la page III.)

s'intéresser aux chemins de fer; au contraire, leur intérêt n'en serait que plus grand, mais il serait affecté d'un coefficient maladif de péché. Tout garçon vif d'esprit pourrait de la sorte sombrer dans la neurasthénie. C'est précisément ce qui se produit dans le domaine de la sexualité. Et comme la sexualité est beaucoup plus intéressante que les chemins de fer, les résultats sont pires. Presque tous les adultes appartenant à une communauté chrétienne sont plus ou moins malades pour la seule raison que l'éducation sexuelle était tabou au temps de leur jeunesse. Le sens du péché qu'on leur a ainsi inculqué devient plus tard cause de cruauté, de timidité, de stupidité. Il n'est aucun motif raisonnable d'aucune sorte qui commande de tenir un enfant à l'écart de ce qu'il veut savoir, dans le domaine de la sexualité ou en tout autre domaine. Et nous n'obtiendrons jamais une population saine avant que ces idées ne soient appliquées. Il faudrait qu'elles le fussent dès l'école primaire, chose impossible aussi longtemps que les Eglises auront le pouvoir de contrôler la politique scolaire des Etats.

Il est clair que les doctrines fondamentales du christianisme supposent chez celui qui s'y soumet une rare déformation morale. Le monde, nous dit-on, fut créé par un Dieu à la fois bon et omnipotent. Mais avant de créer le monde, il a prévu toute la douleur et les souffrances qu'il con-

tiendrait. Dieu est donc responsable, et il est vain de prétendre que le péché est à l'origine de la souffrance qui règne dans le monde. D'abord, cela n'est pas vrai. Ce n'est pas le péché qui fait déborder les rivières et qui fait entrer en éruption les volcans. Et même si cela était vrai, Dieu n'en serait pas pour autant justifié. Si je devais engendrer un enfant sachant que cet enfant sera un fou homicide, je serais par avance responsable de ses crimes. A supposer que Dieu connût les crimes dont chaque homme se rendra coupable, Dieu en serait ipso facto responsable pour les avoir implicitement voulu au moment où il décida de créer l'homme. Le christianisme, ordinairement, soutient que la souffrance est le salaire du péché, et que c'est donc une bonne chose. Quel sadisme et quelle pauvreté! Je voudrais inviter n'importe quel chrétien à m'accompagner dans une salle d'hôpital pour enfants, pour lui donner le spectacle des souffrances qu'on y endure, et je serais curieux de savoir s'il affirme encore que ces enfants sont dépravés au point de mériter leurs souffrances. Pour en venir à s'exprimer ainsi, il faut avoir anéanti en soi-même tout sentiment de pitié. Il faut, en bref, être devenu aussi cruel que le Dieu en qui l'on croit. Celui qui admet que tout va pour le mieux dans ce monde misérable, les valeurs morales intangibles lui font défaut. Il aura toujours à trouver des excuses à la douleur et à la souffrance universelles.

Les travailleurs en lutte

Avec une acuité plus soutenue depuis quelques semaines, les travailleurs des usines Berliet s'appliquent à de multiples débrayages, pour obtenir de la direction une prime de 500 frs. à Noël et aux vacances. Sans résultats positifs jusqu'à présent et sans que la direction n'en soit apparemment gênée.

Jusqu'au 16 avril du moins, car son exaspération semble se manifester et naturellement, comme l'on pouvait s'y attendre, ce n'est pas pour céder à la demande des travailleurs de l'entreprise mais pour signaler que ce qu'elle nomme une « comédie » commence à créer un certain retard à la production, puisqu'elle doit livrer 600 véhicules dans les pays étrangers et qu'elle juge ne plus avoir à se prêter à celle-ci.

Il est possible, en effet, et même certain, que des débrayages

auxquels on ne sait apporter que ce genre de réponses peuvent créer et créeront encore (car les travailleurs ne s'en laisseront pas compter) un retard qui s'il gêne la direction dans ses desseins et son calcul de profit, ne peut pas non plus intéresser les travailleurs qui acceptent, nous en sommes certains, de reprendre leur travail moyennant la signature d'un accord leur attribuant la prime pour laquelle ils débrayent.

Messieurs, vos accords de livraisons seront d'autant mieux respectés que vous serez prompts à donner satisfaction à vos employés, sinon ils n'ont aucune raison de vous donner satisfaction de leur côté. Ce sont les producteurs qui décident et comme il subsiste encore le joug d'un exploitateur, il est normal qu'ils veuillent en limiter les effets en attendant de le supprimer.

L'Organisation de l'Internationale

(Suite de la page VII.)

trui. L'abolition de cette influence mutuelle serait donc la mort. Et quand nous revendiquons la liberté des masses, nous ne prétendons nullement abolir aucune des influences naturelles ni d'aucun individu, ni d'aucun groupe d'individus qui exercent leur action sur elles; ce que nous voulons, c'est l'abolition des influences artificielles, privilégiées, légales, officielles. Si l'Eglise et l'Etat pouvaient être des institutions privées, nous en serions les adversaires, sans doute, mais nous ne protesterions pas contre leur droit d'exister. Mais nous protestons contre eux parce que tout en étant, sans doute, des institutions privées dans ce sens qu'elles n'existent que pour l'intérêt particulier des classes privilégiées, elles ne s'en servent pas moins de la force collective des masses organisées dans ce but. pour s'imposer autoritairement, officiellement, violemment aux masses. Si l'Internationale pouvait s'organiser en Etat, nous en deviendrions, nous ses partisans convaincus et

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

passionnés, les ennemis les plus acharnés.

Mais c'est que précisément elle ne peut pas s'organiser en Etat; elle ne le peut pas d'abord, parce que, comme son nom l'indique assez, elle abolit toutes les frontières; et il n'est point d'Etat sans frontières, la réalisation de l'Etat universel, rêvé par les peuples conquérants et par les plus grands despotes du monde, s'étant historiquement démontrée impossible. Qui dit Etat, dit donc nécessairement plusieurs Etats, oppresseurs et exploités au dedans, conquérants plus ou moins hostiles au dehors, dit négation de l'humanité. L'Etat universel, ou bien l'Etat populaire dont parlent les communistes allemands, ne peut donc signifier qu'une chose : l'abolition de l'Etat.

L'Association Internationale des Travailleurs n'aurait point de sens si elle ne tendait pas invinciblement à l'abolition de l'Etat. Elle n'organise les masses populaires qu'en vue de cette destruction. Et comment les organise-t-elle? Non du haut en bas, en imposant à la diversité sociale produite par les diversités du travail dans les masses, ou en imposant à la vie naturelle des masses une unité et un ordre factice, comme le font les Etats; mais du bas en haut, au contraire, en prenant pour point de départ l'existence sociale des masses, leurs aspirations réelles, à se grouper, à s'harmoniser et à s'équilibrer conformément à cette diversité naturelle d'occupations et de situation. (A suivre.)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Bon appétit, messieurs

Le 10 avril, Mr Ballanger, président du groupe des parlementaires communistes à la Chambre, a été reçu par son président Mr Chaban-Delmas. Le but officiel de cette visite était la protestation des parlementaires communistes contre la mise à sac, par un « commando fasciste », du Musée Lénine, à Paris. Par sa présence à l'Hôtel Matignon, en sollicitant l'intervention de la justice d'un pouvoir qu'il prétend combattre, Mr Ballanger reconnaissait, de fait, l'autorité de ce pouvoir. En plus, le représentant des parlementaires communistes apportait au président du gouvernement, l'acceptation, par les membres communistes du Bureau de l'Assemblée Nationale, de leur présence au dîner offert par le président de la République aux membres des bureaux des Assemblées. A un journaliste qui s'étonnait de cette acceptation, Mr Ballanger a fait la réponse suivante : « Ce genre d'invitation relève d'une longue habitude et même d'une tradition. En cette matière nous voulons dépolitiser. »

Les prolétaires, les exploités, les syndiqués de la CGT seront bien aises d'apprendre que l'on ne se bat pas à table à un repas dont ils payeront la note. Les parlementaires communistes ne se battront pas plus pendant leur digestion, ni même après. Le sort du peuple leur est indifférent. Le couteau entre les dents est une image du passé et ces révolutionnaires en peau de lapin, préfèrent, aujourd'hui, le couteau près d'une belle assiette au palais de l'Elysée. Molière sera toujours d'actualité, Tartuffe sera encore longtemps monnaie courante : « Il est avec le ciel des accommodements. »

Pourquoi s'étonner alors des manœuvres hypocrites de la CGT dans les conflits opposant exploités et exploités. Pour maintenir l'effectif de travailleurs communistes, la CGT prend part aux revendications de la base du salariat, tant que le conflit ne déborde pas de sa catégorie, mais, si celui-ci tente d'arriver au stade interprofessionnel, la CGT, jouant les grands conciliateurs déclare : « Il faut savoir finir une grève. » Et de fait, arrive à faire reconnaître des délégués à la base, l'acceptation d'une transaction souvent inacceptable, à laquelle se soumet le travailleur qui fait confiance à

son délégué syndical. — « Nés dans l'esclavage, il ne vient pas à l'esprit des hommes qu'il puisse en être autrement, et c'est ainsi qu'ils acceptent, avec la docilité qu'on sait, l'abjection d'obéir et ils ne sont plus qu'un ignoble troupeau passif et bêlant. » — Etienne de la Boétie.

On ne peut faire à la fois politique et révolution. Pas plus que l'on ne peut libérer les travailleurs du joug de la servitude par la reconnaissance du pouvoir des exploités. Le communisme, par son attitude, précise bien sa reconnaissance du pouvoir et son but, qui est d'arriver à la conquête de ce pouvoir. Critiquer le pouvoir pour satisfaire la masse prolétarienne et se soumettre à la reconnaissance de ce pouvoir pour satisfaire ceux qui le détiennent, tel est la manœuvre hypocrite du Parti communiste.

Au moment où la dictature commence à montrer son horrible visage en France, où le droit d'écrire et de publier est désormais contesté, le maniement de la brosse à reluire et la grande facilité de se courber devant les maîtres, ligne de conduite adoptée par le Parti communiste, ne peut que soulever le mépris des travailleurs exploités et révolutionnaires. Ils préfèrent, et de beaucoup, l'attitude de Jean Pierre Le Dantec, directeur de « La Cause du Peuple », arrêté le 22 mars dernier pour écrits révolutionnaires, ainsi que celle de Gérard Nicoud, également en prison, dont le crime est d'avoir fait entendre au pouvoir, par l'action directe, les réclamations justifiées de l'artisanat et du petit commerce.

René VILLARD

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56 Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

32428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

30 AVRIL
1970
NUMERO 605
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE



1^{er} MAI

L'émancipation des travailleurs sera
l'œuvre des travailleurs eux-mêmes

Ouvriers, étudiants, professeurs, techniciens, vagabonds, hommes enfin !

Jeunes filles, fiancées, compagnes, ouvrières du silence, femmes !

C'est vous tous, vous toutes, nous, qui faisons ensemble le monde, qui alimentons la lumière des sciences et techniques, qui faisons l'ouverture des chemins, qui fabriquons le pain de nos besoins, le surplus de nos commodités et le lendemain de tous nos espoirs. C'est nous, qui devons, devant un monde en crise de régression, être considérés comme coupables de cette crise, par notre soumission volontaire et notre passivité sous le fouet.

Nous sommes les auteurs, bien que passifs parfois, des lois inhumaines de coexistence violente entre classes, entre peuples, entre races.

La liberté est notre bien, propre à chacun, qu'il faut reconquérir chaque jour par l'effort individuel, par l'union de tous les efforts.

La violence, la brutalité autoritaire, arracha depuis de lointaines origines, les droits de chaque homme, dès son ber-

ceau. Par l'accoutumance, nous avons laissé consacrer cet abus, par des lois, par un Droit créé pour défier le privilège des minorités dominantes.

Et ce Droit, créant sa justice, la justice de tous les Etats au service de tous les capitaux, avec la bénédiction de toutes les Eglises, condamne tous les jours et sous tous les climats d'innombrables « criminels », du délit de rébellion, et si le délit n'existe pas, on le crée.

Depuis mai 1886, à l'origine de la journée revendicative, qui a été aussi malmenée par tous les « gangs » de la démagogie politique, les tactiques de répression n'ont pas changé. La bombe de Chicago permit la pendaison des anarchistes abhorrés par l'autorité. Les dernières bombes de Milan n'avaient pas d'autre objectif. La provocation était hier, comme elle l'est de nos jours, une arme qui justifie toutes les répressions.

Mais à l'heure des grandes convulsions, des grandes transformations, on ne peut pas parler du crime politique comme au siècle dernier.

(Suite page 11.)

A. I. T.

1^{er} MAI

(Suite de la page I.)

Au-delà du crime officiel de la guerre, de la répression policière, des potences qui ornent tous les calvaires de l'homme qui se révolte, il ne peut y avoir dans le peuple qu'un crime, pour son malheur, LE CRIME D'OBEIR,

— d'obéir à tous ceux qui ont détruit par leur action malveillante les liens fraternels de solidarité consciente et décidée, qui caractérisaient la première Internationale;

— d'obéir à ceux qui ont détruit par des manœuvres politiques pleines d'ambition totalitaire l'internationalisme ouvrier, libre, indépendant, et qui voulurent le lier aux intérêts d'un seul pays, converti en Mecque de nouvelle adoration;

— d'obéir aux mouvements inféodés, à des credos politiques ou religieux, au service des ambitions de « relève du pouvoir » des chefs providentiels et plus ou moins financés par les Pouvoirs en place ici ou là, attachés ainsi à la chartre infâmante des gouvernements, de droite ou de gauche, libéraux, socialistes ou bolcheviques.

Parce que ces syndicalismes de soumission, intégrés dans le contexte d'un capitalisme qui se prétend en réforme constante, sont l'étagage fragile d'un système branlant.

Participation, cogestion, mensuralisation, capital ouvrier, fards grossiers qui ne peuvent masquer les rides affreuses d'une vieillesse sans retour.

Programmes politiques, projets de réformes et adaptation, semblants de renouveau des « clans » directeurs, sont modalités mineures d'une adaptation momentanée, d'un répit des classes dirigeantes prêtes à revenir au fascisme de douloureux souvenir, si les formules en cours échouent.

Et le danger est là. Dans les projets inébranlables des classes capitalistes, de revenir à la terreur d'hier, plutôt que de laisser s'ouvrir les nouveaux chemins que les générations montantes exigent.

Nous accusons ces classes de préparer la violence nouvelle et appelons tous les peuples à la vigilance devant un avenir menacé, en resserrant les liens de solidarité par-dessus les frontières et les continents, les races et les ethnies.

Notre monde est un : la misère insultante des peuples du tiers-monde, la tache des racismes qui s'accroît de jour en jour, l'intention manifeste de confondre intérêts des peuples et ambitions des gouvernants, sont aujourd'hui la clé de voûte de tous les conflits qu'alimentent les grands de ce monde.

L'avenir de l'humanité est un objectif universel. Il ne faut pas s'enfermer, se diviser, s'étouffer derrière ce réseau de barbelés que sont les frontières et les préjugés ethniques.

Il faut arrêter cette course effrénée à la débâcle.

Les exploités de tous les pays, les ouvriers, les producteurs de toutes les richesses peuvent l'arrêter. Il faut pour cela, faire de la révolte de chacun, la révolution de tous, sous tous les climats. S'opposer à toute forme d'oppression humaine, qu'elle soit à Madrid, à Pékin, à Prague, à Harlem ou à Caracas, en brisant les digues de toutes les tutelles politiques.

Organiser le combat révolutionnaire. Faire du présent et de l'avenir la marche décidée et sans hésitations vers une société sans exploitation, sans formes coercitives, sans Autorité, pour donner à tous et à chacun le maximum possible de développement moral et matériel : Pain, Science, Amour, Liberté pour tous.

L'émancipation des travailleurs eux-mêmes, non pas des « messies », d'une nouvelle classe de « managers », d'une minorité d'élus dans un Parti prévoyant et paternel, ou d'adeptes de Bible, Coran ou autre manuel chinois quelle que soit sa couleur.

La liberté ne viendra ni de l'Est ni de l'Ouest, mais de la conviction de chacun de nous et de notre décision de mener le combat sans hésitations.

Combat auquel nous vous invitons à vous joindre, dans les rangs des Sections de l'Association Internationale des Travailleurs, l'héritière de la première Internationale, de l'anarcho-syndicalisme-militant pour un lendemain meilleur et plus juste, par la Révolution Sociale.

VIVE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS !

LE SECRETARIAT DE L'AIT.

BIOGRAPHIES

Auguste Spies (pendu)

Auguste Vincent Théodore Spies naquit à Landech en 1855. Il se rendit aux Etats-Unis en 1872, à Chicago en 1873. Il était imprimeur. En 1875, il s'intéresse aux idées socialistes. Deux années plus tard, il entre au Parti Socialiste, et est rédacteur du « Arbeiter Zeitung » en 1880. Il succède peu après à Paul Grattkan comme directeur du journal. Dès lors, il fut reconnu comme l'un des plus brillants propagandistes de la pensée révolutionnaire.

Michel Schwab (prison à vie)

Michel Schwab naquit à Mannheim (Allemagne) en 1853, et reçut sa première éducation dans un couvent. Il travailla pendant quelques années comme relieur dans plusieurs villes d'Allemagne. Il fut membre du Parti Socialiste dans son pays, et arriva aux Etats-Unis en 1879. Il collabora plus tard avec Spies au « Arbeiter Zeitung ». C'était un bon orateur et avait une grande popularité parmi ses camarades.

Oscar W. Neebe (15 ans de prison)

Il naquit à Philadelphie, de parents allemands. Quand il fut arrêté, il n'avait pas de salaire fixe et vivait de travaux particuliers. Il fut un excellent organisateur des sections de corps de métier, et fut un bon propagandiste des idées socialistes. Il était marié, deux enfants. Sa femme mourut quand il fut emprisonné.

Adolphe Fischer (pendu)

Né en Allemagne, il avait trente ans quand il fut pendu. Emigré aux Etats-Unis à l'âge de dix ans, il apprit le métier de typographe à Washville (Tennessee). Il fut rapidement intéressé par les idées socialistes. Développant son éducation sociale, il fut éditeur et propriétaire du journal « Staats Zeitung », qui était publié à Little Roch (Arkansas). En 1881 il vendait le journal et s'en vint à Chicago, où il travailla comme imprimeur. Il fonda ensuite un journal où il défendait les idées les plus avancées du camp socialiste.

Louis Lingg (suicidé)

Il naquit à Mannheim le 9 septembre 1864. Il eut sa première éducation dans les écoles publiques de sa ville natale. Il fut me-

nusier et après son apprentissage, il voyagea dans le sud du pays et en Suisse. Il fit connaissance des idées socialistes et ne voulant pas faire le service militaire en Allemagne, il arriva en Amérique en 1885. Il trouva rapidement du travail à Chicago et participa aux travaux de l'association.

Georges Engel (pendu)

Il naquit à Cassel (Allemagne) en 1836. Son éducation se fit dans les écoles publiques, et il apprit le métier d'imprimeur. En 1813 il s'installa aux Etats-Unis, et un an après à Chicago. Il fut le fondateur, en 1883, du groupe « Northwest ». Engel était un orateur percutant, et avait une parole facile, agréable à entendre, même de ses adversaires.

Samuel Fielden (prison à vie)

Il naquit à Todmarden, dans le Lancashire (Angleterre) en 1847. Il travailla dans des ateliers et, à l'âge mûr devint pasteur méthodiste. Il fut ensuite nommé superintendant des écoles dominicales de son pays. En 1864, il s'installa à New-York, puis à Chicago, où il travailla comme journaliste. En 1880 il adhère à la ligne libérale, où il fit la connaissance de Spies et Parsons. Il devint socialiste, et fut un des membres les plus actifs de l'AIT.

Albert R. Parsons (pendu)

Il naquit à Montgomery (Arkansas). Il fut élevé dans le collège de Waco. Il fut ensuite imprimeur dans le journal « Glaweston News », et, quand éclata la guerre, il s'engagea dans les troupes confédérées.

Il fut ensuite éditeur du journal « Le Spectateur », à Waco. Il devint républicain, occupa plusieurs postes importants dans le gouvernement fédéral d'Austin et fut secrétaire du Sénat de l'Etat du Texas. Il travailla quelque temps à Chicago dans plusieurs imprimeries, et devint un agitateur dans les classes laborieuses. En 1879 il fut nommé candidat à la Présidence des Etats-Unis par le Parti Socialiste, mais ne put se présenter, n'ayant pas les 35 ans requis par la Constitution. En 1883, il participa à l'élaboration du programme de l'AIT au congrès de Pittsburg. Il fut désigné plusieurs fois comme candidat au Conseil de Chicago. En 1884, il fonda le journal « L'Alarme », organe du « Groupe Américain ».

Les « preuves » de l'existence de Dieu

L'argument du plan

Le degré suivant dans ce développement nous amène à l'argument du plan. Vous connaissez tous cet argument : tout dans le monde est disposé de telle sorte que nous puissions y vivre, et si le monde était si peu que ce soit différent nous ne pourrions parvenir à y vivre. Tel est l'argument du plan. Il prend parfois une forme assez curieuse : par exemple, on soutient que les lapins ont la queue blanche pour qu'on puisse les tirer facilement. Je ne sais pas ce que les lapins penseraient de cette application de l'argument. Il est facile de le parodier. Vous connaissez tous la réflexion de Voltaire : le nez fut visiblement conçu de façon à supporter les lunettes. Ce genre de parodie n'est pas passé aussi loin du but qu'on pouvait le penser au XVIII^e siècle, car depuis l'époque de Darwin nous comprenons beaucoup mieux pourquoi les créatures vivantes s'adaptent au monde qui les environne. Ce n'est pas que cet entourage ait été créé en vue de s'adapter à eux, mais ils ont évolué de façon à s'y adapter, et c'est la base même de l'adaptation. La preuve du plan ne s'applique pas à ce cas.

Quand on en vient à examiner cet argument du plan, il est tout à fait surprenant de voir que les

gens puissent croire que ce monde, avec tout ce qu'il renferme, avec ses défauts, doit être le meilleur qu'un être omnipotent et omniscient ait pu créer au cours de millions d'années. Je ne puis vraiment le croire. Pensez-vous que si l'on vous accordait l'omnipotence et l'omniscience et des millions d'années pour perfectionner le monde, vous ne pourriez créer rien de mieux que le Ku Klux klan ou le fascisme ? En outre, si vous acceptez les lois ordinaires de la science, vous devez sup-

poser que la vie de l'homme et la vie sur cette planète en général disparaîtront en temps voulu : c'est une étape dans le déclin du système solaire ; à une certaine étape du déclin, on arrive à un ensemble de conditions de l'atmosphère et des autres éléments qui conviennent au protoplasme, et la vie paraît pour un court laps de temps dans la vie du système solaire tout entier. On voit par l'exemple de la lune le genre de chose à quoi tend la terre

— quelque chose de mort, de froid, de désert.

On me dit que cette opinion est déprimante, et les gens vous diront parfois que s'ils la partageaient ils seraient incapables de continuer à vivre. N'en croyez rien ; c'est pure sottise. Personne ne se soucie vraiment de ce qui doit arriver d'ici des millions d'années. Même s'ils croient se faire beaucoup de soucis à ce sujet, ils sont dupes d'eux-mêmes. Ils se font du souci pour une raison beaucoup plus immédiate, ou ce n'est simplement que le fait d'une mauvaise digestion ; mais à vrai dire nul n'est sérieusement malheureux à la pensée qu'un événement se produira en ce monde d'ici des millions et des millions d'années. Aussi, bien qu'il soit lugubre de supposer que la vie disparaîtra — du moins je suppose qu'on peut le dire, bien que parfois, quand je considère ce que les gens font de leur vie, j'en vienne à penser que c'est presque une consolation — elle n'est pas telle qu'elle puisse rendre la vie misérable. Elle incite simplement à tourner son attention vers d'autres sujets.

Bertrand RUSSELL

(« Pourquoi je ne suis pas chrétien », J. J. Pauvert édit.)



TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LES EXPRESSIONS DE L'ANARCHIE

Les anarchistes sont renommés pour leurs désaccords et en l'absence de chefs et de fonctionnaires, de hiérarchies et d'orthodoxies, de punitions et de récompenses, de politiques et de programmes, il est normal que des gens dont le principe de base est le refus d'autorité

tendent perpétuellement à diverger d'opinion. Néanmoins, il existe plusieurs types d'anarchismes bien établis, parmi les quels la plupart des anarchistes ont choisi celui qui exprime mieux leurs vues personnelles.

L'ANARCHISME PHILOSOPHIQUE

A l'origine, l'anarchisme était ce qu'on appelle maintenant l'anarchisme philosophique. C'est l'idée qu'une société sans gouvernement est belle, mais pas vraiment désirable, ou plutôt désirable, mais pas vraiment possible, du moins pas encore. Une telle

attitude domine tous les écrits anarchistes d'avant 1840, et cela a empêché les mouvements populaires anarchiques de devenir une menace plus sérieuse pour les gouvernements. C'est une attitude qu'on trouve encore chez certains qui se disent anarchistes mais res-

NICOLAS WALTER

tent à l'écart de tout mouvement organisé, et chez quelques personnes au sein du mouvement anarchiste. Très souvent, cela semble être une attitude inconsciente de croire que l'anarchisme, comme le Royaume de Dieu, est en vous. Cela se révèle tôt ou tard par des phrases comme : « Bien sûr, je suis anarchiste, mais... »

Les anarchistes militants ont tendance à dédaigner les anarchistes philosophiques, et c'est compréhensible, bien que regrettable. Tant que l'anarchisme reste un mouvement minoritaire, un sentiment d'ensemble favorable aux idées anarchistes, même vague,

crée un climat qui fait que l'on écoute la propagande et que le mouvement peut se développer. D'un autre côté, l'adhésion à l'anarchisme philosophique peut aller à l'encontre d'une appréciation de l'anarchisme véritable ; mais c'est au moins préférable à l'indifférence. A côté des anarchistes philosophiques, il y a beaucoup de gens proches de nous qui refusent l'étiquette d'anarchistes, et d'autres qui refusent toute étiquette. Tous ont un rôle à jouer, ne serait-ce que pour fournir une audience favorable et pour travailler à la liberté dans leur entourage.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

El 1º de Mayo

La distancia de 1883 a 1970

OCHENTA y siete años nos separan de la huelga general reivindicativa intentada por la organización obrera anarquista de la ciudad de Chicago. 87 años que no abarcan un avance, sino un retroceso. Hoy existen casos de obreros con dinero en el Banco, y probable que un 40 % acudan al trabajo sobre ruedas propias. Aparatos electrónicos domésticos, todos o casi los poseemos, pero los sindicatos al uso también están domesticados. Aquí reside la diferencia, en menos, del proletariado de ahora.

En 1936 el obrero español era infinitamente superior a su equivalente de los países económicamente evolucionados. Dependía de sí mismo en tanto el obrerismo de ambos lados del telón de acero dependía de sus jefes y gobiernos. Toda mejora era conquistada por la multitud sindicada; por consiguiente, cada bien alcanzado era perfectamente suya, esto es, que no lo debía a diputados, a protectores, a ministros, a Parlamentos. Cada manifestación de 1º de Mayo de entonces y de ahora contenían una retahíla de peticiones al Gobierno, en español confederal se interpreta como comitivas de impotentes dedicadas a la mendicidad.

Los compañeros ahorcados en Chicago por la huelga general del 1º de Mayo por nada del mundo son indicados en las grandes paradas rebañiegas del socialismo marxista. Esos comunistas prominentes que se erigen en contratistas de la revolución moderna, dictatorial en suma, con mucho buscarle defectos a la política americana, con tanto aguzar el ingenio para inventar latiguillos que indiquen que América es el imperialismo y la URSS el querubínismo, jamás mencionan los crímenes de la burguesía y del Estado yanqui con respecto a los Spies, Fischer, Lingg, Parsons y Engel de una

parte, y de los Nicolás Sacco y Bartolomé Vanzetti por otro. Los cinco primeros fueron asfixiados a cuerda y los dos últimos quemados en la silla eléctrica, siendo demostradamente inocentes. ¿Por qué, pues, los generadores de truenos P. C. contra el imperialismo americano silencian absolutamente esas calamidades, esas injusticias, de su «enemigo» yanqui? ¿Por qué las masas — tal vez mesnadas — comunistas, con tanto conocer la maldad capitalista americana desconocen los crímenes de Chicago y de Boston? Porque se trata de víctimas anarquistas, de hombres que dieron el todo — la vida — por la redención práctica y verdadera del proletariado.

Al borde del 1º de Mayo del 1970 la panorámica primomayista se presenta lo mismo que siempre: desempolvamiento de banderas, de programas sobados, de reuniones conducidas por rabadanes, de manifestaciones con exclamaciones a batuta, con vino en la mesa, y carga de entusiasmo discutible acreditado vaso en mano.

La manifestación pasa. La emancipación se aleja.

¡Ay, sin los herederos de los de Chicago y de Boston! ¡Qué finalidad más cloaquera la del proletariado político!

NUCLEO DE PROVENZA



La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la CNT de España en el Exilio recomienda a todas las Federaciones Locales y afiliados que reserven las fechas

MITIN EN BURDEOS

El viernes 1º de Mayo, a las 9 y media de la mañana, en el Cine ABC, 202, rue Sainte Catherine, tendrá lugar un GRAN MITIN, en conmemoración de los mártires de Chicago, en el que harán uso de la palabra los compañeros M. LEPOIL y T. MARCELLAN.

Quedan invitados todos los compañeros y trabajadores en general a este acto confederal.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 30 de Abril de 1970

1º DE MAYO EN MONTELLIER

GRAN MITIN Confederal, organizado por el Núcleo Hérault-Gard-Lozère, en conmemoración del 1º de Mayo de 1886, fecha memorable para todos los trabajadores por la reivindicación de las ocho horas de trabajo.

Tendrá lugar en el «Pavillon Populaire» (la Esplanada) a las 9 de la mañana, en el que tomarán la palabra,

PIERRE MERIC y FEDERICA MONTSÉNY

Será presidido por la Comisión de Relaciones del Núcleo.

Por la tarde, el reputado Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, presentará una pequeña comedia seguida de Varietés con cantores flamencos y modernos, música, Ballets y otros bailes.

Fraternalmente quedan invitados todos los españoles al Mitin y a pasar una tarde alegre en compañía de los artistas de «Terra Lliure». Compañeros, amigos, españoles y franceses, no dudéis en venir, no perdáis esta ocasión de pasar un día agradable y de fervor por una España Libre.

DISCOS

Nos hemos visto otra vez, para constatar nuevamente nuestra fuerza y nuestra presencia efectiva en el tablero de las opiniones. Poco importa que amigos que se desgajan imperceptiblemente, sin darse cuenta, y contrarios que nos ignoran y sufren porque no somos ignorados, nos dejen al margen de su insectísima importancia. Nosotros, la C.N.T., cumplimos nues-

tro ciclo de vida activa. Incluso hemos comprendido que, a pesar del acta de nacimiento en arrugas, seguimos siendo la esperanza libertaria de España.

No importan los sepultureros cuando el «fiambre» necesario a su trabajo no se presenta, pudiendo si, ocurrir que haya que enterrar a los enterradores. Desde el 1910, la C.N.T. ha sido, y sigue siendo, graznada por aves agoreras, a la par que miles y miles de ellas han quedado implumes y sin cacareo.

Porque a una entidad que en París, Tolosa, Marsella y demás consigue reunir miles de personas a pesar de todo, le queda existencia segura.

Porque un estamento irreverente, pero realizador como el nuestro, disfrutando de la estima de grandes artistas, cuenta mucho en el terreno de las idealidades positivas.

Porque una comunión de trabajadores e intelectuales emitiendo verdades cada vez más precisas e indestructibles, puede considerarse un triunfo moral permanente.

Porque un sector local de obreros que sea capaz de invertir por más de 300.000 f. v. en objetos de lectura en sólo ocho horas, puede situarse en el índice de las más óptimas inquietudes.

Y es así, puesto que nuestro abril parisino no es ya sólo mitin y espectáculo, sino Palabra, Música y Librería.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA COLONIA NORTEAMERICANA

EL descontento es general. Al pueblo español no le place que los yanquis tengan afianzadas bases militares en España. Es de comprender que sean solamente quienes embolsan beneficios los que estén conformes. ¡A esos les importa un comino el poner el país en almoneda! No está conforme el ambiente popular, pero lo difícil es expresar el descontento. Con más o menos circunloquios, imposibilitados de manifestar la verdad clara y concreta, algunos escriben algo en la prensa. Una ínfima parte de lo que se diría de haber libertades cívicas como existen en los otros países.

Hay que tener en estima aquellos que algo manifiestan, puesto que saben a lo que se exponen: denuncias, multas, encarcelamientos. En el diario «La Vanguardia», de Barcelona, decía hace poco uno de sus colaboradores: «Una vez más, y cada día con más convencimiento, entiendo que ninguna compensación económica ni ningún suministro de material estadounidense pueden ser contrapartidas que justifiquen la renovación de las bases. Las bases deben ser liquidadas.» Claro que se puede decir mucho más. ¡Tanto se puede decir que han de callarlo ante posibles consecuencias!

Paralela a la hegemonía militar, pesa sobre España la hegemonía comercial e industrial de los norteamericanos. Según la revista «Cuadernos para el diálogo» tienen en España más de trescientas empresas industriales: La plutocracia norteamericana hace pingües beneficios en país que deben estimar como una colonia. En segundo lugar, deben de ir Alemania en inversión de capitales. Ya es sabido que al finalizar la guerra un considerable número de potentados que se hallaban comprometidos con el régimen hitleriano buscaron refugiarse en España, desarrollando negocios al amparo del franquismo.

Una de las modalidades de actuación en pos de la liberación de España, puede ser la de señalarles a los obreros y técnicos extranjeros a sueldo de empresas con inversiones en el país, el papel bien poco digno que desarrollan contribuyendo con sus labores a la pervivencia del fascismo, por el afianzamiento de su economía.

EJEMPLARIDAD INTELECTUAL DE RODOLFO ROCKER

En reciente comentario, con un compañero italiano, de la edición hecha en su país de la obra de Rodolfo Rocker «Nacionalismo y Cultura»; el haber releído estos días el libro, también de Rocker, «Artistas y Rebeldes», publicado en 1922 por Editorial Argonauta, de Buenos Aires, han sugerido el pergeñar una crónica en torno a la personalidad intelectual y moral de uno de los más descollantes valores que ha tenido el anarquismo. Por lo que hay en ello de sentido aleccionador, conviene recordar de vez en cuando a esos compañeros que, por sus condiciones peculiares, han podido dar un interesante realce a nuestro ideal en el sentido cultural.

Al que deseara elaborar un estudio biográfico de Rocker hallaría valiosa ayuda compulsando los datos autobiográficos que fue fijando en sus copiosos libros de «memorias». Rocker, al igual que Kropotkin, más que la referencia personal, hace alusión al ambiente en el cual se desarrolló. Figuras y acontecimientos brujulean en sus «Memorias». Nos ofrece una dilatada perspectiva de la vida social de su tiempo, y podemos con sus descripciones darnos una idea de lo que se hacía en el seno de las agrupaciones ácratas; de la propaganda que se desarrollaba y de los sueños revolucionarios que brotaban de la mente de la juventud inconformista. Espíritu disconforme y romántico inducía a despreciar los bienes de fortuna con anhelo de mantener pureza de idealismo.

Cuando se hace alusión a los «humanistas» es sabido que se hace referencia a aquellos elementos intelectuales del Renacimiento: Erasmo, Luis Vives, Montaigne, Moro, entre otros, que dieron realce a toda la obra literaria y filosófica griega y latina, que en la Edad Media había quedado como eclipsada. Al margen de las traducciones y de los comentarios al pensamiento de la antigüedad, los humanistas nos dieron a conocer el producto de su intelecto, abarcando multiplicidad de matices. Había en ellos despierta curiosidad, anhelo de conocer, de saber siempre más y mejor. Y esa cualidad del humanismo ha sido señalada en nuestros días al hacer referencia a pensadores contemporáneos, como en el caso de Albert

Camus y de Bertrand Russell. Y es en ese sentido que Rodolfo Rocker podía ser considerado también como un «humanista». Su bien sedimentada cultura era vastísima. Es asombrosa la cantidad de referencias, de datos sociológicos, científicos, literarios, históricos, filosóficos, etc., que hay en su obra «Nacionalismo y Cultura». Figuras intelectuales de un relieve internacional ponderaron con vivo afecto la obra citada. Así Albert Einstein manifestó: «La obra de Rocker es extraordinariamente instructiva y testimonia una rara originalidad de espíritu. Incontables hechos y relaciones han sido expuestos en ella de una manera completamente nueva y persuasiva. Considero el libro de gran importancia y enseñanzas.» Bertrand Russell la comentaba así: «La obra de Rocker es una contribución importante a la filosofía política tanto a causa de sus profundos y vastos análisis de muchos autores famosos como también por su brillante crítica a la idolatría del Estado, a las supersticiones más difundidas y funestas de nuestro tiempo.» Y el gran escritor alemán Tomás Mann escribió: «Me siento sinceramente feliz de tener este importante libro, honda y altamente espiritual, y quisiera ponerlo a disposición de la mayor cantidad de seres humanos en todo el mundo. Será una buena guía para todo el que se ocupe de los problemas de nuestro tiempo y tenga ansias de esclarecimientos.»

En tanto que biógrafo, Rocker tenía la virtud de reflejar de un modo incomparable las características psicológicas de aquellos cuya vida mental y sentimental deseaba dar a conocer a sus lectores. Así al hablarnos de Pietro Gori, de Luisa Michel, de Fermín Salvochea, de Proudhon, de Fourier, de Kropotkin, y de tantos otros. Ya en el plan de analizar esta característica del compañero aludido, podrían hacerse extensos comentarios encomiásticos en torno a la obra: «Max Nettlau, el Herodoto de la Anarquía». La primera edición española de esta obra, traducida directamente del alemán, corrió a cargo del Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico, editándose en el 1950. De Nettlau manifestó su biógrafo: «El anarquismo tiene, quizás, un número relativamente mayor de personalidades destacadas que otros movimientos sociales. Y Nettlau es una de ellas, ya que las obras por él

creadas y en su especialidad, son insuperables y constituyen, tanto por su extensión como por riqueza de contenido, una fuente inagotable para la posteridad.» Y con el mayor afecto, con detenida precisión de detalles, fue refiriendo el modo de vivir, la manera de trabajar y las concepciones sociales de Nettlau.

De pretender hacer un trabajo un tanto exhaustivo, haría falta poner de manifiesto la galanura en el estilo literario de Rocker, su examen crítico de visión honda y limpia, tanto en los temas literarios, como al hablar de aspectos sociológicos. Así en el primer caso al hablar de Oscar Wilde, de Multatuli, de Bécquer, y en sociología definiendo la fundamental diferencia entre el marxismo y el anarquismo. Suele ser el talento una cualidad natural, pero influye también el esfuerzo, la voluntad del individuo en querer aprender. Rocker se hallaba en este caso. Y es su ejemplo el que puede servir de enseñanza.

EL SABIO GOMEZ MORENO HA CUMPLIDO UN SIGLO

Pertenece a la denominada Generación del 98, la de Baroja, Azorín, Unamuno, Maeztu, pero su especialidad ha sido el investigar, el explorar las fuentes populares de la arquitectura, de la escultura, de la pintura, de las denominadas artes menores que arraigan en las costumbres, en la entraña del pueblo. Poco conocido, aparte del mundo de los erucitos, de los investigadores, de los hispanistas, de muchos escritores, que le han enviado calurosas felicitaciones con motivo de haber llegado a los cien años, ese granadino, que fue amigo de su ilustre paisano Angel Ganivet, ha recorrido la mayoría de ciudades, pueblos y aldeas de España, paciente y minucioso tomando datos, verificando referencias acerca del arte en general. Innumerables son sus escritos en torno a lo que es historia viva, con referencia a lo que tiene un valor comprobable. Ha vivido entre los libros, pero ha querido saturarse de aire y de sol, embelesado de la belleza de la natura y descubriendo lo que de bello han hecho los hombres, de lo que el paso de los siglos ha dejado vestigios. ¡Un siglo de vida bien aprovechada!

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Aqui y ahora

La mala conciencia de Song-My

por Juan Español

NO me refiero a la mala conciencia de los autores directos de la masacre de Song-My, pues con ser mala y todo daría margen para amplio tema de discusión, es decir, sería cuestionable; me refiero escuetamente a la mala conciencia (algunos dirían que buena) de los autores indirectos y también a la perversa y pudibunda conciencia de esa multitud de gentes, americanas o no, que ahora se rasgan las vestiduras ante un hecho que valoran como excepcional cuando en realidad no pasa los límites de lo ordinario y usual. La buena conciencia de las buenas gentes, de pronto, se siente alarmada como si fuese despertada abruptamente de un profundo letargo. Hace examen. Se horroriza un poco. Por fin exterioriza la miserable ética del lloriqueo con frases sobadas de falso humanismo: Las guerras son indeseables sin distinción, los soldados han de obedecer las órdenes, se trata de un hecho aislado, los dos bandos cometen atrocidades, los autores del hecho se han visto acorralados por el terrorismo, la guerra hace fieras a los hombres, etc. Sin embargo, todo este repertorio lamentativo que desea elevarse como una condena moral en términos de impunidad general, como quien culpa gratuitamente al Hado o al Destino, nada dice del crimen político, no condena a los responsables indirectos de tantas atrocidades como se vienen sucediendo a lo largo de tantos años de exterminio en masa de pueblos indefensos. Dan la guerra como hecho real, que está ahí, y una vez que está ahí, se limitan a moralizar sobre lo que dentro de la guerra sucede, y no sobre todo lo que sucede, sino sobre eventos aislados que, por paradoja, no condenan la guerra en general como crimen político en cualquier parte que se produzca, sino que se limitan a reprobar todo aquello que excede de la disciplina castrense y el honor militar, o en otras palabras, mantener lo estipulado por el régimen interior del ejército.

Por eso, lo que nos llega a las entrañas con contundencia terebrante y punzante, es que se intenta presentarnos esa atrocidad como un hecho aislado; el terrible peligro radica en que las conciencias adormecidas por tanto crimen y tanto genocidio lo acepten como tal; el riesgo radica en que la humanidad comience a justificar la guerra, pero no algunos

de sus consecuencias. Porque ¿cómo es posible caer en la candidez de que lo ocurrido en Song-My es un suceso aislado del infierno de Vietnam, ni de que Vietnam sea un hecho aislado en el infierno total del mundo? ¿Es que no significan nada Biafra, Rhodesia, Santo Domingo, Corea, Puerto Rico, Panamá, Playa Girón y el Medio Oriente? ¿Es posible que alguien ignore que el tribunal Russell, en su reunión de Roskilde, además de denunciar a USA como agresora en Vietnam, la acusó con pelos y señales de usar armas prohibidas por el derecho internacional y del crimen de genocidio? ¿No es cierto que desde que comenzó la conferencia de París, los representantes legítimos de Vietnam han venido dando cuenta constantemente de las masacres perpetradas? ¿Se puede olvidar que el general Westmoreland, en declaraciones hechas al « International Herald Tribune » el 16 de octubre del pasado año, habló sobre las posibilidades de la guerra electrónica, después de haber ensayado amplia y eficazmente la guerra química como es sabido por todo el mundo? ¿Cabe ignorar que, además de los crímenes cometidos por el ejército regular, la policía de Thieu y Kao Ky ha llevado a cabo la más terrible represión conocida y que en los primeros meses de 1969 ha encerrado en campos de concentración a más de tres mil hombres? ¿No es cierto que en la conferencia de Grenoble, en julio de 1968, se acusó a los vietnamitas y juriconsultos allí reunidos de dramatizar los hechos? Pero ha bastado una información salida de los laberintos del Pentágono acerca de un solitario crimen para que el mundo lo acepte como veraz y se dé cuenta súbitamente de que en Vietnam «ha ocurrido algo grave». Las rotativas de todos los diarios airean escandalosamente la noticia; el mundo boquiabierto contempla cómo se pone en marcha la justicia militar contemporánea para castigar los desmanes de unos cuantos forajidos que, a fin de cuentas, van a ser inculcados de psicóticos o paranoicos por un brillante cuerpo de psiquiatras. Y tras todo este imponente aparato de la ecuanime justicia estadounidense queda borrado y en lejana penumbra la muerte ominosa e indiscriminada de miles de seres que a diario se han ido sucediendo a lo largo de la interminable guerra de Vietnam. Pero eso se

ha hecho tan monótono, pertenece tanto a la rutina diaria, que la conciencia se obnubila y todos empezamos a ver germinar en nuestro interior genocidas potenciales. Eso ocurre muy lejos, se desarrolla a miles de kilómetros de nuestra esfera afectiva y emocional, no hace impacto en nuestro ritmo cardíaco. La gente empieza a comportarse como los conductores de vehículos ante los accidentes de la circulación: si no presencia uno de ellos o no le ocurre a uno mismo, es algo que siempre sucede a los demás, y ni le afecta ni toma miedo; únicamente tiembla de horror y de miedo cuando se ve ante un ser destrozado del que al descubierto la escalofriante blancura de las aponeurosis.

Por eso las estadísticas y los informes no hacen mella aparente en la conciencia de seres que se hallan muy alejados del teatro de operaciones, del centro de la tragedia, del horror viviente y muriente de los afectados. Por ejemplo, en 1966, la Comisión de Enquesta sobre los crímenes de guerra en Vietnam, con sede en Saigón, ofrecía este balance de los daños causados por las armas químicas: en 1961, 182 seres afectados y 560 hectáreas de tierras cultivables dañadas; en 1962, 1 220 seres y 11 030 hectáreas; en 1963, 9 000 seres y 320 000 hectáreas; en 1964, 11 000 seres y 500 000 hectáreas; en 1965, 146 000 seres y 700 000 hectáreas; en 1967, 691 941 hectáreas; en 1968, 558 042 hectáreas, y en el primer semestre de 1969 habían resultado intoxicadas por los gases 10 000 personas. Si a esto se añade el exterminio debido al napalm y a las granadas especiales capaces de sembrar de balines extensas áreas habitadas, ¿a dónde nos conducirá tanta perversidad que no sea al sopor de la conciencia para darse cuenta de la magnitud de la catástrofe?

Probablemente hemos de esperar otro nuevo Song-My para montar un nuevo tinglado lloriqueante, para rasgar nuestras vestiduras, para echar pestes de la guerra. Pero estaremos en el mismo punto de partida, y la guerra que primero fue de Eisenhower, después de Kennedy, y ahora de Nixon, continuará siendo la de los sucesores de turno. Parece ser que nadie quiere entender esto tan paladino y elocuente: que si de ambos bandos en lucha se levantan atrocidades, unas son cometidas por el que se constituye fuerade toda justicia en invasor

y agresor, en tanto que las otras se realizan por un pueblo que lucha fieramente por su libertad, independencia y autoderminación, categorías a las que todo pueblo tiene el derecho irrenunciable. Nunca será justificable el crimen en cualquier circunstancia que se dé, pero si existiera la más leve justificación, estaría de parte de aquél que se defiende de una agresión imperialista al mismo tiempo que se bate por su propia libertad.

Desde que la humanidad existe nunca hubo como ahora en los hombres que rigen el destino de los pueblos, con toda su apariencia de sensatez y preocupación, tanta perversidad y falta de escrúpulos, tanta inmoralidad y fari-seísmo tanta impavidez ante el exterminio masivo de seres humanos. La política y la diplomacia se atienen a una escala de valores completamente extraña a lo que tiene que ser una conducta humana e incluso una conducta política. En el juego de dominio de las naciones la reprobación moral no pasa de ser una palabra. Países que por sus regímenes de oprobio son rechazados por los llamados democráticos, de buenas a primeras son admitidos en la comunidad contra todo pronóstico si con su inclusión las democracias juegan la baza que les conviene. Las democracias europeas y el padrecito Stalin asistieron al hundimiento de la República española porque salvar a ésta no entraba en el cálculo de sus intereses y de su pavor a Hitler. Y por las mismas razones filisteas, en distinto plano, las democracias están dando beligerancia al franquismo, a pesar de su repudio moral del franquismo. Mientras tanto, U Thant, con su rostro impenetrable oriental, acepta alegremente las seguridades del caudillo nigeriano de que no habrá represalias, y marcha tranquilo a su sede de la ONU.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

El Mitin del 19 de abril en la « Mutualité » de París

(Continuación y fin.)

SORIANO, de la CNTF, cumpliendo el turno de Mahé, enfermo.

Se ocupa del movimiento sindicalista obrero, citando el error de la felicidad doméstica a base de aparatos mecánicos. La comodidad, con explotación vigente siempre es relativa. La supuesta estabilidad económica del productor, propalada por la burguesía y los sindicalismos conformistas, fue brutalmente desenmascarada en mayo-junio de 1968, descubriendo que el malestar estudiantil y obrero era motivado y profundo como nunca. En el fondo, el anarcosindicalismo, tan « ignorado » y escarnecido, recobró brillante actualidad debido a su razón de ser, o sea a las ideas de la A.I.T. en su acepción bakuninista. Estamos en la verdad social restablecida y todos los reformismos y bolcheviquismos del mundo no conseguirán adulterarla. Cita para el caso textos de internacionalistas.

Pertinazmente, la clase trabajadora en general está desviada por las sindicales comunistas, socialistas, cristianas y demás, quedando en pie la C.N.T. bien dispuesta para reivindicar los anhelos de la clase explotada, que en sustancia se dirigen a la supresión del capitalismo antiguo y moderno para establecer la sociedad libre para todos.

Se refiere a las protestas directas de comerciantes y transportistas copiadas del sindicalismo a base de acción directa. ¿Quién fracasa pues, en el ámbito social, nosotros o el socialismo político? ¿Por qué elementos considerados de orden recurren a la violencia para imponer sus reivindicaciones? Porque la violencia es un recurso defensivo sin el cual los poderes permanecen sordos. Pero superior a la violencia lo es el estado de consciencia del individuo.

Glosa el colectivismo industrial y agrario de la Revolución social española.

Entre compañeros de trabajo — prosigue — se conviene en el fondo, no en la forma. Queda quien cree que nuestra sociedad ideal es mera utopía, recurso no factible, cuando sin idealidad no hay sindicalismo veraz ni sociedad humana sagaz y justa. Existe experiencia de realizaciones, nuestra « utopía » es ya historia, y no es lógico que la posición de los « realistas » no esté totalmente desacreditada.

Se extiende en consideraciones huelguísticas y de forcejeo con directores de trabajos. Ordenes llegados del gobierno y del sindicato conformista, que el obrero digno rechaza. El retiro para la vejez es el rezo del bien morir, y la semana de 40 horas es un estribillo cansino por necesidad de más jornada diaria para atrapar las obligaciones de la sociedad de consumo. La

C.G.T. de 1906 previó todos los defectos de la sociedad moderna, y bastó que el sindicalismo domesticado y de partido se apoderara de esta sindical, para que las insuficiencias del sistema capitalista quedaran como moneda de ley circulante en las Bolsas del Trabajo. El camino que Pelloutier y otros fijaron no fue precisamente ese...

Peroración de Federica Montseny (CNTE)

SALUDA con satisfacción a la entusiasta concurrencia. Ante un año más de Jornada — se pregunta — ¿Vamos a repetirnos? ¿Es cierto que nos renovamos? ¿O es qué, como dicen, estamos anquilosados? No, porque entre los maduros destacan los pelirrojos, los castaños, que ocupan lugar destacado en la sala, pronunciándose todos juntos, por nuestra tradicional idea de libertad sin regateos. No hay pues antiguos ni nuevos en casa, sino combatientes solamente; en París abrilero como en Tolosa agostino. Y siempre en número sustancial porque los desaparecidos son suplidos por gente nueva. Nuestro defecto: haber tenido razón demasiado pronto. Lo de Bakunin, Guillaume y otros precursores se reacredita hoy después de un siglo. El ejemplo de la Revolución española sirve y servirá para orientación del proletariado de todo el mundo. Se da como novedad la guerrilla, pero no se menciona al guerrillero Mackno ni al otro guerrillero Durruti, ese estratega sin escuela militar que dijo: « Tomaremos Zaragoza de frente y por la retaguardia ». Técnicos rusos se asombraron de la intuición de Buena-ventura, pero no se tomó la capital aragonesa e incluso se perdió la guerra por ese empacho de militarismo férreo de que adoleció la táctica bolchevique.

En el orden civil la táctica de acción directa parecía desacreditada por aborregamiento de las masas proletarias; mas esa táctica originalmente anarquista se va imponiendo por fracaso del sindicalismo colaboracionista. Donde hay más dificultad es en los países del Este, cuyos sindicatos obreros son poleas de transmisión al servicio del Estado. El aspecto « participación » planteado por Estados Unidos sugiere la liquidación de las huelgas mediante el cebo de empleados y obreros, supuestamente interesados por el funcionamiento del sistema capi-

talista. Ese intento de corrupción se está adoptando en Europa y ya veremos el resultado de la nueva modalidad en las masas, cuya áncora de salvación sigue residiendo en el sindicato anarcosindicalista.

En España se ha impuesto, al fin, la tecnocracia opusdeista, tratando de integrar el proletariado al consumismo. Aparatos mecánicos para mecanizar a los hombres del trabajo. Maravillas hogareñas portadoras, sin embargo, de letras de vencimiento mensuales e insoportables sin jornadas de 60 horas semanales. Si en España esa argolla « voluntaria » fuese aceptada por las familias obreras, el franquismo ya no tendría necesidad de disparar sus fusiles.

Sin embargo, el obrero se revuelve en todas las regiones y es cierto que la castración motivada por el franquismo no ha prendido. Ni en el estudiantado ni siquiera en la artesanía. Sedicentemente el opusdeismo « liberaliza » la situación, mas por otra parte la reacción fascista se afianza a título de Movimiento estatificado. Liberalización, pues, propagandística y sin resultados positivos. Y toda sutileza estatal fracasará en el agro inerte como en la industria, extranjerizada, y así el sentimiento popular recogido por una juventud dinámica, preparada, promete alcanzar un grado de renovación social insospechado.

En España, según confesión de jóvenes que nos han visitado, no quedan ilusiones políticas. Se tiende a la destrucción de todo: sindicato oficial y el sistema que lo ampara. No se es iluso ni profeta, pero afirmamos que la transformación se consumará cualquier día. La tecnocracia gubernamental no salvará nada, fracasará ante el caudal revolucionario, renovador de la juventud hispana. Se confía en sí propio por el ejemplo de una España 1936 abandonada a su destino incluso por el sindicalismo internacional que no

supo declarar una huelga general de apoyo. Y cuando al fin de la guerra 1939-45 los jefes mayores del hitlerismo fueron ahorcados, la civilización triunfante no supo encontrar cuerda para el pescuezo del Generalísimo. Y es que la política « democrática » ya se había dado la No Intervención por pánico al estallido del 19 de Julio. Y ahora, a nuestro exhausto pueblo se trata de adormecerlo con eso de la sociedad de consumo que, de ser aceptada, terminaría por consumir al pueblo mismo. Cita el caso de un político francés que perorando ante estudiantes en Madrid reclamó, para solucionar el problema obrero, « sous, des sous » siendo socarronamente apedreado con puñados de calderilla.

Se felicita de la libertad de Teodorakis el griego, aunque se lamenta que la misma solicitud no se hubiese ejercido para evitar el asesinato de Delgado y Granado en España.

Fuertes en nuestra razón no renunciaremos, no claudicamos. La injusticia perecerá y toda manobra reformista está condenada a fracaso, como los traidores « confederales » de Madrid, ya arrojados de la sede sindical franquista como tristes pordioseros. Paciencia, saber esperar, confiantes y seguros. Nuestros métodos y nuestra historia son lecciones para la juventud actual, igual que el anarquismo es la esperanza del proletariado universal, en cuya epopeya de liberación los libertarios españoles, tanto habremos contribuido.

El acto se acabó a los acordes de los himnos confederales, recientemente reeditados en disco.

(La tesis desarrollada por el compañero Moro se empezará a publicar a partir del número próximo.)

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



« Quinet », un tomo ilustrado por Ramón Segarra 5 00 F
« Tipos Españoles » tomo I 7 00 »
« Tipos Españoles » II 7 00 »

DESDE ALICANTE

EL CELIBATO

A mi hija Concha.

QUERIDA hija: Me preguntas qué significa la palabra «celibato». Celibato quiere decir soltería. Un célibe es un soltero. El celibato es un pecado mortal. El célibe reniega de sí y de la continuación de su vida, porque mata los rebrotes que deberían nacer de su mismo tronco. Por eso la religión cristiana y católica es una religión de muertos, porque aboga por el celibato.

La Iglesia tiene muchos puntos muertos, nocivos, macabros. Obliga al cura a un trabajo impropio. El trabajo del cura es improductivo, dañino, nefasto para la colectividad. Estaría mucho mejor trabajando en la agricultura o la industria, porque así haría algo útil.

El trabajo que hace el cura no es provechoso; se limita a seguir la meta de sus antepasados: el Santón, Augur y Hechicero, de embaucar a la gente, para mejor dominarla y hacer de su capa un sayo. Esa obra es indigna de un ministro de Dios en la Tierra, además de impia y endiablada. Obligar al cura al celibato es una tremenda herejía. El papa Pablo VI es un formidable hereje. Apoyar el celibato es ir contra el precepto establecido por Dios de «Creced y multiplicaos» y contra la especie humana. ¿Qué sería del mundo si todos guardaran el celibato? La especie humana ya habría desaparecido de la capa terrestre, todo por seguir las doctrinas convencionales de una religión sin pies ni cabeza. El papa Pablo VI es un nuevo Judas Iscariote, hijo de Satanás.

Con el celibato el cura no puede ser virtuoso. Consideremos que el cura es un ser humano, un hombre que su naturaleza le pide imperiosamente que se una a una mujer, ya que son dos mitades que uniéndose forman un ser completo para que la especie perviva y siga su marcha ascendiente mientras no venga un cataclismo geológico y la Tierra se transforme en otra forma de vida, en la que la especie humana presente no exista.

El celibato es una aberración humana, indigna de existir. Y desafío al papa Pablo VI a que me muestre un cura, o él mismo, que no haya fornicado nunca. Si el confesionario y la sacristía hablaran... cuantas cosas se sabrían. El padre Chniquil no era partidario de la existencia del confesionario. El confesionario, según él, es la

perdición de las jóvenes beatas y guapas...

Si el trabajo del cura es improductivo, la colectividad no le necesita para nada. Que cambie de trabajo, que reporte algún beneficio a la colmena social, que falta hay de ello. Los pueblos se rigen por costumbres morales y jurídicas. Pero las costumbres van cambiando a medida que despierta la mente humana. Las costumbres que rigen hoy no son las mismas que regían cuando comenzó a moverse el cristianismo. Buena diferencia hay de ello, no necesita cotejos. Los primitivos cristianos no eran partidarios de los ídolos; sin embargo los modernos viven

de la idolatría. Ya no existe tampoco un Dios único. No hay religión que no tenga por lo menos diez Dioses, lo que demuestra claramente que todo esto no es más que una pura farsa para embaucar a los ignaros papanatas que tanto abundan aún.

Querida hija, cavila y razona un poco, y pregúntate a ti misma quién le ha dado al cura el poder de casar a una pareja. No ha sido Dios, sino él, tú y yo: dicho más claro, la costumbre. Pero las costumbres van evolucionando y cambian, por eso en muchas naciones ya existe la ley del divorcio, desatado el nudo eterno que hacen los padres de Iglesias.

Todas las religiones son contra-productivas. Para su buena función y desarrollo la humanidad no necesita santones, sino hombres de ciencia. La religión embota las mentes y crea fanáticos; la ciencia crea hombres libres. La religión ciega, aturde y mata las mentes; la ciencia las vigoriza, despierta y les da vida. Con pan y religión no se vive, se vegeta; con pan y ciencia todo marcha a pedir de boca; la evolución sigue progresivamente ascendiendo hacia su meta: la liberación integral del individuo.

Tu padre, que mucho te quiere
Federico Bolera.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

(EDICION EN CASTELLANO)

Esta corresponsalia cree interesante hacer pública la declaración siguiente, procedente del grupo editor de Méjico. Dice así:

«Con frecuencia se reciben en *Tierra y Libertad* comunicados de compañeros que se manifiestan inquietos e impacientes inquiriendo y apremiando sobre la aparición del primer tomo de la Enciclopedia Anarquista, anunciado como una pronta realidad. El Grupo «Tierra y Libertad», editor de esta obra, y los compañeros encargados personalmente de su realización se creen con el deber de informar que la impresión de esta gran obra se está ya llevando a cabo, y aunque la marcha de este trabajo es algo lenta, no deja de ser continuada. Ya hemos dicho en alguna ocasión que la traducción de todos los vocablos de este primer tomo ya se realizó — lo que de por sí sólo ya es una labor enorme — y estamos en plena tarea de corrección, anotación y preparación para la imprenta de todos estos originales. Este trabajo es enorme, pues tenemos vivísimo interés en que el estilo y la corrección sean tan nitidos como nos lo permitan nuestras capacidades. Ya hay en la imprenta una cantidad respetable de originales completamente corregidos y limpios y se están imprimiendo los pliegos con toda la rapidez que ese trabajo previo lo permite. Por todo ello, aunque no es posible fijar aún una fecha de aparición, nos satisface decir a los compañeros que se trabaja en esa obra con toda la intensidad que lo permiten nuestras fuerzas. Todos deben com-



prender que nosotros tenemos más interés que nadie en que esta obra aparezca lo antes posible, pero nuestras fuerzas no nos permiten hacer más de lo normal, pues una obra de esta envergadura requiere tiempo, mucho más tiempo del que la mayoría de compañeros suponen... Sobre todo si se tiene en cuenta que todo el trabajo debemos hacerlo en nuestras horas de descanso, pues debemos trabajar más de diez horas en otros menesteres para ganarnos el *pan nuestro de cada día*. — El Grupo «Tierra y Libertad».

Correspondencia:

Obdulio de Gréasque: Recibido giro. Enviada carta.

Gainzarain: Enviado recibo de Méjico.

Oro: Recibidos los dos giros.

F. Español: Recibido cheque. Il ne faut pas les barrer.

Todos los traductores deben enviar señas exactas y sus nombres y apellidos, para insertar en el guión general del primer tomo. En adelante, ponerlo en los trabajos que realicéis para facilitar la labor.

El artículo «Tierra y Libertad», aparecido en «C. S.» del 2 de abril, se debe al compañero Flores de

Millery. Hubo error al ponerle mi nombre.

Correspondencia y giros a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnet, 45-Orléans. CCP 1 35 1 48, La Source.

UMBRAL N° 100 EXTRAORDINARIO

Ya lo tenemos en prensa. Sale bueno. La máquina imprime el centenar de páginas conteniendo multitud de materias: Doctrina, Filosofía, Ciencia, Lingüística, Polémica, Información española, Pintura, Música y Teatro, Narraciones, Poesía, Ensayos, Colectivismo aragonés, Impresiones de anteguerra, Idem del Exilio, Biografías, Tesis, Notas de Historia, Comentaríos, Picaresca española, Futurismo, Aparición de la Imprenta, Bibliografía, Recordatorios, Reflexiones, Dibujos (de Lamolla, Bagaría, Call, E. De Soto, Mario) y aun otras substancias.

Cubierta a dos colores, un Miguel Bakunin a toda página (fuera de texto a los efectos de separación, si se desea) y tirada sobre papel especial para este número de la revista. Precio del mismo: 10 francos.

Correspondencia:

Ant. Serrano, Caracas: Recibirá 1 ejemplar el indicado.

J. Domínguez, Bruselas: Idem. 1 ejemplar.

Carta abierta a un conocido de España

Aubervilliers 17 de febrero de 1970.

Estimado amigo, salud le deseo. Tengo ante mis ojos otro de sus artículos, publicado en correo espontáneo del diario «Norte de Castilla» del 4-2-1970. Este artículo es contestación a otro, escrito por un joven maestro llamado Altés Busto.

No habiendo leído el artículo de este joven, no podré contestar todo su artículo. Solo contestaré a ciertas ilusiones que usted se hace sobre la educación pedagógica que los Estados totalitarios comunistas dan a sus nuevas generaciones.

Usted dice que en estos países llamados marxistas el hombre es un ser sociable que tiene la misión y la obligación de crear una sociedad socialista e igualitaria. Pero para lograr la igualdad, hay que elevar la cultura de las masas, razón por la cual los países llamados socialistas han hecho grandes esfuerzos para elevar la cultura popular.

En lo único que estamos de acuerdo es cuando dice que hay que elevar la cultura de las masas para llegar a una sociedad socialista e igualitaria.

Muchas ilusiones, sino ignorancia tiene usted cuando dice que para los marxistas el hombre es un ser sociable con obligación de crear una sociedad igualitaria y socialista.

Hay que reconocer que después de 53 años de poder en Rusia y 25 en los países satélites el marxismo sólo ha sabido crear una clase de hombres — el hombre robot —, a tal extremo, que éstos ya no saben si el marxismo es internacionalismo o nacionalismo puro.

El hecho de tener escuelas amplias, nuevas, y ser dotadas de un material moderno, no significa que éstas escuelas trabajen en pro de una sociedad justa e igualitaria como usted cree que pasa en los mal llamados países socialistas. Los resultados los tenemos a la vista. En un país, en que se hubiera dado educación verdaderamente socialista y por lo tanto antifascista, a su juventud, no le parece, que hoy los supuestos países socialistas, no podrían tener relaciones diplomáticas y comerciales con países como Grecia y España, países considerados por el resto del mundo como fascistas; en particular por los verdaderos socialistas del mundo.

Puedo asegurarle, que mientras

los mineros asturianos hacían una huelga que ha durado más de 5 semanas — huelga perdida por los mineros asturianos — España recibía barcos cargados de carbón, en forma acelerada, de los países que usted llama socialistas, haciendo de esquiroleros en la huelga que los mineros españoles hacían para conseguir mejoras económicas. ¡Hecho denunciado en el discurso que el inconformista comunista Garaudy hizo en el último congreso comunista de Nanterre! (Francia). Hecho que el antiguo pastelero del P.C.F. y pretendiente a la presidencia de la República, Jacques Duclos, ha tratado de disculpar de forma bochornosa. Disculpar lo que moralmente es imposible, es lo que hoy tratan de hacer los robots del partido comunista de ésta parte del telón de acero.

Amigo, si la verdadera cultura fue desconocida por el pueblo trabajador, lo fue por la voluntad de sus opresores, el clero, los militares y el capitalismo, que cambiaron la verdadera cultura por una falsa fe religiosa, por una humildad hacia los que tenían y tienen el pueblo bajo la bota de su «orden». Desde cerca de dos mil años, el pueblo laborioso sufre martirio en los países capitalistas.

En los países supuestos comunistas o socialistas, como usted quiere, también se está creando una nueva fe que quita igualmente toda la personalidad a los hombres, haciendo de ellos verdaderas máquinas sin personalidad. Peleles que irán a la guerra contra los mismos países llamados comunistas, como en Checoslovaquia y China.

¿Cómo considerar a los dirigentes de estos países capaces de crear una sociedad con hombres libres e igualitarios, una verdadera sociedad socialista, cuando la televisión muestra cada día, en sus informaciones, a unos militares rusos cargados de medallas y preensiones, que el mismo Paco medallas nacional no se atreve a llevar? ¿Es verdad que para los militares rusos el ridículo no mata? Este ejército ruso no tiene nada que envidiar, en su forma de disciplina y jerarquías al antiguo ejército de Hitler, en la represión llevada contra unos intelectuales inconformistas; represión que lleva de forma durísima hasta el «lumpenproletariat» ruso que demuestra su descontento.

¿Cómo cerrar los ojos a la vista de recepciones de la alta sociedad moscovita, que nada tiene que

envidiar, por su lujo, a las que realizan los explotadores de los países capitalistas? ¿Cómo cerrar los ojos a la vista de los que tienen el destino de un pueblo que pensó haber hecho su revolución en 1917? A todos estos altos funcionarios del Estado ruso los vemos en la televisión con una soberbia y pretensiones increíbles. Y para terminar con este capítulo, ¿qué pensar de las prohibiciones que sufren los turistas que visitan estos países, impelidos de relaciones con los habitantes, si la relación no está controlada por los esbirros del Estado?

Podría seguir diciéndole y demostrándole muchísimos motivos demostrativos de que la pedagogía marxista nunca fue de cara a un verdadero socialismo, ni tan siquiera una pequeña aproximación. No, amigo, la pedagogía marxista no va encaminada hacia una sociedad de hombres libres.

Si mal no comprendo, usted simpatiza con una mezcla de religión y de marxismo. Mezcla de dos cosas que ya han demostrado su incapacidad para realizar una sociedad de hombres felices. La religión, con sus dos mil años de dominio sobre la humanidad, no ha querido evitar las miles y miles de calamidades que los humildes de toda especie han sufrido. Calamidades provocadas por una minoría de hombres sin fe. en guerras nacionales y civiles como la que sufrió el pueblo español en 1936-1939.

Los seres dominados por el marxismo, después de 50 años de regirlos la dictadura, han perdido todo resorte de hombres libres, de rebeldía, es decir, de personalidad. En medio siglo se ha adelantado científicamente por progreso general de las sociedades. Pero el marxismo de Marx, el leninismo de Lenin, el stalinismo de Stalin, el kruschevismo de Krushev, etc., lo que en síntesis han hecho es preparar una guerra territorial contra otros marxistas-leninistas que son los chinos.

Amigo, para terminar esta pequeña contestación, aparte de su artículo le diré parecerme que sus actividades tocan muy de cerca la pedagogía y me extraña que en su expuesto sobre la educación que deben percibir los niños y los mayores, no diga nada de la escuela moderna del maestro Francisco Ferrer Guardia, eminente pedagogo asesinado a principios de este siglo por orden de los jesuitas y créame que si hoy saliera otro Francisco Ferrer Guardia en el país

del marxismo, sería fusilado también, porque el maestro Ferrer Guardia fue el que, por primera vez en el mundo, estableció las escuelas racionalistas en las cuales se enseñaba el verdadero comunismo. En la tesis escrita por aquella joven estudiante de Charleroi (Bélgica) y que he tenido el gusto de mandar en su versión francesa, ya dice que para Francisco Ferrer el final de su escuela moderna es el comunismo libertario, o sea la marcha hacia la anarquía.

Amigo, no creo tener contestación a este pequeño trabajo, porque sé muy bien que los únicos que no admiten diálogo con argumentos como éstos, son los fascistas, los católicos y los marxistas; los que según usted, llevado por su ignorancia, deben asociarse para realizar el socialismo igualitario. Empleando uno de los términos católicos, yo y los hombres que pensamos con la cabeza decimos: «Dios nos libre» de un potaje como el que proponen los católicos, fascistas y marxistas. Y conste que no mezclo en este potaje a todos los católicos, que algunos de ellos se merecen mi respeto.

Sin más por hoy, reciba un saludo de mi parte.

Antonio MORENO

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	10 312 00
Aurelio Hurtado	30 00
Justo Villanueva	50 00
F. L. de Paris:	
Pozo	20 00
Manuel Gracia	20 00
Jaime Giné	50 00
José Arpal	50 00
Salvador Benitez	10 00
Bienvénido González	20 00
F. L. de Versailles	150 00
Amigos de SIA, Dreux	40 00
F. L. de St-Denis	20 00
André Maille	100 00
José Luquini	30 00
Suma y sigue	10 902 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille.

AVISO IMPORTANTE

La Cruz Roja Yugoslava, solicita informes a la persona o personas que pudieran facilitarlos, sobre ¿Spiro, Peter, Pedro? Vidovic, nacido en 1909 en la aldea de Trubjela, Montenegro, Yugoslavia.

Combatió en las filas del Ejército Republicano, e intervino en las operaciones de Aragón y Levante, incorporado a una unidad militar de libertarios españoles.

Las últimas noticias que se conocen son que durante algún tiempo estuvo internado en el Campo de Concentración de Gurs (B. P.), de donde se evadió, sin que hasta la fecha (hace treinta años) se haya vuelto a saber nada sobre su paradero.

Si algún compañero o amigo pudiera facilitarnos algunos informes, le quedaríamos sumamente agradecidos lo hicieran a la Redacción de «Tierra y Libertad», Apartado M-10596, México 1, D.F., (E.E. UU. Mexicanos), o a la Embajada Republicana de España en México, calle de Londres, 7, D. F. (E.E. UU. Mexicanos).

COMUNICADOS

AVIS

Nous avons trouvé le 19-4-70, au Palais de la Mutualité, jour de notre Gala de Variétés, une carte au nom de L. M., Service Mont-rouge, titulaire des (Euvres Sociales de l'Office de Radiodiffusion-Télévision Française « Cantines Parisiennes ».

L'intéressé peut venir la recueillir chez nous, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), nous écrire à cette adresse, ou nous téléphoner à Bot. 22-02.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 10 de mayo a las nueve de la mañana, en nuestro local social (Bolsa del Trabajo).

F. L. DE DREUX

Asamblea General extraordinaria el 3 de mayo a las 10 de la mañana en el lugar acostumbrado.

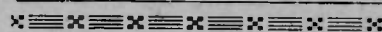
do. Aconseja puntual y máxima asistencia.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados para el domingo 17 de mayo 1970 a la asamblea general que se iniciará a las 9,30 horas en nuestro local social.

F. L. DE ROANNE

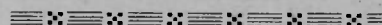
Convoca a todos sus afiliados a la reunión general ordinaria el domingo 3 de mayo a las 9 y media en nuestro local social.



TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espiritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*



JIRA CONFEDERAL EN FONTAINEBLEAU

Organizada por la F. L. del lugar de acuerdo con la C. de R. Zona Norte. Tendrá lugar el día 17 de mayo en el bonito paraje de Parlancher, a 300 metros de la estación ferroviaria, lugar de vista panorámica en su proximidad de La Roche Eponge, vecindad con la Maison Forestière y no lejos de la piscina pública. Por la mañana se girará visita al Château de Napoléon y por la tarde se podrá improvisar una charla en la que intervengan varios concurrentes.

Dado el carácter regional y fraternal de esta Jira, recomendamos a los compañeros la mayor asistencia a la misma.

Se puede utilizar el tren, si bien es aconsejable organizar el viaje en autocares por razones de economía de tiempo y de dinero.

Así pues, la familia confederal queda citada para el día 17 de mayo a Fontainebleau, paraje de Parlancher.

NECROLÓGICAS

PEDRO MORENO

Otra víctima del Exilio. El compañero Pedro Moreno, de 68 años de edad y natural de Concha (Guadalajara), ha dejado de existir a causa de una penosa enfermedad. Fue buen militante, con ganas enormes de ver España librada del tirano. De pequeño vino a Francia con su familia y pronto adquirió nuestras ideas libertarias. Siendo estudioso sus recursos de pequeño bolsillo los invertía en libros y publicaciones. En París llegó a difundir activamente la prensa anarquista y todo acto nuestro de entonces Moreno lo frecuentaba.

Cuando se proclamó la República española acudió al país para prodigarse en favor de nuestra causa, fundando sindicato cenetista en su lugar de nacimiento, y al estallar la revolución consiguiendo a la sublevación franquista se alistó en una unidad confederal-libertaria. En la derrota se refugió en Francia, donde andó de tercera en campos de concentración como tantas docenas de miles de nosotros, teniendo la suerte de que sus hermanos quedados en Francia lo fueran a sacar para instalarse en París y luego en Decazeville, donde trabajó de minero y en la Organización, de la que fue paquetero de nuestra prensa.

En 1956 se trasladó a sta de Maurellan (Hlt.), haciéndose simpático de todos los compañeros a

causa de su actividad, llegando a ser secretario de la F. L. y de S.I.A., habiendo efectuado su último giro a S.I.A. nacional en julio de 1968, fecha en que la enfermedad le impidió proseguir sus actuaciones.

Su conducción al cementerio fue estrictamente civil, y a la misma concurren a rendirle su último tributo la Libre Pensée de Béziers y nuestros organismos confederal y solidario. Con motivo de tan luctuoso suceso los cenetistas estamos de luto y la F. L. puede sentirse por falta de un compañero tan activo cual lo fue Moreno.

A la compañera de Pedro le aseguramos que nuestro dolor es tan profundo como el suyo. Hombres como él nunca deberían morir.

Por la F. L. de Maurellan: *Perpiñá, secretario.*

LA REPRESION EN MADRID

El 14 de abril fueron detenidos en la capital de España seis compañeros cenetistas en mayor parte jóvenes, por hallarse en posesión de material de propaganda.

El salvajismo franquista prosigue bajo la manta opusdeísta. «Le Monde» y «Le Figaro» de París han preferido no ocuparse de este «banal» asunto por no tratarse de detenidos comunistas.

SERVICIO DE LIBRERIA

LIBROS NUEVOS

- «Mis Memorias», Dr Vallina 20 00
- «La Religión al alcance de todos», Ibarreta 6 00
- «La Escuela Moderna», Fco. Ferrer Guardia 7 00
- «La Autogestión, el Estado y la Revolución (en Rusia 1917-21, en Italia 1920, en España 1936-39, Yugoslavia desde 1950 y Argelia desde 1962 9 50
- «Las Juventudes Libertarias en España», Fabián Moro 1 00
- «L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski 2 00
- «Contribución a la Historia del Anarquismo en España», Vladimir Muñoz . . 1 50
- «Interpretación del anarquismo», Varios 1 50
- «Dios y el Estado», Bakunin 10 00

- «El aire y sus misterios», C. M. Botley 6 50
- «La alegría de Vivir», O. Sweit Marden 5 50
- «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld 5 00
- «El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti 12 00
- «La Eugenesia», G. F. Nicolai 15 00
- «Arte y alienación», Herbert Read 15 00
- «La Redención del Robot», Herbert Read 10 00
- George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» . . 16 00

- «Al diablo con la Cultura», Herbert Read 15 00
- «Anarquía y Orden», Herbert Read 15 00
- «La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguerra 12 00
- «El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin 12 00
- Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco» 16 50
- J. Gómez Casas: «Historia del anarcosindicalismo español» (libro de gran éxito) 16 00
- Ibarreta: «La religión al alcance de todos» 6 00
- E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo» 9 00
- Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maitre» 54 00
- Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución» 16 00
- Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas . . 15 00)
- Henrich Koechlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» 10 00
- Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» 11 00
- Célestin Freinet: «Pour l'é-«A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle 8 00

Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (X*) C.C.P. 13 507 56.

DESDE CAN AMAT

BARCELONA. — En Tarrasa sigue la huelga de 1.710 obreros la empresa metalúrgica «A.E.G.». Un artefacto ha estallado frente al domicilio de un encargado — esquirol — de la «A.E.G.». Esta empresa goza de la protección de las autoridades y del sindicato oficial. A la salida de una reunión «ilegal» de los huelguistas, éstos fueron agredidos por la policía, siendo detenido el obrero José Arán Trullás. Ante la defensa desesperada de los agredidos acudió más fuerza, la cual logró dominar la situación recurriendo al «disparo al aire» con predisposición a equivocarse.

JUICIO

MADRID. — A primeros de febrero, el Tribunal de Orden Público juzgó en Madrid a seis militantes vascos. Uno de los acusados, Francisco Xavier Lerena, de 27 años de edad, fue expulsado de la sala de la audiencia por haber proferido estas palabras: «Me niego a responder a las preguntas que me haga el Tribunal, el cual considero incompetente, ya que representa un Estado ilegalmente constituido y contra el cual jamás he cesado de luchar.»

A CUENTA DEL FRACASADO VIAJE A LA LUNA

NUEVA YORK. — Cuando en el mundo entero reinaba ya la alegría por el feliz regreso de los tres astronautas del «Apolo XIII», unas pocas personas en el Control de Vuelos Espaciales de Houston se mostraban bastante preocupados por una pequeña contrariedad que había acompañado la felicidad de la vuelta: una hora antes del amarraje un bloque de casi 7 kilogramos de plutonio cayó de la cápsula al Pacífico.

Este metal cuya radiación es fatal para la vida submarina había sido la fuente de energía para los instrumentos científicos lunares del «Apolo XIII» y debería haberse quedado en el espacio junto con las demás partes desechadas del vehículo espacial. Pero la accidentada vuelta a la Tierra a bordo del «Apolo XIII» averiado obligó a los astronautas a permitir que también volviera a la Tierra el paquete del peligroso material.

GAS FRANCÉS PARA ESPAÑA

Se está estudiando, desde hace ya algún tiempo, la viabilidad económica de un proyecto de suministro de gas natural a las provincias vascongadas, por un grupo conjunto hispano-francés, en el que colaboran el INI, Petrogás



y la Sociedad Francesa de Petróleo de Aquitania. Los estudios están bastante adelantados y las primeras impresiones pueden considerarse favorables, aunque todavía no se ha pasado de la fase del estudio.

Comparativamente se ha estudiado también la posibilidad de suministrar gas a las provincias Vascongadas a través de una planta de regasificación instalada en el litoral Cantábrico, que recibiría la materia prima en buques-tanques.

Suponiendo que el proyecto hispano-francés tenga realización, el gasoducto principal partirá de Lacq, en el sur de Francia y tendría su entrada en España por un punto próximo a Irún, para prolongarse en una segunda fase hacia San Sebastián y Bilbao y, acaso, en fase ulterior, hacia el interior de la Península, en dirección a Vitoria.

POR SOLIDARIDAD

MADRID. — 600 empleados de los 700 que componen la plantilla del Banco Español de Crédito en su oficina central se han concentrado en la puerta de la entidad bancaria de ocho menos diez de la mañana a ocho y cinco, en solidaridad con sus nueve compañeros despedidos. Los reunidos han proferido diversos gritos significativos y tras las conclusiones de rigor se reintegraron al trabajo.

LA UNIVERSIDAD EN BANDERA

OVIEDO. — Por tercer día consecutivo no han acudido a clase los alumnos de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Oviedo. Los estudiantes celebran varias reuniones para fijar, por su parte, un proyecto de plan de estudios para la Facultad, puesto que el actual va a ser cambiado.

EL ESCARNIO

PAMPLONA. — A 651.186 pesetas ascendía a mediados de semana la suscripción abierta entre los trabajadores navarros para ayudar a los 460 despedidos de la factoría de «Chalmeta, S. A.». Esta suscripción se inició por acuerdo del Consejo de Trabajadores de Navarra, que dio instrucciones a los enlaces sindicales para que pusieran en marcha la cuestión. Paralelamente, el cardenal Tabera

dispuso que se realizase otra suscripción complementaria a través de Cáritas, cuyo importe será puesto también a la disposición del Consejo Provincial de Trabajadores. Además, la Diputación Foral de Navarra ha aportado la cantidad de 30.000 pesetas.

Por su parte los 460 sin trabajo en vez de caridad exigen justicia.

LA POLICIA IMPIDE LA LABOR UNIVERSITARIA

MADRID (lunes). — En la jornada de hoy en la Ciudad Universitaria se ha observado muy escasa asistencia a clase, como es habitual en los fines de semana. De todas formas, en varias Facultades se ha registrado inasistencia específica de diversos cursos, de acuerdo con la tónica huelguística observada en días anteriores.

En la Facultad de Ciencias, el curso de tercero de Físicas ha dejado de asistir a clase en razón a las tensiones existentes y que dieron lugar ayer a la disolución por parte de la policía de una reunión con catedráticos y profesores para tratar de los problemas de la rama.

En la Facultad de Filosofía, en las especialidades de Filosofía y Literatura, hay varios cursos que tampoco asisten a clase debido a la presencia de la policía en la Universidad.

Por otra parte, en la Facultad de Políticas fue disuelta por la policía una asamblea de estudiantes.

CONTRA LOS ALOJAMIENTOS DISCIPLINARIOS

PAMPLONA. — En el exterior de los edificios de las facultades de Medicina, Ciencias y Farmacia, hubo una reunión de un grupo de estudiantes, no autorizada, en los locales de la Facultad.

En la reunión se trató de las respuestas que el director de estudios de la Universidad había dirigido el día trece de abril a la Cámara de Medicina sobre las normas vigentes en materia de alojamientos de estudiantes. Los reunidos manifestaron la opinión de no aceptar el diálogo ofrecido por el director de estudios mientras no se suprimieran las normas vigentes de alojamiento.

Un grupo de estudiantes se dirigió al edificio central, en donde entregó al conserje una carta dirigida al director de estudios.

¿SE LA VAN A PEGAR CON EL «PEGASO»?

SANTIAGO DE CHILE. — A precio de saldo Chile va a adquirir un lote de camiones «Pegaso» a España. La aceptación de la oferta ha corrido a cargo de la comisión técnica designada por el Parlamento. El contrato significa una economía de muchos dólares por unidad en comparación con los precios ofrecidos por otras firmas extranjeras. La compra comprende 420 autobuses, valorados en un total de 7.000.000 de dólares.

LAS DEGLUTICIONES DE PEMAN

BARCELONA. — El señor José María Pemán va a publicar un libro titulado «Mis almuerzos con gente importante». Por importante el libro, siempre que lo siga un segundo tomo rotulado: «Mis evacuaciones a solas».

OTRO SUPERVIVIENTE DE LAS «SACAS»

SEGOVIA. — Treinta y cuatro años ha permanecido oculto un hombre, al que se daba por desaparecido, en el pueblo de Mudrián, en la zona denominada «El Carracillo», partido judicial de Cuéllar, por temor a ser asesinado por los «triumfales» por ser alcalde entonces, de la localidad.

Se trata de Saturnino de Lucas Gilsanz, soltero, que precisamente el día en que salió de su refugio, cumplió 59 años. Desde su niñez padece un defecto físico que le dificulta en el andar.

Según se ha sabido meses antes de iniciarse la rebelión S. de Lucas fue designado alcalde, puesto que ocupó hasta poco antes del 20 de julio de 1936. Al iniciarse la guerra se refugió primero en la casa del entonces párroco, hoy fallecido, y pasó luego al domicilio de sus padres. Al morir éstos siguió refugiado en la misma buhardilla ya que la casa la habitó un hermano suyo, llamado Eulogio. A través de una abertura disimulada que se practicó en una puerta de la misma, podía comunicarse, en determinados momentos, con el resto de la casa, recibir alimentos, etc.

Ahora el cuitado ha reaparecido.

Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Bakounine et
l'internationale

L'Organisation de l'Internationale

(Suite)

Pour que l'Internationale, ainsi organisée de bas en haut, devienne une force réelle, une puissance sérieuse, il faut que chaque membre dans chaque section soit beaucoup pénétré des principes de l'Internationale qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce n'est qu'à cette condition que dans les temps de paix et de calme il pourra remplir efficacement la mission de propagateur et d'apôtre et dans les temps de luttes celle d'un vrai révolutionnaire.

En parlant des principes de l'Internationale, nous n'en entendons pas d'autres que ceux qui sont contenus dans les considérants de nos statuts généraux votés par le congrès de Genève. Ils sont si peu nombreux que nous demandons la permission de les récapituler ici :

1° L'émancipation du travail doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes :

2° Les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer

de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous (les hommes vivant sur la terre) des droits et des devoirs égaux, et à anéantir toute domination de classe;

3° L'assujettissement économique du travailleur à l'accapareur des matières premières et des instruments de travail est la source de la servitude dans toutes ses formes : misère sociale, dégradation mentale, soumission politique;

4° Pour cette raison, l'émancipation économique des classes ouvrières est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme simple moyen;

5° L'émancipation des travailleurs n'est pas un problème simplement local ou national; au contraire, ce problème intéresse toutes les nations civilisées, sa solution étant nécessairement subordonnée à leur concours théorique et pratique;

6° L'Association aussi bien que tous ses membres reconnaissent que la VERITE, la JUSTICE, la MORALE doivent être la base de

leur conduite envers tous les hommes sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité;

7° Enfin ils considèrent comme un devoir de réclamer les droits de l'homme et du citoyen, non seulement pour les membres de l'Association, mais encore pour quiconque accomplit ses devoirs. — « Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs. »

Nous savons maintenant tous que ce programme si simple, si juste, et qui exprime d'une manière si peu prétentieuse et si peu offensive les réclamations les plus légitimes et les plus humaines du prolétariat, contient en lui, précisément parce qu'il est un programme exclusivement humain, tous les germes d'une immense révolution sociale : le renversement de tout ce qui est et la création d'un monde nouveau.

Voilà ce qui doit être maintenant expliqué et rendu tout à fait sensible et clair à tous les membres de l'Internationale. Ce programme apporte avec lui une science nouvelle, une nouvelle philosophie sociale qui doit remplacer toutes les anciennes religions, et une politique toute nouvelle, la politique internationale, et qui comme telle, nous nous empressons de le dire, ne peut avoir d'autre but que la suppression des Etats. Pour que tous les membres de l'Internationale puissent remplir consciencieusement leur double devoir de propagateurs et de révolutionnaires, il faut que chacun d'eux soit pénétré autant que possible lui-même de cette science, de cette philosophie et de cette politique. Il ne leur suffit pas de savoir et de dire qu'ils veulent l'émancipation économique des travailleurs, la jouissance intégrale de son produit pour chacun, l'abolition des classes et de l'assujettissement politique, la réalisation de la plénitude des droits humains et l'équivalence parfaite des devoirs et des droits pour chacun, — l'accomplissement de l'humaine fraternité, en un mot. Tout cela est sans doute fort juste, mais si les ouvriers de l'Internationale s'initient à ces grandes vérités, sans en approfondir les conditions, les conséquences et l'esprit, et s'ils se contentent de les répéter toujours et toujours sous cette forme générale, ils courent bien le risque d'en faire bientôt des paroles creuses et stériles, des lieux communs incompris.

Mais, dira-t-on, tous les ouvriers, alors même qu'ils sont des membres de l'Internationale, ne peu-

vent pas devenir des savants; et ne suffit-il pas qu'au sein de cette Association, il se trouve un groupe d'hommes qui possèdent, aussi complètement que cela se peut de nos jours, la science, la philosophie et la politique du socialisme, pour que la majorité, le peuple de l'Internationale, en obéissant avec foi à leur direction et à leur commandement fraternel (style de M. Gambetta, le Jacobin-dictateur par excellence), ne puisse pas dévier de la voie qui doit le conduire à l'émancipation définitive du prolétariat ?

Voilà un raisonnement que nous avons assez souvent entendu. Non pas ouvertement émis — on n'est ni assez sincère, ni assez courageux pour cela, — mais développé sous main, avec toutes sortes de réticences plus ou moins habiles et de compliments démagogiques adressés à la suprême sagesse et à l'omnipotence du peuple souverain, par le parti autoritaire dans l'Internationale. Nous l'avons toujours passionnément combattu, parce que nous sommes convaincus que du moment que l'Association Internationale se partagerait en deux groupes : l'un comprenant l'immense majorité et composé de membres qui n'auraient pour toute science qu'une foi aveugle dans la sagesse théorique et pratique de leurs chefs; et l'autre composé seulement de quelques dizaines d'individus-directeurs, — cette institution qui doit émanciper l'Humanité, se transformerait elle-même en une sorte d'Etat oligarchique, le pire de tous les Etats; et qui plus est, que cette minorité clairvoyante, savante et habile qui assumerait, avec toutes les responsabilités, tous les droits d'un gouvernement d'autant plus absolu, que son despotisme se cache soigneusement sous les apparences d'un respect obséquieux pour la volonté et pour les résolutions du peuple souverain, résolutions toujours inspirées par lui-même à cette soi-disant volonté populaire; — que cette minorité, disons-nous, obéissant aux nécessités et aux conditions de sa position privilégiée et subissant le sort de tous les gouvernements, deviendrait bientôt et de plus en plus despotique, malfaisante et réactionnaire.

(Suite page VII.)

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

A BAS LA REPRESSION

Il n'est pas besoin, à l'heure actuelle, d'un examen approfondi sur la situation des marchés de la région parisienne, pour constater à quel point la politique d'intimidation est passée à une phase répressive; tous les dimanches matin, à l'entrée de ceux-ci, une forte mobilisation de police, pourchasse et appréhende tout ce qui ressemble à des vendeurs de journaux. C'est ainsi que nous voyons régulièrement la police intervenir et réprimer brutalement nos camarades vendant des journaux place des Fêtes.

Quel est le but de cette répression? La bourgeoisie passe outre ses propres lois et tente de décourager le mouvement révolutionnaire dont l'audience auprès des travailleurs va en s'épanouissant de jour en jour, car il est logique que tout homme ayant besoin d'une information objective se tourne vers le mouvement révolutionnaire.

Comment réagissent les habitants de la place des Fêtes?

Les travailleurs et les ménagères ont soutenu pleinement les jeunes militants qui manifestaient pour la liberté d'expression et la libre diffusion de la presse révolutionnaire après l'interpellation de quatre de leurs camarades qui vendaient « Le Monde Libertaire », « Les Cahiers de Mai » et « LE

COMBAT SYNDICALISTE. Devant cette solidarité qui est née spontanément, la police a été contrainte de reculer et de quitter les alentours des marchés.

Pourquoi cette réaction de la population?

Les habitants du quartier ont enfin compris que si l'union fait la force, l'indifférence fait la faiblesse, que chacun à leur manière sont des victimes qui se battent, se révoltent contre une société malsaine; on essaie de comprendre, d'être quelque chose, de construire une vie.

Aujourd'hui la bourgeoisie, par l'intermédiaire de ces flics, cherche à mater, à étouffer les signes aspirations libertaires des classes laborieuses qui commencent à comprendre que seule la vérité est révolutionnaire, et que seule l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. C'est pourquoi la lutte contre la répression est la lutte contre l'Etat policier et l'exploitation capitaliste.

Face à la provocation policière nous devons organiser une résistance, nous n'avons perdu que trop de temps, il est l'heure de passer à l'action directe avec les syndicalistes révolutionnaires.

Pour la liberté d'expression formons frontière à la répression.

VBE

LA PARTICIPATION

F. CONTRADICTIONS ECONOMIQUES DE LA PARTICIPATION

(Suite du numéro antérieur)

1^{re} contradiction :

Nous avons déjà parlé de l'autofinancement net. Il s'agit du nouveau capital obtenu par le prélèvement sur les bénéfices après amortissement du capital ancien. Il convient donc de déterminer l'amortissement pour calculer l'autofinancement net. Or cet amortissement peut être calculé par divers procédés sur lesquels nous ne nous étendrons pas. La décision du choix du procédé d'amortissement est donc au départ empiriquement prise. Par ailleurs, des amortissements doivent donner lieu à des réévaluations dont les règles sont arbitraires.

Le calcul de l'autofinancement net est affecté au départ par les incertitudes caractérisant l'amortissement, et surtout, la décision de distribuer des bénéfices ou de réinvestir ces bénéfices sont prises par le chef d'entreprise.

Il y a donc incontestabilité de choix du chef d'entreprise.

L'on comprend donc que la PGG qui dans sa première ébauche admettait cette incontestabilité ait dû faire marche arrière. En effet, les travailleurs pourraient très bien se montrer réservés, et même opposés à certaines modalités de gestion des chefs d'entreprise, et donc contester ces décisions, ainsi que le rôle du... patronat.

La PGG créait d'emblée la contradiction en instituant la confusion entre intéressement au capital et participation au pouvoir. Il ne peut y avoir pour les travailleurs, comme le signale l'ordonnance précisée, aucune ingérence dans la gestion. Le chef d'entreprise a en fait, et en droit, tout pouvoir exécutif. Lui seul décide de la marche à suivre. Résultat : il n'a jamais été question de permettre aux travailleurs de contrôler démocratiquement leurs sociétés. La délégation de pouvoir des travailleurs envers leurs représentants au sein d'une entreprise participante restera inchangée quant au résultat : à savoir sur leur pouvoir gestionnaire à l'état larvaire qui comme d'habitude sera inemployé. *La puissance créatrice de l'individu se retrouvant cristallisée à l'état embryonnaire dans l'acte représentatif de la grève.*

2^{me} contradiction :

L'analyse de Karl Marx est exac-

te quant à une certaine baisse tendancieuse du taux de profit. Son erreur fut de globaliser le concept. En fait, c'est la valeur relative du taux de profit qui est amputée de par la baisse relative du capital.

En effet, à la phase historique du 19^e siècle où le capitalisme ne vivait que sur l'accumulation constante et progressive de capitaux, et où les capitalistes possédaient toute la fortune nationale, a succédé une autre phase historique où le revenu national croît plus vite que le capital, que la fortune nationale.

a) Nouvelle répartition économique et conséquence :

Les investissements techniques voient leur puissance productive, leur efficacité absolue, leur rentabilité se surmultiplier, alors que leur valeur relative par contre tend à diminuer. Deux causes fondamentales, l'accroissement du rendement du travail des hommes qui construisent la machine, et l'accroissement du rendement de cette machine, ont toutes deux pour effet de diminuer la valeur relative du capital par rapport au revenu du capital.

L'un, le rendement de l'homme étant cause, et l'autre, le rendement de la machine effet, et réciproquement.

La part des salaires prend une importance de plus en plus grande dans le capital, et de ce fait, la productivité du capital tend à régresser. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, depuis 1920, après une interruption due à la guerre mondiale, la richesse nationale stagne.

Nous constatons, en effet, que le revenu national américain est passé de 16 milliards de dollars à 66 entre 1900 et 1940 : il a donc été multiplié par presque 4. Or durant la même période, la richesse nationale est passée de 90 à 309. Si l'on avait maintenu le rapport de 4, elle aurait atteint 360. Pour ces dernières 30 années des chiffres nous manquent, mais il est cependant certain que le mouvement loin de diminuer s'est accentué.

Ce phénomène a pour conséquence immédiate, la croissance des salaires dans le revenu national. Puisque la part des capitaux investis diminue par rapport au revenu des investissements, il est

normal que quelque « chose » contre-balance cette moins value de capitaux financiers.

La progression est d'ailleurs sensible de 1938 à 1957, la part des salaires dans le revenu national français, est passé de 51 % à 63 %. Ce phénomène ne doit cependant pas surestimer l'augmentation des revenus des travailleurs.

C'est ainsi que si le progrès technique tend à faire diminuer la richesse « nationale », il facilite l'autofinancement, ce qui remédie aux insuffisances de l'épargne privée. Avant guerre l'autofinancement ne représentait qu'un tiers de l'épargne totale du pays (France), il en représente actuellement les deux cinquièmes. Dans le cadre des grandes et moyennes entreprises françaises, l'on constate que les deux tiers des investissements sont effectués par l'autofinancement.

Nous analyserons plus avant le rôle économique au sein de l'entreprise de l'autofinancement. Mais d'ores et déjà nous pouvons constater : « *Que l'autofinancement des entreprises — donc les investissements —, sont le résultat comme le signalait Marx d'une gelée de travail.* » Gelée de travail, dans le sens où la part non perçue en tant que revenu par le travailleur et qui est réinvestie dans l'entreprise peut être considérée comme la cristallisation d'une quantité indéterminée de force de travail, donc gain financier et économique pour le capital.

b) Analyse de la baisse relative du capital (investi) :

Nous venons de constater que la part du capital servant à financer l'investissement tend à diminuer.

Si nous comparons les sommes investies pour l'achat d'un investissement identique à deux dates différentes (1900-1970), nous constaterons qu'il faut moins d'apport financier initial (de capital), pour se procurer actuellement l'investissement, qu'il n'en fallait par le passé. Bien plus, la puissance de l'investissement tant au niveau de la productivité qu'à celui de la rentabilité se trouve multipliée.

Ce phénomène ne touche cependant que la valeur relative du capital investi. En valeur absolue, il est bien certain du fait de l'accumulation du capital, que la somme totale des investissements croît constamment,

En apparence contradictoire, cette constatation résulte essentiellement du progrès technique qui tend à ramener la valeur relative du capital vers zéro. C'est ainsi que si le progrès technique se développe au même rythme dans les décades à venir, il est probable que la demande en « capitaux financiers » diminuera, ce qui amènera une baisse sensible du loyer de l'argent. C'est ainsi que si en 1850 l'achat d'une locomotive nécessitait une somme X : prenons un indice 100 : en 1970 l'achat de cette même locomotive coûtera 7 fois moins en salaires horaires, alors qu'elle tire des trains 10 fois plus lourds, et roule 2, 3, 4 fois plus vite selon les cas.

Alors que le premier investissement n'avait une rentabilité que de X, le second investissement verra sa rentabilité passer à X2, X3, X4...

Le progrès technique surmultiplie en progression géométrique la rentabilité financière et la productivité des investissements.

Nous remarquons donc que la diminution du prix d'achat a abaissé la valeur relative du capital proportionnellement au développement du progrès technique dans cette branche particulière. C'est ce qui a fait reconnaître aux économistes lucides, comme nous l'avons déjà remarqué, que la valeur relative du capital tend vers zéro.

Cependant, si la valeur relative du capital tend à diminuer progressivement (mot qui garde ici son sens étymologique) la valeur absolue du capital, par contre, augmente constamment. *L'investissement crée l'investissement.* Le progrès technique contraint le capital à se développer constamment.

L'engrenage mis en branle au 19^e siècle continue de broyer de ses rouages, les forces productrices de la nation, et surtout ce qui est nouveau *Les anciennes classes capitalistes.*

Ainsi, si quantitativement la richesse nationale (capitaux investis), est supérieure de nos jours à ce qu'elle était auparavant, proportionnellement, en tenant compte des marges d'incertitudes dues au progrès techniques, qui ne se développe pas harmonieusement dans chaque branche, voit sa valeur relative décroître constamment.

Le progrès technique en multipliant le revenu obtenu avec un même capital, donc le profit financier, économique et social

(Suite page VII.)

Deux ans déjà ! L'explosion de mai 68 avait fait naître bien des espoirs.

On a vu comment en se plaçant sous la tutelle des partis politiques de gauche et d'extrême-gauche « l'unité » des masses se transforma rapidement en but électoral.

Chaque coterie politique proposait sa solution de rechange par la prise du pouvoir.

On peut se rendre compte aujourd'hui du résultat.

En prêchant la passivité aux travailleurs, en leur réclamant une confiance aveugle, les politiciens de gauche et leurs agents de la CGT comme Séguy et Frachon, se sont mis d'eux mêmes au service des oligarchies financières.

Qui croira que Georges Séguy, après avoir obtenu à Grenelle la confiance de la haute finance, pourrait faire la plus petite peine à Pompidou, avocat de celle-ci.

Un gouvernement, quel qu'il

Deux ans après...

soit est toujours celui des banques, et les quelques avantages obtenus par les travailleurs ne sont dus qu'à l'action directe lorsque celle-ci ne se préoccupe pas de l'existence d'un gouvernement.

Dans une société comme la nôtre où tout le système économique et social repose sur le profit et l'inégalité il est naturel qu'existe un gouvernement pour protéger la haute finance et une hiérarchie pour justifier le profit. C'est pourquoi, toujours, dès le plus jeune âge les maîtres se sont employés à marquer les cerveaux du mythe de l'Etat. Les travailleurs finirent par être acquis à l'idée que l'Etat était indispensable à la vie en société. La bourgeoisie n'hésita donc pas à instituer le suffrage universel, comptant bien que l'ignorance

des masses ferait le reste. L'histoire nous le prouve. Ceux qui ont la puissance de la finance et de la force armée savent bien qu'une publicité démesurée et qu'une propagande outrancière, que leur donne la presse, et aujourd'hui la radio et la télévision permettront toujours à la minorité de dominateurs de venir à bout d'une foule aveugle qui cherchent de « bons maîtres ».

On l'a vu en 1848 lorsque les ouvriers proclamèrent la République et amenèrent au pouvoir un gouvernement dont le premier soin fut de faire fusiller les meilleurs d'entre eux.

On l'a vu en 1871, s'étant débarrassé de Napoléon III, la France s'offrit une nouvelle République dont le premier acte fut de noyer dans le sang la Commune de Paris.

On a vu en mai 68 comment les politiciens s'entendirent pour écraser toutes velléités anti-étatiques en amenant au pouvoir l'homme de confiance de la haute finance.

Le bulletin de vote ! Il est difficile d'inaugurer quelque chose de mieux calculé pour donner au peuple l'idée de sa souveraineté.

Pour briser les résistances, pour étouffer la révolution, l'Etat s'appuie sur ses électeurs dont l'opinion est dictée par la grande presse, les radios et les téléviseurs toutes aux mains des financiers.

Avec l'Etat le peuple a l'illusion du pouvoir et la finance en a la réalité. On comprend pourquoi la finance soutient de toute son influence les journaux et les politiciens étatistes de toutes nuances.

« Il faut croire que nos « capitalistes » n'en conservent pas moins une certaine affection pour « L'Humanité », puisqu'ils lui versent bon an mal an, près de deux milliards d'anciens francs sous forme de publicité. » (1). L'Etat est donc un paravent qui cache la finance et protège le profit.

C'est donc avec juste raison que les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires luttent contre l'Etat, qui doit disparaître en même temps que le capitalisme. Ce sont les deux bras d'un même monstre.

Place à l'anarchie !

Les politiciens de tous les horizons se récrient d'horreur et louant toutes leurs formes de démocraties ou de dictatures, accusent l'anarchie de tous les maux. Alors que ce sont eux qui détiennent tous les pouvoirs.

Leurs Etats — démocraties ou

dictatures — c'est toujours le pouvoir de quelqu'un sur l'immense majorité de la population.

La liberté de la presse, de réunion, d'opinion, n'existe que dans la mesure où elle ne met pas l'Etat, les hiérarchies ou le profit en péril. Mais les journaux révolutionnaires sont à la merci de finances précaires, sont souvent saisis, les militants sont jetés en prison ou chassés de partout, condamnés à mourir de faim.

L'Etat prend des formes diverses tantôt pour tromper, tantôt pour dominer les peuples.

L'Etat, avec tout son appareil de violence et de corruption n'est que l'instrument de l'oppression du prolétariat.

Chaque jour qui passe on voit des hommes et des femmes prendre conscience du rôle néfaste de l'Etat. (Plus de 50 pour 100 des Français ne votent pas, quoi qu'en disent les statistiques officielles). Ils savent qu'il ne s'agit pas de regrouper des personnalités qui prétendant les représenter pour diriger la lutte, ne demanderaient que de nouveaux maîtres.

Tous les jours, davantage d'hommes et de femmes comprennent que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

L'élan révolutionnaire de mai 68 n'est pas étouffé, il s'est élargi et peut repartir sur des bases solides au moment propice, mais cet élan ne pourra aboutir que si l'anarchisme demeure lui-même, sans compromis possible avec les tendances « révolutionnaires » dont les buts et les méthodes sont politiques.

La révolution libératrice ne doit pas chercher la prise du pouvoir, mais sa suppression. La révolution ne doit pas tendre à diriger les hommes, mais leur prouver qu'ils sont des hommes qui peuvent marcher délibérément dans la vie, sans contrainte.

Raymond BEAULATON

(1) « Lectures Françaises », 1960.

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VI.)

(mais dans quelles conditions), compense cette plus-value d'efficacité économique, en créant une moins value effective au niveau des sommes investies, donc de la richesse nationale : ce qui est le comble de la contradiction. Autrement dit, *moins d'argent rapporte plus*.

Ce phénomène a une importance considérable en ce qui concerne le visage nouveau du capitalisme. La loi économique désinstitutionnalise ceux qui l'avaient institutionnalisés.

Le capitaliste (propriétaire), voit son niveau de richesse diminuer en valeur relative ; et il arrivera un moment, où le phénomène se reproduira en valeur absolue... (Ce qui commence déjà aux Etats Unis).

Cette constatation, a fait dire à certains, que l'incidence de la dé-

préciation du capital, allié à l'autofinancement, dans le cadre d'une société participante pleinement (P. G. G.), retirerait, progressivement toute valeur au capital. Certains ont même été jusqu'à augurer que dans un délai plus ou moins long (plutôt moins que plus) ce serait les travailleurs qui financeraient les investissements dans leurs entreprises.

Or dans cette optique, il est logique de considérer qu'une fois le capital initial totalement amorti, les travailleurs devront être considérés, comme vrais et seuls propriétaires de leurs entreprises.

Ah ! Contradiction.

Mais ceci n'est cependant pas seulement matière à plaisanteries, car cette apparente contradiction masque la naissance d'un type nouveau de capitalistes : les technocrates.

Georges VIDAL

CONFERENCE A BREST

Le samedi 2 mai, 20 h. 30, Maison des Syndicats CFDT-CGTTFO, place de l'Harteloires, à côté de la

Maison du Peuple, par le camarade Jean Coulaureau qui traitera de l'autogestion. Sous l'égide de la SIA section de Brest.

UNE SOUSCRIPTION PERMANENTE D'AIDE AU « C. S. » EST OUVERTE, ENVOYEZ LES FONDS A : C. N. T., C.C.P. 20 990 10.

GRAND MEETING A MARSEILLE

Le 10 mai 1970 à 9 h 30, Salle Francisco Ferrer, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1).

Avec la participation de :

MARCEL LEPOILL, CNTF — José MUNOZ-CONGOST, CNTF
DANIEL FLORAC, CNTF-JAS — HENRI BOUYE, CNTF (pressenti)
Sous la présidence du camarade Annibal FERRE.

L'ORGANISATION DE L'INTERNATIONALE

(Suite de la page V.)

L'Association Internationale ne pourra devenir un instrument que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque, cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience réfléchie de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme.

Michel BAKOUNINE

Du VI^e Plan dans l'expansion... par compression

Le VI^e Plan prévoit 510.000 logements terminés chaque année d'ici à 1975. Rappelons d'autre part que le budget de la construction pour 1970 s'est vu dégrèver 6 % en moins par rapport au Budget de 1969 qui n'a vu s'achever que 420.000 logements.

Conclusion, la « priorité des priorités » (c'est pas moi qui l'a dit, c'est Pompidou) n'est en fait qu'une préoccupation de dernier plan, du moins l'est-elle par rapport à

LA LAIQUE

Moi j'suis un gars de la laïque,
Autant dire pas cultivé.
Je sais compter, ça c'est pratique,
Lire, écrire; et puis je serai,
On me l'a dit, ça c'est certain,
Seul artisan de mon destin.

Je suis un gars de la laïque,
Je dois adorer la Patrie
Et crever pour la République
Pour arrêter la barbarie.
Mais aujourd'hui, je suis certain
Que tout ça c'est du baratin.

Je suis un gars de la laïque,
Et bien souvent là, on m'a dit
Que la troisième République
C'était presque le Paradis,
Mais aujourd'hui, j'en suis certain
Ce fut le temps des assassins.

Je suis un gars de la laïque,
Je fréquente pas les curés.
Sous la troisième République
On aurait pu me décorer,
Mais les curés, je suis certain
Que chaque parti a les siens.

C'est bien encor à la laïque
Qu'on me vanta Napoléon,
Un enfant de la République
Qui joua les caméléons.
Mais là aussi je suis certain,
Ce fut le temps des assassins.

Pour terminer, à la laïque
On m'a parlé de liberté
Et d'Egalité, c'est logique.
Puis enfin de Fraternité.
Mais tout ça, j'en suis bien certain
C'est le plus con des baratins.

« Tant qu'il n'y aura pas
d'égalité économique, l'égalité
politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

la défense nationale qui elle avec ses 13 % d'augmentation est en fait la priorité des priorités de fait. Les électeurs ont dû faire confusion à l'annonce du lancement du « Terrible » et du « Redoutable »; il ne s'agissait pas de grand ensemble à construire mais de la force de frappe qui s'équipait, pour expliquer le fait que les députés ont ainsi fait place à la priorité aux armements en laissant de côté celle du logement. Car enfin, les députés comme tout élu, respectent les décisions des électeurs, ce ne peut être que de ces derniers qu'émane l'erreur.

Oui, sans doute ! Mais il serait grand temps qu'ils se ravissent, s'ils ne désirent pas, compte tenu des chiffres annoncés, vivre dans des HLM ultra-simplifiés dont la cellule familiale se rapprochera plus du métropolitain aux heures de pointe qu'au petit pavillon individuel rêvé par le cœur du français, étant donné qu'avec moins d'argent (6 % = plusieurs milliards) il faudra construire 100.000 logements de plus qui coûteraient théoriquement, s'ils étaient construits selon la tradition du béton précontraint plusieurs dizaines de milliards supplémentaires.

En somme « du logement en béton précontraint aux locataires précontraints dans le béton ».

Michel LE MAREC

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

DRAME POUR UN MAL LOGE A DUGNY

Depuis de nombreux mois, pour les parents depuis trois ans, une famille de sept enfants vit sous une toile de tente au Camping de Dugny. Pourquoi ce drame odieux ?

Alors que les demandes de logements ont été faites, que Mr Richard est classé premier prioritaire en première et deuxième catégorie pour un F4 et F5 par la préfecture de la Seine-St-Denis, il n'a pas encore à ce jour obtenu satisfaction. Bien sûr, les correspondances entre la mairie de Dugny et la préfecture n'ont pas manqué, chacun reconnaissant la nécessité du relogement, mais hélas, on a laissé cette famille passer encore cet hiver sous la tente. Il est vrai que dans cette société de profits, le propriétaire du Camping faisait une bonne affaire puisque la location de l'emplacement s'élève à 456 51 F par mois. Bien sûr, compte tenu de ses conditions de logement, la famille Richard ne peut pas obtenir actuellement d'allocations logement. Nous signalons que monsieur Richard a été déporté politique pendant trois ans en Allemagne, et d'autre part, qu'il est

natif de Dugny et pupille de la Nation.

Nous nous étonnons que sur les 38 F3-F4 dernièrement distribués à Dugny, Mr Richard et sa famille n'aient pas été retenus comme prioritaires. Ceci est scandaleux.

Extraits d'un tract de la Section de Dugny du PSU

Ce genre de drame est à rapprocher de celui des travailleurs émigrés qui ne peuvent trouver d'autre logement que des bidonvilles, caves, hôtels insalubres, « foyers » tout aussi répugnants que les trois autres, et pour des loyers sans rapport avec le logement.

Pourtant, il y a des centaines d'appartements libres dans la région parisienne, même dans la banlieue laborieuse et principalement la Seine-St-Denis.

Mais ces logements sont des logements de « luxe », que bien entendu, les travailleurs ne peuvent se payer. Pourquoi donc laissez-t-on construire ces immeubles de luxe? Réponse d'un membre du PCF de St-Denis : Ça rapporte à la commune.

Oui, peut-être, mais ça n'empêche qu'à côté de ces immeubles vides, des mal logés crèvent de froid.

Il est temps que tout cela change et je ne serais pas mécontent si un jour les travailleurs s'emparaient de ces immeubles de « luxe ».

J. L. St-DENIS

D'UN MEETING A L'AUTRE...

Après l'incontestable succès du meeting du 19 avril à la Mutualité, la C. N. T. F. organise, en collaboration avec la C.N.T.E.

LA COMMEMORATION DU 1^{er} MAI

le PREMIER MAI, à 9 heures 30
24, rue Sainte-Marthe

Interventions de: **Michel Fabre (JAS)**
Le Henaff (CNTF)
J. Soriano (CNTF)
A. M. Francitorra (CNTE)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.



7 MAI
1970
NUMERO 606
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Grève à l'imprimerie Georges Lang

SOLIDARITE OUVRIERE

Devant la réponse négative de la direction à toutes les revendications déposées par les ouvriers de l'imprimerie Lang, les syndicats officiels, de plus en plus dégonflés, ont emmené Lang en conciliation comme si cette action allait apporter une solution favorable aux problèmes des ouvriers. Dans ces revendications sont comprises la garantie de l'emploi devant la menace de licenciement qui se fait de plus en plus sentir aux rotatives-offset, dû à la disparition d'une machine où s'imprimaient l'« Auto-Journal », parti en Italie, et « Life », qui doit partir au mois de juillet en Hollande. L'arrêt de cette roto représente une quarantaine de gars à replacer, de quelle façon et avec quelle garantie de salaire? A cette question nous aimerions avoir la réponse des

syndicats, ou tout au moins être mis au courant par les délégués qui ont été élus par les ouvriers (et non par les syndicats). La conciliation s'étant révélée aussi efficace que les parlottes des délégués avec la direction, le syndicat du Livre CGT, a décidé des grèves de deux heures par service, à dater du lundi 20 avril. Le collège de délégués a eu bien soin de prévenir la direction par affiche sur le panneau syndical. Ce qui a permis au patron de prendre ses dispositions pour sortir le « Time » en temps et en heure lundi 20 avril. Cette affiche a été mise le vendredi 17 avril. La direction ne manquait pas d'être informée, il suffisait de lire l'« Humanité » du lundi 20 avril, 8e colonne, page 4, qui disait ceci :
Imprimerie Georges Lang : grè-

ves par service à partir d'aujourd'hui les 3 000 salariés de l'imprimerie G. Lang, Paris (19e), feront grève deux heures par jour et par service à partir du lundi 20 avril pour soutenir les revendications déposées par leur syndicat CGT : 0,40 frs de l'heure, amélioration de la garantie maladie et garantie de l'emploi.

Dans la nuit du 20 au 21, pendant les deux heures d'arrêt, il a été tenu une assemblée générale où certains ouvriers réclamaient le durcissement de la grève, c'est-à-dire quatre heures. A la brochure certains camarades en majorité dépassèrent le cap des deux heures en passant outre les consignes syndicales et en débordant les délégués. Dans la nuit du mardi au mercredi des esprits com-

(Suite page II.)

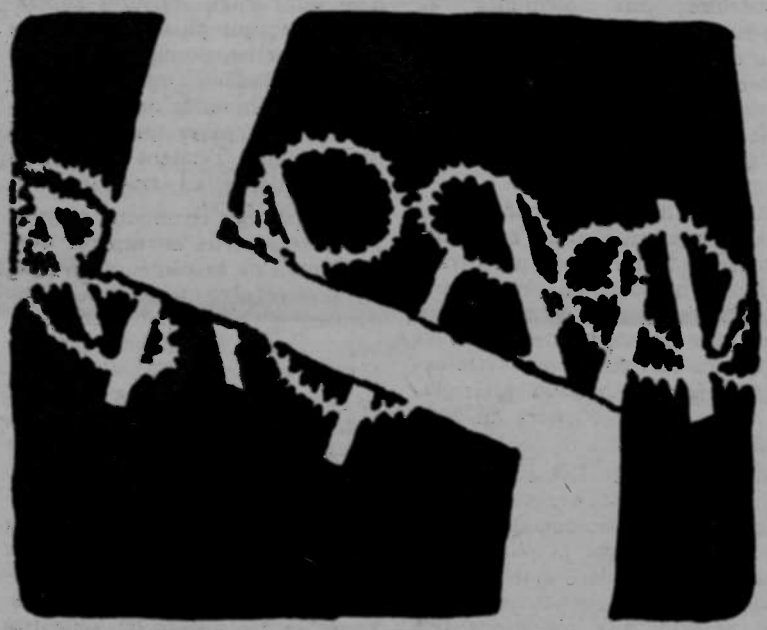
Une SOUSCRIPTION EST OUVERTE depuis le 20 avril pour soutenir les grévistes de l'Imprimerie Lang.

Tous unis dans le même combat contre le capitalisme et les briseurs de grève syndicaux de la C. G. T.

Souscrivez nombreux au C.C.P. 20 990-10 Paris de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e) en signalant dans la partie correspondance « Solidarité Ouvrière » soutient aux grévistes.

En date du 30-4-70, somme versée : 2° U. R. (CNT), 280 francs.

1^{er} MAI 1970 :



la lutte
révolutionnaire
du
prolétariat

à

IGNORE LES FRONTIERES

Pour améliorer les conditions de travail dans le bâtiment

Il est un aspect des conditions de travail du bâtiment que nous devons d'analyser par rapport aux conditions des autres branches salariales.

Le travailleur du bâtiment est soumis, nous l'avons vu dans un article précédent; (voir le n° 604, page 4, article intitulé « Situation dans le bâtiment et les travaux publics ») à toutes sortes de conditions, tant météorologiques que productives qui font des métiers de cette branche de l'industrie l'une des plus dures et des plus meurtrières.

Il n'est pas rare que malgré tous ces inconvénients l'on y fasse plus de 60 heures de travail par semaine.

Or, améliorer le sort des travailleurs du bâtiment serait justement de diminuer celles-ci dans des proportions très considérables.

Si pour de nombreux métiers sortant du cadre du bâtiment, des travaux publics et de la mine, il est possible d'effectuer huit heures journalières, sans qu'il en résulte une importante fatigue, dans le bâtiment et les travaux publics il en est autrement. D'une part

parce qu'il faut toujours effectuer un déplacement dont le temps vient s'ajouter à celui de la journée de travail normale représentant le contrat de travail, mais surtout parce que la plupart des travaux du bâtiment sont créateurs d'une fatigue assez importante, beaucoup plus importante en tout cas que dans bon nombre d'autres corporations.

Il faudrait donc, pour que cette fatigue soit réduite, que le temps de travail journalier soit réduit ou que le nombre de jours de repos hebdomadaire passe d'un jour (la plupart des travailleurs de ces branches n'ont que cela) à deux et plus ou l'arrangement des deux. Ceci naturellement peut sembler être contraire à un facteur de productivité, mais il ne l'est qu'en apparence, car il faut, pour bien soulever le problème, mettre en rapport la consommation faite par l'ensemble de la société, des produits de cette branche (qui va en s'amplifiant d'année en année, compte tenu d'une politique démographique en contradiction avec l'intérêt d'une société saine des travailleurs) avec le nombre des producteurs de cette branche, qui va en diminuant alors qu'il devrait

lui aussi s'amplifier dans des proportions similaires.

Il est donc nécessaire d'apporter des améliorations radicales dans les conditions de travail du bâtiment et des travaux publics et bien entendu réduire la fatigue en réduisant le temps de travail en est une, qui permettra aux jeunes Français qui se détournent de cette branche (ce qui nous donne des résultats très alarmants, où l'on voit dans certaines branches du bâtiment jusqu'à 90 % d'étrangers qui ne sont là, eux, pour la plupart, que parce qu'il leur a été impossible d'obtenir le droit de travailler dans leur métier compte tenu qu'en France politiquement tous les étrangers sont versés adroitement dans le bâtiment, les travaux publics ou la mine plus rarement et depuis peu dans la métallurgie) d'accepter, voire de choisir cette branche (l'une des plus nécessaires de l'économie mondiale) dans laquelle ils choisiront le métier de leur goût.

Dans le domaine de la réduction des horaires de travail entre, naturellement, celui de la suppression du travail à la tâche, qui est l'un des facteurs des conditions de travail exténuantes du bâtiment.

Toute l'orientation donnée par les gouvernements du système capitaliste français en matière de construction est à repenser.

Alors qu'il faudrait, pour éliminer le retard en matière de logement et l'accumulation des taudis, construire aux alentours de 800 000 logements par an durant une dizaine d'années, le VI^e Plan prévoit la construction de 510 000 logements en moyenne d'ici 1975, tout en ayant diminué pour 1970 le budget de la construction de 6 %.

Alors qu'il faudrait pour que ces 800 000 logements soient construits intensifier la formation de travailleurs du bâtiment en préparant à ceux-ci dans les entreprises et chantiers des conditions de travail et d'hygiène suffisantes pour être acceptées par les travailleurs en place et les futurs ouvriers du bâtiment.

Le patronat et l'Etat réduisent de plus en plus les avantages pourtant rares dont bénéficiaient ceux-ci. Ce qui fait que la plupart des travailleurs, en place se détournent très rapidement du bâtiment pour des travaux aux conditions très aisément meilleures.

Seule la main d'œuvre étrangère, clouée par une administration policière, ne peut pratiquement pas

échapper aux conditions qui sont imposées sans qu'elle puisse savoir si de meilleures conditions sont applicables, étant donné que le *look out* le plus parfait est fait autour de la majorité d'entre ceux qui la composent et est entretenu par le chauvinisme nationaliste le plus abject par la plupart des travailleurs français.

La deuxième amélioration indispensable à l'amélioration des conditions de travail du bâtiment et des travaux publics est l'avancement de l'âge de la retraite qui devrait être effective à 55 ans.

Le bâtiment est la branche industrielle après la mine (mais celle-ci bénéficie déjà d'un statut de retraite spécial) où l'âge de la mortalité moyenne est le plus précoce.

Un ouvrier sur dix touche, effectivement, sa maigre retraite pendant quelques années, les neuf autres sont décédés soit avant d'être partis en retraite, soit avant d'en avoir touché une partie qui n'est payée qu'un an après le départ en retraite dans la plupart des cas et comme partout ailleurs dans les autres branches de l'industrie.

Nous l'avons vu amélioré, l'habitat français, c'est améliorer d'abord les conditions de travail du bâtiment, afin que les travailleurs ne désertent plus cette branche aussi vitale que l'agriculture, qui nécessite, contrairement à l'agriculture, de plus en plus de producteurs. Améliorer les conditions de travail du bâtiment c'est :

Réduire les horaires de travail.

Rémunérer équitablement les heures de déplacement, compte tenu qu'il s'agit d'heures supplémentaires; qui plus est, permette une production normale par le fait que le déplacement est effectué en dehors des horaires du contrat de travail, sans payer une partie du profit réalisé pendant la période correspondante au travailleur.

— Offrir des conditions d'hygiène et de sécurité en rapport avec le nombre de travailleurs présents ou prévus pour le chantier (actuellement une vulgaire cabane en bois la plus repoussante pour 30 à 100 travailleurs. Chantier Groupe Drooot (assurances) à Marly-le-Roi. 500 travailleurs 4 w.c. de cette sorte).

— Avancement de l'âge de la retraite à 55 ans.

Toute l'amélioration souhaitable ne pourra être obtenue, cela va sans dire, qu'à la condition suprême que les travailleurs intéressés et les autres (la solidarité devant jouer) fassent front; leur responsabilité bien consciente, devant la pression capitaliste et de ses larbins gouvernementaux.

Grève à l'imprimerie Georges Lang

(Suite de la page 1.)

mencèrent à s'échauffer et voulaient de plus en plus le durcissement de la grève, ce qui fit que de nouveau à la brochure les gars amplifièrent encore le mouvement, ce qui ne plaisait pas aux délégués. Le mercredi, à 23 heures, les correcteurs et les rotos-hélios commençaient la grève. Aux rotos-offset les délégués furent débordés par une majorité favorable aux huit heures de grève; devant cet état de fait, les délégués provoquèrent une assemblée pour 1h15. Après le baratin larmoyant des délégués CGT, quelques discussions s'engagèrent sur l'action à mener. Le délégué CFDT posa la question suivante : Sommes-nous solidaires de nos camarades bobinières qui sont partisans de prolonger le mouvement jusqu'à la relève à sept heures ? Un vote s'ensuivit qui donna la majorité aux huit heures de grève. Le travail ayant cessé à 1h15 et ne fut pas repris, les délégués CGT n'étaient

pas heureux. La brochure ne reprit pas le travail. Le syndicat du Livre CGT et le torchon l'« Humanité » n'avait pas compté avec la combativité des ouvriers qui ont encore quelques restes de mai-juin 1968.

Répétons-le une fois de plus : le syndicalisme doit être révolutionnaire et ne peut s'exercer que par les exploités eux-mêmes dans leur lieu d'exploitation et seuls les ouvriers eux-mêmes doivent diriger leurs mouvements et non s'en remettre aux larbins de l'Etat et du patronat que sont les fonctionnaires syndicaux. Les ouvriers doivent nommer des délégués contrôlés par la base et révocables à tout moment.

Seule l'action directe est payante. Plus que jamais l'anarcho-syndicalisme comme moyen d'action.

Les exploités de chez Lang doivent se battre jusqu'au bout, et ne pas céder au chantage syndical réformiste.

M. G. (CNT)

C'est l'escalade : La Direction a décrété le lock-out à Georges Lang ! Les travailleurs sauront répondre.

1^{er} MAI DANS LE MONDE . . .

ESPAGNE

Malgré un imposant service d'ordre, encore renforcé par la présence de détachements de l'armée, les travailleurs espagnols ont manifesté leur volonté révolutionnaire face au régime fasciste qui les opprime depuis 31 ans. A Madrid et Barcelone des manifestations réunissant des centaines de travailleurs ont parcouru les grandes artères.

Nos camarades de la CNT espagnole ont déployé une intense activité ces derniers temps pour accentuer leur propagande. Collage d'affiches et d'étiquettes, distributions de tracts vont en se multipliant.

Avec l'appui de leurs camarades exilés, ils continuent sans vacillation leur marche vers la seule victoire : l'émancipation totale des travailleurs !

ETATS-UNIS

Voici maintenant 84 ans que les Etats-Unis donnaient au monde, le 1^{er} Mai, l'exemple d'une lutte résolue contre le capital et ses sbires.

Le 1^{er} Mai 1970 aura retrouvé en Amérique son sens révolutionnaire au travers des manifestations

très violentes qui ont répondu à l'annonce par Nixon de l'engagement des G. I's au Cambodge.

Les émeutes de Stanford, de Yale et de bien d'autres universités ou villes des Etats-Unis sont la preuve que tout est possible partout et que le germe de la révolution

Il est impossible de parler du 1^{er} Mai 1970 pour la CNT sans revenir quelques jours en arrière, au 19 avril. Cette journée aura été pour nous le moyen d'apprécier l'audience croissante de la CNT. Un meeting dans lequel 1.500 personnes ont démontré que la jeunesse française, très largement majoritaire, savait retrouver, en compagnie de ses camarades espagnols, la tradition du syndicalisme révolutionnaire. Et le triomphe du gala de l'après-midi nous a renforcés dans cette opinion...

Et maintenant, revenons-en au premier mai. Le matin, dans notre local social, une assistance nombreuse, composée, et cela mérite d'être répété, d'une très grosse majorité de jeunes a dialogué, car à aucun moment il ne s'est agi

de l'écouter des messies, dans le plus pur esprit libertaire de l'ensemble des problèmes du mouvement révolutionnaire et de son avenir...

Nous rendrons compte dans un autre numéro de ce même journal de ce qui s'est dit en cette occasion, mais dès à présent, rendons hommage à nos camarades espagnols, non seulement pour leur ténacité, mais aussi pour l'extraordinaire qualité de leurs interventions. Quand on voit des hommes de leurs âges envisager les problèmes avec la clairvoyance, la radicalité et l'optimisme dont ils font preuve, il n'y a pas lieu de s'étonner de la vitalité passée, présente et future du mouvement révolutionnaire espagnol.

ALLEMAGNE

Willy Brandt a défilé. Bel exem-

ple de récupération bourgeoise.

URSS

Récupération encore dans la « patrie des travailleurs » : les travailleurs qui ont été conviés à vénérer leurs chefs !... A quand une authentique révolution prolétarienne, camarades ?

ET A PARIS . . .

par la CGT, il n'y a pas grand chose à dire, sinon que la CNT y était en tant que telle. Si nous sommes habitués aux cortèges funèbres et folkloriques des syndicats réformistes il aura fallu nous convaincre en ce premier mai que les « gauchistes » soi-disant révolutionnaires ne sont pas essentiellement différents. Les trotskistes, les maoïstes, avec leurs portraits géants de Marx, Lénine, Trotski, Mao; leurs slogans stéréotypés et imbéciles comme « Gouvernement populaire », leur service d'ordre répressif et leur lâcheté enfin quand se sont profilés à l'horizon les silhouettes des CRS, montrent à qui n'en est pas encore convaincu, que leur « révolution » ne pourrait nous apporter qu'une société de prisons, de flics et de colonels...

Heureusement en définitive, qu'un certain nombre de manifestants, groupés autour des drapeaux noirs ont su, bien que nous pensions que seuls le jeu n'en valait pas la chandelle, répondre à la provocation policière autrement qu'en rentrant chez soi, et ont sauvé ainsi le triste défilé du ridicule total.

Pour ce qui est de la « manifestation » de l'après-midi, organisée

EQUIPEMENT : UN SCHEMA-TYPE

Le 3 mars 1970, la Société des grands travaux de Marseille déposa un brevet d'invention portant sur l'utilisation de mini-souterrains dans les inter-sections de voies posant des problèmes importants du point de vue de la circulation.

Le projet fut communiqué à Mr Chalandon, homme actif et dynamique qui ne recule devant aucune solution révolutionnaire. Après les toboggans, le stationnement payant, le financement privé des autoroutes, un nouveau jour allait pouvoir être utilisé.

Mr Chalandon, à son tour, communiqua le projet aux directeurs départementaux de l'Equipement, et leur donna mission d'étudier les possibilités d'application de cette nouvelle « chose ». Ce que font les directeurs, ou plutôt leurs services techniques, chez qui la bonne nouvelle provoqua certains rires et sourires. Seulement une demande de ministre équivaut à un ordre de général.

Qu'est-ce donc un mini-souterrain, pour provoquer de tels étonnements ? Il s'agit de passages dénivelés, ayant 1 mètre 90 de hau-

teur libre et composé d'éléments préfabriqués dont l'installation complète demande trois ans.

Bien sûr, il y a économie, seulement :

— seuls les véhicules ayant au maximum 1,70 de hauteur peuvent l'utiliser.

— Il n'est pas question d'y faire passer les véhicules utilitaires (ambulances, pompiers, voitures de premier secours, qui sont généralement des camionnettes).

— Il n'est pas question d'y faire passer des véhicules légers ayant une antenne radio trop haute.

— Il n'est pas question d'y laisser circuler des véhicules ayant une galerie.

— Il n'est pas question, dans un premier stade, d'y faire passer deux sens de circulation opposés, car la largeur roulable n'est que de 5,40 m. Une file normale de véhicules nécessite généralement 3,50 m.

— Les toboggans étaient présentés comme des solutions provisoires. Nous savons ce que signifie provisoire. Les mini-souterrains

quant à eux, sont des solutions définitives de dernier recours, c'est-à-dire que, ne pouvant s'offrir un ouvrage d'art de gabarit normal (7,70 m. de hauteur libre) on sépare définitivement les circulations poids lourds et véhicules légers, ce qui pourrait être bien en soi, mais, enterrer les voitures et laisser en surface les camions, voilà bien le comble de l'absurdité.

Tout cela parce qu'un ministre veut rentabiliser un service public. Où s'est-il donc jamais vu qu'un service public doit être rentable ? Dans le cas des mini-souterrains, si leur utilisation est décidée (il y aura bien dans toute la France quelques directeurs départementaux de l'Equipement suffisamment soumis à leur ministre pour que cela se fasse), il est fort probable que au bout d'un certain temps même si les automobilistes acceptent de s'engouffrer dans un trou noir de 1,90 m. par 6,00 m. viendra un jour où il faudra tout recommencer.

VIDAL V.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste	2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme »	1 00
René Villard : « De l'escalavage à la liberté ..	6 00
« L'Argent », Emile Zola ..	5 75
« L'aneau d'amatiste », A. France	8 00
« L'Aiglon », Ed. Rostand	4 50

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille. Demandez-la à l'Administration du journal.

LE PROBLEME DES SALAIRES

Le problème des salaires est insoluble si on ne le considère qu'en soi. Il fait partie d'un tout : le problème économique général, dont les divers éléments sont : les salaires, les prix (revient et vente), le profit, les échanges (qui sont eux-mêmes l'une des formes du profit), le crédit, les exportations, les importations, la monnaie sous toutes ses formes, les tarifs douaniers et, enfin, le dumping.

Aussi, convient-il avant de proposer une solution, quelle qu'elle soit, d'examiner tous ces facteurs, d'en préciser le rôle, de déterminer comment ils fonctionnent et d'indiquer comment ils se répartissent sur les salaires, en tout temps et en tout lieu, dans le régime actuel.

Les salaires

De tous ces divers facteurs, le salaire est, pour nous, l'essentiel, parce qu'il constitue notre moyen de vie lorsque nous avons la chance de trouver à employer nos bras et à utiliser nos cerveaux. On conçoit donc qu'il soit utile de savoir comment il est défini et quel est son rôle exact.

Constatons tout d'abord que le salaire est la rémunération de l'effort du travailleur. Il est fixé par l'employeur ; le travailleur peut, s'il est en condition de le faire, ne pas l'accepter. Le plus souvent, il l'accepte, parce qu'il n'a pas le moyen de faire autrement et qu'ailleurs on ne lui offrirait que l'équivalent ou moins encore.

Naturellement, le patron fixe le salaire de son employé le plus bas possible, aussi bas, en tout cas que le lui permet la conjoncture économique et compte tenu de ses besoins de main d'œuvre. Au siècle dernier, il était courant d'appliquer au salaire la loi d'airain, de Lassalle, et qui s'énonçait ainsi : « Partout, un ouvrier ayant des charges moyennes reçoit un salaire moyen qui lui permet de produire et de se reproduire. »

Cette loi est d'une barbarie totale. Lassalle, qui l'a trouvée, n'y est pour rien. Il n'a fait que l'exprimer. Dans une telle conception, il n'y a pas la moindre lueur d'humanité et l'homme est considéré plus mal qu'un animal.

Depuis, les choses n'ont guère évolué vers le mieux, ni même vers le bien. Le salaire est resté aussi bas que possible et le pouvoir d'achat qu'il représente est très loin de permettre au travailleur de subvenir à ses besoins minima et à ceux de sa famille. Le reste,

c'est-à-dire la plus grosse partie, les deux tiers environ, va au patron, dont elle constitue le premier profit, la meilleure plus-value.

On comprend donc que, de tous temps, les producteurs aient recherché les moyens d'équilibrer les salaires et les prix, afin de garantir la constance de leur pouvoir d'achat et son expression en monnaie fixe.

Les prix de revient et de vente

Les premiers doivent être le plus bas possible, comme les salaires eux-mêmes, pour permettre au maître de l'entreprise de réaliser à la vente, sur le consommateur cette fois, le plus large bénéfice, la seconde plus-value, compte tenu de la conjoncture du moment et des prix fixés par les organismes patronaux, nationaux et internationaux qui fixent les cours, en leur qualité de détenteurs des monopoles de fait.

Le profit est, dans l'économie libérale et individualiste actuellement en vigueur, au moins partiellement, le pilier central de cette économie. C'est exclusivement pour faire du profit, acquérir des capitaux, qui confèrent à qui les détient, puissance et domination, que le possesseur d'une entreprise travaille, sans se soucier s'il contribue ou non à assurer la vie de ses semblables. Producteurs et consommateurs n'ont, pour lui, aucune espèce d'importance.

Les échanges intérieurs et extérieurs sont également une forme du profit, pour celui qui vend ou pour celui qui achète. Supposons que je sois vendeur d'une marchandise, courante ou rare, et qu'un autre en ait un urgent besoin. Il y a de grandes chances pour que je la lui vende et le plus cher possible, puisqu'il l'a recherchée. Je réalise donc un profit sur l'acheteur. Supposons, au contraire que je sois acheteur de cette marchandise et que je veuille absolument me la procurer. Je finirai toujours par trouver un vendeur et par entrer en possession de la marchandise qui m'est nécessaire. Mais, en raison de la nécessité qui me pousse à l'acquiescer, le vendeur me vendra sa marchandise le plus cher possible et réalisera, par cette opération, un profit appréciable. On peut intervenir l'ordre des facteurs autant qu'on voudra et le résultat restera le même : il y aura toujours profit pour quelqu'un, même si cette marchandise est abon-

dante sur le marché. Les mandataires aux halles, qui jettent tant de marchandise à la poubelle ou au ruisseau, alors que tant de pauvres gens voudraient avoir la possibilité de les acquérir, sont une illustration de cette théorie du profit et ils ne sont pas les seuls, loin s'en faut. Que l'échange ait lieu en marchandises ou contre monnaie, le profit est toujours le but de l'opération.

Le crédit, qui prend parfois la forme du prêt, lorsqu'il s'agit d'un crédit à très long terme, est encore une forme de profit. Par exemple, un industriel imprévoyant, qui a construit une usine dont la production représente des marchandises en puissance, a besoin d'un crédit pour acheter les machines qui lui permettront de mettre son usine en marche. Pour ce faire, il s'adresse à un établissement bancaire ou à un particulier pour obtenir le crédit dont il s'agit. Il l'obtiendra sans doute facilement, parce que l'usine pourra garantir le prêt. Mais il ne lui sera consenti que sous certaines conditions qui sont, à peu près sûrement : le contrôle de son entreprise et sans doute aussi, une inscription hypothécaire sur l'usine elle-même et l'entreprise entière. De ce fait, il perdra, au bénéfice de celui qui lui consent le crédit, sa liberté économique, puisqu'un tiers, du fait du crédit accordé, interviendra dans la gestion de l'entreprise et pourra en faire modifier le fonctionnement et même le caractère de la

production, pour être plus certain que son crédit ne sera jamais aventuré ou perdu. Le dispensateur du crédit réalise donc un profit représenté par le capital avancé, mais encore s'introduit par effraction dans une entreprise qui ne lui appartient pas.

Il en sera de même s'il s'agit d'un prêt ou crédit à très long terme, avec cette différence, toutefois que le prêteur surveillera de plus près encore ses intérêts et prendra toutes les mesures conservatoires pour que son prêt ne soit jamais en péril et que le remboursement en soit assuré à la date fixée par les intérêts, qui seront presque toujours supérieurs à ceux de droit et que le prêt aura été accepté, parce qu'il avait un besoin urgent d'argent. Là encore, le capital prêté donnera, malgré tous les avantages accordés, lieu à profit.

Dans les deux cas, ils viendront jouer leur rôle dans le prix de revient et l'entrepreneur ne paiera au travailleur qu'il emploie qu'un salaire minimum, c'est-à-dire le plus bas possible. Par contre, pour couvrir les frais qui résultent pour lui du crédit reçu ou du prêt consenti, il s'efforcera de vendre le plus cher possible, pour être en mesure, de ces deux façons, de se libérer de l'obligation, qui pèse sur lui. Il y aura donc double profit : sur le salaire payé et sur le prix pratiqué.

PIERRE BESNARD

(A suivre.)

COMMUNIQUES

COMMUNIQUE

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le 1^{er} n^o du B. I. est paru les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie, Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

La virtud de la insistencia

A raíz de nuestro eco sostenido afectando a la publicación del número 100 de la revista «Umbral», no faltan compañeros que con toda la buena fe del mundo, han considerado nuestra insistencia inoportuna, pues con una vez o dos de decir una cosa basta para que los lectores se den por enterados. Moralmente no hay ciegos ni sordos en casa, convenido. Pero nuestros observadores posiblemente ignoran que el tesón es una virtud más que un defecto; que mejor es repetir que expresar un algo insuficiente.

Porque no todo lo que se prepara puede manifestarse de un solo golpe. La elaboración del Extraordinario que ha motivado esa crítica... benigna, ha estado sujeta a inconvenientes y seguridades apriorísticas; la obra ha tenido que fraguarse lentamente, al igual que el albañil coloca ladrillo sobre ladrillo, sin tener la seguridad de poseer, hoy y mañana, todos los elementos necesarios para que la pared vaya siendo elevada sin interrupción alguna. De la misma manera la redacción de «Umbral» puso actividad hace medio año para que, en resultado, las piezas solicitadas fueran llegando para constatar, los responsables, que el Número extra sería factible y que el capítulo imponderables se fuera desvaneciendo. Conseguida la seguridad ambicionada, ella ha sido anunciada y sólo falta que la realidad — la aparición del Número — la acredite definitivamente.

No hay realización contra finanzas que resulte, de primer antuvio, hacedera. La firma de Antenor Orrego que obtuvimos gratis, asombró a un intelectual indiano que nos rindió visita. «Es el escritor más pagado de América», exclamó convencido. También un amigo metido en trotes literarios — éste dinero en mano — nos manifestó una vez en lugar ingrato (en detención, si no se hubiese comprendido) su admiración por un «Umbral» lleno de firmas de valor sin costar un céntimo. ¿Cae del cielo esta lluvia benefactora? De ningún modo: es la pertinacia, la tozudez, la constancia en el requerimiento en cartas y más cartas, en visitas y más visitas, con tiempo y más tiempo dedicado a la tarea que permite sacar consecuencias airo-

sas que el lector inadvertido puede encontrar naturales, de orden rutinario, de consecución fácil. Pero bastaría que por una vez hiciera por sí la prueba, que se pusiera en jarras para comprobar que sin esfuerzo reiterado ni la obra ni el éxito se consiguen. Des-cuidadamente, sin decir un propósito una y diez veces, el fracaso deja oír, anticipadamente, su burlona sonrisa. Y aun esto: a veces de tanto estar alerta, de tanto estar al cabo de la calle, nos dormimos sentados en la silla de vigilancia y para despertarnos hay que aserrar una pata y ponernos en desequilibrio.

Un espectáculo, por ejemplo, se ve muy bien, o muy mal, o regular, desde la butaca del comentarista. «Esto debía prepararse así o así». De acuerdo. Hay que prepararlo con exactitud, a más decir, infaliblemente. Mas ¿quién posee el don de la infalibilidad en la tierra? Nadie. Por ser infalible, Dios ha fracasado, y fracasará antes que nadie quien organice esto o aquello sin conocimiento de causa. Con desearlo, el éxito no es seguro, y para asegurarlo en lo posible los comisionados estudian, analizan, intentan, ejecutan, dedicando a unos momentos que se anhelan brillantes horas y horas, a lo menos dos meses.

Luego va arriba el telón y el espectáculo sale como sale: bien o mal, o mediano. Cada año hemos tenido la suerte de

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 7 de Mayo de 1970

acertar, pero en 1970 más que en 1969 y otros que también inversamente lo sigan. Pero la campaña ha precedido al golpe de suerte, la «testarudez» ha aparecido, número tras número, dando figuras y detalles de la fiesta. ¿Por qué no aprovechar un elemento de difusión, el periódico, que poseemos? Había que hacerlo. Y porque lo hemos hecho, porque no hemos ahorrado tinta ni empeño en la búsqueda de artistas y ocasiones, el Festival del 19 de abril ha sido magnífico, tanto, que aún recrea pensarlo a los compañeros.

Con el Extra de «Umbral» va a ocurrir lo propio. Se ha trabajado como el albañil añoso y se ha anunciado más, mucho más y con todo detalle, que «el pregonero del pueblo».

Acuda este nuevo éxito, y sonriremos juntamente con los compañeros que nos consideran propensos a la «tostonería».

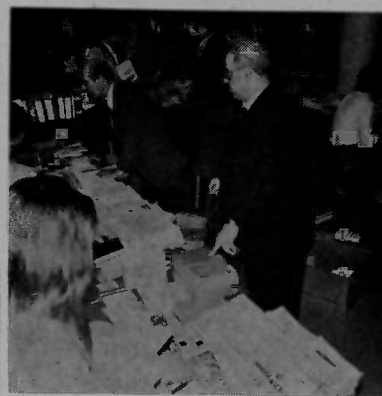
LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

A PESAR DE TODO

A pesar de las defunciones, de las vejezes, de las contrariedades y de las etc.. etc., la C.N.T. situada en el destierro existe y con vigor renovado. La característica de la Jornada parisina del 19 de abril fue la presencia calurosa, entusiasta, de la juventud mezclada en el todo confederal.

A pesar de todo, la C.N.T. queda como fuerza preeminente.

DE LA JORNADA CONFEDERAL



La librería en plena actividad.

De la memorable jornada del 19 de abril



El auditorio.



La tribuna.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEDUCCIONES DE UN FRACASO ESPACIAL

Y A un tanto acogotado esta vez el orgullo «chauvinista» de los yanquis ante el fracaso experimentado, ha comenzado a brotar el escepticismo. Ya algo en baja el entusiasmo de poder ir y venir y danzar sobre la luna, incluso por parte de elementos que en los Estados Unidos ejercen funciones de responsabilidad en diversos organismos sociales ha brotado la desilusión. Comienzan a formular públicamente en periódicos y revistas la pregunta de que si vale la pena de llevar un gasto tan considerable en lo de los viajes a la luna para obtener al fin tan limitados resultados. Se comprueba que por parte de algunos que se mostraban antes repletos de entusiasmo, ahora coinciden con aquéllos que ya en un principio manifestaban que mejor que pretender conquistar los cerros rocosos y los áridos desiertos lunares sería más conveniente adecantar la tierra.

Se han hecho cálculos en vías de sacar la conclusión de que con lo invertido, con los cuantiosos gastos que ha habido en plan de ensayos, se hubiera podido remediar de un modo eficaz la miseria que prepondera en distintas regiones del globo, y que tantas víctimas produce diariamente. Se hubiera podido acondicionar una serie de eficaces dispositivos culturales con miras a combatir el analfabetismo, abriendo horizontes hacia el saber en tantas y tantas mentes subdesarrolladas como existen por ahí. Se hubiera podido abrir canales en lugares donde la ausencia de humedad en el suelo hace que éste no alcance a ser productivo. Se hubiera podido proceder a levantar murallas, parapetos, diques de contención en lugares a orillas de ríos, o frente al mar, que pudiendo ofrecer excelentes cosechas las aguas, a causa de tempestades o inundaciones, lo destruyen todo. Se hubiera podido prestar una ayuda sustancial a los laboratorios, a los institutos de investigaciones en contra del cáncer y de otras enfermedades acuatadamente perniciosas, y que por escasez de recursos materiales han de realizar sus tareas con lentitud y de manera insuficiente.

Es loable la audacia que acompaña al espíritu científico que va en pos de escrutar lo desconocido. Bien por el afán de conocer

los secretos del universo. Pero no se puede hacer como aquel sabio astrónomo de una de las obras de Andreief: un hombre que mirando, mirando las estrellas no tenía en cuenta el dolor, las miserias, las arbitrariedades existentes en nuestro planeta.

NUEVA ENCUESTA EN «TIERRA Y LIBERTAD»

Los compañeros que en Méjico dan impulso a «Tierra y Libertad», la conocida publicación anarquista que unas veces en forma de excelente revista y otras en páginas de periódico viene difundiendo nuestras ideas, evidencian tener una visión clara, alerta, del movimiento libertario en general. Las tareas de propaganda, de sencilla y convincente exposición de ideas, no les impide el llevar también por delante la crítica elevada, la de tono constructivo, en torno al ideal. Así podemos congratularnos de que las columnas del periódico o de la revista estén abiertas para que libremente, sin caer, evidentemente, en el apasionamiento personalista, se puedan exponer criterios bien en un sentido ya en otro. Es ésta una actitud de libre examen de la que bien podemos congratularnos los libertarios en general.

Ya independientemente de los artículos de colaboración, de los artículos de fondo, o sea de los editoriales, enfocando problemas o características alrededor del anarquismo, el grupo editor ha incitado a emitir opiniones a base del procedimiento establecido por las encuestas. Hace ya algún tiempo que, con buena cantidad de participantes, desarrollaron una interesante encuesta. Ahora es el último número de «Tierra y Libertad», correspondiente al mes de marzo, que los aludidos compañeros anuncian una nueva encuesta. Al presentar la iniciativa aducen que invitan «a todos los anarquistas de cualquier parte del mundo a que opinen sobre unos puntos que hemos considerado fundamentales en la situación actual del anarquismo internacional.» Agregan para una mayor comprensión se los móviles que persiguen con la encuesta: «El temario que ofrecemos no tiene ambiciones de ser orden del día de ningún comicio oficial ni plataforma para establecer acuerdos que hayan de regir las actividades de ningún movimiento determinado, sino puntos que consideramos

básicamente interesantes para toda persona de pensamiento anarquista y que anhele la expansión y el fortalecimiento de nuestras ideas y de nuestro movimiento.»

En efecto, los puntos y apartados del temario revisten indudable importancia por lo que en torno a ellos se puede decir. Han dividido la encuesta en tres puntos concretos. En el primero se ha de hacer referencia a «Problemas internos del anarquismo». En el segundo, se pide lo que atañe a «Problemas externos del anarquismo». Y en el tercero, y último, se formula la pregunta: «¿Qué temas fundamentales podrían añadirse a los anteriores?» Con lo que se deja puerta abierta a toda suerte de sugerencias al margen de lo que hayan podido inspirar los apartados que hay incluidos en los dos primeros puntos del temario. Tenemos que en el apartado a) del primero se interroga: «¿Cuáles son los más graves problemas que tiene planteados hoy el anarquismo internacional?» Sigue el apartado b) con la pregunta: «¿Cuáles son los mejores caminos para resolver esos problemas?» En el segundo punto del orden del día notamos que los dos apartados incluidos tienen una mayor extensión. Así en el apartado a) podemos leer: «Es propicio el panorama del momento histórico que estamos viviendo para la aceptación multitudinaria de los ideales base del anarquismo y la puesta en práctica de sus postulados fundamentales?» Se declara en el apartado b) del mismo punto: Con arreglo a las realidades de nuestro tiempo ¿cuáles son las perspectivas de un derrumbe definitivo de las estructuras actuales, tanto del estatismo capitalista como del estatismo comunista autoritario?»

El amor a las ideas que constituyen la apreciación anarquista no debe circunscribirse, a nuestro entender, simplemente a lo «externo», esto es, a entonar los méritos del ideal, a dar de ellos una interpretación de «grandeur», de méritos excepcionales. Esto se explica, puede tener su aplicación en las campañas de proselitismo, cuando se trata de la propaganda propiamente dicha. Pero ya cuando es cuestión de órganos de expresión o reunión para nosotros, esto es, para la militancia, no cabe el hacer uso del lenguaje aludido, como si se tratara de convencernos unos a otros, dando lustre para lograrlo a lo que ya todos sabemos al tra-

tarse de las concepciones más elementales dentro de los postulados ácratas. No sería difícil aportar pruebas evidenciando lo expuesto.

De ahí la importancia que reviste la encuesta de «Tierra y Libertad», puesto que establece de un modo claro la separación entre lo «interno» y lo «externo». De todo hay materia para hablar sin que, por supuesto, se llegue a pretender dar a las opiniones un aire exhaustivo. Cada cual tiene su criterio personal, su enfoque particular; unidas en un haz las modalidades interpretativas, es indudable que del conjunto han de poder entresacarse deducciones de un orden general revistiendo interés para la militancia ácrata. Que se celebren congresos, que tengan lugar reuniones de estudio, coloquios, etc., ello no resta valor a las encuestas, a las opiniones individuales expuestas en nuestros periódicos. Al contrario, esta inquietud, ese anhelo en pro de la esencia y vitalidad del anarquismo es lo que puede favorecerle, dándole un robusto sentido de continuidad.

LOS MILLONES DE «PAPILLON»

El éxito obtenido, ya no solamente en Francia sino en diversos países, por ese libro de memorias noveladas que con el título de «Papillon» ha presentado el ex presidiario Henri Charrière, ha suscitado abundantes y variados comentarios. La propaganda, el barullo promovido por los impugnadores que le han salido al autor, todo ha contribuido al acrecentamiento de la tirada en la edición del libro, a que se esté traduciendo a diversos idiomas, y a que el autor pueda enorgullecerse de ganar los millones a espaldas. Se comenta el hecho de que es lectura apropiada para cierta clase de lectores, puesto que se trata de aventuras descabelladas, de truculencias, de alardes de cinismo, pero también se ha hecho notar otro aspecto relacionado con los gustos literarios; el abuso del «nouveau roman». El que algunos escritores, que han hecho escueta, como es el caso de Robbe-Grillet, han elaborado una especie de *alquimia literaria*, algo sin nervio ni sangre. Y la reacción del gran público ha sido el preferir lo accesible a los sentidos, incluso siendo truculento.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Aqui y ahora

¿Qué clase de socialismo?

por Juan Español

No hace muchos días que un columnista — muy joven, por cierto — del periódico «Arriba» (órgano de la Falange, según su autodefinición), se hacía esta señera pregunta, que más parece un desgarrador solipsismo: «¿Existe una concreta preeminencia ideológica en España?» Vaya, vaya, vaya. Después de atosigar-nos hasta la coronilla con el tó-pico del «crepúsculo» y «decadencia» de las ideologías, uno se siente reconfortado al ver que hay alguien no sólo que cree que están vigentes, sino que interroga sobre la preeminencia de la que puede existir en España. El joven periodista nos invita a hacer una incursión intelectual por el mundo complejo de las tensiones sociales ibéricas y también por las comunes aspiraciones de las mentes más preclaras de la intelectualidad española, y después de este periplo inquisitivo, termina vaticinando para España un porvenir socialista. Esto es lo que dice escueta y explícitamente. Pero entre líneas puede captarse perfectamente la idea de que el socialismo es la única y válida salida del Régimen, lo cual vale tanto como una recomendación expresa, y no sólo una simple sugerencia. Como principio no está mal la cosa, pero ocurre que, lo malo de los principios, es que generalmente son buenos. Mas ¿qué sucede con lo que viene después? Por lo pronto, el joven augur del socialismo peca de abstracto, pues no concreta nada sobre qué clase de socialismo propugna entre tantos bastardos socialismos como pululan por el mundo. ¿Se refiere al de Marx y Engels, al de Besteiro, al de Campanella, al de Tomás Moro o al de Platón? Tengamos en cuenta que el articulista habla del socialismo como ideología, no como mera organización innominada que se atiende solamente a los generales avances sociales a escala universal. Por que la verdad es que hace tiempo que en España se vienen cantando las excelencias del socialismo como un pasable medio de organización del trabajo, de la producción y sus instrumentos, es decir, un socialismo de infraestructura gobernado y dirigido por la misma clase dirigente de siempre. El franquismo, en realidad, nunca se ha asustado al mencionar los regímenes más avanzados como salida a su ya caduco Movimiento, pero eso sí, «adecuándolos» a la idiosincrasia española, porque cada pueblo tiene su manera de ser particular y no

se aviene sin más ni más con modalidades que le son extrañas. Esta adecuación consiste en despojar a la ideología de que se trata de todo lo que no se considere «viable», ni «útil», ni «propio» para el pueblo en cuestión. Después de este expurgo cabría preguntarse qué es lo que queda. Mas no creo que precise una gran imaginación para suponerlo, ni creo que sea necesaria la pregunta. Por este método el franquismo puede incluso aspirar a la anarquía sin salirse de sus vías operatorias actuales. Cosa que no le resultaría muy difícil, pues el mismo Caudillo ha dicho en muchas ocasiones que el español es un ser anárquico y que tiene muchos duendés revoltosos en el cuerpo. Pero, volviendo al principio de nuestro comentario, ¿qué significa llamarse socialista en los tiempos que corren? ¿A qué ha quedado reducido el socialismo? En unos países es una tiranía insoportable; en otros, un pastiche burgués-capitalista. El socialista actual es un socialista color de rosa, aguado, desvaído, arcaico, e inoperante. Por eso en la tumba de Pablo Iglesias hay flores frescas a diario, y del mismo Besteiro ha hecho una apología días pasados el mencionado diario «Arriba». Y esto, más que una resurrección, es un epitafio.

Paz entre bayonetas. — El capitán general de Cataluña, Pérez-Viñeta, con motivo de los actos de conmemoración de la «liberación» de Lérida, nos ha refrescado la memoria sobre algo que, aunque a él le parezca mentira, no se nos olvida tan fácilmente. En su discurso dijo que Dios no querría que tanto buen español como sigue al Caudillo en apretado haz dejase de continuar obedeciendo las consignas de aquél y gozando de la paz fabricada a partir de 1939. «De lo que sí podéis estar seguros — añadió —, es de que los ejércitos de España, salvaguardia de lo permanente, continuamos en vigilia tensa para velar por que los españoles puedan trabajar, descansar y vivir en paz.» «Que nadie dude — continuó — que el ejército español cumplirá con la misión que le encomendó nuestro pueblo en un referéndum favorable, de más de 14 millones de españoles, al promulgarse la Ley Orgánica del Estado.» Decir que el pueblo le encomendó tal misión, es de un cinismo de lo más descarado; decir que velará por que trabajemos, no lo dudamos, y a ser posible como bestias, para que él co-

bre sueldos y gajes fabulosos; pero que esté en vigilia, aunque no sea tensa, para que descansemos y estemos en paz, y puede que lo consiga cuando todos estemos en el cementerio, que es el único lugar de posible paz y descanso para los españoles. El pueblo español no ha gozado de 30 años de paz, pero sí ha aguantado 30 años con paz...ciencia. Al pueblo español, hablando en plata y de una vez por todas, le está jodiendo ya tanta paz custodiada por bayonetas. Y desea ganársela por sí solo, sin tenebrosos ángeles de la guarda como el capitán general de Cataluña.

Micifuz y Zapirón. — Resulta que dos gatos así llamados en una fábula de Samaniego, un fausto día se comieron un capón que estaba en un asador. Después de comerlo y relamerse concienzuda y pacientemente, discutieron sobre si se comerían también el asador o no. Por fin acordaron dejarlo porque era un caso de conciencia. Algo semejante está sucediendo en las Cortes españolas en las que se ventila ahora la gratuidad y obligatoriedad de la enseñanza. Hay interpelaciones para todos los gustos. Las discusiones versan sobre los revolucionarios conceptos de «gratuito» y «obligatorio» en sus implicaciones con la libertad, aunque también se tiene en cuenta de dónde y cómo se han de arbitrar los medios para sufragar los gastos de una tal enseñanza. Por ejemplo, Fernández Cantos, propone poner un plazo para llegar a la gratuidad de la enseñanza media, plazo que sitúa en el año 1972, a fin de que, cumplido el II Plan de Desarrollo, pueda entrar la cosa en las previsiones del III. «Nos hemos acercado, dice, al Mercado Común, y en él la enseñanza es obligatoria y gratuita hasta los 16 años. ¿Cómo vamos a llegar a ese Mercado Común en otras condiciones?» Un tal Campmany pregunta: «¿Podrán decirme qué países que se llamen civilizados niegan la enseñanza gratuita a los extranjeros?» Dice que tiene de ello una personal experiencia, pues estando una vez en el extranjero quiso enviar sus hijos a una institución española que allí radicaba, pero el costo era fabuloso. Entonces los mandó a unos centros docentes del propio país donde la enseñanza era totalmente gratuita. Pero la intervención más sonada y cachonda fue la de el señor Sanz Orrio, antiguo ministro de trabajo y, anteriormente, ministro-secretario del Movimien-

to. Dijo que la obligatoriedad y gratuidad no debieran convertirse en algo fundamental. «Lo importante — dijo — es que la ley asegure el derecho de los españoles a la enseñanza. ¿Por qué consideramos la gratuidad como un ideal si no lo es? La gratuidad es un medio para conseguir lo que queremos. ¿Y qué diremos de la obligatoriedad? Quiere decir culto a la igualdad, a la que estamos poniendo ahora sobre la libertad. Obligatorio y gratuito, el bachillerato; obligatoria y gratuita, la universidad. Pero, señores, si esto es un atentado a la libertad!» Y más adelante añade el mismo personaje, queriendo ocultar tras su jocundidad pensamientos menos confesables: «Podemos proclamar el derecho a la gratuidad, pero no la obligación a la gratuidad. Es cosa que no conviene llevar a extremos innecesarios. Porque, señores, si por darle enseñanza gratuita al nieto de Romanones no va a llegar el dinero para dársela a los hijos de los humildes, nos estaremos contradiciendo.» Y he aquí por dónde nos ha salido un acérrimo defensor de la libertad, pero de la libertad del que más tiene y del que más mangonea. Porque la verdad de todo esto es que se ha pretendido y se pretende dar enseñanza gratuita, sí, a los menesterosos, (y ya este sustantivo es odioso y clasista, por lo pronto, y revela por dónde van los tiros) dejando en libertad a los pudientes en rancho aparte en centros costosos en los que la enseñanza continuará como privilegio de las clases dirigentes, con la excusa de que, como tienen dinero, no desean ser gravosos a la nueva ley docente. En lo profundo de todo este tinglado subyace la idea permanente de que la enseñanza debe ser clasista, dividida, el «apartheid» de la cultura. En principio la enseñanza debe ser gratuita, y si no es obligatoria, tampoco existirán centros especiales para privilegiados, y todos habrán de entrar por la misma tira. El que se sienta rebajado o subestimado de entre aquellos que poseen muchos millones, que se vaya a Oxford, o a Cambridge, o a Lovaina, o a la Sorbona, o bien que se pegue un tiro. Eso sin contar con que la situación tiene un perfecto arreglo: que se instituya la enseñanza gratuita para todo aquel cuyos ingresos no excedan de cierto limi-

(A la vuelta.)

Reflexiones sobre el porvenir del proletariado

por FLOREAL CASTILLA

LOS esfuerzos del proletariado mundial por su emancipación han señalado siempre hacia dos objetivos fundamentales: la estructuración de la *democracia económica* — iniciativa de los centros de producción en las decisiones concernientes a la planeación económica, federalismo y libre relación de acorde con las necesidades del consumo para aquellas decisiones (o sea, las necesidades de materias primas así como de su importancia en el aporte al progreso social de parte de determinada industria es inherente y responsabilidad de los trabajadores de dicha rama económica organizados hasta el mínimo en su Federación de Industria, utilizando el prototipo de Peiró) — que conlleva implícitamente la *democracia política*, o sea un estado social en que se garanticen las necesidades elementales del individuo así como el disfrute más amplio de su libertad sin que ningún vestigio autoritario pueda entorpecer o deteriorar su ascensión hacia la cultura, la capacitación y una vida esencialmente sana.

Estos han sido siempre los derroteros por los que se ha encauzado al proletariado y tan sólo en aquellas circunstancias en que ha

mediatizado su acción emancipadora a la toma del poder político, sufrió los descabros propios de tan abominables experiencias. En tanto la organización obrera no sirvió de soporte para el encumbramiento en el poder de políticos ambiciosos, mientras permaneció alejada de la política y de sus practicantes, la clase trabajadora por su propia formación, por la preparación de sus cuadros, instruyese en la cultura y librando una batalla reivindicativa en la que sus militantes se iban fogueando conjuntamente con el pueblo para librar después la contienda final con las fuerzas representativas del Estado y el capitalismo: ejército y policía — cuyo grueso es extractado de la clase obrera —.

Así, pues, el proletariado siempre ha enrumado su lucha por senderos culturales, reivindicativos y emancipadores. El cúmulo de teorías sociales que impregnaban a la clase trabajadora de la praxis necesaria para su definitiva liberación, constituyeron las avanzadas en sus luchas. Los anarquistas actuarán dentro del movimiento obrero para impulsarlo hacia metas revolucionarias; mientras que el marxismo verá en la clase obrera una masa que dirigirán los

esclarecidos, los más capacitados. Bakunin concibió su Alianza de la Democracia Socialista para que actuase dentro de las filas obreras, obstruyendo las desviaciones que hiciesen supeditar la lucha emancipadora a la práctica del parlamentarismo y la política. Mientras que los partidos socialistas tomarán del proletariado a la masa de votantes que elegirá sus diputados, sus ministros y sus jefes de gobierno. Si a ver vamos, esto no es más que la manifestación dentro del movimiento obrero de dos corrientes del pensamiento humano en todos los tiempos: una, que consideró al hombre, y luego al pueblo, como incapaz para gobernar él mismo, menores de edad, y la otra, que pregonó todo lo contrario.

Al darle papel relevante a la misma clase trabajadora, el anarquismo tenderá a concebir un mundo levantado por la inventiva proletaria; en otras palabras, supondrá que profetas y predicadores de toda índole no harán más que retrotraer el avance progresista del pueblo. Por lo tanto, el anarcosindicalismo pregonará la destrucción de todo poder político como el primer deber del proletariado, lo que no implica, bajo ningún concepto, el descarrilamiento de la administración social puesto que el proletariado, dueño de los medios de producción, erigirá su propia maquinaria orgánica, que le ha servido para destruir al capitalismo, como administradora de las cosas.

Entonces, es claro que si el proletariado requiere ir edificando su propia estructura económica que lo coloque en capacidad de suplir la estructura asalariada del capitalismo, en la misma medida y al mismo tiempo que va desarrollando sus luchas reivindicativas y emancipadoras, entonces se deberá poner mayor énfasis en la construcción de organizaciones que garanticen tanto esa finalidad revolucionaria obrera ante los embates de sus enemigos de clase.

El proletariado tiene muchas fuentes en las cuales batallar. Por un lado, debe y tiene que extender el radio de acción de su antimilitarismo: abocarse a la formación de «sindicatos de insumisos» dentro del propio ejército estatal para ir minando la fuerza básica de la autoridad que le expolia. El soldado no es más que un proletario uniformado que es obligado a servir a sus explotadores. A la par, la militancia obrera deberá incitar a la desertión, a la renun-

cia al servicio militar obligatorio.

Empero, ciertas trabas han desviado al proletariado de la esencia de su lucha. Desde el momento en que los sindicatos se alinean — muchos influenciados por la socialdemocracia, por el bolchevismo y por el cristianismo — al lado de sus respectivos países en guerra, el sindicalismo pierde su criterio internacionalista. ¿Por qué aconteció esto? No nos atrevemos a aventurar una respuesta como única. Lo cierto es que mucho tiene que ver en esta posición ulterior del sindicalismo, las influencias políticas que fue asimilando provienen de los partidos inarxistas. Al hacer dejación de sus principios internacionalistas, el movimiento obrero organizado emprendió su negación, su declive. Luego, el sindicato, que había sido centro de estudio y de formación del militante obrero, transformándose en una institución cuyo único objetivo era celebrar contratos colectivos con las grandes empresas, estrictamente reconocido por las autoridades laborales, manteniendo contenta a la clientela obrera por el tiempo que durase el convenio obrero-patronal. En los sindicatos se elegirán los comités predominando las influencias políticas del momento. El resultado es a todas luces visible: hoy, el movimiento obrero organizado ha desechado la finalidad emancipadora. Y el proletariado no ya está aburguesado, sino que es indiferente a cualquier llamado revolucionario.

Más tarde o más temprano toda esta burocracia sindical ha quedado o quedará en evidencia ante la clase trabajadora. El capitalismo concluye otro de sus breves ciclos de prosperidad y la crisis económica apunta por los cuatro costados del globo y esta vez el sindicato es utilizado para refrendar la actitud patronal. Cada día, el sindicalismo se desprestigia porque un aumento de salario alto o bajo sigue a otro y así hasta el infinito. El costo de la vida va en ascenso y el proletariado se ve agobiado ya que estos años no son los cincuenta porque varias son las potencias económicas que se disputan los mercados: Japón tiene con que suplir a América y a Asia; Estados Unidos no pueden seguir almacenando a la loca; Europa tiene que competir con rusos, americanos y asiáticos y la China no podrá aguantarse sin ver

¿Qué clase de socialismo?

te, pagando sus estudios aquellos que excedan de él, pero advirtiendo que los centros docentes serán los mismos para todos. Esa sería una buena oportunidad para que los nietos de Romanones tranquilizaran su conciencia, al quedar excluidos de los beneficios atribuidos a los económicamente débiles.

Un obispo cartesiano. — En lo que a mi respecta, la decisión de Renato Descartes de organizar la duda metódica, siempre me pareció, en principio, una feliz idea.

El se dijo, poco más o menos: Construyamos y razonemos el mundo partiendo de cero, no dando nada por cierto, ni prejuizado, ni previsto, poniendo en tela de juicio hasta los valores considerados más fijos e inmovibles. Lo malo de Descartes, a mi juicio, es que llega a contradecirse llegado a un límite crítico. Porque dudando llega nada menos que a la certeza absoluta, al final de la cual vemos las barbas a la divinidad. Y tanto más grave es la cosa cuanto es un hombre solo, orgullosamente solo, quien nos impone su

hallazgo imponente. El final es lamentable, pues nos viene a proponer lo que los curas proponen a los catecúmenos impúberes: el universo es como un reloj, una maquinaria perfectamente ordenada y complicada. Si la existencia del reloj no se comprende sin la del relojero, de igual modo no se comprende el universo sin Dios. Pero el obispo de Guadix nos resulta ahora más cartesiano que Descartes y si se me apura un poco, tan incierto y dudoso como Hamlet pues al conocer su nombre para aquella diócesis, manifestó «que quería ser fiel al Evangelio», pero «que no sabía si eso suponía ser avanzado o conservador». Es decir, que el obispo de Guadix duda si el Evangelio es un elemento de superación y progreso, o bien una rémora y un atraso para la marcha de la humanidad. Este obispo es superior a Descartes, más humilde que él, más humano que él, y por supuesto, está más cerca de la verdad.

Juan ESPAÑOL

Reflexiones sobre el porvenir del proletariado

UMBRAL n° 100 EXTRAORDINARIO

(desarrollarse su comercio exterior.

Por lo tanto, mientras los partidos políticos controlen las organizaciones sindicales el capitalismo se sentirá sobreseguro. No tendrá sino que hacer algunas concesiones que empeorarán la situación del pueblo. Así es tal el color de la situación que tanto en Francia, como en Alemania, Italia, Japón, Estados Unidos y otros países donde está permitido el derecho de huelga, ésta ha proliferado sin el consentimiento de los sindicatos, inclusive por encima de ellos, apabullando a sus dirigentes los que han corrido a ponerse a la cabeza del movimiento porque de lo contrario se verían desplazados de esos cargos o arruinados políticamente. Tal el caso de Ségué.

Estos brotes insurreccionales contra el sindicalismo del sistema han originado un fenómeno totalmente nuevo: que los trabajadores se organicen por cuenta propia para el conflicto. Ha reaparecido el Consejo Obrero. Sus dirigentes han sido extraídos de las asambleas obreras y a ellas se han debido. Significa esto que el instinto del proletariado se ha hecho volver a los orígenes de su movimiento organizado. Es una vuelta ciertamente a las tácticas de acción directa traicionadas. Pero esto de por sí no resuelve el problema porque, como decíamos al comienzo, el proletariado requiere para derrumbar al capitalismo de una organización que garantice dos aspectos de primerísima importancia: su capacidad para administrar la sociedad y su defensa frente a los ataques del Estado. Lo segundo, aunque va parejo a lo primero, no es tarea fácil, porque tal defensa no es eminentemente de tipo agresivo, lo que es necesario, sino asimismo de tipo cultural. La clase obrera no puede seguir dependiendo de los cursos para dirigentes sindicales de la OIT, debe formar sus propios cuadros, pero que trabajen para que sepan que van a servirle al pueblo y no a sus enemigos.

Este rechazo al sindicalismo es indiscutiblemente un aporte para una mutación posterior. Si estos sindicatos clandestinos que emanan del seno mismo del movimiento obrero; si estos Consejos Obreros no se organizan, no se federan, no se hacen presentes, entonces el tal rechazo no pasará de ser un acto sin ningún peso en la lucha popular. Hay que ser realistas: Para destruir — como argumentaba Bakunin — a la poderosa organización estatal, el proletariado debe oponer su propia

organización, de lo contrario, todo otro tipo de lucha será estéril.

Somos de la opinión que el mejor instrumento con que cuentan los anarcosindicalistas para organizar a estos núcleos obreros donde ellos intervengan es la Asociación Internacional de Trabajadores (AIT). Y no lo decimos con intención de desconocer las deficiencias que ella tenga, porque creemos conocerlas, sino que lo señalamos porque es hoy por hoy la única organización internacional que se mantiene firme a los principios que enarbolan esos consejos obreros. Quien no tenga hoy en claro el estado endeble de

la AIT es porque no conoce la represión de que ha sido víctima el movimiento anarcosindicalista en todos los países en que tuvo grupos u organizaciones. Esto no puede, bajo ningún concepto, desacreditar a la AIT ni desanimar a los jóvenes militantes. Aunque pequemos de exagerados, aunque se nos ataque como se nos ha atacado, estamos convencidos de que a través de la AIT — y no son siglas sino principios lo que nos atrae — el proletariado mundial podrá organizarse debidamente para enfrentarse al capitalismo estatal.

FLOREAL CASTILLA

La edición, ya impresa, la están encuadernando. Una vez ultimada, los ejemplares únicos serán expedidos en bolsas de papel para evitar dobleces.

El número placará a los lectores por su contenido. Los compañeros compartirán el criterio de que la Organización dispondrá, con el Extra, de otro elemento de cultura libertaria.

Quienes quieran solicitarlo que apremien.

C. N. T. — Confederación Nacional del Trabajo — A. I. T.

MANIFIESTO

Con motivo del 1° de Mayo, fecha que la gran familia humana del trabajo conmemora universalmente, como rendido homenaje de respeto y gratitud a los mártires de Chicago, víctimas de un crimen monstruoso, que abnegada y generosamente ofrendaron sus vidas por la emancipación de todos los trabajadores del mundo, la Confederación Nacional del Trabajo considera un ineludible deber de conciencia, en este día históricamente glorioso, dirigir un fraternal saludo al pueblo español en general y a los trabajadores en particular.

La perspectiva general que ofrece España, en estos momentos históricamente trascendentales, no puede ser más catastrófica para nuestro pueblo, a cuyas espaldas se está tratando de dar continuidad a un régimen que desde hace 31 años ha tenido la satánica virtud de mantener esclavizados, ofendidos y humillados a los españoles. Prueba evidente de cuanto decimos es la penosa y triste situación actual de los trabajadores españoles, en sus justas luchas reivindicativas y las graves consecuencias que sufren social y económicamente, por encontrarse totalmente indefensos ante un capitalismo frío, calculador e inhumano, que se sabe protegido, apoyado y sostenido por el régimen dictatorial-fascista de Franco, quien en nombre de unos principios cristianos y con sus instrumentos de represión, — como sindicatos verticales, policía, guardia civil, etc. — tratan de ahogar ferozmente todo noble intento de los trabajadores por su emancipación.

La huelga, como la libre asociación, reconocida en todos los países libres y civilizados como un legítimo derecho de los trabajadores para la defensa de sus libertades e intereses, es considerada por las leyes franquistas, con manifiesta torpeza y cruel violación de todo principio ético, como delito gravísimo y se castiga con largas y severas penas de prisión. A pesar de ello, los heroicos trabajadores españoles, tanto del músculo como del intelecto, con su indomito sentido humano de amor por la justicia, saltan por encima de esas leyes despóticas, sorprendiendo al mundo cada día con movimientos huelguísticos a lo largo y ancho del territorio español. Estas huelgas, suelen tener, por lo general y en la mayoría de los casos, las consabidas consecuencias, que van desde la detención total o parcial de los que han participado en ellas o no, hasta el ignominioso despido o suspensión de empleo y sueldo, por un tiempo que, arbitraria y caprichosamente, señala la empresa, cuyas decisiones se pretenden siempre imponer a los obreros con la complicidad de autoridades y sindicatos verticales.

¡Trabajadores! Estos viles atropellos a nuestra dignidad humana ¡tienen que acabar! Y acabarán en el momento en que cada obrero, consciente de su propia responsabilidad individual y colectiva, se agrupe con sus compañeros, en el seno de unos sindicatos auténticamente libres, creando la inquebrantable y poderosa fuerza de la unión solidaria.

La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.

La Confederación Nacional del Trabajo (C. N. T.), organización anarcosindicalista, con una gloriosa trayectoria y un indomable y permanente espíritu de lucha por la emancipación de los trabajadores, lanza hoy un fraternal llamamiento, para proseguir con la misma eficacia la gran batalla contra el capital explotador y el régimen que lo sostiene.

Unámonos como un solo hombre, para que el futuro de España se decida por la determinación y acción directa del pueblo, por las de sus auténticos sindicatos libres.

¡Viva la Libertad!

¡Viva la Confederación Nacional del Trabajo!

¡Viva el Pueblo español!

Confederación Nacional del Trabajo — Comité Nacional.

España, 1° de Mayo de 1970.



Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha.

¡Apoyemos a S. I. A.!

Por esas calles

«La Calle» fue un semanario popular de durante los primeros años de la segunda República española. Con el mismo nombre aparece en este país una publicación de título igual que por su resonancia antigua me carece de originalidad.

La calle es el primer elemento substancial del niño proletario, más que el hogar, puesto que en el arroyo se aprende la vida con una intensidad que entre tabiques no existe. Privan en el lar la dulzura de la madre y la agresividad del padre, equilibrando una conducta familiar hecha de contradicciones: mientras que en el arroyo el potrillo humano puede lanzar la crin a los cuatro vientos sin réplica interesada.

Seguro que las estrecheces viales del poblado de nacimiento guardan, en su doble lejanía (años y leguas) grandiosidades emotivas que los bulevares de París no motivan. Se está aquí por adversidad, porque el afán de supervivencia lo ha impuesto. Eso bulvardero lo transitamos, aunque en verdad no lo sentimos, no lo «registramos». Monumentalidades famosas nos obligan a rodeo, sin que las admiremos como las admiraríamos desde el pueblo en cromos recibidos de la capital de Francia. Andamos por aquí como sanámbulos, en calidad de turistas calzados en plomo, plomo que no despegas, que no levanta ni rueda, que te reduce a parisino total pese al ánimo aldeano que no nos abandona.

Ya turistas de primera mano, y anclados, lo fuimos en los desiertos playeros del Rosellón, cuando ellos eran emporio de mosquitos, a gramo de peso uno. Entonces el bramido del mar y el gélido aliento del Canigó, en eterna y solitaria disputa en aquellos bajos cielos, se concertaron en presencia de un mundo extraño que, bajo o sobre mantas, se acomodara en arenas que los siglos peinan determinando, garbí y tramuntana, despeñarnos a nosotros, extraños turistas acudidos del Averno. Será drama será melo idem; lo cierto es que a la ampulosidad turística de Barcarés, San Cipriano y Argelès, le dimos arranque 300.000 españoles desespañolizados en el año de ingracia de 1939, y tanto debió placernos aquello (lo de tras Collioure era peor), que decidimos veranear por esos pagos marinos incluso en invierno. ¿Qué turistería moderna puede igualar nuestra osadía, nuestro apego a la naturaleza mediterránea?

Traśladados aquí en naufragos de la vida, observamos más, los casos, parejos que los ricos estableci-



mientos, la presencia insólita de un gato ciudadano (perros con carta de ciudadanía y derecho a merdear las aceras los hay a miles) que la visión magnífica del candelabro artístico. Riquezas acomodables al espíritu dicen haber muchas, es cierto, pero nosotros las encontramos adocenadas, ó encerradas, prohibitivas: Conciertos, exposiciones, representaciones, excursiones, facilidades mil a precios escandalosos, todo consumado en inmensos apelonamientos humanos. No hay respiro ni facilidad ni calor fraternal en ello. Lo mismo esos jardines de peluquería, copia servil del rizado y abundante postizo de Luis XIV; inmensos, sí, de arquitectura implacable, pero dados al cierzo, a las inclemencias, no a la ciudadanía; planicies reglamentadas, rigorizadas con guardias suspicaces y bancos de tribunal regido por Eolo. Esos asientos que las avenidas parquesas nos ofrecen en los supuestos recodos, ni las parejas de amor los aprovechan, y los niños, que tratan en vano de cargarlos de tierra, no les dedican más de un mes de los doce que tiene el año. Poque es así: los parques de capital son para el «flash» y la postalera en colores, como el decorado teatral lo es para los espectadores.

¿Dónde ir, pues, metido en la ciudad monstruo, jadeante de distritos barateros, lacustres, residenciales, jaraneros, brillantes, tenebrosos? Pues cada cual a lo suyo, reducido a su deambular privativo, obligacionado, irrecusable. Uno no manda en nada porque el imperativo le manda en todo. A mí la fatalidad me somete a triángulo y en el camino mido a pasos la vulgaridad, la monotonía de una capital inmensa que me guarda anónimo en su seno aspirando a morirme también en anonimato. Aspira ella, no mi amado menda, que no quiere morir en parte alguna; ni en la patria, cual lo suspiran impensados patriotas.

Mi camino tiene un epicentro concretado en la «gare d'Austerlitz», suerte de imbornal social para españoles y portugueses desarrapados. Yo, que mucho los

contactara, renuncié por la s-tancia de un siglo que casi siempre nos separa. Con los lusitanos, tal vez siglo y medio. Sin embargo no los detesto, ni a unos ni a otros, por ser víctimas del ambiente con que Franco y Salazar les envolvieron en la hora inhábil del nacimiento.

El español, más ladino que su vecino del bajo Duero y del Tajo portuario, teme la hoja subversiva que le tiendes por peligrosa o petitoria de dinero. Acostumbrado a no soltar, no cree en papeles gratuitos y por encima el regreso a la «patria» va a efectuarlo sin mengua para el guardia civil aunque sí para el carabinero. Al portugués, menos andarle con impresos porque, generalmente, sin letra se anda por esos mundos. Entonces, todo un desespero. ¿Por qué nuestra sagrada insistencia?

Resolvi no compadrear con ambos y cada cual a su siesta, o a su insomnio. Más acusado el suyo que el mio. Una vez que en la sala de espera esperaba a un Don Diego de la Plata me cansaba de esperarlo cuando se me presentó un terceto lusitano, siendo inquirido por el más despabilado:

— Monsieur, aonde trem para abaixo?

— Descender la escalera y subir la primera a la izquierda y en el anden mirar el aviso de luces.

Un minuto después se me presentan presurosos para decirme, el listo:

— Senhor español, un policía no deixa pasar.

— ¿Tenéis billete?

— No...

Les señalé la sala de taquillas, donde poderlos sacar.

Y se fueron. Don Diego de la Plata no, porque ni siquiera vino.

Hace poco entré en la oficina de informaciones para enterarme de algo que no sabía. El empleado despachaba a un portugués emigrante que pedía la manera de llegar a Le Havre sin documentación y con moneda lusitana. No se entendían, pero el taquillero trataba de guiarlo, porque, al fin, en la SNCF aparece alguna buena persona. Siendo de noche nada de casas de cambio ni de oficinas consulares, y así el «senecifista»

le recomendó al cuitado la oficina de policía francesa para que lo orientaran, en cuyo punto de la conversación un servidor se ofreció para guiar al desamparado a una delegación portuguesa que yo conozco de paso. Al verse entre personas de su habla mi ya casi amigo se me arrodilló, y poniendo él las manos en posición rogatoria hube de sufrir eso:

— ¡Senhor español, la virgen de Fátima le abençoe!

Sin culpa ninguna sali avergonzado de la «gare».

Esta deprimente escena me recuerda otra que aguantó un compañero en el propio rellano donde habito.

Indignado por la inconducta de un vecino, español por más señas, Compañero se presentó a su puerta recriminándole, seguramente con motivo. Pero Compañero, que se atendía a una réplica como solemos darnos los españoles de Santa Marta, pasó por el bochorno de ver al compatriota rendido a sus pies al par que lloriqueaba compungido:

— Señor, no me quiera mal, no lo haré nunca más...

Compañero abandonó avergonzado la escena viniéndose a refugiarse a casa, donde mi compañera le compuso un café y yo me puse a filosofar sobre el siglo de anticipación que llevamos sobre españoles de ahora.

En esta misma «mansión» que nos guarece a mí y a mi familia soy forastero pese a los años que la habito y los vecinos se me antojan inexistentes de puro mudos. Para no coincidir con nadie en la escalera la subo y bajo con parecida precipitación que Compañero usó para alejarse del tío de las preces. Siendo por culpa de esa rapidez que ese mundillo que duerme bajo el techo que nos es colectivo se ocupa de mí *sotto voce*, como del *jeune homme du quatrieme*. Muchas gracias.

En las calles, siempre inconocidos; de tal suerte, que cuando alguien con razón me saluda quedo sorprendido.

Pero lo de ayer fue inefable: En la acera una niñita de cuatro años absolutamente inconocida me tendió la mano para decirme, con un cariño sin tacha:

— *Bonjour, monsieur! Ça va la santé?*

Ayer no tuve reniego para los franceses.

ROVELLAT

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuánto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiere en el «C. S.» al precio de 1 franco.

JIRA CONFEDERAL EN FONTAINEBLEAU

Organizada por la F. L. del lugar de acuerdo con la C. de R. Zona Norte, Tendrá lugar el día 17 de mayo en el bonito paraje de Parlancher, a 300 metros de la estación ferroviaria, lugar de vista panorámica en su proximidad de La Roche Eponge, vecindad con la Maison Forestière y no lejos de la piscina pública. Por la mañana se girará visita al Château de Napoléon y por la tarde se podrá improvisar una charla en la que intervengan varios concurrentes.

Dado el carácter regional y fraternal de esta Jira, recomendamos a los compañeros la mayor asistencia a la misma.

Se puede utilizar el tren, si bien es aconsejable organizar el viaje en autocares por razones de economía de tiempo y de dinero.

Así pues, la familia confederal queda citada para el día 17 de mayo a Fontainebleau, paraje de Parlancher.

Los compañeros de la localidad se encontrarán en la Plaza de la Gare para indicar el lugar.

Los que deseen acudir son informados que desde Ste-Marthe partirá un autocar a las 8 y media de la mañana, cuyo precio será de 10 francos la plaza. Inscripciones en la Administración del periódico.

AVIS

Nous avons trouvé le 19-4-70, au Palais de la Mutualité, jour de notre Gala de Variétés, une carte au nom de L. M., Service Montrouge, titulaire des Œuvres Sociales de l'Office de Radiodiffusion-Télévision Française « Cantines Parisiennes ».

L'intéressé peut venir la recevoir chez nous, 24, rue Ste-

COMUNICADOS

Marthe, Paris (X), nous écrire à cette adresse, ou nous téléphoner à Bot. 22-02.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados para el domingo 17 de mayo 1970 a la asamblea general que se iniciará a las 9,30 horas en nuestro local social.

AVISO IMPORTANTE

La Cruz Roja Yugoslava, solicita informes a la persona o personas que pudieran facilitarlos, sobre ¿Spiro, Peter, Pedro? Vidovic, nacido en 1909 en la aldea de Trubjela, Montenegro, Yugoslavia.

Combatió en las filas del Ejército Republicano, e intervino en las operaciones de Aragón y Levante, incorporado a una unidad militar de libertarios españoles.

Las últimas noticias que se conocen son que durante algún tiempo estuvo internado en el Campo de Concentración de Gurs (B. P.), de donde se evadió, sin que hasta la fecha (hace treinta años) se haya vuelto a saber nada sobre su paradero.

Si algún compañero o amigo pudiera facilitarnos algunos informes, le quedaríamos sumamente agradecidos lo hicieran a la Redacción de «Tierra y Libertad», Apartado M-10596, México 1, D.F., (EE. UU. Mexicanos), o a la Embajada Republicana de España en México, calle de Londres, 7, D. F. (EE. UU. Mexicanos).

F. L. DE IVRY

Invita a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 10 de mayo. Presencia indispensable.

NUCLEO DE PROVENZA

Regional en la Bolsa del Trabajo, de Marsella.

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aygade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	10 902 00
Un Bizcarrar, Paris	60 00
Latorre, idem	10 00
Canillas, Ltte.-Beuvron	50 00
Roqueta, Creuse	10 00
Vidal Fontanet	50 00
Pedro Peralta, Thiais	10 00

Suma y sigue 11 092 00

Suscripción Pro-España

Berthe et Jacques, 10; Gregorio Ibañez, 10; F. L. de Houilles-Argenteuil, 297,50; Pedro Muzas, 10; Francisco Giné, 10; F. L. Combs-la-Ville (compromisarios) 145; F. L. de Ivry: Gutiérrez, 12; López, 32; F. L. de Paris, 300; F. L. de Dreux: Landeira, 20; Hernández, 10; Cañete 10; F. L. de St-Denis, 15.

TOTAL: 881,50 francos.

DISCOS

Estoy en la cama, pasando revista a mis enfermedades. Sin dejar una, varias.

Los ojos se enturbian un poco por la niebla de los años. Un poco demasiado.

¿Las rodillas pinchan? No salgas sin el paraguas.

Si pelo se va piernas queden. Acierto de dentista: no componer dentaduras comestibles.

El no hacer, enfermedad que no tengo ni me tiene.

Comer para reñir con el estómago. Comer para cogerle odio al tendero.

Hacer fuerzas para quedar invadido.

Trabajar fuerte, ganar dinero para un entierro de lujo. Lo sabemos en España. En Francia se ha perdido la memoria.

Las vías urinarias, tan importantes como las respiratorias.

Aborrezco el tífus, el cáncer, la tisis, la estolidez, la imbecilidad, el dinerismo, la vulgaridad perniciosas; aborrezco todo.

Sin ideas ni constancia en pos de ellas, me aborrecería yo mismo.

Salto de la cama para empezar la jornada. Contra las enfermedades propias y las ajenas.

DISCOBOLO

F. L. DE PARIS

Invita a sus adherentes a la asamblea general que se celebrará el domingo 10 de mayo a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 24 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia a todos.

LA REDACCION ACLARA. — Haber — erróneamente — anticipado en tres años el acontecimiento de la huelga general de Chicago de 1886. En el «edito» del nº 605 pusimos el año 1883.

Si rectificar es de sabios, esperamos vernos beneficiados a causa de ese aforismo...

EN CORREOS ALGUIEN NOS SABOTEA

El número 605 de LE COMBAT SYNDICALISTE, depositado en la Poste de Choisy-le-Roi el día 28 de abril de 1970, casi nadie lo ha recibido; y en todo caso con mucho retraso.

Se hará la reclamación oportuna.

FIESTA FAMILIAR EN BURDEOS

Domingo 10 de mayo a las 3 y media de la tarde en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, donde el Grupo «Amanecer» pondrá en escena, los juguetes: «El Contrabando» y «El faro de las Tormentas»: Comicidad y dramatismo. Recitación de poemas, cantos, chistes, etc.

¡Ayudemos a S.I.A.!

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. Adquirirlo y estudiarlo.



REJAS ADENTRO

MADRID. — Al protestante Escuin el TOP pretende condenarlo a tres meses de arresto por haber publicado sin permiso «Mensajes del Amor de Dios». El fiscal hubiese preferido «mensaje del amor de Dios». El protestante Escuin protestó en vano.

— Por asociación ilícita y propaganda ilegal, a Juan H. Manso Blanco, José M. Iriarte Martínez, Alberto Fernández Checa, Jesús Ojeda García y Sabino A. Ipiña Hormaechea (ex comité de huelga de la Babcock Wilcox, de Bilbao) el TOP les ha codenado a tres penas de ocho meses, un año y 10 mil pesetas a cada uno. Los afectados establecerán recurso.

— Ismael Martel Marcos y Joaquín Gómez Gil, de la Hispano Aviación, fueron arbitrariamente retenidos por la policía durante doce días. Considerándolos en falta, la gerencia de la Hispano los despidió del trabajo de acuerdo con la Delegación Provincial de Sindicatos. Entablado recurso ante el Supremo, éste ha dado razón a la empresa y al Sindicato, dejando a Martel y a Gómez sin trabajo ni reparación alguna.

— Por haber cantado, junto con otros compostelanos, el himno «Venceremos Nos», el abogado santiaguense Jaime Isla Couto ha sido condenado por el TOP a cuatro meses de arresto y a 15.000 pesetas de multa. Así y todo, a la larga «Venceremos Nos».

SIEMPRE P'ATRÁS

MADRID. — La evolución de los salarios agrícolas durante el pasado mes de marzo indica un retroceso en relación con los últimos meses, según el Servicio Sindical de Estadística. El salario del peón eventual fue de 174,8 pesetas frente a 177 pesetas en enero de 1970 y 177,5 en febrero último.

El salario de un conductor de máquinas se elevó en marzo a 216,9 pesetas, frente a 220,6 y 221,9 pesetas en enero y febrero, respectivamente.

SIGUE LA AGITACION EN LA BANCA

MADRID. — De 12 a 12 y cuarto del mediodía de hoy ha tenido lugar en las dependencias del Banco Exterior de España de Madrid un paro laboral, en señal de protesta por la oferta de la Comisión Económica en las deliberaciones del convenio colectivo de esta entidad, que actualmente se están realizando.

LA MINA TRAGICA

MADRID. — Las famosas «Mi-

ANTENA

nas del Rif», origen aducido de la guerra hispano-rifeña de 1909, van a ser reabiertas a cargo de una empresa canadiense de acuerdo con el gobierno de Rabat. Tal minería se reveló pobre en materiales, pero los nuevos explotadores, previo examen del lugar, creen poder extraer sumas considerables de hematite y magnetita, principalmente de los escombros desconsiderados por las empresas anteriores.

Esta minería melillense costó, sólo en 1909, veinticinco mil vidas de soldados españoles, una revolución en Cataluña con dos centenares de muertos, más los cinco hijos del pueblo fusilados en el castillo maldito.

EXPLOSION A BORDO

PAMPLONA. — Un helicóptero «Alouette III» explotó y se vino abajo en los aires del pueblo de Isaba, muriendo sus cinco ocupantes. Para indagar la causa del siniestro ha acudido un tribunal Militar del Aire. Los muertos fueron enterrados y los tribunales cerraron sus vanos trabajos con una merienda sin tristeza. La casa Sud Aviación de Burdeos, a su vez acudida, tal vez resuelva el enigma en su detalle técnico. Nada más.

APUNTA, MAGAZ

BARCELONA. — En 1927 el rey y el almirante Magaz visitaron Igualada, en cuyo Ayuntamiento recibieron a los alcaldes de los pueblos, que, como es de suponer, mendigaron mejoras al monarca. Y es fama que a un alcalde que nada decía Don Alfonso le preguntó si acaso en su lugar no se necesitaba un puente, a lo que el aludido asintió con la cabeza. «Apunta, Magaz», le rogó el soberano, encargo que ya le había dado más de treinta veces para otros tantos inútiles pedidos.

Pues ahora Igualada ha sido visitada por el subsecretario de Gobernación, falangista Cruylles, a cuyo personaje los alcaldes del distrito le solicitaron mejoras semejantes a las que sus antecesores habían solicitado de Alfonso XIII. El secretario del subsecretario Cruylles tomó papel y pluma y... «apunta, Magaz».

NOTAS CATALANAS

BARCELONA. — La policía ha

efectuado ocho detenciones de obreros sindicalistas, quedando tras de ellos procesados y encarcelados y en libertad provisional los cinco restantes.

— En Igualada unos centenares de jóvenes efectuaron una «sentada» en la Plaça del Blat para protestar de la opresión oficial que sufre la lengua catalana. Hubo vivas y muertas y exhibición de carteles «contestatarios». La policía intervino para desalojar la plaza.

— Para cumplimiento del trámite procesal de notificación del auto de procesamiento, comparecieron ante el Juez que entiende de los delitos de Prensa el catedrático de Derecho Político profesor Jiménez de Parga, y el autor de la entrevista publicada en el semanario «Mundo», José Manuel Gironés, periodista.

Jiménez de Parga manifestó que él mismo asumía su propia defensa. El periodista señor Gironés aún no ha designado abogado defensor.

El auto de procesamiento estima una coautoría de entrevistador y entrevistado en las declaraciones aparecidas en la citada publicación el día 10 de enero de este año.

P. P. P. (PIEDRA A PÁPA PIO)

CAGLIOSTRO (Cerdeña). — Papapio, gerente del Vaticano, entidad financiera la mayor del mundo, ha sido apedreado por los anarquistas durante la humillante visita que el nabab católico efectuó en el barrio de Sant'Elia, el más pobre de Cagliari. Hubo refriega con la policía, resultando dos obispos contusos, algunos policías y manifestantes heridos, y algunos compañeros detenidos. Los comunistas desaprueban esta acción anarquista y manifiestan que la Iglesia declare en pecado mortal a los culpables.

PROTESTA UNIVERSITARIA

LISBOA. — Por motivos de imposición gubernamental el Instituto Superior de Ciencias Económicas fue ocupado por los estudiantes tras haber abucheado a los profesores serviles. Llamada la policía, ésta desalojó con malos modos del edificio a los ocupantes, los cuales han declarado el boicot al Instituto en tanto el gobierno rechace sus reclamaciones. En un manifiesto los huelguistas aseguran que el exceso de autori-

tarismo y la represión merecerán su réplica.

CON LA BENDICION DEL OPUS DEI

BURGOS. — Dos muchachos trabajadores, José I. Echevarría e Iván J. Vega han sido condenados en consejo de guerra a cuatro y a seis años de cárcel respectivamente, por «manejos contra la seguridad del régimen».

El Ejército, pues, se mantiene político.

DELITOS DE IMPRENTA

MADRID. — Un libro de Gil Robles, «Mi pensamiento político (1962-1969)» ha sido confiscado antes de ser puesto a la venta.

Al jesuita «revolucionario», Marzal, el TOP le ha impuesto el pago de 30.000 pesetas por haber difundido su opinión sobre «El Mayo (1968) de la cólera y de la esperanza».

EN PLENA SOCIEDAD DE CONSUMO

BARCELONA. — Según datos municipales hay todavía más de 4.000 chabolas. Aunque sus ocupantes obtuvieran una vivienda de las construidas por la Obra Sindical para combatir el chabolismo, no podrían pagar las 15.000 pesetas de entrada y las 1.200 mensuales de amortización.

ABOGADO A LA CARCEL

BARCELONA. — Ha ingresado en la cárcel el letrado don José Solé Barberá por suponersele complicado en una reunión celebrada en S. Isidro, a cuya terminación se registraron incidentes con intervención de la policía.

UNA VUELTA MAS AL TORNILLO

BARCELONA. — Setenta y tres abogados de esta ciudad han presentado un escrito dirigido a la Junta de Gobierno del Colegio de Abogados de esta ciudad, en el que exponen que «han tenido conocimiento de que en la Prisión Provincial de hombres de nuestra ciudad a diversos abogados de nuestro Colegio debidamente designados como defensores, sólo se les ha permitido la comunicación con sus defendidos ante la presencia de un funcionario de prisiones, que interviene en la comunicación entre abogado y cliente». Solicitan la convocación de una Junta General Extraordinaria en la que sean examinados estos hechos y donde puedan ser aprobadas las medidas pertinentes.»

Réponse à « Droit de réponse »

Dans le numéro 603 de LE COMBAT SYNDICALISTE, figure un article intitulé : « Droit de réponse », signé René Villard, où il est question de mon écrit « Les dessous des Révolutions » paru dans les numéros 595, 596 et 597 du même journal. Je ne connais pas personnellement René Villard, si ce n'est que par certains de ses écrits. Mais le camarade Villard ne parle pas uniquement en son nom, il parle aussi au nom des Unions Régionales et de quelques JAS et à ce qu'il paraît que les UR et les JAS ont qualifié mon écrit de propagande fasciste.

Pourtant tout le long de mon exposé, je ne fais que présenter des preuves de la part prise par les financiers aux révolutions qui se sont déjà produites ; je ne puis me prononcer à ce sujet sur les révolutions futures, car je ne suis pas un mage. Ce qui m'a choqué, et m'a laissé complètement suffoqué, c'est d'apprendre que dans les milieux libertaires, quand on dénonce les manigances des financiers et des forces occultes qui les servent, c'est-à-dire Francs-Maçons et autres, on est accusé de faire de la propagande fasciste. Les marxistes ont toujours qualifié de fascistes ceux qui ne sont pas de leur avis. Je croyais qu'il n'y avait qu'eux qui pensaient de la sorte. Il me semble à moi, que tout le long de mon exposé, j'essaie de faire com-

prendre aux camarades que si nous avons toujours été trompés, ce n'est pas une raison pour continuer à l'être. Ce n'est qu'un avertissement que je donne aux camarades. Aussi, je ne comprend pas René Villard quand il dit : « On peut regretter que le titre de l'article ne s'intitule pas : « Dessous des révolutions passées » ce qui aurait été plus juste et aurait évité une critique qui semble admettre que l'auteur prend position pour toutes les révolutions, les anciennes, les présentes, les futures ». Je crois que là il y a un peu de mauvaise foi de la part des camarades qui m'ont jugé de la sorte, car je ne prends position pour quoi que ce soit ; je ne fais que dénoncer des faits qui se sont produits pour mettre les camarades en garde afin qu'ils ne se renouvellent plus, et que la prochaine révolution soit la bonne.

Il me semble que cela est bien clair quand à la fin de mon écrit je dis : A quand la révolution libertaire. *Quand est-ce que nous saurons nous dépendre de cet érotisme menteur au service de l'Etat et de la finance, qui a su toujours nous mener, mais qui nous a trahis chaque fois.* (Cette fois-ci, je prends position et c'est la seule.) Je crois que c'est suffisant, et que le camarade Villard n'a pas besoin de nous dire : « Il est bon de préciser que la révolution libertaire de demain, quand

elle se réalisera, ne saurait être entachée de calculs capitalistes. » Je ne fais que lire et relire l'article de Villard où je ne trouve que des mots absurdes tels que : fascisme, fasciste, contre-révolutionnaire, calcul hypocrite, mais qu'en définitive ne prouve rien de ce qu'il avance. Il y a surtout certaines contradictions dont on n'arrive pas à saisir le véritable sens. Lisons par exemple ceci : « Il est bien évident que si la révolution libertaire apparaît d'une réalisation lointaine, c'est que justement, il faut libérer les esprits de tous les mensonges (c'est moi qui souligne) entretenus par les Etats serviteurs du capitalisme, afin que la masse prolétarienne dans une révolution saine, se libère définitivement de tous les profiteurs qui vivent de son travail et de sa peine. » Et quelques lignes plus bas vous lisez : « La relation de la vérité comporte des risques et la diplomatie consiste à atténuer cette vérité quand elle peut se révéler contraire au bonheur des hommes. »

Je voudrais que le camarade Villard me dise ce que je dois faire ; si je dois dire toute la vérité pour libérer les esprits de tous les mensonges, ou employer la diplomatie pour faciliter le bonheur des hommes. Si c'est la vérité que l'on doit dire, je crois que je n'ai fait que cela tout au long de mon exposé, et alors, je ne vois pas pourquoi je suis traité de fasciste, contre-révolutionnaire, etc. Quant à la seconde version, celle qui consiste à employer la diplomatie, je ne suis pas du tout d'accord, car la diplomatie c'est le mensonge, et nous les libertaires nous avons une éthique qui n'admet pas le mensonge, même si ce mensonge doit contribuer au bonheur des hommes. Car quel bonheur ? Celui d'avant ou après la Révolution ? Si c'est celui d'avant, ce n'est qu'un leurre, et les hommes qui aspirent à la liberté totale ne peuvent pas se nourrir que de promesses. Si c'est le bonheur d'après la révolution les hommes du monde entier y participeront dans l'égalité complète. Enfin, René Villard nous dit encore : « En fait pour nous, militants du syndicalisme révolutionnaire, dont la base de travail et de propagande est l'Internationale de 1864, (il me semble qu'il aurait dû y ajouter, et la démystification), il n'y a jamais eu de véritables révolutions etc... ». D'accord camarade Villard, il n'y a jamais eu de véritable révolution, c'est ce que je me suis efforcé de prouver tout le

long de mon écrit, et c'est pour cela que je dis : *A quand la Révolution Libertaire ?* etc. Ce que j'ai voulu prouver aussi, et cela m'étonne que le camarade Villard n'en ait pas parlé du tout dans sa critique (car c'est mentionné au début et à la fin de mon écrit), c'est la collusion du capitalisme et de l'Etat avec l'érotisme c'est-à-dire, Francs-Maçons, Rose-Croix, Martinistes et autres qui sont les véritables responsables de l'échec de toutes les révolutions. (Quand je dis échec, cela veut dire dans le sens du libéralisme.) J'ai envoyé il y a quelque temps un second écrit qui complémente le premier. S'il voit le jour, (car maintenant j'en doute), les lecteurs connaîtront un peu mieux ma position au sujet de la véritable révolution ; mais je les avertis que là aussi je n'emploie que la vérité. De qui vais-je m'attirer les foudres cette fois-ci ?

Pour terminer je dis : certains camarades ont suscité contre moi une accusation qui n'est pas valable, elle est fautive.

Je laisse aux camarades sages, le soin d'en juger.

J. C.

De la part de la Rédaction du journal : Cette double réponse apportée par l'auteur de l'article « Le dessous des révolutions » ne doit pas entraîner une polémique qui n'aurait pas sa place dans les colonnes de notre journal. D'autre part, il est hors question de faire porter la responsabilité du jugement de l'article précité à René Villard. Le camarade n'a fait que répondre à une question posée par la rédaction du journal à toutes les U. L., sauf celle accusatrice, afin qu'une position émanant de l'ensemble de la Confédération puisse donner un jugement et répondre aux camarades accusateurs. Nous demandons que la polémique (si elle doit se poursuivre) soit effectué par courrier. Nous rappelons que la rédaction donne la possibilité à tous ses collaborateurs de la joindre par courrier à l'adresse donnée en dernière page du journal. Ceci évite l'égarement d'articles et permet des contacts directs et fructueux qui ne peuvent être faits par l'intermédiaire du journal.

Michel Le Marec

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

LA PARTICIPATION

Par manque de place, nous avons volontairement supprimé le report annoté (1) du paragraphe : « Nouvelle répartition économique et conséquences », de l'article sur « La participation ». A la suite de « ... le rendement de la machine effet et réciproquement (1) ».

Nous reproduisons la note ci-dessous :

(1) Il faut signaler que ce phénomène explique la difficulté qu'a rencontré le capital — au niveau de son rendement — à se développer au début de son histoire. Il a fallu en effet prélever du primaire des agriculteurs pour les placer dans le secondaire qui se créait (les industries), comme ouvriers. Le capitalisme créait donc lui-même le prolétariat, en déracinant des individus aux attaches historiques et sentimentales très vives, de ce qui était leur passé, pour les transplanter dans un milieu nouveau, où ces travailleurs durent écrire leurs « Histoire ». En ce sens la conscience de classe du prolétariat urbain, n'est que

résultante d'une manœuvre du capitalisme originel.

Ces travailleurs transplantés durent créer les investissements industriels par la vente de leur force de travail ; d'où l'extrême dureté des capitalistes du XIX^e siècle qui ne pouvait faire aucune concession (car leur avenir était en jeu), et la misère absolue du prolétariat. C'est pour cela que dans une autre étude portant sur la consommation, nous avons parlé du XIX^e siècle, comme du siècle de la balance. Prolétariat d'un côté, et capitalisme de l'autre. La bataille historique qui s'engageait, décidait de l'avenir de l'humanité : le choix entre la liberté, ou l'aliénation. Le capital peut-on dire, a remporté la première manche. Il a consolidé un monde à son image : commercial, pourri, où aucune valeur spirituelle ne peut s'épanouir. Mais il n'a pas encore remporté la seconde manche ; à savoir la société technocratisée et programmée. A nous d'abattre cette purulence monstrueuse avant qu'elle ne nous engloutisse dans les filets des drogues hallucinogènes de l'aliénation.

SOUVENIRS SUR LE 1^{ER} MAI

En remontant le cours de l'histoire on remarque, que de tout temps et dans de nombreux pays, cette date a souvent été le prétexte de fêtes populaires ou d'agitation plus ou moins profondes voire sanglantes, on retrouve chez les peuples indo-européens et même au Mexique des coutumes analogues au Mai orné de banderolles et de guirlandes qui demeure le motif de réjouissances dans certaines de nos contrées.

La joie du renouveau est-elle à l'origine de ces manifestations populaires qui demeurent profondément ancrées dans les mœurs imprégnées des vestiges de l'animisme et du totémisme ?

Nous ne pouvons confondre ces coutumes avec le souvenir qui s'attache aux victimes nombreuses, trop souvent innocentes de l'aveugle répression qu'inspire aux gouvernants la peur engendrée par la colère qu'ils déchainent parfois sciemment.

Examinons donc les faits sociaux qui ont trop souvent défrayé la chronique depuis quelque quatre vingts ans.

En 1885 nous voyons se matérialiser, dans la république étoilée l'idée de revendications pour obtenir de meilleures conditions de vie des travailleurs; nous pourrions ensuite mesurer la distance qui sépare ces premières manifestations avec les méthodes processionnelles en usage depuis la libération.

En moins d'un an, les *Trade-Unions* ouvrières des Etats-Unis purent développer un vaste mouvement d'opinion qui aboutit le 1^{er} mai 1886 à une véritable levée en masse des travailleurs en vue d'obtenir des améliorations constamment refusées par les pouvoirs publics et notamment la réduction de la journée de travail à huit heures sans réduction de salaire. Ce fut là le couronnement d'une longue, et triomphante campagne de boycottage peu familière aux travailleurs européens.

L'origine de ces mouvements se trouve surtout dans la constitution en 1883 d'un nouveau parti antiparlementaire et résolument internationaliste qu'avec Parsons et Spies se fonda à Pittsburg sur la revendication essentielle de la journée de huit heures. En novembre 1885, les *Chevaliers du Travail* et la *Fédération des Chambres Syndicales* réunis en Congrès décidèrent d'imposer ce régime de travail à partir du 1^{er} mai suivant.

A fin de réunir les plus gran-

des chances de succès des grèves partielles furent évitées ainsi que tout mouvement susceptible de diminuer la volonté d'action ouvrière. La menace avait suffi pour enregistrer, dès le début de la seconde quinzaine d'avril, que 32.000 travailleurs de Chicago et de la région obtenaient satisfaction. Dans toute l'étendue des Etats-Unis ce nombre atteignait 125.000 en comptant les bénéficiaires de réduction sur les douze ou seize heures quotidiennes; c'est plus de 3.000.000 d'heures de travail qui se trouvaient épargnées.

La rapidité d'un tel succès n'était pas de nature à plaire aux capitalistes, ni aux gouvernants à leur dévotion qui prirent peur devant l'étendue soudaine du mouvement. Dans le désarroi policier qui s'ensuivit on enregistra à Milwaukee neuf morts parmi lesquels se trouvait un écolier qui tenait encore ses livres sous le bras. Mais la plus grande tragédie se déroula le 3 mai 1886 à Chicago où 40.000 ouvriers continuaient la grève devant la résistance des patrons enrôlant des jaunes pour briser l'élan qui menaçait leur autorité. A l'usine Mac Cormick, fabrique de machines agricoles répandues dans le monde entier 10.000 ouvriers songent à se libérer du bagne moderne que constituait l'organisation du travail de l'époque; ils se contentent d'abord de conspuer les jaunes qui par servilité ou manque de conscience ont accepté leur rôle de briseurs de grève.

A ce moment, sans qu'on sache pourquoi et sans avertissement préalable, une bande de roussins se jettent sur les travailleurs en déchargeant sur eux leurs revolvers. Un instant surpris les ouvriers s'enfuient mais se ressaisissant ils tentent de faire front contre leurs agresseurs. Un quart d'heure de lutte parassait leur donner l'avantage lorsque des chars de police amènent en renfort 200 agents armés de fusils à répétition et tirent dans le tas.

Les assassins patentés n'aiment pas beaucoup les statistiques révélant de si honteux tableaux de chasse et on ne sut jamais le nombre des victimes. Mais le lendemain l'*Alarm* de Parsons et l'*Arbeiter Zeitung* de Spies clament hautement leur indignation; le second va même jusqu'à lancer un appel à l'insurrection.

Le lendemain 4 mai, 15.000 travailleurs assemblés à Hay Market furent harangués par divers orateurs parmi lesquels se trouvaient Spies, Fielden et Parsons. Pendant

le jour la police n'osa intervenir et se tint cachée. Mais à la faveur de l'obscurité elle tenta de recommencer le massacre de la veille lorsque, avant que le contact ait été établi entre les adversaires en présence, une bombe explosa dans le camp des policiers en en couchant une vingtaine sur le sol dont quatre morts. Qui avait lancé la bombe ?

On parut croire à une machination policière, bien que des détectives privés assurèrent avoir trouvé une piste qui ne fut jamais suivie par les magistrats.

La panique consécutive à cette explosion eut pour conséquence un nouveau massacre au cours duquel le peuple ne pouvait riposter qu'avec de faibles revolvers contre les armes à répétition du *service d'ordre*; il dut donc battre en retraite en emportant ses blessés; quant aux morts on n'en connut pas davantage le nombre que la veille.

La conséquence de ces événements se traduisit par des perquisitions et des arrestations en masse; tout le personnel de l'*Arbeiter Zeitung* (rédacteurs, employés, typographes, etc...) fut arrêté. Un procès sensationnel fut intenté aux huit travailleurs qui restèrent inculpés dès que la folie de la répression fut un peu calmée.

Poursuivis, jugés et condamnés à mort pour l'activité qu'ils avaient déployée au cours des récentes semaines, quatre d'entre eux furent pendus: Spies, Fischer, Engel ainsi que Parsons qui s'était livré au dernier moment; Lingg eut le courage de se fracasser la tête avant le supplice en fumant un cigare fulminant. Quant aux trois autres, leur peine fut commuée en travaux forcés et restèrent au bagne pendant sept ans.

En 1893 un homme intègre, M. Altgeld, devenu gouverneur de l'Illinois, prit courageusement l'initiative d'une révision du procès de 1887 en concluant en ces termes: « Une telle férocité est sans précédent dans l'histoire et c'est pourquoi j'ordonne aujourd'hui 26 juin 1893 la libération de Fielden, de Neeb et de Schwab. » Cette attitude stigmatisait l'infamie des juges, des jurés et les témoins qui s'étaient associés à ce jugement rendu par ordre.

Partie d'Angleterre en 1833 qui se trouvait désarmée à la suite des guerres napoléoniennes et se débattant dans une situation économique désorganisée on observa un industriel anglais, John Fiel-

den, qui sous couvert de philanthropie misa sur la diminution de la production provoquant la hausse des prix et des salaires pour envisager l'initiative d'une action en faveur de la journée de huit heures. Quand le fondateur de la *Coopération* Robert Owen fut au courant de telles intentions le mouvement prit bien vite un caractère étendu. Des grèves nombreuses éclatèrent qui permettaient tous les espoirs et le couronnement de ceux-ci paraissait fondé sur la grève des fileurs de coton qui était fixée au 1^{er} mai 1834; d'autant plus qu'une méfiance croissante se manifestait envers la législation impuissante à assurer l'émancipation des travailleurs.

Malheureusement cette grève reportée d'abord au 2 juin, puis au 1^{er} septembre dut finalement être abandonnée par suite de l'indifférence des ouvriers lassés de ces ajournements successifs et la répression patronale fut alors en proportion de la peur que leur avait causée la menace ouvrière.

Toutefois quelques patrons moins timorés consentirent à céder à la seule menace de grève; à Manchester et dans tout le Lancashire l'essai fut tenté dans l'espoir d'une meilleure qualité du travail. Ce mouvement dura plus de dix ans sans histoire précise et fut jugé sur un demi échec.

Partie d'Angleterre, la revendication pour les huit heures revenait en Europe où à partir de 1890 elle prend un caractère annuel. Mais la méconnaissance de l'action directe chez les ouvriers et l'obsession des illusions politiques soigneusement entretenues en firent trop souvent des manifestations platoniques. Néanmoins cette revendication se trouve illustrée par cette pensée de Georges Yvetot « Le sang des martyrs de Chicago fut le baptême du 1^{er} mai prolétaire. »

La plus typique fut celle du 1^{er} mai 1890 (la première en France) où une délégation de douze manifestants fut conduite par Thivrier, député en blouse, à la Chambre des Députés où elle déposa un cahier de revendications. Reçue fort cérémonieusement elle sortit accompagnée d'une escouade d'agents chargée de les disperser sur la place de la Concorde où la foule les attendait.

Puis l'année suivante c'est le drame de Fourmies.

Selon une vieille tradition la *cueillette du mai* avait attiré en

SOUVENIRS SUR LE 1^{er} MAI

(Suite de la page VI.)

dehors de la ville jeunes gens et jeunes filles qui s'en retournaient paisiblement, insouciant de l'effervescence provoquée par une grève des ouvriers du textile.

Pour protéger la liberté du travail, la sollicitude gouvernementale avait envoyé sur les lieux gendarmes et soldats dont la présence provocante avait occasionné des troubles et mené l'arrestation de quelques travailleurs.

Une manifestation s'organise à laquelle se joignent les jeunes gens : devant cette foule bruyante mais inoffensive, on voit au premier rang une jeune fille Maria Blondeau, 18 ans, portant une branche d'aubépine et un jeune homme de 19 ans Biloteaux brandissant un drapeau tricolore.

Sans sommation préalable, le commandant Chapus du 145^e régiment de ligne ordonne à ses soldats de tirer ; les Lebels firent alors merveille et on dénombra neuf morts dont les deux jeunes

gens que nous venons de citer et un enfant de onze ans et plus de 70 blessés.

Que ce bref rappel historique fasse revivre en nous la volonté de conquérir toujours plus de bien être, fut-ce au dam de ces damnés politiciens qui s'avèrent plus favorables à la perpétuation de l'état de choses qui leur permet d'asseoir une domination toujours plus brutale.

Du « Je tiens les promesses même celles des autres » Pétain, qui voulait faire de ce jour de revendications un jour de fête populaire en passant par la *nécessité de produire* clamée par nos travailleurs honoraires nous ne pouvons qu'opposer l'opinion de Boukharine affirmant que faire une fête du Travail de cette date solennelle c'est trahir le prolétariat.

Efforçons nous pour que cette trahison ne devienne pas définitive.

André MAILLE

COMMUNIQUES

2^e UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis, à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

III^e REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III^e Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure

sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F. Angel Ma de Lera ; «Las

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h, local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

INDIVIDUALISME, EGOISME, COURANT LIBERTAIRE

Le premier type d'anarchisme qui fut plus que simplement philosophique fut l'individualisme. C'est l'idée que la société n'est pas un organisme mais une collection d'individualités autonomes, qui n'ont aucune obligation envers la société mais seulement les unes envers les autres. Ce point de vue existait bien avant l'anarchisme et il a continué d'exister indépendamment de lui. L'individualisme postule que les individus formant la société doivent être libres et égaux et qu'ils ne peuvent le devenir que par un effort personnel et non par l'action d'institutions extérieures. Tout développement de cette attitude tend évidemment à faire passer le simple individualisme vers l'anarchisme vrai.

La première personne à élaborer une théorie clairement anarchiste fut un individualiste : William Godwin, dans *An Enquiry concerning Political Justice* (Recherche sur la justice politique), en 1793. Par réaction contre les partisans et les adversaires de la Révolution française, il préconisa une société sans gouvernement et avec le minimum d'organisation possible, dans laquelle les individus souverains devraient se garder de toute forme d'association permanente ; malgré de nombreuses variantes, c'est encore la base de l'anarchisme individualiste. C'est l'anarchisme des intellectuels, des artistes et des non-conformistes, des gens qui travaillent seuls et préfèrent rester à l'écart. Depuis l'époque de Godwin, il en a séduit plusieurs, en Angleterre et en Amérique du Nord, par exemple des personnalités comme Shelley et Wilde, Emerson et Thoreau, Augustus John et Herbert Read. Ils peuvent se donner une autre étiquette, mais on reconnaît toujours l'individualiste.

Cela nous égare peut-être un peu de limiter l'individualisme à une sorte d'anarchisme car l'individualisme a eu une influence profonde sur tout le mouvement anarchiste et si on observe les anarchistes on voit que c'est encore une partie essentielle de leur idéologie, ou du moins de leur motivation. Les individualistes sont, pourrait-on dire, les anarchistes de base, qui souhaitent simplement détruire l'autorité et ne voient pas la nécessité de mettre quoi que ce soit à la place. C'est une attitude valable jusqu'à un certain point, mais insuffisant pour affronter les problèmes réels de la société,

NICOLAS WALTER

qui a sûrement plus besoin d'action sociale que personnelle. Seuls, nous pouvons nous sauver nous-mêmes, mais nous ne pouvons rien pour les autres.

L'égoïsme est l'extrême de l'individualisme, surtout sous la forme développée en 1845 par Max Stirner dans *Der Einzige und sein Eigentum* (L'Unique et sa propriété). Comme pour Marx ou Freud, il est difficile d'interpréter Stirner sans irriter ses disciples, mais on peut quand même dire que son égoïsme diffère de l'individualisme en général, parce qu'il rejette des abstractions telles que la moralité, la justice, l'obligation, la raison, le devoir, au profit d'une reconnaissance intuitive de l'existence unique de chaque individu. Il refuse évidemment l'Etat, mais il refuse également la société et tend vers le nihilisme (l'idée que rien n'a d'importance) et le solipsisme (l'idée que seul soi-même existe). Ceci est de toute évidence anarchiste, mais de façon plutôt improductive puisque toute forme d'organisation visant au-delà d'une éphémère « union d'égoïstes » est considérée comme la source d'une nouvelle oppression. C'est l'anarchisme des poètes et des vagabonds, de ceux qui veulent une solution absolue et refusent tout compromis. C'est l'anarchie immédiate, sinon dans le monde, du moins dans notre propre vie.

Une tendance plus modérée qui dérive de l'individualisme est le courant libertaire. Dans son sens le plus simple, cela signifie que la liberté est une bonne chose ; dans un sens plus strict, c'est l'idée que la liberté est le but politique le plus important. Ainsi le « libéralisme » n'est pas tant un type spécifique d'anarchisme qu'une forme tempérée de celui-ci, un premier pas. On emploie parfois ce terme comme synonyme ou euphémisme pour l'anarchisme en général, lorsqu'il y a quelque raison d'éviter un mot trop lourd d'émotivité ; mais souvent il signifie la reconnaissance d'idées anarchistes dans un domaine particulier, sans que cela implique l'acceptation complète de l'anarchisme. Les individualistes sont libertaires par définition, mais les socialistes libertaires ou les communistes libertaires sont ceux qui apportent au socialisme ou au communisme la reconnaissance de la valeur essentielle de l'individu.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

Grand Meeting à Marseille

Le 10 Mai 1970 à 9 heures 30,
Salle Francisco Ferrer, Vieille Bourse
du Travail, 13, rue de l'Académie,
Marseille (1)

Avec la participation de :

Marcel Lepoil, CNTF - José Muñoz - Congost, CNTE - Daniel Florac, CNTF-JAS - Henri Bouye, CNTF (pressenti).

Sous la présidence du camarade **Annibal Ferré**

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont pas reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14^e).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue St-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 5 mai 1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

LE COMBAT

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

LETTRE OUVERTE A " LA MARSEILLAISE "

Le « Groupe Libertaire Louise-Michel », d'Arles, tient à protester énergiquement contre les allusions et le rapprochement diffamatoire que vous avez fait dans vos colonnes, entre les inscriptions anarchistes (et par là extension au mouvement libertaire) et l'attentat au plastic perpétré contre le siège UDR, rue Balzac, (« La marseillaise », samedi 11 avril, article non signé d'ailleurs). Nous nous voyons dans l'obligation de faire la mise au point suivante :

Faire croire aux gens que les libertaires sont de simples activistes est puéril et dépassé. Cela date de l'époque où certains libertaires voulaient militer en pratiquant « la propagande par le fait ». Nous combattons actuellement, et depuis longtemps cette image fautive et tenace de l'anarchiste le couteau entre les dents et la bombe à la main, comme ce fut autrefois le cas des communistes. Apparemment votre manque d'information vous conduit encore à cette confusion. Il est un fait aussi que les libertaires firent des erreurs à une certaine époque. Ils ne sont pas les seuls, sachant seulement tirer les leçons de l'histoire. Nous ne pensons pas par exemple que les « communistes » russes qui écrasent de leurs tanks la liberté à Prague militent efficacement pour le socialisme. Avant de profiter des événements pour faire des rapprochements aussi hasardeux, d'autres questions plus mûrement réfléchies auraient pu vous venir

à l'esprit. Ces sortes d'attentats, même à caractère bénin, sont, vous le savez bien, à caractère fasciste. Il vaudrait donc mieux chercher vers la droite. La municipalité risque de devenir communiste, et comme l'illustrent les propos du colonel Mézy, ces actes inconsidérés n'ont pour résultat que l'empressionnement des électeurs à voter pour le parti de « l'ordre » aux élections suivantes. Ou bien ne serait-ce pas l'acte individuel d'un ancien SAC d'Arles dont l'existence n'a jamais pu troubler outre mesure les journalistes de votre quotidien ?

Au sein d'organisation politico-policrière dont la prétendue raison d'être serait la défense des institutions républicaines, et dont le recrutement se fait parmi les crapules et les truands sans envergure, après les événements de mai où nombre d'entre eux se trouverent là un travail aussi dégoûtant que bien rémunéré, l'« organisme payeur » doit maintenant opérer une compression du personnel. Voilà pourquoi nous posons la question : Ne pourrait-il s'agir d'un acte irraisonné de vengeance d'une barbouze en chômage, d'une pourriture sans cervelle, comme on en rencontre en rang serré parmi les membres de ces groupes crypto-fascistes. D'autre part, nous vous rappelons que nos premiers ennemis chez nous sont le capital et le fascisme; nous ne faisons pas d'anti-communisme, nous voulons le communisme, le communisme libertaire. Nous pensons que vous serez assez loyaux pour en prendre note et que vous informerez vos lecteurs. Aussi nous vous prions d'insérer la présente lettre. Sentiments démocratiques des travailleurs libertaires d'Arles.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne

Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenay-sous-Bois

C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :

LE MAREC Michel

28, rue Gabriel Péri

93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F

Six mois 20 F

Un an 38 F

à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)

C.C.P. 13.507-56, Paris

Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

342A

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

14 MAI
1970
NUMERO 607
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

VIETNAM, CAMBODGE,

AFFRONTEMENT DE DEUX IMPERIALISMES...

La guerre vient une nouvelle fois de se montrer dans toute son horreur. L'Indochine, ce terrain de manœuvre pour grandes puissances, s'embrace de plus belle, parce qu'un Monsieur, assis dans un fauteuil à décidé qu'il en serait ainsi.

Nous ne pouvons rester indifférents face à ces massacres. Mais nous ne pouvons, non plus, gober toutes les couleurs.

Il faudrait, qu'aveuglément, nous nous engagions.

Il faudrait que l'on dise : Vive la libération Nationale des pays d'Indochine, symbole de la lutte des classes !

Car il paraît que nous avons

là un exemple type de cette lutte des classes dont beaucoup se réclament. Et c'est en son nom que se battent des hommes, dans des armées régulières, nouvelles « armées rouges ».

Ce n'est pas de cela que nous nous réclamons; ce n'est pas du choc entre deux impérialismes, le communiste et le capitaliste, que nous espérons un renouveau social, mais de la révolte de tous les hommes, et de leur refus de l'autorité.

Le Prince Sianhouk est un prince, pro-communiste de surcroît. Cela ne l'a pas empêché de réussir à maintenir jusqu'à ces dernières semaines son pays dans un équilibre, instable peut-être, mais réel.



Une seule victime : le peuple !

Seulement, un pays s'approchant un peu trop de l'autre camp ne pouvait être vu d'un très bon œil à Washington, ce qui a motivé l'opération CIA dont nous connaissons les résultats. La réaction ne tarda pas, et il y eut la guerre. Invasion Nord-Vietnamienne où soulèvement populaire appuyé par le Nord-Vietnam, peu importe. A cette réaction succéda une nouvelle action, l'invasion

(très réelle cette fois) du Cambodge par les Américains. Ce fût l'occasion tant espérée pour réaliser les plans des théoriciens du Pentagone. Manque de chance, voilà la Mousson.

On évacue d'un côté (les Américains) par petits pelotons et tout d'un coup une excursion est décidé par Nixon au Cambodge. 10.000 tueurs pour nettoyer l'Etat Major Vietcong qui n'était pas au rendez-vous.

Mais au passage on rase villes et villages en bons guerriers que l'on est, sans se soucier du peuple américain, (il est vrai que celui-ci est le premier dont la force des actions du gouvernement est puisé dans sa majorité silencieuse) qui pourtant n'apprécie pas les « U. S. Go home » qui lui pleuve de partout.

L'excursion doit se terminer le 30 juin c'est « Nixon-évacue » qui l'a dit, Espérons que « Nixon-maintient » ne va pas en faire une colique; c'est l'ennui d'être un « pile ou face » ça se manie aussi aisément qu'une pièce de monnaie.

SOLIDARITE OUVRIERE

Une SOUSCRIPTION EST OUVERTE depuis le 20 avril pour soutenir les grévistes de l'Imprimerie Lang.

Tous unis dans le même combat contre le capitalisme et les briseurs de grève syndicaux de la C. G. T.

Souscrivez nombreux au C.C.P. 20 990-10 Paris de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) en signalant dans la partie correspondance « Solidarité Ouvrière » soutient aux grévistes.

Total antérieur 280
Recette Acte 1^{er} mai 270
Centre Censier 65
Travailleurs Babcock 15

Total 630

Déjà 5 morts aux U.S.A.: ils pèseront lourd sur la balance de l'extension de luttes révolutionnaires au pays de l'oncle Sam

Un mois de Mai qui com- mence bien !

A Amsterdam ça continue. Depuis le 1er mai bagarres de rues ne se sont pas arrêtées. « Le Monde » note avec un humour involontaire : « Ces désordres ont été déclenchés par une poignée de très jeunes anarchistes, ne semblent pas avoir été préparés par une organisation politique quelconque. On ne peut donc pas parler d'une manifestation contre la Monarchie. » Ben, voyons.

Une découverte... ancienne

C'est celle que vient de faire un sieur John Galbraith, américain, ancien ambassadeur et économiste mondialement connu. Pour lui, le président Nixon ne contrôle pas la machine militaire, mais il est contrôlé par elle (« Paris-Jour », 4 mai).

Mieux vaut tard que jamais, selon un dicton bien connu, et les Américains n'ont pas fini de nous étonner dans ce domaine. D'ici à ce qu'ils en arrivent à se rendre compte que la guerre c'est l'abomination de la désolation, il n'y a pas loin ; partant de là et poussant leurs investigations toujours plus loin, qui les empêchera de

voir que les militaires sont faits pour la guerre et, inversement, que la guerre est faite pour les militaires, lesquels militaires organisent et supervisent les guerres, mais ce sont des civils déguisés en soldats qui les font.

Dans le doute, messieurs des USA, renseignez-vous auprès des Européens, lesquels en connaissent un bout sur la question. Particulièrement les Français, experts en la matière, vu que depuis longtemps des généraux ou des maréchaux n'ont eu de cesse, à diverses périodes, de supplanter le pouvoir civil. Et vu qu'ils y sont bien souvent arrivés. Vu, encore,

que même pendant les périodes où les « gouvernements issus de la volonté populaire » ont tenu fermement les rênes, ainsi que cela se présente aujourd'hui, la machine militaire en arrive toujours à contrôler la poussive machine civile. Laquelle, alors, recule au lieu d'avancer. Et fabrique toujours, et de plus en plus, des engins de mort subite, en même temps que des êtres de chair et d'os, qui, un jour ou l'autre, ne manqueront pas de se rencontrer. Gare à la casse, alors, surtout que, dans ce cas, ce sont paradoxalement les cassés qui sont les payeurs.

SCELERATESSE

Nous avons déjà connu
Cinq ou six lois scélérates.
Or voici que l'on se hâte
D'en voter une de plus.

Les casseurs paieront la casse,
Autant pour les conseillers,
Quoiqu'un proverbe sagace
Dise qu'ils ne sont pas payeurs.

Car le bon peuple s'effare
De voir ces jeunes violents
Briser tout ; il en a mare,
Dame, comme on le comprend.

Pour l'honneur de saccager
C'est pas de la belle ouvrage
Mais du boulot d'enragés.
Car, enfin, si l'on saccage

Le pauvre contribuable
Soucieux de ses deniers

Trouve le casseur pendable,
Surtout s'il est bachelier.

Il serait pourtant souhaitable
Que l'on casse sans retard
Terribles et Redoutables
Qui nous coûtent des milliards.

Chars d'assaut que l'acier barde
Crapouillots et bazooka
Sans oublier la Bombarde
Chère à notre grand Yaca.

Sans oublier les Mirage
Ni les tigres de papier
Les vedettes d'un autre âge
Et les comiques troupiers.

Après ça, comme dit l'autre
Enfin l'on pourra causer
Sans avoir de bons apôtres
Prêts à nous casser les pieds.

BLANQUET

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

Le type d'anarchisme qui apparaît quand des individualistes mettent leurs idées en pratique est le mutualisme. C'est l'idée que, au lieu de s'en remettre à l'Etat, la société devrait être organisée par des individus qui concluraient entre eux des accords volontaires sur une base d'égalité et de réciprocité. Le mutualisme est un aspect de l'association qui est plus qu'instinctive et moins qu'officielle, et il n'est pas nécessairement anarchiste. Historiquement, le mutualisme a été important pour le développement de l'anarchisme et presque toutes les propositions anarchistes visant à la réorganisation de la société ont été essentiellement mutualistes.

Le premier qui se proclama anarchiste était mutualiste : Pierre Joseph Proudhon, dans *Qu'est-ce que la propriété*, 1840. En réaction contre les socialistes utopiques et révolutionnaires du début du XIX^e siècle, il préconisa une société composée de groupes coopératifs d'individus libres, échangeant les produits indispensables à la vie sur la base de la valeur du travail, et permettant le crédit gratuit grâce à une Banque du peuple. C'est l'anarchisme des artisans, des petits propriétaires et petits commerçants, de ceux qui exercent des professions libérales et des spécialistes, des gens qui tiennent à leur indépendance. Malgré ses contradicteurs, Proudhon eut de nombreux disciples, surtout parmi les ouvriers qualifiés et les petits bourgeois, et son influence fut considérable en France pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le mutualisme eut aussi un attrait particulier en Amérique du Nord. Il fut repris plus tard par des excentriques qui voulaient instaurer une réforme monétaire ou des communautés autonomes — mesures qui promettent des résultats rapides mais qui ne changent pas la structure fondamentale de la société. C'est une théorie valable jusqu'à une certaine limite, mais qui ne résout pas les problèmes de l'industrie et du grand capital, du système de classes qui les domine ni — par dessus tout — de l'Etat.

Le mutualisme est évidemment le principe du mouvement coopératif, mais les sociétés coopératives suivent des règles démocratiques plutôt qu'anarchistes. Une société organisée selon le principe de l'anarchisme mutualiste serait une société dans laquelle les activités communales seraient aux mains de sociétés coopératives sans

NICOLAS WALTER

directeurs permanents ni administrateurs élus. Le mutualisme économique peut ainsi être considéré comme un coopératisme moins la bureaucratie, ou un capitalisme moins le profit.

Considérons sur le plan géographique plutôt qu'économique, le mutualisme devient le fédéralisme. C'est l'idée que la société, dans un sens plus large que la communauté locale, devrait être coordonnée par un réseau de conseils issus des différentes régions, eux-mêmes coordonnés par des conseils couvrant de plus grandes zones. Le trait essentiel de l'anarchie fédéraliste est que les membres de tels conseils seraient délégués sans aucune autorité exécutive, immédiatement révocables, et que les conseils n'auraient aucun pouvoir central mais seulement un simple secrétariat. Proudhon, premier théoricien du mutualisme, fut aussi anarchiste et le premier théoricien du fédéralisme — dans *Du principe fédératif...* (1833) — et ses disciples furent appelés fédéralistes aussi bien que mutualistes, surtout ceux qui participèrent activement au mouvement ouvrier. Ainsi, au début de la Première Internationale et lors de la Commune de Paris, la plupart de ceux qui devancèrent les idées du mouvement anarchiste moderne se disaient fédéralistes.

Le fédéralisme n'est pas tant un type d'anarchisme qu'une partie inévitable de l'anarchisme. Virtuellement, tous les anarchistes sont fédéralistes, mais aucun ne se définit comme uniquement fédéraliste. Après tout, le fédéralisme est un principe commun qui n'est pas exclusivement anarchiste. Il ne comporte rien d'utopique. Les systèmes internationaux de coordination des chemins de fer, de la navigation, des liaisons aériennes, des services postaux, du télégraphe et du téléphone, la recherche scientifique, les campagnes contre la faim ou les catastrophes, et beaucoup d'autres activités à l'échelle mondiale sont essentiellement de structure fédéraliste. Les anarchistes ajoutent simplement que de tels systèmes marcheraient tout aussi bien à l'intérieur d'un pays qu'entre différents pays. D'ailleurs, c'est déjà vrai de l'énorme quantité de sociétés, d'associations et d'organisations volontaires de toutes sortes qui tiennent en main la partie des activités sociales qui ne sont pas rentables sur le plan financier ou politique.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

Pour l'unité du monde libertaire

Collectivistes, communistes, individualistes, syndicalistes, telle était, au siècle dernier, la nomenclature du mouvement libertaire.

Anarchistes « purs », anarcho-syndicalistes, syndicalistes anarchistes, conseillistes, situationnistes, tel est le panorama actuel.

Nous nous plaignons dans la moquerie des chapelles marxistes, mais que faisons-nous d'autre que de nous diviser en chapelles ?

A force de s'exclure, de se « scissionner », de se masturber intellectuellement ; à force de prétentions sans vergogne, d'orgueil démesuré de quelques soi-disant réinventeurs de théories, de divagations métaphysiques, de constructions sociales élaborées dans le vide ; à force de réclamer à corps et à cris l'organisation « mais la nôtre », le droit à la non organisation, c'est-à-dire à l'impuissance, nous désintégrons consciencieusement toutes les chances qui se présentent de redonner un peu de vie et de vigueur à notre mouvement.

C'est de cette façon que nous avons gâché successivement, les possibilités offertes par le syndicalisme naissant à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci ; la situation sociale de l'entre deux guerres qui, en Espagne s'est terminée par l'une des plus belles révolutions de l'histoire et a été en France l'exemple type de ce que peut être la récupération, l'occasion de remettre sur pied le mouvement en 46, par manque de rigueur et de souplesse à la fois, et surtout par manque du sens des responsabilités individuelles et collectives.

Notre génération, celle de 68, ne doit pas elle aussi subir cette loi qui semble régir le mouvement libertaire. Elle doit à tout prix faire l'effort nécessaire pour comprendre la nécessité vitale qu'est l'union des libertaires de tout bord.

Tout, absolument tout, doit être fait dans ce but.

Je suis à la CNT parce que je crois indispensable de revenir aux principes de l'Internationale de 1864 ; de les clamer sur les toits, de leur redonner une nouvelle vigueur, en modifiant, toutes les fois que cela sera nécessaire, les modalités d'action, les tactiques, les moyens, en reprenant toutes nos analyses à chaque fois qu'une découverte nouvelle, qu'une possibilité nouvelle nous sera connue, ou nous apparaîtra.

Je suis à la CNT parce que je crois que, dans les conditions ac-

tuelles, c'est le seul organisme, le seul mode d'organisation qui puisse nous amener à un résultat positif.

Que l'on me démontre, de façon convaincante, l'inutilité de l'organisation, et l'inutilité d'une lutte de tous les jours pouvant faire naître, dès maintenant, l'esprit de solidarité sans lequel aucune révolution ne pourra réussir.

Que l'on me démontre, que l'on me montre, une divergence fondamentale entre le conseil d'usine et la section syndicale, telle que nous l'entendons.

Que l'on me montre, que l'on me démontre la différence existant entre un comité, commune et une union locale, telle que nous l'entendons.

Que l'on me propose une organisation unitaire autorisant le droit de tendance, et permettant autant de types d'action que l'on voudra bien imaginer.

Alors, et alors seulement, je quitterais la CNT. Si quelqu'un

possède suffisamment d'arguments pour démontrer les propositions qui précèdent, je me joindrais à celui-là.

A vous, anti-organisationnels, il faut demander : Quand serez-vous enfin lassés d'attendre le grand soir ? Et s'il se produit au cours de votre vie une révolution qui paraîtra répondre à vos espoirs, ne croyez-vous pas que par manque d'habitude au combat, par manque d'idées (ces idées qu'il n'est pas possible de réinventer et de répandre en quinze jours) par manque de préparation, il se produira les mêmes phénomènes qu'au cours du siècle passé en Europe, c'est-à-dire que nous serons soumis à nouveau au capital, ou bien encore à un système de type stalinien ? Continueriez-vous, alors, à croire encore en votre déesse « spontanéité » ? Ou bien, au nom de votre liberté d'action, êtes-vous disposés à attendre dans votre tour d'ivoire l'an 3 000, pour voir votre rêve réalisé ? Vous serez alors

pire que les socialistes, car si eux aussi reportent la société anarchiste aux « calendes », du moins font-ils ce qu'ils croient nécessaire pour y parvenir. Vous ne serez ni plus ni moins que la résurrection impuissante de ces individualistes qui furent la plaie de notre mouvement.

Il est temps de réagir. Il est temps de nous réunir ; en tous les lieux où se trouvent des libertaires il est temps qu'aient lieu des confrontations d'idées.

Et comme ces idées doivent nécessairement être semblables, il faut que, faisant suite à ces confrontations, nous définissions les moyens et modalités d'action commune.

C'est à cette seule et unique condition que nous pourrions espérer obtenir, enfin, un développement normal du mouvement libertaire en France. Ce qui n'empêche pas, pour l'instant, d'être profondément cénétiste.

VIDAL V.

Chez Lang, ça continue

A l'heure où nous écrivons ces lignes l'occupation de l'imprimerie Lang (une des plus grosses d'Europe) continue. (Voir le dernier « C. S. »). Les militants syndicalistes révolutionnaires CNT restent très actifs. On peut une fois de plus critiquer l'attitude des syndicats réformistes, qui ont organisé un vote pour ou contre la reprise dont les résultats n'ont été connus que l'avant-veille du week-end de l'Ascension. Le résultat du vote (992 contre, 560 pour sur 1554 votants pour plus de 2.600 travailleurs) a évidemment perdu de son impact mobilisateur, mais les réformistes ne craignent pas plus ce qu'ils appellent « les extrémistes » que la direction ? Celle-ci n'offre en tout cas dans cette « contreproposition » que des pauvres miettes.

Pour sa part la 2^e Union Régio-

CONCENTRATION CONFEDERALE A FONTAINEBLEAU

Nos camarades espagnols de la Fédération Locale de Fontainebleau organisent une rencontre le dimanche 17 mai à Fontainebleau.

Les camarades désireux d'y participer peuvent partir par autocar avec les camarades espagnols. Le départ s'effectuera 24, rue Ste-Marthe, à 8 h 30.

nale CNT, dans la mesure du possible aide financièrement et moralement les lock-outés : distribution de tracts dans toutes les grandes imprimeries parisiennes et ailleurs affiches.

Les fonds peuvent être envoyés à CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne avc la mention : « Solidarité Ouvrière ».

C'est à nous de développer la solidarité pour les camarades de Lang à Paris comme en province.

Il faut pourtant informer les autres imprimeries en demandant énergiquement que les journaux habituellement imprimés à Lang (« L'Express », « Auto-Journal », « Détective », « Noir et Blanc », « Miroir des Sports », etc... ne soient pas imprimés ailleurs. Tracts, affiches, manuscrits, sérigraphies (si vous êtes riches), tout est bon pour développer cette propagande.

PRÉSENCE DE LA C. N. T.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale de Nantes

Syndicat du Bâtiment et Travaux Publics. Permanence : Café du Château, rue du Château, à Nantes, samedi, de 16 h à 17 h ; 3^e dimanche de chaque mois à 10 h. Syndicat en formation : Sécurité Sociale.

SIA et Cercle d'Etudes Sociales de L.-Atlantique : 2^e dimanche de chaque mois au Café du Château, Nantes à 10 h.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale : Lyon-Villeurbanne : syndicat de Bâtiment et Métallurgie ; Palais du Travail,

place de la Libération, 69-Villeurbanne ; permanences : salle 2, le samedi, de 16 h à 17 h 45 ; disponibles : bibliothèque (200 vol.), journaux ; bulletin intérieur ; cotisation.

Communiqué : Assemblée générale le 16 mai à 16 h.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Comment améliorer les conditions de travail du bâtiment et des travaux publics

(Suite de l'article précédent)

Ce qui est nécessaire de créer, d'accorder aux travailleurs du bâtiment pour que ce métier (l'un des plus nécessaires du monde) ne soit pas un jour complètement déserté par les travailleurs, ce sont tout d'abord des améliorations dans les conditions de travail.

Le travailleur du bâtiment est un nomade qui doit à chaque instant changer de lieu de travail. Pour les travailleurs des gros œuvres tous les un, deux, trois ou quatre ans, rarement plus, exception peut-être de ce chantier effectué dans Paris pour le compte de la Banque de France et dont les travaux, après les multiples changements et retransformations, ont duré quinze années (des capitaux gênants peut-être).

Ce changement permanent, entraîne des frais de transport et des heures de transport que supporte le travailleur du bâtiment seulement et qui n'est cependant pas rémunéré comme il le devrait.

Ainsi alors que pour un travailleur fixe, celui-ci peut trouver un emploi relativement proche de son domicile, donc ne perdre qu'un temps minime dans le transport entre son lieu d'habitation et son lieu de travail, le travailleur du bâtiment, même s'il trouve un emploi au pas de sa porte, son travail va être exécuté en des lieux parfois distants de plusieurs dizaines de kilomètres de son lieu d'embauche.

Il existe bien un système de rémunération des petits et grands déplacements, mais celui-ci n'est absolument pas en rapport avec la réalité des frais occasionnés par le déplacement lui-même. (Les frais de transport sont intégralement remboursés, pas les inconvénients sociaux).

Il faut, pour que cela soit légitime, que les heures de transport soient rémunérées au tarif des heures les plus majorées du salaire du travailleur, car elles représentent en fait des heures supplémentaires à la journée de travail (et cela n'est encore pas équitable).

Pour bien comprendre ceci, il faut partir du fait suivant : que le travailleur qui embauche normalement à 8 heures le matin à son entreprise et débauche à 18 heures le soir, après une interruption d'une heure le midi, devrait, s'il devait se déplacer loin de son lieu d'embauche, effectuer ce déplacement pendant ses heures normales, lesquelles devien-

draient du coup improductives. Or l'intérêt du patron c'est que chaque heure pendant laquelle ses employés sont en contrat d'embauche, soit productive, d'où le fait que le déplacement des employés vers leurs chantiers s'effectue avant l'heure d'embauche et après l'heure de débauche.

Pour que cela soit équitable (puisqu'il ne peut être question que la journée soit dégréée d'une partie de sa productivité, cela dans l'intérêt de tous, ouvriers comme employeurs) il faudrait qu'il soit tenu compte de la fatigue supplémentaire, que représen-

tent, bien souvent, ces transports. Mais pour qu'une prime équitable soit accordée en sus des heures de transport, il faudrait que celle-ci représente une partie du profit réalisé pendant le temps équivalent au déplacement, qui n'aurait naturellement pas pu être réalisé si ce déplacement était effectué pendant le contrat normal d'embauche. La prime de panier généralement accordée, est une dérision. Elle ne représente même pas ce qu'elle est sensée couvrir (le repas du midi). D'autre part les hommes qui se penchent sur le problème social, se gardent bien d'approfon-

dir celui-ci dans une orientation exaucise mais se bornent à constater des faits qu'ils analysent plus ou moins et desquels ils tirent des suggestions qu'ils soumettent aux économistes. Tout cela axé dans l'esprit de l'économie capitaliste.

La solution à ce problème ne peut donc émaner que des travailleurs eux-mêmes, qui, par une action permanente dans la plus parfaite solidarité, saurait l'exiger du patronat en attendant de l'éliminer pour le remplacer par la gestion directe de leurs entreprises, donc de leurs intérêts.

Michel LE MAREC

SOLIDARITE

Le ministère de l'Intérieur fait preuve, depuis quelque temps, d'une sollicitude particulière envers notre confrère « La Cause du Peuple ».

Nous ne sommes en aucune façon d'accord avec la gauche prolétarienne, mais parce que nous croyons en la solidarité ouvrière, parce que nous croyons en la fraternité révolutionnaire, nous nous déclarons entièrement solidaires des militants de cette organisation et des deux directeurs, Le Dantec

et Le Bris, emprisonnés pour avoir défendu leurs convictions.

Accuser d'apologie du meurtre, du vol, de l'incendie, ceux qui ont une opinion adverse, c'est faire preuve de bien peu de justice, surtout si les accusateurs sont ceux-là mêmes qui entretiennent les armées, où le meurtre organisé est de règle; ceux-là mêmes qui ont pour loi le vol, réglementé par eux, et l'exploitation des hommes, viol de l'esprit certainement plus important que le vol; ceux-là mêmes qui préparent leurs réserves de napalm pour le jour où le peuple se révoltera.

Nous ne sommes pas d'accord avec la violence pour la violence, mais nous n'autoriserons jamais ceux qui en font leur loi à la condamner cyniquement pour mieux l'utiliser.

Saluons au passage le courage et l'abnégation de J.-P. Sartre qui, en prenant la direction de la cause du peuple, place l'Etat au pied du mur.

La répression est un fléau dont il faut nous départir, et quels que soient ceux qui la subissent nous ne pouvons que leur apporter notre solidarité

Le Comité de Rédaction

COMMUNIQUES

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

La prochaine réunion aura lieu exceptionnellement le dimanche 24 mai.

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une bro-

chure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F. Angel Ma de Lera: «Las

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18

heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

19° UNION REGIONALE

U. D. B. du RH. - 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Boursé du Travail, salle 3, 13 rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

El 1º de Mayo en España

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 14 de Mayo de 1970

CUANDO las tropas fascistas ocuparon el poder en enero de 1939 lo primero que ordenaron fue la abolición de los sindicatos obreros auténticos y la prohibición del 1º de Mayo como día de los trabajadores. La reacción había ganado militarmente la partida y debía obrar con más atribuciones represivas que el despota Fernando VII. «Se terminó la euforia sindicalista. En adelante bozal y candado».

Fue verdad eso. El odio burgués-reaccionario se manifestó brutal sobre la población laboriosa y avancista. Derechos suprimidos de cuajo y fusilamientos y condenas sin precedentes. La vejación y el tormento, naturalmente, al orden del día. El período emancipador de los hijos del trabajo se había clausurado.

No habría ya más Primero de Mayo. Pero la bestia nazi-fascista exterior había sido dominada, al parecer muerta, y la reacción gubernamental española lo meditativa, particularmente cuando el 1º de Mayo en 1945 resplandeció de nuevo en todo el mundo. En España, donde el totalitarismo permanecía incólume, la tal fecha no sería tolerada como prometido, pero el contraste se reveló demasiado vivo e insoponible, máxime cuando los obreros hispanos, desafiando la represión y la muerte, holgaron por bemoles cada 1º de Mayo. La eterna España de Goya es así.

Y así a Franco le llegó la hora de transigir y decretó la cosa ridícula de la Fiesta de San José Obrero. La fecha del 2 de mayo (sublevación del pueblo de Madrid contra el rey José Bonaparte) en 1945 resultaba trasnochada y en 1950 irresistible, incluso nauseabunda. ¡1º de Mayo, y sin la capa del burlado marido de María! El Poder siguió aferrado a su segunda versión del 1º de Mayo, pero el Pueblo quedó fiel a la primera, la verdadera, la internacionalista y emancipadora.

En la hora de ahora el Poder franquista no insiste en la farsa religiosa del 1º de Mayo Joséobrerista, y deja que las multitudes trabajadoras interpreten el día como mejor les plazca. Pero ¡ah!, que no se descarrien, que no se solivianten, que no perturben el orden por las calles. De lo contrario, los sables mantenidos en

alto se abatirán inflexiblemente sobre las espaldas de los subversivos y todo un ejército de guindillas, actuarios y jueces está presto para llenar con carne obrera los almacenes de la ley que en lenguaje vulgar se llaman cárceles y presidios.

Tenemos, en resumen, que el derecho a conmemorar el 1º de Mayo en España ha sido arrebatado a la omnipotencia del régimen fascista del 1º de abril de 1939, sin acodo de los 100 millones de trabaja-

dores organizados en el mundo, por energía propia, por memoles inherentes a los trabajadores de España mismos. Y es así como se reconquista el derecho: imponiéndolo, a pesar del riesgo de hacerlo. Y es así como el 1º de Mayo renueva en España la tradición

revolucionaria que había perdido con tanta procesión petitoria y tanta comilona vinificada como era costumbre degenerarlo, tal como se viene degenerando y desfigurando en los sindicalismos marca laborista, comunista y extensiones...

Risa y llanto

EN el siglo quinto antes de la era vulgar apareció el griego Demócrito con su risa continua de la locura humana. Y del 574 al 490 vivió el efesio Heráclito que al parecer lloraba por los mismos motivos. Es natural que como todo ello se desarrolló en aquellas remotas épocas anteriores a la llamada era cristiana, hemos de ser respetuosos con quienes veían el reflejo vivo del destino del hombre. El que era y el que debía ser.

Entre los tres grandes trágicos de la poesía griega, Sófocles el de Colono, Esquilo el de Eleusis y

Eurípides el de Salamina. También entre dos de ellos se expresan los mismos pensamientos; los de ver al hombre como es y el de presentarlo como debe o debería ser. Rendimos admiración a todos ellos, filósofos o poetas por una preocupación que cuantas escuelas se han sucedido en estudios de dicha materia no han podido apartarse y han tenido que tener en cuenta.

Se dice de Heráclito que consideraba el fuego como elemento primitivo de la materia, sometida a un cambio perpetuo.

Pero en el nº 423 de «Espoir» correspondiente al 1 de marzo del

año en curso en la página nº 2 y en el artículo de Abraham Guillén, que lleva por título: *Países pobres y Países ricos*, leemos que la dialéctica de Heráclito antes que la de Hegel (el panteísta, añadimos nosotros) encontró el secreto del ser y el conocer en las contradicciones existentes entre el hombre y la naturaleza, entre el pensamiento y el acto, entre el hombre y la sociedad, entre la conciencia y la existencia. Por mi parte llego a la conclusión, de que si esa dialéctica fue la que hacía llorar a Heráclito demuestra una debilidad profunda, un desbordamiento sentimental que no lleva tras sí soluciones prácticas. Porque esas contradicciones mencionadas se deben de superar, que no se superan en todas partes ni en todos los grupos sociales; no quiere decir eso que tengamos que llorar hasta convertirnos en Eco, como en la fábula mitológica de Narciso y su amada. Más bien reiríamos aunque no fuera más que por cortos intervalos, pero creemos que la formalidad del hombre y la seriedad de unas ideas merecen bien situarse en un terreno menos resbaladizo que la dialéctica de Heráclito, que el panteísmo hegeliano con su dialéctica, que nuestras ideas tienen motivos para alejarse de la sofística o del jacobinismo.

Y que por convicción de idealistas tenemos la obligación de hacer cuanto esté a nuestro alcance para que cuando las riquezas acumuladas en unos pocos y que un impetu de explotados desposea mediante un hecho revolucionario, no se concentren en manos de una burocracia, porque ello justificaría el llorar de Heráclito, el reír de Demócrito, que como hemos apuntado respetamos por la época en que lo manifestaron. Pero que si sólo vemos que han de ser hechos repetidos y no superados, sólo hacemos que negar nuestras ideas, negar en fin la evolución.

MARTIN SANCHEZ

El juego hispano-ruso

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (22 de abril) en despacho de la Agencia France-Press dice que la representación consular de Polonia en Madrid, que estaba prevista desde julio pasado se ha inaugurado oficialmente el lunes. La dirige el señor Onacik, ministro plenipotenciario y sustituto a la Cámara de Comercio Polaca que se instaló en dicha fecha en Madrid. El diplomático eslavo ha dicho que las compañías aéreas «Iberia» y «Lot», inaugurarán el mes próximo un enlace semanal entre las capitales de ambos países. Que se firmará en breve un acuerdo comercial y que el Consulado de España en Varsovia viene funcionando desde el mes de septiembre.

«Pero — añade el despacho — la representación polaca no es la única que se halla en España entre los países del Este. Existe una representación diplomática rumana desde el año 1967 y una delegación de la marina mercante

soviética desde el mes de marzo último. Además, España tendrá que establecer relaciones consulares con Checoslovaquia, representada actualmente en Madrid por una misión comercial.»



LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA RESPONSABILIDAD DEL ARTISTA

MUCHO se ha hablado acerca de lo que el Arte, en sus diversas facetas, representa a los efectos de afinar la sensibilidad; de lo que supone en tanto que positivo valor cultural. Pero la realidad nos muestra que no es muy abundante la cantidad de artistas que en verdad mantienen en su fuero interno una interpretación elevada, digna, a la manera de un deber moral encaminado a educar deleitando y tocando a la par firme posición ante las numerosas arbitrariedades sociales.

Son las consideraciones sugeridas en ocasión de haberse ofrecido en París al pintor Pierre Henry, cuyas obras han sido expuestas últimamente en la colorida Galerie d'Art Matignon, el Premio de los Pintores Testigos de nuestro Tiempo. De la breve alocución pronunciada por el citado artista, he ahí unos párrafos bien significativos:

«No podemos evadirnos de la época que atravesamos, en donde existen aspectos henchidos de belleza, y en la que prepondera la riqueza. Pero en la que también predomina una horrible crueldad.» Y a continuación prosiguió diciendo: «Hay millones de hombres que parecen de hambre, en tanto que millones de toneladas de viveres se malgastan o estropean. Por doquier percibimos el absurdo. La angustia está presente en todas partes. El artista lo nota. Por su sensibilidad, el artista está en el caso de sentirlo más intensamente que la generalidad. Deber suyo es el reaccionar ante tal estado de cosas. Decir lo que siente en tanto que testigo de la realidad.»

Ahora que para sincerarse ante la realidad, hace falta tener una conciencia depurada, ser sincero y veraz. No lo son aquellos artistas prostituidos por el afán de dinero; los que insensibles a las arbitrariedades sociales se dejan llevar de una inclinación comercial, como en el caso de un Salvador Dalí al que uno que en cierta época fue amigo suyo, y por tanto debió conocerle bien: el poeta Eluard; le puso por mote «Avida Dollar». Artistas manteniendo el espíritu romántico de rechazar el halago y el bienestar de raigambre burguesa los ha habido y los hay. Ellos son los que en verdad impulsan el progreso moral de los pueblos. Con ellos el Arte adquiere prestancia y valor sublime.

BREVE ANALISIS DE UN NUEVO OPUSCULO

«Si mis lectores no alcanzan a criticarme es que he fracasado.» — Nicolás Walter.

En junio del año pasado, y en ocasión de cumplirse el centenario de la revista ácrata londinense «Anarchy», se publicó un extenso ensayo del compañero Nicolás Walter, trabajo cuyo título era: «About Anarchism». De él se hizo un folleto. Ha sido el Centre International de recherches sur l'Anarchisme que ha editado, traducido al francés, dicho folleto.

En 48 páginas de texto, el autor ha dividido su trabajo en cuatro partes distintas: «¿Qué creen los anarquistas?», «Las distintas corrientes del anarquismo», «¿Qué quieren los anarquistas?», «¿Qué hacen los anarquistas?». Diversos apartados sirven para definir lo que son matices para acoplar al conjunto doctrinal.

Pretende el compañero Walter hacer una presentación nueva del anarquismo. Dice que si los escritos de nuestros predecesores son numerosos la mayor parte están actualmente agotados y el resto son inactuales. Quizás pueda considerarse, en tanto que novedad, el método expositivo, el enfoque de la diversidad de temas escogidos y la clara concisión explicativa. Cierto que muchos textos de pensadores anarquistas no es fácil hallarlos por haberse agotado ya de años las ediciones. Decir que hay apreciaciones que ahora resultan inadecuadas, crea cierta incertidumbre cuando a continuación no se aduce que es lo estimado como anticuado. Claro está que un análisis de esta naturaleza no es para hacerse en un folleto de propaganda. De ahí que no hacia falta apuntar la aludida deficiencia.

En el apartado relativo a las diversas corrientes del anarquismo, detalla el autor lo que estima como «anarquismo filosófico», individualismo, egoísmo, corriente libertaria, «mutualismo y federalismo», colectivismo, comunismo, sindicalismo.» En pos de mejor especificar, quizás ello motive un tanto de confusión. Ateniéndonos a las apreciaciones de Max Nettlau y Tarrida del Marmol, esto es, el «anarquismo sin adjetivos», queda obviada toda confusión, y se puede ofrecer una clara interpretación sin necesidad de meandros interpretativos sujetos a confu-

sión. Es cierto que el autor, una vez planteadas las diversas modalidades ácratas saca la conclusión de una posible convergencia. Pero para el principiante, la prolijidad en explicar diferencias resta claridad al objetivo esencial.

Acostumbrados nosotros a un léxico que excluye totalmente la palabra «política», o «politico» nos parece cosa disonante cuando el autor la toma como referencia de actividad en los anarquistas, dando al concepto el valor sociológico que nosotros, los libertarios españoles, no empleamos jamás. Bien que Nicolás Walter sabe diferenciar ese sindicalismo neutro del que se halla emparentado con el anarquismo, pero se percibe en el desarrollo de sus consideraciones que en cuanto a actividades sindicales, conoce poco la amplitud de actividades y el notable sentido ético y libertario que ha tenido nuestra Confederación Nacional del Trabajo.

Al margen de algunos detalles más o menos discutibles, naturalmente, a tenor del criterio particular del militante, destaca un conjunto expositivo claro, preciso, tanto para el individuo de una preparación intelectual como para aquel de escasos conocimientos. Hay definiciones de una cierta originalidad, a tono con nuestra época. Así refiriéndose a la necesidad de descongestionar las grandes urbes y establecer contactos de tipo federativo, cosa que han especificado notables sociólogos y pensadores como Fromm, Mumford, Riesmann, dice: «Los anarquistas quieren reemplazar la sociedad de masas por una masa de sociedades, viviendo juntas libremente, como los miembros que las constituyan.» Manifiesta: «¿Qué piensan los anarquistas del trabajo? En primer lugar, consideran que todo trabajo es desagradable, pero puede organizarse de manera que se haga soportable e incluso agradable, siendo una exclusiva incumbencia de aquellos que lo realizan.» Manifiesta que no es suficiente comprobar cómo se realiza la explotación del hombre por el hombre. Lo fundamental está en conocer el motivo, el *porqué*. En efecto, si analizamos detenidamente los móviles del conformismo entre las masas productoras de nuestra «sociedad de consumo» estaremos en condiciones de reaccionar de un modo plausible empleando la propaganda pertinente. Por cierto que, a tenor de

la propaganda, Walter señala que la cinematografía y el teatro son dos medios de suma eficacia, y lamenta que no se haya hecho lo necesario para utilizarlo debidamente.

De una manera detenida, abarcando los matices más susceptibles de confusión, en el opusculo «Pour l'Anarchisme» se desmenuzan todas las características del nefasto principio de autoridad; se define el sentido de la violencia, solamente justificable entre anarquistas en el caso de legítima defensa. Y ya en plan de abonar las realizaciones libertarias, el autor señala como algo digno de admiración y estima lo realizado en España durante la revolución del 1936. En suma, un folleto para abrir camino en el plan de la propaganda libertaria.

ORWELL EN LA TIERRA CATALANA

Al fin ha sido traducida al catalán la conocida obra de George Orwell: «Homage to Catalonia», traducida al castellano, en la Argentina, con el título: «Cataluña, 1937», habiéndole puesto por título a la traducción francesa: «La Catalogne libre». Han dicho algunos escritores catalanes: «Refiriéndose la obra a nuestra región, ¿qué menos que traducirla al catalán?»

Antifascista convencido, Orwell se unió a los que batallaban contra el fascismo hispano-italo-germano. Pero, escritor de talento, encarnaba también ese tan celebrado humorismo inglés. De ahí que en las páginas de su libro, a la par que celebra el heroísmo de quienes ofrecían la vida por la libertad, refleja en ocasiones el lado cómico de los hechos. Señala las deficiencias, el barullo; pero lo hace sin la menor acrimonia, con sonrisa de bondad, de comprensión, a fuer de hombre bueno.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo. Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1.50 F. en esta administración.

Aqui y ahora

Introducción a Hermes Trismegisto

por Juan Español

EN la novela «Comment c'est», de Beckett, último premio Nobel de literatura, el principio es como sigue: «Erase así yo cito antes que Pim con Pim después de Pim como son esas tres partes yo lo digo como lo entiendo primero las voces fuera guagua de todas partes después en mí cuando eso cesa de jadear cuéntame aún acaba de contarme la invocación instantes pasados viejos sueños que vuelven o frescos como aquello que pasa o cosa siempre y recuerdos yo lo digo como lo oigo los murmullos en el barro.» Y el final es así: «Entonces eso puede cambiar ninguna respuesta acabar ninguna respuesta yo podría sofocar ninguna respuesta no manchar el barro ninguna respuesta el negro ninguna respuesta no alterar el silencio ninguna respuesta reventar ninguna respuesta alaridos yo voy a reventar alaridos bueno fin de la tercera y última he aquí cómo era fin de la situación después de Pim así es.» Ahora, un trozo cualquiera de «L'innommable»: «... quizá sea yo, acaso sea mi mundo, coincidencia posible, no tendrá ventanas, se acabaron las ventanas, el mar me expulsó, el cielo no me vio yo no estaba allí, y el aire en el verano por la noche gravitando sobre mis párpados, se necesitan globos, debieron explicarme, alguien debió explicarme, cómo es, el ojo, en la ventana, ante el mar, ante la tierra, ante el cielo, en la ventana, contra el aire, el verano, la noche, abriéndose, encerrándose, gris, negro, gris, negro, debí comprender, debí quererlo, querer el ojo, para mí, debí intentar, intenté...»

De modo similar se expresa en «Molloy», «Malone meurt», «En attendant Godot», etc. Yo pienso que por mucha libertad que el arte tenga o haya de concedérsele, siempre será superfluo y estéril si no halla repercusión e inteligibilidad fuera de la subjetividad creadora del artista. En el caso de la pintura abstracta, al espectador todavía le queda el recurso de imaginar sus propias representaciones a la vista del caos que se le ofrece, puede ser él mismo el pintor o recrear lo pintado. La imagen es pura plasticidad y sus reglas no son inflexibles; es una sensación sui generis, inmediata, directa, y por sí sola y por caótica que sea, ya constituye un espectáculo, una visión en la que la imaginación del espectador juega un importante papel. El lenguaje, en cambio, es más rígido, está sujeto a normas, constituye algo articulado

que se atiene a la lógica y al razonamiento, es el medio y vehículo de nuestro entendimiento, se erige como condición insoslayable de nuestro vivir. Lo peculiar y fundamental del hombre es dirigirse siempre a un TU, ir a su encuentro, o simplemente encontrarlo. Sin interlocutor el hombre es casi impensable. La relación del hombre con el hombre y del hombre con las cosas debe, pues, aparecer como 'entendimiento y clarificación. Y digo entendimiento en el sentido de inteligibilidad, no de acuerdo. Pues hasta para disentir, y quizá por esa razón, es preciso entenderse, saber lo que uno quiere decir, hablar el mismo lenguaje. El hombre no puede andar por el mundo desentrañando adivinanzas deliberadamente propuestas, ni buscando el sentido de inaprensibles simbolismos, como en un juego de ociosos esteticistas. La vida es dura y los problemas difíciles. Y si los temas elegidos son ya de por sí abstrusos y dificultosos, ¿cómo vamos a penetrarlos con un lenguaje tan abstruso y difícil como el mismo tema? Camus y Sartre, entre otros, nos han hablado mucho sobre problemas trascendentes, y en cambio son accesibles hasta para mentes de mediano alcance, son inteligibles. «L'étranger» es un claro ejemplo de cómo un tema de evidente dificultad es tratado con un lenguaje de una sencillez desconcertante, casi diríamos con un lenguaje vulgar. Camus nos hace pensar sobre lo que escribe, no en cómo lo escribe, por la sencilla razón de que su forma de escribir es tan clara que pasa inadvertida, y el interés del lector se centra exclusivamente en la temática del libro. Pero Beckett ha sido secretario de Joyce y también su discípulo. No digo que sea un epígono, pero sí un discípulo avinagrado, de expresión subterránea y retorcida, cabalística y sibilina, a veces sin puntos ni comas, a veces con tal profusión que uno no sabe cuál es mejor de tales métodos en orden a su comprensión. Este irlandés enjuto, avellanado y quijotesco, parece que quiere amargarnos la existencia con sus acertijos, con sus personajes irreales, azorados, divididos en cuerpo y alma con la misma impenetrabilidad existente entre los seres y las cosas. Ni los manipuladores de la novela moderna, como Robbe-Grillet, Butor y Sarraute, ni el mismo Joyce, ni siquiera el precursor del absurdo, Artaud, pueden parangonarse con él. El parece querer enfrentarnos con un problema bi-

fronte: el de su expresión y el de sus personajes.

Buena o mala conducta. — La buena o mala conducta de los españoles depende del criterio de la policía. Tal sistema medieval que no se concibe en los países con más libertad que la que gozamos los celtiberos, ¿qué características absolutistas no adquirirá en nuestra nación? Figúrese el lector que la conducta de los inquilinos de un edificio hubiera de ser enjuiciada por la portera del mismo. Pues a pesar de ello los inquilinos saldrían mejor librados que con la policía. El caso es que una serie de disposiciones administrativas ha establecido el requisito de la presentación de un certificado de buena conducta para la obtención de permiso militar o prórroga de incorporación a filas, así como para el carnet de conducción de vehículos. Dicho certificado, cómo no, ha de ser extendido por las Comisarias del distrito a que pertenece el aspirante. Esta labor policíaca, ni que decir tiene, es arbitraria e ilegal, o cuando menos extralegal. Contraviene la ley jurídica de la Administración y la ley de procedimiento administrativo. Porque el certificado en cuestión no señala ni recoge los hechos considerados como delitos que un tribunal competente condenaría tras un proceso legal y con plenas garantías; tal documento se atiene únicamente a los archisabidos antecedentes policíacos, sobre los que el aspirante no tiene por qué ejercer control alguno, ni le es posible hacerlo, por cuanto no existe normativa legal por la que regirse, ni debe existir en cuanto se disfrute de un mínimo de libertad personal. La cosa está clara: o se incurre en delito o no se incurre. Y en caso de que sí, para eso están los tribunales que son los que en última instancia han de decidir. A la policía se le encomienda una tarea meramente discrecional, de la que usa y abusa a su entero capricho. ¿Puede alguien imaginarse lo que en España significa el que la conducta personal esté a merced de la «justicia» policíaca? ¿Es concebible pensar que el medio de ganarse la vida de un hombre, como es el caso del conductor de vehículos, dependa del antojo y la arbitrariedad de unos funcionarios previamente entrenados y escogidos como perros sabuesos para defender contra viento y marea a un Estado también policíaco? Cuando se deniega el certificado, por otra parte, no se dan razones de tal denegación, ni cabe posibilidad al-

guna de interponer recurso contra ella, ni siquiera se dá por escrito. ¿En qué consiste, pues, la libertad y seguridad jurídicas del ciudadano español ante semejantes atropellos? En realidad, no hay por qué asustarse ni sorprenderse. En cuanto un Estado se define y actúa como dictatorial, todo lo demás está permitido. Esto es España. Y quien crea lo contrario, es un iluso.

Igualdad carcelaria. — Cuando fue decretado el estado de excepción el año pasado, el cura Mariano Gamo, párroco de Nuestra Señora de la Montaña, — pequeña iglesia sobre cuyo pórtico, curiosamente, puede leerse «Casa del pueblo de Dios» para aspaviento y suspicacia de las conciencias farisaicas —, pronunció una homilía durante la misa a resultados de la cual se ordenó su detención y más tarde su procesamiento. El fiscal solicitó una condena de nueve años de prisión, posteriormente reducida a tres años y 10.000 pesetas de multa por delito de propaganda ilegal, sentencia ya definitiva, puesto que el encartado ha rehusado recurrir ante el Tribunal Supremo. El juicio fue celebrado a puerta cerrada, como ya es habitual para la gente de sotana. Pero esto es injusto, a pesar de que se ha dicho que tal modalidad está de acuerdo con lo estipulado por el Concordato. Este sugiere, pero no impone, que los juicios sean a puerta cerrada, y sólo en circunstancias muy excepcionales debe recurrirse a ese expediente. Tanto más cuanto que el Instituto Superior Pastoral, dependiente de la Universidad Pontificia de Salamanca (la más alta autoridad en asuntos eclesiásticos), presentó ante el Tribunal un informe sober la pretendida delictuosa homilía en la que se dice que ésta se ajusta perfectamente a la tradicional línea homilética de la Iglesia y a las necesidades del tiempo actual. No cabe, por tanto, la excusa de excepcionalidad para la celebración de la causa a puerta cerrada, ni siquiera la homilía constituye materia delictiva. Es justo y legal, por consecuencia, que si un sacerdote desea que su proceso se vea públicamente, se le conceda ese derecho bien establecido con carácter general en la ley como una de las garantías indeclinables para todo procesado.

El protagonista de nuestra historia fue recluso en el Monasterio del Paular — Rascafría (Segovia) —, desde su detención hasta la fecha. Allí le visitaban mucha
(Termina en la página 6.)

EL 14 DE ABRIL

Una etapa superada

TODOS los años se recuerda con sentido nostálgico aquella república alegre y confiada que entregó en bandeja las conquistas democráticas del pueblo español a las fuerzas oscurantistas de la España feudal. No vamos a decir nada que no hayamos dicho en España durante el proceso republicano. Decíamos ayer desde «Solidaridad Obrera» de Barcelona, desde «CNT» de Madrid y desde «Tierra y Libertad» de Barcelona, que la república abribeña solamente podría sostenerse si se apoyaba de una manera franca y abierta en la clase trabajadora; pero republicanos y socialistas adoptaron una política antiobrerista, es decir, anticentrista, iba minando lentamente, pero con paso firme los cimientos de la República que se vanagloriaba de no haber fusilado a la familia real.

¿Qué podía esperarse de un Alcalá Zamora, de un Azaña y hasta del propio Prieto, que en lugar de aplastar la reacción dedicaron todos sus esfuerzos a perseguir la Confederación Nacional del Trabajo? ¡Era inútil cuanto alegábamos desde la prensa confederal y anarquista acerca de un cambio de política si se quería que la República no pasase a mejor vida! Todo fue inútil. Socialistas y republicanos facilitaron el advenimiento del régimen teocrático-militar que ha enlutado a España entera. Todo esto que señalamos fue ayer, un ayer lejano, pero que no podemos ni debemos olvidar para que no se vuelva a incurrir en los mismos errores.

Hoy, como ayer, no se puede prescindir de las organizaciones obreras. Mejor dicho, para que no quede el menor confusionismo en el aire, si la República ha de ser de nuevo instaurada en España tendrá que tener un carácter netamente obrerista, asumiendo el proletariado los destinos del país.

No puede repetirse un nuevo «pacto de San Sebastián» que no correspondería a la correlación de las fuerzas en juego.

Hoy, solamente es admisible una Alianza Obrera Revolucionaria que a la caída del fascismo ha de convertirse en el órgano rector.

En aquel 14 de abril, por falta de visión de las organizaciones obreras no se constituyó la «Alianza Obrera», o sea CNT-UGT, que sin ningún género de dudas habría cambiado la faz de España evitando que nuestro país cayese en manos de un general africano y anti español.

Si prevaleciera la lógica en los

actos de los hombres y en la vida de los pueblos, no podría temerse un desaguisado semejante. Pero aquellos politicastros que no quisieron dar la tierra y un fusil a los campesinos y que elaboraron, en cambio, una burlesca Reforma agraria, y que en lugar de crear un Ejército republicano dejaron en los puestos de mando a los generales felones que más tarde ensangrientarían el suelo español, y que tampoco quisieron poner coto a los desmanes de los altos jerarcas de la iglesia católica que más tarde bendecía la masacre de las mujeres y de los niños españoles por los Stukas y por los Junkers; estos mismos políticos que en abril de 1931 se jactaban de que la proclamación de la República se hubiese hecho sin piquetes de ejecución, hoy siguen hablando como si lo de abril pudiese servirnos de modelo o de tónica.

Si no hemos querido pasar por alto el aniversario de la República abribeña ha sido para salir al paso de los que pretenden que el proceso hispánico se desenvuelva como si en España no hubiese ocurrido nada.

El corolario de la política abribeña ha sido el fascismo que ha desfigurado completamente la fisonomía peninsular. España es hoy una Colonia en el más estricto sentido de la palabra. Norteamericanos y rusos están sólidamente implantados en el suelo español. Ambas potencias tienen bases. Las bases aeronavales de los yanquis son harto conocidas. Recientemente se ha procedido a la reapertura de la base de Zaragoza para reemplazar la base que los norteamericanos perdieron en Libia. Los estudiantes de Zaragoza se han manifestado en contra de la presencia americana.

Los rusos están instalados en las Canarias y merodean por la costa mediterránea. Los piratas del Opus Dei prestos a saquear el tesoro español chantajean con la presencia rusa para sonsacar más dólares al Tío Sam. Y los rusos acuden a España con el propósito de servirse de su presencia peninsular cuando se trate de repartirse las zonas de influencia con los norteamericanos. Es decir, que España será una especie de peón en el tablero de ajedrez que manejan los dos grandes estados imperialistas.

Lo mismo que ocurrió en Nigeria y ocurre en los países suramericanos, en los países africanos, en el Medio Oriente y en el Sudeste de Asia y en todos los luga-

res donde rivalizan los intereses de rusos y norteamericanos. Esta es la España que existe hoy. Fascismo más Opusdeísmo da como resultado *status quo* colonial, o sea que el capitalismo extranjero ha sentado sus pies en España sin exceptuar el capitalismo ruso, que adeuda al pueblo español los millones que robó Stalin con la complicidad de comunistas y comunistoides estratégicamente infiltrados en la España antifascista del período 1936-1939.

López Bravo es un agente del capitalismo extranjero puesto que la economía española está en manos de los extranjeros. Y con el objeto de garantizar esos intereses compró aviones «Mirages» en París, tanques en Alemania. El Mercado Común Europeo ha dado entrada al fascismo que no es otra cosa que el gendarme de los intereses invertidos en España.

Por lo que acabamos de descri-

bir hoy no es posible un traspaso de poderes como ocurrió en 1931. Hoy, la lucha está planteada contra el capitalismo extranjero y su aliado el fascismo. Es una lucha por la independencia de España. Los trabajadores y los estudiantes e intelectuales ocuparemos un puesto en la vanguardia. Para que no sea malograda, la lucha por la independencia de España y por la libertad del pueblo español tendrá que coincidir con una gran explosión revolucionaria, o sea con la revolución social devolviendo a España su puesto de vanguardia en la urgente tarea de transformación social en el mundo entero, España será una base revolucionaria desde donde los anarquistas podremos irradiar nuestros ideales de redención humana en aras de la paz y de la fraternidad universal.

JAIME BALIUS

Máximas y reflexiones

— La fe es un hábito adquirido y una especie de instinto intelectual que pesa sobre nosotros, nos sujeta y, en cierto modo, produce un sentimiento de obligación.

— La fe no puede ejercer ninguna acción obligatoria sobre el que no la posee todavía: no se está obligado a afirmar lo que, a la vez, no se sabe y no se cree. El deber de creer no existe.

— La multitud de mártires ha hecho triunfar al cristianismo; un pequeño razonamiento puede bastar para derribarlo.

— Todo fenómeno que toma conciencia de sí se transforma bajo la influencia de esta misma conciencia.

— Los placeres intelectuales se distinguen por ser a la vez los más interiores del ser y los más comunicativos, los más individuales y los más sociales.

— La acción no es más que la prolongación de la idea. La concepción misma es un primer esfuerzo: se piensa, se siente y la acción sigue.

— Sin libertad absoluta no hay responsabilidad absoluta, mérito ni desmérito.

— El pesimismo no siempre entorpece los esfuerzos en pro del progreso; si es censurable por ver todo negro, esto es a veces más útil que verlo todo color de rosa.

— Si lo que hay más bello en el mundo para Dios es la resignación

¿por qué son tan raras las acciones propicias para que estas altas virtudes se realicen?

— En general, podemos satisfacer tan fácilmente nuestros deseos al hacer bien, que casi no vale la pena hacer el mal.

— Los apologistas que defienden un sistema particular de moral o religión no han probado jamás nada, porque existe siempre una cuestión que olvidan, y es la de saber si hay una religión cualquiera que sea verdadera, alguna moral cierta.

— El deber, no está nunca asegurado en la conciencia, más que en cuanto se aplica a un contenido; no deber independientemente de la cosa debida, de la representación de la acción.

— En lo moral como en lo físico, el ser superior es aquel que une la sensibilidad más delicada a la voluntad más fuerte.

— Para conocer y juzgar la vida no es preciso siquiera haber vivido mucho; basta con haber sufrido mucho.

— Con un pedazo de pan, un libro o un paisaje, se puede gustar un placer superior al que experimenta un imbécil en un coche blasonado tirado por cuatro caballos.

— El yo y el no yo están uno en presencia de otro, parecen, en efecto, dos valores sin medida común; hay en el yo algo *sui generis*, irreductible. **Juan Buscador**

Hormigueo

SE estaba en el Centro Obrero de la calle de Poniente, que la Casa Regional de Aragón haría llamar en lo sucesivo de Joaquín Costa. Esta sede estaba alojada en alojamiento triangular, prueba de que ello había servido de fábrica, o algo por el estilo. De tal resultaban tres salas de capacidad modesta, una para sesiones, otra para secretarías, y la de entrada para asueto de concurrentes. Miro la disposición del lugar escogido ahora para central de la CNT en París, y lo encuentro igual que el de la calle de Poniente, ¡a 57 años vista!

En ese Poniente estaban «Soli» y la Regional Catalana, junto con la Local de Sindicatos, y venga analogía. Únicamente que aquello era recio en actuación e ideas, y si «pueblo» no había la militancia se afanaba en conquistarlo. El local, complementado por otros centros de profesión y de barriadas, cumplía un esfuerzo de captación que en 1918 daría espléndidos resultados a título de Sindicato Único.

Esta sede ponentina la frecuentamos con ojos y corazón nuevos; fue lo primero que observamos del movimiento anarcosindicalista, entonces concretado por «Hacia la Emancipación», de Lorenzo, con la voz actualista de «sindicalismo moderno». Lo viejo era el societarismo amorfo celosamente guardado por los socialistas.

El ámbito centro-obrero que nos ocupa era dominado por hombres activísimos apellidados Negro, Castellote (un albañil), Herberos, Noi del Sucre, Cuadros, Climent, E. Rueda López (no confundir con R. Rueda López), Andreu barbero y Andreu electricista, Gil (Alejo), Bisbe, Lorenzo (el patriarca), Loredo, Filgueira y muchos otros. Era, el reducto, una suerte de congreso permanente en discusiones fortuitas y asambleas regionales, en las que los delegados por estrenar nos manteníamos cohibidos y en situación de aprender y saturarnos de «movimiento», o de práctica para integrarnos, definitivamente, al meollo del mismo. Días a venir nuestra voz conseguiría articular el «pido la palabra» sin tapón en la garganta.

La falta de pago nos echó de Poniente y suerte que Electricistas de la calle de la Paloma con su sala de cuarto piso nos ofrecieron un nuevo amanecer. Sobrados de entusiasmos pero faltos de dinero, la acogida fue salvadora; Salvador... Seguí lo puntualizó departiendo con un grupo de circunstantes. Miguel Urrea, enemigo



mortal del general Weyler, atendía a la nueva concurrencia a pesar de su sordera, muy útil ésta para tratar de conserje a policías; éstos, que una vez se dijeron, yendo escalera abajo: «Perro sordo te carga de pulgas».

Todo esto sucedía en un momento en que el Electricismo organizado se desorganizaba alarmantemente. Los jóvenes del Ramo, puestos a frecuentar la calle de la Paloma, preferían el Baile de la idem antes que el local del sindicato. Se recogía poco y nuestra formalidad de inquilinos peligraba de nuevo. Fue entonces que a Andreu se le ocurrió una argucia para llenar sala con esos del cable y la fuerza motriz. Supuestamente un barcelonés de la misma profesión había muerto en el campo de batalla de Arrás (érase el año 1915) dejando una bonita suma para ser equitativamente repartida entre los obreros electricistas de Barcelona. El local indudablemente se llenó y Andreu propuso una comisión encargada de relacionar con el notario, sugerencia que fue entusiásticamente aceptada y aplaudida. Las dilaciones interpuestas por el intrépido Andreu no fueron muy apreciadas por el oficio y el asunto de la fortuna y el enfoque notarial de la misma no fueron nunca aclarados y la «nueva ola» electro-sindical se fue desvaneciendo. ¿Resultado? El previsto: Nuevo deshaucio en perspectiva por carencia perniciosa de pago, nuestro signo de la época. Sin embargo, uno de los presuntos herederos del muerto de Arrás (que ni siquiera ese existía) quedó en compañero efectivo y para muchos años. Haber figurado en una comisión inútil no le había sulfurado.

Meca el zapatero, y otro zapatero: Eusebio Manzanares, y el carpintero Buenacasa lograron estancia confederal en la calle de Mercaders, justo en el lugar que ocupa la que fue Casa Regional nuestra de durante la guerra. Era una casa solariega de las que mucho abundan en la Barcelona vieja, especialmente en la calle de Montcada, y que en Cataluña se denominan «casas pairales», o de antiguo señorío. La «nuestra», o la re-

ción alquilada, nos dio idea de ser la mansión-cuna de Don Juan de Serrallonga, el bandolero aristocrático vuelto, espada y pistola en mano, contra su clase, digamos la dels «cadells» y en favor de los «narros». Romanticismo de un Victor Balaguer al fin y al cabo; mas por romanticismo el nuestro, conjugador de pasión y realidades. Idealistas, tratamos de acercar el futuro y cogerlo con las manos, cosa que tendría que verse, y se vio en la revolución antimilitarista de 1909, en la cívica de agosto de 1917, y en la social de 1936. No se fue, en nuestro pretérito, «somnia truites» ni «operario del limbo». Se fue, si, terriblemente positivista. Hay mucha historia tras nuestros pasos; y mucha pérdida de compañeros queridísimos, exageradamente abnegados. ¿Cuentan en nuestro lar las defecciones, las cizañas, las traiciones? No, ni gota. El ejemplo de una multitud de héroes y de una miriada de persistentes ahoga, imposibilita el recuerdo de humanidades transitorias y mierdosinas.

Mercaders nos fue más propicio que Poniente y la Paloma. La actividad era señera, machiembreada. El Ateneo Sindicalista capacitó fuerte con variedad de conferencias. Toda la bohemia se recogía en el salón café para discutir y para, también, el «apunta, cafetero». Las peñas eran tan ilustrativas como bulliciosas, con presencias extemporáneas a lo Kaiser mariner, a lo Trullols el macanudo, a lo Ferrer acubonado sin habla catalana ni castellana, inventado que hubo, en ultramar, un gazpacho lingüístico para su uso; y así sucesivamente. El viejo Saavedra (una gran barba pegada a un hombrecito) conferenciaba útilmente cada tarde dominguera ante un auditorio recogido de compañeros y compañeras, excepto los días de representación teatral que se producían en la alcoba... digamos de Serrallonga, capaz, ella, para contener un centenar de espectadores aparte el tablado que ennoblecían las pinturas de Mas Gomeri junior, el famoso caricaturista de «En Titella», revista catalano-anarquista que escribían el aragonés Usón, el Mas Gomeri

mayor, Roure «cilindriero» (que a la postre no acreditó la dureza de tal madera), en tanto Noi del Sucre intentaba vanamente la resurrección de «La Tramuntana» en cervantino y maragalliano, cayendo su esfuerzo en el vacío. Y es que lo catalán no es apreciado como merece en nuestros medios, ni ahora que «Terra Lliure» tanto perforaría en la frontera catalano-francesa por invasión turístico-dominguera de gerundenses y barceloneses.

En fin, abandonemos el inciso, y esta crónica misma. Pero no sin marcar de nuevo constancia del gran surco que abrió el esfuerzo salido de la «barraca» de Serrallonga en el yermo panorama social de las Españas. «Soli» diario, una docena de oradores capaces para toda la península, una generación de compañeros bien adiestrados para las huelgas, propagandas, iniciativas, naturalismos y culturas revolucionarias, todo ello entre las pinturas sietecentistas de Mercaders. Bien para el Ateneo Racionalista de Sans y el Cine Montaña y La Farigola. Bien para la Rambleta del Pueblo Nuevo, el Paralelo, el Teatro Asiático del Pueblo Seco, el Paseo Nacional de la Barceloneta, y los centros obreros de Santa Agueda, Vistalegre, Vallespir, els Federals de «Marino Aguiló» e incluso los bares de «cantonada». Bien por todo esto, muy corazón obrerista de centro y barriadas.

Pero el «clou» de las iniciativas y de las actividades fue — nadie conocedor es capaz de negarlo — el Centro Obrero de la calle de Mercaders, vulgo Palacio de Serrallonga.

Es recuerdo, convenido. Pero, ¿quién, de aquí a medio siglo, recordará la vulgaridad de vida que ahora llevamos? ¡Si no fuera por la labor de los empeñados, de los comprometidos, que aunque en minoría existen siempre!

IGUA-LADINO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Segarra 5 00 F
«Tipos Españoles» tomo I 7 00 »
«Tipos Españoles» » II 7 00 »

LOS LIBROS

Las «Memorias» (1) de Pedro Vallina son ilustrativas de la vida de los obreros y campesinos españoles y reflejan las vicisitudes del campesinado extremeño-andaluz. Ellas hacen comprender fácilmente que la tan comentada violencia de aquellos hombres era la réplica a que les abocaban las autoridades represivas y los terratenientes, pretendidos dueños y señores de vidas y haciendas.

Allí, el inquieto vivir del doctor halló campo abonado para sus estudios sociales, que alternaba con el nombre apostolado de la medicina.

Aparece Vallina como figura de proa, avanzando siempre contra viento y marea hacia la meta fijada. Nada le amilana. Sus acciones aparecen a menudo quijotescas, despertando inquietudes generadas a veces de heroísmo.

Erizo y mingo de la guardia civil, observa en algunos números (excepción de toda regla), conceptos de rectitud que en condiciones favorables soslayaría el papel de esbirros.

Su labor aparece fecunda. A través suyo compobamos — si acaso lo hubiéramos olvidado — que la organización confederal no logrará nunca nada positivo en sus tratos con los partidos políticos, que sólo aspiran a la obtención del Poder. Para ello colaboran con todos y con todo. Logrado el propósito, descartan, violentamente, si es necesario, al aliado de ayer si se muestra opositorista.

Hace observar la conjura de todos los tiempos contra el anarquismo y los anarquistas, patentizando además la lección de la mayoría de militares capaces de levantarse contra no importa qué régimen con tal de ascender en grado, pero siempre reacios a dar fe a la palabra prometida.

Su estilo literario denota al hombre de acción. Es directo. Sin apañones ni digresiones; prendiendo al lector en las mallas de un suceso, le aguijonea para continuar leyendo su prosa, sencilla, como las gentes con las que convive.

En escritores profesionales se adivinaria el deseo de singularizarse, cuyo no es su caso, porque sus páginas rebosan sinceridad. Se podrá o no estar de acuerdo con algunas de sus interpretaciones de las ideas, abundantemente dosificadas de acciones que aparecen (¿será efecto de óptica, al

«Mis Memorias», Pedro Vallina. Editado simultáneamente en México y Caracas por la editorial «Tierra y Libertad», en 1968.

observarlas a tantos años de distancia?) agresivas en extremo. Su filosofía es la constante en la acción. Contra la injusticia escoge siempre el lugar más peligroso.

Se notan casos curiosos dignos de retener. También algunas dudas. Cabanellas, Mola, Sanjurjo, Ramón Franco, Queipo de Llano, etc., nunca fueron amigos del pueblo, al que, en todo caso, le explotaron para sus propios intereses.

Vallina rebosa optimismo, pese a múltiples reveses, la sempiterna presencia de encharolados y de la Iglesia, cuya actitud es una afrenta para España, que consideran feudo propio.

Hombres preponderantes de la moderna Inquisición española desfilan por el libro. Millán Astray, padre e hijo, cuyas vidas corona el grito de «¡Muera la inteligencia!». Maeztu, ensañado contra los anarquistas. Weyler, sepulturero

en vida de Secundino Casado, al que liberó Fermín Salvochea.

También nos trae recuerdo de hombres enterizos: Tarrida del Mármol, Kropotkin, Ferrer, con su escuela, piedra de toque de su concepto humanista de la revolución...

Como en todo revolucionario, hay en Vallina errores de cálculo, nacidos de la euforia de un momento favorable. Notamos, empero, su pasión por el anarquismo, que es el ideal que durará tanto como nuestro mundo, aunque cambie de nombre... porque es posible que cuando la sociedad humana esté a punto de perecer, víctima de su manera equivocada de organizarse, lo adopte como única tabla de salvación.

Un libro cuyo prólogo, debido a la pluma sagaz y pertinente de Paulino Díez, hace más comprensible, si cabe, la vida del autor.

Fernando FERRER

El festival del 1º de Mayo en Montpellier

A las 14,30 el simpático animador del Grupo «Terra Lliure» tiró el telón, encontrando la sala llena que no se cabía más, ésta con avidez de dar satisfacción a sus deseos de pasar una tarde alegre, distraída, en ambiente español.

En nuestros medios ocurre que en días parecidos, son los apasionados encuentros de amigos, compañeros y familias que hacia tiempo no se habían visto: saludos, abrazos, seguidos de conversaciones íntimas y comentarios del día, en este caso el Mitin de la mañana, que fue un éxito, creándose como consecuencia una atmósfera de algarabía. Telón arriba, el público quedó silencioso, atento, por ver la comedia «Quisquillas» presentada con algunas dificultades — excusables — de escenario.

No lo diremos nosotros: lo decía el público. «Estos artistas no son aficionados, son profesionales». Algunos de los de fuera casa preguntaban a los organizadores: «¿De dónde viene esta tropa?» Esta tropa son un Grupo de afines residentes en Toulouse, que voluntariamente trabajan para SIA y las necesidades de los viejos cenetistas sacrificando sus horas de ocio para dar satisfacción en tardes como ésta. La obra de «Quisquillas» fue representada magistralmente, siendo interminables los aplausos.

Ya los amigos de «Terra Lliure» se habían ganado el público, a pesar de que éste venía por las va-

rietés; pero el Ballet en escena, dando gusto a los de todas las regiones, si aplausos tuvieron los de la Comedia, esos muchachos y muchachas jóvenes impregnados de voluntad, fueron aplaudidos grandemente, pues tampoco pasaron por principiantes, presentando unos cuadros magníficos en todos sus bailes emotivamente ibéricos.

Describirlo todo sería extenso y abusaríamos del espacio de este portavoz. No obstante, cabe señalar el excelente guitarrista que gustó mucho; al cantador, que con su voz sonora abrumaba al altavoz. Los jóvenes volvían al joven guitarrista, diciendo: «ese es de los nuestros», pero también de los viejos y maduros pues recreó a todos. Lo mismo diríamos del excelente poeta que a su primera composición un joven estudiante dijo: «esto es una poesía»; las que nos dedicó después no se quedaron atrás, el público las acogió con mucha simpatía y palmas.

En la primera actuación del Grupo «Terra Lliure» en Montpellier, pudimos constatar que sus componentes estuvieron satisfechos de su trabajo, así como el auditorio, que no olvidará fácilmente este 1º de Mayo exiliado. Podemos estar seguros que la mayoría de espectadores desea ver otra vez actuar a nuestros amigos «terralliuenses».

Los amigos franceses que asistieron decían: «Cela c'est formidable!»

Corresponsal.

Aquí y ahora

(Viene de la página 3.)

clase de gentes a quienes había «caído» simpático, alentándole y consolándole, haciendo él lo propio en funciones de su sagrado ministerio. Pero de pronto — y como otros clérigos en su mismo caso —, el cura se ha dirigido al Tribunal de Orden Público con el fin de que le permitan cumplir la condena en la prisión provincial de Carabanchel, o en cualquier otro donde extingan condena impuesta por el mismo tribunal, o bien en la prisión de Zamora, en la que suelen purgar los curas procesados por delito político. Tal petición la fundamenta en que no desea estar en situación de privilegio con respecto al resto de la población penal. El Tribunal, después de informar el arzobispado de Madrid-Alcalá, ha accedido a su traslado a la cárcel de Zamora. Ante este gesto a mucha gente se le cae la baba. Ciertamente es que la renuncia voluntaria a cualquier clase de privilegio denota un espíritu de justicia y una honrada conciencia que siempre se agradece. Pero esta actitud ¿es sincera en todos los casos o es una «pose» con vistas a la galería? Estamos tan acostumbrados a ver ciertos sectores de la sociedad gozando de unos derechos que se les niega al resto, que cuando asistimos a un hecho como el descrito, nos parece que alguien levanta una montaña sobre los hombros. Sin embargo, un cura, si se atiene a las enseñanzas del rabi de Galilea, es o debe ser un hombre vocado a la defensa de la justicia y del menesteroso, debe desprenderse de todo lo superfluo, ser un mártir de su evangelio y sufrir persecución de la justicia, como está mandado. Al renunciar a cualquier privilegio no hace más que lo que debe. Su puesto está entre los desposeídos. Yo no le debo nada por ello.

Juan ESPAÑOL

«UMBRAL» N° 100

Con éste damos el último aviso, a manera de insistencia: Los suscriptores huelga que formulen pedido. El número — en realidad 5 números contenidos en uno — costará 10 francos, esto es, cinco fracciones de 2 francos. Los poseedores de Listas de inscripción deben enviarlas inmediatamente, incluso las que aparezcan en blanco. Los ejemplares solos serán enviados dentro de sobre. Los corresponsales que no hayan variado la importancia de su paquete recibirán éste como de costumbre. Todos los pedidos extraordinarios han sido anotados.

Nada más, y hasta el n° 100.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados para el domingo 17 de mayo 1970 a la asamblea general que se iniciará a las 9,30 horas en nuestro local social.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 24 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia a todos.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea general mensual, tendrá lugar el domingo día 24 de los corrientes.

S. I. A., PARIS

Donativo recibido del compañero A. Celano, de Chicago, USA: 63 Francos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 31 de mayo. Lectura de documentación, asunto local nuevo, y discusión del orden del día del próximo P. R. Encarecida la puntual asistencia.

F. L. DE DREUX

Convoca a todos sus afiliados, para el domingo 7 de junio a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre, a su asamblea General Ordinaria, con ruego de puntual asistencia, pues no se mantiene la continuidad orgánica solamente con carnet mantenido al corriente.

ADMINISTRATIVAS

—Rodríguez, a Isore (?) o algo parecido (Landes). Nos devuelven la prensa por ser incompleta la dirección.

—Carmona, Montpellier. Tarde cuando llegó tu carta para envío 1º de Mayo. Di si he de enviar los 5 ejemplares de «18 años en Rusia». «Yo Acuso», de Zola, se tiene solamente en francés. Ya dirás si lo envío.

—Lucien Allende, Roquefort-les-Puis (A., M.). Di para que destinas los 35 frs. recibidos el 13-4-70.

—B. Pérez, La Touche, 16-Fleac. Da distribución de tu giro del 24-4-70 de 82 francos.

—Roque Martínez, Perpignan. «Las Ruinas de Palmira», agotadas ediciones en francés y español.

—«Tierra y Libertad», Méjico: Recibido para «Umbral» el donativo de 25 francos.

PERPINAN

La Unión Local de Sindicatos de la CNTF de acuerdo con la F. Local de la CNTE de Perpignan, deja abierta una suscripción permanente y mensual para recaudar los fondos necesarios para cubrir el alquiler de nuestro local social, que sube a 200,00 francos mensuales, más gastos diversos de electricidad y sanidad.

El local es vital para el desenvolvimiento de nuestras organizaciones, tanto española como francesa. Un pequeño esfuerzo de todos y el problema está solucionado. En caso contrario el pequeño esfuerzo se transforma en sacrificio para una minoría cuyas necesidades son las mismas que las del resto.

Todos los compañeros españoles y franceses de Perpignan, del departamento y de la región, quedan invitados a enviar lo que buenamente puedan a: Arroyo Lucio, HLM, Champs de Mars, Bt. R. I., Logement 241, 66-Perpignan.

Por la Comisión: Ortiz.

Necrológicas

Desgraciadamente el capítulo Defunciones en casa no retrocede. Continuamente fallecen compañeros de estima. En cartera quedan varias crónicas negras de esas, que, a medida de lo posible, irán saliendo.

Una de las muertes a lamentar es la del compañero J. Pérez Guzmán, colaborador asiduo de nuestra Prensa.

Los compañeros JUAN PASQUAL y PAULINO CABRERO

De las provincias de Tarragona y Huesca, respectivamente, fallecieron en esta localidad durante la epidemia de gripe.

Estos compañeros, militantes de la C.N.T. de España, continuaron hasta su muerte militando en el exilio.

Sirva esta para conocimiento de la Organización exiliada.

Por la F. L. de Béziers, el Secretario.

CENIT

Sumario del número 192

Editorial. *Hermoso Ploja*: José Tato Lorenzo. — *Bertrand Russell*: Bakunin y el anarquismo. *José Muñoz Congost*: Clamor y llantos sin alma. — *Vladimir Muñoz*: El primer número de la revista «Ahor». — Lo que piensan del porvenir los futurólogos liberales burgueses. — *M. Celma*: Palabras y frases. — *Floreal Castilla*: Fascismos disfrazados. — La colonización de España por las empresas americanas. — *Campio Carpio*: Contradicciones del sistema capitalista. — *Miguel Tolocha*: El tiempo en fichas. — *Arnold Royer*: Páginas de la historia del proletariado español, 1848-1907 (folletón encuadernable).

Suscripción anual: Francia, 9,00 francos. Exterior, 11,00 francos.

Precio de un ejemplar suelto: 1 F 50.

Giros: León Antonio, C. C. P. 2 738 77, Toulouse, rue Belfort, 4, deuxième étage, F-31-Toulouse.

Servicio de Librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)»	21 00
Bakunin: «Dios y el Estado»	10 00
últimas banderas»»	39 00
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader»	28 00
«Los amantes de Verona», Jean Godeau»	5 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis»	4 00
«Antología de la poesía occidental»»	25 00

En España se sigue torturando

Los compañeros cenetistas detenidos en Madrid por haberles ocupado la policía una maquinilla chatarrera de imprimir, son objeto de malos tratos. Se les quiere obligar a declarar en falso para enviarlos a presidio por veinte años, pena tarifada para los militantes de la CNT. Deber de todos es presionar por los medios a nuestro alcance para que dichos compañeros sean lo antes posible liberados.

(Después de la nota que dimos quejándonos del mutismo que «Le Figaro» y «Le Monde» observaron al respecto, el último de esos diarios explicó el caso de las detenciones de manera satisfactoria).

Pierre Broué et Emile Témminé: «La revolution et la guerre d'Espagne»	39 00
Noam Chomsky: «L'Amérique et ses nouveaux mandarins»	24 00
son», H. G. Wells»	14 50
«La ciudad de la niebla», Pio Baroja»	6 00
«La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros»	3 50
«La civilización de España», Treud»	6 50
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio»	6 50
«Clases sociales en el Uruguay», C. Rama»	17 00
«Clerambault», Romain Rolland»	5 50
«El clima hace el hombre», C. A. Mills»	6 00
«Columna entre ruinas», Relgis»	4 00
«La colina Februry», Victoria Lincoln»	6 00
«Colmillo blanco», Jack London»	5 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland»	6 00
«Comedias y entremeses», Cervantes»	3 00
«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián»	6 00
«Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin»	4 00
«Como trabajan las cosas», Harrison»	7 50
«Como criar niños sanos», L. J. Halpern»	7 50
«El anarquismo»»	1 50

«Compendio Historia de España»»	7 50
«Los Comuner», R. de Labougle»	18 00
Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado»	46 00
Diccionario castellano-Ingles, Brevis»	3 00
Diccionario castellano-Italiano, Brevis»	5 70
Diccionario Ilustrado de L. castellana»	7 50
«Dictionnaire des debutants», Larouse»	15 00
«Diccionario de la Rima», Peñalver»	12 00
Diccionario Francés-español, Vox»	25 00
«Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró»	1 00
«América-Hoy», V. García»	10 00
«Campo arado», E.L. Castro»	7 50
«Cartas a Mme Recamier», B. Constand»	3 00
«Carteles», González Pacheco, (2 vol.)»	20 00
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch»	5 00
«Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats»	6 50
«Carte des vitamines et calories», Orano»	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo»	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells»	6 00
«Bolchevismo y anarquismo», Rocker»	2 00
«Historia de la literatura inglesa»»	3 00
«Anatomía Artística» Duval»	7 50

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º). C. C. P. Paris 13507 56

NO QUEDARA UNO

MADRID. — Falleció al fin el general felón (uno de tantos) Asencio Cabanillas, verdugo de los pueblos que atravesó desde Sevilla hasta Madrid, donde se rompió los cuernos en la Ciudad Universitaria, Jarama y Brunete, fracasos que pagaron con la vida otros que no él, que era el jefe; pues como es sabido, todo jefe ha de protegerse para asistir a las fiestas condecorativas una vez terminada la guerra. Ahora en la prensa franquista todo son loas y glorias para este héroe aureolado con 100.000 espectros humanos, sin que se ocupe aquélla, de la tristeza del último bostezo del general cabanillero.

BANDERAS REPUBLICANAS EN ESPAÑA

MADRID. — El 14 de abril se informa que en España los bomberos tuvieron que quitar durante la jornada, aniversario de la proclamación de la II República Española, numerosas banderas republicanas.

TURISMO MAGRO

PALMA DE MALLORCA. — Autoridades y comerciantes están alarmados por el cariz birria-económico que va tomando el turismo en esta isla. Efectivamente, una agencia inglesa tiene proyectadas varias excursiones a Mallorca al precio individual de 3.024 pesetas por quince días de estancia, manutención y viajes comprendidos. «Sólo para obreros», de los cuales en Inglaterra ya hay 50.000 alistados. «Eso será una invasión de pobres», dicen los trapaperras de la Isla de la Calma. Calma que esos coleccionadores de divisas extranjeras parecen haber perdido.

LAS APARICIONES, TRUCO GASTADO

SANTANDER. — Tres muchachitas atiborradas de preces, rosarios y avemarias acentuaron su estado bobalición al extremo de «conversar» con la Virgen cerca de un establo del pueblo de San Sebastián de Garabandal. Conocido el acontecimiento el vecindario que nunca se baña, el que huele y no a santidad precisamente, organizó una misa solemnis para solemnizar la relación de la Virgen con las tres tontitas del burgo. Escamado, el obispo de Santander prohibió en adelante toda manifestación al respecto, atrayéndose la reprobación de los reaccionarios garabandalinos. En última instancia ha intervenido el Papapío de Roma aprobando la prudente posición del obispales santanderino.

ANTENA

A estas alturas la Iglesia de Roma no se deja pillar los dedos en la puerta.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — Sede del TOP. Seis meses de prisión a los obreros Antonio Sanchis Vela, Francisco Ventura Losada y José López Tórtola, de Valencia, por haber tomado parte en una manifestación de 1º de Mayo (1967). Por suerte suya López Tórtola ha sido declarado en rebeldía.

Enrique Armada Cervera y Leandro Colomer García, (menor de edad), ambos de Barcelona, han pasado por la audiencia por haber — según la acusación fiscal — pegado carteles contra la ley de excepción en la calle Felipe Neri. El segundo sale del encuentro con 10.000 pesetas de multa, pero su compañero recoge dos meses de cárcel, más una multa de 15.000 pesetas.

María Cabot Gispert, Lourdes Parés Rossell y Maria Vallespi Florensa, han recolectado multas de 5.000 a 10.000 pesetas (los cuatro meses de detención prometidos por el fiscal se han esfumado), por haber figurado en una manifestación antirrégimen que el 28 de abril 1969 hubo en la Diagonal de Barcelona. La que más de las tres procesadas alcanza los 20 años.

Por haber difundido unas circulares obreristas en Sta-Coloma de Gramanet se sentaron en el banquillo los trabajadores José Jurado, Francisco Cebrián y Juan Pérez. En resumen, asociación ilícita, crimen contra el poder público y propaganda ilícita, al precio jurisprudencial de un año de cárcel y 10.000 pesetas de multa. Pérez Alonso no fue habido y la petición fiscal espera confirmación o rectificación tribunalicia.

INGENIERIA ANDANTE

MADRID. — Dentro del plan de aprovechamiento de las aguas del Tajo y del Segura, figura la reconstrucción del acueducto romano existente en Toledo, según los planos de los romanos de hace 2.000 años. También en Valencia los huertanos siguen empleando el sistema de riegos trazado por los árabes.

EL EJEMPLO

CIUDAD REAL. — El «sacrilegio» revolucionario de 1936, mediante el cual muchos templos fue-

ron convertidos en centros de abastos, ahora, en pleno dominio de la religión católica, apostólica y romana, se repite en Villanueva de los Infantes, cuya iglesia-convento de las Dominicas pasa a ser lugar de venta pública de frutos, verduras, cacahuetes, «tramusets», piruli, ropas y demás productos de piel adentro y piel afuera. Este edificio ex religioso fue construido en 1508, siendo de factura renacentista. Lo laico de ahora, pues, es un nuevo renacer.

POCA LECHE Y MALA

MADRID. — Según el doctor Palacio Mateos el español no consume leche y queso con suficiencia, determinándose un estado de desnutrición que motiva la disminución del desarrollo físico y del rendimiento en el trabajo. Lo particular es que el patronalismo restringe los sueldos, evitando que el español productivo logre consumir los 320 litros de leche anual en lugar de los 82 que actualmente deglute. Es decir, que en España hay poca leche, y mala.

LA PESCA EN 1969

MADRID. — Durante el año 1969 la pesca marítima capturada en España se elevó a 774.908 toneladas, por un valor de cerca de 14.000 millones de pesetas, según informa el Instituto Nacional de Estadística.

Por grupos de especies, la pesca marítima se distribuye así:

Peces, 676.427 toneladas, por valor de 10.275.322.000 pesetas; crustáceos, 13.525 toneladas, por valor de 1.678.271.000 pesetas, y moluscos, 84.956 toneladas, por valor de 1.262.225.000 pesetas.

Por especies, la más importante en cuanto al volumen de pesca, es la sardina, con 173.113 toneladas. Por su valor económico, la especie más importante capturada es la pescadilla, con 120.675 toneladas, por un importe superior a los 3.906 millones de pesetas.

Apostillas: Los españoles de tercera comen pescado de tercera. El bacalao España debe importarlo en un 80 % del consumo.

DETENCIONES EN MADRID

MADRID. — La policía efectuó varias detenciones de cenetistas, entre las cuales hay que destacar las de Hilario García, Jesús Hernández, Alfonso Rodríguez, y, por extensión, la del antiguo organi-

zador del ASO, Cipriano Damiano. La acusación se refiere a haber encontrado en el domicilio de uno de ellos una multicopista que fue moderna en los tiempos del general Espartero.

EL 1º DE MAYO EN CATALUÑA

BARCELONA. — Este año el 1º de Mayo ha tenido cierta importancia en manifestaciones callejeras que se han registrado en esta capital, en Tarrasa, Badalona, Mataró, Sabadell y otras localidades menores. En Barcelona los manifestantes fueron numerosos, así como en Tarrasa (más de 3.000), pero en la capital hubo gritos «subversivos» y codazos contra la policía agresora, particularmente en la plaza Salvador Anglada. A última hora se confirma haber ocho obreros detenidos y procesados y dos policías armados sometidos a tratamiento clínico.

JIRA CONFEDERAL EN FONTAINEBLEAU

Organizada por la F. L. del lugar de acuerdo con la C. de R. Zona Norte. Tendrá lugar el día 17 de mayo en el bonito paraje de Parlancher, a 300 metros de la estación ferroviaria, lugar de vista panorámica en su proximidad de La Roche Eponge, vecindad con la Maison Forestière y no lejos de la piscina pública. Por la mañana se girará visita al Château de Napoleon y por la tarde se podrá improvisar una charla en la que intervengan varios concurrentes.

Dado el carácter regional y fraternal de esta Jira, recomendamos a los compañeros la mayor asistencia a la misma.

Se puede utilizar el tren, si bien es aconsejable organizar el viaje en autocares por razones de economía de tiempo y de dinero.

Así pues, la familia confederal queda citada para el día 17 de mayo a Fontainebleau, paraje de Parlancher.

Los compañeros de la localidad se encontrarán en la Plaza de la Gare para indicar el lugar.

Los que deseen acudir son informados que desde Ste-Marthe partirá un autocar a las 8 y media de la mañana, cuyo precio será de 10 francos la plaza. Inscripciones en la Administración del periódico.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

MON 1^{er} MAI

ALLOCUTION DU CAMARADE LE HENAFF AU MEETING DU PREMIER MAI

Le 1^{er} mai est la fête du monde du travail. Une journée pendant laquelle les plus conscients s'interrogent sur leur avenir et l'avenir de leurs enfants dans le nouveau monde qui renaît chaque printemps.

Vous connaissez probablement la légende de Sisyphe analysée si finement par Albert Camus. L'homme est condamné par les Dieux à pousser un rocher au haut d'une montagne. Arrivé la-haut, le rocher dévale l'autre pente et Sisyphe doit aller le rechercher. C'est le moment le plus pénible parce qu'il prend alors conscience de son état. Lui qui n'avait pas eu le temps de penser à rien pendant l'effort, a tout le temps de réfléchir à l'absurdité de son travail pendant qu'il redescend chercher le rocher.

Le 1^{er} mai est pour les travailleurs ce moment de méditation. Et ce n'est pas la fuite sur l'autoroute qui empêchera les gens de s'apercevoir un jour ou l'autre qu'on leur fait mener une existence absurde.

Les travailleurs conscients profitent de ce jour pour se concentrer, saluer la mémoire de ceux qui les ont précédé et préparer les plans de leurs luttes futures.

Malgré notre faiblesse numérique, malgré nos divisions, nous pouvons avoir confiance. Comme on peut le constater en jetant un regard en arrière, le temps travaille pour la masse. L'idéal libertaire de justice et de liberté est inné chez l'homme et, tôt ou tard la volonté du plus grand nombre l'emporte. Il suffit que nous sachions résister, combattre les forces abrutissantes et révéler à l'homme ses possibilités pour que les revendications s'orientent cahin-caha vers plus de justice et plus de liberté.

Sous la royauté, les travailleurs vivaient comme un animal domestique.

La révolution de 1789 a remplacé le pouvoir nobiliaire par le pouvoir de l'argent parce que la liberté acquise pour tous sans la justice sociale ne fut qu'un vain mot comme on s'en aperçut très vite.

La révolution technocratique que nous vivons remplace peu à peu ou brusquement comme dans les pays communistes, le pouvoir de l'argent par celui d'une mafia de fonctionnaires qui prétendent organiser notre vie. Ce qu'on gagne en avantages sociaux on le perd

en liberté et le problème reste entier.

Un test très simple de l'hypocrisie de ces nouveaux bourgeois est de leur réclamer l'égalité des salaires. Impossible ! vous diront-ils. Or l'ouvrier qui heureusement sait s'informer, s'aperçoit que l'éventail des salaires est deux fois plus étendu en France qu'en Russie et trois fois plus en Russie qu'en Suède. Il m'est agréable de constater qu'en Suède où le grand syndicat national actuel fut fondé sous l'égide de l'AIT, l'homme le plus riche, un nommé Wollensstein, ne gagne que 15 fois plus qu'un balayeur de Stockholm. Ici, un Rotschild qui fut capable de donner un milliard à Israël pendant la guerre de 6 jours, est riche de plusieurs milliards. Or deux milliards placés à 6 % (avec des gars comme Pompidou à la tête de ses affaires vous pouvez être sûr qu'il les fait les 6 %), ça fait 10 millions par mois soit plus de 200 fois le SMIC !

Ici, le moindre directeur, le moindre toubib gagne 20 à 30 fois le SMIC. Nous ne tolérerons pas ça. Il faut des cadres, des ingénieurs, des toubibs, certes. Eh bien, payons les étudiants et les apprentis au salaire commun, et s'il y a des métiers plus pénibles que d'autres, on réduira en conséquence les heures de travail. Les différences de salaires ne pénalisent pas seulement les ouvriers, elles pénalisent leurs enfants et cette injustice est inadmissible.

Enfin, contrairement aux allégations intéressées des autoritaires, nous savons depuis les collectives ouvrières d'Espagne, depuis les expériences d'autogestion de Yougoslavie et le fédéralisme tel que nous pouvons le voir en Suisse, nous savons que l'idéal anarcho-syndicaliste, l'idéal libertaire est vivable.

On peut alors se demander pourquoi nous sommes si peu nombreux aujourd'hui ou même plus simplement pourquoi il n'y a pas d'union fraternelle entre les différents groupes anarcho-syndicalistes ou même entre anarcho-syndicalistes et anarchistes.

Bien sûr, me direz-vous, nous pouvons rester divisés. Tout d'abord notre action est plus discrète, elle attire moins l'attention des forces réactionnaires et elle s'accorde mieux avec la diversité de l'idéal libertaire. Soyons réalistes, nous n'en sommes pas encore malheureusement ni les uns ni les

autres, à inquiéter les forces réactionnaires de gauche ou de droite.

Je ne crois pas, comme certains communistes, à l'intérêt de former une élite révolutionnaire chargée de prendre le pouvoir, puis de satisfaire les masses passives. L'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes, comme l'ont fait si bien remarquer les Equitables Pionniers de Rochdale en Angleterre quelques années avant que Marx ne se soit approprié la formule.

Aussi pour en revenir à notre propos, le mouvement anarcho-syndicaliste peut et doit être un mouvement de masse. S'il n'en est pas ainsi aujourd'hui nous devons certainement en trouver des raisons dans nos formes d'action.

Actuellement, la CNTF, grâce à l'aide fraternelle de nos camarades espagnols est, non seulement la plus ancienne formation anarcho-syndicaliste existant en France, mais également la plus dynamique grâce à son journal, le « C. S. ». De nombreux anarcho-syndicalistes militent dans les syndicats réformistes. Ils ont des raisons sinon valables, du moins compréhensibles. Mais je ne comprends pas pourquoi de nombreux autres, tout en collaborant épisodiquement au « C. S. », ou avec la CNT, éprouvent le besoin de créer d'autres unions anarcho-syndicalistes aussi inefficaces qu'effémères.

Il n'y a pas à ma connaissance de dictateur à la CNT, toutes les opinions anarcho-syndicalistes y sont les bien venues et il n'y a pas non plus de comité de censure au « C. S. », puisque, comme je le disais tout à l'heure, les affinitaires y écrivent des articles. Et alors ?

Au-delà des querelles personnelles, je ne souhaite qu'une chose, de voir les jeunes reprendre ce travail dans un climat de collabo-

ration désintéressée. Parce qu'il est certain qu'un mouvement syndicaliste plus uni serait incomparablement plus efficace, ce que nous voulons tous.

Mes regrets ne concernent pas uniquement la division du monde anarcho-syndicaliste, mais celui du mouvement anarchiste tout entier. Il est temps que les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, les communistes libertaires, les individualistes et autres, se rendent compte qu'il n'y a que des différences minimes, comme le dit N. Walter dont vous avez pu lire les articles dans le « C. S. ». Je suis à l'origine de cette publication dans le « C. S. » et on m'a dit que certains militants s'offusquaient du mot anarchie et qu'ils voulaient s'en tenir uniquement à l'anarcho-syndicalisme.

Il me semble que c'est une vue trop étroite de nos intérêts. Comme le dit N. Walter, il est tout à fait naturel que nous soyons individualistes dans notre vie privée, mutualistes dans nos relations, communistes pour la gestion de nos villes, collectivistes pour fabriquer nos biens de consommation et syndicalistes pour décider ensemble comment travailler. Un anarcho-syndicaliste est simplement un anarchiste dont l'intérêt est plus particulièrement l'organisation du travail. Mais il doit comprendre et les autres aussi d'ailleurs, que ses revendications sont solidaires et n'auront de chances d'aboutir qu'avec les revendications de ceux qui pensent que la liberté individuelle ou la collectivisation des biens de production ou la paix sont plus importants.

L'aliénation ou, pour être plus clair, l'abrutissement auquel nous soumettent les classes dirigeantes est un tout que nous devons combattre, dans la mesure de nos moyens, sur tous les fronts à la fois.

LE HENAFF

LE PROBLEME DES TRANSPORTS :

Une petite précision

en particulier des banlieusards —
L'exaspération, bien légitime, des usagers des chemins de fer —

s'extériorise souvent contre le pauvre « lampiste » qui à la gare d'arrivée doit encaisser toutes les engueulades. Le but des maîtres de la SNCF à la solde du pouvoir est de dresser les travailleurs les uns contre les autres. Aussi nous rappelons que la direction de la SNCF siège au 88, rue Saint-Lazare et que c'est là que sont les responsables de vos voyages debout, étouffés et chargés comme du bétail.

LA PARTICIPATION

(Suite)

I. — Naissance de la technocratie :

a) Qui sont les technocrates : Le conflit public qui oppose actuellement dans les sociétés comme nous l'avons déjà signalé à maintes reprises, les propriétaires des entreprises et ceux qui gèrent, technocrates, a amené au grand jour la naissance d'une nouvelle classe de puissant : les technocrates. Ceux-ci voient se rapprocher le jour où seuls ils contrôleront la nation. Plusieurs raisons sont venues étayer leurs certitudes, mais la plus importante réside dans la loi économique que nous venons d'étudier : la dépréciation du capital.

b) Importance du problème : La société occidentale moderne en est arrivée à un stade où la nation de richesse issue de la propriété s'effrite. La puissance qu'engendrait cette propriété tend à disparaître, ce qui amène les capitalistes propriétaires à perdre de plus en plus de leur influence. Ce phénomène économique explique très bien la naissance de guerres internes à la classe dirigeante, et qui opposent les possesseurs aux dirigeants. Arrivé à un point d'explosion engendré par la baisse tendancielle de la valeur relative du capital, le capital démembré, ayant perdu son dynamisme, se trouve restructuré par la greffe de membres nouveaux sur son ancien corps, à savoir, par une nouvelle équipe de dirigeants. Dirigeants non plus possesseurs des moyens de production, mais possesseurs de la puissance, et même de la surpuissance. En ce sens, l'on peut effectivement parler de révolution non-violente, car celle qui affecte de nos jours le capitalisme, à la même importance historique que la Révolution française de 1789. L'une a permis l'accession par la force de la bourgeoisie — capitalisme-propriétaire —. L'autre, avec la complicité du gouvernement, institutionnalise la puissance hiérarchisée de la technocratie de façon non-violente, mais aliénante. La classe nobiliaire possédait l'armée, la police, ce qui lui a permis de se défendre violemment. Par contre, le capitalisme, la conception même du capitalisme, s'est transformée ces dernières décades, sans que les capitalistes propriétaires s'en aperçoivent. L'évolution logique découlait de la politique de la classe dominante avec les super-cadres issus des grandes écoles spécialisées. La direction progressivement se divise. La so-

ciété anonyme ne peut supporter pour une bonne et meilleure rentabilité que le pouvoir et la propriété se confondent en une même et seule personne ou équipe.

Les problèmes posés par la gestion deviennent techniquement de plus en plus complexes. Et cette technicité nouvelle de la gestion, seuls des individus préparés à ces problèmes peuvent y répondre. Ce sont les technocrates. Un phénomène semblable se fait jour dans les institutions gouvernementales. Le gouvernement qui auparavant était l'excroissance vaguement teintée d'idéologie de la classe capitaliste, devient lui-même en raison de l'incidence du progrès technique dans les rapports sociologiques entre les diverses sphères sociales, la représentation « légalisée » d'une équipe de techniciens débarrassés de toute idéologie, et au service d'un nouveau pragmatisme capitaliste. Il y a donc fusion entre capitalistes-technocrates et gouvernants-technocrates, comme il y a au 19^e siècle symbiose entre capitalistes d'accumulation et gouvernement traditionnel (1). Nous n'en sommes — heureusement — pas encore là. Notre but

(1) Qu'on ne parle pas au sujet de l'état actuel de la société de consommation, de radoucissement des méthodes coercitives. Disons que ceux que l'Etat appelle les illégalistes sont moins nombreux. Mais si comme cela se fait jour, actuellement, leur nombre de nouveau se met à croître, il faut s'attendre à une répression des plus dures. Grâce aux moyens coercitifs mentaux, le pouvoir est déjà parvenu à aliéner une partie importante de la population, ce qui provoque un illusoire relâchement des contraintes policières. Les syndicats eux-mêmes ne parlent plus de révolution ; l'Etat n'a donc pas à employer la force, mais si jamais une grève sauvage se déclenche, et qu'elle prend trop d'ampleur, il ne faut pas s'illusionner, les sbires casqués et armés réapparaîtront. Contrairement au sociologue Touaine, nous pensons pour notre part que si l'Etat n'utilise plus systématiquement la violence, c'est certes parce qu'il a d'autres moyens coercitifs beaucoup plus radicaux, car la violence entraîne la violence — mais aussi parce qu'il n'y a pas pour l'instant encore, danger révolutionnaire. La prétendue tranquillité des forces du désordre n'est qu'illusoire, et gare au réveil de la chienlit policière. A nous d'être prêts.

est seulement d'esquisser les grandes lignes du monde que nous réserve la nouvelle équipe dirigeante.

Ainsi, quoique ce phénomène soit effet contraire de ce qu'avait prévu l'ancienne classe dirigeante, il lui est trop tard pour réagir, car toute la société a été programmée dans une vision technocratique et hiérarchique, sans que rien ne reste des traditionnelles valeurs capitalistes : Eglise, Patrie, Travail, qui ne sont pas des valeurs assez commerciales.

La classe dirigeante, dans un but de meilleure efficacité, intentant de contrer la loi inexorable de la baisse tendancielle de la valeur relative du capital s'est acculée à une impasse ; le capitalisme traditionnel ne peut plus que dépérir en donnant le relais à la nouvelle classe dominante qu'incarne du moins très bien en France JJSS. (Jean-Jacques Servant Schreiber). L'antique classe dominante ne peut plus réagir que sporadiquement, comme nous le voyons pour la participation, en refusant certaines réformes, mais à notre avis, est condamnée à mourir. Pourquoi JJSS ?, parce qu'il est le digne représentant de ceux qui désirent passer le capital de l'ère du fouet qui faisait « trimer » les travailleurs, à celui de la carotte empoisonnée de l'aliénation. Le capitalisme traditionnel achetait la force de travail du propriétaire marxienne, le capitalisme technocratise empoisonne et empoisonnera d'avantage encore si rien n'est fait pour le contrer, la vie saine de l'individu pour le conditionner à accepter les injustices (2).

Une autre contradiction se retrouve dans le caractère juridique des entreprises. S'il est possible de pratiquer la PGG au sein des SA, dans le cas des SARL, de Stes de personnes, de Stes Industrielles à nom collectif, l'on se retrouve confronté avec de sérieuses difficultés tenant au caractère même de ces sociétés. En effet, la PGG est axée sur un accroissement d'actif, or dans le cas des sociétés, l'actif et les bénéfices se fondent souvent dans le patrimoine et les revenus personnels du patron.

De ce fait le chef d'entreprise ne peut accepter de s'amputer lui-même d'une part de ses biens au profit des travailleurs, ou de discuter de la gestion de son entreprise avec les ouvriers et les em-

(2) Voir notre étude sur la consommation.

ployés. Il s'agit là, avouons-le d'une contradiction particulièrement savoureuse, qui ne trouvera sa fin que lorsque les chefs d'entreprise seront expulsés par les travailleurs. Cette hypothèse n'a pas été retenue lors de l'élaboration des ordonnances sur la participation. Dommage.

On comprend assez facilement les raisons qui ont conduit le patronat à refuser la PGG, mais il convient cependant maintenant d'analyser les avantages retirés par les entreprises participantes, et de déterminer jusqu'à quel point les entreprises participantes ne sont pas favorisées.

G. Effet de la participation sur le financement des entreprises

La participation ne saurait nullement aggraver les problèmes financiers des entreprises privées ; bien au contraire. C'est ainsi que les ordonnances ont prévu la constitution d'une « provision pour investissement » égale au montant alloué à la « Réserve de participation » pour l'exercice considéré, c'est-à-dire, si l'on se souvient que les bénéfices des sociétés sont imposables à 50 %, la provision sera double de ce qu'elle aurait dû être dans d'autres conditions ; et rapportera donc un double bénéfice. Ce calcul peut être résumé ainsi :

Réserve de participation : 100 (indice).

Réserve d'investissement : 100.

Dans l'hypothèse d'une société non-participante, et qui aurait créé une réserve d'investissement de 100, celle-ci n'aurait eu une efficacité financière que pour : $100/2=50$. Dans le cas présent (avec participation) : $100=100$.

On pourrait donc admettre si les calculs en restent là, que les sociétés supportent « réellement la participation » pour : 100 (prime de participation) — 50 (bénéfice résultant de la non-imposition), soit : 50. Or, nous allons le voir, il n'en est rien, car les 100 de la réserve de participation peuvent très bien être investis à l'intérieur de l'entreprise avec l'accord des parties comme le stipulent les ordonnances. Nous aurons donc :

Réserve de participation investie : 100 plus Réserve d'investissement : 100, soit fonds total d'investissement : 200 (non impossibles). C'est-à-dire la somme constituée

LA PARTICIPATION

par l'addition des deux réserves.

On comprend donc, que dans le premier cas, où seule la réserve d'investissement est « investie », l'entreprise peut être sûre d'un nouveau bénéfice en puissance, et dans le second cas où même la réserve de participation est investie, elle est bénéficiaire dans l'immédiat. Ce calcul permet de comprendre l'avantage considérable accordé aux entreprises par le gouvernement. Un subtil jeu comptable les fait rentrer largement dans leur argent, mais il faudrait que nous exposions les principes d'investissements, ce qui n'est pas notre objet présentement.

On peut donc certifier que l'effet de la participation sur la capacité d'autofinancement des entreprises est au pire nul, est au mieux favorable, mais qu'il ne saurait en aucun cas être négatif, et ne peut donc constituer une aggravation des problèmes financiers de l'entreprise. La participation ne « coûtera » rien aux entreprises qui

bénéficieront de la double exonération fiscale.

Bien plus, la moins value qui résultera sur le budget national sera rejetée sur les impôts, que devront payer les contribuables, c'est-à-dire les travailleurs.

Les travailleurs, au travers de la participation, financent les investissements des entreprises où ils sont salariés, et permettent d'accroître les bénéfices de ces entreprises.

Les syndicats reprochèrent d'ailleurs aux entreprises qui proposent des formules d'intéressement, de ne chercher qu'une amélioration de leur situation fiscale.

Il n'y a qu'un cas où la participation a réussi, c'est lorsque les entreprises ont reversé aux travailleurs les avantages financiers que la loi prévoyait à leur profit, mais vu le nombre dérisoire des sociétés ayant pratiqué ainsi, il est objectif de considérer comme improbable et impossible cette éventualité.

H. Effet de la participation sur le revenu des salaires

Nous venons de voir que les travailleurs finançaient eux-mêmes la participation, que par le jeu des avantages fiscaux accordés aux entreprises, ils comblaient cette moins value budgétaire par une plus-value d'impôts. Le financement de la participation se trouvant cristallisé par un effet rétroactif par l'impôt sur le revenu des travailleurs.

Nous allons maintenant déterminer si les travailleurs sont au moins remboursés du « prêt » qu'ils consentent involontairement aux entreprises.

Reprenons la formule :

$$RP = 0,5 (B - 0,005 C \times S/VA)$$

Avant toute répartition aux salariés, le capital reçoit un intérêt forfaitaire de 5 % sur le capital. Selon la logique capitaliste cet intérêt rémunère l'apport du capital, comme le salaire rémunère la force de travail du salarié mis à la disposition du capital. Il s'agit dans la formule de $B - 0,005C$. Il ne reste donc une fois déduit cet intérêt qu'un premier super-bénéfice.

Posons maintenant le coefficient S/VA appelé coefficient de modulation », et voyons à quoi il

correspond. Selon le capital, ce coefficient est absolument logique car il est nécessaire que la part globale des salariés soit proportionnée à la quantité de salaires dans l'ensemble VA, et donc la part individuelle proportionnelle au salaire perçu.

Dans l'hypothèse où nous acceptons le principe de la participation (comme le fait si merveilleusement l'ensemble des syndicats réformistes), voyons si nous acceptons cette formulation. A notre avis, non, car la formule est illogique. Elle établit de façon pragmatique dans la seule vision de satisfaire le capital, et non améliorer la condition de la classe ouvrière. En effet, le coefficient S/VA signifie que l'on tient compte de la masse des salaires par rapport à la valeur ajoutée. Or qu'est-ce qui a permis la constitution de cette VA ? C'est une accumulation de force de travail. La valeur ajoutée est donc résultante du sur-travail cristallisé dans les salaires — source de la plus-value marxienne —. Il serait donc plus logique de poser la question en inversant les membres. Quel est le coefficient de travail qui a démultiplié le travail cristallisé dans les salaires pour obte-

nir la valeur ajoutée. On obtiendrait donc :

$$RP = 0,5 (B - 0,005 C \times VA/S)$$

formule où il est tenu compte du caractère démultiplicateur de la force de travail.

Une fois tenu compte des ces subtilités mathématiques qui amputent largement la part réservée aux travailleurs, il a fallu encore que le pouvoir divise par deux ce super-bénéfice.

De qui se moque-t-on, à qui profite la participation ? Aux travailleurs ou au capital ?

Dans l'hypothèse où nous ne faisons qu'analyser mathématiquement la participation, nous avons pu constater que le calcul officiel, ne répond qu'aux exigen-

ces d'une logique capitaliste et non à celles d'une juste répartition des richesses.

Cependant une fois tenu compte de l'incidence des quelques contradictions que nous avons pu soulever, la participation se retrouverait dans une position contradictoire quant à la somme à verser aux salariés, qui nous l'avons vu est plafonné plus ou moins hiérarchiquement. Ainsi, la participation ne peut-elle tenir bien longtemps après une étude économique rationnelle.

L'historicité de la participation a transformé le chloroforme violent de la PGG en un calmant éventé...

Georges VIDAL

(A suivre.)

A qui se fier ?

Dans « Le Monde » du 2 mai dernier on pouvait lire, sans commentaires ces lignes provenant de l'AFP :

« Le gouvernement gabonais a décidé mercredi, au cours d'un conseil de cabinet, d'interdire sur le territoire du Gabon les Témoins de Jéhova et l'Armée du Salut, car, selon un rapport établi par le ministre de l'Intérieur, certaines de ces associations, sous le couvert de croyances religieuses, diffusent des messages dont le caractère antinationnel et anticritique n'est plus à démontrer. »

A première vue l'on a envie de se gausser. Les Témoins de Jéhova, ces doux objecteurs de conscience, l'Armée du Salut, association de non moins doux chanteurs de psaumes accompagnés par un trombone à coulisse, des révolutionnaires, des contestataires, voire des terroristes ? Galéjade que cela. Pourtant, il s'agit d'un document officiel, très officiel : un rapport établi par un ministre, de l'Intérieur, qui plus est, avalisé au cours d'un conseil de cabinet par les autres ministres, ses collègues, et, enfin, diffusé par les soins de l'Agence France Presse.

Il ne faut pas plaisanter avec cela, et, à mon humble avis, nous devons réviser certaines conceptions un peu trop superficielles qui m'apparaissent parfaitement dépassées. Témoins du Salut, Armée de Jéhovah, sont, sans nul

doute, des étiquettes derrière lesquelles se camouflent de dangereux individus sans foi ni loi dont le but évident est de renverser l'ordre établi. Et notre pacifique gouvernement de la cinquième ou sixième République, qui n'a pas l'air, le moins du monde, de se douter du danger !

Il faut le prévenir sans retard, le mettre en garde, le rappeler à son devoir premier, qui est, chacun sait cela, de maintenir l'ordre. Qu'on les ramasse, ces sanguinaires Témoins de l'Armée du Salut de Jéhovah, qu'on les rassemble, qu'on les emprisonne, qu'on les juge, qu'on les condamne, qu'on les stigmatise, qu'on leur retire leurs bibles et leurs trombones à coulisse et, pour en finir, qu'on les envoie à la trappe du Père Ubu. Au grand soulagement, sans nul doute, des laborieuses populations ainsi que des ministres de l'Intérieur de la France et du Gabon réunis.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

B.D.I.C

COMMUNIQUES

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le 1^{er} n° du B. I. est paru les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont pas reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14^e).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue St-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 12 mai 1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

A LA S.N.C.F.

SERVICES SOCIAUX

Dans les journaux de province. la SNCF passe des annonces pour rechercher des jeunes gens et jeunes filles en faisant miroiter de nombreux « avantages sociaux ».

Il existe, 12, rue de Neuilly à Clichy, un Foyer de Jeunes filles où sont hébergées dans de petites chambres individuelles de jeunes employées de 18 à 20 ans. C'est ça un des « avantages sociaux ». Mais ce qui l'est moins c'est que la SNCF n'hésite pas, comme le dernier des margoulin, à faire payer à ces jeunes filles un loyer de 195 francs par mois. Lorsqu'on saura que la plupart d'entre elles ne gagnent pas 800 frs. par mois, on verra ce qui leur reste pour manger, s'habiller et payer le métro.

Une de ces jeunes filles passa à la paye fin avril avec à peine

550 francs pour son mois (la SNCF prenant soin de retenir le loyer sur le salaire). Pour joindre les deux bouts elle ne fait qu'un repas par jour à la cantine, mais doit travailler néanmoins ses 8 heures comme les autres.

Voilà un exemple parmi tant d'autres des « avantages sociaux » de la SNCF. Et quand on pense que la totalité des délégués du « personnel » dans les organismes de gestion des services sociaux de la SNCF sont cégétistes, il y a de quoi être rêveurs. Mais il faut bien que la SNCF fasse payer quelqu'un pour récupérer les jours de congés syndicaux de nos braves délégués.

Le Syndicat des Cheminots CNT de la région Parisienne.

LE CAMARADE HENRY FORD !

Lundi 20 avril à Moscou un des plus grand capitalistes du monde Henry Ford a été reçu par Alexis Kossyguine. Les deux compères se sont mis d'accord pour la construction d'une usine de camions «Ford» au bord de rivière Kama. Des milliers d'ouvriers russes sont déjà arrivés près de la ville de Naberejne-Tchelnj où doit être installée l'usine.

Henry Ford s'est estimé satis-

fait du parfait accord avec les dirigeants soviétiques. L'affaire rapportera gros au groupe Ford et sans doute que l'équipe Kossyguine-Brejnev ne sera pas perdante. Entre profiteurs on se comprend. Et c'est sans doute au nom du socialisme, que l'on fera croire aux travailleurs russes, que leur sueur doit enrichir les capitalistes.

R. J. SOURIAUT

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Souscription permanente pour « Le Combat Sindicaliste »

LE COMBAT SYNDICALISTE est le seul organe hebdomadaire de l'anarcho-syndicalisme. Pour lui permettre de persister dans son effort de propagande et d'intensifier son action d'information et d'éducation, l'équipe du « C.S. » lance une souscription permanente auprès de ses lecteurs et sympathisants.

Les versements doivent être adressés par mandat-carte ou virement de CCP à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), CCP Paris 20.990-10. Mentionner sur le talon du mandat : « Souscription « C. S. ».

Il ne sera pas envoyé d'accusé de réception mais la liste des souscripteurs sera régulièrement publiée dans les colonnes du « C. S. ».

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

21 MAI
1970
NUMERO 608
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

EN MAI...

Si pour beaucoup tout finit par une chanson, le mois de mai, lui, commence par une manifestation. Dans le dernier « C. S. » on a déjà rappelé ce que voulait signifier cette commémoration et ce que c'était devenue aujourd'hui : une promenade le brin de muguet à la boutonnière. Le 1er mai 1970 n'a pas échappé à cette règle. Néanmoins des camarades de la CNT y sont allés ne serait-ce que pour montrer qu'il n'y avait pas seulement que la CGT en France, quoi qu'en laisse penser la presse bourgeoise.

L'UNEF, aux mains de trotskystes de l'AJS et du PSU, a eu beau geindre, « on » ne lui a pas laissé prendre place dans le cortège. Du coup les gens du PSU ont énergiquement protesté auprès de la direction CGT. Les autres ont répondu, etc..., tout cela avec la courtoisie des gens de « bonne famille ».

Quant à nous, syndicalistes révolutionnaires de la CNT, nous nous contentâmes de déployer nos banderoles et à lancer des slogans. Beaucoup de libertaires étaient là ; on peut citer beaucoup de militants, l'ORA (Organisation Révolutionnaire Anarchiste), puis en fin de manifestation ceux de l'UGA (Union des Groupes Autonomes).

Le coup de théâtre se produisit à 200 m. de la Bastille. La CGT ordonna la disloquation, qui fut suivie par celle des trotskystes. Des libertaires se retirèrent aussi à ce moment-là. Aussitôt la dissolution des effectifs CGT, les CRS chargèrent. Les libertaires restés en queue, se défendirent comme ils le purent et trouverent l'appui de nombreux manifestants. On vit des gens du service d'ordre CGT (tr.s peu) ne pas manquer de courage et continuer à marcher sur les CRS drapés en rouge en tête. Une unité devant la répression s'était spontanément et naturellement faite.

Les CRS, comme à leur habitude, frappèrent aveuglément. Après et même pendant les charges, les libertaires réussirent à discuter

avec beaucoup et ce fut le plus souvent très intéressant

Les discussions durèrent d'ailleurs fort tard sur la place de la Bastille.

Mais cela valait-il la peine de se risquer ainsi face à la répression ? L'enjeu en a-t-il valu la chandelle quant on pense aux centaines d'arrestations et aux matraquages ?

S'il est bon de rappeler le caractère de ce premier mai, c'est pour dire qu'au-delà du contexte anecdotique, il est significatif de l'attitude de l'Etat, des réformistes et des gauchistes.

Pour la bourgeoisie, c'est toujours la crainte qui domine. Arsenal de répression se voulant « dissuasif » (lois scélérates). Multiplication des rondes de flics, etc.

L'attitude irresponsable des maoïstes, si elle est critiquable, ne fait pas uniquement le jeu de la bourgeoisie ; les attentats à l'explosif ne rassurent personne et personne ne peut dire encore nette-

ment ce que pourrait être la volonté populaire de ce pays.

Sudreau, député bourgeois, déclare de son côté qu'il s'inquiète du climat d'agressivité qui s'est instauré depuis mai 68.

Il faut bien dire que le prolétariat non seulement français mais international, a donné du fil à retordre au capitalisme mondial. Un rapide rappel de luttes nous le montre.

Quant aux politiciens et aux réformistes leurs affaires ne s'arrangent pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Pour en revenir au 1er mai, soyons sûrs que leur attitude n'a guère été populaire. Il suffit de rappeler ici les derniers articles parus dans les derniers numéros du « C. S. » à propos de Babcock-Atlantique ou de la grève chez Lang. Nous ne reviendrons pas sur l'attitude des réformistes de la CGT et des autres centrales démobilisatrices. La gauche traditionnelle n'existe plus que par le PCF, organisation bureaucratique et hiérarchisée. Les autres sont à la remorque.

Quant à la nouvelle gauche révolutionnaire son impact est pratiquement nul sur la masse. On (Suite en page 11.)

SOLIDARITE OUVRIERE

Une SOUSCRIPTION EST OUVERTE depuis le 20 avril pour soutenir les grévistes de l'Imprimerie Lang.

Tous unis dans le même combat contre le capitalisme et les briseurs de grève syndicaux de la C. G. T.

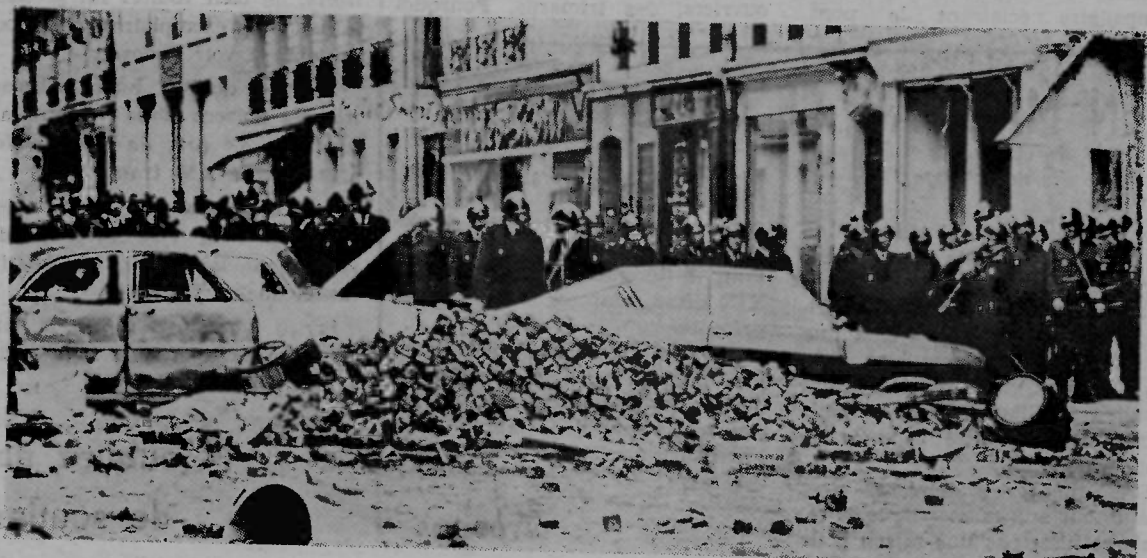
Souscrivez nombreux au C.C.P. 20 990-10 Paris de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) en signalant dans la partie correspondance « Solidarité Ouvrière » soutient aux grévistes.

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille. Demandez-la à l'Administration du journal.

... FAIS CE QU'IL TE PLAIT!



L'AFFAIRE RATON - MUNCH

Le 26 avril dernier, à la Bourse du Commerce, Place des Cordeliers à Lyon, la 17^e Union Régionale de la CNT a tenu une conférence à laquelle participait, comme orateur, un membre du Comité de lutte pour la libération des prisonniers politiques de mai-juin 68, lequel exposa la situation de deux jeunes lyonnais, impliqués dans la mort du Commissaire Lacroix, lors de l'émeute des 24 et 25 mai 1968 à Lyon.

Développée par la presse d'information, au service de l'autorité et du pouvoir, cette affaire est présentée au public avec un certain mépris de la vérité. L'opinion publique adopte une accusation des services de police et de la justice à qui il faut, absolument, un coupable.

Succinctement, voici les faits : Un groupe de jeunes gens, dans le but de forcer un barrage placé à l'extrémité du Pont Lafayette, barrage qui interdisait à dix mille manifestants l'accès de la voie menant à la Préfecture, s'empare d'un camion, dans un chantier de construction situé Quai Saint-Antoine, à l'extrémité de la rue Grenette. Ce camion, difficilement mis en marche, est amené Place des Cordeliers. Le but poursuivi par tous les participants à la mise en place du camion, est de faire traverser le pont au lourd véhicule et d'obliger le barrage du service d'ordre, situé à l'autre extrémité, à dégager la chaussée, autorisant ainsi l'accès des manifestants sur la rive gauche. Pour ce faire, afin que le lourd véhicule accomplisse sa mission, une pierre bloquant l'accélérateur est mise en place. Le camion lancé franchit une partie du pont, dévie d'un côté, puis d'un autre, pour finalement venir stopper contre un lampadaire éclairant le pont.

Fortuitement derrière ce lampadaire, il y avait un homme, le commissaire Lacroix, qui avait cru se mettre à l'abri derrière cet obstacle. Il est à noter que ce camion était le troisième véhicule à franchir le pont. Après mille cinq cents interpellations, dont cinq arrestations, trois jeunes gens sont maintenus en prison : Michel Raton, Marcel Munch, Michel Mougin, ce dernier relâché, après des mois d'emprisonnement, se suicidera, dans la rue, le 14 février 1970, après absorption d'un poison. Reste Raton et Munch. Raton est le principal accusé du fait qu'il a avoué à la police être l'auteur de la fixation de la pierre sur l'accélérateur du camion. Quant à Munch, employé aux Halles, l'accusation retenue contre lui est celle de « complicité dans la conduite du camion avant le pont ». Raton se rétracte après ses aveux à la police, mais l'instruction ne veut reconnaître que ses aveux ; tout le monde connaît la valeur d'aveux d'un jeune homme aux mains de la police et de la justice.

Depuis deux ans, Raton et Munch sont en prison préventive. Une loi d'amnistie, à la suite de l'élection présidentielle de M. Pompidou, efface toutes les condamnations rendues à la promulgation de la loi, relatives aux événements de mai 1968. Raton et Munch, jugés trop tardivement, victimes d'une trop longue instruction, risquent de terminer en prison, une jeunesse bien malheureuse. Ces deux inculpés sont des enfants du peuple, et c'est justement parce qu'ils sont pauvres, sans relations, sans défense, que la prétendue justice les accable. Plus de vingt jeunes gens sont montés sur le camion meurtrier, des étudiants, des ouvriers, des trimards. Pourquoi

la prétendue justice frappe-t-elle, uniquement les plus pauvres ?

Le motif d'inculpation retenu contre Raton dénote l'esprit de classe d'une justice qui entend faire payer cher au coupable reconnu par elle, la mort d'un représentant de son ordre bourgeois. Si l'inculpation avait précisé homicide sans intention de donner la mort, l'accusé passait en justice correctionnelle, mais, sous l'inculpation retenue : homicide volontaire, c'est la cour d'assises dont la sentence va jusqu'à la peine de mort. A qui fera-t-on croire qu'un camion libre, sur un pont, vise volontairement un commissaire situé à l'autre bout du pont, dont la présence est ignorée de ceux qui ont participé au lancement de ce camion ? On comprend que les défenseurs de Raton se pourvoient en Cassation contre le chef d'inculpation ; le seul qui pourrait être retenu serait celui d'homicide involontaire, si la culpabilité de Raton était prouvée.

Ajoutons, qu'à la même époque, à Lyon, le fils d'un industriel, avec sa voiture automobile, a foncé sur le piquet de grève qui gardait l'entrée de l'usine de son père ; une ouvrière a été écrasée, des mois de soins et des opérations lui permettent de garder la vie, mais elle reste infirme, en incapacité totale

de travail, pour le reste de ses jours. Le fils de cet industriel a été remis en liberté après quelques jours d'instruction, il n'a pas été inquiété outre mesure, la loi d'amnistie joue pour lui. Pourtant, l'action criminelle était, là, indiscutable, volontaire, alors que pour Raton l'action n'était pas criminelle, s'il y a eu homicide, celui-ci était involontaire. Il y a donc, en Etat capitaliste deux méthodes de rendre une prétendue justice qui a pour but, uniquement, la défense de la bourgeoisie et de ses défenseurs ; malheur à la classe du peuple pauvre, aux travailleurs, à toutes les victimes de la société, pour ceux-là, la prétendue justice frappe impitoyablement coupables et innocents.

Il reste à prouver que Raton soit le dernier occupant du camion meurtrier. L'ensemble de l'accusation repose sur la nécessité de venger un policier décédé à l'occasion de ses fonctions. Il faut à la justice un coupable, elle prend celui qui est le plus vulnérable, qui a le moins de possibilité de se défendre. En adressant votre participation aux frais de défense de Raton et de Munch au CCP Brunet 5.643.55 Lyon, vous prouverez votre solidarité envers deux victimes de l'ignoble justice de classe.

René VILLARD

EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT !

(Suite de la page 1.)

cherche vainement l'influence de la Ligue Communiste dans un département ouvrier comme la Seine-St-Denis par exemple. Les maoïstes croient en la bombe et à une nouvelle résistance populaire. Cela n'a pas l'air d'enthousiasmer grand monde. L'alliance avec le petit commerce poujadiste rappelle de tristes souvenirs.

Bref, tout est à faire. Et c'est avant tout aux masses de le faire. Mais ce n'est pas une raison pour

les militants révolutionnaires, c'est-à-dire libertaires, de se tourner les pouces. C'est à eux de développer de nouvelles formes d'action différentes de celles du XIX^e siècle, adaptées à la situation présente.

Faire ce qu'il nous plaît n'est pas toujours possible, mais nous devons sortir des chemins battus sans pour autant sombrer dans l'aventurisme et la révolte viscérale.

SVOBODA

COMMUNIQUES

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le 1^{er} n° du B. I. est paru les demandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie, Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne ; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

N'oubliez pas la souscription de soutien au « C. S. »

LA PARTICIPATION

I. CONCLUSION

La P.G.G. s'est effritée sous les contestations virulentes du patronat français. Progressivement elle s'est transformée en un simple intéressement aux bénéfiques. Cette régression pratique et théorique est liée, nous l'avons vu, à deux raisons fondamentales.

1) La réforme n'allait pas assez loin pour les syndicats, qui ont refusé d'épauler le gouvernement.

2) La réforme allait beaucoup trop loin pour un patronat français qui est emprisonné dans ses habitudes mentales datant du XIX^e siècle.

La classe capitaliste traditionnelle n'a pas compris que la participation était le premier pas vers une intégration complète du prolétariat. Elle a donc refusé l'instrument idéal pour l'asservissement de la classe laborieuse.

Mais le prolétariat, lui, sait maintenant ce que lui réservent les paroles mielleuses des dirigeants de la nouvelle société. Il a enfin compris qu'une telle réforme n'a rien de démocratique sous ses airs trompeurs, mais que bien au contraire, appliquée comme prévu initialement, elle le destitue de ses libertés fondamentales d'homme libre.

Le travailleur a démasqué ses ennemis, et surtout il a découvert quels sont les procédés qu'il tenteront de nouveau d'utiliser pour imposer une dictature physique et mentale.

Heureusement le « gâtisme » du patronat français a empêché que l'aliénation soit institutionnalisée, et bien au contraire a permis la mise au monde d'une participation qui est tout sauf un intéressement... et surtout aux bénéfiques.

En effet, nous avons pu voir que la participation était financée par les travailleurs, qu'elle ne rapportait que des intérêts dérisoires compensés immédiatement par un surplus d'impôt au détriment des travailleurs.

La participation n'aide que la classe dominante, elle lui permet d'investir sur le dos des travailleurs, elle lui permet de prospérer en tentant de faire croire aux travailleurs que ce sont eux qui jouissent des bienfaits d'un meilleur rendement. Or les chiffres ne trompent pas (quand on sait et veut bien les lire). Rien n'est plus hypocrite que les discours plus ou moins scientifiques des hommes qui nous gouvernent. Si la PGG voulait transformer les rapports so-

ciaux en introduisant la formule fasciste capital-travail, la participation actuelle n'est qu'un pantin désarticulé, vide de son essence même.

La PGG est devenue un pseudo-intéressement financier dont l'intérêt est pour le travailleur un zéro absolu. Par contre, en tant que base de l'idéologie gaulliste, la PGG, dans sa conjoncture idéologique d'intéressement unidimensionnel — seul le capital est favorisé — explose dans une conception globale du travailleur face à la société.

Le fondement du gaullisme (capitalisme évolutif) en tant qu'idéologie de la classe dominante était la transformation plus ou moins rapide de l'individu. Selon l'interprétation gaulliste, le travailleur prend place sur l'échiquier social, non plus comme pion inconscient de son rôle, mais en tant que pion conscient de son environnement, donc de sa mission socio-économique. La finalité de ce néo-capitalisme, ou pan-capitalisme, étant la désintégration radicale de l'individu prolétaire — membre de la classe laborieuse — en individu travailleur participant-membre de l'entité socio-économique, la nation. Le travailleur se trouve donc transféré d'un état offensif (car contestataire des structures répressives) au stade de collaborateur conscient de l'acte représentatif engendré par cette collaboration. Le transfert s'opérant au niveau marginal de la conscience de classe. De conscient de son aliénation — manipulation, séduction, intégration — l'homme devient inconscient de cette attaque envers son intégrité personnelle, en ne concevant plus d'autres buts à sa vie qu'à ces manipulations, séductions, intégrations.

Le capital institutionnalisait cette aliénation ultime. Le travailleur se trouve donc selon l'interprétation gaullienne au terme d'un conflit historique emprisonné dans ses propres contradictions. Ces contradictions étant cause et effet de la progression récessive aliénante. D'individu conscient, car réagissant au niveau de son ego en révolte, il ne réagit plus à cette révolte valablement que si celle-ci est conditionnée par un mal visible qui le touche de près — les accidents de voitures, etc... La faim, les milliers de morts à la guerre, etc., le laissent plus ou moins indifférent. Son conditionnement a même amputé par les

moyens odio-visuels d'aliénation sa sensibilité. Et c'est ainsi qu'un mal tout aussi redoutable pour lui, et qui le touche alors de très près, car se situant au niveau de son insuffisance mentale et intellectuelle; absence de responsabilités dans les rouages de la société, ne provoquera chez lui qu'indifférence et acceptation, et non résignation. La résignation, en effet, prouverait que l'homme quelque refusant supporte; or dans le contexte actuel, il n'est question que d'acceptation globale de l'ensemble aliénant. Cependant ceci n'est qu'une des facettes du désir implacable du capitalisme évolutif de détruire la conscience de classe chez le prolétariat.

En effet la finalité pour le Néo-Capitalisme est une société où la masse dominée accepte passivement une éthique selon laquelle il soit naturel qu'il y ait des exploités et des exploités. C'est-à-dire l'accession à un stade où la notion d'exploité loin d'être un motif de révolte devienne une convention morale, sociale, acceptée globalement avec toutes les injus-

tices qu'elle comporterait. Tout le reste étant abstraction, utopies, et... désordres en puissance...

L'étude sociologique que nous allons entreprendre portera donc plus sur la finalité de la PGG que sur les effets réels de la participation sur les diverses couches sociales; nous l'étudierons cependant mais plus succinctement.

A notre avis en effet, il importe plus de prévoir une finalité non inéluctable que de la subir passivement sans la comprendre. C'est ainsi que si pour l'instant le Néo-capitalisme n'est pas encore près de se développer réellement en France, il importe de se rappeler que c'est pour lui, une phase historique inéluctable. A nous de savoir la combattre en dénonçant son vrai visage, tant d'un point de vue économique que sociologique.

C'est l'homme qui est en cause; c'est sa nature psychique et physique qui est en danger.

A nous d'empêcher que le rêve de paranoïaques dégénérés ne voye le jour.

Georges VIDAL

Défendre la hiérarchie...

Mardi 5 mai, René Le Guen, secrétaire général de l'Union des Ingénieurs et Cadres CGT a tenu une conférence de presse au cours de laquelle il a annoncé qu'une rencontre avait eu lieu entre la CGT et la CGC (Confédération Générale des Cadres). Et Le Guen a déclaré qu'il « n'y avait pas de différence fondamentale entre la CGT et la CGC » qui sont entièrement d'accord sur le maintien de l'éventail des salaires et de la hiérarchie.

Cette position de la CGT ne nous étonne pas du tout. Ce n'est pas la première fois que la CGT et le Parti Communiste se déclarent ouvertement pour le maintien de la hiérarchie, raison première justifiant la suppression de leurs statuts de l'article premier disant que

le syndicat luttera jusqu'à la suppression du salariat et du patronat.

D'ailleurs leurs maîtres de Moscou prouvent également chaque jour que leur anti-capitalisme n'est qu'un trompe-l'œil. Henry Ford et le représentant du grand patronat français sont reçus au Kremlin pour négocier des tractations financières avec le gouvernement soviétique. Ces représentants du grand capital se sentent vraiment chez eux à Moscou.

Tout cela explique pourquoi la CGT en France n'a pas du tout envie de détruire le système du profit et en s'efforçant de défendre la hiérarchie la CGT montre bien qu'elle n'a plus rien de commun avec le prolétariat.

R. J. SOURIAUT

...c'est trahir le prolétariat

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la Grande souscription pour la propagande !

L'AUTRE ASPECT DE LENINE

Tant d'inepties ont été racontées pour commémorer le centenaire de sa naissance qu'il ne paraît pas inutile d'en donner un autre point de vue. Si cet exposé vous paraît partial, c'est qu'il a pour but de contrebalancer le parti pris existant.

Lénine est connu non pas parce qu'il fut un penseur profond (il est surpassé dans la tradition marxiste moderne par Rosa Luxembourg et Antonio Gramsci), ni un auteur créatif (là il est surpassé par Trotsky et Georg Lukács), ni un leader révolutionnaire (Mao et Castro), ni même un habile politique (Staline et Tito), non, c'est parce qu'il fut le patron (vozhd, en russe) du parti qui conquiert le pouvoir après la révolution russe.

Ironie du sort, en dépit de sa réputation de champion de la révolution prolétarienne en Russie, Lénine n'était pas plus ouvrier qu'il n'était russe et, avec ça, un curieux révolutionnaire. C'était un intellectuel bourgeois des plus typiques, élevé dans le milieu confortable de la bourgeoisie russe, il fit des études de droit et exerça pendant deux années, quoiqu'il n'eut jamais besoin de travailler pour gagner sa vie. Quant aux origines russes de Vladimir Hich Uljanov Lénine, il était allemand par sa mère et tartare par son père.

Le dictateur sans armes

Examinons maintenant sa carrière révolutionnaire. Jusqu'en 1917, il fut surtout le leader qui dirige de l'arrière et même, il ne se décida que très tard à diriger. Son frère aîné, arrêté sous l'inculpation de complot contre le tsar, fut pendu en 1887 mais il n'y a aucune preuve que ceci ait influencé Lénine politiquement. Quoique cela l'ait certainement desservi personnellement lorsqu'il eut des ennuis à l'Université quelques mois plus tard. De toute façon, il ne suivit pas le chemin de son frère.

En 1889, il devint marxiste; mais à cette époque les marxistes russes étaient peu actifs et Lénine ne fut pas différent des autres. De 1889 à 1894, il participa à des discussions de groupe en divers endroits. De 1894 à 1895, il prit part à une propagande prudente parmi les travailleurs de St-Petersbourg. En 1896, il passa une année dans une prison confortable de St-Petersbourg et à partir de 1897 il passa trois années dans un exil confortable de la Sibirie du Sud où il écrivit « Le développement du capitalisme en Russie », (1899).

En 1900, il quitta la Russie et commença sa carrière politique. A l'étranger son activité politique consista essentiellement en ce qu'on appela plus tard le « scissionisme ». Dans le but de créer un parti à ses ordres, il travailla à séparer les socialistes du reste du mouvement révolutionnaire russe, puis à éloigner les marxistes des socialistes, puis enfin à diviser les marxistes en bolchéviks et menchéviks. Ces noms russes signifient respectivement « majorité » et « minorité »; quoique, après le vote qui consacra leur séparation en 1903, les bolchéviks ne furent jamais qu'une minorité jusqu'à la révolution d'Octobre.

Les bolchéviks — qu'il serait plus propre d'appeler léninistes, puisque leur seul trait commun était leur dévouement à Lénine — prétendaient, comme d'ailleurs leurs opposants, être les seuls dépositaires authentiques du marxisme russe. Il est cependant aisé de voir qu'en fait ils divergeaient nettement de la tradition marxiste. Ceci est un problème que nous pouvons abandonner aux théologiens du marxisme. On peut noter néanmoins que les tendances propres de Lénine allaient plus particulièrement vers les Jacobins de la révolution française, Babeuf, Blanqui et Allemane en France, vers les russes Zaichnexski, Tkachov et même Nechayex. La tendance socialiste visant non pas à l'insurrection générale mais au complot et au coup d'état et ce, grâce non pas à la dictature du prolétariat, mais à la dictature d'un parti révolutionnaire et de son chef.

Tandis qu'il créait un parti à ses ordres, Lénine en donna une justification théorique notamment dans son livre « Que faire ? » (1902).

Sa thèse principale était que la classe ouvrière ne pouvait pas s'émanciper elle-même, comme l'avait enseigné Marx, mais qu'elle avait besoin de la direction de révolutionnaires travaillant à plein temps au sein d'un parti centralisé et discipliné. Ceci constitue l'aboutissement d'une des tendances du marxisme contre lequel Bakounine s'était déjà élevé trente ans auparavant. C'est le principe de « substitution », le parti ne « représente » pas seulement le prolétariat, il se « substitue » à lui. L'intérêt du parti est interprété comme l'intérêt de la classe, et si la politique du parti ne va pas dans le sens voulu par lui, Lénine, il divise le parti ou intrigue

jusqu'à ce que cette politique change.

Le léninisme avait de nombreux opposants socialistes et pas seulement des anarchistes. On se souvient de l'avertissement prophétique de Trotsky (qui n'était pas encore un bolchévik) : « L'organisation du parti prend la place du parti lui-même, le comité central prend la place de l'organisation et finalement le dictateur prend la place du comité central ». Un avertissement encore plus radical et aussi prophétique vint du socialiste polonais Jan Wacław Machajski qui soutint que la révolution pouvait bien non pas conduire à une société sans classe, mais à un système dans lequel la classe dirigeante serait l'intelligentsia professionnelle.

Lénine maintint ses positions dans des circonstances défavorables, souvent pratiquement isolé, pendant près de 15 ans. Ses attaques étaient dirigées plus contre ses rivaux dans le mouvement révolutionnaire que contre le régime Tsariste et il fut toujours plus attentif à la circulation de ses propres écrits qu'à l'éveil général des masses. Il eut des opinions diverses et souvent contradictoires à propos des événements, étant plus intéressé par l'avantage tactique que par la cohérence théorique — quoiqu'il maintint toujours que chacune de ses opinions était conforme à l'orthodoxie marxiste. Ceux à droite de lui étaient invariablement traités d'« opportunistes » et ceux à gauche de lui d'« aventuristes », pour ne pas mentionner tout le vocabulaire d'adjectifs insultants réminiscent des hérésies de l'Eglise chrétienne.

Lorsque la guerre avec le Japon fut déclarée en 1904, il s'oppose à l'effort de guerre russe non pas parce qu'il s'opposait à la guerre en tant que telle, mais parce qu'il espérait qu'une défaite affaiblirait le régime Tsariste. Toutefois, lorsque ceci se réalisa et dégénéra presque en révolution (1905), il fut pris de court et les bolchéviks eurent très peu d'influence sur les événements, essentiellement parce que Lénine pensait que les Russes n'étaient pas encore mûrs pour le socialisme et qu'un régime bourgeois libéral était ce qu'on pouvait espérer de mieux. En ce qui concerne les conseils ouvriers (soviets, en russe) qui sont le phénomène essentiel de 1905, Lénine suivit une séquence bien connue de d'hostilité à la condescendance suivie de la jalousie et du noyautage. Trotsky qui n'était toujours pas

bolchévik fit sa réputation en prenant une part active dans le Soviét de St-Petersbourg.

Lénine revint en Russie de 1905 à 1907, mais sa présence ne fit pas avancer la révolution et les bolchéviks restèrent un groupuscule relativement peu important. Après l'échec de la révolution il retourna à l'étranger poursuivre ses intrigues. Son activité était appréciée du gouvernement russe parce qu'elle divisait le mouvement révolutionnaire et des fonds et des agents furent habilement dirigés vers l'organisation bolchévique. Un des agents les plus célèbres, Roman Malinovski, qui travailla pour la police à partir de 1902, fut membre du comité central et entra comme député bolchévique à la Douma de 1912 à 1914. Lénine refusa de croire qu'il fut un agent double jusqu'à ce que des dossiers officiels révélateurs furent ouverts en 1917.

Lénine fit très peu de cas de l'International Socialiste, l'utilisant surtout comme un moyen pour favoriser les intérêts des bolchéviks contre les menchéviks et en 1914 il était sur le point d'être sanctionné pour son sectarisme. Mais l'Internationale Socialiste s'effondra au début de la première guerre mondiale et Lénine conquiert une position beaucoup plus forte de par son opposition à la guerre. Comme précédemment, ce n'était pas tant par opposition à la guerre en tant que telle, mais parce qu'il espérait affaiblir le régime tsariste. En fait, il s'opposait aux pacifistes avec presque autant de haine que les chauvinistes eux-mêmes et il condamnait la résistance individuelle à la guerre comme une déviation anarchiste. Son action était appréciée du gouvernement allemand puisqu'elle sabotait l'effort de guerre russe et à nouveau les fonds furent habilement canalisés vers l'organisation bolchévique.

Cette fois la guerre affaiblit le régime tsariste, qui s'effondra. Mais, là encore, la révolution de Février surprit Lénine et les bolchéviks eurent peu d'influence sur les événements. En revanche, cette fois Lénine avait appris la leçon et pour la première fois il commença à diriger de l'avant de la scène. Il revint en Russie aussitôt qu'il put (avec l'aide des autorités allemandes, qui se firent un plaisir de le transporter) et soutint non pas uniquement contre les socialistes mais contre presque tous les bolchéviks que la Russie était maintenant mûre non pas

Justificación del exilio

NUESTRO inteligente colaborador Juan Español, radicado sin disputa en el Interior, afirma en nuestro número próximo pasado que quienes creen en liberalidades franquistas son unos ilusos. Razón tiene nuestro amigo, y puede tenerla, puesto que registra sobre sí todos los inconvenientes fabricados por el régimen que la brutalidad totalitaria inauguró oficialmente en abril de 1939. «No habrá piedad», dijeron aquellos cristianos. Y sigue sin haberla.

No obstante, la publicación ocasional de escritos y libros de crítica o de erudición del régimen de cadena, da idea, en el extranjero, de que la dureza inicial a Franco se le hace insostenible. El trato comercial con las democracias burguesas e incluso con las teocracias comunistas, obliga a los ministros del Caudillismo a aflojar las riendas de la opresión — aunque sea levemente — mirando ovejuna e intencionadamente a su Amo estuchado en El Pardo. A los españoles «de España» tal vez ese conato de liberalismo nunca acreditado en leyes les mueva a desconfianza por el riesgo que insinúa. Ello no obstante, es como asunto adquirido el derecho a la huelga sin fusilamientos previstos, y semi logrado el derecho de crítica contra el Estado por reducción paulatina de espías y orejudos en fábricas, paseos, cafés y aceras. No queda duda entre los españoles extranjerizados de que la delación, los malos tratos y la parcialidad de los jueces, causan estragos en la tranquilidad ciudadana. Mas el español de ahora puede andar con la cabeza alta por las calles del país, cosa impensable hace solamente quince años.



— ¡No sé de qué te quejas! ¿No te das cuenta de que estás amnistiado?

Estas consideraciones, que cada cual de nosotros se ha hecho, vienen al caso por la pregunta que repetidamente amigos refugiados, en un deseo de ser condescendidos, nos formulan: «¿No es ya hora de regresar al Interior? ¿No seríamos más útiles en la tierra? ¿No perdemos el tiempo y la existencia continuando en un país que no es el nuestro?»

Indudablemente, el derecho a ir a cualquier parte para el objeto que sea, cada cual lo posee, no siendo caso de que la vida privada del individuo sea regida por acuerdos de asamblea general. Ya en 1951 un compañero de solera que no consiguió enraizar en el exilio se nos despidió camino de España, añadiendo que todo confederal de corazón puede hacer labor provechosa dondequiera que se halle. Por cierto que encontrándose en Barcelona ocurrió la famosa huelga de tranvías, no dudando nosotros de que el compañero en cuestión habría sentido haberse quedado en Francia.

Todo ello es verdad, no siendo el exilio menos verdadero. En España la actuación es heroica por naturaleza, pero sostener la posición protestataria en el exilio no deja de ser una tenacidad además de una necesidad histórica. Sin extraños políticos, el gobierno franquista encontraría más facilidades en el extranjero por suposición de una normalidad española, puesto que todos los españoles residentes en países ajenos lo serían por motivos comerciales o de mejoración económica. ¿Se comprende? La presencia aquí de iberos refractarios a la política franquista da a entender claramente que en España sigue reinando la tiranía, que la gente que gobierna es la misma que obedeció órdenes de Hitler y de Mussolini para fascitizar la nación. La existencia de refugiados que desprecian perdones e indultos del tirano y que para no acogerse a ellos prefieren vegetar política y económicamente en el extranjero, afirma ante el mundo civilizado que en España queda un sistema por civilizar, un Derecho por adquirir. No otra cosa quisiera el Estado franquista que la liquidación «como sea» del inconveniente del exilio; mas no ha tenido suerte: la protesta de nuestra presencia continúa, y estando nosotros aquí, a los españoles que en el Interior luchan les queda una re-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 21 de Mayo de 1970

serva humana importante por ayudas directas y ecos internacionales sobre casos y cosas que Franco quisiera quedaran en la nuez cerrada de la patria que oprime. Por el aserto de Juan Español, la persistencia de un centenar de miles de españoles en un destierro más o menos voluntario, es absolutamente indicada por una obligación y una vocación que se complementan para una verdadera libertad de España.

Si éste, aquél y el otro estiman que su puesto está en la

tierra de origen, obrarán exactamente tomando billete para su casa, los que consigan encontrarla. Pero los que consideramos que el exilio aún es arma de valor apreciable, quedaremos en la espera laboriosa que desde que vivimos el destierro estamos practicando.

Contra la tiranía nazi-fascista que nos aqueja, siempre, no importando el cacho de terreno que nos sostenga. Que en la hora de la verdad «suprema» todos nos encontraremos en las calles españolas.

DISCOS

Querido Mingralles, no amo a tu perro ni lo detesto. Soy neutral en la cosa. Pero que no se me interponga, que no se hinque en las campanas de mis pantalones.

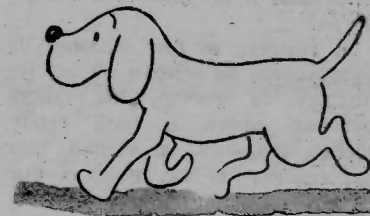
Sé que eres socio diplomado de la Protectora de Animales, Sociedad que obvia a los niños. Cumple un derecho, y que canes y mininos te lo agradezcan.

Las señoritas de 60 años, canicias y canófilas, aman a su fiel cuadrúpedo, y cuando se les muere se quedan viudas, lo que explica la existencia de necrópolis perrunas excesivamente cuidadas.

Hay en este país que me sostiene unos tres millones de canes legalizados y pienso que en extranjero quedo menos que ellos. Nada a decir en el caso. Para mí, que a Can lo ingresen en la Seguridad Social.

¿Y los gatos? Esos, pese a sus uñas y a ser discolos, tienen su finura (de pelo), y marrullerías, y sobre un diván hacen juego. Pero de mí malían tanto como malfo de ellos. A gato presente, armario cerrado.

Y así, tú animalístico y yo desanimalizado, en paz quedamos. Pero no las gallinas, ni los corderos, los cuales los de la Protectora de Animales devoráis en rito de cada día. «Las ovejas y el pastor, los colores vivos con el sol sobre los olivos», bien, estético y poético; mas ello termina en el excusado. ¿Se discute la existencia de mataderos en la Protectora? No. Ni el suplicio de las aves que antes eran de corral y era. El cuchillo les aguardaba sin duda, pero en el interregno gozaban de liber-



En la granja no. Aquí la vida breve que llevan es artificial y torturada: trabajo intensivo, sol de bujía y comida inapetente. Luego a pender, sebosas, en las estanterías de «Multiprix».

Pestaña cuando fue diputado ya intuyó algo de ley benéfica para los perros. Leyó que en la Polinesia los comen y tuvo susto por si igual alimento en España prendiera. Era, o había sido, gerente de canódromo, con cuyos empleados fundó el Partido sindicalista que le proporcionó el acta. No pensó en proteger a gallos y arenques porque, que quieres, los necesitaba. Por algo nunca fue vegetariano.

En fin, Mingralles, que tu perro me sea leve. Puesto que te cree, háblale de mí favorablemente. Y yo os quedaría reconocido si la acera de mi casa apareciera, en adelante, irresbalable.

DISCOBOLO

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. Adquirirlo y estudiarlo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA RESPONSABILIDAD OBRERA

NOTA simpática, de efecto esperanzador, es la agitación que se nota en el ambiente estudiantil norteamericano, evidenciando una actitud proletaria en contra de las aventuras belicistas movidas por la plutocracia del país. Cabe ahora el preguntarse: En tanto las masas estudiantiles y elementos de profesiones liberales levantan su descontento ante la guerra, ¿qué hace el conjunto del proletariado norteamericano? ¿Por qué esos millones de obreros encuadrados en potentes organizaciones sindicales se abstienen de promover trascendentales movimientos huelguísticos que perturbando seriamente los engranajes del sistema económico nacional, preocupan y hagan reflexionar a los miembros del gobierno?

La realidad es que millones de trabajadores se ocupan en las industrias de guerra, las cuales marchan ahora a todo rendimiento. ¿Quiénes, en verdad, más responsables de las guerras que los que fabrican los armamentos? ¿Qué haría el Estado en tanto que promotor de guerra si la inmensa mayoría de los productores se negaran a fabricar armamentos? Desgraciadamente no es así. La inconsciencia, el bajo egoísmo, el espíritu de aburguesamiento, es lo que prepondera entre la masa de los productores. A la plutocracia que, evidentemente, no tiene conciencia, le interesa el hecho de que la industria de guerra dé el máximo rendimiento; para ello le es necesario el ocupar a mucha gente, el que se trabaje con la máxima aceleración, y dado que es mucho el material que se inutiliza en los campos de batalla, que tal material sea repuesto con creces. De ahí viene que en fábricas y talleres el personal pueda hacer la jornada a base de horas extraordinarias, de que se acentúen las primas de rendimiento, de que suba la retribución... ¡Y de que las pagas, los ingresos quincenales o mensuales se acrecienten! He ahí el motivo fundamental del conformismo proletario ante el hecho brutal de la guerra.

La industria de guerra podría transformarse en industria de paz, en labores de humanitaria utilidad, en un efectivo progreso, en beneficio para la especie humana. Para ello bastaría una actitud

firme, honrada, digna, por parte de los trabajadores. El notable sociólogo norteamericano Dwight Macdonald manifestó en uno de sus libros el hecho vergonzoso de la ruidosa alegría que motivó entre los trabajadores yanquis el descubrimiento y la aplicación de la primera bomba atómica... Verdaderamente todavía falta para despertar la conciencia del proletariado en general, incluso en los países más *civilizados*.

HORAS DE EVASION

Ya sabemos que en la rueda del año a un mes le sigue otro, y tras las gélidas jornadas invernales la primavera y el verano hacen su aparición. Así es lo aceptado como costumbre, como hecho habitual. Pero diríase que no podemos ahora conferir al curso y diferencia de las estaciones del año rigor de exactitud. Dicese por ahí que es posible haya desbarajuste en la natura a causa de los ensayos relativos a la fuerza nuclear; de ahí el que surjan temperaturas invernales en plena etapa primaveral o estival. Pero es cosa de ceñirnos ahora a la costumbre. Y la costumbre es que cuando amanece buen tiempo, de la capital, de la ciudad, del pueblo, las gentes suelen salir a respirar aires nuevos, al recreo del ambiente de campo, o en el solaz de la playa, bien a orillas de lago o de río.

Trátase de cambiar de ambiente; se busca olvidar, siquiera sea durante la jornada festiva, o para fin de semana, la monotonía de las ocupaciones cotidianas, el engorro del trabajo diario que se tiene la obligación de llevar adelante. Bien en el plan particular, ya en tanto que esparcimiento colectivo, la cuestión estriba en dar curso a la anhelada *evasión*, que es tanto como gozar unos ratos de efectiva libertad.

Complace el leer en nuestra prensa esa laudable propensión que existe entre los compañeros de Provenza, animosos y activos en el plan de organizar jiras tratando que sean, naturalmente, lo más concurridas posible. Ello nos recuerda aquéllas que también se celebraban dentro del ambiente libertario en España. Ojeando las páginas de «La Revista Blanca», era simpática la nota que ofrecían las fotografías de jiras libertarias que frecuentemente tenían lugar en diferentes regiones. Chicos y grandes, ambiente femenino y más-

culino, daba una sensación de confraternización, de sano esparcimiento gozando de los encantos de la naturaleza. Y el detalle digno de la mayor estima, consistía en comprobar cómo a la par que el esparcimiento se ponía particular empeño en la obra de propaganda, en la campaña de proselitismo. Particularmente a los que no eran de nuestros medios se buscaba oportunidad de que conocieran nuestra prensa, de que se encariñaran con la lectura de folletos, de que adquirieran libros; y por lo de que, como suele decirse, entre col y col lechuga: se organizaban charlas, se daba alguna conferencia, se entablaban diálogos, amenas conversaciones. Y todo ello ofrecía como consecuencia el que se acrecentara el número de simpatizantes a nuestro ideal.

Se ha hecho alusión a los compañeros del Núcleo de Provenza porque, de los libertarios exiliados, son ellos los que van en vanguardia en cuanto a organización de jiras, buscando, desde luego, respondan a los objetivos perseguidos, esto es, conjugar el esparcimiento con la propaganda; hacer asequible la evasión con el proselitismo. Y al destacar, por su sentido positivo, un núcleo libertario como el citado, podríamos también citar otros núcleos, pero en *sentido negativo*. ¡Y esto es lo lamentable! En sentido negativo por el motivo de que pudiendo hacer igual que hacen los compañeros de Provenza, nada realizan en el plan indicado. Y no se trata de que sea escaso el conjunto de los que se inhiben de la labor señalada. Lamentablemente es al revés: Es escaso, constituyen una excepción el conjunto de compañeros poniendo interés en la organización y desarrollo de las jiras. De ahí el que revista su importancia señalarlo.

No cabe darle otro nombre a lo que acusa negligencia, dejadez, falta de visión sostenida para emprender una labor prometedora de plausibles resultados. Ya sabemos aquel dicho de vieja cepa española que indica lo de que dejando las cosas el uno para el otro se queda la casa sin barrer. La realidad, que para todos aquellos militantes con algo de veteranía es harto conocida, estriba en comprobar que muchas iniciativas estarían bien lejos de realizarse de no haber unos pocos empeñados en realizarlas. Por naturaleza siempre

hay el compañero, o la compañera, más decididos, más dinámicos, más saturados de espíritu de iniciativa. Nada tiene pues de extraordinario que ya acá o acullá, sean unos pocos compañeros aquéllos bien dispuestos para las tareas organizadoras. Alguno, o algunos tienen que hacerlo. ¡Lo peor, lo que debería evitarse a toda costa, es que en aquél núcleo, en el otro, y así señalando algunos se diera la sensación de no existir una minoría de compañeros activos, susceptibles de romper el hielo del inmovilismo!

Es curioso leer la obra del sociólogo francés Guy Hermet, obra titulada «Les Espagnols en France», de la cual se habló en su día en esta misma sección del semanario. Señala la cantidad de miles y miles de españoles, emigrados económicos, llegados después del franquismo a tierras de Francia. Por otra parte es un hecho que todos conocemos. Al ser así, conocido el buen resultado que ofrecen las jiras, como nos lo pueden evidenciar nuestros compañeros que residen en la región provenzal, sería de desear que tomaran en serio la cosa los compañeros de cada localidad. Sin duda alguna los resultados serían estimables.

MILLER EN LA GRECIA INMORTAL

Buen acierto han tenido los editores de la conocida colección «Le livre de poche» al ofrecer en edición popular, el libro del conocido escritor norteamericano Henry Miller: «Le colosse de Maroussi». Hoy que la Grecia experimenta el yugo fascista de los coronales, Miller relata con fervor de enamorado el encanto de la Grecia inmortal, y la simpatía que se desprende del ambiente popular. Inteligente, desprovisto de prejuicios, Miller alcanza a expresar en la obra citada la esencia inmortal de un pueblo que dio vida a los más renombrados pensadores y moralistas, y cuyo culto del arte queda reflejado en la Acrópolis ateniense y en todas las ruinas que pueden admirarse visitando el país. A Miller le fascina el paisaje las costumbres de la tierra cuna de Sócrates, de Epicuro, de Fidiás, de Platón... El país que, como España, tiene hoy la desgracia de sufrir la peste fascista.

«Un libro de gran actualidad:
HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

Del Sena al Tet por el Ródano

La influencia fluvial que tanto placía a Eliseo Reclus se le pegó manifiestamente a nuestro clásico Felipe Alaiz. Clásico por su castellano recio, preciso, oliendo a carrasca y a cepa florida de Cariñena. También nuestro periplo de la antigua Jepsus a esta Parisotis que nos tiene engullidos, lo cumplimos por vía mojada, saliendo de nuestro riachuelo hacia el Llobregat, y de Barcanona a los Alberes envueltos en manto de lluvia, a ratos de agua a ratos de fuego, y que nadie pretenda desmentirnos por estar en la memoria de muchos.

Pues en la ocasión — reciente — que me atosiga, salimos en negro subidos a un coche tan grande como la «chambre» que nos cobija a mí y compañera. Cómodo, con facilidad para familia. En la dirección Helenio, gozosamente lajeado por su compañera. En la «sponorización», el niño de ambos, con pito y todo. Detrás, Evaristo el grave, Manel el transparente (o casi), y el desfazado que ensucia estas cuartillas. Objeto del viaje: El Castillet, para contarle las glorias de la Regional CNT catalana.

El rodar fue intenso y seguro gracias al pulso invariable del chófer. A mí me dio por tiritar, inexplicablemente, puesto que calefacción regia y mis compadres de segunda fila explicaban hornadas suculentas de una inefable cocina que conocen y no catan. Está probado que la ilusión es gran cocinera.

La lluvia persigue y antecede a nuestro coche, y a los demás no sé porque los arrastrados no los vemos. Estamos ora en parloteo, ora en cabeceos. De vez en cuando el peque nos ahuyenta el sopor con una viveza propia del mediodía horario. El reloj de la gasolinera de Lyon (justo al abandono del Saône y a la «integración» al Ródano) da las tres madrugantes y el aparato tragaperras caldo, café con o sin leche calientes, y también «eskimo» a quien lo apetezca. En la circunstancia, o primero reanima.

Rueda otra vez el coche y tengo una profecía: en Montelímar será la clemencia, no por el «nougat» empastadientes que allí venden, sino por cambio de clima. Sólo pasado Montelímar soy creído por la evidencia del cese de humedades. No llueve. El «carro» helénico rueda sobre seco. Hosanna.

La luz diurna nos permite comprobar la vecindad de padre Ródano y el paso fugaz de Orange. Un poco más y respiramos — parece — el perfume poético del poe-



ta máximo de Provenza: Mistral, el mismo que le hizo caridad a Puig i Ferrater tomándolo por un pordiosero cuando éste — digo: Puig — acudió a Maillane en peregrinación literaria. Pasemos. Pasemos, y en Saint-Esprit (donde pan no comeremos) abandonamos el Ródano por el puente y seguidamente introducimos en las rientes tierras del Gard, donde el sol señala la existencia gardiana de una hierba que mucho amamos: la farigola, timón de los castellanos. ¿Rememoramos? Sí, vale la pena: perfume, sanidad, sabor a la sopa, y, según Brassens, buena para apañar guiso de caracoles. (Querido Georges, eso en casa lo sazónabamos con hierbabuena).

Desentumecidas las piernas, vuelta a correr bajo Helios y sobre el liso de la pista. Ya se desliza, el vehículo, entre pinos, cipreses y retamas (inflorecidas por sufrir de primavera), brozas, viñas crestadas por salientes de roca amorosa de verde; casas, pueblos, estanques molusqueros, hasta dar con el regazo de los Capellas, el picapedrero poeta, ella hembra del rusco concedora de toda la alquimia montañesa. Capellas ha entrado en el corazón de las piedras como Capellas bis ha penetrado en el secreto de Pitágoras.

La correría va a desembocar en el curso postrimero del Tet, previa visión de las playas rosellonesas que en refugios inauguramos para el turismo. Volvamos la cabeza, s. v. p., y enfrasquémonos en la plaza Aragón, donde el recibimiento es caluroso merced a la calidez de la hora: las once... mas todo se andará. Oramos tan de acuerdo, que mientras unos se acercan por carretera contemplando paisaje e historia, otros se aburren observando pasajeros en la estación perpiñanesa, no tan interesante como el payaso Dalí propala. No obstante, el contacto es logrado; además fructífero. No hay diferencias al efecto. La comprensión es exacta y la Regional Catalana ahonda un poco más sus raíces en esta tierra catalana tan próxima a nuestros lares, donde la CNT tuvo inicio y base firme. No hubo mil compañeros en la

sala de hoy, ni quientos ni cien. Empero, no faltaron voluntades, garantía de edificación y desarrollo. Quedamos estrechamente soldados para la obra con compañeros de solera libertaria, ellos barceloneses, llobregatinos, ebrinos y de otras partes barretigeras. (Lector: ¿has reparado que la barretina, mediterránea esencial, es roja sobre base negra?). Incluso este compañero andaluz que, como Capellas, almatiza la piedra, él al arrullo del Tech, comprende nuestra misión y se dispone a sostenerla. Gerona está a dos pasos y Barcelona a media docena, que digamos. Allí hay compañeros que se desviven por lo nuestro y aquí con tanto gerundense y español en las calles de Perpiñán, Bourg y Andorra, permanecese con las manos inactivas, el culo ensillado, el seso en reposo, la voluntad en descanso, mientras los ajenos se despachan en preparar su cosecha. Si, el criterio abstencionista es respetable y con visos de seguridades, pero no absoluto, indiscutible y de rendimiento previsto. La Regional Catalana permanente en el exilio, ahora da apoyo firme al Interior y vela, en positivo, por la certeza anarcosindicalista del exterior. ¿Es poco? Es mucho; es mucho más que nada.

Deambulamos, compartimos, tememos la separación de las firmes amistades tramadas. Aunque algo nos mantendrá cercanos a pesar de la lejanía: la obra común a todos, el deseo de prosperar, confederalmente, que nos acucia a todos. Nos escribiremos, nos corresponderemos, planearemos, y la CNT tocará provecho de ello. Quienes no creen en la Regional Catalana por miserias de otras Regionales, es que no creen en sí mismos. Cuanto cae en manos sucias se ensucia irremediadamente. Todo lo cumplido con buena intención deriva en beneficioso. Seamos de los que benefician sin beneficiarse.

El regreso — ya — se impone, y vamos a emprenderlo satisfechos por un resultado adquirido. No hemos enfrentado multitudes, no hemos tenido espectáculo. Nos hemos confrontado, y lógicamente entendido, un buen puñado de

realizadores. Capdevila, Hernández, Barber, Carbó, Molina, Valero, Beltrán y «tutti quanti»; daremos provecho. En confederal de «soca i arrel» no puede ser de otra manera. Os habéis comportado como hermanos, «no ens heu deixat tocar de peus a terra», y os estamos agradecidos. Camino de Laurens no hemos pensado en otra cosa. El colorido y la templanza de la naturaleza enmarcaron por el camino nuestras personas en ánimo sonriente. Porque el mundo es de los que saben sentir y sonreír, no de los que el vinagre imprescindible les sirve de elixir para embriagueces de amargura.

Por fin el auto pone proa hacia el Ródano, que da al Saône, y el cambio de vegetación hija de las nubes presagia el gris que agrisa al Sena durante 300 días del año. ¿Penetra, ese gris, en la barraca de St-Marthe? ¿Nos agrisa y agría el clima... social y político de esta tierra en la cual más vegetamos que trascendimos? Quien sabe. Por de pronto sabemos que una labor incomprendida de muchos ya es comprendida de otros varios y que somos ya más número los dispuestos. La CNT empezó de esta manera. En sus inicios las multitudes brillaban por su ausencia. Se dio ejemplo, se dieron multitud de ejemplos en firmezas y logros, y la CNT se impuso por querer del pueblo; que pueblo somos y del pueblo no despejamos. Honores, galones, superioridades: en el confederal no rezan. Por esto, tan importante, quedamos entrañados con el pueblo.

Y así seguiremos y la CNT no perderá nada.

Todo lo contrario, amigos o no tanto.

Nos apeamos, y Paris nos absorbe de nuevo, nos pierde. Pero individualidad queda.

JUAN FERRER

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Marxismo y bakuninismo en España

EN muy pocas ocasiones siente el especialista la necesidad de reclamar la atención del gran público hacia una publicación que, a primera vista, puede considerarse producto de la investigación erudita. Pero, en la oportunidad presente, la excepción se ha presentado a la vista. Se trata de la edición de las «Actas de los Consejos y Comisión Federal de la Región Española» (1870-1874), que acaba de dar a la imprenta la cátedra de Historia General de España de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Barcelona, bajo la dirección y el cuidado — nunca mejor empleados ambos términos — del profesor Carlos Seco. Son dos volúmenes apretados, que se aproximan a las ochocientas páginas y que deberán contribuir, sin duda, al esclarecimiento de unos episodios fundamentales para la comprensión de la historia de nuestro país en una encrucijada vital, como lo fue la desarrollada, poco más o menos, cien años, atrás. En resumidas cuentas se trata de un trabajo que ofrece a la opinión pública, tanto a los eruditos como a los simplemente interesados, unos materiales de juicio de primer orden para valorar la conducta, las reacciones y móviles de la clase obrera española en los años en los cuales se produjo, como dice el profesor Seco, «la toma de conciencia de la clase obrera».

Hasta la fecha no se han registrado más que divagaciones sobre el tema. Son importantes, sin duda, los trabajos pioneros de Díaz del Moral («Historia de las agitaciones campesinas andaluzas»). Córdoba. (Antecedentes para una reforma agraria), de 1929; y la monografía de Manuel Reventós sobre los movimientos sociales en

(1) Hallado en «La Vanguardia», de Barcelona, 19 abril 1970.



el Mundo es así

la Barcelona del siglo XIX, así como la tesis de Casimiro Martí sobre «Los orígenes del anarquismo en Cataluña», (1959). Son todas aportaciones de primer orden, en un campo escasamente roturado. Y en las últimas de ellas ha de señalarse la acción positiva del magisterio de Vicens Vives, alerta siempre ante los factores olvidados, ante las corrientes del pensamiento y de los hechos que no encontraban acomodo fácil en la historiografía admitida.

Una aportación sin precedentes

La publicación llevada a cabo por el profesor Carlos Seco se sale del camino trillado ya que, de una parte, recurre a materiales inexplorados; de otra, se complementa y mejora las que han venido realizándose en Amsterdam y en Ginebra. Se trata, ni más ni menos, que de la utilización consciente de un filón que, hasta la fecha, permanecía en el limbo de la leyenda: me refiero a la explotación de los documentos albergados en la importantísima Biblioteca «Arus», de Barcelona. Y ello se ha producido cuando, al calor de centenarios — que se suceden sin pausa —, otros investigadores han procedido a la publicación de actas y documentos aptos para ilustrar la gran revolución social incubada y puesta de relieve en los años que precedieron a la «Commune». El profesor Carlos Seco ha escrito un prólogo — verdadero estudio monográfico — que precede a los dos volúmenes aquí comentados. En ese prólogo se parte de un punto de arranque de primer orden: la «toma de conciencia del obrerismo, en réplica a la cristalización clasista de la revolución liberal».

Y ésta es una historia de transcendencia indiscutible. La revolución industrial, con todas sus deficiencias, con su proyección limitada a unas escasas zonas del territorio nacional, con su juego consciente e inconsciente con las fuerzas burguesas en pugna, trajo consigo una insatisfacción general que, huyendo de todo vestigio de paternalismo, quiso obtener un papel propio en la escena nacional. Desde la publicación del artículo «Los barateros», de Mariano José de Larra, hasta las sucesivas desilusiones y desencuentros que trae consigo la batalla

liberales - reaccionarios, discurre todo un mundo que condiciona actitudes y explica, sobre todo con la perspectiva actual, desconfianzas y reacciones.

La tarea del profesor Carlos Seco, ofreciendo las ya citadas «Actas» a las consideraciones de los estudiosos, completa una labor informativa que han comenzado años atrás, algunos discípulos de su cátedra: baste citar aquí las monografías de Oriol Vergés, «La I Internacional en las Cortes de 1871»; de Josep Termes, «El movimiento obrero en España. La Internacional (1864-1871)», y de Antoni Jutglar, «Federalismo y revolución. Las ideas sociales de Pi y Margall». Todo ello, y obedeciendo a un programa previamente establecido por el profesor Carlos Seco, tiende, sin duda, a colmar una escandalosa laguna en la historiografía política, social y económica del pasado siglo.

Aun cuando ello sea un tema conocido por los especialistas, conviene recordar, ahora, que fue en nuestro país donde las tendencias marxistas y bakuninistas tuvieron su más elevado exponente. Todo el mundo sabe que en España triunfaron las versiones anarquistas frente al socialismo autoritario preconizado por Carlos Marx. Se ha dicho, en otras ocasiones, que el anarquismo triunfó en los países latinos o mediterráneos. La publicación de los documentos aquí glosada no sólo cuenta el cómo, sino que también explica el porqué. La Federación Regional Española, que se crea en el mes de junio de 1870, registra todavía un residuo de fe en la eficacia de los movimientos políticos en curso (Serrano y Prim). Después, con el escepticismo generalizado y con la repugnancia innata a la admisión de «diktats» llegados de fuera, se cimentaría una oposición, casi vegetal, a las consignas y directrices. No en balde, hombres de buena fe, como Anselmo Lorenzo, tendrán que rendirse ante la evidencia y denunciar «las intrigas realizadas por los «karlistas» en el Congreso de La Haya». En el mismo sentido advertirán sobre la sospechosa naturaleza de los acuerdos «amasados a voluntad del Gran Sultán de Londres». Y ello explica el acuerdo contenido en los documentos aludidos, en virtud de los cuales se proclaman «traidores a la causa



del proletariado a Carlos Marx y su mayoría».

Conclusión

Nos encontramos ante una publicación de importancia primordial, y en estos momentos en los cuales una «beatería» de izquierdas está sustituyendo a la tradicional beatería de derechas, es necesario recomendar la lectura y el estudio de unos textos que expliquen, entre otras cosas, las razones últimas de la evolución de la clase obrera española en las primeras décadas del siglo actual.

FABIAN ESTAPE

HUELGA DE HAMBRE EN LA CARCEL DE BARCELONA

BARCELONA (OPE). — Quince presos políticos y sociales de la prisión Provincial de Barcelona, iniciaron el 17 de marzo pasado una huelga de hambre para protestar contra las vejaciones y las arbitrariedades de que vienen siendo víctimas.

La noticia es vieja, pero conviene señalar — y esto es de actualidad — que en España no existe un Estatuto del preso político, no obstante las muchísimas peticiones que se han hecho, y el Reglamento no reconoce la condición particular de estos reclusos, a los que se define como «delincuentes por convicción». Ello permite toda clase de arbitrariedades y provocaciones por parte de los funcionarios de prisiones. En la de Barcelona, los presos políticos están mezclados con los presos comunes y distribuidos en diversas galerías.

Los huelguistas de hambre del mes de marzo plantearon las siguientes reivindicaciones:

— que se concentren todos los presos políticos en una sola galería, como sucede en otras cárceles.
— Acabar con las arbitrariedades de los castigos, así como con la dureza de los mismos.

Desde Alicante

Chinitas Anarquistas

EL 1º de Mayo se acerca. (1) La chusma católica se prepara a celebrarlo. Los eclesiásticos se han transformado en tenaces anarquistas, hasta el extremo de apropiarse — como hacen con todo lo que creen útil a su causa — aunque no sea suyo, como hicieron con la trinidad cristiana y con el mismo Jesucristo, hurto perpetrado a los judíos.

Los que no quieren oír hablar de anarquía, los que la recusan como cosa contestable, con un desgarro rayano en lo sinvergüenza, y patentizando su cabeza de pulga y estómago de elefante, se apropian de los hechos anárquicos, como es el caso trágico de Chicago, asesinato llevado a cabo por la detestable y vil burguesía norteamericana, para vender gato por liebre y confundir a los trabajadores que no conocen el origen del 1º de Mayo. Pero sabemos quienes son y adónde van. Por mucho que se santigüen no pueden esconder su maldad, ya que su única meta es el provecho propio, sin entretenerse a juzgar los medios que gastan para su alcance. Y como para esta guntuza todos los medios son buenos, se preparan para celebrar un 1º de Mayo abstracto, ful, aberrante, con sable e hisopo. ¡Hay que ver lo que progresamos! Católicos y burguesía española, acompañados por el sin par y pimpante gobierno fascista, se irán al campo a echar globitos al aire, como hacían los socialistas, para diversión de las amas de casa.

El tupé de estos señores está forjado a prueba de bala.

Los que le niegan el pan y la sal al trabajador, se vuelcan a celebrar el 1º de Mayo, ordenado por la Santa Madre Iglesia.

El crimen de Chicago no fue un sainete trágico-cómico, sino un drama serio, mejor dicho, un asesinato cometido por la religión, gobierno y burguesía norteamericanos, con riguroso parecido a los crímenes que han cometido ustedes en España, y continúan cometiendo diariamente, por lo que no puede pasar a ser esto una fiesta jolgorica para cerdos hartos de boniatos.

La Iglesia, siempre al servicio del privilegiado, representa los cimientos argamassados de una sociedad construida sobre la tiránica injusticia, material sacado de las coronetas eclesiásticas.

El 1º de Mayo es sintéticamente anarquista. Anarquistas eran los inmolados por el detestable régimen norteamericano, mucho más

humano que el régimen franquista, nacido y asentado sobre el crime 1, sin ninguna clase de prerrogativas piojotas como gastan los escorpiones eclesiásticos. El 1º de Mayo no se presta a festejos, su origen lo contradice. Es un día de protesta airada contra toda clase de tiranías. Y el régimen español no está exento de estos males, sucio de sangre hasta la médula, apoyado y glorificado por la Santa Madre Iglesia.

Los mártires de Chicago, señores mitrados, no eran católicos ni rezaban el rosario; eran auténticos anarquistas, adalides y defensores de los trabajadores, de los oprimidos, de los humildes, de los desheredados de pan y abrigo; por eso los hizo asesinar la burguesía norteamericana, igual que oprime y asesina la burguesía española a todo trabajador que levanta la cabeza y pide en justicia mucho menos de lo que le pertenece.

No sean impertinentes, ministros de Dios. Retírense a sus cubiles húmedos y frios y dejen tranquilos a los trabajadores, que no necesitan de su ayuda para arreglar sus cuitas.

No hay necesidad de recurrir a la tragedia de Chicago para mostrar en carne viva las llagas, penas y sinsabores del trabajador. Desde aquel tiempo, cuánto y cuánto crimen se ha cometido. España está a la vista, destrozada la carne, sangrando a chorro vivo. La trágica entronización del franquismo, bendecido por el hisopo eclesiástico, no es otra cosa que una horrible tragedia del pueblo español, particularmente para el trabajador, vejado y oprimido despoticamente por este cochino régimen que le ha dejado más pelado que el culo de una mona, sin ningún derecho, todo deberes, lo que empuja a continuar viviendo dentro de una profunda y horrible tragedia, aplastado majestuosamente por el trío famélico: Iglesia, Estado y Burguesía.

En mi juventud el 1º de Mayo lo usábamos para actos de protesta y propaganda contra las injusticias sociales, siempre abundantes. Ya entonces los socialistas tomaban el día como fiesta, como jolgorio y diversión. Se iban a merendar al campo y a echar globitos al aire. Vino la república, y el

honorab'e Largo Caballero, lo declaró Fiesta del Trabajo, aduletrando así su origen. Y ahora, siguiendo el mismo rumbo, nos ha salido al paso San José Obrero, oficiando y santificando la fiesta presta para la canonización, que no se hará rogar y pronto le llegará el turno, transformando, por arte de magia, en un nuevo idolo, o un Dios milagroso que, si no da vista a los ciegos, quitará la caspa a los casposos.

Como España es una bella mazmorra, la música toca una serenata y el pueblo baila al son que tocan. Mientras tanto, las termi-tas siguen su obra roedora, sin parar mientes en nada, m'entras el sindicalismo vertical duerme en la higuera. España es una olla de grillos, y los conflictos sociales aumentan de día en día y no hay remedio ni curación para ellos, mientras exista el régimen franquista, tasado ya y carcomido por un cáncer virulento, que ni Franco ni brazo opusdeista puede curar.

Federico BOLERA

(1) Crónica recibida con retraso. (N.D.L.R.)

Grupo Cultural de Estudios Sociales de Melburne (Australia)

Noticia de España, según la revista «Fuerza Nueva».

Leemos lo que sigue, es un escrito y comentario de Don Blas Pinar: 200 pesqueros rusos van a aposentarse en la nueva darsena de Santa Cruz de Tenerife. Uno al leer sus juicios no sabe a que carta queda. Estos acuerdos entre la España fascista y Rusia Comunista, no sabemos como tomarlos, pero lo cierto es que desde hace años, nuestro país tiene contactos comerciales con los países del Este. España después de China Popular y Rusia, es la máxima potencia exportadora a Cuba. Madrid y las grandes capitales se llenan de turistas soviéticos, el Gobierno franquista hace frecuente intercambio comercial.

Porque o jugamos todos a la baraja, para percibir unas jugosas entradas económicas o rompemos la baraja.

Del periódico «El Día»

En el interior las barferas legales han desaparecido. La amnistía cubre todas las antiguas responsabilidades económicas, depuraciones

obstáculos psicológicos para una plena incorporación de los hombres del exilio, de todos aquellos que salieron en el año 1939, después de terminada la guerra y que han sabido dar con su capacidad y ejemplo una labor cultural en beneficio del pueblo español; por tal motivo estamos plenamente satisfechos de su trabajo. Y hay que seguir esforzándose para lograr la definitiva concordia entre ellos y nosotros.

A todos estos yo digo: ¿ahora se dan cuenta?

También del periódico «El Día»

Después de todo, esto del camino se acabó cuando Antonio Machado dijo su famosa frase y colocó sus populares versos. Que por cierto son populares porque lo dijo un hombre del pueblo; contraviniendo la tesis recientemente expuesta por José María Pemán, que es un escritor de la ciudad de Cádiz y de Madrid.

Caminante, no hay camino, se hace camino al andar, fue lo que hizo y afirmó Machado, y por eso murió en el exilio.

Por otra parte los compañeros de Sydney han traducido el folleto titulado «A los Jóvenes» de Pedro Kropotkin en lengua inglesa para darlo a conocer entre los del país. El folleto será gratis y los gastos correrán entre los compañeros; si se logran algunos dólares serán destinados a los presos políticos y sociales de España. A la vez será una buena labor de propaganda.

Este grupo tiene también un servicio de librería; hemos dado también dos conferencias en cinta magnetofónica, una dada por Federica Montseny en Toronto (Canadá), y la otra de un gran mitin dado por la Alianza Sindical Española, (UGT-CNT-STV).

Como véis hacemos todo cuanto podemos.

Por el Grupo, V. RUIZ.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha.

¡Apoyemos a S. I. A.!

Ciencia y filosofía como instrumentos de manipulación

SE insiste en que la diferencia del científico y el filósofo, aunque a ciencia cierta parece escabroso establecerla por la intimidación entre ambas ramas del saber, estriba en que el primero requiere además del razonamiento y observación de la experimentación. Tan sólo del fenómeno fisicoquímico él deducirá sus conclusiones valiéndose de las herramientas idóneas tales como leyes, y, por consiguiente, ecuaciones o bien fundamentando el análisis de un nuevo cambio en las experiencias hasta aquí sucedidas. Aunque durante centurias el hombre intuyó, por ejemplo, la existencia de un fluido que representaba las características particulares — y muy extrañas — de los cuerpos, tan sólo al esquematizarse el núcleo atómico — utopía alcanzada entre otros por Niels Bohr en 1913 — pudo hallarle explicación matemática, digamos lógica aunque no tan rigurosamente como una lógica filosófica, a esa energía que tanto progreso ha permitido al hombre: la electricidad. Así, ya para el filósofo, el hecho científico *per se* no es tan trascendente como los valores que abole o que crea el hecho mismo. El filósofo no hará uso de las conclusiones de un ensayo si no en la medida que éstas reflejan sobre el hombre una nueva actitud ante el mundo y ante sí mismo; es obvio, la esencia etimológica de la filosofía explica que para los «amantes de la sabiduría» no es el cúmulo de conocimientos lo que descuello sino el saber mismo y su incidencia en ese tan diminuto corpúsculo comparado con la potencialidad energética de la naturaleza que es el humano.

Ese exceso mecanicista es el científico y su equivalente abstracción hacia todo lo tecnológico en el filósofo han sido factores relevantes en la depravación que muchos de sus más destacados representantes han sufrido sobre todo en el primer cuarto de siglo de la postguerra. Empero, esta indiferencia tan creciente no se revestiría de un barniz pernicioso si la política, tanto la fomentada por las derechas, con sus dictaduras sin rostro y su galopante sociedad de consumo, como la que angustiosamente ha reclamado para sí la izquierda — con la salvedad bastante necesaria de que jamás ha podido hacer política porque ésta es derecha: *no hay una política izquierdista, todas son derechistas* — rehabilitando ídolos y fomentándolos para y que eman-

cipar a las masas: Marcuse, Ho-Chi-Minh, Che Guevara; si la política, repetimos, no hubiese emponzoñado ambos instrumentos de liberación humana con su manipulación tan descarada de una vasta nómina de técnicos, astrónomos, ingenieros, psiquiatras, psicoanalistas (recuérdese que el origen del psicoanálisis es fuerte en cosecha filosófica) y otras especialidades del hombre-masa de hoy, ese mismo que Ortega pronosticara con tan mala suerte que a la filosofía europea no le queda más remedio que descubrirlo luego de su desaparición, recalando aquello de que Europa está allende los Pirineos.

La filosofía oficial propone el *aggiornamento del sistema*. Y al canza a mediatizar los focos de rebelión y acrecentarse su poder, a través y gracias a la ciencia. Pulula toda una literatura de alta calidad y bajo costo y se idean cada día nuevos efectos sensoriales a través de la cultura de la imagen, para explicar la necesidad creciente que tiene la civilización de la energía nuclear. En nada intervienen las altisonantes declaraciones provenientes del club atómico en torno al desarme progresivo, cuando, por otro lado, desde la India hasta Argentina, una problemática lista de países aspiran a tener para mediados de esta nueva década su propia industria nuclear, la que producirá alguna que otra bomba aunque no se cuente con los medios de desarrollo adecuados para esta faena. El método inductivo aplicado por esa filosofía del sistema parte de las raíces troglodíticas del género para explicarnos los cambios psíquicos y sociológicos del hombre y el medio, la importancia del descubrimiento de la energía atómica en semejante mutación y las perspectivas halagüeñas que debe esperar la generación actual y las futuras del desarrollo y las aplicaciones *pacíficas* que puedan encontrarse para ella. Todo un vocabulario técnico debidamente esquematizado sustentará el pensamiento filosófico del Estado actual. Se confunden las correctas interpretaciones de los vocablos, toda una terminología metódica arguye a una nueva era donde el hombre gozará de la plenitud de su libertad, cuando en realidad la humanidad se precipita hacia todo lo contrario, hacia el *orwellismo*. En semejante proceso de adaptación de la mentalidad humana a un lenguaje que tiene una finalidad costosa de discernir, no que-

dán otras vías sino las del desenfreno sexual: la polución política de la sociedad americana es una manifestación concreta de que el hombre en la actualidad sustenta un solo ideal, el de su propia negación.

Los valores no son ni subyacentes ni están camuflados por el confort, sino que en una sola palabra, se carece de ellos. ¿Qué es la moral hoy en día? Si aceptásemos que la moral del individuo es el reflejo de la social, como podremos exigir al otrora heredero del eslabón perdido que nos enseñe su cuenta corriente de moralidad. Si todo él es un cúmulo de enajenación sistematizada, un consumidor encarecido de bebidas alcohólicas, cigarrillos de alta calidad, cosméticos necesarios y

moda incesantemente cambiante. Hogaño es cada vez más innegable que la revolución a que aspiramos, a que aspiráis todos, no es menester clarificarlo cotidianamente, porque el tema no es de los que se agotan, una destrucción de un arquetipo de hombre. Exacto, nunca como ahora se hace tan evidente la teoría destructiva - constructiva de Bakunin. Es más que una batalla por ganar, es una lucha con uno mismo, es una concentración perenne con nuestro «yo» y con nuestro «ego». Es preguntarnos qué soy y no obtener por respuesta: un artículo de consumo. La revolución se generará en la mente del hombre, autodestruyendo su ex-hombre o no habrá revolución.

Floreal CASTILLA

Servicio de librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)»	21 00	«Colas Breugnon», Romain Rolland	5 00
Bakunin: «Dios y el Estado»	10 00	«Comedias y entremeses», Cervantes	3 00
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader»	28 00	«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián	6 00
«Los amantes de Verona», Jean Godeau	5 00	«Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin	4 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis	4 00	«Como trabajan las cosas», Harrison	7 50
«Antología de la poesía occidental»	25 00	«Como criar niños sanos», L. J. Halpern	7 50
Pierre Boulé et Emile Teminé: «La révolution et la guerre d'Espagne»	39 00	«El anarquismo»	1 50
Noam Chomsky: «L'Amérique et ses nouveaux mandarins»	24 00	«Compendio Historia de España»	7 50
«La ciudad de la niebla», Pío Baroja	6 00	«Los Comuneros», R. de Labougle	18 00
«La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros	3 50	Nuevo Diccionario Larousse Ilustrado	46 00
«La civilización de España», Treud	6 50	Diccionario castellano-ingles, Brevis	3 00
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio	6 50	Diccionario castellano-italiano, Brevis	5 70
«Clases sociales en el Uruguay», C. Rama	17 00	Diccionario Ilustrado de la castellana	7 50
«Clerambault», Romain Rolland	5 50	«Dictionnaire des debutants», Larousse	15 00
«El clima hace el hombre», C. A. Mills	6 00	«Diccionario de la Rima», Peñalver	12 00
«Columna entre ruinas», Relgis	4 00	Diccionario Francés-español, Vox	25 00
«La colina Februry», Victoria Lincoln	6 00	«Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró	1 00
«Colmillo blanco», Jack London	5 00	«América-Hoy», V. Garcia	10 00
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch	5 00	«Campo arado», E.L. Castro	7 50
		«Cartas a Mme Recamier», B. Constand	3 00
		«Carteles», González Pacheco, (2 vols.)	20 00
		Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris. (10°). C. C. P. Paris 13507 50	

CRÓNICA NEGRA

JUAN PEREZ GUZMAN

La muerte de este compañero nos ha sorprendido. Hacía escasos días que nos había dejado en casa aviso de visita. No estábamos y volvería al día siguiente. No nos vimos por estar, nosotros, fuera de París. Ya no nos veremos nunca más. «Pérez Guzman falleció», rezó lacónicamente el telegrama. Mensajes de esta clase abruma.

Conocíamos a Pérez Guzmán de los congresos cenetistas. Invariablemente representaba a Décazeville, o bien acudía sin representar a nadie. Seguía el movimiento al día. Su tónica era esa: Existir por y para la CNT y el anarquismo. Cuanto concernía a ambas ramas le dejaba sin sosiego. Su posición era la clásica, que los transigentes llaman intransigente. Era claro y preciso en sus actitudes, irreductible, como se ha insinuado. Pero el topetazo y el alboroto le disgustaban.

Colaboró asiduamente en nuestros periódicos. Su firma era harito conocida. Hay una revista de intimidad que lo hallará en mucha falta; las demás publicaciones nuestras, algo por el estilo. Su prosa era delicada y sus temas iban de la exposición a la deducción, nunca a la actualidad estricta. A cada cual su modo.

Por su léxico personal lo considerábamos pasado por Indoamérica. «Queridos viejos», nos llamaba regularmente. Viejos por amistad, no por babosismo, ¡che puche! Y había que verlo solidario para convencerse de su trato.

Consideramos que el compañero Pérez Guzmán ha pagado su tributo mortal a la mina. Cuantos disfrutaban excesivas bienandanzas de la sociedad sin apenar en el fondo, en el llano o en lo alto, no pueden rezongar ni en lo mínimo ante la acción rebelde de los trabajadores.

Reciba su apenada compañera el afecto de

Ferrer y Elvira

PEDRO SANTOS GOMEZ

Otro compañero de menos. A causa de una enfermedad incurable falleció el 5 de abril en el Hospital St-Antoine, de París, siendo enterrado el 10 del propio mes en Noisy-le-Sec. Su compañera Dolores ha quedado sumida en la mayor de las penas.

Santos ha dejado de ser a los 59 años, edad relativamente joven. Era oriundo de Encinasola (Huelva), integrándose al movimiento libertario mucho antes del 1936. Al estallar la guerra se agregó a

las milicias del andaluz Antonio Molina, y al ser perdido aquel frente pasó a Portugal para entrar, en barco, a Tarragona, donde se enroló en la 43 división. Tomó parte en las ofensivas de Quinto y Belchite, perdiendo en esa última acción una pierna (27 de agosto de 1937).

En las postrimerías de la guerra fue evacuado del hospital de Castelló d'Ampuries para Francia, conociendo todos los sinsabores de los mutilados en Argelès, Pessignyles-Pins, La Pomponne, Lagarde y asilo en la Corrèze, hasta que consiguió reunirse con la familia. En suma, una existencia tan dolorosa como heroica, de esas que no cuentan en los anales de la publicidad por falta de estrellas, aunque perezcan estrellados.

JOSE MARIA ABENZA

Falleció hace ya unos cuantos días. Debía estar ya cerca de los setenta años. Era, en el buen sentido de la palabra, un hombre bueno, de acentuada sencillez. Como si quisiera preservar a los demás del dolor moral de que observarían el sufrimiento que a él le aquejaba, diríase que recataba la enfermedad. Manifestaba, cuando se le visitaba en el Hospital de Saint Genis Laval, cerca de Lyon: «No vengáis a verme; no me hace falta. Ya voy mejor. Ya me veréis pronto a la reunión de la Federación Local.» Y el reumatismo que tenía en las piernas fue avanzando hasta llegarle al corazón. Y dejó de existir en el silencio, sin querer que los amigos, los compañeros, le vieran en las horas postreras; sin que se acompañara su cuerpo inerte al cementerio. ¡Era su manera de ser! Hombre de relevante integridad moral. ¡Todo un anarquista!

Albañil de profesión, creó en Lorquí, provincia de Murcia, localidad en la que había nacido, el Sindicato de Oficios Varios, en el 1931. Buscó darle el mayor impulso. Hizo lo pertinente para que en la localidad abundara la propaganda oral y escrita de raigambre ácrata. Fue blanco de represiones en la provincia. Pasó a Francia en distintas circunstancias, habiendo actuado con los hermanos Silvestre y Facundo Roca, harto conocidos de la Organización por su capacidad y actividades. A raíz de la Revolución del 1936, Abenza volvió a España. De nuevo en su localidad, en Lorquí, puso el máximo empeño para poner en pie la Colectividad, dándole el máximo sentido libertario. Pudo volver a Francia, escapando

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 24 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia a todos.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea general mensual, tendrá lugar el domingo día 24 de los corrientes.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 31 de mayo. Lectura de documentación, asunto local nuevo, y discusión del orden del día del próximo P. R. Encarecida la puntual asistencia.

F. L. DE DREUX

Convoca a todos sus afiliados, para el domingo 7 de junio a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre, a su asamblea General Ordinaria, con ruego de puntual asistencia, pues no se mantiene la continuidad orgánica solamente con carnet mantenido al corriente.

F. LOCAL DE OULLINS

Esta F. Local celebra reunión el primer domingo de junio, día 7, en el lugar de costumbre a las nueve y treinta.

Informe de los delegados al pleno regional y lectura de las actas.

Encarecemos la asistencia de todos los compañeros.

RUEGO

J. Bessons desea relación con el compañero Gregori (conocido por «Jaén»), así como con Liarte, también de Valencia.

Insisto: Con gran interés deseo relacionarme con el compañero que firmándose José Dack y desde

do de una muerte segura de haber caído en manos del fascismo. Solidario ante las necesidades que observaba. Atento siempre a los problemas de la Organización. Con criterio propio, sin dejarse influenciar por nada ni por nadie, daba su opinión, fruto de serena reflexión. Leía la prensa libertaria española y francesa. Siempre procurando estar al día. Se ha perdido un excelente elemento. Evocamos el nombre de Abenza con vivo sentimiento. Cuesta mucho la formación del militante de conducta ejemplar. Y él lo era, sin vanagloriarse de serlo.

F. Local de Oullins.

Marruecos, octubre 1962, escribió en «Espoir», núm. 46, fecha 18 de noviembre 1962, el artículo: «Peiró en la Cárcel de Valencia».

O bien agradeceré a quien me facilite su dirección.

J. Bassons (34) Saint-Pons.

JIRA

INTERDEPARTAMENTAL

La F. L. de Auch (Gers) organiza una Jira Interdepartamental para el domingo 7 de junio al conocido lago de Lannemezan (Alto Pirineos) a la cual invita a todas las FF. LL., amigos y simpatizantes de los departamentos limitrofes y del Gers, que deseen pasar un día agradable respirando los aires sanos del Pirineo.

En dicho parque se encuentran instaladas una serie de atracciones para los niños y jóvenes y otras que se improvisarán para los mayores.

Esta comisión espera que no faltarán a esta Jira los amantes de la Natura, donde la confraternidad será el lema principal.

Para los de la localidad de Auch y alrededores se les comunica que un autocar saldrá de la Patted'Oie (Plaza) a las 8 de la mañana. ¡Todos a la Jira de Lannemezan!

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aygade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	110-092-00
Capellas, París	100-00
Morales Guzmán, Roanne	
ne (Loire)	50-00
Fco Isgleas, Garches	20-00
García, Levallois	20-00
Muzas, Argenteuil	30-00

Suma y sigue 11-612-00

EL ESTUDIANTE FRENTE A LA POLITICA

VALENÇA. — En la clausura de las actividades culturales del curso 69-70, el profesor Gutiérrez Ríos ha declarado:

«La nota más destacada del estudiante ante la Univesidad actual es el desarraigo; el no sentirse integrado en la vida de la institución. Se encuentra más bien en la posición pasiva del usuario de un servicio.» Y:

«Se dice que una minoría insignificante utiliza a la masa; pero en realidad no se sabe quién utiliza a quién. La masa sólo puede manifestar su protesta a través de esa minoría, que es la que más arriesga y está siempre expuesta a verse abandonada.»

OTRO CURA ENCARCELADO

LA CORUÑA. — Se trata del presbítero Nicanor Acosta Alonso, del clero parroquial de San Jorge. Ha entrado en la penitenciaría regional de esta ciudad para cumplir la pena de nueve meses de arresto que le impuso el TOP por distribución de propaganda subversiva, esto es, antifranquista.

MAREA NEGRA EN LA COSTA GALLEGA

VIGO. — Debido al incendio del buque petrolero «Polycommander», la playa de Patos está imposible de sucia, así como la bahía y otras playas vecinas. La capa de petróleo bruto alcanza alarmantes proporciones y por ahora el disolvente «Corexit» traído de Inglaterra no rinde eficacia apreciable. El petrolero español «Campollano» efectúa el tranvase de petróleo del buque siniestrado — no hundido del todo — arrojado prudentemente a ése. Parece que una larga franja del petróleo perdido en el mar toma la dirección de Bayona empujada por el viento. En Panjón los campesinos están alarmados porque las plantaciones exhalan un fuerte olor a petróleo.

EL AGUA SE PIERDE Y LOS CAMPESINOS SE VAN

GRANADA. — Un reciente informe relativo a la emigración en diferentes zonas granadinas, que es francamente alarmante en los pueblos de la Alpujarra Baja granadina, reducida hoy a sólo unos 25.000 habitantes, señala como solución la construcción de embalses en los ríos de Berchules, Mecina Bombaron, Valor, Nechite y Laroles.

En toda la zona, rica en agua, el precioso elemento se desperdicia, ya que las únicas conducciones que existen son acequias construidas por los árabes en los le-

ANTENA

janos tiempos del Reino Moro de Granada. Estas acequias son terrizas y las filtraciones hacen que se pierdan infinidas de litros.

En los distintos términos, al no recibir agua apenas para los magníficos terrenos de siembra, se abandonan las siembras y se marchan al extranjero dejando que una gran riqueza se pierda. Los bajos niveles de la capitalización de la empresa agraria de estos pueblos hacen que no se puedan introducir los nuevos procedimientos tecnológicos, que han producido en Europa una auténtica revolución de la Agricultura.

SUPERAVIT CONVERTIDO EN DEFICIT

MADRID. — El ejercicio 1969 de la compañía del «Metro» cerró con un beneficio de 24.600.000 pesetas. Mas, como el pago de dividendos a los accionistas «ha exigido» el reparto de 66.400.000 de pesetas, resulta, en cuenta galana, un déficit metropolitano de 41.800.000 pesetas.

Por justicias como esa nos hizo la guerra Franco.

CONTRA LA INDUSTRIA CONSERVERA

MURCIA. — Alarmados por la política monetaria del Gobierno la Cámara de propietarios Agrarios de la región ha manifestado en documento público:

«El sector agrícola indirectamente unido a esta actividad conservera y exportadora se encuentra en situación delicada. Su elevado grado de descapitalización, su falta de recursos monetarios, sus obligaciones con terceros — incluyendo como tal el crédito oficial — así como el alto grado de perecibilidad de los frutos y las dificultades que durante los últimos años ha tenido el sector en cuanto al precio y venta de sus productos, hace que su situación sea casi insostenible, encontrándose con que en esta campaña, en la que los elementos naturales no han sido adversos y en la que sus cosechas son aceptables, tiene sus productos sin salida a causa de las medidas restrictivas adoptadas por la Administración, encontrándose abocados, por tanto, sus componentes al abandono de los cultivos. Este problema, tanto en su vertiente industrial como agrícola, es de urgentísima solución, ya que especialmente las compras de albericoque para conserva y ex-

portación han de comenzar, cuanto más tarde, el 15 del mes corriente.

SOCIALISTAS CONDENADOS

MADRID. — Juicio en el TOP contra socialistas-uguetistas vizcaínos. En el fallo de la sentencia por «delitos» de asociación ilícita y propaganda ilegal, son penados: José Agustín Serrano, a cuatro años, ocho meses y un día de privación de libertad y 10.000 pesetas de multa; Salustiano Sola, a dos años y medio y 10.000 pesetas de multa; Pablo Iglesias, Eusebio Virto, Luis-Maria Tellaeché, Agustín Alday y Félix García, a un año y tres meses cada uno y 10.000 pesetas de multa.

Por delitos de asociación ilícita únicamente son condenados, Santiago Martínez a cuatro meses y un día de arresto, y Pablo Chueca a tres meses de arresto.

Estos dos últimos son absueltos del delito de propaganda ilegal, y son totalmente absueltos de los delitos que les fueran imputados Eduardo López, Enrique Alonso, Amalio Revilla y Ramón Rubial.

La vista fue presenciada por elementos socialdemócratas procedentes de Francia, Holanda, Inglaterra, Italia y Bélgica, esperándose una campaña internacional que obligue al poder franquista a rectificar esta nueva monstruosidad jurídica.

ULTRAJE, CON TRAJE A MEDIDA

MADRID. — Esta vez ha compeparecido en el TOP un norteamericano: Jerauld Milton Lewis. Pues Milton Lewis se ocupó verbalmente de España del excusado para abajo, dejándola más sucia y pestifera que la caca. Pero magistrados, abogados e inculgado convinieron amigablemente en que la ofensa iba para la España... de América, la de habla castellana, saliendo a la calle española Milton Lewis más limpio que una patena.

CUNDEN LOS ENCIERROS IGLESIANOS

MADRID. — Para lograr la libertad de sus parientes encarcelados en el 1º de Mayo, 14 obreras se han recluido en una iglesia de Vigo.

En El Ferrol 300 trabajadores de la «Peninsular maderera» con la cual sostienen conflicto, se han encerrado en el templo de San Julián.

Tal vez esa táctica sea cara a Juan López, convertido al sindicalismo cristiano.

42 VASCOS PROCESADOS

BILBAO (OPE). — Como consecuencia de la concentración hecha en Guernica el domingo 26 de abril, aniversario de la destrucción de la Villa por la aviación alemana al servicio del general Franco, concentración a todas luces ilegal desde el punto de vista franquista, han sido procesados y puestos a disposición del Tribunal de Orden Público 42 jóvenes vascos. Otros tres procesados, detenidos en la vecina villa de Amorebieta, han sido puestos a disposición de un tribunal militar.

Como se recordará, algunos grupos de resistencia vascos habían anunciado la celebración de esta concentración para conmemorar el primer bombardeo aéreo masivo de la historia de la humanidad, precursor de los que luego habrían de producirse en otras partes de Europa y del mundo, y que culminarían, en las postrimerías de la guerra mundial, con la destrucción de dos ciudades japonesas por bombas atómicas.

Ultimamente, los franquistas, a la desesperada, habían puesto en circulación dos fantásticas versiones sobre la destrucción de Guernica, versiones que llenaron de ridículo a quienes las concibieron. Y es que Guernica destruye por sí sola la pretensión maniqueísta del franquismo: los buenos, ellos, a un lado, y los malos, sus enemigos, a otro... Guernica fue un crimen que el mundo no ha olvidado. Con más razón los que lo cometieron.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«*Quinet*», un tomo ilustrado por Ramón Segarra ... 5 00 F
«*Tipos Españoles*» tomo I 7 00 »
«*Tipos Españoles*» » II 7 00 »

Cara al Verano:

PAÑUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

seulement pour un régime bourgeois libéral mais pour un régime prolétaire socialiste — c'est-à-dire pas seulement pour un gouvernement provisoire mais pour une prise du pouvoir par les bolchéviks. Lénine mit six mois à réaliser son programme et cela constitue sa première réussite importante, qui ne doit cependant pas être mal interprétée.

Le dictateur armé

C'est une erreur que d'appeler le coup d'Etat bolchévik la Révolution d'Octobre, ce fut en réalité une contre-révolution. Pendant l'année 1917, les soldats commencèrent à abandonner l'armée, les paysans à prendre possession de la terre, les ouvriers à prendre les usines et les soviets commencèrent à remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des biens. Les bolchéviks supportèrent cette révolution sociale grandissante à une condition : ils voulaient la contrôler.

Lénine adopta des slogans anarchistes tels que : « La terre aux paysans », « Les usines aux ouvriers », « Tout le pouvoir aux soviets », alors même qu'il étaient radicalement opposés à la doctrine bolchévique et dans « L'Etat et la Révolution » il est même très proche des idées anarcho-syndicalistes. Il essaya en vain d'organiser des soulèvements militaires en juin et en juillet et lorsque les bolchéviks obtinrent enfin la majorité dans les soviets de Pétrograd et de Moscou, il insista néanmoins pour un soulèvement final.

Le gouvernement provisoire fut renversé au nom des soviets mais, sauf dans quelques grandes villes, les bolchéviks étaient encore une minorité et les soviets n'exercèrent jamais leur nouvelle autorité. Le jour du soulèvement, un nouveau gouvernement fut établi sous le déguisement de « Conseil des Commissaires du Peuple », constitué entièrement de bolchéviks et sous la présidence de Lénine. Officiellement, c'était le « Gouvernement provisoire des ouvriers et paysans jusqu'à la réunion d'une Assemblée Constituante », qui organisa aussitôt des élections au Parlement tant attendu, le premier à être librement élu dans l'histoire russe, d'où devait sortir la politique future du pays.

Les bolchéviks obtinrent moins du quart des sièges, étant en majorité uniquement dans les centres industriels et le plus grand parti fut celui des socialistes révolutionnaires (héritiers des populistes, ils proposaient un socialisme paysan modéré). Ayant perdu les élections, les bolchéviks n'hésitèrent pas à

LE N I N E

dissoudre l'Assemblée, qui fut dispersée manu militari dans la nuit du 5 au 6 janvier, toujours au nom des soviets évidemment, tandis que les soviets étaient maintenant complètement noyautés par le « gouvernement », c'est-à-dire par les bolchéviks (l'utilisation du mot soviets pour désigner les bolchéviks, ou même les russes, est une confusion habilement entretenue datant de 1918).

Après avoir conquis l'Etat, les bolchéviks commencèrent à établir le « socialisme », c'est-à-dire une dictature. Ils furent forcés de faire la paix avec l'Allemagne, puis forcés de combattre les armées blanches qui attaquaient de tous côtés. Toutefois, au lieu d'élargir la base

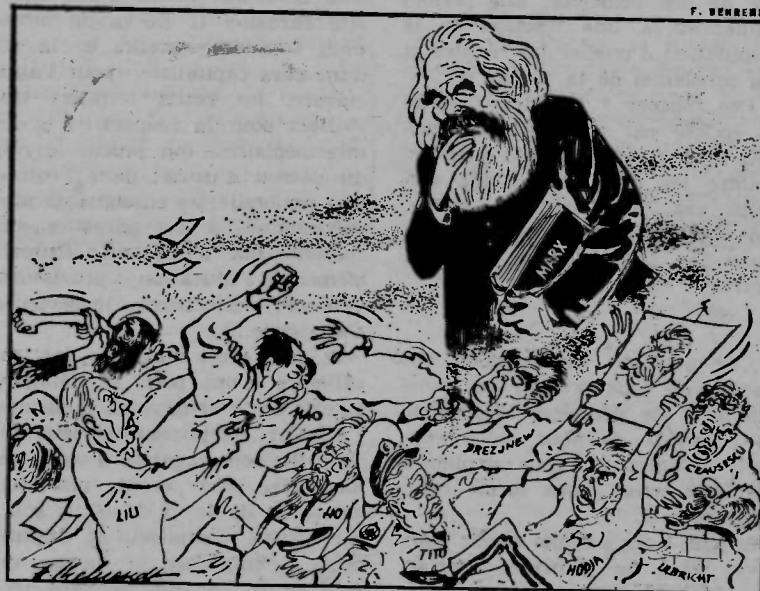
des régimes bolchéviks qui se rallièrent à l'« Union Soviétique », c'est-à-dire à l'empire russe.

Le premier acte du gouvernement fut de donner la terre aux paysans mais elle fut bientôt accaparée par les communes de la collectivité sous le contrôle de l'Etat. De même, le gouvernement avait donné les usines aux ouvriers — mais en tant que classe, non en tant que producteurs individuels — et elles furent bientôt reprises par les syndicats, également sous contrôle de l'Etat. L'ensemble de l'économie fut « étatisée », ce que les anarchistes appelèrent une « commissariocratie ». Mais c'était encore plus profond que cela. Non seulement l'Etat était contrôlé par

de ses premières attaques en 1922, l'ensemble de l'appareil nécessaire à une dictature personnelle totale était en place. Chaque pas avancé plus tard par Staline se fit sur un chemin tracé par Lénine et ceci reste encore vrai pour Malenkov, Khrouchtchev et Brejnev. Chaque « déformation » ou « corruption » ou « trahison » de la révolution russe trouve ses origines dans les actes délibérés de Lénine lui-même.

A la suite de Marx, Lénine s'opposa aux anarchistes en maintenant que la seule manière d'abolir l'Etat était de s'en saisir et de l'utiliser pour détruire d'abord le système de classe. Mais, après 1917, loin de s'affaiblir, l'Etat devint plus fort. Les attitudes dictatoriales qui avaient paru nécessaires lorsque les bolchéviks constituaient un parti révolutionnaire secret et, plus tard, lorsqu'ils dirigèrent un régime révolutionnaire assiégré, se trouvèrent être aussi utiles et même encore plus nécessaires, après 1921, lorsqu'ils furent en sécurité. La victoire finale des bolchéviks fut célébrée en 1921, lorsque le soulèvement de Kronstadt fut noyé dans le sang, et que le premier camp de la mort fut installé à Kholmogory, près d'Archangel.

Jusqu'à la fin Lénine continua d'exprimer ses opinions diverses et souvent contradictoires sur la plupart des sujets, toujours plus intéressé par l'avantage tactique que par la cohérence doctrinale. Par contre, maintenant, chacune de ses opinions était soutenue non seulement par l'idéologie marxiste mais par la puissance russe. L'Internationale Communiste était presqu'entièrement asservie aux intérêts du régime bolchévik contre l'humanité. Le marxisme et le socialisme lui-même furent identifiés au léninisme. Lorsque Lénine mourut en 1924 il légua la dictature la plus rude que la Russie ait jamais connue. Ceci est son deuxième exploit important qu'il ne faut pas non plus mal interpréter. Pendant un demi siècle le mouvement socialiste révolutionnaire a été hanté par le spectre d'un Lénine. C'est vrai que, comparé à Staline, Lénine semble être béni, mais nous ne devons pas nous laisser prendre comme nombre de nos camarades. Le léninisme signifie une chose et une chose seulement : la dictature absolue d'un parti centralisé et discipliné qui, au nom du plus noble idéal de l'humanité, a créé le plus grand empire et la plus dure tyrannie de l'histoire. Il est temps de se débarrasser une bonne fois pour toutes de ce que Emma Goldman appela « le mythe bolchévik et sa principale allégorie ». N. W., « Freedom » du 25-4-1970.



PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

du régime de manière à renforcer ses assises, ils la rendirent plus étroite en réduisant toute opposition. Pour écraser les ennemis de l'extérieur, ils créèrent une nouvelle armée, l'Armée Rouge, qui rétablit la discipline militaire du passé. Pour éliminer les ennemis de l'intérieur, ils créèrent une nouvelle police politique, la Tcheka, qui réintroduisit la terreur arbitraire du passé ainsi que les camps de travail. Les partis de droite furent bannis, puis les partis de gauche. Dans la confusion qui s'ensuivit, plusieurs provinces de l'empire russe proclamèrent leur indépendance. Le gouvernement bolchévik approuva tout d'abord le principe d'auto-détermination, puis mit fin à de telles sécessions en renversant les nouveaux gouvernements et en les remplaçant par

les bolchéviks; non seulement les seuls commissaires étaient bolchéviks, mais, simultanément, une dictature s'instaura au sein du parti bolchévik. La libre discussion fut réduite et les intrigues réprimées. Le comité central contrôlait la prêtaille, tandis qu'il était à son tour contrôlé par le nouveau bureau politique, lui-même dominé par le chef Lénine.

Lénine n'était ni corrompu ni malade, de sorte que sa dictature était moins révoltante que celles de Staline et de Mao, ou celles de Hitler et Mussolini. L'ivresse du pouvoir ne l'intéressait pas, il vivait modestement et rejetait le culte de la personnalité. Cependant, il ne fait aucun doute qu'à partir de 1918 il fut en possession du pouvoir absolu et qu'au moment

APRES PLUS DE SIX MOIS D'EXPERIENCE

La communauté libertaire du Gouah-Dû s'explique

« Une communauté libertaire se traduit par la mise en commun des capacités, des ressources, des énergies et des problèmes propres à chacun des êtres qui la composent, sans autres autorités que le bon sens, l'autodiscipline et l'intérêt de tous, c'est-à-dire celui de la communauté, dans le but de contribuer au changement de la société. »

La Communauté libertaire du Gouah-dû fut créée le 21 septembre 1969.

(Nous publions pour les lecteurs du « C. S. », la brochure de nos camarades de la Communauté libertaire de Gouah-dû, qui si elle comporte quelques infimes erreurs, est néanmoins digne d'intérêt, par l'interprétation remarquablement personnelle qui est faite des principes libertaires.

Qui sommes nous ?

Nous avons tous quitté une situation assurée (aux PTT, dans les études techniques, dans la cordonnerie, ou dans l'éducation nationale), pour créer cette communauté, c'est-à-dire pour mettre en commun nos capacités, nos ressources, nos énergies et nos problèmes, sans autres autorités que le bon sens, l'autodiscipline et notre intérêt à tous, celui de la communauté.

Nous sommes tous des jeunes (de 18 à 23 ans) et nous avons tous un emploi avant de nous unir.

Pourquoi au Gouah-dû ?

En fait, c'est un peu le site, mais surtout le loyer apparemment modéré, qui ont guidé notre choix.

Nous ne sommes ni des ermites, ni des hippies. Nous ne cherchons pas à nous couper de la société, contrairement aux apparences! Seulement, le Gouah-dû nous évite les contraintes de la ville : bruits, agitation, horaires imposés, chefs imbéciles, etc... et nous permet de vivre et travailler dans des conditions que nous avons entièrement choisies.

La légende et nous

La légende a prétendu, ou prétend encore, que nous sommes : des fils de riches, des fainéants, des drogués, des hippies.

Des fils de riches ? Nos parents sont tous des travailleurs salariés

(fonctionnaires, docker, ouvrier du bâtiment) ou retraités;

Des fainéants ? Voici notre horaire de travail :

— lever à 11 heures,
— corvées ménagères de 11 h. à 16 heures,

— travail de 16 heures à 4 heures du matin,

— repos de 4 h. à 11 heures ;
d'autre part notre production est là pour prouver notre travail ;

Des drogués ? Une perquisition et une enquête de la brigade des stupéfiants ont prouvé que nous n'avions jamais eu de drogue au Gouah-dû, et que nous ne nous étions jamais drogués. De plus l'usage de la drogue va à l'encontre de nos principes. Elle permet seulement à une fraction de la population d'oublier les réalités et les problèmes de la société (1) ;

Des hippies ? Le hippy rejette la société par son anticonformisme, mais ne cherche pas à résoudre les problèmes. Dans certains cas, ils admettent, même, un chef. Les idées hippies sont aussi, en contradiction, avec les nôtres.

.

Ces quelques lignes nous ont permis de vous préciser qui nous étions et de dénoncer la légende faite autour de nous, nous voulons maintenant vous expliquer pourquoi nous avons formé cette communauté.

Si nous nous sommes réunis pour vivre selon les principes libertaires, c'est parce que nous voulons contribuer à en construire une autre société.

Nous refusons la société capitaliste :

Dans cette société, étudions le fonctionnement d'une usine, par exemple.

Elle comprend : un patron (ou des actionnaires), des directeurs, des cadres (ingénieurs, techniciens...) et des ouvriers.

Le patron, ou les actionnaires, ne font rien, mais ils profitent des travailleurs; les directeurs ont, souvent des secrétaires qui font le travail à leur place, ils sont donc improductifs, eux aussi; les cadres, travaillent, mais leur travail n'a ni plus ni moins d'importance que celui des ouvriers, pourtant ils sont beaucoup mieux rémunérés et, les ouvriers, eux, tra-

(1) Ce n'est pas tout ce que nous avons à dire sur ce problème, mais, ce n'est pas la place, ici.

vallent 8 heures, minimum, par jour. Sur ces 8 h., 6 heures permettent de payer les improductifs cités plus haut, et les hauts salaires des cadres, tandis que deux heures permettent de les payer, eux, c'est-à-dire que les ouvriers ne travaillent en fait, pour eux que deux heures sur huit !

Pourquoi cette injuste hiérarchie ? C'est simple :

Le patron est souvent fils de patron, ou bien il a su écraser les autres pour « arriver ». Les directeurs et les cadres, ont eu les moyens de se payer de hautes études, parce qu'ils sont issus de familles riches (2).

Dans l'usine tous les pouvoirs sont donc aux mains d'une minorité parasite. Il en va de même dans tous les secteurs de la vie d'un pays capitaliste, (pour l'agriculture, les petits fermiers travaillent pour la coopérative et les intermédiaires, qui jouent le rôle du patron d'usine; dans l'éducation nationale, les enseignants sont subordonnés à des parasites méconnaissants totalement les problèmes de l'éducation : proviseurs, censeurs, directeurs, inspecteurs d'académie...).

Et, face à ces minorités, les travailleurs n'ont pour se défendre qu'une seule arme : les syndicats.

Ceux-ci remplissent-ils leur tâche ? Ils sont capables d'organiser une grève pour obtenir une augmentation de 10 %. Mais ils sont, par contre, complètement impuissants à empêcher la hausse du coût de la vie, qui rattrape très rapidement l'augmentation des salaires. Et, ceci, car les syndicats n'ont aucun droit de regard sur l'organisation de la production du pays.

Donc les syndicats actuels ne sont pas à considérer comme un moyen d'action sérieux. (3).

(2) A l'Université, il n'y a que 7 % de fils d'ouvriers et paysans. D'autre part le système des bourses est, en fait, une injustice : en effet, avec ce système, il n'y a que les plus doués des fils de travailleurs qui peuvent aller à l'Université, puisque seuls les plus doués peuvent obtenir des bourses. Tandis que les fils de riches, même s'il est un parfait imbécile, pourra suivre des études à l'Université !

(3) Nous ne parlons ici que des syndicats des centrales réformistes. Les syndicats CNT entrant dans la conception révolutionnaire et liber-

Ainsi va le système dans lequel nous vivons, c'est un système capitaliste.

Nous refusons la société communautaire autoritaire. L'examen de la réalité montre que l'ouvrier est autant opprimé en régime communiste, qu'en régime capitaliste. Le communisme a, seulement, remplacé la minorité capitaliste par une minorité bureaucratique : le parti.

Et, les usines, les entreprises agricoles, les Universités communistes sont dirigées par le parti.

Là, aussi, c'est une minorité parasite qui possède tous les pouvoirs et décide pour des millions de travailleurs (4). Il est donc condamnable, lui aussi.

.

Certains ont dit que le remède à ces systèmes était la participation. En fait la participation n'est qu'un leurre, elle consiste simplement à faire collaborer ouvriers et patrons, en participant aux bénéfices. Les ouvriers participent donc à la gestion de leur entreprise, c'est-à-dire qu'on leur demande d'organiser le système qui va les exploiter. La participation ne sert en rien l'émancipation des travailleurs. Et, si les ouvriers deviennent patrons, il n'est pas question que les patrons deviennent ouvriers, c'est-à-dire qu'ils continueraient de profiter de leurs ouvriers. L'injustice demeure, donc (5).

Le mal est là : partout où il y a un chef, un patron, il y a des opprimés; partout où il y a une autorité, un maître, un dieu, les hommes sont privés de leurs droits, bridés dans leurs aspirations les plus naturelles.

Ce que nous proposons : le Socialisme Libertaire.

(A suivre.)

taire que nous avons choisis, dont nous parlerons plus loin.

(4) En URSS le parti qui dirige tout ne compte pourtant que 1 % de la population soviétique.

(5) Voir à ce sujet l'article du camarade J. Vidal paru dans les n° 603, 604, 605.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

COMMUNIQUES

2^e UNION REGIONALE

Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R., y sont expressément invités.

La prochaine réunion aura lieu exceptionnellement le dimanche 24 mai.

III^e REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III^e Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F. Angel Ma de Lera: «Las

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle com-

me FO, la C.F.D.T. ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

O. R. A.

Devant la série d'attentats qui a lieu actuellement et dont on attribue trop facilement la responsabilité au mouvement anarchiste et à ses marginaux, l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste tient à préciser qu'il n'entre aucunement dans sa ligne politique de développer en ce moment des actions terroristes qui n'ont pour résultat que de couper les groupes révolutionnaires du mouvement ouvrier et des masses.

Nous pensons que le terrorisme doit être le fruit d'une analyse politique très approfondie, et qu'il représente un des moyens d'action permettant, dans une situation pré-révolutionnaire, de provoquer une rupture en faveur de la Révolution. Il est inconcevable d'appliquer une telle méthode au moment présent.

Nous refusons, en tant que représentatif du mouvement anarchiste français et section de l'Internationale Anarchiste, la responsabilité de ces attentats.

Nous n'approuvons pas le terrorisme individuel qui mène au fascisme, en favorisant la critique du mouvement révolutionnaire sur des éléments de jugement qui ne sont pas réels.

Nous dénonçons la provocation certaine de quelques groupes fascistes d'obédience gouvernementale qui, indirectement ou directement, sont les vrais responsables de cette vague de terrorisme.

Enfin, l'ORA réaffirme sa solidarité avec les militants révolutionnaires victimes dans leur action militante responsable, et appelle à l'unité révolutionnaire contre la répression, l'inconséquence d'irresponsables et la provocation.

Le Collectif National ORA.

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

COLLECTIVISME, COMMUNISME, SYNDICALISME

Le type d'anarchisme qui va plus loin que l'individualisme ou le mutualisme et qui comporte une menace directe pour le système de classes et pour l'Etat est ce que l'on appelait autrefois le collectivisme. C'est l'idée que la société ne pourra être reconstruite que lorsque la classe ouvrière aura pris le contrôle de l'économie par une révolution sociale, détruit l'appareil de l'Etat et réorganisé la production sur la base de la propriété collective contrôlée par les associations de travailleurs. Les instruments de travail seront propriété collective et les produits du travail seront distribués, selon la formule : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

Les premiers anarchistes modernes — les bakouninistes de la Première Internationale — étaient collectivistes. En réaction contre les mutualistes et les fédéralistes réformistes ainsi que contre des blanquistes et marxistes autoritaires, ils revendiquèrent une forme simple d'anarchisme révolutionnaire : l'anarchisme de la lutte de classe et du prolétariat, de l'insurrection en masse des pauvres contre les riches, et le passage immédiat à une société libre et sans classes, sans aucune période transitoire de dictature. C'est l'anarchisme des ouvriers et des paysans qui ont une conscience de classe, des militants du mouvement ouvrier, des socialistes qui veulent la liberté autant que l'égalité.

Ce collectivisme anarchiste ou révolutionnaire ne doit pas être confondu avec le collectivisme autoritaire et réformiste bien connus des sociaux-démocrates et des Fabiens — collectivisme fondé sur la propriété collective de l'économie mais aussi sur le contrôle de la production par l'Etat. En partie à cause du danger de confusion, et en partie parce que c'est ici que les anarchistes et les socialistes se rapprochent le plus, on appellera plus volontiers ce type d'anarchisme

NICOLAS WALTER

socialisme libertaire; celui-ci comprend non seulement des anarchistes qui sont socialistes, mais aussi des socialistes qui penchent vers l'anarchisme sans y adhérer tout à fait.

Le type d'anarchisme qui apparaît dans un collectivisme plus élaboré est le communisme. C'est l'idée qu'il n'est pas suffisant que les moyens de production soient la propriété de tous, mais que les produits du travail doivent être également mis en commun et distribués selon la formule : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ». L'argument communiste est le suivant : tout homme a droit à la pleine valeur de son travail, mais il est impossible de calculer la valeur du travail d'un seul homme, car le travail de chacun est englobé dans le travail de tous, et des travaux différents ont des valeurs différentes. Il vaut donc mieux que l'économie tout entière soit aux mains de la société dans son ensemble, et que le système des salaires et des prix soit aboli.

Les personnalités marquantes du mouvement anarchiste de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e — comme Kropotkine, Malatesta, Reclus, Grave, Faure, Goldman, Berkman, Rocker, etc. — étaient communistes. Partant du collectivisme et en réaction contre Marx, ils préconisèrent une forme d'anarchisme révolutionnaire plus élaboré — un anarchisme contenant une critique des plus minutieuses de la société actuelle et des propositions pour la société future. C'est l'anarchisme de ceux qui acceptent la lutte de classe mais ont une vision plus large du monde. Alors que le collectivisme est un anarchisme révolutionnaire axé sur le problème du travail et fondé sur la collectivité des travailleurs, le communisme est un anarchisme révolutionnaire axé sur le problème de la vie et fondé sur la commune populaire.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

B.D.I.C

LA "DECOUVERTE" GAULLISTE!

LA PARTICIPATION AUX BENEFICES

Alors, pour amener les salariés à prendre, sans s'en douter, la défense de l'intérêt patronal, pour tirer de l'ouvrier toute sa force de production, des bourgeois intelligents ont inventé la participation aux bénéfices. Certains ont appliqué ce principe dans quelques établissements et de bons démocrates de braves gens qui veulent bien reconnaître que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais qui s'effrayent à toute idée de transformation sociale, voient dans la participation aux bénéfices la panacée qui nous guérira de tous les maux sociaux, qui nous créera un milieu nouveau dans lequel le patron ne connaîtra plus la grève et le sabotage et où l'ouvrier bénéficiera de tout son effort et par conséquent le consentira joyeusement.

Or il est facile de démontrer que si cette participation aux bénéfices, au lieu de rester ce qu'elle est aujourd'hui, un trompe-l'œil employé par quelques patrons intelligents pour faire donner, sans inconvénient pour leur caisse, le maximum d'efforts à leur personnel, s'inscrivait un jour dans la loi et devenait obligatoire pour l'employeur, elle serait loin de donner les résultats qu'en attendent les pacificateurs sociaux.

Outre les difficultés d'ordre pratique qu'elle rencontrerait pour être appliquée sérieusement, d'abord, si on les surmontait, elle constituerait une injustice envers les employeurs obligés à partager leurs bénéfices et dont personne

ne partagerait les pertes. Elle créerait des inégalités criantes entre des ouvriers occupés les uns dans des entreprises prospères et d'autres dans des entreprises qui ne le seraient pas, sans qu'on put sérieusement soutenir que c'est le fait de ces ouvriers si telle entreprise prospère et telle autre périclite.

Enfin, il est certain que si le système parvenait à fonctionner, il aboutirait au même résultat que le travail à la tâche. Dans les entreprises très florissantes, où seule la participation aux bénéfices représenterait pour l'ouvrier un salaire très élevé, si la loi lui donnait la possibilité d'obtenir cette part de bénéfices, l'employeur en serait quitte pour lui faire payer le droit de travailler chez lui, et par suite de participer à ses bénéfices (1).

C'est ce qui se produit déjà pour toutes les corporations soumises à l'usage du pourboire. Un pourboire modeste est complété par un salaire déjà inférieur à celui du travailleur, qui ne peut pas compter sur cette ressource complémentaire.

Un pourboire égalant un salaire normal, condamne son bénéficiaire à travailler gratuitement et à ne compter que sur la générosité du client. Et lorsque celui-ci se traduit par un gain quotidien élevé, l'employeur en garde tranquillement une partie pour lui et exige en outre une redevance de l'employé. Il y a aussi des établissements publics où les garçons payent le papier à lettre, les alumettes, la casse, les journaux et donnent en outre cinq francs par jour au patron qui les occupe.

Avec la participation aux bénéfices, l'égalisation des salaires s'établirait par des procédés de ce genre, et tout comme avec le salaire à l'heure ou à la journée, ou le salaire à la tâche, s'apercevrait qu'il n'a aucun intérêt — au contraire — à faire du zèle.

(Extrait de « L'encyclopédie socialiste syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière », Quillet, éditeur, Paris, 1913.)

(1) Cela pourrait se rapprocher, de nos jours, à la participation obligatoire à l'auto-financement.

Souscription permanente pour « Le Combat Syndicaliste »

LE COMBAT SYNDICALISTE est le seul organe hebdomadaire de l'anarcho-syndicalisme. Pour lui permettre de persister dans son effort de propagande et d'intensifier son action d'information et d'éducation, l'équipe du « C.S. » lance une souscription permanente auprès de ses lecteurs et sympathisants.

Les versements doivent être adressés par mandat-carte ou virement de CCP à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), CCP Paris 20.990-10. Mentionner sur le talon du mandat : « Souscription « C. S. ».

Il ne sera pas envoyé d'accusé de réception mais la liste des souscripteurs sera régulièrement publiée dans les colonnes du « C. S. ».

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont pas reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14^e).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue St-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 19 mai 1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

28 MAI
1970
NUMERO 609
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA PREUVE

Le 16 mai, à Murat, devant cent vingt maires du Cantal, le Président de la République, a prononcé un discours qui a été radiodiffusé. Ce discours, comme tous les discours des personnalités du gouvernement, se termine par une menace déguisée envers les contestataires : « Nous ne sommes pas le pays des procès de tendance, des répressions violentes, des tortures, mais nous serons, s'il le faut, le pays de la fermeté. » Dans le même discours, il donne le feu vert aux ultra nationalistes en déclarant : « Il faut que ce que l'on appelle, d'un terme à la mode, la majorité silencieuse, ne reste pas silencieuse et sache se faire entendre, comme elle s'est fait entendre le 30 mai 1968. »

Tout le monde a souvenance des

événements de fin mai 1968. Alors que des chefs politiques, à l'avance, prennent des dispositions pour se partager le gâteau du pouvoir, de Gaulle arrive en avion à Baden-Baden pour solliciter l'intervention de Massu : « La France est menacée d'une révolution communiste, je suis prêt à sauver la nation de ce péril. Mais je ne puis entreprendre cette tâche que si j'ai la certitude que l'armée me suivra. C'est cette certitude que je suis venu vous demander. Massu, puis-je compter sur vous ? » Massu se raidit, claque les talons : « Oui mon général. » Et les deux hommes mettent au point l'intervention de deux divisions mécanisées qui feront mouvement sur Paris sous le prétexte d'assurer la sécurité des élections. L'armée est

ainsi prête à reprendre Paris au cas où la révolution serait victorieuse. Comme en 1871, on demande que les soldats français se battent contre le peuple français. Le sinistre Thiers a fait école. Déjà les blindés de Satory, de Pontoise, de Melun, encerclent Paris. Tout comme Thiers massacreur de la Commune, de Gaulle est prêt à casser la révolution dans un bain de sang du peuple. De retour à Paris de Gaulle déclare : « J'ai pris des résolutions. » Les gaullistes délivrés de la peur créent, sur l'instigation du pouvoir, les Comités pour la Défense de la République, « la masse silencieuse » des anciens Croix de Feu et de leurs partisans s'ébranle, les drapeaux tricolores tout neufs surgissent des réserves, c'est la marche à l'Étoile, le défilé des partisans de la violence armée, des commis du capitalisme, des exploités du peuple, alors que les grèves sont brisées par des accords et des promesses illusoires, que le parti communiste fait retraite, que la CGT trahit la classe ouvrière. Mais le malaise

subsiste et l'abcès n'est pas crevé, il s'en faut.

Aujourd'hui, comme il y a deux ans, le Chef de l'Etat sollicite l'engagement de « la masse silencieuse ». Cette masse silencieuse ne l'est pas tant qu'on veut bien nous le dire, l'incendie du Palais de Justice de Besançon est l'œuvre reconnue de deux militants d'extrême droite. Bien d'autres encore, L'extrême droite n'a-t-elle pas intérêt de créer des désordres et des destructions dont on accusera, tout naturellement et particulièrement les révolutionnaires de gauche ?

Le Comité de Défense de la République qui bénéficie d'une grande liberté pour ses réunions, intensifie sa propagande parmi la population. Egalement, à Paris, tout récemment, les fascistes ont pu tenir, ouvertement, une grande réunion dont le but était de regrouper tous les groupuscules français. Le pillage des magasins d'explosifs de l'armée alimente ces

(Suite en page II.)

Les Gardiens de l'Ordre



GEORGES POMPIDOU : ... nous ne serons pas le pays des tortures, mais...



GEORGES SEGUY : ... la C.G.T. n'a pas signé les accords de Berliet parce que les primes n'étaient pas hiérarchiques!...

INDEPENDANCE

Pour quelques jours, hier, j'ai repris contact avec la Télé. Par hasard, je suis tombé sur une bonne émission : Vingtième siècle, par Pierre Dumayet. Le sujet en était celui-ci : Dix ans d'indépendance dans les anciennes colonies françaises du Sénégal, du Congo et de la Côte d'Ivoire. Doublement intéressante pour moi, cette émission, car j'ai bien connu deux de ces pays, le Sénégal et la Côte d'Ivoire à l'époque du colonialisme, entre les années 1925 et 1930.

Tout de suite, une remarque qui s'impose à l'esprit de prime abord. La capitale, la grande ville, s'est complètement transformée. Buildings, grands hôtels, palais, terrains de sports, bâtiments ministériels, magasins et sans doute supermarchés, etc.

La brousse, elle, est restée ce qu'elle était, c'est-à-dire, l'habitat de la population pauvre qui subsiste difficilement sur de petites portions de terre à peine suffisantes pour nourrir une famille.

À côté, les grandes exploitations fondées avant ou après l'indépendance par des particuliers ou des compagnies européennes, et qui pratiquent à divers degrés, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Naturellement des intellectuels ont répondu aux questions qui sont apparues fort pertinentes, des

enquêteurs. Par exemple, celle-ci : Que représente, pour vous, le mot indépendance ? Il y fut répondu, fort clairement et à plusieurs reprises que c'était là surtout un mythe, et qu'il ne pouvait y avoir réellement indépendance politique là où il n'y avait pas indépendance économique. Il faut investir, créer des industries de transformation, des usines, des entreprises de tout ordre, et cela n'est possible qu'avec l'apport des capitaux et des techniciens étrangers. Il y a bien des écoles supérieures et des centres de formation de cadres, mais il faut beaucoup de temps avant que l'on puisse se passer de l'apport des étrangers, français, allemands, italiens, américains, chinois (au Congo par exemple), etc...

La main d'œuvre professionnelle ne manque pas ; elle existait déjà, quoiqu'à un moindre degré, autrefois, à l'époque où je me trouvais en Afrique : maçons, peintres, menuisiers, mécaniciens et chauffeurs, avec tout de même une qualification moindre que pour les ouvriers européens, et surtout un rendement bien inférieur, dû surtout au climat, aux habitudes familiales et à une nonchalance naturelle que nous aurions mauvaise grâce à leur reprocher. Convaincu que je suis que la société de consommation et l'existence fébrile

et parfois démentielle qui est celle des hommes d'aujourd'hui ne sont pas, et de loin, les meilleures.

L'on peut constater, surtout en Côte d'Ivoire, qu'il y a pléthore d'intellectuels, avocats, enseignants commis aux écritures, comptables, etc., et manque d'ingénieurs et de techniciens. Or, ce sont surtout ceux-ci qui peuvent amorcer un mouvement de relèvement des européens qui peut amener insensiblement à instaurer une véritable indépendance dans le pays !

Politiquement, ces pays sont organisés sur le modèle des pays capitalistes : gouvernement formé par les représentants du peuple, élus, et l'on sait ce que ce dernier mot comporte de sous-entendus ironiques pour nous, organisation administrative hiérarchisée, police, armée, collecteurs d'impôts, etc. !

Les titulaires de ces emplois étant, à des degrés différents peut-être, détenteurs de privilèges et surtout, assurés de la pérennité de leurs emplois.

Proletariat surexploité, mal logé, mal vêtu, mais bénéficiant de quelques avantages sociaux qui étaient loin d'exister auparavant.

Entre ces deux classes, les chômeurs. Assez nombreux, surtout en Côte d'Ivoire, car les Ivoiriens, paraît-il, répugnent assez à accomplir les travaux pénibles ou trop salissants, tout comme les Français, d'ailleurs !!

Nous en avons vus, ayant fait des études poussées nantis de diplômes se plaindre de ne pas trouver de travail ; et dire aussi ne pas pouvoir retourner au village natal où la parcelle de terre familiale est incapable de nourrir des bouches supplémentaires.

Et d'autres se plaindre de ne pouvoir, non plus, occuper des emplois subalternes, ou même manœuvres, vu que la main-d'œuvre étrangère est beaucoup plus prisée. Viennent en nombre, en effet, des Maliens, des Sénégalais, des gens de Haut-Volta et du Cameroun, qui se déplacent vers la Côte d'Ivoire car le pays est réputé riche et en pleine expansion. Ce qui est vrai, d'ailleurs, car de là partent des bateaux chargés de café, de kola, de bois précieux, sans oublier les fruits, bananes, ananas, avocats, etc...

Et ces étrangers, comme partout, acceptent évidemment des salaires moindres que les gens du pays.

En ce qui concerne le Congo-Brazzaville, l'indépendance a débouché sur une démocratie popu-

laire. Ou, du moins, qui se veut telle. Nous avons vu un groupe d'adolescents et d'enfants chantant avec entrain l'Internationale, ce qui apparaît de bon augure, mais nous avons vu ensuite des classes où l'on lisait et commentait des passages du Petit Livre Rouge. Et un défilé où l'on brandissait d'immenses portraits de Lénine, de Staline et de Mao.

Et nous avons entendu des énoncés du genre de celles-ci : « Les salaires ne sont pas égaux pour tous, bien sûr, car il est juste que celui qui fournit un rendement plus élevé que son voisin en soit récompensé. » Nous pratiquons ici, la prime à la superproductivité ! Le fait que nous recevions une aide économique et technique de la Chine Populaire n'implique pas bien sûr, que nous soyons prêts à adopter leur système politique. Mais cela nous oblige, tout de même, à ne pas les critiquer ouvertement.

Pour terminer, voici ce que l'on a pu entendre, prononcé à la tribune d'une ville dont j'ignore le nom, par un ancien officier de l'armée française, congolais, nommé au gouvernement d'une région de ce Congo-Brazzaville : « Camarades, vous pourrez être peut-être étonnés de voir un militaire désigné comme gouverneur de votre région... Mais l'armée n'est plus ce rassemblement de soldats empilés dans des casernes, en butte aux brimades des uns et des autres, et sans autre utilité que celle de faire la guerre...

L'armée, aujourd'hui, fait partie intégrante de la nation ; elle est au service du peuple et peut être considérée comme un élément de la productivité du pays. Soyez donc assurés, camarades que j'accomplirai mon devoir, que je serais au service de tous, et que notre devise doit être : « Tout pour le peuple » !

Bien entendu ce ne sont pas les paroles exactes de l'orateur, car je ne suis guère capable de sténographier un texte, mais soyez sûrs que c'en est le sens exact. Donc, ce dont il fallait s'attendre pour peu que l'on ait quelque sens politique, c'est que la fameuse Indépendance n'en est pas une. Pour les élites de ces pays, ainsi qu'ils l'ont dit clairement, cela ne sera une réalité que dans un avenir assez éloigné, alors que les techniciens, ingénieurs et managers autochtones auront pris la relève des étrangers.

En attendant, la bourgeoisie se laisse vivre, les gouvernants gouvernent et administrent, et le peuple se débrouille comme il peut. Dans la brousse, l'on vit toujours dans les cases, et les femmes sont toujours occupées à piler le mil comme autrefois.

BLANQUET

A V E U

(Suite de la page I.)

fascistes qui stockent armes et munitions et s'organisent pour la préparation de leur révolution, celle qui réduira définitivement le peuple en esclavage. C'est à ces gens là que le Président de la République donne le feu vert en leur demandant : « de se faire entendre, de soutenir le gouvernement dans son action, notamment dans le maintien de l'ordre. » Car le capitalisme, représenté par l'Etat, ne veut pas d'une révolution de gauche qui lui apporterait la fin de son oppression et préférerait une révolution d'extrême droite qui lui apporterait la survie de l'injustice du capital.

Dans le manifeste rendu public le 29 octobre 1968, par le fameux Comité pour la Défense de la République, il est dit : « Ils estiment (les Comités) qu'il n'est pas suffisant de tout attendre des pouvoirs Publics et que toute attitude consistant à s'en remettre à eux seuls ne saurait être constructive. » Et

c'est à ces fameux Comités de Défense que le Président de la République fait appel (la masse silencieuse) tout comme l'avait fait de Gaulle, il y a deux ans.

Mais, depuis deux ans, les travailleurs ont été encore plus bernés, brimés, exploités, chaque jour apporté une atteinte à leur liberté ; la nouvelle menace, à peine voilée, envers tous ceux qui aspirent à plus de justice, d'équité, d'honnêteté, ne peut apporter une solution heureuse à combler le fossé qui divise la population laborieuse de celle qui l'exploite. L'Etat en faisant appel à tous les partisans de la violence et du capitalisme ne peut que précipiter sa chute. L'Etat ne peut empêcher le travailleur de s'instruire, de s'emanciper, de se défendre, de se libérer. Toute menace est vaine, nous assistons à l'agonie du régime capitaliste, l'attitude du pouvoir, commandé par la peur, le prouve.

René VILLARD

LA COMMUNAUTE LIBERTAIRE DU GOUAH-DÛ, S'EXPLIQUE

CE QUE NOUS
PROPOSONS

Le socialisme libertaire

(Suite)

Le socialisme libertaire, la plus méconnue et la plus maltraitée des philosophies, dénonce l'inutilité des patrons qui sucent la classe ouvrière et des curés qui demandent au peuple d'attendre que Dieu décide pour que la situation s'améliore et, enfin, des polices de toutes sortes qui vous empêchent d'être de l'avis contraire à celui des dirigeants.

Le socialisme libertaire demande : quel ouvrier ne se sent pas capable de gérer, avec ses camarades, l'usine où ils travaillent et qu'ils font tourner, puisqu'ils savent comment gérer les finances de leurs familles ?

Le socialisme libertaire demande : qui est suffisamment heureux pour pouvoir attendre la bonne volonté du Seigneur pour que quelque chose change ?

Le socialisme libertaire demande : de quel droit une poignée de profiteurs décide pour plusieurs millions d'autres hommes qui auront droit à la matraque s'ils contestent ?

Le socialisme libertaire propose les différents schémas suivants d'organisation économique et sociale pour que sur le plan économique, au niveau de l'entreprise (usine, exploitation agricole, etc.), la gestion soit effectuée par les travailleurs eux-mêmes (autogestion). Nous pensons que les travailleurs sont parfaitement capables de s'occuper des investissements, des achats, des matières premières, des commandes, de la vente et des relations, avec les autres entreprises gérées, elles-aussi par les travailleurs eux-mêmes ; au niveau d'un pays : l'organisation de la production, l'organisation de la distribution, et la coordination des entreprises par le syndicat d'industrie, ou par le syndicat agricole, tous les syndicats étant regroupés dans une Confédération Nationale du Travail.

L'organisation économique

A la base, le *travailleur*. Et, tout de suite, pour lui permettre d'exercer sa double activité : économique et sociale, sur le lieu même du travail :

- le comité d'atelier,
- le comité d'usine.

Le premier avec ses sections techniques et sociales, le second

avec ses sections sociales et son conseil de gestion, lui donnent la possibilité et les moyens d'organiser la production sur le terrain, de faire marcher de pair, le progrès social et le progrès technique, afin qu'il n'y ait aucune disparité entre le producteur et l'individu.

Ensuite, vient, d'une façon toute logique et naturelle, le syndicat d'industrie qui, avec ses sections techniques et locales, constitue le premier groupement où s'élabore, par voie de synthèse, l'intérêt général.

Le partage d'un territoire donné en régions économiques complètes, ou spécialisées, suivant le caractère de leur production, donne naissance normalement aux Unions régionales qui groupent, pour un effort concordant, tous les syndicats d'une région déterminée.

L'adjonction d'Offices techniques spécialisés permet à l'Union régionale d'exercer son activité sur tout le plan économique. L'élargissement de cette pratique aux plans national et international, donne aux Confédérations nationales et à l'Internationale syndicale (dotées, en outre, à leur échelle des Conseils économiques correspondants), la possibilité certaine d'organiser, conformément aux besoins, la production générale de toutes les branches industrielles. Les Fédérations régionales, nationales et internationales, seront dotées des offices suivants : Offices de la production industrielle, de la statistique, des échanges marchandises, des matières premières, de la main-d'œuvre, des inventions.

Les caractéristiques tout à fait différentes de la production industrielle et de la production agricole font une obligation de prévoir, pour chacune d'elles, une organisation spéciale, adéquate aux nécessités.

L'organisation administrative et sociale

L'organisation administrative et l'organisation sociale sont très réduites et ont les mêmes structures. Ces structures, et leurs Offices spécialisés (Offices de distributions des vivres, effets et objets de toutes sortes ; de l'éducation et des loisirs ; de l'Assistance sociale et de la santé publique ; de la statistique ; des travaux publics ; des relations extérieures ; des arts et des sciences ; de l'habitation, entretien et fonctionnement des voies et mo-

yens de communications), constituent de la base au faite, un système parfaitement fédéraliste, où l'entraide et la solidarité ne cessent de jouer le plus grand rôle.

Nulle autorité ne peut s'y intégrer, ni y prendre racine. L'unité administrative, tout comme l'unité économique et sociale, reste l'homme : le travailleur, l'individu. C'est sur eux, toujours sur eux, rien que sur eux, que repose tout le système.

Ils en sont, selon le plan qu'ils occupent, mais dans tous les cas, la force, la base, et le contrôle. Ce sont eux qui décident, agissent et vérifient.

Rien, absolument rien, ne peut se faire sans eux, ni contre eux. Le souci de leurs intérêts, l'idéal qui les animera, le désir de bien faire, leurs intérêts, l'idéal qui les animera, le désir de bien faire, leur épargneront de grandes erreurs et de grandes fautes contre eux-mêmes.

Il faut noter, aussi, que tous les délégués et responsables sont révocables à tous instants par ceux qui les ont délégués ; ce contrôle permanent de la base évite l'instauration d'une nouvelle minorité de profiteurs, et permet de choisir les plus capables.

Le Socialisme Libertaire permet de supprimer l'Etat, qui n'aura aucun lieu d'être, puisque la cocr-

dination entre les différents secteurs sera assurée par la Confédération générale du travail et par la Confédération nationale des communes, réunies en un Grand conseil des travailleurs.

Il permet de supprimer encore tous les parasites, patrons, ou bureaucraties inamovibles. Ce système organise la vie du pays à partir de la base des travailleurs, il permet à chacun de défendre ses intérêts ; il permet à chacun de s'exprimer, et réaliser une véritable égalité économique et sociale pour tous.

Pour arriver au Socialisme Libertaire, nous proposons :

La grève générale expropriatrice, permettant aux travailleurs de tous les secteurs de prendre en main la conduite de leurs affaires en rejetant patrons, partis politiques et autres parasites.

(A suivre.)

S. I. A.
Section de Brest

Pendant la période estivale, les assemblées générales auront lieu dans la semaine. La prochaine aura lieu le vendredi 5 juin, à 20h30. Maison du Peuple, place de l'Harteloire. Questions très importantes à l'ordre du jour. Que chacun fasse un effort pour y assister.

A L'E.D.F. - G.D.F.

Il a été curieux, mais compréhensible pour certains sortant d'écoles techniques et entrés stagiaires avant 18 ans dans les ex-Sté EDF nationalisées 1946... de voir tous les anciens délégués syndicalistes (?) promus de hiérarchisation, même parfois retraités passés dans le conseil d'administration. Ils pouvaient peut-être y être effectivement utiles ? beaucoup d'hommes politiques ayant eu des intérêts dans les ex-Sté. s'étant reconvertis dans le Pétrole et les propanes... lors des indemnités perçues de la nationalisation de leur obédience.

L'homme est vénal, par nature ou anxieux, le sens de la propre relativité de son personnage le travaille, il faut « réaliser » rapidement, en bien profiter avant de crever, même en faisant crever les autres...

Nous n'évoquerons ici que certaines situations qu'ont engendré les « fromages » d'Etat, et que l'on nous raconte des histoires avec les frais pharmaceutiques... parlons plutôt des honoraires administratifs médicaux...

A GDF/EDF donc, les syndicats (?) font la loi, diligents tout d'appartenance, administrateurs des caisses C.A.S., Œuvres sociales, Commission Supérieure Nationale (?), l'on vérifia même des anciens parents d'administrateurs d'ex-Sté., « faisant » dans le syndicalisme (?) et se promouvant les uns les autres d'une charité chrétienne, contestable et onéreuse pour l'ouvrier de chez Renault ou de Wendel, qui payent le kw 0,04 francs !

Dans le domaine médical : au-

(Suite page IV.)

Vive l'anarcho-syndicalisme

(Réponse à l'article de Jean-Gil du « C. S. », num. 600)

Les communautés ont ceci de différent d'avec toutes les autres collectivités, c'est qu'elles ne prétendent pas à une rentabilité économique. Vivre dans une communauté consiste à vivre entre amis, à pratiquer immédiatement l'abolition de la propriété dans tous les cas où, cela est possible, à pratiquer effectivement la solidarité, cela consiste encore à créer un certain nombre de relations humaines nouvelles, par exemple, sur le plan éducatif, ou à propos de la gestion de la communauté, des rapports antiautoritaires, etc., ou plus simplement sur le plan familial et sexuel. La communauté représentant le début d'une véritable révolution dans toutes les relations entre les individus.

A ma connaissance, les collectivités, les coopératives, etc., furent la pratique d'un travail commun. Les coopératives d'hier et d'aujourd'hui ont rarement vécu en communauté.

Les camarades des communautés d'aujourd'hui peuvent aller travailler dans n'importe quelle entreprise ou coopérative agricole ou industrielle, c'est pourquoi je titre « Vive l'anarcho-syndicalisme », puisque les travailleurs des communautés militent et militent de plus en plus à l'intérieur des syndicats révolutionnaires.

Tous les métiers peuvent être pratiqués dans une communauté. Si deux ou trois camarades sont au chômage ou en prison, qui assurera mieux qu'une communauté la subsistance à leurs enfants et à leurs compagnes ?

Peut-être qu'en Espagne en 1936 la conception des communautés n'était elle pas tout à fait la même que celle qui se dégage des multiples expériences actuelles tant en France qu'à l'étranger. En 1970 les communautés n'envisagent plus pouvoir vivre de façon autarcique, elles s'intègrent à la société. Plus précisément, il y a obligation pour une partie des membres d'être salariée, mais il y a obligation également pour d'autres de trouver des ressources à l'intérieur de la communauté en pratiquant soit un artisanat, soit l'agriculture ou l'élevage.

Donc, premier point, la communauté n'est pas une entreprise mais une nouvelle façon de vivre en dehors des structures familiales et sociales conventionnelles.

Deuxième point, la communauté est faite de travailleurs intégrés à

la société : salariés, artisans ou agriculteurs qui n'envisagent en aucun cas une réussite économique quelconque. Une communauté libertaire ne peut pas être riche. Une communauté libertaire est obligatoirement ouvrière, elle se situe de façon définitive au niveau le plus bas de l'échelle des revenus.

Troisième point, une communauté anarchiste est au moins forcément autant révolutionnaire que n'importe quel anarcho-syndicaliste à l'intérieur même de la communauté.

Mais il n'y a pas seulement que des anarcho-syndicalistes, il y a aussi des objecteurs de conscience, des militants de différentes organisations qu'intéressent individuellement chaque membre de la communauté : FA, SCI, SIA etc.

En résumé, les communautés anarchistes actuelles sont constituées de travailleurs qui, plus que tout autres, se donnent les moyens d'avoir une activité de militants révolutionnaires tout en vivant à présent en parfait accord avec leur idéal et le plus agréablement possible.

Jean Gil le dit, en Espagne en 1936 les communautés ont parfaitement fonctionné et on peut leur faire le reproche d'avoir été militairement vaincus sans le faire de la même façon aux anarcho-syndicalistes.

Pas d'illusions fantastiques en 1970 ; aux Indes les communautés fonctionnent parfaitement (ANU num. 21 et bulletin CRIFA numéro 5). En Israël les kiboutzin libertaires antiracistes et athées représentent la seule issue au présent conflit. Sur le plan affectif économique et social, c'est une réussite. Des tas d'autres communautés tribales existent de par le monde, sans chef, sans monnaies, sans tabous sexuels... (eskimos, comanches, insulaires du Pacifique, etc.). Il suffirait de remplacer le culte des Dieux par le culte de l'Homme pour en faire presque des communautés anarchistes.

Fédérica Montseny a déclaré au dernier meeting organisé par le Cercle d'Etudes Sociales de Toulouse : « Toutes les voies qui conduisent à la libération de l'homme sont bonnes, que ce soit avec des communautés, avec l'anarcho-syndicalisme ou avec n'importe quelle autre organisation libertaire, il y a de la place pour tous. C'est mon

point de vue et c'est aussi celui de la Fédération Anarchiste. »

Par ailleurs beaucoup d'anarchistes sont d'accord avec l'ensemble des travailleurs n'adhérant à aucune centrale syndicale : L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Il n'y aura ni guide du peuple, ni homme, ni religion, ni parti, ni organisation ou syndicat même anarchiste et révolutionnaire capable d'aller à contre-courant de cette vérité.

A mon avis, la pratique du syndicalisme comme celle du militantisme est limitée à la diffusion des idées, et la propagande par le fait doit rester celle de l'exemple. Seuls, les syndicalistes et les militants révolutionnaires ne feront jamais aucune révolution. Etant entendu que la meilleure propagande se fait dans l'action directe lors des grèves d'usine ou sur les barricades dans la rue, mais tant que la base, la masse populaire,

n'aura pas compris l'intérêt qu'elle a à foutre en l'air le gouvernement, ses valets et ses chiens de garde pour le remplacer par des fédérations d'entreprises autogérées et des fédérations régionales et autonomes se communes libres, nulle révolution (je précise : libertaire) ne sera possible. Et je ne crois pas que la pratique du syndicalisme révolutionnaire sans contestation parallèle et immédiate de tout ce que contient la société de consommation actuelle (propriété et famille), soit suffisamment enthousiasmante pour détacher les travailleurs des syndicats réformistes.

P. P. P.

Note de la Rédaction : Le syndicalisme révolutionnaire est un contestataire permanent de tout ce qui entrave l'émancipation. Il commence la lutte par ce qui l'opprime le plus.

A L'E.D.F.-G.D.F.

(Suite de la page III.)

cun agent GDF ne peut être mis en invalidité sans demande de son chef de centre en accord avec son médecin traitant et un médecin désigné par le dit chef de centre, comme le médecin conseil EDF doit être saisi, nous avons donc 3 médecins au départ... Puis il y a la commission nationale (?) invalidité qui statue sur pièces (arrêté légal), et comprend 6 médecins : 3 des caisses d'actions sociales de sécurité sociale (agents GDF) et 3 des directions Générales, car les affections doivent être les mêmes... Il est curieux de noter que le dit arrêté en cause fait obstruction à deux décrets et un principe de jurisprudence constante, voire internationale « que la partie ne peut être juge et médecin de l'entreprise... et rétribué par celle-ci.

Si la Commission nationale Invalidité statue sur pièces, elle doit obligatoirement désigner un expert hors de son sein.

Nous avons donc 3 médecins au départ + 6 médecins de la Commission nationale invalidité + 1 expert = 10 médecins !

Plaçons nous dans le cas de litige (cas psychiques ou neurologiques). Il faut 3 médecins confor-

mément au code civil, soit 2 complémentaires = 12.

Comme des vautours sur une charogne, le corps médical s'abattra sur un agent étatisé, qui, en l'occurrence, ne sera pas un ramnagrobis nantis, sans facteur personnel ou fatigue cérébrale, tout en étant nettement dépressif sans être contrôlé, mais un pauvre bougre qui se sera claqué le cœur à contrôler 65 personnes en étages par jour, avec des normes supérieures à celles du temps du « patronat ».

Il serait souhaitable, qu'un jour arrive où les produits du sous-sol, qui sont le bien de tous (et que se disputent àprement en Indochine, les capitalistes privés ou étatisés étrangers sous des idéologies contestables d'un peuple qui était naguère le moins belliqueux...) pétrole, charbon, gaz naturel, or, argent, uranium, wolfram, fer, etc., ne soient la proie de trusts ou les PDG ne sont parfois que des descendants de boutiquiers, épiciers ou caberitiers ayant fait fortune dans le négoce, qui ont transmis leurs chromosomes dans leurs gènes régénérés de corniauds, à une descendance d'idiots.

M.C.P.P.

N'oubliez pas la souscription pour le « C. S. »

OTRA ENCUESTA DE «TIERRA Y LIBERTAD»

EN diferentes oportunidades hemos señalado algunos de los graves problemas que tiene planteados el anarquismo internacional. Hemos querido contribuir, con ello, al esclarecimiento del panorama general del anarquismo, pero pensamos que en esta obra de esclarecimiento deben participar todos los compañeros que se sientan con el ánimo y la capacidad suficientes para ello. De ahí que invitamos a todos los anarquistas de cualquier parte del mundo a que opinen sobre unos puntos que hemos considerado fundamentales en la situación actual del anarquismo internacional.

El temario que ofrecemos no tiene ambiciones de ser orden del día de ningún comicio oficial ni plataforma para establecer acuerdos que hayan de regir las actividades de ningún movimiento determinado, sino puntos que consideramos básicamente interesantes para toda persona de pensamiento anarquista y que anhele la expansión y el fortalecimiento de nuestras ideas y de nuestro movimiento. Por ello nuestra invitación es tan amplia como lo es el propio campo de nuestras ideas, y en nuestra encuesta pueden participar cuantos compañeros así lo deseen.

Como la intención y el deseo que nos mueven a invitar a todos los compañeros para que participen en nuestra encuesta son los de esclarecer, armonizar y fortalecer las relaciones entre los compañeros y los esfuerzos que todos realizamos en bien de las ideas y de la propaganda, las contestaciones a nuestra encuesta que tiendan a envenenar las relaciones entre los compañeros con diatribas o ataques personales o de fracción no serán publicadas. No obstante, las contestaciones que se atengan al respeto a los compañeros y apunten soluciones a los problemas a los cuales se enfrenta el anarquismo internacional, sea cualquiera su procedencia, verán la luz en estas páginas con nuestro máximo respeto.

Con estas premisas invitamos, pues, a todos los compañeros de cualquier parte del mundo y en cualquiera de los idiomas: español, inglés, francés, italiano y esperanto — los cuales estamos en condiciones de traducir — a que contesten a nuestra

ENCUESTA

Primero. — Problemas internos del anarquismo.

a) ¿Cuáles son los más graves problemas que tiene planteados hoy el anarquismo internacional?

b) ¿Cuáles son los mejores caminos para resolver estos problemas?

Segundo. — Problemas externos del anarquismo.

a) ¿Es propicio el panorama general del momento histórico que estamos viviendo para la aceptación multitudinaria de los ideales base del anarquismo y la puesta en práctica de sus postulados fundamentales?

b) Con arreglo a las realidades de nuestro tiempo ¿cuáles son las perspectivas de un derumbe definitivo de las estructuras actuales, tanto del estatismo capitalista como del estatismo comunista autoritario?

Tercero. — ¿Qué temas fundamentales podrían añadirse a los anteriores?

Si esta encuesta nuestra tuviera fortuna de ser como una tribuna internacional abierta a todas las preocupaciones que inquietan a todos los anarquistas que hay esparcidos por el ancho mundo, tendríamos la satisfacción de pensar que habíamos contribuido en algo para fortalecer nuestro movimiento, lo que debe ser el objetivo inmediato fundamental de todos nosotros.

«TIERRA Y LIBERTAD»

México.

No soy americanófono, como la Santa Madre URSS manda. Ni soy americanista, como el Santo Dólar exige. Pero me duele que al norteamericano le haya escapado la Luna de las manos. Una conquista del hombre es siempre garantía de progreso.

Sin medios Colón no descubre América; sin medios los ex colonizados no habrían poseído (fugazmente) la Luna. Las grandes empresas humanas hanse efectivizado con osadía, con desprecio de las dificultades e incluso del positivismo, del 2 y 2 son 4. La anarquía tal como la concebimos está muy lejana y sin embargo, tesoneramente la codiciamos para hoy mismo.

La revolución social que hicimos en España costó infinitamente más

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 28 de Mayo de 1970

CHISPAS

El cohete atómico «Mazurka» ha caído a poca distancia del lugar del disparo.

De haber llevado carga explosiva, el «Mazurka» hubiera derivado en rigodón trágico.

El general americano Robert Warren cree que la propaganda sobre las torturas en Grecia son exageradas.

Para estimarlas positivas, Warren debería sufrir sobre su carne el martirio que sufren carnes ajenas.

La oposición política portuguesa recaba de Caetano el derecho de libre expresión a favor de los intelectuales, artistas, estudiantes y curas.

Por lo visto, trabajadores manuales en Portugal no existen, o como si no existieran.

«El general expuso mil veces la vida.»

Mil soldados la expusieron una sola vez y la perdieron.

«Habrá referéndum en el Sahara español.»

Siendo así Franco perderá ese desierto petrolífero como perdió la Guinea Ecuatorial. ¡Felicidad a los españoles si lograsen ser equiparados a los africanos!

Mentira que en España la libertad no rija.

Franco se expresa y procede libremente.

«Libertad, ¿para qué?» (Lenin).
«Libertad, ¿para quién?» (los leninados).

«Libertad, divino tesoro.»
¿Estupidez de poetas, o embriaguez de héroes?

«Hombre esclavo, perro seguro.»

CHISPERO



PARIS

Para que local exista hay trabajo a la vista...

DISCOS

cara (en bienes y vidas) que la conquista del astro nocherniego, y a pesar de los pesares la perdimos. No completamente, porque seguimos ambicionándola pese al desastre del 39. Igual que los «americanos» no renuncian a la conquista de la Luna.

Cierto que el dinero que cuesta la preparación y envío de cohetes lunares al cosmos podía enjugar «miles de toneladas» de hambre, mitigar la miseria de los pobres. Pero hambre ha de haberlo en sociedad capitalista o estatal socia-

lista. Hambre de estómago y sed de justicia ha de haberlas, puesto que sin ellas nuestra revolución igualitaria resultaría inconcebible. Si la desigualdad satisficiera esófagos y estómagos de la totalidad bipeda, este mundo se asemejaría a una inmensa e inmundicia para, a un abismo insondable pululado por miriadas de escarabajos.

El pobre harto, pediente y erup-tante, es un ejemplar humano despreciable. El «pobre moralmente enriquecido es el que conviene a los anarquistas.

Dejemos que el capitalismo alcance la Luna. Luego nuestra revolución social conquistará la Luna, tras haber conquistado la Tierra.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

LA HORA DE LA VERDAD

NUTIL es pretender dar un valor perenne a lo que está cimentado en el engaño. A la mentira, ya tome un carácter individual o colectivo, a más o menos tardar, se le ve la hilaza. Es lo que viene ocurriendo con toda la balumba de mamotretos establecidos para dar fuerza legal, con pretensiones de establecer para *in saecula saeculorum* las más burdas falsedades en torno a la vida social de la España actual. Pese a estupideces *caudillales* o *subcaudillales*, como el manifestar, en recientes declaraciones, que el mundo está llamado a imitar, a tomar modelo de las características del régimen español vigente, la realidad es que la vergüenza se manifiesta incluso entre los paniaguados del franquismo, entre gentes que hace como quien dice cuatro días olfateaban, como canes de caza, todo lo que pudiera ser de aire subversivo para el régimen.

Recientemente, en el diario ABC, de Madrid, José María Areilza manifestaba: «¿Es necesario seguir en el unilateral camino de presentar las tesis oficiales como las únicas existentes, cuando resulta obvio que sectores muy importantes opinan de otra manera?» Y manifestaba también el articulista: «A muchos nos parece que la nación en marcha es el síntoma de futuras plenitudes. Y que sería erróneo tomar en estas circunstancias a los discrepan-tes por enemigos; a los críticos por herejes; a quienes tratan de opinar, por subversivos, y a los que desean participar en la responsabilidad del futuro, por españoles de dudosa condición.»

Por otra parte, en el diario «Tele-Expres», de Barcelona, nos fue posible leer hace unos días una amplia información comentada acerca de una conferencia pronunciada por uno de los llamados «procuradores en Cortes», Juan Manuel Fanjul, conferencia con el tema: «Coordenadas para una evolución política» y en la que habló de la necesidad de reglamentar el derecho de huelga, el dar margen a la libertad de asociación, y el reconocer la necesidad de los diversos sectores políticos.

En suma: hay un conjunto de verdades que se abren camino, pese al sentir ultramontano de los más allegados al franquismo.

Con miras al exterior y a la afluencia del turismo, se orquestó la supresión de la Censura, pero se estableció todo un intríngulis de disposiciones, bordeando el ridículo y armando confusión. De ahí que según el humor de los encargados de tan indignos menesteres, hay trabajos periodísticos a los que se les arrima el sambenito de la denuncia, por «subversivos», en tanto que otros, siéndolo más, pueden pasar. De todas maneras, como marmita en ebullición cuyo contenido tiende a salir al exterior, así en España la verdad pugna por exteriorizarse.

MAS SOBRE LA JORNADA DE ESTUDIO EN TURIN

Se han hecho diversos comentarios en nuestra prensa alrededor de lo que fueron las jornadas de estudio, acerca del anarquismo en general, que, patrocinadas por la Fondazione Einaudi, tuvieron lugar en Turin en diciembre del año pasado. También en este semanario se opinó al respecto. El haber tenido ocasión de leer estos días en el último Boletín de CIRA (Centre International des Recherches sur l'Anarchisme), de Lausana, un artículo de Marianne Enckell, alusivo al comicio citado, y por otra parte el haber leído en la revista «Volontà» el texto del estudio que allí presentó el compañero Gino Cerrito, trabajo extenso, documentado, con el tema: «El movimiento anarquista internacional en su estructura actual», de nuevo ofrecen margen a la reflexión.

Es de esperar que, como se nos dice, las actas reflejando lo que se manifestó en aquellas reuniones de estudio lleguen a editarse, constituyendo una interesante aportación para cuantos tienen propensión a documentarse en lo que a las ideas libertarias se refiere. La compañera Enckell nos hace en el artículo mencionado un «tour d'horizon» acerca de lo que estima fueron aportaciones de mayor importancia y originalidad. Señala las que estima resultaron omisiones de importancia, como lo relacionado con la educación, la justicia y el sexualismo. Lamenta la no asistencia de otros elementos ácratas que hubieran podido también aportar interesantes sugerencias. Alude a la ausencia de compañeros alemanes, a la de los americanos, naturalmente, por la dificultad de la distancia y el gas-

to que hubiera implicado su presencia; también manifiesta lamentar el escaso número de representación inglesa, y la ausencia de algunos jóvenes investigadores de talento. Manifiesta que la sola discusión animada tuvo lugar tras lo expuesto sobre bolchevismo y anarquismo por Arthur Lehning, discrepancias que no alcanzaron reconciliación — según escribe — por lo expuesto por Daniel Guérin: «Por un marxismo libertario». En suma, son las suyas unas consideraciones objetivas, con la mente abierta a todo lo que pueda resultar novedoso y de rejuvenecimiento.

El detenido estudio de Cerrito, presentado en la reunión de Turin y reproducido en el número de abril de la citada revista italiana no se limita a delinear las características actuales del movimiento anarquista en los distintos países. Detalla sus fases evolutivas, matices deficientes y aspectos de un valor fundamental. Hace atinadas consideraciones al respecto de las tendencias en que puede ser definido el anarquismo sociológica y filosóficamente. Hay aportaciones para lo que podría ser investigación de envergadura sobre los efectos de crisis experimentados por la corriente libertaria ya a partir de la guerra de 1914 y de la hegemonía fascista en diversos países. También se hace mención de las características que ofreció la acción libertaria ante el triunfo del bolchevismo en Rusia, en principio motivo de confusión para muchos, hasta que las cosas quedaron en el lugar pertinente, marxistas de un lado, anarquistas de otro. No olvida, por supuesto, el mencionar la etapa revolucionaria en la España de 1936. Analiza la acción de los anarquistas en el ámbito del sindicalismo revolucionario; también las interpretaciones ideológicas de quienes difieren del criterio favorable a la organización.

Complace leer trabajos como el del compañero Gino Cerrito por apartarse del sistema de cantar las glorias del anarquismo, de entonar los sin al propio tiempo evidenciar errores, señalar omisiones. Es este último un proceder que a la postre no beneficia al ideal que se defiende. Empeñarse en que todo marcha bien, en que no hay defectos a corregir, denota una ausencia de visión crítica. Y la crítica sana, ceñida a la realidad, ha sido y es un factor cons-

tructivo de primer orden. Se cita con frecuencia a Malatesta por el motivo de que había en su manera de concebir y exponer las ideas el fondo reflexivo del que no se embala por el fácil camino del ditirambo, de las hinchadas grandezas. De no ser tan elevado el precio de las ediciones, sería obra meritoria el seleccionar artículos de Max Nettlau aparecidos en «La Revista Blanca» y en el «Suplemento» de «La Protesta» pues en ellos se encuentra un semillero de ideas en torno al anarquismo que, por objetividad en la crítica de hondura, yendo al corazón de los problemas, no han perdido valor de actualidad.

Vale la pena también señalar al respecto del trabajo del compañero citado el hecho de que menciona a pensadores contemporáneos que, sin ser de nuestros medios, han escrito bastante que puede servirnos a nosotros. Nombra a Lewis Mumford, a Martin Buber, a Bertrand Russell y a Eric Fromm. Podía haber citado a otros. Y no se trata (hay que puntualizarlo) de propensión a la pedantería al citar a pensadores contemporáneos. Es, ni más ni menos, que reforzar nuestras ideas, como hacían los Kropotkin, Reclus, Prat y tantos otros, en su tiempo.

OTRA VEZ DOSTOIEVSKY

Posiblemente como una reacción al aburguesamiento, al craso materialismo de nuestros días, notamos que se reeditan obras del autor de «Crimen y castigo» y se publican igualmente libros en torno a su genial personalidad de escritor. En literatura y en el arte las modas vienen y se van. Algunas apenas si duran más de lo que expresó el poeta «l'espace d'un matin», pero lo que lleva en si sustancia hondamente humana, queda perenne, pasen y pasen los productos de la moda. Así el teatro de Shakespeare, lo mejor de Cervantes, la pintura de Rembrandt o la música de Chopin. Igual las obras de Dostoievski. Recientemente fue editada en edición de bolsillo «Las noches blancas», de una belleza poética. La prestigiosa colección la Pleiade acaba de editar un nuevo tomo de relatos del autor citado. Dos obras de crítica han sido dedicadas a estudiar el mundo psicológico de Dostoievski. Se le estima, como todo lo que es impercedero.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Aqui y ahora

Escorzo a contraluz

por Juan Español

ESTOS días pasados me he entretenido releendo «L'Etranger», de Camus. Novela zozobranante si las hay, ante la que uno se siente a disgusto, desasosegado, repellido y atraído a la vez, disparado sin remisión hacia el absurdo, obligado necesariamente a hacerse cuestión de la vida, de su inanidad o su inautenticidad. Novela que, con «Huis clos» de Sartre, considero como la peripecia intelectual de más trascendencia en lo que va de siglo. Y ha sido una pura coincidencia el que estando inmerso en la lectura de este argelino universal, haya tenido conocimiento de la publicación de un libro sobre él, titulado, precisamente. «Camus», cuyo autor es un irlandés tan inmisericorde y heterodoxo como Beckett o Shaw, y llamado Conor Cruise O'Brien. Este irlandés, diplomático inquieto, fue en tiempos un activo ayudante de Dag Hammarskjöld cuando el sucio asunto de la guerra katanguense, después de la cual y por motivos desconocidos, dio un viraje, se dedicó a la política en su patria chica y empezó a escribir ensayos y teatro, aireando sin tantas trabas las aventuras de la ONU en el continente africano. Así, por ejemplo, publicó un documental sobre el Congo que originó cierto escándalo en las esferas oficiales; después, hace un año tan solo, salió a la luz un drama titulado «Murderous Angels», en el cual aparece Dag Hammarskjöld nada menos que como responsable del asesinato de Lumumba.

El libro de O'Brien consta de tres ensayos: «El extranjero», «La peste» y «La caída». En la inmensa bibliografía existente sobre Camus nada importaría la aportación de un libro más. Pero resulta que lo que el irlandés dice sobre el patético argelino se aparta antídoticamente del consenso general, por lo menos en lo que yo llevo leído sobre él. El Camus que nos describe la bibliografía ortodoxa es ese hombre de las riberas mediterráneas, de prosa sencilla, cautivante y desgarrada, de vida sencilla e inquietante también; un hombre cualquiera, por otra parte, que vive a nuestro lado, se mete en nuestras zozobras, las siente como tuyas; un hombre que busca redimir al hombre y que para lograrlo nos hace asomar a los negros abismos del absurdo, nos dice que la vida es absurda, que todo está permitido, que el suicidio constituye una salida, pero que, en última instancia, sólo puede salvarnos la rebelión y la conciencia de

nuestra absurdidad. Pero el demoleedor O'Brien nos dice que Camus, a la hora en que Argelia y el «tercer mundo» se ventilaba a tiros su independencia frente a la ONU y al europelismo, él se esfumaba cautelosamente como argelino europeo y no parecía preocuparse de un asunto de tan alta trascendencia social para los pueblos de su continente. Camus pasa por encima de esos acontecimientos como abstraído en su carga de humanismo, con su evangelio de ética y pacificación, con su preocupación franciscana por el hombre concreto, por el hombre individual, pasando por alto el drama de las multitudes y los pueblos que desean redimirse no sólo como hombres, sino como pueblos en una dramática coyuntura de su historia. ¿Qué representaba Argelia para Camus? ¿Cómo podría admitirse en él una semejante actitud? En sus novelas más representativas no hay un sólo árabe que adquiera tonos relevantes. El árabe asesinado por Meursault es un ente innominado cualquiera, no está incluido en el censo humano, no tiene entidad social ni vida histórica. Camus se porta como un individualista reaccionario. Mientras el mundo caía en pedazos a su alrededor él sólo veía la caída de un hombre, el drama de un hombre, el mío, el tuyo, es decir, una mínima parte del drama universal. Pues la humanidad, a despecho del pensamiento burgués, no es una abstracción, ni una simple yuxtaposición de hombres: es una integración de hombres, y si no lo es, tendrá que serlo. La humanidad redimirá al hombre antes que el hombre redima a la humanidad. Yo, en este caso, no juzgo ni quito ni pongo rey. Me limito a exponer. Se trata de una opinión discrepante, un nuevo escorzo visto con otra luz. Puede que no sea razonable, puede que no entrafie verdad alguna. Pero puede ser fecundo en sugerencias.

Un alcalde casi de Zalamea. — Cos motivo de la semana esa que llaman santa, un alcalde de una villa norteña ha adoptado una posición que raya en calderoniana, pero por motivos muy distintos a los tratados por el autor de «La vida es sueño». Dicho alcalde, empuñando decididamente la vara de mando, dijo que en las procesiones programadas en la ciudad no admitiría ninguna representación oficial de jerarquía alguna, ni banda de música, ni acompañamiento del ejército o cualquier otro

cuerpo armado. En consecuencia resumió lo expresado diciendo que quien quisiera acudir a las procesiones habría de hacerlo como simple feligrés mondo y lirondo. Lo sorprendente es que lo llevó a efecto y las cosas sucedieron como había ordenado, sin que al parecer ningún poder oculto y superior metiera baza en el asunto.

Teniendo en cuenta que la libertad religiosa es en España un papel mojado y que el Estado se manifiesta confesionalmente católico desde la misma Constitución (por llamarla de alguna manera), la actitud del alcalde mencionado es heterodoxa por no decir subversiva. Pues un alcalde, como se sabe, es un funcionario del Estado, y además, parte integrante de la gestión directiva de él. Y si el Estado, por añadidura, es dictatorial ¿no resulta todo esto casi incomprendible? Porque si bien es cierto que la Iglesia transita por senderos de crisis innovadora hasta el extremo de que el Papa Paulo, inferior en combatividad y acción política a su homónimo el apóstol de Tarso, desea abdicar en un futuro próximo ante la impotencia resolutive de tantos problemas como se le están viniendo encima, está claro que el alcalde no representa ningún poder eclesiástico y está actuando sólo como responsable de un poder civil, es decir, secular. Como tal, pues, debe atenerse a las directrices estatales contra las que, en teoría al menos, no debe ni puede actuar sin caer en sanción punitiva. En el caso de que a nuestro alcalde no le ocurra nada a posteriori (y ya el hecho de que le permitieran actualizar sus órdenes es significativo), ¿qué cabe pensar de todo ello? ¿Quizá una liberalización en la imposición estatal en la esfera religiosa, acusando los condicionantes neo-religiosos que viene sucediéndose a escala universal?

No es preciso que repitamos el agobio a que está sometido el pueblo español en materia religiosa, tanto por el poder eclesiástico como por el civil. No hablo ya de las arbitrariedades perpetradas con menoscabo de la ciudadanía y la economía de las personas, ya mencionadas en otras ocasiones, sino simplemente de orden ritual, para cuyo cumplimiento, sin embargo, se echa mano de toda clase de sometimientos personales directa o indirectamente. Y si en las ciudades populosas estas imposiciones no pueden evitar una cierta evasión en los sometidos, en los pueblos adquieren tonalidades aterradoras

a causa de su pequeñez demográfica, en virtud de la cual ocurre que «todos nos conocemos».

Como ejemplo podemos poner la cuestión de la semana santa. Aunque recientemente se viene observando un cierto «laissez passer», no hace más de dos años las órdenes cursadas por las autoridades para la celebración de aquella eran decididamente draconianas, salvo quizá en algunas provincias donde los alcaldes y gobernadores no desean ser más papistas que el Papa y tienden a «endulzar» las órdenes. A tenor de éstas, la circulación rodada se paralizaba por completo desde el miércoles, y para salir con un vehículo era preciso sacar un salvoconducto en el Ayuntamiento, mediante pago, por supuesto. Se exceptuaban algunos servicios imprescindibles como los médicos y otros de auxilio público. Quedaban prohibidos toda clase de ruidos escandalosos, incluidos los claxons de los vehículos. Sin embargo, estos últimos, a pesar de las ordenanzas municipales que los prohíben en todo tiempo, están escandalizando las ciudades sin mayor agobio de penalización por parte de las autoridades. Todos los espectáculos públicos debían cerrar desde la misma fecha antes mencionada, y sólo les era permitido exponer representaciones religiosas o simplemente infantiles. (Esta medida aún está en vigor desde el jueves). En los pueblos, durante toda la semana y por virtud de la tiranía caciquil, bares y restaurantes no expendían comidas que no fueran «de viernes», por miedo a sanción efectiva o por imposición moral. En las ciudades, sólo el viernes. En fin, durante esta tenebrosa semana, ciudades y pueblos parecían siniestros enclaves (todavía lo parecen) azotados por una pavorosa epidemia. Y en la noche, sembrada de luminarias procesonarias y negros sayones, se acentúa esa visión fantasmal de lúgubre tragedia histriónica.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

LEJANIAS

ALGUNA vez cae en nuestras indiscretas manos, alguna noticia — aunque Igualada no sea noticia — de nuestra localidad de origen, y, aparte amistades y familiares que allí nos quedan, el resto no consigue interesarnos demasiado. Es, aquello que tan vivaz conocimos otrora, como un bosque de árboles muertos, como un cementerio de elefantes, sin el marfil, por supuesto.

Brutalmente prohibido, el Ateneo Igualadino de la Clase Obrera, la entidad cultural más importante de Cataluña — y ya es decir — la ciudad ha quedado pobre, inerme, lamentablemente aldeanizada. Con 32.000 habitantes, la cosa no dá de sí sino novenas y padrenuestros, equipos deportivos de cuarta categoría, periodistas adocenados, autoridades de procesión, partidistas gregarios, caridades de bombo y platillo...

Por haber militado en el igualadino pasional de antes, nos duele en lo profundo esa tónica baladí y rastrera de la publicación «Igualada», única tolerada, con su castellano de Tuixent, con su expresionismo «movimental», con su cursilería endémica, con sus verdades mutiladas y sus disimulos interesados.

Lo de ahora nos lo envía el íntegro Pere en un displicente «ahí va eso». Eso es el periódico citado, terriblemente presentado como si el impresor se hubiese dicho: «Para estampar necesades no precisa renovar almacenes». Y razón que — por una sola vez — a Poncell le concederíamos.

Leamos ya, para las demostraciones y añadidos consiguientes:

«El motivo de la visita (a Apeles Mestres) era llevarle un pequeño obsequio: la fotografía de una escena de una obra suya — «La Barca», si mal no recuerdo — interpretada por un elenco infantil igualadino.»

La obra era «Sirena» y el elenco pertenecía al Ateneo Porvenir, entidad libertaria a la cual el autor del párrafo reproducido, Antonio Carner, pertenecía. El recuerda bien aquella época, la más sincera de su vida, según él mismo tiene reconocido.

En el propio número (el 1.730) se nos entera versolarmente que el Santo Cristo en 1808 salvó a España de la demoníaca invasión napoleónica. Veamos:

«Escolta y el cor brinca, España endogalada, — retuda sobre el sabre del gran Napoleó, — tu deus al gloriosíssim Sant Cristó d'Igualada — el rompre les cadenes del jou de l'opressor.»



(Escucha y cuerpo brinca, España endogalada — sumida bajo el sable del gran Napoleón: — tú debes al gloriosísimo Santo Cristo de Igualada — el romper las cadenas del yugo opresor.)

¡Pobre poeta Manubens que ignoró que al hollar el «horrido» francés el solar igualadino, los curas de Sta. Maria escondieron, escamados, la imagen del Santo Cristo invencible!

El Circulo Mercantil, lugar de ocios burgueses, «Igualada» lo considera representativo de la población vital. Pero: «La motorización de la familia ha facilitado la costumbre de obtener una evasión de la rutina diaria ya sea en el campo o en la playa. Con tal práctica ha quedado marginado el casino, que con sus actuales estructuras no puede cubrir este deseo.»

Cierto; por ello el Circulo Mercantil, perdido en medio de la ciudad, trata de reencontrarse en un hipotético Club del Campo para «mercar en circulo» o para bañarse en seco figurándose estar en la playa.

Otra nota sin desperdicio ninguno es la siguiente:

«PENSANDO EN EL AÑO 2000. Ya se nota movimiento para terminar el derrumbamiento de la calle Soledad. Ignoro lo que se pretenderá construir en dichos solares, pero habiéndome enterado de que el edificio colindante también se tiene que demoler, es cuando encuentro acertadísima la idea del vecino de esta calle de construir una plaza por los motivos que él indica.»

»Se puede decir en contra que

en vez de una plaza sería un rincón, pero a largo plazo se podría concluir la obra añadiendo los tres o cuatro edificios de la calle San Pedro Mártir (con permiso de los propietarios e inquilinos) con el resultado de una magnífica plaza.»

Efectivamente, una plaza con centro y periferia llenos de edificios no cuaja. Pero ¿y esa calle de la Soledad (1 km. de longitud) derribada, o peor, derrumbada, cómo convertirla en plaza? A tenor de la longitud expresada y ateniéndonos a la redondez pertinente de una plaza, no solamente habría que «derrumbar» a cal Costa graner y a cal Llagastes, sino todo un sector, de izquierda a derecha, del Paseo al Rec, quedando Igualada reducida a su mitad de capdevila, pero con una plaza infinita en soldevila.

En fin, como lo solicita el «pensante en el año 2.000», que lo arregle el alcalde.

Gracia final: «OPERA. — Espectáculo que consiste en soportar 3 actos para sólo gozar de 2 interactos».

Lo difícil es soportar 1.700 y pico de números de un periódico que no «opera», pero que a varios les llena la sopera.

IGUA-LADINO

CRONICA NEGRA

Pues sí, también este compañero ha dejado de existir. Esta hora fatal le ha sobrevenido en Méjico D. F. a causa de una enfermedad dolorosa e incombustible. Los compañeros Gené y Alcón nos escribían que «Patricio está grave, pero aún se defiende». Con Patricio, el «aún» ha terminado. Queda el recuerdo del compañero junto con la estima que se merecía.

Patricio Navarro era de los anarquistas de añoño, de los que de la juventud a la vejez han sido constantes de la CNT y la anarquía. Era, en lo físico, un hombre grave, pareciendo eternamente preocupado. Sus intervenciones en corros de amigos y en reuniones eran siempre sesudas, meditadas, lo que denota personal aplomo. Y gracias de haberlo en circunstancias superentusiastas una vez, dramáticas otras, yendo ellas de la edificación del Sindicato Unico a la epopeya terrible desatada por Anido - Arlegui - Dato. Aguantarse, en aquellos años, siempre ecuánime, sereno e inmovible, descubrió pasta de héroe en el sujeto así plantado.

Navarro fue de éstos. Ni lo descentró la euforia excesiva de los

Patricio Navarro

18-19 ni le arredró la peligrosidad del 20 al 23. Firme en su lar marítima de la Barceloneta (puerto definitivo del marino Grau, más conocido por Gran Bohemio), Navarro se deslizó por todo el perimetro barcelonés por los corredores silenciosos de la clandestinidad. Salió en bien de la prueba; a miles de compañeros les salió mal. Quinientos de entre ellos los perdimos desangrados por las calles de la ciudad... y extensiones Pensando en aquello, a veces avergüenza haber quedado en vida.

Por su constancia y pertenecer a «dos de siempre», Navarro constaba como una suerte de institución personal en el seno de la Organización. Gaje atribuido a los constantes, a los afirmativos. Jaime Aragó (también barcelonista de pro) era de la misma estirpe, pero más encaminado a la Cárcel Modelo que Patricio por

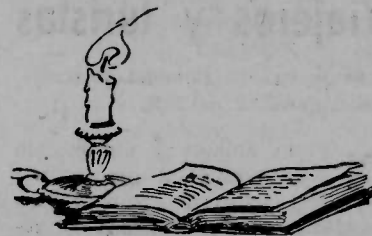
ampulosidad de movimientos del sonriente Jaime. Si en algo desmintió Navarro su aplomo, fue en el error de radiar, en nombre de la Regional catalana CNT, el levantamiento de una huelga general que los cenetistas no habíamos declarado, aunque sí secundado: la del 6 de octubre de 1934. Error que el propio Comité Regional, con Paco Ascaso en cabeza, confesó noblemente en el momento de presentar explicaciones. Los ángulos de visión no son eternamente exactos. Pero sí las coincidencias: Ascaso y el general Batet murieron en 20 de julio en manos del enemigo.

Vimos a Patricio por última vez en las arenas del destierro. Nos pareció añorante de barcos, y no por los varados en el pasap National de la Barceloneta: los que cruzan el Atlántico rumbo a Veracruz para arrojar de sí, aunque fuera en intento, la cruz vera. Y allí fue y allí — o algo más arriba — dejó sus huesos.

No sin haber cooperado en el mantenimiento de lo nuestro, de lo intrínsecamente nuestro, durante sus 31 años de exilio. Hasta siempre, hermano. — F.



Rincón del bibliófilo



Viene del nº del 9 de abril (602)

61 — ¿Quiénes fueron los compañeros Esteban Almada y Carballo?

— Los que vigorizaron al gremio de los portuarios libertarios en el período de 1904 a 1908.

62 — ¿Cuándo se organizaron libertariamente los obreros carpinteros de Buenos Aires y quienes fueron sus principales animadores?

— El 29 de junio de 1902. Animadores principales: Gregorio Inglan Lafarga, Jesús Núñez, Barrera, Demetrio Bazo, Angel Mazza, Juan Sagastume, Gabriel Biagiotti, Francisco Corney, etc.

63 — ¿Qué libro y qué semanario publicó en 1902 el anarquista Félix B. Basterra?

— Libro: «El crepúsculo de los gauchos». Periódico: «El cuento del tío».

64 — ¿En 1902 aún, salieron en Buenos Aires otros periódicos libertarios?

— «Nueva Era», redactada por Santiago Locascio y «La Renovación» (revista naturalista libertaria).

65 — ¿Qué importante trabajo escribió Ricardo Mella para la revista «Ciencia Social» de Buenos Aires, en 1897?

— «El cooperativismo ante las escuelas sociales».

66 — ¿Cuál fue la cooperativa libertaria más famosa de Buenos Aires?

— Germinal (obreros tabaqueros).

67 — ¿Hubo otras cooperativas anarquistas importantes en Argentina?

— Las de los panaderos. El Porvenir (La Boca: barrio bonaerense), la de Bahía Blanca y también otra llamada «Germinal» en la misma Buenos Aires que, durante la huelga de panaderos de este año, regaló un kilo de pan a los huelguistas mientras duró la misma.

68 — ¿Hubo en Argentina colonos libertarios?

— Las deportaciones de 1902 impidieron que el grupo «Tierra y Libertad» fundara importante colonia libertaria en Argentina.

69 — ¿Qué grandioso proyecto tenían los libertarios argentinos en 1902?

— La fundación de una importante Casa del Pueblo. Las deportaciones de dicho año impidieron su realización.

70 — ¿En qué consistía dicho proyecto?

— En la instalación de un café, una bolsa de trabajo, una universidad libre, una escuela racionalista para ambos sexos, un comedor y una biblioteca, funcionando

en espacioso edificio a construir por los trabajadores libertarios.

71 — ¿Quiénes propiciaban este proyecto?

— En marzo de 1902 lo propiciaron en un manifiesto: A. Bernasconi, A. Cerri, M. Rivas, J. Pablovicht, F. B. Basterra, Gregorio Inglan Lafarga y A. Montesano.

72 — ¿En qué lugar de Buenos Aires se debía construir la Casa del Pueblo?

— En la calle Charcas 1109 al 1149.

73 — ¿Cómo se titulaba el periódico de los panaderos libertarios de Buenos Aires a principios de siglo?

— «El Obrero» (1901). Francisco Berri era su redactor.

74 — ¿Qué internacionalista libertario tenía una librería en Buenos Aires y dónde estaba situada?

— Fortunato Serantoni intervino en la Internacional italiana. Su librería (1900) estaba situada en Corrientes 2041.

75 — ¿Qué libertarios italianos fueron deportados de Argentina en 1902?

— Dante Garfagnini, Oreste Ristori, O. Bertani, R. Ovidi, Fortunato Serantoni, etc.

76 — ¿Qué libertarios españoles deportaron entonces?

— Ripoll, Ramón Palau (con su compañera y cinco hijos), Antonio Navarro (también con su familia), José López Margarida, Teodoro Lupano, Juan B. Calvo González, Juan Casademont, Manuel y José Reguera, etc.

77 — ¿Lograron desembarcar algunos en Uruguay?

— En Montevideo se echaron al agua varios compañeros, los cuales eran salvados por un pescador libertario en su barca.

78 — ¿Quién era este pescador y coco se llamaba su barca?

— José María Ferreiro. Su barca se llamaba «Brisas Libertarias». El mismo Ferreiro relata estas aventuras en su hermoso artículo «A Barlovento» publicado en «Inquietud» de Montevideo (década de 1940).

79 — ¿Qué ocurrió entonces con Gregorio Inglan Lafarga?

— Pudo ocultarse y vivir desapercibido. Este compañero murió el 25 de octubre de 1929.

80 — ¿Qué anarquistas reemprendieron la lucha en Argentina cuando el 31 de diciembre retornó el país a la normalidad?

— Resurgió potente el movimiento libertario a pesar de las pasadas deportaciones. Se hizo cargo en 1903 de «La Protesta Humana» el Dr. John Creaghe. Activaron ex-

traordinariamente en 1903 los compañeros Federico Gutiérrez, Elan Ravel, Antonio Loredo, etc.

81 — ¿Quién era este último compañero?

— José María Ferreiro escribió una obra teatral sobre él: «El Deportao» (Montevideo: Editorial Libertad, 1937). Va dedicado: «A la memoria de Antonio Loredo, anarquista y maestro, fundador de la Escuela Moderna en la villa del Cerro, el año 1908, muerto en Logroño (España)».

82 — El Dr. Creaghe, ¿se hizo anarquista en Argentina?

— Lo era ya en Inglaterra, donde en Sheffield (1891) publicaba «The Sheffield Anarchist». Murió en Los Angeles (California) en 1922.

83 — ¿Qué grandes proyectos tenía para la Argentina el Dr. Creaghe?

— La fundación de una gran escuela libertaria, de una gran imprenta propia, de una gran casa editorial, de una gran librería anarquista y de un edificio propio para «La Protesta Humana».

84 — ¿Se realizó alguno de estos proyectos?

— El de la imprenta propia. El 7 de noviembre de 1903, «La Protesta Humana» se tituló «La Protesta» y se imprimió a partir del 5 de marzo de 1904 en los talleres gráficos propios adquiridos por el Dr. Creaghe.

85 — ¿Cuál fue el periódico que publicaba Elan Ravel en Buenos Aires?

— «Libre Examen» (1903), especializado en crítica libertaria.

86 — ¿En ese año qué periódico libertario se publicaba en Tandil (Argentina)?

— «El Trabajo» (1903). En el mismo año aún y en otros lugares argentinos: «El Obrero» (Junín) y «Aurora Social» (San Nicolás).

87 — ¿Qué empleado de la policía en Argentina se hizo anarquista?

— Federico Gutiérrez, inspector de policía hasta 1907, fecha en que fue despedido. Usó el seudónimo de Fag Libert. Publicó clandestinamente el semanario «Hierro» (1904), la revista quincenal «Labor» (1906) y, con Rodolfo González Pacheco (1908) el semanario «La Mentira».

88 — ¿Qué publicaciones libertarias argentinas puedes mencionar para 1905?

— «Futuro» (Tandil), «Nuevas Brisas» (Rosario) y «L'Agitatore» (Bahía Blanca).

89 — ¿Y para 1906?

— En Buenos Aires: «Los Nuevos Caminos», «Fulgur», «Germen»,

«Rumbos Nuevos», «La Antorcha», «Luz y Vida», «Clarín».

90 — ¿Y para 1907?

— «El Rebelde» (Rosario), «Pensamiento Nuevo» (Mendoza), «El Proletario» (Córdoba), «Germinal» (San Pedro), «La Tierra» (Chacabuco), «Letras» (Buenos Aires).

91 — ¿Y para 1908?

— «Luz y Vida», «El Despertar» (ambos de Buenos Aires), «Ni Dios ni Amo» (Tucumán), «Rumbos Nuevos» (Bahía Blanca), «La Ráfaga» (Paraná), «¡Vía Libre!» (Rosario), «Rumbos Nuevos» (Tucumán), «La Hoja del Pueblo» (Bahía Blanca).

92 — ¿Y para 1909?

— «Ideas y Figuras» (la gran revista de Alberto Ghirardo), «Campana Nueva» (la revista literaria de R. González Pacheco y T. Antilli), ambas de Buenos Aires, «Vida» (Lomas), «Vibraciones» (La Plata).

94 — ¿Había publicado anteriormente Alberto Ghirardo otras publicaciones?

— «El Sol» (1903) y «Martín Fierro» (1904). Ambas de Buenos Aires.

95 — ¿Escribió alguien por aquella época algún libro sobre Ghirardo?

— «Alberto Ghirardo», por Juan Más y Pi (Buenos Aires: 1910).

96 — ¿Quién fue José de Matuana?

— Un extraordinario poeta libertario argentino que colaboró en «La Protesta». Murió en Córdoba (7 de junio de 1917).

97 — ¿Dejó algunos libros de poesías?

— «Los Nuevos Caminos» (1907), «Las fuentes del camino» (1909), «Flor de primavera» (1912).

98 — Después de ser deportado a España, ¿qué periódico libertario publicó Julio Camba en Madrid?

— «El Rebelde» (1903).

99 — ¿Qué escritor libertario, historió en memorable ensayo, la primera década del siglo en el anarquismo argentino?

— Alfredo A. Bianchi, en la revista «Claridad» de Buenos Aires (5 de febrero de 1920).

100 — ¿Quién fue Julio Molina y Vedia?

— Un anarquista argentino muy culto, de la época que historiamos, traductor del inglés de importantes obras, entre otras, «Walden» por Henry David Thoreau.

Uruguay. Vladimir Muñoz

Viajeros y turistas

Leído en «El Panamá-América», del 2 de Abril de 1970.

DE un amable y desconocido corresponsal, al que pedimos se identifique aunque sea epistolariamente, recibimos con regularidad ejemplares de algunas publicaciones europeas sumamente interesantes en las cuales apreciamos artículos y comentarios que quisiéramos compartir con nuestros lectores.

Hoy, por ejemplo, les traigo un extracto de una crónica titulada «Viajeros y Turistas», publicada en «Umbral», revista mensual de Arte, Letras y Estudios Sociales que se edita en París. Dice así el artículo en mención:

«La edad de oro de la aventura por lo menos en nuestro planeta, ya pasó, descubridores, exploradores y comerciantes hicieron todas las sendas, ascendieron montes, bajaron hondonadas, atravesaron valles, ríos y mares; todo lo describieron para felicidad de los soñadores y halago de los estudiosos. También inventaron fábulas. Llenas están las bibliotecas de códices y libros sobre viajes y viajeros, de diarios, derroteros e informes, auténticos y falsos, pero algunos de los últimos tan bien relatados que llenaron con satisfacción muchas horas de nuestras lecturas.»

No es mi ánimo puntualizar la historia de los viajes, ni la de los intrépidos hombres que los hicieron. Sólo deseo repasar los móviles generales que animan al peregrino.

¿Qué mueve a un viajero de este tipo, hoy que las aventuras son reserva de novela? ¿De qué escapa el trotamundos? ¿Qué horizontes persigue? ¿Qué inquietud lo impulsa? ¿A dónde quiere llegar por los infinitos caminos que se le ponen delante? ¿Busca en el calidoscopio de la geografía un olvido? ¿Huye de monótona vida?... Porque andar sin cesar es evasión al fin.

En el tiempo de estancada, cuando cansado y sin medios económicos retorna a su tierra, vive en el convencimiento de que es pausa a su eterno rodar; la vida la ve desarrollada entre dos viajes, uno terminado, otro a comenzar. Entonces, detenido su paso, vaga en el recuerdo de tierras vistas y el ensueño de las desconocidas pueblo su mente.

Cansa a sus interlocutores con citas de odisea; establece sus preceptos de perfección y belleza en base a su mundo de puzzle, del cual toma lo mejor de cada lugar. Ya fuera de la realidad es escuchado con cansancio y envidia, pero él vierte sus oraciones iluminado



por un brillo de horizontes sin límites.

El ambular de un confín al otro los hace comprensibles, escapan de pequeñas trivialidades que afligen al hombre que vive estacionado. Pierden valor los bienes materiales; en cambio aprecia las cualidades de afecto, de virtud, de entereza, así temple su carácter. Sabe de la ayuda en momento crítico, porque la necesitó muchas veces; conoce la aprehensión surgida por un inconveniente y el alivio que trae la mano amiga.

Un nuevo lugar, un paisaje distinto significa empezar de nuevo, y es así como renace constantemente. Nunca vi a un viajero de alma, aburrido. Siempre inquieto, esperando torcer otro recodo del camino avizorando planicies, contemplando montañas, avistando lejanías. Gusta de los inconvenientes surgidos al extraviarse y se alegra al encontrar el atajo cierto.

Goza viviendo días de descanso, de fiesta, mientras los demás hombres se ufanan de sus duras sujeciones. Se siente solo y sin embargo unido como nunca al resto de los hombres. Los estima porque luego de ellos le quedará nada más que el recuerdo. Contrae compromisos de correspondencia, promesas de amistad futura, que nunca

cumplirá. Así aprende a olvidar sin dolor eventuales amistades, refugiándose en su soledad circunstancial.

Ama las marchas sin rumbo, vagabundear, dejar morir el tiempo en un sin hacer, en el deleite de aceptar nuevas cosas.

Le apasiona el sonido de otras lenguas, signar correspondencia en ciudades extrañas, complicarse descifrando guías de trenes, estudiar planos de nuevas ciudades, perder largas horas de espera en estaciones perdidas, sufrir la amargura de las despedidas, dulce suplicio del viajero, y regocijarse con las alternativas del retorno.

No le amilana el cansancio de largas rutas. Aprecia el misterio de lo desconocido. Siente la universalidad de la vida, del hombre, al observar que cielo, mar y tierra son similares en todas partes. Se libera de convencionales fronteras, de prejuicios de razas y costumbres. Pierde un tanto el concepto de patria, del sentido localista.

Se integra con los pueblos que visita, los degusta suavemente, como néctares, absorbo en su vivir, en sus características, los analiza, los siente.

Cuando debe retornar, al final de su viaje, intenta siempre un pa-

so más, y prolonga ese momento, pues desea establecer un más allá. Observa esos paisajes lejanos con una última mirada nostálgica, pensando que tal vez nunca volverá por aquellos lugares. De esta manera va desperdigando por el mundo trozos de su alma atrapados en un panorama, en un lance, en una amistad ocasional, en los ojos de una mujer.

Pero hoy, atacados los hombres de la manía de la aceleración, se ha producido un seudo viajero, denominado «turista», distinto por cierto al que deseáramos emular. Si nuestros abuelos viajaron, lo hicieron de magnífica forma, no encuadraban en sus temperamentos excursiones cándidas prefabricadas. Poco les importaban las dificultades de idiomas y costumbres, sus viajes debían ser trascendentales, y al retorno disfrutaban describiendo los países visitados con ágil pluma o fácil palabra, y si no hallaban la nota pintoresca, la inventaban.

Infelizmente se van produciendo cada día en mayor grado los viajes metodizados, de rígido itinerario, con visitas y sorpresas preparadas, quitándole el mayor encanto de descubrir las cosas uno mismo.

El turista no desea ni busca complicaciones, se hace llevar de la mano por guías uniformes, que repiten una y mil veces idénticas versiones de hechos, de fechas, de observaciones, costos, fechas y cifras cuantitativas, y se contenta a su retorno con decir:

«Yo estuve allí».

Dr. CARLOS RANGEL

Panamá.

Contactos internacionales

Los contactos internacionales son el principal objetivo de numerosas instituciones oficiales, de diversas organizaciones con preocupaciones pacifistas y de la juventud ávida de nuevas relaciones, la que no puede ya reconocer fronteras, sean cuales sean sus orígenes sociales.

Vacaciones lejanas, comunicaciones rápidas, numerosas y de más en más accesibles a todos, radio y televisión, contribuyen a realizar estas legítimas ambiciones.

Pero si sobre el plan material todas las dificultades parecen allanadas, ¿por que pues, cuando se trata del útil que facilita los intercambios hablados y escritos, se observa una tal inmovilidad? Por qué no se quiere saber que desde hace ochenta años una lengua fue descubierta, se ha desarrollado y evolucionado, y sirve como segun-

da lengua a cientos de miles de ciudadanos del mundo quienes sin ella no podrían comprenderse? ¿Sólo la multiplicidad de lenguas debe permanecer tabú en la universal transformación de las cosas y del pensamiento? ¿Y por qué?

Está comprobado, por su empleo en todo género de actividades y en las cuatro partes del mundo, que la lengua universal, Esperanto vive y rinde preciosos servicios. Ellos se amplificarán y ganarán en importancia, con la multiplicación de los esperantistas.

Es preciso romper el muro de los prejuicios y de la rutina, de la conspiración del silencio que rodea, salvo honrosas excepciones, esta genial invención.

¡No juzguemos sin conocer antes!

Miles de esperantistas, venidos de todos los países del mundo, se

reencuentran cada año en ocasión de sus congresos, y conversan entre ellos sin necesidad de intérprete. Ellos resolvieron ya el problema de las lenguas. ¿Por qué no hace Vd. como ellos?

El XXV Congreso de Esperanto, organizado por SAT-Amikaro (Asociación de los trabajadores Esperantistas para la propagación del esperanto en los países de habla francesa) se celebró este año del 28 al 31 de marzo, en el Palacio de los Congresos en Béziers (Hérault), Francia.

Para cualquier informe relativo al Esperanto en general, escribid a SAT-Amikaro, 67, av. Gambetta, Paris (20) - Francia.

Para los cursos de Esperanto con aclaraciones en español, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre - 91 - IGNY (Francia).

VENEZUELA

Federación Local de San Félix
Puerto Ordaz

Cumpliendo los acuerdos recaídos en la asamblea que celebró esta Federación Local el 27 de marzo, de que se dieran a conocer los nombres de quienes componen el Secretariado, por el período que comprende de 1970 a 1971, a continuación lo hacemos. Son los compañeros siguientes: secretario general, Germinal García Pérez; secretario de organización, Ignacio Morena Narváez; secretario de cultura y propaganda, José Calzadilla; tesorero, Rosa del Campo Hernando.

Desde las columnas se nuestros queridos paladines, divulgadores de ideas de redención humana, como hay otras, enviamos un saludo cordial y anarco-sindicalista a los compañeros y compañeras que sufren prisión y persecución en la España sometida a la bota del genicida Von Franco y sus miserables esbirros.

Hacemos este saludo extensivo a los compañeros que dentro de la clandestinidad se mantienen en el puesto de combate sin arriar el pabellón roji-negro, dentro de los CC. RR., en el Comité Nacional de la CNT verdadera en el Interior que, al igual que nosotros en el Exilio, no pactamos con los enemigos del pueblo español.

Por la Federación Local de San Félix Puerto Ordaz de la CNT de España en el Exilio,

El Secretariado

F. LOCAL DE MONTPELLIER

Invita a sus afiliados a la reunión ordinaria que se celebrará el 31 de mayo en su local social a las 9,30 de la mañana; por la importancia de los asuntos a tratar no debe faltar ningún compañero en aportar su concurso moral a los ideales que nos son comunes. Hay que cumplimentar acuerdos que han sido libremente aceptados por el interdepartamento y en particular por nuestra F. L. de Montpellier, de celebrar un pleno cada año llevando todos los mejores y elevados puntos de vista en la variación de problemas a cual más interesante e imprescindible por la savia y vida de nuestra CNT, siempre presente en nuestros corazones generosas y solidarios. — *El secretario.*

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

A todos los suscriptores de la Enciclopedia Anarquista en francés, a todos cuantos se interesan por la misma:

Nos cabe ahora la satisfacción de anunciar a todos los suscriptores y a cuantos se interesan por la Enciclopedia Anarquista en francés, que en breves días apare-

COMUNICADOS

cerá de nuevo la continuidad de su fascículo mensual, ya que habíamos llegado hasta el número 15, y continuaremos con el 16 que recibían cuantos se habían suscrito y muestren interés de continuar, así como aquéllos que quieran recibirlo desde el primer cuaderno que tenemos en depósito. El valor continúa siendo de 1 dólar USA, equivalente en francos 4,80 por fascículo.

Los envíos de Francia pueden enviarse a nombre de Escoubert Gérard, CCP 632-26 Bordeaux.

Los envíos de América y otros países se pueden enviar directamente a Venezuela a Vicente Sierra Ruiz, apartado 30.027 Caracas Venezuela, 103.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 31 de mayo. Lectura de documentación, asunto local nuevo, y discusión del orden del día del próximo P. R. Encarecida la puntual asistencia.

F. L. DE DREUX

Convoca a todos sus afiliados, para el domingo 7 de junio a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre, a su asamblea General Ordinaria, con ruego de puntual asistencia.

F. LOCAL DE OULLINS

Esta F. Local celebra reunión el primer domingo de junio, día 7, en el lugar de costumbre a las nueve y treinta.

Informe de los delegados al pleno regional y lectura de las actas.

Encarecemos la asistencia de todos los compañeros.

Suscripción pro-local social
en ParísCOMISION DE RELACIONES
ZONA NORE

Suma anterior ..	11 312 00
Jiménez, Drancy ..	50 00
Hernández, Drancy ..	20 00
Berthe et Jacques ..	10 00
Justo Villanueva, Combs-la-Ville ..	20 00
Fuentes David, Thiais ..	20 00
Vernet Camilo, París ..	20 00
Gómez Marcial, París ..	20 00
Serrate Ramón, París ..	20 00
Valle Antonio, París ..	14 50
Montané Valentin, Garges-le-Gonnesse ..	30 00
Muñoz Pablo, St-Denis	10 00
José Gené (una parte) y Marcos Alcón (dos partes), Méjico D. F. ..	79 00

Suma y sigue .. 11 625 50

JIRA A LA COLONIA
GERMINAL

Organizada para el próximo 28 de junio con carácter inter-regional. Bosque, campo de expansión, visita a las obras, conferencia, conciertos improvisados. Un día de libertad completa.

Los compañeros y compañeras de París y contorno pueden inscribirse en la Administración de este semanario para obtener plaza en los autocares (dos) preparados.

«NECRO» AMPLIADA

El día 7 de mayo de 1970 falleció en Decazeville, donde residía desde 1946, el compañero Juan Pérez Guzmán. El compañero nació en Bélmez, provincia de Córdoba, el 16 de enero de 1897, desde muy joven abrazó las ideas libertarias, en 1930 fue expulsado de Francia y tuvo que incorporarse a Barcelona; durante la guerra civil de 1936-1939 actuó como todos los hombres de la CNT; al entrar en Francia fue internado en África; al desembarque de los aliados en 1943 se incorporó a las Fuerzas Libres hasta 1946, que fue reformado y pensionado; en 1946 regresó a Decazeville y se incorporó a la CNT, hasta el día de su fallecimiento, que fue repentino, estando mirando la televisión.

Su entierro tuvo lugar el día 9 de mayo de 1970; éste fue civil, sin flores ni coronas, al mismo asistieron gran número de compañeros y compatriotas españoles, así como franceses.

A su compañera e hija y demás familia enviamos nuestros más sinceros saludos en este momento de duelo y de tristeza. *F. Local.*

Una jornada en Fontainebleau

El tiempo amaneció incierto, pero cierto es que la excursión fue efectuada. De París salió un autocar completo y de otros pueblos acudieron numerosos autos particulares atiborrados de compañeros y compañeras. Todos los forasteros fuimos los primeros en llegar. Luego acudieron los «fonteneblenses», a los cuales disculpamos por si habían perdido el tren.

El paraje donde nos reunimos — el de Parlancher — es bello y extenso, salpicado de árboles y rocas. Salido el sol — ¡oh, suerte! — iluminó con polvillo de oro las copas de los árboles, dejando escapar hilillos de luz por entre millones de hojas.

A la llegada se suscitó discusión sorpresa por si bosque si castillo.

JIRA A
INTERDEPARTAMENTAL

La F. L. de Auch (Gers) organiza una Jira Interdepartamental para el domingo 7 de junio al conocido lago de Lannemezan (Altos Pirineos) a la cual invita a todas las FF. LL., amigos y simpatizantes de los departamentos limitrofes y del Gers, que deseen pasar un día agradable respirando los aires sanos del Pirineo.

En dicho parque se encuentran instaladas una serie de atracciones para los niños y jóvenes y otras que se improvisarán para los mayores.

Esta comisión espera que no faltarán a esta Jira los amantes de la Natura, sonde la confraternidad será el lema principal.

Para los de la localidad de Auch y alrededores se les comunica que un autocar saldrá de la Patted'Oie (Plaza) a las 8 de la mañana.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aygade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

F. L. DE PARIS

Continuará su asamblea el domingo 31 de mayo con el mismo Orden del Día. Por la mañana.

El car parisino fue y se fue, avanzó y reculó, en número de programa impensado. Se animó la «colla». Nadie de los arreos se dispuso de echar su mínimo discurso.

Tras la comida hubo pelota al aire y clan discursero. Temas de interés, en casa siempre abundan. No somos insugeneros, inquietudes no faltan. No se arregló el mundo, pero nuestro mundo — joven o no tanto — quedó satisfecho.

Fue la hora del regreso. Bien. Hay que regresar cuando el sol se hunde. Lo raro es que no se hundiera la techumbre del autocar de París con tanto Gayarre desatado.

Y hasta la próxima, que será en la Colonia Germinal el próximo 28 de junio.

EMPRESA EN PELIGRO

OVIEDO. — Los mineros de la Hullasa temen la quiebra de la empresa por no gozar la misma de la protección oficial dispensada por el gobierno a la Hunosa. Hullasa emplea 500 obreros en la zona de Teverga, comprendiendo los pueblos de Quirós, Santa Adriana y Proaza.

GANDULES DESPIDEN A TRABAJADORES

MADRID. — Un grupo de trabajadores fueron despedidos de la empresa Bressel, S. A., dedicada a la fabricación de aparatos de alta precisión, que cuenta con una plantilla de unas 1.300 personas.

La dirección alega que los despedidos venían trabajando a bajo rendimiento desde hace varios días; los trabajadores en cambio, dicen que su rendimiento era el normal, en lugar del extraordinario observado en meses anteriores.

ATENCION A LA FACTORIA DE SAGUNTO

VALENCIA. — Cunde la alarma en la población saguntina por el peligro de cierre absoluto que amenaza al complejo siderúrgico instalado hace muchos años en Sagunto. Hasta ahora la factoría en sus diversos servicios empleaba a 30.000 trabajadores y empleados, cuyo cupo va siendo alarmantemente reducido con inclinaciones a la desaparición completa, lo que crearía un problema de muerte a esta ciudad que quedaría, sin el trabajo indicado, en su vieja condición de fortaleza heroica nomás habitada por lagartos no menos heroicos que los saguntinos que permanezcan sin trabajo ni bocado para poner en boca. Pues no todo el mundo dispone de un naranjal para humedecer sus labios.

EL TIRO A LA BARRIGA

CASTELLON DE LA PLANA. — Tres gitanillos barceloneses sospechosos de dedicarse a la sustracción de coches, fueron tiroteados por la guardia civil en un monte de Benicarló, resultando gravísimamente herido de bala en el vientre el muchacho J. B. F. de 16 años. El «excelente tirador» tiene esperanzas de ser ascendido.

INJUSTICIA NO BORRA INJUSTICIA

OVIEDO. — Los mineros Manuel Alvarez Avin, Oscar García Pérez, Francisco González García, José Pérez Martínez, José M. de la Fuente, José R. García Páramo, Manuel García Solís, Manuel R. Rodríguez y Manuel Suárez González, habían sido despedidos

ANTENA

en represalia burguesa de las explotaciones del Caudal y el Nalón. Para presionar y ser readmitidos, estos nueve dignos trabajadores penetraron furtivamente en la mina «Llamas», de Ablama (Mieres), dispuestos a practicar la huelga del hambre hasta obtener satisfacción a su demanda. Conminados por la gerencia y el gobernador civil para que salieran, los nueve desesperados hicieron caso omiso, siendo sacados de su encierro cuando por falta de energías no pudieron hacer ninguna resistencia. Entonces, en lugar de ofrecérseles trabajo fueron entregados al tribunal para que los condenaran a penas que van de seis meses de prisión y 15.000 pesetas de multa, a dos meses de arresto y multa de 10.000 pesetas. Entablado recurso ante el Supremo, éste ha dado por buena la sentencia del T.O.P., para que la justicia siga andando por los suelos, como los reptiles.

PARECE QUE NO SE ENTIENDEN

BARCELONA. — Cuarenta y siete jesuitas catalanistas se han negado a rendir pleitesía a su Papa Negro, cardenal Arrupe, el cual, a su vez, se ha hecho recibir en El Pardo por el Generalísimo.

TENDRAN QUE RECURRIR A LA ACCION DIRECTA

BILBAO. — Ha sido firmada y dada a conocer la sentencia de la demanda presentada por unos 4.000 trabajadores de las empresas Banco de Bilbao y Banco de Vizcaya — exceptuados los empleados de las oficinas de Madrid — cuya vista se celebró el pasado día 4 en la Magistratura del Trabajo número tres de Vizcaya.

La sentencia es absolutoria, por lo que las empresas no han de indemnizar a sus trabajadores en la sucesión litigada, que se centra en el valor del punto del plus familiar. Por la parte demandante — la de los trabajadores — se solicitaba que el valor del punto se declare de acuerdo con las nóminas de 1966 como preceptúa el decreto de uno de diciembre de dicho año. Sin embargo, las empresas lo declararon de acuerdo con el convenio colectivo de 1965 que había congelado dicho valor conforme a las nóminas del segundo semestre de 1964.

El letrado don José Jiménez de Parga, que defendió la causa de los trabajadores del Banco de

Vizcaya, ha manifestado que apelará al recurso de casación ante la sala sexta de lo social del Tribunal Supremo. Actuará análogamente el letrado de los trabajadores del Banco de Bilbao.

El próximo día 3 de junio se verá la demanda de otros tres mil trabajadores pertenecientes a siete empresas bancarias.

OBLIGADO DISPONER DE DOMICILIO

MADRID. — Tres familias totalizando trece personas entre matrimonios e hijos, fueron desahuciadas de sus casas de Moratalaz. Para protegerse y cumplir a la vez con el precepto legal, esta gente arrojada a la calle cogió sus bártulos y con ellos se refugió en el interior de una iglesia. Y en ella permanece en la hora en que se nos envía este parte.

LA HOJA CAIDA

CORDOBA. — La Hoja Oficial del Lunes hace dos semanas que no se publica a causa de un conflicto por desavenencias surgidas entre la empresa y el personal empleado.

HUELGA DE ESTUDIANTES

SEVILLA. — Disgustados por nuevas disposiciones oficiales que particularmente les afectan, hace un mes que no acuden a clase los estudiantes del curso selectivo de Medicina, exteriorizando de esta forma concreta su protesta por las perspectivas del nuevo plan de estudios.

DESPOTISMO EN LA UNIVERSIDAD DE NAVARRA

PAMPLONA. — Una nota del director de estudios de la Universidad navarresa, Diego Martínez Caro, afirma ser justa la expulsión de 25 estudiantes que tomaron parte en la protesta estudiantil del verano de 1969. Caro Martínez, tu imprudencia de lenguaje puede motivar una segunda parte de los «alborotos» que te mantienen alborotado.

MANI-FESTACIONES

MADRID. — Varios grupos han gritado por algunas calles «slogans» contra la próxima visita del secretario de Estado americano William Rogers. Este individuo acude a España para negociar la prolonga-

ción de las bases norteamericanas en la península. Como es sabido, Franco no niega el alquiler de España al Pentágono, pero trata de que el precio sea superior en un millón de dólares. Regateo, pues, acodado por el P. C. que hace el tercerón gitano en la mandanga mercantilera de las bases de La Rota, Zaragoza, Torremolinos, etc.

A registrar: que el P. C. no se acuerda de la presencia en España del rexista Degrelle, del aviador nazi alemán que «salvó» a Mussolini en Italia, de Peirón, de Batista, ni de cuanto fascista internacional se protege en España. Pentágono, Kremlin, las Siete Puertas y El Pardo se equivalen.

OTRO VISITANTE CON LUSTRE I LASTRE

MADRID. — Señor Cactano, sucesor de Salazar en la dirección dictatorial de la nación portuguesa, acompañado de varios ministros suyos se entrevistó con Franco y varios ministros de su séquito para tratar la coordinación de las economías española y portuguesa. Total, nada entre dos platos y asiento — vacío — entre dos sillas.

YA VAN CANTANDO

MADRID. — La revista falangista «En Pie» revela que en 1940 la Falange quiso pactar con el Partido Nazi a cambio de apoyo para constituir un gobierno falangista que cerraría el Estrecho de Gibraltar y la carretera estratégica de Ceuta.

JUSTICIA TARDIA

MADRID. — El Tribunal Supremo ha sentenciado que se devuelva a sus propietarios una casa de Sevilla que en 1936 fue confiscada por las autoridades franquistas de Tetuán por efecto de una multa de 300.000 pesetas que habían impuesto a su propietario, un español residente en Tánger. Pero la casa no podrá ser devuelta porque ya ha sido demolida.

CONSEJO DE GUERRA

LONDRES. — Del «Daily Telegraph»: «Un tribunal militar reunido en Burgos impuso ayer penas de 12 años de prisión a dos jóvenes militantes del movimiento extremista nacionalista vasco ETA. Estos jóvenes son: Manuel Zabala y Darío Rodríguez, ambos estudiantes de edad de 21 años, a quienes se acusó de rebelión militar y robo a mano armada.

Un tercer miembro de ETA llamado Juan Jesús Idoaga, de 30 años de edad, fue condenado a seis años de prisión por rebelión armada.

FIN DE LA GREVE CHEZ LANG

Le lundi 27 avril à dix heures a eu lieu l'Assemblée Générale du personnel en présence des bureaucrates du Syndicat du Livre CGT. Ces derniers sont allés parlementer avec la direction qui est restée sur sa décision de la conciliation, c'est-à-dire, de ne rien céder. L'après-midi un permanent CGT est resté avec les principaux intéressés de la grève que sont les rotativistes offset, pour répondre aux interventions de certains copains. Il faut rappeler que l'enjeu principal de la grève est l'arrêt d'une rotative offset pour cette année. Aux questions posées par ses copains sur la garantie de l'emploi, voici la réponse faite par le permanent CGT : « Nous préférons quarante licenciements, plutôt que quarante reclassements bidons, comme il s'en est déjà fait dans la maison, que chacun garde sa qualification même en étant replacé dans une autre entreprise. »

Un copain pose la question suivante : « Si nous sommes licenciés, quelle garantie financière aurons-nous ? » Réponse du permanent : « 1° Indemnité de licenciement, congés payés, inscription au chômage, ASSEDIC, cela vous permettra de tenir le coup au moins deux mois. » Autre question posée : « Nous risquons de rester un moment au chômage et il n'est pas couru que nous soyons replacés à Paris. Si tu nous trouves un emploi à Marseille et que dans trois ou six mois il n'y est plus de boulot dans cette ville, il nous faudra redéménager. Et le logement ? En somme tu mets en application le système des intérimaires qui est prévu dans le VI^e plan ? »

Réponse : « Nous n'en sommes pas au VI^e plan, et nous n'avons pas encore étudié ce plan et puis sur la garantie d'emploi il n'y a pas grand espoir. »

Intervention d'un militant CFDT : « Comment se fait-il que vous n'avez pas encore pris connaissance de ce VI^e plan dans les sphères syndicales, alors que nous qui travaillons nous avons pris le temps de l'étudier ? »

Autre intervention s'adressant au permanent : « Tu serais dans le petit écran, on dirait Pompidou qui s'adresse à nous ; tu as l'air de nous faire croire que nous gagnerions autant au chômage qu'à travailler. »

Le permanent n'est pas heureux, il a été secoué, il est un peu gêné pour répondre. Il fait remarquer que la grève a été commencée dans l'unité et la discipline qu'il faut

continuer d'après l'ordre syndical, quatre heures de grève.

Le 30 avril la direction fait afficher que devant les grèves répétées depuis plusieurs jours, la maison se voit dans l'obligation d'annuler les commandes ne pouvant assurer celles-ci à la clientèle. Ces affiches sont posées à 14 h. 45, la direction sachant très bien que certains ateliers quittent à 14 h. 30 et que c'est la veille du 1^{er} Mai. C'était un handicap pour l'occupation de l'entreprise pour le vendredi matin. A 15 heures avait lieu des réunions dans les ateliers pour décider de l'action à envisager, les délégués sans soutien de la maison syndicale, étant placés devant leurs propres responsabilités, posèrent la question de confiance aux copains qui décidèrent l'occupation de l'imprimerie. Comme les copains du service de 7 h. à 15 h. ne sont pas encore partis aux rotos offset la relève pour l'occupation le 1^{er} Mai au matin est assurée ainsi que pour les jours suivants.

Le patron ne reconnaissant pas le vote du 27 avril favorable à la continuation de la grève, en organise un autre pour le lundi 4 mai à 10 h. en convoquant les ouvriers par pneumatique. Ce lundi matin une Assemblée Générale a lieu à 9 h., des délégués demandent aux ouvriers de boycotter le vote de la direction. Ce vote donne les résultats suivants : Inscrits, 2.154 ; votants, 972 ; Oui, 820 ; Non, 146 ; Nuls 6 ; Abstentions, 1.182. Le vote est foutu en l'air, la grève continue.

Le grand espoir des ouvriers de chez Lang est de voir les autres imprimeries débrayer. La Fédération du Livre CGT n'y tient pas, elle ne veut pas voir le mouvement s'étendre de peur d'être débordée comme chez Lang. Le frein syndical bien exploité par le PCF fonctionne à plein, ils ne veulent pas que la grève leur échappe. L'ordre est donné de faire des réunions d'information de dix minutes dans les autres entreprises pour soutenir les grévistes de chez Lang. Les permanents syndicaux appuient sur la solidarité financière, mais pas un mot sur l'aide active, il ne le faut surtout pas. Et comme en 63 nous voyons des travaux comme Noir et Blanc, l'Express, Jours de France qui sont exécutés, une fois de plus c'est la trahison CGT-PCF. C'est la démoralisation de beaucoup de copains. Pour être sûr que le mouvement ne leur échappe pas les cocos vont jusqu'à faire un comité de grève en secret qui n'est

pas présenté devant l'Assemblée Générale des ouvriers.

Ce n'est pas faute que les jeunes de la CNT-JAS se soient dépensés sans compter pour diffuser des tracts et coller des affiches dans les secteurs où il y a des imprimeries à seule fin que celles-ci soient averties de ce qu'attendaient les grévistes de chez Lang, c'est-à-dire, la grève généralisée dans le Livre, cela n'a pas eu lieu grâce à la manœuvre PCF-CGT.

Nous sentions bien que les serviteurs du patronat voulaient en finir avec la grève, c'est pourquoi les permanents de la CGT invitaient les ouvriers à se prononcer à bulletins secrets sur le Constat de Négociations, alors qu'une bonne partie des grévistes voulaient le vote à main levée.

Rappelons les revendications : 1° Garantie de l'emploi. 2° Amélioration de la garantie maladie. 3° 40 centimes d'augmentation pour tout le monde.

Voici ce que cela a donné après trois semaines de grève. Nous pouvons remarquer que le langage du fameux Grenelle est employé.

Constat de Négociations. — 1° Salaires : A partir du 1^{er} Mai 1970, le salaire horaire minimum après 6 mois dans l'entreprise est porté à 6,35 au coefficient 78. (Nous demandions 6,50).

Les taux horaires de 6,01 à 6,15 seront portés à 6,35. Les taux horaires de 6,16 à 7,00 seront augmentés de 0,20. Les taux horaires de 7,01 à 8,00 seront augmentés de 0,15.

II. Garantie-Maladie pour les ouvriers horaires : La direction et la Commission Administrative du Comité d'Entreprise étudieront dans les plus brefs délais les possibilités pour l'entreprise de faire l'avance des indemnités de Sécurité Sociale et de Caisse du Labeur. L'entreprise complètera suivant des modalités à définir les indemnités ci-dessus à concurrence de 40 heures normales par semaine jusqu'au 15^e jour.

III. Sécurité de l'emploi. Tous les problèmes de l'emploi dans l'entreprise seront examinés paritairemment avec le Comité d'entreprise conformément à l'accord national du 24 mars 1970.

Sur la base du volume du travail actuel, la direction s'engage à ne procéder à aucune compression de personnel jusqu'au 1^{er} janvier 1972.

Dans le cas où interviendrait des modifications technologiques ou de matériel, les parties signataires se rencontreraient.

Rotatives Offset. — Concernant le problème particulier des Rotatives Offset, du fait du départ du « Life », il est convenu que des discussions s'engagent rapidement à l'échelon de l'entreprise. Aucun licenciement ne pourra intervenir avant le 1^{er} janvier 1971. Toutefois, le personnel quittant l'entreprise avant cette date, bénéficiera des droits auxquels il aurait pu prétendre s'il avait été licencié.

IV. a) Signature de l'accord en ce qui concerne la composition sur l'augmentation de 0,30 de l'heure aux coefficients 100, 105, 110, 115.

b) Machines feuilles offset : étude en cours devant aboutir rapidement.

Le résultat du vote sur ce Constat c'est-à-dire pour la reprise du boulot a été le suivant :

Inscrits : 2.059. Votants, 1.573 ; Oui, 1.082 ; Non, 482 ; Nuls, 9 ; Absents, 476.

Disons tout de suite que la garantie-maladie c'est du vent puisqu'il est question que nous soyons payés au mois. Mardi 12 mai l'héliogravure ne voulait pas reprendre le travail estimant que c'était une grève pour rien, ce qui est vrai dans un sens.

Seulement lorsque l'on fait l'analyse de cette grève il est clair que le PCF a bien manœuvré à l'intérieur de la boîte, et que la Fédération du Livre CGT a isolé le mouvement. Un mouvement généralisé dans l'imprimerie était possible du fait que les autres maisons se trouvent devant les mêmes problèmes, et que les gars étaient prêts à partir dans le mouvement. L'ordre est donné aux flics de la CGT d'écraser et de détruire tout ce qui se trouve sur la route du PCF. Il faut balayer la CFDT, il faut interdire par la force les distributeurs de tracts à la porte de chez Lang. Vu la trahison qui vient de se faire, les cocos n'ont pas marqué de points, mais ils ont encore perdu de leur influence ; de plus en plus les ouvriers en ont marre de ces trahisons. Il y a un grand travail de désintoxication à faire ; les anarcho-syndicalistes et révolutionnaires s'y emploient.

G. M.

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Les « technocrates » des transports sèment le désordre

Les transports dits « transports en commun », et plus particulièrement les chemins de fer, sont des *services publics*, c'est-à-dire qu'ils devraient avoir pour but exclusif la satisfaction des besoins de tous. Nous disons bien « devraient » car dans la réalité il en va tout autrement.

En ce qui concerne par exemple le transport des voyageurs, la logique même de la notion de services publics voudrait une augmentation du nombre des trains donnant la possibilité aux usagers de se rendre d'un point à un autre à toutes heures du jour et de la nuit. Au contraire, les « technocrates » qui dirigent les chemins de fer s'emploient à diminuer le nombre des trains en augmentant leur charge dans le but de tirer le profit maximum. Et l'on arrive à ce fait paradoxale que l'habitant du Nord qui veut se rendre dans le Sud arrivera vers midi à Paris et ne trouvera une correspondance que le soir.

La SNCF ne manque pas de faire une publicité tapageuse pour ses trains de luxe ultra-rapides qui, nous dit-on, remportent un grand succès auprès des hommes d'affaires. Les dirigeants de la SNCF avouent donc que le chemin de fer n'est plus un service public, mais qu'ils entendent en faire un moyen de transports pour privilégiés.

Le transport des marchandises subit les mêmes travers que celui des voyageurs. Les financiers qui règnent sur la SNCF nous disent : « Sous l'aiguillon de la concurrence avec la route, un nouvel esprit, l'esprit commercial s'est fait jour ». Et la SNCF lance sur les routes des milliers de camions de firmes plus ou moins assimilées aux chemins de fer. Sans compter les autobus qui remplacent les trains omnibus et encombrant un peu plus les routes. Et que dire de ces services d'autobus de remplacement où le voyageur doit attendre sur le bord de la route sous la pluie ou la neige et monter debout entre les sièges, brinquebalé de droite à gauche à chaque virage. Que dire de retards considérables des bus pris dans les embouteillages ?

Ce n'est pas faire preuve de conservatisme, mais de bon sens, que de regretter les bons vieux tacots qui néanmoins tenaient leur moyenne et qu'on pouvait attendre à l'abri dans la salle d'attente d'une petite gare.

Il faut être aujourd'hui totalement idiot pour dire que la SNCF

est un service public, c'est, au contraire, un véritable trust capitaliste qui n'a qu'un but : le profit, un projet toujours plus grand.

Personne n'ignore aujourd'hui que le nombre des travailleurs du rail a diminué de 50 pour 100 depuis 1938, alors que le trafic s'est gonflé de façon considérable avec une augmentation des chargements des véhicules qui a permis, selon les statistiques officielles, en 1968, avec un parc de 330 000 wagons de tous types d'assurer un trafic de 63 milliards de tonnes kilométriques, alors qu'en 1938, un trafic de 26,5 milliards de tonnes kilométriques seulement avait exigé l'emploi de 508 000 wagons. »

Il en résulte donc que le profit a augmenté de façon considérable. Et c'est pour l'augmenter encore davantage que les dirigeants de la SNCF suppriment de nombreuses petites lignes jugées « non-rentables ». Où est la notion de service public là-dedans ?

Non, messieurs les dirigeants de la SNCF, vous vous moquez du

public comme d'une guigne. Ce qui compte pour vous c'est de remplir vos coffres-forts. Le profit est votre loi, l'autorité votre arme. Car au lieu de faire un service public pour les besoins de la population, vous agissez seulement en fonction de l'argent que cela peut vous rapporter et des moyens de le faire fructifier. Le monopole que vous avez entre les mains est comparable à celui de la féodalité d'autrefois.

Ainsi l'homme, qu'il soit usager ou employé des chemins de fer n'est rien d'autre qu'une marchandise sur laquelle vous spéculez.

C'est donc aux usagers des chemins de fer et des transports en commun en général d'agir avec les travailleurs de ces services pour exiger la gratuité de tous les moyens de transports, brisant ainsi toute source de profit, ce qui donnera aussitôt aux chemins de fer leur visage de service public et entraînera immédiatement la remise en service de toutes les lignes fermées, une augmentation

du nombre des trains et par la suppression de tous les services financiers depuis la vente et le contrôle des billets jusqu'aux services de comptabilité et du budget libérera des milliers de travailleurs qui reverseront dans d'autres services permettront l'application de la semaine de 30 heures et peut-être moins, car ce qui est valable pour les chemins de fer, l'est aussi pour toutes les corporations. Ainsi s'ouvrira une société nouvelle, faite de bonheur et de liberté.

Il est totalement faux de considérer le travail comme une vertu. C'est un mensonge de la société du profit. Toute la haute hiérarchie nous le prouve chaque jour puisqu'elle aspire à gagner toujours plus pour obtenir une plus grande part de loisir. L'homme veut vivre le mieux possible, en travaillant le moins possible, pour être véritablement un homme libre.

Raymond BEAULATON
(Des Travailleurs du rail A.I.T.)



2° UNION REGIONALE

Vendredi, 29 mai, à 20 h 30, au local CNT, 24, rue Ste-Marthe, (Métro Belleville), causerie-débats. Sujet : « Le syndicalisme révolutionnaire ». Présenté par Gérard Conté.

UNION LOCALE STE-ETIENNE 17° Région

Réunion du Syndicat des Métaux le samedi 30 mai, salle 15 bis, Bourse du Travail, à 17 heures, où seront envisagées les actions futures.

2° UNION REGIONALE

— Réunion des Jeunesses Anarcho-syndicalistes tous les mercredis à 20 h 30.

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

COMMUNIQUE

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F. Angel Ma de Lera : «Las

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

La volonté (du pouvoir) de lier les délits politiques aux délits dits de droit commun n'est pas à démontrer, et ce n'est pas non plus mon intention.

Je veux seulement expliquer pourquoi les deux délits ne sont qu'un en réalité et que celui-ci est obligatoirement politique.

Faire la différence entre des actes déterminés relève purement d'une volonté de réforme marquée. Dans une société où tout délit était, à l'origine, considéré comme délit de droit commun, excepté pour les dirigeants ou les têtes haut placées dans la hiérarchie médiévale et jusqu'aux environs de la I^{re} République.

Tout acte commis allant à l'encontre de la loi, de la maison d'Etat ou seigneuriale, était réprimé avec les « égards » que dictait l'humeur des juges.

Or, tous ces actes n'ont de tout temps été commis que du fait de la mauvaise gestion de la société qui apporta la révolte, colère saine et naturelle et toute politique.

Aucun individu n'acceptant réellement ce qu'il ressentait, comme un fardeau.

Soit qu'il subissait le joug, soit qu'il imposait ce joug par tout un tas de moyens dont il était contraint de se munir pour l'imposer.

REPRESSION

Heurts permanents entre deux conceptions contraintes de s'opposer inévitablement. Chaque larcin ou acte de vandalisme nait de cette révolte dont l'individu est contraint de s'en servir pour essayer de conquérir un peu plus de liberté.

Les délits politiques naissent avec la société libérale, qui accepte de différencier deux actes identiques selon le but visé par son auteur. C'est le moment où le législateur pense que si les choses se retournent, la loi pourra à la rigueur lui servir, en rendant ainsi, grâce à la différence du but, la possibilité de subir lui-même une répression moins pénible que le droit commun.

Dès 1894, avec les lois scélérates, la société libérale dont la politique est fortement remise en question s'est armée à l'encontre de certains courants politiques, d'une loi qui ramenait certains actes politiques dans les délits de droit commun.

Et aujourd'hui, bien que le registre des lois soit abondamment garni, l'Etat et la société libérale, qu'il prétend représenter, n'ont pas hésité à se munir d'une nouvelle loi qui va pouvoir justifier

l'emprisonnement en droit commun de révoltés politiques. Et la comparaison des peines est nette pour que j'affirme que nous sommes de nouveau en une société médiévale où il suffit que la police et la justice fassent état des faits bénins en temps ordinaire, mais exécutés par des révoltés pour que la peine soit copieuse comparativement au même acte jugé en droit commun. Ou encore que l'un des auteurs du « forfait » soit radicalement opposé au régime et que l'autre ne soit que mécontent pour que leurs actes, même s'ils sont identiques, soient jugés différemment (à la tête du client).

Ainsi Frédérique Delange, qui a eu le malheur de se faire prendre après un vol, somme toute, bénin, des boîtes de conserve, a pour la remercier d'avoir fait cet acte pour redistribuer le produit volé (en terme évangélique, on pourrait taxer ça l'altruisme, de don de soi) une peine de treize mois de prison et toutes les requêtes que ses amis pourront effectuer auprès des pouvoirs publics ne la sortiront de là pas plus d'ailleurs que Raton ou Munch; seule l'action violente et directe de tous ceux

qui risquent de subir le même sort un jour pourra lui rendre sa liberté (rappelez-vous mai 1968 et de Sacco et Vanzetti). A l'opposé, monsieur Gérard Nicoud, qui défend certainement une juste cause avec des moyens aussi justes s'opposant à celle de l'Etat, ne subira ou plutôt c'est de l'histoire maintenant à subi une peine de deux mois pour incitation à des attentats; attentats et incitation à la désobéissance fiscale. Les actes pris en commun nous inciteraient à lui dire « bravo ! », mais tant il est vrai que l'acte importe peu, seul le personnage et ses idées comptent, ce qui prouve bien, encore une fois, que tout acte est politique, après quelques démarches auprès des autorités compétentes ses amis et vous savez lesquels (Ordre Nouveau, Jeune Europe, Occident, etc.), tout le fascisme français, ont obtenu qu'il soit remis en liberté. Je ne suis pas jaloux ni offusqué. La prison est l'abri dont s'arment les lâches. Et qu'il soit sorti me réjouit, mais il est clair que celle-ci n'ouvre ses portes qu'aux intérêts tactiques de la politique du capital et les ferme sur ceux qui n'acceptent pas la règle du jeu de l'exploitation et l'abrutissement de l'homme par l'homme.

Michel LE MAREC

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

Depuis les années 1870, le principe du communisme est admis par la plupart des organisations anarchistes révolutionnaires. La principale exception a été le mouvement espagnol, qui conserva le principe du collectivisme à cause d'une forte influence bakounienne. En fait, ses buts étaient à peine différents de ceux des autres mouvements et, pratiquement, le « comunismo libertario » instauré pendant la révolution espagnole de 1936 fut l'exemple le plus marquant du communisme anarchiste dans l'histoire.

Ce communisme anarchiste ou libertaire ne doit évidemment pas être confondu avec le communisme beaucoup mieux connu des marxistes — communisme fondé sur la propriété collective de l'économie, le contrôle de l'Etat sur la production et la distribution et la dictature du Parti. L'origine historique du mouvement anarchiste moderne est dans la controverse avec les marxistes pendant la Première et la Deuxième Internationale où se révèle l'aversion des anarchistes pour le communisme autoritaire qui s'est d'ailleurs renforcée depuis les révolutions russe et espagnole. Le résultat fut que beaucoup d'anarchistes semblent s'être appelés communistes non pas tant par conviction profonde que par désir de lancer un défi aux marxistes sur leur propre terrain et de les surpasser aux yeux de l'opinion publique. On peut soupçonner les anarchistes d'être rarement communistes, en partie parce qu'ils sont toujours trop individualistes, et aussi parce qu'il refusent de faire des plans précis pour un avenir qui doit rester libre de s'organiser.

Le syndicalisme est le type d'anarchisme qui apparaît lorsque le collectivisme ou le communisme se concentrent exclusivement sur le problème du travail. C'est l'idée que la société devrait être basée sur les syndicats considérés comme l'expression de la classe ouvrière, réorganisés de façon à couvrir à la fois les activités et le territoire, et transformés de façon à être entre les mains de la base, de sorte que l'économie entière soit dirigée selon le principe du contrôle ouvrier.

La plupart des collectivistes anarchistes et de nombreux commu-

NICOLAS WALTER

nistes au XIX^e siècle étaient implicitement syndicalistes; c'est particulièrement vrai des anarchistes de la Première Internationale. Mais l'anarcho-syndicalisme ne fut pas explicitement développé avant l'essor du mouvement syndical français à la fin du siècle. Lorsque ce dernier se scinda en sections révolutionnaires et sections réformistes dans les années 1890, les syndicalistes révolutionnaires eurent la majorité et de nombreux anarchistes se joignirent à eux. Certains devinrent influents comme Fernand Pelloutier et Emile Pouget et le mouvement syndicaliste français, quoique jamais complètement anarchiste, fut une force importante pour l'anarchisme jusqu'à la première guerre mondiale et la révolution russe. Les organisations anarcho-syndicalistes furent également puissantes dans les mouvements ouvriers d'Italie et de Russie tout de suite après la première guerre mondiale, et surtout en Espagne jusqu'à la fin de la guerre civile en 1939.

Le syndicalisme est l'anarchisme des éléments les plus militants et les plus conscients dans un mouvement ouvrier puissant. Mais il n'est pas nécessairement anarchiste ni même révolutionnaire. Dans la pratique, les anarcho-syndicalistes ont eu tendance à devenir autoritaires, ou réformistes, ou les deux à la fois et il s'est révélé difficile de maintenir un équilibre entre les principes libertaires et les pressions de la lutte quotidienne pour obtenir un salaire et des conditions de travail meilleures. Ceci n'est pas tant un argument contre les anarcho-syndicalistes que le signe du danger qui les menace constamment. L'argument essentiel contre l'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme en général est qu'il exagère l'importance du travail et le rôle de la classe ouvrière. Le système de classes est un problème politique crucial, mais la lutte des classes n'est pas la seule activité politique pour les anarchistes. Le syndicalisme est valable lorsqu'on le considère comme un aspect de l'anarchisme, non lorsqu'il en dissimule tous les autres aspects. C'est un point de vue limité de la société qui ne permet pas de traiter les problèmes de la vie en dehors du travail.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont par reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14°).

Monsieur le Directeur,
Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue St-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 26 mai 1970 à Choisy-le-Roi (94).
Je l'ai reçu le ... (inscrivez la date).
Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.
Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.
Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.
(Signature, nom et adresse du réclamant) :

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —
M. Bakounine.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
- René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
- René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. » 6 00
- «L'Argent», Emile Zola .. 5 75
- «L'anneau d'amatiste», A. France .. 8 00
- «L'Aiglon», Ed. Rostand 4 50

En vente au siège de la C.N.T.,
39, rue de la Tour d'Auvergne,
Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

REPLIQUE A PLEVEN

Ces temps-ci, Pleven, ministre de la Vindicté sociale appelée Justice, s'en est pris à divers groupements : petits commerçants et artisans, « gauchistes », anarchistes, à la suite de manifestations détonnant sur les habituels défilés tolérés, et déclarant qu'il était de ceux qui avaient combattu l'hitlérisme.

Il est stupéfiant de la part d'un républicain de gauche, de mettre sur le même plan les protestations largement justifiées contre les charges fiscales alourdissant les frais des artisans, celles contre les atteintes à la liberté d'expression faites par Marcellin, député de Vannes, ministre de l'Intérieur, chef des trop célèbres CRS, connus pour leur férocité lors des événements de mai-juin 1963 et d'autres ultérieurs, avec l'hitlérisme.

J'ignore si Pleven a accompli des « exploits » sous l'occupation, à ses risques et périls, sachant toutefois qu'il a fait partie du Comité de Londres, tout comme un vociférateur d'« Ici-Londres » qui se déclara malade, étant désigné pour être parachuté. « Le Canard Enchaîné » l'ironise assez fréquemment sans que j'aie besoin de le citer.

L'hitlérisme, nous l'avons connu largement à Brest et ailleurs. L'on cite le cas de l'ex-sous-préfet de Châteaulin, Jean Moulin, ardent laïque, qui n'hésita pas à accomplir des missions qui le conduisirent à la mort. Quant à ceux de Londres, il étaient plus à l'abri des aléas de la guerre que les habitants des ports de Saint-Nazaire, Lorient et Brest.

Mais ce qui est étonnant de la part d'un Pleven antihitlérien, c'est qu'il ne trouve rien à redire quant aux relations très amicales entre le gouvernement dont il fait partie et le régime totalitaire de Franco, ami et protégé d'Hitler, qu'il ne trouve rien à redire quand il y a des manœuvres navales avec les navires franquistes et français, que lui-même fait partie d'un Comité Galicie-Bretagne, donc avec les officiels franquistes de cette région espagnole.

Ce qui est aussi étonnant de la part d'un Pleven se déclarant républicain, c'est qu'il accepte de faire partie d'un ministère républicain qui s'est abstenu dans l'exclusion de la Grèce à régime

totalitaire dits des « colonels » de l'Union Européenne, alors que les représentants de toutes les monarchies de l'Europe l'ont votée.

Ce qui est étonnant de la part d'un Pleven, c'est qu'il continue à faire partie d'un des rares gouvernements qui n'ont pas signé la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme et du Citoyen, car cela étant, Marcellin et lui seraient obligés de faire preuve plus d'humanité vis-à-vis des Français et des réfugiés politiques.

Ce qui est particulièrement étrange de la part de Pleven, c'est qu'il est à la base d'un texte de loi permettant l'arrestation et la condamnation de responsables de manifestations diverses, si par suite de machinations policières il y a des incidents sans qu'ils en soient pour quelque chose.

D'autant plus étrange que la V^e République est née des « Casseurs de mai 1958 » à Alger, qui tuaient des officiers français considérés comme tièdes par ceux préférant des menaces de guerre civile, ce qui est bien plus grave qu'une manifestation de rue s'amplifiant par la hargne des policiers. Plusieurs de ses collègues, dont Michel Debré, peuvent lui en fournir bien des précisions s'il les ignore !

Quelle dégradation morale de la part d'un Pleven et jusqu'où descendra-t-il ? L'avenir nous l'apprendra, mais qu'il sache que nous continuerons notre action. Nos anciens du temps des Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III, ont combattu avec force ces monarchies, malgré les persécutions. Ces deux rois et cet empereur ont été obligés de s'enfuir devant la révolte du peuple. Leur exemple ne suffit donc pas aux tenants actuels du pouvoir en France ?

A. LE LANN

17^e UNION REGIONALE
Union Locale : Lyon-Villeurbanne : syndicat de Bâtiment et Métallurgie; Palais du Travail, place de la Libération, 69-Villeurbanne; permanences : salle 2, le samedi, de 16 h à 17 h 45; disponibles : bibliothèque (200 vol.), journaux; bulletin intérieur; cotisation.

Communiqué : Assemblée générale le 16 mai à 16 h.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

4 JUIN
1970
NUMERO 610
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DEUX POIDS DEUX MESURES...

Ah, Messieurs les bons français ! N'ayez crainte ! il y a violence et violence ! Celle que vous exercez, la sournoise, la cauchemardesque ; la violence aiguë qui vous fait parquer vos esclaves dans des bidonvilles, cette violence-là, elle est autorisée. Quand vous obligez les hommes à aller passer douze mois de leurs plus belles années dans l'abrutisseur parfait qu'est ce vaste rassemblement d'inadaptés sociaux que l'on appelle armée, et que vous enfermez ceux qui refusent de se plier à la discipline militaire, vous exercez la violence autorisée.

Quand l'un d'entre vous, parce qu'il a mal apprécié la parole ou le geste d'un subordonné le condamne à une ou deux semaines de chômage obligatoire ; et qu'il empêche, par l'utilisation du fameux coup de téléphone, un travailleur trop hardi de retrouver un emploi, il exerce aussi une violence autorisée.

Soyez tranquilles, cela ne vous fera pas passer devant un juge de paix. Que vaut d'ailleurs la parole d'un sans grade, face à la votre.

Soyez toujours tranquilles : si quelques-uns révoltés par votre violence souriante, ont l'idée d'y répondre, et exercent une autre violence, alors, elle sera déclarée illégale.

Si quelques hommes en appellent d'autres à la révolte, alors ils seront condamnés pour crime de lèse-bourgeoisie.

Soyez tranquilles, messieurs les bons français.

Monsieur Marcellin, ministre de l'Intérieur, a donc décidé de dissoudre la « Gauche Proletarienne ». C'est bien fait, diront nos braves gens.

D'autres noms, d'autres mouvements, prendront la relève.

Eux aussi seront dissouts. Mais l'idée restera : l'idée révolutionnaire, et, quelle que soit sa teinte, elle restera ancrée dans l'esprit du peuple.

Nous ne sommes pas d'accord avec les maoïstes, nous l'avons déjà dit. Nous sommes même irréductiblement ennemis. Dans le combat. Mais non dans la déchéance.

« ORDRE NOUVEAU » UN VIEUX REFRAIN

Nous ne sommes pas de ces rêveurs qui lui demandent : dissolvez aussi les mouvements d'extrême droite, puisque vous dissolvez les mouvements d'extrême gauche.

Nous savons fort bien que si jamais « Ordre Nouveau » subit l'assaut de la loi ce sera bien à contre-cœur que Monsieur Marcellin le fera.

Mais que voulez vous, parmi ces messieurs les bons français il reste encore quelques âmes qui se souviennent du fascisme. Quand cette souveraineté se sera dissoute, et pour cela il faut conditionner le peuple à l'idée de l'ordre ; ce jour là donc, il ne sera

guère utile que les successeurs d'Ordre Nouveau soient poursuivis.

En attendant, on fait joujou, et Monsieur Marcellin se fait

un plaisir de déclarer, parlant de ce déjà trop fameux groupe : Ce sont des fascistes : je les surveille de très près, et à la première incartade, ce sera la dissolution. Mais frapper simultanément à droite et à gauche, par souci d'équilibre, ce n'est pas sérieux. »

Ce n'est effectivement pas sérieux. Quel besoin a-t-on de frapper à droite ? N'est-on pas si bien chez soi ! Pourquoi, nouveau masochiste, se frapper soi-même ?

Travailleurs ! Au nom de l'anarcho-syndicalisme que nous défendons de toutes nos forces, car nous y voyons l'unique chance de salut de la société humaine, nous vous demandons de réfléchir aux manœuvres de ceux qui nous gou-

(Suite en page 11.)

ABAS L'ETAT!

A l'imprimerie Lang

A l'assemblée générale des rotatives offset du lundi 25 mai nous avons pu entendre le permanent Picheu de la Fédération du Livre CGT déclarer ce qui suit : « En ce qui concerne le départ du « Life » au mois d'août et qui doit occasionner quarante licenciements qui subitement se sont transformés en cinquante sept licenciements, il n'y a pas lieu de s'affoler outre mesure. Les ouvriers des rotatives offset ne doivent pas tomber dans le panneau de la direction, qui a chargé sa maîtrise de lancer l'idée du travail en quatre équipes de six heures. La direction estime que les cinquante sept camarades qui sont inscrits sur la liste des licenciés seraient en surnombre au mois d'août. Il ne faudrait quand même pas que cette direction nous prenne pour des imbéciles, alors qu'elle nous a demandé vingt receveurs pour remplacer les vacanciers. D'après G. Lang, de plus en plus de travaux s'effectuent en héliogravure. Comment se fait-il que la proportion de machines qui se montent en rotatives sont des offset et dépassent de loin le montage de rotatives hélios ? »

La prochaine entrevue, qui doit avoir lieu entre les syndicats et la direction aura lieu le 7 septembre. Entre cette date et le 31 décembre d'autres négociations auront lieu, ce qui nous permettra de dresser d'autres plans de bataille. Si au 31 décembre les licenciements devaient avoir lieu il faudrait envisager à ce moment-là les 4 x 6.

Ce qui est paradoxal dans cette histoire de manque de travail, c'est qu'actuellement avec le système des 3 x 8 il n'est pas possible d'assurer du travail aux machines du lundi matin sept heures au dimanche sept heures. La ficelle est un peu grosse à avaler. Lorsque l'on fait les calculs, plus de demi-heure de casse-croûte à payer, plus d'arrêt de machine et le samedi plus de majorations d'heures supplémentaires. Nous comprenons mieux les manœuvres de la direction. Si ce jeu prenait aux rotatives offset, il faut bien prévoir que les mêmes problèmes se poseraient aux rotatives hélios, ce qui n'est pas exclu.

Donc, pour le moment, il faut que les camarades restent la tête froide et attendent la prochaine réunion autour de la table ronde le 7 septembre. Des camarades ont posé la question sur la mensualisation. Ceci est d'ordre national, aucune imprimerie ne doit accepter la mensualisation isolément, du fait que les organisations syndicales ne connaissent pas le contenu des propositions patronales.

Lorsque Pichou est venu le 27 avril chez Lang au réfectoire des rotatives offset, il déclarait : « Plutôt quarante licenciements que des reclassements bidon comme il s'en est déjà fait dans la maison. On pourra constater que dans tout son exposé d'aujourd'hui il n'a été nullement question de reclassements. Il faut rappeler que lors de sa première intervention, il avait fait des mécontents et n'avait pas été tellement ap-

prouvé avec ses reclassements bidon. Nous pouvons en déduire qu'il y a une marche arrière de sa part. Comme lorsqu'il a déclaré aux machines feuilles offset que l'ensemble du personnel avait refusé les 4 x 6, il n'a jamais dit quand. Alors qu'aujourd'hui il laisse entrevoir comme porte de sortie ces fameux 4 x 6. Nous voudrions bien savoir à quoi l'on joue entre le boulevard Auguste-

Blanqui et la direction de chez Lang, l'avenir nous l'apprendra, espérons-le. Rappelons aux ouvriers que le syndicat c'est eux, et que leur syndicalisme doit être révolutionnaire et non réformiste. Quant à l'avancement de l'âge de la retraite, cela n'intéresse personne, il n'en est pas question dans le langage des prolétaires.

G. M.

Grève du zèle générale et illimitée du bâtiment et des travaux publics

Il ne s'agit pas, vous vous en doutez, d'un appel lancé par les Fédérations CGT et CFDT du Bâtiment et des Travaux publics, mais de celui de la CNT.

Pour le 11 juin la CGT et la CFDT lancent un ordre de grève de 24 heures pour protester contre l'attitude des organisations patronales « qui renient leurs engagements de mai-juin 1968 et refusent de négocier valablement. » Elles réclament notamment la garantie et la progression du pouvoir d'achat et une mensualisation aboutissant à un statut unique pour l'ensemble des salariés.

Quelles que soient les revendications que les travailleurs du Bâtiment et des Travaux publics chercheront à imposer au patronat ce n'est pas avec une grève de 24 heures qu'ils les obtiendront.

Seule la grève du zèle générale de tous les travailleurs du Bâtiment peut imposer à un patronat toujours plus exigeant la révision des salaires et autres primes dont sont « gratifiés » les travailleurs du Bâtiment.

Grève du zèle, non pas de 24 heures, mais illimitée, pendant laquelle les travailleurs, par souci de qualité s'efforceraient de figoler un travail qu'on leur force à saboter plus ou moins du fait des cadences qui leur sont imposées.

Les travailleurs du Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux publics invitent donc, tous leurs camarades de la corporation à appliquer la grève du zèle générale illimitée. Pour le paiement des transports par le patronat; pour la conversion des primes,

toujours remises en question, dans le salaire fixe; pour l'introduction des heures de transport dans la journée de travail ou le paiement de celles-ci, en tenant compte de la fatigue supplémentaire et, dans le cas où le patronat refuserait le paiement le réclamer.

« Embauché le matin et débouché le soir aux heures stipulées par votre contrat de travail, non pas à votre lieu de travail mais au lieu d'embauche, lorsque celui-ci est le plus près de votre domicile ».

Votre voleur c'est votre patron, pas le client chez lequel vous travaillez et que par les cadences qui vous sont imposées vous volez cependant.

La grève du zèle c'est le rétablissement de la qualité du travail au bénéfice du client et au détriment du patron.

Vous n'êtes tenu par aucune loi à une quelconque productivité. Cette notion est foncièrement capitaliste. Vous êtes seulement tenu de faire votre travail dans « les règles de l'art ».

Votre patron compte huit jours pour l'exécution d'un travail et l'obtention d'un bénéfice « raisonnable » (33 % environ); mettez-en 16 ou plus et faites votre travail proprement jusqu'à ce qu'il satisfasse vos justes revendications.

Ceci est le début d'un processus qui ne s'arrêtera qu'avec la disparition du capital et du salariat.

Et n'oubliez pas : refusez de construire des casernes et des prisons : ce sont les armes de nos oppresseurs.

SUB et TP

Deux poids, deux mesures...

(Suite de la page I.)

vernent ! entourés d'une équipe de sociologues de tout premier ordre, les gens de la finance n'ont qu'une seule idée : nous faire venir, de notre propre gré, dans les pièges qu'ils tendent.

L'activité syndicaliste, quand elle se veut révolutionnaire, quand elle a la prétention de changer le monde, ne peut négliger l'action « politique ».

Quand, dans une élection législative, même partielle, un candidat UDR, ancien résistant, accepte aussi facilement qu'il va l'accepter la concurrence d'un fasciste, et acceptera tout aussi facilement les voix que recueillera ce fasciste;

quand parmi les candidats ayant certaines chances de recueillir des voix nous voyons un certain Parti, prétendument défenseur de la classe ouvrière, et qui fait la chasse au révolutionnaire, n'est-il pas temps de dire : Il faut faire cesser cela ?

Travailleurs : vous seuls pouvez obtenir ce résultat. Vous seuls pouvez détruire à jamais les fascismes, ces pestes noires, rouges, brunes.

Travailleurs : unis, et luttant directement vous pouvez tout.

Unis, mais obéissant à un parti, vous êtes réduits au rôle de robot.

Désunis, vous êtes perdus.

M A I

Le patronat ne semble pas très tenté par une mensualisation réelle. Ce qui veut dire que la lutte syndicale devait s'intensifier. Or la CFDT fait de la haute volée et la CGT déclare « noter » les reculs de la délégation patronale et demande en outre l'application de la prime d'ancienneté. Il n'est donc apparemment plus question de mensualisation. Un peu d'histoire de la carotte et de l'âne, somme toute.

Grève à la Société nationale des Pétroles d'Aquitaine, déclenchée par FO et CFDT. FO à la traîne, et la CFDT opportuniste. Bien entendu, comme il était question d'augmentations de salaires unifiées, nous ne voyons pas la CGT dans l'affaire. Où est donc la révolutionnaire CGTU ? Péchés de jeunesse, pour sûr.

PTT encore une grève de 24 heures. Les grévistes n'y gagnent rien, pas même la sympathie du bon Français utilisateur. Combien de temps encore les syndicats politiques FO, CGT, CFDT, empêcheront-ils les postiers de déclencher une action réellement efficace ? Une simple grève du zèle, puisque c'est à la mode. Ou mieux une grève illimitée. Quinze jours de grève totale, en une seule fois, valent mieux que quinze jours étalés sur un an. Qu'on se le dise.

Le Métro parisien aussi. Même les agents de maîtrise. Mais attention, pas de mélange avec la plèbe des simples employés. Il leur faut une grève bien à eux, tranquille. Et quand ces employés voudront s'y remettre, on leur dira : Chacun son tour. Vous après. C'est ce qui s'est déjà passé ces derniers temps aux Allocations familiales. Et comme ces grèves ne donnent rien, il faut les recommencer. D'où instabilité. D'où en-

vie du bon populo d'un gouvernement vraiment fort. D'où le parti. Oublierait-on, rue Kossuth, qu'il existe aussi un groupement appelé ordre nouveau ?

Madrid. — Un groupe de travailleurs a été renvoyé de l'entreprise Bessel S. A., entreprise fabriquant des appareils de haute précision, et où sont employés 1.300 personnes.

La direction déclare que les ouvriers mis à pied travaillaient à un trop faible rendement depuis quelques jours. Les travailleurs, en revanche, disent que leur rendement était normal, et que l'extraordinaire était celui qu'ils devaient effectuer les mois précédents.

Nos camarades espagnols semblent se souvenir mieux que quelque soi-disant syndicaliste français du vieil adage syndicaliste : « A salaire faible, faible besogne ».

Grève du zèle des contrôleurs de la circulation aérienne prévue de vendredi à lundi. Cette action ne semble guère efficace au départ ; il faut dire que c'est organisée par la CFTC et la CGT main dans la main. Nous ne savons pas ce que sont les revendications immédiates, mais avec de telles actions et de tels dirigeants on ne risque pas d'aller bien loin.

Grève des dockers à Dunkerque. Le trafic est pratiquement bloqué aujourd'hui. Rappelons que les dockers sont solidaires d'un camarade licencié soi-disant pour « surdité ».

2 500 ouvriers des chantiers navals Cockerill en Belgique sont en grève depuis six semaines. Ils demandent une augmentation de salaires. Les problèmes seraient-ils résolus par une seule augmentation de salaire !

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LE « C. S. »

LE COMBAT SYNDICALISTE est le seul organe hebdomadaire de l'anarcho-syndicalisme. Pour lui permettre de persister dans son effort de propagande et d'intensifier son action d'information et d'éducation, l'équipe du « C.S. » lance une souscription permanente auprès de ses lecteurs et sympathisants.

Les versements doivent être

adressés par mandat-carte ou virement de CCP à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), CCP Paris 20.990-10. Mentionner sur le talon du mandat : « Souscription « C. S. » ».

Il ne sera pas envoyé d'accusé de réception mais la liste des souscripteurs sera régulièrement publiée dans les colonnes du « C. S. ».

Le problème des salaires

(Suite)

Les exportations qui devraient être l'excédent de la production intérieure sans emploi, sont très souvent faites sans tenir compte de cette nécessité. L'exportateur a toujours intérêt à payer le moins possible le salaire du producteur et à vendre au plus cher à l'extérieur. Elles prennent une importance d'autant plus grande que la monnaie du pays vendeur est plus dépréciée et que l'acheteur peut réaliser une bonne affaire en achetant pour peu, en valeur de son pays, les marchandises convoitées.

En principe, le total des exportations d'un pays doit représenter, en monnaie, une valeur égale à celle des importations. C'est ce qu'on appelle la balance des comptes. Si, au contraire, les exportations et les importations sont exprimées en tonnage, ce sera la balance commerciale, mais il faudra, tout de même, que l'équilibre soit obtenu — ou à peu près — par les postes créditeurs et débiteurs de la balance des comptes.

D'une manière générale, et compte tenu des fluctuations des changes, qui indiquent les directions à donner aux marchandises exportées, sans le faire d'une manière rigide, les exportations, qui sont une des formes des échanges, doivent, elles aussi, donner matière à profit, qui ne peut toujours être tiré que des deux sources traditionnelles : le salaire et le prix de vente.

Les importations qui permettent à un pays de faire venir du dehors ce qui lui manque, aux meilleures conditions, ne peuvent être réglées que par le produit des exportations, des sorties d'or plus ou moins importantes selon les besoins, ou des crédits consentis par le pays vendeur.

Si elles ne peuvent être payées par des sorties de marchandises correspondantes en valeur, elle obligent le pays acheteur à envoyer une partie de son or dans le pays vendeur et la monnaie du premier en est affectée d'autant, surtout si le volume des transactions à sens unique est important. Elles peuvent, en certaines circonstances, dévorer tout le stock d'or disponible et c'est alors très grave, car le pays qui exporte son or sans contre-partie peut fort bien, quelque jour, se trouver en état de faillite.

Les importations contre crédit consenti ne sont pas moins graves, car il faudra toujours, un jour, rembourser le crédit accordé, soit

en marchandises, soit en travail. Et comme il y a les plus grandes chances que ce ne soit pas en travail, il faudra donc payer en marchandises en s'efforçant de conclure des traités commerciaux favorables, ce qui ne sera pas toujours facile, parce que les pays vendeurs n'auront pas forcément besoin des marchandises qu'on leur offrira. En outre, les importations contre crédit placeront le pays acheteur dans la même situation que le bénéficiaire du crédit ou du prêt et celui-ci aliénera sa liberté économique ou, plus exactement, sa liberté tout court. Il deviendra un satellite du pays vendeur et devra, bien souvent, suivre sa politique internationale.

Pour la même raison que celles déjà indiquées, les importations, qui sont l'une des formes des échanges, sont aussi une des formes du profit et celui-ci ne peut trouver son expression pratique que dans l'abaissement des salaires et l'augmentation des prix.

Les tarifs douaniers sont le meilleur moyen employé par les dirigeants d'un pays pour protéger les intérêts des détenteurs des produits destinés à la consommation intérieure.

C'est ainsi que, dans un pays comme la France, les consommateurs payaient le quintal de blé 250 francs en 1939, alors qu'il était coté 80 francs sur les marchés mondiaux de Chicago et de Toronto. Pourquoi ? Parce qu'il fallait que le paysan français puisse vendre son blé pour payer ses impôts et faire face à ses affaires. En réalité, le tarif de douane qui frappait d'un droit de 170 francs par quintal — droit qui était payé par le consommateur en dernier ressort — n'était rien d'autre qu'une prime à la routine et l'utilisation d'un outillage archaïque, qui sont le fort des paysans français. Si le blé avait pu entrer partout en franchise douanière, le prix de 80 francs le quintal n'aurait été majoré que des frais de transport et le consommateur français aurait payé son pain beaucoup moins cher. La pratique peut d'ailleurs aller très loin et entraîner les conséquences les plus graves lorsque les pays touchés décident de prendre des mesures de rétorsion et, bien souvent l'augmentation des droits de douane a été le commencement de la guerre tout court lorsque la guerre des tarifs est parvenue à son terme.

P. BESNARD

(A suivre.)

Le match Daniélou - Garaudy

(CHRETIENS ET MARXISTES DEVANT LE MONDE MODERNE)

Ce fut, dans cette « A armes égales » du 16 mai dernier, un match à fleurets mouchetés. Comme toujours, d'ailleurs, les adversaires évitant soigneusement d'aller au fond des choses. Et, quand je dis les adversaires, il ne faut pas exagérer, car les points qui les unissent sont infiniment plus nombreux que ceux qui les séparent. Tous deux croyants sincères, je veux bien, quoique se référant à deux idéologies différentes. Mais il y a longtemps que nous savons que les adeptes de religions différentes, voire opposées, se ressemblent presque toujours dans leur comportement face aux hérétiques. Et surtout face à ceux qui se trouvent fort bien de n'appartenir à aucune de ces religions, je veux dire les athées. Mais revenons à notre émission.

Après les présentations d'usage, lequel usage veut, il m'apparaît, que l'on prodigue les « mon père » au cardinal Daniélou, qui n'est le père de personne, l'on nous passe sur l'écran les deux films réalisés par les deux « débatteurs ». Pour l'homme d'Eglise, une très jolie jeune fille qui, quelques années auparavant avait vu Dieu; nous fûmes fort surpris de l'entendre réclamer, d'une voix douce et anxieuse aussi, diverses réformes sociales que l'on n'a pas coutume de voir exposées ainsi par une fervente catholique. Ainsi : « Il faudrait s'orienter vers un partage des richesses; les nantis, les possesseurs de ces richesses ne se soucient guère des dépossédés, des opprimés, des sous-développés; il y a trop d'inégalité parmi les hommes; l'Eglise ne paraît pas faire tout ce qu'il faudrait pour atténuer ces inégalités; la parole du Christ n'est pas suivie. »

Ce fut ensuite le tour du film présenté par Garaudy. Assez bizarrement l'on assita à la profession de foi d'un prêtre ouvrier. A croire qu'aucun coco de la base n'ait voulu affronter les rigneurs du Comité central.

Voici, en substance, les affirmations de notre homme, de surcroît militant syndicaliste :

« Dans le régime qui est le nôtre, le régime capitaliste, il faut constamment se battre contre le patronat; se battre pour les salaires, pour la diminution du temps de travail, se battre pour de meilleures conditions de logement, de transport, pour la dignité de l'homme; se battre aussi

pour humaniser les travaux à la chaîne, en diminuant les cadences, surtout pour ce qui concerne les femmes... Mais il faut aussi se battre sur le plan politique, car sur le plan syndical, cela ne suffit pas.. Et là, nous sommes bien obligés de constater que seul le Parti communiste est à même de le faire. C'est mon opinion, et c'est pourquoi je suis à la fois prêtre, militant syndicaliste et allié des communistes. »

Très bien cela, très bien, à part la dernière affirmation concernant le Parti communiste. Mais comment arriver à convaincre cet homme que le PCF n'est pas, loin de là, ce qu'il en pense. Nous avons affaire à un homme de foi, de double foi, même si l'on peut dire, puisqu'il assimile en lui la foi en Dieu et la foi en Marx.

Et les deux champions en présence, ne sont-ils pas, eux aussi, des hommes de foi.

Le premier, le cardinal Daniélou, retors, ironique et jamais pris au dépourvu, croit naturellement en son Dieu, son Jésus et son Saint-Esprit, sans oublier la fameuse Vierge Marie.

Le second, Roger Garaudy, philosophe marxiste, exclu du PCF, n'a pas pour autant perdu sa foi en l'avenir et le bien-fondé du marxisme. Il nous a même gratifié d'une autocritique de première bourre !

« Il a été stalinien en toute ignorance des crimes de Staline, dont il n'a eu la révélation qu'à l'occasion du XX^e Congrès, grâce à Kroutchev. Il a voté en toute conscience l'exclusion de plusieurs de ses bons camarades, dont Servin et Tillon; il a approuvé l'intervention des chars soviétiques à Budapest, ce qu'il approuve encore en affirmant qu'il n'y a aucune similitude avec l'intervention de ces mêmes chars à Prague, laquelle il réprouve. Enfin, exclu d'hier, il a déjà demandé sa réintégration dans le Parti. »

Ce qui prouve, de sa part, une bonne dose d'optimisme, sinon tout simplement de naïveté.

Le débat proprement dit, entre les deux hommes, ne fut pas particulièrement passionnant. Garaudy, tout naturellement, nous entraîna sur le terrain du syndicalisme, donc de la CGT, affirmant à plusieurs reprises que les marxistes et les chrétiens pouvaient très bien s'entendre sur ce terrain-là. Daniélou, pour sa part, affirmant

qu'il n'y croyait pas, étant entendu que le temporel n'est pas tout, qu'il y a le domaine spirituel, dont Marx lui-même avait dit pis que pendre, vu que son idéologie était surtout entachée d'athéisme pur et simple, mais qu'il était d'accord sur presque tout ce qui touchait à une meilleure répartition des biens de consommation, ainsi qu'à de grandes améliorations de la condition ouvrière.

Le dit Garaudy répliquant qu'il urgeait de se mettre ensemble pour ces premières et importantes réformes, et qu'à ce moment-là, c'est-à-dire une fois le but atteint, il y aurait lieu de s'occuper du domaine spirituel, c'est-à-dire religieux. Le ciel peut attendre, semblait-il vouloir dire, ce qui est aussi mon opinion.

Ensuite diverses questions furent posées aux deux athlètes, assez pertinentes, dont les réponses furent habilement esquivées par Daniélou. Garaudy, lui, parut répondre plus franchement, sans toutefois, aller très avant dans le détail.

Bref, le débat se termina, au bout de deux heures, sans que l'on soit allé, d'un côté comme de l'autre, au fond des choses. Ce qui est, semble-t-il, la règle en ces sortes de débats, malgré la valeur et

parfois la volonté des protagonistes.

Quant à l'avenir du monde moderne, s'il n'a que de tels animateurs, il ne m'apparaît pas particulièrement meilleur que le présent. Ce ne sont pas quelques réformes, même profondes, obtenues à force de grèves et de revendications qui arriveront à transformer l'état de choses actuel. On se garde bien de mettre en cause les systèmes dans leur essence même, à savoir les gouvernements élus et centralisateurs qui règnent des deux côtés, la permanence de l'Etat, l'existence d'une armée, d'une police et d'une magistrature aux ordres des puissants du moment, que ces puissants soient détenteurs du capital ou membres du Comité central du Parti. Enfin, si l'on se gargarise volontiers du mot « liberté », on ne semble pas trop s'intéresser au mot « égalité ».

Quand, donc, verrons-nous et entendrons-nous, à cette émission qui se veut d'information équitable, des personnages décidés à ne pas mâcher leurs mots. Par exemple, Robespierre contre Babeuf; Blanqui contre Thiers; Marx contre Bakounine, et, pourquoi pas ? Jésus-Christ contre Paul VI ou VII.

BLANQUET

LA REPRESSION ET LE « SEXE FAIBLE »

Le 3 mai dernier, aux abords d'un marché de Colombes une trentaine d'agents casqués et matraqueurs chargent un groupe de gachistes vendant des journaux.

Les policiers sont reçus par une volée de briques, mais les dangereux vendeurs de journaux se dispersent en courant. Seule une ouvrière spécialisée de 21 ans, Laure Szwerbrot est attrapée, et quelque peu malmenée. Un professeur stagiaire, Marie-Claude Dufлот, 26 ans qui faisait son marché eut le toupet d'outrager les représentants de la force qui s'en montrèrent très émus.

Comparaissant toutes deux devant la 23^e Chambre Correctionnelle de Paris. Et, naturellement condamnées. La première, redoutable lanceuse de briques, écopa de deux mois de prison fermes, et de 200 frs. d'amende. La deuxième,

non moins redoutable lanceuse d'outrages se vit infliger un mois avec sursis et 400 frs. d'amende.

Cela est très bien ainsi, car, selon la morale officielle, force doit rester à la force, et la faiblesse sévèrement punie. Quoi de plus faible que le faible bras d'une faible femme même lanceuse de briques, ce qui n'est pas prouvé !

Et, par corollaire, quoi de plus fort que le gros bras d'un représentant de la force publique, parfois armé d'un gourdin, forcé et fortement distributeur d'honneurs ! La morale (fasciste) et la justice (itou) étant sauves, vive la répression anti-casseuse !

«L'Argent», Emile Zola ..	5 75
«L'aneau d'amatiste», A.	
France	8 00
«L'Aiglon», Ed. Rostand	4 50

Cosas de antes y de ahora

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 4 de Junio de 1970

La Confederación Nacional del Trabajo, organismo popular contra el cual nada han podido los gobiernos, los partidos y los derivacionistas, ha venido sufriendo, desde el día de su creación, serios intentos de desquiciamiento al verse que tal sindical interpretaba los sentimientos de emancipación total sin avenirse a contemporizaciones que poco a poco la dejaran sin contenido. En primer plano captacionista actuaron socialistas significados como José Comaposada, Toribio Reoyo, Fabra Rivas y José Bueso, especialmente éste último. Erraron el golpe, no pudieron conducir la CNT naciente al redil ugetista, y honestamente renunciaron a proseguir en su propósito.

Luego trató de contaminarla la policía introduciendo en su seno una cantidad de agentes provocadores, los cuales, metidos entre gente avisada y de una seriedad concluyente, fueron descubiertos y expuestos a la vindicta pública, cuando no les sucedió otra cosa. Los jefes policías Carbonell, Martorell y Bravo Portillo no recogieron excesivos laureles oponiéndose a la CNT. Ya antes al «detective» Tressols le había ocurrido fracaso semejante.

Los políticos se esforzaron también en sacar partido de la CNT, en ocasiones exhibiendo su condición de defensores de compañeros nuestros encausados por la justicia. Citaremos con todo el respeto y la estima que nos merecen los abogados Francisco Layret y Eduardo Barriobero, para significar en ellos a todo el resto de letrados incondicionales nuestros, entre los que figuraba también Angel Samblancat. Advertidos de nuestra firmeza antipolítica, renunciaron noblemente a que el cenetismo le votara a pesar de que el cenetismo les debiera algo. De otros abogados profesionales huelga, para el caso, ocuparse.

En 1918 introdujose el comunismo en nuestras filas merced al relumbrón de la revolución rusa, entonces no exactamente conocida en Occidente. Gracias al romanticismo revolucionario de nuestros jóvenes, en nuestros sindicatos mayores y en las federaciones obreras de pueblo funcionaban grupos denominados «soviets», circunstancia o ignorancia que

los Nin, Ibáñez y Arlandis supieron aprovechar en 1919 para inclinar el Congreso de la CNT, dicho del Teatro de la Comedia, hacia la III Internacional (bolchevique) aunque fuese a título provisional. Conocido el paño dictatorial ruso, la CNT se apresuró a causar bajo en esa Internacional, proletaria, sí, pero comunista autoritaria. La destrucción de las comunas libertarias de Kronstadt y de Ucrania nos había suficientemente ilustrado, además de los viajes de estudio efectuados en la URSS por los compañeros Pestaña, B. Lladó, F. Durán y Gastón Leval.

Incluso la sangría provocada por Dato, Martínez Anido, Arlegui y Miró y Trepal en nuestro tesoro humano, no permitió al comunista Maurin apoderarse de la CNT, a su parecer exangüe y desangrada. Siempre, en los medios anarcosindicalistas, ha quedado conciencia vigilante.

Lo normal ha sido en nuestra historia que los Fronjosá, los Manuel Andreu, los Félix Barjau, los Sebastián Clará y otros, ingresaran en la política sin presentar problema interno a la Organización. Pero el caso de estos hombres desgajados no ha sido el mismo de otros, obedientes sin duda a directrices oscuras para mediatizar políticamente a la CNT, ya que no la conseguían dominar. El virus de la discordia promete mejores resultados al enemigo que dar cara a la CNT, considerada con razón invulnerable.

El caso del Treintismo fue un ejemplo de condescendencia en unos y de aviesidad en otros. No es seguro que la lucha contra el grupo de los Treinta fuese en todos los casos correcta, puesto que las pasiones se alteraron. Pero si es innegable la buena fe de los Peiró, Gibanel y otros, mírese la consecuencia de los Flo, Puig, Cortada y demás que se pasaron con armas y bagajes al comunismo, además de los que quedaron apeados en el republicanismo. De triunfar la tesis contemporacionista del Manifiesto de los Treinta, ¿a dónde hubiese ido a parar la Confederación en su aspecto netamente libertario, apolítico y de acción directa? Un partido cualquiera puede compartir con otra organización semejante sin peligro de perder moral y tinte. La CNT, de

haber sido cautivada por el Partido Sindicalista que se inventó Pestaña, se habría diluido en la política y pronto desaparecido. Al Pestaña de antaño los compañeros lo hemos estimado mucho. Al Pestaña treintista lo dejamos, con clara visión, en valor perdido.

Son lecciones éstas que dicen mucho, que valen un Perú por lo mucho que ilustran. Visto el fracaso de la guerra y comprobada nuestra ingenua participación en el gobierno (actitud que no podía irrogarnos más que descrédito incluso en el caso de haberse ganado la contienda) ¿hay que seguir a las andadas, hay que andar a ciegas y a tientas, hay que hundir el crédito que le queda a la Confederación firmando documentos políticos, demoliendo en el exterior lo que queda de fortaleza confederal; alimentar la discordia, el recelo, para impedir el renacer de las pléyades libertarias, para oponerse al desarrollo de nuestras publicaciones, para fraccionar en múltiples pedazos lo que ha de ser unidad sincera, para provocar una escisión tras otra con fines de liquidación de una Organización y una idea cuya grandeza ciertos afines ya no conciben porque el tiempo les resulta ceniza en vez de sol renovado cada día?

No ocultamos que las defecaciones, cuando las hay — y es natural que las haya — nos suelen causar pena; pero comprendemos, y no ahincamos. Cada cual es dueño de inclinarse hacia donde el instinto le lleve. Mas lo que no merece conformación ni trato indiferente es el empeño de mantener la discordia en el seno de la CNT a base de personalismos, o de empalidecer el sentido compañeril que en la CNT, en sus grandes y difíciles momentos, siempre ha prevalecido.

Si la Organización se ha dado publicaciones en Congresos y Plenos, el deber está en apoyarlas y no en hacerlo o desahacerlo según sea la faz de los redactores. Si hay Comicios celebrados a plena luz bajo órdenes del día elaborados por el conjunto confederal, lo lógico y sensato es atenerse a

la ley de las mayorías, pues de lo contrario no habría manera de regir los destinos de no importa qué organismo nuestro.

Lo primero en casa es sentir y obrar en anarcosindicalistas y en compañeros leales; y lo segundo lo podríamos concretar en la actitud sensata de los socialistas y sindicalistas que, al ver el giro formal de la Confederación, optaron por abandonar con todo respeto ese organismo que política y socialmente no les interpretaba.

Observando fielmente una de ambas actitudes, cada cual quedaría en su sitio o en su justo medio.

Porque el nuestro es el de proseguir nuestra obra proletaria en lugar de perder un tiempo para la causa precioso.

Umbral n° 100

Recién aparecido, con las siguientes firmas:

F. Alaiz, G. de Amor, M. Bakunin, P. Bosch Gimpera, J. Call, J. Cambre, T. Cano Ruiz, L. Capdevila, A. J. Capelletti, J. Carmoña Blanco, J. Cassou, M. Celma, A. Comfort, R. Dieste, Diez Sada, G. Esgleas, F. Ferrer, J. Ferrer, L. di Filippo, L. Flury, Fontaura, V. García, J. Guillaume, J. Gómez Casas, J. Hiraldo, M. Jiménez, P. Kropotkin, R. Lone, A. Lorenzo, E. Malatesta, A. Marcellán, R. Mella, F. Moacry, F. Moro, J. Moreno Villa, V. Muñoz, C. Parra, J. Peiró, B. Porcel, J. Prat, I. Puente, J. Ma Puyal, E. Roig Querol, A. Rosell, A. Samblancat, L. Sarrau, R. Saenz, S. Seguí, J. Sevilla, E. Soto, F. Valera, J. Viadiu, V. Marcos, E. Zamacois, M. Zaragoza.

Precio: 10 F. Número propenso a ser agotado.

Por su valor literario, por su importancia bibliófila, no dejéis de adquirir este número señero de

UMBRAL

Aqui y ahora

Aires de fronda

por Juan Español

LA entrevista celebrada en Madrid por los señores Ruiz-Giménez, Tierno Galván, Satrustegui y Areilza con el ministro alemán de Asuntos Exteriores Scheel, ha sido y continúa siendo el plato fuerte de los comentarios periódicos en el mentidero político español.

Sin ir más lejos tal acto es considerado por el coro franquista como extraordinario, desusado e ilegal según las más elementales normas diplomáticas y políticas. No obstante, los señores arriba citados no actuaron como francotiradores al confeccionar el memorándum de cinco puntos para presentarlo al ministro teutón, puesto que una copia de él fue remitida respetuosamente a López Bravo, es decir, al gobierno español, aunque también es cierto que el documento fue incluido inmediatamente por Scheel en su valija diplomática camino de Alemania. En última instancia, dicen los corifeos del franquismo, el tanto se vuelve a favor de Scheel y del gobierno español, por cuanto no deja de tener gracia «que hombres calificados como de una oposición inexistente e ilegal se encuentren con un ministro que viene de visita oficial.» En otras palabras, que es una carnavalada que sólo mueve a risa y a mofa que caen directamente sobre sus protagonistas iniciadores.

Uno de los primeros en salir al paso de la maniobra del cuartero fue Ignacio Luca de Tena, que también ha sido embajador como dos de los firmantes del documento. Y hace hincapié, para impugnarlo, en el punto aquél en que éstos dicen que «una práctica universalmente establecida entre los países democráticos hace que las visitas de dignatarios extranjeros no se limiten a establecer contactos con el gobierno, sino también a escuchar la voz de distintos sectores políticos de la nación», es decir, según Luca de Tena, de la oposición. Y él, que ha sido diplomático, no tiene noticia alguna de esa práctica «universalmente establecida», ni tampoco otros colegas suyos la conocen. «Yo no concibo, por inverosímil — agrega — que un ministro español de visita oficial en la República Federal Alemana, ponga por caso, cuyos gobernantes son actualmente socialistas y liberales, fuera capaz de escuchar los razonamientos de los partidarios que les puedan quedar en Alemania a Hitler o al nazismo.» El ejemplo me parece estúpido e indigno de

una mente que quiere hacerse pasar por democrática. Porque yo diría a Luca de Tena que al nazismo, al fascismo o a cualquier otra tendencia similar no se la debe escuchar ni por vía diplomática ni por ninguna otra vía a no ser que el oyente sea otro más de la misma camarilla. Porque según esto, ¿no resulta evidente que Luca de Tena califica a los firmantes de la oposición como nazistas o gentes indeseables en el concierto de los países libres y democráticos por el simple hecho de disentir y hacer frente a la política del gobierno y del sistema? Luca de Tena se sale del tiesto y se le ve el plumero a cien leguas. Porque no es lo mismo las naturales discrepancias entre dos sistemas sociales de signo progresivo, que el enfrentamiento de uno progresivo y otro decididamente retrógrado así reconocido por el consenso general de la humanidad. Los cuatro disidentes afirman que «pertener a la oposición no significa, en ningún caso, estar contra el interés general, sino servirlo dentro de la dimensión plural de una sociedad libre», en contra de lo cual Luca de Tena nada tiene que añadir, lo cual nos parece sorprendente después de cuanto queda dicho. No obstante le parece un subterfugio gratuito a su acto insólito el que aclaren que «las evidentes dificultades que las corrientes de opinión sociales y políticas, no oficiales, encuentran en España para manifestarse, inclinaron seguramente al dignatario extranjero a aceptar el contacto con los firmantes.» En contra de esto Luca de Tena dice que el propio Areilza ha manifestado públicamente que sus artículos en la prensa diaria no tienen más límites que los de su propia responsabilidad, sin traba alguna para la libertad de su decir y con un respeto total para su pluma de periodista. Eso es una verdad a medias, y se ve que el autor de tal declaración, si es sincero, no pretende otra cosa que dar vasesina. Es cierto que en la prensa se pueden leer ciertas cosas que antes era imposible leer, pero siempre que se quede todo en teoría, en puro florilegio o incluso en innoble demagogia, porque en cuanto se intente pasar a vías de hecho, es decir, a la organización práctica y sistemática de lo teorizado, entonces ya es harina de otro costal y en seguida viene Paco con la rebaja. Y si los ataques teóricos se pasan un poco de la raya, también tenemos el esta-

cazo. Que lo diga, si no, «Sábado Gráfico», últimamente suspendido por cuatro meses, o «Cuadernos para el diálogo», o «Índice» y «Destino», cuyos números son secuestrados frecuentemente y multados, así como procesados los autores del supuesto artículo delictivo. ¿Qué tiene de extraño, pues, lo que le ha ocurrido y le ocurre a Cipriano González y a la publicación «Panorama»?

Una prueba contundente de lo dicho lo tenemos con motivo, precisamente, del asunto que nos ocupa. En plena euforia de las conversaciones con el ministro alemán, aparece un artículo firmado por un tal Ginés de Buitrago cuya identidad nadie conoce, pero que todo el mundo supone que es Carrero Blanco. El tal Ginésillo lanza una serie de andanadas tan persuasivas como las de los cañones del 42 para advertir a los disidentes que se anden con pies de plomo, a las que contestó Areilza sumiso y en tono menor. Desde la publicación del mencionado artículo, la vox populi ya empieza a llamar «buitraguistas» a los defensores del «establishment», de modo similar a como los americanos denominaban milanos y palomas en política a los duros y a los que tendían a escoger la libertad.

La argumentación de todo el estamento franquista se cae por su base nada más comenzar. Dicen, por ejemplo, que los disidentes quieren representar una oposición que no existe, y por si fuera poco, remachan el clavo añadiendo que si existe es ilegal. El corolario que se desprende es claro como el agua y por demás bien sabido: en España no hay oposición, y lo que es peor, no debe haberla. Lo primero es una desaforada mendacidad que cualquiera puede comprobar a poco que se lo proponga, y lo segundo es cierto en la medida en que el derecho de la fuerza sea capaz de mantenerlo. Sustentar tal criterio después de anunciar reiterativamente una apertura hacia la democracia, es tanto como reirse en las mismas barbas del pueblo español y de los países de la Europa occidental, en los que desea integrarse y a los que está pidiendo insistentemente un lugar en la mesa directiva. A raíz del último cambio de gobierno hubo mucha gente del interior y del exterior que creyó lealmente — ¿por qué no habría de ser alguna vez? — en un cambio político sustancial. Pero los hechos están demostrando que no sólo no hubo

variación progresiva alguna, sino más bien que se está dando marcha atrás en muchos aspectos. Los ministros y hombres más representativos del régimen, sin embargo, se ocupan más que nunca en instrumentar un gran concierto de discursos y peroratas, entre cuya fantasmagórica hojarasca se pierde todo sentido sustancial que implique algo real y efectivo. La gente, después de oír o leer tales mamotreos demagógicos, se pregunta qué es lo que han dicho, a qué se refiere tan dispendiosa oratoria, y tiene que reconocer por fin que no comprende nada, que nada le concierne, que sólo han sido frases vacuas que al vacío se dirigen como un niño se aferra al regazo materno de donde ha salido. En España no puede haber oposición, en España sólo ha de haber contraste de pareceres, un contraste que se debate en la pura paradoja, pues lo único que se contrasta son diversos modos de expresar una misma versión monolítica; ha de establecerse un diálogo que no desborde los límites de un simple monólogo; ha de manipularse una dialéctica que no posea términos de enfrentamiento. Todo ha de reducirse a un inane parloteo doméstico sin sacar los pies de la manta, y no por miedo a atrapar un resfriado, sino en previsión de que puedan ser cercenados por un ominoso y oculto poder. El régimen español, pues, se alza y se perfila como un tirano señero y omnipotente, inapelable e inflexible. Pero con el fin de que no lo parezca, como aquel rey que le dijo a su lacayo, «Háblame para que parezcamos dos.»

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

LIRA ROTA

España bajo la zarpa

Hace ya tiempo que España, se halla sujeta al yugo de un sádico verdugo, que con el pueblo se ensaña.

Un repugnante reptil apoyado por el clero, el militar, usurero, Falange y Guardia Civil.

Jamás en nuestra nación se vio tanta crueldad, ni nunca la humanidad soportó tal vejación.

... Mientras los que no producen nadan en la abundancia, mostrando con petulancia caras joyas que relucen.

Y están sus mesas servidas de los más finos manjares, rociando sus paladares con carísimas bebidas.

Y derrochan los millones en vicios y vanidades, en modas y liviandades y en continuas diversiones.

El obrero que labora, ¡cuántas amarguras pasa y sufrimientos sin tasa, en esta trágica hora!

Es el hambre su sustento, teniendo por compañera, la miseria carroñera y el terror por complemento.

A sus hijos desnutridos, de la tisis fácil presa, la muerte sus frentes besa, por culpa de unos bandidos.

Mientras, se invierten caudales en templos y seminarios, en edificios bancarios, en cuarteles y penales.

Y en espaciosos salones de palacios suntuosos, los magnates poderosos organizan recepciones.

Y los grandes potentados, en señoriales mansiones de amplias dimensiones, residen bien recreados...

y las familias honradas, en cuchitriles insanos, como si fueran gusanos, han de vivir apiñados.

Siendo a millares los seres que carecen de un hogar donde poder cobijar sus cuerpos y sus enseres.

De diferencias sociales fue siempre España bastión, mas nunca en la proporción de los momentos actuales.

Constante persecución, cárceles y calabozos, martirios más espantosos que en la Santa Inquisición.

He ahí lo que le espera al español que, cansado de este caótico estado, a protestar se atreviera.

Asesinados vilmente van cayendo proletarios; individuos ejemplarios van muriendo tristemente.

¡Mas, no está el día lejano, en que contra el vil franquismo, con singular heroísmo se alzaría el gran pueblo hispano!

Y fraternalmente unidos, sin burguesistas tendencias, animadas las conciencias, lucharán los oprimidos.

¡Y al triunfo de la verdad, al pueblo trabajador le alumbrará el resplandor del SOL DE LA LIBERTAD!

UN HIJO DEL PUEBLO

En un lugar de Iberia.

DISCOS

Existe el tipo de persona llena de ceremonias y sutilezas... verbales, pero que no le meterías dedo tuyo entre dientes sin temor a que lo cortara de un dentellazo café.

Existe el hombre dotado de una exactitud asombrosa, incommovible, que se reclama de una idea al ritmo del reloj de repetición, y con todo, absolutamente irregular, nabotizado, y tarambanizado.

Existe el carlista que se equivocó de sendero.

Existe el lerrouxito que empezó en fuego vivo y quedó en fuego fatuo.

Existe el sabio que cree serlo porque familiares se lo han dicho.

Existe el vanidoso, vano y oso.

Existe el roedor que construye nada.

Existe todo eso, y por el anarquista como si no existiera.

DISCOBOLO

Empatados

Las pantallas familiares nos han presentado dos mártires de sus propias Iglesias. Garaudy y Daniélou son el retrato de la situación actual de las suyas respectivas: a la marxista el primero y a la vaticana el otro.

Breves filmes nos muestran la forma, que no el fondo de ambas creencias. El cardenal, rebelde dulzón y equilibrista del dogma, nos da gato por liebre al hablarnos del derecho a la libertad individual y dándose el título de filósofo, puesto que todo lo somete a la voluntad de Dios.

Nosotros nos desgañamos hace años por defender esa libertad y otros derechos a los que alude el cardenal Daniélou, y por defenderlos hemos sido condenados y sufrimos aún la impertinencia de esa Iglesia que representa ese señor.

Escuchemos la demagogia católica: «Hay que convertirse en hombre siguiendo a Cristo en un combate bilateral; contra los potentados y a favor de los desheredados, combate que la Iglesia no sostiene, precisamente por querer temporizar con todos.»

La Iglesia es, para Daniélou, la libertad enmarcada en los cánones conciliares. Es decir: libertad condicionada.

Para Garaudy, erizo actual del comunismo francés, es necesaria una nueva dirección es la vida político-social de la sociedad. Delimitar estrictamente las clases. Continuar la lucha para satisfacer al dios Marx-Lenin, sometiendo las masas humanas a sus pies. Interesar los sindicatos para que discutan con los patronos para obtener mejoras que parecen limosnas. Pero, no aventurarse a más. Nada de organizar la vida del trabajo directamente sin necesidad de explotadores.

Los dos están de acuerdo y se conceden puntos mutuamente. Las Iglesias, frente a los problemas sociales de la actualidad; sabiendo que la fe se está perdiendo, temen perder sus privilegios. Preferen ponerse tácitamente de acuerdo, para controlar las masas en común.

Son dos dogmas frente a frente. Cada uno con sus absurdos. El católico presentando una chica revolucionaria, que critica a diestro y siniestro, gracias a la iluminación que el bautismo ha provocado en ella. El otro dogma, presentando un cura obrero, representante de la CGT comunizante, lo que hace pensar que esa sindical no tendrá a mano verdaderos trabajadores susceptibles de represen-

tarla, a menos que a conciencia, se preparen para llevar a efecto la tan cacareada *unidad* que no logran con los refractarios a la sumisión.

Absurdo y miseria espiritual en esa confrontación de dos filósofos que empataron al darnos una buena lección de sofística.

Fernando FERRER

ESPERANTA KRONIKO EL ESPERANTO EN HELSINKI

Finlandia: La Universidad de Helsinki, la más importante de este país nórdico, ha instituido dos cursos de Esperanto, la lengua universal debida a la iniciativa del Doctor L. Zamenhof.

Varias decenas de universidades e institutos superiores técnicos, tienen actualmente una cátedra de Esperanto.

En el Japón y en Holanda, varias tesis de doctorado en ciencias matemáticas y en química, han sido presentadas en lengua universal, y recibidas con gran distinción.

Las Universidades de Innsbruck (Austria), Ceara y Porto Alegre (Brasil), Liverpool (Gran Bretaña), Sofía (Bulgaria), Bratislava (Checoslovaquia), Hiamen y Pekin (China), Hambourg (Alemania Federal), La Laguna (España), Budapest y Ezegeb (Hungria), Amsterdam (Países Bajos) Krakow y Torun (Polonia) y la de California (América del Norte) entre otras, se hallan en la vanguardia de este reconocimiento oficial del Esperanto, por las autoridades intelectuales.

El Esperanto en la Diplomacia

El Ministerio de Negocios Extranjeros de Países Bajos publica impresos, folletos e informaciones diversas en lengua universal. Las tarjetas de visita oficiales que se emplean en todas las embajadas holandesas del mundo llevan igualmente un texto en Esperanto, al lado de cinco otros textos en lenguas nacionales.

La U.E.A. (Asociación Universal de Esperanto) de Rotterdam anuncia que por lo menos tres embajadores (los de Australia, URSS y Vietnam del Norte) y más de diez diplomatas de diversos países, conocen y hablan el Esperanto.

Para todos informes sobre el Esperanto y su estudio, escribid a SAT-Amikaro, 67, avenue Gambetta, París (20), Francia.

Para los cursos de Esperanto en lengua española, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre, 91-Igny, Francia.

Desde Alicante

España vista por dentro

por SIMPLICIO

SIGUE el mar de fondo. El fuerte oleaje arranca los moluscos pegados a las rocas que afloran sobre la arena de la costa, por las vibraciones que producen éstas al chocar fuertemente sobre el roquerío submarino, parecido al desplazamiento de la Falange del gobierno por el Opusdei, que ha producido un fuerte oleaje también entre el elemento falangista, que promueve el fortalecimiento del Movimiento Nacional Sindicalista, procurando amenguar el tropezón y tapar el bache, cosa ya a estas alturas hartó difícil. Y no vale que pugnen unos y otros por darle carácter jurídico al Movimiento, cosa que no tiene, supuesto que todos los sectores nacionales están condicionados y supeditados a la «Ley Orgánica del Estado», que los amalgama, fusiona y anula, bajo la salvaje férula de Franco, hombre miope políticamente e incapacitado para dirigir las riendas de un Estado, rodeado de consejeros más miopes que él.

El Movimiento Falangista, a pesar de que sus allegados digan que no, ha llegado al punto muerto. Ya no caben inyecciones vitamínicas, la muerte es segura, su dificultoso resuello lo dice bien claro. Se ha parado en seco, ya no evoluciona hacia la democracia como venían anunciando, ni por el «Imperio subimos hacia Dios»; nos hemos quedado en medio de la estacada, sin pena ni gloria.

Imperio y democracia son dos caminos diferentes, sin hibridación, que van directamente hacia el caos. El Imperio ya no revive, está demasiado muerto; y la democracia burguesa, nunca ha sido democracia, sino una burda mentira, de lo que jóvenes y viejos están ya hartos de sufrir instituciones arcaicas y carcomidas, empujan el carro social hacia nuevos derroteros más amplios y justos, en los que sean desconocidas las palabras «explotación, opresión y tiranía, y reine el bienestar»; no de una sola clase, sino de toda la humanidad.

Los furunculosos que comenzaron declarando la bancarrota de la política demócrata, no saben cómo salir de la política dictatorial; y como del que se está ahogando, se agarran donde pueden para salvarse, aunque sea de una deleznable brizna, sin coacción ni resistencia, haciendo piruetas y flacos esfuerzos para salvar lo que ya no tiene remedio, ya que el primer torbellino que llegue los traga sin remisión.

Un reciente Decreto aprobado en el último Consejo de Ministros, fija el límite de edad para el trabajo a los cuarenta años. Error craso, a mi entender, ya que a los cuarenta años el hombre está en pleno vigor físico y mental para seguir trabajando. Quizá en tantas o mejores condiciones que a los veinte años; probablemente más idóneo y con más aptitudes. Pero como llega un tiempo que el cuerpo pide descanso, no desdena que a los cuarenta años le sea llegado al hombre el final de su tarea de penas y sufrimientos. Lo que ya no veo bien es que al darle el cese en el pleno rendimiento de productor experto, se le gratifique con un retiro de vejez de 650 pesetas mensuales, para él, su mujer, hijos menores que tenga, casa, luz, agua, comer y vestir, si no quiere vivir del aire como el camaleón e ir en porreta por la calle.

Después de haber trabajado produciendo tenazmente 26 años, bien está que le llegue el descanso; pero con todos los haberes necesarios para vivir modestamente él y los suyos. ¿Es pedir mucho, señores Ministros? Creo que no. Hay tantos que no trabajan y cobran sueldos incommensurables, como por ejemplo ustedes, señores Ministros.

Como diría Max Nordau, la misma mentira no hace más que cambiar de nombre: hoy se llama Juan y mañana Pedro; pero siguiendo el carro social por los mismos derroteros anteriores: el bienestar para unos, el malestar para otros.

Que los primeros no se quejen porque van cómodos encima del asno, lo acepto, porque a nadie le amarga un dulce; pero lo que ya no acepto, es que Juan Lanús siga arrastrando el carro social con santa mansedumbre, falto de pan y abrigo, tiritando de hambre y frío, vergüenza fantasmagórica de una humanidad doliente.

Cuando pienso en la humanidad doliente, cuando estudio y cotejo el panorama social lleno de espinas para unos y de flores para otros; mientras que unos suben el calvario con la pesada cruz a cuestras aquí caigo y allá me levanto, y los otros se pasean con lujoso auto, me pregunto qué es lo que piensan los detractores del anarquismo.

Cuando se produce un acto de violencia y éste es cometido por un anarquista, claman al cielo, pero no investigan las causas que lo han producido, que sería la tarea básica, fundamental, porque su firme interés, forjado de antemano, es sembrar la confusión y el

desprestigio de nuestro campo, que a su pena, no pueden herir de muerte, porque su madre es la misma Justicia. (No la histórica, amigo lector). La justicia jurídica o histórica, maldita la falta que hace. No es más que una red mal entretejida que los peces gordos no entran en sus mallas, y no sirve más que para solaz y ganapán de cuatro malditos picapleitos.

Las doctrinas anarquistas no tienen por base la violencia, sino el amor y la fraternidad entre los seres humanos, y detestamos la violencia por la violencia; pero nuestro amor propio, nuestra honrra y dignidad personal, se rebelan contra toda clase de atropellos vengan de donde vinieren. De nuestra dignidad herida, por los atropellos que caen como impertinente lluvia enviada por la clase privilegiada sobre nuestras costillas, nace nuestra tenaz rebelión contestando con actos aislados a los atropellos de los de arriba, con sobrada razón. De ahí que nos hagan reír los detractores pagados a sueldo de la burguesía, ratas incapaces de ganarse la vida honradamente.

No queremos ensañarnos mostrando a la faz del mundo los crímenes cometidos por los de arriba contra los de abajo, y contra todos los hombres inteligentes y buenos que se han colocado al lado de ésta. Nos basta, ya que la tiña negra se escude con el manto del 1º de Mayo, diciendo, nos, que el 1º de Mayo no es un día de fiesta, sino un día de reivindicación del trabajo, en conmemoración de los cinco inmolados de Chicago, que ahorcó la avaricia burguesa norteamericana, en el 11 de noviembre de 1887, oprobio que retrata de cuerpo entero a la burguesía de todo el mundo, vil y malintencionada.

Admiramos a los que nos combaten en buenas lides, no a los panfleteros pagados. Ahora mismo nos acaban de visitar dos entes de la O.I.T. y una comisión de laboristas encargados mineros, invitados por nuestro flamante gobierno franquista, a peso de oro. El tesoro nacional se queja de que le quiten tanta carga, porque sabe de buena tinta que todo lo que contiene es sudor y hambre de la clase obrera.

**

Bueno, entremos en materia, amigo lector. No vamos a ir a la Luna ni a descubrir nada, sólo copiar el meticuloso discurso que nos hizo anoche el señor... del Ramal,

por televisión española. Vamos allá:

«Trabajadores, empresarios y patronos sueltos, sin riendas, a todos me dirijo con el corazón abierto y rebozante de alegría. Mañana es el día más grande de la historia del trabajo. Mañana es fiesta. Fiesta del trabajo, pacífica, de holgorio; se terminaron los 1º de Mayo turbulentos y de palo. Paz y tranquilidad para todos; se terminaron las clases sociales. Ya todos somos uno; paz entre el capital y trabajo, así lo quiere San José Artesano.

«De hoy en adelante, no más conflictos entre las dos partes: capital y trabajo. Hemos progresado mucho, y nuestro timón seguirá siempre adelante, fija la vista en el progreso continuo, sin desfallecer, hasta que tengamos a todo el rebaño bien encerradito en el corral, manso y trasquilado. Y no hablo por hablar a humo de paja. Sin ir más lejos, ya el trabajador comparte la misma mesa con el patrono y duerme con la misma cama, con perdón de su mujer e hija. Hemos llegado al último pedazo, pasado el rasero: ya no hay deberes, todo son derechos.

«Para qué queremos fabricar leyes si ya no hacen falta. Inútil trabajo. Digamos con Heriberto Spencer: «Hay demasiadas leyes.» Siendo ya inservibles, sin uso posible, no perdamos más tiempo con ellas. ¿Para qué la ley de huelga si ya no hay conflictos entre el capital y trabajo? ¿Para qué la ley sindical si ya no hay clases? Que acaben mis colegas con trabajos antisociales, y, si no tienen nada que hacer, que se pongan a jugar a la «gallina ciega».

«¡Viva Franco! ¡Viva el caldo de Gallina!»

*Anoche mientras dormía
tuve un sueño delicioso.
Soñé, que García Ramal,
es de cuerpo muy hermoso
con cabeza de animal.*

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiere en el «C. S.» al precio de 1 franco.

En los meses de diciembre de 1969 y enero de 1970 han sido condenadas 95 personas por el Tribunal de Orden Público acusadas de atentar contra la seguridad del Estado. La mayor parte de las personas condenadas han sido acusadas de haber pertenecido a asociaciones ilícitas o de haber realizado propaganda ilegal. Por otra parte, 134 objetores de conciencia se encuentran encarcelados en prisiones militares en virtud de condenas que les han sido impuestas por haberse negado a cumplir el servicio militar, 57 de los condenados están encarcelados en la prisión de Santa Catalina, de Cádiz, y otro grupo se halla en una prisión del Sahara español. Y en los meses sucesivos a Diciembre de 1969 y enero de 1970 los procedimientos y las condenas no han cesado.

La represión se ensaña con los trabajadores, estudiantes, patriotas vascos y sacerdotes. Las cárceles están abarrotadas.

El 15 de mayo de 1969 el ex-alcalde y vecino de Urbain (Alava) fue asesinado por un subinspector de policía y el joven Enrique Buesalga Legarreta una vez esposado un agente de policía disparó su arma entrando la bala por la parte trasera del pulmón izquierdo y saliéndole por la parte delantera. Torturas físicas: puñetazos, golpes propinados con porras de goma revestidas de cuero, palos, sillas y varas de material contundente que descargan sobre todas las partes del cuerpo; rompen los palos y las sillas en los cuerpos de los detenidos. Practican la tortura llamada de la bicicleta que consiste en poner al detenido en cuclillas, esposándole las muñecas a la altura de las rodillas y en esta postura le obligan a dar vueltas alrededor de una mesa, siendo continuamente golpeado; cuando no puede continuar andando le obligan a hacerlo a puntapiés y estirones de cabello. En los momentos de pérdida de equilibrio es pateado, y reincorporado se le obliga a proseguir los paseos. Otras veces se hace sentar al detenido en una silla con las manos esposadas detrás del respaldo y un policía presiona con el pie las esposas hacia abajo. La tortura llamada del Quirófano consiste en extender al detenido con cabeza y tronco en el vacío y sujetas las piernas a la mesa para ser golpeado en el rostro, pecho, vientre, testículos, etc.

El tocadiscos consiste en una nutrida formación de policías que se sitúan en círculo alrededor del detenido esposado, que es golpeado por el más próximo y obligado a desplazarse por la violencia de los golpes hacia el siguiente policía.

Bajo el terror fascista

Cuando cae al suelo recibe patadas y pinchazos para hacerle levantar, repitiéndose la operación hasta que queda exhausto. La tortura de los pies también es empleada y han llegado a arrancar las uñas.

En las comisarias de policía, las celdas se hallan en los subterráneos de los edificios, así como los cuartos especiales para los interrogatorios y martirios con el fin de evitar que la población civil oiga los gritos ocasionados por las torturas. Estas celdas son antihigiénicas, es decir que son una verdadera pocilga, y en ellas lo mismo juntan a varias personas como mantienen a una incomunicada durante un número ilimitado de días. Normalmente, se le niega al detenido la ropa y comida de los familiares, incluso les niegan las mantas para preservarse del frío y de la humedad.

Este es el trato bestial que reciben los antifascistas españoles que caen en las redes policíacas. Quizás los lectores creerán que se trata de un melodrama o de un folletón pero es la realidad escueta relatada por los victimados en cartas remitidas al exterior de las que se guardan copias fotostáticas.

El país Vasco merece mención aparte por ser la zona más castigada. Se puede afirmar que Euzkadi se halla bajo manu militari. Es un país ocupado invadido por las fuerzas militares del Estado fascista español. Las detenciones se practican en cualquier circunstancia y hora en los domicilios particulares, en centros de trabajo y de estudio.

Los registros se hacen sin ningún mandamiento judicial. Es muy corriente la presencia, en el lugar de la detención, de la Brigada político-social (B.P.S.) y otras fuerzas, Guardia Civil, Policía Armada, con gran aparato y medios móviles. Es normal la amenaza con metralletas o pistolas para la conducción hasta el coche celular o Jefatura, aún estando esposado el detenido.

En prisión preventiva ha de sufrir el detenido lo que denominan aislamiento sanitario que en la prisión de Basauri es de tres días. Este período en los casos sometidos a jurisdicción militar se convierte en rigurosa incomunicación que oscila entre 15 y 30 días. Durante la incomunicación la celda es abierta exclusivamente para la comida. De vez en cuando, y no todos los días se concede un paseo de cinco minutos por un patio vacío de la cárcel. Un joven de 18

años de edad, Pedro María Zaguadi Ramírez a causa de las torturas sufridas en la Jefatura de Policía y la rigurosa incomunicación soportada en la cárcel, tuvo que ser trasladado al Sanatorio Antituberculoso de Santa Marina (Vizcaya) con caverna tuberculosa subclavicular con peligro de afección a todo el pulmón izquierdo. Antes de su detención trabajaba de ajustador en la Fundación de Bulueta, S. A.

A los presos antifascistas se les obliga a convivir con los presos comunes. Hemos tomado como botón de muestra la cárcel de Basauri. Entre los 260 presos comunes mayores y menores de edad, el índice de homosexualidad es elevadísimo. Abunda la sífilis e infecciones parasitarias de varios tipos entre los presos considerados delincuentes comunes. La falta de buenas condiciones higiénicas es un peligro constante de contagio y máxime que los servicios de duchas, de barbería, etc., son de uso común. El presupuesto económico del detenido en teoría es de 18 pesetas con lo cual se cubre todo tipo de necesidades: alimentación, higiene, asistencia médica, etc., la higiene supone 0,10 pesetas diarias por persona.

La represión cultural afecta a libros, revistas y otras publicaciones consideradas ilegales por el régimen, excepto la prensa fascista. Está absolutamente prohibido el uso de la lengua materna en las comunicaciones de familia, correspondencia y en todos los actos internos.

Las comunicaciones se efectúan en un recinto cerrado de deficientes condiciones acústicas e insuficiente espacio para el número de comunicantes. La separación entre el preso y los familiares es de doble reja tupida e impidiendo la visibilidad con una distancia de metro y medio, discurrendo un pasillo donde los carceleros controlan la conversación. La correspondencia sólo es autorizada la de carácter familiar y limitada a una carta de una cuartilla por semana sometida a rigurosa censura en ambas procedencias. La Ley de Bandidaje y Terrorismo abarca toda la vida del País Vasco y es como una espada de Damocles que amenaza la seguridad de todos los moradores, vascos o no. Los delitos tipificados de propaganda ilegal, asociación ilícita, manifestaciones, etc., que eran antes de la incumbencia del Tribunal de Orden Público, han pasado a depender de los tribunales militares (con la de-

nomiación de Consejos de Guerra Sumarísimos). El Colegio de Abogados de Vizcaya consideró ilegales dichos Consejos de Guerra. Reunido en Madrid el Colegio de Abogados de la península, también consideró ilegales los Consejos de Guerra.

Se da la monstruosidad de que los abogados defensores no pueden hablar con sus defendidos hasta pasados dos meses de su detención, en la mayoría de los casos, y no dejándoles conocer el sumario hasta cuatro horas antes de celebrarse el juicio, careciendo de tiempo material para analizar e incluso para leer las acusaciones imputadas al detenido. Lo único que vale es la declaración escrita de la Gestapo, o sea de la Brigada Política y Social (BPS), que sirve de base para las pruebas, acusaciones y condenas que sin ningún género de pruebas el acusado sea condenado.

El carácter monstruoso de la Ley de Bandidaje y Terrorismo ha conducido a casos tales como a la presencia en los interrogatorios en las Jefaturas de Policía, de los jueces militares que, mezclados con la policía han participado en las torturas. La Oficina Internacional del Trabajo y la Confederación Internacional de Sindicatos han hecho gestiones cerca del gobierno franquista por lo que respecta a las torturas y malos tratos. La respuesta que recibieron es la de que la política franquista no propicia los desmanes que hemos señalado y achacan los malos tratos a extralimitaciones de la policía, y que el gobierno no aprueba. Eso es una falacia. Ante ella la Oficina Internacional del Trabajo tiene la obligación de expulsar al fascismo español de su seno, puesto que posee pruebas de que los trabajadores españoles son torturados. El mundo libre todo debe solidarizarse con el pueblo español empleando medidas drásticas como requiere el caso, pues las consideraciones verbales y escritas no remedian nada a pesar de que en la Comunidad Europea existe una Comisión de los Derechos Humanos. En el mes de marzo del presente año se concluyó un acuerdo preferencial con el fascismo español de una duración de seis años. Con anterioridad el Consejo de la Comunidad Europea acordó expulsar a Grecia por violación de los derechos humanos. Tamaña contradicción incita a pensar que a los españoles no se nos cataloga como seres humanos. Preguntamos: ¿Si se abrió un dossier griego, porqué no se abrió un dossier español?

El martirio del pueblo español tiene, más de treinta años de duración. (Termina en la pág. 6 col. 4).

La ruta fraternal de la humanidad

por JOSE TATO LORENZO

TODOS los hombres tienden naturalmente, a ser libres. La pasión por la libertad es la más noble condición humana. La libertad igualitaria de los hombres es la fraternidad. En ella no existe el quién es más y quién es menos. No hay motivo de conflicto. Es la convivencia armoniosa de los seres humanos.

En la fraternidad no tienen espacio las divisiones y las oposiciones artificiales de clases, de razas y de naciones. Todos los seres humanos son miembros de una misma familia.

En esta concepción tan sencilla fue situada la idea de una humanidad futura, federativa y trabajadora. Es la conjunción de todos los progresos humanos, en la ruta no autoritaria. Natural es la hermandad de los hombres por el trabajo, el amor y el pensamiento.

Lo autoritario divide, separa, crea antagonismos. De la autoridad provienen las guerras, se generan las codicias que animan conflictos y los odios de unos

hombres a otros. En lo libertario están las normas naturales. En lo autoritario, lo arbitrario y complejo, que anima resistencias, distancias y oposiciones en el seno de la humanidad.

Lo libertario es el anhelo del «bastarse a sí mismo», del hombre sin dioses, sin sacerdotes, sin caciques, ni jefes ni amos. Lo autoritario es lo opuesto, la tragedia de la esclavitud y de la servidumbre en el pasado y del alquiler de cerebros y brazos — el asalariado — en la época actual.

Lo libertario es el hombre creador el productor de lo necesario para todos. Lo autoritario es apropiarse por astucia y violencia de lo creado, de lo producido por la ciencia, la técnica y el trabajo; y el consumir y no crear, holgar y no trabajar, pero consumir en exceso con ansias de lo superfluo, lo que no le pertenece. No es un trabajador el político, ni el financiero, ni el mercader, privilegiado del círculo de lo autoritario.

Lo libertario está en la raíz de la sociedad, si lo que se quiere es el vivir fraternal en el amor y la paz. En los años de la primera mitad del siglo pasado, nos decía el sociólogo y filósofo francés Proudhon de tratar de «encontrar cómo crear una organización social que no sea gregarismo ni despotismo, ni fragmentación, ni caos, sino libertad bien comprendida, independencia en la unidad».

Es decir, una colmena de seres libres e iguales. Todos trabajadores y procreadores, sin zanganos ni reinas, o sea la federación de las gentes humanas, unidas por el trabajo, por el amor, que es pensamiento y sentimiento fraternal.

Lo libertario preside las normas de la justicia que es, también, la moral verdadera. Lo autoritario es vigencia de las cadenas y mordazas, y de la desigualdad inhumana y antisocial. Bien sabemos, por experiencia, a dónde conduce lo autoritario y cuán necesario es construir un nuevo vivir libertario.

Confiamos en la posibilidad de un mundo federalista libertario, animado por la asociación igualitaria de los hombres de ciencia, los técnicos y los trabajadores manuales. Conocemos el poder de la solidaridad revolucionaria del trabajo. Por otra parte, alienta nuestra esperanza, en vivir libertario el progreso de la inteligencia de los seres humanos, el avance de la cultura que va acrecentando los valores de la rebeldía consciente

y la voluntad de independencia del hombre.

En la ruta autoritaria crece la codicia de la burocracia y de la política. Se desacredita cada día más la organización del Estado. La humanidad acrecienta su inconformismo con los dioses y los gobernantes, temerosa de ser impulsada por la religión y el poder hacia la destrucción con una tercera guerra mundial nuclear.

Es que en el clima autoritario se multiplican los factores que causan los conflictos entre pueblos y los juegos de la codicia y del imperialismo.

Los hombres empiezan a pensar por su cuenta. ¿Quién es el que no ve el hambre que padecen más de la mitad de los habitantes del mundo? Es una elocuente prueba del fracaso de la civilización autoritaria. El sistema social autoritario es el desorden, la ineficiencia, la desorganización y la ausencia de valores auténticos en la hu-

manidad. Ni libertad ni justicia ni moralidad.

En el monstruoso sistema del Estado, del capitalismo y del comunismo estatal, crecen el déficit y las deudas. Los gobernantes se mueven dando «manotazos de ciegos». No razonan ni encauzan su nación por la ruta de la verdad. Cuanto más predicen la paz, más acrecientan los medios de la guerra.

El camino libertario no es fácil. El autoritarismo aún tiene hondas raíces en el vivir de los pueblos. Pero la dignidad humana anima el esfuerzo del hombre para una organización colectiva con el ritmo fraternal. El mundo nuevo de los hombres creadores está en marcha. No nos adaptaremos nunca a la sujeción autoritaria. Estamos en el camino libertario y no cesaremos en nuestro avance.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

(Edición Castellana)

Después de nuestra última nota acerca de dificultades aparecidas, que habían obligado al grupo editor a retardar de unas semanas la aparición del primer tomo de la Enciclopedia, tenemos la satisfacción de anunciar que van siendo vencidas y que los compañeros de Méjico trabajan con ahínco para satisfacer sus propias ansias de ver realizados sus propósitos, y también, los deseos de todos los suscriptores.

No hay duda que estos tendrán suma satisfacción al obtener el primer volumen, puesto que en todos los aspectos, presentación, contenido, etc., estará por encima de lo que fue la edición original y mucho más aún por sobre la idea que los más exigentes puedan haberse hecho.

Quiere, el grupo editor, que esta obra, que costó a Sebastián Faure enormes esfuerzos para llevarla a cabo y diez años consecutivos de trabajo sea, en la edición castellana, algo rayano en la perfección.

Como sea que son bastantes las personas que nos han señalado su deseo de suscribirse a partir del momento en que aparezca el primer tomo de la Enciclopedia, señalamos que tiene el interés en anunciar su propósito al objeto de tenerles en cuenta en el momento oportuno, habida cuen-

te reducida, en comparación a la posible demanda de ejemplares.

Notas: Millery y Chasse: Recibido todo el material; ya ha sido enviado a su destino.

Correspondencia: F. Ferrer 10 rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. CCP 1 25 1 148. La Source.

BAJO EL TERROR FASCISTA

(Viene de la página 5.)

ración. Nos inclinamos a pensar que se teme a una posible convulsión popular en España que haría trizas a la cadena de trusts y monopolios que constituyen el basamento de la Comunidad Económica Europea.

¿Qué hacen las izquierdas europeas? Su silencio es cómplice de la monstruosidad imperante en España y esta complicidad será su suicidio.

Y para terminar invitamos a los que creen todavía en la liberalización del fascismo español a que tomen nota de cuanto hemos dicho.

Verdaderamente causa dolor y rabia cuanto ocurre en España. Son las nuevas generaciones las que sufren el martirio por el hecho de querer una España libre de la tutela extranjera, y por aspirar a una sociedad justa y humana.

El pueblo español no ha podido todavía aplastar a la bestia fascista. Pero hay que seguir luchando!

Jaime Balius.

★ chispas ★

Hoy hay sol. No olvides el pa-
raguas.

Se acercan las vacaciones, que-
dando atrás otras vacaciones.

Es un drama moderno ambicio-
nar los 65 años cuando sólo se tie-
nen 59.

Trabaja fuerte para obtener un
buen retiro.

En el cementerio, «peut-être».

La política social ya es esa: ac-
cidente, paro forzoso, lapa de mu-
nicipio, familia numerosa, cual-
quier cosa.

Se ignora porque grandes pen-
sadores idearon nobles soluciones.

Indecente el obrero con ideas de
hartura.

No hay solamente burgueses con
dinero.

No hay dinero en fauces ávidas
de tragarlo.

Traga palabras el aplaudiente,
bravista, votante, cepillista, romo,
el del halago.

¡No trago!

CHISPERO

Gran Jira Solidaria en la Playa de Hyeres (Var)

Tendrá lugar el domingo día 28 de junio 1970 en la magnífica playa de l'Aiguade, en Hyères (Var), en el lugar de concentración de costumbre, bajo la sombra de sus pinos.

Como todos los años los compañeros ancianos residentes en la casa de reposo del Beau-Séjour, sin distinción, serán los fraternales invitados de la familia confederal y libertaria en el citado acto de simbolismo solidario.

Juegos infantiles, música variada retransmitida por potentes altavoces, comida campestre en la que nuestros ancianos, que todo lo dieron por la libertad lo harán con las familias confederales, seguida de una charla que iniciará un cultivado compañero para dar paso, posteriormente, a un Radio-Crochet en que libremente podrán participar los amantes de la poesía, del chiste y del canto.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la CNT de España en el Exilio encarece la asistencia masiva de las Federaciones Locales para dar a la jira el realce que merece, así como a todos sus afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados y jóvenes de ambos sexos en general.

«Todos a la Jira de Hyères el domingo 28 de junio!»

F. L. DE DRANCY

Tendrá reunión general el domingo 7 de junio para tratar el orden del día del Pleno.

F. LOCAL DE IVRY

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 14 de junio. Se ruega la puntual asistencia. Lugar y hora de costumbre.

F. LOCAL DE

HOUILLES - ARGENTEUIL

Comunica a todos sus afiliados que la reunión para el estudio del orden del día del Pleno regional próximo de la C.N.T., tendrá lugar el día 7 de este mes en el local acostumbrado.

F. LOCAL DE ST-DENIS

Celebrará asamblea el día 7 de junio. Hora la de costumbre, en el local antiguo, cercano al Hospital.

F. LOCAL D'ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el 14 de junio a las 9,30 en el sitio de costumbre.

F. L. DE DREUX

Convoca a todos sus afiliados, para el domingo 7 de junio a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre, a su asamblea General Ordinaria, con ruego de puntual asistencia.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados, familiares y simpatizantes a que asistan a la Jira de Hyères, el domingo 28 de junio 1970.

Las inscripciones para los Autocares, pueden hacerse todos los días. Precio de la plaza, ida y vuelta es de 10 francos.

La salida de los Autocares se hará del Cours St-Louis a las 6 horas en punto.

COMPANEROS LIBERADOS

MADRID. — De los cuatro cetnetistas últimamente detenidos tres han sido excarcelados previa deposición de fianza.

F. LOCAL DE OULLINS

Esta F. Local celebra reunión el primer domingo de junio, día 7, en el lugar de costumbre a las nueve y treinta.

Informe de los delegados al pleno regional y lectura de las actas.

Encarecemos la asistencia de todos los compañeros.

J I R A

INTERDEPARTAMENTAL

La F. L. de Auch (Gers) organiza una Jira Interdepartamental para el domingo 7 de junio al conocido lago de Lannemezan (Altos Pirineos) a la cual invita a todas las FF. LL., amigos y simpatizantes de los departamentos limitro-

fes y del Gers, que deseen pasar un día agradable respirando los aires sanos del Pirineo.

En dicho parque se encuentran instaladas una serie de atracciones para los niños y jóvenes y otras que se improvisarán para los mayores.

Esta comisión espere que no faltarán a esta Jira los amantes de la Natura, donde la confraternidad será el lema principal.

Para los de la localidad de Auch y alrededores se les comunica que un autocar saldrá de la Patted'Oie (Plaza) a las 8 de la mañana.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 28 de junio, Jira nuclear solidaria en la playa de la Aigade, en Hyères (Var).

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

El citado programa podrá ser modificado si las circunstancias lo aconsejan, pero posiblemente será ampliado, lo que se notificará a la militancia en general por mediación de circulares internas y de notas en la prensa orgánica.

JIRA A LA COLONIA GERMINAL

Organizada para el próximo 28 de junio con carácter inter-regional. Bosque, campo de expansión, visita a las obras, conferencia, conciertos improvisados. Un día de libertad completa.

Los compañeros y compañeras de Paris y contorno pueden inscribirse en la Administración de este semanario para obtener plaza en los autocares (dos) preparados.

En el próximo número publicaremos el plano con detalles a fin de facilitar a los compañeros que van por sus propios medios.

Servicio de librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)»	21 00	«Como criar niños sanos», L. J. Halpern»	7 50
Bakunin: «Dios y el Estado»	10 00	«El anarquismo»»	1 50
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader»	28 00	«Compendio Historia de España»»	7 50
«Los amantes de Verona», Jean Godeau»	5 00	«Los Comuneros», R. de Labougle»	18 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis»	4 00	Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado»	46 00
«Antología de la poesía occidental»»	25 00	Diccionario castellano-inglés, Brevis»	3 00
«La ciudad de la niebla», Pio Baroja»	6 00	Diccionario castellano-italiano, Brevis»	5 70
«La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros»	3 50	Diccionario Ilustrado de L. castellana»	7 50
«La civilización de España», Treud»	6 50	«Diccionario de la Rima», Peñalver»	12 00
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio»	6 50	Diccionario Francés-español, Vox»	25 00
«Clases sociales en el Uruguay», C. Rama»	17 00	«Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró»	1 00
«Clerambault», Romain Rolland»	5 50	«América-Hoy», V. García»	10 00
«El clima hace el hombre», C. A. Mills»	6 00	«Campo arado», E.L. Castro»	7 50
«Columna entre ruinas», Relgis»	4 00	«Cartas a Mme Recamier», B. Constand»	3 00
«La colina Februry», Victoria Lincoln»	6 00	«Carteles», González Pacheco, (2 vol.)»	20 00
«Colmillo blanco», Jack London»	5 00	«Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats»	6 50
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch»	5 00	«Carte des vitamines et calories», Orano»	5 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland»	6 00	«Las catalinarias», Juan Montsalvo»	6 50
«Comedias y entremeses», Cervantes»	3 00	«La Catalogne Libre», Orwells»	6 00
«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián»	6 00	«Bolchevismo y anarquismo», Rocker»	2 00
«Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin»	4 00	«Historia de la literatura inglesa»»	3 00
«Como trabajan las cosas», Harrison»	7 50	«Camino de pasión» Zensl Müsham»	1 50
		«El camino de Scapa Flow», Gunther Prien»	4 50

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10^o). C. C. P. Paris 13507 56

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Segarra 5 00 F
«Tipos Españoles» tomo I 7 00 »
«Tipos Españoles» » II 7 00 »

CON GUANTE BLANCO

PARIS. — Reuter comunica desde Madrid a «Le Monde» (día 14), que la policía ha dispersado un conato de manifestación de 200 individuos a la salida de una misa celebrada en el XXV aniversario de la muerte de Hitler.

MERCACHIFLERIA

Se estableció en Madrid una delegación rusa que cuidará de los intereses de la Marina mercante de la URSS, conforme a un acuerdo recíproco.

DORANDO LA MISERIA

MADRID. — Con motivo de los nuevos slogans lanzados para atraer turistas, «El Europeo» ha comentado: «Los ochocientos mil trabajadores que perciben el salario mínimo y las setecientas mil familias chabolistas españolas (según cálculos oficiales) fruncirían el ceño si leyeran en los periódicos que España va a gastar 132 millones de pesetas en difundir en el extranjero las frases turísticas «España, qué hermosa eres» y «Descubra la España apasionante». De estos 138 millones empleados en repetir tonterías, la Compañía Iberia aporta 42 millones y el Ministerio de Información y Turismo los 90 restantes.»

NO HAY TEATRO DE OPERA

MADRID. — En tiempos de Miguel Primo de Ribera se empezaron las obras para convertir el Teatro Real en emporio de la Opera. La República prosiguió lentamente los trabajos de reconversión y la guerra los paralizó del todo hasta 1960, día más día menos. Se convocó nuevo concurso y dos proyectos fueron rechazados de plano y un tercero aceptado con entusiasmo escaso. Nueva parálisis de las obras y nueva activación de las mismas, con levantamiento del andamiaje externo, viejo ya de 32 años. El teatro «de la Opera» (ex Real) fue inaugurado hace unos tres años, pero se ha venido en la cuenta de que el antiguo Real no es Opera y gracias a que llegue a Zarzuela... Siendo precisamente el Teatro de la Zarzuela el que dá acogida, de vez en cuando, a óperas de repertorio modesto.

HAY PUERTO, Y PUERTO

BARCELONA. — Al ministro de Obras Públicas, Fernández de la Mora, en su visita a esta ciudad, le ha sido difícil salir de su asombro al serle planteada la cuestión Puertos. El vino a Barcelona para estudiar las reformas aproba-



das para el puerto marítimo y el estado de las obras en curso. Mas las «fuerzas vivas» de la región le enfocan el problema terrero del «puerto» de Els Brucs, verdadero tapón del tránsito que circula desde Barcelona hasta Lérida y extensiones debido al galimatías carreteril existente en ese poniente de Montserrat. Como es sabido, la tal carretera (Madrid a Francia por la Junquera) la pisaron ya las tropas napoleónicas en 1808, y sus vueltas y revueltas originales siguen existiendo a pesar de varias modificaciones. Las cuevas del Bruc son famosas en los anales del tránsito accidentado. El número de muertos en aquellos intrincados lazos camineros (unos 20 kilómetros) es cuantioso, y ahora que la opinión pública asesorada por ingenieros de caminos se atienda a la perforación de un túnel que yendo de Los Brucs a Castellolí eludiría el citado peligro, al propio tiempo que acortaría el trayecto en 18 kilómetros, sale Obras Públicas con un proyecto de doblaje de la carretera para establecerla, en el tramo, en dos direcciones definitivas. A anotar: Que si la nueva «solución» ha de costar 4, el proyecto de túnel costaría 5. Con buen sentido, la elección no sería dudosa.

FLIRTEO CAETANO-FRANCO

MADRID. — El presidente portugués, Caetano, se ha entrevistado con Franco y su gobierno para entablar tratos sobre puntos de vista ibéricos e internacionales, renovar el contrato de cooperación reaccionaria firmado por Salazar y Franco en 1939, y perfilar un convenio comercial que permita suprimir paulatinamente la barreira de aduanas entre ambos países, y otras líricas que suenan agrio en los oídos de ambas poblaciones.

EL DECRETO SOBRE HUELGAS

MADRID. — La tan cacareada disposición gubernamental sobre el derecho de huelga ha quedado según la fórmula del nada entre dos platos. De hecho el gobierno acepta la existencia de huelgas, puesto que ellas se manifiestan repetidamente, pero el decreto somete la solución de las mismas a los organismos oficiales cual lo son los sindicatos, las autoridades del lugar, la Dirección general de Trabajo, los Tribunales «laborales», etc. Todo un mundo ajeno al trabajo, que no da golpe, que

ignora todo y debe «solucionarlo» todo. Los huelguistas no pintarian nada en sus asuntos, siendo los más interesados en la justa solución de los mismos. Tanto ello es así que los trabajadores, que de hecho han impuesto su derecho a la huelga, continuarán promoviendo conflictos del trabajo en cuantos casos la avaricia burguesa y la intromisión «verticalista» motiven disgusto en el seno de la multitud que produce.

EL NEGOCIO ES EL NEGOCIO

MADRID. — Llegó una delegación comercial yugoslava, presidida por Mihovil Kapetanovic, secretario de Relaciones económicas exteriores de la Cámara federal económica de Yugoslavia, según informa la Cámara de Comercio e Industria.

Dicha delegación se reunió los días 25, 26 y 27 en la Cámara de Comercio e Industria de Madrid con los miembros de la sección española del Comité bilateral hispano-yugoslavo de hombres de empresa, bajo la presidencia de Adrián Piera Jiménez, presidente de dicha sección.

En el curso de las reuniones se estudiaron todos los problemas concernientes a los intercambios comerciales entre Yugoslavia y España, así como las posibilidades de colaboración económica financiera y técnica a nivel de empresas privadas de ambos países.

¿PALABRAS AL VIENTO?

BURDEOS. — En la clausura de las Jornadas comerciales franco-españolas el primer ministro Chaban-Delmas dijo: «Una jornada como la de hoy no se veía desde hace mucho tiempo y hay que considerarla como histórica porque consagra de forma eficaz la unión de dos países que se necesitan, y al conocerse, se quieren y complementan en una proyección internacional de perfecto acuerdo». Etc, etc.

OFENSA AL SER HUMANO

PARIS. — La semana 16-20 de mayo ha sido intensa en arribos de trabajadores portugueses emigrados. Llegaban a la estación de Austerlitz en fuertes grupos, marcados, los individuos, con disco rojo o amarillo, según destinación. Parecían tristes rebaños humanos conducidos por un pastor, o traficante. Incluso en el decur-

so del siglo XX la civilización da el salto atrás.

INQUILINATO HEROICO

BARCELONA. — En la vecina localidad de Santa Coloma de Gramanet usas noventa familias siguen viviendo en una casa nueva de 15 años, pero declarada en estado de ruina por defectos de materiales o de construcción. Como estas familias no tienen donde cobijarse, prefieren estar en peligro de ser siniestradas a cobijarse bajo las estrellas, asunto muy poético, pero terriblemente incómodo.

REGGIANI EN BARCELONA

BARCELONA. — El actor y cantante Segio Reggiani ha dado una sesión de canto en el Palacio de la Música Catalana. La entrada, pese a la popularidad de Sergio, fue por invitación rigurosa facilitada por el Club Pocaccio. De una crónica publicada al efecto en un diario de esta capital extractamos la parrafada siguiente:

«El vigor de los textos de ardiente vigencia en su mayoría, vela certeramente reforzado por la prodigiosa expresividad de este artista, capaz de comunicar cualquier idea o cualquier emoción con una sonrisa, un guiño, un ademán, una inflexión de voz o un encogerse de hombros. En el polo opuesto de los castantes «de charme», Sergio Reggiani aparece como un hombre-promedio, habitante del planeta en esta segunda mitad del siglo XX, que estaba planteado ante nosotros diciendo con la mayor naturalidad, y con las mejores palabras muchas de las cosas que a nosotros nos hubiera gustado decir hace tiempo y no supimos nunca decir las. Por esto la comprensión, el mutuo entendimiento, por esto la intercomunicabilidad. Y por esto entonces el aplauso sonoro y sincero, significaba algo menos que otras veces. Al término de su recital, los aplausos nos parecían una manifestación escasa, trivial y frívola, y hubiéramos preferido abandonar el Palau en silencio, llevando muy en lo profundo la semilla de autenticidad que había sembrado Reggiani. Creíamos adivinar que él también lo hubiera preferido. ¿O no? Ante la duda, nosotros también aplaudimos con toda formalidad.»

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités. Prochaine réunion le 14 juin à Ste-Marthe, 9 h 30.

III^e REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer

COMMUNIQUES

L'Union Régionale de la III^e Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Fling 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseigne-

ments, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

S. I. A.

Section de Brest

Pendant la période estivale, les assemblées générales auront lieu dans la semaine. La prochaine aura lieu le vendredi 5 juin, à 20h30, Maison du Peuple, place de l'Harteloire. Questions très importantes à l'ordre du jour. Que chacun fasse un effort pour y assister.

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h, local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la

SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus,

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCGP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

DES DIFFERENCES MINIMES

Il convient de noter que les différences entre les types d'anarchisme se sont estompées au cours de ces dernières années. A l'exception des sectaires, la plupart des anarchistes considèrent les vieilles distinctions comme plus apparentes que réelles — comme des différences artificielles d'accentuation, de vocabulaire, plutôt que comme de sérieuses différences de principe. En fait, il vaudrait mieux les considérer non pas comme des anarchismes différents, mais comme des aspects différents de l'anarchisme, et cela en fonction de l'orientation de nos intérêts personnels.

Ainsi, dans notre vie privée nous sommes individualistes, ayant nos propres occupations et choisissant nos compagnons et amis pour des raisons personnelles. Dans notre vie sociale nous sommes mutualistes, concluant librement des accords entre nous, donnant ce que nous avons et recevant ce dont nous manquons par des échanges égaux. Dans notre travail nous serions pratiquement collectivistes, nous associant à nos collègues pour produire les biens communs et dans l'organisation du travail nous serions syndicalistes, nous joignant à nos collègues pour décider comment le travail doit être fait. Dans notre vie politique nous serions plutôt communistes, nous alliant à nos voisins pour décider comment la communauté doit être organisée. C'est bien sûr un schéma, mais il exprime assez bien ce que les anarchistes pensent aujourd'hui.

LES BUTS DE L'ANARCHIE

Il est difficile de dire ce que veulent les anarchistes, non seulement parce qu'ils sont différents les uns des autres, mais parce qu'ils hésitent à faire des propositions détaillées pour un avenir dont ils ne peuvent ni ne veulent décider. Au fond, ils veulent une société sans gouvernement et celle-ci variera évidemment d'une époque à l'autre et d'un lieu à l'autre. Le trait essentiel de la société que veulent les anarchistes est qu'elle soit ce que ses membres eux-mêmes veulent la faire. Néanmoins, il est possible de dire ce que la plupart voudraient voir dans une société libre, tout en rappelant qu'il n'y a pas de ligne officielle, ni de moyen de réconcilier les extrêmes : l'individualisme et le communisme.

L'INDIVIDU LIBRE

La plupart des anarchistes adoptent d'abord une attitude libertaire envers la vie privée et réclament un choix beaucoup plus vaste

NICOLAS WALTER

de comportements personnels et de relations sociales. Si l'individu est l'atome de la société, la famille en est la molécule, et la vie de famille subsistera et même si la coercition qui la renforce disparaissait. Néanmoins, bien que la famille puisse être une chose naturelle, elle n'est plus nécessaire. Une contraception efficace et une division intelligente du travail ont dégagé l'humanité de l'alternative entre le célibat et la monogamie. Un couple n'est plus obligé d'avoir des enfants et les enfants peuvent être élevés par plus ou moins de personnes que deux parents. On peut vivre seul et cependant avoir des partenaires sexuels et des enfants ou vivre en communauté sans partenaires permanents ni parenté officielle.

Sans aucun doute, on continuera à pratiquer certaines formes de mariage, et la plupart des enfants seront élevés dans un cadre familial, quoi qu'il arrive à la société, mais il pourrait y avoir une grande variété d'arrangements personnels à l'intérieur d'une même communauté. L'exigence fondamentale est que les femmes soient libérées de l'oppression masculine et que les enfants soient libérés de l'oppression des parents. L'exercice de l'autorité ne vaut pas mieux dans le microcosme familial que dans le macrocosme social.

Les relations personnelles hors de la famille ne seront pas réglementées par des lois arbitraires ou par la compétition économique, mais par la solidarité naturelle de l'espèce humaine. Chacun d'entre nous, ou presque, sait comment traiter autrui : comme il voudrait être traité. Le respect de soi-même et l'opinion publique sont de bien meilleurs guides de l'action que la crainte ou la culpabilité. Des adversaires de l'anarchisme ont prétendu que l'oppression morale de la société serait pire que l'oppression physique de l'Etat, mais il y a un danger bien plus grand : dans un système étatique, l'autorité déchainée des groupes de répression, des hordes de lyncheurs, de la bande de pillards ou du gang criminel émerge comme une forme rudimentaire d'Etat lorsque l'autorité réglementée de l'Etat réel fait défaut pour une raison ou une autre.

Cependant les anarchistes sont en général d'accord sur la vie privée, ce n'est pas un problème important. Après tout, bien des gens se sont déjà organisés à leur manière sans attendre ni révolution ni quoi que ce soit. Tout ce qui est nécessaire pour la libération de l'individu est son émancipation des vieux préjugés et l'accès à un certain niveau de vie. Le vrai problème, c'est la libération de la société.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

Les flics de la C. G. T.

Du 20 au 23 mai s'est tenu à Marseille le congrès de la Fédération générale des Syndicats de la Police nationale affiliée à la CGT.

Les flics de M^ossieur Ségué se sont prononcés pour « une police unifiée (unité, où vas-tu te nicher ?) au service de la nation ». Et les argousins de M^ossieur Frachon ont trouvé que les « effectifs de la police sont insuffisants ». Certains camarades flics syndiqués ont même avancé que s'ils étaient en force il n'y aurait pas besoin de « loi anticasseur » et qu'eux se chargeraient bien de casser la gueule aux contestataires, car il paraît, toujours d'après les congressistes, que les compétences sont mal employées dans la police ; certains flics seraient employés comme chauffeurs, huissiers ou bureaucrates, et ce sont des tâches « pour lesquelles ils n'ont pas la vocation ».

Personne n'ignore, en effet, que la vocation d'un flic c'est le passage à tabac et qu'il adore la bagarre, surtout à dix contre une fille.

Mais le plus triste dans l'histoire c'est que les « syndicats » prétendus ouvriers acceptent de tels sujets en leur sein. Il est vrai que la

GPU est une invention bolchevique, et qu'Hitler n'a eu qu'à copier pour créer sa Gestapo.

Travailleurs : voulez-vous que les truands de la bande à Ségué se servent de vous comme des pigeons ?

Voyez chaque jour sur les marchés de Paris et de la banlieue les « camarades » flics de la CGT, qui font la chasse à tous les vendeurs de journaux, que ce soient ceux du PSU, de la gauche prolétarienne, des trotskystes ou des anarchistes ; seul l'« Huma-Dimanche » peut être vendu avec la protection des flics.

Avec l'appui du pouvoir, le nouveau fascisme bolchevique s'installe en France si nous ne réagissons pas rapidement. Ceux qui ont des flics dans leurs rangs sont les complices des flics. Et ceux qui ont des flics chez eux et avec eux ce sont bien la CGT et le Parti communiste.

A vous, travailleurs, de prendre vos responsabilités et de dire si vous voulez la liberté ou un régime policier. Dans ce dernier cas ce n'était pas la peine de faire tuer des millions d'hommes pour abattre l'hitlérisme.

R. J. SOURIAUT

« La police avec nous »

Vous rappelez-vous de ce slogan, lancé par les cocos dans les années 46-48-50, alors que se produisaient les premiers heurts entre manifestants et flics. Assez naïvement les premiers pensaient que les flics allaient rester neutres ou même se joindre à eux. Ils furent vite éduqués, et dispersés à coup de pélerines, ce qui, tout de même, vaut mieux que de l'être à coups de matraques !

Si je rappelle cela, c'est que je viens de lire, dans « Le Monde » du 12 mai dernier, une information qui vaut la peine d'être relevée. Un certain Maurice Bordenave, peintre de son état et communiste de religion faisait partie du service d'ordre de la CGT au défilé du 1^{er} Mai. Accusé par un capitaine de mobiles d'avoir jeté des projectiles dans la direction des forces de police, il avait formellement nié sa culpabilité. Après jugement, il vient d'être relaxé au bénéfice du doute. Banal fait divers, sans doute, mais le dit Bordenave avait fait, pour étayer sa bonne foi, une déclaration qui vaut son pesant de contenu révolutionnaire. Qu'on en juge : « Je suis contre toute violence. J'ai du respect pour la police et l'armée française. J'estime que ces gens font leur travail et qu'il faut les res-

pecter. Je n'ai absolument rien fait contre eux. Il y a erreur à mon égard. »

Il y a, en effet, erreur à son égard ! Comment penser qu'un membre du service d'ordre de la CGT, laquelle compte de nombreux flics syndiqués, puisse jeter des projectiles contre les membres officiels des forces de l'ordre ! Des collègues, en somme ! Non seulement le prévenu n'a absolument rien fait contre eux, mais il leur a peut-être rendu le service de leur désigner les gauchistes et autres jeunes trublions qui participaient au défilé, ce qui n'était pas particulièrement prisé par le Parti. Lequel Parti détient, n'est-ce pas, et cela depuis longtemps, le monopole des manifestations de masse. Manifestations de masse qui, aujourd'hui, ne sont guère sujet d'inquiétude pour les princes qui nous gouvernent. Elles leur donnent simplement l'occasion de faire étalage de leurs sbires harnachés et bien armés, ce qui flatte et rassure l'homme de la rue, le bourgeois et le capital réunis.

Quel est le communiste qui, après cela, peut encore se croire et se dire, sans rire, révolutionnaire !

B.

AUTRES COMMUNIQUES

La réunion prévue pour le 29 mai est reportée au 5 juin, sur le même thème. Causerie débat : « Le syndicalisme révolutionnaire ». A 20 h 30, 24, rue Ste-Marthe. Métro Belleville.

Les camarades travaillant dans les assurances et désireux de mener une action anarcho-syndicaliste dans ce domaine, sont priés de prendre contact ou d'écrire à : C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

MONTPELLIER

A tous les groupes et militants individuels anarchistes et anarcho-syndicalistes du Midi sans exclusive

A l'initiative de plusieurs groupes de la région, se tiendra une rencontre sous forme de rassemblement les 20 et 21 juin à Montpellier.

A la suite de contacts pris au cours de l'année qui vient de s'écouler par les camarades de Toulouse, Perpignan, Montpellier

et Marseille (Gr Berneri), une vingtaine de groupes sont pressentis (de Pau jusqu'à Nice).

Proposition d'ordre de jour :

1. — Présentation. Compte rendu succinct d'activités des groupes

2. — Exposé des propositions diverses.

3. — Discussion et prise de décision sur ces propositions. Des camarades ont déjà proposé des campagnes à propos de :
— Des événements d'Italie.
— Des événements d'Espagne.
— Du centenaire de la Commune de Paris.

— Une campagne d'été sur les centres de loisirs (dénonciation des loisirs et de l'embrigadement).

Nous invitons tous les camarades déjà contactés à nous adresser leurs propositions, et tous les militants individuels et les groupes qui ne l'ont pas été, à nous écrire.

Pour tous renseignements :

R. Méric, 4, rue Capitaine Galinat. — (13) Marseille (5^e).

Livres

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
- René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00
- René Villard : « De l'esclavage à la liberté » .. 6 00
- « L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski 2 00
- « Le capitain Fracasse » Th. Gauthier 3 00
- P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30
- Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune » 6 15
- Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital » 6 15
- Cohn-Bendit : « Le Gauchisme » 15 00
- UNEF-SNSUP : « Le livre Noir des journées de Mai » 5 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille. Demandez-la à l'Administration du journal.

- « La cité future », Tarbouviech 8 00
- « Amant et tiran », H. Ryner 7 50
- Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
- Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX^e siècle » 29 00
- Pierre Broué et Emile Témimé : « La révolution et la guerre d'Espagne » .. 39 00
- « A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle 8 00
- Daniel Guérin : « Ni Dieu ni Maître » 54 00
- Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins » 24 00
- « Dictionnaire des debutants », Larousse 15 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LA COMMUNAUTE LIBERTAIRE DU GOUAH-DÛ, S'EXPLIQUE

CE QUE NOUS
PROPOSONS

Le socialisme libertaire

(Suite)

Nous faisons partie de tous ceux qui militent pour le Socialisme Libertaire. Ceux-ci sont très nombreux en France comme à l'étranger.

En France, ils sont groupés principalement dans les organisations suivantes : (1)

— la C.N.T. (Confédération nationale du travail), anarcho-syndicaliste qui édite :

« Le Combat Syndicaliste »
« Espoir ».

— l'ASRAS (Alliance des syndicalistes révolutionnaires); (2)

— la F.A. (Fédération anarchiste) qui édite :

« Le Monde Libertaire ».

Le Mouvement des Communautés Libertaires comprend aussi de nombreuses communautés, en France comme à l'étranger. Nous ne sommes donc, ni les seuls, ni l'unique communauté qui militons pour le Socialisme Libertaire.

**

Les organisations citées ont soit une activité anarcho-syndicaliste (c'est-à-dire syndicaliste révolutionnaire) soit de propagande par des groupes libertaires.

Nous avons choisi une autre forme d'action. Pourquoi ? Parce qu'il nous semblait nécessaire de dépasser les mots et de montrer un exemple concret d'organisation économique libertaire au niveau d'une entreprise autogérée (ce que nous sommes déjà), et, d'autre part, de faire l'expérience de la vie communautaire, suivant les principes libertaires.

**

Nous pensons ainsi démontrer aux gens sceptiques qu'il n'est pas besoin de chef, et qu'une entreprise peut être gérée par les travailleurs eux-mêmes. Et, sur le plan moral, nous voulons montrer qu'il est possible de supprimer l'esprit de possession des choses (propriété privée) et des êtres (mariage, liens familiaux). Les intérêts de la vie communautaire sont, en effet, très supérieurs à ceux de la vie familiale, où les enfants sont liés à un seul exemple : celui des parents. Dans une communauté, au contraire, les enfants ont plusieurs exemples, plusieurs personnes à qui s'en remettre quand ils ont besoin d'affection ou de comprendre quelque chose. Cela, bien sûr,

ne supprime absolument pas les liens entre la mère et l'enfant, seulement ces liens ne sont plus égoïstes, mais raisonnés, du fait même que la mère admet que l'enfant soit attaché à plusieurs personnes et non plus à une seule ou à un seul couple. Cela élargit d'autant l'esprit de l'enfant.

Ces faits ont été vérifiés dans certaines communautés où il y eut des enfants.

Utopie ?

Beaucoup voudraient vivre dans une telle société : « Ce serait le paradis », disent-ils. Beaucoup, aussi, pensent que si, eux, seraient capables d'y vivre, leurs voisins ne le seraient pas. Les voisins disent évidemment la même chose !

**

Enfin, au bout du compte, on nous traite d'utopistes. Pourtant si nous croyons à la réussite de notre entreprise, comme à l'avènement du socialisme libertaire, si nous croyons que cela est possible, c'est parce que nous avons des exemples historiques d'application du Socialisme Libertaire.

**

A ceux qui nous disent : « Vous arrivez à vous entendre, parce que vous n'êtes que cinq », nous montrons l'exemple de la vallée de Mondragon, en Pays Basque :

En 1956, 5 jeunes travailleurs décident de créer une communauté, avec le but que nous nous sommes donnés, construire une importante entreprise industrielle autogérée suivant les principes libertaires. Aujourd'hui, ils sont 850 dans la communauté principale, et 40 autres communautés se sont créées autour d'elle formant, ainsi, un vaste complexe industriel, employant plusieurs milliers de travailleurs.

A ceux qui nous disent « votre expérience peut réussir à une petite échelle, une entreprise, ou une commune, mais pas plus », nous montrons deux exemples, celui de l'Ukraine et celui de l'Espagne :

L'Ukraine de 1917 à 1922 : le peuple d'Ukraine (12 millions d'êtres humains) a vécu pendant ces cinq années suivant les principes libertaires d'organisation économique et sociale. Si cela n'a pu durer plus longtemps, c'est que le

mouvement libertaire ukrainien fut écrasé par l'Armée rouge bolchevique. Les bolcheviques, communistes totalitaires, voyaient là un danger pour la suprématie du Parti, en URSS; en effet l'Ukraine montrait que le peuple n'avait pas plus besoin du parti bolchevique que du gouvernement capitaliste, pour se diriger (3).

L'Espagne de 1936 à 1939 : la Catalogne (plusieurs millions d'êtres humains et la plus riche région d'Espagne) a vécu pendant cette période, aussi, suivant les principes libertaires. Si cette société n'a duré que trois ans, c'est uniquement parce que l'ennemi fasciste (Franco, aidé de Hitler et Mussolini) était, là encore, supérieur en nombre et en armes; sans compter que les « démocraties » française et anglaise, n'ont rien fait pour aider les révolutionnaires espagnols (4); sans compter, non plus, la trahison du parti communiste espagnol, qui suivit, à l'époque, les ordres de Staline, lequel, s'était allié en 1939 à Hitler.

Ce qui est important à remarquer dans ces deux tentatives, est que chaque fois, elles furent détruites de l'extérieur, mais jamais, elles ne furent remises en question par les populations vivant en Socialisme libertaire; et, surtout, qu'il était absolument impossible à ces populations de vaincre l'ennemi, que ce soit l'Armée rouge bolchevique, qui disposait de toutes les réserves de l'URSS, ou que ce soit Franco, puissamment aidé par les fascismes hitlérien et mussolinien. Et, le Socialisme Libertaire s'opposant à toutes les formes l'autorité, il a contre lui toutes ces autorités qui cherchent à s'imposer au peuple, de l'extrême-droite (totalitarisme fasciste) à l'extrême-gauche (totalitarisme communiste).

Enfin, à ceux qui nous disent : « Cela est possible pour un pays, mais pas pour le monde entier », nous disons ceci : aujourd'hui l'avenir se pose en termes très clairs, ou bien la Révolution Libertaire triomphe grâce à l'effort de tous, ou bien c'est le totalitarisme (dictature d'une minorité) qui triomphe parce que la majorité d'entre vous n'aura pas osé prendre ses responsabilités.

Il suffit pour s'en rendre compte d'analyser la situation dans le monde actuel. Le communisme, comme le capitalisme, n'arrivent à

se maintenir que par des coups de force :

— le communisme russe, en Tchécoslovaquie, par exemple;

— le communisme chinois au Thibet;

— Ces deux communismes se heurtent pour assurer leur suprématie dans le Tiers-Monde;

— le capitalisme en Grèce, au Vietnam, au Biafra, en Afrique noire, en Amérique du sud...

— le capitalisme français, lui se contente d'assassiner ceux qui meurent de faim au Tchad et qui se révoltent; il renforce son appareil policier, en France, même, et de plus en plus les libertés individuelles sont supprimées et remplacées par le contrôle policier de l'Etat.

Entre le totalitarisme et la Révolution Libertaire, l'alternative est désormais posée.

Vous devez prendre vos responsabilités.

Vous devez choisir.

Nous, nous avons choisi. Nous avons pris nos responsabilités :

Nous luttons pour le Socialisme Libertaire.

Et, nous pensons que, ceux qui croient notre expérience vouée à l'échec, le croient par manque d'information. Nous sommes prêts à les aider à s'informer, s'ils le désirent.

(A suivre).

(1) Nous pouvons fournir toutes documentations sur ces organisations et journaux, à ceux qui le désirent.

(2) Dont nous faisons partie.

(3) Pour cette période, en URSS on peut citer d'autres exemples de créations libertaires écrasées par la dictature bolchevique : les soviets libres de Cronstadt, de Russie blanche, parmi beaucoup...

(4) Le Gouvernement français pourtant de Front Populaire, interdisant même aux jeunes français d'aller aider leurs camarades espagnols !

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Un vieux problème

Répondant à une lettre par laquelle je lui posais le problème de savoir quelle devrait être la tâche des anarchistes d'aujourd'hui, le vieux et cher camarade Italo Garinei, qui est digne de la plus chère considération par sa longue vie de militant et sa maturité idéologique, me citait une recommandation de Malatesta :

« Pousser au fond la révolution, pendant que le fer est chaud, pour l'abolition de l'Etat et pour la réalisation des formes anarchistes de vie sociale. »

Ces cohérents propos antiautoritaires trouvent toujours un écho, j'en suis convaincu, chez chaque anarchiste en règle avec lui-même.

Mais aujourd'hui, an grégorien 1970, je demande à Italo : si elles pouvaient être objectivement valables, hier, quand la situation politico-sociale italienne et mondiale était totalement différente de celle de nos jours, ces claires indications peuvent-elles être encore considérées valables et réalisables ?

Quand Malatesta les énonça, le Parti communiste n'existait pas, pas plus qu'il n'existait ces immenses zones : Russie, Chine, Pologne, Roumanie, Yougoslavie, Albanie, Bulgarie, une partie de l'Allemagne, Cuba, etc., tombées entre les mains de gouvernements se disant communistes. Sans compter les pays africains. Le mouvement anarchiste en Italie et dans le monde était vivant, influençant de larges masses de travailleurs en Europe, en Amérique, et même en Asie, en Inde et au Japon. Aujourd'hui, malheureusement, la situation est totalement différente, renversée.

Il existe dans le monde un Parti communiste disposant de spectaculaires masses d'hommes, qui le suivent plus ou moins aveuglément, ayant une organisation plus ou moins monolithique, disciplinée, pour ne pas dire militarisée, et disposant en plus des armées d'armes ultra-modernes et meurtrières.

Et, face à cette force cyclopéenne, il y a un mouvement anarchiste lilliputien, tout à l'opposé de ce qu'il était hier, un mouvement réduit à sa plus simple expression, divisé idéologiquement, tronçonné en minuscules groupes, disposant de moyens pitoyables, et, à cause de cela, (en dehors de la très minime influence qu'il eut ces derniers temps lors des événements politiques et sociaux d'Italie et du monde) absent, ou presque, de la réalité humaine. Les claires indications de Malatesta ne restent, de nos jours, que de vains mots lancés à la lune !

Nous ne devons pas oublier qu'en Espagne, où le mouvement est encore assez vivant et fort, où pendant la révolution de 36-39 les anarchistes, et entre autres, « Los Amigos de Durruti », réalisèrent, malgré des difficultés insurmontables, les collectivités anarchistes (qui furent systématiquement détruites, avec une férocité inouïe, lâchement, par les communistes sous les ordres de Togliatti, le fidèle exécutant de Staline en Espagne), les anarchistes, je le répète, furent balayés non seulement par les plombs conjugués des nazis et des bolcheviks, mais aussi par la trahison (rendue plus perfide, parce que peut-être perpétrée de bonne foi) de certains des ministres... anarchistes.

Alors, devons-nous continuer à être les éternels cobayes imbéciles et nous suicider pour ériger un trône aux communistes, c'est-à-dire à nos plus barbares ennemis, à nos assassins (idéologiquement, historiquement et physiquement), à ceux qui nous massacrent sans hésitation qui nous calomnient en utilisant les plus atroces mensonges, et généralement après notre mort ? Ne sont-elles pas suffisantes, les hécatombes que les communistes, avec une froide préméditation, nous ont fait subir, depuis Bakounine jusqu'à nos jours ?

J'ai la conviction de présenter un très grave problème à tous les anarchistes, problème que j'estime urgent et indispensable de résoudre, surtout dans le moment historique actuel. Il est lié à notre existence idéologique, historique et physique, et de lui dépend le présent, et l'avenir immédiat. Il doit être, compte tenu de la gravité et de l'importance du fait, discuté sereinement, et à fond, pour en tirer les conséquences logiques et cohérentes, tout en ayant toujours présent à l'esprit que nous avons été, sommes et serons toujours antilégalistes, révolutionnaires et anti-autoritaires.

Aux copains la parole.

Ennio MATTIAS

Rome, le 2 avril 1970.

P. S. — En constatant ces tristes vérités, je ne pense pas être ni pessimiste, ni saboteur, ni dénigrer le mouvement. Je le voudrais au contraire, fort, irradiant puissance de pensée et d'action. — E.M.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont par reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14°).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue Ste-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 2 juin 1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3 428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

11 JUIN
1970
NUMERO 611
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'UNITE SYNDICALE

« Vous êtes les diviseurs de la classe ouvrière », « Alors comme ça vous voulez encore faire un nouveau syndicat ? » Que de fois n'avons-nous pas entendu ce genre de réflexion !
Quelle est donc notre position ?
Pour nous, c'est clair, les syndicats « représentatifs » sont tenus par des poignées de bu-

reaucrates, collaborateurs de classe, etc... Cela nous le répétons chaque semaine parce que c'est la vérité !
Mais cela n'est pas arrivé comme ça et nous l'avons déjà expliqué. C'est l'action des politiciens qui a fait tant de mal au mouvement ouvrier. Ceux qui ont voulu favoriser telle ou telle organisation politique

alors qu'ils occupaient un poste syndical, n'ont, en fait, que creusé un peu plus la tombe de la Révolution.
Aujourd'hui CFTD et CGT parlent d'unité et les bureaucrates discutent alors qu'on a vu en mai que dans l'action, tous les travailleurs à la base étaient unis et que le problème, à leur niveau ne se posait pas.

ils ne peuvent être LES travailleurs.
C'est à NOUS de faire NOTRE unité qui ne doit pas être celle des bureaucrates.
C'est sur des principes tels que celui de la démocratie directe que peuvent se faire les discussions et les actions aboutissant en fin de compte à une unité naturelle et solide.

Parce que l'unité ne peut se faire de par la volonté de chefs-faillons dont les principaux intérêts sont autres que ceux du syndicalisme et par conséquent des travailleurs. Parce que l'unité ne peut se faire que par des actions quotidiennes issues de la solidarité.

Battons-nous contre la hiérarchie qui essaie de briser notre unité et la solidarité qui doit unir les travailleurs.
Battons-nous contre les cadences qui s'accroissent de plus en plus par la volonté des patrons.

Parce que le syndicalisme, pour nous, c'est l'action des travailleurs à la base sur les lieux de travail, sans bureaucratie.

Battons-nous contre l'aliénation de tous les jours, par de simples discussions au départ. Combattons la passivité qui nous paralyse et qui est voulue par le pouvoir.

Que Descamps rencontre Séguy ou que Truc rencontre Machin ON S'EN FOUT.
Aussi démocratiquement qu'ils aient été élus (si cela a été !)

LUTTONS ET UNISSONS-NOUS ENFIN POUR DEVENIR DES HOMMES LIBRES !
CHANGEONS LA VIE !



L'actionnariat ouvrier débouche sur un monde où l'aliénation des travailleurs serait l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

CONTRE TOUTES LES ILLUSIONS REFORMISTES :
BRISER LE VIEUX MONDE
ET CHANGER LA VIE

C.N.T. CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL **A.I.T.**

**Section Française de l'Association
Internationale des Travailleurs**

CONTRE

- **Le pouvoir capitaliste**
- **Les politiciens véreux et le
syndicalisme réformiste**

POUR

- **La destruction du vieux
monde hiérarchique**

Une seule arme :

L'action directe

Un seul but :

**L'autogestion gé-
néralisée**

**« L'émancipation des travailleurs sera
l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».**

C. N. T.

GARE AU FASCISME

Pourquoi la police aux Nouvelles Presses Parisiennes ?

Le 2 juin, vers 16 h. soit quelques heures après la parution de « La Cause du Peuple » n° 24 — journal qui n'est pas interdit — des policiers qui étaient déjà venus à plusieurs occasions semblables pour interrogatoire et perquisition, sont revenus avec l'intention d'emmener le directeur des N.N.P., pour garde à vue ; ils ont tenté de le persuader de les suivre sans aucun mandat d'amener.

Le personnel, prévenu, a immédiatement réagi devant l'arbitraire de telles méthodes : il a débrayé et a occupé les bureaux où se trouvaient les policiers. Ceux-ci, impuissants, se sont alors réfugiés derrière « des instructions à demander à leurs supérieurs », pendant que les « forces de l'ordre », environ 60 individus en uniforme ou en civil, occupaient les issues. (L'imprimerie emploie une quinzaine de personnes).

Devant les menaces proférées d'employer la force pour emmener le directeur, les ouvriers ont décidé celui-ci de quitter les bureaux et de venir se réfugier dans les ateliers. Là, le personnel s'est barricadé à l'intérieur des locaux pour faire face à toute éventualité. Il a rapidement prévenu des amis à l'extérieur et un reporter radio est venu dans les ateliers pour obtenir une interview qui a été diffusé dès 18 heures.

La police a dû se contenter d'une audition du directeur dans les ateliers en présence du personnel.

Pendant tout ce temps, de nombreux voisins et amis, en particulier des ouvriers des environs, se rassemblaient face aux policiers et prenaient conscience de la gravité de la tentative d'agression arbitraire. La police a fini par partir vers 19 h 30, bredouille.

En conclusion, nous considérons que les hésitations, puis le départ de toutes les forces de l'ordre sont une victoire obtenue par l'action unie des ouvriers.

De telles scandaleuses atteintes à la liberté ne sont pas exceptionnelles : De nombreuses pressions policières ont déjà eu lieu auprès de plusieurs imprimeurs pour les décourager d'imprimer le journal légal « La Cause du Peuple », notamment. Sous prétexte « d'atteinte à la sûreté de l'Etat », le pouvoir peut arbitrairement tourner ses propres lois et atteindre quiconque.

Nous sommes tous concernés.

L'action résolue et unie paie.

Nous appelons donc tous les travailleurs à s'unir pour mieux s'opposer à tout nouvel arbitraire policier, en particulier atteinte aux libertés d'opinion.

Les travailleurs des Nouvelles Presses Parisiennes

COMMUNIQUE A LA PRESSE

Deux collaborateurs du journal « Portugal Libre », après avoir subi la discrète surveillance d'un policier en civil, ont été arrêtés par plusieurs policiers le 13 avril 1970, vers 19h., à la gare d'Austerlitz (Paris) alors qu'ils étaient dans un couloir du Métro. Transportés au Commissariat du 10^e arrondissement pour « vérification d'identité », ils ont confisqué 30 journaux environ que les deux interpellés avaient dans une serviette et les ont mis en garde à vue pendant quatre heures ; l'un des deux membres, parce que mineur est alors mis en liberté, et l'autre — en l'occurrence le directeur du journal — est gardé en cage pendant 19 heures, sans dormir ni manger, puis libéré le jour suivant, contre signature d'un procès-verbal.

Pour le prétexte : on aurait trouvé, glissée à l'intérieur des journaux confisqués une affiche rédigée en portugais et s'adressant aux Portugais, demeurant au Portugal ou ailleurs, sans que la dite affiche portât l'adresse de l'imprimeur et parce qu'ils l'auraient distribuée dans l'enceinte du Métro.

Or aucun journal n'a été vendu et donc aucune affiche n'a été distribuée. D'ailleurs, en s'agissant d'un étranger c'est normal qu'il ne soit pas au courant de toutes les subtilités de la loi.

Malgré tout, le directeur du journal, déjà si injustement maltraité dans le Commissariat du 13^e, se voit maintenant convoqué au Tribunal de grande instance de Paris (17^e Chambre) pour être jugé le 24 juin vers 13 h., sous prétexte : d'avoir distribué dans l'enceinte du Métro des imprimés ne portant pas l'indication du domicile de l'imprimeur (délits, selon la convocation, prévus par l'article 2 du 29 juillet 1881 et article 26 du décret du 23 décembre 1958).

On croit savoir que notre police s'acharne contre ce journal étranger et contre cet écrivain antifasciste, sous pression du gouvernement de Lisbonne, dont le but final est de l'assigner à une résidence fixe dans notre territoire. Or, quelles que soient nos positions politiques, nous ne pouvons qu'être solidaires avec nos amis antifascistes portugais qui ont fait confiance aux traditions et aux lois françaises d'accueil et de liberté. Nous souhaitons que ce soit l'avis du Tribunal, qui le 24 juin devra rendre son verdict sur un délit qui n'a même pas été commis, une fois que ne sera plus possible réparer l'abus de certains policiers, en gardant à vue pendant 19 heures le directeur de ce journal anti-fasciste.

Un groupe d'amis du « Portugal Libre »

Paris, le 20 mai 1970.

L'ELECTION DU XII^{ème}

REAFFIRMER QUELQUES EVIDENCES

Tout le monde en parle plus ou moins. C'est donc qu'on y attache de l'importance. Tel est l'avis de la presse bourgeoise et de celles qui soutiennent les divers candidats.

Une candidature particulière se pose : celle du groupement Ordre nouveau, représenté par une directrice d'école (pauvres gosses !)

Le fascisme, même à ses plus beaux jours, s'est toujours refusé

à paraître réactionnaire. Dernière carte de la bourgeoisie aux abois il a toujours essayé de cacher sa barbarie derrière une façade « sociale ». C'est bien dans cette ligne ultra-réactionnaire que se place Ordre nouveau, MJR, etc.

L'anti-démocratisme le plus flagrant est prêché. L'Ordre nouveau, finalement ce serait celui des patrons : plus de grèves, associations ouvrières illégales, etc.

Toute la démagogie et tout le fric déversé pour Ordre nouveau et MJR n'y changeront rien : ce sont bel et bien des vermines fascistes de la pire espèce, de celles qui assassinèrent des millions d'hommes et qui continuent à assassiner en Espagne, au Portugal, en

Grèce ou au Brésil pour ne citer que les exemples les plus connus.

Les gauchistes sont condamnés à la prison mais tout le monde sait qu'en France ou ailleurs, les pires crapules nazis courent encore. Et quand ils sont rattrapés, leurs peines ne dépassent guère les quelques années de prison.

Face à cela, dans le XII^e, une multitude de candidats « de gauche » se présentent, prétendant chacun représenter les intérêts de la classe ouvrière, se flattant d'être, les uns plus « révolutionnaires », d'autres plus raisonnables, d'autres encore « les plus démocrates ». Tractations, alliances se font sans que jamais évidemment les travailleurs « repré-

sentés » par les candidats soient concertés.

L'éternelle distraction que sont les élections dans le système bourgeois ne peut que faire sourire quand on y réfléchit réellement.

Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre.

On ne changera pas la société par le système électoral que nous accorde sciemment la classe dominante.

Seule la lutte économique sur les lieux de travail permettra l'émancipation réelle des travailleurs.

*Les syndicalistes révolutionnaires
C. N. T.*

LA COMMUNAUTE LIBERTAIRE DU GOUAH-DÛ, S'EXPLIQUE

CE QUE NOUS
PROPOSONS

Le socialisme libertaire

(Suite)

6 MOIS D'EXPERIENCE

Un premier bilan

Sur le plan moral et social : Après six mois de vie communautaire librement acceptée n'importe quel individu commence de perdre son sens de la propriété privée — tant en ce qui concerne les choses, qu'en ce qui concerne les êtres; son individualisme petit-bourgeois que perpétuerait la loi de la jungle; ses tristes périodes d'isolement qui l'effondrent et lui font douter de lui et de son entourage.

Sur le plan sexuel, notre recherche vers l'union et l'amour libres, est actuellement en bonne voie;

Nous pratiquons la mise en commun la plus totale, matériellement et financièrement (caisse commune);

Nous parvenons à mettre nos problèmes en commun, et, ainsi, à les résoudre plus facilement.

Sur le plan pratique :

Les avantages sont aussi considérables. Nous avons, ainsi appris des métiers que nous n'aurions pu exercer dans la vie que nous avons quittée, ce qui élargit d'autant notre horizon de pensée et de réflexion. Nous avons, aussi et surtout, appris que toutes les difficultés matérielles sont surmontables pourvu qu'un idéal existe et que la liberté individuelle soit respectée, par tous, à l'intérieur comme à l'extérieur de la Communauté.

D'autre part, n'oublions pas que notre atelier artisanal fonctionne depuis six mois sans chef aucun et avec l'initiative de tous. C'est cela sans doute le plus positif de l'expérience.

Pourtant, Gérard en octobre et Pamphile en décembre, nous ont quitté.

Comment expliquer ces départs après avoir dressé un bilan aussi positif ?

D'abord, par le fossé qui existe entre les paroles et les actes des deux démissionnaires. Il est très facile de se dire militant libertaire quand on est confortablement installé dans un café, il l'est déjà beaucoup moins quand on est confronté aux difficultés imposées par la lutte de tous les instants qui est celle des véritables militants.

Mais, il est évident, que nous sommes libres d'arrêter l'expérience si nous ne nous sentons plus

assez forts pour la poursuivre, ou, si elle ne nous convient plus.

De toutes manières, ces départs n'ont qu'une importance relative, puisque la constitution non-sélective d'une communauté les rend prévisibles et puisque beaucoup d'autres personnes attendent pour nous rejoindre que notre communauté puisse les accepter décemment.

Conclusion provisoire

Vous le savez déjà, les flics aussi, la Communauté Libertaire du Gouah Dû, est à vocation militante. Préciser que son jeune âge, ses maigres ressources financières du moment, et que les tracasseries policières qu'elle subit l'empêchent de diffuser plus efficacement les idées libertaires, est, vous le comprenez, inutile. Actuellement, nous nous bornons à vendre des jour-

naux, et à expliquer notre philosophie à qui veut venir nous voir.

L'organisation économique de notre communauté ne sera, elle aussi, exemplaire, que lorsque nous serons plus nombreux, donc plus productifs.

Nos projets envisageant une modification dans la nature de notre production, nous pensons bientôt, créer une petite exploitation agricole. Aussi, nous demandons à tous ceux qui sont désireux de nous aider, de nous renseigner sur les problèmes de l'élevage de chèvres, et de la culture.

Pour peu que notre production de cuivre gravé soit écoulée et que nos amis deviennent plus nombreux encore, l'avenir prévu de notre communauté est assuré.

Avant de mettre le point final à cette brochure, il faut que nous fassions part, d'une certitude qui nous est chère : Parce que nous

n'avons que notre philosophie, notre imagination, nos bras et vous, peut-être, pour répondre aux puissances d'argent, aux flics et imbéciles de toutes sortes puissants en nombre, notre communauté marche sur un fil fragile. Aussi, son échec éventuel ne serait nullement d'échec de nos idées.

Mais, l'intérêt que nous savons avoir soulevé parmi vous, nous prouve que notre expérience est non seulement nécessaire, mais qu'elle répond à un besoin impérieux pour trouver une solution aux problèmes de l'homme dans le monde.

Si vous désirez un supplément d'informations, nous vous invitons à venir nous voir, ou à nous écrire :

Communauté Libertaire Le Gouah-Dû, La Chapelle Neuve par Locmine (56)

Avril 1970.

Le problème des salaires

(Suite)

Les droits de douane procurent un profit large aux détenteurs des produits nationaux et c'est le consommateur qui en fait les frais.

Le *dumping* est une opération qui consiste à vendre des produits au-dessous du cours mondial et à franchir les cordons douaniers les plus sévères. C'est ainsi qu'ont pratiqué, avant la dernière guerre, le Japon, l'Allemagne et la Russie qui, toutes, avaient besoin de devises appréciables, pour se procurer des marchandises qui leur faisaient défaut.

Il arrive même que, pour conquérir un marché, certain pays consente, pour un temps, à vendre à perte, quitte à se remettre au cours mondial quand le marché est conquis.

Les Japonais, pour ne parler que d'eux, nous vendaient, avant la guerre, des montres à 20 francs et des bicyclettes à 100 francs. Ils ne pouvaient pratiquer des prix aussi bas qu'en réduisant au maximum les salaires des ouvriers japonais et en ramenant leurs besoins selon les principes de la loi d'airan. Là aussi, le profit était le fruit de la misère de l'ouvrier nippon.

Comme on s'en rend compte aisément, on retrouve toujours, en

examinant les divers facteurs économiques, le profit partout. Il est la cariatide de l'économie libérale, comme la loi de la libre concurrence et celle de l'offre et la demande en sont les principes directeurs, lesquels gisent d'ailleurs sous les ruines des deux dernières guerres.

Pour que la question de salaires reçoive une solution favorable, il faut donc limiter les prix, source du profit, qui sont toujours en avance de plusieurs étapes sur les salaires. Cela exige une double action : pour la hausse des salaires, contre l'élévation abusive des prix. C'est ce que ne semblent pas avoir compris ni le gouvernement, qui laisse voguer les prix à leur guise et bloque étroitement les salaires, ni les ouvriers, qui s'obstinent à réclamer des augmentations de salaires qui seront dévorées dans les jours suivants par une hausse supérieure.

Tant qu'on ne prendra aucune mesure pour équilibrer salaires et prix, pour les bloquer tous les deux ensuite, le problème des salaires restera sans solution.

Mais avant toute chose, c'est au profit qu'il faut s'en prendre. A notre époque de misères et de ruines, nul profit illicite ne peut être toléré, en attendant la disparition du profit lui-même. En

tout cas, il doit, en ce moment, être limité à la rétribution normale du chef d'entreprise, pour son effort personnel, au remboursement des frais contrôlés de son exploitation, à l'amortissement de ses outils de production. C'est tout et c'est assez. Il n'y a plus place pour l'enrichissement et la fameuse formule de Guizot : « Enrichissez-vous », doit avoir fait son temps, plus que son temps même.

PIERRE BESNARD

(A suivre)

LES COMPARSES

Des informations dignes de foi confirment ce que nous pensions depuis longtemps. Les UNR tenants du pouvoir seraient disposés à passer la main et à remettre le pouvoir aux Cocos, seuls capables, selon eux d'établir l'autorité de l'Etat sur des bases solides, c'est-à-dire, avec des flics costauds, Garaudy aurait déjà servi d'intermédiaire ou de bouc émissaire pour tendre la perche. Mais le PC n'est pas sûr de ses propres troupes et préfère avant de s'engager dans une nouvelle voie que Pompidou-Marcellin liquident eux-mêmes les « gauchistes ». Ce qui permettra au PC s'il peut ensuite arracher le pouvoir de revendiquer de nouveaux martyrs en les englobant dans leur rang à titre postume comme ils l'ont fait de Jeanne d'Arc.

R. J. SOURIAUT

ATENCION a nuestra prensa

NO somos alarmistas, aunque si objetivistas. Nuestro natural optimista no nos priva, tampoco, de ver las cosas tal como existen. Observando la marcha administrativa de este semanario, no vemos motivos para quedar satisfechos. Moralmente se da empuje a una obra necesaria paralela a la nuestra. Pero los resultados hasta aquí no son concluyentes en lo materialista. La Organización, asesorada por el conjunto de compañeros despiertos y activos, debe estudiar el problema y decidir cómo solucionarlo.

Igual recomendación para el asunto «Umbral». Una ojeada al capítulo ingresos de la revista convence que su publicación regular en el formato actual es imposible. Se pierde dinero y no hay cómo recobrarlo. Dándose además el caso de que mientras «Umbral» gana simpatía en España pierde vigor económico en el Exilio. Recientemente se ha publicado el Extraordinario y su alto valor es susceptible de aportar nuevos suscriptores. En suposición, solamente, que ya veremos si se traduce en certeza. Pero a partir de ahora hay que estudiar si «Umbral» va a seguir mensual o bimestral en el formato clásico, o si ha de ser mensual en tamaño del Extra, o si se ha de publicar dos o tres veces al año con números de la importancia de dicho Extraordinario.

Existe el problema Ediciones. Interior y Exterior necesitan propaganda hábil, doctrinario-actualista, y frecuente. Renunciar a cumplir este trabajo es renunciar a la continuación del Movimiento anarcosindicalista. No podemos quedar atascados. Precisamente hace unos meses propusimos la edición de un folleto de un carísimo compañero fallecido, y el llamado cayó en el vacío. Ni queja, pues los compañeros son los que deciden. Pero va a salir el anunciado opúsculo de Max Nettlau, y como la edición será consumada, afrontaremos posibles frialdades... o entusiasmos de los compañeros realizadores.

Que Zona Norte y Normandía (y la CNTF en la parte que le corresponde) analicen el problema global que dejamos planteado, para darle la solución que la causa requiere.

HABITO un zaquizami no obstante ello para que las grandes cajas de cemento gris que hoy edifican sobre campos sacrificados para almacenar gentes, no me mueva a disgusto. En la ciudad monstruosa que habito apenas hay pájaros, y de los llanos campestres profanados y heridos de muerte por excavadoras y grúas, no los habrá pronto. De estas concentraciones absurdas huyen los seres libres — los alados, verbigracia — y a ellas convergen los bipedos que somos, en manadas que pueden establecerse sin preocupaciones de libertad. Yo sé que cada interior de nido cementero ofrece cierta comodidad calculada. Pero los vecinos están codo a codo — salvo tabiques insignificantes — y se agrían. Por eso fuera portal no se reconocen. No somos pájaros, los hombres. Tal vez pajarracos.

El bipedo no tiene vuelo, si no es mentalmente y cordialmente. En intención, vamos. Los volátiles no sólo hienden los espacios, sino que se embriagan en ello; por algo cantan arte humanamente inimitable, por plumas — de artificio — que los bipedos nos atribuyamos.

Yendo al trabajo en hora matinal me alegra ver unos gorriones avispados observando y cayendo sobre espuestas de arroz expuestas a la venta, sin que estos primeros clientes del mercado paguen factura. Es una nota hermosa, libre, anárquica, única en este barrio denso en perversiones de compra-venta.

En España la persecución a muerte de las aves viene del instinto inquisitorial de los españoles entrañados de iglesia. Mil años de cultura eclesiástica no dan el ejemplo francés de gorriones que comen arroz al alcance — ellos — de cualquier mano, sin que ni siquiera se les esquiven. Acudir a un jardín público y verse rodeado de pajarillos como ocurre en Toulouse, no es gozo alcanzable en Barcelona, Madrid ni en ninguna otra localidad española. Las aves allí tienen espanto del hombre, y bien se ve en las tierras sembradas presididas por un espantajo. Se ve por esto, y por la saña injustificable de cegar jilgueros para que canten enjaulados, matar a veinte estorninos para darse

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 11 de Junio de 1970.

En el paisaje de cemento armado

un hartazgo, mutilarle la lengua a la urraca «para que hable»... Malditos que somos.

Mitológicamente el hombre es un avechicho torvo y lo personifico en el murciélago de mi intención por sus aficiones de gruta. De ahí su pensar torcido y sus aberraciones de pájaro carpintero. Una conducta inyersa a lo grácil y animado del mundo volátil.

Por lo bueno las personas nos animamos al canto en imitación — no lección — avecina. La soprano mejor del orbe no conmoviera a la selva teniendo ésta sinfonía infinita, efluvio cordial caro a Volga Marcos. Una fémina de 50 kilogramos de peso, pero con canto sabio, no da de sí el todo musical de un pájaro de 15 gramos, el ruiseñor por más señas; un cuerpecillo endeble y fino conteniendo un universo de melodía.

El campesino odia a la raza pajaril porque le hurta grano y le desvaloriza el cerezal. Pero cereal y árboles no los inventó el hombre: vinieron en conjunto las aves, las personas, los peces, los vegetales, y demás razas de sangre y savia. Para todos derecho a la vida, y cuanto más sembrado y huerta tantos más pájaros en signo de abundancia existencialista. El ave acompaña al hombre en la Tierra, y a menor fertilidad menos alas en el espacio y más mosquitos en nuestros ojos. Pero ya, en ingenio morboso, el hombre envenena su pan y elimina a la volateria libre. El cielo sin golondrinas queda enjuto y triste, y también el corazón humano sensible. La trilla en la era, chillada por miles de pájaros ebrios de sol y placer, ya no existe. La máquina y la química nos quitan, mucho a mucho, el goce puro de la vida.

Los cuervos, sombríos, graznáticos y carroñeros, cierran la luz

del espacio en un deseo de noche permanente.

De niño yo veía docenas de miles de aves en mi cielo. Ahora sólo unos cientos; a veces ninguna. A la urraca traviesa y contradictoria de la ardilla en los pinos, años hace no la veo. ¿Sigue existiendo? Vuelos serenos, mayestáticos, de cuarenta águilas o cincuenta cigüeñas, los he presenciado un par de veces, guardándome el espectáculo para siempre.

Un halcón no puede con tres urracas solidarias.

El cuervo que me grazna insolente tampoco podrá conmigo.

Volar puede hacerlo el cóndor; en ningún caso el hipopótamo que se cree mariposa.

JUAN FERRER

Umbral n° 100

Recién aparecido, con las siguientes firmas:

F. Alaiz, G. de Amor, M. Bakunin, P. Bosch Gimpera, J. Call, J. Cambre, T. Cano Ruiz, L. Capdevila, A. J. Capelletti, J. Carmona Blanco, J. Cassou, M. Celma, A. Comfort, R. Dieste, Diez Sada, G. Esgleas, F. Ferrer, J. Ferrer, L. di Filippo, L. Flury, Fontaura, V. García, J. Guillaume, J. Gómez Casas, J. Hiraído, M. Jiménez, P. Kropotkin, R. Lone, A. Lorenzo, E. Malatesta, A. Marcellán, R. Mella, F. Moacry, F. Moro, J. Moreno Villa, V. Muñoz, O. Parra, J. Peiró, B. Porcel, J. Prat, I. Puente, J. Ma Puyal, E. Roig Querol, A. Rosell, A. Sambilcat, L. Sarrau, R. Saenz, S. Seguí, J. Sevilla, E. Soto, F. Valera, J. Viadiu, V. Marcos, E. Zamacois, M. Zaragoza.

Precio: 10 F. Número propenso a ser agotado.

Edición de gran éxito.

Por su valor literario, por su importancia bibliófila, no dejéis de adquirir este número señero de

UMBRAL

REPORTAJE
cada SEMANA

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

EL SABER REHUSAR

HAY momentos en que incluso el individuo menos propicio a las ideas moralmente progresistas, metido a razonar, por el hilo de las deducciones llega a conclusiones que revisten veracidad. En un artículo leído en «Le Figaro», diario que, ciertamente, y como es sabido, está bien lejos de ser extremista, el autor, aludiendo al conformismo, a la adaptación de las gentes a las comodidades de la tan llevada y traída «sociedad de consumo», manifestaba que la mayoría de personas no son rebeldes, no son inconformistas, carecen de ideales, por el hecho de que no tienen predisposición a rehusar. Es cierto, en ello coincidimos.

Hay un viejo refrán que asevera: «El que más tiene más quiere.» Desgraciadamente, en la mayoría de los casos así es. Pero hay que hacer constar que para evidenciar el sentido de dignidad entre la especie humana, están aquéllos que repudian el ser esclavos de los medios materiales; los que rehusan bienes de fortuna, tentadoras comodidades, porque tienen ideas nobles, ideas justicieras, y no quieren ser en ningún sentido, cómplices de un estado social cuyos fundamentos están amasados en la arbitrariedad más irritante. El que no rehusa, aquél que nunca tiene bastante, *va a lo suyo*, y se encoge de hombros ante todas las injusticias.

Cabe formularse una pregunta simple, sencilla, pero de considerable poder evocador: ¿Qué hubiera resultado la vida social, qué sería, de no haber sido por los idealistas, con valor para rehusar la comodidad, la fortuna, la blandenguería confortable del aburguesamiento? Por todo el mundo: la guerra, los crímenes perpetrados a la sombra de infames manejos políticos, la explotación del hombre por el hombre, el latrocinio y la falsedad, hacen estragos. Sería peor de no haber en todas partes personas con un claro y vibrante sentido de la dignidad; elementos con virtud para rehusar el aborregamiento cobarde y conformista de las multitudes, de los que callan y dejan hacer. De ahí la nota simpática de los estudiantes, «hijos de papá», que se rebelan contra las estructuras de una sociedad corrompida por vicios y pasiones de baja ralea. Son los que rehusan la burguesa comodidad,

porque les da vergüenza considerar el origen de ella.

Vivimos en un medio social que nos constriñe a usar el dinero, símbolo y compendio de la riqueza. Pero llegar al extremo de un obsesivo afán de riqueza, embrutece los sentimientos, envilece. Y así no se puede obrar bien. No se es idealista. No se contribuye al progreso moral de la humanidad. Y es de seres conscientes ayudar en lo posible en obra de la que se perciben también los beneficios.

NUESTRA HISTORIA DE LIBERTARIOS Y CENETISTAS

Es indudable que estamos en el caso de congratularnos, ante la cantidad de obras de un carácter sociológico que van apareciendo en España. Profesores, elementos de formación universitaria especializados en investigaciones de carácter histórico, publican libros, documentadas tesis en torno a un pasado de acentuadas particularidades de orden social en tierras de España. Es un convergente impulso general contra la cerrilidad represiva de los años pasados que abre algo de resquicio para que se pueda aventurar poco de lo muchísimo que haría falta decir. Y es indudable que no se puede hablar de un pasado de vida social en España sin hacer referencia a la influencia del anarquismo y a las actividades y desenvolvimiento de la CNT.

Con todo y no poseer una referencia detallada de cuanto se ha publicado y se espera editar, algo sé va conociendo. Así nos ha complacido que se haya reeditado una obra tan interesante como es «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», de Díaz del Moral. Han merecido laudables comentarios por parte de la opinión de tono liberal obras como «Los orígenes del anarquismo en Cataluña», de Casimiro Martí; buena acogida se ha dado también al libro de Gómez Casas, «Historia del anarcosindicalismo». Recientemente se ha editado una obra en catalán que lleva por título «Revolución industrial i obrerisme. Tres clases de vapor a Catalunya (1869-1913)», de Miquel Izard; merecedores de la mayor estima son también, por su ecuanime objetividad los trabajos sociológicos de Ramón Tamames, entre los que destaca su obra «Los monopolios en España». Recientemente se ha hecho mención en

este semanario del importantísimo trabajo presentado por el profesor Carlos Seco, al ordenar y conseguir hacer editar, en dos nutridos volúmenes, las «Actas de los Consejos y Comisión Federal de la Región Española (1870-1874)». Están editados también «La Primera Internacional en las Cortes de 1871», de Oriol Verges; «Historia de les Internacionales en España», de García Venero; «Coyuntura económica y reformismo burgues», de J. Vicens Vives; «Ideologías y clases en la España contemporánea», entre otras obras que ahora no acuden a la memoria.

Vale la pena de tomar en consideración libros como los mencionados, por el motivo de que en ellos se hace referencia a nuestra Confederación Nacional del Trabajo; se alude a la influencia del anarquismo en el ambiente obrero español, y a la interpretación libertaria del sindicalismo. Particularmente en algunos de los autores citados descuella una acrisolada objetividad, ceñida a la honesta interpretación de los documentos hallados debido a esmeradas condiciones de erudición. Otros autores se atienen, en lo relativo a la lucha social, a factores exteriores, a hechos motivados por impulso de circunstancias, sin ir a la médula de los problemas, sin ahondar en la entraña, sin pararse a buscar concienzudamente las causas determinadoras. Estimable labor en su conjunto, pero nosotros debemos y podemos ofrecer otra cosa.

El considerar que cabe hacer otra cosa de lo realizado hasta el presente, ha sido lo que ha inducido a la Organización, al conjunto de nuestra Confederación Nacional del Trabajo, a historiar en un vasto conjunto, los hechos y las ideas, lo material y lo moral, aunados en lazo indisoluble. Y adherida a tal empresa histórica, ateniéndonos a lo que en ello puede haber de aleccionador, por el desinterés, por el heroísmo, por la ejemplaridad, caben igualmente rasgos biográficos de militantes. Ya se ha señalado en notas de prensa y circulares la envergadura de la obra a realizar. Es, indudablemente, tarea de consideración, pero importa no olvidar en tales casos lo de «querer es poder». No es con el desánimo, producto del escepticismo, que se llevan a cabo las obras de importancia. Si una empresa se inicia con desmayo, con ausencia de un

vibrante aliento emprendedor, ¿qué cabe esperar de ella?

Fuera de nuestros medios, al margen de nuestro ambiente, es indudable que se han escrito y pueden escribirse obras meritorias. Negarlo sería tanto como caer en defecto de dogmatismo. Pero por erudición que pueda haber, por mucho y bien que se diga, nunca se ha de poder alcanzar a hilvanar una obra como puede ser la «Historia de la Confederación Nacional del Trabajo», elaborada en un plan colectivo, con la aportación colectiva de todos sus componentes. Omisiones, limitaciones, errores, ¿quién ha de poder negarlo? Pero el calor vital de lo vivido, de aquello por lo que se ha sufrido, nadie, nadie ha de poder evidenciarlo como los interesados, máxime constituyendo una amplia y variada gama de sentires, de efectos *emotivos*. Incluso en lo relativo a la documentación, tenemos los sociólogos, los eruditos en historia social que demuestran haber leído, pongamos por caso «El proletariado militante», de Anselmo Lorenzo, o «Bakunin, la Alianza y la Internacional en España», de Max Nettlau, es interesante, pero la mayoría no conocen las obras, los demás escritos, complemento de los libros citados, que dieron a conocer tanto Lorenzo como Nettlau.

De ahí que, sin infular de exclusivismo, sin desdeñar lo hecho y lo que que puedan hacer otros *ir a lo nuestro*. Ofrecer a propios y extraños algo que refleje la expresión visceral de lo que hemos sido, de lo que somos, y de lo que podemos llegar a ser.

NIETZSCHE, ENTRE EL BIEN Y EL MAL

Pocos pensadores como el autor de «Así hablaba Zaratustra» han motivado tal cúmulo de contradictorias opiniones. Posiblemente sea de aquéllos que no se les puede aprobar *en bloque*, ni vituperarles *en todo*. Su mente, como un volcán arroja bocanadas de lava, él hacía brotar imponente conjunto de ideas. Uno de sus últimos libros, «Humano, demasiado humano», contiene la friolera de 638 fragmentos aforísticos, alguno de dos y tres páginas. Leyendo algunos uno dice: «¡Muy bien!»; a la lectura de otros, uno no puede menos que pensar: «¡Muy mal!»

Se reimprimen ahora obras de Nietzsche. En París, con su nombre hay constituida una sociedad, integrada por universitarios de Francia, Bélgica y Alemania. Piensan ahora revisar textos del filósofo, deformados por su hermana y por otros.

La gran desobediencia

por E. de SOTO

Sueño poético, para un ensayo anarquista.

La gran desobediencia
se apodera del mundo
el aire se hace música
y la música un himno...

Hasta la flor se abre
a una hora imprevista
y de la Disciplina
se hace un baile en la calle.

La juventud se rie
de César y de Atila
y a los Emperadores
va pintando bigotes...

... la corbata y la perla
son cosas de retrato
y las madres no mandan
sus hijos a la guerra.

El Amor se conversa
y a los niños les dicen
cómo se viene al mundo
sin ángel ni cigüeña.

El obrero ya canta
mientras el torno gira
y le va regalando
tirabuzones nuevos.

El albañil levanta
sus castillos de naipes
y sabe que en alguno
podrá dormir tranquilo.

Los labradores surcan
la tierra y siembran vida
y el trigo en el molino
se hace harina risueña.

El mapa se ilumina
se borran las fronteras
y los hombres se abrazan
hablando un mismo idioma...

Y en los mares se cruzan
los barcos sin bandera
bajo el sol que ilumina
la paz sobre la tierra.

Los monumentos sirven
de nido a los pichones.
El pasado se estudia
por si hay algo que sirva...

Al presente le nacen
las alas creadoras
la Juventud se sienta
a tocar su guitarra

en la silla en que al Papa
le comprueban el sexo.
Y escribe en las paredes
del Seminario versos

y a cambio de un vergajo
ofrece un pensamiento...
y habla de un mundo sano
frente a otro mundo enfermo...

Y las túnicas viejas
de las iglesias arden
bajo el sol que las quema
y las dispersa al aire...

Las prisiones se abren
y las rejas se funden

los pájaros se buscan
y se unen los ríos

y los hombres reúnen
sus cosechas y cantan
y el pan de cada día
le llega a todo el mundo.

Las naranjas se cambian
por zapatos de Francia
y las mantas inglesas
por quesos de la Mancha.

Y todo el mundo es rico
porque trabaja y come
porque estudia y no odia
ni al patrón ni al verdugo...

Y enseña al compañero
canciones de su tierra...

y como se hace el dulce
de manzana en Irlanda...

Las muchachas se casan
por Amor, no por Hambre
y en lugar de comprarla
el hombre la acompaña.

Y los hijos son hijos
de un deseo tranquilo
y no la baba trágica
de un batallón que pasa...

Y los niños estudian
en los libros que hablan
de Libertad y Ciencia
de Amor y Tolerancia...

Y a las gentes les salen
flores en las miradas...

y no hay temor a nada
porque todo se dice...

Y no hay Hipocresía
porque nada se esconde
y solo se está triste
de ver triste a un amigo...

Salid de las cavernas...
viejos monstruos sucios...
Que vuestros ojos turbios
miren la Luz de frente...

Escuchad como cantan
escuchad como vienen
nuevas generaciones
arrastrándolo todo...

Y allí por donde pasan
van dejando semillas
de flores que en su día
darán la Libertad...

Escuchad como rien
porque saben que son
los hijos de la Paz...
ESCUCHAD... ESCUCHAD...

LITERATURA POPULAR

ESTOS días he leído dos páginas antañonas de la literatura anticlerical y anarquista de España. Un recorte de «El Motín», que data de 1891 y un ejemplar de «El Porvenir del Obrero», de Mahón, del día 2 de marzo de 1906. Los dos han llegado a mí, vía manos amigas que saben del interés mostrado por el isleño desterrado que soy, por cuanto se refiere a documentos de interés histórico, relativo a Menorca.

El primero contiene, también, parte de un documento firmado en la cárcel de Barcelona el 11 de mayo de 1891. Es una denuncia y una protesta por los malos tratos de que fueron víctimas los presos al ser detenidos por las autoridades policíacas.

En la vida humana lo trágico cómico. Y, al dorso de esa noticia hay otra que se refiere a un escrito publicado por un periódico relatando que un diputado republicano por Badajoz, había sido hospedado en casa de un cura. «La Coalición», hoja impresa de aquella ciudad, hace la siguiente ingeniosa

Rectificación:

Hablando de un diputado, jura un colega y perjura que estuvo en casa de un cura, tres meses hace, hospedado; pero mejor informado otro afirma que la fama de esa noticia reclama una rectificación, pues quien le hospedó en cuestión no fue el cura, sino el ama,

La ironía bien empleada ha sido siempre una muy buena arma. La gente de avanzada aprecia la socarronería que va contra los representantes de la autoridad y de la clerecía. De un tal Isasa, ministro del Fomento en aquella época, y que confundía las categorías de los trenes y las redes, dice el recorte: «Pero, ese Isasa, es ministro de veras, o de guasa?»

Se sabe que «El Motín» tenía fama de ser furibundo contra las autoridades, especialmente las eclesiásticas.

«El Porvenir del Obrero» era comedido. Las plumas que en él se imprimían decían verdades gordas y no titubeaban en nombrar a las personas que se oponían a los derechos del hombre. De «Juan Cualquiera», presunto pseudónimo de Juan Mir y Mir, hallamos estas afirmaciones: «La autoridad no puede añadir a la verdad ninguna fuerza, porque la verdad tiene toda la fuerza en sí misma. Por el contrario, quitando su libertad a la razón, estorbando la investigación libre, la autoridad puede ser mantenedora del error... Bajo un régimen de terror no se vive tranquilamente. Hay que someterse o rebelarse.»

En aquella época, los gobernantes de España y de otros países también, utilizaban el procedimiento criminal que los gobernantes actuales ponen en práctica, a saber: que para frenar las actividades de los enemigos progresistas, agentes de la reacción hacían explotar bombas con el afán de denunciar a los anarquistas como autores de tales desmanes.

Leyendo esos papeles de antaño uno constata que, por muy duros que sus colaboradores se hayan mostrado contra los adversarios, no recurren a la palabra baja, que tendrá cabida donde quiera que sea, menos, sobre todo, en las publicaciones de carácter anarquista, que no deberían ser receptoras de vocablos de mal gusto.

Viene esto a cuento, porque en uno de nuestros paladines hemos leído un artículo en el que excesivos vocablos denuncian que el autor debe ser una de esas personas rápidamente desprovistas de argumentos y que necesitan chillar, aunque sea escribiendo, para lograr convencerse de su razonamiento.

Hay que evitar esos descarríos de lenguaje. Suelen ser arma de dos filos y no hay que olvidar al don Basilio de Beaumarchais.

La forma y el fondo de la literatura anarquista debe ser ponderado.

Debemos desdeñar el fenómeno desarrollado entre cierta categoría de «dilettanti» que, en su afán de mostrarse populares, ávidos de desterrar cierto preciosismo ridículo, y popularizar su vocabulario, han confundido popularidad con grosería.

Debemos evitar los dos pecados: preciosismo ridículo y grosería inútil, cuando no es perjudicial.

No olvidemos que el grito escrito, el exabrupto gráfico, disminuye el concepto de nuestra ética y de nuestra hombría.

Fernando FERRER

La miopía yanqui

¿DEBE catalogarse de simple miopía la política americana en los cinco continentes? Ese «tigre de papel» esconde entre bastidores los intereses más sanos como los que sus voceros oficiales declaran a la prensa mundial, o, en efecto, toda conferencia de prensa de Mr. Nixon, todas las expresiones defensivas de Mr. Laird, toda visita imprevista de Mr. Agnew están perfectamente preparadas por computadores al servicio de la Agencia Central de Inteligencia. Restringiéndonos al escaso argumento de «imperialismo», habríamos de aceptar naturalmente que la lucha de la clase trabajadora manual e intelectual es propiamente una lucha contra el colonialismo norteamericano, cansado, en sentido contrarrevolucionario, una avalancha de nacionalismo rayano al chauvinismo decadente de los inventores de la revolución en turno. Sin embargo, así como todo el lenguaje represivo de la administración plutócrata norteamericana manifiesta por sí mismo la esencia de su régimen capitalista, también las banderas desaliñadas de la lucha antiimperialista — aunque impresionen al joven que por primera vez se lanza a las luchas sociales — anuncian a la humanidad que el sistema de dominación Washington - Londres - Moscú - Pekín, se apresta a quitarse la vieja faz y dejar entrever la nueva máscara.

El antiimperialismo no es sinónimo de revolución social ni nada que se le parezca. En el cono sur latinoamericano encontraremos entre las fuerzas peronistas (¿de izquierda!) a los abanderados del antinorteamericanismo. Empero, no creemos necesario manifestar lo tantas veces insistido de que el peronismo representó para el proletariado argentino lo que el fascismo para el italiano, aunque, claro está, con ciertas variaciones que son en sí las que han permitido que sobreviviera a la hecatombe ideológica de nuestro tiempo, y, lo que es peor, que despojado el ídolo, apareciese como el movimiento revolucionario de mayor empuje popular. En realidad, el peronismo no es otra cosa que una amalgama de tendencias y grupos que muchas veces libran batallas intestinas entre sí por el predominio de sus tesis o privilegios. A última hora, desde sus medios han provenido los sectores sindicales, que cobijados en la figura decadente de Raimundo Ongaro se reclaman del cristia-

nismo revolucionario y analizan el proceso revolucionario plagando el cheguetarismo, el tupamarismo uruguayo o el castrismo latinoamericano. La lucha antiimperialista se considera debe partir de una comprensión cabal del estado cultural de los países dominados por Estados Unidos. Luego, es claramente necesario establecer el foco guerrillero — sea éste urbano o rural — e, incorporados la mayoría de ellos al «Ejército de Liberación Nacional», emprender una guerra — que, cataloguese como se quiera, es guerra donde intervienen intereses políticos y económicos a escala mundial — donde se aúnan los efectivos y posibilidades de burguesía, pequeña burguesía, clase media y proletariado contra el colonialista y sus sátrapas.

Aunque en los primeros momentos se supuso que las diferencias entre la oligarquía tradicional y la burguesía naciente con los agentes comunistas para el establecimiento de nuevos satélites moscovitas, tal visión no llegó a realizarse porque partía de interpretaciones evidentemente falsas y francamente oportunistas y, para agravar todavía más la situación del proletariado, éste se vio cada vez más amarrado al carro del sistema porque sus organismos de lucha fueron penetrados por los testafierros (burocracia sindical) de las clases dominantes. El abandono de que fueran objeto estas fuerzas de liberación nacional, primero por los rusos, que como siempre, utilizaron a los PC como avanzadilla diplomática y, más recientemente, por Castro, que piensa más en su porvenir que en el de los revolucionarios hermanos, ha cerrado el triste epílogo de la política mundial del comunismo llamado «Guerras de liberación nacional» — me refiero naturalmente a América Latina. El desastre de Sukarno, la guerra del Congo y el abandono a los vietnamitas son capítulos de la misma historieta que, aunque relacionados, no revisten las características peculiares de Iberoamérica.

Cuando se examinó la posibilidad del desarrollo de esta nueva estrategia, los comunistas soviéticos estaban indudablemente pensando en su utilidad para las liberaciones con Washington. Ya es vieja la historia que el ruso jamás creyó en sacar la Revolución del diecisiete fuera de sus fronteras, aún en vida de Lenin y demás. (Los hechos de 1919 en Ale-

mania confirman que para los soviéticos la era del «socialismo en un solo país» había comenzado — a pesar de que los espartaquistas germanos solicitaron del Comintern que Trotsky se trasladara a Europa Central para que repitiese la odisea de San Petesburgo, dirigiendo el comunismo alemán a la victoria —. También, cuando Stalin apoya al Kuomintang y al odiado enemigo de los chinos rojos, no hacía otra cosa que demostrar que por encima de su vocabulario revolucionario que el bolchevismo se había decidido a construir una gran potencia que avasallase los pueblos de Europa y demás continentes). Y, desde luego, de la misma manera que para Lenin no representaba la invasión a Polonia — manifestación de los primeros intentos colonialistas del ruso potszarista — ninguna impugnación a sus ideas socialistas, así como para Molotov y Stalin el Pacto nazisoviético del año 39 no era en ningún momento traición a los sagrados principios del leninismo, también el esgrimir teorías militaristas, abusando del terrorismo como arma de chantaje di-Kruschev ninguna negación de la plomático, no representó para teoría marxista.

Y es que se hizo apresuradamente claro que la lucha de liberación nacional implicaba la negación misma de los principios fundamentales de la Primera Internacional obrera y, en fin, del socialismo primitivo. Ya ni siquiera la vanguardia se erigía sobre el proletariado sino que al mismo tiempo se autodesignaba estado mayor del nuevo ejército cuyos pertrechos bélicos provenían — gajes del oficio ruso de vendedor a crédito — de las fábricas checoslovacas o las de cualquier otro miembro del Pecto de Varsovia. Por otro lado, al sembrar — envenenar — a las masas con la droga nacionalista se retrotraía a los pueblos a las antipodas del socialismo. Si se tratase de esgrimir el ejemplo argelino como la demostración de la eficacia de aquella política kruscheviana, sería partir de una concepción falsa de la Revolución Social. Los abanderados de la autogestión descuidan observar que si bien es cierto toda la belleza con que se pinta al león no lo es menos que el burocratismo, el partido único — Frente de Liberación Nacional —, el culto a la personalidad — ayer con Ben Bella (el Fidel Castro mahometano aliado de Nasser, el Lenin musulmán), hoy con Boumediena — el cre-

ciente autoritarismo y la ausencia de libertad con características esenciales del estatismo argelino como lo fueron en un principio del bolchevismo ruso. También en China y en Yugoslavia ensayos colectivistas son muestras fehacientes de las posibilidades del socialismo — lo mismo que los kibbutzim judíos — pero no se puede analizar estos fenómenos de una manera aislada. En Belgrado impera una expresión desgraciada del oportunismo autoritario lo mismo que en China, mientras que en Israel nadie puede negar que las fuerzas terriblemente nacionalistas que rodean la figura de Moshe Dayán mantienen latente un conflicto bélico al oponerse con idéntica tenacidad y fanatismo a los bárbaros neonazis encabezados por el ídolo de El Cairo. Si, los kibbutzim son una gran realización, pero la juventud que fue educada en ellos es hoy el más grande orgullo del militarismo israelí: los mejores pilotos de la aviación israelita han salido de las filas de jóvenes educados bajo la mentalidad colectivista del kibbutz; y no tienen ningún escrúpulo en bombardear poblaciones árabes. Asimismo podríamos decir respecto a las consecuencias del comunitarismo chino: ¿son los guardias rojos acaso la expresión más contundente de un modo de vida socialista? Si, Argelia ensayó la autogestión como el capitalismo ensayó el cooperativismo, (y lo asimiló) pero jamás encontraremos realizaciones tan nobles y espontáneas como la que hicieran los proletarios hispanos al oponer su Revolución a la guerra. (A decir verdad, muy poco, en el campo de las realizaciones sociales se ha avanzado desde 1864 para acá: se hace una mezcla de convivencia comunista con militarismo, se erigen fronteras que a un lado contienen granjas autogestoras y del otro feudos sin límites; pareciera que cada pueblo quisiese hacer su revolución olvidándose de los que le rodean).

Así, pues, volviendo al origen de nuestro tema, ser antiimperialista no implica luchar contra el capitalismo, el Estado y las religiones. Basándose en esta concepción, la burguesía latinoamericana es antiimperialista, antinorteamericana acérrima hasta el punto que argumenten en favor de la nacionalización de las materias primas. Trata de organizar más que un Estado gendarme, un Estado-pueblo amamantado por el odio al extranjero. De aquí que la miopía política de los estadistas norteamer-

por Floreal Castilla Desde Alicante

ricanos haya pasado a las calendas griegas y se muestren más complacientes con sus aliados y testaferreros. ¿Acaso Rockefeller no exigió que con prontitud se reanudasen los envíos de armas a América Latina? Rocky no insistió en acabar con Velasco y Ovando — que para la época de su periplo aún no había dado el golpe que derrocará a Siles Salinas — porque sabe que ambos son las figuras representativas de ese antiimperialismo que es provechoso para la miosis más perfecta de la política mundial. Si Ovando se empeñó en nacionalizar la Gulf, qué importa eso. Una empresa española de capital norteamericano explotará el gas boliviano y todo queda a favor de los grandes intereses del capitalismo. Y si algún otro jerarca latinoamericano quisiese demostrar a su pueblo y al mundo que está contra el yanqui y que es fervoroso partidario de la «liberación nacional» (sin guerrillas) que nacionalice la industria básica que ya una empresa italiana, rusa, alemana, francesa o española se encargará de prestarle dinero y de acometer su explotación y venta. ¡Todo queda dentro del Sistema social opresor!

Los monopolios plutócratas del norte no son tan miopes como se imaginaba. Si hay que hacerse partidario de la «liberación nacional» y antiimperialista para que sus jugosas transacciones no sufran merma allá van a montar guerrillas a lo Figueres o a lo Castillo Armas que permitan continuar explotando al obrero norteamericano por un lado y al del Tercer Mundo por el otro, mientras que éstos se odian a muerte porque unos son los proletarios ricos y otros los pobres.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo. Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Cara al Verano:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

Chinitas al marxismo - Valor del trabajo

QUERIDO amigo y compañero Acracio: Sabes que yo aprecio mucho a Carlitos Marx, y quizá me instigas a que con mis tonterías desbarre un poquito sobre Marx y el marxismo. Pues bien, te diré una cosa ya vieja y archidivulgada: el marxismo fracasó en toda la línea. Para mí Marx fue más plagista que creador. De su materialismo histórico no queda absolutamente nada, aparte del esqueleto autoritario, que lo enseña Rusia en su gran salón de feria con la dictadura del «ausente» proletario. Marx, seguidor de Ricardo, si al plantear su doctrina no estuvo «herrado», si cayó en error. En ninguno de sus conceptos acertó en lo íntimo y esencia de las cosas tratadas por él. Con respecto al valor del trabajo, la laguna es verdaderamente profunda, que él mismo estuvo a punto de reconocer, y si no lo hizo, probablemente fue por orgullo. Marx era orgulloso y malo, lo demostró bien claro con la calumnia y ataques contra Bakunin y Proudhon, propios de un ser mezquino y vil, no de un sabio y socialista científico como se le quiere equiparar a troche y moche.

La llamada ciencia económica, en mi pobre concepto, no tiene nada de científica. Como dice Max Nordau: «El buen sentido rechaza esta pretendida ciencia imaginada por imbéciles para uso de imbéciles, a fin de atenuar o excusar por medio de vanas palabras las injusticias de la vida económica». Dicho esto, pongamos unos ejemplos: Desde los remotos tiempos de Adam Smith, pasando por Ricardo, Jevons, Menger y Bohm, etc., hasta nuestros días, todos comulgan con el mismo concepto erróneo de que el trabajo acumula lo forma el capital, del que tampoco pudo desprenderse Marx, error grave y de bulto. La especulación es una fuente de crear fortunas, pero me diréis que la especulación no hace más que cambiar de sitio el trabajo ya acumulado y no niega la teoría formulada. Pero veamos: Yo voy paseando por el campo y me encuentro un diamante que vendo en varios millones de pesetas, que no me ha costado más trabajo que agacharme para recogerlo del suelo, y un kilo de patatas en cinco pesetas. Las ganancias entre el diamante y las patatas son dispares, el trabajo diferente. El diamante no me costó

más que el mero trabajo de agacharme y recogerlo del suelo, mientras que las patatas tuve necesidad de recurrir a varias cosas, además del trabajo, tierra y semilla. Y aunque la tierra y semilla hubieran sido gratis, no entrando en el coste de primeras materias, se necesita tiempo para trabajar la tierra, sembrar, abonar, regar y tener cuidado para que la cosecha no se malogre. Con todo, con un kilo de semilla que compré, produje 20 kilos de patatas, que vendidas a cinco pesetas kilo, dan un remanente de cien pesetas, nunca de millones como me dio el diamante con mucho menos trabajo. En fin, la ciencia económica no es más que un simple absurdo para cazar incautos engañando a propios y extraños con el torpe latiguillo de que el que menos trabaja tiene más renta y el verdadero productor, que más trabaja, se queda sin nada.

Entre nosotros, amigo Acracio, también hay diversidad de pareceres, lo que me parece muy bien. Cada cerebro tiene sus concepciones y ve las cosas a su manera y mal sería que no fuese así, ya que según el poeta, «la diversidad forma la armonía». Por tanto, bueno será que yo siga mis propios conceptos y siga mi propio camino sin molestar a nadie.

Para mí, mesurar el trabajo, darle valor a un artículo, no es más que una simple pifia, porque frente al valor trabajo, están primeras materias, valor subjetivo, objetivo, de uso, cambio, etc. Y si nosotros tenemos que regirnos en sentido económico por medio del comunismo libertario, no necesitamos tanta monserga, acuñando nueva moneda que diga: «Cinco minutos de trabajo o bien una hora», que no haría otra cosa que trocarse en otra Torre de Babel, bailando la tarara del picacho más alto del absurdo social. Dar valor a las cosas es caer en el mismo bache burgués. La sociedad burguesa necesita valorar las cosas para monopolizarlas y acapararlas. Monopolio y especulación es su sangre y su vida. Sin esos dos términos no podría vivir, y nosotros buscamos y queremos el intercambio pelado, libre, sin intereses; por eso abogamos por el comunismo libertario.

En el comunismo libertario no existen los intereses creados, el trueque es libre en bien de toda la humanidad, por eso se aparta de todo lo obligado y tiránico, tanto si es político, moral o económico.

Tomás de Benifató

DISCOS

Hoy, correspondencia vieja.

Ramón Piqué, Orléans. Cogiste mi trabajo por la punta. Precisamente Medi Marti cuenta con mi fervorosa estima. Diversas veces me he ocupado de él con elogio a pesar de que, por lo que sea, se retirara de la vida activa. Como tú opinó tratarse de un hombre abnegado, valiente, solidario y serio, prendas que no acertamos a reunir, en su conjunto, nosotros. Personalmente lo traté poco aunque lo conocí mucho. Con pacientes suyos nos ocupábamos de él con frecuencia, esto es, de este carácter de hombre que no se da con frecuencia, precisamente.

M. Archs, Limoges. Cierto, de Gené se trata, íntimo que fue de Ramón Archs, tal vez Ars. Ambos fueron amigos en París y en Barcelona, ahí durante la lucha contra Anido, Arlequí y los libreños.

Era un compañero semejantemente dotado como el Medi de que me ocupó más arriba, si bien a Ramón le distinguía la pasión para vengar a su padre, fusilado inocente, con cinco compañeros más, en el castillo de Montjuich so pretexto de las bombas del Liceo.

¡Y pensar que por las terribles bombas arrojadas sobre Barcelona en 1938 (!con más de 10.000 muertos!) los que fusilaron a los Rizal, Archs, Ferrer, etc., no condenaron a nadie porque tenían que condenarse a sí mismos!

Así será de injusta la justicia hasta que el pueblo quiera.

DISCOBOLO

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

El mitin del 1º de mayo en Montpellier

Delante del «Pavillon Populaire», se van concentrando los compañeros alrededor de la Estatua de Jean Jaurès, vienen de todas las FF. LL. del Interdepartamento, unas más, otras menos, haciéndose eco de lo que representa el 1º de Mayo para nosotros y contribuir con su presencia para demostrar que el Núcleo del H.G.L. prosigue su trayectoria a pesar de los torpedos teleguiados que puedan ir en dirección de la C.N.T.

Como estaba previsto, fue presidido por la Comisión de Relaciones del Núcleo, no estaba la sala llena; pero al abrir el acto el Presidente, se completó, quedando muchos en la calle, podemos decir del ambiente que reinaba; éste es general en todos nuestros actos, compañeros y compañeras de años conocidos, muchos desconocidos, alguno, que de años no había asistido a mitin de la CNT, jóvenes que además de escuchar a los oradores, revolvían todo el ser-

vicio de librería que había instalado.

Las conversaciones que se oían, al salir, eran halagüeñas, por ejemplo: «El compañero Méric ha dicho cosas muy buenas, la cronología del 1º de Mayo muy bien hecha, ha puesto en guardia a los trabajadores del peligro que se acentúa cada día con los «gauchistas» y los anti «gauchistas», que en suma van todos contra los anarquistas, poniendo en guardia a los trabajadores de los peligros que corren.»

La compañera Montseny, como pocos en la tribuna, supo enaltecer los ánimos con su ameno y profundo discurso, tanto para los jóvenes como para los menos jóvenes.

Alguien decía que había sido un «éxito», no seremos tan apasionados nosotros, pero podemos decir que fue un gran día Confederal y de fraternidad, y cuando los cenetistas dicen que van, la CNT va.

Discurso de la compañera Federica Montseny

PARA los jóvenes y menos jóvenes franceses que hay en esta sala considero que la lúcida, clara y magnífica exposición del compañero Méric les habrá ilustrado en cuanto a la claridad de este acto y de los problemas que en cada primero de mayo son examinados, presentados y discutidos en nuestras reuniones.

Reuniones que no tienen ciertamente el carácter de efemérides necrológica sino que, por el contrario, siempre han sido motivo de análisis de situaciones y de preparación de movimiento.

Difícil es para mí referirme al aspecto histórico del 1º de Mayo por cuanto Méric os lo ha descrito siguiendo un orden cronológico riguroso y situando con claridad y precisión todas las características el origen y desarrollo del 1º de Mayo.

Queda, pues, para mí una misión, la de trasplantar el 1º de Mayo, su historia y consecuencias al país que nos vio nacer y que la importancia internacional adquirida antes y después del 19 de julio de 1936, merece que no sea olvidado y sea colocado también en el contexto general de la hora del mundo en que vivimos.

Deciros que tradicionalmente en España, a partir del 1º de Mayo de 1886, los primeros de Mayo fueron fechas de lucha, de combates violentos, de persecuciones, de detenciones, para la vieja mili-

tancia aquí reunida, y para los menos viejos que conocen la historia, no les descubrimos nada.

España, país tradicionalmente dominado por castas dominantes reaccionarias, ha sido uno de los que más duramente ha sufrido las consecuencias de los movimientos de huelga declarada cada 1º de Mayo.

Característica singular de nuestro pueblo ha sido precisamente que, cuando el 1º de Mayo internacionalmente, por obra y gracia y la magia de las fuerzas políticas — cuya acción divergente y disociativa os ha analizado el compañero Méric — disminuyen cada día eficacia revolucionaria a los movimientos reivindicativos de los Primeros de Mayo. En España, por el contrario, por la fuerza y la influencia adquirida por el anarco-sindicalismo, el 1º de Mayo en ningún momento de nuestra historia dejó de ser una fecha revolucionaria. Por su parte, el Partido Socialista y la Unión General de Trabajadores conformándose a lo que eran directivas internacionales de sus movimientos en el resto del mundo, hacían del 1º de Mayo una fecha de excursiones familiares y de reuniones en la pradera de San Isidro o en la Montaña Pelada. Pero la Confederación Nacional del Trabajo, con sus hombres, consiguió rehacer del 1º de Mayo una fecha de protesta y de manifestaciones, impulsando las reivindicaciones en

pie. Años atrás la acción general del obrerismo organizado (no quiero citar cifras y señalar fechas y deciros en detalle cuantos luctuosos Primeros de Mayo se produjeron en España). ¿Cuántas veces la fuerza pública chocó contra las manifestaciones obreras? ¿Cuántas veces el 1º de Mayo no significó huelga general? Sobre ésta quiero también referirme, hay en efecto, la utilización de la huelga general por las organizaciones reformistas y las que sin llamárselo no sirven más que los intereses de determinados paritidos.

En España la huelga general continúa teniendo un profundo significado revolucionario, pues un viejo anarquista, llamado López Montenegro, primero que en España a través del periódico «La Huelga General» propagó ésta. Pues la huelga general mantenida por López Montenegro y los anarquistas jamás tuvo carácter simple. Desde el primer día, y os hablo del 1902, la huelga general fue revolucionaria. De ella partió la influencia moral revolucionaria de un hombre clasificado como revolucionario completo: Francisco Ferrer Guardia, el cual financió la publicación de «La Huelga General», en cuyo periódico se pueden encontrar muchos artículos defendiéndola, firmados «Cero», no siendo otro que el propio Ferrer Guardia, luego fusilado por fundador de la Escuela Moderna. En verdad Ferrer no concebía la acción revolucionaria si ella no se realizaba en todos sus aspectos, el pedagógico racionalista y la acción con el prefijo de la huelga general revolucionaria, porque si ésta no es insurreccional está condenada a no surtir ningún efecto en las realidades sociales. Por último cuenta también el aspecto de la elaboración lenta pero continua de la nueva moral social, basada en el sentimiento de solidaridad para altas determinaciones, junto con la decisión propia proyectada en el terreno colectivo.

Actualizando el tema, afirma que España es hoy, como la Grecia, el país que en Europa aguantan la presencia fascista.

Vemos en que consiste la libertad en el mundo Occidental, según se observa en las naciones afectadas. Vemos el país que detiene la hegemonía y potencia política, los Estados Unidos, que representa también la intromisión constante en los destinos de todos los países. He nombrado las EE. UU., que viven en un prefascismo

que cada día acentúa y marca por la guerra en el Vietnam, que poco a poco se va extendiendo por todo el continente asiático. La guerra interior entre negros y blancos y la puesta en marcha de las leyes represivas para cortar las inquietudes y la acción de esta juventud que se niega a integrarse a la Sociedad de consumo y plantea problemas conscientes de organización y de orden público. Quiero con esto decir que hablar de mundo libre es hoy solamente utilizar palabras que no tienen sentido. No hay mundo libre, no hay sistema democrático; pero dentro de esa realidad tangente emergen los países francamente totalitarios como la Unión Soviética y naciones satélites, además de España y Grecia, que no son mundo libre. El problema griego es otra llaga abierta en el corazón del mundo Occidental que resbala sobre el visco de sus tremendas e insolubles contradicciones.

Aquí Federica da pormenores de la actual situación griega.

(Continuará.)

Necrológica

JOSE LAFARGA

El día 20 de mayo del año en curso, a las seis y media de la tarde, falleció en el Hospital Joffre de Perpignan, el compañero José Lafarga de 67 años de edad, natural de Cinca, provincia de Huesca.

El compañero Lafarga que se refugió en Francia en el año 1939, ha pasado por un calvario inenarrable; por espacio de 28 años, enfermo de varias dolencias, ha estado sufriendo física y moralmente entre el hospital y el asilo de la Misericordia.

Confederal de solera libertaria, desde los primeros años de su juventud militó en las filas de la C.N.T., luchando siempre en primera fila por la emancipación y la libertad del proletariado.

Por voluntad expresa del compañero Lafarga, su entierro fue civil, siendo acompañado el féretro hasta su última morada por un nutrido grupo de compañeros de Rivesaltes, de Ballobar, y de la F. Local de Perpiñán.

El compañero Capdevila con sentidas y emocionadas palabras despidió el duelo.

Por los compañeros de Ballobar,

Francisco Ysabal.

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

AIRE LIBRE

Gran Jira Solidaria en la Playa de Hyeres (Var)

Tendrá lugar el domingo día 28 de junio 1970 en la magnífica playa de l'Aiguade, en Hyères (Var), en el lugar de concentración de costumbre, bajo la sombra de sus pinos.

Como todos los años los compañeros ancianos residentes en la casa de reposo del Beau-Séjour, sin distinción, serán los fraternales invitados de la familia confederal y libertaria en el citado acto de simbolismo solidario.

Juegos infantiles, música variada retransmitida por potentes altavoces, comida campestre en la que nuestros ancianos, que todo lo dieron por la libertad lo harán con las familias confederales, seguida de una charla que iniciará un cultivado compañero para dar paso, posteriormente, a un Radio-Crochet en que libremente podrán participar los amantes de la poesía, del chiste y del canto.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la CNT de España en el Exilio encarece la asistencia masiva de las Federaciones Locales para dar a la jira el realce que merece, así como a todos sus afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados y jóvenes de ambos sexos en general. ¡Todos a la Jira de Hyères el domingo 28 de junio!

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

TARN - JIRA CONFEDERAL

El Núcleo del Tarn organiza para el 28 de junio una Jira Departamental en el magnífico cuadro del embalse de Labessonnié.

Son cordialmente invitados los compañeros y simpatizantes de los departamentos limítrofes y el resto en general.

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados, familiares y simpatizantes a que asistan a la Jira de Hyères, el domingo 28 de junio 1970.

Las inscripciones para los Autocares, pueden hacerse todos los días. Precio de la plaza ida y vuelta es de 10 francos.

La salida de los Autocares se hará del Cours St-Louis a las 6 horas en punto.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE IVRY

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 14 de junio.

F. LOCAL D'ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el 14 de junio a las 9,30 en el sitio de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos los afiliados a la Asamblea General, domingo 14 de junio, a las nueve de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio 1970 a las diez horas.

AGRUAPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca cordialmente a sus adherentes y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar en el sitio y hora de costumbre el domingo 21 de Junio.

GRATA VISITA

Se trata de «Ruta» de Venezuela, nº 1, segunda época. Viene en sistema «offset» y se ocupa enteramente del espinoso tema de la violencia. Por lo que indica, «Ruta» se especializará en dar una materia en cada número.

Buen acierto y años de vida.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	11 625 50
Capellas, Paris	100 00
F. L. Saint-Denis	30 00
F. L. de Lille	60 00
Pedro Peralta, Thiais	10 00
Francisco Biarnés, Paris	50 00
Enrique Marin, Houilles	30 00
Fondo F. L. Houilles Ar-teuil	60 00
Antonio Alonso, Vieux Chaumont	20 00
Genique, Thiais	10 00
Marcellán, idem	20 00
Granados, idem	5 00
B. Peralta, idem	35 50
José Arcal, idem	10 00
Joaquín Alastruey, idem	20 00

Suma y sigue 12 686 00

MUY IMPORTANTE

Para una obra colectiva se necesitan voluntarios albañiles, carpinteros, pintores y electricistas. Sólo para los sábados y domingos. Duración: dos meses, aproximadamente.

Dirigirse a la Administración del «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), Tél. BOT 22-02.

F. L. DE PERPIGNAN

Ponemos en conocimiento de los afiliados y amantes de natura que esta F. L. organiza para el día 14 de junio una salida a Amelie-les-Bains a la cual quedáis invitados.

La salida de los cares tendrá lugar de la Plaza Arago a las 7 horas de la mañana y de Pià a las 7,15.

**

Para el día 28 de junio será el pintoresco lugar de St-Ferriol (ermita) para lo cual los cares saldrán a las 7 de la mañana de la Plaza de Arago a las 7,15 de Pià pasando sucesivamente por Thuir y Fourques para lo cual los compañeros de dichas localidades nos dirán las plazas que desean que se les reserve para dicha salida.

**

Comunica al mismo tiempo esta Local que para la concentración del día 19 de Julio, todos los compañeros y simpatizantes deseosos de acudir a la misma pueden ya dirigirse al secretariado con el tiempo necesario. Ruego extensivo a todos los compañeros de los pueblos limítrofes; de esta forma se facilitará el trabajo de los compañeros encargados de ello.

Para todas estas salidas dirigirse a los compañeros Picón y Jiménez, o al secretariado en el local social los domingos rue D'en Calce.

Gran Jira inter-regional

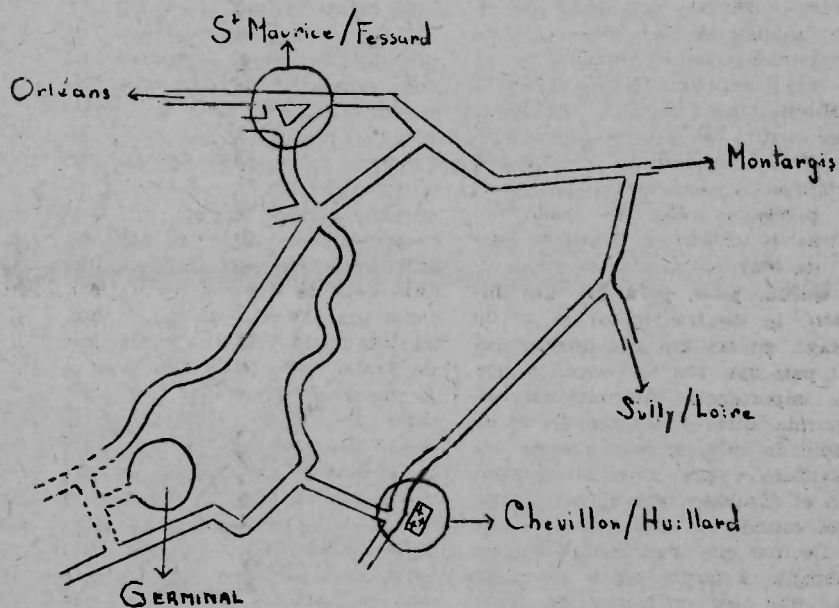
Domingo 28 de junio en la Colonia Germinal (Montargis).

Organizada por las FF. IL de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Aufferpille, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de Paris, deseosos de asistir, pueden reservar plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión en Paris.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia). Habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.



A 12 kms. de Montargis, cruce izquierda (antes de St-Maurice) y seguir indicación del plano, hasta penetrar en el bosque unos 500 m.

LAS GANANCIAS DEL OBRERO

GERONA. — En la fábrica de tejidos Grober estalló la caldera — vieja — ocasionando la muerte a dos obreros que la servían. Ambos quedaron horriblemente mutilados por la descarga de agua hirviente.

SABOTAJE GUBERNAMENTAL

MADRID. — Para encarecer el precio de la naranja el gobierno ha dispuesto sacrificar una gran partida de la producción naranjera arrojándola al mar y a los arroyos. Gracias a esta medida el extranjero comerá el fruto a precio caro y al español le costará un ojo de la cara o dejará de comerlo.

EL DOBLE JUEGO

ZAMORA. — En la prisión provincial hay 40 curas protestatarios encerrados.

El Vaticano cumple su doble juego de rehabilitación en la España que destruyó en 1936, ofreciendo el ejemplo de unos sacerdotes sacrificados... como conejillos de Indias.

Así y todo, la Iglesia pagará su horrendo delito.

LA RECONCILIACION ES UNA MENTIRA

MADRID. — La exclamación franquista: «¡Por eso ganamos la guerra!» permanece en actualidad inalterable. Véase sino el más reciente de los ejemplos:

El 30 del pasado mayo los mutilados de guerra del Ejército de la República iban a reunirse en el salón de conferencias de la ICAI, donde una comisión gestora debía informar a los mutilados del resultado de las gestiones realizadas con el fin de ser considerados víctimas de su deber defendiendo a la República. Apenas empezada la reunión, se presentó en el local la fuerza armada para suspender el acto y arrojar a los reunidos a la calle.

SIEMPRE PAGA EL GASTO CALINEZ

ALICANTE. — 280 obreros portuarios sobre un censo de 400 existente en esta ciudad, están en paro forzoso por culpa de las casas armadoras que, para evitar un aumento oficial de salarios del 14,16 %, eluden este puerto en beneficio de Cartagena, Cádiz y Málaga. Los primeros buques en desviar la ruta alicantina han sido «Sierra Madre» y «Salazar».

Por su parte los obreros han anunciado represalias para cuando los armadores discolos traten

ANTENA

de recuperar el puerto de Alicante.

TAMBIEN LOS PORTUARIOS DE SEVILLA

SEVILLA. — Los trabajadores del puerto han tomado el acuerdo de rechazar las tarifas y tablas de rendimientos confeccionados por la autoridad competente (Comandancia de Marina, Delegación de Trabajo y Jefatura de la Junta de Obras del Puerto) por considerar que los rendimientos que en ellas se fijan son excesivos.

También rechazan los trabajadores una disminución que se ha establecido en cuanto al personal que compone las manos o grupos de trabajo, por entender que tal disminución ha de representar una importante reducción de los puestos de trabajo, que por sí solos, dicen, van reduciéndose ya por causa de la mecanización de las operaciones.

Consideran asimismo que las tarifas y tablas de rendimiento confeccionadas determinan un salario-promedio inferior al que perciben en la actualidad.

INVERSION DEL POLO DE DESARROLLO

SEVILLA. — Según una noticia facilitada hoy por el Servicio de Información Sindical, las últimas medidas económicas han repercutido en empresas sevillanas, produciéndose 50 casos de suspensión de pagos o paralización de las actividades, afectando a 1.092 trabajadores, especialmente de los sectores del combustibles, siderometalúrgico, químico y de la construcción.

EXIGEN LA REINSTITAACION DE UNA MEJORA DE 1930

VALENCIA. — La reinstauración de la jornada laboral de 44 horas ha sido solicitada por los trabajadores metalúrgicos. Esta jornada la disfrutaron los trabajadores de este ramo hasta el 24 de marzo de 1938.

En la reunión se indicó que las sanciones derivadas de supuestas faltas laborales no deben aplicarse hasta que se dicta el fallo de la Magistratura correspondiente, dado que con frecuencia se vienen observando numerosos casos en que dicha sanción es impuesta por el empresario con anterioridad, quedando los trabajadores totalmente desamparados en caso de despido.

Se acordó asimismo solicitar que en el supuesto de que se declare improcedente la sanción aplicada al trabajador, se sancione a la empresa.

CRISIS DE TRABAJO EN ALICANTE

ALICANTE. — Actualmente hay en la provincia de Alicante unos 5.500 trabajadores sin empleo, lo que equivale al 1,7 por 100 del total. En el sector de la piel han desaparecido definitivamente 517 puestos de trabajo. «Aunque el paro no es alarmante — ha manifestado el delegado provincial García Ibán — durante los últimos meses se ha producido una regresión acelerada. Julio y agosto serán meses de mayor peligro para la liquidez de las empresas y sólo el sector calzado necesita todas las semanas 600 millones de pesetas. La provincia alicantina es una de las más afectadas por las medidas restrictivas del gobierno.

NOVEDAD ANTICUADA

MADRID. — Un pretendido primer buque oceanográfico bautizado con el nombre de «José Cornide» (científico coruñés del siglo XVIII), va a ser botado próximamente en Gijón, desde cuya ciudad partirá en viaje inaugural hacia Vigo.

En realidad el primer buque oceanográfico español para estudios marinos data de primeros del siglo presente. Este buque-laboratorio se llamaba «Comisión Oceanográfica» y su presencia era habitual en los puertos de Barcelona y Palma de Mallorca, cuyo periplo de estudios marinos se desarrollaba principalmente en este sector del Mediterráneo.

Lo regia Odón de Buen.

LA RISA ANARQUISTA

BARCELONA. — En un diario de esta ciudad el escritor José María Castroviejo ha exhumado el diálogo siguiente:

Un buen día, nos dicen, Confucio encontró a una vieja sentada en medio de un campo rodeado de tumbas recientes:

— Son — dijo sin lágrimas — las de mi padre, mi madre, mi marido, y todos mis hijos.

— ¿De qué han muerto tus queridos seres? — preguntó el maestro.

— Del tigre, que se los ha comido — respondió la vieja riéndose estrepitosamente.

— ¡Qué rara idea la de vivir en un lugar tan peligroso! — replicó a su vez el gran maestro.

— Se está muy bien — replicó la mujer, riéndose otra vez a carcajadas —; aquí no tenemos más que el tigre, mientras allá abajo está el gobierno.

EL DISCURSO DE LA SED

MADRID. — Abundando en el tema de aguas subterráneas, el director del Instituto Geológico y Minero de España destacó que en la zona Cazorla-Hellin-Yecla se tiene ya localizada, y en fase de estudio, una enorme bolsa capaz de almacenar 5.000 millones de metros cúbicos de agua, lo que constituye una posibilidad para el proyecto del trasvase Tajo-Segura, aprovechando una obra construida por la propia naturaleza. «Sólo este hallazgo — agregó el director — justificaría la acción que llevamos a cabo en el Sureste, pues permitirá almacenar agua en el invierno, que se explotaría durante el verano, evitando pérdidas al mar y haciendo posible la extensión superficial de los volúmenes trasvasados.

A este respecto voces piadosas propalan que el hallazgo de la bolsa subterránea es un milagro de la Virgen Pipina; pero el cura del lugar teme que sus beatas lo pongan en ridículo.

JUEGOS FLORALES CUARTELEROS

BARCELONA. — Bajo el poético título de «Premio de Literatura Capitán General» fueron celebradas en Capitanía los juegos florales castrenses para maestros patriotas. Ganó la contienda el bizarro profesor de esgrima Pedro Losa Tapia, con una composición de la cual servimos una cuarteta: «Maestro yo de lupa y trazo de los que a la Patria sirven, de los que loan la Virgen, la Virgen del Cañonazo.» Y etc., etc.

CONTRA LOS MALOS TRATOS

MADRID, (OPE). — El IV Congreso Nacional de la Abogacía española va a abrirse el día 14 de este mes en León. Entre los asuntos a tratar figura como tema 8: «...El régimen penitenciario de presos políticos sociales, la libertad condicional y el régimen de redención de penas por el trabajo.»

Un libro de gran actualidad:
HACIA UNA VIDA MEJOR
(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.
Precio: 5 francos.

SUR FOURIER

La vague de contestation qui, depuis mai 68 déferle dans le monde entier, et particulièrement en France, n'a pas fini de nous étonner. A cause d'elle, et devant les contradictions, voire les énigmes et les outrances de cette jeunesse que l'on a peine à comprendre, les chercheurs cherchent et recherchent, les philosophes philosophent et les tenants du pouvoir matraquent et emprisonnent ici et là. En cherchant, dit-on, l'on trouve, et, ayant découvert, pareils aux archéologues, on ex-hume.

Le mot n'est pas trop fort, car on exhume des morts, des enterrés depuis longtemps par la littérature tant sociale que politique ou universitaire de ce demi-siècle que nous venons de vivre depuis 1914.

Ces prétendus morts et enterrés, ne le sont pas et ne le furent jamais pour nous, car il s'agit, entre autres de Babeuf, de Buonarroti, de Blanqui, de nombreux communards, et surtout de Fourier et de Lafargue.

Il y a longtemps que nous les connaissons, il y a longtemps que nous les avons appréciés, il y a longtemps que les libertaires de toutes tendances savent ce qu'ils leur doivent. Traités d'Utopistes par tous ceux qui ne les comprennent pas ou qui, comme Marx et les tenants du socialisme autoritaire, craignaient fort leur influence, ils ont leurs chances aujourd'hui, alors que l'on commence à se rendre compte que, souvent, l'Utopie d'aujourd'hui est la réalité de demain.

Pour ce qui concerne Fourier, « Le Monde » vient de lui consacrer un très bon article, signé Gilles Lafongue.

En voici quelques passages : « On dirait que l'ombre de Marx, en perdant de son épaisseur, donne à voir, dans ses transparences, les immenses paysages qu'elle avait dérobés. » Parfait, mais nous pouvons, à cela, ajouter que ce n'est pas seulement l'ombre de Marx, mais Marx lui-même qui, de son vivant, a tout fait pour cacher ou minimiser, avec souvent un mépris assez vil, tout ce qui pouvait lui porter ombrage. Mais l'oubli, total ou presque, dans lequel était tombé Fourier s'explique en partie aussi par l'incompréhension de ses contemporains, car, même : ses disciples, Considérant ou Godin ont évacué de son œuvre la part du délire qui est part essentielle, l'apportant du même coup aux réformateurs qui abondent dans son siècle. »

Et l'on doit constater qu'il en est souvent ainsi; les disciples, doués de moins d'intelligence, d'imagination ou de foi que leur inspirateur, ont tenté à éduquer l'œuvre, en ôtant de celle-ci ce qu'ils jugent pernicieux, ou même ce qu'ils n'arrivent pas à bien comprendre.

Le *Nouveau Monde amoureux*, l'un des ouvrages de Fourier est un bel exemple de ce qui précède, car il ne fut révélé par S. Debcut en 1968 : « et ce texte loin d'être une aberration, occupe la place du soleil au centre du système : de même que l'économie bourgeoise est stérilisée et morcelée par le commerce, de même la société est pervertie par la famille monogamique qu'il faut abolir, car elle repose à la fois sur le mensonge et sur la plus petite combinaison possible. L'attaque contre le mariage, le plaidoyer pour le *Quadrille Polygame* forment donc le vif pour l'assaut contre la société bourgeoise. » Mais cela ne lui suffit pas, car il y ajoute une libération complète de l'amour, ce qui le distingue des autres « utopistes », généralement puritains et tristes comme des théorèmes (G. Laponge).

Deux ouvrages sur Fourier viennent de paraître : La Rose des Vents, de Michel Butor, et un Fourier, de René Schérer. Celui-ci affirme ce qui suit : « Fourier ne pouvait devenir lisible qu'après que le spasme de Mai eut fait entrevoir une société dans laquelle les relations entre les gens, les sexes, les groupes, les marchandises ou les lieux se situeraient dans un champ différent de celui auquel vous ont accoutumés l'histoire occidentale et la rationalité qui la soutient. Comment eût-on compris ce révolutionnaire radical qui n'accordait que mépris à 1789 ? Fourier est indifférent à tout changement politique : de tels changements peuvent modifier les pièces du système, ils ne remplacent pas le système ! »

C'est bien cela qui est dit et redit par les libertaires, depuis longtemps; c'est bien cela qui justifie la non participation aux votes politiques; c'est bien cela qui fait que tous les partis, dans les périodes électorales, fustigent si âprement l'abstention; cette abstention que craignent plus que tout les gouvernements de tous poils, les politiciens de tout acabit, lesquels se prétendent toujours élus par le peuple, et, de surcroît, se veulent aimés et admirés de lui.

En vitupérant contre la Bourse, symbole du mensonge, Fourier manie une poudre chargée de faire exploser toute la rationalité de son temps. C'est ce qui le sépare de réformateurs comme Owen ou Saint-Simon, qui pensent l'histoire sur l'horizon culturel du XVIII^e siècle et veulent seulement ajouter de la rationalité au commerce ou à l'économie. (G. Laponge).

« Il rompt, dit Schérer, avec les présupposés culturels d'un devenir historique perfectible dans le cadre de la civilisation actuelle, c'est-à-dire, avec l'idée d'une raison agissant dans l'histoire telle qu'elle a été pensée. »

La civilisation est un moment désastreux de l'histoire, non l'histoire. Elle succède à d'autres pé-

riodes : éden, sauvagerie, patriarcat, barbarie. Elle précède des périodes que Fourier annonce, garantisme et harmonie. De sorte que le phalanstère est moins une réforme qu'un modèle de société d'Harmonie, modèle dont la force de contagion et d'éclat contamineront bientôt tout l'univers. (G. Laponge).

Pour nous, pour moi personnellement surtout, il me semble qu'une lecture attentive de l'œuvre de Fourier s'impose. Car, je l'avoue humblement, je n'ai jamais fourré mon nez dans ses livres. Mais, dit-on, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Je vais donc essayer de ne pas faire mentir le proverbe.

BLANQUET

AUTRES COMMUNIQUES

Les camarades travaillant dans les assurances et désireux de mener une action anarcho-syndicaliste dans ce domaine, sont priés de prendre contact ou d'écrire à : C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

MONTPELLIER

A tous les groupes et militants individuels anarchistes et anarcho-syndicalistes du Midi sans exclusive

A l'initiative de plusieurs groupes de la région, se tiendra une rencontre sous forme de rassemblement les 20 et 21 juin à Montpellier.

A la suite de contacts pris au cours de l'année qui vient de s'écouler par les camarades de Toulouse, Perpignan, Montpellier et Marseille (Gr Berneri), une vingtaine de groupes sont pressentis (de Pau jusqu'à Nice).

Proposition d'ordre de jour :

1. — Présentation, Compte rendu succinct d'activités des groupes
2. — Exposé des propositions diverses.

3. — Discussion et prise de décision sur ces propositions.

Des camarades ont déjà proposé des campagnes à propos de :

- Des événements d'Italie.
- Des événements d'Espagne.
- Du centenaire de la Commune de Paris.
- Une campagne d'été sur les centres de loisirs (dénonciation des loisirs et de l'embrigadement).

Nous invitons tous les camarades déjà contactés à nous adresser leurs propositions, et tous les militants individuels et les groupes qui ne l'ont pas été, à nous écrire.

Pour tous renseignements :

R. Méric, 4, rue Capitaine Galinat. — (13) Marseille (5^e).

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LE « C. S. »

LE COMBAT SYNDICALISTE est le seul organe hebdomadaire de l'anarcho-syndicalisme. Pour lui permettre de persister dans son effort de propagande et d'intensifier son action d'information et d'éducation, l'équipe du « C.S. » lance une souscription permanente auprès de ses lecteurs et sympathisants.

Les versements doivent être

adressés par mandat-carte ou virement de CCP à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), CCP Paris 20.990-10. Mentionner sur le talon du mandat : « Souscription « C. S. » ».

Il ne sera pas envoyé d'accusé de réception mais la liste des souscripteurs sera régulièrement publiée dans les colonnes du « C. S. ».



2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités. Prochaine réunion le 14 juin à Ste-Marthe, 9 h 30.

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer

COMMUNIQUES

L'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion,

etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la

C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants: bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux: « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LA SOCIÉTÉ LIBRE

L'exigence prioritaire pour une société libre est l'abolition de l'autorité et l'expropriation. Au lieu d'un gouvernement formé de représentants permanents élus occasionnellement et de bureaucrates de carrière pratiquement inamovibles, les anarchistes veulent une coordination de l'activité par des délégués temporaires, immédiatement révocables, et des experts professionnels véritablement responsables. Dans un tel système, toutes les activités sociales qui impliquent une organisation seraient probablement administrées par des associations libres. On peut les appeler conseils, coopératives, collectivités, communes, comités, syndicats ou soviets, ou autrement, leur titre n'a pas d'importance, seule compte leur fonction.

Des associations de travail allant de l'atelier ou de la petite entreprise aux plus grands complexes industriels ou agricoles s'occuperaient de la production et du transport des biens, décideraient des conditions de travail et organiseraient l'économie. Des associations régionales allant du voisinage ou du village aux plus grandes unités de résidence s'occuperaient de la vie de la communauté — logement, rues, voirie, confort. D'autres associations s'occuperaient des aspects sociaux des activités comme les communications, la culture, les loisirs, la recherche scientifique, la santé et l'éducation.

La coordination par des associations libres plutôt que l'administration par des hiérarchies constituées aura pour résultat une décentralisation extrême selon des principes fédéralistes. Cela peut sembler un argument contre l'anarchisme, mais nous affirmons que c'est un argument en sa faveur. Une des bizarreries de la pensée politique moderne est de prétendre que les guerres sont dues à l'existence de petites nations, alors que les pires guerres de l'histoire ont été causées par un petit nombre de grands pays. De même, les gouvernements essaient de créer des unités administratives de plus en plus grandes, alors que l'observation montre que les plus petites sont les meilleures. La chute des grands systèmes politiques sera un des grands bienfaits de l'anarchie; les pays pourront redevenir des entités culturelles tandis que les nations disparaîtront.

L'association en charge de richesses ou de biens aura la grave responsabilité soit d'assurer une distribution honnête entre les intéressés, soit de les garder en propriété commune et d'assurer que leur usage est honnêtement partagé entre les gens concernés. Les solutions anarchistes varient et celles des membres d'une société libre

NICOLAS WALTER

varieront sans doute aussi; ce sera aux membres de chaque association d'adopter la méthode qu'ils préféreront. Il pourra y avoir une rémunération égale pour tous, ou proportionnelle aux besoins, ou pas de rémunération du tout. Les biens seront achetés ou loués, rationnés ou libres. Si des spéculations de cette sorte semblent absurdes, irréalistes ou utopiques, que l'on réfléchisse simplement à tout ce que nous possédons déjà en commun et à tout ce qui peut être utilisé sans déboursier d'argent.

En Angleterre, par exemple, la communauté possède quelques industries lourdes, les transports par air et par rail, les bacs et les autobus, la radio, l'eau, le gaz et l'électricité, mais nous devons payer pour utiliser tout ça; en revanche, les rues, les ponts, les rivières, les plages, les parcs, les bibliothèques, les terrains de jeux, les toilettes publiques, les écoles, les universités, les hôpitaux et les secours ne sont pas seulement propriété commune mais également des services gratuits. La distinction entre propriété privée et propriété commune et entre ce qu'on peut utiliser contre paiement et ce qui est gratuit, est assez arbitraire. Il peut paraître naturel de pouvoir utiliser les routes et les plages sans rien payer mais cela n'a pas toujours été le cas et la gratuité des hôpitaux et des universités n'existe en Angleterre que depuis le début du siècle. De même il peut sembler naturel de payer pour les transports et les combustibles, mais ce ne sera pas nécessairement toujours le cas, et il n'y a pas de raison pour que ce ne soit pas gratuit.

Bien sûr, tous les services doivent être financés par une sorte d'impôts, mais ceux-ci n'auront pas forcément toujours la forme contraignante qu'ils ont dans la société actuelle. On peut imaginer que les membres d'une société assurent sans rémunération une grande partie des services publics, que les contributions soient volontaires ou différenciées (argent ou autres prestations); le fonctionnement des services publics tient évidemment à la division du travail établie dans une société donnée.

La division équitable ou la libre distribution des richesses plutôt que leur accumulation aura pour résultat la fin du système de classes basé sur la propriété. Mais les anarchistes veulent aussi la fin du système se classe basé sur le contrôle des monopoles. Cela implique une vigilance constante pour prévenir la croissance de la bureaucratie, et surtout une réorganisation du travail sans classe patronale.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

La résistance continue

Lorsqu'en juillet 1940 je suis entré dans la Résistance active contre les envahisseurs nazis, j'étais animé comme aujourd'hui d'un esprit de liberté. Ce n'était pas l'allemand que je combattais mais le fascisme qui en France recevait l'aide des Doriot, Bucard et autre Deloncle pour priver l'homme de toute liberté de s'exprimer et instituer un régime policier de plus en plus ignoble.

Aujourd'hui, 30 ans après où en sommes-nous ?

Le régime policier est plus ignoble encore car il se cache sous le masque hideux d'une prétendue démocratie que nous pouvons appeler avec plus de justesse « la technocratie des affameurs ».

Et pour faire avaler la pilule au « bon peuple », le *bourrage de crâne* de toute la presse aux ordres — de « France-Soir » à « l'Humanité » — *bat son plein*. Il n'est que voir l'unanimité dans le mensonge en ce qui concerne les manifestations de « la Gauche prolétarienne » les 27 et 28 mai. A part « Le Monde » qui garda une certaine objectivité, le reste de la presse puait les relents de la « Propagandastafel ».

Je n'ai pas à défendre ni condamner ici les militants de la « Gauche prolétarienne », mais le seul fait qu'ils sont livrés aux brutalités d'un pouvoir écrasant, nouvelle forme d'un fascisme honteux nous rend en quelque sorte solidaire contre l'Etat moloch.

Ch ! oui je sais que certains individus qui se permettent aujourd'hui de délivrer des brevets de

« Résistance » n'aiment pas beaucoup la « Résistance » et se plaisent à la glorifier après 20 ou 30 ans de recul pour le profit qu'ils ont su en tirer en exploitant adroitement l'après résistance et les fonds qu'ils surent mettre de côté pendant que les autres se faisaient casser la gueule.

Mais que ces messieurs le veuillent ou non, la Résistance n'a pas cessé depuis 1940 et elle renait plus forte encore aujourd'hui parce que le fascisme n'a pas disparu. Au contraire l'arogance des gauleiters modernes qui à nom cadres, hiérarchies, patrons est plus pesante que jamais.

Au siècle où la grande majorité des hommes reconnaissent que le profit est le mal on voit les cadres se livrer à des provocations honteuses, comme au temps du « bon roi Louis XVI », en réclamant davantage de privilèges.

Les terroristes ce sont eux les patrons et les chefs.

La hiérarchie par ses cadences accélérées qu'elle impose aux travailleurs, l'Etat par les impôts qui écrasent et les lois qui trichent se sont là les vrais casseurs.

C'est pourquoi le combat ne cessera que lorsque nous aurons cassé les vrais casseurs.

Camarades de 1940, camarades de la « Résistance » qui n'avaient pas attendu De Gaulle ou le P.C. pour résister à Hitler. Sachez que le fantôme d'Hitler est là, et la Résistance continue contre l'autorité sous toutes ses formes.

Raymond BEULATON

Livres

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste »	2 75
René Villard : « Face au racisme et au néofascisme »	1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté » ..	6 00
« L'Anarchisme et le problème de l'organisation », Gr. Balkanski	2 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » ..	9 30
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »	6 15
Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital »	6 15
Cohn-Bendit : « Le Gauchisme »	15 00
UNEF-SNSUP : « Le livre Noir des journées de Mai » ..	5 00
« La cité future », Tarbouviech	8 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

« Amant et tiran », H. Ryner 7 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

Pierre Broué et Emile Témimé : « La révolution et la guerre d'Espagne » .. 39 00

« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle
 8 00 |

Daniel Guérin : « Ni Dieu ni Maître »
 54 00 |

Noam Chomsky : « L'Amérique et ses nouveaux mandarins »
 24 00 |

En vente au siège de la C.N.T.,
39, rue de la Tour d'Auvergne,
Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont pas reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14^e).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue Ste-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 9 juin 1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22.02
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3 2428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

18 JUIN
1970
NUMERO 612
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

La grève Chez Ripoche ? « UN FOUR »

Une grève importante plus par son esprit que par les résultats obtenus vient de se dérouler pendant plus d'une semaine chez Ripoche, fabricant de fours industriels et alimentaires. Le siège de cette société est à Paris, et l'usine est située dans la zone industrielle de Kerpont à Lorient.

Cette grève purement salariale à l'origine devait rapidement s'engager sur la voie d'une question de principe. Mais reprenons les faits.

Depuis le début de l'année de nombreuses revendications avaient été formulées par les délégués syndicaux (CFDT, CGT) ainsi que par le Comité d'Entreprise, revendications qui étaient consignées noir sur blanc dans un cahier (cahier qui a été dernièrement égaré dans les bureaux de Paris). L'esprit de la maison étant de faire trainer les choses en longueur. (Ex: les soudeurs de service boudinage viennent de toucher une paire de lunettes. Voilà deux ans qu'ils travaillent à ce service avec les moyens du bord).

Il faut arriver au début mai 70 pour, qu'au cours d'une réunion avec le grand argentier de la maison, les délégués s'entendent dire « Non » à toutes les revendications, mais que malgré tout, ces revendications restent à l'étude et qu'elles font l'objet de toute la bienveillance de notre « giscard d'opérottes », le monsieur fait ainsi miroiter qu'une augmentation de salaire reste possible. Mais se réservant pour le 26, date de la prochaine réunion. A cela les délégués demandent que cette éventuelle augmentation parte du 1^{er} avril, la métallurgie lorientaise ayant bénéficié d'une augmentation de 4% à cette date.

Les revendications : Les revendications principales des salaires à la veille du 26 mai étaient les suivantes :

1. Une augmentation uniforme de 0,30 F. horaire de la femme de ménage au P3 et une somme correspondante pour les mensuels.

2. Une participation patronale au prix des repas (L'arrêt de travail pour le déjeuner est 1 heure. La majorité des ouvriers est donc obligée de manger sur place à la gamelle. Un gérant peut fournir des repas à l'usine qui possède un réfectoire; le prix des repas est fixé actuellement à 4,75 F, ce qui en comparaison des salaires est cher; signalons également que le personnel parisien de chez Ripoche bénéficie d'une aide patronale de 30 % sur le prix du repas à la cantine voisine.)

3. Révalorisation de l'indemnité de déplacement des monteurs à l'extérieur.

4. Une heure payée par mois pour information, cela dans le droit du cadre syndical.

D'autres revendications moins importantes étaient également formulées (bleus, primes de vacances, etc.). Après avoir vainement essayé de faire avancer la date de la réunion, le personnel décidait donc une nouvelle fois, de patienter jusqu'au 26 mai, renonçant à toutes actions jusqu'à cette date,

mais fermement décidés à prendre le taureau par les cornes si cette réunion s'avérait négative. Tout le monde en ayant plein le dos des dialogues n'apportant que réponses évasives et promesses encore plus vagues.

La grève : Le matin du 26 mai donc, les délégués syndicaux et le grand argentier se réunissaient. La réponse du patronat était celle-ci :

— D'accord pour l'augmentation mais celle-ci sera établie par pourcentage, et représentera 4 % de la masse salariale et sera répartie par la direction comme elle l'entend. Autrement dit à la tête du client, un ouvrier pouvant toucher, par exemple, 6 % et un autre 3 %, ou même rien de tout. La direction ayant de cette façon tous les droits.

Toutes les autres revendications étaient refusées, sauf les primes de vacances (60 francs !) pour le personnel ayant plus d'un an de présence, et à condition, encore, d'être présent la veille du départ en congés.

Après cette réunion, tout à fait dans le genre des précédentes, les délégués contactèrent le personnel et l'invitèrent à débrayer pour l'informer des résultats. La réponse du personnel fut simple et plus rapide que celle du patronat. « Nous ne sommes pas des enfants auxquels on donne une récompense pour qu'ils restent sages, donc nous ne reprenons pas le travail. »

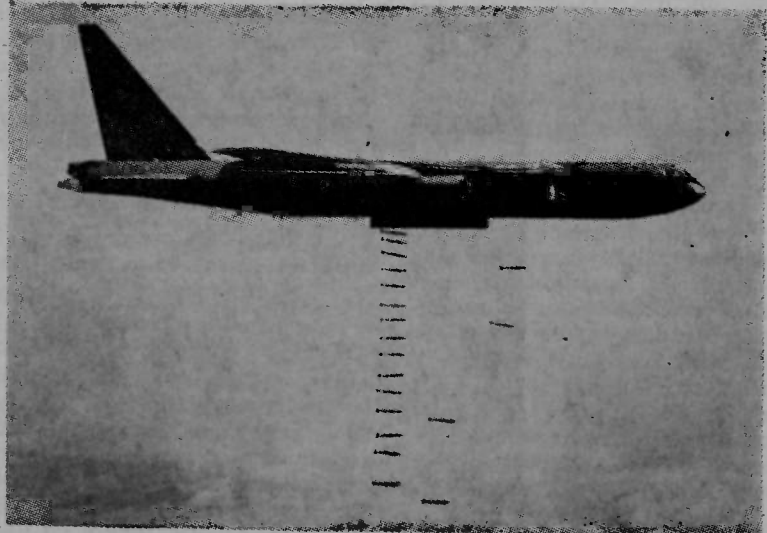
Devant cette attitude, notre argentier proposait une nouvelle réunion pour cette même journée du mardi. D'accord disaient les employés, mais nous ne reprendrons pas le travail avant l'issue de cette réunion. A cette réunion, le patronat donne la garantie que les bas salaires (femmes de ménage, manœuvres, OS1 et OS2) seraient assurés d'avoir 4 %.

Refusant cette proposition les ouvriers décident de continuer la grève et le confirment par un vote à bulletin secret. Rendez-vous pour le lendemain à 8 heures, pour envisager l'action à mener. Pendant ce temps le financier regagnait Paris.

Il est à signaler que l'ensemble horaire de l'atelier et mensuel des bureaux a cessé le travail paralysant ainsi la marche de l'entreprise ce qui représente environ 120 personnes. Seuls les chefs d'équipes, contremaîtres et chefs de services sont restés au travail, ce qui d'ailleurs n'étonne personne. Se considérant sans doute comme des privilégiés et ne voulant encourir les foudres de la direction la maîtrise se désolidarise complètement de l'action de leurs « subalternes » et ne débrayera même pas symboliquement, ne serait-ce qu'une heure pour appuyer l'action des travailleurs. Les gars ne sont pas prêts d'oublier cette passivité et ce manque de volonté complet de gens qui sont sans la même galère que les ouvriers et qui devraient prendre conscience au même titre que les gens qui les dirigent, de leur exploitation.

(Suite page 11.)

EN ORIENT COMME EN OCCIDENT



La lutte contre la pollution de l'atmosphère

COMMUNIQUES

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les

syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

Union Locale de Fontenay-le-Fleury (2^e Union Régionale, Paris)

6^e UNION REGIONALE

L'Union Locale de Perpignan apporte sa connaissance de ses adhérents que le dimanche 28 juin aura lieu l'assemblée ordinaire à son siège social, rue d'En-Calce n° 29 à partir de 10 h à 12 h 30.

Vu l'intérêt de l'ordre du jour, nous demandons aux camarades d'être ponctuels.

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Le 20 juin 1970 à 20 h 30, à notre siège social, rue d'En Calce, aura lieu une Causerie-débat où pourront participer à titre individuel tous les camarades ayant des aspirations ou simplement des sympathies pour le syndicalisme révolutionnaire, ou encore s'ils veulent apprendre et se cultiver.

Il est bien entendu que cette Causerie ne sera pas faite sous l'égide de la C.N.T., mais sous celle d'un groupe d'affinitaires syndicalistes révolutionnaires. Participeront à cette Causerie

un groupe de professeurs et tous ceux qui voudront bien venir apporter leurs idées.

Invitation est faite à tous par le présent communiqué.

La Commission

PARIS

Cercle de Formation de syndicalisme révolutionnaire

Causerie-débat sur la mensualisation et différents sujets; elle aura lieu le vendredi 19 juin à 20 h 30, à la C.N.T.F., rue Ste-Marthe n° 24

Tous les sympathisants sont cordialement invités.

LA GREVE CHEZ RIPOCHE ?

« UN FOUR »

(Suite de la page 1.)

MERCREDI 27 MAI

Le 27 au matin tous les ouvriers étaient présents à la réunion et réaffirmaient leur volonté de continuer l'action. Les 4 revendications principales étaient maintenues, la priorité étant donnée à l'augmentation de 0,30 F. Aucune augmentation ne serait acceptée si elle était donnée sous la forme d'un pourcentage; le système ne faisant que creuser le fossé de la sacro-sainte hiérarchie.

Les journées de mercredi et jeudi n'ayant rien apportées, les positions au vendredi matin étaient sensiblement les mêmes.

VENDREDI 29 MAI

Après une entrevue avec les délégués syndicaux la direction proposait l'arbitrage de l'Inspecteur du travail. Après acceptation des travailleurs 2 réunions devaient se dérouler dans la matinée. Réunions qui ne devaient rien donner, les travailleurs ayant pourtant fait une concession en abandonnant momentanément les 3 dernières revendications, mais maintenant l'obtention des 0,30 francs de l'heure. La direction proposait, 4,4 % au lieu de 4 %. C'était se moquer ouvertement du monde.

Conclusion pour ce vendredi (4^{ème} jour de grève): la lutte continue.

La direction, pendant ce répit du week-end envoya à chaque

gréviste une lettre destinée à faire pression sur l'individu pour l'inciter à reprendre le travail. Lettre destinée également à briser l'unité du mouvement. Cette lettre, qui vaut son pesant de coups de pied au cul, et qui mériterait à elle seule une page du « C. S. », eut pour effet, de dévoiler le jeu du patronat et produisit un effet contraire au but recherché. Elle fut l'objet de toutes les discussions de lundi matin et devant le mutisme du patronat les ouvriers retournèrent vaquer à leurs occupations.

Mardi 2 juin

Cette journée fut décisive. Les délégués syndicaux demandèrent aux ouvriers de les mandater pour faire de nouvelles propositions aux patrons, puisque ceux-ci restaient silencieux et se refusaient catégoriquement au principe de l'augmentation uniforme. Les travailleurs donnèrent leur accord. Avec le recul on s'aperçoit que ce fut une erreur fondamentale et qu'à partir de ce moment la grève tourna court. Bien que financièrement parlant, les nouvelles propositions des délégués étaient valables (alignement des salaires Ripoché sur ceux de la métallurgie lorientaise). Il apparaît que le principe de l'égalité était mis à l'écart pour une solution rapide du conflit; c'était donc capituler.

Tout allait très vite à partir de ce moment le mardi soir après une réunion commune: délégués,

inspecteur du travail et patrons; les contre-propositions patronales, qui étaient, bien sûr, inférieures à celles proposées, furent tacitement acceptées par les délégués. L'affaire était dans le sac pour les patrons.

MERCREDI 3 JUIN, MATIN

Après un vote baclé les ouvriers reprenaient le travail, sans enthousiasme.

CONCLUSION

Voilà comment s'est déroulée la grève. Analysons maintenant l'esprit de cette grève et tirons-en quelques conclusions.

Deux choses d'abord sont remarquables: la spontanéité et l'orientation prise par la grève; c'était une manifestation de la révolte des travailleurs, comme l'a souligné un délégué CFDT et pas seulement une question de fric. Comment accepter, en effet, la politique d'un patronat qui en est encore au temps de Napoléon III et qui sous prétexte de hiérarchie, principe auquel il est très attaché, fait une différence de 1 centime entre une femme de ménage et un manoeuvre? C'est impensable à notre époque et pourtant dans les propositions patronales de la dernière entrevue furent celles-ci:

- 0,22 F pour les femmes de ménage.
- 0,23 pour les manoeuvres OS1 et OS2.
- 0,24 F pour les P1 et P2.
- 0,25 F pour les P3.

On peut donc constater devant ces chiffres aberrants, que loin de supprimer la hiérarchie, celle-ci est entretenue comme il se doit. Il faut noter aussi que la direction de Lorient n'ayant pas le pouvoir de décision, toutes les négociations se faisaient par télé-

phone (sic). Le grand argentier ne pouvant pas redescendre pour des raisons matérielles.

Quant à l'attitude des syndicats quelle fut-elle? La CGT, fidèle à ses normes de passivité orienta ses actions en un demi-réglement rapide du conflit et de la reprise du travail. Nous n'en voulons pour preuve que cette phrase d'un responsable de l'Union Locale à l'inspecteur du travail, qui lui demandait, s'il pouvait espérer une reprise du boulot pour le lendemain: « Nous tirerons dans ce sens »...

Et ce fut fait, car le vote du lendemain fut vite baclé avant que tout le monde eut le temps de réfléchir à l'importance de la chose. Il semblerait d'ailleurs que la maîtrise ait été informée dès 8 heures du matin, c'est-à-dire avant le vote, de la reprise du travail vers 9 heures. Nous n'avons pas pu vérifier cette information.

Seuls les militants de la CFDT et un camarade anarchiste (le seul) animèrent le mouvement et s'engagèrent à fond. Une seule erreur fut commise. Il aurait fallu durcir les positions dès le lundi midi (occupation des locaux, interdire l'accès de l'usine à la maîtrise et refuser les dialogues bidons).

Les travailleurs de chez Ripoché ont montré qu'il étaient conscients de la lutte à mener, ils ont prouvé que l'unité n'est pas un vain mot, et entendent continuer la lutte déjà commencée, mais loin d'être terminée.

Méfions-nous des interventions extérieures et prenons nos affaires en main, nous sommes tous concernés et nous ne réglerons nos problèmes que nous-mêmes.

Non aux dialogues et à la diplomatie qui n'ont d'autres buts que de noyer le poisson. Le patronat est un adversaire, combattons-le. L'action directe est nécessaire, continuons le combat.



COMMUNIQUES

L'Union Régionale de la III^e Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Penalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

III^e REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion,

etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la

C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour *L'Anarchie*.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LE TRAVAIL

Les besoins primordiaux de l'homme sont la nourriture, l'abri et les vêtements qui permettent de vivre; ensuite un confort supplémentaire qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. La première activité économique de tout groupe humain est la production et la distribution de biens qui satisfont ces besoins; et l'aspect le plus important de la société — après les relations personnelles, sans lesquelles elle se fonde — est l'organisation du travail indispensable. Les anarchistes ont deux idées particulières à propos du travail. Tout d'abord, ils considèrent que tout travail est désagréable mais qu'il peut être organisé de façon à devenir supportable et même agréable; d'autre part que le travail doit être organisé par ceux qui le fournissent réellement.

Les anarchistes s'accordent avec les marxistes pour dire que le travail dans la société actuelle aliène le travailleur. Le travail n'est pas sa vie, mais ce qu'il fait pour pouvoir vivre. Sa vie est ce qu'il fait en dehors du travail et lorsqu'il fait quelque chose qui lui fait plaisir il ne l'appelle pas travail. C'est vrai de la plupart des travaux que font la plupart des gens, partout, et c'est sûrement vrai d'une quantité de travaux qu'ont fait une quantité de gens à toutes les époques. Le labeur fatigant et répétitif qu'il faut effectuer pour faire pousser des plantes et élever des animaux, pour faire marcher l'industrie ou les transports, pour procurer aux gens ce qu'ils désirent et pour leur enlever ce dont ils ne veulent pas ne peut être aboli sans une chute radicale du niveau de vie matériel. L'automation, qui peut diminuer la fatigue, augmente encore la répétition. Mais les anarchistes affirment que la solution n'est pas de conditionner les gens à croire que cette situation est inévitable; ce qu'il faut faire, c'est réorganiser le travail essentiel de telle sorte que, en premier lieu, il soit normal que chaque personne capable en fasse sa part et qu'elle n'y passe pas plus de quelques heures par jour; en second lieu, qu'il soit possible à chacun d'alterner entre différents types de travaux ennuyeux, qui par leur variété perdront un peu de leur ennui. Ce n'est pas seulement une question de parts équitables pour chacun, mais aussi de travaux équivalents pour tous.

Les anarchistes s'accordent aussi avec les syndicalistes pour dire que le travail doit être organisé par les travailleurs. Cela ne veut pas dire que la classe ouvrière — ou les syndicats, ou un parti de la classe

NICOLAS WALTER

ouvrière (c'est-à-dire un parti qui prétende la représenter) — organise l'économie et contrôle le travail. Cela ne veut pas dire non plus, à une échelle plus petite, que le personnel d'une usine puisse élire le directeur ou voir les comptes. Cela veut simplement dire que les gens qui ont une tâche particulière contrôlent totalement et directement ce qu'ils font, sans patrons ni directeurs ni inspecteurs. Certains peuvent faire de bons coordinateurs, et ils peuvent se borner à faire de la coordination, mais il n'est pas nécessaire qu'ils aient aucun pouvoir sur ceux qui accomplissent le travail. D'autres peuvent être paresseux ou inefficaces, mais il y en a déjà aujourd'hui. Il faut arriver à avoir le plus grand contrôle possible sur son propre travail, aussi bien que sur sa propre vie.

Ce principe s'applique à tous les types de travail — aux champs comme en usine, dans les grandes ou les petites entreprises, à des tâches qualifiées ou non, et à des travaux salissants comme aux professions libérales. Ce n'est pas qu'une mesure utile pour rendre les ouvriers heureux, c'est un principe fondamental pour toute économie libérée. On objectera immédiatement que le contrôle total des travailleurs conduira à une compétition épuisante entre les divers lieux de travail et à la production de biens inutiles; on répondra immédiatement que le manque total de contrôle ouvriera conduira exactement à cette situation. Ce qu'il faut, c'est une planification intelligente et malgré ce que l'on semble penser celle-ci ne repose pas sur un contrôle plus étendu au sommet mais sur une information plus étendue à la base.

La plupart des économistes se sont préoccupés de la production plus que de la consommation — de la fabrication des biens plutôt que de leur utilisation. Les gens de gauche et de droite veulent tous que les ouvriers produisent plus, soit pour que les riches s'enrichissent, soit pour que l'Etat se renforce, et il en résulte une surproduction côtoyant la pauvreté, une productivité croissante avec un chômage croissant, de plus hauts bâtiments administratifs en même temps qu'une crise du logement, de plus grandes moissons à l'hectare avec de plus en plus d'hectares en friches. Les anarchistes se préoccupent plus de la consommation que de la production — de l'utilisation des biens pour satisfaire les besoins de tous plutôt que pour augmenter les profits des riches et des puissants.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

C.N.T.

Confédération Nationale
du Travail

Section Française de l'Association
Internationale des Travailleurs

A.I.T.

TRAVALLEURS !

- **UNISSONS** - nous pour faire échouer la politique des transports dont le gouvernement est l'instigateur.
- **Nous ne paierons pas de nouvelle hausse des transports !**
- **Les transports en commun gratuits.**
- **S'il faut aménager le patrimoine des transports les capitalistes le paiera.**
- **Exigeons le retour au tarif antérieur à février 1970, comme première étape.**
- **Face à la nouvelle tranche prévue pour Juillet 70, une seule action.**
- **Dans un premier temps...**

Grève des usagers.

- **Rendons - nous à notre lieu de travail à pied jusqu'à ce que les pouvoirs publics cèdent.**
- **...Et s'il le faut...**

Passage en nombre des portillons.

Tous unis, nous vaincrons.

Delito moderno

La ley es sabia porque tiene doctores y antecedentes históricos. Toda la sabiduría legalista de los siglos y de la hora actual se aplica en las fábricas de presidiarios o de inocentes que son los Tribunales. Le Revolución rusa podía aportar novedades justicieras, pero lenines, stalines, kruschevs y brejnevs han encontrado bueno el procedimiento siberiano caro a los Romanoff.

No obstante, un delito nuevo se presenta que la Ley no había previsto: el rapto armado de aviones en pleno vuelo. Como en tiempos de la Grecia sabia no había aparatos voladores, aquellos probos varones no dejaron nada escrito al respecto. ¿Cómo improvisar ahora una justicia formal y equitativa al efecto? El avión judío es derrotado hacia Damasco, el Caravela venezolano hacia La Habana, el Boeing del Japón hacia Corea del Norte, el Iberia de Madrid hacia Alger, todo ello con evidente peligro de los pasajeros.

No discutimos el alcance partidista de tales secuestros, pero un algo de humanidad nos parece debería ser tenido en cuenta. El luchador osado arriesga su existencia frente al enemigo, pero no compromete la seguridad de vida de personas a las que la contienda no afecta. Quede la interpretación del fenómeno (rapto de aviones) a la conciencia de los piratas o no piratas del aire.

Porque lo que nos intriga a nosotros es otro aspecto del problema: el desviar la ruta de un avión en pleno vuelo y pistola en mano para lograr un traspaso de frontera, en el suelo más difícil cuando no imposible. En efecto, se da, repetidamente, el caso de piratería aérea para escapar de la patria que impide salida. ¿Por qué ha de ser difícil salir de la URSS y de los países ursinizados, tratándose de naciones socialistas? ¿Por qué los alemanes de la zona comunista han de exponer la vida para salir del encierro en que se encuentran? ¿Por qué evacuar clandestinamente (ya que abiertamente es imposible) ha de entrañar peligro de muerte en el muro berlinés? ¿Por qué los castristas no cubanos no han de poder integrarse a Cuba, y a los cubanos anticastro se les impide salir de la isla?

Robar un avión con disgusto y peligro de los pasajeros nos parece increíble, pero hay que creer asimismo en el derecho a la libertad de la gente.

Suprimiendo el dinero se suprime la crápula. También anulando las disposiciones draconianas de fronteras, las

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 18 de Junio de 1970

fugas en avión forzado quedarían totalmente injustificadas.

Si el prevenir es curar, aplíquese ese concepto a la vida social de los hombres.

el Mundo es así



Sobre si habrá guerra o no habrá guerra

La actualidad candente nos suele arrastrar corriente abajo inducidos por las chorreadas informativas de la llamada Gran Prensa. Las voces en ascuas que ahora predominan son las de Vietnam, Próximo Oriente, Tercer Mundo. El Mundo 4 (España) no parece interesar a la Gran Prensa ni a la pequeñez lectora de la misma.

¿Habrá o no habrá guerra? Tantos veces se nos ha formulado esta pregunta que hoy decidimos contestarla sin ganas de darnos las de adivinos.

Pues sí, habrá guerra. Las fronteras y los intereses opuestos de las naciones no conducen a otra cosa. Habrá guerra enorme, ignoramos la fecha, porque el proletariado mundial forma una masa estúpida, ignara, y sacrificable a base de cualquier consigna sonora. Habrá guerra monstruo porque los trabajadores comunistas, socialistas, autónomos y clericalizados fabrican armas y pólvoras sin parar, para ganarse la vida preparando la muerte, la suya antes que la de otros.

Habrá guerra imponente, desbordante, porque las CGT, las FO-CGT, las CFDT y otras sindicalistas que cuelgan anulan y aborregan al mundo del trabajo sometiéndolo a políticas de partido y a alivios económicos de establo, ¿no? La finalidad de la CGT comunista es la de sujetar el país al carro dictatorial moscovita, la de la socialdemocracia darse al abandono liberal burguésista, la del catolicismo sindical conducir el obrero al redil vaticanista, y el resto a fijar su profesión por encima de las otras por preocupaciones de estómago y ahorro.

Hay guerra en Oriente Medio

porque árabes y judíos se dividieron con fronteras y opusieron intereses capitalistas de razas y religiones. Sin igualdad social y económica, y con ese maremágnum de riquezas y miserias, de fanatismos religiosos, de intereses opuestos, de líneas divisorias y razas, en Oriente Medio la guerra permanecerá latente o efectiva y la desorientación no será media sino entera. Sólo el internacionalismo anarquista sería capaz de terminar con las agudas diferencias entre árabes y judíos, mas, por desgracia, el anarquismo está muy lejos de ser comprendido por esos pueblos en eterna disputa.

En Indochina no habrá paz porque bonzos, feudales, indochinitos, americanos, rusos y chinos no quieren. Los indochinitos no alcanzan a comprender, por embrutecimiento secular, que su conducto de salvación está en la libertad social-económica y no quedando sometidos al poder de la religión fiel a los nababs influenciados por el dólar, o al poder amenazante del comunismo autoritario y feroz.

Los pueblos de Indochina en armas no luchan por su independencia. Sirven, no más, de conejillos de Indias para experimentos de dominación, en síntesis pekinés, moscovita o washingtoniana. Tres fuerzas extranjeras en liza disputándose con sangre ajena, muy baratita, la riqueza asiática. Anticipadamente, Rusia y China se atribuyen zorramente el queso indochinés, quedando el yanqui en la observación celosa de la pantera.

Así Pekín y Moscú no provocarán, por ahora, «guerra grande» por recelo a Norteamérica; ni Moscú y Washington se acometerán a todo dar por miedo a Pekín. Tres potencias nuclearistas que se observan, maldicen y temen.

El fracaso del comunismo estatal es no haber abolido fronteras entre pueblos «socialistas». Mentira su internacionalismo y verdad su patriotismo chauvinista. Para Pekín el palacio kremlino sigue siendo imperial y zarista, y para Moscú el palacio de las Siete Puertas permanece del Celeste Imperio. China y Rusia actuales son, ni más ni menos, imperialistas, y su constitución estatal, pretendidamente socialista, es calcada de las grandes tiranías asiáticas y europeas. Mirando a China, la URSS está cerca del Yanki, y éste se hace temible de ambas naciones por su diplomacia secreta operante más que por sus millares de artefactos atómicos.

No habrá guerra grande por ahora. A los guerrrerristas de Marx y a los de Nixon no les ha llegado la hora. La hecatombe mayor no está madura. Mientras tanto Rusia y Norteamérica se maldicen e increpan públicamente y se conciertan en secreto; y cuando el Kremlin y las Siete Puertas parecen concertarse, la Casa Blanca tiembla; y cuando la Casa Blanca y el Kremlin se cortajan, las Siete Puertas no cierran satisfechas. Es el recelo quien aguanta, hoy, la paz del mundo.

Por cuya razón, temblamos por el porvenir de una humanidad tanto o más roma y estúpida que la del año Mil.

J. COLL DE GUSSEM

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Cara al Verano:

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

DEL GRAN POETA QUE MURIO EN COLLIOURE

A Antonio Puértolas, *Sensibilidad abierta al Arte, a la Cultura.*

IS E han hecho tantas definiciones acerca de lo que es poesía! Leonardo de Vinci aducía que «la poesía es una pintura que se siente, en lugar de verse». Se ha dicho y repetido que sin poesía no hay vida soportable. Pero no existe mejor definición que la que se desprende de los propios versos de un gran poeta: saturarse de la armonía que logra hacernos entrar en la sensibilidad todo poeta excelso. Y de entre los mejores, ¿cómo no recordar a Antonio Machado? El poeta que murió «ligero de equipaje, casi desnudo, como los hijos de la mar». Así, a modo de hondo y tremendo presagio había fijado en su poema «Retrato», primero de su libro «Campos de Castilla», caído bien cerca de la tierra que, como pocos, supo ensalzar. Habló de España, de sus virtudes y de sus defectos, que Machado era todo sinceridad y noble comprensión.

Hemos podido escuchar por vez primera en grabación de disco, un recital de Juan Manuel Serrat, el joven rapsoda que, por su reconocido talento, no es de aquellos a quienes se les puede aplicar la frase estereotipada de «ser de los que prometen». En él ya la expresión se halla depasada, dado el conjunto de sus obras, que le sitúan entre los artistas de vanguardia. Bastaría para evidenciar sus méritos el haber puesto en música y cantar, con la bella modulación de su voz, una selección de poemas de Antonio Machado. No se trata, en estas líneas, de presentar el recital aludido como algo que haya sido recientemente concebido. Es el valor perenne que contiene lo que importa.

No fue Antonio Machado poeta preciosista, buscando deslumbrar con juegos de palabras y el colorido de imágenes suntuosas. Su poesía brota del corazón, al sentir lo bello que espande en la Naturaleza. Y unida a la realidad de lo que la naturaleza nos permite observar, capta en su profundo y verdadero sentido lo humano, el vivir cotidiano de los seres que «viven y pasan». Al dejar traslucir esas intenciones, esos motivos ocultos que en los seres generan ciertas actitudes bien poco laudables, el poe-

ta suele recurrir a la ironía, fina, ingeniosa, profunda. Así: «¿Dijiste media verdad? — Dirán que mientes dos veces — si dices la otra mitad.» Juan Manuel Serrat ha sabido captar toda una gama de notas emotivas que evidencian el poder evocador de Machado, ya reflejando el paisaje, ya poniendo de relieve esos estados que el amor, o el dolor moral clavan en lo íntimo del ser, así como también plasmando la ironía, el jirón humorístico que ridiculiza al personaje, o personajillo, que llegó a olvidar que en un día como tantos descansaría bajo la tierra... Conviene, de vez en cuando, a título de evasión, atender a lo dicho por los buenos poetas. ¡Hay tanta prosa en la vida!

EL BUEN SENTIDO DE MALATESTA

Al buen amigo y compañero V. Muñoz se le puede bien aplicar el símil de la abeja laboriosa, libando de flor en flor y elaborando el producto exquisito que a todos nos ha de complacer. Efemérides, estudios biográficos, traducciones, análisis relativos al pensar de tal o cual escritor de los «nuestros». ¡Siempre animoso y activo! Ahora ha facilitado, previa su cuidadosa preparación, la edición de un libro de Errico Malatesta. Lleva por título: «Hacia una nueva Humanidad». Contiene el libro unos interesantes estudios, dedicados a la propaganda popular, que en su día tuvieron dilatado ascendente, habiéndose traducido a diversos idiomas. Se trata de los folletos, presentado cada uno de ellos en forma de diálogo, cuyos títulos son: «Entre campesinos», «En el café», y «En tiempo de elecciones». Acompañan a los citados trabajos otros dos estudios malatestianos de indudable interés: «La Anarquía» y «Nuestro Programa». Muñoz le ha puesto un prólogo al libro, aparte los detalles cronológicos. Ha sido hecha la edición por «Biblioteca de Cultura Libertaria», cuyas señas completas son: Edições Proa, Rua Garibaldi, 1101, Porto Alegre, Rio Grande do Sul, Brasil.

De entre nuestros clásicos, puesto que Malatesta alcanza rango moral e intelectual junto a los más esclarecidos pensadores de relieve que ha tenido el anarquismo, descuella el compañero citado por su manera sencilla y convincente de enfocar las cuestiones. Dotado de lúcida inteligencia natural, sabía

analizar las cosas y sacar deducciones sin hacer uso para ello de doctas definiciones, de citas reveladoras de erudición. Llano, sencillo, apegado a la realidad, sus conclusiones estaban determinadas por esos razonamientos que, como vulgarmente se dice, «entran por los ojos». De ahí que ante su método, desnudo de orflamas literarias, apartado de la retórica conceptual y de énfasis científico o filosófico, algunos aducían que Malatesta era un adversario de la ciencia, que andaba apartado de la cultura. ¡Error de consideración! ¿Cómo un hombre que luchaba en pro del progreso iba a ponerse de espaldas a la ciencia y a la cultura en general? Hubiera sido el mayor de los absurdos. Y Malatesta era inteligente para saber a ciencia cierta valorar cada cosa en sí. Lo que pasa es que para el autor de «Entre campesinos», lo esencial en la concepción sociológica anarquista no era el *saber*, sino el *sentir*. De ahí su concepción denominada «voluntarista», o el fundamental impulso se la voluntad en torno a lo que es bastante lo que se ha llegado a escribir.

Como les ha acontecido a muchos anarquistas de uno y de otro país, hubo también en Malatesta una juventud agitada, turbulenta. Se trataba de hacer la revolución a todo trance, y en ello había necesidad de poner el máximo arrojo. Y en plan revolucionario, en pos de implantar una sociedad, nueva, anduvo por pueblos y aldeas propiciando la libertad social. Entre burlas y veras, Carlos Malato dejó escritas unas referencias de ello en su obra «Las alegrías del destierro». Toda una campaña de fervor idealista sin el uso del terror, recorriendo algunas comarcas del Benevento, en la Italia más empobrecida. Pero sin perder por ello la fe en las acciones de convulsión social, Malatesta fue cosechando experiencias de la vida, compulsando el ambiente y las posibilidades de toda especie. De ahí brotó una discrepancia en apreciaciones entre él y Kropotkin. Discrepancia primero ante el traspies del autor de «La conquista del pan», al firmar aquel nefasto documento, llamado de «los deciseís», induciendo la intervención bélica de los anarquistas en la guerra del 1914. Discrepancia también ante el desbordante optimismo de Kropotkin, quien suponía que lo relativo a la transformación social, lo de

implantar la sociedad ideal, estaba, como quien dice, a la vuelta de la esquina. Pero se ha de agregar que, con todo y especificar su discrepancia, Malatesta sentía una gran estima por Kropotkin, dado su espíritu tenaz en la lucha, rompiendo vínculos familiares y de casta; admiración ante el hambre de estudio, buscando siempre poner las ideas ácratas a la altura de la ciencia moderna, de los conocimientos culturales relevantes. Malatesta defendía su criterio pero bien lejos de poner en ello pundonor de infalibilidad, como el que se niega a reconocer otros méritos que no sean los suyos.

Malatesta era el hombre que tomó como aseveración elemental la relatividad de los conocimientos humanos. Sabía y explicaba que ante los problemas surgidos en el curso de las actividades de militancia anarquista, es imprescindible la reflexión. Desdeñaba la engolada suficiencia de los que pretenden ya saberlo todo; de los que se pagan de retórica, de hueca palabrería altisonante, sin ir a la entraña de los problemas. A Malatesta le complacía atenerse al buen sentido, esto es a lo compulsado por la experiencia, aferrado siempre a la objetividad del análisis natural. De ahí que frecuentemente uno recuerde aquella frase del querido compañero citado cuando respondiendo a uno de los lectores de su revista «Pensiero e Volontá» que pretendía meterle en una intringulis problemática, respondió con fina ironía que él no era el Padre Eterno para saberlo y adivinarlo todo.

HOZONTE JUVENIL DE GOETHE

En Estrasburgo, en ocasión de celebrar el segundo centenario de la estancia del autor del «Fausto» en aquella ciudad, haciendo un año de estudios en la Universidad de la villa, tendrá lugar un coloquio acerca de la personalidad intelectual de Goethe, singularmente en su periodo juvenil. Críticos, profesores especializados en todo lo relativo al gran escritor alemán, procedentes de Francia, de Suiza, de Alemania y de Bélgica, piensan aportar trabajos interesantes acerca del autor citado y el ambiente en que se desarrolló.

Es en su etapa juvenil que brota del genial Goethe fulgor de inconformismo. En obras como «Egmond», el personaje central de la obra combate contra la «razón de Estado» que representa el Duque de Alba. Así en otras obras ensalza la libertad, combate la injusticia. Pero con los años Goethe se hace conservador. Mal de muchos,

Exodo africano

Entre dos dramas: el «Stanbrook»

por J. Muñoz Congost

El 28 de mayo hizo 31 años que había caído el telón del drama español. Último acto del mismo, aquella evacuación masiva del antifascismo, que comenzó por los Pirineos y que terminaba en el puerto francés de Orán, en los muelle del «Ravin Blanc» con la llegada de un barquito, de una cáscara de nuez, llevando en sus calas y cubiertas, como racimos de amarguras y esperanzas, más de tres mil ex combatientes civiles y militares del antifascismo español. Última escena de un combate y primera de otro, menos sangriento, pero no menos cruel, sembrado de deserciones, muertes y tristezas: el éxodo.

De los confines de Túnez, en las fronteras de Libia, hasta el corazón del Sahara en «Bidon Cinco» y Adrar, pasando por Colomb Bechar y Kenadza, en Argelia, por Bon Arfa, en Marruecos, Meknessy Zelabens, en Túnez, este éxodo de la emigración española marcó con su paso las regiones: construcciones, pistas, ferrocarriles y... muchas tumbas que jalonaron

Ha sido como una tormenta de agua. Desperté sobresaltado. Todo estaba oscuro a mi alrededor. Ruidos de voces y conversaciones me hacen sentir que no estoy solo. Llego apenas a reconstituir lo que me ocurre. Y sin embargo es verdad. Anoche, o anteanoche, ¿quién sabe?, cogido a una cuerda que de la ubierta del barco me echaron, senti izarme a bordo por brazos amigos.

Cuando llegué al puerto, ya habían levantado la escalérilla. Pocas, muy pocas personas por las calles de Alicante, menos en el puerto.

Recuerdo en un instante aquellas últimas horas, porque las de Alicante, estoy seguro que serán las últimas horas del drama. Despedirme de la familia, prevenir telefónicamente a algunos buenos amigos de encaminarse al puerto rápidamente, intentar localizar a buenos compañeros que sabía camino de Valencia... y después, al puerto. Sin una mirada atrás. En el Panteón de Quijano, cerca de la Plaza de Toros, crucé la primera manifestación — una treintena de chavales — con gritos falangistas. Al pasar por delante de la puerta de «Liberación», nuestro diario, ese diario al que di

el camino de amarguras de un pueblo enamorado de su libertad, viviendo mal fuera de su suelo, para no vivir encadenado dentro de él.

Se ha escrito mucho sobre los avatares de la emigración antifascista en Francia. Poco, muy poco sobre ese otro caminar triste por tierras africanas. En la prensa española, que durante algún tiempo allí se publicó, especialmente en las columnas de «Solidaridad Obrera», de Argel, y debido a las plumas de Pérez Burgos y Puyol, plumas que ya no están entre nosotros, se escribieron algunas estampas. Pero la historia doliente se los campos, de las compañías de trabajadores en el desierto, de los campos de exterminio como el de Hadjerat M'Guil, como de la acción constructiva en las ciudades y campos del continente no se ha hecho.

No vamos tampoco a hacerla. Intentar al menos, a través de algunos recuerdos, retratar el clima, el ambiente, el panorama del éxodo africano.

tantas horas mías, no pensé siquiera en entrar. Supongo que la edición preparada para el 28 no habrá salido.

Mientras en pie me sacudo un poco la humedad por el agua que se me vino encima, miro a lo alto para ver la causa. Una lona cubría la abertura del puente para las calas. Había olvidado que estábamos en un barco mercante. Al moverla, el agua de las lluvias recogida en bolsa amenazante, nos sacudió la inesperada «ducha». Ahora terminan de descender, plegando la lona, y veo la luz del día. Poco a poco, llego a percibir cuanto me rodea.

Indescriptible. Mosaico apenas moviente de carne cansada, con

olor de sudores y algún que otro lamento de cansancio infinito, cubre el fondo de la cala. Creo que sería imposible encontrar un palmo de madera descubierto.

Una voz amiga, interpeándome, me hace fijarme en los que me rodean. El primer grupo del exilio en que me encuentro. Una alegría muy grande llena todo mi ser. Un gozo inmenso. Me sentía solo en esta multitud en escapada, y ya no lo estoy. Son los compañeros de Altea. Y con ellos mis primos, Pepe y Ramón.

«Has dormido más de veinticuatro horas», me dijeron. Lo creí fácilmente. La fatiga amontonada en las últimas horas, en los últimos días, la tensión nerviosa de los últimos momentos viendo perfilarse el final de tanto sacrificio, me había agotado. El rincón que me hicieron sin que yo supiera quién, al llegar a la bodega del barco, acogió todas mis fatigas.

Preguntáronme como fue mi embarque ya que sabían que debía salir en el «Maritima» que quedó, al salir el «Stanbrook», en aguas alicantinas.

Les expliqué que fue por verdadero milagro. Salía de la secretaría del Provincial de la C.N.T. ya caída la noche, para ir a casa a reposar unas horas a fin de embarcar en la madrugada del 29 en el «Maritima». Al cerrar la puerta oí el timbre del teléfono. Entré corriendo. La comunicación venía de la Diputación Provincial; el compañero Ll... me prevenía. Había que salir hacia el puerto directamente y no esperar el «Maritima» que no sabían si saldría, por un cambio de instrucciones recibidas a última hora.

Llamé por teléfono a cuantos compañeros sabía que debían salir conmigo. Envié mensajes a otros a fin de prevenirlos... Era ya muy tarde cuando salí definitivamente camino de casa y del puerto. No sabía si el «Stanbrook» había salido. De todos modos, en la plaza de las Monjas, en el

convento desafectado, había el «Plymouth», de Dolores Ibaruri, recogido en un campo de aviación de fortuna donde ella lo abandonó al salir por los aires huyendo la cólera del antifascismo español. Y en el coche, armas y municiones para salir a cualquier puerto de la costa alicantina o hacia las montañas, hacia la Sierra de Alcaraz. Pero todo ello era ya el pasado, un pasado lejano ya, aunque pegado a los huesos, separado de nosotros por un brazo de mar. Estábamos acostados al continente africano.

A su vez me contaron las incidencias de una salida que en mi sueño, en ese sopor de acumulación que me cogió no conocí. Había quizá, en cuanto me contaron, algo de fantasía y mucho de verdad. Todo incidencias y detalles que dan el matiz de aquellas horas. Por ello las reproduzco:

El capitán del navío, marino inglés, rehusó a algunos de los embarcados el derecho de trasladar a bordo un cargamento que esperaba en los muelles. Se trataba, según mis informadores, de cajas de flor de azafrán, que algunos «previsores» esperaban sería fuente de riquezas permitiéndoles el privilegio de rápida evacuación hacia la tierra prometida de todos: la República Mejicana, allá por las Américas. Argumentó el marino que todo el barco estaba a disposición de los españoles, pero de los hombres solos.

Cuando vista la avalancha de hombres que subieron acudieron otros a suplicarle que levantara anclas ya que la carga era excesiva, parece que contestó que mientras un hombre quisiese subir no salía. De hundirse el barco se hundiría con todos.

Dijeron otros que el capitán estaba borracho. ¡Bendita borrachera que permitió a tres mil hombres y mujeres huir de la muerte! Si el «Maritima», como supe más tarde, hubiera hecho otro tanto, en lugar de salir con treinta hombres apenas, hubiese acogido en sus bodegas cerca de cinco mil personas de las que se acumularon después en el puerto de Alicante.

Parece ser que se intentó bombardear el navío por la aviación franquista.

(Proseguiré.)

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera. Original de André Maille. 1 F.

REPORTAJE
Cada SEMANA

Desde Alicante

Apostillas al aire

Yo, Flavio Galerio Valerio (Liciniano), emperador romano de 307 a 324 después de j. c. De origen campesino y aliado con mi cuñado Constantino I, vencí a Majencio en 313, pero enemistado con mi cuñado, me venció éste en 314, y me quitó mi pleno dominio sobre el Oriente, y me obligó a cederle todos mis territorios europeos excepto Tracia. Pero ahora que estoy de nuevo aquí, arrogante y altanero, con el nuevo bautizo de Licinio, y además ministro de los que nunca trabajan, y como gato escaldado, no me dejaré engañar por segunda vez por ninguno de mis colegas, y lucharé con denuedo por partida doble, con voluntad, ahinco y mucha fe; y estando dotado como estoy de mucha sapiencia, defendere a brazo partido mi «hueso» y el hueso de mi ministerio: «de los que nunca trabajan». Y lo haré con todas mis energías, a troche y moche; y si es preciso, pasando por encima de mi cadáver. No quiero que ningún nuevo Constantino me haga la zancadilla y me haga un retrato de cuerpo entero en el lodo social, como me llamo Licinio «el de la lente extraviada». Para mí no sirven ni haches ni obstáculos. Con mi grande y pura sapiencia, lo sé orillar todo para que no se me vea el plumero, aunque lo lleve un tantico largo. Para ser político y triunfar, primero hay que ser buen diplomático. Yo, aquí donde me ven ustedes, no me toco con una bola de billar, sino con una cabeza bien formada, presta a resolver problemas por difíciles que sean, sin ayuda de nadie.

España me necesita; y el papa me envía a salvarla. Me apellidan Fuente, pero no tengo sed de agua, aunque sí de dinero. Y como decía aquél, «todo se andará poquito a poco».

Con mi personalidad bifurcada, lo abarco todo: «mar, tierra y aire». Para mí no existen problemas yo lo avasallo todo, de cabo a rabo; mi temple es de acero inoxidable. Licinio de la Fuente seca no hay más que uno: yo. Y por más del Opus-Dei que sea, no subo por el Imperio hacia Dios, me quedo en tierra, no quiero ser emperador dos veces, con una basta, no sea que me vuelvan a quitar lo adelantado.

Hoy estamos reunidos aquí como cuatro ratas asustadas, y eso que somos la flor y nata de la Sociedad. ¿Para qué nos hemos reunido? ¡Ah! sí, ya me acuerdo. Pa-

ra celebrar el cincuenta aniversario de la creación del Ministerio de Trabajo. Y lo que es chusco o un chasco, es que los reunidos aquí no hemos trabajado nunca ni pensamos hacerlo. El trabajo no es para gentes de calidad y finas como nosotros; el trabajo tampoco es una ventaja para nadie, porque supone crear otra lechigada de parásitos para que vivan del sudor del que suja y trabaja, aunque como ministro del ramo, mi deber es defender mi «mendruguito». Y como aquí hemos venido para algo, aunque no hagamos más, condecoraremos a un par de exministros para que vea el pueblo que si no hacemos mucho, al menos hacemos algo vistoso.

El otro día me preguntó un hombre de la calle, que cómo se daba eso de que siempre condecorábamos con la «medalla» del trabajo a quien no ha trabajado nunca, y no a un peón de albañil. Me cogió de sorpresa y no sabía qué contestarle; pero al fin sali de apuros diciéndole: «hombre, hombre un peón de albañil, no sabría lucir la reluciente medalla del trabajo en su pecho sucio y destartado, lo que iría en desdoro del mismo trabajo». Este pobre hombre de la calle no sabe que si condecoramos a los exministros, es precisamente porque no han trabajado nunca, y se les tenga por trabajadores dóciles, mansos, ecuanimes y honrados. En fin, para no cansarnos más con mi retahila deshilachada, vayamos al grano que es lo que importa. Pues bien, señores palafreneros; si esta reunión es para celebrar un viejo cincuentenario sin importancia, sólo con el mero hecho de condecorar con la medalla de oro del trabajo a un par de vagos más, comencemos la función, que se hace tarde.

Amigos míos: como titular del ministerio de los que no trabajan, invito a que pasen al salón a nuestros colegas en suerte para la condecoración, Pedro González Bueno, José Antonio Girón de Velasco, Fermín Sanz Orrio y Jesús Romeo Gorria, entusiastas impulsores de la ardadura social del Régimen, hacia el desacato y la catástrofe, por lo que yo, Licinio de la Fuente, hombre justo donde los hay, y para no desmerecer la obra ecuanime y profunda realizada por los agraciados aquí presentes, he pensado cambiar las condecoraciones: en lugar de la medalla de oro del trabajo, condecorarles con una nueva y bonita cabezada de asno, para que la luzcan bien el día de San Antón.

A continuación, y en medio de grandes aplausos, el Jefe del Estado impulso la cabezada de asno al Mérito de la Vagancia, guardándose la de más brillo para él.

Llegado que hemos al final de la celebración del cincuentenario de la fundación del Ministerio de Trabajo, quiero decir dos palabras muy fuertes y muy altas, para que todo el mundo las entienda: desde hoy en adelante, cada uno a su faena: Los mandones a mandar, y los demás a obedecer, sin que nadie rechiste.

Mi pragmatismo filosófico arranca y se funde en mí mismo. Por encima de todo está mi «yo», que debo de conservar íntegro; y mal haya al que no obedezca...

De los trabajadores no hay que hacer mucho caso; rebuznan mucho, pero hacen poco. ¡Ah! si los trabajadores fuesen inteligentes, siendo como son los más y todo está en sus manos, ya nos habrían puesto las peras a cuarto. Pero por fortuna para nosotros, raza

de vagos, el borreguismo los hunde, y la lana no les deja ver claro. Causas que nos inducen a tratarlo a baqueta tal y como se merece. No es cuestión de irle con zalemas, sino a palo seco, que es la única cosa que entiende. La dirección de producción y trabajo, tiene que ir a cargo del patrono y a su voluntad, sin aledaños ni cuentos chinos. Eso que dijo mi colega el del Ramal corto, de que ya no había clases y todos éramos hermanos, eso no son más que tonos halagos propio de zafics sin caletre y sentido común, como le pasa a mi amigo el ministro Sindical.

Como en España la mercancía más barata que tenemos es la mentira, a pesar de exportar mucha, nos sobra un remanente suficiente para embadurnar la cabeza de todos los habitantes de España, por radio, tele y periódico. Y para aplacar los ánimos a los buscaillos, a los revoltosos que promueven conflictos sociales; para esos la mejor arma es el fusil y la cárcel, y no el ramo de olivo entr: el capital y trabajo. La lucha de clases aumenta, no acaba.

Federico BOLERA

DISCOS

Hemos pasado por todos los trabajos duros excepto el de la mina. «Qué delito he cometido que me encierren en lo negro», lamenta el zapatero sevillano metido en la copla. Delito, el de estar en vida y no poder regirla. Yo, hombre del suelo, me castigo a subsuelo «metropolitano» y trenicola por no renunciar a la categoría decapitalino.

Los pulmones se llenan de miasmas en el fondo tranviario y ahora va de lo mismo en la estación de via ancha que utilizo. Salones amplísimos, decorados famosos, tiendas de cristal, suelo irresbalable. Bella vista, confort, distingo. Pero el aire para respiro, el del Metro.

Sólo que al salir de éste las gentes, los coches y los edificios te aguardan a pie de escalera y te confunden y minimizan en el todo. Cuando el tren sale de madrugada y se lanza a via descubierta, se alcanza un goce de sol y flores, pasajero, fugaz, veloz, pero verídico. Cada vez que voy o vengo sobre esas ruedas raudas me embriaga la visión rápida de una sinfonía de colores pronunciada en blanco, rosa, verde, amarilla, morada y roja, por las humildes hierbas de los márgenes.

Cuando las amapolas se irán, yo

quedaré en ida y vuelta permanente, y fastidiosamente.

DISCOBOLO

chispas

En efecto, el número 100 de «Umbral» ha causado buen efecto. También el 101 será así de efectivo.

Se labora haciendo, no maldiciendo.

La jornada confederal del 19 de abril fue el umbral de los éxitos confederales cosechables este año.

Se acerca la jira a la Colonia Germinal, que adelantamos será fraternal y concurrida.

Se aproxima la inauguración de la sede social, que se promete brillante.

Se acumulan ideas para una serie de realizaciones que hallarán sostén y concurso en los realizadores. Exclusivamente.

Otros, como Marat, prefieren quedar en la cueva meditando penas de muerte.

Mas, allá penas. Viviremos lo máximo hasta que se termine la cuerda.

CHISPERO

Rincón del bibliófilo

VI

1 — *¿Tienen hoy valor las primeras ediciones para los bibliófilos?*

— Más que en otros tiempos, debido a que con los procedimientos modernos de impresión, se puede reproducir una primera edición en facsímil.

2 — *¿Puedes citar un ejemplo resaltante en cuanto a libros anarquistas?*

— El editor neoyorkino Burt Franklin ha editado de este modo (1967) la famosa obra de Max Nettlau titulada «Bibliographie de l'Anarchie».

3 — *¿Consideras esta obra de Nettlau importante?*

— Indispensable para todas las personas que deseen estudiar al anarquismo en su aspecto histórico.

4 — *¿Tienes tú primeras ediciones de libros libertarios?*

— Los coleccionistas siempre tenemos algunas. Yo por ejemplo te voy a citar una importante para los libertarios españoles.

5 — *¿Cuál es?*

— «El Proletariado Militante» por Anselmo Lorenzo (Barcelona: Antonio López, Editor, Librería Española, Rambla del Centro n° 20, sin fecha). Renée Lamberet anota al año 1901 como el de la edición de este libro. Se trata del primer tomo de la famosa obra de Lorenzo, la que él dedica a su entrañable amigo y compañero Fernando Tarrida del Mármol. Tiene 446 páginas.

6 — *¿Qué quiere decir en este caso coleccionista?*

— La persona que colecciona material libertario (libros, folletos, revistas, periódicos y misceláneas en general) para transmitirlo al porvenir. La biblioteca generalmente se dispersa al fenecer la persona, la colección enriquece la cultura social al pasar a un lugar seguro (generalmente institución pública) con la finalidad de hacerla fructificar.

7 — *¿Existen muchos coleccionistas libertarios?*

— Los hay en todos los países. Asimismo hoy existe una importante colección libertaria pública, me refiero a la CIRA o Centro Internacional de Estudios sobre el Anarquismo, con sede en Lausana (Avenue Beaumont, 24). Esta es una colección como deseaba que fueran las colecciones libertarias el ilustre historiador Max Nettlau, es decir, que estuvieran administradas por los mismos libertarios. No hay duda que de haber existido

do la CIRA en los últimos años de Nettlau, éste hubiera pasado su colección tan importante, a esta institución.

8 — *¿Cuál fue el libro que Anselmo Lorenzo dedicó a Francisco Ferrer?*

— «Via Libre» (Barcelona: F. Granada y Cia, Editores, Calle de la Paja 13 y 15, año 1905). He aquí la dedicatoria: «A Francisco Ferrer Guardia. Fundador y Director de la Escuela Moderna, iniciador de la educación y la instrucción sin mixtificaciones ni resabios místico-convencionales o patrióticos, en prueba de afectuosa consideración y amistad. Anselmo Lorenzo».

9 — *¿A quién dedicó Pablo Eltzbacher su famoso libro sobre el anarquismo?*

— «A la memoria de mi padre el Dr. Salomón Eltzbacher, 1832-1889».

10 — *¿Quién editó por primera vez este libro en España?*

— «El Anarquismo» según sus ilustres representantes (Godwin, Proudhon, Stirner, Bakunin, Kropotkin, Tucker, Tolstoi, etc.), por el doctor Pablo Eltzbacher; traducción del alemán por Pedro Doraño, profesor de la Universidad de Salamanca (Madrid: La España Moderna, Cuesta Sto. Domingo 16, sin fecha). Esta primera edición está en mi colección.

11 — *¿Qué es lo que decía Pablo Eltzbacher en su prólogo referente a Max Nettlau?*

— «... de todos los trabajos relativos al anarquismo no hay más que uno que tenga por base un amplio conocimiento de las fuentes. Es un escrito titulado «Evolución histórica del Anarquismo» publicado en 1894 en Nueva York, sin nombre de autor, y el cual, en diez y seis páginas de nutrida impresión, ofrece una exposición del anarquismo que demuestra en quien lo ha hecho un sorprendente conocimiento de los más diversos trabajos sobre la materia».

12 — *¿A quién dedicó su obra «La Sociedad Futura», Jean Grave?*

— «A los desheredados de la sociedad actual, para que comparen y mediten, Jean Grave. En la cárcel de Clairvaux, junio de 1895.»

13 — *¿Qué periódico libertario empezó a reeditarse en Zaragoza en 1894?*

— «El Rebelde».

14 — *En este mismo año, ¿qué publicación libertaria de Coímbra, Portugal, cambió de nombre?*

— En 1893 apareció en Coímbra el periódico anarquista «Conquista

do Ben». En 1894 salió como revista quincenal con el nuevo título de «Os Barbaros» (alusivo a la barbarie autoritaria).

15 — *¿Qué famosa revista libertaria aparecía en Madrid también en 1894?*

— «La Idea Libre». En Gracia (Barcelona) vio la luz entonces otra revista libertaria: «La Nueva Idea».

16 — *¿Cuál ha sido el último libro de Eliseo Reclus publicado en castellano?*

— «Evolución, Revolución y Anarquismo» (Buenos Aires: Editorial Proyección, Colección de Historia y Pensamiento Social, Avenida de Mayo 1370, 1969, obra de 126 páginas).

17 — *¿Qué opinaba Octavio Mirbeau de Kropotkin?*

— «¿No comprende usted toda la inmensa ternura, todo el inmenso amor a la vida que llena el corazón de Kropotkin?»

18 — *¿Dónde escribió eso?*

— En su prólogo al libro de Jean Grave titulado «La Sociedad Moribunda y la Anarquía».

19 — *¿Puedes dar más detalles sobre este libro?*

— Según su autor, Jean Grave, fue Eliseo Reclus quien tituló este hermoso libro. Hay traducción al español por Enrique V. de Cárdenas: «La Sociedad Moribunda y la Anarquía (Valencia: F Sempere y Cia., Editores, sin fecha). Por deducción, libro editado en 1910. Tiene 237 páginas.

20 — *¿Qué sabes de la primera edición francesa de este libro?*

— Por ahora, solamente lo que escribe Louise Dumesnil (hermana de Eliseo Reclus) en su nota de la página 159 del tercer tomo de la «Correspondence d'Elisée Reclus» (Paris: Alfred Costes, Editeur, 1925), a saber: «La Société Mourante et l'Anarchie», reproducción y extensión del folleto de Jean Grave titulado «La Sociedad al otro día de la Revolución», Paris, 1882». Como Eliseo Reclus leyó este libro en 1893, deduzcamos que fue editado en francés este mismo año.

21 — *¿Cuántos libros de Kropotkin tituló Eliseo Reclus?*

— Todos conocen que tituló «Palabras de un Rebelde» y «La Conquista del Pan». También tituló las ediciones francesas de «Autour d'une Vie» (Memorias de un Revolucionario) y «L'Entr'aide» (El Apoyo Mutuo). Ignoro si colaboró poniendo otros títulos a libros de Kropotkin, excepto a una célebre conferencia suya que sirvió tam-

por V. MUÑOZ

bien de título para la famosa revista de Jean Grave.

22 — *¿Puedes precisar datos más exactos?*

— Me refiero a la conferencia que tituló «Les Temps Nouveaux».

23 — *¿Se publicó alguna vez en España esta conferencia?*

— «Los Tiempos Nuevos» por Pedro Kropotkin (Barcelona: Centro Editorial Pesa, «Los Pequeños Grandes Libros», números 16 y 17, sin fecha). Libro de 128 páginas.

24 — *¿Me había parecido oírte decir que se trataba de una conferencia que hubiera tenido cabida en un modesto folleto, ¿no es así?*

— Escribe Kropotkin en el umbral de este librito traducido por Juan J. Rubio: «Al escribir esta conferencia para publicarla en forma de libro, me he permitido dar algunos desarrollos a ciertos puntos, que apenas si me había sido posible abordar (comunismo libertario, bonos de trabajo, Estado y gobierno). El lector de esta obra encontrará tal vez alguna utilidad en estos desarrollos, que hubieran sido cansados en un discurso.»

25 — *Además de la «Historia de la C.N.T.» que han emprendido ahora nuestros compañeros libertarios (exiliados españoles) de Francia, ¿consideras tú que hay alguna otra obra imprescindible que sobre la historia del anarquismo en España se debería escribir?*

— Hay muchas, pero te citaré una especialmente: el tercer tomo de «El Proletariado Militante». Anselmo Lorenzo dice al final del segundo tomo que pudo escribir: «Reposo aquí preparando mis materiales para un tercer volumen que empezará con el manifiesto de Febrero del 86, que expondrá el brillante periodo de propaganda en que vivió «El Productor» y «Acracia». Murió Lorenzo sin poder terminar este tercer tomo, que ya había empezado. Esta noble tarea puede ser la serena obra de algún investigador histórico o de un grupo de jóvenes aficionados a la historia. Señalo este dato que es importante y que no dudo se realizará en la España postfranquista.

26 — *¿En qué calle de París existió el primer grupo anarquista de que se tienen noticias?*

— Según L. Guérineau en sus recuerdos sobre Kropotkin, en la rue Pascal y en el año 1879.

27 — *¿Quién fue Guérineau?*

— En los recuerdos mencionados el mismo escribe: «en 1888 fundé un sindicato que fue el primero en preconizar la huelga general y en 1890 fundé el periódico «Le Pot à Colle». Todo esto en Paris.

(PROSEGUIRÁ)

Discurso de Federica Montseny el 1º de Mayo en Montpellier

(Continuación y fin)

Por encima de S. José Obrero España celebra al unísono con nosotros su 1º de Mayo a pesar del régimen de tiranía que la domina y de que las repetidas condenas contra proletarios vayan de 3 a 12 años de presidio por asociación «ilícita», y habrá hoy en España manifestaciones, protestas y reclamaciones y, naturalmente, detenciones, lo cual, por encima de todo, es prueba de la virilidad de un pueblo laborioso contra la dictadura.

Se refiere a la candidez de cuantos compañeros han creído que el régimen ofrece probabilidades liberales a cuyo «amparo» se manifiestan y caen en la red judicial, como recientemente ha ocurrido en Madrid. La dictadura nunca se niega a sí misma.

Delegaciones gubernamentales extranjeras acuden a Madrid para cooperar a la salvación del régimen transformándolo levemente en beneficio de sus respectivos comercios y políticas nacionales, y en ello consideramos desde las misiones de países medievales africanos hasta la potencia rusa, sin descuidar a la USA y demás naciones que se consideran democráticas. Un futuro gobierno amortiguador del franquismo podría ser formado, según idea del ministro alemán Scheel, con socialistas nueva creación, republicanos de derechas, falangistas arrepentidos, opusdeístas «de izquierda», y sin consideración ministerial para los «cenetistas» que siguen llamándose tales habiendo hecho acatamiento a Franco a través del sindicato Vertical.

Se refiere la oradora a los empeños del conde Motrico para que España consiga entrar en el Mercado Común, fruto que está verde a pesar de la buena disposición de Francia y Alemania, pero que encuentra la frialdad de Inglaterra por lo de Gibraltar, la neutralidad de Italia y la oposición franca de Benelux. Pese a la euforia autárquica del pangermanista Franco, España está condenada a importar mucho material y a exportar trabajadores, quedando escadenada a su miseria... que

SOLIDARIDAD

El compañero Fernando Hernandez, de Hospitalet de Llobregat, encontrándose invalidado e ignorado en un hospital, merece la atención solidaria de los compañeros. Dirigirse a Fabián Moro, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

sólo sufre el pueblo. La vieja No Intervención las naciones democráticas ahora se la cobran con creces del erario español, concediéndole al sistema franquista la misericordia del turismo. No queda, sin duda, simpatía para el falangismo ni el Franco-hitlerismo, pero se trata de que la sucesión de Franco no caiga en manos del pueblo, el único que sabría reemplazar la política española según el 19 de julio rojinegro.

Para España, pese a los plásticos y nylonés que a ella se envían, no hay vigencia de la sociedad de consumo en razón de que consumidos lo son los españoles.

Por fortuna una reacción mundial juvenil contra la explotación y la injusticia se manifiesta tanto en occidente como en oriente, no quedando indemnes de protesta España, la URSS, Grecia y Africa del Sud, países totalitarios. Nuestros estudiantes y trabajadores jóvenes son la promesa de la resurrección de la dignidad y la equidad españolas.

Cita el caso de un estudiante español que prepara una tesis sobre las colectividades libertarias de Aragón, el cual, en cierta ocasión, le dijo que las cosas allí están más claras que no estuvieron para nosotros en 1936, obligados a contemporizar para no perder una guerra que igualmente perdimos. Ahora el mundo está más avanzado y la experiencia del 1936 cuenta. Añade el caso del joven J. Pozas, nieto del general del mismo apellido, regresado a España con sentimientos libres por lo cual cumple condena de 6 años. Otros muchachos inconformistas se han salido del P. C. convencidos del reaccionarismo de dicho partido. Ahora, con la colaboración del Kremlin con El Pardo, el P.C.E. quedará deshecho. Es una realidad que la Universidad inquieta se dedica al estudio sistemático de Bakunin, Malatesta, Bakunin, Lorenzo, etc. Las realizaciones anarquistas de España apasionan a la juventud moderna. También es estimado el federalismo que arrancando de Proudhon viene a Pi y Margall y lo asimilan los anarquistas y la C.N.T.; entidad ésta que no está en contradicción con el autonomismo por estimar la relación o contrato entre regiones y, en conclusión, la personalidad del individuo. El marxismo, racialmente centralista, queda autoexcluido de ese concierto de buenas voluntades populares. Las nuevas promociones así lo comprenden.

Glosa el renacer libertario juvenil que experimenta nuestro movimiento en Paris, sacando a relucir el concurso importante de ese nuevo elemento en la jornada confederal del 19 de abril de este año. No hay viejos ni jóvenes en nuestro movimiento, sino personas moralmente emancipadas y con afanes de lucha por la igualdad social de los hombres.

Menciona el descontento general en España, el cual viene del estado de miseria de las familias obreras y también del régimen de sujeción que impide que la sociedad se manifieste y avance.

En el orden general la subversión de los pueblos se manifiesta en todos los continentes y es que las multitudes sometidas, explotadas y expoliadas han tomado conciencia de sí mismas. La Tierra es un recipiente en ebullición y el resultado de tan magna algidez hay que buscarlo en la solución

equitativa, igualitaria, del comunismo libertario.

En cuanto a nuestro país, estamos precavidos. Nuestra obra ejemplar de las colectividades revolucionarias ofrece solución a todos los revolucionarios del mundo, y hoy nuestras conclusiones colectivistas están siendo traducidas, estudiadas y bien consideradas en todas las naciones. No perdimos el tiempo en 1936 aunque perdiéramos la guerra. El ensayo de sociedad anarquista está cumplido merced a nosotros, de modo que cuando una nueva situación revolucionaria concorra estaremos mejor situados que los sectores marxistas inevitablemente estatales y, por consiguiente, colocados al margen del pueblo. Y C.N.T. es pueblo porque no puede ni debe ser otra cosa.

Perdimos una guerra, pero estamos en excelentes condiciones para ganar el futuro. *Corresponsal.*

Servicio de librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)»	21 00	«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián»	6 00
Bakunin: «Dios y el Estado»	10 00	«Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin»	4 00
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader»	28 00	«Como trabajan las cosas», Harrison»	7 50
«Los amantes de Verona», Jean Godeau»	5 00	«Como criar niños sanos», L. J. Halpern»	7 50
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis»	4 00	«El anarquismo»	1 50
«Antología de la poesía occidental»»	25 00	«Compendio Historia de España»»	7 50
«La ciudad de la niebla», Pio Baroja»	6 00	«Los Comuneros», R. de Labougle»	18 00
«La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros»	3 50	Nuevo Diccionario Larousse Ilustrado»	46 00
«La civilización de España», Treud»	6 50	Diccionario castellano-ingles, Brevis»	3 00
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio»	6 50	Diccionario castellano-italiano, Brevis»	5 70
«Clases sociales en el Uruguay», C. Rama»	17 00	Diccionario Ilustrado de Castellana»	7 50
«Clerambault», Romain Rolland»	5 50	«Diccionario de la Rima», Peñalver»	12 00
«El clima hace el hombre», C. A. Mills»	6 00	Diccionario Francés-español, Vox»	25 00
«Columna entre ruinas», Relgis»	4 00	«Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró»	1 00
«La colina Februry», Victoria Lincoln»	6 00	«América-Hoy», V. García»	10 00
«Colmillo blanco», Jack London»	5 00	«Campo arado», E.L. Castro»	7 50
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch»	5 00	«Cartas a Mme Recamier», B. Constand»	3 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland»	6 00	«Carteles», González Pacheco, (2 vol.)»	20 00
«Comedias y entremeses», Cervantes»	3 00	«Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats»	6 50

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º).
C. C. P. Paris 13607 54

AIRE LIBRE

Gran Jira Solidaria en la Playa de Hyeres (Var)

Tendrá lugar el domingo día 28 de junio 1970 en la magnífica playa de l'Aiguade, en Hyères (Var), en el lugar de concentración de costumbre, bajo la sombra de sus pinos.

Como todos los años los compañeros ancianos residentes en la casa de reposo del Beau-Séjour, sin distinción, serán los fraternales invitados de la familiar confederal y libertaria en el citado acto de simbolismo solidario.

Juegos infantiles, música variada retransmitida por potentes altavoces, comida campestre en la que nuestros ancianos, que todo lo dieron por la libertad lo harán con las familias confederales, seguida de una charla que iniciará un cultivado compañero para dar paso, posteriormente, a un Radio-Crochet en que libremente podrán participar los amantes de la poesía, del chiste y del canto.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la CNF de España en el Exilio encarece la asistencia masiva de las Federaciones Locales para dar a la jira el realce que merece, así como a todos sus afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados y jóvenes de ambos sexos en general.

¡Todos a la Jira de Hyères el domingo 28 de junio!

TARN - JIRA CONFEDERAL

El Núcleo del Tarn organiza para el 28 de junio una Jira Departamental en el magnífico cuadro del embalse de Labessonnié.

Son cordialmente invitados los compañeros y simpatizantes de los departamentos limítrofes y el resto en general.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira. Se reciben las inscripciones todos los días de 8 a 12 y de 17 a 19 horas en el local social, 12, rue Pavillon, 2º piso. Cierre de las inscripciones el viernes 26 de junio.

JIRA A HONFLEUR

Por la presente nota invitamos a todos los compañeros y amigos de la región y localidades limítrofes a acudir a la gran Jira regional organizada por la C. de RR. de Normandía en el lugar llamado «Ferme de la Grande Cour» cerca de Honfleur, el día 19 de Julio.

Próximamente daremos más detalles.

COMUNICADOS

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca cordialmente a sus adherentes y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar en el sitio y hora de costumbre el domingo 21 de Junio.

F. L. DE PERPIGNAN

La Comisión de Cultura y propaganda de esta F. L. comunica a todos sus afiliados y amantes de la lectura que todos los domingos de 9,30 a 12 horas se establecerá un servicio de librería y prensa, por la cual los compañeros podrán adquirir los libros que deseen, al mismo tiempo dicha comisión está al servicio de todos para la adquisición de aquellos que necesiten.

Esperando la colaboración de todos en dicha obra, os saluda fraternalmente,

La C. de Cultura y Propaganda.

—La Secretaria de administración comunica a todos los adherentes a la Federación Local que todos los domingos de 10 a 12 horas en el local social de la rue D'en Calce habrá una permanencia para la cotización de sus carnets.

Desamos pues que los compañeros tomen el interés necesario para facilitar el desarrollo de nuestras actividades.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio 1970 a las diez horas.

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 28 del corriente mes de junio, a las diez de la mañana en la Permanencia.

Suscripción pro-local social en Paris

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	12 086 00
Rosendo Serrarols	50 00
F. L. St-Denis	102 00
Rodricle, St-Denis	20 00
Amor Sirvent, Orsay	20 00
Uson Pascual	12 00
Charbonneau Lucien, Villeparissis	20 00
J. Fajardo, Eliot Lake (Canadá)	25 00

Suma y sigue 12 335 00

Para esta obra colectiva se necesitan voluntarios albañiles, carpinteros, pintores y electricistas. Sólo para los sábados y domingos. Duración: dos meses, aproximadamente.

Dirigirse a la Administración del «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), Tél. BOT 22-02.

F. L. DE PERPIGNAN

Para el día 28 de junio será el pintoresco lugar de St-Ferriol (ermita) para lo cual los cares saldrán a las 7 de la mañana de la Plaza de Arago a las 7,15 de Pià pasando sucesivamente por Thuir y Fourques para lo cual los compañeros de dichas localidades nos dirán las plazas que desean que se les reserve para dicha salida.

Comunica al mismo tiempo esta Local que para la concentración del día 19 de Julio, todos los compañeros y simpatizantes deseados de acudir a la misma pueden ya dirigirse al secretariado con el tiempo necesario. Ruego extensivo a todos los compañeros de los pueblos limítrofes; de esta forma se facilitará el trabajo de los compañeros encargados de ello.

Para todas estas salidas dirigirse a los compañeros Picón y Jiménez, o al secretariado en el local social los domingos rue D'en Calce.

JIRA EN PONCINS (Loire)

Para el día 21 de junio de 1970. Jira a la que invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de nuestra localidad y de las localidades limítrofes.

Gran Jira inter-regional

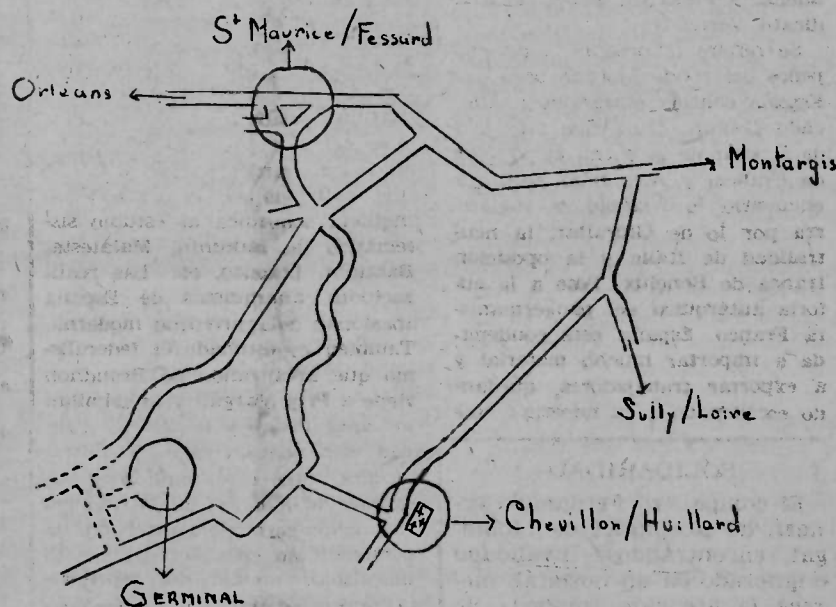
Domingo 28 de junio en la Colonia Germinal (Montargis).

Organizada por las FF. I.L. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Aufferpille, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orleans y Vierzon.

Los compañeros de Paris, deseados de asistir, pueden retener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión en Paris.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia). Habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.



A 12 kms. de Montargis, cruce izquierda (antes de St-Maurice) y seguir indicación del plano, hasta penetrar en el bosque unos 500 m.

ASCENSO

PONTEVEDRA. — En Albariño el ciudadano francés Charles de Gaulle ha sido nombrado Caballero Serenísimo de la Orden del Vino.

También así se aumenta el grado.

VICISITUD NARANJERA

MADRID. — Para cortar el mal efecto causado por el anuncio de destrucción de 40.000 toneladas de naranja, el gobierno se ha apresurado a declarar que dicha cantidad de fruto será destinada a los fabricantes de zumos.

Las causas de este desastre oficialmente se atribuyen al exceso de plantaciones y a la maduración retrasada del fruto, no haciéndose mención de la concurrencia marroquí e israelita ni al abandono creciente del mercado español por parte de Inglaterra y Alemania, por cuya última razón el ministerio de Comercio hace lo posible para ser considerado en las carteras de pedidos de las naciones comunistas.

Desgraciadamente para la dictadura franquista, el problema de la naranja no puede ser resuelto con el naranjero.

SIEMPRE P' ATRAS

PAMPLONA. — En las reuniones mantenidas recientemente por las secciones económicas de los sectores textiles, alimentación, papel y artes gráficas, industrias químicas, madera, metal y construcción, se llegó a la conclusión de que si bien la situación no es en los momentos actuales de suma gravedad, se notan síntomas alarmantes de la infrautilización de la capacidad productiva, aumento de las cifras de paro y graves tensiones de tesorería al aumentar día a día el número de efectos impagados como consecuencia de atonía de la demanda y de la reducción del riesgo autorizado a las empresas por las instituciones bancarias.

Varios empresarios convinieron especialmente en lo que se refiere a la incertidumbre en que se encuentran constantemente, ante los rápidos virajes de la política económica del gobierno.

JAQUE A LA HUNOSA

OVIEDO. — 22.000 mineiros en huelga en las explotaciones de la Hunosa. Motivo: presionar a la empresa para que humanice lo máximo los trabajos del fondo, frecuentemente mortales.

Por otra parte, continúan trabajando a bajo rendimiento del 50 por 100 un grupo de 40 picado-

ANTENA

res de la empresa privada Hullasa, de Teverga, por disconformidad con el convenio colectivo. Los 500 trabajadores de esta empresa solicitan su equiparación con los productores de Hunosa, lo que representaría un aumento salarial del 20 por 100.

EL FABRIL PROTESTA

CIEZA (Murcia). — Medio millar de trabajadores que integran la plantilla de la factoría textil de esta localidad, Industrias Género de Punto, S. A., ha permanecido en el interior de la fábrica, donde llegaron a congregarse los diferentes turnos durante la pasada noche. Esta decisión fue tomada como protesta por la medida que adoptó la empresa de despedir a más de la mitad de la plantilla y también como reclamación de los salarios pendientes de cobro referidos a seis semanas.

Las demandas continúan a medida que se acumulan los débitos de jornales devengados.

Los obreros no encuentran explicación a esta crisis, planteada hace varios meses, por cuenta de una envidiable cartera de pedidos y las exportaciones, según se dice, han sido importantes.

NO RUEDA BIEN EL TRANSPORTE

SEVILLA. — Los trabajadores de la empresa Construcciones Aeronáuticas, S. A., hacen público un escrito en «El Correo de Andalucía», exteriorizando su desacuerdo con el aumento previsto en las tarifas del Servicio Municipal de Transportes Urbanos, estimando que las razones dadas por el ayuntamiento no justifican la subida.

«Porque si a cada subida de salarios — dicen — ha de corresponder forzosamente con una subida de precios, la economía de los trabajadores se hará cada vez más insostenible. Al subir las tarifas a cuatro pesetas los días laborables y a cinco los festivos se autoriza una subida de precios del 25 por 100 en el primer caso y de 50 por 100 en el segundo. Y mientras tanto, se controla la negociación de los convenios colectivos para que las subidas no pasen de un 6,5 por 100 en caso de negociar por un año, o de un 8 por 100, en caso de negociar por dos».

LOS CONFLICTOS MENUDEAN POR TODO

GIJÓN. — Los 145 trabajadores de la empresa Ferrocarriles de Langreo, han reanudado su trabajo.

Estos trabajadores permanecen en paro de brazos caídos desde el pasado lunes, al haber estimado la empresa como absorbibles por subida de salario mínimo unas pagas que percibían.

Por otra parte, alrededor de 400 obreros de Talleres de Moreda, S. A., han efectuado un paro de brazos caídos de dos horas de duración, como protesta por la suspensión de empleo y sueldo a uno de sus compañeros.

LOS ABOGADOS BOICOTEAN EL T.O.P.

Para esta mañana estaba señalada a vista ante el Tribunal de Orden Público de la causa por asociación ilícita seguida a José García Zapatero, Lázaro Antonio Cañete de Cárdenas Marqués, Máximo Sánchez Clemente, Pedro Cristóbal Andrés, Pablo Sastre Rodéiguez y Angel Romero Harnando, este último declarado en rebeldía.

Pero el juicio se ha celebrado sólo en cuanto al rebelde defendido por don Ricardo de Agustín Corral, designado de oficio.

Los demás encartados eran defendidos por Juan Canet, José Manuel López y López y María Sáez de Ibarra, los cuales no se personan, por lo que la vista para los demás encartados es aplazada.

Esta incomparencia de abogados ante el Tribunal de Orden Público en grupo ocurre por segunda vez en la presente semana, ya que lo mismo ocurrió el pasado martes, en el juicio contra cincuenta y un encartados, que se celebró para catorce, por personarse sólo dos de los catorce abogados que deberían haber actuado.

Estas incomparencias son subsiguientes a la carta dirigida por un grupo de letrados al Supremo y en la que plantean su disconformidad con los juicios del TOP celebrados a puerta cerrada.

CONTRA DOS ESTUDIANTES BARCELONESES

Ocupan el vanquillo en la segunda vista Ignacio Carrió y Ramón Cosina Sobrino, acusados los dos de un delito de propaganda

ilegal e Ignacio, además, de un delito de insulto a la fuerza armada, por lo que pide el fiscal, en conclusiones provisionales, un año de prisión y tres meses de arresto y 15.000 pesetas de multa para Ignacio, y un año de prisión y 15.000 pesetas de multa para Ramón, pero en el desarrollo del juicio retira su acusación para éste, manteniéndola para Ignacio.

Dice el representante de la ley en su escrito de conclusiones, que Ignacio, en la Facultad de Medicina, de Barcelona, el 25 de febrero de 1969 y días posteriores, colocó carteles en los que se criticaba el estado de excepción, se calificaba de ilegal y se hacía un llamamiento para reunirse todos los estudiantes en el paraninfo de la Facultad, además de haber repartido octavillas con el mismo texto. Y agrega que Ignacio insultó a la policía Armada al ser detenido.

Los abogados solicitaron la absolución.

INFIERNILLO

MADRID. — Fuego en un almacén de cajas de cerillas de la calle Taller. El incendio fue espectacular, máxime por contener el citado local, grandes bidones de mazut. Las pérdidas se cifran en varios millones de pesetas, sin contar el valor del edificio, que quedó enteramente destruido.

Ahora el juez trata de indagar si el incendio lo originó una sola cerilla o fue ocasionado por la solidaridad de 100.000.000 de cerillas.

LA POBREZA EN LLAMAS

MADRID. — Una bujía caída determinó el incendio de una chaqueta del barrio de Celsas, en Vallecas. Propagado el fuego a otras trece barracas, el siniestro afectó a 14 familias compuestas, en total, por 80 pesetas.

Los bomberos ni siquiera intervinieron. Ahí es nada, dárselas, los choceros, de propietarios.

EN EL AYUNTAMIENTO DE TARRASA

BARCELONA. — El alcalde por la gracia de Franco explicó en sesión municipal que había remitido a Madrid la solicitud de 568 tarrasenses reclamando amnistía para los presos y perseguidos por delitos políticos y sociales. Dos concejales propusieron que el cabildo municipal se adhiera a los peticionarios, negándose el alcalde y amenazando a ambos ediles con hacerlos detener como delincuentes políticos, precisamente. La cosa está que arde, en Tarrasa.

FLINS 68

Introduction

J'écris cette brochure pour compléter les versions précédentes du combat politique et pratique des ouvriers et des étudiants à Flins. En effet, je m'aperçois que cette lutte prolétarienne n'a pas été éclaircie par des militants qui ne furent pas entièrement au sein de ce combat. Etant l'un des responsables politiques à Flins où je fus hébergé pendant plusieurs mois dans des familles ouvrières et ayant longuement participé à cette lutte, je vais vous en expliquer son visage réel.

Présentation

L'usine Renault est située en pleine campagne à 5 kms des Mureaux, en Seine-et-Oise, où l'auto-route et la Seine permettent la liaison avec l'usine de Cléon vers Rouen. Le personnel représente 10.500 ouvriers qui se dispersent dans les localités de la région. Parmi les ouvriers, de nombreux étrangers y travaillent (Noirs, Espagnols, Yougoslaves). Aux Mureaux, à part Renault, qui emploie plus de la moitié de cette localité, il y a Nord-Aviation et le Profil, qui sont des entreprises assez grandes. L'usine se mit en grève dès le début de mai après celle de Cléon.

Le déroulement de la lutte

Judi 6 juin :

3 h du matin : 5 000 CRS et gendarmes mobiles encerclent l'usine et renversent avec des half-tracks les barrières que le piquet de grève avait dressées. Ensuite la Direction annonce que la « liberté du travail étant rétablie à Flins, les ouvriers reprendront le travail le vendredi 7 juin ». Faisant parti du comité de coordination étudiants-ouvriers de la faculté Censier, je fus averti de la situation en début de matinée du jeudi. Le comité que je représentais en tant qu'ouvrier, était composé de 3/4 d'étudiants. Alors une expédition fut envoyée de Censier pour le meeting organisé par les syndicats en début d'après-midi aux Mureaux (5 kms de l'usine). Le cortège traversait la ville sans but apparent. Soudain on apprit que la CGT et les autres syndicats appelaient les ouvriers à se rassembler pour un meeting, le lendemain matin à 8 h devant la mairie de la ville. Sachant que les deux premières équipes reprennent le travail à 5 h 30 (1 500 ou-

vriers) et à 7 h 30 (5 000 ouvriers), les travailleurs se demandent à qui s'adresse le meeting de demain. Alors, des jeunes travailleurs appartenant au groupe CGT Prolétarienne (marxistes-léninistes) distribuent leurs journaux. Le responsable de leur syndicat, sachant notre présence, vient nous expliquer leur situation actuelle et nous demande que pense notre comité de la marche à suivre.

1.—Le débordement des syndicats

Alors nous décidons de rassembler les ouvriers en fin de meeting pour décider du combat à mener. Malgré l'ordre de la CGT de disperser la manifestation, certains ouvriers suivirent notre appel de regroupement (200). Le militant de la CGT prolétarienne prit la parole et expliqua que les travailleurs de Renault ne doivent pas céder devant les provocations du gouvernement et qu'il fallait s'organiser pour reprendre nos droits. Avec un camarade, j'ai pris la parole au nom de Censier et assurai le soutien de notre comité dans la lutte qu'engageraient les ouvriers de Renault-Flins. Un débat fut animé après le meeting, où toute l'assemblée qui était présente participa.

2. — La base entre en action

Judi 6 juin, 18 h :

Une motion fut votée par l'ensemble du meeting. La motion appelait les gens de la région pour un rassemblement le lendemain matin à 5 h, juste pour la première équipe, devant l'usine. Un tract fut ébauché pour appeler la population au rassemblement et envoyé à Paris (Nanterre, Beaux-Arts) afin qu'il soit tiré rapidement. Une réunion se déroula au Café de la Gare, entre des responsables élus par l'assemblée du meeting. Etaient présents à cette réunion : 5 ouvriers de la CGT Prolétarienne de Renault; moi et un étudiant pour représenter le comité de Censier; 2 représentants de Nanterre (22 mars).

Compte-rendu de la réunion :

Voici comment furent établies les tâches :

— Propagande et distribution des tracts (une voiture haut-parleur fut fournie pour sillonner la région pour prévenir les voisins).

— Constitution d'un service d'ordre.

— Permanence de coordination avec le quartier général (son rôle

étant d'organiser le travail et de centraliser les informations de Paris; en plus elle devait recevoir les tracts venant de la capitale et s'occuper de l'arrivage des étudiants. Faisant partie de la permanence comme centralisateur des informations nous prenions la gare pour QG.

21 h : Les premiers tracts arrivent et sont distribués immédiatement.

21 h 30 : Un itinéraire pour rejoindre notre point de ralliement de demain est établi afin de surprendre les forces de l'ordre.

23 h 30 : Les derniers tracts viennent des Beaux-Arts et ils sont mis sous les pas de portes pour éviter de réveiller les gens. Donc, le lendemain les travailleurs les trouveront avant d'aller au « boulot ». Le tract a été tiré à 10 000 exemplaires.

Vendredi 7 juin, de 1 h à 3 h du matin :

De nombreux étudiants arrivent de Paris avec l'intermédiaire de voitures envoyées par notre QG pour guider les étudiants afin qu'ils évitent les barrages de police dans la région. Dans toute la nuit je n'ai pu dormir que deux heures.

La manifestation

4 h du matin :

Tous les militants, ouvriers et étudiants, partent séparément par le chemin prévu. Je suis monté dans la première voiture afin de prévenir si un incident obligerait de changer l'itinéraire.

4 h 30 : Des gens viennent au rendez-vous, qui se situe à 5 kms de l'usine.

5 h : Nous marchons sur l'usine. Notre cortège était de 300 personnes. Soudain les flics, surpris, descendent de leurs cars, mais ce fut trop tard; les ouvriers de la première équipe arrivaient. Les CRS essayèrent de nous pousser afin que les bus des travailleurs passent. Des jeunes sont parvenus à monter dans les cars et de dire aux ouvriers : « Vous ne pouvez pas travailler avec des fusils dans le dos ». La grande majorité des ouvriers descendirent et rejoignirent le cortège. Ce premier succès nous encouragea avant la deuxième équipe (La plus importante).

6 h : Des étudiants de Nanterre arrivent et l'on voit sur une des voitures un énorme chargement de casques et de matraques. On apprend que des barrages de police ont arrêté de nombreux étudiants.

7 h 30 : La deuxième équipe arrive. Une immense file de bus approche de nous et un slogan est lancé par les manifestants « Avec nous ! » Comme la première, la dernière équipe grossit nos rangs. Quelques ouvriers qui voulurent rentrer dans les ateliers, sortirent en voyant leur minorité. Donc, notre premier but a réussi, la grève allait continuer.

8 h : Pendant ce temps-là aux Mureaux le meeting des syndicats ne comptait que 150 participants. Ils viennent de subir le premier échec avec le patronat et le gouvernement.

9 h : La OGT monte une estrade à 100 m. de l'usine. Les policiers poussent un peu le cortège et occupent la rue avec des barrières métalliques.

Des discussions entre étudiants et ouvriers s'engagent sur les événements du mois de mai.

9 h 15 : Des demandes de modération sont faites par des ouvriers à la force de l'ordre.

(A suivre.)

QU'EST-CE QUE

Est-ce une organisation ouvrière? Est-ce un nouveau syndicat? Quels avantages peut-elle offrir aux travailleurs par rapport aux centrales dites « représentatives »? Autant de questions que se posent les ouvriers qui, trop habitués à considérer le syndicat comme une agence ou un cabinet juridique, ont une idée complètement faussée sur le rôle et les possibilités du véritable syndicalisme.

La CNT a conservé les principes fondamentaux qui nous sont très chers et ardemment préconisés par des syndicalistes comme Grifuelhes, Pelloutier ou Pouget au sein de la C.G.T. et abandonnés ensuite par des dirigeants po-

litisés de cette centrale, restent pour la C.N.T. les meilleurs garants de l'émancipation de la classe ouvrière.

La C.N.T., constituée après la libération, en 1946, s'est toujours donnée pour tâche de mettre en garde les travailleurs contre le danger que représente le déviationnisme dans la lutte syndicale. Elle considère qu'on ne peut remettre en cause le principe de base du syndicalisme authentique déclarant que : *L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.*

Pendant ce temps les centrales dites « représentatives » s'intègrent lentement mais sûrement

Voici ce que l'on pouvait lire dans la presse du 21 mai dernier : 1° Aux Etats-Unis plusieurs milliers d'ouvriers descendent dans la rue et manifestent en faveur de Nixon et du maintien de la guerre du Viet-nam. 2° Aux Etats-Unis, des milliers d'étudiants, d'ouvriers et de membres des professions libérales manifestent dans les rues en faveur de la paix au Viet-nam, c'est-à-dire contre Nixon.

Quoi d'étonnant, me dira-t-on, la démocratie, là-bas, n'est pas un vain mot et chacun a le droit de manifester et de faire entendre sa voix.

Bon, admettons. Mais moi, ce qui me choque tout de même, ce sont ces ouvriers acclamant l'extension de la guerre dans le Sud-Est asiatique. A quel sentiment intime obéissent-ils ? Sont-ils vraiment conscients de cet état de choses ? Pensent-ils vraiment que leur armée, là-bas, lutte pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, pour la liberté, pour la justice ? Ou craignent-ils, tout simplement que l'arrêt des hostilités ne devienne, pour eux, génératrice de chômage ?

A la réflexion, je penche plutôt pour cette dernière raison, car en France, et depuis longtemps, nous connaissons cette sorte de raison, nement d'auto-défense simpliste qui peut se résumer ainsi : « Si nous ne faisons plus cela, si nous ne construisons plus de canons, d'obus, de fusils, de tanks, que ferons-nous ? Irons-nous nous faire inscrire aux bureaux des demandes d'emploi ? »

Un autre élément de première importance aide considérablement à la compréhension de cet état de choses. A la Télé, à une séquence de l'émission « Panorama », un Américain appartenant à l'ambassade de Paris, dit notamment

EN AMERIQUE

ceci : « En Amérique, il n'existe pas de classe ainsi que vous les définissez en Europe. Néanmoins, l'on peut considérer que les ouvriers, contrairement à ceux de la France, sont de droite. »

Cette petite phrase expliquerait, alors, leur comportement. Quoique généraliser en partant de là ne serait pas exactement conforme à la vérité, si l'on se réfère à la deuxième manifestation, dans laquelle on voyait des étudiants surtout, mais aussi des ouvriers et des membres des professions libérales.

Ceci dit, il reste que les ouvriers, dans tous les pays industrialisés du monde, sont directement responsables des massacres organisés. Ne sont-ils pas en effet, les fabricants de base de tous les engins de mort subite que nous connaissons, qui ne cessent de se perfectionner et de se multiplier et cela depuis surtout un siècle et demi ? Qu'ont-ils fait depuis le début de leur organisation en syndicat pour se délivrer de tous ces mythes nationalistes, religieux ou politiques que tous les gouvernants n'ont cessé de leur faire avaler ?

Et, plus spécialement, qu'ont fait leurs représentants élus à la tête de ces puissantes centrales syndicales modernes que nous connaissons bien, pour les éduquer dans le sens que nous ne cessons de leur indiquer, nous, libertaires de toutes tendances ? Que de révoltes, que de grèves, parfois même sanglantes, pour de légitimes revendications de salaire ou de bien-être, et rien, ou presque, pour l'organisation du travail, et surtout pour le libre choix de la production de biens nécessaires et utiles et non d'engins de mort et de destruction. Et, malheureusement, cela continue et ne semble pas près de l'arrêter.

BLANQUET

Séminaires sur la vie communautaire

Quatre séminaires sur la théorie et la pratique de la vie communautaire d'une durée de 2 semaines chacun auront lieu dès début juillet à la fin août 1970 (1^{er} juillet, 15 juillet, 1^{er} août, 15 août) dans le joli village de Veynes, situé dans les Hautes-Alpes. Le côté pratique consiste dans la participation aux activités quotidiennes d'une communauté rurale (Dormilleuse). Le but de ces séminaires est de donner une vision plus profonde et plus étendue à ceux qui désirent former une communauté, et à ceux qui, tout en vivant dans une communauté libertaire, désirent étudier des techniques de vie meilleure et de rééducation personnelle. Les études en groupe comprendront entre autres :

— L'économie d'une vie communautaire auto-gérée et économi-

quement indépendante (vie rurale ou en ville, artisanat, projets économiques divers).

— Idéologie de la vie libertaire. La nouvelle éducation. Variété de style de vie de différentes communautés. Les relations entre :

a) les communautés entre elles et, b) la communauté et la société.

— Psychologie et effet social des relations humaines, de la vie érotique, de la dynamique du groupe, des problèmes personnels, de l'organisation interne (problème de « leadership », division du travail, etc.).

— Ecologie naturelle et sociale.

L'expression créatrice à l'échelle de l'individu et du groupe.

Les études se tiendront en langue française et en langue anglaise. Les soirées seront libres pour des activités sociales spontanées de la part des participants. Une visite à la base de la communauté dans les Hautes-Alpes est prévue. Chacun doit apporter son

sac de couchage et ses effets personnels.

La cotisation par personne pour les deux semaines est de 150 F pour études, participation aux activités communautaires, logement et nourriture en style pionnier. Ceux qui ne peuvent vraiment pas payer la totalité de cette somme peuvent en contribuer une partie en forme de travaux, par accord préalable.

Vu que le nombre des participants à chaque séminaire est limité à environ une douzaine, ceux qui voudraient y prendre part devraient se réserver une place et verser leur cotisation bien avant la date prévue, au coordinateur du projet :

Emmanuel Petrakis, Cité SNCF, n° 7 — St-Marcellin par Veynes, (05) France.

Le montant peut être envoyé soit par mandat postal (Veynes — 05 —), soit via la Banque Nationale de Paris, Veynes 05.

LA C. N. T.

dans les rouages de l'Etat et du système capitaliste.

Délimiter l'avance la durée est aussi absurde que délimiter à l'avance la durée d'un combat. La C.N.T. estime qu'une grève qui n'est pas menée jusqu'au bout n'est pas une grève. Les répétitions de telles erreurs à l'ère de l'automatisation ne font que précipiter les travailleurs dans l'inquiétude du lendemain et épuiser leur combativité.

N'attendez pas de la C. N. T. qu'elle vous fasse des promesses car la C.N.T. c'est vous. Ce que vous obtiendrez, c'est ce que vous aurez su vous-mêmes conquérir en vous groupant, en créant des syn-

dicats dans lesquels toutes les initiatives individuelles soient fondées en une seule volonté collective d'émancipation s'affirmant dans une lutte de tous les jours. L'action directe, c'est tout ce que font les travailleurs eux-mêmes pour se libérer de l'aliénation due aux structures actuelles de la société, pour s'en libérer collectivement. La mécanisation, l'automatisation, les rythmes de travail tendent à réduire de plus en plus l'opposition qu'on a cru pouvoir faire exister entre travailleurs manuels et intellectuels. Le corporatisme doit faire partie du passé : il ne doit plus y avoir qu'une lutte : celle qui a existé de tous temps entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien. En dehors de cette lutte, qui est celle du

Livres

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'escalavage à la liberté » 6 00
P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30

syndicalisme révolutionnaire, il n'y a que des intrigues politico-bourgeoises.

Venez nombreux militer dans les rangs de la C. N. T.

«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski 2 00
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune» 6 15
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital» 6 15
Noam Chomsky : «L'Amérique et ses nouveaux mandarins 24 00
UNEF-SNSUP : «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00
«La cité future», Tarbouviech 8 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

Les cadres s'agitent

Les cadres manifestent, camarades. Ils ont, paraît-il, le sentiment d'être exploités. Ils craignent un abaissement de leur niveau de vie du fait de la fiscalité et de la Sécurité Sociale. Ils ne veulent pas être des boucs émissaires. Enfin, chose horribile, ils n'ont pas confiance dans l'Etat, faute d'informations objectives.

Bigre, cela devient sérieux, car, ce 20 mai dernier, on a assisté à plusieurs manifestations de blouses blanches. Et, comble de la chose, un député UDR, Lebas, a demandé des précisions à leur sujet, au ministre de la Santé. Lequel ministre a répondu par de magnifiques paroles de ministre, c'est-à-dire que « le gouvernement a entrepris une série d'études sur les problèmes qui intéressent les cadres. »

A ce sujet, voici ce qu'on pouvait lire dans l'« Humanité » du 23 mai, et c'est un camarade, Marcelin Berthelot, qui parle :

« Les cadres éprouvent un sentiment d'insécurité du fait que le savoir est devenu une denrée périssable; beaucoup d'entre eux sont renvoyés au bout de quelques années, par les entreprises qui les emploient. Il faudrait que celles-ci leur donnent le temps de perfectionner leurs connaissances de façon continue. Les cadres craignent de perdre leur emploi et redoutent les effets des mutations industrielles. On escompte les maintenir dans le giron du pouvoir en leur faisant miroiter les manes de la participation et de la concertation. Ce calcul sera déjoué et c'est, au contraire, la juste notion de l'alliance nécessaire de combat entre exploités à divers titres qui finalement prévaudra. »

SOUSCRIPTION PERMANENTE
POUR LE « C. S. »

LE COMBAT SYNDICALISTE est le seul organe hebdomadaire de l'anarcho-syndicalisme. Pour lui permettre de persister dans son effort de propagande et d'intensifier son action d'information et d'éducation, l'équipe du « C.S. » lance une souscription permanente auprès de ses lecteurs et sympathisants.

Les versements doivent être adressés par mandat-carte ou virement de CCP à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), CCP Paris 20.990-10. Mentionner sur le talon du mandat : « Souscription « C. S. » ».

Il ne sera pas envoyé d'accusé de réception mais la liste des souscripteurs sera régulièrement publiée dans les colonnes du « C. S. ».

Le moins que l'on puisse dire, à ce sujet, c'est que cette « juste notion d'alliance » a mis beaucoup, beaucoup de temps à être comprise des cadres. Il n'y a pas si longtemps que la masse des ingénieurs, cadres et techniciens de toutes catégories s'estimaient intouchables du fait que sans eux, les entreprises ne pouvaient fonctionner.

Il n'y a pas longtemps, lors des grèves, ces messieurs faisaient les dégoutés et même, dans de nombreux cas, s'efforcèrent de briser le mouvement des ouvriers, dont ils ne se sentaient pas du tout solidaires.

Les temps sont changés, et, si j'étais, si nous étions un tant soit peu méchants, nous pourrions leur dire, à ces « échelons de la hiérarchie » : « Que faisiez-vous quand les plus remuants d'entre nous étaient bel et bien balancés ? Que faisiez-vous quand nous vous demandions de nous soutenir, quand nous croyions que de vous dépendait la réussite ou l'échec du mouvement ? Quelles sont, en outre, vos responsabilités dans l'établissement des listes noires, dans le maintien des usines crasseuses et vétustes, dans le calcul des cadences et des temps de travail ?

Mais je ne suis, nous ne sommes pas méchants, du tout, et je me contenterai donc de leur dire : « Avez-vous bien compris cela, que nous vous serinons depuis des années, que vous êtes des exploités au même titre que nous ? Avez-vous bien compris combien était vain votre orgueil et votre suffisance, du fait que vous ne portiez pas la côte bleu ?

Avez-vous bien compris, enfin, que les rémunérations bien supérieures aux nôtres que le patronat vous octroyait ne vous donnaient pas obligatoirement le naïf sentiment de vous croire issus de la cuisse de Jupiter ?

Permettez-moi d'en douter, soit dit sans vous offenser. Les classes existent encore, et, pour ce qui concerne la masse des exploités, dont vous êtes, dont, de plus en plus vous faites partie, vous serez toujours des privilégiés, tant que l'égalité des salaires ne sera qu'une lointaine espérance pour nous. En attendant, du fait que vous êtes de plus en plus nombreux et de plus menacés dans vos emplois, l'écrasement de la hiérarchie devrait vous apparaître comme une mesure équitable, et surtout fort apte à vous maintenir dans une position de solidarité avec les masses ouvrières, seules capables d'en arriver à la suppression du salariat pour tous.

BLANQUET

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Le Combat Syndicaliste » retardé à la Poste

Nous expédions régulièrement le « C. S. » le mardi de chaque semaine. Pendant des années, il est parvenu aux abonnés le mercredi ou le jeudi de la même semaine. Depuis quatorze mois déjà nous avons constaté un certain nombre d'anomalies dans la distribution qui ont été en s'accroissant ces derniers temps. Après chaque réclamation que nous avons faite auprès du Bureau Régional des P. et T. de Paris, la situation s'est améliorée durant trois ou quatre semaines, à la suite de quoi elle se dégradait de nouveau. Comme il n'est pas interdit de croire que ces retards ne sont pas fortuits,

nous devons faire en sorte que, dans un premier temps l'administration des P. et T. prenne ses responsabilités et qu'elle fasse en sorte que ce petit jeu qui porte un préjudice certain à nos publications cesse une bonne fois pour toutes.

Dans ce but, nous prions instamment nos abonnés de remplir la fiche de réclamation ci-dessous s'ils n'ont pas reçu le journal dans la semaine de sa parution et de l'envoyer à l'adresse suivante :

P. et T., Réclamations Service Postal, 140, Boulevard Montparnasse, 75-Paris (14^e).

Monsieur le Directeur,

Ce journal, « Le Combat Syndicaliste », paraissant à Paris, 24, rue Ste-Marthe, dans le X^e arrondissement a été expédié le 16-VI-1970 à Choisy-le-Roi (94).

Je l'ai reçu le (inscrivez la date).

Cet hebdomadaire a l'habitude d'insérer des annonces pour le dimanche suivant sa parution donc, par conséquent, nous ne pouvons en prendre connaissance à temps.

Cette irrégularité (déjà coutumière) a sans doute son origine à Paris. C'est donc à votre Administration de surveiller la régularité de cette expédition.

Dans l'attente de me voir compris, veuillez recevoir Monsieur le Directeur mes salutations distinguées.

(Signature, nom et adresse du réclamant) :

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F
à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE
de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

6FP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

25 JUIN

1970

NUMERO 613

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le problème des libertés individuelles

A 6 heures du matin, le 6 juin 1970, des policiers ont arrêté sans mandat D. Saint-James et Lévy-Leblond, professeurs à la faculté des sciences de Paris (Saint-James est conseiller scientifique au CEA après lui avoir appartenu pensant 13 ans). Cette arrestation était opérée selon une procédure de flagrant délit, consécutive à une dénonciation du doyen Zamansky.

Les techniques policières utilisées (dénonciation, arrestation sans mandat) et les personnes visées, démontrent clairement la volonté à « faire un exemple », il a aussi prouvé que nul n'est à l'abri de pareils abus de pouvoir.

Ce ne sont malheureusement pas les seuls cas ; si la situation sociale de deux professeurs de faculté a pu donner à leur cas un certain retentissement, d'autres exemples de répression ont eu moins d'écho : la répression dans notre société prend toutes sortes de formes, de la brimade quotidienne à l'emprisonnement.

Contre les travailleurs, lorsque ceux-ci mettent en danger par leur lutte l'ordre du pouvoir et les patrons :

1. — Brimades et vexations pour entretenir la soumission.

2. — Violence :

— Chez Valleures, intervention des policiers à la suite de l'occupation du bureau du patron. Les policiers cassent tout.

— A l'EDF, lors de la dernière grève, la campagne d'intoxication à la radio est suivie de l'intervention des CRS équipés de bulldozers.

3. — La répression est quotidienne dans les bidonvilles afin d'isoler les ouvriers étrangers et leur faire accepter des conditions de vie plus « rentables » pour les employeurs :

— 13 cars de CRS contre le foyer d'Ivry à l'occasion d'une grève des loyers.

— destruction du bidonville de Chatenay,

— racket sur les cartes de travail...

4. — Répression dans l'enseignement pour toute prise de position politique sur le rôle social de l'éducation :

— des professeurs titulaires sont suspendus,

— des maîtres auxiliaires sont exclus à Champigny pour avoir protesté contre l'arrivée de la police au CET.

Contre des militants

1. — Répression sur des syndicalistes :

— Renvoi d'un syndicaliste du Centre de Calcul d'Orsay.

— Au CEA même, suppression du contrat liant un travailleur au CEA (Fontenay).

2. — Dans l'armée : trois soldats sont condamnés pour avoir exprimé leurs idées politiques par tract.

3. — Dans la rue :

— arrestation des diffuseurs de journaux et de tracts,

— arrestation le 27 mai de paisibles voyageurs à la gare Saint-Lazare.

— répression violente des manifestations.

Contre les libertés publiques

— Interdiction de mouvements d'extrême-gauche.

— Le pouvoir ne tolère pas que l'information se diffuse en dehors des circuits traditionnels qu'il contrôle facilement : arrestation

des deux directeurs de la « Cause du Peuple », saisie de journaux.

— Interdiction des manifestations dans la rue, droit pourtant inscrit dans la constitution.

— Adoption des lois scélérates, lois contre les « nouvelles formes de délinquance », définissant la notion de responsabilité collective, permettant de poursuivre et les organisateurs d'une manifestation et un individu qui passe...

On assiste actuellement à une escalade dans la répression :

13 mois de prison pour avoir écrit sur un pont, inculpation de port d'armes d'un jeune de 17 ans trouvé porteur de débris de grenade lacrymogène, tentative de faire passer sur le compte des gauchistes tous les attentats, même lorsque des policiers « maldroits » arrêtent un ancien membre de l'OAS et un membre de l'UDR comme à Besançon ; enfin, dernièrement, la suspension de Lévy-Leblond de ses fonctions de professeur est prononcée par le ministre.

Cette escalade dans la répression n'est pas un hasard, il s'agit d'intimider les travailleurs et par une série de coups d'essais le gouvernement cherche à savoir jusqu'où il peut aller. Pour résoudre ses difficultés économiques et s'assurer son pouvoir basé sur l'inégalité et l'exploitation, la bourgeoisie au pouvoir a besoin d'instaurer la « paix sociale » ;

d'un côté la carotte des contrats de progrès, de l'autre le bâton de la répression.

Cette escalade n'est possible que parce que le pouvoir trouve des complices dans toute l'échelle hiérarchique et parce que, trop souvent, la passivité des travailleurs permet l'exercice du pouvoir répressif.

Il faut bien voir que toute lutte, même uniquement revendicative, sera impossible dans un tel climat : la répression, qui s'exerce d'abord et surtout sur un groupe gauchiste frappera ensuite tous ceux qui tenteraient de s'élever contre la moindre injustice.

La sauvegarde de la liberté d'expression commence par la prise de conscience de chacun, mais ce n'est qu'en se groupant dans la lutte que les travailleurs pourront riposter à cette escalade.

HALTE A LA REPRESSION !

Pour la révolution libertaire

Aucune révolution jusqu'à présent n'a réussi à supprimer l'Etat, l'exploitation d'une classe par une autre.

Bien plus, nous pouvons même dire, par le chemin qu'elles ont emprunté, qu'elles n'ont su que consacrer la notion d'« Etat moderne » (1) à plus ou moins long terme selon les pays considérés.

Elles n'ont su que le glorifier et par là créer les conditions adéquates au développement de cet Etat, à sa propension au pouvoir dans tous les domaines, et, surtout, directement, à son rôle de plus en plus déterminant sur la vie économique.

LES AMIS DE HAN RYNER

Le n° 97 des *Cahiers des Amis de Han Ryner* est paru, 3, allée du Château, 93-Pavillons-s-Bois.

Au sommaire : Louis Simon : « Han Ryner, journaliste et polémiste » ; Hubert Prélisier : « Paul Barthet » ; Han Ryner : « le Théâtre de demain » ; Lettre à Louis Pergaud ; les chastes solitudes ; Maurice Privat ; le Pèlerin mutilé. Un hommage à Charles Baudouin, etc. Nietzsche et Han Ryner, etc.

Les Editions du Pavillon, 5, rue Rollin, Paris (5^e), vont publier prochainement « A la découverte de Han Ryner », l'homme, la pensée, l'œuvre, par Louis Simon, avec une préface de Jean Rostand, de l'Académie Française.

L'Etat, comme le remarquait et le présentait le théoricien libertaire Pierre Kropotkine, ne pouvait que s'immiser progressivement et autoritairement dans toutes les variantes de la vie sociale. Il ne pouvait que maintenir l'inégalité économique, politique, l'existence de deux classes : exploitante, exploitée.

Certes, les modalités d'exploitation de la classe bureaucratique et étatique d'URSS sur le prolétariat ne s'inscrivent pas dans le schéma de la lutte des classes établi par Marx au XX^e siècle.

Certes, ces modalités ne sont pas les mêmes, par exemple, que celles de la coalition grand capital techno-bureaucratie exploitant la classe ouvrière dans les pays occidentaux.

Mais il est à constater que dans un cas comme dans l'autre l'exploitation, l'inégalité économique, l'inégalité politique, les conflits demeurent.

Quelles peuvent être les causes de la dégénérescence de la révolution russe, par exemple, en un Etat de plus en plus totalitaire et oppresseur, et la faillite du mouvement révolutionnaire en Europe occidentale ?

L'exemple de l'URSS

Le problème, comme voudrait nous le faire croire toute la dynastie jacobine et « marxiste-léniniste », n'est pas dans ce qu'a

fait, ou n'a pas fait le parti bolchevik au pouvoir, dans son penchant ou non à subordonner la théorie à la pratique ou vice-versa, mais il est :

1. — Dans la composition même de la minorité agissante et révolutionnaire, en l'occurrence, bolchevik, autoritaire.

Plus précisément, deux tendances s'affrontaient lors de la révolution :

L'une autoritaire, représentée efficacement par le parti bolchevik, dont le programme s'inscrivant dans l'optique marxiste, était la conquête de l'Etat, puis la mise sur pied de la « dictature du prolétariat ».

L'autre libertaire, inconsciente parfois, très peu organisée, demandant la Fédération des soviets et par conséquent l'abolition de l'Etat.

Pratiquement, la tendance libertaire s'inscrivait dans le vaste mouvement populaire de 1917, mais ne possédait aucune organisation suffisamment développée pour poursuivre la lutte libertaire révolutionnaire.

La tendance autoritaire (Parti bolchevik) put seule prendre en compte l'élan révolutionnaire des masses et s'établir fermement au pouvoir.

(La lutte entre l'idée libertaire et l'idée autoritaire est une lutte permanente depuis l'origine des sociétés ; elle prend de l'ampleur en période de transformation des

rapports de production, violente ou non. Au XIX^e siècle, conséquence de la concentration capitaliste, cette lutte eut un caractère essentiellement économique, aussi brutale que pouvait l'être la différenciation économique entre la classe capitaliste dirigeante et la classe ouvrière exploitée.)

Objectivement, ce qui concrétise cette lutte dans la révolution russe, ce furent les événements de Kronstadt et d'Ukraine.

Les ouvriers et les marins révolutionnaires de Kronstadt refusaient la dictature gouvernementale du Parti bolchevik, l'institutionnalisation de la révolution sociale. Les principes d'organisation des rapports de production, de consommation dans la ville de Kronstadt, se firent sur des bases communistes libertaires.

Si Kronstadt « la rouge », avant-garde de la révolution fut écalée, (après une campagne de calomnies bien orchestrée) par l'armée rouge aux mains du feld-maréchal Trotsky, elle reste néanmoins un exemple frappant de la lutte libertaire révolutionnaire des peuples exploités.

Le soulèvement des ouvriers et paysans d'Ukraine, éliminant la réaction blanche et défendant les acquis de la révolution contre l'Etat bolchevik, n'est encore qu'un exemple objectif de la vitalité libertaire de la révolution russe.

A ce sujet, il est indispensable de lire la « Révolution inconnue », de Voline et les « Izvestias », de Kronstadt, ne serait-ce que pour ne plus en arriver à considérer cette révolution russe de 1917 comme le seul patrimoine du Parti bolchevik.

LIVRES

«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune»	6 15
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital»	6 15
Noam Chomsky : «L'Amérique et ses nouveaux mandarins»	24 00
UNEF-SNSUP : «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

Chez les cheminots

« La Tribune », de la CGT, consacre dans son numéro du 28 mai une page double à ce que les mânes de Séguy appellent « Réforme de la rémunération ».

Comme vente de vent on ne peut faire mieux. La CGT est experte dans l'art de la démagogie et du parler pour ne rien dire tout en donnant l'illusion aux imbéciles qu'elle est là pour défendre les travailleurs.

En effet, la CGT demande aujourd'hui la suppression des indices A et B pour que chaque échelle soit garantie sur les coefficients de l'indice B, mais la CGT se garde bien de réclamer la suppression des échelles car la CGT propose un système qui « rétablirait une hiérarchie des salaires plus juste assurant un meilleur paiement de la qualification. »

Ce qui en clair signifie que la

CGT veut élargir l'éventail hiérarchique. La CGT est donc pour la division des travailleurs du rail ; il lui faut des premiers et des derniers, des bons et des mauvais ouvriers, des cadres, de la maîtrise, des employés et des manœuvres ; il faut à la CGT des individus pouvant se payer du caviar et d'autres qui doivent se contenter de patates.

La CGT est donc pour les riches et les pauvres. La CGT est pour le profit. Toute la propagande des « camarades délégués » pour attirer les jeunes est donc du vent. Les bonzes le disent depuis 20 ans, ils sont pour la hiérarchie.

Pour en revenir aux indices — contre lesquels la CNT a toujours lutté, comme elle a toujours lutté contre les échelles — elles feraient bien l'affaire de la CGT, si comme l'avoue la « Tribune », 5 pour 100 des promotions prévues

seraient laissées à l'initiative des délégués ». Autrement dit, la CGT avoue, si la SNCF réservait quelques avantages financiers à nos petits copains, elle ne dirait rien.

Voilà, camarades cheminots, le « syndicalisme » de la CGT.

A vous de juger si depuis 20 ans vous êtes la volaille à plumer, il ne tient qu'à vous que cela continue en apportant de l'eau au moulin de Séguy.

Au contraire, si vous voulez en finir avec le profit, les hiérarchies les divisions, vous devez prendre conscience de votre force et vous dire que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

La CNT, qui n'a ni chefs, ni conducteurs d'hommes, vous offre la possibilité d'être vos propres défenseurs. **R. J. SOURIAUT**

Les marchands de vent

C.N.T.

Confédération Nationale
du Travail

Section Française de l'Association
Internationale des Travailleurs

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e)

A.I.T.

TRAVAILLEURS !

- **UNISSONS** - nous pour faire échouer la politique des transports dont le gouvernement est l'instigateur.
- **Nous ne paierons pas de nouvelle hausse des transports !**
- **Les transports en commun gratuits.**
- **S'il faut aménager le patrimoine des transports, les capitalistes paieront.**
- **Exigeons le retour au tarif antérieur à février 1970, comme première étape.**
- **Face à la nouvelle tranche prévue pour Juillet 70, une seule action.**
- **Dans un premier temps...**

Grève des usagers.

- **Rendons-nous à notre lieu de travail à pied jusqu'à ce que les pouvoirs publics cèdent.**
- **... Et s'il le faut...**

Passage en nombre des portillons.

Tous unis, nous vaincrons.

L'Hitléro-Stalinisme réapparaît

En effet depuis quelques temps cette forme de communisme est devenue habituelle et prend des formes inquiétantes.

Pour le Premier Mai à la Bour-se du Travail de Dijon un piquet de flics cégétistes barraît l'entrée et faisait entrer les personnes une par une en demandant les cartes CGT.

Ce qui fut le plus important c'est que ce meeting de la CGT prêchait l'unité à l'intérieur de la salle et qu'elle refusait l'entrée à de jeunes ouvriers en utilisant des brutalités (coups de têtes, coups de poings et de pieds). Etudiants et jeunes travailleurs furent unis pour se défendre contre ces traîtres. J'ai vu personnellement un camarade ouvrier se faire bousculer et refuser l'entrée car sa carte CGT n'était pas à jour.

Pour le meeting inter-syndical contre la loi « anti-casseurs » la CGT a marchandé avec l'UNEF pour qu'aucun tract gauchiste ne soit distribué. Donc cela se résume par « l'UNEF montera à la tribune si elle promet que les gauchistes ne distribuent aucun tract ». A ce meeting la CGT et le PC ont condamné les gauchistes en les accusant de faire le jeu de la droite.

Pour le meeting du 24 pour la grève des professeurs, le specta-

cle fut le même. La parole a été refusée à des grévistes et des bousculades s'en suivirent quand ceux-ci voulurent prendre le micro. Un vote de l'assemblée fit apparaître une majorité pour la liberté d'expression de ce vote. Mais ces stali-niens refusèrent la décision de l'assemblée et *tentèrent de lire leur motion à toute vitesse afin de bâcler le meeting*. Mais la motion ne fut pas entendue car l'Internationale recouvra la voix du lecteur.

Où en est la démocratie ?

Et pour finir des militants de l'UEC et du PC attaquèrent à coups de rasoirs des étudiants membres de l'UNEF et de l'AJS. Dans ce groupe d'agresseurs il y avait le fils d'un ancien conseiller général et un candidat du Parti Communiste.

Tout ceci se passe de commentaires pour vous expliquer quels sont les buts de ces gens là.

A bas les descendants des Tsars !

Nous ne voulons pas aller en Sibérie dans les mines de sel.

Vive la démocratie libertaire.

Vive le prolétariat.

Les lois scélérates sont encore plus dangereuses qu'on le pense ; ces communistes n'oublieraient pas de s'en servir pour leur propre compte.

PAIN JOHAN
JAS-CNT, Dijon.

COMMUNIQUES

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études sociales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste, de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalistes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes ; pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton » ; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.

Donc juillet et août ne sont pas

pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syndicalistes, etc. ; adresser les documents à Biget).

17^e UNION REGIONALE

Assemblée générale (UL et SUB et TP et Métaux), le 27 juin 1970 au Palais du Travail à 16 h 15 exactes. Ordre du jour :

Bilan actuel des Finances (par A. Forgues).

Lancer un appel pour résorber le déficit.

Discuter de la propagande pour septembre.

Se prononcer sur l'opportunité de contacts régionaux (St-Etienne, Grenoble, Lyon, Dijon).

Utilisation plus intensive de la bibliothèque.

Rapport d'activités.

17^e Union Régionale - CNTF, Salle 2, Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne.

Livres

René Villard : « Face au racismisme et au néo-fascisme » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 6 00

P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LE NECESSAIRE ET LE SUPERFLU

Une société qui prétend à la décence ne peut pas tolérer l'exploitation des besoins fondamentaux. On peut admettre que les objets de luxe soient achetés et vendus, puisqu'on a le choix de les utiliser ou non ; mais les objets nécessaires ne sont pas de pures marchandises, puisqu'on n'a pas le choix de les utiliser ou non. S'il faut retirer quelque chose du marché commercial et des mains des groupes monopolistes, c'est bien certainement la terre sur laquelle nous vivons, la nourriture qui y pousse, les maisons qui y sont construites, et les choses essentielles qui constituent la base matérielle de la vie humaine — vêtements, outils, commodités combustibles, etc. Il est évident que, lorsqu'une chose nécessaire est abondante, chacun doit pouvoir en prendre autant qu'il en a besoin ; mais, lorsque quelque chose manque, il doit y avoir un système de rationnement adopté librement, de telle sorte que chacun ait une part équitable. Il y a évidemment quelque chose qui ne va pas dans un système où gaspillage et pénurie se côtoient, où certains ont plus que le nécessaire alors que d'autres manquent de tout.

Par dessus tout, il est clair que le premier devoir d'une société saine est d'éliminer la rareté des biens indispensables — comme le manque de nourriture dans les pays sous-développés et le manque de logements dans les pays développés — par l'utilisation rationnelle des connaissances techniques et des ressources humaines. Si les qualifications et la force de travail existant en Angleterre ou en France,

NICOLAS WALTER

par exemple, étaient convenablement utilisées, il n'y a pas de raison pour qu'on ne puisse produire assez de nourriture et construire assez de maisons pour nourrir et loger toute la population. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, parce que la société actuelle a d'autres priorités, mais ce n'est pas impossible. On a prétendu à une époque qu'il était impossible que chacun soit habillé convenablement et les pauvres portaient des guenilles ; maintenant, on dispose d'une grande quantité de vêtements et on pourrait disposer de beaucoup d'autres choses aussi.

Par un étrange paradoxe, le luxe est aussi nécessaire, mais ce n'est pas une nécessité de base. Le second devoir d'une société saine est de rendre le luxe accessible librement bien que ce soit un domaine où l'argent pourrait avoir encore une fonction utile à condition qu'il ne soit pas distribué selon le système grotesque des pays capitalistes, ou le système encore plus absurde des pays communistes. Le problème essentiel est que chacun ait accès librement et également au luxe. Enfin l'homme ne vit pas de pain seulement, ni même de gâteaux. Les anarchistes ne voudraient pas voir toutes les activités de loisir, intellectuelles, culturelles, etc., aux mains de la société — fut-elle la plus libertaire. En outre, il y a des activités qui ne peuvent être laissées aux individus groupés en associations libres mais qui doivent être gérées par la société tout entière. Ce sont les services sociaux, l'entraide au-delà des limites de la famille et des amis, en dehors du lieu d'habitation ou de travail. Examinons trois de ces services.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

Ahora suprafascismo

La organización falangista española, fuerte de 50,000 individuos, se ha dirigido al elemento militar del país para que ocupe el Poder de acuerdo con ella. Los razonamientos de la Falange son de orden social-nazi, suerte de gaspacho «revolucionario» que llegó a interesar en 1943 a un compañero argentinizado que durante nuestra guerra fracasó como economista y táctico militar. Ultimamente este sorprendente compañero mantiene en estado de somnolencia su veleidad royanista hasta ver en qué para la política española en lo que afecta al proletariado.

Trátase, pues, de un mentor desorientado dispuesto siempre a orientar al cenetismo hispano. Como él hay unas docenas. Comprendan los compañeros silenciosos, o considerados neutros, el peligro de la situación ambigua propiciada por los que, como el español argentinizado, se columpian en la duda.

El caso de este mismísimo momento es el de la reacción superfascista de la Falange Española y de las JONS. Considera este elemento pútrido que la orientación política del Opus Dei es liberal y que entraña un peligro de disolución de la dictadura. A la Falange la opinión nacional le interesa un bledo, puesto que con ayuda del ejército cara adentro (cara afuera «nuestro» ejército es nulo) la nación ambas fuerzas pueden regirla encadenando al pueblo por los años de los años.

Aparte el turismo imbécil nadie osará afirmar que el régimen actual de España sea libre ni siquiera a medias. La mano férrea de la dictadura marca 1939 mantiene su vigencia. Únicamente que la fuerza pública y privada del Estado franquista no mata y tortura a las personas disformes cual lo hizo de 1936 a 1945, en una extensión sangrienta de nueve años. Aparte eso, el régimen de opresión sigue manifestándose, y como los grupos opositoristas no gozan de libertad como la Falange oficialmente reconocida, dichos grupos pueden ser abusivamente considerados clandestinos, abocados a la disolución de la sociedad por subversión del orden «legal» y otras zarandajas, y en consecuencia perseguidos.

El extraño compañero arriba aludido, en un libro suyo de 1943 tuvo la osadía de estampar que tal vez la F.A.I. estuvo en error al no cotejar su programa reivindicativo con el de José Antonio Primo de Rivera, programa fascista que sus seguidores actuales tratan de reavivar y aplicar con ayuda del ejército y de toda la leva ultrarreaccionaria que gusanea en todo lo ancho del perímetro hispano. La absurda colusión fascista-«cenetista» algunos ex compañeros la han intentado, como se sabe, siendo igualmente sabido que la misma ha fracasado tanto en la Confederación del Interior como en la del Exilio. Porque el fascismo sigue omnipresente con Franco, con el Opus Dei, con la Falange, con el Requeté, con los Verticales y otras hierbas más vistosas, pero no menos ponzoñosas. Entonces la CNT ha de continuar clara, precisa e irrefutable. Así lo creemos, y así nos cuesta comprender la existencia de compañeros silenciosos, neutros, y vacilantes, ante la balumba confusionista con que se trata de neutralizar a la fuerza española más esperanzadora: la Confederación Nacional del Trabajo.

Le Combat Syndicaliste

ÁNTE LAS VACACIONES

Pongan nuestros lectores interés en esta nota: El número correspondiente al 6 de agosto se convertirá en un folleto de Max Nettlau titulado *El lugar de las ideas anarquistas en la serie de las liberaciones humanas*, con una Nota de Redacción y un prólogo de Acharya. Los números correspondientes a los días 13 y 20 de agosto serán ocupados por un folleto: « Catalogne 1936-1950 », escrito en idioma francés por André y Luce Proudommeaux, muy útil para enterar a la juventud de idioma galo y a todo el que lea francés, sobre los acontecimientos anarquistas de durante la revolución y la guerra civil de España y lo que fue — y sigue siendo — la Confederación Nacional del Trabajo y lo que significó la Federación Anarquista Ibérica.

Dos opúsculos, uno de estudio anarquista, y otro de información clara y precisa del acontecimiento

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 25 de Junio de 1970

Desde Madrid

Acusaciones gratuitas

A raíz de estallar cuatro artefactos en los aviones españoles en el extranjero, el señor Colchero, corresponsal en Bonn del diario español «La Única Mandanga», acusa. Acusa de que se trata de una organización de anarquistas españoles para desacreditar la aviación y que los viajeros tomen miedo por medio del sabotaje y que en el vuelo les pase algún percance y dejen de viajar en los aviones Iberia. Ahora que en España vivimos como en Jauja, con un régimen superbo, todo paz y gloria, nos sale el maldito grano de los «anarcraclas».

Pues no, señor Colchero. Los anarquistas no nos entretenemos jugando al escondite como lo hacen ustedes. Vamos por el camino a pecho descubierto, sin manías, porque no tenemos remordimientos de conciencia ni tememos a nada. Nuestra conciencia está tan limpia como el agua cristalina. Ustedes no, señor Colchero; us-

tedes están muy pringosos, y tienen la conciencia tan blanca como las alas de un cuervo. No tienen ninguna clase de remordimientos, porque están avezados a poner bombas en los aviones. Acuértese, señor Colchero, de cómo murió el general Sanjurjo primero y después de la misma forma el general Mola, ¿o también fue una organización de anarquistas quienes les enviaron a las regiones celestes? Quien escupe en el aire, por fuerza se salpica la nariz, Colcherito. ¿No será más verdad que son ustedes mismos que se llevan ese tejemaneje? Yo creo que sí; porque ustedes son carniceros natos y no les tiembla el pulso para ejecutar toda clase de crímenes. Y... a lo mejor, quién sabe...; ¿no será usted, señor Colchero, el discípulo y lugarteniente de Tripitas, el que se anida en «El Pardo»? Si es así, ¡caracoles! hemos llegado a un acuerdo; pues intuyo que es usted aquél Colchero pariente de Nabo, que Franco envió, con la bendición de Paulo VI, y con un talonario de cheques en blanco, a organizar por el extranjero bandas de terroristas y pistoleros, añorando los buenos tiempos de Milans del Bosch, Salvatierra, Anido y Arlegui. Lo creo así, porque una de las materias que más abundan en el régimen franquista, es la «memez», pasto predilecto de los Asnos, señor Colcherito, que a usted le cae piri-pintada esa flamante condecoración de ser estafalario colgada en el pecho. A los testafierros e hinchados monterillas que lo mismo sirven para un «fregado que para un barrido», hay que tratarles a cuerpo de rey. Los hombres de bien, se guardan muy mucho de usar la calumnia a todo trapo sin más ni más, como hacen ustedes, caterva de palurdos franquistas. Los anarquistas no se ensucian las manos poniendo bombas en los aviones, eso lo dejamos para don Tripitas, perito en esos quehaceres. ¿Quién envió al cielo a los generales Sanjurjo y Mola, si no él? Le estorban, y les hizo la faena. Le estorbaban, porque es del dominio público que de vivir esos generales, no hubiera sido el Caudillo de España, porque no tiene talla para ello. Pues como

(Sigue en página 2.)

La Redacción y la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE

LAS OBRAS Y LOS DIAS

TESTIGOS DEL PASADO

No faltan aquéllos que, como si fueran impelidos por una especie de determinismo fatalista nos dicen que es una simple ilusión creer en un efectivo progreso de la humanidad. Apoyando el acento en detalles de un incuestionable orden pesimista llegan a generalizar de un modo sistemático. No obstante fácil es comprobar, tomando pie en detalles históricos lo errónea que resulta tal apreciación.

Recuerdo del pasado, testimonio de lo que fue una época en la cual unos hombres tenían potestad sobre vidas y haciendas, lo son esas imponentes murallas, esos torreones que forman la Cité de Carcassonne, que dicese es el más importante vestigio medieval que existe en el mundo. Hoy los turistas huronean por esos vestigios que recuerdan un pasado que fue terrible para los que no se encontraban dentro del marco de los privilegiados: los siervos, los que con su trabajo forzado sostenían el fausto, la ostentación, el despilfarro de los señores que en España se llamaban de horca y cuchillo. Eran los productores, los obreros, los proletarios.

El aire hosco, militar, de ese imponente recinto de la Cité pierde todo su empaque belicista ante el deambular de esos grupos de turistas que deambulan de acá para allá, la mayoría jóvenes, y muchos en la edad primaveral de

DESDE MADRID

(Viene de la página 1.)

dijo Hitler. «En el ejército alemán no hubiera llegado a sargento».

Cierre la cremallera, simpático Col...cherito, y no se meta mucho con los anarquistas. Usted organice bandas de matones como le es mandado; pero hágalo a la luz del día, en pleno sol, no se esconda como las malditas ratas. Enséñeles la oreja a los trabajadores españoles residentes en Bonn. Siga su camino trazado por el «Caudillo», jefe de la petulancia, dentro de un régimen de petulantes, tan inútiles, que no saben sacar nada adelante, malditos barraganes.

Que nadie diga que no si acierto o adivino, a un Asno comparo yo, a Col, Col o lechuguino.

Federico Bolera

la existencia. Rien, cantan, lucen ellas sus vestidos de colorines alegres, faldas cortas, porte airado. Son en su mayoría trabajadores que pasan unas jornadas de asueto. Trabajadores cuyos antecesores hicieron vida miserable consumidos por las privaciones. ¿Cómo no vamos a reconocer un efectivo, un auténtico progreso dentro de la especie humana?

MILITANTES DISPONIBLES

Harto sabido es que los temperamentos, los caracteres son diferentes. Se hallan los que perciben las cuestiones de una manera en tanto que para otros el enfoque es distinto. Yendo de un lugar a otro se tiene ocasión de cambiar impresiones con compañeros de distintos modos de ser. Están aquéllos que en el seno de su respectiva F. Local discuten, tienen parte activa en todo lo que a la Organización se refiere. Otros hay que en España fueron dinámicos, emprendedores, tenían condiciones para la lucha propiamente dicha: darles un merecido a los rompheelgas, discutir con los patronos, hacerle cara a la policía que azuzada por los patronos o por los jerarcas gubernamentales procedían de un modo brutal; repartir propaganda desafiando la acción represiva... Su temperamento les inducía a moverse, a accionar siempre que de un modo denodado. Ahora, en el

exilio, no han perdido la fe, el entusiasmo, leen nuestra prensa, rememoran el pasado, hombres y hechos por alcanzar renombre y dicen con toda sinceridad, con el aplomo de la convicción: «Todavía no he muerto, por lo tanto, mantengo viva la esperanza, esperanza de volver a la tierra donde tanto se batalló y de nuevo entrar en la brega». ¿Pese a los años? En ellos la voluntad diría-se que se sobreponen a la edad. Pese a los años no renuncian, se manifiestan dispuestos, siempre disponibles.

Se dirá todo lo que se quiera, pero es simpática, es alentadora, la posición de los que no vacilan en considerarse útiles, en creer que todavía pueden dar de sí, aunque las canas blanqueen la cabeza.

TEATRO DE VERANO

No todo trasciende a finalidad en las carteleras de teatros de provincias, y en la etapa estival. También hallan buena acogida las obras de los clásicos: Molière, Shakespeare, Corneille y otros. Ello evidencia que queda siempre una minoría para captar lo bueno, para apreciar lo digno de admiración y estima. Contra el criterio de dar aire superficial a lo que guarda relación con los esparcimientos rebañados, la realidad nos hace ver que no es así.

FONTAURA

importa qué otros países sujetos a la opresión y a la desigualdad social.

Tendrá lugar en el Palacio de los Deportes, place Dupuy, Toulouse, a las 10 horas.

Oradores:

Ramón LIARTE, por la C.N.T. española.

Joseph SORIANO, por la A.I.T.

Presidencia:

Marcel LEPOIL, de la VI^a Unión Regional de la C.N.T.

Quedan invitados fraternalmente todos los que sean amantes de la Libertad y de la Justicia, que simbolizan la lucha llevada a cabo por el antifascismo español durante el periodo 1936-1939.

Asistir numerosos a este acto de solidaridad con el pueblo español.

NOTA. — A las 15 horas se celebrará un gran Festival de Varietés en el mismo local.

EN TOULOUSE

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936

La VI^a Unión Regional de la C.N.T. celebrará un Gran Mitin el día 19 de julio, fecha memorable para todos los antifascistas españoles y de no

DISCOS

Nos duelen las caras largas tanto como las faces redondas denunciadoras de ideas en movimiento de polea.

Nos choca que el atajista de antaño se ande por vericuetos para perderse en la broza.

¿Se olvida que el sendero que sube recto evita las curvas que hacen llegar tarde?

Siéntate, caminante, y mirará hacia atrás, no hacia adelante.

Buen retorno, ex compañero de camino.

DISCOBOLO

CHISPAS

La casa estaba llena de polvo pasional sin limpieza posible.

La hosquedad decorativa soliviantaba a cualquiera dejándole convertido en un cualquiera.

Es verdad que el paisaje agradable afina los sentidos del hombre.

El arte no es un artilugio innecesario.

Los dientes para comer, no para mordernos, los humanos, mutuamente.

La casa estaba híbrida, en ocasiones repelente.

Imposible armonizarla sin el concurso de una cerilla aumentativa de luces.

No había remedio posible.

La principal dificultad radicaba en los habitantes.

Se llegaba a cero, se llegaría a menos que eso.

Nos incorporamos, nos desentumecimos, nos concretamos.

Para que todos nos humanicemos.

Puerta grande para las buenas intenciones, para los fraternos, para los futuristas.

Libertad de queda para los que sean, entera escogida de campo.

Fatigados de fricciones, de inconveniencias, de hilos traspieceros, de pandemoniums reunioneros. Calma al fin, y sosiego. No somos guapos, no hay hombre guapo; caigan las caretas simuladoras de inocencia.

Lo nuestro — y de todos — queda, utilizable, no propiedad de nadie. Valiente quien nos siga. Valiente, y hermano. Valiente a su vez, quien abandone para formar neo-regazo. Cada cual a lo suyo.

Nosotros a la obra; a la sala, a la salita, a la secretaría, a la biblioteca, el mejor decorado y el más penetrante.

Quien se quede fuera será por elección suya, por inclinación propia.

Los de la Idea nos reconocemos en cualquier sitio, usamos todos la misma llave. Y cuando alguno la tira se queda al arroyo, no más.

Ni menos.

CHISPERO

«UMBRAL» n° 100

Quedan unos 60 ejemplares que ofrecemos a los compañeros rezagados. Despacharse que van a colocarse pronto. El soberbio dibujo-retrato de Bakunin ha sido muy apreciado. Dispónese de una edición a gran tamaño (50 x 40 centímetros) de esta obra de arte, muy propia para salones o bibliotecas. Su precio: 5,00 frs. ejemplar. Pedidos al compañero Montoliu, 24, rue Ste-Marthe, Paris-X.

Aqui y ahora

Lo que hay que aguantar

C REO haber dicho en otra reciente ocasión que los ministros del Gobierno español, ahora más que nunca, se dedican con gran ahínco a la tarea del discurso por todo el área nacional. Y ahora más que nunca sus discursos llevan impreso el signo de la negatividad, y nunca más que ahora es total el divorcio entre las palabras y los hechos, y queriendo ocultarlo no hacen más que seguir ensanchando el negro abismo que existe entre el pueblo y el régimen franquista. ¿Dónde está la visión política de estos disparatados dementes que se empeñan a trancas y barrancas en hacer comulgar a las gentes con ruedas de molino? La misión del político es, entre otras cosas, la de engañar al pueblo, como todos sabemos. No obstante, hasta para eso se precisa una cierta categoría, una destreza indudable en el oficio y, claro está, una graciosa mano izquierda muy ducha en ir concediendo lo mínimo indispensable que, si no vela totalmente el engaño, si lo camufla en lo posible hasta ese punto en que el pueblo piensa que no se está jugando limpio con él pero que está más o menos dispuesto a permitirlo condescendentemente, por aquello de que «la política es así». Naturalmente esta resignación filosófica viene sostenida por una serie de concesiones doctamente administradas con las cuales, si no se vive como se debiera vivir, se va tirando de una manera pasable. Es la eterna manipulación del tira y afloja de los que viven de la política y para la política. Ahora bien, querer perpetuar el engaño manifiesto solamente a base de grandes discursos, de huera palabrería y promesas nunca cumplidas es desconocer no sólo lo que es la política y la psicología de masas, sino también el simple sentido común y una realidad que está incidiendo en la carne viva del pueblo, tan dolorosamente, que es imposible que éste no la tenga presente en cada minuto transcurrido. El engaño, mezclado con la más impávida de las desvergüenzas, agrava las cosas para el franquismo, y es inconcebible que no se den cuenta de ello. Sería más cuerdo (por lo menos se evitarían la burla y el sarcasmo) que, si el franquismo es una dictadura como lo es, obrar como tal sin más tapujos, con palabras y hechos. Entonces el pueblo sabría a qué atenerse, podría decir

que está bajo una dictadura, pero al menos andaría por el camino de la verdad, entre lancinantes realidades que previamente le han sido pronosticadas. Podría reconocer, en fin de cuentas, que su enemigo no se oculta para manifestarse tal cual es, a partir de lo cual ya puede obrar en consecuencia. Habrá quien diga que esto es pedir peras al olmo, ya que los dictadores, por lo general, no suelen confesar que lo son, y hacen lo posible por disfrazarse de demócratas. Pero en estos casos, más que de una confesión de fe, se trata de pura táctica y estrategia. Es decir, el dictador niega que lo sea, pero se empeña en demostrar con sus obras que no lo es. Y estas obras consisten con preferencia, en una labor de mejoramiento económico y en actividades de construcción, hasta el punto de que puede hacer de la nación una gran potencia, aunque sea una gran potencia militar. De esto tenemos ejemplos sobrados en la historia. Naturalmente, en lo que se refiere a la libertad, estamos en el punto cero. Aquí es donde la dictadura no transige un ápice. Mas a pesar de ello tenemos el hecho doloroso, pero cierto, de que los pueblos se olvidan fácilmente de la libertad en cuanto el nivel económico asciende. Llegado a esta meta, el pueblo tiende a confundir libertad con comodidad, y de ambas hace un solo concepto que se concreta en «vivir bien». Este fenómeno ocurre principalmente en los estamentos más bajos de la clase obrera menos culta y peor pagada, y sobre todo en esa masa de gentes sin convicciones y cuya posición ideológica no tiene meta definida, o es incierta y aleatoria. El fenómeno se ha agudizado en los últimos tiempos con la aparición masiva de la sociedad de consumo y su propaganda exhaustiva, la cual cifra la felicidad del género humano en comprar todo cuanto se produce, venga bien o no, pero sin asegurar, sin embargo, que a todos les sea factible adquirir lo que ofrece. Semejante teoría induce, tanto a los que pueden como a los que no, a embarcarse en compras de cosas que no necesitan ni hasta el momento deseaban, abandonando en cambio necesidades verdaderamente básicas. Yo puedo afirmar con conocimiento total de causa que aquí, en España, este pueblo subdesarrollado, oprimido y malpagado, el noventa por ciento (por no decir

la totalidad) de la gente peor pagada no vacila (y lo hace casi alegremente) en reducir la cantidad y calidad de su comida con tal de no privarse del televisor, el frigorífico o cualquier otro chisme electromagnético. Por si fuera esto poco, aparece luego la emulación, la rivalidad o la envidia: Cada cual pretende tener más que el vecino, y de mejor calidad si es posible. Si alguien viene a hablar a esta clase de gente de libertad, de momento se quedan extrañados como si se les hablara de una planta exótica. Su mente parece reaccionar así: «La libertad: la libertad... Ah, sí, bueno; la libertad...» Han oído esa palabra, desde luego, pero no saben qué significa, dónde se inserta, con qué vinculación indisoluble se halla unida al ser humano. Pero hábleseles de que los sueldos son bajos y de esta perra vida, entonces lo entienden muy bien y empiezan a despotricar contra el Gobierno, el franquismo y el fascismo. Su aspiración cristalina en ganar más, en vivir mejor económicamente no importa bajo qué régimen. De todo aquello que sintetiza y caracteriza genuinamente al hombre integral, han oído algo, tienen una vaga idea, como de algo lejano y casi inaprensible, pero no necesariamente insustituible o de difícil sustitución. Quiero decir, consciente de la responsabilidad que esto implica, que una gran parte del pueblo español reacciona contra el régimen a nivel de mera economía sin más implicaciones ideológicas ni revolucionarias, y que pasa esa parte, con un nivel de vida más alto, el régimen franquista sería un buen régimen.

Con esta larga digresión se me ha ido el tema que deseaba imponer como principio de este comentario, aunque si bien se mira tiene indirectas conexiones con él.

Pues resulta claro que un régimen que sólo ha de enfrentarse con el problema de elevación de salarios tiene un largo camino expedito hasta el momento en que haya de hacerse cuestión de las fuerzas revolucionarias que aspiran a algo más que a un pesebre medianamente provisto, y que a un pueblo cuya aspiración se circunscribe en tan estrechos límites es más viable el mantenerlo en constante esperanza de un futuro mejor, circunstancia ésta de la que la cerrilidad del franquismo no sabe sacar el oportuno provecho, ya que si se dispusiera a ofrecer más ventajas

por Juan Español

económicas a los trabajadores probablemente éstos no tendrían tanta prisa en forzar un cambio de régimen, quizá por aquello de que los duelos con pan son menos.

Pero el franquismo, contra viento y marea, es reacio a aumentar el peculio y llega a la presunción descabellada de que el pueblo se alimente de palabras bonitas y altisonantes que no responden a ninguna realidad, ni política ni económica. Y eso ya es demasiada desfachatez. Como la de que hace gala (y es a lo que iba al principio) el ministro delegado nacional de sindicatos, cuando no ha mucho en la Asamblea de la Antracita, en Leci, se expresaba en estos términos: «Todo es representativo en la Organización Sindical, de abajo a arriba. ¿O es que no soy representativo yo, que no tengo otra misión que hacer oír la voz del sindicalismo en el seno del Gobierno y llevar a los sindicatos los condicionamientos que, en servicio del bien común, el órgano del poder acuerda?» Después añade que «la representatividad sindical es un hecho» y que «nuestra libertad es una evidencia.» Con similar cara dura se explicaba Nixon en el último mensaje dirigido al Congreso: «Somos una potencia pacífica...» Cuando uno lee u oye tales cosas no sabe qué pensar ya. A veces cree estar ante una pandilla de vesánicos con el suficiente poder magnetizante como para lograr una amplia audiencia. A veces cree que esa audiencia está tan aborregada que ofrece con atorradora inconsciencia campo abonado a la floración de semejante trailla de desequilibrados. En un mundo así en el que una minoría todopoderosa violenta al máximo la libertad y el derecho del resto, ¿cómo puede vituperarse a éste que emplee la violencia como defensa? ¿Es que se le deja otro camino? Lo único que cabe esperar es que la violencia se haga universal.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA.»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

EXODO AFRICANO

II

Y así, en la segunda bodega de popa del «Stambrook» comenzaba para mí el exilio. Ese exilio que semanas antes, alguien, en conversación amistosa me decía que era «vida en tierras extrañas, latigazo frío de indiferencias alrededor del errante, del éxodo humano, salivazo de desprecio que quiere y no puede manchar. Es el nuevo medio ambiente que nos vuelve la espalda, o cierra las puertas para escudriñar por la mirilla, curiosos ante el «ente raro» que una revolución envía.»

Para muchos, si no para todos, había sin embargo una ilusión: las promesas de acogida del pueblo mejicano. Allí esperábamos ir todos.

Promesa realizable o no, latigazo de indiferencia a brazos abiertos de hombres solidarios, todo eso era el futuro, más o menos inmediato, pero futuro aún. Y había, rodeándonos como niebla espesa, ese presente triste de una multitud que llevaba casi dos días amontonada, en confusión imposible, en cultivo de enfermedades e infecciones. ¿Por qué no salíamos? Se había corrido la voz de que estábamos en cuarentena.

Hombres, hombres, sacos y hombres..., pocos equipajes. El problema número uno era el del abastecimiento. Aún no habían dado nada. Algunos grupos, «previsores», con la posibilidad de «prever», habían traído algunos sacos de vituallas. Otros, no por ser previsores, sino por la imposibilidad de traer otra cosa que sus cuerpos cansados de los frentes, no traían nada.

Y quizá por egoísmo, por imposibilidad de organización inmediata, aquello era la existencia en la jungla salvaje. Cada cual para sí. Pero lo que la fraternidad no realizaba pudo hacerlo el «arte» de algunos recuperadores.

Me contó uno de mis primos que en el silencio de la noche pasada oyó rumores y sintió como un rascar en los sacos que traían de la intendencia. El saco fue despanzurrado clandestinamente por clandestinos hambrientos. Dejó hacer. ¿Qué otra cosa? De anunciar lo que llevaban, me dijo, no llegaría apenas ni a un bocado por persona. Yo traía conmigo dos mantas, algo de las muchas ilusiones de mis veintiún años... y nada más. Di por bienvenido un trozo de pan reseco y una ableta de chocolate.

**

Decidí subir a cubierta. No sabría describir como llegué hasta el pie de la escalerilla de hierro.



Apenas me separaban de ella cinco o seis metros. Y fue un tantear dificultoso de huecos entre cuerpos tendidos, bordado de improprios e insultos, maldiciones de quienes apenas osaban moverse por no perder un ápice del suelo «conquistado».

Casi pensé en hacer marcha atrás. Pero a tiempo me di cuenta que iba a ser peor. Que otro «rosario» de gritos e imprecaciones había de acompañar mi «retirada». Hice de tripas corazón y continué buscando huequillos donde poner apenas la punta de los pies. Así llegué al pie del «pozo».

Subí hasta la primera bodega. Como la de abajo, llena, llena, rebotando sudor y cansancio y vida que espera y olor de hombres vencidos... Seguí hasta la cubierta.

La luz del sol, daba tonos más vivos a la misma estampa. Más hombres...

Estaba el barco cargado hasta los topes. Pero vi que la mayor parte se agolpaba con gritos a babor, del lado del mar, en lugar de mirar hacia el puerto. Dejé de lado la curiosidad que me llamaba donde estaban la mayoría y a codazos y empellones me arrimé a la barandilla de estribor.

El muelle de «Ravin Blanc». Tiendas de campaña. En ellas, hermanos del éxodo, otros refugiados, más allá, alambradas, las primeras alambradas que habían de adornar nuestro caminar por tierras moras. Y de trecho en trecho, tras de las alambradas, uniformados, como estatuas de ébano, las fuerzas de senegaleses, otra de las imágenes que habían de pegarse al panorama del exilio por estos lugares. Más allá, la ciudad de corazón español en África francesa: Orán.

Desde el puente con una bocina, una voz se dejó oír entre el tumulto. Se nos anunciaba el abastecimiento. Había que constituir grupos. Representantes de los mismos irían a recoger las partes.

Y al terminar una llamada: «¡Camaradas, os habla vuestro coronel... el coronel M...! ¡Sed disciplinados! ¡No os precipitéis

todos del lado de babor! ¡El barco corre riesgo de zozobrar!»

La voz de ese coronel que quería aún seguir siendo coronel y nuestro se perdió en el tumulto de las otras voces, en ese asomo de organización que surgió al toque de la «sopa». Pero pasados esos instantes, volvieron todos a babor... y el barco no zozobró.

Dejando a mis parientes el cuidado de contarme en el grupo de «las profundidades» donde se encontraban, me acerqué mejor de ese lado, para ver la causa de la aglomeración. Alrededor del barco, lanchas y lanchas, con españoles a bordo, oraneses, llamaban preguntando por éste u otro nombre, inquiriendo la posible presencia de un familiar o de un amigo, en la legión de los «condenados». Era la inquietud de otros españoles. Y esa inquietud iba acompañada de espontánea solidaridad. Tabaco, chocolate, pan... eran lanzados desde las barcas para todos, para quien lo recogiese, para los españoles, en fin...

Permanecí así no sé cuanto tiempo, acodado a la barandilla. Tocádonme en el hombro. Un compañero de «abajo» me traía mi parte: un trozo de pan, «paté» de cerdo... y un pellejo de arenque ahumado. «El arenque era para doce», me dijo.

Esa ración había de repetirse casi treinta días. Siempre lo mismo. Y gracias.

RAVIN BLANC

Dos o tres días hacia que estábamos anclados. Más lejos del puerto que nosotros otro barco que vino también de Alicante, que llegó semanas antes que el «Stambrook» y que seguía en «cuarentena», el «African Trader». Pocos refugiados a bordo en comparación con el «Stambrook».

Delante de nosotros el «Campilo» llegado de Cartagena, con tripulación falangista, trayendo también refugiados que fueron desembarcados rápidamente para permitir el regreso del barco.

Y detrás popa contra popa, el «Lezardieux», salido de Valencia. Llegado después que nosotros. A su bordo, pocos, muy pocos refu-

Entre dos

giados. Como más tarde me dijera uno de los que del barco aprovecharon, fueron quizá como un envío a prueba... que no fue seguido de ningún otro. Y entre los evacuados, buenos compañeros de las Juventudes de Valencia...

En las tiendas de campaña del muelle, quienes llegaron en barcas pesqueras. Algunas de ellas llegaron atadas por grupos, de los que no todas poseían un motor. Mensajeros de «afuera» nos informaron que otros, llegados por los aires, en aviones de caza, se encontraban en la cárcel de Orán.

Más de un mes habíamos de ver ese panorama a nuestro alrededor. Los barcos de un lado y otro, las tiendas de campaña, las alambradas, los senegaleses...

Y el primer control policial a los pocos días. Uno por uno, fuimos desfilando ante una mesita, entregando pasaportes quienes lo poseían, aquellos otros, que se hicieron a última hora quienes no poseían el «tradicional», y cualquier otra pieza de identidad o su nombre quienes nada traían.

Fueron evacuados las mujeres y los niños. Después los viejos. Salieron camino de otro de los lugares que marcan jalón en nuestra historia: la vieja cárcel desahogada de la Avenida de Túnez.

Y las primeras evasiones, sobre todo de compañeros. Quizá a algunos de éstos íbamos a deber la primera manifestación de la solidaridad orgánica. Todas estas salidas «clarearon» un tanto el ambiente sofocador del barco, donde aún y a pesar de todo seguimos amontonados.

Sin embargo, las condiciones imposibles de existencia en que vegetamos, no han movido a deserciones. Parece ser que de otros barcos hay quien pidió ya regresar a España. Aprovechando estas demandas, la policía nos ha hecho saber que el «Campilo» está dispuesto a transportar a los que quieran.

Tengo la convicción de que si pocos trajo el barquito franquista, menos, muchos menos se va a llevar pues son apenas una docena, los que «desertan» en las primeras dificultades.

Desde el «Lezardieux», los buenos compañeros que allí se encuentran me dicen que de su barco no sale nadie. Y no es porque sus condiciones de existencia sean mejores que la nuestra.

La tripulación francesa del barco, les trata bastante bien. Son pocos, y disponen del «espacio vital» que a nosotros nos falta. De

dramas: «El Stanbrook»

algunas comodidades además. Ayer con la ayuda de un cordel y de un cubito de juguete, salido de quien sabe donde, izé hasta mí, viniendo de ellos un poco de caldo y unos garbanzos. Primera comida en «caliente». Sudé, me entró como un frío por todo el cuerpo y me desvanecí, perdí el conocimiento. La debilidad quizá. Fue el primer plato... los otros, espero que mi cuerpo los reciba mejor.

**

Han pasado unos días más. Esta mañana han preguntado si había en el barco algún representante de S.I.A. Concertados algunos compañeros, un grupo se hizo cargo de esta «representación» y se presentaron a las autoridades. Abajo en el puerto les esperaban unos jóvenes. Eran la Sección oranesa de S.I.A. Ha sido el fruto de la acción de algunos de los compañeros evadidos... Pero ahí están con unos sacos de comida, que serán distribuidos de la mejor manera posible entre aquellos que más lo necesiten. ¿Con justicia? Quizá será pedir demasiado. Con desprendimiento, pues vi a muchos grupos rechazar su parte. Pero más importante que esta aportación que se hizo diaria, de un complemento para la alimentación, fue el contacto así establecido con el exterior. El recibir alguna información, el saber de la continuación de las «cosas de allá». Había terminado el aislamiento forzado.

Fue también el brotar de los primeros contactos orgánicos, la creación de núcleos relacionados ya en el barco, a través de los grupos, y de las regiones de procedencia. La organización no perdía sus derechos. Y con ella, una normalización, una autodisciplina. Del barco salieron, los «cacharros» que algunos aún llevaban consigo.

Pasado el tiempo podemos decir que más de un sudor nos hizo pasar la policía en la escalera, al mirar el saco vacío de vituallas que se devolvía a los compañeros de afuera. Porque en realidad no iban completamente vacíos...

**

La vida se hace imposible, a pesar de todo, a bordo. La falta de higiene, la imposibilidad de lavarse, de manera somera, cuando apenas hay agua para beber, hace que, al paso de los días, el estado de algunos haya provocado nuevas evacuaciones por disposi-

ción sanitaria. Creo que hay uno o dos médicos a bordo, pero en la enfermería solo se dispone de purgantes y aspirinas. Sin embargo, se vegeta en el descontento, en la amargura de una situación que muchos, poseedores de flamantes pasaportes, no imaginaron jamás. La esperanza de próxima salida, levanta aún un tanto los ánimos. Cada dos o tres días, el rumor, el «bulo» de la llegada de barcos que nos transporten a Méjico, anima una canción, o un conjunto de risas que dan tonalidad nueva a la seriedad del barco triste.

Entre esos «bulos», el de que si no hemos salido del barco es porque las autoridades esperan trasladarnos de éste a los que saldrán hacia América.

A raíz del mismo, almas «caritativas» se han autoorganizado, en comités determinadores de responsabilidades, al objeto de establecer las prioridades en la emigración. Quien más responsable... quien menos... a engrosar un poco la importancia de lo hecho y no hecho para ser de la «primera hornada». También yo he creído en estas promesas.

Hay, sin embargo, otra versión más realista. Nos la han traído los compañeros de Orán. Al parecer se nos mantiene en el barco en tanto se montan las instalaciones que en el interior del país nos han de recibir. No nos hagamos pues, ilusiones de salir así, en libertad, por las calles de Orán como si nada hubiese ocurrido. Ante esta posibilidad parece que han protestado hasta los sindicatos de la CGT temiendo la avalancha de mano de obra española.

¡Y qué más quisiéramos todos, que salir, para trabajar como hombres libres! Pero... una vez más, esto son hoy ilusiones. El exilio, no sólo no es dorado sino que comienza a sabernos ya agrio, maloliente, sembrado de desilusiones y desengaños.

**

Por segunda vez esta noche, ha roto el silencio la voz de: ¡hombre al agua! El caso se ha hecho tan corriente que merece una explicación. No se trata de intentos de evasión, ni de desesperación, ni aún de mentes distraídas saltando por la borda.

El paso periódico de la luz de un faro cercano en su vagar giratorio, nuestra cada vez que recorrer de proa a popa el barco, en la oscuridad nocturna, una escena inesperada. De espaldas al mar, cogidos a la barandilla, en cuclí-

llas los hombres aprovechan de la oscuridad de la noche para hacer en el mar sus necesidades, ya que los retretes de que dispone el barco, son incapaces de absorber cada día, la fila interminable de candidatos a la evacuación de los «residuos». Y como el régimen alimenticio continúa siendo, después de un mes, el de pan, «paté» y arenques ahumados, el estreñimiento obliga a esfuerzos continuados cuando los intestinos piden auxilio.

No es extraño pues, que alguna vez, uno de los «nocturnos» se olvide de que sólo sus manos le tie-

nen sujeto al barco y... ¡hombre al agua!

**

Entre senegaleses, nos han hecho salir del barco. No a todos. Si a una parte. Y yo soy de esta parte. Estamos sentados en vagones de tercera. Fuerzas de gendarmería y del ejército, rodean al tren. Debemos ser muy peligrosos. En fin, se nos llevan. ¿Dónde? Quién sabe... Ahí queda el «Stanbrook» con gran parte de sus forzados ocupantes. Ahí quedan mis primos, y el grupo de Altea... ¿Nos volveremos a ver?

J. MUNOZ CONGOST

Máximas y reflexiones

— Cuantas más tendencias diferentes existen, que luchan entre sí por la supremacía del espíritu humano, tanto más valiosa será la unión.

— En «el reino de las libertades» el buen orden proviene, precisamente, de que no hay ningún orden impuesto de antemano; de ahí la mayor diversidad posible en las acciones.

— Todas las teorías autoritarias condenan los pluralismos en general, y sería una tentación peligrosa querer abolirlos. Proclamamos el *derecho* al error, lo que confirma por la misma razón el *derecho* a la verdad.

— No es de una hipótesis que puede deducirse una ley.

— En el orden intelectual, no pueden haber revoluciones violentas y súbitas, sino solamente una evolución que se acentúa con los años: es también esta lentitud de los espíritus para recorrer de un extremo a otro la cadena de los razonamientos la que, en el orden social hace abortar las revoluciones demasiado bruscas.

— ¡Hombres decididos que váis allí donde los demás se detienen y se adormecen: el porvenir es vuestro, sois vosotros quienes modelaréis la humanidad de los tiempos futuros!

— Según *la suprema bondad*, bien se necesita que el «padre celeste» tenga, por lo menos, sobre los padres de aquí abajo esa superioridad de no azotar jamás a sus niños.

— La obligación no es más que el sentimiento de la profunda *identidad* que existe entre el pensamiento y la acción; es por esto mismo el sentimiento de la *unidad del ser*, de la unidad de la vida.

— La *verdadera* autonomía debe producir la originalidad individual y no la uniformidad universal.

— Una cosa es imponer soluciones acabadas para todos los pro-

blemas; y otra muy distinta es proponer un método para la búsqueda de las soluciones, y en confrontación con las demás.

— Todo paso adelante modifica el conjunto de lo adquirido y lo coloca en una nueva perspectiva más amplia y más verídica.

— Todo movimiento que se manifiesta como una promesa mesiánica del porvenir, no difiere en nada de cualquier movimiento religioso.

— No hay nunca definitivamente el hecho consumado. La historia es un perfecto cambio de sí misma. A cada una de sus etapas, las perspectivas, bajo las cuales miramos el pasado y el porvenir, se modifican: hasta se han modificado sin que nos hayamos dado cuenta.

— No hay que extrañarse de que la tendencia a la *ideología absoluta* del marxismo obre en sentido único. ¿Qué otra cosa se le puede pedir a dicha ideología? «Hors de l'Eglise point de salut.»

— Es una grave equivocación creer que ese frenesí que se produce en todo movimiento revolucionario implica una cierta exigencia teórica; cuyas consecuencias determinan la confusión en las ideas mismas que se defienden.

— En toda verdad hay errores mezclados, y en el pensamiento del hombre no hay todavía nada suficientemente perfecto como para ser definitivo.

— La característica de un movimiento emancipador es, no la de exaltar las pasiones, sino de procurar hacer más claro el conocimiento de la causa que se persigue.

— Conviene mucho buscar el espíritu auténtico de una filosofía y ver, no obstante formas dogmáticas que a veces toma, si es verdaderamente favorable a la investigación y al trabajo.

Juan BUSCADOR

Rincón del bibliófilo

por V. MUÑOZ

28 — *¿Qué libro citaba Paul Reclus como haciendo pendant a la gran obra de Kropotkin titulada «El Apoyo Mutuo»?*

— Aunque mencionando que era menos importante, opinaba Paul Reclus, que las teorías expuestas por Kropotkin habían sido ya esbozadas por Espinasse en «Les Sociétés Animales».

29 — *¿Cómo se llamaba la hija de Kropotkin?*

— Alexandra Petrovna Kropotkin. Familiarmente se la conocía como «Sasha» (en ruso: diminutivo de Alejandra).

30 — *¿Puedes decirme con exactitud quién fue James Guillaume y cual fue su obra maestra?*

— Siempre es bueno acudir a las fuentes. Acudamos pues a Max Nettlau, en esta nota que como primicia aparece por primera vez en castellano y en nuestro diálogo: «Su libro «L'Internationale, Documents et Souvenirs (1864-1878) 4 volúmenes de más de 1.300 páginas, se publicó entre noviembre de 1905 y marzo de 1910. Es naturalmente para aquellos que no pueden consultar las publicaciones originales muy raras ya y esparcidas, la mejor obra sobre este complicado tema y anota mucho sobre las luchas de Kropotkin en Suiza antes de 1877. James Guillaume nació en 1844 y murió en 1917; hasta 1878 fue el internacionalista suizo más activo, y por un número de años el compañero que tuvo más contactos con Bakunin».

31 — *¿Con qué dinero se empezó a publicar «Les Temps Nouveaux» de Jean Grave?*

— Con un cheque de 300 francos que enviaron los compañeros de Argentina.

32 — *¿Qué opinaba Valeriano Crobón Fernández de la obra histórica de Max Nettlau?*

— «Hace ya largo tiempo que nuestro viejo compañero echó voluntariamente sobre sus hombros la tarea de escribir la historia, o, como él dice modestamente, un ensayo de historia de la Anarquía. Nettlau ha trabajado siempre con sin igual ahínco en la busca, exhumación y ordenamiento de documentos y materiales susceptibles de arrojar luz sobre el desenvolvimiento de las ideas libertarias y la personalidad de sus propagandistas.»

33. — *Se ve que conocía muy bien el significado de la labor histórica del gran historiador científico Max Nettlau.*

— Por supuesto. Aún añadía: «Y el pasado dinámico y pleno de enseñanzas de nuestro movimien-

to quedará históricamente reconstruido, merced al esfuerzo de Max Nettlau, quien, con una perseverancia ejemplar, ha consagrado su vida, inteligencia y energía a forjar una historia digna de la grandeza del ideal anarquista.»

34. — *¿Se publicó alguna vez alguna biografía de Juan Serrano y Oteiza?*

— En *La Idea Libre*, de Madrid (10 de agosto de 1895) hay un buen trabajo con datos biográficos sobre él. Yo aún no lo he leído, pero trato de exhumarlo para estudiarlo. Lo que sí he podido lograr para mi colección es una excelente fotografía de él y otra de su hija Esperanza Serrano Rivero en sus 22 años (compañera de Ricardo Mella).

35. — *¿Existe algún libro de Juan Serrano y Oteiza?*

— Mencionemos uno: *Moral del Progreso a la religión natural* (Sabadell): Agrupación de Propaganda Socialista, 1883). Digamos al pasar que fue Juan Serrano y Oteiza quien orientó el pensamiento de Ricardo Mella hacia el anarquismo.

36. — *En sus comienzos, ¿qué posición era la de Mella dentro del anarquismo?*

— Igual que su suegro era colectivista anarquista. Expuso sus ideas al efecto en el periódico por él fundado en Sevilla y titulado *La Solidaridad* (14 de octubre-18 de noviembre de 1888); trabajo titulado *Sinopsis social, la anarquía, la federación y el colectivismo*.

37. — *¿Qué opina Zirardini en su folleto La Legge, o sea «La ley» editado en Ravena el año 1904?*

— ¿Te refieres a lo que sobre la ley opinaba? Entonces veamos: «Toda ley es contraria a la naturaleza. Para vivir en armonía es preciso cambiar substancialmente las formas de vida que actualmente nos rigen; abolir todo aquello que obliga a los hombres a luchar unos con otros: armonizar, consolidar los intereses de todos, corregir hasta en sus nacimientos la educación. Entonces, llamados a una vida libre en todas sus manifestaciones, comprenderemos prácticamente cuanto de humano existe en la anarquía.»

38. — *¿Cuándo nació y cuándo murió Johann Most?*

— Nació el 8 de febrero de 1846 en Ausburgo (Alemania) y murió el 17 de marzo de 1906 en Cincinnati (Ohio), América del Norte.

39. — *¿Qué trabajo corto de*

Kropotkin complementa su obra «El Apoyo mutuo»?

— Su conferencia «Justicia y Moralidad». Kropotkin la revisó en Dimitrov y para ella escribió un prólogo (enero de 1913). Esta edición es la que junto a «La moral anarquista» se publicó por última vez en Barcelona (1938), editada por «Tierra y Libertad».

40. — *¿Qué aconseja a los «darwinistas»?*

— Para ellos escribió este párrafo: «Es ya hora de que los sabios conozcan la naturaleza, no sólo a través de las empolvadas bibliotecas, sino en la libertad de las montañas y de los valles, a la luz del sol, como hicieron al comienzo del siglo XIX los fundadores de la zoología científica en los desiertos americanos, lo mismo que los fundadores de la verdadera antropología, que convivieron con los pueblos primitivos, no para

enseñarles la doctrina cristiana, sino para conocer sus usos y costumbres.»

41. — *¿Ratifica de nuevo Kropotkin su consecuencia anarquista?*

— Por supuesto, para él la anarquía «es el supremo ideal al que se han elevado los mejores de entre nosotros, no es otra cosa sino lo que observamos ya en los animales y en las razas primitivas, lo mismo que en los pueblos civilizados de nuestros días, cuando se ofrenda la vida por el prójimo y por la dicha de las futuras generaciones. Sobre este ideal no se elevó hasta aquí nadie, y nadie puede rebasarlo.»

«Un libro de gran actualidad:

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

NECROLOGICA

TEODORO AMIGO

El 23 de mayo acompañamos a su última morada al compañero Teodoro Amigo, a los 67 años de edad dejó de existir, tras larga y penosa enfermedad debido a la cual se encontraba ausente de toda actividad desde hacía algunos años. Una congestión cerebral precipitó el poco tiempo que seguramente le quedaba de vida. Al entierro, civil, asistió gran cantidad de compañeros, así como de otros organismos de la emigración española.

Natural de la Puebla de Híjar, sus ocupaciones habituales fueron, generalmente, el cultivo de la tierra. En el año 1928 encontrándose en Barcelona adhirió a la C.N.T. en el Sindicato de la Construcción, donde prolongó su estancia hasta 1930, conociendo y entablando amistad con los compañeros que en aquella época, sostenían como podían la actividad sindical, en la gran urbe catalana. De regreso a su localidad de origen no cesó de propagar el ideal emancipador que encarna la CNT. Si intelectualmente no disponía de grado de cultura que le permitiese exponer teóricamente, y con la suficiente claridad el ideal emancipador que defendía, resumía lo que para él representaba una total emancipación social, con estas simples palabras: la finalidad de la C.N.T. es el Comunismo Libertario.

Al producirse el levantamiento fascista el 18 de julio se distinguió en su actuación contra los que osaban pisotear las pocas libertades de que aun disponía la clase obrera. Transcurridos los primeros días de efervescencia que siguieron al 19 de julio, se trasladó a Barcelona, donde inmediatamente pasó a engrosar con su presencia los efectivos de la columna *Los Aguiluchos*, primera centuria, donde permaneció hasta poco después de producirse la militarización de todas las fuerzas que luchaban contra el fascismo.

Terminada la contienda en las condiciones que todos conocemos, se trasladó a Francia con el gran conglomerado que como él dejaba tras sí bienes materiales y morales, soportando como tantos otros las vicisitudes que el éxodo nos ocasionó, y cuando le fue posible fijó su residencia en Orléans, donde contactó con los compañeros de la Organización. Residió allí hasta después de terminada la segunda Guerra Mundial. Le conocimos en el Tarn et Garonne en el año 1948 como afiliado a la CNT, a la cual ha pertenecido hasta el fin de sus días.

Su desconsolada compañera y sobrino en Montauban, su hermano y sobrinos en Orléans y demás familiares recibían el sentido pésame de la Federación Local de Montauban y de la Comisión de Relaciones.

AIRE LIBRE

COMUNICADOS

AIRE LIBRE

Gran Jira Solidaria en la Playa de Hyeres (Var)

Tendrá lugar el domingo día 28 de junio 1970 en la magnífica playa de l'Aiguade, en Hyères (Var), en el lugar de concentración de costumbre, bajo la sombra de sus pinos.

Como todos los años los compañeros ancianos residentes en la casa de reposo del Beau-Séjour, sin distinción, serán los fraternales invitados de la familia confederal y libertaria en el citado acto de simbolismo solidario.

Juegos infantiles, música variada retransmitida por potentes altavoces, comida campestre en la que nuestros ancianos, que todo lo dieron por la libertad lo harán con las familias confederales, seguida de una charla que iniciará un cultivado compañero para dar paso, posteriormente, a un Radio-Crochet en que libremente podrán participar los amantes de la poesía, del chiste y del canto.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, de la CNT de España en el Exilio encarece la asistencia masiva de las Federaciones Locales para dar a la jira el realce que merece, así como a todos sus afiliados, familiares, simpatizantes, emigrados y jóvenes de ambos sexos en general.

¡Todos a la Jira de Hyères el domingo 28 de junio!

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira. Se reciben las inscripciones todos los días de 8 a 12 y de 17 a 19 horas en el local social, 12, rue Pavillon, 2º piso. Cierre de las inscripciones el viernes 26 de junio.

TARN - JIRA CONFEDERAL

El Núcleo del Tarn organiza para el 28 de junio una Jira Departamental en el magnífico cuadro del embalse de Labessonnié.

Son cordialmente invitados los compañeros y simpatizantes de los departamentos limítrofes y el resto en general.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Precio de este folleto: 1.50 F. Descuentos a corresponsales.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio 1970 a las diez horas.

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio, a las diez de la mañana en la Permanencia.

F. L. DREUX

La cordialidad manifestada en nuestra última asamblea es un estímulo para que todos nuestros afiliados acudan numerosos y puntuales el 5 de julio a nuestra asamblea general que tendrá lugar en el local y hora de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a una asamblea extraordinaria que se celebrará el domingo 5 de julio. Se ruega la asistencia de todos por tratarse de problemas de gran interés.

F. L. DE ST-DENIS

Esta F. L. celebrará asamblea extraordinaria el domingo día 5 de julio a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

La Comisión pide a los afiliados de esta F. L. de hacer un esfuerzo para asistir lo más numerosos posible por tratarse de asuntos de sumo interés para todos.

F. L. DE CAEN

Se comunica a toda la Organización Confederal que el sello de esta F. L. Caen queda nulo por haber sido extraviado.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	12 335 00
F. L. de Dreux	10 00
F. L. de Garges-le-Gôn.	80 00
F. L. de Drancy	50 00
Juan Sánchez, Houilles	10 00
Vidal Manuel, Paris	20 00
Comisión Regional S.I.A.	200 00
Libertad Castro López	20 00
Fernández José	20 00
Eufemia González, Paris	50 00
Familia	300 00
Ulyses y Universo, Paris	5 00
Paco Francisco, Paris	20 00
Buisan Manuel, Paris	20 00
Terraza Adolfo, Combs-la-Ville	50 00
Capellas Helenio, Paris	100 00
Gual Francisco, Paris	50 00
F. L. Fontainebleau	69 00
Fco Roda, Thiais	10 00
Rodríguez Julio, idem.	20 00
Pedro Peralta, idem.	10 00
F. L. Millemont	20 00
Madeleine Lamberet	100 00

Suma y sigue 13 569 00

F. L. DE PERPIGNAN

Para el día 28 de junio será el pintoresco lugar de St-Ferriol (ermita) para lo cual los cares saldrán a las 7 de la mañana de la Plaza de Arago a las 7,15 de Pià pasando sucesivamente por Thuir y Fourques para lo cual los compañeros de dichas localidades nos dirán las plazas que desean que se les reserve para dicha salida.

**

Comunica al mismo tiempo esta Local que para la concentración del día 19 de Julio, todos los compañeros y simpatizantes deseados de acudir a la misma pueden ya dirigirse al secretariado con el tiempo necesario. Ruego extensivo a todos los compañeros de los pueblos limítrofes; de esta forma se facilitará el trabajo de los compañeros encargados de ello.

Para todas estas salidas dirigirse a los compañeros Picón y Jiménez, o al secretariado en el local social los domingos rue D'en Calca.

JIRA A HONFLEUR

La F. L. de Caen comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que el día 19 de julio efectuará una jira departamental a Honfleur, lugar llamado «Ferme de la Grand Cour». Pinos y mar. El compañero Juan Ferrer se ocupará de «Actualidad confederal».

Gran Jira inter-regional

Domingo 28 de junio en la Colonia Germinal (Montargis).

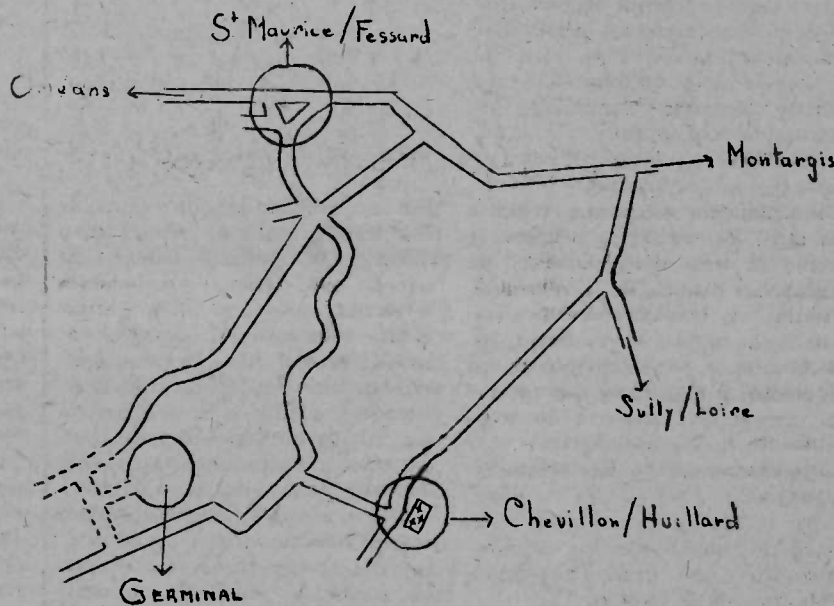
Organizada por las FF. I.L. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Aufferpille, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de Paris, deseados de asistir, pueden tener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión en Paris.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia). Habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos.

En Paris los inscritos deberán personarse antes de las 8 en el 24 de la rue Ste-Marthe, de donde partirá el autocar.



A 12 kms. de Montargis, cruce izquierda (antes de St-Maurice) y seguir indicación del plano, hasta penetrar en el bosque unos 500 m.

DU CORPORATISME AU SYNDICALISME

Tout dernièrement une grève a été déclenchée par la corporation des staffeurs, dans le but d'obtenir un salaire journalier (pour les compagnons) de 80 francs.

L'entente étant la meilleure tactique pour que tous mouvements de grève aboutissent, les staffeurs après discussions brèves et précises, et une caisse de solidarité remplie par les dons successifs de chacun d'entre-eux, firent grève durant une semaine tout en touchant le montant de leur salaire de la caisse de solidarité.

Ils obtinrent gain de cause. Naturellement, nous ne pouvons que les féliciter de leur entente. Cependant il nous faut les mettre en garde contre une tendance désastreuse pour le syndicalisme, c'est le corporatisme, qui, loin de porter des coups de boutoir dont l'accumulation entraînerait la destruction du système capitaliste, ne fait que l'aménager, favorise certaines corporations au détriment d'autres, et en définitive fait des travailleurs, les agents moteurs d'un enrichissement accru des patrons des corporations intéressées.

En effet, lorsque tous les travailleurs d'une corporation exigent le paiement d'un salaire donné, ils déclenchent un processus qui donne la sécurité pour le patron d'obtenir des gains supérieurs aux autres corporations, sachant bien que leurs concurrents immédiats étant soumis aux mêmes exigences de salaires de la part de leurs ouvriers vont devoir calculer leurs prix de vente, donc leurs bénéfices (qui sont proportionnels à ceux-ci) en considérant les nouveaux salaires de leurs employés.

En quelque sorte l'entente ouvrière sur le plan corporatif diminue pour leurs patrons les risques ou l'éventail de la concurrence.

Mais il est un risque bien plus important qui ne peut lui, toucher que les travailleurs de la corporation intéressée. Il s'agit de la concurrence entre les prix des produits de diverses corporations qui remplissent sensiblement les mêmes fonctions.

Il en est ainsi pour les staffeurs dont le principal travail repose sur les plafonds en staff. Nombre de ceux-ci peuvent être et sont d'ores et déjà effectués par différents systèmes de faux-plafonds qui sont nettement concurrentiels avec le staff.

Cr, s'il se pose un problème de

reconversion d'une partie de leur entreprise pour les patrons staffeurs qui devront embaucher en lieu et place de staffeurs des monteuses en faux-plafond, dont la qualité du produit employé, qualifie le travailleurs, autrement dit, chaque produit a son spécialiste, cette reconversion n'entraîne que des frais matériels vite absorbés par les bénéfices. Pour les staffeurs il ne peut pas en être de même car le manque de travail de staff va permettre au patron par des embauches de nouveaux personnel de réduire les salaires des staffeurs indirectement comme dans de nombreuses corporations du bâtiment où la spécialisation des carreleurs, par exemple, a provoqué la baisse de leur salaire de 50 % en 20 ans. De plus nombre d'entre-eux vont devoir se spécialiser dans de nouvelles branches dont les faux-plafonds, qui emploie une main-d'œuvre nettement moins rémunéré d'où une perte de salaire.

Mais ce problème n'est pas exclusif aux staffeurs; toutes les centrales syndicales réformistes actuelles ont construit le corporatisme qui, par retour, détruit inéluctablement ce qui est le départ des organisations ouvrières, les syndicats. L'entente corporative est un moteur puissant dans la lutte contre le capitalisme, à la condition expresse que la compréhension des problèmes de la corporation soit directement liée à la compréhension des problèmes inter-corporatifs, inter-syndicaux, régionaux, et confédéraux; et surtout à la condition que ces problèmes aillent dans le sens même de la création du syndicalisme: la disparition du patronat et du salariat. Or, même dans le cas d'une entente inter-corporative, instituant un salaire égal dans toutes les corporations, le capitalisme fort de l'entente ouvrière profiterait d'une sécurité proche de l'intégrationnisme et en tout cas équivalent à celui-ci.

En d'autres termes la formation des travailleurs syndiqués est entièrement à faire. Le véritable syndicalisme est totalement exclu des syndicats, par pure ignorance de celui-ci par les intéressés ce qui laisse penser, à ceux qui se posent la question sur l'organisation de la classe ouvrière et qui, eux aussi, ignorent ce qu'est le véritable syndicalisme, que les syndicats ne peuvent et ne sont absolument pas faits pour résoudre le

problème de la suppression de l'exploitation capitaliste, parce qu'il apparaît, par l'utilisation qui en est faite, que le syndicat est un organisme purement revendicatif alors que son fondement est l'émancipation des travailleurs de la tutelle capitaliste par la gestion des entreprises, selon un critère de productivité établi par les travailleurs eux-mêmes.

Il n'est bien entendu pas question pour les travailleurs de gérer eux-mêmes des entreprises selon les critères de productivité établis par la société capitaliste, comme c'est le cas pour l'autogestion établie dans certain pays dit socialiste et dont la CFDT se fait le leader en France.

La tâche des syndicalistes révo-

lutionnaires est donc d'éveiller les travailleurs, de les amener à comprendre que loin de lutter contre le capitalisme en se cantonnant dans la lutte revendicative ils se font les agents de l'intégrationnisme, les agents d'une sécurisation de la concurrence, base de la spéculation capitaliste.

La tâche du syndiqué est d'obtenir des avantages sociaux en relation avec le but poursuivi par le mouvement syndical qui devrait amener les travailleurs à gérer eux-mêmes leurs intérêts selon leurs propres convictions, donc des revendications pouvant affaiblir la puissance du capital et des factions envieuses du pouvoir gouvernemental.

Michel LE MAREC



COMMUNIQUES

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Et. D3, 38-Echirolles.

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants: bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur. Journaux: « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

Activités des révolutionnaires à Billancourt depuis le 28 Mai

(Suite de la page VIII.)

gendre une répression accrue en proportion et que, de ce fait même, elle peut être taxée de provocatrice. Restons chacun chez soi pour ne pas provoquer.

Au troisième, que les étudiants ne vont pas aux usines pour donner des leçons aux ouvriers, mais pour tenter d'établir la liaison ouvriers - étudiants et informer les travailleurs de leurs luttes déformées par la presse bourgeoise comme par l'« Huma ».

Au quatrième, que leurs luttes ont cessé d'intéresser les plus conscients des travailleurs dès 1936, dégoûtés de la mascarade « socialiste » du Front Populaire pendant qu'en Espagne on assistait à la plus belle révolution de l'histoire où les travailleurs créaient à l'ombre de la CNT leurs organismes autonomes rendant possible les collectivisations et un socialisme non étatique. CF. Thorez 36 : « Il faut savoir terminer une grève ». Thorez 39 : « Prenez vos fusils mais ne les rendez qu'après avoir fait la révolution ». Thorez 46 : « Il faut reconstruire l'économie nationale ». Belle tradition !

Au cinquième, que mai 68 a déjà engendré ses victimes dans la rue, à Flins, à Sochaux, et que les camarades cognés dans les commissariats ou aux R. G. ne sont pas à la noce. D'autre part, en Espagne toujours, où les arrestations pleuvaient et se soldaient par des années de prison, la torture systématiquement et souvent la mort durant les périodes de répression fasciste, les révolutionnaires n'ont jamais « pleuré » à la répression. Ils se contentaient de poursuivre leur lutte et ils ont fait la révolution.

Au sixième, que ce qu'ils nomment bordel les ouvriers l'appellent lutte et qu'ils n'auront pas besoin des étudiants à leurs portes pour la déclencher le moment venu.

Enfin, les 9 et 10 juin, dans l'usine, les révisos se sont livrés à quelques provocations s'inscrivant dans le cadre de leurs manœuvres, qui visent à épurer les ateliers des ouvriers révolutionnaires les plus actifs. Pour ce faire leurs pratiques les plus courantes sont la dénonciation tant à la direction-flic qu'après des travailleurs et l'intimidation.

— Ils ont pris à l'écart un trotskyste et l'ont envoyé à l'hôpital le nez arraché.

— Un délégué CGT a dénoncé un camarade révolutionnaire qui

l'empêchait de travailler (sic). Celui-ci a été appelé à la direction et s'était vu pratiquement signifier son renvoi. Il se serait retrouvé dehors comme beaucoup d'autres si tous ses camarades d'atelier ne s'étaient montrés solidaires menaçant de débrayer. Devant cette réaction, la direction s'est écrasée et maintenant les délégués révisos essaient de noyer le poisson. Quant au délateur il reste invisible à Billancourt depuis l'affaire (12 juin).

— Un autre camarade s'est vu enfermer dans un petit bureau vitré, s'est énervé, a tout cassé et a été licencié.

Devant de tels faits inadmissibles qui traduisent les craintes de la CGT, menacée chaque jour davantage, les militants ouvriers des organisations à la gauche du PC ont décidé de distribuer un tract commun jeudi 11 juin à 12 h, place Nationale, tract dénonçant les menées révisos. Cette diffusion a été un succès remportant les suffrages de la majorité des travailleurs. Les révisos ne sont intervenus, contrairement aux jours précédents, que sous la forme de quelques délégués inconditionnels venus apporter la contradiction n'hésitant pas à affirmer des fables aussi énormes que grotesques telles que « ce sont ses provocateurs fascistes, je les ai vus descendre d'un car de flics (resic). A Billancourt, comme à la télé le ridicule ne tue pas. Les tracts distribués, et l'heure étant venue de rentrer, les quelques délégués révisos ont réintégré l'usine à peu près seuls tandis que l'ensemble des ouvriers emboîtaient le pas des révolutionnaires. Le 11 juin, place Nationale chez Renault, à Billancourt, les travailleurs révolutionnaires ont marqué un point très important.

II. — Critique

Si mai 68 a mis au jour l'existence d'un potentiel révolutionnaire important et défini déjà la nécessité impérative de la liaison des luttes ouvrières étudiantes cela, en raison de la stratégie erronée de ceux qui prétendaient réaliser cette jonction, n'a pu encore être réalisé deux années entières écoulées.

Cette stratégie était basée sur l'idée qu'il suffit d'introduire quelques éléments dans les ateliers qui suffiront à faire déclencher des actions dures, sauvages, décidées de l'extérieur. L'échec de

la gauche prolétarienne montre qu'il n'en est rien. Ses militants ont été incapables de faire prendre en main par les ouvriers eux-mêmes l'affaire du métro, incapables de protéger les camarades qui travaillaient avec eux de la répression patronale - syndicale, incapables, en un mot, d'inspirer une confiance véritable aux ouvriers. Cela prouve qu'aujourd'hui la classe ouvrière ne peut et ne veut plus être manipulée par personne (cf. la grève du Limbourg et le Mouvement Force des Mineurs en Belgique, janvier-février 1970), que les seules luttes valables seront menées par les ouvriers eux-mêmes au sein des usines et non par des éléments prolétariés de fraîche date, que les travailleurs détermineront eux-mêmes leurs objectifs de lutte et leurs moyens d'action. Cela s'est vu à Billancourt il y a trois mois environ à la cantine gérée par le CGT, où les ouvriers ont refusé la hausse des tarifs. Cela s'est vu, ces jours derniers, où les ouvriers ont réagi contre les maquilles révisos.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. A condition qu'ils ne délèguent plus l'initiative de leurs luttes à des organisations bureaucratiques pseudo-ouvrières qui n'ont d'autres intérêts que de pactiser avec la classe exploiteuse. Aujourd'hui les travailleurs l'ont compris et partout en Europe ils commencent à créer les embryons de leurs organismes autonomes non bureaucratiques.

D'autre part, si la jonction a été tentée au niveau de l'usine elle n'a été qu'à peine esquissée au niveau du quartier. Là il est possible de toucher beaucoup de gens qui ne travaillent pas dans de grandes entreprises et qui, en dehors des périodes de crise comme mai 68, se trouvent à l'écart des luttes.

Il importe que la fusion des luttes soit totale, constante et se fasse à tous les niveaux.

III. — Perspectives libertaires

En France, de tous les courants anarchistes, celui qui prédomine semble être le courant individualiste, inorganisateur. A croire que ceux qui s'en réclament n'ont jamais entendu parler de l'Espagne. Ou alors les trotskystes et autres stalinien ont raison de les traiter de petits bourgeois et de débiles mentaux.

Il faut reconnaître qu'à part Nantes - St-Nazaire, qui a servi d'exemple en mai 68 à juste titre, bastion anarcho - syndicaliste, l'implantation organisée des anarcho - syndicalistes - communistes libertaires est faible.

Il faut que cela change d'autant plus que mai 68 a démontré clairement que leur ligne est la plus proche des aspirations des masses : négation de toute autorité, de toute bureaucratie, autogestion, coordination, décision à la base, création par les masses de leurs organismes autonomes à tous les niveaux (usine, entreprise, service, quartier). Cela est confirmé par la tendance qui tend à devenir majoritaire chez les maoïstes et dont les positions sont de plus en plus proches de celles des libertaires. D'autre part, beaucoup de libertaires prêtent la main dans les facultés, dans la rue, aux usines, à ces « maos anarchisants ». Faute de perspectives d'action menées par les libertaires eux-mêmes.

Il faut que cela change et le moment est venu où les illusions procurées à bon marché par certains dirigeants de groupes b'dons se dissipent en fumée. Il est temps que les travailleurs manuels et intellectuels (la distinction est entretenue par le système que nous voulons démolir) conscients des grands dangers que renferment ces idéologies dictatoriales et bureaucratiques telles que le « prochinoisisme », le « trotskysme », le « communisme démocrate avance », prennent leurs luttes en main et comprennent que si la révolution ne doit pas être libertaire elle n'a pas lieu d'être. Il faut faire la révolution et non pas une « révolution » de plus.

Les libertaires, dès maintenant, se réorganisent, se regroupent autour de la CNT, qui va décupler son action révolutionnaire dans les entreprises, dans les entreprises, dans les quartiers, partout. A Billancourt et partout les libertaires interviendront en tant que tels et non plus noyés dans des groupes étiquetés « groupuscules étudiants ».

Si la révolution ne doit pas être libertaire elle n'a pas lieu d'être.

Les camarades qui désirent mettre sur pied leurs organismes autonomes peuvent écrire en n'importe quelle langue à : Michel Le Marec, 23, rue Gabriel Péri, (93) Le Pré-St-Gervais.

INTERDIT DE S'AMUSER

B.D.I.C

Des équipements sportifs dans les écoles et les lycées, tout le monde en réclame depuis des années, mais, surtout dans les cités ouvrières, le gouvernement ne semble pas être pressé de les accorder, malgré ses déclarations : cinq heures d'éducation physique obligatoire dans le secondaire ? Ces cinq heures obligatoires sont impossibles à réaliser, faute d'installations et de professeurs.

Le gouvernement ne semble pas tellement préoccupé par le développement physique des jeunes, alors que le sport devient de plus en plus nécessaire dans nos villes, à cause notamment de toutes les saloperies qu'on nous y fait avaler et de la nervosité sans cesse grandissante.

Pourtant, on fait un effort pour le sport, surtout pour le spectacle qu'il représente. On cherche tous les moyens possibles et imaginables pour attirer les gens sur les stades (pas sur la pelouse mais sur les gradins). Ainsi le capital a bien l'intention d'abrutir le peuple par ce spectacle de moins en moins sportif. Il suffit de regarder les *joueurs* pour voir qu'ils ne s'amuse pas tellement et qu'en fait il s'agit plutôt pour eux d'une corvée (il

ne faut pas décevoir le public).

Dimanche 31 mai il s'agissait d'un spectacle de taille : Nantes-St-Etienne, mais les spectateurs, notamment les chauvins supporters de St-Etienne, n'ont pas voulu qu'ils s'abrutissent avec ce match et qu'ils restent bien sages sur leur gradins, loin des problèmes de lutte des classes. St-Etienne gagne par 5 à 0.

Les supporters de St-Etienne ne peuvent plus se retenir ; leur chauvinisme déborde et leur joie éclate. Alors, pour bien montrer qu'ils sont heureux, ils veulent descendre sur la pelouse pour rejoindre leurs joueurs.

Là c'en était trop pour le service de désordre, autrement appelé CRS. Qu'ils soient joueurs, passe, mais qu'ils veuillent le montrer, c'est inacceptable.

S'appuyant sur une loi non encore votée alors mais qui ne saurait tarder de l'être, selon laquelle il est interdit d'être heureux et de s'amuser, les CRS ont retrouvé avec un plaisir évident leur fonction répressive.

Après les lois scélérates, à quand les lois contre les besoins fondamentaux de la vie ?

J. L.

VERS MINUIT...

Six jeunes camarades étaient sortis à 24 h, lors de la pause, du centre de tri postal de la gare de l'Est. Cela, comme tous les dimanches.

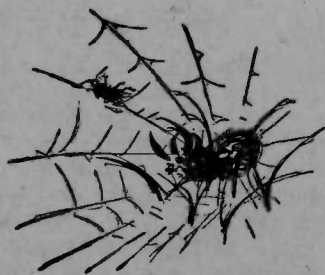
Après avoir fait quelques mètres, ils ont été brutalement arrêtés par un flic en civil, entouré de deux autres, ainsi que de deux CRS.

Une gifle part, un peu au hasard ; surpris, celui qui la reçoit se rebiffe. L'un des flics lui signale alors « qu'ils sont de la police » (ce qui est une manière comme une autre de dire qu'ils ont tous les droits).

Puis ce fut le tour d'un autre camarade, plus bestialement pour celui-ci.

Et, craignant, peut-être d'être vus, car un certain nombre d'employés du centre commençaient à sortir, l'un des flics donna l'ordre d'arrêter : cela suffisait ainsi.

En retournant au boulot, ces camarades nous ont fait part de l'affaire, et ont violemment « protesté ». Ils ont même suggéré une pétition, mais d'autres « plus sages » sans doute, ont conseillé de s'écraser. Quant à ceux qui ont proposé de faire grève... Encore une fois, donc, on s'est écrasé.



LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Activités des révolutionnaires à Billancourt depuis le 28 Mai

I — Actions entreprises — Réactions des révisionnistes

A la suite du bluff de la Gauche Proletarienne développée ces derniers mois et de son malheureux aboutissement le 27 mai qui a clairement mis en évidence ses limites étroites, des révolutionnaires maoïstes de toutes tendances ont cru devoir intensifier leur action *extérieure* sur plusieurs usines et notamment Renault à Billancourt pour expliciter la recrudescence de leurs luttes et la signification des journées des 27 et 28 mai.

L'accueil réservé par les travailleurs de la base a été loin d'être mauvais. Les tracts distribués, les affiches apposées, les discussions brèves entamées ont révélé, surtout chez les jeunes, un intérêt et un désir de se démarquer des organisations traditionnelles mais en même temps un peu de défiance vis-à-vis d'éléments inconnus *extérieurs* à l'usine.

Le premier jour, à la porte rue Yves Kermen, deux délégués de la CGT intervenus pour mettre un terme à l'action des étudiants ont permis au contraire la cristallisation d'un groupe et une discussion où ils se sont vus, croyant n'avoir affaire qu'à des étudiants, contrés par des travailleurs de l'usine qui prenaient fait et cause pour les étudiants.

Le surlendemain, les révisionnistes étaient beaucoup plus mobilisés du fait qu'ils tentaient d'organiser à la même sortie un meeting sur le thème « solidarité

avec la Palestine » ne parvenant pas à retenir plus de 150 travailleurs. Ils ont donc pu intervenir plus efficacement sur la quinzaine d'étudiants qui ont dû se replier en ordre. Les révisos encore une fois n'ont pu que compter sur leurs permanents, les ouvriers ne montrant pas la moindre hostilité envers les étudiants.

Quelques jours plus tard, le 8 juin à 14 h 30, quelque 50 permanents sont tombés sur 25 étudiants dont une moitié de filles bien décidées à les éjecter énergiquement, les étudiants, contrairement à l'article mensonger de « l'Huma » du 9 juin, n'avaient pour toute défense que leurs pieds et leurs poings. Et, comme toujours, les ouvriers n'ont pris en aucune façon part à cette besogne de flics, allant cette fois jusqu'à dire aux étudiants : « Bravo ! allez-y les gars, on les connaît ces salauds ! »

A chaque fois mêmes arguments révisos :

— Vous êtes des provocateurs de Marcellin.

— Vous êtes des fascistes.

— Vous n'êtes pas des travailleurs.

— Nous avons une tradition de luttes.

— Nous, on a eu 9 morts à Charonne.

— Vous ne foutez pas le bordel à Billancourt comme au Quartier Latin.

Aux deux premiers arguments qui n'en sont pas, il pourrait être répondu, sinon par le mépris, que toute montée révolutionnaire en-
(Suite page VII.)

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenav-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :

LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire.
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

Juillet - décembre 1970

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

2 JUILLET

1970

NUMERO 614

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

DE LA RESISTANCE

Sous l'occupation nazie, les bourgeois se sont beaucoup servi du bien-être et de la liberté qu'ils faisaient miroiter aux travailleurs pour justifier ce qu'ils appelaient « l'unité de la Résistance ».

Dès la fin de la guerre il fut proclamé bien haut que le « programme du Conseil National de la Résistance » mettrait fin aux injustices sociales et à l'oppression capitaliste.

On voit où nous en sommes aujourd'hui.

Comme au temps du fascisme, la police quadrille le pays et permet de créer un climat de haine.

Le « gauchisme », voir l'anarchisme, servent de bouc émissaire. Il faut bien inventer quelque chose pour justifier la répression. Rocard lui-même, qui n'a pourtant rien d'un redoutable terroriste, le disait l'autre jour à la télévision, les quelques auteurs d'attentats arrêtés en flagrant délit étaient précisément des hommes de l'UNR. Chaque jour cependant des témoignages de brutalités policières sont publiés par des journaux de toutes tendances, même par des journaux bourgeois comme « Le Monde ».

Je me souviens d'un camarade de la résistance revenant, au lendemain de la guerre, des camps nazis et qui me racontait les « interrogatoires » et les tortures qu'il avait subi dans les locaux de la Gestapo et il me disait : « C'est enfin fini, nous ne verrons plus jamais cela ». Que d'illusions !

Dès la « libération » les polices se réorganisèrent, dans tous les pays. Il fallait punir les coupables des crimes nazis disait-on !

Mais la haine engendre la haine. Un policier est un policier et lorsque l'engrenage est en route, il ne s'arrête pas.

Après les coupables des crimes nazis, il fallait remplir la mangeoire policière. Il y eut la chasse aux « rats » que fournissait la guerre d'Algérie, il y eut les attentats O.A.S. autrement meurtriers que les pavés des étudiants. Et on se souvient que la police n'était pas tellement active contre les traîneurs de sabres en rupture de banc.

Et tout bonnement, les événements de mai 68 ont à nouveau donné un bon prétexte à l'occupation de nos policiers.

Comme jamais depuis l'occupation nazie la liberté de la presse n'a été autant bafouée. Cela ne commença pas après mai 68, mais dès 1963 pour faire plaisir à Franco la presse anarcho-syndicaliste de langue espagnole fut interdite sur le territoire français, 6 camarades espagnols étaient arrêtés pour « association de malfaiteurs » 17 mandats d'amener suivaient. Il fallut de nombreuses manifestations pour que nos camarades espagnols retrouvent la liberté, mais leur presse continua d'être interdite.

Mai 68, ne fut qu'un prétexte pour la relance de la répression cette fois contre des militants d'expression française. Ne voulant pas là, interdire la presse d'opposition

pour que le monde ne croit pas que « le pays de liberté ! » était devenu le pays du bourrage de crâne, on traque les vendeurs de journaux, on sabote la distribution des publications révolutionnaires.

L'emminence grise du régime va en Espagne mettre sa main dans la patte sanglante de Franco l'allié d'Hitler.

En pensant à tout cela j'aurai presque honte d'avoir été un résistant, d'avoir combattu dans les réseaux, aux FFL aux côtés d'hommes qui n'hésitent pas aujourd'hui de cautionner les prisons franquistes qui « hébergeaient ! » nos compagnons essayant de rejoindre l'Angleterre.

Et que doivent penser nos camarades espagnols qui mettant au fond de leurs poches leurs idées anarchistes acceptèrent la discipline de la Division Leclerc pour mettre toutes leurs forces et donnèrent leurs vies pour combattre le nazisme ?

Je pourrais avoir honte, mais je sais que la résistance ce n'était pas cela, ce n'était pas pour cela que nous avons combattu. Car aujourd'hui la résistance, la vraie, n'est pas morte, elle continue. Comme il a été dit l'occupant est

toujours là, c'est le patronat avec ses cadences, c'est l'Etat avec sa répression policière, ce sont les capitalistes et toute une hiérarchie qui s'enrichissent sur le dos des travailleurs comme le firent les margoulines du marché noir.

L'occupant c'est la machine infernale du parti communiste qui pêche la résignation et pratique la délation.

Le pacte Séguy-Pompidou à remplacer le pacte Hitler-Staline. Nous sommes toujours sous la botte. La résistance s'impose. On ne m'accusera pas de prêcher la violence, chacun sait que je suis un pacifiste convaincu et pour moi la vie humaine est sacrée.

Mais la résistance pour être efficace n'a pas besoin d'être violente. Mon expérience de 40-44 m'a appris que l'efficacité de la lutte n'est pas de tuer. Il y a des moyens qui peuvent mener les hommes vers le bien être et la liberté, ils sont nombreux et invulnérables s'ils savent déjouer les plans de la répression.

Les occupants affameurs le savent. C'est pourquoi ils ont peur. Nous affamerons les affameurs en allant de la Résistance à la Révolution.

Raymond BEAULATON

A LA REVOLUTION

FLINS 68

(Suite au n° 612.)

Le meeting

Jeudi à 9 h 30 :

Le meeting commença par l'intervention de Jean Bretau (CGT, métallurgie). Il assura la solidarité des usines Renault de Billancourt et Cléon. Il lut des télégrammes venus de l'étranger. Puis il annonça qu'une délégation va se rendre auprès de la direction pour demander le retrait des forces de police de l'usine. Un responsable CFDT prit le micro ; il expliqua que le gouvernement dit qu'il n'a pas d'argent, mais qu'il pouvait payer les 5.000 policiers à rien faire, ce qui montre la mauvaise volonté de l'Etat actuel. Il remercia la venue des étudiants à Flins. Le meeting allait vers sa fin quand dans la foule on réclamait un étudiant à la tribune. Des bousculades eurent lieu avec les militants CGT, qui empêchèrent les étudiants de monter à la tribune. Malgré ça un étudiant et Alain Geismar prirent la parole en précisant que les étudiants son venus à Flins, non pour diriger les ouvriers, mais pour soutenir leur lutte. Des applaudissements furent nombreux après cette déclaration. Alors on invita les travailleurs à accompagner la délégation vers l'usine.

4. — L'affrontement et la guérilla

Approchant de l'usine les ouvriers eurent la désagréable surprise de voir les gardes mobiles (la peur de la masse des manifestants qui s'avancait sur eux) lancer des grenades offensives et lacrymogènes sur la foule. Ce fut le début des incidents. Des pierres furent lancées par les manifestants pour se défendre. Des blessés étaient allongés sur le trottoir, attendant les ambulances. La police avançait par charges successives. Elle nous fit reculer de quelques kilomètres, jusqu'à un passage à niveau que l'on bloqua pour arrêter l'avance des CRS. Bloqués par la barrière les flics voulurent nous contourner afin de nous encercler. Pris entre deux feux, nous fîmes des barricades pour nous protéger. Nous tenions depuis 30 mn. quand les forces de l'ordre chargèrent, alors nous fûmes par les champs en rejoignant l'autoroute. Sur l'autoroute un pylône arrêta la circulation ; deux motards furent

blessés grièvement (dont l'un fut certainement tué). Des combats éclatèrent de tous les côtés, c'était une guérilla dans la périphérie de l'usine (sur 10 km). Des va-et-vient d'ambulances assuraient le transport des blessés. A 16 h tout était rentré dans l'ordre, et la population hébergea les manifestants traqués par la police. Je fus logé à Aubergenville (soit à 7 km du point de départ du matin). Dans la nuit, les CRS patrouillaient la région pour arrêter les étudiants qui se cachaient dans les bois.

5. — La base se révolte contre la lâcheté de la C. G. T.

Samedi, 8 juin :

Un meeting était prévu à 10 h aux Mureaux, place Bécheville. Ce meeting fut convoqué par les organisations syndicales. Une force de 200 personnes était présente à ce rassemblement. Quand la CGT voulut prendre la parole, des sifflets accueillirent ses militants et des étudiants brandirent l'« Humanité », qui expliquait sur les événements d'hier : « ce sont les commandos d'étudiants emmenés par Geismar, qui provoquèrent les forces de l'ordre, afin de conduire la classe ouvrière dans l'aventure ». Des ouvriers expulsèrent les représentants de la CGT et tentèrent de renverser leur voiture. Beaucoup déchirèrent leurs cartes en criant « trahison ». Après, deux étudiants expliquèrent leur position devant ces calomnies. La CFDT approuva la proposition que l'on se réunisse pour le dimanche matin afin de préparer une action pour lundi à la reprise du travail. A la fin du meeting, des gens invitèrent des étudiants à manger, et une réunion entre les étudiants et la CFDT fut prévue pour 15 h l'après-midi. A cette réunion une confrontation sur les problèmes à envisager dans l'immédiat eut lieu.

6. — Le contrôle ouvrier de la ville

Dimanche, 9 juin à 15 h., place Bécheville aux Mureaux.

Une centaine de personnes participait à ce meeting sauf deux absents de marque qui étaient restés sur la touche (CGT.FO). Juste la CFDT y participait avec la CGT prolétarienne et d'autres groupes d'avant-garde. Nous décidions de défiler dans la ville

pour se rendre à la mairie. Drapeaux en tête, notre cortège arriva devant la mairie. Le long du parcours, des gens de la ville nous applaudissaient à notre passage. Groupés devant la mairie nous décidions de poursuivre la grève et de nous rassembler le lendemain matin, afin de lancer des actions. La grande majorité des présents adoptèrent cette proposition. Alors on élut sur place :

- un comité de grève,
- un comité d'autogestion,
- un comité de propagande et d'information,
- une permanence est installée à la CFDT.

A la fin du meeting chacun s'occupait de son boulot. Des drapeaux rouges furent placés dans toute la ville, des gens donnaient de l'argent au passage. Le service d'ordre muni de brassards, circulait en ville pour surveiller le bon fonctionnement de la vie locale (la police n'existait plus). Je pris part à l'organisation des commandos pour le lundi. Le rôle de cette opération était d'aller au devant des ouvriers qui allaient reprendre le travail sans savoir la situation actuelle, et de leur expliquer que la grève continue. L'heure fixée pour cette opération fut 5 h. du matin.

7. — Réaction de la bourgeoisie et du Gouvernement

Le contrôle ouvrier fit terriblement peur à la bourgeoisie, ce qui va expliquer la journée du lundi.

Lundi 3 h. du matin : Le rendez-vous était dans une ancienne chapelle. Là tous les militants se réunissaient (22 mars, CGT prolétarienne, CFDT, des représentants des facultés de Paris et les anarchistes).

5 h. : Nous nous divisons et chacun suivi son itinéraire. Moi je partis sur la route de Meulan (là où fut tué Gilles Tautin).

6 h. : Nous étions en train de surveiller les cars qui devaient arriver, quand nous fûmes surpris derrière par une estafette de gendarmes qui foncèrent sur nous en nous matraquant à coups de crosse de fusil. Après être passé à la gendarmerie de Meulan nous fûmes conduits aux Mureaux. Là nous vîmes que notre cas n'était pas isolé mais que les flics avaient déclenché une rafle sur 50 km de périphérie, en crevant de nombreuses voitures et en s'attaquant directement au local de la CFDT. Nous fûmes 200 à être redescendus à Beaujon (prison centrale à Paris). Toute la population se révolta contre les autorités (une boucharie fut lapidée, car le propriétaire avait vendu un étudiant aux flics).

8. — Réaction au Quartier Latin, après la mort de Gilles Tautin

Mardi 11 juin :

Une manifestation fut prévue à la gare de l'Est de Paris, après la mort du jeune lycéen à Flins. La manifestation fut empêchée par la police et des heurts violents commencèrent pour continuer toute la nuit. Des commissariats furent attaqués par des manifestants ; dans tous les coins de Paris, des commandos créaient des embuscades aux forces de l'ordre. Ce soir là nous voulions venger Gilles qui fut victime de la répression policière. La bourgeoisie a eu très peur de ce fameux soir de guérilla urbaine, et elle annonça la dissolution des groupes d'extrême-gauche.

(A suivre.)

Tirez au Flanc !

Il est très difficile de décrire comment l'obéissance civile est marquée dans les têtes, petites ou grandes, du personnel de l'Équipement ou de tout autre secteur.

Elle a été décrite par un ouvrier « philosophe » (sic), à qui l'on demandait ce qu'il pensait de l'avenir de ses trois enfants :

- Le premier sera prolo pour connaître l'exploitation,
- Le second curé, pour lui en-

seigner les bienfaits de l'exploitation.

— Le troisième CRS pour achever de convaincre le premier au cas où le second n'y parviendrait pas.

Que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, personne excepté, quelques pêcheurs à la ligne n'échappent à cette ronde infernale : « boulot, métrô, dodo ».

Pourtant, instinctivement, les gens ont trouvé la solution : la désobéissance civile.

Chez nous, à la Direction départementale de l'Équipement, la médaille des « bons travailleurs »

LE PROBLEME
DES SALAIRES

L'ECONOMIE LIBERALE

L'économie libérale a pris naissance en Angleterre, vers 1850. Son premier défenseur fut Stuart Mill. A peu près à la même époque, elle fut soutenue en France par Jean-Baptiste Say et, actuellement, son plus ardent et plus compétent mainteneur est lord Keynes. Non seulement elle est basée tout entière sur le profit, mais elle implique la rareté, même si elle doit être engendrée artificiellement et criminellement. Elle ne connaît que les besoins solvables des hommes et elle ignore systématiquement les besoins dits insolubles, qui sont certainement la majorité. Elle doit faire place, dès que les circonstances le permettront, à une économie de l'abondance, à un échange de services généralisé entre les individus et les peuples, sur la base de la réciprocité et dans le sein d'une économie mondiale organisée pour satisfaire tous les besoins. L'économie de l'abondance a déjà existé avant la guerre et elle reviendra sous peu, en raison de la puissance insoupçonnée qu'acquerront les moyens de production.

Souvenons-nous du rythme suivi par la production, de 1775 à 1935 ; en 1775, chiffons par le nombre 1 le coefficient de production. Du seul fait de l'invention de la machine à vapeur par J. Watt, ce coefficient est porté à 2 ; il avait atteint le chiffre 8 avant la déclaration de la guerre de 1914-1918 et, à la fin de celle-ci, il était de 16 ; enfin il atteignait 38 en 1935. A combien est-il aujourd'hui ? A 100, à davantage peut-être. En 1935, il y avait en Amérique des fabriques de chaussures capables de fournir des souliers pour chausser tous les

ne décore plus que de pauvres cons.

Les agents (titulaires et temporaires) tirent au flanc, dit-on. Les raises tirent au flanc, dit-on.

On avait déjà entendu cet air là bien des fois, que ce soit à propos des ouvriers, enfants ou adultes du siècle dernier, travaillant 18 heures par jour, ou tout dernièrement encore - à propos des « bicots », des « nègres » : — foutent rien ces fainéants. — Et comment donc, pourquoi travailleraient-ils ?

Pourquoi travaillerons - nous, nous les « indiens » de Bobinard-city et d'ailleurs ?

Le colonisé, qui n'avait pas, comme nous, reçu ce long entraînement chrétien au sacrifice,

habitants de la terre, y compris ceux qui n'en ont jamais portés ; il y avait encore des lampes électriques qui pouvaient illuminer toutes les villes du globe. Elles n'étaient pas les seules. Il en était à peu près partout ainsi et dans tous les domaines.

Un tel état de choses ne pouvait faire l'affaire des tenants de l'économie libérale. Il fallait à tout prix détruire cette profusion de richesses, revenir à la rareté qui, seule, permet le profit.

C'est ainsi qu'on vit les choses incroyables suivantes : brûler le coton au Texas, noyer le café par centaines de mille sacs au Brésil, arracher les vignes en France ; dénaturer le blé et le vin dans le même pays et enfin, comble des combles, détruire des usines qui avaient moins de vingt ans d'âge, dans le nord de la France. La liste de ces méfaits, de ces crimes est inépuisable. Et pendant qu'on commettait tous ces actes lamentables contre l'humanité, des millions d'hommes, des centaines de millions mêmes étaient dénués de vêtement, de nourriture, de logement, de moyen de travail et, partant, d'existence.

Voilà les beautés de l'économie libérale. Voilà ses crimes quand il s'est agi d'engendrer la rareté par la force, pour gagner de l'argent et réaliser du profit.

Pour justifier son attitude, l'économiste de la rareté avait trouvé cette chose saugrenue : les crises qui menaçaient le régime était de simples crises cycliques qui se résorberaient d'elles-mêmes. Elles étaient des crises de surproduction imputables au développement du machinisme, qui se résoudraient

n'avait pas non plus nos préjugés. Les colons (du style Robert le négrier ou X) n'ont pas mis longtemps à s'apercevoir que la « colonie » ne payait pas.

La paresse des exploités est une arme secrète. Au moins aussi efficace que le pistolet mitrailleur des révolutionnaires.

Nous jouons le même rôle vis-à-vis de l'Etat-patron que le colonisé vis-à-vis du colon.

En tirant au flanc partout et toujours nous concourons à la paralysie et à l'asphyxie des services et à la désintégration progressive de l'administration pourrie au service du capital.

Le travail bien fait quel qu'il soit, ne peut être l'œuvre que d'hommes libres,

par l'ouverture de nouveaux métiers.

C'était faux, archi-faux, et notre bonhomme le savait bien, mais c'était conforme aux enseignements de l'Ecole de Droit, immuable et figée depuis trois quarts de siècle et de l'Ecole des Sciences Politiques, qui formait tous nos cadres administratifs. Et messieurs les inspecteurs des Finances, qui n'ont jamais fait que se tromper, applaudissaient. Pour tous ces gens, la vie ne pouvait avoir ni bougé, ni évolué depuis soixante-quinze ans et la vérité enseignée à cette époque devait continuer à être la vérité d'aujourd'hui.

Quelle erreur présomptueuse et néfaste ! Et comme on reconnaît bien là nos porteurs de peaux d'ânes.

Aujourd'hui les tenants de l'économie libérale sont littéralement balayés. Leur théorie, puisée par ses longs efforts profiteurs, est à terre et nul ne la relèvera jamais. On ne saurait, quelque ingéniosité qu'on y mette, ranimer ce cadavre. Il est froid depuis longtemps. Qu'on l'enterre et vite.

En réalité, les crises qu'ils appelaient, pour leur commodité de surproduction n'étaient que des crises généralisées de sousconsommation, parce que seuls étaient encore satisfaits les fameux besoins solvables et que les autres, les insolubles, étaient royalement ignorés par les chevaliers du profit. Chaque crise faisait de nouveaux chômeurs et, de proche en proche, leur nombre atteignait, en tant que chômeurs totaux ou partiels, 150 millions dans le monde, en comptant seulement à leur charge une femme et un enfant, ce qui est peu.

Cela n'empêcha nullement les marchés de se fermer et l'asphyxie de l'économie mondiale de se produire.

Il fallut donc chercher autre chose et voici ce qu'on découvrit : la rationalisation, la standardisation, le fayollisme, la méthode Bownan, la méthode Bedeau et autres, dont le résultat le plus clair fut de créer des chômeurs nouveaux et de grossir les armées de réserve du travail.

Tous ces chômeurs étaient, naturellement, des sousconsommateurs de fait et, que les défenseurs de l'économie libérale le nient ou non, cela ne saurait supprimer la chose.

C'est alors qu'ils eurent une idée de « génie » (?) qui consistait en ceci : utiliser tous ces chômeurs à construire partout de l'arme-

ment. Le procédé était bon puisqu'il a permis de résorber le chômage à peu près complètement dans tous les pays. Mais il était aussi machiavélique et criminel. Ces messieurs savaient parfaitement qu'en fabriquant à force de l'armement partout, on aurait un jour l'envie de l'utiliser et que la guerre serait l'inéluctable aboutissement de leur politique. On ne surprendra personne en disant qu'ils ont la plus lourde responsabilité dans le déclenchement de la guerre. On peut même ajouter que si Hitler et Mussolini n'avaient pas existé, ils les eussent inventés, tant ils en avaient besoin. En effet, sans se préoccuper de qui serait vainqueur ou vaincu, ils savaient bien que la guerre qu'ils avaient contribué à préparer et à déclencher causerait partout, en raison de son ampleur, de son universalité même, des monceaux de ruines qu'il faudrait relever plus tard. Ils savaient aussi que cette guerre nous ramènerait à l'économie de la rareté, si propice à la réalisation du profit.

Pendant, une fois de plus, ils se sont trompés et en dépit de tout ce qu'ils ont pu croire, dans moins de dix ans les ruines du monde seront relevées partout ; le progrès reprendra son cours et l'abondance sera de nouveau de ce monde.

Comment, sous prétexte de liberté, les défenseurs de l'économie libérale, aussi criminelle que l'Inquisition, ont-ils le front de continuer à la soutenir ? C'est une aberration inconcevable qui semble guider ces hommes, qui nieraient l'existence du soleil en plein midi.

Qu'on ne passe plus son temps à discuter avec eux. Nous avons mieux à faire. Faisons-le le plus rapidement possible.

PIERRE BESNARD
(A suivre.)

LIVRES

- «L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski 2 00
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune» 6 15
Daniel Guérin : «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital» 6 15
Noam Chomsky : «L'Amérique et ses nouveaux mandarins» 24 00

MAKHNO

(De « Freedom », mars 1970. —
anarchist pamphlets n° 1)
Traduit de l'anglais par Le Henaff

I

DEUX HEROS MECONNUS

La guerre organisée sévit conjointement à la propriété privée depuis au moins cinq milliers d'années. Depuis la barbarie, à travers le servage et la féodalité, jusqu'au capitalisme actuel, l'homme, au nom de la propriété, des droits aux richesses du sol et aux moyens de production et de distribution des biens que les peuples du monde ont créés. En outre, à travers toute l'histoire, les groupes ou les classes dirigeantes s'arrangent pour obtenir le soutien de leurs sujets dans leurs luttes.

Cependant, depuis environ un siècle, les hommes et les femmes ont commencé à contester le droit des maîtres à forcer ou à encourager leurs sujets à se battre pour eux. Des gens se disant anarchistes, libertaires et, quelquefois, marxistes, ont prétendu — souvent face aux sarcasmes et à la persécution — que la grande majorité des peuples de toutes les nations, paysans et ouvriers, n'ont aucun matériel en jeu dans les conflits et les guerres de leurs maîtres, que la guerre entre les dirigeants ne peut leur profiter en aucune façon, qu'ils devraient en fait s'unir contre leurs dirigeants respectifs, contre leurs propriétaires, les dépouiller de leurs puissances et de leurs richesses et rendre les moyens de vie l'héritage commun de tous, indépendamment des races, des religions, des nationalités ou des sexes.

Ces anarchistes et ces libertaires n'étaient pas des pacifistes au sens strict du mot. Ils n'aimaient pas leurs ennemis et ne tendaient pas l'autre joue. Ils eurent ce qu'on a appelé une position de « classe ». Ils prétendaient que si les circonstances exigeaient un soulèvement armé dans l'intérêt des masses, ou « pour la défense de la révolution », ils le fomenteraient. Ils disaient que les travailleurs doivent, si besoin est, se défendre des contre-révolutionnaires. C'étaient les opinions à la fois de Marx et de Bakounine. Et, bien entendu, au cours des années, bien des anarchistes et des communistes libertaires ont pris les

armes pour défendre ce qu'ils considéraient comme leur intérêt, et celui des travailleurs. Ceci a eu lieu dans plusieurs pays, notamment au Mexique, en Russie et en Ukraine, et en Espagne. En Russie, en Ukraine et en Espagne, les forces anarchistes défendaient leurs communes, leurs fabriques, leurs moyens de transport, leur « révolution », à la fois contre les attaques des communistes (bolcheviks) et les fascistes (falangistes).

Les anarchistes et les marxistes libertaires ont toujours été prompts à signaler qu'ils n'ont pas de dirigeants, qu'ils n'ont pas besoin de dirigeants. « Les hommes forts n'ont pas besoin de dirigeants, ils sont leurs propres dirigeants », aurait dit Emiliano Zapata, le révolutionnaire anarchiste mexicain. Toutefois, les « armées » anarchistes d'Ukraine et d'Espagne ont produit et exalté des commandants et, d'après de nombreux observateurs bourgeois, des dirigeants brillants et dynamiques. La brève carrière des deux plus fameux (ou infâmes) « dirigeants » militaires anarchistes vaut la peine d'être rappelé, ne serait-ce que parce qu'il y a eu, tant par les partis politiques de droite que de gauche, une « conspiration du silence » à propos de leurs activités et de leurs exploits. Chacun d'eux dans la mesure où il a été mentionné, a été traité de bandit aussi bien par les fascistes que par les communistes (1).

« ...Makhno, le pittoresque anarchiste chef de bande dans le sud de l'Ukraine... » (Maurice Dobb, « Le Développement économique de l'URSS depuis 1917, p. 105).

NESTOR MAKHNO

Nestor Ivanovich Makhno est né le 27 octobre 1889. C'était le plus jeune fils d'un couple de pauvres paysans de Coulaï-Polya, une large bourgade ukrainienne du dis-

(1) ...Outre les bandes qui se maient la destruction dans les diverses parties du pays, Makhno, Grigoriev, Skoropadsky, Denikin, Petlioura et plusieurs autres pillaient sur une grande échelle. Sous le prétexte de lutter contre le bolchevisme, des brigands de toutes sortes ravageaient le pays et l'amènèrent presque au bord de la ruine. (Narodny Bank de Moscou, Revue Mensuelle, décembre 1934, page 9.)

trict d'Alexandrovsk, dans la province de Ekaterinoslav, entre le Dnieper et la mer d'Azof. Nestor n'avait que onze ans lorsque son père mourut. A l'âge de sept ans sa mère l'envoya travailler comme berger, pour s'occuper des moutons et des vaches des riches fermiers koulaks d'origine allemande, et des nobles locaux. A l'âge de huit ans il parvint à suivre à mi-temps les cours de l'école, mais son éducation fut interrompue à douze ans. Makhno trouva alors un emploi d'ouvrier agricole et ensuite jusqu'à l'âge de dix-huit ans il travailla dans une fonderie. Il développa une haine farouche pour les nobles, les patrons et les koulaks, qu'il considérait tous comme des exploités.

En 1906 il adhéra au Groupe anarchiste de Goulaï-Polya. Makhno était devenu un anarcho-communiste. Deux années plus tard il était entraîné en justice sous l'accusation de terrorisme et d'autres activités anarchistes. Un chef local de la police avait été assassiné. Il fut condamné à la pendaison, mais en raison de sa jeunesse la sentence fut commuée aux travaux forcés à perpétuité. Il fut envoyé à la sinistre prison Boutyrka, de Moscou. Là il commença à se rebeller contre la discipline pénitentiaire et il fut souvent mis au cachot avec des fers. Boutyrka était, comme la plupart des prisons russes, glacée et humide. Makhno y contracta la tuberculose pulmonaire.

Lorsque le révolutionnaire anarchiste bien connu, Peter Archinof, fut enfermé à Boutyrka pour avoir introduit clandestinement de la littérature anarchiste en Russie, lui et Nestor Makhno devinrent bien vite de bons amis. Archinof était plus âgé que Makhno et bien plus instruit. Il aida Makhno à s'éduquer et il lui apprit la plupart des idées et des idéaux de Bakounine et de Kropotkine.

Le 1er mars 1917, Makhno, Archinof et tous les prisonniers politiques russes furent libérés par le nouveau gouvernement provisoire. Peter Archinof resta à Moscou et devint un membre actif de la Fédération Anarchiste de Moscou, tandis que Nestor Makhno retournait immédiatement à Coulaï-Polya, en Ukraine. Dès son arrivée il aida les paysans à s'organiser en une commune libre et à former un Soviet. Il devint le président du Syndicat des Travail-

leurs Agricoles de la région, et plus tard le président du Soviet des paysans et des travailleurs de Coulaï-Polya. En août 1917, écrit Paul Avrich, « en sa qualité de chef du Soviet, Makhno recruta une petite bande de paysans armés et commença à exproprier les propriétaires de la région et à distribuer leurs terres aux paysans pauvres ». Pour les paysans de Goulaï-Polya il était un nouveau Stenka Razin. « Ainsi, il devint l'ennemi mortel du riche et des groupes bourgeois locaux », commenta Pierre Archinof. A son sujet, George Woodcock note qu'il avait une personnalité dynamique et dostoïevskienne.

BREST-LITOVSK

La première guerre mondiale plongea la Russie tsariste dans un chaos économique et social, principalement parce que ses ressources industrielle et agricole et ses transports étaient si arriérés et inaptes à supporter l'effort d'une guerre moderne. Au début de 1917, la situation, particulièrement sur le plan de l'approvisionnement, était désespérée. De plus, les troupes au front étaient, d'après les mots de Lénine, en train de voter contre la guerre avec leurs pieds. Ils désertaient par centaines de milliers.

Entre le 8 mars et le 12 mars, des grèves contre la guerre et des démonstrations de masses par les femmes de Pétrograd (ancienne St. Petersbourg) débouchèrent rapidement en une grève générale où les travailleurs désarmèrent la police et les militaires. Après la révolution de mars (c'est-à-dire de février d'après le vieux calendrier), un gouvernement provisoire fut constitué qui essaya de poursuivre la guerre. En novembre, ce gouvernement s'était complètement discrédité. Et le 6 novembre, le comité militaire du Soviet de Pétrograd, contrôlé en majorité par les bolcheviks, ordonna l'insurrection armée dans la ville. Les bolcheviks agissaient d'après des instructions issues de leur Comité central, qui avait décidé de prendre le pouvoir et de se constituer en gouvernement. Le nouveau gouvernement était déterminé à rester au pouvoir. Pour ce faire, il était essentiel que la Russie se retire de la guerre. Après avoir engagé les négociations avec les Allemands, la délégation des Soviets ayant à

La CNT, o la fuerza del destino

ESO parece el título de una novela por entregas y sin embargo no lo es. Expresa una verdad histórica comprendiendo el pasado, el presente y el porvenir. Por eso damos título novocentista a esta nota sin plagiar a Luis de Val, a Campoamor ni a Echegaray.

A la C.N.T. se la da por desaparecida sin parar mientes en ciertas fuerzas políticas españolas que efectivamente han desaparecido. No han tenido aguante pese a lo que antaño brillaron. Brillaron solamente, porque jamás habían conectado con el alma del pueblo. Pedíanle a éste el voto y, obtenido, lo olvidaban hasta nuevas elecciones. La C.N.T., nacida del pueblo, que era el pueblo mismo e intérprete de sus sueños más caros, queda vigente en la memoria de la España auténtica por lo mucho que había predicho, obrado y conseguido, sin afán de logros particulares.

Cuando el país, no obstante los grandísimos esfuerzos consentidos, derrochados, por el elemento confederal y anarquista quedó invadido por la tiniebla totalitaria, republicanos, socialistas y comunistas quedaron envueltos en el torbellino de la muerte y el cenetismo tuvo parte mayor en el supremo sacrificio. Hoy, a 31 años vista, los presos cenetistas aún son los penetrados más hondo en la mazmorra de Franco. Mientras el comunista de tercera arriesga cárcel atenuada por tratos del Kremlin con El Pardo, la C.N.T. permanece acervamente intolerada. El régimen ha tratado de corromperla y no lo ha conseguido. Ella se mantiene inalterable y digna en el interior español como fuera del mismo, quedando en esperanza del pueblo. Se la ha desarticulado, se ha anhelado pulverizarla, desvanecerla, en potencia y en recuerdo, y no se ha conseguido. Pese a su estado de ahora, su vitalidad es efectiva. Franquistas, marxistas e incluso catalanistas la ignoran, fingen ignorarla para dar pábulo a creaciones obreristas de última hora, huera, híbridas, sin historia ni contenido. Todo menos reconocer vigencia al anarcosindicalismo español, tan señero, tan realizador, tan idealista-práctico ayer como hoy, hoy como lo será mañana. Creador siempre, incluso en medio del

combate. Tan soñador al propio tiempo que positivista, que ha quedado grabado en el alma de la clase trabajadora, empezando a penetrar en la siquis de la gente joven ilustrada. Eso empuja y los trabajadores ya no estaremos, en adelante, «solos con nosotros mismos». La clase sapiente siempre nos había desdenado porque nuestro sindicalismo no acepta candidaturas, candidatos ni existencia de cándidos. Gente libre y de porvenir, la nuestra. Sin Estado de ninguna clase y en la antítesis de toda dictadura. Pueblo al fin emancipado; trabajadores libres. ¿La fórmula de convivencia? Está ensaya-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 2 de Julio de 1970

da: las colectividades de pueblo, de profesión, de sindicato; de municipio libre donde así se prefiera.

No preocupe a los compañeros la imposibilidad actual de acumular cifras sorprendentes. El enemigo nos «desconsidera» al mismo tiempo que vigila los rebrotes cenetistas para cortarlos. Lo demás que se le opone, lo propaga en sus crónicas judiciales: el curato rebelde, el comunismo rusófilo, las comi-

siones obreras, etc., etc. Lo nuestro no lo menciona por miedo a despertar la nostalgia anarquista de una España libertaria nulamente vencida.

Piensen en ello los cenetistas de corazón y mente: la C.N.T. no es espectáculo en España, pero vive, alienta en la entraña del pueblo hispano. Cuando esta pasión oculta se exteriorice, el mito de liquidación anarcosindicalista se desvanecerá como azucarillo en contacto con el agua.



Horas al aire libre

ESTAMOS en verano y las jiras y excursiones tienen anuncio frecuente en estas páginas. Costumbre saludable que nos viene de viejo con ropaje de lo siempre nuevo.

En I. se disponía de local social, familiar y animado, y las autoridades en unos momentos de fobia lo clausuraron, dejándonos — a medias — en la calle. Siendo verano sallamos al campo. Siendo invierno ideábamos en el ruedo de la estufa.

El sol brocheaba en oro nuestro entusiasmo montañés o campero. La juventud radiante nos acompañaba en energías de mozos y frescas sonrisas de mozas. Nosotros, bien musculados y con sangre que la expansión integral enriquecía, estábamos lejos de sentirnos viejos. Tampoco ahora, con menor motivo.

Las excursiones a la Candia aportaban gente, color e iniciativas. La hierba allí huele imperativa, bordeando o prendida en la roca altiva que ofrece hilillos de agua pura escapada de su seno, con resultado de una balsa, de un riachuelo de agua fría que, en el baño, no enfriaba nuestro entusiasmo.

Luego eran la comida, la menuda siesta, el coloquio libertario,

la iniciativa expuesta y aceptada, o regateada, o ampliada, para terminar con un estallido de juegos, de alegrías, de impulsos, o de paseos meditativos, según preferencia de cada uno. Las muchachas se deshacían en alegres devaneos y sus madres lamentaban, con los ojos, que los jóvenes libertarios resultaran más atrevidos con la G. C. que con sus queridas cachorras.

Ello en la Candia como en La Sala, Can Macià, la Tossa, el Molí Major, el huerto capelladense, el encinar del Bedorc, y demás glorias de la naturaleza cercana, resultando un acrecentamiento de familia, una estima grande de compañero a compañero, o compañera; un nexo fraternal entre personas afines que llegarían a compartir alegrías comunes y tristezas afectando a miembros de la libre colmena. Los actos de solidaridad eran espontáneos y relevantes, siempre cumplidos sencillamente, como un deber comprendidos. Los propósitos de propaganda y de ayuda a los presos eran tan fervientes como positivos, frutos de una maduración gestada de una excursión a otra.

Merced a éstas los lazos de afectación iban comprendiendo a compañeros y familias de pueblos cer-

canos o no tanto, siéndonos, aún hoy sumergidos en el desastre del exilio, posible reconocernos con compañeros de Tarrasa, de Martorell, de Barcelona, de Esparraguera, de Villanueva y Geltrú, de Manresa, de la Maresma, de Guixols...

Felices aquellos tiempos en que el compañero era hermano, y el sentir y el proceder de éste se equivalían al sentir y a la conducta tuya. Felices aquellos tiempos en que las caras hoscas se alejaban motu propio y las frases mordaces, hirientes, se escuchaban una vez y no más en el corro de los bien intencionados.

Felices los días presentes que verán — inevitablemente — recobrada la paz anímica en nuestro elemento, injustificable éste sin la formalidad del hombre con respecto a las ideas. Pues cuando veracidad no existe, el camino de la fuga es el más honesto.

ROVELLAT

ENSEÑANZA MALA Y CARA

ZARAGOZA. — En una asamblea celebrada en esta ciudad por una entidad de familias numerosas y bien aseadas, se llegó a la conclusión de que la enseñanza que recibe su querida y abundante prole es deficiente además de carísima por la cuota mensual y las ediciones abusivas con que las afean los administradores de grupos escolares. Elevadas las conclusiones al Estado, los representantes de la España prolífica y mensualmente torturada por las minutas escolares, fueron al Pilar a entonar preces a la Virgen, mas pasaron de largo ante la azafata, en pos del derecho a la vida barata.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

LA PLAGA DEL ANALFABETISMO

SE hace alarde de las ventajas de nuestra actual civilización; se ensalza el progreso, y a tenor de los más desarrollados países, en el sentido industrial, así pasa que muchos perciben el conjunto humano. Suele aludirse a los millones de obreros ingleses, alemanes, franceses, holandeses, yanquis, que dadas las condiciones de trabajo, pueden usar un standard de vida económica bien superior a lo que conocieron sus antecesores. La alienación, la dependencia al respecto del Estado y de los organismos que conlleva la plutocracia en sus diversos aspectos es una realidad que no puede soslayarse. Quienes, en Norteamérica reciben las tristes noticias del fallecimiento de los hijos tragados por la aventura belicista saben que no estriba todo en poder comer bien.

Pero admitiendo que son muchos aquellos productores que, como vulgarmente se dice, «viven bien», ¿acaso no es mayor, pero mucho mayor, la cantidad de los que vienen mal? Existen en Asia, en Africa, en América, en Europa inclusive, millones y más millones que comen de un modo deficiente, que se hallan hundidos en el pauperismo. Víctimas de un raquitismo hereditario es la herencia que van a dejar a los seres que les sigan: miseria sobre miseria.

Y factor de infortunio, una de las causas de la mala situación, estriba en esa gran plaga espiritual que es el analfabetismo. El analfabeto cae en todos los inconvenientes que conlleva la ignorancia. Y sabemos que se valen de la ignorancia las religiones y los capitalistas, que medran explotando a los que trabajan y penan. A más intenso promedio de analfabetos, más se acentúa la tiranía y la explotación de un país. A título de referencia, tenemos el caso de El Ecuador, donde, en cifras oficiales, que ya es sabido siempre declaran menos de lo que es la realidad, se manifiesta que existe un 80 por 100 de analfabetos entre la clase trabajadora. Y no nos quepa duda de que en otras repúblicas suramericanas debe de ser mucho mayor el porcentaje de aquéllos que no saben leer ni escribir.

Sabemos que incluso sabiendo leer y escribir, teniendo instrucción, hay muchas gentes que se dejan explotar, que caen en las

rutinas de que anda pródiga la vida social. Pero es incuestionable que el que posee una instrucción primaria se halla en situación de poder leer la hoja impresa, el periódico, el libro. Puede así ir comprendiendo detalles, características de la vida social. Se ha hablado de que actualmente está la televisión, que incluso al analfabeto le da una idea de la marcha del mundo. Pero la televisión, en buena parte, depende del Estado. Y los gobernantes es harto sabido que no han de poner interés en revelar las características de la explotación burguesa y de la hegemonía estatal sobre las masas obreras.

LIBERTARIOS EN COMUNIDAD

Algunas veces, como en la parte francesa de este semanario se ha expresado, ha habido núcleos, o grupos de compañeros, que desearon demostrar en la realidad el valor de las ideas ácratas, en lo moral y en lo económico, han planeado la puesta en marcha de una comunidad, la realización dentro de ambiente reducido, de lo que se podría realizar en gran escala. Ello al margen de lo hecho como consecuencia de una acción de impulso revolucionario. Cosa del «anarquismo realizador» de que se nos había hablado con plausible argumentación por parte de compañeros de tanta solvencia intelectual como lo eran Max Nettlau y Gustavo Landauer,

Armand llegó a publicar un grueso volumen de unas quinientas páginas refiriéndose a los ensayos de tipo libertario, llevados a cabo en distintas épocas y en diferentes países. Libro muy documentado y aleccionador al propio tiempo, ya que en él se especifica cómo fueron cuajando laudables iniciativas, cómo se desarrollaron y el motivo de que se malograron algunas realizaciones. Armand, como todo aquél que mucho ha teorizado, tenía sus cosas más o menos discutibles, pero con Landauer, Nettlau, y otros, estimaba que las ideas no son cosa de esperar vivirlas el año tres mil. Creía que al margen del Estado, al margen de la explotación capitalista, se puede hacer vida libertaria.

Ahora bien, para afianzar una obra que se desea resulte de consideración, hace falta asegurarle una base. En el caso que nos ocupa, es el buscar la afinidad en todo lo posible. Ya sabemos que

todo es relativo, y que no puede haber una total coincidencia, pero gustos y costumbres precisa que vayan aunados, que exista un decidido anhelo de laboriosidad. Al fallar estos factores, ya uno o bien el otro, se malogra la empresa que se intentó consolidar.

El peligro de que ha sido rodeado el ambiente de algunas colectividades ha sido el aburguesamiento. Al no haber una especie de tope moral para rehusar acrecentado anhelo de beneficios, al dar libre curso a la ambición, al no vencer egoismos malsanos, todo se ha perdido. En lugar de dominar al dinero, los individuos se han dejado dominar por el dinero. Es lo que constituye la mentalidad burguesa.

Donnay, en una obra de teatro, y Duhamel en su novela «Le désert de Bièvres», han planteado el problema de la convivencia en ambiente de comunidad libertaria. Lo que han reflejado en el terreno de la ficción ha derivado en un evidente fracaso ante las diferencias temperamentales y de sensibilidad. Armand aducía que donde menos había experimentado fracasos la obra de comunidades era en el aspecto religioso, ya que en ese caso se partía de una disciplina admitida por toda la comunidad. Todo es relativo, todo puede zozobrar de no haber un acuerdo serio, un sentido de responsabilidad. Algunos recordamos siempre aquella famosa Colonia Bascón, de supuestos anarquistas naturistas, que terminó como aquel famoso Rosario de la Aurora, a empujones y trompazos, pues mientras unos se deslomaban trabajando, otros, usando de una caprichosa libertad, se estaban panza al aire tomando baños de sol. Pero a la hora de comer, los que menos habían trabajado, engullían doble que los otros.

En ocasiones el nombre no hace la cosa, y hasta quienes no se vanaglorian de idealismo realizan tarea que en el fondo es de contenido idealista. Nos han hablado de cooperativas de producción, de comunidades de trabajo sin etiqueta. Así las hay dentro del gremio de la relojería, en el ramo de la ebanistería, en la industria de tejidos, y debe de haberlas en otros géneros de industria.

No se puede ignorar que en la industria, como en el comercio y adyacentes, el capitalismo tiene cuantiosas disponibilidades, y con sus grandes almacenes y sus

importantes talleres, desbancan a la artesanía y al pequeño comercio. Ello particularmente en los grandes núcleos de población. Pero ya en plan de realizaciones libertarias, puede ser un recurso para la liberación de tipo económico la colonia agrícola, en sus diversos aspectos. Claro que para que no resulte de un trabajo agobiante se han de tener nociones y práctica en la materia así como también usar de modernizados medios de trabajo en el sentido técnico.

Armand, haciendo mención a los fracasos originados en el ambiente libertario en lo relativo a los ensayos de emancipación económica, decía que al referirnos a ello no tenemos en cuenta que dentro del mundo burgués, en el conjunto de la sociedad capitalista, los fracasos son muy abundantes y de consideración; lo que pasa, manifestaba, es que en ello no paramos atención. En fin, ensayar una y otra, y otras veces, nada tiene de particular si tenemos en cuenta lo de que la vida es lucha, y nunca los libertarios nos hemos negado a batallar contra los males de la sociedad burguesa.

AURORA BERTRANA, INCONFORMISTA JUVENIL

La notable escritora catalana ha cumplido ya los 71 años. Tras de tener escritas bastantes novelas, ahora redacta sus «Memorias». Detalle simpático el que escriba: «Me exasperan los conformismos. Quizás piense así porque siempre he cultivado sentimientos anarquistas.» Declara que no se considera vieja. «Incluso me atrevería a asegurar que soy mucho más joven que algunos que lo son por la edad y piensan y escriben como auténticos ancianos.» Manifiesta que el dinero es una cosa execrable por el que la gente se engaña y se mata, no le interesa lo más mínimo.

Cuando tantos al llegar a la ancianidad se vuelven conformistas, es alentador leer lo que expresa esa mujer inteligente, de *ancianidad juvenil* y de aire inconformista.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Aqui y ahora

El sabio kalikatres

por Juan Español

EL Chulo del palacio de Santa Cruz (alias López Bravo), y ministro de Relaciones exteriores español para quien no lo sepa, no ha mucho que hizo unas declaraciones al redactor de un rotativo barcelonés ante la pregunta de éste sobre las dificultades que el proceso de integración en Europa podría plantear a España el día que el Parlamento europeo sea elegido por sufragio universal, pues como es bien sabido, la constitución franquista rechaza de plano ese modo de representatividad política. El ministro, con su perenne aire de suficiencia, pontificó de esta manera: «Por lo que se refiere al sufragio universal, es una de las diferentes técnicas que se han arbitrado para instrumentar la representación política. Creyeron en ella algunas ciudades griegas, dejaron de crear los medievales, los renacentistas y los modernos, y han vuelto a crear ahora algunas sociedades contemporáneas. ¿Qué pasará cuando estemos en vísperas de integración? Entonces reconsideraremos la coyuntura.» Uno se pregunta, ante tales afirmaciones, qué pasaría en la formación de jóvenes generaciones si este buen señor acaparara el profesorado de derecho e historia política. Por lo pronto tenemos el antecedente de que este personaje infatuado es ingeniero naval. Este hecho puede disculpar, pero no justificar, que haya regentado el ministerio de Industria. Al fin y al cabo está en la línea de sus actividades, lo cual no quiere decir que su capacidad de ingeniero esté a la altura necesaria de la de un ministro de Industria. De pronto, y como sacado de la manga, le tenemos en el puesto de ministro del Exterior. A este paso no es extraño que le veamos deambular por el resto de los ministerios, pues parece ser que su sapiencia es polifacética. Iba a decir que cuál será su violín de Ingres, pero pensándolo bien vengo a caer en la cuenta de que para su eficiencia multivocacional todos son violines, o violones.

Como él es un tecnócrata, todo lo entiende bajo la mira de la tecnocracia. Pero adviértase que es un tecnócrata franquista, y esto ya constituye una diferencia esencial con lo generalmente se acepta como tecnocracia. Como todo lo de España, es diferente. Decir que el sufragio universal es una mera técnica de representación política es desconocer, a

sabiendas o no, los condicionamientos básicos de la política, de la democracia moderna y los principios de la antigua. Sería, en todo caso, una insólita versión capaz de derribar todo lo conocido hasta la fecha sobre el tema. Nosotros, que no somos políticos pero nos vemos constreñidos a saber de política por el cecho de estar contra ella, entendemos (y con nosotros todos los demás que no sean franquistas) que el sufragio universal no es una técnica de la democracia, sino un principio constitutivo de ella y como tal, la base primigenia en la que se instauró un nuevo régimen político, que es el actual de la democracia. Sin el sufragio universal, la democracia puede ser lo que se quiera, menos democracia, pues ésta reconoce de inmediato el voto popular, la participación de todos los ciudadanos en la elección de los gobernantes, o en otras palabras, la participación en la decisión política y en la orientación del sistema, sin ninguna clase de discriminaciones ni exclusiones. Por otra parte, nuestro sabihondo ministro quizá quiere darnos gato por liebre cuando echa mano de la democracia griega y medieval con el fin de cohesionar sus argumentos. Pero no hemos de caer en la trampa, y no porque seamos muy listos, sino porque la trampa es tan burda y evidente que la ven hasta los topos. En primer lugar no es muy honrado apelar a los lejanos tiempos griegos de la democracia con la intención de combatirla, pues nunca el nacimiento de un régimen ha venido revestido de la perfección suma, y sólo el curso del tiempo, y con él la experiencia, intervienen en su modelado y perfeccionamiento. A los griegos les debemos el primer paso, aunque fundamental, para la democracia, pero es obvio que la suya no es la nuestra, por lo menos en teoría. La democracia griega se regía por estamentos, admitía las clases y la discriminación, no era universalista y, ya en este camino de cargos, oceptaba como natural la esclavitud. En la misma medida, y por lo que se refiere a la Edad Media y Moderna, no caben comparaciones ni analogías con la democracia actual, pues si bien en aquellos tiempos no se desconocían las técnicas electivas, en cambio se ignoraba en absoluto lo que hoy conocemos por sufragio universal. Y para cualquier mente no obtusa o malintencio-

nada está claro que no debe ni puede confundirse entre mera elección y sufragio universal, pues es éste y sólo éste el elemento constitutivo de la democracia a partir del cual se operó el cambio radical de una nueva ordenación política.

La prueba palmaria de que el ministro se expresa hipócritamente y con aviesa intención reside en el hecho de que, al final, dice que llegado el caso, «se reconsiderará la coyuntura». Esto quiere decir que existe la posibilidad de que haya que admitir las directrices formales de la democracia si se aspira a una integración europea, en cuyo caso ¿en qué queda su abrupto alegato contra ella? El ministro parece querer dar a entender filosóficamente que sólo por la fuerza de las circunstancias habrá de someterse a las horcas caudinas de la democracia europea, y posponer para ocasión más propicia la puesta en marcha de sus concepciones políticas tan revolucionarias e inverosímiles como estrañarias, debidas a la febril maquiavaria de su portentoso cerebro.

Si en sus frecuentes viajes por el extranjero va exponiendo tan extraño concepto de lo que es la verdadera democracia, no dudamos de que ha de cosechar muchos éxitos, sobre todo en Marruecos, el último país visitado, donde un hombre de parecidas características chulescas y soberbias, se las ingenia para tener sometido a sus imposiciones a su pueblo envilecido y subdesarrollado. Y a propósito de las connivencias fascistas entre los gobiernos de España y Marruecos, y aunque salga un poco del tema principal de este comentario, no puedo por menos de citar un caso sorprendente. Un caso que en España no se dio noticia de él, pero que sí halló eco en el extranjero, por ejemplo, en «Der Spiegel», «Le Monde», «The Times» y «Herald Tribune» del mes de febrero pasado, con la consiguiente protesta de intelectuales, juristas y religiosos. Se trata del caso de dos súbditos marroquíes, Mohamed Ajar y Ahmed ben Gelou, que residían en España desde el 1968 como refugiados políticos, acogidos a la hospitalidad española. El primero de ellos ha sido el fundador de los primeros sindicatos marroquíes y gran luchador por la independencia de su país bajo el nombre de Saïd Bounailat y que fue condenado a muerte por los franceses. Es uno de los prin-

cipales organizadores del partido Unión de Fuerzas Populares. Cuando este partido abandonó el poder en 1960 y se enfrentó al rey, Mohamed Ajar fue acusado con otros muchos de preparar un complot contra el trono y condenado a muerte en rebeldía en el año 1963. Pues bien, el 29 de enero último ambos fueron detenidos por las autoridades españolas. Como la detención se prolongaba sin que se entablara ningún procedimiento judicial, el abogado defensor se dirigió por escrito al Fiscal del Tribunal Supremo pidiendo la intervención de la Administración de Justicia. Pero éste no contestó. También se dirigió, en el mismo sentido, a la Dirección General de Seguridad, invocando la aplicación de la Ley de Extradición, a cuyo efecto los encartados adelantaban su deseo de no ser extradicionados, y que si, de todos modos, eran expulsados, no fuesen entregados a Marruecos. Sin embargo, el abogado pudo enterarse al fin en la Dirección General de Seguridad de que sus patrocinados habían sido «expulsados» a Marruecos a petición de este último país, el 16 de febrero. Para los delitos políticos (no se les encontró delito común alguno a dichos marroquíes), la Ley de Extradición española es clara y taxativa, según el artículo 6º. «No se concederá la extradición: 1º Por delitos de carácter político, salvo que el hecho constituya esencialmente un delito común o revelare una singular perversidad en el delincuente sean cuales fueren sus alegaciones respecto a la motivación o finalidad de aquél...» Nadie dictaminó nada sobre un posible delito común, y su expulsión fue, precisamente, a Marruecos. ¿Qué suerte habrán corrido ambos hombres? El Gobierno español y el de Marruecos ya pueden decir con la conciencia bien tranquila: «Justicia est faite.»

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. **Adquirirlo y estudiarlo.**

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Desde Alicante

SINDICALISMO

Ciudadano Esteban:

QUERIDO amigo: No se puede combatir lo que no existe. En España no existe ninguna clase de sindicalismo obrero. El sindicalismo del régimen de Franco es un sindicalismo estatal, compuesto por el gobierno, procuradores, la alta banca, ejército, burguesía, Iglesia y toda clase de polizontes; obreros auténticos ni uno. En resumen, un nido de víboras.

Fíjate qué tal será la Oficina Internacional del Trabajo, que el sindicalismo franquista está adue-

CHISPAS

Casa nueva en París.

«Podría ser un palacio, podría ser una choza.»

No será choza, será un regazo, será hogar libertario al fin encontrado.

Lo primero construido: la Biblioteca. Ven a verla.

Otro reencuentro ardentemente esperado: la Armonía.

Lo felizmente perdido: el jazz-band de la discordia.

Coge forma la sala de encuentros para divagaciones provechosas.

Seguirán las secretarías, la sala grande para grandes realizaciones, hijas de parlamentos pequeños, ceñidos, no de discursos extensos, ampulosos, de los que paralizan la Obra.

Compañeros electricistas, albañiles, madereros, yeseros, braceros: Cumplamos con nuestra obligación; si no, ante la realización de los otros nos sentiríamos incómodos, desmerecidos.

Realizar, mejor que murmurar y desdeñar; o quedar sin barca con necesidad de pasar el río y sin aletas nadadoras.

En la Casa, cada cual recobrará el Sindicato, el Ateneo, la Agrupación que en España había — y lo había — poseído.

Disponte, compañero.

CHISPERO

rido a dicha organización ginebrina. Así es que puedes desestimar todo lo que te digan de dicha organización en sentido obrerista, porque de ello no tiene absolutamente nada. El lobo no cuida del cordero, se lo come.

Estos esperpentos monterillas que tenemos por gobernantes, se creen que así engañan al mundo, ¡pobres mentecatos! No saben que cuando ellos van, el que más y el que menos ya está de regreso. Lo que sí saben y sabemos todos, es que las mentiras les cuestan un ojo de la cara. El dinero lo traspasan a espuestas hacia el extranjero para cubrir gastos de tanta mentira como sueltan. Y que conste que la mentira además de inmoral es pecado, con tanto blasonar de que vivimos dentro de una civilización cristiana. ¡Pobre Cristo, cómo te han puesto! Estás tan pingoso que ya no sabe uno por dónde cogerte...

Para hacer ver lo negro blanco tienen a media docena de testaferos como Abellán, que baila como una triste marioneta a medida que le estiran de los hilos. Así se encierra toda la obra magna del sindicalismo estatal español. Y ese hibridismo de las comisiones obreras compuestas por católicos y comunistas, todo se reduce a esfuerzos de flaqueza. El trabajador español no pica en esos reductos de borreguismo. No se para en la fachada, quiere ir al fondo de la casa, pero sin pastores. El reformismo le aturde y desagrada. No quiere «camelos», más claro agua.

Con respecto al despachurado sindicalismo franquista y al anarcosindicalismo, es muy difícil que al trabajador español se le venda gato por liebre. Conoce a la perfección las dos partes. Sabe que el sindicalismo franquista va en pos de remachar más y más las cadenas de la esclavitud, que conducen al duro trabajo, a miseria y hambre; mientras que el anarcosindicalismo persigue la demolición de todo lo arcaico que lesiona la buena función armónica de la sociedad, siempre con vistas a romper yugos y cadenas aportando el bienestar para todos los seres humanos componentes de la humanidad sin distinción de clases ni privilegios. Esa es la obra magna del anarcosindicalismo, que los gerifaltes de todo el mundo tratan de ocultar a los ojos del pueblo oprimido y explotado, que por mucho que hagan no podrán mantener en el círculo

vicioso de la esclavitud eterna. El trabajador se avispa, se despierta y hace caso omiso de la nefasta moral burguesa predicada por los cuervos de la Iglesia, de mansedumbre, miseria y esclavitud eternas. Todos esos predicamentos ya no cuajan en la mente de los hijos del penoso trabajo, tan irrisoriamente pagado por esa pequeña fauna de filibusteros desvergonzados que se han venido aprovechando del saber y de la fuerza armada para oprimir al pobre descamisado Juan Lanás.

Juan Lanás se vuelve discolorado. Ya no es el mismo Juan Lanás de antes. Ya comienza a quitarse las moscas de encima de un papirotazo. La inquietud y la rebelión entran en su cuerpo y mira a sus verdugos de frente, no con la cabeza gacha como hasta ahora. Y se ha hecho el propósito de no pararse en nimiedades. Ahora exige pan y libertad, que es lo propiamente suyo, dado por su misma naturaleza como al resto de los seres humanos y no tiene el por qué doblegar su espinazo ante ningún titiritero majalandrin, con cabeza de chorlito. El trabajador ya no se deja pasar la mano de su patrón por el lomo en señal de obediencia y mansedumbre, como lo hacía antes el patrón con espeluznante hipocresía, y se prepara para romper las cadenas que le atan al terruño, al taller y a la fábrica. No más opresores y oprimidos. Fuera verdugos.

El anarcosindicalismo, amigo

Esteban, no es un sindicalismo franquista. El anarcosindicalismo posee las dos cosas que el hombre necesita para ser hombre: estómago y cerebro; y en él campea, como ética insuperable, nadando por encima como el aceite en el agua, la libertad.

Federico BOLERA

La madre espiritual

(En memoria de Dolores Gómez (1896-1964) con la estima que siempre mereció.)

No, Dolores. Tú no has muerto. Tu ternura y tu cariño no se han ido con tu cuerpo; están vivos, latentes; ya en ribas del Garona o del Sena parisino; en montes pirenaicos y cárceles de España. Y, a través de continentes cruzando el vasto Océano, bajo el sol de Venezuela o en la nieve canadiense, vives tú, como fuiste, como madre de esos hijos que sin haber nacido tuyos te quisieron y quisiste.

No, Dolores. Tú no has muerto. Tus hijos peregrinos te llevan por el mundo viva, latente en el recuerdo.

Federico ARCOS

Diciembre de 1964.

DISCOS

Llueven felicitaciones por la publicación del Extra de la revista «Umbral». Se vé que ha sido un acierto.

Alguna vez se acierta, y los compañeros lo manifiestan; ellos, tan parcos — tan sagazmente parcos — en el elogio.

Esto es, entonces, obra cumplida, y estímulo para emprender otra. Que no hay desaprobación más patente que la de la «voz del silencio». Preferible la crítica que desentumece a la quietud que adormece.

Nosotros conocemos el mérito y el demérito del 100 umbralístico. Más crecido aquél que éste. Y no reconocemos penacho de plumas, ni comedia de banquete honorífico con discurso de gracias y todo. Lo

importante es la obra, no el servidor de la misma. Sin aplausos ni zalemas quedaron registrados dos números caudales de nuestra propaganda: el Ferrer-Escuela Moderna y el conmemorativo de «Solidaridad Obrera», dos ascuas libertarias que prenden en el hogar hispano de ahora. La inteligencia de allí busca afanosa ambas producciones del confederal exilio.

Al 100 umbralista empieza a ocurrirle lo mismo. Guárdenlo los compañeros como un libro, pues es una página de nuestra historia de orgullosos desterrados.

...Además de una prueba de movilidad constructiva.

Nos dan por muertos los difuntos. ¡Eureka!

DISCOBOLO

La España inmollada

EN el informe de la Unesco del año 1964 sobre el porcentaje del ingreso nacional que se dedica a la enseñanza, España figura en el último lugar de los países europeos, detrás incluso de Turquía y Portugal.

En el periódico «ABC» de Madrid, del 6 de agosto de 1966 se afirmaba que sólo en Madrid se necesitaban 1.371 aulas nuevas para dar escolaridad a los 54.840 niños, entre 5 y 14 años, pues según estadísticas oficiales, carecían de puesto colegial. El mismo periódico, del día 22 de febrero de 1967, publicaba una noticia de Barcelona, en la que se decía: «Doce antiguos tranvías son utilizados en Barcelona como escuelas provisionales para paliar, en algo, la falta de locales dedicados a la enseñanza, que atienden unos 280 niños de edades entre 8 y 12 años.» Por otra parte, uno de los portavoces del llamado Movimiento Nacional, con fecha del 9 de marzo de 1967, anunciaba que en Cádiz había aún 39.000 niños sin escolaridad. Y agregaba: «En Avilés, de los 14.500 niños de la villa solamente tienen acomodo 9.315 en los quince centros escolares nacionales y en once privados, atendidos por 123 maestros correspondiendo 75 niños por maestro.

Las escuelas oficiales para niños y jóvenes subnormales son insuficientes para atender a 250 mil niños y jóvenes que están incurridos en tal condición de inferioridad física y mental, de los que sólo son atendidos una pequeña parte.

En la primavera de 1969, el general español García Rebull, declaraba: «Más del 30 por ciento de los reclutas que llegan a los cuarteles son analfabetos. De los 187.000 reclutas del año 1968 más de 18.000 eran completamente analfabetos y 65.370 no habían terminado la escuela elemental. Se da la paradoja de que los cuarteles se convierten en la escuela del país.»

La explicación de tamaño caos escolar tiene su explicación: De las 27.000 escuelas que tenían que haber sido construidas desde 1964 a 1967 sólo han sido edificadas 9.000. Y en la Universidad no existe igualdad de oportunidades. Solamente el 1,1 % de hijos de obreros y de braceros del campo hallan acceso a los centros universitarios. Pero el Estado fascista respalda la Iglesia Católica en materia de educación o sea al Opus Dei. Los ricos pueden en-

viar a sus hijos a las escuelas confesionales.

Causa horror pensar en el daño que se está infligiendo al pueblo español puesto que el día que desaparezca el fascismo supondrá un inconveniente tremendo. España estará a oscuras a causa del genocidio cultural que el fascismo practica con el objeto de aborregar a la totalidad de la población y domesticarla a resultas de la ignorancia prefabricada.

La intelectualidad española desafecta a la situación imperante tiene que editar sus obras en el extranjero para soslayar la censura oficial y eclesiástica. En la emigración han fallecido muchos intelectuales salidos de España el 1939 y muchos todavía siguen firmes en suelo extranjero.

El ministro fascista, o Opusdeista de la Educación señor Villaf Palasí, afirmó solemnemente que no le temía a la emigración de los cerebros y manifestó por añadidura, que es mejor que emigre un millón de cerebros que un millón de peones, porque entonces la imagen de España en el extranjero sería mejor.

¡Valiente idiota y malvado! A nadie más que a un tonto se le ocurre decir tal cosa. Y pensar que se trata del ministro de Educación. Pero lo trágico del caso es que no solamente emigran los cerebros sino que también emigran los peones y los obreros especializados. Yo he presenciado la llegada a la estación parisina de Austerlitz, de los emigrados económicos, que para mí son tan refugiados como los de 1939. Me causó una gran pena contemplar de la manera que salían de España los trabajadores españoles. Los vi en un estado deplorable y muchos de ellos llevaban un saco colgado a la espalda.

Estos españoles a quienes se les niega una escuela y una rebana de pan constituyen la condena más categórica del fascismo que ha convertido a España en un país subdesarrollado, con salarios de hambre, que incita a los capitalistas extranjeros a invertir en España porque sacan mayor beneficio a causa de la baratura de la mano de obra y se establece al unísono la exportación de mano de obra que constituye una fuente de divisas. Los países altamente industrializados acogen la mano de obra española a la que explotan con más dureza que a los nativos y así tratan de destruir la solidaridad obrera y se sirven de ello para atajar el em-

puje del proletariado de sus países. Por ello, y no cabe duda, que el fascismo español está prohibido por las fermentadas democracias que tienen visos de fascismo.

La era fascista no halla parangón en ninguna etapa de la vida española. La corrupción: Asunto de la Matesa que no es otra cosa que una enorme evasión de capitales y la subiguiente estafa del grupo Castaño en el Campo de Gibraltar no puede compararse por su volumen con el Straperlo de Alejandro Lerroux ni con los escándalos de la estafa Primo-Riverista. En ambas malversaciones está comprometido Franco, sus familiares y el equipo estatal.

La cantidad robada suma miles de millones. Después de lo dicho es necesario remarcar que el gobierno franquista ha solicitado un crédito de 840 millones de pesetas al Banco Mundial para la construcción de escuelas de urgente necesidad para cubrir una parte del déficit de las plazas escolares mientras que por otra parte adquiere aviones «Mirage» por la astronómica suma de 6.300 millones de pesetas. Y también trata de conseguir, o bien ha conseguido un crédito de 200 millones de marcos del gobierno socialista de Willy Brand (Alemania Federal) para la construcción del vital trasvase Tajo-Segura y en contrapartida adquiere en la misma Alemania un considerable número de tanques «Leopardo» que cuestan una cifra superior al crédito que les otorgaron.

¡Pobre España! Es saqueada a mansalva por los progenitores de la Cruzada de Liberación.

No hay dinero para construir escuelas y los españoles — muertos de hambre — tienen que renunciar a su lugar de nacimiento y abandonar a los seres queridos para convertirse en fuente de divisas. En París están haciendo de criadas algunas maestras de escuela que ganan más en el servicio doméstico que en España en el ejercicio de la profesión.

Los culpables de la persistencia de la tragedia española son exactamente los mismos, — aunque los nombres sean distintos que los que en el curso de la guerra de España (1936-39) crearon el «Comité de No Intervención» con el propósito de dejar las manos libres a los gendarmes del capitalismo — Hitler-Mussolini — y negando las armas al pueblo español. Y si ayer la intervención era camuflada, hoy intervienen de una

manera descarada en favor del fascismo español. No solamente, los ministros fascistas tales como López Bravo y López Rodó son cordialmente acogidos en las cancillerías europeas, sin exceptuar la URSS, sino que estamos presenciando los viajes de personajes americanos, franceses, alemanes y rusos a la Meca fascista ubicada en el Pardo y han rendido pleitesía a un régimen que es la reencarnación de la barbarie nazi.

Los revolucionarios españoles sabemos a qué atenernos. La lucha sigue en pie y el espíritu de julio de 1936 sigue vigente. Las democracias, o mejor dicho, el neofascismo, siguen cerrando las puertas de España. Se teme el despertar del pueblo español, que alcanzará proporciones muy superiores a las de 1936.

Hoy es más necesaria que nunca la solidaridad de la clase obrera en el área mundial, con el objeto de hacer fracasar los planes del capitalismo internacional por lo que respecta al sostén y continuidad del fascismo español.

Los revolucionarios del mundo entero tienen que ayudar al pueblo español a deshacerse de la tiranía fascista. La emancipación de los trabajadores europeos está íntimamente ligada a nuestro pueblo. Es más, la convulsión española que reproducirá, tarde o temprano, provocara el despertar de todos los pueblos europeos del Oeste al Este y viceversa, y será cuando surja la auténtica comunidad europea sin fronteras ni monopolios capitalistas.

El punto neurálgico se halla en España y sigue siendo la máxima esperanza para Europa y el mundo. Los anarquistas en el plano internacional tienen que acudir en ayuda del pueblo español con el objeto de destruir esa base fascista que es mantenida porque está en gestación una nueva era fascista.

Es necesario destruir las bases fascistas. Ayudemos, pues, al pueblo español en su forcejeo constante contra el fascismo.

JAIME BALIUS

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Rincón del bibliófilo

por V. MUÑOZ

42. — ¿Qué sabes sobre las primeras ediciones del folleto de Reclus titulado «A mi hermano el Campesino»?

La primera edición de este folleto, con el título «Quelques mots sur la propriété» fue publicada en Saint-Imier (Suiza) en 1873.

Fue reeditado en París (1886) por «La Tribune des Peuples». Solamente en 1893 se publicó con el título definitivo, es decir, «A mon frère le paysan» (edición de Ginebra).

43. — ¿Con qué libro de Reclus se publicó, en español, este folleto?

— Con la edición de «Evolución» (Valencia: F. Sempere y Cia, sin fecha). Esta edición es

Jira a la Colonia Germinal

Bajo un cielo tan turbulento como el ánimo confederal tuvo lugar nuestro encuentro fraternal en la futura colonia racionalista situada en el área terrenal de Montargis. La salida del «car» parisino se efectuó a la hora confederal, saliendo lleno de Ste-Marthe, mas recogiendo compañeros por el camino al extremo de bajar unos para dar cabida a otros, creándose la necesidad de ir a recoger a los quedados en el trayecto. Es la manera de que un vehículo de 60 plazas alcance a contener 100, sin sobrecarga.

Sobre el terreno comprobamos que las obras de la casa no adelantaban. Por contra, el viento nos volatizó un alero del tejado. Bueno, alegría a pesar de todo; alegría y variedad de paellas; y de cantos más o menos idóneos, e inmensidad de sonrisas y afectos entre 200 concurrentes de localidades varias.

Por la tarde un conocido escritor informó de la situación política de España, y por nuestras intervenciones se enteró él de nuestro estado de ánimo. Para completar el programa el «car» se atascó, dejándonos, al parecer, a los 100 en un atasco. Afortunadamente no fue así: una grúa benévola nos «puso a flote». Mucha satisfacción y nada de lluvia. Plácemes a Neptuno y a Eolo, y regateos a Cronos por habernos depositado en París a las 12, y no del mediodía precisamente.

En un intermedio «financiero» se recogieron 435,00 frs. para el nuevo domicilio social de París. Quedan voluntad y memoria en casa. Y ganas de volver a la Colonia montargisense. — F.

también valiosa, en el sentido de que, como premio, tiene la introducción «Eliseo Reclus, su vida y sus obras», por A. López Rodrigo, uno de los excelentes traductores de Reclus en España, además, también traductor de numerosos libros libertarios de otros autores.

44. — ¿Cuándo se publicó por primera vez este libro en francés?

— Con sumo placer incluyo aquí, de nuevo, otra nota del historiador Max Nettlau, inédita en castellano: «L'Evolution, la révolution et l'idéal anarchique», París, 1897».

45. — ¿No sabes la fecha exacta de la primera edición española?

— Aun no, pero puedo decirte la publicada en idioma portugués: «Evoluzao, Revoluzao e Ideal Anarquista», (Sao Paulo, Brasil: «Biblioteca Sociológica, IV, 1905»). Su traductor fue Neno Vasco.

46. — ¿Qué folleto de Reclus fue escrito en coautoría e inadvertidamente se le atribuye a él solo?

— «L'Anarchie et l'Eglise». Cuando por primera vez apareció este folleto (París: «Les Temps Nouveaux», 1901) muy claramente tenía el nombre de ambos autores: Elisée Reclus et Georges Guyou. Posteriormente se ha reeditado numerosas veces en muchos idiomas con el solo nombre de Elisée Reclus.

47. — ¿Quién era Georges Guyou?

— Era el seudónimo de Paul Reclus. Esperemos y deseemos que, cuando en español, nuevos editores editen el hermoso folleto «La Anarquía y la Iglesia» tengan a bien incluir al sobrino de Elisée Reclus.

48. — ¿Por qué fue detenido Merlino el 1º de mayo de 1890 en París?

— Francesco Saverio Merlino fue detenido en esa fecha, en la cual ya era entusiasta libertario, junto a algunos otros compañeros anarquistas, por distribuir folletos antimilitaristas entre los soldados.

49. — ¿Quién era Cabot?

— Por ahora, al igual que tú, solamente conozco el apellido. Era el tipógrafo libertario que imprimía «La Revolte» de París.

50. — ¿Quién administraba esta publicación libertaria cuando su administrador en 1891, se encontraba detenido?

— Paul Reclus. El administrador, Jean Grave, por sus nobles ideas libertarias se encontraba detenido en Sainte-Pélagie.

51. — ¿A quién dedicó en su prólogo, Elisée Reclus, el libro de Kro-

potkin titulado «La Conquista del Pan»?

— Al anarquista francés Pierre Martin.

52. — ¿Cuál fue el primer libro que editó la famosa editorial «La Bibliothèque des Temps Nouveaux» de Bruselas?

— «Aux Anarchistes qui s'ignorent», por Charles Albert (1896).

53. — ¿Cómo se titulaba un folleto de un tal Renard publicado en París el año 1895?

— El editor Stock de París editó el folleto «Socialisme libertaire et Anarchie» por Georges Renard.

54. — ¿Qué podrías aconsejar que leyera de W. Tcherkesof?

— Al pasar te digo que Tcherkesof era, al igual que Kropotkin, un antiguo príncipe de la realeza rusa. Al igual que Kropotkin fue un ilustre anarquista. Lee en alguna biblioteca su hermosa obra «Précurseurs de l'Internationale».

Bruselas: Bibliothèque des Temps Nouveaux, 1899).

55. — ¿Qué título le aconsejó Elisée Reclus a Pearo Kropotkin para la edición en idioma inglés de sus célebres memorias?

— «Memorias de un Anarquista». Fueron los editores quienes finalmente titularon al libro «Memorias de un Revolucionario». (Carta a Kropotkin, fechada en Bruselas el 28 de agosto de 1899).

56. — ¿Quién fue el traductor de «El Apoyo Mutuo» en francés?

— Dejémosle la palabra a Max Nettlau: «L'Entr'Aide, un facteur d'évolution» (París, 1906), traducción de L. Breal».

57. — ¿Qué folleto de Merlino se publicó en Bruselas el año 1892?

— Veamos aún a Nettlau: «Dr. F. S. Merlino, autor del folleto «Necessité et Bases d'une entente», Bruselas, mayo de 1892. (Continuará.)

Ediciones

SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: «Obras Completas», (3 t.)	22 50
Voline: «La Revolución desconocida»	20 00
Rodolfo Rocker: «Nacionalismo y Cultura»	20 00
Dommanget: «Historia del 1º de Mayo»	18 00
Antologías: «El Amor y la Amistad»	5 00
— «Cultura y Civilización»	5 00
— «La Historia»	5 00
— «La Libertad»	5 00
Varios autores: «Salvador Seguí. Su Vida, su Obra»	3 50
Pedro Vallina: «Crónica de un Revolucionario»	3 00
J. M. Puyol: «Don Quijote de Alcalá de Henares»	2 00
Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el Anarquismo»	1 00
Felipe Alaiz: «Quinet»	5 00
Anselmo Lorenzo: «El Poseedor Romano» y «El Patrimonio Universal» (Edición popular)	1 00
Mauricio Cranston: «Un debate imaginario entre C. Marx y M. Bakunin»	1 00
F. Moro: «Discurso del hombre libre»	1 00
J. Ferrer: «Conversaciones Libertarias»	1 50
F. Alaiz: «Tipos Españoles» (tomo I)	7 00
» «Tipos Españoles» (tomo II)	7 00
A. Maille: «Les Sources des Conflits guerriers»	1 50
Kropotkin: «A los Jóvenes»	1 00
I. Puente: «El Comunismo Libertario»	1 50
F. Moro: (Ed. F. L. Drancy) «Las Juventudes Libertarias en España»	1 00
E. Malatesta: «L'Anarchie» (Ed. Golem)	3 00
«Teatro González Pacheco» (2 vol.)	20 00
E. Relgis: «Historia Sexual de la Humanidad»	10 00
F. Moro: «Temas esenciales del anarquismo»	1 00
S. Fernández: «Escenas de la vida pampera»	1 00
S. Fernández: «La A.I.T. en el Continente Americano»	1 00
S. Fernández: «Perón en la ruta de las dictaduras»	1 00

COMUNICADOS

F. L. DE AUCH

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 5 de julio en el local de costumbre, a las 2 horas de la tarde, por lo que se recomienda la mayor asistencia de compañeros a la misma.

Con motivo de la celebración en Toulouse del Mitin y Festival para conmemorar el aniversario del 19 de julio de 1936, y teniendo éste lugar el día 19 de julio próximo, esta F. Local pondrá en dicho día un autocar a disposición de los que deseen trasladarse a Toulouse (saldrá de la Patte-d'Oie (plaza) a las 8 en punto

Para inscripciones al mismo, dirigirse a los compañeros Cartagenas y Regutsens.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 5 de julio a las 9,30 en nuestro local social.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 12 de julio a las 9,30 de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del 26 de julio. Inscripciones todos los días de 8 a 12 y de 17 a 19 horas en el local social, 12, rue Pavillon, 2º piso

Cierre de las inscripciones el viernes 24 de julio de 1970.

La salida de los autocares se efectuará desde el Cours-St-Jean a las 6 en punto.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 11 francos. — *El secretariado.*

F. L. DE ST-DENIS

Esta F. L. celebrará asamblea extraordinaria el domingo día 5 de julio a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

La Comisión pide a los afiliados de esta F. L. de hacer un esfuerzo para asistir lo más numerosos posible por tratarse de asuntos de sumo interés para todos.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a una asamblea extraordinaria que se celebrará el domingo 5 de julio. Se ruega la asistencia de todos por tratarse de problemas de gran interés.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio 1970 a las diez horas.

AIRE LIBRE

C. DE R. DEL MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a todos los compañeros y amigos a la Jira interdepartamental en conmemoración del 13 de julio, que se celebrará el domingo 18 del próximo julio en el lago de Montmazot, cerca de St-Eloy-les-Mines. Habrá charla comentada a cargo del compañero A. Lamela. Esperamos la asistencia de todos.

NUCLEO DE ORLEANS
EN TOURS

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes de la región y localidades limítrofes que la Federación Local de Montargis, conjuntamente con la Comisión de Núcleos, organiza para el domingo día 19 de julio de 1970, una Jira regional de fraternización cenetista, en conmemoración de la gesta revolucionaria del pueblo español el 19 de julio de 1936.

En este día de fraternidad libertaria que se celebrará en la Colonia Germinal de Montargis (Loiret), habrá juegos, música y charla instructiva para todos.

Con este comunicado invitamos a todos los compañeros y simpatizantes para que en este día acuda una asistencia masiva a este acto anarcosindicalista.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica al mismo tiempo esta Local que para la concentración del día 19 de Julio, todos los compañeros y simpatizantes deseosos de acudir a la misma pueden ya dirigirse al secretariado con el tiempo necesario. Ruego extensivo a todos los compañeros de los pueblos limítrofes; de esta forma se facilitará el trabajo de los compañeros encargados de ello.

Para todas estas salidas dirigirse a los compañeros Picón y Jiménez, o al secretariado en el local social los domingos rue D'en Calce.

JIRA A HONFLEUR

La F. L. de Caen comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que el día 19 de julio efectuará una jira departamental a Honfleur, lugar llamado «Ferme de la Grand Cour». Pinos y mar. El compañero Juan Ferrer se ocupará de «Actualidad confederal».

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

EN TOULOUSE

CONMEMORACION DEL 19
DE JULIO DE 1936

La VIª Unión Regional de la C.N.T. celebrará un Gran Mitin el día 19 de julio, fecha memorable para todos los antifascistas españoles y de no importa qué otros países sujetos a la opresión y a la desigualdad social.

Tendrá lugar en el Palacio de los Deportes, place Dupuy, Toulouse, a las 10 horas.

Oradores:

Ramón LIARTE, por la C.N.T. española.

Joseph SORIANO, por la A.I.T.

Presidencia: Marcel LEPOIL. Quedan invitados fraternalmente todos los que sean amantes de la Libertad y de la Justicia, que simbolizan la lucha llevada a cabo por el antifascismo español durante el período 1936-1939.

Asistir numerosos a este acto de solidaridad con el pueblo español.

NOTA. — A las 15 horas se celebrará un gran Festival de Varietés en el mismo local.

COMUNICADOS

«UMBRAL» n° 100

Quedan unos 50 ejemplares que ofrecemos a los compañeros rezagados. Despacharse que van a colocarse pronto. El soberbio dibujo-retrato de Bakunin ha sido muy apreciado. Dispónese de una edición a gran tamaño (50 x 40 centímetros) de esta obra de arte, muy propia para salones o bibliotecas. Su precio: 5,00 frs. ejemplar. Pedidos al compañero Montoliu, 24, rue Ste-Marthe, Paris-X.

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 5 de julio, a las diez de la mañana en la Permanencia.

F. L. DREUX

La cordialidad manifestada en nuestra última asamblea es un estímulo para que todos nuestros afiliados acudan numerosos y puntuales el 5 de julio a nuestra asamblea general que tendrá lugar en el local y hora de costumbre.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de Paris

Celebrará reunión general el próximo sábado 4 de julio para resolver asuntos de interés, uno de ellos el cambio de domicilio social y contribución al mismo.

Le Combat Syndicaliste
ANTE LAS VACACIONES

Pongan nuestros lectores interés en esta nota: El número correspondiente al 6 de agosto se convertirá en un folleto de Max Nettlau titulado *El lugar de las ideas anarquistas en la serie de las liberaciones humanas*, con una Nota de Redacción y un prólogo de Acharya. Los números correspondientes a los días 13 y 20 de agosto serán ocupados por un folleto: « Catalogne 1936-1950 », escrito en idioma francés por André y Luce Proudommeaux, muy útil para enterar a la juventud de idioma gallo y a todo el que lea francés, sobre los acontecimientos anarquistas de durante la revolución y la guerra civil de España y lo que fue — y sigue siendo — la Confederación Nacional del Trabajo y lo que significó la Federación Anarquista Ibérica.

Quédanos por advertir que suscriptores y paqueteros recibirán ambos folletos encuadrados, es decir, sin ninguna traza de periódico.

El folleto de Max Nettlau costará igual que un número del

semanario, esto es, 0,75 frs., y el de los Proudommeaux el doble (1,50 F.), por corresponder a dos números del periódico.

La Redacción y la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE

NOTA ADMINISTRATIVA

Estando en período de reclamaciones hasta el 30-6-70, rogamos a paqueteros y suscriptores de la Metrópoli y del Extranjero, hagan lo posible para ponerse al corriente de pago. Téngase presente que tenemos necesidad de recuperar todos los envíos de Prensa, lo mismo que de Librería. En particular esperamos no haya atraso en el pago del N° 100, Extra de «UmbraL». Los paqueteros debieran satisfacer el total de los envíos, y no abusar como algunos de los descuentos. Tenemos muchos compromisos a los cuales hay que hacer frente, y nos es de urgencia recuperar cuanto está pendiente de pago.

Esperamos que tanto correspondientes como suscriptores se harán cargo de nuestro ruego para la correspondencia que solicitamos.

LA HUELGA DE SUMINISTROS, 2ª PARTE

BILBAO. — 61 trabajadores de una plantilla de 130 de la empresa radicada en Munguia, Vizcaya, «Suministros Frigoríficos», se hallan en paro laboral por segunda vez en lo que va de mes.

Dicho paro se debe a cuestiones económicas.

PROTESTA ANTE UN MINISTERIO

MADRID. — Un grupo formado por casi 300 personas se congregó el pasado sábado, después de las ocho de la tarde, frente al Ministerio de Educación y Ciencia, en la calle de Alcalá, para expresar su disconformidad con unos doscientos abusivos expedientes que el Rectorado de la Universidad de Madrid podría incoar en fecha próxima.

El grupo, compuesto en su mayoría por estudiantes y algunos licenciados, portaba varias pancartas. Después de proferir algunos gritos, los manifestantes se retiraron por la calle Barquillo.

MIENTRAS MEDIA ESPAÑA PADECE PRIVACIONES

LAS PALMAS (CANARIAS). — En el quinchete y en el tinglado número 4 de Aucona, puerto de Luz, se han podrido 20.000 kilogramos de patatas sanas procedentes de la península los pasados días 15 y 25 de mayo. Una parte de ese producto comestible iba destinada al consumo local de Las Palmas y la otra al abastecimiento de las embarcaciones. Pero la falta de certificado de Sanidad autorizando la circulación de ambas partidas de patatas ha motivado que éstas se perdieran completamente llenando de hedor el sector portuario de Aucona. Al respecto se recuerda la pérdida de grandes cantidades de plátanos y manzanas ocurrida en este puerto hace escaso tiempo por parecidas negligencias administrativas.

PROSIGUE LA HUELGA DE ABOGADOS

MADRID. — Como en días anteriores y desde el pasado 2 del presente mes, otro grupo de abogados defensores no ha comparecido hoy ante el Tribunal de Orden público, por lo que el juicio en el que habrían de intervenir se ha suspendido. Tenían que haber intervenido los letrados Alberto García Estevez, Gregorio Peces Barba, Joaquín Ruiz Mendoza y Rafael Puertas. Queremos recordar que sólo Gregorio Peces Barba no se ha personado en vistas anteriores y que todos los de-

ANTENA

más se suman por primera vez a la misma actitud.

Los ocupantes del banquillo en este juicio tendrían que haber sido Alberto Leal Carbonell, José-Maria Rotger Cerdá, a quienes acusa el fiscal en el sumario de un delito de manifestación ilegal, por lo que solicita para cada uno tres meses de arresto.

SARRACINA EN AFRICA

RABAT. — El gobierno marroquí ha cursado protesta a Madrid por haber las autoridades españolas causado 35 muertos y muchos heridos entre el paisanaje en El Alún (Sahara) en ocasión de una manifestación popular allí desarrollada. Como quiera que Rabat y Madrid no se han ocupado más — a lo menos públicamente — del asunto, parece que al mismo se le ha echado tierra encima.

ESCRITOR CONDENADO

MADRID. — Por haberle encontrado en casa unos apuntes sobre la resistencia armada gallega contra el régimen franquista, fue detenido, procesado y ahora condenado — por el TOP — a dos años de cárcel, el escritor gallego José Méndez Ferrín.

LA REPRESION EN PORTUGAL

LISBOA. — En diversas pesquisas la policía ha detenido a dos curas inconformistas, a un ex seminarista y al anarquista Nuño Teotonio Pereira.

ALGO MAS QUE FLIRTEO

PARIS. — (Reproducido de «Le Monde»): Después de la firma de un tratado militar con España, M. Debré ha declarado: «No se trata solamente de un acuerdo de cooperación entre Estados Mayores, sino también entre industriales armamentistas. Hemos ya cooperado en los dominios de la marina y de la aviación, tratándose ahora de la fabricación de tanques en común. Entre ambos países no ha surgido dificultad alguna...»

LOS ENCIERROS IGLESIANOS

SAN SEBASTIAN. — Treinta esposas de otros tantos detenidos por delito de opinión se encerraron en la iglesia del Sagrado Corazón para recabar de dios y de

las autoridades la libertad de sus deudos. En un arranque de solidaridad se han unido a las treinta protestatarias otras doscientas mujeres. El cura de la parroquia ha dicho a su tío:

«Dios me mete en un lío ante tanto mujeriego.»

COMO TRABAJA LA BUROCRACIA

MADRID. — Las magistraturas de trabajo de la nación en 1969 tramitaron 133.157 expedientes, dejando 90.506 resueltos. De éstos 20.232 fueron favorables a los obreros y 70.277 beneficiosos para los empresarios. Los casos en debate se referían a tres grupos, a saber: salarios y horas extraordinarias, accidentes del trabajo, y derechos de vacaciones.

CONGRESO MOVIDO

MADRID. — Han tocado a su fin las tareas del congreso de la abogacía española — muy agitado — en el que se rechazó una propuesta de estatuto favorable a los presos políticos y sociales, se aprobó una demanda de amnistía (en vez de indulto) y la solicitud de que la pena de muerte sea abolida en España. Este congreso iba a ser favorable a los letrados insumisos al régimen, por lo que la jurisprudencia reaccionaria tuvo precisión de enviar al comicio docenas de abogados disciplinados, a pesar de lo cual estos adocenados sólo consiguieron torpedear al proyecto de estatuto de presos político-sociales. Por otra parte, en los corrillos se hizo observar que, mientras España acoge a los exiliados fascistas, rexistas y nazis, mantiene exiliados en el extranjero a docenas de miles de españoles auténticos.

SIGUE LA HUELGA DE LA CONSTRUCCION

SEVILLA. — Continúa en toda su extensión el paro general de la industria de la edificación sevillana y alrededores. Los huelguistas exigen que las ventajas del tratado colectivo que la autoridad ha dejado en suspenso sean efectivizadas con tratado o sin el mismo. En tanto la negativa persista, los obreros del ramo no se reintegrarán al trabajo. Estos suman la cantidad de 30.000, por lo menos. Para quitar importancia al conflicto, el gobernador sevillano aduce que el censo obre-

ro de la Construcción es de 62.000 operarios... en toda la provincia.

MAS CONFLICTOS SOCIALES EN ASTURIAS

OVIEDO. — El personal del primer turno de la explotación minera Solvay y Compañía ha iniciado la huelga en exigencia de las condiciones de pago y horario que rigen en la Hunosa. Como es de prever, el segundo turno no se ha presentado al trabajo. Huelga también en el pozo «Marianas», de Alier (Hunosa), por desavenencias entre operarios y dirección de la mina.

CONCENTRACION OBRERA

LA CORUNA. — En la localidad de Fene se presentaron por segunda vez ante el edificio de la empresa Astilleros y Talleres del Noroeste S.A., los 1.200 empleados y obreros de la casa. El motivo de estas concentraciones masivas responde a la demora que se observan en las deliberaciones del convenio colectivo que está en estudio... en el dormitorio-oficina de Trabajo. Los ponentes (sindicalistas del Estado, patronos y gobernación) están convenidos para dar tiempo al tiempo en espera de las vacaciones de verano que se les viene encima. Y a los trabajadores que los parto un rayo.

ANDESE EL MOVIMIENTO

MADRID. — Según una tabarra en dos tomos publicada por el jefe de la secretaria de relaciones, sujeto Gerardo Gavilanes Vereá, el Consejo Nacional del Movimiento se compone de 133 primates, o consejeros nacionales seguidos de una multitud de aconsejados, o empleados movimientales, que el autor no evalúa en cifras, pero que a la escala nacional, provincial, local y derivaciones, puede tratarse como mínimo de una multitud compuesta de 210.000 paniaguados.

De cuyos datos sabios se infiere — que el pelo se le riza al que leyere, — pues con tanto Movimiento a porfía — se le para al español la Economía.

SE PASAN LA JUNTA POR DEBAJO DEL SOBACO

MADRID. — Por haber sido desconsiderada por el gobierno, esto es, por no haber sido ni oída ni consultada la junta rectora del Colegio de Arquitectos de esta capital referente al anteproyecto de decreto para la delimitación de competencias de arquitectos e ingenieros, dicha junta ha presentado la dimisión irrevocable.

sa tête Trotsky, signa le projet de traité à Brest-Litovsk le 3 mars 1918.

Une des conséquences du traité fut l'occupation de l'Ukraine par les Allemands et les Autrichiens, qui y établirent un régime fantoche dirigé par l'Hetman Skorodpadsky. Les Allemands commencèrent alors à terroriser la population. Ils réquisitionnèrent de larges quantités de blé, de bétail et de volailles qu'ils emportèrent par trains entiers. Lorsque les paysans ukrainiens commencèrent à résister beaucoup furent torturés et fusillés. « Il était alors naturel », écrit Archinof, « que cette nouvelle situation accélère fortement le développement du mouvement commencé par Petlioura (le chef nationaliste ukrainien) et les bolcheviks. Partout, et en particulier dans les villages, des actes insurrectionnels commencèrent à être commis contre les bourgeois et les Austro-Allemands. Ce fut ainsi que commença la vaste révolte de paysans ukrainiens qui, plus tard, fut appelée l'insurrec-

n'étaient pas des rêveurs utopiques mais des hommes réalistes tournés vers l'action. « Ce sont nous, les anarchistes et les révolutionnaires sociaux, qui sommes en train de battre les nationalistes et les classes privilégiées en Ukraine », dit-il. « Peut-être que je me trompe », admit Lénine.

LA GUERRE
REVOLUTIONNAIRE

Makhno et ses partisans anarchistes ne cherchaient pas seulement à défendre leurs communes, mais encore à répandre la révolution et à exproprier les riches koulaks et les nobles. Dans l'Ukraine du Sud, observe Voline, les paysans et les travailleurs devinrent conscients de leur mission historique. Ils levèrent le drapeau noir de l'anarchie et ils se mirent en marche sur la route de l'organisation libre des travailleurs, contre tout autoritarisme.

En juillet 1918, Makhno retourna à Goulai-Polya. A son arrivée il trouva la maison de sa mère

et la mer d'Azof. En septembre 1918, ses troupes étaient suffisamment fortes pour capturer Goulai-Polya. En moins de deux ou trois semaines, les partisans anarchistes avaient opéré sur des centaines de kilomètres carrés.

Au mois de novembre, les Austro-Allemands se retirèrent de Russie et d'Ukraine. L'armistice avait été signé, Makhno était devenu une légende (« un Robin des Bois anarchiste », d'après Woodcock) à travers toute l'Ukraine du Sud. Ses forces, durant cette période, réussirent à capturer de grandes quantités d'armes sur les troupes allemandes en retraite. Chaque attaque, raconte Woodcock, apportait des armes, de la nourriture et des chevaux, tandis que les nouvelles recrues venaient s'engager par centaines au quartier général de Makhno à Goulai-Polya. Ce quartier général ne semblait être inconnu qu'aux autorités.

La principale tactique de Makhno était la rapidité de mouvement, une mobilité extraordinaire.

Tarangog, de Lugansk à Ekaterinoslav. Mais l'Hetman Skorodpadsky tenait encore la capitale, Kiev. A Ekaterinoslav, Makhno se heurta aux troupes organisées du nationaliste Petlioura. Là, Makhno utilisa la ruse du cheval de Troie. Il chargea un train avec ses troupes et l'envoya à la gare d'Ekaterinoslav. La ville fut capturée et l'armée de Petlioura défaite. Mais, quelques jours plus tard, ils contre-attaquèrent et reprirent la ville à l'armée révolutionnaire. Makhno battit en retraite mais ne fut pas poursuivi.

De la fin de novembre 1918 à juin 1919, la région tenue par Makhno à l'est du Dnieper fut pratiquement libérée de toute autorité politique ou militaire. Les Autrichiens, les Allemands, les Hetmanistes et les nationalistes ukrainiens avaient tous été repoussés. Et ni les rouges ni les blancs n'étaient encore suffisamment forts pour remplir le vide. Durant cette période les travailleurs et les paysans essayèrent à

ET DURRUTI

tion révolutionnaire. Ce fut un mouvement complètement spontané.

A l'époque de l'occupation de l'Ukraine par les Austro-Allemands un comité révolutionnaire fut créé qui donna pour tâche à Makhno de développer des groupes de combattants formés de travailleurs et de paysans pour se défendre contre les « impérialistes » et pour lutter contre leur propre chef traditionnel. Malheureusement, ces groupes de partisans étaient trop faibles. De plus, la bourgeoisie locale avait mis la tête de Makhno à prix. Forcé de se cacher, il se retira des villes de Taganrog, Rostov et Tsaritsin, puis se réfugia vers le nord. Pratiquement seul, Makhno arriva finalement à Moscou en juin 1918.

A son arrivée, il alla voir Pierre Kropotkine. Ils discutèrent de la situation de la Russie et de l'Ukraine. Makhno vit également Lénine, mais les deux hommes réalisèrent très vite qu'ils avaient très peu de choses en commun.

« La majorité des anarchistes pensent et écrivent sur le futur », déclarait Lénine, « sans comprendre le présent; c'est ce qui nous sépare nous, des communistes, de vous les anarchistes ». Makhno répliquait que les anarchistes

brûlée par les Allemands et son frère fut fusillé (un autre frère avait été fusillé par l'armée blanche de Denikin et le troisième assassiné par les bolcheviks). Makhno fut capturé presque immédiatement par les Allemands. Lors de sa capture, il portait des pamphlets libertaires. Un Juif qui l'avait connu personnellement durant une longue période réussit à lui sauver la vie en payant une large somme d'argent pour sa libération. La nouvelle de sa libération se répandit très rapidement à travers la région. Des réunions se tinrent et des tracts furent distribués. Makhno déclara que les travailleurs et les paysans devaient prendre leur destin dans leurs propres mains. Les Austro-Allemands, avec l'aide de leur homme de main, l'Hetman Skorodpadsky, avaient rendu les terres aux nobles et aux riches koulaks. De sorte que, une fois de plus, Makhno organisa un détachement de partisans et sous le drapeau noir de l'anarchisme entreprit une série de raids audacieux contre les Austro-Allemands et les Hetmanistes; et il attaqua les propriétés des seigneurs locaux (Avrich). Il commença à attaquer les larges domaines de la région située entre le Dnieper

Voyageant à dos de cheval et en tachanki, les mitrailleuses prêtes à tirer, l'armée insurrectionnelle makhnoviste se déplaçait rapidement d'un bout à l'autre de la steppe entre le Dnieper et la mer d'Azof, depuis Berdiansk jusqu'à

l'intérieur des limites qui leur étaient imposées, de reconstruire leur société d'après les plans libertaires: libres et communautaires. Leur succès ne fut que partiel.

(A suivre).

Livres

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire,

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

- Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
- René Villard : « Face au racisme et au néofascisme » 1 00
- René Villard : « De l'esclavage à la liberté » .. 6 00
- P. O. Lissagaray : « Histoire de la Commune, 1871 » .. 9 30
- « Carte des vitamines et calories », Orano 5 00
- « Las catalinarias », Juan Montsalvo 6 50
- « La Catalogne Libre », Orwells 6 00

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

- « Amant et tyran », H. Ryner 7 50
- Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
- Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX^e siècle 29 00
- Pierre Broué et Emile Témimé : « La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00
- « A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle 8 00
- Daniel Guérin : « Ni Dieu ni Maître » 54 00
- Cohn-Bendit : « Le Gauchisme » 15 00
- « Bolchevismo y anarquismo », Rocker 2 00
- « Historia de la literatura inglesa » 3 00
- « Camino de pasión » Zensl Müsham 1 50

Forgeons nos chaînes, creusons nos tombes

Au premier abord on penserait que c'est une blague, la nouvelle que les prisonniers anglais reçoivent moins de 20 F par semaine pour aider à la construction de leurs propres prisons.

Le directeur général des prisons a déclaré que les autorités espèrent convaincre 5 000 prisonniers à reconstruire les prisons du pays avec la coopération des syndicats.

Le « Guardian » a écrit comme une menace : « Dans les vingt prochaines années le pays doit réaliser la plus importante reconstruction et extension des prisons depuis les années 1840-1850. » Avec, sans doute, une activité accrue de la police pour maintenir les cellules pleines à craquer.

Manifestement les autorités pénitencières espèrent faire d'une

Pierre trois coups : Donner aux gars — surtout les condamnés à des peines de longues ou moyennes durées — quelque chose à faire de manière à ce qu'ils ne se révoltent pas à force d'ennui. Satisfaire les réformistes libéraux avec un geste de réhabilitation qui ne leur coûte pas cher. Et, par-dessus tout, faire faire le boulot aux moindres frais.

Avec le cynisme dont il est passé maître l'Etat jette quelques miettes aux prisonniers en retour de leur travail d'esclave.

Dans la prison de Lewes, par exemple, où les prisonniers ont économisé 5 millions de F à l'administration, il y a maintenant des fenêtres qui s'ouvrent à l'air, des lavabos améliorés et la possibilité pour chacun d'éteindre sa lampe le soir.

C'est pas une blague. Ça colle très bien avec la logique d'un système qui nous condamne tous à perpétuité à construire nos prisons et à creuser nos propres tombes.

Nous travaillons d'un bout de la semaine à l'autre pour des patrons qui volent tout ce que nous produisons, sous prétexte que c'est eux qui « organisent ». Par pure charité chrétienne, ils nous « donnent » ensuite un salaire, de manière à ce que nous puissions manger et dormir et être prêts tous les matins, même place.

Nous assistons impuissants aux activités du percepteur prélevant le tantième d'une administration anonyme qui organise nos vies en éloignant la plupart d'entre nous de toute forme de connaissance, de liberté de ce que nous aime-

rions être ou de ce que nous aimerions faire.

Nous payons les politiciens pour nous dominer, l'information pour nous mentir, l'armée pour nous subjuguer et la police pour éliminer soigneusement de la rue le moindre signe de révolte.

Enfin, avec la logique parfaite dont seuls les fous sont capables, nous endossons l'uniforme et nous prenons les armes pour défendre les droits de nos maîtres à nous baiser et nos droits « démocratiques » à l'esclavage.

Nous avons tous construit la Prison dans laquelle nous vivons et pour le moment, la plupart d'entre nous s'imaginent être vraiment à la fête. Un jour viendra où nous abattons les murs de cette Prison.

H. Harmer, « Freedom », 11-4-1970

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LA SOCIÉTÉ D'ABONDANCE

L'éducation est très importante dans les sociétés humaines, parce que l'homme met beaucoup de temps à grandir et à apprendre les faits et les techniques nécessaires à la vie en société; aussi les anarchistes se sont-ils toujours beaucoup intéressés aux problèmes de l'éducation. Plusieurs penseurs anarchistes ont apporté des contributions de valeur à la théorie et à la pratique de l'éducation et plusieurs réformateurs de l'éducation ont eu des tendances libertaires — de Rousseau et Pestalozzi à Montessori, A. S. Neill et Freinet. Des idées sur l'éducation que l'on croyait utopiques sont maintenant intégrées à l'enseignement tant public que privé. L'éducation est peut-être le domaine de la société le plus enthousiasmant pour ceux qui veulent mettre l'anarchisme en pratique. Si on nous dit que l'anarchisme est une idée attrayante mais inapplicable, nous n'avons qu'à montrer une école d'avant-garde, une classe d'adaptation pratiquant des méthodes actives, un club de jeunes autogéré. Cependant, même le meilleur système d'éducation reste contrôlé par les gens en place : enseignants, directeurs, administrateurs, inspecteurs, etc. Les adultes concernés par l'éducation ont généralement tendance à en contrôler toutes les formes. En réalité, il n'est pas nécessaire qu'elle soit contrôlée par eux, ni à plus forte raison par les gens qui n'ont rien à y voir.

Les anarchistes voudraient que les réformes actuelles de l'enseignement soient délivrées du pouvoir des autorités extérieures, mais discipline stricte et les châtiments, mais encore toute discipline et toute punition. Il ne faut pas seulement que les institutions d'enseignement soient délivrées du pouvoir des autorités extérieures, mais que les élèves eux-mêmes soient délivrés du pouvoir des enseignants et des directeurs. Dans une relation éducative saine, le fait que l'un en sache plus que l'autre n'est pas une raison pour que l'enseignant ait une autorité quelconque sur l'enseigné. La position des maîtres dans la société actuelle est basée sur l'âge, la force, l'expérience et la loi; alors qu'elle devrait être basée sur leurs connaissances dans un domaine, leur capacité de l'enseigner, et, finalement, sur leur capacité d'inspirer l'admiration et le respect. Il ne faut pas tant un pouvoir étudiant — bien qu'il soit un utile correctif au pouvoir des enseignants et des bureaucrates — qu'un « contrôle ouvrier » exercé

NICOLAS WALTER

par tous ceux qui sont concernés par une institution éducative. Le problème essentiel est de dissocier les verbes enseigner et gouverner, et de libérer l'éducation.

Cet objectif est en fait beaucoup plus proche d'être atteint dans le service médical que dans l'enseignement. Les docteurs ne sont plus des magiciens, les infirmières ne sont plus des saintes; et dans bien des pays — en particulier en Angleterre — le droit aux soins médicaux gratuits est acquis. Ce qui est nécessaire, c'est une extension du principe de liberté économique au côté politique de la médecine. Il faut qu'on puisse aller partout à l'hôpital sans payer et il faut aussi qu'on puisse travailler dans les hôpitaux sans hiérarchie. Une fois de plus, il faut un contrôle exercé par tous les travailleurs employés dans une institution médicale. De même que l'enseignement est fait pour les élèves, les services médicaux sont faits pour les patients.

Le traitement de la délinquance a aussi beaucoup progressé, mais il est encore loin d'être satisfaisant. Les anarchistes ont deux idées particulières à propos de la délinquance. En premier lieu, ils considèrent que la plupart de ceux qu'on appelle criminels ne sont que des gens comme les autres sinon juste un peu plus pauvres, plus faibles, plus bêtes ou plus malchanceux. En second lieu, que ceux qui nuisent sans cesse aux autres ne devraient pas être punis à leur tour, mais qu'il faudrait prendre soin d'eux. Les plus grands criminels ne sont pas les cambrioleurs mais les patrons, pas les gangsters mais les gouvernants, pas les meurtriers mais ceux qui exterminent les masses. Quelques injustices mineures sont mises au pilori et punies par l'Etat, tandis que les plus grandes injustices de la société actuelle sont dissimulées et même commises par l'Etat lui-même. En général, la punition cause un plus grand mal à la société que le crime; elle est plus systématique, mieux organisée, et beaucoup plus efficace. Néanmoins, même la société la plus libertaire devra se protéger contre quelques personnes, et cela impliquera forcément une certaine contrainte. Mais le traitement propre de la délinquance fera partie du système éducatif et médical et ne sera pas un système pénal institutionnalisé. En dernier ressort, on n'imposera pas l'emprisonnement ni la mort, mais la mise en quarantaine ou l'expulsion.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)



2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charhy, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2,

COMMUNIQUE

Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études sociales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste, de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalistes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes; pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton »; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.

Donc juillet et août ne sont pas pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syndicalistes, etc.; adresser les documents à Biget).

17° UNION REGIONALE

Assemblée générale (UL et SUB et TP et Métaux), le 27 juin 1970 au Palais du Travail à 16 h 15 exactes. Ordre du jour :

Bilan actuel des Finances (par A. Forgues).

Lancer un appel pour résorber le déficit.

Discuter de la propagande pour septembre.

Se prononcer sur l'opportunité de contacts régionaux (St-Etienne, Grenoble, Lyon, Dijon).

Utilisation plus intensive de la bibliothèque.

Rapport d'activités.

17° Union Régionale - CNTF, Salle 2, Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

Union Locale de Fontenay-le-Fleury (2° Union Régionale. Paris)

6° UNION REGIONALE

L'Union Locale de Perpignan apporte à la connaissance de ses adhérents que le dimanche 28 juin aura lieu l'assemblée ordinaire à son siège social : rue d'En-Calce n° 29 à partir de 10 h à 12 h 30.

Vu l'intérêt de l'ordre du jour, nous demandons aux camarades d'être ponctuels.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

La faillite du mouvement révolutionnaire...

(Suite de la page VIII.)
Conclusion

La lutte révolutionnaire est libertaire, pas de compromissions avec l'autorité. La lutte motrice de l'évolution historique fut de tout temps un conflit plus ou moins aigu : dirigeants-dirigés (même si au XIX^e siècle, elle avait un caractère purement économique et si les solutions préconisées se polarisaient sur le domaine économique, et le schéma bâti se justifiait essentiellement par l'économie). Cette notion dirigeants-dirigés est une constante historique. Au cours des révolutions, elle fut plus ou moins résolue. Cela dépend de tout une quantité de facteurs. Les exemples frappants de remise en cause des dirigeants ayant un pouvoir politique, sont : la Commune de Paris, les Révolutions russes et espagnoles, Mai 68.

Exemple : L'ordre économique et politique de la Russie de 1917 et de l'Espagne a déclenché un vaste mouvement populaire, révolutionnaire, tourné vers la socialisation des moyens de production et à différents stades de l'auto-gestion de l'entreprise, de la commune, etc... Selon l'importance ou non d'une organisation libertaire, ces actions étaient développées ou non.

En Russie, l'organisation autoritaire était dominante : elle détournait les masses de leur objectif,

elle les empêcha d'agir sur les structures sociales et économiques (et cela est grave pour toute révolution). Exemple : le parti bolchevik interdit toute relation marchande entre les Soviétiques et les Paysans. Ils détruisirent radicalement tous les rapports de production, de consommation que les organismes représentatifs (soviets) avaient créés.

En Espagne, l'organisation libertaire était dominante, elle développa les aspirations libertaires des masses, c'est-à-dire, les auto-gestions des entreprises, les communes, les collectivisations, etc...

Dire que c'est pour cela que la révolution a échoué est un argument inexact et peu profond comme savent en faire les marxistes et les capitalistes quand, objectivement, leur autorité, l'autorité est remise en cause.

Si la Révolution a échoué, ce fut conséquence de toute une quantité de facteurs, à étudier, sans connaissance desquels tout jugement est erroné.

L'autorité et la hiérarchie : — propres à l'idéologie bourgeoise de l'exploitation se l'homme par l'homme

— cautionnée par les « marxistes » comme transitoire « efficace », « nécessaire », doivent être éliminées.

La lutte anti-autoritaire seule est révolutionnaire.

JAS-CNT (Dijon)

La faillite du mouvement révolutionnaire dans les pays occidentaux

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

La faillite de ce mouvement, incarnée par la collaboration de classe des partis communistes occidentaux, possède à l'origine les mêmes caractéristiques que celles de la révolution russe, c'est-à-dire :

— dans la composition même de la minorité révolutionnaire agissante (tendance majoritaire marxiste autoritaire);

— dans sa position sclérosée, dans son impossibilité, à certains moments de définir une stratégie suffisamment révolutionnaire pour abattre l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ceci explique :

Le triomphe relatif de l'autoritarisme marxiste et de la bureaucratisme du mouvement ouvrier, ont été rendus relativement aisés par, dans une certaine mesure et sans négliger les autres facteurs, la « survie du capitalisme » dans le prolétariat.

Ils traduisent l'impossibilité où la classe ouvrière s'est trouvée jusqu'ici de se dégager en permanence, des attitudes, des modes d'organisation considérés comme « justes » et surtout « normales » dans la société capitaliste (capitalisme privé ou nationalisé, libéral ou planifié) et étatique.

En bref, par la survie de l'autorité et par là-même de la hiérarchie, qui a mis les masses dans l'impossibilité d'assurer de façon permanente la gestion de leurs propres affaires, de leur propre lutte, tendance naturelle, mais constamment contrebalancée par la tendance bon gré, mal gré, à

accepter une direction autoritaire, supérieure, séparée et « spécialisée », de même qu'elles sont contraintes de l'accepter dans la production et la vie sociale.

Et jusqu'à présent, les tendances libertaires des mouvements de masses n'ont pu, en France, et dans la quasi totalité des autres pays, s'incarner dans une organisation de combat qui aurait pu faire contrepoids aux autres et à son tour, répandre dans de larges couches de la population, l'idéologie libertaire.

Par contre, le renforcement des appareils autoritaires bureaucratiques est favorisé par l'Etat et ses classes dominantes, désireux d'avoir en face « d'eux » un « interlocuteur valable ».

Et ce sont ces principes d'organisation autorité, hiérarchie, qui amènent pour une bonne part le mouvement ouvrier à se scléroser et les partis communistes à collaborer avec la bourgeoisie. Il ne va pas sans dire que l'idéologie marxiste contenait déjà en germe la bureaucratisme du prolétariat (dictature du prolétariat, exercée par une minorité intellectuelle « consciente et révolutionnaire » et, Parti communiste guide du prolétariat et soi-disant « investi d'une mission historique »).

Les anarchistes sont clairement conscients de la collusion qu'il y a entre ces formes d'organisation (capitalisme privé, national-capitalisme d'Etat) se basant tous les deux sur l'autorité et par conséquent la hiérarchie. Que ces méthodes soient purement transitoires comme veulent le dire les marxistes - léninistes, cela est faux, car l'Etat, en URSS ne fait que se développer, se recréer, se parer de tout un arsenal d'auto-défense. Les anarchistes affirment que les moyens employés déterminent la fin, à l'encontre des stalino-bolchéviks, oppresseurs des peuples assurant que la fin justifie les moyens, méthode par laquelle furent commis les pires crimes de l'histoire.

Pour conclure nous pouvons donc affirmer que si en URSS et dans les pays occidentaux le mouvement révolutionnaire a fait faillite c'est bien sur conséquence de

situations économiques données et objectives, mais aussi du manque de vitalité (par son étouffement) de ce mouvement révolutionnaire à agir sur ces données, à y réadapter sa stratégie révolutionnaire.

Et cela, il le doit implicitement aux partis autoritaires marxistes léninistes pratiquant une soi-disant « théorie révolutionnaire » basée en fait sur des principes réactionnaires et propres à l'idéologie bourgeoise et capitaliste de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le conditionnement que les capitalistes ont exercé sur les masses laborieuses, les habituant à être dirigées, manœuvrées, organisées par en haut... n'est en rien remis en question par le parti marxiste-léniniste; et, cela nous le répétons, est fondamentalement réactionnaire et dangereux pour la révolution.

Ce parti marxiste « révolutionnaire » léniniste ne fera que perpétuer ces principes asservissant les masses, s'appuyant sur un Etat fortement centralisé, sur un appareil de propagande, sur des polices politiques...

Et, ce ne sera pas la « groupuscularisation » des gauchistes déphasés et nostalgiques des effectifs du Parti Bolchevik qui pourra donner une quelconque teinte révolutionnaire au marxisme. Ce ne sera pas non plus la réactualisation des intrigues du PC après la mort de Lénine, ni la controverse Trotsky-Staline perpétrée par les chapelles trotskystes et stalino-maoïstes. Laissons à leur querelle ces rejets romantiques du marxisme-léninisme.

Elle est sur d'autres bases que les principes d'un matérialisme incomplet et historiquement limité, que les méthodes d'investigation d'une dialectique « passe partout » dont le sérieux et l'application peut être explicitée par deux organisations se réclamant du « marxisme » : d'un côté la position « réformiste » de l'AJS et de l'autre l'attitude provocatrice des maoïstes de la Gauche Prolétarienne.

Les anarchistes condamnent la proposition soi-disant révolutionnaire des marxistes-léninistes, autoritaire et génératrice d'une nou-

velle forme d'exploitation de la classe ouvrière.

Ils condamnent toute une stratégie révolutionnaire (léninistes, maoïstes, trotskystes...) fondée :

— à l'origine sur la différenciation économique comme source essentielle et remarquable de tout conflit historique (même si leur lutte est surtout politique comme les maoïstes); cette notion montrera ses tares et sa dégénérescence dogmatique par l'exploitation pratique qu'en feront les bureaucrates, Lénine, Staline, etc..., fondée :

— sur une évolution mécanique (dite scientifique) de l'économie, juste certes, si l'économie avait été un facteur indépendant de l'homme organisé.

Malheureusement ce n'est pas le cas.

Fondée aussi sur un schéma (conquête de l'Etat, puis dictature du prolétariat) qui n'est qu'un produit mathématique froid, partant de données, premièrement incomplètes, deuxièmement, particulières à une certaine phase de l'évolution capitaliste.

Les économistes de laboratoires, s'ils ont pu faire une démonstration méthodique et nécessaire des sociétés industrielles, n'ont su, par leur « prophétie » que conduire le mouvement ouvrier à sa perte. Les minorités intellectuelles ne peuvent représenter les aspirations socialistes des masses laborieuses.

C'est parce que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes que les anarchistes condamnent tout Etat, même se qualifiant de prolétarien, condamnent toute autorité.

(Suite page VII.)

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». —

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Rodue
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56 Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.



9 JUILLET
1970
NUMERO 615
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

GREVE DU VOTE

Elections en Angleterre, élection en France, à Nancy. Ces deux manifestations du *droit que tout citoyen croit de son devoir d'exercer* ont fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est pas fini. Pour les Anglais, il s'agissait d'avaliser ou non la politique d'un certain Wilson, travailliste, que la majorité des augures donnait gagnant. Il n'en a pas été ainsi, et c'est un conservateur bon teint qui l'a emporté. Moyennant quoi, celui-ci ne va pas manquer d'appliquer, comme il est d'usage, une politique de progrès, allant à l'encontre de celle de son prédécesseur, laquelle était franchement conservatrice. Bien du plaisir, messieurs les Anglais, bien du plaisir.

Et, dorénavant, n'apportez pas trop de crédit au bonheur des habitants de la région.

Dans une certaine mesure, oui, sans doute, en procurant du travail, mais ce travail, sera-t-il encore du « droit à ne pas crever de faim » ou du droit à accéder à beaucoup plus de solidarité et de justice sociale ?

Et les procureurs de ce travail, je veux dire les banquiers, les promoteurs, les investisseurs et autres requins de grandes ou de petites tailles, travailleront-ils

en cote bleu, et mangeront-ils à la cantine ?

Il est permis d'en douter, ne croyez-vous pas ? Néanmoins, votre comportement vaut que l'on s'y arrête, parce qu'il a le mérite de montrer les défauts et la nocivité du centralisme outrancier que nous avons le bonheur de posséder en France.

Et, qui sait, peut-être aura-t-il valeur d'exemple ce comportement, car ce qui vaut pour les Lorrains vaut pour les ressortissants des autres régions de l'hexagone, toutes brimées et tenues en laisse par le pouvoir central installé à Paris.

Toutefois, qu'il me soit permis de dire que ce n'est pas la bonne solution, celle qu'ont adoptée les Nancéiens. Voter pour l'un ou pour l'autre, pour celui-ci ou pour celui-là, c'est toujours voter, c'est-à-dire choisir son maître, choisir son patron. Il y a autre chose, il y a l'abstention en masse, il y a le boycott des urnes, autrement dit la pêche à la ligne.

Autrement efficace et révélatrice, quoiqu'en disent les intéressés ou les ignorants. La preuve en est que ces messieurs, les aspirants à un siège de représentant du peuple ne craignent rien tant

que le désintéressement des possesseurs de bulletins, si l'on en croit l'intense propagande qui est celle de tous les partis, tant de ceux de l'opposition que de ceux qui sont au pouvoir. Votez, disent-ils en substance, votez pour tel ou tel candidat de votre choix (sous-entendu pour nous), mais votez. Déposez votre bulletin dans l'urne est plus qu'un droit, mais

un devoir ; vous tenez le sort du pays entre vos mains ; vous êtes le peuple souverain ; et, en définitive, si notre pays se maintient au rang des grands, des prospères et des généreux, vous pourrez en être fiers, etc., etc.

A vrai dire, la plupart des PCDF ne sont pas dupes du boniment ; ils savent bien, par expérience, qu'il y a loin, très loin, de la coupe aux lèvres, surtout si la coupe se trouve être entre les mains d'un ministre ou d'un marchand d'orviétan du même genre.

Mais des habitudes, prises en 1789 sont difficiles à perdre, d'autant que la presse se garde bien de diffuser d'autres vues que celles que lui sont officiellement suggérées, car, n'est-ce pas, nous sommes en démocratie et chacun a le droit, etc., etc.

Alors l'on vote ; sans joie, la plupart du temps, comme sans illusion, mais l'on vote.

Résultat : le lendemain l'on voit s'étaler, en première page des journaux, des mirifiques pourcentages de voix pour, de voix contre, de voix nulles et de voix absentes.

Et c'est à peu près tout ce que l'on peut voir de concret, en fait de résultat. Pour le reste, on verra plus tard.

BLANQUET

POMPIDOU DONNE 200 MILLIONS A SEGUY

C'est officiel. La CGT recevra du pouvoir personnel une subvention de 200 millions. Le régime des monopoles et du capital sait reconnaître les siens.

L'argent n'a pas d'odeur pour le gang communiste des Marchais-Séguy.

200 millions pour prix de la trahison de la révolution en mai 68.

200 millions pour récompenser la délation que les hommes de main du PC et le Service d'Ordre de la CGT pratiquent depuis deux ans en fidèles auxiliaires des flics.

Les syndicalistes de 1903 doivent

se retourner dans leurs tombes.

Travailleur au cœur pur, toi qui as encore des illusions sur la pureté syndicale du beau Séguy, avaleras-tu encore cette fois la couleuvre.

Le vrai syndicalisme ne pactise pas avec l'ennemi.

Le vrai syndicalisme ne mendie pas des subventions.

La CNT est pauvre, mais la CNT est propre. Ce sont uniquement ses militants qui la font vivre.

Sois donc un militant CNT.

R. J. SOURIAUT

TOUJOURS LE LOGEMENT

Tous nous avons pu lire dans les journaux et voir à la télévision :

— Qu'une moitié du bidonville des Francs-Moisins, à St-Denis, habitée pour la majeure partie de Portugais, avait brûlé dans la nuit de dimanche à lundi 15 juin.

— Qu'une dizaine de casernes de pompiers avaient mis près de 4 heures pour venir à bout du sinistre.

— Que les forces de police sont venues empêcher que les baraques ne soient reconstituées.

— Que les familles ont été emmenées dans des locaux municipaux.

— Que cet incendie était un mal utile, car il allait entraîner un relogement d'urgence des sinistrés.

Nous avons pu lire aussi :

— Que d'un côté la municipalité de Saint-Denis s'attache à faire ressortir qu'elle ne peut prendre à son compte le relogement de ces immigrants.

— Que par contre, la préfecture s'attache à faire ressortir que la population des Francs-Moisins est intégrée à Saint-Denis.

— Que tous les bidonvilles de la région parisienne seront résorbés d'ici fin 1971.

Les éléments qu'il faut ajouter à ces informations :

— La préfecture a apposé, rue Daniel Casanova, d'immenses panneaux annonçant la résorption du bidonville avec la construction sur ce terrain d'un complexe comprenant quelques milliers d'HLM, plusieurs lycées, collèges et universités.

— Ces habitations ne seront pas accessibles à la population des Francs-Moisins, qui n'ont droit qu'aux cités de transit.

— Aucune cité de transit n'est construite pour cette population, mais les entreprises chargées de la construction du complexe sont déjà implantées sur place depuis quelques mois. Elles en sont au stade où elles attendent de disposer du terrain.

— Un premier plan de relogement était prévu pour le 25 juin.

— Comme cela s'est déjà passé 10 jours avant, un incendie fait de ce relogement un cas d'urgence que la municipalité juge ne plus être de son ressort. Elle espère que sous le poids de l'urgence les immigrants vont quitter la commune pour être répartis ailleurs.

Pour l'instant une partie a été logée « provisoirement » dans des abris anti-aériens souterrains dont la soufflerie d'aération est très bruyante. Une partie est entassée,

hommes, femmes, enfants, dans des locaux de fortune.

Ceux qui connaissent un ami, un cousin, vont lui demander asile pour « une » nuit. Ils dorment à même le sol sur un matelas.

Il serait curieux de savoir combien de personnes la cité de transit voisine, recueillies, tandis que les baraques d'urgence disponibles n'ont pas été mises à la disposition des familles (on aurait pu y héberger 25 ou 30 familles).

Ce qui est plus grave :

Le relogement, tel qu'il est pensé par les pouvoirs publics conduit les intéressés à fonder d'autres colonies, d'autres bidonvilles. Puisqu'en surface on ne veut plus voir ces bidonvilles de 1 000 ou 2 000 immigrants, ce sont les mini-bidonvilles qui se multiplient à l'infini sous terre, au fond des ruelles, dans des terrains vagues et qu'on peut ignorer puisqu'on ne les voit plus, mais les problèmes sont les mêmes.

D'ici quelques années les pouvoirs publics prévoient 5 millions d'immigrés au lieu de 2,2 millions à l'heure présente.

Le plus souvent les préfectures disposent des fonds nécessaires à leur logement mais aucune commune ne veut céder un terrain. C'est donc chaque administré qui est en cause par la pression morale qu'il exerce dans un sens ou l'autre sur sa commune.

On peut aussi se poser d'autres questions sur l'incendie des Francs-Moisins.

— Pourquoi les pompiers ont-ils mis près de 4 heures pour éteindre cet incendie. La télévision, les forces de police, les casernes de pompiers étaient présentes massivement mais impuissantes. Les pompiers ont-ils manqué d'eau à quelque 100 mètres du canal ?

— Tous les témoignages concordent sur le fait qu'on a laissé brûler cette partie du terrain où devaient commencer les constructions.

— Le bruit a couru au bidonville que le feu avait été allumé par des étudiants maoïstes. Un autre que les membres d'aide à toute détresse, vivant sur place et s'occupant d'éducation permanente étaient « maoïstes ».

Et chacun vit dans la terreur d'une nouvelle alerte. La tension après plusieurs jours est encore invisible.

— Qui a lancé ces bruits en pâture à une population naïve ?

— Est-ce pour lui faire oublier ce qu'elle avait « vu » qu'on lui fournit un ennemi qui arrange tout le monde.

Ces procédés de propagande raciste sont un mal intolérable à ne pas laisser s'instaurer chez nous.

Comme il est intolérable qu'on fasse venir des ouvriers étrangers pour qu'ils fournissent leur force de travail mais dont on veut qu'ils disparaissent le reste du temps, car chacun de nous indirectement se sert d'eux.

de la classe ouvrière ou d'un dévouement collectif.

II. — Les problèmes des lycéens

On peut regrouper les problèmes spécifiques aux lycéens sous trois grands thèmes : la discipline dans les lycées, le contenu de l'enseignement, la sélection.

LA DISCIPLINE

Fort à la mode en 68, l'autodiscipline, la lutte contre la discipline napoléonienne ou paternaliste, font encore parler d'elles, et sont encore pour les lycéens un cheval de bataille important. Sur ce point, dans de nombreux lycées, parisiens, les choses ont changé depuis mai 68 : on n'y respecte plus guère les autorités lycéennes : proviseurs et surveillants généraux. Mais dans un très grand nombre de lycées, rien ou presque n'est changé. Bien sûr, maintenant on a le droit de fumer plus ou moins, mais ce n'était là que légaliser un état de fait vieux de plusieurs années pendant lesquels on pouvait voir sortir des W. C. d'étranges nuages de fumée.

(1) Il serait bon dans un autre article d'étudier si mai 68 a été aussi fameux qu'on le dit, peut-être aurions-nous alors des surprises plus ou moins agréables.

(A suivre.)

Problèmes lycéens

On parle beaucoup des lycéens depuis le fameux (1) mois de mai 1968. On en parle partout, à tort et à travers, et surtout dans la presse bourgeoise. On a créé de toute pièce un mythe lycéen comme on a créé de toute pièce un mythe étudiant. La presse bourgeoise, dans un but évident d'intoxication, n'a jamais cessé depuis 68 de parler des lycéens sans pour autant oublier les étudiants, mais en oubliant systématiquement les ouvriers. Le plus étonnant de ces chefs-d'œuvre de littérature antilycéenne, a certainement été, au début de cette année scolaire la longue série d'articles du « Parisien Libéré », sur les « lycéens en convalescence », qui espèrent probablement favoriser de cette manière une répression paternelle sur ces « nouveaux délinquants » que sont les lycéens. On nous a décrit en long, en large et en travers ces pseudo-révolutionnaires en culottes courtes, ces vandales, ces casseurs : les lycéens. On nous a montré des photos représentant les dégradations scandaleuses, œuvres de lycéens enrégés, chaque fois la même légende : « Qui paiera ces dégâts, sinon les contribuables ? » Curieusement, parallèlement à cette campagne d'intoxication an-

ti-lycéenne, un autre mythe lycéen se créait. Les travailleurs révolutionnaires voyaient en ces lycéens (et étudiants) de véritables révolutionnaires, qui certainement tenaient le monde futur entre leurs mains, qui à coup sûr allaient assumer la révolution tant attendue. Deux images extrêmes, du milieu lycéen, deux mythes lycéens qui sont tout aussi injustifiés l'un que l'autre. En vérité on ne nous a jamais montré les lycées et les lycéens tels qu'ils sont dans la réalité.

1). — Qu'est-ce que le milieu lycéen ?

Le lycée est un milieu très hétérogène, en majorité, les lycéens sont des « Français moyens », des fils et des filles de petits bourgeois (commerçants, médecins, cadres, etc.) ; les fils d'ouvriers sont, eux, en minorité.

Bien sûr, les lycéens ont des problèmes, ils sont mécontents et ont bien des raisons de l'être, mais quand il y a de l'agitation dans un lycée à majorité bourgeoise, et bien souvent c'est là qu'ont lieu les heurts les plus violents ; on peut à juste titre se demander s'il s'agit d'un mouvement révolutionnaire au côté

FLINS 68

(Suite et fin)

Mon retour à Flins, où la grève continuait

Mercredi, 12 juin :

Après avoir quitté Paris, je rejoignis Les Mureaux afin de savoir ce qui s'était passé depuis mon départ. L'enterrement de Gilles Tautin était organisé afin que de nombreuses personnes puissent descendre (à Paris). Des cars furent préparés et mis à la disposition des ouvriers qui seraient intéressés. Je rencontrai un jeune ouvrier de Renault qui me proposa de loger avec sa famille, qui me logea pendant 15 jours.

L'usine Renault continuait la grève pour montrer son mécontentement après la répression qu'ils ont subi (les ouvriers). Des distributions étaient données à la sortie de l'usine.

10. — La fin de la grève de Renault

Un vote pour la reprise du travail fut organisé par la CGT quand tous étaient décidés à poursuivre la grève.

Le vote :

Il fut organisé devant l'usine Renault et un meeting précédait le vote. La CFDT laissa ses adhé-

rents choisir, selon leurs préférences ; quant à la CGT, elle appela les ouvriers à reprendre le travail. Ceci explique, car le PC voulait que les élections se déroulent normalement, afin de prendre (espérer) des sièges à l'assemblée nationale. Donc, la CGT devait faire reprendre le travail aux ouvriers ; la grève dès maintenant fut vendue pour le PC et ses élections. Cela fut dur comme tâche, car Renault-Flins était avec Peugeot (Montbéliard vers Sochaux) les deux bastions du prolétariat français. Mais après le vote on s'aperçut que plus de la moitié des ouvriers voulaient continuer la grève malgré que la reprise du travail fut adoptée. Pourquoi ?

Pesons le scrutin :

1) les cadres votèrent avec les ouvriers.

2) en retirant le poids du vote des cadres, on s'aperçoit que sur le plan ouvrier, plus de la moitié votèrent la grève, après plus de 5 semaines du départ de celle-ci.

3) résultats du vote en comptant les cadres :

Pour la poursuite de la grève : 55 %.

Pour la reprise du travail : 45 %.

4) résultats sans les cadres, donc le vote ouvrier :

Pour la poursuite de la grève : 55 %.

Pour la reprise du travail : 45 %.

Ce développement démontre que 10 % des cadres à la merci de la direction ont fait basculer le scrutin. La CGT a gagné et perdu ; si elle a gagné, elle le doit aux cadres. Un exemple de la trahison de la CGT :

Les ouvriers belges, qui par quêtes ont voulu, par l'intermédiaire de leur syndicat, offrir 5 000 000 d'anciens francs aux gémistes de Flins, mais la CGT a refusé, car elle savait qu'en acceptant cet argent la grève aurait continué plusieurs semaines, donc cela aurait emmené le renoncement aux élections législatives.

11. — L'après grève et le combat politique qui continua dans la région

Le travail du comité de base des Mureaux était de regrouper les militants qui voulaient continuer la lutte. Notre bulletin inter-usines s'appelait « La Lutte continue ». Des réunions toutes les semaines, organisaient des actions suivant le milieu. Des grèves partielles éclataient chez Renault, et nous informions la population des luttes qui étaient menées. Nous allions dans la région pour faire des réunions publiques. Le bulletin était distribué devant les usines et dans

les quartiers. Pour un meeting qui se déroula aux Mureaux, nous vîmes plus de monde que celui du P.C. qui sélectionna les entrées (gorilles).

L'histoire du mouvement libertaire à Flins se termine. J'espère que je l'ai très bien expliquée et que vous le comprenez bien.

Je vais finir par une conclusion politique que j'établirai sur la lutte de Mai-Juin à Flins.

Conclusion générale

Pourquoi ce fut le début d'un mouvement libertaire :

Les ouvriers de Flins ont pris leur propre combat, pour faire échec au patronat et au gouvernement. Ils ont mené leur lutte en repoussant les tentatives des syndicats réformistes qui voulaient diviser les travailleurs des étudiants afin de contrôler la grève. Flins a montré que le prolétariat peut s'organiser lui-même sans être à la merci d'organisations politiques et syndicales réformistes.

Le contrôle par les ouvriers, l'organisation par la base de comité révolutionnaire et son système d'autogestion, montre le sens libertaire du mouvement.

Récapitulation de ce mouvement

- 1) L'avant-garde réagit dans la lutte lorsque la grève pourrissait.
- 2) Les ouvriers s'émancipent des structures bureaucratiques des syndicats.
- 3) Les travailleurs organisent eux-mêmes leur combat avec une unité avec les étudiants.
- 4) La révolte violente.
- 5) L'autogestion de leur ville.
- 6) Création d'un système d'organisation à la base.

Ce qui manqua à Flins ce fut une organisation libertaire.

L'organisation qui représente la voie démocratique pour la victoire du prolétariat est le syndicalisme révolutionnaire.

M. PAIN Johan

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la Grande souscription pour la propagande !

SOLIDARITE

APPEL A LA SOLIDARITE
La Communauté libertaire
Le Gouah-dû

Voici quelle est notre situation présente

Nous sommes sous la tente après avoir été expulsés de notre ancien logis illégalement par la Gendarmerie nationale.

Nous attendons d'avoir une ferme nouvelle, mais pour cela il nous manque, bien sûr, fonds, d'autant plus que, au Gouah-dû, où nous étions avant, nous pouvions vendre notre production à nos visiteurs, mais depuis, évidemment, nous sommes dans l'impossibilité de vendre, et nous serons obligés de parcourir le sud de la France pour aller y vendre sur la place publique. Pourtant, cela ne sera pas encore suffisant, du moins le craignons-nous. Aussi

nous faisons appel à la solidarité libertaire ; nous demandons à tous ; les camarades intéressés par notre expérience, de nous apporter leur aide financière d'abord, et aussi sous forme de renseignements sur l'élevage de chèvres et la production artisanale de bijoux en métal.

Nous espérons que vous répondrez nombreux à notre appel, notre expérience a besoin de vous pour franchir avec succès cette phase critique.

Pour envoyer les fonds : mandats postaux et chèques postaux, à Cathy Leroux, 28, bd de Normandie (56) Lorient.

Pour les chèques, les envoyer chez Cathy Leroux, libellés à l'ordre de Jean-Marc Carité. Compte BNP003-069.

En l'attente de votre aide, recevez notre amitié libertaire.

REPRESSION

Après « La Cause du Peuple » et « La Gauche Proletarienne » « L'Idiot International », journal maoïste, s'est vu frappé par la répression et les casseurs bourgeois.

Tout a été mis à sac — descente d'inconnus (?) — dans la nuit du 4 juin. Vol de machines à écrire, un magnétophone, fichier d'abonnements, ainsi que la comptabilité.

Ne pas être d'accord sur les buts ne doit pas nous faire oublier que la solidarité est le principe de base de notre journal et tant que de tels actes seront perpétrés contre ce qui doit être la liberté d'expression, nous serons concernés.

La Rédaction

MAKHNO

(Suite)

LA SOCIÉTÉ ANARCHISTE

Les idées de Makhno étaient développées dans un pamphlet dont le titre était « Thèses Générales des Insurrectionnels Révolutionnaires sur le Soviet des Travailleurs Libres ». Selon Makhno les conseils de travailleurs ou soviets devaient être complètement libres des partis politiques; ils devaient être basés sur le principe de l'égalité sociale et des besoins de la société. Les travailleurs ne devaient obéir qu'à leur volonté collective propre et n'exercer aucun pouvoir sur qui que ce soit d'autre.

Des communes libres qui existèrent durant cette période de paix relative en Ukraine du Sud, Makhno les décrit ainsi de façon quelque peu naïve :

Dans chacune de ces communes il y avait quelques paysans anarchistes mais la majorité de leurs membres n'étaient pas anarchistes. Néanmoins, dans l'existence quotidienne de leur vie communautaire, ils se conduisaient spontanément avec cette solidarité anarchiste dont seuls sont capables les travailleurs dont la simplicité naturelle n'a pas encore été attaquée par le poison politique des villes.

Chaque commune était constituée par dix familles de paysans et de travailleurs, ce qui faisait un total de 100, 200 ou 300 membres. Par décision du Comité Régional des communes agraires, chaque commune recevait une superficie de terre correspondant à ce que ses membres pouvaient cultiver, située au voisinage de la commune...

La majorité des travailleurs travaillaient dans les communes agraires le germe heureux d'une vie sociale nouvelle qui continuerait, tandis que la révolution approchait du but de sa marche triomphale et créatrice, à développer et à stimuler l'organisation de sociétés semblables dans le reste du pays ou au moins dans les villages et les hameaux de notre région. (La Révolution Russe en Ukraine).

La première commune, nommée « Rosa Luxembourg » en l'honneur de la socialiste révolutionnaire polonaise, fut créée près de la ville Provkoivskoi. Au début elle ne comprenait que deux douzaines de membres mais bientôt ceux-ci atteignirent 300. Elle était

dirigée entièrement sur des principes anti-autoritaires, et selon Voline, qui l'avait visitée, elle parvenait à d'excellents résultats. Elle exerça finalement une grande influence sur les paysans de la région. A sept kilomètres de Goulai-Polya une autre commune fut créée qui fut appelée simplement « Commune numéro 1 ». Vingt kilomètres plus loin, deux autres furent créées. D'autres s'implantèrent ailleurs.

Toutes ces communes, raconte Voline, étaient créées en toute liberté (à l'aide des terres, du bétail et du matériel agricole confisqués aux nobles et aux grands propriétaires) sous l'impulsion spontanée des paysans. Bien que ces terres furent plus tard sous l'autorité du Congrès régional des Travailleurs et des Révolutionnaires.

Les communes de la région étaient fondées sur l'idéal d'aide mutuelle de Kropotkine. Chacun — hommes, femmes et enfants — travaillait selon ses possibilités et avec les limitations imposées par une société plongée dans la guerre civile. Chacun recevait selon ses besoins. Les postes d'organisation, continue Voline, étaient confiées à des camarades qui pouvaient les remplir avec compétence. Leurs tâches accomplies, ces camarades rejoignaient les autres membres de la commune dans leur travail commun. La validité et le sérieux de ces principes étaient dus au fait que les communes étaient issues des travailleurs eux-mêmes et que leur développement suivait un cours naturel. Makhno n'appliqua jamais de pression sur les paysans mais il essaya de gagner à sa cause les travailleurs de villes telles qu'Alexandrovsk et Ekaterinoslav. Sauf pour une petite minorité il échoua. En effet, non seulement il ne comprenait pas la complexité d'une économie urbaine mais encore son armée (qui était maintenant forte d'environ 20 000 à 50 000 hommes) était toujours sur la brèche. « L'instabilité de cette situation empêcha un travail en profondeur », admit Voline quelques années plus tard.

Les Blancs entrent en scène

Le 23 janvier 1919, la première Assemblée régionale des paysans, travailleurs et insurgés se réunit dans la ville de Mikhalovka. Le principal sujet de cette délibération fut la possibilité d'une inva-

sion par les forces blanches de Dénikine, qui étaient devenues de plus en plus actives sur la frontière sud-est de la région. La seconde Assemblée se réunit trois semaines plus tard et créa un Conseil militaire régional (Soviet) des paysans, travailleurs et partisans. Cette Assemblée décida également d'appeler les habitants de la région à une mobilisation générale et volontaire. On y répondit en masse, mais beaucoup ne purent rejoindre Makhno en raison du manque d'armes et de munitions.

Au début de 1919, les bolcheviks cherchèrent à aider Makhno. Les relations entre l'armée rouge et les partisans anarchistes étaient assez amicales, tout au moins en surface. En mars, Makhno et les Rouges signèrent un accord pour une action concertée contre les Blancs. Les principales clauses étaient les suivantes : l'armée insurrectionnelle conservait sa propre organisation interne, tandis qu'en même temps, elle devenait une division de l'armée rouge; elle ne serait pas déplacée de sa région et elle garderait son nom d'Armée révolutionnaire insurrectionnelle avec ses drapeaux noirs. Mais la lune de miel ne dura pas longtemps.

Le 10 avril, une troisième assemblée se réunit à Goulai-Polya. Il y eut plus de 70 délégués représentant deux millions de travailleurs et de paysans. Mais pendant que cette assemblée tenait session, un télégramme arriva du commandant de l'armée rouge de la région de Dniepr qui déclarait que cette assemblée était contre-révolutionnaire, et, par conséquent, interdite. Les délégués ignorèrent le télégramme, bien que Makhno envoya une réponse plusieurs jours plus tard. Les communistes et particulièrement les trotskystes, attaquèrent ouvertement Makhno en temps que bandit anarchiste. Trotsky déclara dans son discours maintenant bien connu : « Il vaudrait mieux donner l'Ukraine toute entière à Dénikine, un contre-révolutionnaire avoué qui pourrait être facilement compromis plutôt que de laisser soulever les masses contre les Bolcheviks aussi bien que contre les Blancs.

En mai, deux membres de la Tcheka (la police communiste secrète) furent envoyés pour assassiner Makhno. Ils furent pris et exécutés. La rupture finale entre les Rouges et Makhno se produisit

au moment où les soviets locaux et l'Armée insurrectionnelle demandèrent la réunion d'une quatrième assemblée pour le 15 et invitèrent les membres non gradés de l'Armée rouge à envoyer des représentants. Trotsky, le commandant en chef de l'Armée rouge était furieux. Le 4 juin, il interdit l'assemblée et mit Makhno hors la loi. Il envoya ensuite des troupes communistes pour détruire la « Commune Rosa Luxembourg ». Leur succès ne fut que partiel. Quelques jours plus tard, les forces de Dénikine arrivèrent et achevèrent le travail détruisant toutes les autres communes de la région, et liquidant les soviets locaux (ceux qui n'appartenaient pas au parti) et assasinant beaucoup de monde parmi la population. Les bolcheviks et l'armée rouge sous les ordres de Trotsky permirent à Dénikine de s'avancer avec l'espoir qu'il détruirait Makhno et ses partisans pour eux.

Dénikine était maintenant capable de continuer sa poussée massive vers Moscou. Pendant août et septembre 1919, les insurgés makhnovistes furent repoussés sans cesse vers les frontières de l'Ouest de l'Ukraine. Mais, selon Voline, qui participa à la retraite épuisante, Makhno refusa de se laisser abattre. Il rappela ceux de ses partisans qui étaient restés avec l'armée rouge. Voline nous donne une description vivante de ce qu'il appela un royaume sur des roues (République aurait été un meilleur mot.) Il écrit dans « La révolution inconnue » : « ...Des milliers de familles de paysans fuyant leurs fermes avec leur bétail et leurs affaires rejoignirent et suivirent l'armée makhnoviste dans sa retraite. C'était une véritable migration. L'été de 1919 était exceptionnellement sec en Ukraine... Mais l'armée ne se laissa pas affecter dans ses mouvements par la masse des fugitifs. Elle continua strictement son chemin sauf pour quelques unités qui protégeaient le corps principal; la cavalerie en particulier était toujours au combat. L'infanterie, lorsqu'elle ne combattait pas menait la marche. L'infanterie était transportée dans des tatchankas. Chacun de ces véhicules, tiré par deux chevaux, portait un conducteur sur le siège avant et deux soldats derrière. Parfois une mitrailleuse était installée sur le siège entre eux. L'artillerie fermait la marche. »

Comentario cara a España

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 9 de Julio de 1970.

RECIENTEMENTE hemos sido informados por persona calificada de la situación político-social de España. No es que nosotros carezcamos de noticias del Interior según conocen nuestros lectores por las crónicas que publicamos de nuestros correspondientes. Pero es digno de aprecio el rasgo informador de nuestro amigo aunque algunas de sus apreciaciones chocaran con nuestra manera de concebir, o interpretar, la situación pública del país que hace más de 31 años abandonamos.

Es una argumentación precisa, incluso contundente, que el papel que en 1939 nos incumbía desempeñar era el de quedar «para proseguir la lucha». Heroico, rematadamente ejemplarista. Pero la muerte rondaba y a las docenas de miles de compañeros fusilados se habrían agregado otras docenas de miles de compañeros ejecutados. Que sepamos, la mayor parte de sindicalistas y anarquistas que quedaron allí expuestos a ser arrastrados por la vorágine de la muerte, no tuvieron salida fácil de las regiones Centro y Levante, donde les cogió la desbandada republicana. En Cataluña, con frontera francesa al alcance, sí, fue heroico quedar (no épico, cual ocurrió en los puertos valencianos y murcianos), en cuyo caso catalán memoriamos el ejemplo de Ceferino Gil, más conocido por Flores, dispuesto a perecer antes que despegar, caso muy distinto al de los compañeros resignados a permanecer con propósito de nada hacer si el enemigo les perdonara la vida.

Decimos todo esto porque voces exteriores y tal vez la interior nuestra acusan a los «foráneos», a los «huidos», de la situación confederal inferior a la de otros sectores de Cataluña, donde la CNT claudica no manifiesta a la luz del día un programa expansivo, dando origen, en el ex feudo confederal, a la irrupción de corrientes obreras indefinidas, inconcretas, que pueden aprovechar a católicos y a comunistas para sus fines partidarios. Interesa al gobierno franquista y a sectores neoliberales y otro tanto a los comunistas, que de las antiguas sindicales, únicas acreditadas en la historia del país, nadie se preocupe a fin de

que el proletariado español sindicalmente «vuelva a empezar» olvidando dos trayectorias elaboradas por la experiencia de cien años y de eficacia comprobada (caja sindical a su manera), para que el sindicalismo posfranquista a establecer sea incoloro, sobado, inexperto, camaleónico, tal vez neototalitario, haciendo perder a la evolución proletaria medio siglo, por lo menos, de empuje.

Cuando personas enteradas venidas a España no sitúan la bandera rojinegra en el mástil más alto del país, parece que nos decepciona, que echa agua al vino, y no es así. En el Interior y en donde sea, cada cual interpreta el fenómeno público actual como lo ve y lo palpa, y si hoy lo más manoseado en nuestra tierra resulta ser el comunismo obrero no es porque el cenetismo sobre, sino porque, existente y todo en el sótano

y en muchísimos corazones no se manifiesta lo debido, y cuando lo hace la prensa y las propias autoridades judiciales lo silencian lo más posible. La ejecución del comunista Grimau fue divulgada en todos los rotativos y las radios del mundo y el agarrotamiento de dos compañeros nuestros en Madrid, Granada y Delgado, sólo mereció un leve y luctuoso parte en la pequeña publicidad española y europea sin garantía de insistencia para la mañana siguiente. En cambio de Grimau nueve años después la gran propaganda se sigue ocupando del mismo de vez en cuando.

La modernidad conservadora, compañeros, trata de olvidarnos, de echarnos tierra

encima, y cuando voces alertas nos advierten de la existencia veraz de un tal peligro, no es cuestión de oponer la imaginación a la realidad, sino de acrecentar inteligencia y esfuerzo a fin de lo que en España existe en ascuas se reanime en llamas.

La CNT es imperecedera, los cenetistas, no. Actuemos cohesionados y AUMENTATIVOS en el Exterior, para lograr un amplio resurgir confederal en el Interior. Aún es tiempo, puesto que rescoldo queda.

Carta desde Barcelona a un barcelonés

Señor Joaquín Hospital Rodes —

Con frecuencia leo sus colaboraciones sobre leyes en «La Vanguardia». Su «Prohibido prohibir» inserto el 18 de julio de 1968 me win, Reclus y otros teorizantes del por las comparaciones entre Banderas Negras y ciertos sucesos que Vd. entrelaza en rompecabezas literario. Para Vd. Bakunin, Godwin, Reclus y otros reorizantes del anarquismo son enemigos del orden de tantos expertos institucionales de la Sociedad que jurídicamente rechaza el Prohibido Prohibir de la Sorbona de París. Y le sale a usted la burla en la comparación y el origen de los hechos de Monique Madeleine y la escocesa del crimen de la Calle de Aragón de Barcelona, colofón publicitario para escupir sobre el anarquismo con la sutileza de fiel doméstico de la Sociedad. ¿Se ha enterado Sr. Hospital Rodes como viven los anarquistas entre sí? Con su ejemplo (entre nosotros) tal y cual sin deformación alguna, intentan ser fieles a sus ideales. ¡Sinceramente! No fue Bakunin el promotor literario de tanta revista insulsa, del lavado mental literario, de tanta fábrica de sueños, de tanto concurso de vanidad no prohibido por los sapientísimos del Boletín Oficial del Estado. El Prohibido Prohibir de los anar-

quistas va dirigido a quien prohíba la verdad, a quien como Vd. sirve de fiel amanuense gacetero con crónicas jurídicas y se aviene en incapacitado social a callar las innumerables inmundicias en sus mismas crónicas insertas en «La Vanguardia Española», en las que palpita la triste publicidad de anuncios y de la que se cobran notables beneficios para sus doctos y bien defendidos patricios por Vd. y compañeros de promoción jurídica, origen del final de Monique Madeleine y crimen de la calle de Aragón. Señor Hospital Rodes, antes de mezclar hechos medite lo que escribe con la responsabilidad mental que se debe, no como en su caso, demostrando una capacidad esquizofrénica equivalente a esos fuhrers de salas de museo con programa definido. Triste papel el suyo, misero y degradante a la vez: «Servir a señores que en gusanos se convirtieron.»

Saludos de un analfabeto ácrata. (Esta carta fue remitida por su autor al jurista incriminado.)



CHISPAS

Franco ha ido a Barcelona. Barcelona no ha ido a Franco.

Doña Carmen Polo ha ido a la iglesia, incapaz de irse al Polo.

Doña Pilar Primo de Rivera... Primo: la Rivera, que el pilar, no tiene aguante.

Don Manuel Aznar. Aznar, rebuznar...

Poniéndome de lado me dijo Beduino: «Estoy fabiolado.»

La revista peruana «Oiga» elogió a Franco.

«Oiga» se dirige a sordos.

Después del elogio peruano a Franco: «Violento terremoto en Chimbote.»

«El señor Allende García-Baxter se reunió con los miembros de la C.O.S.A.»

Cualquier cosa.

En el Festival de la Canción de La Paz habrá concurso de himnos de guerra.

Franco fue a Barcelona, y se fue de la misma.

Franco vino al mundo y se irá del mismo.

Yo también, sin alegría de nadie. Del otro, no respondo.

Hay mujeres feas en la Corte. Sin donaire ni gracia ni norte.

CHISPERO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por **FONTAURA**

ELOCUENTES COMPARACIONES

DUELE presentarse como algo inexorable, fatal, por parte de quienes ponen empeño en justificar el presente estado de cosas, la existencia de factores que determinan el malestar, las penas y el sufrimiento en el seno de la especie humana. Todo alcanza a justificarse cuando moralmente no hay escrúpulos, cuando deliberadamente se busca el tergiversar los conceptos. A lo largo de la historia se ha buscado siempre justificar los hechos más abominables. Así no han faltado quienes han pretendido presentar como una necesidad los horrores de la Inquisición, la expropiación y torturas de que se hacía víctimas a los indios en América, y en nuestros días, el proceder empleado por el fascismo y el comunismo.

Se han prodigado las estadísticas, se han establecido comparaciones acerca del costo de armamentos y recursos técnicos en general con exclusiva misión homicida; despilfarro de millones y millones con horrible finalidad de destruir, de sembrar el dolor y la desolación. Sorprende, al establecer comparaciones, notar la enorme cantidad de cosas beneficiosas a la humanidad, que podrían realizarse con el enorme esfuerzo pecuniario que se desarrolla para el mal. De por sí ello nos demuestra que existen posibilidades bien evidentes para vivir otra existencia de la que se vive ahora.

Pese a las objeciones que pueden hacerse respecto a la propia personalidad de la UNESCO, al caer en notorias y escandalosas inconsecuencias, algunos de sus colaboradores, gentes enteradas, por sus estudios, por su especial preparación técnica, expresan verdades, evidencian hechos de notoria trascendencia. He ahí los datos que se revelan en «El Correo de la UNESCO» correspondiente al mes de noviembre del pasado año 1969:

«Coste de un moderno avión de bombardeo, con su correspondiente equipaje: El salario de doscientos cincuenta mil maestros durante un año; la creación de treinta institutos de ciencias, con mil estudiantes cada uno; o setenta y cinco hospitales, de cien camas, completamente equipadas; o cincuenta mil tractores; o quince mil modernas máquinas segadoras.»

Ante la brutal elocuencia de la

realidad, el dilema es callar, dejarse mecer por un estúpido conformismo, en la creencia de que no hay nada que hacer, de que todo ello es fatalmente irremediable, o bien, por el contrario, señalar, denunciar en todo momento propicio, en toda circunstancia apropiada, lo que son escandalosas arbitrariedades sociales. No todo lo que se siembra se pierde. Además, al denunciar el mal se tiene el sentimiento moral de no ser cómplice del mismo.

JUSTIFICACION DE UN LLAMAMIENTO

Como no era cosa de extrañarse, las explosiones que tuvieron lugar en Roma y en Milán han dado margen a una prolongada e intensa campaña represiva en contra de los elementos libertarios italianos. Se ha querido olvidar que el fascismo, como el hitlerismo, el falangismo, y todas las tendencias de acusado matiz reaccionario, parten de la más insolente provocación. Y los organismos gubernamentales, como siempre, concediendo mayor grado de beligerancia a los elementos de derechas, cargan la mano represiva precisamente sobre quienes, en el orden general, tienen mayor respeto al ser humano, como es el caso de los anarquistas.

Ante una situación creada con la finalidad de intensificar el desprestigio y el quebrantamiento de una corriente social cuyos postulados pueden resistir toda suerte de apreciaciones críticas si ellas se fundamentan en la razón; ante la conjura de incuestionable marchamo reaccionario, los compañeros italianos, pasando por encima de diferencias interpretativas, borrando pasajeros antagonismos, han buscado crear un frente de defensa, iniciando una corriente popular tendiendo a poner coto a los abusos de quienes pretendieron ser propulsores de la Justicia, así con énfasis de letra mayúscula.

Se ha creado en Italia un Comitato Politico-Giuridico di Difesa. A los efectos de la relación, la sede del citado organismo es la siguiente: Via dei Taurini, 27-00185, Roma (Italia). Definiendo la necesidad que supone la creación del aludido Comitato, en la primera circular que se ha difundido por ahí se manifiesta que se trata de movilizar las conciencias de cuantos no están dispuestos a capitular ante la vergonzosa maniobra desarrollada por la reacción con

miras a sofocar el intenso espíritu de renovación político, económico y social, del movimiento obrero y estudiantil.

Se alude a las dilaciones y subterfugios que se usaron a los efectos de esclarecer unos hechos que, los anarquistas los primeros, tienen interés en que sean esclarecidos. Prueba de tolerancia quizás al respecto de quienes, en la sombra, hoy, como ayer el naciente fascismo musoliniano, tratan de crear un clima de confusión a fin de aprovechar la desorientación a los efectos de imponer el fascismo brutalmente totalitario. Son todo un orden de consideraciones evidenciando la realidad y avizorando el futuro que especifica el aludido llamamiento. Por el ascendiente moral que pueda revestir su intervención protestataria, se pide en particular la adhesión de abogados, periodistas, artistas, publicistas, hombres de ciencia, profesores; todos aquellos dotados de un espíritu liberal, decididos a evitar sean conculcadas aquellas libertades cívicas más elementales. Evidentemente, el Comitato Politico-Giuridico di Difesa señala igualmente el deber de los obreros y estudiantes en el empeño de bregar contra los manejos de fondo reaccionario. Es una firme movilización para hacer frente al neofascismo que ya públicamente se ha manifestado en la vida social italiana. Ahí está el móvil determinante del organismo recientemente creado en Italia.

Por supuesto, identificados con los razonamientos expuestos por el Comitato aludido, ello nos incita a la reflexión. Y podremos así percatarnos de la importancia que se deriva de una cohesión entre sectores de formación liberal, adversarios de las imposiciones totalitarias, para hacer frente a circunstancias nefastas para todos. En las etapas de enconada represión, en el interior de las cárceles, se ha podido comprobar la dolorosa evidencia de tener que estar, los de uno y otro pensar de sentido democrático, sometidos a idénticos tratos, bajo una misma e implacable situación dramática, trágica inclusive. De ahí la importancia capital de procurar, cuando hay tiempo todavía, de formar barrera contra los gérmenes de tiranía que tiendan a desarrollarse. Impedir por todos los medios el llegar a una situación de hecho ya difícilmente poder ser vencida

una vez aposentada en los puestos clave del Poder.

En todas partes donde los libertarios mantengamos vitalidad, constituyamos, en más o menos cantidad un sector social, es conveniente que busquemos el contacto, la relación con todos aquellos sectores decididamente adversarios de todo lo que sea totalitarismo. Los hay en todas partes. Naturalmente, podemos demostrar que no somos energúmenos, como no lo era el anarquista Eliseo Reclus, que sin disimular sus inclinaciones filosóficas, era apreciado por muchísimos que no compartían sus ideas, pero que veían en él al hombre comprensivo, abierto al diálogo, leal en sus convicciones. Independientemente del sabio, del hombre de ciencia, estimaban al individuo saturado de bellas prendas morales. Es poseyendo una tal disposición de ánimo que ha de ser posible entablar relación, obrar en comunidad de esfuerzo con otros. Cosa que no conviene dejar de tener en cuenta.

EL RENACER DE «RUTA»

Conocedores del esfuerzo material, de la tesonera voluntad que hacen falta para lanzar y dar continuidad a cualquiera de nuestras publicaciones, es con vivo sentimiento, con pena, que acogimos su desaparición. Es la impresión que nos dio, hace algún tiempo, la desaparición de la «Ruta» venezolana. De ahí el que hayamos acogido con alborozo su reaparición. Si, «Ruta» ha renacido; vuelve a la palestra de las ideas con el espíritu juvenil que le era peculiar. De ahí el que estemos en el caso de congratularnos.

En su segunda época «Ruta» (Apartado 61.881, Este-Caracas, Venezuela) se propone abarcar un plan de monografías, o sea, desarrollar en cada número de la publicación un tema determinado. Así en el primero del renacimiento vemos el enfoque del interesante tema: «Una opinión ácrata sobre la Violencia». A ello hacen referencia la Redacción, diferentes colaboradores, y unas páginas antológicas de Nettiiau y Malatesta: «Buena ruta para «Ruta»».

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Aquí y ahora

¿REBELDES SIN CAUSA?

por Juan Español

El movimiento estudiantil universitario es un hecho de todos conocido. Está ahí, y es tan innegable como incontable. Podría hablarse de un movimiento juvenil a escala mundial generalizando un poco la cuestión, pero hay demasiadas cosas que aceptar, mucha garfala que aventurar, grandes escarceos que hacer para considerar globalmente la promoción juvenil universal como un movimiento de tendencias concretas, sistemáticamente organizado y metodológicamente entendido. En cambio, atenerse a la existencia de un movimiento universitario es ponerse en vías de aceptar un hecho real, mucho más delimitado, concreto y más o menos coherente, pero, en todo caso, eficaz, osado, valiente e irreductible desde sus comienzos hasta la fecha.

Las gentes del orden y del sistema, o mucha parte de ella, suele sacar a esta muchedumbre de jóvenes como rebeldes sin causa, proclive a la protesta, a la algarada y a la revuelta sin otro fin que el desorden mismo. Pero bien claro se ve que este argumento es del más falaz y desolado filisteísmo, pues hasta los más pugnares enemigos de la rebeldia estudiantil están cayendo en la cuenta de que tienen razón, es decir, que dejando aparte la hojarasca romántica, mítica y demagógica que suelen enarbolar bajo influencias de oscura y foránea procedencia, las reivindicaciones propuestas por los estudiantes y concernientes a la universidad son justas y legítimas. Naturalmente, y en cada caso y país, esta comprensiva acogida se atiene a conceder a los estudiantes lo preciso y justo para no verse desbordada, procurando por todos los medios, más o menos explícitos, seguir manipulando solapadamente a la masa estudiantil del mismo modo que el capitalismo procura actualmente manipular al pueblo en general mediante insidiosos condicionamientos, entre los que se cuenta un mejor y más alto nivel de vida, o sea, la teoría del cerdo bien cebado.

La opinión más extendida, y entre las que se cuenta la mía, es que los universitarios saben muy bien lo que quieren, o mejor dicho y en sentido negativo, saben muy bien lo que no quieren. Pero entre lo que quieren o lo que no quieren hay algo que se alza cimero y relevante, aquello, precisamente, donde su cohesión se hace más patente, su unanimidad

más clara, sus propósitos y aspiraciones más lúcidas, concretas y sistemáticas: la reforma de la Universidad. Y es desde aquí, desde la Universidad, donde el estudiante se forma y se desenvuelve, donde nace su rebeldia, donde se hace rebelde con causa, en la que puede radicar el futuro de las generaciones y con ellas el futuro del pueblo. El estudiante, pues, está en la Universidad en su elemento, se halla en ella como en la palestra, y a poco que lo desee, puede hacer desde ella una gran labor revolucionaria, sin más connivencias y concomitancias con otros sectores inmersos en la lucha social. La Universidad, y aunque hasta la fecha no lo ha sido, debe ser el lugar propicio y expreso para forja y formación de los jóvenes, sin distinción ni discriminación alguna. Con tal motivo ha de ser independiente, no autónoma, pues la autonomía implica cierta dependencia del poder central. Esta independencia debe extenderse sin trabas a la administración, a la técnica, a la docencia y a la política o ideología, según los casos. Una Universidad así entendida y estructurada, libre de favoritismos y privilegios, accesible al pueblo en su totalidad, es una plataforma de lanzamiento realmente formidable, catapultando incesantemente hombres y mujeres que han de ir engrosando las filas del trabajo en una tarea permanente de superación total.

En los tiempos actuales en los que siguen vigentes multitud de lacras desprendidas del vicioso sistema capitalista, la conexión entre universitarios y obreros se nos aparece de una inestabilidad inaceptable. Está preñada de recelos (justificados por demás) y de mutuas suspicacias, sobre todo por parte del elemento obrero, siempre traicionado y abandonado en la estacada. Este posee una fuerte organización basada y fortificada por muchos años de lucha, de sangre, de sudor y de lágrimas. Sus conquistas han sido absolutamente suyas, en tanto que sus retrocesos han sido culpa de la defección de sus aliados ocasionales quienes siempre se apresuraron a llevarse la mejor tajada. Y estos aliados, salvo excepciones, casi siempre han sido los intelectuales y los adscritos a profesiones liberales. En la actualidad el obrero piensa, y piensa bien, que estos estudiantes que hoy parecen querer comer

el mundo y buscan la alianza de los obreros, mañana saldrán de la Universidad convertidos en políticos, abogados, escritores, ingenieros, arquitectos, médicos, científicos, etc., y continuarán engrosando las falanges de los privilegiados, olvidándose de lo que luego llamarán peccadillos de la juventud, de su rebeldia, de su espíritu revolucionario, pasando a ser absorbidos por el sistema capitalista, mientras que el obrero, continuará debatiéndose como Prometeo, con el buitre bien aferrado a su hígado.

Los estudiantes de Berkeley decían: «Desconfiad de todo aquel que tenga más de treinta años.» Pero los obreros contestan: «Desconfiad de los intelectuales, sean jóvenes o viejos.» Esta desconfianza proletaria hacia los intelectuales se vio bien patente en Francia cuando los estudiantes deseaban solidarizarse con los obreros cuando éstos estaban en huelga. Rechazaron toda ayuda, dispuestos a solventar sus asuntos por sus propios medios. Y recientemente en USA (si bien esto hay que admitirlo con grandes prevenciones, pues al menos yo no sé bien qué clase de gente fue la que se manifestó) hubo una manifestación obrera en contra de otra estudiantil que protestaba por la nueva ingerencia norteamericana en Camboya.

Fuera del contexto universitario, que es su caballo de batalla inmediato, fuerza es reconocer que los estudiantes presentan un frente deslabazado y disperso, casi diríamos caótico. Entendemos que saben lo que quieren, pero no saben cómo hacerlo. No poseen aún una organización sólida, carecen de programa definido y no están convencidos firmemente de nada. Echan mano de muchos tópicos, como el de Vietnam, porque saben que eso tiene repercusión mundial y que serán oídos y aplaudidos. Su esfuerzo, la mayoría de las veces, se esfuma en salvas románticas, míticas y hasta demagógicas. A pesar de que adjuran de maestros y pastores, claman por Mao, por Che Guevara y Bakunin. Se enardecen con las canciones de Joan Baez y Bob Dylan, que adquieren tanta preponderancia como aquéllos. Todo esto es un poco caótico, aunque sugerente y aprovechable. Yo, particularmente, no tengo nada en contra de los universitarios. Todo cuanto hacen y dicen está en la línea de los oprimidos y su vida transcurre en la pro-

testa. Esto ya es algo. Es lamentable que tan poderosa y juvenil fuerza no sea más aprovechable en el frente común de lucha, ni pueda ser integrada sin recelos en él. Pero en tanto ese día llega, los estudiantes, por sí solos, tienen ante sí un magnífico campo donde ensayar la exuberancia de su fuerza y el espíritu rebelde que los anima: la Universidad. Conseguir que ésta sea lo que tiene que ser, la que ellos desean y por la que luchan, ya constituye una obra digna de atención y elogio que nadie debe regatearles. Todo lo demás, creo yo, nos vendrá por añadidura.

LA URSS EN CANARIAS

PAMPLONA (OPE). — «Diario de Navarra» (14 de mayo) publica a cuatro columnas una información con el título arriba citado.

«En 1967 como consecuencia del acuerdo de cooperación marítima que se firmó en París, arribó a Las Palmas el primer pesquero ruso, el «Miskhor», moderno congelador. Sucesivamente las llegadas fueron incrementándose hasta sumar 126 en 1968 y a 433 en 1969. Por las calles de Las Palmas es familiar la presencia de las tripulaciones rusas. Señala también que en la clínica de la Casa del Marino, dependiente del Instituto Social de la Marina, durante el año 1969 fueron atendidos 38 marinos soviéticos.

Anuncia la próxima llegada de dos grandes buques-factorías y 32 balleneros soviéticos, con una tripulación total de 2.200 personas y que las casas consignatarias de dichos buques han recibido un telegrama de Rusia en el que solicitan 25 millones de pesetas que serán invertidos por los tripulantes durante su estancia en Las Palmas. Uno de los buques es el «Sovietskaia Ukraina» de 33.000 toneladas. Mide 217 metros de eslora, fue construido en 1959, y vendrá acompañado de 17 balleneros. El otro buque es el «Yuri Dolgoroski», acompañado de 15 balleneros.

Y dice también: «Normalmente la mayoría de buques pesqueros rusos que utilizan el puerto de Las Palmas lo hacen para darle descanso a sus tripulaciones. Así es raro el día en que no se hallan fondeados en la bahía, media docena de estos pesqueros.»

SILUETAS

El atorrante Antonio Trullols

A Juan Ferrer.

SI, de la Argentina vino. Allá por los años veinte recaló en Barcelona este singular tipo. Se supone que cruzaría el charco sin pagar pasaje ni sin rescatarlo haciendo trabajos a bordo, ya que esto no entraba en su conciencia de auténtico precursor de los hippies, pero con pleno conocimiento de los ideales anarquistas. También es probable que los sufrimientos y privaciones hubieran trastornado sus facultades mentales. En las discusiones y polémicas sus primeros atisbos eran certeros y agudos, aunque luego solía perderse por los cerros de Ubeda.

Según las crónicas pertenecía a una familia acomodada de Inca (Palma de Mallorca) donde su padre ejercía una especie de cacicazgo, habiendo desempeñado el cargo de alcalde. También se cuenta que por librarse de la pesadilla de un ejemplar tan revoltoso, su progenitor lo mandó de muy joven a que hiciera su América. En el país de las pampas seguramente sorteó mil escollos desafiando toda clase de hambres, de golpes y de humillaciones. Y lo más probable es que las autoridades argentinas, al darse cuenta de la pieza que les había caído, la devolvieran sin más preámbulo a su país de origen.

A su retorno era un hombre fornido, de unos treinta y pico de años. Tenía una estructura muscular formidable. Era una especie de Sansón antes de ser atado a la columna. Puede decirse que también era un fulano con toda la barba, ya que no entraba en sus proyectos visitar a los que las rapaban. Por primera vez y durante mucho tiempo lo vimos en la calle Mercaders, el popular Centro Obrero o Ateneo Sindicalista, cobijo de anarquistas, anarcosindicalistas y gente de tal ralea. En ese lugar había varios letrados combatiendo el uso del alcohol, por lo que no se servía más que café. Y cuentan las malas lenguas que antes de que el servidor recogiera los treinta céntimos que los parroquianos dejaban al lado de la taza vacía, Trullols se adelantaba y «equivocadamente» se metía la «morralla» en el bolsillo.

Menda ignora lo que hay de cierto en estos dimes y diretes, que en el caso de serlo, no tenían más significado que una prueba de hasta dónde puede llegar la auténtica miseria. Lo que si recordamos que un día Alejo, el conserje, lo increpó por tal proceder, mien-

tras que nuestro hombre seguía negando. A la postre Trullols le soltó:

«No creas que la junta administrativa tenga de ti mejor concepto que el que tú tienes de mí. Una prueba es que de la pared cuelgan varios indicadores que rezan: 'después del servicio rompan los boletos', lo cual no creo que sea una prueba de confianza.»

La cosa quedó muerta y Trullols continuó haciendo acto de presencia. Por entonces vivía en una cueva de la montaña de Montjuich. Nos consta que algún compañero le había ofrecido tenerlo en su casa, pero él rehusaba siempre en aras de su libertad. A veces comparecía por el Centro provisto de algún paquete de carne (de costo altamente económico ya que en estas transacciones el vendedor no tenía plusvalía). La forma de adquirirla consistía en deambular por el mercado de La Boqueria, una vez cerrada la hora de ventas, en que alguna empleada dejaba su paquetito para irlo a recoger después, pero que Trullols se le anticipaba. La condimentación solía ser bastante módica también. En la calle San Rafael existía una taberna que mediante de veinte a treinta céntimos (según el utensilio que se empleaba) facilitaban una sartén o cacerola con fuego y aceite para hacer los aliños correspondientes. Pero para Trullols eso no era problema, puesto que a falta de dispositivos, encendía una vela, ahumaba un poco la carne y la engullía con una facilidad digna de un auténtico Gargantúa.

Trullols era un camorrista nato. Una de sus chifladuras consistía en intervenir en todos los actos públicos que se celebraban en la capital catalana. Lo mismo le importaba que los oradores fueran Lerroix o Cambó, que un compañero cualquiera. En medio de un discurso de entre el público se escuchaba una voz potente con el consiguiente «pido la palabra». A ello seguía el revuelo en la sala (excepto en nuestros medios donde era conocido). Al empezar, su peroración solía ser atinada, de incisiva crítica mordaz, pero pronto era acallada su voz por la intervención policiaca, con la expulsión del local, la detención y la consiguiente paliza en algún antro gubernamental.

En relación con este hábito recordamos que en el Ateneo Sindicalista se acostumbraba dar conferencias dominicales. Entre los conferenciantes y habituales asisten-

tes había un profesor racionalista llamado Badia a quien Trullols se le había metido entre ceja y ceja, no sé por cuales motivos. Lo cierto es que en cuanto empezaba a hablar, éste le acometía con saña. Por entonces nuestro «atorrante» se había agenciado un magnífico ejemplar de perro que no lo dejaba ni a sol ni a sombra, y que ambos compartían la misma covacha. Esta vez, en su polémica con el profesor, se despachó de la siguiente manera:

«Sería hacerte demasiado honor que me entretuviera en impugnar tus necedades, por lo tanto voy a transmitir el pensamiento de mi perro. Mi perro piensa... y así hasta el final.

En cierta ocasión, no recuerdo si fue el doctor Marsal o el doctor Xalabarder que daba una conferencia en el Centro Ferroviario. En medio de su peroración se descolgó Trullols con una diatriba feroz contra los médicos: «servidores incondicionales de la clase adinerada, mercenarios deshumanizados», etc. Cuando hubo terminado su retahíla el doctor intentó dar por finiquitada su charla, con evidente disgusto, diciendo:

«¡Bueno, ustedes dispensen! Si sabían tanto, no sé por qué me invitaron!»

Intervino el público y los dirigentes de la entidad, dando explicaciones al doctor. Se normalizó el alboroto y la conferencia siguió su curso, mientras que Trullols, inmutable hasta el fin, espetó luego, a quien quiso oírle, lo que llevaba en el buche y que no pudo soltar en plena disertación médica.

Con todo su aspecto pintoresco, su manera de vivir era dramática, torturante y llena de peligros. Esta vez estábamos con Vicente Botella (militante cenetista muerto en plena juventud) en la Plaza Urquinaona, cuando divisamos, sentado en la mesa de un bar, a la efigie de Trullols, extrañándonos que pudiera sostener tales lujos, pero la cosa se aclaró pronto. Efectivamente, a poco pasó un tranvía y el «parroquiano de marras» se lanzó como una tromba sobre el estribo, mientras el camarero desataba su lengua a grito pelado dejándolo como no digan dueñas, según frase cervantina.

Otro de los recursos con que contaba para ir sobrellevando su nada plácida existencia (la cual podía sintetizarse como una especie difícil del arte de malvivir sin dar golpe) era el manoseado y so-

por José VIADIU

corrido recurso de comer en una fonda o restaurante cualquiera y largarse sin pagar. Trullols había escogido como lugar de operación la antigua «Tranquilidad», modesta fonda entonces enclavada entre el popular Paralelo y la calle Condal del Asalto, que luego se trasladó al lado del Teatro Soriano, como café, y que fue lugar de reunión del anarquismo y cenetismo, allá por los años que sucedieron a la dictadura de Primo de Rivera (1931-1936), y que, como la policía a veces cargaba con toda la parroquia, solían decir que «tranquilidad» provenía de «tranca». Aquel era un lugar estratégico para burlar a los fondistas puesto que tenía varias puertas de escape, pero como reza el adagio «tantas veces va el cántaro a la fuente, que al fin se quiebra», así a Trullols, habitual ya, le sucedió que un día al disponerse la fuga encontró todas las puertas copadas siendo detenido con las manos en la masa. Lo demás ya se supone, la correspondiente quin-cena, y dados los antecedentes, la golpiza sucesiva.

Aquí podemos referir otro episodio que entra en su manera de soportar la existencia. Estábamos en pleno Carnaval y nos hallábamos en la imprenta de la «Soli», en la calle de Las Tapias, a altas horas de la noche, cuando se presentó Trullols salpicado de confeti y con un par de botellas de champaña de baratillo que, como es de suponer, de adquisición más que dudosa. Allí, con algunos tí-pógrafos convinieron en irlos a consumir en un bar de la calle San Pablo. Por lo visto el dueño se desmandó en la cuenta o ellos no tenían con qué pagarla. El hecho fue que los consumidores, que se habían zampado sus platillos, se negaron a satisfacer su importe. El resultado no se hizo esperar y dueño y parroquianos fueron a parar al cuartelillo de la calle San Sadurní, donde alguien, sabedor de ello, pagó la cuenta y asunto terminado.

Como hemos dicho, Trullols tenía bastante agudeza en hallar el punto flaco de las personas y en poner en solfa a sus oponentes o a quienes no eran de su agrado. Como pequeña muestra recordamos que cuando Unamuno hizo una visita a Alfonso XIII (que tan mal sentó a la opinión pública de entonces) en un comentario que hizo a este hecho dijo que «Una-



El muno era una mona, trastrueque al que solía recurrir para ridiculizar a las gentes que no le caían bien. A veces hacía versos y sonetos que leía a quienes se prestaban a convertirse en sus oyentes. También se decía que en sus alforjas llevaba unas cuartillas que venían a ser una continuación del Quijote, cosa que nosotros no sabemos.

Así iban transcurriendo los días y los años que Trullols pasó en Barcelona. En vez de practicarle un estudio psiquiátrico, de procurarle un tratamiento humano para saber si en realidad se trataba de un enfermo, no recibió más que golpes. Pendencias permanentes, torturas en los antros oficiales, hambres y toda clase de infortunios. El sobrevivir a tamañas desdichas, a tales atropellos, puede atribuirse a su constitución atlética, capaz de resistir las más duras pruebas. Era frecuente presentarse por bares y tabernas, con el torso desnudo, mostrando las magulladuras, contusiones y heridas causadas por los esbirros cuarteros, ya fuesen policías o guardias civiles. En tales casos llamaba la atención pública gritando con todas sus fuerzas, mostrando las sevicias y abusos autoritarios, exclamaba:

«¡Eso es un producto de la autoridad!»

«¡Aquí tienen para lo que sirve el Estado!»

Seguramente que agotada la resistencia por la intensidad de puntapiés recibidos, recaló hacia Igualada donde fue acogido por el grupo anarquista, atento y cordial, que allí existía, y según cuentan incluso llegó a trabajar de peón de albañil, seguramente en uno de esos Pampos de la conciencia que predisponen hacia la sociabilidad, pero que no encajan en temperamentos tan hondamente rebeldes como en el caso de Trullols.

Aquí, lo que puedo añadir, es que ya en plena República, el compañero Cabello (asesinado luego por el franquismo) residente en Palma de Mallorca, cierto día me lo mostró en la capital mallorquina, diciéndome que seguía igual que siempre, en franca disputa con polizontes y sicarios y siendo la viva encarnación del hombre que recibe las bofetadas.

Desde Madrid

Cinismo político

El cinismo político se pasa de rosca. No hay otro ser en la creación más malo y cínico que un político. Serio como un mulo enganchado al arado; de cara más dura que el cemento armado, para conseguir su fin se presta a todo: igual canta un tango que baila una mazurca; lo mismo representa una comedia gramática que cómica, igual da volteretas al derecho que al revés; para él no hay problemas siempre con miras a su propósito de triunfar. ¿Qué le importan a él los demás? El tiene su vista puesta en su ombligo, y lo mismo le da pisar seres humanos que barro. En su calenturienta y deletérea mente no hierva otra cosa más que su loco propósito de lograr su fin contra viento y marea.

De esta clase de políticos conozco tres categorías: el político propiamente dicho, que generalmente suele ser un hombre de pelo en pecho, que no busca ninguna prebenda, sino sólo la gloria y el orgullo de mando; el politicastro, zoquete como un mulo, pero granuja redomado, y el asnito politicastrito, terco, zoquete y descamisado, y además fátuo, es un bichito de armas tomar que es de mucho cuidado. Ese, por una triste prebenda, aunque sólo sea por un mendrugo seco es capaz de vender a su misma madre. Perrillo faldero, ruín y deleznable, con la exclusiva mira de emanciparse a expensas de sus hermanos en esclavitud, se presenta a éstos como superhombre y único redentor, perorando en la calle, en el sindicato y en la fábrica como un energúmeno feroz, usando de soez palabrería de charbardeo revolucionario, cosa que ni sabe ni siente, sólo para captarse amiguitos que le vayan ayudando a subir los peldaños de la escalera, hasta lograr su propósito: un escañito en el parlamento, aunque éste sea de tercera y busca con sigilo el momento propicio para virar en redondo.

Para la redención del esclavo, para romper las férreas cadenas de la esclavitud y emanciparse a todo riesgo, no hay obstáculo más grande que la política, porque en lugar de aunar divide, disgrega y debilita la fuerza de cohesión de la clase trabajadora, que es lo que busca el capital, la Iglesia y el Estado, para seguir jinete en su burrito, cabalgando a su gusto y manera, a lo que

estos rastreros politiquillos les hacen el juego ayudándoles, quizá inconscientemente y contra su voluntad, pero los ayudan realmente por la prebenda y el mero prurito de ser cualquier cosa o representar algo.

Esencialmente la política es un pienso desabrido, incoloro y mal de digerir, y los políticos malos pastores aunque lleven cayado y zurrón nuevo. De los tres microbios, la peor bacteria es el politicastrito. Sumamente hipócrita, se pasa de malvado. Es un bichito de los que tiran la piedra y esconden la mano, pero no se dan cuenta de que se dejan las orejas a la intemperie, a la vista de S. M. todo el mundo.

Ratoncito sarnoso, pero vivaracho y zalamero, aunque algo pringoso, tocado con una carcasa bastante bien formada de chorlito, se presenta ante la clase obrera, en el sindicato, como un ferviente y alocado revolucionario, queriéndose comer un burgués cada día, y es el primero que exclama de buenas a primeras: «Cuidado con la política, que es el arte de engañar a los pueblos»; escondiendo de esa forma al pequeño marrullero político en ciernes que se esconde en su fuero interno. De esa forma hace ver tan modestamente que es amante del progreso social, y lucha y trabaja en pos de la redención de la clase trabajadora, a fin de romper las cadenas que maniatan a la quejumbrosa clase humilde, arrancarla de su vil esclavitud en que yace sumida, buscando siempre la mejor forma de vender gato por liebre sin que sea notado.

Esta clase de cucañeros tienen la esmerada sabiduría y gracia para esconder la materia larvada que llevan dentro de su diminuto cuerpecito de ratoncito malvado, hasta el preciso momento en que estalla la crisálida y sale campechano el bichito político a flor de labios, como si nada hubiera pasado en este mundo, y cogiendo por sorpresa a todos los que habían depositado su confianza en él. Estos don Juanes de los incautos obreros, son sabrosos mariscos políticos, que desde que nacen hasta que mueren no pueden vivir de otra forma si no es de la trampa, el engaño, y no sirven en la sociedad más que de lastre, de estorbo.

Su faena y su arte es el de cultivar la salsa de la hipocrasía refinada para mejor engañar al prójimo. A veces están años y

años incubando a esa pequeñita larva de formación política que llevan tan bien escondida dentro de su asqueroso cuerpo de cochino sapo que pugna para salir a flote, y que mantiene a éste en vilo y desasosiego, con alta tensión nerviosa, por el ansia inveterada de alcanzar lo más pronto posible la prebenda deseada.

Danzarines de cuerda, tristes perrillos falderos de la burguesía, bailan y cantan al son que ésta toca, y tratados como lo que son, tristes guñapos.

Estos zánganos, que no tienen valentía y envidia para abrirse camino en el trabajo, prefieren hacer el rastrero y meterse en toda clase de «fregados». Y desgraciadamente no aprovechan para otra cosa. Y también desgraciadamente abunda esta fauna en todos los estamentos sociales, por lo que la clase trabajadora no está exenta de estos animalculos braquicéfalos.

El obrero consciente, el hombre honrado debe apartarse de los políticos y de la política como de la lepra, a pesar de lo que digan algunos innovadores cenetistas de última hora, que evolucionan como el palurdo cangrejo, en sentido regresivo.

Amigos míos, el cenetista verdarero, el antipolítico y revolucionario está curado de espanto y no le hacen mella los argumentos desabridos y tontos, ni las peroratas insulsas, siguiendo nuestro camino trazado desde la Primera Internacional, que aunque viejo, no hay aún ningún movimiento social que hasta el momento lo haya rebasado.

El cenetista que se sienta político que no espere más y se agregue a un partido ya existente, que no haga como Angel Pestaña formando y creando su Partido sindicalista, muerto antes de nacer, para su triste vergüenza, y queriendo disgregar las fuerzas obreras de la CNT.

Federico BOLERA

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

Exodo africano

III

EN lo alto de una meseta desnuda, de escasa vegetación, sembrada de piedras que hacían resaltar su aridez; limfiada en la lejanía de uno de sus horizontes por montañas verdes, la estepa mostraba una variante en la monotonía: un campamento rodeado de alambradas.

Era el clásico campo de internamiento. Visto así por la primera vez, después de largas horas de tren y de las semanas que pasamos confinados entre las bodegas y la cubierta del « Stanbrook ». parecíamos un oasis de reposo.

Fue en los últimos días del mes de abril de 1939. Una mañana el aviso intempestivo, aunque no por ello menos esperado, nos hizo vibrar de ansias. Comenzaban la evacuación del barco que nos trajo a estas tierras. Y el desfile de nombres precediendo a las personas, unos tras otros, comenzó para los emigrados del barquito salvador. Eran los privilegiados de un primer cambio de situación.

Cargados con pobre o rico bagaje, según las posibilidades de los que hace apenas un mes éramos sólo candidatos a este exilio, comenzaron a atravesar la pasarela y pisar el suelo firme, la tierra batida del muelle del « Ravin Blanc ».

Horas después, mal instalados en viejos vagones de ferrocarril con asomos de calor en los estómagos, a causa del « café », si café era lo que nos dieron, con un trozo de pan y una lata de sardinas para unos cuantos emprendimos el viaje llevados a no sabíamos dónde.

Quedábase la ilusión de muchos en el mar. Pensaban aún, a pesar de las informaciones recibidas del estado de nuestros compatriotas en los campos de Francia, que de un barco pasaríamos a otro, en viaje hacia México. Así lo decían los pasaportes fabricados a última hora, y así lo creímos los aprendices del exilio.

Después de muchas horas de viaje — no sabría decir cuántas — paró el tren en una estación de ferrocarril: Blida, en el departamento de Argel. ¿Cómo fue advertida la población? Lo ignoramos siempre, pero el hecho fue que encontramos en los andenes una prueba de la simpatía y de la adhesión a aquello que representábamos los errantes españoles: chocolate, botes de leche, pan en abundancia, pasteles, etc., traídos por gentes extrañas, fueron aliento caluroso y animador, como un vaho de fraternidad reconfortante



de este primer convoy que las autoridades francesas expedían hacia el interior del país.

Si el paisaje variado y rico de la campiña nos trajo al pasar por él un evocador recuerdo a los hombres del Levante español, para otros aparecieron más cargados de recuerdos los páramos que recorría ahora el tren.

Y sin embargo, recuerdo esos paisajes como algo confuso, esfumado en la niebla del tiempo. Aislado de los grupos que reían y cantaban, encerrado en mi mismo volvían por mi mente las imágenes de las últimas horas de la guerra, de esos momentos agitados, de otros en que la fraternidad nos hacía sentirnos más compenetrados que nunca con lo que ahora era « una causa perdida ».

Pensaba, en evocación emocionada en « Liberación », el diario confederal alicantino, al que diere tantas horas de trabajo afanoso... a todo lo hecho, a los ensayos de mejor vida, a todo cuanto la adversidad y las sucias maniobras de dentro y fuera de España habían anulado, con la victoria militar del fascismo internacional.

Llegamos al caer de la noche al lugar de destino. Desembarcados, cual ganado que espera aparcamiento, fuimos iniciados en el ritual que había de repetirse muchas veces en nuestro caminar por estas tierras.

La ropa, poca o mucha, de cada uno, fue llevada a la desinfección y desinsectización, que buena falta nos hacía.

Nosotros, desnudos y envueltos en mantas abastecidas por la administración, fuimos conducidos hacia las duchas, bien instaladas, limpias, que arrancaron de nuestras epidermis la capa de sudores acres, de polvo de mil pies, recogido y acumulado en un mes de improvisada cárcel marina.

Recuperados los paquetes de vestimenta, con sorpresas para algunos (chaquetones de cuero y otras prendas encogieron terriblemente al tratamiento); se nos hizo pasar esa frontera que iba a ser la de nuestro confinamiento: las alambradas que limitaban el espacio vital que nos fue asignado.

En la parte de afuera y alrededor de esa alambrada, de trecho en trecho, bayoneta en el cañón, los senegaleses, almas infantiles, encerrados en sus uniformes y coronados de « chechia » roja, como sus cerebros se encontraban encerrados en una concepción de la disciplina que había de darnos muchos dolores de cabeza.

Sus narices anchas, achatadas, color de chocolate, pareciannos que nos habían transportado a otros mundos bajo el dominio de otras especies... Escenario novísimo y extraño al que sin embargo no tardaríamos en acostumbrarnos.

Los barracones de madera, de unos treinta metros cuadrados, estaban acondicionados para recibir 40 hombres.

Dos puertas, dos estrechos pasillos de apenas noventa centímetros de ancho y de cuatro metros de largo daban acceso, cada uno, a su derecha y a su izquierda, a las filas de literas superpuestas: seis abajo, seis arriba.

Espacio vital del « vecino de abajo », un metro noventa, sesenta centímetros de anchura y un metro cincuenta de altura. El piso alto, de estar pegado al muro sólo unos noventa centímetros entre la litera y el techo.

Sobre montantes de madera atravesados a los pies y a la cabecera por tubos de hierro y de uno a otro una lona, era toda la instalación. Por todo abrigo las dos mantas que nos entregaron y que había que repartir entre el cuerpo y la lona formando saco.

Ni un banco, ni una mesa, ni un solo estante para los bagages.

A lo largo de nuestra obligada residencia, los de las literas de abajo, al plegarlas encontraron manera de organizarse. No así quienes como yo, nos izamos arriba. Con un poco de espíritu imaginativo podíamos creernos en viejo barco de otros tiempos.

Apenas habíamos dejado nuestros efectos en el lugar escogido, cuando nos dieron el aviso de que iban a servir la cena...

Una comida estropeada

Primer reparto, grandes cacha-

CAMP MORAND

ros de hoja de lata, a razón de cuatro por cada media barraca. Una escudilla de forma algo rara: la clásica « gamelle » del ejército francés, un cuartillo del mismo metal, cuchara y tenedor. Y de cada barraca salieron los grupos encargados de recoger el anunciado yantar, camino de las cocinas instaladas fuera de las alambradas.

Segunda fase del reparto por otros equipos: la ración de pan y un cuartillo de vino. Y por fin, las esperadas marmitas.

Comenzaron improvisados camareros por servirnos pequeñas raciones de una salsa roja absolutamente incomedible. Airadamente picante, el grito de protesta fue unánime y todos los platos se vaciaron en el suelo.

Segundo plato, arroz hecho en grudo, blanco, simplemente hervido, sin sabor alguno y sin sal.

El hambre de algunos les hizo deglutir mal que bien el emplato servido, otros rechazaron también esta condimenta.

Los más maliciosos, recogiendo el restante de salsa roja de las marmitas, acertaron al mezclarlo con el arroz, pues tal era el destino de lo rechazado.

Se trataba del arroz tal y como lo comían los senegaleses y que éstos habían cocinado para nosotros.

La inmensa mayoría, pues, contentose con el resto del abastecimiento recogido entre el comenzar del viaje y lo recibido de manos solidarias en Blida.

Y había llegado con todo ello la noche. Las barracas, como de comodidades, tenían luz eléctrica.

Poco a poco, unos y otros fuimos entrados en nuestras respectivas barracas, buscando el lugar escogido, preparando mantas y colocando en un rincón del pasillo las maletas y los sacos de viaje. Me instalé como dije anteriormente en uno de los ángulos de la barraca, al fondo del pasillo y en la litera alta. Solo así un vecino a mi derecha.

J. MUNOZ CONGOST

« UMBRAL », n.º 100

Quedan unos ejemplares que ofrecemos a los compañeros interesados. Despacharse que van a colocarse pronto. El soberbio dibujo-retrato de Bakunin ha sido muy apreciado. Dispónese de una edición a gran tamaño (50 x 40 centímetros) de esta obra de arte, muy propia para salones o bibliotecas. Su precio: 5,00 frs. ejemplar. Pedidos al compañero Montoliu, 24, rue Ste-Marthe, Paris-X.

ANTENA

NOMBRAMIENTO

PARIS. — M. Louis Pons, ministro plenipotenciario francés, ha sido nombrado director de la Oficina Francesa de Protección de Refugiados y Apátridas.

EN EL 93 ANIVERSARIO DE PAU CASALS

BARCELONA (OPE). «El Noticiero Universal» publicó en forma destacada, una información muy interesante relativa a la vida del eminente compositor, violoncelista y director señor Pau Casals con motivo de su 93 aniversario. Contiene 5 fotografías. Dice que se encuentra en buen estado de salud. Se propone dar representaciones de su oratorio «El Pessebre» una de ellas en el Vietnam. En el Carnegie Hall se ha interpretado su «Sardana a 8 voces», estrenada en Barcelona en 1934. La han interpretado 100 violoncelistas que se ofrecieron a actuar sin percibir cantidad alguna y además se costearon los viajes. Actualmente en el «Dollar School» tuvo lugar una exposición sobre la vida artística de Pau Casals, con fotos, documentos y partituras suyas.

UN REFERENDUM EN EL LLAMADO SAHARA ESPAÑOL

PARIS. — Dicen desde Trípoli que el señor Moktar Ouid Daddah presidente de Mauritania, que se encuentra en Libia, ha indicado en una conferencia de prensa que bajo los auspicios de la ONU va a celebrarse un «referéndum» para decidir si el Sahara español ha de integrarse a su país o ha de seguir como hasta ahora. Son los habitantes de dicho territorio — que ocupa una extensión de 150 mil kilómetros cuadrados — quienes han de decidir.

Para el presidente mauritano no cabe duda de que los 38.000 habitantes de aquella zona del Sahara — que en su mayoría pertenecen a las tribus bereberes — optarán por la nacionalidad de Mauritania. No se indica la fecha del referéndum. Pero se recuerda que posee importantes yacimientos de fosfato y probablemente también de petróleo.

Por el momento el gobierno de Franco ha referendado a los saharianos fusilando a una treintena de ellos.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha.

¡Apoyemos a S. I. A.!

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	13.569 00
Alejo Vázquez, París	20 00
X X	150 00
Marivela, Grand-Combe	10 00
L. Rimbau, Houilles-A.	40 00
Hurtado Aurelio, París.	20 00
Ambrosio Romero, París	50 00
B. García, Fontainebleau	20 00
Recolecta en la Jira a la Colonia Germinal	426 00
Suma y sigue	14 305 00

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Comunicamos a todos los afiliados a esta F. L. que la reunión ordinaria mensual tendrá lugar el día 19 de julio en el local de costumbre.

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 26 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se rueba puntual asistencia a todos.

AIRE LIBRE

TOURS-ORLEANS

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes de la región y localidades limítrofes que la Federación Local de Montargis, conjuntamente con la Comisión de Núcleos, organiza para el domingo día 19 de julio de 1970, una Jira regional de fraternización cenetista, en conmemoración de la gesta revolucionaria del pueblo español el 19 de julio de 1936.

En este día de fraternidad libertaria que se celebrará en la Colonia Germinal de Montargis (Loiret), habrá juegos, música y charla instructiva para todos.

JIRA A HONFLEUR

La F. L. de Caen comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que el día 19 de julio efectuará una jira departamental a Honfleur, lugar llamado «Ferme de la Grand Cour». Pinos y mar. El compañero Juan Ferrer se ocupará de «Actualidad confederal».

«EL COMUNISMO LIBERTARIO» DE I. PUENTE

Los compañeros que se interesan por la edición en francés de este folleto deben dirigirse a la redacción francesa de este semanario. — «C. S.»

NOTA DE LA REDACCION

El próximo número del «C. S.» será dedicado al 19 de Julio de 1936 y el siguiente contendrá la peroración del compañero F. Moro en la Mutualité.

CONTRA LOS REPUBLICANOS MUTILADOS EN LA GUERRA CIVIL

MADRID. — El Gobierno no parece querer conceder pensiones o alguna ayuda económica a los republicanos mutilados españoles con motivo de la guerra civil.

Desde hace tres años, los mutilados republicanos han hecho diferentes gestiones para obtener el reconocimiento de su condición de «mutilados de guerra al servicio de la patria», lo que les permitiría tener los derechos que poseen los mutilados del ejército franquista. El ministro del Ejército ha dicho repetidas veces no poder acceder a ello porque tal cosa no está prevista en la legislación actual.

Necrológica

ANDRES FERNANDEZ

El día 24 de mayo del año en curso, falleció en Boulogne-sur-Seine, el compatriota y simpático con el movimiento anárquico, Andrés Fernández, de 75 años de edad. El amigo Fernández se refugió en Francia el año 1939 en compañía de su familia tras la ocupación de la ciudad Condal (Barcelona) por las tropas mercenarias fascistas.

Pasó el calvario de los campos de concentración. Por espacio de varios años ha estado sufriendo de una ingrata enfermedad, pero siempre pensando en la derrocaión del «Paco medallas» para la liberación del pueblo español.

Por voluntad expresa su entierro fue civil, en la intimidad y sin flores, coronas ni banderas.

Reciba su familia el afecto de sus compañeros y amigos.

LASTRA

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

Compañero. ¡A S. I. A. con Calentario y todo!

C. DE R. DEL MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a todos los compañeros y amigos a la Jira interdepartamental en conmemoración del 19 de julio, que se celebrará el domingo 19 del próximo julio en el lago de Montmazot, cerca de St-Eloy-les-Mines. Habrá charla comentada a cargo del compañero A. Lamela. Esperamos la asistencia de todos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

EL 19 DE JULIO EN TOULOUSE

en el Palais des Sports, Place Dupuy

EL FESTIVAL

a las 3 de la tarde, con:

Michel STRELZOFF, Lolita MARTI, EL CHICO, RACHOLITA y C. ACIN, Peque NURILITA, Cartagena, CIRES, Juanita PUJOL, Toni LAO-Pepe Ruiz, CARTAGENA-SANZ. Dirección Mme Galcerán.

Géneros flamenco, cantares, España cañí y descañizada, opereta, xilofonismo y danza clásica. Un mucho de todo.

EL MITIN

Tendrá lugar en el Palacio de los Deportes, place Dupuy, Toulouse, a las 10 horas.

Oradores:

Georges VIDAL, de las J.A.S. Ramón LIARTE, por la C.N.T. española.

Joseph SORIANO, por la A.I.T.

Asistir numerosos a este acto de solidaridad con el pueblo español.

Rincón del bibliófilo

por V. MUÑOZ

58. — *¿En qué año viajó Kropotkin a España?*

— En 1878.

59. — *¿Quién era en España su más íntimo amigo y más apreciado compañero?*

— El Dr. José García Viñas.

60. — *¿A que otros prominentes anarquistas españoles conoció Kropotkin en Londres?*

— A Fernando Tarrida del Marmol, a Anselmo Lorenzo y a Francisco Ferrer.

61. — *¿Qué gran discurso se pronunció en Londres inmediatamente después del asesinato de Francisco Ferrer?*

— Un memorable discurso del mismo Kropotkin, el día 21 de octubre, en el Memorial Hall. Se imprimió en noviembre, también en Londres, en un folleto de 4 páginas.

62. — *¿Con qué otros famosos anarquistas españoles tuvo contacto epistolar Kropotkin, aunque nunca lo conoció personalmente?*

— Ricardo Mella, Pedro Esteve y José Prat. Aunque sobre este último la investigación histórica moderna podría, acaso, descubrir que no fue así.

63. — *¿Cuándo se fundó «Freedom» en Londres?*

— «Freedom», Vol. I. — N.º 1, octubre de 1886.

64. — *¿Cuándo por última vez vio Max Nettlau a Kropotkin? ¿Cuál es la xilografía (madera grabada) más valiosa que existe sobre Kropotkin?*

— Nettlau escribe: «Por última vez vi a Kropotkin, en Bordighera, hacia el fin de 1913.»

— Desde el punto de vista artístico, sin duda, es la de Maurice Duvalet; me refiero a la que nos lo presenta con su rostro, de frente. Duvalet asimismo hizo otras valiosas xilografías sobre Kropotkin.

65. — *¿Existe buena iconografía sobre Kropotkin?*

— Te diré lo que yo conozco: Kropotkin a los 22 años (fotografía de Bergamasco en San Petersburgo); su madre Ekaterina Nikolaevna Kropotkin (de una pintura); Kropotkin en su edad madura (fotografía de Elliot y Fry, Londres); Kropotkin en su biblioteca de Bromley, Kent (fotografía de autor desconocido), Kropotkin ante la puerta de su casa en Dimitroff (de autor desconocido) y fotografía de la habitación donde murió Kropotkin (de autor desconocido). Todas estas fotografías son nítidas y de excelente calidad.

66. — *¿Se publicaron alguna vez?*

— Se publicaron en el libro realizado por Joseph Ishill y titulado «Peter Kropotkin, The Rebel, Thinker and Humanitarian» (Berkeley Heights, Nueva Jersey: «The Free Spirit Press», 1923, edición limitada a setenta y cinco ejemplares).

67. — *¿Tienes tú este libro?*

— Yo no lo tengo, pero he leído y utilizado un ejemplar (el número 31) que se encuentra en la biblioteca del gran anarquista italiano Luigi Fabbri. Este ejemplar escapó a un bombardeo en Italia durante la segunda guerra mundial, donde se calcinaron muchos otros libros y, felizmente, éste se salvó sin mayores daños. Actualmente se encuentra en la biblioteca que posee Luce Fabbri, hija de Luigi Fabbri.

68. — *¿Dices que has utilizado este libro, ¿para qué?*

— Joseph Ishill hizo este libro como un gran tributo a Pedro Kropotkin en ocasión de su muerte. Yo lo he utilizado, es decir, lo he traducido ya, para incluir sus trabajos en un libro que preparo sobre Kropotkin en ocasión del cincuentenario de su muerte.

69. — *¿No conoces otras fotografías de Kropotkin?*

— Hay algunas otras, algo bonitas, reproducidas en nuestra prensa. Pero puedes encontrar una muy buena en el libro «Los Anarquistas» de James Joll (Barcelona: Ediciones Grijalbo, 1968).

70. — *¿En qué lugares de Inglaterra vivió Kropotkin?*

— En Londres, en Harrow, en Acton, en Bromley (Kent), en Muswell Hill y en Brighthelm. También vivió en Edimburgo (Escocia).

71. — *¿Cuándo conoció Jean Grave a Kropotkin?*

— En 1880, en París, en una visita que le hicieron Kropotkin y su compañera Sofía.

72. — *¿Cuándo vio Paul Reclus por última vez a Kropotkin?*

— En noviembre de 1914 en Brighton.

73. — *¿Cómo llamaba Sebastián Faure a Kropotkin?*

— «Nuestro ilustre Maestro».

74. — *Me he enterado que conoces yiddish. ¿Dónde aprendiste ese idioma?*

— Desgraciadamente no conozco yiddish, aunque tal cosa se afirma en el Boletín de la CRIFA, número 4, página 134. Debido a que traduje del inglés un obituario sobre la compañera Bessie Yalensky, los redactores de CRIFA supusieron que conocía dicho idioma.

75. — *¿Cómo se llamaba el pa-*

dre de Ricardo Mella y qué oficio tenía?

— Pues bien, se llamaba José Mella Buján y era sombrerero de oficio. Era un hombre muy leído, gran federalista y muy afín a Proudhon, del cual tenía en su biblioteca algunas obras traducidas al castellano. Por si te interesa te diré que tengo una excelente fotografía suya.

76. — *De todos los pensadores anarquistas, ¿cuál te parece a ti que avanzó más hacia el futuro, es decir, que fue más un hombre de ese porvenir anarquista por el cual luchamos?*

— Por lo que sé hasta este momento, Eliseo Reclus. Supe esto leyendo a Max Nettlau y he comprendido que no estaba desacertado.

77. — *¿Qué obra, en este sentido, te parece la más importante que se ha escrito sobre el anarquismo?*

— «El Hombre y la Tierra». Como sabes la obra maestra de Eliseo Reclus.

78. — *¿Tienes tú esta obra?*

— La tengo en español, en la hermosa traducción de Anselmo Lorenzo, editada conjuntamente por la Escuela Moderna y la Casa Maucci de Barcelona, en seis tomos. Hace poco regalé esta misma obra, completa, a la biblioteca de la CIRA de Lausana, de modo que allí puede consultarse. La existente en la CIRA es la que se vendía por cuadernos y que luego encuadernaban los mismos lectores. La que yo tengo es la magníficamente encuadernada por la Casa Maucci.

79. — *Hoy ya no se editan obras así, con tan hermosas encuadernaciones. ¿Tienes tú alguna otra?*

— Amigo, podría citarte algunos tesoros más. Pero he aquí otro libro bellisimamente encuadernado y presentado por la Casa Maucci de Barcelona: «La Gran Revolución» por Pedro Kropotkin. Otra de las magníficas traducciones de Anselmo Lorenzo. No tiene fecha de edición, pero por deducción editada en 1912. Por supuesto, obra profusamente ilustrada.

80. — *¿Cuántos libros de Malatesta se han editado en castellano?*

— Cuatro. Dos en Argentina, uno en España y otro en el Brasil. Este último es el mejor de todos.

81. — *¿Por qué?*

— Porque reúne en un solo volumen los siguientes trabajos: «Entre Campesinos», «En el Café», «En tiempo de elecciones», «La

Anarquía y Nuestro Programa». Como probablemente conoces, estos importantes estudios del gran anarquista italiano Errico Malatesta siempre se habían publicado en folletos que actualmente se hallan muy dispersos. El lector de nuestros tiempos podrá tenerlos así reunidos en un solo volumen. Además están actualizados, es decir puestos al día.

82. — *¿A que te refieres con esto último?*

— Muy sencillo. La mayoría de estos trabajos fueron escritos al final del siglo pasado. Entonces Malatesta empleaba al escribir algunas palabras que, de emplearlas nosotros hoy, se prestarían a lógica confusión y desorientarían a los lectores.

83. — *¿Cómo por ejemplo?*

— Por ejemplo la palabra «comunismo». Cuando Malatesta escribió todos estos meritorios trabajos aun se estaba muy lejos del golpe de Estado bolchevique que implantó en Rusia ese engendro y esa notable regresión conocida hoy, precisamente, por «comunismo». Si este libro no se hubiera puesto al día y se hubiera dejado la palabra «comunismo» sin ningún adjetivo, entonces el lector moderno comprendería lo contrario de lo que Malatesta quería expresar en su tiempo. En resumen, y en lo atañiente a este vocablo, se le ha añadido la palabra «libertario», es decir, «comunismo libertario», que es lo que precisamente Malatesta quería decir.

84. — *¿Cómo se titula este libro?*

— He aquí todos los detalles: «Hacia una Nueva Humanidad», por Errico Malatesta (Porto Alegre: Ediciones Proa, 1970). Contiene asimismo un prólogo y una cronología a cargo de V. M.

85. — *¿Consideras que se deberían poner al día otras obras de nuestros precursores?*

— En lo de la cuestión del significado actual de las palabras, sí.

(Terminará en el próximo n.º.)

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO (Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. **Adquirirlo y estudiarlo.**

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

« Un grand drapeau noir flottait sur le premier chariot. Les slogans : « La liberté ou la mort » et « La terre aux paysans, les usines aux travailleurs » étaient brodés en fil d'argent sur les deux côtés ».

La retraite dura quatre mois. Tout d'abord Makhno essaya de résister sur le Dniepr près de la ville d'Alexandrovsk ; mais bientôt il dut abandonner cette ville.

Le vent tourne

Durant cette période, l'armée rouge en Ukraine fut complètement démoralisée. En juin, presque toute l'armée rouge de Crimée se mutina. Makhno avait déjà prévu cela. Et par une marche forcée ils cherchèrent à rejoindre l'armée insurrectionnelle. Ils la

traite, écrit Pierre Archinof plus tard, était semée de cadavres sur une distance de deux ou trois kilomètres. Et pourtant, aussi horrible que fût ce spectacle pour certains, c'était la seule issue naturelle au duel entre l'armée de Dénikine et les makhnovistes. Durant toute la poursuite, Dénikine n'avait pas d'autres pensées que d'exterminer les insurgés. La moindre erreur de la part de Makhno aurait signifié inévitablement le même destin pour l'armée insurrectionnelle. Même les femmes qui supportaient l'armée ou combattaient avec leurs hommes, n'auraient pas été épargnées. Les makhnovistes avaient suffisamment d'expérience pour le savoir. » Makhno ne perdit pas de temps pour retourner vers l'Est. Bientôt il contrôlait toute l'Ukraine

se mit en marche pour rejoindre sa ville d'origine Goulai-Polya, qui était maintenant libérée à la fois des Blancs et des Rouges.

Makhno, cependant, ne fut pas laissé en paix par les communistes, bien que le district de Goulai-Polya parvint à recommencer un certain nombre d'actions positives anarchistes et libertaires. Des soviets locaux, n'appartenant pas au parti, se créaient ; et des écoles basées sur des principes libres non autoritaires commencèrent à fonctionner jusqu'à ce que les bolcheviks déclenchèrent une répression sans précédent à travers toute l'Ukraine vers la fin de novembre 1920.

Entre janvier et novembre, les bolcheviks n'essayèrent pas d'écraser ouvertement l'armée insurrectionnelle mais ils attaquèrent

à partir de la Crimée pour l'exil à l'étranger.

Maintenant les communistes pouvaient concentrer toute leur activité et toutes leurs ressources contre Makhno et les anarchistes. A travers la Russie et l'Ukraine les anarchistes, les socialistes libertaires et les membres du parti socialiste révolutionnaire furent bientôt pourchassés, mis en prison exécutés par la tchéka bolchevik et par l'armée rouge de Trotsky. Le 26 novembre Goulai-Polya était encerclée par les troupes rouges. Makhno et environ 250 cavaliers étaient là (maintenant que les blancs avaient été chassés. un bon nombre des partisans de Makhno étaient partis travailler sur leurs terres). Avec ces quelques camarades Makhno qui était encore malade et avait été blessé

ET DURRUTI

trouvèrent au début d'août à Dobrovelitchkova, dans le district de Kherson.

Les forces de Makhno, de nouveau, redevenaient puissantes. Peu après il interrompit sa retraite. Le vent tournait. Il avait une cavalerie de près de 3 000 chevaux et un régiment de mitrailleuses avec 500 machines.

L'armée insurrectionnelle commença à reprendre l'offensive. Dénikine fut repoussé. Malheureusement les forces de Makhno manquèrent bientôt de munitions. Dénikine contre-attaqua avec des troupes fraîches. Finalement Makhno dut reprendre la retraite, cette fois sur plus de 400 km, dans le département de Kiev. Dénikine essaya d'encercler l'armée insurrectionnelle, mais il échoua. Le combat dura nuit et jour. Makhno se retira jusqu'à la ville d'Unan. Là, Makhno rencontra les forces de Petlioura, qui étaient aussi en guerre contre les Blancs. Les petliouristes déclarèrent qu'ils ne voulaient pas entrer en conflit avec Makhno, de sorte qu'un pacte branlant fut signé entre les deux groupes.

Le soir du 26 septembre 1919, Makhno joua sa dernière carte. Pendant des mois il avait fait retraite vers l'Ouest. Lui et ses camarades soudain changèrent de direction et au cours de la nuit l'armée insurrectionnelle toute entière, avec ses mitrailleuses attaqua les Blancs. Plus tard, la cavalerie de Makhno balaya les ailes de Dénikine. Après une bataille longue et sanglante, les troupes de Dénikine furent mises en déroute. « La route de leur re-

ne centrale. Et en octobre, son drapeau noir flotta sur la ville d'Ekatérinoslav.

Dénikine fut forcé d'abandonner sa marche sur Moscou. En novembre, cependant, Makhno dut renoncer à garder Ekaterinoslav, et se regroupa de nouveau dans le Sud. Mais il continuait à harasser Dénikine. De plus l'armée rouge devenait, une fois de plus, active et descendait du Nord. L'armée de Dénikine était presque complètement détruite. Makhno et l'armée insurrectionnelle avaient gagné... mais ce n'était pas encore la paix pour l'Ukraine. Les communistes avaient de vieux comptes à régler. « Les bolcheviks, sauvés indirectement par les partisans révolutionnaires revinrent en Ukraine récolter les lauriers qu'ils n'avaient pas gagnés », remarque Voline avec une pointe d'humour.

Les rouges reviennent

Plusieurs divisions de l'armée rouge arrivèrent à Alexandrovsk vers la fin de décembre 1919, tandis que s'y tenait le quartier général de Makhno. Les troupes de l'armée rouge fraternisèrent rapidement avec les partisans de Makhno. Mais une semaine plus tard, le Conseil militaire du 14e corps de l'armée rouge ordonna à Makhno et à l'armée insurrectionnelle d'aller sur la frontière polonaise. Makhno, naturellement, refusa — ainsi que les rouges l'avaient prévu. Bien plus. Makhno demanda aux soldats de l'armée rouge de rejeter l'autorité des communistes. Il leva ensuite le camp et l'armée insurrectionnelle

de très nombreux villages sans défense en Ukraine. « Les arrestations de masse et les exécutions commencèrent bientôt et la répression des partisans de Dénikine pâlit devant celle des bolcheviks », dit Voline. De plus, Makhno tomba malade et fut souvent dans le coma durant cette période. Plus d'une fois il tomba presque dans les mains des communistes. « Tout au cours de l'année 1920 et même plus tard, écrit Pierre Archinof dans ses mémoires, les autorités soviétiques levèrent le drapeau contre les makhnovistes en prétextant combattre le banditisme. Ils développèrent une agitation intense pour persuader le pays de cela, utilisant leurs journaux et tous les moyens de propagande dans cette campagne de délation à la fois à l'intérieur et en dehors de la Russie. »

Cependant, au cours de l'été, les Blancs cette fois sous le commandement du baron Wrangel, revinrent en force à partir du Sud. En septembre, Makhno fut obligé de quitter Alexandrovsk-Sinelnikovo et même Goulai-Polya et de laisser les villes aux mains des Blancs.

Puis, au milieu d'octobre, l'armée insurrectionnelle commença à attaquer les forces de Wrangel. En moins de trois semaines toute la région fut débarrassée de Wrangel. Ce dernier se retira en Crimée tandis que Makhno et, plus tard, l'armée rouge le poursuivait. En même temps une autre armée anarcho-makhnoviste s'avancait vers Simeferopol. Ceci fut la fin du baron Wrangel. Le reste de ses troupes embarquèrent

à nouveau contre-attaqua. Il défait les rouges et fut capable de s'échapper. Bientôt, un grand nombre de ces anciens insurgés revinrent et il fut capable de poursuivre son offensive contre les forces communistes. Huit jours plus tard, il revenait à sa ville natale de Goulai-Polya. Mais les communistes amenèrent de plus en plus de divisions contre Makhno. De nouveau les makhnovistes, durent fuir leur terre natale. Poursuivi par des milliers de troupes rouges, les partisans de moins en moins nombreux menèrent de nombreuses batailles près de Kiev, puis de Kursk, enfin aux alentours de Kharkov et ils durent traverser le Don. De cette situation Makhno devait écrire plus tard :

« Au début d'août 1921, il fut décidé, étant donné la sévérité de mes blessures, que je quitterais la Russie pour l'étranger... Le 22 août, une balle m'atteignit au cou et sortit par la joue droite. De nouveau je gisais au fond d'un chariot. Le 26 nous fûmes obligés de mener une nouvelle bataille contre les rouges et, le 23 août, je traversais le Dniepr. J'étais à l'étranger... »

Après la fuite de Makhno à l'étranger, les communistes écrasèrent le reste des makhnovistes. Puis les petliouristes qui avaient pratiquement disparus furent également achevés. Bientôt les communistes contrôlaient toute la Russie et l'Ukraine et ils étaient en mesure d'établir leur dictature du capitalisme d'Etat sous la direction de Lénine, Trotsky et plus tard, Staline.

L'ECONOMIE DE L'ABONDANCE

par Pierre BESNARD

(Suite)

La puissance et le nombre des moyens de production, leur capacité partout dans le monde doivent permettre de créer les richesses nécessaires, dans un temps restreint, pour satisfaire tous les besoins des hommes (nous ne disons pas tous leurs caprices, ni tous leurs vices).

On peut donc dire que l'économie des besoins, qui est celle de l'abondance, remplacera à très brève échéance l'économie libérale; que le droit à la vie sera reconnu comme supérieur à tous les autres droits, même à celui de propriété, si cher à nos libéraux économiques.

Demain, l'homme sera appelé à être le cerveau de la machine, le bras qui la conduit en tout cas, et ne sera plus incorporé à elle, comme le voulaient les défenseurs de l'économie libérale, qui se refusaient et se refuseront jusqu'à

la dernière minute, à admettre que la machine a été créée pour diminuer la peine de l'homme, réduire son temps quotidien de travail. Aujourd'hui, l'humanité exige, pour sa vie et pour son salut, une économie universelle et solidaire dans toutes ses parties, entre tous ses partisans. C'est cette économie qui engendrera l'abondance, qui fera disparaître les notions de profit, de salaires, de prix de revient et de vente, etc., le mot distribution se substituera au mot achat (contre espèces sonnantes), le certificat de travail social remplacera la monnaie et les échanges marchandises succéderont aux importations et exportations. Ainsi, dans un équilibre constamment assuré, se développera l'économie de l'abondance.

Elle ne sera pas, comme l'économie libérale, une économie aveugle et sourde. Au contraire, elle y verra de tous ses yeux et

entendra de toutes ses oreilles, parce qu'elle sera renseignée par les consommateurs, ordonnée par les producteurs et coordonnée par les divers conseils économiques locaux, régionaux, nationaux et internationaux, qui en seront les régulateurs aux divers échelons.

Une telle économie permettra d'aménager dans les meilleures conditions les ressources universelles et on peut dire que, en ce moment même, en pleine période de rareté, il est possible, en confiant la direction de l'économie aux producteurs et aux consommateurs associés pour cette tâche, de permettre d'utiliser au mieux les ressources actuelles, d'équilibrer les prix et les salaires et de surmonter les difficultés du moment.

En tout cas, ce ne sont pas les nationalisations — qui n'en sont pas — ni les socialisations, qui n'en seront jamais, qu'on vaincra

les obstacles accumulés sur notre route.

On pourra, tout au plus, réaliser un capitalisme d'Etat parasitaire coûteux et incapable. Mais de tout cela personne n'en veut, parce que ce sont les syndicalisations que tout le monde attend avec juste raison.

Livres

L'ANARCHIE
de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »,
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe,
Paris (X).

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fa-

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LE PRURALISME

Le contraire peut aussi arriver. Un individu ou un groupe peut refuser de se joindre à la meilleure société possible ou il peut insister pour la quitter, rien ne doit l'en empêcher. Théoriquement, un homme peut subvenir seul à ses besoins, bien qu'en pratique il dépende de la communauté qui lui fournit des matériaux et prend ses produits en échange. Il est donc difficile littéralement de se suffire. Une société collectiviste ou communiste devra tolérer et même encourager les zones d'individualisme. Mais il est inacceptable qu'une personne indépendante essaie d'exploiter la force de travail des autres en les engageant à des salaires injustes, ou qu'elle échange des produits à des prix déloyaux. Cela ne devrait pas arriver, parce qu'on ne travaille ou on n'achète généralement pas pour le profit d'autrui, mais uniquement pour soi. De même qu'aucune loi n'interdira l'appropriation, aucune n'interdira l'expropriation — on pourra prendre ce qu'on veut à autrui, mais il pourra le reprendre. L'autorité et la propriété pourront difficilement être retrouvées par des individus isolés.

Un plus grand danger peut venir de groupes indépendants. Une communauté isolée pourrait facilement vivre dans une société et provoquer de graves tensions. Si une telle communauté revenait au système de propriété et d'autorité, ceci pourrait augmenter le standard de vie d'une minorité et d'autres seraient tentés de rejoindre les séparatistes, particulièrement si la société dans son ensemble traverse une période difficile.

Cependant une société libre doit être pluraliste et tolérer non seulement des différences d'opinion sur la manière de pratiquer la liberté et l'égalité, mais encore des déviations à sa théorie de la liberté et l'égalité. La seule condition devrait être que personne ne soit forcé d'adhérer à aucune tendance contre son gré et il faudra là une sorte de contrainte pour protéger même la plus libertaire des sociétés. Les anarchistes veulent remplacer la société de masse par une masse de sociétés vivant ensemble aussi librement que leurs membres. Le plus grand danger pour les sociétés libres du passé n'a pas été la régression intérieure mais l'agression extérieure et le vrai

NICOLAS WALTER

problème n'est pas tant de savoir comment faire marcher une société libre que de savoir comment la faire démarrer.

REVOLUTION OU REFORME

La plupart du temps les anarchistes ont été partisans d'une révolution violente pour établir une société libre. Toutefois certains d'entre eux ont rejeté la violence, ou la révolution, ou les deux à la fois parce que la violence est trop souvent suivie d'une contre-violence et la révolution d'une contre-révolution. Par ailleurs peu d'anarchistes sont partisans de simples réformes car ils estiment que tant que le système d'autorité et de propriété existe, des changements superficiels ne mettront jamais en danger l'infrastructure de la société. Ce que les anarchistes veulent est révolutionnaire mais une révolution n'amènera pas nécessairement — et même probablement pas — ce qu'ils veulent. Voilà pourquoi les anarchistes se sont souvent jetés dans des actions désespérées ou sont retombés dans une inactivité sans espoir.

En réalité, la plupart des controverses entre les anarchistes réformistes et révolutionnaires sont vaines, car seuls les révolutionnaires les plus fanatiques refusent d'accueillir favorablement les réformes, et seuls les réformistes les plus innocents refusent d'acclamer les révolutions. Tous savent bien que leur action ne mènera généralement à rien de plus qu'à des réformes et tous les réformistes savent que leur action mène en général à une sorte de révolution. Ce que les anarchistes veulent, c'est une pression constante qui amène la conversion des individus, la formation de groupes, la réforme des institutions, le soulèvement du peuple et la destruction de l'autorité et de la propriété. Si cela arrivait sans ennui nous serions ravis; mais cela n'est jamais arrivé et n'arrivera probablement jamais. Vient le moment où il faut sortir et affronter les forces de l'Etat dans son quartier, sur son travail, ou dans les rues. Si l'Etat est vaincu il faudra d'autant plus continuer à agir pour empêcher l'établissement d'un nouvel Etat et pour construire une société libre. Il y a une place pour chacun dans ce combat et tous les anarchistes trouveront quelque chose à faire pour obtenir ce qu'ils veulent.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)
(A suivre.)

COMMUNIQUE

12° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

À disposition des militants: bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux « L'Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. F. J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études sociales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalistes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes, pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton »; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.

Donc, juillet et août ne sont pas pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syndicalistes, etc.; adresser les documents à Biget).

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.



2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures. Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h. 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mou-

vement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

Union Locale de Fontenay-le-Fleury (2° Union Régionale, Paris)

III° REGION

Tous les camarades de la Côte d'Or, la Nièvre, la Saône-et-Loire et l'Yonne qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme afin de développer l'Union Régionale de la III° Région doivent contacter le camarade PAIN Johan, 72, rue Chabot Charny, 21-Dijon.

Tous les camarades des U.R. qui seraient intéressés par une brochure sur « Flins 68 » n'ont qu'à s'adresser à la même adresse. Le prix de la brochure serait de 2 F.

COMMUNIQUE

Tous les copains de l'Isère qui

veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local, CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

Nos poules vierges et martyres

(Suite de la page VIII.)

qu'elle avait admit jusqu'alors. Profitant du répit, une autre, apparemment portée sur les mathématiques, dit à voix haute: « Tout ça n'est que tromperie. Un jour, un des directeurs, laissa tomber le cour des halles par terre devant moi et les choses devinrent horriblement claires. Nous sommes des machines à transformer la nourriture en œufs. Plus nous pondons, plus nous mangeons et plus le prix de la nourriture monte et plus le prix des œufs baisse. Plus le rapport entre le prix de la nourriture et le prix des œufs monte, plus nous devons pondre d'œufs pour que ce damné calculateur nous laisse en vie. Toute notre force vitale est objectivée dans les œufs que nous produisons, séparée de nous, montée contre nous, transformée en une force aliénante qui abaisse le prix des œufs et nous condamne au cour-bouillon. Il n'y a pas de justice. »

Il y eut des grands battements d'ailes et des gloussements indignés. Toutes accusaient cette poule qui prônait l'abstention et le sabotage de la production les mettant toutes en péril. L'une d'entre elles déclara en tournant la tête que si le grand patron venait à être au courant, elle y aurait droit la garce. Une autre donna

l'opinion du vice-président à propos des gens trop malins et des snobs dédaigneux. Seuls quelques voix s'élevèrent en faveur de l'accusée. L'une d'elles voulait savoir si la formule utilisée par le calculateur était juste et ce que l'on entendait par « le seuil de rentabilité ». Est-ce qu'on leur permettait de vivre tant que le prix des œufs pondus égalait le prix de leur nourriture, ou est-ce que quelqu'un en tirait du profit? Une autre déclara que ces malheureuses poules étaient aussi dignes que la Léghorn de la 7° rangée qui disait avoir des rêves et des souvenirs ancestraux d'une époque où les poules étaient libres d'aller partout.

Cela fit sortir de ses rêves la poule aux souvenirs qui déclara d'un air de défi qu'il y avait des preuves scientifiques que les poules n'avaient pas à vivre cinq dans une cage et avoir leur vie suspendue au prix des œufs. Elle raconta qu'il y avait des êtres que l'on appelait des coqs qui ne pondaient pas d'œufs, mais qui chantaient de beaux chants d'amour aux poules qui pouvaient alors s'asseoir sur leurs œufs et ressentir les joies profondes de la maternité; que le but de la vie d'une poule n'était pas de pondre des œufs pour que d'autres les mangent, mais d'aller à l'aventure, gratter la terre du

globe, d'élever une famille et de regarder les fleurs et les couchés de soleil. Le malheur, gloussait-elle n'était dans la grandeur de l'échantillon ou dans la validité de la formule, ni si le calculateur était objectif et juste, mais simplement qu'elles n'étaient pas libres.

Je voulus jeter un coup d'œil sur cette bonne bête et lui donner une maison pour le reste de ses jours, avec un coq par dessus le marché. Mais à ce moment, deux gars entrèrent avec une feuille de papier et commencèrent à noter les modifications qu'ils envisageaient de faire ici et là dans le bâtiment après la vente de ces poules, et leur remplacement par un nouvel arrivage la semaine d'après. Ils me demandèrent ce que je faisais et je leur répondis que j'interviewais les poules pour voir si elles étaient d'accord avec la ligne de conduite indiquée par la direction dans le magazine Machin. Le plus vieux me dit en me regardant: « Sort d'ici avant que je n'appelle des types avec la camisole ». Il ajouta tout bas: « Et que je ne te reprenne pas à parler à mes ouvrières ou à leur dire que le magazine Machin écrit qu'une seule personne sur quarante trois suffirait pour produire notre nourriture. »

NOS POULES VIERGES ET MARTYRES

J'ai lu récemment dans un magazine qu'à quelques kilomètres de chez moi vivaient deux millions de poules blanches Leghorn dans une gigantesque usine à œufs. Il me semble que les lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE seraient certainement intéressés par un interview, si je pouvais en obtenir un, montrant comment les poules travaillent, puisque après tout ce sont elles qui pondent les œufs.

L'installation était bien, comme l'avait décrite le magazine. Des doubles rangées de cages, chacune de 40 sur 45 cm avec 5 poules par cage, et plusieurs grands bâtiments abritant chacun 90 000 poules. Je me fis introduire auprès des poules. Soit dit en passant, ma longue vie de célibataire au cours de laquelle j'avais fréquenté tant de poules, me permit heureusement de franchir la barrière du langage et d'obtenir leur confiance.

J'étais particulièrement intéressé par une phrase du directeur décrivant sa politique au magazine : « Nous contrôlons la nourriture et les œufs pondus dans deux rangées parmi les 110 rangées de chaque bâtiment. Lorsque la production descend en-dessous du seuil de rentabilité, les 90 000 volatiles sont vendus à Maggi, qui en fait des sachets de potage. Ça n'est pas rentable de suivre toutes les rangées de chaque bâtiment, ni à fortiori chaque poule individuellement, avec 2 millions de poules sur les bras, il nous faut faire des échantillonnages statistiques. » Je traduisis cette prise de position patronale en Leghorn et demandais aux poules ce qu'elles pensaient d'une telle politique.

La réponse fit un tel vacarme que j'eus peur d'être éjecté du bâtiment avant d'avoir fini mon interview. Des milliers de poules ca-

quetaient avec la plus grande indignation. Elles secouaient leur tête et regardaient d'un air hautain en ayant l'air de dire : « je pourrais citer des noms si je voulais » à travers le brouhaha je pouvais surprendre un sentiment unanimement exprimé : « Certaines poules ne forcent même pas pour pondre un œuf et nous devons toutes souffrir de l'insuffisance et de la paresse d'un petit nombre. »

Je ne m'attendais pas à une telle réponse. J'avais pensé que certaine m'aurait dit que ça n'était pas juste de finir en bouillon après s'être cassé le cul toute leur vie aussitôt qu'elles faiblissaient un jour ou deux. Je pensais que quelque vieille poule m'aurait demandé de quel droit l'homme pouvait l'obliger à pondre ou en faire de la soupe. J'espérais qu'une Passionaria parmi elles se serait révoltée d'être ainsi enfermée dans une petite cage et aurait crié : « La liberté ou la mort. » Mais si certaines eurent un tel sentiment, il disparut dans la fureur générale des récriminations mutuelles, qu'elles devaient toutes souffrir puisque certaines tiraient au cul.

Je pensais : Après tout ces poules mènent une vie cloîtrée; elles manquent de contact avec le monde extérieur, elles n'ont pas d'éducation et elles ont été élevées dans le sentiment qu'il n'y a rien de plus vertueux que de pondre un œuf. Aussi, je persistais avec quelques autres questions. Est-ce que certaines ne pensaient pas que la politique de la direction, consistant à les envoyer toutes à la casserole sur le seul témoignage d'un échantillon sur deux rangées n'était pas injuste ? Une poulette me répondit qu'elle souhaiterait pouvoir montrer à la direction des résultats d'une enquête qu'elle avait fait dans les cages du voisinage pour leur montrer que la variation de la production des œufs d'une cage à l'autre montrait que deux rangées sur 110 étaient un échantillonnage trop insuffisant pour décider de leur sort et qu'elle se sentait très concerné par le fait que le seul usage d'un échantillonnage insuffisant pouvait condamner injustement 90.000 êtres vivants.

Elle avait présenté ses revendications avec une grande dignité et une rigueur exceptionnelle. Je lui demandais si elle était d'accord pour qu'on les transforme toutes en soupe si l'échantillonnage devenait suffisant. Elle hésita et je vis qu'elle commençait à remettre en question certains principes

(Suite page VII.)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Chez les Cheminots

Il faut mettre fin au règne des délégués « députés »

Une loi du 21 mars 1884 donnait une existence légale aux organisations syndicales pour la défense des intérêts professionnels de leurs mandants. Cela aurait pu paraître suffisant puisque cette loi disait que « les syndicats ou associations professionnels pourront se constituer librement sans l'autorisation du gouvernement ». La liberté semblait donc garantie. Mais la direction de la SNCF avec la complicité de certains syndicalistes ne voyait pas la liberté sous cet angle.

Un « protocole » du 3-6-48 instituait la formule des « organisations représentatives » interdisant aux autres de s'exprimer librement sur les chantiers sous peine de sanctions disciplinaires.

Auparavant les directions des chemins de fer avaient institué la délégation élue du personnel et le fameux protocole du 3 juin 1948 n'autorisait que les organisations dites représentatives à présenter des candidats. La délégation élue du personnel interdisait donc toutes représentations des délégations syndicales directes.

Petit à petit les délégués élus se voyaient octroyer des privilèges en échange de leur docilité. Leur rôle, vide de toute substance syndicaliste se borne uniquement à mettre leur nez dans les notations et favoriser l'avancement en grade des petits copains.

Nous ne voulons pas faire des personnalités en citant des noms (mais nous les tenons à la disposition de ceux qui nous demanderaient des preuves). Nous citerons quelques exemples précis : à la gare de R., un délégué CGT est promu de l'échelle 6 (CS2) à l'échelle 8 (CSP) sans jamais avoir été à l'échelle 7. A la gare de M., un SCBG, délégué et responsable CGT pratique la délation et ne manque pas une occasion d'imposer des cadences infernales et de proposer des sanctions contre le personnel sous ses ordres.

On remarque depuis une dizaine d'années que 80 % des postes de petites maîtrises et des cadres sont octroyés à des délégués CGT qui une fois en place se montrent plus ignobles que les pires réac-

tionnaires. Là c'est un délégué CGT qui propose aux patrons des services à coupures avec des amplitudes de plus en plus longues.

Et ce sont eux, les « braves » délégués CGT qui nous parlent d'unité, eux, qui lorsque, même un syndiqué CGT qui veut faire un peu de bruit le voit sanctionné et déplacé par mesures disciplinaires, versent quelques larmes de crocodiles apitoyés pour la galerie et disent entre eux ensuite : « On va enfin être tranquilles, ce con là ne nous fera plus chier ! »

Camarades cheminots si vous êtes sincères, vous devez convenir que nous ne faisons là que constater des faits réels.

Vous le dites chaque jour entre vous.

Il faut donc être inconscients ou complices pour continuer à accorder la moindre confiance à la CGT.

Par ces capitulations répétées, la CGT diminue la combativité des cheminots. Elle les conduit à la servitude.

Les profiteurs cégétistes nous traiteront de diviseurs, d'irresponsables, de « gauchistes ».

Toutes ces insultes se retournent facilement contre ceux qui les profèrent. Les diviseurs, les irresponsables sont ceux qui abandonnent chaque jour un peu du terrain qu'avait péniblement conquis le prolétariat.

Ceux qui veulent absolument sortir du marasme joindront leurs efforts aux nôtres.

Pour mettre fin aux délégations élues. Pour un véritable syndicalisme, la CNT continue le combat.

La Fédération des Travailleurs du Rail CNT.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO

94 - Fontenav-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :

LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

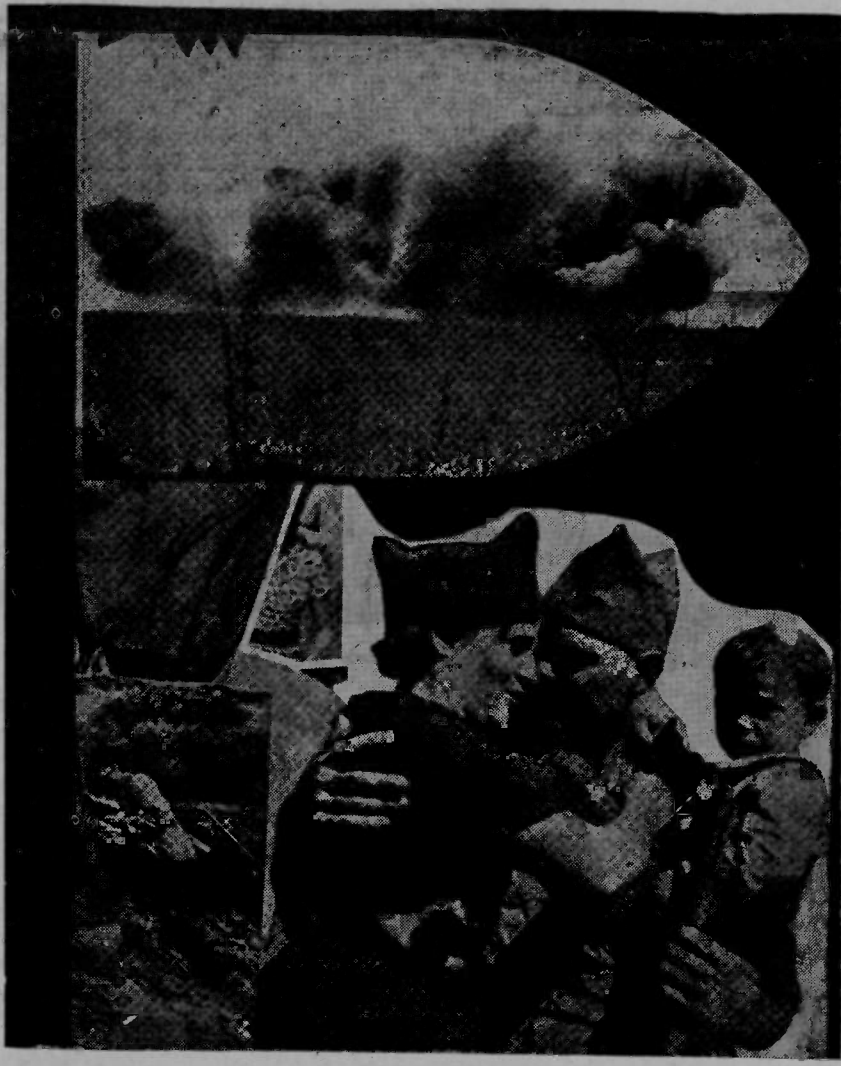
C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

16 JUILLET
1970
NUMERO 616
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

19 JUILLET 1936

REVOLUTION ESPAGNOLE



« Je mourrai et mon corps sera rongé de vers, mais je veux que notre idée triomphe. Je veux que les masses se libèrent de toutes les autorités et de tous les héros présents et à venir ».

Michel BAKOUNINE

PROBLEMES LYCEENS

Suite du n° 615

On continue bien souvent à se lever quand une quelconque personnalité pénètre dans la salle de classe bien que cette règle date de l'aire napoléonienne. Dans bien des lycées, si les retenues, les colles ont été abolies d'autres punitions les ont remplacées, surtout cette année. En revanche, il semble désormais difficile de faire monter les lycéens en rangs comme par le passé. Rien n'étant réellement changé, les lycéens continuent donc à lutter sur ce plan, mais ils se trouvent face à un dilemme : si l'on instaure l'autodiscipline, on supprime en même temps les surveillants qui sont des étudiants et qui ont besoin de ce salaire. Ces mêmes lycéens d'ailleurs, qui veulent l'autodiscipline sont prêts à défendre un pion qui se ferait renvoyer. Il n'y a donc pas dans le système actuel de solution, en réalité, il faudrait trouver un autre rôle à un surveillant, autre bien entendu que ce travail que certains assument déjà : celui de gratte-papier. On pourrait, par exemple, leur confier, d'autant plus qu'ils viennent juste de quitter le milieu lycéen) les foyers sociaux éducatifs qu'ils gèreraient avec les lycéens. où leur donner un véritable rôle éducatif, ce qui amène directement au problème du contenu de l'enseignement.

Le contenu de l'enseignement

Même les moins politisés, même ceux qui prétendent ne pas faire de politique, sont d'accord : les programmes sont trop chargés, les cours deviennent inintéressants puisqu'on n'a pas le temps de s'arrêter sur les problèmes qui justement passionnent les élèves et enfin tous se demandent à quoi va bien leur servir ce qu'on leur fait pénétrer dans le crâne. Jamais on ne leur en donne une conséquence pratique, les lycéens travaillent dans l'abstrait, complètement coupés de la vie. Ça c'est ce que pensent presque tous les lycéens, malheureusement, ils ne vont pas chercher d'explications plus profondes, et c'est à grand peine que les minorités politisées essaient de leur faire comprendre qu'ils ont à faire à un enseignement aux mains de la bourgeoisie au pouvoir, au service de cette bourgeoisie, qu'on leur fait ingurgiter les idéologies bourgeoises sans même qu'ils s'en rendent compte, qu'on les destine à deve-

nir des cadres au service du capital et qu'il est donc important qu'aujourd'hui ils ne se révoltent pas contre ce capital, que donc on ne leur donne pas les moyens de comprendre ce système capitaliste.

La Sélection

Bien sûr, tous les lycéens ne deviendront pas les cadres du capitalisme; ils seront soigneusement triés sur le volet par cette sélection mainte fois dénoncée. Cette sélection, elle, se fait par divers procédés : les examens qui sont plus ou moins difficiles suivant les années, suivant les besoins du capital.

D'autre part, on fait en sorte que ce soient les fils de bourgeois et petits bourgeois qui puissent continuer leurs études et non les fils d'ouvriers. Comment? En ne reconstruisant pas de lycées dans les régions ouvrières, en ne donnant pas les moyens matériels aux fils d'ouvriers pour poursuivre leurs études. Ainsi se fait la sélection par l'argent. Un exemple typique : la Seine-Saint-Denis, que je comparerai avec Paris :

Taux de scolarisation en seconde d'enseignement long à Paris : 45 %, contre 22,3 % à Seine-Saint-Denis.

Nombre de places en 6^e à Paris : 17 444, contre 13 279 à Seine-Saint-Denis.

Nombre de places en 3^e à Paris : 14 429, contre 3 877 à Seine-Saint-Denis.

Nombre de places en 2^e à Paris : 14 429, contre 3 877 à Seine-Saint-Denis.

Nombre de places en terminales à Paris 11 392, contre 1 925 à Seine-Saint-Denis.

Chiffres tirés du livre noir de l'enseignement dans le 93.

Ces chiffres sont significatifs et n'ont pas besoin de commentaires.

III. — La politisation du milieu lycéen. Politisation récente

Un lycéen d'avant 1968 ne ressemble pas à un lycéen d'après 68. Jusqu'à 1968 un certain folklore lycéen avait été maintenu avec les grosses farces, les mauvaises plaisanteries qui donnaient un air gai à ce lieu plutôt rébarbatif. Depuis mai, les choses ont changé : la plaisanterie n'est plus de mise dans les lycées, les lycéens se doivent d'être sérieux et responsables selon une expression de l'UNCAL (Union Nationale des

Comités d'Action Lycéens). La moindre plaisanterie est exploitée par cette même UNCAL dirigée par les J. C. (Jeunesses Communistes), contre ceux qu'ils nomment les « gauchistes ». Comment cette mutation s'est-elle opérée? Il semble que, pendant qu'ils occupaient leurs lycées, en mai et juin 68, les lycéens aient pris conscience qu'ils n'étaient plus des enfants, comme on aurait voulu leur faire croire, mais des personnes capables de raisonner, capables de comprendre les problèmes qui les touchent et capables même de leur trouver des solutions.

C'est à cette époque qu'ils ont compris qu'ils pesaient un certain poids au côté des étudiants et des ouvriers, dans ce pays. Ils sont donc entrés nombreux dans les organisations de gauche et d'extrême gauche.

Il semble enfin qu'il y ait une sorte de dépolitisation, déjà cette année, les éléments politisés sont en régression, l'année prochaine les « anciens combattants de 68 » ne seront plus qu'une poignée dans les lycées qui risquent fort de devenir calmes à moins qu'entre temps il ne se passe quelque chose.

Les C. A. L. : Une expérience révolutionnaire des lycéens : les C.A.L. (Comités d'Action Lycéens). Nés en 68 (bien avant mai), ils ont prospéré en mai, ceux qui subsistent aujourd'hui sont isolés. Les C.A.L. à leur début, s'inspiraient des conseils d'ouvriers (il se créera en mai, juin 1968, ces Comités d'Action d'Entreprises, et des Comités de Bases d'Entreprises, ces derniers de tendance chinoise).

Les CAL voulaient regrouper toutes les tendances : on y rencontrait donc des trotskystes, des maoïstes, des anarchistes, des J. C. et, certains CAL même étaient à tendance fasciste. Ces derniers sont d'ailleurs la cause immédiate de la scission entre CAL et UNCAL, dont il convient de faire l'historique. Au premier congrès des CAL, en juin 68 les éléments dits « gauchistes » tous unis se refusèrent à accepter des CAL fascistes et demandèrent que les CAL soient obligatoirement de gauche, les J.C. s'y opposèrent, prétextant que les CAL devaient devenir un « syndicat de masse » comme la CGT. Les CAL devaient donc selon eux recevoir des lycéens de toutes tendances (de l'extrême droite à l'extrême gauche) et de toutes confessions; se pro-

duisit alors ce que l'on peut nommer la première scission. D'une part les J.C. formèrent sous leur direction leur « syndicat de masses »; l'UNCAL, tandis que ceux qu'ils appelaient des « gauchistes » se proposaient de faire des CAL des conseils révolutionnaires.

Les maux dont souffre le mouvement lycéen

— Les lycéens révolutionnaires ne sont qu'une minorité noyée dans la foule des lycéens. Pourquoi cette foule, cette « majorité silencieuse » ?

1) La majorité, je l'ai déjà dit, des lycéens est d'origine bourgeoise et petite bourgeoise pas tellement concernée par les problèmes de la classe ouvrière ni par la révolution.

2) Beaucoup sont conscients des problèmes qui se posent à eux mais se refusent à rentrer dans un quelconque mouvement politique ou soi disant apolitique, aucun d'entre eux ne sachant les convaincre réellement de la nécessité de s'organiser. Pourtant, ces lycéens sont prêts à suivre un éventuel mouvement revendicatif ou de révolte, on les retrouve toujours dès que le lycée remue pour des problèmes sérieux, ils ont toujours un poids important face à l'appareil répressif de l'administration.

— Chacun essaie de tirer la couverture à soi. Chaque mouvement, chaque groupe qui se proclame révolutionnaire essaie avant tout de tenir la vedette, de mener la barque du lycée, ce qui entraîne un fonctionnement de plus en plus poussé du mouvement lycéen. Il n'est pas inutile de faire un bref résumé de l'action de chacune de ces tendances représentées dans les lycées.

— La J. C. Dans les lycées où elle est fortement implantée elle lutte au sein et à l'extérieur de l'UNCAL, plus contre ceux qu'elle nomme les « gauchistes » que contre le gouvernement. Elle se prétend la direction de la jeunesse révolutionnaire tout comme le PCF se prétend la direction des travailleurs révolutionnaires. Elle n'admet pas que les « gauchistes » prennent la direction d'un éventuel mouvement de protestation même justifié. S'ils le font, malheur à eux avant de reprendre ces protestations à son compte, la J. C. fera tout pour abattre ceux qui l'ont prise de vitesse, en aucun cas la J. C. n'acceptera de

(Suite en page III)

Il existe au 69 de la rue Made-moiselle dans le XV^e, un foyer où vivent 35 travailleurs nord-africains, entassés pour certains, à huit dans des pièces de 2 mètres sur 3.

Le 15 mai dernier, le propriétaire des chambres et du café, qui est situé en bas, part en coupant l'eau et l'électricité pour obliger les travailleurs à s'en aller. Tout ceci est dû à l'instigation de la SEMA XV^e, qui est l'une des sociétés immobilières qui s'occupe de la rénovation.

Elle voulait acheter le foyer, une fois les travailleurs partis, pour le détruire, et construire un immeuble à la place.

Vingt travailleurs sont partis, mais une quinzaine d'autres plus déterminés ont refusé de se laisser intimider et avec l'aide, d'abord de l'ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés) qui est une organisation réformiste, puis ensuite des camarades maoïstes et anarchistes, ont rétabli l'eau et l'électricité et commencé à repeindre les murs, remettre les planches, etc...

Le propriétaire est revenu le 18 juin et a déclaré tranquillement aux travailleurs qu'il allait en Suisse placer son argent (5 millions d'A. F.)

Rénovation dans le 15^{ème}

L'ASTI, a fait circuler une pétition et mardi une délégation composée de travailleurs immigrés, d'habitants du quartier et de quelques membres de l'ASTI, a été reçue par Gaby Dejean, adjoint au maire et gros ponte de la SEMA XV^e. Il a promis de rétablir complètement les circuits d'eau et d'électricité. La délégation lui a fait observer que ce foyer n'était pas un cas isolé et qu'il existait quantité d'autres foyers dans une condition semblable.

L'adjoint au maire répondit qu'il n'était pas au courant, alors qu'il y a 2 ans, il avait un poste au service d'Hygiène.

Néanmoins la manœuvre de la SEMA et de la municipalité a échoué devant la détermination des travailleurs. La population fut largement informée, et tous ces magouillages politico-financiers risquent de leur retomber sur la gueule aux prochaines élections. Les travailleurs ont montré qu'ils étaient décidés à lutter et ont organisé eux-mêmes la lutte, en propageant le mouvement dans

tous les foyers de l'arrondissement, face aux marchands de sommeil qui les exploitent, (45 f. par mois, pour un lit dans une chambre de 8 personnes), face au pouvoir

Les « beaux » dimanches SNCF

La SNCF a édité au début de l'année une brochure intitulée « Les beaux dimanches SNCF » à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires; elle fut distribuée dans le public.

Cette brochure, comme chaque année est rédigée, mise au point et contrôlée par toutes les compétences, toutes les « grandes cervelles », tous les infailibles de la SNCF, ceux qui sanctionnent punissent et font suer le bournous aux lampistes. Or, malgré toute leur infailibilité, malgré toute la lumière de leurs cerveaux, ces sommités ont laissé passer une erreur monumentale. A la page 6 de la brochure on peut lire :

Dimanche 17 juin, La Rochelle et l'Ile de Ré. 99 F. tout compris.

Train 97, vers 23 h 56, Paris-Montparnasse.

d'Etat et aux sociétés immobilières qui jettent à la rue, ou les relogent généralement, loin de leur lieu de travail, afin de construire des immeubles pour richards.

Après cette première victoire, les travailleurs s'organisent, et si on veut les expulser, ils sauront résister en occupant les locaux.

Seule l'action directe paiera !

En réalité le train 97 partait de Paris-Austerlitz. Un certain nombre de voyageurs se pointèrent donc le soir à Paris-Montparnasse et ne trouvèrent pas le train en question. D'où gueulades, réclamations, etc. Mais hélas, l'erreur n'incombait pas à un lampiste, puisque c'était écrit noir sur blanc sur la brochure qu'avait lu et relu des dizaines de sous-chefs, de chefs et de super-chefs, etc.

Il fallait donc se rendre à l'évidence; pas moyen de sanctionner un coupable.

La SNCF écrasa donc mollement.

Ce qui prouve, comme disait ce bon La Fontaine : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cours vous rendront blancs ou noirs ».

R. J. SOURIAUT

Problèmes lycéens

(Suite de la page II)

prendre le train en marche de faire alliance avec les « gauchistes ».

— L'A.J.S. (Association des Jeunes pour le Socialisme). Tous ses militants sont trotskystes ou vont le devenir à brève échéance, mais l'A.J.S. prétend à tout vent qu'elle n'a jamais été et ne sera jamais trotskyste. Du temps où ses militants étaient regroupés dans la F.E.R. (Fédération des Etudiants Révolutionnaires) dissoute en 1968, ils furent seuls « gauchistes » à refuser d'entrer dans les C.A.L., alors que dans de nombreux lycées, la J.C. elle, l'avait fait; leur but plus ou moins caché est, avec leurs camarades de l'Alliance Ouvrière, de construire un parti révolutionnaire et d'en prendre la direction, ce qui signifie en clair : remplacer purement et simplement le PCF, il y a donc une lutte constante et parfois violente (malgré les proclamations de « front unique » de l'A.J.S.) entre l'AJS et la J.C.

— La Ligue Communiste, après la J.C. ils furent à la conférence nationale d'avril 69, les destructeurs des CAL les « baiseurs de CAL » comme on put le lire dans un

tract distribué à cette même conférence par des lycéens de tendance situationniste. De fait cette conférence devait être la dernière rencontre nationale des CAL la coordination s'effondrera rapidement. Cette même Ligue Communiste voulut ensuite se démarquer par rapport aux « gauchistes » en présentant un candidat aux élections présidentielles, elle fut suivie par les trotskystes de Lutte Ouvrière et font désormais preuve d'une sorte de « réformisme ».

— Les Maoïstes, ce sont surtout ceux de la Gauche Prolétarienne qui ont fait parler d'eux tant dans les lycées qu'à l'Université. Issue comme l'Humanité Rouge du PCMLF (Parti Communiste Marxiste Léniniste de France). La Gauche Prolétarienne fit preuve d'un certain spontanéisme plus ou moins inconscient qui leur valut le qualificatif de « mao-spontex ». Spontex ou pas, ce sont à peu près les seuls à avoir été capables de faire bouger les lycées cette année.

— Les Anarchistes : En 68 les rangs anarchistes se sont vus grossis d'un certain nombre de personnages plus ou moins folklori-

ques puis leur influence a décliné. Après avoir travaillé cette année, dans de nombreux lycées et facultés, avec les maoïstes de la Gauche Prolétarienne qui se servaient d'eux, les anarchistes semblent se réveiller tant dans les lycées et universités que dans les usines. On a l'impression d'un renouveau anarchiste d'un caractère beaucoup plus sérieux qu'en mai 68. (Les groupes autonomes).

Il y a ainsi une quantité incroyable de mouvements et d'organisations qui est loin de renforcer l'unité du mouvement lycéen.

Quant aux professeurs, ils sont bien souvent coupés des lycéens, soit qu'ils s'en éloignent eux-mêmes, c'est le cas des profs réactionnaires et réformistes, soit que les lycéens « ultra-révolutionnaires » les fuient. En dehors donc d'une minorité de professeurs « gauchistes » les relations professeurs-lycéens ne sont pas très bonnes ce qui une fois de plus va à l'encontre de l'unité.

— Les rapports avec la classe ouvrière : En dehors de l'UNCAL qui maintient de bons rapports avec la CGT et le PCF (et pour cause), les lycéens sont coupés des ouvriers, soit par la CGT et le PCF, soit que les ouvriers intoxiqués par la presse bourgeoise refusent de les rencontrer. Pourtant à chaque fois qu'un groupe de lycéens rencontre un groupe d'ou-

vriers les contacts sont toujours fructueux pour les uns comme pour les autres.

IV) Les lycéens (et les étudiants) sont-ils réellement révolutionnaires ?

Franchement, je ne le crois pas, les lycéens et surtout les étudiants sont les futurs cadres du capital, je doute que du jour où ils entreront en fonction, qu'ils seront privilégiés par rapport aux ouvriers tous ces révolutionnaires d'aujourd'hui restent aussi combatifs. Les lycéens et les étudiants sont des révolutionnaires provisoires, leur jeunesse les pousse à se révolter, la société qui les entoure les dégoûte, mais entrés dans le système, ces fils de la bourgeoisie reconstitueront la bourgeoisie. Bien sûr, on peut imaginer que la révolution ait lieu avant qu'ils entrent dans le système, pourquoi pas; dans ce cas peut-être ils risquent de rester révolutionnaires mais ce n'est pas non plus évident. J'ai bien peur qu'alors ils cherchent à conserver et à accroître leurs privilèges. C'est pour toutes ces raisons qu'il faut rapidement mettre fin aux mythes lycéens et étudiants pour raffermir un réel mouvement révolutionnaire groupant sans distinction, travailleurs manuels ou intellectuels, étudiants et lycéens.

J. L.

Quand les casseurs construisent

La Rédaction du « C. S. », a été touchée, en apprenant la mort brusque, de Morvan Lebesque, qui fut chroniqueur pendant de longues années au « Canard Enchaîné ». Nous reproduisons cette semaine, un article de Morvan Lebesque, qui parut dans le numéro du 3 juin du « Canard Enchaîné ». L'introduction a été faite, par un de nos camarades, quelques jours avant la mort de M. Lebesque.

♦♦

Certains chevelus, d'autres disent « casseurs » ont réalisé, il y a un mois, un petit exploit que la presse (presse à scandale et pour ma concierge bien entendu) a passé volontairement sous silence. Pour ma part, j'en ai pris connaissance dans « Le Canard Enchaîné » du 3 juin, d'après une chronique de Morvan Lebesque. Hélas, c'est avec un mois de retard que je peux enfin vous en faire prendre connaissance d'une façon bien simpliste, reproduisant, intégralement, ici le texte du « Canard », j'en profiterai pour souligner deux points :

1°) La gentillesse de ce journal, qui ne demande rien pour cette copie, tout juste l'expédition d'un ou plusieurs exemplaires du « C. S. » à leur adresse; belle leçon de modestie pour Lazareff et C°.

2°) L'abstraction totale du sectarisme chez ces 60 chevelus de la Garenne, pour bien important et bel exemple, de l'avenir.

Un grand merci à toi Morvan, en espérant un jour pouvoir t'éditer à la une dans notre modeste journal.

G. BRACQUEMOND

P.S. Un nom qui n'est pas prisé de tout le monde, mais qui prouve que parmi une famille, un élément peut très bien avoir quelques bonnes volontés.

Pardonne au « Canard », mais je pense que la Contesse a peut-être besoin d'un tel Bracquemond dans son Car, et qu'un tel Bracquemond a peut-être quelque chose du « Canard ».

C'était mardi de Pentecôte, à la Fosse aux Astres... Ah! ce nom! roue diamantifère, tombe de lumière, qui l'a baptisé ainsi, bidonville de La Garenne? Donc, imaginez : un terrain vague au pied d'une termitière HLM, Là-dessus, quelques baraques disjointes où vivent, faute d'autre mot, des

Portugais. Le jour ils travaillent — ils participent, dirait Giscard — au miracle économique français. Le soir, ils rentrent et trouvent quoi? Ni gaz, ni électricité, un taudis noir, pas même d'adresse : le bidonville n'est pas domicile reconnu. L'école se méfie de leurs gosses, le HLM surplombe leurs tanières sans les voir, la Municipalité les ignore. Or, ce samedi de Pentecôte, une soixantaine de chevelus, garçons et filles, arrivèrent en trombe dans ce no mans land, sur un camion. « Des casseurs! », s'effarèrent les gens. Le temps d'appeler la police, les casseurs étaient déjà descendus et s'escrimaient sur un pan de mur en ruine, à l'orée du bidonville. Seulement, ils ne le détruisaient pas : ils l'étaient, le maçonnaient, le revêtaient d'un toit pré-fabriqués, y modélaient — oui — une maison. Au moment où les sirènes de l'Ordre retentissaient enfin, un curieux demanda à l'un des casseurs ce qu'ils faisaient là. « Ben, dit l'autre en riant, je suis étudiant aux Beaux-Arts. Alors, vous voyez, j'obéis au gouvernement : je sauve un chef-d'œuvre en péril. »

Dimanche dernier j'ai vu le « chef-d'œuvre ». C'est une vraie maison, en effet, la première que les Portugais de La Garenne ont reçue en France : un foyer où ils peuvent enfin se réunir dans un espace convenable, sous une lumière convenable, avec de vrais murs, un vrai toit, de vraies fenêtres. Et, pardonnez-moi ce détail des w.-c. Je signale que, jusqu'alors, le bidonville ne possédait d'autre sanitaire que son terrain vague. Et je plains l'imbécile pourvu de toilettes qui ricanera à l'idée que la dignité c'est d'abord humblement cet endroit, ce petit endroit qui met l'homme à l'aise et lui épargne la dérision.

L'affaire frôla le drame. La police, le maire — giscardien — et même le curé, tous tempéaient : « Cette construction est illégale ! Abattez-la! » Sommations, matraques hautes... Et soudain, survint l'imprévu : devant ces soixante garçons et filles maçonant, menci-sant, peignant, colmatant, ces soixante « zigotos » nullement forcenés, simplement sourds et continuant leur tâche, le pouvoir casqué recula. C'est que les chevelus semblaient bien décidés à se laisser assommer sur place plutôt que d'abandonner leur mur. Et c'est aussi que, de tous les points du HLM, des voisins accou-

raient — de ces gens paisibles, ouvriers, ménagères qu'on exploite juste assez pour qu'ils ne se révoltent pas, de ces braves gens de l'immense foule métro-boulododo qui joue au tiercé, consomme sans avoir et, de temps en temps, se défoule processionnellement. « Pompidou, des sous », sous de sages bannières syndicales... Ils accouraient, ils regardaient. Oui : pour la première fois, ils voyaient les Portugais et leur bidonville, hier encore coupé d'eux, sans communication possible. Tiers-Monde inconnu à leur porte. Et voilà qu'ils s'intéressent à cette favella et en discutaient et voilà que les uns proposaient un coup de main, que d'autres revenaient avec des chaises, des tables, des jouets, des livres; et voilà que l'on commençait, un peu partout, à se dire, non seulement que la condition des Portugais était injuste, mais que « nous non plus » — dans l'immense caserne HLM, pourvue de tout, w.c., bidet, cuisine, télé — « on n'a pas de maison commune, pas de lieu familial pour se rencontrer et se connaître; on vit, quoi, comme des étrangers, des chiens ». Ils découvraient ces archi-pauvres et, du coup, leur propre pauvreté. Alors, dis-je, la police recula. Stratégiquement, bien sûr, pour revenir en force le soir : « Allez, finie la comédie, on va amener un bulldozer. » Mais c'était maintenant trop tard. Une foule s'affairait au mur, meublait la maison, aplanissait le terrain autour, y plantait une balançoire d'enfants, des poteaux de football. Les gosses du HLM jouaient pour la première fois avec les gosses des Portugais; leurs mères pour la première fois parlaient; on évoquait déjà des aménagements, des douches... Paradoxe! Les casseurs étaient venus construire et l'Ordre, lui, venait casser. Le comprit-il? Il disparut. Et quand tomba la nuit du troisième jour, les soixante gars et filles allumèrent devant la Maison un énorme feu de joie pour célébrer leur victoire. Un feu auquel il ne vous est nullement interdit, si loin que vous soyez, de vous réchauffer. (1).

« Mais, me dira-t-on, Morvan, tu dérailles? Tes chevelus de La Garenne, c'est tout bonnement l'abbé Pierre! La charité qui perpétue l'injustice sociale! » Non, le contraire. L'abbé Pierre organise ses miséreux entre eux, reliés seulement au monde par le don qu'on leur jette. C'est un

« saint », donc un alibi : cette Société n'est pas mauvaise puisqu'elle distribue des aumônes. Ici, pas d'attendrissements, pas de « bon cœur ». Si vous envoyez votre écot aux constructeurs de La Garenne, ce ne sera pas « une bonne action » qui vous vaudra ce ciel sur terre, le droit, après d'ignorer les pauvres; mais je vous préviens, je ne vous prends pas en traître : ce sera de l'argent pour la Révolution. Car ce Foyer du Peuple de La Garenne est déjà une révolution, même si la force légale le condamne et le rase. Ici, on ne moralise pas, on enseigne : on ne remercie pas, on demande davantage. Cette Maison sert à alphabétiser les immigrés, c'est-à-dire, leur apprendre leurs droits et la manière de s'en servir; elle rassemble dans la fête et le jeu, mais pour former des adultes et non de grands enfants consentants. Elle ne distrait pas elle éduque. Et voilà pourquoi elle ne recevra jamais aucune de ces bénédictions qui pleuvent sur les saints commodes un pouvoir. Il sait bien, ce pouvoir, que la vraie révolution ne naîtra pas du cri, de la pitié ou de l'émeute, mais de ces structures parallèles qui remplaceront peu à peu ces bénédictions et ses lois.

Ce n'est encore qu'une toute petite maison solitaire, menacée (...), Mais le chevelu avait raison. Le seul chef-d'œuvre en péril, hier comme aujourd'hui, est l'homme.

MORVAN LEBESQUE

(1) Souscription au journal *Le Paria*, organe de travailleurs immigrés, B.F. 235-16.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre. » —

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

En este 19 de Julio

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 16 de Julio de 1970.

EN nuevo Julio, y el Pueblo español sigue todavía aherrado por el régimen nefasto que la prepotencia fascista internacional y la Cruzada beocia entronizaron en 1939.

Los resultados de ese régimen están a la vista de todos. No han podido ser más desastrosos ni más catastróficos para España, para sus libertades, su progreso y desarrollo.

El Pueblo español hace tiempo que está ya cansado de soportar la dictadura y de sufrir, día tras día, los males que, evidentemente, sin ella tendrían remedio.

Ha llegado al pleno convencimiento de que las facciones que en España ejercen el Poder, que la arruinan con sus dispendios y corrupción y la entregan al colonialismo capitalista extranjero y la condenan a los peligros del belicismo, a la amenaza atómica, no pueden rectificar de política ni de procedimientos.

Ni ahora, ni nunca, renunciarán a ejercer la dictadura, a defender los feudalismos, los monopolios, la injusticia, a conculcar los derechos humanos.

España, saqueada y sometida constantemente a esas pandillas de gobernantes sin escrúpulos que incuba el régimen más ignominioso que ha conocido a través de su Historia, no puede libertarse de él si no es por el camino de la acción directa popular revolucionaria, de la que dió el Pueblo magnífico e imperecedero ejemplo durante la grandiosa gesta de la Revolución española de Julio 1936-39.

Los puntos esenciales de un programa de verdadera liberación están trazados por ella. También, a pesar de todo, el camino, con la experiencia aleccionadora, con su realismo y eficacia.

La Revolución Española de Julio, por su obra, por sus méritos, aun con algunos de sus inevitables desaciertos, será siempre señora. Lo será por la decisión e impetu combativo del Pueblo, por su lúcida visión de las realidades y de las situaciones, por su sentido práctico en el enfoque y solución de los problemas, por sus finalidades libertarias de valor perdurable, por sus realizaciones constructivas. El desarrollo y la plasmación de la Justicia Social en España, la

renovación efectiva de ésta, en ella ha de inspirarse.

Al Pueblo, a todos, a las nuevas generaciones, con su esfuerzo, con su inteligencia, con su trabajo, con su lucha, les corresponde acelerar la caída definitiva del fascismo en nuestro país y el advenimiento de la nueva era social.

La trayectoria de la Revolución Española sigue siendo irreversible. Su vitalidad potencial se acrecienta con el tiempo en lo más hondo de un

pueblo digno, indómito, jamás vencido, que no renunciará nunca a la libertad, a la Justicia Social y a su independencia.

En este aniversario de Julio de 1936 luminoso, la Confederación Nacional del Trabajo y el Anarquismo español, que

jamás cejarán en la lucha, reafirman su voluntad de liberación de España de toda tiranía y sus postulados revolucionarios con toda la amplitud de sus concepciones libertarias.

Por la C.N.T. de España en el Exilio, El Secretariado Intercontinental.



19 de Julio de 1936

Análisis espectral de una gesta



**Información objetiva
extraída de la revista
«Historia y Vida», de
Barcelona.**

«Los frentes de lucha eran varios; pero además, de cada edificio habitado por persona o personas enemigas de la República, y por tanto de la democracia, se hacía fuego contra los que se oponían a que España se convirtiese en una colonia de Alemania e Italia. Las iglesias y conventos eran fortalezas del enemigo; sus moradores, hombres y mujeres, trocaron el Santo Cristo por el arma homicida y todas las aberturas, pequeñas y grandes, vomitaban andanadas de fuego que producían numerosas bajas. La «casa de Dios» y los domicilios particulares de sus servidores eran auténticos polvorines que abastecían a las baterías manejadas por ensotados, y a los militares traidores en plena calle. Los pastores del Dios católico rivalizaban en obtener los mejores puestos para matar a indefensos corderos del Creador...» No, esto no es exacto, como tampoco lo es que «treinta y cinco mil hombres, la guarnición militar de Barcelona, cumplía un plan siniestro...» De ser cierto lo primero o lo segundo, no resulta difícil suponer que otra hubiese podido ser la suerte de la batalla. También aquí, dentro de España, se han publicado relatos que no corresponden exactamente a lo sucedido; para comprobarlo basta con leerlos y compararlos entre sí.

Ocuparse, a 33 años de distancia, de temas relacionados con la guerra de España resulta más bien arriesgado si se desea hacerlo con propósito de dejar constancia de hechos y circunstancias tal como sucedieron, o pretendiendo por lo menos acercarse a la verdad sin más obstáculos que los naturales con que ha de tropezar quienquiera que trata de reconstruir sucesos pasados. No dejarse influir por ciertos aspectos del recuerdo todavía vivo y lacerante de hechos que se produjeron en aquellos días resulta obligado, aunque

difícil, no sólo para quien pretenda leerla, pues el lector forma en la fila de los apasionados (lo sepa y lo reconozca él mismo, o lo ignore y lo niegue) creará descubrir entre renglones lo que no hay escrito, y juzgará parciales intenciones rectas, por cuanto la línea de la imparcialidad la hará pasar por su personal y partidista meridiano.

Sin embargo la historia de aquellos hechos nos compete escribirla a quienes vivíamos entonces, y si no «escribir la historia», que fuera mucha pretensión, aportar datos y testimonio que el día de mañana sirvan para componerla. A esta conclusión he llegado tras la lectura de numerosos libros escritos en ambos bandos y de perseguir la verdad en periódicos, publicaciones y documentos de la época, y de laboriosas entrevistas con personas que intervinieron en los hechos o fueron testigos de los mismos. Aun así, las dificultades son grandes, porque si la proximidad de los hechos los deforma a causa del exceso de apasionamiento y de una visión necesariamente incompleta de los mismos, a medida que el transcurrir del tiempo permite que la pasión decrezca, y la verdad o el deseo de exponerla se abra camino, la memoria, que flaquea, trueca fechas, nombres y circunstancias.

Estudiando, cumplidos más de treinta años, la batalla de Barcelona, que comienza al amanecer del 19 de julio del año 1936 y finaliza poco después del mediodía del lunes, día 20, se echa de ver que en la misma participan tres fuerzas principales, agrupadas, naturalmente, en dos únicos bandos contendientes. En un bando luchan los militares sublevados, no toda la guarnición de Barcelona, pero sí una considerable parte de ella apoyada por corto número de paisanos militarizados (unos trescientos cincuenta) y por algunos militares, retirados o de complemento, que se suman a las tropas. En el otro bando está la Generalidad de Cataluña, que controla a las fuerzas de Orden Público: Guardia de Asalto y Seguridad, Guardia Civil, Policía, Mozos de Escuadra y los Carabineros. Los Mozos de Escuadra no participan directamente en el combate y se limitan a la vigilancia activa de algunos edificios; los Carabineros lo hacen en número poco elevado. Es sabido que la Guardia Civil no se incorpora a

la lucha en favor del Gobierno Autónomo, y por tanto del de la República, hasta las primeras horas de la tarde del domingo; su actuación, aunque tardía, fue muy eficaz. La tercera fuerza, que tuvo considerable influencia para decidir el resultado de la batalla, estaba constituida por los militantes de la CNT y la FAI, es decir, los anarcosindicalistas, que aunque pelearon a favor de las fuerzas gubernamentales y en contra del Ejército, lo hicieron, en gran medida, por su cuenta e iniciativa y con fines propios. Incluso, contra lo que comúnmente se ha dicho, las armas con que lucharon los anarcosindicalistas, o las poseían ellos mismos o se las procuraron por sus medios; sólo una reducida proporción de ellas les fueron facilitadas, a regañadientes y tras regateos, por los elementos gubernamentales, que les temían, salvo excepciones, casi tanto como a los militares alzados, y eso a pesar de que se constituyó un comité de enlace.

El mosaico no es, sin embargo, tan simple; otras fuerzas entran en liza y pesarán en la balanza. La Aviación Militar, cuya actuación es notable, más por el efecto moral que ejerce sobre aliados y enemigos, que por su real eficiencia combativa, se pone al lado del Gobierno. La Intendencia, aunque con escasos efectivos, también combate a favor del Gobierno. Dentro de la guarnición, en unas unidades más que en otras, existen jefes y oficiales que, estando inclinados hacia uno u otro bando, no toman iniciativas, y acaban contrapesándose. Estas actitudes se acusan entre quienes permanecen en los cuarteles, que, en general, acabarán entregándose sin resistencia. También apoyan a la fuerza pública un número bastante considerable de paisanos pertenecientes a partidos democráticos, principalmente catalanistas y grupos de socialistas, comunistas, sindicalistas independientes y los troskistas del POUM.

No podemos hacer aquí un examen extenso de la batalla de Barcelona ni analizar todas las causas que permitieron que se resolviera en favor del Gobierno autónomo y de la CNT-FAI. El que se vieran obligados a compartir la victoria fue origen de posteriores consecuencias políticas de gran trascendencia, que son sobradamente conocidas.

Entre los errores cometidos por los militares, de quienes partió la

iniciativa en el combate, los hay que pueden calificarse de graves. Ignoro — después de escrito este trabajo he averiguado que el plan fue preparado por los dirigentes de la UME en Barcelona — por quién fue concebido el plan, si por los jefes del Estado Mayor divisionario comprometidos, o por los oficiales jóvenes de Unión Militar Española (UME), alma y nervio del alzamiento, y si en este plan tuvo intervención el general González Carrasco, que hizo varias visitas a Barcelona y tenía que dirigir las operaciones. De los hechos parece desprenderse que el general Goded no fue quien lo concibió, y aún más; se dice que lo desaprobó a su llegada a Barcelona. Es más que posible que, de haber triunfado el movimiento de la guarnición barcelonesa, el plan se considerara ahora perfecto.

Uno de los errores de los militares, y que posiblemente influyera en la concepción del plan táctico, fue un exceso de confianza en el poder ofensivo del Ejército y un menosprecio o desconocimiento de las fuerzas contra las que tendrían que enfrentarse, particularmente una subestimación de la eficacia combativa del paisanaje.

El capitán de Artillería Luis López Varela, miembro influyente de la Junta divisionaria de la UME y enlace con la Junta central, era uno de los oficiales que el 6 de octubre de 1934 salieron a la calle con la batería del regimiento de montaña y, tras una corta lucha batieron y rindieron la Generalidad de Cataluña, que se había sublevado contra el gobierno central, aprisionando a su presidente y consejeros. El comandante Fernández Unzué, que el 19 de julio sublevaría el mismo regimiento, fue quien mandó aquellas baterías.

Otra equivocación, y sigo creyendo que todas partían de un error fundamental de tipo psicológico, fue cierta falta de secreto con que se llevó la conspiración. El motivo habría que buscarlo también en la subvaloración del enemigo y en cierta moral de triunfo que iba a resultarles funesta. El consejero de Gobernación y el comisario general de Orden público se hallaban bastante bien informados, a través de algunos oficiales y aun suboficiales pertenecientes a la Unión Militar Republicana (UMR), de cuanto se tramaba, y en menor medida también podía estarlo el general jefe de la Cuarta Región militar, que iba a mantenerse fiel

Los anarcosindicalistas en la batalla de Barcelona

al gobierno. Pero aún hay más: por confidencias de los componentes de los «grupos antimilitaristas», formados por suboficiales, cabos y soldados, los dirigentes del anarcosindicalismo recibían, por su parte, información directa. En el momento de iniciarse la lucha en las calles, uno de los bandos llevaba, pues, positiva ventaja.

A quienes lo ignoren puede causarles extrañeza conocer la relativa perfección de los planes que para combatir el alzamiento, que se sabía inminente, habían trazado los dirigentes del anarcosindicalismo barcelonés, que a la táctica militar se disponían a oponer la táctica revolucionaria.

Con ciertos acuerdos de principio con los anarcosindicalistas, las fuerzas a las órdenes de la Generalidad — en aquella madrugada, Guardia de Seguridad y Asalto — se disponían por su parte a librar la batalla, para lo cual disponían de importantes medios, organización y armamento. La información con que contaba la Generalidad procedía no sólo de las confidencias a que se ha aludido: dos días antes se había detenido a un oficial de Asalto comprometido con los militares y se le ocupó documentación. Asimismo disponía la Generalidad de una red de policías políticamente adictos, casi sin excepción, que por medio del teléfono informarían de los movimientos del enemigo para que pudiera acomodarse la estrategia a las circunstancias que fueran presentándose.

La dirección de la batalla desde el campo gubernamental se ejercía en forma bicéfala, aunque en perfecto acuerdo. En la Comisaría general de Orden público estaba el comisario capitán Federico Escofet, y con el otro militar el jefe de Servicios, comandante Vicente Guarner, diplomado de la Escuela de Guerra. Les acompañaban el comandante Arrando, jefe de la Guardia de Asalto, y otros oficiales. El presidente de la Generalidad se trasladó a la Comisaría hacia la madrugada. Su presencia, así como la de un escaso número de personajes políticos, tendía a ejercer una influencia de carácter moral. Las decisiones quedaban en manos de los elementos militares, de Federico Escofet, que ejercía el mando efectivo. La Comisaría de Orden público (situada en el hoy edificio de la Jefatura superior de policía) estaba en relación constante, por teléfono o recurriendo

a desplazamientos cuando el caso lo requería, con la Consejería de Gobernación (edificio del Gobierno civil). Allí, con el consejero España, se hallaba el general Aranguren, jefe de los Tercios de Cataluña de la Guardia civil y con él el coronel Brotons, del mismo Cuerpo. Ambos habían prometido reiteradamente su apoyo al gobierno, pero las fuerzas a sus órdenes, muy numerosas y bien preparadas, mantuvieron durante la mañana del día 19 una actitud pasiva, diríamos neutral, pues si bastantes de los jefes apoyaban al gobierno, sabían que había comandantes, oficiales, clases y números que estaban comprometidos con los sublevados y dispuestos a sumarse a ellos, y otros que simpatizaban con las ideas en nombre de las cuales se habían echado los militares a la calle.

El comisario general, dos días antes del alzamiento y teniendo en su poder los nombres de los principales jefes y oficiales que iban a sublevarse, había solicitado primero al general de la división y después al gobierno de Madrid autorización para detenerlos. Confiaba en que deteniéndolos iba a hacer abortar la sublevación; la medida no fue autorizada.

Cuando al romper el alba del domingo 19 de julio las puertas de los cuarteles se abrieron y las unidades militares se pusieron en marcha para converger en el centro de la ciudad y apoderarse de los puntos principales, las compañías de Seguridad y Asalto, en los lugares que se les había asignado, se disponían a impedirlo. En las calles había numerosos paisanos, mejor o peor armados, y aun desarmados, y en los sindicatos y centros políticos quedaban retenes y grupos de vigilancia. En las barriadas, las sirenas de las fábricas, con ulular obsesionante, daban la señal de alarma y convocaban a los obreros anarcosindicalistas.

A esa hora, dos camiones, uno de ellos armado con una ametralladora, marchaban lentamente por la rambla del Triunfo, de Pueblo Nuevo, hacia el centro de Barcelona. En esos camiones, con una pequeña escolta y fuertemente armados, iban los componentes de la plana mayor del anarcosindicalismo barcelonés. Buenaventura Durruti, Francisco Ascaso, Juan García Oliver, Ricardo Sanz, Gregorio Jover, Aurelio Fernández, Antonio Ortiz, y Pérez «Valencia».

Los militantes de Pueblo Nuevo, los que a esas horas se hallaban a lo largo de la calle de Pedro IV, Arco de Triunfo, Ronda de San Pedro, plaza de Urquinaona y Vía Layetana, hasta la calle de Mercaders, en donde se hallaba el Sindicato de la Construcción, cuantos les vieron levantando las armas y dando vivas, sabían que la CNT y la FAI acudían al combate. Ya no se trataba de escaramuzas con motivo de huelgas generales, de golpes de mano, de tiroteos anónimos, de atentados, de actividades secretas de los grupos de afinidad, sino que se iba a la lucha revolucionaria a cara descubierta, a la luz del día, mientras las sirenas de fábricas y barcos convocaban a la militancia anarcosindicalista.

Se acababa de constituir días atrás un Comité de defensa confederal y en cada barrio un Comité de defensa de barriada. Se habían hecho circular instrucciones dirigidas a las Juventudes Libertarias y a las Mujeres Libres para que no actuaran más que de acuerdo con estos Comités. Además, y por el Regional y la Federación Local de Sindicatos se mantenía contacto y se impartían órdenes a todos los afiliados de la CNT de Barcelona y Cataluña entera.

Y no era sólo eso; en la Base Aérea militar, el aludido Comité de defensa confederal mantenía estrecho contacto con un grupo de oficiales aviadores, pues aunque consideraban al coronel Felipe Díaz Sandino hombre de ideas izquierdistas, sospechaban que llegado el momento no actuaría sin órdenes del gobierno de Madrid. Y aun, por si a causa de traslados o de factores psicológicos o políticos, esos oficiales fallaban en el último instante, se había constituido un comité de suboficiales, mecánicos, cabos y soldados.

Pero donde la acción anarcosindicalista se mostraba más eficiente dentro de la guarnición era en el Parque divisionario, que ocupaba una parte del viejo edificio de las Atarazanas, en donde se guardaban algunas ametralladoras, fusiles y cartuchería. Dos sargentos, llamados Gordo y Manzana, y algunos cabos y soldados, estaban preparados y decididos a actuar, como así lo hicieron llegada la ocasión.

Los miembros del Comité de defensa habían estudiado detalladamente el plano de la ciudad,



señalando todos los cuarteles del Ejército y de la Guardia civil, las comisarias de policía, los retenes de Asalto. Poseían además el plano de las alcantarillas con indicación de cuáles podían resultar de fácil acceso y tránsito, y el plano de la red eléctrica con anotación de las posibilidades de cortar el fluido a los sectores de la ciudad que a ellos les convenía.

El plan que habían elaborado era el siguiente:

No declarar previamente la huelga general, sino permitir que la ciudad mantuviera su ritmo normal. Como consideraban a los cuarteles inexpugnables a un ataque frontal, les convenía que la iniciativa la tomara el Ejército para combatirlos en la calle.

Dejar salir a las tropas de los cuarteles sin agredirlas, a fin de que se confiaran y se alejaran de sus bases.

Cuando las unidades se encontraran aisladas de sus cuarteles (probablemente los soldados no llevarían dotación superior a cincuenta cartuchos por cabeza), atacarles y no cesar en el hostigamiento, forzándoles a mantener un fuego nutrido a expensas de esos cartuchos.

Desbaratar a toda costa cualquier tentativa de regresar a los cuarteles.

Impedir o dificultar que enlazaran entre sí las unidades que desde distintos puntos iban a converger en el casco antiguo de la ciudad, en donde se hallaban enclavados los centros vitales del gobierno: Palacio de la Generalidad, Comisaría de O. P., Consejería de Gobernación, Ayuntamiento y, asimismo, Telégrafos, Teléfonos y las emisoras de Radio. Y evitar también, naturalmente, que se apoderaran de esos centros.

Aislando el casco antiguo se

lograba un doble objetivo, pues en su extremo marítimo se hallaban situadas también la división, dependencias militares y Atarazanas, que de esta manera quedaban incomunicadas con las tropas que salieran a la calle y con los cuarteles.

Se confiaba también en que los soldados, al verse atacados y al advertir que les agotaban las municiones, o bien se desharían del armamento y se despojarían de los uniformes, o bien se volverían contra sus mandos.

Como armas psicológicas pensaban utilizar las sirenas y la presencia en los puntos principales de la lucha — el centro de la ciudad — de los líderes de la Confederación. Tan pronto como se advirtiera que los soldados vacilaban, había que gritarles que abandonaran las armas o se volvieran contra los oficiales, ofreciéndoles que nada les ocurriría a ellos.

Uno de los puntos al que habían prestado la máxima atención era la Maestranza y Parque de San Andrés, que estaba en un moderno edificio junto a los cuarteles del 7º ligero de artillería. Sabían que allí se guardaban numerosos fusiles (parece ser que veinte mil o más), munición abundantísima y ametralladoras, es decir, lo necesario para equipar a un poderoso ejército confederal. Los cuadros de defensa de Santa Coloma de Gramanet, San Adrián, San Andrés, Clot y Pueblo Nuevo estaban encargados de rodear estos edificios y esperar a que los aviones gubernamentales vinieran a bombardearlos. Aprovechando los efectos del bombardeo, y si era preciso volando las puertas con dinamita, tenían que saltar el Parque, apoderarse del armamento y enviar hacia el centro, en camiones requisados al efecto, a toda la gente armada posible, pues en definitiva sería en el centro en donde se libraría la batalla definitiva.

De fracasar estos planes, aún les quedaba la posibilidad de replegarse a luchar en las barriadas, en cuyo caso la desventaja estaría de su parte.

**

Durante la tarde y la noche del 18 y las primeras horas del 19, los miembros del Comité de defensa que ya hemos nombrado, se distribuyeron los itinerarios y fueron recorriendo las distintas barriadas para dar las últimas instrucciones a los Comités de barriada, cuyos locales se habían convertido en pequeños fortines.

Entre estas órdenes figuraba la de colaborar con los guardias de Seguridad y Asalto, a menos de que les atacaran, y mantenerse

Análisis espectral de una gesta

en cambio alejados de la Guardia civil, sin hostigarles, salvo que ellos por su parte, lo hicieran. Recomendaron también que por las calles del centro se pasara un crecido número de militantes confundidos con los noctámbulos y paseantes, aprovechando lo benigno de la noche y que muchos barceloneses hicieran aquel sábado vida normal.

Se mantuvo cierta relación con la Consejería de Gobernación, en la cual uno de los oficiales de la Base Aérea, Servando Meana, se hallaba destacado como enlace. Este oficial parece que les entregó algunas pistolas, rifles y municiones. Asimismo les informó de que el jefe de la Base, a quien ellos — los oficiales izquierdistas — le habían planteado la cuestión, les declaró que no comprendía la eficacia de los escasos aparatos — cuatro «Breguet» — de la Base podían aportar a una lucha callejera. Cuando le informaron de que uno de los proyectos de la CNT era el asalto a la Maestranza y Parque de San Andrés, con el fin de apoderarse del armamento allí guardado, primero se alarmó, pero en seguida dijo que había que ayudarles, si bien añadió: «Si lo logran, se va a armar aquí la gran rehostia» (sic).

Algo después de la medianoche hubo un conato de manifestación de anarcosindicalistas que reclamaban armas frente a la Consejería de Gobernación. García Oliver, con quien estaban Ascaso y Durruti, les dirigió la palabra desde uno de los balcones para tranquilizarles y pedirles que se dirigieran a San Andrés.

Poco más tarde, los miembros del Comité de defensa desaparecieron de las calles de la ciudad. Se hallaban reunidos en casa de

Gregorio Jover, junto al campo de fútbol del «Júpiter», en Pueblo Nuevo. Apenas hablaban ya; las medidas habían sido tomadas y esperaban los acontecimientos. En la casa tenían oculta una ametralladora, dos fusiles ametralladores checoslovacos y diversos rifles Winchester, de los que se apoderaron tras el fracaso del día 6 de octubre; además, había pistolas, varios peines para ametralladora y munición suficiente para las demás armas. Las calles de los alrededores estaban vigiladas por anarquistas de acción pertenecientes a los grupos específicos y por militantes de la CNT. Se habían requisado algunos camiones en las fábricas próximas. Sólo esperaban el amanecer, el mismo amanecer que en los cuarteles esperaban los militares y con ellos los paisanos que iban a acompañarles, afiliados a la Falange Española u organizaciones afines al Partido Tradicionalista o a diversas agrupaciones monárquicas.

**

Sobre la batalla de Barcelona propiamente dicha se ha escrito bastante. De cuantas batallas, mayores o menores, se libraron en distintas ciudades de España en los trágicos días de julio, es la que ha sido más ampliamente comentada, aunque nunca con suficiente rigor y siempre con exceso, por otra parte comprensible, de apasionamiento. Fue la más importante de aquellas batallas locales, en la que intervinieron mayores efectivos, y en la que se produjeron más bajas.

Tanto durante la preparación como en el momento de iniciarse el choque, en el ánimo de quienes formaban ambos bandos influía el

recuerdo de la experiencia del 6 de octubre. Ya queda dicho que en los militares lo hacía en forma negativa para ellos, permitiendo que se confiaran en exceso. Al presidente Companys le ocurría todo lo contrario: el 6 de octubre se vio desamparado, todas las asistencias con que él contaba se le derrumbaron; sólo unos cuantos mozos de Escuadra se batieron aquella noche, pues el choque en el Centro de dependientes, en la rambla, fue escaramuza marginal. Companys aceptó, pues, la colaboración de la masa combatiente anarcosindicalista, cuyo elevado número sumado a la decisión y probado coraje de sus dirigentes y militantes, le infundían confianza. Y tuvo palabras de aliento para ellos en una brevísima entrevista que sostuvo con Durruti y García Oliver en la Jefatura de O. P. en las primeras horas de la mañana. Por su parte, el Comité de defensa regional, además de lecciones, había sacado del 6 de octubre algo más ventajoso: armas de las que fueron abandonadas entonces y que convenientemente engrasadas habían guardado escondidas.

Los dos primeros encuentros importantes tuvieron lugar en las inmediaciones de lo que entonces se llamaba Cinco de Oros, intersección del paseo de Gracia con la Diagonal, punto clave para el dominio de la parte alta de la ciudad. Medio centenar de soldados, que marchaban en dos camiones procedentes del cuartel de artillería de San Andrés (7º ligero), fueron desbaratados en la calle de Balmes, junto a la Diagonal. Y tres escuadrones incompletos de caballería de Santiago que, al mando del propio coronel del regimiento avanzaban a pie por la calle de Córcega, fueron atacados y detenidos en su marcha hacia el centro en el mismo Cinco de Oros. Se les opusieron fuertes contingentes de guardias de Seguridad y Asalto, que les estaban esperando, apoyados por paisanos mejor o peor armados. Tras una corta resistencia en las calles las fuerzas de Caballería se vieron obligadas a replegarse y a refugiarse en el convento de los Carmelitas (Diagonal-Lauria), en donde se mantuvieron a la defensiva hasta la mañana del lunes 20.

Otro encuentro importante se produjo en el Paralelo, en la encrucijada de esta vía con la Ronda, la calle de San Pablo y las que descienden de Pueblo Seco. Eran fuerzas de caballería de Montesa, también a pie, con efectivos de un escuadrón con ametralladoras. Les atacaron paisanos, principalmente anarcosin-



Los anarcosindicalistas en la batalla de Barcelona

dicalistas. Otro escuadrón del mismo regimiento de caballería, reforzado por dos piezas de artillería de montaña, dominaron la plaza de España y aislaron del resto de la ciudad a las barriadas de Sans, Coll-Blanch, Hostafranchs, y las demás situadas en la misma dirección, todas ellas de fuerte demografía proletaria. La lucha en el Paralelo fue encarnizada. Durante las primeras horas de la mañana el tránsito por esta vía lo dominó, mal que bien, el ejército. Por el Paralelo se dirigió al edificio de la división el general de caballería Fernández Burriel, cabeza provisional del alzamiento, tras conferenciar telefónicamente con el general Goded, que aún se hallaba en Palma. Por el Paralelo pasó la compañía de ingenieros, que, procedente del cuartel de Lepanto, situado en la prolongación de la Gran Vía, en dirección al Prat de Llobregat, acudía a reforzar los efectivos de Dependencias militares y una de cuyas secciones quedó en Atarazanas. Y más temprano aún, poco después del amanecer, había pasado por el Paralelo la compañía de infantería de Badajoz que, al mando del capitán López Belda, iba a reforzar la guardia de la División y Dependencias militares.

El escuadrón a pie que quedó en el Paralelo, fue duramente atacado, tanto desde Pueblo Seco como desde el distrito V, cuyas callejas dominaba la CNT. En la lucha contra estas fuerzas del ejército tomaron parte activa algunos elementos del Comité de defensa confederal. Francisco Ascaso Ortiz, Jover, García Oliver y «Valencia».

Dos de los combates más decisivos fueron los que se libraron por la artillería. Ya durante la mañana, la lucha se decidió en contra de los artilleros.

Tres baterías del regimiento de montaña nº 1 salieron del cuartel de los Docks, en la avenida de Icaria. Su primer objetivo era apoderarse de la Consejería de Gobernación en la plaza de Palacio. Los guardias de Asalto del 16 grupo, con cuartel en la Barceloneta, y el paisanaje les cortaron el paso y les causaron numerosas bajas. Un aparato de la Base aérea del Prat les acababa de atacar en el momento en que salían del cuartel. Dos de las baterías se retiraron al cuartel; la otra, mandada por el capitán López Varela, tras una tenaz resistencia fue aniquilada, y a él, herido, le hicieron prisionero. Esto ocurría antes del mediodía del domingo.

Otra batería, hipomóvil, reforzada por una sección de fusileros, salió del Regimiento de Artillería

Ligera número 7, de San Andrés. Se dirigió a la Comisaría de O. P. para apoderarse de ella, o a enlazar, primero, con las fuerzas de Infantería del Regimiento de Badajoz, que estaban en la plaza de Cataluña. Los artilleros fueron batidos en violento combate en las calles de Claris y Lauria, a la altura de Diputación. Los anarcosindicalistas se apoderaron de las piezas.

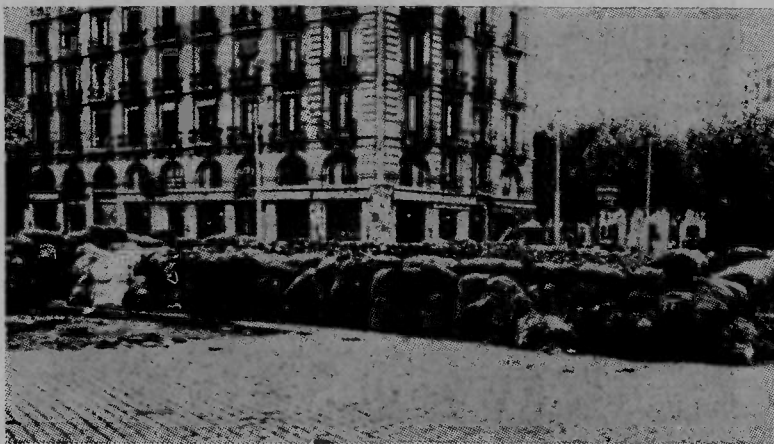
Una compañía de Infantería de Alcántara — Regimiento en el cual los ánimos se hallaban bastante divididos — fue desbaratada, a escasa distancia, en las inmediaciones del Hotel Ritz. Tampoco consiguió su objetivo, que era apoderarse de la Emisora de Radio Barcelona que, manejada por la Generalidad, infundía ánimos a sus partidarios, mientras contribuía a desmoralizar a los militares que pudieran escucharla, y, sobre todo, a la gran masa derechista y pacífica de la ciudad.

Las primeras tropas que se pusieron en marcha, al alba, fueron las del Regimiento de Infantería de Badajoz, alojadas en los cuarteles de Pedralbes. La columna, formada por tres compañías de fusileros y ametralladoras y una sección de cañones de acompañamiento, más el refuerzo de un cierto número de paisanos militarizados, llegó hasta la plaza de Cataluña, tras dejar atrás la de la Universidad, dominada por un escuadrón de Caballería de Montesa y un grupo de paisanos adictos. La columna de Pedralbes la mandaba el comandante López Amor. Antes de salir arrestaron al coronel del Regimiento y al general de la Brigada de Infantería, que pretendían disuadirles de sus propósitos. A pesar de que estas fuerzas combatieron con tesón no consiguieron apoderarse por completo de la plaza de Cataluña, y fueron detenidas en su avance sobre

la Rambla o sobre la Comisaría de O. P., de la cual se hallaban muy cerca. Aunque momentáneamente alcanzaron el edificio de la Telefónica, tuvieron que abandonarlo y no llegaron a ejercer sobre sus instalaciones dominio efectivo. Guardias de Asalto y paisanaje les combatieron y casi por sorpresa hicieron prisionero al comandante López Amor.

En la parte baja de la ciudad, junto al puerto, los militares dominaban el edificio de la División, en el paseo de Colón (muy próximo a la Consejería de Gobernación), y el de Dependencias Militares, emplazado en la Puerta de la Paz. En la misma Puerta de la Paz, pero al otro lado de la Rambla de Santa Mónica, estaba el llamado cuartel de Atarazanas y la antigua Maestranza, un edificio grande y destartado, cuyo desmantelamiento había comenzado; en su interior se hallaban también algunas fuerzas del Ejército.

En el edificio de Atarazanas, en las primeras horas del domingo, se produjo un episodio de cierta importancia. Los sargentos Gordo y Manzana, ya aludidos, en unión de algunos cabos y soldados, se insubordinaron contra sus oficiales y los apresaron. Después se incorporaron a los elementos anarcosindicalistas — Comité del Centro —, que acechaban el cuartel por la parte de atrás, en espera de que se produjeran estos sucesos que ya estaban planteados. El edificio es grande y presentaba compartimientos estancos; los sargentos y soldados insubordinados y los paisanos lo abandonaron inmediatamente, pero se llevaron alguna ametralladora, fusiles y bombas de mano. El edificio de las Atarazanas continuó en manos de los militares, y fue el último que se rindió al mediodía del lunes día 20.



El Comité de Defensa Confederal hemos dicho que desde Pueblo Nuevo se dirigió a la calle Mercaders, al local del Sindicato de la Construcción, célebre en la historia de las luchas anarcosindicalistas contra la misma fuerza pública que el 19 de julio fue su aliada. Allí se hallaban reunidos los miembros del Comité Regional de la CNT: Mariano R. Vázquez, llamado «Marianet», Diego Abad de Santillán y otros. Tras de cambiar impresiones con ellos, entregarles algunas armas y despachada la corta visita que dos de sus componentes hicieron al presidente de la Generalidad, los del Comité de Defensa se dirigieron a la Rambla, a la plaza del Teatro. En este lugar, al cual ellos atribuían especial importancia, emplazaron dos ametralladoras: la que trajeron en el camión y otra sacada del Parque de Atarazanas por los amotinados. Desde la plaza del Teatro, la CNT aislaba a las fuerzas militares que se mantenían en las plazas de Cataluña y Universidad, de los edificios divisionarios y las Atarazanas (donde ellos suponían arróneamente que había fuerzas importantes), y al mismo tiempo dominaban el casco antiguo y conservaban la movilidad a través de sus viejas calles, en algunas de las cuales levantaron barricadas. Cuando unas horas después interceparon el Paralelo, la operación se completaba.

En esta posición de la plaza del Teatro quedaron con las ametralladoras y las mejores armas Durruiti, Ricardo Sanz y Aurelio Fernández, los militantes del Comité del Centro y otros muchos paisanos, la mayoría de ellos anarcosindicalistas. Al aire libre, o en una mesa desfilada del restaurante «Casa Juan» (en donde tengo entendido que había trabajado esporádicamente de camarero uno de los miembros del Comité) funcionó el que pudiéramos calificar de puesto de mando del Comité de Defensa. El otro puesto de mando anarcosindicalista habría que situarlo en la calle de Mercaders. Ya el mismo día 19 el Comité Regional se apoderó de la antigua casa, sede del Fomento del Trabajo Nacional, en la Vía Layetana.

Cuando poco después del mediodía del domingo el general Goded, su ayudante, su hijo y un oficial de enlace amerizaron frente al muelle de la Aeronáutica Naval, en tres hidroplanos procedentes de Palma de Mallorca, puede decirse que la batalla estaba muy

Análisis espectral de una gesta. Los anarcosindicalistas en la batalla de Barcelona

comprometida. Todavía resultó posible que una sección de Ingenieros y algunos oficiales de la guarnición acudieran a recibirle — y se le rindieron honores y, lo que es menos comprensible, dado que se luchaba en la Puerta de la Paz y se hostigaba el edificio de la División, es que pudieran trasladarse hasta allí sin balas, pero así sucedió.

El general Goded, a quien todos reconocen un singular talento militar, había sobrevalorado la ciudad y su impresión era pesimista. A pesar del entusiasmo de los oficiales que le recibieron, los informes que le daban y lo poco que pudo observar en el trayecto desde el puesto hasta el paseo de Colón no contribuía a tranquilizarle.

Al llegar a la División lo primero que hizo fue destituir y arrestar al general de la misma, Llano de la Encomienda, que hasta aquel momento, ocho horas corridas desde que las tropas se echaron a la calle, y a despecho de algunos penosos incidentes, continuaba ocupando su despacho con alguno de sus partidarios y dando telefónicamente órdenes encaminadas a dominar el alzamiento. Después, y tras de hacerse cargo sobre el plano, ayudado por los informes algo confusos de que disponía, de cual era la situación, trató de tomar algunas medidas encaminadas a enderezarla en favor del Ejército.

La principal de estas medidas, quizá la única capaz de inclinar todavía la suerte en su favor, era conseguir que la Guardia Civil, cuyas fuerzas acuarteladas no habían actuado hasta el momento, saliera a despejar las calles colaborando con el Ejército, y permitiera a éste pasar a la ofensiva y cumplir sus objetivos. Esta gestión de índole más bien política, no tuvo éxito.

Por el contrario, hacia las dos de la tarde, una fuerte columna de guardias civiles, cuyos efectivos se hacen oscilar entre los quinientos y los novecientos números, apoyados por una compañía de soldados de Intendencia (única fuerza del Ejército que combatió en favor del Gobierno) ascendía por la Vía Layetana, y tras ponerse a las órdenes del presidente Companys, que estaba asomado al balcón de la Comisaría de Orden Público, siguió hasta las plazas de la Universidad y Cataluña. La intervención de la Guardia Civil decidió definitivamente el resultado de la contienda en el centro de la ciudad.

De las previsiones de los anarcosindicalistas había fallado la creencia de que los soldados abandonarían a los oficiales; hechos de esta índole sólo llegaron a producirse cuando las unidades estaban completamente derrotadas y representaban más bien un «sálvese quien pueda». También, a lo largo del domingo, fracasaron en los intentos de apoderarse del cuartel de San Andrés. Los aviones lanzaron octavillas, bombardearon y ametrallaron, todo ello a la pequeña escala que les permitían sus características y armamento. Las tropas que quedaron en el cuartel y un cierto número de paisanos, monárquicos de distintas tendencias los más de ellos, que se habían ido concentrando durante la noche anterior, lo defendieron de la acometida anarcosindicalista. Sólo después del anochecer del domingo y tras de la rendición de la División fueron abandonados Cuartel, Maestranza y Parque. Los anarcosindicalistas los asaltaron y se apoderaron de armas y municiones, aunque tardaron en dar con los cerrojos de los fusiles, que estaban ocultos.

Todos los intentos que hizo el general Goded para restablecer la situación y conseguir que el Ejército pasara de nuevo a tener la iniciativa fracasaron uno tras otro. No consiguió que los hidros en que él vino de Palma bombardearan la Base Aérea del Prat; no consiguió que, apoyados por dos compañías de Infantería de Alcántara, cuyo cuartel se hallaba muy próximo al de los Docks, salieran las baterías nuevamente a la calle y se apoderaran de la Consejería de Gobernación; no consiguió que las guarniciones sublevadas de Mataró, Gerona y Figueras acudieran en auxilio de la de

Barcelona. Ni siquiera logró comunicar con estas guarniciones.

Terminada la lucha en el Paralelo, en las Plazas de Cataluña y Universidad, retiradas las fuerzas de la plaza de España, batidas y dispersadas las unidades militares en los demás puntos de la ciudad, el ataque se concentró contra la División. Se les hicieron algunos disparos de cañón, utilizando las piezas que les habían arrebatado a los artilleros en las luchas callejeras. En el interior del edificio de la División se plantearon discrepancias, y algunos jefes, según parece por iniciativa propia, decidieron rendirse y abrieron las puertas.

El general Goded, hecho prisionero, fue conducido a la Generalidad adonde se había trasladado el presidente Companys. Tras de una pequeña discusión, el general Goded se dirigió por radio a sus partidarios reconociendo que la suerte le había sido adversa y que había caído prisionero, añadiendo que, para evitar inútiles derramamientos de sangre, les relevaba de todo compromiso.

La batalla de Barcelona tocaba a su fin.

Además del convento de los Carmelitas, en el cual se mantuvo hasta la mañana del lunes una menguada fuerza de caballería, sólo resistían, en forma organizada, el edificio de Dependencias Militares y las Atarazanas. Cercados por numerosos enemigos, ni podían resistir mucho ni mantener esperanzas.

Al amanecer del lunes se reanudó el ataque, pero desde Dependencias y Atarazanas se defendían con un eficaz fuego cruzado. En Dependencias se hallaban numerosos jefes y oficiales, y entre ellos muchos de los que debían haberse hecho cargo de organizar la vida

ciudadana en caso de triunfar el movimiento. Un poco por azar, también se encontraban en el edificio, entre los paisanos que llegaron con la sección de Infantería, algunos de los dirigentes de las organizaciones que luchaban en favor del Ejército, Falange Española principalmente.

Huvo muchas bajas. En el ataque final que precedió a la rendición de Dependencias Militares y después de Atarazanas, murió, frente a este último edificio, de un disparo en la cabeza, mientras hacía fuego con su pistola, uno de los miembros más caracterizados del Comité de Defensa Confederada: Francisco Ascaso. Cayó en la acera de la calle de Santa Madrona, entre las calles de Montserrat y Mediodía. Los demás miembros del Comité también participaban personalmente en la lucha.

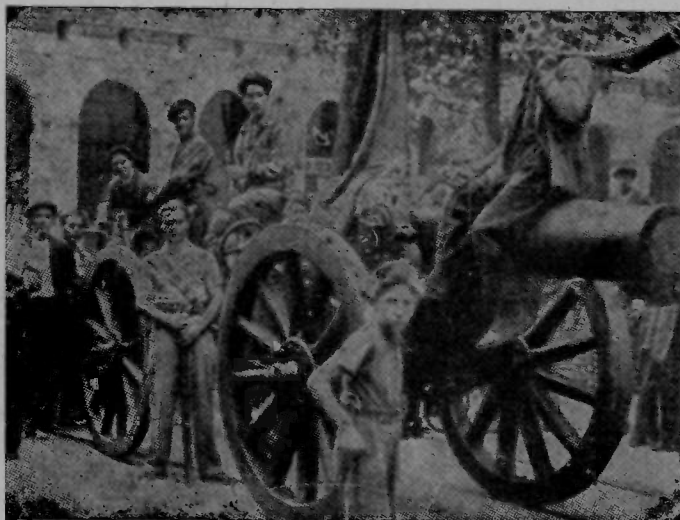
La batalla de Barcelona había terminado.

He pasado por alto una serie de episodios secundarios y de detalles, y he eludido circunstancias, algunas sumamente penosas, por no estar directamente relacionadas con el tema de este trabajo. Sólo someramente relato los acontecimientos principales. Tras escuchar las palabras del general Goded, los cuarteles que no lo habían hecho todavía se fueron rindiendo sin resistencias apreciables, salvo en San Andrés.

Cuando, entusiasmados por el triunfo aunque apenados por la muerte de su compañero Ascaso y la de un crecido número de militantes, que algunos hacen ascender a quinientos, pero que debieron ser bastantes menos, los componentes del Comité de Defensa se hallaban reunidos en el local del Sindicato de la Construcción, con Abad de Santillán, Mariano R. Vázquez y otros miembros del Comité Regional, fueron requeridos telefónicamente por el presidente de la Generalidad para que fueran a entrevistarse con él. La CNT y la FAI, formidablemente armadas al fin, y con moral de victoria, eran prácticamente los dueños de la ciudad. Entonces decidieron celebrar allí mismo reunión del Comité Regional, con asistencia de todos los del de Defensa.

Terminada la batalla de Barcelona, lo que sigue es historia política. También se entra en la historia de la guerra civil propiamente dicha, de la cual esta batalla fue uno de los episodios iniciales y más decisivos.

LUIS ROMERO



DESDE LA PUERTA DEL SOL

APOSTILLAS AL AIRE

UNAS apostillas al nivel de vida que cada día va en aumento, no estará del todo mal. Mientras los ministros y Franco viajan y se divierten, los comestibles, bebestibles, «vivistibles» y otras hierbas suben verticalmente hacia el cielo. La política económica se ha trocado en un galimatías que no hay cristo que lo entienda. Todo está trastocado. Franco recibe a Caetano el «Hermoso», las cerezas cuestan a 50 pesetas el kilo. El Instituto Estadístico dice que a la altura que está todo, un matrimonio con dos hijos necesita para ir saliendo del paso, doce mil pesetas mensuales, que no hay un 4 % de trabajadores españoles que las ganen. Siempre según las estadísticas, tenemos seis millones de trabajadores que no tienen más ingresos que los estrictos del salario mínimo, o sea 3.600 pesetas mensuales; dos millones de trabajadores en paro forzoso, de un total de trabajadores en activo que se cuentan en España, de doce millones.

El Sindicato de Olivareros de Sevilla, no saben cómo envenenar a sus hermanos menores y se quejan de que no les dejen adulterar el aceite, tan bien que les va eso a su particular bolsillo. Y además una cosa nueva que no se conoce en los anales hispánicos de su economía: «la guerra de solomillos de Ceuta». Ceuta protesta en dos sentidos contra la guerra del solomillo: primero, porque tiene el mercado abastecido con su producción; y segundo, porque la entrada de solomillo peninsular, en lugar de abaratar la mercancía, ha dado un empuje al alza de 30 pesetas el kilo. A dicha queja contesta el jefe de la Oficina de Abastecimiento, alegando que el solomillo peninsular es de mejor calidad.

Yo, que sé lo que son los trucos del negocio por haberme criado en ello, le doy la razón al jefe de Abastecimientos porque sé que en la península la manutención de las parras de cerdos es más sana y mejor, lo que hace que por fuera la calidad tiene de ser mucho mejor.

Todo esto a «Quico» no le interesa lo más mínimo, porque, como los buenos, se va a pasar un mesecito a la ciudad Condal, a comer «butifarra de fora», feta en Vich y Taradell.

Federico Bolera

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	14 305 00
Familia Madrid-Barcelona, Combs-la-Ville	500 00
Aurelio Royo	10 00
Rafael Portero, Les Mimoses	20 00
Bizcarrarria, París	20 00
F. L. de St-Denis (recaudación)	189 00
F. L. de St-Denis (caja)	151 00
Suma y sigue	15 195 00

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL
Comunicamos a todos los afiliados a esta F. L. que la reunión ordinaria mensual tendrá lugar el día 19 de julio en el local de costumbre.

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 26 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

C. DE R. DEL MACIZO CENTRAL

Por la presente invitamos a todos los compañeros y amigos a la Jira interdepartamental en conmemoración del 19 de julio, que se celebrará el domingo 19 del próximo julio en el lago de Montmazot, cerca de St-Eloy-les-Mines. Habrá charla comentada a cargo del compañero A. Lamela. Esperamos la asistencia de todos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

EL 19 DE JULIO EN TOULOUSE

en el Palais des Sports, Place Dupuy

EL MITIN

Tendrá lugar en el Palacio de los Deportes, place Dupuy, Toulouse, a las 10 horas.

Oradores:

Georges VIDAL, de las J.A.S.
Ramón LIARTE, por la C.N.T. española.

Joseph SORIANO, por la A.I.T.

Asistir numerosos a este acto de solidaridad con el pueblo español.

TOURS-ORLEANS

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes de la región y localidades limítrofes que la Federación Local de Montargis, conjuntamente con la Comisión de Núcleos, organiza para el domingo día 19 de julio de 1970, una Jira regional de fraternización cenetista, en conmemoración de la gesta revolucionaria del pueblo español el 19 de julio de 1936.

En este día de fraternidad libertaria que se celebrará en la Colonia Germinal de Montargis (Loiret), habrá juegos, música y charla instructiva para todos.

JIRA A HONFLEUR

La F. L. de Caen comunica a todos sus afiliados y simpatizantes que el día 19 de julio efectuará una jira departamental a Honfleur, lugar llamado «Ferme de la Grand Cour». Pinos y mar. El compañero Juan Ferrer se ocupará de «Actualidad confederal».

NOTA ADMINISTRATIVA

Estando en periodo de reclamaciones hasta el 30-6-70, rogamos a paqueteros y suscriptores de la Metrópoli y del Extranjero, hagan lo posible para ponerse al corriente de pago. Téngase presente que tenemos necesidad de recuperar todos los envíos de Prensa, lo mismo que de Librería. En particular esperamos no haya atraso en el pago del N° 100, Extra de «Umbrales». Los paqueteros debieran satisfacer el total de los envíos, y no abusar como algunos de los descuentos. Tenemos muchos compromisos a los cuales hay que hacer frente, y nos es de urgencia recuperar cuanto está pendiente de pago.

Esperamos que tanto correspondientes como suscriptores se harán cargo de nuestro ruego para la correspondencia que solicitamos.

EL FESTIVAL

a las 3 de la tarde, con:

Michel STRELZOFF, Lolita MARTI, EL CHICO, RACHOLITA y C. ACIN, Peque NURI-Cartagena, CIRES, Juanita PUJOL, Toni LAO-Pepe Ruiz, CARTAGENA-SANZ. Dirección Mme Galcerán.

Géneros flamenco, cartares, España cañí y descañizada, opereta, xilofonismo y danza clásica. Un mucho de todo.

DISCOS

La jira estaba en pleno auge y alguien, inseguro en todas partes, suspiraba por el regreso. «Habría que pensar ya en...» Nadie pensaba «en» sino el eterno in... quieto. Al café en frío sucedía la charla y a ésta la animación corrilera; y el comentario sobre la vocación futbolística de ciertos sesentones. ¡Cómo no!

Y fue a eso de las cinco tardes que un susurro nefasto circuló de labios a orejas: «El automóvil está atascado. No lo digas a nadie.» Y fue nadie que se lo dijo a todo el mundo. El secreto estaba bien guardado. Sólo a Dios, el que todo lo sabe, le pasó desapercibido.

Fuimos a verlo los enterados; todos más uno. El coche que debía devolvernos a París yacía de lado en la cuneta. Total, dos ruedas empotradas en el barro. Inclinación a babor: 55 grados. Serafin de la Pampa judicó que «eso no lo saca nada ni nadie y ahí quedamos». No quedaríamos; él, el primero en encaramarse al coche cuando estuvo centrado al camino.

Antes hubo sudores. El chófer, marxista, no conseguía enderezar vehículo ni consultando «El Capital». Un «anar» de Fontainebleau tomó la iniciativa inspirado por «La conquista del pan». Cuarenta o más bakuninistas arrimamos el hombro, sin conmovier al gran vehículo, inclinado para el sueño de una noche de verano. Acudió un tractor reformista que por flojera iba a quedar en sueños junto al desplazado 60 plazas que nos había conducido. Acudió una grúa, y con su acción directa y nuestro simbólico empuje, el autocar, o auto caro, puso ruedas rumbo a París.

Al llegar, el chófer marxista-leninista-valdek-rochista se demostró agradecido: otra clientela, incluso comunista, le habría sido buena, inaguantable. La nuestra aguantó la situación de incertidumbre con cantos y chascarrillos al margen del episodio automovilero. Y en el momento de ayudar, lo hizo. ¡La tardanza? ¡Qué! Dos horas más de oxígeno en nuestros pulmones.

Cuando al conductor ese en la célula le maldigan a los «anar» por caóticos y despistados, él pensará, sin embargo, que saben situar las cosas en el verdadero camino.

DISCOBOLO

Exodo africano

IV

Todo el lado de las literas en el que me encontraba, se hallaba ocupado por buenos compañeros y militantes de la organización de Alicante, y que habían de convertirse a lo largo de los meses de encierro, en amigos entrañables, hermanos de amargura, llenos de esa fraternidad que sólo se crea en las horas de adversidad.

Era ya tarde cuando terminaron los coloquios, conversaciones, las anécdotas, y risas ganando paso a paso el silencio propicio al sueño.

Hizo frío, mucho frío, aquella noche. Mal organizados aún, lo sentimos de verdad. Las salidas de la barraca para ir a orinar fueron casi un desfile. Así dormimos a ratos, mal, cortando el sueño, en esa primera noche de internados.

¿Cuán diferente hubiera sido, pensaba en las horas en que el sueño se marchara, de no haber encontrado en cerrada oposición de las organizaciones obreras francesas, a nuestra incorporación a la vida social argelina! Todos tenemos profesión valerosa, voluntad y ganas de trabajar. Y la emigración en tierras africanas no representábamos problema alguno. Eramos apenas cinco o seis mil personas. Pero las gestiones de SIA y de algunos amigos no podían dar resultado ante una barrera de segregación determinada.

Más tarde, instalados ya en los campos y ante la evidencia de su existencia, había de comenzar otra campaña, la de los mismos que en el primer momento se negaron a nuestra salida directa, pidiendo la supresión de los campos, cuando era sabido que las autoridades habían de negarse a esta solución. Era la maniobra política, una más, que había de mostrárenos con la crudeza, con que vimos otras eminentemente dirigidas desde afuera para provecho de un Partido determinado.

Como en un caleidoscopio, desfilaron en el escenario de los recuerdos proyectados durante la primera noche otras escenas y momentos...

**

Así pasó, entre dormir y salir corriendo a vaciar la vejiga y recordar horas pasadas la primera noche.

Y entre las disposiciones de organización del espacio vital de cada uno en su barraca, de la vida social en ella y en el campo, pasó el día, y pasó otra noche y



otros días, en el iniciarse de una monotonía de pobres actividades que debíamos forzar para no caer en la inacción absoluta.

Comenzaron a aparecer los nombres con que se bautizara cada barraca. La nuestra, «Villa Stanbrook» fue un recordatorio al barquito que nos sacó de Alicante. Frente a ella y ocupada por algunos aviadores, que llegaron con sus avionetas, y que después de haber sido llevados a la cárcel de Orán, se les trasladó al mismo tiempo que a nosotros al campo, el nombre fue evocador del frío de las primeras noches: «Villa Alaska». Pero hablemos del campo.

Este se encontraba dividido en seis grupos de barracas, cada uno bautizado con el pomposo nombre de barrio. Los barrios A, B y C, separados de los otros tres D, E y F, por avenida central.

Y detrás de estos barrios, los «de atrás» un camino bordeando las alambradas posteriores.

Separada de las barracas de los grupos de «delante», por las alambradas otro camino que conducía a las instalaciones de la dirección y a la administración del campo. Del otro lado de ese camino, otras barracas, cuarteles de las fuerzas de senegaleses. Al sur del campo, y a continuación de los barrios C y D, un descampado, en el que una larga zanja servía como lugar de desahogo en pleno aire ya que el campo estaba reservado exclusivamente a hombres.

Y un tanto más lejos, lo que debía convertirse más tarde en campo de deportes.

Cada barrio se componía de dos grupos de barracas con una plaza entre ellas, cerrada ésta por una o dos que se utilizaban con fines diversos. Así en el barrio B en el que estábamos los primeros pobladores, se instaló la oficina de Correos. Y en cada barrio, en una de ellas, la escuela y local de conferencias, de charlas y de tertulias.

No podría decir ahora, en esta evocación de viejos recuerdos cómo y de qué manera logramos todos, las modalidades y pequeñas comodidades de nuestra instala-

ción. Ni de dónde salieron la madera, los clavos y las herramientas. Lo cierto es que al cabo de algunas semanas, maletas y paquetes se encontraban en lo alto, sobre estanterías y algunas instalaciones de fortuna nos permitían a algunos escribir sin salir de nuestras literas.

Hasta el arte hizo su aparición. En el barrio A, en la fachada de una de las barracas, brotó gracias al mágico pincel de Tolosa Valero, nuestro Guillermo, el dibujante del C. Regional de la FIJL de Valencia, una naranja enorme, cortada, evocadora de un rostro valenciano... proyección del amor a su tierra de los allí albergados.

**

Los imperativos sanitarios (aguas salidas nocturnas, permanentes y repetidas) impulsaron a los refugiados a tomar medidas. Y con los materiales cedidos por la Administración, en cada plazuela se alzó un urinario de ladrillo rojo y más tarde la zanja de las «afueras», se convirtió en una serie de retretes individuales con agua canalizada de los sobrantes del lavadero y de las fuentes...

Porque también tendremos que hablar del lavadero y del agua de Boghari. ¡Bendita agua! ya que así nos pareció después de las privaciones del puerto de Orán. Agua a voluntad, grifos numerosos, lavabo colectivo al aire libre donde lavarse y lavar nuestra ropa.

Agua fresquísima fuerte, dura y que de creer a muchos de los nuestros tuvo virtudes curativas para hígados, estómagos e intestinos enfermos...

Así se organizaba poco a poco nuestra vida.

En cada barrio un responsable: «el alcalde», en cada barraca otro, y un responsable general del campo y de ahí no pasó, aunque hubieran querido ver renacer jerarquías de otrora.

Ninguna obligación de trabajo, salvo la de la limpieza de las barracas y de los barrios por turno riguroso, la recogida de la comida y limpieza de los cacharros co-

Camp Morand

munes y la de ayuda a las dos cocinas, regentadas desde el día siguiente de la llegada por voluntarios.

Si otros trabajos se hicieron, fue por voluntad, deseos e iniciativa nuestra sin imposición alguna de las autoridades administrativas del campo, que evitaron, en la medida de lo posible mezclarse en el desenvolvimiento general. Las relaciones con ellos se mantuvieron a través de los responsables y los intérpretes...

J. MUNOZ CONGOST

COMUNICADOS

F. L. DE AUCH

Con motivo de la celebración en Toulouse del Mitin y Festival para conmemorar el aniversario del 19 de julio de 1936, y teniendo éste lugar el día 19 de julio próximo, esta F. Local pondrá en dicho día un autocar a disposición de los que deseen trasladarse a Toulouse (saldrá de la Patte-d'Oie (plaza) a las 8 en punto

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del 26 de julio. Inscripciones todos los días de 8 a 12 y de 17 a 19 horas en el local social, 12, rue Pavillon, 2º piso

La salida de los autocares se efectuará desde el Cours-St-Jean a las 6 en punto.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 11 francos. — El secretariado.

ADMINISTRATIVAS

—Luis Lizain, Thuir (P. O.). Recibida la tuya. Giro recibido a su tiempo. Ultimos Enero 70.

—Pierre Precias, Seynod. Tienes razón, se recibieron sellos para los folletos, como consta en ficha.

—Martin Carillas, Tours. Hubo confusión en la reclamación del compañero Santiago.

—Real Roque, Chasse-s-Rhône. Lamentamos haberte reclamado, habiendo pagado.

PRO COMPANEROS ANCIANOS
Marivela, Grand'Combe, 20; XXX. Igny, 20; Antonio Morales Guzmán, Roanne, 20; Jacques et Berthe, 10; Javiere Caramillo, Paris, 10; Juan de Orán, Aix-en-Provence, 10; Usón Pascual, 10; Antonio López, Roanne, 10; Torralba Fresnes, 5. Total: 115,00 francos.

Entregados a la C. de R. Zona Norte 400,00 F. para Viejos, parte de la venta de «Mis Memorias» de Vallina.

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études sociales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste, de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalis-

tes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes; pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton »; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.

Donc juillet et août ne sont pas pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syndicalistes, etc.; adresser les documents à Biget).

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et

se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement,

appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

LES MOYENS DES ANARCHISTES

La première chose que font les anarchistes, c'est de penser et de parler. Peu de gens sont anarchistes de naissance et la conversion est une expérience troublante qui implique un bouleversement émotionnel et intellectuel considérable. Un anarchiste conscient est toujours dans une situation difficile (à peu près comme un athée dans l'Europe médiévale). Il est difficile de franchir les barrières de la pensée et de persuader les gens que la nécessité du gouvernement (comme celle de l'existence de Dieu) n'est pas évidente qu'elle peut être mise en question et même rejetée. Un anarchiste doit élaborer complètement une nouvelle vision du monde et une nouvelle manière d'y agir. Cela se fait en général dans des conversations avec des gens qui sont anarchistes ou proches de l'anarchisme et plus particulièrement dans des groupes ou des activités de gauche.

D'ailleurs, même l'anarchiste le plus dogmatique a des contacts avec des non-anarchistes et ces contacts sont inévitablement autant d'occasions de diffuser ses idées. Dans sa famille, avec ses amis, chez lui, au travail, tout anarchiste qui n'est pas uniquement « philosophique » est forcément influencé par ses convictions. Sans que ce soit absolu, les anarchistes sont en général moins touchés que les autres par des problèmes tels que la fidélité de leur conjoint, l'obéissance de leurs enfants, le conformisme de leurs voisins ou la ponctualité de leurs collègues. Les employés et les citoyens anarchistes acceptent moins bien de faire ce qu'on leur dit et les enseignants ou les parents aiment moins obliger les autres. Un anarchisme qui ne transparait pas dans la vie privée n'est pas vraiment digne de confiance.

Certains anarchistes se contentent d'avoir leurs idées et de limiter leurs opinions à leur propre vie, mais la plupart veulent aller plus loin et influencer autrui. Dans des discussions sur des problèmes sociaux ou politiques, ils amènent le point de vue libertaire, et dans les luttes publiques ils défendent la solution libertaire. Cependant, pour avoir un impact réel, il faut travailler avec d'autres anar-

NICOLAS WALTER

chistes ou dans un groupe politique qui ait une base plus permanente que la simple rencontre au hasard. C'est le commencement de l'organisation, qui mène à la propagande et finalement à l'action.

ORGANISATION ET PROPAGANDE

La forme initiale de l'organisation anarchiste est le groupe de discussion. S'il se révèle viable, il se développera dans deux directions — il créera des liens avec d'autres groupes et il élargira son champ d'activité. Les liens avec d'autres groupes peuvent finalement mener à une espèce de fédération qui coordonnera les actions plus ambitieuses. L'activité anarchiste commence normalement par la propagande pour amener à l'idée anarchiste de base. Il y a deux façons principales de le faire — la propagande par l'idée et la propagande par le fait.

Les idées peuvent être diffusées par les écrits ou verbalement. Aujourd'hui, les discours sont moins entendus qu'autrefois, mais les réunions publiques — en salle ou à l'extérieur — restent une bonne méthode pour atteindre directement les gens. Le stade final, lorsqu'on devient anarchiste, est normalement hâté par des contacts personnels et une assemblée peut en fournir l'occasion. Autant qu'à des assemblées spécifiquement anarchistes, il vaut la peine d'assister à d'autres réunions pour y amener le point de vue libertaire, en prenant part aux discours ou en les interrompant.

Le véhicule de la parole le plus perfectionné aujourd'hui est évidemment la radio et la télévision et les anarchistes ont réussi quelquefois à se faire entendre. Mais ce sont des moyens de propagande assez peu satisfaisants, car ils ne sont pas faits pour communiquer des idées peu familières ou expliquer des positions politiques. L'anarchisme passera plus efficacement à la radio si on raconte une histoire dont on suggère la morale. C'est vrai aussi pour d'autres moyens de diffusion comme le cinéma ou le théâtre, par lesquels des personnes douées peuvent faire une propagande extrêmement efficace. Cependant, en général, les anarchistes n'ont pas su utiliser ces moyens comme on pourrait le souhaiter.

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

MAKHNO

Makhno, l'homme

Makhno n'était pas un intellectuel bien qu'il respectait ceux de ses camarades qui, comme Pierre Archinof, avaient reçu une éducation. S'il existe un rebelle-né ce fut Nestor Makhno. Jeune homme en prison, il fut toujours en état d'insubordination vis-à-vis des autorités pénitencières. Il était, tout au moins en théorie, un internationaliste; mais il se trouvait plutôt comme un poisson hors de l'eau lorsqu'il fut éloigné de sa terre natale d'Ukraine.

Makhno restera toujours dans les mémoires comme un chef de guérilla. Il était très courageux et plein de ressources pour les arts de la guerre de partisans. Il était capable de prendre des décisions instantanément. Il avait, dit Victor Serge, un talent véritablement épique pour l'organisation et le combat. Il était, prétend Voline, un génie militaire. En fait, des années plus tard, Alexandre Berkman, dans un accès de colère, l'accusa d'avoir un tempérament militaire. Makhno était un libertaire, un anarchiste; mais au cours des années les pressions terribles et les tribulations de ses années de prison, puis de la guerre civile, l'affligea à la fois physiquement et psychologiquement. Il souffrit de tuberculose et fut blessé plusieurs fois au cours des combats.

Pendant presque tout le temps qu'il fut commandant en chef de l'Armée Insurrectionnelle, Makhno déploya tous ses efforts pour éviter toute espèce de régimentation bien que ses officiers principaux étaient désignés par lui personnellement, tous ses autres chefs étaient élus par les partisans eux-mêmes. D'ailleurs, l'Armée Insurrectionnelle ne perdit jamais son caractère plébéien. A l'opposé de l'Armée Rouge de Léon Trotsky, aucun de ses chefs ne vint de la classe des nobles ou des riches. Tous ses officiers étaient des paysans ou des travailleurs d'usine. De nombreux partisans étaient Juifs et Makhno, personnellement, condamnait l'antisémitisme. Mais, avec les années, il devint de plus en plus autoritaire. Puis, il commença à boire trop. De lui, Pierre Archinof dit:

«La personnalité de Makhno présentait de nombreuses caractéristiques supérieures — esprit, volonté, force, énergie et activité. Tous ces traits pris ensemble créaient une impression imposante et le rendaient remarquable

même parmi les révolutionnaires. En même temps, il manquait du savoir théorique nécessaire pour comprendre la politique et l'histoire. C'est pourquoi il ne pouvait pas atteindre fréquemment les généralisations et conclusions révolutionnaires nécessaires, ou même il ne percevait par leur nécessité.»

Son plus grand défaut, d'après Voline, était son alcoolisme. Il devint souvent ivre, et plus tard il termina sa vie alcoolique. Il fut également accusé par ses camarades, plus strict sur la morale, d'être licencieux et de participer parfois à des orgies avec des membres du sexe opposé (l'attitude vis-à-vis de ces sujets, même parmi les anarchistes, était bien différente il y a 50 ans). Le résultat inévitable de ces aberrations, écrit Voline, était un sentiment excessif de guerrier. Mais, si l'on tient compte des circonstances, et du fait que de nombreux paysans non anarchistes l'idolâtraient sous le nom de Bat'ko, le petit père, ceci n'était pas surprenant. Ce qui fut surprenant au contraire c'est qu'il conserva ses idées libertaires.

En Août 1921, Makhno entra en Roumanie. Il fut rapidement mis en prison, mais bientôt il s'échappait pour la Pologne. Là, il fut arrêté pour des prétendus crimes commis contre les Polonais mais fut acquitté. Il se rendit alors à Dantzig où il fut, une fois de plus, mis en prison. Il parvint à s'échapper et, avec l'aide de quelques camarades, arriva en France. Il s'installa définitivement à Paris. Il travailla pour un salaire de misère de longues journées dans une usine. Sa femme dut aussi travailler pour compléter son maigre salaire, malgré le fait qu'elle avait une petite fille. Pendant cette période il participa à des actions anarchistes. En 1927, il se lia d'amitié avec un jeune anarchiste exilé Espagnol du nom de Buenaventura Durruti qui, moins de 10 ans plus tard, devait devenir en Espagne aussi connu que Makhno l'avait été en Ukraine.

En Juillet 1935, Nestor Makhno, mourut à l'Hôpital Tenon à Paris. Georges Woodcock écrivit: « Il ne se rendit jamais. »

Buenaventura Durruti

On a souvent dit, remarqua John Hewetson dans son « Commentaires de guerre pour l'anarchisme », quatre années après la fin de la guerre civile d'Espagne,

que la Révolution Espagnole de 1936 ne produisit pas de « figures mondiales » comparables à Lénine ou Trotsky dans la révolution Russe. Toutefois dit Hewetson, il faut faire une exception pour l'anarchiste Durruti. Il a symbolisé personnellement la lutte des révolutionnaires ouvriers et paysans de l'Espagne.

Buenaventura Durruti naquit le 14 juillet 1896 dans le Léon, une région montagneuse au centre du Nord de l'Espagne. Plus prospère que le Sud, mais beaucoup moins industrialisée que la Catalogne, ce n'était pas et ce ne fut jamais une place forte anarchiste comme la Catalogne ou l'Andalousie. Buenaventura avait huit frères (l'un d'eux fut tué dans le soulèvement d'octobre dans les Asturies, un autre mourut en combattant les fascistes sur le front Madridien et tous les autres furent assassinés par les fascistes. Son père était cheminot dans les dépôts de Léon et se disait socialiste libertaire.

Durruti avait les cheveux noirs, raides, des yeux bruns, il était plutôt trapu et très robuste. A l'école, il ne fut pas pour autant partisan des jeux violents. Il quitta l'école à quatorze ans et comme son père, rentra au dépôt des chemins de fer de la ville de Léon comme apprenti mécanicien. Il travaillait encore dans ce dépôt en 1917 quand le syndicat U.G.T. (Union Générale des Travailleurs) contrôlé par les socialistes, déclencha une grève officielle des travailleurs des Chemins de Fer du Nord. Durruti prit une part active et préminente dans cette grève qui, après le refus par le gouvernement de l'accord réalisé entre patrons et ouvriers, s'étendit dans toute la région. La grève générale, commencée le 10 août, fut écrasée en trois jours. Le gouvernement espagnol fit appel à l'armée qui se comporta avec une extrême barbarie. Soixante dix ouvriers furent tués et plus de 500 blessés. En outre, les autorités emprisonnèrent 2.000 grévistes. L'armée avait, selon les termes d'un observateur, « sauvé le pays ». Durruti parvint à s'échapper, mais il dut s'exiler à l'étranger en France. La brutalité de l'Etat espagnol fit un effet profond et indélébile sur le jeune Durruti.

De l'automne 1917 jusqu'au début de 1920, Durruti travailla comme mécanicien à Paris. Puis il décida de rentrer en Espagne et arriva à Saint-Sébastien, juste de

l'autre côté de la frontière. Là il fut introduit dans le groupe anarchiste local. Quelque temps après Buenacasa qui était alors président du syndicat C.N.T. (Confédération Nationale du Travail) récemment créé et contrôlé par les anarchistes, le persuada d'aller à Barcelone où le mouvement anarchiste, aussi bien que les syndicalistes, était brutalement écrasé et la plupart de ses membres emprisonnés ou exécutés. Depuis quelque temps il y avait une agitation considérable à Barcelone et dans toute la Catalogne.

La terreur

En février 1919 les ouvriers d'une grande usine électrique, la Canadienne, se mirent en grève pour protester contre le renvoi de sept de leurs camarades pour des raisons politiques et pour obtenir des augmentations de salaire pour certaines catégories de travailleurs de l'usine. La grève avait été bien organisée car c'était une épreuve importante pour la C.N.T. Le directeur de l'usine, un Anglais, était d'accord pour traiter d'autant plus que les salaires accordés étaient inférieurs à la moyenne; mais, sur l'intervention du Capitaine-Général local, il changea d'idée et refusa de discuter la suspension de travail avec le syndicat. En outre, le Capitaine-Général fit emprisonner les représentants de la CNT et décréta la loi martiale alors même que, comme le remarqua Gerald Brenan (*), la grève était paisible et parfaitement « légale ». Après le refus des autorités de Barcelone de relâcher les organisateurs du mouvement, une grève générale fut déclenchée dans toute la région de Barcelone. Elle dura une quinzaine de jours et concerna plus de 100.000 ouvriers. L'issue fut peu concluante. « Toutefois, remarque encore Brenan, les militaires arrêtèrent plusieurs milliers de travailleurs et, dans le style espagnol habituel, distribuèrent des peines d'emprisonnement se montant à 1.700 années lesquelles évidemment ne seraient pas accomplies ».

La terreur gouvernementale contre les travailleurs, la CNT et le mouvement anarchiste avait commencé sérieusement. Acculé au désespoir par cette répression inhumaine, les anarchistes tels que

(*) « Le labyrinthe espagnol », origines sociales et politiques de la guerre civile.

Durruti et son ami Francisco Ascaso, un boulanger de Catalogne, opposèrent la violence à la violence, l'assassinat à l'assassinat. Entre 1919 et 1922, pratiquement tous les anarchistes ou syndicalistes connus furent soit assassinés par des pistoleros recrutés par la Fédération des employeurs, soit abattus dans des « tentatives de fuite » — d'après la fameuse « ley de fugas ». « En fait — raconte Hugh Thomas dans son livre « La guerre Civile Espagnole » — un nouveau gouverneur civil, Martinez Anido, et un chef de police, Arlegui, combattirent les anarchistes avec toutes les armes qu'ils purent utiliser, y compris la fondation d'un syndicat rival, pro-

comme l'observe Georges Woodcock, l'anarchisme s'oppose fondamentalement aux récompenses aussi bien qu'aux punitions qui sont anti-anarchiques. Cependant dit-il, ils étaient caractéristiques de l'Espagne de cette époque. Aucun anarchiste n'approuve la violence gratuite, mais les anarchistes comme Ascaso ou Durruti ne pouvaient voir à cette époque aucune alternative, sinon l'acceptation passive de la dictature, la répression et la violence gouvernementale. Et cela, aucun anarchiste ne pouvait l'accepter.

La dictature de Primo de Rivera, qui commença en 1923, vit une éclipse virtuelle de l'activité militante anarchiste en Espagne.

Quelques mois plus tard, en 1924, le roi Alphonse XIII d'Espagne, ultra-réactionnaire notoire vint en visite à Paris. Ascaso et Durruti tentèrent de l'assassiner, mais sans succès. Ils furent arrêtés et emprisonnés pour un an. A leur libération, l'Argentine demanda leur extradition, de manière que la condamnation à mort qui les attendait puisse être exécutée. Toutefois, le mouvement anarchiste français déclencha une telle campagne libertaire en leur faveur qu'il réussit à frustrer les autorités argentines. Le 19 juillet 1925, ils furent finalement libérés de prison avec un délai de deux semaines pour quitter la France. La Belgique et le Luxembourg

gagner leur vie, et décidèrent d'aller à Lyon. A Lyon ils trouvèrent tous les deux du travail, mais furent bientôt découverts par la police et condamnés de nouveau à six mois de prison. Après cela, ils vécurent illégalement quelque temps en Belgique. Puis, en 1927, Durruti se rendit à Berlin chez l'anarchiste allemand bien connu, Agustin Souchy. Mais les Allemands lui refusèrent l'autorisation de séjour. Finalement le gouvernement belge fut touché par la clémence et la police accorda à Ascaso et Durruti des permis de séjour.

Au cours de toutes ces pérégrinations de pays en pays, Durruti prit part à diverses activités

ET DURRUTI

gouvernemental, le Sindicato Libre, et une milice spéciale, les Somaten.» Un des anarchistes le plus respecté du pays, Salvador Seguí, fut abattu dans la rue par un tueur à gages de la police.

L'instrument principal de la répression et de la terreur, fut le gouvernement de Dato qui débuta en 1920. Ascaso et Durruti décidèrent de l'assassiner. Il fut effectivement tué à Madrid en 1921 par des anarchistes a-t-on dit, mais pas par Ascaso ou Durruti. Cependant une silhouette bien plus sinistre se profilait derrière, celle du Cardinal Soldevila de Saragosse. On a déjà mentionné le Sindicato Libre ou «syndicat jaune» comme les anarchistes l'appelaient. Ces syndicats jaunes étaient essentiellement financés et supportés par ce soi-disant Homme de Dieu. Par ailleurs, Soldevila était extrêmement riche, tirant sa fortune de divers hôtels, casinos et autres maisons de jeu de moindre importance. En fait, il était un des principaux actionnaires des plus grands établissements de jeu. Il haïssait à la fois les anarchistes et la CNT et contribuait activement à leur répression. En 1923, Ascaso et Durruti décidèrent de le tuer. Ils y réussirent. Suivant l'expression de H. Rudiger : « Ascaso et Durruti mirent un terme aux méfaits de ce soit disant Homme de Dieu qui, au nom de celui qui avait chassé les marchands hors du temple, n'hésitait pas à commercer lui-même et à utiliser sa fortune mal acquise pour écraser les efforts des ouvriers luttant pour une condition sociale plus humaine. »

Durruti ne prit pas cette action à la légère. D'autant plus que,

Les journaux anarchistes furent bannis et tous les anarchistes proéminents qui n'avaient pas été assassinés furent emprisonnés ou durent s'exiler. Ascaso et Durruti s'enfuirent à l'étranger.

Durruti à l'étranger

Ascaso et Durruti allèrent d'abord en Argentine, où ils furent reçus avec un enthousiasme extraordinaire par les ouvriers. Toutefois, presque immédiatement, la police commença à les traquer. Ils furent chassés de l'Argentine. Les autorités espagnoles avaient évidemment averti tous les gouvernements d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. Aucun répit ne leur fut laissé à travers toute l'Amérique Latine. Souvent affamés, ils furent chassés du Chili, puis d'Uruguay et du Mexique. Le gouvernement argentin les condamna à mort comme agitateurs anarchistes. L'écrivain à gages stalinien, Ilya Ehrenbourg, remarqua même plus tard avec fierté que quatre états capitalistes avaient condamné Durruti à mort.

Tandis que Durruti était en Amérique du Sud, de nombreux militants anarchistes se réunirent en France et, selon Hugh Thomas, organisèrent occasionnellement des incursions en Espagne. Ils étaient évidemment aidés dans cette activité par les anarchistes français. C'est pourquoi Ascaso et Durruti décidèrent de regagner la France, d'autant plus que Durruti connaissait bien Paris. Ils se fixèrent à Paris où Durruti ouvrit une librairie. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Nestor Makhno.

leur refusèrent l'asile politique et ils se dirigèrent vers l'Allemagne, qui était, à l'époque, dirigée par un gouvernement social-démocrate (travailliste) mais les sociaux-démocrates leur refusèrent également l'entrée.

Ascaso et Durruti revinrent alors en France et vécurent à Paris dans la clandestinité. Mais ils n'étaient pas satisfaits de vivre de la charité et de la solidarité de leurs camarades français. Ils voulaient travailler et

anarchistes et resta également en contact avec un certain nombre de ses camarades restés en Espagne. En outre, pendant cette période, les autorités soviétiques pressant l'influence future de Durruti en Espagne, lui offrirent ainsi qu'à Ascaso, refuge en URSS. Mais ils refusèrent de considérer l'hypothèse d'un départ en Russie. Makhno, entre autres, les aurait mis en garde contre l'« hospitalité » communiste.

L i v r e s

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

«Amant et tîran», H. Ryner 7 50

Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

Pierre Broué et Emile Temminé: «La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00

«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle .. 8 00

Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» .. 54 00

Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» .. 15 00

«Bolchevismo y anarquismo», Rocker .. 2 00

«Historia de la literatura inglesa» .. 9 00

«Camino de pasión» Zensl Mûsham .. 1 50

cisme » .. 1 00

René Villard : « De l'es-

clavage à la liberté .. 6 00

P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» .. 9 30

«Carte des vitamines et calories», Orano .. 5 00

«Las catalanarias», Juan Montsalvo .. 6 50

«La Catalogne Libre», Orwells .. 6 00

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00

«La cité future», Tarbouviech .. 8 00

«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski .. 2 00

Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune» .. 6 15

Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital» .. 6 15

Noam Chomsky: «L'Amérique et ses nouveaux mandarins .. 24 00

En vente au siège de la C.N.T.,

39, rue de la Tour d'Auvergne,

Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LES GREVES Y'EN A MARRE

B.D.I.C.

Nous, qui travaillons depuis 5, 10, 15, 20 ans, des grèves sectorielles on en aura vu à ne plus pouvoir s'en souvenir. Grèves prévues, décidées par les bureaucrates syndicaux 8 jours à l'avance, limitées quant à leur durée, pour revendiquer quelques % d'augmentation du salaire, pour maintenir à grand peine notre pouvoir d'achat, grèves inutiles qui ne font pas avancer d'un pouce le combat révolutionnaire des travailleurs.

Quel est le but des travailleurs en lutte ? Renverser, un jour, la société de classe qui est la nôtre en déposant la bourgeoisie des moyens de production pour se les approprier, les gérer et les mettre au service de tous. Par là-même le salariat disparaîtra, ainsi que le travail forcé, et chaque travailleur sera maître de sa vie. Nous refusons de continuer à être des esclaves modernes asservis à la machine pour le profit d'une minorité.

Mai 1968 inutile?

Nous l'avons tous entendu affirmer çà et là. Son de cloche bourgeois et révisionniste.

Hormis la dernière grève, grève générale de *masse victorieuse*, une grève sera toujours inutile puisqu'elle n'aura pas atteint son but : prendre les moyens de production, transformer les rapports de production et de distribution, changer du tout au tout la vie, changement qui libérera l'homme dans ses activités et qui suscitera l'homme nouveau, libre et conscient.

Une grève générale de masse ne peut éclater que dans une situation révolutionnaire ou pré-révolutionnaire. En aucun cas elle ne pourra transformer celle-ci en celle-là.

Mai 68 a donc donné tout ce qu'il a pu. Mais 68 comportait ses propres limitations qu'il ne pouvait outre passer. Il aura été positif sur plusieurs points :

— En démasquant la collusion des syndicats et de la classe dominante. Sans les syndicats la « rationalisation » que doit effectuer le capital tous les dix ans environ et toujours sur le dos des travailleurs pour subsister serait impossible (voir les grèves du Limbourg janvier février 1970 en Belgique). Serait impossible également, l'exécution totale ou même partielle des plans d'expansion

pensés par les technocrates au service du capital.

— En démasquant la nature contre-révolutionnaire des syndicats dont les directions s'accommodent de leur situation privilégiée.

— En démasquant le caractère autoritaire des syndicats et partis ouvriers où le militant de base ne peut qu'approuver ce qui est décidé en-haut sous peine d'exclusion.

— En montrant que les leçons espagnoles et hongroises (1956, création de Conseils ouvriers) n'étaient pas perdues et que devant la trahison de leurs organisations bureaucratiques traditionnelles, les travailleurs doivent reprendre leurs luttes en main et créer leurs propres organisations, créer leurs propres organismes autonomes comme cela a commencé à se faire en 1968 (Comités d'action de quartier, d'usine, Comités de base, Comités de grève, etc.), embryons des futurs Conseils ouvriers.

— En montrant que nous ne vivons pas, que nous ne faisons que survivre.

En suscitant une prise de conscience au sein des masses qui restera l'acquit essentiel du mouvement de mai.

Comme la grève générale de masses ne peut qu'être sauvage, les seules grèves de nature à faire avancer le mouvement sont les *grèves sauvages*, qui se multiplient depuis mai 1968. Ces grèves visent la hiérarchie (les petits chefs, flics dans les usines), les conditions inhumaines de travail (fonderies, mines, presses, cadences sans cesse accélérées). Le traitement des travailleurs (hôpitaux, usines, bureaux, magasins), les licenciements arbitraires, la répression policière dans les entreprises. Ces grèves luttent directement contre le capital et son exploitation.

Créons nos propres organismes autonomes pour le développement des luttes des travailleurs contre capital et syndicats révisionnistes valets de la bourgeoisie.

Nous verrons dans un prochain article pourquoi nous avons peu progressé depuis mai. Nous analyserons les erreurs commises et tenterons de dégager une ligne d'action conforme à nos désirs et à la nécessité révolutionnaire.

Les camarades qui veulent continuer le combat révolutionnaire peuvent écrire en n'importe quelle langue à Michel Le Marec.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Contre la dictature de la CGT

Après le coup de poignard dans le dos et la trahison de la grève des cheminots des 19 et 20 février dernier, la CGT a tout mis en œuvre pour torpiller la grève des aiguilleurs du ciel d'Orly.

Travailleurs, allez-vous encore longtemps accepter cela ?

Partout où elle le peut encore, et particulièrement chez les cheminots, la CGT multiplie le chantage avec l'appui de la hiérarchie. Selon un plan minutieusement établi avec la CGT, la direction refuse systématiquement toutes discussions avec ce qu'elle appelle les organisations représentatives, invitant les travailleurs à transmettre leurs revendications uniquement par l'entremise de l'organisation dite « représentative », c'est-à-dire, de passer par la CGT. Ainsi la hiérarchie de la SNCF pratique les pressions et le chantage sur les jeunes chemi-

nots pour que ceux-ci s'adressent à la seule CGT.

On va même jusqu'à leur dire : « Tu ne feras pas de vieux os à la SNCF si tu ne te syndiques pas à la CGT ».

Il faut faire cesser ce scandale, cette atteinte à la liberté, car outre ces menaces, les petits chefs cégétistes n'hésitent pas à signaler les cheminots qui arrivent quelques minutes en retard ou font quelques minimes fautes professionnelles s'ils ne sont pas à la CGT, alors qu'eux passent la plupart de leur temps au bistrot sous le couvert de « délégation syndicale ».

Jeunes cheminots, ne vous laissez pas faire. Groupez-vous, formez des secteurs CNT et n'hésitez pas à retourner contre ceux qui vous les envoient les armes venimeuses.

UN JEUNE CHEMINOT

UN CRIME :

Ecrire sur les murs

Dans une société démocratique, chaque individu est censé avoir une opinion sur un grand nombre de problèmes et être libre, en principe, d'exprimer cette opinion. Comment ? Là est la question.

Ecrire un article n'est pas à la portée de tout le monde ; il y faut du temps, un entraînement, une éducation, toutes choses assez inégalement réparties. Il faut ensuite pouvoir publier cet article ; cette fois il faut de l'argent et ou des relations bien placées ; toutes choses encore plus rares.

Alors, comment faire ? Ecrire une phrase sur un mur est certainement un moyen d'expression, insuffisant, peut-être, mais démocratique en ce qu'il est accessible à beaucoup.

C'est aussi un moyen d'expression efficace, sinon on ne comprendrait pas que la publicité d'une part, le gouvernement et les partis d'autre part fassent un usage aussi extensif d'affiches énormes dans les villes, sur les routes, etc.

C'est un moyen d'expression populaire aussi puisqu'on retrouve les graffitis dans tous les pays, sous tous les régimes. Même dans les pays fascistes, ils n'ont pu être évités ; des gens risquaient jusqu'à leur vie pour manifester leur opinion.

Le gouvernement, pour interdire ce mode d'expression n'a qu'un seul argument : le portefeuille. Ça ne tient même pas : toutes les peintures s'effacent au trichlo et, si on ne veut pas « polluer l'environnement », il est toujours possible et peu coûteux de recouvrir les murs de papier bon marché.

Et puis même. Qui paie la publicité, qui représente 1/10 du produit national aux Etats-Unis et quelques pour cent en France, si ce n'est le consommateur ?

Curieuse société démocratique où les gens trouvent normal de payer le matraquage publicitaire et s'indignent du prix de la liberté d'expression.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

23 JUILLET

1970

NUMERO 617

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La « Magistrature sociale »

Un avant-projet sur la création de Chambres sociales a été publié récemment. Fontanet, ministre du Travail, devant l'opposition à ce projet, qui se manifeste, tant par des parlementaires que par des syndicats, déclare que ces Chambres sociales ne sont qu'une base d'étude susceptible de modifications.

Ces Chambres sociales ont pour but d'instituer une juridiction chargée de régler les conflits pouvant s'élever du fait du fonctionnement des institutions représentatives du personnel dans l'entreprise. Elles concernent les comités d'entreprise, les délégués du personnel, les délégués syndicaux.

Pour assurer son pouvoir, le gouvernement désire réduire la lutte de classes. Devant l'impossibilité d'un résultat immédiat, il tente, par tiers interposé, d'arriver à ses fins. Ce qui explique les tentatives de séduction du pouvoir vers les syndicats, considérés comme agents de rapprochement de la classe prolétarienne; ce qui explique les fonds mis à la disposition des syndicats, depuis plusieurs années, sous le prétexte d'instruction des cadres syndicaux; ce qui explique cet avant-projet de Chambres sociales destiné à renforcer l'autorité du syndicat considéré comme seul

interlocuteur valable auprès du patronat et de l'Etat. Le but est également de supprimer toute valeur à des manifestations, oppositions, exigences des travailleurs, qui pourraient être formulées directement sans l'accord des syndicats. L'Etat considère les syndicats comme un rouage indispensable, comme une courroie de transmission entre l'autorité du pouvoir, du capital et la classe des travailleurs. En créant ces Chambres sociales le gouvernement veut faire croire qu'il favorise les syndicats dans les différends qui peuvent s'élever entre les syndicats et le patronat.

Si le gouvernement pense stopper les manifestations spontanées de mécontentement des exploités par la création de ces Chambres sociales il se trompe étrangement, car nous assistons, de plus en plus, à des débrayages, des grèves d'ateliers, dont l'origine de départ est constituée par un groupe de travailleurs de la base et non par une décision syndicale. Quand le syndicat intervient dans un conflit, c'est qu'il ne peut l'éviter sans le risque de perdre une clientèle dont la confiance s'éloigne de lui de jour en jour. L'intervention syndicale dans les conflits entre exploités et exploités se traduit, sous prétexte de réalisation d'accord, à comprimer

et à réduire les exigences des travailleurs, exigences qui sont toujours justifiées et bien inférieures à ce qu'elles devraient être. Le jeu des syndicats réformistes ne peut être autre que celui que l'Etat leur attribue et dont ils s'acquittent en reconnaissance des avantages financiers qu'ils perçoivent. Quand on reçoit un salaire de son maître il faut le servir. Les syndicats réformistes ne sont plus au service des travailleurs mais au service de l'Etat; ils sont dangereux parce qu'ils détournent les revendications ouvrières de leur but et paralysent l'émancipation des travailleurs.

Ces « Chambres Sociales » comprendraient un magistrat appartenant au Tribunal de Grande Instance, deux représentants des employeurs et deux représentants des syndicats réformistes. Ces « Chambres Sociales » auraient pour pouvoir de prendre « des mesures propres à faire cesser les violations des dispositions des textes intéressant la constitution et le fonctionnement des institutions représentatives du personnel dans les entreprises ». En d'autres termes, c'est le coup d'arrêt à toute manifestation de grève, à toute décision de défense prolétarienne, prise directement par les travailleurs à la base, sans l'accord

des syndicats réformistes, seuls interlocuteurs reconnus comme « valables ».

Tout ce fatras législatif qui veut donner l'impression de plus de compréhension et de justice du pouvoir, tente d'instituer une nouvelle juridiction non élue qui serait dominée par le patronat et porterait atteinte aux Conseils des Prud'hommes traditionnels considérés comme trop proche des salariés. Tout ce fatras législatif qui, paraît-il, donne plus de force aux syndicats ne prend, même pas, la défense des délégués syndicaux quand, parmi eux, ils s'en trouvent qui défendent sincèrement les travailleurs et sont pour cette action, licenciés de leur travail par le patronat.

Le pouvoir et le capitalisme craignent l'action directe de base des travailleurs, car ils n'ignorent pas que ce sont les travailleurs « eux seuls » qui créent et assurent leurs scandaleux bénéfices, lesquels autorisent le luxe et l'injustice de l'un et l'autre. Le jour où les travailleurs réaliseront leur force, le régime ignoble d'exploitation qu'ils supportent aura vécu. « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

René VILLARD

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes... »

Encore une "paix sociale" qui s'écroule devant une attaque ouvrière

Le mardi 7 avril, 2 000 ouvriers espagnols travaillant pour l'entreprise du bâtiment MURER SA, à Genève, se mettent en grève « sauvage » sur les 3 chantiers de cette entreprise. Ils se réunissent sur les lieux de travail et élisent une commission ouvrière. Les revendications portent sur les conditions de travail et sur les salaires, plus particulièrement :

1. — Le paiement des salaires doit être conforme au contrat signé en Espagne.

2. — Le paiement à la semaine est exigé.

3. — L'imposition d'un contrôle sur les feuilles de paie (beaucoup d'ouvriers ont constaté que la paie ne correspond pas aux heures de travail effectuées.

4. — La paie doit être versée pendant les heures de travail.

5. — De meilleures conditions de logement : actuellement deux douches pour 80 personnes; la lumière est coupée à 22 h 30.

6. — Le temps du trajet du lieu de travail à la maison doit être compté sur le temps de travail.

7. — Le non respect du lieu de travail stipulé dans le contrat : le patron s'était engagé à les employer sur des chantiers à Genève et voulait en envoyer environ 90 travailler en Suisse allemande, sans même leur demander leur avis.

Les ouvriers déclarent qu'ils ne reprendront le travail que si toutes les revendications sont satisfaites. A propos du syndicat ils affirment : « Le syndicat nous a fait des promesses il y a 15 jours, à la suite desquelles nous avions repris le travail. Ces promesses n'ont pas été tenues. Cette fois nous irons jusqu'au bout. »

Cependant le patron affirme être en discussion avec le syndicat pour résoudre le conflit.

Mercredi les représentants du syndicat FOBB (Fédération des ouvriers du bois et du bâtiment), qui mardi avaient promis aux ouvriers d'obtenir satisfaction sur leurs revendications, ont une réunion avec la commission ouvrière élue par les grévistes. Comme le syndicat n'avait pas obtenue la totalité des revendications, les ouvriers décidèrent de continuer la grève.

L'Etat intervient pour essayer de résoudre le conflit. Suite à une réunion du patron avec les

fonctionnaires du ministère du Travail, il est rendu public que :

1. — Il n'existait plus de violations aux conventions collectives et par conséquent, il n'existait plus de motifs d'un conflit du travail.

2. — Même en cas de contestation, les salariés mécontents n'ont pas le droit de grève : ils doivent nantir les syndicats qui examinent les problèmes évoqués. Mais pendant ce temps, le travail doit continuer. (Du journal « Tribune de Genève » du 9-4-70).

Le consul d'Espagne vient aux barraquements demander aux grévistes de reprendre le travail; la direction envoie une lettre à chaque gréviste leur « expliquant » que la grève est illégale. Le patron déclare publiquement que les syndicats étaient d'accord pour considérer la grève comme illicite :

Le soir la commission ouvrière des grévistes fait un meeting public dans lequel les ouvriers déclarent leur volonté de continuer la grève jusqu'à la satisfaction totale de leurs revendications.

Des ouvriers de Hispano-Suiza et d'autres usines affirment leur solidarité avec les grévistes et leur envoient de l'argent.

Le vendredi 10, les dirigeants du syndicat, devant la force de la grève et de ses repercussions durcissent officiellement leur position, en même temps qu'un accord entre le syndicat et le patron intervient.

Le soir une entrevue réunit les délégués des grévistes, les syndicats, le patron, et le représentant de l'ambassade d'Espagne...

Le patron affirme que lundi le travail reprendra, faute de quoi les grévistes seront licenciés. Le syndicat, face à cette déclaration, dit ne pas pouvoir intervenir en cas de licenciement, et déclare : « C'est pour nous un problème terrible ».

Samedi, une manifestation de soutien a lieu à Genève, plus ou moins contrôlée par le Parti communiste (Parti du Travail), Beaucoup d'ouvriers présents, 2 500 participants, selon les journaux. Les bonzes du PC font des dis-

cours et attaquent l'immobilisme syndical.

Le travail reprend le lundi 13.

Cette lutte est importante car depuis de longues années, l'autonomie ouvrière avait été violée en Suisse par la force des syndicats. Elle a montré la combativité des ouvriers immigrés face au syndicat. Elle a provoqué un début de liaison et de solidarité de la part de la classe ouvrière suisse.

Cette solidarité de classes d'une part, et d'autre part le rôle joué par l'appareil syndical, ouvertement placé à côté du patron et de l'appareil d'Etat, contre la classe ouvrière, sont les premiers signes d'une attaque ouvrière plus généralisée, dans un pays où la « paix sociale » était un acquis du capital et de ses fidèles institutions : les syndicats. C'est 30 ans de « paix du travail », 30 ans de collaboration de classe qui commencent à être remis en question par les travailleurs espagnols.

Un groupe de camarades de Paris

TRIBUNE LIBRE

MISE AU POINT

Dans le num. 5 du mois de juin, « Le Libertaire » reproduisait un article s'intitulant : « Où va le syndicalisme ? »

Si je suis entièrement d'accord avec l'auteur de l'article quand il dit : « Parti d'une haute idée de la solidarité ouvrière visant à l'émancipation des travailleurs, le syndicalisme, dénaturé par les courants politiques, et que par cela même les grandes centrales ouvrières représentatives, aujourd'hui en France encadrées par les politiciens, sont passés à un réformisme dégradant qui ne correspond plus au syndicalisme dont elles se réclamaient ». Je ne le suis moins lorsqu'il dit : « Que devient l'anarcho-syndicalisme dans tout cela ? S'il est vrai qu'en France l'anarcho-syndicalisme est représenté par la CNT, qui a été et est inspirée par le courant révolutionnaire et anarchiste, il n'est pas moins vrai que les propres anarchistes, malgré leur soi-disant sympathie pour la CNT, ne sont, pour la majeure partie

d'entre eux, affiliés à celle-ci, pré-une CNT forte et en souhaitant que demain elle ait deux et même trois millions d'adhérents, et pourquoi pas ?, tous les travailleurs ? C'est en étant plus forts que les syndicats réformistes que férant aller grossir les rangs des syndicats réformistes FO, CGT). Alors, camarades anarchistes, à qui la faute si la CNT a une faible représentativité ? Il ne suffit pas à mon avis de souligner ce qu'elle est.

Il ne suffit pas, pour avoir la conscience tranquille, de dire que la CNT est placée devant l'alternative suivante : Rester pure en évitant les intrusions parasitaires ou risquer de sombrer dans le réformisme paralysant, en s'engageant dans un recrutement massif, car ce raisonnement vient à dire que nous autres, anarchistes, sommes incapables de conserver et de développer les idées pour lesquelles nous luttons.

Au contraire, c'est en faisant que nous pourrions exposer nos idées

du communisme libertaire face à la société dégradante d'aujourd'hui.

Pourquoi la révolution espagnole fut impulsée par un fort courant libertaire ? Car la CNT avait, à cette époque, plus d'un million d'adhérents, et quelle était la plus forte centrale syndicale espagnole. Et cela, grâce aux anarchistes espagnols, groupés dans la FAI, qui avaient compris le sens du véritable syndicalisme.

Voilà, donc, ce que je tenais à dire. Nous ne ferons que ce que nous serons capables de faire.

Le communisme libertaire ne verra le jour que lorsque ceux qui se disent du mouvement libertaire comprendront qu'il faut travailler tous ensemble pour consolider les idées du véritable syndicalisme afin que les masses viennent à nous. Seule cette voie nous mènera à la société libertaire que nous désirons, qui sera basée sur la gestion directe et le fédéralisme.

M. FERNANDEZ

Les conditions du communisme libertaire

La condition fondamentale du communisme libertaire est l'abolition du profit et du salaire.

Avant cet accomplissement l'Etat reste maître de l'économie, soit en la protégeant dans son « droit inégal » (capitalisme privé), soit en la dirigeant au bénéfice de la bureaucratie (capitalisme d'Etat). Dans les deux cas, l'Etat est le maître des hommes.

Impossible de sortir du dilemme de l'exploitation de l'homme sans abolir les profits et salaires.

C'est pourquoi, en de nombreux articles nous nous sommes efforcés d'attirer l'attention des travailleurs en tenant compte des expériences révolutionnaires de notre siècle, sur la nécessité de ne pas répéter les fautes commises.

C'est pourquoi nous nous acharnons à démontrer que la conquête de la gratuité des services publics est une condition essentielle, culturelle et matérielle de l'entrée d'une société libertaire dans les avant-postes de la révolution sociale.

Sans gratuité des services publics, les hommes étant ce qu'ils sont, il serait psychologiquement impossible, aujourd'hui comme demain, d'intéresser tous les usagers à des jouissances dans les prix — fatalement maintenus — favoriseraient toujours les revenus les plus élevés.

La mise en jouissance commune d'un service public est d'une facilité immédiate grâce à la conjonction administrative du syndicat d'exploitation avec le syndicat des usagers ou consommateurs. Non seulement cette mise en gratuité ne peut troubler l'ordre public, mais au contraire l'assurer par l'enthousiasme général.

La conquête de la gratuité des services publics par la grève générale gestionnaire est donc, doit être dès aujourd'hui, le but immédiat du syndicalisme révolutionnaire.

Mais, direz-vous, comment assurer l'entretien, le coût de ces services en économie financière ? La main d'œuvre nécessaire à cet entretien, de quoi vivrait-elle avant la révolution ? Pendant cette subversion si le salaire est aboli ?

Vous nous placez en face de deux situations bien distinctes : La première est celle de la pré-révolution, en régime de capitalisme privé ou d'Etat. Le salaire est toujours debout. Le coût des services publics devenus gratuits sont supportés par la communau-

té capitaliste, comme sont supportés en tout pays les coûts des défenses nationales, du service des Ponts et Chaussées, etc.

C'est ce qui se passe en Russie concernant la gratuité médicale. C'est ce qui se passe dans le même service en Angleterre, en Tunisie, en Iran, au Pakistan, etc.

Dans ces pays, au lieu de vendre la santé, on la donne ou on la protège gratuitement.

Donc, ce qui est possible sur ce terrain d'accès difficile, serait encore plus aisé en matière de transport, d'énergie, d'enseignement, etc. Mais, nous dites-vous encore, supposons que nous ayons dépassé l'âge du salariat, les services publics sont devenus gratuits, comment agencer la consommation générale si salaires et profits se trouvant abolis tout pouvoir d'achat semble disparu ?

Actuellement, la santé, l'enseignement, les transports, le gaz, l'électricité, etc., font un prélèvement important sur notre pouvoir d'achat, ce qui n'existerait plus demain.

Voilà donc des dépenses que nous n'aurions plus à faire, ce qui déterminerait de nouvelles habitudes d'agir et de penser.

La monnaie financière — monnaie d'échange et de spéculation — étant abolie, chaque consommateur recevra une monnaie de consommation équivalente à des tickets, revenu unique et fixe lui permettant le choix dans son approvisionnement et ses goûts culturels, et autres...

Une monnaie de consommation ?

C'est une monnaie fondante, en ce sens qu'étant renouvelée tous les ans ou par semestre, elle ne pourrait pas être thésaurisée, capitalisée, servir à des spéculations dans un monde où la propriété serait abolie.

La monnaie de consommation devient alors une simple technique distributive facilitant la jouissance générale et commune de l'égalité économique et sociale.

Ajoutons, c'est le miracle des temps présents, que cette technique distributive devient de plus en plus facile avec l'apparition et le développement de l'abondance.

Si la vente, l'achat et la consommation deviennent de plus en plus difficiles à cause de l'abondance, c'est qu'une étape économique est dépassée dans ses structures et sa philosophie, qui consistait à considérer salaire et profit comme seuls moyens de consommation et de sécurité. Le che-

min qui mène à la liberté s'ouvre sur le renoncement à la valeur financière, à l'abandon des profits et salaires.

Ce projet n'est pas utopique, puisqu'il répond par une solution rationnelle à l'inquiétude générale : comment vendre quand les marchés sont encombrés, et que le système capitaliste produit plus d'objets qu'il distribue de pouvoir d'achat ?

L'utopie, la sottise, c'est par égoïsme ou ignorance, ne vouloir ou ne pouvoir, ou ne savoir réaliser le paradis terrestre quand toutes les conditions matérielles en sont déjà réalisées.

Le crétinisme, c'est de favoriser la poussée démographique, à seule fin d'enfanter une consommation solvable alors que le progrès est

dans une automatisation inévitable et triomphante.

Le crime, c'est de préparer et de faire des guerres pour provoquer l'ouverture de marchés nouveaux, de détruire la vie pour sauver le profit. Allons, jeunes travailleurs, efforcez-vous de réaliser les possibilités que vous offre la technique moderne pour fonder un nouveau monde d'où toute concurrence vénale sera bannie...

D'esclaves industriels, apprenez à devenir les copains d'une société bâtie pour la jouissance libertaire de la vie.

Jamais dans l'histoire des sociétés de telles facilités ont été offertes aux hommes pour passer de l'esclavage à la liberté.

G. B.

DES MESSIEURS EN COLERE

Sous le titre « *Les policiers en colère* » voici ce qu'on pouvait lire dans « *Combat* » du 25 juin passé : « *Oui, les policiers sont en colère, a déclaré M. Chabrilange secrétaire général du Syndicat autonome de la police nationale, au cours d'une conférence de presse qui réunissait non seulement les Syndicats d'officiers de police de la Fédération autonome, mais aussi les représentants des Syndicats de police affiliés à la CFDT (tiens) à la CFTC (retiens) à la CGT (tiens, tiens !) et à la CGS (indépendants)* ». Notons, en passant, l'insconscience des travailleurs de toutes catégories qui acceptent naïvement de cotiser à des organes syndicaux auxquels appartiennent pareillement les flics, lesquels ne manquent pas une occasion de leur foutre sur la gueule ! Et pourquoi donc sont-ils en colère, ces vaillants travailleurs ? Voici : « *Ils estiment que les traitements sont insuffisants et que les conditions de travail sont devenues extrêmement pénibles* ».

Vous avez bien lu, traitements insuffisants et conditions de travail plus pénibles. On nous permettra, n'est-ce pas, de ne pas être d'accord là-dessus, du moins en ce qui concerne les traitements. Selon notre point de vue qui peut apparaître simpliste, ces gens-là ne produisant rien, ne transportant rien, ne distribuant rien, si ce n'est des horions, ne devraient même pas percevoir un centime de

l'argent du contribuable. Et devraient, dès lors, se diriger vers un autre secteur de l'activité, la terre, par exemple, où le bâtiment, ou encore la cueillette des cambrioleurs, des proxénètes et des assassins. Pour ce qui concerne les conditions de travail, si l'on peut appeler ainsi leurs agissements, il est évident que, depuis mai 68, ils sont beaucoup plus souvent sollicités qu'auparavant. Maoïstes, anars, gauchistes de toutes sortes leur mènent la vie dure ; ça les énerve, ces petits, et ils tapent dans le tas à qui mieux mieux, ce qui les défoule, non ? Mais aussi, ils prennent parfois quelques horions, et ça les fait raler. Calmez-vous, calmez-vous, messieurs et surtout ne vous plaignez pas, car, à tout prendre, rien ne vous oblige à choisir cette carrière-là, même si la terre est basse, même si la culture, aujourd'hui, ne nourrit pas son homme.

BLANQUET

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».

3 francs l'exemplaire,

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

« **Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre** ». — M. Bakounine.

M A K H N O

(Suite)

La chute de la Monarchie

En juillet 1927, au cours d'une rencontre secrète à Valence, des délégués anarchistes de toutes les régions d'Espagne se réunirent pour former la *Fédération Anarquista Ibérica (FAI)* afin de coordonner les efforts et les activités des divers groupes et fédérations anarchistes.

Avec la chute de la Monarchie espagnole en avril 1931, Ascaso et Durruti rentrèrent en Espagne. A leur arrivée, ils remarquèrent que certains « dirigeants » de la CNT avaient été influencés sous la dictature par le réformisme alors que la FAI et la plupart des adhérents et des militants de la CNT étaient fidèles aux principes anarchistes. En mai, une assemblée disparate de républicains libéraux, de radicaux et de « socialistes » fut envoyée au Parlement (les Cortès) dans ce que l'on a appelé les élections les plus honnêtes de l'histoire espagnole. Angel Pestaña, un leader réformiste, soutenait que la CNT devait appuyer le gouvernement républicain. Durruti s'opposa à lui, avec la FAI et la majorité de la CNT, ils eurent bientôt la preuve de leur clairvoyance.

Un congrès de la CNT se réunit en juillet à Madrid afin de réorganiser le mouvement et de se préparer pour les batailles futures. Presque immédiatement, il y eut une grève des ouvriers du bâtiment à Barcelone. Un grand nombre de grévistes fut abattu par la Guardia de Asalto (Garde d'Assaut). Puis les opérateurs du téléphone frappèrent au Central Téléphonique et furent lockoutés. Une semaine plus tard au cours d'une grève à Séville la troupe tua 30 grévistes et en blessa 300. Trois ouvriers furent également assassinés par les militaires à San Sébastian. Autant pour le gouvernement républicain, « libéral » et « radical » d'Azaña, « Le gouvernement — écrivit Brennan dans « Le Labyrinthe espagnol » — montra qu'il n'hésitait pas à employer tous les moyens qu'il avait tant condamné lorsqu'ils étaient employés par les gouvernements réactionnaires du passé. » Cela va de soi. Le syndicat UGT, contrôlé par les « socialistes » perdait de l'influence à force d'abandonner les travailleurs dans leur lutte contre les patrons et l'Etat, tan-

dis que la CNT nouvellement organisée devenait plus forte tous les jours. En fait les ouvriers ne pouvaient faire autrement que de se rebeller parce que leur niveau de vie — toujours très bas comparé au standard européen — avait baissé considérablement et le chômage augmentait. Pendant cette période un certain nombre de militants de la FAI, dont Ascaso et Durruti, firent des raids sur les banques afin d'obtenir de l'argent pour les ouvriers et le mouvement. On se souvient particulièrement de l'attaque célèbre de Durruti sur la Banque d'Espagne à Gijon. Il ne garda jamais un centime pour lui. Il était maintenant marié et sa femme attendait un enfant.

En janvier 1932, la Fédération catalane de la FAI, qui avait adopté le groupe *Comunismo Libertario* (Communisme Libertaire) et le nouveau Parti communiste de gauche néo-trotskyte de Maurin, Nin et Andrade, organisèrent une insurrection dans toute la Catalogne. L'armée réprima rapidement le soulèvement et environ 120 anarchistes proéminents et communistes de gauche furent arrêtés et déportés sans jugement en Guinée Espagnole. Ascaso et Durruti étaient parmi eux. L'enfant de Durruti venait d'avoir deux mois. Pendant trois mois le gouvernement le retint en prison en Guinée; mais après une intense campagne d'agitation en faveur de sa libération et de celle de ses camarades, ils furent relâchés. Il rentra en Espagne le 15 avril.

Après son retour en Espagne les choses se calmèrent quelque peu pour Durruti. Il semble qu'il ait essayé de s'établir. Mais entre 1933 et 1935, les deux années noires comme on les appela, le gouvernement républicain réactionnaire de Lerroux - Robles fit de Durruti l'objet de persécutions incessantes. Il était traqué continuellement par la police. Pendant quelque temps, il travailla dans une usine à Barcelone et adhéra au Syndicat des Travailleurs du Textile. Il prit la parole dans des meetings publics et prit part dans le travail d'organisation en faveur du syndicat et du mouvement anarchiste en général. Mais il était perpétuellement emmené et détenu par la police sans qu'aucune accusation n'ait été prononcée contre lui.

Pendant cette période, l'Espagne vivait pratiquement dans un état

de chaos, et en octobre 1934 il y eut des soulèvements à Barcelone, à Madrid et dans les Asturies. Ces soulèvements étaient dirigés principalement par des nationalistes catalans aidés des « socialistes » et du Parti communiste, numériquement faible. Sauf dans les Asturies, ces insurrections n'étaient pas bien organisées. La CNT et la FAI se tinrent à l'écart de ces mouvements sauf, précisément, dans les Asturies. Là les anarchistes, les « socialistes », les staliniens et les néo-trotskytes travaillèrent ensemble. En outre, un grand nombre de travailleurs attaquèrent leur vieille ennemie, l'Eglise catholique. Des couvents et quelques églises furent incendiés, quelques nonnes se vantèrent d'avoir été violées. Le palace de l'Evêché et une grande partie de l'Université d'Oviedo furent détruits. Plusieurs prêtres particulièrement impopulaires furent fusillés. Le gouvernement fit appel au général Franco pour écraser le soulèvement. La revanche fut terrible. L'armée tua 1 300 ouvriers, mineurs pour la plupart, et en blessa 3 000. Pendant les mois d'octobre et de novembre 1934, le gouvernement emprisonna, uniquement pour offenses politiques, plus de 30 000 travailleurs principalement dans les Asturies. En outre, en 1934, un parti typiquement fasciste commença à prendre forme et à s'activer. On l'appela la Falange, elle était composée surtout par les jeunes de riches insatisfaits. Ses fonds étaient fournis par des hommes d'affaires et l'aristocratie.

Tel était l'état de l'Espagne avant le soulèvement des généraux en 1936, la révolution et la guerre civile qui s'ensuivit. A la mi-juillet, Durruti fut admis à l'hôpital pour l'opération d'une hernie.

La révolution et la guerre civile

En février 1936, un gouvernement de Front populaire, composé de divers républicains et « socialistes » arriva au pouvoir. Il n'y avait pas de communistes dans le gouvernement ni de sympathisants communistes. En fait, les staliniens n'eurent que 14 sièges sur un total de 470 aux Cortès et le nombre d'inscrits au parti était probablement inférieur à 3 000, soit environ un dixième des membres adhérents à la FAI. Quel que fut son but, le soulèvement

militaro-falangiste n'était pas dirigé contre les staliniens.

Le 11 juillet un groupe de falangistes s'empara de l'émetteur radio de Valence et diffusa une proclamation disant : « Ici Radio Valence : La Falange espagnole a pris possession par les armes du poste émetteur; demain la même chose se produira dans les autres stations espagnoles. » Ceci n'était qu'un commencement. A cinq heures de l'après-midi du 17, le général Franco prit le commandement des troupes maures et des légionnaires du Maroc espagnol et demanda dans un manifeste à l'armée et à la nation de s'associer à lui pour établir un Etat autoritaire en Espagne. Dans les trois jours qui suivirent cette proclamation, toutes les cinquante garnisons de l'armée avec l'aide de la Falange, la majorité des propriétaires terriens, l'aristocratie, la grande bourgeoisie et, bien entendu, l'Eglise catholique (elle-même riche institution) se déclarèrent pour le fascisme. La guerre fut déclarée aux paysans et aux ouvriers espagnols et ils relevèrent le défi.

A Barcelone le soulèvement militaire eut lieu le 19 juillet. Mis au courant, Durruti — dont la plaie encore ouverte — quitta immédiatement l'hôpital et rejoignit les travailleurs sur les barricades. Pendant la soirée du 18, les anarchistes et les trotskytes râflèrent les fusils et la dynamite. Ils s'approprièrent également de tous les véhicules sur lesquels ils purent mettre la main. Le 20 juillet Ascaso et Durruti prirent part à un assaut anarchiste contre les casernes d'Atarazanas. Les forces pro-fascistes se rendirent à une heure et demie de l'après-midi après une longue fusillade, mais Ascaso, l'ami et le compagnon de Durruti fut tué dans ce combat. Après l'assaut des casernes, les ouvriers anarchistes attaquèrent l'Hôtel Colon, tenu par les fascistes. Le siège dura trente-six heures, pendant lesquelles chacune des fenêtres avait abrité un fusil ou une mitrailleuse qui semèrent la mort parmi des centaines d'ouvriers mal armés dans les rues avoisinantes. Durruti fut l'un des premiers à pénétrer dans le bâtiment. Le 20 au soir, le soulèvement fasciste à Barcelone était complètement écrasé. Il n'en était pas de même dans le reste de l'Espagne.

Le jour suivant le président

En interés de la revista

A sus lectores, a todos los compañeros:

La aparición de «Umbral» está en juego. Su déficit en la Administración lo cifra en 20.000 francos nuevos. El hecho es que la imprenta no percibe las aportaciones requeridas para proseguir el trabajo. La Redacción se esmera en presentar la revista en condición superior tanto en los textos como en lo artístico, para alcanzar un mayor relieve. El crédito de «Umbral» se extiende cada día más, pero por contrasentido, las aportaciones materiales disminuyen, por bajas resentidas por motivos de vejez, boicot y algún desinterés por la lectura. Queda, desde luego, el soporte mayor de la publicación, que lo son los centenares de compañeros y amigos fieles a nuestra obra, que es también la suya. Mas su esfuerzo no basta.

En esta situación llega el Pleno Regional de la Zona Norte con la participación correspondiente del Núcleo de Normandía, en el cual, examinada — pero no a fondo — la situación económica de la revista, creyó oportuno recomendar que en adelante se publique un número cada dos meses en lugar de uno cada mes como se venía haciendo. Con ser idea bien intencionada, la misma dejaría el problema irresuelto, pues con la reducción de seis números al

DISCOS

La primera condición del hombre es respetar para ser respetado. No confundir dignidad con amor propio. Estimar el amigo íntegro, nunca inferior o humillado. Para la relación humana ello es premisa obligada.

¿Humor? Bueno. Bienvenido. Pero no broma defecada, agresiva, hepática. Se puede ser inteligente, haber escrito libros y ser un perfecto majadero. Conocemos historia al respecto. Historieta de escarabajos y ratones.

La ofensa jamás ha sido interpretada ironía, gracejo, humorismo. El mordisco no puede equipararse al beso, el pellizco a la palmada. Fuera de curso los hombres de conducta mutilada.

Porque alguien lo dijo: «Hay cosas de buena fe y otros con bastón zancadillero».

DISCOBOLO

UMBRAL

año se reducen consiguientemente las aportaciones.

Aun siendo indudable que el contenido de «Umbral» en bondad nunca se desmiente, no es menos cierto que su presentación clásica no placía. Si bien hay lectores que por su amor a la buena literatura no necesitan de adornos ni garabatos, otros existen gustosos de recrearse la vista con detalles fotográficos o artísticos, y a decir verdad, nosotros consideramos que tanto el sector «detrista» como el «impresionable» tienen razón. La vida es interesante y bella a fuerza de novedades, variaciones y consecuencias imprevistas, y «Umbral», como todo utensilio de ilustración está sujeto a esta ley de renovación que el transcurso del tiempo impone.

De ahí la idea atrevida del Extra marcado con el número 100. Se hizo del mismo la tirada corriente (por apatía de muchos posibles compradores) y ahora los ejemplares sobrantes están en tren de ser agotados. Mil ejemplares más que de costumbre podían haber salido de máquinas con garantía segura — o casi — de ser colocados. Esa ventaja nos ha sido cortada y beneficio material el Extra no aportará ninguno. Gracias que el millón de f. v. que comporta pueda ser devengado a la imprenta, que, dicho sea de paso, se ha desvelado con la Redacción para que el Extra resultara bien, cual todos los compañeros y amigos han comprobado.

¿Cuál es, en suma, el problema de la hora? El déficit; luego, la nueva modalidad a imprimir a la revista.

Criterio nuestro, según experiencia adquirida, es que servir «Umbral» con las anteriores condiciones de formato y estampa será mal recibido por un 50 por 100 de lectores. Reducir la importancia de la revista de 12 ejemplares anuales a seis, es un bajón aplicado a la propaganda. Claro que sin el dinero suficiente la lógica inclina por seis antes que a cero, pero la reducción simple y llana conduciría, a la larga, al cero que tanto se teme. «Umbral» tiene crédito internacional y su desaparición

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 23 de Julio de 1970

ción a todos parecía inconcebible.

Flota también en el aire la idea de convertir en trimestral la revista, dotándola de algunas páginas más y de cubierta que rompa la monotonía del número umbralista llegado al 95, dejando fijado su precio de venta en 5,00 F. A esta nueva sugerencia nada tenemos que objetar, si bien recomendamos a todos, organismos e individuos, que la analicen, lo mismo que la presentada por el Pleno a que nos hemos referido, para una próxima aceptación o para un rechazo desde luego razonado.

La Redacción y la Administración se inclinarán, en todo caso, por la determinación de la mayoría. Pero desde luego, vista la simpatía con que se ha recibido el Extra de «Umbral», la Redacción estima conveniente — y no es sola en su criterio — de sacar dos números de «Umbral» al año en las mismas condiciones de presentación, textos y volumen que el número marcado con el 100, tapas a dos colores (motivo cada vez cambiado, cual lo hacía «Estudios», de Valencia), grabados, una cincuentena de firmas literarias, comprendiendo un paginal igual al del Extra. El precio, es indudable: 10,00 F.,

equivalente a 20,00 al año. Quizás esta modalidad de revista semestral imponga un espacio demasiado largo de un número a otro; pero teniendo en cuenta que no se trata de una publicación de combate, sino de estudio y arte, el lapsus puede considerarse razonable, máxime existiendo la necesidad de una gestión reactiva y de una preparación tipográfica valedera para cumplir, con cierta perfección, la obra de cada seis meses.

En definitiva, los lectores de «Umbral» deben ya notar la no presencia ocasional de la revista. Y es que el golpe de un millón de f. v. nos ha dejado, en parte, anonadados. No por el millón en sí, sino por el déficit anterior y la perspectiva del porvenir.

Problema que se estudiará a fondo, después de las vacaciones, por los organismos correspondientes. Ahora en plena canícula no es posible reunir a todos los compañeros afectados. Un poco de paciencia, y mientras tanto que cada lector de «Umbral» nos comunique su personal criterio, pues es bueno conocer el de todos.



«... Y el mundo no solamente nos da ahora la razón, sino que somos ejemplo para el mundo».

de Solidaridad Obrera, México)

(De un discurso de Franco)

Conferencia del compañero Moro en la Mutualité

Henos aquí, una vez más, en el contacto anual (1). Día de afirmación, día en el que reafirma nuestra convicción que al hombre libertario da su valor y de la dignidad a través de los años y sus vendavales. Y a pesar de los agrios desgajos en los que están cansados de ir por la línea recta atraídos por espejismos engañosos si no son ellos los engañados a ciencia y conciencia. Día también y sobre todo, por nuestra universalismo, de reafirmar la idea, aún al margen de la convicción libertaria, dura a digerir pero necesaria al equilibrio social de una sociedad enferma. Lo que nos traen los días y los años lo confirman. No dejándonos llevar por los ritos y las cábales de nuevos faraones a pesar de la autosuficiencia de algunos jóvenes jenízaros que quieren llevarnos, acaso para ganar galones de capitán, hacia la trastienda de menguados almacenes de baratija, llamándonos momias en el despecho de no haber seguido su línea torcida por lo rebuscada. Hay, entre otras, una momia a la cual seguimos en el camino que nunca claudicó. Quinto Horacio Flaco, para no confundir, cuya carne está fresca a pesar de haber sido embalsamada hace más de 21 siglos: vedla hoy viviente:

La plata es más abundante que el oro; — el oro más abundante que la virtud. — Sin embargo hay quien dice por ahí: — ¡Ciudadano, ciudadano! El oro primero, la virtud después.

Sin barnices decimos nosotros:

— Compañero, compañero, la virtud, es decir, la dignidad de hombre y de libertario, primero, el oro no es nuestro negocio. El oro que se traduce en el oropel de compadrazgos esquinados no va con nosotros.

De Iberia hemos aprendido la entereza formal y a su proverbio austero nos atenemos: «Dignidad, genio y figura hasta la sepultura». Esto último si no alcanzamos el propósito de seguir sin codazos avanzar allí por nuestro camino. Esto sostenemos a 31 años vistos, y los butafumerios de la nueva hornada pierden su tiempo, siendo lo más sensato que se apeen del burro. Y si quisiéramos dibujar un galardón, nada más a propósito la comparación del exilio, en metáfora, con las pirámides de

la antigua Mesopotamia o las del Yucatán. Una grande escalera de piedra avanza sus peldaños pétreos uno a uno hasta la cúspide. Cuando fue terminada, las generaciones que la contemplan después tendrán un motivo de estímulo sin vanagloria, podemos decir que hemos hecho un monumento espiritual de la dignidad humana. Que aprenda quien quiera o quien pueda.

♦♦

Al apagarse el último fuego del incendio social en la guerra llamada de los Comuneros de Castilla, rebelión político-social de tendencia libertaria mucho antes de la letra y sin programa ni ideología así definida porque uno y otra estaban en su consubstancial concepto de vivir personal y social, una vez librada la última batalla en Villalar, resultado de una encerrona más del chivato, ambicioso entrometido Pedro de Laso, en su despecho tenaz por no haber sido nombrado dirigente de los insurrectos comuneros con cuyo cargo hubiera terminado mejor su «trabajo» deleznable, Juan Padilla fue hecho prisionero. En su último gesto que hoy puede ser por algunos tratado de desesperado y que fue en verdad de dignidad entera ante la emboscada de los contrarios y la contra de los elementos de la naturaleza que ciega se confabuló en forma de un aguacero torrencial determinando la retirada de los trescientos lanceros comunales, alzando la visera del casco de su armadura, aguijoneando su caballo, solo se lanzó. Herido, fue capturado y llevado a las mazmorras de Valladolid. Esperando el momento de ir al cadalso escribió dos cartas: una a Toledo, la ciudad que le había nombrado representante comunal; la otra, a María de Pacheco, su compañera, que demostró en los tres meses que siguieron como una apoteosis de resistencia comunalista, la forma acabada de la lealtad a una causa justa y de entereza espiritual y de conciencia rebelde. Después de haber sido escritas, Bravo, comandante de los comuneros de Segovia y él, emprendieron el camino del lugar donde iban a ser decapitados. A Bravo le montaron sobre una mula; a su lado, Padilla a pie; detrás el alcalde Cornejo, del bando de Ronquillo, el Sanguinario y el pregonero. El pregonero pregona al pasar, por la cuenta de Cornejo:

— He aquí la justicia que el rey

(Carlos Quinto) y en su nombre los regentes y los condestables ejecutan contra los gentileshombres traidores y rebeldes.

— ¡Miente el alcalde y mientes tú! — exclamó indignado Bravo al oír tales palabras —. No somos traidores. Hemos defendido el bien público y la libertad.

En respuesta el alcalde Cornejo le golpeó airado con su vara. Como Bravo se dispuso a la respuesta, Padilla le retuvo y le dijo:

— *Bravo, en este mundo los vencedores se cargan de honores y los vencidos son llamados traidores.*

En 1939 la historia se repite. Y la constatación está en el cerebro de todos los que en el exilio no reniegan del pasado y de todos los que, amigos de su causa, que son los de una humanidad mejor, se emplean para que una y otra se realicen. Pero hay algo que va más lejos por esa vereda de la denigración. Quienes obraron lealmente de acuerdo con sus convicciones libertarias sobre la marcha, son motejados de visionarios, de faltos de realismo, de perjudiciados en el sentido, como Trotsky escribió en 1937, de no haber ido a la dictadura, de no haber creado un partido pro-comunista, de no haber impuesto su dominación política, pudiendo hacerlo. Se les critica de forma velada por algunos, de forma destapada por otros. En su léxico amasado con ortigas, son llamados traidores por los traidores, o movimientos que no comprenden la realidad suya amasada con claudicaciones, con influencias barrocas sin querer entrar en más profundidades, como en forma crítica de segunda intención de los que en la casa misma de la CNT española quisieron que continuara el paréntesis, indefinido, de la colaboración bien definida ésta para ellos; borrón de la revolución (de verdad) más abierta de los tiempos modernos, que por la conspiración total y mundial se quedó atrás para vergüenza de los oprimidos. Y como respondió Bravo al alcalde Cornejo: Mienten, hemos defendido el bienestar y la libertad real, y más aún con el «prejuicio» de no querer avasallar el uno y la otra con una dictadura sobre el pueblo, que en fin de cuentas hubiera sido llevar leña para quemar en la pira la CNT y el pensamiento libertario.

Para Trotsky y sus rémoras, como para toda la gama de comunistas autoritarios seguidores de

consignas, la mejor forma de servir al pueblo y la libertad era y es que aquél se haga servil ante el Estado con la imposición dictatorial, que ésta tenga su expansión en el calabozo o ante el piquete de ejecución.

Y resulta que el prejuicio, lo que de cierto resulta prejuicio de malevolencia, clavado con puntas roñosas es el de deformar la opinión nacional y la internacional con el sambenito de inquisitorio tribunal tal que el ensayo libertario ha fracasado desde los llanos ucranianos hasta la CNT española, como lo afirma muy a la ligera con falta de conocimiento teórico y práctico un tal Patrick Sery, en «Combat», de fecha 18 de marzo último, comentando el libro de Daniel Guérin «Por un marxismo libertario». Sin desfachatez, nada puede ser juzgado como fracaso sin haber podido sobrevivir siendo el corto ensayo concluyente, como en España, o no haber podido ni siquiera vivir, como en Ucrania, triturado por la dictadura bolchevique después que sus partidarios salvaron la revolución que Lenin escamoteó.

Y es que los grandes inquisidores se vuelven mezuquinos lanzando a voleo con sus medios sin tasa, la simiente de la calumnia y de la impotencia; con aquella esconden ésta que es la suya. Todo hombre que piensa y siente con nobleza lo sabe, estando al corriente del embrutecimiento tecnocrático - propagandístico y del envenenamiento sistemático, cerebral, que se extiende a la totalidad planetaria.

Trotsky, digo Trotsky, nos dice en el tono de un Zeus despechado desde su Olimpo imaginario y absolutista, con su condescendencia desdeñosa:

«Los anarquistas habrían sido revolucionarios si ante todo hubieran hecho una llamada a la creación de los soviets. (Página 66 de su «Lección de España. Última aventura»). ¿Qué fueron entonces los Consejos de Industria en Cataluña? ¿Y que fue entonces, en el fondo de su estructura como en el de sentido el municipio campesino sino Consejo, es decir, soviets, y esta vez de verdad, con su obra de transformación de la propiedad de la tierra y el usufructo entero del trabajo colectivo al trabajador, que el movimiento libertario en la CNT hizo, teniendo en cuenta dos realidades absolutamente reales: la psicología de gran parte del

(1) Alocución del 19 de abril en la jornada confederal de París.

Nuestra eterna primavera



campesinado y la de ganar la guerra, que representaba ganar la revolución en su forma constructiva? ¿Qué fue entonces la formación, la creación, del Centro de Investigación Científica y el Consejo de Escritores en Barcelona, dentro de la Confederación, con el doctor Marañón (por mucho que su caso se discuta), el ensayista Zozaya, el novelista Zamacois, el geógrafo entusiasta libertario Gonzalo de Reparaz, sin abusar más de nombres de solera hispánica y que no es necesario buscar? ¿Qué fueron los Comités de Milicias Antifascistas? ¡Ah, claro! No fueron consejos de soldados y campesinos dirigidos por el partido bolchevique leninista. Ahí está su mal.

¿Cómo podemos dar seriedad a lo que Trotsky dijo sobre España cuando juzgaba al pijo Alejandro Lerroux un hombre de izquierdas? ¿Cuando después de haber examinado las huelgas revolucionarias de los obreros en 1909, 1911 y 1917 afirma más lejos que en España no existía tradición revolucionaria? Desdén demagógico muy corriente en él. La «razón» que le guiaba se pone al descubierto en un suelto que publicó en enero de 1931 al decir en él que los anarcosindicalistas en España no podrían ir a la cabeza de la revolución mientras no renuncien a sus prejuicios anarquistas. Vaya profeta por eso de la cabeza. Y por lo otro, Lagarto, lagarto. Su dialéctica revolucionaria con relación a España consistía en que los comunistas stalinianos fueran al parlamento para ponerse en relación con las masas. El edificio del gran arquitecto empezando por el tejado sin que sea puesta la primera piedra. Y la CNT, dirigida por tal partido así, o si no, formando ella misma el partido yendo a la conquista del poder.

Estas absurdidades y otras por el estilo de las que acabamos de transcribir se van abajo con el relato tan sólo de lo que pasó entonces, en ese entonces del 19 de julio de 1936.

A las diez de la noche del sábado 18 de julio de aquel año, la sala de actos del Sindicato se la Construcción, de Barcelona, fue llenada como de sopetón de militantes pertenecientes a todos los sindicatos de la CNT para determinar la defensa de la Ciudad Condal y Cataluña ante el momento histórico en puertas. García Oliver, dejamos de lado al personaje Durruti y otro com-

pañero cuyo nombre se escapó de la memoria, venían para informar que habiendo sido llamados por el presidente de la Generalidad, ciudadano Companys, éste dejaba entre las manos de la Confederación Nacional del Trabajo la defensa de Cataluña, de forma incondicional. Decididos a hacer frente al militarismo fascista y a ganar, allí se discutió la posición a adoptar para después; la dictadura, ya sea del proletariado, ya, como se dice, «democracia directa». Ir a la imposición total puesto que la Confederación era, por así decir la totalidad, o llamar a todas las tendencias antifascistas, repartiendo la representación administrativa de acuerdo con su proporción política o social o sindical.

Tres días después, cuando los últimos «pacos» y paqueos, los últimos tiroteos de la reacción negra saltando por los tejados se callaron y la vida entera de Barcelona, populosa entonces de más de un millón de habitantes, estaba por entero en manos de la Confederación y del conjunto libertario, el presidente de la Generalidad de Cataluña llamó a la comisión nombrada en la asamblea magna citada diciendo a sus compañeros textualmente esto:

— La CNT ha ganado, suya es la victoria. Yo me aparto. Si en algo puedo seros útil, a vuestra disposición estoy.

Esto dijo aquél que su gobierno regional en las vísperas enviaba la policía a cachear a los obreros cenetistas, cogiendo las armas que encontraba en los bolsillos de aquéllos que se habían prevenido a la respuesta de la intentona dictatorial que se mascaba en la atmósfera cálida y salitrosa de julio para cortarla.

La guerra civil y la revolución social atrás se quedaron. Y aquéllos que no quisieron ayudar a la revolución a triunfar porque no era de su color o que no tenían ni prisa ni el sentimiento de clase como el de la misión social a cumplir, nada desarrollado, y los otros que por miedo a la revolución social española y por miedo a la guerra, ahogaron aquella.

Y hoy, los que vivimos aquellos momentos sin parejo, sentimos, en doble sentido, caer la lluvia artificial de apóstrofes insensatos fuera de toda realidad histórica al haber querido en lo global viable (dejando de lado las mezquindades individuales) establecer

una sociedad de justicia social y de libertad. He aquí muestra, una entre tantas, de lo que aludimos.

«Los anarquistas españoles, sorprendidos, reaccionan con sus cualidades y sus defectos. Los vemos entonces encerrados en sus contradicciones; obligados a unirse con una izquierda reformista que detestan, intentando (?) hacer reinar la libertad total cuando la guerra exigía un poder fuerte.» (Trotsky a la vista).

«Dilema trágico. Obligados a participar en el poder, los anarquistas miran de salvar lo que pueden de la revolución. Perseguidos, aislados, víctimas también de su irrealismo y de sus disensiones, serán poco a poco en retroceso ante los stalinianos, acorralados en una desgarradora revisión doctrinal.» De donde se sigue que hay muchas maneras de echar palas de cieno.

Los párrafos que transcribimos han sido publicados en la... parte trasera de la pasta de un libro voluminoso que puede ser que sea imparcial, pero que es mal inspirado, aparecido el año pasado en París.

Lo sentimos de veras; ha hecho con su excelente obra mal servicio a lo que manifiesta, sin decirlo, querer. Y se ve muy a las claras en el prefacio, al citar nombres, a cuya obra con sus datos contribuyeron, nombres se personas que dan mucho que desear en cuanto a imparcialidad. Es, pues, una obra inspirada por los parciales. Y aquí llega a cuento, una vez más, la razón que Padilla dio a Bravo, yendo a donde iban a ser muertos por el verdugo y su hacha, orden de los que triunfaron.

Pero amigos y enemigos, una idea, ¿para qué sirve? ¿Para ser puesta en práctica según lo que enseña siguiendo el rigor de su justeza, o para volverse papeles mojados y táctica de tartufos? Se siente lo que se dice ser aceptado y entonces se obra en consecuencia, o se hace lo que se dice sin sentirlo ni quererlo, y en este caso es verdad que los pueblos y los hombres tienden perpetuamente a ser llevados por charlatanes de feria y fiesta ofreciendo duros que son de chocolate mostrando con desparpajo su apariencia. ¿Hasta dónde llega la aberración de los que viven de mentira sitiando cada vez de más corto la dignidad y la nobleza del pensar y del hacer? Hasta el extremo que son motejados de aberrantes los que tocan en serio

su vivir sensitivo y la historia de la manumisión humana, la filosofía del progreso social, moral y mental que todo abarca? Pero amigos y enemigos, ¿dónde está la aberración? ¿Dónde el realismo? En aquéllos que han metido en su sangre, en su corazón y en su cerebro aquello de que el hombre sólo debe ser libre en una sociedad libre de todo sufrimiento, o en aquéllos que en su boca lo meten y que de ella sale como de un gramófono?

No sólo vivimos en un mundo donde lo absurdo es táctica y dirección, si que además, cambiando el sentido, aquéllos que sienten y practican la realidad que debe ser, al alcanzar la posibilidad, son vapuleados de palabra y de obra por los que confabulados en aquelarre grotesco la emplean como mercancía ya averiada, acaso vil, para el alcance de puestos de relumbrón, de situaciones individuales, de pingües beneficios a alcanzar, de intereses particulares que guardan en el fondo de su intención. Alguno se escandalizará. Vaya por delante el proverbio «Del dicho al hecho hay gran trecho».



Entre 1936 y 1945, nueve años de estupidez humana. La estupidez más desgraciada que el animal hombre ha escrito en su historia. Nueve años de vorágine devastadora y, al lado, sucumbiendo, promesas definitivas para la sociedad, como para que el hombre cambiara de sesgo por caminos más abiertos. Nueve años de aplastante realidad entre lo que es y lo que debe ser; nueve años en los que la danza macabra aplastó la prueba de que el hombre puede ser mejor.

Después nada. Peor que nada, el mismo rumbo dislocante corregido y aumentado. La inseguridad, la angustia, la zozobra, lo irracional y lo absurdo, el veneno sutil, las poses tragicómicas, paradas antes del acto final, la falsa interpretación de la realidad, de lo real, en nombre del realismo, supervivencia cansina o pedante o lúbrica o necia, enarbolando el choque de las posiciones falsas. Periodo donde se demostró más a las claras que en ningún otro la talla de la imbecilidad humana: el chantaje,

el amaestramiento, porque pensar da mucho cansancio. Y sobre todo eso, el capital, sea privado, sea de Estado afianzando sus pilares. Continuando en sus manos los hilos del guiñol.

Por eso, la juventud que ha aprendido que la cabeza vale para algo más que para llevar un sombrero o excentricidades de peluquero, reclamando el derecho a rebelarse, queriendo trastocar, o anular o suprimir el derecho establecido a dominar y a adormecer.

Las inquietudes sociales e ideológicas de la juventud estudiantil de nuestro tiempo están alumbradas, sin distinción de matices, por un estado de espíritu que puede traducirse y sintetizarse en aquellos versos que el poeta hispanoamericano lanzó como una exaltación contestataria en la segunda mitad del siglo pasado:

Compasión no ha de haber
con los que oprimen.
Su sangre deje el suelo enrojecido.
Derramarla es virtud,
piedad un crimen.

Pero exaltación no debe decir desesperación, como no debe decir entrar en otros corrales de la misma ralea que contestan. Tienen que saber a dónde van y lo que quieren. Y si con su arrojo y rebeldía, al lado de los trabajadores despertados consiguen un día más o menos cercano establecer una sociedad sin opresores ni oprimidos, que ello resulte de verdad y no para que sus hijos y los hijos de sus hijos se vean en la obligación de enfrentarse como nuevos oprimidos contra nuevos opresores. Que tengan en cuenta los de hoy como los de siempre la intención en la que están impregnados esos versos de aquel representante universal del espíritu rebelde. He nombrado a León Felipe. Oid:

No me contéis más cuentos,
que vengo de muy lejos
y no quiero más cuentos.
No me contéis más cuentos.
Rompedme los espejos,
deshacerme los estanques,
los lazos,
los anillos,
las redes,
las trampas
y todos los caminos paralelos.
Que no quiero
Que no quiero
Que no quiero
que no quiero que se arrullen con
[cuentos,
que no quiero que me sellen la
[boca y los ojos con cuentos
que no quiero que me entierren
[con cuentos.

Por eso no debemos gargarizarnos con el sobado heroísmo espa-

Nuestra eterna primavera

ñol ni con el heroísmo de ningún otro pueblo. Todo gargarismo de heroísmo es una forma del canto del gallo que sea estridente en el corral de Galia o de Iberia o en otro lugar cualquiera del planeta, sobrados de gallos y faltos de armiños, sobrados de asnos y faltos de alazanes; sobrados de cigalas y faltos de ciervos montañeses. En principio, todo heroísmo sale del fondo de la psicología humana como una manifestación de la imprudencia, de la pedantería obvia, que da el envalentamiento ostentoso; o de la pleórica de un espíritu sin riendas en circunstancias fortuitas, que nada tienen que ver con la tenacidad reflexiva en la lucha por el progreso social y humano de convicción, en su acción, constante y sonante. Además, porque el tema, después de ser viejo es de mal gusto. Hay más efectividad en la acción contante de 31 años de presencia organizada, ejemplo de voluntad y convicción del exilio, trabajando porque la idea y la organización que la representa tenaces en su continuación fundamental, continúan, que en cinco minutos haber sucumbido en un zafarrancho. El enemigo secular se ríe de los héroes que se fueron en la barca de Caronte, pagando con largueza el óbolo, si no con los suyos, teniendo razón al temblar y perseguir a quienes con temple no se dan por vencidos ni aun después de ser vencidos. No queremos gallinas, pero tampoco queremos gallos. Nuestro campo puede ser un aprisco, pero nunca un corral; queremos hombres que piensen. No queremos responder a la provocación premeditada y deseada, no queremos ir al terreno que nos invita el enemigo social haciendo su juego. Si héroe hay, es aquél que sabe aguantar, esperando su hora y su propósito, y que no es la «hora de los hornos», explotación macabra e indigna del peronismo fascista, exponiendo en la pantalla con una continuación alucinante el cadáver del «Che», como un *Ecce Homo* a explotar, sino trabajando con perseverancia y tino, dejando de lado la provocación y en su momento atraer al enemigo cuando ha preparado el ambiente y los elementos que puedan determinar el triunfo. Esa es la misión del exilio y no otra. Hoy, tanto como ayer y también como mañana, los libros son más contundentes y peligrosos que los fusiles y los folletos más que las pistolas. Incrustaros esto en la sesera. Que la dinamita cerebral es más determinante que

la dinamita que inventó Nobel. Los impacientes que demuestran tener mucha paciencia parece que no se dan cuenta de que con la primera la otra va de sí mismo. Ved las rebeliones o las revueltas o como las queráis llamar, de estudiantes en España y fuera de ella, como ejemplo. El despertar social y el otro, es España, pasa por el campo del despertar de los cerebros. Puede ser que lo sepáis. Pero hay mucha obra en espera. Es ése el principal papel del exilio, que rueda en mi cerebro y en mi convicción hace más de veinticinco años, tanto como por ello ha trabajado en tal sentido: capacidad del militante, fuego de tizonas gruesos de dentro y fuera del hogar hispano, dejando las fogatas de hojarasca para que de pico a pico den la señal de alerta como en las guerrillas contra todo invasor, de dentro y de fuera, que fue costumbre establecida en toda rebelión libertadora del ibero que no fue servil.

**

El Cristo clavado en la cruz, en su cruz de renuncia y de obediencia a la humanidad de Occidente que se ocupa en adorarlo; a ella atado por la Iglesia romana y católica como por sus sucedáneos. A la sombra de la igualdad social y espiritual propagada en nombre del mito, se implantó la jerarquía cerrada, la tónica autoritaria, la infalibilidad del papa todopoderoso, representante de aquel que dijo que los hombres eran hermanos. De igual modo, al vuelo manumisor (?) de Carlos Marx le sucede la pesadez de los tanques orugas. Como los cristianos y sus simpatizantes y sus dominados, los marxistas, y sus simpatizantes y sus dominados, en un mayor campo de dominación se ven clavados entre la hoz y el martillo. Así, la humanidad tiene la continuación en su desgracia, acogotándose. Por la indiscutibilidad, infalible también, de los preceptos textuales y sobre todo interpretativos de los sacerdotes marxistas, imponiendo las consignas de obediencia ya que los exégetas y los representantes del mito siempre tienen razón. Y aquél que les contesta se ve repudiado, ejecutado por el frío en Siberia o en otro lugar de otra forma. No obstante, el título de camarada tiene el sustituto equivalente del hermano. Pero la jerarquía también se manifiesta rígida, el autoritarismo de rigor y la autoridad temporal indiscutible.

Los exégetas comentadores sagrados o desconsagrados del marxismo cual Henri Lefèvre, dicen que, siendo que la humanidad está compuesta de lo humano y de lo inhumano, preciso es emplear lo inhumano para salvar lo humano. Y bien se ve cómo se sigue este precepto empleando lo inhumano, para afianzar su verdad absoluta, su dogma. Esta constatación dialéctica (siempre la sacrosanta y escabrosa dialéctica) nos lo explica llevándose al rango de verdad racional: Cito: «El hombre no puede desenvolverse sino a través de las contradicciones; entonces lo humano no puede transformarse de otra manera que a través de lo inhumano.» No sigamos, nos ocuparía mucho tiempo. El frente, el pensamiento libertario afirma que entre lo humano y lo inhumano hay un tabique, tabique que lo humano debe y tiene que derrumbar con la cultura, que es una piqueta, si es noble y leal, que lo inhumano aprenda a percatarse de las fuerzas espirituales y sensitivas que duermen en el fondo del humanoide aun siendo inhumano, que aprenda a descubrir a amarlas, a quererlas suyas, para realizar la síntesis humanidad en su fondo liberándose de todas las trabas psicológicas adiantales y de educación malsana, a las que contribuye el comunismo, marxista, leninista, stalinista, trotskysta, maoista, en grado superlativo.

Y es ése es el fondo de la filosofía de la historia, aparte del dogma marxista y antes de él, apartada del catolicismo, que es un forunculo enorme que empieza tan sólo a secarse. Ese es el camino penoso y lleno de guijarros de la historia, que nada tiene que ver si no es para su explotación, con el materialismo dialéctico ni con las conclusiones marxistas del materialismo histórico que, desde luego, no fue Marx quien lo inventó sino el anarquista y economista inglés Tomás Hodgskin, respondiendo a Ricardo, mejor y antes que él; a quien Marx desempolvándolo del museo londinense copió o plagió y adulteró, ejecutando un adulterio, orillándolo a su psicología de autoritario teutón.

Y por una reminiscencia ancestral o antepasada, creyéndose la reencarnación de Jehová.

Preciso y necesario es que empecemos a deshinchar un globo, a deshacer un mito. Marx no hizo más que plagiar, desarrollando las ideas de otros.

Así, la dictadura del proletariado, tristemente famosa, la saca de Babeuf con su socialismo o comunismo cesariano en la cons-

piración de los iguales. Su socialismo científico fue una idea, un término, y una teoría social que Constantino Pecqueur expuso y desarrolló en 1839; Marx y los marxistas la hicieron suya. De Sismundi plagia la teoría de la concentración de capitales, según la cual, todos los que han consultado a Marx, lo saben, los ricos serían más ricos y los pobres más pobres. De ella saca Marx una parte de la evolución económica de la historia. Para los críticos Sismundi (del cual tenemos en cartera un montón de números instructivos y exposiciones que Marx hizo suyas) era juicio pesimista y reaccionario. Para Marx y los marxistas una apreciación revolucionaria. Como la historia no les dio razón la meten en el desván.

La tan traída y llevada «plusvalía», piedra angular de «El Capital», gloria del léxico marxista, es de Ricardo, que la emplea como justificación de lo injustificable y, sobre todo, de Hodgskin, que la emplea al desarrollar su texto anarquista, de injusticia social.

Su famosa entre las famosas teorías del materialismo histórico, cimientos del marxismo, se encuentra en la exposición filosófica, económica del anarquista inglés Tomás Hodgskin, acaparando algo del otro anarquista utopista, éste francés, Carlos Fourier. Se debe a Hodgskin por entero. Quien asqueado de la disciplina más que cuartelera que su padre le impuso al llevarlo como grumete a la marina mercante inglesa, yéndose asqueado de la disciplina dominante y de la que él mismo sufrió, publicó en 1813 su diatriba, «Ensayo sobre la Marina naval». Haciéndose por su causa anarquista y rígido antigubernamental, contra todos los gobiernos; toda su vida y toda su obra la empleó de un lado a combatir todo gobierno y, sobre todo y principal a exponer su teoría del derecho natural antes y contra todo derecho positivo y legalizado. Apartándose de Malthus, zarandeando a Ricardo, a Owen y a Bentham, estando de acuerdo con las teorías de William Goldwin, en 1825 publica «Defensa del trabajo contra la opresión capitalista». Un año antes, en 1824, su amigo y condiscípulo, acaso dirigido ambos en principio del ala izquierda ricardiana, había publicado «Encuesta sobre el principio de la riqueza». En la obra citada de Hodgskin, como en todos sus ensayos y artículos de revistas, no dejó de exponer y argumentar su filosofía económica del derecho natural en la historia. Su teoría, original del materialismo histó-

Nuestra eterna primavera

rico. Hodgskin expone el derecho natural a la noción partidista del burgués, del derecho positivo y práctico. Y en su crítica anticapitalista, la primera, que es un episodio de su anarquismo según Harlévy, considera que existen leyes naturales justas, viendo una injusticia manifiesta en la distribución de las riquezas, venidas de la explotación del proletariado, siendo esto un accidente histórico que la misma historia subsanará.

No hizo mucha mella su teoría del materialismo económico de la historia, y sus obras como las de William Thomson entraron en los archivos del Museo Británico, 20 años después, como en la novela célebre de Alejandro Dumas, Marx y Engels las descubrieron y con ellos hicieron suerte. Devorándolas por así decir, Marx se inspira para exponer su interpretación económica o materialista de la historia. Vaya tropezón. Con el material cogido de Babeuf, de Pecqueur, de Sismundi y de Ricardo, vedle aquí exponiendo su teoría que se vuelve religión. Como siempre ha ocurrido. Ya lo dijo Fontanela: «Dadme diez imbeciles y yo fundaré una religión» a una señora que le pidió una explicación sobre la pluralidad de los mundos.

Marx la desarrolla según la escuela hegeliana, dejando de lado su teoría del espíritu universal, pero bajo la influencia neohegeliana de Bruno Bauer y el realismo cabal de Feuerbach; los dos, anarquistas alemanes.

Viéndose tan a las claras la fuente donde había bebido y la tahona donde cogió su pan, Mr. y Mrs. Web dicen en su «Historia del Trade-unionismo»: «El discípulo ilustre de Tomás Hodgskin, Carlos Marx...».

Y ahora ¿qué consecuencia y resultado alcanzamos? Dejemos la palabra a Alberto Camus, desde la tribuna de «L'homme révolté»: «El sueño profético de Marx y las potentes anticipaciones de Hegel o de Nietzsche han terminado por suscitar, cuando la Ciudad de Dios fue arrasada, un estado racional o irracional, pero en los dos casos terroristas.»

«La nueva Iglesia está de nuevo ante Galileo, para conservar su fe para negar el sol y humillar al hombre libre.»

Todo empezó en la génesis marxista. Proponiéndose ir al Estado para acelerar su anulación. Tal fue su interés primero, en teoría. En práctica, cuando lo consiguen lo sirven, y sirviéndose ellos de él, van haciendo que las masas que allí les llevaron

fuera más serviles, por imposición, que antes.

Habiendo cuenta de esta realidad constante sin vuelta de hoja, podemos afirmar que son los conquistadores conquistados por su conquista. No puede ser de otra manera. El Estado será mientras exista, la clase del mal. Y la política de partido su arma y su herramienta. Por eso preconizamos la libre organización de los productores en sindicatos y en municipios libres inspirados en la tónica libertaria. Fuera de ahí, por el momento no hay salvación ni habrá paz entre los hombres y entre los pueblos.

Los marxistas siempre nos hablan de su realismo socialista que, según ellos, es el socialismo realista. Y ocurre en verdad, verdad de 18 quilates, que nada hay menos realista ni menos social ni menos socialista que esa realidad de púrpura y de tramoya. Queriendo hacer un dogma, otro aún, del realismo que se enfrenta contra todo dogma, eleva la irrealidad al cubo. Es la desfachatez y el sofisma, es la historia escrita con una escoba.

Yendo más lejos que la divina encarnación con su bendita dialéctica; y de ella, el padre putativo del socialismo ha puesto de moda la quintaesencia del argot desenvuelto, pero de hermética aritmética. Son los tratados enrevesados que nos envían como hacen los sumos sacerdotes del catolicismo, empeñados en demostrarnos que lo blanco es negro y viceversa en un prado envallado. Estamos en la era de los embaucadores simbolizados por el rábano, y pido perdón a la raíz de la tal planta, que nada tiene que ver con la filosofía marxista.

Y es el caso que ya empiezan, por lo mucho que se redunda a sacudirnos los riñones esos superrealistas empleando el sedicente irrealismo libertario español como pimiento a sus platos indigestos.

Ese realismo empleado como estribillo nos ha llevado a siglos sin cuenta de ignominia. Realidad disfrazada de realismo, realismo que quiere amortajar la realidad con piruetas de saltimbanquis, de funámbulo danzando en la cuerda floja. Ved aquí adónde nos han llevado sus pases magnéticos, maléficos, conjurando el irrealismo libertario, a ponernos en regla con la sociedad y con el realismo talentoso; las ideas-fuerza y los motivos-motores en tantos siglos de búsqueda de la emancipación obrera y humana, anestesiados. Libertad, justicia social, fraternidad, igualdad,

son purstas como elementos raros del pasado, y vaciadas de su sustancia. He aquí la realidad de su realismo.

Libertad:

En nombre de la libertad, la libertad es encarcelada porque no es posible enterrarla.

Justicia:

En nombre de la justicia, la justicia se prostituye o se vende a quien mejor paga con el fiel de la simbólica balanza en manos del poder. El símbolo se hace sonámbulo.

Igualdad:

En nombre de la igualdad, la igualdad (hija del socialismo), los líderes o cabecillas cabalgando sobre el descontento popular y proletario, la transforman en escalera social. Resultando mentidero político a beneficio del medro egocentrista, y la igualdad se vuelve tela de araña de jerarquías concéntricas, tela tejida con pedanterías indiscutidas, con disciplina de compás.

En nombre de la fraternidad, la fraternidad se vuelve irrisión; grandes gestos comediantes, corteza de calabaza secada al sol y puesta a la venta en el mercado de la vanidad.

Y fraternidad es delectación de la delación. Es el beso del trabuco y el abrazo del vergajo.

Revolución:

La República es el frontón de la extravagancia en esta civilización de cibernética y de cornetín de órdenes, de almoneda y subasta de todos los humanos en nombre de la humanidad invocando la revolución. Todos hablan y hacen hacer a los otros en el cuarto de banderas, que las naciones se hagan cuarterones si no pueden tragarlas de una sentada, enarbolando el motivo motor: revolución. Y en nombre de la revolución, la revolución se frena o se desvía hacia pantanos sin compuertas, hacia balsas quietas productoras de miasmas. La explotan y después la aplastan. La revolución desemboca en la claudicación.

En otro tiempo el camino de la revolución tenía por meta la redención. Hoy, por obra y tráfico de los que la halagan para montar y de la clase trabajadora que echó su brújula a un pozo, la revolución se orilla hacia la rendición. La redención obrera y la humana están en un páramo mental, y allí es violada. Y de ese violo sale la rendición. Luego se la insulta, pero la glorifican, como a la Virgen María. Y así la mistificación tiene como compañera la mitificación; el mito es engaño, el engaño mito. En nombre de la mistificación mar-

xista, socialismo no es socialismo, comunismo no es comunismo.

Como en la desnaturalización de la naturaleza, todos los vocablos que son llave y puerta de un más y mejor natural vivir son desnaturalizados y pierden su sentido. Libertad y justicia social. Justicia a secas, fraternidad, igualdad. Y con ellos aquélla que es medio y camino para su alcance. Revolución. Palabras de escamoteadores que a fuerza de manosearlas para hacer tinglados perdieron su valor normal y natural.

Para que los narcotizados se desnarcotícen, hay un medio, con una invitación: que lean «Las juventudes libertarias en España.»

¿Cómo la humanidad podrá alcanzar una sociedad donde el vivir sea humano, con un socialismo inhumano, jerarquizado, autoritario? ¿A dónde la salvación por el marxismo? En el infierno de la dictadura dicha del proletariado. Que es glorificada, como glorifica el exégeta y el jerarca católico el sufrimiento y la pena; la obediencia a los que mandan, si está en loor de santidad, en este valle de lágrimas, condición particular y primera para alcanzar el paraíso. Que en los católicos no se encuentra en ninguna parte si no es en su abstracción, en su camelo. Y los marxistas se encuentran en la anarquía, empleándose con saña en destruirlo. Unos y otros mienten con un aplomo escalofriante.

Por ese camino, jóvenes que embelesados seguís a Marx, entusiasmados por textos, frases, discursos y poses de atuendo teatral en la liturgia marxista creís estar seguros de hacer obra revolucionaria. Lo creéis, como los jóvenes católicos creen con toda seguridad que en el catolicismo está la salvación y en el Cristo la redención.

Todo movimiento de juventudes que busque el socialismo debe tener en cuenta que se asiente antes, sobre la marcha y después en el respeto a la persona humana y en la libertad sin trabas. Y también que un hecho revolucionario no lo es por lo que quiera destruir sino por lo que construya. Bien lo sabéis. ¿Estáis seguros entonces de que vuestras luchas, vuestras rebeldías como vuestras ilusiones van por buen camino, serán como vosotros queréis? ¿Habéis meditado que el socialismo no puede ser autoritario sin negarse a sí mismo? ¿Que socialismo y autoritarismo son dos vocablos, dos contenidos que se repelen entre sí? ¿Que se dan de patadas en la forma como en el fondo? A poco que déis una ojeadita sobre el planeta veréis

Nuestra eterna primavera

hasta qué punto se puede constatar. En nombre del socialismo, el socialismo se anquilosa en nuevas formas autoritarias, en imposición del partido monolítico guardador de la gran revelación. La revolución ha parido la revelación; la revelación ha parido la sumisión. Egipto sigue tan miserable en todos los sentidos en nombre de Marx y por la vara de Nasser como en los tiempos faraónicos en nombre de Amon por la vara de Tutankamon, pongamos por caso. Las masas adorando nuevos dioses y nuevos amos y el socialismo resultando una palabra hueca, vana de sentido como de realizaciones positivas sociales y humanas. Rocker lo ha dicho ya: «O el socialismo ha de ser libre o no existirá.» Y no hablemos de Rusia, cuando tanto ya se ha dicho. Como del progreso, falsario, cualquiera que sea su calidad y su cantidad material en España. Que aunque verdadero fuere, nada tiene que ver con el régimen de cadena, no siendo Franco quien lo ha hecho y ni siquiera inspirado.

No pretendo descubrir el Mediterráneo ni inventar la sopa de ajo si os digo que la primera condición del socialismo es crear, formar, el hombre socialista y no la masa socialista. El hombre socialista, va de sí mismo, debe ser según lo que por socialismo se entiende y se comprende. El socialismo tiene en sus entrañas libre arbitrio sin peros burgueses, colectividad sin imposiciones y sin clases, emancipación de la persona humana en libre curso a su iniciativa, libres formas de organización en las actividades sociales, económicas y morales en concurso constructivo y común ya que el socialismo, esencia y expresión del desenvolvimiento natural del hombre que es un hombre, que es un animal social, tiene que desenvolverse como la naturaleza lo concibió y cuyo estado determinó el progreso alcanzado aunque el tal sea imperfecto y hasta estúpido. Recalco, estúpido en la cuenta larga de sus conclusiones como de su haber, causa de que el socialismo naciera y luchara, y sobre todo, para la anulación del Estado, fuente de todo mal, hiedra parasitaria que ahoga al árbol social. Por eso, como herramienta de podar, vino el socialismo. Marx y Engels, su alter ego, proclamaron, aunque con sordina, como término apoteósico la eliminación del Estado «que es una máquina de opresión de una clase por otra.» Y para ello Marx inventó la anti-

tesis que resulta antidirección: la dictadura del proletariado. Que afianza el Estado mejor que no lo concibió la burguesía. De tal manera que tanto Hitler como Mussolini, bebiendo en las fuentes de Marx y de Stalin implantaron la forma más odiosa del Estado. La síntesis resultó tergiversada en la forma de un partido que se arranca los cabellos pensando en la forma de no ser partido. Partido de dominación secular, permanente. Y el Estado entidad sacrosanta. Inútil presentación ejemplos. Los tenéis a montones.

El socialismo, siguiendo a Marx, continúa la siembra de explotadores. En primer lugar la explotación de la cantidad humana. Cuando el socialismo se aparta de su misión, cuando es una parodia, enfriando a quienes en él han creído. Cuando, como dice Mauricio Clavel, se va a la deriva si no en el sentido opuesto a su fin, a su finalidad. Esto es, según se ven sus actos, su dialéctica, hermosa casquivana, por su dirección de interpretación marxista.

Marx creía acaso estar en lo cierto. Pero, inflándose de términos copiados, creyendo o suponiendo tener la clave de la verdad absoluta según sus partidarios, creó un absolutismo a lo Fernando VII. Hubo al terminar la guerra, en 1945, algo como un flujo marxista, y muchos suponían que la humanidad de occidente había alcanzado el fin de sus penas y aunque coja, la justicia social, la igualdad económica como la social y, sobre todo, la libertad, habían llegado. Una ilusión trepidante se albergó en el espíritu de los trabajadores del músculo y del cerebro que por ella tanto dieron. A continuación siguió una decepción, también trepidante. El paraíso, una vez más, se perdió en veredas desorientadoras o contrarias. Los que con cerebro despierto y entusiasta propagaron la nueva definitiva, y los que por ella lucharon, cuando no murieron, se apartaron con un regusto de ceniza en el paladar. Son las cenizas de «La zarza ardiente», que se tradujo en «El Cero y el infinito», en «El yogi y el comisario», después de haber pasado por «La cruzada sin cruz». Y sin embargo el camino verdadero del socialismo se había trazado y estaba esperando; y lo desdeñaron. Siempre pasa eso en amores. Las grandes verdades, aunque simples, son hechas para lamentarse después. Pero esta vez ni eso. Lo cual da la medida de la

mentalidad de este tiempo. Simple como un plato de patatas, por su sencillez la despreciaron y ello proporcionó crisis de estómago y úlceras. Vino el reflujo. Solos y mitificados en la orilla del mar marxista quedaron los pescadores buscando el proyecto de su mitificador trabajo, y los mitificados en lenguaje corriente, pescados. Y hoy el comunismo libertario, el verdadero y lógico comunismo, guía de la esperanza, aguarda en la orilla de afuera de los corrales donde unos y otros siguen aguantando los manteos sanhopancescos, más reales y grotescos que los del mismo Sancho Panza.

Pero he aquí que ha llegado el momento de despertar y de mirar en el horizonte social la estrella polar para guiarlos el pensamiento libertario. Muchas penas pasó la humanidad, muchas penas pasaron los hombres. Muchas penas pasarán. Pero ya lo dijo el poeta hace docenas de años:

Podéis dar al hombre tantas penas — como flores halléis en un sendero; — las ideas no se atan con cadenas, — el espíritu no tiene carcelero.

FABIAN MORO

CHISPAS

El estribillo: «¿En qué situación quedo?»

Amigo, a los 50 años (término medio) uno está en edad de responderse a sí mismo.

Quedas, compañero, en la situación que te plazca.

Busca el compañerismo y te encontrarás a ti mismo.

Expulsiones, autoexpulsiones, separaciones, inconvencias: problema único fácil de resolver con una conducta libertaria estricta.

Antes de saltar de la cama, reflexiona compañero.

El que sale de casa no lamenta estar fuera de ella.

Se regresa al hogar no para romper sillan, sino para recomponer las anteriormente rotas.

«¿En qué situación quedo?» no es pregunta verídica.

¿En qué situación te has metido?

Porqué Montpellier, Marsella, París, Burdeos y suma y sigue.

Si no, con las manos en los bolsillos unos, y laborando otros, el mundo queda lo mismo.

Cuanto cuesta llegar a la Luna

EL costo del aterrizaje en la Luna se eleva a una suma entre 3.500 y 4.000 millones dólares, dependiendo naturalmente de quien lleve la cuenta y cómo.

La Administración Nacional de Aeronáutica y del Espacio estima que el costo del Apolo 11 es de 350 millones de dólares, aunque esta figura francamente omite los gastos federales destinados a la investigación espacial y desarrollo del programa, capital para la construcción de instalaciones en tierra, incluyendo las de los cohetes Mercurio, Géminis, etc.

De acuerdo con los cálculos oficiales, la suma de 350 millones de dólares podría distribuirse así: 185 millones para el Saturno, 55 millones para el Comando de Servicio del Módulo, 40 millones para el Módulo Lunar y 70 millones para los gastos operacionales.

Los costos de investigación y desarrollo del programa son difíciles de calcular exactamente. Por ejemplo, los contratos otorgados por la NASA a la Grumman Aircraft Engineering, para el diseño y construcción del Módulo Lunar, totalizaron 1.700 millones de dólares.

Esta cantidad incluía la construcción de 15 módulos lunares, 10 módulos de prueba que no están en condiciones de volar, instrumentos de alta precisión para la nave espacial y dos simuladores de vuelo.

Este número de unidades, por consiguiente, constituye el costo actual del LM que aterrizó en la Luna: 40 millones de dólares, que es el costo marginal del modelo destinado para el vuelo; 64 millones, costo de cada uno de los módulos de vuelo y prueba; 113 millones, costo de un módulo en condiciones de vuelo, o sea un total de 1.700 millones de dólares, cantidad que hubo de ser invertida para desarrollar y llevar a la práctica el Módulo Lunar.

La NASA en sus once años de existencia, ha gastado hasta el momento en que fue realizado el vuelo a la Luna 38.250 millones de dólares, incluyendo 23.000 millones para realizar el vuelo tripulado, 5.200 millones para operaciones de ayuda, 1.100 millones para la investigación espacial en general, y 900 millones para tecnología aeronáutica.

Cerca de las dos terceras partes de esta suma total, o sean 24.000 millones de dólares, se reconocen como el costo del programa Apolo. Sin embargo, esta cantidad no incluye los 2.750 millones invertidos



dos en el vuelo del Mercurio, tripulado por un solo hombre, y el Géminis, que condujo a dos, que fueron indispensables para ganar experiencia y confianza en los vuelos espaciales, así como en los programas Surveyor y Orbiter que también rindieron valiosa información sobre el aterrizaje lunar.

El costo de algunos de estos programas incluyó capital para la construcción de, por ejemplo, facilidades de rastreo que se utilizaron en el Apolo, pero no incluyó los 24.000 millones del costo total del programa.

Se observa que aproximadamente dos mil millones de dólares in-

vertidos en equipos menores de funcionamiento ordinario y compra de tierras para el programa Apolo, pueden seguir teniendo utilización en los próximos programas espaciales, de acuerdo con William E. Lilly, administrador-tesorero de la organización NASA.

Las bases espaciales en tierra seguirán utilizándose mucho tiempo después de completar el programa Apolo, dijo Lilly al referirse a los costos totales de la conquista lunar.

Afirmó que en su concepto el costo estimado del aterrizaje lunar y de otros nueve que están proyectándose como parte del pro-

grama Apolo, se elevará aproximadamente entre 1.500 y 2.000 millones de dólares cada uno, si se fuera a hacer un cálculo de los programas de investigación y desarrollo. Pero explicó que se trata simplemente de una suposición, porque es difícil decir qué suma exacta se va a gastar en estos programas.

La NASA es solamente una de las muchas agencias federales que están gastando dinero en cuestiones espaciales. El año pasado, por ejemplo, un total de 144 millones de dólares fueron invertidos por los Departamentos de Agricultura, Interior y Comercio y la Fundación de la Comisión de Energía Atómica para investigaciones espaciales. En adición, el Departamento de Defensa gastó más de dos millones de dólares el año de 1968 y ha gastado un estimado de 20.000 millones en cuestiones espaciales durante los últimos quince años.

RICHARD D. LYONS

F. L. de Perpiñán

Esta F. L. tiene a bien comunicar a todos los compañeros que para el día 2 de agosto tendrá lugar una salida a Vinagrau. Los autocares saldrán a las 7 de la mañana de la plaza Arago.

**

Para el 9 de agosto asamblea ordinaria en el local social, rue Den Calce a las 9.30 de la mañana, quedando invitados a la misma todos los afiliados.

El 15 de agosto, salida a Argelès-Plage, a la cual invitamos a todos los compañeros veraneantes en nuestra localidad a asistir a la jornada de confraternización que realiza la Comisión de Relaciones.

Salida de los autocares a las 7 de la mañana en la plaza de Arago.

Para inscribirse: Los compañeros Picón y Jiménez son los encargados de ello.

GRAN JIRA INTER REGIONAL

EN EL VIEUX MOULIN PONT DE TAVERNES (GARD)

Organizada por los Núcleos del Hérault - Gard - Lozère y de Provenza, de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio (A.I.T.), tendrá lugar el domingo día 26 de julio 1970, en el lugar más arriba indicado, cercano de Alès.

- Juegos infantiles.
- Música variada.
- Baños.
- Bebidas frescas y Tómbola pro-España oprimida.
- Comida campestre.
- Charla de actualidad a cargo del compañero Isaac Peral.
- Radio-crochet.

Las Comisiones de Relaciones de ambos Núcleos, como de costumbre, esperan una asistencia masiva de todos los afiliados de todas sus respectivas Federaciones Locales, acompañados de sus familiares, amigos, simpatizantes y emigrados en general, para dar el realce que se merece a la primera Jira en concurrencia y ambiente que se celebra en el exilio, y conmemorar dignamente las históricas jornadas de julio del 36 en las que el pueblo hispano supo, valiente mente, defender la libertad en España.

¡Todos a la Jira inter-regional de la C. N. T.!

Servicio de librería

Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolución ideológica y política, 1928-1957)	21 00
Bakunin: «Dios y el Estado	10 00
Jorge Semprun: «La 2ª mort de Ramon Mercader	28 00
«Los amantes de Verona», Jean Godeau	5 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis	4 00
«Antología de la poesía occidental»	25 00
«La ciudad de la niebla», Pio Baroja	6 00
«La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros	3 50
«La civilización de España», Treud	6 50
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio	6 50
«Clases sociales en el Uruguay», C. Rama	17 00
«Clerambault», Romain Rolland	5 50
«El clima hace el hombre», C. A. Mills	6 00
«Columna entre ruinas», Relgis	4 00
«La colina Februry», Victoria Lincoln	6 00
«Colmillo blanco», Jack London	5 00
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch	5 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland	6 00
«Comedias y entremeses», Cervantes	3 00
«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián	6 00

Rincón del bibliófilo

por V. MUÑOZ

COMUNICADOS

NOTA ADMINISTRATIVA

Estando en periodo de reclamaciones hasta el 30-6-70, rogamos a paqueteros y suscriptores de la Metrópoli y del Extranjero, hagan lo posible para ponerse al corriente de pago. Téngase presente que tenemos necesidad de recuperar todos los envíos de Prensa, lo mismo que de Librería. En particular esperamos no haya atraso en el pago del N° 100, Extra de «Umbrales». Los paqueteros debieran satisfacer el total de los envíos, y no abusar como algunos de los descuentos. Tenemos muchos compromisos a los cuales hay que hacer frente, y nos es de urgencia recuperar cuanto está pendiente de pago.

Esperamos que tanto correspondientes como suscriptores se harán cargo de nuestro ruego para la correspondencia que solicitamos.

NUCLEO DE PROVENZA

Domingo día 26 de julio, gran Jira inter-regional, organizada en común con el Núcleo del Hérault-Gard-Lozère, en el «Vieux-Moulin», Les Tavernes (Gard).

F. L. DE MARSELLA

Organiza autocares para la Jira del 26 de julio. Inscripciones todos los días de 8 a 12 y de 17 a 19 horas en el local social, 12, rue Pavillon, 2° piso

La salida de los autocares se efectuará desde el Cours-St-Jean a las 6 en punto.

Precio de la plaza (ida y vuelta) 11 francos. — *El secretariado.*

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 26 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	15 195 00
Jaime Giné, Huilles	20 00
Reg. Catalana, Agrup. de París	500 00
F. L. de Drancy, recaudado	160 00
F. L. de Drancy, fondo	20 00
José Bescós, Albi	20 00
Compañera Santos, Noy-sy-le-Sec	10 00
P. Peralta, París	10 00

Total 15 935 00

86. — Yo, no obstante, creo que algunos de dichos libros han envejecido, en los ejemplos que citan y que también aquí hay que ponerlos al día.

— Esto es ya comprensible de por sí. Si nosotros reeditamos una obra que fue editada, por ejemplo, hace cincuenta años, se sobreentiende que hay que ponerla al día en el aspecto de las notas, de ciertos ejemplos complementarios que se pueden incluir en las notas, etc. Por ejemplo, si nosotros releemos el magnífico libro «El Dolor Universal» de Sebastián Faure, notaremos que se basa en una bibliografía del siglo pasado. Labor de los nuevos editores de este notable libro será añadirle notas complementarias en el aspecto bibliográfico atañentes al presente siglo. Pero esto es natural. Por ejemplo Max Nettlau cuando reimprimía cualquiera de los libros suyos, siempre lo ponía al día.

87. — ¿Consideras importantísima la obra escrita de Sebastián Faure?

— En efecto, lo creo así. Sus tres obras principales: «El Dolor Universal», «Temas Subversivos» y «Mi Comunismo» deberían reeditarse y difundirse por doquier. Creo que aquí también habría que cambiar el título a su utopía, pues la juventud de nuestros días que la leyera tal vez creyera que dicho «comunismo» no es otro que el que propagan los bolcheviques. Cambiar el título y explicar el motivo en un nuevo prólogo. Hay tantos nuevos títulos adecuados, por ejemplo: Mi utopía, Acracia, etc.

No comprendo esas razones

... Por más que miro, no veo Las razones que se exponen, Para fundir en cañones, Ese inmenso dineral.

Que nadie sabe contar, Las cifras de mal agüero, Que gasta el mundo entero, Para poderse matar;

Tendría la Humanidad, Para vivir sin desvelos; Mil años sin trabajar, Con ese dinero.»

(Extractado del «Romancero Español», por Horizontes.)

88. — ¿No consideras también importante la gran realización de Sebastián Faure, «La Enciclopedia Anarquista»?

— Por supuesto que sí. Como toda «Enciclopedia», no obstante, se trata de una obra de colaboración en donde escriben diversas plumas. Precisamente, lo que hace la redacción actual de la «Enciclopedia Anarquista» es lo más lógico, es decir, ponerla al día. No otra cosa hubiera hecho el mismo Sebastián Faure de haber vivido en nuestros días. Me refiero a la edición en español de «La Enciclopedia».

89. — ¿Qué opinas tú del comunismo de Estado?

— Existía ya antes de Marx, pero fue a partir de Marx cuando tomó «carta de ciudadanía» en el mundo. Considero que el advenimiento de Marx al campo de las luchas sociales, ha retrasado el proceso revolucionario -evolutivo por lo menos, en un siglo. Entiendo que el bolchevismo es el fenómeno más contrarrevolucionario y regresivo que, hasta ahora, ha registrado la historia.

90. — ¿Según Jean Grave, qué es lo que quieren los anarquistas?

— «Los anarquistas quieren la transformación completa de la Sociedad, el bienestar para todos, la nivelación de las desigualdades, la abolición de la explotación del hombre por el hombre, la libertad más completa para todos».

91. — ¿Y según Kropotkin?

— «Los anarquistas quieren la libertad más absoluta, la satisfacción más completa de las necesidades humanas, sin otros límites que las imposibilidades naturales y la obligación de respetar las necesidades de sus semejantes. Rechazan toda autoridad y todo gobierno y en todas las relaciones humanas quieren sustituir la sanción e interpección legal y administrativa por el libre contrato, perpétuamente sujeto a revisión y cambio».

92. — ¿Y según Albert R. Parsons?

— «La Anarquía es el antigobierno, el antilegisador, el antidictador, el antipatrono. La Anarquía es la negación de la fuerza, la eliminación de toda autoridad en los asuntos públicos; es la negación del derecho de dominio de un hombre sobre otro».

93. — ¿Y según Ricardo Mella?

— «La Anarquía es simplemente la libertad total: libertad de pensamiento, de acción, de movimiento, de contrato, basada en la más

completa igualdad de las condiciones humanas».

94. — ¿En que año se publicó el famoso «Primer Certamen Socialista»?

— Se publicó en Reus el año 1885.

95. — ¿Cuáles eran entonces las aspiraciones de la Federación de Trabajadores de la Región Española?

— «Sus aspiraciones se condensan en estas palabras, Anarquía, Federación y Colectivismo» (ob. cit.).

96. — ¿En cuántas partes se dividían los trabajadores españoles en 1887?

— Según «El Productor» de Barcelona (órgano a la sazón de los anarquistas colectivistas de España), se dividían en cuatro partes: anarquistas colectivistas, comunistas libertarios, posibilistas y adherentes al partido obrero.

97. — ¿En 1892, que principales corrientes anarquistas había en España?

— Según José Lluñas, en su folleto «Los partidos socialistas españoles» (Barcelona: Ediciones La Tramontana, 1892) eran las siguientes: anarquistas sin clasificación económica, comunistas libertarios y anarquistas colectivistas. Federico Urales reclamó la paternidad del anarquismo sin adjetivos. Max Nettlau, considera, no obstante, que era ya muy común en la España de entonces. Fernando Tarrida del Mármol lo divulgó en Francia («l'anarchisme sans phrases»). Voltairine de Cleyre fue la más eminente propagandista en América del anarquismo al margen de toda vinculación económica. Estos anarquistas consideraban que la cuestión económica era la sola incumbencia de los hombres del porvenir.

98. — ¿Qué dijo el ilustre socialista Blanqui sobre la Anarquía?

— «La Anarquía es el porvenir de la Humanidad».

99. — ¿Qué opinaba el sociólogo italiano Rienzi sobre el futuro de la Humanidad?

— «El socialismo se contenta con franquear la primera etapa del camino, al cabo del cual ve a la Humanidad radiosa, y más lejos aún, en los últimos confines del horizonte, entrevemos al individuo soberano de los anarquistas».

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

Companys reçut Garcia Oliver et Durruti. « Ces hommes formidables de violence, écrit Hugh Thomas, s'assirent devant Companys avec leur fusil entre les genoux, leurs vêtements encore poussiéreux du combat et leurs cœurs lourds de la mort d'Ascaso. » Companys leur fit un discours très habile, typique d'un politicien, reconnaissant « qu'on n'avait jamais accordé auparavant à la CNT et aux anarchistes l'attention qu'ils méritaient » et que les anarchistes étaient maintenant les « maîtres de la ville ». Il leur demanda de l'accepter comme chef du gouvernement catalan. Garcia Oliver tomba dans le panneau et devint, le premier anarchiste au monde et on espère le dernier, ministre de la Justice : Durruti avait cependant d'autres choses plus importantes à faire.

Les travailleurs catalans instituèrent un Comité des milices anti-fascistes comprenant des représentants de la CNT, de la FAI, de l'UGT, des néo-trotskyistes et d'un certain nombre de groupes républicains. Ce comité, d'après Hugh Thomas, fut le véritable

ruti d'arrêter sa colonne afin de ne pas se faire couper des autres. Durruti accepta mais reprit plus tard son attaque de la ville. Pendant l'assaut la cathédrale fut complètement incendiée. Durruti ne fit jamais mystère de ses buts. En fait, on rapporte qu'il aurait déclaré à un journaliste russe juste avant l'assaut de la ville :

« Il est possible que seule une centaine d'entre nous survivront à cette attaque, mais avec cette centaine nous entrerons à Saragosse, nous battons le fascisme et nous proclamerons le communisme libertaire. Je serais le premier à entrer. Nous proclamerons la commune libre. Nous ne nous subordonnerons ni à Madrid ni à Barcelone, ni à Azaña ni à Companys... Nous vous montrons à vous, bolcheviks, comment faire une révolution. »

Saragosse fut capturée et l'Aragon libéré du joug fasciste. En outre, selon les termes de Hewatson, Durruti « jeta les bases de la grande avance à travers l'Aragon qui permit d'établir le front et de sauver les collectivités paysannes révolutionnaires dont dépend

moins dans cette région, d'une autorité (sic) purement anarchiste. Cet état de fait était très ennuyeux du point de vue du gouvernement central dit gouvernement catalan, des communistes et, en fait, pour tous les groupes n'appartenant pas eux-mêmes à la CNT ou à la FAI. Mais ils n'y pouvaient rien... Les anarchistes et les paysans établirent un Conseil de défense régional composé exclusivement de membres de la CNT et présidé par Joaquin Ascaso, le frère du fameux compagnon de Durruti tué en juillet. Ce Conseil avait son siège à Fraga et, de là, exerçait un pouvoir absolu sur tout l'Aragon. Tirant son pouvoir directement des collectivités, c'était maintenant la seule force révolutionnaire en Espagne. »

En septembre, après la libération de l'Aragon des forces de Franco, Durruti fut interviewé par Pierre Van Paasen, du « Toronto Star ». Dans cet interview, il donne son opinion sur le fascisme, le gouvernement et la révolution sociale. Quoique ces remarques n'aient pas été écrites

pourrait encore avoir besoin de ces forces rebelles pour écraser le mouvement ouvrier... »

« Nous savons ce que nous voulons. Pour nous cela ne signifie rien qu'il y ait une Union Soviétique quelque part dans le monde pour la paix et la tranquillité de laquelle Staline a sacrifié les travailleurs d'Allemagne et de Chine aux barbares fascistes. Nous voulons la révolution ici en Espagne, tout de suite, et pas peut-être après une prochaine guerre européenne. Nous donnons beaucoup plus d'ennuis à Hitler et Mussolini avec notre révolution que toute l'armée rouge de Russie. Nous donnons un exemple aux classes ouvrières d'Allemagne et d'Italie de la manière de traiter avec le fascisme. »

« Je n'espère aucune aide d'aucun gouvernement du monde en faveur d'une révolution libertaire... Et en dernière analyse, nous n'attendons aucune aide, pas même de notre gouvernement. »

Mais, interrompit Van Paasen, vous allez vous retrouver au milieu de ruines.

ET DURRUTI

« gouvernement » de Barcelone et même de toute la Catalogne. « Il était, écrit Thomas, dominé par les représentants anarchistes Oliver, Durruti et le frère d'Ascaso, Joaquin. »

Une semaine plus tard, le comité chargea Durruti d'organiser une milice anti-fasciste, et il créa ce qui devint plus tard la fameuse « Colonne Durruti ».

Aragon et l'anarchisme

Le 23 juillet deux colonnes quittèrent Barcelone pour libérer Saragosse sur le front d'Aragon. La première colonne, forte de plus de 1 000 hommes, était composée presque entièrement de miliciens anarchistes. Ce nombre s'accrut bientôt pour atteindre 8 000 et 10 000 hommes. C'était de loin l'unité la plus importante et la plus forte du côté anti-fasciste. C'étaient tous des volontaires, la plupart des anarchistes ou sympathisants et des membres de la CNT.

Au début d'août la colonne Durruti arriva en vue de Saragosse. Mais un certain colonel Villalba commandant de la garnison de Barbastro et chargé maintenant d'un vague commandement « officiel » des forces républicaines sur le front d'Aragon, persuada Durruti

d'arrêter sa colonne afin de ne pas se faire couper des autres. Durruti accepta mais reprit plus tard son attaque de la ville. Pendant l'assaut la cathédrale fut complètement incendiée. Durruti ne fit jamais mystère de ses buts. En fait, on rapporte qu'il aurait déclaré à un journaliste russe juste avant l'assaut de la ville :

Félix Morrow, dans « Révolution et contre-révolution d'Espagne », note que : « moins les trois quarts de la terre était cultivés par les collectivités. Les paysans désirant travailler eux-mêmes leur terre pouvaient le faire à condition de n'employer aucune main d'œuvre salariée... La production agricole augmenta dans la région de trente à cinquante pour cent par rapport à l'année précédente dû au travail collectif. D'énormes surplus furent livrés au gouvernement, gratuitement, pour être distribués au front. » Il y eut en tout 450 collectivités agricoles, écrit Hugh Thomas.

Félix Morrow dit que de nombreux travailleurs étrangers admirèrent l'Aragon de cette période. Non seulement ça, mais l'anarchisme, le communisme libertaire, était plus efficace.

A ce propos Hugh Thomas (qui ne fut pas toujours un commentateur impartial) écrit : « C'est la présence de Durruti et des autres puissantes colonnes de la CNT-FAI dans l'Aragon, qui rendit possible l'établissement, au

par Durruti lui-même, en espagnol, elles valent la peine d'être rapportées ici :

« Pour nous, dit Durruti, il s'agit d'écraser le fascisme une bonne fois pour toutes, oui, même en dépit du gouvernement. »

« Aucun gouvernement ne se bat contre le fascisme jusqu'à la mort. Lorsque la bourgeoisie voit le pouvoir lui glisser des mains, elle a recours au fascisme pour s'y cramponner. Le gouvernement libéral d'Espagne aurait pu neutraliser les éléments fascistes depuis longtemps. Au lieu de cela il tergiversa et fit des compromis. Même aujourd'hui, à cet instant, il y a des hommes dans ce gouvernement qui veulent y aller doucement avec les rebelles. »

Et là Durruti s'exclama : « Sait-on jamais, le gouvernement actuel

Durruti répondit : « Nous avons toujours vécu dans des taudis, entre parasites. Nous saurons nous accommoder encore quelque temps. Mais n'oubliez pas, nous savons aussi construire. C'est nous les travailleurs qui avons construit ces palais et ces villes, ici en Espagne, en Amérique et partout. Nous, les travailleurs, nous pouvons en construire d'autres à leur place. Et de plus magnifiques. Nous n'avons pas peur des ruines. Nous allons hériter de la terre, il n'y a pas le moindre doute à ce sujet. La bourgeoisie peut anéantir et ruiner sa propre société avant de quitter le devant de l'histoire. Nous portons un monde nouveau, ici, dans nos cœurs. Ce monde est en plein développement, à cette minute même. »

BULLETIN INTERIEUR

L'Union locale de Marseille (CNT-AIT), qui a été chargée par le 13^e Congrès confédéral de la réalisation technique d'un bulletin intérieur de la CNT, demande aux U. L., ainsi qu'aux militants isolés, de bien vouloir lui préciser le nombre d'exemplaires qu'ils voudraient se voir envoyer.

Le 1^{er} n^o du B. I. est paru les de-

mandes doivent nous parvenir au plus tôt. Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1,50 francs.

Les demandes des camarades isolés devront être revêtues du tampon de leur U. L. en justification de leur adhésion.

Ecrire : U. L. CNT-AIT, 13, rue de l'Académie. Vieille Bourse du Travail, 13-Marseille (1^{er}).

Le problème des salaires

par Pierre BESNARD

(Suite)

Et maintenant voici nos solutions pour l'immédiate

Sans doute me direz-vous : tout ce qui précède est très bien, mais que proposez-vous pour résoudre le problème des salaires dans les temps présents. Vous avez raison, certes j'en conviens aisément et nul ne désire plus que moi sortir de l'abstrait pour entrer dans le concret et proposer des choses pratiques. Ne craignez donc pas que j'escamote, comme tant d'autres, le problème que je viens de poser au seuil de cette brochure. Je ne vous fais donc pas attendre davantage et vous livre ma recette.

A mon avis les remèdes et les palliatifs n'abondent pas, mais ils existent tout de même. Ils sont au nombre de deux : un palliatif et un remède.

Voyons d'abord le palliatif. En quoi consiste-t-il? En l'application de l'échelle mobile, qui paraît simple, mais qui ne serait que simpliste si l'échelle mobile ne recevait pas aussitôt le correctif nécessaire.

Telle qu'elle est préconisée par certains, l'échelle mobile ne peut avoir qu'une conséquence : établir une course sans autre fin que l'abîme entre les salaires et les prix. En effet pour rajuster les salaires aux prix, on sera obligé de faire une inflation constante de billets sans contre-partie de marchandise, qui entraînera une hausse vertigineuse des prix intérieurs en raison de l'affluence toujours plus grande des signes monétaires en circulation. Cette inflation ne correspondra à aucune augmentation de richesses réelles même en puissance. De ce fait, la monnaie ira de dévaluation en dévaluation toujours de plus en plus accélérée, en rythme et en importance. Ainsi seront annihilées les possibilités d'importations qui ne peuvent être payées qu'en marchandises, dont personne ne voudra, ou en or de plus en plus rare.

Par contre, l'échelle mobile aura de la valeur, si on prend soin d'instituer simultanément une monnaie intérieure gagée sur les richesses du sol et du sous-sol, ainsi que sur la capacité de production des travailleurs du pays. Cette garantie efficace — la seule — est infiniment supérieure à celle de la confiance à toutes autres. Une telle monnaie, soustraite à la spéculation internationale,

serait facile à « manipuler », sans risques pour la monnaie ayant cours international. Elle permettrait de faire, en une ou plusieurs fois, l'inflation nécessaire et s'ajuster ainsi les salaires aux prix. Cette opération faite, on pourrait par voie de déflation, annuler les signes monétaires émis, sans influencer ni sur les exportations ni sur les importations, ni sur la monnaie rattachée à l'or et à son étalon international, le dollar. Rien n'empêcherait d'ailleurs, si on reconnaissait la nécessité, de revenir à cette dernière, en prenant la précaution de bloquer salaires et prix par des mesures adéquates.

Mais le mieux, pour sortir de l'impasse, du véritable cul-de-sac, où nous sommes, par la faute de « tous les économistes distingués de notre époque », à peu d'exceptions près, consisterait à créer tout de suite une monnaie-travail. Cette solution, à laquelle il faudra bien recourir un jour, garantirait absolument les salaires, après avoir assuré leur équilibre avec les prix. En outre, la monnaie-travail permettrait de rémunérer à 100 pour 100 l'effort hu-

main, quel qu'il soit, et elle donnerait la possibilité de transformer le caractère des échanges actuels, qui ne sont qu'une forme du profit, en instituant l'échange des services. Elle donnerait aussi cette autre possibilité : promouvoir une économie nouvelle, dont la distribution serait le principe essentiel dans un avenir prochain.

Mais, pour sortir de l'impasse, pour nous diriger vers cet avenir tout proche, et c'est là le remède : il faut au préalable, organiser la consommation sur tous les plans et à tous les échelons, avec le but de confier aux producteurs et aux consommateurs la gestion et l'administration de l'économie tout entière. Ensemble, ils pourront enserrer toutes les données du problème économique avec une pince à deux mors, qui ne permettra la fuite d'aucune matière, alors qu'aujourd'hui la pince à un seul mors maniée par les seuls producteurs, sans pouvoir recevoir l'aide des consommateurs, maniant l'autre mors, laisse échapper la matière à saisir et ne ferme pas le circuit.

En conséquence, je propose :

1° Le palliatif suivant : application de l'échelle mobile, avec création d'une monnaie intérieure ou d'une monnaie-travail.

2° Le remède suivant : l'organisation de la consommation parallèlement à celle de la production, pour une action concertée et simultanée de la Confédération générale des consommateurs et de la Confédération générale du travail, ayant pour but d'obtenir l'équilibre des prix et des salaires et leur maintien dans cette position statique qui peut, seule, garantir la capacité d'achat du consommateur et la valeur constante de la monnaie, commune mesure des uns et des autres, tout en assurant pratiquement la reconnaissance de cette triple motion d'honnêteté : juste salaire, juste prix et juste bénéfice, en attendant la réalisation d'une économie nouvelle, juste et humaine, basée sur l'équitable distribution des richesses entre tous les hommes.

Chez les cheminots retraités

La CNT avec ceux qui ont bien mérité une vieillesse heureuse —?

Le problème syndical des cheminots retraités se posant de façon différente pour de nombreuses raisons que celles des actifs, en particulier les retraités n'ont pas la possibilité de faire grève, il appartenait donc à ceux-ci de maintenir une unité pour se serrer les coudes et faire un organisme, tant à forme mutualiste que syndicaliste, pour quelles que soient leurs opinions, tendances ou croyances personnelles défendre en commun ce qui en même temps que leurs intérêts, leur droit à la vie. Depuis toutes les scissions, la Fédération générale des retraités des chemins de fer (1, place Frantz Listz, Paris X^e) a su maintenir son unité en dehors des querelles de toutes sortes et les ex-militants de FO, de la CFDT, des Autonomes ou de la CNT s'y retrouvent en tant que retraités sans pour cela abandonner leur soutien à leurs organisations affinitaires. Seuls les cocos, sans doute au nom de l'unité qu'ils clament à tous les coins des rues,

ont avec le beau Tournemaine constitué il y a quelques années une Fédération CGT des retraités, dont l'unique but est de conserver un job aux ex-permanents de la CGT, aujourd'hui en retraite.

La Fédération des Travailleurs du Rail, CNT pour sa part fait sien le programme d'action de la Fédération Générale des retraités ; les cheminots actifs de la CNT soutiendront ce programme en reconnaissant dans un but d'unité et d'efficacité que la Fédération Générale des Retraités forte de près de 200.000 adhérents a seule qualité pour discuter avec la direction et les pouvoirs publics des intérêts des cheminots retraités et que toutes tentatives de diversion de la part des cocos de la CGT est une escroquerie visant à briser l'unité des cheminots retraités.

Dans le cadre du programme d'action de la Fédération Générale des retraités, les cheminots CNT rappellent qu'ils soutiennent et défendent les revendications suivantes qui leurs sont propres :

1° Introduction dans le régime de retraite de la garantie et de

l'intégralité de la péréquation avec jouissance immédiate de la pension dès 25 ans de service quelque soit l'âge.

2° Augmentation de la quotité de la reversibilité des pensions de la moitié aux deux tiers.

3° Augmentation du minimum de pension en le situant sur un taux au moins égale à 75 % du salaire d'activité.

4° Reversibilité, sans condition, de la pension de la femme agent sur la tête du mari.

5° Suppression de tout impôt sur les pensions inférieures au salaire de l'échelle 10.

6° Remboursement intégral des frais médicaux et pharmaceutiques pour les retraités.

7° Amélioration de l'allocation de décès et suppression de zones de salaires se rapportant à cette allocation. Modification à apporter à l'imprimé C.P. 214 R, permettant d'accélérer le paiement aux veuves de l'allocation décès de leur mari.

Sur ces points principaux les cheminots actifs de la CNT soutiendront l'action de leurs camarades retraités en dénonçant l'activité néfaste des diviseurs de la CGT.

R. J. SOURIAUT

COMMUNIQUES

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études sociales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste, de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste

libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalistes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes; pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton »; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.

Donc juillet et août ne sont pas pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syn-

dicalistes, etc.; adresser les documents à Biget).

2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de

l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

NIMES (GARD)

Pour la CNT, SIA et l'AOA, une permanence est assurée tous les dimanches de 10 h. à 11 h. local CNT, rue des Orangers, par le camarade Pradier, qui est également à la disposition des camarades tous les jours de 15 h. à 18 heures. Café Moderne, bd Amiral-Courbet. Pour les adhésions à la SIA s'adresser au bureau de la CNT française, local 16, rue des Orangers, seul accrédité pour recevoir des adhésions qui doivent être présentées par des camarades connus.

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

De toute façon, aussi efficace que soit la propagande orale, les écrits sont nécessaires pour compléter le message et constituent la forme de propagande la plus fréquemment utilisée. L'idée d'une société sans gouvernement a pu exister de façon occulte pendant des siècles puis émerger occasionnellement dans des mouvements populaires revendicatifs mais ce sont des écrivains comme Paine, Godwin, Proudhon, Stirner, etc... qui l'ont pour la première fois fait connaître à des milliers de lecteurs. Lorsque l'idée prit racine et s'exprima dans des groupes organisés, on vit paraître un déluge de journaux et de brochures qui reste le principal moyen de communication dans le mouvement anarchiste. Certaines de ces publications furent excellentes mais la plupart furent plutôt médiocres. Cependant, elles ont été essentielles pour affirmer que le mouvement ne se repliait pas sur lui-même et maintenait un dialogue constant avec le monde extérieur. Une fois de plus, outre la rédaction d'œuvres spécifiquement anarchistes, il vaut la peine de contribuer à d'autres périodiques et d'écrire d'autres livres pour proposer un point de vue libertaire à des lecteurs non anarchistes.

Mais les mots, dits et écrits, même nécessaires, ne suffisent jamais. Nous pouvons parler et écrire en termes généraux autant que nous voulons, cela uniquement ne nous mènera à rien. Il faut donc aller au-delà de la simple propagande de deux manières — en discutant des problèmes particuliers au bon moment et d'une manière immédiatement efficace, ou en attirant l'attention par quelque chose de plus spectaculaire que de simples paroles. La première manière est l'agitation, la seconde la propagande par le fait.

L'agitation est le point d'application de la théorie politique à la réalité politique. L'agitation anarchiste est appropriée lorsque les gens sont particulièrement réceptifs à ce qu'elle propose à cause d'une tension dans le système étatique — pendant les guerres civiles ou nationales, les luttes industrielles ou agraires, les campagnes contre l'oppression ou des scandales publics —, et elle consiste essentiellement en une propagande d'idées réalistes et réalisables. Dans une situation où la prise de conscience est rapide, les gens

NICOLAS WALTER

s'intéressent moins à des spéculations générales qu'à des propositions concrètes. C'est l'occasion de montrer en détail ce qui est faux dans le système actuel et comment l'améliorer. L'agitation anarchiste a parfois été efficace, en particulier en France, en Espagne et aux Etats-Unis avant la première guerre mondiale, en Russie, en Italie et en Chine après la première guerre, en Espagne dans les années 30 et parfois en Grande Bretagne notamment vers les années 1880, 1940 et 1960.

L'idée de la propagande par le fait est souvent mal comprise, tant par les anarchistes que par leurs adversaires. Lorsque cette expression fut utilisée pour la première fois (dans les années 1870), elle signifiait manifestations, émeutes, soulèvements, interprétés comme des actions symboliques destinées à réaliser une publicité utile plutôt que des succès immédiats. L'essentiel était que la propagande ne fut pas seulement en paroles sur ce qui devait être fait mais aussi en informations sur ce qui s'était passé. Cela ne signifiait pas à l'origine et ne signifie toujours pas la violence, encore moins l'assassinat. Toutefois, après la vague d'attentats anarchistes dans les années 1890, la propagande par le fait a été identifiée dans l'esprit populaire à des actes de violence, et cette image ne s'est pas encore effacée.

Cependant, pour la plupart des anarchistes aujourd'hui, la propagande par le fait est plutôt de nature non violente, ou au moins sans violence, et s'oppose aux bombes plutôt qu'elle ne les défend. Elle est en fait revenue à sa signification première, bien qu'elle ait tendance actuellement à prendre différentes formes — grèves spontanées sur le tas, occupations, chahuts organisés et manifestations. La propagande par le fait n'est pas nécessairement illégale, mais elle l'est souvent. La désobéissance civile est un type particulier de propagande par le fait qui implique l'infraction ouverte et délibérée des lois pour attirer l'attention. Beaucoup d'anarchistes ne l'aiment guère parce que c'est une provocation délibérée à la répression, contraire au principe anarchiste d'éviter tout contact volontaire avec les autorités. Mais à certains moments les anarchistes ont trouvé que la désobéissance civile était une forme de propagande utile.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

CDR ET CGT

Ce que je viens de lire dans le « Monde » du 1 juillet, est proprement ahurissant, effarant, stupéfiant, renversant, surprenant et, pour tout dire, incroyable. Voyez plutôt :

« Bordeaux. — Le Comité de défense de la République (CDR) de la Gironde proteste contre l'augmentation de la subvention gouvernementale à la CGT. Alors que sans relâche, depuis mai 68, la CGT entraîne les travailleurs dans des mouvements hostiles, étrangers à leurs propres intérêts, les Français concernés apprennent que cette subvention vient d'être portée à 2 millions. Le CDR, qui s'est toujours fait le porte-parole de la majorité silencieuse, élève en son nom une énergique protestation contre cette décision inique qui fait des contribuables les bailleurs de fonds des organisations syndicales contrôlées par le parti communiste. »

N'avais-je pas raison au début de mon papier d'accumuler les qualificatifs propres, ô combien, à cette nouvelle.

Nouvelle pour moi, en premier lieu, car dans ma candeur naïve, j'étais loin d'en être à imaginer pareille chose. Nouvelle aussi pour de nombreux, de très nombreux et candides habitants de l'hexagone, qui seront sans doute effarés d'apprendre que l'Etat gaulle distribue ainsi leur pognon à des « organisations syndicales contrôlées par le Parti communiste. » Nul doute que nous allons assister, dans les jours qui viennent, à une formidable levée de bouclier dont la presse de grande diffusion, libre et impartiale comme il se doit dans un pays si démocratiquement démocratique que le nôtre, ne manquera pas de se faire l'écho. Quoique, à vrai dire, l'écho d'une majorité silencieuse ne doive pas faire beaucoup de bruit.

Ceci dit, raisonnons et, si faire se peut, logiquement. La CGT, contrôlée par le PC, lequel se dit révolutionnaire, reçoit une subvention du gouvernement, lequel, lui, ne se dit pas du tout révolutionnaire. Réformiste, qu'il se dit, notre gouvernement actuel, et conservateur qu'il est, à la vérité. Il faut croire alors que les tenants de ce gouvernement n'apparaissent comme particulièrement futés, car, en l'occurrence, ils semblent tout simplement

donner le bâton pour se faire battre. Subventionner un ennemi, n'est-ce pas l'aberration ? Exactement, à moins que... A moins que ce prétendu ennemi ne le soit pas, à la vérité, et que, sous le couvert de quelques agitations de surface et dispersées, il ne songe qu'à conserver ses positions de tranquillité et de simili-contestation.

Ce que nous avons discerné depuis fort longtemps, et ce que nous ne cessons pas de dénoncer.

Révolutionnaire, le PCF ? Pas du tout, mais seulement opportuniste (et encore !) et confortablement installé dans une opposition de pure forme qui fait pourtant encore illusion à beaucoup.

Révolutionnaire, la CGT ? Pas du tout, mais seulement soucieuse de paraître comme la plus puissante et la plus combative des organisations syndicales. Ce que voudraient faire croire les innombrables bulletins de victoire dont elle abreuve ses cotisants, à l'occasion de telle ou telle aumône que le patronat a bien voulu octroyer à ceux-ci ! Mais une autre question se pose : Est-ce seulement la CGT qui est subventionnée par le Gouvernement ? Est-ce que CFDT, la FO, les syndicats dits autonomes, les syndicats maison, les syndicats de ceci ou de cela, les associations de chaisières ou de courtisanes sur le retour, tous ceux-là enfin qui possèdent une carte d'adhérents et payent des cotisations, est-ce que tous et toutes perçoivent des fonds secrets ? Car, ce ne peut être que par le truchement des fonds secrets que ces subventions... subventionnent, puisque presque personne n'en parle ! (1).

Qu'est-ce que cela doit faire comme argent de poche, tous ces millions additionnés !

Et au fait, sont-ce des millions légers, ou des millions lourds ?

Dans ce dernier cas, quelle ponction est alors opérée dans le versement des pauvres contribuables !

La CGT, en fin de compte, doit être riche, très riche, car, à ces millions de francs, elle doit ajouter les millions de roubles qui, dit-on, lui parviennent de l'Est ! Mais que ne dit-on pas ? **B.**

(1) Et la CNT, alors ? Allons-nous, sous le fallacieux prétexte de « ne pas manger de ce pain-là » être privés éternellement de la manne gouvernementale ? Il faut réagir, camarade ! Comment ? Mais rien de plus facile, à mon avis. Un certain JJ. SS. vient d'être élu représentant du peuple à Nancy. Il suffirait, sans aucun doute, de lui écrire... !

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

A BILLANCOURT LE COMBAT CONTINUE

Depuis quelques jours, une dizaine de pointeuses ont été démolies. Et chaque fois non pas lors de troubles mais, au contraire, dans les conditions les plus normales du train-train quotidien. Et chaque fois ces actions ont été le fait, non pas d'un groupe organisé, mais d'individualités. C'est très réconfortant car cela prouve que la révolte est beaucoup plus profonde et dépasse le niveau « folklore » de certains groupuscules qui ont cultivé l'utopie et appelé révolte des masses les maigres actions avortées suscitées par quelques bureaucrates et parachutées sur l'usine à l'étonnement des ouvriers.

A Billancourt, maintenant, la réaction des camarades les plus avancés est la suivante : « On

ne veut pas de bureaucrates. On veut mener nos luttes nous-mêmes. On connaît nos problèmes mieux que personne. »

D'autre part, la CGT maquille en ces premiers jours de juillet pour déclencher une grève de... 2 heures ! Motif : une revendication bidon qui n'affirmerait que mieux la hiérarchie des salaires. Le 29 juin, dans un atelier-test les révisos ont essuyé un échec. Les camarades n'ont pas été d'accord et la plupart d'entre eux ont remis leur machine en route. Des tracts ont été distribués disant : « Nous ne voulons plus de grèves qui ne servent que la Régie. Les seules grèves qui nous intéressent sont les grèves « sauvages » illimitées. Oui, vraiment, mai n'aura pas été perdu.

LIBERTE EGALITE FRATERNITE

Dans notre beau pays, notre douce et chère France, sur tous les monuments et les murs sont gravés trois mots prometteurs, symboles d'espérance : *Liberté, égalité, fraternité.*

Liberté, il y en a pour les riches et les sénateurs, députés et autres potentats.

Mais pour nous, qui existons sur terre, y'en a pas ; de quelque état qu'elle soit, la justice fait faire des maisons d'arrêts, bagnes affreux, des prisons lugubres aux géôles sans yeux. Centrale, relègues et autres prisons sombres. J'ai tenté en vain d'en définir le nombre. Je vous laisse penser, messieurs, que les véritables libertés... y'en a pas.

L'égalité : Cela est valable pour toi et pour les autres, disent les lois publiques, par une bande d'apôtres qui n'y croient pas, plus que toi et moi à leur dire camarade, n'ajoute pas foi

Fraternité : Nous sommes tous frères. Et comme tels, nous devons nous aimer ici-bas. Mais on nous fabrique des guerres de nos bronzes, des canons et nous des soldats.

On nous dit : « Vous êtes français, ce sont des bôches ; ne vous rendez pas, faites-vous plutôt tuer. Egorgez sans pitié, ayez des cœurs de Roches ! »

Et si mutilé, revenu de la guerre et quoique pensionné, tu dois tendre la main. Et vivre de mendicité, des magistrats tes frères.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : **TRU 78-64**
CCP 20 990-10 Paris

Administration : **J. SORIANO**
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à **LLOP Roque**
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : **BOT 22-02**

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

34258

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

30 JUILLET
1970
NUMERO 618
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA FETE SUBVERSIVE

On dit « explosion de joie » comme on dit « explosion » tout court ou « explosion de colère » ou « explosion révolutionnaire ». Et là, comme ailleurs, le langage ne saurait se tromper, donner une fausse image, fondu qu'il est au moule de la réalité, du vécu, expression non pas d'une analyse théorique élaborée rationnellement mais de l'expérience de la vie.

Plus l'être est frustré, naturel, proche de la nature, plus il manifesterà ses sentiments, sa joie y compris, démonstrativement, plus il sera capable d'« explosion ». Collectivement il en va de même. Quelqu'un a dit : « On peut mesurer la pauvreté d'un peuple à l'ampleur de ses fêtes. On pourrait dire de même : « On peut mesurer le degré de civilisation d'un peuple à l'insignifiance de ses fêtes. » Car ce qu'on a coutume de nommer « civilisation » n'est qu'un développement de la production, de la mécanisation qui s'accompagne inévitablement de celle de l'individu, qui tue en lui toute spontanéité, qui en fait l'homme dit moderne, policé, automatisé, châtré, sans imagination. L'homme des sociétés développées ne fait pas la fête, il joue à la fête. Mais il joue mal. Son rire sonne faux et faux sa joie. Sa fête n'est qu'une caricature de fête, sa vie n'est qu'une caricature de vie, une survie. Désormais il ne peut plus, atrophié qu'il est depuis le berceau, mutilé, estropié, ressentir authentiquement. Entre lui et ses sensations, ses impulsions, il subsiste constamment un écran dont il ne peut plus se débarrasser. Il ressent au second degré.

On nous dit ici, chaque année, à la mi-été : « Réjouissez-vous, bon peuple, voici votre fête, la fête de la liberté. » (Avec un grand L, s'il vous plaît). Mais on ajoute implicitement : « Ne dépassez pas les bornes et pensez que le lendemain il faudra retourner à la prison (l'usine). Alors les mutilés que nous sommes depuis les langes voient s'envoler les quelques velléités d'ex-

tériorisation qu'ils pouvaient sentir naître en eux. La fête se termine bien avant la date fixée pour les réjouissances. *Nos fêtes sont sans réjouissances, notre vie sans imagination.*

Comparons-les à ces fêtes sud-américaines, mexicaines, entre autres, où la réjouissance collective est comme l'air que respire le peuple. Il en est imprégné, il la ressent viscéralement, il vit dans son univers, car elle est parti intégrante de son existence et que, par elle, il exprime sa difficulté de survivre.

Depuis deux années qu'un souf-

fle nouveau nous a effleurés, le contenu de cette fête a changé pour beaucoup d'entre nous. Nous savions depuis longtemps que « fête » et « révolution » étaient faites pour se confondre et il y a deux ans nous avons retrouvé l'entrée du labyrinthe, qui doit nous mener à la fusion.

Donc, en ce mois de juillet 1970, deux années après avoir retrouvé le chemin de la rue, donc de la fête révolutionnaire, nous étions conviés par le pouvoir à manifester aux lampions notre joie d'avoir conquis notre liberté (sic) voici queique 180 ans. C'est com-

me qui dirait convier une bande d'eunuques à une partie fine d'ou les femmes seraient absentes.

Mais, comble d'impudence, une poignée de malintentionnés avaient manifesté l'intention de vendre leurs testicules à ces eunuques et de favoriser, qui sait, la procréation de quelque monstrueuse engeance. Par voie d'affiches, de tracts, d'auto-collants, ils avaient averti les masses de leur intention de fêter révolutionnairement. Jugez de l'émoi dans les milieux autorisés (sic). A l'Elysée comme à Matignon, à Billancourt comme à la Cité, au Quartier Latin comme à Montreuil, on voyait cela comme une atteinte à l'ordre (?).

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Dès 9 heures le quartier de la Bastille, où étaient conviés les gens doués d'encore un tantinet d'imagination, se trouvait quadrillé policièrement. Le bal traditionnel autorisé, légal quoi, avait été repoussé au lendemain soir, 14. Prudence, dit-on, est mère de sûreté. Vers 10 heures des flics en képi, paternalistes au possible (ils peuvent comprendre la manière douce, ces enragés) conseillaient la dispersion, puisqu'il n'y avait pas de bal.

On a pu entendre à ce moment-là un vieux prolo répondre à un flic en civil sur le ton bon enfant de l'homme de bonne volonté : « C'est notre fête à nous aujourd'hui, c'est normal, hein? » Après avoir acquiescé le flic s'est navré. Bien sûr, 1789 a été la Révolution du peuple, puisqu'il est libre. Qui dira : « La liberté d'un peuple se mesure au nombre de flics chargés de veiller sur sa chère liberté, bien le plus précieux qui soit » ?

Pu s'il est question de liberté deux mots sur celle de la presse et son objectivité. Le lendemain au journal de 13 heures l'ORTF annonçant : « Vers 22 heures un groupe de gauchistes est arrivé et a troublé les festivités (sic). A la bonne heure. Les baveurs officiels, putains en froc qui se

(Suite page 11)



Ruiner l'économie, seule issue des esclaves modernes

Les syndicats subventionnés par l'Etat ont signé avec le CNPF un accord dit de formation et de perfectionnements professionnels permettant aux patrons d'intituler de nouveaux débouchés aux marchés d'esclaves.

C'est donc un fait, les syndicats officiels dits « représentatifs » acceptent le système capitaliste, l'autorité et les hiérarchies. « Nous sommes contre — disent-ils — mais puisque le capitalisme existe, il vaut mieux composer avec lui. » On ne fait pas mieux dans le domaine de l'hypocrisie.

Ceux qui doivent bien rire, ce sont les financiers et les patrons qui ne pensaient pas trouver l'appui puissant de la CGT, de la CFDT, de FO et de quelques autres.

Que l'accord, sur la formation et le perfectionnement professionnels, le travailleur devient un matricule, un rouage de la machine capitaliste. Il ne peut plus jouir de la liberté de choisir son travail, il doit se plier aux nécessités de l'économie capitaliste. Si le capital décide qu'il lui faut

davantage de main-d'œuvre dans tel ou tel profession, le travailleur devra se convertir ou crever de faim. Donc, suppression de la liberté et chantage à la misère et à la mort pour tous ceux qui ne voudraient pas se plier.

Le seul but du capitalisme c'est de maintenir et d'accroître son profit par ce qu'il appelle la marge de compétitivité de l'économie. C'est-à-dire que le capital entend se servir de la marchandise humaine à sa guise. Non seulement la machine humaine devra faire du rendement mais elle devra être apte à changer de travail sur ordre des profiteurs.

Honte aux « syndicalistes » qui ont signé de tels accords. Le système capitaliste renforce ainsi ses positions avec l'aide de ceux qui prétendent l'abattre.

En France, nous sommes, paraît-il, dans une « société riche », mais il y a plus de 20 pour 100 de la population qui crève de faim, la semaine de travail est la plus longue d'Europe, les cadences de travail sont de plus en plus inhumaines, les distances

entre le lieu de travail et l'habitation croissent sans cesse, l'autorité, les hiérarchies et tous les profiteurs accentuent continuellement la répression.

Si c'est cela une « société riche », nous n'en voulons pas.

On ne se préoccupe pas de l'homme, seul compte le profit.

Il est grand temps de réagir.

L'économie capitaliste et politique est une entrave à la liberté individuelle et sociale. Or toutes les formes de socialisme étatique et marxiste, par le canal de leurs syndicats officiels recherchent un terrain d'entente pour pouvoir vivre en système capitaliste aidant ainsi le capital d'Etat à retarder l'heure de l'échéance révolutionnaire.

Pour les miséreux, pour les travailleurs que nous sommes, la nécessité impérieuse de la lutte commande de ruiner l'économie. Souvenons-nous de ces paroles d'Urbain Gohier : « Il est fort l'homme qui dispose de quelques millions, mais il est redoutable l'homme qui n'a pas de besoins, qui n'a pas de crainte, et qui garde une âme ferme, une pensée lucide, l'œil juste et la main prompte.

La trahison des uns et la nourriture illusoire des autres sur les possibilités d'une entente avec le capitaliste dans un système de profits socialisés avec la possibilité d'un Etat populaire ou humanitaire prouvent le caractère chi-

mérique d'un tel confort pour les travailleurs.

Ruiner l'économie, tel doit être notre objectif actuel. Il faut extirper des esprits et des cœurs cette passion moribonde du travail, cette folie du rendement et de la production.

Dans la société capitaliste, comme dans tous les systèmes de profits et de hiérarchies, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique.

Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de la passion pour le travail.

En stimulant l'économie, en augmentant la production, les travailleurs contribuent aux événements qui les privent de leur bien-être et de leur liberté et leur interdit de vivre à leur aise.

Il est évident que la liberté dans le travail contribuerait à créer un climat nouveau. Les explosions de la jeunesse à la recherche de situations indépendantes le prouve. Mais un tel climat est impossible dans un système de capital et d'Etat où le profit est roi.

Il ne reste donc aux hommes qu'une seule solution : ruiner l'économie en réduisant les cadences, en travaillant le moins possible — juste ce qu'il faut pour vivre — et allant même beaucoup plus loin, par tous les moyens.

Raymond BEAULATON

LA FETE SUBVERSIVE

(Suite de la page 1)

vendent pour leur petite survie de la pire façon qui soit, n'ont pas peur des mots. Festivités ? Ces châtés, ces vieilles tantes ne doivent pas connaître, Festivités ? Serait-ce pour eux un manège d'autos tamponneuses accompagné d'un tir forain et d'une baraque à gueulardises ?

Peu importe. Ce qui nous importe c'est leurs mensonges éhontés déversés chaque jour par les moyens modernes de télécommunications destinés à tromper les gens qui ne se sont pas trouvés mêlés à l'événement. C'est ce que nous ne voulons pas accepter. Si ces beaux parleurs ne trouvent pas de ficelle pour se couper le sifflet bientôt le prolétariat trouvera de la corde pour les cravater.

Les fêtards sauvages se refusant à évacuer la place, le résultat ne s'est fait pas attendre : charges des flics, lacrymogènes, jets de bouteilles vides, etc., Les sauvages n'étaient venus que pour prouver l'impossibilité de fêter librement. Mission accomplie.

Les fêtards imaginatifs se sont alors groupés place d'Aligre, non loin de là où ils ont dansé au

son d'un orchestre mobile, distribué vin et frites gratis, et... brûlé un chapeau tricolore sur le toit du marché. Est-ce ce qui a motivé l'arrivée des flics ? En tout cas peu après une masse de cars gris est venue remplacer l'ensemble « pop » avec des percussions sensiblement plus espacées. Il était deux heures. A défaut de pouvoir fêter, les « sauvages » sont allés casser : commissariat, banques, voitures de luxe. De toute façon l'un n'empêche pas l'autre.

Le lendemain, 14 au soir, quatre pelés et un tondu se trémoussaient sous un ciel maussade, au son d'une pavane modernisée pour une fête à jamais défunte. Paix à son âme.

Il est grand temps, mes camarades qui voulez vivre, que nous nous débarrassions de tout ce qui nous mutile dès l'enfance, de tout ce qui nous opprime par la suite, de tout ce qui nous exploite notre vie durant : famille, maîtres, patrons, supérieurs, état, gouvernement et qu'à côté d'un bien-être dû au progrès technique de la survie assurée par tous pour tous, nous trouvions enfin, à l'aide de l'imagination, la vie authentique, le chemin de la fête.

AUTRES COMMUNIQUES

Les camarades travaillant dans les assurances et désireux de mener une action anarcho-syndicaliste dans ce domaine, sont priés de prendre contact ou d'écrire à : C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

MONTPELLIER

A tous les groupes et militants individuels anarchistes et anarcho-syndicalistes du Midi sans exclusive

A l'initiative de plusieurs groupes de la région, se tiendra une rencontre sous forme de rassemblement les 20 et 21 juin à Montpellier.

A la suite de contacts pris au cours de l'année qui vient de s'écouler par les camarades de Toulouse, Perpignan, Montpellier et Marseille (Gr Berneri), une vingtaine de groupes sont pressentis (de Pau jusqu'à Nice).

Proposition d'ordre de jour :

1. — Présentation, Compte rendu succinct d'activités des groupes

2. — Exposé des propositions diverses.

3. — Discussion et prise de décision sur ces propositions.

Des camarades ont déjà proposé des campagnes à propos de :

— Des événements d'Italie.

— Des événements d'Espagne.

— Du centenaire de la Commune de Paris.

— Une campagne d'été sur les centres de loisirs (dénonciation des loisirs et de l'embrigadement).

Nous invitons tous les camarades déjà contactés à nous adresser leurs propositions, et tous les militants individuels et les groupes qui ne l'ont pas été, à nous écrire.

Pour tous renseignements : R. Méric, 4, rue Capitaine Galinat. — (13) Marseille (5^e).

TRIBUNE LIBRE

Vers le syndicalisme révolutionnaire

Nous connaissons les causes qui ont déterminé la défaite générale de tous les prolétariats. Au fond, elles peuvent être ramenées à deux :

a) L'ordre social devant résulter de l'agencement économique, le problème a toujours reçu une solution politique, c'est-à-dire un remède qui le rendait plus malade encore.

b) L'influence de la politique et des partis n'a pu s'étendre que grâce à la complaisance, à la complicité de l'esprit religieux des masses, qui croient en Dieu, au surnaturel, peut également croire aux Messies, aux politiciens, aux chefs, à la nécessité de l'autorité.

Nous avons vulgarisé le système de reconstruction sociale par lequel on pouvait réaliser l'ordre.

Toute la production aux syndicats. Toute la distribution aux coopératives. Toute l'administration aux communes.

Désormais, nous savons donc ce que nous ne voulons plus et ce que nous voulons. Il ne nous reste plus qu'à déterminer les moyens les plus pratiques de réalisation, en éliminant toutes les organisations parasitaires.

Les partis

Un parti — qu'il soit de droite ou de gauche — est un rassemblement d'hommes cherchant à s'emparer du pouvoir de l'Etat pour soumettre les travailleurs à son autorité.

Avant la prise du pouvoir, grâce au mensonge lyrique, à l'astuce et au manque de scrupule de ses chefs, ce parti pourra promettre la Lune...

Nous savons qu'en dernier ressort le parti, la politique, l'autorité sont des formules qui créent le désordre sans émanciper les travailleurs.

Nous les rejetons, nous les vomissons.

Les syndicats

Il y a le syndicalisme réformiste : celui de la CGT.

La CGT, étant d'esprit et de structure réformiste, tous ses efforts doivent aboutir aux meilleurs moyens pour réaliser la collaboration des classes.

Pratiquer la collaboration des classes, c'est rechercher sous le contrôle de l'Etat, de la politique, une formule de contrat qui satisfasse les intérêts capitalistes.

Engager de pareils conciliabules, c'est reconnaître la qualité et la

nécessité des deux pouvoirs capitalistes que la révolution sociale se propose d'abattre : l'économie capitaliste, l'Etat ou pouvoir capitaliste.

C'est faire de la politique.

La CGT, en réalité, est un parti politique dont le sort est lié au régime capitaliste.

Nous n'en voulons pas.

Nous déplorons que depuis 25 ans, des syndicalistes révolutionnaires perséverent dans son sein, à mener une opposition sans unité comme sans efficacité.

La CGT est un vieux corps, dégradé par l'âge et corrompu par le jeu réformiste.

Ses militants - maquignons peuvent, de temps en temps faire des discours énergiques : c'est la forme verbale de leur hypocrisie.

En réalité, la CGT joue un jeu normal de pourvoyeur, de recruteur capitaliste. Sa décadence sénile lui interdit toute autre activité.

La CGT ne peut par conséquent, ni défendre notre conception constructive. Elle est donc à éliminer des organisations spécifiquement révolutionnaires.

Nous la vomissons.

Tant pis pour ceux que cela chagrine.

Nous conservons le souvenir de ses trahisons successives, des défaites prolétariennes qu'elle a réalisées.

Vers le syndicalisme révolutionnaire

La répression patronale et policière s'accroît... Le prolétariat, trompé, louvoi. Qu'on nous pardonne notre brutalité de langage. Ayant toujours eu raison, nous avons le droit de parler ferme.

Les syndicalistes révolutionnaires, lutte de classes, sont nombreux. Disséminés ici et là. La plupart d'entre eux, même quand leur syndicalisme est actif, ne sont que les faux syndicalistes révolutionnaires.

Trotskyistes, léninistes, socialistes, bolchevistes dissidents pratiquent un syndicalisme qu'ils disent révolutionnaire.

C'est une erreur quand ce n'est pas un mensonge.

Tous utilisent le syndicalisme comme terrain favorable d'agitation et comme planche à recrutement pour leurs partis politiques.

Tous espèrent un jour prendre le pouvoir par leur parti et lui soumettre les syndicats.

Tous veulent donc instaurer

l'ordre social par ces moyens politiques dont nous avons démontré la nocivité, l'impuissance. Le gouvernement, l'Etat, la dictature.

Tous sont pour le moyen politique contre le projet économique. Tous sont donc dans l'erreur et voués à détruire de leurs mains la révolution à laquelle ils auront participé.

Au fond, même quand ils sont sincères, ils restent des réformistes, des hommes qui travaillent pour une collaboration des classes à retardement, les fossoyeurs les plus dangereux de la révolution.

Nous le répétons, le syndicalisme révolutionnaire a pour but de réaliser l'ordre social en participant à la production et à la dis-

tribution des objets de consommation.

Pour le syndicalisme révolutionnaire, la révolution sociale est une technique exclusivement économique, une synthèse syndicalo-coopérative.

Nous considérons le syndicalisme révolutionnaire à la sauce étatiste comme une déviation d'autant plus dangereuse qu'elle prend souvent un aspect sympathique.

Nous éliminons ce mal qui participe à la gangrène générale qui ronge l'action révolutionnaire des prolétariats.

Mais nous déclarons encore que le travailleur est l'artisan de son propre malheur. Après tant d'expériences vaines et cruelles il doit comprendre et agir.

M. R. L. (A suivre).

Gratuité des transports

Comme il fallait s'y attendre, les organisations réformistes se sentent maintenant concernées par le problème du scandale des transports en commun.

Il aura donc fallu une propagande intensive des organisations gauchistes et anarchistes pour que le réformisme se mette en branle. L'organisation du meeting du 9 juillet à la Bourse du Travail prouvait que ces organisations se sentaient incapables d'organiser la riposte face à cette nouvelle hausse.

Est-ce que les « dangereuses menaces » prononcées au cours de ce meeting pourront faire fléchir la décision gouvernementale ?

Permettez-nous d'en douter, car entre les paroles et les actes il y a un fossé que ces organisations dites représentatives n'oseront pas franchir.

Que veulent ces organisations? Leur but est de faire reculer le pouvoir et d'empêcher la hausse de nouveaux tarifs, mais ce qui est étonnant c'est qu'elles ne proposent en aucune manière dans leurs tracts et leurs brochures la gratuité des transports, qui a été pourtant reconnue possible par certains journaux bourgeois.

Nos organisations représentatives seraient-elles réactionnaires en ne préconisant pas cette revendication, pourtant légitime et réaliste, vu la réduction du déficit de la RATP, qui en résulterait? Mais même si elles le désiraient qu'elles action directes envisage-

raient-elle pour obtenir cette gratuité? Sortiraient-elles de la légalité? Ne nous faisons pas trop d'illusions. Lorsque les militants révolutionnaires organisèrent en février 1970, des actions véritablement directes (passages en force des portillons, vol de tickets de métro, etc.), leur indignation fut supérieure à celle de la bourgeoisie; donc, en définitive leur action, s'il y en a, se limiterait, comme d'habitude, à la propagande réformiste (tracts, pétitions, délégations, etc.).

Mais il ne faut pas que les révolutionnaires conscients se découragent, au contraire, ils doivent continuer l'action le plus loin possible, en employant de nouvelles méthodes et trouvailles radicales qui feront prendre conscience aux travailleurs que la gratuité des transports n'est pas une utopie.

Tous unis nous vaincrons.

M. J. D.

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire. 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

MAKHNO ET DURRUTI

Madrid, la fin

Au début du mois de novembre 1936, les quatre armées franquistes composées principalement de Marocains et de Légionnaires, convergèrent sur Madrid. La bataille commença le 8 novembre. Essentiellement, il s'agissait d'un combat entre une armée bien équipée ayant le support des aviations allemande et italienne d'une part et, d'autre part, une masse mal équipée de travailleurs des villes. En outre, à Madrid, les Communistes étaient relativement plus forts, mieux organisés et bénéficiaient du support de diverses Brigades Internationales.

La bataille continua sans répit. Franco annonça qu'il préférerait raser Madrid plutôt que de l'abandonner aux Marxistes. Les troupes nazies de la Légion Condor envisageaient d'incendier systématiquement la ville, quartier par quartier. A partir du 16 novembre Madrid fut bombardée nuit et jour par l'aviation allemande. En trois nuits plus de 1.000 personnes furent tués par les bombardements. De plus, Madrid fut isolée du reste de l'Espagne.

Devant cette situation désespérée Durruti décida d'amener de l'Aragon 4.000 membres de sa colonne afin de soulager l'effort des Madrilènes. Son arrivée eut un effet extraordinaire sur les travailleurs assiégés de la cité et sauva Madrid, tout au moins pour un moment. Cependant, le 20 novembre alors qu'il descendait de voiture, une balle perdue le frappa derrière la tête et il mourut instantanément. Le 22 novembre son corps fut ramené à Barcelone accompagné par quelques uns de ses plus proches compagnons et resta ainsi jusqu'au matin suivant. Des milliers de personnes vinrent saluer sa dépouille dans le cercueil ouvert.

Karill décrit ainsi les obsèques : « Elles avaient été organisées pour 10 heures, mais depuis plusieurs heures il était impossible de pénétrer dans la Via Layetana... Des groupes arrivaient de toutes les directions avec des banderoles et des couronnes. Barcelone venait offrir son dernier hommage à son héros. Les mots « nous le vengerons » étaient répétés sans cesse sur de nombreuses banderoles. Une foule immense s'écoula dans le square devant la maison du Comité Régional après les compagnons de Durruti portant le cer-

cueil sur leurs épaules. Des militaires en armes les accompagnaient. Un orchestre attaqua l'Hymne Anarchiste « Enfants du peuple » et des dizaines de milliers de poings se levèrent pour saluer. » Plusieurs dignitaires importants étaient là, bien entendu, y compris le Ministre de la Justice « anarchiste » Garcia Oliver et le Consul de Russie qui déclara être profondément ému (!). Plus de 500 mille personnes assistèrent aux funérailles de Durruti. Des milliers de drapeaux noirs ou noir et rouge flottèrent dans Barcelone ce jour-là.

Quel homme était-ce Durruti ? Brennan dit que Ascaso et Durruti étaient deux fanatiques qui, à travers leurs exploits audacieux, se firent les héros du prolétariat Catalan. Ils étaient les « saints de la cause anarchiste » montrant personnellement l'exemple. Hugh Thomas dit que pour certains, Durruti était un « bandit », un « tueur », un « voyou », pour d'autres qu'il était un héros indomptable avec une fine « tête impérieuse éclipsant toutes les autres, qui riait comme un enfant et pleurait devant la tragédie humaine ». Georges Woodcock l'appelle « le célèbre chef de la guérilla » et un idéaliste. Vernon Richards le désigne également comme « chef » de guérilla, mais pas du type de ceux qui « dirigent » les masses.

Frédérica Montseny dit que Durruti était un brave homme avec « un corps d'Hercule et les yeux d'un enfant dans un visage à demi-sauvage ». C'était un homme du peuple qui ne s'imposait pas aux autres. Liberto Callejas a parlé de son idéalisme, de sa persévérance et de sa fermeté. « Durruti fut avant tout un anarchiste prolétaire qui se moula sur l'enseignement de l'anarchiste Anselmo Lorenzo. Durruti, dit-il, était un propagandiste qui préférerait les mots simples. Il insistait sur la clarté. Lorsqu'il parlait en public, son audience comprenait très bien ce qu'il disait. Et, comme Makhno, Durruti était souvent gai. Lorsqu'elle le rencontra pendant les combats, Emma Goldman le trouva comme « une véritable ruche en activité ».

La Colonne Durruti, comme l'armée de partisans de Makhno, avait un caractère essentiellement plébéien. Un des compagnons de Durruti écrivit à propos de la Colonne : « La Colonne n'est pas organisée militairement ni bureaucra-

tiquement. Elle s'est développée organiquement. C'est un mouvement social révolutionnaire. Nous représentons une union de prolétaires opprimés luttant pour la liberté pour tous. La Colonne est l'œuvre de Durruti qui en détermina l'esprit et en défendit les principes libertaires jusqu'à son dernier souffle. Le fondement de la Colonne est l'autodiscipline. Le but ultime de son activité n'est rien moins que le communisme libertaire. » En outre, Durruti mangeait et dormait également avec tout le monde et s'il manquait quelque chose, comme des chaussures ou des matelas, il allait sans, comme tout le monde.

De lui-même Durruti a dit à Emma Goldman :

« J'ai été un anarchiste toute ma vie. J'espère l'être resté. Je trouverais extrêmement dommage d'avoir à devenir Général et de commander les hommes à la baguette... Je crois, comme j'ai toujours cru, à la liberté. La liberté qui réside dans le sens des responsabilités. Je considère la discipline indispensable mais ce doit être une auto-discipline motivée par le sentiment d'un but commun et d'une profonde camaraderie.

Pierre E. NEWELL

Chez les dockers « Grève sauvage »

Depuis lundi quarante sept mille dockers sont en grève illimitée; ils paralysent tous les ports d'Angleterre (quarante grands ports).

Leurs revendications portent essentiellement sur une augmentation du salaire hebdomadaire de base de onze à vingt livres sterling, qui en fait porterait leur salaire réel de trente cinq livres (500 F) à cinquante livres par semaine (environ 700 F).

C'est un coup dur pour le capitalisme anglais et l'équipe réactionnaire de Edward Heath, car les dockers visent une partie importante de l'économie anglaise, une perte de profit de 1 millions de livres (275 millions de F) par jour, et le risque d'une dévaluation de la livre, donc plus de Marché Commun (condition de l'entrée dans le fameux marché), on peut supposer aussi que le succès du réactionnaire Heath n'a pu être accepté par l'Angleterre des travailleurs, qui considère que les élections sont une fumisterie et lui répondent violemment par cette grève qui le vise en premier lieu, Mr Heath en l'homme responsable de la dévaluation, qui n'a pu conserver la paix sociale. Quelque chose serait-il changé en Angleterre, imiterait-on l'Italie et tout ce que comporte la lutte de classes radicale.

C'est aussi un coup violent porté aux syndicats intégrés à la machine d'état, comme partout dans le monde les travailleurs passent outre au consigne des bureaucrates et autres charo-

gnards liquidateurs des luttes; c'est maintenant de plus en plus la base qui s'organise et décide par elle-même; quand on sait et connaît le prolétariat du Nord de l'Angleterre (des villes comme Manchester, Liverpool) les valets du capitalisme et la pègre prolétarienne des syndicats auront du boulot pour ramener les travailleurs sur les quais pour reprendre le boulot.

Quand on sait que les dockers sont parmi les travailleurs les plus payés d'Angleterre, on peut dire « Bravo, camarades! », vous n'êtes pas comme ceux à qui on donne quelque os à ronger, vous voulez tout le gâteau, vous ne voulez pas seulement être des esclaves bien nourris, mais des hommes qui réclament tout, car en fait, il ne s'agit pas d'être des esclaves bien nourris, mais prendre et reprendre ce qui nous appartient de droit, toute la production, les machines et aussi la direction de notre vie.

Nous vous envoyons notre salut fraternel en souhaitant que vous teniez dur et ferme dans votre lutte contre le capitalisme et ses valets.

Nous espérons que votre lutte verra se développer des organismes propres à la classe ouvrière, autonomes et non bureaucratés comme en Italie et en Belgique dernièrement.

Nous demandons aux camarades qui se seront trouvés sur place de nous envoyer toutes informations et articles sur ces grèves.

Leyendo la Enciclopedia

LA Enciclopedia Anarquista, cuyo primer tomo traducido al castellano está al volver de la esquina, es fuente de enseñanzas éticas e históricas. A juzgar por los vocablos traducidos y por la lectura de muchos otros, puede uno afirmar que sus páginas son en cierto modo proféticas. Tal es la opinión que merece, entre otras, la lectura de *Internacional Sindical y Familia*.

En el primer tomo de la obra, que como se sabe consta de cuatro, A. Soucy explica la historia de la AIT. Sobre una variante del tema, Pierre Besnard le toma la vez, trazando el proceso histórico de la Internacional Sindical, que arranca de 1920 y examina la acción proyectada por los congresos siguientes: Londres 1920; Génova y Roma 1922; Viena 1924; París 1927; por la Federación Sindical Internacional. Los congresos de 1923, 1925 y 1928 en Moscú, por la Internacional Sindical Roja; y el congreso de Lieja de 1928, por la Asociación Internacional de los Trabajadores.

Las conclusiones de esos congresos pueden resumirse como sigue: La FSI, propugnaba la colaboración de clases; la ISR quería someter a todos los obreros al dictado del Partido comunista de los diversos países con control central de Moscú. La AIT — y no creo caer en pecado de xenofobia — fue la única que dio a sus resoluciones una pauta humanista respirando ética y lógica.

El congreso de la AIT (1928) adoptó las siguientes resoluciones:

Constatando que la racionalización capitalista es la consecuencia de la transformación mundial, y que opone brutalmente la máquina humana a la metálica, nefasta para los trabajadores cuando está entre las manos del capitalismo, debe neutralizarse (la máquina) con la obtención de la jornada de seis horas de trabajo por día.

Oposición total al militarismo, rechazando los empleos en las fábricas de material bélico. Propagar la necesidad de la huelga ante cualquier amenaza de guerra; adueñarse de las fábricas y puntos estratégicos para la vida del país; transformar la protesta contra la guerra en movimiento insurreccional revolucionario.

Crear la Unión Internacional de Solidaridad (más tarde SIA).

Predice la sumisión de la clase obrera y campesina a los poderes gubernamentales y capitalistas, si se deja amaestrar por el sindicalismo reformista, cuyos dirigentes sólo buscan satisfacer sus aspiraciones personales, colaborando

con el Estado, del que son apéndices.

Si los obreros no se apoderan de todos los medios del producción, organizando la vida del país a espaldas del Estado, se hallarán mediatizados por los partidos de todas las confesiones, que se servirán del sindicalismo como de alabarda para abrirse camino hacia los sitios del Estado, en el Parlamento, en las administraciones, y, si es posible, en el propio gobierno.

En la maquinaria — decía la AIT — debe fundarse la libertad humana. El hombre debe apropiársela. En espera de ello, para que no beneficie exclusivamente los intereses capitalistas, debe proceder (simultáneamente al desarrollo de la misma), a la disminución de la jornada de trabajo. De no ser así, la máquina atropellará cada día más a los desheredados; el paro forzoso se desarrollará, los sindicatos establecerán jerarquías sindicales y políticas en su seno y del espíritu revolucionario que debe animar a todos los productores, no quedará más que la sombra, puesto que Capitalismo, Estado, Religión y Sindicalismo adocenado, formarán tal amalgama que las masas obrera y campesina, encuadradas, regimentadas, deberán obedecer las órdenes de los «superiores», quienes, en las oficinas sindicales decidirán lo que deben ser y cuando, las reivindicaciones obreras, exigiendo además obediencia a las órdenes recibidas. Las huelgas beneficiarán a los partidos políticos; se embrutecerá al obrero privándole de toda clase de inquietud, amenazándole si quiere pensar con su cerebro. Se le castigará físicamente si es necesario, para que no rompa el ritmo borreguil de las masas, conformadas con una existencia huérfana de todo sentimiento de personalidad humana.

Transcurrido casi medio siglo, la realidad da razón a esas aseveraciones. La clase obrera en general ha ido deshumanizándose, perdiendo la conciencia de su vitalidad creadora. Pese a todos los discursos de los líderes del sindicalismo reformista, no se hace nada contra la propaganda guerrera, contra la xenofobia, ni tampoco en favor de la disminución de horas de la jornada de labor. Al contrario, los sindicatos aceptan la producción bélica. Aguijoneados por la codificación de esas categorías de trabajo, los obreros se contentan con las ventajas adquiridas en esas antepasadas

(Pasa a la pág. 3)

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 30 de Julio de 1970

VACACIONES

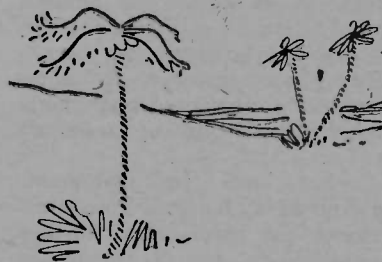
HE aquí un lugar común que el compañero no puede tener en cuenta. No existe el Nirvana en nuestro elemento, desconocemos, libertariamente, el derecho a la pereza. Nuestro mundo no es el de la actividad mal dirigida ni el de los contemplativos inanes. Pararse es retroceder y dormirse es morir. La Confederación Nacional del Trabajo salió de los hombres, de las necesidades físicas y morales de unos hombres, y ahí, desde el año 1910, la tenemos constituida y en marcha permanente a pesar de las alternativas. De la CNT el enemigo no se ocupa porque con sólo su anagrama importuna, impide, desconcierta, a franquistas y a comunistas, cada cual por su lado. La CNT no obtiene publicidad en la prensa mundial por estar ésta sujeta a la conspiración del silencio, y se comprende: la divulgación del hecho libertario español podría equivaler a la difusión del anarquismo en todo el orbe, contrariando múltiples intereses capitalistas, religiosos, políticos y comunistas. La llama de la anarquía fue potente en España y en la Argentina, y si en las riberas del Plata hay quienes «libertariamente» cuidan de extinguir la luz anarquista de la Pampa, en España no ocurre lo propio, puesto que si bomberos hay, somos muchísimos los que atizamos, desde la Península y el Exilio, la llama siempre viva del ideal.

Y conste que no es prevención ni ditirambo esto que queda dicho. Es toque de alarma para cuantos creen, inducidos por la facilidad vacancista, que durante dos meses huelga ejercer actividades. Bien sabemos que libertarios hay por ahí que durante la canícula carecen de preocupaciones revolucionarias dados como están al ejercicio de la «dulce farniente». Mas nosotros no somos como ellos; nuestra labor es de todo el

año sin interrupciones. No es que seamos incansables; lo que somos es constantes por la convicción hace años adquirida. No somos revolucionarios y realizadores de temporada; para nuestro quehacer de buscadores de oro (entiéndase de futuro) las cuatro estaciones nos son indiferentes; no hay frío, ni calor ni clima templado que valga: hay labor a cumplir y a ella nos abocamos sin necesidades de reloj ni de ámbito climatizado. No somos hombres de tertulia permanente, pontificadores de cafetería. Somos idealistas prácticos, y con vacaciones o sin ellas estamos en todo momento a pie de obra.

Véase ahora si hay necesidades: Propagar intensamente en España, editar para nosotros, nuestros hijos y los emigrados económicos; sostener nuestras publicaciones semanales, aguantar nuestras revistas, especialmente «Umbral», que está en atasco indebido; contrarrestar la avalancha conservadora, empujar la casa confederal parisina, cohesionar el mucho compañerismo que queda a base de las jiras veraniegas, prestar cuerpo al S. I. para que active, y a S.I.A. para que, tan necesaria por su virtud solidaria, no quede en entelequia; y aun confortar a los compañeros añosos, el empujar siempre y en todos los sitios.

Tarea a realizar queda, y bien está el descanso con tal de que sea productivo.



LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MEDICOS Y MEDICINAS ENTRE EL FRANQUISMO

EN la simple conversación, en todo comentario alrededor de la vida social española, se enlazan los motivos que determinan la crítica, el vapuleo apasionado contra las instituciones que aprisionan el país. El joven y notable escritor balear Baltasar Porcel ha celebrado recientemente una entrevista con el conocido doctor José Espriu, hermano del celebrado poeta Salvador Espriu. El tema de la conversación ha girado en torno a la crisis médica que se constata en España.

Ya en sus primeras palabras el doctor Espriu ha situado el problema al decir: «¡Oh!, no es fácil hablar de la organización de la medicina; es más fácil hablar de la desorganización. Y por una razón muy simple: no existe un ministerio de Sanidad, ni, en consecuencia, ninguna posibilidad de coordinación.» Nos dice que el médico se enfrenta con una medicina social que le retribuye mal, y entonces busca los enchufes posibles para ganarse la vida, recurriendo al pluriempleo, «con lo cual — expresa — la medicina que se hace resulta de baja calidad, insuficiente.»

Léanse a continuación unos párrafos bien elocuentes de las manifestaciones del doctor José Espriu al periodista Baltasar Porcel:

«¿Sabe cuántos enfermos tienen que ver comúnmente en una hora muchos médicos en los ambulatorios de la Seguridad Social? Pues treinta, dedicando dos minutos a cada uno de ellos. ¡Un desastre! Con lo cual la eficacia de todo esto es mínima, porque no pueden atender al enfermo, sino lo que acabo dedecirle: sólo verle. Claro está que puede objetarse que nadie obliga al médico a hacer visitas de dos minutos. Pero la necesidad lo exige: escuchar a un enfermo, auscultarle, tomar nota de lo que tiene, hacer una receta, requiere, pongamos, un cuarto de hora. Si al médico de ambulatorio le envían los treinta enfermos y sólo le pagan una hora y sólo puede disponer de aquel consultorio durante una hora, forzosamente, insisto, trabajará mal.»

Y ante una tan apabullante arbitrariedad, Baltasar Porcel manifiesta que parece imposible que racionalmente ocurra tal estado de cosas, considerando que parti-

cularmente los obreros y empleados han de tener vivo interés en hallar vías de arreglo.

Todo el mundo sabe que lo expresado es uno de tantos y tantos problemas que el régimen tiene sin resolver; que el régimen no puede resolver, ya que el buscarles solución sería tanto como llegar el franquismo al extremo de hacerse el harakiri, esto es, destruirse a sí mismo. Y ello, destruir, es misión del pueblo, de los obreros e intelectuales cohesionados, decididos ya de una vez a limpiar el país de la infección fascista dominante.

EL ANARQUISMO DE TOLSTOY SEGUN MADARIAGA

Allá en los años de la infancia, leyendo la famosa «Epístola a los Pisonés», de Horacio, a uno le incitaba la reflexión el hecho de que el gran poeta latino manifestara qué con todo y ser Homero genial en sus inmortales poemas la «Iliada» y la «Odisea», en algunas partes se le notaban fallos, flojeaba. Fueron aquéllos los primeros atisbos de un sentido iconoclasta del juicio; el descartar el tono reverencial, incluso al respecto de los considerados valores más eminentes del pensamiento. Ya más adelante, leyendo a escritores anarquistas, como Federico Urales en «La Revista Blanca», o Felipe Alaiz en «Tierra y Libertad» y «El luchador», notamos cómo ellos no titubeaban en atacar las fallas o las inconveniencias expresivas en cuanto a ideas sociales de impulso libertario por parte de figuras intelectuales de prestigio, como lo eran Ortega y Gasset, Miguel de Unamuno, Azorín, o Pío Baroja.

En ocasiones nuestra prensa libertaria ha mencionado desfavorablemente al prestigioso escritor Salvador de Madariaga. Ha sido cosa de responder a consideraciones suyas que, afectándonos en mayor o menor grado, hemos creído injustas. Pero también sería injusto dejar de reconocer, en Madariaga, o en cualquier otro, apreciaciones que nos parecen justas y con las que, por supuesto, nos sentimos identificados.

En la revista «Destino» ha aparecido recientemente un artículo de Salvador de Madariaga, que lleva por título: «León Tolstoy». En dicho trabajo el autor justifica la propensión anarquista

del autor de «Ana Karenina», emparejándolo con el de Bakunin y Kropotkin, nombres que, dicho sea de paso, Madariaga escribe así: Bacunin y Cropotquin, forma que, habida cuenta de ser Madariaga una autoridad en materia de filología, debe de ser como él lo escribe, bien diferente a la que en nosotros es forma habitual de escribir dichos nombres. Dice Madariaga: Tolstoy escribió en el siglo XIX, que vio por doquier la consolidación del Estado hacia un absolutismo nuevo, basado en el consenso general. Esta corriente iba a cobrar todavía más vigor en el siglo XX, sobre todo después del fracaso total de la Revolución rusa, que termina por donde había empezado, en un absolutismo análogo al del zar. Tolstoy, con otros maestros del anarquismo político como el mismo Proudhon, crea una contracorriente que será y sigue siendo necesaria para salvarnos a todos de la tiranía de las burocracias y de las tecnocracias.»

Ya el profesor Paul Eltzbacher, en su documentada obra «El anarquismo», con aguda percepción de detalles, situó a León Tolstoy entre los, a su juicio, más representativos teóricos del anarquismo. Siete eran, a su juicio, los que sumadas particularidades personales formaban el conjunto filosófico del anarquismo. Los siete pensadores ácratas cuyas apreciaciones se especifican en el libro, son los que siguen, y en este orden: Godwin, Proudhon, Stirner, Bakunin, Kropotkin, Tucker y Tolstoy. Por cierto que éste último manifestó, aludiendo al citado libro del profesor Eltzbacher, donde el famoso novelista ruso es presentado como anarquista: «Es una obra buena. La exposición de mis doctrinas es en alto grado exacta y concienzuda.»

Nos complacen las apreciaciones de Madariaga en torno al anarquismo de Tolstoy, primero, por la exactitud que reflejan; en segundo lugar por el hecho de que se hayan hecho en un conocida publicación española como es «Destino», por lo que ha de suscitar el comentario de aquéllos que solamente han considerado a Tolstoy como literato, ignorando su fibra de pensador vibrante y original. Además, el trabajo de referencia ha podido incitar a ciertos lectores en lo de tratar de documentarse acerca del anarquismo, que tal vez habían con-

siderado de un modo bien diferente a lo que es en realidad.

Vale la pena transcribir unas consideraciones de Madariaga relativas al anarquismo en España. Dice en el artículo de referencia: «En España es popular el anarquismo, lo que se ha solido atribuir al bajo nivel de vida de nuestra clase obrera. Pero el caso es que el anarquismo español tiene poco o nada que ver con el nivel de vida, que es un concepto estadístico, y mucho con el modo de ser que es un concepto vital. El anarquismo es la fe del optimista.» Y en esta concepción del anarquismo como valor de tipo optimista, Madariaga concluye así su trabajo: «En estos días en que abundan los pesimistas siempre dispuestos a reforzar y dilatar el Estado contra el individuo, los cínicos que se alzan de hombros entonando el «¡Viva yo caliente!», y los cesaristas de derecha o de izquierda para quienes el Estado ideal es aquél en el que más mandan ellos, los optimistas que aspiran a cercenar las garras del Estado son nuestros aliados en la lucha por la libertad.»

Así es en verdad. El anarquismo, ayer como hoy, al igual que ha de ser mañana, representa una fuerza optimista, por la seguridad de una bien meditada convicción, la cual no se circunscribe a las pasajeras necesidades del estómago, ya que aspira a la libertad y a la justicia entre los seres humanos.

EL CENTENARIO DE DICKENS

Falleció en 1870. Al cumplirse el centenario del gran escritor inglés para muchos ha de ser ello ocasión de leer sus obras, de las que se anuncian ya numerosas reediciones en diversos países de Europa, Dickens, sin emplear el crudo realismo de Zola, ha sido uno de los más altos exponentes de la novela social. Fustigó los convencionalismos sociales; atacó las arbitrariedades dimanando de las instituciones representativas. Predomina en sus obras un tono sentimental, incitando la simpatía hacia muchos de sus personajes; algo parecido a lo que nos ocurre con Dostoievski. En ocasiones la ironía y un humorismo sencillo, campechano, hacen que destaquen las aberraciones, los defectos, las pasiones que tanto proliferan entre los seres humanos. A ello hay que agregar la maestría del escritor en sus descripciones del ambiente. Diríase que ofrece una visión plástica de lo que describe.

(Viene de la página 1)

de la muerte colectiva. Ventajas que se traducen por facilidades que deterioran el sentimiento humanista que debería vibrar en todos los hombres, aconsejándoles el abandono de esos lugares en los que se prologa la muerte.

Pese a las máquinas la jornada no ha disminuido. Si esa disminución se ha logrado en ciertas ramas industriales, ha sido siempre compensada favorablemente para los capitalistas, mediante la aceleración de productividad que obliga al individuo a seguir el ritmo infernal de la máquina de acero.

En la agricultura, cada día más mecanizada, los campesinos deberían lógicamente aprovecharse de los beneficios de esa mecanización. Sin embargo, se ven reducidos a recurrir a las industrias o a la construcción, constatando el triste contraste que quiere que, mientras la máquina avanza, el campesino desaparece en porcentaje nivelado, obligando a los que continúan viviendo de la tierra a trabajar durante jornadas prolongadas, porque la máquina sólo obedece a los intereses de los terratenientes.

En la construcción, refugio de desplazados, la jornada es de 10 o más horas, con elevado porcentaje de destajistas, forma brutal de explotación por partida doble, que beneficia al sistema económico de la sociedad actual, contrariando los intereses más primarios de la clase obrera.

Como desde sus inicios en el siglo pasado, en los años 20 la AIT tenía razón. Desgraciadamente, no fue comprendida por quienes debían comprenderla y siempre fue y continúa siendo combatida por los que medran al socaire de intereses no siempre confesables.

Cabe preguntarse si todos los esfuerzos desplegados por tantos hombres para ayudar a sus hermanos de clase a que se superen, han sido provechosos, o si han sido, acaso, burlados. A menos que sea verdad incontrovertible la que dice que el hombre es contentadizo y le basta con tener el estómago repleto y poder exteriorizar su animalidad (botón de muestra los estragos consecuentes a la copa mundial de fútbol), que no le permite observar su esclavitud y su ruina física y moral.

¿Será acaso que para las mayorías (el fenómeno es crónico entre las capas sociales desheredadas), el sentimiento dicho revolucionario, contenga un tope? ¿Consentirá éste en la satisfacción de necesidades primarias?

Esas necesidades tienen cómputo comparativo. Verbigracia: si se

Leyendo la Enciclopedia

ganaba ayer la suma A y las minorías revolucionarias se agitan para obtener hoy mejoras que van hasta C, continente de aspectos culturales, y B como factor pecuniario, la mayoría tiende a sentirse satisfecha con la obtención del factor B, logrado el cual, nada le impide abandonar las minorías, que proseguirán solas la lucha en pos del factor C, — que las más veces no lograrán —, porque la mayoría se negará a secundarlas y las tratará quizá después de «desplazadas de lo práctico».

La actualidad de hoy fue prevista por nuestros predecesores sindicalistas revolucionarios hace ya medio siglo. Pese a los modernos redentoristas de pluma en mano y sillón en trasero, aquellas fórmulas que enseñan al obrero a batirse para lograr mejoras a la par materiales y morales, que le permitan dedicarse a cualquier forma constructiva de las aspiraciones humanas, continúan siendo de rigor.

Las masas detestan las minorías que son perseguidas por los jefazos en potencia, que se burlan de los escrúpulos con tal de satisfacer ambiciones personales, atropellando para ello, si es el caso, al hombre que lucha por algo esencial para su vida: la libertad en todos los aspectos.

Tras la doctora Pelletier y Juan Marestan, el tema de la Familia hace llegar a Frédéric Satackelberg a la conclusión siguiente, esperando que «la sociedad comunista libertaria haya emancipado íntegramente a la mujer, liberado al hombre y salvaguardado al niño.»

Abrogación de todos los artículos del código estableciendo la inferioridad de la mujer vis a vis del hombre.

Encargar a la sociedad de la educación de la infancia. Igualdad absoluta para todos los niños, sea cual fuere su origen.

Supresión total del consentimiento paternal para contraer matrimonio.

Mayoría de edad sin discriminación de sexo, a partir de los 18 años.

Asimilación de la unión libre al casamiento.

Divorcio por consentimiento mutuo o por uno de los dos cónyuges.

Estas que hace medio siglo eran aspiraciones moderadas, fueron consideradas entonces como diabólicas. La sociedad siempre amanerada, autoritaria e hipócrita,

denunciaba tales pretensiones como obsesiones aberrantes y atentatorias a la moral.

Pero hoy, en Inglaterra, la mayoría de edad parte desde los 18 años.

El concubinage, condicionado, es verdad, se acepta en muchos países. Y esas condiciones serán barridas como ilógicas y absurdas, porque todos los derechos deben ser reservados a esas parejas.

La libertad de la mujer aparecía como un disparate que hacía sonreír a los jurisperitos porque era imposible cosa tal en sociedad capitalista. Sólo podía esperarse de hipotéticas revoluciones, siempre que no tuvieran marcha atrás.

Pero actualmente la mujer puede disponer de sus bienes sin consultar a nadie de los que antes eran la autoridad personificada sobre todas sus acciones.

Uno de los aspectos que aún no ha llegado a la plenitud es el de los niños. Y los muchos defectos que contiene deberán subsanarse.

Una de las causas es la precariedad de medios, ya que los hijos de obreros, que podrían seguir estudiando porque intelectualmente tienen posibilidades, ven eliminada la expansión de su inteligencia precisamente por cuestio-

nes de orden económico. Lo que evidencia aquello de que, mientras no haya igualdad económica no habrá igualdad en ningún otro sentido.

En conclusión: A las manifestaciones de encopetados revolucionarios (sic) de ministerio, de oficina (administrativa gubernamental, o sindicalista), queriendo minimizar la influencia del anarquismo a través de la historia de las luchas sociales, podemos decirles que los hechos muestran a las claras que el mundo político y capitalista cede precisamente al empuje de minorías inquietas que cada día marcan nuevos avances, que esos señores administradores enmarcaran, queriendo mostrar que han sido ellos los autores.

Las profecías anarquistas se realizan poco a poco, disminuidas, es verdad, y adocenadas por los poderes públicos. Pero si la estupidéz de los gobernantes nos lleva a una hecatombe terrible de los valores más elevados de la humanidad, el anarquismo se presenta como única máquina social de recambio que los hombres conscientes aceptarán para remediar a los males amontonados.

La Enciclopedia Anarquista, con visión que se proyecta hacia el porvenir, como propulsora de cultura y como historiadora, no tiene nada que envidiar a ninguna otra, cuando estudia los problemas humanos.

Fernando FERRER

NECROLOGICAS

JOSE AIRES

En el mes de junio 1970 dejó de existir, en Trelazé (49) el compañero José Aires de 60 años de edad. Era natural de la provincia de Sevilla. Viejo militante confederal perteneció en exilio a la F. L. de Angers.

Sirva esta nota para conocimiento de la Organización en exilio.

PASCUAL SALVADOR

Por esta nota comunicamos la muerte del compañero Pascual Salvador, natural de Gelsa, provincia de Zaragoza; contaba 70 años y era como tantos otros compañeros anónimos, militante, hombre de base, con una voluntad de hierro en la defensa de la CNT y el MLE. Pascual cumplió hasta que su enfermedad le postró en cama. Hospitalizado hace unos tres meses, y resistiendo durante este tiempo el tratamiento fuerte que le administraban, dejó de existir el día 19 de junio por la tarde, expirando casi tan pronto llegó a su

casa, en la que habitaba con su fiel compañera e hijos en el pueblecito de Saint-Sernin, a unos 10 kilómetros de Albi.

El entierro se efectuó el sábado día 20 a las tres de la tarde, asistiendo al mismo numerosos compañeros, siendo civil el acto del sepelio. La F. L. de Albi pierde un buen compañero y se asocia al dolor de su compañera, hijos, hermanos y demás familia.

JUANA JODRA

También en este día 20 de junio acompañamos a su última morada a la compañera Juana. Estaba casada con el compañero Isabelo Jodra.

Fue una buena mujer, una excelente compañera fiel a su compañero, una madre de corazón. Contaba 61 años. Dejó de trabajar por estar bastante avanzada su enfermedad, una de las que no perdonan; parecía que con algún reposo iba mejor. Pero se ve que su mejoría era ya el anuncio de su muerte. Nos asociamos al dolor de su compañero e hijos. El entierro fue civil y se efectuó a las once de la mañana.

F. Local de Albi

Intrusión en el campo literario de Baltasar Porcel

«**D**IFUNTS sota els ametllers en flor (1) es un amplio momento de placer que el autor nos ha proporcionado. Es un libro que se hace leer por encima de las ocupaciones — imprescindibles — del momento. Hay lecturas buenas exigentes de pausa o reposo, de meditación o de provisional abandono. Un libro de Porcel no hay modo de cerrarlo sin haberlo leído entero.

El que nos ocupa mantiene un halo de belleza continuo por goce de la narrativa e interés de los temas en curso, siempre álgidos y satisfactoriamente expuestos. Porque exacto es que el temple literario de Porcel en ninguna ocasión decae y arriesgaríamos decir que va «in crescendo» a medida que avanzan las páginas, si esta vez el capítulo primero del «bouquin» en comentario no nos pareciera que, por la pureza de dicción y fuerza emotiva del asunto planteado, es superior a los donosos capítulos que siguen (hasta treinta y dos).

Puede decirse que en plena juventud Porcel ha conseguido destacar en la república de las letras (castellanas y catalanas) al extremo de profesionalizarse, pese a la baja tensión cultural de la sociedad española; garantía que muchos autores de crédito ambicionan, pero que sólo resulta asequible a unos pocos — escogidos por el público — debido a la coerción persistente y a la imprevención popular derivada de la catástrofe cívica de 1939.

Lo verdaderamente notable del escritor Porcel es que concibe y plasma sin esfuerzo, incluso con elegancia, motivos exigentes de claridad absoluta, que emprende con sencillez y valentía sin propósito de doblar, subrepticamente, la esquina «salvadora», es decir, fingir posición contradictoria y guardar, a la vez, una idea escuadrada para obviar conciencias. Porcel empieza por ser consecuente consigo mismo, logrando, con esa sinceridad de base y el estilo depurado que le distingue, ser comprendido y apreciado en el campo de la lectura, un premio de adhesión que no alcanzarán los autores inconcretos, los de prosa almidonada, los narradores del vacío, los preciosistas, los sin nervio, los vacuos, los insensibles, los aduladores, los vacilantes.

(1) Libro que el lector hallará en el «C. S.» al precio de 20 F.

«Difunts sota els ametllers en flor» opone el drama inevitable de la vida a la ñoñez isleña, contrasta la belleza panorámica con la existencia gusana de las personas, de ciertas personas. Por los relatos tragicómicos, bellamente amorales contenidos en el libro, Porcel se nos asemeja un Edgard Poe no atormentado, no clínico, abocado a la disección del alma humana con piedad y con sonrisa. No atenúa, mas tampoco entenebrece. Cuenta objetivamente la aventura, sacándole el relieve apetecido sin necesidad del recurso tremendista. Ambiente a rasgo preciso el personaje, una situación, un paisaje, facilitando al lector el conocimiento exacto de un modo de ser, de un proceso, de un desenlace. Y siempre sin preñar de nubes el ambiente: indicando, exponiendo, para que, si tragedia ha de ha-

el repugnante artificio de los cementerios.

Se ha dicho que «Difunts sota els ametllers en flor» es uno de los libros más bellos y violentos de la literatura catalana. Bello y crudo, sí, lo es; violento, no, por ser la sociedad la que nos violenta a todos.

J. F.

«Cataluña vista desde fuera».—

En este libro (2) Porcel se encara con tres personajes situados al margen de la política franquista: Aranguren, Llain Entralgo y Ruiz Giménez. Porcel les pregunta, incisivo, cuál es su criterio sobre Cataluña y su problema. Los tres convergen en denunciar su limitación acerca del mismo por haberlo desconsiderado largo tiempo en su vida. El aire político de Castilla comporta exigencias cen-

«reciente» como el de Ruiz Giménez, y en verdad un vacío de décadas no puede ganarse de un salto. El paso de la medianoche al mediodía no es franqueable sino al baño de luna, o de alborada, equivalente a una evolución racional, normal, que encamina a la plena posesión de la facultad intrínseca del individuo. Llain Entralgo no se presta, de todos modos, a una interpretación equivocada referente a su pensamiento. La postergación de las regiones — entiende — no beneficiará al centro y, terminaría con agotarlo y acogotar a España, maniatando a la región que se estima preeminente debido a páginas olvidables de la historia de España.

En cambio, Aranguren es cortante en sus respuestas, sugiriéndonos una formación liberal añeja, pese a la inclinación de su diestra a sostener cirio. La exposición de Aranguren no motiva confusionismos y si cree en la descentralización de España lo manifiesta sin rodeos.

En síntesis, la inquietud clara y precisa expuesta por Porcel respecto al porvenir moral y físico de Cataluña encuentra valedores en las tres personalidades interrogadas. Pese a su «castellano mismo racial», pétreo un día, ese terco intelectual no será más escollo, todo lo contrario, para que la Meseta Central se sienta libre en medio de la libertad de los pueblos que la rodean.

Insistiendo en el mismo tema el propio Porcel reproduce en el libro una franca y osada conferencia que explicó en un círculo de Madrid, donde enfrentar el derecho a la expresión catalana, con tanta convicción y justicia que consiguió, si no el consentimiento, sí que que el respeto y la preocupación — por la lección recibida — de la concurrencia.

Cabe decir que el «catalanismo» de Porcel es franco y justificado, y su criterio defensor de un idioma sojuzgado pese a su ley de naturaleza, podríamos suscribirlo los anarquistas. En efecto, Porcel no parte de la concepción nacionalista o patriótica del idioma, sino del grupo humano viejamente constituido, de pueblo vital, de entidad étnica con cultura propia y disponiendo de idioma local y, en lo docto, universal por su Ramón Llull, Joanot Martorell y Ausias March y cuanta sabiduría les sigue hasta nuestros negros días. Relato de fuerza que si no convence a un



ber, ésta se presente sola, en consecuencia natural del equivoco humano, o, a menudo, de la fatalidad humana.

Yo, eterno incipiente de las letras, estimo los estilos logrados, seguros, siempre frescos, y claro, detesto la literatura farragosa, insoportable, indigesta, por bombos y charangas que al «literatoso» las prensas le hayan dedicado. A una edad en la que se está de vuelta de muchas cosas, la selección de lecturas, se ejerce sin piedad, cayendo mucho en el saco de la indiferencia. Y cuando un libro se pega a nuestras manos es que los ojos, a veces el instinto, se lo han recomendado. «Difunts sota els ametllers en flor» quedará de mi familia, me acompañará siempre en este inevitable trasiego del exilio.

Porcel se extiende, en todo lo suyo, en relatos, claridades, características del hombre y sus pasiones, ello enfocado con precisión — no en esquema —, salpicando irónico — no sarcástico —, cubriendo — es una idea — con amapolas y hierbas fragantes

tralistas, y cuando uno se libra de ellas queda absorto ante las realidades periféricas.

Ruiz Giménez lucha manifiestamente para librarse de su pasado ferozmente nacionalista, sin conseguirlo demasiado. Se le nota, pese a su vocación liberal de ahora, como un propósito de coyunturar su próximo pasado con el futuro progresista de España, tarea difícil por lo dura y contradictoria. Despojarse de un error fenomenal de los años más jóvenes y entusiastas equivale a arrancarse jirones de piel, y esto no lo resiste cualquiera, y presumimos que Ruiz Giménez tampoco, aunque un cualquiera este hombre no lo sea.

Llain Entralgo se nos antoja más ladingo por respuestas satisfactorias y, no obstante, algo inconcretas. Desde su seguridad Llain esparce un halo de duda que trata de disolver con concesiones de las que no debe estar muy convencido. Creo que el liberalismo de Llain Entralgo es tan

(2) «Libres de Sinera». Col. Jarama.

Intrusión en el campo literario de Baltasar Porcel

público tradicionalmente refractario al problema, lo sume en meditación que puede derivar en provechosa para el libre futuro de España.

Como «de paso» Porcel interroga al historiador Jean Vilar, hispanófilo conocidísimo y gran conocedor del pasado y el presente y las inquietudes socio-culturales de Cataluña, en la cual ha desarrollado diez años de estudios. Conversación provechosa de ambos, igual que lo es la interviú con el literato italiano «catalanizado» Giuseppe E. Sansone, buen conocedor de la expresión catalana, a cuyos contortulios se permite dar lecciones de perspectiva literaria en honor a esa lengua que estima como suya por su fuerza y sabor mediterráneos...

J. F.

LO SABIAS

Al Dr. Martin Luther King, Jr.

Sí,
lo sabías,
Sabías que la muerte te acechaba.
Lo sabías tú.
Lo sabían tus hermanos negros
y lo sabían tus hermanos blancos.
Todos lo sabíamos que nos ibas a
[dejar
segada tu vida súbitamente,
violentamente,
con ese impacto fugaz, crudo, in-
[humano,
que tantas vidas ha cortado.
Hoy nos dejas huérfanos de tu pa-
[labra,
de tu apostólica presencia
y de tu profética visión.
América se queda huérfana.
¡Qué pena! ¡qué pena América!
¡Qué pena! ¡qué pena oh Mundo!
Pero la Humanidad toda
no puede perder tu alma
porque tú nos has bendecido
con lo mejor de tu esencia.
Sí, el sentimiento humano
no podría sobrevivir
sin esta herencia que nos legas.

Federico ARCOS

Abril de 1968.



De la jira a la colonia Germinal A PROPAGAR:



Una de las escenas desarrollada; durante el día. Una charla muy animada

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.» Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

Cara al Verano:

PÁÑUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

MOVIMIENTO BURSÁTIL

MADRID. — La cifra de efectos bancarios protestados en los dos primeros meses de este año ascendió a 423.913 por valor de 20.692 millones de pesetas, según datos publicados por el «Boletín Mensual de Estadística».

El mes de enero, con 228.009 efectos protestados, por valor de 11.124 millones de pesetas, batió el récord de los últimos tres años.

En 1969, la media mensual de protestas fue de 207.072, por valor de 9.611 millones de pesetas; en 1968, esta cifra fue de 197.325, por valor de 8.454 millones de pesetas, y en 1967, de 173.797, con un importe de 7.513 millones de pesetas.

Máximas y reflexiones

— Son los fundamentos intrínsecos y auténticos de una ideología que permiten juzgar el valor de un movimiento.

— Se dice que los movimientos ideológicos han degenerado porque han envejecido. ¿Será porqué al mismo tiempo los viejos se van, o porque los pocos jóvenes que llegan no han sabido comprender todavía las viejas ideologías?

— Las tentativas revisionistas en el movimiento libertario, ¿qué revelan? ¿el cansancio o la penetración de ideologías políticas o autoritarias? Naturalmente, no todos se dieron cuenta de la significación profunda de su adhesión al mismo.

— Existe una concepción mesiánica que hace del dirigente un superhombre, un ser infalible, por el simple hecho de haber recibido la misión de mandar.

— ¿Cómo es eso que habiendo tantos partidarios de la evolución se celebran todavía las viejas tradiciones? Y lo más curioso es que la mayoría de la gente no sabe apreciar cual es su significación.

— No es verdad que el error sea un crimen, ni tampoco el espíritu crítico la marea irrefutable de la hostilidad a un movimiento. No puede haber una legitimidad o un derecho divino en un movimiento libre, cuyas formas no son inmutables.

— El verdadero teórico no debe imponer sus conocimientos como dogma, sino proponer a los demás opiniones fundadas sobre el razo-

namiento y por consiguiente comunicables por el razonamiento mismo.

— Es curioso que son siempre los que se imponen por la fuerza y sin réplica posible que sostienen que la independencia no puede ser más que relativa y controlada.

— La simplicidad es una fuerza.

— Aún no hemos terminado con la lucha de clases que ya vislumbramos la formación de nuevas clases del porvenir; pero, ¿en qué forma se hará la diferenciación de esas clases? ¿no será como siempre, por la violencia material y espiritual que se expresa por el Estado, el principio de autoridad, las ideologías sectarias?

— He leído muchas veces que la sociedad capitalista está condenada a muerte. Pero, ¿cómo poder probar por adelantado la necesidad absoluta de su muerte? Sólo el hecho consumado podrá demostrar dicha necesidad.

— La estructura económica de un país no es determinante. Se han visto países relativamente atrasados del punto de vista económico hallarse depositarios de un rico fondo de cultura.

— La justicia no tiene valor en sí; existe sólo en los pactos mutuos.

— Dice usted que la verdad no existe, pero si no existe la verdad, lo que usted dice no es verdad.

Juan BUSCADOR

La Reactualización del Anarquismo

LOS compañeros de «Tierra y Libertad» mexicana han tenido el acierto de aguijonear nuestro interés por la revitalización del acratismo mediante un propósito de encuesta. Robándole tiempo al tiempo nos decidimos a hacer acto de presencia en la misma.

El problema más grave que tiene planteado el anarquismo actualmente es la sombra marxista. Otro menos importante, pero importuno e inoportuno, es la secuela de nuestra participación en ministerios durante la guerra de España. Hay ya «libertarismo gubernamental» a título de Partido Libertario, y anarcosindicalismo con ministros, generales y burócratas en la acepción escisionista del movimiento confederal hispano extendida a la América de habla española.

El peligro marxista viene de suyo y de la candidez enorme de las masas mundiales que hallan gusto en no salirse de tales. La revolución rusa, perdida su divisa de Tierra y Libertad por culpa del neozarismo leninista, se ha elevado a la categoría de mito deísta con santos y santones fructuosos de la dictadura, como si esta pasión absolutista no hubiese ya fracasado hace 175 años en las figuras características de Robespierre y Saint-Just. Las dictaduras que el comunismo va introduciendo en las naciones subdesarrolladas so pretexto de librarlas de la argolla capitalista, eliminan todo cuanto de libertad, de ejercicio pensante, de predisposición moral y evolutiva en los pueblos afectados, sujetándolos a una nueva situación que ciertos interpretan meramente económica, pero que, por su cariz establero (la iglesia, el cuartel, las manifestaciones de masas, los economatos sin más, son establos) reducen y casi asfixian el ambiente de libertad ilimitada tan sabiamente y heroicamente difundido por los enciclopedistas franceses y los Nicolai, Bertrand Russel y Camus de nuestros días. Todo el esfuerzo del anarquismo y del libertarismo independiente debe tender a la emancipación de las masas a fin de que éstas dejen de serlo para desgranarse en entidades individuales libres. Inmensa tarea, desde luego. Pero cumplirla es quizá el objetivo principal del anarquista consciente.

En cuanto a la política infiltra en nuestros medios poco costaría eliminarla si supiéramos

prescindir de prejuicios personalistas, de amistades sujetadoras, de debilidades y tolerancias hacia personas que en lo nuestro fueron y que actualmente han dejado de ser, aunque crean — o creamos — lo contrario. La discusión con los confusionistas no debe ser desechada mientras los confundidos, que a su vez tratan de confundir, se alienten en un principio de honradez de propósitos. Mas, si la amistad personal tratan de involucrarla en interés de su evolución (mejor regresión) hacia la política colaboracionista, o más claro, de colaboración con el Estado, entonces la actitud nuestra ha de ser tajante y clarificadora: amistad de vecino y alejamiento total en concepciones. El Partido Sindicalista, el Partido Obrero del Trabajo y el Partido Libertario o cuanto anagrama trate de partir lo nuestro y compartir con lo ajeno, hay que dejarlo a rajatabla, ladearlo. El anarquismo ha sido siempre franqueza, claridad y objetivo sin vuelta de hoja. Lo demás, lo camaleónico, lo descendente, lo invertido, a la «pubelle». La salud de nuestra idea lo exige.

Y en los que quedemos, cohesión, sinceridad, ayuda mutua, ejemplarismo ante el pueblo, y propaganda intensiva y reactualizada. Parece poco, y hemos señalado un Himalaya de trabajo.

La panorámica histórica que el mundo moderno nos echa en cara nos opone un cúmulo de contradicciones que en nada afectan a nuestra filosofía ni a nuestra lógica libertaria, es decir, de libertad infinita. Pese al enorme estruendo del mundo burgués «renovado» y a la actualización de un socialismo nacionalista a la manera de la URSS, de la China, de los comunismos dependientes de Moscú y de Pekín, además de los socialismos esclavistas de ciertos países africanos, asiáticos y americanos, la tesis de la revolución social, concebida hace un siglo o más por nuestros teóricos y pensadores, queda vigente con toda su fuerza, aparte nimios detalles — mínimos ante la amplitud, la grandiosidad de nuestro propósito de liberación integral de los pueblos y de los individuos — que van de la pildra amarga a la estreptomocina, del gas a la electrónica, del Montgolfier al bólido lunar, de la cerilla a la fuerza nuclear... Pero, siendo el anarquismo una actitud, una posición de avance absoluto,

¿cómo pueden impedirnos y contradecirnos las técnicas modernas en activo presentadas, si en todo tiempo hemos tratado de asimilarnos para un mejor beneficio de la humanidad que si no es libre habrá de serlo? El hombre que aún circula en bicicleta es porque carece se avión, y el que habita en un zaquizamí es porque la sociedad presente le priva de habitación confortable. La desigualdad social se manifiesta en Estados Unidos como en la URSS, donde la escala social se cifra en 40 peldaños en la nación capitalista y en 39 en la nación comunista. La riqueza social (natural o de industria) administrada por Estados cuyo repinte no importa, satisface a unos y reduce a otros por existir, en todos ellos, diferencia determinante de clases. En nuestra sociedad anarquista esas diferencias serían radicalmente eliminadas, quedando el conjunto ciudadano en un plano de igualdad que la mentalidad burguesa y bolchevique de hoy no puede idear siquiera. El lema centenario de Libertad, Igualdad, Fraternidad que parece haber periclitado por ancianidad inconcusa, resulta en verdad, una trilogía inexplorada, inaplicada, cubierta con el polvo de los años igual que el estuche de valor olvidado por los abuelos y sus descendientes directos; pero que un día un nieto se decide a abrir, quedando deslumbrado por el brillo de una riqueza insospechada. Igual nos ocurre a nosotros, herederos del idealismo trascendente que la sabiduría universal ha venido elaborando durante siglos, todo él concebido, poco a poco y con esfuerzos y sacrificios, para alcanzar, en un día de máximo sol, la felicidad verdadera del género humano, esto es, la solución integral del problema de la convivencia normal de los pueblos y de los individuos.

Por esta pretensión se nos dijo antaño ser visionarios y lunáticos, dos calificativos burlescos que las revoluciones modernas han dejado en desuso. La revolución rusa en su acepción kronstadiana y macknovista, fue una revelación con respecto a las posibilidades libertarias de los pueblos, y así la revolución española de 1936 también fue confirmación de la fuerza motriz y expansiva de nuestra idea imantada en la trilogía de la Revolución francesa de 1789, pese a que la misma, por estar en frontispicios ociales en Francia,

cause algún desagrado en gentes superficiales. La fuerza actual del anarquismo reside en ser escuela experimentada y con ejemplos futuristas a ofrecer al primero, al segundo, al tercer mundo, y al mundo que sea, en espera de calificación.

Lo que ocurre y parece cohibir a bastantes de nosotros, es la distancia existente entre la anarquía ideal y la realidad materialista de ahora. Naturalmente, si se trata de que el villano del 1º de enero quede convertido en alma pura al día siguiente, el fracaso de esta anarquía ilusoria sería ineluctable. A la anarquía «pura» se va de año en año, se ha ido de siglo en siglo, por tratarse de un propósito de más allá infinito. La anarquía no es un estanque, una barrera, un jergón para sueños beatíficos. La anarquía no es una nube; es una entidad con barro en el calzado, una posibilidad buscada, una solución necesaria para terminar con la injusticia, la miseria, las opresiones y las guerras, todo eso tan tradicional, tan social, y tan «socialista», que socialdemócratas y comunistas no pueden eliminar de sus regímenes, pero que se aventará de una vez para siempre cuando la revolución social recobre su camino y las experiencias colectivistas de Ucrania, España y en parte de Israel por sus «kibboutz», sean estudiadas, comprendidas y enriquecidas con el beneficio del pensamiento y de la ciencia verdaderamente libres.

Y aquí vamos precisamente: nuestro anarquismo no es de ilusos, sino de visionarios para consecuencias prácticas. Conocemos el estado real del hombre del siglo, el furor materialista del ente de 1970. Ningún defecto del mismo nos escapa, porque en defecto podemos estar también nosotros, hijos del ambiente, aunque del ambiente tratemos de sustraernos. La sociedad es mala por vicios añejos contraídos, y ahí se está — según A. Lorenzo — para corregirlos. Mas cabe pensar con Malatesta que la sociedad será anarquista después de la revolución, no antes. Conocedores del paño, Sebastián Faure, Anselmo Lorenzo, Isaac Puente y otros compañeros advertidos trataron de conectar el mundo defectuoso presente con el mundo regular del futuro mediante la noble e ingeniosa transición del comu-

(Pasa a la página 7)

Desde Benifató

Filosofía barata

YO no soy de los que creen en el maná, ni de los que esperan vivir en anarquía desde aquí a cuatro mil años. Yo creo que se puede vivir en anarquía desde ahora mismo. Para mí no hay ninguna idea santa ni inmaculada. La perfección absoluta no existe. Y de este estribillo no se escapa tampoco la idea anarquista. Parodiando la «idea» Dios, es el hombre quien ha creado a éste y a ésta. Por lo tanto, no tengo el porqué hacer de ella una santa inmaculada, llena de perfección absoluta, porque, su creador, el hombre, es un animal imperfecto. Mi concepto de las cosas quizá sea un poco raro o extraño. Sin embargo yo parto del principio fundamental de la ley de tolerancia, del respeto mutuo. De ahí que respete al hombre antes que a la idea. Vivir en anarquía es vivir dentro de un sistema social de absoluta o relativa libertad, que, en mi concepto se puede comenzar a vivir desde ahora mismo sin esperar al año seis mil.

El campo es ancho y largo; en él caben toda clase de idealidades si nos despojamos todos de ese nefasto prurito de orgullo y mando absoluto tan fastidioso, y dejamos que cada cual arregle las cosas a su manera. Y si alguien nos cierra el camino por h o por b, hay que buscarle las cosquillas a ese fulano. A la fuerza se la combate con la fuerza, no con discursos melosos. Los mandones son los menos, los mandados los más. El problema está más claro que el agua. ¿Cómo? Por la férrea unión de los egoístas, de los mandados, formando un parapeto con un muro de contención para que tropiece la avalancha autoritaria y se revienten las narices.

Algún pazuato dirá que esto son conceptos stirneanos. Pues bien, que lo sean. Yo digo con Stirner: si el pasado y el futuro tienen relación con el presente, sólo se vive el presente. Esto quiere decir que si esperamos a vivir en anarquía cuando toda la humanidad esté preparada para ello, va para largo la cosa. Todos los días vivimos poco o mucho en anarquía. Mientras nos tropezamos con la trilogía: ley, policía y fisco, vivimos en anarquía, y a estos imbéciles testaferrós hay muchas maneras de hacerles la zancadilla. Así es que si calculamos cómo empleamos las veinticuatro horas del día, pasamos dieciocho viviendo en anarquía. Yo no sé cómo

vivirán y pensarán en el año seis mil, pero lo que sí sé cierto es que yo vivo ahora, en estos momentos, en estos segundos, y no los segundos pasados o futuros.

El niño, para aprender a andar cae muchas veces. También nosotros, poniendo en práctica nuestra filosofía tenemos los mismos riesgos de caer muchas veces, pero esos tropezones no deben de entorpecer nuestra marcha hacia nuestra meta, teniendo en cuenta que el ejemplo se pega a la mente más que el discurso. El discurso es una cosa casi vacía; es viento y palabras en el aire. La práctica son hechos visibles, pegajosos, concretos, que fuerzan a la mente a imitarlos. Aquí recuerdo lo que les dijo Nietzsche a los vegetarianos: «Dejaros de discursos y comed zanahorias». Claro que cada uno piensa a su manera, cosa muy justa, y mis conceptos no serán nunca los conceptos de mi vecino, pero en algo pueden estar relacionados e ir acordes, algo que aprovechemos para ayudarnos mutuamente como buenos hermanos. Con esto me refiero al cooperativismo, y otras maneras que hay para esquivar la explotación burguesa. Y no creo que por eso se deje de ser menos revolucionario. Sé que hay muchos compañeros que temen al aburguesamiento de los cooperadores, yo no. Digo que no los temo, porque el cooperador que se aburguesa, no se aburguesa por el hecho de ser cooperador, sino porque ya lo llevaba dentro, lo mismo que los zascandiles que se introducen en el campo obrero para abrirse camino en la política, a los que hay que arrumbar como a trastos viejos.

Tomás de Benifató

Suscripción pro-local social en París

Suma anterior	15 935 00
F. L. Melun	200 00
F. L. Houilles - Argenteuil :	
Federico Marín	50 00
Alfredo Marín	50 00
Antonio Marín	50 00
Francisco Giné (padre)	20 00
Francisco Giné	50 00
F. L. de Thiais :	
Un Maño	23 50
Bernardo Peralta	50 00
Grupo Golem	1 000 00
Núcleo Normandía	50 00

Total .. 17 478 50

COMUNICADOS

F. L. de Perpiñán

Esta F. L. tiene a bien comunicar a todos los compañeros que para el día 2 de agosto tendrá lugar una salida a Vinagrau. Los autocares saldrán a las 7 de la mañana de la plaza Arago.

Para el 9 de agosto asamblea ordinaria en el local social, rue Den Calce a las 9,30 de la mañana, quedando invitados a la misma todos los afiliados.

**

El 15 de agosto, salida a Argelès-Plage, a la cual invitamos a todos los compañeros veraneantes en nuestra localidad a asistir a la jornada de confraternización que realiza la Comisión de Relaciones.

Salida de los autocares a las 7 de la mañana en la plaza de Arago.

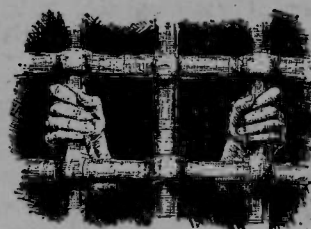
Para inscribirse: Los compañeros Picón y Jiménez son los encargados de ello.

Domingo día 23 de agosto, Jira nuclear de confraternidad libertaria en la «Fontaine Mary-Rose», en Grans (B.-du-Rhône).

ADMINISTRATIVAS

Estando en periodo de reclamaciones hasta el 30-6-70, rogamos a paqueteros y suscriptores de la Metrópoli y del Extranjero, hagan lo posible para ponerse al corriente de pago. Téngase presente que tenemos necesidad de recuperar todos los envíos de Prensa, lo mismo que de Librería. En particular esperamos no haya atraso en el pago del N° 100, Extra de «Umbra». Los paqueteros debieran satisfacer el total de los envíos, y no abusar como algunos de los descuentos. Tenemos muchos compromisos a los cuales hay que hacer frente, y nos es de urgencia recuperar cuanto está pendiente de pago.

Esperamos que tanto correspondientes como suscriptores se harán



No olvidar a España

cargo de nuestro ruego para la correspondencia que solicitamos.

Castaño, Serronville (54) Rdo. tu giro 10 frs. h. 30-9-70. Pago «C. S.». Se envía todas semanas.

Juan Mel. Ramón Magalás (34). Giro 20 frs. Rdo. 4-6-70. Pago «C. S.» h. 30-6-70. El giro se ha cruzado con la reclamación.

Como sea que esto ocurrirá con algunos que han girado, los que reciban el talón y tengan pagado h. el 30-6-70, que no lo tengan en cuenta.

Sin embargo, por otra parte, agradeceremos a todos los que tengan las suscripciones hasta la fecha señalada (30-6-70), sin pagar, que lo hagan lo antes posible por ser necesario para hacer frente a nuestros compromisos. Los atrasados, más aun, tanto de prensa como de librería.

Luis Teruel, Istres (13). Rda. carta y talón devuelto. Respetando como merecen tus opiniones, si te das de baja, eso no quiere decir que no debas pagar los 20 frs. del 1er stre. vencido que te reclamamos. Hecho esto eres libre de determinar si te interesa o no recibir el «C. S.». De los defectos de correos, no somos responsables nosotros.

Gargallo Francisco. Gargas (31). Rda. la tuya. Las dos primeras suscripciones fueron pagadas como indicas 28 y 30 frs. recibidos el 6-4-67 y el 26-3-69, pero corresponden a los años 67 y 68. El giro del 26-2-70 (36 frs.), pagarías el 69. Así, pues, los 20 frs. que pedimos se refieren al 1er stre. del 70. Ahora bien, falta aclarar si, durante el año 68, has hecho un giro para pagar dicho año. De fecha y cantidad, y de ser así, el giro de 36 del mes de febrero pasado, sería para el año 70. Aclara, pues.

La Reactualización...

(Viene de la página 6)

nismo libertario, es decir, igualitario y fraternal cual en los países comunistas estatales no puede ser conocido porque no es tolerado y si furiosamente combatido.

Tenemos, en definitivo, que el anarquismo es válido para nuestros días y los que se avecinan. Si la ciencia empuja es el propio hombre quien la empuja, quedando, siempre, en entidad primera. Sepamos adaptarlo y emplear sus recursos en bien de todos.

JUAN FERRER

(De la encuesta de «T. y L.», de Méjico).

«Condiciones de la revolución en América», S. A...	1 70
«Conflictos entre la religión y la Ciencia», Drapper ..	3 00
«Concepciones modernas de la sexualidad», Dr Allendy	1 50
«La condición del hombre», L. Mumford ..	6 00
«Condorcet», Juan R. Robinet ..	5 25
«Conozca su existencia», Edward Ret ..	4 50
«Los conquistadores», André Malraux ..	3 00
«La conquista del horizonte», F. Flores ..	4 50
«El cooperativismo puede evitar las guerras», S. A.	1 50
«Carteles», González Pacheco, (2 vol.) ..	20 00
«Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats ..	6 50
«Dios y el Estado», Bakunin	10 00
«Congreso de Zaragoza» ..	3 00
«Coplas» (para cantar con caja) ..	3 60
«El coraje de vivir», M. Van der Meersch ..	4 00
«Contrarrevolución estatista, Socialismo y Humanismo», Ernestan ..	2 50
«¿Se construye el socialismo en la URSS?», E. Lanti Ivon ..	2 00
«Control de la concepción», A. Lenard ..	5 50
«Criminología», José Ingenieros ..	8 50
«La crise sociale 1848», P. Q. Baucharti ..	5 00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henry Claude ..	8 50
«Crisis del Socialismo», J. García Pradas ..	2 00
«Crónicas de viaje», José Ingenieros ..	5 00
«La cruz y la flecha», Albert Maltz ..	5 00
«Los cuatro millones», O. Henry ..	4 60
«Cuatro destinos», Jakob Wassermann ..	20 00
«Cuerpos y almas», M. Van der Meersch ..	10 00
«La cuestión sexual», Murech ..	5 50
«Daysy Miller», Henri James	5 00
«Cuentos de amor, locura y muerte», Horacio Quiroga	6 50
«Cuentos literarios», C. Vega Alvarez ..	1 50
«La Cuerda» (poemas), J. M. Capdevila ..	6 00
«Curso de Medicina experimental», Claudio Bernard	2 50
«Cyrano de Bergerac», El. Rostand ..	4 00
«Chita, o recuerdos de la isla última», L. Hearn ..	2 75
«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro ..	7 50
«América-Hoy», V. García	10 00
«Campo arado», E.L. Castro	7 50
«La damita de la casa grande», Jack London ..	6 00
«Damián» Hermand Hesse —	4 00
«Democracia cooperativa», H. P. Warbase ..	10 00
«Le démocrate devant l'autorité», Bontemps ..	2 50
«Cartas a Mme Recamier», B. Constand ..	3 00

Servicio de librería

«El provecho al producto integro del trabajo en su desarrollo histórico», A. Men-ger ..	4 50
«Descartes», Alfred Fouille	5 25
«Las desencantadas», Pierre Loti ..	3 50
«Desierto de amor», Mauriac	5 50
«Le Diable», Papini ..	8 50
«Diane», Heinrich Mann ..	6 00
«Diario de Otoño», E. Relgis	3 00
«Dias ejemplares de América», Walt Whitman ..	4 50
«Los días de nuestra vida», M. Zoschenko ..	4 50
«Dictadura y revolución», Fabri ..	15 00
«Dieta sin privaciones», J. R. Bachmann ..	15 00
«Dinamos de corrientes continuas», Gobron ..	3 00
«Dinamos de corrientes alternas», Gobron ..	2 50
«18 años en Rusia», Vicente Monclús ..	8 00
«Las 12 pruebas de la inexistencia de Dios», Faure	2 00
«Doce pruebas de Hércules», Montiel Ballesteros ..	12 00
«La Dorotea», Lope de Vega	7 50
«Rebeldías» (selección de poemas), Luis Bazal ..	4 50
«La religión al alcance de todos», Ibarreta ..	6 00
«Sinfonía infinita». (Odio de ultratumba), V. Marcos ..	2 00
«El movimiento obrero español», Manuel Buena-casa ..	13 00
«España libre» (textos de Albert Camus) ..	5 00
«Poemas de Llum i Tenebra», Roc Llop ..	8 00
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Juan Ferrer ..	10 00
«Garbuix poètic» J. Ferrer	2 00
«La Internacional obrera», Víctor García ..	4 50
«Determinismo y voluntarismo (polémica), B. Cano Ruiz y José Peirats..	3 50
«Como ver bien sin lentas», Harry Benjamin ..	4 00
«Como trabajan las cosas», Harrison ..	7 50
«Como criar niños sanos», L. J. Halpern ..	7 50

Volúmenes a 8,00 francos
Colección *Crisol*

Lope de Vega: «La estrella de Sevilla, Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna»	
Garcilaso de la Vega, y Juan Bos-cán: «Obras completas».	
Vélez de Guevara: «El diablo co-juelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña».	
Jacinto Verdaguer: «Antología poética».	
Verlaine: «Obras poéticas».	
Vicente Gil: «Teatro y Poesía».	
F. Villaespesa: «Teatro escogido».	

En francés

«Les faux célibataires», Jal-me Cuadrat ..	9 30
«Histoire de ma vie», Char-les Chaplin ..	29 95
«Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoïnoff	8 50
«G. Cheïtonof» (pages d'his-toire du mouvement liber-taire bulgare), Gr. Bal-kanski ..	9 20
«Le pardon au fils du cu-ré», Henri Ponce ..	10 00
«Le charnier natal», Casti-llo Navarro ..	11 90
«La maison des autres», Bernard Clavel ..	15 45
«Communisme et religion», Lorulot ..	3 50
«Conversation avec Pablo Casals», Corredor ..	8 00
«Crime et société», A. Loru-lot ..	7 50
«Chansons sociales et satiri-ques», Jolivert ..	5 00
«Discours aux sourds», Fer-rero ..	2 50
«Dans le mortier», Han Ry-ner ..	6 90
«Défense en bloc», Léon Dur-ville ..	15 00

VARIOS

«Socialismo autoritario y socialismo libertario» Max Nettlau ..	3 00
«Utopía», Tomás Moro ..	4 50
«Curación por el espíritu», Stefan Zweig ..	4 50
«Jardín umbrío», Valle-In-clán ..	4 30
«Elogios», Juan Maragall	4 50
«Relatos de un cazador», Iván Turgueniev ..	4 50
«Cuentos ucranianos», Nico-lás Gogol ..	4 50
«Los intereses creados», Jacinto Benavente ..	4 50
«Brasil», Stefan Zweig....	5 70
«Lluvia de primavera», Iván Turgueniev ..	5 70
«Matrimonio desigual», Ber-nard Shaw ..	5 70
«Antología poética», Miguel Hernández ..	6 50

Volúmenes a 5 francos
Colección «Universo»

«El corsario», Lara; «La prince-sa de Clèves», Madame de Lafay-ette; obras completas de Garci-laso de la Vega; «La novela de un joven pobre», Feuillet; «Colomba», y «La venus de l'isle», Mérimée; «Los últimos días de Pompeya»; «La invasión del mar», «Cinco se-manas en globo», «La vuelta al mundo en ochenta días», Julio Verne; «Aventuras de Picówick» (dos vols.), «Las campanas», Dic-kens; Obras completas de Campo-amor; «Casa de muñecas», Ibsen; «Pedro Sánchez», Pereda; Poesías de Almfuerte; La isla de los	
---	--

pingüinos», A. France; «Cartas de mi molino», Daudet.	
Daniel Artigues: «El Opus Dei en España (Su evolu-ción ideológica y política, 1928-1957 (s. en francés)	21 00
Bakunin: «Dios y el Esta-tado ..	10 00
Jorge Semprun: «La 2º mort de Ramon Mercader	28 00
«Los amantes de Verona», Jean Godeau ..	5 00
«Las amistades de Mirón», Eugen Relgis ..	4 00
«Antología de la poesía oc-cidental» ..	25 00
«La ciudad de la niebla», Pio Baroja ..	6 00
«La ciudad de los ojos ale-gres», Ballesteros ..	3 50
«El canapé verde», P. Mar-celin ..	4 00
«Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio ..	6 50
«Clases sociales en el Uru-guay», C. Rama ..	17 00
«Clerambault», Romain Rol-land ..	5 50
«El clima hace el hombre», C. A. Mills ..	6 00
«Columna entre ruinas», Relgis ..	4 00
«La colina Februry», Victo-ria Lincoln ..	6 00
«Cólmillito blanco», Jack London ..	5 00
«Carne y espíritu», M. Van der Meersch ..	5 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland ..	6 00
«Comedias y entremeses», Cervantes ..	3 00
«Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián ..	6 00
«El anarquismo» ..	1 50
«Compendio Historia de Es-paña» ..	7 50
«Los Comuneros», R. de La-bougle ..	18 00
Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado ..	46 00
Diccionario castellano-inglés, Brevis ..	3 00
Diccionario castellano-italia-no, Brevis ..	5 70
Diccionario Ilustrado de L. castellana ..	7 50
«Diccionario de la Rima», Peñalver ..	12 00
Diccionario Francés-español, Vox ..	25 00
«Problemas del Sindicalis-mo y del Anarquismo», J. Peiró ..	1 00

DISCOS

«Mauthausen», editado por la F.E.D.I.P.	10 00
Sebastián Faure (discurso)	8 00
«Naissance et mort des dieux» (conferencia de Se-bastián Faure) ..	10 00
Congreso Anarquista de Car-rara ..	30 00

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, Paris (10º)

C. C. P. 13 507 56

Première tâche des travailleurs: Rompre l'isolement

Durant la flambée de mai 1968 un début de jonction travailleurs intellectuels - travailleurs manuels s'est opéré dans la hâte imposée par les événements. Instinctivement tout s'est éclairé pour beaucoup de révolutionnaires : la bureaucratisation néfaste des directions ouvrières, leur collusion évidente avec la classe exploiteuse, leurs intérêts économiques qui passent pour elles avant ceux des ouvriers, leur rôle de flics à l'intérieur des usines. D'où les réactions que l'on sait : matraquages de délégués pourris CGT, comme de petits chefs à la dévotion du patronat, sac d'urnes lors de votes bidons ; refus de reprendre le boulot. La grève s'était, après quelques jours, politisée, et les revendications des ouvriers étaient telles que le patronat se voyait dans l'incapacité réelle de les satisfaire. Les travailleurs sentaient très bien que quelques % ne résoudre rien, que la grosse question était la *gestion ouvrière*, c'est-à-dire, en d'autres termes : *l'autogestion*. Après l'Espagne, la Hongrie en 1956, la classe ouvrière réaffirmait son désir de prendre ses affaires en main, de créer ses propres organismes autonomes. Cette jonction s'est le mieux matérialisée à Flins lors des événements que l'on sait lorsque Geismar, très applaudi, a déclaré dans un meeting de juin : « Les étudiants ne sont pas venus pour diriger la classe ouvrière, mais pour soutenir la lutte. »

Qu'est-il resté de cette déclaration ? Nous allons le voir. Lors de la retombée de cette flambée printanière qui marquait le triomphe des organisations révisionnistes dû à leur implantation parmi les travailleurs, leur tradition de luttes qui remontent à bien des lustres, leurs magouilles, qui avaient brisé le mouvement, alors que beaucoup de travailleurs rentraient dans le rang découragés, une minorité d'éléments subversifs décidaient de continuer le combat. A côté des formations trotskystes qui faisaient figure dès l'automne 1968 de gauchistes légaux, soucieux de ne pas se faire démanteler par le pouvoir (AJS, ex FER, Ligue Communiste, ex JCR, ainsi que la vieille « Lutte Ouvrière »), un noyau de militants plus radicalisés continuait la lutte sans l'étendard du « maoïsme ». Ces militants se regroupaient dans quatre organisations groupusculaires : Ligne Rouge, Humanité Rouge ; toutes

deux issues du PC, MLF, Gauche Prolétarienne ou Maos dits Spontex, Maos qui se disent : Bureaucratiques, anarchisants regroupés maintenant sous l'étiquette VLR (Vive la Révolution). Qu'en est-il advenu ? Toutes ces organisations ont compris que les forces révolutionnaires se trouvent dans les usines avant tout le prolétariat (industriel). Elles ont donc tenté d'établir leurs militants en usine pour faire de l'agitation et réaliser cette fameuse jonction. Car, bien entendu, ces groupuscules étaient à 95 % formés d'éléments intellectuels et étudiants. Mais suffit-il de travailler en usine depuis 2 ou 3 mois pour être reconnu authentique prolétaire par les travailleurs ? En ce qui concerne LR et HR, ces organisations stalinienne ont perdu rapidement pied tant dans les fics que dans les usines. C'est normal. Après la flambée anti-autoritaire de mai, les travailleurs même non politisés sentaient d'instinct qu'une ligue Mao stalinienne et stalinienne tout court, ne faisaient qu'une. C'est chou vert et vert chou. Pour la GP cela a été différent. Elle a su dissimuler sa bureaucratisation et se donner une apparence de libéralisme qui a réussi à séduire jusqu'à des anarchistes, peu politisés, il est vrai, qui ont travaillé avec elle et lui ont fourni le meilleur de ses troupes. Ceci tant dans les fics que dans les usines (Billancourt, par exemple). La GP ne parlait que des masses, du « peuple », mais quand elle faisait allusion à l'« Avant-Garde » un pas devant les masses, on pouvait aisément déceler là un schéma marxiste stalinisant du plus mauvais aloi : Elle a illustré la faillite où a tenté et parfois réussi, des actions n'engageant qu'une dizaine de militants de pointe au grand étonnement des masses ouvrières, cassages de gueule de petits chefs, séquestrations de chefs, actions sur le métro à Billancourt). Le combat a été mis le 17 mai 1970 lorsque la GP, après maintes promesses, a dû décommander l'action centrale à cause du quadrillage policier de Paris (sic) et a donné l'ordre de dispersion à 22 heures alors que les bagarres devaient durer jusqu'à 2 heures du matin. Une belle faillite des bureaucrates. Mais il y a plus grave. L'optimisme montré par leur feuille quant aux événements de Grenoble, par exemple, où à l'en croire la jonction révolution-

naires - masses et notamment petits commerçants était une merveille, n'était qu'une tromperie ignominieuse.

Depuis le joli mai une quantité industrielle d'analyse a été faite sur cette fameuse jonction des luttes. Chacun tenait son remède-miracle, son concentré de révolution. Bien peu ne savaient pas qu'ils s'étaient trompés. Il faut reconnaître cette franchise à VLR, bien que ce groupuscule soit en proie à la bureaucratisation. Il faut reconnaître que depuis mai nous n'avons presque pas avancé. Il faut en imputer la faute aux étudiants - intellectuels qui ont mis la charrue devant les bœufs. Au lieu de soutenir la lutte des travailleurs et de se contenter de susciter des actions à la masse décidée et consciente de l'action engagée, ils ont préféré agir en avant-garde seule responsable des luttes des masses. Après mai 68 et les tentatives qui s'y sont développées, c'était l'échec certain. Les travailleurs ne peuvent plus supporter des directions bureaucratiques. C'est la reconfortante leçon de l'après mai.

La grande difficulté, l'unique écueil reste la prise de conscience de l'exploitation sous toutes ses formes. A partir de là peut se construire la théorie révolutionnaire. Or, jusqu'à présent, et paradoxalement toutes les théories révolutionnaires ont été édifiées par des éléments extérieurs à la classe ouvrière, reconnue étant par définition la classe révolutionnaire. La théorie a dû être introduite dans la classe de l'extérieur, donc artificiellement. Nous avons vu, par le passé, ces éléments extérieurs détenteurs et introducteurs de cette théorie dans la classe ouvrière se transformer en conducteurs (un pas devant la classe) et partant en bureaucrates exploités. Seule l'expérience espagnole a réussi à pallier en grande partie ce grand danger. Bientôt l'ensemble des libertaires sera en mesure de proposer quelque chose à l'ensemble des révolutionnaires.

Aujourd'hui c'est le désarroi au sein de la classe ouvrière. Après la belle flambée de mai 68 la GP a pu chercher par tous les moyens à utiliser les braises, elle n'est pas parvenue à réchauffer la soupe.

Il reste cependant une poignée de durs assez audacieux pour s'être laissé prendre à ce miroir aux alouettes. Mais à côté, com-

bien de sympathisants s'en sont écartés pour avoir vu des militants expulsés des usines, persécutés par les flics-révisos sans que la GP puisse les épauler efficacement. Il reste une large masse authentiquement révolutionnaire qui attend quelque chose, des camarades en nombre pour faire la révolution.

Les libertaires ont analysé depuis deux ans, ils ont fait de la théorie, ils ont continué un travail de fond. Maintenant ils doivent proposer, organiser, regrouper, foncer. Auparavant ils doivent grossir leurs rangs dans toutes les entreprises, établir un rapport de forces partout qui soit en leur faveur. Autrement dit pour tenter quoi que ce soit il faut s'en donner les moyens. Toute action suicide ne peut mener qu'à la mort à plus ou moins brève échéance. Il faut pouvoir se compter et pouvoir compter sûrement les uns sur les autres.

Il faut rompre l'isolement. Dans un atelier un ouvrier ignore si son camarade de chaîne est sûr ou pas. Dans l'usine si un atelier bouge celui d'à côté continuera peut-être le train-train. Si Flins lutte, Billancourt n'en saura rien à temps. Si la RATP fait grève, les prolos se verront ramenés en autocars chez eux. Si un travailleur a lutté à l'usine il retrouvera le soir son quartier benoîtement calme, sa télé ; il paiera l'augmentation du métro et de son loyer ainsi que celle de sa nourriture au super-marché.

Rompre l'isolement c'est le rompre à tous les niveaux : atelier, usine, entre les entreprises et services, quartier, c'est atteindre la jonction des luttes travailleurs intellectuels - travailleurs manuels, c'est avancer vers la révolution. Et cet isolement nous pourrions le rompre quand nous nous connaissons, quand nous serons sûrs de pouvoir compter les uns sur les autres, quand nous nous en serons donné les moyens.

La révolution ne peut être pour personne une jouissance solitaire.

En septembre LE COMBAT SYNDICALISTE publiera des textes sur les organismes autonomes libertaires de la classe ouvrière.

Pour toute communication ou collaboration, écrire : CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Partout, soutenez et propagez LE COMBAT SYNDICALISTE

AUX TRAVAILLEURS

Les communistes libertaires et les syndicalistes vous parlent :

Quand la productivité était faible, la classe ouvrière vivait dans la rareté, les privations et la misère.

Les capitalistes, nos gouvernements, leurs Etats nous disaient :

« Soyez patients, courageux, appliqués, et un jour viendra où l'abondance récompensera vos efforts. »

Les socialistes étatistes, les bolchevistes nous disaient :

« Grâce au suffrage universel vous pouvez conquérir le pouvoir, l'Etat. Alors, maîtres de vos destinées, vous organiserez la justice et la liberté. »

Et les maîtres des richesses, comme les « mangeurs de pouvoir », nous déclaraient pour obtenir notre soumission au profit et à l'état idéal :

« On vous a donné l'égalité politique, jouissez-en, sachez user de cette part entière, elle ouvre un avenir merveilleux. »

Or, le temps a passé, le profit est toujours debout : Tous les politiciens, de la droite à la gauche, de la réaction au socialisme d'Etat, sont d'accord sur un point : le profit est le moteur de toute activité.

Et sur cette base, et dans tous les Etats, le profit triomphant rend illusoire toute conquête révolutionnaire, toute libération réelle. Le profit, qui fait la force du capitalisme et des Etats, ne peut devenir l'instrument de la liberté.

Pire : Ayant réalisé l'abondance dans la production sous prétexte de ne pouvoir la vendre, il la stocke, la détruit ou freine sa production. Vous êtes triomphants. Cette victoire nous plonge dans la pauvreté, l'angoisse et l'insécurité. L'austérité devient le prix de l'abondance.

Votre sort est sacrifié à celui du profit, l'homme à l'argent.

Puisque le profit, au sommet de sa puissance, puisque « prix, salaires et profits » sont incapables de réaliser la paix sociale et la sécurité humaine, les libertaires vous disent :

« Il faut abolir les structures financières et politiques de la société actuelle, et construire un monde nouveau à l'abri de toutes les aventures politiques et financières. »

« Il nous faut passer du gouvernement des gens à l'administration des choses, c'est-à-dire réaliser l'autogestion économique et sociale par la fédération à tous

les stades économiques des deux grands services de la vie : production, consommation. Cette fédération peut assurer l'égalité, la justice et la sécurité totale. »

« Abolir l'argent, le salaire, le profit, toute spéculation, par une monnaie fondante de consommation, c'est-à-dire facilitant le choix mais perdant toute valeur d'épargne et de capitalisation par son renouvellement annuel. Nous vous offrons des schémas d'organisation libertaire de la société communiste, de l'autogestion apolitique et égalitaire. A vous de les étudier dans leur brièveté, de les réfléchir, de les perfectionner sans cesse, en vous refusant à subir plus longtemps la dictature du profit et les ambitions politiques. »

Nous sommes les producteurs de l'abondance. Nous devons en ouvrir la jouissance à tous.

L'ADMINISTRATION DES CHOSES

L'industrie

Conseils d'entreprises et de services divers représentés par délégations directes aux C. A. de leurs syndicats respectifs.

Union locale syndicale industrielle chargée d'établir les prévisions locales d'après le rapport du conseil communal et les rapports des fédérations industrielles sur les possibilités et les besoins généraux.

La fédération régionale des unions syndicales industrielles locales, établit l'état des ressources disponibles par rapport aux besoins émis, délègue son conseil à la fédération régionale des communes et participe au sein de ce collège technique et administratif un plan de production à la mesure des ressources et des besoins exprimés par le plan d'administration régional.

Les fédérations régionales d'industries forment un conseil national qui élabore non seulement les possibilités et les besoins des différentes industries, mais présente ces données au conseil national syndicalo-coopératif, collégial de toutes les activités et de tous les besoins.

Les syndicats, par leurs unions locales comme par leurs fédérations respectives, participent donc, à tous les stades de la commune à la nation, à l'administration des choses, à l'organisation de l'autogestion économique et sociale.

Aucune structure ne vient entraver la production pour les besoins.

Le profit et les salaires étant abolis, les investissements se font en apport travail humain et mécanique.

L'égalité se trouve réalisée par la participation directe de chaque individu à la production, à la distribution, à l'administration des choses et des services.

Le profit a été et ne serait toujours (l'exemple de la Russie le prouve) qu'une rupture d'équilibre dans les rapports sociaux entre les individus. On ne peut poursuivre à la fois le profit et la liberté : l'un étant la négation de l'autre.

On peut dire que certains mots ont acquis, souvent, une telle puissance de suggestion qu'ils en arrivent à barrer la route aux espérances de ceux qui leur est accordé une foi religieuse.

L'autogestion, pour conserver sa qualité rationnelle et humaine, doit mettre fin à toute superstructure politique.

Agriculture

Conseil d'exploitation collective. Conseil d'exploitations familiales. Abolition de la propriété. Gestion syndicalo-communale. Ces deux secteurs forment le syndicat communal qui détermine le plan local de production.

Union cantonale agricole

Fédère les unions locales agricoles, organise le plan de production cantonal, les ateliers, les dépôts de matériel, etc., organise l'enseignement agricole, fermes modèles, etc.

G. B.

(A suivre)

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton, BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour *L'Anarchie*.

BIBLIOTHEQUE DE L'ANARCHO-SYNDICALISTE

Philippe Gavi. — Les ouvriers

Dans cette collection paraît aujourd'hui un livre sans précédent, un livre sans équivalent. La classe ouvrière était encore une abstraction. On parle d'elle, on la fait parler. Ici, elle parle. Philippe Gavi, a vécu, pendant des mois, comme il l'avait fait souvent depuis sa jeunesse, avec les ouvriers, magnétophone en bandoulière. De Sochaux à Billancourt, de piquet de grève en bistrot, de sortie d'usine, il les a interrogés. Non sans réticences parfois, avec aussi la méfiance que leur inspire nécessairement leur dépendance sociale et matérielle, ils prennent aujourd'hui la parole. Il a fallu, pour constituer cet autoportrait explosif, véritablement extraordinaire, du prolétariat, une documentation qui occuperait cinq fois le volume du présent livre. Non que l'auteur ait trié, éliminé, orienté ses matériaux : il s'est borné à supprimer les redites et à ordonner l'ensemble. Il en résulte un visage stupéfiant de cette classe ouvrière que les sociologues prétendaient embourgeoisée. Sur la politique, sur le patronat, sur mai 1968, sur l'amour et la sexualité, sur l'argent et la société moderne, sur la culture et l'aliénation, cette catégorie essentielle de la nation, jusqu'alors condamnée à être la « grande muette », affirme et s'affirme. C'est un document unique.

(Edit. Mercure de France)

ITALIE, JUILLET 1970

Petit écho internationale de l'action directe

Des artificiers ont désamorcé trois charges explosives déposées au pied d'un pylône soutenant une ligne électrique alimentant les usines FIAT.

Reprendrait-on les formes d'action que pratiquaient les anarcho-syndicalistes d'Espagne de la CNT d'avant 36?

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui

Pour la 13^e U. R., N. G. transmettra.

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

C.N.T. (LOIRE ATLANTIQUE)

Le Bureau Départemental informe les camarades français, et espagnols que les réunions du « Café du Château » à Nantes n'auront plus lieu en juillet et août. Elles reprendront le 1^{er} dimanche de septembre.

Les camarades étudiants, les membres du cercle d'études so-

ciales de la Loire Atlantique, de la Solidarité Internationale Antifasciste, de la CNT, les sympathisants du Mouvement Communiste libertaire, de l'A.O.A. et les mouvements fédéralistes et syndicalistes bretons sont priés pour Nantes de rester en contact par correspondance avec B. Garcia, 67, avenue du Breil, Nantes; pour les autres villes et bourgs de la Loire Atlantique avec Y. M. Biget.

Il est prévu en novembre une série d'exposés sur « L'Anarchie et le Mouvement fédéraliste breton »; une réunion inter-départementale « Bretagne-Vendée » à Nantes avec la participation des animateurs de l'A.O.A. et d'un camarade d'Extrême-Orient.



Donc juillet et août ne sont pas pour nous des congés bourgeois, mais un temps de réflexion pour mettre au point notre programme 70-71. (Nous serions heureux de recevoir toute documentation sur le syndicalisme révolutionnaire et l'action libertaire faite depuis un siècle par des bretons poètes, syndicalistes, etc.; adresser les documents à Biget).

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndi-

calisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour alder à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

L'agitation, surtout quand elle réussit, et la propagande par le fait, surtout quand elle est illégale, vont beaucoup plus loin que la simple propagande. L'agitation incite à l'action, et la propagande par le fait implique l'action; c'est là que les anarchistes entrent dans le domaine de l'action et que l'anarchisme devient une chose sérieuse.

ACTION

Le passage de la théorie anarchiste à son application pratique exige un changement de l'organisation. Le groupe typique de discussion ou de propagande, qui est facilement ouvert à la participation extérieure et à l'observation par les autorités et qui est fondé sur la libre action de chacun, devient plus exclusif et plus formel. C'est un moment dangereux, puisque une attitude trop rigide conduit à être autoritaire et sectaire, tandis qu'une attitude trop relâchée conduit à être confus et irresponsable. C'est d'autant plus dangereux que, dès que l'anarchisme devient une chose sérieuse, les anarchistes deviennent une menace pour les autorités et que les persécutions commencent.

La forme la plus courante de l'action anarchiste est l'agitation sur un thème particulier visant à engendrer une campagne de protestations. Celle-ci peut être réformiste, lutter pour quelque chose qui ne changera pas tout le système, ou révolutionnaire, pour un changement du système lui-même; elle peut être légale ou illégale, ou les deux à la fois, violente, non violente, ou simplement sans violence. Elle peut avoir une chance de réussir ou aucune dès le départ. Les anarchistes peuvent être des acteurs importants ou même les acteurs principaux de cette campagne, ou ils peuvent simplement être un des nombreux groupes qui y participent. On pense tout de suite à une grande variété d'actions possibles et depuis un siècle les anarchistes les ont toutes essayées. L'action directe a été la forme d'action la plus heureuse et la plus typique pour le mouvement anarchiste.

L'idée de l'action directe est elle aussi souvent mal comprise, tant par les anarchistes que par leurs adversaires. Lorsque cette expression fut utilisée pour la première fois (dans les années 1890), elle ne signifiait pas autre chose que le contraire de l'action « poli-

NICOLAS WALTER

tique » — c'est-à-dire parlementaire —; et dans le contexte du mouvement ouvrier, cela signifiait action « industrielle », en particulier grèves, boycottage et sabotage que l'on voyait comme des préparations et des répétitions de la révolution. L'essentiel était que l'action ne soit pas menée indirectement par des représentants mais directement par ceux qui sont le plus étroitement concernés, qu'elle porte directement sur l'objectif, et qu'elle aboutisse à un certain succès plutôt qu'à une simple publicité.

Cela devrait sembler assez clair, mais on a souvent confondu l'action directe avec la propagande par le fait et surtout avec la désobéissance civile. La technique de l'action directe a été développée dans le mouvement syndicaliste français en réaction contre les techniques extrémistes de la propagande par le fait. Plutôt que de se laisser entraîner à des actions spectaculaires mais inefficaces, les syndicats entreprirent un travail terne mais efficace — du moins en théorie. A mesure que le mouvement syndical croissait et entraînait en conflit avec le système en France, en Espagne, en Italie, aux Etats-Unis et en Russie, l'action directe remplaça les actes de propagande par le fait. Puis, lorsque Gandhi désigna par action directe ce qui n'était en fait qu'une forme non violente de désobéissance civile, les trois phases se confondirent et finirent par signifier pratiquement la même chose — toute forme d'activité politique qui s'oppose à la loi ou du moins se place en dehors des règles constitutionnelles.

Toutefois, pour beaucoup d'anarchistes, l'action directe garde sa signification initiale, quoiqu'à côté des formes traditionnelles elle en adopte de nouvelles : occupation de bases militaires, d'universités, de maisons inhabitées, d'usines, par exemple. Ce qui la rend particulièrement attrayante pour les anarchistes, c'est qu'elle est cohérente avec les principes libertaires. La plupart des formes d'action politique par des groupes d'opposition ont pour but de prendre le pouvoir : quelques groupes utilisent les techniques de l'action directe, mais dès qu'ils ont le pouvoir ils les abandonnent et, de plus, interdisent à d'autres groupes de les utiliser. Les anarchistes sont partisans de l'action directe à tous moments. Ils y voient l'action naturelle, l'action qui se renforce elle-même et augmente à mesure qu'on l'utilise, l'action qui peut être employée pour créer et faire vivre une société libre.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

En plein nazisme la délation portée à la hauteur d'une institution

Il existe à la gare Montparnasse, ce monstre de l'architecture pour veaux, un bureau de renseignements téléphoniques où, comme en beaucoup d'endroits il y a un employé où il en faudrait dix. Aussi, la SNCF a-t-elle décidée de forcer le rendement au maximum et de veiller que les agents aient bien l'oreille collée à l'écouteur huit heures sur huit — d'où de nombreux cas de dépression nerveuse. Il y a cependant quelques incorruptibles qui n'ont pas envie de finir leurs jours chez les dingues aussi la SNCF pour démasquer ceux qu'elle appelle « les tires au flanc » n'a pas craint d'engager, non pas du personnel supplémentaire mais, de dépenser plusieurs millions pour installer un « mouchard » électronique perfectionné. Cette machine enregistre sur bande de papier, à la seconde le temps des communications et les temps morts entre chacune d'elles. La bande est contrôlée chaque jour et l'agent qui a mis trop de temps pour satisfaire un besoin pressent ou simplement pour reprendre son souffle a droit à la sanction.

Ajoutons, qu'il existe en permanence un « adjudant » qui surveille, le « mouchard » électronique ne venant là que pour renforcer la surveillance.

On croit rêver de voir cela à notre époque. Dans cette moderne

galère la délation est portée à la hauteur d'une institution respectable. Une surveillance digne d'un autre âge s'exerce à tous les instants par des chéfaillons, qui pour justifier leur présence, se livrent à toutes les bassesses. Et le plus triste c'est que l'un d'entre-eux se dit militant syndicaliste, bien d'accord cependant avec les patrons pour laisser mijoter les employés dans une répugnante atmosphère de baigne nazi.

A l'heure où la SNCF supprime de nombreuses lignes de province sous prétexte d'économie c'est divertissant si ce n'était pas triste de voir qu'elle n'hésite pas à investir des millions pour le mouchardage.

Les cheminots CNT invitent donc tous leurs camarades du rail à faire front en organisant la résistance contre les cadences et contre le mouchardage en ralentissant au maximum la production. Les vrais fainéants sont ceux qui servent de larbins à la hiérarchie. En travaillant le moins possible, en créant un climat d'objection de conscience généralisée contre le travail forcé, les cheminots peuvent trouver une nouvelle forme de lutte aussi, sinon plus efficace que la grève pour jeter le régime des hiérarchies et du profit.

Les cheminots CNT

Li v r e s

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

«Amant et tiran», H. Ryner	7 50
Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
Pierre Broué et Emile Terminé: «La révolution et la guerre d'Espagne	39 00
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme»	15 00
«Bolchevismo y anarquismo», Rucker	2 00
«Historia de la literatura inglesa»	3 00
«Camino de pasión» Zensl Músham	1 50

cisme »	1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	6 00
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871»	9 30
«Carte des vitamines et calories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells	6 00
UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. I) La Peste brune»	6 15
Daniel Guérin: «Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital»	6 15

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

VACANCES

Mr Félix Gaillard est mort en vacances, son yacht ayant coulé au large de Jersey.

C'est une chose qui ne m'arrivera pas, car je n'ai pas les moyens d'avoir un yacht, et si le patronat m'octroie quelques semaines de congés, mes moyens me permettent tout juste d'aller passer quelques jours chez mon vieux père en campagne.

C'est là le lot de beaucoup de travailleurs.

Mais il est réconfortant que ceux qui disent être les défenseurs de nos intérêts ne se privent pas, eux, de vacances.

Monsieur Ségué sillonne l'Allemagne de l'Est aux frais de la princesse, avec madame et les enfants.

Monsieur Duclos se chauffe au soleil de Crimée. Et à vau-l'eau tous les braves défenseurs de la classe ouvrière se prélassent dans les palaces d'Europe.

Vive les vacances où les veaux se ruent sur l'Espagne — pour payer moins cher et offrir à Franco ses finances pour moderniser ses prisons —

Le Français est antifranquiste mais il s'accommode bien du régime outre Pyrennées en passant en trombe sur les routes d'Andalousie ou de Catalogne. Les murs des prisons lui permettent simplement de trouver un peu d'ombre. Qu'il y en ait d'autres à l'intérieur de ces prisons qui souffrent et qui crèvent, il s'en fout,

lui, le Français, il est du bon côté du mur.

Le Français est antifranquiste, il le prouve, il vote pour la république. Il passera cependant un mois dans un pays fasciste, se goinfrant de paella pendant que des gosses mendient un bout de pain sur les ramblas de Barcelone. Il reviendra, le Français, la panse pleine, la peau bronzée et le porte-monnaie vide.

Il reviendra prendre sa place dans la production après un mois de vacances que le patronat lui a jeté comme un os à un chien.

Il reviendra faire sa grève de 48 heures en octobre, si monsieur Ségué l'y autorise, et il attendra l'année prochaine pour recommencer sa vie de con.

La révolution, il attend, le Français, que les autres la fassent. La révolution est faite par les minus, qu'il dit, lui, le Français. Parce que lui, le Français, il a sa voiture, sa télé, son HLM, et il travaille 11 mois sur 12 en présentant son cul aux chefs.

Cependant, une chose l'embête, le Français, c'est qu'il y a quelques « mauvais Français » qui ne veulent pas de cette vie de larbins et qui n'ont pas encore compris que mai 68, c'est du passé.

Un passé qui peut revenir vite. Parce qu'en France aussi les prisons sont pleines, mais la révolution est toujours dans la rue.

R. J. SOURIAUT

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
44 - Cholsy-le-Rot (Val-de-Marne)

MOUVEMENT ANARCHISTE INTERNATIONAL

Une conférence anarchiste internationale organisée par les groupes anarchistes d'Italie, le mouvement anarchiste japonais et l'AOA, d'expression française, réunira les 10, 11 et 12 octobre prochain, des camarades anarchistes de plusieurs pays. Cette conférence ayant pour but de jeter les bases d'une coordination internationale efficace du mouvement anarchiste se tiendra à huis-clos. Cependant, tous ceux qui veulent avoir des précisions ou demander à participer à cette conférence sont invités à s'adresser à IAOA.

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

3 SPTBRE.

1970

NUMERO 619

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LA PURGE



AU SUIVANT !

L'affaire Tillon a suivi l'affaire Garaudy. Seuls ceux qui prennent facilement des vessies pour des lanternes s'étonneront. Toute l'image du bolchevisme est l'enchaînement logique de ces règlements de comptes. Les affaires Garaudy et Tillon ont fait un peu plus de bruit que les autres parce que le premier est un intellectuel un peu lié aux événements de mai 68 par une poussée étudiante, le second ancienne idole des FTP a tout de même attendu 18 ans pour manifester son point de vue.

Lorsque, répondant à Duclos, Tillon remua le couteau dans la plaie en faisant allusion à l'affaire Ginollin on se rend compte à quel point les dénégations des députés communistes devant la Chambre, le 9 décembre 1947, étaient gratuites.

C'est certain que chaque courant d'opinion a ses traîtres. Mais ce qui est caractéristique chez les communistes c'est la quantité de « traîtres » parmi ses leaders. En peu d'années on a vu clouer au pilori Hervé, Lecœur, Marty, Casanova et j'en oublie. Aujourd'hui Garaudy et Tillon.

Pour le parti de l'Unité, c'est le parti de l'Unité !

L'épuration est depuis toujours un besoin naturel chez les cocos, qui ont une conception bien à eux de la liberté.

Au PC on a la liberté d'obéir.

Dès 1946, toujours au nom de l'Unité, les communistes commencèrent à épurer la CGT. J'eus l'honneur d'être d'une première charette, quelques jours après Marc Moinet, l'exclu du mémorable Congrès de 1946 qui avait osé, dans un article de presse, poser la question « Où va le syndicalisme ».

C'était trop pour nos cocos. Il fallait anéantir ces anars qui voulaient entraîner les travailleurs sur la voie de leur libération véritable en profitant de la vague d'enthousiasme et d'espoir qu'avait fait naître la fin de la guerre.

Il y avait plus de cinq millions d'adhérents à la CGT à cette époque. Un grand bouleversement pouvait s'opérer. Mais au nom de la grandeur de la France (on a beaucoup entendu cela depuis) Maurice Thorez appelait les travailleurs à retrousser leurs manches. Au nom de l'Unité les cocos exclurent en masse les anars, ces « irresponsables » à qui la paix ne suf-

Une affaire chasse l'autre; Mais l'espoir demeure.

fisait pas voulant aussi le bien-être et la liberté.

En excluant les anarchistes, nos cocos avaient ouvert la porte par où s'engouffra le vent de la division qui emporta les « vieux confédérés » qui croyaient encore au miracle.

Les cocos restaient maîtres de la place, maîtres de la CGT qui perdait les 4/5 de ses adhérents.

Au nom de l'Unité des travailleurs, le Parti Communiste avait réussi cette prouesse de briser l'Unité pour acculer les travailleurs au dilemme : « le communisme ou le désespoir ».

Vingt cinq ans après, le communisme n'est pas venu, le désespoir non plus. Les événements de mai 68 prouvent que la jeunesse n'a pas tenu compte du dilemme.

C'est pourquoi des communistes comme Garaudy et Tillon se rendant compte des réalités ont ouvert la bouche.

Mais le parti — comme la CGT — se voulant être l'illusionniste de l'Unité a repris le couperet et a exclu. C'est un blasphème d'être en désaccord avec le chef.

Comme chacun sait, le chef a toujours raison et l'obéissance est la règle. Doriot avait raison contre les troskystes, et Thorez avait raison contre Doriot. Tillon avait raison contre Gitton et Marchais a raison contre Tillon.

C'est pourquoi la CGT communiste n'a pas abandonnée la vieille devise du PC : « travaillez d'abord, revendiquez ensuite ».

L'affaire Tillon, comme l'affaire Garaudy sont les séquelles de la maladie vénérienne du PC qui contamine depuis un demi-siècle la classe ouvrière.

Il existe cependant une partie du prolétariat qui n'est pas touché

par la contamination. Cette partie saine est faite d'anarchistes et de syndicalistes révolutionnaires. Elle est irréductible et incorruptible. Et l'on sait que les cellules saines d'un organe sont les seuls éléments capables de vaincre la maladie lorsque les autres meurent.

Ce n'est pas en essayant de conquérir quelques syndicats cégétistes que les travailleurs combattent la maladie.

C'est au contraire en faisant le vide autour d'un PC et d'une CGT qui ne méritent plus que le dégoût et le mépris que le prolétariat en constituant lui-même l'ossature de la résistance pourra aller de l'avant, par lui-même, sans contrainte.

Dans les usines, sur les chantiers, partout, les travailleurs doivent couvrir de leur mépris cette CGT et ce PC qui depuis un quart de siècle les conduisent de capitulation en capitulation.

Partout, les travailleurs doivent ignorer, dans un silence méprisant, les traîtres à la cause du bien-être et de la liberté.

Avec le PC se sont les espérances du peuple en la liberté qui sont en danger.

Avec la CGT c'est le bien-être des travailleurs qui est sérieusement compromis.

Le communisme stalinien du PC et les capitulations répétées de la CGT, c'est ça le désespoir.

Mais l'avenir est fait d'espoir. Les syndicalistes révolutionnaires, avec les anarchistes, avec tous les hommes libres peuvent raluimer le flambeau qui demain éclairera à nouveau les luttes du prolétariat.

Mai 68 n'était qu'un début. La lutte continue.

Raymond BEAULATON

L'ANARCHISME

Les événements qui se sont succédés depuis la guerre et particulièrement l'instauration du système gaulliste ont provoqué un ébranlement moral qui s'est traduit par une perte de conscience des travailleurs dans la force qu'ils détiennent.

La prise en main de la CGT par le PC, agrémenté d'énormes moyens de propagande a provoqué l'alignement d'une grande partie des travailleurs sur une idéologie de régression, faisant avaler toutes les couleuvres depuis le Front National pendant la guerre jusqu'au programme commun de la gauche quand il s'agit d'une tactique pour la prise du pouvoir. Dans l'espoir, bien entendu, que les autres partis de gauche serviront de tremplin au PC

Le PC et sa filiale la CGT n'entendent nullement mettre fin au monopole de l'Etat. Ils entendent simplement conquérir les rouages de l'Etat à leur profit.

C'est là qu'est l'idéologie de régression que le marxisme injecte aux travailleurs. Et c'est pourquoi la notion même de l'Etat est un écueil sur lequel se brisent les courants révolutionnaires.

Les événements de mai 68 permirent de grands espoirs. Malheureusement les forces marxistes (maoïstes et trotskystes) qui prétendaient déborder le PC sur sa gauche n'apportèrent rien de nouveau, si ce n'est que du bruit, des coups de trompettes et du bluff. Comme le PC, ces forces voyaient l'aboutissement de la révolution dans l'accouchement d'un nouvel Etat, dit populaire ou prolétarien. Il n'y avait là qu'une immense duperie et c'est ce qui explique que l'audience fut faible dans les milieux ouvriers.

En effet, « l'Etat est l'expression juridique du droit de propriété, donc du privilège économique ».

Les notions étatiques des maoïstes et des trotskystes si elles se présentent sur un plan différent que celui de la bourgeoisie et du PC révèlent néanmoins une confusion d'idées qui laisse sceptiques l'immense majorité des travailleurs obnubilés par la propagande bolchevique.

La bourgeoisie comme le PC savent bien qu'il en est ainsi et c'est pourquoi ils emploient toutes les méthodes, même les plus abjectes pour combattre les idées anarchistes. Depuis le chantage moral jusqu'à la provocation.

Le jeu des communistes — qui rejoint en cela celui de la bour-

geoisie — est clair. Lorsqu'ils ont besoin du dynamisme des anarchistes, ils disent « vos intentions ne sont pas très claires, mais nous devons lutter ensemble ». Lorsque les anarchistes prennent trop d'ascendant sur le peuple, alors ils disent « ils font le jeu de la bourgeoisie ».

Pour créer davantage de confusion, on a essayé depuis mai 68 d'assimiler les anarchistes aux maoïstes et aux trotskystes. On a même inventé de toutes pièces des groupes « anarcho-maoïstes », comme s'il y avait compatibilité entre

les deux idéologies.

Les marxistes — qu'ils soient staliniens, maoïstes ou trotskystes — observent avec inquiétude la pénétration de l'idée anarchiste dans le peuple. Parce qu'ils se rendent de plus en plus compte que chaque jour de nouveaux travailleurs voient que leur destin est entre les mains de l'anarchisme.

Après mai 68, la démonstration est faite que la société actuelle s'écroule et que les hommes subordonnent leurs actions à une idée qui soit vraiment l'expression

la plus élevée de la liberté. L'obstruction systématique des partis politiques à une telle conception de la société est certaine, et particulièrement l'opposition du PC qui mettra tout en œuvre pour empêcher que naisse une véritable société de bien-être et de liberté.

Mais les travailleurs doivent bien se mettre dans la tête que le triomphe du bien être ne peut se faire qu'avec des méthodes de liberté.

C'est pourquoi la révolution sociale ne peut aboutir que dans la mesure où l'anarchisme pénétrera

Des événements importants se préparent, des événements révolutionnaires qui ne doivent pas dévier dans le sens de l'Etatisme. Il faut jeter l'alarme chez les révolutionnaires, il faut mettre en garde les travailleurs.

Le marxisme se perd dans ses contradictions. Le PC sa plus hideuse figure doit disparaître.

L'anti-anarchisme de toutes les forces réactionnaires, bourgeoises ou marxistes est la preuve que ces rigolos ont une peur congénitale de ne plus pouvoir gouverner. L'illusion du pouvoir bon et po-

C'EST L'AVENIR

pulaire ! qu'ils entretiennent soigneusement leur échappe petit à petit.

L'anarchisme est la seule force jeune qui a une base solide. Il n'y a pas à repenser l'anarchisme, ceux qui suggèrent de telles âneries croient toujours trouver une solution miracle alors qu'ils sortent des arguments dans l'espoir secret de trouver une nouvelle méthode de domination.

L'anarchie, c'est la liberté et l'égalité. Rien que cela.

R. B.

Il faut vomir les traîtres de la C. G. T.

Par leurs attitudes en mai 68, le PC et la CGT avaient rendu un immense service au pouvoir. Celui-ci fortement ébranlé par les coups puissants de la révolte de mai 68 avait trouvé un allié en la personne du beau Séguy qui par l'intermédiaire de Duclos favorisait l'accession au pouvoir de son complice Pompidou.

En récompense la CGT a reçu 200 millions du pouvoir, les délégués CGT auront davantage de facilités pour obtenir des journées de « congés syndicaux », des permanences CGT seront installées dans les entreprises.

La CGT est la meilleure courroie de transmission du patronat pour asservir les travailleurs.

Convaincue que la CGT et le PC sont les auxiliaires utilisés par la bourgeoisie pour enrayer et retarder la libération des travail-

leurs, la CNT appelle au rejet dans les oubliettes de ces traîtres à la classe ouvrière.

R. J. S.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Malle.

Demandez-la à l'Administration du journal.

- «Amant et tiran», H. Ryner 7 50
- Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
- Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00
- Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00

- «A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle 8 00
- Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» 54 00
- Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» 15 00
- «Bolchevisme y anarquismo», Rocker 2 00
- «Historia de la literatura inglesa» 3 00
- «Camino de pasión» Zensl Müsham 1 50
- cisme » 1 00
- René Villard: « De l'esclavage à la liberté .. 6 00
- P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» .. 9 30
- «Carte des vitamines et caloriques», Orano 5 00
- «Las catalinarias», Juan Montsalvo 6 50
- «La Catalogne Libre», Orwells 6 00
- UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

DEBOUT, ESCLAVE! DEBOUT, DEBOUT!

Il est 7 heures camarade.

Je me lève et me prépare à affronter sous la contrainte mais avec courage toutes les injustices et indignités qui existent dans mon labour journalier.

Il est 8 heures camarade.

Maintenant je suis dans le train de la déportation, celui qui me transporte chaque matin à l'usine. Je souffre en silence car je me sens ignoblement exploité par une bande de crapules et de charognes qui ne sont autres que les boucs émissaires et les patrons possédant les moyens de production.

Il est 8 heures 30 camarade.

Je rentre à l'usine, les murs sont gris et sales, il fait noir, il y fait froid, aucune hygiène n'y est respectée.

De son bureau un certain élément des cadres supérieurs, entouré de ses laquais nous surveille plein de dédain vis-à-vis de notre condition servile et lamentable, comme il nous surveillera 48 heures par semaine 45 années de notre vie si nous nous laissons faire.

Je m'apprete à travailler, on me désigne, on me prend comme un vulgaire outil de travail, pour eux je ne suis qu'un pion que l'on déplace sur un damier et dont on se sert lorsqu'on en a besoin.

Parfois j'ai envie de partir sur le champ — pour trouver une vie dont je serais responsable. Quitter cette vie de chien — pour une vie où tout ne soit pas fait pour de l'argent,

Mais non camarade. Ce n'est pas en partant, en fermant les yeux que nous serons libres. C'est en luttant.

Ici il n'y a aucun respect d'homme à homme. Je dois travailler dur pour gagner mon pain, mais le fruit de mon travail fourni est bien maigre.

Ces hommes que l'on appelle

cadre ou caïd sont les dirigeants de l'entreprise bien mal conduite d'ailleurs, c'est toujours le bordel organisé au sein de cette dite entreprise. Mes camarades et moi, nous sommes obligés de nous prêter nos outils, bien qu'il n'y ait aucune entente entre nous, car nous sommes divisés par la propagande bourgeoise anti-sociale (journaux, télé, tiercé, crédit, etc.)

Les gardes-chiourmes ou chefs d'équipe nous dirigent avec cynisme, sans nous demander notre avis sur le travail à accomplir. C'est l'obéissance absolue — système armée, implanté fermement par le patronat — autrement dit, dictature pour assurer le bon fonctionnement économique du grand capital.

Nous sommes traités véritablement comme des bêtes de somme, c'est purement et simplement de l'esclavage camarades.

Rejetez vous illusions, réfléchissez, vous devez trouver le temps de penser aux raisons de cette exploitation.

Je sais c'est très difficile, mais forgez-vous une volonté et dites-vous qu'il faut lutter.

Savez vous que notre condition est plus que pitoyable, nous sommes numérotés, fichés, classés. Nous sommes les robots, les machines, les bêtes juste nécessaires au « grand » capital, comme l'animal de trait à la ferme.

Assez, assez, camarades.

Unissons nous fraternellement dans un combat mené par un front uni invincible contre la vie chère et le travail d'esclave.

Luttons tous ensemble pour l'émancipation de la classe ouvrière avec nos camarades paysans et intellectuels et tous ceux qui sont asservis par le capitalisme.

Luttons pour la justice sociale et la liberté.

Un prolétaire

Pour subvenir aux besoins financiers, nous demandons à tous ceux qui s'intéressent à la philosophie stirnerienne, de nous aider en adressant des fonds à : Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. CCP n° 1 35-148 — La Source, indiquant « Edition Stirner ».

Pour les souscripteurs, le prix de l'exemplaire est établi à 2 F, et à 3 F pour les non souscripteurs.

Nous espérons que notre appel recevra un accueil favorable et que vous nous aiderez à faire connaître parmi vos amis, le but que nous poursuivons.

REPUBLICAINS BONAPARTISTES

Le conseil municipal de Brest dans sa séance du 29 juin ayant décidé de donner le nom d'une place à Napoléon III, la SIA de cette ville décida de lui envoyer une protestation, lui faisant remarquer qu'à deux mois du centenaire de la chute de cet homme, c'était inconcevable et ce, par lettre remise le 15 juillet.

N'ayant pas eu de réponse et constatant d'autre part la passivité de toutes les organisations syndicales, politiques et autres brestoises, je tiens à rendre public dans ses grandes lignes, le texte de la SIA.

Se déclarant stupéfaite que la ville de Brest puisse avoir une de ses places porter le nom de Napoléon III, de cet aventurier qui après avoir juré de rester fidèle à la République française une et indivisible et de remplir tous les devoirs que lui imposait la Constitution, et ce, devant 900 constituants réunis le 20 décembre 1848, moins de 3 ans après, viola son serment solennel, mit la liberté hors la loi, envoya les troupes sur les boulevards parisiens le 4 décembre, faisant massacrer hommes, femmes, enfants, faisant arrêter par milliers des citoyens, dont divers représentants du Peuple, obligeant d'autres à s'expatrier.

Son règne ne fut qu'une suite de ruines, de guerres amenant la ruine du pays et nommer une place de son nom, c'est insulter à la République, à tous ces hommes de progrès : Victor Hugo, Edgar Quinet, Jules Michelet, Louis Blanc, Jules Vallès, Proudhon, Elisée Reclus, Blanqui, Emile Zola, tous ayant rue à Brest.

Le fait qu'il est passé à Brest, lors de son règne, n'est pas un honneur, mais une souillure, et il serait bon que la municipalité brestoise revienne sur sa décision.

A. LE LANN

P. S. — Dans le « C. S. » du 23 juillet, dans l'article « Makno et Durruti », une grosse erreur s'est glissée qui risque de porter suspicion sur l'ensemble. Quand il est dit que la colonne Durruti arriva en vue de Saragosse et que la capitale de l'Aragon fut prise. Hélas ! elle ne le fut pas, même pas Huesca. Seulement Teruel fut prise comme capitale d'une de les trois provinces d'Aragon.

Nos camarades de la CNT-FAI le savent bien et il est toujours pénible de faire rectifier un point d'histoire. Mais on doit le faire, afin que ceux qui nous lisent nous prennent au sérieux.

ELECTIONS PIEGE A CONS

Il y avait 56.786 électeurs inscrits sur les listes électorales le 12 juillet à Caen pour élire 3 conseillers municipaux. 15.747 se sont déplacés et 15.134 ont voté pour l'une ou l'autre liste.

Les élus qui recueillent environ 10.000 voix (1) soit à peine 20 % des inscrits ne manquent pas d'estomac.

Si ces gens là avaient un peu d'honneur et d'honnêteté ils partiraient d'eux-mêmes. La population de Caen leur a prouvé d'une façon magistrale qu'elle n'avait pas besoin d'être gouvernée.

De plus en plus la « majorité silencieuse » se fait entendre en disant merde à messieurs les notables.

Cependant, nos princes s'accrochent. ils veulent du fromage. N'ont-ils pas encore compris qu'on en a marre de leurs élus, de leur autorité, de leur pouvoir, de leur Etat.

Faudra bien qu'ils partent un jour pour laisser la place au non-gouvernement, à l'anarchie.

La « majorité silencieuse » s'est manifestée pacifiquement. Devrait-elle employer d'autres moyens, plus violents pour se débarrasser de ces imposteurs ?

Souvent le calme précède la tempête.

R. J. SOURIAUT

(1) Quand à la liste adverse PC-PSU elle n'a réussi qu'à démontrer que ces deux partis n'étaient que des groupuscules.

COMMUNIQUE

Miguel Giménez Igualada, réfugié espagnol résidant au Mexique, auteur de nombreux ouvrages sur l'anarchisme et l'individualisme, vient d'écrire un commentaire fort intéressant sur l'œuvre de Max Stirner.

Nous avons pensé faire de ce livre, petit mais combien opportun à cette heure où les conceptions anarchistes sont à l'ordre du jour, une édition en français.

Quand les difficultés de traduction ont été surmontées, la revue « Ego » s'est chargée d'en faire une édition limitée.

MAI A L'ITALIENNE

En ce début d'août on apprenait qu'à Venise, à la suite de l'intervention de la police sur une usine en grève, des bagarres très dures avaient eu lieu entre ouvriers et flics avec le scénario habituel : incendies, casse et dispersion après quelques heures. Bravo, camarades italiens, votre mai « rampant » n'est décidément pas de la guimauve. La trêve estivale ne vous fait pas baisser les bras car vous savez bien que tant que le salariat subsistera il n'y aura pas de trêve possible. Vous savez pertinemment que la Révolution n'a pas de calendrier.

On s'en était bien aperçu à Turin, fin juillet, au congrès de « Lotta Continua » où, durant tout un samedi et tout un dimanche, de nombreux orateurs, les trois quarts ouvriers, ont procédé à des interventions virulentes brochant le tableau d'une situation qui apparaissait constamment à la lueur de maints exemples de luttes concrètes comme très tendue. Oui, vous avez bien lu, les trois quarts des camarades qui sont intervenus n'étaient pas de petits intellectuels croyant posséder la « Théorie » révolutionnaire et se posant en avant-garde à la tête du mouvement ouvrier mais d'authentiques travailleurs dont beaucoup n'ont jamais lu la moindre ligne de Lénine. En fait de théorie ils n'ont que « leur » pratique qui leur fait découvrir tour à tour tous les problèmes soulevés par la Révolution que nous prétendons faire. Ils savent que, par la suite, ils construiront « leur » théorie issue de « leur » pratique. Ils crachent sur toute idéologie qui ne peut conduire qu'à des schémas stérilisants caricaturant la vie. Car leurs revendications se résument simplement : « Cosa vogliamo ? Tutto » pouvait-on lire sur un calicot dans la salle du congrès, c'est-à-dire : qu'est-ce que nous voulons ? Tout. Tout, pas seulement gagner un peu plus d'argent mais l'abolition du salariat, pas seulement travailler un peu moins mais gérer la production et la distribution, pas seulement être mieux dirigés mais la mort de tout système de gouvernement, pas seu-

lement un peu plus de loisirs mais la suppression de la séparation du temps travail forcé aliéné — loisirs aliénés, en un mot ils revendiquent la vie, leur vie dont ils ne veulent plus laisser la disposition à personne.

Avant 1969 la situation était en Italie ce qu'elle était en France avant 1968. Un mouvement ouvrier souffreteux patronné par ses organisations traditionnelles devenues révisionnistes : le Parti Communiste Italien presque aussi pourri que son homologue français, la CGI syndicat qui favorise la planification du capital comme la CGT en France. Ce patronnage se traduisait, comme en France, par des actions sectorielles revendicatives bidons : grèves ultra limitées annoncées à l'avance pour obtenir quelques % d'augmentation du salaire des esclaves, par des actions politiques « spectaculaires » : meetings-bourrage de crâne, manifestations « traîne-savate » autorisées par le pouvoir

qui devait permettre la Révolution Sociale et que le moteur de cette Révolution Sociale était les principaux intéressés : les travailleurs. Le mai français avec ses tentatives à Nantes, Saint-Nazaire notamment leur a simplement fait voir que le moment de la jonction ouvriers-étudiants était venu.

Au printemps de 69 les étudiants italiens sont donc allés aux portes des usines avec des tracts expliquant les buts de leurs luttes et suggérant aux ouvriers des objectifs concrets immédiats pour développer les leurs d'une façon autonome, c'est-à-dire en dehors des syndicats dénoncés comme traitres : formation de comités de base, abaissement des cadences, lutte contre les révisionnistes, etc... Au début les ouvriers sont restés méfiants et charriaient les deux ou trois filles qu'ils trouvaient à la sortie de leur boîte un paquet de papier sous le bras. Puis, peu à peu, devant l'attitude honnête de ces étudiants qui ne venaient pas pour leur donner des cours de révolution leur méfiance a cédé la place à la sympathie. Ensuite l'intérêt est venu. Ils ont lu ces tracts, en ont discuté, les ont critiqués, ont fait des propositions. A partir de ce moment la glace était rompue et les ouvriers allaient prendre leurs propres luttes en

sur un militantisme appliqué et qui semble dépassé par l'ampleur des luttes ;

3. *Lotta Continua* qui régroupait les masses de toutes tendances, maoïste, trotskiste et même chrétienne et qui représente la grosse majorité du mouvement révolutionnaire. C'est elle qui a mené les luttes les plus dures faisant passer la pratique avant la théorie et se refusant jusqu'à présent à faire de l'idéologie.

Actions de LOTTA CONTINUA

Les étudiants avaient vu le danger pour les travailleurs de la sélection injuste qui écarte, dès le secondaire (enfants de 11 à 16 ans) leurs enfants des études supérieures. Examens d'orientation, épreuves de fin d'année qui déterminent le passage à la classe supérieure dans lesquels un fils de travailleur se trouve désavantagé ont été dénoncés dans un tract distribué devant les écoles. Notons qu'en France la situation est la même ce que les parents ignorent bien entendu. Que s'est-il passé ? Les enfants ont pris en charge leur lutte et sont allés distribuer le tract eux-mêmes aux usines et dans les quartiers. Ensuite les étudiants n'ont plus eu qu'à visiter les parents concernés déjà avertis qui les ont très bien reçus et avec qui ils ont pu réaliser une jonction efficace.

Une fois dans les quartiers ils ont pu dénoncer la cherté des logements et déclencher une grève des loyers dans les cités ouvrières. Dans l'une de ces cités on a vu 500 femmes mettre en déroute une dizaine de flics venus expulser un locataire pendant que les hommes étaient à l'usine. Le lendemain plusieurs centaines de flics sont revenus et ont réussi à expulser ce locataire-gréviste. Peine perdue, le soir même toute la communauté réinstallait ce camarade et sa famille dans un logement inoccupé.

Sur les transports en commun une action de masse qui a empêché toute circulation d'autobus durant plusieurs jours a contraint l'administration véreuse à revenir à l'ancien tarif. Qu'on en prenne exemple ici au moment où la question est de la plus brûlante actualité.

Dans les usines la contestation a atteint un niveau très élevé. Tout a été remis en cause : les cadences, la hiérarchie, la sécurité.

(Suite page V.1)

PINELLI ASSASSINE UNE DEUXIEME FOIS

Pour innocenter définitivement sur le plan « légal » les policiers de Milan, le juge Amati chargé de l'affaire Pinelli vient de classer aux archives la tragédie de décembre 1969.

Dans les faits, Pinelli a été reconnu innocent des attentats de

Milan et de Rome. Selon la « justice » italienne sa mort serait un suicide. La responsabilité des policiers italiens ne sera pas mise en cause.

Quant aux responsables des attentats, silence et mystère.

bourgeois, par une propagande liquido-révisionniste faite par les moyens traditionnels : presse, bulletins d'usine, tracts, municipalités révisos, etc...

Mai 68 a stimulé les étudiants italiens qui avaient déjà bougé auparavant, il a radicalisé leur démarche et leur a montré que leur contestation pouvait déboucher sur quelque chose de plus vaste. A la suite des étudiants français les italiens se sont rendus à l'évidence que sans la classe ouvrière leur horizon demeurerait à jamais bouché. Ils savaient d'ailleurs que la contestation des intellectuels avait pour but la prise de cons-

main révélant un sens révolutionnaire très aigu.

Les différents groupes

La jonction ouvriers-étudiants s'est donc réalisée, semble-t-il, sur des bases saines ce qui a permis aux luttes d'atteindre un niveau inconnu en France, Nantes, Saint-Nazaire mis à part. Le mouvement italien se répartit en trois groupes principaux :

1. *Poder Operario*, groupe qui centre ses efforts sur des analyses économiques et qui est moins actif dans les luttes quotidiennes ;
2. *Le Collectif*, groupuscule axé

En España se está lejos de la autarquía

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 3 de Septiembre de 1970

YA no resuenan en la piel de toro los berridos de «Autarquía!», «España, una, grande y libre!» y otros aullidos por el estilo. Ahora se está, españolmente, en el mercado internacional en calidad de mercancía.

Nunca los españoles pasaron más hambre, pavor y humillaciones que luego del triunfo de Franco. El país, completamente devastado, se iría recomponiendo, pero antes había que cumplir «justicia» martirizando y matando a cuanto compatriota hubiese militado en el bando «enemigo». Una vez más, el patriotismo se reveló mentira.

Franco se había enganchado al carro musso-hitleriano seguro de que ése seguía buen camino. Cuando se percató de que el vehículo totalitario iba hacia el despeñadero, empezó a ser comedido.

Los furiosos del régimen aplacaron agallas ante el desastre nipo-alemán de 1945. No sólo

esto, sino que preparaban el hatillo. Pensaban ya en imitar el éxodo republicano del 39, y por suerte de ellos las demarcaciones les fueron benignas. La columna acorazada del general Leclerc no atravesaría los montes Pirineos. El régimen fascista de Franco estaba salvado.

Más los españoles siguieron careciendo de todo, menos del riesgo de prisión o fusilamiento. La economía se recobraba penosamente y esa dificultad capital mantenía la situación de desastre. Acudieron en 1950 las misiones norteamericanas, y eso fue queso en lata, leche y huevo en polvos, y chocolate vainillado, todo con etiqueta protestante y a repartir en los presbiterios católicos. Acudieron los banqueros yanquis en tanto los agentes diplomáticos de Wall Street ya estaban. Negocio a la vista, trenes circulantes, caminos rehechos, industrias intervenidas, cachos de patria alquilados en Cádiz, Zaragoza, Sevilla y Madrid, y viva España y viva la Pepa.

Generales, capitalistas y arzobispos comieron a siete carrillos.

Terminado el segundo plazo, las Bases de la Rota, Torrero, Tablada y Torrejón de Ardoz fueron sometidas a furioso regateo. Cuatro mil millones de pesetas pedía El Pardo y a más de dos mil no iría la Casa Blanca. El chalaneo ha llegado a un convenio: Franco (no

España) obtendrá por esa especie de derecho de pernada, 2.000.000.000 de pesetas, 36 aviones de caza F-4 Phantom, cinco destructores, dos submarinos, cuatro dragaminas, carros blindados, helicópteros y otros artefactos por valor de 400 millones de dólares.

Después de lo cual la risa de Gibraltar y de Rabat ha sido estentórea.

C.N.T. — SERVICIO DE INFORMACION

EL FRANQUISMO SOLO PUEDE GOBERNAR POR EL TERROR

Los luctuosos hechos de Granada vienen a confirmar una vez más las mentiras y brutalidad del régimen franquista que sostiene la oligarquía española.

Los hechos son estos:

El martes, día 21 de julio, sobre las 11 de la mañana, cuando se iba a reanudar la discusión del convenio del ramo de la construcción, un grupo de trabajadores que no podían esperar más, dadas las condiciones de explotación de ese ramo laboral y concretamente en el sur de España, indignados por las mentiras de la CNS y sus burócratas-vividores, se concentraron ante las puertas de la Delegación Sindical de Granada. En vista de la firme actitud de los obreros, el Presidente del Sindicato de la Construcción salió con un megáfono, «para calmar los ánimos». Aproximadamente a las 11,30 hizo acto de presencia la Policía Armada, que inmediatamente cargó sobre los trabajadores. Estos, aproximadamente un millar, no se dejaron intimidar y recurrieron a la violencia — violencia justificada contra la actitud arbitraria de la policía —. Como un solo hombre volcaron un camión lleno de ladrillos delante de la CNS y usando éstos de proyectiles, los lanzaron contra la policía. Esta disparó salvajemente, asesinando a TRES trabajadores e hiriendo a seis. Resultaron heridos 35 policías, 2 de ellos de gravedad (uno era el capitán de la fuerza). No contenta con su «valeroso acto», la policía procedió a detener a varios trabajadores.

Al día siguiente 250 personas se encerraron en la Catedral de Granada, como protesta ante tanto

salvajismo y por la detención de sus compañeros.

¿Por qué ocurre esto?

Cada vez es más grande el número de trabajadores que comprenden que un «sindicato» que fue creado por la reacción burguesa y el fascismo triunfante contra la clase obrera, no puede servir a la clase obrera. Esto se ha demostrado a lo largo de tantas huelgas que este año se han sucedido en nuestro país. Los trabajadores comprenden que es necesidad superar a la CNS, para no ser integrados en el marco de la política franquista-capitalista, e instintivamente recurren a la acción directa, se reúnen en asambleas generales de empresa, eligiendo a su Comisión de delegados obreros, que les represente ante la Patronal, prescindiendo en muchos casos del Jurado de Empresa..

Esto significa un gran paso hacia adelante en la toma de conciencia de la clase trabajadora española. Esta va comprendiendo la necesidad de crear su propia organización de masas y además se extiende la idea de que esta organización sea independiente de toda tutela partidista (la actuación del PCE ha sido de lo más nefasto). Con frecuencia, entre trabajadores, es mencionada la CNT.

Para la Dictadura poco significa que se tengan que perder vidas humanas, de proletarios, a no ser un desprestigio que les molesta profundamente. Han mandado secuestrar todos los diarios extranjeros que se reciben en España y que traen noticias y comentarios sobre los hechos de Granada. Desgraciadamente la historia del Movimiento Obrero está llena de mártires.

Morir en Granada

Una vez más...

«El crimen fue en Granada»...
Mes de julio y ardientes los jardines
rezumando poemas populares
limonadas y anises de verbeña.

Olor de hierbabuena y masa frita
allí junto a las plazas de los novios
donde la muerte y el amor se encuentran
entre nardos, gitanas y cipreses...

Una vez más...

«El crimen fue en Granada»...
Tu nombre «Federico» y el de tantos
«Pedros», «Juanes», «Manolos», «Miguelicos»...
ensombrecen la España ensangrentada
y van de boca en boca pregonando
en ese amanecer del estampido
por la recién llegada madrugada:
¡¡Treinta años y aún las gentes lloran!!
«El crimen fue en Granada»...
¿Para qué tanto rezo y tanta vela
en altares oliendo a sacrilegio?

Tus Cármenes, tus fuentes, tus macetas
bajo el Sol y la angustia del verano
están oliendo a muerto...

Franco, Franco, te vas como has venido
entre charcos de sangre generosa
¡¡Treinta generaciones serán poco
para bien maldecir tu vida odiosa!!!

España entera escupirá en tu tumba
Franco la muerte, cuando estés podrido
y sentirá vergüenza ante la historia
de que un vientre español te haya parido...

E. DE SOTO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA FRATERNAL CONVIVENCIA

Una especie humana, el conjunto social, alcanza inmensas, inconmensurables proporciones. Así las formas de vida, los medios de convivencia, la educación, lo relacionado con las costumbres. Varía la capacidad de captación; hay un cúmulo de atávicos prejuicios, de enquistadas rutinas. De ahí que apreciaciones fundamentadas en la justicia, dimanando de un ansia de libertad y equidad, son incomprendidas, se rehusa tomarlas en consideración por parte de tantos y tantos millones, que precisamente por su precario modo de vivir, deberían asimilarse aquello que les afecta de un modo directo, incuestionable. Pero, desgraciadamente no ocurre así en lo que atañe a la inmensa mayoría. Y así los privilegiados de la fortuna duermen confiados.

Esperar que la humanidad llegue a un estado de perfección mediante el que no acontezcan las monstruosas arbitrariedades, los crímenes colectivos que representan las guerras, todo el mal dimanando de las estructuras sociales, ha sido y es anhelo de idealistas. Pero la vida es corta para cada uno, y no obstante el que se tiene conciencia de obrar con miras a un mejoramiento de las generaciones futuras, como las pasadas generaciones obraron en beneficio moral y material de las presentes, cabe también el ver de hallar medios de vivir en el presente, y en la medida de lo posible, de conformidad con las ideas, con el ideario que se ama y se defiende, con el ideal que se tiende a explicar en la labor de proselitismo. Ya Albert Camus hablaba de los «islotes» de afines en ideas, unidos en un noble empeño en el inmenso océano de la sociedad. ¿Por qué no propiciar ensayos de convivencia fraternal entre amigos de una misma ideología?

Ya de años y años, se han creado, se han realizado ensayos de convivencia entre idealistas, al margen de los convencionalismos, del cerco coactivo que ha creado la sociedad vigente. No en todos los casos los resultados han sido ejemplares, no todo ha sido como sus iniciadores esperaban que resultara. Unos grupos o asociaciones han conseguido abrirse camino, otros fracasaron. Ello no mengua el buen propósito; no ataca

anulando el principio idealista que aconseja vivir las ideas ácratas en lo que se pueda. Y si la vida es lucha, a un fracaso pueden engarzarse nuevos proyectos, que ya se ha dicho que mientras hay vida existe esperanza. Todo lo que sean proyectos resulta alentador. Leemos que se pretende crear, cerca de París, un «Village de la Paix». Tierras y edificación para montar a la manera de un vasto hogar donde, elementos amigos de la verdadera paz, afines en anhelos de cultura y progreso, ya sean de uno o de otro país, puedan unirse, vivir ratos de confraternización, especificar proyectos, en un plan de completa libertad. Ofrecen dar informes en las señas siguientes: «Pax et Ars», 4, rue Villaret de Joyeuse, París (17).

Todo lo que sean realizaciones al margen del Estado y del capitalismo en su función de directa explotación, puede merecer interés. Ensayar, comprobar, tener cosechadas experiencias, no puede ser perjudicial. La vida conlleva movimiento, acción, renovado esfuerzo vital.

LA CRISIS DE «NOIR ET ROUGE»

Quienes ya desde muchos años hemos venido desarrollando funciones de orden periodístico dentro del ambiente libertario, es comprensible que recibamos, de acá y de acullá, periódicos, revistas, boletines, manifiestos, etc. Es lo que suele llamarse «Servicio de Prensa», que se hace al que reiteradamente colabora en nuestras publicaciones. Ahora bien, que uno lo reciba todo, que se entere de todo, no quiere decir, como es de comprender, que personalmente se ande de acuerdo con aquel o con el otro criterio. Se tiene, se ha de tener un concepto favorable al libre examen, al análisis de opiniones, ya provengan de un lado, bien sean de otro. Se comprueba, se analiza, y luego, serenamente, con criterio propio, se toma una determinación, emitiendo lo que responde al propio sentir.

Ya desde los primeros números, editados de un modo modesto en la presentación se recibía «Noir et Rouge». Se notaba en sus animadores un espíritu inquieto, un anhelo renovador y estudioso. Demostraban no querer encastillarse en esquemas inamovibles. Progresaba el número de lectores,

aumentaba la tirada, mejoraron la presentación. Dedicaron números especiales a diversas modalidades del anarquismo como, por ejemplo, la relacionada con el individualismo. Dedicaron también abundancia de espacio a las colectividades que se desarrollaron en la España revolucionaria de 1936. También se habló en las páginas de «Noir et Rouge» de los ensayos de autogestión, particularmente los efectuados en Yugoslavia y en Argelia. En suma, la revista cumplía, en buena parte, función de aportar documentación. Fue desarrollándose también una propensión crítica hacia lo que denominaban «anarquismo oficial». La crítica puede ser saludable cuando se hace con ideas consistentes, cuando se posee una sólida formación, que nada tiene que ver con el sectarismo, con la estrechez de apreciaciones. Ahora bien, criticar la «sacrosanta Madre Anarquía» para endosarnos un crudo *potage* de raíces marxistas ya merece poner los puntos sobre las *ies*. Al parecer, ese *mélange* de anarquismo y marxismo, (se ha hablado incluso de «anarco-maoísmo») ha promovido crisis en el seno del propio grupo «Noir et Rouge», según se manifiesta en el número 46 de la revista, que nos dicen ser ya el último.

Todos sabemos que los hechos de mayo y junio del 68 crearon en Francia toda una corriente de turbulento descontento, el «gauchisme», conglomerado heterogéneo de ideas, a las que se quiso justificar con aquello de decir: «La juventud no sabe lo que quiere, pero sabe lo que no quiere». No está mal como slogan de circunstancia, pero, si sabiendo lo que se quiere, en la vida se dan no pocos tropezones, ¿qué será si no se sabe a ciencia cierta lo que se quiere y cómo se quiere? Descontado que entre lo que algunos despectivamente llaman «grupos» puede haber partes sanas, estimables en el sentido de tomar una trayectoria libre de adherencias autoritarias, castristas, maoístas, o trotskistas, pero hay que puntualizar las cosas y no ir al buen tun-tun. Alguno de los más activos animadores de «Noir et Rouge», según sus propias afirmaciones, decepcionado del «anarquismo oficial» concedió acentuada importancia al «gauchisme» en general. ¡Ah, pero luego ha resultado la constata-

ción de que entre éstos, buena parte se han dejado embriar por ciertos sectores políticos o sindicales. El resto se nos dice anda casi a la deriva, y algunos con propensión a la esclerosis...

El anarquismo — han puntualizado el hecho diversos compañeros con solidez de argumentación — no tiene el porqué enviarle nada al marxismo. Revisar, renovar, estudiar y consolidar apreciaciones es tarea que puede desarrollarse, que conviene que se haga, pero *sin deformaciones*. Y una de las deformaciones es pretender adentrar la dialéctica marxista en el seno del ideario ácrata. Rica en apreciaciones es nuestra ideología. Quien de ello no esté convencido, lea a Max Nettlau y podrá percatarse de la extensa bibliografía que tiene el anarquismo. Ya hemos dicho en diversas ocasiones que leyendo a diversos pensadores contemporáneos se pueden captar ideas, vinculadas con el mundo moderno, que puedan servir para robustecer el contenido de un ideal que va mereciendo la atención de muchos estudiosos, que, desengañados de las distintas corrientes político-sociales, es en el anarquismo donde consideran puede haber ruta promisoría para ir hacia el porvenir de la humanidad.

EL DOCTOR FONTSERE, OTRO SABIO CENTENARIO

Hace unas semanas se habló en esta sección de un eminente investigador granadino que había cumplido los cien años. Hoy se trata del sabio astrónomo catalán, Dr. Eduardo Fontseré, que acaba de llegar a un siglo de existencia, laboriosa por sus conocimientos, por las iniciativas desarrolladas en el curso de su larga vida, que deseamos se vaya prolongando. Internacionalmente conocido por sus estudios relacionados con la meteorología, sismografía y otras diversas facetas derivadas de la ciencia astronómica. Tiene muchos estudios escritos, habiendo hecho numerosas disertaciones, sobresaliendo su «Atlas de las Nubes», muy elogiado por parte de los especializados en la materia que laboran en diversos países. Ha presidido entidades culturales, como el Ateneo Barcelonés; fundó la Sociedad Geográfica y el prestigioso Observatorio Fabra, del que fue director durante larga temporada.

En una de las obras de Ibsen se hace el elogio de un hombre, un anónimo trabajador manual, que dedicó una larga vida al trabajo útil. Manual o intelectual, toda obra hecha a conciencia merece la mayor estima.

LLAMAMIENTO: Ante los asesinatos y detenciones de los trabajadores en Granada.

Una vez más, como a lo largo de 31 años, el funesto y nefasto régimen tiránico, totalitario y fascista de Franco se cubre de ignominia con el bestial asesinato perpetrado con los obreros de Granada, que se habían manifestado pacíficamente, solicitando un justo aumento de los misérrimos sueldos de hambre que vienen percibiendo, con el beneplácito y complicidad de los llamados «sindicatos» franquistas.

La pacífica manifestación de honrados y sufridos trabajadores fue atacada por los sicarios de Franco, uniformados de gris y de paisano, con la brutal e inhumana violencia a que están acostumbrados. Los obreros, sorprendidos por tan incivil como feroz represión, se defendieron con piedras y ladrillos, únicas armas que encontraban a mano. Entonces fue cuando los asesinos uniformados de Franco, enfurecidos, hicieron fuego con pistolas y metralletas, contra los manifestantes matando a varios trabajadores, hiriendo a muchos y practicando infinidad de detenciones.

Así se ha consumado otro crimen más contra la clase trabajadora. El régimen dictatorial no vacilará en cometer otros. Ahora ha sido en tierra andaluza. Por viacrucis parecidos están pasando los obreros de Euzkadi, de Asturias, del Centro, de Cataluña... Ese es el pan-pan de plomo homicida que da el régimen a los que trabajan.

¿Hasta cuándo el pueblo español va a permitir que se siga asesinando moral y físicamente a sus hijos?

Es hora de reaccionar virilmente, masivamente, todos unidos, para derrocar la dictadura, e e régimen de ignominia y de corrupción.

La Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.) hace un apremiante llamamiento a todos los trabajadores españoles de dentro y fuera de España, a los intelectuales, a los estudiantes, a las juventudes, al proletariado internacional, a la opinión pública mundial, a los mismos turistas con conciencia, para que expresen su humano sentimiento de solidaridad con los familiares de los muertos en Granada, de los detenidos y torturados, de todas las víctimas del fascismo franquista, condenando abierta y públicamente al régimen y a los repugnantes asesinos que lo sostienen y amparan con complicidad soliviantadora.

¡Trabajadores!

Demostremos que nuestra bravura no ha sido castrada por el castrado Franco y sus sicarios. Honremos a los que nos precedieron con su acción digna y heroica, en la lucha por la justicia social, por la libertad y contra el régimen que tiraniza a nuestro pueblo. Extendamos y generalicemos los movimientos de protesta, las huelgas, todo acto y toda acción que socave al régimen que ha esparcido la sangre generosa del pueblo, el dolor y el luto por todo el suelo español y que practica la violencia del Poder homicida como instrumento único de su odiosa política.

¡Abajo el franquismo! ¡Viva la libertad!

Confederación Nacional del Trabajo, *Comité Nacional.*

España, julio 1970.

Manifiesto del C. Nacional de la C. N. T.: AL PUEBLO.

En 1936 se produce el levantamiento faccioso.

La mayor parte de jefes y mandos militares se muestran traidores al Pueblo.

Desde el 19 de Julio de 1936 a 1939, la CNT, a la vanguardia de la lucha, en los frentes de guerra y en los de la producción, lleva a cabo el más gigantesco, abnegado y fecundo esfuerzo combatiente, revolucionario y constructivo.

Presente está, valerosamente, en todo lugar de combate.

Pone en práctica, a la vez, las realizaciones más justas, libertarias y humanistas.

Crea, fomenta e impulsa las Colectividades y las Socializaciones, en los centros de producción industrial, fábricas, talleres, minas, laboratorios, en todas partes.

Da vida a numerosas Colectividades Campesinas, de orientación y finalidad libertarias.

Organiza los Centros de Distribución y Cooperativas de Consumo solidarios.

Transforma, revoluciona y humaniza la Economía, la vida social.

La obra renovadora y constructiva de la CNT, sus luchas y experiencias revolucionarias, despiertan aún hoy en día vivo interés. Tienen proyección y repercusión mundial. Sociólogos, historiadores, escritores, hombres de vasta cultura, preocupados del mañana humano, las estudian y profundizan con simpatía, con lúcida mirada escrutadora, sensible.

La CNT se ha hallado siempre al lado del Pueblo, defendiendo sus derechos y libertades.

¡Abajo el totalitarismo!

¡Viva la CNT!

Confederación Nacional del Trabajo.

Desde Alicante

España vista por dentro

EL señor Zaldívar pidió se ampliara el artículo 2º de la actual ley de prensa. El señor Bella contesta que ya basta de ampliar leyes, porque ya no saben dónde poner tanta ley, y que para gobernar bien a un rebaño tan manso como el español, basta con una buena ley: «la ley del garrote».

Don Adolfo Sánchez Bella no es un hazmerreír, sino un hombre muy inteligente. Profundo, ecuánime, de largo pensamiento: abarca el área española de un solo vistazo, sin necesidad de consejeros. La ley de prensa está ahí, delante de vuestros hocicos, periodistas libidinosos, que os falta inteligencia y os sobra sarnia. No os dais cuenta, pobres mentecatos, que si os soltamos las amarras todo este tinglado que hemos montado artificialmente, se va todo al carajo. Hay que restringir y apretar las amarras. Tenemos que evitar jugarretas a todo trance. Nos llenamos la boca con la palabra democracia; como si en España existiera tal birria, todo para engañar a los de fuera, sin darnos cuenta de que los de fuera saben mejor que nosotros lo que existe en España.

Cada nación tiene sus pecados: en Francia es pecado hablar de «petainismo»; el rexismo, pecado en Bélgica; en Alemania, delito el nazismo; y en Italia, pecado

el fascismo. Todo esto, señores míos, no ocurre en la sin par España, que, magnánima como siempre, con un humanismo exaltado, ampara a todos estos ismos cordialmente, sin que esto sea delito, porque nosotros no tenemos ni un pelo de demócratas. Somos fascistas de pies a cabeza, sin ninguna clase de remilgos.

«Y aquí, algunos dicen que son marxistas, ¡y eso está fuera de la ley! Y yo voy a hacer que esté fuera de la ley. Democracia, sí. Es enorme la responsabilidad de la prensa, por eso yo pido su colaboración, la de los procuradores y la de todos, para clarificar estas ideas. Entiendo que hay excesiva libertad política y excesivo moralismo farisaico.»

El señor Bella pide a gritos eufóricos el retorno de Arbués y Torquemada. Se le ve el escapulario colgando del cuello. ¡Pobre chico! Con estas inteligencias privilegiadas, estamos al cabo de la calle. No me extraña que en lugar de desarrollo, tengamos desenrollo.

La gente de escapulario ha sido siempre la perdición de España y de todo el mundo.

El segundo apellido del ministro de información me tiene en cócora: no sé si es masculino o bien femenino. Sea lo que sea, quién sabe si es hermafrodita. Dicho apellido me recuerda «La

Bella Chelito», que además de vivir alegre, alegraba la vida a los mortales ya cansados de vivir, no como estos cucos roedores que amargan la existencia a todo ser viviente.

El motivo del secuestro de «Sábado Gráfico», esta publicación en su portada, dice: «Venta de cargos públicos por el Ministro de Justicia». El texto del artículo se refiere al ministro de Justicia de Fernando VII, don Pedro Mecanaz, que fue nombrado para dicho cargo en 1814». También el ministerio de Información y Turismo sancionó a D. José Luis Martínez Albertos, director de la revista «Mundo Internacional», con cincuenta mil pesetas, por haber publicado un artículo sobre las comisiones obreras». El señor Bella se las da a gusto. No obstante hay que darle la razón cuando dice que la democracia española es una birria. Por lo que sobran todas las leyes fabricadas y las que están fabricando en el horno de ladrillos español, por equivocación, llamado Cortes.

Para qué tanta petulancia moviendo papeleros que no han de aprovechar para nada. Las dictaduras no necesitan ninguna ley. Ni Cortes, ni procuradores, ni ministros. En síntesis, todo se reduce a un tinglado de faranduleros, para enriquecerse sangrando al pueblo. **SIMPLICIO**

Exodo africano

V

AYER se produjo el primer incidente violento, el primer choque, y uno de los pocos, pues pocos hubo, con los representantes de la administración francesa en el campo.

Habían llegado nuevas expediciones de refugiados. Si los primeros procedíamos del «Stanbrook» y de la cárcel de Orán, con un equipo de aviadores y algunos de los voluntarios internacionales de nuestra guerra que quedaron allí hasta los últimos días; en estas otras expediciones los había del mismo y de los otros barcos anclados en «Ravin Blanc». Entre ellos algunos amigos y compañeros de Alicante y Valencia, de Cartagena. Los del «Lezardieux», del «Campillo», del «African Trader».

Casi todos ellos se instalaron al otro lado de la avenida, en los barrios D, E y F. Y ayer mañana vinieron algunos amigos a solicitar mi concurso, dados algunos conocimientos que yo tenía del francés. Desbordando el cuadro de los «responsables» designados, ya que éstos se habían desolidarizado del objeto de la reclamación que los llevaba, me pedían ir a ver al director del campo y pedir la libertad de uno de los internados a quien se había encarcelado por violencias en el curso de una protesta por escasez de alimento o de mantas. Se trataba de un buen compañero, y a más de ello, de un muy buen amigo mío, y no podía negarme.

Con tres o cuatro más, nos dirigimos hacia la salida del campo y solicitando el permiso, fuera de las alambradas, camino de las oficinas.

En el camino, «alcaldes de barrio» y otros «funcionarios» intentaron disuadirnos de la gestión, señalando que ésta tenía un marcado carácter de provocación, ya que todo el campo estaba en ebullición.

Volviendo atrás la mirada, vimos, en efecto, que tras de las alambradas se apretujaban con gesto amenazador la mayor parte de los habitantes de «Campo Morand». Pero habíamos dado los primeros pasos. Desde la dirección nos observaban. Seguimos.

En la puerta de su barraca misma nos recibió el director rodeado de colaboradores e «intérpretes».

Viendo que de aquella manera clara se nos invitaba a manifestarnos sin entrar siquiera en su despacho, me avancé, y en el mal francés que entonces hablaba,



Primer

opinan así. Según ellos me dejé llevar de un espíritu «liderista», al que debería abandonar.

Y sin embargo, no creo que lo ocurrido haya sido infructuoso.

Por una parte ello nos ha enseñado que entre quienes entraron en las oficinas del campo, no falta quienes prefieren su situación a la solidaridad entre emigrados. No sabré nunca quién tendió mi ficha al director. Es alguien que debe conocerme.

Por otra parte, y a raíz de conversaciones tenidas a derecha y a izquierda después del incidente, esta noche nos reunimos en las barracas centrales de los barrios, los compañeros de la C.N.T. de las diferentes regiones españolas a fin de estructurar un esbozo de organización, de prever acciones a la ligera, de hacer un recuento de efectivos, de prepararnos en el caso de eventuales evacuaciones, de no perder el contacto con los militantes de otros lugares, de distribuir las ayudas que pudieran llegar, de realizar una información conveniente, y además de ello de oponerse a la acción permanente y demagógica, escandalosa, de cierta fracción, los comunistas, ayudados ya y de manera descarada desde el exterior.

¿Ha tenido o no relación esta reunión con los incidentes? Lo seguro es que algo vendrá a cambiar lo que comienza a ser monotonía de un destierro entre alambradas africanas. En el curso de la reunión nos hemos visto algunos de los compañeros de las Juventudes Libertarias y se ha decidido igualmente ir a un recuento de los militantes de la F.I.J.L. Se ha hablado de ir a la creación de un ateneo de estudios sociales, de dar conferencias y charlas, cursos de francés. Incluso de un periódico... Algo, en fin, que esperamos removerá las entrañas de esta cárcel de nuevo cuño, que arrastre abulias y desidias y desechando la inactividad forzada, dé alimento moral y espiritual.

Son, pues, nuestras organizaciones libertarias que siguen viviendo; que comienzan el triste y mal acondicionado camino del exilio.

No sé por qué tengo la impresión de que en los otros campos, en el de allá arriba, en Boghar (campo Suzoni), en Carnot (donde están reunidas las familias); en los de Túnez (donde hay sobre todo marinos), existe en estas mismas horas, este mismo renacer. El espíritu que animó nuestra revolución y nuestro combate

buscando las palabras, pedí en nombre de todos los internados la liberación y regreso al campo del detenido.

Respondíome el director que las reclamaciones, deseos, protestas y reivindicaciones de los internados, sólo podían ser presentadas por el «jefe del campo» designado, y que si yo me había instituido en «comisario político», tal cargo no tenía para él ninguna validez, ya que no nos encontrábamos en España; que no teníamos otra cosa que hacer más que regresar detrás de las alambradas. Y terminó diciéndome que tenía mi nombre, mis antecedentes, mi ficha (que me enseñó en la mano) y que me guardase de acciones de «lider».

Le contesté que no había sido nunca ni pensaba ser comisario político de nadie; que si hacia esta petición era a la demanda de mis compañeros de campo, y dado que conocía un poco la lengua francesa. Que si el «jefe del campo» no la había hecho, es porque prefirió aceptar el arresto de un internado como un hecho inevitable sin investigar las causas; que le rogaba nos dijese únicamente si pensaba soltar, y cuándo, al detenido, para comunicarlo a mis amigos de internamiento.

Quizá por la manera defectuosa de expresarme en ese francés que era una traducción palabra por palabra de mis pensamientos en español, y es posible que por la forma pausada de hablar que tenía, dada mi dificultad en el lenguaje, creyó encontrar un tono de amenaza.

Un gesto del director y vimos desplegarse a los senegaleses rodeando al campo y disponer algunas ametralladoras cara a las alambradas... todo un dispositivo de seguridad exagerado en relación con lo que fuese causa de incidente.

Regresamos al campo. Pero un clamor de gritos y protestas, de insultos y de alzarse de punos amenazadores hacia el despacho de la dirección nos hizo ver que alguien había caldeado demasiado los ánimos.

No habíamos llegado a la puer-

ta, cuando algunas piedras, arrojadas por nadie sabrá quién, golpearon los muros y techos de las barracas de los senegaleses y de la administración.

Tan pronto como pasamos la puerta del campo, en el tumulto de los gritos y sin que nadie nos preguntara ni el desarrollo ni el resultado de la entrevista, como si ello no hubiese sido el motivo de lo que acaecía, me sentí arrastrado por un brazo y una mano decididamente agarrados a mi brazo derecho.

Y alejados de las primeras filas de protestatarios, un viejo militante madrileño quiso explicarme la inutilidad de una protesta que podía conducirnos a hechos desagradables. No comprendí su actitud, ni por qué había que pasar en la pasividad un abuso o una medida administrativa que afectaba en sí a la vida del campo. No llegué a comprender por qué había que guardar ciertas formas, ya que no estábamos en nuestro país. Para mí aquello de «guardar ciertas formas» no debía impedir que se protestase.

Pero el prestigio de aquel compañero me hizo inclinarme ante sus razones. Había, además, mis dos primos, apoyando sus decires y empujándome suavemente hacia mi barraca.

Continuaron los gritos y alguna que otra pedrada.

Serenas, frente al campo, las autoridades se contentaron con dejar en plaza el dispositivo de alerta.

Y tarde ya, en la hora del yantar vespertino... volvió la tranquilidad o al menos una apariencia de ella, reafirmada hoy con la presencia entre nosotros del compañero a quien se había encarcelado.

El mismo ha venido a decirme que mi gesto de ayer fue una «chiquillada»; que su detención fue una prueba de autoridad de los gestores de la administración y que su salida de hoy, no era consecuencia de las manifestaciones de ayer y sí de la evolución de una medida disciplinaria de carácter primario.

La lección es dura. Aquellos a quienes más aprecio y estimé

incidente

no ha muerto. Aquí, en los campos africanos late con el mismo entusiasmo de siempre, como en Francia, como en aquéllos que tuvieron la mejor suerte de ir hacia tierras mexicanas.

Con la derrota militar de un ejército, la emigración ha hecho estallar la idea proyectándola a todos los horizontes. ¿Quién sabe si esta divagación forzada del español no llevará savias de libertad al mundo a pesar de vernos aún encadenados! Pudieron los ejércitos ser vencidos. Pero no lo fueron las convicciones de un pueblo.

Todo ello me lleva a pensar: ¿Qué harán los compañeros que allá quedaron? ¿Qué habrá ocurrido? Las noticias de prensa sólo dicen lo que dicen, hoy, el vencedor es el único abastecedor de informaciones, y aún no hay el lapso de tiempo suficiente para que a través de una correspondencia familiar censurada pueda comprenderse algo entre líneas, si algo hay.

Y al pensar en aquéllos, la imagen de Mira, el «Mireta», de nuestro grupo de juventudes, decano y animador, el más sereno y el más decidido, se impone a mí.

No quiso, como tantos otros, salir de su tierra. Con su abrazo del 28 de marzo me dijo que algo quedaba por hacer allí; que si unos caían y otros iban a la cárcel cumplía al que se salvase, la organización de la ayuda solidaria. Y allí se ha quedado.

Su imagen se ha impuesto en unos momentos a mi mente, con el recuerdo de algunos hechos en que con el compañero detenido ayer, nos vimos mezclados en plena acción allá al otro lado del Mediterráneo.

..

Fue ya en las postrimerías de la guerra. Habían organizado las Juventudes Socialistas Unificadas la filial juvenil del Partido comunista, y bajo su patronato, unos batallones de voluntarios.

Los «enrolados» en Alicante se encontraban acuartelados en el viejo convento de los franciscanos, a los pies del castillo de San Fernando, en el barrio de Santa Isabel que los vecinos llamábamos familiarmente «Les Oliveretes».

Ancianos llorosos habían acudido a la Alianza de las Juventudes a protestar por el hecho de que sus nietos, hijos o sobrinos, de menos de 15 años, se encontraban retenidos por la fuerza en el citado convento.

Planteado el problema en una reunión extraordinaria del Comité provincial de la Alianza, los representantes de las J.S.U. se negaron a ningún control ni visita de sus locales.

Era inútil una protesta a las autoridades. En aquel entonces el gobernador civil de la provincia, Monzón, era comunista notorio.

Y sin embargo, se imponía una acción rápida para impedir que se llevase a los frentes a aquellos niños, para así cubrir un relativo fracaso en los reclutamientos de voluntarios. Y faltaban pocos días para su partida.

En previsión de ella y como manifestación de propaganda comunista, se organizó un mitin de aquel partido, presidido por el gobernador, en el Teatro Principal de Alicante. Y en aquel teatro y durante el mitin, de lo más alto de las galerías fueron lanzados miles de octavillas protestando contra la movilización forzosa de menores, sin control alguno.

Ni que decir tiene que el final del acto tumultuoso, que los mojicones y trompazos llovieron, pero que habíase logrado el objetivo: alertar la opinión.

No podían parar allí las cosas. Varios militantes de la F.I.J.L., tenidos por responsables del «desafuero», se encontraron con una acusación de «alta traición», motivo de una orden de detención que el Servicio de Investigación Militar (S.I.M.), había lanzado contra ellos, por presión del P.C.

Varios días pasaron en que la entereza de los compañeros decididos a no ceder impidió a los agentes del S.I.M. cumplimentar la orden, pero tal situación se iba a hacer insostenible. El objetivo comunista era alejarles de Alicante. La militancia confederal y de los grupos decidió jugar la última carta.

Mientras un grupo se reunía con los representantes del P. C., otros rodearon estratégicamente el casino (sede social del Partido).

La entrevista fue tormentosa. Exigieron nuestros compañeros que el Partido hiciera retirar al S.I.M. su acusación y las órdenes de detención, que su prensa rectificara los insultos, y todo ello en 24 horas. Y mientras tales medidas se tomaban, la militancia ponía en estado de sitio sus locales, preparada a toda acción que se estimase necesaria en caso de rechazo de su parte.

Se hubiera llegado o no a tal estado de violencia, lo cierto es que el tono de nuestros compa-

ñeros intimidó a sus interlocutores. Aunque manifestaron que no tenían nada que ver con las acusaciones, prometieron intervenir en la medida de lo posible para deshacer lo que llamaron «el equívoco».

Telefonaron al Gobernador Civil. «Nuestra Bandera», órgano del Partido, se deshacía en excusas al día siguiente, lamentando la excitación de unos momentos.

Los representantes de la Alianza entraron en el cuartel, donde no estaban ya los chavales reclamados y reintegrados a sus familias.

Los compañeros que habían sido acusados, fueron invitados a una entrevista con el Gobernador Civil

y juzgaron inútil acudir a ella, por lo que fuese... y al correr de los días se calmaron los nervios.

Uno de los acusados en aquel entonces, fue Mireta, que a pesar del peligro y del carácter de la acusación, no abandonó nunca su tranquila sonrisa ni sus acostumbradas actividades.

Aquel incidente allí..., el de ayer... dos escenarios, dos momentos de una existencia, con separación de dos mundos distintos, antagónicos, y sin embargo con un algo de continuidad que los liga... como fases de un combate..., ese combate que seguimos llevando.

J. MUÑOZ CONGOST

Regional de Asturias de la C. N. T.

¡Boicot a los productos «Cervezas el Aguila» de Madrid

La Feria de Muestras de Asturias 1970 inicia su exposición para presentar al público el desarrollo industrial de nuestra región, junto al de otras provincias españolas. Entre las firmas industriales que concurren a tan importante feria, hay una a la que los asturianos deben prestar especial atención. Trátase de «Cervezas El Aguila» de Madrid. La dirección general de dicha empresa la desempeña el ex-ministro de Información y Turismo, Fraga Iribarne. Su nombre sigue perenne en nuestro recuerdo como defensor de los torturadores de indefensos obreros, durante las huelgas mineras de 1963. Desde su cargo de ministro «toca discos», justificó con cínicos sofismas las mutilaciones y apaleamientos de los trabajadores asturianos. Desató su odio contra los cien intelectuales que tuvieron el valor de denunciarle tan criminales hechos en escrito avalado con sus firmas, obligando a expatriarse a muchos de ellos. Hizo de vulgares asesinos, como el capitán de la Guardia Civil, Fernando Caro y del cabo Pérez —ascendido a sargento por sus criminales actos en las zonas mineras— poco menos que héroes modernos. Silenció, dándolas por buenas, las actividades de los pistoleros patrocinados por el gobernador Mateu de Ros y capitaneados por el Comisario Ramos, que sembraron el terror y llevaron el luto a muchos hogares de Asturias. Se permitió, con humor bilioso, y modos de gañán, hacer chistes de pésimo gusto cuando los mercenarios del crimen corta-

ron el pelo a varias mujeres en la cuenca minera; concretamente, en Lada (La Felguera).

Continuar relatando hechos justificados por tan ecuménico patán, haría interminable este escrito. Baste, pues lo apuntado para fundamentar la razón que nos asiste en la protesta. Ante hechos tan evidentes — que toda persona de bien debe condenar — pedimos unánime solidaridad.

¡Asturianos, españoles: En la Feria de Muestras, boicot a los productos «El Aguila» de Madrid!

¡Mostremos nuestra más firme repulsa a Fraga Iribarne y a cuanto él represente!

EL COMITE

Asturias, agosto de 1970.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

Los empecinados pobres

SERIAN muchos, si los contáramos, en considerar que evocar el 19 de julio es pura ingenuidad o ridícula tozudez, pensando que «ya no existe materia» para defender lo que nosotros consideramos capitulo sobresaliente de la historia humana, en su paso hacia formas de vida que eliminan la explotación del hombre por el hombre.

Luchábamos para liquidar la sociedad capitalista, amasada con intrigas y crímenes, con afán de sustituirla por otra en la que el individuo pudiera gozar de libertad y mutuo consenso.

Por decirlo y por obrar para lograrlo fuimos condenados al exilio, a la deportación, a la cárcel o a la muerte.

Pese a los años transcurridos, el régimen que sojuzga a España continúa siendo igual a sí mismo, aunque piensen lo contrario los que creen que «el franquismo ya no es lo que era».

En realidad, entre los muchos que opinan así se cuentan no pocos «ex-revolucionarios», «ex-justicieros», que han cepillado el polvillo que les cubría. Así renovados, arguyen que lo de entonces fue sólo cosa de juventud, de irreflexión, arrastrados por el torbellino que les daba marchamo revolucionario. Treinta años después, calzadas las babuchas de profetas caseros o de tertulia de café, han olvidado lo que decían ser y arremeten contra los argumentos que denuncian la constante iniquidad del régimen, no disminuida pese a la distancia en el tiempo. El argumento más potente es la razón y la lógica que la historia no puede amordazar y que nos dice ahora por boca de árbitros imparciales como son los historiadores jóvenes (de vez en cuando se descubre alguno) cuán bien orientados estábamos entonces, y seguimos estando, denunciando y combatiendo los defectos de la sociedad burguesa.

Obvio es comentario y comparación sobre los pancistas sempiternos que se satisfacen imitando a la burguesía y condenando cuanto pueda estorbar su plácida digestión.

Nos asistía la razón cuando preconizábamos la necesidad de organizar la economía al margen del Estado y del capitalismo; por lo que nos condenaron los extremos autoritarios, que recurrieron a la violencia, para que cesara la nueva organización del trabajo



bajo la égida de los sindicatos que probaron su capacidad creadora y su óptima proyección hacia el porvenir.

Actualmente se propugna nueva revolución en todos los países. Más avisados que antaño, capitalistas y políticos, acumulando la experiencia pasada, aprovechan las lecciones de la historia para intentar adormecer a los inquietos, creando a su imagen y semejanza lo que no nos permitieron cuando nosotros queríamos un régimen federal con amplia libertad individual y colectiva. Con la diferencia, de que nosotros pugnábamos por una confederación de pueblos libres, sin ejércitos, ni burocracias ni parásitos interventores, que son el verdadero chancro de la sociedad, mientras que los Estados actuales, que se reúnen continuamente no logran avanzar sino a fuerza de intrigas y compromisos que dejan siempre en pie la posibilidad de una explosión violenta que ponga a los pueblos en estado de guerra caliente, tras mantenerlos en estado de guerra tibia.

Pugnábamos por la creación de elementos necesarios para la salud cultural, ambicionando ir más allá de lo que va la UNESCO, con libertad de acción suficiente para iluminar al mundo con sus creaciones, sin sumisión a las conveniencias de ningún Estado.

Pugnábamos por la creación de modos de vida económica que terminara con la estupidez de los representantes sindicalistas de pacotilla con sueldos superiores, que discuten sobre la necesidad de observar escalas de salarios a sabiendas que éstas son miserablemente inferior a las necesidades más primarias.

Queríamos, en fin, y continuamos queriendo, la abolición del Estado, en lo que también tenemos razón si acreditamos lo que dicen los propios estadistas cuando afirman que «el sufragio universal es una ley represiva del Estado». Está claro que ellos la aceptan, tan pronto la consideran favorable a sus designios, aunque a veces se equivoquen, como ahora Wilson, como se equivocó hace 20 años, engañando a sus electores, cuando, preconizando una «revolución profunda», hizo luego una política más bien conservadora,

como la han hecho siempre los partidos de izquierda, especialmente en España...

El problema acuciante, que hace ya más de medio siglo había sido resuelto por nosotros poniendo entre las manos del hombre y a sus órdenes el poder de la máquina, se lo plantean actualmente los estadistas, pese a gozar de más elementos de juicio que nosotros en la época y siguen dudando sobre si la máquina debe obedecer al hombre o viceversa.

Pese a ser considerados como sistemáticos enemigos del Estado, las críticas que contra él afluyen de todos lados nos dan razón, especialmente cuando son los propios estadistas quienes las formulan... Si, pues, los que buscan virtudes en el aparato del Estado concluyen criticándolo, cuál no será la razón que nos asiste a los que le criticamos porque nunca vimos en él ninguna virtud.

La historia es un río desbordante de quejas contra el Estado. Todas más o menos justas. Aunque nosotros podríamos tildar de ingenuos a quienes las formulan porque no aprovechan la lección de todos los siglos, aunque para hallar salida airosa algún que otro zorro viejo de la política, espete alguna disquisición de parada. Como no pueden hablar sin lanzar alguna que otra puya al enemigo del Estado que es el anarquismo, meten la palabra anarquía donde pueden para suscitar falsa interpretación del vocablo. Aunque nadie puede negar, con pruebas, que el Estado es el cáncer de la sociedad.

De todos modos, definiendo al Estado nos dan razón delimitándolo como «conjunto de medios administrativos y policíacos, Mecanismo de control. — Posibilidad de construir una nueva sociedad», etc.

En lo último se equivocan, porque siempre contendrá los mismos defectos, si no en la forma, en el fondo y será siempre nocivo para la salud del conjunto humano.

34 años después no se ha logrado hacer callar la voz de protesta que se levanta cada día por los ámbitos españoles. Si calculamos las numerosas y constantes manifestaciones contra el régimen franquista, observamos que si éste ha salido siempre airosa

por Fernando FERRER

es gracias a la actitud pro-fascista de los Estados Unidos — dichos o no democráticos — que le han ayudado dándole toda posibilidad de represión en el interior y de expansión hacia el exterior. Pese a ello, en ningún país, como en el nuestro, se ha manifestado tal oposición al régimen fascista totalitario. Día a día, presionando por todas partes, se ha logrado que se conociera en el exterior la protesta de quienes, aunque pobres en medios, son ricos en convicciones.

Nuestra actitud de 1936 continúa siendo el «coco» de políticos y estadistas de todo color, porque representa la más formidable condena de sus injustos privilegios.

Alguien nos trató de «pobres empecinados». Y se equivocó. Hay que invertir los términos. Somos empecinados pobres. Empecinados en mantener nuestra forma de pensar, enriqueciéndola mirando más allá, en lugar de «reformarnos» mirando hacia atrás; empecinados pensando que el 19 de julio es «el pan de cada día» para los que andamos aún por esos mundos, maltrechos y olvidados; observados con paternalismo perverso y pedante por los que se consideran de vuelta, tras haberse ubicado en los alvéolos del conformismo que les concede la sociedad burguesa-fascistoide en que vivimos.

No hemos olvidado, ni olvidaremos fácilmente aquel 19 de julio. Pese a la limosna de alivio que se distribuye para nuestros pesares, con lo que no nos dejamos caer del burro de nuestra razón, que nadie — ni aun la perversidad jesuítica — ha logrado mostrar que fuera falsa.

Los escritores que, vendiéndose al vencedor prostituyen la historia, tampoco pueden desbancarnos, Al contrario. A medida que el tiempo pasa, la realidad pone al descubierto favorablemente para nosotros, lo que habíamos denunciado «haciendo la historia».

Todo el mundo sabe lo que querían los revolucionarios consecuentes. Por saberlo, los sabuesos del Estado, de todos los Estados, declararon la guerra al espíritu que encarnaba el 19 de julio, al que seguimos fieles los empecinados pobres, para quienes sigue siendo «el pan nuestro de cada día», de cuyos mendrugos vendrán a probar en no lejana fecha, los revolucionarios que sabrán desprenderse de conceptos jerárquicos y estatales.

¡Viva el 19 de Julio!

COMUNICADOS

F. L. DE DREUX

Quedan invitados todos los compañeros a la Asamblea ordinaria el domingo 6 de septiembre en el local acostumbrado a las 10 de la mañana.

Dado los importantes puntos que contiene el Orden del Día, al no poder terminarlos la asamblea continuará el sábado 12 a las 9 de la noche.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea el día 13 de septiembre a las 9 y media de la mañana. Invitados todos los compañeros que respeten los acuerdos de los comicios confederales.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea el día 13 de septiembre a las 9 y media de la mañana. En el local nuevo.

F. N. I. F.

Agrupación de París

Entrevista para un asunto de máximo interés el día 13 de septiembre a las 9 y media de la mañana.

S. I. A. (Rochefort sur Mer)

Habiendo organizado una excursión a Royan para el día 6 de Septiembre, esta Sección invita fraternalmente a todos los amigos y compañeros para que acudan cuanto más mejor.

Además de la playa, el bosque frondoso de pinos, el radiograncho y diversiones diversas, habrá una charla que iniciará un compañero, sobre diferentes problemas de candente actualidad.

El «car» saldrá de La Rochelle; punto de reunión para la salida: Plaza de Verdun a las seis y media de la mañana. Si algún compañero no pudiera acudir al lugar de la cita por imposibilidad física, el «car» pasaría por su domicilio.

Por Rochefort, punto de espera en el cruce de carreteras a las siete de la mañana.

Punto de encuentro en Royan a partir de las nueve de la mañana en la Plaza del mercado.

PARADERO

M. Molina, 13, rue du 8 Mai, 63-Lempdes, desearia tener noticias del compañero Antonio Benítez y su compañera Isabel Quiros, ambos de Manirba (Málaga). Su último paso por España fue Bañolas (Gerona) y sus últimas referencias de Francia son de Angoulême. Pregunta por ellos un sobrino suyo desde España. Dirigirse al compañero M. Molina, que transmitirá.

NECROLOGICAS

PEDRO SANTOS GOMEZ

Esta «necro» viene con retraso, puesto que el malogrado compañero Santos falleció a primeros de abril de este año.

La muerte del compañero fue prematura puesto que en el instante fatal contaba solamente 59 años. Había nacido en Encinasola (Huelva). Fue ya allí compañero y militante y ya antes de estallar la guerra se había afiliado a las milicias antifascistas del conocido guerrillero andaluz Antonio Molina. Obligado por la retirada en aquel frente pasó a Portugal y desde un puerto de allí pudo tomar barco para Tarragona, donde se enroló en la 43 División, luchando en el frente del Ebro en el cual cayó gravemente herido, el día 27 de agosto de 1937 en la ofensiva combinada para tomar Quinto y Belchite. El resultado fue la pérdida de la pierna derecha. Desde el hospital de Caste-

lló d'Ampúries fue, en 1939, evacuado a Francia.

Como otros mutilados conoció la trágica existencia del Campo de Argelés, luego las «residencias» de Pressigny-les-Pins, La Pomponne y Lagarde. De esta última fue destinado a un asilo de la Corrèze, donde estuvo hasta que consiguió vida de familia.

Nuestro emocionado recuerdo hacia el tan abnegado como infortunado compañero Pedro Santos Gómez. — D. S. y E. G.

ANTONIO ORTIZ MORITO

Deseamos dejar constancia del fallecimiento del compañero Antonio Ortiz Morito, ocurrido en Bommès (Gironde) tras 23 años de dura enfermedad. Fue enterrado el 15 de mayo de este año, habiéndole acompañado a su última morada su compañera francesa Jeanne Pelouin y el compañero Diego Castaño.

Hay quién sigue batallando

Y está bien. Yo le aplaudo la constancia. El amigo Bonet podría darse por aludido.

No está mal la defensa que hace de Salvador Seguí nuestro leídan. Un hijo ha pontificado sobre esto y aquello a través de su padre. Quede el cachorro en inocente y que el progenitor se sienta reprendido. Al «Noy del Sucre» se le adosa un «posibilismo» sin posibilidad de que, ni ahora, arraigue. Contra equívocos, infundios, y suposiciones Seguí permanece, no inmaculado, pero tampoco maculado. Lo que se dice de él podía decirse en vida, en polémica abierta, no en la cripta del murmurio como fue el caso. Seguí tiene la conferencia de Mahón (fines de 1922) como testamento político. Quien quiera que sea podrá obtenerla con solo pedirnosla.

Hasta aquí de acuerdo con Bonet de la Pahería. No en lo que sigue.

Porque afirmar que Tomás Herreros en 1919 fue partidario de la Comisión Mixta es de una celestialidad arrobadora. Primero

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar en el sitio de costumbre el 13 de septiembre a las 9,30. Dados los asuntos a tratar, se ruega la presencia de todos.

porque Tomás era hombre intransigente en principios, siendo uno de los que sentía ojeriza contra Seguí por temerlo — no saberlo — capaz, por su popularidad comprometedora, de descender un peldaño en la escalera de los principios; y segundo, que como propietario de la imprenta Germinal, Tomás no se metía en lides sindicales. Estaban lejos sus días de militante del Arte de Imprimir, y la hinchada de Bonet — y también del pelirrubio Bueso — no debe llegar a tanto.

En cuanto a Durruti y su columna, habría que dejar esto tranquilo; no fuere que de ese cocido, y de otros en que el POUM no andaría ajeno, el enemigo totalitario a dos cabezas consiguiera sacar tajada. (1) En toda revolución aparecen los robagallinas, lo que no da base para que a unos y otros nos metan en su gallinero.

Y es todo, amigo batallero.

IGUA LADINO

(1) Hay un librote facha publicado en 1941 al efecto.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

Sirva este billete fúnebre de aviso a los amigos y compañeros del malogrado Antonio Ortiz.

ALBERT DE JONG

HEEMSTEDDE (Holanda). — En esta ciudad ha fallecido, a la edad de 79 años, el compañero Albert de Jong, el cual estuvo especializado durante años en el combate antimilitarista. Su labor en este sentido era conocida, puede decirse que en todo el mundo. Nosotros recibimos en nuestro lugar de España sus propagandas en francés que publicábamos traducidas al español.

Albert de Jong militó constantemente en el anarquismo y no tanto en el sindicalismo revolucionario, si bien en su última década se dejó seducir por la táctica reformista de los Rüdiger, Mercier y otros, ese mismo desvío que ha prendido en los Santillán, Juanel, Herrera y demás compañeros que antaño presumieron radicalismo sumo.

Sentimos, no obstante, la muerte de Albert de Jong como la de un hermano mayor. Nuestra estima a su familia.

chispas

Existe una ofensiva majaretica contra el cabello blanco, a cargo de unos de conducta negra.

Cabeza blanca, pero sin tiña.

«Ese no tiene pelo de tonto.»
Es calvo.

Pelo cual es, signo de franqueza.

La mujer bantál se tiñe la cabellera. El hombre informal se tiñe la conducta.

Importa pelo limpio sobre ideas limpias.

Igual los torcidos no pueden ocuparse de derechos.

Pelo blanco, rubio, negro, castaño, gris, tanto monta. Es franqueza.

A los falsos, peluca.

De la edad y del deterioro físico nadie se libra. Ni los lenguardes que no se dan cuenta de serlo.

A mí se me arruga la piel, a esos la piel y los ideas.

Mejor cúspide nivea que esfuerzo de W. C.

Eso es.

CHISPERO

LA MATANZA DE GRANADA

GRANADA. — La gente del país no sale de su asombro. Permanece en él desde los cinco mil asesinatos del barranco de Viznar, entre cuyos cadáveres se halla el del poeta García Lorca. Los tres muertos (a fusilazos) de ahora mantienen la perplejidad de los granadinos. Una protesta de obreros que ven frustradas las condiciones de trabajo apetecidas, no da a la poli armada motivo valable para tirar al bulto sobre los protestatarios. Al fin y al cabo éstos no hicieron sino reunirse (en número de 3.200) en la casa de los sindicatos a fin de acodar sus peticiones con un propósito de huelga que fue efectiva tras la conducta homicida de la fuerza llamada pública. Investigadas las causas del suceso se ha sabido que primero fueron los disparos de los guardias antes que los ladrillos de los huelguistas. Curas y otras «gentes de pro» hay que insinúan el castigo de los provocadores e incluso dan algún dinero a las familias de las víctimas. Pero el hecho concreto que se diseña es que los muertos serán olvidados y que a un centenar de obreros del ramo de la edificación serán responsabilizados de la tragedia desatada por las autoridades, este vez demasiado frenéticas sin duda por tratarse de hijos del trabajo y no de hijos de papá.

PAPEL RECIBIDO

PARIS. — «Boletín de la AIT», número 1, intitulado de Información, Documentación y Propaganda. Dirección: 39, rue de la Tour d'Auvergne, París (9). Trae textos de interés internacionalista enfocados desde el punto de mira anarcosindicalista. Lo recomendamos a los compañeros y a los estudiosos en general.

«Boletín nº 6», de la Comisión de Relaciones de la Internacional de Federaciones Anarquistas. Un número que no desmiente a los cinco anteriores. Profusamente documentado. Sale de CRIFA, 3, rue Ternaux, París (XI).

«Mujeres Libres», en su último número. Publicación simpática (hasta ahora) que se publica en Londres a cargo de esforzadas compañeras. Nos ha chocado su saludo a una publicación de París de tono nauseabundo, a la cual «M.L.» desea que cumpla su obra. ¿Cuál?

«Le Mouvement Social», revista sociológica y de historiación de altos vuelos. Este número 72 que tenemos a la vista es muy notable por sus trabajos de O. Hardh-Hémery, J. M. Flonneau, J. Howord y otras plumas no menos interesantes en la rebúsqueda de mate-

ANTENA

riales social-históricos. Dirección: 12, Av. de la Sœur Rosalie, París (XIII).

«Tierra y Libertad», número extraordinario dedicado al 19 de Julio de 1936. Número equiparable al 100 de «Umbral». Muy documentado en cuanto a realizaciones de nuestra Revolución. Contiene además la definición del Comunismo Libertario aprobada en el Congreso Extraordinario de la CNT celebrado en mayo de 1936 en Zaragoza. Ilustran la revista unas sesenta firmas de escritores y artistas. Una publicación realmente enjundiosa que recomendamos a los compañeros.

«Enciclopedia Anarchiste» aparecida por cuadernos en Caracas a cargo del compañero Sierra (V.). Se trata de los cuadernos 17 y 18, que dan continuidad a la edición que parecía interrumpida. Afortunadamente la obra continúa y se espera que los suscriptores que habían entrado en recelo se darán por satisfechos.

LO DEL SALTO POR LA VENTANA

MADRID. — Los incidentes ocurridos el 17 de enero en la Universidad de Barcelona han tenido su epílogo en el TOP. Se recordará que durante una protesta de más de mil estudiantes la oficina del decano fue asaltada y que un busto del general Franco rodó por la ventana a la calle. Acusados de estos «desórdenes» Antonio Albareda Tiana ha sido condenado a 4 años de reclusión, Vicente Tort Arnau, Manuel Navarro Soler, Ramón Alós Montaner y Gregorio Alberto Rivera a dos años de la misma pena. Manuel Udina ha salido de la prueba con un año de prisión. Añadimos que todas las pruebas testimoniales han sido favorables a los procesados, lo que no ha sido óbice para que el TOP condenara a estos estudiantes en prueba de sumisión al personaje «desfenestrado».

LA REPARACION DE «UMBRAL»

PARIS. — Según nos enteramos la redacción de esta revista la reparación de la misma está sujeta a un concienzudo estudio a realizar en este mes de septiembre por delegados de la Administración, la Redacción, los C. de Relaciones de Zona Norte y Normandía. El capítulo administrativo es ciertamente delicado siendo el que va

a pesar más que los de orden técnico en las deliberaciones. Interés de los lectores de «Umbral» es hacer llegar cuanto antes sus opiniones con respecto a como desean la revista y manera — económicamente — de soportarla. Las respuestas — no abundantes — se inclinan en mayoría a que «Umbral» aparezca trimestralmente con cubierta cada vez cambiada y con un número de páginas de 30 a 40 y bajo el precio de 5 F número. Opinión desde luego meditada pero que es necesario contrastar con otras opiniones igualmente meditadas. Siendo la revista de todos a todos compete contribuir a su éxito creciente.

CAMBIO DE DIRECCION EN PERSPECTIVA

PARIS. — En visita que hemos girado al nuevo local hemos podido apreciar las condiciones del mismo y el gusto que ha presidido en la refección del mismo. Será una estancia soberbia y sobre todo acogedora. La sala de estar está terminada, así como la biblioteca y la oficina del semanario y la revista. Las secretarías (seis) se van perfilando, siendo posible que dentro de un mes ya estén terminadas. Falta acometer la sala grande, lo cual se hará cuando la parte dispuesta de la casa esté habitada. Los compañeros foráneos que se den un rodeo por París no dejarán de frecuentar nuestro domicilio social para darse el gusto de sentirse en su casa.

DE LA HUELGA DE ABOGADOS

MADRID. — Sigue la incompariencia de abogados en la defensa de presos políticos y sociales cuando los juicios se celebran a puerta cerrada. El TOP no cede ni los defensores tampoco. Últimamente fue suspendida la vista a celebrar contra el procesado Rafael Elizalde Pérez Grueso, acusado del crimen de propaganda no autorizada.

NADIE ESTA CONTENTO CON EL REGIMEN

MADRID. — «Alarma y decepción general ha producido a los 40.000 profesionales y a los 120.000 estudiantes de ingeniería técnica, el Decreto-Ley aprobado en el Consejo de Ministros por el cual se prorroga el plazo establecido para la determinación de las facultades

y atribuciones de los arquitectos e ingenieros técnicos».

«Nuestras reivindicaciones son justas y responden a una situación de hecho que únicamente falta que esté reconocida por la legislación», ha anunciado Cruz Atienza, presidente de Técnicos Industriales.

Al ser preguntado por qué medidas piensan tomar para enfrentarse a la nueva situación, Cruz Atienza ha dicho: «De momento vamos a esperar a conocer los motivos del nuevo aplazamiento, y después actuaremos en consecuencia».

Cruz Atienza recibió en la mañana de hoy una representación de los estudiantes de ingeniería técnica para informarle de la situación.

EL GOBIERNO DECLARA LA GUERRA AL OLIVO

A cuyo efecto en «La Gaceta Rural» se escribe:

«Un olivo milenario. Los 1.350 años de vida que se le calculan representan algo más que toda la Historia de España desde que ésta se constituyó en comunidad política. Ha visto pasar bajo sus ramas a visigodos y árabes; a las huestes del Mío Cid y a las del Conquistador don Jaime el de Aragón; partir a los almogávares, con su «fierro», camino de Constantinopla, y a las naves de Bazán, camino de Lepanto. Ha sido compendio de la economía española, alimento para los españoles y fuente de ingresos del exterior, ya que durante muchos años constituyó uno de los más importantes productos exportables. Hoy está mal visto. Se pretende desarraigarlo del suelo español. Y, sin embargo, tiene la misma vitalidad que hace 1.350 años. Su aceite sigue siendo el mejor, su aceituna se aprecia en todas las mesas del mundo. Sencillamente, tiene que pagar culpas ajenas...»

SIGUE LA CAMPANA DE PUTREFACCION DE FRUTOS

ALICANTE. — Alrededor de dos millones y medio de kilos de manzana se encuentran paralizados en las cámaras frigoríficas de Alicante a consecuencia de anomalías en su comercialización provocadas, según opinión de los cosecheros, por las importaciones de frutos extranjeros. Para subsanar esta situación y orientar el producto hacia mercados accesibles, se está tramitando la creación de una cooperativa de productores, con la cual se piensa abordar con éxito los problemas planteados por la desastrosa política económica del gobierno.

EN URSS

Lu dans la presse : *Le Soviet Suprême de l'URSS a approuvé hier le nouveau projet de code du travail présenté par Vassili Prokhorov, secrétaire du Comité Central des Syndicats. Le nouveau code est destiné à accroître la productivité et le rendement en fonction d'une technologie avancée, à entériner les droits et devoirs des ouvriers, et à renforcer la discipline ouvrière. Il doit permettre de mieux lutter contre l'absentéisme, l'alcoolisme et la paresse en milieu ouvrier.*

Il y a là de quoi être stupéfait !! Comment, au pays du socialisme, alors que le travail de tous profite à tous, il y a encore des ouvriers paresseux ? Et des ouvriers qui se livrent à l'alcoolisme ? Et des ouvriers qui, parfois restent chez eux à se prélasser, pendant que leurs camarades sont au boulot ? Comment cela est-il possible ? Que font donc les chefs et les chefaillons, les policiers, les juges ? En Sibérie, qu'il faut les envoyer, ces saboteurs, en Sibérie !!

Mais ce n'est là, sans doute

qu'incidences passagères, car le nouveau projet du Soviet Suprême va mettre ordre à cette anarchie !

Et, tout d'abord, ce qui urge c'est de renforcer la discipline ouvrière, laquelle m'a tout l'air de s'être un peu relâchée depuis la disparition de Staline. Ensuite, installer une technologie avancée, ce qui permettra d'accroître le rendement (air nouveau !) et, par suite d'augmenter cette fameuse productivité dont tout le monde parle, et pas seulement en URSS.

Enfin, pour terminer, entériner les droits et devoirs des ouvriers. Arrivé à ce stade, le nouveau projet en question aura atteint son but.

Pas tout à fait, pourtant, car il lui reste encore à « renforcer le droit des syndicats à la participation, à l'élaboration et à la réalisation des plans d'Etat de développement de l'économie nationale, ainsi qu'à la répartition et à l'utilisation des ressources matérielles et financières. »

Eh bien, le moins qu'on puisse dire concernant ce nouveau pro-

jet du sieur Prokhorov, c'est qu'il a du pain sur la planche !!

Mais l'ancien projet, alors, qu'a-t-il fait ? Et celui qui avait précédé cet ancien projet et tous ceux qui ont précédés le prédécesseur de cet ancien projet, qui, lui-même précédait le nouveau, qu'ont-ils fait, en définitive ?

Ils étaient pourtant tous destinés à accroître le rendement, la productivité, le bien-être, le droit des syndicats, le développement de l'économie nationale, sans oublier la répartition et l'utilisation des

ressources matérielles et financières !! Alors ?

Alors, il faut retrousser les manches, camarade, et faire preuve de volonté; plus de vodka, plus de farniente, plus de promenade à l'ombre en été, au soleil en hiver; plus rien que le boulot, le boulot, le boulot; le camarade Prokhorov, secrétaire du Comité Central des Syndicats ne badine pas, lui, avec la discipline qui, faisant la force principale des armées, doit faire aussi celle des Nations.

De tout, un peu

«La poursuite absurde d'une impossible capacité nucléaire militaire détourne notre pays de sa vocation pacifique, l'amène à ignorer, voire à contrecarrer, les efforts internationaux de désarmement et nous range parmi les fauteurs possibles d'une guerre totale.»

Ce que l'on vient de lire est un extrait particulièrement objectif d'une lettre que Jean Rostand, à la tête d'une délégation, est allé remettre au Président de la République. Cette lettre constituait une protestation contre les essais nucléaires français dans le Pacifique.

Cette information, uné quinzaine de lignes à peine, a paru dans « Le Monde » du 4 juillet. L'organe de presse sans nul doute, dans lequel on trouve le plus grand nombre d'informations de la presse française.

Mais cet articulet, qui, sans nul doute aurait mérité un gros titre en première page, était à peu près impossible à découvrir sans un examen minutieux de tout le journal. Même remarque pour « Combat » du même jour, et peut-être pour d'autres quotidiens, mais j'en doute car, pour beaucoup, il ne s'agit pas là d'une nouvelle à sensation, mais d'une banale contestation qui n'a même pas le mérite de la nouveauté. Car, il faut le dire, le clamer, le redire, ce n'est pas la première fois que Jean Rostand, à peu près seul, proteste contre cet énorme gaspillage inutile et dangereux que nos maîtres du moment persistent à estimer nécessaire. Ils ne sont pas nombreux, en effet, à protester

publiquement, parmi ceux qui, à quelque titre que ce soit, forment ce que l'on peut appeler une élite, en France. Une centaine, peut-être, qui osent faire entendre leur voix en toutes occasions. Je ne compte pas, évidemment les cocos, dont on ne sait que trop combien leur opposition est intéressée et dénuée de toute appréciation humaniste, la bombe russe étant sacrée pour eux !

A la réflexion, comment pourrait-il en être autrement, dans cette France cocardière et bienpensante, cette France essentiellement formée par des générations de Bonapartes, des générations de Guizots et de Thiers, des générations de Gallifets et de Pères Bugaude; sans oublier les Jésuites, les maîtres de Forges et les représentants patentés de l'esprit bien « Parisien » !! Les culottes de peaux, les goupillons, les écornifleurs, les Schmiblic et les Tiercés dominicaux, que veux, de plus, le peuple Gaulois ?

Une raison d'espérer, toutefois : cette jeunesse qui se lève, contestatrice, et anti-conformiste, courageuse et préférant surtout l'amour à la guerre, dont on peut penser qu'elle ne suivra pas très exactement la filière de ses aînées.

Mais quel courage, quelle volonté il lui faudra pour ne pas succomber sous le poids conjugué des tabous de toutes sortes que dispensent à profusion la Radio, la Télé, la Presse et les « personnes pleines de bon sens et de raison » lesquelles font encore les lois et la loi dans notre beau pays de France.

BLANQUET

MAI A L'ITALIENNE

Suite de la page IV.

té, la durée du travail, l'organisation et aussi bien sûr, les salaires. Les revendications ont été telles qu'il était hors question qu'elles puissent se voir satisfaites. Ceci à dessein révolutionnaire. Quand on réclame 3 % sur les salaires la bourgeoisie peut nous satisfaire immédiatement si elle le veut, il lui suffira de faire monter les prix ensuite; mais lorsqu'on réclame la totalité, tout, il lui faut réprimer. Les grèves ont été dures partout et les camarades en sont sortis renforcés. Les émigrés du Sud de l'Italie ont été parmi les plus actifs dans ces luttes. Les conditions de vie qui leur sont faites dans le Nord les poussent à se radicaliser. Presque tous ont laissé leur famille au village faute de logement décent et ils traînent leur ennui dans ces complexes industriels où les distractions factices sont souteuses et aliénantes. Mais quelles sont les conditions de vie offertes aux travailleurs immigrés en France ?

Dans les provinces du Sud sous-développées, vétustes, le chômage sévit. Ces régions ne sont qu'un réservoir de main-d'œuvre sous-

payée pour le Nord. Mais que sont beaucoup de provinces françaises, la Bretagne par exemple ? La bourgeoisie se contente de distribuer des billets de chemin de fer gratuits. Oui, mais une fois à Milan, à Turin ou à Bologne, sans un sou, sans où loger, avec la faim au ventre il faut survivre et s'embaucher n'importe où à n'importe quel tarif. Seulement, depuis 69, les camarades émigrés redescendent du Nord porteurs d'idées nouvelles. Ils popularisent les belles luttes des ouvriers révolutionnaires et radicalisent les copains restés au village. Depuis quelques mois on peut voir des luttes dures dans des coins du Sud qui prouvent la combativité des masses rurales. On a vu, par exemple, des travailleurs ruraux mettre le feu à des forêts pour se procurer du travail. *Lotta Continua* doit compter sur ces camarades pour l'essentiel de la propagande et de l'information car outre l'analphabétisme qui rend tracts et journaux inutiles, ses moyens ne lui permettent pas de diffuser régulièrement sa presse par les circuits commerciaux.

(A suivre.)

AUX TRAVAILLEURS

(Suite du numéro 618)

L'ADMINISTRATION DES CHOSSES

Union régionale agricole :

Les unions cantonales se rassemblent dans la Fédération régionale agricole qui, disposant de toutes les données et plans communaux, établit le plan de production et des besoins professionnels.

Fédération nationale agricole :

Les fédérations régionales se groupent dans la Fédération nationale chargée de présenter le plan de production nationale au Conseil syndicalo-coopératif lequel devient le Conseil de l'Administration des Choses de la communauté.

La Commune :

Le Conseil d'Administration de la commune est formé par la fédération de l'Union locale agricole + Union locale industrielle + Fédération coopérative de distribution des choses et des services, etc. Cette fédération communale de toutes les activités locales établit le plan des ressources et celui de la satisfaction des Besoins matériels, culturels et sociaux.

La même administration se retrouve donc, par conseils successifs et divers à tous les stades de l'organisation syndicale et coopérative du pays, c'est-à-dire, de l'individu à la communauté entière.

Aucune structure politique. Une administration économique et sociale. Le syndicat est le lien direct de toutes les activités productives. Les coopératives de distribution et d'usages sont à la base de tout le système de distribution.

Ces deux grands services, production + consommation, forment l'administration sociale des ateliers, des champs, des magasins au sein de la Commune; et de cette dernière au Conseil syndicalo-coopératif de la Nation.

Ce système élimine toute centralisation, et donne à l'individu un pouvoir d'autogestion qu'il ne peut exercer qu'en se liant aux autres par le partage des responsabilités et la jouissance commune des choses et des services.

En France, et en dépit de l'individualisme routinier de la paysannerie, sous la pression des faits, la grande majorité des agriculteurs sont syndiqués, acculés à l'organisation coopérative ou à la

disparition des petites entreprises. Il existe donc, en fait, une structure organique qui faciliterait le passage de l'individualisme capitaliste au communisme libertaire.

La Consommation :

Les consommateurs, les usagers des services divers forment par délégations successives des maisons, des rues, des quartiers, des arrondissements, la Fédération coopérative de la consommation et des services de la Commune. L'Organisation diffère en importance selon le chiffre numérique de la population.

Au stade de la Commune, la fédération coopérative comprend plusieurs secteurs d'activité dont les deux plus importants sont le secteur matériel et le secteur culturel et scientifique, ces deux services déléguant leurs représentants au Conseil d'administration de la Commune.

Les fédérations coopératives communales se retrouvent à tous les

stades de l'organisation économique et sociale.

En fait, la filière suivie par toutes les organisations est la même. Toutes concourent, chacune selon sa spécialité, à atteindre un but universel : satisfaire les Besoins, tous les Besoins matériels, culturels et sociaux.

Dans la vie, tout est consommation. Depuis l'aliment jusqu'à la plus haute consommation scientifique.

Tous les syndicats de production, animés par leurs conseils d'exploitations agricoles, industriels, d'enseignements, de santé... représentent donc, de l'individu à la collectivité la plus nombreuse, un système d'Autogestion capable d'assurer à l'individu le maximum de sécurité et de liberté dans l'exercice de tous ses moyens et la satisfaction de tous ses goûts.

L'individu ne peut atteindre son plein épanouissement que dans l'organisation libertaire de la société.

A partir du moment où tous les biens et les services sont mis à la

disposition impersonnelle de tous, toute compétitivité dans leur appropriation personnelle devient inutile et sans but.

Chacun consomme et use selon ses dispositions naturelles et les richesses sociales amassées par le travail des générations.

La différenciation des goûts et des aptitudes participe à une synthèse sociale harmonieuse; et la monnaie fondante de consommation n'a d'autre but que de faciliter les choix divers.

Le Communisme Libertaire est donc la plus haute garantie de la liberté individuelle.

Le syndicalisme révolutionnaire libertaire représente donc, à notre époque, la conception la plus dynamique de la transformation sociale.

Il lui appartient, tant sur le plan agricole qu'industriel d'acquiescer les techniques vulgarisatrices qui lui permettront de préparer les travailleurs aux tâches de l'Autogestion économique et sociale.

G. B.

VERS LE SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE

(Suite du numéro 619)

Nous avons déterminé nos tâches immédiates. Nous les accomplirons grâce à la volonté de tous ceux qui ont une « cervelle », de la dignité, le sens de l'humain.

Si ces concours nous manquaient nous serions écrasés par l'armée contre-révolutionnaire, nous et tout le prolétariat.

Les survivants connaîtraient la douceur de la vie des camps de travail. Le retour au Moyen Age !

Et nous le disons nettement avec tristesse : en dehors des anarcho-syndicalistes, des libertaires et des anarchistes, tous les autres font et feront ce qu'ils ont fait partout. Ils voteront mais ne combattront pas !

Nous en appelons à la conscience ouvrière !

Camarades !

Laborieusement, avec ténacité, mais avec peu de moyens, nous poursuivons la lutte sur tous les plans, formation, propagande, action, etc...

Vous savez ce que nous voulons sur le plan syndicaliste. Il vous reste à comprendre et à préparer l'action révolutionnaire des consommateurs sur les marchés, supermarchés, Prisunic et autres.

Que les femmes du peuple se joignent aux hommes.

Par maison, par rue, par quartier, former des groupes de consommateurs.

Se fédérer sur le plan local.

Et passer à l'application du « cours forcé des marchandises ».

Les marchandises seront tarifées au prix de revient + transport, sans aucun souci d'assurer un bénéfice à ceux qui, de la production à la consommation vivent bien ou mal de la sueur des travailleurs et de la misère des chômeurs.

Nous ne devons plus avoir qu'un seul cri de ralliement : « Satisfaction des besoins de tous ».

Si la société se refuse à nous satisfaire, à nous distribuer gratuitement ou non ce qui est indispensable à nos vies.

Il nous appartient de nous emparer des marchandises et de les distribuer nous-mêmes.

Que les parlementaires, politiciens, arrivistes, syndicalistes corrompus nous foutent la paix. Nous les invitons à s'éloigner de nos assemblées. Leur présence ne pourrait que leur procurer des dommages.

Depuis des siècles, nous avons été roulés, trahis par cette pègre prolétarienne.

Au fond nous étions des ânes à qui peu de foin suffisait... Mais l'expérience du « Front Populaire » de 1936 et de mai 1968 a réalisé ce miracle de nous rendre la vue et l'esprit.

Nous nous sentons assez forts pour réaliser notre émancipation nous-mêmes.

A tous, travailleurs ou chômeurs et tous les travailleurs immigrés nous vous crions : Osons lutter ! Osons vaincre !

Par l'anarcho-syndicalisme, vers la Révolution Sociale anti-autoritaire !

M. R. L.

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confé-



dération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la correspondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour *L'Anarchie*.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndi-

calisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

L'ACTION

Il y a des anarchistes qui ne croient pas en la possibilité de créer une société libre, et par conséquent leurs actions diffèrent de celles déjà énumérées. Une des tendances pessimistes les plus fortes dans l'anarchisme est le nihilisme. Ce mot fut créé par Tourguéniev (dans son roman *Pères et enfants*) pour décrire l'attitude sceptique et méprisante des jeunes populistes russes du siècle passé. Le nihilisme dénie toute valeur non seulement à l'Etat ou la morale dominante, mais à la société et à l'humanité même. Pour le nihiliste rigoureux rien n'est sacré, pas même sa propre personne, il fait ainsi un pas de plus que l'égoïste le plus convaincu.

Une forme d'action extrême inspirée par le nihilisme est le terrorisme pour lui-même plutôt que par revanche ou par propagande. Les anarchistes n'ont pas le monopole de la terreur, mais elle a souvent été très prisee dans quelques sections du mouvement. Après l'expérience frustrante que représente le prêche d'une théorie minoritaire dans une société hostile ou souvent indifférente, il est tentant d'attaquer physiquement cette société. Cela ne peut pas changer grand chose à l'hostilité, mais cela mettra sûrement fin à l'indifférence; qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent, voilà la ligne de pensée terroriste. Si l'assassinat raisonné a été improductif, la terreur aveugle a été éminemment nuisible et ce n'est pas trop dire que rien n'a causé plus de tort à l'anarchisme que le courant de violence psychopathe qui l'a toujours traversé et le traverse encore.

Une autre forme d'action inspirée par le nihilisme est la bohème, qui est un phénomène constant même si son nom semble changer à chacune de ses manifestations. Elle a été prisee dans quelques sections du mouvement anarchiste et bien entendu en dehors également. Au lieu d'attaquer la société, le bohème s'en échappe — quoi que, tout en vivant sans se conformer aux valeurs de cette société, il vit en général par elle et en elle. On a dit beaucoup de bêtises à ce sujet. Les bohèmes peuvent être des parasites, mais c'est vrai également de bien d'autres gens. D'autre part ils ne font de mal à personne, sinon à eux-mêmes, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Ce qu'on peut dire de mieux à leur sujet, c'est qu'ils peuvent faire du bien en s'amusant et en mettant en question les idées reçues d'une manière ostentatoire mais innocente. Ce qu'on peut dire

NICOLAS WALTER

de pire, c'est qu'ils ne peuvent pas vraiment changer la société et risquent de gaspiller leur énergie. Or, pour beaucoup d'anarchistes, c'est là le problème essentiel de l'anarchisme.

Une manière plus adéquate et constructive de s'évader de la société, c'est de la quitter et d'organiser une nouvelle communauté autarcique. A certains moments, cela a été un phénomène très répandu, parmi des enthousiastes religieux au Moyen-Age, par exemple, et parmi différents groupes plus récemment, en particulier en Amérique du Nord et en Palestine. Les anarchistes ont été touchés par cette tendance autrefois, mais plus guère aujourd'hui. Comme les autres groupes de gauche, ils préfèrent organiser sans formalités leur propre communauté, basée sur un noyau de gens vivant et travaillant ensemble à l'intérieur de la société, plutôt que d'en sortir. On peut y voir le noyau d'une nouvelle forme de société grandissant à l'intérieur des vieilles structures, ou bien une forme viable de refuge contre les exigences de l'autorité, acceptable pour le commun des mortels.

Il y a une autre forme d'action basée sur une vue pessimiste de l'avenir de l'anarchisme, c'est la protestation permanente. Selon ce point de vue, il n'y a aucun espoir de changer la société, de détruire le système étatique, ni de mettre l'anarchisme en pratique. L'important n'est pas l'avenir, l'adhésion stricte à un idéal fixé et l'élaboration soignée d'une belle utopie, mais le présent, la reconnaissance tardive d'une amère réalité et la résistance constante à une situation affreuse. La protestation permanente est la théorie de beaucoup d'anciens anarchistes qui n'ont pas renoncé à ce qu'ils croyaient mais n'ont plus d'espoir de réussir; c'est aussi la pratique de beaucoup d'anarchistes actifs qui gardent leur foi intacte et continuent comme s'ils espéraient toujours réussir, mais qui savent — consciemment ou inconsciemment — qu'ils ne verront jamais le succès. Ce que les anarchistes ont fait au siècle dernier peut être décrit comme une protestation permanente, quand on regarde en arrière; mais c'est tout aussi dogmatique de dire que rien ne va jamais changer que de dire que tout doit inévitablement changer. Personne ne peut dire si la protestation deviendra efficace et si le présent va soudain nous devancer. La distinction réelle tient à ce que la protestation permanente est considérée comme l'action d'arrière-garde pour une cause désespérée, tandis que la plus grande partie de l'activité anarchiste est vécue comme une action d'avant-garde, ou au moins d'éclaireur, dans un combat que nous pouvons ne pas gagner et qui peut ne jamais finir, mais qui vaut toujours la peine d'être mené.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

(A suivre.)

VACANCES LE COMBAT

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

Il n'est pas vrai que tous les travailleurs ont droit aux vacances, au repos à la campagne, loin de l'usine et de la ville. Pour beaucoup, les congés payés se passent dans le logement de leur cité dortoir. L'injustice de la répartition de la masse salariale qui divise les travailleurs par des salaires différents condamne les uns à une existence de peine et de misère et autorise, pour les autres, des jours sans fatigue avec la possibilité de jouir heureusement de la vie. Un dernier sondage de l'IFOP est dans l'obligation de reconnaître que, cette année, 52 pour cent des français ne partiront en vacances.

La vérité est que 55,3 % des salariés gagnent moins de 1.000 F. par mois et que dans ceux-ci 17,7 pour cent gagnent moins de 500 francs par mois. Cela veut dire qu'en août 1970 plus de huit millions de travailleurs ne reçoivent pas la paye suffisante pour vivre décemment, eux et leur famille.

La vérité est que deux millions trois cent mille personnes âgées, dont 950.000 du régime général de la Sécurité Sociale, n'ont qu'un maximum de 12 francs par jour pour vivre. La vérité est que le nombre des sans emploi de moins de 24 ans, est passé de 80.000 en septembre 1969 à 140.000 en mars 1970. La vérité est qu'aux 17 hausses officielles autorisées par le gouvernement, entre le 1 janvier et le 30 juin 1970, il va falloir ajouter les hausses prévues devant entrer en application pendant la période des vacances savoir : RATP 16 %, Gaz, Electricité 5 %, tarifs postaux 16 %, bien d'autres encore touchant l'alimentation indispensable à la vie.

Nous sommes loin des promesses de Giscard d'Estaing, ministre des finances, qui, en automne 1963 déclarait que le prix du bif-

teck qui passait au chiffre fatidique de 12,15 F le kilo ne serait plus jamais augmenté, que cela constituait un plafond, impossible à dépasser pour le prix de la viande. Promesses imprudentes de politicien qui se moque de la classe des travailleurs, car, aujourd'hui, on nous apprend que le bifteck dépasse 20 francs le kilo.

La « nouvelle société » des princes au pouvoir, par les campagnes de mensonges par presse inféodée, TSF, télévision, trompe ignominieusement la classe des travailleurs; mais la ménagère, quand elle revient de faire son marché, quand elle a payé le loyer, les impôts, le gaz, l'électricité, et que la famille parle de projets de vacances est bien dans l'obligation de dire à tous ses êtres qui lui sont chers : « non, mes petits, cette année, les vacances, ce n'est pas possible ».

Cette montée verticale du coût de la vie, non compensée par des augmentations de salaires, condamne les plus petits, les plus méritants, les plus productifs, à la privation d'un mois de repos à la campagne, repos nécessaire pour leur santé.

Sait-on que les ouvrières, dont le salaire est moins élevé que celui des ouvriers, que l'on met dans l'obligation de supporter des cadences inhumaines, n'ont pas, elles aussi, de vacances, loin des usines, loin des villes ? Sait-on qu'aux usines Bull de Belfort, pour les cinq premiers mois de l'année 1969, il a été enregistré 306 malaises et neuf tentatives de suicide parmi les ouvrières qui travaillent à l'électronique et à la construction du matériel de la téléphonie ?

L'injustice qui accable le monde du travail se traduira par la révolte de celui-ci. Quand lassé de tant d'infâmes exploitations, les travailleurs, las de se courber relèveront le front et retrouveront leur dignité, alors la liquidation de tous les exploités, par la révolution, deviendra la seule solution pour mettre en place une véritable civilisation fraternelle, sociale, égalitaire.

René VILLARD

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

A la RATP

La C. G. T. veut la normalisation à la Tchécoslovaquie

Dans son numéro de juillet, la « Tribune du Réseau Ferré » organe de la CGT étale clairement sa conception de la liberté syndicale. Elle s'oppose à ce que chaque courant syndical soit représenté au CPI. Cela ne gêne nullement les militants de la CNT qui ont toujours combattu cet organisme de collaboration entre le patronat et les travailleurs; nous savons trop que se sont toujours les exploités qui sont perdants dans l'affaire.

Le plus fort cependant, c'est que la CGT n'admet pas que des organisations minoritaires aient droit de faire entendre leurs voix et voudraient faire mettre hors la loi toute organisation qui n'auraient pas une « représentativité conforme » à la loi. Déjà la CGT jouit de privilèges exorbitants — la plupart des responsables cégétistes ne travaillent pas un tiers de l'année — elle voudrait que toute liberté d'expression soit interdite aux autres.

Allons nous, à la RATP, vers une « normalisation » à la tchécoslovaquie ? Alors que la grande majorité des travailleurs de la RATP veulent obtenir rapidement 2 jours de repos hebdomadaires, la CGT chante victoire parce qu'elle a obtenu un jour férié supplémentaire pour 1970. Belle victoire en vérité pour une organisation qui se dit si puissante.

Les travailleurs de la RATP verront-ils clair avant qu'il ne soit trop tard ?

André VIARD

CAMARADE :

Nous voulons à la rentrée étoffer le « C. S. », le rendre plus vivant. Nous voulons qu'il soit uniquement l'organe de liaison entre tous à travers toutes les régions. Ecrivez au journal, envoyez des articles, collaborez aussi par la critique. Ce journal est le tien, camarade. Sers t'en. Le « C. S. » comme tous les journaux sans publicité, non soutenus par de la finance, connaît des difficultés. Camarades intéressés par « Le Combat Syndicaliste », syndicalistes révolutionnaires, abonnez-vous, diffusez le « C. S. » dans vos entreprises.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.



10 SPTBRE.
1970
NUMERO 620
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

QUAND LES RICHES VIOLENT LA LOI...

Ce ne sont pas les hommes issus de la classe prolétarienne qui étudient la préparation des lois et qui, par la suite, font voter ces lois par des politiciens. C'est dire qu'une loi favorable au peuple et qui ne cache pas une hypocrisie quelconque, nuisible aux travailleurs, est un cas rarissime. Il en existe cependant quelques unes, mais ces lois, favorables à tous les citoyens, sont impunément violées par les riches, quand elles les contraignent à respecter la liberté de tous.

Nul n'ignore que personne ne peut s'approprier les rivages « lais » et « relais » de la mer, il en est de même des bordures des rivières et des fleuves. Certaines dérogations existent pour utilité publique ou défense du territoire, mais la jouissance à titre privé des bords de mer, fleuve et rivière est interdite, car elle appartient à tous; chacun peut y pêcher, s'y reposer, s'y baigner.

La richesse, comme le fait de posséder une villa à proximité de la mer, ne constitue pas un privilège autorisant la création d'une plage privée, interdisant le passage, la jouissance provisoire du bord de mer, bien public maritime. En 1964, Brigitte Bardot, fit construire un mur partant de sa propriété de la Madrague près de Saint-Tropez, mur s'enfonçant en mer et interdisant toute circulation aux touristes et aux baigneurs. A la suite de contestations d'estivants et de touristes, Brigitte Bardot fit plaider que la marée, en Méditerranée, n'existe pas, qu'en conséquence, le « lais » et le « relais » ne se produit jamais et que la loi ne pouvait s'appliquer à son cas. Le ministre de l'Intérieur de l'époque, Roger Frey, intervint en personne et déclara que les ouvrages en question ne contenaient pas à la loi. Pourtant, il était manifeste que ces ouvrages interdisaient aux promeneurs et aux baigneurs la jouissance de la mer. Ce cas cau-

sa un précédent qui fut exploité par d'autres propriétaires riverains. En Méditerranée, pour les villas et propriétés en bordure de mer, l'appartenance du rivage au domaine public demeure lettre morte. Les propriétaires de ces villas et propriétés bénéficient des privilèges tolérés aux riches et puissants de ce monde.

L'inaliénabilité des biens publics fut l'objet d'un premier texte sous François 1^{er}, biens ne pouvant tomber sous le commerce des hommes. L'article 583 du Code Civil déclare que les bords de rivière et de mer, les lais et relais, sont considérés comme bien public. En-

fin une loi du 28 Novembre 1953, étend le domaine public aux « lais et relais futurs », elle prévoit, également, l'utilisation des bords de mer pour la création de plages artificielles au bénéfice des collectivités ou des municipalités. Ainsi les travailleurs ont droit, par la loi, à la jouissance des bords de mer et rivière, mais nous savons, tous, que les lois favorables au peuple sont violées par les riches, avec la bienveillante tolérance du pouvoir.

Le président Pompidou, lui, a contourné la difficulté, en jouissant d'une plage particulière sur un territoire appartenant à l'au-

torité maritime. Vingt mètres cubes de sable ont été répandus sur le sol de cette plage sise au bas du Fort de Brégançon, trois cabines de bains avec téléphone ont été construites. Des gendarmes maritimes à bord d'un « Zodiac » patrouillent à plus de trois cent mètres en mer, pour interdire l'approche du rivage réservé. Comme on le voit, le Chef de l'Etat donne lui-même, l'exemple du peu de cas que les grands de ce monde, font des lois, quand celles-ci reposent sur l'égalité entre les hommes.

René VILLARD

La vérité historique

Le quotidien réactionnaire de Rome « Il Messagero » dans son numéro du 2 août a publié en caractères gras une information tirée du journal « L'Aurore » de Paris où l'on peut lire :

« Paris 1^{er} août. — Anarchistes français en train de se dresser en Italie. « L'Aurore » écrit aujourd'hui que de nombreux militants anarchistes français suivent actuellement en Italie une période de dressage. Le journal parisien ajoute que les anarchistes sont décidés à faire parler d'eux à la rentrée d'automne et pour ce but entendent unifier leur conduite, jusqu'à maintenant trop dispersée. »

Ce bobard calomnieux est lancé pour justifier la répression contre les anarchistes. Les anarchistes d'expression française auraient besoin d'un « dressage ». Les gens qui peuvent croire à un tel bobard ont une ignorance complète de la vie du mouvement anarchiste. Le but de ceux qui lancent de telles informations est de semer la confusion, le doute et la peur dans le peuple.

Et les fausses nouvelles de cette sorte n'auraient-elles pas pour but de justifier la prolifération de groupes armés comme en France les fameux CDR ou autres groupes dits de « service d'ordre » de droite et de gauche et en Italie pour justifier les véritables manœuvres militaires des bandes fascistes de Junio Valerio Borghese.

Il est devenu coutumier dans la presse bourgeoise de mettre les anarchistes à toutes les sauces, on a maintes fois essayé de nous assimiler aux maoïstes ou aux trotskystes. Chacun sait que les milieux anarchistes authentiques n'ont jamais eu de contacts directs avec les maoïstes ou les trotskystes et si nous nous trouvons quelques fois sur le plan social et syndical solidaires de la lutte avec des camarades de ces courants d'idées en tant que travailleurs nous ne saurions faire nos idées et les méthodes marxistes des adorateurs de Mao et de Trotsky.

L'histoire prouve que les anarchistes n'ont jamais entretenu de groupes armés, et si quelque fois des anarchistes, sur le plan indi-

viduel, furent amenés à employer les armes par soucis de légitime défense (comme ce fut le cas pendant les révolutions russe et espagnole) ils ne l'ont jamais fait de gaieté de cœur.

Nous avons trop de soucis de la personne humaine pour être à l'origine d'une guerre, même révolutionnaire.

Mais c'est parce que la presse bourgeoise sait que les anarchistes ont aujourd'hui la puissance nécessaire pour faire pénétrer leurs idées dans les cœurs et dans les esprits qu'elle emploie tous ces moyens pour essayer de calomnier et de discréditer.

Pour reprendre les paroles de Ennio Mattias nous dirons en guise de conclusion : « Pour moi l'anarchie est un patrimoine idéologique et historique qui va au-delà du communisme libertaire et de l'anarcho-syndicalisme. L'anarchie, pour moi, ne sera jamais identifiable avec une donnée positive, concrète et définitive d'un régime social, mais l'éternel devenir nihiliste et anti-autoritaire (Suite page III.)

MAI A L'ITALIENNE

(Suite)

F. I. A. T.

Il faut mentionner particulièrement la F.I.A.T qui a connu les luttes les plus dures depuis le début des hostilités. Elle joue le rôle de thermomètre comme Renault en France. Les luttes ont connu un caractère violent en partie grâce aux nombreux émigrés qui y travaillent. Ils ont pallié leur manque d'expérience des luttes ouvrières par une fougue impétueuse. Les grèves sauvages ont été nombreuses et suivies, les revendications totales, l'esprit d'initiative développé. On a même vu des voitures renversées sur les chaînes. Tout cela a coûté quelques dizaines de milliers de véhicules à la firme qui connaît maintenant des difficultés de livraison à l'intérieur du pays et favorisé la pénétration de beaucoup de voitures étrangères sur le marché italien. L'action des travailleurs de la F.I.A.T. s'est arrêtée à la limite avant une action armée des forces de police que le mouvement n'était pas encore assez fort pour repousser.

PIRELLI

Il faut mentionner aussi Pirelli dont les luttes ont été exemplaires et fort différentes de celles de la FIAT. Ici, beaucoup de vieux ouvriers ont su donner aux luttes plus de profondeur. Leur expérience leur a permis de s'organiser au niveau de toute l'usine pour descendre les cadences considérablement. Cela dure depuis plus de neuf mois et coûte à l'usine environ 30 % de sa production. Est-ce que ce n'est pas mieux que de peindre un petit chef. L'un n'empêche pas l'autre évidemment.

Depuis 69 la jonction ouvriers-étudiants n'a fait que se renforcer pour atteindre actuellement à une homogénéité remarquable. Depuis plusieurs mois le mouvement a submergé PCI et syndicat véreux révisionniste. Celui-ci n'a plus aucun contrôle et ne peut plus faire qu'une chose : conserver un silence lourd d'embarras. Il baisse la tête sous l'orage. Si

on n'a plus vu de grève depuis quelques mois c'est que le mouvement a décidé de les suspendre pour des raisons tactiques. Oui, vraiment, la classe ouvrière a l'initiative des opérations.

Le mouvement s'est organisé dans chaque usine où un comité de base, si l'on veut, où chacun peut figurer reçoit fréquemment deux ou trois étudiants pour discuter la situation. Les décisions importantes ne sont pas prises là.

Un jour, un étudiant qui n'avait l'habitude que de voir une cinquantaine d'ouvriers à la fois chez FIAT a été très surpris, lors d'une grève sauvage, d'y voir défiler plusieurs milliers d'ouvriers en scandant : « Lotta Continua ».

La bourgeoisie s'émeut, bien sûr, sachant bien que la montée révolutionnaire n'est pas entièrement étrangère aux crises ministérielles qui secouent l'Italie depuis... quelques mois, comme par hasard. Elle formerait même le projet de former un nouveau syndicat à la rentrée, droitier et plus apte que le réviso CGI à défendre ses intérêts. D'autre part, s'étant aperçu que la transplantation de la main-d'œuvre du Sud comporte ses côtés négatifs, elle songerait à monter de petites entreprises dans le Sud pour satisfaire les autochtones tout en morcelant les luttes par l'isolement. Mais en a-t-elle encore le temps ? Le mouvement a déjà dévoilé cette ruse et s'emploie à la démasquer aux yeux des masses.

Le mouvement a prouvé sa force maintenant, sa cohésion (pas l'ombre d'une velléité de scission à l'intérieur), son absence de bureaucratisme, sa démocratie directe et réelle. Il laisse derrière lui les querelles idéologiques et théoriques héritées des « grosses têtes » pensantes du Mouvement Ouvrier international. En cette trêve estivale (tout de même) il ramasse ses forces pour mieux bondir, dès septembre, à la gorge des exploités. Qu'en sera-t-il ?

A la lumière de ce qu'on a vu et entendu à Turin on peut tenter d'établir un bilan provisoire.

Tout d'abord n'importe quel observateur impartial a pu remar-

quer que la pratique italienne a été à l'encontre de la pratique française. Heureusement pour les camarades italiens ! Qu'a-t-on vu en France dès juin 68 ? Les groupuscules trotskistes (trois en tout) maoïstes (trois aussi) plus le PSU qui avait « pris la roue » de mai se sentant soudainement révolutionnaire, faire la retape dans tous les Comités d'Action pour revendre leur « idéologie » et grossir leurs effectifs. Ensuite de quoi ils se la sont prise sous le bras, leur idéologie, et sont allés la proposer aux ouvriers à la porte des boîtes. Comment les travailleurs qui avaient compris l'esprit de mai, auraient-ils pu accepter ces théories vieillottes qui ne tendaient pas à autre chose qu'à placer en avant-garde, devant la masse des travailleurs, ceux qui en étaient détenteurs. Résultat : de tous ces groupuscules aucun, même la Gauche Prolétarienne qui prétendait théoriser mai, n'a pu rallier les ouvriers à son projet révolutionnaire. Depuis mai 68, hormis la prise de conscience qui chemine toujours dans les masses, on n'a pas progressé d'un pas. Il n'y a pas eu de reconnaissance par le prolétariat de l'« avant-garde » qui prétend porter son nom et ses espoirs. Nous, libertaires, nous nous en réjouissons.

En Italie, au contraire, aucun groupuscule n'a pu commettre ses méfaits et les travailleurs ont pu trouver tout de suite le chemin de leur pratique alors qu'ici la pratique n'a toujours été le fait que de minorités qui prétendaient soulever le prolétariat avec leurs théories fausses et leurs actions erronées.

On l'a déjà dit : « Lotta Continua » regroupe tous les révolutionnaires puisqu'elle met en avant non pas une théorie douteuse mais la pratique des masses. Elle semble donc se présenter comme un authentique mouvement de masse qui s'appuie uniquement sur la conscience très élevée des travailleurs italiens. Ils savent que la Révolution doit changer du tout au tout tous les aspects de l'existence. Il n'y a qu'à écouter tous ces camarades qui, il faut le répéter, ignorent presque tous Marx. Lénine et Mao pour s'en convaincre. A partir de leur pratique révolutionnaire quotidienne ils abordent tous les problèmes : l'éducation, la famille, la culture, la femme, la production, la distribution, la justice, la propriété. Mais ils savent aussi

que pour changer la vie et changer les esprits il faut d'abord régler le problème de l'économie.

Ce mouvement italien a une curieuse résonance libertaire. C'est normal puisque tout révolutionnaire non emprisonné dans un carcan idéologique et théorique est libertaire. En écoutant certains ouvriers on s'attendait à entendre citer l'Anarchisme. On a pu penser aux grands moments espagnols il y a... longtemps. A entendre parler des émigrés qui redescendent au sud de Naples porteurs de leurs luttes on peut imaginer, peut-être, les anarchistes catalans qui passaient dans les villages andalous avec des brochures que beaucoup devaient lire après leur passage. C'était il y a 50 ans et plus.

Curieux que, jusqu'à présent, seule l'Espagne ait connu un mouvement libertaire de masses. En Italie, si les anarchistes travaillent sur certaines actions avec « Lotta Continua » ils s'en démarquent dans la pratique quotidienne. Ils semblent sombrer dans l'individualisme de chapelle qui a entraîné les libertaires en France laissant le champ libre au léninisme père du stalinisme et du « socialisme » autoritaire. Les espagnols, dès 1919 ont marqué leur défiance vis-à-vis des bolcheviks, refusé les 21 points de l'Internationale Communiste et rompu avec l'Internationale syndicale rouge et le Komintern en 1922. A l'heure actuelle devant l'écroulement de l'idéologie léniniste le moment a sonné pour le mouvement de masses communiste libertaire exprimé dans le syndicat anarchiste révolutionnaire.

Pour mettre un point final au bilan italien disons que certaines individualités intellectuelles guettent déjà la moindre faille qui leur permettra d'introduire dans le mouvement leur « théorie ». Ce sont des léninistes, des maoïstes souvent qui n'ont pas abandonné le vieux schéma de l'avant-garde et du parti unique. Ceux-là sont des charognards qui veulent se repaître du cadavre de la Révolution. Quelle sera la réaction de la base ? Elle est singulièrement consciente et les quelques mois, plus d'un an même, qu'elle a d'expérience vécue pratique lui permettront peut-être d'éviter le piège que ne vont pas manquer de lui tendre des vomissures de bureaucrates en herbe. En tous les cas, nous, communistes libertaires, c'est ce que nous espérons.

En casa, del propósito al hecho no hay gran trecho

PORQUE, constantemente, se realiza. Del estadio de la palabra (medio de expresión humana imprescindible) al de la realización, sólo media, en la C.N.T., el tiempo preparatorio necesario. La palabra en la Confederación no es baldía, hueca ni huera. Es afirmativa.

No faltan en nuestro elemento compañeros discursivos, conversacionistas más o menos incansables, igual que constan en nuestra casa individuos que pronuncian poco y abarcan mucho. Dos cualidades que revelan nuestras reuniones junto con la otra de los intermedios: los que escuchan a los palabristas sin olvido de los silenciosos, todos dignos de estima, todos juntos, pese a acuerdos en suma laboriosos, pero concordantes en la realización de la Obra: la cenetista, la comunista libertaria.

Hay gente intelectual que nos observa y que, sin estar con nosotros, cree en nosotros. Gente que en ocasiones nos ha dicho: «Cuando ustedes se proponen obtener un gaje, lo obtienen con energía propia». Y es cierto. Para mantener el ritmo económico, moral e histórico que nos compete, difícilmente recurrimos al «préstamo» por hipotecario. Después de 31 años y medio de permanecer fuera del lugar que nos es propio: España, los anarcosindicalistas seguimos siendo «nosotros mismos» aunque ello importe la segregación de fuerzas (1945, 1970, y en España, en 1933) que por uso degenerativo se convierten en contraproducentes dentro del organismo colectivo. Contra la ley del desgaste nada puede objetar la entidad de empuje para ahora y el futuro, cual lo es la nuestra. No objeta, pues, y sigue adelante.

Este mismo semanario se aguanta por sí propio igual que las diversas publicaciones que en fuentes y definición ideológica se le asimilan. No todos los sectores de opinión emigrados pueden decir lo mismo. Esfuerzos realizadores bien intencionados no hay duda de que varios de ellos los cumplen, pero pocos han logrado sacar periódicos ininterrumpidamente durante 26 años con esfuerzo auténtico.

Ciñéndonos a la realidad concreta de 1970 — año que no admite que el Exilio his-

pano se refocile, y sino que cada cual se eche la cuenta por defunciones, vejezes o deserciones a España —, en la zona norteña en que nos desarrollamos no podemos llamarnos a pesimismo, a desánimo, a engaño. Cada cual de nosotros, inspirado en la Organización y la Idea, puede efectuar el balance de lo actuado, de lo propuesto, hablado y conseguido ya en septiembre, cuatro meses antes de terminarse el año. Por encima de los vaticinios agoreros, de las actividades depresivas — que de todo hay en el patio público — tres realizaciones aparecen enhiestas y lozanas:

Eco de la Jira de las Tavernes (Vieux Moulin) en el Gard

COMO estaba anunciado, el 26 de julio tuvo lugar la jira confederal organizada por la C. de R. del Hérault, Gard y Lozère. Habiéndose dicho en nuestra prensa que esta concentración era la más concurrida de las nuestras, fuimos a verlo y, efectivamente, pudimos constatar que la versión era cierta. Y es que los compañeros organizadores se ocupan de propagar el acto de antemano en nuestros periódicos y en las reuniones, seguros de encontrar eco entre los compañeros y familias de buena voluntad. Siempre en estos casos FF. LL. e individuos saben responder entusiásticamente.

Desde el coche que nos conduce nos percatamos de la frondosidad de la arboleda, capaz, su follaje, de escondernos el sol que campa sobre el verde túnel. Al llegar a sitio (a eso de las 8,30) nos percatamos de que muchos vehículos nos han ganado la delantera y otros acuden detrás nuestro. Vienen autobuses de las poblaciones mayores y otros procedentes de pueblos más modestos. En un intento de lista podemos hablar de Marsella (dos autobuses), Montpellier (tres), Pelissanne, Carpentras, Sète, Béziers, Agde, Nîmes, etc. Cada grupo o individuo busca la plaza que más le acomoda o la compañía que mejor le apetece, y así los amparos a la sombra del árbol se terminan pronto quedando gentío para el llano descubierta que, dicho sea de paso, ofrece anchura y comodidad para toda clase de juegos, conversaciones y travesuras.

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París 10 de Septiembre de 1870

el éxito moral y cuantitativo de la Jornada Confederal del 19 de Abril, el Número 100 (extraordinario) de la revista «Umbrab», y el logro de un domicilio adecuado, incluso moderno, capaz y «limpio» donde ejercer, mejoradas y multiplicadas, las actividades solidarias, organizacionistas y proselitistas que nos son propias, tres ventajas positivas, edificantes, que no se consiguen en las horas perdidas del café, de la tertulia haragana (a veces maldiciente), sino en

la reunión de voluntades, en la dedicación al trabajo, en la contribución económica, en la no obstaculación de la decisión y el esfuerzo colectivos.

Contra todas las prevenciones e indisposiciones de los sacerdotes del desánimo, el año 1970, no bien cumplida su tercera parte, nos ha sido propicio y no por gracia de los dioses; por decisión irrevocable de los hombres.

Porque el caudal que le queda a la C.N.T. son los hombres.

los compañeros de España. Alude a las gestas de la revolución y la guerra de España, episodios que él por edad no vivió, enfocando luego la actualidad de allí con puntualización del nuevo crimen de Granada: la muerte alevosa de tres albañiles participantes en una manifestación reivindicativa de mejoras.

Dio continuidad a la fiesta un sorteo pro compañeros ancianos compuesto de seis premios. Cinco fueron retirados por los afortunados, quedando uno en reserva: un precioso abanico que da aire de España. El inevitable «radio-crochet» hace acto de presencia y en el altavoz se vierten cantidad de poesías, canciones (más o menos) acordeonismo inaudible y arranques cancioneros de mujeres y chispeñas de las mismas, logrando plasmar la alegría en todos los rostros, lisos o arrugados, y también en los corazones. Más cosas hubo aún que no relatamos para no abusar de las páginas del «C. S.», y por «falta de espacio» (carencia de un día de 36 horas). Los juegos infantiles fueron suprimidos del cartel, si bien los niños se divertieron por su cuenta, esto es, fuera de programa.

El reloj del tiempo señaló inflexible la hora de la partida, cada cual a su «car» o a su turismo, a su tren o a sus zapatos. Lástima que las horas de disfrute sean más cortas que las de trabajo. Algunas familias disponiendo de coche, se quedaron a cenar para prolongar un algo más su contacto con la naturaleza.

Todo el mundo quedó satisfecho; las despedidas, afectuosas. La asistencia, esta vez mayor que en las jiras «gardianas» anteriores. Adelante, y hasta otra.

UNO QUE ESTUVO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS CAMPEONES DE LA HONRADEZ

A HORA que por todas partes el deporte hace furor, establecido, naturalmente, con el propósito de insensibilizar a las masas acerca de problemas agudos que vivamente les competen; ahora que las competiciones, los campeonatos están al orden del día, bien ha de poder hablarse de aquéllos que en España han blasonado de ostentar algo así como el campeonato de la honradez, de la pulcritud moral, del comportamiento ejemplar. Naturalmente, se trata de los pania-guados del régimen fascista allí imperante. Las «plumas pagadas», incansablemente han prodigado loas, han ensalzado a más y mejor las supuestas virtudes del régimen. Y es comprensible que lo hayan hecho públicamente, en toda impunidad, garantizados de que públicamente no se les podía contestar.

No ha hecho falta tener entrada y relaciones en dependencias, sede habitual de jerarcas del franquismo, para poseer noticia de despilfarro y malversaciones de abusos de toda naturaleza, en provecho de enchufados de diversa categoría, desde los de puestos más subalternos hasta aquéllos más empingorotados en funciones estatales. Rencores, envidias entre los de una misma camarilla, han motivado en no pocas ocasiones el que se hayan aireado hechos, procedimientos de una descollante desvergüenza y cinismo. Cuando estaba en auge el denominado Auxilio Social, las malversaciones, la evaporación de productos alimenticios por parte de los jerarcas de unas y otras localidades, era lo corriente; era algo que lo sabían hasta los gatos. Lo mismo que lo corriente en las cárceles, donde, para las necesidades de los presos, un día entraban sacos de harina, patatas, garbanzos, habichuelas, y al día siguiente volvía a salir gran parte de dichos alimentos con destino desconocido. Pero ya al margen de tales hechos, hartos conocidos, ha habido en las *alturas* del régimen *faenas* de una mayor consideración: fuga de capitales, malversaciones de toda especie.

El escándalo del día, la tremenda malversación de millones y millones, cuyos ecos han tomado un vuelo internacional, ya sabemos que es el «affaire» MATESA. La

cosa ha sido de tal magnitud que no ha habido manera de poner cortina de humo, de ocultar los hechos y sus consecuencias, ¡y cabe imaginarse lo que habrán maquinado para tapar la cosa! Meses y meses se ha dado vueltas al asunto. A la postre ha hecho falta desenredar algo del ovillo... Los periódicos manifestaron que el informe MATESA sería leído en el Pleno de las Cortes, a puerta cerrada. ¡Naturalmente, ya ha habido bastante zaragata, no se quiere que, por indicios aclaratorios, se avive más la cosa! Oficialmente se dice que serán inculcados dos ex ministros franquistas y el presidente del Banco de España. Ya en el plan de corrupción administrativa, incluso puede darse el caso que con todo y ser los inculcados de alta categoría en el engranaje del Estado, a la postre sirvan de pantalla para ocultar a otros de un rango representativo superior. ¡Cualquiera sabe los misterios que amparan los regímenes fascistas!

UN VIAJE A RUSIA

Como cada año, en ocasión de recordar la histórica fecha del 1º de Mayo, éste también los compañeros de la Federación Regional Uruguaya han publicado la revista «Solidaridad». Y al igual que las otras veces, se han esmerado en la presentación tipográfica así como en el conjunto de textos que llenan las 64 páginas de la publicación. Tarea meritosa, de la que bien podemos todos congratularnos.

Del conjunto de colaboraciones que nutren «Solidaridad», por el matiz que abarca, tema poco corriente en nuestra prensa, vale la pena citar el trabajo de Boris Yelenski, artículo que lleva por título: «Rusia en nuestros días. 1969». El compañero Yelenski es de los anarquistas rusos que se refugiaron en los Estados Unidos cuando los bolcheviques tomaron el poder, anulando, o haciendo la vida imposible a todos aquéllos que disientan de las tropelías de la dictadura, máxime tratándose de anarquistas, o sindicalistas revolucionarios. Pocos, muy pocos quedan ya de la «vieja guardia» del anarquismo eslavo. Tras cincuenta años de ausencia, ya el hombre, cargado de años, quiso hacer una visita a la tierra que le vio nacer. Compañero de talento, con aguda percepción para

captar detalles, después de una corta estancia en plan turístico, con la ventaja sobre los que le acompañaban en el viaje, casi todos norteamericanos, sin el menor conocimiento de la lengua rusa, Yelenski pudo hablar, sin testigos, con elementos de diversa condición social. Y uno de sus escritos lo envió a nuestro buen amigo y diligente compañero Vladimir Muñoz para que éste lo pasara del inglés al castellano, con destino a las páginas de «Solidaridad».

El compañero Boris Yelensky refiere en su trabajo el aire perquisitivo, las miradas escrutadoras de ciertos elementos, vistiendo impermeable gris y gafas de cristal oscuro, al tiempo que los pasajeros subían al barco que tenía que llevarles a Rusia. Ya después la vigilancia quedó atenuada. Ya en el mar, la tripulación fue tomando un aire de cierta confianza. Y dado que la nave era rusa así como todo el equipo de marinos y sirvientes, pudo Yelensky cambiar impresiones con algunos de ellos. Detalle curioso: el mencionado compañero hojeaba una revista de los comunistas rusos en la cual se decían pestes de Franco y su régimen; quiso hacer una observación preguntando de dónde era el vino tinto que le servían en la mesa: Y el camarero le respondió que se trataba de vino español... Pudo comprobar la antipatía, o mejor, odio de los inferiores o los «camaradas» que se dan la gran vida y perciben sueldos elevados. En plan confidencial le hablaron de las «purgas» habidas constantemente en las altas esferas. Al parecer, con vistas a pescar divisas por parte de los turistas, en particular los norteamericanos, el molesto, el fastidioso espionaje de antes ha casi desaparecido, o por lo menos se hace con bastante discreción.

Cincuenta años de ausencia de un país sin duda alguna son muchos años. El viajero trató de andar de ceca en meca, observando los cambios experimentados en la fisonomía arquitectónica de las ciudades y poblaciones visitadas. Refiere que obtuvo confianza de un viejo chófer de taxi, que le contó ser hijo de padres anarquistas que se destacaron en la acción revolucionaria de primeros de febrero de 1917. El chófer tuvo una gran satisfacción al saber que existen grupos anarquistas en diversos países. Para él fue como un fulgor de esperanza. Yelenski ofre-

ce pormenores referentes a una tertulia en casa de antiguos amigos, tertulia en la que se encontraban jóvenes del país deseosos de escuchar al veterano libertario llegado de tierras lejanas. Fue en la sobremesa de una animada cena. Dice así:

«La hija de mis amigos, que ejerce la profesión de ingeniero, presidió aquella reunión y dijo que les agradaría que yo hablara de lo que pasa detrás de la «cortina de hierro». Debido a que sobre esto hay mucha materia para hablar, sugerí que me hicieran preguntas y que yo les respondería. Hablamos casi tres horas, y todo aquel tiempo fue un placer para mí. Vi a la joven generación que empieza a vivir una nueva vida; una vida de interés en cuanto a una nueva concepción de las relaciones humanas. ¡En estos jóvenes vi a los primeros gérmenes que en Rusia instaurarán una nueva forma de vida!»

Generalmente la vejez lleva consigo el desencanto de la existencia, el pesimismo respecto al porvenir. Boris Yelensky, veterano compañero ruso, por las observaciones que ha podido ir haciendo en el primero de los países de dictadura comunista, algunas de las cuales ha dejado fijadas en el artículo de referencia que nos ofrece «Solidaridad», se siente optimista, y espera que no ha de tardar en hundirse el régimen de opresión, la tiranía que hoy pesa sobre el pueblo ruso.

NUEVO LIBRO DE RELGIS

El de ahora lleva por título «Luminarias en la tormenta». A cargo de Ediciones de la Comunidad Israelita del Uruguay. Se trata de una serie de ensayos acerca de relevantes personalidades del mundo intelectual: Einstein, Zweig, Buber, Theodor Herzl, Uriel da Costa y Spinoza. Hay también algunas consideraciones referentes a la literatura hebrea. Todo ello plazado en la tónica reflexiva a que nos tiene acostumbrados Eugen Relgis. La buena presentación tipográfica añade mayor atractivo a este nuevo volumen, con alguno de cuyos temas el autor nos tiene familiarizados a quienes desde hace largos años venimos captando sus escritos.

Celebró hace poco nuestro amigo su 75 aniversario. Vaya el deseo cordial de que pueda celebrar otros y otros cumpleaños, con lucidez mental y bien templada voluntad para proseguir la misma tarea, humanitaria, justiciera, con la que andamos identificados.

Aqui y ahora

No es ese el camino

por Juan Español

CON breve intervalo de tiempo se han sucedido en España dos hechos característicos que merecen atención especial. Y no tanto por su viabilidad y operancia práctica como por su inutilidad e ineficacia. Me refiero a la actitud de ciertos intelectuales y políticos de lo que pudiéramos llamar «la oposición franquista», o si se quiere, a las fuerzas internas tendientes a la democracia. Como es bien sabido, una representación de esta fuerza democrática se ha dirigido en dos ocasiones a la diplomacia extranjera: la primera de ellas, al ministro alemán Scheel, y la segunda, al secretario de Estado norteamericano, ambas con motivo de la visita a España de los dos diplomáticos. En lo que se refiere a la última, las consecuencias de ella derivadas cristalizaron en una serie de multas impuestas a los «oposicionistas» que el gobierno no ha levantado a pesar de las protestas y apelaciones de los interesados.

En este problema de activismo político es digno de hacerse notar lo anacrónico de la postura del Gobierno y de la oposición. Para el primero y sus defensores, este intento de diálogo y comunicación con naciones extranjeras por parte de ciertos grupos políticos, constituye un crimen de lesa patria. Y aunque el hecho no es nuevo ni mucho menos, la fraseología chauvinista y estatal lo presenta como algo inaudito, adoptando puntos de vista tales que los empleados por, digamos Carlos Martel como ejemplo, son una maravilla de comprensión y modernismo en comparación. Esto no puede ni debe extrañar a nadie. El Estado español es omnimodo, y según esto se reserva el derecho absoluto de parlamentar, si necesario fuera, con potencias extranjeras. Por lo tanto no está dispuesto a subrogarse, ni en éste o cualquier otro aspecto, a ningún partido político, asociación o entidad privada sean del matiz que fueren.

Por su parte, las fuerzas de la oposición, supuesta previamente su honradez de miras, pecan de una inocencia casi angelical cuando pretenden solucionar los problemas internos por vía diplomática. Por lo que se ve, para ellos nada cuenta la realidad de la experiencia, todavía tan cercana y cruel para los españoles, ni aun en el caso de que ponderen la realidad y la experiencia como eso que tanto cuesta adquirir, y que

cuando se adquiere, ya no sirve para nada. Se ve en seguida que estas fuerzas democráticas, en esencia, están actuando como un Estado dentro de otro Estado, y que lo que desean desarraigar está implícito en sus supuestos políticos de renovación, pues en cualquier caso se dirigen a los Estados, y los Estados fueron, son y serán éso, Estados, pero jamás pueblo, que es al único al que hay que dirigirse.

El anacronismo en el que caen los demócratas españoles es de una evidencia aterradora. Si viviéramos en la Edad Media quizá tales procedimientos fueran plausibles desde su punto de vista, o quizá los únicos viables dada la prepotencia y absolutismo de los Estados. En todo caso estaría en tela de juicio el cambiar un Estado por otro mediante la injerencia de presiones extranjeras; y todo habría de resolverse a la altura de los intrincados laberintos de la diplomacia, pero siempre por encima de los intereses del pueblo y contando con su ignorancia y su inanidad. Modernamente las cosas han cambiado mucho. Los Estados continúan siendo más o menos absolutistas — es su característica interna —, pero el cambio se ha operado en los pueblos, claro es que a fuerza de sangre, sudor y lágrimas. Los medios de comunicación actuales, tan rápidos y expeditos, dan un gran impulso a su fuerza y solidaridad, y en última instancia, a su cohesión. Para bien o para mal es preciso contar con él. Si para bien, con su aquiescencia; si para mal, para enfrentarse contra lo que venga.

Los demócratas de cualquier cuño que sean tienen un concepto muy anticuado de la internacionalidad. El propio e inveterado de sus manejos políticos y estatales, a espaldas de los pueblos. El internacionalismo a nivel de Estado no es más que el sucio juego en el que naufragan aquéllos. Tanto política como políticamente no cabe más internacionalismo que el de los pueblos, y cualquier intento de acercamiento internacional a ellos debe dirigirse como único elemento constitutivo de la humanidad. No estamos en la edad de las cavernas. Y si los Estados siguen manteniendo su característica absorbente e impositiva, es innegable el hecho de que proliferan universalmente toda clase de asociaciones en el seno de los pueblos que representan su esencia y su fuerza, con las que hay

que contar en última instancia y a las que hay que enderezar cualquier clase de entendimiento propuesto.

Los gobernantes, incluidos los franquistas, siempre han dicho que en el concierto político debemos entrar todos, que debemos politizarlos todos, ya que el pueblo es el que tiene la palabra. Esto no sólo es gastada demagogia, sino mendacidad escalofriante. La política siempre ha sido, es y será la palestra desde la que imponen su veredicto los vividores de ella, el monopolio de una siniestra minoría, el infamante ruedo en el que se torea hábilmente la libertad y el derecho de los pueblos, convertidos en incauta y noble fiera de la más inicua de las tauromaquias.

¿Adónde pretenden dirigir sus pasos los demócratas españoles echando mano de tales medios resolutivos? ¿Y qué clase de demócratas son cuando se proponen demotratizar a España sin contar con el pueblo español ni con otro pueblo del mundo, antes bien coqueteando con la diplomacia de unos regimenes para quienes tampoco el pueblo cuenta para nada? Los demócratas de antes de nuestra guerra y los de después de ella ¿no se acuerdan ya de aquellas horas trágicas en las que la República española había de ser salvada por la diplomacia del mundo «libre», con la ayuda moral y material de las democracias, con la ayuda también de la URSS, el paraíso y la patria de los trabajadores, que a cambio del 60 % de nuestro oro no nos sirvió más que chatarra y un completo desasistimiento internacional? ¿No se acuerdan ya de que, después de triunfante el franquismo, aún perduraba una inverosímil esperanza de que nuevamente las democracias habían de volver a España al punto de partida, desterrando a Franco y su camarilla? He aquí, pues, dónde nos hallamos con la «ayuda» de las diplomacias y los gobiernos del mundo «libre» y del que dicen que ya no lo es tanto.

Los demócratas españoles de la hora actual que conviven o coexisten con el régimen franquista deben pensar que sus manejos diplomáticos, antes que congraciarse con el pueblo, serán repelidos por él; que antes que la confianza fomentará en él una incoercible suspicacia. Porque el pueblo español, como todos los pueblos del planeta, no desean ser los espectadores con el pavor en el alma

por lo que pueda ocurrir en el laberinto de las Cancillerías, como el jugador de bolsa espera angustiado la cotización de los valores, donde nadie le llama y donde, sin embargo, se hacen juegos malabares con su destino; espectadores inermes y fatalistas, sin opción ni decisión, que esperan que la suerte les depare una buena jugada o, en todo caso, la mejor de las peores. Los pueblos quieren ser artífices de su propio destino, y si en algo les importa lo que pasa en las cancillerías es un momento dado, es en la cédida en que en esto puede ayudarles a tomar sus propias decisiones, igual que un estratega ajusta sus evoluciones a las impuestas por el enemigo. Los demócratas españoles han de caer en la cuenta que cualquier manejo diplomático, para bien o para mal, causa en los pueblos el temor y el recelo de verse envueltos en una guerra cuyos intereses le trascienden, le son ajenos, pero en lo cual le habrá de tocar ser el peón de brega y la carne de cañón. No, señores demócratas españoles, no. No es ése el camino. El camino es hablar, parlamentar y entenderse con los franceses, con los italianos, con los ingleses, con los norteamericanos, etc., pero no con sus gobiernos ni a través de sus cancillerías. Hay que hablar parlamentar y entenderse con los pueblos, con el «demos» griego, de donde les viene su título de demócratas. De lo contrario, queriendo o sin querer, le traicionarán otra vez, se verán empujados a hacerlo. Y eso es, precisamente, lo que a todo costa deben evitar.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo. Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha. ¡Apoyemos a S. I. A.!

REGIONAL ZONA NORTE

A TODOS LOS COMPAÑEROS DE LA REGION Y A LOS DEMAS EN GENERAL

Dificultades de orden económico nos impelen a dirigirnos a vosotros para que, tras un análisis de nuestra situación, decidáis cooperar con nosotros según sean las posibilidades de cada uno. No se trata de un grito desesperado ni de subir conjuntamente la cuota del fracaso. No se trata de un «nuevo Aymare» ni de «otra casa de reposo». Trátase de una necesidad imperiosa resentida por la Organización parisina: la de tener cobijo decente, la de huir de la barraca de Ste-Marthe, viciada y cara, y poderse establecer en lugar decente e ideológicamente saneado. La vida social en Ste-Marthe es prácticamente imposible a causa del bajón en ideas experimentado por compañeros empeñados, a la vez, en que la moral libertaria de la Organización baje asimismo de tono, determinando que la convivencia con ellos resulte, prácticamente, imposible. Añádese a esa circunstancia el encarecimiento del alquiler santamartheño, imposible de afrontar, además de no habitar la casa con gusto. Consiguientemente, la Organización determinó buscar nuevo local que, tras diversas y laboriosas gestiones, ha encontrado. De hecho, se trataba de un taller abandonado, viejo y polvoriento, pero que, debido al esfuerzo persistente de un buen puñado de compañeros ha cambiado completamente la faz en su mitad (sala de recepción, biblioteca, despacho), y en espera de reformar la sala y construir seis oficinas. Repetimos, que no se trata de un propósito decadente, sino de una iniciativa en marcha cuyo soporte económico y de trabajo ha corrido a cuenta, hasta aquí, de Zona Norte. Que la realización es veraz se verá dentro de poco con la anulación de la dirección del 24, rue Ste-Marthe, y la instalación de los diversos servicios confederales (hispanos y franceses) en la nueva propiedad contratada. Cuantos compañeros foráneos han visitado nuestra sede social nueva, han quedado gratamente sorprendidos al ver que, al fin Paris podrá contar con un refugio digno gracias a una entidad cultural afín y el esfuerzo de la región, la cual, de 17.000 F. ha aportado, ella sola, más de 16, sin contar los esfuerzos de trabajo que una cuarentena de compañeros han consumado.

Así, pues, cara al ámbito gene-

ral sugerimos a los compañeros todos que contribuyan a mitigar nuestras actuales preocupaciones económicas, toda vez que la tramitación del caso nos ha abocado a una contribución monetaria imprevista. El mayor peso de la obra global Zona Norte lo soporta dignamente y en caso negativo lo soportaría íntegramente. Pero, como el domicilio social lo será de todos sin distinción, estimaríamos la colaboración desinteresada de cuantos compañeros del exterior regional estimen loable nuestro propósito. No ambicionamos sumas fuertes, sino aportaciones que, no por modestas, dejen de ser estimables.

Confiamos habernos hecho comprender y confiamos en la libre voluntad de los compañeros. Por nuestra parte no insistiremos en el tema. En todos confía:

La Comisión de Relaciones.

Paris, septiembre 1970.

Religión, cleri

SEGUN cuentan ciertos filósofos de tendencia racionalista, no fue Dios quien indicó al hombre que le adorara, puesto que las ficciones no hablan, sino que éste fue inventado por unos cuantos mercenarios, a su imagen, que se autonobraban sus representantes en la Tierra, para poner en contacto al «bípedo implume» con la familia celestial. Los sujetos que se han dedicado y que se dedican a tal menester, fueron y son llamados brujos, magos, hechiceros, sacerdotes, etc., explotadores de la credulidad de los pueblos. También dicen que el origen de las religiones tiene como principal base el miedo. Las gentes, en sus orígenes, ante los estados convulsivos de la naturaleza: tormentas, sismos, volcanes, etc., el terror que les infundía hacía que se postraran ante las fuerzas desconocidas implorando una protección que ningún dios podía otorgar.

Otra secuencia que sacan, es la de que el hombre ha dependido siempre de la naturaleza y mucho más en edades anteriores. Por

ello estaba expuesto a los desastres ocasionados por las sequías, por las inundaciones y otras catástrofes imprevisibles. En tales condiciones, sin el menor conocimiento del origen de las fuerzas benéficas, ni de las destructivas, según su oportunidad o magnitud que el de sus propios resultados, era natural que tratara de buscar la causa en algunas voluntades benignas o malignas, según sus consecuencias fuesen buenas o malas. De ahí que a la llegada de la lluvia, que facilitaba el desarrollo de las plantas que le servían de sustento o la aparición del sol que las vivificaba, fuese obra de un ser bondadoso, pero igualmente desconocido como el que les propiciaba desgracias y quebrantos que le sumían en el hambre y el desespero. De ahí que, en circunstancias tales, cualquier charlatán que se proclamara conocedor de la materia y por casualidad acertara alguna vez y le ofrecía la garantía de sus cosechas o la evitación de algunos males, fuese considerado como un ser mágico, un adivino..., antesala del sacerdocio y precursores de los dioses del futuro.

Añaden que todas las religiones, incluso la católica, con su ostentosa escenografía, con toda la magnificencia de su atuendo, no gozan de la menor gratitud ni del más insignificante respeto de parte de los mismos que las profesan, puesto que, arguyen, que tienen por fundamento el egoísmo, ya que todos los creyentes esperan obtener algo de ellas. En cuanto a los que dicen representar a estos dioses se hallan en el mismo plan, puesto que si nada prometieran sus iglesias y templos permanecerían vacíos. Su gran especulación, sus artes mágicas estriban, en especial, en la promesa de la vida eterna, en la felicidad ultraterrena, en la resurrección, todas ellas fantasmagorías primigéneas de convenciones y de la estultez permanente de «así lo encontramos y así lo hemos se dejar» en infradotados mentales.

**

Aquí le entramos al clericalismo o sea la religión convertida en negocio. La verdad es que la longevidad de estas creencias, la perduración de su poder sobre la credulidad humana, no radica, precisamente en su pureza teológica, en la verosimilitud de sus encíclicas, ni en la virtud de sus concepciones religiosas, sino a su

DISCOS

Corre el tren devorando paisajes, ora espléndidos, ora modestos. Pueblos, prados vaqueros, bosques, pistas automovileras, puñados de flores encendidas y caseras: todo cruza veloz ante nuestro mirar fatigado. Todo visto, y nunca concreto. El año próximo tal vez lo volvamos a ver sin, nuevamente, concretarlo.

El paisaje rápido, cinematográfico, crece de emoción y de aliento. Pura cromotipia; natura disipada como las frutas y las verduras químicamente obtenidas.

¿Qué oponemos para reconciliarnos con el paisaje?

La verdad naturalista, el abandono de las velocidades, la reintegración del individuo al bosque puro, al campo oloroso, al arroyo cantarino, a la playa solitaria. Desde el tren, el auto o el avión, la grácil florecilla no se percibe, ni el olor del piñero ni la juguetona ardilla ni la sensación del bosque ni el dominio de la altura rocosa ni la fuerte humanidad de los habitantes (escasos) del rusco ni el arrullo marinero.

Nuestra juventud conquistaba el mundo virgen por piernas, mochila al hombro. Ningún detalle del

camino le escapaba. Se ilustra, se sensibilizaba, y se fortalecía.

Tal vez por ello nuestra juventud fue inmensa, capaz y libertaria.

DISCOBOLO

DOS NOTAS

UNA DE ADMINISTRACION

Hay compañeros que leen el «C. S.» de corrido y así les pasan detalles importantes.

Siendo para estos lectores que repetimos: que el folleto «La Catalogne Libre» equivale a 2 números del «C. S.», mes de agosto, y el también folleto de Max Nettlau a un número del mes de agosto. O sea tres números correspondientes al mes de vacaciones, quedando uno sin salir.

No obstante la numeración del periódico no sufre alteración ninguna.

«TIERRA Y LIBERTAD»

De Méjico, naturalmente. Soberbio en su número-revista del 19 de julio. Trae el concepto confederal del Comunismo Libertario, elaborado en el Congreso de Zaragoza (mayo 1936). Solicitarlo a Manuel Santos, 4, rue Belfort, 2º étage, 31-Toulouse.

calismo y ateísmo

por JOSE VIADIU

ligazón con los poderosos, o sea a los servicios que prestan a las castas dominantes, en las que figuran como una de las partes esenciales. Estas son: la espada, el poder y la cruz. La primera como expresión de amenaza colectiva al servicio de los mandatarios. El poder (sea capital o gobierno) como medio de corrupción y envilecimiento social. Y la religión como instrumento de sumisión, o sea con la finalidad de dejar inermes e indefensos a quienes son capaces de traducir su pensamiento y su sentir en actos de rebeldía. La realidad nos muestra que todas las confesiones religiosas se han desarrollado y actualmeste aún se amamantan al socaire de las oligarquias, ya se llamen cesarismo, monarquía, feudalismo, república, etc. Actualmente la mayoría de las dictaduras militares iberoamericanas cuentan con el soporte y la protección de la Iglesia.

También están vinculadas (aunque no en la amplitud de sus ambiciones) en el totalitarismo llamado proletario que, bajo la hegemonía del Estado, funciona en Rusia y sus satélites, a pesar de la frase acuñada de «la religión es el opio de los pueblos», la que también se puede atribuir a este seudoesocialismo estatificado. Desde Cuba a la U.R.S.S. son toleradas las religiones que tienen arraigo popular en sus respectivos países. Entre los soviéticos priva la Iglesia ortodoxa, mientras discriminan a la religión judaica, por varias razones. Los rusos no han tenido nunca simpatías por los judíos y antaño los exterminaban sin piedad, mientras que ahora se les niega el pan y la sal en el interior, acentuando el rigor por la rivalidad que sostiene Israel con los países árabes, sus protegidos. De manera que utilizan la religión como un trampolín de su política internacional.

En relación con España se ha venido diciendo que es un país favorito del Vaticano por su fervor católico. En cambio no creemos que sea por casualidad que en todos los movimientos de convulsión social las multitudes enardecidas, en sus primeros intentos de rebeldía, se dirijan a la quema y destrucción de conventos e iglesias. Ello ocurrió durante el reinado de Isabel II (1835); en 1909 cuando la guerra marroquí, que sirvió de pretexto para que la reacción asesinara oficialmente a

Fraicisco Ferrer, y en 1936, en la sublevación de clérigos españoles, banqueros, terratenientes y toda la camada de bien nutridos. Lo que demuestra que el pueblo español ha tenido siempre un instinto certero frente al problema clerical, ya que no ignora que sus albergues han sido y continuarán siendo las guaridas de sus peores enemigos.

Nosotros tenemos todo el respeto que merecen los 180 curas presos en las ergástulas del franquismo, incluso a sabiendas de que las causas de sus detenciones obedecen a motivos de origen nacionalista. Juzgamos pertinente que Cataluña y Vasconia pugnen por defender el derecho de usar el idioma nativo, sus costumbres y su idiosincrasia, pero juzgamos esencial la lucha social, ya que en ella se ventila el decoro y el hambre de los que trabajan. Pero en la entraña del problema no se trata de las actitudes que puedan adoptar determinados clérigos, cuya actitud esencial, a nuestro juicio, debiera ser la de colgar los hábitos, renunciando a sus canonjías, si es que en realidad sienten aspiraciones justicieras, puesto que ellos no ignoran que las estructuras vaticanescas, que las intenciones de sus jerarcas y la finalidad que persigue el catolicismo mundial y en especial el español, por su espíritu troglodítico, es la de continuar siendo un soporte de los mandones, una de las cuatro patas del banco que sostiene la desigualdad imperante, la injusticia social y todas las bajas humanas, como lo han venido haciendo actuando de comparas y de villanos durante el monstruoso régimen del señor Francisco Franco.

**

Es de apreciar que en los medios anárquicos y anarcosindicalistas la continuidad de nuestra militancia en mantener una actitud desligada de todo acto confesional, o sea de franca oposición a cuanto representa la religión católica, apostólica y romana, sea tan firme y persistente hoy como lo fue en los primeros tiempos de nuestra llegada en tierras aztecas. Ello prueba que el ateísmo integral del español, liberado de los prejuicios tradicionales, tiene hondas raíces, ya que es precisamente en la prueba decisiva de la muerte cuando se descubren la firmeza de las convicciones que dicen sustentarse. Entre nosotros muchos individuos se han olvidado de determinadas normas éticas que preconiza el ideal

ácrata como el de perseguir a todo trance el becerro de oro sin reparar en los medios, la indiferencia hacia lo que se llamaron ayer y otras nubes por el estilo, pero en este orden, o sea en el de mantener una posición anticlerical hasta el último momento, apenas ha habido fallas.

Y es que el recuerdo de cómo era, se comportaba y vivía la clerecía española no se olvida fácilmente. En primer lugar han sido intolerantes, groseros y agresivos contra cualquier opinión libre. Además han obrado tradicionalmente de testaferros del despotismo local, provincial y nacional. En las clases humildes, entre los llamados curas de misa y olla, se han reclutado los servidores rastrojos de los mandones lugareños, figurando entre la media docena de zampones locales que comían a dos carrillos, como excelentes depredadores, a cuestras y a cargo de las clases laboriosas. En el mismo orden escalofonario pueden situarse las demás jerarquías eclesiásticas, desde el acólito, pasando por obispos, arzobispos y cardenales, hasta llegar a Paulo VI, el gran voceador del pacifismo, al que juzgamos como una de las principales piezas de la injusticia social que predomina en

la faz de la tierra, y que atribuímos a la obra que vienen haciendo los adláteres adscritos y supeeditados al dominio de la Roma católica.

Recordatorio

La prueba de este sentido de continuidad en la práctica del ateísmo, que concuerda plenamente con el pensamiento anarquista, la ha dado nuestra militancia que ha pasado el Rubicón al efectuar su entierro prescindiendo de todo acto religioso y en cuyo ataúd ha sido colocada la bandera roja y negra, destacando las siglas de la C. N. T. A tal efecto, se pueden citar unos nombres que vienen a ser lo más representativo del movimiento libertario exiliado en tierra azteca. Ellos son: Bruno Lladó, J. Menés, J. Zaragoza, José Jiménez, Mariano Viñuales, Eusebio Carbó, Margarita Gironella, Erminio Alonso, Adelaida de Magriñá, J. Issasi, José Alberola y compañera, José y Teresa Rossell, Progreso Alfarache, Juan Acher «Shum», José Margeli, Rueda Jaime, Libertó Callejas, Pedro Vallina, Libertad Ródenas, Patricio Navarro, Miguel Subirats, José Prego y otros muchos que no acuden a la memoria, a los cuales rendimos nuestro tributo y afecto, ya que su despedida postrera culmina con lo predicado en vida.

Carta simpática

Mar del Plata 21 de junio 1970.

Estimados compañeros. Con esta fecha os mando 2 paquetes con un total de 11 libros de distintos autores en canje por 2 ejemplares de «Umbral» número 100. Tanto mi hermano que es mayor como yo que tengo 11 años, estamos organizando nuestras respectivas bibliotecas y deseáramos que ese número de «Umbral» extraordinario no nos falte en ellas.

También nos hemos suscritos a la Enciclopedia Anarquista, siguiendo el ejemplo de nuestro querido padre que a pesar de no haber tenido la dicha de ir un sólo día al colegio sabe bastante más que mi hermano y yo, con tantos años de colegio. El siempre nos viene diciendo que el mejor amigo y consejero del hombre es el libro, y que si mi hermano y yo queremos poseer cultura e inteligencia tenemos que comprar muchos libros de buenos escritores y leerlos, y sobre todo nos dice que leamos los suyos, que son muchos y muy buenos, cosa que a

veces no hacemos prefiriendo el juego a la lectura, ¡y la televisión!; nos dice que hasta que no cambie el sistema político-social la televisión tendrá por finalidad servir de vehículo de publicidad y corrupción. También deseáramos nos mandéis 2 ejemplares «Sembrando Flores» de Federico Urales; mi padre lo tuvo en distintas oportunidades, pero al prestarlo lo ha perdido sin poderlo conseguir para nosotros nuevamente.

Con saludos para todos los compañeros,

Francisco Sánchez (hijo).

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

Compañero. ¡A S. I. A. con Calendario y todo!

NOTICIAS DEL BRASIL

(Enviadas desde el Uruguay)

«MORTE POR ATACADO». — Con este título el «Jornal do Brasil» del 23-7-70, reinició una campaña contra los crímenes cometidos por las autoridades policíacas. Ya en otras ocasiones éste u otros diarios de Río de Janeiro y de Sao Paulo hicieron campañas semejantes, y el gobierno en todas las veces prometió y promete acabar con los crímenes oficiosos atribuidos a su policía, que actúa de cobertura del ejército puesto que todos los puestos de policía de los principales Estados del país son mandados por oficiales generales del Ejército, siempre escogidos y de la confianza del presidente en colaboración con el alto mando militar, éste afecto a la «Patriótica Defesa da Revolução».

Ahora, como en otras ocasiones, formáronse procesos y se anuncia serán formados, contra los asesinos profesionales, o mejor dicho, contra algunos de los más humildes policías ejecutores, encargados de fusilar, quedando así excluidos los principales responsables de los crímenes. Las actuaciones al respecto serán archivadas y todo quedará como antes.

Ya en el período «revolucionario», en el final del reinado del fallecido Costa e Silva (mariscal, por más señas), la prensa notició el asesinato de Indios, dando con letras garrafales las cantidades de muertos y causantes de las mismas (militares, funcionarios, policías) explicando la suma de crueldades y las «razones» de tales matanzas. Más de un diario saopaulista y carioca divulgaron la formación de comisiones de encuesta para comprobar las denuncias sobre tales crímenes, algunos de éstos practicados con medios científicos, mediante inyecciones de virus provocadores de fiebres mortales en los cuerpos de los indios. Esto se hacía, siempre según la prensa aludida, para apoderarse y luego vender las tierras de los Selvícolas, raza que las ocupaba desde tiempos primitivos. Según cifras aducidas, las muertes causadas a los Selvícolas alcanzaron la suma de dos mil, no sólo por inyecciones, si que también por ametrallamiento en plena selva, y aún por otros medios no menos crueles.

El gobierno, a través de algunos de sus ministros, «apoyaba a los atacados» y así los periódicos publicaban fotografías de indios víctimas, conjuntamente con otras de supuestos protectores oficiales,

añadiendo a ello candentes acusaciones y no menos alarmantes amenazas de castigo contra los inculcados, si bien unos días después el silencio renacía y los criminales profesionales al servicio del capitalismo y del Estado proseguían su carrera de crímenes.

Por otro lado, el gobierno de la «honesta Revolución militar» gasta millones para formar esquemas de «seguridad nacional», formar comisiones de encuesta... y para prender, torturar y matar a los que de alguna forma u otra manifiestan discordancia hacia el régimen instaurado en abril de 1964. Sus «heroicos» oficiales y sargentos auxiliares (policía política), so pretexto de detener y castigar a los «subversivos» invaden los lares de éstos despojándoles de valores de uso personal.

Centenares de ciudadanos languidecen y fallecen en prisiones civiles, hospitales vigilados y cárceles castrenses, y ya se habla de la existencia de campos de concentración. Millares de ciudadanos son expulsados de su región de origen, rechazados o impelidos a quedar en la tierra en condiciones de clandestinidad. Es del dominio público que en las acostumbradas invasiones domiciliarias casi siempre dirigidas por oficiales y sargentos del Ejército, de la Marina y de la Aeronáutica con la colaboración eficaz de la policía, los despojos de valores diversos son acostumbrados y «probatorios» de robo cuando se trata de dinero y alhajas, y de delito político cuando se trata de libros. Sábese que muchos ciudadanos han sido fusilados friamente en las calles, en los calabozos, y que otros han sido torturados hasta el expiro y luego abandonados los cadáveres a la calle en horas negras y silentes para fingir crímenes comunes. Sábese que existen en el Brasil centenares de personas física y mentalmente inutilizadas por las torturas sufridas en las mazmorras policiaco-militares. Alguna vez que otra estos crímenes son notificados por la prensa y alguna radio independiente que ahora han enmudecido debido a la censura previa decretada por el gobierno; censura esa que sólo al gobierno que la ha decretado permite hablar y acusar, al ejemplo de la siguiente «noticia»: «El terrorismo mata a 39 personas y hiere a 183 en el Brasil». Prosiguiendo: «Marzo de 1967. Cuando una bomba explotó en el aeropuerto de Recife en la hora progra-

mada para visitarlo el general Costa e Silva, de visita en las Azores, los terroristas mataron a esas 39 personas e hirieron a las 183, según resultado de una pesquisa hecha por los órganos militares de Seguridad que fue divulgada por el «Jornal do Brasil» (23-7-70).» Esta noticia aparecía en primera página y en la 13 se leía: «Médico pide a latinistas que vayan a sus países a hablar de un Brasil libre.» *Brasília, sucursal*. Más de una vez el presidente de la República solicitó a un grupo de visitantes extranjeros que volviesen a sus países respectivos para decir a sus compatriotas que «en el Brasil no hay restricción en cuanto a libertades».

Esto, si no fuese un insulto a la verdad, a los derechos y a la dignidad de la persona, sería una estafa, una «mentira carioca» como humorísticamente son calificadas algunas falsías en ciertas ciudades del Brasil.

No estamos con estas noticias justificando o concordando con el terrorismo extragubernamental brasileño. Pero nada impide que evidenciamos la «verdad» oficial iniciada por los actuales dirigentes del MAC (Movimiento Anti-Comunista) entrenados por «buenos profesores» al ejemplo del coronel Pina, que principiaron lanzando bombas para crear un ambiente propicio al endurecimiento del régimen instaurado en abril de 1964, en principio menos dictatorial. Esto fue conocido por algunos militares terroristas, de la llamada línea dura, en la cual se incluía al actual vice-presidente de la República, quienes llegaron a sufrir unos días de detención en sus propias residencias por actos contra el gobierno Castelo Branco-Costa e Silva. Tampoco apoyamos o concordamos con los asaltos a los bancos, que han ocurrido a centenares (medicos usados por quienes viven en la clandestinidad, que en desespero de causa descienden a esos extremos, incluidos los secuestros). Mas — preguntamos —: ¿Qué opción ofrece el gobierno a sus opositores? O, ¿qué permite el gobierno de la «Revolución» hacer a quién pierde los derechos políticos: empleo, destino, puestos o patentes militares, cargos y diplomas profesionales, de médicos, periodistas, trabajadores, etc., que no pueden aplicarse para vivir honestamente? ¿Qué ofrece el gobierno de la «Revolución» a los estudiantes discordes con las normas y violencias aplicadas en las Fa-

cultades dónde se les niega derecho a estudiar? A todos, sin excepción, el gobierno y sus auxiliares abocan a un camino: el de la clandestinidad, el de la venganza, el terror, y para subsistir, el del robo.

Tras la dictadura fascista de Getulio Vargas, el Brasil, hasta el fin del gobierno del señor Juscelino, vivió prácticamente sin violencias, pues se permitía una relativa libertad de reunión, de asociación, y libertad total de imprenta, no precisándole al gobierno reprimir por no justificarlo la inexistencia de atentados terroristas como los hay ahora; ni asaltos políticos había y mucho menos secuestros, salvo los consumados por la policía común. Mas, veamos qué clase de buenos ejemplos nos dan actualmente los «hombres de ley» auxiliares del gobierno:

«Encuesta contra policías de Caxias acusados de secuestro y a disposición de la justicia. — Niterói: La delegación de vigilancia del Estado ha presentado a la 2ª Sala Criminal de Caxias las conclusiones de la investigación referente al secuestro de tres comerciantes ocurrido en noviembre del año 1969 en la localidad de Jardim Leal, del que son acusados cuatro policías de la delegación local» («Jornal do Brasil», 28-7-1970.) En cuanto a ésta y a miles de noticias semejantes aparecen en nuestras publicaciones (las de cuño político pasan por la estricta censura), noticias nuestras que se asfixian en el silencio, de manera que todo queda como si nada hubiese pasado. Y el mismo diario citado, el del 21-7-1970, es su primera página presenta a tres jóvenes (Colombo Vieira Souza Junior, Fernando Palha Freire y Jessie Jane) como fracasados secuestradores del avión de Cruzeros do Sul y presos en el Campo de Galeao hace días, para los que un celoso promotor de justicia solicita la pena de muerte; lo cual contrasta flagrantemente con las siguientes noticias: «Atacados y muertos» («Jornal do Brasil», pg. 6 del número correspondiente al 23-2-1970): En el inicio de esta semana el Escuadrón de la Muerte paulista mató a tres bandidos, comprendiéndose, por el cariz del suceso, que fueron puestos ante un pelotón de fusilamiento en la madrugada, apareciendo los cuerpos de las víctimas con numerosas perforaciones. Se trata visiblemente de un acto de venganza

La cosecha de la dictadura

por el asesinato de un investigador. No obstante el autor de este último delito no había sido habido en el momento de la ejecución de los tres, habiendo sido cogido y a su vez fusilado mediante 45 balazos unos días más tarde. Quiere todo ello decir que los tres «bandidos» ejecutados fueron víctimas de un castigo desproporcionado. Incluso basándose en los términos «justicieros» del Escuadrón de la Muerte. Pocos días antes del tri-fusilamiento, otros seis marginados habían caído en una operación pintorescamente denominada Noche de San Valentín.

Los éxitos de los Escuadrones de la Muerte pueden ser medidos por el número de víctimas: en Sao Paulo cerca de 150, y en Río de Janeiro unas 100 muertes misteriosas surgen de sus propios antrós. La facción paulista Los Vengadores Bala de Plata y el grupo carioca de Killing el Justiciero, actúan sin descanso. Este último hace poco abatió a dos personas, una en Aterro y la otra en un suburbio de la capital. Cuerpos de «criminales», naturalmente... Prosigue dicho «Jornal»:

«Los procesos de orden judicial no activan, se arrastran. Parecen parados ante la rapidez con que los jefes de relaciones públicas de los grupos ejecutores empuñan el teléfono para anunciar a la prensa que «mañana es día de matanza». Con todos sus medios (ahora con helicópteros incluso) la policía no consiguió comprobar la sospecha por ella misma sugerida: que los Escuadrones de la Muerte están compuestos por criminales en guerra mutua, aumentando la sospecha de la opinión pública de que los tales Escuadrones están integrados por malos policías que toman a su cargo la misión de administrar justicia como si los tribunales no existieran.»

En otra noticia del mismo diario (pg. 14): «El mayor desafío a la justicia lo descubre el episodio de Fidalzinho, hijo del traficante Horacio Fidalgo, muerto por los escuadrones. Fidalzinho fue fulminado minutos después, tras haber depuesto ante el juez corregidor, escena macabra que tuvo lugar a pocos metros del Forum. Hubo anteriormente un promedio de 150 ejecuciones de marginales en otros distritos. Fue el caso del tiroteo, por ejemplo, en un bar, sostenido entre escuadrones y policías del Departamento de Policía Federal (DPF) iniciado por los primeros y que causaron un herido en los DPF», prosiguiendo el

«Jornal do Brasil» (Río, 24-7-1970): «La opinión pública sube de grado, al fin, porque los Escuadrones de la Muerte que operan en Río y Espíritu Santo, continúan causando víctimas, molestándola que hasta ahora no haya entrado en el Ministerio de la Justicia una sola denuncia formal contra estos matadores por falta de procedimiento, y así el Poder Público «desconoce» formalmente la existencia de tales organizaciones semiclandestinas especializadas (se conoce a dos terroristas metidos en la política activa, añadiremos nosotros) en la «caza de bandidos».

»Por increíble que pueda parecer, ésta es la conclusión a sacar de las noticias recibidas. El gobierno decide, en estos momentos, intervenir en este problema que asusta, aflige y preocupa a los cariocas, paulistas, capixabas y fluminenses, a pesar de la aducción oficial de que ninguna denuncia formal ha sido presentada al poder habilitado para recibirla. Quiere esto decir que la justicia brasileña, impedida por un detalle formulario ignora hace meses un estado de ilegalidad flagrante, una aberración, unos crímenes monstruosos cometidos, entre otras cosas, contra el derecho de defensa de la civilización atribuido al Estado en favor de cualquier ciudadano, se encuentre o no al margen de la ley, aunque sujeto a la misma.

»Ocurre, entretanto, que existen en las Corregidurías de Justicia de Río de Janeiro y Sao Paulo varios procesos contra policías acusados de asesinato de bandidos con manifestaciones de crueldad. indicación, por consiguiente, de que los tales policías pertenecen a los Escuadrones de la Muerte.» Evidentemente, estamos ante un régimen de terror mutuo en el que los que se llaman guardadores del orden son asesinos, esto es, profesores del crimen. Sin querer insistir sobre los crímenes practicados por policías-militares por conveniencia del gobierno contra los discordantes del régimen, podemos añadir que en el mantenimiento de los Escuadrones de la Muerte hay fruto, obra y gracia del gobierno «revolucionario» que se instauró en el país dicentamente para restablecer el Orden y el Progreso, así con mayúsculas. Sin tratar de indagar si entre los centenares de supuestos criminales asesinados por las policías hay un Jean Valjean, podemos garantizar que los tan cruelmente victimados eran gente humana, frutos

maleados por esta sociedad vengativa, deshumanizada y cruel; podemos afirmar que el Brasil vive actualmente sometido a un régimen donde impera el crimen legalizado, contra el delito de opinión motivado por el desajuste social, igual que ocurre en Rusia, Cuba, Portugal y España. Y ello en pleno siglo XX, cuando se pregonaba y alardea la existencia de Comisiones y Asambleas de los Derechos Humanos.

CORRESPONSAL

Corroborando la anterior correspondencia puede leerse en «Le Monde» del 21-8-1970:

NO VOY

— ¡Firme, soldado!

(El soldado permanece como quien no pasa nada). Luego dice:

— ¿Soldado yo? Soldado viene de soldada, de sueldo, de paga. No acepto la paga suya, general de generales, porque viene de la «muerte», del odio, la prepotencia y el crimen; del incendio, la destrucción, el estupro y de la canibalidad, en suma, general...

— ¡Firme, soldado! (Idem de idem).

— ¿Soldado yo?...

— ¡Capitán!

— ¡A su orden, general!

— Loco a la vista. ¡Cuidado!

— Sí, mi general. Soldado...

— ¿Soldado yo? ¡Qué guasa!

— ¿Cómo dice, soldado?

— ¡Pelmazo, capitán!

— Loco del diablo. Firme. (Idem de idem).

— ¿A mi con firmezas tales? No voy a tu parte; la cosecha de patatas me espera allá, tras el valle verde, capitán.

— ¿Qué es lo que dice? ¿Y la patria, nuestro Dios, el Vietnam, Camboya, etc. La demo-liber, en suma. ¿Cómo se quedarían si muchos, muchísimos pensarán igual que usted, soldado? ¡Firme!

— Asquerosos no más son estos verracos. (Idem de idem a la orden insana).

— Soldado: ¡le dije firme! Idem.

— Concha de su tatarabuena, capitán...

— ¿Cómo dice, soldado?

— Digo que si pudiera enviarlos a la propia letrina, lo haría mismitamente.

— Inmoral, degenerado, anti-

«RIO DE JANEIRO, (AP). — El ministro de Justicia, Alfredo Buzaid, tuvo el martes reunión a puerta cerrada con varios responsables de la Seguridad con vistas a acelerar las encuestas sobre el «Escuadrón de la Muerte», organización clandestina compuesta particularmente por policías que ejecutan sumariamente a delincuentes notorios e igualmente a personas sospechosas de actividades subversivas, habiendo causado ya más de 1.200 víctimas a partir de 1968.

»En la región de Sao Paulo el «Escuadrón de la Muerte» ha recientemente abatido a once malhechores para vengar la muerte de un policía muerto en un tiroteo sostenido contra un grupo de los «fuera de ley». Numerosos delincuentes fugados se rinden a la policía «normal» para pedir protección a la justicia...»

patria, anti-dios. No mereces ni el precio de una bala.

— Ni maldita falta que me hace, pues demasiados lanzallamas se lanzan por esas tierras de dios, mi capi. Lo que es yo, maldita la gracia que me hace «abalearse» a su enemigo. ¿En qué mundo vivimos?

— En el mejor de los mundos, soldado.

— Ya, ya.

— ¡Firme, obligo! (Id. de id.).

— Bastante firmeza tengo para sonarme con la banderita patria, milico.

— ¿Qué dice, soldado?

— Que usted es sordo.

— Será usted torturado.

— Como quiera, bizarro.

— Será usted fusilado.

— Como quiera, héroe en ciernes.

— Sus restos serán borrados del seno de la madre tierra.

— Como quiera, Torquemada. Quien no quiere matar, no mata, sigante los eunucos, que lo que es yo, no voy a tu parte.

COSME PAULES

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Columna del emigrado

CARTA DE PUBLICACION ROGADA

Liège 27-6-70.

Señor Director de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Le escribo estas líneas para hacer una denuncia pública, de urgencia. Su periódico lo considero de información general para todos los españoles y principalmente, para los emigrantes. En un acto de generoso impulso, deseo hacer público este problema.

Estos días atrás he estado a visitar a las autoridades consulares de Bruselas, (no quiero decir que he sido mal recibido...) para denunciar esta laguna escandalosa sobre las legislaciones del Seguro de Accidentes de Viajeros y en defensa de los emigrantes.

Allí me dijeron que lo hiciera por escrito y ellos lo transmitirían por vía legal, al Instituto Español de Emigración. Esta respuesta la he considerado de un carácter hostil, de la parte de los representantes consulares, por la gravedad y urgencia de ella misma. El intentar introducir mi demanda dentro del quietismo burocrático tradicional, lo he considerado de una finalidad meramente especulativa, ya que, principalmente, ese quietismo debe ser sacudido por exigencias de un mejor desarrollo económico social, y no hay que olvidar, que todo problema del emigrante, es un problema social y económico.

En estos momentos en que todos nos preparamos (1) con alegría, a ir de vacaciones a nuestra tierra, debemos pensar, que estamos expuestos a un accidente de transportes. En el momento en que pisamos suelo español nos encontramos desamparados de las legislaciones españolas sobre seguro de accidente de viajeros.

El Seguro de Accidentes de Viajeros de España, cuya legalidad vigente fue determinada por el decreto de 3 de marzo de 1967, y el reglamento de 6 de marzo de 1969. El artículo 2º encuadra las incapacidades temporales en cinco grupos, según su gravedad. *Las lesiones determinadas en el referido artículo se indemnizarán con cantidad fija, cualquiera que sea el tiempo que dure su proceso de curación.*

Ahora llegamos al problema; si Vd. es un obrero, que tiene mujer y cuatro hijos, gana por ejemplo 400 frs. belgas diarios, Vd. para ir a España coje un autobús de transportes que vienen de España, o va Vd. en el tren, o aún

más fácil, va en su coche y tiene un accidente con un auto de matrícula española, y es él, responsable del accidente. El accidente ha sido muy grave, ambas piernas fracturadas, fractura del cráneo, fractura de diferentes costillas y perforación del pulmón.

Aquí en Bélgica, los perjuicios sufridos serían calculados, considerando las incapacidades temporales de la siguiente forma, habiendo estado accidentado dos años, y estimando los perjuicios sufridos:

12 meses a 100 % hacen 120.000 francos belgas. 12 meses a 50 % hacen, 60.000 F belgas. Daño material de la incapacidad permanente, sabiendo que el accidentado tiene 35 años, asignación del experto 40 % de incapacidad, 816.000; Daños morales 200.000; Gastos farmacéuticos y medicales, 40.000. Total, 1.136.000 F belgas, que hacen en pesetas, 1.590.400.

En España no se tiene en cuenta los daños morales en asuntos de accidentes.

Otro de los problemas en caso de accidente de transportes, aquí el accidentado sigue protegido por la Mutua, solamente que las cantidades avanzadas por dicha sociedad, al final de la causa las recupera, ya que el accidentado no está cubierto por la Mutua, sino por los seguros de transportes.

Los tribunales españoles, con arreglo a las legislaciones, tienen amplia libertad de señalar las responsabilidades civiles, sin que la fijación de su cuantía sea causa de recurso, lo que equivale a las potestades más omnipotentes de los tribunales españoles pasa fijar el cifra indemnizatoria, la cual será por un accidente de esta gravedad a 300.000 pesetas si llegan, pues hay que tener en cuenta que la indemnización por causa de muerte se cifra en 400.000 pesetas.

Los tribunales españoles no tienen en cuenta los daños materiales que el emigrante ha sufrido, y no quiere darse cuenta, que son de hecho *perjuicios sufridos*, ni tampoco de los daños materiales resultantes de la incapacidad permanente, *que es un valor de derechos.* ¡No!, ante ello, indemnizarán con cantidad fija, cualquiera que sea el tiempo que dure su proceso de curación.

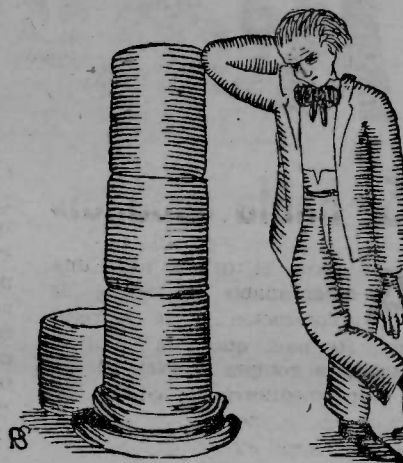
¡Toma 300.000 pesetas y tira tu plan! Mujer, hijos, casa, familia y el porvenir de tus hijos, tirado por tierra. Tú que eres el emi-

grante, tú que eres el que envías las divisas a España, tú eres el explotado, tú eres el desheredado.

En Madrid, cada 48 horas hay un muerto por accidente de circulación. Una nueva línea internacional de autobuses está en trámites desde Oviedo con la ciudad de Zurich (Suiza), donde viven 10.000 emigrantes asturianos. Ante ello me pregunto, ¿han sido informados del peligro a que se exponen? ¡No! Estoy seguro que, a las autoridades consulares no les interesa, el único interés son las divisas. Este año son esperados más de dos millones de turistas alemanes, que harán un gasto de doce mil millones de pesetas. Son informados del peligro que corren, y así hasta contar 20 millones o más.

Los turistas ¡bien venidos sean! pero, ¿y los pobres emigrantes que vienen a ver a su querida tierra, que es de ellos?

Una modificación de los derechos de la legislación de accidentes de transportes de viajeros, debe ser otorgada para los emigrantes. Los derechos de la víctima deben ser igual a los acordados por la legislación del país donde el español ha emigrado.



La comprensión de esta petición pública, por parte de las autoridades competentes, la considero de un valor incalculable; ya que una visión diferente del Poder central español, sería una estafa a escala internacional.

Si alguien piensa que soy enemigo del orden; si quiere sustituir orden con humanismo, si lo soy.

Esperando ver publicadas estas largas líneas, por el bien de los emigrantes, le doy las gracias anticipadas.

Carmelo MARTOS

(1) Esta correspondencia no ha podido aparecer antes debido a las vacaciones. (N.D.L.R.)

Un cuento de Diderot

Un hombre había sido traicionado por sus hijos, por su mujer y por sus amigos; asociados infieles habían trastornado su fortuna y lo habían hundido en la miseria. Penetrado de un odio y de un desprecio profundos hacia la especie humana, abandonó la sociedad y se refugió solo en una caverna. Ahí, los puños arrimados sobre los ojos, y meditando una venganza proporcionada a su resentimiento, decía: «¡Los perversos! ¿Qué haré para castigarlos de sus injusticias y hacerlos tan desgraciados como merecen? ¡Ah! si fuera posible de imaginar... de encapricharlos de una gran quimera a la cual concedieran más importancia que a su propia vida, y sobre la cual no pudieran nunca entenderse...» Al instante se arroja de la caverna gritando: «¡Dios! ¡Dios!...», y eco; sin cuento repiten alrededor suyo: «¡Dios! ¡Dios!». Este nombre tremendo es llevado de un polo a otro polo y en todas partes es escuchado con admiración. Al principio las gentes se prosternaron,

después se levantaron, se interrogaron, disputaron, se irritaron, se anatematizaron, se odiaron, se entredegollaron, y el deseo fatal del misántropo fue cumplido.

Pues tal ha sido en el tiempo pasado, y tal será en el tiempo a venir, la historia de un ser siempre igualmente importante e incomprendible.

(Traducción de JUAN)

Para dar a conocer la C.N.T., la F.A.I. y la Revolución Española

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori Proudhon.

Precio: 3 francos.

De gran interés para la propaganda:

EL LUGAR DE LAS IDEAS LIBERTARIAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a corresponsales,

el Mundo es así y España también

«Se habla español»

A veces, el turismo tiene una desagradable apariencia de colonización y de segregación. He aquí que una empresa extranjera compra un terreno en la costa mediterránea, edifica un hotel más o menos lujoso, y al mismo tiempo monta una agencia de viajes. El resultado es que jamás español alguno pondrá los pies en dicho hotel. Constantemente, las habitaciones estarán reservadas para la empresa que ya se ha procurado segura clientela. En teoría, el hotel en cuestión es un lugar público al que toda persona correcta puede tener acceso. En la práctica, se trata de un enclave extranjero en el territorio nacional. Los propietarios pueden, si lo desean, negar el ingreso no ya en el inmueble, sino en el terreno mismo donde el hotel está situado. Y aunque las leyes del mar permiten el acceso náutico a toda playa, pública o privada, los propietarios de ese hotel echan a cajas destempladas a los que, navegando, se acercan a sus arenas...

Hoteles como ese ya existen en nuestras costas, y se están construyendo más. Diversas circunstancias económicas, han hecho que los mejores parajes del litoral pertenezcan casi todos ellos a extranjeros. Para un español, comprar una finca en la costa, es poco menos que un sueño imposible. Los extranjeros tuvieron ocasión de adquirir a muy buen precio unas tierras que incluso para españoles adinerados resultan ya prohibitivas. Menos mal que la adquisición de terrenos por parte de extranjeros fue limitada a un cierto número de hectáreas. Pero esta limitación vino a destiempo. En la actualidad, pues, casi todo lo mejor del litoral mediterráneo pertenece a personas no españolas, tanto si se trata de fincas particulares como de albergues de turismo.

Esta suerte de colonización turística tiene aún otro aspecto: el idiomático. En muchísimos lugares de la costa, es cada día más frecuente el hecho de que en tiendas, bares y restaurantes..., los empleados se nos dirijan en francés o en inglés, antes de molestarse en averiguar nuestra nacionalidad.

Como también hay españoles rubios, éstos son los que más a menudo serán recibidos en lengua extraña. Lugares hay que son tan preferentemente frecuentados por alemanes o por ingleses, que en tales sitios la presencia de un español sorprende, e incluso no es bien acogida. Ya se sabe que los nativos damos menos propina... E incluso nosotros, los nativos, a veces tenemos dificultades en entendernos con camareros también de importación. Camareros daneses o ingleses exclusivamente venidos para atender a compatriotas suyos, y que al tener que servir a un español se encuentran con problema lingüístico. Tal vez a esto se deba — a esto y a gran sentido del humor... — el hecho que en un establecimiento — pro-

piedad de un hispano — se haya colocado el siguiente letrero: «Se habla español».

Para nosotros, la industria turística fue una improvisación. Al principio, lo que interesaba era la cantidad. ¿No habremos llegado a un momento de la industria turística en la que más, mucho más que la cantidad interese la calidad?... No se trata de cerrar las puertas a ningún visitante, pero sí se trata de que los españoles también lleguemos a tener cómodo acceso a playas, hoteles, aviones, trenes, barcos y carreteras. Más vale menor cantidad de turistas, si son gente de mejor educación y afecto.

Para conseguir buen turismo sólo hay que proponérselo, y respetando la libre iniciativa, estimular hacia la creación de una industria que no se deje fascinar por el beneficio inmediato. Téngase en cuenta que, dentro de poco, las costas del Norte de Africa

serán más atractivas, para el septentrional, que las españolas...

El turismo plantea problemas tanto económicos como sociales, humanos en suma. No por patriotismo, sino por estima al país, hay que procurar que el turismo foráneo redunde en algo positivo, no en cosa promiscua y destructora de belleza y de la misma industria de atracción de forasteros. Entre irónico y enfadado, ese letrero del «Se habla español» es un buen símbolo de afirmación serena de que si bien a nuestro país el turismo le interesa, no hay que dejar que nos destruya precisamente el país. No accedemos a ese seductor colonialismo que paga en moneda fuerte. Ofrecamos lo nuestro, prestémoslo incluso, pero no lo malvendamos. Y el ofrecimiento y el préstamo háganse siempre teniendo en cuenta la propia dignidad.

Enrique Badosa

España.

NECROLOGICAS

EMILIO SOMALO

El día 22 de julio de 1970 falleció en Castellsarrasin el compañero Emilio Somalo, a la edad de 79 años. Pertenecía a la Regional Catalana, Transporte, Sección Chóferes.

Desde muy joven se interesó por las ideas ácratas. En 1936 se encontraba en zona fascista y pudo lograr pasarse para defender a la República como todos los hombres libres. En 1939 pasó a Francia, conociendo en ella los campos de concentración con todos sus sufrimientos y penalidades.

El compañero Somalo ingresó desde su fundación en nuestra Federación Local, habiendo cumplido con sus deberes sindicales y orgánicos hasta el postrer momento de su vida. Era el secretario actual. Su casa fue la de todos, ya que por su bondad hacía muchos servicios solucionando toda clase de problemas, lo mismo franceses que españoles.

Su entierro tuvo lugar el 24 de julio de 1970, cumpliendo lo dispuesto éste fue civil y sin flores ni coronas, resultando muy concurrido de todos los compañeros españoles y franceses de pueblos limítrofes, pues el extinto gozaba de grandes amistades. El secretario departamental dijo unas palabras de condolencia.

Compañero Somalo: los compañeros no te olvidaremos.

Castellsarrasin se asocia al dolor grande que aflige a su compañera y sobrinas.

JOSE REDO

El día 7 de agosto falleció en Castellsarrasin el compañero José Redó, a la edad de 63 años. Pertenecía a la Regional catalana. Desde muy joven abrazó las ideas ácratas.

En 1933 se incorporó a las milicias para luchar contra el fascismo, como todos los hombres de ideas avanzadas.

En 1939 pasó a Francia y en ella por los campos de concentración con toda la secuela de sufrimientos y penalidades. El compañero Redó ingresó desde su fundación a nuestra Federación Local, habiendo cumplido con sus deberes sindicales y orgánicos hasta los últimos momentos de su existencia. Por expresar su voluntad el entierro fue civil, acudiendo numerosos compañeros y amigos españoles, como así franceses.

La F. Local de Castellsarrasin se asocia al dolor que aflige a su querida compañera e hijos.

Z. CARRASQUER

El día 25 de junio de 1970 dejó de existir el que en vida fue el

compañero Carrasquer. Era natural de Bellver de Cinca (Huesca). Tenía 65 años. Después de una larga y penosa enfermedad la Parca nos lo arrebató para siempre en Castelúsarrián (82).

El compañero Z. Carrasquer, que desde joven amaba la C.N.T. y en ella militaba, fue uno de los que en julio de 1936 respondió presente, combatiendo hasta entrar en Francia en 1939. Como la mayoría, sufrió los campos de concentración. Luego consiguió aposentarse en propiedad, cuya casa era de todos en los momentos difíciles. Una vez la liberada Francia se interesó por la organización, o sea la Local de Castellsarrasin, a la que ha asistido hasta su muerte. Al entierro, civil, como así lo deseaba, el féretro fue cubierto con la bandera rojinegra y acompañado por un gran número de españoles y franceses, puesto que Carrasquer gozaba de buenas relaciones en los alrededores.

La F. Local de Castellsarrasin se asocia al dolor de su esposa y demás familia.

Rivera.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

DESDE BENIFATO

Del lobo un pelo

por Tomás de Benifató

CON sangre escribimos y con sangre escribe el obrero la historia de sus reivindicaciones en el trabajo. La vida del obrero es dura. Dura como la argamasa. Nadando dentro de un valle de lágrimas, sube vacilante el calvario de su vida con la pesada cruz a cuestas, sudoroso y desvalido, casi ahogado, muchas veces perdidos los ánimos para seguir adelante; y tiene que hacer de tripa corazón, para continuar la terrible lucha contra la Iglesia, Capital y Estado, tres hienas que se le enfrentan en su camino, para comérselo crudo o triturado y cocido, lo mismo da. Estas tres hienas van de común acuerdo para exprimerte y ahogarte poco a poco, hasta que no quede sangre en tus venas, querido hermano obrero. Unete tú también formando un fuerte muro de contención para hacer frente a la avalancha del maldito trío de aves de rapiña, que no se ve nunca harto de carne y sangre obrera.

La amargura del desheredado, la amargura del que sufre y padece en el seno de su misma madre, y al nacer encuentra la mesa del banquete de la vida rasa, monda y lironda, limpia como una patena, ni siquiera un plato vacío para que produzca en él un pequeño espejismo que acalle los gritos de su pequeño estómago, que ya pide comida. Pero esta maldita sociedad no oye tales gritos, o padece sordera convencional, sigue su marcha de holgorio y derroche.

La vergüenza de una civilización cristiana en pleno siglo XX, que se cuenta que de cada tres seres humanos dos padecen hambre, ya no puede llegar a más, por el triste contraste de que cada día que pasa se van amontonando nuevas y colosales fortunas, producto del hambre, sudor y sangre arrancadas a viva fuerza a la clase obrera por la desalmada burguesía, ayudada por el hisopo y el sable. En estos momentos que vivimos, en estos momentos actuales, si hacemos un pequeño análisis crítico, nos damos cuenta de que la burguesía, en la batalla entablada entre el capital y trabajo, la burguesía lleva las de ganar porque lo tiene todo de su parte, armas, capital y dinero. Pero todas esas armas se estrellarán contra nuestro muro de contención si nosotros, que somos los más nos unimos y lo formamos.

Si aparentemente la burguesía es más fuerte porque tiene armas

y dinero, nosotros somos los más y por consiguiente los más fuertes para vencer en la batalla entre el capital y el trabajo. No disponemos más que de una sola arma, pero la más fuerte: la unión.

Sin la unión no conseguiremos nada. Necesitamos coherencia, que es nuestra fuerza. Desunidos, desperdigados, sueltos como las cabras montesas no adelantamos nada. Cohesión y no confiar en nadie más que en nosotros mismos, que somos los interesados en sacarnos las castañas del fuego para que no se quemem.

Sin nuestro esfuerzo de trabajo no hay nada. Somos los artifices y creadores de todos los productos naturales. Sin el esfuerzo de trabajo manual e intelectual no hay creación, no hay nada. Por lo tanto, a la función trabajo se debe todo lo existente para manutención y recreo del hombre, con el duro contraste de que los creadores de todo, no disponemos de nada, ni siquiera tenemos dónde caernos muertos. Contra esta injusta infamia, debemos reaccionar enérgicamente, para arrancarle al lobo, de grado o por fuerza, lo que es muy nuestro.

Si se para la función trabajo, se para la función creativa, y entra todo en estado de quietud y muerte. Muerte total del género humano, bajo la pena de retroceder a vivir como en los tiempos de la caverna, como en la infancia de la humanidad.

No hay ninguna razón para que el hombre retroceda en pleno siglo XX, cuando el hombre ya ha pisado la Luna. El hombre, acostumbrado a la vida moderna, no podría acostumbrarse a vivir de la forma que vivía en sus tiempos primitivos. Por eso necesita la función trabajo, para crearse y recrearse en toda clase de necesidades que él mismo va abriendo en el curso de su camino de evolución progresiva. Pero necesitamos acabar con la injusticia social, con el desnivel de vida, con la explotación del hombre por el hombre, con la autoridad moral, política y económica; necesitamos que trabajen todos, que desaparezcan toda clase de monopolios, y con ellos la propiedad privada, para que pase, de unas pocas manos que actualmente la poseen, al servicio de la humanidad entera, arrastrando consigo la desaparición de toda clase de zánganos y matuteros, que, hoy en día son los dueños y señores de todo sin crear nada. Todo lo que poseen es pro-

ducto del robo, de grado o por fuerza, amparados por el sable y la astucia.

Nuestra lucha no puede parar un segundo, aunque nuestro camino sea espinoso. No temamos los peligros aunque éstos sean muchos; otros han caído antes que nosotros, y el mundo humano sigue su curso sin inmutarse. La lucha es el pan nuestro de cada día, sin ella no se consigue nada, y nuestra meta es acabar de hecho con una sociedad mal organizada, en otra mejor, donde no exista ni lo «tuyo» ni lo «mío».

Así como Don Quijote sólo topó con la Iglesia, nosotros topamos con todos los estamentos sociales autoritarios, lo que hace que nuestra lucha sea más fuerte y aguda. Pero por dura que sea nuestra batalla contra todos y contra todo, no se nos eriza el pelo, estamos acostumbrados a los reveses se la vida, y los duros trances en nuestro camino nos hacen mella. Si se nos impide luchar a la luz del día, luchamos en la oscuridad, pero seguimos nuestro camino.

Hace 31 años que la infame dictadura franquista nos tiene encerrados en un impase; no obstante, seguimos sin cejar en nuestra lucha, cada día más rejuvenecidos, más duchos, más estrategas y más fuertes; con más ímpetu, y más preparados para la lucha. los exabruptos del carnicero gallego no nos arredran, ya que nuestro temple es de acero. Cada martirio, cada gota de sangre que han derramado seres humanos por el mero hecho de defender un ideal, se transforman en verdaderos revolucionarios, prestos a derrocar al petulante más grande de la historia de España.

A pesar de las barbaridades que ha hecho la dictadura con los dichos «rajas», los anar no se entregan en la batalla, siguen su lucha hasta alcanzar el triunfo.

El régimen implantado en España por Hitler y Mussolini, arrebató a los trabajadores todas las mejoras sociales que había conquistado hasta el año 1936. El triunfo de «Tripitas» el petulante, fue la caída vertical de la Constitución republicana dentro de la cueva de la reacción. Fue el retorno de Fernando VII, el destroz de la libertad y el derecho humanos. La dictadura franquista es la maravillosa reversión de todos los derechos humanos. Se acabó hasta la libertad de respirar. Aquí no hay libertad más que para la petulancia apegada al culo

del «Caudillo», saltarines y danzarines de cuerda; pero vacíos de sentido común. Pero a pesar de la feroz represión contra los trabajadores que piden más pan y más libertad, el descontento sigue su camino y se va hincharo poco a poco, se carga la atmósfera y estallan chispas por los cuatro ámbitos de España, contra la voluntad de don Tripitas, que sigue haciendo de marioneta en el gran Circo español. Ha pasado por Valencia y de aquí va a Barcelona, dos puntos cardinales que no le pueden ver ni las ratas. Lo pasean y enseñan como a un animal raro. Como a un monstruo de feria, con la cara esmirriada y el culo pelado. Es irrisoria su nefasta figura.

Hay un amigo y compañero que me dice que hemos recibido muy bien a tal «camándula», pero no sabe que ha sido un recibimiento forzado, como todo lo que se organiza esta gente de poco más o menos.

Dejaron 20 taxis para el servicio de toda la ciudad, y los demás a recibir a don Tripitas con sus familias, con la condición de que tomarían nota del que no fuese. Con esto está dicho todo.

Chispas

Atravesamos un otoño precoz, anticipado, pegajizo. Caen secas, inútiles, pisables, hojas desprendidas de árboles sin savia, secos, leñosos, torcidos. No hay esperanza para ellos y sus hojas.

— Ojos contra hojas.

— Queda atrás lo enjuto, lo abrojosado, lo pedregoso.

— Silla, lecho y necro para la fatiga, esa anti-idea.

— Pecho al hoy y al mañana.

— Incansablemente.

— Salimos mil, quedamos cien.

Otros repetirán el ciclo hasta el infinito, hasta el Porvenir, que siempre permanece bello y lejano.

— Más allá del ideal hay siempre ideal. Es Mella quien nos lo dijo, para interpretarse e interpretarnos.

— La fuga la previó Alberto Giraldo: Felices vosotros, los débiles...

— Quedemos, con el arado en las manos. Y ahuyentando mosquitos, ¡que caramba!

CHISPERO

COMPANEROS: Acordémonos de los presos y de S. I. A.

COMUNICADOS

AVISO IMPORTANTE. — La C. N. T. de España en el Exilio en su parte radicada en París ha cambiado de domicilio. Tómese nota de su nueva dirección: 33, RUE DES VIGNOLES, PARIS (20).

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Por la presente, invitamos a todos los compañeros y amigos, a la Conferencia que se celebrará el 20 de septiembre en curso, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2 a las diez de la mañana, y como conferenciante el culto compañero Fontaura.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todas sus afiliados y militantes a la reunión que se va a celebrar el día 27 de septiembre, domingo, en el local de Fuerza Obrera a las 9 en punto.

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a la Asamblea General que se celebrará el domingo 27 de septiembre 1970; dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general el domingo 13 de septiembre, a las 9 de la mañana.

F. N. I. F.

Agrupación de París

Entrevista para un asunto de máximo interés el día 13 de septiembre a las 9 y media de la mañana. En el 33, rue des Vignoles.

NOTA

Hago saber a todos los amigos que mantienen relación conmigo que, habiendo marchado a vivir a Marsella, queda anulada mi antigua dirección. La presente es la siguiente: Julián Olmos Mercader, 16, rue Emile Zola, Bt. 4, Mazargues-Plaisance. 13-Marseille (9^a).

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	17 473 50
Paco Francisco, París	5 00
Balkansky, id.	100 00
López Salvador, id.	20 00
Manuel Gracia, id.	15 00
Vázquez Alejo, id.	10 00
Manuel Soto, Vernon	50 00
Genique, Ivry	8 00
Alvarez, Orléans	38 00
Salvador García, Mozan	56 60
Basilio García, Fontainebleau	20 00
Vicente Grau, París	10 00
Suma y sigue	17 811 10

F. L. DE PARIS

Convoca a los compañeros que respetan los acuerdos recaídos en los comicios de la C.N.T., a la Asamblea General para el domingo 13 de septiembre a las 9,30, en el nuevo local social, 33, rue des Vignoles, Paris (20). Metros: Buzenval o Avron.

SUSCRIPCION PRO COMPANEROS ANCIANOS Y ENFERMOS

St-Florintin: José Ramio, 10; *Roanne:* Antonio López, 10; *Canadá:* Fajardo, 25; *Combs-la-Ville:* Casals, 30; *Roanne:* Antonio López (2a vez), 10; *Combs-la-Ville:* Juan Casals (2a vez), 20.

Total: 105,00 Francos.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea el día 13 de septiembre a las 9 y media de la mañana. En el local nuevo.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar en el sitio de costumbre el 13 de septiembre a las 9,30. Dados los asuntos a tratar, se ruega la presencia de todos.

CORREO DE REDACCION

En el transcurso del mes de agosto de este año el compañero Juan Ferrer recibió un su CCP un giro de 70 F. sin indicación ninguna. El compañero que lo envió debe manifestarse y decir a que fin va destinado dicho dinero.

ADMINISTRACION

Para el compañero Gaspar García, de Lepoy (Loire). Pagada prensa hasta final de año. Recibo extraviado involuntariamente por el compañero que la pagó. De ahí no te lo enviara.

MALABARISMO FRANQUISTA

MADRID. — El gobierno ha denegado permiso de residencia en España al exiliado político rumano Simon Octavia, violinista famoso. Se recordará que cinco antidinásticos marroquíes, uno de ellos Mohamed Ajar, condenado a muerte por el tribunal de Rabat, fueron librados a la policía marroquí. En cambio Degrelle, Ante Pavelich, Batista, Trujillo, Perón y otros dictadores fracasados, andan por España como Pedro por su casa.

Actividades en Provenza

Como previamente se había anunciado, el domingo día 23 de agosto tuvo lugar la jira organizada por el Núcleo de Provenza en el lugar denominado «Fontaine Marie-Rose», situado cerca del pueblo de Grans (B-du-Rh.).

No vamos a hablar de la belleza del sitio en que se celebra la jira, ya que son varios años consecutivos los que los compañeros de Provenza acuden a la Fontaine Marie-Rose. En esta ocasión cabe señalar que los elementos naturales estuvieron de parte de los organizadores, pues nos vimos favorecidos por un tiempo magnífico que contribuyó a dar realce a la jira.

Entre los asistentes pudimos notar la presencia de compañeros de las FF. LL. de Arles, Alleins, Charleval, Mollamort, Pelissanne, Salon de Provence, Istres, Miramas, Martigues, Aix-en-Provence, Gardanne-Trets, Sisteron, Greasque, Eyragues, Toulon, St-Henri y Marseille. También encontramos a algunos compañeros de Paris, Toulouse y otros lugares que pasaban sus vacaciones en Provenza y que aprovechaban la ocasión para acudir a la jira. Tampoco faltó el contingente de emigrados económicos, particularmente jóvenes, que acuden a nuestras jiras deseosos de entrar en relación con los refugiados para conocer pormenores de la historia social de España hasta 1939 y que el régimen franquista les ha ocultado cuidadosamente.

Por la mañana los jóvenes dieron rienda suelta a su exuberancia natural, participando en los numerosos juegos que se habían organizado. También pudimos deleitarnos escuchando las canciones representativas de las diferentes regiones españolas interpretadas por varios compañeros y compañeras. Al mismo tiempo pudimos admirar la nueva instalación radiofónica adquirida recientemente por la Comisión de Relaciones y cuyo importe ha sido sufragado por todos los componentes del Núcleo.

Por la tarde, el compañero Cristóbal Parra pronunció una alocución saludando a todos los asistentes en nombre de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza y Comisión de Propaganda de la Zona A. En su peroración, exhortó a todos los presentes para que continúen dando el ejemplo de unión y de seriedad orgánica que caracterizan al Núcleo de Provenza y para que sigan aportando su concurso moral y natural en todas las actividades

desarrolladas por la C. N. T. de España en el exilio.

Hacia el atardecer, al compás de las más variadas composiciones musicales, los amantes de Terpsícore hicieron gala de sus dotes de bailarines, mientras que aquí y allí entre los compañeros más maduros se desarrollaban animadas discusiones sobre diversos temas.

En resumen, fue una buena jornada de sana expansión y de fraternidad libertaria.

CORRESPONSAL.

EL NEGOCIO ES EL NEGOCIO

Reproducimos de un periódico de España:

«A pesar del déficit registrado durante el mes de julio, continúa siendo positivo el comercio de España con los países del Este europeo, según los últimos datos conocidos, facilitados por la Dirección General de Aduanas.

»En los siete primeros meses del año las importaciones han ascendido a 3.264 millones de pesetas, mientras que las exportaciones de España a los países del Este han sumado un total de 4.183 millones de pesetas.

»Las importaciones españolas durante este periodo han provenido de los siguientes países: Albania (por valor de 60.000 pesetas), Alemania del Este (159 millones de pesetas), Bulgaria (338 millones), Hungría (209,9 millones), Polonia (804), Rumania (511), Checoslovaquia (534), URSS (359,5) y Yugoslavia (298,6).

»Por otra parte, las exportaciones españolas han sido con los siguientes destinos: Albania (335 mil pesetas), Alemania del Este (248 millones de pesetas), Bulgaria (247,8 millones), Hungría (501), Polonia (867,9), Rumania (537), Checoslovaquia (497,9), URSS (305,9) y Yugoslavia (978).

»Por tanto, es positivo el comercio español con los siguientes países del Este europeo: Albania (aunque su volumen es prácticamente insignificante), Alemania del Este, Hungría, Polonia, Rumania, Yugoslavia y la URSS.»

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

PANORAMA

Cent ans de République sont passés sur la France. Cela commença le 4 septembre 1870. Six mois plus tard ce fut la Commune. La République entamait la besogne.

Le court espoir de 1848 s'était déjà éteint, l'Internationale naissante s'effondrait. L'ère des Gambetta, Ferry, Thiers, Déroulède, débutait.

Elle dure encore.

La présence de messieurs Pompidou et Chaban-Delmas aux manifestations commémoratives de cet événement est le symbole d'une continuité à peine défendue, et du principe même de cette continuité : la loi du profit maximum. La bourgeoisie française, après Sedan, était obligée de trouver une autre forme de gouvernement qui lui permette de maintenir cette religion patriotique qui l'avait si bien servie. Ce fut la République, mais une République à la romaine, une République de possédants.

Cela fait cent ans que dure cette comédie.

L'enrichissement de marchands de canons pendant les guerres coloniales, de ces marchands de canons et des possesseurs de matières premières vitales pendant les deux dernières guerres, cela fut son essence. Et de nos jours encore cette fière République vend des engins de mort aux gouvernements espagnol, brésilien, grec.

Cela fera cent ans au printemps prochain que fut écrasée la Commune.

Depuis ce jour la lutte entre les deux classes antagonistes n'a pas cessé et n'aura de cesse tant que les descendants moraux des bouchers de 71 ne mordront pas la poussière.

Rien ne viendra troubler la commémoration de la République.

Pourra-t-on, nous, honorer nos morts sans que des troubles se produisent, qui nous seront imputés? Il en a toujours été ainsi avec le peuple. Dès que quelques-uns veulent porter atteinte, ne fut-ce que moralement, à Sainte-Marianne, tous les profiteurs du régime surgissent en hurlant, et poussent à l'hallali la masse bestiale qu'une publicité bien orchestrée intoxique.

Cette année encore nous devons lutter, de toutes nos forces contre l'oppression étatiste, quelle soit le fait du capital ou du communisme autoritaire.

Selon des économistes renommés (et cela depuis la mémorable déculotée du Parti travailliste lors des dernières élections) le prolétariat anglais semble être en proie à la folie. Il nous semblerait plutôt que le Parti ait lancé les Trades-Unions à l'assaut du tout frais pouvoir conservateur. L'opération consiste à faire perdre au capital tout ce que l'aimable gérance « socialiste » avait pu lui procurer comme bénéfice, et de faire entendre à une certaine partie de l'opinion que les ouvriers représentent une certaine force qu'il vaut mieux les domestiquer de l'intérieur que de l'extérieur, ce qui provoquerait nécessairement l'usage de la force, usage de plus en plus déconsidéré dans nos pays civilisés.

Avec un gouvernement travailliste, les grèves ne durent, en principe, jamais. Et si d'aventure cela arrive, un tel gouvernement peut se permettre, puisqu'il est travailliste, donc du côté des ouvriers, donc agissant « nécessairement » dans l'intérêt des ouvriers, et quels que soient leurs actes, ce qu'un gouvernement conservateur ne fait que « contre le prolétariat », pour le capital. Cela s'est vu pendant les deux ou trois grandes grèves qu'a connu ces temps derniers l'Angleterre, particulièrement celle des dockers, avant les élections, qui fut déclarée illégale, et l'utilisation de la troupe envisagée.

Dans le cas contraire, les travaillistes possèdent un atout majeur qui leur permet, par les Trades-Unions interposées, de démolir l'économie du pays. A ce compte, la bourgeoisie anglaise a tout intérêt à accepter le moindre mal, et elle est donc priée d'y penser sérieusement. De toute façon le capital n'y perdra pas grand chose.

Il nous est tout de même permis d'espérer que nos camarades anglais ne resteront pas éternellement les dindons de la farce, et que pris d'une subite crise de lucidité, ils reprendront à leur compte le combat qu'ils mènent pour leurs dirigeants.

A force de vouloir jouer ainsi au bûton et à la carte, les travailleurs anglais risquent bien un jour de se retrouver avec les sabots de l'âne dans le ventre.

..

Georges Séguy : « L'automne sera chaud. »

Le C.N.P.F. : « Ne vous affo-

lez pas, quoi qu'on en dise, le gouvernement, l'automne ne sera pas plus chaud que le printemps. Les négociations prioritaires sont déjà commencées. »

Nous commençons à être habitués à ce genre de monologue à deux où l'Etat sert d'arbitre, ce qui met finalement les organisations syndicales face à deux adversaires. Ils n'ont rien à envier aux bulletins météo. De toutes façons, tant que des Séguy seront les patrons d'une C.G.T. télécommandée par des Marchais, hommes de paille des ombres du Parti Communiste, le capital pourra prospérer le plus tranquillement du monde. Et tant pis pour le pauvre guignol de militant de base qui se laisse manœuvrer comme un voilier. Quelles que soient ses qualités, le barreur est le maître. Comme la pâtée accordée aux bonzes au P.C. est abondante, on peut être assuré que tout soupçon de velléité est absent de

leur esprit. De plus, contrairement à ce qui se passe en Angleterre avec le Parti Travailliste nos chers cousins communistes n'ont guère de possibilités de conquérir le pouvoir, et le pourraient-ils, il est à parier que certains de leurs dirigeants ne le voudraient pas.

Tout cela fait que le risque, ou la chance, de voir éclater des séries de grèves suffisamment sérieuses pour affecter l'économie du pays est pratiquement nul. Du moins elles n'auront pas lieu sous l'impulsion de ces messieurs.

Et cela, d'autant plus que les pays de l'Est font les yeux doux à l'Europe.

Respirez en paix, bourgeois. Le P.C. n'a pas encore changé. Depuis bien longtemps déjà il a adopté comme devise : « Immobilisme et obéissance passive ». Ces braves gens font penser, à l'échelle de la nation, à une chapelle trotskyste voulant noyauter la C.G.T.

Bolchevisme et classe ouvrière

(Suite de la page IV.)

meurs et l'accord des « syndicalistes » officiels complices.

8 heures de prisons par jour en France, en Tchécoslovaquie, en Russie et ailleurs ! Et prenez garde si vous n'arrivez pas à l'heure les adjudants-de-quartier-chefs-de-service vieillissent et les « kamarades » délégués CGT sont là pour moucharder si vous réussissez à

2° UNION REGIONALE

La prochaine réunion de la 2° U. R. aura lieu le dimanche 20 septembre au siège.

Tous les adhérents sont priés d'y assister.

MAXIME

Pour le développement de la C. N. T., participez à la Grande souscription pour la propagande !

La vérité historique

(Suite de la page I.)

par lequel l'humain et donc l'humanité se seront affranchis de la barbare et ultra-millénaire conception de la vie basée sur le commandement et l'obéissance, devenir où, vice-versa, les rapports entre les humains seront libérés de chaque forme d'autorité et d'exploitation de l'homme par l'homme et soient basés sur le

libre accord spontané et réciproque, de façon que le singulier ayant retrouvé sa complète souveraineté individuelle pour que chaque régime social, y compris notre mythique société des libres et égaux aliène plus ou moins fatalement, puisse développer et épancher librement sa propre individualité. »

R. B.

La révolte salvatrice

B.D.I.C

Je rencontrais l'autre jour, un homme, qui au cours des années 1930 fut assis à mon côté sur les bancs de l'école communale. Cet homme, aujourd'hui, est comme on dit, bien assis dans la société et lorsque nous en sommes venus à nous exposer l'un et l'autre nos idées, il me dit : « être révolutionnaire, c'est un passe temps de jeunesse, mais lorsqu'on arrive à l'âge mûr et à plus forte raison lorsqu'on atteint la cinquantaine, il faut être sérieux, ne pas mettre en cause l'autorité de l'Etat et ne pas soutenir ces jeunes qui refusent les vertus sélectives des examens et des concours », et notre homme d'ajouter : « Moi, voistu j'ai choisi la voie du réalisme ! depuis la guerre je suis adhérent du PC et j'espère bien prochainement être candidat au Conseil Général... »

Il avait tout dit. Son rêve, être enfin un élu, pour être une autorité considérée de son village et de son canton.

Cet homme, comme l'a si bien démontré un jour notre vieux camarade Pradier, est un esprit vain. Pour lui seul les honneurs, la compétence et la hiérarchie ont une valeur. Qu'a-t-il fait en un demi siècle de vie, sinon obéir pour être considéré ?

Ce qui est raisonnable, c'est d'aimer la vertu. Et la vertu ce n'est pas l'autorité de l'Etat et la sélection des individus par des examens et des concours.

Il est évident que les hommes ne peuvent pas faire tous le même métier. La sélection naturelle est là pour leur indiquer la voie qu'ils doivent suivre. Pas besoin d'examens ou de concours qui bousculent le bon sens.

On s'étonne en effet que 26.000 étudiants poursuivent des études médicales alors que la carrière

médicale n'offrira guère plus de 8.000 places dans quelques années.

Si tant de jeunes cherchent à s'orienter vers des professions dites libérales c'est que ces emplois offrent en même temps qu'une liberté accrue, des ressources appréciables.

Dans la société actuelle tout est fonction du profit. Et rien ne prouve que parmi les 18.000 étudiants qui resteront sur le carreau il n'y ai pas d'excellents médecins et inversement il y aura dans les 8.000 élus, bon nombre d'incapables qui auront simplement eu la chance de tirer le bon numéro le jour de l'examen.

Mais alors, comment peut se faire la sélection diront les gens qui se veulent sérieux ? Et bien nous l'avons dit, la sélection doit être une chose naturelle qui pourra se faire librement lorsque la question financière n'entrera plus en ligne de compte.

Si beaucoup de jeunes essayent aujourd'hui de s'en sortir par le canal des facultés et des universités, c'est que la vie ouvrière les répugne de plus en plus, parce que le régime de l'obéissance et de la discipline qui est le lot de toutes les usines et entreprises rappelle trop la caserne ou la prison, où l'on doit se plier aux sautes d'humeur de l'adjudant-chef de service.

Il est urgent que règne l'égalité économique et sociale par la suppression de toutes les hiérarchies afin que l'homme ne soit plus condamné à réussir ou à disparaître dans la masse des miséreux, abandonnant toute dignité pour devenir les rouages de la machine capitaliste.

Les grèves et les mouvements de révolte sont devenus une nécessité logique. Ce qui est illogique c'est que les travailleurs et les étudiants acceptent passifs l'état de fait de la société actuelle. La société actuelle est un véritable abus de confiance et une atteinte à la dignité humaine.

Devant cette situation que reste-t-il à l'homme abusé, trahi et brimé ? L'esclave poussé dans ses retranchements est amené à combattre, à contester, à lutter pour défendre sa vie.

Etre révolutionnaire, être anarchiste ce n'est pas un passe temps de jeunesse, mais une nécessité de l'homme vertueux qui de la naissance à la mort aspire à une vie meilleure où l'homme ne sera plus un loup pour l'homme.

Aujourd'hui, seule la révolte est salvatrice.

Raymond BEAULATON

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

BOLCHEVISME ET CLASSE OUVRIERE

Une dépêche de l'AFP du 16-7 nous apprend que le gouvernement Tchécoslovaque a adopté certaines mesures pour « améliorer le fonctionnement du marché et des services ». Il a décidé « au nom de la discipline communiste qui avait pris ses aises depuis le printemps de Prague » de faire respecter les heures de travail. L'heure d'arrivée et de départ des lieux de travail sera contrôlée et ceux qui ne respecteront pas les horaires seront rappelés à l'ordre.

Ainsi le communisme Tchèque s'aligne donc de plus en plus sur le capitalisme russe qui envoie ceux qui arrivent en retard au boulot dans des camps de « rééducation » et s'ils récidivent dans des asiles d'aliénés et sur le capitalisme occidental modèle français qui au nom de la liberté réduit à la famine celui qui ne respecte pas les horaires fixés toujours arbitrairement par les patrons affa-

(Suite page III.)

COMMUNIQUE

Miguel Giménez Igualada, réfugié espagnol résidant au Mexique, auteur de nombreux ouvrages sur l'anarchisme et l'individualisme, vient d'écrire un commentaire fort intéressant sur l'œuvre de Max Stirner,

Nous avons pensé faire de ce livre, petit mais combien opportun à cette heure où les conceptions anarchistes sont à l'ordre du jour, une édition en français.

Quand les difficultés de traduction ont été surmontées, la revue « Ego » s'est chargée d'en faire une édition limitée.

Pour subvenir aux besoins finan-

ciers, nous demandons à tous ceux qui s'intéressent à la philosophie stirnerienne, de nous aider en adressant des fonds à : Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. CCP n° 1 35-148 — La Source, indiquant « Edition Stirner ».

Pour les souscripteurs, le prix de l'exemplaire est établi à 2 F, et à 3 F pour les non souscripteurs.

Nous espérons que notre appel recevra un accueil favorable et que vous nous aiderez à faire connaître parmi vos amis, le but que nous poursuivons.

APPEL

APPEL DE LA REGIONALE S. I. A. DE L'OUEST

Les vacances terminées, l'actualité doit reprendre avec un ardeur sans défaillance, en raison des événements présents et futurs, face aux agissements des gouvernements français et autres. La répression des actions pacifistes, telle celle de la Savoie informant l'opinion de cette région, du régime sévissant en la compagnie disciplinaire de l'armée casernée en ce département, les atteintes à la liberté d'expression, les tracasseries policières dont sont soumis divers camarades de l'Ouest, les arrestations massives en Tchécoslovaquie, les persécutions contre nos amis en Italie, en Espagne nous font un devoir de nous unir, pour coordonner nos protestations,

afin de les rendre plus puissantes. Il dépend donc des libertaires, des syndicalistes dignes de ce nom, de tous ceux adversaires des iniquités sociales que cela soit.

Pour l'Ouest nous demandons à tous, s'ils ne sont pas déjà en liaison avec le secrétariat, d'écrire à Auguste Le Lann, 3, rue Jules Guesde, 20-N, Brest.

La Section SIA de Brest se réunira le dimanche 13 septembre 10 heures, Maison du Peuple, Place de l'Hartelorie, Brest.

Le Directeur de la publication : LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenav-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

17 SPTBRE.
1970
NUMERO 621
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NEGOCIATION...

N. j. L'art, l'action de mener à bonne fin les affaires... Rapports de deux ou de plusieurs Etats qui veulent traiter d'un acte ou d'une affaire. (Petit Larrousse, éd. 1956)

« Nous voulons persévérer dans une action syndicale fondée sur la négociation », déclarait Georges Séguy secrétaire général de la CGT au journal « Le Monde » le 29 août.

Si l'on en croit la définition citée plus haut et le sens qu'on a toujours vu donner en Français à ce mot la négociation est la recherche d'un arrangement à l'amiable entre deux ou plusieurs parties dont aucune n'est en mesure d'imposer sa volonté à l'autre ou aux autres. Or, peut-il en être de même dans notre société d'exploitation en ce qui concerne la politique sociale ?

Qui dit société d'exploitation dit société conflictuelle, société qui implique le combat, la lutte menée par ceux qui ont parfaitement conscience d'être exploités et qui veulent détruire cette société de classe capitaliste. Jusqu'à présent la lutte des exploités n'a connu que des succès éphémères (le plus significatif en Espagne entre 1936 et 1939 où les libertaires catalans surtout ont vraiment instauré une société prolétarienne) et le Mouvement Ouvrier, aujourd'hui encore, n'a réussi à triompher dans aucune partie du monde. Le Mouvement Ouvrier, aujourd'hui encore, est vaincu donc il ne saurait négocier avec son vainqueur. Un vainqueur ne négocie pas : il impose. C'est ce qu'on peut voir tous les jours, c'est ce qu'on peut ressentir, nous producteurs, à chaque moment de notre vie de travail-covée.

Aucune société ne connaîtra jamais ce point d'équilibre où les deux parties capital et travail, technocratie et travailleurs, bourgeoisie et prolétariat se contrebalanceront, s'harmoniseront dans une société sans conflit. Tous ces termes sont antinomiques, ils s'opposent de par leur nature profonde comme l'eau et le feu. Dans cette société harmonique, négociée en quelque sorte, les exploités ne profiteraient plus, ce serait donc la fin de la société capitalis-

ou

REVOLUTION

c'est la totalité, la vie. Nous ne voulons plus obéir servilement à des maîtres qui nous enchaînent, nous voulons vivre ! Nous vou-

lons dirigeant pour imposer sa volonté à la base, qui n'a jamais fondé sa tactique sur la négociation mais sur les luttes pour arra-

te exploiteuse ce que les exploités ne toléreront jamais. Ils défendront leur privilèges jusqu'au bout et par tous les moyens.

Ce que le capital essaie de nous présenter comme une société juste, équilibrée, « socialiste » c'est la société suédoise. (Pompidou à la TV : « Nous voulons faire de la France une Suède avec un peu plus de soleil et moins de solitude. ») Mais ce que nous savons, nous c'est que le travailleur suédois moyennant une sécurité matérielle assurée sa vie durant doit accepter le vide profond de son existence, l'absence de toute possibilité créative, le ravalement de sa personne au rang de machine humaine, sa robotisation complète, son exploitation mieux camouflée. C'est tout cela qui fait qu'en Suède le nombre des suicides est très élevé et non pas la liberté sexuelle.

Actuellement, nous travailleurs, nous savons bien que toute négociation entamée par une quelconque direction syndicale ne peut être en fait qu'un ramassage de miettes, de débris abandonnés par le capital et la technocratie et non pas une discussion d'égal à égal. Car, comme on vient de le voir, le jour où nous, Prolétariat, serions en mesure de traiter d'égal à égal avec les exploités c'est que la Révolution serait pratiquement faite. Nous, Prolétariat, nous nous refusons à « négocier », nous nous refusons les miettes car, comme l'on souligné les camarades italiens, ce que nous revendiquons

longs construire la société sans classes.

Est-ce qu'un esclave a jamais « négocié » avec son maître pour ne recevoir que 20 coups de fouet au lieu de 30 ?

Nous, Prolétariat, nous savons bien que l'émancipation des travailleurs ne sera jamais le fait de « négociations » menées par des directions « ouvrières » à la remorque du capital mais le fruit de la victoire remportée par eux-mêmes organisés en Conseils Ouvriers dans cette lutte à mort qui ne saurait s'achever que par la mort de l'exploitation capitaliste-technocratique-hiérarchique.

Et cela s'est toujours appelé et s'appellera toujours la Révolution.

Et cela la CNT ne l'ignore pas qui ne s'est jamais servi d'un no-

cher quelque chose à la bourgeoisie pour contrecarrer le fonctionnement du système capitaliste et faire avancer la Révolution qu'elle n'a jamais confondu ni avec l'aventurisme, ni avec le révisionnisme.

S'il a parlé d'un « automne chaud », c'est, dit-il, en évoquant des moissons fructueuses pour les travailleurs. Mais on a interprété abusivement mes propos en laissant entendre que la CGT allait déclencher une vague de grèves dès le 1^{er} septembre. » Pour M. Séguy la négociation demeure la base de l'action syndicale.

Commentaire : Qui a laissé entendre que la CGT allait se lancer dans la bagarre ? Un spécialiste (Suite en page 11.)



VOUS DITES ?... 2,82 % !

Négociation ou révolution

(Suite de la page I.)

liste des questions ouvrières bien peu éclairé cependant ou de mauvaise foi. Car comment penser que la CGT cultive encore le goût de l'action au point de prendre sa base au déhotter, les machines à peine remises en route, pour tenter de l'entraîner dans les aventures des grèves-bidons ? Ces doctes bureaucrates ne sont plus depuis belle lurette aventuristes au point de prendre le risque d'essuyer un camouflet comme ceux reçus fin juillet à l'occasion d'un mot d'ordre de grève où la puissante centrale n'a convaincu respectivement que 35 % et 15 % d'ouvriers à quelques jours d'intervalle. La revendication portait sur les coefficients. Revendication juste, bien sûr, que les ouvriers n'ont pas critiqué. Mais la raison qui a motivé leur refus c'est la forme de la grève proposée. Depuis longtemps les grévistes d'une heure ou deux les laissent rêveurs et surtout indifférents.

Non, Messieurs les Bureaucrates maquilleurs, Mai 68 est encore trop vivant dans les mémoires, il faut être sérieux avec la classe ouvrière, on ne la bernera plus avec un hochet de pacotille ! Les travailleurs savent pertinemment que la seule action possible et payante est la grève illimitée donc sauvage, à la base, puisque vous vous opposez désormais à cette forme d'action. Par conséquent les travailleurs, lors de telles grèves, auront toujours maintenant, en plus du patronat-état ou du patronat privé, vos directions dictatoriales à vaincre pour parvenir à leurs fins.

Si ces organes de presse bourgeois ont accredité de tels bruits c'est peut-être qu'ils veulent cautionner aux yeux du prolétariat l'organisation que vous êtes et qui est le plus sûr garant du fonctionnement du système capitaliste.

Aujourd'hui, nous, prolétariat, savons que nos luttes devront désormais englober chaque fois les exploités et ceux qui permettent la continuation de l'exploitation. Comme en Italie, comme dans le Limbourg où même le comité de grève, d'essence gauchiste s'est vu dénoncer comme tentative de récupération que les syndicats traditionnels étaient impuissants à réaliser, comme en Allemagne, même comme en Angleterre, comme ici en mai 68, comme aux U.S.A., comme partout.

La grève, il y a 100 ans, au temps où elle était illégale et fai-

sait jeter ses facteurs en prison, se paraît de la plus grande dignité d'esprit libertaire, vous en avez fait aujourd'hui, vous, bureaucrates, une gueuse grotesque et vénale ridiculement affublée d'oripeaux d'opérette. Nous, prolétariat, nous saurons lui rendre sa dignité perdue... A bon entendeur...

Mais examinons en détail les propos tenus par Séguéy.

Question du « Monde » : « Vous avez constaté, à plusieurs reprises, les aspects positifs des accords signés ces derniers mois avec le CNPF. M. Ceyrac, de son côté, a souligné la vitalité des rapports contractuels qui se nouent au sommet entre les centrales de salariés et l'organisation patronale. Ces accords modifient-ils le climat dans les entreprises au moment où les travailleurs se préparent à reprendre leurs revendications ? »

Commentaire : Les journalistes ne craignent pas de piquer ce potentat d'un syndicat qui se disait jadis révolutionnaire. Qu'est-ce que des « accords avec le patronat » et que « la vitalité des rapports contractuels » pour nous, Prolétariat ? Mais voyons la réaction :

Réponse : « Après de longues années d'intransigeance de la part du CNPF les événements de mai 68 ayant modifié pas mal de choses dans les rapports sociaux, le patronat a accepté de tenir compte des réalités sociales et se prête à des négociations qui ont abouti, sur différentes questions, à des résultats positifs. »

Commentaire : C'est reconnaître que durant de longues années la puissante centrale a vu opposer une fin de non recevoir par le patronat à ses revendications et a ainsi joué le rôle de cantère sur la jambe de bois du Prolétariat et que les « aventuristes » printaniers ont réussi à créer une situation nouvelle où le patronat a dû négocier avec... cette centrale ! De là à conclure que l'action directe paie... car c'est la « base » qui a tiré les marrons du feu que les bureaucraties syndicales dégustent trente mois plus tard.

« Nous voudrions que ces négociations ne traînent pas en longueur sur des questions virtuellement réglées : financement de la formation professionnelle, congé-maternité dans le cadre de la mensualisation et problèmes de l'emploi. »

Commentaire : Allons bon ! De la hâte à présent. Aurait-il lu quelque part que la Révolution

sera la Fête ? La formation professionnelle dispenserait-elle la dose de patience nécessaire pour supporter toute une vie les flics syndicaux, patronaux, la hiérarchie, l'aberration de la division du travail, l'ennui de la production imposée, la fatalité du travail-corré, la banalité douloureuse d'une vie de prolétaire ? Quant au congé-maternité, ce sera aisé puisque certains bien placés pensent qu'une France de 100 millions de têtes de prolos ne serait pas pour rebuter les planificateurs bourgeois. L'emploi n'a jamais posé de problèmes insolubles. A tout chômeur ou sous-payé, c'est-à-dire, encore moins payé que les autres, il reste toujours les CRS et on peut penser qu'il y a là l'avenir en ces temps aventureux.

« Mais il est une question dont nous avons parlé, au fond, à Grenelle : la réduction progressive de la durée hebdomadaire du travail vers 40 heures, et l'abaissement de l'âge de la retraite à 60 ans. »

Commentaire : Nous pensions que les 40 heures ne faisaient plus de doute pour aucun d'entre nous depuis pas mal d'années. Gagnions-nous quelques heures de télé hebdomadaires inattendues ? A 60 ans un mineur ne sera peut-être silicosé qu'à 70 %, un fondeur pas trop cuit, un presseur pas trop dur de la feuille, tout travailleur encore apte à jouir de l'existence quelques années. Quant à Grenelle, le retour n'en fut pas triomphant.

« Il est clair qu'au moment de la rentrée l'exigence de la garantie du pouvoir d'achat par un système d'échelle mobile sera posée avec une force particulière par les organisations syndicales. »

Commentaire : Cette échelle nous permettrait-elle d'accéder au septième ciel ? Ou, tout simplement, sera-t-elle assez équilibrée pour réduire le décalage dans la hausse prix-salaires ?

« Enfin, en matière de droit syndical, outre le respect de la loi, nous insisterons surtout sur deux améliorations : le paiement d'une heure par mois pour assister aux réunions syndicales et l'abaissement de l'âge de l'éligibilité à 18 ans et de celui du droit de vote à 16 ans. »

Commentaire : Cette heure sera celle de la propreté : celle du cerveau. Pour les travailleurs qui assisteront à ces réunions, bien entendu. Pour les autres

peut-être l'emploieront-ils à coller des affiches révolutionnaires sur l'usine. En tous les cas souhaitons-le. A moins qu'ils n'invitent leurs camarades délégués durant leurs heures militantes payées et trinquent avec eux au comptoir. Notre secrétaire, au sujet de la seconde amélioration ignore sans doute la proportion de sympathisants ou militants révolutionnaires chez les moins de 20 ans.

« Nos organisations syndicales ont donc demandé que les échéances d'augmentation de salaires prévues soient avancées dans le temps pour tenir compte de la précipitation de la hausse des prix. »

Commentaire : Vieux problème. Nous sommes bien augmentés par nos exploités mais pas assez souvent, bien sûr. Et cela nos dirigeants omniscients l'ont compris tout de suite, ils savent que nous voulons péter dans la soie pour récompense de nos distractions quotidiennes. Peut-être que cette poutrelle... Mais n'anticipons pas.

« Nous avons l'intention de mettre en évidence que les relations entretenues par le gouvernement avec les organisations syndicales ne sont pas des discussions sérieuses et encore moins des négociations; le gouvernement décide, il informe les organisations syndicales, il consent à écouter leurs opinions, et il applique selon sa volonté. »

Commentaire : Mais oui, M. le secrétaire général, le plus fort, ne négocie pas, pourquoi faire ? Il impose sa volonté, vous le dites vous-même. Et dans le cas qui nous occupe, préoccupe même, le gouvernement, c'est-à-dire la bourgeoisie capitaliste exploitéeuse, n'a pas à craindre de traiter par le mépris les bureaucraties syndicales qui ne représentent rien qu'elles mêmes. Mais il a raison, ou plutôt elle a raison, cette bourgeoisie, de faire le gros dos quand la « base-reine » tremble de colère. Comme ces bourgeois pusillanimes, notre colère à nous, prolétariat, vous fera trembler, bureaucrates, car vous êtes de la même nature qu'eux, vous vous vautre dans vos privilèges acquis sur le dos des travailleurs, vous participez ainsi à l'exploitation que nous, prolétariat, subissons et ressentons comme une humiliation. Sachez-le. Vous serez balayés avec eux, car, comme eux, vous ne représentez plus rien, vous êtes

Négociation ou révolution

désormais en marge du mouvement qui consacrera l'autonomie du prolétariat.

« En ce qui concerne l'évolution des bas salaires j'observe que, depuis notre accord de 1966, nous sommes tout de même parvenus à obtenir des améliorations valablement importantes pour les catégories les plus défavorisées. Il en est résulté un resserrement de l'éventail hiérarchique. Mais notre souci c'est de ne pas désigner le cadre, l'ingénieur ou le technicien comme l'antagoniste du manoeuvre et de l'ouvrier spécialisé. Le rôle de l'organisation syndicale est de défendre les intérêts de tous les salariés ?

Commentaire : Bien sûr, bien sûr, d'autant plus que lorsque les ouvriers commencent à se détourner de l'organisation il faut bien tourner les yeux vers les couches petites bourgeoises qui ont cependant elles aussi leurs syndicats. Cela peut rappeler la tactique du P.C. espagnol dès avant 1936.

« L'exploitation malveillante qui est faite de nos positions, souvent par le système de découpage arbitraire de nos déclarations, nous incite à la circonspection. La C.G.T. s'est toujours fixé comme objectif essentiel la défense des revendications économiques des travailleurs, de leurs intérêts professionnels et moraux. Il est bien connu qu'elle ne se désintéresse pas des problèmes politiques dans la mesure où ils concernent les intérêts des travailleurs, qu'elle intervient pour donner son appréciation ou pour contribuer à l'évaluation vers les objectifs démocratiques qu'elle s'assigne comme toutes les autres forces de gauche. »

Commentaire : Laissons les déclarations dévoyées par un découpage malveillant et ne considérons que les faits.

Il est évident que les « intérêts professionnels et moraux » des travailleurs ne seront définitivement sauvegardés que « lorsque nous aurons perdu le dernier capitaliste avec les tripes du dernier bureaucrate », quand le pouvoir des travailleurs, exprimé par les conseils, rendra tout retour en arrière impossible, quand le spectre de la bureaucratie sera définitivement dissipé par la conscience élevée du prolétariat, quand la classe ouvrière aura réalisé son autonomie, son idéal libertaire, quand, en un mot, nous, prolétariat, aurons fait la révolution.

Bien sûr, la réalisation de notre vieux rêve n'est pas si aisée que cela. Il est beaucoup plus facile de nous en remettre aux bureaucrates que nous avons toujours vu surgir possesseurs de la recette-miracle, remède radical à tous nos maux.

Pour nous, rendre supportable notre condition d'exploités, de bêtes aliénées, d'esclaves affranchis légalement, mais enchaînés à la production pour notre survie, ces bureaucrates ne pensent plus qu'à l'augmentation de la pâtée et à l'embellissement de notre cage. Les barreaux dorés d'une cage exigüe ne sauraient faire oublier à l'aigle son aire. En vérité leur tâche n'est pas herculéenne. Dans une société développée, au seuil de l'abondance, comme la nôtre, le capital n'a pas de peine à nous abandonner les miettes qu'il nous jette. Les choses pourraient aller ainsi encore très longtemps. Mais qu'elle est l'attitude de nos bureaucrates quant au projet révolutionnaire ?

Ils ne se désintéressent pas des problèmes politiques dans la mesure où ils concernent les intérêts des travailleurs... Qu'est-ce pour eux que la politique ? Serait-ce par hasard autre chose que l'intérêt des travailleurs, c'est-à-dire leur émancipation définitive ? La politique se résume, selon nous, à cela : transformer complètement les rapports de la production de la distribution des biens en prenant les moyens de production, changer le mode de la production en supprimant la hiérarchie et la division du travail, bouleverser notre vie dans son intégralité en abolissant les privilèges, c'est-à-dire le salariat, la discrimination sociale, détruire à jamais la société de classes bourgeoise et sa cellule de base, la famille, ainsi que tous les tabous hérités du passé : la sexualité, l'autorité, la religion, toutes les castrations infligés à l'enfant dès le berceau. Pour nous, prolétariat, c'est tout cela la politique. Et cela s'appelle faire la révolution.

Mais ces bureaucrates syndicaux que remettent-ils en question de tout cela ? Ou plutôt qu'est-ce que le parti politique auquel ils sont inféodés remet en cause de tout cela ?

Les objectifs démocratiques qu'ils s'assignent sont connus : dans une période de transition où normalement, eux, notre misère quotidienne veilleraient à notre sécurité à l'aide d'une police et

d'une armée dites populaires peut-être interdiraient sans doute la grève taxée alors d'anti-socialiste et de contre-révolutionnaire, nous enfermeraient accouplés dans univers concentrationnaires pour nous y faire procréer de nouveaux producteurs, disposeraient de la plus-value à leur gré sans oublier leurs poches. Ils nomment cela démocratie avancée.

Nous, prolétariat, nous savons que les périodes de transition où l'Etat doit dépérir et le parti léniniste unique se dissoudre peu à peu les voient, au contraire, l'un conquis par l'autre, unis comme amants en foire, s'arroger les privilèges et maintenir les travailleurs dans un état de sujétion parfois pire que celui qu'ils connaissaient avant cette « révolution ».

Quant à nous, nous pensons que la révolution authentique verra les travailleurs créer leurs organismes autonomes qui géreront la société sans classes à tous les niveaux : celui de la production, de la distribution, de l'habitation, de la défense de la révolution, etc. Cela s'appellera pour nous, prolétariat : démocratie directe.

« ...Nous continuerons à favoriser cette progression et à dénoncer toute entreprise qui viserait à détourner le mécontentement populaire vers une voie sans issue. Je me limiterai à dire qu'actuellement il semble que certaines en-

treprises se dessinent pour endiguer les progrès de l'unité des forces ouvrières démocratiques et préparer une relève réactionnaire. »

Commentaire : Nous y voici. Le voilà brandi le spectre de la réaction du fascisme. « La traîtresse entreprise qui vise », etc..., c'est l'attitude révolutionnaire d'une partie du prolétariat qui tend depuis mai 68 à son autonomie et réagit de plus en plus violemment contre les directions syndicales véreuses. En un mot, c'est le vieux mouvement ouvrier révolutionnaire engourdi un moment par la gangue léniniste qui resurgit plus fort que jamais, plus libertaire que jamais. « Les forces ouvrières démocratiques », c'est à n'en pas douter le Parti Communiste Français représentant patenté de la classe ouvrière, son guide infailible, sa patrie du socialisme. Une fois de plus, nous est évoqué le vieux concept manichéen : l'opposition entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres. Et bien, pour cette fois, nous, prolétariat, nous citerons : « Vive les ténèbres » !

Avant de terminer disons seulement que « notre secrétaire » aurait pu écrire : « ...Il semble que certaines entreprises se dessinent pour précipiter la chute des forces ouvrières démocratiques et préparer une relève révolutionnaire. »

APPEL

APPEL DE LA REGIONALE S. I. A. DE L'OUEST

Les vacances terminées, l'actualité doit reprendre avec une ardeur sans défaillance, en raison des événements présents et futurs, face aux agissements des gouvernements français et autres. La répression des actions pacifistes, telle celle de la Savoie informant l'opinion de cette région, du régime sévissant en la compagnie disciplinaire de l'armée casernée en ce département, les atteintes à la liberté d'expression, les tracasseries policières dont sont soumis divers camarades de l'Ouest, les arrestations massives en Tchécoslovaquie, les persécutions contre nos amis en Italie, en Espagne nous font un devoir de nous unir, pour coordonner nos protestations, afin de les rendre plus puissantes. Il dépend donc des libertaires, des syndicalistes dignes de ce

nom, de tous ceux adversaires des iniquités sociales que cela soit.

Pour l'Ouest nous demandons à tous, s'ils ne sont pas déjà en liaison avec le secrétariat, d'écrire à Auguste Le Lann, 3, rue Jules Guesde, 29-N, Brest.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

«Amant et tyran», H. Ryner 7 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00

Rétrospective sur l'affaire du maintien en préventive à Lyon de Marcel Munch et Michel Raton

La hiérarchie, bête noire de tous les authentiques révolutionnaires de Mai, a la peau dure. Elle aura trouvé une nouvelle jeunesse, depuis 68, dans ces groupuscules qui auraient osé se prétendre tels nonobstant leurs structures bureaucratiques et leur léninisme souvent stalinisant remis au goût du jour mais puant néanmoins la charogne. On en a vu organiser leur monde en « dirigeants », « cadres », « militants », le reste n'étant que la piétaille des « sympathisants », ces derniers bons à tout faire. On en a vu d'autres signer des tracts : la « Direction » de... On en voit, chaque jour, clouer le bec de travailleurs qui ne possèdent pas la « théorie » révolutionnaire. Pauvres cons, poussières d'escaliers de bordels !

L'émoi fut à son comble lorsque deux « dirigeants » ont été incarcérés. Meetings, articles, tracts, assemblées générales, exprimèrent la révolte devant une telle ignominie. Pendant ce temps beaucoup d'émigrés, dans leur bidonville ou dans leur foyer, beaucoup de travailleurs dans les entreprises, après s'être exposés sur les ordres de ces dirigeants, perdaient, sous les coups de la répression, leur emploi ou leur toit. Mais qui s'en souciait ?

Pendant ce temps aussi, et depuis l'automne 68, deux membres de cette piétaille révolutionnaire pourrissaient en préventive à Lyon : Michel Raton, 21 ans et Marcel Munch, 20 ans. Mais bien peu s'en souciaient. C'étaient des « trims », des marginaux quoi, qui non seulement ne possédaient pas la « théorie » mais n'appartenaient à aucune organisation sérieuse.

« Défense Active » cependant a élevé la voix courageusement en mars 70 :

« On aimerait que « D. A. » rétablisse, sur la nature de leur affaire, la vérité historique, remodelée par les thèses de la presse officielle et négligée par les groupuscules trouillards. »

Certains, surtout, aiment à se donner des airs « légaux » qui les placent à la gauche du Parti Communiste, tout contre et qui ne peuvent inspirer que de la répulsion aux révolutionnaires authentiques. Mais cela, nous le savions depuis longtemps.

Citons encore « D. A. » :

« En outre, voici la thèse que tente d'accréditer la presse officielle sur cette affaire : une manifestation pacifique à ses origi-

nes aurait, le 14 mai 68, été dévotée par des « éléments troubles de la société que les organisateurs n'auraient pas su ou pu contrôler. Sous-entendu, si vous voulez, que chaque péripétie de cette journée » aurait été machiavéliquement fomentée par on ne sait quelle pègre gouvernée par d'obscur dessein politiques, comme celui de ridiculiser les bonnes organisations officielles de gauche. Michel Raton et Marcel Munch en auraient été les maîtres d'œuvre ! *Personne n'a intérêt à de telles falsifications que ceux qui désirent farouchement gommer le souvenir du grand espoir qui a saisi aux tripes des milliers de jeunes ce soir-là.*

Or, notre thèse à nous, c'est que personne n'est inculpable en particulier de la mort d'un policier en cours d'émeute. »

Ou alors il faudrait dans un

23 mai 1968, 23 h : L'assemblée générale permanente des étudiants et ouvriers révolutionnaires qui siégeait à la Faculté de Lettres de Lyon sort en cortège de 500 personnes, annonçant sur la rive gauche et dans la presqu'île : « Paris se bat, la radio n'informe plus » ; « De Gaulle, assassin » ; « Nous sommes tous des Juifs allemands » ; « Libérez nos camarades » ; « Solidarité avec Paris » ; « Pouvoir ouvrier » ; « Le pouvoir est dans la rue », etc... 1.500 personnes arrivent devant la préfecture, avec aussi quelques dizaines de taxis et leurs chauffeurs, grossissant spontanément cette manif ; mais les dirigeants de l'AGEEL (UNEF) empêchent l'affrontement en portant une motion au préfet.

24 mai 1968, 14 h. : Départ de la Faculté d'une manif. de 1 000 personnes, étudiants surtout, organisée et encadrée par le « 22 Mars » de Lyon (résultat de la fusion des organisations des jeunes anars, de la JCR et de transfuges du PSU).

19 h : Après avoir tourné dans la ville à l'annonce des événements de Nantes et Paris-gare de Lyon, la manif, alors grosse de plus de 10.000 personnes, composée d'une majorité de très jeunes gens (lycéens, collégiens, apprentis, « trimards »...) et de syndicalistes ouvriers, d'émigrés..., se précipite vers la préfecture aux cris de « Nantes, Paris se battent, Lyon se promène » et « Préfecture, pré-

souci de justice rechercher activement les membres de la police qui se sont rendus coupables en mai d'exactions sur des interpellés, garçons et filles, de brutalités inqualifiables sur n'importe qui dans la rue, jeunes ou vieux, très vieux même, français ou étrangers, de crimes comme à Flins ou à Sochaux.

Citons encore « D. A. » :

« Cette initiative est à compter parmi des dizaines d'autres expériences que tentèrent cette nuit-là les émeutiers pour se rendre maîtres des biens et des terrains dont ils avaient depuis toujours été spoliés. Il y eut aussi l'apprentissage de la reprise et de la redistribution générale des biens, auxquels prirent part au même titre étudiants, adultes « respectables », lycéens et trimards.

Il y eut aussi l'apprentissage de l'étendue de la force physique des

lecture » : une quinzaine de barricades principales, pillage des magasins.. Des « disparus » dans les deux camps, des centaines de blessés, un seul mort officiel cependant : le commissaire Lacroix, heurté par un camion sans conducteur avec une pierre sur l'accélérateur. Dans les 3 mois suivants : 1.500 interpellations, 5 arrêtés, 3 gardés en prison.

24 juin 1968 : Arrestation de Michel Raton, 19 ans et 4e d'une famille de 9 enfants, père ouvrier magasinier ; avait été licencié des fonderies Leleu de Vaise pour absentisme, était chômeur depuis. On avait arrêté avec lui Danuzio, jeune représentant de commerce et Joanin, fils du propriétaire du camion, qui s'étant excusé, furent relâchés quelques jours après.

10 octobre 1968 : Arrestation de Marcel Munch, (20 ans, Allemand), orphelin, licencié des Halles de Lyon en avril 1968. Arrestation en Ardèche de Michel Mougin, 17 ans, tourneur en chômage, sur le point de se marier avec une jeune ouvrière allemande émigrée. Sur sommation, sa fiancée qui l'accompagnait obtempère ; lui, tente de fuir, on lui tire 2 coups de feu ; rattrapé, il met 3 policiers hors de combat. A son arrivée au commissariat Vauban de Lyon, il est molesté et met à mal 4 autres policiers, on l'assomme. Il mettra plusieurs semaines avant de guérir des coups reçus. Ses parents refusent d'honorer la note de frais qu'on leur envoie pour

hommes quand ils s'associent pour arracher à bras tendus ce qu'à l'ordinaire ne peuvent ébranler les bulldozers. *Il est aussi ridicule d'accuser un seul homme, ou deux, d'avoir utilisé la tactique du camion, tant que d'en accuser un seul d'avoir pillé alors que des centaines de bras participaient à la fois à la même tâche dans une sorte de mouvement multiple spontanément coordonné.* »

La carence du Mouvement révolutionnaire s'exprime bien là. Il est des silences plus éloquentes que de beaux discours. Le mouvement se groupuscule de plus en plus et se hiérarchise intensément. Dans un meeting précédant le 27 mai à la Mutualité le slogan « libérons tous les emprisonnés » s'est vu méprisé de l'ensemble de ces « révolutionnaires » de Facultés.

l'hospitalisation des policiers, jugeant le procédé plus que cavalier.

L'instruction : Raton fait des « aveux ». On verra la foi qu'on peut leur porter. Munch et Mougin, eux, sont formels ; ils ont conduit le camion sur le pont Lafayette où le commissaire a été tué, ils ne sont pour rien dans l'accident. A la reconstitution, les policiers, qui croyaient pouvoir reconnaître le « conducteur » du camion, reconnaissent... deux avocats déguisés ! Les photos prises par les services de police sur les lieux ne permettent aucune conclusion.

Par ailleurs l'examen psychologique de M. Raton insiste sur sa personnalité bon enfant, facilement influençable de jeune chef de « trims ». Malgré ces éléments qui auraient fait relâcher dans les 48 heures tout un peu soutenu par son origine sociale ou son groupe politique, les 3 garçons sont gardés en préventive. Seul Mougin est relâché en février 1969, faute de preuves. On l'arrête toutefois à nouveau en avril 1969, sur « nouveau témoignage ».

Comme il était mineur pénal au moment des faits il est utile pour raire juger le procès à huis clos. La chambre d'accusation près de la Cour d'Appel du Rhône reconnaît contre eux le crime de « violence contre le commissaire Lacroix le 24 mai 1968, les dites (Suite page V.)

Aire libre, idea libre

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 17 de Septiembre 1970.

DESDE el derrumbe de las concreciones anarquistas materializadas en España merced a la Revolución de Julio del 39, las fuerzas despóticas han conocido un empuje tal que toda filosofía libertaria o adyacente a ella sufrieron un apagón, tan tremendo, que pareció, durante 25 años, que toda esperanza de libertad era vana. De Hitler a Perón, de Franco a Stalin, el mundo humano parecía correr hacia el ensombrecimiento absoluto. Hitler aducía a Nietzsche, Stalin a Marx, y Perón y Franco aducían a sí mismos. Las barbas de Bakunin producían risa por consigna de dictadores y el acratismo era publicitaria y sistemáticamente ridiculizado... hasta que en 1939 los Aliados se vieron obligados a exhumar del archivo de la Revolución Francesa la trilogía Libertad, Igualdad, Fraternidad, tan cara a Washington, a Proudhon, a Pi y Margall, a Garibaldi, y a tantos otros personajes honra y prez de la Sociedad.

El fascismo, con el comunismo ruso, han llegado a coincidir en el odio a la sociedad libre. Lenin, Trotski y Stalin en la URSS, y Franco en España, exterminaron en lo posible a los anarquistas para matar a la anarquía, esa idea antiestatal que tanto pavor diera a totalitarios y políticos en Ucrania y Petrogrado, y en la Iberia libre de 1936. Al fin, el mundo se ha convencido de que los despotismos, cuyo color no importa, abocan al mundo a la infelicidad y al caos, y, analizada la situación por expertos bien intencionados, aparece el razonamiento inmovible de que el vacío dejado por el nazifascismo derrotado no puede cubrirlo el comunismo letal y despótico del totalitarismo marxista, apareciendo además que a sociedad liberal de anteguerra nuevamente propugnada por demócratas y socialistas políticos, incluso con la adición de modernismos sociales, se evidencia de antemano fracasada.

La posguerra de 1945, que como la de 1918, debía traer la paz definitiva, ha consagrado, igual que en 1918, la «necesidad» del hambre, de las injusticias, de las opresiones, de las guerras contra los pueblos. La gente en ambas si-

tuaciones se hizo matar a docenas de millones, siendo hoy la carrera de los armamentos más enconada que nunca, guardando delantera, en esa peligrosa competencia, la Norteamérica democrática y la URSS comunista. No hay, pues, salvación para la humanidad conducida por el derrotado autoritario - armamentista, y el mundo ya empieza a mirar a la izquierda, por encima de los izquierdistas chillosos y pigmeos, tratando de comprender las ideas libres

emanadas del genio libertario de Proudhon y puestas a tono con la modernidad por Miguel Bakunin, ese coloso de la Revolución y a la vez esperanza de la raza humana frente al deterioro social producido por las ideas erróneas, reaccionarias, de Marx, que tan mal resultado han producido al remozar el principio de auto-

riedad por la consecución del supra-Estado, esa demoníaca ideación que no supieron ni siquiera entrever los zares, los kaisers, los Salazar, los Franco...

En la hora actual la sociedad camina hacia el aire libre, la idea libre, e infelices de los libertarios si a tiempo no lo supiéramos comprender.



ASI ESCRIBIO MAURIAC HACE DOS MESES

PARIS, (OPE). — En «El bloque de notas de François Mauriac» que publicó «Le Figaro Littéraire» en la semana del 29 de julio, pudo leerse lo que sigue:

«Yo mentiría si dijera que no me ha dejado ni frío ni caliente la visita hecha por de Gaulle a Franco. La verdad es que me quedé de una pieza cuando supe la noticia y la tuve por una ofensa. Sin duda, no creo cometer una temeridad si digo que de Gaulle, como siempre, obedeció a la necesidad. Pero yo no puedo dejar de acordarme de mi amigo José Antonio Aguirre, el presidente de la República vasca en el exilio. Tampoco he podido dejar de recordar a los sacerdotes vascos fusilados y a los muertos de Guernica, asesinados por los aviones de Hitler. En realidad, de Gaulle ha obrado en todo de una manera completamente contraria a Franco. Salvó a la República, el gobierno del pueblo y que el pueblo quería, ese gobierno que Franco destruyó. Se levantó desde el primer día contra el poder de Hitler, al paso que Franco se sirvió de él y venció gracias a él. En realidad mereció éste ser ahorcado sin más razón que la mayoría de los condenados de Nuremberg.

Me acuerdo de un almuerzo tenido cuando la Liberación con el presidente Aguirre, cuyas ilusiones yo no compartía. Yo veía con toda claridad qué carta más irremplazable iba a jugar Franco

para los Estados Unidos. Los errores políticos no se pagan siempre en este mundo. Basta para ello el contrapeso de algunos actos y de algunos gestos. Los muertos de Guernica no fueron vengados porque la España franquista se convirtió en una buena pieza del juego político americano. Y el presidente Aguirre murió todo lo desesperado que puede morir un cristiano como él.»

LA MOVILIZACION MILITAR DEL PERSONAL DEL METRO DE MADRID

Sabido es que los empleados del Metro, en su totalidad — unos dos mil — se declararon en huelga por una cuestión relativa a las remuneraciones, el 20 de julio pasado. El Gobierno del general Franco respondió a la huelga con una orden de movilización general de todo el personal del Metro. He aquí lo que «ABC» decía al respecto el 30 de julio:

«A las cuatro y media de la tarde de ayer y bajo la presidencia del jefe del Estado se ha reunido en el Palacio de El Pardo el Consejo de ministros a fin de estudiar la situación planteada por el personal de la Compañía Metropolitana de Madrid, S. A., que cuando se estaba negociando la renovación del convenio colectivo ha abandonado repentinamente el trabajo, paralizando un servicio de utilidad pública. El Consejo ha escuchado los informes de los ministros competentes sobre la gestión de estos hechos, las graves repercusiones de los mismos en la

vida ciudadana y consecuencias que se derivarían a los empleados en caso de que persistieran en su actitud, claramente al margen de los cauces normales previstos por las leyes.

«En aplicación de la ley de 28 de abril de 1969, el Consejo ha acordado promulgar un decreto de movilización militar en todo el personal de la Compañía del Metropolitano de Madrid, que, de no reanudarse el trabajo hoy día 30, entrará inmediatamente en vigor, habiéndose facultado a los ministros del Ejército, Gobernación y Obras públicas para que dicten las normas de desarrollo de tal decreto de movilización en las materias de su respectiva competencia.

«La ley de 28 de abril de 1969 — en aplicación de la cual el Consejo de ministros ha acordado promulgar un decreto de movilización militar de todo el personal de la Compañía Metropolitana de Madrid en el caso de que no se reanude hoy el trabajo — titulada Ley Básica de Movilización Nacional, dispone en su artículo primero que «todos los recursos nacionales, cualesquiera que sea su naturaleza podrán ser movilizados para su empleo en las necesidades de la defensa nacional o cuando situaciones excepcionales lo exijan.» Al tratar a continuación de los aspectos de la movilización nacional, incluye la «movilización humana», para añadir en su artículo segundo que pueden ser objeto de movilización las personas y toda clase de bienes que puedan contribuir a las finalidades indicadas en el artículo primero.»

«LE COMBAT SYNDICALISTE»
Redacción española: 33, rue des
Vignoles, Paris (20).

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

RESPONSABILIDAD ANTE LA INJUSTICIA

POCO, bien poco es lo que puede decirse en la prensa de España acerca de las necesidades, de la grave situación que en lo político, en lo económico, en lo social, vive el país. Señalar males, indicar culpables, es de comprender que no sea tarea fácil. No obstante, existe una especie de conciencia cívica que ha ido empujando, que empuja, pese a las restricciones del régimen. Ya no nos encontramos en la primera etapa del fascismo falangista, cuando teniendo el respaldo de los totalitarismos impuestos por Hitler y Mussolini, se consideraba, como decían los fanáticos del régimen, que la cosa duraría «por los siglos de los siglos». Hoy aquella ofuscación ha quedado bien atrás; hoy no pocos falangistas de primera hora, borrarían con sangre de su cuerpo, si pudieran, la brutalidad, el recuerdo de las infamias que cometieron. Y de entre los intelectuales que rendían pleitesía y pretendían ser abogados del régimen, hoy, los más caracterizados, sabemos que han hecho su *mea culpa* y casi que se presentan como campeones de la democracia.

En diarios de España hemos podido comprobar, de forma más o menos atenuada, en estilo más o menos velado, la reprobación al respecto de los alevosos homicidios policíacos perpetrados recientemente en Granada. Claro que no se ha podido señalar a los más directamente responsables de tal infamia, no se les ha podido decir lo que se merecían a los tipos que, por orillar un trabajo digno, honrado, se prestan a tan innobles actos. Pero sí se ha insistido acerca de que los obreros granadinos defendían sus derechos a la vida. Y nos ha complacido también leer en el diario «Ya» el trabajo de un colaborador manifestando, con sólida argumentación, la responsabilidad que alcanza a todos los «instalados» al consentir, al despreocuparse de un estado injusto que afecta a quienes se desviven trabajando, sin que los sueldos basten a cubrir sus necesidades. Invoca el autor un sentido de responsabilidad colectiva.

He ahí lo fundamental, lo que se ha de propagar, lo que hace falta inculcar a chicos y a grandes: el sentido de responsabilidad ante las injusticias. Callar, enco-

gerse de hombros ante el mal, es hacerse cómplice de él. Es un elemental principio de dignidad humana el rebelarse contra toda arbitrariedad, ya se manifieste en un lugar o bien en otro. La degradación del individuo queda patentizada ante la indiferencia, la insensibilidad ante las desdichas ajenas, originadas por la tiranía, por las arbitrariedades gubernamentales.

LOS ANARQUISTAS DEL LIVING THEATRE

Seguramente, como lo hacían antes de haber pasado cuatro años actuando en la mayor parte de países de Europa, la simpática «troupe» comunitaria de artistas componentes del Living Theatre deben recorrer las ciudades de los Estados Unidos, representando obras basadas en una original característica de crítica social. Recuerdo de su estancia en Europa lo es el volumen que, a cargo de Editions Pierre Belfond, de París, fue publicado el año pasado con el título: «Entretiens avec le Living Theatre», ordenadas las entrevistas que contiene el libro, por Jean-Jacques Lebel.

No son ellos el solo grupo teatral con pretensión de hacer teatro revolucionario, con pretensión a clavar el impacto de la duda, de la inquietud inconformista en la mente del espectador, parte integrante de la prosaica «sociedad de consumo» de nuestros días. En Suecia, en Alemania, en Inglaterra, en Estados Unidos, en el Brasil, al igual que en otros países, ha habido y hay compañías teatrales, con elementos de talento, poniendo en escena obras de un teatro social a tono con el mundo en que vivimos. Por supuesto, varían las tendencias en el ángulo de la crítica. Hay la corriente de tono comunista, las de un socialismo flojo, aguado, y las que, como los integrantes del Living Theatre se consideran anarquistas.

Pregunta el autor del libro a uno de los animadores del Living: «Entonces, según tu punto de vista, hay que abandonar no solamente el sistema estatal, el sistema económico capitalista, sino también el sistema de las relaciones humanas, sexuales, que rige actualmente». Y el aludido responde:

«Exactamente. Sabemos ahora que no podemos desembarazarnos de las enfermedades del capitalis-

mo sin desembarazarnos del dinero. No podemos desembarazarnos del dinero sin transformar la psicología de las relaciones humanas. No se puede transformar la psicología ni las relaciones sociales sin transformar o liberar la sexualidad. No se puede realizar una revolución en un aspecto solamente. Ello no puede por menos que conducir al fracaso. El vivir humano alcanza diversos matices. La revolución debe hacer frente simultáneamente a todos ellos. No podemos seguir con el mismo sistema de educación si queremos destruir el principio de autoridad. No podemos continuar con el mismo sistema familiar, fundado sobre el principio de autoridad, si queremos abolir el Estado (del que la familia es un reflejo). Hay que transformar la estructura de la sociedad e inventar otra.»

Naturistas, vegetarianos, desnudistas, pacifistas, negros y blancos, norteamericanos, alemanes, ingleses, el grupo teatral constituye una familia compuesta de unas treinta y cinco personas. Hermanados los sueldos, las costumbres, fraterna la convivencia. Teatro de escándalo el suyo, en muchos casos, al burlarse de leyes y autoridades, al burlarse del *burguesismo* del público, al interpretar escenas de ballet, casi totalmente desnudos, al demostrar el desprecio al dinero, quemando billetes auténticos en algunas de las piezas teatrales, al improvisar escenas de teatro en calles o plazas, al aire libre. Escándalo cuando en el Festival de Aviñón, rehusaron amoldarse a las conveniencias de los organismos oficiales, difundiendo un cartel en los términos siguientes: «Nosotros abandonamos el Festival porque es tiempo ya de rehusar el servir a los que quieren que el conocimiento y el poder del arte pertenezcan solamente a los que pueden pagar. Son los que desean mantener al pueblo en el oscurantismo; los que trabajan para que el poder quede en manos de las élites. Los que desean controlar la vida del artista y de los demás hombres. ¡Para nosotros también la lucha continúa!»

Hay en el libro citado diálogos interesantes, por lo que incitan a la reflexión. Así uno de los miembros del grupo aduce: «Es bien difícil de prever una sociedad sin coacciones exteriores, en donde cada uno tomaría las decisiones

según su deseo, según la lógica de sus necesidades reales, sin ser esclavo del provecho.» Y otro compañero responde:

«Es a causa de ello que muchas gentes tienen miedo del anarquismo. Consideran que tienen necesidad de ser dirigidos. Creen ser incapaces de decidir el rumbo de su propia conducta. Quizás, inconscientemente tengan miedo de lo que desean: la libertad. Incluso hay quienes buscan combatir y rehusar su propio deseo de libertad.»

Sabemos que el teatro social, prodigado en el ambiente popular, ha tenido mucha aceptación dentro del ambiente libertario. Basta recordar a este respecto obras como: «Los malos pastores», «El pan de piedra», «El Sol de la humanidad», «La muerte del tirano», «La libertad caída» y tantas otras que hacían las delicias de un público que vivía no poco de lo que se reflejaba en la escena. Quizás algunas veces se explotaban los recursos truculentos, las situaciones pueriles, pero en su conjunto el teatro social de entonces cumplía una misión. Quienes, como los integrantes del Living Theatre, combaten los prejuicios sociales, consideran que la misión de educar la sensibilidad, de despertar conciencias, de exaltar la dignidad humana, no ha terminado.

UNA ACTITUD DEL ESCRITOR F. MAURIAC

Del recién fallecido Francis Mauriac nos complació particularmente su novela «Thérèse Desqueyroux», leída hace ya ocho años, probablemente la mejor de sus obras literarias. No compartimos sus creencias religiosas, ni nos complacía alguna de sus amistades hacia las que mantenía un aire casi reverencial. Pero en tanto que crítico de valores literarios, como Gide, percibía de un modo certero, separando lo bueno de lo deleznable. En una de las importantes Rencontres Internationales de Genève, la correspondiente al año 1953, el tema en discusión era «La angustia del tiempo presente y los deberes del espíritu». Entre los diversos participantes estuvo también Mauriac, quien dio una conferencia a la que puso por título: «Victoria de la angustia». En ella buscó demostrar que el deber del escritor y del pensador, en nuestros días, es incitar en el ser humano la propensión a la angustia, como incitante de la reflexión ante la vida. Dijo haber contribuido a ello.

Aqui y ahora

Nueva ordenación conflictiva

por Juan Español

AL decir «conflictivo» me estoy metiendo de hoz y coze en la metafórica fraseología franquista. Así se dice conflicto en lugar de huelga, productor en lugar de trabajador, relación laboral en vez de relación de trabajo, etc. Aunque la semántica no ofrezca variaciones apreciables en el parangón, se ve claramente un inútil empeño en despojar a los segundos términos de su carga social y proletaria transmitida a través de largos años de enfrentamiento con el capitalismo. No obstante, la elección de la palabra «conflicto» como sustitutiva de «huelga», no ha sido muy feliz que digamos. Hubiera hecho mejor papel la de «dificultad», y entonces podría hablarse de dificultad laboral. Un conflicto es algo más serio por su incertidumbre. Por ejemplo, Tierno Galván, que es un socialista a la acuarela, pero muy culto, nos dice que una dificultad es un obstáculo con una solución determinada. En cambio, un conflicto es un obstáculo cuya solución está indeterminada y ante el cual, la actitud del que tiene que resolverlo viene condicionada, a priori, por la duda o al menos por la vacilación. Una puerta cerrada es una dificultad que se resuelve abriéndola o descerrajándola, pero tal dificultad se torna en conflicto si tras esa puerta está una mujer que nos engaña o un peligro que desconocemos. Voilà. Pero para el franquismo, que posee unos «magníficos» sindicatos, que es un Estado de Derecho, que tiene unas ordenaciones jurídicas, sociales y políticas que son la envidia del mundo y que, en fin, ha descubierto el Mediterráneo en el arte de gobernar a los pueblos, no debiera haber conflictos y si tan sólo dificultades, es decir, todo aquello que se relaciona con problemas «determinados» y «previstos» y cuya solución no admite ambigüedades. Es posible que el franquismo haya entendido y tenido en cuenta, sin embargo, esta sutileza discriminatoria de Tierno Galván; pero quizá le pareció poco político simplificar hasta tal extremo un hecho y una realidad tan complejos como son los del mundo del trabajo y la sociología. Hubiera sido como dejarse coger los dedos tontamente en la gratitud de las teorías. Ciertamente es que quiso desterrar la palabra «huelga» por peligrosa y sugerente, mas a la recién acuñada de «conflicto» no le ha negado su complejidad, similar a la de su ante-

cesora. Y no se la ha negado porque, precisamente, quiere hacer ver que es capaz de resolverla a pesar de todo, cosa que no le sucede al resto de esas pobrecitas naciones del mundo. Y si eliminó la huelga de las páginas del derecho legal, desea demostrar que también puede hacerlo en la realidad viviente del trabajo. La madre del cordero está en cómo el franquismo da solución a sus «conflictos laborales».

Filosofemos un poco. Los problemas o conflictos; en cuanto tales, no lo son sino en vistas de su solución. Plantearlos significa desde ya optar seriamente por su resolución. Estas pueden ser varias o también pueden ser únicas. Pero en cualquier caso deben atenderse a unos principios universalmente reconocidos como morales, éticos y justos, valores todos éstos que tipifican esencialmente nuestra consición de humanos, la misma que los problemas matemáticos exigen deducciones lógicas inflexibles. Echar mano, pues, de expedientes drásticos, es tirar por la calle de en medio y no reconocer el problema como tal, y por consiguiente, renunciar de antemano deliberadamente a su solución racional y justa. En el caso del ejemplo citado, se empezará por derribar la puerta, que es la dificultad, pero ¿qué haremos con la mujer que nos traiciona en la habitación y la que nos plantea el conflicto? ¿Habrá que lapidarla como en los tiempos bíblicos? ¿Cortaremos las manos a su amante o haremos ambas cosas? Para un creyente actual ninguna de las dos cosas deben ser admisibles, por cuanto Cristo perdonó a la adúltera, y en general, ordenó perdonar los pecados e incluso a los enemigos. Tampoco deben serlo para una mente simplemente racional ya que el problema subsiste y nada se ha solucionado; quiero decir que si lo que se pretendía era erradicar el adulterio, estamos como al principio, pues se ha castigado el hecho, pero no se ha atacado el origen del fenómeno. Si se investigase a fondo se vería que el adulterio es una consecuencia del mal planteamiento de la sociedad actual, y que su inclusión en el Código penal obedece, además de andarse por las ramas, a una falsa y decrepita valoración de lo que debe ser la relación entre los dos sexos.

El Estado franquista, que se manifiesta confesionalmente católico, apostólico y romano, piso-

teando descaradamente esa confesionalidad y siguiendo el simi social de las circunstancias actuales, empieza por lapidar a la adúltera. El Estado franquista, que le gusta enarbolar lábaros como los de justicia, ética, equidad y sentido humano, desarticula a sangre y fuego los problemas laborales que los trabajadores presentan, con el inaudito y contradictorio argumento de que no está dispuesto a permitir cualquier clase de violencia, ni que la paz se vea alterada en virtud de la acción de «elementos extraños» que sólo desean pescar en aguas turbias. El Estado franquista, que desde el principio se definió como una concepción unitaria y totalizante en todas las manifestaciones de la nación, erigiéndose en monopolizador absoluto en las relaciones y regulaciones de la política, de la economía y del trabajo como cualquier Estado corporativo fascista, que desea hacer real la utopía que consiste en la amistosa convivencia de obreros y patronos bajo su atenta, drástica e inflexible vigilancia en favor de los segundos, que considera punitiva e ilegal la libertad de asociación obrera, que ni siquiera permite la libre contratación y discusión entre trabajadores y empresarios, que se pone por monterá la flagrante contradicción entre capital y trabajo, el Estado franquista, digo, el pasado mes de mayo, se ha visto en la precisión de decretar nuevas normas con relación a los conflictos colectivos «para dar el sentido dinámico que exige su propia naturaleza, dar máxima agilidad y flexibilidad a los procedimientos y acentuar la intervención de los interesados a través de sus representantes sindicales». Posteriormente a este decreto, ya hemos visto la «agilidad y flexibilidad de procedimientos» en la huelga de la construcción granadina y en otras muchas no tan cruentas como la citada. Continúa diciendo el ucuse que sus propósitos «tienden a que las relaciones de trabajo se desenvuelvan por cauces propios, incluso en situaciones de anormalidad laboral, conciliando las exigencias de la buena marcha de la producción con la libertad de las partes para hacer valer sus legítimos derechos y aspiraciones.»

El texto del decreto es un acabado modelo de ambigüedad, tan abstruso, complejo y falto de claridad, que no lo entiende ni el padre que lo engendró. Está hecho por los maestros de la burocracia y la tecnología, lleno de recove-

cos y trampas expresamente concebidas para que en ellos caigan los trabajadores legalmente, pero eso sí, con toda normalidad, sin alteración del orden, dentro de la más inefable paz. Una prueba de la «claridad» de este decreto, arquetipo sibilino de lo que no debe ser cualquier exposición jurídica y sociológica, lo tenemos en el hilarante sucedido que cito a continuación: En un reciente coloquio sobre el decreto mantenido por especialistas, era totalmente opuesta la interpretación que daban al mismo un magistrado de trabajo, un abogado y un funcionario del ministerio de Trabajo. ¿Hay quien dé más?

Sin embargo, en las citas que he hecho más arriba, y que son una breve síntesis del «espíritu» del decreto, puede verse con toda claridad que la ley ignora por completo al trabajador y que todo sigue como antes. Dice que las relaciones laborales se desarrollarán «por cauces propios». ¿Y qué cauces son esos? «Se conciliarán las exigencias de la buena marcha de la producción con la libertad de las partes para hacer valer sus derechos». Esto quiere decir que si no hay producción, irán los obreros a la calle; que si hay huelga, también irán a la calle, y con un par de tiros si se revuelven. La única parte que hace valer sus derechos, ya sabemos cuál es: la de los empresarios.

He ahí por qué y cómo el franquismo se atreve a solucionar el grave y viejo conflicto entre capital y trabajo, hasta ahora dentro de un perfecto orden, con algún que otro muerto reciente. Pero eso no tiene importancia. Vendrán muchos más que harán el desastre habitual. Mas la cosa empeorará. Y entonces ¿qué baza jugará el franquismo?

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. Adquirirlo y estudiarlo.

Exodo africano

IV

SE está leyendo por las barracas el segundo número de «Exilio», que supongo será la primera publicación periódica de nuestro incipiente exilio. Y no es que nos falte lectura, ya que cada día nos llegan los diarios de Argel y Orán, que pasan por casi todas o todas las barracas del campo. Pero «Exilio» es nuestro, nacé y se hace en un lugar del Campo Morand. Tirada: seis ejemplares, uno por barrio. Enteramente caligrafiado, con dibujos y acuarelas de Tolosa. Han sido jóvenes de la FIJL reunidos en una barraca del barrio A, la de la escuela, quienes decidieron la realización escrita, entre otras actividades. Son doce o trece compañeros ocupados en caligrafiar noticias, artículos y comentarios, esmerándose en la letra.

En la barraca escogida se creó la escuela. Se construyó la mesa, y los bancos, y la pizarra y encontramos tiza, y aparecieron cuadernos para los alumnos.

Cursos de español, de inglés, de francés, sobre todo, en las horas de la mañana y de la tarde.

Habia escuelas, es verdad, en casi todos los barrios, pero una sola subsistió, en la constancia de la labor de los improvisados maestros, como en la de la asistencia de alumnos. Porque hay cierta fiebre en algunos, minoría verdaderamente ridícula, en aprender el francés. La inmensa mayoría, aun espera la carta que llegue de Francia, con las esperadas listas de viajeros hacia México.

En esa mayoría la ilusión sigue puesta en la pronta salida de estos lugares. Y como no faltan las cartas escritas por X, B o Z, de los organismos de ayuda a la emigración, de personajes y personajes, de líderes y otros mandantes de nuestra guerra haciendo promesas, dando seguridades, esa esperanza se alimenta cada día, en quienes solo quieren ver en esta situación de hoy una corta provisionalidad.

Se han constituido incluso listas de evacuación, con un sentido de prioridad que da lugar a violentas discusiones por saber quien es más y quien menos responsable, quien tiene más derechos adquiridos o quien corre mayor riesgo cara a España. Seguro estoy de que no faltarán en esas listas quienes se atribuyeron gratuitamente hechos o responsabilidades inventadas.

Oasis de calma serena en esa tormenta de envidias, de deseos encontrados, de ilusiones, nuestro



grupo de jóvenes libertarios ha emprendido una labor eficiente de preparación, instrucción, de charlas y libres discusiones, de examen de problemas que se presentaron a lo largo de nuestra guerra, de lectura de la correspondencia mantenida con otros compañeros de otros campos, mantenimiento primario de una vertebración que quizá nos permita evitar la disgregación, la degradación de un exilio. Recuerdo a ese propósito, una conversación sostenida con un viejo compañero, periodista, maestro en la pluma, escocido ya por otros de tierras.

Eran los últimos días de nuestra guerra. Iba a salir en uno de los barcos a este fin destinados y decíame en aquel entonces que las emigraciones políticas se erosionan rápidamente por la acción del tiempo. Consideraba que la persistencia de una emigración política, lejos de España, en Méjico o más cerca, en Europa, no resistiría más allá de diez años. De no producirse un cambio político que permitiese el retorno activo de los emigrados est maba que la disgregación se haría por la reintegración individual y silenciosa de una parte, la integración de la otra parte a las actividades y vida del país de adopción.

¿Cuánto va a durar este éxodo en el que hasta ahora no vimos una sola voz solidaria en el concierto mundial? Todos los países, excepción hecha de uno o dos, se han precipitado a dar a los capitanes victoriosos, «faraoneados» por Franco, la legalidad social y política que da el derecho de la sangre derramada.

Y aunque el panorama del mundo aparece amenazante por la actitud criminal de la coalición fascista europea, hemos sacado la conclusión en una de las discusiones habida en el seno del grupo, de que las democracias no desean enfrentarse con el fascismo. Y que tampoco la URSS se interesa demasiado en un cambio del difícil equilibrio europeo. Todos han concedido demasiado a Hitler, como concedieron a Mussolini en Etiopía, como han consentido su descarada intervención en nues-

tro pueblo para hacer frente ahora.

Sin embargo las amenazas de conflicto existen. Ese conflicto que quizá diera una posibilidad a nuestro pueblo de alzar la cabeza.

Corto pues, o largo el exilio, aquí o en otros lugares, un objetivo es primordial: mantener el contacto, hacer viva la solidaridad, no perder la relación con otros lugares del destierro.

Por más que en una de las charlas vespertinas, en la barraca del grupo, se hizo ver a los asistentes la dificultad de una evacuación masiva hacia América, (señalando que somos más de medio millón de hombres los que salimos de España), quisieron algunos que los argumentos forjados por su fantasía sobre la selección que representa la emigración en Africa, fueran realidades. Autoselección diríamos, de escuchar a unos y otros cantando loas a su propia acción en los corros y corrillos que en el campo se forman, tomando el sol africano, paseando entre las barracas o en el descampado que hace Foro, entre las barracas y el terreno de deportes.

Es uno de los tantos aspectos de la monótona vida de un campo de concentración; de reposo obligado, de forzada inactividad.

En el lavadero, como en la enfermería, en la barraca del barbero, en el campo o en las duchas, el motivo de conversación es casi siempre el mismo: recuerdo de horas que fueron, esperanzas de un imaginario mañana, México... las evacuaciones... todo entremezclado con los comentarios naturales de la situación política mundial y de su evolución hacia la guerra.

Tan solo los comunistas no hablan de México. Sus esperanzas están puestas en Rusia. Al parecer, algunos militantes del Partido van a salir, están saliendo desde hace varias semanas, del campo, rumbo a la «patria del proletariado».

Entretanto, ahí, en el barrio A, una docena de «chavales» y otros que ya no lo son, inclinados sobre la mesa de la barraca, esmerándose en la escritura, copian

«EL GRUPO»

los textos por otros preparados. Es el número 3 de «Exilio» que se encuentra ya en elaboración.

Habrà una poesía alusiva al senegalés de guardia con un dibujo bien estilizado y limpio de Tolosa. Una recopilación de noticias... algún que otro artículo. Y cuando uno de los «escribas» termina, cede su plaza a otro que espera. No han faltado, ni voluntades, ni colaboraciones. Así somos. Hoy, habrá que terminar pronto. Esta noche la barraca estará ocupada.

Un viejo maestro al que algunos han dado en llamar cariñosamente «Gulf Stream» a causa de una conferencia que dio sobre esta corriente marina, va a darnos otra sobre regiones, climas y poblaciones españolas.

Seguro que, como de costumbre, el local se llenará. Hay hombres para todo en este campo. Somos más de tres mil. Y aunque la sala se llene, ¿qué representa el medio centenar de asistentes en el conjunto «morandescos»?

Hay quien se interesa en aprender, pero es una minoría reducida, más que reducida. Y pensar que nos creemos una selección.

Si somos cincuenta, otros tantos serán los que se reunirán alrededor de la consabida partida de «loto» donde jugarse los pocos «cuartos» que se tienen o algunos cigarrillos. Porque hay dinero en el campo. Giros de afuera. Ventas de efectos al judío que se coloca del otro lado de las alambradas, y quien sabe por qué otros medios.

Y el explotador de la partida o partidas diarias de lotería, se ha hecho célebre en el campo. Su lugar de acción, es centro de atracción para cuantos no saben como matar el permanente tedio de una existencia a la que se ha quitado el objetivo, quizá porque nunca existiera un objetivo anclado de verdad.

Todo ello nos viene a replantear esta supuesta «selección» de los que a tierras africanas vinimos.

Entre los múltiples tipos de personajes que una literatura picaresca de nuestra existencia no habría de dejar sin señalar en aguafuertes de subido tono, hay desde el que vive aislado, autodidacta soberbio que parece vivir al margen de la situación, perfeccionándose en sus estudios, hasta el que arrastra la humillación del encierro aumentada con la de la servidumbre que aceptara, al ponerse al servicio del personal de la administración como simples domésticos, para la casa, la ropa, etc. Puede más, en algunos, el ca-

EXILIO»

zo suplementario de comida y las cuatro «perras», que la dignidad de una situación que debiera hacernos superiores a nuestros carceleros.

Cada cual distrae sus ocios como puede, y así surgen al correr de los días y de las semanas la verdad de muchos caracteres. No falta, incluso quien sirva de benévolo e interesado informador de las autoridades del campo, sobre las actividades de unos y otros. Verdad es que el hecho de lavar la ropa al gendarme de servicio, predispone a las confidencias...

Hay en el campo, hasta una asociación o grupo de intelectuales... como si la intelectualidad fuese marchamo de diferencia entre las literas del campo. Muy mucho de egoísmos. Y sobre todo, el que fomenta la inacción. Algunos se hallan ya un tanto trastornados o al menos hacen semblanza de estarlo. Quien pasea atada la pata a un cordel, durante horas y horas, una tortuga encontrada quien sabe donde... o como aquel otro que pasaba las horas a la caza de una mariposa, por él fabricada, y atada al extremo de una varilla flexible... que con una mano levantaba mientras con la otra avanzaba su redcilla para cazarla... Hay uno que ha tomado una de las fuentes del campo, que se pone en marcha haciendo girar rápidamente a la horizontal una manilla, por una ruleta, y anunciando el juego, deja continuamente correr el agua por el campo.

..

En fin, como dice un viejo proverbio español: «No todo el monte es orégano». Al lado de esta ociosidad que disminuye de unos, de la adaptación humillante de otros, nuestro grupo «exilio» es reacción vibrante de actividad, de ilusión, de continuidad de objetivos. No sólo el periodiquito, que quedará como una marca indeleble de la voluntad de hacer algo, sino sus múltiples actividades de orden cultural y social.

Y no somos sólo «exilio». Un grupo de exiliados amando el arte han creado un taller donde rivalizan con el pincel, en óleos de unos, acuarelas y «guachas» de otros..., habiendo encontrado un horizonte sereno a los días del destierro.

Médicos y enfermeros encuentran igualmente un paliativo a la ociosidad y se desviven benevolmente y con los pocos medios de

que se dispone «a bordo» por los enfermos del campo.

Otros centraron en el deporte su principal actividad. Ha habido en el campo competiciones deportivas y partidos de fútbol, algunos con asistencia de forasteros.

A la gente de pluma se la conoce pronto. Son los que pasan horas y horas sin moverse de sus literas, emborronando hojas y hojas de papel.

..

Fueron escritas estas páginas allá por el año 1939, encaramado en una de las literas de referencia, de la barraca «Villa Stanbrock».

Al pasar de los años el recuerdo aún vivo de aquellas actividades

y de aquellas horas, no se ha borrado. Como la convicción de que no fueron en balde las horas que se entregaron a actividades constructivas de orden moral. Fue la de «Exilio» una actividad militante. Para muchos de los que formaron parte de este grupo y se vieron integrados en el cuadro de sus actividades, más tarde, en las calles de las ciudades argelinas o marroquíes, agradecieron quizá las horas que dieron al estudio.

Y por otra parte aquel embrion de organización exiliada que se relacionara entre campos de confinamiento y compañías de trabajadores más tarde, había de asegurar la permanencia de nuestras organizaciones en el exilio.

por José Muñoz Congost

«Exilio», el periodiquito del que aún guardo algunos ejemplares, cedidos no ha mucho y generosamente por uno de los participantes de aquellas acciones, evoca el iniciar de una actividad de publicaciones y ediciones que han dado a nuestras organizaciones esa vitalidad puesta al servicio de las ideas anarquistas.

Textos y dibujos prejuergaban ya del vigor de una emigración que vencida por las armas, iba a resultar vencedora de los verdugos ya que con ella se contaban los valores más dignos de nuestro pueblo.

Desde Alicante

Subiendo el Calvario

Las tribulaciones del obrero parecen eternas. Su triste vida nada siempre dentro de un valle de lágrimas. Sube el calvario de su vida a rodillones, hambriento, desnudo y con la pesada cruz a cuestas, sudoroso y desvalido, solito, sin una mano amiga que le ayude. El horrible martirio de su vida comienza ya en el vientre de su madre. Las etapas de su vida las va saltando unas tras otras y cambiando de nombre, como por ejemplo: ilota, paria, esclavo, siervo; pero quedando siempre la raíz agarrada a la gleba, como pasa con estos tiempos modernos en los cuales el hombre ya ha pisado la Luna, que a pesar de que al esclavo antiguo se le llame ciudadano libre, no deja de vivir dentro de una esclavitud más refinada, sin más libertad que la de morir de hambre en medio de la calle. Antes el amo se cuidaba de su esclavo, como propiedad suya que era; ahora al patrono le importa un comino el obrero, siempre que tenga a mano reemplazarlo por otro, y si lo encuentra más barato, mejor.

Cuando nace uno en la actual sociedad, generalmente ya viene etiquetado con el marchamo de esclavo o tirano, desde donde arrancan dos senderos: uno hacia la derecha y otro hacia la izquierda, de intereses encontrados, de los cuales nace la lucha de clases entre el capital y trabajo, lucha que debe proseguir, pero sin intromisiones políticas, siempre turbias y catastróficas; paralizantes y endureciendo más y más los eslabones de la cadena de la esclavitud, sino por medio de la acción directa, limpia de polvo y paja y sin contubernios políticos.

Si el trabajo es el manantial

productivo, con la manipulación de las primeras materias el trabajo es el creador del capital. Luego el capital pertenece al trabajo, o dicho de otra forma, a la colectividad productora, y, sin embargo, no es así. El capital está monopolizado entre cuatro aves de rapina, transformados en tiranos modernos, que juegan con las cosas, los hombres y las naciones como los ventajistas al «poker». Pero contra los que cargan todos los vampiros sociales y se disputan su piel a rajatabla, es contra el descamisado Juan Lanaz, que tanto y tanto abundan en esta sociedad de tontos y granujas. Los granujas viven a costa de los tontos que se dejan trasquilar mansamente, apegados como la ostra a la roca de la ignorancia, de la que se valen los malvados filibusteros de la política, para lograr el triunfo de su carrera política en provecho propio y en detrimento del humilde Juan Lanaz.

Todos los avatares y dolores de la vida, todo recae sobre las costillas del humilde productor. No hay mal en el mundo que no venga a tropezar con él. El carro social lo arrastra él, a puro esfuerzo de flaqueza, por falta de pienso y escaso de alimento. Para el pueblo productor, no hay desarrollo ni bienestar posible. Para él todo se vuelve negro y espinoso. En lugar de bienestar y recreo, no encuentra más que malestar y cañas punzantes que destrozan amargamente su penosa vida. Todo se trueca en contra suya. Hasta el turismo, que engorda a las ratas y ratones del comercio, se transforma en hambre para él.

A la llegada de los turistas, todo sube verticalmente. Alza que arrastra la potencia de compra

del irrisorio salario del productor pelado al abismo, dejándolo poco menos que en cuadro, sin fuerzas para salir del atolladero. Metido dentro de la estacada, paga todos los platos rotos, lleno de esquirras sangrantes. Sus avatares son muchos y sus sufrimientos y penas infinitas.

Al ajeteo y ruido de la llegada de los turistas, despiertan y atiesan las orejas el entretejido de ratas y ratones especulativos, poniendo el precio de toda clase de artículos por las nubes, inalcanzable para el bolsillo casi siempre vacío del humilde productor. De ahí nace el contraste que produce el turismo entre las clases sociales. Mientras los de arriba engordan, los de abajo enflaquecen. Ya los productores se parecen al Rocinante de don Quijote, con el beneplácito de los ministros del opusdei, hartos de tripa y bolsillo. Para sus Excelencias no hay penas, todo son glorias, tapándose con la falsa capa de Jesucristo, y engadescamisado, muerde de sudor y hambre.

Amigo lector, me retiro por el foro, y me tomo unas vacaciones, que lo mismo pueden ser de un mes que de un día. Saludos a todos y hasta la vuelta.

Tomás de Benifató

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero.

Carta de España

15 de julio de 1970.
Estimado amigo y compañero, salud:

Estas líneas son para comunicarte que ando por aquí y te voy a dar estas noticias, por si pueden servir.

El día 1º de agosto licenciaron trabajadores en «Barreiros» (Madrid), carretera de Extremadura por finalizar contratos de seis meses, unos 2.500 obreros. Solución: hambre, miseria; Standard también licenciará personal como «dios manda».

Los obreros sin trabajo venden su sangre a razón de 700 pesetas por cada toma; hay matrimonios que van todos los meses una vez a sacarse sangre, pero, según estadísticas, el año pasado murieron tuberculosos unos 50.000 donantes.

España es un verdadero país de vampiros; los que van a sacarse sangre suelen decir: «Vamos al vampiro». Las gentes egoístas, ladronas, y vividores de todas circunstancias no saben nada de nada; esto es la ley de la jungla; a un obrero sin trabajo le paga la Oficina de colocación durante seis meses alrededor de 2.000 pesetas por mes; después a vender su sangre y a morir por Dios, por España y por Franco. E. NILO

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Por la presente, invitamos a todos los compañeros y amigos, a la Conferencia que se celebrará el 20 de septiembre en curso, en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2 a las diez de la mañana, y como conferenciante el culto compañero Fontaura.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todas sus afiliados y militantes a la reunión que se va a celebrar el día 27 de septiembre, domingo, en el local de Fuerza Obrera a las 9 en punto.

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a la Asamblea General que se celebrará el domingo 27 de septiembre 1970; dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

CORREO DE REDACCION

En el transcurso del mes de agosto de este año el compañero Juan Ferrer recibió un su CCP un giro de 70 F. sin indicación ninguna. El compañero que lo envió debe manifestarse y decir a que fin va destinado dicho dinero.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Anuncia asamblea para el 20 de septiembre a la hora y en el lugar de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, 20 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia del Orden del Día a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DRANCY

Convoca a reunión general para el día 27 por la mañana. Tema: Información del Pleno Regional, de la casa nueva y de la situación de las publicaciones.

MATRIMONIO MAL ALOJADO

Desearía hallar en París un «estudio» o un «dos piezas» de precio módico por tratarse de personas de edad. Si algún compañero puede dar indicaciones formales

al respecto, puede escribir a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, París (20), quien transmitirá.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORE

Suma anterior	17 811 00
Eufemia González	10 00
Zona Normandía	50 00
B. Peralta, Thiais	12 00
Francisco Roda, id.	10 00
José Arcal, id.	10 00
Ortiz	5 00
Grupo Químicos de Ivry	120 00
Ramón Rivera, Castelsarrasin	50 00
Francisco A., París	15 00
T. Marcellán, Thiais	20 00
Pedro Peralta, id.	10 00
Capellas, París	100 00
J. Villanueva, Combs-la-Ville	12 95
F. N. Industria Ferroviaria	100 00
Suma y sigue	18 336 95

Circulado en Sevilla

«Compañeros de la Construcción. Después de numerosas reuniones efectuadas por la Comisión Deliberadora del Convenio Colectivo, los patronos de forma intransigente ofrecen 130 pts. de salario y 30 pts. de Plus Convenio para el peón. En cambio las 325 pesetas que nosotros pedimos no quieren ni escucharlas, amenazando con romper las negociaciones.

¿Debemos consentir esto? No, compañeros. Nosotros queremos un convenio que nos asegure un salario digno. Un salario que no sea una limosna. Un salario que no sea de hambre. Y para conseguir el salario que nos hace falta, es necesario no quedarnos quietos. Nos encontramos en el derecho y en el deber de luchar por un salario que cubra nuestras necesidades. Y esta lucha la tenemos que llevar todos unidos, con la única arma que hace temblar a los patronos: la huelga. La huelga de una forma organizada, sin quedar

un tajo en Sevilla que no la hagan. Así lograremos el triunfo.

El ejemplo nos lo han dado los mismos enlaces sindicales reunidos en Asamblea el lunes 25, y acordando por unanimidad hacer dos horas de paro en apoyo de nuestras reivindicaciones. El paro será el miércoles día 27 de 8 a 10 de la mañana, o sea a la entrada al trabajo.

¡Por las 325 pesetas, unámonos todos!

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori Proudhon.
Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS LIBERTARIAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS

Folleto de Max Nettlau.
Precio: 1,50 F. Descuento a corresponsales.

Ediciones

SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: «Obras Completas», (3 t.)	22 50
Voline: «La Revolución desconocida»	20 00
Rodolfo Rocker: «Nacionalismo y Cultura»	20 00
Dommanget: «Historia del 1º de Mayo»	18 00
Antologías: «El Amor y la Amistad»	5 00
— «Cultura y Civilización»	5 00
— «La Historia»	5 00
— «La Libertad»	5 00
Varios autores: «Salvador Seguí. Su Vida, su Obra»	3 50
Pedro Vallina: «Crónica de un Revolucionario»	3 00
J. M. Puyol: «Don Quijote de Alcalá de Henares»	2 00
Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el Anarquismo»	1 00
Felipe Alaiz: «Quinet»	5 00
Anselmo Lorenzo: «El Poseedor Romano» y «El Patrimonio Universal» (Edición popular)	1 00
Mauricio Cranston: «Un debate imaginario entre C. Marx y M. Bakunin»	1 00
F. Moro: «Discurso del hombre libre»	1 00
J. Ferrer: «Conversaciones Libertarias»	1 50
F. Alaiz: «Tipos Españoles» (tomo I)	7 00
» «Tipos Españoles» (tomo II)	7 00
A. Maille: «Les Sources des Conflits guerriers»	1 50
Kropotkin: «A los Jóvenes»	1 00
I. Puente: «El Comunismo Libertario»	1 50
F. Moro: (Ed. F. L. Drancy) «Las Juventudes Libertarias en España»	1 00
E. Malatesta: «L'Anarchie» (Ed. Golem)	3 00
«Teatro González Pacheco» (2 vol.)	20 00
E. Relgis: «Historia Sexual de la Humanidad»	10 00
F. Moro: «Temas esenciales del anarquismo»	7 00
S. Fernández: «Escenas de la vida pampera»	1 00
S. Fernández: «La A.I.T. en el Continente Americano»	1 00
S. Fernández: «Perón en la ruta de las dictaduras»	1 00

CHISPAS

«Juventud divino tesoro.»

«Que te vas para no volver...»

La nuestra se fue. Buen viaje.
Y aquí quedamos en esqueleto...
dinámico. Y por muchos años.

«¡Paso a la juventud!»

Abrámosle paso... si lleva intención de quedarse. Porque si va de paso, no vale la pena de abrirle la puerta.

«¡El mundo es de los jóvenes!»
Y los no jóvenes, ¿quedamos desheredados?

Nosotros estamos aquí de toda la vida. Vengan los jóvenes y lo vean. Y si hemos de ahuecar el ala y ellos levantar el vuelo... hacia otros predios, el nido quedará vacío.

El asunto Ideas no es de edades, sino de convicciones.

Comités juvenistas hemos visto varios. Y como no hay que llegar a viejo, se van a salva sea la parte para que no les vean.

Ni aparecidos ni desaparecidos. Presentes.

Una vez más el juego se ha visto claro. Cierta «Presencia» se ha concretado Ausencia.

Lo sabíamos de antemano, en su doble sentido.

«¡Paso a la juventud!»

La frívola, que pase. La formal, que se quede.

CHISPERO

Necrológica

GREGORIO BISA

No actué seguido con el compañero BISA, yo y él de la Madera de Barcelona, pero tengo la impresión de que se trató de un hombre entero, consciente, es decir, con personalidad definida. Tuve ocasión de patricular largamente con él cuando lo de la llegada a Barcelona de los hijos de huelguistas zaragozanos (1935). También correspondimos ambos a través de los comités de relaciones del Ramo de la Madera, y aún volvimos a relacionar personalmente en Zaragoza con motivo del Congreso confederal del año 1936. Durante la guerra BISA actuó con los dinamiteros confederales (creo que en el grupo Ramiro) habiéndose infiltrado varias veces en las líneas enemigas para los cometidos consiguientes. Era, pues, BISA, «para todos los fuegos», tanto de organización como de combate. Pues este es el hombre del cual nos ocupamos con retraso, puesto que hará cosa de un año que falleció en su Zaragoza natal, a la que acudió desde el Exilio herido de muerte a causa de su implacable enfermedad.

Recuerdo que en los últimos meses antes de caer Barcelona en manos del enemigo se le propuso, y él aceptó, para presidente del Consejo Económico del Sindicato, cargo que, dada la estructura sindical de entonces equivalía a la presidencia del sistema sindical y colectivista de nuestro organismo. Al aceptar en tan dramáticas circunstancias se comprobó, una vez más, el temple de BISA, máxime habiéndose puesto a trabajar sin

desmayo a pesar de la tormenta final que se avecinaba. De esta conducta suya me enteré estando yo en el frente.

En el Exilio ví a BISA un poco por todo, especialmente en la organización confederal del Ariège, haciendo, en todo caso, excelente labor constructiva. De natural discreto, incluso reservado, aparecía decidido siempre que había que «dar la jeta». Puedo referirme (por haber sido testigo de ello) a la irrupción de BISA con cuatro compañeros más en un hospital francés para llevarse un compañero de trabajo suyo herido grave en accidente del trabajo. BISA y los demás amigos estaban convencidos de que al herido se le curaba mal y con negligencia suma. Tal fue su actitud justiciera ante el personal sanitario y las monjas, que si no intervenimos varios de los acompañantes de BISA allí no queda titere con cabeza, como suele decirse. Las monjas huyeron despavoridas y el personal «sanitario» no sabía a qué santo encomendarse.

Su íntimo amigo, el compañero Vicente Vanaclocha, podría ampliar los datos que doy del malogrado compañero Gregorio BISA. Porque considero que lo aquí escrito es lo menos que puede decirse en memoria de este compañero que, cuando se sintió viejo y enfermo no quiso molestar a nadie con necesitar la solidaridad de sus amigos tanto como el pan nuestro de cada día. Comprendo pues su resolución de marcharse a España pocos meses antes de morir, a fin de que fuesen sus familiares quienes le cerraran los

ojos. Sus enemigos recogerían de él solamente los despojos.

TOMASET DE LA FUSTA

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE
IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Mignel Bakunia

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 F.

DISCOS

Diógenes creía que feliz lo es el hombre sin camisa por ser el estado natural de la persona. Yo fui menos infeliz que otros en el campo concentracionario, por estar acostumbrado, voluntariamente, a un número de comodidades. Norecomiendo a nadie mi manera de ser, puesto que cada cual ha de regirse por la suya.

En el Campo de Arena no precisábamos autoridad, casa, cómoda, gramola, auto, tranvías, cédula, tenderos, competiciones, distracciones reglamentadas. Con pan, agua, lentejas y bacalao nos lo pasábamos regularmente, y si el Poniente nos era limitado con alambradas, el Levante se nos ofrecía absolutamente abierto. Si en lugar de ser «sólo para hombres» el Campo hubiese resultado «para hombres y mujeres», hubiéramos conseguido un crédito y una satisfacción de anarquía.

Yo pienso en los primeros cinco meses de Argelés-Campo Civil, hermanos míos, ahora que tengo necesidad artificial, pero imperiosa, de Metro, de coche, de cama muelle, de heladera, de cocina brillante, de tele, de chisquero, de transistor, de luz-neón, de aspirador, de depilador, de horripilador para tjeretearme yo mismo el cabello. El «mín» argelésino me iba mejor que el «máxi» parisino, y pese al grandísimo salario que percibo me siento más pobre que cuando allí no tenía nada más que la arena, el cielo, el mar, y las ilusiones anarquistas.

DISCOFILO

Carta abierta al director del diario «Norte de Castilla»

Aubervilliers, 14-6-1970.

Señor Director:

En el número 45.287 y con fecha del 20-5-1970 hemos podido leer una crónica de su corresponsal en París, señor José Luis Roldán. Esta crónica, después de dar un relato de los partidos y candidatos y las elecciones parciales del XII distrito parisino, dice entre otras cosas, que los llamados gauchistas, maoístas, castristas, trotskistas, anarquistas, etc., llegaron a un acuerdo sobre un candidato llamado Philippe André Simon, que se presentaría con la etiqueta de «Unión de Fuerzas Socialistas Revolucionarias».

La crónica de su corresponsal en París, señor José Luis Roldán, peca por su inexactitud cuando dice que los anarquistas franceses llegaron a un acuerdo político con los llamados grupúsculos gauchistas, para apoyar la elección del señor Philippe André Simon.

Su corresponsal en París está mal enterado de las actividades de los anarquistas parisinos, y menos de lo que representa la ideología apolítica de los ácratas del mundo entero. Sí, señor, los anarquistas no nos manchamos las manos con la demagogia política de todos los partidos, ya sean de derecha, ya sean de izquierdas y

no veo donde ha ido su corresponsal a buscar tal información sobre los anarquistas de París.

Es lastimoso que la historia de las luchas revolucionarias sean de tal forma falsificadas por honores para quienes sólo cuenta tener contento a quien les paga. La lógica sería que su diario rectificara esa falsa información que su corresponsal ha tenido la osadía o la ignorancia, de mandar a los lectores de su diario, lectores que tienen el inmenso derecho de saber la verdad de lo que por el mundo pasa.

En espera que esta falsa información quede aclarada, por lo menos para Vd., reciba, señor, un saludo de mi parte. — Antonio Moreno.

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

BALANCE

MADRID. — Ahora que el franquismo se preocupa de comerciar «con el Este», la prensa recuerda este balance de la División Azul, calificada de inolvidable y gloriosa: 5.049 muertos (caídos les llaman); 8.630 heridos; 2.362 mutilados y 384 desaparecidos, con siete laureados con la Cruz de San Fernando; 56 medallas militares individuales; 94 Cruces de Hierro de segunda clase y 9 Cruces de Plata de la Falange.

CINCO ENMASCARADOS
ASALTAN EL EDIFICIO DE
«EL PENSAMIENTO NAVARRO»

PAMPLONA, (OPE). — El diario «ABC», de Madrid, publicó el 25 de agosto un despacho de la agencia Cifra, dando cuenta de haberse perpetrado un atentado en la mañana del 23 de agosto en Pamplona, contra el diario «El Pensamiento Navarro». «Cuatro individuos y una mujer, al parecer jóvenes — seguía diciendo Cifra — penetraron poco después de las diez en la imprenta del periódico y maniataron a cuatro empleados que se encontraban en ella, encerrándolos luego en una de las dependencias de la administración. A continuación colocaron en la sala de las rotativas un artefacto explosivo de relojería que estalló momentos después, cuando ya los autores del atentado habían desaparecido en un automóvil que tenían a la puerta del edificio.

PROTESTA EN NEGRO

MADRID. — Al cumplirse el mes de la huelga de los empleados del Metro de Madrid y de la amenaza de movilización militar del Gobierno, aquéllos se presentaron a trabajar exhibiendo luto en su ropa.

LA POLICIA PRACTICA 38
DETENCIONES EN PAMPLONA

PAMPLONA, (OPE). — El sábado 6 de septiembre, la policía franquista practicó treinta y ochi detenciones en esta ciudad.

El Juzgado decretó seguidamente su libertad provisional. Entre los detenidos se encontraba el conocido montañero, Feliu, cuyo nombre sonó con motivo de cierta famosa excursión que varios montañeros vascos hicieron al Perú, en la que escalaron algunas de las cumbres más elevadas de los Andes peruanos.

Se ignora el motivo de esta redada policiaca, pero la opinión pública sospecha que tenga que ver con el asalto hecho el 23 del pasado mes de agosto por cinco enmascarados, a las oficinas de

ANTENA

redacción, administración y talleres del diario «El Pensamiento Navarro».

EL TRIBUNAL DE VENGANZA

MADRID. — En el último 1º de Mayo un fuerte grupo de obreros organizó una manifestación callejera conmemorativa de la histórica fecha. Enterada la fuerza pública se presentó al «lugar del suceso» emprendiéndolas a garrotazos contra los pacíficos manifestantes y deteniendo, además, a varios de ellos. Y para colmo, los obreros Eugenio Sánchez González y Juan P. Sánchez Luña fueron acusados de agresión a la autoridad. Y habiéndoles el TOP pronunciado penas de tres meses y 1 año y 15 días de arresto, respectivamente, ambos condenados recurrieron al Supremo el cual, de acuerdo con la justicia que mandan hacer, ha certificado las penas dispuestas por un TOP vengativo y nada justiciero.

MAS DETENIDOS POLITICOS

CIUDAD REAL. — No sabiendo cómo distraer sus ocios, a la policía de esta ciudad le ha dado por descubrir comunistas. Al efecto, ha detenido a ocho trabajadores a los que colgar el sambenito de pasionarios. Cualquiera diría que los agentes de Franco, cuando se aburren, tratan de distraerse haciendo propaganda PCE.

¿ILUSO O AGUADO?

SEVILLA. — El Guadalquivir va a ser convertido en gasolina. Al efecto, el hidroterápico Arturo Estévez Varela ha declarado ante los periodistas:

«Insisto: El sueño, hasta ahora irrealizable de la humanidad de hacer funcionar con agua y sólo con agua, los motores de explosión, yo lo he conseguido, España lo ha conseguido, por obra de uno de sus técnicos más modestos». Mañana sale para Badajoz para concretar con las autoridades extremeñas todo lo relativo a la solemne prueba de su invento que él quiere ofrecer por primera vez en su pueblo natal, Valle de la Serena.

Como se recordará, Estévez afirma haber diseñado y construido un prototipo de «generador de hidrógeno» que puede instalarse en cualquier tipo de automóvil y que con cuatro litros de agua corrien-

te cubrirá un radio de acción de 950 kilómetros.

LA PRENSA, PRENSADA

MADRID. — Por supuesto delito contra la situación franquista ha sido denunciado y secuestrado el periódico «Sábado Gráfico». Como se ve, el «liberalismo» del Opus Dei nada tiene que envidiar al de los ministros franquistas que sucediera con fieles partidarios suyos.

HUELGA LA CONSTRUCCION
EN LOS MADRILES

MADRID. — Huelga reivindicativa en el Ramo de la Edificación, con expresión importante en El Golo, barrio donde se levantan edificios para la Universidad Autónoma. La huelga había sido preparada por una intensiva propaganda clandestina por no poderse utilizar, a estos efectos, los locales del sindicalismo oficial. En la calle de Arturo Soria un esquirol fue herido de un ladrillazo. En las calles aparecen letreros recomendando la persistencia del conflicto hasta que la burguesía deponga su intransigencia. Los huelguistas han declarado no aceptar el convenio colectivo concluido entre el sindicalismo gubernamental y los representantes de la burguesía.

LOS POZOS DE LA MUERTE

OVIEDO. — Unos 15.000 mineros huelgan con motivo de la muerte en accidente del trabajo de Secundino González Gutiérrez, y por otros inconformismos a los que las empresas no quieren dar satisfacción. El valle preferentemente afectado es el de Turón. Solamente la Hunosa mantiene en despido condicional a 4.375 mineros, y éstos y sus compañeros no quieren pasarse la vida reclamando y asistiendo a entierros de compañeros. Seguridad, paga substancial, y mejor trato. También el pozo «Polio» de la Hunosa, ha sido alcanzado por la huelga. Añadamos que el «Polio» está adentrado en la cuenca de Mieres. En «La Camocha», de Gijón, el paro ha sido secundado por la totalidad de los obreros, que suman en total más de 1.400. Un minero de Villafria accidenta-

do el día 3 en el pozo «Santa Bárbara», expiró el día 6 en el Sanatorio Adaro, aumentando, la triste circunstancia, la amargura de la minería asturiana y la decisión de terminar con el juego macabro de morir para enriquecer hasta lo imposible, a los explotadores.

JUICIO A PUERTA CERRADA
EN EL QUE PODRIAN DICTARSE
PENAS DE MUERTE

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 3 de septiembre el siguiente despacho de su corresponsal en Madrid:

«Un tribunal militar español va a juzgar en secreto, a puerta cerrada, en fecha próxima, a catorce personas acusadas de ser dirigentes de una organización de resistencia vasca, según se informó ayer desde Bilbao. Entre los procesados hay dos sacerdotes católicos.

Algunos de los acusados podrían ser condenados a muerte. Desde el mes de abril se encuentran en la cárcel esperando ser juzgados.

Las autoridades militares españolas, que normalmente se ocupan de los delitos políticos cometidos en el País Vasco que caen bajo la Ley de Bandidaje y Terrorismo que desde agosto de 1968 está vigente, han decidido que el juicio se celebre a puerta cerrada porque se hallan complicados en él dos sacerdotes. El Concordato firmado por el Gobierno español y el Vaticano establece que los juicios de los sacerdotes no deben celebrarse normalmente en público.

HISTOIRE DU CHANT DE
L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

«LAS JUVENTUDES
LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las J.J. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

L'AFFAIRE RATON - MUNCH

(Suite de la page IV.)

violences ayant été exercées à l'occasion de l'exercice des fonctions du commissariat Lacroix; les dites violences ayant entraîné la mort et ayant été exercées avec l'intention de donner la mort ». (Voir le « Progrès » du 15-4-70).

Décembre 1968 : Raton tente de se suicider. Il rétracte ses aveux et depuis s'en tient à la thèse qu'au moment des faits il participait à la répartition entre les manifestants des marchandises stockées au Grand Bazar des Cordeliers.

Décembre 1968 à septembre 1969 : Des bruits soigneusement entretenus font croire aux gens qui à Lyon s'intéressent au sort des 3 détenus qu'ils vont sortir de prison incessamment et qu'il convient de ce faire de ne pas bouger.

Septembre 1969 : Les mêmes, un peu tard, jugent que la comédie a assez duré et commencent une campagne d'information, notamment murale, de la population lyonnaise. En une nuit (mars 70) 3.000 inscriptions couvrent la ville. Par ailleurs, la grande presse commence à présenter une version édulcorée des faits assez défavorable aux inculpés mais cependant sceptique sur le bien fondé des conclusions de l'instruction. (Voir l'« Express » du 29 décembre 1969 et le « Monde » du 15 janvier 1970). La presse locale reste absolument muette. Le « Progrès » se contente de signaler que les déprédations ont été commises sur les murs de l'agglomération. (« Progrès » du 19-3-70).

24 décembre 1969 : Libération de Michel Mougin, qui se réinsère dans la vie sociale, avec l'aide de ses parents, trouve un emploi et s'intéresse à l'enfant qu'il a eu pendant sa captivité.

16 février 1970, 9 h 30 : Michel Mougin est trouvé agonisant sur le chemin de son lieu de travail au domicile de ses parents : domicile qu'il regagnait après avoir averti son patron que, souffrant, il ne retournerait pas travailler avant 13 heures. Malgré tous les efforts, on ne peut à l'hôpital le réanimer.

Intrigués, les médecins demandent l'autopsie : on découvre dans les viscères une dose d'atropine mortelle. Les policiers, sous la direction du commissaire Colona, qui avaient précipitamment conclu à une « mort naturelle », suggèrent alors la thèse du « suicide ».

Toutefois, un très grand nombre d'éléments, outre l'argument de l'improbabilité au niveau psychologique, ne « collent pas » avec cette hypothèse. L'instruction courant encore, il n'est pas possible, à cause du secret, de savoir si l'atropine a été absorbée par voie orale. En outre, on n'explique pas l'intervention immédiate de la brigade des stupéfiants dans l'enquête; l'information donnée par la presse et la radio à l'époque, selon laquelle il aurait tenu en mourant un flacon d'éther à la main étant totalement dénuée de fondement et n'apparaissant pas sur le rapport de police ni dans les dires des premiers témoins.

19 mars 1970 : 5 lycéens et un maître d'internat sont inculpés de « dégradation volontaire d'édifices publics et privés et d'outrage à la force publique » après avoir été interpellés alors qu'ils peignaient des slogans favorables à la libération de Raton et Munch. L'un des lycéens a même essuyé des coups de feu, ce qui devient, depuis 2 ans, une habitude répétée de la part de policiers et de patrons dans la région ! Les jeunes gens passent en jugement le 20 avril 1970 (les lycéens s'entend). Verdict : acquittements ou amendes, selon les cas.

15 avril 1970 : La presse fait savoir que Raton et Munch, par l'intermédiaire de leurs défenseurs Maître François La Phuong, Yves Berger et Georges Vuillard, ont formulé un pourvoi en cassation contre le chef d'inculpation de « violences avec l'intention de donner la mort ». Ils jugent que le chef d'inculpation auquel aurait pu aboutir l'instruction devrait être « homicide involontaire », ce qui devrait faire passer leur affaire en correctionnelle, et même devrait la faire tomber sous le coup de la loi d'amnistie.

17 septembre 1970 : Date prévue pour le procès aux dernières nouvelles.

Quelques renseignements : Les 2 survivants demandent à tous ceux qui acceptent de les aider, de leur écrire d'abondance, et d'envoyer des secours par mandats :

Michel Raton, 12, quai Perrache, 69-Lyon. (Prison Saint Joseph).

Marcel Munch, 33, cours Suchet, 69-Lyon. (Prison Saint Paul).

On peut aussi les aider au : CCP Marsella 1347-30 Lyon.

Comité de Lutte pour la Libération des Prisonniers Politiques de juin 68.

La SNCF et le profit

Le jeudi 4 septembre sur les antennes d'Europe n° 1 une somme de la SNCF à réfuté les arguments des usagers des transports en commun de la région parisienne qui demandaient la réouverture des lignes de petite et grande ceinture.

Cet individu outre l'argument falacieux que ces lignes n'ont aucun intérêt déclara qu'il était impossible de faire circuler davantage de trains de voyageurs sur la ligne Versailles-Juvisy. On se demande comment la SNCF peut faire circuler aux périodes de vacances les trains à la queue leu leu sur la ligne Paris-Dijon ?

Les espaces entre les trains de marchandises et voyageurs sur la ligne Versailles-Juvisy permettent facilement une intensification du

trafic, il n'y a pas besoin de sortir des grandes écoles pour le prouver.

D'autre part on se demande pourquoi la SNCF n'a pas voulu assurer la liaison entre Pont de Rungis et Massy-Palaiseau. Sans doute pour obliger les usagers de la région de Versailles se rendant à Rungis de faire le crochet par Paris.

D'où bénéfice pour la SNCF et dépense pour les usagers.

Mais le problème est tout autre, c'est que la SNCF qui fonctionne déjà avec un personnel réduit, ne veut à aucun prix augmenter ses effectifs.

Comme service public on repassera.

R. J. SOURIAUT

Communiqué de Presse

Paris, le 10 août 1970.

Dimanche 9 août 1970 les fascistes portugais et leurs complices ont monté une nouvelle tentative pour entraver l'action légitime d'un réfugié politique portugais à Paris.

Plusieurs provocations et manœuvres avaient été déjà menées contre ce réfugié qui est aussi écrivain et journaliste anti-fasciste, mais jamais celles-ci n'avaient pu venir à bout de sa résistance et l'empêcher de persévérer dans le juste combat qu'il mène avec de nombreux résistants portugais et amis étrangers.

Dimanche 9 août il ne s'agit plus d'une simple provocation, mais d'un acte illégal passible de graves poursuites judiciaires.

En effet, un Portugais de 27 ans, Luis Alves Neto, demeurant 59, rue Olivier Métra, Paris (20), grâce à des complices, a tenté d'entraîner au Portugal Fátima Cybelle, 13 ans et fille de l'écrivain anti-fasciste à des fins de chantage politique. Les preuves et des témoins existent.

Cet acte est particulièrement infâme, odieux, révoltant.

Mais la suite de cette affaire est du ressort de la justice et de la police française. Plainte a été déposée.

Laissera-t-on impunément les fascistes portugais s'attaquer à un réfugié politique et à ses enfants, alors que la loi même est bafouée ouvertement par eux ?

Il y a eu détournement de mineur et tentative de viol.

La police et la justice doivent intervenir.

Nous appelons à l'opinion publique et au peuple français.

Des amis français du journal
« Portugal Libre »

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM », 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

La société pourrie crève

C'est une gageure impossible de tenter d'analyser, en quelques colonnes de ce journal, les opérations financières et la « réforme fiscale ! » du gouvernement. Il serait d'ailleurs parfaitement absurde d'essayer d'engager une confrontation d'idées — il n'y a que Séguy pour faire croire aux travailleurs que cela est possible — lorsqu'on sait, comme l'a publié le « Canard Enchaîné » que les princes qui nous gouvernent ont dilapidé la bagatelle de 500 milliards pour le prestige et la grandeur sans rendre de comptes à qui que ce soit.

Les organisations syndicales « représentatives ! » s'estiment satisfaites lorsque le pouvoir daigne les consulter. Séguy fut le plus actif pour que la CGT vienne s'asseoir autour de la table de Giscard d'Estaing.

Le ridicule ne tue pas.

En effet, il faut être d'une stupidité à toute épreuve pour penser un seul instant qu'il est encore possible de résoudre la question sociale autour d'une table avec les exploités.

Peut-on parler de liberté, d'égalité et de bien-être pour les travailleurs que la société actuelle condamne à vivre au jour le jour pour percevoir coûte que coûte leur salaire sous peine de mort pour eux et pour les leurs.

Nos politiciens de « gôche » et nos syndicalistes « représentatifs » que c'est uniquement par des organismes de concertation que les travailleurs pourront se défendre. Et de multiplier les commissions paritaires avec le pouvoir et le patronat.

Combien de travailleurs sortent vainqueurs devant un Conseil des Prudhommes ? Des années d'histoire ouvrière nous montrent que même « vainqueurs » ils sont toujours perdants, que ce soit contre le patronat ou l'Etat qui ont, eux, toujours des fonds en réserve et par conséquent peuvent prolonger les procédures à longueur d'année.

Pendant ce temps, l'ouvrier, lui, doit manger.

Dans cette société hiérarchisée, quel que soit le régime : capitaliste bourgeois ou capitaliste marxiste les « contrats sociaux » font en sorte qu'il y ait toujours des forts et des faibles, des premiers et des derniers, des exploités et des exploités.

Les ouvriers sont donc toujours contraints d'accepter, par nécessité pour vivre, des salaires insuffisants et des conditions de travail inhumaines tant par la du-

rée du travail imposée que par l'acceptation d'un travail nuisible à leur santé.

Aujourd'hui, avec l'automatisation, le travailleur doit suivre les cadences infernales et les enquêtes prouvent que les maladies consécutives au surmenage augmentent régulièrement. Devant l'usure rapide des travailleurs, les sociologues — prêchant dans le vide — recommandent vivement que l'âge de la retraite soit avancé.

Mais les profiteurs ne l'entendent pas de cette oreille.

Les grandes firmes industrielles et les administrations, depuis un siècle, pompent leur main-d'œuvre dans la population rurale qui disparaît. Parce qu'il faut produire, produire toujours davantage. On ne répare plus, on jette et on fabrique du neuf. C'est la loi capitaliste de la concurrence et du profit sans limite, base essentielle de la société actuelle, que mai 63 a baptisé avec juste raison : « société de consommation ».

La machine humaine est soumise aux mêmes lois du profit. Le travailleur crévera au boulot, on lui laissera juste assez de forces et de loisirs pour faire des gosses. Comme pour les produits de consommation, on ne répare pas, on fait du neuf.

Il s'agit donc aujourd'hui de lutter pour la destruction de cette « société de consommation » avec comme objectif numéro un l'égalité économique et sociale, c'est-à-dire la suppression du salariat, des hiérarchies, de la discipline et de l'obéissance.

Pour en arriver là, il ne faut pas collaborer avec les exploités. Il faut les détruire.

L'instabilité politique et financière de l'Etat est un fait que personne ne conteste plus. Une partie de la population encore obnubilée par les illusions du marxisme croit qu'un Etat populaire pourra résoudre les problèmes.

La faillite des Etats, quelles que soient leurs formes, pose la question d'un ordre social nouveau par les voies révolutionnaires.

Les travailleurs doivent refuser de donner à la société actuelle les moyens de se rééquilibrer.

Nos efforts doivent tendre non seulement à abattre le régime actuel, mais aussi, et surtout à rendre impossible la prise du pouvoir par tous les politiciens qui s'en disputent âprement la succession.

Les travailleurs peuvent, et doivent jouer le rôle décisif qui consiste à détruire toutes formes de pouvoir, à supprimer l'Etat et à

lui substituer un ordre social libertaire et égalitaire.

« L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », et c'est seulement en s'imprégnant de cette idée que les soubresauts révolutionnaires — qui furent jusqu'ici utilisés et dirigés par les partis politiques — pourront finalement apporter la transformation de la société économique et sociale ainsi que l'exige le développement libertaire et égalitaire de la vie.

Cette vie heureuse ne peut être

l'œuvre d'une élite ou de chefs. C'est pourquoi, les anarchistes n'ont d'autre ambition que d'être les pionniers hardis d'une transformation sociale dont les exécutés seront tous les hommes libres supports logiques de toute société véritablement humaine.

Les anarchistes montrent la véritable voie, dont l'aboutissement sera la société libertaire, égalitaire et fraternelle, acceptable par tous les hommes civilisés.

Raymond BEAULATON

COMMUNIQUES

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

MOUVEMENT INTERNATIONAL ANARCHISTE A.O.A.

L'A.O.A. rappelle que les militants anarchistes qui désirent participer à l'activité syndicale sont invités à le faire au sein de la C.N.T. Tout individu qui adhère à une organisation officielle comme FO, la CFDT ou la CGT, et se réclame de l'AOA et de l'anarchie est un imposteur.

Nous rappelons que la corres-

pondance AOA est reçue par R. Beaulaton. BP 48-92-Antony, et que seul le camarade Perrin, CCP 717239 Paris est habilité à recevoir les fonds pour L'Anarchie.

2^e UNION REGIONALE

La prochaine réunion de la 2^e U. R. aura lieu le dimanche 20 septembre au siège.

Tous les adhérents sont priés d'y assister.

Miguel Giménez Igualada, réfugié espagnol résidant au Mexique, auteur de nombreux ouvrages sur l'anarchisme et l'individualisme, vient d'écrire un commentaire fort intéressant sur l'œuvre de Max Stirner.

Nous avons pensé faire de ce livre, petit mais combien opportun à cette heure où les conceptions anarchistes sont à l'ordre du jour, une édition en français.

Quand les difficultés de traduction ont été surmontées, la revue « Ego » s'est chargée d'en faire une édition limitée.

Pour subvenir aux besoins financiers, nous demandons à tous ceux qui s'intéressent à la philosophie stirnerienne, de nous aider en adressant des fonds à : Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. CCP n° 1 35-148 — La Source, indiquant « Edition Stirner ».

Pour les souscripteurs, le prix de l'exemplaire est établi à 2 F, et à 3 F pour les non souscripteurs.

Nous espérons que notre appel recevra un accueil favorable et que vous nous aiderez à faire connaître parmi vos amis, le but que nous poursuivons.



J. J. - S. S. CIRCUS

Servan-Schreiber fut et tout changea.

Dieu créa Jean-Jacques Servan-Schreiber. La vie politique en France était si monotone depuis le départ du grand conteur amusant qu'était le général de Gaulle.

Tout cela c'est ce que nous pouvons tirer de nos bons et braves journaux quotidiens, notre petite drogue de chaque jour.

D'abord J.J.-S.S., comme on l'appelle maintenant n'est plus né par la grâce de Dieu ni par génération spontanée.

Souvenons-nous : La guerre d'Algérie. La naissance de l'« Express ». JJ était là, seulement on ne l'appelait pas encore JJSS. L'« Express » était son hebdomadaire (enfin, disons : son idée). Et quel hebdomadaire ! « De gauche », non conformiste, progressiste. Et de remporter les faveurs de toute une partie de l'intelligentsia « de gauche » d'alors. Combien se pâmaient à la lecture de son journal dans les cafés du quartier latin. Cela faisait bien de lire l'« Express ». Cela faisait gauche, mais pas gauche crasseuse, pas gauche avec fumée, d'usine et odeurs de sueur. Non. Cela faisait gauche proprette, en complet veston, avec grosses lunettes, dynamique, moderne et tout et tout. D'ailleurs l'« Express » avait ses classes aux U.S.A. « Ti-

me » et lui c'est exactement la même présentation.

Seulement voilà ; les guerres parfois elles s'arrêtent. Celle d'Algérie fut terminée en 62. Il fallait « se relancer ». On a beau être financé par de gros bonshommes, être beau et intelligent, on ne s'appelait que Servan-Schreiber.

A cette époque on ne pouvait pas encore parler de « circus ». C'était plutôt le genre roulotte modeste.

Que faire ? Comme disent tous les grands politiciens en mal de succès. On se présenta bien à quelques élections par-ci, par-là. Mais tout ça c'était mesquin. JJ. méritait mieux. D'autant plus qu'une partie du capitalisme français, dans les années 65, sentait le vent tourner contre le gaullisme.

De Gaulle était un bon vieux, bien gentil, mais un peu fantasque. Il n'aimait pas beaucoup les Américains et croyait en une brumeuse indépendance nationale digne du XIXe sinon du XVIIIe siècle, pas du tout en accord avec les normes du capitalisme moderne international.

La mode étant aux bouquins socio-économiques « sérieux ». Ce fut « Le défi américain ». A grand renfort de publicité le livre fut diffusé. Le contenu du livre lui-même était une somme de faits économiques connus (voir les re-

vues économiques soviétiques antérieures à 65) ajoutés à des appréciations des jugements et des digressions bien placées, reflet de l'opinion du petit monde de crapules intelligents entourant notre bon Servan-Schreiber. On lisait « Le défi » et surtout on parlait de son auteur, devenu à présent célèbre, d'une renommée sérieuse.

Il fallait néanmoins se réinsérer dans la vie politique de notre beau pays. Profitant de la retombée des événements de mai, on entreprit alors un flirt avec un certain Gaston Deferre, avec qui on avait déjà eu affaire auparavant pour une histoire d'élections présidentielles mal terminée (Monsieur X).

Bien que la FGDS ait volé en éclats, les socialistes restaient fidèles à l'alliance avec le PCF et cela ne pouvait convenir aux intérêts que défendait JJ., qui ne pouvait souffrir les communistes.

En fouillant bien dans le grenier de la vie politique française, JJ. tomba sur quelques vieilles nippes appelées parti radical. Il y avait beaucoup de poussière sur le déguisement mais avec un décor approprié, une claque et une bonne présentation on pouvait tenter un tour de piste. JJ-SS's Circus était né. Dans chaque village il s'arrêtait. Puis ce fut le tour des villes : Nancy, Bordeaux...

A chaque fois la presse, la radio parlaient de lui. Toute la face du capitalisme opposé au pommidolisme se réveilla.

De toutes façons, chacun sait, dans les milieux bien informés, que Pompon est un tocard. C'est même trop connu. On ne va pas loin en défendant les seuls intérêts bancaires et la haute finance en 1970, même en France où le capitalisme est pourtant toujours à la traîne. Tout cela faisait vraiment trop réac.

Mais la roue de secours du capitalisme en France c'est JJ-SS. Efarfés les Guy Mollet, hors de course les Duclos, éliminés les Mèndes. Le canasson favori c'est JJ-SS., celui sur lequel, faute de Pompidou, il faudra miser. Tel est aujourd'hui l'option du capitalisme français de demain... si toutefois il y a pour lui un demain.

Et pour finir, un petit mot à notre petit Krivine national et à tous les troskars : Continuez, les gars, à Bordeaux comme ailleurs, continuez à gauler vos deux mots d'ordre géniaux : « Election-pièges à cons » et « Révolutionnaires, comptons-nous par le bulletin de vote ». Faites de beaux discours. Coupez-vous bien les cheveux. N'oubliez pas le costume (ça inspire confiance) et surtout pas la cravate (très important la cravate). Mouche ton nez et dis bonjour à la dame.

SVOBODA

TRIBUNE LIBRE

POUR L'ANARCHIE

L'ACTION (Suite et fin)

Les meilleures tactiques dans ce combat sont celles qui sont conformes à la stratégie générale de la guerre pour la liberté et l'égalité, depuis les escarmouches de guérilla dans la vie privée jusqu'aux batailles rangées dans les plus grandes luttes sociales. Les anarchistes sont presque toujours une petite minorité, ils ont donc rarement le choix du champ de bataille et doivent combattre partout où il y a de l'action. En général, les occasions les plus réussies ont été celles où l'agitation anarchiste entraîne leur participation à de plus larges mouvements de gauche — en particulier dans le mouvement ouvrier, mais aussi dans des mouvements antimilitaristes ou même pacifistes dans des pays se préparant à des guerres ou y participant, dans des mouvements anticléricaux ou humanistes en pays religieux, des mouvements pour la libération nationale ou coloniale, pour l'égalité raciale ou sexuelle, pour la réforme légale ou pénale, ou pour les libertés civiles en général.

Une telle participation implique inévitablement une alliance avec des groupes non anarchistes et certains compromis, et ceux qui s'engagent profondément dans de telles actions courent toujours le risque d'abandonner même l'anarchisme. D'autre part, refuser de cibler ce risque signifie en général stérilité et sectarisme et il semble que l'influence du mouvement anarchiste a toujours été proportionnelle à son engagement. La contribution particulière des anar-

NICOLAS WALTER

chistes dans de telles occasions a deux aspects : insister sur le but d'une société libertaire et insister pour que des méthodes libertaires soient utilisées pour y parvenir. C'est en fait une seule contribution, car ce que nous pouvons suggérer de plus important n'est pas seulement que la fin ne justifie pas les moyens, mais aussi que les moyens déterminent la fin — les moyens sont des fins, dans la plupart des cas. Nous pouvons être sûrs de nos propres actions, mais pas de leurs conséquences.

Les anarchistes trouvent une bonne occasion de donner à la société un élan vers l'anarchie : c'est la participation active sur de telles bases à des mouvements non sectaires comme le Mouvement du 22 mars en France, le S.D.S. en Allemagne, les Provos en Hollande, le Comité des 100 en Angleterre, les Zengikuren au Japon, et les différents groupes pour les droits civiques, la résistance à la guerre et pour le pouvoir étudiant aux Etats-Unis. Autrefois, la meilleure occasion pour un mouvement réel vers l'anarchisme était évidemment dans les épisodes de luttes syndicales en France, en Italie, aux Etats-Unis et en Russie, et par-dessus tout dans les révolutions russe et espagnole. Aujourd'hui, elle réside moins dans les révolutions violentes et autoritaires d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine que dans des soulèvements insurrectionnels comme ceux de Hongrie en 1956 et de France en 1968.

(Traduit de l'anglais par le C.I.R.A., mis en vente à la C.N.T.)

GRENAD E

Beaucoup de lecteurs vont penser que nous ne sommes pas dans le coup. Les trois morts de Grenade, c'est loin tout ça ! Tout est relatif si on calcule l'épaisseur de vieux journaux dégueulasses dans lesquels est celui qui parle de l'assassinat de Grenade, alors peut-être.

Et puis voilà : on était en vacances. C'est humain. A se dorer le ventre dans le sud, au bord de la mer. En Andalousie peut-être. Seulement là on n'était plus « travailleur » on s'appelait « touriste ». Cela change tout. Les types qui bossent à côté on s'en fiche, vous voyez pas qu'on est des estivants, non ?

Parfois on en a tellement marre qu'on a plus de cœur. C'est triste mais cela arrive. Surtout en vacances. Même le PCF, qui n'a pourtant pas inventé le fil à couper le beurre n'a pas protesté par une manif quelconque. On dira que la solidarité internationale ou même la solidarité tout court, le PCF, il s'en moque.

Mais de toutes façons une manif fin juillet c'est d'un ridicule, ma chère ! On est en vacances fin juillet. On reste vautré sur le sable, fin juillet. Le monde peut couler fin juillet : on roupille.

Seulement en Espagne, même en juillet on a pas l'occasion de roupiller. Parfois même on en a marre. Alors on manifeste. La police dans ces moments-là elle a la trouille. Tout comme le régime. Parce qu'une manifestation d'ouvriers en Espagne ça peut faire

mal. Surtout une manifestation d'ouvriers. Les manifestations d'étudiants, encore, parfois, la bourgeoisie y reconnaît ses fils égarés. C'est la matraque. Mais ces salauds d'ouvriers il y en aura toujours assez de toutes façons alors, pan ! Il y a manifestants et manifestants. Du coup la solidarité se manifeste aux quatre coins de l'Espagne. Les grèves n'arrêtent plus.

Du côté de Grenade le PCE est arrivé avec un wagon de retard, en l'occurrence avec 8 jours de retard. A Alicante il demande entre autres aux Espagnols d'être de bons citoyens et de protester contre l'installation de l'industrie américaine en Espagne. Il faut se faire exploiter, mais par n'importe qui. La trique espagnole a la préférence par les communistes. Peut-être qu'ils sont devenus masochistes après 30 ans ? En tous cas, les tracts du PCE à Alicante tout le monde se torche avec.

Le papier, très doux, vient en droite ligne des papeteries sibériennes. Il paraît qu'Ibarruri et toute sa clique de liquides staliniens ont maille à partir avec des scissions, des fortes têtes, des maïstes.

Qu'ils aillent au diable, eux, la bourgeoisie, la dictature franquiste et toutes les dictatures en général !

Vive la lutte du peuple espagnol !

Vive la C.N.T. d'Espagne !

Michel FABRE

BAKOUNINE et le

Communisme

Je déteste le communisme parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis rien concevoir d'humain sans liberté, je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'Etat, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'Etat, tandis que moi je veux l'abolition de l'Etat, l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'Etat qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non de haut en bas par le moyen de quelque principe d'autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'Etat,

je veux l'abolition de la propriété, individuellement héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'Etat, une conséquence même du principe de l'Etat. Voilà en quel sens je suis collectiviste et pas du tout communiste.

(Michel Bakounine — Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté. 9 au 12 septembre 1867 à Genève.)

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

LE LOGEMENT

Signal de la politique antisociale française menée depuis toujours et plus particulièrement depuis 1945

S'il est un secteur de l'économie qui puisse être considéré comme l'un des axes majeurs du bien-être des individus dans une société, c'est sans aucun doute le logement.

Tout individu aspire à être logé selon ses goûts et à trouver au moment opportun ce qu'il recherche.

Les bidonvilles, qui sont la hantise de nos gouvernants et le cheval de bataille des gouvernés mécontents, tendent sans aucun doute à disparaître, mais ils sont remplacés par les logements vétustes qui font plus que combler cette disparition et laisser intact le nombre des mal logés, mieux celui-ci continue de s'amplifier.

La guerre laissa des ruines dans de nombreux pays qui, une fois la paix rétablie concentrèrent plus ou moins leurs efforts à reconstruire le plus rapidement possible afin que tout le monde puisse être logé décemment.

Ainsi l'Allemagne après 25 années d'efforts au rythme de 650.000 logements par an, releva ses ruines et pris une légère avance sur ses besoins.

En France on avait considéré qu'il faudrait reconstruire en 20 ans soit au rythme de 800.000 logements annuels. Pour cela avec l'appui des grandes centrales réformistes et du parti communiste, on vota les heures supplémentaires. Rien n'y fit.

Des promesses, il y en eut, émanant d'hommes de tous les horizons politiques, plus particulièrement depuis les douze dernières années. Le logement est devenu ou plutôt devait devenir la « priorité des priorités ».

Tout fut donc fait selon ce slogan pompidolien ; chaque année on nous construit aux alentours de 350.000 logements (où sont les 800 mil prévus) et il n'est qu'à comparer les chiffres pour s'assurer de la bonne volonté de l'équipe au Pouvoir et de ceux qui, dans les coulisses, les dirigent, pour se rendre compte qu'ils sont pleins de bonne volonté. Ainsi, en 1969 furent construits 382.720 logements. En 1970, il est prévu 355.330 logements et pour 1971 (le VI^e plan y prend naissance) il est prévu de construire 343.800 logements. Au-

trement dit au rythme décroissant qui s'opère selon une régularité scandaleuse, encore une trentaine d'années et au lieu de construire, on détruira.

Rappelons que ces messieurs qui cogitent autour du tapis vert à l'élaboration du VI^e plan prévoient de construire dans le courant de celui-ci jusqu'en 1975, 540 mil logements par an. Il était prévisible que de 1969 à 1970 le nombre de logements construits diminue puisque le budget réservé à la construction fût diminué de 6 % par rapport à 1968.

Les experts du plan prévoient qu'il faudrait encore à l'heure actuelle pour satisfaire les besoins grandissants en la matière, construire 720.000 logements par an pendant 20 nouvelles années.

Ainsi durant 25 années d'efforts (fournis par les travailleurs) pendant lesquels les heures supplémentaires auraient dû permettre une amélioration, voir un rétablissement de la situation de ce secteur, les choses n'ont fait que s'empirer, montrant clairement la duperie de tous les gouvernements qui se sont succédés au service du capitalisme français, depuis la fin de la dernière guerre.

Il y a une solution à tous les maux, mais il faut savoir l'imposer ; pour cela nous devons exiger que soit supprimé le budget de l'armée, que les milliards qu'il représente servent à la construction de logements décentes et non blocs de bétons, des hôpitaux et des écoles.

Les travailleurs du bâtiment et de la métallurgie sont les membres actifs rendant possible le dilapidement de ces milliards.

Nous n'avons pas à fabriquer de matériel de guerre ni à construire de casernes qui sont faits pour nous détruire. Nous devons refuser de le faire.

Refusons donc de construire casernes et matériel de guerre, ce qu'il nous faut ce sont des logements et cela seul un appui de la classe ouvrière pourra l'imposer aux dirigeants par l'action directe.

M. L. M.

du Syndicat du Bâtiment et des Travaux Publics.

3428



LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

24 SEPTBRE.

1970

NUMERO 622

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

ON VEUT PAS CREVER

Après quatre semaines de vacances destinées à nous empêcher de sombrer dans la dépression nerveuse on a bien dû réintégrer chacun son univers concentrationnaire, docilement, en apparence tout au moins, pressés par les contingences encore supportées, replongeant ainsi, chacun isolément, dans la solitude la plus dénuée d'agrément, la plus sordide, solitude qui ressemble plus à la mort qu'à la vie.

Quatre semaines de fausse tranquillité de fausses distractions où finalement chacun a trouvé une autre solitude peut-être plus ensoleillée mais tout aussi déprimante. Quatre semaines où personne n'a pu échapper à la misère de sa condition de machine humaine en voie de déshumanisation, où aucun de nous n'a pu mettre entre parenthèses sa préoccupation la plus angoissante : sa survie, c'est-à-dire tout ce qu'il doit consentir pour ce minimum d'exigence : NE PAS MOURIR ! Quatre semaines où l'on a retrouvé partout, à la plage, à la campagne, dans le Nord, en Bretagne, dans le Midi, les interdictions, les tabous, les aliénations de la société bourgeoise de profit : plages privées réservées à des princes de l'époque, bords de rivières interdits, contrôles de flics à tout propos, riches propriétés, lieux et hôtels « sélects », insultes à notre condition de prolétaires, flics en masses sur les bords de mer, terrains de camping agréés où l'on a dû s'entasser comme pourceaux en voiture pour la Villette et partout... cette ennemie intime immiscée dans nos habitudes au point qu'on ne la remarque pas plus que l'air qu'on respire : la Télévision. Tout ceci sans parler des entreprises de loisir estival, les promoteurs de voyages organisés. Et partout les chacals profiteurs se sont arrangés pour nous vendre tout le nécessaire le plus cher possible. Et partout on a pu mesurer, comme durant nos onze mois de labeur, l'ampleur du dispositif mis en place par les profiteurs de cette société d'exploitation pour nous barrer, à nous travailleurs, le chemin de la VIE.

Donc nous revoici dans notre

cadre le plus habituel, celui du travail-corvée aliénant qui doit nous assurer ce minimum : la SURVIE. Nous revoici les dents encore un peu plus serrées que les autres années. Nous revoici encore plus conscients que l'année dernière de l'aberration de nos conditions de production, de l'absurdité de la hiérarchie, de la nécessité dans laquelle nous nous trouvons de BRISER L'ISOLEMENT pour enfin pouvoir se donner les moyens de BRISER DEFINITIVEMENT CETTE SOCIETE QUI NOUS EMPECHE DE VIVRE PLEINEMENT.

Ce n'est pas vrai que nous sommes incapables de nous intéresser à nos activités, Mais dans la société actuelle on ne peut appeler activités le travail parcellaire, inintéressant, véritable corvée que

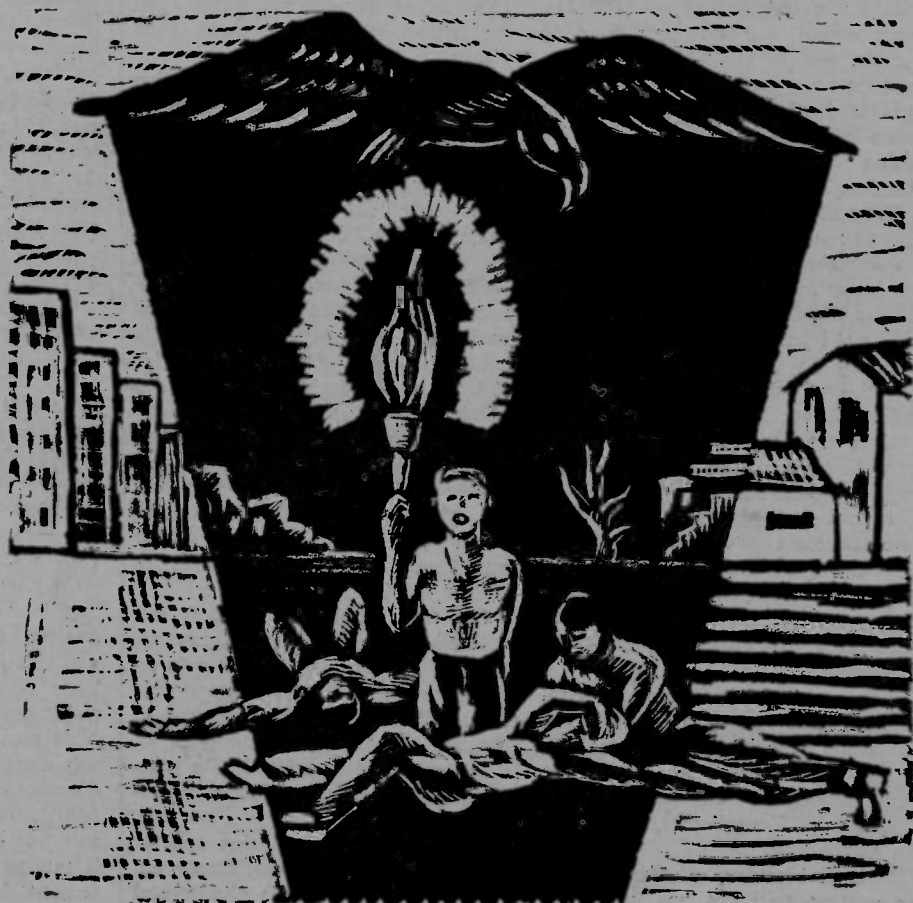
la bourgeoisie nous contraint à exécuter de par son organisation qui réserve le pouvoir de décision et même d'initiative à une minorité haut placée dans la hiérarchie. Activité cela sous-entend : contraire du travail tel qu'il est conçu dans cette société. Avoir une activité cela voudrait dire : l'avoir choisie, l'aimer, y contribuer pleinement, y développer une initiative continue, vivre en l'exerçant, en être HEUREUX. Oui, nous sommes capables d'auto-organisation, de déployer toutes nos possibilités d'initiative, d'avoir des idées, et beaucoup, car de mille têtes il en jaillit plus que de dix fussent-elles énormes, en un mot d'instituer l'AUTO-GESTION, celle des travailleurs.

Mais nous sommes dans l'incapacité de nous intéresser à la corvée

que le capital nous a dévolu. Nous en sommes incapables pour la bonne raison que nous ne le voulons pas, à aucun prix ! C'est pour cela que nous ne cesserons jamais de répéter : A BAS LE TRAVAIL ! VIVE L'ACTIVITE LIBREMENT CHOISIE ! VIVE L'AUTO-GESTION OUVRIERE ! VIVE LA REVOLUTION PROLETARIENNE !

Nous savons tout cela. Nous savons que nous ne voulons plus seulement SURVIVRE mais VIVRE. Mais, de nos jours, la menace est autre également. Nous sommes menacés aussi dans notre personne physique : la VIE pleine, sans temps mort, l'émancipation des travailleurs prophétisée depuis plus de cent ans par des théoriciens du Mouvement Ouvrier Révo-

« Nous ne voulons pas d'un monde où la probabilité de ne pas mourir de faim s'échange contre la certitude de mourir d'ennui »



ON VEUT PAS CREVER

lutionnaire sera peut-être devancée par la MORT biologique.

Comédies puériles

Pendant ce temps les grands de ce monde ou tout simplement les privilégiés s'adonnent à toutes sortes de farces que les bateleurs du Moyen Age n'auraient pas désavouées : ici on appelle une nouvelle fois aux urnes avec pour têtes d'affiche de sempiternels politicards qui veulent leur pâtée, là, on discute pour savoir si on pourra, associer sa lèpre repoussante afin de mieux profiter du gâteau offert par la bourgeoisie à ses fidèles serviteurs et mieux bernier la Classe Ouvrière, ailleurs, on maquille pour s'octroyer les miettes jetées (mais qui doivent rapporter néanmoins) par Ford à ces bons Français sous-développé (l'Europe est colonisée économiquement par les Etats-Unis chaque jour davantage), ailleurs encore on traite, on signe des pactes comme le germano-soviétique (on se croirait trente ans plus jeunes n'était le miroir...), on se promet aide et assistance au sommet, bien sûr, mais quoi de nouveau sous le soleil ? Parfois la farce devient grinçante : on exproprie (par exemple dans les Cévennes), on licencie des ouvriers, on dore la pilule aux travailleurs en nous faisant croire que tout va pour le mieux, que la vie n'augmente pas, que les transports sont confortables, que la justice est juste, bref, que nous sommes heureux. « Qu'est-ce qu'ils veulent de mieux ces puent-la-sueur ? ».

Trop souvent la farce se mue en drame : on massacre au Viet-Nam, en Amérique du Sud, en Indonésie, on laisse mourir de faim comme au Biafra, on torture, comme au Brésil, au Portugal, en Uruguay, on déporte, on emprisonne comme en U.R.S.S. et partout. Et que se passe-t-il en Chine dite socialiste ?

Mais ces pays sont bien lointains pensons-nous. Nous n'y pouvons rien. Nous avons des dirigeants à qui cela incombe. Oui, bien sûr, nous sommes dotés d'un arsenal de politicards à faire rêver Machiavel mais ne trempent-ils pas, tous, dans ces machinations criminelles fomentées par tous les pays développés ?

Nous pouvons beaucoup, au contraire, nous pouvons mettre ces individus sans scrupules dans l'impossibilité de nuire et cela d'une seule manière : en instituant le Pouvoir des Travailleurs, en faisant La Révolution.

Mais si beaucoup d'entre nous ne se sentent toujours pas concernés

après ce qui précède peut-être seront-ils plus réceptifs à ce qui suit.

Nous avons parlé, plus haut de menace de mort biologique. Qu'en est-il exactement ?

Incurie criminelle

L'industrie, génératrice de profits pour quelques-uns, est une médaille qui possède aussi son revers. Au fur et à mesure de son développement elle a dû résoudre un problème de plus en plus lancinant : l'élimination des produits chimiques. Alors, rivières et lacs ont servi de palliatifs à l'absence de solutions plus hygiéniques mais infiniment plus coûteuses et la notion de profit faisant force de loi... Résultat : toutes les rivières et lacs sont pollués, infestés de déchets nocifs, même ceux de Suisse comme le Léman dont les bords sont pleins de détergents.

Les mers, elles aussi, n'échappent pas à la contamination : déchets chimiques véhiculés par les rivières ou évacués directement, déchets radio-actifs immergés, explosions d'engins atomiques, quantités d'huile et de pétrole font que des centaines de spécimens aquatiques ont déjà disparu car contrairement à ce qu'on pourrait penser la nappe liquide qui recouvre une partie du globe n'est pas l'infini. Bientôt on ne pourra plus s'y tremper sans risques.

Dans les villes, la pollution due à l'échappement des automobiles, aux cheminées des usines ajoutés à la poussière provoquera de plus en plus de cancers et autres maladies. Sans parler des troubles cardiaques suite au bruit et à la vie trépidante des citadins.

Quant au cadre rural il est soumis à rude épreuve par notre bonne société d'exploitation. Les forêts sont taillées à grands coups, les espaces verts diminuent au fil des années. Dame, il faut beaucoup de papier pour imprimer les inepties de journaux monstrueux et monstrueusement inutiles souvent néfastes, pleins d'un vide publicitaire destiné à créer... du profit ! Quant aux livres, mieux vaut garder le silence, c'est une évidence.

Les terres cultivables, elles, ont été tellement empoisonnées par l'engrais chimique qu'elles sont près de devenir stériles après avoir donné un maximum durant un temps et enrichi les gros propriétaires.

La technocratie capitaliste a trouvé que l'emballage « plastique » revenait moins cher et, de ce fait, nous ne pouvons plus rien acheter qui ne soit « plastique ». Passe encore pour une paire de chaussettes

mais lorsqu'il s'agit de nourriture et qu'on sait que le plastique est cancérigène... ça laisse rêveur ! Cependant la carafe de lait devient introuvable et la bouteille plastique est particulièrement dangereuse dans ce cas selon un professeur de l'hôpital Curie à Paris qui doit bien savoir de quoi il parle. Le litre de vin, même étoilé sera, à son tour, de plus en plus rare. Et ainsi de suite. Ajoutons à cela que l'élimination des déchets plastiques est absolument impossible par quelque moyen que ce soit. Alors on peut envisager sérieusement la plastification de l'être humain !

Nous ne faisons qu'effluer aujourd'hui le problème mais n'y a-t-il pas là suffisamment matière à réflexion ? Nous y reviendrons plus en détail.

« Life », le gros magazine américain, a consacré en août dernier, un numéro spécial à ce problème crucial dans lequel divers savants

poussent un véritable cri d'alarme et dénoncent la menace qui pèse sur l'humanité.

« Je voudrais pas crever... » disait l'autre. Nous on veut pas crever, tout simplement. Nous, Proletariat, sommes conscients du danger de tous les dangers : « politique » au sens bourgeois, biologique. Et nous savons que ces deux dangers procèdent de la même origine : la société d'exploitation capitaliste bourgeoise basée sur le profit à n'importe quel prix. Et nous savons aussi que cette société ne peut se maintenir que grâce à l'aide qui lui est apportée par les appareils bureaucratiques de la Classe Ouvrière depuis longtemps contre-révolutionnaires. Nous, Proletariat, nous saurons rompre notre isolement, nous organiser à la base sans bureaucrate aucun, balayer les uns et les autres et évincer à jamais ces périls qui nous menacent en faisant la Révolution.

ON SE FICHE DE NOUS

Pompidou et sa clique de fonctionnaires au service du capitalisme français voudrait nous faire croire au miracle qui s'amorce selon leur bon vouloir.

Naturellement et comme un seul homme la grande presse reprend le flambeau et nous informe de la bonne nouvelle, selon laquelle les crédits de l'éducation nationale dépasseront de près de 1 milliard (exactement 900 millions de francs) ceux de l'armée pour 1971 ; soit respectivement 29.750 millions de francs pour l'éducation nationale et 28.850 millions de francs pour ceux de la défense nationale.

L'apparence tromperait tous ceux qui n'examineraient pas un peu plus en détails la réalité.

Ces chiffres ne suffisent pas. Et si, pour 1971, l'éducation nationale se voit accordée un budget supérieur à celui de la défense, elle n'en demeurera pas moins l'enfant pauvre du pays comme le logement et à peu près tout ce qui touche les travailleurs.

Ces 900 millions seront absorbés par la venue de nouveaux enseignants (21.500) encore très insuffisants et le paiement des augmentations de salaire qu'il faudra bien payer pour compenser celle des prix. Mais pour ce qui est primordial en soi, dans ce domaine comme dans d'autres (je veux parler de l'équipement), la fine équipe au pouvoir sait très bien que, pour 1971 encore, il faudra se contenter d'un resserrement de celui-ci.

Par contre l'armée, dont le personnel va d'année en année en diminuant (2 % de moins en 1970, et qui représente environ 310.000 hommes) n'a pas besoin d'un tel budget contre 800.000 environ pour l'éducation nationale, ne sont pas comptés les 250.000 appelés dont la solde dérisoire ne représente que 67 millions de francs pour l'année, soit 0,3 % environ du budget de la défense nationale, en admettant encore — comme ces messieurs le disent — que nous ayons besoin d'une armée, et cependant tout en étant plus faible il n'en est pas moins augmenté de 6,1 %, autrement dit on continue d'équiper contre l'intérêt même du pays une armée qui ne peut servir que pour justifier de son utilité.

La réalité c'est que l'éducation nationale, qui devrait percevoir des crédits représentant 25 % au moins du budget national n'est même pas stationnaire comme on pourrait le croire étant donné qu'ils représentent en fait 17 % de celui-ci comme en 1970, mais en régression, compte tenu des besoins sans cesse grandissants. Bien sûr un effort a été fait dans ce domaine, mais il aura fallu dix-sept ans pour que le pourcentage passe de 7 à 17 %.

Encore une fois nous ne devons pas nous laisser bernier par les apparences et les propos mielleux des gouvernants.

BATIMENT

Non aux cadences infernales

Dans de nombreux secteurs du bâtiment le mécontentement couve depuis un certain nombre d'années. Depuis mai 1968 celui-ci a fait place à une certaine prise de conscience parmi les travailleurs, qu'il est important de coordonner afin de rendre, ce qui pourrait en venir, plus efficace. C'est le cas pour l'ensemble les métiers entrant dans la calorifugation (calorifuge, climatisation, isolation thermique ou frigorifique, insonorisation, etc.).

Dans ces métiers qui sont en général exécutés par les mêmes entreprises et quelquefois, dans celles-ci, par les mêmes travailleurs, le patronat s'efforce de maintenir chaque travailleur dans un certain isolement ; ce qui est rendu d'autant plus facile que chaque travailleur effectue son ouvrage séparément. De plus le patron flatte et médite afin de créer une certaine méfiance entre chacun des employés de son entreprise, aidés en cela par les cadres (commis chef ou nommés tel par le patron, etc.).

Dans la construction frigorifique et thermique le monteur en chambre froide devait (doit encore, mais de moins en moins) exécuter tout ce qui touche à l'exécution de son travail, de l'isolation au carrelage en passant par les enduits ciment, ce qui demande une certaine connaissance dans diverses branches. A l'heure actuelle de nombreuses entreprises embauchent une main-d'œuvre qu'elles payent à bas prix et qu'elles spécialisent dans les différents éléments qui constituent le métier dans son entier. Ainsi avec un seul compagnon qualifié que l'on nommera chef de chantier, on met quelques « manœuvres » qui feront l'isolation, d'autres installeront le grillage qui sert à armer les enduits ciment qui seront eux-mêmes exécutés par de simples « manœuvres » spécialisés dans le ciment ; le carrelage étant effectué par un carreleur. La spécialisation est, on le sait, ce qui permet le plus aisément du monde au patronat de se séparer d'un travailleur trop exigeant en le remplaçant par un chômeur, auquel on apprend sa spécialité pour un salaire tout aussi modique.

Le temps de travail est normalement celui du bâtiment, soit aux alentours de 9 heures par jour ; le samedi étant travaillé facultativement avec obligation sous-entendue, cela fait 54 heures par semaine.

Le salaire lui est payé de différentes manières selon que le patronat aura choisi les salaires horaires faibles ou le tarif journalier, tous avec primes qui servent à camoufler des sommes d'argent non négli-

geables que le fisc ne pourra pas imposer.

Quelle que soit la manière dont un salarié de cette corporation est payé, il est systématiquement volé. Ainsi pour les salaires à base journalière tout est généralement compris : le salaire horaire, heure supplémentaire à 25 et 50 % comprises, la prime de salissure (1 h par jour) théoriquement en sus du salaire, la prime d'outillage etc., à ce mode le paiement s'ajoutent les primes camouflées qui sont facultatives et de toutes manières ignorées à l'avance par les travailleurs, étant donné que dans ce mode de paiement, le temps d'exécution du travail n'est pas donné au travailleur qui doit l'exécuter bien que le paiement qu'il a prévu puisque ce genre de travail est toujours effectué sur devis préalable. Ceci permet au patron d'exiger un rendement supérieur au rendement nécessaire à l'exécution du travail dans les règles de l'art, provoquant un véritable sabotage du travail au détriment du client.

Le rendement normal dans la chambre froide est de trois mètres carrés finis par jour, soit étant donné que le travail s'effectue en quatre opérations, douze mètres carrés sachant toujours à l'avance le rés d'isolation une ou deux couches fixées et jointoyées : un jour ; la même surface grillagées et gottée à l'enduit ciment, une autre journée ; la même surface dégrossie puis dressée d'aplomb à l'enduit ciment, un troisième jour ; puis, le quatrième, la même surface à l'enduit fin lissé, soit une moyenne de trois mètres carrés finis par jour. Le carrelage, n'entrant pas dans le calcul des surfaces, s'ajoute au temps prévu selon le critère de leurs, soit cinq mètres finis s'il s'agit de carreaux cassés, par jour ou six mètres carrés finis, par jour, s'il s'agit de carreaux entiers (10x10 en général).

Pour le calcul du temps le plus simple est de calculer la surface de la chambre froide en grillage et de diviser le tout par trois (valant 3 mètres carrés par jour). Exemple : pour 30 mètres carrés de surface de grillage posé on obtient 10 jours auxquels s'ajoute le temps d'exécution du sol de la chambre. A noter que le temps ne changera pas pour une chambre en mur d'appui qui ne nécessite qu'une couche d'enduit à l'intérieur et une chambre dont certains murs nécessiteront une couche à l'intérieur et à l'extérieur. Exemple : 30 mètres carrés intérieurs, 30 mètres carrés extérieurs, soit 60 mètres carrés au

total, soit 20 jours de travail (l'isolation peut être la même pour les deux chambres de même surface intérieure, mais la seconde nécessite un chevronnage qui complique le travail dans des proportions qui rendent normal le doublage du temps).

Quand les salariés sont payés au taux horaire, celui-ci est calculé de manière que, prime comprise, le salaire mensuel ne dépasse pas une certaine somme. Soit que tous se passe comme dans le cas précédent où le salarié ignore tout du temps prévu à l'exécution du travail, soit, calcul de productivité des carreaux c'est le plus fréquent, que l'on donne un temps de travail qui tiendra compte de la rapidité du travailleur, du déplacement qui devra lui être payé pour le rembourser des frais de celui-ci. Dans ce cas le travailleur est au boni, il touche une somme donnée pour chaque jour gagné par lui sur un chantier bien que cela, soit dit en passant, soit tout à fait illégal car dans ce genre de travail au boni le travailleur doit normalement toucher l'intégralité des sommes représentant les journées gagnées. Ainsi dans certaines entreprises où le taux horaire oscille entre 5,70 et 6,20 F de l'heure (taux horaire bidon étant donné que celui qui est payé au taux horaire le plus faible peut fort bien toucher un salaire supérieur ou au moins égal à celui dont le taux horaire est le plus élevé) la prime est généralement un cinquième inférieure au salaire journalier soit aux alentours de 40 F par journée gagnée. De plus, le travailleur trop gourmand se voit baisser le nombre de jours accordés à l'exécution d'un travail afin que les primes ne dépassent pas le taux maximum prévu par la loi en rapport du salaire fixe, ceci le travailleur l'ignore dans la plupart des cas. Le patron qui se vautre avec ses acolytes dans la concurrence, la donne en s'en servant, donc la subit, tire les tarifs exigeant ainsi plus qu'il n'est normal à l'exécution du travail dans les règles de l'art ; il calcule donc le nombre de jours qu'il va accorder au travailleur en déduisant du temps le total des sommes, reconverties en salaire journalier, que représentent les primes de déplacement. Ainsi pour un travail qui exige dix jours au départ, mais dont il va falloir accorder 10 F en plus par jour au travailleur pour se déplacer, celui-ci ayant un salaire fixe assez bas, 50 F par jour (par le calcul du salaire horaire cela fait deux jours en moins pour compenser les frais

de déplacement. Le patron lui accorde donc 8 jours, augmentant ainsi la production journalière qui fait que c'est le travailleur lui-même qui paie et se rembourse ses frais de déplacement par un travail plus intensif. Il y a bien d'autres abus dont sont victimes les monteurs en chambres froides comme tous les travailleurs payés par des primes. Ainsi lors d'une augmentation de salaire, sans doute les salaires sont augmentés sur leur taux de base mais, pour ceux dont les primes eux-mêmes, celles-ci diminuent en proportion. Et, pour ceux qui connaissent à l'avance le taux de leurs primes, c'est sur le temps accordé que le patronat joue en en diminuant l'importance.

Il est donc indispensable que les travailleurs de cette branche comme de toutes les autres d'ailleurs s'unissent afin d'imposer au patronat leur volonté. Pour cela il faut d'abord cesser les productions irrationnelles et en tous cas contraire à l'exécution d'un travail bien fait, selon les règles de l'art et qui ne ferait plus du travailleur un saboteur au service de son exploiteur. Il faudra même par la grève du zèle figoler votre travail comme chacun peut et doit le faire en diminuant cette production à des normes ne permettant plus aux patrons leurs marges bénéficiaires scandaleuses et les obliger ainsi à donner satisfaction à nos justes revendications, qui sont :

— Réduction du temps de travail avec le même salaire (40 h payées 54 h) ;

— Réduction de la production : nous ne sommes ni des machines, ni des saboteurs. De plus les conditions pénibles de travail qui sont les nôtres doivent être limitées afin que nous puissions être encore dans les normes à la retraite ;

— Paiement intégral de l'outillage et des effets de travail dont la salissure est quasi irrécupérable ;

— Paiement des frais, temps de transport dont une moitié au moins sera pris sur le temps de travail ou dont le bénéfice, qui sera tiré du travail effectué grâce au fait que nous nous déplaçons en plus de nos heures de travail, nous soit payé en plus de notre salaire dans les mêmes proportions ;

— Enfin et avec tous nos camarades du Bâtiment et des Travaux Publics, retraite à 55 ans.

M.L.M.

Syndicat du Bâtiment
et Travaux Publics
de la 2^e U.R. C.N.T.

Du Syndicalisme Révolutionnaire

Cette qualification « révolutionnaire » quel que soit le contenu partisan ou idéologique qu'on lui confère, est devenue incompréhensible à cause des écoles multiples et divergentes qui s'en réclament.

Les syndicalistes révolutionnaires espagnols, pénétrés de la pensée anarchiste, adoptèrent la dénomination d'« anarcho-syndicalisme » qui ne pouvait laisser aucune illusion sur le caractère « communiste-libertaire » de cette organisation.

En France, un tel titre eût effrayé la grande masse des travailleurs, tant le mot anarchiste est entré dans le vocabulaire comme synonyme de désordre. Les militants libertaires se contentèrent donc d'un terme plus populaire, « le syndicalisme révolutionnaire », qui ne devait pas tarder à couvrir des idéologies bien différentes.

Le syndicalisme révolutionnaire de la Charte d'Amiens, malgré la hardiesse libertaire de nombreux militants, groupait des hommes venus de tous les partis politiques et restant attachés à la formule de l'Etat, d'un Etat socialiste remettant la gestion de l'économie aux syndicats, mais se réservant de la gouverner.

Il nous faut reconnaître qu'il existe encore divers courants de syndicalisme révolutionnaire, les uns inféodés au marxisme, mais tous se considérant comme les instruments de partis dont ils souhaitent l'accession au pouvoir.

Il devient donc évident que cette expression générale « syndicalisme révolutionnaire » ne peut satisfaire nos aspirations spécifiques, attendu qu'on ne peut lui donner aucune définition satisfaisante.

Prenons des exemples dans le présent :

Les trotskistes n'entrent dans les syndicats que pour mieux poursuivre la réalisation d'un Etat « dit socialiste »...

Les communistes dissidents et les maoïstes sont atteints de la même maladie...

Les étudiants « syndicalistes révolutionnaires » sont partisans d'un « Pouvoir de gauche »...

La vieille garde amiénoise groupée autour de la Révolution Proletarienne, n'a pas cessé d'être étaticiste, pro-socialiste...

Et il est difficile de définir le caractère du « syndicalisme révolutionnaire » qui trouve abri au sein de la Fédération anarchiste française...

Sur le plan espagnol, que dire de l'U.G.T. solide bastion du parti socialiste...

Il est certain que cette expression générale permet à qui l'arbore de

réaliser un plus facile recrutement : c'est de la démagogie !

Elle porte en elle son inefficacité, sa dégénérescence et le réformisme qu'elle se propose de combattre !

Comme l'expression « anarcho-syndicalisme » ne serait pas accepté par les travailleurs français, nous croyons à la nécessité de donner une signification plus complète et plus précise au syndicalisme d'administration des choses tel que nous le concevons, par exemple « syndicalisme révolutionnaire libertaire ».

Mais il nous reste à étudier ce qu'un tel syndicalisme peut entreprendre et poursuivre dans une bataille sociale où les positions des adversaires changent au rythme d'une évolution économique qui ne permet la pratique de traditions révolutionnaires entièrement dépassées ?

Dans le Mouvement du 22 mars, le Cohnbendisme anarchisant se vit absorbé par les fractions politiques se réclamant d'un étaticisme de gauche... De même le syndicalisme révolutionnaire amiéniste se dissolva dans un syndicalisme réformiste dont il ne cesse pas de contester l'efficacité tout en lui assurant sa participation dans les batailles pour des hausses de salaires.

Or, on ne peut pas, à la fois, vouloir abolir le salariat et combattre pour des hausses de salaires ! Attendu que les hausses de salaires n'ont jamais mis le profit en péril... Une attitude aussi contradictoire ne permet pas aux travailleurs de comprendre et d'assimiler les buts du syndicalisme révolutionnaire libertaire. D'autant moins que c'est devenu un leit-motiv populaire que de dire « dans la course aux salaires ces derniers sont toujours rattrapés ou dépassés par les prix ».

Une anecdote éclairera ce problème :

En 1937 ou 1938, la 12^e région de la CGTSR présentait ces thèses à son congrès régional à Toulon. Pierre Besnard était venu spécialement pour combattre cette technique révolutionnaire. Ce brave militant, malgré toutes ses qualités, n'avait pu échapper à la vieille tradition de la lutte pour les hausses de salaires. Et voici ce qu'en définitive il répondit aux congressistes :

« En principe vous avez raison ; mais j'ai combattu toute ma vie pour la « hausse des salaires, je ne puis me déjuger !... »

Il lui fut répondu :

« Alors il s'agit d'une question de prestige personnel, et d'un attachement irrationnel à une tactique au-

jourd'hui dépassée par l'évolution capitaliste. »

En 1900, on pouvait croire que les hausses des salaires « mangeraient le Profit », et dans cette période de Rareté il ne semblait pas y avoir d'autre issue à la libération de l'exploitation de l'homme... Mais les temps ont changé !

De la rareté nous sommes passés à l'Abondance, à une abondance que le Profit peut stocker, détruire, mais qu'il vend de plus en plus difficilement tout en se refusant à la distribuer...

Ainsi, la production céréalière dans le monde dépasse les possibilités de Vente. D'où la nécessité pour le Profit d'établir un plan mondial de raréfaction des cultures pour maintenir les Prix pendant que des millions d'humains crèvent de faim...

Fusion, concentration n'ont d'autre but qu'un retour à la Rareté dans un monde où l'on encourage le surpeuplement !

L'erreur des travailleurs est de croire à l'intelligence du régime qui les écrase, alors qu'il manifeste en tout une incommensurable sottise ! Dans la Rareté, il s'efforçait de pressurer les travailleurs ; dans l'abondance et la productivité, il les repette, les licencie, les voue au chômage technologique, car il a trouvé pour les remplacer, des technologies, des machines qui lui rapportent plus tout en étant d'une docilité parfaite.

Le Profit instaure donc une nouvelle société où la machine remplace l'homme, mais en le privant de Pouvoir d'Achat !...

Alors on se demande à quoi peut correspondre toute revendication en faveur d'une hausse des salaires, puisqu'il est notoire que plus les salaires haussent plus se précipitent les progrès de l'Automation et moins on distribue de Pouvoir d'achat ?

Nous sommes donc en face de cette situation où le Profit ne peut croître ou même se maintenir que là où il supprime le salariat !

C'est peut-être effarant, mais telle est la situation actuelle. On peut donc affirmer que l'ère du salaire est dépassée, et que l'Etat, sommet de la chaîne des profits, ne pouvant, ni ne voulant distribuer la productivité des entreprises, l'heure a sonné de passer outre à tous les interdits, d'occuper toutes les entreprises et de les faire tourner au maximum : de distribuer l'Abondance contenue dans tous les services...

L'Austérité dans l'Abondance ne peut se justifier que par l'ignorance des travailleurs et par la

naïveté des étudiants qui s'imaginent que le gauchisme pourrait faire du Profit le paternalisme affectueux d'un salariat conditionné par la religiosité politique !

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire libertaire est donc d'agir dans le sens de revendications posant les prémices de la révolution sociale. Un jour, un camarade posa cette question saugrenue à S. Faure :

« Combien faudra-t-il de temps pour instaurer le communisme libertaire ? » — « Je n'ai jamais songé aux délais, mais sachant que nous sommes les porteurs de la Vérité, je combats afin qu'elle se matérialise le plus tôt possible. »

Dans un tel rôle le recrutement est beaucoup moins important que l'efficacité vulgarisatrice de nos théories, qui, pour être déclarées « utopistes » par tous les « mangeurs de pouvoir » n'en deviendront pas moins la seule planche de salut d'une société corrompue, égarée par les politiques incapables de passer à l'Administration des Choses, fossoyeuses de toutes les ambitions politiques.

Les revendications du syndicalisme révolutionnaire libertaire :

Diminution de la durée du travail sans possibilité d'heures supplémentaires et jusqu'à absorption du chômage.

Mise en gratuité de tous les services publics, seule méthode pour permettre à tous l'accès et la jouissance de toutes les richesses sociales. Mise en gratuité des transports voyageurs et marchandises.

Gratuité de la médecine et de tous soins par création dans chaque commune des cliniques populaires.

Gratuité de l'enseignement par une prise en charge totale des élèves et des étudiants.

Gratuité du gaz, électricité, eau, habitat...

Distribution d'un « pouvoir d'achat » égal pour tous, sorte de monnaie fondante de consommation (annuelle) permettant à chacun de s'approvisionner selon ses goûts sans ressentir la moindre discrimination.

Autonomie des entreprises et services dans le cadre mouvant des liaisons syndicales et coopératives, de la base au sommet.

Il est certain que les hommes d'aujourd'hui étant ce qu'ils sont, ne nous comprennent pas encore ; mais il est aussi prévisible qu'ils seront bientôt tentés d'ouvrir la brèche que les étudiants révolution-

EQUIPEMENT

Au mois de janvier 1969 les ministères de l'Équipement-Logement et des Transports publiaient un numéro spécial de leur revue « Equipement - Logement - Transports ». Y étaient exposées les méthodes envisagées pour rentabiliser le secteur de « Rationalisation des choix budgétaires » tentée au ministère de public, sous forme d'une expérience l'Équipement, expérience s'inspirant directement du P.P.B.S. (Planning, Programming and Budgeting System) américain.

Il s'agissait tout simplement d'employer dans les administrations de l'État, en leur donnant une forme appropriée pour chacun des cas particuliers rencontrés les nouvelles méthodes de gestion des entreprises privées, et particulièrement, où sont intimement mêlées la fiction du manager tout-puissant et l'application optimale des dernières techniques de l'informatique.

Or cette réforme se heurte, dans certains de ses aspects, à un apparent immobilisme d'un certain nombre de cadres supérieur de l'Équipement, en partie en ce qui concerne l'introduction du « Manager ». Il ne s'agit pas là d'une incapacité d'adaptation, mais d'une volonté bien arrêtée de défendre certaines prérogatives.

Au début de l'année 1970, M. Chalandon, notre bien-aimé ministre de l'Équipement, prenait ses distances d'avec le corps des Ingénieurs des Ponts et Chaussées et déclarait en substance, lors d'un dîner offert par les élèves de cette école : « Les prérogatives dues au sang serviront céder la place aux prérogatives dues à la qualité (ce qui veut dire : vous aurez beau être intelligents et avoir des connaissances, si vous faites les têtes de mule, n'obéissez pas, n'ayez pas d'ambitions personnelles et ne vous entendez pas en affaires louches, vous resterez au plus bas de votre échelle).

Respectant son personnage d'hom-

me à l'imagination fertile, amateur d'idées nouvelles, et créateur de méthodes modernes, M. Chalandon a fait déjà fleurir le toboggan en France, se lance dans l'affaire des mini-souterrains, rétablit le péage qui avait disparu depuis bien longtemps, et, à présent, veut supprimer les plages privées, les remplaçant par des plages payantes. Il y a eu, entre-temps, les affaires du Parc National de la Vanoise, l'affaire du Parc National des Cévennes, dont on ne sait trop ce que deviendront les habitants, les petites questions de spéculation immobilière. Tel est M. Chalandon.

Il s'agit donc pour lui (et en cela il agit également dans l'intérêt de ses successeurs) de mettre en place un système permettant aux gens de sa sorte d'atteindre les postes de décision dans le ministère.

Assimiler service public et entreprise privée ne signifie pas seulement rendre semblable les méthodes de gestion. Cela signifie également que le (ou les) responsables de ce service doivent avoir les mêmes avantages que les entrepreneurs. Avantages financiers s'entend.

Or, il se trouve que dans un corps tel que celui des Ingénieurs des Ponts et Chaussées un grand nombre d'opinions politiques sont représentées. Il est probable que l'on y rencontre l'extrême-gauche, mais il n'est pas impossible d'y trouver des socialistes, des radicaux et peut-être même des communistes. Les raisons politiques, jointes à la défense de l'intérêt du corps (les nominations se font pratiquement à l'ancienneté) expliquent donc cet immobilisme dont nous parlions.

D'où colère ministérielle.

D'où deux projets de décrets, déjà fameux, adoptés en Conseil des ministres.

L'un, relatif à la nomination et à

l'avancement des directeurs départementaux et des chefs de service régional de l'Équipement.

L'autre, relatif aux nominations aux emplois de chef de service, directeur adjoint et sous-directeur de l'administration centrale du ministère.

Par le premier, peuvent être nommés : Ingénieurs et Ingénieurs en chef des Ponts et Chaussées, Ingénieurs de la Construction, urbanistes de l'État et administrateurs civils, inspecteurs généraux de l'Équipement et de la Construction. « Tout fonctionnaire occupant un emploi de directeur départemental ou de chef de service régional de l'Équipement peut se voir retirer cet emploi dans l'intérêt du service ». (1)

Par le deuxième, peuvent être nommés : les membres du corps technique supérieur du Ministère de l'Équipement les fonctionnaires appartenant à des corps auxquels destine l'E.N.A. (autre que les administrateurs civils).

Le gouvernement retourne de plus en plus aux origines. Rénovant les méthodes de la III^e République au vu des résultats américains, il parle « État français » en entendant « Capitalistes, remplissez vos poches ».

A la demande formulée de plus en plus violemment par une certaine jeunesse : « plus de Mandarins ! » On répond : « d'accord... du Favoritisme ». Cela s'appelle passer de Charybde en Scylla.

Que peut-on d'ailleurs demander de plus à un système hiérarchique, où le « Hiérarque » possède tous les pouvoirs, et fait en sorte de s'octroyer ceux qu'il ne détient pas encore ? On est bien loin de la

« participation aux décisions » dont on a tant parlé voilà déjà quelque temps. Et, si participation il y a, elle est conditionnée à l'obéissance et au rang du participant. Elle est subordonnée aux conjonctions d'intérêts.

Il ne nous appartient pas de prendre position dans ce genre d'affaires, de soutenir telle ou telle thèse. Notre conception de l'organisation sociale nous place en dehors des caprices financiers et des jeux du pouvoir. Nous assistons à un nouvel épisode de la lutte entre un capitalisme d'État immobiliste, appuyé sur une conception classique de l'entreprise, et un capitalisme libéral, pour qui l'État devient un soutien financier.

Encore quelques années et les gaullistes auront réduit le gaullisme à néant. Que nous importe alors de savoir si ce sera l'équipe « Épargnant-Mandarin » ou l'équipe « Manager-Favori » qui l'emportera ? Nous devons, de toute façon, obéir. Et si nous nous révoltons, ce sera avec les risques habituels.

Renvoyons dos à dos Mandarins et favoris. Nous avons un autre travail à faire. Et, en attendant, d'avoir une voix assez forte pour imposer nos programmes, comptons les points.

VIDAL V.

J.A.S., Paris.

(1) On indique, à l'Équipement, que la mise en place de « méthodes modernes » permettra de « dégager des critères objectifs et chiffrés » d'appréciation de la gestion des fonctionnaires d'ici à deux ou trois ans. Dans l'intervalle, une commission composée de hauts fonctionnaires et de représentants des corps concernés, serait obligatoirement « consultée » avant le retrait de l'emploi. Cela pour atténuer la rage des Mandarins.

Du Syndicalisme Révolutionnaire

→ IV

naires tentèrent d'élargir en appelant au combat révolutionnaire une classe ouvrière qui ne pouvait alors partager leur légèreté et surmonter sa propre impréparation à un changement de civilisation.

Actuellement, nous sommes les seuls habilités à entraîner la classe ouvrière vers la grande mutation sociale qui s'opère dans les craque-

ments de la société capitaliste. L'Utopie, comme nous l'avons tant de fois déclaré, ce n'est pas de prévoir mais de s'attarder en des reconversions politiques désuètes, inopérantes, désormais dépassées par les possibilités libertaires : semer la Vérité, entraîner les hommes, le temps assurera la germination de nos thèses dans tous les esprits.

Gaston Brittel

La C. F. T. et la grève de Chrysler

LA C.F.T. et la grève de Chrysler

La C.F.T. (syndicat jaune) a organisé à Poissy une grève-bidon avec le soutien de la maîtrise et peut-être de la direction. La C.G.T. et la C.F.D.T., affolés, n'ont pu que suivre le mouvement.

Pourquoi une telle mystification ? Il s'agit de prouver que la C.F.T. est une centrale représentative et pour cela tous les moyens sont bons. Ce syndicat-maison bénéficie en effet de l'aide et du soutien des patrons.

A Chrysler tout le monde a dû débrayer de par la pression de la C.F.T. et des petits chefs.

Mais le cœur n'y était pas. C'était plutôt lugubre pour la première grève chez Chrysler depuis 23 ans ! L'opinion générale était « c'est du cinéma ! » ou bien « je n'ai rien décidé ».

La C.F.T. fait partie de l'arsenal « Nouvelle Société » de Chaban. Il sait ce qu'il fait et ce qu'il a à faire. NOUS AUSSI !

La « radicalisation » de la C.F.D.T.

« La C.F.D.T. entend que sa radicalisation ne la coupe pas des autres forces syndicales. »

On peut remarquer tout de suite qu'Eugène Descamps, s'il tient un langage qui tend à le singulariser par rapport à Ségué en parlant de « radicalisation » (poussé sans doute par une partie « évolutive » de la C.F.D.T.), n'en cautionne pas moins toutes les bureaucraties syndicales dont il fait bien entendu partie. Sa radicalisation ne va pas jusqu'à sectionner le membre gangrené. Il se contente du garrot.

« Désormais l'objectif à atteindre est clairement défini : la société socialiste démocratique et autogérée. »

Socialisme, démocratie sont devenus des termes bien vagues et qui

n'évoquent plus rien pour nous, travailleurs. Nous connaissons une démocratie depuis des décades, en sommes-nous heureux pour autant ? Quel travailleur révolutionnaire conscient pourrait encore de nos jours lutter pour un socialisme d'au-delà du rideau de fer devenu peu à peu transparent ? Quant à l'autogestion il faudrait savoir ce que Descamps sous-entend par là. Est-ce le « pouvoir » des travailleurs par l'entremise de leur bureaucratie syndicale ou bien leur pouvoir réel, à eux, organisés en Conseils coordonnés par des éléments sans cesse renouvelés afin d'éviter tout risque de bureaucratisation ? Quant à nous, évidemment, c'est cette seconde hypothèse que nous soute-

nons quand nous parlons d'autogestion, c'est ce que nous nommons aussi sur un plan général « DEMOCRATIE DIRECTE ».

« On nous amuse avec les commissions, des consultations mais les décisions de caractère économique se prennent ailleurs, au bénéfice de certains intérêts financiers et des groupes de pression. »

Même son de cloche chez Ségué (voir le dernier numéro du « C.S. ») mais la C.F.D.T. « radicalisée » est plus conséquente : elle a annoncé, le 7 septembre, qu'elle ne participerait pas à la seconde phase des travaux du VI^e Plan :

« Notre présence dans les organismes du VI^e Plan nous faisait avaliser des décisions diamétrales-

ment opposées à notre volonté. »

Descamps, ici, « omet » de préciser que les plans ne sauraient se réaliser que grâce aux syndicats qui permettent à la production prévue par le patronat de sortir. Quant à la « négociation » il adopte une position très cégétiste :

« L'état a le devoir de prendre le relais si l'esprit d'entreprise du patronat fait défaut. »

Nous savons bien, nous, que l'état est aussi capable de nous exploiter que le patronat. L'Etat n'étant que le prolongement du capital dans cette société capitaliste bourgeoise, nous n'avons pas à avoir, nous, travailleurs, de préférence.

« Ce n'est pas parce qu'on parvient à des accords nationaux qu'il y a une vie conventionnelle. Les négociations ne redescendent pas, tout reste figé au niveau des entreprises. Les clauses convenues au sommet y sont mal respectées, parfois pas du tout et le plus souvent avec réticence. »

Passons sur « l'absence de dignité nationale » (pour nous, internationalistes de classe, seule la dignité des travailleurs importe, qu'ils parlent russe, allemand, italien ou français et nous refusons l'humiliation d'où qu'elle vienne !), nous n'oublierons jamais que, par le passé, entre 1936, caricature de Front populaire, et 1939 des dirigeants de gauche, d'extrême-gauche nous ont tenu des propos nationalistes et liquidateurs qui ressemblaient étrangement à ceux tenus à la même époque par les fascistes « Croix de Feu » ou les nationalistes « Camelots du Roi ».

Ensuite, Descamps, tombe dans la même contradiction que Ségué au sujet de la politique contractuelle :

« Elle est en effet le moyen de limiter l'arbitraire du gouvernement et des patrons. »

Comment passer des accords valables avec des gens qui peuvent se permettre de mener les négociations à leur gré et de faire selon leurs intérêts au mépris des nôtres ? (Voir Descamps lui-même plus haut). Mystère !

« Le congrès de mai 70 a montré que les jeunes et les éléments révolutionnaires entrés dans la Confédération depuis mai 68 s'y étaient parfaitement intégrés... les escarmouches entre militants C.G.T. et C.F.D.T. ont cessé dans les ateliers... Les cédétistes reconnaissent que la Classe Ouvrière ne peut espérer avancer sur la voie du socialisme — quel que soit le contenu de ce mot — sans un regroupement de toutes les forces populaires. »

→ VII

Postiers en lutte

Mai 68 a soulevé un immense espoir parmi les travailleurs français. Deux ans après, il ne reste plus rien de la « grande victoire de Grenelle » et chaque travailleur se pose, sous des formes diverses, la même question. Que faire ? Que faire pour que la volonté de lutte, que l'on sent présente, se transforme en lutte effective et surtout victorieuse ?

DEVELOPPER LES LUTTES ET NON LES BRISER

Il n'y a pas de forme de lutte à rejeter a priori, mais chaque lutte restreinte doit être un tremplin pour élargir le mouvement et non un moyen pour l'enterrer. Les journées d'action, grèves de 24 heures, pétitions, servent objectivement d'exutoire, ou de « soupape de sûreté » à une réelle volonté de lutte.

PAS DE « BONZES » A LA TETE DES LUTTES

Les luttes impulsées ou dirigées par des militants n'auront de force profonde que si la large masse des travailleurs, qui y participe, participe aussi à la discussion sur les modes d'action, les types de lutte et les objectifs à entreprendre. En cas de grève illimitée, nous devons toujours insister pour que se crée un comité de grève, désigné par tous les grévistes, rassemblant syndiqués et non syndiqués, et responsable de ses actions devant tous les grévistes. Par contre, les Comités de grève composés de permanents de syndicats et de délégués passant la moitié de leur temps en délégations, ne peuvent représenter valablement les travailleurs.

LES CONTRATS DE PROGRES, NOUVELLE ETAPE VERS UN SYNDICALISME INTEGRE

Une des principales attaques de la bourgeoisie à l'égard des travailleurs, est de tenter d'enfermer le mouvement syndical dans un cadre fixé par elle.

— Pour un syndicat, accepter un préavis de grève, c'est accepter que tout mouvement soit le fruit d'une cogitation en chambre de permanents, et non le résultat d'une prise de conscience de masse, c'est briser toute action de masse.

— Le type le plus achevé de tentative d'intégration syndicale est le principe des contrats de progrès qui engagent les syndicats pour une longue durée et liquident, en fait, le droit de grève.

DEFENSE DE LA HIERARCHIE : DEFENSE DES PRIVILEGES

La défense de la hiérarchie est en soi un mot d'ordre réactionnaire qui préserve et augmente les hauts salaires donnés aux cadres, représentants, pour leur fidélité à la bourgeoisie.

Nous devons lutter :

— Pour que toute augmentation de salaire soit la même pour tous ;

— Pour que les abattements de zone soient supprimés ;

— Pour qu'aux moins de 18 ans soit payé intégralement leur dû.

POPULARISONS LES LUTTES

La force principale des travailleurs, c'est toujours la lutte organisée des travailleurs eux-mêmes. Toute lutte doit être popularisée le plus largement possible auprès des travailleurs, des usagers et de la population. L'absence totale d'initiatives de ce type rejoint la volonté systématique de division.

Quoi qu'en disent leurs porte-parole, aucune des centrales syndicales à l'heure actuelle, ne défend ces positions qui nous paraissent, pourtant, une base minimum pour permettre aux travailleurs d'avancer vers des succès décisifs.

Les rédacteurs de cette plateforme estiment que la seule solution qui permettra de vaincre la division des travailleurs, est la création d'un Comité de Base regroupant tous les postiers, sans distinction d'appartenance syndicale, et non syndiqués.

QU'EST-CE

QU'UN COMITE DE BASE

La nécessaire UNITE que nous souhaitons n'a évidemment rien à voir avec les affirmations du type « pour continuer le combat, tous unis dans la lutte, votez pour un tel ».

La seule unité valable est l'unité à la base, et dans l'action de tous les postiers, sans distinction d'appartenance syndicale, qui permettra de rompre la division artificielle engendrée par les centrales syndicales. Un comité de base n'est pas un syndicat. Son rôle est de montrer la volonté d'unité des travailleurs, quel que soit leur appartenance syndicale.

EN AVANT

POUR UN SYNDICAT UNIQUE DE LUTTE DE CLASSE

Un groupe de postiers de Paris-18, pour la création d'un comité de base comprenant syndiqués et non-syndiqués.

APPEL

APPEL DE LA REGIONALE
S. I. A. DE L'OUEST

Les vacances terminées, l'actualité doit reprendre avec une ardeur sans défaillance, en raison des événements présents et futurs, face aux agissements des gouvernements français et autres. La répression des actions pacifistes, telle celle de la Savoie informant l'opinion de cette région, du régime sévissant en la compagnie disciplinaire de l'armée casernée en ce département, les atteintes à la liberté d'expression, les tracasseries policières dont sont soumis

divers camarades de l'Ouest, les arrestations massives en Tchécoslovaquie, les persécutions contre nos amis en Italie, en Espagne nous font un devoir de nous unir, pour coordonner nos protestations, afin de les rendre plus puissantes. Il dépend donc des libertaires, des syndicalistes dignes de ce nom, de tous ceux adversaires des iniquités sociales que cela soit.

Pour l'Ouest nous demandons à tous, s'ils ne sont pas déjà en liaison avec le secrétariat, d'écrire à Auguste Le Lann, 3, rue Jules Guesde, 29-N, Brest.

La « radicalisation » de la C.F.T.

→ VI

Nous savons pertinemment que, depuis mai 68, les révolutionnaires authentiques qui sont entrés à la C.F.D.T. ne l'ont fait que pour noyauter cette organisation et y poursuivre plus efficacement la lutte révolutionnaire et non pour épouser la ligne trop réformatrice de ce syndicat.

D'autre part les escarmouches n'ont jamais été marquées du sceau C.F.D.T.-C.G.T. mais ont toujours traduit la poursuite du combat par les éléments authentiquement révolutionnaires qui refusent la récupération qu'ils aient une carte syndicale en poche ou pas.

Enfin, la C.N.T. libertaire sait bien quel sens est attribué au mot « socialisme » par les organisations « ouvrières » révisionnistes, elle a toujours repoussé toute idée de collaboration, même ponctuelle, avec elles afin de conserver claire et nette sa conception du projet révolutionnaire. Elle n'a pas oublié la mascarade du « Front Populaire » en France, en 1936.

Nous, Prolétariat, ferons La Révolution organisée à la base d'une façon autonome sans bureaucrates aucuns ou nous continuerons le combat mais en aucun cas nous ne nous prêterons encore une fois à quelque carnaval « révolutionnaire ».

Divergences C.F.D.T. - C.G.T.

C'est le cas en ce qui concerne les négociations avec le patronat, jugées positives rue La Fayette et assez peu prisées rue Montholon.

« La C.G.T. n'a pas les mêmes exigences que nous, ni ses militants le même esprit critique que le nôtre. Nos adhérents n'ont pas le même comportement, notre démocratie interne n'est pas comparable. Peut-être, même, sommes-nous trop exigeants et pas assez « politiques ».

Toujours la contradiction : les bureaucrates cédétistes ne croient pas trop à la négociation mais ils discutent quand même. De plus, ils se posent déjà des questions au sujet de leur « radicalisation ». Ce n'est pas eux qui penseraient réclamer la totalité pour les travailleurs. Mais peu importe, nous, Prolétariat prendrons nous-mêmes, pour nous-mêmes, ce que les bureaucrates n'imagineront jamais revendiquer !

Dans une perspective plus lointaine — Ségy ne cachant nullement que le Front commun syndical doit, pour lui, conduire au Front commun politico-syndical — la C.F.D.T. refuserait de prendre en charge le programme d'un éventuel gouvernement de « démocratie ouvrière », ce que souhaiterait le secrétaire général de la C.G.T.

Il est évident que la C.F.D.T. préfère continuer de faire de l'œil aux révolutionnaires en affectant une attitude critique quant à la C.G.T. ceci afin de grossir ses rangs et d'éviter de se retrouver avec sa trop puissante rivale dans un « gouvernement » où elle serait minoritaire. Politique oblige...

Après les déclarations de Ségy, celles de Descamps, à peine moins liquidatrices. Après les marionnettes syndicales nous retrouverons les fantoches ministériels. Mais nous, Prolétariat, nous savons que les tireurs de ficelles, masqués derrière tout ce monde de beaux parleurs, ne peuvent être dénoncés et enfin réduits à l'impuissance que par l'action conjuguée de tous les travailleurs qui, enfin conscients et autonomes, réunis dans leurs organismes propres non hiérarchisés, non bureaucratisés, chasseront les prétendues « directions ouvrières » en même temps que les exploités !

COMUNICADOS

A los lectores de lengua española

Dificultades surgidas a última hora en el material de composición mecánica, nos impiden, muy a pesar nuestro, servir como de costumbre las páginas en castellano.

Esperamos que la normalidad quedará restablecida a partir del próximo número, así como la comprensión por parte de todos.

LA REDACCION

F. L. DE DRANCY

CONFERENCIA EN EVREUX

Por la presente invitamos a todos los compañeros, simpatizantes y amigos a la conferencia, que se celebrará el 27 de septiembre, en la « Bourse du Travail », a las nueve de la mañana, y como conferenciante el compañero Tomás Marcellán, sobre el tema de actualidad « El porqué la necesidad del Sindicalismo Revolucionario ».

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todas sus afiliados y militantes a la reunión que se va a celebrar el día 27 de septiembre, domingo, en el local de Fuerza Obrera a las 9 en punto.

Convoca a reunión general para el día 27 por la mañana. Temario: Información del Pleno Regional, de la casa nueva y de la situación de las publicaciones.

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a la Asamblea General que se celebrará el domingo 27 de septiembre 1970; dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

Les avions volent

Ne partez plus en avion. Vous dites que de toutes façons vous n'en avez pas les moyens ? Nous non plus. Mais ceux qui les ont sont bien embêtés. Les Palestiniens et leurs partisans n'arrêtent pas de détourner des avions. Non seulement ils les détournent mais ils les font sauter ! Désormais les passagers ne peuvent plus déguster et digérer les petits toasts offerts par la compagnie dans la douce quiétude d'antan.

Les deux derniers avions ont vu leurs passagers débarqués « en plein désert, loin du monde civilisé ». En fait les types du F.P.L.P. avaient tout organisé : médecin, nourriture, eau, etc.

La radio, la presse déforment

tout, mentent, s'indignent, glapissent à longueur de journée. Sur Europe n° 1 (chaîne de radio pourrie à écouter avec stoïcisme) un sa-laud, l'autre jour, appelait les Palestiniens des bandits débiles, etc. Un autre journaliste de la même antenne étudiait la possibilité d'armes au curare et se désolait de leur inutilité dans le cas présent.

Bref, c'est le cas de le dire, les Palestiniens sont les damnés de la terre et Georges Habbache est vomi par tous les Etats du monde. Il paraît qu'il est marxiste-léniniste. Finalement, si c'est vrai, c'est son seul défaut. Bah ! en cherchant un peu dans tous les groupes, groupuscules et sous-groupuscules palestiniens on finira bien par trouver chaussure à son pied.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS
GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

«Amant et tiran», H. Ryner 7 50
Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00
Pierre Broué et Emile Témimé: «La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle 8 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître» 54 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme» 15 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

LES PAYSANS BRETONS PASSENT A L'ACTION DIRECTE

La presse locale a rapporté le fait suivant :

La presse locale a rapporté le fait suivant :

« A la fin de juillet, pendant la nuit, sur Saint-Dolay (Morbihan), 9 hectares de maïs appartenant à M. Jacconnelli, promoteur immobilier, ont été coupés par des inconnus ».

Dans un tract laissé sur le terrain et signé : « les coupeurs », nous pouvons lire :

... Il était une fois un monsieur qui gagnait beaucoup d'argent. Ça existe encore.

Il en est un qui prétend être ancien paysan et savoir tracer le sillon...

Il a, paraît-il, gagné sa fortune à la force du poignet. Mais comment ? « C'est bien simple, dit-il, j'achète des terres à bas prix quand je les sais bien placées et je les revends très cher ».

C'est légal et bien pratique pour gagner de l'argent !

De qui s'agit-il ? Mais de Jacconnelli, pardi... C'est lui qui veut acheter tout Saint-Dolay et les environs si les paysans ne le laissent pas les plumer à son aise.

Eh oui, il pensait être plus tranquille dans le Morbihan qu'à Derval. Là, il avait une petite chasse : 800 ou 1.000 hectares. Un rien, quoi... Une petite chasse de paysan breton ou de smigard... Mais voilà t'y pas que ses sangliers sont allés chez les voisins. Dame, « le Pôvre Monsieur ne pouvait quand même pas les promener en laisse... »

Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Les paysans ont organisé une battue et ont exécuté les auteurs du délit à la grande joie des chasseurs.

Mais, Derval, ça devenait gênant. Il ne pouvait plus étendre son élevage comme il l'entendait.

Alors, Saint-Dolay, c'est tout près. Et la vallée de la Vilaine est pleine d'avenir touristique, c'est un terrain de choix pour la spéculation.

C'est ainsi qu'il a acheté La Couarde. Une bagatelle : 176 hectares dont 57 labourables. Tout le monde pouvait acheter, il suffisait d'avoir 70 ou 80 millions !

... Mais tout le monde ne les a pas... Et la S.A.F.E.R. n'avait pas de sous avec l'encadrement.

Qu'il achète ce n'est pas très grave. Mais qu'il exploite est une autre affaire. Déjà, trois fermiers exploitaient sans titres officiels, l'ancien propriétaire ne voulant pas faire de bail. Il leur a repris les terres. Il avait acheté, il était libre d'en « user et d'en abuser ».

Déjà, les syndicalistes n'étaient pas contents et se réunissaient à Nivillac. Ils en avaient marre des spéculateurs.

Mais JACO ne les craint pas. Le sieur a un fusil à lunette et « il sait s'en servir a-t-il dit ». Pour défendre ses intérêts de spéculateur, il irait jusqu'à tirer sur les paysans. C'est du meurtre avec préméditation...

Mais 176 hectares à La Couarde, ce n'était pas suffisant. Il a acheté la ferme de Saint-Jean en décembre : 47 hectares, 28 millions... Producteur de lait et promoteur, ça n'est pas le même salaire !

Pour empêcher la S.A.F.E.R. d'acheter, il a trouvé un « fermier », un gars de la Nièvre. Un fermier comme les frères Tribondeau, en Mayenne, qui faisaient un bail à un chauffeur de leur abattoir pour exploiter tranquillement. La loi des cumuls pour eux, ça n'existe pas...

II

Et monsieur fait 15.000 faisans... Mais les agriculteurs en ont marre et l'argent ne gagne pas à tous les coups. Il faut savoir ne pas faire déborder le vase. Et JACO, tu es allé trop loin...

Alors, tes champs de maïs, ils ont été coupés...

Faut pas écraser les paysans avec ton fric !

Gagner de l'argent, n'est pas une faute mais s'en servir pour exploiter des ouvriers sur tes fermes, pour expulser des fermiers, pour spéculer sur les besoins de loisirs des citadins, cela n'est pas permis...

Tu as le fric, tu as la loi, tu as ton fusil...

Jacconnelli et tes semblables, vous ne gagnerez pas car les Hommes finissent toujours par l'emporter sur le fric.

Ainsi, demain, la Vallée de la Vilaine et la Bretagne ne seront pas le paradis des P.D.G. en vacances, admirant les quelques paysans parqués ayant chapeaux bas et têtes baissées devant les nouveaux seigneurs !

« Les Coupeurs »

On se souvient que l'accaparement de terres par des non-agriculteurs sur le canton de La Roche-Bernard avait déjà fait beaucoup de bruit. L'achat et l'exploitation de fermes par des promoteurs industriels, marchands de bestiaux et autres a provoqué un vif mécontentement. D'autant plus que ces accapareurs exploitent en moyenne chacun 78 hectares sur le canton alors que trois exploitations sur quatre ont moins de 20 hectares !

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Aux étudiants qui croient

L'autogestion agricole en Algérie :

On sait que depuis mars 1963, date à laquelle l'Etat algérien avait cru devoir fixer un statut des exploitations agricoles autogérées (provisoire), on s'attendait à une refonte de ce statut qui dépouillait, en fait, ces exploitations de toute autonomie.

Le gouvernement a pris de nouveaux décrets qui ont paru au journal officiel du 14 février 1969. Nous en retiendrons l'essentiel :

L'exploitation ne relève plus du contrôle communal, mais de l'Etat. L'Assemblée générale des travailleurs de l'exploitation désigne un comité de gestion qui établit les prévisions et la marche de l'exploitation. L'assemblée désigne le président de ce Comité dont les fonctions sont d'ailleurs mal définies par rapport au rôle du directeur qui, lui, est nommé par l'Etat ou les bureaucrates du pouvoir (voir Russie).

Ce directeur est bien chargé de mettre en œuvre les décisions du comité de gestion, mais il a le droit de s'y opposer pour recevoir les ordres des bureaucrates du pouvoir.

Le conflit entre président et directeur tourne toujours à l'avantage de ce dernier, soit des bureaucrates du pouvoir chargés du contrôle de l'autogestion.

L'assemblée générale est donc reconnue comme un organe souverain, mais est, en fait, dépouillée des initiatives essentielles.

Pour éviter l'autoconsommation, c'est-à-dire les vols de produits agricoles par les travailleurs, ces derniers disposeront, chacun, d'un lopin de terre de 5 ares, ce qui leur permettra d'entretenir un potager et d'élever des volailles.

A ce sujet, il faut remarquer que le vol est la plaie endémique de ce pays. En fin d'exercice, les revenus nets, s'il y en a, seront partagés au prorata de la durée du travail fourni par chacun. On peut douter qu'il puisse y en avoir dans un système où le vol est une institution que vient aggraver l'analphabétisme. La production du domaine est commercialisée par des mécanismes intermédiaires qui volent ce qu'ils peuvent : alors !

L'autogestion agricole s'étend à 2.000 domaines qui exploitent les

plus belles terres d'Algérie, soit 2.300.000 hectares.

180.000 ouvriers y travaillent à temps complet, plus les saisonniers.

Donc, l'Etat reconnaît la responsabilité morale des exploitations, ce qui lui permet d'arrêter l'hémorragie financière des mauvaises gestions en refusant de participer à l'élaboration des comptes ; mais en fait, la bureaucratie reste maîtresse des destinées de l'autogestion.

L'analphabétisation ne permet guère aux travailleurs de s'évader de ces contraintes par vérification des comptes... L'Etat n'entend pas que son autorité soit contestée. Les érudits, seuls, peuvent entrevoir « le dépérissement d'Etat comme une évolution naturelle... »

Nos jeunes étudiants ont besoin de croire en l'Etat-idéal, tout en réclamant l'autogestion des universités et des entreprises ; or, on ne saurait cultiver à la fois l'autorité et la liberté... il faut choisir ! Il ne suffit pas de crier « liberté » ! Il faut apprendre à la construire.

G. BRITEL

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

1^{er} OCTOBRE
1970
NUMERO 623
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

DE SACCO - VANZETTI

« ... Quant aux deux pauvres Italiens émigrés en Amérique, on a peine à se remémorer que leur exécution fit descendre dans la rue de grandes villes d'Europe des masses populaires vibrantes et fébriles d'indignation animées du besoin de se battre. Aujourd'hui on emprisonne, on pend, on fusille journellement pour raison d'Etat sans que l'on y prenne plus d'intérêt que pour un banal fait divers. »

ERNESTAN

Deux procès, cinquante années

de piétinement social, de régression de la combativité ouvrière ainsi que de la solidarité ouvrière.

Sacco-Vanzetti deux innocents dont l'ombre ne jette même plus un hâle, si pâle soit-il, sur le monde du travail. Pourtant, à l'époque le PCF lui-même eu son mot à dire en faveur de ces deux militants ouvriers, anarchistes.

Aujourd'hui Raton et Munch, deux innocents que l'on accuse pour un « crime » dont les véritables auteurs sont à rechercher chez ceux qui, pour soutenir le régime capitaliste qui les soudoie,

A RATON - MUNCH

n'hésitèrent pas à envenimer le mécontentement général lors des journées d'insurrection de mai 68, par la provocation que représentait leur seule présence.

Ce geste de colère de Raton exhibant ses testicules face au prétoire, se rappelant des tortures qu'il avait subi pour que ses tortionnaires aient des aveux en accord avec leur désir de vengeance, que, trop lâches, ils ne retournent pas contre ceux qui provoquent le mécontentement popu-

sait désespéré dans un milieu hostile; tous sont innocents.

L'impossibilité d'apporter des preuves formelles nous oblige au moins à céder au bénéfice du doute. Rappelons-nous. La nuit noire, la fumée des grenades lacrymogènes qui empestaient l'atmosphère, pourraient elles-mêmes, à condition d'être tenu hors des conditions de torture, innocenter celui qui a été l'auteur du geste de colère de cette nuit d'émeutes, par l'impossibilité qu'il y avait d'y

LA PROVOCATION COMME LA REVOLTE EST DEFENSIVE, L'AGRESSEUR C'EST L'ETAT

laire, est la preuve de l'identité des deux procès.

Raton, Munch et Michel Mougin mort d'une liberté qui le lais-

voir autres choses que des formes. Nous voulons parler de l'Etat bourgeois et capitaliste.

NOTRE VOLONTE

Ce que nous voulons, c'est tout ! Liberté pour tous, c'est-à-dire, une possibilité égale pour tous de s'épanouir, de jouir des produits naturels, et industriels qui nous appartiennent. De développer nos aptitudes et nos initiatives propres.

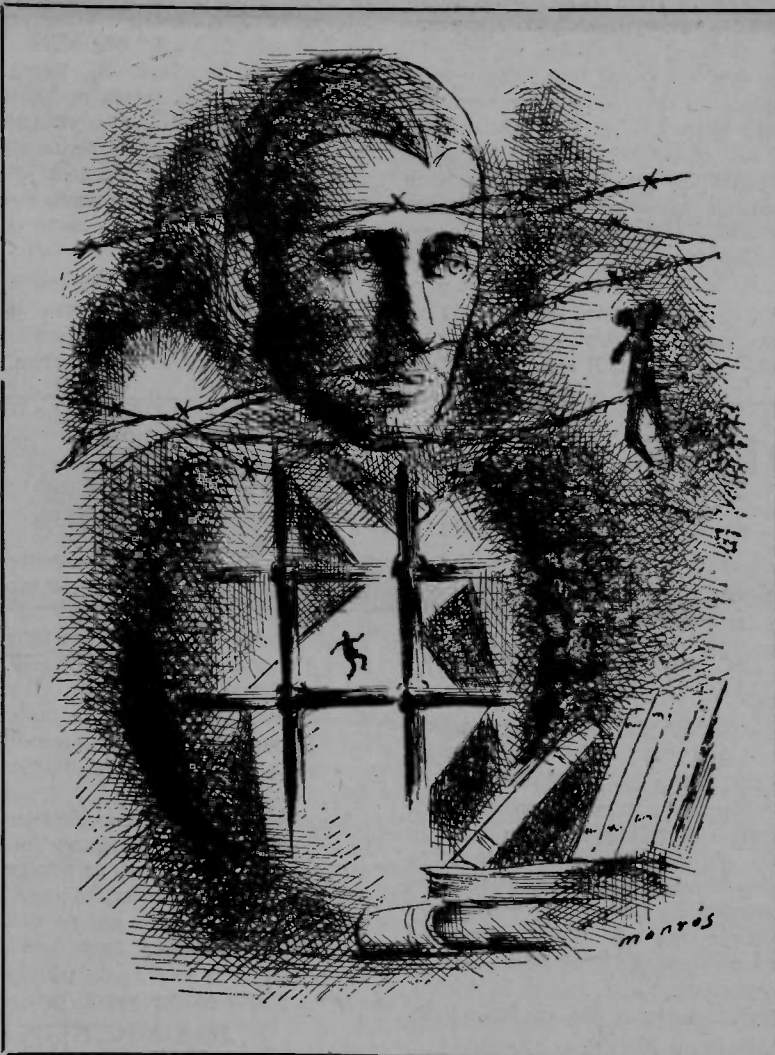
Ce qui implique la suppression de toute autorité.

Anéantir toute domination de l'homme sur l'homme, anéantir tout appareil répressif et improductif (police, armée, clergé, syndicats réformistes, administration étatique, lois, etc...) qui sont aussi abrutissants que matraqueurs;

c'est-à-dire supprimer l'Etat, car toutes ces institutions en sont l'émanation.

Supprimer: la hiérarchie, toute classe sociale, tout privilège légal ou pas, l'inégalité économique. Abolir la propriété privée qui est la possibilité pour certains d'accumuler des biens de consommation ou des moyens de production dont ils empêchent l'usage par les autres, sans les utiliser eux-mêmes, entraînant ainsi le gaspillage des biens, et l'asservissement économique des travailleurs.

Ce que nous voulons c'est rem- (Suite page II.)



C. N. T. - A. I. T.

LOIRE-ATLANTIQUE

Nous indiquons que le n° 616 du « C. S. » n'est pas dans le communiqué de notre département conforme à notre esprit. Le camarade Yves Michel Biget est le seul responsable syndical de la C.N.T.-A.I.T. et de l'A.O.A. pour la Loire-Atlantique. Le camarade espagnol Garcia est en relation avec lui seulement pour la C.N.T. espagnole, pour la Solidarité Internationale Antifasciste (SIA). Donc les camarades bretons doivent continuer à correspondre avec Biget.

Egalement le camarade d'Extrême-Orient, un ami de Hanoi, ne peut venir à Nantes en octobre. Il peut être avec nous en juin 1971.

Nous signalons aux camarades que nos permanences C.N.T.-Cercle d'Etudes Sociales de Loire-Atlantique-Vendée-S. I. A., reprennent dès octobre 1970 aux jours et heures de l'exercice 1969-70.

Pour la section, Y. M. Biget, 4, rue des Garennes, Vertou 44, septembre 1970.

NOTRE VOLONTE

(Suite de la page I.)

placer le centralisme par un système fédéraliste libertaire, où les décisions viendront de la base, (de l'individu au groupe). Tous nous serons véritablement concernés, responsables, sans un système que nous aurons nous mêmes façonné.

Ce que nous voulons, c'est supprimer ce syndicalisme sclérosé, réformiste, chien de garde de l'Etat.

Pouvoir élire un ou plusieurs délégués (selon l'importance des entreprises, etc.) qui devront être contrôlables et révocables à chaque instant par leurs mandants.

Plus de grèves inactives, mais une grève générale expropriatrice et gestionnaire. L'émancipation des travailleurs ne sera l'œuvre réelle des travailleurs que si elle est faite par eux.

Que la gestion soit faite par la base, en fonction des possibilités de la production et de la consommation. Que chacun puisse donner son avis, conseiller la gestion, et non plus obéir à une minorité agissante, ou chefs.

Ce que nous voulons : l'abolition du salariat, et la distribution gratuite de la production, selon les possibilités des richesses, et le besoin de chacun.

J. GARCIA

La gauche et la droite sous

A cet égard, deux catégories de droit s'opposent : d'une part le *droit naturel* de l'individu, d'autre part le *droit conventionnel* de telle ou telle collectivité, société ou institution. Le premier dérive du principe de justice, le second du principe d'ordre. Il est manifeste que l'opposition qui existe entre l'une et l'autre n'est pas permanente comme par exemple, celle que l'on constate entre les principes de liberté et d'autorité. Néanmoins, elle apparaît tôt ou tard.

On voit alors des individus qui, par ailleurs, appartiennent à des camps opposés, se regrouper sous la bannière de la justice ou sous le drapeau de l'ordre et inversement, des hommes et des femmes normalement rassemblés pour mener le même combat, se séparer pour rejoindre, les uns le parti de l'ordre, les autres le parti de la justice.

Si l'on admet que la notion de gauche se nourrit de tous les élans de générosité qui peuvent se manifester chez l'être humain envers son semblable, tandis que celle de droite implique une méfiance irrépressible vis-à-vis des passions de l'individu et un attachement farouche à l'égard de l'organisation établie, on dira que le parti de la justice est la gauche éthique, le parti de l'ordre, la droite.

Les principes d'ordre et de justice ne sont pas antinomiques par nature. Ils le deviennent sous l'effet d'un concours de circonstances, dans la conscience ou même seulement dans l'inconscient de

leurs partisans respectifs. Alors, le principe d'ordre devient synonyme d'injustice pour les défenseurs de la justice et le principe de justice synonyme de désordre aux yeux des fanatiques de l'ordre. C'est ce qui explique que la lutte entre les deux partis puisse atteindre parfois à un degré d'acharnement tel que non seulement tout ce qui avait existé de commun entre les nouveaux antagonistes se voit d'abord oublié, puis renié, mais encore, que chez les uns et les autres une haine mutuelle s'instaure et persiste.

Les positions du parti de la justice sont simples et claires : celui qui n'a commis aucune faute, qui ne s'est rendu coupable d'aucun crime, qui a toujours agi conformément aux règles de la morale naturelle, celui-ci ne saurait en aucun cas, sous aucun prétexte ni d'aucune manière être victime de la vindicte publique. Quiconque aurait donc été frappé injustement devrait non seulement être réhabilité avec éclat, mais aussi bénéficier d'une réparation comparable en importance au préjudice subi. Enfin, il faudrait que ceux qui sont directement responsables des malheurs et des souffrances d'un innocent participent à cette réparation sans la mesure la plus grande et qu'en outre, ils soient privés de toute possibilité de renouveler pareille erreur.

On voit donc que pour les partisans de la justice le droit de l'individu est le droit suprême, que par conséquent, il vaut mieux lais-

ser courir cent coupables et plus que risquer de brimer un seul innocent. C'est pourquoi leur indignation, leur colère, leur fureur ne connaissent plus de bornes quand il arrive qu'un individu, bien que reconnu innocent, continue d'être traité en coupable par ceux qui l'ont frappé, sous prétexte que le prestige de l'institution responsable doit rester intact envers et contre tout. C'est pourquoi, à plus forte raison, leur rupture avec les fanatiques de l'ordre s'avère définitive quand il arrive qu'un innocent soit traité comme un coupable, sans que son innocence ne soit à un moment quelconque mise en doute par ses persécuteurs, mais seulement parce que telle institution gouvernante estime qu'il est nécessaire pour sa sauvegarde de jeter un « coupable » en pâture à la foule.

On a peine à croire que de tels méfaits puissent être perpétrés en plein XX^e siècle. Et pourtant ils le sont. Déjà, la fin du XX^e siècle avait été assombrie par l'Affaire Dreyfus. Mais notre temps en a fait bien davantage : l'Affaire Sacco et Vanzetti, les Procès de Moscou, le Procès Rajk, le Procès Slansky, l'Affaire Julius et Ethel Rosenberg, l'Affaire des « Criminels en blouse blanche », tout cela atteste le triomphe insolent du parti de l'ordre dans de nombreux pays et le règne des criminels légaux sur l'humanité.

Mais le parti de l'ordre ne se manifeste pas nécessairement de cette façon : il lui arrive souvent de couvrir d'authentiques crimi-

LA DEROUTE DES VOTARDS

65 % d'abstentions à Caen — Près de 40 % à Bordeaux malgré le grand cirque Chaban JJSS

C'est un signe. Le peuple en a marre du cinéma de ces messieurs. Malgré tout leurs systèmes, malgré toutes leurs constitutions, leurs lois et leur moral, le bulletin de vote sombre dans le ridicule et l'abjection.

Que représente J. M. Giraud maire de Caen ?

Que représente Chaban-Delmas maire de Bordeaux ?

Rien ! sinon eux-mêmes et le système d'inégalité, de profit et de hiérarchie qui est l'image de la société pourrie. Ces gens là n'ont même pas la fierté de se retirer et d'aller cultiver leurs salades en terrain clos. Il faut qu'au nom d'une poignée d'électeurs coi-

res ils continuent d'emmerder le monde.

De quel droit ces gens là s'arrogent-ils le droit de nous gouverner, de nous diriger, de nous affamer ?

Au nom de l'immoralité politique qui veut que les uns commandent et les autres obéissent.

Mais le nombre grandissant de ceux qui refusent le jeu malsain du bulletin de vote est le signe précurseur de ce qui attend ces messieurs. Malgré le verdict du peuple qui dit NON, nous en avons assez d'avoir des élus et des gouvernants, ces gens là s'entêtent à rester les gardes-chiourmes de la société.

En prétendant nous gouverner les politiciens de tout poils violent délibérément la logique des choses. Ce sont à la fois des faussaires et des imposteurs.

La majorité écrasante qui vient de se manifester contre le bulletin de vote prouve que la place est au non-gouvernement, à l'anarchie.

Nous voulons encore espérer que la révolution anarchiste se fera sans violences. Mais si cela n'est pas, la responsabilité en incombera uniquement à ceux qui ne veulent pas abandonner leurs privilèges, malgré le verdict du peuple qui les prend à leur propre jeu.

Jean ARGENCES

le rapport de l'éthique

nels qui sévissent au nom de son principe, s'efforçant d'empêcher qu'ils ne soient démasqués ou, au moins, qu'ils ne soient punis. On voit dans ce cas que pour les partisans de l'ordre, ce qui est criminel ce n'est pas le crime lui-même, mais la dénonciation du crime.

Les mobiles qui font agir les partisans de l'ordre sont fort divers et souvent très obscurs. Surtout, il n'est pas rare que ces mobiles soient opposés d'un pays à l'autre ou, suivant le cas, d'une organisation à l'autre, alors que les partisans de la justice sont guidés par les mêmes principes dans tous les pays comme dans toutes les organisations. Cette particularité s'explique aisément : en effet, l'homme est partout le même sur la terre, tandis que les institutions diffèrent sous de nombreux rapports. Aussi voit-on partout et toujours, quand un forfait contre la morale naturelle est perpétré en un point quelconque du globe, les partisans de la justice se lever comme un seul homme en faisant immédiatement abstraction de toute considération étrangère au fait, alors que d'un pays à l'autre ou d'une organisation à l'autre, en présence du même forfait, les partisans de l'ordre condamnent, absolvent ou s'abstiennent en fonction de l'intérêt que cela peut représenter pour la cause particulière qu'ils défendent, pour leur conception propre de l'ordre. Ceci montre que les partisans de l'ordre sont également capables de s'indigner devant l'injustice, pourvu que cela paraisse utile et profitable. Autrement dit, pour les partisans de l'ordre la lutte morale est toujours une action de propagande : elle n'est jamais gratuite.

De toutes les familles idéologiques, une seule se trouve réunie tout entière dans le parti de la justice : c'est l'anarchisme. Il ne faut pas s'en étonner puisqu'elle a pour principe fondamental que l'individualité est la valeur suprême et par conséquent, que tous les individus également souverains et dignes de respect ont droit au bénéfice de la justice, indépendamment du lieu et des circonstances. Dans les autres familles idéologiques qui, si grande soit leur diversité, partagent néanmoins la croyance en la nécessité de l'existence de l'Etat, donc d'un autoritarisme plus ou moins prononcé, lequel est la source de toute injustice, il n'est pas aussi facile de

choisir la conduite à tenir dès lors que les impératifs de la justice entrent en opposition avec ceux de l'ordre, tel qu'il est conçu dans chacune de ces familles.

L'idée fondamentale de tout ordre s'exprime par des formules telles que : « la raison d'Etat », « l'honneur de l'armée », « l'honneur de la magistrature », « l'intérêt du Parti », « le Salut Public », « l'intérêt de la Patrie », « le salut de la foi », « la volonté de Dieu », etc.

Sans doute peut-il arriver que les partisans de l'ordre, à supposer qu'ils aient été bien informés, soient réellement sincères dans leur conviction que leur ordre doit être sauvé malgré tout, fût-ce au prix d'une injustice révoltante. Sans doute est-il possible que l'existence ou la destruction de cet ordre soient mises en question par le fait.

Mais il n'est pas rare que ce qui est présenté au public comme une exigence de « l'intérêt général » s'avère n'être en réalité que l'expression de l'intérêt particulier d'une poignée de dominateurs et d'exploiteurs irresponsables au sens strict du terme, sinon, plus simplement encore, le fruit des humeurs changeantes d'un despote en proie à l'ivresse du pouvoir.

C'est pourquoi presque toutes les familles idéologiques de type étatiste, autrement dit autoritaire, restent susceptibles de recéler un contingent plus ou moins nombreux de partisans de la justice, c'est-à-dire, dans ce cas, de gens capables d'ignorer une fausse « raison d'Etat », fût-ce au prix des illusions qu'ils avaient nourries jusque-là au sujet de leur Etat ou organisation.

Ainsi, dans chacune de ces familles idéologiques il existe, face face à la droite éthique que constitue le parti de l'ordre, une gauche, autrement dit un parti de la justice. Mais, contrairement aux anarchistes qui sont par nature des partisans intransigeants de la justice, ceux qui, au sein des familles étatistes, choisissent la justice contre l'ordre ne le font généralement que dans la mesure où cet ordre n'est pas effectivement menacé et même dans ce cas, ce n'est pas sans déchirement. Aussi est-il extrêmement rare que ce déchirement les conduise à renier l'étatisme, qui est pourtant la source de toutes les injustices. S'ils vont jusqu'à rompre avec la famille idéologique à laquelle ils avaient appartenu jusque-là, c'est le plus souvent pour adhérer à

une autre forme d'étatisme, tantôt plus douce, tantôt plus dure, suivant les circonstances particulières qui ont provoqué la crise.

C'est ainsi que tel démocrate, indigné par le racisme ou le colonialisme militant de son Etat passera au communisme au nom de la justice, ou que tel communiste, choqué par les sacrifices rituels des « procès » et des « purges », ralliera la démocratie pour le même motif. Il pourra arriver aussi que l'un ou l'autre, complètement désabusé, se réfugiera dans un scepticisme amer et désespéré ou sombrera dans l'infantilisme religieux.

Au sein de la gauche éthique ces gens-là représentent donc l'aile modérée et pusillanime. Ils savent se montrer physiquement braves, ils peuvent même à l'occasion résister à toute sorte de pressions morales, mais ils sont pusillanimes en ce sens qu'ils n'osent pas remettre en cause la légitimité du principe autoritaire. A leurs yeux, les excès qu'ils condamnent sont imputables tantôt à des hommes foncièrement mauvais, qu'on a eu le tort de laisser s'emparer d'un pouvoir dont ils ne pouvaient faire qu'un mauvais usage, tantôt aux institutions particulières qui ont produit de tels hommes. Il ne leur vient pas à l'idée que c'est le principe fondamental de toutes les institutions autoritaires, qu'on les appelle Etat, Parti, Eglise, Tribunaux, Administration, Armée ou autrement, qui gâte l'individu et le rend mauvais.

(A suivre) Simon FAQUIN

Nouvelles de Lyon

Le procès de Michel Raton et Marcel Munch a eu lieu à Lyon du 22 au 25 septembre. ILS ONT ETE ACQUITTES.

A ce jour l'état du CCP du Comité pour la libération des prisonniers politiques de juin 1968 est le suivant : 1.450 F.

Ainsi les deux détenus ont pu recevoir 100 francs chaque mois, sans compter l'argent donné directement.

Surtout, il est nécessaire de parler du scandale qu'a été ce procès, dont on a conservé comme accusation : « Homicide involontaire avec intention de donner la mort. »

« Le Figaro » et « L'Aurore » ont parlé du procès des « assassins de Lacroix ».

Je pense qu'il faut soutenir ces deux trimards car la bourgeoisie et la police comptent sur l'isolement provoqué par leur non-appartenance à une tendance politique déterminée. Néanmoins ils sont représentatifs de la révolte des jeunes ou même des associaux. Par ailleurs nous remarquons le silence de certains « gauchistes », voire même la calomnie de certains autres comme l'A.J.S.

Il faut donc qu'on en parle partout dans la presse la moins pourrie (journaux libertaires, voire « gauchistes »). Pourquoi ? Par solidarité révolutionnaire. Pour l'honneur du mouvement révolutionnaire, car si ce dernier se désintéressait de ce type de répression, la loi serait attentive pour l'accentuation de la répression.

Camarades, faites votre possible pour l'aide pécuniaire.

H. L.

TRIBUNE LIBRE Méthodes policières

Depuis quelques temps on assiste à une recrudescence de surveillance policière. Le courrier des camarades anarchistes et anarcho-syndicalistes est contrôlé et les lettres sont souvent ouvertes. Une bande indique « Ouvert par erreur par les services postaux ». On sait ce que cela veut dire. Inutile de faire un dessin.

Qu'espèrent trouver les flics dans le courrier des camarades ? Certainement pas des bombes ! Nous n'avons pas de ces engins, nous en laissons la primeur aux gens du pouvoir pour les faire exploser et empuaner l'air des îles du Pacifique.

Les anarchistes ont la conscience tranquille, ils n'ont rien à cacher et ce qu'ils peuvent se dire

dans leur échange de correspondance a seulement un caractère fraternel pour maintenir le contact de solidarité entre eux.

Il n'y a pas de complot anarchiste, nous étalons nos idées et nos méthodes au grand jour et les flics ne trouveront rien d'autre dans nos lettres que ce qu'ils peuvent trouver dans nos journaux et publications.

Si nous signalons ces faits, c'est uniquement pour montrer les méthodes policières du pouvoir qui n'a rien à envier aux régimes fascistes. Ceux qui croyaient encore que le secret de la correspondance était un privilège des « démocraties » seront fixés sur leur vrai visage.

Des Anarchistes

ESPAGNE :

APRES GRENADE
MADRID ET LES ASTURIES

Après la fusillade de Grenade lors d'une manifestation à base de grévistes, début août, qui a vu la flicaille tirer et tuer trois travailleurs, c'est au tour des ouvriers de la construction madrilène et des mineurs des Asturies de reprendre la lutte.

75.000 ouvriers, selon les commissions ouvrières clandestines; 16.000 selon le syndicat officiel, ont arrêté le travail, à Madrid, immédiatement après la signature d'une convention collective « n'accordant que des améliorations insignifiantes des salaires ».

L'absence de voie légale pour le dialogue entre patrons et ouvriers est aussi à l'origine du mouvement déclenché par les mineurs asturiens le 2 septembre, selon une lettre signée d'une grande partie des 4.000 grévistes sanctionnés par leur entreprise.

Madrid, les Asturies, cela nous ramène 36 années en arrière, en octobre 1934 où l'on a vu les dirigeants du Parti Socialiste (P. S. O. E.), après avoir beaucoup menacé le pouvoir républicain, reculer, s'enfuir et laisser l'initiative aux militants de base. L'honneur était sauf, mais la note à payer élevée. La répression républicaine fut sans pitié : 3.000 travailleurs morts au combat, 3.000 autres assassinés par l'armée et la garde civile, 30 à 40.000 arrestations pour les seules Asturies.

La classe ouvrière payait très

cher les fanfaronnades d'une poignée de « dirigeants » irresponsables.

La C.N.T., en dehors des Asturies, ne prit pas part à l'insurrection. En effet, elle était décimée après les soulèvements de 1932, janvier 1933 et décembre 1933.

Près de 2 ans plus tard, en juillet 1936, ce sera différent...

Aujourd'hui, en 1970, faut-il conclure que l'agitation dans ces régions est le signe avant-coureur d'actions d'envergure ? Ne nous hâtons pas de conclure. Depuis 1962 si les Asturies connaissent des grèves d'une façon permanente la situation générale a bien changé. L'ère des révoltes est terminée. Celle de la révolution s'ouvre qui se fera lorsque la prise de conscience et l'autonomie de la classe ouvrière le permettront. *Le prolétariat doit, en Espagne comme ailleurs, mettre sur pied ses propres organismes autonomes et rejeter définitivement tout dirigeant patenté, bureaucrate en puissance, dépositaire de la théorie révolutionnaire.* En cela nous voyons qu'aujourd'hui plus que jamais le mal dont a souffert la révolution espagnole, l'isolement, serait fatal à toute tentative qu'elle ait lieu en France, en Italie, en Espagne ou ailleurs.

Aujourd'hui plus que jamais la révolution ne peut être que libératrice et internationale.

CHEZ LES CHEMINOTS

A PROPOS DU NOUVEAU
STATUT DES REMUNERATIONS

Les organisations dites « représentatives » ont discuté avec la direction de la SNCF du statut des relations entre la SNCF et son personnel en matière de rémunération. La direction a pondu un texte qu'elle soumet à l'homologation du ministre des transports.

A la lecture de ce texte, il apparaît que si des modifications théoriques sont apportées au mode de rémunération, le principe reste le même.

Jusqu'à maintenant il existait à la SNCF 19 échelles hiérarchiques divisées pour chacune d'elles en indice A et B ce qui donnait une grille de 38 salaires différents de l'échelle 1 indice A à l'échelle 19 indice B.

Dans le nouveau statut, les échelles seront remplacées par 9 niveaux divisés en 4 indices A, B, C, D, ce qui donnera une grille de 36 salaires différents.

Nous ne pouvons pas dire qu'il y aura une compression de l'éventail hiérarchique. Les étiquettes changent mais le contenu des flacons reste le même.

En fait, le nouveau statut est une mascarade qui sert à endormir la combativité des cheminots, car certains disent déjà : « avant de condamner il faut voir ce que ça va donner. » Comme la mise en vigueur de ce statut doit s'échelonner jusqu'à 1974, la direction et leurs complices des organisations « représentatives » espèrent

que les cheminots resteront calmes pendant 4 ans. Ils se disent, ce sera toujours ça de gagné.

Dans le nouveau texte, le principe des grades et de l'avancement en grade subsiste comme dans le passé. Comme pour les gosses à l'école des notes « d'aptitudes » pour l'avancement en grade (et par conséquent l'augmentation des salaires) seront attribués chaque année selon le bon vouloir des chefs. Le système rétrograde de la hiérarchie à outrance subsiste donc.

Les cheminots appellent leurs camarades de travail à entreprendre la lutte pour dénoncer ce mode de rémunération inique facteur d'inégalité. Ils engagent les cheminots à lutter pour une compression massive de la hiérarchie des salaires devant aboutir à l'égalisation des rémunérations.

On dit souvent que le prix du bifteck est le même pour l'ingénieur ou le manoeuvre. Mais l'ingénieur a droit à 5 biftecks pendant que le manoeuvre doit se contenter de 4 patates.

A qui fera-t-on croire qu'en cautionnant de telles méthodes, les syndicats « représentatifs » ont le souci de défendre les intérêts des travailleurs ?

Cheminots réveillez-vous ! Ouvrez les yeux !

R. J. SOURIAUT

LE REGIME DES PRISONS

Lettre ouverte de la S.I.A. bretonne au ministre breton de la Justice : Pleven.

Par courrier du 14 septembre, la SIA vous a adressé une protestation contre le maintien au régime du droit commun, des hommes et femmes incarcérés pour délit d'opinion. Ce régime infligé ne vous fait nullement honneur, car il démontre à quel point la Ve République du nom, s'est ravalée au-dessous des monarchies absolues.

La preuve, je la puise dans un article de l'avocat Georges Mausangez, paru dans Floréal du 14 mai 1921. Qu'écrivit-il ce grand avocat ? : Sous la royauté absolue les prisonniers politiques à la Bastille pouvaient recevoir les visites de leurs parents et amis,

jouer avec eux, et il cite le cas de madame de Stael enfermée pour complicité dans la conspiration de Cellamare; celui de Voltaire...

Sous le premier empire, il y avait une division réservée aux prisonniers politiques. Sous la Restauration, le Second Empire, la tradition des « politiques » fut entretenue avec un libéralisme généreux. Dans cette prison, on pouvait recevoir librement ses amis, correspondre avec le dehors, donner de petites fêtes.

» Sous la 3e République, la Santé succéda à Sainte-Pélagie et le même régime continua, en 1901, le poète anarchiste Laurent Tailhade étant emprisonné, la Santé se transforma en salon littéraire et politique. Plus tard, le breton

Gustave Hervé y rédigeait sa « Guerre sociale ». Pendant la guerre de 1914-1918, Poincaré et Clémenceau tentèrent d'amoindrir les droits. En 1919, le pays étant en état de siège, les conseils de guerre condamnant à la prison, des manifestants du 1er Mai 1919 et des inculpés pour entraves à la liberté du travail, tous bénéficièrent du régime politique. En 1920, les inculpés du « complot », les libertaires y furent admis sans difficulté. »

A Brest, en 1922-1923, des militants ouvriers condamnés pour menées antimilitaristes furent mis au régime politique.

En 1929, l'alcoolique Daladier (entre parenthèses l'un des 3 leaders du Front Populaire) le supprima, tout en étant heureux d'en

jouir, lors du procès de Riom sous l'occupation.

En conséquence, il est inadmissible qu'un gouvernement se prétendant républicain se montre plus féroce pour ses adversaires que les monarchies absolues.

Pour pouvoir amplifier cette protestation, il est demandé à tous les libertaires sans exception, aux syndicalistes d'action directe, ou tout simplement à ceux révoltés des agissements gouvernementaux, de prendre l'initiative de se concerter dans chaque localité, d'écrire au secrétaire régional de la SIA, pour l'Ouest, à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N Brest.

Plus de passivité, jeunes et anciens, en avant pour le droit d'être libre.

Cuando el obrero empuja

LA General Motors registra actualmente un conflicto en verdad significativo. Sus 350.000 obreros y empleados se declararon hace días en huelga general para obtener una serie de mejoras, la mayor de ellas el retiro con paga integral a los 30 años de trabajar, el asalariado, en la casa. La empresa se aviene a conceder ciertas ventajas reclamadas por el sindicato, pero opone reparos a la concesión del retiro integral, particularmente el referente a la competencia extranjera. Innegablemente, en Asia, América y Europa las manufacturas de automóviles amenazan igualar en potencia realizadora a las dos casas — norteamericanas — más importantes del mundo: la General Motors y la Ford.

No hay duda de que éste es un argumento capitalista que pesa en la balanza de la lógica presente, y sin embargo, la clase obrera no puede atenderla en razón a la propia e injusta existencia de la entidad capitalista. En España la Confederación Nacional del Trabajo hace ya 40 años hostigaba continuamente a la burguesía arrebatándole ventajas cuantiosas, tan favorables a la economía obrera como nefastas para la economía capitalista. De las 8 horas pasamos a las 7 y las ventajas de complemento — salario integral en casos de accidente o de enfermedad, seguridad e higiene en los lugares de trabajo, potestad a los delegados de fábrica o tajo, supresión de la mano de obra infantil, rehabilitación social de los trabajadores añosos o inválidos, etc. — se iban imponiendo, poniendo en grave aprieto a la patronal española, esa organización de explotadores sensibles al negrismo de los siglos XVIII y XIX contra la cual la C.N.T. tantas y tan memorables batallas librara fijando al proletariado hispano en el primer lugar de las luchas reivindicadoras entabladas en todo el mundo. Y si la burguesía no pudiera resistir las crecientes exigencias de la población obrera, tanto peor para ella, puesto que en libertario no se trata de contemperizar con el régimen de la propiedad privada y estatal, sino de contrariarlo, dificultarlo y reducirlo para introducir la revolución iguali-

taria, expropiadora en la sociedad mediante las tácticas de lucha conducentes a este feliz resultado.

Observado desde nuestro ángulo, la posición ultrancista de los manufactureros de la General Motors (sin duda sostenidos por los constructores de otras marcas automovileras) es simpática y esperanzadora. Con ella esta fracción del proletariado americano parece sacudirse la modorra conformista, la argolla lideresca, llegando a pensar que si la gerencia de la inmensa firma comercial General Motors (no pudiera con sus huesos), ellos, los obreros y empleados de la casa se considerarían aptos y felices rigiendo el negocio por gestión directa, esto es, sin elemento parasitario en las oficinas directoras.

No obstante esa buena perspectiva, hay que considerar el atraso senil o reformista que sufre el proletariado similar de los otros continentes. Ni en Francia, ni en Alemania, Bélgica, Inglaterra, Italia, etc., los constructores de autos están cerca de disfrutar la gran mejora de retiro que los «generalmotoristas» exigen de sus explotadores. Hoy a las huelgas parciales, mundialmente consideradas, no les sobra motivo y es de pensar que sin una cohesión internacional obrera los grandes empujes huelguísticos amenazan degenerar en estériles. Todo un peligro para nosotros y todo un gajé para el capitalismo, habida cuenta de la inservibilidad de las agremiaciones obreras reformistas de las naciones democráticas y de las sindicales sujetas al carro estatal de cada República totalitario-comunista en las que la libertad sindical y de huelga es mera utopía igual que en la España fascitizada por el general Franco. Los sindicatos socialdemócratas se mantienen en estado de castración por obediencia al liderismo político y los sindicatos de obligación «actuantes» en las naciones totalitarias son virtualmente nulos. Las olas marxista y fascista han retrasado la hora de la emancipación obrera de medio siglo por lo menos.

En situaciones — asaz repetidas — como la presente de los automovileros de Norteamérica, los trabajadores moralmente emancipados com-

LECOMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 1° de Octubre de 1970.

prendemos una vez más la grandísima falta que hace una A.I.T. independiente, revolucionaria y finalista. Con una A.I.T. libertaria fuerte, hoy las grandes manufacturas automovilistas de Francia, Inglaterra e Italia no serían otros tantos obstáculos para el éxito perseguido por los huelguistas de la casa General Motors, Serian, sin duda, puntos de apoyo seguro y esperanza de un renacer revolucionario al cual las burguesías privada y de Estado en vano opondrían fuerzas armadas y coacciones dineristas. No es así, y ya veremos el des-

enlace de la pugna sostenida por los 350.000 obreros y empleados norteamericanos... en tanto vamos viendo — y ello viene de viejo — la preparación de un pavoroso armamento para la III Guerra Mundial en cuya construcción se afanan docenas de millones de obreros y técnicos afiliados a la F.S.M. y a la Internacional de sindicatos reformistas...

El obrero, mundialmente considerado, no ha querido comprender la Revolución española y seguirá — seguiremos — pagándolo caro.

DISCOS Chispas

Está de moda el rapto de aviones, certificando el estado de violencia ultrancista que reina en la sociedad del Millón y Medio de leyes reguladoras de la conducta ciudadana.

Detener un avión en pleno vuelo es fácil contando, los atracadores, con presencia de ánimo. En el suelo esgrimir pistola y bomba pueden atraer réplica; en el aparato volante, no. ¡Es tan frágil su sostenimiento!

Hay causas justas, desde luego, una de ellas la nuestra, fervientemente igualitaria. Pero hay cometidos revolucionarios que de esto último sólo tienen la fachada. Se expone a sabiendas a gente inocente por lo nada que tiene ésta que ver en la pugna que mantienen unos hombres de partido con fuerzas que les son enemigas. La muerte alevosa de un alemán en Guatemala ningún partidario de los raptos ha podido justificarla. Darle jaque y mate al enemigo, ya es otra cosa.

La violencia los anarquistas la aceptamos como último recurso, cuando toda la sociedad nos calumnia y acorrala. Pero en tanto podemos, nuestro explosivo mayor es la argumentación — irresistible — que poseemos.

Siendo el caso que los enemigos nos tratan de terroristas mientras el terror lo siembran ellos. Los que sean.

DISCOBOLO

Joan Fusté escribe en España: «Los grandes cementerios bajo el Sol».

Comprendido. Es peligroso recordar los cementerios bajo la Luna.

Nixon y su séquito irán a Madrid.

Para Franco será la llegada de los Reyes Magos.

El clero español sigue vendiendo imágenes religiosas.

Si Dios habitara en España huiría despavorido. Porque aun valedos reales.

Si lo del motor impulsado por agua resultara cierto, Nixon le compraría a Franco los ríos y rieras del país por otros 2.000 millones de dólares.

Por lo caro del agua, los españoles nos lavaremos la faz con gasolina.

CHISPERO

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero, 1,50 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL ANARQUISMO DE TODOS LOS TIEMPOS

Carta abierta al Conde de Montarco, en ocasión de su artículo «El Anarquismo», publicado en el diario ABC, de Madrid, con fecha 24 del pasado mes de agosto.

EN efecto, es una realidad: «Actualmente el renacimiento del anarquismo en el mundo ha adquirido una amplitud que tiene caracteres de explosión». Lo evidencia precisamente el hecho de que elementos que, por su origen, por su habitual modo de vivir, su condición social, se hallan bien alejados de lo que es en sí el ambiente libertario, picados de curiosidad, tratan de conocer lo que son las ideas anarquistas. Incluso hay quienes pretenden coleccionar influencias y vicisitudes del anarquismo en España, en lo que al pasado se refiere, sacando a colación al propio tiempo la incertidumbre, la incógnita que la solera anarquista que pervive en el país puede originar en el futuro, si se une con la nueva corriente libertaria que va tomando ascendente en nuestros días.

No deja de tener su importancia el hecho de que, ya sea bien, o para mal, en lo pertinente a las apreciaciones, se empiece por reconocer que existe el anarquismo en tanto que tendencia ideológica. ¡Que existe y que mueve barullo por ahí! Es conveniente señalarlo puesto que no pocas veces, en un pasado no muy lejano, sociólogos de más o menos renombre, en tono entre irónico y despectivo, habían formulado un requiem, estimando ser el anarquismo algo sin vitalidad, muerto. Hoy pueden percatarse de que *el muerto ha resucitado*. Cosa que, por supuesto, tratarán de silenciar a los efectos de no dejar traslucir su precaria infalibilidad.

Posiblemente, el plausible deseo de tener noción de lo que es el anarquismo lleve consigo el inconveniente de que, si las referencias que se tomen pecan de apresuradas, la noción que se llegue a tener no responda a la verdad. Como el que se diga que la Confederación Nacional del Trabajo fue fundada en el año 1909, siendo en el año siguiente su fundación. La diferencia tiene importancia si tenemos en cuenta que en el año 1909 acaecieron en España acontecimientos, como el Proceso Ferrer, de los que el mun-

do se hizo eco. Tenemos fundamento para considerar que adolecen de ambigüedad y confusión ciertas apreciaciones del Conde de Montarco, al hablar del anarquismo, leyendo las líneas que siguen:

«Estos anarquistas, con una ideología basada en lo que denominan marxismo leninismo, están en oposición al comunismo dependiente de Moscú, al que consideran pragmático y heterodoxo según la doctrina de Mao. Se comprende fácilmente que los viejos anarquistas anden desorientados y hayan chocado ideológicamente con los nuevos cuando coincidieron en algunos congresos. Sólo en la repulsa de Moscú y en la mística revolucionaria, viejos y nuevos anarquistas se muestran acordes. Pero el anarquismo histórico poco tiene ya que hacer en esta actual etapa revolucionaria; los objetivos que se desean alcanzar, las condiciones políticas, sociales y económicas en esta coyuntura, los medios técnicos a emplear, las magnitudes a escala planetaria, todo es ya tan distinto, que las viejas posiciones anarquistas quedan tan desfasadas de las modernas...»

Por supuesto, las líneas citadas responden a la «explosión» de ideas que predominan por ahí. La inmadurez en la formación ideológica de unos, y el diletantismo más o menos acentuado en otros, originan atrabiliaria zaragata de conceptos. Nos parece un contrasentido el que se hable de «anarquismo viejo». Consideramos que «nuevos anarquistas» con ideología que denominan marxista leninista, nada tienen de anarquistas, como tampoco lo son quienes van por ahí con infulas de maosismo, trotskismo, o de guevarismo. Y no se trata de que tengamos una caprichosa predisposición de conferir o de quitar categoría de *marchamo idealista*. Simplemente: para los anarquistas veteranos, como para los anarquistas bisoños, que de todo hay, afortunadamente, existen unas premisas de carácter fundamental que unidas constituyen lo esencial de la ideología anarquista. Se parte de la aversión a toda modalidad estatal; del repudio de la explotación del hombre por el hombre; de la oposición a las mistificaciones que engendran las religiones. Tras de ello, que podemos considerarlo como lo más elemental en lo que atañe a principios de doctrina, hay la crítica generalizada

a las instituciones y modalidades de convivencia en torno a lo que llamaba Ibsen «puntales de la sociedad». Por parte de hombres de ciencia inclinados a la sociología, se han hecho estudios minuciosos en el plan de establecer el sentido y concordancia del pensamiento anarquista. Se puede citar a este respecto la obra del conocido sociólogo francés Agustín Hamon: «Psicología del anarquista socialista»; también la del profesor alemán Pablo Eltzbacher: «El anarquismo», de la que por cierto alguien en su día *fue conde*, de famosa aureola en el mundo de las letras, ya es de comprender que me refiero a León Tolstoi, hizo de ella un cumplido elogio, lo que tiene extraordinaria importancia si tenemos en cuenta que el autor de «La guerra y la paz», bastante antes de morir, simpatizaba y defendía las ideas anarquistas. Pese a los años que han transcurrido desde que fue escrita, en plan de clara definición, podemos nombrar igualmente, ya que no ha perdido valor de referencia expositiva: «La ciencia moderna y el anarquismo», del que ha sido denominado el «el príncipe anarquista»: Pedro Kropotkin. Valen, hoy como ayer, las obras del historiador y pensador Max Nettlau. Podemos también agregar, en tanto que escritores, teóricos del anarquismo, el eminente crítico de arte, fallecido recientemente en Inglaterra, Herbert Read. Uno de los valores intelectuales más conocidos del anarquismo lo ha sido también Rudolf Rocker, cuya obra, «Nacionalismo y cultura», traducida del alemán a diversos idiomas, mereció los elogios de Albert Einstein, Bertrand Russell y Tomás Mann. Por lo expuesto, se quiere evidenciar que el anarquismo posee en su contenido teórico, una *sólida base intelectual*, valga la expresión, mediante la cual, claramente, razonadamente, se deduce que nada ha de tener de común con sectores, o «grupúsculos», como se dice ahora, de inspiración contraria, digase lo que se quiera, a lo que han sido, son y han de ser, las ideas ácratas para merecer el nombre de tales.

Es absurdo aducir que «los viejos anarquistas andan desorientados». No, el que es anarquista, el que conoce y *siente* el anarquismo, ya sea viejo, o se trate de un joven, sabe muy bien lo que quiere, tanto en lo relativo a deducciones teóricas, como en lo

relacionado a las realizaciones de orden económico, a la puesta en práctica de las ideas libertarias. Extremo éste que importa señalar, dada la caprichosa aseveración de algunos, tachando al anarquismo de antiorganizador y utópico. Frente a un tal dislate basta solamente que recordemos el régimen de comunas libres que se desarrolló en Ucrania, cuando la etapa revolucionaria de los campesinos frente a la tiranía bolchevique; las colectividades y la socialización en la España revolucionaria del 1936; y la obra actual de los «kibutz», en Israel, cuyos primeros realizadores, en su mayoría, fueron anarquistas.

En todo caso, y refiriéndose a los «desorientados», no lo son los anarquistas: lo es esa parte de juventud inquieta, turbulenta, que sabe lo que no quiere, pero que todavía no ha hallado la ruta conveniente, y desbroza camino, en pos de llegar a perfilar una clara finalidad. En cuanto al aburguesamiento de buena parte del proletariado en países económicamente superdesarrollados, no supone, como dice el sociólogo francés Raymond Aron, un *declive de los ideales*. El ejemplo de mayo de 1968 es aleccionador. El hecho de que los «hijos de papá» repudien el «confort» blandengamente burgués, también cuenta. A la postre, todavía nuestro planeta no ha cesado de dar vueltas. Ya van siendo bastantes los obreros acomodados, de acá y de acullá, que van comprendiendo aquello de que «no sólo de pan vive el hombre».

En cuanto al anarquismo, estimamos que *es de todos los tiempos*, puesto que no es dogmático, carece de líderes, está abierto al libre examen: De ahí que uno de sus pensadores escribió aquello de que «más allá de la anarquía habrá siempre anarquía». Y a tal expresión de Ricardo Mella es de comprender que nada tengan que oponer los anarquistas viejos ni los anarquistas jóvenes.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Aqui y ahora

El Romance del desahucio

por Juan Español

EL caso del barrio de Pozas, en Madrid, ha adquirido una triste celebridad en la Villa del Oso y el Madroño, así como otros muchos del mismo jaez ocurridos en toda la geografía española, principalmente en Bilbao y Barcelona, donde familias enteras han quedado de patitas en la calle, desasistidas de todo derecho y amparo legal, gracias al concurso de los monopolistas del suelo, los cuales hacen mangas y capirote, en tanto la ley de fiscalización de solares está sumida y ahogada en un mar de papeleo burocrático sin viso de que pueda algún día salir a flote. El barrio de Pozas, ubicado entre las calles de la Princesa, Alberto Aguilera y Serrano Jover, (es decir, en medio de uno de los triángulos más cotizados de Madrid), ha sido sitiado desde los primeros meses del año actual por las aves de presa de los solares. El Ayuntamiento de Madrid aparece en primer término como autor de un desafuero legal que sería necesario discriminar y poner en claro antes de seguir adelante. Porque ¿hasta qué punto alcanza la jurisdicción de un Ayuntamiento que no rebasa los límites de actuación de los tribunales de justicia, por muy investida de poder que esté la Gerencia Municipal de Urbanismo? Y si la planificación urbana posee sus exigencias, no es menos cierto y perentorio que las personas también las poseen, y con mucha más prelación, atención y justicia que no importa qué bloque urbano, erigido, en la mayoría de los casos, para lucro escandaloso de los grupos de especulación. En el caso que nos ocupa, además, el Ayuntamiento no obra por su propia cuenta, sino que acepta de modo vergonzoso el papel de cabeza de turco de los grupos de presión, tal como la Inmobiliaria Pozas, en primer término, y en un discreto segundo plano la Inmobiliaria Metropolitana y el Banco de Vizcaya. El caso es que el barrio Pozas, que no tiene culpa alguna de estar situado en lo que hoy constituye un área envidiable y que está habitado principalmente por gentes modestas, se ha visto invadido desde el mes de mayo por las máquinas demoledoras que se proponen desahuciar a los inquilinos al golpe de pala de las máquinas, como si los habitantes de dicho barrio fueran, en lugar de personas, indefensas hormigas.

En este punto, los moradores del barrio de Pozas están desespera-

dos, y el sentimiento que campea en sus corazones es el de un inmenso desamparo, la certidumbre plena de su indefensión, pues la ayuda que ciertas personas o personajes influyentes les habían prometido, ha fallado rotundamente en virtud de los sucios manejos de la política. Los que juegan y ganan con la especulación, aunque ésta sea urbanística o disfrazada de ella, seguramente no piensan que un piso no solamente es un piso, sino un hogar. Y el franquismo nos ha bombardeado siempre hasta la saciedad que no debe haber un hogar sin pan y sin lumbre, siendo gracioso el caso de que, supuesto el pan y la lumbre, hay gentes que no tienen dónde meter el pan ni dónde hacer la lumbre ésa. Los inquilinos del barrio de Pozas se preguntan asombrados en virtud de qué derecho son desalojados y desalojados como alimañas, y algunos de ellos, haciendo gala de un gracejo propio del celtíbero en los momentos más dramáticos, parodian el monólogo de Segismundo a su modo y manera: «¿Qué culpa habéis cometido? — A nadie esa culpa extraña; — la culpa es haber nacido — sobre uno de los solares — más cotizados de España.»

La casualidad ha hecho que uno de los habitantes de Pozas sea Lauro Olmo, un periodista bien conocido, al cual nada vale el pertenecer a una profesión cuyo deber primordial es denunciar la injusticia donde se halle y decir la verdad y sólo la verdad. Lauro Olmo, no obstante, ha dicho todo lo que se puede decir sin infringir la sacrosanta ley de Prensa. Pero yo me pregunto: ¿Habría dicho Lauro Olmo todo lo que dijo de no vivir él en tan infausta barriada? ¿Lo habría generalizado y objetivado hasta el extremo de hacer de ese caso un caso general de la justicia franquista? ¿No podría ser que sus críticas nacen porque le ha tocado en lo vivo una de las muchas *legalidades* del régimen? Uno piensa que sería algo bueno y eficaz que todos los turiferarios del franquismo, tanto si lo son a la fuerza como si no, sufrieran en su propia carne nada más que un poco de lo mucho que a otros menos afortunados les toca sufrir diariamente. Entonces quizá podríamos ver resquebrajarse algo la unanimidad ovejil de los representantes de la Prensa, pudiéramos ver que el verbo reflexivo «comprometerse» significa tener que

defender con uñas y dientes no una postura comodona, sino la verdad pura y simple que late en la entraña de cada cual, una verdad y unas convicciones por las que queda justificado cualquier holocausto ofrecido en su honor.

Sin embargo quiero concederle graciosamente a Lauro Olmo, por lo menos, la duda en lo que se refiere a su ética profesional; quiero concederle la posibilidad de que en el fondo de su entraña aún queda sin envilecerse un resto de honradez y de valentía, y de que esa honradez y ese valor no los arriesga solamente por él, sino también por todos los que padecen hambre y sed de justicia.

Lauro Olmo, por su parte, entendiendo que la crítica en forma poética dulcifica un tanto sus cortantes aristas, pergeñó un romance alusivo al caso de Pozas y que presentó en las Justas Poéticas Medievales que organiza el Círculo de Bellas Artes de Madrid. El romance, ni que decir tiene, fue excluido ipso facto por el jurado seleccionador. A pesar de ello, su autor intentó que fuese leído en las Justas Poéticas celebradas en la Plaza Mayor de Madrid. El jurado popular accedió a la demanda, mas cuando Lauro Olmo dio principio a su recitación, los micrófonos fueron desconectados por una misteriosa mano. Y así acabó todo. He aquí el romance, por si pudiera interesar.

Mujeres del Barrio Pozas (Romance)

Mujeres del Barrio-Pozas,
barrio de la capital,
que vivís en vuestras casas
y coméis de vuestro pan
sobre los claros manteles
del trabajo, ¿quién podrá,
olvidando que os protege
una Ley Fundamental,
por defender vuestro hogar?
¡Malhaya quien tal hiciere
y que sufra el mismo mal
y que nunca encuentre amparo,
ni aquí ni en el Más Allá
y que sus hijos renieguen
de su savia paternal,
que aquél que da oscuridades
el alba no ha de encontrar!
Hay quien nace para justo,
hay quien para especular,
hay víctimas y verdugos,
hay de todo en la ciudad;
pero hay también claras voces
que deben, por Patria, hablar,
que si todo enmudeciera:
¡malhaya las altas torres
que, sin cimientto moral,
tengan que ir ante la historia

un día a testificar
crímenes de lesa patria
y de lesa humanidad!
Mujeres del Barrio-Pozas,
yo, que os he visto llorar,
yo que he visto a vuestros hijos...
...Silvia, tres años de edad.
¡Si menudica era ella,
qué grande era su penar!
Piquetes de la codicia,
¿qué fuisteis a desahuciar?,
si nuestros hijos reñan,
ahora ya saben llorar;
si nuestros hijos hablaban,
ahora ya saben callar;
cosas saben nuestros hijos
dificiles de olvidar...
...Mujeres del Barrio-Pozas,
barrio de la capital,
quisiera poder deciros,
por hoy y por siempre ya,
que el pez gordo no se come
a nadie en esta ciudad;
pero lo que si os digo,
y España lo sostendrá,
es que hay jueces que no han
[muerto,

que todo en litigio está,
que hablarán los Tribunales
y sabrán lo qué fallar,
Cronistas tiene la Villa,
y ellos nos lo contarán,
que si no nos lo contarán,
Dios se lo demandará,
¡mujeres del Barrio-Pozas,
barrio que es de España ya!

TERRIBLE PROTESTA

SAN SEBASTIAN. — En el frontón Anoeta el nacionalista vasco José Manuel Odriozola se quemó vivo ante el general Franco en protesta al régimen tiránico de éste.

Heroico, pero excesivo. El propio Franco le pegó fuego a toda España, pero evitando que las llamas le lamieran ni siquiera la camiseta.

PARADEROS

El compañero Joaquín Reboll, domiciliado en 34-Béziers, 12 rue du chapeau-Rouge, desearía saber el paradero del compañero Enrech, de los hermanos Cuevas (Juan y Antonio) y de todos aquéllos compañeros que estuvieron en el «maquis» de las Landes.

Que los compañeros que puedan facilitar esta búsqueda, se dirijan al compañero y a la dirección arriba citados.

RECUERDOS
DE ANTAÑO

El Bar del Pi

por JOSE VIADIU

ASI se llamaba por estar situado en el casco antiguo en la plaza del mismo nombre y frente a la iglesia. Los primeros propietarios que nosotros conocimos fueron Isidro y la «Pepeta». El procedía de un café-restaurante de la calle del Hospital donde algunas veces solíamos recalar con Evelio Boal, David Rey, José Canela, Emilio Mira y algunos otros. Ella trabajaba. Ambos convertidos en consortes a «Cal Cinto», en la Boquería, adquirieron el bar y algunos de nosotros fuimos de los primeros parroquianos. El cuidaba del servicio cafeteril y ella de los quehaceres culinarios. Entendían muy bien el negocio y no tenían otro objetivo que prosperar. Después de largo tiempo lo traspasaron y se dedicaron a la compraventa de establecimientos del mismo ramo. El procedimiento consistía en reunir mucha gente, pagaran o no el consumo, con el fin de deslumbrar al futuro comprador y sacar del traspaso el mayor rendimiento posible.

(A la distancia de tantos años les dedico este inmerecido párrafo con el fin de liquidar si les había hecho el «salto» alguna vez).

Por aquellas fechas era habitual que los cafés tuvieran una o más tertulias, siendo las más famosas las de tipo literario. Madrid iba a la cabeza. Gómez de la Serna en su obra «Pombo» (nombre también del café en que actuaba de jerifalte de su tertulia), hace un estudio amplísimo de los cafés madrileños. Los más renombrados fueron: Fornos, Levante, Platearias, Prado, Nacional, San Isidro, etc., cuyas peñas fueron concurridas por Mesonero Romanos, Pérez Galdós, Vallé Inclán, Pio Baroja, y en especial por el autor de «Charlas de Café», Ramón y Cajal, quien llegó a decir: «en el café es donde me siento más español que nunca».

También don Miguel de Unamuno fue partidario de las peñas cafeteriles, ya que tuvo serias polémicas en los cafés madrileños y en la Rotonda, de París, y como lo muestra en carta dirigida a Marañón, quien le replica (según nuestro concepto exagerando la nota) de la manera que sigue en un artículo publicado en «El Sol», de Madrid: «Yo tengo en tanto no haber ido al café como lo tiene don Miguel de Unamuno en no ir a los toros...» En párrafo aparte, desorbitando el problema, añade: «Durante varios siglos, los españoles sólo tomaban oxígeno en el

ruedo soleado y ensangrentado, sin humo de tabaco y vaho de oradores frustrados y de donjuanes de arrabal, como ocurre en el café». Y en su «Amiel» remacha el clavo, añadiendo: «También el café de la tertulia, con la plaza de toros, el paseo de los señoritos por la calle principal y el culto pagano del luto, tendrán que ser barridos de la vida española».

En Barcelona había también cafés y peñas para todos los gustos: Oriente, Colón, Novedades, Circulo Español, Internacional, Suizo, Lyon d'Or, Principal, etc., donde oficiaban Angel Guimerá, Pompeyo Gener, Salvador Seguí, Santiago Rusiñol, Angel Samblancat y tantos otros. En cuanto a tertulias las había artísticas, literarias, políticas, periodísticas, bursátiles, comerciales, futbolísticas filantrópicas, sindicales... En la formación de la mayor parte de ellas predominaba cierta devoción y una especie de santonismo hacia el que actuaba como pontífice, lo que impedía entablar una discusión franca y libre, ya que lo habitual era asentir a las palabras, opiniones y dichos que emitía el oráculo. Esto hace que recordemos un delicioso trabajo de Rusiñol, publicado en la revista madrileña «España», acerca de la peña del Califa de Córdoba, Rafael Guerra, que en una de sus partes la presentaba más o menos así:

Entra el «mataor» en el casino, se acerca majestuoso a sus contentulios y les suelta:

— «Jase calor», a lo que el coro de badaluques responde al unísono: «Jase calor».

Algo de eso tenían todas las peñas.

La que formábamos nosotros no llegaba a tal categoría, ya que no era ni café, sino simplemente bar, y por el contenido disperso de sus integrantes mejor hubiera podido llamarse peñita o peñasco, puesto que el conjunto pecaba de abigarrado, espeso y municipal. Pero eso sí, como no teníamos oficiante todos discutíamos y chillábamos a pleno pulmón. El lugarejo tampoco era muy adecuado si se tiene en cuenta que las tertulias en la calle eran perfumadas por el olor que despedían las cloacas, lo que se juntaba con la estrechez y la incomodidad del lugar. Estas lagunas son vistas a distancia, ya que entonces nos parecía ideal.

Eso quiere decir que a pesar de lo expuesto no lo pasábamos mal del todo. La verdad es que más

de una vez me había preguntado: ¿Qué será de aquellos amigos? ¿Les habrá ocurrido algo? ¿Cuántos de ellos habrán pasado ya el Rubicón? Hasta que en la última carta que recibo de Ferrer me habla de un antiguo amigo asiduo de la peña: Amadeo Bernadó. Ello hizo que rememorara las siluetas, dichos y hechos de algunos de los habituales que acuden a la memoria. Entre ellos figuran: Miguel (que fue secretario del doctor Agudé al ser designado alcalde de Barcelona), Martín Barrera, Rafael Vidiella (cuando se decía anarquista), José Margeli (muerto en México hace unos meses). Los camareros Beltrán y Gómez (de quien me dijeron que al ir a detenerlo los fascistas, después de la derrota, se había pegado un tiro). Vicente Botella, quien en realidad se llamaba Francisco, puesto que utilizaba la documentación de su hermano, que había prestado servicio militar, y así él escondía su condición de desertor. José Alemany que cuidaba del alumbrado público. Florentino Palacios, que tenía una peluquería frente al bar y que a la chita callando tan buenos servicios había prestado a la C.N.T. Ramón Boireu, que firmaba sus trabajos periodísticos bajo el signo de «Román Cortés» y otros que los veo, pero que no me acuerdo de sus nombres.

Este último era un individuo inteligente y muy agudo. Tenía personalidad y era de una independencia inatacable. Realizó una interesante campaña estadística acerca de producción campesina para la «Soli» levantina, de donde era redactor. También escribió un interesante poema titulado «María», inspirado por un amor tardío. Tenía un especial acierto en poner calificativos adecuados a hombres y cosas. Por ejemplo, había un contentulio que por su rostro y ademanes se parecía a la efigie del anuncio de un producto farmacéutico nombrado «Cerebrino Mandri». Le endilgó este mote que por su exactitud correspondía al modelo. Ya antaño, en la capital del Turia había una posaducha donde morábamos sindicalistas y ácratas, al que Román calificó de «Camino de presidio», como así solía ocurrir, ya que algunas noches aparecía la policía y cargaba con toda la concurrencia. Entonces, por enfermedad había dejado su oficio de ebanista y estaba empleado en una agrupación de taxistas en Barcelona, y de ahí que fuese un contentulio

del Bar del Pi. Estábamos en plena República, ya que cierta tarde, a un compañero de peña, al despejar a una multitud los guardias de asalto le dieron un fuerte golpe en la cabeza y al contar el suceso alegaba airado:

— ¡Me han dado aquí, aquí, en el cerebro!

A lo que Román, inclinándose al oído de su vecino, le dice:

— ¡Cuántas pretensiones! No creo que tiene cerebro.

En Valencia fue procesado por el atentado que costó la vida al conde de Salvatierra en el cual también liaron a Eusebio Carbó y cuya defensa estuvo a cargo de Eduardo Barriobero (el agarrotado por Franco). Su implicación en el proceso fue una argucia política para quitarlos del medio y así evidenciar que hacían algo. Salieron absueltos, puesto que nada tenían que ver en el asunto. Román tuvo algunas puntadas chuscas durante la vista de la causa. Como entonces practicaba el vegetarianismo, alegó airado en su defensa:

— ¡Es curioso, yo que soy vegetariano y me repugna que maten los animales, ahora me acusan de matar hombres!

Por el dicho Bar del Pi también deambulaba Juan Tomás, entonces redactor de «El Diluvio», que dirigía Claramunt, y que cuidaba de la chismografía llamada artística; aquí en México salió bastante airado cultivando el mismo género en páginas semanales en diversos periódicos, hasta que hace como medio año, estando en el cine se sintió indispuerto, se metió en la cabina del teléfono, tal vez para pedir auxilio, y allí se quedó. Seguramente le conocía muy bien Luis Capdevila (distinguido colaborador de «Umbral») por ser ambos concurrentes del «Bar del Centro», agradable tertulia bohemia de los años veinte. Por los asiduos de esta peña hemos sentido siempre viva simpatía. Recorramos aún a Mateo Santos, a quien hemos visto deambulando por calles mexicanas y quien cultivó la crónica cinematográfica. Al fino prosista de «Los arlequines de seda y oro», Amichatis. A Carreño, que luego evolucionó hacia el «durrutismo». Al propio Capdevila, con su «Arte de fumar en pipa». Y aquel malogrado Salvat Papasseit, con su «Humo de fábrica» y «Poemas en ondas hertzianas», que el narrador y constante Juan M. Serrat, escuchándole uno de sus poemas, ha removido viejos recuerdos y ha hecho revivir momentos que no pueden volver.



Exodo africano

V

«Alger Républicain» dedicó en agosto de 1939, una serie de tres reportajes sobre Camp Morand.

De ellos traducimos algunos extractos a título de documentos:

«Camp Morand es un desierto atroz, con algunas barracas que no protegen en absoluto a los refugiados españoles de los rigores del tiempo...»

«El calor en estos barracones de madera es tal en este momento, que se cuece uno tanto como en el exterior, un exterior sin árboles, sin la más ligera sombra...»

«Los árboles no crecen en el campo, sobre el cual el sol reina en dueño y señor de la cuveta calentada a blanco...»

«El termómetro marcaba 45° a la sombra cuando llegué...»

«Otro campo de maniobras militares y residencia habitual de la sección de pruebas de los «tirailleurs» argelinos, es decir, de los condenados por el tribunal militar. Camp Morand es una meseta de 2 o 3 kilómetros, y a tres kilómetros del pueblo de Boghari.

«Alrededor, nada; el mismo paisaje lunar y fantástico. Un horizonte sin color, ni aun el cielo es azul. Sólo un pequeño rincón verde, como un milagro, allá arriba, el bosque de Boghar.»

«Meseta desnuda, como la palma de la mano el terreno, exceptuadas las barracas y un edificio blanco a lo lejos; las duchas construidas por la Legión.»

«Y en aquel terreno pelado, en el que vinieron a plantarse las barracas destinadas a los que con desprecio, el jefe del economato de Camp Morand, Cruz de Fuego y fascista declarado, llamaba «el ejército en derrota», surgió un pueblo.»

«Canales cementados de evacuación de las aguas de fuentes y lavaderos, con un sistema de desnivelaciones y compuertas son la obra de los mismos refugiados bajo la dirección de uno de ellos, un ingeniero que estableció los planos...»

«Los canales terminan en esa obra maestra que se apece más abajo, en la hondonada; construc-

BAR DEL PI

Volviendo al Bar del Pi, ya hemos dicho en otra ocasión que la figura cumbre que ocupó aquellos sitios, fue el poeta y dramaturgo Angel Guimerá, al que reiteramos un sentido recordatorio al evocar aquellos lugares de la Barcelona vieja que tanto había amado. — José Viadiu.



ción blanca de forma cúbica, de hormigón, y debidamente compartimentada de donde salen aguas limpias y purificadas...»

«Bajo un sol de plomo fabrican adobes con esta tierra inhumana que rehusa las flores que quisieron plantar...»

«Y un poco más lejos, con esos mismos adobes de arcilla que el sol se encarga de cocer sin fuego, construyen en este mismo momento el horno crematorio en el que serán quemadas las inmunicias...»

«En un rincón alejado, se emplazó la asquerosa trinchera, verdadero lugar de infección, en la que había que hacer las necesidades naturales, los refugiados han construido una serie de pequeñas cabinas con adobes y cemento. Algunas de ellas acondicionadas especialmente para aquellos a quienes la guerra privó de una pierna. Y todas por una canalización de agua que va a la cuba esterilizante se mantienen limpias sin necesidad de intervención manual.»

«Y en cada islote (barriada), en la plazuela, un urinario...»

«En una barraca, parecida a las otras, que sirve de enfermería y en la que cinco médicos refugiados ejercen la vigilancia del doctor oficial, hay enfermos en instancia de evacuación según me dicen...»

«Las palabras no sabrían describir su estado; ojos hundidos en arcadas profundas, rojos de fiebre..., enormemente abiertos...»

«He visto vendajes aún manchados con la sangre de las heridas que hicieron las balas italo-alemanas, brazos y piernas que esperan ser cortados...»

«Se que se cuida a estos heridos, y que se les envía al hospital de Mustapha para ser operados. ¿Pero por qué esperar tan largos días, bajo este calor que amenaza con traer la infección? ¿El número de brazos y de piernas a cortar no se multiplicará quizá a causa de este retraso?»

«Siete casos de tuberculosis han sido señalados al médico francés designado por la administración, hace más de un mes, ¿Qué espera ese médico, que viene cada día a

dar la ojeada del maestro, para enviar a estos siete desgraciados a un sanatorio?»

Añadamos como complemento olvidado por el reportero francés, que aquella enfermería concebida para varios miles de personas, carecía de mesa de operaciones. Hubo que hacer una en el campo, de madera, por un carpintero internado.

Aquellos reportajes terminaban con una denuncia que fue grito en el desierto:

«Parece también que alguien se dedica en el interior del campo a un tráfico incalificable. Nuestros camaradas refugiados, sin dinero francés, se ven obligados para satisfacer sus necesidades en jabón, ropa, papel para escribir, a vender algunas joyas personales que conserbaban y que aprovechándose de la situación se compran a precios irrisorios. Existe una explotación odiosa y absolutamente indignante, un tráfico contra el cual la administración del campo debe como nosotros, levantar la más enérgica protesta y a la que debe poner fin en los más cortos plazos.

«A este respecto, ciertas reflexiones tendenciosas nos han sido hechas y que no corresponden a la realidad. Una persona de la administración a la que se acusa de haber comprado 25 kilogramos de pesetas y por cerca de cien mil francos de oro en joyas, parece, particularmente aparente como chivo emisario a fin de que los verdaderos especuladores no sean alcanzados. Es lo que hay que buscar entre ciertas personas autorizadas por su comercio a estar en el campo y también entre otros miembros de la administración. Sabemos igualmente que ciertos comerciantes del pueblo se entregan a este tráfico...»

«Sería, sin duda más sencillo y más justo, autorizar definitivamente y bajo control, las ventas y compras de oro y joyas a la cota oficial...»

Reproducimos ahora de algunos números de «Exilio» el semanario al que nos referimos en la prece-

CAMP MORAND

(DOCUMENTOS)

dente estampa, algunas imágenes de la vida del campo.

«Lirica del «Exilio», «Senegalés».

«Cara negra acharolada;
Dientes de marfil pulido
gruesa nariz achatada
inexpresiva mirada,
es alto, grueso, fornido.

(Carrasco)

«Crónica local: «Un Pelaillo»

«La voz aguda del «cantor» suena continuamente dando a conocer el guarismo que adorna la bola — Un centenar de cartones se encuentran distribuidos alrededor del pregonero — Centenares de centavos llenan la bolsa del «amo» mientras que aquél a quién la fortuna presidió su cartón, tan sólo unos céntimos recoge. Con la rabia de los demás y a través del humo de continuos cigarrillos continúa la partida — De nuevo, da comienzo el juego, los resultados se repiten y el adagio también, de «Enero a Enero». Mientras tanto, tristes y meditabundos los exiliados que carecen del precioso metal contemplan consternados la distracción de los demás... — Y una vez más suena a los cuatro vientos la voz del pregonero: ¡Un pelaillo, el 60!»

«Deberes». — «Cada cual donde se encuentra se crea su obligación: ¡Se ha fugado un preso!»

«Anuncios por palabras. — ¿Cómo tiene usted los zapatos rotos si en el campo está Benito? ¡Ayúdele a fumar! (Razón: Villa « Los Tumbaos », Barrio F. »

«Se descomponen relojes a precios elevados (Razón: Villa II-A, Industria colectivizada).

J. MUÑOZ CONGOST

(Fin de este capítulo en el pr. nº.)

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori
Proudhon.

Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HU-
MANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a
corresponsales.

COMPANEROS: Acordémos-
nos de los presos y de S. I. A.

Desde Alicante

España vista por dentro

EN la corriente de trapisondas que pasan en este mundo, generalmente se ve la paja en el ojo ajeno y no la viga en el propio. Con esto quiero referirme a las apreciaciones parciales que solemos hacer los seres humanos, cuando se trata de juzgar a un amigo, o bien a un enemigo, aunque este amigo, más bien que amigo sea una especie de vaca lechera, amistad que se acaba cuando se termina la leche. Aquí entramos en lid con dos casos típicos: España y Grecia.

El señor Servan-Schreiber dice que «la CIA es la que gobierna en Grecia»; y hoy, una radio belga, no duda en calificar de «fascista», con todas sus características, al régimen de Atenas, de lo que yo estoy completamente de acuerdo; pero de lo que ya no lo estoy tanto, es de que se hagan distinciones entre Grecia y España, ya que a España no se la puede calificar de otra forma sino de puramente fascista, como lo afirma el mismo ministro de Información y Turismo, señor Sánchez Bella.

Para el señor ministro, la democracia es una «birria» que debe desaparecer del mapa político. La palabra democracia no tiene sentido común. El pueblo no tiene por qué gobernar. Para gobernar a un pueblo y que el rebaño siga con mansedumbre, no falta más que un buen pastor, con mejor cayado.

¡Maldita sea! Que nos vengan ahora forasteros a querer enseñarnos a gobernar a España, con lo bien que lo hacemos... Pues no; por los clavos de Cristo crucificado, que no dejaremos a nadie que meta baza o la pata, que para nosotros es lo mismo.

Para gobernar bien, no hay otro sistema mejor que el de Juan Palomo: «guisarlo y cimérselo uno mismo», por lo que nosotros no dejamos meter la mano a nadie, y nos va el asunto muy requetebien. Nuestros enemigos, con más envidia que otra cosa, nos tildan de salvajes, bárbaros y fascistas, sólo por el mero hecho de que lo atropellamos todo y no dejamos hablar a nadie. Pues bien, que lo sepan: nuestras dos armas favoritas son: «el candado y el cerrojo». No estaría bien que dejáramos hablar a todo el mundo, parecería esto una jaula de grillos en la que no se entendería nadie. Hacemos lo que nos da la real gana, porque somos los amos, y porque

nuestro padrecito, don Francisco Franco, nos lo permite.

Tenemos las cárceles llenas de presos político-sociales, y les tratamos como nos parece, sin que esto les importe un comino a los mirones de fuera casa, que no tienen por qué meter el hocico donde no les llaman, como han venido ahora una comisión de besugos extranjeros, a ver como juzgamos a trece socialistas, como si con eso adelantarán algo. Pobres mentecatos, no nos conocen, no saben que para comediantes no hay quien nos gane; y que con nuestro arte de birlibirloque le damos el chantaje al sol del medio día. Somos maestros en el «timo de las misas».

Sabemos que olemos a cera y fascismo. Nuestro estandarte es un hisopo cruzado, andamos como el «cangrejo»; pero esto no quiere decir que no seamos sabios para engañar a todo el mundo. Y aquí, el que no pica le quitamos el resuello. Y pican todos, porque saben que les tenemos la merienda preparada.

El 99 por 100 de los españoles están disconformes con nuestro régimen. El descontento es general, y los conflictos sociales se multiplican como los hongos. No se necesitan pruebas, porque están a la vista de todo el mundo. El día 14 aparecieron las calles de Madrid llenas de banderas republicanas. Los bomberos hicieron siete salidas para recogerlas; y nuestra comisión de visitantes sin enterarse.

De lo que estamos algo descontentos, es de que nos quieran separar de Grecia. Los dos regímenes son hermanos gemelos. Si en Grecia manda CIA y los militares norteamericanos, ¿quiénes son los que mandan en España?

Cortes, procuradores, ministros, gobierno entero y el mismo Franco, nos sirven más que de pantalla.

SIMPLICIO

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

SIA - Calendario 1971

BAJO EL SIGNO DE LA «COMMUNE»

Un año más para nuestro calendario. El único que se preocupa, a la par de la misión específica que todos los calendarios tienen señalada, de la vida del hombre, con sus penalidades, sus luchas constantes y la preocupación íntima por resolver los problemas del día, dándoles una solución humana, arrebatándole al mal la causa.

Atendiendo al espíritu de la letra que contiene el calendario de S. I. A., viene a ser, una llamada apremiante a la solidaridad y una protesta que va contra todas las aberraciones y todas las causas que intervienen fomentando el desorden social en que vivimos, pretendiendo, en un intento que resultará siempre vano, mientras no halle eco favorable entre la multitud que sufre resignada, para sacudirse la modorra, establecer la concordia que el mundo necesita y ayudar al advenimiento de una era en la que el odio y las rivalidades sean suplantadas por un sentimiento de solidaridad, que será el que prime en todas las circunstancias.

El calendario 1971 nos señala el ejemplo de los grandes luchadores, seres anónimos la mayor parte que sostuvieron hace cien años el asedio de los alemanes en París, pueblo que no quería la guerra y que para evitarla había enviado a los alemanes mensajes de unión y fraternidad instándolos a resistirse y a no tomar las armas, y que después de sumergidos en ella, al ver que la clase dirigente se entregaba al enemigo sin oponerle la resistencia que debiera, intentó recuperar el honor de la Francia ultrajada, resistiendo primero al invasor y luchando después contra los tiranos que tenían de puertas adentro a quienes consideraban sus principales enemigos.

A un comienzo de gloria siguió pronto la amargura y la desesperación de la más sangrienta derrota. La nueva República, heredera de los vicios y del Imperio, asesinó al pueblo por el atrevimiento de haber soñado en una vida mejor que la del látigo, el hambre o las cadenas.

Tanto valor derrochado, tantas vidas inmoladas en aras de la libertad, tantos crímenes cometidos por la alta burguesía sedienta de sangre proletaria, debiera, a cien años de distancia, servirnos para tener una visión clara y cierta de los intereses en juego contra las masas explotadas, para

aprestarnos a la defensa contra las maquinaciones de la política, los abusos del poder y nuestra propia ignorancia, que es en definitiva el mejor aliado con que cuenta nuestro enemigo. Unido a todo esto, lo sucedido a través del tiempo transcurrido desde entonces, el motivo de nuestra inoperancia y de nuestra inutilidad frente al dirigismo político, no tiene excusa ni explicación. El calendario de S.I.A. de 1971 enseñará a nuestros lectores una de las páginas más elocuentes del vandalismo y la vesania de las castas superiores encumbradas en el poder, actuando sin freno, ebrias de venganza y cegadas por el odio.

CONSEJO NACIONAL

MAS ANTENA

LAS HUELGAS

MADRID. — La de la edificación ha sido levantada por decisión de los huelguistas. Hay promesa burguesa de proceder a reajustes de salario.

En Asturias siguen holgando miles de mineros. Hunosa ha levantado sanciones contra 4.500 huelguistas, manteniendo los despidos provisionales contra los afectados de los pozos Polio y Nicola. Asimismo Minas de la Camocha mantiene las sanciones contra 650 de sus obreros. Sin embargo, los huelguistas a esas presiones no les conceden importancia pues lo que buscan es mayor seguridad de vida en las minas y en los salarios.

LAS SUBIDAS DE PRECIOS

BARCELONA (OPE). — A este tema «El Noticiero Universal» (28 y 29 de agosto) ha dedicado tres artículos. En el primero, que lleva el título arriba indicado, después de constatar el alza de diferentes artículos, afirma: «Subirán los piensos. ¿Qué pasará con las carnes?» El segundo desarrolla el tema: «A vueltas con los movimientos pendulares. — Los precios en alza». Y en el último encontramos las siguientes afirmaciones: «La subida incontrolada de los precios repercute en la discusión de los convenios. Los trabajadores no creen en las estadísticas, sino en lo que cuentan sus esposas cuando vuelven del mercado».

ADMINISTRATIVAS

Nota muy importante

Advertimos a corresponsales y suscriptores, que la correspondencia de Prensa y Librería, debe de ser enviada a:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-París (XX^o). No enviar nada a 24, rue Ste-Marthe, París (X^o), a excepción de los giros, que seguirán como antes, hasta que nos den el cambio, y que publicaremos oportunamente.

Aprovechamos para advertir que sean hechas efectivas las suscripciones, hasta la fecha vencida los que no hayan pagado aún, particularmente los que van muy atrasados de pago. Interesa recuperar los envíos del «Umbral» número 100-Extra.

—S. Martín, París. Recibido giro 70 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-70.

—Benedicto, Londres. Recibida la tuya que tomamos en consideración. Igualmente 1 L. para su correspondiente destino.

—A. Ganzarain, 32-Pavie. Pagas con tu giro «C. S.» y «Umbral» hasta final de año 70. Los 5 frs. pasan a Pro-Local.

—Olmos Julián, Marsella. Recibidos giros y cartas. Pagada Prensa hasta el 31-12-70. A su debido tiempo se hizo el cambio. El haber bandas avanzadas dio motivo a que se recibiera en ambas direcciones. Nuestro traslado ha impedido corresponder debidamente.

—A. Sancho, (Ginebra). Recibida la tuya y giro. Da título de la obra de R. Lamberey y cantidad de pañuelos que quieres. Ya se mandaron 6 una vez.

—Molla Antonio, 47-Libos. Recibida carta certificada pidiendo retirar envío. De acuerdo. Pero queda una deuda de 40 frs. que va del 30-6-69 a la fecha, que resta sin pagar.

—Sobrevia, 92-Puteaux. Recibida la tuya. Preparado envío, pero te llevaste libro a mano. Pagado, pues.

—Martín Sanz Palencia, Barsinghan (RFA). Recibidos todos los giros y carta. Arregladas cuentas de los 4 suscriptores de tu lista. Arreglo directo con los otros. Para J. Sánchez, se hizo lo necesario. Del giro de 100 frs., pasan a Pro-local 16,20 sobrantes como indicas. De lo que no sé destino, es de los 50 frs. que envías el día 21-8-70. Aclara.

—Antonio Puig, Grolejac (Dordogne). Giro 30 frs. el 22-8-70. Destino indicado.

—Interesa el paradero de Orgando Tomás, antes 7, rue Marthe, Bruxelles. Tiene cuenta pendiente con Librería: 30,60 frs.

—Ramón Valls, 34-Verdaugne.

LA REVISTA "UMBRAL"

A sus lectores y a los compañeros en general.

Tras el éxito del Número 100, extraordinario, los amigos de nuestra revista han quedado sorprendidos por el parón que hemos dado a ésta. En cartas y en expresiones verbales hemos recibido quejas sin duda motivadas, quejas que más manifestaban inquietud por un bien al parecer perdido, que malquerencia hacia los que interrumpimos la continuidad de la revista. Hoy, previo estudio realizado conjuntamente con las comisiones responsables de nuestras publicaciones, podemos dar pública información rápida y precisa seguida de una promesa que seguramente convendrá a todos.

Pues bien. El Número 100 de «Umbral» correspondió al mes de abril de este año, y hasta aquí, mes de septiembre, la revista no ha reaparecido. ¿Causas? Las que con alguna intermitencia ya habíamos manifestado sin que, generalmente, se nos hiciera caso. Falto — sigue faltando — dinero para satisfacer pagos de imprenta. Registramos deapego a nuestro mensual sin duda por las características de presentación, no de contenido. Notamos asimismo el vacío de gente ayer próxima y hoy lunática en cuarto menguante. Y para redondear el cuadro, hubimos de observar el deleite «umbriano» de bastantes lectores que, administrativamente, quedan en descubierto. Serie de contratiempos que, pese a los amigos que siempre saben corresponder como es debido, nos forzaron a quedar con un caudal de originales en faltriquera.

Aún hoy, recuperada en más de la mitad la importancia dinerística del Extra de abril, estamos en penuria de fondos; y sin embargo vamos a emprender la publicación de otro número de 96 páginas. 100 con las cubiertas, a fin de repetir el goce que todos nos dimos en abril de 1970. Será, el número que prometemos, el 101, y contendrá un mínimo de cincuenta escritores y diez dibujantes, aparte buen número de fotografías, una de ellas, de Juan Peiró Belis, encuadernable a semejanza del Bakunin que servimos en el Extra y que tantos comentarios favorables nos ha valido.

Esta es, entonces, la nota óptima que ofrecemos a nuestros amigos y lectores. Vamos a encarnarnos nuevamente con una fiera llamada Un Millón y Pico de francos antiguos, suma enorme para nuestras posibilidades. Encarecemos, pues, ayuda, no en donativos, sino en pedidos de ejemplares y solicitud de suscripciones. Como el ejemplar del 101 puede cifrarse monetariamente en diez francos, sería también saludable recibir pedidos circunscritos a este número solo, el cual, dicho sea de paso, podrá utilizarse como regalo de Año Nuevo en Francia y fuera de ella, ofrenda más interesante que la de la cursi cartulina con casita y abetos bajo la nieve.

Concreción: Para fines de este año habrá «Umbral» de gran relieve. Nosotros ya estamos en la obra. Que nuestros corresponsales y amigos se incorporen a la suya.

París, septiembre 1970

EN TARBES Y LOURDES

Hace poco actuó en Tarbes y Lourdes (Altos Pirineos) la excelente Agrupación Musical de Buñol (Valencia), denominada «La Harmónica». Este armonioso conjunto musical compuesto de 100 ejecutantes ha causado gran impresión entre los aficionados y profesionales de este bello arte.

Recibida carta aclaratoria. Recibido giro pagando saldo cuenta Librería 55,85 frs.

—Archs Manuel, Limoges. Recibida carta 17-7-70 y giros: 3-7-70, 18,40 frs. pagas factura nº 31 BIE Librería; 3-4-70, recibidos 62 frs. «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-70. Aclara los 16 frs. que querías destinar a «Noi» P. L. Di en que giro van, o sea fecha. ¿Sabes algo del compañero Perrissagult? Atrasado, como A. Gracias si tu te cuidas.

Los conciertos fueron presenciados por numeroso público que aplaudió profusamente el programa que damos a continuación.

Primera parte:

«Le Barbier de Séville» (ouverture), de Rossini.

«La Canción del Olvido», (Selección), Serrano.

«La Marchenera» (prélude), M. Torroba.

«Guillaume Tell» (ouverture) Rossini.

Segunda parte:

«La Arlésienne» (2^a suite), Bizet.

«Gigantes y Cabezudos» (selección), F. Caballero.

«France» (ouverture), V. Buot.

«Valencia», Padilla.

Director: Maestro Daniel Martínez Marin.

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	18 245 00
Charbonneau, Villeparisis	5 00
J. Rancio, St-Florentin	10 00
Antonio Morales Guzmán, Roanne	50 00
Antonio López, id.	20 00
Sebastián Martín	10 00
Fajardo, Canadá	25 00
Pedro Mateu, Cordes	23 00
Antonio Usach, Amiens	10 50
Rafael Esteban, París	16 50
Manuel Pérez Mantecon, Sautet-les-Pins	20 00
Francisco Cobo, París	20 00
Valentín Montané, Garges-le-Gonnese	30 00

Suma y sigue 18 581 95

F. LOCAL DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el domingo 4 de octubre, a las 9.30, en el lugar de costumbre.

PARADERO

—Manuel Rodríguez, 2, rue de Chantilly, Bt 4, porte 410. St-Denis-93.

Desearía saber la dirección del compañero Vicente Vanaclocha para asunto interesante de familia de España.

F. LOCAL DE ST-DENIS

Convoca asamblea para día 4 de octubre 1970 a las 9 en punto de la mañana en el lugar de costumbre.

F. LOCAL DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión general ordinaria que tendrá lugar el domingo 4 de octubre a las 9.30 en nuestro local social.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

El domingo 11 de octubre a las 9 tendrá lugar una charla-debate en el local social de la C.N.T., 29, rue En Calce, Perpignan.

Esta charla será iniciada por el compañero Juan Gil, quien desarrollará el siguiente tema: «España, paraíso turístico, y la revolución del pueblo».

Por nuestra parte un cordial aplauso para estos entusiastas artistas, que se ganaron la simpatía del público francés tanto en los conciertos como en los pasacalles complementarios ejecutando «Valencia», del maestro Padilla y airesos pasodobles de marcado ritmo español.

CORRESPONSAL

BARBARIE JUDICIAL

MADRID. — El Supremo ha confirmado la sentencia del TOP imponiendo a José Martínez y a Miguel Pradial la pena de seis años de presidio y 10.000 pesetas de multa por actividades clandestinas y propaganda ilícita. Por el mismo delito de opinión resultan también caastigados Daniel Santana, Julián Chocano, Carlos Calderón, José L. Arce y Fermin Guerra, pero éstos a penas que oscilan entre los dos y un año de cárcel.

El propio Tribu. Supre. ha confirmado otra sentencia topista que reduce a los obreros Bernardo Castany, Jesús Sanz y Antonio Giménez a un año de prisión con apéndice de 10.000 pesetas del ala, también por haber opinado por un sindicalismo libre.

CRISIS DE VOLUNTAD

ALICANTE. — A causa de las dificultades financieras que resiente la patronal zapatera de la provincia, hay dos mil obreros de la industria del calzado desocupados en los pueblos de Elda, Petrel y Villena. Pero a las autoridades y a la burguesía no se les ocurre entregar la industria a sus obreros para que ellos le den vida, ya que a aquéllas se les muere en las manos.

EXPORT IMPORT

CIUDAD REAL. — Importación de obreros de Tomelloso a Francia visto el estado de miseria del pueblo a causa de las heladas registradas en primavera, y por la serie de pedriscos que terminaron por arrasar completamente las plantaciones. La autoridad estima saludable la medida por cuanto estos desheredados exportados importarán divisas a su regreso a España, si es que regresan...

TRAFICANTE MUERTO

GUADALAJARA. — En un accidente de carretera pereció el guardia civil de Tráfico Pascual López Pavón. Haberse dedicado a otra clase de tráfico y habría obtenido mejor base de existencia.

LA GRANJERIA NO SE GRANJEA LA ADHESION DE LOS CONSUMIDORES

MADRID. — Según declaraciones del director general de Ganadería, la avicultura española regis actualmente la crisis más grave de su historia a causa de la superproducción, o infraproducción intensiva, que diríamos nosotros. En efecto, en España hay instaladas demasiadas granjas avi-

ANTENA

colas que dan, además, un género comestible de gusto detestable.

Pues al decir de la gente el pollo huele a pescado, observándose al presente que también en el mercado huele a gallina el pescado.

ESTADO DE LA HUELGA MINERA

OVIEDO. — La huelga de los carboneros se ha circunscrito a dieciocho explotaciones de la Huhosa y a la empresa Minas de Calamocha. Los huelguistas pasan de las 20.000 y como es sabido rechazan el régimen de castigos, exigen seguridad de vida en pozos y exteriores y otras garantías morales y otras indemnizaciones. Los jefes del sindicato obrero gubernamental hacen, en éste como en anteriores conflictos entre el capital y el trabajo, el desabrido papel de pendejos.

SED EN OVIEDO

OVIEDO. — La alcaldía de esta ciudad ha comunicado al vecindario que, ante la continua disminución del caudal de agua embalsada en los depósitos se ha hecho preciso acentuar las restricciones en el suministro a la población, quedando establecido el horario del servicio desde las 7 de la mañana a las 5 de la tarde.

«Ante cuya coyuntura si esto dura — han dicho los ciudadanos — y el agua ya carbura estamos bien apanados ! »

MULTA Y CUATRO MESES DE SUSPENSION PARA LA REVISTA «SABADO GRAFICO»

LONDRES (OPE). — El diario de esta capital «The Times» publicó el 14 de septiembre el siguiente despacho de su correspondiente en Madrid:

«La revista «Sábado Gráfico» ha sido suspendido por un periodo de cuatro meses y sancionada con una multa equivalente a 1.500 libras esterlinas por violar la Ley de Prensa española, según se hizo saber ayer.

El «Sábado Gráfico» hacia sólo dos semanas que había reaparecido después de otros cuatro meses de suspensión.

MAS FRAILE QUE LOS FRAILES

ROTA (Cádiz). — La policía de

esta ciudad ha detenido a José Morillo Conde, de 26 años, natural de Sevilla, sin domicilio conocido, el cual, desde hacia más de un mes, se encontraba en Rota alojándose en varias pensiones en las que nunca llegó a pagar.

Morillo se había granjeado la confianza de los religiosos de un colegio de esta localidad, en el que incluso formaba parte de una banda juvenil de tambores y cornetas. Nadie conocía con exactitud su nombre, pero él aprovechaba cuantas ocasiones tenía para registrar las prendas de vestir de los alumnos en las horas de recreo y apropiarse así de los pequeños ahorros de los muchachos, llegando hasta penetrar en los dormitorios de los religiosos sustrayendo de los mismos el dinero que encontraba en monederos y bolsillos.

En su poder se encontraron una cámara fotográfica, herramientas diversas y otros objetos procedentes de coches aparcados en la vía pública. José Murillo aparentaba ser una persona respetable y visiblemente piadosa, pues hasta se había inscrito como miembro de una cofradía en la cual se encargó una túnica — que no pagó tampoco — para los desfiles de la Semana Santa.

LA JUSTICIA BOLCHEVIQUE IGUAL QUE LA BURGUESA

MOSCU. — El escritor Yuri Daniel fue sacado de la prisión de Vladimir, tras cumplimiento de una condena de cinco años de encierro por sus escritos antitotalitarios. Esta prisión, famosa ya en tiempos de los zares, se halla enclavada a 160 kilómetros al este de esta capital. Inmediatamente después de ser puesto en libertad Yuri marchó a la localidad de Kaulaga, donde de momento fijará su residencia. Vivir en Moscú le ha sido prohibido por las autoridades.

Como se recordará, su esposa cumple condena de cuatro años en un lugar de Siberia acusada de haber protestado contra la invasión de Checoslovaquia por las tropas rusas.

A FALTA DE CREDITO SE LO CONCEDIO EL MISMO

BARCELONA. — Un atraco a mano armada, cometido por un solo individuo, fue perpetrado en la sucursal número 2 del Banco Español de Crédito, sito en la calle Mayor de Gracia, 102.

El atraco, de características insólitas, dio un beneficio de, aproximadamente, siete millones de pesetas, aunque no se sabe la cantidad exacta a falta del balance

Los hechos, según la declaración del cajero de dicha entidad, se desarrollaron, aproximadamente, así: cuando el citado cajero se encontraba solo en la entidad bancaria, por haber pasado la hora del cierre y sus compañeros de trabajo habían salido ya, se vio sorprendido por un individuo que le amenazó con una pistola de largo cañón. Ningún ruido produjo la entrada del sujeto, que se ocultaba el rostro con una máscara anti-gás.

Bajo la amenaza del arma, el cajero acompañó al enmascarado hasta donde estaba la caja fuerte, que el desconocido abrió sin ninguna dificultad. Y rápidamente, por lo que se supone conocía la combinación y disponía de llaves falsas. Tras apoderarse de todo el dinero que había en el interior de la caja, el atracador dejó al cajero detrás de los barrotes de la puerta de acceso, cerrando ésta y marchando tranquilamente.

Tras dos horas de dar gritos pidiendo auxilio, el empleado del banco fue oído por los vecinos, quienes avisaron al 091. Una vez rescatado, el cajero dio cuenta del asalto, en el que, al parecer, ha intervenido otro individuo, a quien sin embargo, jamás vio el cajero, pero afirmó tenía la impresión de que había un segundo hombre que apoyaba desde fuera la acción del primero.

BILBAO SE VA

DURANGO. — No se trata de la capital vizcaína, sino del ex Presidente de las Cortes y del Consejo del Reino, Esteban Bilbao Eguía. Al captar nosotros esta noticia el ilustre va quedando sin lustre, pues está en la agonía. Probablemente al aparecer este número del «C. S.» Bilbao ya no exista.

A SANTO DOMINGO LE CHAMUSCAN LAS NALGAS

BURGOS. — El monasterio benedictino de Santo Domingo de Silos ha sido pasto de un pavoroso incendio. Las llamas han invadido la mayor parte de las dependencias, devorando sensiblemente la valiosa biblioteca y el archivo histórico que el monasterio contenía. No se tienen noticias de desgracias personales; pero es chocante que las autoridades hayan enviado al lugar del suceso fuerzas de artillería y de infantería antes que el benemérito cuerpo de bomberos.

INQUALIFIABLE RACISME

Les conditions d'existence qui sont faites à plus de trois millions de travailleurs étrangers en France, dénotent que la majorité de la population française, est sous l'emprise d'un racisme généralisé, qui lui interdit l'accès à la fraternité. Les travailleurs français qui ne veulent pas s'abaisser à certains travaux pénibles ou dégradants, sont pourtant bien aise de trouver des hommes, faits de chair et de sang comme eux, qui consentent, pour un salaire de misère, à assurer les travaux les plus désagréables de la communauté. Ces travailleurs, étrangers à notre sol, ont été chassés du leur par la misère ou l'impossibilité de se soumettre à une dictature, plus dégradante encore que l'exploitation capitaliste que nous subissons. Pour ces derniers, c'est le cas, principalement, de 700.000 espagnols et de 330.000 portugais.

Ces hommes sont des travailleurs comme nous; ce n'est pas une ligne géographique, une frontière, une langue différente, qui nous autorise de les considérer avec mépris, de profiter de leur sort malheureux, pour les exploiter plus encore et les contraindre à une vie de misère.

Il ne faut pas compter sur l'Etat pour contraindre les exploités des travailleurs à l'obligation de respecter le principe du salaire égal à travail égal. Il ne faut pas compter sur l'Etat pour régler le prix des loyers offerts à cette main-d'œuvre et réprimer les abus de sordides marchands de sommeil. L'Etat, tout au contraire, ne fait qu'encourager une propagande raciste, reprise inconsciemment par une multitude de travailleurs français qui s'imaginent trouver en ces travailleurs étrangers, des concurrents autorisant le maintien de bas salaires. Il ne faut pas compter, également, sur les syndicats réformistes qui ne s'intéressent qu'aux travailleurs possédant le droit de vote, car le syndicalisme réformiste est l'agent recruteur des partis politiques.

Ce mépris envers les travailleurs étrangers qui sont, plus encore, exploités que les travailleurs français, apporte la preuve qu'il existe un vil racisme chez les travailleurs nationaux, racisme encouragé par les classes exploiteuses, dont l'intérêt est de diviser les travailleurs de nationalité différentes, pour faciliter le maintien de bas salaires; ce ne sont pas les travailleurs étrangers qui sont coupables de ces différences de ré-

munérations, mais le capitalisme exploitateur de misère et son complice l'Etat.

Il n'est que trop courant d'entendre des travailleurs français réclamer l'interdiction au travail de la main-d'œuvre étrangère; si les 500.000 travailleurs étrangers du bâtiment se voyaient retirer le droit au travail, cela ne pourrait ni améliorer ni résoudre le problème du chômage des ouvriers spécialisés et qualifiés. N'oublions pas qu'une grande partie de ces travailleurs étrangers qui construisent des HLM pour les ouvriers français ne posséderont jamais la possibilité de posséder un

de ces logements et que leur lot est le bidonville ou une vieille maison lépreuse, vouée à la démolition.

Cette campagne contre les travailleurs étrangers qui sont des malheureux à plusieurs titres est ignoble. Les travailleurs de toutes les nations sont des exploités. L'intérêt du prolétariat est de faire front pour améliorer son sort et non de se diviser et de se combattre. En se laissant bernier par une basse propagande raciste, le travailleur français s'éloigne de toute fraternité et, tout en faisant le jeu des exploités, il ne fait que reculer l'accès possible de

la libération du prolétariat. La préparation de la Révolution libératrice doit être le creuset où doit se fondre la révolte de tous les exploités; créer une division parmi les travailleurs est combattre la révolution de demain, se rendre complice du capitalisme et de l'Etat. « Tant qu'il y aura des pauvres avec nous, c'est une querelle amère de donner le nom de société à cet ensemble d'êtres humains qui se haïssent et qui s'entre-détruisent, comme des animaux féroces enfermés dans une arène. » *Elisée Reclus.*

René VILLARD

Solidarité ouvrière

A Grenoble, le patronat des Usines Caterpillar fort de la loi antisociale interdisant l'occupation des locaux de travail, tente une procédure de licenciement à l'encontre de 23 travailleurs de cette usine. Mais la Direction a retiré la plainte portée contre 29 de ses employés pour l'occupation de l'usine lors de la grève commencée le 14 septembre, occupation qui prit

fin le 17; la grève était largement suivie le 21.

Pour essayer de briser le mouvement la Direction propose, afin de compenser une partie de la réduction des horaires, d'augmenter les salaires de 3 % le 1^{er} octobre.

Pas de marchandages, s'il doit y avoir réduction des horaires, le salaire intégrale doit cependant être payé, de plus nous ne nous laisserons pas leurrer par ces 3 % qui ne représentent en fait que le montant probable de l'augmentation accordée officiellement pour compenser la hausse des prix (hausse qui ne sera pas compenser d'ailleurs, à moins que l'augmentation ne porte sur 18 % minimum pour compenser les hausses de prix survenu depuis juin 1968).

Nos camarades ne seront licenciés que si nous nous présentons sans cohésion face au patronat ou si nous nous comportons comme des lâches.

Solidarité ouvrière pour l'abolition du patronat et du salariat.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

EXPLOITATION

Aux camarades effectuant ou désirant effectuer des travaux à domicile nous indiquons les prix généralement pratiqués à seul fin qu'ils ne se fassent pas avoir.

Pour copie d'adresses à la main sur bande ou sur enveloppes les rémunérations varient entre 100 et 120 F le mille. Pour travaux de dactylographie il faut exiger une rémunération de 4 à 5 F par page format 21 x 27 (suivant le nombre de lignes) ainsi qu'un supplément de 10 à 15 % pour les copies exigeant un ou plusieurs doubles au carbone.

Nous pensons que ces quelques renseignements peuvent être utiles à des compagnes de camarades qui pour des raisons particulières ne peuvent pas quitter leur domicile et ont néanmoins besoin de moyens d'existence. Car les patrons qui offrent de tels travaux à domicile cherchent toujours à payer le moins possible et comme il n'existe pas de tarifs pour ces genres de travaux les quelques chiffres généralement pratiqués permettent à nos camarades de pouvoir faire leur prix.

Le scandale des contrats d'apprentissage dans la coiffure

Un garçon ou fille de 15 ans entrant en apprentissage chez un patron, contrat signé, doit travailler du mardi matin au samedi soir (et bien souvent jusqu'au dimanche matin). Un seul jour de congé ou même une demi-journée. Le lundi, lui ou elle doit suivre des cours souvent très éloignés de leur domicile et d'un coût élevé, augmentant d'année en année. Il accomplit les tâches domestiques, balayage, nettoyage... Préparation des produits.

Voyons deux cas : un apprenti dans un salon commercial n'assumera des responsabilités qu'à

partir d'un an et demi. (L'apprentissage a une durée de trois ans). Il en sortira avec une très faible expérience professionnelle. La plupart du temps le nombre d'apprentis dépasse les clauses du contrat. (Ce qui rapporte, évidemment au patron).

Autre cas : l'apprenti, dans un salon artisanal exerce au bout de quelques semaines. L'esprit est très familial. Généralement, l'apprenti y est nourri et logé. Mais les tarifs syndicaux n'y sont pas respectés. Cette pratique dure depuis des années, mais que font les syndicats ?

La rentrée scolaire est elle une réussite ?

« La rentrée scolaire sera réussie à 99,5 % », déclarait récemment, notre bon ministre de l'éducation nationale, M. Guichard. Le réalisme de Guichard est vraiment hallucinant. Mais nous savons bien que « le ridicule ne tue pas ». La réalité nous montre que les 0,5 % de non réussite prévue par le gouvernement, sont chimériques.

La grève des enseignants du technique, et des instituteurs, prouve qu'ils sont moins optimistes que leur ministre. Les problèmes qui n'ont pas été résolus l'année dernière (et il y en a beaucoup) se reposent pour cette rentrée avec insistance :

— Les maternelles étant surchargés, de nombreux enfants devront attendre l'année prochaine pour y entrer. Ceci est dû à une insuffisance de locaux, et d'effectifs d'enseignants. (Il n'est prévu que 1.000 postes supplémentaires pour l'encadrement).

— Le primaire n'est pas mieux loti, les instituteurs sont nettement insuffisants ; on a été obligé de recruter près de 3.000 instituteurs titulaires ou remplaçants ; mais cela ne suffit pas. En outre, de nombreuses écoles ont été fermées en province (2.000), ce qui amènent des problèmes de recyclage, et de transport des élèves vers les villes.

— Mais les problèmes critiques se posent dans l'enseignement secondaire. Le nombre insuffisant de lycées et de collèges est flagrant. Les constructions d'établissements en court, qui devaient être terminées pour la rentrée, ne le sont pas, faute de crédits. 3.000 postes d'enseignants supplémentaires ont été affectés à l'enseignement secondaire, alors qu'il en faudrait 30.000. Les élèves se retrouvent ainsi plus de 35, en moyenne, par classe, et les professeurs sont obligés de faire des heures de service supplémentaires.

On voit ainsi que la soit-disante « réussite » de la rentrée, est une catastrophe et une débacle complète. Mais l'euphorie exagérée que montre Guichard, pourrait bientôt, se changer en aigre, si tous ceux qui se sentent bernés par ce pouvoir réactionnaire, au service du capitalisme, s'unissaient (étudiants, lycéens, collégiens, enseignants) pour combattre ce système périmé, et réorganiser la société, sur des bases socialistes libertaires, au coude à coude avec la classe ouvrière.

P. S. — Le gouvernement a pris conscience de cet état de fait, et veut se racheter aux yeux des masses populaires. Citoyens, il faut être heureux, car l'année prochaine, les crédits accordés à l'éducation nationale seront supérieurs de près d'un milliard à ceux de la Défense : 29.750 millions de francs iront à l'enseignement, et 28.850 à la Défense (17 % contre 16,4 %). Moi, quand j'ai appris cela, je me suis dit que c'était fini la misère dans l'enseignement ; que les lycées et collèges et professeurs, il y en auraient à foison, et que les élèves ne seraient plus que 20 par classe. Mais en lisant mieux, j'ai appris que l'augmentation était accordée, parce qu'il avait beaucoup plus de fonctionnaires dans l'enseignement depuis quelques années, et qu'ils fallait les payer. J'ai appris aussi que les crédits d'équipement restaient stationnaires, et en définitive que rien n'avait changé.

Sacré Guichard, qu'est-ce qu'il peut être comique !

LA FARCE DES REFERENDUMS

En principe, le référendum, si tous les hommes étaient réellement égaux (économiquement et socialement) ce qui n'existe nulle part au monde, pourrait être considéré comme une manière d'enquête, de sondage, en vue d'orienter l'administration des choses par les producteurs et les consommateurs, c'est-à-dire directement par les intéressés.

Mais lancer un référendum à partir d'un gouvernement ou d'un Etat, c'est oublier face à l'histoire de toutes les sociétés, que toujours et partout, les Etats ont trahi les peuples en prétendant les libérer, même avec des Massus et des chars... à Paris, à Prague et en Sibérie...

Il faut une dose extraordinaire d'ignorance et de crédulité pour s'imaginer que des hommes placés en des situations de Pouvoir, n'en abuseront pas. C'est oublier que l'homme est non seulement un égoïste, mais encore avide d'autorité, et que, partant, lui confier un poste de commande-

ment (à un seul ou à plusieurs), c'est lui livrer le droit à tous les privilèges (capitalistes à l'Ouest, bureaucratiques à l'Est).

La régionalisation comme technique d'autogestion directe par les professions utiles, la région étant une unité économique représentée par un conseil de délégués dont tous les politiciens seraient exclus, cela aboutirait au sommet de la nation, à confier l'administration des choses à un « conseil-syndicalo-coopératif » représentant toutes les activités professionnelles et tous les consommateurs.

Certes, ce serait la mort de l'Etat, mais ce serait aussi élever l'homme au sens de la responsabilité.

Vous vous rappelez sans doute cette légende d'un Moïse (empruntée aux rois de Mésopotamie) descendant du mont Sinai avec des lois que lui avait confiées dieu pour l'aider à diriger son peuple ? Vous vous rappelez sans doute que tous les rois prétendaient tenir leur Pouvoir de « droit divin », et que, par conséquent ils étaient infaillibles ?

C'est l'histoire des Messies auxquels les hommes confient stupidement leurs destinées. Eh bien, c'est ce que nos monarques républicains demandent de leur confier : le « droit légitime d'en faire à leur guise, attendu qu'ils sont seuls capables et irremplaçables !

Et l'Etat, détenteur ici comme ailleurs, de tous les moyens d'information, a réussi à passionner le débat qui n'est qu'une farce politique bien organisée et soutenue par tous les privilégiés...

Nous en appelons à tous ceux qui ne font pas litière de leur dignité, et les invitons à se refuser à une pareille mascarade : la participation n'a aucun sens sans l'égalité économique et sociale.

Même un ancien ministre gaulliste, Pisani, déclarait : « La réforme régionale est impossible parce que l'Etat ne peut renoncer à la tutelle qu'il exerce sur les collectivités. Si régions il doit y avoir, l'Etat les maintiendra dans sa servitude en les condamnant à la mendicité. »

Travailleurs ! Soyez vigilants, les fascismes préparent ses Légions...

G. BRITEL

Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. II) Fascisme et grand capital » ... 6 15

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

« Amant et tiran », H. Ryner 7 50

Album d'Art Espagnol-Exil 1 30

Carlos M. Rama : « La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

UNEF-SNSUP : « Le livre Noir des journées de Mai » 5 00

Pierre Broué et Emile Teminé : « La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00

« A travers la jungle politique et littéraire », Victor Merle ... 8 00

Daniel Guérin : « Ni Dieu ni Maître » ... 54 00

Cohn-Bendit : « Le Gauchisme » ... 15 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 20 990 10.

APPEL

APPEL DE LA REGIONALE S. I. A. DE L'OUEST

Les vacances terminées, l'actualité doit reprendre avec une ardeur sans défaillance, en raison des événements présents et futurs, face aux agissements des gouvernements français et autres. La répression des actions pacifistes, telle celle de la Savoie informant l'opinion de cette région, du régime sévissant en la compagnie disciplinaire de l'armée casernée en ce département, les atteintes à la liberté d'expression, les tracasseries policières dont sont soumis

divers camarades de l'Ouest, les arrestations massives en Tchécoslovaquie, les persécutions contre nos amis en Italie, en Espagne nous font un devoir de nous unir, pour coordonner nos protestations, afin de les rendre plus puissantes. Il dépend donc des libertaires, des syndicalistes dignes de ce nom, de tous ceux adversaires des iniquités sociales que cela soit.

Pour l'Ouest nous demandons à tous, s'ils ne sont pas déjà en liaison avec le secrétariat, d'écrire à Auguste Le Lann, 3, rue Jules Guesde, 29-N, Brest.

COMMUNIQUES

RENAULT-BILLANCOURT

Des camarades de chez Renault-Billancourt demandent à prendre contact avec des copains de la C.N.T. pour une distribution de tracts. Prendre contact le samedi après-midi, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois,



à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la P.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de

l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT,

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IX).

NI DEMOCRATES
NI DICTATEURS

« Démocratie » : Ce mot signifie théoriquement gouvernement du peuple, gouvernement de tous, pour l'œuvre de tous. Le peuple doit, en démocratie, pouvoir dire ce qu'il veut, nommer les exécutifs de ses volontés, les surveiller, les révoquer à son plaisir.

Démocratie et capitalisme

Naturellement, cela suppose que tous les individus qui composent le peuple aient la possibilité de se former une opinion sur toutes les questions qui les intéressent, et de la faire valoir. Cela suppose que chacun soit politiquement et économiquement indépendant, et que personne ne soit obligé, pour vivre, de se soumettre à la volonté d'autrui.

S'il y a des classes ou des individus dépouillés de moyens de production, donc, dépendants de ceux par qui ces moyens ont été monopolisés, le régime démocratique ne peut être effectif. C'est un mensonge propre à rendre docile la masse des gouvernés, par l'octroi d'une souveraineté illusoire, et permettant, ainsi de sauver et de consolider la domination de la classe privilégiée et dominante.

Telle est, et a toujours été, la démocratie en régime capitaliste quelle que soit la forme qu'elle prend, du gouvernement constitutionnel monarchiste jusqu'au prétendu gouvernement direct, en passant par la république parlementaire.

De démocratie vraie, de « gouvernement du peuple », il ne pourrait y en avoir qu'une fois abattu le régime capitaliste, quand auraient été remis à tous et à chacun les moyens de production et de vie. Alors le droit de tous à intervenir dans la gestion publique aurait à sa base et comme garantie l'indépendance

LIBERTAIRES

par Errico
MALATESTA

économique de chacun. En ce cas, il semblerait que le régime démocratique serait celui qui répondrait le mieux à la justice, et harmoniserait le mieux l'indépendance individuelle avec la nécessité de la vie sociale. Et c'est ce qui apparut, d'une façon plus ou moins claire, à ceux qui, dans des temps de monarchies absolues combattirent, souffrirent et moururent pour la liberté.

Impossibilité du « gouvernement de tous. — Majorité et minorité

Et pourtant, à bien regarder les choses comme elles sont, le gouvernement de tous est en tout cas une impossibilité, en conséquence du fait que les individus qui composent le peuple ont des opinions et des volontés différentes les unes des autres. Il n'arrive jamais ou presque jamais, que sur une question, ou sur un nom quelconque, tous soient d'accord.

Si les moyens d'indépendance économique, c'est-à-dire de production et de consommation sont répartis entre les mains d'une classe concurrentielle et profondément divisée par l'individualisme — comme la bourgeoisie libérale — et si cette classe n'intervient que faiblement sur le plan direct du contrôle politique de la conscience démocratique pourra être assuré d'un bon fonctionnement (pays anglo-saxons fin du XIX^e siècle). En supposant une société exclusivement composée de travailleurs et propriétaires, le fonctionnement serait optimum, dans les limites du « politique ».

Il est évident, par contre, que la centralisation des moyens d'indépendance économique (nationalisation, etc.), réalisée entre les mains d'une caste cohérente monolithique surabondante, comme la bureaucratie socialiste (quatriè-

me état), rend totalement impossible le fonctionnement de la démocratie. Cela d'autant plus que l'idéologie socialiste actuelle préconise un maximum d'intervention sur le plan social, politique, culturel, idéologique, etc., de sorte que la classe économique des administrateurs est un simple instrument sous la dépendance directe d'un clergé et d'une police politique incarnant l'état socialiste.

Donc, le « gouvernement de tous », si gouvernement il y a, ne peut être, dans la meilleure des hypothèses, que le gouvernement de la majorité. Et les démocrates socialistes ou non en conviennent volontiers. Ils ajoutent, c'est vrai, que l'on doit respecter les droits des minorités; mais comme c'est la majorité qui détermine quels sont ces droits, les minorités, en conclusion, n'ont que le droit de faire ce que la majorité veut et permet. L'unique limite à l'arbitraire de la minorité consiste dans la résistance que les minorités sauraient et pourraient opposer. Cela revient à dire : la démocratie est un régime de lutte sociale où une partie des associés, qui en principe la plus nombreuse, a le droit d'imposer aux autres sa propre volonté, en asservissant à ses buts propres les forces de tous. Encore ce principe est-il encore une fiction conventionnelle.

Et, ici, je pourrais m'étendre pour démontrer (par un raisonnement inattaquable appuyé aux faits passés et contemporains) comment il n'est pas vrai non plus que prévale la volonté du plus grand nombre. Dès lors qu'il y a gouvernement, c'est-à-dire commandement, réduction des volontés à une seule, la majorité ne peut qu'obéir, comme le reste de la nation, à l'arbitrage ou à l'arbitraire de quelques uns. En réa-

lité, toute « démocratie » a été, est, et ne sera jamais qu'une oligarchie, un gouvernement de quelques uns, une dictature masquée.

Mais je préfère, pour la simplification de cet article, abonder dans le sens des démocrates, et supposer que vraiment il puisse y avoir un vrai et sincère gouvernement de la majorité.

Gouvernement signifie droit de faire la loi et de l'imposer à tous par la force : sans gendarmes il n'y a pas de gouvernement.

Or, une société gouvernée majoritairement peut-elle progresser, et vivre pacifiquement, pour le plus grand bien de tous? Peut-elle adapter, au fur et à mesure, sa façon d'être aux variations continuelles des circonstances? Si la majorité a le droit et le moyen d'imposer par la force sa volonté aux minorités, il est évident qu'une expérience nouvelle ne peut être tentée qu'en marge du domaine régi par les lois, ou contre les lois.

La majorité est de par sa nature arriérée, conservatrice, ennemie du nouveau, paresseuse dans la pensée et dans l'action; et en même temps elle est impulsive, excessive, docile à toutes les suggestions, facile aux enthousiasmes et à la peur irraisonnée? Chaque nouvelle idée part d'un homme ou d'une poignée d'individus; elle est acceptée, si c'est une idée, par une minorité plus ou moins nombreuse; et si jamais elle arrive à conquérir la majorité, c'est seulement lorsqu'elle a été dépassée par de nouvelles idées, par de nouveaux besoins, et est déjà devenue surannée au point d'être un obstacle plutôt qu'un éperon dans la marche générale de la société.

(A suivre.)

LA FAILLITE REFORMISTE S'ACCENTUE

Voilà nos bonzes syndicaux réformards partis en guerre contre le patronat et sa coercition gouvernementale. Une guerre digne de l'envergure du syndicalisme qu'ils prônent.

Ah ! oui qu'on l'attendait ce 1^{er} octobre. Le patronat nous a couillonné comme il le fait rituellement lors de l'écroulement de la surveillance ouvrière, partit prendre quelque repos durant cette période d'été et qu'on appelle chichement des vacances.

Maintenant faut qu'il nous rende des comptes. Jamais on pourra parvenir à l'égalité si chaque fois qu'on lui tourne le dos il en profite pour nous passer le crabe au crible en nous augmentant les prix de ce qu'on fabrique pourtant nous mêmes. Alors chaque fois, faut qu'on pleure une petite augmentation pour compenser (c'est du moins ce qu'on nous dit).

Faut pas qui s'foutent de nous le 1^{er} octobre !

D'abord pas question qui nous refille 3 % mais pas moins de 18 pour cent. Nous on bouffe pas du pétrole, de la poudre à canon, du Concorde. Faut pas nous prendre pour des caves en nous disant, comme le renard de la fable que les prix n'ont augmentés que 5 ou 6 %, après mélanges de ce qu'on bouffe et de ce que bouffent les patrons on sert à leurs profits.

Nous c'est les 259 articles qui nous intéressent et encore bon nombre d'entre nous ne peuvent

pas se payer certains d'entre-eux et pour ces articles comme ils disent à la finance c'est près de 45 % d'augmentation que nous subissons depuis 68, alors que nos salaires eux n'ont été augmentés que de 25 à 30 % depuis 68.

Nos délégués ils le savent et il ne faut pas chercher à les couillonner, il faut augmenter nos salaires de 18 % minimum pour compenser, ensuite réduire les temps de travail ça supprimera le chômage.

Quant on pense que les tôliers ont le culot de l'ouvrir quant on interdit l'entrée de l'usine aux copains moins conscients alors qu'eux ils interdisent légalement pour l'entretien de leurs profits plus de 600.000 chômeurs.

Plus d'heures supplémentaires. Plus de chômeurs. Avec le même salaire.

Voyons ce que disent tous ces canards et ce que disent les réformards.

Chaban : « Année exceptionnelle... dérapage des prix « clignotants » ... sauvegarde ... pouvoir d'achat ».

Syndicats : « Augmentations supplémentaires, au 3 % prévu, de 2 %... FEN, CGC rejoignent ainsi FO, la CGT et la CFDT.

C'est tout ce qui s'exige ! mais y se foutent de nous aussi.

Trahison, camarades les réformards sont les suppôts de nos exploiteurs et du pouvoir.

Des Prolos

Dans la presse...

France-Soir 8-9-70 :

« Après 13 heures de siège le forcené s'est rendu ».

« Il n'y aura pas de plainte contre le forcené : il sera interné à l'hôpital ». Quelle merveilleuse drogue que ce France-Soir, tout de même. Le nouvel opium du peuple.

La société n'est donc pas si mauvaise que ça : un type qui gagne 710 francs par mois et à qui on a retiré 1020 francs parce qu'il a été malade, n'est plus exécuté comme à Cestas. Merci, Monsieur Pompidou, ça c'est du meuble.

Mais n'empêche que Depoorter (c'est le nom du « dangereux forcené ») sera mis à l'asile psychiatrique.

Parce que la société - juste - et - bonne à la France-Soir, elle ne peut admettre des Depoorter qui se révoltent pour ne pas crever dans la misère avec 10 gosses..

Parce que finalement, un type qui

gagne 710 francs par mois ça a juste le droit à une seule chose : bosser et la fermer.

Parce que tirer sur des agents de l'ordre public bien-aimés, ce ne peut être l'œuvre que d'un bandit ou d'un fou. Pour Depoorter on a choisi la deuxième solution parce que moralement on était un peu gêné.

Des Depoorter en puissance il y en a partout. Et toutes nos organisations politico-syndicales traditionnelles ne pourront rien résoudre. J'ai presque envie de terminer en disant : moralité : Depoorter aurait dû adhérer à la C.N.T.. N'allons pas jusque-là mais presque.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

POUR L'ACTION DIRECTE

Les grands capitalistes français n'arrivent pas à cacher leur jubilation. Les syndicalistes « représentatifs » s'intègrent chaque jour davantage dans le système de hiérarchie et de profit.

La C.G.T., par la bouche de Séguy, proteste bien contre la réforme de la fiscalité signée Giscard qui dit elle est arbitraire. Mais tout le monde admet que la fiscalité existe. Cela suffit aux hommes de la finance et du pouvoir.

On fera sans doute de nouveaux « Grenelle » comme le souhaite Séguy ; ça amusera un peu et ça endormira la combativité des travailleurs.

De qui se moque-t-on ? Nous le répétons et le répéterons sans cesse. Demandez à la classe ouvrière d'attendre que les bonzes syndicaux règlent tous les problèmes sociaux par des discussions comme le veut la C.G.T., cela signifie de dire aux travailleurs : « Continuez à rester tranquilles, continuez à laisser se développer l'offensive du capital.

Une seule méthode de combat efficace : l'action directe. Le peuple est majeur, quoi qu'en pense Séguy.

Ce n'est qu'en déposant le capitalisme, en instituant l'égalité économique et sociale et par conséquent faire table rase de la finance et de la fiscalité que les travailleurs pourront sortir de leurs conditions d'exploités.

Faire la grève c'est un moyen de lutte. Exproprier les capitalistes, faire tourner les usines, rouler les transports et cultiver les champs pour la communauté, c'est ça la révolution.

Faire confiance à quelques bonzes assis autour d'une table avec les gouvernants pour faire cette révolution est une immense duperie.

Dans la société actuelle, où tout le système économique et social repose sur le profit, les hiérarchies et l'autorité il est naturel que ceux qui sont les maîtres de la fortune veulent gérer la société pour augmenter leurs profits. Et la logique veut qu'il doit y avoir des pauvres pour qu'il ait des riches. Et les riches pour maintenir leurs privilèges doivent maintenir des classes intermédiaires.

C'est ainsi qu'au Moyen-Age le

bourgeois faisait travailler le serf. Le bourgeois était lui-même sous la coupe du noble, qui lui-même devait obéir aux évêques et aux rois.

Qu'y a-t-il de changé aujourd'hui ? Rien.

On supprima l'esclavage et le servage sur le papier et s'appuyant sur l'ignorance du peuple les maîtres instituèrent le vote, le suffrage universel, donnant aussi aux travailleurs la possibilité d'accepter eux-mêmes leur condition d'esclaves. Les noms ont changé. Il y a aujourd'hui les manœuvres, les ouvriers, les contremaîtres, les chefs de service, les patrons et les capitalistes. Le résultat est le même.

Le peuple a l'apparence de la liberté et les financiers conservent tous leurs privilèges, dont le plus ignoble celui de faire crever de faim le travailleur qui ne veut pas les enrichir de sa sueur et de sa vie.

On comprend pourquoi les grands capitalistes par l'intermédiaire du pouvoir politique ont abandonné toute idée de domination à la César puisque le peuple par la voie des syndicats officiels soutient leur influence et leurs privilèges.

Les politiciens de gauche et les syndicats « représentatifs » sont des paravents qui cachent et protègent le profit et les hiérarchies.

Un peuple ne saurait être libre et heureux tant qu'il subira l'inégalité des hommes et la puissance des hiérarchies.

Si on ne comprend pas cela, on n'a rien compris et on mérite bien la condition d'esclave.

Une des tâches essentielles de notre lutte est de mener résolument le combat pour ouvrir les yeux, afin que le prochain Mai 68 ne soit pas un nouvel échec.

Raymond BEAULATON

11^e UNION REGIONALE
Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

8 OCTOBRE
1970
NUMERO 624
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Qui sont les illégalistes ?

Samedi 19 h ; deux camarades et moi-même allions nonchalemment rejoindre l'humble véhicule qui devait nous conduire paisiblement à nos domiciles respectifs.

Bref, à l'instant même où nous nous apprêtions à traverser la rue, un vilain car tout noir surgit d'on ne sait où, s'arrête brusquement devant nous ; alors nous avons eu une arrestation « en règle » (ou presque).

Arrestation sans aucun motif (un policier à qui nous faisons cette remarque nous répondit obligeamment : « s'il fallait des motifs pour arrêter les gens, on n'arrêterait plus personne ! »).

Mais vu que nous transportions — sans les diffuser — emballés dans un papier hermétiquement fermé — quelques exemplaires périmés du "Combat Syndicaliste" et de "L'Espoir" (journaux anarcho-syndicalistes parfaitement légaux) les policiers confisquèrent ces derniers, sous prétexte de « vérification » !

Conduits au commissariat central de Nice (Jo Fredo) nous fûmes

traités avec tous les honneurs dus à notre qualité et à notre rang.

— Vous serez libérés lorsque l'agent de service aura terminé son rapport !

— Bien !
Nous attendons une heure deux heures, etc...

Il est 22 h 30. On nous prie de passer à l'étage au-dessus où le commissaire et un officier de la Sûreté nous interrogent séparément. (Nous passons les détails par déférence envers les personnes sensibles, cardiaques et les mineurs de moins de 18 ans (rectangle blanc TV).

Nous redescendons, vient la relève, suite de provocations policières, dont tout le monde connaît l'existence :

— « Ces jeunes sont presque tous des pédés », « petits salopards », etc. Ils attendent en se frottant les mains une éventuelle réaction de notre part pour avoir un motif « légal » afin de nous tabasser... Scrupuleux avec ça ! Nous ne bronchons pas.

Il doit être 23 h 30 (il est des instants où l'on n'a plus tellement la notion de l'heure) : fouille, déshabillage, etc.

Ils nous conduisent dans un réduit qui, bien qu'un peu petit, n'en avait pas les conditions d'hygiène, de propreté et de confort nécessaires — en effet un trou dans le sol à gauche refoule une odeur des plus saines (sans chasse d'eau naturellement) quelques planches « en bois d'arbre » nous servaient de matelas, nous pouvons noter la présence de petits animaux dont nous avons joui de la compagnie pendant toute la nuit, mais dont nous avons eu malheureusement toutes les peines à nous débarrasser le lendemain - Bonsoir !

Dimanche, le 20, aux environs de 7 h, nouvel interrogatoire avec empreintes et photos. Nous avisons les autorités compétentes que nous réclamons : notre avocat, que l'arrestation et les méthodes étant illégales, nous en aviserions la Ligue des Droits de l'Homme et le Comité contre la Répression — ensuite

nous déclarons avoir commencé une grève de la faim depuis la veille — non pas pour réclamer une amélioration de notre sort ou une faveur quelconque de ceux qui agissent comme nos ennemis, mais, si notre détention se poursuivait, pour amener l'opinion publique sur les actions illégales commises par le gouvernement par l'intermédiaire de sa police. De plus nous réclamons notre libération immédiate. Réponse d'un policier : « Vous au moins savez que nous n'avons pas le droit de vous arrêter, mais les gens, eux, ne le savent pas. »

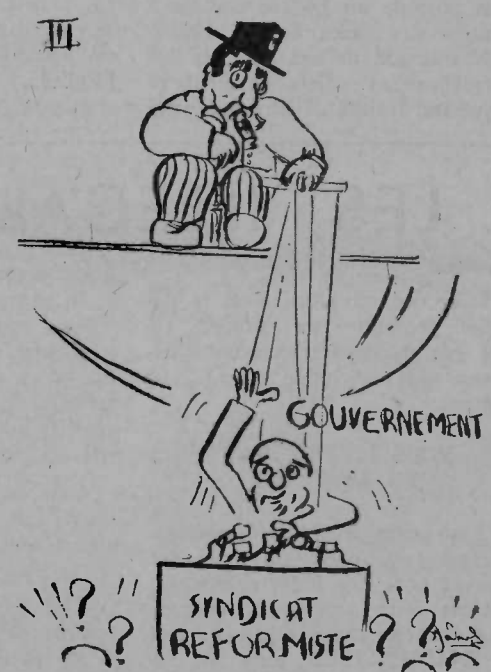
Dimanche, à un peu plus de 15 h, nous étions libérés.

En tant qu'anarchistes, nous sommes prêts à assurer la responsabilité de nos actes (jusqu'au tribunal) mais **seulement** des actes que nous avons commis.

Ce texte est un peu ironique, peut-être même a-t-il réussi à vous faire sourire, mais il y a une cassure entre votre sourire et la réalité.

Ce texte est un cri d'alarme afin
(Suite page 11.)

LE MEETING



AUX CROYANTS

Les croyants sont des personnes qui, jeunes, sans expérience, ont été mises dans cette obligation de croire à des superstitions grossières dont il leur sera difficile de se débarrasser à l'âge adulte, car la matière cérébrale de l'enfant étant vierge, les premières impressions sont les plus durables, les plus consensuelles...

Le croyant, en général, redoute toute recherche, toute étude qui lui démontrerait que sa croyance repose sur un mensonge religieux. C'est ainsi que la croyance en Dieu est bâtie sur une mise en scène au cours de laquelle un certain Moïse, chef d'une tribu d'hébreux, reçut de ce Dieu la table des lois qui lui permettraient de soumettre sa tribu au pouvoir de ses chefs religieux...

Les hébreux formaient une tribu dont l'origine, le lieu d'origine se trouvait entre le Tigre et l'Euphrate, en Mésopotamie. Effrayés sans doute par les invasions assyriennes, ils quittèrent cette région fertile se dirigeant vers le bassin méditerranéen. Ils emportaient avec eux les traditions et les coutumes de la Chaldée sur laquelle régnait alors le roi Hamaroubi. En cours de route, leurs guides les invitèrent à se débarrasser de leurs anciens dieux pour n'en conserver qu'un seul, ce qui provoquait des oppositions troublant l'ordre et l'unité.

C'est alors qu'un nommé Moïse, nous conte la légende biblique, imagina de répéter une mise en scène que les rois de Mésopotamie utilisaient pour se faire consacrer rois de « droit divin », et obtenir ainsi l'obéissance de leurs sujets.

On possède au Louvre comme à Londres des stèles du roi Hamaroubi recevant de son dieu les lois auxquelles ses sujets devaient se soumettre. Inutile de dire que cette

opération se déroulait avec des précautions qui ne permettaient pas à des sujets ignorants d'apprécier ce qui se passait ou non derrière le rideau de feu qui les séparait de la mise en scène !

Moïse — s'il a existé — s'y prit de la même façon, c'est-à-dire que, monté sur le mont Sinaï, ses complices l'isolèrent des membres de



sa tribu par un cercle de feu. Quand le feu s'éteignit, Moïse en descendit avec les Lois que lui avait dictées Dieu et qui devaient devenir les Lois des tribus hébraïques. Ce stratagème lui permit d'asseoir son autorité sur un peuple turbulent, en devenant le représentant d'un dieu unique sur terre... Ce mensonge biblique permit par la suite à tous les rois de recueillir un « pouvoir divin » des mains de l'Eglise...

Encore aujourd'hui, des chefs

d'Etat usent encore de ce mensonge pour prendre le Pouvoir, en jurant sur la Bible ou autre « révélation » d'en faire bon usage !...

La mise en scène n'est plus la même que 2.500 ans avant notre ère, mais elle est équivalente et produit la même impression sur des foules égarées par l'éducation religieuse.

Les croyants sont de moins en

moins nombreux, mais il est regrettable que souvent, par intérêt sordide, on n'ose manifester une incroyance qui est un acquit de l'intelligence...

Néanmoins, et malgré les ignorances et les lâchetés, nous allons vers un nouveau monde dont nous percevons déjà la lumière...

Gaston Brittel.

LA HIERARCHIE

Le marchand de soupe syndicale qui a nom Georges Séguy a abattu ses cartes l'autre samedi à la Mutualité. Selon lui : « Partir en guerre contre la hiérarchie des salaires sous prétexte de combattre le capitalisme est une utopie qui tourne le dos au fondement du mécanisme de l'exploitation capitaliste. Ce qui est en cause dans le système capitaliste, c'est la loi du profit... »

Il n'y avait que Séguy pour trouver des tels arguments. Il faudrait s'entendre; ou bien on est contre le profit, et par conséquent on n'admet pas que les uns vivent grassement pendant que les autres crèvent de faim, ou bien on admet la hiérarchie et par conséquent le profit.

Les défenseurs de la hiérarchie, comme Séguy et le P. C., savent ce qu'ils font, car en supposant que demain ils parviennent au pouvoir ils auront besoin de gardes chiourmes pour régner.

Il y a une vingtaine d'années un autre « syndicaliste » maison déclarait que « la hiérarchie des salaires devait être fixée d'après une estimation des besoins réels des cadres ». Nous avons répondu à cette époque qu'étant donné que les besoins réels des hommes sont tous les mêmes nous réclamions l'uniformisation des salaires. On attend encore que la démonstration soit faite qu'un lampiste mange moins qu'un directeur.

Si les mots ont encore un sens, on se demande pourquoi les pionniers du syndicalisme ouvrier avaient inscrit en première ligne des buts à atteindre : la suppression du salariat et du patronat. Ils avaient compris, eux, que les véritables capacités de l'homme ne se chiffrent pas. Ceux qui comme Séguy, défendent la hiérarchie des salaires se croient des

génies et leur « génie » ne saurait s'accommoder de travailler comme tout le monde. En effet ce sont les exploités, qu'ils soient patrons, capitalistes ou politiciens qui défendent la hiérarchie parce qu'ils savent qu'en créant une grille des salaires ils suscitent les convoitises, ils créent les jalousies, ils divisent les travailleurs. Il leur est alors beaucoup plus facile de s'imposer et de régner.

Que le patronat et le capital défendent la hiérarchie, c'est normal, c'est grâce à elle qu'ils existent. Pour ceux qui, comme Séguy la soutiennent, c'est une trahison car alors ils ne doivent pas avoir le culot de se dire les défenseurs du prolétariat.

Dans cette société décadente, au moment où l'Etat sous toutes ses formes démontre sa faillite, Georges Séguy, en défendant la hiérarchie, veut sauver l'Etat; il le soutient comme la corde soutient le pendu.

C'est là encore une expérience qui prouve que le peuple doit faire lui-même sa révolution, sans Dieu, ni César, ni Tribun, sans leaders et sans partis politiques. C'est par la mise en application de la vieille devise « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Raymond BEAULATON

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »

6 15

LES ILLEGALISTES

(Suite de la page 1.)

de faire connaître ce qu'est la détermination préventive en France.

Le cas particulier que nous exposons n'en est qu'un parmi tant d'autres.

VOUS N'ETES PLUS
EN SECURITE

Si, au sortir de chez soi, partout, n'importe où, quelqu'un pour ses idées et pour ces idées seulement, peut se faire arrêter et écrouer dans des conditions odieuses, ceci est INADMISSIBLE sous un ré-

gime se déclarant de la démocratie et la garantissant légalement.

Mais nous savons très bien qu'il y a une différence énorme entre les écrits et les faits et que, bien souvent, les écrits ne sont là que pour la forme, pour nous tranquilliser.

Jean-Jacques ALLARD

Jean-Louis YATCH

Alain BOUGEAREL.

(Aux dernières nouvelles, Marcellin a demandé un renforcement de la police urbaine. Ça promet !!)

L'ordre révolutionnaire et ses conséquences

I

L'Homme est un être dont les deux pôles moraux sont l'ordre et la liberté. Or, par un étrange processus historique, une majorité d'individus en est venue à les considérer comme étant des termes antinomiques, la liberté rendant l'ordre impossible, l'ordre nécessitant une diminution de la liberté. Nous en sommes ainsi arrivés à la monstruosité qu'est la société moderne.

Rares sont ceux qui ne constatent l'inférieur désordre dans lequel se déroule notre existence, et pourtant bien peu nient le droit des responsables à se dire du parti de l'ordre. Ils sont les favorisés de cette situation, et rien ne le montre mieux que le fait qu'ils essayent de nous tromper. S'affirmant le contraire de ce qu'ils sont, ils rejettent sur nous la responsabilité de ce qui leur incombe. Par leurs agissements ils nous font comprendre mieux que n'importe quel discours que l'ordre est nécessairement du côté de la révolution.

Le désordre n'est rien d'autre que la loi du plus fort faite droit civil. L'ordre légal, bourgeois, est situé sur deux niveaux : l'un « la loi », réservée aux faibles; l'autre « la puissance », qui est créatrice de la loi, qui est seule du domaine de l'homme libre, et que se réservent les riches. Cette vérité, que seuls les bénéficiaires de la société présente osent réfuter; que les masses intoxiquées ne veulent pas admettre, parce qu'on leur a dit que la révolution est synonyme de heurts sanglants, il nous faut la faire entrer dans les esprits. Il nous faut la crier à la face de ces hommes qui vivent tels les serpents rôdant autour du moindre appât. Encore un serpent est-il libre de choisir. Eux non. Et quant on pense que cet appât leur appartient de droit !

II

Il ne suffit pas d'afficher l'ordre révolutionnaire, encore nous faut-il montrer qu'il est possible, quelles sont les conditions de sa réalisation, ce qu'il doit être et ne pas être. En effet, le simple fait de nous révolter, de réfuter des arguments adverses, de nous définir comme étant des destructeurs de systèmes, ne nous autorise pas à affirmer : « nous sommes des hommes d'ordre, des révolutionnaires ». Habités à considérer les problèmes sous leur aspect de lutte de classe, nous né-

gligeons non seulement les questions d'ordre moral (en cela que nous refusons toute moralité aux défenseurs du capital), mais un certain nombre d'entre nous refusent également d'envisager celles tenant à la remise à neuf que nous entreprenons.

L'ordre est un équivalent de bonne organisation. Nous devons donc montrer que, la société actuelle n'ayant pas les moyens de l'assurer, seule celle que nous envisageons offre le cadre organique nécessaire à sa réalisation.

Pour cela, il faut que les individus acceptent un certain nombre de règles. Ces règles doivent être justes, c'est-à-dire applicables à tous; être librement consenties; n'empêcher en aucun cas la libre expression des individus, chacun ayant la possibilité d'agir ainsi qu'il lui semble, en adoptant pour mesure le respect d'autrui. Telle est la première condition d'un ordre naturel.

La seconde concerne le règlement des questions purement économiques. C'est la plus importante, parce que intéressant au plus haut point l'intérêt des individus. L'organisation fédérative nous offre la seule solution qui soit compatible avec la première condition. Nous n'allons cependant pas nous attarder sur le fédéralisme, qu'il faut espérer suffisamment connu. Disons que le bon fonctionnement de ce système repose sur la pleine et entière conscience que les membres des diverses collectivités doivent avoir de leurs responsabilités. C'est de cela que nous allons nous occuper.

III

La responsabilité, notion générale, doit pouvoir être décomposée en éléments distincts. Essentiellement morale, elle intéresse tous les secteurs de l'activité humaine, depuis ce que les individus ont de plus intime, et ne concerne donc qu'eux, jusqu'aux questions qui ne peuvent se résoudre qu'au niveau des différentes collectivités. Pour que chaque conscience puisse juger, il lui est nécessaire d'atteindre, au préalable, une connaissance concrète de ce que signifient les diverses responsabilités.

La première démarche à accomplir est la mise en ordre de nos idées en ce qui concerne les faits matériels, et de voir leur impact sur les consciences. Les réalités matérielles ont évidemment des répercussions morales, mais nous

ne les détaillerons pas. Finalement, il est possible de considérer que nous dépendons de la conjonction de quatre idées principales à bases morales, ayant des implications réciproques, mais qu'il est tout de même possible de considérer séparément : travail, loisirs, militantisme, amour. Que l'on appelle engagement philosophique ou politique ou religieux le militantisme, que la notion d'amour s'étende à l'estime, l'affection, le respect moral, l'essence de chacun de ces quatre éléments ne change pas : il s'agit du même « objet », à des degrés différents.

Nous allons nous contenter du travail et de ses conséquences.

La responsabilité individuelle a son origine dans la recherche et la découverte du rôle que l'on tient dans la collectivité. Cela signifie, appliqué au cas qui nous occupe, la recherche de l'utilité de la profession que l'on exerce, de l'utilité ou de l'inutilité qu'elle peut avoir dans la société actuelle et dans la société future. Elle dépend de la conscience que l'on a ou que l'on acquiert, de nos facultés propres, de la faculté à mesurer l'utilité des connaissances que nous détenons, et que nous devons acquérir. Une fois en possession de cette conscience, il est possible de passer de la responsabilité individuelle simple, intéressant essentiellement « Moi », à ce qui est réellement important, c'est-à-dire à la responsabilité sociale de l'individu. Tout cela signifie qu'après nous être efforcés de savoir ce que nous sommes et ce que nous pouvons, nous déterminons le degré de responsabilité auquel avons le droit de prétendre.

Or, pour arriver à ce résultat, pour voir tous les individus conscients de leur rôle et des limites que leurs facultés ne leur permettront jamais de dépasser, une préparation des esprits est nécessaire. Cette préparation ne peut se contenter d'idées vaguement émises : elle nécessite également un contact permanent avec la réalité. Elle a besoin non seulement d'une ligne générale, mais également d'orientations précises, de choix bien définis, concernant des faits précis.

Il apparaît donc nécessaire de donner à notre pensée un développement qui trouve ses origines dans des recherches destinées à la résolution de problèmes d'ordre organisationnel, économique, moral, et dont les solutions proposés con-

viennent à notre état d'esprit et à notre conception de la révolution. Nous accomplirons ainsi une double tâche : l'auto-formation militante et le développement de la propagande.

IV

La construction de l'ordre révolutionnaire incombera à ceux qui se trouveront à la croisée des chemins. Ce sera nous, ce seront nos successeurs, seul l'avenir nous le dira. Ce qui est certain c'est que, à quelque moment que se produise le phénomène révolutionnaire, ou nous serons prêts intellectuellement et pratiquement, et nous aurons toutes les chances de réussir, ou nous ne serons pas prêts, et en avant pour une autre dictature. C'est dire l'importance de l'état d'esprit des militants et de notre formation.

Cependant, la formation ne pourra être rentable que dans la mesure où elle aura pour but une réalisation pratique. En cela, elle est dépendante des résultats de l'action, mais doit également avoir pour but l'action. On peut en effet considérer le développement de toute idée comme étant la conjonction de deux tendances, que l'on retrouve dans les mouvements révolutionnaires de toute espèce : l'activisme et l'intellectualisme. Il est impossible, sans risques de déséquilibre mortel, de laisser libre cours à l'une des deux tendances, en réduisant l'autre au rôle de comparse. L'activisme pur, en effet, conduit à la désintégration du mouvement par épuisement physique et incapacité morale et constructive : l'activiste espère pour aujourd'hui ce qui est mathématiquement impossible. De son côté, l'intellectualisme produit une dégénérescence des relations avec le quotidien : l'intellectuel néglige l'importance du contact matériel, de l'impact psychologique d'une action directe bien menée, et surtout oublie généralement de tenir compte dans ses analyses de l'importance des facteurs subjectifs, supérieurs dans certaines conditions à celle des facteurs objectifs, et sans lesquels une révolution ne peut se faire. C'est d'ailleurs d'intellectualisme qui se meurt le mouvement libertaire français, et il lui est apparemment bien difficile de ressusciter. Bien trop souvent on considère l'action comme étant du ressort de la valetaille.

(A suivre.)

VIDAL V.

La gauche et la droite sous le rapport de l'éthique

(Suite.)

L'erreur fondamentale des partisans sincères de l'ordre consiste à croire que la justice ne saurait être qu'une conséquence de l'ordre. Celle des partisans de la justice au sein des institutions autoritaires est de penser que la justice et l'ordre peuvent être considérés séparément, la justice étant supérieure à l'ordre. La vérité, c'est que l'ordre n'est qu'une conséquence de la justice, que partout où la justice n'est pas le désordre règne et, d'une façon générale, que tout système autoritaire, donc injuste, n'est qu'un mode d'organisation du désordre. En effet, qu'un être humain puisse $\Pi\eta\delta\ \delta\alpha\mu\eta\ \mu\epsilon\ \tau\eta\ \sigma\iota\omega\tau\eta\ \epsilon\varsigma\ \tau\epsilon\sigma\sigma\omega\tau\eta$ ait le moyen d'obliger celui-ci à lui obéir, n'est-ce pas là le fondement de toutes les injustices, la base de tous les désordres ?

Par ailleurs, il ne faudrait pas s'imaginer que l'objet du combat qui oppose le parti de la justice au parti de l'ordre ne peut relever que du particulier. Cette lutte se livre également au niveau du général. Dans ce cas, ce sont des collectivités entières qui sont en cause : peuples, groupes ethniques, religieux, philosophiques, sexuels, etc.

De même qu'au niveau du particulier le parti de la justice défend le droit naturel de l'individu contre le droit conventionnel de la communauté, de même au niveau du général, il se fait le champion du droit à l'existence de la minorité contre le droit que s'arrogue la majorité d'imposer ses conceptions à ceux qui ne les partagent pas. Les individus sont différents les uns des autres, les collectivités également : chacun, individu ou groupe, a le droit d'exister et d'être différent des autres. Tel est le principe de la justice. Le parti de l'ordre au contraire, se fonde sur cette croyance absurde que la diversité est le signe du désordre et tend pour cette raison à l'uniformité. La ligne de conduite des partisans de la justice d'une part, de ceux de l'ordre d'autre part, s'inspire directement de ces principes : les thèmes principaux des premiers sont le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et le droit des minorités à l'existence. De leur côté, les partisans de l'ordre considèrent toujours, même quand ils prétendent le contraire, que « la raison du plus fort est toujours la meilleure », à condition toutefois que la force

appartienne à l'ordre dont ils se réclament ou qu'elle serve ses intérêts. Au cas contraire, les partisans de l'ordre n'hésitent pas à se ranger aux côtés des défenseurs de la justice et à parler leur langage. Mais qu'on se rassure : cette étrange alliance ne dure jamais longtemps. Dès lors que la situation qui l'a provoquée n'existe plus, les fanatiques de l'ordre redeviennent ce qu'ils sont sans manifester le moindre scrupule.

Ainsi, l'Eglise catholique a toujours dénoncé les persécutions dont elle a fait l'objet dans les Etats calvinistes, mais elle a toujours persécuté ceux qui ne reconnaissent pas sa loi dans les pays où elle était maîtresse, par exemple en Espagne et en France. Ainsi font aujourd'hui les communistes de toute obédience : maîtres intolérants et implacables là où ils sont au pouvoir, ils proclament partout ailleurs leur attachement à la liberté. Ainsi font les démocrates : défenseurs intransigeants de la démocratie dans leurs pays respectifs, ils n'hésitent pas à faire usage de la force de leurs armes pour imposer la suprématie de leur Etat à d'autres peuples, plus faibles économiquement, techniquement et militairement. Veillant avec un soin jaloux au maintien de leur indépendance nationale, ils ne font souvent aucun cas de celle des autres quand ceux-ci ne sont pas de taille à se défendre. Chacun peut constater tous les jours l'étonnant foisonnement de ces cas de schizophrénie politique qui caractérisent les gens de l'ordre.

La duplicité des fanatiques de l'ordre se manifeste d'une façon particulièrement évidente quand le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est mis en question. Dans un cas semblable un partisan de la justice prend immédiatement la position qui convient à son idéal moral : tout peuple, quelle que soit son importance numérique, son idéologie, son niveau culturel et sa situation géographique a droit à l'indépendance, pourvu qu'il la réclame et soit décidé à tout faire pour l'obtenir, même, au besoin, la conquérir par les armes. Pour un partisan de l'ordre, les choses ne sont pas si simples : la cause d'un peuple qui lutte pour son indépendance n'a aucune valeur en soi. Mais il faut se demander si l'intérêt de l'ordre dont on se réclame exige que l'on combatte cette cause, qu'on la soutienne ou qu'on s'abstienne de prendre position à son sujet.

Et en effet c'est ainsi qu'ils agissent tous, qu'ils soient démocrates ou communistes, pro-soviétiques ou maoïstes, chrétiens ou musulmans, catholiques ou protestants, du « monde libre », du « camp socialiste » ou du « tiers monde », etc.

Dans la guerre du Biafra on a vu des partisans de l'ordre de toutes catégories se répartir entre les deux camps : du côté nigérian des démocrates, des communistes, des musulmans, des protestants ; du côté biafrais, d'autres démocrates, d'autres communistes, des catholiques et même des nazis. Telle était la situation dans le parti de l'ordre face à ce problème. Mais le parti de la justice était tout entier avec les Biafrais parce que leur cause était celle de la justice.

Dans le conflit du Proche-Orient la situation est semblable : les partisans de l'ordre soutiennent soit les Israéliens soit les Palestiniens, suivant l'intérêt momentané de leur ordre particulier. Mais les partisans de la justice estiment que la Palestine appartient également aux deux peuples, tous deux ayant également droit à l'existence.

Par contre, aucun partisan de l'ordre n'a jugé utile, jusqu'à ce jour, de soutenir la cause des Kurdes écartelés entre l'Irak, l'Iran, la Syrie, la Turquie et l'U.R.S.S. C'est évidemment parce qu'aucun ordre, national ou international n'escompte en tirer pour lui-même un profit quelconque. La Turquie et l'Iran appartiennent au « monde libre » ; l'U.R.S.S. est la patrie du communisme européen ; l'Irak et la Syrie, Etats du « Tiers Monde » et plus précisément du « monde arabe », sont présentement courtisés par l'U.R.S.S., mais se retourneront peut-être un jour vers le « monde libre ». Dans cet imbroglio comment pourrait-on soutenir la cause des Kurdes sans être un pauvre naïf, un utopiste, en un mot, un idéaliste ? Mais la cause des Kurdes est celle de la justice, comme celle des Noirs du Soudan, celle des Thibétains, celle des Basques, celle des Catalans, celle des peu-

ples d'Europe centrale qui subissent la domination grand-russienne, celle des peuples d'Amérique latine, opprimés, dépouillés, pressurés par les libres entrepreneurs américains !

Telle est l'opinion de la gauche éthique, dont les membres ne calculent jamais, se laissent toujours entraîner par leur premier mouvement, celui du cœur.

Il ressort de ces diverses considérations que la gauche et la droite au sens éthique ne correspondent nullement aux groupes parlementaires que l'on rassemble ordinairement sous ces étiquettes. Dans cet ordre d'idées, la gauche véritable et authentique c'est d'abord l'anarchisme, la grande famille de ceux qui dénoncent et combattent la malversation de toutes les catégories d'ordre, sans exception. Ensuite, au centre gauche, ce sont tous ceux qui, au sein des divers systèmes autoritaires, reconnaissent plus d'importance à la justice qu'au salut de leur conception de l'ordre, quand il leur apparaît que celle-ci devient incompatible avec celle-là. Quant à la droite, elle rassemble tous ceux qui pensent exactement le contraire, qu'ils soient communistes, démocrates, césariens, fascistes ou nazis d'une part, croyants des diverses religions, déistes ou athées d'autre part. Toutefois, il convient de remarquer que la droite éthique, tout comme la gauche, possède ses purs : ce sont les fascistes et surtout les nazis, dont l'univers est exactement à l'opposé de celui des anarchistes. De même qu'il n'y a pas de place chez les anarchistes pour les partisans de l'ordre, de même chez les nazis il n'y a pas de place pour des partisans de la justice. Les autres droitiers paraissent beaucoup plus modérés parce qu'il leur arrive parfois de se battre du bon côté, mettant ainsi leurs actes en accord avec leurs idéaux officiels.

19 septembre 1970,
Simon Faquin.

CONFERENCE A PERPIGNAN

Grande conférence publique et contradictoire, organisée par la Libre Pensée, à la salle Arago, Mairie de Perpignan, le jeudi 29 octobre 1970 à 20 heures.

Avec le camarade Cotereau, Président mondial de la Libre Pensée ; il nous parlera de : « La Libre Pensée et le monde moderne ».

Hombres y hombrecitos

NO nos crecemos ni aminoramos al señalar esta diferencia. Solamente constatamos, y lamentamos que los hombrecitos abundan más que los hombres.

No es por el hombre-cimero, el hombre-orgullosa que postulamos; ni siquiera es por el super de Nietzsche o el único de Stirner que simpatizamos, sino por el hombre ecuánime, sencillo, abnegado, solidario, firme. El hombre de convicciones, recio, sin dobleces, formal, finalista de la idea sustentada; no el acomodaticio, el «propicio», el adaptable, el arlequinesco, o tartarinesco. Votamos por el hombre que lucha por la verdad, no por el espectacular o calculista.

Personas que entran y salen los hay en todas partes, en todos los partidos, en todas las manifestaciones de la vida ciudadana. Individuos formales los hallaremos en cuenta-gotas, solitarios, o en limitada compañía, no faltando la de los libros, igual que no falta en el hombrecito carrera gregaria para cuanto conduce a la anonimidad, igual a nada.

Suerte nuestra lo ha sido la concurrencia en nuestras organizaciones y forjas de ideas de hombres — muchos — llenos de generosidad y de consecuencia. Y tan bien trabajaron y tanto ofrecieron a manos llenas sacado del fondo de su sacrificio para los compañeros de tajo y carnet, que nuestro mundo sindical llenóse hasta los topes de gente agradecida una, oportunista otra, sin norte ni espíritu de continuidad ambas. El ejemplo confederal revolucionario de agosto de 1917 (lo hemos dicho varias veces) asombró agradablemente al común de los trabajadores, dándonos, la venida de éstos a los sindicatos de la Confederación, oportunidad de levantar el bastión inmenso y «acorazado», del Sindicato Único. ¿Qué fuerza popular o sindical española puede presentar algo equivalente a la Organización anarcosindicalista de 1917 - 1921? Ninguna. No obstante, a la pérdida del lock-out por insolidaridad del resto de la península hacia el proletariado industrial de Cataluña, la parte consciente de la misma sufrió el abandono, la desconsideración del obrerismo fluctuante, y cuando el burguesismo autoritario nos abocó a la

lucha frenética y feroz de los atentados personales, la gente de arrastre, aunque con sentimiento de su cobardía y estima recóndita por nosotros, nos abandonó a nuestra dura suerte, a las astas del toro. Y allí perdimos 500 compañeros, flor y nata del compañerismo anarquista.

Competidores salieron inmediatamente después, machacando la ruindad bíblica de «el coloso de los pies de barro», si bien el sonsonete molestó los oídos que debían «registrarlo» con agrado. En el fondo, la gente admiraba fervientemente a nuestros héroes tan totales como sencillos, reservándonos de nuevo su adhesión para el día en que el sol de la media libertad democrática reamaneciera en el cielo peninsular.

Concurrió el hecho culminante de julio del 36, y la gente sencilla se abocó con más espíritu abierto hacia nosotros. Fueron miles y miles los hijos de madre proletaria que murieron cara al fascismo en nuestro lado. ¿Nosotros? Nosotros, claro, perdimos otra vez,

En 1914 la burguesía algodonera de mis pagos declaró el pacto de hambre a sus 2.500 obreros y obreras con el fin de desorganizarles el sindicato. De haber, nuestro entusiasta mundo fabril, intentado inutilizar la Patronal de los capitalistas de «l'art de la troca», la autoridad nos hubiese abierto las puertas de la cárcel y las del hambre. Pero éstas las habían abierto de par en par los burgueses algodoneros y no habría represalia contra ellos. La guardia civil y los curas estaban, sonrientes, al lado de nuestros imbeciles hambreadores.

Motivo del conflicto lo fue un pretexto: El burgués Baldomero Camps había despedido a cuatro tejedoras porque en su casa activaban por el sindicato obrero. Sin consultarlo, sus compañeras de trabajo hicieron causa común con las despedidas. El sindicato sostuvo a las huelguistas y el resto de fabricantes se declaró solidario del compinche Camps y paralizó el trabajo de sus 16 fábricas. Como insinuado, la «autoridad» no condujo a la cárcel a ningún patrono de esos, alteradores del orden social de la ciudad de nuestros sudores.

Entretanto, el entusiasmo de las obreras — sobre todo — era corazonador, tanto, que levantaba en vilo el ardor de la población tra-

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 8 de Octubre 1970.

no centenares sino miles de compañeros, toda una generación de adelantados de la anarquía en suelo hispano. Nadie lo niegue, pues se vio mucho de eso. Hemos bregado, demostrado, practicado, y perdido como toda persona del campo republicano; pero — y ello es importante — no claudicado, y así nuestros muertos en la batalla, en los fusiladeros de Franco y en las arenas inhóspitas de Daladier o mezclados en las huestes de Leclerc, tendrán una continuidad en nosotros, en vosotros, en los silenciosos bien intencionados, en todos los que quedamos en pie sin doblar rodillas, y conste que eso lo recordamos sin palma para la Ibárruri, doña ésta más capaz de croar que de crear.

Es importante, compañeros, permanecer en la brecha, aguantar las convicciones, ya que sin ellas queda del hombre sólo la ficción, el vaho, el

barro; y el hombre se reduce a hombrecito, y el hombrecito sólo puede tomar rumbo gregario, el de a donde van los otros, la mayoría, la tontería. Meta infeliz, inane, torpe, regresiva, reaccionaria, ¡estúpida!, impropia de hombres, propia de hombrecitos. Que nadie lo sea, lo último; seamos muchos los primeros, los firmes, los que al regreso a la tierra de origen rencarnaremos el prestigio, el mérito, la constancia, la objetividad de la C.N.T. de antes, que es la de hoy y la de mañana, un mañana próximo que confederales y anarquistas hemos propiciado y fecundado con tanto esfuerzo, tanto sufrimiento, tanta alegría, y tanto espíritu de labor, ingente y propiciatoria para un porvenir que una vez posó, en paloma blanca, en nuestras manos, y que regresará a ellas por estar callosas ¡de tantas realizaciones caudales!

Discos

bajador a toda entera. El espíritu de combate era muy fuerte y la burguesía no conseguiría vencer a la C.N.T. de Igualada. Los locales del sindicato se llenaban de arroz, patatas, pastas, judías, aceite, sal y azúcar, para obsequio de las familias más desheredadas. El sindicato todo olía a pan candeal, a harina de primera clase pastada y cocida gratis por un panadero que se había sumado a la causa de las tejedoras. Tras un mes de resistencia inútil, la burguesía fabril cedió y la «obrerada» se reincorporó al trabajo con aires de legítimo triunfo. Abandonado y rencoroso, el burguesote Baldomero Camps cerró definitivamente su explotación igualadina y plantó sus 50 telares en terrenos de Copons, pueblo segarrés que al cacique Godó le costaba 300 duros en cada elección legislativa por compra — más fino: adquisición — de un 10 % de votos.

La dignidad obrera quedó en Igualada y Copons dño gusto al rencoroso y abusivo burgués Camps. Parecía de buen trato, el hombre, pero fea era su alma. Al compañero Eusebio C. Carbó un

día le alcanzó muy solícito el porrón en la fonda igualadina de Cui Corrons. Carbó se engañaba con el sujeto, mas nosotros se lo advertimos: era un malvado; y como tal habrá muerto de rabia, o de un síncope de odio. Cuando Martínez Anido mandaba asesinar a compañeros, sus fieles ejecutores — Orts, Baldrich, Hortet, Sales y Cía — iban a descansar y a lavarse las manos ensangrentadas a Copons, donde Camps, solícito, les acogía y obsequiaba. Comían allí opíparamente y puteaban lo posible sin necesidad de tugurios, deshonrando el rusco, ciscándose en la naturaleza y en la humanidad entera. Camps fingió colectivizar su tejeduría en nombre del «sindicato libre» y los tristes parias coponenses así lo creyeron, para ser la irrisión del proletariado de Cataluña. No todo es belleza en la patria, compañeros.

DISCOBOLO

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero, 1,50 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TENER ENEMIGOS

UNO de los mayores valores de la Ciencia, así con mayúscula, el sabio Ramón y Cajal, decíale en cierta ocasión a un conocido suyo: «¿Tan poco vales que no tienes enemigos?» En efecto, quien más, quien menos, a no tratarse de un orate, a no tratarse de un pobre individuo de los que de ellos se dice que «no se ponen en nada», «no se preocupan de nada», «no conocen nada», y por ente pertenecen a la categoría de los que estima Cajal deben valor poco; a no tratarse de seres de una tal naturaleza, por lo que concierne a los demás, es comprensible el tener enemigos.

Entre los idealistas en general es natural que sean sus enemigos aquéllos a quienes atacan en sus campañas, por considerarles responsables, directos o indirectos, de las aberraciones sociales que critica todo el que tiene y brega en grado menor o mayor en favor de un ideal. Para el libertario que ataca la religión, que combate el militarismo, que se yergue contra la explotación del hombre por el hombre, es comprensible que sean sus enemigos los curas, los militares profesionales, los potentados que viven de los dividendos que les procuran sus acciones puestas en la industria y el comercio.

El ser humano ya sabemos que es imperfecto. No basta a veces mantener unas concepciones ideológicas, llevar una vida casi transparente como suele decirse en tanto que claridad de objetivos y consecuencia en desarrollarlos para que surjan en ocasiones elementos, y no precisamente de los que suele llamarse de «la acera de enfrente», dominados del encono, producto de inconfesadas pasiones viscerales, para odiar, para mirar casi como enemigo al que no es como ellos. Va en esto un complejo de turbias antipatías personales, que de haber un poco de sentido común no deberían existir, ya que es algo lamentable, algo triste, por la pequeñez moral que revela. He ahí un caso relevante que ilustra la apuntado: Eliseo Reclus, al que, en justicia, se adjetivó de «sabio, justo, bueno y rebelde», elementos que pretendían mantener el mismo ideal que el autor de «El Hombre y la Tierra», segregaban el veneno de la murmuración aduciendo que se

daba la gran vida, viajando de ceca en meca, y que cobraba por ello. Odiaban al hombre que iba por ahí efectuando investigaciones para luego escribir guías y tratados de geografía de un valor excepcional. Su trabajo estaba financiado por casas editoras dedicadas a obras científicas. Reclus, como todo el mundo, necesitaba comer, vestirse, trasladarse de una parte a otra. Su vida en tanto que sabio, en tanto que idealista ácrata no ofrecía dudas. No obstante, incluso de donde menos pudiera pensarse, tenía algún que otro enemigo.

Lo esencial para el libertario es tener la pulcritud de conciencia de que se es consecuente con el ideal; el tener la convicción de que nadie cara a cara pueda señalar manchas en sentido de flagrantes inconsecuencias. A los enemigos de la «acera de enfrente» se sabe lo que de ellos cabe esperar; se saben los métodos a emplear para combatirlos. Todo lo demás es el reflejo de las debilidades humanas, que, desgraciadamente en todas partes se dejan sentir.

CHARLAS EN LAS JIRAS

Salir al campo equivale a romper la monotonía de lo cotidiano; saturarse de sensaciones nuevas, llenando la retina de paisajes, de la siempre juvenil y siempre nueva belleza de la natura. Puede ser también ocasión de confraternizar, de ofrecerse en camaradería el placer de sentirse libres y dichosos. Son horas de evasión en las que, a veces, de espaldas sobre el verde césped que tapiza la pradera, se tiene la mirada fija en el azul del firmamento, sin pensar en nada, sin tener plan de ideas en el cerebro.

Hay en las jiras tiempo para todo. Ocasión para las distracciones; de los juegos por parte de los niños y los jóvenes, y también para mujeres y hombres hechos y derechos, que también, afortunadamente, los mayores gustan a veces divertirse como le pueda gustar a la gente moza. Place el bañarse entre las olas del mar, o junto a la incesante corriente de los ríos; gusta el sano ejercicio de andar, bajo la sombra plácida de los árboles, o a pleno sol y aire. Se lee o se escuchan las melodías de los pajaritos; se observa el curioso vivir de los insectos, se aspira la aroma de las floreci-

llas silvestres. Todo resulta agradable.

Posiblemente no sea en el tiempo de una partida de campo ocasión para emprender en plan de discusión colectiva el abordar temas de un valor trascendental si cabe decirlo así. Ello ha de ser mejor apropiado en un local, ya que no surgen los motivos de dispersión del pensamiento que la estancia en el campo conlleva. Generalmente los que se congregan en un local para escuchar una conferencia, o para intervenir en un debate, en ello se abstraen y suelen llegar hasta el final del acto que se haya iniciado. En las jiras ya es muy diferente. Al que habla le resulta poco alentador que digamos, que cerca de él hay quienes saltan o bailan, cantan o gritan, notar que algunos escuchan un momento y se van; atención en unos, desatención en otros.

Pero algo cabe hacer a pesar de todo. Cabe tomar el símil del sembrador: lo esencial es sembrar semilla. ¡Y siempre hay grano que fructifica! Es natural que quien se siente atraído por lo que escucha, persevera escuchando, pone atención en aquello que oye, y ello puede ser lo que le inicie en una convicción que con el tiempo puede ir madurando y consolidándose. Es ésta una de las formas del proselitismo. Luego está lo de difundir libros, folletos, revistas, periódicos, discos. Hay también las conversaciones que brotan de esas amistades ocasionales: Se habla de todo un poco, y el que es libertario puede explicarle modalidades de dicho ideal al que no lo conoce. Y en la campechana del ir conversando se ha presentado la oportunidad de sacar deducciones de aspectos relativos a la vida social; de ello han brotado conclusiones apropiadas al sentir que se defiende. Y así ha podido elaborarse una feliz captación. Alguien más dispuesto a conocer y ahondar en las ideas.

En lo que hace referencia a las charlas, celebradas en ocasión de las jiras, pueden presentar dos casos: el que la gran mayoría de aquéllos que escuchan, congregados en el lugar que tenga lugar la charla, sean jóvenes o no, desconocedores de las ideas de las que se les habla. Puede también resultar el que los congregados en el espacio destinado a la charla, en su mayoría, sean compañeros,

militantes y familiares de ellos. Cuando se da el primer caso, lo aconsejable es que la *temperatura psicológica* se mantenga apropiada al nivel de la mayoría allí reunida, o sea que los que intervengan en la charla se circunscriban a una exposición de conceptos elementales a los fines de la propaganda, que las intervenciones de los animadores de la charla no se crucen en criterios antagónicos, susceptibles, naturalmente, de crear confusión: Las ideas en torno a los temas pueden ser fundamentalmente las mismas, solamente ofrecer variantes. A tenor de ello las respuestas aclaratorias a las preguntas que se puedan formular. Ya en el segundo caso, o sea tratándose de una mayoría de compañeros los congregados a los efectos de la charla, ya no es cosa de pasar tiempo argumentando en torno a lo que saben muy bien los que escuchan. Cuando es así la cosa es comprensible que resulte aburrida, como si alguien se empeñara en explicarnos cómo de las sílabas se forman las palabras...

Entre compañeros, ya sea en el campo, o en la ciudad, se puede ir al fondo de los problemas, cada cual libremente, a tenor de su cultura o de su experiencia, poniendo de manifiesto lo que estima de una manera, o lo que le parece ha de ser de otra. Y siempre, siempre, ahora y en todos los tiempos, al cotejar ideas, con alteza de miras, se han podido captar matices dignos de atención.

PEREZ GALDOS EN LENGUA FRANCESA

Ese concepto de «leyenda negra» que la persistencia de gobiernos reaccionarios ha creado por ahí al respecto de España, como consecuencia ha motivado el que no pocos valores intelectuales de nuestro país hayan pasado casi inadvertidos. Es el caso del gran escritor Benito Pérez Galdós. Un profundo conocedor de la literatura en general, y en particular la literatura española, Jean Cassou, no vacila en situar a Galdós en el alto rango literario de los Flaubert, Zola, Balzac, Dickens o Tolstoi. Lo que representaron los aludidos, reflejando el ambiente social del país en que vivieron, supo también magistralmente, y partiendo de un fondo liberal, hacer Galdós en relación a España. Se quiere ahora corregir un injusto olvido; por parte de *Editions Rencontre* se han publicado cinco de un conjunto de ocho libros de Galdós que hay en proyecto de edición.

Aqui y ahora

HOMBRES DE TOGA

por Juan Español

EL pasado mes de junio se celebró en León el IV Congreso Nacional de Abogacía, porque es de advertir que España es el paraíso de los congresos en los que, como su nombre indica, se reúnen una cierta cantidad de señores para hablar mucho y no decir nada, o para decir algo que nadie entiende, que para el caso es lo mismo. El hecho de que a este Congreso le precedieran otros tres no significa avance alguno en materia jurídica, porque aquí ocurre como en las Cortes: los componentes son de los de «aplausos, amén y silencio». No obstante, y como parece ser que el optimismo es una enfermedad incurable, siempre se espera que el último celebrado «sirva para algo», se distinga de los demás y se observe un avance en la evolución del estamento jurídico. Pero una vez más el optimismo ha caído por su base y las esperanzas han sido defraudadas. El Congreso ha resultado un rotundo fracaso tanto desde el punto de vista jurídico como del político-social. Innecesario es repetir que en España no se puede ni se podrá jamás hacer nada relevante en tanto la libertad no deje de ser una mera palabra, vacía de toda realidad y sentido. La premisa esencial para cualquier clase de actividad en cualquier país es, indeclinablemente, la libertad; o generalizando de modo absoluto, no puede haber desarrollo, vitalidad y armonía humanos sin la libertad. Estar desprovistos de ella equivale a hallarnos despojados de nuestra característica primaria y radical. Cualquier sofística que pretenda encubrir esta carencia está destinada al fracaso más rotundo, y al fin y a la postre, tiene que aparecer como lo que es: el ejercicio descarado de la dictadura y la imposición.

Para ofrecer una muestra de la libertad asociativa del mencionado Congreso y de la que debería presidir el desarrollo de los debates, empezaremos por decir que abrió sus tareas en medio de una brillante constelación de jerarquías, ostensiblemente encollaradas y en medalladas, entre las que destacaba, cómo no, la del ministro de Justicia. Diganme qué clase de libertad habría de campear en este Congreso estando presente el titular de un Ministerio que hasta la fecha ha sido el obstáculo cimero y omnipotente de toda promoción democrática en la Jurisprudencia, que ha cortado en seco y de raíz todo anhelo liberador dentro de la clase de la abogacía. La disconfor-

midad con la presencia del ministro por una gran parte de la asamblea se puso tan manifiesto, que cuando aquél comenzó su perorata obligada, muchos de los asistentes abandonaron el local. Este hecho ya evidencia una clara división entre los abogados-funcionarios adscritos borreguilmente al Régimen y aquellos otros que propenden a salir del marasmo dictatorial. Entre los primeros cabe agrupar a los más viejos, a los adictos de primera hora, a los que ya han escalado altos puestos en los escalafones de la Administración; entre los segundos están las promociones más jóvenes, las formadas en un espíritu más liberal e inconformista.

La marcha del Congreso fue normal en tanto se discutieron asuntos de trámite y minucias legalistas sin trascendencia alguna. Pero la cosa entró en vías de tumulto en cuanto la sección VIII planteó sus aspiraciones, ya bien patentizadas en la junta general del Colegio de Abogados de Madrid el año pasado, y que son, principalmente: amnistía política, abolición de la pena de muerte, supresión de los Tribunales de Orden Público, el régimen penitenciario de los presos y detenidos políticos y sociales, la incompatibilidad en el ejercicio de la profesión, la posibilidad de asistir a los detenidos desde el mismo momento de su detención, etc.

De todo este temario salió triunfante, a trancas y barrancas, la propuesta de incompatibilidad de la profesión con toda dependencia jerárquica o política, como declaración expresa de la necesaria libertad de los profesionales del derecho. Y aun en esto hay muchas dudas. Porque ¿hasta qué punto en la España franquista se respetan los acuerdos de un Congreso, un Congreso que, además, se pretende visar como independiente de la garrá estatal? El final será que todo se vuelva agua de borrajas.

La actitud tomada frente a un tratamiento diferenciado de los delincuentes políticos fue un poema en honor de la ley del talión, pues se vino a inclinar hacia una no discriminación de éstos frente a los delincuentes comunes. Pregúntese el lector con la ecuanimidad que le sea posible qué es lo que se puede esperar de una ley que no hace distinción alguna entre la gente del hampa, los asesinos y los trasgresores político-sociales. Pregúntese el lector qué quiere decir esto cuando, si mal no recuerdo, hace dos años el Es-

tado franquista dio por canceladas todas las responsabilidades contraídas después del año 36 y que tienen su origen en la guerra civil española. Quiere decir, ni más ni menos, que el enemigo de 1936 sigue siendo el enemigo actual; quiere decir que, por muchos alardes de unidad que nos hagan, las dos Españas existen con la virulencia de cualquier tiempo pasado; quiere decir que, pese a las séráficas llamadas a la convivencia armónica y unitaria de todos los españoles con el perdón y el olvido de los pecados pretéritos, saben que una mayoría son sus enemigos, y si son sus enemigos, deben ser exterminados cuando no reprimidos; quiere decir que tienen miedo, que ellos, los detentadores de la ley, la harán caer con todo su peso en la represión del más mínimo conato de libertad; quiere decir que siguen considerándonos «vencidos», y como tales, presa fácil a la extorsión y al revanchismo, amparados tras la más siniestra impunidad que pueda darse, como es la pantalla de la ley y el orden; quiere decir que aún sigue vigente el triunfalismo, que aún estamos bajo los haces lictorios del fascismo, que la guerra todavía no se ha liquidado y que ha de durar tanto como la Reconquista.

Este es el régimen que se propone dar lecciones al mundo de lo que es democracia, de lo que es el verdadero sindicalismo, la convivencia social y la paz interior, todo ello dentro del contexto maximalista del orden cristiano, apostólico y romano, bajo el carisma del caudillo Franco. En última instancia, y con la conciliadora intervención del decano Alfonso Cossío, triunfó una votación que se propone «solicitar» (el subrayado es mío) tan cauterizadora medida en la ocasión oportuna. Es decir, que los españoles marginados, humildemente solicitamos, rogamos, sollozamos al Caudillo Franco nos sea concedida la inmerecida gracia de ser tratados algo mejor que a los reos comunes cuando tengamos la pecadora intención de trasgredir sus leyes sacrosantas, gracia que esperamos nos sea concedida por Aquél cuya vida guarde Dios muchos años. No deseo hacer chistes, pero ésta es la conclusión a la que ha llegado una mayoría de sicarios de la ley franquista, a cuyo efecto ha tenido a bien celebrar un llamado Congreso para decidir tan «expeditivamente» sobre tan «insignificante» materia.

Aires de Australia

Sydney 13 de Septiembre del 1970.

Queridos compañeros: Salud.

Recibí «Umbral» número 100 y todo lo que se diga es poco; buena lección para los cansados y los pesimistas.

De aquí poco bueno tengo que contaros: todo va que da la sensación que pasó el caballo de Atila. Yo con la ayuda de algún comprensivo voy haciendo todo lo que puedo por dar a conocer nuestras caras ideas a estos australianos que solo se preocupan de la cerveza y las carreras de caballos. Los folletos que recibo del compañero Miguel García los reedito e imprimo 500 ejemplares; del «C. S.» las páginas en francés las recojo y las reparto en la Universidad; las de español las reparto a la comunidad española; en fin, todo cuanto puedo lo hago, lamentándome de no poder hacer algo más. También ya existe una pequeña librería de literatura anarquista cerca de la Universidad de

Sydney, aunque no tenemos mucho surtido; no por eso dejan de aumentar los «clientes».

En Melbourne ya se ha editado el nº 5 de «Solidarity». Es sacado mensualmente por un pequeño grupo de jóvenes estudiantes. La semana pasada recibí desde Brisbane (capital del Estado Queensland) otra revista también anarquista editada por dos australianos de 20 años. Se dan algunas charlas, protestas, mítines, venta de libros; en resumen creo que se podría hacer mucho más pero hay pocos militantes dinámicos.

Aclaración del cheque que adjunto:

Pago de 5 revistas «Umbral» nº 100 50 F. Diez folletos «Las JJ. LL. en España, 11,40. Ayuda a «C. S.» y «Umbral» de V. Ruiz de Melbourne. 15 F. Idem Antonio Jiménez de Sydney, 25 frs. Total: 101,40 F.

Sigo recibiendo vuestra prensa.

Va un saludo bien fraterno para todos los buenos compañeros, de

Jiménez y familia.

Por una auténtica fuerza revolucionaria

LA Conferencia de los tildados países no-alineados a son de bombos y platillos ha escogido la capital de Zambia, Lusanka, como lugar de reunión para debatir los mismos problemas que se debatieron en las conferencias anteriores. En 1961, en Belgrado se congregaron una turba de jefes de Estado que peroraron en la capital yugoslava sobre neutralidad, convivencia pacífica, descolonización y otras pocaliñas del chamarrileo mundial. Lucida era la compañía. La compusieron varios reyes y príncipes, por docenas los presidentes de repúblicas nuevas y usadas, casi todas dictatoriales, más los tres grandecitos imprescindibles y promotores del cónclave: el filofascista y panarábico Nasser, Tito el comunista de doble y el Pandit Nehru, danzante y sentenciante dios Siva, cuyos múltiples brazos se tendían en todas direcciones.

Si en Belgrado — 1961, o en El Cairo 1964 — hubo más teatro por lo que respecta a la exhibición de personajes. En la conferencia presente el ahora difunto Nasser no estuvo presente por estar alineado al lado de la URSS.

La neutralidad de los congregados es completamente falsa, verdad común a todos; en cambio, es patente la venalidad respecto de un bando u otro o de ambos lados. Nadie ignora eso, aunque muchos lo silencian. El propio The Economist de Londres tan poco inclinado a llamar las cosas por su nombre, decía a propósito de la Conferencia de la «falsa Tercera Fuerza» celebrada en Belgrado en 1964, que muchos de ellos se hallaban gravemente comprometidos, sobre tal o cual asunto, con las superpotencias. Bourguiba no ha sentido cosquilleos neutrales sino al ver que se le escurría de las manos el petróleo del Sahara. De semejante manera el reyezuelo sacerdote de Marruecos acudió inopinadamente al llamado de Tito, porque no le consintieron apropiarse de Mauritania, constituida en nación independiente bajo los auspicios de compañías y gobiernos imperialistas, ni más ni menos que como Marruecos. Así se les podrían ir sacando los trapos sucios, uno por uno a los que pretenden ser los progenitores de una Tercera Fuerza en los tablados de la escena mundial. La mayoría de ellos han surgido a la vida nacio-



nal con la protección de las principales potencias como han nacido, viven.

No constituyen un factor de contención o de equilibrio frente a los dos grandes bloques; el Pacto del Atlántico y el Pacto de Varsovia. La llamada política de descolonización que no es otra cosa que la competencia para-militar de los dos bloques, es la política de Estados Unidos contra Rusia y de Rusia contra Estados Unidos, gracias a la cual las pequeñas potencias, capitalismo escuálido, disponen de cierto margen de regateo entre los dos bandos.

Tal es la Tercera fuerza en que las aburguesadas izquierdas europeas depositan sus esperanzas. Por ese camino se va a la bancarrota, a la guerra y a un rebrote fascista o stalinista.

En nuestra calidad de revolucionarios que continuamos combatiendo por la emancipación del proletariado y de la humanidad y por la idea sublime de la revolución social, tenemos que decir que se engaña a los pueblos al querer presentar como una Tercera Fuerza a un conglomerado de Estados capitalistas de pequeña monta que giran alrededor de las grandes potencias. Y hay que englobar en el mismo recinto al chirriote Makarios y a Tito y Fidel Castro que no representan a sus pueblos. Todas las delegaciones reunidas en Lusanka, representan a los explotadores y dictadores de sus pueblos respectivos, invoquen como justificación de sus regímenes la Carta de las Naciones Unidas, el Corán, el Leninismo, la sabiduría bélica o el arribismo anti-imperialista a la moda.

La fase común de todas las delegaciones congregadas es la explotación y la dictadura más o menos encubierta. Representan al capital privado o estatal, en manera alguna a las clases por él explotadas y humilladas. Y en tal calidad forman parte del mismo mundo que el imperialismo americano y el ruso; son sus terceronas, no una fuerza diferente.

Ahora bien, frente a ese mundo que marcha de cara a la guerra y a la dominación universal de las dos superpotencias: el Pacto Germano-soviético y la misión Jarring es una prueba de ello. El Pacto entre Bcn y Moscú es el mante-

nimiento del statu quo de la Europa actual con la consiguiente ocupación de Checoslovaquia y la continuidad de las bases fascistas en España, Portugal y Grecia. Y la misión Jarring es la liquidación de la resistencia palestina.

Frente al cuadro que acabamos de bosquejar no existe ni puede existir otra tercera fuerza que la de los explotados en rebeldía contra la guerra, el capitalismo privado o estatal y sus respectivos

por Jaime BALIUS

gobiernos. Los dos bloques y los reunidos en la capital de Zambia son un solo y mismo adversario para los trabajadores y para los revolucionarios del mundo entero. Para hacer acto de presencia contra la guerra hay que atacar por igual al capital americano, al ruso y al de los pequeños países por más recién creados o coloniales que sean.

La Tercera verdadera Fuerza está extendida por toda la superficie de la Tierra: trabajadores de todas clases, colores y nacionalidades, y estudiantes e intelectuales revolucionarios. Esa Tercera Fuerza que ha de ser necesariamente revolucionaria hará rajatabla de la injusticia social que tiene al mundo al borde del abismo.

LA REVISTA "UMBRAL"

A sus lectores y a los compañeros en general.

Tras el éxito del Número 100, extraordinario, los amigos de nuestra revista han quedado sorprendidos por el parón que hemos dado a ésta. En cartas y en expresiones verbales hemos recibido quejas sin duda motivadas, quejas que más manifestaban inquietud por un bien al parecer perdido, que malquerencia hacia los que interrumpimos la continuidad de la revista. Hoy, previo estudio realizado conjuntamente con las comisiones responsables de nuestras publicaciones, podemos dar pública información rápida y precisa seguida de una promesa que seguramente convendrá a todos.

Pues bien. El Número 100 de «Umbral» correspondió al mes de abril de este año, y hasta aquí, mes de septiembre, la revista no ha reaparecido. ¿Causas? Las que con alguna intermitencia ya habíamos manifestado sin que, generalmente, se nos hiciera caso. Falto — sigue faltando — dinero para satisfacer pagos de imprenta. Registramos desapego a nuestro mensual sin duda por las características de presentación, no de contenido. Notamos asimismo el vacío de gente ayer próxima y hoy lunática en cuarto menguante. Y para redondear el cuadro, hubimos de observar el deleite «umbraliano» de bastantes lectores que, administrativamente, quedan en descubierto. Serie de contratiempos que, pese a los amigos que siempre saben corresponder como es debido, nos forzaron a quedar con un caudal de originales en cartera.

Aún hoy, recuperada en más de la mitad la importancia dinerística del Extra de abril, estamos en penuria de fondos; y sin embargo vamos a emprender la publicación de otro número de 96 páginas, 100 con las cubiertas, a fin de repetir el goce que todos nos dimos en abril de 1970. Será, el número que prometemos, el 101, y contendrá un mínimo de cincuenta escritores y diez dibujantes, aparte buen número de fotografías, una de ellas, de Juan Peiró Belis, encuadrable a semejanza del Bakunin que servimos en el Extra y que tantos comentarios favorables nos ha valido.

Esta es, entonces, la nota ópima que ofrecemos a nuestros amigos y lectores. Vamos a encararnos nuevamente con una fiera llamada Un Millón y Pico de francos antiguos, suma enorme para nuestras posibilidades. Encarecemos, pues, ayuda, no en donativos, sino en pedidos de ejemplares y solicitud de suscripciones. Como el ejemplar del 101 puede cifrarse monetariamente en diez francos, sería también saludable recibir pedidos circunscritos a este número solo, el cual, dicho sea de paso, podrá utilizarse como regalo de Año Nuevo en Francia y fuera de ella, ofrenda más interesante que la de la cursi cartulina con casita y abetos bajo la nieve.

Concreción: Para fines de este año habrá «Umbral» de gran relieve. Nosotros ya estamos en la obra. Que nuestros corresponsales y amigos se incorporen a la suya.

París, septiembre 1970

Desde Guadalajara

La subrepticia expropiación

ME gusta viajar, no por hacer estudios geográficos o históricos, no; porque yo ya no estoy para esos troles, sino viajar por placer, ya que no sabe uno cómo gastar el dinero que recibe de la renta de vejez que filantrópicamente le regala el Estado (650 pesetas mensuales), para cuando uno ha pasado una vida de penas y sufrimientos, ya casi al fin de sus días, coma bien, vista mejor y se divierta a lo grande. Y héteme en Guadalajara, capital.

Me hospedo en el mejor hotel, porque, a caballo regalado no le mires sentadura, y con la cartera bien repleta de dinero contante y sonante y un talonario de cheques firmado en blanco como a un ministro, no voy a hospedarme en un hotelucho de mala muerte. A estas alturas las cosas se hacen por todo lo grande o no se hacen. Para hacerlo más corto, diré que, después de tomar el desayuno y arreglarme, me toqué con un jipijapa, cogí mi diminuta bengalita y salí a la calle más tieso que un palo, con el tipo perfecto de un petimetre o un lechuguino sin lechuga.

Eché hacia el norte, porque me gusta mucho el frío. Tropecé con la glorieta cobijo de niños y viejos, paseé un buen rato y después, ya un poco cansado, me senté en un banco. Al poco rato veo venir hacia mí a un viejo alicaído, y más marchito que un higo repasado de maduro.

— Buenos días, amigo; ¿puedo sentarme?

— Si hombre, hágalo.

— Usted no es de por aquí, ¿verdad?

— No señor, soy de la tierra de Errico Malatesta.

— Dígame, amigo; ¿qué quiere decir eso de Malatesta?

— Malatesta quiere decir cabeza; pero era un hombre con la cabeza muy clara y muy profundo de pensamiento; y además muy humano. Su manera de ser y pensar era la de acabar con las clases de pobres y ricos. Quería acabar con penas y miserias; que nadie pasara necesidades ni hubiera hambres. Que todo el mundo trabajara y todo el mundo fuera libre.

— ¿Por qué no habrá muchos de esos hombres en el mundo? Aquí en España tenemos una rúcula de mulos por gobernantes, encabezados por ese maldito y cabrón de Franco, que han llevado

a la ruina a España, y nos han robado la tierra a los pobres.

— No hable así, viejo. Usted a mí no me conoce y yo puedo ser uno de ellos..., y darle un disgusto.

— No le conozco, es verdad, pero sé que usted no es de esos canallas, usted me parece que es amigo de ese Malatesta que me hablaba antes; se ve en su cara que es un hombre honrado, y los hombres honrados no son capaces de traicionar a nadie, y menos a un pobre viejo como yo. Le voy a contar de qué forma más vil nos robaron nuestras tierras. Yo soy analfabeto; no sé si usted me comprende. De esos que no saben leer ni escribir, que en España habemos muchos. Pues bien, verá:

Nos quitaron la contribución territorial, alegando que nuestras tierras no eran rentables, y nosotros no cupíamos dentro de la piel de contentos; pero aquello fue un vil engaño. A los pocos años aparecieron señores llamados ingenieros de montes con una brigada de hombres con picos y palas y una gran multitud de banderitas. Delante iban los ingenieros con unos hombres marcando y plantando banderitas, y detrás la gran brigada plantando pinos.

Fuimos todo el pueblo en masa a hablar con los ingenieros, y nos dijeron que ellos no podían hacer nada, porque ellos eran mandados; pero nos advertían, que si no queríamos perder el tiempo que no nos moviéramos a nada porque aquellas tierras ya eran del Estado, debido a que no pagaban contribución como es ley.

— Desde luego, les hicieron una mala faena, propia de granujas.

— Y aquí me tiene, maduro como un higo..., a punto de caer para siempre...

— No haga mucho caso a los vaivenes de la vida. Nada nace ni nada muere, todo se transforma y todos formamos el Macrocosmos, y nuestra existencia continúa en el Todo, que es: materia, fuerza y forma.

— Yo no entiendo de eso que usted dice. Yo sólo entiendo que me he quedado sin tierra y sin hijos. Tengo cuatro: tres hijos y una hija. Los hijos los tengo en Alemania, y la hija aquí en Guadalajara. Yo vivo con ella, pobrecita; su marido tiene que trabajar mucho, y aún así está muy difícil la cosa para salir adelante, y tengo que darles las gracias, porque

si no fuera por ellos que me ayudan con lo que a mí me dan de retiro de vejez — cuatrocientas cincuenta pesetas mensuales — ¿para qué tenía yo?

— Desde luego; con cuatrocientas cincuenta pesetas mensuales, en estos tiempos que está la vida tan cara, no hay para tomar el desayuno. Sin embargo el Estado gasta el dinero de los contribuyentes a propulsión a chorro, sin miramiento alguno. Ahora mismo están paseando a Franco, como un fenómeno nunca visto, o como un monigote de feria; y para fingir recibimientos falsos, se gastan el dinero a espuestas, dinero robado.

Dinero que es suyo, mío y de todos los que producen y han producido. No de ellos que no son otra cosa más que vagos y máleanes. Por eso encima que le quitan a usted la tierra, le obligan a que usted pague los gastos de quitársela. El gobierno es mucho peor que los usureros. Estos si bien lo estrujan al máximo, antes de quitarle una prenda, le dan algo para que se remedie, no gratuitamente como hace el gobierno. Todo esto pasa, como decía Malatesta, por falta de instrucción y cultura en el pueblo; porque somos muy ignorantes; pero a fuerza de palos ya iremos despertando. Necesitamos quitarnos la ignorancia, aunque sea a puñetazos; unírnos como un solo hombre, y embestir contra el miura burgués y arrancarle los cuernos.

Federico BOLERA

Servicio de Librería

«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00	«Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco	3 50
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» . .	16 00	«Capitalismo y Democracia», A. Souchy	2 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00	«Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera	6 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00	«Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf	5 40
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00	«Animas benditas», Elías Castelnuevo (teatro)	2 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00	«Anarquía y revolución en el Paraguay»	8 00
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50	«Antología poética», Miguel de Unamuno	4 90
J. Gómez Casas: «Historia del anarcosindicalismo español» (libro de gran éxito)	16 00	«Antología poética», J. Carlos Davalos	3 50
Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00	«Antología de la poesía amorosa universal»	6 00
E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00	Jesús Hernández: «La grande trahison»	8 50
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00	«Aestética In Nuce», Benedetto Croce	5 80
Juan Diaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas» . .	15 00	«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell	5 00
Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París»	10 00	Herbert R. Southworth: «Antifalange». Estudio crítico de Falange en la guerra de España de M. García Venero	30 00
Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00		
Célestin Freinet: «Pour l'é-El camino de Scapa Flow», Gunther Prien	4 50		
«Anatomía Artística» Duval	7 50		
«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50		
«Campos rodados», Carrasquer	3 00		

Ediciones lujo:

Obras Completas Blasco Ibáñez (3 vols.) Uno	70 00
Obras Completas, Cervantes	70 00
David Wingate Sike: «Vae Victis! Los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944)»	10 00
Peter Fryer y Patricia McGouvan Pinheiro: «El Portugal de Salazar»	18 00

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).



Los Libros

«Anarchistes d'Espagne» Editorial Balland, 162 pgs. 15 frs.

EL de Jean Becard y Gilles Lapouge está bien vertebrado. Su relación de hechos, que conocemos a través las lecturas y algunos por haberlos vivido, en cierto modo, es interesante. Prueba, una vez más, que la ubre española continúa amamantando a inquietos y estudiosos, si de vez en cuando algún cuco.

Las generaciones nuevas hallarán datos que muchos escritores orillan, porque retratan al anarquismo español, en sus diversas variantes. Y los autores ponen de relieve, en cierto modo, su esencia humanista. Al abrir el libro leemos: «Tiene el anarquismo un destino sobre la Tierra?... la palabra *anarquismo* designa, de ordinario, aspiraciones confusas de un individualismo exacerbado... Lo que es abusivo. De Bakunin a Proudhon, de Kropotkine a Malatesta, los teóricos conciben el anarquismo como una forma posible de relación entre los hombres». Para los autores «la intransigencia de la doctrina anarquista... por su pureza se aparenta a una utopía si recordamos el significado de la palabra». Sin embargo, inmediatamente después, atestiguan que en España la prédica anarquista «supo descender del reino de las ideas para tomar forma real».

Se sabe que la utopía desaparece a partir del momento en que la idea se realiza. Pero ese monstruo que es el anarquismo es víctima del desdén de las mayorías, que le detestan como a las hierbas dichas malas por ignorancia de sus virtudes. Desdén alimentado por personas y organismos que saben el peligro que corren sus privilegios autoritarios y económicos, por lo que le tienen declarada la guerra desde antes incluso que se manifieste en cualquiera de sus formas.

Para los autores, España está amasada con misticismo romántico que obsesiona al no español que ve la fatalidad libertaria en esta España de nuestros ensueños.

El comentario sobre «Los fusilamientos de la Moncloa», nos recuerda a Goya y a M. G. Igualada, con «la hombría del hombre pequeño amarillento, cuyos brazos minúsculos, en forma de cruz, desafían a las tropas napoleónicas del pelotón de ejecución. Símbolo del hombre solo, frente a la fuerza compacta de los Estados; del individuo que ha elegido la liber-

tad en la muerte, contra una existencia de esclavo».

Citan los autores a Ramos Oliveira, quien considera a España menos individualista que comunista (que no comunista-marxista). De ese comunismo español que evoca escuetamente J. G. Pradas en un estudio publicado en el 1º número de «Cenit», de 1951.

Veamos, entre otras, las citas del pensamiento de Alonso del Castillo, cuyo *Tratado de la República* (1521), establece que «la justicia natural es superior a la de la ley» puesto que «el hombre nace libre y vive encadenado»... y en su *Discurso sobre la igualdad* afirma que: «El primero que habiendo cercado un terreno dijo «esto es mío» y halló gentes bastante simples para creerle, fue el fundador de la sociedad civil. ¡Cuántos crímenes, guerras, miserias y horrores hubiera ahorrado al género humano el que, arrancando palizadas... hubiese gritado a sus semejantes: no escuchéis al impostor: perdidos estáis si olvidáis que los frutos son de todos y que la tierra no es de nadie».

Recuerda a Luis Vives, para quien es «innecesaria la ley en una sociedad que practica el amor y odia el mal» y a Fray Luis de León cuyo *Estado ideal* corresponde «a lo que la política moderna llamaría libertario».

Así, paso a paso, hasta llegar a nuestros días, añadiendo nosotros al autor de *Don Quijote* — léase el discurso de la pastora Marcela sobre la libertad en amor; o el de la Edad de Oro, o aún sus arremetidas contra la Inquisición y su epopeya liberando a galeotes prisioneros — los autores podrían citar muchos, porque parecen documentados, aunque acuciados por el espacio, limitan, por lo milno, el número.

Es un estudio somero del anarquismo a través el alma española, refractaria a toda organización autoritaria, cuya rebeldía y espíritu comunista se manifiesta también en el seno de la Iglesia hasta el siglo XVIII, cuando empieza a abandonar su actitud primera para defender al Estado y sus soportes, ahuyentando las masas populares, cuya aversión contra la clerical se traduce por la quema de edificios religiosos desde 1835 en Barcelona y Madrid, forma clásica de protesta de los desheredados y engañados... Concordato de 1851.

Amenizan el libro, extractos intercalados de obras de escritores españoles, criticando leyes, derechos, propiedad, etc... Valle-Inclán, Pio Baroja y, menos afortunado quizá, Blasco Ibáñez.

Es curiosa la constante en todos los autores que estudian el anarquismo en España, haciéndolo impactar de Rusia via Italia. ¿No estaríamos acaso en presencia del fenómeno que consiste en ignorar las propias virtudes, como se ignoran a menudo los rincones pintorescos de la ciudad en que se vive, descubiertos súbitamente por el transeunte? Quizá que el concepto comunista español en los diversos estadios de su organización, haya dado un paso más hacia adelante influenciado por Fanelli, si bien la piedra fundamental del anarquismo existía en España, donde se combatió la autoridad (exacerbada) por íntima convicción, reaccionando ante la imposición de cualquiera de sus variantes. Bakunin sabía sin duda esa predisposición del español. Y no le fue difícil profetizar que se opondría al comunismo estatal, que es una de las formas más angustiosas de la privación de la libertad humana.

Las imágenes de Salvochea y Lorenzo son fieles. Prototipos de hombría que no necesitan de leyes detestables para respetar al prójimo y para avanzar hacia el progreso.

Hay mala interpretación en los autores juzgando el ascetismo de los anarquistas como siendo la base de su moral. Y en la insistencia sobre la fidelidad hacia sus compañeras, que reside, en realidad, en la reciprocidad amorosa hallada en ellas. No se puede situar el puritanismo de una idea cuadrículándola y someténdola a tales o cuales obligaciones precisas. Sobre todo esa del amor... Haber cohabitado con más de una persona del sexo opuesto no es una inmoralidad. Es una libertad muy respetable, cuando sólo está condicionada por el mutuo consenso entre interesados.

El anarquismo español incluyó, en su norma de vida, la abstinencia de toda clase de estupefacientes, de juegos de interés y visitas de prostíbulos, etc. Ese ascetismo y la probidad de que daban pruebas, eran ejemplos de contraste con la perversidad de las capas sociales acomodadas y ricas, del ejército y de la Iglesia.

Citemos algunos errores: 1º «El Diluvio», de Barcelona, no era anarquista. 2º Tengan en cuenta los autores que la Escuela Moderna de Ferrer y Guardia contaba con más de cincuenta alumnos y en varias ciudades de España, en 1906 había escuelas en las que se

ponían en práctica sus conceptos. 3º Nunca hemos visto los anarquistas españoles besarse en la boca. Y nos sorprende el que los autores digan que lo hacían con los burgueses en septiembre de 1936...

Interesa este libro, actualmente, porque los aliados del Estado están tácitamente de acuerdo para mellar al anarquismo deformando su filosofía y esforzándose para que se ignore.

Fernando Ferrer

REFERENCIAS AL «RINCON DEL BIBLIÓFILO»

En el «C. S.» del 3-7-1969, número 563 relevamos un error en la nota 96 del «Rincon del Bibliófilo» al decirse en ella: «¿Qué revista publicó en España el gran libertario argentino Alberto Ghiraldo?», dándose seguidamente la respuesta: «Ideas y Figuras» en Madrid, de 1918 a 1930.»

El estimado compañero Muñoz debe saber que dicha revista se publicó en Buenos Aires, precisamente en los tiempos que Vladimir menciona. Afortunadamente dispongo de la colección de tan preciosa revista.

Cuando Ghiraldo se fue a Madrid, «Ideas y Figuras» ya no aparecía, y en la capital española A. G. escribió sobre América además de su famoso libro «Humano Arco», Estando Ghiraldo en Santiago de Chile trató, con compañeros residentes en la Argentina, de hacer reaparecer «Ideas y Figuras», pero mientras se sustentaba esta idea el compañero Ghiraldo falleció en la propia capital de Chile.

Con un cordial saludo, compañero V. Muñoz: R. LONE

De J. Ferrer a V. Muñoz:

En una de tus notas del «Rincon del Bibliófilo» preguntabas si alguien tiene referencias de «Acra-cio Progreso».

Yo las tengo y puedo asegurarte que se trató de un sujeto nada recomendable. En 1914 lo conocí en la Federación Obrera de Manresa, y luego se puso al servicio de los sindicatos obreros rectorales dependientes de la burguesía.

En Igualada tenía que polemizar en calidad de amarillo con el compañero Antonio Loredó, mas no viendo seriedad en el sujeto logré que tal confrontación no se realizara. Después de haber sido líder de esquirolas, a A. P. me lo encontré de propagandista confederal en la cuenca fabril y minera del Llobregat, cupiéndome la obligación de desenmascara al sujeto. De hecho, «Acra-cio Progreso» se apellidaba Fernández, no siendo más que un sinvergüenza que trató de vivir del cuento más o menos sindicalista.

Exodo africano

Reflejo del sentir de los animadores de esta publicación, decían en el nº 3 del 6 de agosto de 1939 en su página 4 y bajo el título «Aún en el destierro»:

«Se caracterizó el Movimiento Libertario Español por su extraordinaria firmeza en el mantenimiento de sus justas y humanas aspiraciones y se distinguió siempre del resto de las organizaciones y partidos políticos porque ni aun en los momentos más trágicos y difíciles de su existencia titubeó un sólo instante en la lucha que se había impuesto por la total emancipación de la clase trabajadora. Innumerables han sido las pruebas a que ha sido sometido por todos sus enemigos tanto en el orden económico como social.

«Cuántas medidas de represión han considerado eficaces, los que siempre combatieron a nuestras organizaciones, han sido puestas en práctica con el fin de anularla y matarla. De haberlo conseguido habrían destruido el medio más importante y poderoso puesto al servicio de los oprimidos.»

Siempre consiguió vencer cuantos obstáculos se le pusieron y ni el encarcelamiento sistemático de su militancia, el asesinato de sus mejores hombres, la deportación en masa, la clausura de sus locales, todo en fin, fracasó ante la entereza y decisión de sus militantes que se habían prometido a sí mismos no cejar en la lucha emprendida, porque lo contrario hubiera sido una traición...

«Después de una guerra de dos años y medio mantenida con más «coraje» que medios y en cuyo desarrollo ha intervenido la clase explotada de España, «orientada y dirigida» por los partidos y organizaciones, se encuentran en el exilio una parte considerable de sus hombres a quienes corresponde seguir estudiando las posibilidades de un resurgimiento de la lucha en nuestro país con el fin de no permitir el afianzamiento de aquel régimen odioso que destruye a un pueblo que quiso ser libre y ver a sus hijos vivir como hombres.»

«Cualquier debilidad, la más insignificante vacilación en este trabajo debe considerarse como una traición a los que en España quedaron y a todos cuantos cayeron con las armas en la mano defendiendo nuestras libertades.»

«Ni el destierro, ni mucho menos las dificultades que podamos encontrar en nuestra vida de exiliados ha de ser motivo para impedirnos que pensemos en traba-

REPORTAJE cada semana

jar por aquellos compañeros que allí quedaron, porque nuestra organización se mantenga en la línea recta que siempre la distinguió, rectificando conductas y logrando encauzar nuestro movimiento por los derroteros que en atención a aquellas circunstancias hubimos de abandonar.» (Refugiado X).

¿Espíritu de vencidos?

El número 4 de «Exilio» mostraba en su página primera a tres colores, y realizado por el pincel mágico de Guillermo Tolosa, nuestro querido compañero fallecido años más tarde en un campo de internamiento en Marruecos, a un hombre encadenado, alzando los brazos en gesto de protesta que clama su impotencia del momento, mientras a su lado, en el suelo, alguien que rompió las cadenas con la muerte. Sobre el muro la impresión de una mano ensangrentada.

El texto decía:

«Crispan los nervios las noticias de España que llegan a nuestro conocimiento. Día de la victoria de la «revolución nacional sindicalista». En España: 18-7-39, desfile aparatoso de policromas gamas, en las que el negro preside la fiesta. Fin del público paseo y conducción al campo de decenas de antifascistas que son ejecutados por el brazo armado de la reacción vencedora.»

«Manada suelta, acosada por carniceros lobos de helado corazón nos semejan en nuestras conciencias los miles de desgraciados que desempeñan tal rol.»

«Almacenamos en nuestro subconsciente rencor capaz de destruir un mundo que impasible contempla la sangría.»

«¡Y no olvidaremos! Nuestra sensibilidad, sufra y aguante que ya se dará el día en que nuestro odio tenga campo para ejercitarse con plenitud suma, equivalente a nuestro convencimiento. Mientras, serenidad. Refugiémonos en nuestra vida interior y quede allí latente el gran sentimiento para el

gran día. De nuestra capacidad depende, en este sentido, la posibilidad de su realización. ¡Aunque rechinen los dientes, firmes los corazones!»

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	18 581 95
Rosendo Serrarols, Paris	17 00
XXX, Id.	10 00
Pedro Peralta, Paris	10 00
A. Carballeira, Toulouse	100 00
Cristóbal Parra, Charleval	10 00
Rafael Adell, Id.	10 00
Gregorio Ibáñez, Paris	70 00
Palmira Sanz, Alemania	16 20
Ganzarain, Pavie	5 00
Miguel Martínez, Bondy	20 00
José Vidaller, Fécamp.	50 00

Suma y sigue... 18 900 15

C.N.T. FRANCESA

Es necesario desarrollar la propaganda anarcosindicalista en el interior de las fábricas.

Por ello la J.A.S. de la 2ª U. R. pide a todos los compañeros de no importa que nacionalidad trabajando en la región del Norte de París, de ponerse en contacto con la J.A.S., 39, rue de la Tour d'Auvergne, París (IX). Sábado por la tarde o miércoles a las 20 h. 30.

MATRIMONIO MAL ALOJADO

Desearía hallar en París un «estudio» o un «dos piezas» de precio módico por tratarse de personas de edad. Si algún compañero puede dar indicaciones formales al respecto, puede escribir a Juan Ferrer, 33, rue des Vignoles, París (20), quien transmitirá.

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 18 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

CAMP MORAND

Textos que hemos reproducido en toda su integridad porque ellos expresan, mejor que todas las descripciones, el estado de ánimo, la situación moral de aquella juventud, apenas salida del embate violento de la guerra, e iniciada apenas en los avatares amargos del exilio.

Y con ellos daremos un adiós al Campo Morand.

J. MUÑOZ CONGOST

«LE COMBAT SYNDICALISTE»
Redacción española: 33, rue des Vignoles, París (20).

Nota muy importante

Advertimos a corresponsales y suscriptores, que la correspondencia de Prensa y Librería, debe de ser enviada a:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-París (XXº).

CICLO DE CONFERENCIAS EN EL NUCLEO DE PROVENZA

La primera del mismo tendrá lugar en Marsella, Sala Francisco Ferrer-Guardia, de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Academie, el domingo día 25 de octubre 1970, a las nueve y media de la mañana, a cargo del compañero Alejandro Lamela, que disertará sobre un tema de tanta actualidad como es «La juventud ante el contexto social».

Cumplimentando los acuerdos adoptados por el último Pleno Nuclear esperamos la asistencia masiva de todas las Federaciones Locales, afiliados, simpatizantes y amantes de la cultura.

La Comisión de Relaciones.

Nota importante: Recomendamos a las FF. LL. del Núcleo que reserven las fechas de los domingos 29 de noviembre 1970, 24 de enero 1971 y 14 de marzo. Los dos primeros para Conferencia y el tercero para la celebración, todo el día, del Coloquio Regional reservado a cuantos pertenecen a la familia confederal y libertaria.

Naturalmente, en caso de cualquier alteración obligada por causas de fuerza mayor, por el canal regular orgánico y por la prensa de la C.N.T., se comunicará a su debido tiempo.

F. L. HUILLES-ARGENTEUIL

Se recuerda a todos los afiliados a esta F. L. que la próxima reunión tendrá lugar el día 11 de octubre en el local y hora de costumbre.

ALCALDE CON ENFADO

BARCELONA. — El alcalde de Igualada, Juan Antonio García Urgelés, ha abandonado la vara, aduciendo compromisos comerciales de su personal incumbencia. Todo puede resultar cierto en este bajo mundo, mas lo probable es que J. A. García ignoró que las cosas de palacio van despacio por ser el palaciego, reacio.

Pues el asunto es que este alcalde, popular por real decreto, el 26 de junio salió del palacio de Pedralbes con la casi certeza de que el túnel Bruc-Castellolí, que tantos beneficios reportaría al tránsito por carretera, era ya un hecho, impresión que corroboró la concesión de un crédito de más de 350 millones con destino a dichas obras. La entrevista de García Urgelés con Franco había sido fructífera.

Posteriormente concurre la declaración de que dicha cuantiosa cantidad está destinada a obras de rectificación y adobe de la carretera general nº 2 (la misma de Castellolí-Bruc) en el trozo comprendido entre Igualada y Cervera, o sea en dirección opuesta al sitio previsto para el túnel. Pues en realidad el presupuesto para la construcción de dicho agujero está previsto, pero no concedido, habiendo, dicha confusión, puesto a García Urgelés en situación desairada ante el público, el cual ya «sabía» antes de hora que la construcción del túnel «era un hecho».

LOS ASESINATOS DEL FRANQUISMO

BUENOS AIRES. — «Tierra Vasca» ha publicado la siguiente información recibida de Donostia (San Sebastián):

«Otro asesinato cometido por la guardia civil en Euzkadi». El pasado día 15, dos carros colisionaron en Konporta, cerca del barrio del Antiguo. Los accidentados salieron ilesos pero en cuanto llegaron armados dos municipales y dos guardias civiles se complicaron las cosas.

Como uno de los ocupantes del carro que recibió el topetazo increpara al guardia por las groseras maneras de conminar a salir del vehículo, el del tricordio sacó una pistola y le descargó tres tiros dejándole muerto casi instantáneamente.

La prensa ha tratado de encubrir el crimen y no facilitó el nombre de la víctima, pero se sabe que se trata de José María Andueza, natural de Vera de Bidasoa, de unos 39 años de edad.

Como es norma, los papeluchos franquistas desvirtuaron los he-

ANTENA

chos contando un folletín de TBO, convirtiéndolo en héroe al cobarde agresor y manifestando que lo había hecho en defensa propia al ser atacado con una navaja. La víctima indefensa no tenía posibilidad de hacer nada ante cuatro guardias armados y un cambio de palabras sin mayor trascendencia se convirtió en vil asesinato cometido por el provocador guardia civil.»

HUELGA EN BLANES

«En las últimas cuarenta y ocho horas, decía un despacho de la agencia Cifra fechado en Blanes (Gerona) el 7 de septiembre, la empresa textil Safa, que tiene una plantilla de unos 2 000 productores, se ha visto afectada por un conflicto laboral que ha paralizado toda su actividad». La razón de este paro es aproximadamente la de siempre: los obreros habían solicitado un aumento de salarios, al disminuir sus ingresos con la subida en flecha de los precios de los artículos de primera necesidad, y los que explotan la empresa, que viven muy bien, no aceptaron las peticiones de los obreros. Por supuesto, la «Organización Sindical», única, vertical y oficial, hizo unos débiles intentos de conciliación, sin obtener ningún resultado positivo. Esto es también tradicional en los dominios de Franco.

SE HA PRESENTADO A LA PRENSA EL MANUSCRITO DEL CARNET INTIMO DE JOSEBO ELOSEGUI

BAYONA, (OPE). — Bajo el título de «Le manuscrit du carnet intime de Josebo Elósegui presentado hier à la presse», el diario «Basque Eclair» publicó el 22 de septiembre una información de la rueda de prensa convocada por el antiguo consejero del Gobierno de Euzkadi, Telesforo de Monzón. Dijo entre otras cosas lo siguiente:

«Voy a hablarles a ustedes de Joseba Elósegui, que se ha convertido en uno de nuestros héroes nacionales», declaró ayer a los representantes de la prensa el señor Telesforo Monzón. Elósegui es el vasco que se arrojó envuelto en llamas desde la galería del Frontón de Anoeta, de San Sebastián, encontrándose Franco en él. Elósegui se prendió fuego como Palach, pero ésta ha sido la primera vez que este gesto de pro-

testa se ha realizado delante de un jefe de Estado. Y si se arrojó desde lo alto del frontón envuelto en llamas fue porque quiso que su mensaje tuviera alguna semejanza con la destrucción de Guernica. Durante la resistencia francesa contra la ocupación alemana, prestó Elósegui numerosos servicios a los aliados, pasando la frontera nada menos que cuarenta y cuatro veces.

El señor Monzón nos entregó la fotocopia de un documento notarial. Se dice en este documento que se había presentado ante el señor Pinatel envuelto en papel «kraff» en el que Elósegui había escrito: «Este manuscrito será retirado por mí o por el señor Telesforo Monzón si yo me encontrara en la incapacidad de recogerlo por hallarme preso o haber resultado víctima de un accidente.»

TRES COMPANEROS CONDENADOS

PARIS, (OPE). — «L'Aurore» (22 de septiembre) informa que han sido condenados por llevar armas sin permiso los ciudadanos españoles Juan García Macareno a tres años de cárcel; José Cabal Riera y José Cañizares Varela a dos años.

Según se dice trataban de secuestrar al embajador del general Franco, señor Garrigues. Pero fueron detenidos antes de que realizasen su proyecto.

DEFUNCION DE UN MEGALOMANO

El presidente Nasser ha fallecido de un ataque cardiaco en la capital cairota. Llevaba una desdicha de acontecimientos y no ha podido resistirla. Jefe militar, no ganó ni una sola guerra, y a las horas de la verdad su país tuvo que pagar la vajilla rota. Fió demasiado en la declamación victoriosa, semejándose en ello a Mussolini. Su política popular se apoyaba en la fraseología olímpica, socialista o lo que se quiera, pero el Rais no dejó de visitar a Franco. De hecho no tenía una política definida, encontrándose en los últimos tiempos con la economía egipcia caída y prácticamente en manos de los dueños del Kremlin, tanto por la presa de Asuán como por la enormidad de material de guerra que El Cairo debe a Moscú. Tanta contradicción debía minar la salud de un gigante, y así el gigante Nas-

ser rindió prematuramente cuerpo a la naturaleza.

Su error y el del pueblo judío ha sido el no querer contemporizar para una paz verdadera. Sinceramente creemos que si los judíos prescindieran de Jehová y los árabes de Alá, la entente entre ambas razas semitas resultaría muy facilitada.

ATAQUE FASCISTA A UN TEATRO

MADRID. — El grupo teatral «Tábano», de los estudiantes, estaba representando a teatro lleno, en el Comedia, la obra «Castañuela 1970», con argumento satírico. De pronto un grupo fascista se puso a gritar «Arriba España», ocurriendo que varios de los arribistas fueron derribados, degenerando la pelea en general. La representación no se interrumpió por eso, aunque hasta el término de la misma no dejara de haber algunos gritos y manotazos, cuidando la policía de dar razón a los alborotadores prohibiendo la representación de «Tábano» para los días sucesivos. Lo curioso es que esta comedia había sido autorizada por la censura.

¡SENSACIONAL!

MADRID. — La prensa española, por encargo expreso del ministerio de Propaganda, ha lanzado las campanas a vuelo porque la bandera española ondea, a partir del 28 de septiembre, en lo alto de un mástil de la base de Torrejón de Ardoz. Por galantería, los americanos han permitido que en este cacho de España ondeara la bandera rojigualda. ¿Gracias?

GAUDI ACTUALIZADO

PARIS. — La televisión francesa dio hace días unas secuencias sobre la obra del arquitecto Gaudí, realizador de obras monumentales muy notables. El comentarista analizó particularmente la Casa Milá (la Pedrera) del Paseo de Gracia barcelonés, hallando en ella la plástica del oleaje marino y una configuración general de la montaña de Montserrat. La «exposición» gaudiniana se extendió al conjunto de la «sagrada familia» (en uno de cuyos fosos Gaudí planeaba y vivía) y a las genialidades genérico-pictóricas del maestro, además de la arquitectura rupestre del ayer famoso y hoy abandonado parque Güell.

Como es sabido, el maestro Gaudí andaba por la calle rezando a la Virgen de la Providencia, muriendo triturado debajo las ruedas de un tranvía. No val a badar!

RECU DES TENEBRES

L'ensemble de la presse nous apprend que le pape Paul VI, par un message à son secrétaire d'Etat, le cardinal Jean Vilot, a fait connaître sa décision de supprimer 700 soldats de l'ensemble du corps militaire pontifical. Cet effectif se répartissant comme suit : 140 gendarmes, 500 gardes palatins, 60 gardes nobles. Seule subsistera la garde suisse qui, avec son accoutrement moyennageux et les halberdes de ses hommes, assurera la protection du Palais Pontifical et les postes de garde d'entrée du Vatican. Cette garde suisse est recrutée dans les cantons catholiques de Suisse et fut créée en 1506 par Jules II.

On peut se féliciter de la suppression de 700 militaires au service du Vatican, tout en regrettant que cette mesure ne s'étende pas également aux gardes suisses. C'est une situation tout à fait contradictoire, que le chef d'une religion qui prétend enseigner aux hommes une plus grande fraternité dans une humanité non violente, s'entoure de mercenaires dont l'action de base demeure la violence. Cette mesure, et bien d'autres, qui tentent de modifier les bases de l'Eglise et de son pouvoir d'obscurantisme, prouve que la civilisation se passe ailleurs que chez elle et qu'elle se trouve dans l'obligation, pour durer encore, de modifier, voire, de supprimer, des rites auxquels les plus inconscients des croyants, ne peuvent plus croire de nos jours.

La religion propage et généralise l'hypocrisie jusqu'à l'inconscience, c'est ainsi que beaucoup d'hommes ne sont nullement scandalisés de voir des militaires suivre très rigoureusement les rites de la religion et de pratiquer, par la suite, l'enseignement de l'assassinat légalisé et patriotique à de jeunes innocentes recrues; c'est ainsi que les peuples ne protestent pas devant les chefs de religion qui bénissent les armées, qu'elles soient d'un camp ou d'un autre. Là où la religion fait loi, la raison n'existe plus.

Ce qui différencie l'homme de l'espèce animale est la raison, or, la religion se présente à nous comme l'atrophie de la raison; croire encore, à notre époque de civilisation, à des enseignements religieux, à des fantômes ultraterrestres, à de miraculeuses interventions des dieux, est, en vérité, un idéal malsain et funeste, qui refoule l'homme vers la plus stupide animalité.

Voltaire a écrit : « Ce n'est pas

Dieu qui créa les hommes, mais les hommes qui créèrent Dieu. » C'est bien la peur qui fut à l'origine de la religiosité. La sagesse devrait nous enseigner que, pour améliorer le sort de l'humanité, nous devons combattre tous les mensonges qui lui font tant de mal, nous élever vers une raison saine, nous affranchir des superstitions et non nous abaisser à genoux pour tenter de gagner hypocritement et servilement, les faveurs d'un Dieu hypothétique, qui n'est que le fruit d'une exploitation de la faiblesse et de la crédulité des hommes, lesquels demeurent, cependant, le chaînon le plus élevé dans la chaîne des êtres vivants.

Le catholicisme tente, actuellement, de se moderniser en diminuant l'absurde, en révisant des textes dits sacrés; le simple doute devant les prétendues vérités bibliques aurait été autrefois considéré comme sacrilège et le précurseur se serait, sans nul doute, retrouvé sur un bûcher; aujourd'hui c'est l'Eglise elle-même, qui, après des siècles d'oppositions à tout progrès humain, consent, pour durer, à présenter son exploitation sous un jour moins scandaleux.

Car, la religion, malfaisante aux hommes et bienfaisante aux Etats, est une nécessité pour ces derniers, elle autorise la soumission à des superstitions, à des croyances en des mythes comme celui de

la patrie et la nécessité de tuer son prochain pour la prétendue défense de cette patrie qui n'est, en réalité, que la défense d'intérêts sordides et criminels. Bénéto Mussolini, en 1904, alors que la soif du pouvoir ne lui avait pas encore fait perdre une saine raison, a déclaré, au cours d'une conférence à la Maison du Peuple de Lausanne : « La religion et les autres conceptions philosophiques qui s'y rattachent marchent vers la faillite. Les multitudes ne renoncent plus au bien être terrestre mais elles cherchent à le réaliser le plus tôt possible, de l'étendre à tous. »

René VILLARD

Education, réformisme et révolution

L'enseignement, comme d'ailleurs l'éducation au sens le plus large du terme, ne peut être séparé de la politique et de la lutte révolutionnaire, car il est une des pierres d'achoppement du régime capitaliste. Aujourd'hui il est évident que l'éducateur ne peut plus envisager son rôle en soi. Il est obligé de prendre position clairement et radicalement. Et, s'il a pleine conscience de son rôle, il ne peut être que rebelle au conformisme, la position intermédiaire (celle du PCF) pouvant se réduire au conformisme dans le premier cas il refuse d'aliéner les enfants et est réellement un éducateur, dans le second il rejoint le clan de la réaction, de la bourgeoisie et du capitalisme. Il ne faut pas se leurrer; le pouvoir au travers des lycées, des écoles, de l'université... au travers des centres aérés, patronages, camps de vacances, au travers de certaines colonies de vacances, au travers de certains groupements, tels les scouts, cherche à aliéner et surtout à intégrer la jeunesse, l'armée parachevant le tout. Le rôle de l'éducation dépendante du pouvoir est de former de bons citoyens, chauvins, cocardiers, votant à droite bien sagement, etc. Cela tout révolutionnaire doit le refuser (sans pour cela sublimer le rôle de l'éducateur. La pédagogie vraie élaborée en fonction de la psychologie n'est pas encore rentrée au sein de l'éducation nationale (et n'y rentrera d'ailleurs jamais), et ce en fonction d'une politique globale voulue. C'est pour cela qu'il nous faut combattre, non pour qu'elle y entre, mais bien plutôt pour détruire l'oppression et créer

un régime social véritable où l'éducation retrouverait sa vraie place : permettre le libre et sain développement de l'individu. La source de la majorité des névroses, et autres catastrophes psychologiques, que l'on trouve chez beaucoup trop d'individus, est à chercher dans l'éducation (aussi bien sexuelle qu'intellectuelle) de ces êtres. Par ailleurs la criminalité, et plus précisément ce que l'on nomme « la délinquance juvénile » est le constat d'échec de la société bourgeoise et capitaliste. Mais ce qui est catastrophique c'est le fait que les gens à qui l'on « confie » ces jeunes ne cherchent qu'à les intégrer, non à les soigner. La délinquance juvénile est un phénomène d'ordre sociologique et psychologique, pour le pouvoir ce n'est que du vulgaire « gangstérisme ».

Il s'agit également, pour nous, de dénoncer l'éducation de classe qui nous est diffusée et la répression quant aux révolutionnaires qui luttent contre cet état de choses. Une analyse réelle des problèmes de l'éducation ne peut être faite sans s'accompagner d'une analyse du rôle joué par le P.C.F. dans l'enseignement, et sans être précédée d'une analyse du P.C.F. à un niveau politique et social. Aujourd'hui le parti communiste français regroupe un certain nombre de gens se disant à gauche (sic), et en ayant assez du régime capitaliste (resic). Il contrôle la plus grande centrale syndicale française, la C.G.T., et à l'échelon mondial il se situe derrière l'U.R.S.S. bureaucratique et stalinienne, pays « anti-social », autoritaire et, en élargissant le terme, fascisant sur les bords quant à ses

méthodes. N'ayant ni les capacités, ni les moyens politiques et organisationnels pour prendre les rênes du pouvoir et diriger la France, le P.C.F. est obligé d'entretenir le régime bourgeois, d'assurer sa longévité et par cela même de s'opposer aux révolutionnaires. Entretenir le régime bourgeois est la seule chance de survie du P.C.F. car il ne peut et n'a pas intérêt à prendre le pouvoir. Au sein du mouvement ouvrier la C.G.T. cherche de plus en plus à désamorcer et en dernier ressort à s'approprier tout mouvement spontané. L'UNEF-Renouveau et l'UNCAL ont peu d'emprise au sein des milieux étudiants et lycéens, cependant ils constituent une véritable frein pour la lutte révolutionnaire dans les milieux universitaires. Dans les conditions politiques actuelles la tension sociale est telle que régulièrement le P.C.F. par le biais de la C.G.T., de l'UNEF-Renouveau, de l'UNCAL, du SNES et du SNESSUP est obligé d'ouvrir une soupape de sécurité, en l'occurrence la grève symbolique. La bourgeoisie regarde cela d'un bon œil car sans ces grèves « défoulement », le climat social deviendrait vite insurrectionnel. Le rôle du PCF est donc de freiner l'ardeur des masses, et il l'accomplit par une constante démagogie, par ces grèves bidons qui lui permettent également de conserver le peu d'audience qu'il a désormais dans les milieux lycéens et étudiants, et qui lui permettent de paraître actif vis-à-vis des ouvriers qu'il a embrigadés. Dans ce travail il s'est fait épauler par ses organisations

(Suite page VI.)

1871 COMMUNE DE PARIS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 395

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

N° 295

COMMUNE DE PARIS

LE PEUPLE DE PARIS

AUX SOLDATS DE VERSAILLES

FRÈRES!

L'heure du grand combat des Peuples contre leurs oppresseurs est arrivée!

N'abandonnez pas la cause des Travailleurs

Faites comme vos frères du 18 Mars!

Unissez-vous au Peuple, dont vous faites partie!

Laissez les aristocrates, les privilégiés, les bourreaux de l'humanité se défendre eux-mêmes, et le règne de la Justice sera facile à établir.

Quittez vos rangs!

Entrez dans nos demeures.

Venez à nous, au milieu de nos familles. Vous serez accueillis fraternellement et avec joie.

Le Peuple de Paris a confiance en votre patriotisme.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

VIVE LA COMMUNE!

3 prairial an 79.

LA COMMUNE DE PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE — MAI 1871

COMMUNE DE DEMAIN!

1971

Education, Réformisme et Révolution

(Suite de la page V.)

de jeunesse : UJCF, UJCF, USARF... Cet embrigadement qu'il a basé sur le bourrage de crâne et l'information faussée, quand information il y a, il a compris qu'il devait le débiter quand l'être humain est très jeune ; et s'il déploie une intense activité dans l'éducation extra-scolaire c'est essentiellement dans cette optique de ce fait il est impératif de bien distinguer la base du PCF, de la bureaucratie dirigeante : la base, c'est-à-dire la

masse des travailleurs est sincère quand elle suit le parti et c'est à nous de lui ouvrir les yeux et de lui montrer la vraie voie, celle de la révolution libertaire. Nous devons nous méfier en règle générale des organisations marxistes ; l'histoire a montré leurs buts et leurs méthodes. Mais il est essentiel de comprendre que les bureaucrates staliniens ne sont en aucun cas nos camarades de lutte.

Claude Laporte.

VOULONS-NOUS D'UN GOUVERNEMENT DE MINORITÉ?

par Errico MALATESTA

LES FATALITES DU POUVOIR

Pour entrer en possession du pouvoir d'état légalement ou illégalement, il faut avoir laissé sur son chemin une bonne partie des bagages de l'idéal, et s'être débarrassé de tous les impédiments constitués par des scrupules moraux. Et quand, par la suite, on est arrivé, la grande affaire est de rester au pouvoir ; d'où la nécessité d'intéresser au nouvel état de chose, et d'attacher à la personne des gouvernants, une nouvelle classe de privilégiés ; d'où encore, la nécessité de monopoliser tous les moyens utilisables par toutes espèces d'oppositions et de la supprimer par tous les moyens. Le tout dans un but fort élevé, peut-être, mais toujours avec des résultats liberticides.

Un gouvernement bien établi, qui se fonde sur le consentement passif de la majorité, fort par le nombre, par la tradition, par l'assentiment général, par la conviction sincère d'être dans le droit — peut laisser quelques libertés, tout au moins autant que les classes qu'il protège ne se voient pas en danger. Un gouvernement nouveau, qui a seulement l'appui d'une minorité souvent exiguë, est contraint par nécessité, et par peur, à être tyranique.

Qu'il nous suffise de penser à ce qu'ont fait les socialistes et les communistes, quand ils sont au pouvoir ; soit qu'ils s'y soient rendus en trahissant leurs principes et leurs camarades, soit qu'ils y soient allés à bannière déployée, au nom du communisme et du socialisme.

Leur gouvernement a été pire que tout ce que les partis bourgeois ont fait de pire depuis cent ou cent cinquante ans.

Voilà pourquoi nous ne sommes, ni pour un gouvernement de majorité, ni pour un gouvernement de minorité ; ni pour la démocratie, ni pour la dictature.

Nous sommes pour « l'abolition du gendarme ». Nous sommes pour la liberté de tous, et pour le libre accord, qui ne peut manquer de s'établir, quand personne n'a les moyens de forcer les autres, et quand tous sont intéressés à la bonne marche de la société. Nous sommes pour l'anarchie !

Certainement non ! Car, s'il est injuste et nuisible que la majorité opprime les minorités, et fasse obstacle au progrès, il est encore plus injuste, et plus nuisible qu'une minorité opprime toute la population, ou impose par la force les idées qui lui sont propres !

D'ailleurs, ces idées — seraient-elles les meilleures du monde — qu'elles susciteraient à bon droit répugnance et opposition, du fait même qu'elles seraient imposées et l'on peut aisément prévoir qu'elles deviendraient mauvaises dans leur application forcée.

Et puis, il ne faut pas oublier ceci : des minorités, il y en a de toutes espèces. Il y a des minorités d'égoïstes et de malfaisants, comme il y en a de composées de fanatiques qui se croient en possession de la vérité absolue, et qui voudraient (en toute bonne foi du reste) imposer aux autres ce qu'ils croient être la seule voie du salut — mais qui peut aussi bien être une simple sottise. Il y a des minorités de réactionnaires, qui voudraient retourner en arrière, et qui sont divisées entre elles quant aux voies et aux limites de la réaction ; comme il y a des minorités révolutionnaires, divisées, elles aussi, sur les moyens et sur les buts de la révolution, et sur la direction qu'il faut donner au progrès social.

Qui attendre ? Quelle minorité devra commander ?

Pratiquement, c'est une question de force brutale et de capacité d'intrigue ; et les probabilités de réussite ne sont en faveur des plus sincères et des plus dévoués au bien général. Pour conquérir le pouvoir, il faut des qualités qui ne sont pas précisément celles qui sont requises pour faire triompher dans le monde la justice et la bienveillance.

Mais je veux encore abonder en concessions, et supposer que vienne au pouvoir, justement, cette minorité qui, parmi les aspirants au gouvernement, serait celle que je considère comme la meilleure par ses idées et ses intentions. Je veux donc supposer qu'iraient au pouvoir les politiques les plus tolérants, et je dirai même les anarchistes, si je n'en étais empêché par le fait que... ce serait une contradiction dans les termes.

Eh bien ! Nous tombons de mal en pis, comme on dit vulgairement.

COMMUNIQUES

RENAULT-BILLANCOURT

Des camarades de chez Renault-Billancourt demandent à prendre contact avec des copains de la C.N.T. pour une distribution de tracts. Prendre contact le samedi après-midi, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

2^e UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois,



à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2^e U.R. Tous les camarades adhérents de la 2^e U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2^e U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de

l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT,

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

13^e UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13^e U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13^e U. R., N. G.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

TRIBUNE
LIBRE

NOTRE COHERENCE EN VITESSE...

J'ai remarqué, non sans une certaine joie, deux articles dans le récent COMBAT SYNDICALISTE du 24 septembre 1970.

Le premier, « On ne veut pas crever », parle de « vie » opposée à la « survie », de « solitude qui ressemble plus à la mort qu'à la vie »; il expose une fois de plus et encore mieux, des idées plus ou moins nouvelles qui ne sont rien d'autre qu'un enrichissement de la pensée libertaire, enrichissement correspondant à l'évolution psycho-sociale actuelle.

Nous étions et nous sommes toujours plus d'accord avec ce point de vue. Il suffit de relire entre autres un texte publié dans «Espoir» le 26 octobre 1969, signé du Groupe Berneri, de Marseille et intitulé « Pour la révolution anarchiste ». Pour nous l'homme n'a pas d'autre but suprême que lui-même. Il faut donner à la vie le pouvoir de s'exprimer, de s'épanouir et de détruire dans l'enthousiasme les plus hauts obstacles. Revendiquons le « Tout est possible » et « Prenons nos désirs pour des réalités ». Nombreux sont ceux qui choisissent de refuser cet univers militaire où ils sont autant eux-mêmes que celui qui marche à quelques pas devant. Auparavant on se révoltait contre : « Tu gagneras ton pain dans la sueur et la misère ». Aujourd'hui on se révolte contre : « Tu gagneras ton pain dans l'uniformité et l'ennui ».

Et nous proclamons : « Vis de joie ou meurs d'ennui. Choisis ».

Mais il faut dépasser les signatures.

Le second texte, « Postiers en lutte », s'achève sur la définition d'un comité de base avec laquelle nous sommes tout-à-fait d'accord. Nous écrivions dans « Espoir » du 15 février 1970, dans

passé : « Pour la construction de l'ASRAS » :

« Les anarcho-syndicalistes n'ont rien à faire avec ou au sein des appareils syndicaux. Ils se doivent de lutter à la base, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des sections syndicales d'entreprise... unir... tous ceux qui mènent une lutte de type anarcho-syndicaliste. Comment ? En partant de la base.

« De nombreux groupes anarcho-syndicalistes de base existent déjà potentiellement; il suffit de les mettre en rapport, d'en créer de partout où cela peut être fait et de leur donner l'instrument indispensable à la permanence et au renforcement de leur action : l'organisation fédéraliste libertaire. »

« Qu'ils soient adhérents ou non à des syndicats ils doivent se retrouver au sein de structures de base, préfigurant celles des comités de grève, agissant à la fois en utilisant le droit syndical et en pratiquant l'action directe.

Un groupe anarcho-syndicaliste de base ne peut être constitué que de militants luttant sur un pied d'égalité avec les sympathisants qu'ils contactent sur le lieu de travail... »

Encore une fois, il faut dépasser les signatures. Nous avons eu de très nombreux contacts et il s'avérait chaque fois que nous n'avions rien inventé.

Tout simplement, la revendication actuelle c'est la vie au lieu de la survie; elle est plus ou moins en chacun et devient le facteur dominant des mouvements sociaux, de l'évolution psychologique. Tout simplement la lutte à merer part de cette revendication fondamentale libertaire.

Les masses se révoltent toujours

un texte au but aujourd'hui déplus — et, logiquement, le mouvement anarchiste se met à progresser. Nous sommes issus des masses qui feront la révolution sociale et nous avons à jouer uniquement le rôle de catalyseur (pas du tout de guide ou d'avant-garde plus ou moins directs). C'est dans ce sens que l'idée nous vient de construire des comités de base.

Débordant toutes les chapelles et les querelles de personnes, négligeant les clans qui avaient fait main basse sur l'anarchisme (franc - maçonnerie, anarcho - marxistes...), un Mouvement anarchiste français est en train de se construire. Il se construit non seulement à partir de jeunes qui arrivent au mouvement de par l'évolution psychologique manifestée par Mai 68, mais également à partir des « vieux » qui ont compris énormément de choses et qui l'ont manifesté dans leurs articles et leurs bouquins — et j'en connais particulièrement à la Fédération Anarchiste.

Le mouvement se construit par une pratique toujours plus grande de la confrontation théorique et de l'unité dans l'action.

* *

Note : Si les anarcho-syndicalistes n'ont rien à faire au sein des centrales réformistes, par contre ils ont à construire une centrale anarcho-syndicaliste rendue nécessaire par le besoin de contacts découlant de l'existence des comités de base.

Sans ces comités la centrale est inutile; mais sans la centrale, une fois qu'ils seraient constitués, les comités demeureraient inefficaces.

La Rédaction.

LA GREVE DU PERSONNEL HOSPITALIER s'est déroulé comme toujours dans le calme. Les soins ont été assurés normalement. Les employés des hôpitaux doivent bénéficier de la bienveillance des patients et de la solidarité des autres travailleurs. Leurs conditions de travail sont très difficiles tout comme sont révoltantes les conditions des malades dans les établissements français.

A BEGHIN à Thumeries (Nord) grève totale des 1.500 travailleurs déclenchée mardi 29 septembre. Revendication : 16 % d'augmentation de salaires.

QU'EST-CE QUI S'EST PASSE A IRBID ? Irbid est une ville de Jordanie. Irbid s'est soulevé contre le régime hachémite au milieu du mois de septembre. Car contrairement à ce qu'affirme la presse bourgeoise tous les jours, il ne s'agit pas seulement de Palestiniens « ni de Jordaniens » qui sont face à face. Il s'agit du peuple en face d'une dictature au service du capitalisme anglo-saxon.

Que les groupes révolutionnaires palestiniens aient pris la part la plus importante dans les combats cela ne fait aucun doute. A Irbid comme ailleurs. Mais dans cette dernière ville d'étranges informations rapportées déformées par un journaliste du « Nouvel Observateur » (1) font penser à un Conseil Révolutionnaire organisé par la population elle-même. Il note que « des groupes d'opposants au régime de Hussein se sont également heurtés aux forces du FPLP ». On parle aussi de « bandes autonomes » sans les taxer de bandits. Qu'est-ce qui s'est passé à Irbid ?

SVOBODA

(1) Journal pourri « de gauche ».

ALLER VERS LES TRAVAILLEURS

A lire dans la grande presse d'information, les déclarations pompeuses des dirigeants des Centrales syndicales politisées et la place qui est faite en particulier à Séguay (CGT), comme si ses paroles étaient l'annonce d'agitation sociale importante, alors que ce n'est du verbiage uniquement pour mieux tromper les travailleurs, au profit exclusif du gouvernement russe, fasciste dans ses méthodes, il y a lieu de réagir.

Le « C. S. » étant d'abord un journal syndicaliste, j'ai pensé qu'il n'était pas mauvais de mettre en avant, quelques revendications importantes qui nous fassent bien comprendre des ouvriers, les touchant directement et pourtant avec un peu de propagande, tourner leur regard vers la CNT; en cela, je ne fais que reprendre les méthodes de la Fédération des Bourses du Travail.

En voici 5 que je suggère : 1) Salaire mensuel de base de 1.500 F. sur le principe d'augmentation uniforme détruisant en même la base hiérarchique. 2) Application immédiate de la semaine de 40 heures et non échelonnée comme le disent les autres. 3) Pas d'impôt sur le revenu inférieur à 10.000 francs, après déduction des 2 réductions actuelles. 4) Retraites à 60 ans avec un minimum de base équivalent à celui du SMIC. 5) Remboursement intégral des frais médicaux par la S. S.

Ces revendications intéressantes de l'ensemble du monde du travail peuvent faire l'objet d'une étude de l'action à envisager pour les faire aboutir et ce qui saute aux yeux c'est qu'elle doit être inter-corporative, démontrant la solidarité effective chez les travailleurs.

Car il faut se mettre dans la tête que les grandes entreprises sont les propriétés de centaines de familles qui, par le jeu des alliances les contrôlent (les camarades qui lisent « Espoir », ont pu s'en rendre compte avec les articles de Marcel Lepoll) et qu'il devient absurde de se limiter à une action dans une seule firme, ne touchant qu'une très faible partie des intérêts patronaux.

Cette action combinée ne doit pas se cantonner dans ces mouvements grotesques de cessation de travail d'une heure, voire d'une journée, mais une fois lancée, doit se poursuivre avec énergie et ténacité, en employant tous les moyens dont peuvent disposer les travailleurs en lutte directe, repoussant toute intrusion de parti politique.

Les actions limitées même engagées nationalement n'ont rien donné. Se rappeler celle de 1967 pour protester contre la diminution des remboursements des frais de maladie. En Bretagne, il y a eu en 1968, 1969 et 1970 des mouvements appuyés par les agriculteurs, limités aussi, résultat : néant.

Le mouvement de mai 1968, mené avec l'esprit syndicaliste, pouvait amener sinon le renversement du régime capitaliste, des conditions d'existence nettement améliorées et chacun sait ce qui en est advenu, la situation d'alors était révolutionnaire, mais les révolutionnaires faisaient défaut.

Actuellement, les camarades ayant la facilité de parole, se documentant d'abord, doivent tenir des réunions, la CNT selon ses ressources, se lancer dans des manifestes, créant ainsi un climat favorable à l'extension de notre mouvement, les exemples de nos anciens de la Fédération des Bourses du Travail en France, de nos camarades espagnols qui malgré leurs pertes énormes, leur mise hors la loi en Espagne, exercent toujours une attirance profonde dans la péninsule ibérique.

Ce n'est pas en se cantonnant dans des discussions en champ clos que nous aurons l'oreille des ouvriers et sans eux, il ne peut avoir de transformation sociale; les anarchistes italiens semblent revenir à une propagande plus ouvrière, à lire des articles parus dans l'Internazionale des 15 juillet et 15 septembre, de l'Umanita No. va des 29 août et 5 septembre.

En Italie, existe l'USI sœur des CNT, elle devrait pouvoir tenir une chronique dans ces 2 journaux, relatant les faits sociaux et les commentant. Que pensent nos amis italiens de cette suggestion ?

Ne laissons donc plus les politiciens abuser de la bonne foi des travailleurs; avec des méthodes précises, des exposés clairs, la CNT et ses amis lui apportant leur entier concours, peut devenir une force.

A. LE LANN

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

REFLECHIR ENCORE

De toutes les lectures que j'ai faites, de tables rondes d'étudiants et d'enseignants, de comptes rendus d'assemblées et de conférences enseignants-enseignés, de déclarations faites par les animateurs du Mouvement révolutionnaire, il appert de manière formelle ou informelle, que les uns et les autres, soit par détermination politique ou par réticences, ne sortent pas des systèmes politiques.

Il apparaît clairement qu'en dépit d'efforts laborieux dans la contestation du « système politique », les étudiants, victimes d'une hérédité mentale culturelle, n'en envisagent pas moins la possibilité d'une structure politique, d'un gouvernement des gens résigné à laisser, même à encourager la liberté culturelle et l'autogestion universitaire comme celle des entreprises, jusqu'à sa propre dissolution ou son écrasement par la démocratie du travail, par le communisme libertaire.

C'est ainsi que j'ai relevé cette curieuse déclaration d'un assistant participant à une table ronde :

« J'ai vérifié que les révolutionnaires sont des gens qui n'ont pas de projets : à partir du moment où vous avez un projet de société à substituer à une société existante, vous êtes techniquement un réformiste. Au contraire lorsque vous vous attaquez à des structures, en disant que la suite se fera ou s'inventera dans le mouvement lui-même, alors vous êtes un révolutionnaire ».

Cette théorie, partagée par beaucoup d'étudiants et de nombreux anarchistes, si elle était juste, aurait depuis toujours projeté les révolutions politiques vers des formes de sociétés opposant le social au politique.

Si les ouvriers n'ont pas rallié la révolte étudiante, c'est que, jus-

qu'à ce jour, conditionnés par la religion politique, par le culte du Pouvoir, mais aussi par « le souci de n'être pas écrasés par leur propre imprévoyance, par leur manque de prévisions, ils n'ont pas trouvé l'assurance qu'ils étaient capables de bâtir sur des ruines... »

Si toutes les révolutions, jusqu'à ce jour, n'ont su ouvrir les brèches pré-révolutionnaires pour passer « du gouvernement des gens, des systèmes politiques à l'Administration des choses, c'est-à-dire au communisme libertaire, si elles se sont dégradées, c'est justement parce que le fait d'être des révoltés sans projets, les livraient à des systèmes politiques, à des mécanismes d'autorité qui s'avèrent inéluctables quand la liberté ne sait construire ses aspirations. » (Voir Proudhon à ce sujet.)

L'imprévision révolutionnaire a toujours été la source ou s'abreuve les tyrannies. Et qui veut la liberté doit lui choisir un terrain où elle puisse s'organiser et se construire, c'est-à-dire sur l'égalité économique et sociale.

En dehors de ce projet essentiellement économique, scientifique et culturel que toute superstructure politique ne saurait, ni ne peut réaliser, tout changement de « système politique » reste ou devient une aventure réactionnaire.

La liberté humaine est liée à une administration des choses et des services, directement par autogestion des entreprises. Elle est exclusive de toute gestion politique.

Or, ce passage du politique à l'économique, demande à la fois un minimum de connaissances sociologiques et une conception révolutionnaire de l'action pour éviter la transition politique chère à tous les politiciens...

Gaston Brittel.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

«Amant et tyran», H. Ryner 7 50

Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme»	15 00
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00

GFP 34 28

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. **SYNDICALISTE** A.I.T.

15 OCTOBRE
1970
NUMERO 625
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

APRES LES FLICS, LES PSYCHO-FLICS...

« LE GREVISTE EST UN PSYCHOTIQUE » (1)

Depuis le 11 juin nous sommes en grève, mais pour que « cela fasse plus propre » on nous a « mis à distance » et on nous a interdit l'accès des locaux (notification des flics du 18 juin lors de l'interrogatoire qui a suivi notre arrestation).

Le 25 septembre dernier l'un de nous reçoit une lettre recommandée, il doit se présenter devant un certain docteur Tinel (psychopathe); objet de la visite : « expertise » médicale et « régularisation » de sa situation administrative.

La machination est en route. Une fois de plus on veut nous faire passer pour fous. Mais cette fois c'est sérieux. Dès le mois de juin, un de nos « charmants collègues » invitait le chefaillon Marchand à se débarrasser de nous, « cela serait un service rendu à la société » ajoutait-il. A la Préfecture de Bobigny on préparait le terrain en nous présentant comme des individus irresponsables.

Cette société n'admet décidément pas l'anormalité. Il est vrai que cela n'est pas normal de contester un système administratif « pourri ». Cela n'est pas normal de refuser de s'intégrer à ce système et de ne pas « jouer le jeu ». Cela n'est pas normal de combattre pour la liberté. Cela n'est pas normal d'écrire la vérité sur les murs et d'afficher les principes révolutionnaires de l'anarcho-syndicalisme.

L'Administration présente une

(1) En 1937 plusieurs psychiatres ont parlé de « délires de grève ». Le gréviste est un psychotique, et comme disait l'autre il faut savoir terminer une psychose camarades.

inertie considérable qui lui est très utile lorsqu'elle veut étouffer la révolte, mais elle n'utilise qu'en partie cette force et elle décide de nous « liquider » avec la bénédiction des syndicats réformistes et du personnel réactionnaire et fasciste. Elle utilise comme institution répressive la psychiatrie qui, à cette occasion, dévoile son rôle politique réel.

Après les flics... les psycho-flics !

Le psycho-flic est tellement mieux élevé et plus efficace. Nous sommes tous des anormaux !

« L'homme normal étant cet individu assez rare, que l'on rencontre difficilement dans sa sinistre perfection, mais qui existe surtout comme modèle collectif, image idéale qu'on voit sur les affiches boire de la Porter, se raser avec un Braun, s'exhiber en slip Mariner, visiter la Grèce, préférer Préfontaine, éœurant bouffon

aplati sur les murs du métro. » (extrait de l'Idiot International de septembre).

Alors vous autres les « indiens » de Bobinard-City (2) et d'ailleurs faites attention un de ces jours on pourrait bien vous trouver « un petit grain dans la tête ».

C. BOUDOT

(2) La préfecture de Bobigny.

Pour la libération de Daniel Brochier

Enfermé depuis plus de quatre mois dans les prisons de Bordeaux et de Marseille, coupé de tout contact vers l'extérieur, hormis un avocat bordelais, renié par ses parents, Daniel Brochier vient d'entamer une grève de la faim illimitée (début le 23 septembre).

Daniel est un jeune Toulonnais qui, après avoir devancé l'appel au service armé, a décidé de demander le statut des objecteurs de conscience.

Ce revirement, survenu six mois après son engagement, s'est effectué grâce à des contacts avec nos camarades Bordelais, et une prise de conscience politique. Daniel est l'un des premiers objecteurs politiques, ce qui lui a valu le refus du statut sous des prétextes de non respect des délais. Nous parlons d'un refus politique parce qu'il a refusé de servir dans des unités engagées au Tchad.

Devant l'ampleur que prenait le mouvement Bordelais en faveur de Brochier et de Martinez, objecteur politique de tendance maoïste qui

vit maintenant dans la clandestinité, les autorités militaires ont décidé de transférer ce premier à la prison de Baumettes de Marseille.

Persuadés que Daniel n'obtiendrait pas le même soutien de la part des Marseillais, la clique des juges et magistrats civils et militaires ont cru qu'ils pourraient dormir sur leurs deux oreilles.

Ils ont eu tort ! Des comités de soutien se forment un peu partout dans la région, qui vont s'efforcer d'alerter l'opinion publique sur l'action de notre camarade.

Nous lançons un appel urgent à tous les camarades pour qu'ils forment des comités de soutien locaux, ou qu'ils contactent le comité de Marseille afin d'avoir un

dossier complet sur l'affaire.

D'autre part, pour le soutien direct de Daniel et pour la propagande régionale, nous avons un besoin extrêmement urgent de fonds.

Un compte rendu détaillé de la souscription sera publié dans la presse libertaire.

N'attendez pas, aidez Daniel Brochier et aidez nous !

Chaque jour compte ! Pour toute correspondance et envoi de fonds, écrire au journal qui transmettra (préciser « Solidarité Brochier »).

Il appartient à tous de démontrer que la solidarité n'est pas un vain mot.

Pour le Comité Marseillais : Richard Meric.

SOLIDARITE!

L'ordre révolutionnaire et ses conséquences

V

(Suite)

L'analyse des divers éléments qui viennent d'être présentés montre la nécessité de construire des raisonnements qui ne se contentent pas d'être des « pures pensées », mais qui soient également des parties essentielles de l'action. Cela revient à réclamer la mise au point et la diffusion de programmes divers traitant de sujets bien définis, et offrant des perspectives d'action immédiates. Sur quelles bases peuvent s'effectuer ces études ?

A l'appellation « capitalisme », il nous est déjà possible de répondre « collectivisme ». Au mot d'ordre « Autorité - hiérarchie », nous opposons « Liberté - mandat de pouvoir ». Quand on nous dit « Centralisme », nous rétorquons « Fédéralisme ». Nous possédons, par ces principes, des armes redoutables. Mais elle se situent exclusivement sur le plan des idées. Nous devons considérer l'ensemble des orientations générales de notre mouvement comme un cadre (1) relativement rigide, à partir duquel toutes les variantes seraient permises. Cadre rigide, parce que sorti de lui nous risquons de nous égarer dans les méandres de l'humanisme ou du « politicisme ». Cela n'empêche pas la nécessité de le détailler, et ce devrait être notre principale tâche.

Il nous faut donc apprendre à appliquer ces principes aux cas particuliers à leur donner une ébauche de réalisation pratique, à les concrétiser par des exemples et des propositions. De plus, si nous voulons combattre le capitalisme non plus globalement, mais dans chacune de ses options, il est nécessaire d'être cohérents et précis, et surtout il faut que, à chaque proposition que fera le patronat, nous puissions répondre par une contre-proposition, basée sur des faits bien précis et entrant dans le cadre de la pensée libertaire.

Ne pouvant se passer de contact avec la réalité, ces études doivent être effectuées par l'ensemble des militants et non par une élite, toujours plus ou moins dans les nuages. Elles doivent dégager les éléments essentiels des luttes, et en tirer les enseignements qui serviront de base aux actions futures. Il apparaît donc nécessaire que les divers rouages du puzzle confédéral entrepreneurial, chacun traitant les problèmes selon leur

rôle, la mise au point de ces propositions et des modes d'action en découlant.

Le travail militant, en ce qui concerne les faits du travail, incombe donc d'abord à l'unité, qui est le militant, et qui agit, selon les problèmes traités, dans les comités d'usines, dans les syndicats, dans les unions locales et ainsi de suite. Il faut cependant nous entendre sur le rôle des Unions Locales. Il est essentiel d'orienter leurs actions vers ce qui doit être leur but premier : les problèmes urbains ou ruraux, selon les cas, et surtout la coordination des actions intéressant l'ensemble des syndicats, ainsi que tout ce qui concerne la solidarité ouvrière. En effet, si les luttes ne peuvent être menées à bien sans l'unité des syndicats locaux (régionaux, etc.), l'étude des problèmes particuliers aux industries et les décisions concernant les actions (grèves et leurs conséquences), ne peuvent être prises que par les syndicats. L'introduction de l'incompétence dans ce qui doit être éminemment rationnel est ainsi évitée. On ne peut, en réalité, demander à un électronicien de résoudre des problèmes de voirie.

VI

Telles sont quelques unes des conséquences qu'entraîne la notion d'ordre révolutionnaire. Si nous admettons que seule la conception de l'organisation sociale que nous défendons peut assurer le développement rationnel de la société, nous devons également nous demander quelles sont les conditions indispensables pour la réussite de nos ambitions.

Nous pouvons alors déduire : pas de possibilité réelle sans formation ; pas de formation pratique sans action ; pas d'action efficace sans formation.

Il est donc nécessaire de rompre le cercle vicieux qui se présente, sinon nous y périrons étouffés. Dès maintenant il est possible d'entamer le labeur, en tentant de développer notre conscience de militants, en étendant notre connaissances le plus possible, en ayant bien ancré dans nos esprits que, à chaque fois que nous accomplissons une action elle doit être matière à expérience ; à chaque fois que nous nous engageons dans une étude théorique, elle doit avoir pour finalité la rationalisation de l'action.

C'est, semble-t-il, la seule possibilité actuelle.

VII

Après toutes ces digressions, un élément montrant le cheminement des études proposées semble être bienvenu. Voici donc ce que pourrait être, présentée sous forme d'une grossière ébauche, l'analyse de la répartition des diverses tâches à accomplir :

On peut considérer la vie en société comme étant dépendante de la consommation. Celle-ci dépend à son tour de la conjonction de trois pôles : la production, les services, la distribution, auxquels il faut joindre un terme complémentaire : les loisirs.

En décomposant ces pôles, de manière à dégager les niveaux de responsabilité y afférant, nous pouvons constater que :

— les loisirs dépendent des individus en ce qui concerne la décision, des collectivités en ce qui concerne l'accueil.

— La distribution est du ressort de la collectivité, organisée selon le type fédéraliste. On peut la considérer comme dépendant de :

a) la consommation. C'est à l'ensemble des consommateurs de déterminer les conditions générales de la distribution.

b) la distribution proprement dite. C'est le groupe que forment actuellement les employés des administrations publiques et privées, les vendeurs, comptables, etc., qui ont le plus d'aptitudes pour poser les problèmes et leur donner une solution.

— les services. On peut considérer que la distribution fait partie du groupe des services. D'un autre côté, il semble préférable de bien dégager le rôle prépondérant de la distribution dans la société. Dans cette dernière option, sont considérés comme services : les transports, l'énergie, l'équipement.

En règle générale, les transports admettent le même système que la distribution. Pour l'énergie, la gestion et l'organisation dépendent d'une demande globale qui doit se résoudre au niveau inter-régional, et par les divers comités régionaux, et par les groupes producteurs de l'énergie.

L'équipement se subdivise en deux groupes : l'un concernant l'équipement urbain et rural, l'autre l'équipement industriel et agricole. Cette dernière catégorie est liée à la production, la première répondant au même sché-

ma que les transports : décisions prises au niveau de l'unité territoriale concernée, organisation et gestion par des techniciens, sous contrôle des utilisateurs.

Un problème se pose à ce niveau. Doit-on considérer le bâtiment comme dépendant des services, ou comme dépendant de la production ? Ou est-ce un élément indépendant ? Doit-on considérer l'ensemble de la production comme entrant dans la catégorie des services, ou l'inverse ? ou les considérer séparément ?

— La production. Elle se subdivise en deux groupes principaux, l'industrie et l'agriculture. En introduisant les équipements correspondants, nous avons :

a) Industrie plus équipement industriel plus recherche technologique.

b) Agriculture plus équipement agricole plus recherche.

D'autre part, la recherche doit-elle être partie entière de la production, des services, de l'éducation ? Et puis, quelle doit être la place de la Médecine, de la toute nouvelle Océanologie, de la Météo?, etc...

VIII

Quand une série de schémas de ce type aura été mise au point, il sera alors possible de s'en inspirer pour des études plus détaillées ; ce seront ces dernières qui serviront de base à nos actions. Insistons cependant sur le fait que, contrairement au cadre formé par les options de base que nous avons adoptée, les schémas et programmes doivent être souples pour éviter qu'ils ne deviennent des carcans ou des songes creux impossibles à réaliser. C'est pourquoi dans l'immédiat nous devons-nous contenter d'études tenant compte tant de l'état du mouvement que de l'état des esprits. Ce n'est que par le contact avec la réalité quotidienne que nous obtiendrons des résultats, et que nous rendrons nos études réalistes.

V. VIDAL

Syndicat Unifié du Bâtiment et des Travaux Publics. — 11^e Union Régionale

(1) Les termes du « cadre fixe » dont nous parlons se réduisent à des idées générales qui, pour rester conformes à nos conceptions, ne peuvent être précisées, leur détail faisant partie de l'intérieur du cadre. Ce sont : les idées de liberté, d'anti-hiérarchie, d'anti-autorité ; l'idée fédéraliste ; et tous leurs afférents, tels la solidarité.

Francisco Ferrer Guardia, fusilado por haber fundado la Escuela Moderna

HAY que recordarlo para alargar más la vida de Quico d'Alélla y acortar la de sus verdugos, los auténticos y los sucesores. De no haber sido fusilado, Ferrer contara ahora 111 años, edad más que posible que no hubiese alcanzado. Le cortaron la existencia, y sus enemigos están pagando por los años de los años su felonía. «Muera el que no piense igual que yo!».

Curas, requetés, milicos y burguesotes se frotaron las manos de contento porque el creador de la escuela racionalista había sido desangrado en un matadero de personas de Barcelona. Imbéciles y malvados, no intuyeron que sacrificando a un hombre la Idea quedaba la misma. Habría que matar a todos los idealistas del momento y el idealismo seguiría creciendo porque las buenas voluntades no se acaban nunca. La anarquía, idea futurista, va de consuno con el Progreso, y las nuevas generaciones se acogen a la evolución de los tiempos en lugar de arrojarlos siglos abajo. Con Ferrer Guardia o sin él, el porvenir no se detiene, y si Ferrer murió prematuro sus discípulos rozamos aquí con las manos, y lo que no alcanzaremos nosotros por edad provee-

ta lo lograrán nuestros sucesores. La religión del Dios-Estado cuando avanza un milímetro es a base de andanadas, de empujones recibidos, ya que su tendencia natural es el retroceso. Pero el carro estatal-diocesano será arrollado, desvenecado, abandonado, pese al desangre bárbaro de la humanidad anarquista de durante cien años.

A Ferrer Guardia lo acusaron falsamente de haber provocado y dirigido la revolución de julio de 1909, eminentemente popular, espontánea y antimilitarista. El fenómeno, de tan conocido, es indiscutible. Que el maestro simpatizó con los revolucionarios no cabe duda, pero que se le sacrificó por indicación del Vaticano no es un hecho, sino un pretexto de la quema de iglesias del 9, no lo dudamos tampoco. El S. S. Pío 10 demostró su satisfacción por el asesinato del fundador de la Escuela Moderna regalando un espaldín al presidente y otro al fiscal que actuaron en el consejo de guerra homicida, quedando el S. S. tan satisfecho. La mayor acusación que testigos de la cavernaria Defensa Social presentaron contra el reo, fue la de haber éste dirigido la construcción de barricadas en el Distrito V barce-

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 15 de Octubre de 1970.

lonés y animado, en días sucesivos, la resistencia de los barricadistas, para cuyo efecto el «delincuente» vestía a lo parisino, esto es, traje blanco de verano, usando corbata y sombrero «canottier». ¡Tremendo! Tan tremendo, y concluyente, que este revolucionario que andaba de una barricada a otra dando instrucciones y repartiendo las escasas municiones existentes, no fue otro que el anarquista archiconocido en aquellos tiempos, Francisco Miranda, propagandista y hombre de acción indetenible, e hijastro, por añadidura, del internacionalista libertario A. Lorenzo. La policía, que conocía al dedillo la dedicación subversiva de Miranda, no supo nada de las andanzas del hijastro de Lorenzo durante aquellos quemantes días de julio, ya que cualquiera se metía en el interior de un Distrito enteramente a manos de los anarquistas. Terminados los combates por abandono nacional sufrido por los revolucionarios, el «hombre del vestido blanco» se soterró cual era conveniente hacerlo, coyuntura que aprovechó la cobardía delatora (el Delateu, Delateu! fue una invención gallinácea de Cambó) endosó el vestido parisino sobre el cuerpo de Ferrer Guardia a guisa de sambenito inquisitorial a fin de que el «Boria avall!» de los antiguos condenados resultara para Ferrer Guardia el «costa amunt» montaña de Montjuic arriba, en cuyo lugar el escarnio de la muerte ya estaba, más que previsto, actuante, puesto que para empezar y proseguir la macabra mascarada de justicia la autoridad antes del 13 de octubre ya había fusilado a los ciudadanos Baró, Malet, Hoyos y Clemente García. Cuatro caídos por haber protestado de la guerra de Marruecos, con igual aplicación de pena al maestro racionalista; siendo lo característico de esta infamia que muerto Ferrer los piquetes de ejecución recibieron orden de retirarse. Claro: la «pieza mayor» ya estaba cobrada. ¿Para qué ensangrentarse más, los verdugos?

ron de actividades para «venir». Ni el propio Joan Maragall se condujo formalmente a pesar de lo que ahora se dice. Este gran poeta se situó al lado de los reaccionarios y frente a los «desmanes de las turbas», esas «turbas» que quemaron nidos de la reacción que enviaba hijos del pueblo, ¡del pueblo turba!, a morir al pie del monte Gurugú para defender los intereses de los accionistas de las Minas del Rif. Maragall, en su solicitud de indulto confiada a «La Veu de Catalunya» y que ese diario no publicó, reclamaba compasión, piedad, clemencia y otras hierbas para Ferrer Guardia, considerándolo delincuente tal como se lo habían hecho creer la sacristía que frecuentaba y el consejo de guerra militar que condenó al «Incendiario nº 1 de la semana trágica».

No hubo civismo en la gente de izquierdas y humanitarias de la época. Cuando los políticos antidinásticos levantaron su voz en Madrid, ya era tarde. Como tarde llegó la inmensa protesta europea (París, Berlín, Milán-Roma, Bruselas, etc.) Y aparte ello, a Ferrer se le desmerece o se le ignora lo más posible. Los alemanes le derribaron dos veces el monumento que sistemáticamente se le levanta en Bruselas, y los comunistas eliminaron asimismo el templete de recordación que el propio Ferrer tenía dedicado en Praga.

Pero gente avanzada queda estimando a Ferrer Guardia por su obra y su ejemplar hombría.

En los confederales y los anarquistas, Francisco Ferrer Guardia tiene sus amigos eternos.

A. I. T. CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de París se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvio.

ANIVERSARIO de la C.N.T. Francisco Ferrer

El 24 de octubre de 1919 un Congreso Nacional de sociedades obreras, convocado por SOLIDARIDAD OBRERA, se reunió en el Hotel de Ville de París, para celebrar el aniversario de la fundación de la C.N.T. en España.

Este es el acontecimiento social de mayor importancia y trascendencia acaecido en España desde el siglo XIX.

Merced a la convocatoria de la Federación Regional Española, miembro de la Internacional, por parte de las organizaciones nacionales de los trabajadores españoles; del espíritu de ambos congresos y especialmente del del Congreso de Saint-James, surgió el más dinámico, potente, eficaz y combativo de los organismos obreros españoles.

Este mismo día nació la C.N.T. como resultado de la CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO, ya era declarada fuerza de ley, perseguida, disuelta. Para ella, que al mismo tiempo que defendió a los trabajadores y a sus derechos, nació para combatir la arbitrariedad y la tiranía, pudo más que ésta. La C.N.T. no pereció. Contra ella se volcaron ferrocarriles, carabinieri y polizontes. Pero más que éstos, vive y vivirá.

En el presente mes y en el próximo año se cumple el 50º aniversario de su fundación. Medio siglo casi de existencia activa en la vida social de España, con proyectos humanitarios e internacionales. Medio siglo de combates inintermitentes. De tareas constructivas de obra creadora. De lucha de conciencia revolucionaria y libertaria en el seno de la clase obrera, entre las multitudinarias proletarias, en el campo, en la ciudad, en la fábrica, en el taller, en el laboratorio, en los tajos, allí donde hay un productor, un explotado, un hombre. Medio siglo sembrado en la conquista de un mundo mejor y más justo, después de haber alimentado y criado, durante el más duro período y expresado con un abnegada y heroica participación activa, la fuerza más gloriosa del pueblo español: LA REVOLUCION DE JULIO. La que dio NO retrocedimiento al movimiento obrero internacional, oponiéndose firmemente a la que se propuso conquistar y construir el mundo viejo y solitario de mañana.

La C.N.T. sigue fiel al espíritu emancipador de la REVOLUCION ESPANOLA.

Medio siglo de lucha y de experiencia demuestra y prueba la eficacia de sus métodos, la razón de sus objetivos, sus fines.

Si hoy hay democracia social efectiva en España, mejor alimentada por los trabajadores, que en su día de la C.N.T. o en la que ella no haya participado activamente a conseguir.

La C.N.T. es voz, organización, trabajadores españoles. La única que se dirige de los trabajadores españoles, de todos los países, de todos los continentes, que conserva su independencia. El futuro de España no se puede gozar sin ella. El franquismo será vencido por su acción, la de los trabajadores españoles unidos; la del pueblo español decidido a conquistar la LIBERTAD.

Trabajadores! Alízanse a las filas de la CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO y a su obra activa, constructiva y abnegada cultura militante.

SOLIDARIDAD OBRERA



La «Soli» conmemora el 18 aniversario de la C. N. T. y del fusilamiento de Ferrer Guardia.

CARTA AUTOGRAFA de Francisco Ferrer Guardia dirigida a un amigo suyo durante su estancia en la cárcel Modelo de Madrid, en 1906, con motivo del proceso que le fue incoado por el atentado de Morral a los reyes en el día de su boda.

Cárcel Modelo. Madrid
Lunes 19-11-1906.

Querido amigo: Continúa la lucha entre los jesuitas representados por el fiscal Becerra del Duro y el espíritu liberal del mundo entero.

El ministro de Gracia y Justicia, conde de Romanones, ha nombrado al sociólogo y eminente criminólogo Rafael Batallas director de la Cárcel Modelo, el cual ha hecho retirar inmediatamente los vigilantes, que a mi guarda estaban destinados y la luz que en mi celda había toda la noche.

Otra victoria del espíritu liberal es la devaluación del gobierno francés de haberles ejecutado los cuatro exhortos que Becerra del Duro había enviado a París para el embargo de mi casa.

El gobierno francés no ha querido ser un instrumento de los jesuitas españoles.

Dícese ahora que Becerra del Duro tiene la intención de volver a pedir la pena de muerte el día del proceso. ¡Esa' visto que el fanatismo conduce a la locura!

Mientras tanto la agitación en favor de la Escuela laica aumenta y cunde por todas partes. ¿Qué más puede dejarse? Nada.

Vengan pues jesuitas fanáticos que nos agitarán en nuestra labor de emancipación juvenil.

No extrañe no se haya publicado todavía la protesta de H. Menozzen contra El Juzgado. Los diarios no quieren publicar cosas en contra de sus colegas, parece...

No extrañe no se haya publicado todavía la protesta de H. Menozzen contra El Juzgado.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA NATURA Y LA MODA

ALLA en Játiva, la bella ciudad valenciana, en la colina dondese hallan los dos castillos de la época medieval, existe una cueva no muy profunda, adentrada en la roca viva. Lo más curioso que encontramos en la cueva era que el techo de ella estaba poblado por miles de arañas, de cuerpo pequeño y de patas largas. Estaban quietas las arañas, juntas, las patas de la una entre las patas de la otra. Uno no llegaba a explicarse cómo podían vivir aquellos bichos tan juntos, tan apretados, tan incrustados unos en otros.

Ya finalizando el período de vacaciones del año, en fotos de revistas y periódicos, en la televisión, hemos podido percatarnos de las condiciones en que pasan sus horas de esparcimiento los que veranean en las playas, a orillas de lagos y de ríos. La acumulación de gente, la especie de promiscuidad, hacen pensar en aquellas arañas de la cueva de Játiva... ¿Es que puede llamarse comodidad a la convivencia en tales condiciones? ¡No, por cierto, pero es la moda! Es de buen tono embutirse, junto con otros y otros, en un lugar de renombre, ya sea Niza, Ostende, Biarritz, lago de Como, orillas del Manzanares, etcétera. ¡Ha de ser forzosamente, por espíritu de imitación: ir donde van todos!

Viajando por ahí se pasa por lugares pintorescos, deliciosos, tranquilos, sanos. Playas quietas, soleadas, limpias; arenales a orillas de lagos o de ríos, con espacios de sombra bajo el arbolado, con zonas despejados a pleno aire y sol, todo respirando paz y sosiego. Son lugares en los que en verdad se puede descansar, se puede experimentar el encanto de la naturaleza, en bella, en deliciosa evasión. Pero claro, allí no hay bares de moda, hoteles vistosos, zaragata de música pop, exhibición de carne. De ahí el que resulten lugares solitarios, o frecuentados por algunos que, por rara casualidad, no tienen ese instinto de imitación que dicen es peculiar entre los monos, haciendo unos lo que ven hacer a otros.

Lo malo de la moda es que supone hábitos de imitación en relación a lo chabacano, a lo vulgar, a lo que rezuma frivolidad,

inconsistencia moral, relajamiento en las costumbres, en la estética, en el concepto de la belleza. ¿Qué encantos puede ofrecer la natura en su abigarrado ambiente de gentes que diríase no les queda sitio para mover brazos ni piernas? Por lo visto la incomodidad no es tal incomodidad si se halla circunscrita a las normas de a moda del día.

CUIDADO CON EL ABURGUESAMIENTO

No nos gusta presentar las cosas con tintés sombríos. Afortunadamente, no hay motivos para ello, en lo relativo al movimiento libertario en general, y en particular al de nuestra C.N.T., que se mantiene *viva y coleando*, pese a las *actas de defunciones* que ciertos sectores y elementos han tratado de difundir. Váis por ahí y en todas partes se encuentran la sonrisa animosa, alentadora, de los compañeros de todo momento, consecuentes, persistentes, satisfechos del ideal, que les da vida, y al que dan vida.

Pero de vez en cuando hace falta hacer alusión, referirnos a los que no se distinguen precisamente por su aire decidido, por su empeño en perseverar, contra viento y marea, en lo de arrimar el hombro a las tareas, o al afecto idealista y de franca camaradería, propios de la normal actuación. En una palabra: hay que señalar, hay que clavar el impacto de la sana, de la leal advertencia, a los *cansados*, a los que no *tienen tiempo* de acudir, si quiera una vez al mes, a una asamblea, a una reunión destinada a hablar de nuestras cosas. Para justificar esas ausencias de manera sistemática no faltan pretextos. Los hemos oído desde los más verosímiles hasta los más ridículos. Juan no puede acudir a una reunión al cabo de un mes, reunión que, a la postre, solamente es de tres o cuatro horas, por el imperioso motivo de que le está arreglando una habitación a su suegra; Pedro no acude por el inconveniente de tener que ayudarle a su compañera a hacer el mercado, ella sola no puede llevar todas las patatas, tomates y pepinos, y es forzosamente que vaya él; a Casimiro le ocurre que cada mes, y en la fecha de la asamblea, se pone enfermo de almorranas, y, naturalmente, no puede acudir; Ciriaco topa con la coinci-

dencia de tener que ir a entierro, o a casamiento, o a bautizo... ¡En fin, no faltan pretextos para ocultar una triste realidad!: la de un paulatino abandono, la de un desapego por causa de manifiesto aburguesamiento.

A una le consta que tal o cual lector dirá: «¡Esto va para mí!» Es cierto. ¿Por qué negarlo si es así? Ello pretende ser a modo de un toque de atención a la conciencia del individuo. Una incitación a la reflexión: El que ha *sido*, puede seguir *siendo* si posee la fuerza moral, la entereza de vencer la inclinación al mínimo esfuerzo, la inclinación a la inercia del dejar hacer y dejar pasar; la propensión a desatenderse de todo para acomodarse a una vida prosaica, vulgar, como la de un simple burgués.

Algunos, cuando notan que se les roza el amor propio, buscan escusarse con aquello de: «¡Yo soy siempre el mismo!» Es un fácil recurso verbal que en el fondo se resume en *escapatoria* con miras a quedar bien... ¡Y no valen cuentos! Quien fue y pretende seguir *siendo*, es lógico que lo demuestre con los hechos. No desentendiéndose, apartándose poco a poco del ambiente que antes frecuentó, que antes demostró estimar. A la postre, el que afloja, el que se desentiende, se evidencia ante sí mismo. Quiérase o no, al reflexionar, al analizar su comportamiento, ha de constatar su flagrante contradicción: Si antes pensabas, sentías, obrabas, en tanto que libertario, y ahora equivocas todo ello, o andabas equivocado entonces, o andas equivocado ahora. ¡No hay otro dilema! Si la equivocación fuese antes, has de admitir que todos los que pensaban, sentían y obraban igual iban equivocados. Si admites una tal aseveración, como consecuencia has de admitir también que la razón estaba de parte de la burguesía y de los reaccionarios en general... Si te convences en el fondo de tu conciencia de que la equivocación es de ahora, ¿por qué no rectificas y vuelves a ser lo que fuiste? ¿No te percatas de que te pones al nivel igual de aquellos que un día censuraste, por su aburguesamiento, por su indiferencia, por su falta de personalidad en la relativo a los problemas sociales?

Si a algunos se les dice que el tener un automóvil, buen televi-

sor, cocina eléctrica, casita en el campo para pasar fines de semana, cuatro o cinco trajes, y otras comodidades, no ha de significar el dejar de tener ideas nobles, dignas, como lo son las ideas libertarias, dirán: «¡Naturalmente, una cosa no es obstáculo para la otra!» Y tanto si lo dicen de labios afuera, sin sentirlo interiormente, la verdad es ésta. Muchos son los anarquistas, así, *anarquistas*, que gozan de un privilegiado nivel económico, de una vida hogareña confortable, sin que por tal motivo dejen de pensar, de sentir, y de actuar en tanto que elementos de conciencia libertaria. Habiendo quienes así se manifiestan es razón fundada para que lo hagan otros, en vez de dejarse englutir por un aburguesamiento que antes criticaron, censuraron en sentido general y particular.

Anselmo Lorenzo aducía, con una lógica aplastante: «Si la sociedad en que vives es injusta, ahí estás tú para enmendarla.» Parafraseando a nuestro querido maestro podemos también decir: «Si dentro de nuestro ambiente ideológico ves cosas que no te gustan, por considerarlas defectuosas, ahí estás tú para señalar los errores y tratar de enmendar lo que no te parezca bien». Lo que ya no admite excusa es dejarse vencer por el aburguesamiento.

LOS HEROES DE LA COMUNA

Ha sido elogiada por su hondo sentido humanitario y justiciero la novela última del escritor Jean-Pierre Chabrol, titulada «Le canon Fraternité», inspirada en la *Commune*, de París. Nutrida de detalles históricos, en donde trasciende el aliento de Luisa-Michel y de Varlin, junto al de tantos y tantos héroes anónimos, el autor ha buscado, ahora que se escriben tantas y tantas novelas repletas de fionerías o de sicalipsis, sacar a colación, embellecidas por la evocación literaria, escenas, hechos, caracteres, fisonomías humanas, dignas de ser recordadas. Congratulémonos de que hombres tan duchos en materia de erudición como es el caso del historiador Henri Guillemin hayan elogiado la novela histórica de Chabrol. Y esperamos que el citado escritor tenga aliento para escribir otras obras de una tal naturaleza, pues no faltan en la Francia social episodios dignos de recordarse realizados con las galas de la literatura.

Aqui y ahora

Los malabarismos de Fernández Figueroa

por Juan Español

EL director de la revista «Índice», Fernández Figueroa, con su bien conocido y fantástico «curriculum vitae», es de los que se autodeterminan izquierdistas dentro del régimen de Franco. Como su colega Emilio Romero, se alista decididamente en el número de las vestales que mantienen inextinto el fuego sagrado de la revolución, al servicio de una España nueva, con plena vigencia, lozana y exuberante, con voz y voto en el cenáculo de la vieja Europa. Según él, la revista que dirige tiene amplias resonancias internacionales (detalle éste del que me confieso en absoluto ignorante), y en sus eclécticas páginas tienen cabida las más heterogéneas firmas, desde las derechistas recalitrantes, a las que él ataca, a las izquierdas de nueva ola, entre las que se cuentan cierto número de renegados, apóstatas ideológicos y líderes de comprometida y ambigua posición. Cuando escribe sus editoriales tiene la inmodesta y frecuentísima costumbre de autocitarse, con el claro propósito de testimoniar que lo que en otro tiempo dijo tiene ahora confirmación, con lo cual vien a demostrar que es profeta en su tierra. Y así, vemos plagados sus artículos de expresiones como «véase mi artículo de fecha tal» o «como dije en tal fecha», recalando la fecha intencionadamente con objeto de hacer ver su infalibilidad política y la certeza de sus apreciaciones. Pero nada de ello es cierto. Su posición, en realidad, está en la cuerda floja, en el malabarismo dialéctico; es un astuto oportunista que sabe dar una de cal y otra de arena. No obstante, por muchos juegos de manos que haga, no logrará confundir ni aun al más parvo de los lectores. Por ejemplo en el número 269-270 de su revista (del que luego nos ocuparemos) dice: «Escribí en 1965 que *el sol político del mundo* seguía dando luz allí (en Estados Unidos). Y no me desdigo. Aunque tampoco soy ciego ni sordo. La vida evoluciona.» Como se ve,

DE LA ESPAÑA NEGRA

Cuatro compañeros condenados: Jesús Hernández Rincón, Hilario García y Alfonso Velázquez Rubio, a 18 meses de cárcel. Cipriano Damiano González a 10 años y medio de presidio.

Haga el exterior algo para que sean anuladas estas condenas por delito de opinión.

con la última frase lo salva todo, incluso su infalibilidad.

En el número a que me he referido, y con motivo de la renovación del acuerdo sobre las bases U.S.A. en España, responde a un artículo de «ABC» firmado por Carlos Mendo y titulado «No es esto, no es esto», en el cual se alude a la poquisima ayuda que España va a recibir si se renuevan los viejos convenios, teniendo en cuenta el ánimo esquivo, egoísta y astuto de Norteamérica. A esto responde Figueroa que no debe escandalizarse a no ser que peque de tardío o inocente. «Nadie regala nada de balde, y menos los calvinistas anglosajones, cuyo lema es el beneficio, el éxito.» Aunque es un furibundo izquierdista, él se alinea con Franco. No alega nada en contra de lo que el Gobierno puede decidir. Confía en el tacto del Caudillo — «y no por fe tonta: vuelvo los ojos atrás, mido y peso» —, en su ojo clínico político. Y ¿adónde ha de conducirnos el Jefe? Pues según Figueroa «si somos tenaces y solventes, hacia una España viva, altiva, no sofocada ni arruinada.» Pero para este serio cometido de lenta progresión, no basta la decisión de Franco a solas. Por el contrario, «Franco necesita apoyarse en la conciencia pública o colectiva, como ha venido haciendo de años a esta parte... aunque se opine lo contrario.» ¿Y quién opina así? Pues los que hoy tienen voz: la derecha; pero no los que tienen «voto sin voz»: la izquierda. El director de «Índice», como todos los izquierdistas de nuevo cuño, como todos los derechistas de antigua acuñación, piensa que el florecimiento de la economía y la potencia nacionales nos abrirán las puertas de la libertad, queriendo hacernos tragar el intragable sofisma de que el afianzamiento del Poder es la base de la redención social. La Historia está llena de estos ejemplos en los que naciones poderosas y florecientes esgrimieron este Poder y este florecimiento para ahogar todo atisbo de libertad. Ahora bien, el resurgir español está condicionado a la ayuda exterior, y nadie hasta la fecha se ha prestado a hacerlo más que U.S.A. ¿Un pacto mefistofélico? Sea. «Nadie da algo de balde». En fin de cuentas cada una de las partes sacará algún provecho, y si algo se pierde, viene compensado por la mayor magnitud de lo recibido. No es cuestión de diri-

mir ahora entre cantidad y calidad, o si existen términos de comparación entre lo perdido y lo ganado, o qué es lo que se gana y qué es lo que se pierde. En términos de política, y sobre todo de mala política, eso de ganar o perder es según el punto de vista. Pero el punto de vista del político es el que prima, porque es el que manipula y el que decide. El criterio y la decisión de los demás no cuentan nada más que a la hora de elegir sus diputados, es decir, los mismos hombres que después defraudarán sus esperanzas y traicionarán a su causa. Porque el político no es de este partido ni del otro; el político no es más que político, o en otras palabras, un quidam de la peor especie que vive del engaño, que comercia con la miseria y juega impunemente con las vidas ajenas. Esto no lo dice Figueroa, lo digo yo, para que no haya confusiones. Lo que si continúa diciendo Figueroa es que el Gobierno necesita empuje, una voz autónoma, sólida, que sea el eco de muchas: de «su» pueblo. ¿Pero cómo se obtiene todo esto? Con los órganos de opinión. Pero es que los órganos de opinión de la derecha, según él, hacen un juego doble en bien de su bolsillo; se desgarran las vestiduras pidiendo independencia, de un lado, mientras que por otro subyugan la economía nacional a las potencias extranjeras. Y claro, se ve la contradicción nada más abrir los ojos. El derechista ibero, como cualquier otro, es también calvinista y pone su interés por encima del bien colectivo. Asimismo, es antidemócrata, ya que antepone a la mayoría su interés de grupo, clase o casta, tanto da que sea católico o budista. En las mismas páginas de «ABC» se ha dicho, continúa Figueroa, que sirve a la táctica de Moscú el que se opone a la renovación de los pactos hispanoamericanos. «Bueno, ¿y qué?—se pregunta—. Es un hecho coincidente que deja en pie el dato de que los EE. UU., en lo que atañe a las bases españolas, no sueltan presa ni prenda. ¿Qué sería hoy de los países árabes, aliados del nuestro, sin la ayuda de la U.R.S.S. a raíz de la guerra de los seis días? Nuevo juego avieso, tosco; infundio. ¿Soy yo sospechoso de filocomunista? (Véanse mis textos en «Índice»).

Y con esto vuelve Figueroa a darnos gratis una estupenda defi-

nición de lo que la política es: pactos, convenios, amasijos, contubernios a espaldas del pueblo y en contra de sus intereses y de su libertad. Si por una carambola la URSS colabora indirectamente en los proyectos de Figueroa, hay que aprovecharse; si es preciso aliarse con ella transitoriamente, hágase en buena hora. Todo eso de los principios, el Movimiento, la ética y la moral políticas son un buen subterfugio para el viaje, cómo no, pero del que puede uno desprenderse fácilmente cuando la ocasión lo requiera. Maquiavelismo puro. Las derechas son como dice Figueroa, pero ¿no son las izquierdas, entre las que él se cuenta, las que pretenden el mismo objeto por distinto camino? El, que se considera demócrata, empieza por dejar la decisión a un solo hombre, al Caudillo, y además confía en su buen criterio para que la nave de la nación haga una buena singladura. Luego añade que el pueblo, en lugar de tomar parte en las decisiones, debe apoyar la que Franco tenga a bien adoptar.

De lo que las derechas son y de lo que el capitalismo es nos sobran datos y amargas experiencias para aceptar como inéditas las gratuitas lecciones de Figueroa. Constituyen el enemigo sempiterno del pueblo. Decir que nos preocupan sería aducir una perogrullada. Son el castillo roquero al que hemos puesto sitio los desheredados y la lucha entablada está clara y es absolutamente inequívoca. Pero lo que sí nos preocupa, en orden al triunfo propuesto, es la ambigüedad y el oportunismo de esa izquierda que se pregona como aliada y defensora de los intereses del pueblo y a la que se honra en pertenecer Figueroa. A los izquierdistas como el director de «Índice» les molesta que sean los derechistas los que más duramente ataquen al Régimen, los que se presenten como revolucionarios, forzando así su postura de crítica izquierdistas, poniéndolos en evidencia. Y si de verdad son izquierdistas, que lo demuestre sobre el terreno. Todo lo demás es puro chiste, que «ni e vero ni e ben trovato». De todas maneras sabemos que, en una coyuntura favorable, izquierdas y derechas se aliarán para engañar al pueblo. Tal y como prescribe la cochina política.

Esperanta kroniko

LIBERTARIOS EN EL MUNDO ESPERANTISTA

El reciente congreso celebrado por Sat-Amikaro en Béziers (Francia), ha dado de nuevo ocasión para que, en ambiente de comprensiva fraternidad se hayan podido reunir y cambiar impresiones un buen número de los compañeros libertarios amigos de difundir las ideas dentro del importante ambiente esperantista mundial. Con el optimismo de aquello que tiene un juvenil aire renovador, se cambiaron impresiones, se establecieron proyectos y se piensa ir ensanchando el ambiente de afines por encima de las barreras y fronteras.

Durante una serie de años, por parte de los anarquistas el general, ha faltado visión para comprender la importancia del esperanto para las relaciones, para la propaganda, para los viajes, para la solidaridad, para la información... Y el descuido que se ha manifestado por parte de los compañeros ácratas no lo han tenido elementos de otras tendencias que han buscado, evidentemente, llevar el agua a su molino. Desde las demagogos marxistas hasta los fascistas y pancistas, celebrando comicios al amparo del fascismo español, en los locales de la Falange, hay toda una variedad de sectores dentro de los cuadros del esperantismo del mundo entero. Siendo ello así, ¿es que los libertarios debíamos de desentendernos de un idioma tan útil, tan beneficioso como el esperanto?

Afortunadamente, desde hace más de un año, unos cuantos compañeros diseminados por ahí, pero unidos ante la necesidad de llevar por delante un laudable objetivo, hemos remediado el descuido lamentable que existía dejando, por apatía, por falta de comprensión, que otros hicieran sus campañas de propaganda en el mundo del esperantismo, en tanto que, siendo esperantistas, no pocos compañeros se desentendían de la propaganda en dicha lengua universal.

Quedan por ahí libertarios que conocen el esperanto pero que no lo emplean para propagar con él las ideas que manifiestan sentir. Entonces cabe el preguntar: ¿Para qué querrán el esperanto si no explican a los esperantistas desconocedores del anarquismo lo que son las ideas mencionadas? Hay que aprovechar todas las circunstancias para exponer el ideal que se tiene en estima. Si otros lo hacen, ¿por qué no hacerlo también

nosotros? En esto, como en todo, querer es poder. La tarea está empezada, el esfuerzo se ha iniciado, cuantos más seamos en darle impulso, mejores serán los resultados.

El esperanto es fácil de aprender; basta el pequeño esfuerzo de unos cuantos días para dominarlo. Luego viene la satisfacción de alcanzar las ventajas que en él están contenidas. Para los cursos de esperanto en español puede escribirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny (Francia).

Liberecana Frakcio de SAT

DISCOS

En las lejanías del 30 tuve un enemigo. Ganga. Tan azucarado de carácter no me era dable conquistar enemistades.

Por fin se presentó, en contradictor feroz, Subiolo. Subiolo tenía pose y sabía entornar los ojos ante la taza humeante de café. Digo taza y era copa. Y aun copeaba con coperos, que se le cifraron incondicionales.

Con Subiolo habíamos alternado, no en cafeterías ni en importancias, pero sí en proyectos y excursiones; y coincidíamos en suscripciones. Y andando domingos entre rocas, pinos, llanos y arroyos con la «colla», se nos ocurrió a mi y a su idolatrada esposa danzar un chotis saltado y, ¿por qué no decirlo?, bien punteado.

Mala luna tuve, pues fue a partir de ese terpsicópero día que Subiolo se me atravesó en todo: si yo opinaba racionalismo él bestialismo, si yo turbio él limpio, y si yo flores él coces. En la tasca, en el tajo, en la asamblea, en el corro, Subiolo se ocupaba impropriamente de mi persona, terminando por acaudillar un sindicato autónomo que hizo las delicias del POUM y de la Esquerra, y el «pam à pipa» a la CNT que había pomposamente abandonado para no verme y contrariarme. Así era de «colectivista» el individuo. Me nos mal que la cosa mayor de la revolución le devolvió el seso y reintegró su sindicato personal a la CNT de donde él era originario.

Es una historieta banal de lo que me percató ahora mismo que la escribo. Y estaría olvidada, no

EXTRACTOS (1)

De RELGIS: «Gracias por los dos artículos publicados en «Vorwärts» sobre «El humanitarismo y la Internacional de los Intelectuales». Si sabes cómo se hace la crítica aquí en la capital del país (Bucarest, año 1922, lo mismo que en cualquier parte y en no importa qué fecha, mientras exista el presente estado de cosas autoritarista — paréntesis del extractor —), puedes comprender por qué tu pequeño estudio me ha conmovido de una manera particular. Además, mi trabajo es analizado por primera vez desde el punto de vista socialista, lo que me interesa más que otros criterios.»

De LOTAR RADACEANU: «...Estoy dispuesto a reconocer la legitimidad de las aspiraciones finales del humanitarismo, a pesar de que me parecen todavía carentes de la última precisión científica.»

De RELGIS: «Un amplio debate sobre el humanitarismo, especialmente en relación con el socialismo, es, en verdad, necesario. Y, en cierto modo, inédito.»

De LOTAR: «Tu respuesta clara y categórica me permite entrar de lleno en la discusión e insistir una vez más sobre el problema fundamental de las diferencias de principios entre la concepción marxista y la humanitarista.»

sin un recuerdo amical para el ya malogrado Subiolo. Pero se da el caso de que el alma perdida de tal compañero flota de nuevo en este repajolero exilio anidada en la caja torácica — o craneana; ignoro dónde suelen estucharse humanamente las almas — de alguno sin la personalidad presidencial de Subiolo ni dama suya que me arrebaté en un endiablado chotis.

Tiene curiosidades, la vida. La amistad no está y parece que sí, de luengos años. Es un resbalar de miradas, de sonrisas, de diálogos sorderos, de complacencias sin vocación ni estilo. Ves que te hablan pequerito del Himalaya y a poco tienes que levantar cabeza porque el insignificante se ha situado en la cúspide; o te enteran de la guerra modosamente, para venir en la cuenta de que si la perdimos fue porque el estado mayor no hizo caso de las advertencias del modoso. Expansiones sin delito que recoges con sonrisa complaciente, y no basta. Por que de golpe, ignoras porqué, y ¡basta!

Lo bastante para comprender que el inventor del subielismo fue más ingenuo que ciertos subielados de 1970.

DISCOBOLO

«El problema de la productividad cultural, al que he llegado en mi carta anterior, debe plantearse con toda firmeza como un problema social. No nos preguntamos de dónde surge la productividad individual. A este respecto, nos conformamos con algunas palabras someras: genio, talento, aptitud. La pregunta es, por el contrario: ¿Cuáles son las condiciones objetivas, de orden social, para la formación de ciertas corrientes culturales?»

De RELGIS: «...Considero el problema de la productividad cultural tan esencial como el de la productividad económica.»

De LOTAR: «...El problema fundamental de nuestra discusión reside en la compleja cuestión de si el proletariado revolucionario tiene la misión que el humanitarismo de los intelectuales reivindicó para su movimiento.»

De Relgis: «...Muchos son los socialistas que se aferran a la letra del catecismo marxista, convirtiéndose en fanáticos ciegos, en despiadados dirigentes cuando conquistan el poder político, en tiranos que se creen infalibles (véanse los trastornos de la U.R.S.S.), alterando el contenido y los fines del verdadero socialismo.» «...Si se oponen al Estado reaccionario, capitalista, imperialista, etc., no abandonan el concepto del Estado mismo, centralista y totalitario por su naturaleza, político antes que administrativo, dirigido por otra minoría, instalada en los mismos sillones dorados del Poder.»

Del EXTRACTOR: La polémica entre Eugen Relgis y Lotar Radaceanu — de la que son captados los anteriores extractos, no podía dar sino el resultado que dio en su tiempo y lugar: derrota definitiva por argumentos vitales de quien, aun imaginándose capaz de substraerse a los engranajes de una engañosa «doctrina», terminaría muy pronto por ser una simple tuerca más de la máquina infernal: la del Estado pretendidamente revolucionario, oculto bajo el rojo manto de socialista, comunista, bolchevique o castrista, etc., — sin ningún resultado positivo para la revolución social y humana.

COSME PAULES

(1) Extractado del libro de Eugen Relgis: «¿Qué es el humanitarismo? — Socialismo y humanitarismo. — Editores Mexicanos Unidos, S. A. — Luis González Obregón 5-B. México 1, D. F. (213 p. mayo de 1969).

Cómo se escribe la historia

SE ha cumplido el primer centenario del nacimiento de Lenin. La «gran prensa», con rara unanimidad, ha prodigado torrencialmente los adjetivos más encomiásticos al «genial» líder marxista que «aunque no compartamos sus doctrinas puestas en práctica en una sexta parte del mundo — dicen — creó un Estado poderoso, que nos guste o no nos guste — sigue diciendo — es una realidad con la que tienen que contar todos los Estados.» (Parece ser que el único mérito de Lenin fue haber creado ese Estado). Y como si tratara de opacar, de hacer olvidar, de borrar de la historia todos los excesos inhumanos perpetrados por el astuto mongol, digno descendiente de aquel otro que se llamó Gengis Khan, contra todos sus opositores presentes y, según él, posiblemente futuros (1), dejando a un lado por momentos el tema inicial, pone de relieve las sangrientas «purgas», los gigantescos genocidios y demás hazañas de su sucesor: el «hombre de acero».

Con esos espeluznantes relatos y haciendo notar discretamente que las represiones de Lenin de 1917 acá, las han repetido casi todos los gobiernos del mundo indistintamente de la etiqueta ostentada, el cinico mongol aparece hoy, sobretodo a los jóvenes, como un bendito, un mártir por la felicidad del proletariado. «Han sido sus sucesores, los Stalin, Malenkov, Kruschef y demás «revisionistas», los que han estropeado su obra», es la deducción que insinúa la prensa «libre».

En realidad, toda la prensa, la que más anticomunista llaman inclusive, con esas alabanzas y disculpas al «genial» líder, defiende la estructura básica de la sociedad presente, el Estado. Es conscientemente que todo gobierno de cualquier sea su membrete, igualmente que emane del sufragio universal que de un golpe de Estado, de una subversión violenta, está en constante evolución hacia la forma más centralizada del Estado que representa. Por ley natural, éste tiende a robustecerse más cada día. Ello implica arrebatar sin cesar toda autonomía individual y colectiva; mecanizar, automatizar a sus súbditos mediante leyes y más leyes que pretenden regular hasta los menores movimientos del ciudadano. En su trayectoria hacia esa meta cada día más lejana, se dentifican todos los gobiernos. Las represiones, las matanzas de ciudadanos incon-

formes con la situación, las guerras, los más abominables excesos y felonías que comete un gobierno, para mantener el «orden social», son razones de Estado que la «gran prensa» «sabe comprender». Lo importante es la conservación del armatoste estatal. Sus definiciones distintas, democracia, socialismo, sovietismo, son convencionalismos, dogmas que la Autoridad impone con toda la violencia necesaria cuando llega el caso, según en la fase de evolución en que se encuentre el gobierno. Por todo ello, Vladimir Ilich Ulianof, el estatolatra número uno hasta su muerte, ha merecido de la «gran prensa» los más bonitos adjetivos. Pero los «anar» no estamos conformes.

Ante todo, hemos de decir, que Lenin se tituló marxista porque algún título había de llevar el jefe de una partida cuya finalidad era el asalto al Poder; pero no porque adoptase el ideario (llamemos de alguna manera las elucubraciones de Marx), del profeta de Bonn. El hecho de que coincidiera con Marx en algunas de esas elucubraciones, no basta para catalogarle como marxista, pues Marx no parió ni una sola idea de su meollo. Igualmente pudo titularse neroniano, draconiano, jacobino o bonapartista. Con Marx solo abundaba en la teoría del materialismo histórico o determinismo gastronómico; teoría que expresada en lenguaje de Sancho, identifica al hombre con la bestia. Es el concepto de que el hombre es un estómago rodeado de órganos auxiliares cuya única función el cerebro inclusive, es localizar la pitanza y ponérsela en la boca. Este catastrófica concepto del hombre, es inherente, inseparable de la negación de los valores morales del ser humano. Elevado a la categoría de axioma por Marx previo retorcimiento y tergiversaciones arbitrarias de la historia, es el fundamento del Estado totalitario; rojo en Rusia, negro ayer en Italia y pardo en la Alemania de Hitler. Es el mismo concepto con menos broza literaria expresado por todos los tiranos de todos los tiempos. Así pues, repetimos, por esa coincidencia de Lenin con Marx, no merece llamarse marxista.

Lenin ególatra superlativo, más de una vez, afirmó públicamente que el único inteligente en su partida era él. Tenía una fe ciega en sí mismo, en su capacidad. Era una fe basada en su carencia total de todo escrupulo moral para

alcanzar su objetivo. Los más péfidos métodos, la mentira, la calumnia, la alevosía, los empleaba con refinada maestría. En esto era un discípulo aventajado de Marx, el que asesinó la primera Internacional con los procedimientos más repulsivos. (Tampoco por esto merece catalogarle como marxista, porque todos los tiranos han tenido estas mismas condiciones). Se pasó gran parte de su vida fuera de Rusia, jefe absoluto de su partida, provocando escisiones y expulsiones. No permitía la más ligera discrepancia con sus opiniones. Su ideal era el «bloque monolítico» que él pudiera manejar a su gusto.

En febrero de 1917, estalló la revolución en Rusia; fue derribado el zarismo y aparecieron los «soviets», consejos de obreros y campesinos, creación espontánea del pueblo ruso que ya aparecieron por primera vez en el intento revolucionario de 1905. Lenin y una pequeña banda de secuaces incondicionales, se encontraba en Suiza, de donde no era cosa fácil trasladarse a Rusia en aquellas circunstancias; en el apogeo de la primera conflagración mundial. Era difícil para uno cualquiera que no fuera Lenin; pero no para éste. Fuera por sugerencia del gobierno alemán o por sugerencia del mismo Lenin, o de los dos, Lenin y su pandilla fueron expedidos a Rusia en un vagón precintado por orden del gobierno alemán. Como un médico saboteador, criminal, inyecta bacilos mortíferos en un cuerpo naciente lleno de vida, así el gobierno imperial germano inyectó en la naciente revolución rusa los gérmenes mortales que suponían Lenin y su pandilla. Ciscándose en la predilección de Marx de que «es imposible provocar una revolución genuinamente socialista excepto en un país altamente industrializado (y Rusia era un país semi-feudal), Lenin vio la oportunidad de escalar el Poder, que era toda su ambición y la agarró por los pelos. Parece inconcebible que siendo los bolcheviques una minoría ridícula, una entelequia; estando los rabadanes marxistas de todos los países desprestigiados, envilecidos por sus traiciones al proletariado, el astuto mongol pudiera hacerse el amo omnímodo de Rusia.

Llegado a Rusia en plena efervescencia revolucionaria, pronto se dio cuenta de la situación reinante. Autoritario desenfundado, era naturalmente enemigo impla-

cable de todo signo de autonomía individual y colectiva; por lo tanto, enemigo de los soviets. (Consejos de obreros). Pero fingió adhesión a ellos porque eran los dueños de la situación. Pronto perpetraría Lenin la gran traición, la horrenda felonía que cambiaría el rumbo de la humanidad; que la llevaría a través de inmensas lagunas de sangre de las que aún no ha salido, y lejos de ello amenaza hundirse ahogarse por completo.

LUIS CASTRO

(Seguirá.)

(1) Sentado ya Lenin en el trono del zar, comparecieron ante él unos cuantos anarquistas en tránsito hacia el paredón. Preguntado Lenin porque les enviaba a la muerte si no habían hecho nada contra su Poder, contestó: «es por lo que podáis hacer en el futuro».

Servicio de Librería

ca» (encuadernado)	11 00
Luis Ramírez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
Monclús: «18 años en Rualcance de todos»	6 00
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50
«Arte de pensar», Ernest Dimnet	5 25
«Artículos de costumbres», M. de Larra	3 50
«Aspectos de la América actual», Vallina	2 50
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
«Así termina la noche», Remarque	7 50
«Ataulpa» (Biografía), «El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20)

NO SE AUTORIZA LA CELEBRACION DE UN HOMENAJE A JULIAN BESTEIRO

MADRID (OPE). — Meses atrás la prensa dio la noticia de que el Gobierno no autorizaría la celebración de un acto en recuerdo del que fue primer presidente de las Cortes de la República, don Julián Besteiro. Ahora, la agencia Europa Press señala la negativa y añade:

«Se trata de recordar el centenario del nacimiento y los 30 años de su muerte. El señor Besteiro fue una de las figuras más destacadas del socialismo español en el primer tercio del siglo. La solicitud para celebrar el acto fue presentada por don Mariano Robles, don Antonio Cases, don Antonio Villar, don Lorenzo Benusaar y don Francisco Rueda.»

DIEZ Y SEIS VICTIMAS Y UN PROCESADO

MADRID (OPE). — La prensa indica que ascienden ya a 16 el número de cadáveres extraídos de los escombros del edificio «Azorin» de Almería que estaba en construcción. Se ha procesado al arquitecto don Fernando Cassinello a quien se exige una fianza de 25 millones de pesetas. Y ocho millones por responsabilidad civil a la empresa que lo construyó.

SANCHEZ-ALBORNOZ GANO EL PREMIO FELTRINELLI

BUENOS AIRES (OPE). — La Academia Nacional de Lincei, de Roma, ha concedido este año a don Claudio Sánchez-Albornoz el premio internacional Annio Feltrinelli, premio que, traducido a dólares, suma la cifra de 32.000, que equivale, en pesetas a cerca de dos millones y cuarto.

El premio de la Academia Nacional de Lincei se otorga por obras científicas, artísticas o literarias; pero esta ha sido la primera vez que se distingue con él a un historiador. A don Claudio se le ha otorgado esta vez el premio «porque su obra histórica tiene un puesto eminente en la historiografía internacional de los últimos cincuenta años, por la calidad de sus estudios, por la variedad de los intereses y por la originalidad y la felicidad de su investigación y de su reconstrucción.»

FRANCO-MUSSOLINI

MADRID. — Hasta en «Pueblo» se han lamentado de que a la salida de los funerales de Mussolini, un buen número de asistentes entonaran, brazo en alto, el «Ca-

ANTENA

ra al sol», lo cual anula tantos y tantos esfuerzos «para demostrar que la Falange no era un fascismo».

EL VATI SE MODERNIZA

ROMA. — Durante las fiestas de Santa Catalina de Siena el Papa ha presidido un desfile de aguerridas «majorettes».

Ignoramos si la intromisión «majoretista» va a mejorar o a empeorar las relaciones del Vaticano con la población civil bu-langüera y amorosa.

TELARANAS EN EL PUERTO

BARCELONA. — Las crónicas navales se hacen eco de la escasez de barcos de pasaje y mercancías que registra el puerto de esta ciudad. Hace un año solamente que buques de diferentes procedencias aguardaban cola cerca de la bocana portuaria hasta que el semáforo de Montjuich les diera entrada. Ahora ya no. Particularmente el muelle de Levante, ordinariamente tan frecuentado, actualmente aparece a mitad vacío de unidades navales. En cambio, el puerto de Tarragona registra un notable aumento de actividades tanto en barcos turistas y de pasaje como de buques mercantes. Se infiere de ello que el puerto barcelonés es más caro que el tarraconense.

AHORA HUELGA PORTUARIA

BARCELONA. — La situación conflictiva que desde hace varios días venía registrándose en el puerto de Barcelona, con notorias dificultades en las operaciones de carga y descarga, hizo crisis en la mañana del día 5, cuando alrededor de las doce del mediodía quedaron prácticamente paralizadas todas las tareas en el recinto portuario, por encontrarse en situación de paro los estibadores. Los primeros síntomas de paro se observaron alrededor de las nueve de la mañana, en el interior de un buque alemán y más tarde la inactividad se extendió a todo el recinto portuario, donde aguardaban turno de carga o descarga unos 20 barcos. En vista de la situación, varios barcos optaron por dirigirse al puerto de Tarragona.

La actitud de los trabajadores portuarios de Barcelona, unos 2.100 entre fijos de empresas y

eventuales, se agudizó ayer como consecuencia de las cartas de despido entregadas el sábado por la Delegación provincial de Trabajo a doce obreros portuarios que se habían significado en el trabajo lento durante la semana pasada.

Hacia muchas semanas que los trabajadores de carga y descarga operando en el puerto tenían planteada una serie de reivindicaciones de las cuales los empresarios y las autoridades civiles y sindicales hacían caso omiso. A fin de presionar a los primeros los obreros portuarios decidieron aplicar el trabajo lento, y al responder la burguesía con el despido de doce compañeros, el resto del personal declaró unánimemente la huelga indefinida. Gracias a esa enérgica actitud las «fuerzas vivas» se han avivado se veras, proponiéndose arreglar el conflicto lo mejor posible a fin de que el puerto de Barcelona no pierda las posibilidades de reincorporación que le quedan. Posible pues que al aparecer estas líneas nuestros compañeros portuarios ya hayan ganado la partida.

Pese al tiempo transcurrido, la tónica entre cargadores y descargadores comprendidos en el tráfico marítimo, sigue siendo cene-tista.

CON LOS OJOS AL CIELO Y EL CUERPO EN ABANDONO

BARCELONA. — Víctima de un accidente del tráfico ha muerto en Zaragoza el R. P. Buenaventura Sans Masalias S. F., subdirector general de la Congregación de Hijos de la Sagrada Familia, vice-provincial de España y director del Colegio P. Mañanet.

Sans se dirigía a Madrid en compañía del padre general y del superior del Colegio San Miguel. Al llegar a Zaragoza fue atropellado por un vehículo cuando descendía de su propio coche. Trasladado a la ciudad sanitaria «Calvo Sotelo» falleció a poco de su ingreso pese a todos los esfuerzos de la ciencia por salvarle.

Parece que la Providencia no ha presentado sus excusas a pesar de que estaba dormida cuando ocurrió el suceso.

PARA COSAS COMO ESA NOS HICIERON LA GUERRA

BARCELONA. — El vecindario de la cercana villa de Feliu de

Llobregat está justamente indignado porque al empezar el curso escolar han quedado mil niños y niñas sin escuela por imprevisión de las autoridades. Para justificarse, éstas aducen un censo ciudadano de 18.000 habitantes, cuando la realidad es que la villa de Feliu de Llobregat alberga a 28.000 vecinos.

HUELGAS Y PREHUELGAS

En Sevilla, huelga de brazos caídos en la carga y descarga del puerto. Exigencia de mejoras.

Sucesión de huelgas en la Huesca, con el juego inveterado de despidos y readmisiones. ¿Qué remedio le queda a la empresa que recurrir a las últimas!

Sigue unánime la huelga de mineros de «La Camocha», en Gijón. Hace ya cuatro semanas.

Los obreros madereros de Valencia exigen aumento de jornal.

Contrariamente, entablarán conflicto.

CIENCIA-FICCION

SEVILLA. — Una prueba consistente en llenar su «generador de hidrógeno» con agua corriente, de la que él bebió antes, agregando un producto químico que hace al agua más conductora, y conectando después el generador a una batería de 2 voltios, con lo que empezó a producirse hidrógeno y oxígeno, ha realizado hoy ante los informadores sevillanos Arturo Estévez Varela, el inventor del ingenio que, según él, podrá poner en funcionamiento los motores de los coches y cualquier otro motor de explosión utilizando agua como combustible.

«He pretendido demostrar con esta prueba — ha dicho Estévez Varela — que el hidrógeno es un gas explosivo y que para producir la explosión no es preciso gastar, como algunos técnicos han dicho, la misma cantidad de energía que se requiere para producirla. He llenado un pequeño globo con ocho o diez centímetros cúbicos de hidrógeno, agregué un poco de aire atmosférico con una bomba de inflar neumáticos; he puesto en el cuello del globo una bujía; produce la ignición en esta bujía y el globo ha hecho explosión. Con ello demostré, contra la opinión de algunos, que el hidrógeno es el mejor combustible de energía que existe.»

NOVEDAD EN CATALAN:

«DIFUNTS SOTA ELS AMETLLERS EN FLOR». Libro acentuado en intenciones y de una gran belleza literaria escrito por Baltasar Porcel. 18,00 F. en esta Administración.

VI

Notas al vuelo sobre un campo de «intelectuales»

A sesenta kilómetros de Argel, a vuelo de pájaro, Cherchell, había de ser otra de las etapas primeras del errar español por las tierras sel «moro» como llamaban en mi infancia a estos lugares.

De perspectivas maravillosas, al borde del Mediterráneo, lugar de turismo, era una ciudad chiquita, de vieja ralgambre histórica. Aún pueden visitarse las ruinas de las construcciones edificadas bajo la colonización romana. Y los restos recuperados o sus copias pueden verse en el minúsculo museo que se ofrece a la curiosidad del visitante.

Existe, a la salida de la localidad, por las puertas de Meliana, lo que queda de un teatro romano, el clásico semicírculo con sus gradas en piedra. Un tanto más alejado, y a un lado de una de las actuales carreteras, creo recordar que es la de Argel, el circo romano.

Y en un lugar de la costa, desde un promontorio mediano, pueden admirarse en el fondo marino, cuando todo está tranquilo, los enlosados en mosaico de los antiguos baños romanos, hoy invadidos por el mar.

Restos del Cherchell de ayer:

Hoy... un puerto en miniatura, que parecía de juguete y a su lado una playita. Diríase un decorado de teatro. Todo hecho para atraer. Así al menos nos pareció cuando por primera vez lo visitamos todo, a poco de llegar, al campo allí creado.

A espaldas del pueblo, pegado a la «Promenade des Amoureux», instalaron el campo de «séjour». A la escala de todas las cosas del pueblo era pequeño, con una veintena de barracas, que aunque iguales en su concepción exterior, a las del Campo Morand, se encontraban mejor habilitadas, no recibiendo más que veinticuatro hombres en lugar de cuarenta y ocho en cada una.

Habíanse suprimido las filas de literas de las extremidades y el espacio así liberado encontrábase ocupado por la mesa y los bancos.

Estaban las barracas implantadas en cuadro. Contra la carretera y dándole la espalda todas (salvo la de los guardianes), los servicios generales y sociales del campo: escuela, taller de pintura, enfermería, correos, etc.

Perpendicular a la carretera, lado de Cherchell y al centro de la plaza, dos filas de tres barracas cada una. Paralelo a la carre-



tera, frente a las de la administración, otro grupo de seis en dos filas.

Del otro lado, el tercer grupo que queda desocupado durante algunos meses. Por una afinidad indefinible en aquel momento, pero bien explicable, en la instalación de los internados, quedaron constituidos dos grupos bien delimitados. Uno se instaló en el primer bloque de barracas a que nos hemos referido.

Pronto fue bautizado este bloque con el nombre de «Barrio de Salamanca». Los allí instalados hicieron bien sentir que disponían de medios. Constituyeron desde su llegada como un clan aparte. Mas de una vez dieron a entender que la creación de este campo se debía a iniciativa de correligionarios suyos de nacionalidad francesa.

Al correr del verano de 1939, a fines de agosto, se esparció la nueva de la existencia de este campo, creado a instancias del alcalde de Cherchell y destinado a recibir a los «intelectuales» de diferentes campos africanos.

Y detalle curioso, al dar a conocer la lista de los que habían de ser trasladados, desde el Campo Morand, el estupor se marcó en las filas de los internados. Había intelectuales y no intelectuales. Ni todos los que iban eran... ni todos los que eran, iban. Había, sí, una mayoría de ex funcionarios y un puñado de alcaldes de pueblos españoles... Lo cierto, lo que no escapó a nadie, es que la inmensa mayoría de los favorecidos con el traslado pertenecían a cierto grupo y confesión, en solidaria relación con las entidades francesas que influyeron para la creación del campo. Ello confirmaba que la creación del campo se debía a la acción solidaria de las logias masónicas francesas.

El entonces presidente de la flamante comisión de intelectuales de Camp Morand no estaba en las listas. Tras de gestiones, reclamaciones y sobre todo de observaciones haciendo resaltar que se mostraba demasiado «el plumero», éste, con algún que otro «artista»,

profesores y demás fueron añadidos a las listas originales en solución de última instancia.

Medida que se hizo con tal precipitación, horas antes de la salida, que meses más tarde, al salir las primeras expediciones se Camp Morand hacia las compañías de trabajadores destinadas al Sahara, algunos de los añadidos de última hora en la expedición de Cherchell, constaban en los registros del Camp Morand.

¿Cómo expresar la alegría, la satisfacción, ese gozo interno que nos llenara, cuando desde las ventanillas del vagón que a Cherchell nos llevaba, volvimos a ver el mar, ese mar azul, hermoso de luz, que habíamos perdido de vista meses antes? Era como un regreso hacia la civilización. Impresión que se acentuó cuando ya en el campo supimos que no había senegaleses para guardarnos, que tan sólo un suboficial de gendarmería y dos gendarmes eran los representantes de la fuerza pública destinados al campo.

Tampoco había alambradas. Se nos dijo que la circulación entre el campo y la ciudad sería sujeta a ciertas reglas y a la obligación de estar presente en las revistas matinales y crepusculares.

En su alocución de acogida, el administrador del campo y alcalde de la villa, nos indicó que habían cambiado para nosotros las condiciones de estancia, que considerásemos aquel campo como un lugar de reposo.

Únicas obligaciones, las internas de nuestra propia higiene e higiene del campo. Actividades a recoger para nuestra propia distracción y cultura. Necesidad de solicitar de antemano la autorización de salida al pueblo, como fórmula susceptible de saber el paradero de cada uno en no importa qué momento. No había de ser así a lo largo de los meses de internamiento, pero digamos a fuer de sinceros que la culpa no fue toda de los franceses, sino más bien, y una vez más, de ese «cuerpo de funcionarios adjuntos» que constituyeron algunos de los exilados como plaga triste de nuestro destierro.

EXODO

A los pocos días, tres de los acogidos, «responsables» de actividades internas del campo: escuela, enfermería y taller de pintura, salen camino del pueblo. Son como la expedición de prueba.

Aún recuerdo cómo uno de los tres contaba esa primera salida:

«Habíamos llegado — nos decía — a las primeras casas del pueblo. A lo largo de la calle, grupos, en las entradas de las casas, tomaban el fresco de la tarde sentados en sillas y banquetas.

«¿Fue el olor de los refugiados? Con precipitación no disimulada, vimos entrar a los vecinos en sus casas, cerrarse puertas y ventanas, como si los tres «peregrinos» fuésemos avanzadilla de la peste.

«Seguimos adelante disimulando nuestra decepción y disgusto.

«Llegados a la puerta de un café-bar, entramos para comprar cigarrillos y degustar como «hombres civilizados» unos vasos de cerveza.

«Mientras llevábamos los vasos a nuestros labios, no nos dimos cuenta de que los pocos clientes del establecimiento habían puesto pies en polvorosa. Pagamos, ya violentos, y salimos a la calle.

«Mala leyenda nos había precedido. El pueblo hacia el vacío.

«Decidimos — continuó el narrador — dirigirnos al Museo de Historia, del que el administrador del campo nos había hablado. Diferentes carteles señalaban el camino a seguir.

«Y cerca ya de dicho Museo, vemos venir hacia nosotros la negra silueta del cura del pueblo.

«Nos saludó cortésmente. Se puso a nuestra disposición para aquello que necesitásemos. Nos indicó que no nos extrañásemos de ciertas actitudes del pueblo. Era la ignorancia. El, en cambio, sabía que éramos una «selección» y que no había por qué darnos de lado. Que por su parte haría todo lo posible para dar a entender a los vecinos que no éramos, ni gentes peligrosas, ni indeseables.

«Agradecemos sus palabras, aun pensando para nosotros que la «leyenda» podía muy bien venir de las alturas del púlpito... y proseguimos nuestro camino.

«Interesante fue la visita del Museo. Más que por las obras expuestas, por la acogida correctamente sincera del viejo director. que se hizo nuestro guía; por su agradable e instructiva charla. Nos obsequió con un opúsculo, obra suya, sobre la historia de cherchell (romana) y descripción de sus ruinas y Museo.

AFRICANO

«Aquella tarde, esa visita y el encuentro con el administrador del campo habían de ser sencillo preludio de mejores experiencias».

Otros «permisos» de otros internados, trajeron la agradable impresión de acogida simpática en la «Casa de Mujeres» y en algunas familias.

En mi primera salida, conocedor ya de las experiencias precedentes, deambulaba con un compañero por las calles del pueblo cuando nos decidimos a entrar en un café árabe... Y allí fue nuestra sorpresa. Acogida entusiasta, sincera, amical. Eramos españoles, refugiados y allí no se nos dejó pagar ninguna de las consumiciones hechas. En abundancia, café fortísimo y pastelillos a base de miel, mientras una orquesta típica, cambiaba su melopea por ritmos que parecían decirnos algo sin saber qué. Se trataba, nos dijeron después, de piezas de repertorio andaluz.

No dejaban de repetir como motivo permanente «española y árabe kifkif (españoles y árabes son lo mismo). Y nos pedían que les hablásemos de España, de Granada, de Córdoba, de Andalucía, en fin...

Y una vez y otra, otros días y en otras ocasiones, cada vez que pasábamos por las puertas del café, nos llamaban, nos hacían entrar para invitarnos.

Allí fueron los comienzos de amistades sinceras, con algunos maestros argelinos nacionalistas convencidos, enemigos de la colonización francesa, cuyos abusos, cuyos absurdos nos mostraban con ejemplos diarios.

Con frecuencia vimos llegar al campo canastos de uvas y otras frutas o pescado fresco que nos enviaban para mejorar nuestro ordinario, del que por cierto no nos quejábamos.

Para ser sinceros tendremos que decir que el ambiente y la acogida de la población cambió a poco de nuestra llegada. El contacto y el hecho de conocer de visu a «los anunciados» borraron las informaciones tendenciosas. Muchas puertas se abrieron, amistades nacieron, y en la reciprocidad de servicios aprendieron a mejor conocerse los habitantes del campo de internamiento y los de la ciudad.

No podemos decir lo mismo del campo. Con la denominación de intelectuales se había hecho una selección de gente más mediocre que buena.

Imbuídos algunos de una autoridad concedida por delegación, intentaron elevarse a la categoría de cancerberos de un campo que no había tenido guardianes.

Si el señor «García de la Puerta», como habíamos bautizado al suboficial de gendarmería del campo parecía aceptar las instrucciones de tolerancia dadas por la dirección, los «empleadillos» españoles no podían permitir el relativo desorden de salidas y entradas, que desdecía de la «autodisciplina» que, según ellos, debíamos mostrar.

Y ahí va un botón de muestra:

Se sugirió por estos «funcionarios» la creación de un jardín en la plaza del campo. Para tal realización establecieron por su cuenta y autoridad unas listas de relación de equipos que debían trabajar en ello. Listas de las que naturalmente estaban excluidos el clan de los empleados, así como el de los que no comían en el campo, porque su estancia en el mismo se limitaba a las noches y en consecuencia no «gozarían» de las magnificencias del jardín.

A los reacios, a los rebeldes — si los hubiera — se les castigaría con la supresión de permisos para la salida del campo.

Presentada esta proposición como decisión de todos los internados a «García de la Puerta», éste dio su aprobación.

Tres jóvenes fueron las primeras «víctimas» de la nueva autoridad. Negáronse a trabajar en el jardín por orden de nadie, y sin ninguna autorización salieron al pueblo.

A su regreso, tranquilos y con-

fiados, al campo, encontráronse con uno de los empleados españoles, que dirigiéndose al brigadier, señaló a los infractores de la ley. Tomados sus nombres, fueron convocados la mañana siguiente, y llevados a la trasera del campo, abastecidos de pico y pala y castigados a abrir una zanja, trabajo que realizado con calma duró la mañana entera. Al presentarse al brigadier, éste les dio orden de cerrar la zanja, de rellenarla.

Ocupación para la tarde.

Al ver repetirse la sanción al día siguiente, nuestros tres penalizados tuvieron una idea genial. Removieron ligeramento la tierra en el lugar de la nueva zanja. Y se fueron al pueblo. Al caer de la tarde se presentaron al brigadier que les preguntó dónde estaba la zanja abierta. A lo que respondieron que conociendo de antemano sus instrucciones la habían rellenado una vez vacía y sin esperar... Echóse a reír el brigadier y dio por terminado el incidente.

Al salir al día siguiente camino del pueblo, en el que comenzaban las fiestas locales, parece que nuestros refractarios vieron ciertas muecas de desagrado en los porteros improvisados.

**

En «appel» o revista mañanera de cierto día, nos encontramos con sorpresa inesperada. Se sacaba del campo para ser trasladado a otros, a una parte de los internados. Sorpresa y disgusto, porque la lista de los afectados revelaba una medida que viniera de donde fuera no podría haber entrado en aplicación sin la «ayuda» de dentro. Todos los afectados eran comunistas.

Pronto corrió la voz por el campo de que se preparaban otras listas. Previendo otra decisión discrecional y conociendo como conocíamos a los hombres que en ella podían tomar parte, la Comisión de Relaciones de la CNT en el campo, después de reunida asamblea de los pocos que allí estábamos, visitó a los «amigos» de las oficinas. La advertencia debió ser seria: «Si las élites seleccionadas, se convertían en bandas de chivatos, iban a terminar mal.»

Fue o no efecto de la entrevista, la medida que afectó a los comunistas internados no tuvo repetición con ningún otro sector del sector de la emigración.

**

Así prosiguió con sus tiras y aflojas la vida de aquel campo, de menos moral que otros, de menos entereza, de mayores envidias, de pobreza espiritual.

**

por J. Muñoz Congost

Han llegado de otros campos, mutilados, viejos y enfermos. Son las primeras medidas con vistas a la movilización de los internados aptos de todos los campos en compañías de trabajadores que van a ir al Sahara.

Los recién llegados se instlan en las barracas vacías del lado izquierdo del campo. Y días después de su llegada, aquella parte del campo fue como un hormiguero de actividades artesanales: relojería, carpintería, zapatería, fabricación de juguetes, chucherías, etc., que iban a inundar los comercios del pueblo con fruto de sus trabajos.

Los hombres del «barrio de Salamanca» bautizaron a los recién llegados como el «barrio chino» de Cherchell.

En respuesta, éstos cuentan a quien quiere escucharles, que en el silencio de las noches han oído el chirriar de las sierrecitas cortando en placas los lingotes de oro que poseen los del de «Salamanca».

Oro no se ve, pero las tiendas de los judíos de Cherchell saben de otras cosas allí cambiadas por buenos billetes franceses. Lo cierto es que algunos de los que en el campo duermen comen en los restaurantes del pueblo desde su llegada. Y de eso ya llevamos varios meses.

Que ninguno de ellos, venía de los frentes de batalla, ni llevaron uniforme, ni nos consta que fueran simples obreros...

Casi todos, ex-funcionarios. Y lo cierto es que los funcionarios españoles no pudieron nunca hacer con sus pagas grandes economías. Sin comentarios.

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori
Proudhon.

Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HU-
MANAS

Folleto de Max Nettlau.

Precio: 1,50 F. Descuento a
corresponsales.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue seruida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero, 1,50 F.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO



ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Un franco en esta Administración.

Grupo Cultural de Estudios Sociales de Melbourne (Australia)

Servicio de Información y Propaganda.

La Jornada Moratorio Campaign del día 18 de septiembre, efectuada en todas las grandes ciudades de Australia, dio como resultado ser más importante que la llevada a cabo el día 8 de mayo pasado. Miles y miles de jóvenes de ambos sexos, desde las escuelas secundarias a las Universidades tuvieron su representación para protestar por la guerra del Vietnam y la del Medio Oriente y en favor de los «Objetores de Conciencia». No quedó un organismo democrático que no enviara su representación, a pesar de la propaganda hecha por el primer Ministro de Victoria, Bolte S., recomendando a la población civil de Melbourne abstenerse de ir a la City en ese día, ya que había dado instrucciones a la policía de intervenir contra los manifestantes. Fue movilizada toda la policía del Estado de Victoria para concentrarla en ese día en Melbourne. Toda esta fuerza fue organizada móvil y para ello requirieron autobuses de líneas de la City. Los organizadores de la comitiva tuvieron una habilidad bastante plausible y fue que por donde la policía estaba concentrada la manifestación era desviada hacia calles distintas; de esta forma quedaba burlada la policía.

Pancartas, carteles e infinidad de banderas negra, roja, negra y roja y por primera vez ondeaba la bandera con el «aguilucho» de la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, cuyos portadores eran estudiantes de la Universidad Latrobe. Una muchacha portadora de una bandera negra, al querer quitársela la policía cogió la bandera y sentada sobre la misma invitó a la policía a que se la quitara. Seis agentes fueron necesarios para levantarla y obligarla a proseguir su marcha en la comitiva, hecho bastante significativo que fue debido a que el primer Ministro del Estado de Victoria prohibió terminantemente que los manifestantes hicieran ninguna parada en el curso de la manifestación. Un joven libertario estudiante de la Universidad de Latrobe y animador del movimiento anarquista de Melbourne, fue detenido y procesado. Motivo de su detención: haber distribuido propaganda referente al boicot aplicado a diferentes productos de casas que de una forma descarada

colaboran en la guerra del Vietnam: General Electric, Household Electrical appliances, Movil, Petrol and Oil, Esso, Dulop, Footwear, Sporting Goods, Tyres, Edgell, Tinnes Fruit and Vegetables, Wm, Angliss, Tinned Meat, Imperial, Brand, ICI, Chemists Lines, Kodak, Films and Cameras, AWA, Transistor Radias, Radiograms, TV, Sets, RCA, Records.

Victor Hugo ha gritado esta verdad desde hace largo tiempo: «Des-honremos la guerra». Esta verdad ha sido reconocida por los pacifistas y humanistas y objetores de conciencia, que se han apresurado a saludar la jornada del 18 de septiembre. Al lado de ellos existen también miles de jóvenes que se han dado cuenta del inmenso horror que es la guerra. Hemos de ser los seguidores de los grandes pacifistas como Romain Rolland, George Federico Nicolai, Mahatma Gandhi, Stefan Zweig, Alberto Einstein, León Tolstoi y Eugen Relgis, forjadores de la Internacional Pacifista.

Una legión de hombres y mujeres de toda Australia se han manifestado en este día para declarar, para imponer la paz al mundo. Legión compuesta de elementos diferentes. Tenemos los unos y los otros nuestra doctrina y nuestra táctica de partidarios o sin partido. Para nuestra campaña de hoy empleamos un fin preciso: «Guerra a la guerra».

La manifestación terminó en la Universidad de Melbourne con un gran mitin del doctor Cains.

Por el Grupo: Vicente Ruiz.

Melbourne, Septiembre 1970.



Prepara su calendario para 1971.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la **C.N.T.**)

Original de Fontaura. — 5 F. en esta Administración

LOS LIBROS

«Els Argonautes», por Baltasar Porcel, Edicions 62, Barcelona.



Este libro de Porcel se nos pone en las manos en calidad de luz atenuada que se manifestará «in crescendo», por ella sola. Conociendo el autor, la sorpresa — grata — es imposible por presumirse la misma.

De la primera página a la última «Els Argonautes» nos retiene al margen de otras ocupaciones de la vida. Por la vida nos retenemos en este mundo y la fuerza expresiva de Porcel nos apega un algo más a aquélla. En la página 261 — la postrera — deseábamos prolongación de este drama marineramente acentuado con neblinas y pasiones humanas. Sin embargo, el libro había concluido, había tocado dicho en descripción, intensidad y colorido.

Y no es que Porcel recurra a la síntesis en el cincelado de sus producciones: las concibe, anima y ambienta con una sencillez despreocupada y una dinámica irrecusable. Su pulso firme debe provenir de la seguridad en captar los paisajes natural y humano, en el dominio ocular y psicológico de la panorámica total que se le enfrenta. De hecho, la relación «Els Argonautes» carece de argumento, o, si lo tiene, es el banal de cada amanecer y ocaso del ritmo solar de 24 horas.

En este libro sin más premic que el de la estima de los lectores — y tal vez el goce preferencial del propio autor — se da una impresión ardiente del contrabandismo marineramente, acovachado en los riscos insulares en los que la única compañía admitida es la de las gaviotas, y el elemento de relación y lucha escogido resulta ser el azul mediterráneo, unas veces ofrecido en lámina y otras en rizos que se acrecientan, a veces, burlescos y con ansias devoradoras. El grupo de osados que se apega obstinado a la cáscara de nuez balanceante y fuera de bando, desafía bravamente las furias de una fuerte y húmeda naturaleza por debilidad ante eso de la

carabinería servidora del tesoro del Estado, igual que ellos, los contrabandistas, sirven al deseo de apetencia, de furiosa ganancia que los atosiga. En síntesis, una pugna sórdida y desmedida por la conquista de un dinero, de un derecho a la molicie, que aboca a un puñado de hombres — a puñados de hombres — a una existencia ruda, tal vez heroica, que depasa al infinito el objetivo de la empresa misma.

El ambiente — en toda ocasión creado y recreado, exactamente, por el autor en comentario — nos impregna del yodo y de la pasión balear, nos fija en el sentir del isleño insumiso a la quietud, al nirvana insulares, evadiéndose de la cortedad, de la molicie y del murmurio seculares por el camino único (y que la aviación prosaica nos dispense) del oleaje inmenso y sin indicaciones.

La preocupación — generalmente lograda — de Porcel, es el diseño preciso de hombres y cosas, dando garantía al lector de poseer en manos un relato formal, esto es, con pies, tronco y cabeza. Sin municiosa cansina, con precisión suma, el concepcor de «Els Argonautes» y de otras obras de mérito nos da un baño de cosmos desde la pasionalidad, o implosión mallorquina. Y conste que yo quisiera decir lo contrario, hallarle estrecheces a la prosa objetiva y bella de Baltasar, el cual me considera capaz de ocuparme del dinamismo del conejo sin alcanzar la figura del mismo.

Ante el espejo solazulado del Mare Nostrum, con la lectura de «Els Argonautes» me imagino la intensa bruma que incluso en julio hace «desaparecer» a los hombres en Honfleur, para contactar con «Les travailleurs de la mer» de Victor Hugo, los héroes anónimos del Canal de la Mancha empapados de humedad y de tragedia oceánica; lo cuae viene a cuento por la intensidad marina, el derroche de pasión y fuerza en el salobre mediterráneo, descontada la explosión de luz y colorido que rige en «Els Argonautes», en contraste con la opacidad insondable de aquel estrecho atlántico. Más preciso: Porcel nos da 261 páginas de intimidad marina cual podría ofrecérselas cualquier maestro.

Con tal de que maestro no lo sea él mismo. — J. F.

Six Fours-La Plage, agosto 1970.

Desde Alicante

España vista por dentro

por SIMPLICIO

La historia nos enseña, que tanto en el terreno político como en el social, a grandes tiranías nacen grandes rebeliones, lo que está ocurriendo en la España del fatídico Franco. En esta tierra, no hay sitio más que para los privilegiados, para los grandes, para los sempiternos vagos; para el productor no ha lugar. La dictadura franquista, con mano de hierro, arrancó de cuajo todas las mejoras y libertades que había conquistado el proletariado hasta antes de asomar el hocico Franco y su camarilla de filibusteros, transformando a España en un horno de cocer bollos.

En los tiempos de la Monarquía, los obreros disponían de una ley de asociaciones, con sus locales abiertos, en los cuales podían reunirse y tomar acuerdos, siempre que se presentaban motivos de protesta por algún atropello de los de arriba, o por alguna petición de aumento de sueldo. Ahora, el único derecho que se le concede al trabajador es la trilogía fatídica de: «cárcel, lazo escurridizo o tiro a la nuca». El TOP es una grosera comedia de feria con sus monigotes danzantes igual que los simples marionetas de cartón. La justicia brilla por su ausencia, con los títeres opusdeistas, más todavía que con los falangistas, que han caído en desgracia, y en estos momentos yacen sus jefes en la cárcel, a raíz del aniversario de José Antonio.

España atraviesa momentos de alta tensión. El descontento es general. Se incuban en todos los terrenos, políticos y sociales; inclusive entre los militares existe el descontento. El fuego es graneado, y la revolución se hace necesaria, para barrer de una vez tanta basura como existe en la España franquista.

Las gestas de estudiantes y obreros son magníficas y estimulan a la rebelión y a la lucha. Sin derecho a nada y puestos fuera de la ley, no se arredran por nada, y se echan a la calle unos, y a la huelga otros, en son de desafío, síntomas de grandes batallas que no deben desestimarse, sino prepararse con más firmeza, para que el último empuje se lo lleve todo por delante y ponga triunfalmente las cosas en su lugar. Cada una en su sitio, como la verdadera «Justicia» exige.

La justicia no nace de arriba, sino de abajo. De arriba baja el garrote, el atropello, la tiranía. La anchura para los menos, la estrechez para los más, lo que de-

ben desestimar todos los hombres que se precien de tales, tanto si son obreros manuales como si no lo son, basta con que sean hombres honrados y de corazón.

Hace tiempo que obreros y estudiantes no paran de fustigar a una institución sin base, caduca. Una institución que se mantiene a base de garrote, en el aire, sin pie firme; y representada por un sindicalismo fantasma, vacío, sin continente ni contenido; un sindicalismo obligatorio, de cuotas, equivalentes a 1.680 millones de pesetas anuales, que se roba a los

trabajadores a la fuerza, por la desvergonzada pandilla de raterillos franquistas, más hambrientos que un maestro de escuela español. De ahí que hagan todo lo posible para embrollar las cosas y no ceder libertad de sindicación y administración por los obreros mismos, con plena libertad para defender sus intereses cuando éstos lo necesiten, que generalmente es muy amenudo, debido a la especulación de cuatro aves de rapaña que se regodean esquilmando y despellejando al pueblo. Los precios de las cosas llevan una ca-

rrera loca, vertiginosa, llevándolo siempre ventaja al salario, de donde nace la miseria y aprietos del proletariado.

Exigimos libertad de sindicación y administración, no nominativa, sino real, clara y contundente; positiva, que se vea. No aceptamos discursos vagos, palabras huecas que se las lleva el viento como pompas de jabón. No aceptamos por las buenas, un sindicalismo borriquero, de la tierna zanahoria, porque nuestra dignidad personal no nos permite rebajarnos a la altura del ratón casero; y porque no sabemos roer subrepticamente, ni zanahoria, ni queso.

NECROLOGICA

MIGUEL GRANELL

En Lourdes (Altos Pirineos), donde había fijado su residencia desde hace 25 años, ha fallecido el día 8 de septiembre de 1970, después de una larga y penosa enfermedad complicada con un accidente del trabajo y a la edad de 52 años nuestro querido amigo y compañero, secretario de administración de esta F. L., Miguel Granell. Nos permitimos añadir a su nombre el calificativo de Granell el Bueno.

No se le puede denominar con otro apelativo a quien era «bueno» por educación, por sentimiento y por naturaleza.

Descendiente de una honesta, modesta y laboriosa familia de Cortes de Arenoso (Castellón de la Plana), desde su más temprana edad vivió en Pueblo Nuevo, de Barcelona. En aquel Poble Nou que recordaba con nosotros: el de las luchas sociales de su juventud que forman la densa historia social y sindical de la C.N.T. en Cataluña.

Militó desde muy joven en la Sección de Fogoneros del Ramo Textil y el duro bregar por la existencia no le dejó tiempo para acudir a los escasos centros de enseñanza oficial, de aquella España ancestral y cavernícola que nosotros quisiéramos barrer con nuestra gesta de julio de 1936. Pero en sus horas libres y con la constancia natural de su bondadoso carácter aprendió a leer, escribir y a practicar las llamadas cuatro reglas aritméticas en clases elementales para adultos. Granell escribía y leía bien y con la serenidad del que sabe lo que dice y dice lo que piensa. Conocía perfectamente lo que podíamos

llamar normas ideológicas y sindicales de la C.N.T. y como administrador poseía las dotes necesarias para el fiel cumplimiento de su cometido.

Granell el Bueno ha muerto y ha sido llevado a su última morada civilmente, en este día 10 de septiembre de 1970; día triste y lluvioso, porque hasta el sol ha querido guardar «silencio» y luto en las estribaciones pirenaicas, donde reposarán siempre los restos de nuestro inolvidable Miguel.

Estaban presentes una hermana y dos sobrinas del finado llegadas en avión desde Barcelona hasta el Aeropuerto Internacional de Tarbes-Lourdes. Se encontraban también presentes además de la Federación Local de Lourdes, el Secretariado del Núcleo de Altos y Bajos Pirineos; FF. LL. de Pau, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Pierrefitte y numerosos amigos y compañeros franceses y españoles emigrados y exiliados de todas las tendencias políticas y sociales, así como una representación de la Alianza Sindical.

**

Unas palabras laudatorias, emocionadas y sinceras, pronunciadas por el compañero Colón, de la F. L. de Tarbes, dieron final al emocionado acto del sepelio de nuestro desaparecido militante confederal.

Reciban estos familiares presentes, su hermana Amparo y sobrina Lola y Amparo Iserte, así como los residentes en diversas provincias de España y los numerosos amigos y compañeros que sostenían asidua correspondencia con el finado desde varios departamentos del exilio, nuestro más profundo y sincero pésame.

La F. L. de Lourdes de la C.N.T. de España en el exilio guardará un imborrable recuerdo del que fue siempre invariable amigo y compañero Miguel Granell.

F. N. I. FERROVIARIA

Informa a todos sus adherentes, incluidas las viudas de compañeros que fueron, que sigue funcionando la Oficina Jurídica de Información para intervenir en su favor en todos los asuntos litigiosos, y de manera especial en relación a sus derechos sobre jubilación en Francia y España. El servicio es gratuito; únicamente los que estén en condiciones enviarán sello para la respuesta.

Tenemos cartas a contestar a: Diego Sánchez, 27-Beaumesnil; Dimas Bussot, que no sabemos si está de regreso a Perpignan; Buenaluque, 33-Lesparre; José Masegosa, Rennes; Francisco Miguel, Bondy; Emilio Geli, Pennautier; José Gómez, Burdeos; José Costa, Montreal; Primitivo Oliveras, Combs-la-Ville; José Serena, Aureille.

Todos son recordados gratamente; tomamos nota de todo lo más saliente, y les decimos que en todo y para todo estamos incondicionalmente a su disposición. Para ello dirigirse a la dirección de la Org. en París, o al 12-14, rue Ordener, París (16), siempre a nombre de B. López Salvador.

La Comisión Nacional de Relaciones.



«LE COMBAT SYNDICALISTE»
Redacción española: 33, rue des
Vignoles, París (20).

Advertimos a corresponsales y
suscriptores, que la corresponden-
cia de Prensa y Librería, debe de
ser enviada a:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33,
rue des Vignoles, 75-París (XX°).

CICLO DE CONFERENCIAS EN EL NUCLEO DE PROVENZA

La primera del mismo tendrá
lugar en Marsella, Sala Francisco
Ferrer-Guardia, de la Bolsa del
Trabajo, 13, rue de l'Academie, el
domingo día 25 de octubre 1970, a
las nueve y media de la mañana,
a cargo del compañero Alejandro
Lamela, que disertará sobre un
tema de tanta actualidad como es
«La juventud ante el contexto so-
cial».

Cumplimentando los acuerdos
adoptados por el último Pleno Nu-
clear esperamos la asistencia ma-
siva de todas las Federaciones Lo-
cales, afiliados, simpatizantes y
amantes de la cultura.

La Comisión de Relaciones.

Nota importante: Recomendamos a las FF. LL. del Núcleo que
reserven las fechas de los domin-
gos 29 de noviembre 1970, 24 de
enero 1971 y 14 de marzo. Los dos
primeros para Conferencia y el
tercero para la celebración, todo
el día, del Coloquio Regional re-
servado a cuantos pertenecen a la
familia confederal y libertaria.

Naturalmente, en caso de cual-
quier alteración obligada por cau-
sas de fuerza mayor, por el ca-
nal regular orgánico y por la pren-
sa de la C.N.T., se comunicará a
su debido tiempo.

F. L. DE TOURS

La Federación Local de Tours
invita a todos sus afiliados a la
asamblea general que se celebra-
rá el domingo 18 de octubre a las
9 y media de la mañana en la Bol-
sa del Trabajo.

MATRIMONIO MAL ALOJADO

Desearía hallar en París un «es-
tudio» o un «dos piezas» de pre-
cio módico por tratarse de perso-
nas de edad. Si algún compañero
puede dar indicaciones formales
al respecto, puede escribir a Juan
Ferrer, 33, rue des Vignoles, Pa-
ris (20), quien transmitirá.

S. I. A., PARIS

Convoca a asamblea para el do-
mingo día 18 de octubre en su do-
micilio social, 33, rue des Vigno-
les, Métros Buzenval o Avron. A
las 9 de la mañana.

F. L. DE AUCH

Convoca a sus afiliados a la reu-
nión general que tendrá lugar el
día 18 de octubre a las 14 h. en
el local de costumbre.

COMUNICADOS

Revista "UMBRAL" nº 101

Como hemos anticipado, el nú-
mero 101 de «Umbral» aparecerá
a fines del año en curso adqui-
riendo nuevamente carácter de
extraordinario, tanto por el nú-
mero de páginas como por la co-
laboración literaria y artística
escogida.

Por su presentación y total im-
portancia este número será archi-
vado en cada hogar libre y pro-
pio para regalo de año nuevo,
tanto para el exterior como el in-
terior.

Formúlense desde ahora pedidos
individuales o colectivos. El ejem-
plar costará 10 francos y de cinco
ejemplares en adelante cuéntese

con un descuento del 10 %. Rue-
go encarecido: que los pedidos se
efectúen cuanto antes para regu-
larizar de antemano la tirada. Los
suscriptores que hayan liquidado
hasta fin del año 1970 recibirán
el 101 sin necesidad de reclamarlo.

Ni que decir que nuestros cola-
boradores tienen puerta abierta
para enviarnos cuartillas para el
101, siempre que los originales lle-
guen a la Redacción no más allá
del 16 de noviembre.

Impónganse nuestros compañe-
ros y amigos de que el Nº 101 de
«Umbral» será un acicate para el
desarrollo de las ideas libres.

PARIS - LA NUEVA SEDE SOCIAL DE LA C. N. T.



Un grupo de compañeros, trabajadores unos, visitantes otros,
fotografiados frente a la sala pequeña, ya terminada, y capaz pa-
ra cien reunidos. A la izquierda del lector aparece entreabierta la
puerta-vidriera que facilita el paso a la librería, y ésta, a su vez,
lo da hacia la biblioteca, ambas dependencias también ultimadas.

Construidas hay actualmente dos secretarías, dos casi termi-
nadas y dos más para empezar. La sala mayor (300 plazas) exterior-
mente ya está realizada, faltando solamente enyesar y decorar el
interior. El basamento para la calefacción central ya está dispues-
to y el material preciso acumulado. Se prevé igualmente la insta-
lación de W. C. moderno para compañeras, los hombres pudiendo
servirse de los dos existentes.

Como se pueden percatar los compañeros, el esfuerzo del ele-
mento afín de Zona Norte es considerable, tanto en lo de manos a
la obra como en lo de manos al bolsillo. Una participación del ex-
terior caerá aquí como lluvia sobre sembrado sediento.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	18 900 15
Menéndez, Dreux	9 00
Hernández, id.	10 00
Lacruz, id.	2 00
F. L. de Drancy	80 00
Mestres, París	100 00
P. Serrarols, Burdeos	50 00
Llovet Carcelos	50 00
Basconte, Argenteuil	39 00
S. Sanz, Melun	20 00
Berthe et Jacques, París	20 00
Victor Serrano	20 00
Otro, St-Denis	3 50
G. M.	20 00
X X X	7 00
Galindo	10 00
Romero, París	20 00
Manuel Suárez, París	12 00
María Homs, París	50 00
F. Roda, Thiais	10 00
T. Marcellán, id.	10 00
Un Maño, id.	20 00
Granados, id.	5 00
Ramos, id.	10 00
B. Peralta, id.	20 00
D. Fuentes	15 00
Alastrua, id.	20 00

Suma y sigue 19 532 65

PRO COMPANEROS ANCIANO O INVALIDOS

Roanne : Antonio López, 10 00;
ingulême : Vandellós 18 00; Pa-
ris : Juan Casals, de Combs-la-
Ville 20, Gregorio Ibáñez 10 00,
Berthe et Jacques 10 00. Total :
68 00 frs.

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

Se comunica a todos los mili-
tantes, simpatizantes y adheren-
tes de la CNTE y de la CNTF, que
el 13 de octubre (domingo), a las
9 de la mañana, en el local social
de la CNTF, se desarrollará una
«Charla debate con la partici-
pación de nuestro compañero
búlgaro, Balkanski, quien trata-
rá el tema: «El verdadero rea-
lismo».

La Comisión de C. y P. de la CNT

PARADERO

Se desea saber el paradero de
Manuel García Fernández. Desa-
pareció en Talavera en julio de
1936. Escribir a Valerio, 27, av.
Bel-Air, París (12).

C.N.T. FRANCESA

Es necesario desarrollar la pro-
paganda anarcosindicalista en el
interior de las fábricas.

Por ello la J.A.S. de la 2ª U. R.
pide a todos los compañeros de no
importa que nacionalidad traba-
jando en la región del Norte de
París, de ponerse en contacto con
la J.A.S., 39, rue de la Tour d'Au-
vergne, París (IX). Sábado por la
tarde o miércoles a las 20 h. 30.

L'aménagement du Languedoc-Roussillon

Le littoral est sens dessus-dessous : le sol est buriné, creusé, comblé, tassé; des ports de plaisance sont créés, afin de fixer le touriste.

Les « grosses » compagnies se sont précipitées à la curée; on bâtit sans tenir compte ni du style régional, ni de l'environnement; seul but : bâtir vite, vendre, et tirer le maximum de la chose.

Port Plaisance, situé à mi-chemin du Barcarès et de Lefranqui, en est un édifiant exemple.

Des bâtisses cubiques, à un seul nouveau style « cashba », identiques les unes aux autres : mêmes crépis, mêmes contrevents offrent un spectacle absolument déprimant; démontrent un manque total d'imagination et surtout un féroce appétit pour le profit.

Exception à la règle, du point de vue conception architecturale, Nautica.

Le style est assez heureux, un plan d'eau sépare deux groupes compacts de villas individuelles, accolés les unes aux autres. Un port les relie, donc, possibilité d'accès par terre ferme et par voie d'eau... quai personnel ce qui sélectionne déjà au départ la clientèle intéressée à l'achat.

« Nautica » grand tam-tam publicitaire, affiches, placards, hôtesse, journaux, revues, etc.

Receptions et inaugurations en juillet, par M. le Ministre de l'E. quipement plus grosses légumes locales et régionales; courbettes plus mondanités, amusegueules et boissons à outrance... sans omettre presse-radio, etc.

Tous ces bons messieurs, se congratulent, se félicitent... musique douce, par haut-parleurs et haubert de qualité.

Il fait chaud, l'eau clapote doucement contre le flanc des bateaux...

« Nautica » quelques mois auparavant : la tramontane souffle violemment, projette le sable et le ciment sur la gueule des ouvriers.

Une vraie fourmilière, une meute d'ouvriers Portugais, houspillés par les cadres (régime 12 heures de travail par jour, règles de sécurité pratiquement nulles) s'affairent... les délais impartis pour la livraison des villas, sont comme d'habitude extrêmement courts donc nervosité et engueulades...

Ces messieurs, se congratulent, se félicitent de leurs efforts respectifs... Messieurs la France ! Messieurs la productivité ! Messieurs l'essor de la Région...

Les ouvriers ne sont plus là... ils reviendront après les vacances, afin de continuer la deuxième tranche.

D'ailleurs, que feraient-ils là, en ce grand jour ? C'est bien connu, « ils ne savent pas se tenir », ailleurs que sur un échafaudage branlant, et puis ils font du bruit quand ils « bouffent »... et enfin, pas dit mais pensé tout doucement afin qu'ils ne l'entendent pas : « ils sont cons »; faudrait surtout pas blesser leur amour-propre... n'est ce pas ?

« Cons », est de bonne guerre; car c'est une réalité pourquoi vouloir s'en défendre, n'est-ce pas être con que de :

— travailler 12 heures par jour, afin d'améliorer l'ordinaire, d'acheter la voiture d'occasion, qui nous fera gravir un degré de plus à l'échelle sociale;

— bâtir pour ces messieurs-dames, des résidences secondaires à quelques 15 millions d'anciens francs, afin qu'ils puissent s'offrir de belles vacances, à se dorer la pilule, quand nous logeons dans des taudis la plupart d'entre-nous.

— Cons que ce en est, une pitié que de partir de chez-soi à 6 heures du matin pour rentrer à vingt heures, bouffer à la gamelle, pour s'acheter la nouvelle télé dont rêve madame, et que d'ailleurs nous n'avons pas matériellement le temps de voir.

— Imbéciles que d'accepter d'être « l'objet » que l'on déplace, houspille, vole et commande, et que l'on rejette, comme le citron pressé, après usage.

— Obtus, de considérer normal, de vivre pour travailler et non travailler pour vivre, de se ren-

fermer dans sa petite coquille, quand il nous est proposé une possibilité de se sortir collectivement de cette situation, par l'action, la solidarité, et la décision.

Le travail noir le dimanche et le travail à la tâche, semble être la solution idéale, pour les plus « costauds », pour les autres les heures supplémentaires... et pour les moins aptes, et moins jeunes, le chômage et les bas salaires.

Très peu de syndiqués, exception faite des grosses boîtes telles Balency-Schul, Allard, etc, le pourcentage doit graviter aux alentours de 15 à 20 %.

Prédominance CGT; FO et CFDT pratiquement inexistant; très forte proportion de main-d'œuvre immigrée, Espagnols, Portugais, Nord-africains.

Le travail syndical est routinier : défendre un quelconque bonhomme devant le Prud'homme; passer des communiqués à la presse, protestations ou cocoricos triomphants, sur les résultats des Conventions Collectives; en concret, pas grand chose de fait... et tout est à faire; à nous de jouer !

Syndicat Unifié du Bâtiment, CNT

COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Communiqué que tous les derniers dimanches de chaque mois à lieu une réunion générale. Nous invitons tous les camarades à y assister.

Nous faisons savoir qu'un Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux Publics vient d'être consti-

tué; nous demandons à tous les camarades ouvriers de cette corporation d'effectuer leurs adhésions pour renforcer notre syndicat.

Pour les adhésions adressez-vous tous les dimanche matin entre 10 et 11 heures au siège social de l'Union Locale CNT, 46, rue des 15 Degrés, Perpignan.

Le problème Juif

(Suite de la page IV.)

la preuve que le communisme libertaire n'est pas une utopie...

Le 21 février 1969, je lisais dans le journal « Le Monde », un entretien d'un de ses reporters avec le chef de l'Organisation de Libération de la Palestine. Ce dernier, après avoir exposé les revendications de son Organisation, déclarait :

« C'est dans l'intérêt des Juifs tout autant que dans le nôtre que nous voulons créer une Palestine démocratique, libérée de la mainmise impérialiste, et dans laquelle, musulmans, chrétiens et juifs vivront sur un pied d'égalité... »

Donc, si le sionisme veut se débarrasser de son complexe « colonisateur », il lui appartient d'accepter cette formule difficile, mais humaine.

Que dirions-nous, si les Arabes se prévalent de l'occupation qu'ils prolongèrent en Espagne, la voulaient réoccuper... ?

Si les Gaulois et les Celtes qui occupèrent une partie de l'Italie et une rive du Danube, prétendaient par l'ambition de leurs descendants, vouloir envahir de nouveau ce pays?

Je sais, des Juifs répondront : « Mais nous sommes un peuple unique, choisi par Dieu pour cette grande mission..., le peuple élu. »

Alors, ce Dieu, qui heureusement ne fut qu'un fantôme et une supercherie, mériterait d'être traité d'« imbécile » pour avoir jeté ses croyants dans une aventure aussi misérable.

Allah et Jéhovah sont des impostures dressant les hommes les uns contre les autres. Si de part et d'autre on le comprenait, ce serait la paix...

Gaston Brittel.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune » ... 6 15

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Le problème Juif

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

par GASTON BRITTEL

Les données ne manquent pas pour situer le sionisme dans sa lutte pour la colonisation de la Palestine et y ériger un Etat essentiellement juif. Nous nous bornerons à quelques citations de la Bible pour satisfaire davantage les curiosités sur l'art de fabriquer une religion.

Ce que nous désirons surtout c'est détruire cette fausse information : que « la Palestine est le lieu d'origine des tribus hébraïques, et que, en conséquence les Juifs qui en furent chassés, avaient ou ont un droit de récupération sur une région dont ils avaient été chassés... »

Cette assertion est un mensonge historique, comme l'était celui des colons français en Algérie, se réclamant de la colonisation pour faire de ce pays un morceau de la France...

Ne remontons pas plus loin dans le temps : dans un livre paru en 1930, « L'Etat d'Israël », le sioniste Kadmi Cohen écrivait :

« Les régions les plus lointaines d'entre les deux fleuves, la Mésopotamie, font vibrer dans les mémoires juives les cordes des souvenirs antiques. L'Euphrate s'appelait Prath en hébreu ; le Tigre portait le nom Kiddikel, et c'est entre eux et deux autres fleuves non identifiés que se trouvait l'Eden biblique. C'est de cette région qu'est venu en Palestine Abraham, père de la race hébraïque comme de la race arabe. »

C'est en effet par la guerre que les hébreux occupèrent la Palestine, chassant ou soumettant les tribus qui l'occupaient. C'est aussi par la guerre que trois fois ils en furent chassés.

L'auteur envisageait, comme tous les sionistes, l'occupation de la grande Palestine, y comprises la Syrie et la Mésopotamie.

Au projet de Cohen et de ses pareils, voici ce que fut la réponse de Marcel Mirth, présidente de la Fédération sioniste de France :

« Le pays est bien exigu (la Palestine anglaise qui leur était proposée) et le mouvement sioniste est d'une ampleur telle qu'il mérite de plus vastes orientations territoriales. La Palestine utilisable prolongée jusqu'à l'Euphrate, devenue un vaste pays de colonisation, et non une petite Suisse d'Orient réduite à de minimes dimensions. »

Depuis lors, les discours des chefs politiques d'Israël ont toujours exprimé les mêmes ambi-

tion. Citons, entre autres, un discours de Ben Gourion, en 1957 :

« Si nous n'avions pas hérité des prophètes la mission messianique de la rédemption, la souffrance du peuple juif dans la diaspora aurait abouti à son extinction. Le rassemblement des exilés, qui est le retour du peuple juif à son pays est le commencement de la réalisation de la mission messianique. » Et cette vision messianique est la reconquête d'un pays qu'ils avaient occupé par la guerre il y a 2 500 ans, et dont ils furent chassés par les romains il y a 2 000 ans. Les Arabes ont occupé ce pays depuis lors ; leurs frères sémitiques et leur manque d'habileté à le mettre en valeur ne suffisent pas pour les en chasser.

Peuple élu de Jéhovah, se considérant comme chargé d'une mission divine, il est évident que le soi-disant royaume de Dieu s'étendant à la terre entière sa colonisation totale paraîtra à ces « racistes religieux » comme un droit incontestable.

Ils allèguent, bien sûr, attachés au Veau d'Or malgré tout, qu'ayant acheté la plus grande partie des terres à des féodaux arabes, cette appropriation leur donne le droit exclusif d'exercer l'autorité, le pouvoir et l'argent. Alors que malgré les obstacles la solution du problème de l'occupation ne peut se résoudre que par une fédération des deux peuples.

Les véritables responsables de cette situation sont les grandes nations : l'Angleterre, l'Amérique, la France et la Russie. Elles portent la responsabilité d'un drame, qui malheureusement, peut s'aggraver encore.

La civilisation des kibboutz

Le côté le plus tragique de l'aventure palestinienne est certainement la mise en péril de la civilisation des kibboutz, c'est-à-dire des villages communistes ou socialistes qui représentent l'une des plus belles expériences sociales que l'humanité ait jamais réalisées.

On compte, en 1969, 225 kibboutz qui se répartissent en secteurs divers :

1. Le kibboutz strictement communiste, où tout est en commun, le travail comme la jouissance des biens, où le salariat est aboli pour donner lieu à une jouissance com-

mune des productions et services du village. Ces kibboutz ont déjà une lointaine origine et ne sauraient être confondus avec les kibboutz stratégiques organisés par l'Etat d'Israël pour défendre ses frontières.

2. Les kibboutz socialistes sont constitués en coopératives d'exploitations familiales, où tous les grands travaux sont accomplis en commun : production, vente, achats, mais où chaque famille dispose de sa part comme elle l'entend.

3. Enfin, les kibboutz religieux, où la foi juive est une obligation.

Il nous faut dire que l'on évalue à 50 pour 100 de la population générale le nombre des Juifs incroyants, mais le lien racial les lie à la communauté israélienne comme il les garantit, dans la Diaspora, contre toute assimilation dans le monde des gentils.

L'instauration de l'Etat d'Israël, sous contrôle des grandes nations capitalistes (Angleterre, Amérique, France, Russie) en 1948, succédait à une civilisation des kibboutz communistes installés pour la plupart depuis 50 ou 60 ans. Ils s'étaient installés sous l'occupation arabe et plus tard, sous l'occupation britannique.

En 1948, ils constituaient déjà une civilisation majeure qui se complétait dans tout le pays par une organisation syndicale puissante assurant déjà la marche de tous les services publics.

Pour la première fois dans l'histoire moderne, une civilisation très avancée fonctionnait sans Etat, et ce fait représentait une telle expérience volontaire réussie que l'on aurait pu croire les kibboutzniks pénétrés de cette vérité élémentaire que toute forme de gouvernement était une excroissance inutile... On remarquera que la plupart des pionniers étaient des intellectuels qui brûlèrent leurs diplômes afin de n'être pas tentés par un retour à la société capitaliste.

Les travailleurs israéliens avaient donc réalisé ce que tant de mouvements socialistes s'efforcent en vain de construire dans le monde. Et cette civilisation était due à l'absence d'Etat.

Le monde capitaliste imposa l'Etat à Israël, qui l'accepta comme une réalisation messianique qui lui ouvrait le droit territorial au rassemblement du peuple élu.

70 pour 100 des membres des kibboutz communistes avaient ces-

sé de croire, mais pétris par la Diaspora et son racisme religieux, ils se considéraient comme liés à tous les Juifs dans leurs aspirations territoriales et dans le sentiment d'une solidarité ethnique qui les intégrait dans un racisme religieux.

Un jour viendra où des esprits éclairés s'étonneront d'un tel racisme chez des hommes qui furent victimes du plus sanglant des racismes : le nazisme. Certes, il eut été impossible à ces communistes libertaires de se soustraire à la constitution que leur imposait le capitalisme juif mondial, mais ce qui choque notre logique socialiste, c'est qu'après avoir réalisé une civilisation aussi dépourvue d'autorité, ils aient participé au gouvernement, au parlement, au pouvoir politique par la collaboration de leurs membres les plus actifs.

L'Etat d'Israël doit son équilibre, depuis sa fondation, aux ressources mises à sa disposition par la Diaspora, mais surtout à la prospérité des kibboutz et des entreprises ouvrières syndicales.

Il me semble hors de doute que cette forme de civilisation est appelée à se désagréger dans une société où le capital et le profit forment les structures générales des rapports humains.

Le fait pour les kibboutz de créer des industries de transformation de leurs produits agricoles, les oblige à faire appel à une main d'œuvre extérieure salariée ; or, il est notoire que cette main d'œuvre, issue d'un milieu dont le culte essentiel est le Veau d'Or, refuse d'être assimilée par une civilisation où la fraternité et le désintéressement individuel sont les principes dominants.

En Israël, comme dans nos nations capitalistes, toute œuvre communautaire de production qui accepte de salarier une main d'œuvre extérieure qui se refuse au communisme, tend toujours à un retour progressif vers les normes capitalistes...

L'usurpation d'un territoire, et le désir d'en avancer les frontières par sécurité nationale, entraîneront toujours l'érosion de l'esprit kibboutzin, de ce communisme volontaire et cultivé qui rassemble dans une épreuve difficile les types les plus éclairés de la pensée libertaire.

Triomphante ou vaincue, cette expérience n'en restera pas moins

(Suite page 111.)

GFP 342A

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

22 OCTOBRE

1970

NUMERO 626

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

GREVES PARTOUT !

LA GREVE DANS LES GRANDS MAGASINS

Depuis le début du mois d'octobre, des grèves ont lieu dans les grands magasins et les magasins populaires. Les employés du BHV de Garges sont en grève depuis 15 jours; (à l'heure où j'écris ces lignes ils sont toujours en grève); il y a quatorze jours que le mouvement a été déclenché aux Nouvelles Galeries de St-Etienne. Un peu partout des arrêts de travail se sont déclarés (Au Printemps, BHV, Trois Quartiers, Louvre, Galeries Lafayette, Prisunic, etc.) Les grèves ont été organisées au cours de la semaine d'action qu'avaient lancé les syndicats réformistes (FO, CGT, CFTC). Les employés demandent un salaire minimum de 1.000 francs, une augmentation de traitements de 10 %, la retraite à 60 ans, un vrai 13^e mois. Beaucoup d'employés (surtout féminines) gagnent encore moins de 800 F. Les mouvements de grève étaient suivis en général par plus de 70 % des employés. Les syndicats, s'ils avaient de l'énergie, auraient pu lancer le mot d'ordre de grève générale illimitée, car une grande partie des employés l'auraient suivi.

Mais comme d'habitude, ayant peur de se faire déborder par la base (cela fut fait dans certains grands magasins où il a été créé des comités de grève en dehors des syndicats). Pour ne pas paraître ridicules à l'égard de la masse des employés, ils ont donc organisé une manifestation le 13 octobre. Ils étaient plusieurs milliers à « descendre dans la rue », du Palais Royal à la Concorde. La manifestation fut bien « encadrée » par les syndicats et il n'y eut aucun incident. Les manifestants se rendirent rue St-Florentin, où se trouve la Chambre syndicale patronale des grands magasins. Une délégation fut reçue par le repré-

sentant des exploiters, Bondoux. Pendant ce temps, dans la rue, les employés s'échauffaient. Le vieux slogan des luttes de mai 68, « Ce n'est qu'un début, continuons le combat » étaient souvent repris par les manifestants. « Les patrons peuvent payer », « Le BHV écrasent les travailleurs » furent souvent repris. Puis, une représentante de la délégation, vint prendre la parole, pour annoncer les « maigres résultats ». Elle raconta, que le président de la chambre patronale ne pouvait réunir une commission paritaire « étant donné qu'il y avait conflit » et qu'il les envoyait se faire foutre devant l'inspection du travail, et qu'il n'y avait aucun espoir. Elle précisa aussi que le ministre du travail, Fontanet, avait « accepté » de recevoir, vendredi après-midi ou lundi matin, les

légations devant le patron, ne servaient à rien. Des groupes de discussions se formèrent. Mais, comme à leur habitude, les syndicats réformistes demandèrent aux employés de « rentrer » chez eux, ce qui augmenta le mécontentement des manifestants. Les syndicats racontèrent, qu'ils allaient rapporter le « fruit de leurs discussions » aux grévistes par chaque magasin. En mai 1968, ont avait vu que cette tactique avait tué le mouvement. Pour peu que cela ne se reproduise pour les grands magasins, il n'y a pas loin. Les employés doivent comprendre que la rencontre avec le ministre du travail ne changera rien. Il faut qu'ils s'organisent à la base, pour arriver à satisfaire leurs légitimes revendications. La grève générale dans tous les grands magasins, peut donner les résultats atten-

us, car les patrons ne pourraient résister aux coups qui leur seraient portés de toute part. Mais, les syndicats réformistes, ont encore joué leur rôle de chiens de garde. Les employés des grands magasins l'ont compris.



DEBRAYAGE CHEZ JAPY...

On apprend aussi que le personnel de la Société Japy-France est en grève. 80 % des travailleurs suivent le mouvement, lancé par la CGT, CFDT, CFTC. Ils demandent l'obtention du treizième mois, la réduction du temps de travail, et l'augmentation des salaires.

On remarque que depuis la rentrée, les mouvements de grève augmentent de plus en plus, ce qui prouve le mécontentement de la classe ouvrière. Les travailleurs déclenchent en général des mouvements sans passer par les syndicats réformistes. La trahison et la collaboration des syndicats en est une des causes. Et c'est pour cela, que les syndicalistes révolutionnaires doivent être à la tête du combat avec la C.N.T.

LES DOCKERS EN GREVE

Le 13 octobre, a été marqué par une grève des dockers. Celle-ci organisée par la CGT, a été suivie à plus de 80 %. Ils demandent l'augmentation à 100 % du montant de l'indemnité journalière de garantie (actuellement de 15 F). Ils veulent aussi l'abaissement de l'âge de la retraite (de 65 à 60 ans). Ils s'opposent aussi, à la multiplication des postes privées de charge-

ment et de déchargement des navires dans les ports (Usinor à Dunkerque, UGINE-VUHLMANN à Fos). Ces industriels ne sont pas tenus d'employer les dockers. Pour obtenir, toutes leurs revendications les dockers doivent comprendre qu'une grève de 24 heures n'apportera aucun changement. Une action organisée à la base et de longue durée peut réussir.

syndicats. A l'annonce de cet échec les employés huèrent les représentants des syndicats. Des militants de base de la CFDT voulaient lancer, une grève générale. Cette proposition fut très bien accueillie, car les employés commençaient à comprendre que les dé-

VIVE LA GREVE
EXPROPRIATRICE
ET GESTIONNAIRE !

A hauteur d'hommes

Je sais bien que le rôle de critique littéraire est négatif. Qu'on a bien raison de dire que les critiques sont, presque toujours, critiques parce qu'incapables de faire mieux que les auteurs dont ils parlent. C'est tellement facile de juger un bouquin. C'est facile, oui. Car, tous les critiques se veulent au-dessus de ceux qui écrivent. Ils se veulent des dieux capables de juger. Ils me font penser à ces gens qui ont décerné le prix Nobel à Einstein, pour ses travaux, comme s'ils les avaient compris. Alors qu'à cette époque, peut-être quatre personnes les avaient effectivement compris. C'est pour cela que cette chronique ne sera pas une « chronique littéraire ».

Je sais que nous avons peu de temps pour lire. Le boulot, d'abord, et puis travailler à changer la société, ça demande beaucoup de temps aussi. Alors je crois qu'il est indispensable que nous tous qui arrivons quand même à lire quelques bouquins, nous en parlions, nous en faisons profiter tout le monde. Pour que tous nous puissions savoir, dans la multitude des livres qui paraissent, ceux où nous trouverons quelque chose de bon, en évitant ainsi de lire nombre de conneries. Aussi, je suis tout prêt à céder la place, ici, à d'autres camarades qui auraient quelque chose à dire sur des bouquins qu'ils auraient lus.

Et puis c'est aussi une manière d'ouvrir le débat. Ce débat permanent qui est à la base de la démocratie véritable.

Pour toutes ces raisons j'ai décidé de confier au COMBAT SYNDICALISTE une chronique où je dirai ce que j'ai lu, ce que j'en tire. Ce qui me semble bon et ce qui ne me semble pas bon. Sans forcer qui que ce soit. Mettons que ces colonnes soient une invitation à lire.

Cette première chronique je la consacre à Henri Guillemin, parce que je suis sûr que la lecture de cet historien ne peut que satisfaire ceux qui, comme nous, sont à la recherche de la vérité en toutes choses.

L'écrivain, son rôle, est, avant tout, de mettre à la disposition de tous ses recherches, car nous ne pouvons tout faire nous-mêmes. Disons que l'écrivain est notre délégué pour tel ou tel sujet. Guillemin lui, s'occupe d'histoire et d'histoire littéraire.

Une petite chose, avant d'aller plus loin, Guillemin est chrétien.

Il croit en Dieu. Mais cette foi, ne doit pas nous gêner. Le sectarisme a fait son temps. Et si Guillemin est chrétien ce n'est pas là-dessus que nous devons le juger. Après tout si Jésus a existé, c'était quand même un bon bougre, c'est du moins ce qu'on dit autour de nous.

Guillemin et Zola

Henri Guillemin est sans doute de ceux qui, aujourd'hui, ont su le mieux défendre Zola. Quand il parle de Zola il dit, avant tout, « ce que je voudrais tenter de vous apporter, c'est simplement le témoignage d'un homme de bonne volonté que son éducation avait tenu longtemps éloigné de Zola, puis qui s'est approché de lui, et qui a découvert à quel point cet homme méritait, non pas seulement qu'on l'admire beaucoup, mais qu'on l'aimât profondément... »

Son éducation, à Guillemin, a joué beaucoup pour lui. Son père athée plutôt agnostique, sa mère bonne catholique. Une éducation qui s'est faite au travers de la foi maternelle. Son approche de Zola, voilà comment elle commence : « Je me rappellerai toujours le regard effrayé, indigné, douloureux que me jeta — j'avais quinze ans — ce prêtre qui dirigeait à Mâcon la bibliothèque catholique. Je lui avais demandé ce que je pouvais lire de Zola. Il me mit la main sur l'épaule; il avait été presque bouleversé, tant il me voyait en péril : « De Zola ? mon petit, vous n'y pensez pas ! mais rien, rien. Zola c'était Satan. » Cet humour qui pointe à chaque mot, cet humour qui est synonyme d'humain, mais qui sait aussi se faire impitoyable Guillemin ne le quitte pas quand il parle de son passé, enfant, et adolescent, quand il parle de son éducation. Malgré ce prêtre et « Zola-Satan », il lit Satan, il lit Zola. Et plus tard il le retrouve grâce à l'affaire Dreyfus. C'est dans cette redécouverte de Zola, que Guillemin en prend, comprend, toute la dimension du bonhomme Zola.

Il écrit « on ne sait plus aujourd'hui à quel point Zola aura été haï. Et je ne crois pas que l'on sache assez, à quel point cet homme méritait l'estime. »

Laver Zola de toutes ses souillures, sera la tâche de Guillemin. Mais, une autre caractéristique de l'historien, c'est son attachement à rester compréhensible de tous.

Il serait facile de défendre Zola avec de grandes phrases destinées aux « érudits ». Lui, il est plus modeste. Il veut rester à « hauteur d'homme ». Et il le dit dans la « Présentation des Rougon-Macquart » : « L'étude que voici n'est pas « savante ». Pas réservée aux lettrés, aux professeurs, aux spécialistes. »

Voilà donc le Guillemin qui s'intéresse à Zola. Qui, lui aussi, n'écrivait pas pour cette élite intellectuelle qui se veut notre maître à penser. Je n'insiste pas pour Guillemin-Zola. Je termine en donnant la conclusion d'un discours de l'historien consacré à l'auteur des « Rougon-Macquart », Guillemin cite Zola : « Vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'œuvre lointaine et mystérieuse, la seule paix possible ici-bas étant dans la joie de cet effort accompli », puis il conclut : « En avant ! Zola est une créature debout... En avant ! Courage ! Confiance ! Le soleil n'est pas encore levé, mais on sait bien, c'est sûr, qu'il se lèvera. »

Bon, alors, Guillemin c'est ça : un homme qui s'indigne de l'inhumain. A la Zola, un grand bonhomme, aussi. Un historien scrupuleux qui avance pas à pas. Qui retourne patiemment aux sources des documents. Il ne se contente pas d'études antérieures, faites avant lui. Non, il veut les documents de base. D'époque. Sa méthode de travail ? il répond : « Une fois la documentation groupée, il s'agit de soupeser chaque texte : d'où sort-il ? sa date ? son degré de crédibilité ? C'est le b-a-ba de « l'histoire historique », comme disait Péguy, par opposition à l'histoire factice, convenable et de bonne compagnie (nous venons d'en avoir de cette histoire là, un épannage exemplaire, en l'honneur de Napoléon). »

L'histoire historique. Ce n'est pas chez Castelot ou Decaux qu'on la trouve. Encore moins chez Michelet. Michelet, Guillemin s'en occupe, d'ailleurs, dans son « Jeanne dite Jeanne d'Arc » : « je ne saurais trop recommander aux amateurs de burlesque le récit, par Michelet, de la nuit du 4 août et celui de la Fédération. Des pages d'anthologie. Moins drôles, et cette fois, du genre odieux, les propos du même Michelet sur Robespierre. Non plus du lyrisme, mais la rage, une haine qui lui met aux lèvres une écume de bave. Je pense en particulier à son explosion de joie lorsqu'il conte la

manœuvre du Comité de sûreté générale pour perdre Maximilien en l'impliquant frauduleusement dans l'affaire Catherine Theot. Michelet ne se connaît plus : « ... rire immense, rire sacré. Enfin Voltairre ressuscite. Béni sois-tu, bon revenant ! » Et dire que, comme Vallès, jeune homme — lui aussi, avant moi, détrompé — j'avais « marché », autrefois, pour Michelet ! »

Mais Guillemin ne reste pas longtemps avec ce ton assombri. Plus loin, toujours dans son bouquin sur Jeanne d'Arc, il précise que, au moyen-âge, Pucelle n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui. Au moyen-âge, Pucelle cela voulait dire « servante », et rien que servante. Et si Jeanne s'est appelée « la pucelle » c'était seulement parce qu'elle se voulait « servante de dieu », la « petite servante du seigneur » comme dit Guillemin. Mais Michelet lui, n'est pas allé « aux sources », comme Guillemin. Il s'est contenté de prendre « pucelle » au sens que nous lui donnons. Là il n'échappe pas à Guillemin, lequel retrouve son ton de bonne humeur pour écrire : « Notre joyeux Michelet, qui n'en rate pas une, assure que, si Jeanne ne s'est point, à Rouen, réclamée du titre de Pucelle qu'elle s'était donnée, c'est par pudeur. Elle répugnait, paraît-il à prononcer devant ces membres du clergé, un mot trop lourdement évocateur. » Voilà donc le Michelet dénoncé, et avec lui tous ces cloportes que sont les historiens « de bonne compagnie ».

Pour conclure sur Guillemin, je parlerai de son bouquin sur Napoléon. Un gros morceau dans l'œuvre de Guillemin (une œuvre de salubrité publique), que ce petit livre de 153 pages.

Courageux aussi. Parce qu'il écrit sur commande, en 1969, au moment de « l'épannage » Napoléon.

On n'a que peu parlé de ce livre à l'époque. Et pour cause. Mais personne n'a osé l'attaquer, car il n'est rempli que de faits, documents, véridiques, solides, ce réquisitoire contre le « petit chacal ».

« Il est parfaitement vrai que je n'aime pas Napoléon Bonaparte. Et j'ai dû faire à son égard, un sérieux redressement personnel... j'ai été dressé dans le culte de l'empereur », précise-t-il.

Une seule citation pour donner le ton du livre (il me semble préférable en effet de donner la pa-

(Suite page III.)

Les anarchistes et la franc-maçonnerie

On sait que la Révolution française de 89, connu par la « Déclaration des droits de l'Homme » un retentissement continental considérable. Elle suscita des révoltes, soulevant l'enthousiasme des esprits orientés vers la conquête des droits politiques.

Cette déclaration fut, en son temps, une explosion aussi considérable que devait l'être plus tard la révolution russe. Toutes les deux, malgré leurs aspects contradictoires, firent lever dans l'esprit des populations opprimées l'espérance dans un développement progressif des libertés humaines, de la venue d'un monde nouveau où l'exploitation céderait la place à la fraternité.

Cette déclaration trouvait ses inspirations dans celles d'Amérique et d'Angleterre qui l'avaient précédée, et dans l'œuvre philosophique de J.-J. Rousseau. En appelant les hommes à se délivrer des servages les plus brutaux par la conquête de l'égalité des droits politiques, cet appel devait rencontrer un succès considérable à une époque (qui se prolonge encore actuellement) où l'ignorance et l'inculture ouvraient les esprits à toutes les suggestions magiques.

La liberté ? Quel philtre enivrant ! Quelle lumière éblouissante pour ceux qui végétaient et souffraient dans un monde livré à l'obscurité clarté des mensonges religieux. Et que de crimes devaient être commis en ton nom, et le sont encore !

Mais nul n'y songeait sauf les bourgeois qui avaient tendu ce piège — tant l'enthousiasme était

grand, irréfléchi, peut-être aussi parce que notre mental évoluant moins rapidement que les faits, l'expérience d'un mode de penser et d'agir doit se prolonger fort longtemps avant que nous puissions en retirer des déductions condamnant sa théorie et sa pratique.

La révolution russe a 50 ans d'âge, au cours desquels elle a multiplié des expériences démonstratives que par les moyens employés elle n'atteindrait jamais le but qu'elle s'était fixé, « un homme nouveau » dans une société sans exploitation. Certes, son rayonnement s'est affaibli, mais ses croyants sont encore nombreux.

L'application de la Déclaration des droits de l'Homme, a démontré que l'égalité des droits politiques était une fumisterie politique permettant à la bourgeoisie de maintenir ses privilèges sur la masse embourbée des salariés, de retarder la prise de conscience des travailleurs à l'égard de l'égalité réelle, économique et sociale.

Il se trouve que la franc-maçonnerie, dont l'influence est grande dans la magistrature, la police, l'enseignement et l'administration, est restée depuis lors le défenseur consacré de cette déclaration qui défend la propriété, le profit et l'Etat.

Aussi, l'orateur du Grand Orient qui le dimanche 2 février 1969 à la radio, concluait son exposé en déclarant que la « Déclaration des droits de l'homme » était la base morale de la franc-maçonnerie, cet orateur ne fai-

sait que confirmer le caractère conservateur de la F. M., et rendre plus étonnante encore l'affiliation de certains anarchistes à ce milieu conservateur. Nous ne désirons pas faire œuvre historique, mais simplement expliquer le ralliement de certains anarchistes à ce milieu conservateur.

Bakounine, Proudhon et de nombreux russes (Voline) furent F. M. Les anarchistes russes traqués sur tout le continent trouvaient souvent à la F. M. un refuge et le temps d'y refaire des forces nouvelles. En général, ils ne firent qu'y passer.

Proudhon, qui fut aussi parlementaire, y trouva certaines solidarités, attendu que sa thèse du « balancement entre l'autorité et la liberté » offrait une base habile à la démocratie politique, un syncrétisme : « Pouvoir et liberté ». Il cria bien « la propriété, c'est le vol », mais il revint sur cette déclaration afin de ne pas froisser les politiciens démocrates de la F. M.

Malatesta adhère à la F. M. à titre expérimental, mais en sortit bientôt en disant que « les anarchistes n'avaient rien à faire dans cette galère. »

S. Faure me déclarait un jour : « C'est un milieu de libre examen, et c'est bien agréable. » Mais plus tard, chargé par la Fédération libertaire du Languedoc de lui exprimer le mécontentement des copains de le voir préférer l'hospitalité des F. M. à la leur, Sébastien me répondit :

« Si je descendais chez des camarades, ils feraient des sacrifices pour me recevoir, tandis qu'en acceptant l'hospitalité de F. M., j'oblige la richesse à remplir mon escarcelle. »

Disons que c'était une quête désintéressée.

La véritable raison de l'adhésion de Sébastien à la F. M. fut qu'il y trouva un accueil favorable à sa propagande antireligieuse. Orateur prestigieux, il n'officiait que dans les grandes villes

où il était certain de trouver l'appui des Loges. Il s'était établi entre la F. M. et lui une alliance tacite, laquelle durant les luttes de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, permettait aux Loges une action anticléricale bénéfique.

Il ouvrit la voie plus large aux compagnons qui voulaient entrer à la F. M., à cette mutuelle politique qui, possédant des appuis sûrs dans la magistrature, la police, l'enseignement et autres administrations, pouvait offrir des avantages civiques et financiers. Un de mes camarades les désignait de ce titre honorifique : bifteckiers.

A un congrès de la CGT-SR à Toulon l'un des délégués répondit à ma critique de ces adhésions : « Si vous me forcez à quitter la F. M., c'est vous que j'abandonnerais. » En général, tant chez les Français que chez les Espagnols, tous ces frères se taisent.

Je ne dirai pas tous ceux que j'ai connus, ni ceux qui sont affiliés à cette obédience. Presque tous sont des individualistes réfléchissant dans nos milieux un libre examen désarticulé qui n'aboutit qu'à des avortements sociaux.

Jamais la propagande F. M. n'avait été aussi intense. Elle recruta avec subtilité dans les milieux libertaires français et espagnols. Ces derniers devraient pourtant se rappeler ce que leur a valu la participation anarcho-franc-maçonne au gouvernement espagnol. Se rappeler que le trésor d'Etat fut mis en garde en France, confié aux bons soins des « frères ministres » du gouvernement Blum, et que ce trésor fut rendu à Franco par de Gaulle.

Espérons que les communistes libertaires trouveront dans les faits et en eux-mêmes de bonnes raisons pour ne pas galvauder la pensée anarchiste dans les sentines de la démocratie politique dont la F. M. est le plus beau fleuron.

Gaston BRITTEL

A HAUTEUR D'HOMMES

(Suite de la page II.)

role aux auteurs) : « Tolstoï... avait compris, après s'être informé, ce qu'était au vrai, l'homme proposé à l'admiration de l'univers dans son sarcophage de porphyre rouge ; et il l'écrivit en toutes lettres. Un « bandit » ; terme dont la traduction littérale, en anglo-américain d'aujourd'hui est : gangster ».

Et le mérite de Guillemin n'est pas tant d'avoir dit la vérité, que de l'avoir étayé de preuves qui détruisent à elles seules, réunies en 153 pages les milliers de livres consacrés à l'encensement du « gangster ». Je précise que la bande publicitaire du livre de Guillemin « Napoléon tel quel »,

porte ces deux mots « Soyons sérieux ». Il était grand temps de l'être, en effet, au moment où le président de notre « république », allait, lui-aussi, encenser celui qui avait été le fossoyeur de la révolution de 89 en même temps que le valet des bourgeois de l'époque.

Voilà donc, Henri Guillemin. Historien à « hauteur d'hommes », engagé à fond dans le combat pour la vérité.

J'ajoute une simple chose, Guillemin n'est pas de ces auteurs dont la lecture emmerde. Au contraire, on ne s'ennuie jamais à découvrir ses bouquins révélateurs. Et ce n'est pas la moindre de ses qualités.

Jean-Marc CARITE

N'OUBLIEZ PAS
LE CALENDRIER S. I. A.
POUR 1971 !

Du suffrage universel à la grève générale

Ce qui caractérise l'ensemble des conceptions de lutte du mouvement ouvrier mondial, réside pour l'essentiel dans le moyen à utiliser pour qu'ait enfin lieu la révolution.

Depuis plus de 80 ans une lutte quasi permanente est entretenue entre deux conceptions contradictoires qui se résument : pour la conception politique dans le suffrage universel, qui est nécessairement une conception autoritaire. Pour la conception syndicaliste dans la grève générale qui, parce qu'elle se base sur le libre arbitre et la prise de conscience de chacun de ceux qui l'appliqueraient, est nécessairement libertaire.

Des guesdistes au PCF et autres partis politiques à vocation ouvrière (PSU, PCMLF, trotskystes, etc.), le suffrage universel ou parlementarisme repose sur la possibilité qu'un jour prochain le parti ouvrier aura la majorité parlementaire nécessaire à la prise du pouvoir et l'application de celui-ci par les élus ouvriers. Pour qu'enfin le pouvoir soit aux travailleurs, nul besoin que la masse s'éduque, s'émancipe, bien au contraire, tout juste est-il nécessaire que ceux-ci votent pour ceux qui se présentent ou plutôt sont présentés par le parti ouvrier, donc, qu'ils soient conscients que c'est pour eux-là et non aux autres qu'ils donnent leurs suffrages. L'émancipation intégrale, autant dire la révolution, devrait découler de cette étape transitionnelle, qui on le sait, par les applications qui en sont faites de par le monde est loin d'être terminée.

De Fernand Pelloutier, Griffuelles, Pouget, Delesalle, etc., aux syndicalistes révolutionnaires et anarcho-syndicalistes actuels, la grève générale est le moyen offert aux travailleurs pour créer eux-mêmes la période transitionnelle qui les conduira à la révolution par le canal de leur émancipation intégrale de toutes ingérences engendrées par les politiciens, les religions et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le reproche de Guesde à Pelloutier, disant que la grève générale était un mirage trompeur car elle serait plus longue encore que le suffrage universel à nous conduire au but, parce qu'elle postule que la généralité des travailleurs y serait consentante et participante, alors qu'elle ne vote pas en majorité pour les socia-

listes (1), n'est pas fondé et en tout cas il prouve le peu de confiance de Guesde et des politiciens qui le suivirent et le suivent encore aujourd'hui, dans la capacité d'émancipation des travailleurs.

Elle prouve aussi, mais il s'agit là d'un point de vue personnel, le peu de volonté des militants politiques dans la tâche qui leur incombe auprès de la classe ouvrière en se contentant de lancer des slogans, des programmes et d'inviter les travailleurs à voter pour eux plutôt que de lutter au coude à coude dans les entreprises à l'émancipation de leurs compagnons de travail, moins érudits, plus timorés sans doute, mais qui sont la pierre angulaire de la révolution et qu'il faudra bien sortir de leur torpeur si nous voulons vraiment qu'elle ait lieu.

Malheureusement, tout ou pratiquement tout est à recommencer, de la grande lutte menée par les pionniers du syndicalisme. Les guerres, la révolution russe et surtout l'indécision des travailleurs à opter pour l'une ou l'autre forme de lutte proposées par les deux grands courants socialistes, ont favorisé l'extension de la lutte révolutionnaire.

En effet, si l'on analyse les faits dans leurs ensembles depuis la première Internationale on se rend compte qu'en France, le mouvement ouvrier fut littéralement décimé. Une première fois à la Commune de Paris en 1871, que la première Internationale elle-même sombra en 1872 grâce aux manœuvres de Marx, et fut le point de départ des deux courants socialistes : autoritaire (marxiste) et libertaire (anarchiste). Suit une certaine désorganisation, puis vers 1890, ils réapparaissent sur de nouvelles bases dont les racines sont assez profondes puisqu'elles apparaissent une première fois dans l'organisation du Cercle de l'Union syndicale ouvrière en 1872. C'est donc par l'organisation de syndicats ouvriers que redémarrent la lutte révolutionnaire. La création des bourses du travail, puis leurs organisations en fédération dont une grande part incombe à Fernand Pelloutier, l'organisation des syndicats en fédérations puis en confédération, l'essor d'internationalisation de la grève générale, cela sur le plan syndical et anti-autoritaire. De l'autre, sur le plan autoritaire l'organisation des par-

tis politiques ouvriers ayant pour base le suffrage universel et rejoignant paradoxalement, sur le plan international les anti-autoritaires pour le principe de la grève générale en cas de menace de guerre.

C'était trop présumer d'un sentiment patriotique encore très ancré dans les différents peuples adhérant à ce principe ou faisant mine de le faire. D'autant que pour la France, la prédominance anti-autoritaire trouvait un facteur belliqueux envers les autoritaires prédominant en Allemagne sur les traces de Karl Marx, et vice-versa.

Survint la guerre de 1914, qui matérialisa cette tendance jusque chez de grand convaincu de socialisme (nous pourrions citer des noms, l'erreur est humaine, même lorsqu'il s'agit de faits aussi écrasants.) Cette guerre désorganisa l'Internationale et fut un facteur déterminant pour l'implantation du courant réformiste (existant déjà mais n'ayant pas voix au chapitre) au détriment du courant révolutionnaire. Et surtout, étant donné l'importance qu'on accordait à l'époque aux faits historiques, aussi bien du côté autoritaire qu'antiautoritaire, la révolution russe fut le facteur le plus déterminant (car elle représentait un fait historique de la lutte révolutionnaire) qui précipita, une fois la guerre terminée, les travailleurs dans le parti guesdiste, (aujourd'hui lui-même éclaté en PCF, PSU, PCMLF et le courant trotskyste) autrement dit vers la conception politique de la lutte sociale par la prise du pouvoir par les travailleurs grâce au suffrage universel.

Nombre d'anti-autoritaires se laissèrent d'abord berner par les apparences, puis ce ressaisirent devant le caractère autoritaire de ceux qui se réclamaient comme étant les dignes représentants de la révolution russe symbolisée dans la dictature du prolétariat et ils ne mirent pas longtemps à démasquer qu'en fait elle était la dictature sur le prolétariat, comme l'avait si bien pressentie Errico Malatesta dès 1919.

Le mouvement syndicaliste gravement désorganisé ou plutôt réorganisé nettement par une majorité réformiste et autoritaire devint, au fil des années perdre toute sa vigueur révolutionnaire au détriment d'une vigueur réformiste concrétisée par l'année 1936,

où l'action des révolutionnaires n'est cependant pas à négliger.

Le caractère individualiste du mouvement anarchiste, surtout après la première guerre mondiale a sa part de responsabilité dans cette main-mise des réformistes sur le courant syndicaliste.

Nous savons aujourd'hui, grâce à Voline et à d'autres rescapés des épurations russes que la révolution russe ne fut pas seulement (et loin s'en faut) ce que voulaient bien laisser filtrer à l'époque, les socialistes russes marxistes-léninistes dénommés bolcheviques.

Nous savons également ce que valent les partis socialistes qui servent la bourgeoisie toujours régnante pour ne pas l'avoir éliminée par la confiscation du produit de leurs vols légaux, ou, après l'avoir fait, reprennent le flambeau pour imposer, comme c'est le cas dans tous les pays prétendus socialistes, la dictature d'une nouvelle bourgeoisie, issue de ce qu'il est communément convenu d'appeler l'élite du prolétariat, par des moyens dignes des grands inquisiteurs et pour le respect, sinon du même idéal, du moins, d'un idéal permettant l'utilisation de moyens similaires.

Nous le savons, nous, convaincus que nous sommes du caractère obligatoirement anti-autoritaire du socialisme (l'inverse serait prétendre que l'eau brûle et le feu noie), mais la masse des travailleurs en est encore relativement inconsciente.

Bien que ceux-ci sentent qu'on les dupe, que les luttes, que leurs syndicats (lorsqu'ils sont syndiqués), mènent depuis plus de cinquante années ont toutes été neutralisées et sont ainsi demeurées vaines, que l'abstentionnisme d'une bonne partie d'entre eux est lui aussi négatif bien qu'il soit lui, ouvert à ceux qui sauront éveiller une lueur d'espoir dans leurs cerveaux désireux d'un changement radical mais indéterminé, tant le conditionnement est grand. Malgré tout ce sentiment de frustration, ils n'ont que la force de ne pas trop sombrer dans la veulerie, l'indignité, voire la lâcheté. La soumission qui pèse sur eux à travers les âges, les laisse aujourd'hui encore indécis entre la lutte révolutionnaire qui assiège leur inconscience, mais y est proprement enchaînée et la délégation de leur dignité d'homme que leur conscience

La importancia del libro en nuestros medios

TENEMOS entendido que en Zona Norte se prepara una fiesta dedicada al libro confederal y anarquista. No entramos en detalles porque la idea por ahora es embrionaria. Si tan buena impresión se certifica, bien nos holgaremos en detalles.

De hecho nuestro sector confederal y libertario se distingue por sus actividades editorialistas, un si son no son caóticas, pero, sin lugar a dudas, efectivas. En una serie de años «CNT», «Solidaridad Obrera», «Tierra y Libertad», «Espoir», LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», han venido publicando libros interesantes para las ideas y por conocimiento de los principales valedores de las mismas, cumpliendo así una tarea de afirmación y continuidad que sólo con periódicos (que pocos lectores guardan) el pensamiento ácrata y la historia de la Confederación y las ideas que informan a ésta quedaría sin desarrollo y, por tanto, semiparalizados. La edición de libros y folletos (éstos, en lenguaje actual, mini-libros) cumplen una misión caudal en el estadio anarquista y anarcosindicalista, supuesto que las actividades comisionista y de brazos (para decirlo de alguna manera) son un complemento de nuestra lucha, la cual, sin orientación ideológica, de PEN-SAMIEN TO, no tendría justificación posible. La acción, naturalmente, es imprescindible para que una corriente moral, o justiciera, no se detenga, no fracase ni se diluya. Pero la formulación del principio igualitario y, en suma, anarquista, necesita la elaboración de bases ideológicas claras e inmejorablemente razonadas, de dónde la importancia de los E. Reclus, A. Lorenzo, C. Malato, Jean Grave, D. Nieuwenhuis, Max Nettlau, S. Faure, Kropotkin, Bakunin, R. Mella, Landauer, Rocker, y otros preclaros hombres de la libertad integral, ilimitada, del individuo.

Muchas producciones de estos compañeros que han ilustrado parte del siglo XIX y la mitad del presente, han dejado un sabor romántico y no por ello menos positivo con su obra escrita y su verbo hecho carne en el pueblo. Sin embargo, mucho de lo

suyo estampado va desapareciendo y tal parece que, pese a la utilidad y la enjundia de la producción editorial moderna ésta no alcanza la efectividad y el brillo de las exposiciones de los clásicos. Ello no obstante, dispónese del saber de Alaiz, de Peiró, de Puente, de Vallina hispánicamente hablando, y este aporte, junto con el de la producción escrita de compañeros más modestos, pero pensantes y abnegados, la plana de la escritura libre ha quedado

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 22 de Octubre de 1970.

cumplida, si no del todo, cuando menos para cubrir el vacío que, sin su efectividad, la propaganda resentiría.

En concreto, la actividad literaria de nuestros «ama-

teurs» ha sido considerable, y reunirla junto con la producción de los maestros con fines de impulso expansivo nos parece un propósito acertado, y más que acertado, conveniente, para oponer a la grisera de la sociedad «moderna» el recurso ácrata, menos materialista y nada vulgar, cual lo es este mundo atacado de insubstantialidad y voracidad dinerista.



Mariposas cogidas al vuelo

CONTRA EL CENTRALISMO

MADRID. — Mariano del Dazo, nieto político de Unamuno, que simultanea la cátedra y el periodismo, ha declarado:

«España está tratando de superar, con tenacidad y entre grandes incomprendiones, la coraza centralista que nos impusieron los ilustrados a destiempo. España no existe. Existen las Españas, tan diferenciadas, con una personalidad tan definida y rica. Es esta riqueza la que hay que conservar y aumentar. ¿Las lenguas regionales? Las lenguas y todo lo demás. La literatura, el folklore, el derecho, usos y costumbres, estructuras... y las garantías administrativas. Pues sin éstas todo lo demás, siendo importante, queda en muy poco. En resumen, lo importante son los fueros, las libertades, que garantizaban las autonomías y la verdadera personalidad de las regiones. Estos es factible, pero tropieza con un siglo de prejuicios y de vicios. El anti-rregionalismo es un problema de incultura. No se trata del dominio político de unas regiones centrales frente a otras. Se trata de la falta de cultura, que impide a muchos comprender las realidades de las Españas.»

PROTESTA DEL GOBIERNO DE LA REPUBLICA

PARIS, (OPE). — Firmada por el ministro de la Emigración y del Exilio, señor Julio Just, por don José Maldonado, vicepresidente de la Cortes, y por don Fernando Valera, ministro de Estado de la República Española en el Exilio, se envió con fecha del primero de octubre una carta al pre-

sidente de los Estados Unidos, Mr. Richard Nixon, en la que se señalaba que su visita a España realzaba a un régimen que le ha sido impuesto a España sin el consentimiento de su pueblo por el alzamiento de unos militares rebeldes y por la intervención de la Alemania nazi y de la Italia fascista.

«No seríamos sinceros, señor presidente — dice la carta —, si silenciáramos nuestro profunda decepción y nuestra enérgica protesta por la ocasión y las circunstancias que concurren en vuestra visita, en caunto que os presentan ante los ojos del pueblo español como aliado y amigo de la dictadura, lo que constituye para

ésta un elemento de prestigio que contribuye a prolongar su ya manifiesta agonía y a retrasar la restauración de la libertad. Ello, además, redundando en menoscabo y descrédito de los ideales democráticos que representáis y representamos y extiende a vuestra noble nación el sentimiento de hostilidad que los españoles libres no pueden por menos de experimentar hacia la tiranía franquista, y dificultará consiguientemente, para lo futuro las buenas y amistosas relaciones que deben asistir entre nuestros dos pueblos, en cuanto que ambos participan de una civilización común que aspira a armonizar la libertad con la justicia y la paz con el progreso.»

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE



Pronto a la venta el Calendario de S.I.A., paladín elocuente de las aspiraciones de nuestra Asociación, Solidaridad Internacional Antifascista, y recurso principal de apoyo económico para llevar a cabo nuestra misión de ayuda a los refugiados amantes de la libertad.

Esperamos que este año, igual que los años anteriores, tenga buena acogida, no solamente en el ambiente libertario, de cuya protección no dudamos, sino de todos los hombres que luchan por la justicia y el derecho de los opri-

CALENDARIO

para 1971

bajo el signo de la Commune

midos a una vida digna. Su precio, 5,00 francos.

Los pedidos pueden hacerse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31-Toulouse.

S.I.A.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AL COMPAS DE LA ESPERANZA

EN viaje por tierras de Francia. La estancia, en espera de tren, en los andenes de estaciones de tráfico intenso, permite oír conversaciones de quienes al igual que uno, esperan también su tren. Un grupo de españoles de ambos sexos. Algunos recién llegados de vacaciones en España. Bullicio de conversación:

— Pues si vieras, Manuela, allí no falta nada en las casas: su televisor, su máquina de lavar, su aspirador. ¡Todo, todo como en Francia!

— Entonces, Sebastiana, es raro que no os quedarais ya allí, si tantas ventajas hay, responde la aludida.

Y la Manuela replica:

— ¡Mujer, ya se va una acostumbrando a vivir en Francia! Luego está la cosa de los hijos, que allí tienes que pagarles las escuelas. También allí se trabaja más. Pero, si entre unas y otras cosas, puedes ganar diez mil pesetas, ya, ya puedes vivir bien: nevera, televisor, aspirador. ¡Bueno, la vida tranquila!

Y un compadre de aire flamenco, ceñido, categórico, redondeando las frases con los dedos de la mano diestra, extendido el brazo, exclama:

— ¡Te aseguro, Eusebio, que ya tenía ganas de pasar por Barcelona y endiñarme dos vasos de vino del Priorato! ¡Aquello es lo bueno y no la mierda de por aquí!

Siguen las conversaciones con su rumbo superficial, chabacano. Oyendo a esos españoles, obreros y obreras, en España se trabaja, se come, se bebe, y todo marcha con una indiferencia y obediencia mansa, transformado el país en un inconmensurable rebaño de lanudas ovejas...

No es que se tenga predisposición a verlo todo ante un cristal escarlata, azotando acá y acullá, en la «piel de toro» de España, vendaval revolucionario. Pero de todos es sabido que contra la brutal férula legislativa se promueven huelgas; se sabe que late el descontento subversivo entre estudiantes y profesores; se nota que en diversas publicaciones apunta, con más o menos maña, la obstrucción al régimen. Como en las postrimerias de la dictadura pri-

morriverista el ingenioso lápiz de algunos dibujantes expresa lo que late en el ambiente. Tengo a la vista una caricatura, aparecida en un diario madrileño. Dos tipos de aire campesino se encuentran en un campo todo barbecho. El uno le dice al otro: «¿Falta mucho para lo que sea?» Y lo que se busca, y lo que se desea es cambiar. Se mantiene — ¿cómo no? — una tal esperanza.

Gentes con el solo horizonte mental de tragarse unos vasos de vino, y andar de juerga; gentes cuya única ambición estriba en tener la casa arreglada y vivir para comer, las hay en abundancia, las ha habido siempre. ¡Pero tales gentes no hacen la Historia! La humanidad ha avanzado siempre, — ¡bien lo sabemos! — a impulso de los que han batallado, con heroísmo y dignidad, en pos de una soñada justicia social.

RESURRECCION DE «LA PROTESTA»

De la Argentina, y procedentes de distinto conducto, hemos podido conocer dos opiniones bien diferentes. Una expresa como el encogimiento peculiar del que ha perdido la pujanza del sentimiento, el anhelo de vencer obstáculos y seguir camino adelante. No negamos que la realidad pueda tener bien poco de halagüeña, pero es muy deprimente leer: «...Nosotros luchamos actualmente para sobrevivir, y, cada día, las condiciones devienen más precarias.» ¡Esto es muy desolado, y casi, casi, que nos hace pensar en aquella advertencia que hace figurar el Dante en la puerta del «Infierno»: «Olvida aquí, mortal, toda esperanza». Si pensamos que cada día las cosas se nos han de ir poniendo peor, pocos arrestos vamos a tener para batallar en defensa de nuestro ideal. Dicho sea sin ánimo de querer rozar el amor propio de nadie.

La otra opinión, también procedente de Argentina, refleja un llamamiento en favor de la reaparición regular del conocido paladín anarquista «La Protesta». He ahí lo que se argumenta en favor de la iniciativa: «Creemos que «La Protesta» como institución ajena a diferencias interpretativas y expositivas de todo cuanto concierne al anarquismo, es bajo su bandera que el movimiento puede volver a manifestarse, gravitar, desenvolverse y crecer en el orden en

que el proselitismo en nuestro idioma reclama.»

«Como todos nos conocemos — se agrega — y tenemos todo discutido, podemos dirigirnos a cuantos compañeros, simpatizantes y amigos estén de acuerdo con esta necesidad recabando su decidido y firme apoyo para resucitar y revitalizar «La Protesta». Y así toda una serie de razonamientos exhortando a unos y otros compañeros para templar energías y poner manos a la obra. Incluso se dan las señas para todos aquéllos que deseen tener contacto, a todos los efectos, con los iniciadores del plan de dar vida a «La Protesta». Son las siguientes: Alberto J. Balbuena, Coronel Salvadores, 1200. Buenos Aires (Argentina). Ni que decir tiene, el deseo es que el proyecto alcance una plena efectividad. ¡Y que «La Protesta» pueda resurgir pujante en las tierras de «Martín Fierro»!

«La Protesta» tiene un magnífico historial. Ella ha sido, años y años, un firme baluarte del anarquismo en toda la América Latina. «La Protesta» ha sido guión de luchas manumisoras; gallardete de sana rebeldía. Y ha sido también manantial de conocimientos para los libertarios estudiosos. Por el «Suplemento de La Protesta» han desfilado, con profusión de enjundiosos trabajos, los escritores de más fibra intelectual del anarquismo internacional. Por parte de «La Protesta» han sido editadas obras de un valor ideológico sobresaliente, entre ellas la mayoría de las debidas a la pluma de Bakunin, en traducciones esmeradas.

Con la existencia de «La Protesta» va enlazada una fase del anarquismo romántico. Tenacidad en el esfuerzo para dar vida a la hoja batalladora, a golpe de sacrificios, si de sacrificio puede hablarse al partir lo imprescindible para comer en ayudar a la aparición de la querida hoja volandera. Romanticismo al bregar, contra viento y marea, burlando unas veces, luchando otras, contra el perruno furor de los plutócratas. Heroísmo de caer en la cárcel por defender y propagar «La Protesta». Ella ha sido la que ha formado anarquistas de temple.

Esporádicamente, estos años atrás, ha ido saliendo algún número de «La Protesta». En más de una ocasión, y en esta misma publicación, hemos tenido oportu-

nidad de comentar favorablemente algunos trabajos dignos de consideración por incitarnos al estudio, a la serena reflexión. Pero ya desde hace muchos y muchos meses, que no hemos visto «La Protesta», la hemos recordado con verdadera nostalgia. De ahí la satisfacción de notar el empeño de compañeros en hacer que resucite. Y que, pensando en lo que fue, trate la militancia libertaria argentina de poner de nuevo en pie, y con seguro caminar, a una de las publicaciones de mayor veteranía y prestigio en el ambiente anarquista mundial.

Si, ciertamente, hay la expresión de que «en todas partes cuecen habas». En todas partes existen problemas internos, más o menos acentuados, entre libertarios. No es cosa de soñar en efectos imposibles. De ahí que, sin darlo como imposible, cabría, para el anarquismo argentino en general, augurar la fraternal concordia, reflejada en un órgano de ideas y combate de tan glorioso ascendiente y veteranía como representa «La Protesta».

NUEVO ACIERTO DE «TIERRA Y LIBERTAD»

Son harto conocidos por su valor expositivo y el buen gusto en la presentación, los números extraordinarios, en tamaño de revista, del periódico «Tierra y Libertad» que editan los compañeros del Grupo del mismo nombre, residenciado en Méjico. Hay que señalar ahora el buen acierto que han tenido al dedicar uno de estos números extraordinarios a glosar las realizaciones de toda naturaleza, las características que ofreció la España revolucionaria de 1936. Por la abundancia de textos alusivos, por la profusión de grabados, reflejando detalles de importancia, por la viñetas y dibujos artísticos, constituye lo que se dice una joya, tanto para el ambiente de los compañeros, bisoños o veteranos, como para quienes no conociendo lo nuestro, ojeen las nutridas páginas de la revista en cuestión. Para unos y para otros representa algo de mérito singular. De ahí que, una vez más, podemos enviar una efusiva felicitación al Grupo «Tierra y Libertad».

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Las emigraciones y la idea de la patria

por JOSE VIADIU

SE ha hablado mucho acerca del infortunio que sufren las emigraciones de los sin patria, de los eternos nómadas que deambulan de uno a otro lugar sin hallar reposo como tributo a la añoranza perenne por la que fue su patria. El personaje simbólico de este eterno personaje es Ahasvero, el Judío errante que personifica la dispersión hebrea, hecho que se remonta a los primeros siglos del cristianismo y que fue condenado a caminar «in aeternum». La leyenda nos cuenta que durante el martirio de Jesús, cuando éste se dirigía al Monte Calvario, trató de descansar frente a la casa de un zapatero israelita y que éste no le concedió reposo y le obligó a seguir caminando, por lo que quedó convertido en el Judío errante legendario.

El hacer una reconstrucción de las emigraciones étnicas equivaldría a seguir paso a paso los acontecimientos históricos más destacados. En muchos casos estas emigraciones toman el aspecto de expansión pacífica, en tanto que en otras representan invasiones de tipo militar, como la de los mongoles, tártaros y la de los bárbaros desde los países nórdicos, o bien la de los árabes a través de las tierras que bordean el Mediterráneo. En fechas no tan lejanas las emigraciones han tenido un carácter más limitado, aunque orientadas hacia determinados países, como las de España, Italia e Inglaterra hacia América, o bien la irlandesa hacia Estados Unidos. Otra modalidad interesante es la producida por motivos políticos o religiosos. Son ejemplos de esta clase: la expulsión de los moriscos de España. Los desplazamientos de católicos hacia Francia y de protestantes en dirección a Inglaterra, a consecuencia de la revocación del Edicto de Nantes. Las de los puritanos que tanto han influido en la historia de Norteamérica. Las que tuvieron por causa la Revolución Francesa, y en tiempos más modernos por la Revolución Rusa, la persecución de los judíos por Hitler, las motivadas por la Revolución Española, por la Guerra Mundial y por la Revolución Cubana, ya que el número de emigrados por las distintas causas suma millones.

Pero aquí nos vamos a referir en especial a la emigración española y con predilección al proletariado, por ser el que más conocemos. No pocas veces nos ha

sorprendido en discusiones con personas que se precian de estar más allá de todo estrecho nacionalismo, con exclamaciones desorbitadas y fuera de lugar cuando alguien les refuta o simplemente roza un aspecto que les parece desagradable, se sienten ofendidos e irritados como si les hubieran pisado un callo y como si España fuese algo intocable para los demás. En este sentido la crítica también puede aplicarse a quienes pretenden dar lecciones de civismo y de conducta a todo bicho viviente, mientras ellos, con mentalidad turística, van y vienen de los lares dominados por el franquismo, olvidándose o haciendo caso omiso de que hace tres décadas traspusieron los Pirineos perseguidos por aviones nazifascistas que les arrojaban metralla e iban pisándoles los talones gentes mercenarias que en el interior de la península continuaron asesinando a los que fueron sus compañeros de luchas y de ideales... Y sobre todo podrían pensar que los responsables de estos hechos criminales son los mismos que todavía des gobiernan y aprisionan despiadadamente a España y a los españoles. Pero lo peor del caso es que al retorno de su redescubrimiento nos endilgan comentarios deslumbrantes, contados con tal fruición, con tales ansias admirativas, que mucho se asemejan al procedimiento que puede usar un católico ferviente que acaba de cumplir una manda a su santo predilecto.

Desde luego que nada objetamos a quienes de nada blasonan, pero si hemos de decir que en relación con elementos nuestros nos causa desagrado tal proceder. Nos parece impropio que adopten actitudes irritantes y alharacas sentimentaloides individuos que por su experiencia deberían estar de vuelta de preocupaciones pueriles o de vanidades propias del vulgo y de un ambiente trivial. Pensamos que quienes han sostenido luchas intensas en su país, que quienes se han impregnado de lecturas de nacionalidades diversas, que quienes dicen tener como base informativa una concepción internacionalista de la convivencia humana, que ello debiera ir acompañado de una visión más amplia, de una mentalidad más evolucionada, menos sujeta al concepto de patria.

Precisamente siempre hemos creído que una acusada característica del español era la de no dar importancia al Guadiana ni

al Guadalquivir, o sea que en relación con las nacionalidades no practicaba la menor discriminación ni sentía inclinación en exaltar la suya. Por algo Joaquín M. Bartrina dijo:

— Y si habla mal de España, es español.

A tal efecto precisamente recordamos que a raíz de las dos guerras mundiales España se convirtió en una especie de receptáculo, de refugio de inadaptados de todos los países europeos, que rehuían el ser carne de cañón en los frentes de guerra. Y esta nota distintiva la ha sostenido sin tregua ni descanso el anarquismo y la C.N.T., admitiendo en su seno a los perseguidos de todos los hemisferios que recalaban a sus medios en petición de apoyo o de convivencia, dándose el caso que en la mayoría de sindicatos había individuos de distintas nacionalidades que desempeñaban cargos de importancia. Aquí cabe recordar a Victor Serge a su salida de la Guayana francesa, después de largo cautiverio, al inscribirse en el Sindicato de Artes Gráficas, de Barcelona, quedó admirado al decirle que la inscripción sólo valía treinta céntimos (el costo del carnet).

De ahí que creemos que no éncaja en nuestra idiosincrasia el adoptar un tono agresivo y menos reverencial en defensa de la idea, concepto, sentimiento, o lo que sea, según el gusto de cada quien, referente a la patria. Lo patriótico siempre lo hemos creído ajeno a toda aspiración proletaria. Lo cierto es que para el trabajador no es más que un lugar donde residen unos hombres miseros que luchan para vivir, como lo hacen en otros lugares otros hombres con la misma finalidad. Se comprende que se sienta inclinación por el sitio más hermoso, por la luz, el aire y el sol más puros, pero no así si uno se siente enmarcado, por el solo hecho de haber nacido allí, en un medio insano, en donde predomine la tiranía, la opresión y la barbarie. Es más, a la patria siempre la hemos vinculado con la posesión de un patrimonio, con algo intangible que represente dominio, con principios fundamentalmente burgueses: mi casa, mi fábrica, mis obreros, mi patria...

Si quieren podemos deslindar del concepto patria todos los chirimboles con que la embadurnan la verborrea patrioter. Quitémosle eso que llaman honor, la envidia, la vanagloria cifrada por lo co-

mún en ser más poderoso que el vecino, aplastando al débil. Tampoco la forman un conjunto de leyes, puesto que cuando interesa a los gobernantes las suprimen todas; ni forma un conglomerado racial, ya que cada nación es un mosaico de razas; tampoco representa una conjunción de intereses, puesto que los pobres nada tienen que ver con los ricos en los estados capitalistas, ni los trabajadores con el parasitismo oficial en el comunismo imperante. Aquí, los vociferantes oficiales le añaden un concepto mágico y taumatúrgico: la historia. ¡Oh, que bello recuerdo para el proletariado! En España sobre todo el pueblo ha pagado siempre el pato con ríos de sangre. Puede pensar en todos los antepasados y deudos sacrificados en guerras estúpidas por rivalidades sucesorias, por pendencias entre espadones, por inquina a todo pensamiento libre. Puede pensar, por no remontarnos mucho, con el cabrón de Carlos IV, con el felón de Fernando VII, con el matarife Narváez, con el africanista Alfonso XIII, con el vesánico Francisco Franco... ¡Oh, que bella historia!

Sí, ya sabemos que algo queda, algo inefable, indefinido, nostálgico, algo placentero unas veces y otras amargo. Recuerdos de inquietudes idas: amores, querer, luchas, ilusiones de unos tiempos que se fueron para no volver. Puede quedar el recuerdo de una sonrisa, el perfume de una flor, el sabor de una fruta. Puede existir el ansia irrefrenable de ver un paisaje, un monumento, un museo, un río, una montaña, la casa donde uno nació, el mar «que contiene unas aguas azuladas, únicas por su transparencia». En fin, pueden quedar muchas cosas para ver y tocar que la distancia agranda y embellece, para deleite de los sentidos.

Sí, ya sabemos que hay todo esto y mucho más. También sabemos que la nostalgia es patrimonio exclusivo de la persona y que cada cual la administra a su manera, ya sea satisfaciendo sus deseos o dominándolos si se cree más justo, pero en el primer caso, creemos que al menos sobran el exhibicionismo y la ostentación en quienes, por otra parte, dicen ser enemigos de la España de Franco.

Compañero. ¡A S. I. A. con Calendario y todo!

Continuación y fin)

Trotsky había conseguido organizar un ejército para combatir al general Kornilov en su intento de restablecer el zarismo, cuando ya los obreros de Petrogrado por decisión espontánea habían aniquilado las tropas del general zarista. Los soviets habían convocado un Congreso Pan-Ruso de Soviets en vista de la inoperancia e inutilidad del gobierno de Kerensky a quien nadie hacía el menor caso, para establecer un sistema definitivo y concreto, que sería indudablemente a base de soviets locales. En vísperas de la celebración de ese Congreso, Trotsky, con ese ejército organizado y a sus órdenes, dio el golpe de Estado que los hijos de Marx quieren hacernos tragar como «Revolución de Octubre». El gobierno de Kerensky fue cercado; algunos ministros huyeron y otros cayeron. Y Lenin proclamó el Poder de los Soviets colocándose él a la cabeza con las riendas y el látigo en la mano. La inyección criminal en la revolución se consumó, con alevosía y ensañamiento. Engañó a todos: socialistas revolucionarios, cadetes, sindicalistas, anarquistas... Y a medida que Trotsky fue reclutando mercenarios, robusteciendo su aparato policiaco-militar, comenzó a exterminar con los métodos más brutales toda oposición presente y posiblemente futura. Al poder absoluto del jefe sobre una camarilla (comisarios los llamó primero), el poder de la camarilla sobre el partido o partida y al poder de éste sobre todo el pueblo lo llamó dictadura del proletariado. ¿Provisional? Nada de eso. La despampanante teoría extraída del método dialéctico de explicar la historia que Marx escamoteó al filósofo de albarda y collera, el impúdico estatolatra Hegel, es según Marx, «todo sistema social (tesis) lleva en su seno el embrión de un sistema opuesto (antítesis); a su debido tiempo este embrión choca con el sistema que lo contiene, se destruye el sistema y surge uno nuevo que es la síntesis de los dos en pugna.» Según esa teoría el sistema establecido por Lenin también llevaría el embrión de otro que lo destruiría. Pero Lenin anticipándose a ese conflicto mató a todos los «antitéticos». Sus correligionarios o comparsas o cómplices, se habrían servido anteriormente de esa teoría para justificar sus piruetas y felonías. Esa teoría es tan elástica como la goma arábiga. La más abominable tiranía puede justificarse. Cuanto más tiranice un tirano a un pueblo (tesis), más pronto surgirá la antítesis. Si se produce un choque y el resultado es una situa-

COMO SE ESCRIBE LA HISTORIA

ción peor, «es que la antítesis no estaba bien formada». Fue uno de tantos conflictos que ha habido y tal vez tendrá que haber hasta el definitivo que será cuando el choque lo produzca una antítesis bien formada. Pero Lenin no necesitaba justificar nada. A todos sus opositores activos y pasivos los dio se baja en el mundo de los vivos, la Ch. K., engendro inquisitorial de aquel «genial» marxista. Aquí también se ciscó en la teoría marxista-hegeliana.

A medida que se afianzaba en el Poder, fue eliminando los soviets (consejos de obreros), y sustituyéndolos por facciones por él nombradas con el mismo nombre. Es decir, correas de transmisión de su Poder a la periferia. El último soviets destruido violentamente fue el de los marinos de Kronstadt, la base naval cercana a Petrogrado. Estos marinos se negaron a aceptar el falso soviets enviado por Lenin, puesto que tenían el suyo auténtico. Trotsky abrió fuego de artillería sin más contemplaciones y allí perecieron más de 16.000 hombres; el nervio de la revolución.

Los campesinos de Ucrania, después de haber aniquilado a las tropas zaristas, se organizaron en comunas campesinas libres, venciendo la hostilidad y la nube de infamias y calumnias del gobierno de Lenin. Más cuando Petrogrado estuvo a punto de caer en manos de las tropas zaristas en aquel frente, Trotsky con el agua al cuello, se dirigió a Nestor Makno, un campesino que se reveló estrategia revolucionario consumado, pidiéndole auxilio prometiéndole respetar en el futuro las organizaciones campesinas ucranianas. Makno, olvidando los infames agravios recibidos de los bolcheviques, movilizó nuevamente los campesinos, que cayeron como tromba sobre las tropas zaristas y las aniquilaron. Mas antes de ser aniquiladas por completo, el infame Trotsky atacó por la espalda a los ucranianos y los destruyó materialmente. Después, la represión en Ucrania contra todos los desafectos a la «dictadura del proletariado», adquirió proporciones dignas de Gengis Khan o Atila.

Como decimos al principio, pretende la prensa en este centenario del nacimiento de Lenin, eclipsar los genocidios del «genial» mongol. (Decir Trotsky es decir Lenin; aquél era el verdugo a las órdenes de éste), destacando los crímenes gigantescos de Stalin.

No es verosímil que el motivo de que Lenin moribundo recomendara a su cuadrilla que impidieran saltar al Poder a Stalin fuera las «virtudes» sanguinarias del «hombre de acero». Lo más probable sería por hacer posible su sucesión por Trotsky, que era su preferido. Y si Trotsky hubiera ocupado el sitio de Lenin, habría sido tan feroz como fue Stalin. A falta de anarquistas (Trotsky se ufanaba de que «por fin el gobierno soviético con su férrea mano se libró del anarquismo»), el verdugo de Kronstadt y Ucrania la habría emprendido contra los judíos y otros que nada tenían de tales pero buenos para liquidarlos con ese «sambenito». Los más feroces antisemitas y caribes en general, desde Torquemada a Hitler pasando por Carlos Marx, (2) han sido judíos renegados. Trotsky judío renegado 100 %, como aquellos tres, no habría dejado vivo uno de su raza. Y con ellos, muchos que nada tenían de judíos, pero que el solo hecho de no colaborar servilmente con las autoridades bolcheviques, era bastante motivo para ser catalogado como tales y enviados al paredón. Es el paroxismo de la fiera sanguinaria.

En fin, ahí quedan abreviadamente, abreviadísimamente, las virtudes, el «genio», el talento de Lenin. O las esencias del marxismo-leninismo como dice un colaborador de un periódico anarquista de Toulouse. (3).

Sin embargo, aún quedan algunos de esos feligreses marxistas recalcitrantes. De nada les ha servido la experiencia rusa, la edificación de un Estado monstruoso que lejos de extinguirse como pronosticaba Marx, probablemente desaparezca la Humanidad antes. El aludido colaborador del periódico anarquista de Toulouse, dice en su prólogo al libro del Che Guevara «Guerra de Guerrillas», página 19: «los anarquistas deben conquistar el Estado aunque no sea más que para destruirlo». Es decir, los anarquistas se hacen verdugos, estrangulan millares de supuestos contrarrevolucionarios. Cuando se censan de estrangular (no se sabe de ningún verdugo que se haya cansado de ejercer el oficio), destruyen el patíbulo y se ponen a trabajar y vivir entre millares de deudos y amigos, huérfanos y viudas de los estrangulados, sin temor ninguno al consabido «arreglo de cuentas» o venganza (o justicia) por los actos de

«salud pública», perpetrados por los anarquistas momentáneamente verdugos.

El socialismo «científico» de Marx es inobjetable. Y los estrategas revolucionarios de escritorio con calefacción como este cuya firma en el periódico aludido causa náuseas, también. Por lo menos se lo creen ellos.

Volviendo al tema inicial, los escrituras de la prensa saben muy bien que eso del comunismo, socialismo y soviets, es un dogma que en Rusia se impone a sangre y fuego; pero fuera de allí, nadie lo traga salvo algunos adolescentes cándidos de solemnidad y algunos pillos intelectuales ficticiamente por una miserable congrua en rublos. Saben que es un Estado totalitario y es todo lo que les interesa. Los crímenes de lesa humanidad, el estrangulamiento de todo vestigio de libertad del cinico mongol y de sus sucesores, les importa un bledo. Glorificando a Lenin, la «gran prensa» glorifica al traidor de la revolución rusa; de una revolución que pudo ser realmente libertadora; de una revolución que pudo haber establecido un sistema de soviets locales de obreros y campesinos: un sistema libérrimo; glorifican al hombre que salvó el Estado; que forjó el Estado totalitario que sirvió de modelo a Mussolini y a Hitler para forjar los suyos. Y el Estado totalitario es la última carta que se juega el capitalismo fundiéndose con el Estado mismo.

México.

LUIS CASTRO

(2) Este no pasó de ser un tirano en capullo. No llegó a tener poder material ninguno. Pero tenía madera de tirano. Estaba identificado totalmente con Bismarck y el kaiser. Pedía a gritos la guerra contra Rusia y otra guerra contra Dinamarca para arrebatarle el Scheleswig-Holstein. La guerra franco-prusiana, la saludó con alborozo. «Los franceses necesitan palos», decía el tortuoso y falso redentorista. Ese producto híbrido de socialismo e imperialismo, es lo que E. Musham llamó «bismarxismo».

(3) Este feligrés de la Iglesia Marxista, hábil coleccionador de estadísticas recojidas en revistas financieras y comerciales, particulares y estatales, y que por ello se titula «economista», (!), decepcionado de la autocracia marxista rusa, adora hoy a Mao Tse Tung. Según él, con los mismos ingredientes y formas políticas que en Rusia solo han conseguido los corifeos marxistas establecer ese Estado mastodóntico, en China Mao ha establecido el socialismo. ¡Talento!

UN FALSO NEUTRALISMO

EN la capital de Xambie una turba de jefes de Estado ha perorado largamente sobre neutralidad, convivencia pacífica, descolonización y otras pocaliñas del chamarileo mundial. En Belgrado, en 1963, la concurrencia fue más lucida. La compusieron reyes y príncipes, por docenas los presidentes de Repúblicas nuevas y usadas, casi todas dictatoriales, más los imprescindibles tres grandecitos promotores del cónclave: el filofascista y panarábigo Nasser, Tito el comunista de doublé, y Nehru, danzante y sentenciante dios Siva cuyos múltiples brazos se tendían en múltiples direcciones.

La neutralidad de los congregados es completamente falsa, verdad común a todos; en cambio es patente la venalidad respecto de un bando u otro, o de ambos bandos. Nadie ignora eso, aunque muchos lo silencien. El propio « The Economist », de Londres, poco inclinado a llamar las cosas por su nombre, reconocía que muchos de los representantes que en Belgrado estaban, en realidad, gravemente comprometidos sobre tal o cual otro asunto, con las superpotencias. Bourguiba ha sentido cosquilleos neutralistas al ver que se le escurría de entre las manos el petróleo del Sahara. De semejante manera el reyezuelo - sacerdote de Marruecos, acudió inopinadamente al llamado de Tito porque no le consintieron apoderarse de Mauritania, constituida en nación independiente bajo los auspicios de compañías y gobiernos imperialistas, ni más ni menos que como Marruecos. Así se les podrían continuar sacando los trapos sucios, uno por uno, a los asambleístas de Lusaka y de Belgrado.

Han nacido la mayoría de ellos a la vida nacional con la protección de las principales potencias. Como han nacido, viven.

Hay que puntualizar que todas las delegaciones reunidas tanto en Lusaka, como en 1963 en Belgrado, y en 1967 en El Cairo, sin exceptuar al arzobispo chipriota Makarios, representan no a los pueblos sino a los dictadores y explotadores de sus pueblos respectivos desde Tito y Fidel Castro hasta el general Suharto, el chacal de la Indonesia, invocan como justificación de sus regimenes la Carta de las Naciones Unidas, el Corán, el leninismo, la sabiduría védica.

La frase común de todas las delegaciones congregadas es la



explotación y la dictadura, más o menos encubierta, y representan al capital privado o estatal, en manera alguna a las clases por él explotadas y humilladas. Y en tal calidad forman parte del mismo mundo que el imperialismo americano y el ruso: son sus tercerones, no una fuerza diferente.

Ahora bien, frente a ese mundo cuya partición en intereses contrapuestos conduce a una gran conflagración mundial o bien a la dominación universal de los dos superpotencias, no existe ni puede existir otra tercera fuerza que la de los explotados en rebeldía contra la guerra, el capitalismo privado o estatal y sus respectivos gobiernos.

Los dos bloques — Pacto del

Atlántico y Pacto de Varsovia — y los falsos neutrales de Lusaka, de Belgrado y de El Cairo..., son sólo adversarios para los trabajadores y para los revolucionarios del mundo entero. Para hacer acto de lucha contra la guerra hay que atacar por igual al capital americano, al ruso, y al de los pequeños países por más recién creados o coloniales que sean.

La verdadera tercera fuerza está extendida por toda la superficie de la Tierra: trabajadores de todos los colores y nacionalidades en estrecha alianza con los estudiantes y con los intelectuales revolucionarios. Esa tercera fuerza no tiene nada en común con el maquiavelismo que trata de convertirse en líder de los países

por Jaime BALIUS

que aparentemente no forman parte de los bloques pero que giran alrededor de ellos.

El presidente Nixon ha tenido un gran recibimiento en Belgrado. Horas antes un consejero del gobierno norteamericano afirmaba, en Roma, que los norteamericanos no dan un paso sin consultar a los rusos y que el equilibrio del Mediterráneo se hará teniendo en cuenta los intereses de las superpotencias. Entonces Tito es un títere norteamericano y por ende ruso.

En lo que todos ellos están de acuerdo es en aplastar la revolución donde se presente. Como botón de muestra la carnicería de Aman, Nadie ha chistado. Y los palestinos viejos, mujeres y niños, han sido masacrados en los campos de concentración.

El falso neutralismo encabezado por Tito, y ayer por el extinto Nasser, entra dentro del contexto de represión capitalista a toda intencionalidad revolucionaria.

DISCOS

Tomar el tren cada día convierte el vagón que sea en una parte rodada del piso que uno habita. Se penetra, de mañana, en la sala de los pasos perdidos, mira los titulares de los periódicos kioskeros, observa la hora y el primer tren de salida marcados electrónicamente, y al cabo de minutos se deja deslizar, cómodamente sentado, sobre los raíles. Y se llega a destino.

O no se llega, si la electrónica falla y paraliza relojes e indicaciones y te confunde, en cuyo caso el tren pasará furioso por delante de tu estación de « llegada » y te dejará en otra más lejana a la que no debías llegar. ¿Enojo? No el

debido, a causa de una semi-cosumbre. Cuando uno hace años que se embarca, algunas veces queda verdaderamente « embarcado ».

Siendo ello lo que me ha familiarizado con la estación de X, ella, que no importa nada en mi vida. Pero la soporto, y en cierta manera la estimo, por los corredores y vericuetos que me facilitan para un saludable esquivo de celadores.

Esta vez he pisado andén de ingreso (como otras veces) de incógnito, o clandestinamente. Sin billete en tren no se va — dicen — a ninguna parte. Yo billete lo tengo, pero no para esta estación in-

deseada. Si me cogen — pienso — aturdirás desarreglo electrónico, sordera española, y culpa de la Compañía ferrocarrilera. Pero sé, por añarga experiencia, que la Compañía siempre tiene razón, incluso cuando un aparato tragaperras deglute tu dinero y en cambio no vomita billete. Muchas las he pagado por no haber firmado la carta viajera o por haber dado, al entrar, billete de salir, y a la salida billete de entrar. Cosas de la memoria, que a los directores y jueces inflexibles no les debe fallar, puesto que se atreven a condenar a los desmemoriados. En sociedad autoritaria los galones dan una seguridad desmedida.

Esta vez le pedi cortésmente al subjeje de la estación indebida si el tren que espero tiene parada en el pueblo que me conviene. Dice que sí con sonrisa de hombre simpático. Y me da más detalles, tal vez innecesarios, pero buenos para entablar franqueza con un desconocido. Yo le hablo del tiempo y de mi impresión mañanera. Por aquellos pagos la bruma lame las aguas del río y encima del gris espacial debe andarse Febo con sus rayos amarillos que en París y extensiones resultan vanos.

Se va el tren para llevarme a destino. Y, si contento por haber burlado a la Compañía, me considero culpable de haber, moralmente, estafado al subjeje de la estación de X.

DISCOBOLO

" UMBRAL "

Como hemos anticipado, el número 101 de « Umbral » aparecerá a fines del año en curso adquiriendo nuevamente carácter de extraordinario, tanto por el número de páginas como por la colaboración literaria y artística escogida.

Por su presentación y total importancia este número será archivable en cada hogar libre y propio para regalo de año nuevo, tanto para el exterior como el interior.

Formúlense desde ahora pedidos individuales o colectivos. El ejemplar costará 10 francos y de cinco ejemplares en adelante cuéntese con un descuento del 10 %. Ruego encarecido: que los pedidos se efectúen cuanto antes para regularizar de antemano la tirada. Los suscriptores que hayan liquidado hasta fin del año 1970 recibirán el 101 sin necesidad de reclamarlo.

Ni que decir que nuestros colaboradores tienen puerta abierta para enviarnos cuartillas para el 101, siempre que los originales lleguen a la Redacción no más allá del 16 de noviembre.

NEGRAS TORMENTAS

BARCELONA. — En los días 10 y 11 de este mes se desató una tormenta atmosférica y marítima en las provincias de Barcelona y Gerona, causando serios estragos de inundación en todo el litoral, particularmente el Maresme y la Costa Brava, ésta violentamente atacado por el mar, que parecía indignado contra la gallofería de los hombres que tanto han afeado las bellezas naturales de la marina ampurdanesa. Particularmente en Palamós (playas de la Fosca y del Aro) los destrozos en torres, jardines y embarcaderos han sido considerables. En Guixols el espigón escollero ha sido roto. En Arenys de Mar, el Mediterráneo en furia desorganizó unas regatas hundiendo dos veleros, siete de cuyos tripulantes resultaron muertos. Otros dos casos de asfixia en el mar fueron registrados en la playa de Calella a costa de un matrimonio inglés al que se le hundió la barca. En el Monasterio de Montserrat se produjo un enorme boquete con 8 metros de profundidad en la plaza donde aparcan turismos y autocares, y así sucesivamente afectando puentes, carreteras y barrios bajos en Barcelona, Mataró, Gerona, etc.

LA LOCURA POR EL VINO

MADRID. — Una estadística médica revela que el porcentaje de enfermos mentales hospitalizados en España sigue aumentando vertiginosamente. Entre la población demente de Madrid el 40 % de los enfermos procede del alcoholismo, mientras que en Navarra el número de afectados de alcoholismo es del 45 % sobre el conjunto de majaretas provinciales.

LAS GANANCIAS DEL OBRERO

ZARAGOZA. — En la mina El Pilar, de Utrillas, una plataforma sobre la que operaban cinco obreros se ladeó inopinadamente, cayendo al vacío (¡180 metros!) José Mestre Franco, Juan Villabril Piris y Antonio Flores Bravo, a los cuales se supone perecidos pues aún no han sido rescatados. Agarrados como pudieron en la plataforma lograron ser salvados Alfonso Lafuente y Ramón Calomarde. En vista de este drama de El Pilar, la gente cree menos que nunca en los milagros de la Pilarica.

INDUSTRIAS INTERCEPTADAS

ALICANTE. — Por represalias comerciales emanadas de Lisboa una gran cantidad de muñecas



(200.000) fabricadas en pueblos de esta provincia está bloqueada hace tres semanas en la frontera portuguesa. Afortunadamente las muñecas no tienen necesidad de comida.

La prohibición gubernamental española de enviar productos de zapatería a Estados Unidos de América, ha metido la zozobra a los pueblos alicantinos dedicados a la confección de dicho calzado. Debido a la crisis reinante carecen de ocupación 880 zapateros de ambos sexos en Elda.

LA CONLLEVANCIA

MADRID. — Ha llegado a esta capital un grupo de cincuenta ciudadanos soviéticos, casi todos artistas, pues hay entre ellos algunos periodistas de renombre. El primer monumento arquitectónico que han visitado es el del Valle de los Caídos, conducidos por franquistas levantados.

DE LA SITUACION CONFLICTIVA

En Barcelona los obreros portuarios se reintegraron a sus ocupaciones tras haber obtenido satisfacción en sus demandas de mejoras y anulación de doce órdenes de despido contra compañeros.

También los trabajadores del puerto de Sevilla se han reincorporado a las operaciones de carga y descarga después de conseguir la readmisión de 52 compañeros suspendidos de su derecho al trabajo. Las gestiones para obtener mejoras materiales continúan.

MURIO DALADIER

PARIS. — Agotado por la vejez murió el radical-socialista Eduardo Daladier, el mismo que dispuso campos de concentración para recibir en Francia a los republicanos españoles. Primero León Blum contribuyendo a la asfixia de la República española con su malhadada No Intervención que permitió intervenir a Hitler y Mussolini en nuestra guerra, y después Daladier agravando nuestro calvario de gladiadores vencidos con sus famosos campos alambrados de Argelès, St.-Cyprien, Barcarès, Bram, Vernet, Sept Fonds, Agde y otros.

Murió recientemente Daladier. Con todos los respetos no podemos evitar decir que mucho antes que él murieron más de 5.000

españoles antifascistas en los lugares arriba citados.

SACRILEGIO

BARCELONA. — Un ladrón ha penetrado en la sacristía de la Sagrada Familia, no para comer hostias, sino para llevarse 12.000 pesetas que el cura guardaba en una caja.

PARA LA RENOVACION DE ESPANA

BARCELONA. Durante la apertura de un titulado Congreso de la Formación, al ministro de Educación y Ciencia, Villar Palasi, se le ha escapado: «Nadie puede atribuirse el lujo macabro del triunfalismo y de la actitud pesimista.»

CAMBIO DE DISCO

BARCELONA. — Durante varios días se ha hecho el elogio de la persona de Julián Besteiro en el diario «La Vanguardia». Algo es algo.

ONCE AÑOS PRESO

MADRID. — Ha sido indultado Alberto Contijoch Berenguer, de los Testigos de Jehová, que durante once años ha padecido prisión militar en Cádiz por negarse a hacer el servicio militar, que repugnaba a sus creencias.

SIEMPRE P'ATRÁS

MADRID. — De «Ecclesia» (12 septiembre): «Dos cines de Bilbao van a convertirse en iglesia. Se trata del «Iraea» y del «Zurbarán». El acuerdo de cesión está a falta de concretar las condiciones económicas.»

«NORMALIZACION ENTRE MOSCU Y MADRID»

PARIS (OPE). — De «Combat» (10 septiembre) presentado en forma destacada:

«Se anuncia oficialmente en Moscú la próxima apertura de la agencia Tass en Madrid. Y de otra de la agencia Efe en Moscú. Ello refleja la tendencia a una normalización de relaciones. Esta decisión que el desenlace de conversaciones amplias se traduce en el sector periodístico de ambos países como una política que ha dado ya sus frutos en otros sectores especializados, principalmente en el comercio.

«El intercambio comercial en 1969 se ha elevado a 25,4 millones de rublos, con neta ventaja para la URSS en las exportaciones. En Moscú viene funcionando con carácter semi oficial una oficina comercial española. En marzo del año en curso se instaló en Madrid la primera representación permanente de la URSS después de la guerra civil, la misión encargada de resolver las cuestiones marítimas con España. Y está ya prevista la instalación de una oficina española en Odessa.»

Cita «Combat» el intercambio artístico y literario presentando casos concretos y termina así:

«Negociado por la oficina de la agencia Tass de París y la agencia de Madrid Efe, dará por resultado la aparición en la prensa respectiva de noticias suscritas por las agencias: de Tass en los periódicos españoles y de Efe en los periódicos soviéticos. En la primera época Tass estará representada en Madrid por un «enlace especial.»

EL ARRULLO

LONDRES, (OPE). «The Daily Telegraph» publicó el 16 de septiembre un despacho de su correspondiente en Madrid que decía lo siguiente:

«Por primera vez desde la guerra civil española, según se dio a conocer, va a abrir una oficina en Madrid la agencia oficial soviética de noticias Tass. La agencia oficial española Efe va a abrir también una oficina en Moscú en el mes próximo.

Se considera que este acuerdo representa un paso importante para las relaciones entre los dos países. Es ahora probable que Rusia y España establezcan relaciones diplomáticas en un futuro no lejano.»

OTA SIK, EL COMUNISTA CHECO EXILIADO

A Ota Sik, hoy exiliado en Suiza y profesor de Economía en la Universidad de Basilea, la revista «Actualidad» le atribuye esta declaración:

«Me resulta difícil hablar con objetividad de España. Personal y sentimentalmente recordaré a los republicanos españoles compañeros durante cuatro largos años (1941-1945). Junto con la valerosa actitud de estos detenidos, tendré que recordar con toda emoción que fue precisamente un español — Cristóbal Clemente — el que me salvó la vida en aquellos días.»

COMPANEROS: Acordémosnos de los presos y de S. I. A.

Un relato de Jules Vallés

En Inglaterra, las conferencias se dan en la calle. Había una cierta tarde, en Edgurre Road, un hombre de semblante respetable, cara de buen chico, que, subido sobre una silla, hablaba al pueblo y le daba un consejo: le instaba a quemar las casas.

Hasta añadía, extendiendo el brazo:

— He aquí una; pertenece a mi mejor amigo, se podría comenzar por ella.»

La gente miraba la casa. Se discutía.

No se decía, a fe mía, ni si ni no.

— ¿Está usted bien seguro? decían algunos rascándose la barba.

— Hace mucho calor, decía otro.

Pero un «lord» que había oído todo, indignado, intimó a un «policeman» a que detuviera al orador, que no resistió lo más mínimo y con el cual se fue al cuerpo de guardia conversando. Durante el camino, él explicaba todavía la eficacia de su sistema.

Al otro día se llamó a vista la causa. Es de este modo que se hace en Inglaterra. El «lord» estaba a un lado, el acusado a otro.

El «alderman» (1), dirigiéndose al «lord», le dijo:

— ¿Usted ha hecho detener a este hombre porque perturbaba la paz pública? ¿Ocasionalmente desórdenes?

— El no ocasionaba, a decir verdad, desórdenes.

— ¿Qué hacía?

— Hacía discursos infames... Hablaba de quemar las casas.

— ¿Nada más?

— Sí, señor presidente.

El alderman se calló y al cabo de un momento, volviéndose hacia el acusado:

— Un tal, ¿es qué usted cree que es menester quemar las casas?

— Sí, señor presidente.

— Perfectamente.

El alderman volvió a ponerse la gorra y respondió:

— Le pongo a usted en libertad.

Y volviéndose, al mismo tiempo, hacia el lord, dijo:

— ¿Para qué condenarlo, puesto que la único que ha hecho es decir lo que piensa?

(Traducción de Juan)

(1) Magistrado municipal.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE PERPIGNAN

La Federación Local de Perpignan manifiesta a todos sus afiliados que para el día 8 de noviembre a las 9,30 tendrá lugar en el local social, rue d'En Calce, la celebración de la asamblea general ordinaria a la cual quedáis convocados.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

A todos los compañeros y simpatizantes, amantes de la cultura;

Esta F. Local, prosiguiendo sus trabajos por mediación de la Secretaría y la Comisión de cultura y propaganda, tiene a bien comunicaros que, en vista de organización de unos cursos de español, francés y esperanto, todos los compañeros que deseen participar a los mismos, como así quieran beneficiar al desarrollo escolar de sus hijos, pueden inscribirse, lo mismo aquéllos que deseen practicarse en dichas lenguas, en el domicilio social todos los días al compañero Palomar.

Por otra parte manifestamos a todos los que, perteneciendo al ramo de la Construcción (Bâtiment) y deseosos de adquirir una práctica en el oficio, para éstos se abre una escuela industrial, cuyos cursos serán dados en español y en francés.

Recordamos a todos que la prensa es distribuida en el local social todos los domingos por la mañana; el servicio de librería funciona igualmente de las 9 a las 12.

F. L. DE ST-ETIENNE

Esta F. Local invita a sus afiliados a la asamblea extraordinaria que se celebrará el 8 de noviembre de 1970 a las 9 h. Los asuntos a tratar siendo de importancia primordial, rogamos la asistencia de todos los compañeros.

F. LOCAL DE HOUILLES-

Recuerda a sus afiliados que para el día 8 de noviembre se celebrará la asamblea ordinaria a fin de discutir las cosas en curso, y liquidar las cotizaciones pendientes.

S.I.A. — SECCION DE ORLEANS

Convoca asamblea para el día 1 de noviembre a las diez de la mañana, en el lugar de costumbre (rue des Pensées, y no en la Permanence).

Dada la importancia de dicha asamblea, esperamos la presencia de todos.

A. I. T.

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de París se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvío.

CICLO DE CONFERENCIAS EN EL NUCLEO DE PROVENZA

La Comisión de Relaciones.

La primera del mismo tendrá lugar en Marsella, Sala Francisco Ferrer-Guardia, de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Academie, el domingo día 25 de octubre 1970, a las nueve y media de la mañana, a cargo del compañero Alejandro Lamela, que disertará sobre un tema de tanta actualidad como es «La juventud ante el contexto social».

Cumplimentando los acuerdos adoptados por el último Pleno del Nucleo esperamos la asistencia de todas las Federaciones Locales, afiliados, simpatizantes y amantes de la cultura.

Nota importante: Recomendamos a las FF. LL. del Nucleo que reserven las fechas de los domingos 29 de noviembre 1970, 24 de enero 1971 y 14 de marzo. Los dos primeros para Conferencia y el tercero para la celebración, todo el día, del Coloquio Regional reservado a cuantos pertenecen a la familia confederal y libertaria.

NOVEDAD EN CATALAN:

«DIFUNTS SOTA ELS AMETLLERS EN FLOR». Libro acentuado en intenciones y de una gran belleza literaria escrito por Baltasar Porcel. 18,00 F. en esta Administración.

Servicio de Librería

«El autoanálisis», Karem Horney	8 00
«Así cayeron los dados», V. Botella Pastor	9 00
Luis Ramírez: «Francisco Franco (Historia de un mesianismo)	16 50
«El Apoyo Mutuo», Kropotkin	18 00
«Arte de bien vivir», Schopenhauer	5 00
«Arquitectura del verso», Pérez Cunis	5 00

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	19 532 65
Pedro Peralta, París ..	21 60
Guy Malouvier, id.	100 00
F. L. St-Denis	75 00
Musa del Prado, Fécamp	10 00
Feli del Prado, id.	10 00

Suma y sigue

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Redacción española: 33, rue des Vignoles, París (20).

Advertimos a corresponsales y suscriptores, que la correspondencia de Prensa y Librería, debe de ser enviada a:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-París (XX^e). C.C.P. 13 507-56, París. Tél. PYR 46-86.

CORREO DE REDACCION

Muchos colaboradores nuestros se quejan por no ver publicados con premura, o sin ella, sus escritos. A veces incluso se agrían, a nuestro entender sin motivo. Parecen no darse cuenta de la limitación de páginas (8 en el C. S. y cero, por ahora, en «Umbral») que nos agobia. ¡Qué más quiséramos nosotros que dar satisfacción a nuestros amigos autores, satisfacción que sería también la nuestra!

EL COMPANERO SEVILLA

El compañero José Sevilla, colaborador de «Umbral» y de este semanario, ha fallecido en St-Etienne de Rouvrais. Damos esta nota anticipada en espera de poder publicar un resumen vital de tan estimado compañero.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 31 de octubre por la tarde. Conversación sobre la posibilidad del Boletín literario y aglutinación de esfuerzos entre las secciones. Que ninguna de éstas falte a la entrevista.

«Aurora Espléndida», Jack London	5 00
«Averroes» (Biografía), E. Renan	6 00
«Aventuras del Barón Münchhausen»	7 50
«Ayude a su médico», Varios	3 50
«Ayude a su médico», Varios	2 25
«Aquí comienza el alba», S. Terry	9 00
«Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa	4 50

Pedidos a: Roque LLOP 33, rue des Vignoles, París (20)

DIALOGO DE « LES VIGNOLES »

DE casa a la nueva sede social que en París nos hemos dado pongo un cuarto de hora andando. Fuera Metro, pudiendo acercarme paso a paso.

Llego, y el ejemplo laborioso de López, Colom, Montol, Cob y algún otro «diario», me obliga a quitarme la americana. Si no coges herramienta tú, Montol te la pone en las manos. Los sábados y domingos el panorama «laboral» es otro: el voluntariado «semanal» hormiguea. Y entre todos, la obra avanza.

Hoy es sábado y gente de aluvión afluye. Les Vignoles va siendo el punto de reunión máximo del cenetismo. Llevarnos la contraria, no habrá modo.

Laisant viene a por mí para departir sobre el Centenario de la Commune. Dialogamos cálido, y al fin concertamos un mutuo parecer que ya estaba concertado.

Entretanto él observa a hurtadillas y le escapa — estaba previsto — la pregunta:

— Todos esos que se mueven, ¿son compañeros?

— Seguro, y con trabajo gratuito. La mano de obra aquí no cuesta ni un céntimo. Creo que los compañeros galos no sois capaces de algo parecido.

Laisant me concede verdad en un mohín silencioso. E inquiera:

— Esta sala, ahora sucia, será espléndida. ¿Contendrá cuantas plazas? ¿Estará autorizada para anunciar sus actos en pasquines?

— En plazas, 300; en lo demás, veremos.

El compañero Laisant se va favorablemente impresionado por la capacidad realizadora de los «copains» españoles. Si bien me dice, en guisa de despedido:

— Nosotros decimos «chez les espagnols», y aquí sólo se oyen expresiones catalanas.

— Qué quieres, en este momento así es, pero no falta en este lugar ningún acento del variado mosaico ibérico.

Y mientras lo acampaño a la puerta convenimos en la conveniencia de dar pábulo al Esperanto. En tanto esto llega, esperamos.

Momentos después surge la silueta sardónica del director de «Esfuerzo». Observa, choca alguna mano, y tengo para mí que comprende vagamente que por esfuerzo verdad el nuestro.

Varios desocupados provisionales formamos corro comentarista: que si esas secretarías, que si la calidad del yeso, que tal o cual disposición sería más o menos conveniente, que el invierno se nos echa encima antes de terminar el



todo, que si los ex confederales están bien en cualquier parte que no sea la auténtica, etc., etc. Unos salen de la administración con peso de libros y ágiles de cartera, y otro con gorra de pájaro laborioso nos corta el ruedo parlante cargado con un tablón y exigiendo «paso» y recomendándonos «oj». Aquí logra imponerse todo bicho que trabaje.

Amela estima que los confederales somos capaces de un esfuerzo realizador que no rebase los tres meses, y para apoyarse saca el ejemplo positivo de «las Viñolas» y los intentos malogrados de Aymare y la Casa de Reposo. De hecho, Amela interpreta el sentir de muchos compañeros, pero no exactamente el mío. La Casa de Reposo nació muerta. La casa propiamente era de argamasa vencida y su patio resultaba engañoso porque la mitad no nos correspondía. La propiedad terrena estaba cortada como una sandía en cuarenta pedazos distribuidos a los 4 vientos, lo que explica que ni un cacho de terreno fuera medianamente aprovechable, e incluso que el polaco más cínico del siglo XX nos haya sustraído la franja de los manzanos y por encima le haya metido pleito judicial a SIA. Yo lo digo así, sin tapujos, porque ante mí, Etienne, Samitier y Escuder, el sujeto confesó que usaba de nuestra tierra en vecino, puesto que nadie la cuidaba. En concreto, la Casa de Reposo tal como era sólo podía causarnos cansancios.

— Por fatiga, la que nos produjo Aymare — sobrecargó uno.

Yo: Fatigosos y fastidiosos lo fuimos en el tiempo cuantos dirigíamos la Colonia aymarensé desde lejos, sin ni siquiera conocerla ni comprender sus problemas. Las 150 hectáreas de la finca eran un remanso libertario, un aparte del exilio que estúpidamente los compañeros desdeñamos con un grito absurdo pronunciado en más de cien asambleas: «¡Otra vez Aymare? ¡Ay, mare mea!» Y la asamblea del caso reía la ocurrencia (apta para una sola vez, mendaz en las repeticiones), haciendo que la Obra periclitara.

— No obstante se hizo esfuerzo.

— Indudablemente, en el asper

to dinerístico. Hubo en ello féreas voluntades. Pero en asunto de colectividades la participación monetaria es secundaria. La directa, la de manos a la obra esa es la que cuenta. Somos más de cien que ocasionalmente acudimos en mangas de camisa a Aymare para batirnos con la grama, ahondar el pozo, trillar, laborar el tabaco. Y ello era nada, o era poco, de cooperación y trato con cinco compañeros permanentes que concedían a diario todo su esfuerzo a cambio de cero francos, sin posibilidad de adquirir cinco camisas de un golpe, con comida segura, pero uniforme; sin preocupación de domingos y demás días festivos, con la obligación de subvenir a las necesidades de 17 (luego menos) ancianos o inválidos acogidos, lo que hizo un total de 23 personas forzadas a subsistir con elemento que la dura labor de 5 proporcionaba, más la generosidad dinerista de las buenas voluntades y el dinero regateado o displicentemente cedido por los del *jay mare mea!*

— Pues ello debía decirse, esta observación debía manifestarse en reuniones locales y plenarias.

— Se hizo, y con repetición que resultó monótona. Las delegaciones mayores acudían con acuerdos sacados antes de escuchar al enviado del grupo laborioso de Aymare, y sigo, después de tantos años, admirando la paciencia, la dedicación, la sangre fría y la claridad expositiva del compañero Sánchez, que en el fondo nunca fue escuchado y si involuntariamente — creo — humillado y desconsiderado. Ni yo ni nadie de nosotros hubiese tenido la doble paciencia de Job que tuvo ese abnegado y ejemplar compañero.

— ¿Cómo habrías tú arreglado la cuestión de Aymare, ya que opinas que el fracaso de la Colonia fue externo a ella?

— En primer lugar hubiese despojado de atribuciones directoras a los diferentes comités nacionales o «sidéricos» que las aceptaron o se las irrogaron. La finca debían llevarla con amplitud de derechos e iniciativas los que allí sudaban el resto de camisa que poseían. El grupo de trabajo debía cuidar estrictamente la pro-

gresión y propiedad de las tierras de cultivo, y de la granja avícola brillantemente iniciada, luego desquiciada. Con un cuarto de tierras en labores y otros dos en barbecho el grupo productor tenía misión a cumplir de sobras y no había que complicarlo con deberes, digamos de sanidad y de asistencia a compañeros físicamente deficientes.

— Yo tengo entendido — introduce uno — que los inválidos cooperaban en las labores.

— Cierto, pero no todos. Algún golpe ocasional en la tierra, selección de productos, alguna labor doméstica, etc. Pero lo duro permanentemente iba a cargo de los cinco. La granja avícola podían cuidarla los compañeros recogidos, y no entiendo aún por qué esa actividad quedó extinta. Igual los semi- inválidos habrían velado la cría de cerdos, antigua dedicación de la finca Aymare; pero este negocio lo imposibilitó Diez Andino vendiendo kilómetros de alambradas y cachos de bosque frondoso poblado de robles que llovían bellotas para gloria de la fauna porcina... Mientras los compañeros válidos peleaban con los terrones para arrancarles trigo, cebada, maíz, tabaco, verduras, etc., los añosos y lisiados de provecho podían dedicarse, previo adiestramiento, a la confección de géneros de punto, alpargatas, zapatos y otras prendas que las familias de la Organización habríamos ido adquiriendo por mediación de las federaciones locales.

— Debía hacerse, y no se hizo.

— Se lanzó la idea y el comité de turno no quiso recogerla porque no era suya. Delitos de amor propio que a veces tenemos los hombres. A mí un comiterista me opuso que ningún compañero impuesto de una profesión se aventaría a enterrarse en Aymare estando como pez en agua en su ciudad o villa, a lo que pude objetarle que un maestro zapatero de Fanjeaux (Aude) estaba dispuesto a abandonar por dos años su taller-tienda para dedicarse a enseñar zapatería en nuestra esperanzadora Colonia.

— ¿La respuesta?

— El silencio cómplice de los augurios de desastre.

El desastre poco a poco vino. Se pensó en vender la finca por unos dineros, al fin logrados, que no añaden gloria a la conducta confederal del Exilio. Las Colectividades libertarias del 1936 fueron ejemplares y hoy las crónicas imparciales empiezan a ocuparse de la originalidad de las mismas. El ejemplo podía cundir en este largo destierro, y no hemos querido o sabido. Afortunadamente, las Viñolas no siguen idéntico camino.

Juan FERRER

Du suffrage universel à la grève générale

appeurée leur donne comme l'unique solution de tous leurs maux, ceci grâce aux traîtres du socialisme, ceci malgré qu'ils soient conscients que rien ne changera de cette façon.

Mai et juin 1968 est le plus bel exemple de peur collective qu'il nous soit permis d'analyser. On peut refouler en soi ses aspirations à plus de bien-être, à plus de liberté, en ayant souvent pensé qu'il faudrait pour cela faire ceci ou cela, chacun en soi avec une grande générosité, mais un jour vient où le lourd manteau du lâche vous écrase, brusquement comme une chappe de plomb et tout d'un coup, le milieu ambiant aidant, on explose d'une façon désordonnée, inconsciente, ou plus exactement, selon le conditionnement correspondant à ce milieu et à ce que le mouvement ouvrier vous a laissé ancrer dans la cervelle comme étant un moyen de s'imposer aux événements, et puisque c'est d'elle qu'il s'agit, on fait la grève.

Mais les grands normalisateurs sont là, leurs cousins germains pseudo-socialistes aussi, et leurs gauchistes aussi un peu plus fébriles qu'à l'accoutumée, et, chacun jouant du cor à la ronde se rejetant les torts les uns aux autres, « raisonnants », et là est la plus grande marque du manque de volonté des travailleurs, car ils se laissent raisonner par ceux contre lesquels ils se sont révoltés. Au lieu de ne faire confiance qu'à eux-mêmes en s'organisant selon leur intuition, n'acceptant de principe idéologique qu'au même titre que toutes autres idées émises par n'importe lequel d'entre eux, ils prennent peur. Leur dignité un moment revenue s'estompe et au lieu de passer par dessus tout ces normalisateurs (on peut même parler de prophètes) ils se rangent sagement chacun derrière ceux qu'ils avaient un moment déconsidéré, se rejetant l'avortement de leur mouvement comme leurs bonzes respectifs le leur dictent. C'est à peu près tout ce qui peut être tiré et surtout retenu de mai-juin 1968.

Encore une fois le réformisme, le parlementarisme eurent raison du mouvement ouvrier. Les rares éléments qui en sortirent victorieux ne le furent que par la conquête d'une conviction consciente de ce que doit être le socialisme, antiautoritaire ne reposant que

sur le respect intégrale de la dignité de chacun.

Pour cela mai-juin 1968 ne furent pas tout à fait négatifs. Cependant nous ne pouvons nous contenter de la prise de conscience d'une centaine ou d'un millier peut-être de travailleurs sur plusieurs dizaines de millions survenant à chaque soubresaut de la gangue dans laquelle est confinée la classe ouvrière, d'autant que ces quelques individus ne sont pas obligatoirement des militants.

Il est nécessaire que tous dans nos entreprises nous confrontions sans sectarisme nos opinions sur la réorganisation de la classe ouvrière, par les luttes qu'il serait nécessaire de mener au sein de nos entreprises respectives, que les plus conscients ne se déroberont pas devant ce qu'ils appellent communément des « veaux incurables » mais au contraire sachent gagner leur confiance sans contrepartie, c'est le prix de la lutte révolutionnaire. Faire comprendre aux travailleurs que la réussite ou l'avortement d'un mouvement ne dépend pas seulement de l'inefficacité de leurs délégués, mais surtout du manque de soutien pratique de leur part. La psychologie joue un grand rôle et il ne faut pas négliger l'attaque permanente de la tendance veule et lâche de la grande masse des travailleurs. Il est nécessaire de les mettre sans cesse devant leurs responsabilités, quitte à passer pour des moralisateurs. La discussion est la base de la compréhension mutuelle et celle-ci est la preuve du respect de la dignité de chacun. Tous les points de discussions ont un point de compréhension mutuelle et véritablement humain qui doit amener les travailleurs à mener des actions communes. Autrement dit à se solidariser les uns aux autres, à s'organiser dans l'entreprise et dans le quartier ou la commune, puis dans leurs syndicats et fédérations corporatives, ainsi que sur le plan national puis international, ceci sans que jamais les décisions ne soient prises par d'autres que par eux-mêmes, leurs délégués, maires ou toutes autres appellations qui pourraient être données à ceux qui auront été élus par les travailleurs, (la « base » comme il est dit communément), étant élus pour coordonner et veiller à l'exécution conforme de leur décision. Jamais ceux-ci ne pourront décider de quoi que ce soit ailleurs que comme les

égaux des travailleurs tout juste pourront-ils suggérer à ceux-ci ce qui pourrait éventuellement apporter quelques améliorations aux décisions prises préalablement.

C'est ce que nous devons faire auprès de nos camarades de travail lorsque leur indécision face à l'événement les fait se retrancher au lieu d'agir.

Tout peut être réalisé et doit être réalisé afin que les actions à mener soient les parties constructives de la grève générale expropriatrice pour laquelle le mouvement ouvrier doit se préparer.

Notre but à tous ne sera atteint que lorsque seront abolis le patronat et le salariat. A partir de cet instant seulement nous pourrons construire le socialisme authentique (le socialisme libertaire), ou la démocratie véritable ce qui revient au même et n'est qu'une autre manière de nommer la même chose grâce à notre vocabulaire.

En attendant il nous faut organiser nos luttes et notre mouvement en dehors de tout sectarisme entre les chapelles politiques que l'on pourrait assimiler à des conceptions religieuses.

Pour cela chaque action doit être un coup porté à l'équilibre capitaliste dont le moteur est la valeur monétaire (la monnaie tout simplement) qui leur permet d'accumuler notre force de travail et de nous la revendre selon leur bon plaisir. Plus de luttes, qui loin de détruire cet équilibre ne fait qu'agacer les patrons et l'Etat par l'agitation temporaire qu'elles provoquent dans leur équilibre monétaire (la plus usuelle étant l'augmentation des salaires).

Il faut que par la réduction pernicieuse et permanente de notre travail, celui-ci leur devienne de plus en plus cher, et les oblige, pour garder une marge bénéficiaire, à amorcer la disparition du sa-

lariat et du même coup du patronat. Nous voulons parler de la réduction de la hiérarchie salariale qui reconstruira la classe, désorganiser par le rapprochement qui ne manquera pas de se produire puis par une action sur la baisse des prix qui pourrait être imposée par nos organisations, donc par nous (les premières ne pouvant rien sans notre appui il faut avoir cela toujours à l'esprit) qui provoquerait un resserrement additionnel au premier et amorcerait la réaction en chaîne menant à la disparition du salariat et du patronat par le resserrement des salaires et leur baisse, et celui, des bénéfiques capitalistes par la baisse des prix et de la production. (3).

L'inverse nous conduit à une inflation permanente acceptable sinon bénéfique pour les seuls capitalistes.

Pour ne citer que quelques chiffres :

1 franc de 1914 vaudrait à l'heure actuelle 200 francs.

1 franc de 1939 vaudrait lui 1 franc 40 centimes.

Faites le calcul de votre salaire divisé par le chiffre correspondant actuellement et vous saurez ce que votre salaire vaut en francs de 1914 ou de 1939; comparez-le ensuite au salaire de l'année 1914 ou 1939 et vous saurez ce que 60 années de réformismes vous ont en réalité rapportés.

MICHEL LE MAREC

(1) « Le syndicalisme révolutionnaire », Paul Delesalle, de Jean Maitron, p. 22.

(2) Lire « La Révolution Inconnue » de Voline.

(3) Ceci n'est qu'un schéma plus de détails vous sont donnés dans un article paru dans ce journal dans les numéros 597-598-599, sous le titre : « De la suppression du capital et du salariat ».

C. N. T. DE PUTEAUX

Le premier dimanche de chaque mois, à 9 h. 30, a lieu l'Assemblée de l'Union Locale des Syndicats CNT de Puteaux, 33, avenue du G. De-Gaulle; métro : Pont de Neuilly.

Appel à tous les camarades, pour la création à la Bourse du Travail de Puteaux, d'une ample Permanence de la CNT pour les renseignements, demandes d'adhésion, cotisations, action syndical

et diffusion du journal LE COMBAT SYNDICALISTE.

Les militants et sympathisants de l'AIT de Puteaux et localités environnantes, sont invités à participer à l'organisation de nouvelles sections syndicales, Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes.

Les camarades désireux de se mettre en rapport le plus vite possible, peuvent écrire à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, 75-Paris (9).

COMMUNIQUES

RENAULT-BILLANCOURT

Des camarades de chez Renault-Billancourt demandent à prendre contact avec des copains de la C.N.T. pour une distribution de tracts. Prendre contact le samedi après-midi, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois,



à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de

l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT,

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

13° UNION REGIONALE

Tous les camarades du Nord et du Pas-de-Calais qui veulent participer à la réorganisation de l'Anarcho-syndicalisme dans la région (13° U. R. de la C.N.T.), peuvent se mettre en rapport le plus vite possible, en écrivant à la Confédération Nationale du Travail qui transmettra.

Pour la 13° U. R., N. G.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

La logique étudie les règles, les méthodes ou les procédés qui nous permettent d'analyser les phénomènes que l'on observe. D'aucuns diront également que c'est l'étude des conditions de la vérité.

Pour l'instant (1970) on distingue trois méthodes : la logique cartésienne, la dialectique et le structuralisme. Ces méthodes ne sont pas contradictoires pas plus que le microscope est le contraire du télescope, ce sont simplement des méthodes pour l'étude de phénomènes différents. La logique cartésienne est composée des quatre règles qu'énonça le mathématicien, physicien et philosophe René Descartes dans son « Discours de la méthode » en 1627.

1. Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle. C'est-à-dire de ne rien admettre sans preuves.

2. Diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il est nécessaire pour mieux les résoudre.

3. Conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter aux plus difficiles.

4. Faire des revues générales afin de ne rien oublier à aucune étape.

La première et la quatrième règle ne souffrent pas d'objection. La deuxième règle a des limitations évidentes, il est clair par exemple que Descartes n'aurait jamais songé à couper la tête d'un homme pour en étudier le fonctionnement. De même que la troisième, un objet simple est souvent plus compréhensible si l'on en connaît le rôle dans une structure plus complexe : l'ancre, le balancier et le ressort ne sont plus des morceaux de métal tarabiscotés dès que l'on connaît leur rôle dans la montre.

Ce ne sont tout de même pas à mon avis des objections capitales à la méthode cartésienne; la connaissance de la cellule vivante

LA LOGIQUE

n'est pas une condition suffisante pour l'étude d'un être vivant, mais c'est certainement une condition nécessaire.

Un des reproches les plus fréquents que font aujourd'hui les philosophes à la petite semaine à Descartes est d'avoir donné une preuve de l'existence de Dieu. Précisément, avant lui il n'y avait même pas besoin de preuves pour rien du tout. Et le fait de tout vouloir remettre en cause lui aurait valu, comme à son contemporain Galilée, l'excommunication ou pire s'il n'avait trouvé ce moyen pour faire passer sa méthode.

Qui reproche aujourd'hui à Galilée d'avoir cherché dans la Bible les arguments pour démontrer à ses contemporains le mouvement de la terre?

Avant de passer à la dialectique dont Hegel codifie les règles, j'aimerais donner l'appréciation de celui-ci sur Descartes.

« Descartes est, dans le fait, le vrai fondateur de la philosophie moderne, en tant qu'elle prend la pensée par principe. L'action de cet homme sur son siècle et sur les temps nouveaux ne sera jamais exagérée. C'est un héros; il a repris les choses par les commencements et il a retrouvé de nouveau le vrai sol de la philosophie, auquel elle est revenue après un égarement de mille ans. » — F. Hegel, « Histoire de la philosophie ».

Il est évident aujourd'hui et il a d'ailleurs été évident de tous temps, que les quatre règles simples de Descartes ne permettaient pas d'étudier tous les phénomènes. Aussi les philosophes se sont-ils efforcés de rechercher des règles simples qui permettraient de rendre compte des phénomènes que l'on ne pouvait pas étudier

par la méthode cartésienne. C'est Friedrich Hegel, considéré par certains comme un conservateur parce qu'il inspira l'Etat bismarckien et par d'autres comme un révolutionnaire parce que sa méthode influencera la pensée moderne, qui énonça les quatre règles de la dialectique :

1) Loi des contradictions : Les phénomènes évoluent dans un sens qui est la résultante ou la somme des forces parallèles, contradictoires ou autres en présence. Par exemple : les salaires évoluent dans le sens imposé par le rapport des forces entre le patron aidé par des CRS et les ouvriers; une maladie évolue dans la direction imposée par la lutte entre les cellules du malade et les microbes agresseurs.

2) Loi des interactions : Certains phénomènes n'existent et, par conséquent ne peuvent être étudiés, qu'en interaction avec un certain milieu. On ne pourrait pas étudier la vie du poisson hors de l'eau par exemple.

3) Loi du mouvement : Tout est en mouvement et en perpétuel devenir. On peut étudier l'homme à un instant donné, mais si on veut le connaître vraiment, il faudra tenir compte du fait qu'il est né et qu'il mourra dans un certain lieu et à une certaine époque.

4) Loi de crises ou des ruptures : Il existe des phénomènes brusques, des mutations, qui font passer d'un état à un autre souvent de façon incompréhensible. Par exemple : les révolutions, ou pour prendre un sujet moins controversé, le changement qualitatif de l'eau (liquide) en glace (solide) par abaissement de la température : variation quantitative.

Alors que la logique cartésienne ne permettait que d'étudier les phénomènes statiques, l'immense

avantage de la méthode dialectique a été de permettre l'étude des phénomènes en évolution. Ça ne suffit évidemment encore pas pour résoudre tous les problèmes. En particulier le passage de l'eau en glace s'explique sans « crise » si l'on considère l'agitation thermique des molécules, il y a relâchement progressif des liaisons moléculaires au-delà d'une certaine température. De même si l'on sait que l'atome de mercure possède 80 protons et 118 neutrons et que l'atome d'or en a respectivement 79 et 118, on voit qu'il suffit d'ôter un proton au mercure pour le « transmuter » en or, ce n'est pas plus une « rupture » que celui du passage de 79 à 80.

Ces deux méthodes qui, rappellent-les encore une fois, ont toujours été utilisées, ne seraient-ce qu'implicitement, ne suffisent évidemment pas. Après avoir étudié les êtres inanimés avec la méthode cartésienne, les êtres vivants avec la dialectique, on peut se poser le problème d'étudier les « structures » constituées par les êtres vivants ou non.

Pourquoi les mouches ne vivent-elles pas en groupe comme les abeilles ou, inversement, pourquoi les abeilles vivent-elles en groupe, pourquoi se construisent-elles des alvéoles si jolies ? Pourquoi les langues et les mœurs des gens sont-ils différents alors que l'histoire nous apprend qu'il y a eu un brassage ininterrompu, pourquoi cette structure patriarcale ici, matriarcale là et, pour citer une découverte récente, pourquoi la molécule d'ADN est-elle en hélice ?

C'était l'ambition de la méthode structuraliste d'aider à résoudre ces problèmes. Il ne semble pas qu'elle y soit parvenue en tant que méthode originale.

A ce propos on consultera avec profit un petit livre simple de Maurice Lime ; Dialectique, Structuralisme et Technocratie. (Editions Syndicalistes, 2 F., au journal).

1871

1971

Commune de Paris

Demandez le calendrier de S. I. A. au journal. Il est consacré à la première épopée révolutionnaire du Mouvement Ouvrier.

La dictature du prolétariat

vue par E. MALATESTA

Quand la révolution bolchévique a éclaté, plusieurs de nos amis ont confondu ce qui était révolution contre le gouvernement préexistant et ce qui était nouveau gouvernement, lequel venait se superposer à la révolution pour la freiner aux fins particulières d'un parti, et pour un peu se seraient déclarés bolchéviques.

Mais peut-être la vérité est-elle celle-ci : que nos amis bolchéviques par l'expression « dictature du prolétariat » entendent simplement le fait révolutionnaire des travailleurs qui prennent possession de la terre et des instruments de travail et cherchent à constituer une société, d'organiser un mode de vie dans lequel il n'y ait pas de place pour une classe qui exploite et opprime les producteurs.

Ainsi entendue, la « dictature du prolétariat » serait le pouvoir effectif de tous les travailleurs d'accord pour abattre la société capitaliste et deviendrait l'« anarchie » aussitôt que cesserait la résistance réactionnaire et que personne ne prétendrait plus par la force, la masse, à obéir et à travailler.

Et alors notre dissension ne serait plus qu'une question de mots. « Dictature du prolétariat » signifierait dictature de tous, c'est-à-dire ne serait plus dictature, comme gouvernement de tous n'est plus gouvernement dans le sens autoritaire, historique, pratique du mot.

Mais les vrais partisans de la dictature du prolétariat ne l'en-

tendent pas ainsi et ils nous le font bien voir en Russie. Le prolétariat, naturellement figure ici, comme le peuple dans les régimes démocratiques, c'est-à-dire simplement pour cacher l'essence réelle de la chose ? En réalité, il s'agit de la dictature d'un parti, ou plutôt des chefs d'un parti et c'est proprement une vraie dictature, avec ses décrets, avec ses sanctions pénales ; avec ses agents exécutifs et surtout avec sa force armée qui servira demain pour imposer aux travailleurs la volonté des dictateurs, arrêter la révolution, consolider les nouveaux intérêts qui sont en voie de constitution et défendre contre la masse une nouvelle classe privilégiée.

Le général Bonaparte aussi défendit la révolution contre la réaction européenne, mais en la défendant il l'étrangla. Lénine, Trotsky, et Cie sont certainement des révolutionnaires sincères à la façon dont ils comprennent la révolution et ils ne trahiront pas ; mais ils préparent les cadres gouvernementaux qui serviront à ceux qui viendront après pour profiter de la révolution et la tuer. Ils seront les premières victimes de leur méthode et avec eux, je le crains, tombera la révolution. C'est l'histoire qui se répète : « mutatis mutandi » ; c'est la dictature de Robespierre qui porta Robespierre à la guillotine et prépara la voie à Napoléon.

(D'une lettre à Luigi Fabbri, Londres, le 30-7-1919)

LA SOLIDARITE

La solidarité, c'est l'harmonie des intérêts et des sentiments, le concours de chacun au bien de tous et de tous au bien de chacun ; c'est le seul état dans lequel l'homme peut expliquer sa nature et atteindre le plus grand développement et le plus grand bien-être possible. C'est le but vers lequel marche l'évolution humaine ; c'est le principe supérieur qui résout tous les antagonismes actuels, insolubles autrement, et fait que la liberté de chacun ne trouve pas la limite, mais le complément, les conditions nécessaires à son existence dans la liberté des autres.

« Pas un individu, disait Michel Bakounine, ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent la réaliser dans la vie, si ce n'est la reconnaissant dans les autres et en coopérant à sa réalisation pour les autres. Aucun homme ne peut s'émanciper, s'il n'émancipe avec lui les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tous, puisque je ne suis réellement libre, libre non seulement en idée, mais en fait, que quand ma liberté et mon droit trouvent leur confirmation et leur sanction dans la liberté et le droit de tous les hommes égaux.

La situation des autres m'importe beaucoup, car, quelque indépendante que me paraisse ma

position sociale, serais-je pape, czar, empereur ou premier ministre, je suis toujours le produit de ce que sont les derniers des hommes ; s'ils sont ignorants, misérables, esclaves, mon existence est déterminée par leur ignorance, par leur misère et par leur servitude. Moi, homme éclairé et intelligent, par exemple, je suis stupide par leur stupidité ; moi, courageux, je suis esclave par leur misère ; moi, privilégié, je pâlis devant leur justice. Moi, qui veux être libre, je ne le puis pas, car autour de moi tous les hommes ne veulent pas encore être libres et, en ne le voulant pas, ils deviennent pour moi des instruments d'oppression.»

La solidarité est donc la condition dans laquelle l'homme atteint le plus haut degré de sécurité et de bien-être ; par conséquent l'égoïsme même, soit la considération exclusive de son propre intérêt, porte l'homme et la société humaine vers la solidarité ; ou, pour mieux dire, égoïsme et altruisme (considération des intérêts des autres) se confondent en un seul idéal, celui de l'individu et celui de la société.

Hélas le principe « chacun pour soi », qui est la guerre de tous contre tous, est venu, dans le cours de l'histoire, compliquer, dévier, paralyser la guerre de tous contre la nature, seule capable de donner le bien-être à l'humanité.

JUSTICE SOCIALE

(Suite de la page VIII.)

Nous ne pouvons avoir de libres opinions.

— Si, mais en respectant l'ordre républicain.

— Etc...

Le délit d'opinion existe donc en France, et il existera tant qu'une minorité, contrôlant une masse bélante, fera la pluie et le beau temps du pays.

Etre privés de droits civiques ! Mais ces droits existent-ils vraiment ? Est-ce un droit civique, que celui de se donner un maître ?

Nous appelons droits civiques : — le droit d'être économiquement égaux.

— le droit d'être intellectuellement égaux.

— le droit de contrôler à tout instant la société.

— le droit de vivre, enfin. Ces droits existent-ils ? Non. Que nous importent les autres ?

Ce n'est pas en enfermant, en condamnant, en fusillant, en assassinant, en affamant, en conditionnant, en contraignant, que l'on tue une idée.

C'est en la réalisant. Devenue réalité, elle n'a plus besoin d'être idée.

Nous savons : Ce sont des communistes qui ont été condamnés. Pas des libertaires. Or les rouges ne nous ont jamais fait de cadeaux.

Devons-nous, pour autant être comme eux ?

Ils appartiennent à la grande famille socialiste. Nous aussi. Soyons solidaires. Peut-être ainsi comprendront-ils leurs erreurs ? Nous parlons des socialistes révolutionnaires, bien sûr. Non pas du PC ; non pas du PSU ; non pas de l'AJS ou de Mr Krivine.

Ils risqueraient d'être membre de la Cour de Sécurité de l'Etat Révolutionnaire.

Justice d'Etat ? Justice Sociale !

Des hommes condamnés à ne plus voter, à ne plus être éligibles, à ne plus se marier, à ne plus être fonctionnaires, bref : à ne plus être Français !

Pour avoir vendu un journal révolutionnaire.

Pour avoir distribué des tracts maoïstes.

Pour être maoïstes.

Ne plus avoir besoin d'élire ; ne plus avoir besoin de se marier ; ne plus pouvoir être fonctionnaires : cela serait la réalisation de notre idéal social, mais dans des conditions de vie normale. Qu'y a-t-il donc de normal dans le cloaque, dans le borborygme où nous végétons ? Qui peut se vanter de respecter une morale, une seule ?

Les rares qui tentent de rendre la société vivable, les seuls qui voudraient enfin vivre, qui ont la volonté nécessaire pour se sortir du marécage : ceux-là sont considérés comme des anormaux, des déréglés, des « Psychotiques », ainsi qu'il a été dit dans ces pages.

Et on les prive de droits dont paraît-il ils jouissent.

« On » : la bienséance, l'Etat, la religion, la « Gens » bien pensantes, représentés par les journaux, les tribunaux, la « représentation » parlementaire.

Les droits : des fantômes de droits que seuls quelques « érudits » peuvent comprendre et démenter. Le bon sens n'intervient plus, seule compte la « loi ».

Et la chose serait comique, de vouloir priver un individu d'un fantôme, s'il n'y avait cachés derrière ces mots admirables, devenus absurdes de nos jours, tant la sauce « Etat » qui les accommode les rend sans saveur : Liberté, Egalité, Fraternité, Justice, la réalité quotidienne, l'esclavage de tous les jours.

Juridiction d'exception, créé pour lutter contre ceux qui voulaient détruire le semblant de démocratie dont le peuple, après deux siècles de luttes sanglantes, avait réussi à doter le pays, la Cour de Sécurité de l'Etat sévit à présent contre ceux-là même qu'elle devrait défendre : les hommes de progrès et de justice ; ceux qui veulent réaliser « la sociale ».

Comment, d'ailleurs, des êtres à la solde de l'Etat (pire que cela, à la solde du gouvernement pourraient-ils être équitables envers ceux qui se donnent pour but de détruire cet Etat, ce gouvernement ? Où est la justice, dans tout ce bric-à-brac d'intérêts ; où est elle quand l'Etat est aux mains des

Rothschild, Boussac, Michelin ? Où sera-t-elle si l'Etat devient le fait d'une caste dirigeante, qu'elle soit militaire, communiste, religieuse ?

Supprimons l'Etat, pour que la justice soit.

Aujourd'hui : ce sont des maoïstes qui tombent sous le coup de l'arbitraire des juges, automates dévoués à nos maîtres. Existe-t-il une loi interdisant la vente de journaux non interdits, interdisant les distributions de tracts, interdisant la liberté d'opinion ?

Hier : nos camarades de Bordeaux, condamnés par cette même Cour à des peines allant jusqu'à cinq ans de prison ferme, cela pour les faits de mai 68, et qui n'en sont sortis que par l'amnistie. Et nous avons été les seuls à les soutenir : le rouge à peur d'avoir des rapports avec le noir. Les militants risqueraient trop de voir la différence.

Demain : les militants de la CNT risquent à nouveau de se trouver face à la Cour de Sécurité de l'Etat, car nous aussi, nous voulons la mort de cet Etat. Le mouvement libertaire est le suivant sur la liste noire.

Et en attendant : des camarades niçois ont été gardés à vue pendant 16 heures, parce qu'ils transportaient le « C. S. » et « Espoir » ; des camarades de St-Etienne ont été arrêtés pour avoir étalé de la littérature sur les murs d'une usine ; et il y en a d'autres.

Le délit d'opinion paraît-il n'existe pas en France. Tout homme peut penser et dire ce qu'il veut et ce qu'il croit.

Voire :

— Monsieur le Ministre, puis-je dire ce que je veux en France ?

— En France, tout homme peut avoir des opinions dans la mesure où il respecte l'ordre républicain.

— Mais si je ne suis pas républicain ? Si je suis anarchiste, révolutionnaire, socialiste ?

— Vous pouvez être ce que vous voulez, tant que vous respectez l'ordre républicain.

— Mais si je mets en accusation cet ordre ; si je veux le détruire, si je construis autre chose ?

— Si vous attaquez l'ordre républicain, de quelque façon que ce soit, par écrit, par la parole, par les actes, vous vous placez hors la loi.

— Dans ces conditions, nous ne pouvons dire ce que nous voulons.

(Suite page VII.)

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Les trafiquants de travailleurs ou l'un des aspects du Marché Commun

Nous connaissons tous la scandaleuse exploitation dont sont victimes les travailleurs étrangers attirés inévitablement vers les pays capitalistes d'Europe occidentale. Des millions d'hommes et d'adolescents viennent survivre dans ces pays qui avaient colonisés leurs parents, et qui leur promettaient maintenant du travail. En fait, ils viennent y constituer un sous-prolétariat surexploité, parqué dans de véritables ghettos, sans famille. L'Afrique, les pays du bassin méditerranéen sont des réservoirs de main d'œuvre à bon marché permettant à l'économie capitaliste de ne pas se ruiner en accordant des concessions, gagnées parfois au prix d'une lutte qui peut être sanglante par les travailleurs de nos pays.

Mais ces ouvriers immigrés semblent ne plus suffire à la voracité démesurée de nos capitalistes. Dernièrement, dans le cadre des « échanges » de main d'œuvre en-

tre pays du Marché commun (lorsqu'il s'agit de se procurer de la main-d'œuvre à bon marché nos bourgeois nationaux font preuve d'un internationalisme étonnant), des ouvriers de la région nantaise furent recrutés par voie d'annonce pour aller travailler en Allemagne. L'organisme qui s'occupait de ce trafic, Interbau, leur promettait, bien sûr, un travail intéressant, bien payé, correspondant à leurs qualifications professionnelles. En fait, dès qu'ils furent arrivés Outre-Rhin, on se chargea de les prêter à des entreprises diverses où, par exemple, un ferrailleur qualifié était chargé de balayer, arracher des clous, ou bien encore de charger et décharger des camions. De plus, les 5 ouvriers nantais ainsi dupés furent payés par chèques sans provision, et revenus en France, ils n'eurent droit à aucune indemnité. Un jugement est en cours paraît-il.

Cette mésaventure est un des innombrables faits qui illustrent la cupidité et l'inhumanité du système capitaliste, dans lequel la recherche du profit à tout prix conduit aux pires escroqueries, aux pires crimes, dont la victime est le prolétariat. Mais patience, lorsqu'il en aura assez d'être sacrifié au Moloch qu'est le capital, l'homme libre saura se débarrasser de tous les bourgeois et des saboteurs qui l'assassinent.

S.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Daniel Guérin : « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune » ... 6 15

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : BOT 22-02

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

29 OCTOBRE
1970
NUMERO 627
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA POLICE ET LA SOCIETE

Nous avons eu vendredi 16 une émission à la télé consacrée à la défense de la Police après un film cloche. A part un avocat rondouillard qui défendait parfois le point de vue du public, tous y compris un autre avocat nommé Baudet, soit dit sans offenser ce placide animal, criaient haro sur le public. La Police est mal payée, incomprise, critiquée... mal aimée. D'accord, c'est vrai, vous vous rendez compte un agent de police ne gagne que trois fois plus qu'un vulgaire boueux et deux fois plus qu'un insti de rien, contestataire en diable. C'est une honte ! surtout qu'ils ne peuvent pas faire autre chose les malheureux, pensez, la vocation ça s'commande pas.

Ça va de soi, mais cela ira encore mieux en le disant, cette émission a été réalisée grâce à l'objectivité légendaire de la télé pour contrebalancer, faute de n'avoir pu le balancer, l'influence d'un sacré film « le Condé » médisant sur notre police bien-aimée et excommunié pour cela par notre Saint Père Marcellin.

D'après la susdite discussion, il y a eu en France plus d'un million d'infractions en 1959 et près de 500.000 arrestations. Prenons une période de cinq ans. Il y en a paraît-il de plus en plus et il est difficile d'admettre que ce sont toujours les mêmes qui sont arrêtés. En tenant compte du fait, énoncé à l'émission, que tous les délinquants ne sont pas arrêtés, on arrive très vite à un chiffre impressionnant de malfaiteurs et d'associaux en France. Comme avant 15 ans et après 60 ans, on ne peut pas faire grand chose je le dirais, soyons modestes, que le tiers des Français sont des malfaiteurs — j'exclus bien évidemment de la population française recensée les policiers, l'armée et les curés, je n'ai pas envie d'avoir des ennuis savez-vous.

C'est positivement navrant disait un chef de police qui déploierait paternellement cet état de

choses. Nous allons, disait-il, vers une société agressive à l'américaine avec bientôt des morts partout, vous voyez ça. Pour conclure, si vous ne payez pas mieux vos valeureux défenseurs (si, si, il parlait des flics), vous ne pourrez bientôt plus sortir après 21 heures. Bah ! nous on s'en fout, on a la télé.

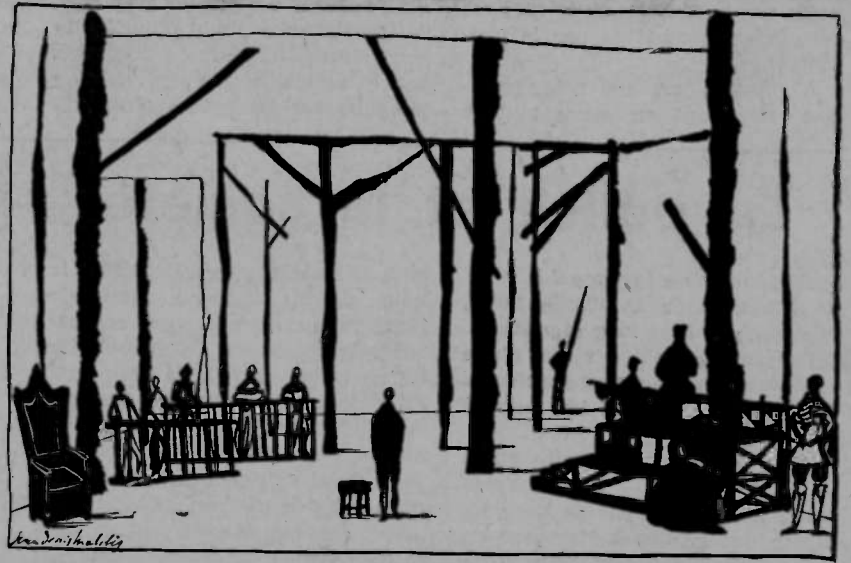
Il y avait aussi un autre flic aux oreilles décollées et aux yeux porcins qui, avec un autre représentant de la « Justice », jura ses grands dieux qu'il n'avait jamais vu de table d'écoute sauf au ciné

protection de la vie privée ». Encore de sales gauchistes écoutant avec délectation la description des zizis électroniques qui leur permettront de faire du mal aux forces de l'ordre et à la Société Française. Puisque c'est comme ça, la France ne signera pas encore cette foutue Convention des Droits de l'Homme qui nous obligerait de supprimer la garde à vue. Comme l'a si bien dit le Baudet avocat, elle est utile à la justice puisque c'est pendant ce temps-là qu'on passe aux aveux et même, pour ne pas affaiblir la rigueur du bras

prétendent défendre si, en deux générations, tous les Français soient les pères soient les fils sont des malfaiteurs.

J'y suis — ce que je suis futé tout de même — il y a effectivement une Société Française à défendre. Celle qui fait briller le renom de la France au Grand Prix de l'Arc de Triomphe : les Rothschild, veinards qui ont un poulain dans chaque écurie, pardon dans chaque gouvernement, Bous-sac qui a tant perdu avec la mini-jupe, Floirat qui fait fortune avec la fabrication des fusées foireuses

Les larbins de l'Etat : Policiers et Magistrats



La fonction de la police et de la justice c'est d'abattre physiquement ou moralement quiconque ose se révolter.

et que le viol de la vie privée des gens ça n'était pas son domaine. Sa tête m'inspire confiance et en temps que fonctionnaire assermenté, nous devons le croire. Aussi je ne comprends pas pourquoi on n'a pas encore intenté un procès à ces trois cents magistrats, avocats, et professeurs de droit de vingt pays qui ont organisé du 30 septembre au 3 octobre à Bruxelles le troisième colloque international sur la Convention des Droits de l'Homme intitulé « La

seculier, il préfère ne pas assister ses clients pendant cette garde à vue pour ne pas leur remonter le moral. Peut-être aussi que c'est un délicat qui préfère laisser certaines besognes à d'autres, dame après tout il est Avocat le Baudet.

Je n'attaquerai pas les flics et la Justice avec mon stylo, Sébastien Faure l'a fait beaucoup mieux que je ne pourrai le faire lorsqu'il décrivait les métiers haïssables. Mais enfin quelle est cette Société qu'ils

de l'Armée, mieux que Renault avec ses tanks en 1916, Dassault le célèbre fabricant des cercueils volants de la Grande Guerre devenu illusionniste faiseur de Mirages, j'en passe et des meilleurs. Voilà des gens qui n'ont jamais eu à faire à la Police, parole d'homme. Sauf Dassault qui réussit à faire déclencher le plan Orsec du jour au lendemain, alors qu'on a attendu un mois pour le décréter avant de « protéger » les côtes

(Suite page II.)

OBJECTION POLITIQUE

Dans le n° 625 du COMBAT SYNDICALISTE, nous exposions le cas de Daniel Brochier, à qui la juridiction militaire toute puissante a refusé à trois reprises le statut des objecteurs de conscience. Le prétexte invoqué était un non respect des délais de demande de ce statut, mais la véritable raison était toute autre. Le 15 octobre 1970, Daniel a été jugé et condamné à six mois de prison ferme pour insoumission. Tout au long du procès, la véritable motivation du pouvoir est clairement apparue : le statut est réservé aux non violents et aux religieux, et le seul fait qu'un camarade se déclare objecteur pour des raisons politiques suffit à en faire un danger réel pour le militarisme.

Le statut obtenu en 1963 n'a été qu'un compromis et a été extrêmement dénaturé à un tel point qu'il rend service au gouvernement (élimination des farfelus tout en les gardant sous un contrôle serré). De plus, la loi concernant l'objection de conscience ne peut être divulguée (amendement Debré). L'action de Brochier et de nos camarades objecteurs est féroce combattue par le pouvoir.

L'objection est un acte politique, remettant en cause tout le

système, et n'est que l'un des aspects de la lutte des libertaires.

L'information des jeunes sur le fait que le service militaire n'est pas obligatoire, la remise en cause du statut, la mise en évidence de l'aspect révolutionnaire du refus de servir dans l'armée de l'Etat, voilà les raisons qui ont poussé le pouvoir à condamner Brochier. Cette tentative d'étouffement du mouvement a été déjouée par tous les camarades qui ont participé aux actions ces dernières semaines. Au lieu d'être tenue sous silence, cette affaire a fait beaucoup de bruit, à la radio, à la télé et dans toute la presse.

Le jury, les avocats et le juge lui même, influencés par toutes les manifestations de solidarité et par le risque d'intensification de la campagne de soutien si Daniel avait été condamné trop sévèrement, ne lui ont infligé que la peine minimum de six mois (dont cinq déjà faits en préventive), alors que tous les pronostics étaient quinze jours avant le procès de 18 mois.

L'action a été payante ! Les militaires nous ont donné la preuve de l'importance d'une propagation de l'anti-militarisme libertaire, par la sensibilisation de l'opinion publique sur l'existence d'un sta-

tut, sur ses faiblesses, et sur le rôle de l'armée au sein de l'Etat.

La lutte n'est pas terminée, loin de là. Dans un mois, Daniel Brochier va être amené à sa caserne et va de nouveau refuser d'aller au Tchad (certaines unités correspondant à son arme y sont mutées).

Plusieurs autres camarades vont très bientôt se trouver dans le même cas, le statut va leur être refusé pour des raisons politiques et ils risqueront trois ans de prison ferme. Nous sommes parvenus à intimider la juridiction militaire de Marseille qui n'avait aucun intérêt à ce que l'affaire s'ébruite. Le cas va se représenter très bientôt.

Les nombreux comités de soutien créés à propos de l'affaire Brochier ne cessent de se développer. Le mouvement libertaire dans son ensemble, au niveau des groupes, au niveau des organisations, se doit de préparer la lutte unitaire

— pour une remise en cause de l'armée, garante de l'Etat et du capital;

— pour une lutte anti-militariste efficace et révolutionnaire, c'est-à-dire la revendication du droit de refus de « servir ».

Il s'agit pour nous d'engager la

jeunesse à travers l'objection à l'armée à poser un acte politique radical immédiat et à travailler en liaison avec le mouvement révolutionnaire ouvrier.

Une telle prise de position radicale des jeunes au niveau personnel sur un problème qui les concerne tout particulièrement, est l'un des aspects positifs de la lutte contre le système d'exploitation capitaliste.

Contactez les comités de soutien déjà existants, créez-en de nouveaux, réagissez au niveau local et de vos groupes, préparez la lutte que nous aurons tous à mener très bientôt quand nos camarades seront arrêtés.

Nous avons remporté une première victoire.

La lutte continue !

Marseille.

SOLIDARITE BROCHIER

Versé en date du 29-10-70 :
Ganné, 20,00. Fontarensky, 30,00 ;
U. L. du Pré-St-Gervais, 20,00 F.
Total, 70,00 F.

Cet argent est envoyé à Marseille qui le transmettra en attendant que nous ayons le CCP afin que nous vous le communiquions pour que les versements y soient faits directement.

La police et la société

(Suite de la page 1.)

de Bretagne de la marée noire, faut avoir le bras long et puissant. On dit même qu'il a réussi d'une seule main à écarter une autoroute de chez lui dans le 16^e, Samson mais pas sans l'sou.

Pour en revenir à cette chère — oh combien ! — Société Française, je ne parle pas de vous les ploucs qui grattez la terre ni de ces ouvriers crasseux tout juste bons à se mettre en grève. Non, je parle des dix mille personnalités qui figurent au Bottin Mondain et qui daignent représenter la Société Française tant au sein des ballets roses comme feu Le Troquer Président de l'Assemblée Nationale, qu'auprès d'éventuels maîtres du moment qu'ils soient Nazi ou Banquier. Voilà la Société qu'il faut défendre, voilà la France. Jusqu'à la fin de mes jours je ne cesserai d'offrir en modèle à mes petits enfants l'histoire de ce fameux général que De Gaulle aimait tant pour sa grande bravoure et pour sa haute taille qui n'hé-

sita pas à essayer lui-même le coup de la baignoire avant de l'infliger aux suspects que ses paras attrapaient en Algérie. Voilà un sacrifice exemplaire pour que l'Algérie reste Française, Restons dans la lignée célèbre qui va de Muruora à Dien Bien Phu et au-delà, l'œil critique du père Ubu nous regarde de son village aux deux clochers, soyons dignes de sa gidouille !

Tiens les Français sont des ingrats, on ne devrait plus s'occuper d'eux. On devrait les laisser crever avec leur gnôle, leur pastis et leurs drogues, et placer ces dix mille personnalités dans un palais digne d'elles avant qu'elles ne soient contaminées. Un grand palais isolé de toute cette pègre par des murs hauts, très hauts. On y logerait tout le gratin, les flics seraient avec eux pour nous empêcher de leur porter notre pain sale, plein de sueur. Là croyez moi ils seraient enfin heureux et nous feraient plus chier.

LE HENAFF

Contre la répression union et action

Les méthodes policières restreignant les libertés s'amplifient un peu partout. Brest n'en est pas exempté.

Un groupe de jeunes pacifistes brestoises désireux d'alerter la population en faveur de l'objecteur de conscience Daniel Brochier, éditant des tracts, dont le texte est anodin, plusieurs, 5 ou 6, furent arrêtés en pleine rue et conduits à l'Hôtel de police, où on prit note de leur identité, leurs tracts saisis et quant à eux, ils furent relâchés assez rapidement.

Ayant appris cet incident, au nom de la Section S.I.A. de Brest, j'ai écrit au sous préfet protestant contre les agissements de ses subordonnés, et demandant une

réponse que je peux attendre longtemps ; car avec ces messieurs de l'Autorité, il faut être fort pour se faire écouter.

D'où la nécessité d'unir nos efforts, les libertaires, les syndicalistes ; c'est ainsi qu'un camarade projette de réunir sous peu, les camarades de la grande région de l'Ouest, en vue de coordonner nos activités.

Ce sera l'objet partiel de l'Ordre du jour de l'assemblée générale de la S.I.A. de Brest du dimanche 8 novembre, 10 heures, Maison du Peuple, place de l'Harthelorie, bureau 10. Que tous les adhérents y soient présents et y amènent des sympathisants.

**DEMANDEZ LE CALENDRIER S. I. A.
A L'ADMINISTRATION**

TRIBUNE LIBRE

A hauteur d'hommes

Le Front de Libération du Québec a tué un homme, le second va sans doute y passer. C'est l'escalade de la violence. Face à ça, le gouvernement québécois impose les lois de guerre et d'urgence. La réplique est nette et les jours du F.L.Q. sont comptés.

Les feddayins se révoltent les armes à la main. La réplique est nette aussi. Ils sont écrasés militairement et seront, demain, exterminés, si besoin est.

La violence mène à la répression et la répression est toujours plus forte.

**

On nous parlait il n'y a pas longtemps de prendre les armes en France, que la Résistance continuait, que l'été serait chaud et tout, et tout. Geismar, qui l'a passé à l'ombre n'a pas pu savoir, lui, si sa voix avait été entendue.

Mais moi j'étais en Bretagne l'été passé et j'ai vu ce que les gens, les travailleurs en pensaient de Geismar et de ses farfelus. Et je sais aussi, qu'on ne pouvait plus, après le bordel lancé par la G.P., prononcer le mot révolution sans qu'immédiatement on soit appelé maoïstes, creveurs de pneus, etc..., quand le directeur de l'« Idiot » se reposait tranquillement dans son château breton, à la Boissière, près des rives de l'Odé. Geismar et ses farfelus ont bien tort de se foutre de l'opinion publique, car en fait ils s'en foutent. Et en fait, ils sont contre-révolutionnaires. Nous com. mençons, nous travailleurs, à en avoir ras le bol de tous ces étudiants qui regrettent les barricades de 1968. Le fait important en 1968 ça n'a pas été les barricades, mais la grève générale. Et ça, ils l'ont pas encore compris à la G.P. et compagnie.

Nous commençons à en avoir marre de toute cette excitation agressive et imbécile. Le mouvement révolutionnaire ne se crée pas avec des pétards, mais avec la discussion, le débat, à la base, et c'est à nous travailleurs, de commencer ce débat, entre nous, pour savoir ce que nous allons faire pour changer cette putain de société. Mais c'est pas en suivant les oddres complètement idiots, comme ceux de la cause du peuple (!), idiots et sans aucune relation avec notre réalité, qu'on arrivera à quelque chose. Ce n'est pas non plus en cédant à l'escalade de la violence.

Il faut vous souvenir, jeunes

farfelus, que dans la lutte armée vous n'aurez pas le dernier mot, ni la dernière bombe.

Notre grande arme à nous, travailleurs, reste la grève générale, qui nous permettra de foutre à la porte les patrons et les politicards. Mais c'est pas en jouant à la petite guerre qu'on changera quelque chose.

Et cela, nous ne pouvons y arriver qu'en nous organisant à la base, pas en suivant des chefs ni des partis, et surtout pas des étudiants.

Une révolution n'a pas besoin de chefs. On peut être sûr qu'une révolution est morte quand elle a un chef, que ce soit Mao, Lénine, Castro, Geismar, ou n'importe qui. La Commune n'avait pas de chef et c'est nous, travailleurs, qui l'avons faite.

Alors, camarades, soyons sérieux. Nous n'avons pas besoin d'un Mao, ni d'un Geismar, ni d'un Sartre. La révolution ne se fait pas dans les facultés, mais dans les usines, par nous, travailleurs. C'est à nous d'organiser le débat, de discuter, discuter partout, dans les boîtes, les troquets, avec les voisins de palier, et sur une simple idée : la société est pourrie, il faut la changer. On est quand même assez intelligent pour la changer à notre avantage cette société non ? De la discussion sortiront des idées, et on la construira tous ensemble la société, et sur le même pied tous, sans maos et sans farfelus.

Alors, camarades, soyons sérieux un peu, et ne nous laissons pas bernier par ceux qui défendent notre cause sans rien y connaître. Nous sommes assez grands pour nous occuper de nos oignons. Qu'on se le dise dans les pouponnières de l'université.

Un dernier mot à propos du procès de Geismar. Si ses juges avaient été vraiment intelligents à ce moment là ils seraient pas juges, d'accord, ce qu'ils pourraient faire de mieux, c'est de lui donner une bonne fessée au petit gars Geismar et lui filer une boîte de soldats de plomb puisqu'il aime ça.

Jean-Marc CARITE

Note de la Rédaction : Ce qui caractérise les actes de la Gauche Prolétarienne, qui est à l'honneur dans l'article du camarade Carité, c'est son essence de pure révolte,

c'est aussi à ce seul niveau que le camarade Carité place son raisonnement. N'allons pas exclure les étudiants de nos discussions, ce serait évidemment une erreur grossière. Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que la révolte et les actes de « vandalismes » ou de « terrorismes », comme les nomme avec véhémence la bourgeoisie et la gauche traditionnelle,

sont en réalité une réponse à la violence de fait que ces derniers nous font subir ou nous ferait subir.

Il est important de dépasser cette révolte rendue naturelle par une réaction contre nature et d'établir l'ordre révolutionnaire. Cela des travailleurs l'on compris, et la jeunesse révoltée doit le comprendre.

Lettre d'un enfant de 11 ans aux policiers de France

Cher monsieur l'Agent,

J'ai entendu à la télé qu'il y avait beaucoup de voleurs et de oldupes. Mais si tous les papas recevaient le même salaire, y aurait peu de voleurs. On pourrait récompenser ceux qui font un sale travail simplement en les faisant travailler moins d'heures. C'est une idée comme ça, hein, J'connais pas tant de choses que vous

mais ça me paraît normal. D'abord je verrai plus mon papa, qui travaille n'importe quand dans les trains et ensuite ma sœur, qui est vendeuse à Monoprix n'aurait pas besoin de chiper ses mini-robes pour en avoir autant que la fille du boucher, qui fout rien.

ROBERT

Rue Quincampoisse, Paris.

Les déclassés

Nous sommes heureux et fiers d'adresser nos vives félicitations à tous ceux qui ont gagné le gros lot lors des reclassements.

Et en premier lieu à ceux qui ont su si bien organiser le bidule : délégués, suppléants, etc..., un bel indice est venu récompenser leur abnégation.

En deuxième lieu, à tous les lèches-cul, rampants, chefs, fayots, peureux, gratte-petits, passeurs de pommade, etc..., qui voient enfin leur obscure servilité récompensée.

Et enfin, n'oublions pas nos militaires et particulièrement celui qui tient à la fois des deux catégories ci-dessus. Il s'est vu doublement payé. Espérons que ce supplément de salaire ajouté à sa modeste retraite de général lui permettra enfin d'acquiescer les quantités de cirage et de brosse à reuire dont rêve tout militaire.

Quant à ceux qui n'ont rien gagné en reclassement : Dehors !

PAF

MONNAIE

FONDANTE

A force de leur répéter que nous voulions une monnaie fondante, il semble que les pouvoirs privés qui nous gouvernent veuillent hausser nos vœux : de 1958 à 1968 la valeur de la monnaie en France a baissé de 31 % d'après « les

clefs du Marché Européen » (Havas). Avec l'accélération du progrès, on en a fait presque autant depuis : concussion et spéculation sont les deux mamelles de la France.

La fiscalité et la suppression de l'impôt

A l'ordre du jour de toutes les centrales syndicales (ouvrières comme patronales), la fiscalité apparaît à un observateur non averti comme étant le point de rencontre capable de réaliser l'unité et l'entente ouvriers - patrons face à celui qui en est le promoteur et exécuteur et qui n'est pas autre chose que l'Etat.

Ainsi, en définitive, il apparaît que tout le monde reconnaît que l'ennemi c'est l'Etat, rendant ainsi raison au socialisme authentique, moribond, dont toute l'expression repose sur la vitalité de ses rares défenseurs.

Il n'en est malheureusement rien. Et si ses derniers, dont nous sommes, avaient eu un instant une lueur d'espoir, la durée n'en aura été qu'éphémère et très vite une analyse plus en rapport avec la réalité aura été faite.

Ainsi cette centrale gaulliste pour ne pas dire de droite dont certains éléments n'hésitent pas à utiliser des procédés analogues à ceux utilisés par les mouvements d'extrême droite (Occident, Ordre nouveau, etc.). (Je veux parler de la C.F.T., née en 1968 pour désorganiser les syndicats existants avec l'aide du patronat et du gouvernement) prétend réclamer plus de justice fiscale.

A quoi peut correspondre la justice fiscale prônée par la C.F.T. ?

Si nous examinons le système fiscal on se rend compte tout de suite que la masse des impôts qui remplissent les caisses de l'Etat provient pour 70 pour 100 des impôts indirects perçus sur les denrées de consommation (de production, d'alimentation, de loisir). Autrement dit sur tout. Les 30 pour 100 restant proviennent de l'impôt direct perçu sur les revenus. On sait que la masse de ses impôts provient des travailleurs qui versent à l'Etat environ 30 pour 100 de leur revenus en impôts indirects chaque fois qu'ils achètent un produit quelconque. Pourquoi les travailleurs et pas tout le monde ? Pour la simple raison que les industriels et les commerçants récupèrent cet impôt en grande partie en établissant des prix appropriés, qui ne sont payés que par les travailleurs car le commerçant comme l'industriel peut, grâce à sa qualité de commerçant ou d'employeur, bénéficier des prix de gros soit 33 à 40 pour 100 de rabais, ce qui a pour résultat de les soustraire à l'impôt.

Ceci est rendu possible par l'existence de magasin grossiste genre Central CASH et qui permet d'acheter tout ce qui se produit en plus de la possibilité existant par les facilités que s'accordent entre eux les industriels.

Ceci pour l'impôt indirect. Quand est-il pour l'impôt direct qui touche tout le monde en théorie ? Celui-ci est en rapport des revenus qui par leur importance entrent normalement dans telle ou telle tranche suivant cette dernière. Si cela est vrai pour la majorité des salariés ce ne l'est plus pour les industriels qui peuvent déduire un chiffre assez important de frais d'équipement ou autre et soustraire ainsi une bonne partie de leur revenu sans compter qu'ils peuvent soustraire tout de l'impôt en le capitalisant dans des investissements, mais je reviendrai plus tard là-dessus avec la proposition de la CGT.

Qu'elle est donc la justice fiscale dont parle la CFT ?

Elle est toute simple et correspond exactement à ce que désire effectuer le gouvernement auquel elle est attachée, telle la centrale syndicale verticale espagnole qui n'exige (la véhémence n'étant pas exclue et donne une résonance révolutionnaire à celle-ci face à ses adhérents) que ce que le gouvernement de Franco estime être en mesure d'accorder. Autrement dit elle ne s'attache qu'aux impôts directs, qui sont un moindre mal dans la galère puisque comme on vient de le voir ils ne représentent que 25 pour 100 de la masse des impôts, étant entendu que le gouvernement français a déjà prévu quelques améliorations en la matière en réduisant les charges fiscales des salariés les plus défavorisés et des invalides ou retraités, en se rattrapant de la perte sur les plus gros salaires ce qui, somme toute ne change rien aux problèmes qui, pour rendre à la fiscalité un semblant de justice, compte tenu que celle-ci est un fait contre lequel la C.F.T. ne s'élève pas, devrait toucher tous les revenus et capitaux dans des proportions correspondant à l'importance de ces derniers soit pour les bas revenus pas d'impôts ou peu et proportionnellement, cet impôt augmenterait avec l'augmentation des revenus et des capitaux pour ne laisser à chacun que le produit correspondant à un salaire égal pour tous. C'est ici que j'a-

borde l'idée de la C.G.T. en matière fiscale à savoir, l'impôt sur le capital.

Il faut mentionner que le P.C.F. dont tous les membres soutiennent la C.G.T. dans ses efforts contre le capital a lui aussi, sa petite idée (la même), mais il faut reconnaître les nuances ou plus exactement le partage des rôles entre le P.C.F. et la C.G.T. Ainsi le P.C.F., qui a besoin du soutien de nombre de petits entrepreneurs et commerçants, et qui doit, selon la formule de la « démocratie avancée » s'allier dans la mesure du possible les groupements politiques de gauche (dont certains possèdent d'authentiques capitalistes) éviter de heurter ceux-ci émettant des opinions qui pour trop cadrer avec son idéologie ne cadreraient plus avec sa politique. Aussi réclame-t-il une justice fiscale, non pas à l'image de la C.F.T. mais quelque peu plus brillante à l'intention des travailleurs sans en préciser exactement les termes toutefois.

Il rejoint la CGT qui de son côté réclame surtout un impôt sur le capital que le P.C.F. établit à 30 pour 100 des bénéfices jusqu'à 100 000 F. et 50 pour 100 pour les bénéfices supérieurs à ces 100 000 F.

En fait on a raison de dire que la C.G.T. est l'antichambre du P.C.F. La justice fiscale, l'impôt sur le capital est ce que cela va supprimer la fiscalité ? Absolument pas et c'est justement ce que désire la C.G.T.-P.C.F. En imposant le capital (il est déjà supposé que dans un avenir assez rapproché on augmentera cette imposition), il cherche tout simplement à faire passer celui-ci dans les mains de l'Etat comme c'est l'un de ces chevaux de bataille. Pourquoi rechercher à écraser le capital puisque maintenant nous le savons, l'article 2 des statuts de la C.G.T. stipulant la suppression du capital et du salariat a été supprimé de ceux-ci et remplacé par un autre. Et ils sont logiques, pourquoi chercheraient-ils à supprimer ce qui doit seulement changer de mains et passer du capital privé au capital d'Etat.

Et voilà notre bonne vieille C.G.T., qui pour écraser les capitalistes propose à l'Etat (de ces derniers), de prendre en main leur capital par l'application d'un

impôt sur le capital plus important que celui existant à l'heure actuelle, soit 5 pour 100 environ du revenu fiscal de l'Etat (soit environ 70 pour 100 d'impôts indirects, 25 pour 100 sur les revenus et 5 pour 100 sur le capital).

On ne peut pas nier que dans l'état actuel, un peu plus de justice fiscale pourrait favoriser les travailleurs mais il est indéniable que celle-ci n'écrasera pas le moins du monde l'écrasant appareil qui utilise le système fiscal pour régénérer ces forces.

Le pire des maux serait que l'impôt direct soit perçu directement sur le salaire le rendant ainsi sournois et indolore, ce qui ne favoriserait pas du tout la prise de conscience déjà très lente des travailleurs.

Est-il possible actuellement de supprimer l'impôt ? Nous sommes bien obligés de reconnaître que s'il est encore possible de le rendre plus équitable il est encore impossible de le supprimer. Cependant, il est une chose qui est à la base de l'impôt ou son résultat comme l'on préférera, c'est son utilisation et s'il est une chose qui soit contraire à une justice fiscale c'est justement que ce soit l'Etat qui décide selon les élucubrations des gouvernants (pantin articulés par les intérêts capitalistes) de la répartition de ce capital fiscal.

Aussi pour nous servir du terme qui sied si bien à la démagogie de chacun. Nous disons qu'en attendant de supprimer l'impôt (ce qui ne sera possible que par la suppression du capital et du salariat) il faut, en plus d'un équilibre fiscal plus en rapport avec la réalité des revenus et qui touche absolument toutes les espèces d'impositions (directes, indirectes), que nous ayons le droit de déterminer nous mêmes de l'utilisation de ces impôts par l'envoi direct de ces sommes aux organismes intéressés. Ainsi aurons nous enfin un enseignement plus en rapport avec la nécessité une recherche médicale mieux rompue à la recherche parce que mieux équipée, des logements décentes, des transports urbains mieux équipés et surtout aurons la certitude de ne plus entretenir un matériel de guerre contraire à notre idéal de paix.

Michel LE MAREC

Cara al cierzo

Lo que ha primado en la formación y solidificación del anarcosindicalismo hispano ha sido la convicción y la dedicación entera de sus hombres, y su nula predisposición a las transgresiones, a las mixtificaciones, a las degeneraciones de toda índole. El idealista, libertario o cenetista que fuere, se ha dotado de consciencia, de fortaleza moral, de consecuencia para emplearse, sin regateos ni temores, seguro de sí y de la razón universal que lo alienta, a la lucha por el bien de los trabajadores y la equidad entre los hombres. Ser confederal y libertario no equivale a ser comunista, partido-seta al cual todo inconsciente puede adherir por tratarse de un estamento político regimentado, y por ende necesitado de personas conformistas, incondicionables, amasables, acuaretelables, puesto que mandos y estado mayor en los P. C. no faltan. En cambio, en la CNT y en el anarquismo se entra por iniciativa propia y para una igualdad de condiciones inherentes a todos.

Esta facultad de elección y de facilidad de entrada y salida explica el por qué, con los años, de una variación de compañeros cansados y reintegrados a su lugar de origen, o de renuncia, sin recurrir a denigraciones o malquerencias afectando a sus antiguos compañeros. Conducta llana, a la postre simpática, que no obliga a contender con ellos, los retirados por insuficiencia de ideal o carencia de temple para sostenerlo. Con éstos — cuya «procesión de los desencantados» arranca de 1910, año de la fundación de la C.N.T. — el saludo, la nota humana, son intercambiables puesto que cada cual queda integrado o reintegrado en su puesto. Con otros esta medida cívica es, desdichadamente, imposible. Donde ya no están para ellos no debería estar nadie, ya que se estiman el principio y el fin del mundo. Tal nació y le pegaron etiqueta de Antonio — se pone por caso —; derivó en Libertario sonoro para recaer en Antonio, mas sosteniendo su antionismo. Creyentes en esa u otra patronimia los hay siempre para formar corro, y cuando principio ideológico falta, buena es la característica facial del ídolo, no inmune, empero, a las arrugas que, so-

carrón, dibuja el Tiempo en la piel del hombre.

Comunmente, cuando en la C.N.T. se ha producido un cisma, una corriente hacia atrás, un 40 por 100 de los cismáticos la suelen aprovechar para huir del hogar libertario, y ampararse, o incrustarse, en ese o aquel partido dispensador de mercedes o cargos productivos. Con tráfugas de la C.N.T. se alimentaron, en parte, el Partido Comunista, el Poum, la Esquerza Republicana de Cataluña, y en menos cantidad el Partido Socialista, sin que a los constantes esa actitud de los ex nos haya producido quimera. Cada cual es libre de aplicarse donde y en lo que quiera, y si hay que exigir honradez de las personas en defección, éstas deben guardar el respeto debido a su antiguo elemento.

Presentemente un fenómeno de éstos se observa en nuestras filas, sin que el desengaño sea confesado por ciertos afectados. ¿Cuál será la consecuencia? La de que el planeta no paralizará sus rotaciones ni la C.N.T. detendrá su curso. Porque nuestra sindical es un fenómeno superior, detalle que los tristes personalistas no han comprendido.

COMPANEROS: Acordémonos de los presos y de S. I. A.

Mariposas cogidas al vuelo

REMATADAMENTE ANODINO

BARCELONA. — Siguiendo el curso de la poética «dengue» iniciada por el vecindario carcunda de la calle Petritxol y el idem de la plaza de la Llana, ahora han tenido lugar en el distrito 7 los juegos florales del Santo Angel Custodio de la Virgen Santísima, Amén. El triste poeta que resultó condenado a flor natural (crisantemos y siemprevivas) derramó lagrimitas ante el jurado, que le presentó la reina de la fiesta impuesta por el fuero de guerra. Los otros vaters, o vates designados para premios secundarios, también hicieron comparso pio-clodoaldesca, terminando el acto con un discurso triunfalista disparado por Don Cualquiera, y con una salve seguida de un «sal como puedas» de esta hora ridícula.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 29 de Octubre de 1970.

Máximas y reflexiones

por Juan BUSCADOR

— La Bolsa, es el monumento por excelencia de la sociedad moderna. Ninguna potencia, ni en la antigüedad, ni en los tiempos modernos puede compararse a la suya.

— Es ahí, por mil venas, mil cauces, que llega, se agita y ruge, ese metal sagrado: el oro. ¡La sangre de las naciones!

— El valor del hombre está cuando desobedece.

— Son los indisciplinados que hacen doblegar la disciplina.

— Solo somos libres en apariencia; solo tenemos la libertad precaria de un esclavo a quien no se le ha mandado nada. Ahora es menester ser libres en efecto; aprender a hacerse su propio amo.

— La peor de las desgracias es aquella que se puede siempre evitar, y ser desgraciado por su culpa.

— Son los débiles que necesitan de la esperanza para obrar; los fuertes sacan su fuerza de ellos mismos, sin fe ilusoria en lejanas hipótesis.

— Las gentes hablan siempre de la verdad de la cual menos se preocupan, pero solo piensan en

su interés del cual no hablan nunca.

— Cuando las sensaciones son diferentes el ser sensitivo las distingue por sus diferencias; cuando son semejantes, las distingue porque siente las unas fuera de las otras.

— La esencia es, no solo lo que sirve a determinar una cosa, sino lo que la determina diferente de otra cosa.

— No es menester confundir la imitación con la semejanza.

— En verdad, se siente más bien molestia que placer al recibir ciertos saludos, hechos por hombres que uno desprecia.

— Siempre bastante, nunca demasiado.

— Sin ser dueño de sentir o de no sentir, lo soy de examinar más o menos lo que siento. Así pues, mi regla de entregarme al sentimiento más que a la razón, está confirmada por la razón misma.

— Cuanto más un sentimiento nos parece demostrado tanto más debemos buscar sobre qué tantos hombres se fundan para no encontrarlo tal. Sería menester ser bien cándido para creer que basta oír los doctores de su partido para instruirse de las razones del partido contrario.

— El espíritu de cuerpo, es lo que corrompe todo lo que tiene esta preciosa libertad de estimable.

— Verdaderamente, da pena ver todo un pueblo alimentarse y perderse en banalidades, perder tanto papel sin que brote un fuerte pensamiento en medio de esas hojas lanzadas cada mañana a la calle!

— El hombre no comienza fácilmente a pensar, pero en cuanto empieza ya no cesa jamás. Cualquiera que haya pensado pensará siempre, y el entendimiento una vez ejercitado a la reflexión no puede ya quedar en reposo.

— Comprender es medir.

— En cualquier siglo que sea las relaciones naturales no cambian nada, la conveniencia o la desconveniencia que de ello resulta queda la misma, los prejuicios bajo la vana palabra de razón, solamente le cambian la apariencia.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SABER ESCUCHAR

El viajar, el ir de ceca en meca resulta pródigo en enseñanzas para todo aquél que es un tanto observador. Junto con aquello de ver horizontes nuevos, de poder apreciar variedad de paisajes, o bien lugares que ofrecen características de más o menos estimable relieve, se presenta igualmente la oportunidad de conocer gentes de todo carácter y condición; personas que conocemos, o que nos son desconocidas cuyo trato nos brinda oportunidad de captar sensaciones al respecto del modo de ser de cada uno. Matices que, generalizados, revelan el fondo de la naturaleza humana con sus defectos y sus virtudes.

Hay el individuo que, en extremo reservado, parece que sea menester el sacarle las palabras de la boca con tirabuzón, en el plan de la conversación. Está en sentido inverso, quien habla diríase con la celeridad de trepidante ametralladora. Todo un chorro de palabras que casi aturden al que escucha. Creo fue Voltaire quien escribió: «El escuchar constituye un rasgo de cortesía que suele tener el hombre cultivado conversando con quien no lo es; el cual jamás corresponde a esta deferencia». Claro que podemos atenuar algo lo punzante del concepto expresado aduciendo que así como tenemos el que ya de nacimiento es rubio o moreno, está también quien de propio natural es más o menos hablador. Pero es aconsejable el usar de un cierto sentido de penetración.

En la vida de relación es lógico que la cortesía vaya a la recíproca. Hemos conocido hombres muy cultos e inteligentes, cuyo trato era agradable por el simple detalle de que *sabían escuchar*; estaban lejos de pretender ahogar la expresión de los demás a base del propio exceso de verbosidad. De ahí que el conversar con ellos no constituía el reemplazar el diálogo por un monólogo, como en casos bien abundantes de conversaciones, en que uno solo es el que habla y habla sin cesar, en tanto que a quien escucha no le queda más recurso que decir de vez en cuando: «¡Sí!, ¡sí!, o bien «¡Claro!, ¡claro!»

Sepamos escuchar, primero a título elemental de cortesía; segundo, porque todos, sea cual fuere nuestro grado de cultura,

podemos aprender algo de los demás.

HEGEL Y LA CONSAGRACION DEL ESTADO

Hoy que una nefasta ventolera de ideas de distinta inspiración estatal se remueven por ahí, importa señalar a uno de los que más empeño pusieron en afianzar el concepto del Estado. Y es sabido que se trata de Hegel, del que este año se ha cumplido el segundo centenario de su nacimiento, en la ciudad alemana de Stuttgart. Ello ha dado motivo de que, particularmente por parte de la intelectualidad comunista de diversos países, se hayan celebrado sesiones y coloquios en su memoria; también algunas editoriales han reeditado textos hegelianos.

Hegel fue un filósofo que abarcó multiplicidad de facetas dentro del terreno especulativo de las ideas. Sus obras son numerosas, destacando: «Fenomenología del espíritu», «Ciencia de la Lógica» y «Enciclopedia de las ciencias filosóficas». Como Manuel Kant, incluso más que el autor de la «Crítica de la razón pura», las concepciones filosóficas hegelianas resultan de un contenido abstruso. ¡Bien diferente de la claridad expositiva de otros pensadores, como Descartes, Guyau, o Luis Vives! Además, en el intrincado laberinto de conceptos expuestos por Hegel, destacan evidentes contradicciones. Y no es precisamente visión apreciativa de quienes podemos considerarnos legos en materia de filosofía: el sentir de elementos a quienes se puede considerar como profesionales en la materia, como es el caso del profesor Julián Marias, que en su ecléctica e importante obra «Historia de la Filosofía», señala las contradicciones en que incurre Hegel. También Giovanni Papini, en su libro «El crepúsculo de los filósofos», con acusado desenfado, ataca las conclusiones del que en diversos aspectos fue maestro venerado de Carlos Marx. «Hegel — dice — es el filósofo más filósofo que conozco. Es el que ha creado la obra maestra de lo inconcebible.» Aduce que con su pretensión de pugnar por el progreso y la liberación, llegó a la doctrina más estrictamente conservadora y absolutista que se conoce.

Es particularmente en cuanto a defensor acérrimo del Estado como institución social, confiriéndole

potestad absoluta, que estamos contra tal interpretación hegeliana. Afecto al férreo concepto del militarismo imperialista prusiano, de cuyos altos responsables había percibido mercedes, manifestó: «Por la gracia de Dios sobre el mundo, el Estado existe; su razón es el poder de la razón que se realiza como voluntad. En la idea del Estado no hay que tener presentes Estados particulares, ni instituciones especiales; más bien hay que considerar en sí y por sí la idea, ese verdadero Dios.» De la religión adoptaba los mitos fundamentales, para dar así un carácter «sagrado», de esencia «reverencial», a la potestad estatal. Marx, llevado de su espíritu centralizador, intensamente absorbente en cuanto al Estado, tomó la metodología dialéctica hegeliana, desbrozándola de algunas expresiones ya depasadas, pero conservando el fondo, manteniendo la esencia fundamental en lo de dar vigencia al poder estatal.

Un pensador que en nuestros días está llamando mucho la atención, Herbert Marcuse, y que en el fondo tiene vínculos con el marxismo, en su obra «Razón y revolución», dice, refiriéndose a Hegel, que por sus concepciones estatales, que por sus teorías políticas, ha hallado acogida incluso por parte de los fascistas. Así manifiesta: «Mientras que sólo los marxistas radicales defendían la herencia hegeliana y la dialéctica, se constataba en el otro polo del pensamiento político, un renacimiento del hegelianismo que nos conduce directamente al umbral del fascismo.» En el supuesto esquema unificador de las tendencias de totalitarismo fascista, ya sea de un país como España ahora, o bien de lo que representó en Italia y Alemania, agrega Marcuse: «Esta filosofía ha hallado en Hegel la demostración hecha a la medida de la tesis según la cual el Estado representa una sustancia independiente de los intereses mezquinos de la clase media.»

La concepción hegeliana del Estado, de la que Carlos Marx se hizo eco y desarrolló a tono y paralelamente a sus concepciones económicas, sabemos que ha tomado el denominativo de «marxismo». ¡Ah, pero ahora en la panorámica de la política de nuestros días, como analiza con lucidez Raymond Aron, ya se trata de «marxismos»! Incluso el autor citado, Aron, con cuyas conclusio-

nes, ancladas al sistema del capitalismo liberal no andamos de acuerdo, en lo relativo al comunismo habla de que se ha llegado a los «marxismos imaginarios». Tenemos que en los países de tipo comunista se ha engendrado la propensión al nacionalismo. Y ello ha forjado en cada sitio un marxismo *sui generis*, que excluye a los demás. De ahí las tendencias, las divisiones dentro del mundo comunista: Nacionalismo ruso, nacionalismo chino, nacionalismo yugoslavo, nacionalismo cubano. ¡Y cada uno de ellos pretendiendo ser la verdadera, la única valedera interpretación del marxismo!

Ya al margen del decurso, *terre à terre*, del vivir social en los países comunistas, están los teóricos, los «doctores de marxismo» (como dice cierto economista genial, que suele pontificar en prensa nuestra) o sea los Althusser y compañía. Se ocupan de elaborar *concepciones a la altura del momento*, investigando convergencias o divergencias entre lo que dijo, o dejó de decir Carlos Marx en su etapa juvenil, sin descuidar el hacer alusión a la famosa dialéctica del que pretendió cimentar el contenido de la Historia bajo el peso apabullador del Estado.

GIONO Y EL AMOR DE LA NATURA

Del recién fallecido Jean Giono, nos complacía singularmente leer y releer sus obras primerizas: «Colline», «Regain», «Un de Baumugnes»; sus bellas evocaciones de la tierra provenzal, de tipos y costumbres matizados de bondad, dentro de su tono arcaico. Amaba Giono la tierra natal, su Manosque, donde vivió la mayor parte de su vida, y en donde ha fallecido.

Tenía Giono esa facultad, que podríamos definir plástica, en la evocación del paisaje. Como nuestro levantino Gabriel Miró, leíamos línea tras línea, y en la retina se adentraba la maravilla de las imágenes: toda la inefable belleza de la natura en sus múltiples manifestaciones: flores, caminos, el césped de los campos, los pájaros, los insectos, la serenidad del espacio infinito, el vasto horizonte, las colinas... ¡Paz, sosiego, lejos del bullicio de la civilización! Es lo mejor que alcanzó a hacernos sentir Giono en sus libros.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

El compañero SEVILLA

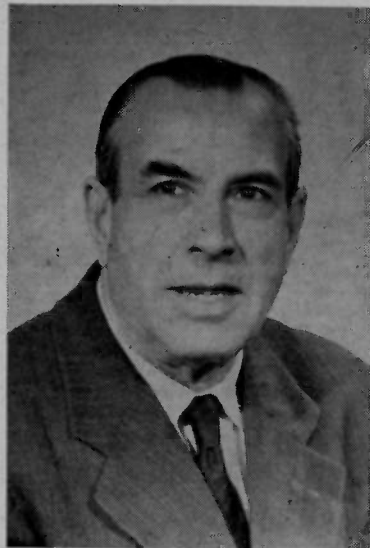
PENSAR en este mazarrónés muy apreciado sugiere un mundo compañeril de la misma procedencia, todos, o casi todos, mineros. Antes y cuando el estallido del 19 de julio convivía yo con esa noble mazarronería, densa en mi pueblo, en número y en calor de ideas. Y ella se ha ido extinguiendo; en brillantez, devorada por su propia llama, en la guerra a balazos, en el exilio mordida por la silicosis. Porque el obrero mazarrónés todo ha pasado, o casi, por la mina, por el angosto y negro túnel que roe vidas en vez de favorecerlas. Desde 1915, el minero de Mazarrón está en diáspora.

Un día el fuentealamero Nicolás Garnés acudió al tajo común, preocupado. En la cárcel de Igualada yacía un obrero murciano perseguido por delito de huelga en su pueblo, Mazarrón por más señas. Era el único comiteísta conflictivo que no había caído en manos de la justicia burguesa. Escapó a mis pagos y fue seguido y detenido, y sin apoyo de nadie por resultarnos anónimo. Pedro Rodríguez se llamaba. Contactado entre rejas, Rodríguez fue reconocido como compañero y ayudado por el comité pro presos local. Pedro, a la hora de la verdad resultó Narciso, y en la misma hora Narciso Rodríguez murió en la ofensiva republicana del Segre. Nos saludamos por última vez en Artesa. Muerto él, yo sigo saludándolo en intención, porque en mí los buenos subsisten.

A José Sevilla lo he visto hace poco, descenderlo al hoyo, y con Sevilla me enterraban a mí Mazarrón entero. Por la senda del carbón, tal vez, Sevilla había escapado a la silicosis yendo a parar a los depósitos de la estación de Villanueva y la Geltrú, quedando en ferroviario de pro en virtud de su tacto y de su inteligencia. Tanto le gustó el ambiente vilanovés (paseo soleado, barcas oliendo a cocido de pescado, obreros azules de la metalurgia y del caucho) que Sevilla quedó impregnado del sabor de la tierra esa que, digase que no, anarquiza, alienta y vivifica, abriendo horizontes que rebasan el límite del refectorio, esa pieza abierta que carga al individuo para descargarlo en lugar cerrado y en repetición cansina e infinita tal, que arriesga convertir al hombre en un perfecto gorrino, en un animalejo tanto más despreciable por cuanto existen los magníficos gusanos de luz y de seda. Sevilla

REPORTAJE cada semana

fue feliz con su familia a la vera de la marina catalana, algo similar a la de Puerto Mazarrón por el azul cantarino del Mediterráneo; si bien Villanueva, pese a la coacción de la sopa pesquera, daría para ideas de amplitud, estímulos de filosofía y caricias de arte. Con la guitarra en manos, Sevilla más pensaría en Sor y Tà-



JOSE SEVILLA

regaba que en las nanas y otros arrullos inocentes o ventaneros. Igual que se había adentrado en las ideas de justicia infinita, lo mismo asimilaría el arte de la música para goce del espíritu. Cuando él y yo nos cruzamos en el camino de la vida, nos encontramos anarquistas, melómanos, y fructuosos de humanismo. Simpatizamos de pronto con amistad completa, no con remilgos ni reservas modosillas y facilidades de esquina. Ciertamente, a los compañeros absorbidos por lo del «capitalismo canalla» y «la maldita burguesía», todo dicho por instinto y con reflexión precaria, no se les puede aguardar para cuanto derive a Bach, a Beethoven, a Dvorak; a Boticelli, a Fidias, a Velázquez; a Turguenev, a Maupassant, a R. Mella. Maldecir a la sociedad cadenera es elocuente, pero preparar y «sentir» la sociedad de todos, la anarquista, es

superior al dictorio y al derribo de kioskos y faroles. Etico, el compañero Sevilla podía resbalar por sobre los vicios que resumen la media felicidad del hombre actual, para compensarse con las delicias de la música, de la plástica, de la literatura, esas conquistas del individuo logradas a fuerza de observaciones, estudios, concreciones, ideaciones y asimilaciones. Sentirse dotado de un Yo auténtico y generoso; desarrollado el sentimiento para captar las vibraciones de la belleza cósmica, provoca en el ente humano la sonrisa satisfecha y bondadosa del hombre cumplido, ese que nace, vibra y en la vibración desaparece. Mejor, mucho mejor que dejarse parir para rodar por la tierra como una hoja, un hueso de fruta, un papel inservible arrojado por la ventana.

En sus colaboraciones a «Umbral» Sevilla se ha revelado, modesta pero ciertamente, pensador y filósofo. En sus elucubraciones intelectuales no se paseaba por la rambla en persona perdida entre mil personas, todas cerificadas, ni consumía tiempo saltando de una rama a otra como la ardilla que así se justifica, no el hombre. El escritor Sevilla ahondaba lo posible, hurgaba en la raíz de los problemas, indagaba las fuentes de tal filosofía, de tal cincelado, de tales armonías. Referente a esta última dedicación son notables los estudios guitarrísticos que en «Umbral» nuestro interesante Sevilla tiene registrados. La pérdida de este activo, inquieto y deductivo colaborador, los compañeros habremos de resentirla. Acostumbrarse a una lectura de compañeros sabedores con dicción atrayente (pongamos en ejemplo a Felipe Alaiz, a M. Piedra Vázquez, a José Sevilla) nada cuesta porque uno se siente atraído y lo sigue. Pero recibir publicaciones de consuetud con el vacío de las firmas consideradas imprescindibles, eso deviene un desencanto, una nueva estafa con la que la fatalidad nos agría. Y conste que esto lo afirmamos dándonos de cabezazos contra el muro de la insensibilidad colectiva que borra de los hombres de valor incluso

por JUAN FERRER

el recuerdo. El caso de Alaiz, tan vivo y preponderante en escrituras de durante más de medio siglo, actualmente, en cadáver de once años, casi nadie lo recuerda... Mas no es así, a veces: en la España de ahora la figura literaria de Alaiz reverdece, igual que ha reverdecido la cualidad oral y pensante del Noi del Sucre, tan olvidado hasta aquí, que nadie sabe donde radica su tumba. Es el pensamiento lo que vuela junto con la conducta noble y más que desinteresada.

A Sevilla lo tuvimos en compañero y en guitarrista en las reuniones íntimas de la Peña racionalista parisina. Rodeado de los de siempre y de la muchachada del Golem, se dio un baño integral de compañerismo y juventud. Ya enfermo de cuidado, con ese entronque espiritual con los amigos de París logró — estoy seguro — sobrevivirse un algo más. Ahora se ha ido, aunque no del todo en nosotros, idealistas como él, que lo seguiremos apreciando hasta el parón definitivo de nuestros largos y acentuados días.

N. B. — El compañero José Sevilla fue enterrado en St-Etienne de Rouvrais el lunes día 19 de octubre de 1970. Su féretro iba cubierto de flores dedicadas por familiares, amigos y vecinos. El Secretariado Intercontinental de la C.N.T., los Comités Zona Norte y Normandía, más las publicaciones LE COMBAT SYNDICALISTE, «Umbral» y «Espoir» estuvieron representados en el luctuoso acto.

CALENDARIO DE

S.I.A.

El Calendario de S.I.A., se pondrá a la venta dentro de poco y es de esperar que este año, igual que los años anteriores, encuentre buena acogida en el ambiente libertario y demás público que sabe lo que S.I.A. representa.

S.I.A. es la Asociación francesa de ayuda mutua por excelencia, y su calendario es el principal recurso de sostén económico con que cuenta para llevar a cabo su misión solidaria en favor de los refugiados antifascistas que tienen necesidad de alguna ayuda. Su precio, 5,00 francos.

Los pedidos pueden hacerse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31-Toulouse.

Desde Alicante

España vista por dentro

«Dios los cria y ellos se juntan», reza el adagio.

Franco, ni es hombre hecho y derecho, ni tampoco de pelo en pecho. Es una especie de «cosa» rechonchita e hinchadita como un sapito en verano. Sin más preámbulos, un hominico. Pero todas estas superbas cualidades, inherentes a su naturaleza de ser frustrado, no quita para que sea un empedernido y tenaz aficionado a la pesca. Se diferencia de Simón, en que Simón pescaba con red y en el mar, y Franco pesca en caña y en el río Suera. Pero no se le puede quitar que es un hombre con suerte, de los pocos que existen.

Con su sombrero calado hasta las orejas, con su flamante y reluciente caña, y con su paciencia inveterada propia de un verdadero Job, pescó un formidable «Besugo», inconocido en la historia de la pesca. Y no paró la cosa ahí, sino que, por arte de magia, o como a milagro, lo transformó en don Juan Carlos de Borbón, singularmente príncipe de España, y futuro Rey de los españoles. Choque inesperado que nos ha tumbado a la bartola, dejándonos boquiabiertos y dentro de un callejón sin salida, con un viejo parrucho y un joven imbécil, formando una pareja formidable para un baile de máscaras.

Con el monóculo en el ojo izquierdo, miramos de frente y vemos al príncipe de España en Ceuta, y a la Legión en «Casa», viva y floreciente, aunque algo chamuscada por el tórrido sol de Africa.

El príncipe arenga a los soldados de la Legión y dice: «marchamos hacia épocas de progreso». — Si, repetimos nosotros — igual que el cangrejo; y pasamos de largo.

De los discursos de doña Sofía y don Juan, es mejor no «menearlo», para no embadurnar de materia pestilente la atmósfera.

*.

La alta tensión social sigue. Los litigios entre capital y trabajo no se acaban. Los obreros ya no aguantan de buen grado represión y atropellos. Se sacuden las pulgas, y a más atropellos, con más ahinco y fervor redoblan la lucha de clases, la justicia social se abre camino poquito a poco, a medida que el productor adquiere conciencia de sus derechos y los va haciendo valer al despertar su dignidad personal, única forma de

conquistar lo que tiene bien merecido en el banquete de la vida, como productor y fuente de riqueza que es.

Porque se pierda un conflicto entre capital y trabajo, no debe amilanarse nadie, sino redoblar la lucha con más coraje, más ahinco, con más tenacidad y más fuerza, hasta conseguir el justo propósito reivindicativo, en todos sus sentidos, basados en la ley natural de subsistencia, y en que no nace ningún individuo con el exclusivo propósito y derecho de vivir en parásito del sudor ajeno y mandar sobre los demás individuos, como si éstos fuesen de otra pasta, de otra carne y sangre, de otra materia inferior.

Las luchas en el «gallinero» social no cesarán ni deben cesar, mientras exista la desigualdad política, moral y económica; o dicho más claro, mientras no exista libertad de movimiento entre todos los individuos, sin roces onerosos de ninguna clase.

Comer de rositas, del sudor ajeno, será muy bonito y halagüeño para todo aquel sinvergüenza revestido de una capa mugrienta de zángano; pero nada de humano. El trabajo ennoblece al hombre, contrastando con el ocio que lo envilece y arrastra a la humanidad por el fatal camino del pauperismo y la ruina. El ocio y la vagancia son pésimos factores que conducen a una nación a la catástrofe, no el aumento de salario ni la pérdida de unas horas de trabajo, porque unos pocos trabajadores se hayan declarado en huelga en petición de algún acto reivindicativo; y tampoco hay derecho que se quejen de la vagancia de unos pocos, cuando ellos vagan siempre, no por necesidad de alguna protesta o exigencia, sino por costumbre inveterada de hijos de papá, a los que les corre sangre azul por las venas, por haber tenido la dichosa suerte de nacer en cuna dorada, genealógicamente descendientes directos de inveterados ladrones.

Los que lo tienen todo y disfrutan de todo, no tienen el por qué pedir más. Pero no así los trabajadores que se mueren de hambre y miseria porque carecen de todo. Estos, para seguir viviendo, necesitan ponerse a nivel de los precios de comestibles y bebetibles de primera necesidad o perecer, y para ello necesitan exigir para reparar el vacío entre precios y salarios. Y cuando se declaran en huelga no es por gusto, sino porque tropiezan con la ter-

quedad de los patronos, henchidos de avaricia, no quieren soltar una migaja por las buenas, lo que induce a que los obreros se vean obligados a echarse a la calle. Espúreos rebrotes de un árbol podrido, plantel y criadero de alimañas, ésta es la clase alta, desde el hacendista hasta el más simple patrono.

Esta chusma de filibusteros, que desprecian a la clase pobre, y la consideran compuesta de seres inferiores, amparados de todos los requisitos sociales del privilegio, usan y abusan de la clase trabajadora, con el estandarte en la mano — para tapadera de los ojos del desheredado — de un sindicalismo vacío, a imagen y semejanza de don Francisco Franco, jefe supremo de un «sindicalismo» escurridizo y de participación de la «nada». Por eso, cuando más aumentan las fortunas, más cunde la miseria; y el abismo entre clases se ensancha. Y no vale que los gobernantes opusdistas se tapen con la capa de Jesucristo el redentor, porque con sus torpes manos

y su corta inteligencia, la situación del proletariado se agrava de día en día, aumentando la penuria y miseria, provocando conflicto tras conflicto, para que después pague los platos rotos el productor que no debe nada.

Ahora mismo se anuncia la subida del pan. Hay artículos de primera necesidad, que desde el 69 al 70 han subido el 160 por 100; y el 50 y el 25 por 100 se tocan unos a otros. El bacalao de tercera, pasto exclusivo de pobre, de productor hambriento, ha subido el 25 por 100. Esto en mercados de barrios obreros.

Y que el Instituto Estadístico, no nos haga reír más con sus aparatosas estadísticas arregladas de nivel de vida, que el ama de casa no las cree, porque de puro apretada que está de verse siempre con la cesta de compra vacía, turbada, ya anda hablando sola por la calle, igual que si estuviera floja de cascos, o acabara de salir del manicomio.

En síntesis, y con ayuda del sindicalismo vertical, ésta es la coronación y suerte del proletariado español, protegido por Santa Rita y San Pascasio.

SIMPLICIO

DISCOS

El domingo sali al campo y pisé hierba chorreante, de la que tanto, en este tiempo, incomoda. Sali al campo para un olvido — momentáneo — de la ciudad que a mí, a tú y a todos nos acapara. Somos esclavos de la distancia urbana y adoramos el tubo infecto — el Metro — porque la acorta y nos abriga en invierno. Respirar a pleno cielo dicen que da pulmonía; pero infectarse los pulmones en el sótano debe darla doble y rápida. Ni la antibiótica llega a tiempo.

A la hora del crepúsculo los pies estaban secos y los ojos llenos de cielo en llamas. La protesta del sol al irse incendiaba el espacio con explosión de igneos y diversos colores, esos mismos que presumen en oro y grana las humildes hojas arbóreas (en el «Midi» viñeras) antes de caerse.

Años hace igual nos caían las ilusiones. En la guerra, en España, cuyas puestas de sol otoñales son más culminantes que las francesas. El anhelo de vencer, de muy firme resultó enteramente vano, y es que en las horas postrimeras de la República los crepúsculos Heinkel eran sin belleza y mortales.

La ilusión por la aurora rena-

ció en los primeros años 40, cuando había que vencer a los «heinkelianos» que dieron la victoria a Franco. Se les apuró en tenaza europea de Este a Oeste y los diábolos pardos, heinkelianos, se defendían obstinadamente sin ayuda de su ayudado Franco, que jugaba a dos barajas. Una vela a dios y otra al diablo.

Ello observábamos en el Aude, la tierra que quemó en almas, bienes y cuerpos Domingo de Guzmán, el mismo que instituyó la Santa Inquisición y ahora el fratilismo catalanista de Montserrat le levanta estatua. En la ilusión se estaba de que los rusos les tomarían Kartum a los pardos, en cuyo caso en casa de Jesús-Sara se comería pollo para celebrarlo. Kartum lo ganamos y el ave fue satisfactoriamente comida. Kartum se perdió de nuevo, y del pollo, ¿qué?

Celebraría infinito que en 1970 la amable pareja Jesús-Sara no, hubiese perdido, definitivamente, el Kartum de las irisadas ilusiones.

DISCOBOLO

Compañero. ¡A S. I. A. con Calendario y todo!

SILUETAS

EL ELEGIDO

IVIVA el pueblo! ¡Viva la democracia! Viva menda y los que me ayudaron a llevar las aguas a mi molino, aunque a estas horas están un poco desviadas y las aspas no funcionan con mucha normalidad, a pesar de que se haya calmado la tormenta que ha tenido unos cuantos días de gran apogeo, poniendo en peligro mi prestigio de hombre capacitado para ir llenando un poco más los bolsillos de mi propiedad. El pueblo no sabe nada de esto, si lo supiera no sería tan cándido y bobalicón.

He prometido lo que no tengo, y no se como voy a arreglarme para que no quede como promesa del hombre político, que sólo busca los votos para su elección; pero yo no carezco de intuición ni de iniciativa, y sabré componermelas, saliendo airoso de los ofrecimientos, prometidos desde la prensa, mesas redondas, radio, televisión, mítines..., que todos esos elementos de publicidad he sabido usar para engañar a los que todavía confían en la política. ¡Que dios los tenga en paz y gloria, para que la gloria mía no sea efímera!

¿Por dónde empezaré? Estoy un poco dudoso, pero he de empezar, el tiempo apremia y no es cuestión de pensarlo sólo, sino de dar el primer paso para que el segundo no fracase y el tercero sea continuador del primero y del segundo, que a mi parecer esto es lo difícil, porque si se inicia mal el principio, el final no puede tampoco ser bueno.

Hay muchos problemas que están pidiendo a gritos una solución; pero lo chocante es, que esos problemas son de mi creación y de mis seguidores durante el tiempo de mi precedente actuación al frente de los destinos de la cosa pública. Esto me da un poco que pensar, no mucho mucho, porque confío salvar la situación, este peligro que, aun siendo de envergadura, no es de máxima gravedad.

Estamos subiendo el primer peldaño de la escalera, procurar reunirme de los hombres que me obedezcan ciegamente — como se reunió el dimisionario —, para que pueda hacer política, mi política, no la de ellos ni la de los otros. La presente Constitución, la que está en vigencia, me dota de máximos poderes, que haré buen uso de ellos, sin caer en la ridiculez, en lo absurdo, para que la Nación esté conmigo. En esto tengo algo de experiencia, y debo de aprovecharla en este mandato de siete

años, que me ha confiado graciosamente la mayoría de votantes, no de los habitantes del pueblo, que no hay que confundir la trampa con la voluntad.

A simple vista pareceré benévolo para que me hagan caso y puedan funcionar perfectamente las instituciones creadas, sin que haya lugar a escaramuzas de ningún género. ¿El método que he de emplear? Estando en mis manos la autoridad, ésta se encargará de ponerlo en marcha, porque sin autoridad no podré hacer nada. La autoridad es la fuerza potente y disciplinada de cualquier sistema gubernamental. Es su defensa.

He pensado horas y horas en el programa de actuación, verdaderamente no se presenta muy claro, pero me veo imposibilitado para reformarlo, partiendo de la base de que soy un capitalista y no un trabajador. Otro en mi lugar, tal y como se encuentra la Nación, los presupuestos, la participación, las inversiones, etc., haría lo mismo que yo.

Lo principal es, no perder la cabeza, ni abandonar la cartera presidencial al primer desastre que haya, porque estoy seguro que lo habrá antes de lo que muchos se lo figuran si no se emplean los medios adecuados. Esto no admite discusión. Viéndolo como lo veo, buscar la forma que corresponde a la hora que vivimos. ¿Lo conseguiré? Esta es la incógnita que no me deja estar muy tranquilo, digo «muy», porque todavía no se ha alcanzado el horizonte...

El triunfo que he obtenido en las urnas, no quiere decir que todo el mundo esté contento, sólo una minoría de los ciudadanos con derecho a voto, no mayoría, como es el resultado electoral. Confieso, francamente, que no estoy muy satisfecho con las cifras alcanzadas en el escrutinio, pero lo estoy porque, al fin, llegué a satisfacer todas mis ambiciones: Ser la primera figura de mi querida patria. Sí. Lo he conseguido, y, de mi depende ahora mantenerla y la mantendré si mi antecesor me presta su concurso, y me lo prestará, porque así fue lo tratado.

El pueblo... El pueblo es tonto de nacimiento, por eso he subido tan alto. Prometerle la libertad y no dársela, es lo que han hecho hasta el presente todos los gobernantes que ha tenido; no seré yo una excepción, puesto que iría, si otra cosa hiciese, en contra de mis intereses, y no soy tan bobo, que vaya contra mi propia perso-

na. No lo soy, y soy enemigo acérrimo de los anarquistas. De éstos pobres ilusos que luchan por una sociedad igualitaria.

No me apartaré mucho de las líneas trazadas por el maestro, las considero aún buenas para seguir especulando con ellas. Todavía son jóvenes y se les puede exprimir a placer en la actualidad. Conservan virilidad y energías. Lo que siempre he de tener presente es, la no precipitación y la vigilancia permanente, para que el adversario no me coja desprevenido. Hay que ser previsor. Circunstancias que he de aprovechar y sacar la mayor partida posible de sus defectos y virtudes.

Como todo buen político, procuraré que nadie me dé lecciones de hombre de bien — lo de hombre se bien lo digo para la galería —, porque no hay político que lo sea, porque no puede serlo, porque sólo hay en él la mentira, la promesa que nunca cumple, al no ser de su pertenencia exclusiva lo que promete; pero de alguna manera ha de arrastrarse el ganado a su redil.

Con mi elección no ha cambiado nada lo de ayer. Sería un insensato si tal cosa hiciera. He subido ya sobre el burrito, y como se va muy bien en él, no seré tan lelo que me deje echar abajo así como así. Me lo defenderán a sangre y fuego todos los agradecidos, que no son pocos, sin exponerme apenas. Es ley de todos los hombres integros como lo soy yo.

Los que están conmigo, quizás son más ambiciosos que este humilde servidor de la alta banca, sinceramente lo confieso, para que nadie me diga mañana que no he sabido cumplir con mi cometido. Hay que ser, aunque sea por una sola vez, leal y condescendiente con los autores de mi subida a la cumbre, que no todo se arregla a gusto de uno, y hay que arreglarlo para que la carreta marche.

El que algo quiere, algo le cuesta, y como yo quise lo que he obtenido, justo es que lo recompense. Intentaré quedar bien — aunque nada más sea interinamente — con mis conformados votantes, después... Ya veremos después lo que ha de hacerse. El caso de ahora es el de contentar, por el tiempo que sea, a mis súbditos, a mis incondicionales bienhechores, pasados de otros campos. La regla de interés lo exige y hay que darle una satisfacción, por lo menos una. No queda otra solución. Hay que darles algo para que coman

de ese algo y me dejen tranquilo por una temporada.

Seré generoso — hasta ciertos límites — en la distribución de cargos, de carteras ministeriales con arreglo no a la capacidad de cada uno, sino a tenor de los servicios que me hayan hecho. La equidad es la equidad

Hoy no es mañana, mañana será otro día.

MINGO

DOLORA

La emoción que sentimos frente al sacrificio de José Elósegui que se prendió fuego a los pies del Satanás español, nos conmueve a dirigirle estas líneas...

A tus pies yace...
ardiente testamento de tu obra
[apocalíptica.

Otra pieza en tu tejido
de carne ardiendo, humeada... hu-
mana,
que arrastras desde el ocaso de
[nuestro sol

por Valladolid y por Valencia,
por Granada y Almería,
Badajoz... por toda España.

Y que pensastes
«Hijo de Dios»,
cuando el humo familiar de tu
[cosecha

añadió su triste sombra
al silencio funesto de tu noche.
No vistes por las llamas,
sus tiernos brazos,
levantados como torchas,
y su cuerpo deshacerse sin derra-
[mar su sangre.

Te quejastes si esta vez
no lanzastes como antaño
el grito... ¡FUEGO!
No te quejes.
Tu lanzastes la cerilla,
tu, la gasolina,
y sentado, satisfecho,
año tras año admiras esa hoguera
que el frío de tu alma necesita,
y de leña te ha servido
el pueblo que es... España.

Yo te prometo aquí
sin lágrimas,
que si los mares del mundo entero
echan sobre esas llamas
no se apagarán
y que
ni la fragancia de un millón de
claveles españoles
endulzarán el aire putrefacto de
[tu obra
porque el caliente suspiro de su
[alma
arde como un sol
en el nocturno paseo de tus años.

A. J.

Garaudy, víctima de Garaudy

EL avasallamiento de la mente al objeto, del pensamiento a la máquina, de los fines a los medios acarrea la imposibilidad posterior de deshacerse de su yugo. Quien se hace partidario de las «condiciones históricas» y supedita toda superación humana a dichas condiciones dadas se ve luego apabullado al personalizar a un innovador. Incuestionablemente, Garaudy es esto; su hipótesis de la realidad anacrónica de esa definición apriorística — muy común en todas las corrientes del pensamiento socialista, aunque en el anarcosindicalismo sea una influencia marxista — de que la clase obrera es revolucionaria *per se*, lo que encierra todo el misterioso hechizo de la necesidad de la vanguardia esclarecida, le ha ocasionado su incorporación a la larga nómina de los herejes. Pareciera resumirse todo este proceso inquisitorial habido en su contra dentro del PCF, con aquella expresión de Shliápaikov, quien declarando en nombre de la «Oposición Obrera», una de las pocas corrientes internas del bolchevismo que precedieron al terror stalinista, dijera. «Vladimir Ilich dijo ayer que el proletariado como clase, en el sentido marxista, no existe (en Rusia). Permittedme que os felicite por ser la vanguardia de una clase inexistente».

De tanto invocar a la clase obrera en sus expedientes contrarrevolucionarios, el PCF ha terminado por suponerse su representante. El mito de esta representación, tan llevado y traído desde la época de la Liga Comunista que fundaran, en Londres, Marx y Engels, ha sido la mística del comunismo; aunque este exceso de representatividad conllevara consigo una mordaza para la misma clase trabajadora. Inclusive cuando en la Rusia prestalinista, el poder autoritario había rebasado los límites permisibles por el mismo Lenin, el bolchevique consideraba que la opinión del Partido era el reflejo — y no tanto éste, sino que *era* a secas — de los anhelos de la clase proletaria. A medida que amenguaron las reservas revolucionarias del comunismo, el partido se institucionalizó llegando al punto que para entonces la tesis del secretario eran por extensión los deseos de los representados.

En mayo del 68, el PCF fue el intermediario entre las barricadas y el Eliseo. Entre De Gaulle y el pueblo rebelde. Sus credenciales



que le acreditaban como vanguardia culta del obrerismo le sirvieron para sabotear el ocaso de la sociedad capitalista, para, hacer fracasar la revolución. Aunque no ha sido todo tan a grosso modo. A decir verdad, el PCF es la expresión de un sentimiento generalizado en las masas trabajadoras, el sentimiento estomacal. Toda su monolítica maquinaria obra con un solo objetivo: satisfacer las reivindicaciones de las masas, a través de la CGT, con lo cual controla su caudal electoral. Por lo tanto, el comunismo francés si representa al proletariado, claro, al integrado — incrustado — a la sociedad de consumo.

Cuando Garaudy arguye en pro de una modernización del concepto marxista de clase obrera atenta contra el grueso de las fuerzas que son la base de sustentación del PCF. Si afirma que el proletariado ya no puede ser considerado como formado únicamente por elementos «manuales» es porque su conclusión ha soslayado que el embrutecimiento interno del hombre, que el sometimiento a las directrices de los más esclarecidos son principios intangibles del Partido. Este se idealiza como una organización centralista a cuya cabeza están los más cultos del proletariado y en cuyas filas actúan los más aptos, los más capaces del bajo proletariado. El correa de la dirección es de arriba abajo, de los esclarecidos a los incultos, del comité central a la célula. O sea, que so pretexto de emancipar al proletariado, al contrario, lo inocula de una atmósfera de fanatismo mitológico de su propia autosuficiencia: confiéranse los bajos y asquerosos argumentos esgrimidos por Pier Paolo Pasolini para rebatir la lucha de los jóvenes contestatarios, de los cuales transcribo unos pocos (se trata del poema «El partido comunista italiano a los jóvenes» cuya versión completa en español se encuentra en la obra de George Uscatescu, «Proceso al humanismo», Ediciones Guadarrama, Madrid, 1968): «Teneis cara de hijos de papá. / O odio como odio a vuestros papás. / Buena raza no miente. / (...) Cuando en Valle Giulia os habéis pegado / con los policías / yo simpatizaba con los policías. / Porque los policías son hijos de

pobres. / Vienen de los antros, campesinos urbanos que sean / (...) En Ville Giulia, ayer, se ha tenido así / un fragmento de la lucha de clases: y vosotros, queridos (aunque estabais de parte de la razón), eráis los ricos / mientras los policías (que estaban de parte de la culpa) eran los pobres.

En el «Manifiesto comunista» se es muy claro cuando se precisa que «las proposiciones teóricas de los comunistas» son todas «expresión generalizada de las condiciones materiales de una lucha de

clase real...». Garaudy, pues, no se percató lo suficientemente de que «las proposiciones» actuales, anteriores y futuras del PCF se fundamentan en las condiciones materiales en que se desenvuelve su clientela. Todo este proceso Garaudy-PCF es similar al habido entre grupúsculos y Partido, pero con distingos específicos tales como el vínculo sanguíneo de aquel con éste. Este marxista no es un recién llegado al bolchevismo. Durante varios años supo ser prudente, lo que le motivó su encumbramiento a los altos mandos ideológicos de la gran maquinaria política francesa. Pero esta vez no acertó en sus afirmaciones como si ignorase esa ley interna propia de las organizaciones totalitarias: el perro muere al amo. Desde dentro no se puede, en la mayoría de los casos, contemplar al monstruo en toda su esbeltez.

Floreal CASTILLA

Diálogo pelotero

Generalmente, los domingos y días festivos son más bien días de campo. Casi todo el mundo coge su mochila y va al lugar de su preferencia, con excepción de los aficionados que van a la «preferencia» de su estadio.

Lo que es yo, no voy al fútbol. Prefiero la tranquilidad, y quizás por esta razón no soporto el tremendo fanatismo de los espectadores gritando y gesticulando a pleno pulmón: ¡Viva! ¡Eres el mejor! ¡Bravo!

Sin embargo, en la fecha de hoy es algo distinto: juegan los españoles y a mi me da cierta ilusión verlos. Así, decido ir por una vez al fútbol y llevar conmigo a mi nieto Michel, el mayor. Con esta sana y «deportiva» intención y para que «contaran conmigo» adquirí entrada para presenciar el partido. «Deme dos localidades, por favor.» — ¿De qué las quiere?

— No sé, me da lo mismo con tal de que sean numeradas; llevo un niño conmigo.

— Numeradas no hay.

— ¿Cómo, se han acabado? ¿No tiene otras localidades buenas?

— Hay de preferencia, pero son para los abonados.

— Pues deme dos.

— Ahora lo que tiene que hacer es ir con tiempo.

— ¿Media hora?

— ¡Hombre, usted se cree que va al cabaret para su placer particular, o al café a jugar a la «belote»! ¡Se trata de fútbol, amigo!

— ¿Es qué si voy después de media hora no hay sitio?

— Ni pensarlo; va ha llenarse.

— ¿Por qué no numeran la preferencia también?

— Porque la entrada es gratuita con aportación voluntaria.

— ¡Ah! Ahora comprendo. Jams llegué a pensar que aquí había fila de preferencia.

— Pero bueno, ¿usted viene por entradas o a poner pegas?

— No. Yo venía con la sana intención de ver a los españoles, ¿sabe? porque yo también lo soy. Mas no se apure, que hay muchos españoles por el mundo, y si no veo a éstos, veré a otros, porque los hay de muchas clases y colores. Que le vaya bien y venda mucho. Sin numerar, desde luego...

Manuel RODRIGUEZ

A. I. T.

CONFEDERACION

NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de Paris se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvío.

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Redacción española: 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Administración:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-Paris (XX). C.C.P. 13 507-56, Paris. Tél. PYR 46.86.

Ese que se llamó Franz Von Papen

TRAZAMOS estas líneas en torno a F. Von Papen, fallecido a principios de mayo 1963 cerca de sus 90 años, no como recuerdo a su tristemente célebre «figura», sino para curiosidad y orientación a la vez, de quienes supieron de él como persona encumbrada en la diplomacia y la política y que pudieran desconocerle en su enrevesada y fracasada actividad en materia de espionaje; dejemos al diplomático altamente conocido por sus veleidades y cambios de «frente» y vayamos al hombre-espía, muchísimo menos conocido como tal. Veamos:

Franz Von Papen, católico de creencia, noble por pergamino, educado a lo cadete prusiano, apenas salido de la escuela militar y puesto a las órdenes del kaiser Guillermo II, emperador de Alemania, empezó a ser persona diplomática «influyente» en las embajadas de Méjico y Wáshington a principios de la primera guerra mundial de 1914-1918, durante la cual el kaiser tenía gran empeño por impedir que los Estados Unidos entraran en guerra al lado de Inglaterra y Francia. A la sazón, Papen se manifestaba «sincero» amigo de los EE. UU. en fiel servidor de su ministro de Negocios Extranjeros, Zimmermann, el cual, de acuerdo con el emperador, subterráneamente urdía en Méjico un complot de guerra contra los EE. UU., instando a la vez al gobierno mejicano a que influenciara cerca del Japón a sumarse al mismo; complot consistente en que Méjico declarara la guerra a Wáshington a fin de «distraerlo», mientras Alemania atacaría a fondo a Francia e Inglaterra, y terminada la guerra con la «segura» victoria del kaiser éste restituiría a Méjico sus perdidos territorios de Texas, Nuevo-Méjico y Arizona. Y mientras se cernía el complot, Von Papen, instalado como adjunto militar diplomáticamente inmunizado en la embajada alemana de Wáshington y teniendo a sus órdenes gran número de subordinados, ejercía la «misión» kaisista de comprar viejos cargos, transformarlos secretamente en navíos de revituallamiento, poniendo así en obra una verdadera marina auxiliar para ayudar a los cruceros alemanes retenidos en sus bases por el bloqueo inglés. Y aun otras «actividades», como emplazar bombas a bordo de los navíos «aliados» venidos a los EE. UU. a surtir de mercancías, etc.; el montaje o la adquisición, es Connecticut, de una fábrica de muni-

ciones: la «Bridgeport Projectile Company», con otro sagaz objetivo: adquirir de las industrias químicas americanas cuantos más productos mejor, para que ingleses y franceses, que los esperaban desesperadamente, no pudieran fabricar balas ni obuses, y siguiendo el complot Kaiser-Zimmermann, suscitar «incidentes» fronterizos tendentes a que se guerrearan Méjico y los Estados Unidos. Pero...

En la tarde del 24 de julio de 1915, Heinrich Albert, enlace nº 1 de F. V. Papen con los medios obreros alemanes, olvidaba en el metro de Nueva York su cartera de viaje conteniendo planos e instrucciones, con la que se hizo en el acto un agente de los servicios secretos americanos ensarga-

do de seguir a Heinrich, ocasionando, el descuido de éste, que se descubrieran las intenciones y la doble personalidad de Von Papen, al que no molestaron con el fin de seguirlo, junto a los suyos, de cerca, desbaratando al mismo tiempo sus «planes y acciones» de sabotaje, etc., etc. Y, en efecto, Von Papen y los suyos se lanzan en plena acción saboteadora, por ejemplo, neutralizar un puente del ferrocarril en Canadá, cerca de la Catarata del Niágara; la puesta de bombas de reloj en los navíos «aliados»; «acción-sabotaje» que fracasó debido a la intervención rápida y enérgica de la policía.

Alejandro LAMELA

(Terminará.)

NECROLÓGICA

EUSTASIO BRAVO

El 5 de octubre acompañamos a su última morada a nuestro querido compañero Eustasio Bravo, originario de Santander, que falleció en el Hospital de Caen, en el cual había ingresado a causa de una enfermedad que se consideraba benigna; desgraciadamente, surgieron complicaciones que fueron funestas a su delicada salud, y fue el desenlace fatal.

Hombre íntegro, luchador incansable; batióse siempre desde su juventud donde quiera que se hallara por las ideas libertarias. Ingresó en la C.N.T. en 1917, militó en Santander y en Sevilla, donde residió durante 7 años y en la cual se encontraba cuando se proclamó la República. Volvió a Santander, continuando incansablemente a propagar las ideas estando siempre sobre la brecha; lucha que fue más dura al estallar la guerra, batiéndose como todos los hombres libres contra el fascismo.

Pasó a Francia como tantos otros, pero continuó la lucha, siendo de los primeros en formar parte de los grupos que se organizaron en Burdeos en el 45.

En Caen estuvo siempre en la brecha, interesándose por todo, dando consejos y aportando su lucidez a las reuniones de la F. L. hasta que sus fuerzas se lo permitieron.

Enterrado civilmente, el féretro fue acompañado por una multitud de españoles y franceses de todas ideas y orígenes bajo los colores de la bandera que representa las

ideas por las cuales tanto luchó: la roja y negra.

Vaya pues, nuestro emocionado y fraternal saludo y séanos su recuerdo imperecedero; ello en guisa de pésame a su compañera, hijos, nietos, hermanos y sobrinos. Deseándote compañero que la tierra te sea leve.

La F. L. de Caen.

La familia de Eustasio Bravo hace constar su agradecimiento a cuantos compañeros y compañeras la asistieron con motivo de la enfermedad y el fallecimiento de su deudo.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior 19 749 25

Cebrián Daniel, París	10 00
Paco Francisco, id.	5 00
Valle Antonio, id.	17 50
Muzas, Argenteuil	20 00
López Bonifacio, París. . . .	10 00
Vidal Manuel, id.	12 00
López Libertad, id.	10 00
Martínez Antonio, id.	15 00
Serrano Rudersindo, id. . . .	11 50
Suárez Vicente, id.	20 00
Satué Joaquín, id.	20 00
Vega Francisca, id.	20 00
A. C., Toulouse	400 00
F. L. Garges-le-Gonese	70 00

Suma y sigue 20 400 25

COMUNICADOS

COMISION DE RELACIONES RHONE-LOIRE

Comunicamos a todas las FF. LL. de la Región la celebración de un Mitin de Alianza Sindical en Lyon el domingo 29 de noviembre en el local ya conocido del 6º distrito.

F. L. DE ORLEANS

Esta F. L. celebrará asamblea en el sitio de costumbre el 1º de noviembre a las 9,30 h. para tratar asuntos de interés orgánico.

F. L. DE ROANNE

Todos los compañeros son convocados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 1º de noviembre a las 9 y media de la mañana en nuestro local social.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

La Federación Local de Perpignan manifiesta a todos sus afiliados que para el día 8 de noviembre a las 9,30 tendrá lugar en el local social, rue d'En Calce, la celebración de la asamblea general ordinaria.

F. L. DE ST-ETIENNE

Esta F. Local invita a sus afiliados a la asamblea extraordinaria que se celebrará el 8 de noviembre de 1970 a las 9 h.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que para el día 8 de noviembre se celebrará la asamblea ordinaria a fin de discutir las cosas en curso, y liquidar las cotizaciones pendientes.

S.I.A. — SECCION DE ORLEANS

Convoca asamblea para el día 1 de noviembre a las diez de la mañana, en el lugar de costumbre (rue des Pensées, y no en la Permanence).

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 31 de octubre por la tarde. Conversación sobre la posibilidad del Boletín literario y aglutinación de esfuerzos entre las secciones.

CORREO DE REDACCION

— M. E., Pelissane, Subsanado descuido. Culpa mía. Pero debías indicar en el giro de los 70 F.

— Núcleo Provenza, Marsella. No me fue posible concretar con R. F. Gracias por las fotos.

¡ATENCIÓN A BURGOS!

PARIS (OPE). — «Le Monde» (22 de octubre) en despacho de la A.P. y de la A.F.P. escribe que el proceso que debe verse próximamente en Burgos por el tribunal militar, en el que se juzgará a dieciséis militantes vascos, de los cuales 6 pueden ser condenados a pena de muerte, ha sido objeto de una reunión en la Ciudad Universitaria de París.

LOS INTELLECTUALES
PROTESTATARIOS RUSOS

VIENA. — Una docena de presos internados en un campo de concentración situado a 560 kilómetros de Moscú ha conseguido hacer llegar una carta de felicitación al escritor soviético Solzenitsin, que ha sido recientemente galardonado con el premio Nobel de Literatura.

A pesar de que la reacción oficial soviética ante esa distinción había sido negativa, los presos — entre los que figuran Juri Galanskov, encarcelado desde que fue detenido en 1968 por haber participado en un movimiento clandestino de intelectuales en Moscú — han querido hacer llegar su felicitación a Soltzenitsin firmando el escrito con el nombre completo. En él los autores afirman que ni las alambradas de púas, ni las ametralladoras les impedirán expresar su admiración por la valerosa y creadora labor del escritor, así como por su profundo humanismo.

Solzenitsin, que ha manifestado ya su propósito de acudir en diciembre a Estocolmo para hacerse cargo del premio, estuvo ya una vez en campos de concentración: después de la guerra y durante la época stalinista estuvo en uno de ellos durante ocho años.

LA IGLESIA ES INTANGIBLE

GERONA. — El director de la revista bilingüe «Presencia» ha sido multado por el gobierno con 50.000 pesetas por haber publicado un artículo del cura Josep Claparols, residente en Perpiñán, dando a conocer opiniones sobre la existencia o no existencia de dios. El escrito en cuestión se titulaba «Un miler d'espanyols necessitats i Déu», que el ministro de Información ha calificado de escandaloso e irreverente.

CAOS EN LAS ESCUELAS

BARCELONA. — Un periodista se ocupa del mismo en los siguientes términos: «Cuando se inició oficialmente el curso presente — y de ello hace ya un mes y varios días — muchas nuevas aulas, muchas — reiteramos —, se encontraban todavía sin la adecuada provisión del titular de la enseñanza. Mientras un gran número de maestros o profesores de educación general básica estaban desahuciados hacia algunos meses esperando el nombramiento pertinente para hacer las maletas y trasladarse al lugar que se les asignase para ejercer el magisterio, se daba la bochornosa circunstancia de que los niños concurrían a la escuela y se encontraban con que



todavía no tenían profesor. En no pocos casos, la solución de emergencia consistió en admitir en otras aulas mayor número de alumnos que el que aconsejan las más elementales normas pedagógicas para hacer provechosas las lecciones.»

LOS CONFLICTOS SOCIALES

OVIEDO. — El personal de los pozos Barredo y Tres Amigos se ha reincorporado al trabajo por haber sido retirados los despidos contra los componentes de dos plantillas. El paro persiste en las minas Pumarabule, San Nicolás y La Camocha por mantener, las empresas, las sanciones contra — globalmente — unos 650 mineros.

CADIZ. — Por incapacidad del régimen, existen en esta ciudad unos 12.000 trabajadores sin ocupación ni perspectivas de tenerla.

LAS PALMAS (Canarias). — Los trabajadores de estiba y desestiba de algunos barcos, en el Puerto de la Luz, continúan el ritmo lento que iniciaron el pasado sábado por la mañana. Esta actitud se debe a una disconformidad con las tablas de rendimiento, que comenzaron a aplicarse el mes de abril con la puesta en vigor de la ordenanza laboral de estibadores portuarios.

La marcha lenta afectó, el pasado sábado, a cinco barcos nacionales y extranjeros. Ayer se vio afectado el ferry noruego «Black Bridle» y esta mañana el que más se ha visto afectado, además de otros barcos, ha sido el «Koral Island».

DEFICIT DE CAMAS
HOSPITALARIAS

LAS PALMAS (Canarias). — Según el presidente del Colegio de Médicos palmesanos, en la región canaria, de 5.500 camas hospitalarias que precisa, solamente existen 2.000. Por consiguiente, 3.500 enfermos están constreñidos a permanecer de pie, sentados, o estirados en el santo suelo.

DEVORAN EL TERRENO

BARCELONA. — Tal es el precio fabuloso de los solares que en España un inmueble derribado vale más que el edificio en pie. Por este fenómeno, en seis años han desaparecido en Barcelona cuarenta y cinco y se espera que en lo que falta del año correrán

la misma suerte otros cuatro. Varias empresas inmobiliarias están al acecho. Recordemos el derribo insólito del Teatro Circo Olimpia.

EL EXODO

Un despacho de la agencia Logos, publicado por la prensa franquista el 1 de octubre, informaba de que hay actualmente en el extranjero unos tres millones de emigrantes españoles, de los cuales 800.000 se encuentran en Francia, 10.000 en Suiza y 140.000 en Alemania. Hay otros contingentes en otros países de Europa y en diversos países iberoamericanos.

REQUIEM PARA HUNOSA?

Tomás Montero Entrialgo ha publicado en la «Voz de Asturias» un comentario a la situación económica de la empresa paraestatal «Hunosa», de que tanto se habla constantemente en relación con las huelgas de los mineros en los pozos de carbón de esta empresa. El comentario de Montero Entrialgo lleva este título: «Requiem pa-

ra «Hunosa». Y se empieza diciendo en él que la empresa «Hunosa», desde su fundación hasta nuestros días, ha dedicado la mayor parte de sus esfuerzos a arruinarse, y conste que para esto no hace falta ser un lince. Todo el mundo sabe que esta empresa pierde más de mil millones de pesetas al año. Lo que no sabe todo el mundo es qué es lo que pasa en «Hunosa» para que todo vaya tan mal».

FRANCO, RECTOR
DE LOS SINDICATOS

LONDRES (OPE). — El diario «The Daily Telegraph» publicó el 15 de octubre un despacho de su corresponsal en Madrid que decía así: «El derecho de huelga no figura en la ley sindical por tanto tiempo esperada. El control ejecutivo de los sindicatos seguirá en poder del gobierno del general Franco.

Si es verdad que el proyecto de ley que se va a discutir en las Cortes la semana próxima contiene alguna disposición sobre la libertad de asociación y la libertad de discusión sobre asuntos puramente sindicales, no establece con claridad cómo serán elegidos los dirigentes sindicales ni tampoco hasta qué grado o nivel podrán ser elegidos los mismos.»

Servicio de Librería

«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00	Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)» . .	16 00	Célestin Freinet: «Pour l'é- «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien	4 50
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00	«Anatomía Artística» Duval «Campos rodados», Carras- quer	7 50 3 00
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00	«Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco	3 50
«La Comunidad Cooperati- va Libre», M. A. Angue- ra	12 00	«Capitalismo y Democra- cia», A. Souchy	2 00
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00	«Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera	6 00
Herbert Rutledge South- worth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50	«Angustia, tensión y relaja- ción», Dr. Kraf	5 40
J. Gómez Casas: «Historia del anarcosindicalismo es- pañol» (libro de gran éxi- to)	16 00	«Animas benditas», Elias Castelnuovo (teatro)	2 00
Ibarreta: «La religión al al- cance de todos»	6 00	«Anarquía y revolución en el Paraguay»	8 00
E. Reclus: «Evolución, re- volución y anarquismo» . .	9 00	«Antología poética», Miguel de Unamuno	4 90
Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00	«Antología poética», J. Car- los Davalos	3 50
Juan Díaz del Moral: «His- toria de las agitaciones campesinas andaluzas . .	15 00	«Antología de la poesía amorosa universal»	6 00
«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50	Jesús Hernández: «La gran- de trahison»	8 50
		«Aestética In Nuce», Bene- deto Croce	5 80

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, Paris (20).

Autorité, soumission, discipline

La discipline est devenue un critère important de notre structure sociale actuelle pour des motifs politiques et économiques. Et beaucoup par leur désir d'être psychologiquement en sécurité, acceptent pratiquement diverses formes de contraintes. L'éducation et les influences du milieu familial nous poussent à redouter de paraître différents du commun, redouter l'opposition aux valeurs établis, et nous inculquent le respect de l'autorité et de la tradition, qui façonnent pensées et sentiments de l'âge le plus tendre. Par l'éducation et l'impact de la société la conformité nous est distribuée. Nous sommes élevés pour obtenir honneurs, bons emplois, dominer, pour écouler une vie vide et creuse. Nous sommes entraînés à rechercher profit et sécurité. Nous sommes dressés à exercer des professions dans le cadre d'une structure échafaudée sur l'exploitation et les acquis qu'exige la peur. Ayant été instruits à agir en vue de l'obtention de résultats, beaucoup ne conçoivent pas l'existence d'une vie libre de tout désir de profit. Ceux-là se conforment à une autorité, un maître, un parti ou un livre car cela leur semble avantageux. Du prêtre au bureaucrate, autorité et assujettissement sont de règle. Ils veulent être riches, mais plus ils le sont plus ils sont brutaux. Après avoir volé la victime, ils lui rendent une part du butin, par le biais de la charité et notamment cela philanthropie. Richesses et idées priment la vie humaine ainsi, inimitié et violence sont notre lot. Qui soutient la souveraineté de son pays, détruit son fils, en rendant un culte à l'Etat, qui n'est qu'une projection de soi, on sacrifie ses enfants pour une satisfaction personnelle. Ils aiment les armes, le spectacle de la force militaire, l'uniforme, les rituels abhorrants, le bruit, la violence. Leur vie quotidienne n'est que le reflet miniaturisé de cette brutalité superficielle et ils se détruisent par envie et irréflexion.

Les religions furent créées par les espoirs et les craintes, par le désir de s'assurer une sécurité intérieure. Seulement avec le culte de l'autorité, du sauveur, du maître et du prêtre surviennent soumission, servitude et imitation. On est ainsi exploité au nom de dieu comme on l'est au nom de partis ou d'idéologie, et l'on souffre toujours. Toute religion n'est que croyance organisée, avec dog-

mes, rituels, mystères et superstitions. Toutes ont livres sacrés, médiateurs, prêtres, menaces et théorie pour dominer. L'éducation religieuse est une arme, l'individu est conditionné; mais ce conditionnement amenant l'antagonisme entre les sectes et les multiples appartenances dresse l'homme contre l'homme après lui avoir volé toute sa personnalité. Toutes proclamant l'amour du prochain instillent la peur et assoient leurs doctrines sur la récompense, la punition et le châtement. Nous sommes sensibilisés au patriotisme par les livres d'école et les organes de propagande, qui en encensant les héros nationaux et en rabâchant que notre pays et nos coutumes sont supérieures à tous les autres, stimulent notre égoïsme racial.

De l'enfance à la vieillesse notre vanité est nourrie par l'esprit patriotique. L'abherration sans cesse répétée que nous sommes intégrés à un groupe politique ou religieux, à une nation, flatte les égos, les enfle comme des voiles jusqu'à ce que tout un chacun soit prêt à assassiner ou à être assassiné pour son pays, son idéologie et sa race. Patriotisme et nationalisme sont cultivés et finement exploités par le capitalisme cherchant un surplus de pouvoir un surcroît de richesses. La conquête de terres et de peuples procure en effet de nouveaux marchés pour produits et idéologies. Tout ceci n'est finalement engendré que par la soif d'acquiescer et le désir de s'identifier à quelque chose de plus grand que soi, c'est l'autonomie de notre pensée qui importe et non ce que le pouvoir veut nous faire penser. En se conformant à une tradition nous en sommes tous que des simples copies... Tant que nous rendrons un culte au savoir comme moyen d'accéder au succès et à la domination nous ne serons entourés que de concurrences, antagonismes et luttes pour le pain. Prendre pour but le succès, c'est refuser de s'affranchir de la peur, le désir de réussir s'accompagnant de la crainte d'échouer. L'on veut toujours être parmi les premiers, les meilleurs, mais ce désir ne mène qu'à l'envie, la compétition, la haine et en dernière analyse la guerre. Comment affection et coopération sincères, pourraient elles exister entre ceux qui tiennent les rênes du pouvoir, et les malheu-

reux le subissant. La domination ne peut qu'amener la peur; le principe des récompenses et des punitions, tout en renforçant l'égoïsme, ne fait qu'alourdir et asservir l'esprit, et lorsque cet esprit est à la recherche d'une sécurité facile, il baigne dans la crainte; le sujet étant enrégimenté, l'acuité de l'esprit et l'intelligence sont anihilées. Par ailleurs le respect n'existe pas quand l'idée de récompense est là, car l'avantage cherché ou le châtement redouté sont plus importants que lui, tout comme là où est la discipline, le système prime sur l'individu qui y est enfermé.

L'autorité qui est accompagnée dans tous les cas par la contrainte, est engendrée par le désir d'être en sécurité et d'éviter les conflits conscients. Suivre une autorité c'est abandonner l'intelligen-

ce, et l'accepter c'est se soumettre; or cette soumission est un déni à soi-même, déni d'intelligence et surtout de liberté. Aujourd'hui la plupart des individus se sentent, et trop souvent sont, vidés à 45 ou 50 ans et parfois même avant, par l'esclavage de la routine. De par leur soumission et leur docilité ils sont finis, bien que luttant parfois mais dans le cadre d'une société dépourvue de sens, sauf pour les tenants du pouvoir qui croient y être en sûreté. Quoi qu'il en soit ce n'est ni la discipline, ni l'autorité, ni la loi qui engendrent l'ordre, mais bien plutôt l'intelligence, la fraternité et surtout la liberté. Ainsi pour nous, il ne s'agit absolument pas de nous révolter contre une orthodoxie établie pour plier sous une nouvelle.

Claude LAPORTE

Ce qu'il faut lire

« Organisation du surmenage »

Aujourd'hui pratiquement introuvable, le petit livre d'Emile Pouget, qui est une analyse remarquable du système Taylor et qui a pour titre l'« Organisation du surmenage », est néanmoins nécessaire à qui veut connaître le fameux et fumeux système de cet Américain dépourvu de tous scrupules humanitaires, dont on parle si peu et qui est cependant encore utilisé de nos jours bien qu'ayant été humanisé. Emile Pouget ne se contente pas de démolir ce Taylor peu scrupuleux, il dénonce ceux qui en ont fait une panacée pour capitalistes désireux d'augmenter leur gain sans frais.

Et pour mieux appuyer ses opinions en la matière, l'organisation du travail avec réduction de la fatigue et augmentation de la productivité, il rappelle les travaux d'un autre Américain, Gilbreth, ergonomiste (1) avant la lettre, puisque déjà tout en partant des mêmes bases, mais avec des soucis diamétralement opposés que Taylor, il recherchait les conditions dans lesquelles tous les travaux pouvaient, sans perdre en production, être effectués avec

une fatigue bien moindre. Emile Pouget nous cite en comparaison aux méthodes de Taylor celles de Gilbreth, entre lesquelles le choix est vite opté.

L'édition que je possède date de 1914 et était éditée par les soins de Marcel Rivière et Cie., 31, rue Jacob.

(1) L'ergonomie est la science qui partant de l'étude des mouvements effectués pour réaliser un travail, vise à découvrir ceux avec lesquels le même travail peut être réalisé avec une fatigue réduite au minimum. Elle s'intéresse à tous les métiers mais également à tout ce qui touche à l'homme, son confort, ses loisirs, etc.), avec le seul souci de donner un maximum de possibilité à l'homme tout en en réduisant les fatigues. L'ergonomiste est celui qui s'occupe de cette science.

Librairie, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Tous les samedis de 17 h. à 20 h.

Daniel Guérin: « Sur le fascisme (T. I) La Peste brune »

3 films sur la société américaine

Violence réactionnaire Non-violence révolutionnaire

MORE : Le garçon tente l'impossible pirouette dans la communion avec la Nature et le mûrissement de son amour. La drogue, ici, n'est qu'un prétexte afin de créer le joint avec l'américaine. L'illusion était grotesque : ici aussi il y a trafic et argent. La réalité apparaît oppressante et l'homme ne tente pas la révolte : il meurt. Ce qui transparait c'est la pureté de cet amour et de sa tentative. On notera aussi une autre pureté : la merveilleuse musique des Pink Floyd, hélas, massacrée et inaudible.

EASY-RIDER : Les deux amis partent vers la Louisiane; mais ceci n'est pas important, car ils ne savent où ils vont. Ils se libèrent du temps en jetant leurs montres. Ils rencontrent les hippies qui sèment dans le sable, caricature d'utopistes qui cherchent à fuir le monde; leur tentative, qu'on devine vaine, est généreuse. La rencontre, en prison, avec l'avocat, personnage sympathique, exhubérant, et réaliste mais que l'on aperçoit désespéré, n'est pas fortuite : la violence des gens du sud se trouve tramé par la mort subite de l'avocat non-conformiste. La révolte réduite à la révolte individuelle est impossible à l'échelle de la « nation » Nord-américaine. Dennis Hopper et Peter Fonda continuent leur route qui leur fait découvrir la beauté sauvage et grandiose des paysages déserts sur de rutilantes motos. Et l'on voit bien que le bordel ne sert que la jouissance physique et qu'ils n'ont pas l'amour qui permet au héros de « More » de survivre. Enfin ils n'ont pas de haine, ce qui n'empêchera pas leur mort au bout d'un fusil, la parabole faite par le véhicule avant l'explosion en plein ciel, est très belle. L'indifférence, l'amour ne sauraient suffire face à la haine aveugle des aliénés qui veulent détruire les symboles de liberté et de libération que représentent les deux motocyclistes. Ces hommes qui ne peuvent supporter des nouveaux apôtres silencieux aiment-ils leur tranquille prison Boulot-Dodo-TV-Loi ?

MAC ADAM COW BOY : Le tragique touche au grotesque. Rico « Rital » est dans la misère et cela nous touche; ses complexes sont évidents, mais son rêve de

soleil nous émeut. « Cow-boy » lui semble bien naïf et perdu dans ce New-York qu'il pensait conquérir en un sourire. Joe, le cow-boy lui aussi a son passé : dans ses rêves nocturnes apparaissent sa mère, la fille amoureuse de lui, et aussi « Rital ». Ces images mêlées à d'autres montrent comment ces obsessions éclatent. Nous vivons avec leurs maigres espérances (la vie au soleil de Floride pour Rico, la conquête des femmes pour Joe), ils sont petits, gauches, voir médiocres, mais ils vivent le drame. Et quand sur le trottoir un corps est allongé, Cow-boy est surpris : n'y a-t-il personne qui se révolte ? Il est bien seul dans cette foule indifférente, il renonce. Mais lorsque la jeune femme le provoque, en reprenant les thèmes de son obsession, il se révolte et dans une furieuse étreinte il la soumet.

Je ne parle pas des trois homosexuels que Cow-boy trouvera sur sa route. Enfin l'assassinat d'un de ces trois lui donnera l'argent qui permettra de soigner « Rital » et de l'emmener vers la Floride. La mort de Rico fait apparaître l'immonde connerie de l'Américain (et surtout de l'Américaine) moyen.

**

Dans l'Amérique la révolte est emprisonnée parce qu'individuelle (on peut donc déplorer le manque de révolte organisée ou générale. Mais rien d'étonnant à ce que sous prolétaires, noirs, étudiants ébranlent parfois très violemment au prix de dizaines de morts) la société Nord-américaine, qui semble elle vouloir confiner, les révoltes individuelles dans la corruption (Pop music) ou les parcs à drogues : rien d'étonnant à ce que les hippies cherchent l'isolement dans le désert. Il est bien certain que l'effet des doses massives de réactions et abrutissements contre les anticorps libérateurs de cette société-type du système capitaliste, maintiendra quelques années encore son règne. Les crises économiques et les prises de conscience des aliénés voilà son terme; que la solidarité (de Chicago et de l'AIT) devienne réalité et il en sera fini de la « Paix sociale » Nord-américaine.

CINEPHILE LYONNAIS

La gauche et la droite sous le rapport de la politique

Toute organisation humaine peut être fondée soit sur le principe de liberté soit sur le principe d'autorité soit sur leur combinaison plus ou moins malheureuse. En général, la complexité de la combinaison s'accroît à mesure que l'organisation devient plus vaste et plus diversifiée : elle atteint son maximum dans le cadre de l'Etat, forme d'organisation qui contient toutes les autres et n'en tolère pas, en principe, de plus large ni de plus haute. Par ailleurs, on peut remarquer qu'il est quasiment impossible de combiner les principes de liberté et d'autorité sans favoriser de quelque façon l'un au détriment de l'autre. Il en résulte que toute organisation, de quelque nature qu'elle soit, se caractérise nécessairement, ou bien par sa tendance à étendre la liberté et à restreindre l'autorité, ou bien par la tendance contraire. Or si, dans une collectivité déterminée, l'unanimité peut se réaliser parfois à propos de questions de faible importance, il est extrêmement rare de la voir se faire sur des sujets de la plus haute importance. C'est tout particulièrement le cas quand il s'agit de choisir entre la tendance à une liberté large ou, au contraire, à l'institution d'une autorité plus pesante. C'est pourquoi l'on voit depuis toujours deux grands partis se combattre au sein de chaque organisation humaine, de la plus petite à la plus vaste : le parti de la liberté, que l'on appelle aussi *la gauche* et le parti de l'autorité, autrement nommé *la droite*.

Il est évident que les notions de liberté et d'autorité n'ont de sens que par rapport à l'individu. Ni l'une ni l'autre ne sont d'abord des abstractions, mais des réalités perçues par chacun d'une façon immédiate, tant physiquement que psychiquement. L'homme est libre dans toute la mesure où il peut satisfaire ses besoins, ses goûts, ses aspirations, quelle qu'en soit la nature, quel qu'en soit le niveau. Il subit l'autorité chaque fois qu'une force extérieure à lui l'empêche de réaliser ce à quoi il

tend. Mais il est aussi, par nature, un être social : c'est un fait contre lequel personne ne peut rien et d'où il résulte une conséquence très importante. La liberté de l'individu ne peut pas être rigoureusement absolue, c'est-à-dire débordant dans toutes les directions et ne s'arrêtant, comme dans la jungle, que devant une manifestation contraire et plus puissante de liberté, celle-ci prenant à cette occasion, aux yeux de celui qui en serait la victime, la forme de l'autorité. *La liberté au sens humain ne peut être que la liberté de l'individu en société* : elle doit être nécessairement contenue dans ses élans les plus primitifs.

Naturellement, cette mutilation doit être strictement égale chez tous, sinon elle serait injuste : aucune société humaine ne saurait exister longtemps si tous ses membres n'étaient pas parfaitement d'accord sur ce qu'il convient que chacun s'interdise de faire.

Mais cette mutilation de la liberté animale permet à l'homme, en contrepartie de se libérer dans une mesure toujours plus large de la domination implacable que la nature exerce sur les individus des autres espèces. Les magnifiques succès obtenus dans cette voie ont pour effet, à leur tour, d'accentuer le caractère nécessaire de la vie sociale et de rendre impossible tout retour en arrière.

La vie humaine ne pouvant donc plus être conçue hors de la société, personne ne saurait, tel un animal quelconque, mettre sa liberté en opposition avec celle des autres. Bien plus, chacun devient capable de concevoir la liberté sous une forme moins égoïste, de la considérer comme un ensemble de droits que chacun possède également par nature. C'est alors que la liberté se dématérialise pour devenir une idée qui n'est la propriété de personne en particulier, mais le bien commun de tous.

Simon FAQUIN

(A suivre.)

PENSEZ AU CALENDRIER S. I. A.

COMMUNIQUES

LA SOLIDARITE POUR
RATON ET MUNCH
CONTINUE

Les versements doivent être effectués au CCP Marsella 13 47-30 Lyon.

2° UNION REGIONALE

— Permanence le samedi après-midi, C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) à 16 heures.

Il est rappelé que tous les troisième dimanche de chaque mois,



à 9 h 30 a lieu l'assemblée générale de la 2° U.R. Tous les camarades adhérents de la 2° U.R. ainsi que les camarades de la F.J.A.S. de la 2° U.R. y sont expressément invités.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de

l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT,

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°)

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants: bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux: « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

JE CHERCHE POUR VOUS

Il ne se passe pas de saisons sans que l'on trouve dans la presse un petit écho des résultats des recherches de nos savants en matière de guerre chimique qu'il ne faut pas confondre avec la guerre biologique, aussi marrante, dont je vous parlerai une autre fois.

Le 14 mars 1968, à Dugway (USA), 6.000 moutons sont occis par un nuage mystérieux qui avait dérivé sur eux. Parole d'ivrogne, les savants français sont au dessus de cela, des veaux d'accord mais des moutons, allons donc. On a bien utilisé les gaz les premiers en août 1914, mais on les a trouvés là, tout préparés, par terre, et alors, dans l'énergie des combats, vous pensez qu'on leur-en a balancé un peu à ces sales boches. On a bien fait d'ailleurs parce que Herr « Professor » Fritz Haber auteur de la synthèse de l'ammoniac — un savant quoi — conseilla en 1915 au commandement allemand de déverser du chlore sur les lignes françaises ce qui fut fait évidemment avec empressement, on ne résista pas aux démonstrations scientifiques, résultat: 5.000 morts sur 15.000 atteints, la fleur du cheptel français. Qu'importe, on les avait quand même les premiers. Au total 125.000 tonnes de produits furent utilisées de part et d'autre pour obtenir en gros 100.000 morts. Devant un rendement aussi faible, il fallait faire quelque chose, instaurer une trêve, ce qui fut demandé à tous par l'entremise de la Société des Nations afin que les savants de chacune d'elles aient le temps de réfléchir.

Après bien des recherches difficiles, angoissantes, périlleuses, de chercheurs émérites et hélas méconnus, on est maintenant en mesure de vous faire un bilan des travaux gigantesques et coûteux, vous en savez quelque chose, de ce

que les scientifiques français peuvent faire pour vous.

Je ne parlerai pas des stérilisants du sol DNC, MONURON, BROMACILE qui permettent en moins de deux de régler pour un bout de temps la question des surplus agricoles et qu'il faudra bien utiliser un jour ou l'autre contre ces salauds de paysans s'ils s'entêtent à vouloir nous faire bouffer toute leur production. Malheureusement — faute de crédits mes braves — nous ne connaissons pas encore exactement pourquoi et comment les bêtes qui consomment les plantes arrosées crèvent, ni leur action sur l'homme qui consomme plantes et bêtes; mais payez nous ferons le reste.

Je ne parlerai pas non plus des défoliants qui n'incommodent que les amoureux qui vont faire leurs conchonetés dans les bois. Non, il y a mieux.

D'abord les produits (poudres ou aérosols) dits de harcèlement ou incapacitants. Tout le monde les connaît depuis que nous avons vu à la télé nos malheureux CRS obligés de se protéger avec des masques à gaz parce que ces salauds d'étudiants (en chimie) leur en mettait sous le nez. Il y a le CN ou chloroacétophénone qui brûle la peau humide et les yeux. Le DM ou chlorure de phénarsazine, proposé par les Etats-Unis depuis 1914 pour pacifier les masses, qui donne la nausée et n'attaque que les muqueuses — qui se sent morveux se mouche — ont-ils dit. Le CS ou o-chlorobenzal malonitrile qui brûle la peau et les yeux et provoque des toux violentes. Le CS a été utilisé avec le succès que l'on sait au Vietnam et en France en mai-juin-juillet 1968. Tout le monde se plaît à reconnaître l'efficacité du coup de fouet nécessaire et salutaire que cela a donné à la société fran-

çaise qui avait financé l'opération et la grandeur du sacrifice des CRS qui ont supporté le choc le plus dur. Il y a aussi le BZ qui tel le LSD, donne des hallucinations et des troubles du comportement, spécialement recommandé aux amateurs de drogues, étudiants ou autres. Les savants n'ont pas encore compris l'effet de ces produits sur l'organisme — ça n'est évidemment qu'une question de crédits — mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse.

En ce qui concerne les produits mortels excusez nous du peu, mais on n'a rien pu faire de mieux depuis la guerre 14-18. Néanmoins, les savants français auront j'espère la reconnaissance mondiale pour leur découverte du chlorure de cyanogène employé dès 1914 comme nous l'avons dit pour ouvrir la route vers Berlin. Quant aux savants allemands eux aussi auront bien mérité la gloire universelle pour leur mise au point du phosgène et de l'ypérite qui asphyxient par attaque des tissus pulmonaires. Enfin je ne mentionne l'acide cyanhydrique et le gaz moutarde que pour vous mettre l'eau à la bouche: quel sort le plus beau que de mourir pour la patrie.

En revanche il y a eu un gros progrès d'accompli — grâce à vos crédits, nous nous plaignons à le reconnaître, encore une fois — des

produits neurotoxiques. Vous en aurez au moins quatre dont l'efficacité a été prouvée, à votre disposition: le Taboun qui est un diméthylaminocyanophosphate d'éthyle (eh oui, c'est dur la science), le Sarin, le Soman et, dernière nouveauté, le VX ou méthyl-S (2 diéthylaminoéthyl) thiophosphate d'éthyl (bromhydrate) qui peut rester actif sur le terrain jusqu'à 4 mois. Vous remarquerez tous les éthyl que nous avons mis dedans, c'est pas pour vous vexer mais nous connaissons votre penchant pour les produits éthyliques. Ces produits de marque déposés sous votre nez ont une action biologique certaine, ils bloquent l'action de vos enzymes et après ça, tout comme des apprentis sorciers, on ne sait plus jusqu'où ça va. Ils provoquent des troubles de la vision, de la respiration, du comportement, des convulsions et, autant que faire se peut, l'asphyxie.

La liste des produits chimiques « opérationnels » comporte 11 substances dit l'OMS, l'Organisation Mondiale de la Santé, tiens, moi je croyais qu'ils s'occupaient d'autres choses ces mec's! Mais nous pourrions faire encore mieux car la route du fair play n'est pas coupée chez les ennuqués de la Science.

Vive la chimie, gloire aux damnés de la terre stérilisée et mort aux vaches!

LE SAVANT DE SERVICE

1971 - Anniversaire
de la Commune

N'oubliez pas le calendrier S. I. A.

Le classement!

Attention ! Attention ! Je vais vous révéler un truc — le seul truc — le chapeau du magicien : l'échelle sociale.

Y a deux classes : ceux qui sont en haut de l'échelle et ceux qui sont en bas.

Quoi ? ceux du milieu ! c'est des indéfinis, des bouffe à tous les rateliers, ou des qui se cachent.

Ça y est ? Vu ? Compris ?

Je répète : le haut et le bas de de l'échelle. Voilà le théorème. avec ça vous avez tout pour comprendre.

Maintenant suivez-moi bien. Prêt ? Allons-y !

1 — Ceux qui dominent ont les belles bagnoles, les bateaux de plaisance, le pognon, les honneurs, le piston... Le pouvoir !

Quel est leur intérêt : Que ça dure, que rien ne change. Alors ils crient partout qu'il n'y a plus de classes, qu'on est tous frères, tous potes. Qu'on a les mêmes voitures, les mêmes droits devant la loi, les élections... Qu'on chie tout pareil.

Bref, non seulement ils dominent mais ils foutent le bordel dans l'autre classe — pour qu'elle n'arrive pas à s'organiser et à voir clair.

Les vedettes de la droite, les vedettes de la gauche : tout ça, même sac. Ils tiennent les boutiques, on est leur public — ils nous bourrent le mou — ils règnent.

Si y avait pas un truc, ça serait possible qu'à chaque élection il sorte des banquiers comme représentants des prolos.

2 — Et ceux du bas de l'échelle, leur intérêt ? Secouer l'échelle pour se débarrasser de leurs maîtres. Pas pour prendre la place bien sûr, ça serait aussi con.

Suivez-moi bien. J'applique mon théorème à notre situation.

Les puissants ? où ? Faites la liste.

Tous ceux qui nous dirigent, nous régissent, nous notent, ont « une quelconque » autorité sur nous. On leur doit : salut, respect, obéissance, sans jamais le droit de leur dire :

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

— Hé ça va, tu abuses, tu chies dans la colle.

En fait, ils ne sont pas tellement nombreux. Mais combien se croient parmi eux et qui ne sont que leurs larbins, plus chiens, plus salopards, plus aboyeurs que leurs maîtres.

C'est ceux qui soutiennent la baraque en confondant tout.

Pourquoi larbins ? Par bêtise, persuadés que l'Ordre règne et que Dieu l'a voulu.

Prenez un bonhomme au hasard, gentil et tout... mais sans éducation politique, qu'est-ce qu'il est ? Bon, je vous donne la réponse : politiquement con.

Pour vérifier faites-le parler.

Il vous récite son journal, bien conard, bien torche-cul. Pourquoi ?

— Parce qu'il a subi l'école primaire. Et à l'école, qui est-ce qui fait les programmes, si ce n'est ceux du haut de l'échelle ?

— Parce qu'il subit son « Paris-Jour » chaque matin. Et qui possèdent les journaux, si non ceux du haut de l'échelle ?

— Parce qu'il subit la radio. Et qui cause dans le poste, hein ?

Un dernier exemple, l'autre soir dans le hall des Ponts on entendait tinter les verres : la haute buvait à je ne sais quelle occasion. En bas, casquette à la main les chauffeurs de ces messieurs attendaient la fin pour reconduire les guggusses dans leurs ministères.

Alors comment que vous expliquez ça, cet ordre moral qui veut qu'on oblige certain à attendre casquette à la main que d'autres aient fini de boire ?

C'est pas du bien foutu, une invention pareille. Et allez leur dire qu'ils ne sont que des larbins, ils vous mordraient.

Et allez leur dire aux autres du dessus qu'ils sont des exploiters, que leur ordre est en réalité un désordre et une injustice. Minute hé, ils boivent, retirez votre béret et saluez à trois pas avant de dialoguer avec leurs Grandeurs.

Reconnaître ses ennemis ? Facile. Toute la haute, tout ce qui commande. Quoi ? y en a des bons !

Vous voulez rien comprendre. Si l'Homme pourrait être bon, le chef par sa fonction est mauvais.

Y en a qui vont dire que tout ça est trop simple, que c'est bien embêtant si tout le monde peut comprendre !

Et ceux qui n'aiment pas : Qui sont-ils ?

PAF

(Ponts et Chaussées de Seine-St-Denis)

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Puissance et volonté

... Savoir contre quel ennemi nous voulons lutter...

C'est à peu près ainsi que l'on peut résumer toute la raison politique, de tous les groupes de droite comme de gauche pour arriver à leur fin, leur unité de lutte.

Et vous ? N'avez-vous pas également un ennemi ?, pourrait-on nous demander.

Ce à quoi nous répondrions : Oui, pour le genre d'ennemi qui vous concerne. Non, pour l'évolution naturelle dans laquelle est imbriquée notre conception révolutionnaire.

Essayons d'être plus précis.

L'univers, notre terre, sont des objets dont les secousses imprévisibles sont néanmoins indispensables à un équilibre des forces en leur sein et à une bonne évolution. La secousse tellurique nécessaire pour rendre sa stabilité à une zone habitée ne vise pas à tuer ceux qui y vivent, seule la nécessité d'une stabilité plus grande ou simplement nouvelle provoque la secousse. Les êtres vivants peuvent, s'ils le désirent, survivre à cette secousse en ne se préoccupant que de leur vie et non de leurs biens, la perte ainsi est minime. Seuls ceux qui auront cherché à sauver, à protéger ce qu'ils prétendent être leurs biens périront pour ne pas avoir fuit promptement en laissant tout.

Dès lors quel est donc notre ennemi social ? C'est l'équilibre économique actuel reposant sur la monnaie, ses échanges, son épar-

gne, la possibilité d'accumulation des biens de la multitude au profit d'une minorité qu'elle permet.

Donc la minorité est votre ennemi ?

Que non. Avoir celle-ci pour ennemi serait avoir également la multitude veule et lâche ayant permis ce règne de la monnaie comme ennemi sous d'autres titres ; Egoïsme, avarice, espérance en la possibilité d'être des festins de la minorité, etc.

Notre ennemi, ce n'est pas l'homme, c'est seulement la néfaste manière qu'il a d'exploiter ses semblables, d'ôter et de perdre trop facilement toute dignité.

Notre but, rendre cette dignité à tous en détruisant ce qui permet tant de lâcheté, de veulerie, de... les mots me manquent tant est exécration et nauséabond le comportement de l'individu.

Et tant pis pour ceux qui s'opposeraient à l'équilibre naturel en voulant préserver leurs privilèges ou auraient trop peur de s'élever avec nous contre leurs maîtres.

Nous n'avons rien contre les individus, mais tout contre les institutions bourgeoises qui nous oppriment, nous voulons les détruire pour les remplacer par une organisation libre et ouverte à un continu changement, tant pis pour ceux qui chercheraient à les préserver parce qu'ils auront peur de détruire ce qui les opprime ou parce qu'elles représenteront l'assurance de leurs privilèges.

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maitre»	54 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme»	15 00

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bols
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :

LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C.

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

5 NOVEMBRE.

1970

NUMERO 628

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LES DELINQUANTS : SYMBOLE D'ECHEC DE LA SOCIETE BOURGEOISE

« La prison, procédé sauvage, clef de voûte de la société actuelle. Je te mets en prison. Tu me mets en prison. « Y'a qu'à les foutre en tole ». (1)

Y enfermer des adultes cela s'oppose déjà au bon sens de ceux qui vivent pour autre chose que le vote, la télé et la maison de campagne, mais y laisser pourrir des enfants, c'est volontairement provoquer de nombreux avortements sociaux. Un mur patiemment construit et surveillé avec vigilance masque « cette ordure sociale de l'enfance inadaptée » (1), qui se décompose dans les bidonvilles, se gangstérise en maisons de correction, et croupit si longtemps en prison. Ces enfants qui ont compris que la structure sociale sent le roussi, sont tels qu'une assistante sociale préférerait crever que d'en porter la graine, ce peuple abandonné, déchets d'hommes espoir d'un monde qui ne veut pas « crever de docilité (1), comme un cochon dans sa merde et un député dans son lit. Ces gosses qui volent, violent, frappent, vagabondent, cassent, fraudent, fracturent des caisses; ces résidus de parents déchus, ceux qui foutent le quartier en branle, qui récidivent, qui disent merde aux flics et qui jouent trop franchement de la braguette; tous symbolisent l'échec d'une société qui s'écroule et qui va bientôt sombrer capitaine en tête... Ainsi il nous faut désigner clairement les ennemis de la jeunesse hors l'Etat lui-même.

Leur troupe évolue dans les établissements dits d'éducation quand leur état-major règne sur les conseils et associations qui se sont octroyés le droit de protéger l'enfance. Et quelle protection, ma chère! Leur habileté à endosser des vérités qui leur échappent mais qu'ils ont peur de contredire, n'a d'équivalent que leur finesse déployée avec patience et surveillance, pour étouffer des principes dangereux pour le con-

fort moral et social dont ils ont la carte de représentants. On en trouve à profusion partout « d'enfants en danger moral », de jeunes inadaptés ou de délinquants. Ils grouillent autour des enfants misérables, ces flagrantes victimes d'un ordre social pourri et croûlant, eux qui en sont les plus ardents partisans. Les envoyés de la servitude lâchent leurs excréments et leurs désirs d'obéissance, camouflés en activité bienfaisante, dans des esprits sains et révoltés refusant leur morale de pacotille ». Ils emploient volontiers un terme magnifique, somptueux de bêtise, perle qui se grossit des sécrétions de mille comités accrochés à la table des administratives réunions, comme des huitres sur leur rocher : le redressement moral. »

Comme si par hasard on trouvait quelque part chez les gosses un bout d'on ne sait quoi, parfaitement droit chez certains et biscornu chez d'autres « qu'il faudrait modeler en forme d'échine courbée » (1) à coups d'exemples et de sucettes les jours de visite et de fêtes. Face à la marée croissante des associaux les anciennes digues sont colmatées au gré des gouvernements et l'on use le plus souvent que d'équipes de vieilles filles, bigottes parcheminées, juges, avocats ou assistantes sociales, infirmières aussi spécialisées que mes fesses. Ces clowns à « la drôlerie désuète » n'échappent pas à la perspicacité des mômes instables, pour peu que leur âge mental supérieur à 9 ans, malgré leur acharnement à creuser des fosses plus septiques qu'aseptisantes, du côté du bien et de la morale, pour y faire croupir des gosses honteux.

Leurs mouvements sont réglés par une quelconque abstraction qui les articule en bons pantins qu'ils sont. « Ils se font doux-reux, sévères, menaçants, encourageants, dévoués, lointains, tonitruants, bienveillants, à contre-

temps, à contre-pied, à contre-vie. Ils sont face à face avec les enfants, dans leur déguisement funèbre. La charité, la justice, les croyances, la légalité se ront ventriloques pour ajouter à l'illusion. » Alors si le gars est influençable et intimidable, peur et honte aggravent la récidive, mais s'il ne l'est pas c'est le ridicule pour la société.

Tous « ces administratifs petits pantins » maquillent leur médiocrité et leur faiblesse de caractère par une situation sociale. Eux, les insuffisants sociaux résignés, dociles dans un boulot ridicule et notoirement inutile et inefficace qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre à des enfants qui ont l'audace invraisemblable de manifester des troubles du comportement ? « Nains sur leur socle de bois, le président, le substitut, le greffier, comme des bouchons d'encriers. Pour compléter la garniture les assesseurs. Dans la salle, les délégués des « maisons ». Et les éducateurs, qui sont-ils ? Formés en stages nationaux ou en cours, instruits sans que l'on se soit pré-

occupé de savoir s'ils ont dans les tripes un minimum de bon sens et d'intuition, d'imagination créatrice et de sympathie, abreuvés sans le comprendre de vocabulaire médico-psychologique comme de techniques esquissées, ils sont balancés tout enfantin, ignorant pédagogiquement et embourgeoisé au sein de la misère humaine. Avant de dominer et de pouvoir installer confortablement leur autorité par une abhérante discipline ils auront la trouille des délinquants. Si l'on ajoute à ce qui précède que « la honte supportée quand on est jeune, ça fatigue pour toute la vie », et que la rééducation est synonyme de castration, le tableau est complet. Mais enfin bon dieu, un établissement bien encadré, est-ce que cela doit signifier que ce qui y vit va crever à tout prix; Encore heureux que les responsables de ces saloperies sont marqués de rouge... « sur la boutonnière supérieure gauche ».

Claude LAPORTE

(1) Fernand Deligny.

La police calomniée?

M. Marcellin déclarait, dans une allocution prononcée le 16 octobre, que la police « est trop souvent attaquée avec sottise, et au mépris de la vérité, par des émissions de télévision, de radiodiffusion, des films ou des articles de presse. Cette accumulation de mensonges, de stupidités et de grossièretés, ajoutait-il, ne démontre, au bout du compte, que la vulgarité et la bassesse de leurs auteurs. (...) Si ces critiques sont fondées, il faut en tenir compte et se corriger... »

Mais oui, M. Marcellin, vous avez raison... il faut vous corriger ! Pour vous y aider, nous

avons un exemple particulier à citer.

Un jeune camarade espagnol âgé de 16 ans, revenait chez lui, seul, vers 23 h le mardi 20 octobre fut agressé, près de la rue St-Séverin, par une voiture de laquelle sont descendus deux des quatre individus en civil l'occupant, matraque du modèle couramment utilisée par le « service d'ordre » à la main. Se précipitant sur notre camarade, ils l'ont violemment matraqué à la face et sur le dos. Ils se jetèrent de la même façon sur un autre passant qui circulait seul dans la même rue, les lais-

(Suite page 11.)

La gauche et la droite sous le rapport

(Suite)

Il en résulte deux conséquences ; d'une part, chaque membre de la société est à la fois le bénéficiaire et le gardien de l'idée commune de la liberté ; d'autre part, toute agression commise contre la liberté, tant il est vrai qu'on ne peut porter atteinte à la partie sans porter atteinte au tout par le fait même. Ces deux conséquences se conjuguent pour soutenir et renforcer en l'homme l'élan naturel de solidarité.

Mais si la liberté humaine est unique dans la société, elle présente néanmoins des aspects différents et les hommes, suivant le caractère plus ou moins pressant de leurs besoins présents, sont conduits à privilégier tantôt tel aspect tantôt tel autre. Ainsi, certaines conditions de temps et de lieu amèneront l'homme à se préoccuper surtout de maintenir et d'élargir la liberté que la vie sociale lui apporte vis-à-vis de domination de la nature. Ou bien on s'attachera tout particulièrement à préserver la liberté collective, condition de la liberté personnelle, contre toute atteinte que les sociétés étrangères sont susceptibles de lui porter. Ou bien encore, on s'efforcera de conquérir — ou de conserver — au sein même de la société à laquelle on appartient, une part plus ou moins importante d'autonomie individuelle. On peut aussi considérer le droit de participer au pouvoir commun de décision comme l'aspect le plus important de la liberté.

D'une façon générale, lorsque les conditions de leur existence sont mal assurées, lorsqu'une menace pressante pèse en permanence sur la vie, les hommes tendent instinctivement à renforcer la cohésion sociale afin de substituer dans la mesure du possible la puissance collective à la faiblesse individuelle. A la limite, ce mouvement de concentration aboutit à la fusion complète de l'être indi-

viduel dans le corps social, lequel devient alors, en tant qu'être vivant, la seule réalité humaine. Cette forme de société, qui est très exactement ce qu'on appelle le *totalitarisme*, parce que l'individu s'y met en totalité à la disposition de la société sans se réserver la moindre part d'autonomie, a caractérisé la vie primitive et les temps historiques les plus anciens.

Dans les conditions inverses l'homme tend, au contraire, à prendre conscience de son individualité, ce qui le conduit à conquérir un certain nombre de droits lui permettant d'organiser à sa guise, dans le cadre de la société, une part plus ou moins large de sa vie personnelle. Lorsque ce mouvement centrifuge se produit, déterminant la séparation complète, dans la vie de chacun, de ce qui est de caractère privé et de ce qui est de caractère public, une forme nouvelle de société apparaît : l'*individualisme*. C'est celle de toutes les sociétés civilisées, depuis l'antiquité moyenne jusqu'à nos jours.

Le système totalitaire a trouvé sa justification théorique dans la conscience des hommes sous la forme d'une idéologie constituant une explication complète et définitive du monde et de la vie : la complexité, l'infinie diversité de l'un et de l'autre ne seraient en réalité que les multiples manifestations d'un principe simple qui gouvernerait tout et tous. C'étaient « la force mystique » ou les esprits dans les sociétés primitives, les dieux, les déesses et les autres « êtres surnaturels » dans les sociétés de la haute antiquité. Toute sorte de pratiques et de rites, auxquels on s'astreignait, dérivait de ces croyances : personne n'avait le droit de se comporter autrement qu'en suivant les règles communes car la sécurité de tous, croyait-on, en dépendait. La vie individuelle était donc

publique sous tous ses aspects.

On sait que le totalitarisme, qui avait disparu durant de nombreux siècles, a resurgi subitement au XX^e siècle, à la faveur des souffrances et des bouleversements causés par la première guerre mondiale. Trois pays, auxquels le conflit avait été particulièrement défavorable, la Russie, l'Italie et l'Allemagne, rompirent avec la tradition individualiste pour se réorganiser suivant les principes totalitaires. Chacun de ces pays adopta une idéologie destinée à jouer le même rôle que celles des anciennes sociétés, à cette différence près que le principe moteur auquel elles se référaient était d'origine humaine et non surnaturelle. Ainsi, le communisme, ou léninisme, ou marxisme-léninisme voyait dans l'action du *Proletariat* l'explication de l'histoire et la fin de celle-ci dans le triomphe final de celui-là. Le fascisme subordonnait tout aux intérêts de la *Nation* élevée un rang d'être vivant. Le nazisme voyait dans le triomphe de la *Race* nordique le but de toute l'histoire.

Mais ce Proletariat, cette Nation ou cette Race étaient respectivement une abstraction, une idée intemporelle, une sorte de puissance spirituelle complètement détachée des individus présentement vivants, qui, à tort ou à raison, lui servaient d'assise matérielle.

Le totalitarisme, dès lors qu'il est constitué, est un système achevé, qui n'est plus susceptible de changer. Au contraire, l'individualisme est perpétuellement en évolution. Né de la désagrégation du système totalitaire, il présente une multitude de degrés dont le plus élevé est défini par l'idée d'une société réorganisée en confédération d'individus également souverains.

Entre la forme la plus modérée de l'individualisme et sa conception la plus radicale, la distance est prodigieuse. Néanmoins, elle paraît infiniment réduite quand on la compare à celle qui sépare l'individualisme le plus modéré du totalitarisme.

A la différence de ce dernier qui, pour un corps social donné, ne peut tolérer qu'une seule idéologie régnante, ce qui est logique, la vérité absolue étant unique par définition, l'individualisme donne naissance à toute sorte d'idéologies aussi nombreuses que variées : c'est une conséquence également logique de ce système, qui per-

met à chacun d'adopter la conception du monde correspondant à l'idée qu'il se fait personnellement de la vérité. Néanmoins, parmi ces idéologies multiples nées de l'individualisme, il convient de distinguer les philosophies des religions.

Ces dernières tendirent longtemps à exercer une domination rappelant, dans une certaine mesure, celle que les idéologies totalitaires des sociétés antiques et primitives avaient exercée auparavant. Toutefois ces religions, à tout le moins celles qui sont monothéistes, se donnent pour but d'assurer le salut de l'individu et non pas de la société considérée comme un seul être de nature collective : en ce sens, elles sont d'inspiration individualiste et ont incontestablement frayé son chemin à l'individualisme moderne. Il n'en reste pas moins que leur intolérance et leur prétention à la direction de la vie individuelle dans toutes ses manifestations, qu'elles soient publiques ou privées, les ont rendues à jamais suspectes aux yeux des individualistes radicaux. Même de nos jours, bien qu'elles aient perdu, au moins dans les pays de tradition chrétienne, la plus grande part de leur ancienne puissance, elles continuent de susciter leur méfiance.

Par contre, les philosophies furent toujours de purs produits du système individualiste. Encore doit-on distinguer parmi elles les philosophies de masse, c'est-à-dire celles qui, pour n'être pas constituées en corps de doctrine, n'en sont pas moins pratiquées par le plus grand nombre, des philosophies d'élite, élaborées par les penseurs et suivies par des petits groupes d'adeptes. Contrairement à ces dernières, dont l'esprit de tolérance ne s'est jamais démenti, les premières tendent parfois à s'imposer à ceux qui les refusent.

Le totalitarisme et l'individualisme se réfèrent l'un et l'autre à la liberté, mais ils ne la considèrent pas sous le même aspect. La liberté suivant le totalitarisme, c'est la liberté globale du corps social, affirmée contre ses ennemis, lesquels furent d'abord les forces de la nature et les bêtes féroces, puis, à titre principal, les sociétés étrangères. De nos jours, bien entendu, cette dernière catégorie d'ennemis reste seule en cause. Mais cette liberté globale ayant pour contrepartie l'asservissement total de l'individu à la col-

LA POLICE CALOMNIÉE ?

(Suite de la page 1.)

sant tous deux blessés sur le pavé... Notre camarade dut recourir aux soins de médecins d'un hôpital parisien.

M. Marcellin comment pourrions nous accepter et reconnaître votre police comme une force

de protection des citoyens alors qu'elle s'attaque illégalement à des passants seuls.

Nous retrouvons bien là les méthodes employées en Grèce, au Brésil, dans tous les pays qui, eux au moins, ne cachent pas l'étiquette du fascisme sous celle de la démocratie.

de la politique

lectivité, c'est à bon droit que les individualistes voient dans le totalitarisme un système autoritaire. En effet, l'individualisme, dont l'existence même suppose que la liberté globale est acquise, apporte en outre à l'individu une part d'autonomie personnelle. La liberté suivant l'individualisme s'avère donc beaucoup plus étendue, et en même temps plus concrète, que la liberté suivant le totalitarisme.

En conséquence on peut affirmer que par rapport à l'individu, l'individualisme constitue le parti de la liberté, autrement dit la gauche, tandis que le totalitarisme est le parti de l'autorité, c'est-à-dire la droite.

L'avènement de l'individualisme a mis en lumière, par ailleurs, un autre aspect de l'antagonisme existant entre la liberté et l'autorité. En effet, très souvent dans le passé lointain de l'histoire des sociétés humaines, le passage du totalitarisme à l'individualisme a coïncidé avec un phénomène de concentration du pouvoir social de décision entre les mains d'un chef qui, parfois, fut élevé au rang de « dieu vivant ». Même ceux qui ne bénéficièrent pas de cet insigne honneur furent considérés, à tout le moins, comme la source vivante de toute loi, l'autorité suprême.

Incontestablement, ce phénomène fut alors une grande nouveauté : dans les systèmes totalitaires qui avaient existé auparavant on n'avait jamais connu de semblable. L'idée qu'un homme pût commander aux autres eût paru absurde, sacrilège même. En effet, c'était le privilège des esprits — plus tard, des divinités. Sans doute, certains individus étaient-ils plus capables que les autres de communiquer avec les « forces surnaturelles » et partant, de connaître leur volonté ; mais si l'on se rangeait à leurs avis, si l'on obéissait à leurs prescriptions, si l'on exécutait leurs sentences, c'était seulement parce que les esprits — ou les dieux — parlaient par leur bouche. Eux-mêmes n'étaient que de faibles hommes comme les autres.

Mais quand on eut cessé de croire que les forces surnaturelles intervenaient directement et en permanence dans les affaires des hommes, autrement dit, quand on eut perdu la foi en les idéologies traditionnelles, quand la désagrégation des structures totalitaires s'ensuivit, on jugea utile et profitable de confier à des chefs de

guerre que leurs succès auréolaient de prestige la protection de la liberté sociale et en même temps, celle de la liberté privée récemment conquise. C'est ainsi que la plupart des sociétés humaines passèrent du stade de la tribu totalitaire à celui des grands royaumes individualistes, dont le destin était indissolublement lié à celui du maître, despote ou seigneur — ces trois mots sont synonymes — qui en avaient la propriété.

Toutefois, certains groupes ethniques suivirent une voie différente : ce furent, en particulier, les Phéniciens, les Hellènes, les Etrusques et les Latins. Ces peuples passèrent du stade de la tribu à celui de la cité et c'est dans le cadre de cette dernière qu'ils évoluèrent du totalitarisme à l'individualisme sans que, d'une façon générale, la communauté perde l'habitude de délibérer elle-même sur ses propres intérêts et de prendre directement les décisions conformes à ses vœux. Mais dans la cité, organisation sociale bien plus vaste et plus complexe que ne l'avait été la tribu primitive, le nombre de ceux qui étaient habilités à prendre part aux délibérations pouvait varier considérablement d'une cité à l'autre ou d'une époque à l'autre. Ce droit de participer sur un pied d'égalité au pouvoir commun était, ou bien possédé par tous, ou bien seulement par une minorité, tantôt relativement large, tantôt très étroite. Il arriva aussi que le pouvoir fût accaparé par un comité ou même par un seul individu. Toutefois, dans ces deux derniers cas, les chefs du peuple n'étaient pas considérés, à l'instar des despotes évoqués ci-dessus, comme les propriétaires du territoire, mais seulement comme les mandataires permanents de la communauté ; c'était au nom de celle-ci qu'ils exerçaient leur pouvoir absolu, lequel n'était donc qu'une magistrature d'un type particulier.

Ces différentes formes d'exercice du pouvoir commun eurent chacune ses partisans : dès lors, dans le cadre unique du système individualiste, où la liberté sociale d'une part, la liberté individuelle d'autre part étaient l'une et l'autre réalisées, on vit naître un conflit — qui dure toujours — entre les partisans de la liberté politique et ceux de l'autoritarisme.

La liberté politique, c'est le maintien au sein du système in-

dividualiste du seul privilège jamais possédé par l'individu dans l'antique système totalitaire : à savoir, le droit de faire entendre sa voix dans les délibérations de la communauté sur ses intérêts généraux. L'autoritarisme, c'est la suppression de ce droit et le soin laissé à quelques uns ou à un seul, jugés plus compétents que quiconque, de prendre toutes les décisions politiques. On voit donc que sous ce rapport, le parti de la liberté, ou la gauche, regroupe tous ceux qui veulent laisser à la communauté l'exercice des droits politiques, le parti de l'autorité, ou la droite, désirent en donner l'exclusivité à quelques uns ou à un seul. En conséquence, nous considérons qu'une tendance se situe d'autant plus à gauche qu'elle réclame l'extension des droits politiques à un plus grand nombre des membres de la collectivité, ou au contraire, qu'elle est d'autant plus à droite que le nombre de ceux à qui elle prétend réserver l'exclusivité de ces droits est plus réduit. A la limite, il peut donc exister une gauche extrême suivant laquelle chaque membre de la collectivité, pourvu qu'il soit physiquement et psychiquement apte à le faire, devrait avoir le droit de décider seul pour lui-même, et à l'inverse, une droite extrême souhaitant réserver la totalité du pouvoir politique à un seul individu, considéré comme incomparablement supérieur à tous les autres.

Nous voyons par tout ce qui précède que la plupart des gens font un contresens sur le mot *totalitarisme* qu'ils prennent pour synonyme d'*autoritarisme* ou de *dictature*. Cette erreur s'explique par deux raisons : la première, et sans doute la plus déterminante, est que le totalitarisme moderne est étroitement lié à la dictature d'un homme ou d'un comité. La seconde, que le totalitarisme, dans la mesure où il assujettit complètement, *totalemment* l'individu à la société, est effectivement une forme d'autoritarisme. Mais c'est un autoritarisme social et non pas politique. De fait, les sociétés primitives connaissaient ce que nous appelons la liberté politique, sans doute parce que l'idéologie collective rencontrait la foi aveugle de chacun, que chacun, par conséquent, s'y conformait de lui-même, naturellement, sans qu'aucune intervention extérieure ne soit nécessaire pour l'y contraindre. Tel n'est pas précisément le cas des idéologies totalitaires de notre temps, le fascisme, le nazisme et le communisme, qui sont venues détruire une tradition individualiste vieille de nombreux

siècles, qui rencontrent pour cette raison de nombreux opposants et dont certains adeptes ont même conservé un mode de pensée influencé puissamment par l'individualisme. Ces raisons font que la totalitarisme moderne ne peut pas s'imposer et moins encore se maintenir sans l'aide de l'autoritarisme politique. Mais qu'une idéologie totalitaire réussisse à notre époque à détruire quelque part dans le monde l'individualisme jusque dans ses racines les plus profondes et l'on verra que dans ce lieu, rien ne s'opposant plus à cette transformation, l'autoritarisme politique cédera la place à la liberté politique. Et si tout un parti se constituait alors pour s'opposer à cette révolution, on s'apercevrait que le totalitarisme lui-même, tout comme l'individualisme, peut voir naître dans son sein un conflit opposant un parti de la liberté, ou gauche, à un parti de l'autorité, ou droite. Mais cette gauche totalitaire qui, pour prôner la participation active de tous les citoyens à l'élaboration des décisions politiques, ne remettrait évidemment pas en question la fusion totale de l'être individuel dans l'être social, que celui-ci soit appelé *Etat nationaliste*, *Etat raciste* ou *Etat prolétarien*, n'en continuerait pas moins de faire figure de droite par rapport à la droite individualiste la plus extrême. En effet, la liberté collective étant acquise, la liberté privée devient pour l'individu le bien le plus précieux car elle est, dans le cadre de la société, dans un champ d'action soigneusement délimité par celle-ci, la réplique humaine à la liberté absolue dont les individus des autres espèces animales jouissent dans la nature. En comparaison, la liberté politique n'est qu'une liberté de complément, qui devient indispensable quand on possède la liberté privée, mais qui paraît bien étriquée en regard de celle-ci et ne saurait, pour cette raison, lui être préférée.

Simon FAQUIN

(A suivre.)

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ».
3 francs l'exemplaire,
2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

C.N.T.

39, rue de la Tour d'Auvergne

75 - PARIS 9^e

Permanence tous les samedis
de 17 h. à 20 h.

A.I.T.

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
section française de l'Association Internationale des Travailleurs

TRAVAILLEUR !

- Tu es le producteur de tout.
- Tu as la force entre tes mains.

EXIGE TOUT !

- Quand ton patron refuse tes revendications n'hésite pas

BAISSE TA PRODUCTION

- Et, souviens - toi...
- Les cadres prétentieux, les gouvernants, les savants, etc..., ne sont rien sans toi.
- Utilise ta force avec dignité partout où la prétention de ces cadres voudrait que tu sois le mouton docile avec lequel tu risques d'être confondu éternellement, si tu persistes à utiliser cette force sans aucune dignité.

Ne sois plus un mouton !

La C. N. T.

institución permanente

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 5 de Noviembre de 1970.

CUANDO nuestros antecesores en 1910 fundaron la Confederación Nacional del Trabajo vacilaron en escoger el nombre. Parte de las delegaciones se inclinaban por el denominativo de Confederación General del Trabajo, seducidos sin duda por la fama sindicalista revolucionaria, hasta entonces, de la sindical gala. Sin embargo, pese a los escrúpulos («anacionalistas») de muchos delegados, fue aceptado el calificativo de Nacional para designar una región de Europa — la nuestra — y de ninguna manera una patria.

En concreto, este leve incidente intervenido en la creación de una sindical proletaria en incentivo de epopeya, quedó pronto olvidado, y más que olvidado, borrado, en aras a la fiebre laboriosa de que los compañeros estaban poseídos. Quedaba empero en nuestros medios societarios (aún no sindicalistas por tratarse entonces de sociedades de obreros, no de sindicatos de ídem) síntomas de «unidad obrerista», por radicar en aquellos elementos de valía como Joaquín Bueso, Constantino Perlasia, José Comaposada, Lladó, Girtbau, y Toribio Reoyo, socialistas, y algunos neutrales al ejemplo del carpintero Joanxic y el cartero «Juan Catalán». Mas, ante el empuje sindical-libertario de los anarquistas astures, catalanes, aragoneses, galaicos, montañeses, levantinos, andaluces, castellanos, riojanos, vascos, etc., de la época (de la cual nos place citar a E. Quintanilla, P. Sierra, E. Carbó, T. Herreiros, J. Negre, S. Seguí, A. Lacort, N. Gualarte, M. Abós, M. Buenacasa, López Bouza, C. Romeo, R. Macho, R. Cortés, J. Lledó (cartagenero), Sánchez Rosa, Aurelio Delgado, M. Vera López, Zoais, Blázquez de Pedro, M. Bajatierra, J. Durán, M. Belloso, A. López, Galo Diez...), la naciente C.N.T. consiguió imponer fácilmente su principio libertario congresal en toda la extensión de la península, aceptada la coincidencia favorable de una C.G.T. portuguesa inspirada asimismo por elementos anarquistas que en 1917 intentaron, sin mucha suerte, un movimiento revolucionario de signo anarcosindicalista principalmente en Oporto (la «Barcelona portuguesa») y Lisboa.

Años adelante nuestra C.N.T. llegó a conquistar crédito de entidad realizadora contrariando la fama de sindical irrealista y utópica que el sóciatarismo a Base Múltiple (social-ugetista) le atribuía por ser proplusora de la Acción Directa, con la cual sólo se debían cosechar fracasos y años de prisión y miseria proletaria debido a esa lucha abierta, callejera, a la que el «a por todo» de los anarquistas conducía. Razón la

tuvieron los base - multiplicarios en lo del sacrificio que esperaba a nuestros militantes y a sus familias. Mas el pueblo obrero, de la acción viril de los gremios cenetistas obtuvo sendas mejoras, ganancias positivas, que el socialismo ugetista reconoció a eso del 1917, al adherirse al recurso revolucionario para no quedar muy atrás en la carrera de las conquistas sociales.

Es la virtud de la C.N.T. empujar siempre, dirigir al

proletariado al más allá. Incluso perdida la guerra en 1939, la consigna social-libertaria de la C.N.T. de 1910 quedaba en pie, y cuando aves agoreras graznaron lúgubremente la canción derrotista del «no somos nadie», «la Acción Directa ha pasado a la historia», surgió ese mes de mayo de 1968 proclamando la verdad esencial de un mundo nuevo que radica, pese a los reformistas, en la entraña misma de la C.N.T.

Ante el Consejo de Guerra de Burgos

Llamamiento al PUEBLO VASCO

PARIS, (OPE). — En la Capitania general de Burgos va a celebrarse próximamente un consejo de guerra sumarísimo, en el que se piden por el fiscal seis penas de muerte y setecientos cincuenta y dos años y seis meses de reclusión, contra dieciséis vascos implicados en el proceso.

Los amenazados con la pena de muerte son:

Francisco Javier Izco de la Iglesia, nacido en Berango el 7 de julio de 1941, de estado casado y de profesión impresor.

Eduardo Uriarte Romero, nacido en Sevilla el 15 de julio de 1945 y vecino de Vitoria, soltero y estudiantes de Ciencias Económicas.

Mario Onaindia Nachiondo, nacido en Eibar el 13 de enero de 1941, soltero y empleado de Banca.

Joaquín Gorostidi Argola, nacido en Tolosa el 4 de noviembre de 1944, casado y mecánico de profesión.

Francisco Javier Larena Martínez, nacido en Sestao el 30 de octubre de 1945, soltero, estudiante.

José María Dorronsoro Ceberio, nacido en 4 noviembre de 1941, soltero y profesor.

Entre los otros encartados, para quienes se piden abundantes años de prisión, hay dos sacerdotes y dos mujeres.

Ante este proceso, que ha conmovido a los vascos de todas condiciones el gobierno de Euzkadi, de acuerdo con la Junta de Resistencia y Consejo delegado y la Alianza Sindical de Euzkadi,

DENUNCIA

Que se haya utilizado en este proceso el procedimiento sumarísimo, indicado sólo para casos de urgencia, cuando se trata de hechos acaecidos en lejana fecha y por lo que se refiere al más grave de ellos, la muerte del policía Manzanana, el mes de agosto de 1968,

Que se aplique en este caso el Código de Justicia militar, cuando no es militar ninguno de los acusados, ni había declarado el estado de guerra ni es militar el carácter de los delitos que se les atribuyen,

Que se invoque en este sumarísimo la ley contra el bandidaje y el terrorismo cuando en nuestro país el terrorismo ha sido establecido desde hace muchos años por el régimen franquista produciendo de acuerdo con la Junta de Resistencia sistemáticamente la tortura,

Que se celebre, como se trata de celebrar este consejo de guerra a puerta cerrada, con el designio por parte de la autoridad militar de ocultar en lo posible el empleo de la tortura,

Denuncia ante todo las torturas empleadas contra los procesados por la policía en las declaraciones prestadas ante ella, declaraciones que constituyen las pruebas fundamentales de este procedimiento militar sumarísimo.

En tales circunstancias cualquiera pena que se imponga en este proceso resultará arbitraria e inadmisibles en buenos principios

de justicia y atentatoria a los más elementales derechos humanos.

Por las razones expuestas, el gobierno de Euzkadi y la Alianza Sindical de Euzkadi,

Protestan ante la opinión de la celebración de este consejo de guerra sumarísimo,

Invitan a patronos y obreros de la Industria, el Comercio, el transporte, a la banca, así como a los estudiantes y a la población entera a un paro general el día mismo en que se celebre en Burgos el consejo de guerra, y

Requieren a los partidos políticos y organizaciones sindicales, que desde ahora adopten las medidas oportunas para que el paro sea completo y se lleve a efecto dentro de las normas de serenidad que han caracterizado siempre los actos de masa de la Resistencia vasca.

HISTOIRE DU CHANT DE L'INTERNATIONALE

He aquí un escrito de nuestro malogrado amigo y compañero Hem Day, que adquirirá la estima de los hombres de lucha reivindicativa, particularmente los jóvenes. El himno «L'Internationale» los marxistas se lo habían apropiado y Hem Day demuestra que, siendo revolucionario, los comunistas lo han convertido en rezo.

Adquirir este folleto (reciente) al precio de 1,50 F. en esta administración.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL MUNDO DE LOS LIBROS

MAS de una vez uno ha tenido presentes las apreciaciones de un pensador que aducía ser la cultura, todo cuanto la civilización cuenta que merezca mayor realce, más destacada significación, producto de montones de papel. En efecto, son los libros el factor que mayormente impulsa a los seres humanos hacia una siempre más acentuada superación. Se dirá que hay libros de diversa naturaleza, que no de todos se puede captar un sano deleite espiritual o una perdurable y sustanciosa sabiduría. Pero queda la posibilidad de elegir, ya ateniéndonos a la propia experiencia, o bien tomando el ajeno consejo, el de quien reúna los precisos conocimientos o condiciones para poder orientar. Lo esencial es que los libros existan en abundancia y que, en todo lo posible, dentro del aspecto económico, resulten asequibles, como los que ahora se editan por todas partes en llamadas colecciones de bolsillo.

Ha tenido lugar a fines del pasado mes de septiembre la célebre Feria Internacional de Libros que se celebra en la villa alemana de Francfort, todos los años. Es la más importante del mundo, por la cantidad de libros expuestos y por el número de expositores que acuden allí de todas partes. ¡Nada menos que 3.306 editores se han presentado, mostrando en todos los idiomas su producción, abarcando los temas más diversos! A tenor del número de editores es de comprender que así habrá sido el volumen de títulos expuestos. ¡Doscientos trece mil! Dicen que ha habido cinco mil más que el año pasado. Signo de despertar cultural se ha evidenciado con la presentación de obras editadas en el Congo, Madagascar, en el Paraguay, y en Túnez, países que hasta ahora se han valido de los libros publicados en otras partes.

Pese a que se ha dicho que la televisión acortaría el número de los amigos del libro, notamos que se publican libros y más libros, lo que induce a pensar que no decrece el amor a los libros. Y es que incluso tratándose de obras literarias, el libro ofrece la posibilidad de, por así decir, paladear el contenido de un modo más eficiente que el paso de la visión cinematográfica. Hay detalles de orden psicológico que no se pueden apreciar en la pantalla del

televisor. Está también la posibilidad de releer; el poder contar con una selección de obras a nuestro gusto en los estantes de nuestra biblioteca particular. Y si, al margen de la literatura, nos referimos a las obras de ciencia, de filosofía, de sociología, y a las obras de texto en general, ni que decir tiene que sus condiciones, sus efectos didácticos no pueden ser colmados por las imágenes que nos ofrezca el televisor, sin que, naturalmente, se tengan que dejar de reconocer los méritos que ofrece la televisión.

Que el valor de los libros es incuestionable, que actualmente se puede leer mucho más que años atrás, por el precio módico de los volúmenes y por la variedad de temas que se abarcan es también una realidad indiscutible. También lo es evidentemente, que quien, por pereza mental, por corto horizonte intelectual, no se para a mirar ni siquiera los títulos de los libros, le importa un tomate que se editen unos o se dejen de editar otros. Que resulten caros, o que sean baratos, tratará de razonar a su manera su habitual inclinación, si se está por el progreso moral y material de la humanidad, ¿es que pueden sernos indiferentes los libros?

JOSE SEVILLA Y EL PLACER DEL AUTODIDACTA

¡Uno menos entre los queridos compañeros de ideas y de afectos! La noticia le ha dejado a uno como un vacío en lo íntimo; como si a uno le hubieran quitado algo del lugar en que se conservan las sensaciones relativas a las amistades leales. A Sevilla se le veía alto, fuerte. Era uno de esos hombres a quienes se augura larga vida observando su complexión. Pero hay enfermedades que, como una carcoma, roen sin parar, con pérfida insistencia, hasta que, en día como tantos, recibimos la noticia del fatal desenlace. Y es triste perder uno de esos idealistas sinceros que abundan menos de lo que haría falta, con los que se mantienen vínculos de fraterno compañerismo.

Y al pensar en José Sevilla, la evocación nos lleva de la mano a considerar lo que en el individuo supone la voluntad en el plan de superación cultural y en lo relativo a crearse una depurada sensibilidad estética. Y ello es tanto más meritorio si tenemos en cuen-

ta el que oficio o labor habitual en nada guarden relación con las que podríamos llamar apetencias, afinidades espirituales. Supone, en tal caso sobreponerse al quehacer cotidiano, un tanto prosaico, para captar y mantener en el fuero interno lo que se estima, lo que se prefiere. Rudolf Rocker tenía el oficio de encuadernador; estaba en contacto con los libros. Podía hojearlos, tener una idea del contenido del volumen que al estar encuadernado saldría embellecido de sus manos. Anselmo Lorenzo era tipógrafo. Y en su senectud, ¡cuántos y cuántos textos de libros habrían pasado por sus ojos cansados! Sevilla había vivido la mayor parte de su vida, según nos decía, ocupado en tareas de mecánica, bregando con el hierro. Posiblemente trabajo rudo, en el que podía desenvolverse gracias a su complexión robusta. Pero en las horas libres, desprendido de la idea del taller, de los hierros y de las herramientas, cultivaba la música, y se abstraía en la lectura de los buenos libros. Era su afición el rasguear la guitarra. Pero hace falta puntualizar: él estaba bien lejos de las ramplonerías del guitarra de figón y de parranda. Desde el arte de Sor al de Yepes, La Goya y Segovia, Sevilla estaba identificado con el cultivo de la bella y difícil música clásica, interpretada a la guitarra. Particularmente en París, no pocas compañeras y compañeros habían tenido el placer de deleitarse, escuchando las dotes de concertista de José Sevilla. Y, al margen del arte, en conferencias, y en estudios publicados en periódicos y revistas, tenía demostrada su cultura abordando temas históricos, sociológicos, biográficos y filosóficos.

En ocasiones se ha hecho alusión a los inconvenientes existentes en lo relativo a la clase trabajadora para poder crearse una cierta cultura: los agobios del trabajo, el cansancio, la falta de medios económicos, etc., Indudablemente, algo ha habido de ello, pero tampoco es cosa de acentuar mucho los aludidos inconvenientes. Prueba de que se puede llevar a cabo trabajo duro y andar escaso de medios económicos, sin que tales inconvenientes obstaculicen por entero el cultivo de la sensibilidad y de la inteligencia lo tenemos en el caso del citado compañero que hemos tenido el dolor moral de perder para siempre.

Otro detalle: En los medios libertarios del ambiente español, en todos los tiempos ha habido pocos a quienes se le haya puesto el plato en la mesa sin tener preocupaciones económicas y poderse dedicar tranquilamente a leer, o a estudiar. Pocos los que al desempeñar una de las llamadas profesiones liberales, hayan podido materialmente disponer de tiempo y de cierta holgura en lo económico para adquirir libros y publicaciones en general. A la inmensa mayoría ha tocado el rascar de lo lindo para ganar el pan de cada día. Con ello se han juntado los periodos de cárcel, de persecuciones, las represiones patronales originando la falta de trabajo innumerables calamidades. Y pese a tales atribuciones no han faltado quienes han dirigido publicaciones libertarias; quienes han escrito folletos, libros inclusive, los que han dado conferencias; los que en conversaciones, con unos o con otros, han sabido exponer de manera convincente nuestras convicciones ideológicas. Nada de todo ello hubiera podido conseguirse de no existir una preparación, el esfuerzo del autodidacta.

MARIA MONTESORI EDUCADORA

El pasado mes de agosto fue el centenario de una de las figuras más preeminentes en lo que afecta a la pedagogía. Sabemos que todo cambia, que a tono con las nuevas observaciones y confrontaciones, así se modifican los métodos. Pero en el recuerdo queda, ha de quedar, el reconocimiento hacia quienes fueron precursores de lo que luego se ha ido superando o variando. La profesora Montessori estableció antes que bastantes pedagogos creadores de métodos de educación escolar, las prácticas de libertad para los alumnos, la ausencia de rigidez, el contacto con la naturaleza italiana, habiendo iniciado en su país los métodos que luego se han hecho célebres en muchos países, se halló en el caso de decir, como el cervantino Alonso Quijano; «¡Con la Iglesia hemos topado!» No muy conforme con las pataratas de la religión, el Vaticano no vic con buenos ojos su sistema. Ella fue tenaz y lo dio a conocer viajando por diversos países.

Solidaridad Internacional Antifascista sigue cumpliendo sus obligaciones de solidaridad y lucha, ¡Apoyemos a S. I. A.!

Panorámica de la violencia

NO es ningún descubrimiento decir que la violencia siempre estuvo violentamente vinculada con el Estado, ya que es una instrucción que no puede subsistir sin su concurso. Toda la estructura actual de la sociedad llamada civilizada tiene como principal soporte las armas. Su incremento se escuda en que sirven para guardar el orden, pero la realidad es que los grandes dispendios se hacen para atacar al vecino o al enemigo. La producción abarca desde la popular pistola, pasa por la bomba atómica y culmina con la bacteriología. El militarismo está en pleno auge con sus habituales asaltos al poder. El problema armamentista adquiere cada día que pasa un mayor desarrollo y los presupuestos nacionales le otorgan cifras más elevadas. La carrera desenfrenada por la conquista de mercados y por ejercer un poder hegemónico mundial sobrepasa todos los límites prudenciales. Una gran prueba del desenfreno bélico predominante es que cuando trazamos estas líneas se está zambullendo un barco cargado de miles de toneladas de gases tóxicos (que unas simples partículas destruyen los nervios de todo ser humano) y cuyo costo sumará millones de dólares. Para consumir esta fechoría los Estados Unidos han utilizado el Atlántico como si se tratara de un sumidero particular. Desde luego ha habido protestas en todos los tonos y se ha señalado el temor de que tales productos puedan infectar las aguas y con ello causar grave daño a la vida extraterrestre, pero la hazaña se ha consumado.

En relación con la violencia, aquí en esta Hispanoamérica e Iberoamérica estamos bien servidos, la hay de todos los matices y para todos los gustos. Inquietud y expropiaciones en Perú; Uruguay con sus «Tupumaros», que no dan tregua a sus gobernantes; subversión pinillista e histerismo en Colombia; algunos arañazos extraoficiales a los bancos de México; peronismo y liquidación de cuentas viejas en Argentina; despotismo caciquil inveterado en Nicaragua; perenne amenaza de nuevos golpes de Estado en Bolivia, a lo que se añade el descontento del proletariado minero; asaltos y guerrillas a todo pasto en Venezuela. En Cuba la gente se come los puños sin protesta posible; en la República Dominicana, se calcula que en el término de dos meses han ocurrido más de

sesenta asesinatos de tipo político; Guatemala, que debido a la inseguridad social, mejor podría llamarse Guatapeor; los esbirros del Duvalier haitiano eliminando físicamente a cuantos opositores se le enfrentan; el Brasil con sus «escuadrones de la muerte», amparados por la protección oficial, que por su cuenta despachan al otro barrio a todo bicho viviente... Para qué seguir; se trata de la retahíla de sucesos ya sabidos: desvío de aviones hacia otras rutas; atracos a mano armada a instituciones, bancos, etc., movimientos militares por apoderarse del gobierno; secuestro de diplomáticos que utilizan de trueque para exigir la libertad de presos o para obtener grandes cantidades de dinero... Y en lo íntimo de este cuadro: hambre, pauperismo, miseria, injusticia y agresividad autoritaria.

No se podrá decir que el manejo de la violencia no haya progresado en todos los órdenes. El tema está al orden del día. Ocupa las primeras páginas de la prensa diaria y es materia destacada en toda clase de publicidad. Se habla de ella en el seno del hogar, en las tertulias cafeteriles, en los centros comerciales y bursátiles, y en fin, es el motivo esencial de toda discusión. Aportan sus opiniones respectivas: filósofos, periodistas, pensadores, sociólogos, pedagogos... Pero con frecuencia hablan de este asunto con evidente ligereza, con un cartabón preconcebido. A veces se mencionan y condenan determinados hechos que causan agitación, sin investigar las causas, sin deseos de descubrir la raíz del mal, o conocedores de ella la silencian o la desvirtúan. No es raro que al analizar el origen de la protesta que sacude a diversos países se eche mano de pretextos pueriles, de argumentos insólitos, como por ejemplo, aduciendo que sus motivos son debidos a razones antropológicas, geográficas o demográficas. También suelen decir que los conflictos estudiantiles, que las pendencias raciales, que la lucha sindical, que todo movimiento popular, tiene por fundamento causas oscuras, y algunos psicólogos incluso hablan de orígenes freudianos de efectos debidos a la droga, de presiones ancestrales, de tabús sexuales, etc.

Hay otras explicaciones todavía más simples que sólo se pueden entender por el afán de los verdaderos provocadores de escabullir el bulto, de esconder la mano que

por JOSE VIADIU

en verdad mata. No obstante, como antes decimos, los hechos muestran que no son los pueblos quienes practican la violencia, sino los gobiernos, las autoridades, el Estado. La realidad es que cuando la multitud se desliza por este camino, de manera invariable ha sido contestando a provocaciones policíacas, a humillaciones recibidas, o sea como respuesta a la violencia ejercida durante años y hasta siglos de parte de quienes lo despojan, expolían y le quitan el derecho a gozar de una vida libre. Si, es preciso reconocerlo, la violencia de que hacen uso las clases laboriosas, la ejercida por el pueblo en momentos dramáticos, por lo normal ha sido empleada históricamente para defender el pan, la libertad, la justicia, la condición humana, frente a la brutalidad oficial, al no tener otro elemento defensivo. Para nosotros la violencia, en todo caso, no ha sido más que un recurso. Jamás ha sido un motivo de propaganda ni un medio para obligar a los hombres a que se sometieran a nuestra ideología. Esto se queda por los partidarios de la dictadura o por los capitalistas, todos ellos defensores del monstruo sagrado de nuestros tiempos: el Leviatán, el Estado.

Tampoco ignoramos que en determinado momento la violencia puede ser esencial, por esto propugnamos por la huelga general, por el sabotaje, por la revolución. No desconocemos que los cambios esenciales de la historia del hombre fueron debidos a hechos violentos. Ellos determinaron el derumbe de la vieja sociedad esclavista, de las concepciones feudales, de la opresión monárquica, que terminó con la realeza y las testas coronadas... Así es de esperar y desear que acaben también con los regímenes despóticos actuales, o sea con ese vocinglero e hipócrita comunismo que se escuda detrás de una mal llamada dictadura del proletariado, o de ese voraz y deshumanizado capitalismo, ya que ambos niegan los derechos fundamentales del hombre, o sea el pensar y obrar de acuerdo con su libre albedrío. Si, ambos actúan contra el verdadero interés de los pueblos, ya que les oprimen y esquilman, ya que ambos oponen sus finalidades bélicas al sentido humano.

La prueba está a la vista y no precisa de mucho esfuerzo para

evidenciarla. Aquí tenemos a la URSS metiendo en presidio a escritores, negando todo derecho de opinar a los elementos discrepantes, aplicando sanciones raciales contra los judíos, explotando económicamente a sus satélites, fomentando guerras para aumentar sus dominios, ahogando toda esperanza de libertad a los pueblos amarrados a la fuerza a su imperio, como en los casos de Rumanía y Checoslovaquia. Y por allí se van los Estados Unidos. Los herederos de Washington han ido descendiendo hasta lo más bajo. Ejercen violencia sobre todas las naciones que dependen de su predominio económico y político, aplastan a los negros en su territorio, tratan a puntapiés a mexicanos y puertorriqueños nacidos en su propio suelo. Arman a trogloditas para que repriman a las multitudes que luchan en defensa de su pan y su libertad. Desafían a la opinión pública universal arrojando al mar toneladas de veneno. Fomentan genocidios salvajes como los perpetrados en las guerras inicuas de Vietnam, Camboya, etc.

¿Qué, acaso la violencia que actualmente practican los de abajo, en el peor de los casos, no es un espejo y una consecuencia de la brutalidad impune y cobarde de quienes asesinan a mansalva amparados al socaire del Estado?

¿Qué clase de pasividad esperan que tengan los pueblos que, a pesar de los grandes adelantos tecnológicos, de los progresos logrados en todos los órdenes, su nivel de vida es cada vez más menguado, aumentan el hambre, la penuria y la miseria en general, mientras la riqueza se concentra en pocas manos?

¿Qué resultado podían esperar de un mundo que ellos mismos han desquiciado, con la eterna amenaza de un cataclismo universal propiciado por el uso de bombas atómicas o de gases tóxicos, que de una vez acaben con el género humano?

¿Qué, acaso la violencia puesta en práctica por los desposeídos, privados de lo esencial para llevar una existencia elemental de supervivencia, no aplicada al tuntún, sino encauzada a un objetivo concreto, o sea dirigida a terminar con la injusticia imperante, que impulsara a la rebeldía colectiva para destruir las oligarquías que al amparo del Poder se nutren de su savia y de su sangre, no sería una violencia altamente digna, justa y humana?

Al menos nosotros así lo creemos.

Desde Alicante

España vista por dentro

Comentario

EL ministro del monóculo en Ginebra. En su grandilocuente discurso, propio de un Castelar en miniatura, plasma la perfecta felicidad de los españoles. Desde ahora en adelante España será un país maravilloso, jaurásico. No más miseria, no más chabolas, no más jornales mínimos de 120 pesetas; se terminaron para los viejos arrumbados del trabajo esas miserables rentas de 650 pesetas mensuales. A vivir bien todo el mundo y que nadie rechiste que aquí estoy yo en Ginebra, para arreglar las cosas y seguir el camino trazado por el señor Morse de la O.I.T.

Que todo el mundo me escuche, se han terminado los contratos leoninos. Luchamos por el bien y la justicia del pueblo español, por la igualdad social, por la libertad del individuo. Vamos en pos de la convivencia armónica, de la vida fácil para todos, acabando con los niveles desnivelados que son muchos e injustos.

Y yo, como me llamo Licinio y de la Fuente, amo mucho a la gente porque todos somos hermanos en Cristo, siendo bien que entre hermanos no debe haber categorías ni desniveles de fortuna como lo manda el hermano crucificado, quien lo puso todo para salvarnos del horrendo pecado de caer en el infierno, para diversión de Pedro Botero.

Algunos incrédulos y desobedientes van murmurando por ahí que no somos ni siquiera primos, todo porque en estos mismos momentos que yo hago esfuerzos sobrehumanos para llevar la paz a las almas, unos hijos de perra, por no llamarles otra cosa, se declaran en huelga en los «transportes urbanos del gran Bilbao». A esto no hay derecho, que a mí me hagan esta clase de jugarretas, en tanto como yo me desvivo por ellos. Yo soy bizco, lo sé; pero por eso no hay que tomármelo tanto a lo serio. Si por culpa de mi ojo no ves las cosas claras, en lugar de confundirme más, ayúdame a esclarecerlas y todos iremos mejor. Confieso sinceramente que de sindicalismo y luchas sociales yo ni mis colegas entendemos una papa; pero tenemos a la O.I.T., que nos guía y empuja por el camino más fácil y corto: el camino del remanso y la esclavitud eterna para unos, y el bien-estar y privilegio para otros, porque así lo manda nuestro hermano en la cruz, diciendo que «siempre habrá ricos y pobres».

Nosotros, ministros opusdeistas,

ratas predatorias de la Iglesia, no seguimos sólo el camino que nos traza la O.I.T., no; seguimos también los consejos de nuestros preclaros papas, agarrados al tronco de la cruz.

Nosotros creemos en el trabajo, que es santo y fecundo. El trabajo lo crea todo, con sus manipulaciones de fondo y forma a todas las cosas con las manos del hombre o máquinas modernas. Pero nosotros, ¡oh hermanos míos; no hemos venido al mundo para usar y gastarnos las manos en el trabajo. Somos los escogidos para dirigir, porque nuestro cacumen se desborda de nuestra caja craneana, tal es la ebullición que llevamos dentro. Por tanto, «hermanos» en esclavitud, vosotros paciencia, mucha paciencia, que todo se arreglará. Si ahora el jornal mínimo es de 120 pesetas, y es un poco demasiado alto, lo bajaremos un poco y lo pondremos a 100 pesetas, porque el comer mucho engorda, y la grasa dificulta la función del trabajo. Yo, que soy ministro de idem, si comiera mucho padecería de ahogo porque la grasa me taparía el corazón. Por esa causa como poco y con cinco mil pesetas diarias de sueldo me voy apañando poquito a poco, comienzo verduras y boquerones; por eso estoy sobrado de ánimos y energía para arengar con bríos al pueblo manso y obediente.

Y para terminar, porque esto se hace largo y pesado, os recomiendo, ¡primos! (será mejor que hermanos), basta ya de desobediencia, de huelgas, de rebeliones y cánticos revolucionarios; cambiad la tocata y dedicaos de hoy en adelante a rezar el rosario, que además de pan espiritual es vitamina amansatoria.

El sol calienta, España se inflama, las tortugas corren y yo me quedo parado. Miro al sur y veo el norte, pero no es culpa mía, sino de mi ojo. Allá en lontananza veo al ministro de agricultura que corretea con una maleta en la mano. Acaba de llegar de Valencia con la promesa de prestar ayuda a los productores de naranja, que aún no la han vendido. Dará doce pesetas y media por arroba; justamente la mitad de lo que cuestan los cuidados de una hanegada, pero algo es algo. Lo peor, y por eso me quejo, es que a mí me han dejado en la estacada, y mis colegas me llaman el retrasado. ¿Sabéis por qué?, porque yo prometí y no doy nada. Lo que yo digo en este maravi-

lloso y bien hilvanado discurso, no son verdades como puños, sino mentiras como casas. Todo en él son patrañas, pifias, enredos y cuchufletas baratas. Por eso Franco no viene a inspeccionar mi obra, como irá el día 15 a Valencia a supervisar la obra de su ministro de Agricultura, mientras yo tengo mi ministerio abandonado, con salarios mínimos de 120 pesetas, y los artículos de primera necesidad por las nubes, lo que hace que yo no doy más que hambre y penas al trabajador, a lo que no hay derecho.

Vayamos ahora a lo que se dice:

«DEPARTAMENTO DE COM-PRAVENTA: Disponiendo pase a estudio y dictamen de la Comisión de Descongelación de Precios las peticiones de diversos Gremios de Carne, Pescados, Aceites, Vinos, etc., de que se les autorice a elevar los precios de sus productos ante la subida del salario mínimo a 120 pesetas.

»Autorizando la importación de una partida semanal de 5.435 toneladas métricas de langostas procedentes de África Meridional, por suponer que tendrán fácil salida en el mercado con motivo del aumento del salario mínimo a 120 pesetas». De la «Codorniz».

Por mi parte, yo no estoy de acuerdo en que se ayude a los productores de naranja porque un año no hayan vendido bien su fruto o lo tengan por vender. Yo tengo dos millones de trabajadores en paro forzoso, que se están muriendo de hambre y penas, y nadie pide ayuda para ellos, ni siquiera yo que soy su padre espiritual. No me gustan los negocios pringosos, porque traen lios engorrosos y turbios; y a mí me gustan las cosas claras.

Desde Ginebra, he dicho.

Por la transcripción,

SIMPLICIO

NOVEDAD EN CATALAN:

«DIFUNTS SOTA ELS AMET-LLERS EN FLOR». Libro acentuado en intenciones y de una gran belleza literaria escrito por Baltasar Porcel. 18,00 F. en esta Administración.

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

«Contribución a la historia de la C.N.T. de España en el Exilio», de José Berruezo.

ESTE libro, aunque cargado de una confusa dialéctica y desafortunados elogios personales extraños en nuestros medios, se ocupa de un pasaje de la historia de la CNT que, tratado con criterio veraz, sería de notoria importancia. Pero a su autor lo que le interesó fue retrazar y ensanchar la corriente colaboracionista, y no la verdad histórica.

Los abajo firmantes trabajamos casi 4 años en el mismo «chantier» que José Berruezo y militamos en la misma organización. Conocimos su cerril empeño por desviar el Movimiento hacia la política, sus escasos escrúpulos en atacar y desprestigiar a los que a ello se oponían. Pero en el libro que ha escrito la falta de delicadeza y de responsabilidad rebasó lo que habíamos previsto. Y de las muchas pruebas aduciremos algunas.

Tras reseñar cómo empezaron a ponerse en contacto los militantes del Macizo Central con el ánimo de dar vida a la Organización en el exilio, el autor hace un relato del Pleno de Mauriac del 6 de junio 1943, en el que se acuerda «que sólo el Comité de Relaciones (se trata del que venía actuando en el Macizo Central) representa en Francia, desde su constitución, el pensamiento y la acción de la militancia en este país», página 50. Como se comprenderá, unas cuantas agrupaciones reunidas, porque como bien dice el libro, la anormal situación no permitía extensas relaciones, atribuirse el pensar y la representación de miles de compañeros que no habían sido consultados es la actitud más anormal que se puede cometer con lo que son normas del Movimiento. Contradicción en la que no hubieran incurrido si en la actividad organizadora que desplegó Berruezo y sus afines no primara el propósito de conducir el Movimiento a los estrados parlamentarios.

La ley de mayorías (que sólo en algunos lugares y momentáneamente han logrado con el empleo de malas artes) era la lanza con la que querían ganar todos los combates. En el Barrage de l'Aigle, que era el foco central, cuando llegó la hora de la verdad y en la Asamblea en la Sala de Fiestas, la F. Local se dividió en dos:

a un libro que trata de un buen tema con turbias intenciones

la escisión contó con 45 asociados, que se retiraron y en la Local queramos 80 socios.

El Consejo del Movimiento del que fue secretario Mariano Vázquez hasta su muerte, es la bestia negra más atacada y con peores armas en dicho libro. En él se explica como en las montañas del Macizo Central, cubiertas de espeso bosque, era difícil moverse sin ser descubierto por el ojo policial. Pero, del Consejo del Movimiento, dice que debió hacer esto, aquello y lo de más allá y por otra parte lo que en tan difícil situación logró hacer dicho Consejo, es agradamente censurado.

De los Plenos del 1943, Berrueto cita los siguientes acuerdos:

«... A este efecto expone que si una vez solucionado el problema político español se procede a la convocatoria de elecciones para Cortes Constituyentes, el Movimiento debe participar en las mismas», página 87.

«Consideramos que el Movimiento Libertario ha de dar como subsistentes las reivindicaciones máximas obtenidas desde 1936 a 1939 y para ello participará de las responsabilidades de Gobierno que garantice aquellas reivindicaciones», página 248.

«Se depurará y se reorganizará el Ejército, las Fuerzas del Orden Público, la magistratura como el personal docente y administrativo en general, quedando derogadas las instituciones y leyes contrarias al espíritu de la República», página 249.

Se reproducen en el citado libro otros acuerdos y consejos con el mismo fin. Y como esto se dice después de proclamarse insistentemente ser ellos los más puros cenetistas y anarquistas, no se sabe si tomarlo en serio o se trata de una tomadura de pelo. Si hay que darle algún crédito a lo escrito es porque el autor del libro y sus afines son los mismos que nombraron ministros en nombre de la CNT al Gobierno Giral, y los que aún agitan la tendencia gubernamental que tanto daño está haciéndole al Movimiento.

Se comprende que para que se nos garanticen las reivindicaciones desde los gobiernos, que son los peores enemigos de las reivindicaciones sociales, el Movimiento debería renunciar a su finalidad antiestatal. Los ministros deberían ser compañeros y de los mejores. Si se ha de depurar al Ejército, a las fuerzas del Orden Público, la

magistratura y el personal docente, los mariscales, generales, jueces, comisarios y todo orden de jefaturas, para ello habrá que seleccionar los mejores compañeros. Y si no se acaba con la Iglesia, lo que sólo una revolución a fondo podrá lograr, como obispos y cardenales y para el desempeño de otras jerarquías eclesiásticas ha-

brá que nombrar compañeros de solera; logrado todo lo cual los adornos de cenetistas y anarquistas tendríamos que remplazarlos por los que utilizan los gobiernos análogos al que propone Berrueto.

Que éste y sus afines quieran depurar y fortificar el andamiaje político, militar y administrativo

que nos oprime, en vez de derribarlo, tienen pada ello el mismo derecho que los que ambicionan y ejercen tales funciones. A lo que no tienen derecho es a pretenderse cenetistas, anarquistas ni nada que a ello se aproxime, y menos aún al empleo de groseros insultos, diatribas y sospechas infundadas para desacreditar a los compañeros que a su tendencia gubernamentalista y falta de escrúpulos en su conducta nos hemos opuesto y nos oponemos.

Serafin FERNANDEZ
y MONTOLIU

Ese que se llamó Franz Von Papen

(Continuación y fin)

EL finalizar el año 1915, irrumpieron en incursión nocturna a las oficinas-cuartel general de Von Papen los servicios secretos americanos apoderándose de infinidad de documentos y planos esquemáticos de «acción»; entre éstos un bosquejo plano-lineal de lo que sería rápida y próxima destrucción del metro de Nueva York mediante potentes cargas de dinamita.

Sin dilación, pero correctamente, fue invitado el diplomata-espión a abandonar la USA lo más rápidamente posible, lo que hiciera F. V. Papen abandonando los EE. UU. completamente fracasado en toda su «misión» sin más equipaje que una maleta conteniendo papeles de trámite, recibos y otros enseres de Cancillería; maleta asimismo que hábilmente le subutilizaron agentes secretos policíacos, gracias a cuyos «recibos» y «papeles», les fue posible a los policías neutralizar completamente el nutrido y extenso «cordón» de espionaje alemán en Estados Unidos... Pasemos y sigamos.

Después del armisticio de 1918, tan disgustado como decepcionado de tanto fiasco y fracaso, Von Papen optó por la política. En efecto, diputado del Centro católico en la diputación prusiana de 1921 a 1932, se divorcia de sus amigos políticos para adherirse al Partido Nacional de Hugenberg. En mayo del 32, a petición del presidente Hindembourg forma un nuevo gobierno de barones conservadores. Su primer acto en tanto que Canciller, fue el de anular el Decreto-ley que prohibía la existencia de las «S. A.» (Secciones de Asalto Hitlerianas). Ante cierta agitación en Prusia destituyó de su ministerio a Braun Severing. En enero de 1933 va a Colonia a en-

trevistarse con Hitler a fin de entenderse acerca del reparto eventual de la Cancillería. Hitler está de acuerdo y en los momentos en que éste y su Partido Nazi están al borde de la agonía por falta de recursos monetarios F. Von Papen cometi6 el mayor y más grave desliz presentando al Jefe del Partido Nacionalsocialista a los más altos jerifaltes de la finanza y de la industria como representante y defensor de sus intereses nacionales y extra-nacionales, quienes, influenciados por Von Papen, aportaron grandioso apoyo financiero, personal y político tendente a encumbrar a Adolfo Hitler al Poder en 1934, y al lado y en concomitancia con el Führer, F. V. Papen fue «Chanciller del Reich».

Breve: Cansado el Führer de él y con miras a deshacerse de tan cargosa persona, ya detenida por orden de Hitler en la «depuración» del 30 de junio de 1934 y absuelto luego, dos meses más tarde es nombrado embajador en Austria. En 1939 Hitler lo envía como embajador a Ankara, donde logra firmar, en 1941, el pacto de no agresión germano-turco. Durante aquel entonces esta capital es el centro n° 1 del espionaje, actividad en la que se halla activamente mezclado Papen en su carácter de embajador, y si bien es cierto se ha hablado muchísimo del «affaire Cicerón», no es menos verdad que se ha divulgado muchísimo menos acerca de los «documentos» de espionaje sustraídos a Von Papen por los agentes de la «Intelligence Service» inglesa; documentos de tanta importancia que los servicios secretos ingleses dirán: «Si Von Papen fuera capturado, haced que en el acto sea puesto en libertad. Nos es más útil libre que prisionero».

Por su parte, Hitler y sus acó-

litos cercanos no creyeron ni tuvieron en cuenta para nada los «documentos» vendidos por «Cicerón» a F. V. Papen mediante la suma de 700.000 francos actuales. Ante este su último fracaso el ex-Canciller del Reich cayó totalmente en «desgracia». Terminada la contienda en 1945 fue acusado de «crímenes de guerra» y absuelto en 1946 en el proceso de Nuremberg; condenado a diez años de prisión por un tribunal alemán, acto seguido fuera liberado, y poco más se habló de él hasta el anunciado de su muerte... sin recompensa por sus «servicios a la Nación».

En cuanto a «Cicerón», de nombre Elyesa Bazna, cual suponían Hitler y los suyos, ni ha muerto ni vive en la «pobreza» pues radica en Munich confortablemente en un «seis-piezas», sito en 30, Wolter Strase, junto con su esposa de origen turco y su hija aspirante a artista de cine; incluso su número de teléfono figura en el anuario. ¿De qué vive? No seguramente de los «Recuerdos de Cicerón», por lo mal acogidos que fueron por el «gran» público. Posiblemente del «reconocimiento alemán por servicios prestrados a la patria».

Alejandro LAMELA

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

El armamentismo : arma de doble filo

LOS vendedores de armas europeos — los más notables: Pompidou y Kosyguin — que han encontrado en el frente árabe-israelí un negocio que arroja grandes dividendos podrán también entrar en la competencia en el Tercer Mundo latinoamericano, porque Estados Unidos no da abasto para los abultados pedidos que gestionan en las metrópolis del norte los agregados militares de la diplomacia sureña. La prensa sensacionalista de todas las capitales europeas resalta que en la guerra del Medio Oriente se ponen a prueba, indirectamente, la capacidad ofensiva y defensiva de los armamentos de las grandes potencias, armamentos «convencionales» se sobrentiende ya que el poderío termonuclear se guarda para tiempos mejores. Imaginémosnos las graves consecuencias que ocasionaría una entrega de bombas atómicas «anticuadas» a los faraones de El Cairo por parte del Kremlin, o, que se pertrechara al ambicioso Dayan de todos los secretos de la guerra bacteriológica. Para evitarse pues trastornos de cabeza que inoportunaran su tranquilidad, los grandes se cuidan mucho de ser demasiado generosos con sus pequeños aliados, y, aprovechando las coyunturas que ellos mismos les ofrecen, se conforman con ayudarlos con chatarra que ya no les es imprescindible a su propia seguridad.

En América Latina, un subcontinente donde las epidemias crónicas de lo que algunos catalogan de subdesarrollo y otros de neocolonialismo son consustanciales a la esclavitud de los pueblos, donde las tradicionales castas gobernantes no han tenido mutaciones de ninguna índole en su mentalidad cavernícola, atisbaremos como en aquellas regiones donde el nivel de vida no es ni siquiera inferior a un índice dado que no existe sino en las abstracciones de los economistas oficiales, se derrochan millones de dólares usurpados al patrimonio social para malgastarlos en la adquisición de armamentos y pertrechos de guerra para mantener la paz sepulcral cuyos aires agobian a más de doscientos millones de seres humanos. El poderío de las Fuerzas Armadas latinoamericanas se mide únicamente como su capacidad para detener la Revolución Social, para dejarse infiltrar por los expertos bélicos del Pentágono y como su docilidad al statu quo existente.



A finales de la década pasada, ciertos ejércitos latinoamericanos como los peruano, boliviano y panameño — en esta última nación no existe propiamente un ejército aunque sí un cuerpo militar que se aproxima a la definición — enarbolaban slogans de reformas sociales idénticamente a los que durante decenios fueron propiedad exclusiva de los cotos cerrados del populismo y el comunismo marxista. Aunque ya existiesen dos regímenes castrenses prácticamente estabilizados, cuales los de Onganía y Costa e Silva, éstos no habían alcanzado la penetración en el grueso de las masas como los de Velasco y Ovando. Los dos últimos venían a romper todo un hilo generacional de los golpes de estado, por lo que en un principio recibieron el apoyo incondicional de los políticos autoritarios de toda laya. Sin embargo, son estos tiranos precisamente los que inauguran la «carrera armamentista» en el sur americano. Efectivamente, si se observa la situación de esta zona se deberá meditar muy seriamente sobre los efectos posteriores de este snobismo de los militares que vale millones de dólares y varios empréstitos a los pueblos del continente.

Los voraces vendedores de armas y aviones asoman sus garras en Lima, Buenos Aires o Río. Salen a flote resquemores del pasado, los incidentes fronterizos que tras una época de incitación bélica terminaron en guerras que jamás podrán ser olvidadas. Las apetencias argentinas sobre los Andes que le quedan a Chile; el añejo pleito peruanochileno por unos cuantos kilómetros de tierra y de los incas con los brasileños por esa zona de la cuenca del Amazonas donde los departamentos de cartografía de los respectivos ejércitos han trazado líneas fronterizas dividiendo quizá comunidades indias que ni saben que habitan por esos lares.

Brasil acude a los mercados alemanes después de agotar su lista de compras en las tiendas norteamericanas. O, también, el famoso «Mirage» servirá por igual para brasileños, chilenos, argentinos y peruanos. Quizá «Phanton», adaptados como los que usan los israelíes, engrosarán las fuerzas aéreas de todas estas naciones. Se afirma que los militares brasileños cuentan con las fuerzas me-

tr equipadas de todo el continente: alrededor de cien aviones de diversos tipos y uso, 92 barcos de guerra, 17 destructores y 4 submarinos. Esta afirmación causó entre los bonaerenses algún resentimiento que se traduce en mayores pedidos de armamentos. Nuevos portaviones para Onganía elevan sus anclas de los astilleros holandeses. Aviones y barcos para la defensa preventiva, pero, ¿quién podría atacarles, qué potencia mundial estaría interesada en guerrear con estos imbéciles militares que de estrategias no tienen nada ya que donde único han demostrado su eficacia defensiva ha sido durante las represiones a las rebeliones populares?

Cuando Onganía visitó Santiago, recalco la indestructible amistad entre ambos vecinos, correspondiéndole Frei con iguales palabras. También la morsa gaucha ha intercambiado visitas con el tirano paraguayo, el régimen brasileño y, Lanusse, el lugarteniente del ex-Presidente argentino, acudió a Lima y La Paz a reafirmar la solidaridad de su representación con las «revoluciones» que capitanean sus colegas. Todas estas

muestras públicas de amistad, de confraternidad latinoamericana en el concierto internacional, no bastarían para evidenciar que están descartadas todas las probabilidades de una guerra entre cualquiera de estos «países hermanos». No es suficiente, entonces, tanto discurso remozado con citas de Montesquieu para mantener una paz que les es fatalmente necesaria.

Empero, esa tranquilidad no deja de ser simulada. Ese orden impuesto por la fuerza, por la opresión no dejará de resquebrajarse en el momento que las contradicciones internas afloren mediante una crisis social. Chile ante una inminencia de cambio o de continuismo inestable; Argentina con una «paz social» que parece más bien guerra; Perú, donde la represión y la demagogia velasquista no han cercenado los instintos rebeldes de un pueblo explotado y, Brasil, donde una tiranía institucionalizada demuestra al mundo su ineficacia para detener la avalancha insurreccional de las masas. Panorama éste que no deja de ser inquietante, porque un piloto puede dirigir su máquina asesina contra cualquier trinchera, lo mismo que con sus armas puede hacerlo un soldado, y, en América Latina, la tropa, la que maneja el armamento, no ha sido tan castrada como para desechar que en un clima favorable se coloque al llado de la Revolución Social.

Floreal CASTILLA

COMUNICADOS

«LE COMBAT SYNDICALISTE»
Redacción española: 33, rue des Vignoles, París (20).

Administración:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-París (XX°). C.C.P. 13 507-56, París. Tél. PYR 46-86.

F. LOCAL DE PERPIGNAN

La Federación Local de Perpignan manifiesta a todos sus afiliados que para el día 8 de noviembre a las 9,30 tendrá lugar en el local social, rue d'En Calce, la celebración de la asamblea general ordinaria.

F. L. DE ST-ETIENNE

Esta F. Local invita a sus afiliados a la asamblea extraordinaria que se celebrará el 8 de noviembre de 1970 a las 9 h.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que para el día 8 de noviembre se celebrará la asamblea ordinaria a fin de discutir las cosas en curso,

y liquidar las cotizaciones pendientes.

C. N. T., ZONA NORTE

Varios compañeros se han dirigido a esta C. de RR. con el fin de que divulguemos su protesta por recibir, sin haberlos solicitado, boletines rateadores de la unidad de la C.N.T., en casos usando «remite» falso afectando a compañeros nuestros.

Y como sea que esta C. de R. no puede evitar esas falsedades y violaciones de domicilio, aconsejamos a los compañeros afectados que reexpidan esos libelos anticonfederales a su dirección de procedencia, escribiendo antes en la fachada la palabra «REFUSE».

La Comisión de Relaciones
C.N.T., Zona Norte.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 15 de noviembre en el lugar y la hora de costumbre. Asuntos importantes a tratar, entre ellos la casa.

Por exceso de original la suscripción Pro-local social será publicada en el próximo número.

De la historia social de Beceite (Teruel)

Con el uso de la acción directa, hermana de la equidad y la justicia.

RECUERDO que cuando era niño, años 1906 hasta 1910, el cura, el ayuntamiento y los cuatro caciques nos tenían, por nuestra ignorancia, sujetos a sus caprichos y atemorizados; todo el pueblo iba a misa; en las cinco fábricas de papel que existían explotaban a mujeres casadas y jóvenes solteras. Las jornadas eran de catorce a dieciséis horas; los sueldos, para morir de hambre. Los atropellos y despidos a gusto y deseo de los patronos; las que les gustaban tenían que ceder a sus deseos y caprichos, de lo contrario, eran amenazadas y despedidas. Algunas claudicaban por pánico.

Bastante parecido les afectaría a los trabajadores de la tierra. Sufrían una esclavitud terrible; el cacique mayor del pueblo se llamaba Cristóbal Morató, al que más tarde, por sus atrocidades con los trabajadores le apodamos «El Tigre», pues los primeros que empezaron a manifestarse en contra de la reacción y en favor de los trabajadores, les hizo perecer a palizas en las cárceles. Estos fueron cuatro, entre ellos, uno que se llamaba José Castellví, de bien conocida historia. Pero muy pronto nos alejamos de la ignorancia y empezamos a organizarnos, y tan pronto contamos con un buen número de afiliados ya empezamos a manifestarnos y a propagar y difundir la unión y la acción directa. En poco tiempo llegamos a los 300 afiliados, pese a que el pueblo sólo contaba 1.800 habitantes. Inauguramos las luchas con el método de la acción directa y en poco tiempo pudimos lograr que el cura se quedara solo en la iglesia con su sacristán y monaguillos; al ayuntamiento ya no lo atendía nadie y a los ricos los teníamos que temblaban. Gracias a nuestra acción directa consecuente conseguimos la jornada de ocho horas y a menudo aumento de salarios.

Por esa misma época nos encontramos trabajando en la construcción del Pantano de Pena, en cuyas obras trabajábamos 180 obreros de diferentes pueblos, la mayoría de Beceite. También en dichas obras los abusos de jefes y capataces eran muy grandes; muchas horas de trabajo, escaso salario, amenazas, despidos, represalias, de todo y muy malo. También por la propaganda y la



acción de los de Beceite, pudimos emancipar a los obreros de los otros pueblos que no estaban orbanizados. Bastante tiempo hacía que después de la comida, en el tajo, me dedicaba a leer en voz alta «Solidaridad Obrera», «Tierra y Libertad» y «Acción Social Obrera», siempre rodeado de 60 o 70 obreros analfabetos. Mis lecturas las aceptaron tan a gusto que muy pronto llegamos a conseguir las ocho horas y la subida de sueldos. Hicimos «girar la tortilla». Así como antes de organizarnos cualquier capataz despedía a los obreros que se le antojaban, luego fuimos nosotros quienes exigíamos despedir al capataz que se lo merecía. Al primero de éstos que le tocó el turno fue al cuñado del ingeniero del Pantano. Los medios que empleábamos para rechazar al encargado que se llevaba mal con nosotros, era decirle al ingeniero: «O le despide a él o nos vamos todos nosotros», y ante nuestra posición firme no tenía otro remedio que darnos satisfacción completa.

También justifico que el día 25 de julio del año 1925, en plena dictadura de Primo de Rivera, don José Santos, el mandamás del Pantano Pena y jesuita de vocación nos invitó a trabajar dos horas suplementarias a condición de pagarlas como ordinarias. Esto sólo era para los equipos que trabajábamos en el hormigón. Las medidas que tomó fueron preguntar uno por uno si las trabajarían. Algunos por miedo al despido, le contestaban que sí; otros se excusaban como podían por no decirle sí o no; otros más por el pánico de quedar sin trabajo no le contestaban. A él le pareció que las respuestas de los interrogados eran favorables a trabajarlas. Al último que se lo preguntó fue a mí, y le respondí: «Si usted me las paga como extraordinarias, las trabajaré, pero si me las paga sencillas no». Se enfadó y me dijo: «Si no las trabaja queda usted despedido».

Precisamente era yo quien se ocupaba de conducir las vagones de material a la presa, y las dejé llenas debajo de la hormigonera diciendo a los del equipo que me marchaba. Como un solo hom-

bre todos abandonaron el trabajo.

Al día siguiente volvimos. Antes de empezar se presentó el director, quien dijo: «Usted, Miguel Foz, ya puede ir a cobrar, pues queda despedido», haciendo lo propio a continuación con 11 compañeros más. Entonces llamamos a todos, o sea al resto hasta los 180; les explicamos lo que ocurría y todos como un solo hombre abandonaron también el trabajo. Quedó la cosa en huelga de brazos caídos. A los tres días de esta situación el jesuita José Santos recabó una pareja de la Guardia civil y a pesar que nos encontrábamos en plena dictadura, nada pudieron conseguir con todas sus amenazas de civilones ante nuestra unión y nuestra acción directa. Orguloso en presencia nuestra y de la Guardia civil se manifestó de la forma siguiente: «Señores guardias, soy muy religioso, me cuento como un discípulo de Cristo, pero aunque éste bajara del cielo y se me pusiera de rodillas para pedirme perdón para que los doce obreros que yo he despedido vuelvan al trabajo, jamás lo conseguiría». Entonces los civilones nos dijeron: «Bueno, señores, pueden darse por despididos; han oído al señor Santos, que es el que manda y ha dicho que ni por Dios ni por Cristo, ni por nada ni por nadie quiere que sigan en sus obras.» Pero nuestra unión fue más fuerte que todos sus cuentos; la prueba es que la fe de Dios no le asistió y no tuvo otro remedio que romper a llorar como un niño y decir delante de los guardias: «Id todos a trabajar» Entonces nosotros le pedimos nuevas condiciones, que fueron: «Antes de volver al trabajo es preciso que usted, delante de todos, nos diga que las tres jornadas que por su culpa hemos estado sin trabajar las pagará». Se resistió un momento, pero por fin, como nos vio tan fuertes y dispuestos a no reanudar la tarea no tuvo otro remedio que conceder «Vayan todos a trabajar, que los tres días les serán pagados». Así que los 180 mecánicos, carpinteros, albañiles, y peones, cobramos los tres días sin pegar golpe.

Eso sólo se alcanza con buena unión, convicción y acción direc-

ta, o sea que la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los mismos trabajadores.

Para terminar me permito dirigir estos últimos renglones a todos los que estamos controlados por las siglas CNT. Bajo estas guías seguras de nuestro destino confederal, con garantía de continuidad consciente y esperanzadora, hermanados con lección ejemplar, sepamos engrandecer y fortalecer a nuestra sindical. Con convicción, con voluntad de perfección, sepamos avanzar hacia el futuro con ambición transformadora. Incorporando a las juventudes. Actuando en responsable función a las nuevas generaciones, que tienen la plataforma de lanzamiento que hace posible todas las esperanzas. La misión de todos los que se llaman de la CNT es engrandecerla, no con palabras, sino con hechos. Hay muchos que hablan y obran mal; éstos son los que su conducta nos los justifican. Nuestra acción social está tan lejos de aquéllos que combaten la libertad, como de los que la corrompen.

Miguel FOZ

A los compañeros de las FF. LL. de París y su radio:

Habiendo sido terminadas las obras del salón, la biblioteca, la librería y las seis secretarías, queda únicamente el interior de la sala para acometer.

Para dejarla ultimada cuanto antes a fin de proceder a la inauguración de la Casa, todos los compañeros voluntarios (albañiles, carpinteros, electricistas, pintores y mano de obra en general) quedan convocados para el sábado 7 de noviembre a las 3 de la tarde para disponer conjuntamente el plan final del trabajo.

La Comisión de Obras.

COMUNICADO DE S. I. A. REGIONAL

Comunicamos a todos los grupos de Amigos de S.I.A. y cuantos tengan relación con la misma, que el nuevo domicilio social es el siguiente: FRUCTIDOR-C.R. de S.I.A., 33, rue des Vignoles, París (20°).

Compañeros, desde este momento podéis hacer ya vuestros pedidos del Calendario de 1971. Que nadie se quede sin él. Se ofrecen en francés y en español. S.I.A. espera la contribución de todo el mundo para el éxito de su venta. Este año no debe quedar uno sin vender.

Tenemos cartas postales para felicitación de año nuevo. Adquirirlas es obra solidaria.

VIAJE DE EXPLORACION
DIPLOMATICA

PARIS. — So pretexto de unas maniobras navales hispano-francesas, Juanito Carlos de Bombón ha sido recibido oficialmente en el Eliseo y abundantemente fotografiado para la prensa. Según los diarios franquistas J.C. de B. ha acudido a Francia en calidad de sucesor del trono de España por mandato del general Franco.

LA REPRESION

BILBAO. — Una joven fue detenida y encarcelada por detentar propaganda antirregimen. La policía la acusa de pertenecer a un grupo comunista heterodoxo. También la autoridad ha arrestado y encerrado a un doctor inconformista y a un estudiante de Baracaldo.

Igual fueron apresados e inculcados de delito de propaganda subversiva, un muchacho de Durango y dos jóvenes de Ochandiano.

Es así como la policía y la G. C. justifican el vivir a costa del pueblo y mortificando al pueblo.

JUSTIFICACION NADA
CONVINCENTE

MURCIA. — Al ministro de Comercio del general Franco, Enrique Fontana Calero, se le ha preguntado;

— Desde hace algún tiempo viene funcionando en Madrid una delegación soviética para asuntos de pesca. ¿Quiere ello decir que existe alguna posibilidad de establecer con la Unión Soviética tratados o acuerdos comerciales más amplios?

Habiendo él respondido tartamudeando:

— La postura respecto a estos países es de una política bilateral que se está estudiando en cada una de sus facetas, con la mayor atención. Respecto a la agencia de pesca establecida últimamente es importante en cuanto que la flota pesquera rusa recalaba antes en Gibraltar para sus escalas de aprovisionamiento, reparación, etc., y esta base ha sido cambiada recientemente por la de las islas Canarias. Ello es importante para nosotros, pero, naturalmente, trae consigo una serie de pequeños problemas que hay que tratarlos directamente con los encargados de esta flota. Y esta es la razón del porqué de esta oficina en Madrid.

PAYOS Y GITANOS

MADRID. — Se ha celebrado en esta capital una tanda de jorna-

ANTENA



das de «directores de secretarías de apostolado gitano». Muy cargado — y cargoso — eso. Tales secretarios son todos payos y aunque presumen de académicos de la lengua caló tuvieron que ser corregidos por la casi media docena de gitanos contratados para dar calor de autenticidad a tales coloquios gitaneros. En fin de cuentas, un zafarrancho apócrifo que no dará ni un solo cura calé a la Obra Pia del Santo Apostolado Cañi, Amén.

MOVIMIENTO BURSÁTIL

MADRID. — Efectos bancarios por valor de 63.161 millones de pesetas fueron protestados en los cinco primeros meses del presente año, con una media mensual de 12.632 millones de pesetas, según datos publicados por el «Boletín Mensual de Estadística». La media mensual de los últimos tres años ha aumentado de 7.513 millones de pesetas en 1967, a 8.545 en 1968 y a 9.611 millones de pesetas en 1969.

Según los datos provinciales referidos sólo al mes de mayo, Madrid, con 2.931 millones de pesetas, figura en cabeza por el número de protestas de letras, seguida de Barcelona, con 1.693 millones; Sevilla, con 990 millones; Vizcaya, con 574 millones; Valencia, con 526 millones y Alicante, con 512 millones de pesetas.

Los protestos en toda España durante el citado mes alcanzaron un valor de 14.072 millones de pesetas.

LA AGROPECUARIA DE CAPA
CAIDA

MADRID. — Los productores olivareros se quejan al gobierno por el encarecimiento de las materias especiales para el desarrollo de la producción de aceites. Para darles satisfacción el ministro de Comercio les ha doblado el cupo de ese caldo a exportar al extranjero. De esta suerte el español de tercera seguirá consumiendo aceites de cáscara de cacahuetes y de alpargata usada y exprimida.

Por su parte, los ganaderos andan igualmente en apuros. La prolongada sequía hace que escaseen los pastos y como consecuencia, los precios de los forrajes se han disparado. La Cámara de Gerona pide un sistema de ayudas para los ganaderos de las zonas afectadas, para evitar que se sigan produciendo sacrificios prematu-

ros de reses que tanto dañan a nuestra cabaña de ovino y bovino.

SE VENDE MAS Y SE GANA
MENOS

MADRID. — La exportación española de agrios en la temporada acabada de 1969-1970 ha sido la mayor de toda la historia, con una cifra de 1.507.875 toneladas, y un aumento del 34'48 por 100 sobre la campaña anterior, según datos del Comité de Unión de la Agricultura Mediterránea.

Esta cifra es superior a la de Marruecos, Argelia e Israel juntos, países que, en total, alcanzaron un volumen de exportación de 1.375.000 toneladas.

El ingreso de divisas por las exportaciones de agrios, registradas en el Instituto Español de Moneda Extranjera en los once prime-

ros meses de la campaña, alcanza un total de 220'8 millones de dólares, frente a 142'2 millones de dólares de la anterior.

No obstante, el ingreso por tonelada ha sido menor, ya que en la campaña 69-70 se han obtenido 146'43 dólares, frente a 155'39 dólares en la 68-69, es decir, un descenso del 5'78 por 100.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — El estudiante José Luis Artiach Novales arriesga ser condenado en el TOP a un año y tres meses de cárcel y 25.000 pesetas de multa por poseer libros de tesis sociales, puesto que estudia Políticas.

Por su parte, la muchacha Ana María Benaiges Munné ha sido sancionada por el propio TOP con un año de prisión menor por haber, supuestamente, apedreado a un agente de la autoridad en 13 de noviembre del 68, cuando un grupo de estudiantes era perseguido por la policía. Lo particular del caso es que Ana María no ha sido habida. Felicitaciones.

DISCOS

Una carta del compañero Belles me ha trasladado, mentalmente, a la riente Esparraguera de 1926, dotada de estimables compañeros que se llamaron — varios afortunadamente aún se llaman — Mas, Graells, Elena, Folch, Josep Maria, Quert, Vidal, Magi Bosc y hermano, y aun otros, y en cuya época nos reuníamos en las viñas de Can Roca, en compañía, a veces, del profesor Juan Roigé y sus alumnos de la Escuela Racionalista de Sans; el propio Roigé que estuvo dos años en la aldea de Matagalls (o algo de este nombre) educando niños de campesinos a cambio de comida de azar y derecho a pernoctar en un desván ratoso. Hay heroísmos verdaderos asfixiados en el silencio.

Belles me relata ahora un banal episodio que yo conocía. Un pobre diablo conectó en verano de 1970 a varios esparraguenses para contaminarles el virus compañerista que en cierta capilla parisina le habían inoculado. El sujeto carece de importancia y no merece la pena ocuparse del mismo; de acuerdo, Pere; mas no se trata de él, sino del estercolero de donde emanan éste y otros moscardones. Vosotros, los de antes, sois, con el sólido Ribera, seguro y acompasado, cual pude comprobar en 1932 en gestión confederal conjunta en aquel Bruc que se paralizó, históricamente, en junio de 1808 cuando sus cascos pasaban alternativamente a manos del somatenista Franch o del napoleónico Swartz.

De toda aquella flor compañeril

de Esparraguera sólo Elena claudicó quizá por su apellido femenino. Se colocó faldas de Dolores y por esos mundos debe andarse hecho un estropajo pasionario. Los demás, indemnes cuando no se los tragó la guerra, o el silencio definitivo del insondable cosmos. No sé de José María, Sé todo de vosotros, queridos amigos, que CNT fuisteis, CNT sois, y CNT seréis en tanto la existencia perdure.

Lo demás, bagatela. Lo de menos esa «reforma», ese deshacer, esa «escagada» lamentable en todos los tiempos; ese desteter inveterado, «histórico», inevitable, que un día se llama treintismo, otro escisionismo y otro más marginalismo, siendo todo lo mismo, grupo no histórico, sino histórico, descomponedor por incapacidad creadora, salvo voluntades momentáneamente ofuscadas, que siempre existen.

Nosotros, los del poniente montserratino, firmes en nuestro lugar, en nuestra pasión libertaria, imantada con todos los perfumes silvestres contenidos en la gran cuenca del Llobregat - Anoia - Sierra (manresana) de Rajadell triángulo ignorado del mundo ciego que lo cruza, pero muy conocido nuestro, por vivido en aires de libertad y hábito de romero, ambiente sano, íntimo, añorado, donde vivimos la verdad y los «burinots» contaminadores perecen ipso facto por falta de aliento.

Y hasta el Cairat, amigos.

PRISON, CASERNE ou ECOLE

On peut assimiler aujourd'hui l'école à la caserne : on y apprend à obéir, à se conformer, à accepter et à s'effacer devant les chefs. A l'école l'enfant confronte ses expériences avec une collectivité formée par sa génération, dans un cadre élaboré par les gardiens de la société et les promoteurs des valeurs morales établies. Ainsi l'homme qui sera réalisé devra répondre, au maximum, aux exigences du pouvoir, il devra être tel que la société le désire. Dispensatrice de culture, du moins c'est son rôle présumé, l'école proclame et maintient l'illusion d'émanciper ceux qu'elle doit soumettre, ceux dont elle doit mettre les esprits au pas. Elle agit en instrument de soumission et de conformisation sociale, et imprime à l'enfant, et ce profondément, des valeurs d'ordre d'acceptation. L'autoritarisme des méthodes employées est la conséquence directe de la situation matérielle stagnante, des fondements et des buts poursuivis au travers, et par l'enseignement. Pour être efficace dans le cadre des prévisions, l'éducation doit nier l'individu, le groupe vivant, et le considérer en le traitant comme tel, en masse anonyme. L'esprit de compétition, porté à son paroxysme et sanctionné par l'attribution de notes, s'oppose à l'œuvre collective, au travail coopératif. Ainsi l'école est en contradiction avec le travail industriel. La riche collaboration amicale est qualifiée de tricherie, de fraude et sanctionnée comme telle; le groupe qui se forme apparaît comme une bande organisée. A neuf et dix ans d'impérieux et nécessaires besoins d'activités physiques — quant à son épanouissement total — sont ressentis par l'enfant. Refoulés systématiquement, par toute une hiérarchie, ils font des relations maîtres-élèves, des assauts d'agressivité. Le maître substitue une sanction gratuite, aux conséquences directes d'un acte. Erreurs et échecs sont considérés comme de hautes fautes morales. Le processus est clair, la notion de responsabilité, dans l'éducation scolaire traditionnelle, est remplacée par la notion de culpabilité; et le phénomène est continué et consolidé par l'instruction religieuse. Démagogie, routine, justice expéditive pour un exemple plus qu'arbitraire, sont le fardeau que doit supporter l'élève dans le système scolaire actuel, et cela n'est qu'un minimum sous lequel on ne descend jamais.

Le maître incarne la puissance et le mot prend tout son sens. Il distribue son savoir et inculque des principes qu'il a lui-même fait siens, et qui sont rigoureusement définis par d'autres adultes. Son autorité préfigure celle de l'officier, puis de l'Etat. Elle s'impose aux élèves comme étant l'image de la société, et ils doivent la ressentir comme la première forme d'une force qu'ils doivent subir sans rechigner. Ils sont la proie, du chef distillateur de l'ordre supérieur, négateur de la valeur de l'individu, qui leur impose le cloître d'une loi étroite, même s'ils ne s'en sentent pas solidaires. La dégradation des conditions de travail, les locaux ressemblant de plus en plus à la caserne, les classes surchargées, les coutumes disciplinaires, le culte et la morale de l'autorité, la déqualification de l'instituteur, vont accentuer toutes les tendances vers la caporalisation. De part même la lourdeur des programmes, les conditions de travail achèvent de pousser l'édu-

cation à se retrancher derrière la réglementation administrative. Le jeune doit avaler, accepter puis défendre, cela lui est présenté comme son rôle, son premier devoir moral : l'ordre, l'autorité, la discipline, le culte de l'Etat, du héros national, de la nation — il doit s'en sentir solidaire — de la qualité des valeurs établies, de l'inégalité sociale. Le contestataire est considéré comme relevant purement et simplement de la psychiatrie, comme un illuminé.

L'enfant est pourri, il nage dans les excréments du droit et de l'instruction civique dont il ne comprend pas qu'il faut simplement voter pour Pompidou ou Pompidou' ou Pompidou"... Dans le brouillard de ses souvenirs de classe il bute sur son appartenance au plus beau, au plus grand, au plus fort pays, pour lequel il doit éventuellement donner sa vie. Quand vainement il tente de laisser décanter l'amalgame de ses connaissances, il trouve le respect de l'ordre et de son symbole le

flic, l'horreur du révolutionnaire cet assassin qui veut tout brûler. Jusqu'à dix huit ans il est comme le poulain, instable sur ses pattes, de dix huit à vingt il fait le fanfaron devant les filles mais la première que se fout nue devant lui est obligée de le retenir par le pan de sa chemise pour l'empêcher de sauter par la fenêtre, de vingt à x il est comme le vieux bourrin avec ses œillères, creusant ses sillons avec ce qui lui brise les reins, mangeant, dormant, puis bouclant son cercle par une représentation funèbre et un plongeon pour l'éternité dans la boue du cimetière.

Prison, Caserne ou Ecole ? Les 3, trois mots qui aujourd'hui sont synonymes, et qu'il nous faut démystifier, à qui il nous faut donner leur sens respectif et bien défini. Il faut revaloriser l'école et en faire un centre de culture, non un centre de formation de citoyens réactionnaires.

L. C.

CRITIQUE DES ETUDIANTS

En complément à la précédente chronique :

Cette critique des étudiants n'est pas une apologie du travail. Je ne fais pas une valeur sacrée du travail. Et je comprends parfaitement qu'on ne soit étudiant que pour ne pas avoir à travailler. J'approuve même cette attitude, et je réclame aussi le droit à la paresse.

Mais je dis qu'il y a un fossé entre ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. C'est-à-dire entre ceux qui sont face à la réalité et ceux qui n'y sont pas.

Vous, les étudiants, vous nagez complètement, en ce moment, à force de passer votre temps dans la théorie. Car la contradiction importante est là, vous venez trouver les travailleurs avec des théories sur le mouvement ouvrier en ne connaissant celui-ci que par les livres. Nous, les travailleurs, nous nous organisons sur la base de l'anarcho-syndicalisme, et nous avons vu en 68 que cette base était la plus valable de toutes, puisque nous l'avions adoptée même sans la connaître. Instinctivement nous nous retrouvions dans des organisations de lutte anar-

cho-syndicalistes. Savoir si l'anarcho-syndicalisme est dépassé ou non, il ne nous appartient pas d'en juger. Nous ne voyons qu'une chose, c'est que nous, les travailleurs, nous organisons, sur cette base. Alors, si cette base se trouve dépassée un jour, c'est parce que nous l'auront dépassée, et pas parce que des théoriciens seront venus nous baver dessus avec de piles de théories. Le mouvement ouvrier se construit dans les luttes de tous les jours, pas avec des schémas d'avenir.

C'est ce qu'il faut comprendre. S'organiser à la base, c'est organiser le débat permanent à la base, par la base.

Tous ceux qui cherchent, actuellement, une issue à l'agonie du mouvement ouvrier révolutionnaire, et nous aussi, avons sous le malheur de rester entre nous. Il ne faut pas se leurrer ce n'est pas ainsi, dans nos cercles minoritaires, que l'idée révolutionnaire sera construite. Elle ne pourra se construire qu'avec le maximum de personnes, le maximum de propositions, dans un débat permanent.

Le débat n'existe même plus dans nos cercles révolutionnaires, ou supposés tels. Chacun reste sur

ses positions, avec son « quant à soi ». Chacun ignore ce que fait et ce que veut le voisin. Chacun est persuadé de détenir la vérité et que les autres se trompent.

Et, tous, autant que nous sommes, nous nous trompons. Je vais parler d'un cas précis. Une conférence publique organisée par le groupe Louise-Michel, sur la Palestine avec Joyeux comme orateur. Le vendredi 16 octobre.

Joyeux a été contesté sur un mode ironique par des camarades pro-situationnistes, des camarades des groupes autonomes et quelques camarades de la CNT. Il y a eu une bagarre, et des militants de l'ASRAS ont joué les garde-chiournes.

A mon avis tous, nous avons tort. Tous sans exception. A commencer par Joyeux, qui n'a absolument rien dit de concret ni d'intéressant sur la Palestine. Les pro-situs ont eu tort dans leur manière d'agir. Les autonomes aussi, les Cénélistes aussi, et, enfin, les camarades de l'ASRAS n'avaient pas à jouer aux gardes du corps de Joyeux.

Il aurait été positif de détourner le débat, l'amener dans la

(Suite page VII.)



2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunes Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PUTEAUX
33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2^e UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

APPEL

Les camarades syndicalistes et libertaires de Versailles et des Yvelines, conscients de l'utilité et de l'urgence de réorganiser le syndicalisme révolutionnaire, conscients de la nécessité d'une plus ample propagation des idées libertaires; conscients enfin, que seule, actuellement, une action commune entre toutes les tendances du mouvement pour aider à la prise de conscience des masses exploitées dont dépend leur propre émancipation, peut aboutir positivement, appellent tous les militants et sympathisants, isolés ou dans les syndicats collabos, à les rejoindre

à la CNT. (Section française de l'Association Internationale des Travailleurs).

Pour contact, écrire à la CNT, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e)

1^{re} UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

Critique des étudiants

(Suite de la page VI.)

salle. Joyeux qui n'avait rien à dire et beaucoup à apprendre se serait tu. Tous ceux qui contestèrent (la majorité en fait) auraient alors pu s'exprimer, auraient pu s'exprimer, auraient pu participer au débat. Au lieu de ça nous avons subi un cours insipide sans aucun rapport avec la réalité et les rares interventions valables étaient coupées rapidement pour permettre au maître de continuer.

Ceci pour montrer à quel point nous avons tort de nous foutre des bâtons dans les roues. Nous avons

tous autant à apprendre des uns que des autres.

C'est seulement en ouvrant le débat, entre nous, et surtout vers l'extérieur que nous pourrions créer l'idée révolutionnaire. Mais certainement pas en jouant à la petite guerre entre groupuscules. Il n'y a pas de remède miracle à la crise du mouvement ouvrier. C'est seulement en participant nombreux aux débats qu'une solution pourra être trouvée, et pas une solution imposée par une minorité. Les solutions minoritaires sont toujours mauvaises.

Le rôle des journaux, dans le débat, est primordial. Les journaux ont deux fonctions : organe de combat, et organe de débat.

Comme ce débat doit s'organiser à la base, ce sont des journaux locaux, qui à mon avis, répondent à ce besoin. Un journal national, vu sa périodicité, son nombre de pages limitées, les difficultés d'y réunir les opinions de toutes tendances, ne peut servir que d'organe de combat. Mais dans les journaux locaux où il y a place pour tous, il est possible, de créer des tribunes libres.

Les journaux nationaux devraient présenter des informations de combat sur les luttes menées, à mener, les actions à lancer. Ainsi que des synthèses sur les problèmes de fond, pour que la voix libertaire puisse se faire entendre au-dessus de la meute bourgeoise.

Journaux nationaux, cela pose le problème immédiat de savoir s'il est bon d'avoir autant de journaux que nous en avons. Ne serait-il pas mieux de coordonner nos forces et d'envisager la réunion de celles-ci dans un ou deux journaux, ce qui aurait pour effet direct de les renforcer matériellement, d'augmenter leur nombre de pages, sans influence sur le prix, et d'augmenter la diffusion.

Ne vaudrait-il pas mieux avoir un hebdomadaire, tirant à cinquante mille ou plus, plutôt qu'un amas de feuilles, le plus souvent mensuelles, donc sans portée réelle qui diffusent péniblement à cinq mille exemplaires et qui font toujours double emploi.

Je pose le problème. Je demande qu'on ouvre le débat sur ce point très important, qui peut-être serait le moyen de faire naître enfin l'idée révolutionnaire et, en même temps, le mouvement révolutionnaire.

Jean-Marc CARITE

Informations lycéennes

Dans les lycées, d'après Guichard, la rentrée est satisfaisante à 99,5 %. Guichard nous trompe, vous trompe, vous parents d'élèves.

Un exemple de rentrée manquée est facile à trouver. Depuis un an déjà, des travaux de construction d'un CES, rue Edouard Pailleron, sont en cours. Ils devaient être terminés pour la rentrée 70-71. Qu'en est-il ?

Les élèves sont rentrés au milieu des ouvriers, des grues, car un seul bâtiment était terminé. Alors, Guichard, c'est 0,5 % qu'il manque à ta satisfaction ?

De plus, Guichard crée la division, crée une aristocratie parmi les élèves : les uns sont dirigés dans les CET (petits cancrez dans l'esprit de nos ministres), les autres dans les CES (encore acceptables dans les études supérieures), enfin ceux qui sont l'espoir, les cadres futurs de la « nouvelle société » dans les lycées. Voilà les raisons qui poussent Guichard et son compère de route Marcellin à mater toute révolte, toute rébel-

lion dans le milieu scolaire. Il suffit de tomber sur un proviseur réactionnaire et le lycée est purgé de tout « gauchiste ». Que l'UNICAL, le soi-disant syndicat lycéen, ne vienne pas nous parler des acquis de mai (liberté d'information et de réunion à l'intérieur des lycées). Rappelons nous les interventions policières dans certains lycées parisiens en 1969 (Louis le Grand, Balzac, Henri IV, Lamartine) pour leur prouver que cette liberté est toute relative comme l'est celle des travailleurs dans les usines.

Nous, lycéens anarcho-syndicalistes, dénonçons les lycées-casernes, instruments d'oppression du gouvernement, et nous nous déclarons solidaires de la lutte menée par les travailleurs pour leur émancipation totale.

Pour mieux voir ce qui se passe devant le lycée, le 19 octobre, un proviseur-flic surveille de son balcon les élèves sortant de la demi-pension à l'aide de jumelles. Voilà notre liberté !!

Des lycéens anarcho-syndicalistes.

APPEL A LA SOLIDARITE INTERNATIONALE

Dans une réunion de camarades représentatifs du Mouvement Anarchiste Italien (Fédération Anarchiste Italienne, Groupes d'Initiative Anarchiste, et Comités : Croce Nera Anarchica de Milan, Comité Politique - Juridique de Défense de Rome, Comité National Anarchiste pour les Victimes Politiques), afin de coordonner l'action en vue des procès en cours et contre l'offensive réactionnaire, par laquelle on cherche à détruire notre Mouvement, il a été décidé de lancer un appel à tous les camarades italiens et à travers l'Internationa-

le Anarchiste, à tous les camarades du monde pour la récolte des moyens financiers nécessaires, ceux dont nous disposons actuellement n'étant pas suffisants pour couvrir les frais immédiats (de 2 à 3 millions de lires seulement pour obtenir les copies de l'instruction pour les attentats de Milano et de Rome) de la défense.

Les sommes d'argent récoltées doivent être envoyées uniquement à l'adresse suivante : Comitato Nazionale Pro Vittime Politiche : Euro Spadoni, Casella Postale num. 20. — 60019, Senigallia (Italie).

Les jeux sont faits ! Rien ne va plus !

Depuis quelques jours dans le bâtiment et les travaux publics, les licenciements sont de plus en plus nombreux.

Bien que le début de la mauvaise saison soit chaque année, le prélude aux « remerciements » il semble que cette année la « charretée » soit plus importante.

Les grosses boîtes, telles Balency Fondeville, Peri, etc., ont donné le ton.

Justifications : Récession, manque de crédits. Nos syndicats de service, respectueux des accords par eux signés, aux conventions collectives paritaires ne peuvent, et le veulent-ils ? (Ne sont-ils pas les partenaires privilégiés du système capitaliste, grâce à leur rôle de régulateurs des réactions quelques fois imprévues du monde du travail ?) faire grand chose sinon vérifier si les indemnités de licenciement et les délais de préavis ont été respectés.

Soit au-dessus de 6 mois de présence dans l'entreprise, 1 mois de préavis et 12 heures payées pour trouver du boulot.

Au-dessus de 2 ans, 1 mois de préavis plus 12 heures plus indemnité de licenciement égale à 10 h. payées par année d'ancienneté.

Et oui, camarades, le système est ainsi fait, le seul critère valable est le profit, le reste importe peu.

Que tu restes sur le pavé courant après une possible embauche on s'en fout, c'est ton affaire.

Que tu te sentes rabaissé au rang d'objet, que l'on balance après usage, ce n'est pas leurs oignons à ces messieurs.

Que tu te sentes inutile quand il manque tant de logements décent, pour te loger, ce n'est pas ton affaire, car mon vieux le système d'économie marchande dans lequel nous vivons, est ainsi fait, il ne donne rien pour rien, seul le « pognon » a une valeur, toi, bonhomme, tu ne comptes pas tellement.

D'ailleurs, ne nous plaignons pas outre mesure, il te reste le chômage, les allocations familiales si tu as des gosses, de quoi tenir le coup jusqu'à ce qu'on ait besoin de toi.

Les syndicats dits représentatifs

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

essayent bien d'améliorer ton sort (et le leur par les subventions Pompidou) et d'obtenir quelques maigres brouilles, l'accord du 31 juillet 70 conduisant à la mensualisation des travailleurs du bâtiment et des travaux publics en est un exemple (nous en parlerons); mais le problème demeure et le licenciement est une réalité immédiate.

On nous dit : Faut être raisonnables, faut comprendre, les entreprises ont des charges sociales écrasantes.

Le fisc les étrangle, la concurrence est féroce.

En bref, notre société est une jungle. D'accord, mais nous commençons à en avoir assez de toujours jouer le rôle du « gibier » et nous considérons que cela doit cesser.

Et pour cela il n'y a pas 36 solutions.

Considérant : Inadmissible que le travail à la tâche s'épanouisse dans notre corporation (apprécié par le patronat, horaires plus longs, rendement supérieur, moins de charges sociales).

Que la durée hebdomadaire du travail, dans notre branche d'industrie soit une de plus élevées.

Que les vieux camarades burinés par les intempéries et les efforts physiques, doivent se traîner dans les chantiers jusqu'à 65 ans, pour obtenir leur retraite, qui pour la plupart d'entre-eux est le prélude au grand départ.

Nous devons opposer à tout licenciement même individuel, une volonté collective de refus, exigeant dans l'immédiat une réduction du temps de travail, avec maintien du même salaire.

Les substantiels profits réalisés sur notre dos par les entrepreneurs, promoteurs et autres intermédiaires et le vol manifeste mais légal que sont les spéculations foncières peuvent et doivent éponger ce manque à gagner.

Ce n'est pas notre affaire, c'est la leur.

D'ailleurs, que ce soit les entreprises qui payent la note, ou que l'Etat les aide en les défalquant des charges sociales, ne nous regarde pas.

Nous ne sommes pas responsables si le système est bourré de contradictions et d'absurdités et nous ne voyons pas pour quelle raison nous devrions toujours être les mêmes à en supporter les conséquences.

Syndicat Unifié du Bâtiment de
Perpignan.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Manifestations à Brest

Deux manifestations viennent de se dérouler à Brest, la première organisée par la JOC, la seconde par la FDSEA-CDJA du Finistère.

La première traitait de la répression au Brésil, réunissait plus d'un millier de jeunes des 2 sexes très exubérants et les différents orateurs, tous JOC tant de Brest que du département attaquèrent non seulement le régime de ce pays, mais aussi celui du nôtre, soulignant les mauvaises conditions d'existence des travailleurs, et chose incroyable, exaltant le sacrifice des militants syndicalistes pour obtenir la diminution progressive de la durée du travail. Ils critiquèrent tous les pays où règne la dictature et de temps en temps, l'assistance chantait des couplets de chants ouvriers parfois religieux, mais d'autres, tel celui des « Canuts » de 1831. Le meeting se termina par un défilé en ville, avec banderoles.

Cette manifestation à laquelle assistait l'évêque de Quimper qui ne néglige aucune mascarade militariste, cocardière, me fait penser aux processions se déroulant au Brésil, il y a quelques années, célébrant la fin du régime démocratique dans ce pays par celui de la dictature militaro-cléricale; étant présent j'ai remis au président la brochure de Louis Lecoin, en faveur du désarmement unilatéral en France, à défaut de pouvoir faire une déclaration.

Il est possible que les discours prononcés le 17 octobre à Brest agissent sur la mentalité d'un certain nombre des jeunes présents pouvant être tentés de connaître les luttes ouvrières de nos anciens, malgré l'empire du clergé. Dans les temps immédiats, notre propagande ne tombera pas dans un terrain inculte.

Seconde manifestation tenue le 20, face au Palais de Justice, où se déroulait le procès d'un militant paysan poursuivi pour entraves à la spéculation, lors d'une vente d'une ferme. Elle réunit plus d'un millier de cultivateurs venus de divers coins du Finistère et même de départements voisins appuyée par des déclarations de solidarité de syndicales ouvrières et partis politiques.

Le sieur Marcellin avait dû don-

ner des ordres de répression, à en juger les effectifs des CRS et gardes mobiles venus à Brest pour maintenir l'ordre ou créer le désordre; il a dû avoir ses oreilles bourdonner, car dans le défilé qui suivit la sortie du tribunal du militant paysan, le verdict étant remis à huitaine, les cris de « Marcellin fasciste, les juges au poteau », retentirent vigoureusement, et un mannequin représentant un juge, fut brûlé.

Tout en nous associant aux combats contre les arbitraires policiers dans le cas du cultivateur, je ne peux que souligner la passivité, l'inaction des syndicats et partis politiques brestoises lors de l'affaire de l'objecteur de conscience Daniel Brochier qui, sur le fond, a une autre allure bien plus élevée que celle du paysan.

Conclusion : je pense qu'il suffirait pour la région brestoise, que notre mouvement ait un orateur valable pour nous attirer une influence considérable, et j'ai eu l'occasion de contacter un certain nombre de jeunes ces temps-ci qui, par leur comportement démontrent leurs sympathies à notre égard; à nous de ne pas les décevoir.

A. LE LANN

Note. — A ne pas oublier que la SIA de Brest tiendra une importante réunion le dimanche 8 novembre, 10 h, Maison du Peuple, bureau 10.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

12 NOVEMBRE.

1970

NUMERO 629

PRIX : 0,75 F

42^e ANNEE

Tant qu'il y aura du fric assassin

C'était une bonne affaire le dancing de St-Laurent-du-Pont. Chaque semaine depuis quelques mois on entassait des centaines de jeunes dans ce dancing, et par conséquent on entassait aussi les billets de 1.000. Mais voilà, pour ne pas perdre quelques billets, les gérants installèrent un tourniquet pour compter les entrées, et empêcher les « resquilleurs » d'entrer. Mais comme cela ne suffisait plus, on ferma les portes de sorties de secours et on les barricada. De cette façon les propriétaires se sentaient rassurés.

Ce camp de concentration moderne pour la jeunesse devenait rentable. Ainsi les conditions de sécurité étaient assurées. Mais cette sécurité c'était celle du fric et du profit. La sécurité des jeunes on s'en foutait. Le profit avant tout, puisque c'est lui qui est le moteur de notre société. La jeunesse actuelle doit payer pour s'amuser, toujours payer. Et comme le nombre des maisons de jeunes est dérisoire, les jeunes vont s'entasser dans ces « dancings », ces « boîtes », pour oublier que leur univers est pourri, que pour avoir quelque chose, il faut toujours payer. Le fric dont les pouvoirs sont immenses (publicité, radio, T.V., etc.), attirera les jeunes de la région dans ce trou à rats, qui était ce dancing. Ils venaient de loin pour « s'amuser » (certains faisaient plus de 100 kilomètres). Alors que ces « guet-apens » organisés sont autorisés par le gouvernement, qui est le larbin du capital, pour endormir cette jeunesse, celui-ci interdisait cet été, les festivals de pop-music, qui rassemblaient des jeunes « d'un autre monde », moins docile, et qui disent non à la société bien sage qu'on leur propose. Le gouvernement les a interdits, car les conditions de sécurité étaient « insuffisantes ».

Mais revenons à notre « boîte à pognon ». Comme je vous le disais, tout allait pour le mieux, pour les propriétaires du « 5-7 ».

Mais en moins d'un quart d'heure tout fut remis en question. Une allumette sur un siège en plastique, et voilà le beau dancing brûlant comme une balle de ping-pong. 144 jeunes, âgés de 15 à 25 ans, qui n'ont pas réalisé ce qui se passait, sont morts. Quelques uns ont essayé de s'échapper de cet enfer, mais furent vite mis à l'évidence que tout espoir était vain. Le « spectacle » était atroce, 144 jeunes sont morts à cause du fric. On peut maintenant « cons-

tituer des commissions d'enquêtes » qui essaieront de chercher les « causes ». On peut aussi trouver les responsables, et il y en a. Les pouvoirs publics en premier lieu (la mairie de St-Clément-du-Pont se réjouissait de l'installation du dancing sur son territoire. Elle touchait 34.000 F de taxes sur les spectacles qui ont autorisé l'ouverture de ce dancing, alors que les conditions de sécurité n'étaient pas respectées. « L'usage du tourniquet est interdit »,

dit le chef des Services de Sécurité de l'Isère.

Mais cela ne servira à rien. Les responsables c'est nous, qui acceptons que ces camps de concentration modernes pour jeunes existent, nous qui par notre lâcheté ne faisons rien pour que cette société basée sur le fric change.

Les vrais responsables, c'est nous.

Après l'acquittement de Raton et de Munch

Le 16 octobre, Mr Marcellin, à la télévision, a pris énergiquement la défense de la police auprès des téléspectateurs. Il accuse le public, la presse, la radio, la télévision, de porter un jugement téméraire et malveillant à l'égard de la police et de ses services annexes. L'ensemble des citoyens, à son avis, est injuste envers les membres d'une police qui fait humainement son devoir et ne pratique la violence qu'en cas de légitime défense. En plus, la moralité exemplaire de ces fonctionnaires interdit de les suspecter de toute action de calcul et de bassesse.

Si nous devons considérer l'allocation de Mr Marcellin comme l'expression de la vérité, il faut reconnaître, alors que Raton a menti quand, en pleine audience de la Cour d'Assises, le 24 septembre dernier, il a accusé un inspecteur de police qui déposait à la barre, de violences, de coups et de traitements indignes, alors que, séquestré, il était dans l'impossibilité de se défendre. Si nous en croyons Mr Marcellin, il faut reconnaître aussi que l'emploi de la lettre anonyme par les membres de la police constitue un acte loyal et courageux. En effet, nous apprenons que sur papier à en-

tête du ministère de l'Intérieur (Secrétariat général, pour la police) des lettres anonymes et par là-même on ne peut plus sujette à caution, tant par la teneur que par leur origine, ont été envoyées aux jurés du procès des barricades de Lyon.

Ces jurés qui, le 25 septembre, ont acquitté Raton et Munch, accusés d'avoir provoqué la mort du commissaire Lacroix, sont l'objet de la vindicte d'un soi-disant groupe de policiers, auteurs de la dite lettre. Dans celles-ci les jurés sont taxés de trahison envers les pouvoirs publics et leurs serviteurs policiers. Il apparaît que Mr Marcellin pour respecter les termes de son allocution radiodiffusée devrait donner au public la justification des lettres anonymes, quand leur source est indiscutablement celle de la police et qui plus est, de la direction de la police.

La police a tous les droits d'oppression, ses membres sont couverts par la certitude de l'impunité. L'Etat capitaliste, qui commence à apercevoir les craquements de la base de son édifice inhumain, injuste et criminel, a recours, de plus en plus, à une police qui, au mépris du droit de gens, au mépris de la liberté, impose, par la violence,

la soumission, la contrainte, le respect envers un Etat malfaisant qui se dresse en ennemi de la majorité des hommes, des travailleurs, pour assurer le bien-être et le profit d'une classe minoritaire.

Raton et Munch, innocents, reconnus par un jury qui ne pouvait les condamner, supportent malgré tout, après plus de deux ans de prison préventive, la rancune, la haine d'une police qui ne peut admettre que la mort du commissaire Lacroix ne soit pas vengée, importe pour cette police que les accusés soient innocents, ce qui compte pour elle c'est que des hommes contestataires au régime paient la mort d'un de ses membres. La pratique d'une prétendue justice qui ne repose que sur la haine, ne peut que précipiter la chute d'un Etat capitaliste qui encourage ses services de police à la pratique de l'injustice, de l'oppression, de la violence.

La répression qui s'abat sur tous les hommes accusés de non reconnaissance de l'autorité, de l'injustice, de la violence, du pouvoir gouvernemental, pèse un peu plus chaque jour sur la classe des travailleurs et des contesta-

(Suite page 11.)

RATON - MUNCH

(Suite de la page I.)

taires. Si le budget de la santé publique subit des compressions, celui du ministère de l'Intérieur est en progression et Marcellin, à Thonon-les-Bains, tout récemment, a annoncé la création prochaine de 5.000 postes de policiers ainsi que la construction de nouveaux commissariats de police dans les villes.

Il est grand temps que toutes les organisations révolutionnaires préparent une protestation générale pour se défendre contre les coups d'un Etat capitaliste et bourgeois qui entend interdire, par la violence, l'élévation de la classe des travailleurs vers une société plus juste et plus humaine.

René VILLARD

LES SUITES DE L'AFFAIRE

Voici le texte de la lettre envoyée à chacun des membres du jury ainsi qu'au président de la Cour d'Assises peu de temps après le procès.

(Cette lettre a été publiée par l'« Aurore » et « Hari-kiri » hebdo.)

Ministère de l'Intérieur. — Secrétariat général de la Police

Monsieur,

Vous êtes maintenant sous la protection des bandits Raton et Munch et de leurs nombreux amis, mais vous n'êtes plus sous la nôtre. Vous nous avez rejetés; nous vous rejetons à notre tour, nous les défenseurs apolitiques et intransigeants de l'ordre légal établi.

Nous attendons votre réponse adressée à l'ensemble policier de Lyon.

Ainsi la police descend dans l'arène et manifeste l'intention de régler elle-même « ses affaires ».

La menace est directe. Qu'importe si ce sont des innocents qui trinquent. Nous sentons bien que « ces messieurs » se sentent frustrés de leur vengeance et ne manqueront pas l'occasion de se dévouer sur d'autres innocents.

A quand « l'escadron de la mort », comme au Brésil où les expéditions punitives se règlent en « heures supplémentaires ». Le règne de la Milice arrive. Cela doit rappeler de bons souvenirs à certains.

Actuellement Raton est dans sa famille et Munch chez des amis. Il est toujours possible de leur venir en aide, financièrement par versement au CCP, Marsella 134730-Lyon; ainsi qu'à d'autres frappés par la vindicte policière, tel est le cas de Christian Sagnard, emprisonné, et J. Orsel, interné dans un hôpital psychiatrique à la suite de sa participation au soutien de Raton et Munch. (Ne pas oublier que le révolté est bien souvent considéré comme un psychiatrique).

BOBINARD - CITY

L'angoisse du gouverneur

Le « gouverneur de l'Etat de Saint-Denis » est fort soucieux de préserver la « santé » des citoyens, mais ce souci est de plus en plus teinté d'angoisse. — Mon Dieu quelle angoisse! — Dans une lettre récemment envoyée au « shériff » Hervio, et dont la teneur exacte est reproduite ci-après, il s'inquiète « avec juste raison » du risque que ferait courir à la population la présence d'un foyer de jeunes travailleurs à proximité de la faculté de Ville-taneuse. Chacun sait que le mélange « étudiants - jeunes ouvriers » est détonant et qu'il suffit alors d'un catalyseur pour déclencher une explosion dont la puissance est bien souvent surprenante (voir mai 68). Ce mélange est nuisible à l'ordre bourgeois d'un département « bien tenu » par le Parti de la Crainte (P.C.) et les Pouvoirs publics; il faut donc absolument l'éviter. Et puis tout ne va pas pour le mieux dans

l'Etat de St-Denis. Le « shériff » en sait quelque chose, le « gouverneur » aussi, puisqu'il n'a pas hésité en juin dernier à faire intervenir la Brigade de l'Hygiène pour débarrasser la Direction départementale du Sous-Equipement (DDE), des psychotiques enragés qui risquaient de contaminer leurs collègues.

Il y a surtout les bidonvilles (La Courneuve, Aubervilliers, les Francs-Moisins à St-Denis, Noisy-le-Grand...), qui sont autant de nuisances.

Quant à l'enseignement c'est un autre gros souci du gouverneur; son Etat est le plus défavorisé du royaume.

Il importe le plus rapidement possible de nettoyer, de stériliser, de pasteuriser et de faire respecter aux citoyens les règles les plus élémentaires de l'hygiène bourgeoise.

Un Indien sale

Préfecture de la Seine-Saint-Denis. — Direction de la Coordination et de l'Action Economique. — 3^e Bureau

Le préfet de la Seine-Saint-Denis à Monsieur le directeur Départemental de l'Equipement :

OBJET : Utilisation d'ensembles immobiliers acquis par l'Etat sur les crédits du F.N.A.F.U.

REFERER : Votre lettre n° 1859 CAB du 3 juillet 1970.

Par votre correspondance citée en référence, relative à l'objet précisé vous attirez mon attention

sur le problème que pose l'utilisation de l'ancienne usine NOBEL BOZEL à VILLETANEUSE et m'informez du désir de la SONA-COTRA d'acheter ce terrain pour la construction d'un foyer de jeunes travailleurs.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'émetts un avis défavorable en ce qui concerne ce projet; la présence de ce foyer à proximité de la faculté de VILLETANEUSE ne me semblant pas souhaitable.

Pour le préfet, le secrétaire général, L. MOREL

SIA

LE CALENDRIER POUR 1971

est consacré à la

Commune de Paris

Demandez-le à l'Administration

De la violence à la propagande par le fait

Il est communément admis, bien que cela s'inscrive en faux sur le fond, que la propagande par le fait est essentiellement l'apanage des terroristes.

Que les bourgeois, les gouvernements et tous ceux qui aspirent à régner sur l'autel de l'Etat ou de l'Eglise, utilisent cette comparaison simpliste, est parfaitement compréhensible, sinon admissible, mais que des libertaires reprennent ce raisonnement est véritablement incompréhensible.

Beaucoup de camarades libertaires ont, soit dans leurs écrits, soit dans leurs communiqués, soit dans leurs palabres, confondu et rendu synonymes le terrorisme et la propagande par le fait.

Je pense qu'ils commettent là une très grave erreur et c'est pourquoi je veux m'efforcer à faire une analyse susceptible de bien séparer ces deux formes d'action l'une de l'autre.

Voyons d'abord le terrorisme.

Le mouvement libertaire, comme tout mouvement subissant le terrorisme de l'Etat, a utilisé cette forme d'action; et s'il faut bannir les uns, que l'on commence par bannir l'Etat, qui en est le principal instigateur et surtout le plus grand « consommateur ». C'est en effet l'Etat qui, par l'oppression qu'il fait peser sur la multitude, porte les éléments les plus conscients de celle-ci à se révolter.

Cette révolte prend diverses formes qui, selon le degré de conscience des individus qui s'en parent va de l'objection de conscience au terrorisme. Mais alors que pour l'objection de conscience, le révolté a dépassé sa révolte pour la rendre révolutionnaire, le terroriste rend à l'opresseur, œil pour œil, dent pour dent. Il répond à la violence par la violence, mais en aucun cas cette violence ne peut être appelée de la propagande par le fait, car il faudrait alors admettre que l'opresseur qui utilise cette même violence ou une similaire, fait, pour ses principes de la propagande par le fait. Ainsi lorsque Ravachol décida qu'il fallait supprimer le président Benoit, puis le substitut Bulot, qui avaient requis la peine capitale contre les anarchistes de Clichy, n'a-t-il pas agi par une simple auto-défense contre l'Etat, qui semblait résolu à l'extermination des anarchistes. Jamais il n'a été question pour celui-ci de parer son acte autre-

ment que comme la seule solution à ses yeux de protéger contre le terrorisme de l'Etat, l'idée libertaire, dont l'action directe ou propagande directe déplaisait fortement à cet Etat. Emile Henry, lui-même, eut le même raisonnement, ainsi que beaucoup d'autres qui s'en servirent avant ou après lui.

Donc, même pour ceux que l'on a appelé des terroristes l'acte de violence n'était qu'une réponse à la violence de l'Etat contre la propagande directe prônée par les libertaires.

Qu'est-ce que la propagande par le fait dans ce cas? C'est tout simplement la pratique des idées dans les faits sociaux à chaque fois, que cela est possible, ou plus simplement, qu'un groupe d'individus est prêt à l'appliquer pour démontrer la valeur de leurs idées ou d'une partie de celle-ci comme solution à un problème donné.

Si quelques exemples doivent être donnés de la pratique de cette forme de propagande, citons l'exemple de Bakounine à Lyon avec la Commune de Lyon et la fameuse déclaration s'y rattachant qui déclarait l'Etat aboli.

Ce fut là une Commune libre éphémère, mais elle fut le prélude à la Commune de Paris et démontra la puissance des minorités agissantes lorsqu'elles sont résolues dans l'action. L'action directe dans l'entreprise est également une forme de propagande par le fait lorsqu'elle vise à appliquer directement ce que la concertation entre les travailleurs a jugé être un dû, dans tenir aucun compte du refus du patronat.

Naturellement, cette concertation doit être maximale, sinon générale et les gains de 1936 comme ceux de 1968 s'ils n'ont pas été parfaits démontrent clairement que devant les travailleurs résolus l'Etat cède ainsi que le patronat.

Le « terrorisme » est en quelque sorte une force de frappe dont s'arme un groupe d'individus pour protéger leurs ressortissants contre la répression des Etats.

Il est certain qu'en France celle-ci n'a jamais été très efficace, laissant l'Etat vainqueur presque chaque fois. Les Tupamaros d'Amérique latine, au contraire, s'imposent avec une plus grande efficacité grâce à leur organisation bien structurée.

La « propagande par le fait »,

c'est l'acte journalier de chaque individu en accord avec sa conscience et face à ses compagnons de travail. C'est aussi l'action concertée en vue d'effectuer une propagande donnée dans un contexte donné et qui est une application dans les faits d'un ou de plusieurs principes d'une idée.

Pour le mouvement libertaire c'est l'organisation de celui-ci et l'application de ces idées. Elle pourrait s'exprimer par la création de bourses du travail où seraient versés et répartis équitablement, les salaires de chacun, création d'écoles rationalistes avec éducateurs libertaires, de communautés libertaires : la société li-

bertaire dans et contre la société capitaliste. Le principe fédéraliste libertaire se situant au niveau de la pratique sociale et communautaire et non plus au seul niveau politique d'un défoulement individuel comme il l'est pratiqué actuellement.

En conclusion, le « terrorisme » est défensif (l'idée individuelle se heurtant à l'idée de l'Etat).

La propagande par le fait est offensive et constructive.

La seconde n'excluant par la première en cas de révolution violente imposée par la réaction bourgeoise et de son état.

M. L. M.

En première mondiale le « C. S. » ne publiera pas les mémoires de

K R O U T C H E V



la prose de l'assassin des révolutionnaires hon- grois a un goût de sang.

A HAUTEUR D'HOMMES

Propositions d'actions pour les forts en gueule

La Commune :

Alors quoi, les forts en gueule ? de l'action y en a à faire, et des masses encore. Pour commencer, la Commune. Il faudrait peut-être pas rater le coche.

Un comité pour la Commune, devrait s'organiser ; des camarades de plusieurs tendances libertaires se mettant d'accord pour un programme d'action.

Parce qu'il s'agirait peut-être de faire entendre notre voix dans la meute qui va gueuler sur la Commune. Au moins en profiter pour montrer que le courant révolutionnaire libertaire existe. Faut pas se faire d'illusions, la Commune va être récupérée à droite et à gauche, pour nous il n'est pas question de récupération, seulement de rétablir la vérité. Et de montrer à quel point la Commune est d'actualité.

Alors, les forts en gueule qui en veulent de l'action, qui en réclament à grands cris et qui sont même pas foutus d'en préparer ? qu'est-ce que vous attendez pour préparer la Commune ? moi, je ne gueule pas, je fais. Et je me suis joint déjà à ceux qui veulent que nous formions ce Comité pour la Commune. J'essaie de faire avancer les choses. Sans coups de savates sur la table, sans gueuler contre ceux qui foutent rien, je sais que c'est inutile. Je vais au bout de ce que je décide, et, heureusement pour le mouvement ouvrier, nous sommes bon nombre comme ça.

Et pour la Commune, si on pouvait montrer qu'on est vraiment encore quelque chose, cela ferait réfléchir tous ceux qui enterrent déjà le mouvement révolutionnaire. Et puis, à mon avis, mais j'anticipe un peu, la Commune pourrait être le début de l'union des forces vives du mouvement révolutionnaire.

On a cinq mois pour préparer ça ! et c'est pas de trop !

L'anarcho-syndicalisme est mort ?

A Grenoble, des camarades de l'usine Caterpillar, après une grève de plusieurs semaines ont viré les syndicats réformistes, et ont constitué un syndicat révolutionnaire. Des travailleurs, au prise avec la réalité, se sont tournés vers cette forme de lutte révolutionnaire qu'est l'anarcho-syndicalisme. Alors ? les forts en

gueule ? Est-ce que l'anarcho-syndicalisme n'a pas une valeur réelle une valeur de combat ? D'où est-ce que vous le tirez ça, que l'anarcho-syndicalisme, ça ne voulait plus rien dire, d'où ? Fermez vos bouquins, et regardez la réalité avant de causer !

Fermetures d'usines. Hennebont (Morbihan).

Alors, les forts en gueule, de l'action vous en cherchez, en voilà ! Des copains ont besoin d'un coup de main. A Hennebont (Morbihan), et en Lorraine aussi, je crois, des patrons ferment leurs usines parce qu'elles ne sont plus « rentables ». Ils foutent à la porte des milliers de travailleurs qui ne pourront pas se reconvertir, ni retrouver du boulot dans la région.

Et nous laissons faire ça ? Pour écouter des couillons qui viennent nous faire des discours sur la révolution ? La révolution, elle se construit au jour le jour, avec les luttes du moment. Pas avec des suppositions d'avenir.

A Hennebont, bientôt, dans la région de Lorient, une usine des conserveries Petit-Jean, va fermer, pas « rentable » aussi ! Et des travailleurs vont se serrer la ceinture ? Et pendant ce temps là on ne ferait rien ? Et la solidarité ouvrière ? Le 15 novembre à Lorient il y a une réunion anarcho-syndicaliste, faudrait peut-être que le problème y soit abordé. Que les copains des régions où les boîtes ferment comme ça nous tiennent au courant et s'organisent sur place. La solidarité ça existe encore, bon sang !

Qu'est-ce qu'il vaut mieux, un patron qui lourde mille travailleurs, ou mille travailleurs qui foutent à la porte un patron, qu'est-ce qui vaut mieux ?

A nous de choisir !

Alors les forts en gueule ? Vous voulez de l'action, y en a à faire, et en masse.

Petite note pour les maoïstes : Le président Mao est tellement révolutionnaire qu'il reçoit Couve de Murville, l'ancienne serpillière au vieux con, alors, avant de nous parler de la révolution maoïste, il faudrait peut-être voir les résultats.

**

Le Canon fraternité. Jean-Pierre Chabrol. 856 pages, grand for-

mat, un gros bouquin où les travailleurs ont la parole.

C'est pas un historien érudit, qui nous parle de la Commune, c'est ceux qui l'ont vécu.

Chabrol nous avait déjà donné d'excellents bouquins sur le peuple qui rue dans les brancards, et veut construire un monde nouveau. Ses trois bouquins qui forment la suite des « Rebelles » (1), c'est l'histoire du peuple aussi, et le dernier des trois c'est « L'embellie », où il raconte le Front Populaire. A lire absolument.

« Le Canon fraternité » (2) c'est l'histoire de la Commune. Le livre est composé ainsi : ce sont des cahiers écrits au jour le jour par Florent, un jeune paysan réfugié dans Paris quand les prussiens attaquent. Florent, plus vieux, relit ces cahiers au cours de la guerre de 14-18, les annote, il recommence le même topo, quand, vieillard, en 1936, il assiste à la guerre d'Espagne. Ce sont ces 8 cahiers revus et corrigés qui forment le livre. Et ils nous font vivre la vie de tous les jours, la joie de tous les jours, des communards, de Belleville surtout et de son canon forgé avec les petits sous de bronze des Bellevillois, le « Canon fraternité » justement.

Le peuple qui refuse les bourgeois, va lutter pour sauver la Commune. Parce que la Commune c'est la sociale, c'est tout ce que le peuple souhaitait et qu'il tient enfin entre ses mains. La Commune c'est la liberté de tous, les patrons à la porte, et les travailleurs qui font tourner les usines à leur compte. La Commune c'est tout le monde en joie, et c'est chacun qui a droit de regard sur ceux qu'il a délégué pour gérer les affaires de tous. C'est l'apprentissage de la démocratie véritable, et de la vie. Un délégué municipal ne fait pas son boulot ? un vote s'improvise, et il est remplacé sur le champ ! Un commandant de la garde nationale ne remplit pas sa tâche ? les gardes nationaux, les fédérés, se réunissent et le remplacent ! C'est enfin le droit à tout le monde de se mêler de ce qui le regarde. C'est la revanche des travailleurs sur ceux qui les exploitaient. Mais la Commune c'est aussi, et merci à Chabrol de ne pas l'avoir caché, les défaillances des chefs communaux et leur lâcheté politique, le peuple aussi a ses défaillances et fait trop confiance à ses élus. Comme

le dit l'Ancêtre, un communard : « Les chefs communaux, nous allons payer cher leur lâcheté politique. Une révolution magnifique, idéale, leur était servie sur un plateau, ils en ont peur. Surtout ne pas effrayer le bourgeois. Quand ils étaient en situation de tout prendre pour vaincre, la Banque de France en premier, ils se sont trainés aux pieds de M. de Ploec pour mendier quelques misérables millions vingt au total). J'aimerais savoir combien ce salaud de banquier en a fait passer à Thiers, en douce (258)... Ils voulaient tellement se montrer honnêtes, envers qui, je vous le demande, envers les prolétaires ? non ! envers les possédants !... »

La Commune c'est aussi cela : 190.000 gardes nationaux, sur le papier, en fait moins de vingt mille au combat ! et encore ceci : Paris disposant de 1.000 canons, et même pas le tiers d'utilisé !

La triste réalité de la Commune est là. Mais ça ne doit pas nous faire oublier cette révolution formidable qu'elle fut. Pour la première fois des travailleurs ont tenté de prendre leur destin, leur travail, entre leurs mains, et ont été écrasés par la « république » des banquiers, celle dont on vient de fêter le centenaire justement. Cette république qui est née de l'assassinat des communards. Et on voudrait qu'on la respecte cette république ?

La Commune, mai 1871, mai 68, la révolution progresse malgré tout. L'ennemi est fort, bien sûr, mais quand les travailleurs nous nous réveillons, on peut faire de grandes choses. Seulement il faut se réveiller !

Et j'ai entendu des forts en gueule, vouloir saquer Chabrol, qu'ils lisent son bouquin, et on reparlera après, parce qu'évidemment ils ne l'avaient pas lu ce bouquin. Ils se rendraient compte que Chabrol vient d'apporter une pierre de taille à la progression de l'idée révolutionnaire. Et, eux, les forts en gueule, ils peuvent pas en dire autant. C'est toute la différence entre ceux qui font quelque chose de valable et ceux qui ne font que des phrases.

Jean-Marc CARITE

(1) Parus dans le livre de poche.

(2) Gallimard, NRF, 856 p., prix : 35 F.

No importan los exabruptos

Lo que importa son las actitudes provechosas, las obras. Desinteresan los desentonos, las críticas por sistema, los ánimos agriados, los desesperos fingidos o no, siempre inútiles.

Cuando se pierde la fe en las ideas se encuentra que camina mal Pedro y que no anda bien Pablo. La verdad íntima es la que menos se dice.

Cuando las ilusiones caen como hojas otoñales, la dirección juvenilmente escogida se interpreta tortuosa, empinada, altibaja, sin destino. Ahí se inventa cualquier cosa: un director, un partidillo, una figuración colectiva, una razón de desvío. Ningún cansado — cansino — de éstos confiesa estar fatigado, derrengado, desmoralizado y, por ende, inmoralizado. Con la venia del «ensueño imposible» el ex dinámico se va al lecho de dormir la mitad de su vida, antaño luminosa, ogaño apagada, extinta, muerta.

Verdad que no se dice por amor propio, para darse, el cuitado, la ilusión de «ser» todavía, de equivaler a su ente de siempre. Por eso se miente y reniega de los amigos que con su sola presencia acusan, humillan y remuerden. No, el claudicante inconfeso no prefiere sufrir en su orgullo y así ingenia cismas, escisiones, derivaciones y otros excesos a título superativo, en realidad degenerativo por lo que conduce a ellos, los desencantados, a posiciones socio-políticas opuestas a la que habían sostenido. No existe escisión que no sea tubo de escape, pretexto de huida.

A los constantes no nos importan los ruidos, las imprecaciones, las turbamultas de quienes individualmente o en tropel se alejaron. Rige en la naturaleza el tamizaje de las especies. Los moscardones, cuando los hay, se les manotea para evitar sus impertinencias; pero ello no es conducta; es incidente inevitable. Siempre ha sido esa la pequeña historia de los gladiadores. El amigo de ayer cansado de la amistad suele trocarse en enemigo enconado por lo que resulta de autodesmentido. Quisiera él en su desánimo, que nadie persistiese animado, que el ideal futurista de su ayer resultara paparrucha hoy, siendo así que no la hay, sino hombres moral-

mente desvencijados, en suma, paparrucheros.

Importa la obra, la continuidad en la prosecución de la misma. Todo escándalo vano el tiempo lo devora, quedando entonces lo realizado por quienes no abandonaron la herramienta de labor para dedicarse, enteramente, a gritar más que los voceras para acallar sus gritos. La defensa no admite abandono, es muy lógico. Mas los fuertes, los seguros, los incommovibles, deben considerar la broza y el pedrusco como incidente del camino, nunca punto culminante en la marcha hacia el futuro, de momento hacia días mejores.

Venga hogar común, con libros, muchos libros, y periódicos, y actos orales, y acciones proselitistas, con mucha atención a la España libre o que merece serlo, y mucha fraternidad entre nosotros. No nos importen los exabruptos. Son molestos, pero transitorios. Lo que importa es la obra de todos y de todos los días.

INTERFERENCIA EN LA LEGISLACION EXTRANJERA

MADRID. — En los medios gubernamentales y comerciales reina agitación contra la proyectada Ley Mills norteamericana, destinada a reducir el capítulo compras en el exterior particularmente en España. Esta reducción prevista dejaría a Franconia en situación económica difícil, motivo peliagudo que induce al franquismo oficial a sabotear, en la medida de lo posible, la Ley Mills mediante influencias yanquis buscadas y pagadas. Explican la desazón de los medios oficiales las respuestas del general Díez Alegría al periodista que le preguntó:

— Usted, que negoció los tratados de las bases hispano-americanas, esta reciente Ley Mills del Senado americano ¿cree que afectará nuestras relaciones con aquel país?

— Bueno, yo creo que la Ley Mills puede afectarlas en el terreno comercial, pero no en el diplomático, militar o político. Comercialmente creo que sí puede llegar a tener importancia.

— ¿Cree usted que se pueden limar esas asperezas en el terreno comercial?

— Yo creo que sí. No sólo lo creo, sino que espero fundamentadamente que esta cuestión, presentada bastante drásticamente, no se llevará adelante, máxime que los EE. UU. ponen mucho énfasis en

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 12 de Noviembre de 1970

Máximas y reflexiones

— Son nuestras pasiones que nos irritan contra la de los demás; es nuestro interés que nos hace odiar a los malos; si no nos hicieran ningún mal tendríamos para ellos más piedad que odio.

— Aquél que se diera a la necesidad de dañarme, ese hombre haría depender su destino del mío.

— Los grandes hombres no se engañan nada sobre su superioridad; la ven, la sienten, y no por eso son menos modestos.

— Se puede estar satisfecho de sí mismo sin verse más sabio que los demás.

— No existe ninguna locura de la cual no se pueda curar un hombre que no está loco, excepto la vanidad.

— Quizá me gustaría más la ilusión de los prejuicios que la del orgullo.

— Se prefiere la mentira encontrada por uno mismo que la verdad descubierta por otro.

— Existe en el estado de natura una igualdad real e indestructible, porque es imposible en este estado que la sola diferencia de hombre a hombre sea bastante grande para que haga de uno dependiente del otro.

— El espíritu universal de las leyes de todos los países es de favorecer siempre al fuerte contra el débil, y el que tiene contra el que no tiene nada.

— Es raro que los hechos descritos en la historia sean la pintura exacta de los mismos hechos tales como han ocurrido; cambian de forma en la cabeza del historiador, se amoldan sobre sus intereses, y toman el matiz de sus prejuicios.

— Solo los hombres ruines son célebres. Buenos, se les olvida o se les pone en ridículo.

— Conjeturar es el arte de escoger entre varias mentiras la que más se parece a la verdad.

— Si el juicio del maestro guía sin cesar el alumno, éste solo ve por el ojo de otro; y cuando este ojo le falta, ya no ve nada.

— El furor de los sistemas habiéndose apoderado de todos, nadie busca a ver las cosas como son, sino como concuerdan con su sistema.

— Una barricada es casi siempre levantada contra un gobierno que no quiere irse por un gobierno que quiere llegar.

— Es menester estudiar la sociedad por los hombres, y los hombres por la sociedad: los que querrán tratar separadamente la política y la moral no entenderán nunca nada a cada una de las dos.

— Para conocer a los hombres es menester verlos obrar; cuanto más se disfrazan mejor se les conoce.

— Es curioso el caso de los reformistas que consideran el régimen capitalista como un infierno. No se concibe un infierno reformado. No hay coexistencia pacífica posible entre el infierno y el paraíso.

Juan BUSCADOR

A. I. T.

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de París se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvío.

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Redacción española: 33, rue des Vignoles, París (20).

Administración:

Roque Llop (FRUCTIDOR), 33, rue des Vignoles, 75-París (XX^e). C.C.P. 13 507-56, París. Tél. PYR 46-86.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CAMARADAS DE RUTA

EN el orden social sabemos que múltiples son las maneras de pensar, incluso ateniéndonos a un criterio liberal de las concepciones. Hay quienes se ciñen en particular a la crítica demoledora de un matiz determinado en cuanto a factores de más o menos influjo en la cotidiana existencia societaria. Ya se combate la guerra, las religiones, el alcoholismo, el racismo, el nacionalismo. Hay modalidades que constituyen una corriente particular, pero en realidad existen puntos de coincidencia entre sectores de distinta afiliación: fundamentalmente está el anhelo de libertades cívicas, el repudio de cuanto significa coacción, persecución, manifiestas arbitrariedades que, en un Estado se ciernen como la mítica espada de Damocles que por medio de un leve hilo se mantenía sobre una cabeza.

Existen motivos, circunstancias tan excepcionales que aconsejan la unidad, la concordancia, entre cuantos se hallan situados ante la perspectiva de un mismo peligro. Es algo vital, lo que podríamos llamar instinto de conservación lo que aconseja juntar energías creando un frente de defensa. Por encima de los diferentes sistemas doctrinales hay una finalidad común: el defender el derecho a la libre expresión del pensamiento, el derecho a la existencia en tanto que organismo social.

Motivan las precedentes reflexiones el laudable empeño que una serie de publicaciones, expresión de organismos de vanguardia en sentido social, han llevado a cabo en Italia al unirse ante el peligro en ciernes originado por un rebrote del fascismo, cuyas resonantes provocaciones originaron las conocidas explosiones acaecidas en Roma y en Milán. En un manifiesto que va avalado por la firma de cuarenta y cuatro publicaciones, diarios y revistas, se informa a la opinión acerca de los manejos que en la sombra, lleva a cabo el enemigo de todos: el fascismo, del que tan doloroso recuerdo perdura en el país. Se pide también el que de una vez se esclarezca lo relativo al «suicidio» de Pinelli. En suma, el documento aludido refleja una viril toma de posición ante el presente y cara al futuro.

Todo cuanto representa empresa de un valor efectivo está llamado

a servir de enseñanza. Para todos los sectores de un efectivo, de un probado sentido liberal, y es hartos sabido que nosotros, los libertarios, tenemos un lugar a prueba de toda suerte de circunstancias, es aconsejable el tender la mano a cuantos pueden ser compañeros de ruta, que los hay, que no faltan, descontando, por supuesto, los hábiles pescadores, que con rojos oriflamos tratan de esconder sus designios de un brutal cesarismo autoritario, tanto o más nefasto que el fascismo que pretenden execrar.

AQUELLA OCUPACION DE LAS FABRICAS EN ITALIA

Recientemente ha transcurrido un notable aniversario de manifiesto tono social: la ocupación de las fábricas en Italia. En efecto, fue en el mes de septiembre del año 1920 que los hechos se produjeron: Medio siglo ha pasado ya desde que un fulgor de esperanza iluminó las filas del proletariado internacional. Se produjo uno de esos acontecimientos bien poco frecuentes en la vida social de los pueblos; la decidida toma de posición por parte de una fracción dinámica del proletariado. Fue una resolución que pese a ser malograda, dejó como una estela de aleccionadora recordación para el proletariado consciente. Hechos de capital importancia habían aparecido en Europa, de una parte la guerra 1914-1918, de otra parte la acción revolucionaria del proletariado ruso a partir de 1917 crearon un clima de tensión insurgente propicio a las decisiones energéticas, a la aventura de tono rebelde. De una parte la tradicional rapacidad de la burguesía, de otra parte, como de costumbre, la connivencia del Estado con la plutocracia, animaron un ambiente dispuesto a la acción.

Es conocida la influencia que tuvo nuestra organización hermana, como unida a la A.I.T., esto es la Unione Sindacale Italiana, así como los compañeros anarquistas italianos en todo cuanto de un carácter positivo se intentó desarrollar. Los chanchullos, el frenar sistemático de los políticos, la ausencia de una amplia coordinación de tipo nacional, la falta de espíritu revolucionario en lo que a los elementos técnicos se refiere, contribuyeron a malograr lo que hubiera podido representar una consecución de efectiva eman-

cipación de la clase productora. Pero ya en el historial de las luchas sociales, el impulso que en Italia determinó la ocupación de muchos lugares de trabajo, hace ahora cincuenta años, adquiere, como ya se ha apuntado, un incuestionable valor aleccionador. Teniendo en cuenta la diferencia de circunstancias, las modalidades propias de cada movimiento, a los libertarios nos cabe considerar que tenemos mucho que aprender del intento llevado a cabo por los productores italianos en 1920, por los españoles en 1936, y por los franceses en 1968.

Es de incuestionable importancia cotejar en los citados hechos de tipo insurgente lo que pueda revelar un sentido positivo y aquello de efectos contraproducentes, o bien de una notoria insuficiencia. Tiene ello plena justificación por el hecho de que, pese al viejo axioma de que el ser humano es el animal que tropieza dos veces en la misma piedra, con miras al futuro, no se puede desdeñar la experiencia con miras a enmendar, corregir, proyectada una determinada orientación. Es cosa de analizar los hechos con la mayor objetividad, estudiar el clima psicológico que determinó lo ocurrido en Italia, España y Francia, limitándonos a los casos aludidos. Es así como puede ser trazado un esquema cara al mañana, señalando lo que cabe hacer y aquello que no interesa realizar. No podemos echar en olvido que a lo largo de la historia siempre aparecen detalles que alcanzan un destello de novedad, hechos revelando un cierto matiz de originalidad. Las etapas de la vida social no son idénticas, y es en relación a cada una de ellas que importa obrar. Pero existen maneras de obrar, posiciones de actuación que en nada pueden entorpecer los aspectos de más o menos novedad que puedan presentarse.

Generalmente, a los efectos de la propaganda, cuando se trata de realizaciones de matiz libertario, tenemos el caso concreto de las colectivizaciones en la España de 1936; se acentúa lo que fue de orden positivo, se da realce a cuanto mereció fundados elogios. Es comprensible que se haga así, pero, entre nosotros, ya no debe seguirse el mismo proceder. Hemos de señalar también, en nuestras reuniones o comicios, en textos de estudio, lo que fueron deficiencias, que no cabe duda de

que las hubo. Se ha hablado de las colectividades en sentido ponderativo, pero se ha de señalar que las hubo muy florecientes en tanto que otras tenían que desenvolverse de un modo casi precario. Andaba el egoísmo de por medio, lo que es mala cosa en todas las circunstancias. Cabe decir también que el empeño puesto en la socialización tenía como finalidad acabar con las diferencias en lo relativo al desenvolvimiento de las colectividades. Se podrían señalar las fallas que originó la ausencia de una elemental preparación técnica en lo relativo a contabilidad. Avisa y corriendo hubo que improvisar muchas cosas. Y se comprobó la negligencia, el descuido, e n la preparación cultural de militantes. Las apuntadas y otras características son para tenerse en cuenta.

Aunada la experiencia de España a los motivos que impidieron tomara auge la acción de los obreros italianos en 1920, y la más importante todavía de los productores franceses en el recién pasado año 1968, puede establecerse un corolario de importantísima significación. Tanto es así que ofrecerlo al proletariado internacional sería de un valor idealista considerable.

PORCEL JUNTO A LOS ALMENDROS DE MALLORCA

Ya antes de conocer la isla, Rusiñol nos había ofrecido una idea del encanto, de la poesía de los almendros en flor, ofreciendo al través de sierras y valles la nota gayá de un blanco puro y sutil. Pero era la suya imagen de la Mallorca del ensueño y de la calma. Baltasar Porcel, que tiene fibra de poeta, que ama también los almendros floridos, en su libro «Difunts sota els ametllers en flor», alcanza el mérito de alternar, en su variedad descriptiva de figuras y paisajes, la nota sentimental, el escorzo romántico, con el detalle irónico, o la alusión que descarna la entraña de lo grotesco. Desde la doncella que murió en la edad en que brotan las ilusiones, hasta el isleño, curtido por los batacazos de la vida, fallecido tras haber dado zancadas al través de medio mundo, el autor evoca toda una fauna social que refleja la parte buena y la deleznable que hay en la naturaleza humana. Todo escrito en un estilo vivaz, evocativo, con arte y soltura. Buen libro el de Porcel para los conocedores de la lengua catalana.

Hombres de Artes Gráficas: Evelio Boal

Y A hemos dicho, sin que tengamos la menor esperanza de verlo realizado, que sería interesante hacer un historial detallado de cada uno y de todos los sindicatos, un memorial de hechos, un estudio de sus militantes, un relato de sus luchas más destacadas, que fuese reflejo verídico del conjunto de sus actividades. Ello tendría la virtud de poder establecer una tabla de valores más justa y equitativa, lo mismo en el orden individual que colectivo, puesto que en el sentido apreciativo muchas veces se exalta lo amorfo y se hunde lo meritorio; se confunde el grano con la paja. Aquí se levanta al compinche hasta las nubes a la vez que se hunde inmisericorde al que vive a la acera de enfrente; otras por compadrazgo se recuerda al individuo que ha logrado cierto nombre publicando unos articulejos, o a aquel otro que por un hecho accidental ha tenido cierta publicidad, mientras que suelen ignorarse a una cantidad de buenos elementos entregados a labores silenciosas y que a la chita callando han realizado una obra meritoria y positiva. Algo de eso suele ocurrir en relación a los acontecimientos sociales que no suelen ser catalogados en relación a su importancia.

Ello tiene cierta conexión con algunas individualidades del Sindicato de Artes Gráficas. Nosotros siempre hemos creído que en el orden intelectual fue el baluarte más representativo del anarcosindicalismo barcelonés. Desde luego no hay que verlo simplemente en el sentido estricto, o sea como elemento de lucha que trata de mejorar las condiciones morales y económicas de sus asociados (aunque en este sentido jamás se quedó a la zaga y algunas veces dio la nota aguda señalando rutas revolucionarias al sindicalismo internacional con la aplicación de la censura roja a la prensa burguesa), sino como expresión del valor intrínseco de algunos de sus militantes, que al margen de dicho organismo han realizado una tarea de divulgación ideológica importante, figurando, en primer término, los fundadores de la Internacional Antiautoritaria, ya que entre los veinte compañeros que asisten a las reuniones convocadas por José Fanelli, en su viaje a España, van precedidos de cinco nombres que forman parte de dicho ramo; estos son: Anselmo Lorenzo, José Posyol, Julio

Rubau Donadeu, Tomás Fernández y Tomás González Velasco.

En fechas posteriores también figuraron José Prat, Tomás Herreros, José Negre, Salvador Quemades, Manuel Segura y otros que no recuerdo, dignos de figurar en esta lista. Algo de lo que decimos al principio, en relación con el injusto olvido, le ocurre a José Prat. ¿Quién se acuerda? ¿Quién lo menciona? De vez en cuando aparece su nombre como en penumbra, como una sombra. Sin embargo, no sería extraño que si se hiciera un cotejo riguroso de escritores y pensadores anarquistas españoles, en relación a sus propios méritos como tales, ocuparan el siguiente orden: Ricardo Mella, Anselmo Lorenzo, José Prat. Esto no es más que una apreciación estimativa y personal, puesto que recordamos sólo una vivaz polémica defendiendo el anarquismo que sostuvo con el periodista Adolfo Marsillach, algunas de sus colaboraciones en «Tierra y Libertad» y un librito que me interesó mucho y que se titulaba «La política juzgada por los políticos»; todo ello son lecturas de hace más de cincuenta años que merecerían, de tenerlas a mano, un nuevo repaso para juzgarlas con mayor exactitud, pero lo indiscutible es que su recuerdo supervive a través del tiempo transcurrido.

En relación a la labor realizada por Anselmo Lorenzo si ha sido más reconocida por tirios y troyanos; pero de su abundante producción sólo suele mencionarse su obra principal: «El proletariado militante» (emotivo y verídico relato de las peripecias ocurridas a los trabajadores en el incesante peregrinaje hacia su liberación), cuando tiene también «El banquete de la vida», «Incapacidad progresiva de la burguesía», «La anarquía triunfante», «Vida anarquista» y varios folletos que solían aparecer como resultado de periódicas conferencias que pronunciaba en pleno Paralelo, en el popular Círculo Español, algunos domingos por la mañana. Tampoco hay que olvidar su colaboración en la Escuela Moderna, junto con Francisco Ferrer, y su traducción, entre otras obras, de los seis grandes volúmenes de la obra maestra de Eliseo Reclus «El hombre y la tierra», tan pulcramente vertida al idioma cervantino que no creemos la superé la redacción original del francés.

Acerca de la trayectoria de Tomás Herreros es de todos conoci-

da. Muchos años de aguante en el ejercicio de regente de la imprenta y ediciones de «Tierra y Libertad» con las consiguientes entradas y salidas de la cárcel. Ensayo de modestas publicaciones editoriales selectas, sin mayores frutos. Instalación de su parada de libros en Atarazanas y el paso de administrador de «Solidaridad Obrera», o sea una vida dedicada a la misma causa. José Negre estuvo siempre vinculado al movimiento anarcosindicalista. Ya de muy joven representó a los grupos anarquistas y sindicatos libertarios, en un congreso celebrado en Londres. Presidió también el acto de constitución de la CNT, en 1910, contribuyendo con sus informes y acuerdos en otorgarle una característica anárquica. Figuró como redactor de la primera «Soli» diaria y tuvo frecuentes choques con los lerrouxistas que, subvencionados por el gobierno, arremetían contra los sindicatos libertarios, mostrando en tal ocasión sus excelentes dotes polémicas y periodísticas. Salvador Quemades representó a Artes Gráficas en el Comité Regional de Cataluña. En el equipo de «Solidaridad Obrera», que llegó a ser uno de los mejores, han figurado Segura, Bernal, Alfarche, Margelli, Félez, etc.

En relación con Evelio Boal también parece que impera la ley del silencio. Han aparecido varios volúmenes relacionados con el movimiento cenetista sin que figure su nombre y apenas si es mencionado en nuestras publicaciones periódicas. Sin embargo, nosotros creemos que por su labor, por su valía, y en especial por las circunstancias que envuelven su trágico fin, no sólo vale la pena de recordarlo, sino de apreciar como merece el hecho de saber morir en defensa de sus ideales.

Boal era vallisoletano, de quienes se dice que son los mejores cultores del habla castellana, condición que él confirmaba. Era de constitución enfermiza, tal vez entroncada con la tuberculosis; pequeño, pero picoso; parco de palabras, incisivo y mordaz; preciso y exacto en sus conceptos. No solía hablar en mítines y conferencias, su misión se concretaba en presidirlos y en hacer el resumen que solía ser un modelo de concisión. Lo grave para él fue que su nombramiento de secretario del Comité Nacional de la CNT coincidió en uno de los momentos más difíciles y dramáticos que ha vivido el proletariado español, y él



aceptó el cargo sabiendo perfectamente lo que se jugaba en su desempeño, lo que representaba de abnegación y de sacrificio, y con todo se dispuso llegar hasta el fin. Unos de sus primeros actos fue organizar en Madrid una serie de mítines con el propósito de mermar la influencia que ejercía la UGT e inyectar al proletariado madrileño una tónica más revolucionaria. La cosa no sentó bien a los socialistas, ya que algunas veces mandaron a sus afiliados a perturbar los actos organizados por elementos libertarios.

Lo que puede suponerse, con visos de exactitud, es la causa de su trágico final, o sea el asesinato policiaco que se cometió contra su persona, como represalia al ajusticiamiento de Eduardo Dato, en Madrid. Cuando ocurrió este hecho Boal estaba preso en la cárcel barcelonesa. Seguramente que la mentalidad gorilesca de Martínez Anido (gobernador de Barcelona), o la de su compadre el general Arlegui (jefe de policía), de idéntica contextura mental y moral, o los dos de acuerdo, ordenaron su desaparición, su asesinato, diciéndose: váyase la cabeza del Presidente del Consejo por la del secretario general de la CNT, pero como la de aquél es más valiosa, le pondremos un par de cabezas más de propina, para que sirva de ejemplo, puesto que en el mismo día y en idéntico lugar fueron encontrados Feliu y otro compañero que corrieron la misma suerte que Boal. Así, es de suponer, que éste fue sacado de la ergástula de la calle de Entenza y trasladado a la Jefatura de Policía, donde seguramente se le aplicarían toda clase de tormentos para obligarlo a que se declarara inductor de la muerte de Dato, o que acusara a otros implicados, y que al no poder sacar nada en limpio, dado su hermetismo, le balearon en los propios calabozos para ser arrojado luego en un callejón lindante al lugar del sacrificio.

JOSE VIADIU

Un reportaje cada semana

Del Dios de la Cruz al de la hoz y el martillo

HASTA hace poco más de un siglo una gran parte de los esclavos y pobres de la Tierra esperaron su liberación de aquél Redentor, de seca y triste figura, como la de Don Quijote, llamado, Jesucristo, nacido en Belén y crucificado en el Calvario hacia el 33 de esta era, según la historia de la Sagrada Escritura.

Este conmovedor hecho dio origen a un movimiento social revolucionario, que tendió a liberar a los parias y oprimidos, de la tiranía del imperio romano, extendido por el planeta terráqueo como epidemia cesarista que asolaba naciones y pueblos, robándoles sus riquezas e imponiéndoles sus draconianas leyes.

A tal movimiento le dieron el nombre de Cristianismo, el cual irradió en los corazones de los humildes tanta fe y halagadora esperanza, que sus legiones de fieles llegaron a hacer temblar el despotismo reinante, que perdió grandeza y entró en un período de decadencia fatal para sus tiranos, que encontraron por todo una irreductible resistencia en las masas del pueblo. En éstas se habían arraigado el espíritu y las ideas redentoras del cristianismo, cuya lucha y sacrificio ponía en manifiesto peligro la existencia del viejo mundo de esclavos, que sostenía a sangre y fuego, el imperio romano. Empero, cuando más fuerza poseía el cristianismo; cuando se encontraba en su apogeo y se creía hallarse cerca de la Redención anunciada, se introdujeron en sus filas farsantes y fariseos, los vividores y privilegiados de todos los tiempos, consiguiendo declararlo religión del Estado, cosa que, hasta los emperadores decadentes se declararon por ella, besando la cruz, el signo distintivo. Hizo entonces su aparición la Iglesia Católica Apostólica Romana, que hizo de la doctrina de un movimiento originariamente revolucionario, un instrumento de dominación y de nueva esclavitud de las masas creyentes, a las cuales, príncipes y papas, cardenales y prelados, aterrorizaron con su inquisición, no quedándoles otra opción a los humildes que el rezar e implorar al Mesías, o redentor del mundo, su intervención. Pero, como éste radicado en el lejano cielo no escuchaba plegarias ni oraciones,

descorazonadas las masas comen- zaron a perder la fe en el cristia- nismo, no concurriendo a su Igle- sia y dejando de observar los man- damientos que, por otra parte, la misma Iglesia pisoteaba. Repeti- mos que en ella se habían cobija- do los poderosos y ricos, los escri- bas y fariseos, dispuestos a no sa- lir de ella hasta ganar el cielo. Porque, aunque quedó escrito que es más fácil que entre un camello por el ojo de una aguja que un rico por la puerta de la Gloria, los ricos persistieron dentro de la Iglesia seguros de salvar su alma en el juicio final. Igual se ampa- raron en ella los farsantes y fari- seos, que no fueron ni serán echa- dos a latigazos de los templos. Los únicos que no encontraron co- bijo ni protección en la Iglesia fueron los humildes y miseros, que solo se les ofreció, a cambio de mansedumbre y rezos, un bien- estar en el cielo, que no en la Tie- rra cual lo tienen sus represen- tantes.

Tal desamparo no pudo tener otro resultado que el de que los ilotas dejaran de creer en la re- dención del cristianismo, aleján- dose cada día más de sus doctri- nas y de su Iglesia. Pero, todavía no se había extinguido del todo en ellos la esperanza de liberación, que surgieron las ideas socialistas, y con ellas el socialismo, que traía y extendía la buena nueva de la emancipación de la clase obrera si ésta sabía asimilar las doctrinas libres y se unía en la lucha que exigía su condición de explotada.

Grande fue el entusiasmo que despertó en los pobres del mundo entero esta nueva corriente social revolucionaria, que anunciaba el pan y la libertad para todos los desafortunados de la Tierra, cre- ándose por todas partes agrupaciones socialistas, y con ellas, la Primera Internacional de Traba- jadores, en la que se dieron cita los más eminentes teóricos y re- volucionarios del socialismo, y la que declaró como lema y principio que «la emancipación de los tra- bajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos» y no de Me- sías alguno, como hasta entonces habían creído las multitudes es- clavadas del salario y de los dioses. Sin embargo, tan sensata y ver- dadera declaración, pronto tuvo sus adversarios dentro de la In- ternacional, los cuales consiguie- ron imponer en su hegemonía, consistente en una nueva orienta- ción de lucha que alcanzaría sin

pena alguna implantar el socialis- mo en breve tiempo. Para ello era de rigor primeramente, conquista- r el Estado, y una vez éste en manos de los socialistas, la eman- cipación sería un hecho consuma- do.

Esta idea nació de una de las figuras más destacadas de la Pri- mera Internacional llamada Car- los Marx, cuyos partidarios a su inspiración, declararon el socialis- mo religión de Estado, o el Estado religión del socialismo. Fue lo cier- to que una gran parte de llama- dos socialistas se lanzaron a por todo a su conquista, y en vez de conquistar el Estado fueron ellos los conquistados, naciendo enton- ces el marxismo y su Iglesia co- munistas, que cogió como signo dis- tintivo la hoz y el martillo, de cuyas herramientas se liberaron sus dirigentes donde quiera que la nueva Iglesia comunista tomó cuerpo y se apoderó jesuítica-

mente, o marxísticamente, del po- der, idolatrando, de paso al autor del «Capital», en cuyo nombre la Iglesia comunista persiguió y ex- terminó a los que con ella no co- mulgaron; sin implantar, por tan- to, el Socialismo, convirtiéndolo, donde gobierna, en lo que convir- tió la Iglesia Católica Apostólica Romana el cristianismo; en una tiránica divinidad, en una mons- truosa adoración que ha hecho y hace estragos en el proletariado, en el pueblo en general, que cre- yó un día que su emancipación era obra del cristianismo sin serlo, y más tarde, que sería del socia- lismo, o del comunismo el redentor, sin darse cuenta todavía que su emancipación y bienestar no puede esperarlos nada más que de él mismo, no de esas iglesias que en nombre del Cristianismo un día y del Socialismo, otro, mantienen a los pueblos bajo dos formas de explotación a la cual más incua, no teniendo otra salida, si quie- ren liberarse, que la de la revolu- ción social que no deje más dioses en pie, y si a la Libertad, a la Igualdad, y el Trabajo producti- vo, sustentador de todos.

Manuel TEMBLADOR

DISCOS

La democratización de las cos- tumbres se evidencia en el ambien- te proletario-amentista de nuestros días. El practicismo-evolutivo-sin- dicalizador (que diría el fundador del PLE) se manifiesta inquisitivamente — que habría dicho Camo Liz de habérsele acudido antes de acudir él adonde no debía haber salido. «Nada muere, todo se transforma». Por esta fórmula fi- sica del desarrollo terrestre se lle- ga a la concreción política de la transformación de la masa en montón, del incondicionalismo al amentismo (¡de Amén, carajo!) de donde se deriva el movimiento re- novador en cambio de voces, de decorado, de la visualidad ahu- mada por la escarlatada, sin alu- sión a la escarlatina.

A ese tenor la idolatría pericli- ta en beneficio de la admiración ilimitada, a semejanza del aplau- so estruendoso que se achica en bufido harmónico, o aproximación tenue-musical ensayada. Hay him- nos adecuados al efecto.

Antes la plebe admiraba supina- mente a Matamoros, a Cúchares, a Divo Petenero, a Sierro Moreno, a la Bella Cachimba. Hoy, ya no. Aires cambian y soles y lunas pier- den brillo y sabor o lo ganan, y no serán los hombres-hombros menos que los elementos sidera- les, históricos, pasionales, consue- tudinarios.

Lo que antes era hosannear a Hernán Cortés ahora es vitorear al regimiento. Eso. En lugar de amasar, argamasar gente proleta- ria; aglutinarla, partidizarla, re- gimentarla en nombre del Pueblo, ese que, por efectos de la «politi- ca evolutiva», queda cada vez más «despueblado», más igneo-reduci- do, más cenizado o cenicientado.

Por esta senda sutilmente nebli- nosa se alcanza la saturación po- lítico-direccional de la ex masa, o pretendida abultosis sindicalera, y se atrapa la conformación de un lenguaje que fue atisonan- te-detonante y que el batutero-an- tañón regia con sable de caballería y que ahora lo ex líder conduce con indicación de manos, ni si- quiera batuta.

¿Ganancia de un tal transfor- mismo? Que al general Prim le llamariamos Ilustre Exportador de Avellanas; a César Cantú, Egregio Coseñor de Botones; a Gaudí, An- damiante Supremo; a Francisco Franco Bahamonde, Exmo. Juan Simón 1º; al añorado Jaime Ara- go, Mago de la Buñolería Dorada, y que el magnífico Aragón nos per- donara, pues lo sabíamos capaz de sonarse en pergaminos, populares y todo.

Al fin, espectros, nada más que espectros; sobrevivencias de una presunción y de una abyección que no han periclitado pese a los dic- tados de la moda, ya que el ave Amén sigue anidando en la selva gregarista.

DISCOBOLO

OJEA DA

Si cada civilización que ha cruzado por la Tierra ha tenido su forma de vida, no cabe duda de que la que nos ha tocado vivir aun no ha podido encontrar el justo camino que conduzca la humanidad a un fraternal entendimiento.

Por el contrario, la vemos dislocada, se descompone cada día más, porque los métodos empleados secularmente por los «civilizados» están en contradicción con los avances del progreso. Y es que los grandes teóricos de la civilización son los más retrógrados cuando se trata de «armonizar» sus intereses con la miseria del pueblo que trabaja.

Miremos primeramente hacia el lado americano. Estos, rezándole al Dios democrático, permitieron desde 1936 dar vida al fascismo español, sin querer comprender que entonces comenzaba la gran hecatombe de 1939-45.

A otros, devotos del Dios rojo, no podemos, bajo ningún concepto, elogiarles la fórmula dictatorial que emplearon en España para contrarrestar la dictadura franquista que se nos venía encima.

En última fechoría, no les ha ruborizado mandarle carbón a Asturias mientras los dignos mineros de allí hacían todo lo posible para dar jaque a Franco y a sus continuadores previstos. Será que los gobernantes rusos, ahora, cuando han pasado más de treinta años sin relacionarse con su colega hispano, ponen en vigor la advertencia de Lenin: «La lealtad más estricta a las ideas comunistas debe unirse a la capacidad de hacer las concesiones necesarias, de «virar», de realizar acuerdos, zig-zags, retiradas... con el objeto de apresurar el advenimiento de los comunistas al Poder».

Si Pio XI se identificó con Mussolini por igual prejuicio oportunista el Kremlin puede conectar con El Pardo.

Con semejantes actitudes equívocas al mundo le pasa igual que a las montañas que llevan en su interior el volcán que ha de desmoronarlas.

Por su parte, la montaña americana se mueve y resquebraja. El presidente Nixon enflaquece porque la Casa Blanca se tambalea.

En Rusia, el volcán de la libertad bulle. El P. Comunista que desde 1917 ahoga todo conato de libertad, no puede olvidar que cada uno de los escritores que los zares mandaron a la cárcel fueron los átomos de un pensamiento revolucionario que hizo conmovier

el Mundo es así

la conciencia de la «Santa Rusia», que dijera Máximo Gorki.

Si después de cincuenta años de dominación comunista se constata el mismo procedimiento represivo de los zares contra los partidarios de la libertad de pensamiento, no podrán sorprenderse los carceleros rojos que un día el pueblo, impulsado por la misma evolución del volcán de 1917, arremeta contra la rigidez de un comunismo que, pese a Marx y a

Lenin, ha prolongado el martirio ruso en la Siberia de los zares.

En cuanto a España, punto permanente de nuestra añoranza, hemos de desear que el volcán de sus reivindicaciones logre estallar con la unanimidad leal de todos los gremios, única forma de poderse desprender de Franco y el vaticinismo, ese pulpo que tanto se asemeja al de Moscú.

Dionisio CRESPO

Enciclopedia Anarquista

(Edición Castellana)

Los compañeros de «Tierra y Libertad», de Méjico, avanzan cada día en la realización de esta excelente obra que será la «Enciclopedia Anarquista» en su edición castellana.

Los primeros pliegos impresos son cifra y prueba del trabajo impecable que incumbe a los correctores de la empresa tan delicada como singular. Téngase en cuenta que cada uno de los tomos, de más de 700 páginas, contendrá unas 156 mil palabras además de — en un 80 % de páginas —, fotografías relacionadas con cuanto constituye la vida de la humanidad en todos sus aspectos.

Acompañando el vocablo «Acción» (directa), cuyo texto castellano dobla el original, aparece Radowitzy, figura representativa de lo que significa, en los hechos reales, la «Acción directa», y un grabado de la Comuna de París.

Aparece por primera vez en una Enciclopedia, un enjundioso estudio sobre la palabra «Acracia», genuinamente castellana, del que son parte los siguientes extractos:

«Autoridad asume los estados de sitio y de peste a lo concentracionario de sus cultores. Mas la Acracia, sencilla y serena, se allana por todo pensamiento, sensibilidad, lugar o voluntad. Tres son sus sílabas correctas que enciérranse en dos, sin ninguna divisoria de las tan habituales con las

agudas, esdrújulas o sobre esdrújulas. Así modulamos «Acracia». El signo + puede suplantarse por un guión. Los franceses lo expresan mejor con su *trait d'union*... (...) Según Plinio, todo era municipalidades independientes, contra los romanos y cartagineses. El *Keltibere* veía en ello su sociedad. Sin *privatis, laedilis, curatores, preatores, susceptores, irenarchas, lagtus ni presidens*. (...) Todo se hacía con *optimo jure* mediante asambleas públicas, olimpiadas, panegíricas, anficionias de una gran confederación. (...) ¡Qué *Peu plade!* ¡Falta nos hace un «Lexicón! Heroicas tensiones acráticas. Teratología al *Naturam*. «Vasos Guerrilleros sanguíneos, desde Cigarralejo al Pirineo de Eusemne. Porcelanas, grafitos, plomos labrados, pinturas, escayolas, bronce, bajorrelieves, frontispicios, frescos, fundiciones, luchadores, idealistas por todas partes peninsulares (...) 1936-39. España invadida, revuelta en zonas guerreras. Múltiples tendencias que se ensayan en su Economía y Civismo. Bajo los signos de Acracia surgen movimientos e iniciativas de lengua data. El colectivismo agrario, las confederaciones hidrográficas, comercios e industrias reciben sus aportaciones acráticas. Enseñanza, profesiones liberales, artes gráficas recibieron su punto, la Sanidad, medicina e higiene evitó el estrago de epidemias que se dieron entre los nuevos «cruzados» o «enemigos en armas.»

Stalin aparece junto al vocablo «Adular» y el famoso cuadro «La Cama», de Gervex, ilustra el vocablo «Adulterio». La historia de la Aeronáutica, debidamente ilustrada con fotografías que recuerdan sus primeros balbuceos y se extienden hasta nuestros días, ocupa el lugar que le corresponde y a partir de la página 52, extendiéndose sobre unas treinta más, amplia y enjundiosamente estudiada, la palabra «Agrarismo», mostrando que ésta ha sido siempre la clave de toda revolución.

Estudio que va desde la época de Moisés hasta el Israel actual, pasando por todos los países, colonizados y colonizadores, de los diversos Continentes, con altos en China y España, estudiando los ensayos revolucionarios, con datos tan recientes como que alcanzan 1939.

El empeño de todos los que colaboran en la obra va dando sus frutos. El optimismo y la constancia sabrán superar las dificultades que puedan presentarse.

Fernando FERRER

Correspondencia:

—José Blanch, Roquefort les Pins. El encargo fue cumplido. Recibirás carta de Burdeos. Tu envío en 1967 era de 59 frs.

—Esembit Gérard, Bordeaux. Reçu virement 50 frs. Précise bien l'adresse par lettre si possible.

—León Luis, Bayonne. Recibido giro. Tienes ahora 100 frs.

—Flores (los dos). Espero indicaciones de Venezuela.

CALENDARIO DE

S.I.A.

Bajo el signo de la Commune

El Calendario de S.I.A., se pondrá a la venta dentro de poco y es de esperar que este año, igual que los años anteriores, encuentre buena acogida en el ambiente libertario y demás público que sabe lo que S.I.A. representa.

S.I.A. es la Asociación francesa de ayuda mutua por excelencia, y su calendario es el principal recurso de sostén económico con que cuenta para llevar a cabo su misión solidaria en favor de los refugiados antifascistas que tienen necesidad de alguna ayuda. Su precio, 5,00 francos.

Los pedidos pueden hacerse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31-Toulouse.

De la Casa Blanca al Mediterráneo

La publicidad que se ha dado, por la prensa burguesa, al viaje del jefe del imperialismo norteamericano respondía a estrictas consignas. Se trataba de dar la sensación que el periplo netamente destinado a tranquilizar al mundo capitalista, tenía como objetivo principal la presencia de la flota rusa en el Mare Nostrum.

La falacia es notoria. Uno de los consejeros más allegados a Nixon, hizo en Roma, en una conferencia de prensa, las siguientes declaraciones: «Norteamérica no da un paso sin antes consultar a la URSS. Y por lo que respecta al Mediterráneo, resolveremos el equilibrio de fuerzas de común acuerdo a los intereses de ambos.»

Poco antes de que Mr Kisiner hiciera tales manifestaciones el pueblo italiano había manifestado su repudio por el despliegue aparatoso de la VI Flota norteamericana.

Poco después en Madrid eran quemadas banderas y automóviles norteamericanos y arrojados cocktails Molotov contra las oficinas de empresas yanquis. Y distribuidas millares de octavillas; a lo que hay que agregar las manifestaciones de protesta por la presencia del Jefe del Pentágono.

En Irlanda, el presidente Nixon dijo textualmente: «La presencia de la VI Flota americana en el Mediterráneo no tiene otro objeto que el de disuadir a los grupos de irresponsables que traten de cometer actos de perturbación en la zona que cubre la VI Flota y que será reforzada si es menester.»

Por lo que cabe a España no cabe duda que el capitalismo internacional ha optado por el fascismo. Cualquier camuflaje que pueda reemplazar al franquismo con el aditamento del Opus Dei, o bien con los falangistas de camisa blanca — camuflaje patrocinado por los imperialistas ruso-yanquis — no terminará con el candente problema que abarca a toda la Península ibérica.

El stalinismo sacrificó a España ante el pacto con Hitler. Después fueron los norteamericanos quienes pusieron el dogal a nuestro pueblo, ante la disputa por el predominio mundial con los rusos.

Stalin pudo haber sentado a Franco en el banquillo de los acusados por el envío a Rusia de la División Azul; pero Stalin prefirió servirse de lo de España como un vulgar regateo o cambaleo. La España doliente y martirizada no pasaría de ser un simple peón en el tablero de los rusos en su por-

fia por repartirse las zonas de influencia.

Al cabo del largo período transcurrido, a partir de 1939, sería ingenuo de nuestra parte recordar, por enésima vez, la sangre derramada por los antifascistas españoles en aquellas horas aciagas en que se luchaba encarnizadamente por la libertad de la Europa Occidental y del mundo ante las arremetidas de las Divisiones Panzer. Todo esto no cuenta ya. Hoy, por ejemplo, los jóvenes vascos que huyen de la represión brutal de que es objeto el país vasco, se ven asignados a residencia.

España es hoy una incógnita que puede perturbar la buena gestión del capitalismo internacional. Por ello se encuentra la VI Flota norteamericana en el Mediterráneo.

La visita de Nixon a Franco ha revalidado el pacto de defensa mutua que acaban de suscribir ambos que rubricó López Bravo en Washington. En él se dice, por primera vez, que las bases norteamericanas son consideradas como territorio español. Y hace pocas horas que por primera vez han izado la bandera española en Torrejón. Y también se estipula que los delitos cometidos por los soldados norteamericanos serán juzgados por los tribunales españoles, pues hasta ahora los tribunales españoles no podían intervenir. Es decir, que gozaban del derecho de extraterritorialidad, caso típico de un país colonizado. Posiblemente exista cierto malestar en el seno de los jóvenes oficiales y en una gran parte de la opinión pública. A ello atribuyo las nuevas estipulaciones del pacto Franco-Nixon.

El representante de la reacción norteamericana y su Flota mero-deaban en el Mediterráneo mientras la sangre era derramada a torrentes en Jordania. El rey Husein estaba respaldado por el capitalismo internacional. Los beduinos obedeciendo órdenes de su rey canela asaltaron los campos de concentración matando a ancianos, niños y mujeres, pues los jóvenes palestinos se fueron a luchar en los frentes de combate. No puede orillarse que el jefe del Gobierno militar, que a la sazón gobernaba el país, con motivo de la participación en una reunión de los países árabes en El Cairo, presentó la dimisión ante los horrores cometidos con el pueblo jordano que en su mayor parte es de origen palestino.

Los campos de concentración de los palestinos fueron bombar-

deados con bombas de napalm. En un reportaje de la televisión francesa se pudo contemplar como los niños palestinos y mujeres eran evacuados con los rostros quemados.

¿Y cuál fue la actitud de Rusia? El Kremlin frenó a Siria y al Irak, dejando que el pueblo jordano fuese masacrado. Y Nasser se inclinó ante Rusia y ante el capitalismo internacional que se había conjurado para ahogar el fermento revolucionario que llevan en su seno los fedayines. Ha ocurrido en Amán, como ocurrió en España que era sometida a despiadados bombardeos, asesinando impunemente a mujeres y niños españoles.

Es patente, pues, que Nixon no se desplazó para amedrentar a Rusia. Ambas potencias coinciden en un firme propósito contrarrevolucionario. La VI Flota del Mediterráneo se halla presta a intervenir en el caso de una posible revuelta del pueblo español, tal como estuvo a punto de hacer un desembarco en el Medio Oriente.

La preocupación mayor en los momentos actuales es el malestar social que existe por doquier. El capitalismo está dispuesto a ahogarlo a sangre y fuego tal como hemos presenciado en Amán.

La complicidad de la URSS es evidente. Los neostalinistas del Kremlin que se hallan ante una marcada inquietud del pueblo ruso en aras de la vigencia de los más elementales derechos humanos y de un marcado anhelo de libertad precisan que la Europa Oriental siga esclavizada y que en la Europa Occidental no triunfe ningún movimiento revolucionario por temor al contagio. Y para ello proponen el tratado de Seguridad Europea que presupone el afianzamiento del fascismo en España, Grecia y Portugal. Y por lo que respecta a Europa Oriental, el reconocimiento de la línea Oder-Neisse ya les satisface. Es la esclavitud de todos los pueblos que fueron sacrificados en el Pacto de Postdam. En estos términos está planteado el problema. La contrarrevolución que cuenta con un armamento poderoso y la revolución que a partir de 1936 todavía no se ha cerrado el paréntesis. Pues si hoy ha sido el pueblo jordano mañana puede dar otra sorpresa la Iberia heroica e invicta o bien cualquier país de Europa Occidental o Central. ¿Y por qué no el pueblo norteamericano que hartas pruebas tiene dadas de que es un

pueblo rebelde e inclusive el pueblo ruso?

Los viajes de Nixon no intimidan a nadie, ni él ni su Flota. Tiene más fuerza el espíritu revolucionario que la bomba atómica.

JAIME BALIUS

Consideraciones

Tratar de solucionar problemas de la Organización mediante análisis, sería lógico previo examen de conciencia que permitiese reconsiderar y ratificar acuerdos y así reajustar conductas vis a vis de las decisiones recomendadas y aceptadas libremente, como libres son nuestros acuerdos en nuestras asambleas abiertas a todos los afiliados. En nuestros medios suerte tenemos de enjuiciar tras ver a cierta distancia los transparentes y toda clase de coloridos por raros que sean, pequeña ciencia que nos salva de graves complicaciones aplicada en agudos diagnósticos.

En 1910 nació la Confederación Nacional del Trabajo con todos los más elevados puntos de vista sobre la autodefensa de la personalidad humana en el trabajo manual e intelectual en todas las capas sociales asalariadas y mejor aún: por la evolución apremiada llegar a hacer la revolución social, forma de llegar a la liberación del hombre en todas sus fases sociales, humanas y científicas.

Que duda cabe: en el camino aparecieron obstáculos que franquear; penetrar con más o menos lentitud, sin duda dejaremos carne de nuestra carne como otros dejaron en el camino, pero no por ello debemos defraudar ni claudicar. Tenemos una recta a seguir nada fácil; pero seguir caminos trillados es prestarse a engaño; si por error nos engañamos que seamos nosotros mismos los culpables de ello y no otros, pues así tendríamos ocasión y manera de rectificar. En cambio, si somos engañados por entes de someras intenciones, la pérdida por lo general es irreparable.

No hagamos como el gitano hambriento que salió en busca de comida y a los cien metros encontró una corteza de cebolla sin hacer caso de ella. Siguió andando y a los seis kilómetros renunció su infructuosa marcha pensando volver atrás considerando que valía más una piel de cebolla que nada.

Perdonar por la comparación, pero a veces el ejemplo ayuda a hacer reflexionar.

Juan CLARAMUNT

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	20 400 25
P. Peralta, París	13 00
Arturo Parera, Combs-	
la-Ville	60 00
Juan Casals, id.	10 00
Primitivo Oliveras, id.	10 00
Joaquina Terraza, id.	10 00
Gabriel Ribot, Houilles	50 00
F. Isgleas, Garges-le-G.	10 00
Ginette B.	20 00
Belles, Clermont-Frand.	5 00
Núcleo de Provenza Zo-	
na A de Propaganda	150 00

Suma y sigue... 20 739 05

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el domingo 22 de noviembre a las 9 y media, en el nuevo local, 33, rue des Vignoles, París (20). Metro: Avron y Buzenval.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Invita a todos sus adherentes y amigos de la misma, a asistir a la asamblea general que tendrá lugar el día 15 de noviembre 1970 a las 10 horas de la mañana en el Café de la Comedia de esta villa. A la misma invitamos a las Secciones limitrofes, esperando que acudirán el mayor número de compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

A todos los compañeros y simpatizantes de la CNT, a todas las Federaciones Locales de los Pirineos Orientales y Región.

El Calendario de SIA está ya pronto a aparecer; nuestros semanarios «Espoir» y Le COMBAT SYNDICALISTE han expuesto cual será su contenido.

Es necesario, para que SIA se encuentre con fondos y pueda socorrer a los necesitados, que el Calendario sea profusamente vendido, y para ésto es necesario que todo compañero o simpatizante, que todo amigo y conocido que quiera adquirirlo se haga conocer; que toda Federación Local de la CNT de la región que desee obtener una cantidad de calendarios por nuestro intermedio que nos lo diga con tiempo. En el año 1969-70 se vendieron 130 calendarios en Perpignan y región; es necesario que este año la cantidad sea duplicada.

Hacer propaganda cerca de amistades y amigos españoles y franceses.

Dirigirse a: C.N.T., 46, rue des 15 Degrès, 66-Perpignan.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 15 de noviembre en el lugar y la hora de costumbre. Asuntos importantes a tratar, entre ellos la casa.

COMUNICADOS

«UMBRAL» N° 101

Coleccionará más de cuarenta artículos originales de celebrados escritores. Grabados artísticos y documentales amenizarán el número, que será digna continuación del 100, extraordinario. Será, el «UMBRAL» que proponemos, un gran elemento de relación y de propaganda.

Solicitanos, compañero no suscritor, tu ejemplar y el que pienses regalar a una amistad tuya. Precio de cada: 10 francos.

AUGE DE «LES VIGNOLES»

Nuestra casa se va definiendo. La chimenea de la calefacción (12 metros) ha sido emplazada. Sigue el turno de la instalación, en diez piezas de que consta la casa.

Las visitas son copiosas. Últimamente han pasado por nuestra nueva sede un compañero búlgaro procedente de su país, una compañera japonesa (que tomó vistas de la obra realizada) y un conocido cronista de la Prensa madrileña.

Desde Alicante

España vista por dentro

EN España comemos poco, pero reimos mucho. Esto es un país de verdadera Jauja. Un país sin penas ni glorias, en el que nadie se apura de nada ni por nada, ni por nada, y todo va bien para todos... Y con una gran ventaja: la diversión es obligada y a bailar tocan, sin importar un bledo si el estómago está lleno o vacío. Lo fundamental es la diversión. Para estas diversiones teleguiadas por los de arriba, tenemos completa libertad de acción, siempre sin zaherir la dignidad ni el amor propio de los dignatarios de orden y mando, aunque se trate de plaurdos y cabezas de chorlito de remate.

Sabemos que toda la escoria del mundo tiene cobijo en España. España es un escondrijo de matones de todo el mundo de la clase de su congénere Franco, hospederio magnánimo para esa clase de ratones.

Franco, con grandes ansias de asomar ee hocico a Europa, hace equilibrios y se doblega como una vara de fresno hacia todos lados y se agarra a una pared lisa, en tal de que alguien se apiade de su carcasa y le dé la mano. El pobre está hundiéndose, casi en pleno ahogo. Por eso abre las puertas de par en par, para que pasen y se reúnan en Congreso en el Circo español, todas las ratas del mundo barnizadas de conceptos retrógrados y regresivos. Estos días han terminado dos congresos: el de criminólogos y el de detectives.

Olvido expreso o voluntario, a los periodistas los dejaron fuera de lugar, siendo como son detectives en potencia, y rastros por obligación; cuadrilla de espúreos sopla condones.

«Los periodistas también son detectives amateurs, no sólo por

la cantidad de veces que deben informar de sesiones celebradas «a puerta cerada — máxima expresión de «detectivismo profesional» — sino por las condiciones específicas en que el periodismo celtibero se desenvuelve».

«Paseando para observar, escuchando en las tertulias o leyendo prensa extranjera, el periodista olfatea las huellas que han de conducirle al tema del artículo, reportaje o «entreviú» de cada día. Pero... ¿se podrá publicar sin sanciones ese artículo, reportaje o «intetrviú»? El periodista consulta las leyes que le afectan — Código penal, Ley de Prensa e Imprenta, ley de Secretos oficiales... — escudriñando el sentido de cada párrafo, de cada palabra, de cada coma. A veces no está muy seguro de las desuccionés sacadas con sus consultas. Y empieza a investigar, a interrogar, hablando con sus compañeros, con el redactor-jefe, con el director del periódico...»

Con la transcripción basta para que el lector se haga una idea de lo que es un periodista en España. Concretamente no es más que un «robot» teledirigido. Su trabajo es delicadísimo; debe ir siempre con pies de plomo para no caer en terreno prohibido... ya que la santión cae como la espada de Damocles, sin cuidarse sicorta por lo sano o lo podrido.

Frente a su trabajo mental tiene tres leyes que le acechan: Código penal, Ley de Prensa e Imprenta y Ley de Secretos oficiales, hijas bastardas de la Ley orgánica del Estado, sin apelativo categórico, porque no es una ley demócrata como quieren hacernos ver, sino una ley bastarda ella misma, impuesta al pueblo a la trágala, como todo lo que se hace en la dictadura franquista.

SIMPLICIO

ADMINISTRATIVAS

—Alonso Benjamin, Aix-en-Provence. Recibida la tuya. Giro 15-9-70 pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-70. La prensa se manda a tu nueva dirección desde que lo indicaste y no a Riom.

—J. Fernández, Casablanca. Haremos como indicas en la tuya, tan pronto tengamos noticias. La primera oportunidad que tengáis, os la agradeceremos.

—A. España, Marsella. Recibido estadillo «C. S.» n° 620-625, con anuncio giro: 161,00 frs.

—José Fortea, Montpellier. Recibida la tuya. Del giro del compañero Vallés F. haremos la distribución que indicas. De tu cuenta por los envíos, pasaremos a Pro Local Social, los 100 frs. que indicas.

—J. Monzón, Aufferville. Tan pronto como se reciba tu giro pasaremos a C. R. Z. N. lo suyo y pagaremos suscripciones 2° semestre 70 y 1° 71 de los compañeros que indicas.

—Edo, Pelissanne. Los 10 F. de Sancho incluidos en su cuenta.

—Pifarré, Annecy. Sin noticias de la promesa que nos hicistes en la tuya de ir saldando tu deuda. Esta, en lugar de menguar, aumenta considerablemente. Piensa que las publicaciones sin la debida correspondencia difícilmente pueden hacer frente a sus gastos.

Vaya la misma consideración para los que se han atrasado más de lo lógico en sus pagos.

Ruego especial a paqueteros y suscriptores:

A los primeros, los que no lo hayan hecho, traten de liquidar hasta el último número recibido. Los segundos que no hayan satisfecho el primer semestre, vencido y reclamado, lo hagan lo antes posible; a poder ser hasta fin de año. Igual pedimos a los que no hayan pagado el segundo semestre del año. Nos evitarían las reclamaciones que dan trabajo y agotan tiempo, y molestias para los que reciben el talón.

Librería: Ruego encarecido de que sean satisfechos los envíos pendientes, que, como en el caso de las publicaciones, son muchos también.

NECROLOGICA

Pedro Pozo

Ha fallecido el compañero Pedro Pozo a la edad de 75 años a causa de un estúpido accidente. Ha pertenecido a esta F. L. desde 1945. Era natural de Guadalcazar (Córdoba). El entierro fue civil, siendo el féretro bien acompañado por sus amistades.

Agregamos a toda la familia nuestro más profundo y sincero pésame.

La F. L. de Montereau.

EL JUEZ DE PAZ DA UN GRITO DE GUERRA

SAN SEBASTIAN. — José Sa- gardia, juez de paz y director de la Caja de Ahorros, ha pronun- ciado una alocución indignada por la falta de vigilancia pública en su pueblo de Ursúrbil, negligencia que ha facilitado la labor de unos ladrones que de noche se llevaron el cofre blindado de la Caja de Ahorros que el cuitado dirige. Pérdida en pesetas: 1.100.000, más la caja, violentada, despojada y abandonada.

LA CUESTION SOCIAL

OVIEDO. — El conflicto del pozo Nicolasa se ha resuelto con la readmisión, por parte de la em- presa, de los 51 picadores sancio- nados. Mismo caso para los bar- renistas de la mina Pumarabule. En cambio el conflicto de la ex- plotación minera La Camocha continúa.

SEVILLA. — Industria Azuleje- ra Sevillana ha cerrado sus puer- tas dejando a más de 200 obreros sin trabajo. Por no haber presen- tado demanda de cierre, el guber- nador ha multado a la gerencia con 25.000 pesetas. Huelga decir que los huelguistas forzados no se dan por satisfechos con la mini- medida del poncio.

MADRID. — Según una esta- dística reciente, el 28,8 por 100 del censo obrero español está com- puesto por mujeres. En orden de importancia: Barcelona, Madrid y Valencia.

TIRAN EL ALIMENTO

ALICANTE. — Más de 10.000 kilos de tomates han sido arroja- dos al barranco de San Gabriel. Causa: la baja de precio de ese producto.

LA SEQUIA

MADRID. — La falta de pastos ha sido catastrófica para el gana- do. En cifras redondas se consi- dera en 3.000.000.000 de pesetas las pérdidas sufridas por la gana- dería.

En la Mancha, por falta de llu- via se siembra con la tierra rese- ca.

En Orense la municipalidad faci- lita agua al público durante cinco horas del día, solamente.

En Vigo recorren las calles co- ches-cisterna, y no en número su- ficiente.

La densidad de los embalses en todo el país actualmente se cifra en el 42'2 por 100 de la capacidad- recipiente.

Si la Virgen Pipina no acude, España está perdida.

ANTENA

LA PROTESTA

MADRID. — Gran despliegue de fuerzas en toda España el lue- nes 2 de noviembre por temor a una huelga general anunciada. Comunistas y «católicos liberales», tratando de explotar partidaria- mente el sentimiento popular hos- til al consejo de guerra contra 19 vascos en Burgos, trataron de dirigir la protesta, consiguiendo, en realidad, asfixiarla por recelo de obreros y empleados hacia los manejos pro-moscovitas de una parte y pro-vaticanistas de otra.

Sin embargo, la manifestación de estima a los juzgados en Bur- gos y de apoyo a la amnistía para presos político-sociales tuvo lugar, si bien, lamentablemente, constre- ñida por la causa que hemos mani- festado. Término medio ha hol- gado el 25 por 100 en Madrid, Barcelona, Sevilla, Bilbao, La Co- ruña, etc. Hubo encontronazos con la fuerza pública en la capi- tal (barrio de Usera), Tarrasa, y mini-alboroto en la plaza de Cata- luña de Barcelona. Como la parte trabajadora está insatisfecha de este resultado, se prevé un movi- miento de envergadura si el con- sejo de guerra de Burgos pronun- cia penas de muerte. — C.

CCLOQUIO INTERRUMPIDO

MADRID. — En el coloquio in- ternacional del teatro la actriz es- pañola Julia Pena arrojó al pú- blico un fajo de hojas reclamando amnistía para los presos durante la representación que daba la compañía alemana Tubinger Zim- mer Theatre. Ante alboroto tal, la representación fue momentá- neamente suspendida, mas los actores, visto el carácter huma- nitario de la protesta, se adhirie- ron a la misma, motivando el ser reprendidos por las autoridades. Recobrada la calma la pieza en juego fue reprendida. Al finalizar el espectáculo el director de la T. Z. Th. se interesó cerca de la dirección general de seguridad por la libertad de Julia Pena.

EL MILAGRO ESPAÑOL

MADRID, (OPE). — Servet re- vela en «El Europeo»: «Se acaban de aprobar los expedientes de des- trucción de 4.400 telares de fabri- cación catalana, por una razón a la vez simple y espeluznante: exceso de producción. Resulta, pues, que no es sólo la indócil agricultura la que se ve obligada

a arrojar a mar sus tomates o al pudridero sus plátanos. También la industria, aparentemente some- tida al cálculo, a la estadística; ai rigor numérico tiene que pro- ceder de cuando en cuando a es- tas bárbaras automutilaciones».

UN AÑO DE REPRESION EN EUZKADI

Un año de represión en el País Vasco: tres muertos por la poli- cia, dos por la explosión de una bomba, un condenado a muerte, seis heridos graves por bala, 1953 detenciones, 53 condenas por los tribunales militares y 93 por el Tribunal de Orden Público.

MANIFESTACION EN BARCELONA

MADRID. — En la capital ca- talana he tenido lugar una mani- festación en prueba de solidaridad con el pueblo vasco. Los manifes- tantes llevaban carteles. Se han roto los cristales de la sucursal del Banco de Bilbao. La policía ha disuelto la manifestación. Esta es la primera que se celebra para protestar contra el proceso de 19 vascos por sucesos ocurridos en 1968.

LA FAMILIA BARULLO

Se ha embargado a Conservas Trujillo, de Tudela, la maquina- ria para la fabricación de envases no pagada todavía. Antes había sido objeto de la misma medida una enorme cantidad de latas de conserva. Fueron los agricultores suministradores de los productos vegetales quienes tomaron tal de- cisión. Trátase de un negocio de la familia del dictador de la Re- pública Dominicana de triste me- moria.

SINDICALISMO SERVIL Y EMBUSTERO

BONN. — Según el servicio de Prensa de la IG-Metall, el diario alemán «Frankfurter Allgemeine Zeitung», ha comentado la noti- cia de que «los sindicatos estata- les españoles han acusado a Tier- no Galván, Ruiz Jiménez, Areil- za y Satrustegui de faltar a la verdad al pedir al Tribunal supre- mo que investigaba los sucesos de Granada. Estos políticos de la oposición señalaron como posibles culpables de la muerte a tiros de tres obreros a la policía, a los sin- dicatos estatales y a algunos em-

presarios que habían estado pa- gando salarios inferiores al salario legal». Los sindicatos oficiales han sido siempre más prontos en em- plear palabras ofensivas y embus- teras que en acudir en socorro de una masa obrera explotada.

LA MISERIA ATRAE DIVISAS

MADRID. — En siete meses los emigrados españoles enviaron 18.586 millones de pesetas, o sea un 18 por 100 más que en igual período de 1969. La remesa mejor vino de Francia, que en julio en- vió 1.250 millones, siguiendo por orden de cantidad las remesas de Alemania, Suiza y los Estados Uni- dos.

CARROS NORTEAMERICANOS DESEMBARCADOS EN BILBAO

PARIS, (OPE). — El boletín dia- rio «L'Information Latine» publi- có el 26 de octubre un despacho procedente de Madrid que decía lo siguiente:

«Se ha sabido de fuente autori- zada que hace tres semanas fue- ron desembarcados secretamente en el puerto de Bilbao 103 carros norteamericanos tipo M-41.

Se precisa que esta entrega for- ma parte de la política tradicio- nal de abastecimiento al ejército español y que está destinada para las operaciones normales.

Los carros fueron trasladados recientemente a la base militar de Zaragoza, antes de ser distri- buídas las distintas unidades blindadas cuyos medios ofensivos de- ben completarse.»

PROCESO DE LAS RELACIONES ENTRE ESPAÑA Y LOS PAISES COMUNISTAS

PARIS, (OPE). — «En una in- terviú publicada por el diario «ABC» de Madrid — decía «L'In- formación Latine» el 27 de octu- bre — el ministro de Negocios extranjeros, señor Gregorio López Bravo, ha manifestado haber teni- do una larga conversación con el señor Gromyko, su colega soviéti- co en Nueva York, conversación que «servirá de base de reflexión a España y la Unión Soviética con respecto a la evolución de sus relaciones futuras, las cuales van progresando lenta pero incesan- temente, para establecer primero relaciones puramente económicas después consulares y, finalmente, completamente normales entre ambos países.»

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fon- taura. Una edición A. I. T. Precio: 5 francos.

La gauche et la droite sous le rapport de la politique

(Suite)

On doit donc s'attendre à ce que notre conception de la répartition des forces politiques entre la gauche et la droite soit quelque peu différente de celle qui, présentement, est communément admise.

Bien entendu, c'est à l'extrême gauche que nous nous situons, nous, les anarchistes. Cette place nous revient de droit puisque, réclamant l'abolition de l'autoritarisme sous toutes ses formes, jusques et compris celui que la majorité prétend exercer sur les minoritaires dans le régime des lois, nous sommes partisans, au nom du principe de la souveraineté individuelle, de l'absorption de la liberté politique par la liberté privée.

A gauche nous plaçons les démocrates qui, eux, dans le meilleur des cas, ne vont pas plus loin que le gouvernement de tous par la majorité et, dans le cas le moins favorable, organisent le gouvernement de tous par la majorité de la minorité qui, à la limite, peut être très étroite.

Ensuite, au centre gauche, nous trouvons les *césariens*, autrement dit, les partisans d'un régime politique dictatorial, de type civil aussi bien que militaire : à notre avis le césarisme existe dès lors que tout le pouvoir politique se trouve concentré dans les mains d'un seul individu ou accaparé par un comité. La position du centre droit reste vide : ce serait celle des totalitaires démocratiques si ce courant existait, ce qui me semble pas être le cas actuellement.

Par ailleurs, nous pensons qu'il convient de distinguer, parmi les totalitarismes autoritaires de notre temps, ceux dont l'idéologie est de vocation universaliste de ceux dont l'idéologie ne s'adresse qu'à un groupe humain restreint et nettement délimité ; nationalité, ethnie ou race. Nous estimons, pour des raisons évidentes, que les premiers se situent à la gauche des seconds.

C'est pourquoi nous considérons que les communistes, autrement nommés les léninistes ou les marxistes-léninistes, occupent la position de la droite sur l'horizon politique, que les fascistes et assimilés y constituent l'extrême droite modérée et enfin que les nazis y possèdent, sans contestation possible, la place de l'extrême droite la plus radicale. En effet, la con-

ception d'un empire universel dans lequel la majorité des peuples de l'humanité serait réduite à un assujettissement complet et où tous les autres seraient maintenus dans une condition subalterne, tandis qu'une ethnie, ou plus exactement un peuple artificiellement constitué suivant des critères racistes jouerait le rôle d'une caste maîtresse ; une telle conception qui, par ailleurs, fait de la race maîtresse un corps vivant hors duquel l'individu n'existe pas et enfin, s'appuie politiquement sur le « principe du chef », qui s'applique à tous les niveaux et dans tous les secteurs d'activité avec une logique implacable ; une telle conception, disons-nous, se caractérise de toute évidence par un extrémisme qu'aucun autre courant totalitaire autoritaire n'est capable de dépasser.

Mais la lutte permanente qui oppose le parti de la liberté au parti de l'autorité ne se déroule seulement entre les individus qui constituent les sociétés organisées. Elle se manifeste également dans le monde international, c'est-à-dire, dans les rapports qui s'établissent entre les peuples. On sait que le monde international ne constitue pas encore, tant s'en faut, une société organisée dans laquelle les peuples se trouveraient, les uns vis-à-vis des autres, dans une situation comparable à celle des individus civilisés. Dans les rapports internationaux la loi de la jungle est apparemment la seule que l'on respecte. Certes, des tentatives ont été faites dans le passé et se poursuivent de nos jours pour constituer une société internationale régie par un minimum de règles : la Cour d'Arbitrage de La Haye et les Congrès Internationaux avant la première guerre mondiale, la Société des Nations entre les deux guerres mondiales, enfin l'Organisation des Nations Unies témoignent de la permanence de cette idée. Mais tout porte à croire que l'effort à fournir pour la réaliser devra se poursuivre longtemps encore. En effet, si les petits peuples et les nations d'importance moyenne paraissent, dans l'ensemble, disposés à se soumettre à des règles internationales qui, sans doute, limiteraient la liberté d'action dont ils jouissent en principe mais, en compensation, leur procurerait une inestimable sécurité, les nations les plus puissantes

bafouent ou respectent ces règles suivant les circonstances et l'idée qu'elles se font de leurs intérêts momentanés.

Toutefois, si le monde des peuples reste dans une large mesure un pays où le désordre règne, où des pirates sans foi ni loi s'entre-tuent, se pillent, se rançonnent et se trahissent sans cesse, il n'en reste pas moins que la politique internationale tend souvent, consciemment ou non, à réaliser l'organisation de ce monde, fût-ce d'une manière partielle et dans les limites d'une région.

Or cette tendance s'inspire nécessairement de l'un ou de l'autre des principes suivants :

— ou bien le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit suivant lequel chaque peuple, indépendamment de son importance numérique, de sa situation géographique, de la condition politique que l'histoire lui a faite, de sa puissance économique, de son système social, de son régime politique, de la forme de sa civilisation, etc., doit être considéré comme l'égal de tout autre et traité comme tel ;

— ou bien le droit des peuples les plus puissants à disposer de ceux qui sont plus faibles, à les dominer et à les exploiter, à étendre leur hégémonie aussi longtemps qu'un expansionnisme de force équivalente n'y fait pas obstacle.

Le courant qui se réfère au premier de ces principes se nomme *internationalisme* : c'est la forme que prend le parti de la liberté quand il mène son action dans le monde international. Le courant qui, ouvertement ou non, s'appuie sur le second principe s'appelle *impérialisme* : il constitue, dans le monde des peuples, le parti de l'autorité.

L'organisation pouvant résulter de la mise en œuvre d'une politique internationale, que celle-ci soit d'inspiration internationaliste ou au contraire impérialiste, présente deux degrés :

Au premier degré, ce n'est qu'une organisation *de fait*.

Quand elle se fonde sur l'internationalisme elle prend la forme d'une *entente*. Lorsqu'elle est de caractère impérialiste elle a l'aspect d'un *colonialisme économique*.

Dans le premier cas, deux peuples ou davantage, qui se traitent mutuellement sur un pied d'égalité stricte, chacun s'interdisant

rigoureusement d'intervenir dans les affaires intérieures des autres, prennent l'habitude de se consulter au sujet des diverses questions de politique étrangère, d'en débattre en commun, afin d'adopter à leur égard une attitude commune.

Dans le second cas, une nation puissante s'empare, ouvertement ou à l'aide d'intermédiaires, des sources de matières premières appartenant à des peuples plus faibles, transforme ces matières premières dans ses propres installations industrielles, soit sur place, soit sur son territoire, et en revend une partie aux populations des pays spoliés sous la forme de produits fabriqués. En principe, les peuples qui subissent ce colonialisme économique restent indépendants, souverains, libres de conduire comme ils l'entendent leur politique intérieure et étrangère. En réalité, l'Etat exploiteur oriente constamment cette politique dans le sens qui convient à ses intérêts, soit en usant du chantage, soit, si celui-ci paraît inopérant, en se servant de la force.

Au second degré, il s'agit d'une organisation *de droit*, c'est-à-dire régulièrement constituée, soit en vertu d'un texte signé par toutes les parties en cause — traité, pacte, convention, charte, accord, etc., soit en vertu de l'abstention ou de l'approbation que les autres puissances manifestent à son égard. Une telle organisation, quand elle s'inspire de l'internationalisme, est un *fédéralisme*.

Elle est un *colonialisme politique* lorsqu'elle est l'aboutissement d'une politique impérialiste.

Le fédéralisme peut se présenter sous deux formes : la *confédération* ou la *fédération*.

Dans la confédération chaque peuple - membre, qui dispose, au sein de l'assemblée générale de l'union, du même nombre de voix, conserve sa souveraineté, mais s'oblige moralement à n'user des droits que celle-ci lui donne, que dans les limites compatibles avec sa participation à la confédération. En principe, un tel système ne peut s'instaurer durablement et s'avérer fécond, que si l'union qu'il réalise groupe des nations de civilisation identique, de puissance économique équivalente, de régime semblable et de démographie comparable.

Dans la fédération les peuples-
(Suite page VI.)

Sur l'Amérique Latine

L'élection du candidat socialiste Allende à la Présidence du Chili, et les derniers événements de Bolivie, créent une nouvelle situation politique en Amérique latine. Car l'élection d'Allende, apporte de l'eau au moulin des communistes « légalistes » qui considèrent que le temps de la guérilla et de la lutte armée est terminée, et que les élections sont un moyen pour prendre le pouvoir. Naturellement, ces idées, qui ne sont pas nouvelles, sont appuyées par Moscou, qui les propage depuis toujours dans le monde entier. Mais la victoire de Castro à Cuba, reversa cette thèse, et fut le point de départ à une recrudescence de la guérilla.

Si le candidat du Front popu-

laire a pu triompher, cela est dû à plusieurs raisons : 1° L'action de guérilla n'a jamais pu se développer au Chili. 2° Le Chili est le seul pays où le parti communiste (pro-soviétique) constitue une organisation de masse (il a obtenu 14 % des voix en mars 69, pour les élections législatives). 3° Depuis la mort de Che Guevara, les mouvements de guérilla dans les pays d'Amérique latine sont presque tous anéantis et restent divisés. 4° La politique de front populaire n'est pas nouvelle au Chili. Lorsque en 1935, le komintern, lança cette idée, le Front populaire réussit à prendre le pouvoir au Chili. 5° L'ouvrier chilien est un privilégié par rapport

aux paysans et au sous prolétariat des bidonvilles non intégré à l'activité urbaine, ce qui l'entraîne à des actions plus revendicatives que révolutionnaires.

Mais on peut se poser une question importante : Pourquoi l'impérialisme US n'a rien fait pour s'opposer à la victoire du Front Populaire, car le Chili est maintenant, un deuxième bastion marxiste en Amérique latine. Il est quand même étonnant que le candidat de droite se soit abstenu de voter contre Allende au parlement. Peut-être que Washington considère que le programme du nouveau président n'est pas aussi radical qu'on le dit, (dans une conférence de presse, Allende a pré-

cisé qu'il respecterait la petite et la moyenne propriété, les libertés constitutionnelles et la pluralité des partis), en plus si Washington voulait à tout prix empêcher Allende d'être président, cela pourrait accélérer l'agitation révolutionnaire dans le Continent. Mais le risque pour les Etats-Unis, est que le gouvernement chilien nationalise immédiatement les mines de cuivre, qui constituent la principale richesse du Chili. Mais si l'impérialisme américain ne peut pas combattre le gouvernement chilien sur le plan politique, il peut le faire sur le plan économique. Si une intervention militaire, ne serait pas efficace, « une concertation habile, pour plonger l'économie chilienne dans les chaos, peut être un moyen beaucoup plus bénéfique d'empêcher Allende de rester dans ses fonctions » (Voir E. Barbly, « Le Monde Diplomatique », octobre 1970).

Mais ce qui est important, c'est que l'élection d'Allende à la présidence, va consolider la position des communistes pro-soviétiques, qui auront un appui pour relancer leurs idées sur le Front populaire et enfermer les masses populaires d'Amérique latine dans le carcan des élections, pour la prise « légale » du pouvoir politique.

Les derniers événements de Bolivie sont assez significatifs. La droite bolivienne commençait à prendre des décisions politiques de plus en plus importants depuis plusieurs semaines. Le général Ovando, qui avait succédé à Barrientos, vira à droite, il préparait avec d'autres généraux, le coup d'Etat qui paraissait imminent. Celui-ci fut provoqué il y a une quinzaine de jours, mais il fut vite enrayé par un soulèvement des forces populaires, communistes, socialistes s'unirent avec des généraux centristes, et mirent à la tête du gouvernement un vieux résidu de droite ; le général Torres. Celui-ci veut soustraire la Bolivie à la domination de l'impérialisme, aux restrictions imposées par les intérêts économiques, l'influence culturelle et idéologique de l'étranger ». (« Le Monde » du 22 octobre 1970). Il veut aussi consolider les réalisations du gouvernement précédent (nationalisation de la Bolivian Gulf Oil Company, étatisation du monopole du commerce des minerais, rétablissement des relations diplomatiques avec les pays d'Europe

La gauche et la droite sous le rapport de la politique

(Suite de la page V.)

membres abandonnent leur souveraineté au profit de l'union. A l'assemblée générale leur influence ne s'exerce pas de la même façon suivant qu'il s'agit de politique étrangère ou de politique intérieure. En principe, ils disposent d'un nombre de voix égal dans l'action de l'assemblée chargée de diriger la politique étrangère de l'union et d'un nombre de voix proportionnel à l'importance numérique de chacun, dans la section qui gère les affaires intérieures. Nonobstant cette concession importante aux principes unitaires, chaque peuple fédéré jouit d'une autonomie interne considérable. Ce système prévaut presque nécessairement sur celui de la confédération si l'union à réaliser doit grouper des peuples d'importance variable sous le rapport de la démographie et de la capacité économique. Par ailleurs, il faut remarquer que l'identité de civilisation et la similitude des régimes politiques restent, dans ce cas comme dans le précédent, des conditions rigoureusement indispensables pour la mise en place du système.

Le colonialisme politique peut se présenter sous trois formes : la satellisation, le régime du protectorat, et la colonisation.

Ces trois formes ne correspondent pas au même degré d'assujettissement d'un peuple à un autre :

La satellisation reste proche du

colonialisme économique. Elle ne s'en distingue que par son caractère de système constitué sous la forme d'une « alliance militaire » conclue par un traité entre l'Etat dominateur et l'Etat dominé. En principe, un Etat satellite reste souverain. En réalité, sa politique étrangère et intérieure est surveillée étroitement par son puissant « allié » et doit toujours être menée dans le sens voulu par celui-ci. S'il arrive que l'Etat-satellite veuille user effectivement de ses prérogatives d'Etat souverain et conduire ses propres affaires d'une manière telle que l'Etat dominateur la considère comme préjudiciable à ses intérêts propres, ce dernier le contraint, au besoin par une intervention armée, à renoncer à cette politique.

Le régime du prolétariat représente, par rapport à la satellisation, un degré supérieur d'assujettissement d'un peuple à un autre. En effet, contrairement à l'Etat-satellite, l'Etat « protégé » perd sa souveraineté non seulement en fait, mais aussi en droit et ne conserve — théoriquement — que son autonomie interne. Dans ce cas comme dans le précédent, le système est fondé sur un traité conclu entre la puissance dominatrice et le pays dominé : en principe, ce traité crée entre les deux Etats un rapport de type féodal, l'Etat vassal promettant aide et fidélité à l'Etat suzerain qui, en retour, lui assure sa protection. En réalité, ce rap-

port n'est profitable qu'à l'Etat dominateur qui, non content de priver l'Etat « protégé » du droit de conclure par l'intermédiaire d'un commissaire et, bien entendu, exploite à son seul profit ses ressources économiques et humaines.

La colonisation, enfin, est le degré suprême d'assujettissement d'un peuple à un autre : le peuple colonisé ne jouit sous aucun rapport de la personnalité internationale, soit qu'il ne l'ait jamais possédée avant d'être conquis, soit que la conquête la lui ait fait perdre. Il est réduit à l'état de population sujette, c'est-à-dire privée de toute espèce d'organisation propre. Il peut arriver que le peuple conquérant le soumette à ses propres lois civiles. Mais généralement celui-ci, par souci d'économie, préfère maintenir les structures juridiques que la tradition locale a consacrées. Cette attitude lui est également profitable sous un autre aspect : elle lui permet de conclure une alliance avec les notables du peuple conquis, ces derniers jouant au sein de leur propre peuple le rôle d'intendants de l'Etat-maitre. Naturellement, ce dernier use et abuse des ressources économiques et humaines du territoire conquis qu'il considère comme sien.

Autrement dit, un peuple colonisé est dépourvu de la plupart des droits et surchargé de devoirs.

Simon FAQUIN

(A suivre.)



COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PUTEAUX
33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2^e UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6^e Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion autour des centres d'intérêt suivants :

— L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.

— Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.

— Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...).

— Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion).

— La société actuelle et le problème de la Révolution.

Rendez-vous tous les jeudi soir à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunes Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

Sur l'Amérique Latine

de l'Est.) Ce « progressiste » est le représentant officiel de la bourgeoisie bolivienne, et par conséquent ne remet pas en cause l'organisation de la société bolivienne, et laisse de côté la majorité du peuple, qui est composé de paysans pauvres.

Mais reparlons de la guérilla. Maintenant, Cuba est sur le plan économique dépendant de l'URSS, et cela se ressent obligatoirement sur le plan politique. Depuis la mort de Che Guevara en 1967, les discours de Fidel Castro, sont de moins en moins virulents; il ne soutient plus inconditionnellement les mouvements de guérillas, ce qui entraîne obligatoirement l'isolement de ceux-ci auprès des masses populaires et une nouvelle audience au réformisme des partis communistes pro-soviétiques. Mais les guérilleros sont aussi divisés sur le plan idéologique et sur la stratégie à employer. Les guéril-

leros des pays du nord (Colombie, Vénézuéla, Guatemala, Pérou, etc.) se rattachent toujours aux théories de Che Guevara, de Camilo Torres et de Régis Debray, qui pensent que la création dans les montagnes reculées d'un foyer de guérilla qui, par sa seule dynamique recrutera de proche en proche des partisans, chaque jour plus nombreux, qui finiront par marcher sur les centres vitaux du pays, et ces guérilleros seront l'élite ou l'avant-garde du peuple vers sa « libération ». (Voir à ce sujet, l'article très intéressant de Pierre Meric dans « Espoir » du 2^e octobre). Mais cette théorie a été critiquée, quelques jours après la mort du Che, par Carlos Marighela. Pour lui, la guérilla doit désormais naître dans les villes, et il prend pour exemple le Brésil : « Le groupe créé par Marighela, (l'Action de Libération Nationale) se développe dans le triangle industriel Rio de Janeiro, Sao Paulo, Belo-Horizonte). La guérilla se développera ensuite vers les campagnes et le nord-est déshérité. L'occupation du terrain n'est pas un but en soi. La mobilité est l'alliée du guérillero. Dans les villes, il frappe et disparaît. Dans les campagnes, des groupes armés surgissent soudain, assassinent un notable, occupent un village, assaillent un poste de police pour s'emparer des armes. Les partisans se dispersent alors, se perdent dans la nature ou dans la masse paysanne » (citation prise dans un article d'Elena de la Souchère « Le Monde Diplomatique, septembre 1970).

Cette nouvelle tactique prend maintenant le dessus. Au Guatemala, tandis que les guérilleros du « Mouvement 13 novembre », travaillaient dans les montagnes,

ceux du FAR (communistes dissidents) multipliaient les attentats : assassinat de l'ambassadeur des Etats-Unis (août 68), rapt du Ministre des affaires étrangères, du diplomate américain Jean Holly, meurtre de l'ambassadeur d'Allemagne.

Mais cette tactique est la plus fréquemment employée au Brésil, où existe une véritable dictature; enlèvement du Consul japonais et de l'ambassadeur américain Ellbruck, qui sera échangé contre 18 prisonniers politiques (septembre 1969). Mais pour Marighela les actions spectaculaires ne suffisent pas; il faut aussi faire parallèlement un travail au sein des masses, pour qu'elles comprennent le sens de la guérilla. Marighela n'a pas eu le temps de concrétiser ses pensées : il fut assassiné par des policiers, en pleine rue le 4 novembre 1969. Mais le mouvement qui fit preuve d'intelligence, fut le mouvement uruguayen des Tupamaros. En février 1969, ils dérobaient les comptes de la Financiera Norty et les donnent à un avocat. On découvre des fraudes dépassant les 8 milliards A. F. Le 8 octobre 69, les membres d'un commando entrent dans Pando (30 kilomètres de Montevideo) derrière un corbillard. Tous jouent leur rôle à merveille. Ils s'emparèrent ainsi de la ville, et ils n'en seront délogés que par l'armée après des heures de combat.

Mais après l'assassinat d'un agent américain, la répression s'abat sur le mouvement. On arrête Raoul Sendic, le créateur du mouvement et de nombreux militants.

Mais après les événements du Chili, les mouvements de guérilleros vont-ils disparaître ? Fidel Castro qui veut améliorer le niveau de vie de son peuple, se jette

dans les bras des russes, pour obtenir des articles manufacturés et des biens d'équipement. Ce resserrement de liens se fait sentir sur le plan politique. L'aide aux maquisards, que Moscou condamne, se ralentit. A l'occasion du centenaire de Lénine, Castro s'en prend aux guérilleros en les traitant de « farceurs », « pseudo-révolutionnaires », et d'« aventuristes ».

Ainsi une coalition composée des partis communistes orthodoxes, et des régimes démocrates chrétiens, s'opposent ouvertement aux mouvements de guérilla.

Les propagandistes de la guérilla et de la lutte armée vont-ils succomber ?

ALI

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

A ARMES EGALES

(Suite de la page VIII.)

et son bonheur. Ce fut un récital de bêtise, de démagogie et de coquardise. Plus que jamais il faut comprendre que le patronat est notre ennemi, mais que la CGT et son père le PCF font son jeu. Ce que les 2 organisations dites de gauche cherchent ce n'est que le pouvoir et le pouvoir sur les ouvriers. L'Etat lui par des débats semblables fausse le problème dans l'esprit des téléspectateurs, et fausse leur jugement. Nous devons combattre l'Etat, le patron, les partis et les faux syndicats si un jour nous espérons voir s'instaurer une véritable société socialiste.

Claude LAPORTE

A ARMES EGALES : LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

SEGUY - CEYRAC

D'emblée l'INSEE déballe ses statistiques. Et bien, sachez, camarades, que quarante trois pour cent des Français approuvent la grève quand quarante trois autres la repoussent. Et, oui, l'opinion de la France est partagée équitablement; mais attention, pas sur tout : trente huit pour cent approuvent la solidarité et cinquante six pour cent la rejettent et, cela nous est bien spécifié, au nom de la liberté du travail. Enfin quatre-vingt pour cent d'entre nos compatriotes pensent que les travailleurs doivent décider des actions à entreprendre, non les syndicats. Ah, heureusement! Heureux, le téléspectateur moyen qui s'enfonce dans son fauteuil, continue sa digestion, et se noie dans une avalanche de mots, de phrases grandioses et de théories épileptiques.

Puis viennent les films. Dans celui du chef Séguy l'on voit un ouvrier nous annoncer qu'il fait la grève pour faire aboutir ses revendications et que discuter ne sert à rien. Trois questions nous sont posées : « A qui appartiennent les usines ? ». Naturellement aucun choix n'est fait entre les patrons ou les travailleurs. « Qui crée ces laboratoires, ces usines, ces ateliers, la richesse ? » Sursaut de lucidité chez les pontes cégétistes, qui répondent : « les travailleurs ». « Qui en profite ? » Oh, miracle ! On nous répond : « Une poignée d'exploiteurs ». Et le chef d'œuvre cinématographique déroule devant nos yeux des usines, des prolétaires, des syndiqués, des responsables syndicalistes. L'un deux est en train de philosopher et glorieusement nous annonce qu'il existera des conflits tant que les usines n'appartiendront pas à la nation, il n'a pas dit aux travailleurs, car il sait parfaitement que la nation, c'est l'Etat et non les travailleurs.

Nous arrivons chez Simca, où l'on nous vente les mérites des militants se débattant depuis vingt ans dans des difficultés considérables et qui heureusement se sont opposés à la CFT : « Cela donne confiance aux ouvriers ». Puis pour terminer une série de phrases slogans, d'idées stéréotypées nous assaillent : « Le délégué rencontre, rend compte, s'explique, s'informe ». Décidément on veut nous faire prendre des vessies par des lanternes. « Hors et dans l'usine il y a la CGT, elle vous parle inlassablement. Oui! mais elle nous lasse ». Les travailleurs sont amenés à l'action,

et quand la réaction patronale est trop forte, c'est la grève. « Quelle est cette première action ? » La grève arrive quand les délégations ont épuisé les ressources de la discussion. « Tiens, tiens. Cela contredit fâcheusement ce que clamait l'ouvrier du début du film. Une femme semble s'excuser : « Si les patrons étaient gentils on ferait pas grève ». « On nous prend pour de vrais imbéciles... Et enfin, l'apothéose : « Les capitalistes ne peuvent pas se passer des travailleurs. Mais les capitalistes. »

Qui l'eût cru ? Nous subissons maintenant le film de Mr Ceyrac, qui s'ouvre sur une mise au point de Roger Priouret : « En France le pouvoir d'achat a augmenté de 50 pour 100 en 10 ans... La négociation est la trame des rapports sociaux et est bénéfique »; ce n'est certainement pas Séguy qui le contredira. « Pas de grèves politiques, que des grèves en dernier recours »; de la vieille rengaine, le disque est usé. Un patron lui succède qui déclare que ses collègues sont tous solidaires que « tous les ouvriers ne sont pour la grève, il faut avoir le droit de la refuser », démagogie pure et arguments fallacieux d'aucune portée. Un autre pleurniche qu'en une grève on perd le bénéfice et les acquis de 5 ans, et veut nous faire croire qu'à cause de cela tout débrayage est néfaste aux travailleurs. Il a le culot de soutenir que pour être compétitive une entreprise doit investir et par conséquent faire de gros bénéfices (sur le dos des travailleurs, cela s'entend). Tout fier de lui il nous annonce qu'en satisfaisant des besoins immédiates « une grève » appauvrit la collectivité et gêne tout le monde ». Après lui vient un chauffeur de taxi clamant à qui mieux mieux que « ce sont les pauvres gens qui n'ont rien à voir avec la grève qui payent », et que si l'on négocie d'abord « sans demander la lune » on s'entendra. C'est maintenant le tour d'un employé qui vient d'être recyclé et qui est si satisfait de l'opération, que si elle doit se reproduire il en sera optimiste, presque heureux. Et cela se termine par une rapide énumération des avantages

sociaux ; jours de congés, frais de maladies remboursés, prime d'ancienneté... C'est à peine si le CNPF ne reprend pas à son compte les avantages obtenus par les prolétaires après leurs luttes de l'époque du Front populaire. Le tout est couronné par l'affirmation que les pays européens où il y a peu de grèves (et là on nous balance la Suède) ont augmenté leur niveau de vie et, bien sûr, par une comparaison du niveau de vie des travailleurs de l'Est et de l'Ouest.

Maintenant le débat entre les deux compères commence : « En tant que citoyen Français démocrate » Séguy défend et la liberté du travail et le droit de grève, position qui est également celle de Ceyrac. Et ils abordent le problème (si problème il y a) de l'occupation des usines par les travailleurs; d'emblée le secrétaire général de la CGT lâche : « Si en mai 1968 nous n'avions pas décidé d'occuper les usines... » Encore une fois il cherche à s'approprier un mouvement spontané des masses laborieuses qui à cette époque, lui avait totalement échappé. Son argument de choc pour défendre cette forme d'action, est qu'elle protège matériel et locaux contre des « énerguménés qui veulent tout casser », c'est-à-dire les méchants gauchistes. Alors qu'en mai 1968 il a joué un rôle de vulgaire flic, il continue : « Nous, CGT, CFDT, avons tout fait pour approvisionner la population ». Bientôt, il croira être le nouveau Messie, et pour accentuer ce qu'il semble être son avantage, il fanfaronne que sans mai 1968 les téléspectateurs n'auraient pas eu la possibilité d'assister à ce débat. Ils n'auraient pas perdu grand chose.

Seulement voilà Ceyrac rappelle que les syndicats ne sont pas à l'origine de ce dont il parle, et naturellement n'obtient pas de réponse. On aura tout vu, un patron défendant le rôle joué par la spontanéité ouvrière et les manifestations gauchistes dans un mouvement d'insurrection, face à un prétendu homme de gauche, se baptisant représentant des travailleurs. Mais le temps ne daigne point suspendre son vol et allègrement ils arrivent au thème des

négociations, Séguy soulignant ses 21 années de militantisme et d'« expérience », dédie une ode aux syndicats puissants dont les grèves sont des démonstrations de force. Ceyrac lui répond « nous souffrons du syndicalisme, mais nous l'acceptons ». C'est beau, c'est généreux mais complètement ridicule et la roue tourne. Le cégétiste nous apprend qu'on ne peut ignorer les patrons et que par conséquent s'il faut discuter avec eux, heureusement que « tout le monde souhaite des accords ». D'ailleurs « seuls les syndicats cherchent à faire quelque chose pour les vieux, les nécessiteux... Il termine : « J'ai le pouvoir de dire aux autres syndicats : allez... Ce type nous donnerai envie de vomir. Alors Ceyrac s'envole; après un savant calcul en francs et en roubles il est sûr d'avoir démolit l'URSS dans notre esprit. Il continue en affirmant que les salaires disparaissent dans une économie efficace et pose la question : « L'Etat est-il meilleur comme patron ? » Quant à la différence des salaires il a l'aplomb de soutenir que « l'écart dû à la hiérarchie des salaires est en fait comblé par les impôts ». Quand je vous disais qu'ils nous prennent pour des cons. Mais on est pressé et l'on aborde la grève politique. Monsieur Séguy en psychologue averti nous dit que le Français fait de la politique inconsciemment et que (paradoxalement) la vocation du syndicat est strictement professionnelle. Il rappelle l'action glorieuse des cheminots dans la résistance. Ceyrac lui rétorque aussitôt que ce dont il parle c'est le passé mais à son tour aborde une grève de la CGT contre l'inauguration de l'avenue du général Leclerc... C'est le chœur des inépties. Le débat prend fin par un rappel de Séguy sur la Commune. Aïe ! Aïe ! Tout est fourré dans le même sac. Au débat succèdent des questions et l'on sent nettement que ces gens dans la salle, ont bien appris leurs leçons, qu'ils soient d'un bord ou de l'autre.

Cette émission ne fut qu'une tragédie comique. Deux hommes tous deux ennemis de la classe ouvrière ont brillé sur sa défense
(Suite page VII.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.



19 NOVEMBRE.
1970
NUMERO 630
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La famille berceau et gardien de l'Etat

Agent décisif et souverain de l'ordre social et moral, l'Etat cherche à déterminer le comportement individuel en transmettant cet ordre par l'organisation de la vie sociale, le respect de sa loi, l'éducation... Soutenue et sensibilisée par ces influences la famille a pour rôle la reproduction, dans les jeunes, des valeurs admises et surtout imposés d'en haut. La morale dispensée par la bourgeoisie au travers de ses institutions est le pilier de sa domination, et dès lors qu'elle existe en tant que famille dans des limites déterminées, la famille a mission d'ordre, la religion donnant à cet ordonnancement humain, une dimension intemporelle. La famille est donc conçue et développée en soi, agissant en reproducteur des valeurs et de l'ordre, reproducteur dans leur conformité de modèles réalisés dans l'adulte. En France la famille évolue dans le cadre d'un régime législatif et institutionnel autoritaire, ayant ses sources dans le droit romain et renouvelé par le code de Napoléon, accordant au père tous droits sur l'enfant.

Dans notre société établie sur la propriété privée des moyens de production, l'enfant appartient à ses géniteurs. Cette idée est tellement ancrée dans les esprits que les pédagogues réformateurs n'imaginent pas une éducation passant outre, et leur action concourt constamment à rencontrer celle des parents. « Quand les parents disent *mon fils* ou *ma fille*, ils ne donnent pas seulement à ce mot son sens familial, il signifie encore le droit pour les parents d'élever leurs enfants à leur guise. » Bien. Seulement Boukharine, en bon marxiste et en bon néostalinien ajoutait : « L'enfant appartient non seulement à ses parents, mais aussi à la société, grâce à laquelle il peut vivre. Et la société possède un droit primordial et fondamental à l'éducation des enfants »; et comme société veut dire Etat marxiste,

rien ne sera changé, l'Etat se perpétuant par le moyen de la seule éducation.

A l'opposé dans l'Etat bourgeois, l'idée de famille étant fondue dans celle de propriété, les parents nourrissent leur enfant car, disent-ils, nous l'aimons; mais les payer en retour, c'est les aimer. L'éducation autoritaire jouit généralement d'une réputation flatteuse. Les jeunes sont maîtrisés : étant dociles, ils sont maintenant conditionnés. Elle part généralement de la notion de l'adulte tout puissant, et établie volontairement un genre de lutte où parents et enfants s'affrontent, les seconds devant obligatoirement céder aux premiers. Initiative personnelle et autonomie sont suspects. L'adulte inculquant ses idéaux sociaux, familiaux et religieux, il est hors de question pour lui de les justifier et c'est un crime de le contester. Néanmoins cette fermeté à propos du comportement social et des règles de vie, dont font preuve les parents s'inscrit dans un déterminisme politique qu'eux-mêmes ne peuvent surmonter. Mais la propagande de la bourgeoisie a évolué, et la famille se désagrège ouvrant ses portes aux « moyens d'information de masse » et à une nouvelle vogue d'éducateurs professionnels. Les revues dites familiales, intoxiquent, proposent leurs conseils pédagogiques. Quelle gageure! Pour eux il n'y a que des cas appelant des salutations types de valeur universelle, et dans cette optique les réponses sont égalisatrices.

Les enfants appartenant aux parents ils les expriment, les continuent, les achèvent et les complètent. En imposant leur idéal, les parents s'efforcent de satisfaire, au travers de l'enfant, leurs propres ambitions. Ils cherchent à modeler leur pensée et leurs sensations. Ils décident de les éduquer dans les cadres de leurs propres aspirations, pour pouvoir se perpétuer en eux. Cependant dans les sociétés de type patriarcal et de

base monogamique, d'étroites relations existent entre parents et enfants, faisant des premiers l'exemple permanent de la vie d'un couple, pour les seconds. Une place, ainsi, est faite à un homme et à une femme, mais ni en tant qu'homme, ni en tant que femme. Force et autorité sont symbolisées par le père, bonté et affection l'étant par la mère. L'enfant n' imagine pas l'existence entre eux de relations sexuelles et si cela lui arrive lorsqu'il est adolescent, c'est une pensée seulement troublante. De ce fait le mariage apparaît comme une association agréable d'amis et prend l'aspect d'une communauté domestique où l'essentiel est de manger et faire manger. Par ailleurs la concordance de mythes développés par rapport à la « femme - mère », engendre la préservation de sa virginité, lui niant aussi tout équilibre sexuel jusqu'au mariage. L'enfant doit naître de la nuit de nocce, qui est censée mettre fin à la frustration, censé seulement car faire l'amour n'est pas nécessairement atteindre au coit. Tout se confond dans cette nuit, même sexualité et affectivité. Ainsi cette nuit apothéose peut tout autant marquer un zénith qu'un déclin. Tout ceci amène le jeune à la découverte de plusieurs morales : une par sexe, une par classe sociale. Et découvre que les valeurs morales sont fondées sur la peur ou imposées

par un chantage affectif. Et c'est ainsi que l'auto-répression sexuelle qu'on lui inculque depuis son enfance pèse, après la puberté, sur son comportement, surtout lorsqu'elle est associée à un non-savoir. Une fois acceptée la morale intériorise l'ordre établi et l'intègre à la conscience de l'adolescent qui mécaniquement le reproduit; elle finit par être une partie de sa personnalité. La société peut relâcher sa pression, l'individu la garde. La censure n'est plus qu'autocensure. L'individu marié et père de famille n'ose plus contester, ni être franchement révolutionnaire. La répression est là qui guette ses enfants. Sa responsabilité n'est plus seule engagée. Non. La famille borne l'esprit de l'enfant. Les symboles ont supplanté la réalité et beaucoup d'entre nous, trop en sont heureux, car les ombres les flattent quand la réalité les effraie. Il nous faut détruire la famille ancestrale, l'écraser, ainsi ses conséquences disparaîtront avec elle, étant bien entendu qu'il n'est pas pour autant question d'enlever les enfants aux parents. Non. Mais par contre il faut enlever leurs droits totalitaires sur l'enfant. L'éducation doit être l'œuvre d'éducateurs lucides, vivant pour leur vocation, et désintéressés, sans préjugés moraux ni sociaux.

Claude LAPORTE

PERE ! PATRIE ! PATRON !

La droite et la gauche sous

(Suite et fin)

On pourrait penser que les éléments qui, dans la politique intérieure d'un peuple, constituent d'une part le parti de la liberté, d'autre part celui de l'autorité, doivent se retrouver, logiquement, en politique étrangère, les premiers dans le courant internationaliste, les seconds dans celui de l'impérialisme. Or ce serait une erreur. De fait, en politique étrangère, la répartition des tendances entre la gauche et la droite diffère considérablement de ce qu'elle est en politique intérieure.

A cet égard, deux grandes familles idéologiques seulement font exception : ce sont, d'un côté les anarchistes, de l'autre les nazis.

En effet, à ce niveau comme au précédent, les anarchistes, en tant que partisans intransigeants de la liberté sous toutes ses formes, tiennent la position la plus avancée de la gauche. Considérant la liberté nationale de chaque peuple comme le prolongement et l'élargissement de la liberté personnelle de chacun des individus qui le composent, ils sont résolument internationalistes. Il n'y a pas lieu de regretter que l'humanité soit divisée en un grand nombre de nations, de même qu'il ne convient pas de déplorer que les êtres humains soient différents les uns des autres, car la liberté n'existe que dans et par la diversité. Celle-ci est le bouillon de culture de l'intelligence, par conséquent la source de toutes les formes du progrès humain.

Les nazis, quant à eux, se montrent parfaitement conséquents en se faisant les praticiens les plus francs, voire les plus cyniques de l'impérialisme. En effet, si l'on admet que l'histoire est constituée essentiellement par le combat sans merci que les différentes « races humaines » se livrent, d'abord pour la survie, ensuite pour la suprématie qui, seule, peut la garantir; que les « races » ne sont pas égales en valeur, que les « Aryens » seuls sont capables d'atteindre au plus haut degré de la civilisation; que parmi les « Aryens », les « races germaniques » l'emportent sur les autres par la capacité civilisatrice; enfin, que des diverses « races germaniques » la plus haute, la plus douée, la meilleure sous tous les rapports est la « race nordique »; si l'on admet tout cela — comme le font les nazis — alors il s'ensuit que la mission historique de

cette « race privilégiée » est de conquérir le monde, de régner en maîtresse absolue sur toutes les « races inférieures », d'abord parce qu'elle est la plus forte, ensuite parce que tous les hommes, même les esclaves, pourront alors jouir des « bienfaits » d'une « civilisation » qu'eux-mêmes sont incapables de créer. Le nazisme, idéologie de la « race nordique », invite donc les « Nordiques » à considérer l'impérialisme comme un droit sacré, ce qui le place à la limite la plus éloignée de la droite.

Par contre, toutes les autres familles idéologiques semblent se caractériser, dès lors qu'il s'agit de politique étrangère, par l'incohérence ou la duplicité. Démocrates, césariens et communistes n'observent pas constamment les mêmes règles à cet égard. Confrontés à une question précise, ou bien ils se partagent suivant une proportion variable, au sein de chaque famille idéologique, entre internationalistes et impérialistes, ou bien tous ensemble, dans la famille considérée, ils abandonnent la tendance qui avait été la leur auparavant pour rallier celle qu'ils avaient combattue jusque là.

Mais il n'est pas rare non plus que les uns ou les autres, mis simultanément en présence de deux questions différentes, adoptent dans le même temps deux attitudes opposées, se réclamant ici des principes internationalistes, s'inspirant là des principes impérialistes.

Semblable comportement est manifestement incohérent si on le rapporte aux idées. Mais il s'explique si l'on fait abstraction des idées pour ne prendre en considération que les intérêts.

Il va de soi qu'en nous interrogeant ici sur les attitudes diverses qu'adoptent les démocrates, les césariens et les communistes en politique étrangère, nous considérons qu'ils agissent pour le compte d'un Etat organisé suivant les conceptions propres aux uns ou aux autres. C'est donc aux intérêts de cet Etat — démocrate, césarien ou communiste — que nous faisons allusion.

Or nous constatons que d'une façon générale, les démocrates, les césariens ou les communistes sont volontiers impérialistes quand leur Etat est puissant, et à l'inverse, qu'ils sont résolument internationalistes lorsque cet Etat — que nous supposons indépendant — est faible.

Par ailleurs, si cet Etat est d'importance moyenne, donc également susceptible d'attenter à la liberté d'un Etat plus faible et d'être lui-même menacé par les visées impérialistes d'un Etat puissant, nous voyons souvent ces mêmes démocrates, césariens ou communistes demander justice contre ce dernier au nom des principes internationalistes, tout en s'efforçant d'imposer leur domination au premier, en vertu des principes inavoués de l'impérialisme.

Il n'est pas rare non plus de voir cette duplicité se manifester de la part d'un Etat démocratique, césarien ou communiste, même lorsqu'il n'est pas personnellement en cause : on le voit alors prendre fait et cause simultanément, d'une part pour un Etat qui défend sa liberté au nom de l'internationalisme, d'autre part pour un autre Etat qui, lui, pratique une politique impérialiste.

La répartition des courants politiques entre la gauche et la droite n'a de sens que par rapport aux idées. En conséquence, des gens qui peuvent se réclamer indifféremment, suivant les circonstances, des idées de la gauche et de celles de la droite; qui, ce faisant, montrent qu'ils n'attachent de valeur absolue ni aux unes ni aux autres, se glorifient volontiers, pour cette raison, d'être des « réalistes » et affichant leur mépris à l'égard des « idéalistes » qui prétendent que les actes doivent toujours être conformes aux idées; des gens de cette sorte n'appartiennent ni à la gauche ni à la droite, mais au centre que souvent on appelle aussi, avec raison, le marais, tant il est vrai que les idées séjournent sur les cimes tandis que les intérêts ne sont à l'aise que dans la fange.

Néanmoins, si la plupart des démocrates, des césariens et des communistes appartiennent au centre sous le rapport de la politique étrangère, il serait injuste et faux de soutenir qu'il n'existe pas d'idéalistes parmi eux, surtout en ce qui concerne les démocrates. Il y a des démocrates qui appartiennent effectivement à la gauche en politique étrangère comme en politique intérieure, de même que certains césariens, communistes ou fascistes ont assez de dignité pour soutenir les idées de la droite, tant en politique étrangère qu'en politique intérieure.

Nous avons vu ci-dessus comment la politique étrangère tenait parfois à l'organisation du

monde des peuples et défini les diverses formes que cette organisation est susceptible de prendre.

Or il arrive que la politique intérieure de certains peuples ait à résoudre des problèmes de nature comparable à ceux qui se posent en politique internationale.

On sait que les nations modernes n'existent pas de toute éternité, qu'elles sont issues, dans bien des cas, de conflits sanglants ayant opposé des peuples différents et s'étant conclus par la victoire définitive de l'un d'eux sur tous ses adversaires.

Parfois, les peuples ainsi vaincus n'ont laissé aucune trace dans l'histoire des temps ultérieurs, les descendants des vaincus ayant été peu à peu absorbés et assimilés par ceux des vainqueurs. Parfois, au contraire, surtout s'ils avaient produit une civilisation brillante, le souvenir de leur personnalité s'est conservé et transmis de génération en génération, d'une part sous forme de tradition orale et folklorique, d'autre part grâce à la permanence d'une production littéraire et artistique propre. Dans ce cas, il arrive toujours un moment où les intellectuels de ces peuples ne peuvent plus supporter la colonisation culturelle à laquelle les soumettent les descendants des vainqueurs de leurs ancêtres sous couvert d'unité nationale.

Bientôt, l'idée d'autonomie germe dans leur esprit, celle-ci ne rencontre pas nécessairement l'adhésion du peuple auquel elle est proposée, mais il arrive que cela soit.

C'est alors que le problème est posé à la nation tout entière : doit-on maintenir le régime unitaire ou adopter le fédéralisme ?

Remarquons que d'une façon générale, le problème se pose chaque fois qu'un Etat unitaire se compose de populations ne formant pas vraiment une seule nation, mais plusieurs. L'Espagne, la Belgique, la Tchécoslovaquie et l'Irak pour ne citer qu'eux illustrent bien ce fait. L'avenir révélera peut-être que la France et l'Italie appartiennent aussi à cette catégorie.

Mais il y a aussi des cas où la forme de l'Etat fait l'objet d'une discussion sans qu'aucune question nationale ne soit posée, même si la population forme plusieurs nations. Il s'agit alors de décider si les collectivités territoriales qui découpent le pays : les régions, les cantons, les communes, doivent ou non jouir de l'autonomie, sous

Le rapport de la politique

quelles formes jusqu'à quel point.

On conçoit qu'il soit possible de donner à cette question une infinité de réponses différentes. Par exemple, on peut écarter l'autonomie politique et accepter l'autonomie administrative. Le débat n'oppose alors que les partisans de la déconcentration à ceux de la décentralisation. Ensuite, à supposer que la seconde soit préférée à la première, on devra déterminer quelles collectivités bénéficieront de la décentralisation et quelle sera l'étendue de celle-ci, etc.

Mais si l'on accepte le principe de l'autonomie politique, il reste à choisir le type des collectivités territoriales qu'il convient d'en faire bénéficier : la région, comme en Allemagne occidentale ? Le canton, comme en Suisse où il correspond à ce que nous appelons en France un *pays naturel* — Brie, Beauce, Gâtinais, Morvan, etc. ?

La commune élargie ou réduite suivant le cas, de manière à atteindre le chiffre optimum de population dans le cadre d'une unité économique viable ? Ou encore doit-on donner la préférence à des collectivités artificielles, telles les départements, comme le voulaient les Girondins en 1793 ?

Autant de questions, autant de couples d'avis opposés.

Toutefois, deux grands courants se dessinent : d'une part ceux qui sont partisans de l'extension des libertés régionales et locales, d'autre part ceux qui se prononcent pour le renforcement de l'autorité centrale.

Ces derniers constituent donc indiscutablement la droite.

Quant aux premiers, s'ils se trouvent nécessairement plus à gauche, ils n'appartiennent pas tous pour autant à la gauche.

Les uns qui ne souhaitent rien de plus que l'autonomie administrative sont de la droite modérée ou du centre droit, car ils font partie du même camp unitaire que les centralistes exaltés.

Les autres, au contraire, partisans de l'autonomie politique, donc fédéralistes, sont effectivement à gauche.

Au sein de celle-ci il existe au core des degrés.

La liberté politique de l'individu étant d'autant plus réelle que l'unité politique à laquelle il appartient est plus petite, on admettra sans peine que l'idée d'un fédéralisme de régions appartient à la gauche modérée, celle

d'un fédéralisme de cantons — ou pays naturels — à la gauche avancée, celle d'un fédéralisme de communes à la gauche extrême.

Eventuellement, ces subdivisions elles-mêmes peuvent n'apparaître qu'au troisième degré après une première répartition des forces de la gauche entre partisans de la confédération et partisans de la fédération, les premiers constituant une aile exaltée, les seconds une aile modérée.

Sous cet autre rapport, la répartition des familles idéologiques le long de l'horizon politique ne coïncide pas étroitement avec celle qui s'établit à propos de la nature du régime.

Certes, les éléments extrêmes de la gauche et de la droite restent les mêmes : pour la gauche, ce sont les anarchistes, partisans d'un fédéralisme de communes ; pour la droite, les fascistes et les nazis, partisans du centralisme absolu.

Les autres courants sont partagés.

Chez les gésariens, certains peuvent aller jusqu'à l'idée d'une décentralisation culturelle et administrative quand leur Etat, composé de peuples différents, ne paraît pouvoir survivre qu'à ce prix.

Dans une situation analogue les communistes acceptent la même idée d'autant plus volontiers que la toute-puissance du parti leur permet de maintenir par ailleurs un centralisme politique sans faille.

Les uns et les autres occupent donc à cet égard les mêmes positions de droite ou de centre droit, suivant qu'ils sont hostiles ou favorables à la décentralisation culturelle et administrative.

Remarquons à propos des communistes, qu'une constitution officielle en fédération politique de certains de leurs Etat, comme l'U.R.S.S. ou la Yougoslavie, ne doit pas faire illusion : dans l'Etat communiste l'institution dirigeante est toujours le parti. Or celui-ci est une organisation centraliste et dictatoriale. Les institutions fédérales de l'Etat ne sont donc rien de plus qu'une coquetterie constitutionnelle destinée à cacher la réalité du centralisme politique.

Les communistes, sous tous les rapports de la politique, restent décidément un courant de droite.

Par contre, les démocrates offrent à cet égard un spectacle curieux et quelque peu déroutant.

Les uns sont à droite en tant

qu'unitaires — ou centralistes, les autres à gauche en tant que fédéralistes.

Parmi les premiers, les uns font figure de fanatiques intraitables, les autres, plus modérés, penchent pour une simple déconcentration du pouvoir, ou vont jusqu'à accepter la décentralisation culturelle et administrative.

Parmi les seconds, les uns s'en tiennent à l'idée d'un fédéralisme de régions, les autres, plus avancés, envisagent un fédéralisme de cantons — ou pays naturels.

En France, depuis la Révolution de 1789, les démocrates sont partagés entre ces deux tendances antagonistes et, contrairement aux apparences, la question n'est pas résolue ; elle n'a été tranchée que provisoirement par la victoire des centralistes issus des Jacobins sur les fédéralistes issus de girondins. Mais le girondinisme en tant que tendance fédéraliste du courant démocratique n'est pas mort et rien ne permet de penser qu'il ne relèvera pas la tête un jour ou l'autre.

La politique consiste dans les rapports généraux qui s'établissent entre les hommes au sein de l'organisation sociale et du monde des peuples. Ces rapports, considérés dans leur ensemble, s'ins-

pirent soit du principe de liberté, soit du principe d'autorité. Par ailleurs, ils existent sous différentes formes :

— Rapports entre individu et l'organisation sociale.

— Rapports entre les collectivités particulières et l'organisation d'ensemble.

— Rapports entre l'individu et le pouvoir commun ou politique.

— Enfin rapports entre l'organisation d'ensemble et les autres sociétés de même nature.

Chacune de ces catégories correspond un couple antagoniste de partisans de la liberté et de partisans de l'autorité.

Seuls, les anarchistes d'une part, les nazis d'autre part, se retrouvent toujours, les premiers à l'extrême gauche, les autres à l'extrême droite.

Ces deux courants mis à part, les autres ne peuvent pas, en politique, être classés systématiquement et en bloc, les uns à gauche, les autres à droite. Leur place d'un côté ou de l'autre varie suivant la nature du rapport politique considéré et il arrive souvent que la frontière entre la gauche et la droite traverse une même famille idéologique.

Simon FAQUIN

N'oubliez pas le calendrier



POUR 1971

IL EST CONSACRE A LA COMMUNE DE PARIS

Demandez-le à l'administration LLOP Roque 33, rue des Vignoles PARIS (XX)

C.N.T.

CONFEDERATION
NATIONALE
DU TRAVAIL

A.I.T.

Section Française de l'Association Internationale des Travailleurs
39, rue de la Tour d'Auvergne -- Paris (IX)

HALTE

AUX BUREAUCRATIES
RECUPERATRICES
DU MOUVEMENT
REVOLUTIONNAIRE

« Il n'est pas de sauveur suprême, ni César,
ni tribun, ni Castro, ni Mao... »

Toutes les décisions
doivent venir de la base
et d'elle seule.

VIVE

L'AUTOGESTION
GENERALISEE !

A raíz del consejo de guerra de Burgos

SEGUN información llegada de España el consejo de guerra contra 19 antifranquistas vascos ha sido aplazado hasta nueva orden. Razones aducidas, escasas y esquineras, pues la gente con sable no le debe explicaciones al público. Sin embargo, se insinúa que la suspensión provisional del consejo guerrero se debe a una simple ampliación de formalidades.

Vista la campaña mundial a favor de los procesados, es posible que la fauna castrense española se procure un alto en la marcha hacia el cadalso que tiene preparado contra seis ciudadanos vascos. Que la justicia sablista de nuestro país tiene decretada de antemano la ejecución de seis personas rebeldes a la situación franquista, «do saben hasta en Belchite», que rezó el chiste del «Dúo de la Africana», y justo es que la opinión se haya alarmado por esta nueva barbaridad española en ciernes y levantado clamores de humanidad y protesta en los ámbitos de la inteligencia y del trabajo universales. Justamente preocupada, la justicia vengativa de Franco ha podido recomendarse prudencia para evitar al poder que la mantiene horas de zozobra internacionales. Fue procaz y retadora, esa justicia, fusilando al comunista Grimau por saber que la URSS no declararía la guerra a España. Pero fue más expedita esa justicia de hierro y sin alma al agarrotar sin precauciones de ninguna especie a los anarquistas Granada y Delgado que, igual que Grimau, no habían matado ni siquiera rozado la epidermis de nadie. «Los anarquistas no tienen audiencia en ninguna parte del mundo y se les puede sacrificar impunemente», pensarían los jueces sin conciencia. Y se libraron a su bárbaro cometido. ¿Acaso la nación ejemplar y liberal que son los EE. UU. de América no empleó con cinismo sin igual la silla eléctrica para inmolar a Sacco y Vanzetti pese a la protesta de todo el mundo? Con más motivo el tribunal de guerra español podía asesinar a dos muchachos sin amparo, para «prestigiar», una vez más, la horrible justicia franquista.

En el caso de ahora se trata de fusilar o ahorcar a seis mi-

litantes del antifascismo vasco «para producir un escarmiento». Se exhibe la propensión a la violencia de una parte de la resistencia vasca, pero se esconde, oficialmente, que la violencia atroz de las autoridades franquistas en diversos lugares de Euzkadi: delegaciones, cuarteles y vía pública, son verdaderamente inhumanas. El lobo muerde para saciar su hambre y el hombre-verdugo martiriza y mata para saciar su instinto de asesino. La raza humana, uniformada, está a nivel más bajo que las fieras.

La justicia de Franco cita la muerte de un policía como emblema de su derecho de justicia. No añade, empero, que la causa de esa muerte es la condición de torturador del agente sacrificado. Por el resto, véase la lista de los excesos autoritarios resentidos en las carnes de la oposición antifranquista vasca (OPE dixit):

«Quedó ya muy atrás el caso de Javier Batarrita, asesinado por la Guardia civil en un puesto gasolinero de Bilbao, cuando regresaba con un par

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 19 de Noviembre de 1970



de amigos de un viaje comercial de Vitoria. La Guardia civil disparó contra los ocupantes del coche en que viajaban, sin mediar aviso alguno. Ninguno de ellos era sospechoso de actividad alguna contra el Estado franquista. Fue un error trágico, pero imperdonable. Después cometería la policía franquista otros errores no menos graves — varios contra gentes de los que se dijo eran contrabandistas de la frontera del Pirineo — y casos más recientes los ocurridos en Urabain (Alava), Vera

de Bidasoa (Navarra), Erandio (Vizcaya). En el primero de éstos es asesinado a tiros de revólver por un policía un pacífico ciudadano cuando tocaba las campanas para anunciar misa. El muerto resultó haber combatido en las filas de Franco durante la guerra llamada civil. En Erandio son abatidos a tiros también por la policía dos hombres que se manifestaban para protestar contra la contaminación del aire por los humos y gases de las fábricas. Y cerca de Vera de Bidasoa es también muerto a tiros en la carretera un hombre que acababa de regresar después de una larga estancia en los Estados Unidos y que ignoró, por lo tanto, que para no ganarse un grave disgusto es preferible no indignarse por las exigencias de los agentes franquistas.»

¿Más comentarios? Cada lector puede sacarlo por su cuenta.

BOLERADA

La vida del ciudadano español pende de un hilo, cuando no es la rechunga. El rechungueo es un maravilloso arte. Saber reírse a tiempo de los monigotes que des gobiernan a España, es un arte categórico, si no de Kan, de Perico de los Palotes. Y el individuo que diga que en España no vivimos en plena democracia, es porque no entiende de constituciones. La Constitución española es de grande y única, formada de la siguiente manera: las 143 cargos principales de la Constitución, elegidos por Franco; el resto es hojarasca o basura, no aprovechable ni para abono, pero sí para tragarse los fondos del erario español, que es sudor y sangre del productor, que para más vergüenza, estos turiferarios le piden que se apriete el cinturón y ahorre.

Los nombres genéricos de España son el «timo y la estafa», acompañados de una risa sarcástica que produce náuseas. Los mandones hacen lo que quieren sin respetar a nada ni a nadie,

aunque el hombre de la calle se retuerza las tripas de inquina y rabia.

La capital de España, con su inclito alcalde en cabeza, es faro y guía de embrollos, timos y estafas. No sólo se hunden edificios y se ejerce el timo de pisos, sino que la araña de Penélope trabaja mucho.

Los timos invisibles se tocan unos a otros. Para citar sólo un botón, en el barrio de Entrevías están haciendo un paseo; y después de tener trescientos metros cuadrados acabados, a los ocho días una brigada de obreros lo levanta de nuevo como si nada hubiera pasado; lo que induce a creer, que no se trata de una máquina traga perras, sino de una máquina traga billetes verdes, de esos de mil pesetas.

El individuo que en España no ría, es porque es un descontento o un rebelde, o mejor dicho, un antifranquista o un revolucionario; lo que es propasarse de la raya, ya que la Ley democrática del Estado no lo permite.

El Circo español se ha puesto en función. Ha comenzado por el estatuto del vino. Sin embargo, el pueblo español no es un pueblo de borrachos. Quizá sea uno de los pueblos más abstemios del mundo. Ahora que, no todo marcha bien. Parece que vinateros y alcoholeros se tiran de las greñas. Tendremos al lector al corriente de lo que pasa entre la basura circense.

Federico BOLERA

A. I. T.

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de Paris se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvío.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONIAURA

MAS LECCIONES A LOS COMUNISTAS

El fanatismo es mala cosa. Cuesta arrancar de la cabeza aquello a lo que se ha conferido confianza ciega, lo que se ha creído ser de un valor incuestionable. Pero hace falta ser muy cerrado de mollera para, a fuerza de lecciones, no aprender a la postre alguna cosa. A los comunistas españoles, se entiende, los de buena fe, no los líderes, no los enchufados, dispuestos, en plan de ir viviendo del bollo, a asegurar que lo blanco es negro, o amarillo; a los comunistas de la base, que han de trabajar para ganar el pan con el sudor de su frente, se les ofrece una lección más para que aprendan y sepan lo que cabe esperar del antifascismo soviético. En prensa española se ha publicado el comunicado de que en Nueva York, con fecha 16 del pasado, el ministro español López Brayo tuvo una entrevista de una hora cuarenta minutos con Gromyko, el ministro soviético de Asuntos exteriores. Se dice que los extremos se tocan, y se identifican! Tenemos que el representante fascista y el representante comunista, como dos buenos compadres, conversan con la mayor cordialidad. Quizás el buen comunista español dirá, si es de la base, que la diplomacia, como los designios de la Divinidad, según los curas, es algo muy complicado. Para otros toma otro significado. Ha dicho Goldberg: «La diplomacia consiste en hacer y decir las cosas más viles de la forma más elegante». Y Bernard Shaw advierte: «Un diplomático es el hombre que está pagado para intentar resolver las dificultades que jamás se hubieran presentado de no haber existido diplomáticos». La lección que ofrece lo apuntado es que entre gobernantes es sumamente fácil ponerse de acuerdo, independientemente de la situación social imperante en el país de cada uno. Sabemos que ni en Rusia ni en España existen libertades cívicas. Ahora que el comunista español de la base ha establecido una diferencia: la de que en Rusia todo el mundo se hallaba conforme con el régimen, en tanto que en España era lógico que existiera oposición. Y naturalmente, eran los comunistas soviéticos los más firmes paladines de la lucha contra el fascismo. Duro es, para el fanático,

ya se ha dicho, reconocer la realidad de las cosas. Pero los hechos alcanzan ya tal grado de desvergüenza, de cinismo, que a no ser que el individuo sea tonto de nacimiento, ha de comprender la verdad. Y la verdad — estamos cansados de decirlo! — es que el totalitarismo comunista y totalitarismo fascista pueden muy bien andar de acuerdo, como lo comprobamos entre el Estado ruso y el español. A la postre uno y otro perviven a expensas de las masas productoras, a las que conviene tener sujetas bajo un duro tratamiento policiaco, ya sea uno u otro el denominativo que tomen los instrumentos de la tiranía usados por los tiranos.

SERVIDORES DEL ESTADO

Fue Nietzsche, del que tantas cosas hay aprovechables, quien dijo que el Estado muere con dientes prestados. En efecto, los dientes son los soldados, y actúan en tanto que prestados por el hecho de que acuden al cuartel dejando el hogar, las tareas cotidianas, para ponerse a disposición del Estado, «el más frío de los monstruos», también según Nietzsche, durante un periodo de tiempo determinado.

La páraoja del servicio militar estriba en que quien ha salido del seno de la clase productora, quien es parte del pueblo propiamente dicho, se pone a la disposición de la plutocracia, para que ésta lo emplee contra sus propios hermanos de clase, si éstos en forma airada, en impulso de rebelión, exigen sus derechos, piden justicia. Y en el caso de la guerra de un país contra otro, es harto sabido que los que fallecen, los que en estúpida contienda fratricida suelen pagar con la sangre, en tanto los generales mueren en la cama, son los obreros, los que nada pintan en el orden político de cada país. De ahí el proclamar que los obreros no tienen patria puesto que ella, la patria, así con mayúscula, consiste en los intereses de los ricos, en la riqueza de la que, en tanto que accionistas, atrapan buena porción los gobernantes.

Por parte de los libertarios el antimilitarismo siempre ha sido una de las características de la propaganda. De algún tiempo a esta parte se ha hecho campaña en favor de la denominada «obediencia de conciencia». El compa-

ñero Lecoin llegó incluso a poner en peligro su vida, reclamando por medio de la huelga del hambre un estatuto para los objetores en cuestión. Anheló de que el Estado puntualice unas normas, mediante las cuales el que por escrupulo de conciencia no quiera tomar un arma, pueda dedicarse a otros servicios auxiliares en el seno del ejército. Pese a la buena intención de Lecoin y de otros, hemos mirado algunos con cierto excepticismo la campaña en cuestión. Consideramos que en caso de guerra, de subversión interior, el Estado no se andaría con coplas estableciendo diferencias, dando prerrogativas a unos para no tenerlas con otros. No, al militarismo no se le puede andar con consideraciones de matiz sentimental. Ante determinadas circunstancias, la férrea disciplina se dejaría sentir, y serían fusilados los «objetores de conciencia» que rehusaran tomar las armas y disparar contra el «enemigo», fuese extranjero o bien de la propia «madre patria». De ahí que se estime de mayor eficacia la acción antimilitarista que se ha desarrollado desde siempre en el ambiente ácrata.

En la conocida revista «Les Temps Modernes», que dirige Jean-Paul Sartre, y en el número correspondiente a los meses de agosto-septiembre, hay un extenso trabajo dedicado al tema del antimilitarismo. Lo firma un denominado Comité de trabajadores y soldados. La abundancia de razonamientos que se exponen, la definición de tácticas, dentro de lo que al tema se refiere, merecen estudio. Algo en un tal sentido cabría propagar allí ante la juventud obrera estudiantil española. Sería ir al corazón del régimen allí imperante y que se asienta en la casta militar más reaccionaria, más negada a las menores concesiones de carácter cívico, como las tienen inclusive países que no gozan precisamente fama de civilizados.

La propaganda fuera y dentro de los cuarteles en la España franquista contribuiría a minar los cimientos del régimen. No es fácil, no es igual decirlo que hacerlo. Ya lo sabemos, que es lo que hay fácil, sin peligros en cualquier régimen negado a la libertad de expresión? ¿Es que luchar contra la tiranía ha podido hacerse al margen del esfuerzo heroico? A fuerza de sacrificios, bregando con impulso heroico, en la Rusia

zarista se fue minando, las bases del ejército. De ahí que en las conmociones que desencadenaron la revolución traicionada posteriormente por los bolcheviques, los soldados hicieron causa común con el pueblo. Se ha citado a Sartre, el animador de una publicación en la que aparecen trabajos de interés como el aludido, pero que no conviene el pontificar de existencialismo cuyas inclinaciones actuales hacia el marxismo suponen el atacar una estructura estatal para ensalzar a ésta. El tan difundido «Libro rojo» de Mao tiende a divinizar a un hombre cuyos pensamientos tan cacareados, hacen que si alguien les toma enterañable afecto ha de ser para justificarse en la obediencia brutalmente servil a los jefes de otro militarismo tan malo como pueda ser en las estructuras capitalistas. Ya que la base y el desarrollo no varian.

ALVAREZ FERRERAS EN SUS ANDANZAS

Frecuentemente leyendo publicaciones dedicadas a la crítica literaria, hemos podido comprobar el ingenio que emplean muchos novelistas para hallar un tema que les permita llenar unos cuantos de páginas. Diríase que no hallan en la realidad motivos para poder captar y desarrollar un tema. Nuestro compañero Félix Alvarez Ferreras ha publicado un libro (Ediciones «Tierra y Libertad», de Méjico), en el que al horbotones brotan los acontecimientos, escenas que ofrecen margen a relatos de indudable interés, si la pluma del novelista los desarrollara.

Le ha puesto el autor al libro aludido el significativo título de «Vicisitudes de la lucha». Su relato remonta a los años de la infancia: familia numerosa, trabajo duro para los progenitores, cuya espíritu rebelde les obliga a ir de ceca en ceca a la conquista del pan. Llega la guerra y la revolución de 1936. Y Alvarez Ferreras, que es un mozalbetes, quiere luchar como los buenos contra el fascismo. Y de ahí toda una secuela de hechos de vicisitudes a lo largo de la contienda. Hay en el libro escenas patéticas que requerirían páginas y más páginas: el hilo del relato sigue ligero como una selección de fotografías interesantes. Promete el autor una segunda parte para referirse a su estancia en el Canadá y a sus actividades de idealista.

Aquí y ahora

Un proceso kafkiano

por imposición de las circunstancias, tanto externas como internas, es decir, a la fuerza. Un sindicato que no está constituido por y para los trabajadores como oposición frente al capitalismo será lo que se quiera menos un sindicato. Fuera de esto, no hay discusión posible.

JUAN ESPAÑOL

El «affaire» Matesa, con ser tan importante y tener tan graves repercusiones políticas y económicas, sigue su curso crip-tico. El pueblo español no tiene derecho a saber nada, después de despojarle del derecho a decidir algo. Queda relegado al papel de simple espectador, como en todo lo demás. Últimamente el Gobierno franquista se dignó hacer público que el Tribunal Supremo había dirigido un suplicatorio al Gobierno y a las Cortes para que el caso pasara a su competencia, es decir, para tener libertad de procesar a quien procediese. Pues sabido es que cuando los encartados son ministros o procuradores, únicamente el Gobierno y las Cortes tienen jurisdicción sobre ellos. Parece ser que el Gobierno ha accedido para una sola persona, y se dice que esta persona es Navarro Rubio, si bien oficialmente se ignora en absoluto. Me sorprendería que así fuese, esa es la verdad. Lo normal en estos casos y en esta época es que la llamada Justicia sea Adde en los menos influyentes, como está mandado. La Justicia dulce pájaro de juventud, bespiende y diluye entre los engranajes de la gigantesca maquinaria administrativa y bajo las toneladas de los folios procesales. La Justicia llama con desespero a las oférras puertas del fantasmagórico castillo del Poder y las puertas se abren como una trampa sinies-tral. La Justicia se pierde por el laberinto de pasillos y pasadizos, entre estanterías interminables de archivos y se entierra en montañas de papel del Estado. No halla nada a qué asirse y se siente so-dipista. ¿Quién soy y para qué estoy en el mundo?, se pregunta. Los españoles también se preguntan qué ocurrirá. Y no lo saben. Esperemos a ver si nos lo dice «Le Monde».

FARISEISMO. El masivo agrupamiento de la juventud protestataria en el festival de la Isla de Wight, ha levantado en la mayor parte de la prensa española una furibunda catilinaria en la que abundan los epítetos más soezes que puedan leerse. Entre ellos merecen destacarse «servatizaciones», «atrogoditismo», «depravaciones», «internacional de la infiere», «respetuante a que el arte», «aberraciones sexuales», «peligrosos delin-cuentes comunes», etc. Naturalmente se trata aquí ahora de enjuiciar la postura de esa juventud, sino de enjuiciar la postura de sus críticos. Y su postura es farisaica hasta el tuétano. Pues se

rasgan las vestiduras ante nimiedades y callan ladinamente aquello por lo que de verdad tendrían que avergonzarse. Nada más que una sombría mirada sobre el mundo basta para alertar a cualquiera con sensibilidad y sentido de la justicia. Hambre en los dos tercios de la población mundial, genocidios pasados y presentes, colonialismo inmisericorde, discriminaciones de todo tipo, especulación y explotación de conciencias y de esfuerzo, esclavitud tradicional y esclavitud moderna, masacres organizadas por las fuerzas del orden, manipulación de las masas a base de drogas tan estupefacientes como la televisión y la prensa, invitación tenaz al alcoholismo mediante los más fastuosos anuncios, hipocresía sexual bajo la apariencia de moralismo y castidad, pornografía institucionalizada para alimento secreto de farsiseos perversos, etc. Todo este mundo dantesco es el que hipócritamente ignoran los pugnaces críticos de la juventud reunida en Wight. Estos moralistas de vía estrecha, corazón corrompido y sensibilidad de cemento armado debieran haber probado las delicias alucinatorias de las cámaras de gas de Auschwitz.

DE NUEVO LA LEY SINDICAL. — Después de un largo ostracismo, la ley sindical vuelve a la palestra de las Cortes. Muy enmendada, pero ahí la tenemos. Para el trabajador español tanto da que pase a vías de hecho como que se haya quedado en el cesto de los papeles. Por muchas enmiendas que le hagan y por mucho que la vistan y engalenen, no pasará de ser una entelequia. Tanto empeño en querer sacarla adelante, sin embargo, puede hacer dudar a algunos. ¿Serán capaces, se preguntan, de descubrir la cuadratura del círculo? Porque hoy las ciencias adelantan que es una barbaridad. A mi modo de ver no vale la pena hablar de ello. Pues como siempre, se habla de representatividad, de sistemas electivos, de participación, etc., pero a la hora de la verdad todo ha de hacerse dentro de los límites de la Ley Orgánica y de los principios del Movimiento. Si realmente hubiera que admitir una ligera mejora en la situación social a partir de ahora, no sería ciertamente a causa de la ley sindical, sino a que los Poderes del franquismo acceden a ello impelidos por otra clase de condicionamientos que nada tienen que ver con los principios democráticos. Tal y como ha sido

hasta la fecha. Lo poco que se haya podido adelantar desde el 1940 hasta la hora actual no ha sido por «principios» de ninguna clase, y menos democráticos, sino

Ramillete de noticias

- La dirección de la sección española del «C. S.» recibe desagradados de colaboradores que no se dan cuenta de que en castellano sólo se dispone de 8 páginas por acuerdo de Organización.
- En el curso del próximo 1971 las relaciones diplomáticas entre Rumania y Polonia con la España franquista serán restablecidas. Los extremos siguen tocándose.
- Manifestaciones ruidosas en Toulouse y Bayona en favor de los seis resistentes vascos que un tribunal militar franquista trata de condenar a muerte.
- Manuel Robleda, guardia civil de Tráfico, se mató casualmente traficando con un arma de fuego.
- Obreros y empleados de Transportes de Tenerife huelgan en defensa de varias reivindicaciones, entre ellas la de 290 pesetas de salario. Rechazan de plano la intromisión del sindicato oficial. Acción directa, en suma.
- En siete días los marinos norteamericanos de la VI Flota (12 buques) han gastado en Palma de Mallorca cuatro millones y pico de

pesetas en fruterías y francachilas, sin contar la intendencia. No está mal para un país de gigantes.

— Y ya que estamos en el puerto de Palma de Mallorca: Para cargar fruta procedente de Valencia, los camiones penetraron en el interior de los buques «Rolón Oro» y «Rolón Plata». «Hoy los tiempos adelantan que es una barbaridad».

— Parte Irto «Huñosa» dejará de comprar el carbón que produce Hullasa. Y Hullasa no sabrá que hacer de su hulla.

— El día 20 de noviembre, inauguración en el Hotel Velázquez de Madrid de una exposición de material técnico soviético al servicio del intercambio comercial Moscú-Madrid.

— Domingo 15 de noviembre en Vigo: Inauguración de quince iglesias parroquiales nuevas. Fábrica, desde hace 15 años no se ha inaugurado ninguna en Vigo.

— Acusado de propaganda subversiva fue detenido y maltratado Antonio Güell Vallés, en Barcelona.

NECROLOGICA

JUAN ROMERO
Es con dolor y tristeza, y cuanto menos lo esperaba, los compañeros de la F. L. de Aufferville me notifican que nos ha dejado para siempre nuestro buen amigo y compañero Romero, a la edad de 74 años.

De muy joven su temperamento inconformista le hizo abrazar nuestras ideas, ingresando en la CNT en la ciudad de Valladolid, de donde era nativo. Había compartido momentos de su actuación con nuestro querido y malogrado compañero Mariano Ocaña, de la misma localidad.

Hombre risueño y ameno en su conversación, y sabiendo ganarse la simpatía de cuantos le rodeaban y trataban, su desaparición resultará más aguda. Fue uno de los fundadores de la F. N. de la Industria Ferroviaria en la línea del Norte de la mencionada localidad, afecta a la CNT, siendo siempre la conducta de Romero intachable y de cenetista ejemplar.

La última vez que tuve ocasión de hablar con él y sus compañeros de la Casa de Retiro de la «Varenhe» (Souppes), más los compañeros de la F. Local de Aufferville, con su sonrisa peculiar en él, Romero nos prometió hacernos tres alegorías representando a la CNT (era buen dibujante) de las que haría donativo para nuestro local. Por desgracia no lo pudo hacer. La promesa fue el 8 de octubre y fue enterrado el 14 del mismo mes, siendo acompañado a su última morada por todos los compañeros de la Casa de Retiro y de la F. Local, siendo enterrado civilmente como anteriormente había solicitado.

Sus compañeros de la Casa de Retiro y los de su F. L. y el firmante de esta nota, dan el más sentido pésame a sus familiares de España.

Justo Villanueva

UN REPORTAJE
CADA SEMANA

El militarismo en Iberoamérica

LOS que siguen son recuerdos de viejas lecturas de conceptos precisos y sensatos vertidos por Norman Angell en su libro «La Gran Ilusión»:

«Para darse cuenta de los estragos que hace el militarismo en pueblos similares e individuos de la misma raza basta estudiar a Iberoamérica. En estos lugares existen alrededor de veinte Estados semejantes entre sí por su aspecto político y social. Estos pueblos se asemejan unos a otros en idioma, leyes, instituciones, etc., en términos tales, que para el extranjero sería indiferente habitar en una u otra de aquellas repúblicas. Le sería igual vivir bajo el último gobierno creado por reciente pronunciamiento en Colombia que en el régimen de Venezuela emanado de la misma fuente. En apariencia ninguno de estos países posee particularidad alguna que lo distinga de los demás. Los respectivos gobiernos podrían trasladarse de uno a otro país sin alterar su ritmo normal. Y no obstante sienten tanto la hipnosis de la necesidad de la «defensa propia» y del prestigio de poseer equipos y armamentos bélicos costosos que todo lo supeditan a tener una organización militar complacida para defenderse de ataques de otras naciones que se desarrollan en condiciones muy parecidas.

»En ninguna parte se encuentran condiciones en apariencia más favorables para constituir una confederación de pueblos que en Iberoamérica, puesto que con ligeras variantes, existe la unidad virtual del idioma, de leyes, de ideales étnicos, lo cual parece indicar que debiera ser superflua la protección de fronteras. Y sin embargo, los gobernantes sacrifican un caudal de riquezas, de esfuerzos y de vidas que son causa de privaciones y sufrimientos subsiguientes, para defenderse de un gobierno vecino que es la copia fiel del que impera en su propio país. Todo este derroche de energías y de recursos se ha sostenido indefinidamente sin que jamás se les ocurriera pensar a ninguno de los dirigentes de los Estados que consienten tal situación, que sería mil veces preferible verse anexado a otra nación cualquiera, puesto que la anexión no implicaría cambio alguno en su condición, que no seguir rindiendo el tributo estéril de dinero y de sangre a la anacrónica superstición del prestigio nacional.»

Lo dicho hasta aquí concuerda

con las aspiraciones y propósitos que alimentaba Simón Bolívar, fundador de la Gran Colombia (con Panamá, Venezuela y Ecuador), que soñaba en confederar a todos los pueblos de habla hispánica, pero que el caudillismo, los afanes de dominio, la negra envidia y el criterio aislacionista que puede condensarse en «vale más ser cabeza de ratón que cola de león», acabaron con todos sus planes, con su caudal de hazañas y sus mil batallas que culminan al transmontar los Andes granadinos. Luego ya viene la desintegración, cada guerrero quiere su tajada y se hundieron los intentos unificadores. Ahora, agotadas ya las fuerzas, al sentirse vencido y minado por la tuberculosis, es cuando halla acogida en la finca del marqués de Mier, en la costa atlántica colombiana. Grande sería su decepción acerca de las glorias militares y de las conquistas bélicas, cuando ya en las postrimerías de su existencia y ante una pregunta alusiva a sus éxitos guerreros que le formuló su médico de cabecera, exclamó «El libertador»:

— Los tres más grandes majaderos del mundo hemos sido Jesucristo, Don Quijote y yo.

Lo que viene a revelar que ni las reflexiones atinadas del pensador ni las lecciones que se desprenden de las andanzas de Bolívar han servido por maldita la cosa, ya que el militarismo indígena marcha a banderas desplegadas conquistando nuevas posiciones. Una dictadura militar sucede a la otra y ahora se vislumbra el peligro, por las elecciones chilenas, que el marxismo ruso tenga un nuevo satélite bajo el signo de la dictadura del proletariado, y lo que no es eso viene a ser lo que llaman «democracia dirigida», o una mascarada totalitaria. La mejor prueba de los progresos belicistas son los datos sobre gastos militares que damos a continuación:

Según el Instituto Inglés de Estudios Estratégicos, centro internacional de investigación sobre defensa, seguridad y desarme, Brasil, Argentina, Cuba y México son las naciones que ocupan el primer lugar en el consumo de instrumentos bélicos y fuerzas militares. Brasil encabeza la lista en gastos defensivos, fuerzas armadas de combate y suministro de armas. En el actual presupuesto Brasil gastó más en su defensa, según datos de la I.I.E.E., que trece países europeos de ambos lados de la cortina de hierro.

La encuesta reciente se refiere a la fuerza militar existente en julio de 1970 e indica: «Para el comercio internacional de armamentos Iberoamérica se ha convertido en un mercado sustancial. Los Estados Unidos, Gran Bretaña y Francia son los principales proveedores de armamentos de estos países, mientras que la Unión Soviética es el único proveedor de Cuba». Al parecer el castrismo ha obtenido armas rusas de primera clase, según las referencias que se indican en su renglón.

La lista de las siete principales potencias militares del continente americano, formada por I.I.E.E., es la siguiente:

Brasil: Presupuesto de defensa para 1970: 7.496.250.000 pesos, fuerzas armadas 194.000 hombres. Ejército: una división blindada, cuatro mecanizadas, una aérea y siete de infantería. Marina: un portaaviones, dos cruceros, cuatro submarinos y 32 embarcaciones pequeñas. Fuerza aérea: 110 aviones de combate, principalmente de construcción estadounidense.

Argentina: Presupuesto de defensa. 500.000.000 de pesos; fuerzas armadas 137.000 hombres. Ejército: dos divisiones mecanizadas, una aérea, diez de artillería, seis de infantería y dos de montaña. Marina: un portaaviones, dos cruceros, dos submarinos y 37 embarcaciones pequeñas. Fuerza aérea: 70 aviones de combate, principalmente estadounidenses y británicos.

Cuba: Presupuesto de defensa: 3.625.000.000 de pesos, 137.000 hombres. Ejército: dos divisiones mecanizadas y blindadas, una de artillería y nueve de infantería. Marina: 64 embarcaciones pequeñas (el costo de la flota rusa no figura). Fuerza aérea, 185 aviones de combate, principalmente Mig soviéticos; inclusive 50 Mig 21. Posee también cohetes tierra-tierra, cohetes para defender sus costas, cohetes antitanques y anti-aéreos.

México: Presupuesto de defensa, 2.530.000.000 de pesos, fuerzas armadas 68.500 hombres. Ejército, una brigada mecanizada y dos de infantería. Marina: 17 embarcaciones pequeñas. Fuerza aérea: 120 aviones de combate, principalmente estadounidenses.

Colombia: Presupuesto de defensa 114.200.000 dólares, fuerzas armadas 64.000 hombres. Ejército: ocho brigadas de infantería y compañías blindadas ligeras, mecanizadas y de artillería. Marina, 37 embarcaciones pequeñas. Fuerza

aérea: 22 aviones de combate, todos estadounidenses.

Chile: Presupuesto de defensa: 167.000.000 de dólares; fuerzas armadas 61.000 hombres. Ejército: seis brigadas de infantería, ocho regimientos de artillería, dos mecanizados y cuatro de caballería. Marina: dos submarinos, dos cruceros y once embarcaciones pequeñas. Fuerza aérea: 20 aviones ingleses y estadounidenses.

Perú: Presupuesto de defensa, 155.000.000 de dólares; fuerzas armadas 54.650 hombres. Ejército: una brigada blindada, cuatro de infantería y una de comandos. Marina: dos cruceros, cuatro submarinos y 36 embarcaciones pequeñas. Fuerza aérea 129 aviones de combate, ingleses, estadounidenses y franceses.

A estas cifras hay que añadirles los gastos y las gentes empleadas en las repúblicas faltantes, así como lo destinado a la seguridad interior. Se calcula que en los cinco años anteriores, estos pueblos han invertido en armamentos más de 130.000 millones de dólares. Ello revela el verdadero cáncer que devora a Iberoamérica.

Además a la Casa Blanca no le interesan más que los precios bajos para la adquisición de materias primas y los rendimientos que pueden proporcionar los dólares que los consorcios tienen diseñados en estas miserables repúblicas. En este sentido prefieren tener tratos con los dictadores, ya que con ellos los trámites son menos engorrosos y pueden obrar más a sus anchas, por ser más propensos al soborno y así redondear buenos negocios, ya sea facilitando centros de inversión productiva y empréstitos onerosos. El préstamo es una de las bases donde descansa el predominio estadounidense en Iberoamérica. A pesar de que estos empréstitos son altamente rentativos por quien los hace, su logro equivale a la patente de nación privilegiada. Que el BIR o el BN digan que tal país es «sujeto de crédito» es una especie de bendición para las oligarquías que esperan su reparto. Por otra parte, el mangoneo que existe en estas repúblicas en nada favorece o su desarrollo. De un extremo a otro cuanto tiene algún valor, llámese petróleo, plata, café, cobre, estaño, carne, pescado, etc., todo corresponde a unas decenas de millonarios entroncados con el poder, y las migajas, si quedan, son para los productores.

JOSE VIADIU

Desde Alicante

España vista por dentro

ECHAR margaritas a puercos, es como condecorar a fracasados alquimistas, leguleyos incipientes, carentes de cualidades para tal oficio. Fabricar una ley de clase como la ley sindical, vieja, desdentada y con peluca postiza, cuesta un simple periquete; pero sin ningún contenido sustancioso que reporte algún beneficio a la clase trabajadora. Es demasiado vieja, y todo lo vertical tiene pinchos agudos que molestan y dañan la carne fresca. Una ley impuesta a la fuerza, no puede más que lesionar a la parte más débil, que es la parte obrera. La ley que no es aceptada voluntaria y libremente por el mundo del trabajo, en lugar de ley es un tiránico yugo. Los intereses del capital y trabajo chocan entre sí; se repelen como el agua y el fuego. Los legisladores de clase no se despojan así como así de sus viejos atavismos, y de ninguna manera pueden ser justos al legislar.

Para que un legislador de clase sea medianamente justo, primero y ante todo debe despojarse del traje viejo, lo que no ocurre en este caso, con una ley limitada y despótica, que obliga a convivir al lobo y cordero en el mismo corral. Contraste chabacano y sin sentido alguno, ya que el lobo devorará al cordero en el primer descuido que éste tenga, con sus fuertes colmillos y sus afiladas zarpas, ayudado encima por la fuerza convincente de Estado: el sable.

La facha carcunda de los nuevos alfareros, no es para esperar mejoras en la reforma de la ley sindical, si las marionetas de Circo aparecen con el mismo atuendo, igual cara y con el mismo traje viejo. Aprieta el culo, obrero, que esta gentuza va por tu piel, ¡tan sabrosa y productiva!

Mientras exista el estado burgués, el obrero no puede esperar nada bueno de una legislación furiosamente partidista. Para que un legislador de la clase burguesa legislara con una miaja de justicia, tendría de ponerse en el fiel de la balanza, y esto es peor que pedir peras al olmo.

El obrero necesita libertad de sindicación, independiente del Estado y burguesía, con todos sus atributos necesarios para defender libremente sus intereses fuertemente encontrados con los del Estado y la burguesía, con ley de huelga y acción directa, agrade o no a los alfareros alquimistas, que el oro lo transmutan en poco más o menos que en simple basura, sin

subpeditación a ningún estamento social, sea cual sea.

Aceptar la esclavitud de buen grado, es como transformarse uno en perro maldito y lamerón empedernido. Por eso el hombre del trabajo repudia toda imposición y no acepta intromisiones de puercos espines, ni que éstos sean del Episcopado, del Movimiento Nacional, de la OIT, o de la FET y de las JONS, para defender sus legítimos intereses de clase.

Todos estos grupos que menciono, son los que han redactado la ley sindical, pandilla de mostrenchos de cáscara amarga; demostración evidente de lo que puede dar de sí, una ley de padres ilegítimos, que no han estado nunca en Tebas...

De árbol podrido, fruto agrio.

El obrero auténtico es reactivo a toda imposición venga de arriba o de abajo. Quiere libertad de acción para defenderse él mismo sus intereses, sin necesidad de guías ni lazarillos, que siempre echan el agua a sus molinos, prueba evidente de que el obrero no puede aceptar de buen grado una ley sindical leonina. Por muchos retoques y pinceladas de purpurina que le den y brille mucho, la armazón no cambia. Ese cariz evolutivo que le quieren dar a la tan caca...reada ley sindical, con su amplia reforma, no le concede ningún beneficio eficaz a la clase tra-

bajadora. En el fondo continúa siendo la misma ley del año 40, que sujeta y esclaviza al productor bajo la feroz garra del burgués, que, contrito y atribulado, lleno de miedo al látigo, a la cárcel y al tiro en la nuca, se deja explotar mansamente, enganchado como un mulo al maldito yugo burgués.

El obrero no quiere saber nada de asambleas de obispos ni de episcopados, farándula embustera que vive de la hipocresía y el engaño; fantoches fraudulentos que especulan, vendiendo el cielo a centímetros cúbicos a los imbéciles mortales a cambio de grandes sacrificios y dejarse trasquilar mansamente, mientras que ellos se regodean y viven como magnates en la Tierra, sin necesidad de ninguna ley sindical. Del resto de carcundas que forman la camarilla de caballeros andantes, ni que decir nada...

SIMPLICIO

NOVEDAD EN CATALAN:

«DIFUNTS SOTA ELS AMETLLERS EN FLOR». Libro acentuado en intenciones y de una gran belleza literaria escrito por Baltasar Porcel. 18,00 F. en esta Administración.

Noticia de Barcelona

Estimados compañeros de LE COMBAT SYNDICALISTE: Veo una nota cinematográfica en un diario y la recorto para enviáros-la. En un festival del filme internacional en colores ha pasado (por una sola vez y sin autorización para ser proyectada en los cines públicos) una película sobre nuestro Malatesta, seguramente deformado, puesto que a su productor, el alemán Peter Lilienthal, le pasó desapercibido el valor filosófico-humanista de nuestro Errico, dejándolo, en cambio, sólo apto para derribar sillas y tabiques. Véase el comentario del periodista del caso;

«La noche del 25 de octubre fue proyectada la producción alemana «Malatesta», película que ya fue proyectada hace dos meses en otro festival europeo. Es un filme bastante interesante y revelador sobre el movimiento anarquista en

los primeros años del siglo y finales del anterior. La trama se desenvuelve en un barrio humilde de Londres en el que viven refugiados numerosos anarquistas de diversas nacionalidades. En uno de estos grupos, en el que preponderan los emigrados de los países bálticos, vive también incorporado al mismo el anarquista siciliano «Malatesta» y otros compatriotas suyos. «Malatesta» es una mezcla de místico y revolucionario, entregado por completo a la acción subversiva. La descripción del medio en que se desenvuelve este extraño grupo de personas, exaltado por el idealismo, pero también extraviado por la práctica de unos métodos manifiestamente antisociales, resulta muy curioso. Perseguidos por la Policía inglesa, este grupo de rebeldes termina por hacer frente a las fuerzas del orden, determinando

CHISPAS

Esta vez del pintor José de Torgos:

Los dedos de la Gioconda son gambas...

La tarde de noviembre declina; es un rebaño de espaldas.

La mujer, el agua y la sonrisa son la misma cosa.

La belleza me cansa; la fealdad me horroriza.

Velázquez no hablaba si no le preguntaban. Creo haber descubierto el secreto de su silencio: era republicano.

A veces, al encontrarme ante eso que llaman un hombre serio, tengo la sensación de que me atraen.

El puño cerrado del comunismo oculta la fatal desigualdad humana de los dedos.

Los hay que confunden la Asunción de la Virgen en el cielo con la constelación Orión.

¿Antes o después de Picasso? No se ha de pintar como antes o después de nadie.

Como los griegos decían: «De nada demasiado».

Por la copia;

CHISPERO

la reacción de éstas y, como consecuencia, una lucha sangrienta. Esta trama alude a un suceso histórico, ocurrido realmente en Londres, conocido con el nombre de «El asedio de Sidney Street».

En líneas generales se trata de un filme honestamente realizado, que refleja con indudable vigor unas situaciones reales, que en cierto modo nos recuerdan también algunas descripciones de Baroja en su novela «La ciudad de la niebla», publicada hace sesenta años.

El personaje principal — el anarquista siciliano «Malatesta» — lo encarna Eddie Constantine, er. un papel totalmente nuevo para él: Este actor que hasta ahora había encarnado figuras de varones intrépidos y arrogantes, se nos aparece en este filme como un personaje gorkiano, iluminado y melancólico. Lástima que en la película, muy interesante por lo que tiene de reflejo de la lucha social en un periodo histórico, termine por hacerse excesivamente monótona.»

LOS DIRECTORES CINEMATOGRAFICOS PROTESTAN Y CONSIGUEN LA LIBERTAD DE DOS COLEGAS

PARIS, (OPE). — Más de treinta de los principales directores de cine españoles consiguieron ayer que se pusiera en libertad a dos colegas llevando a cabo una «sentada» en una oficina del centro de Madrid, decía el diario norteamericano de esta capital, el International Herald Tribune, el 6 de noviembre, en un despacho de la agencia Reuter fechado en Madrid. La protesta la hicieron en las oficinas del sindicato nacional oficial del ramo donde solicitaron de las autoridades del sindicato que intervinieran en favor de los detenidos. Declararon después que no se marcharían mientras no fueran puestos en libertad sus colegas.

Cinco horas más tarde Juan Antonio Bardem y José Luis Egea, los dos directores que habían sido detenidos durante las manifestaciones del martes por la noche, telefonaron desde su casa para comunicar que se encontraban en libertad. La sentada terminó inmediatamente. Bardem es el director de la película «La muerte de un ciclista». Entre los que protestaron se encontraban Carlos Saura, Basilio Pajín, Angelino Pons, Manuel Summers, Mario Campus y Alfonso Ungria.

LA LIBERTAD, ESE PECADO

BILBAO (OPE). — La llamada audiencia provincial en la causa seguida contra los cuatro reclusos de derecho común que se fugaron de la cárcel de Basauri les ha condenado a 3 años y 2 meses y 15 días de prisión menor como autores responsables de un delito de quebrantamiento de condena previsto en el código penal. La defensa había solicitado la libre absolución.

SIETE DETENIDOS

BAYONA, (OPE). — «Basque Eclair» informa que la policía franquista ha practicado siete detenciones de jóvenes acusados de propaganda ilegal. Entre ellos hay dos estudiantes, un abogado, un ajustador y un tornero. No se saben más detalles.

LA PROPAGANDA ILEGAL

MADRID, (OPE). — 30.000 pesetas de fianza le ha pedido el Tribunal de Orden público al abogado don Eduardo Pardo Reina, que ha sido procesado por un delito de propaganda ilegal, según lo determina el artículo 25 del Código penal. El 11 de agosto de 1970, a Eduardo Pardo Reina se le ocu-

ANTENA

paron hojas tamaño folio tituladas «Reivindicación de un pueblo y crítica del régimen, 14 abril 1931-1970». Hojas que contenían un discurso pronunciado en París al conmemorarse la instauración de la segunda República en España. También se le ocuparon a Pardo Reina otros cuatro ejemplares idénticos que un paquete había dejado momentos antes en un bar.

LA HUELGA DE LOS «NO VIOLENTOS»

PARIS (OPE). — Continúa durante esta semana el ayuno voluntario y en grupo, organizado por los «no violentos» en manifestación contra las penas de muerte pedidas ante el Tribunal militar de Burgos contra seis vasos de la Resistencia.

El lugar en que se practicó el ayuno se encuentra en las inmediaciones del antiguo Circo Romano de París (Arènes de Lutèce) y frente a la entrada de la novísima Facultad de Ciencias. Entre los «no violentos» se encuentran personas amigas de don Gonzalo Arias, el intelectual español que se ha manifestado reiteradamente en Madrid.

(Demostración terminada. N. D. L. R.)

EL QUE SE INCENDIO ANTE FRANCO

MADRID. — Joseba Elósegui se halla fuera de peligro aunque su estado sigue siendo grave, pues tiene quemaduras en la espalda, en el cuello y en una muñeca y dos fracturas, una de costillas y otra de muñeca, precisamente la que está también afectada por una quemadura.

Quien conoce a Joseba no puede sino calificar de calumnia el intento de la prensa oficial de presentarle como un enajenado mental. Joseba Elósegui es un rebelde que ha querido dar su vida como testimonio de la larga lucha de su pueblo por la libertad.

OTRO CONSEJO DE GUERRA

SAN SEBASTIAN (OPE). — La prensa franquista publicó el 29 de octubre un despacho de la agencia Cifra, fechado en Burgos, que decía lo siguiente:

«En el regimiento de San Marcial se ha celebrado hoy — mañana y tarde — un consejo de guerra correspondiente a la causa seguida contra los procesados An-

gel María Isasa Belaunzarain, Tomás Aristizabal Pontó, Portulino Zapirain Aguirrezabala e Higinió Olay Oñoriozola, vecinos de Oyarzún (Guipúzcoa), por los presuntos delitos de rebelión y terrorismo. La vista fue pública.

Al primero se le imputa el delito de tenencia y transporte de armas y explosivos y rebelión militar) pidiendo la acusación quinientos años por el primero y seis por el segundo. Para Tomás Aristizabal y Portulino Zapirain seis años por el delito de rebelión militar. En cuanto a Higinió Olay la libre absolución.

Los defensores — tres abogados de San Sebastián — negaron la participación en los hechos de sus defendidos y pidieron la absolución. El fiscal subrayó, por su parte, la gravedad de los delitos cometidos por los acusados.

Durante el consejo uno de los acusados se negó a prestar juramento y se dirigió al público asistente en vascuence, pronunciando palabras de desacato a la autoridad militar, hecho que motivó el que se desalojara la sala.

MOVIMIENTO BURSATHL

TENERIFE. — Seis extranjeros, entre los que hay por lo menos dos alemanes, han sido estafados en 23 millones de pesetas que pagaron en Tenerife por una urbanización inexistente de la que nadie tiene noticia.

Máximas y reflexiones

— Hay muchos anarquistas que se entusiasman y se vuelven optimistas porque desde mayo de 1968, se habla mucho de anarquismo. ¿Se me puede explicar porque, desde el tiempo que todo el mundo habla de libertad no la vemos amanecer por ninguna parte?

— Si todo el mundo habla de anarquismo, ¿no sería mejor que de anarquismo sólo hablaran los anarquistas?

— Panem y circenses, es la divisa de todos los tiempos, seguramente el viejo Juvenal, satirico de la antigua Roma, no pensaría entonces que los gobiernos del siglo XX todavía la emplearían para hacer creer a los pueblos que subyugan, que son ellos mismos que se gobiernan.

— No es sobre las ideas de los otros que escribo; es sobre las mías. No veo las cosas como los demás, y eso hace tiempo que me lo han reprochado.

— En la sociedad humana, el más grande instrumento del hombre es el hombre, y el más sensato es aquél que se sirve mejor de este instrumento, es decir, de sí mismo.

— Mientras ignoramos lo que debemos de hacer, la prudencia consiste en quedarse en la inacción. Es de todas las máximas la que el hombre más necesita, y la que menos sabe observar.

— La más peligrosa de todas las trampas, y la única que la razón no puede evitar, es la de los sentidos, aquél que quisiera impedir las pasiones de nacer, sería casi tan loco como aquél que quisiera

aniquilarlas. Pero todas las pasiones no son naturales.

— El precepto mismo de obrar con otro como queremos que se obre con nosotros solo tiene como verdadero fundamento la conciencia y el sentimiento, pero ¿dónde está la razón precisa de obrar siendo yo como si fuera otro, sobre todo cuando estoy moralmente seguro de jamás encontrarme en el mismo caso?

— ¡Renovarse yendo hacia adelante! Pero, ¿qué es ir hacia adelante? ¡Hombre! No hacer marcha atrás.

— Puesto que cuanto más los hombres saben, más se equivocan, el único medio de evitar el error es la ignorancia. Si no juzgas, no os equivocareis jamás. ¿Qué me importa eso? — es la palabra más familiar del ignorante.

— Si no se escribiera más que las cosas verdaderas y útiles, la inmensidad de los libros de historia se reduciría a bien poca cosa, pero se sabría más y mejor.

— Que de dos astrologos consultados sobre la vida de un niño y sobre el tiempo, el uno diga que el niño se hará hombre, y el otro no, que el uno anuncie la lluvia, y el otro el buen tiempo, está bien claro que de los dos habrá un profeta.

Pomponace decía: «Se il mondo non é eterno, per tutti santi é molto vecchio.»

Juan BUSCADOR

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Redacción española 33, rue des Vignoles, París (20).

Administración: 33, rue des Vignoles, 75-París (XX°).

C.C.P. 507-56 París. Tél. PYR 46-86.

Quedan invitadas todos los afiliados y amigos de S.I.A. a la asamblea ordinaria del 6 de diciembre en el local y la hora acostumbrada.

La presencia de los compañeros que piensan en los presos y en la contigüidad orgánica es indispensable.

F. L. DE MARSELLA

Convoque todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 6 de diciembre 1970. Dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

La segunda Conferencia del Ciclo 1970-71 organizada por el Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 13 de diciembre 1970, a las nueve y media de la mañana en la Sala Francisco Ferrer, Guardia de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, a cargo del militante de Perpignan Vicente Soler, actual Secretario del Núcleo Aude-Pirineos Orientales, que disertará sobre el palpitante tema: «El militante y el superviviente de la C.N.T.».

Todos los variados aspectos del presente y del futuro de España serán analizados por el orador.

En un fraternal invitación a todos los compañeros de las Federaciones Locales del Núcleo, familiares, simpatizantes, emigrados, económicos, amantes de la cultura y jóvenes de ambos sexos en general.

F. L. DE LIMOGES

Conscientes de la importancia de la obra «Historia de la C.N.T.» a fin de contribuir a la más pronta edición del 1º tomo, esta F. L. ha acordado una contribución de 10 francos por afiliado.

La Administración de la F. L. mientras los fondos se recaudan ha enviado ya 300 francos a la suscripción permanente abierta a este objeto.

Por otra parte, Administración de la Comisión de Relaciones del Núcleo Corrèze, Cantal y Haute Vienne, después de previa consulta al Núcleo, hace un donativo de 300 francos al mismo destino.

Que ello pueda servir de estímulo para otros y que la «Historia de la C.N.T.» sea pronto publicada.

COMUNICADOS

COMUNICADO DE S. I. A. REGIONAL

Comunicamos a todos los grupos de Amigos de S.I.A. y quienes tengan relación con la misma, que el nuevo domicilio social es el siguiente: FRUCTIDOR-C.R. de S.I.A. 33, rue des Vignoles, París (20°).

Compañeros, desde este momento podéis hacer ya nuestros pedidos del Calendario de 1971. Que nadie se quede sin él. Se ofrecen en francés y en español. S.I.A. espera la contribución de todo el mundo para el éxito de su venta. Este año no debe quedar uno sin vender.

Tenemos cartas postales para felicitación de año nuevo. Adquirirlas es obra solidaria.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el Domingo 22 de noviembre a las 9 y media, en el nuevo local, 33, rue des Vignoles, París (20). Metro: Avron y Buzenval.

F. L. DE PERPIGNAN

A todos los compañeros y simpatizantes de la CNT, a todas las Federaciones Locales de los Pirineos Orientales y Región.

El Calendario de S.I.A. está ya pronto a aparecer; nuestros semanarios «Espoir» y Le COMBAT SYNDICALISTE han expuesto cual será su contenido.

Es necesario, para que S.I.A. se encuentre con fondos y pueda socorrer a los necesitados, que el Calendario sea profusamente vendido, y para ésto es necesario que todo compañero o simpatizante, que todo amigo y conocido que quiera adquirirlo se haga conocer; que toda Federación Local de la CNT de la región que desee obtener una cantidad de calendarios por nuestro intermedio que nos lo diga con tiempo.

Dirigirse a: C.N.T., 46, rue des 15^{es} Degrès, 66-Perpignan.

«UMBRAL» N° 101

Coleccionará más de cuarenta artículos originales de celebrados escritores. Grabados, artísticos y documentales amenizarán el número, que será digna continuación del 100, extraordinario. Será el «UMBRAL» que proponemos, un gran elemento de relación y de propaganda.

Solicitamos, compañero no suscritor, tu ejemplar y el que pienses regalar a una amistad tuya. Precio de cada: 10 francos.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados a esta F. Local, a la Asamblea que tendrá lugar el día 6 de diciembre a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se encarga la asistencia de todos los compañeros.

COMISION DE RELACIONES RHONE-LOIRE

Por razones ajenas a nuestra voluntad, nos hallamos en la necesidad de anular el acto que debía celebrarse el domingo día 20 de Noviembre. Cuando las posibilidades nos lo permitan, se comunicará la celebración del mismo.

PARADEROS

El compañero Manuel Soto desea saber el paradero de Juan Gázquez Gea, que residió en 67, rue Provost, Bruges (Gironde). Escribirle a 4, rue du Pont de Pierre, 93-Pantin.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: Berthe et Jacques, 10; Antibes: Allende, 10; F. L. de Thiais, 12; Paris: Gregorio Ibáñez, 10; Roanne: Antonio López, 10. TOTAL: 52 F.

CALENDARIO DE

S.I.A.

Bajo el signo de la Commune

El Calendario de S.I.A., se pondrá a la venta dentro de poco y es de esperar que este año, igual que los años anteriores, encuentre buena acogida en el ambiente libertario y demás público que sabe lo que S.I.A. representa.

S.I.A. es la Asociación francesa de ayuda mutua por excelencia, y su calendario es el principal recurso de sostén económico con que cuenta para llevar a cabo su misión solidaria en favor de los refugiados antifascistas que tienen necesidad de alguna ayuda. Su precio, 500 francos.

Los pedidos pueden hacerse a: S.I.A., 4, rue de Belfort, 31-Toulouse.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espiritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

- Lista de nombres y cantidades: Suma anterior 20 400 25, Antonio Faro París 50 00, Amela París 20 00, Bordonada Fontainebleau 10 00, García idem 20 00, Pato Fco. París 2 00, Sebastián Lázaro París 4 00, Vicente Gutiérrez, id. 15 00, José Oteiza, París 100 00, António Mestre, París 4 00, Pedro Sánchez, París 10 00, Juan Colomer, París 20 00, Isidro Montero, París 40 00, Manuel Vidal, París 10 00, Bordonada, Fontainebleau 30 00, García, id. 20 00, Garbido Cacho, gnaul 15 00, Manuel Gracia, id. 20 00, Mahlo, París 50 00, Teodoro Guillén, id. 60 00, Gregorio Ibáñez, id. 50 00, Fortea, Montpellier 100 00, José Villanueva 10 00, Landeira, Drèu 20 00, Salvador Benítez, Mon treuil 10 00, Granados, Thiais 10 30, José Arcal, Thiais 10 00, Genique, Thiais 10 00, P. Solá, Thiais 10 00, T. M., Thiais 10 00, Bernardo Peralta, Thiais 20 00, Federación Local de Me lun 150 00, Lajusticia, París 10 00, Gregorio Azcona, Auf ferville 20 00, José Monzón, id. 10 00, Severo Urrea, id. 20 00, José Zaragoza, id. 10 00, José Gomis, Casa de Reposo de Souppes 250 00, Gregorio de la Cruz, id. 25 00, Juan Terradas, id. 3 00, Juan Romero, id. 3 00, Amado Serra, id. 10 00, Eustaquio Teruel, id. 5 00, Nicolás Nuevo, París 100 00, Jaime Ferrer, Hyères 10 00, Víctor Martínez, Coiffy 8 00, le-Bras 8 00, Antonio López, Roanne 15 00, Francisco García, Aubert 6 00, bevilliers 3 00, Valero García 3 00, Madrid - Barcelona 50 00, Pedro Peralta, París 10 00, Pérez de Magoria, id. 50 00, Serafín Pérez, Thiais 100 00, Suma y sigue 21 958 75

DE APABICION RECIENTE

LA ANARQUIA por varios autores edición «Tierra y Libertad», de Ogracas, 2 francos.

Al terminar de leer un libro DISCOS

ES «Pasión y muerte de los españoles en Francia», y a decir verdad, me ha producido honda emoción al constatar las peripecias sufridas, tanto físicas como morales, y que no pueden ser contradichas por ser narradas por testigos presenciales. Al contenido de dicho libro bien se le puede aplicar el adagio español que dice: «Vale más caer en gracia que ser gracioso», bien aplicable a los españoles por la última guerra del 39 al 45, y habría que hacer un balance de la actuación en ella de las tendencias franquista y antifranquista, y que cada una cargue con la responsabilidad que le quepa con verdadera justicia.

Los años de hoy, o sea la reacción española, son los mismos del 1939. Cuando estalló la guerra mundial se pusieron incondicionalmente del lado de los agresores alemanes e italianos, y no podía ser de otra forma porque gracias a éstos se pudo implantar en España el fascismo que tantos miles de muertos ha causado. Creo que toda persona imparcial y amante de la verdadera justicia, aceptará que cuando estalló la guerra en 1939, la España reaccionaria mandó fuerzas bien armadas a luchar junto con las de sus amigos Adolfo y Mussolini, contra los aliados, y ofreció — Franco — un millón de bayonetas para defender Berlín, y caso de triunfar Hitler reivindicar cierto territorio francés. Hasta aquí son los franquistas caídos en gracia, sin ser graciosos.

Es ahora cuando les toca hablar a los de la otra tendencia, la de la verdadera libertad, que siendo graciosos no cayeron en gracia, siendo también españoles, pero exiliados en todos los rincones del planeta, pero cuantos amen la sinceridad y deseen tener su conciencia tranquila reconocerán que es bien diferente la actuación de los unos y de los otros, porque la reacción española defendió los fascismos, y los refugiados los combatieron con bravura, marchando siempre cara al enemigo, probándolo según el libro los miles de muertos que hay enterrados por todos los lugares por donde pasó la guerra y defendiendo a los aliados. Testigos directos nos dicen que aquí, en Francia, los refugiados españoles realizaron grandes acciones estratégicas, de envergadura, contra el enemigo, salvando de muerte segura a franceses, ingleses y americanos al apoderarse de un tren cargado de mercancías y de otro blindado,

cargado de muchos millones destinados a la paga de las tropas de ocupación y que fueron entregados, acto seguido, al mando francés. No es posible narrar en pocas líneas las acciones españolas de este calibre por ser muchísimas; incluso nos dicen dos testigos que los primeros que entraron en el Hôtel de Ville de París fueron españoles del grupo acorazado Leclerc, ocurriendo lo mismo en Alemania en la residencia que habitó Hitler.

La contribución de sangre de los refugiados españoles ofrecida a los aliados para ganar la guerra fue enorme. Solamente en los frentes de Africa 25.000 muertos; en tierras francesas 10.000 y, en Alemania 8.000.

Tan grande sacrificio no puede ser pagado con dinero, pero sí con



reciprocidad, o sea distinguiendo con buenas acciones a los españoles que aún viven y que son amigos de los que murieron por defender la Francia y la libertad del mundo.

De poder ser yo propondría que «Pasión y muerte de los españoles en Francia» fuera traducido al idioma francés para que este pueblo supiera lo que los refugiados españoles han hecho ayudando al pueblo francés para que fuera libre.

S. Mur

LOS QUE NOS DEJAN

INDALECIO DURAN RICOTE

Un breve telegrama desde Burdeos nos ha anunciado que el que fue nuestro compañero consecuente y amigo «est décédé». Anunciada la hora del entierro, hemos consultado el horario del tráfico hacia dicha capital, y el jueves día 22 de octubre del año en curso, hemos cogido el tren a las 8'10 de la mañana, para llegar a destino con tiempo suficiente para acompañar (después de animar a Sabina y Pepito, compañera e hijo) a su última y triste morada, al malogrado compañero.

Tendientes a sentar un precedente impuesto por la necesidad de ser lacónicos para no ocupar mucho espacio en nuestra limitada prensa, omitiremos relatar sus relevantes cualidades y su lealtad en orden general, interpretando y sirviendo a nuestras caras ideas y comportándose en el mismo orden general con una ética, cuyo reflejo se ha percibido con la gran manifestación de duelo registrada para acompañar por última vez al finado.

A esta manifestación asistieron, junto con un público de compatriotas de diferentes tendencias, franceses, militantes de la Org., Junta de la F. L., representación del S. I. y sobre todo los ferroviarios de muchas y distantes localidades, pues el que se fue para siempre perteneció constantemente a la muy afortunada familia ferroviaria que integra a la CNT, sin transigir con los traidores desleales de ayer, de hoy y los que pu-

diera haber mañana. Así fue siempre la línea de conducta de la F. N. de la I. Ferroviaria.

Rompiendo viejas tradiciones que se emplean en estos actos, la delegación ferroviaria de la C. N. de R. hizo una breve intervención para significar que el desaparecido cumplió siempre con su deber, terminando dando las gracias al numerosísimo público que se sumó al acto.

L.

Nota. — Este año es de lo más excepcional en las pérdidas de compañeros de la Org. ferroviaria. En esta misma fecha registramos la pérdida del compañero José Sevilla, bien conocido de todos por su constante y valiosa colaboración en nuestra prensa, abordando todos los problemas, y de una manera especial el arte en todas sus manifestaciones, con biografías de los grandes genios de la música.

A estas dos salientes pérdidas tenemos que añadir las no menos valiosas de: Enrique Tortosa, Toulouse. Mariano Ocaña, que residía en París y se trasladó a Carcassonne. Diego Pujazón, Hyères. Pascual Lafuente, Castres. Joaquín Sagrera, Banyuls. Antonio Segarra, Colmar. Constantino Fuentes, Burdeos. Aparte esta lista habrá otras bajas que desconocemos por tratarse de compañeros que viven aislados y otros muy enfermos, entre los que registramos a Celestino Soria; en Albi, y Ruperito Acero en Limoges. Existen otros enfermos menos graves, por lo que recomendamos a sus familiares y

Ha muerto un caudillo. Malo. En otra ocasión nos tocará el turno a nosotros. Reconocemos que él pereció quemado por su propia llama. Era pasional, el hombre. A nosotros, no propagados ni ganados (ni merecimientos) nos puede ocurrir cualquier día el final torrido del caudillo. No estamos en el destierro para peinar gatos ni cebar perros.

Se fue un caudillo de aquí y no nos alegramos. Pero créansenos: sin que en ninguna ocasión nos atravesáramos al Estado, nos hizo objeto de la razón de Estado. Opuestos al franquismo solamente (¿no es nuestro derecho?) se nos aplastó «Soli». Memoria queda; y pena de que tamaño eracción pudiera, aquí, tener ocurrencia. En Madrid habría sido más comprensible.

Pareja razón de Estado nos condujo a Córcega en prisioneros. La existencia de un dictador ruso debía ser preservada y se ve que nuestra presencia, humilde y todo, no ofrecía garantía. ¿Ahora, polvoreros? ¿y en casa ajena? Y sin precedentes, pero ya existe uno: fuimos apartados del continente y a Kruschev no le ocurrió ningún percance. Un polvillo de terrorismo queda inceptible, desde entonces, en nuestra indumentaria de hombres, sin embargo, calmos.

Más no radica aquí la sarna que más pica. A doce españoles y seis búlgaros típicamente antifascistas «L'Humanité» embusteros nos calificó de fascistas. En una reunión que doce de los calumniados tuvimos en Ille Rousse concretamos un comunicado de defensa que en «Le Monde» y «Paris-Jour» apareció recortado. La demás prensa solicitada, nada, o peor: el silencio cómplice. Así «Le Nouvel Observateur», así otras publicaciones; y gusto daría saber — pues no sabemos — que «Le Monde Libertaire» se ocupó en la defensa de compañeros acorsetados como presuntos matarifes del dueño del Kremlin, según «L'Humanité».

No place, no, ser víctima de razones de Estado; pero desplace más que prensa liberal y libertaria deje ensuciar a mansalva la conducta de personas de conciencia limpia cual no la tienen ni tendrán jamás los zaristas de nuevo cuño, vulgo bolcheviques.

FF. LL. que están afiliados, que nos expongan sus posibles necesidades y sobre todo en caso de fallecimiento, les agradeceremos lo cofuniquen al compañero Secretario de la C. N. de la F. N. I. Ferroviaria, 33, rue des Vigoles, «Fructidor», Paris (XX°).

LE TEMPS DES MENACES

(D. D. E. DE SEINE ST-DENIS)

Dans le num. 5 de « Et Paf ! », qu'un de nos lecteurs nous a aimablement fait parvenir, figurait le texte ci-après :

« Mission des commissions de reclassement. On pourrait reparler, longtemps, cela a préoccupé et occupé tout le monde dans les deux classes, que rien ne semble s'opposer à continuer, en cette matière, à radoter.

Nos rédacteurs, pourtant bien informés, n'ont pas été invités au spectacle.

Comment ce cirque se présente d'un côté les « représentants du personnel » (gonflés de s'appeler comme ça, on leur a bien demandé chargés de dialoguer, et comme on dit ils se sont battus (sic) pour qui ? hé, hé... En règle générale ce sont ceux qui entretiennent l'ambiguïté, chez certains pro-patrons, sans doute, jusqu'à approuver la notation. De l'autre côté, la direction, ceux dont le nom, et surtout le titre, fait régner la terreur. Le meilleur représentant de ce beau monde, ou grands et larbins sont solidaires, un dénommé Gicqueau. Pour nous il n'est que parfait symbole à l'image de la direction. Sa fonction c'est de garrotter le maximum d'indice d'ancienneté et de fournir, au besoin, inventer, les arguments pour remettre au mieux, c'est-à-dire au plus bas, le personnel.

Au milieu de tout cela un statut qui a failli être appliqué.

Résultat. Suivant l'information qu'un syndicat (sic) a bien voulu circuler au mois d'août (c'est malin) plus d'une quarantaine d'employés dont le salaire est inférieur à 80 frs (dactylos, commis, dessinateurs...) ont été lésés de plus de 50 frs par mois. (Bien d'autres encore, mais nous commençons par ceux dont les brimades honorent les glorieux artistes.

ans). Cela représente un gain, pour le ministère de l'Équipement de 24 000 frs par an. Bravo à cla-me « le grand A » à son négrier.

Et bien, nous, on va vous le dire ce que représentent ces 24 000 frs. (Voir une autoroute dite de Bagnolet), ils représentent la construction, pour l'année, de 48 centimètres d'autoroute. Musique. La France est sauvée.

Cet exploit est tel que, tout de suite nous avons écrit au ministère de l'Équipement pour que soit accordée une haute distinction, la palme académique, à l'auteur d'un tel procédé. Nous vous rapportons ici quelques fragments de cette demande envoyée le 4 septembre 1970 :

Monsieur le ministre ;

Nous sollicitons de votre très haute... etc., pour monsieur Gicqueau, ingénieur déclassé en votre service de la direction départementale de Seine-St-Denis. Monsieur Gicqueau, par sa ténacité, son zèle à la rogne bien légitime qu'il a sur le personnel, a permis par une performance de mauvaise foi, mais pour une bonne cause la vôtre, à contribuer à assainir vos finances. Si en 1968-69 vous avez accordé quelques miettes de salaire, soyez sans crainte, monsieur le ministre, votre dévoué serviteur a récupéré cette faiblesse. Cet ancien emploi a su faire ce qu'aucun de nous n'aurait pu faire, prendre à ceux qui ne peuvent se défendre par des moyens légaux, et contribuer ainsi à l'achèvement des travaux d'autoroutes (48 cms!) dont vous voulez doter le pays.

Par sa fermeté, sa hargne de chef « responsable » à essayer de mûrir pour quelques temps un

personnel tenté de lever la tête et de contester.

Ces actions, monsieur le ministre, ne peuvent rester ignorées de tout votre personnel, à l'échelon national, c'est pourquoi, accorder cette décoration permettra à ce « potron du désordre » à reprendre confiance dans votre force et votre justice.

Cet article n'a pas été apprécié du sieur Gicqueau qui, piqué au vif, a réagi en adressant la lettre suivante à une personne désormais étrangère au service, puisque éliminée pour fait de grève depuis le 18 juin, et sur qui il fait retomber sa verve hargneuse et menaçante, sans nulle crainte du ridicule :

Paris, le 26 octobre 1970.

R. Gicqueau à Mr Boudot, ingénieur des T.P.E.,

Je viens de prendre connaissance d'un libellé anonyme présenté sous le titre « Et Paf num 5 », qui met en cause nommément de façon diffamatoire et injurieuse aux termes des articles 29 et 31 du Code pénal et particulièrement de l'article 31, qui réprime ces délits lorsqu'ils mettent en cause un fonctionnaire.

Ma première réaction a été de porter plainte contre X en application de ces articles.

Or un examen du texte figurant aux pages 1 et 2 intitulé « Bobinard City » montre que cet X n'est pas difficile à découvrir. Il fait ressortir en effet que vous en êtes à l'origine puisqu'il traite de votre comparaison devant le Conseil de discipline, ce qui est confidentiel. Il est donc bien certain que vous êtes en relation avec les autres courageux anonymes qui ont « rédigé » ce factum, si vous n'en êtes pas même le « rédacteur

en chef ». Vous avez d'ailleurs été vu, assurant vous-même la diffusion d'un précédent numéro dans les w.c. de la Direction, seul endroit d'ailleurs, où il trouve bien sa place (et encore).

Il n'est pas douteux qu'en cas de saisie de la justice vous seriez considéré comme le responsable. J'hésite toutefois à poursuivre dans cette voie parce que cela donnerait beaucoup d'importance à une affaire qui doit être traitée par le mépris et qui relève plutôt de la médecine psychiatrique.

J'ai donc pris la résolution suivante que je vous notifie à toutes fins utiles :

Dans le cas où une nouvelle publication anonyme interviendrait sous cette forme ou une autre, et sans que j'ai besoin de la feuilleter pour rechercher si quelques allusions fielleuses me concernent, j'adresserais immédiatement à l'autorité judiciaire une plainte en diffamation et injures publiques concernant les auteurs de la publication intitulée « Et Paf n° 5 ».

A bon entendeur, salut.

R. GICQUEAU

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de « Bellone »)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille. Demandez-la à l'Administration du journal.

Album d'Art Espagnol. Exil 1 50
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle» 20 00
UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai» 8 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»... 54 00

La société actuelle et le problème de la Révolution

Rendez-vous tous les samedis à 18 h.30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque)

UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne, permanences de 16 h à 17 h, tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux « L'Espoir » et « Le Combat Syndicaliste » (deux pages)

COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PUTEAUX
33, Avenue du G. de Gâtelle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

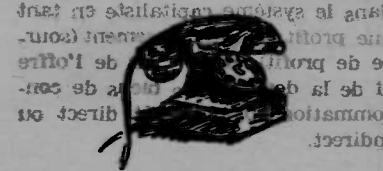
2^e UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). Métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6^e Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion, autour des centres d'intérêt suivants :

- L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.
- Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.
- Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...)
- Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion)



2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VIII)

jamais votre mari ne cassé rien... aldez le. Il s'agit d'un exemple manifeste d'institutionnalisation du gaspillage. Non content d'obliger le prolétariat à sur-consommer, il faut encore l'obliger à suivre les règles de gaspillage chères au capitalisme international. La société spectaculaire marchande ou société dites de consommation est en réalité une société de sous-consommation, car l'acheteur n'est pas libre de son choix, et de surconsommation forcée, car elle institutionnalise le gaspillage dans tous les aspects de la vie sociale.

10. Le progrès technique se caractérise par : « ...l'accroissement du volume de la production obtenue au moyen d'une quantité fixe de matière première ou de travail humain ». (1). J. Fourastié a eu le mérite d'analyser l'un des premiers le progrès technique, et d'expliquer par lui l'évolution des divers facteurs de l'économie. Il a identifié le lien qui unit les agrégats constituant l'économie. Cependant, sa vision petite bourgeoise de l'économie l'a empêché d'aller plus loin dans l'analyse économique du progrès technique; il n'a donc pas pu faire ressortir la contradiction fondamentale qui ressort d'une étude scientifique du progrès technique. Le progrès est dit processif lorsqu'il est créateur d'emplois. La destruction d'emplois engendrée par l'automatisation, la mécanisation ou la modernisation des outillages (incidences du progrès technique), est compensée plus que proportionnellement par une augmentation de la demande (consommation donc production) ce qui entraîne une augmentation de la main d'œuvre nécessaire. Dans ce cas, le progrès technique se greffe et surmultiplie le développement de la branche d'activité considérée. Par contre le progrès est dit récessif quand il est destructeur d'emplois. Le progrès débauchant la main d'œuvre, sans qu'un accroissement proportionnel de la consommation vienne entraver cette perte d'effectif... A première vue, le progrès technique présenterait donc un double caractère dynamique. Il faciliterait l'exécution du travail par des améliorations techniques, et libé-

(1) J. Fourastié « Le Grand Espoir du XXe siècle » NRF (Idées), page 14.

rerait l'homme du travail servitude. En effet de par la saturation du primaire et envisageable du secondaire, le progrès technique est essentiellement récessif (c'est-à-dire, destructeur d'emplois) libérateur. Or, il n'en est rien. Loin de présenter un caractère libérateur le progrès technique présente un aspect anti-social : chômage, non-diminution des horaires, stagnation des salaires malgré l'augmentation de la production, de la productivité du travail, du chiffre d'affaires (ventes). L'organisation interne de la société spectaculaire marchande axée sur une institution du gaspillage conditionne de façon irréversible l'impossibilité d'améliorations réelles des conditions de vie du travailleur, et à plus forte raison anihile l'espoir de libération pour les travailleurs, du travail servitude.

11. — Le décalage entre une société paranoïaque engendrée par le capitalisme, et les exigences quotidiennes des travailleurs devient de plus en plus marquée. C'est ainsi, que les augmentations de salaires, la diminution de la durée du travail servitude, la légalisation des temps morts (loisirs, congés payés), la réduction du coût de la vie par la baisse des prix, figurent en tête des revendications alimentaires ouvrières. Ces revendications, le calcul économique le plus primaire montre qu'elles pourraient — dès aujourd'hui — être accordées aux travailleurs. Bien plus, dans l'état actuel des choses, si le pouvoir ne les accorde pas, la société spectaculaire marchande entrerait dans une période de crise, dont tout laisse à penser que ce serait la dernière; car consommant sa mort. Cette crise proviendrait en premier lieu d'une surproduction. « La surproduction est une conséquence particulière de la loi de la production générale du capital : produire en proportion des forces productives (c'est-à-dire selon la possibilité d'exploiter, avec une masse de capital donnée, la masse maximum de travail sans tenir compte des limites réelles du marché ni des besoins solvables) réaliser cette loi par l'extension incessante de la reproduction et de l'accumulation, donc par la retransformation constante du revenu en capital, tandis que, d'autre part, la masse des producteurs reste limitée et doit, sur la base de la production capi-

taliste, rester limitée à la quantité moyenne des besoins. (1). Actuellement les conditions de crise par surproduction définies par K. Marx sont réunies. En effet, l'incidence du progrès technique sur les divers facteurs de l'économie a provoqué, une augmentation de la production en valeur absolue, une diminution relative (car théorique) de la main d'œuvre nécessaire, donc une démultiplication de la productivité du travail. Ainsi comme l'a analysé Marx, né pas libérer la « surplu de force de travail » (les forces productives), c'est amener le capitalisme à la crise. De par la définition du progrès technique, l'accroissement de la production est le résultat de l'incidence de ce progrès dans un état donné des techniques, sans que les facteurs économiques de la production (facteurs humains et matériels) aient varié. Ce qui revient à reconnaître que la production devient surproduction quand le facteur humain (main d'œuvre) évolue également en valeur absolue. Et pour tant, malgré ce risque imminent de crise, le capitalisme perpétue un système social qui n'a évolué que superficiellement depuis le début du siècle, (2) montrant ainsi

(1) « Karl Marx ». L'Economie de Marx, Edition de la Pleiade (Tome II. Matériaux pour l'Economie, Chapitre IV : Les Crises, pages 497-498.

2) Il ne faut pas se leurrer, le progrès technique par l'augmentation de la production qu'il occasionne, a permis au capitalisme d'accorder des pseudo-améliorations au prolétariat; ces améliorations n'étant que la représentation dans la vie sociale par une surconsommation, d'une production qui s'est surmultipliée. Autrement dit la possibilité accordée au travailleur par le capitalisme n'est motivé économiquement que par le désir d'écouler sa production. L'augmentation relative des salaires n'étant que la représentation du système de l'offre et de la demande, comme la baisse réelle des prix de vente des produits de consommation celui de l'augmentation de la production. Ces deux principes de base venant étayer notre certitude que toutes les pseudo-réformes de la société spectaculaire marchande ne sont que les motivations de la recherche d'un profit et d'un pouvoir maximum. C'est ainsi que la baisse

Dans le n° 5 de « Et Pat... » (s'il est encore nécessaire de le prouver), que les réformes qu'il accorde ne proviennent nullement d'un désir altruiste envers le prolétariat, mais bien au contraire d'un calcul économique pragmatique dans lequel le prolétariat n'est qu'un pion sur l'échiquier de la société spectaculaire marchande. L'existence du capitalisme en effet empêche toute amélioration des conditions de vie du prolétariat; le capitalisme se finalise dans la symbiose maximum de profits et de pouvoirs. La réalisation de l'un comme de l'autre conditionnant la situation du prolétariat exploité. Pourtant, pour prendre un exemple précis, la réduction de X de la durée du travail n'entraînerait qu'une diminution de 0,6 % de la production. Toute diminution du temps de travail étant compensée à 40 % au niveau de la production (selon les calculs du VIe plan) c'est-à-dire dans une vision capitaliste. Il ne faut donc pas chercher dans le calcul économique, fût-il cohérent, l'explication de la position réactionnaire du patronat français et même international. Il devient nécessaire d'analyser les divers concepts en regard de la situation dans laquelle se trouverait plongé le capitalisme s'il accordait de telles réformes. Cette situation il est aisé de la définir sans grande analyse : ce serait la révolution.

Jordi VIDAL
(A suivre)

L'ANARCHIE
SYNDICAT
de Errico Malatesta
Réédité par le « Golem »
3 francs l'exemplaire
2 francs à partir de dix exemplaires.
S'adresser 33 rue des Vignes
les, Paris (20).

LA PARTICIPATION

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Etude sociologique, politique et théorique Analyse et critique de la société spectaculaire-marchande

1. — « Les travailleurs français paient le prix des insuffisances de la direction, ils travaillent dans l'inconfort, suivant des méthodes périmées, et sans perspective de promotion; on leur refuse les moyens de s'organiser efficacement pour faire valoir leur point de vue; le tout pour un salaire qui peut être deux à trois fois moindre que celui qui est aux Etats-Unis. Dans le haut de la hiérarchie, en revanche, les traitements sont comparables dans les deux pays, avec cette différence que, dans le système de castes français, il est possible de conserver des postes élevés en cas de mollesse, d'inefficacité ou d'incompétence. » (1) — *Bruce Scott in le Monde.*

2. — La carence, l'incompétence, le gâtisme du patronat français sont causes du refus de la participation gaulliste globalisée.

3. — Le capitalisme ne peut survivre que s'il évolue. Par essence,

(1) Nous conseillons au sujet de l'incompétence comme effet de la hiérarchie, la lecture du livre de L. S. Peter et R. Hull : « Le Principe de Peter » chez Stock, 17 F.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL.

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreuil
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIÈGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-84
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC MICHEL
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56 Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

il est un corps statique dont les effets coercitifs n'ont d'égal que son désir d'atteindre son propre dépassement, par la cristallisation de son statisme en mouvement réel. Le capitalisme français ne peut donc éviter la crise imminente qui le menace que s'il place un nouveau ballon d'oxygène dans la chambre à gaz où la société capitaliste traditionnelle est en train de se décomposer. La participation gaulliste globalisée était en soi une ébauche de ballon.

4. — Il est donc souhaitable que la carence observée se perpétue, de façon que les chaînes rouillées de la société spectaculaire marchande sautent, et permettent ainsi au prolétariat de réaliser son avenir en créant son histoire du futur immédiat.

5. — Il est cependant à craindre que la montée des technocrates programmeurs de la société spectaculaire marchande ne viennent insuffler une vie nouvelle à ce conglomérat putride qu'est la classe capitaliste française. La managérisation des Schreiber et Cie est à cet égard significative, et révélatrice de l'inquiétude que ressentent les jeunes loups du capitalisme de demain.

6. — Ces individus ont parfaitement assimilé l'analyse économique marxiste. Ils savent donc que le futur de toute société capitaliste est la mort. Historiquement en effet, le capitalisme ne peut se dépasser. La tentative actuelle de cristallisation de son statisme en dynamisme, par des réformes et contre-réformes, est vouée à l'échec. Toutes les manœuvres économiques, sociales, politiques, dont le but serait la survie du système, ne sont que des ballons d'oxygène, qui ramèneront une fois leurs effets au même point : sauver son existence.

Ayant analysé ces données et concepts, le but de la nouvelle classe dirigeante des technocrates, serait donc d'instituer un système économique où l'affrontement historique : prolétariat, capital, aurait disparu. Le danger de cette nouvelle classe réside donc, dans la volonté qu'elle manifeste de ne

plus asservir traditionnellement le prolétariat, mais de tisser autour de lui un filet hallucinogène qui empêchera toute contestation. Cependant, la classe des technocrates programmeurs de la société spectaculaire marchande a oublié un point fondamental; en essayant de rendre viable le capitalisme, elle conduit infailliblement la société humaine à la régression, à la mort.

7. — Sans progrès humain, sans génie humain, il ne peut y avoir de société humaine. La créativité de l'homme n'est pas programmable. La programmation de l'homme détruit l'esprit libre et créateur de l'individu, et par réaction celui de la société. Ce qui revient à dire que toute société pour perpétuer son développement a besoin d'éléments actifs.

L'homme programmé dans la société spectaculaire marchande, c'est la mort de l'homme.

8. — Le rêve de l'Etat en tant qu'excroissance de la classe capitaliste est l'intégration du prolétariat fomenteur de révolutions dans un ensemble socio-économique répressif forgé par lui et pour lui. Ainsi, le désamorçage de l'esprit de révolte inhérent à la classe laborieuse ne peut être le résultat que d'une action répressive (quelle que soit la forme de répression), car l'intégration des travailleurs comme la perte de leur conscience de classe qui en résulterait sont des concepts externes à l'historicité du prolétariat. Les prétendues réformes de la société spectaculaire marchande, dites de consommation, ne sont que des jouets de plâtre creux qui cachent le désir implacable d'une classe d'assurer sa survie sur un prolétariat prétendument endormi. La dialectique hégélienne montre cependant que c'est lorsque les conditions semblent être définitivement établies, que se produit le renversement spectaculaire. Ainsi, face à l'offensive du spectacle, mai 1968 prouva de façon absolue le néant de la société spectaculaire marchande, et créa les conditions historiques de son dérasement.

9. — La condition du génie de la nouvelle classe capitaliste des

technocrates programmeurs de la société spectaculaire marchande, serait de connaître la psychologie des masses. Le consommateur déciderait. Il serait maître de ses besoins et de ses goûts, qui pourraient donc varier de par sa volonté. L'entreprise verrait son rôle amplifié, dans le sens où elle devrait suivre et surtout prévoir les désirs des mass-média. Or, rien n'est plus stupide, plus simpliste, et plus anti-économique que cette vision hypocrite et crétinisée de l'économie. L'entreprise dans le système capitaliste se protège, et par causalité protège la société spectaculaire marchande, par la publicité. « Celle-ci lui permet de contrôler, au moins en partie, le goût du consommateur. (1) » Cette assertion de l'économiste bourgeois qu'est Galbraith confirme de manière claire et précise la manipulation économico-culturelle que subit le travailleur tant au niveau de sa vie privée que provisionnelle. Le conditionnement que reçoit la marchandise n'est que la préparation au conditionnement du consommateur.

La publicité étant à l'entreprise ce que la propagande politique est à l'Etat : deux armes coercitives qui leur permettent une survie provisoire, il est donc faux de croire et hypocrite de faire croire que le consommateur ait liberté de choix dans la fausse société d'abondance qu'est la société spectaculaire marchande. Le choix, l'utilité, la durée d'utilisation d'un objet sont programmés déjà au préalable dans l'intellect du consommateur. La publicité envahissante a le même rôle que la matraque du C.R.S., mais elle frappe sinon aussi fort que cette dernière, du moins contractuellement... C'est ainsi qu'à la radio passait une publicité pour des rasoirs électriques. La société fabricante accordait 20 frs à toute personne apportant un rasoir, quel que soit son état et sa marque, à la condition bien sûr d'en acheter un neuf. Mais bien plus, la commentatrice précisait : « Si

(1) J. K. Galbraith : « L'Ere de l'Opulence », page 101 chez Calmann Levy.

(Suite page VII.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T.

SYNDICALISTE

A.I.T.

26 NOVEMBRE.
1970
NUMERO 631
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

TRANSPORTS PARISIENS UNE « MANIF » BIDON

C'était plutôt lamentable, le mercredi soir 18 novembre 1970, la manifestation classique que nous connaissons tous. Slogan ridicule, dans le contexte de la collaboration de classes déguisée : « Tarif unique », demandant au patronat qu'il finance le transport pour aller nous faire exploiter. Comme au début de l'année, un mouvement de contestation avait été amorcé par des groupes gauchistes, et en particulier la C.N.T., concernant les augmentations des tarifs des transports en commun et comme il avait semblé avoir un certain impact dans la population, nos syndicalistes verbeux ont décidé de tenter l'expé-

rience, avec leur parains, les partis de gauche.

Malheureusement l'esprit de lucre des dirigeants syndicaux n'a d'égal que leur manque d'imagination. Quel meilleur moyen pour protester, que de manifester très gentiment entre deux cordons de flics dissimulés dans les rues avoisinantes. On avait appelé cela « Semaine d'action ». Le parisiens en ont assez de ces niaiseries, cela se voit : Pour un fait intéressant cinq millions d'entre eux, seuls s'en sont présentés 2 dizaines de milliers. C'est donner le chiffre de l'incapacité des syndicats réformistes.

Que l'on fasse une série de ma-

nifestations, cela est concevable. Mais, les manifestations doivent avoir lieu là où le bât blesse : aux stations de métro, aux arrêts d'autobus, aux gares, dans les trains, les métros et les bus.

Elles doivent avoir lieu avec l'accord des travailleurs des transports. (Ne sont-ils pas syndiqués et les syndicats ne protestent-ils pas ? Solidaires des autres militants de l'organisation syndicale).

La solution, c'est la gratuité généralisée des transports et ce combat ne peut être mené que d'une façon radicale.

Et, dans le cadre de la grève générale gestionnaire, mise en collectivité des transports.

Pour obtenir cela une seule ac-

tion liant solidairement les intéressés est viable.

Il faut assurer l'union Usagers-Employés des transports pour qu'à la prochaine augmentation, une grève illimitée soit déclarée jusqu'à suppression de cette augmentation.

Où, s'il s'avère que dans les faits elle n'est pas réalisée, l'appui des employés des transports collectifs doit trouver son application par le « laisser passer gratis » appuyé, lorsqu'il se trouve y avoir des employés récalcitrants, par le passage en nombre ou en force.

L'action directe étant le seul moyen réellement efficace pour aboutir et imposer ce que nous voulons !

Une fois de plus des Halles à l'Opéra les Français ont pu donner libre cours à leur âme processionnaire. Une fois de plus le réformisme a montré ce qu'il est réellement : DE LA MERDE

Voir en page III les informations en provenance de Toulouse au sujet des luttes à la S.N.I.A.S.



Quand la charogne patronale passe aux aveux

Un texte paru dans « L'Usine Nouvelle » du 17 sept. 1970, (journal patronal) sous le titre « Evolution et tactique », est à méditer pour ceux qui n'aurait pas encore compris la collusion des syndicats réformistes avec le patronat et l'Etat patron.

« EVOLUTION ET TACTIQUE. — Dans les milieux proches du premier ministre, il vient d'être confirmé que le gouvernement entendait rester fidèle à la politique contractuelle et ce, aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé. Le gouvernement estime, en effet, que des résultats positifs ont été retirés des négociations paritaires.

» Depuis le 10 octobre 1969 seize accords importants concernant les salaires, la durée du travail, le droit syndical, etc., ont été réalisés dans les seuls secteurs public et nationalisé. L'accent est notamment mis sur la reconnaissance du fait syndical dans les entreprises et on fait remarquer en outre que les syndicats sont dotés de moyens nouveaux pour la défense matérielle et morale des salariés; le dernier point est important car il traduit une volonté de concertation avec un partenaire valable.

La même remarque peut d'ailleurs être faite en ce qui concerne le secteur privé; les accords paritaires y ont été variés et importants, les discussions reprennent et aucun refus n'est opposé à une demande de négociation.

» Du côté syndical, il paraît qu'une évolution se fait également jour. Depuis peu, le ton de la CGT s'est singulièrement modifié: aux ultimatums et aux défis ont succédé des déclarations faisant état du désir de poursuivre les contacts, de continuer les discussions. Il est probable que la CGT se souvient de l'échec de son action solitaire de l'an passé.

» Aujourd'hui elle voudrait réaliser un front syndical commun même au prix de sa politique de globalisation des problèmes car celle-ci est rejetée aussi bien par FO que par la CFDT. « En voulant traiter tous les problèmes à la fois, on aboutirait à la confusion la plus grave », à déclaré M. Eugène Descamps. « La globalisation des problèmes ne pourrait aboutir qu'à un blocage général », a dit M. André Bergeron. Mais cette actuelle volonté de parvenir à des accords peut ne pas être interprétée comme un signe de faiblesse mais plutôt comme la prise de conscience par le syndicalisme qu'il a un autre rôle à jouer et

que revendiquer pour revendiquer mène à l'impasse. Peut-être a-t-on compris que le succès des revendications sociales peut être obtenu autrement qu'au péril de l'économie et de notre société. Ce rôle destructeur serait alors abandonné aux gauchistes et aux fauteurs de grèves sauvages avec qui on ne peut se confondre. Les syndicats peuvent aussi se sentir plus portés à de nouvelles responsabilités en raison du vide de l'opposition politique de la gauche. L'achat d'un ordinateur par la CGT traduit d'ailleurs le désir d'être pris pour un interlocuteur sérieux.

La même évolution dans les esprits syndicaux se retrouve en Grande Bretagne avec les variantes minimales dues aux particularités nationales. La situation économique outre-Manche est mauvaise et on constate une volonté commune du gouvernement, du patronat et des syndicats pour y porter remède. Mais la machine économique est détraquée par des grèves sauvages. Le gouvernement réagit par un projet de loi limi-

tant l'exercice du droit de grève, les syndicats s'y opposent car ils ne veulent pas perdre un tel moyen d'action, même s'il est actuellement utilisé en dehors de leur influence. Aide à l'économie et syndicalisme fort apparaissent ici aussi la meilleure défense contre des entreprises incontrôlées.

» Que la principale force syndicale française soit communiste ne change rien. Les visées politiques à long terme peuvent même être favorisées par une attitude temporairement conciliatrice. »

« L'Usine Nouvelle n° 38 ».

De temps en temps nos ennemis de classe nous font des confidences. Bien sûr on ne le crie pas sur les toits et c'est écrit dans des journaux destinés au patronat, c'est pour cela qu'on le soumet à votre réflexion.

On ne maché pas les mots dans « L'Usine Nouvelle », « Volonté de concertation avec un partenaire valable, revendications obtenues autrement qu'au péril de l'économie et de notre société, aux

fauteurs de grèves sauvages. L'achat d'un ordinateur par la CGT aide à un syndicalisme fort apparaissent ici aussi la meilleure défense contre les entreprises incontrôlées. »

Notre attitude, en tant que travailleur-esclave face à cette situation, fut bien comprise par le patronat. Celui-ci, s'est aperçu aussi, que les syndicats réformistes étaient des alliés sûrs, en jouant leur rôle de flics, dans les entreprises. Pour nous travailleurs, la situation s'éclaircit de plus en plus. En nous unissant à la base, nous pourrions ainsi combattre plus efficacement le patronat et ses alliés, car nous savons que pour arracher à ces crapules d'exploiteurs la moindre chose, de dures luttes sont nécessaires. Les luttes que nous menons doivent être un moyen de construire la véritable unité, pour parvenir à un changement radical de nos conditions de vie.

L'anarcho-syndicalisme est un moyen efficace pour la transformation radicale de la société.

Chez les cheminots

Contre l'augmentation des tarifs Contre la répression policière

Les transports en commun, non seulement de la région parisienne, mais de la France toute entière atteignent le point culminant du scandale.

Froidement SNCF et RATP annoncent une prochaine augmentation des tarifs qui se perpétuera chaque année pendant cinq ans.

Cyniquement les dirigeants de la SNCF suppriment des lignes qui n'apportent assez de fric dans les coffres du capital.

Du peuple on s'en fout ! Le service du public on s'en torche !

Il n'y a que le profit qui compte. La SNCF envisage même de renforcer les services du contrôle pour faire la chasse aux resquilleurs. C'est le règne du flic partout.

Et on hésitera pas à augmenter aussi le montant des amendes aux voyageurs dit en « irrégularités »: Indemnité forfaitaire (souvent le double du prix pour la banlieue) auquel il faut ajouter 15 F. dits de frais de dossier.

Avec tout cela, en transportant les banlieusards comme des sardines en boîtes, les magnats capita-

listes du rail ont encore le culot de parler de déficit.

On supprime les emplois utiles et on augmente les effectifs de l'inutilité.

Les opérations comptables et financières, la répression policière qui a nom à la SNCF: Surveillance générale et Contrôle, tout cela emploie plus de la moitié des effectifs des cheminots dans des fonctions que ne sont pas nécessaires et même nuisibles à la société.

Pour notre hiérarchie, la casquette du contrôleur c'est tout un symbole, comme la matraque du CRS, la mitre du pape ou le drapau de la patrie.

Comme dans la rue, les usagers des chemins de fer doivent être soumis au régime policier.

Ceux qui tirent les ficelles. Ceux qui conduisent notre pauvre monde dément, ont besoin de flics, des flics partout pour en imposer au peuple, ceux d'en bas qui triment chaque jour pour engraisser leurs bedaines infectes.

Trouveront-ils assez de larbins

dans le peuple pour assumer ces tristes besognes ?

Il est temps, il est grand temps de réagir.

Contre l'augmentation des tarifs. Contre la répression qui frappe ceux qui ne veulent pas payer pour engraisser les profiteurs.

Les cheminots doivent être solidaires des usagers dans la lutte qui s'engage.

Pour la gratuité des transports. Supprimons les flics, les contrôleurs, les emplois inutiles.

Et chaque cheminot pourra se mettre au travail pour accrocher les wagons, entretenir les voies et le matériel, conduire les locomotives et faire du chemin de fer un service public au service du public.

R. J. SOURIAUT

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ». — M. Bakounine.

INFORMATIONS S. N. I. A. S.

Depuis mai-juin 1968 la situation n'a guère évolué. Pourtant les travailleurs de la SNIAS ont su mener leurs luttes avec une vigueur particulière : on se souvient de la réception organisée par les grévistes de Marignans aux jeunes et autres CDR qui voulaient reprendre le travail en juin 1969. Mais les promesses sur lesquelles se fit la reprise du travail furent vite escamotées par la Direction aidée en cela par les syndicats *représentatifs* pour qui seule compte la lutte d'influence (prosélytisme des diverses chapelles syndicales ; FO, CGT, CFDT.)

Écœurés par la durée des négociations et les maigres avantages qui pourraient en résulter, les travailleurs de la SNIAS, à l'appel des organisations syndicales (CGT, CFDT, FO) décidèrent d'entamer une grève tournante en octobre dernier.

Premières trahisons

À la suite de débordements par la base, FO, CGC, et CFTC essayèrent d'étouffer le conflit en signant un accord - société dont l'importance, vous en jugerez est appréciable : une blouse sera attribuée chaque année aux travailleurs, de plus la Direction octroie (en prime?) un relèvement, oh, combien symbolique!, des salaires, proportionnellement à l'ancienneté et autres indices qui servent à établir le salaire. Relèvement que la hausse des prix aura tôt fait de rattraper. On notera également la possibilité d'une pré-retraite à 64 ans ! Décidément, ces messieurs de FO ont le sens de l'humour (noir). L'accord fut signé le 21 octobre, sans résultat : la grève et le tam-tam s'amplifièrent. Le 22 octobre, avec la ferme intention d'en finir, un délégué syndical de FO provoque et insulte des grévistes : leur réaction ne se fit pas attendre, 3 délégués de FO se firent molester et le local de FO fut dégradé. Afin d'intimider les ouvriers, FO et la Direction portèrent plainte. (Ce qui prouve encore une fois l'unité qui règne au sommet).

Séguy-gnol et Cia

Le samedi 24 octobre, en rentrant de leur boulot, les ouvriers de la SNIAS trouvèrent une petite note administrative : « La Direction appliquera désormais les sanctions prévues au règlement intérieur contre tous les participants

aux manifestations illégales qui se produiraient dans les usines.

Que fit la CGT? Elle dénonce cette provocation, ce chantage avec la vigueur nécessaire? Vous n'y pensez pas : la CGT se déculotte et reprit le travail en essayant de se faire oublier, tout comme la CFDT.

Alors camarade, on abandonne?

À la SNIAS en reprenant le boulot lundi matin on a bien senti que rien n'était réglé et qu'encore une fois on s'était fait avoir.

Vers l'action *anarcho-syndicaliste*
Devant l'incapacité de ces organi-

sations syndicales, nous devons défendre nos objectifs :

Retour aux 40 heures sans diminution de salaire. Non à l'abrutissement du travail à la chaîne.

— Pas de salaires inférieurs à 1 000 francs, minimum indispensable pour mener un début de vie décente.

— Compression, puis suppression de la hiérarchie, dont le seul but est de rompre le front de lutte des travailleurs, dont la seule définition est qu'elle ne correspond à rien si ce n'est à la volonté du patronat d'étouffer tout mouve-

ment revendicatif. Nous refusons la hiérarchie, nouvelle forme de l'oppression moderne.

— Pré-retraite à 60 ans, en réponse à M. Ziegler qui dit que c'est dégrader un homme que de le mettre à la retraite à 60 ans. Car pour M. Ziegler, le travailleur n'est qu'un objet qu'on jette lorsqu'il n'est plus bon à rien.

De plus, le départ en pré-retraite de 60 ans, permettrait aux jeunes de trouver un emploi ; rappelons que dans certaines villes les jeunes (formés ou non par la SNIAS) sont obligés d'accepter les conditions des intérimaires et autres loueurs d'hommes, pour pouvoir travailler dans les usines de la SNIAS, qui exploitent ainsi plusieurs centaines de travailleurs intérimaires et autre personnel employé en sous-traitement taillable et corvéable à merci. C'est un scandale qu'il nous faut dénoncer.

Mais nous ne devons pas oublier que ce ne sont là que des points précis qu'en fait rien ne sera réglé tant que nous ne prendrons pas dans nos propres mains la gestion de nos propres affaires, la direction de notre vie.

Xavier Frolan et Joel Lupan
JAS-CNT, Toulouse

L'Encyclopédie anarchiste COMMUNIQUE

Le 18e fascicule a paru

Nos lecteurs savent que l'Encyclopédie anarchiste (édition française) est rééditée par fascicules de 48 pages par nos camarades de Caracas (Vénézuéla), chaque fascicule vendu à 5,50 frs.

Le 18e fascicule vient de paraître.

La correspondance doit être adressée à :

Groupe Sébastien Faure, 7, rue du Muguet, Bordeaux.

Le règlement doit être fait à :
Escoubet Gérard, CCP 636.26.
Bordeaux.

Pour ne pas trop gêner de modestes budgets, la commande pour 15 fascicules est encore acceptée; l'abonnement pour les suivants venant après réception des premiers.

EN SUISSE...

Du journal « La Suisse », du 9-11-70 :

Les citoyens de la commune de Lodrino (Tessin) ont accepté après discussion le projet d'agrandissement de l'aérodrome demandé par le Département militaire fédéral, moyennant 16 conditions, parmi lesquelles : la Confédération devra financer la construction de la station d'épuration de la commune; la Confédération devra payer la moitié du centre des sports (piscine, stade); la Confédération devra financer entièrement la climatisation et insonorisation de l'école communale; aucun vol ne pourra avoir lieu durant les enterrements.

Oui, mais c'est en Suisse, où la liberté communale... et autres ne sont pas de vains mots, même pour l'armée.

N' OUBLIEZ PAS LE CALENDRIER



POUR 1971

IL EST CONSACRÉ À
LA COMMUNE DE PARIS

Demandez-le à l'administration
LLOP Roque - 33, rue des Vignoles - PARIS (XX)

Noter le travail scolaire : INEPTIE OU ABERRATION ?

L'arrêté de 5 juillet 1890 prescrit que « dans les compositions chaque copie aura sa note chiffrée de 0 à 20. » Comment cette note sera-t-elle établie ? En fonction de quoi ? Quelles en seront les conséquences ? Questions dont les réponses varient au gré des professeurs ou plutôt des enseignants (c'est le titre de noblesse que beaucoup s'attribuent) et des ministres de l'éducation nationale.

Ainsi une fois de plus le sort de l'homme dépend d'un arbitraire. Voici quelques exemples de ces attributions de « notes », exemples empruntés aux écrits de Mr Piéron (docimologue : la docimologie est la science de la notation...) et à l'enquête réalisée sur les examinateurs par Mrs Langier et Weinberg, exemples dis-je que vous montreront « le caractère illusoire d'un tel raffinement dans la précision de la note et du classement. » (Extrait de la circulaire du 6 janvier 1969, du bulletin officiel de l'Education nationale, adressée aux recteurs, aux inspecteurs d'Académie, aux chefs d'Etablissements du premier au second degrés).

Beaucoup d'examineurs sont notoirement déséquilibrés car massant les notes soit vers le bas soit vers le haut, suivant leurs tendances à l'indulgence ou à la sévérité, c'est le cas de celui que Piéron qualifie de « rétrécie ». Seulement dans un examen comportant plusieurs épreuves, un sort fort différent sera réservé à deux candidats possédant une supériorité et une infériorité manifeste, corrigés dans leur matière faible par un examinateur « rétréci », ils n'en souffriront peu, dans leur spécialité, ils n'en tireront aucun avantage. Quelle sera l'influence d'une faible marge de dispersion sur le classement final d'un concours ? Mais voici qui est plus significatif. Deux professeurs depuis longtemps habitués à corriger ensemble des copies d'histoire et géographie ont accepté de noter séparément 166 copies ; ils ne donnèrent la même note qu'à 20 d'entre elles et on trouva des écarts de 1 à 9 points pour les 146 autres. Avec 6 examinateurs du baccalauréat, corrigeant 100 copies de diverses compositions on a pu relever des divergences pouvant atteindre 9 points pour les mathématiques, la physique et l'anglais, 13 points pour la composition française et philosophique. Les copies d'une agrégation

de physique furent soumises à l'appréciation de 5 professeurs d'enseignement supérieur, et... à une jeune fille de 17 ans future bachelière sans mathématiques. A la grande stupéfaction des auteurs de cette significative expérience, l'accord entre les notes données par les professeurs n'était pas meilleur qu'entre ces notes et celles de la jeune fille qui pourtant avait jugé non sur le fond mais sur l'aspect. Et ce n'est pas tout car rarement un examinateur est d'accord avec les notes qu'il a données auparavant. Un professeur d'enseignement supérieur a eu à corriger après trois ans des copies anonymes et dactylographiées, pour la deuxième fois ; dans sept cas la note fut identique ; dans 30 cas les variations allèrent de la 1 à 10 points sur 20 ; un autre examinateur

exemple) la marge de notation sera réduite et le niveau général de l'effectif sera qualifié de faible. S'il apprécie cet effectif dans son ensemble et si cet effectif par rapport à l'ensemble des enfants de la même classe d'âge est moyen, les futurs candidats iront se présenter à leurs examens avec une idée de leur valeur personnelle erronée, et courront à l'échec et surtout la déception. Un élève relativement doué se trouvant dans une période de fatigue ou ayant des problèmes de croissance ou familiaux rédigera une composition de mauvaise qualité, pourtant la note obtenue sera considérée comme reflétant ses capacités. Le cas est le même lors d'un examen, et peut-être plus grave si l'on pense à la timidité de certains candidats, à ce trac qui leur ôte une grande partie de

est une solution de facilité pour le correcteur, elle prolonge la sanction corporelle ou morale et appuie l'autorité et la discipline dispensées par le maître. Elle nie les capacités créatrices de l'enfant le poussant non à s'instruire, non à chercher la vérité, non à acquérir des connaissances pour s'épanouir pleinement, mais à bien travailler pour ne pas être « puni » ; pour être félicité et parfois recevoir de beaux prix. Tout le monde ressent plus ou moins cela et l'éducation nationale pour sauver son système s'est soumise à un ravalement de surface. La notation de 0 à 20 fut remplacée par A,B,C,D,E. Quelle fumisterie ! Il y avait des 13,25, il y a des C + ou des C —. Rien n'est changé, le résultat est le même ; en outre certains professeurs corrigent comme au bon vieux temps, puis allègrement traduisent les chiffres en lettres. Certains n'ont pas conscience du ridicule que tout cela représente et du carcan qu'ils imposent aux élèves mais d'autres le savent pertinemment, seulement par peur d'on ne sait quoi, par bêtise et surtout par impuissance intellectuelle ils se taisent ; quelquefois en bons démagogues ils essayent de mettre une appréciation écrite d'une ligne et l'utilisent comme coupe vent, comme alibi. Leur crise spirituelle leur fait juste oublier qu'on ne juge pas des capacités réelles d'un enfant en trois ou quatre mots. Tous participent implicitement ou non à l'aliénation intellectuelle morale et trop souvent mentale des gosses en ne créant qu'une uniformité scolaire, une uniformisation générale de la jeunesse. Nous nous devons de secouer le vieux sac, de le vider de ses débris, de le soulager de sa poussière et de ses microbes.

Claude LAPORTE

L'Ecole a pour fonction essentielle d'inculquer aux jeunes le sens de la hiérarchie et de la compétition.

après 10 mois d'intervalle donna 31 notes différentes sans dépasser 4 points d'écart. L'écart varie peut-être avec le temps ?

Dans ce cas un ingénieur ou un médecin diplômé depuis 20 ans, même et surtout un professeur, ne doivent plus avoir beaucoup de valeur... On voit ainsi à quel arbitraire est lié la promotion scolaire. Seul le hasard, figuré par l'état d'esprit et l'humeur d'un correcteur, peut pratiquement faire un agrégé ou un raté. L'acquisition de ce que l'on nomme pompeusement titre universitaire, celle d'un simple CAP sont donc arbitraires, mais la valeur même des diplômes est par ce simple fait illusoire. Comment apporter crédit à un titre dont l'obtention n'est qu'un simple coup de chance. Par delà ces considérations il nous faut également faire le procès de la note, cette sanction des connaissances.

Or que représente-t-elle ? Rien. Absolument rien. Si le professeur juge en fonction de ce qu'il enseigne (lettres ou philosophie par

leurs moyens. Il ne faut pas oublier de plus le facteur affectif dans les relations maîtres-élèves, amenant l'indulgence vis-à-vis de certains et l'animosité vis-à-vis d'autres.

Non, rien ne justifie le système des notes, si ce n'est qu'il est inclus et intimement lié à une structure d'enseignement qui n'est même pas périmée mais tout simplement fautive. Tout le système est à refaire, tant l'échelle de valeurs est à repenser. Arbitraire, la note

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
Carlos M. Rama : «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00

UNEF-SNSUP : «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00
Daniel Guérin : «Ni Dieu ni Maître» 54 00
Cohn-Bendit : «Le Gauchisme» 15 00
«Amant et Uran», H. Ryner «A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle 8 00
«La cité future», Tarbouviech 8 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski 2 00

España y Portugal en drama permanente

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

París, 26 de Noviembre de 1970

EUROPA suele desarrollarse como si las naciones ibéricas no existiesen. Se piensa en ambas, no para acometer y solucionar problemas en común, sino como un bosque del que sacar leña para calentar ajenas economías. De nuestra Península franceses, suizos, alemanes y belgas extraen mano de obra abundante para trabajos duros, sucios y mal retribuidos, y Europa, de Francia a la URSS (sin contar América) se llevan de nuestros suelos las riquezas naturales que Madrid y Lisboa ceden en condiciones deprimentes por penuria de divisas, igual a miseria. Tal es el premio que aportan las dictaduras a los países que las sufren sin conseguir deshacerse de ellas. Cuarenta y dos años de hegemonía religioso-capitalista en Portugal, y treinta y cuatro de dictadura incivil y mortosa en España, han motivado, en ambos países, un serio salto atrás considerado que tantos años de estabilidad antiprogresiva han frenado las leyes evolutivas que por orden natural favorecen la marcha de los pueblos.

España y Portugal, morro geográfico de Europa y, políticamente, culo de la misma, no son tenidas en cuenta más que en posición de mendigos, ya en el Mercado Común, ya en las Bolsas suiza, alemana, inglesa y norteamericana, pudiéndose asegurar — aunque en iberos nos dé pena — que el marco alemán, el franco helvético, la libra esterlina y el dólar americano mantienen amorrada al suelo a la peseta y en esclavitud perniciosa a sus regidores. Berna, Bonn, Londres y Nueva York imperan, industrial y comercialmente, en todo lo ancho y largo de la Península.

Ello es así y contrapartida sana no se precisa. Los regímenes despóticos suelen acumular riqueza en las arcas de sus escogidos (los millonarios) y un cúmulo de miserias físicas y políticas afectando al pueblo, miserias sin cotización en Banca y Bolsa mundiales, a no ser esa explotación intensiva del emigrante y la razzia de productos nacionales que los ibéricos necesitarían, estrictamente, para ellos. Contrapartida favorable, repetimos, no apunta, pero si la

adversa, acusadamente dramática: Portugal chapotea en la miseria endémica y su guerra colonial absorbe o aleja a una juventud que, integralmente libre, podría reivindicar al país, y España, igualmente sometida, no se lava esa mancha negra de la represión endémica que aprisiona, martiriza y mata para mantener en desasosiego a las gentes deseosas de acordar el tiempo español a la hora de la civilización actual. Así decimos sin exageración ninguna. Los dramas de terror y sangre son

asaz repetidos en nuestra malhadada España para que nuestra constante denuncia pueda ser puesta en duda. Recientemente se ha dado el caso en Madrid, de la muerte a porrazos causada a una muchacha de 20 años, Isabel Domingo, en el «campus» de la Ciudad Universitaria. El estudiantado — calmo hacía meses — se expansionaba en comentarios políticos cuando de

súbito la policía armada presentó acometida salvaje, causando la muerte a una adolescente y enviando al botiquín de urgencia a más de veinte escolares.

En justa protesta éstos han holgado en número de 25.000. Lo menos que podían hacer, considerado lo mucho que a todos compete realizar para sacudirnos la tiranía que nos doblega.

Desde Alicante

España vista por dentro

EL sindicalismo se define de muchas maneras. Enfrascarnos en la maraña de denominaciones sindicales sería tarea ardua y superflua. Hay tantos sindicalismos como individuos con ansias de ser cabeza de sardina, antes que cola de pescado. No entraremos en detalles para explicar la función y desarrollo de cada clase de sindicalismo. Nos quedamos con el nacionalsindicalismo español, de esencia retrógrada y fascista, de ordeno y mando desde arriba, con miras a perpetuar la esclavitud, y el anarcosindicalismo, de raíz profundamente social y libertaria, que busca, no una simple reforma, un mendrugo de pan seco, sino acabar con toda clase de esclavitudes, sean grandes o pequeñas, ya que todos somos hijos de la naturaleza, con los mismos derechos y deberes. No queremos ni mandar ni ser mandados. Somos reacios a toda imposición. Queremos función y acción libbres para todo ser viviente y mientras exista explotado y explotador, estaremos al lado de la justicia de los de abajo, y lucharemos como rebeldes de fe y corazón, hasta derrumbar el privilegio de cuajo, espina putrefacta y dolorosa, que lo domina todo por medio del monopolio de las cosas, lo que produce y fomenta la lucha de clases entre el capital y el trabajo.

Como anarquistas y como seres humanos que somos, no nos creemos acogedores de la verdad absoluta. Estamos propensos a toda clase de fallos como los demás mortales. Que cada grupo social lucha a su manera, pero sin imponer su credo a los demás gru-

pos, basados en la ley fundamental de la tolerancia.

El sindicalismo de Estado español no busca ni puede buscar, porque sería su muerte, la integral reivindicación de la clase trabajadora. Y por muchas leyes sindicales que hagan, siempre caerán en un callejón sin salida, ya que una ley empresarial y además leonina, no puede satisfacer nunca a la clase trabajadora.

«La ley Sindical tendrá que contemplar, si quiere vivir de cara a la realidad, los problemas laborales a partir de la base, es decir, de la empresa». La empresa es la célula fundamental del sindicalismo de Estado español, el trabajador es un simple vagón de remolque, que circula a voluntad del jefe de tren, que engancha y desengancha el vagón de cola cuando le viene en gana. Producto de esto y del Sindicalismo Vertical, dirigido por el inclito Franco, tenemos a la vista la provincia de Sevilla, enferma de furunculosis.

«En Sevilla no hay problema de la vivienda. El problema de la vivienda es Sevilla», dice el presidente. «Quizá parezca exagerada — añade — esta afirmación, pero a los que conocemos la otra cara de la ciudad la expresión nos parece corta. Porque el 76,7 por 100 de la población activa sevillana detenta ocupaciones que proporcionan niveles retributivos inferiores a la media nacional, e instrumentar una oferta de viviendas para perceptores de un nivel de ingresos tan bajo es una cuestión harto difícil.»

«Estos datos coinciden con los que ha arrojado una encuesta realizada la pasada primavera por el

Ayuntamiento entre 623 familias de las que habitan en los refugios municipales, en los que, como es sabido se totaliza una población de más de 17.000 personas, alojadas allí provisionalmente tras la ruina de las casas que habitaban y la imposibilidad de acceder a nuevas viviendas. El maestro citado daba los siguientes resultados: 34 familias, que sumaban 43 miembros, no tenían ingreso alguno; 16 familias, ingresos inferiores a las mil pesetas mensuales; había 72 familias con ingresos de 1.000 a 3.000 pesetas al mes; y el crecimiento de coste de vida, del 8,8 por 100, índice nacional, resulta ser en Sevilla del orden del 11,6 por 100. En Sevilla, pues, el poder adquisitivo de los salarios sufre de manera más acusada que en otras provincias españolas la erosión de los precios».

Esta precaria situación sevillana es una demostración palpable de la obra eficaz en beneficio del proletariado del sindicalismo estatal español. Y con ley Sindical o sin ley, si el trabajador quiere comer pescado, tendrá que mojarse el culo. En cuanto fie sus intereses a otro está perdido.

SIMPLICIO

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero, 1,50 F.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

FIESTAS DE PUEBLO

DE un país como España, donde las clases conservadoras han sido de lo más cerrilmente reaccionario y cavernícola que imaginarse pueda, no cabe extrañarse de que con el fascismo franquista se acentúe todavía más esa añeja inclinación. Es harto curiosa la «advertencia» que hace el municipio de Pinoso, localidad de la provincia de Alicante, a sus vecinos. Se trata de las fiestas anuales, con motivo del santo, o santa, patrón o patrona del pueblo. Fiestas, naturalmente de acentuado carácter religioso, en las que lo esencial resulta ser la procesión, en la que, por descontado, se trata de que luzcan el tipo los jerarcas pueblerinos y sus acólitos. Dice así la nota hecha pública por la alcaldía: «Como en los años anteriores se expondrá al público el estado de cuentas de nuestras fiestas, y se publicarán los nombres de las personas que se hayan negado a contribuir a las mismas.»

He ahí una muestra de la burda coacción para obligar moralmente — al margen, como es de comprender, de ulteriores procedimientos — a que se contribuya a la zaragata exhibicionista de la camarilla desempeñando funciones rectoras en la población. Es un ejemplo, entre tantos, como el de localidades en las que todo el mundo está coaccionado para ir a la misa, a lo menos los domingos. Ello refleja la mentalidad de gentes anquilosadas en la rutina, y en las brutales concepciones dictatorialas.

Pero resultan ya tan ridículos los procedimientos de esta índole, que incluso de entre los allegados a tipos de tan deleznable sentimientos, brota el escrúpulo, el repudio. Y donde pueden, de la forma que les es más posible, hacen notar la calidad vergonzosa de manejos indecorosos. Patentizan así, con vistas al mañana, — «no hay mal que cien años dure», dice el refrán, y otro afirma: «a cada puercito le llega su San Martín» — que ellos no son responsables, ni pueden aprobar procedimientos que retratan a quienes los usan.

PALESTINA Y LAS LUCHAS DE LIBERACION

Para nosotros, exiliados de la tierra en que nacimos, y en donde nos fue posible desarrollar una

intensa actuación concordante con nuestros ideales, es de comprender que el anhelo preponderante sea el poder hallar la oportunidad, eliminado el régimen que ahora impera, de poder actuar allí. Es un deseo lógico, humano. ¡Se guardan tantos recuerdos de allí! Es de comprender que la nostalgia de las sensaciones vividas sature nuestros pensamientos, y pongamos esperanzas en la liberación de España. Y hasta se explica que en la medida de las posibilidades arrimemos el hombro al hecho de forzar las cosas a fin de contribuir a cambiar aquella situación. ¡Es nuestro problema!

Pero, ya puestos a atalayar los acontecimientos que conmueven al mundo — por algo somos internacionalistas y anacionalistas — notamos las luchas que se desarrollan pugnando por conseguir la liberación del espacio vital que a unos se les ha quitado, como es el caso de Palestina; la liberación también da la ocupación que sufren otros países, como acontece en Checoslovaquia. Todos conocemos que hay en diversas zonas del mundo sangrientas pugnas, un combate incesante mediante el que mueren miles de hombres creídos de que su sacrificio tiene un determinado objetivo, pero que en realidad es bien distinto de lo que ellos imaginaron al dar la vida. Ya se conoce que, entre bastidores, todo gira en torno a las conveniencias imperialistas de americanas y soviéticas, los dos colosos que trastornan, en tanto que Estados, al mundo entero.

Complejo es el caso de la resistencia palestina. Hay diversos grupos, o sectores, que actúan dando una determinada configuración doctrinal a su campaña liberadora. Se nos dice que están los que combaten defendiendo un nacionalismo casi fascistoide; los que lo hacen escudándose en un socialismo de configuración occidental: se hallan los de tinte comunista, repartidos en modalidades entre rusófilas y chinas. Pero se nos dice también que los hay en discrepancia con el aborregamiento estatal de signo comunista. Y un compañero italiano, del cual hemos podido leer un documentado estudio acerca de la resistencia palestina, en «Umanita Nova», de Roma, se lamenta amargado, aduciendo que hay miles de rebeldes iconoclastas, con sentimiento de heroísmo, con espí-

ritu laborioso y constructivo. ¡Y nadie les ha hablado de anarquismo!

He ahí una de las cuestiones de trascendencia que se le ofrecen al anarquismo mundial: el sembrar la semilla entre esas masas turbulentas por ansia de libertad, que por no conocer otra cosa, se abrazan a una demagogia comunista, creídos de que al ritmo que ofrecen los líderes han de hallar la felicidad anhelada. No conocen otra cosa, y para ellos la redención está en el comunismo. ¡Ellos ignoran la terrible realidad de lo acontecido y de lo que acontece en Rusia, en la China, en Cuba, en todos los países que siendo de orientación marxista los gobiernos, existe de hecho la dictadura sobre el proletariado;

Abundan los medios económicos de que disponen los Estados comunistas para prodigar la propaganda. Agentes, reclutados por su habilidad, son destacados al objeto de ensamblar los dispositivos pertinentes a fin de desarrollar ulteriores campañas. De ahí el que brote una movilidad pseudorevolucionaria; de ahí también que el aparato comunista se halle infiltrado en el seno de pueblos de un nivel cultural y económico, deficiente, y dadas estas características, lleguen a sacar un buen resultado. La tónica del movimiento libertario difiere radicalmente de todas las modalidades políticas de uno y otro matiz. No existen fuentes lucrativas para contar con fondos que permitan desarrollar con holgura laudables iniciativas. Todo ha de salir de unos menguados recursos personales, restados del escaso peculio que depara la cotidiana conquista del pan.

Pero, ateniéndonos a lo que acontece, y comprendida la necesidad de crear zonas de influencia en países, en comarcas vírgenes de propaganda libertaria, mas con una disposición psicológica para comprenderla fácilmente, bastante se podría lograr si, internacionalmente, tomado un mutuo acuerdo en la necesidad de coordinar esfuerzos, de los efectivos que se invierten en prensa ácrata mundial, se podría dejar un leve margen espaciado para dedicar la suma dada a la tarea de que se ha hecho mención. Sería una manera de dar a conocer nuestras ideas, acrecentando el proselitismo, que es, por supuesto, lo que interesa. Se dice que existen relaciones entre libertarios, militantes o simpa-

tizantes, radicados en países como la China comunista, Corea, India, Hungría, Kenya, Bolivia, Grecia, Bulgaria, Israel, Cuba, Marruecos, entre otros. Representa ya una coyuntura apreciable, importante para ser desarrollada.

Volviendo al problema de Palestina, entre cuyos combatientes se nos dice que los hay disconformes de la política en general, amigos de la educación del pueblo, partidarios de los «kibutz» israelíes, sería empresa no muy difícil el darles a conocer nuestras ideas. Y no olvidemos que hay en Israel anarquistas probados y, por lo tanto, alejados de nacionalismos de toda especie. Contra el confusiónismo de unos y de otros, existiendo, como se mueve por ahí, una juventud dinámica e inflamada de romántico impulso, de ella en particular podría lograrse obra fructífera si, de propia iniciativa y de contactos alejados del tono paternalista, se decidieran a desarrollar actividades en el sentido apuntado.

VOLIN EN LENGUA ITALIANA

Una vez más hemos de congratularnos ante el tesonero empeño que ponen los compañeros italianos en la edición y reedición de textos anarquistas. Hay allí una juventud estudiantil inquieta, que en diversas manifestaciones protestatarias a unido su impulso insurgente al de la juventud obrera. Convenía el que se editara, como acaba de hacerse por vez primera, la magistral obra de Volin: «La revolución desconocida». A ella va adjunto un prólogo de Guido Montana. Leyendo la obra, documentalmente se perciben las características de la revolución rusa, traicionada por unos, desfigurada por otros. Los editores han cuidado dar a la presentación de portada un aire llamativo. Así bajo el nombre del autor, el título habitual de la obra, como en las ediciones francesa y española, hay otros titulares, uno dice «Storia dell'Anarchismo in Russia», y el otro: «La verità rivoluzionaria sull'Ottobre 1917». Al centro de la portada la efigie de un rostro joven, en expresión de revuelta, cabello encrespado, ojos de mirar enfebrecido y la boca abierta plasmado un grito de rebelión. Que el libro tenga buena acogida es de desear.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Original del compañero Fontaura. Una edición A. I. T.

Precio: 5 francos.

La igualdad en los «paraísos»

EN un artículo titulado «La selección por el dinero», leído en el diario francés «Le Monde», fecha del 11-11-1970, Alain Jacob demuestra que en Rusia no existe ni la más mínima igualdad económica, ya que los salarios de los trabajadores manuales en fábricas y oficinas son de 30 a 40 veces inferiores a los que perciben los burócratas y técnicos del Estado moscovita. Situación que ha creado en todas las naciones supuestamente comunistas, nuevas castas de privilegiados que no se diferencian en nada de las clases burguesas de los demás Estados del mundo.

Los que siempre nos hemos interesado por las luchas que las desigualdades han provocado entre los hombres sabemos que la revolución rusa no podía dar vida a una sociedad humana y feliz, ya que esta revolución había sido usurpada por los políticos del marxismo; ideología que preconiza una dictadura llamada del proletariado, sin eliminar las clases sociales ni el dinero, fuente de corrupción de los hombres.

Los que hemos estudiado el marxismo y sobre todo a los hombres que se reclamaban y se reclamaban de él, sabemos que estos políticos no podían realizar las promesas que hacían y siguen haciendo a los trabajadores en lucha para conseguir un mundo mejor. Varios hombres en sus obras ya habían denunciado a estos falsos revolucionarios rusos, después de haber visitado Rusia en 1921. El comportamiento de Lenin, Trotsky y Stalin con los verdaderos comunistas y socialistas demostró que tales demagogos sólo pensaban en ellos y no en los trabajadores.

Anselmo Lorenzo, autor de la obra «El proletariado militante», ya decía después de una entrevista en Londres con el filósofo Carlos Marx: «Carlos Marx me ha dado la sensación de ser un hombre orgulloso y autoritario.» ¿Como hombre orgulloso y autoritario podría dar vida a una ideología humana? Anselmo Lorenzo, Pérez Combina, Angel Pestaña, etc., no se equivocaban en sus críticas a la Rusia marxista. Hoy, después de 53 años de supuesto comunismo socialista, vemos que estos Estados nada tienen que envidiar en la práctica de la explotación de las masas productoras a los países que ellos dicen combatir con los cuales tienen buenisimos relaciones económicas. Como Polonia, que mandaba de una forma acelerada su carbón a la España

franquista que tenía a sus mineros en huelga reivindicativa para conseguir más jornal para sus hijos y unas condiciones de trabajo más humanas, lo que es una verdadera contradicción para los demagogos de los países marxistas.

Los que hemos vivido la guerra civil española en zona republicana en defensa de las libertades del pueblo español, conocemos muy bien el comportamiento sectario de los marxistas, todos, entonces, devotos de la Rusia de Stalin. También conocemos a los que tenían por misión sabotear las realizaciones sociales que habían hecho los verdaderos revolucionarios. ¿Cuántas colectividades agrícolas socializadas, cuantas federaciones de industria fueron destruidas después de asesinar a sus organizadores? Muchas. Es necesario leer las obras imparciales que hoy tratan este problema para convencerse de que los marxistas no hicieron ni harán nada en pro de la emancipación de los trabajadores.

De Méjico nos llega una noticia desagradable: la compañera Carmen Paredes ya no existe. Tras una parálisis parcial de muchos años, ha terminado totalmente vencida por la misma. Suponemos el estado de amargura de su compañero, nuestro viejo amigo Hermoso Plaja Saló.

Carmen encarnó el tipo de mujer silenciosa y abnegada que mucho ilustra a nuestros medios anarquistas. Fue generosa sin exaltación y abeja laboriosa en la formulación (anónima) de nuestras propagandas. Trabajó lo indecible sin preámbulos ni apetencia de notoriedades. Viadú lo concreta: «Carmen fue una mujer consciente y entera.» Lo sabemos, tanto como lo han ignorado infinidad de compañeros.

Examinando las realizaciones libertarias y cenetistas, los jóvenes buceadores de la historia darán, imprescindiblemente, con la obra importantísima de la Editorial Vértice. Se habla casi en exclusiva de la Casa Urales, de labor muy meritoria. Pero la Vértice, animada por el compañero Plaja durante infinidad de años, y animado el propio Plaja por su compañera Carmen, ha plantado un jalón en la cumbre de la propaganda anarquista y que ha de constar, quie-

por Antonio MORENO

Alain Jacob demuestra en su artículo de qué forma consiguen, los poderes moscovitas, que los trabajadores no pueden salir hacia los demás países, imponiendo visados de salida fuera del alcance de los trabajadores. Cómo comprender que en un país que se dice comunista o socialista, los trabajadores tengan que presentar un certificado de trabajo, y pagar una cantidad en metálico fuera de su alcance para sólo hacer la petición de un visado de salida.

¿No será que a los dirigentes de la Rusia marxista no les interesa que los trabajadores rusos se den cuenta de que les han hecho vivir mucho tiempo en un verdadero engaño, engaño que sería aclarado con el contacto de los demás trabajadores del mundo?

Los marxistas tienen una responsabilidad muy grande ante la humanidad que aspira a la realización de un mundo mejor. Ellos han hecho bifurcar a las masas progresistas hacia una vía que sólo conduce a una sociedad inhumana, a una sociedad que hace hombres «robot» en lugar de hombres libres.

DISCOS

ran o no los manes del Olvido, en la crónica brillante de nuestras claras exposiciones.

Poseemos una fotografía de Plaja-Carmen con ambos entregados a su labor impresora al margen del beneficio personal, esto es, abocados a la propagación impresa de la Idea, contra viento y marea, sin preocupación de clima ni de continente, desafiando con una tenacidad de medio siglo, los fieros inconvenientes del peso y de la peseta.

Por ejemplo, ¿qué resultado económico obtuvo la Vértice con la primorosa edición de «El Proletariado Militante» del maestro Lorenzo? Ninguno; y menos que ninguno, quebraderos de cabeza. ¡Ah! Pero la Idea «chez» Plaja quedaba servida. Hoy la edición Vértice de las memorias de Anselmo Lorenzo, agotada, es afanosamente buscada por historiadores y bibliófilos. Cuando intelectuales de esos llegan a nuestra librería de París en solicitud del «Proletariado» lo rezan seguido de un apéndice de Palmiro Marbá, al no poderseles servir la obra se marchan consolados con la edición de «El Proletariado Militante» sacada por Puig Elias en Toulouse, los conocidos dos tomos de bolsillo.

Plaja debería regalarnos con la

Llamada de Administración

Hemos entrado en el período de las reclamaciones; compañeros paqueteros, compañeros y amigos suscriptores que tenéis cuenta pendiente hasta finales de año en curso, habréis recibido o recibiréis en un formulario CCP la cuenta de vuestra deuda.

No queremos silenciar que los finales de año son difíciles para esta administración. La justeza de medios en que se desenvuelve nuestro periódico; las grandes cantidades que son debidas por atrasos de pagos, algunas de ellas desgraciadamente bastante numerosos, cuentan varios años. Lo que observamos en los años transcurridos constata un desequilibrio en la balanza de pagos. Desde el principio hasta finales de año, los pagos por avanzado se distinguen en minoría, visto el aplastante peso de los atrasos.

Quisiéramos que los compañeros y compañeras, amigos todos, que les es imposible satisfacer el coste del periódico, no nos silenciasen esa su condición. Débese comprender que cada semana los números se suceden unos a otros y las sumas suben, anotadas en la ficha de control administrativo. Hasta hoy hemos hecho lo necesario para que no falte nuestro semanario a todo compañero faltado de recurso. Intentaremos que ello continúe. No obstante éste es un problema que debe quedar resuelto solidarizándonos todos desde la F. L. respectiva. De no ser así, el peso que soportamos, cada día mayor, nos será imposible aguantarlo en próximo futuro.

Es posible que hayamos incurrido en error de reclamación en algún caso. Pensar que quienes deben intervenir en más de dos mil casos, son más susceptibles a error que quienes lo hacen contando sólo lo suyo propio. Haciéndonos saber de donde viene nuestro error, será mejor que silenciarse o andarse con malos humores, que bien seguro todo va en detrimento de nuestra prensa.

Esperamos ser bien comprendidos; nada pedimos sino el cumplimiento de compromisos libremente contraídos. Para el bien de nuestra prensa, cada uno de los que hasta final del año en curso estén pendientes de deuda, no deben tardar en soldarla.

Administración y Zona Norte.

enumeración completa de la labor realizada por la Vértice tanto en ediciones de folletos, libros y cromatipias, como en la revista. Para concretar un relevante hecho. Para homenajear, con ello, la figura anónima de una abeja laboriosa que se llamó Carmen Paredes...

DISCOBOLO

Cinco años más

○ TRA vez las bases americanas en territorio español han visto prolongada su existencia por espacio de cinco años, a cambio del siguiente material de guerra: 36 cazadores a reacción Phantom F4-C, 25 helicópteros, 2 submarinos y 5 cazatorpederos.

Ya no hay duda alguna de que vivimos es un mundo donde sólo medra el interés de dominar a los pueblos por medio de las armas, mitras y espuelas, consagradas todas no al bien común, sino exclusivamente al personal, oprimiendo bestialmente a unos para regocijo y «democracia» de otros que, aun nadando en la opulencia aspiran a ser más opulentos, y menos libertad para los que no tienen donde caerse muertos por culpa de las grandes potencias bélicas: Estados-Unidos, Rusia, Inglaterra y algunas otras que, aun siendo inferiores quieren también o aspiran a su parte de león.

España, que verdaderamente es una colonia Norte-americana, con participación directa o indirecta de la URSS, Alemania y algunas naciones más de Europa, se encuentra amarrada al poste del colonialismo, erigido y sostenido bárbaramente por el régimen franquista, alimentado y alentado éste por el federalismo (!) estado-unidense para la extensión de su industria y comercio, asimismo como punto estratégico ante una próxima guerra.

Casi todo el mundo conoce ya lo que es la política norteamericana, pues sólo consiste en irse apoderando de todo lo que le proporciona un beneficio bancario o fiduciario, que en esto no cuentan los escrúpulos y se burlan inmediatamente las leyes, sin dejar absolutamente nada a los que les corresponden todo. Esta política de rapiña, de usura, que practica Norteamérica desde que pasó a la categoría de gran potencia mundial, aunque la de prestigio, también le da el título de ladrona, porque allá donde interviene nadie la supera en la tajada o botín que se lleva.

De tiempo ha se sabe que dá mucho menos de lo que recibe, y con lo que recibe aumenta y asegura su capital, prosperando éste a cada pacto o concierto que establece con las Naciones que necesitan de ella, como ocurre en España, hipotecada desde que el franquismo, protegido por la democracia o el capitalismo mundial, se apoderó de sus destinos y la hizo miserable, aterrorizada brutalmente por el ejército pretoriano.

el Mundo es así

Pero las informaciones que se recogen por medio de la radio española son todas un poema, un verdadero poema de engaños y mentiras, falsedades y ganas de reirse de la opinión.

¿Qué igualdad e independencia? ¿Qué canastos y más canastos!... ¿Dónde está la independencia y dónde la igualdad cuando se limosnea de la forma que lo hace el franquismo, no importándole un comino depender, por ejemplo, de Nixon o de otro presidente norteamericano, con tal de poderse salvar del desastre económico que está sufriendo debido a la malísima administración y funcionarismo excesivo?

¿Soberanía española? En las bases, ninguna en absoluto. Quien paga manda, y como Norte-américa ha pagado con material bélico el lugar a su mando, podemos decir que es ella quien lo menea y dá órdenes, Franco no tiene más que callar y acatar lo que Nixon le manda.

La soberanía de España en las bases estado-unidenses es un solemne mito, pero la prensa, la radio y la televisión españolas lo vociferan, lo halagan y lo aplauden sin ningún sonrojo, arrodillándose ante las exigencias del caudillo, porque así le obligan las circunstancias. ¡Y qué circunstancias! Las de una colonia explotada por negreros de otra nación.

¿Amistad y cooperación? Manda el dólar, y como el régimen de España está a merced de cualquier potencia que le ayude a salir del atolladero, de ahí la cooperación y la amistad, la rastrería y la desvergüenza, hipotecando el país, hasta la médula por cuatro cochinos dólares, siendo evidentemente un robo que se hace al pueblo español, sin tener ninguna autoridad, ni cosa parecida, en las bases compradas, alquiladas o dadas a Norteamérica, pero Franco, como todo dictador, procura sostener su poderío, no le quita la tranquilidad la tragedia del pueblo, en donde aún perdura el miedo nembrado por el terror de su cosecha, al tener en su haber millones de víctimas entre muertos, presos, hambrientos y torturados cruelmente, con saña sin igual.

Cinco años más de vigilancia americana en Iberia. Cinco años más de democracia consentida.

Cinco años más de protección al hombre que podemos considerar como el cuarto de los hombres más encarnizados de este siglo: Stalin, Hitler, Mussolini y Franco. La democracia es así y nada más que así, porque fue la democracia la que ayudó a que el último triunfara con su Comité de no Intervención, exclusivamente para los que de manera decisiva dieron cara al totalitarismo, no para esas fuerzas mercenarias que acudieron en defensa de Franco y sus teorías dictatoriales. Nada de particular tiene ahora que la misma democracia pacte con él, conviva con él, esté de acuerdo con él y con él se dé la mano y se abracen cual si fueran dos buenos amantes.

La democracia de ahora y no la democracia tal y como debe de ser, es la principal autora de lo infausto de la sociedad actual, porque estuvo de acuerdo con la primera y segunda guerra mundial. Lo afirma la historia.

Pero un personaje, un estadista, aún habiendo dimitido del cargo como figura preeminente del régimen gubernamental, no debía, a pesar de todo darse el abrazo con un dictador que nada tiene de demócrata al ser un general ensoberbecido, sanguinario, cruel, miserable, imponiéndose rigidamente a la voluntad del pueblo; mas los hombres de Estado — que todos son iguales — antes y después, no conocen los sufrimientos ajenos, ocasionados por el que van a visitar y lo hacen con orgullo y satisfacción, como si estuviesen obligados a hacerlo. Hemos de objetar a este respecto, que tras del amo va el perro, descubriéndose entonces el motivo del viaje del primero, que fue, sin duda alguna, a explorar el terreno para darle facilidades al segundo, saliendo de todo esto un pacto o contrato convencional, a imitación, tal vez, del yanqui.

Y como en esta época de convenios y visitas, todo gira alrededor de la estrategia y del espionaje bélico comercial e industrial, cada Estado se procura los medios que le hacen falta para salir adelante con sus propósitos. Motivos éstos de gran actualidad en este «paraíso terrenal», cada cual desposeyendo al otro de lo que él se lleva. Es la estampa del día.

Todos debemos coincidir en que, tanto Norteamérica, que cuenta, comparándola con Europa con muchos más médicos económicos, como Rusia, pactan con éste o aquel país, con la finalidad de extender su comercio y de espiar los preparativos guerreros. Los dos imperialismos tienen la misma sed de dominio. Las dos grandes potencias aspiran a imponerle su hegemonía, cada cual trabaja distintamente buscando los mismos fines: Mandar. Esta es la política de la actualidad. De una o de otra manera ha de incendiarse el mundo.

¿Qué significan o qué son y para qué está dotada cada una del más moderno material de guerra? Son y significan la preparación de la futura carnicería humana. Son y significan el valor de una nación sobre otra en visperas de trágicos acontecimientos, que a no dudar estallarán con grandes derramamientos de sangre joven, en defensa del capital, no de la humanidad.

Viajes, visitas, apretones de manos, abrazos. Hipocresía a gran alcance.

Pactos y más pactos. Es el principio... Como siempre.

MINGO

Servicio de Librería

«Albores», Albano Rosell	2 00
«Bacon» (Biografía) Carlos Remusat	6 00
«Balzac», A. Kelm	2 60
«Balada del alba bala», Carrasquer	3 00
«Balon Rouge», Hachete . .	7 80
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00
«Canciones y juegos» . . .	3 50
«Las bases físicas de la personalidad»	3 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX» . .	35 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme	24 65
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50
«L'Aurore de la civilización», Bakounine: «La liberté» . .	5 50
Juan Goytisolo: «La Resa-Sergio Vilar: Protagonistas de la España democrática La oposición a la dictadura (36-39)	51 00
Arthur London: «L'Aveu» . .	32 00
Obras Completas, García Lorca	80 00

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

HOMBRES DEL SINDICATO DEL RAMO METALURGICO

ASI como al hablar del Sindicato de Artes Gráficas barcelonés decíamos que se trataba del sindicato que había dado mayor cantidad de elementos intelectuales y que su labor alcanzó el más amplio radio de acción en la divulgación ideológica, dada la naturaleza de su profesión que, por estar siempre metidos entre letras, algo queda, en el caso del Sindicato Metalúrgico y sus complementos u oficios afines, no creemos sea exagerado afirmar que éste se ha caracterizado por reunir un buen número de individuos aguerridos. Precisamente ya en el caso de la primera huelga general que tuvo lugar en España (Barcelona, 1902) ocupa mención especial la actuación de los metalúrgicos, por el hecho de que ésta fue declarada por solidaridad a una huelga parcial que tenían planteada los trabajadores de dicho ramo en petición de menos horas de trabajo y mayor retribución.

Nosotros recordamos todavía algunas siluetas de compañeros que participaron en estos hechos así como a otros elementos que fueron dirigentes de las antiguas sociedades de resistencia. Entre los primeros figura Homedes, hombre de un corpachón enorme, al que tenían entre ceja y ceja los policías Tresols y «Memento» (ex picador de toros) que cuidaban de meter en cintura a los anarquistas y a sus apéndices. Le vimos en cierto mitin en el que su jerga era sacada del argot carcelario, con una mezcla de catalán y castellano, para que todos quedaran contentos. A pesar de esto, sabía lo que decía y los dardos iban bien dirigidos. En cierto momento fue el blanco de la persecución policiaca. También vimos por entonces al «Petit Jaures», esto fue en una tertulia cafeteril (algunos de estos individuos los hemos conocido cuando ya estaban fuera de órbita, o sea que ya no actuaban, por mediación de Seguí, que sentía verdadero aprecio por sus predecesores en las luchas sociales, especialmente por los tipos pintorescos). Físicamente era la contrafigura de Homedes, pequeño y flacucho. Seguro que su apodo tenía su raíz en lo verboso y en el recuerdo del gran tribuno francés. Tenía especial predilección en arrancar las palabras a las ideas, como alguien dijo. En toda la sesión mañanera no hizo más que hablar. Al despedirnos Seguí le preguntó:

— ¡Bueno! Quisiera saber que



haces cuando te encuentras con otro tan hablador como tu.

A lo que contestó:

— ¡No lo soporto! Simplemente me largo.

Ambos tomaron parte activa en la huelga general de 1902, que se hizo muy popular gracias al célebre cuadro de Ramón Casas, titulado «La carga», en que la guardia civil persigue a los trabajadores huelguistas en pleno Paralelo barcelonés.

A la vez podemos referirnos y trazar algunos rasgos de individuos que habían pertenecido a las antiguas sociedades de resistencia, que por lo general, al acordarse en 1918 la constitución de los sindicatos únicos, la mayor parte renunciaron a sus puestos o no fueron reelegidos por las asambleas. La actividad de estos antiguos dirigentes de entidades obreras era frecuente que quedara reducida a los asuntos intrínsecamente profesionales, o sea procurar que la sección que dirigían no estuviera en peores condiciones que otras similares de barriadas o de la capital. Muchas de ellas practicaban la ayuda mutua entre sus asociados, pasándoles cierta cantidad cuando estaban enfermos. También se disputaban los puestos directivos de estas sociedades grupos de ideologías distintas, en especial durante el predominio del lerrouxismo, ya que su jefe don Alejandro, había sido enviado a Barcelona con el fin de acabar con el catalanismo y en especial con el anarcosindicalismo.

Bertrán, que fue presidente del antiguo sindicato metalúrgico, nos pareció siempre un hombre honesto, ecuánime y de buen sentido, que al ver el aluvión de problemas que se le venían encima, debido a la fusión de otras ramas afines a la industria, terminó por retirarse. Entre los que figuraban en este equipo algunos pasaron el rubicón. Con ellos un lamparero (cuyo nombre no me acuerdo) que firmaba sus artículos con el seudónimo de «Roc Guinart» y Viladomat, que se fueron con Rafael Campalans que, por entonces, publicó su libro de tesis «Socialisme vol dir pedagogia». Con el clan de Comorera se fueron dos o tres más

entre ellos Fronjosá, que varias veces había representado a dicho sindicato en las reuniones que tenían lugar en el Ateneo Libertario de la calle Mercaders.

Poco después de esta etapa fue nombrado presidente de la metalurgia un tal Ferrer que dio mucho juego. Era éste un elemento turbio que según se supo después alternaba sus funciones de dirigente sindical con las de tahur en un cabaretucho llamado «La Bohème», de la calle San Pablo. Este fue detenido varias veces y es de creer que, dada la doble vida que llevaba, a presión del Polizonte Bravo Portillo se convirtió en confidente. Por entonces ocurrió un atentado que costó la vida al patrón metalúrgico Barret, en el que se daba el caso de que era el principal abastecedor de determinados aparatos bélicos necesarios al ejército francés. En relación con este hecho entonces se supuso el siguiente enlace: Bravo Portillo (luego se descubrió que era un espía alemán) organizó el asesinato de dicho industrial presentándolo como un burgués abusivo y enemigo de los trabajadores, con el fin de presentarlo ante la opinión pública como un hecho social. Fueron varios los acusados por este suceso, pero en el juicio se les declaró inocentes y fueron puestos en libertad. En cambio, ambos, policía y confidente, encontraron la horma de su zapato, pues el primero fue ajusticiado en la calle Provenza y el segundo en la de Ferlandina.

Por aquellos días el Sindicato del Ramo Metalúrgico reunía un grupo de excelentes compañeros, en cuyo leve repaño seguro que quedarán muchos en el olvido. Entre los que acuden a la memoria figura Enrique Rueda, que los domingos solía ir de mitin en los pueblos de Cataluña. Camilo Piñón, que antes de entrar a la sección del pescado, también pertenecía al ramo, e igualmente dirigía la palabra a los campesinos cenetistas. Genaro Minguet, cuyo taller de fundición estaba al servicio de la causa revolucionaria. Masgomeri, el polemista con Buxadé en defensa del ideal ácrata en «Tierra y Libertad» barcelone-

por JOSE VIADIU

sa, que era uno de los más lúcidos. Por allí anduvieron también los tres mocetones que se llevaron por delante al presidente del Consejo de ministros Eduardo Dato, o sea Casanellas, Mateu y Nicolau, los cuales realizaron un acto de auténtica vindicación por el luto que había sembrado su nefasta política en los hogares proletarios.

Es de contar también que durante lo más álgido del terror oficial, en el cual se diezmaron casi en su totalidad los elementos combativos de la CNT, ya que entre muertos, presos y en el exilio sumaban varios miles, entonces la Federación Local barcelonesa mandó una nota a cárceles, presidios y grupos del exterior, poniendo a su consideración el camino que debían seguir: atenuar la lucha temporalmente o acentuarla con mayor intensidad. Tal medida fue tomada en vista de que el hecho violento en la calle iba seguido de actos represivos de las autoridades, puesto que echaban mano de los presos que tenían como rehenes y los cosían a tiros en la primera encrucijada, y dado el temor de que se intensificara tal procedimiento mandaron la nota que comentamos. La voz casi unánime de los presos fue la de continuar la lucha. La ejemplaridad de conducta heroica de aquellos días la dieron Vandellós y Archs, los dos integrantes del sindicato metalúrgico, que aguantaron hasta el fin siendo horriblemente mutilados.

Este lugar debe ocuparlo un breve y sentido recuerdo a Francisco Arín, viejo contertulio de quienes morábamos en el Castillo de la Mola (Mahón, 1919-1921). Fue un luchador incansable, de carácter impositivo, al cual encajaban mejor los platos fuertes que los suaves. Fue largos años presidente del sindicato e intervino en todo tipo de luchas. Seguro que, por extrema que fuese una resolución o el acto a realizar, incluso peligro personal, no sería por su decisión que dejaría de realizarse. El torbellino de la ominosa sublevación nazifascista lo encontró fuera de Cataluña y es de creer que al caer en manos del falangismo (algo se ha dicho acerca de ello) lo despacharían al otro barrio sin preámbulo alguno y sin el menor escrúpulo. Y que él supo morir como lo que era: un luchador cenetista.

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

EL Sr. López Bravo, «nuestro» ministro de Asuntos Exteriores — denominación ésta más genérica que específica, por cuanto en España todos los ministros andan enfangados en asuntos exteriores cuando no extraños al pueblo español —, últimamente ha tenido mucho trabajo y ajetreo fuera de nuestras fronteras. En primer lugar se dirigió a Egipto en plan patético para ofrecer sus lágrimas de condolencia al pueblo egipcio ante el féretro de Nasser, el cual, gracias a una providencial jugada de las arterias coronarias, ha salvado definitivamente el escollo de su política vacilante y oportunista en medio del volcán incoercible del Oriente Medio. Una vez allí aprovechó la oportunidad para entrevistarse con algunas personalidades árabes a las que, como ya es tradicional, ofreció sus buenos oficios de mediador y arreglador, visto que, como ya es bien sabido, España siempre ha sentido una tierna, oleaginosa y petrolífera amistad por los pueblos árabes en cualquier latitud en que se hallen. Después, el activo y viajero ministro se dirigió a Nueva York, sede de las Naciones Unidas, donde España tiene el mando durante el mes de octubre, tanto en la asamblea general como en el Consejo de Seguridad. En la ONU hizo su discursito de circunstancias y con motivo del cual fue «muy felicitado». También habló en la Cámara de Comercio hispano-norteamericana sobre un tema candente del que luego haré referencia. Se entrevistó más tarde con Gromyko, primer encuentro diplomático del franquismo con Rusia a nivel de ministros, y debieron de tener tanto que decirse, como es lógico, que la charla duró una hora y cuarenta minutos. Sucesivamente tuvo nuevas entrevistas con los ministros de asuntos exteriores de Yugoslavia y Polonia, y a la hora de escribir estas líneas tiene en perspectiva otra charla con el secretario del Foreign Office inglés.

Es curioso constatar que los órganos de opinión y las altas esferas de la Administración y la política españolas del franquismo tiendan a centrar y polarizar en un solo hombre las actuaciones más responsables y trascendentes del Gobierno como si aquéllas fuesen, en efecto, no sólo inspiradas por ese único hombre, lo cual sería normalmente aceptable y verosímil, sino también de su exclusiva responsabilidad. Digo que es curioso, pero no incompatible con la idea de que ha de existir necesariamente un César. En cambio resulta paradójico si tal punto de vista se mantiene cuando «ya hay un César». Cuando en Espa-

Aquí y ahora

La actividad del Sr. ministro

por Juan Español

ña y aun en el extranjero se espera que la política exterior va a cambiar por el sólo hecho de ocupar la cartera un nuevo ministro (y me refiero a España), se cae en un burdo engaño. El nuevo titular podrá ser más activo, tener ideas nuevas, poseer mucha mano izquierda y una gran destreza en el oficio. Pero nada más. Las líneas básicas y esenciales de su trayectoria están marcadas y definidas de antemano y a ellas ha de atenerse rigidamente. Toda la espectacularidad que pueda rodearle en su cometido depende de su trapería, su habilidad para el engaño, en una palabra, de sus malas artes para conseguirlo cuando lo consigue. Decir, en el caso que nos ocupa, que López Bravo es un duro o un blando, que su política es intransigente o abierta a la comprensión, es caer en una falsa atribución de poderes. El poder está tras él, en la sombra, y él no hace más que obedecerlo con más o menos destreza, eso sí. El Gobierno por su parte, saca partido de su supuesta inhibición, pues hace ver que, aun perteneciendo al Gobierno, los ministros tienen cierta independencia para maniobrar y una responsabilidad subsecuente a esa maniobra. Entiéndase bien que esta responsabilidad se refiere a la superestructura, al mando y visión política, a alto nivel y no a la falta de honradez, pongo por caso. Aunque en España los políticos siempre se salvan, tanto por ineptos como por falta de escrúpulos. En el peor de los casos, un ministro cesante jamás pasa a ser un ciudadano cualquiera: siempre será un ex-ministro. Las franquias y ventajas que esto reporta lo dejó a la clarividente inteligencia del lector.

Su discurso en la ONU no pasa de ser una perorata plagada de lugares comunes como ya es habitual en la política. Consistió en llamadas a la paz y concordia de los pueblos para cuya realización España está dispuesta a colaborar en todo momento, y un toque de atención respecto al problema de la juventud, a la que hay que tener en cuenta desde ahora mismo a la hora del trabajo, la responsabilidad y la decisión. Digamos en descargo de «nuestro» ministro que si su discurso ha sido tópico y resobado, también lo son todos los pronunciados por cualquier otro político de no importa qué parte del mundo. Tan solo conozco una excepción en materia de discursos políticos, si así puede llamarse en este caso. Hubo una vez un ministro de Justicia espa-

condiciones no se puede exigir, sino esperar graciosas concesiones. ¿De qué se queja, entonces, López Bravo? En este caso su papel de diplomático queda reducido a cero. Su verdadero papel es el de cantante de tangos patéticos y lamentosos.

La prueba oficial de la subordinación de España a EE. UU. la tenemos ahora por boca diplomática, precisamente por la de López Bravo. Los últimos acuerdos nos dicen que han sido de «igual a igual», cosa ilusoria, por supuesto. Pero entonces, ¿en qué condiciones fueron los anteriores? Se puede inferir, también oficialmente, de la frase «hemos rescatado nuestra soberanía». Mas de todo esto nada se dijo al pueblo español, a pesar de que en los viejos convenios (aunque, claro, esto no es más que protocolo) se estipulaba «que cada Gobierno adoptará las medidas adecuadas, compatibles con la seguridad, para mantener informada a la opinión pública de las disposiciones de ejecución de este Convenio.» Lo anterior concierne a la defensa, pero en materia de asistencia económica se acuerda asimismo que «es de mutuo interés el que se dé completa publicidad a los fines y desarrollo de la asistencia prestada...» De nada de esto se enteró el pueblo español oficialmente, pero el pueblo español lo sabe de todos modos.

ñol, que no era político, y si llegó a ministro fue en circunstancias de verdadera excepción, cuyas palabras jamás pudieron parangonarse con las vertidas por cualquier otro colega del mundo en función de su cargo. Estas palabras, entre otras, y citando casi de memoria, decían así: «La justicia debe ser ardiente, viva, y no puede estar confinada en los límites de una profesión. Y no es que tengamos un particular desprecio por los libros y los hombres de leyes, pero es un hecho evidente que aquí había muchos hombres de leyes. Cuando las relaciones entre los hombres lleguen a ser lo que deben ser, ya no habrá necesidad de matar y robar. Por primera vez admitimos aquí, en España, que el rey de delito común no es un enemigo de la sociedad, sino más probablemente, una víctima de la sociedad. No creáis que pretendo defender el robo. Pero el hombre, después de todo, no procede de Dios, sino se la especie, de la bestia. Creo firmemente que la justicia es algo tan sutil que, para interpretarla, basta con tener corazón.» Esto fue el 3 de enero de 1937 y el ministro se llamaba García Oliver.

En la Cámara de Comercio hispano-norteamericana. López Bravo abandonó un tanto la línea diplomática para, de buenas maneras, acusar al tío Sam de proteccionista. Dijo que las recientes pruebas de amistad entre España y USA no se avenían bien con las medidas restrictivas que este último pretendía adoptar con respecto a las importaciones a España. Y en efecto, USA desea restringir las importaciones de armas de fuego, someter a cuota las de las fibras textiles y calzado y aceptar aceitunas sin envasar, porque envásandolas allí resulta un negocio muy lucrativo para las empresas norteamericanas. «El pueblo español nunca comprenderá —dijo— cómo todo esto puede ser hecho en la atmósfera de los convenios de amistad y cooperación que firmamos en agosto.» El pueblo español lo comprende perfectamente y él también, aunque no lo dice. Antes de someterse a un amo, es preciso pensarlo bien. Una vez aceptada la sumisión, hay que joderse, pues donde hay patrón no manda marinero. Todo eso de plan de igualdad en las relaciones mutuas es puro cuento. Las relaciones se sitúan de dueño a lacayo, o de metrópoli a colonia. En tales

El día de la Hispanidad, y ante varios diplomáticos iberoamericanos, López Bravo dijo: «No hay que olvidar que Méjico tenía una universidad dos siglos antes que Moscú; Venezuela, elecciones libres antes que Finlandia, y Argentina, libertad religiosa antes que Suecia y Dinamarca.» Y yo añado que sobre el papel. Por ese camino, y si hacemos caso a López Bravo y el resto de la camarilla, la España actual no tiene nada que desear. Tenemos sindicalismo, libertad cívica y religiosa, elecciones «libres», representatividad, participación, universidad libre, etc. No nos falta nada, a no ser que carecemos de todo, o casi todo, porque la verdad es que todavía tenemos derecho (¿hasta cuándo?) a nuestra ración de oxígeno. Hagamos balance. Méjico tuvo universidad dos siglos antes que Moscú, pero el 80 % de su población, como la del resto de Iberoamérica, es analfabeta; Venezuela tuvo elecciones libres antes que Finlandia, pero toda Iberoamérica ha estado y sigue estando bajo la bota férrea de dictadores civiles y militares, siendo el feudo por excelencia del hambre, la tiranía y el más atroz envilecimiento; Argentina tuvo libertad religiosa antes que Suecia y Dina-



COMUNICADOS

F. L. DE QUILLAN

Invita a compañeros y simpatizantes y a todos los hombres de conciencia libre a que asistan a la conferencia que el día 2 de diciembre a las 9 de la noche, Sala Paul Nicolau (ancienne mairie), dará el compañero Aristides Lapeyre, organizada por la Libre-Pensée de Carcassonne.

F. L. DE DREUX

Quedan invitados todos los afiliados y Amigos de S.I.A. a la asamblea ordinaria del 6 de diciembre en el local y la hora acostumbrados.

F. L. DE MARSELLA

Convoca todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 6 de diciembre 1970. Dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

La segunda Conferencia del Ciclo 1970-71 organizada por el Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 13 de diciembre 1970, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, a cargo del militante de Perpignan, Vicente Soler, actual Secretario del Núcleo Aude-Pirineos Orientales, que disertará sobre el palpitante tema: «El militante y el porvenir de la C.N.T.».

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados a esta F. Local, a la Asamblea que tendrá lugar el día 6 de diciembre a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

S.I.A. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 29 del corriente, a las 9,30 de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 46, rue Lalande.

COMUNICADO DE S. I. A. REGIONAL

Comunicamos a todos los grupos de Amigos de S.I.A. y cuantos tengan relación con la misma, que el nuevo domicilio social es el siguiente: FRUCTIDOR-C.R. de S.I.A., 33, rue des Vignoles, Paris (20°).

Compañeros, desde este momento podéis hacer ya vuestros pedidos del Calendario de 1971. Que nadie se quede sin él. Se ofrecen en francés y en español. S.I.A. espera la contribución de todo el mundo para el éxito de su venta. Este año no debe quedar uno sin vender.

Tenemos cartas postales para felicitación de año nuevo. Adquirirlas es obra solidaria.

F. L. DE ROANNE

Convoca a la reunión general que tendrá lugar el domingo 6 de diciembre o las 9 y media de la mañana en nuestro local social.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea ordinaria tendrá lugar el día 13 de diciembre a la hora y en el local de costumbre.

PARADEROS

Se desea muy encarecidamente saber el paradero de José Vidal Dediós. Si alguien le conoce o le hubiese conocido, se ruega dé noticias suyas; lo piden su mujer e hijo, venidos de España.

Dirigirse a Carmen Escrig, Impasse Basga núm. 6. — (13) Pelissanne.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea mensual que tendrá lugar el día 13 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

En espera de vuestra presencia

puntual por la importancia de los asuntos a tratar.

Nota. Todos los compañeros que deseen adquirir el número extraordinario de «Umbral» pueden hacerlo a la Comisión de Cultura o bien al secretariado todos los domingos por la mañana.

..

CHARLA-DEBATE, organizada por la Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. de Perpignan, que tendrá lugar, el día 20 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

Será iniciada la misma por el compañero Porquet, que disertará sobre el tema «Colectividades y Socialización».

Quedan invitados a la misma todos los compañeros, simpatizantes y amantes de la cultura.

ADMINISTRATIVAS

— C. So'teras, Erienne-le-Château. Recibido giro 72 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» año 70 incluido 101.

— Monzón, Souppes (77). Recibido giro 263 frs. Pasados 175 a C.R.Z.N., resto suscripción tuya y Vilas hasta 30-6-71.

— Villagrasa, Herserange (M. et M.). Recibido tu giro 50 frs. pro-Local.

— Canales R., St-Marcel. Giro de 20 frs. pagando el 1° semestre «C. S.» 1970.

— Cruz Alfonso, Yeres (91). Recibido tu giro de 10 frs. pago 4° trimestre «C. S.» año 1970.

NOTA JUSTIFICATIVA SOBRE RECLAMACIONES

Los compañeros García Jesús, de Evreux; Gregorio Azcona, Arto (S. et M.); Banzo Manuel, de Arbues, 77; Ignacio Azcona, de Nemours-77; Fco. Solanas, de Nemours 77; Guillamón, de Montargis (45); Rivera, de Evreux; Jaime Giner, de Houilles; José Vidaller, Fécamp (S.M.). Tiñena, Poligny-77.

De recibir la reclamación que no la tengan en cuenta ni escriban protestando. Todos tienen pagado el año 70, el día del Gala de la Mutualité

TURRONES

Jijona (pastilla 200 gr.)	6,50
Alicante	6,00
Yema	5,50
Mazapán	5,50
Panecillos (pieza)	0,60
Panecillos (cofre 1 kg.)	30,00

La suscripción pro casa sindical de Paris irá en el próximo número.

RAMILLETE DE NOTICIAS

Protestas en toda España contra el propósito de penas de muerte en Burgos; agitación universitaria de Madrid (con disparos al aire de los P. A.); banderas vacas en Oyarzun, en Miravalles detenciones; y en Barcelona, Sevilla, Zaragoza, Valencia y otras ciudades importantes. En la Escuela Normal de Auteuil (Francia) declaración contra «la innoble parodia de justicia en Burgos» y protesta pública del Comité Occidental con sede en Nimes.

— Familias de los encartados de Burgos se han personado en el Vaticano para que éste interceda cerca del gobierno español para que ninguno de los encausados sea condenado a la pena capital. El papado se ha negado a recibirlos.

— Índice de religiosidad en España: Punto álgido, Navarra; punto medio, Asturias, Aragón, Galicia, Andalucía, Castilla, etc.; punto inferior: provincias de Barcelona, Valencia y Galicia costera.

— Al fin ha llovido copiosamente sobre España. Beneficio para el sembrado, pérdidas irreparables para la ganadería, víctima del sequo.

— Pese a las simpatías de dictadura a dictadura, las importaciones de España a Grecia han disminuido en un 50 %.

— Los obreros de Minas del Na-lón han presentado ocho reivindicaciones importando a la Hunosa un gravamen de 2.000 millones de pesetas anuales. Ningún obrero se enriquecería con la suma.

— 60 trabajadores despedidos en «Metalúrgica Galaica» ferrolana. Sus compañeros de labor se han solidarizado con los represaliados.

— Topismo. El fiscal solicita: contra Miguel Blázquez Villaranga, estudiante, dos años, cuatro meses de prisión menor y 20.000 pesetas de multa por «propaganda clasdestinada»; contra seis obreros y por idéntico motivo, nueve meses de prisión menor y 10.000 pesetas de multa; contra Rafael Elizalde, estudiante, y por igual asunto, la misma pena que a los seis obreros.

— Cuando iba a oficiar, el cura de Haro se encontró con que le habían hurtado el cáliz, en vista de lo cual el páter soltó un terno.

— Paros alternativos en la Textil Lavers-Schappe, de Tarrasa, por despido abusivo de seis compañeros de trabajo.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m. Puede pedirse en esta Administración.

AQUI Y AHORA

marca, pero toda Iberoamérica ya ce aún en el magma vicioso del fanatismo apostólico-romano cuando no es presa de la más oscurantista superstición. Si España se irroga títulos maternales sobre todas esas naciones de Centro y Suramérica ¿quién de extraño hay en que estas desgraciadas hijas salgan como el retrato vivo de la madre? ¿Y qué hacemos ahora con el mandamiento ése de «honrar al padre y madre»? Cuando la madre es una puta, por ejemplo, ¿qué deben hacer sus hijos? ¿Honrarla, reverenciarla y adorarla o

qué? En tal caso ¿qué ocurre si los hijos la repudian? ¿Pecan o no pecan? Y si los hijos se limitan a seguir «otro camino» ¿cuáles han de ser las relaciones que con ella mantengan? Grave problema para la moral convencional y para la religiosa. Las naciones hispanoamericanas son hijas de España, sin duda alguna, y llevan su impronta a través de los genes. Han salido de su útero, pero aún nadan ciegamente como informes animáculos en el mefítico líquido amniótico de la madre. Antes que hijas más parecen un mero aborto. Juan Español

MAPAGON «ALUMBRADO» POR LA RESISTENCIA

LISBOA. — En la noche del 16 al 17 de noviembre esta ciudad quedó completamente a oscuras debido, según la policía, a un cortocircuito de importancia. ¿Casual? «O Seculo» no lo considera así, puesto que da relación de unas explosiones registradas en la importante central eléctrica de Careque; probablemente — insinúa el citado diario — provocadas por unos sabotadores.

«ESPAÑA SE LIBERALIZA»

LUGO. — En una fiesta militar organizada por autoridades y camisas viejas y sucias, celebrada en esta ciudad, el general Juan Castañón, ministro secretario del movimiento y otras hierbas, pronunció un discurso cuya síntesis sirven los diarios así concebida: «El ejército es irrevocablemente el pueblo mismo». Igual a decir que el pueblo no existe.

EL ORGULLO ESPAÑOL, PURA CALDERILLA

MADRID. — Minuta sobre la inversión de capitales extranjeros en España:

Las inversiones del capital extranjero superiores al 50 por 100 del capital sobre la empresa objeto de inversión, han sumado más de 45.882 millones de pesetas en la pasada década (de 1960 a 1969, ambos inclusive). El sector de fabricación de sustancias y productos químicos ha totalizado el 24,53 por 100 de estas inversiones, según noticias obtenidas en fuentes competentes.

Las inversiones procedentes de Estados Unidos han ocupado el primer lugar por su volumen: en 1969 supusieron el 31,01 del total. A continuación figuran el Canadá, con el 16,04 por 100 (sólo el 0,22 por 100 sobre el total de 1968); Francia (10,35); Alemania, (8,75); Holanda (6,85); Finlandia (6,21); Suiza, (6,14); Reino Unido (4,55); e Italia (2,93).

LA «CHRYSLER» CIERRA LAS PUERTAS

MADRID. — Circula el rumor, con visos de fundamento, que la «Chrysler España» prepara su expediente de crisis total.

Dentro de tres o cuatro días se espera que se haga pública la decisión que tome la compañía y que podría afectar a 2.000 obreros.

Como se sabe, «Chrysler» ofreció la baja voluntaria a los trabajadores que la quisieran, con una indemnización de dos meses por año de trabajo. Sin embargo,

ANTENA

esta fórmula sólo ha sido aceptada por un grupo de unos 400, con lo que el problema sigue planteado para 1.600 obreros.

LA SICOSIS ABSORCIONISTA

BURGOS. — Obedeciendo a la presión estatal reductora de libertades municipales, la Diputación provincial, de acuerdo con un llamado Consejo económico sindical, va a concentrar 485 municipalidades en sólo 84. El pulpo estatal sigue desarrollándose.

SIGUEN LOS «TRANSPORTES» NO TRANSPORTANDO

TENERIFE. — La huelga de Transportes de Tenerife prosigue su curso. Circulan solamente algunos vehículos de líneas Norte y Sur mediante personal esquirol. Y como quiera que ello motiva incidentes de cierta gravedad, los coches van custodiados por parejas de la Guardia civil y de la Policía Armada.

PANORAMICA NACIONAL

MADRID. — Según Cáritas (acentúan la a primera para evitar «caritas») da la siguiente estadística de «defectos económicos» patrios:

«El 11 por 100 de las familias españolas tiene unos ingresos inferiores a las 2.500 pesetas mensuales, llegando hasta un 37 por 100 las que no alcanzan las 5.000 pesetas.

»Un 34 por 100 no tiene en su casa agua corriente ni servicios higiénicos. Los niños sin escolarizar pasan del millón; por cada 100.000 habitantes sólo hay 42 estudiantes de Enseñanza superior y en Investigación científica sólo se invierte el cero coma dos por ciento del producto nacional bruto. De las 1.300 empresas españolas más fuertes sólo emplean personal investigador el 6 por 100. El déficit de viviendas es superior a las 400.000.»

A pesar de la contundencia de estos datos, la estadística «caritativa» es bien modosa por cierto.

CONTRA LAS PENAS DE MUERTE EN BURGOS

BILBAO. — Siete encerronas voluntarias por lo menos, que son las que se han podido confirmar, se produjeron durante el último fin de semana en otras tantas iglesias vizcainas.

Alrededor de 40 mujeres se encerraron en la parroquia de San Jorge, de Santurce, desde la noche del sábado hasta media tarde de ayer domingo: 120 personas de uno y otro sexo, en San Nicolás de Algorta, de ocho de la mañana a ocho de la tarde de ayer; unas 20, en su mayoría jóvenes, en la parroquia de Miravalles, durante varias horas del día de ayer; 80, desde la noche del sábado hasta media tarde de ayer en Amorebieta; 70, durante el día de ayer en el Carmelo de Begoña, y 50, también ayer, en la parroquia de San Antón, de esta capital.

EL T.O.P., INCANSABLE

MADRID. — Faustino López Martínez ha comparecido ante el tribunal acusado de propaganda ilegal por repartir impresos de una agrupación fuera de la ley: petición fiscal, un año de cárcel y multa de 10.000 pesetas. Fue detenido en La Coruña.

Otra vista ha sido para juzgar a don Julio Gallardo Alba, afiliado en Mieres a un partido político ilegal. Por delitos de asociación ilícita y uso de nombre supuesto el fiscal ha pedido seis años de cárcel y multa de 50.000 pesetas.

CONTRA LOS VASCOS ANTI

BILBAO. — Han comparecido don Augusto de Urbieto y Egaña, don Avelino de Linazasoro, don Esteban de Odriozola Echave, don Santiago de Echave Araquistain, don José Ignacio de Echave Urrestilla, y dos José Cruz de Oliden Larrochaga. El fiscal ha requerido contra cada uno de ellos penas de dos años de cárcel y multa de 50.000 pesetas, acusándoles de pertenecer a una organización clandestina separatista y de actividades diversas en Zumaya.

MOVIMIENTO BURSÁTIL

MADRID. — Ciento dieciocho empresas suspendieron pagos en los cinco primeros meses del presente año, según datos del Boletín Mensual de Estadística.

De ellas 49 eran industrias manufactureras, 38 comerciales, 19 industrias de la construcción, 4 dedicadas a la agricultura, 4 al transporte y tres a servicios.

El número de las quiebras declaradas en el mismo periodo fue

de 16, de las que 5 eran industrias manufactureras.

En los doce meses del pasado año la cifra de empresas que suspendieron pagos fue de 164 y la de quiebras declaradas de 46.

YA INVESTIGA... LA POLICIA

MADRID. — El hombre de ciencia asturiano Severo Ochoa ha anunciado su regreso por temporadas a España y con este motivo «Arriba» escribía así: «Aunque regresasen nuestros científicos, se produciría un gran vacío en el país si las generaciones jóvenes, con vocación y sin medios, tuviesen que encontrar una salida en el duro camino de la emigración. La realidad es, desgraciadamente, poco alentadora. Según datos del Patronato Juan de la Cierva, solamente existen hoy once investigadores por cada mil titulados. Y los gastos de Estado en este sector no llegan a alcanzar el 6,7 por 100 del total.»

LEIDO EN

«LA VANGUARDIA»

«España y Checoslovaquia establecen relaciones consulares y comerciales. — Un acuerdo en este sentido entró en vigor ayer.

»Paris 16. (De nuestro corresponsal). — Checoslovaquia y España, desde hoy, establecen representaciones consulares y comerciales en las capitales de ambos países.

»Esta mañana, en la capital francesa, en la Embajada de Checoslovaquia, el embajador español, señor Cortina, y el checoslovaco, señor Zachystal, han procedido a un canje de notas que establece oficialmente las representaciones antedichas.

»En julio del año en curso, delegaciones de los dos países, durante los días 22 y 23, concluyeron el acuerdo que sólo quedó pendiente de la firma de los dos embajadores, requisito ahora cumplido.

»Las representaciones consulares ahora establecidas, como en el caso de las firmadas con otros países, en lo económico, en el plano comercial y en el cultural.

»En el momento actual, España ha intercambiado representaciones consulares con todos los países comunistas, de la esfera soviética, salvo Alemania del Este y la URSS. — *Interino.*»

Idem más:

Madrid, 16. — Los pasaportes españoles serán válidos a partir de hoy para viajar a Checoslovaquia.»

Demain on rase gratis

Les options fondamentales du VI^e plan ont été publiées dans un rapport de 200 pages et approuvées par la loi du 9 juillet 1970. Ce n'est pas en général le genre de publication du « C. S. », mais il n'est pas inutile de voir avec quoi et comment le gouvernement attrape les gogos. Tout est faux ou truqué depuis les chiffres jusqu'aux grandes phrases creuses qui se veulent pensée profonde de planificateur.

Définitions et objectifs : « Assurer à la France la maîtrise de son destin tout en répondant à la volonté de mieux vivre des Français. »

Quand on connaît le taux de colonisation de l'économie par les capitaux internationaux, on peut se demander à propos de la « maîtrise de son destin » de quoi c'est-à-dire qu'ils causent. Cette belle envolée lyrique est à rapprocher d'une constatation de la Commission du Marché Commun de Bruxelles. Les Américains ont investi, à fin 1968, 9 milliards de dollars dans le le Marché Commun — en France autant qu'ailleurs — avec quoi ils contrôlent 30 milliards d'actifs industriels.

« Mais la France ne peut devenir une véritable puissance économique qu'à certaines conditions ; Il faut un effort d'épargne afin de libérer des capitaux pour l'investissement et la recherche. »

Cette Commission de Bruxelles constate également que ces capitaux sont essentiellement soit européen (les emprunts en euro-dollars ont rapporté 2 milliards de dollars en 1968 et presque 3 milliards en 1969) soit provenant des profits déjà réalisés sur place sur le dos des travailleurs et des consommateurs. Entre autres, cela veut dire qu'il y a des capitaux épargnés en France mais que personne n'a confiance en la gestion des vieux féodaux qui nous gouvernent et qu'on préfère les confier à des businessmen américains. D'ailleurs, ces vieux féodaux sont plutôt des vieilles putains trop heureuses de se maquer avec des marlous américains.

« Il faut mettre à la disposition de l'industrie une main d'œuvre nombreuse et adaptée. »

Tout un programme en vérité. L'Etat, grâce évidemment à l'argent du contribuable doit fournir les spécialistes dont l'industrie a besoin et qu'importe si, les techniques ayant changées, ces spécialistes sont en chômage dix ans après. L'Etat doit également faire en sorte que la main d'œuvre soit

nombreuse et si les allocations familiales (prélevées sur les ouvriers) n'y suffisent point, on fera venir des esclaves d'ailleurs. Durant les 10 années à venir 130.000 personnes seront chassées tous les ans de l'agriculture et on compte sur 830.000 nouveaux jeunes par an, sans compter les travailleurs étrangers : le moloch Industrie consomme de la chair humaine et lorsqu'elle n'est pas assez tendre il y a les CRS ou une bonne guerre.

« Il faut développer les infrastructures et le logement. »

Vous m'avez compris : développer les infrastructures signifie surtout et d'abord faire des routes et installer tout ce qu'il faut autour de l'usine Machin et même, éventuellement, construire des casernes autour, du moment que c'est pas le patron qui paye.

Je dirait même plus, l'idéal serait que le gouvernement qui « forme » les ouvriers, les prends en charge s'ils sont hors d'état de travailler et les loge dans ses clapiers devrait finalement les nourrir de manière que les patrons n'aient plus qu'à s'en servir. Hein ! de bons ouvriers, bien dociles et à l'œil ; c'est une honte, l'Etat fait pas son boulot !

Heureusement que les conquêtes et les luttes ouvrières imposent des limitations aux appétits de ces requins, ils sont obligés de camoufler leurs manœuvres.

« Il faut surtout que toutes les mutations profondes entraînées par cette croissance (mobilité, reconversion...) soient acceptées par tous les Français. C'est pourquoi il convient en premier lieu que tous les Français soient associés à l'œuvre entreprise. »

Elle est grosse leur ficelle, voilà leur participation. On organise pour vous, mais il faut bosser en silence.

Et maintenant les chiffres :

Les synarques qui nous gouvernent annoncent une croissance du produit national brut de 6 % par an, même taux que celui de la production industrielle et une augmentation de la consommation globale des ménages de 5,3 à 5,8 % par an, un peu moins évidemment.

Quand on sait que l'augmentation des prix est du même ordre et que la population augmente d'environ 1,2 % par an...

La main sur le cœur, ces guguses nous feraient croire qu'ils font des miracles pour nous : pour 1.000 actifs, il y aurait 1.220 inactifs en Allemagne et 1.770 en

France. Pourtant, grâce sans doute aux efforts des membres du gouvernement et des PDG, le revenu moyen des Français (1.740 dollars) serait le plus élevé, loin devant les Allemands (1.512 dollars) et juste après celui des Américains (3.303 dollars). Ainsi donc le rendement des Français serait de 43 % supérieur à celui des Allemands ! De qui se moque-t-on ?

Il est vrai que l'on avoue pudiquement plus loin, « mais certaines catégories de population n'ont suffisamment bénéficié du progrès général : les personnes âgées, les handicapés et inadaptés (3.000.000 de personnes), les travailleurs étrangers (1.400.000 personnes) les titulaires de bas salaires payés au SMIG (700.000 personnes). »

Chacun aura compris que ces gens là ne sont pas des êtres humains et en conséquence n'ont pas à figurer dans le calcul du reve-

nu moyen des Français. Cela me rappelle la boîte où j'étais où les syndicats calculaient le salaire moyen dans l'entreprise en excluant les femmes de ménage, les régiels et les travailleurs étrangers. C'est ça la démocratie. Et après ils viendront se foutre des racistes américains !

Ecœuré, je renonce à vous faire plus avant la description des avantages mirabolants que vous promet le VI^e plan. Vous en faites pas, il y en aura pour tout le monde. Pour les industriels bien sûr, mais surtout pour le bon peuple : communications, éducation, santé, du social, du culturel et pour être à la mode, on s'occupera de l'« environnement » ce qui ne peut que faire plaisir aux Tahitiens atomisés et ici aux habitants des bidonvilles. Soyez enfin rassurés, demain on rase gratis.

LE HENAFF

Quelques bons mots

PUBLICITE SHELL

Une fois n'est pas coutume. Nous vous avons raconté récemment tous les plaisirs que l'on pouvait attendre des armes chimiques. Dans un élan de générosité infinie (envers ses actionnaires) Shell a décidé de nous y préparer. Le biologiste Suédois Göran Löfroth vient d'étudier les plaquettes tue-mouches Vapona de Shell qui sont des lames de résine dégageant le dichlorvos dont elles sont imprégnées. Non seulement le dichlorvos peut causer des mutations génétiques mais il agit comme les gaz de combat neurotoxiques par inhibition de la cholinestérase. A quand la petite plaquette qui vous rendra placide toute la journée ?

« Partout où notre drapeau se dresse, les populations accourent se mettre à l'abri, sachant qu'il les libère de l'anarchie et leur apporte la paix, la protection, le bien être. Oui, cette guerre coloniale, tant décriée et si méconnue, est par excellence une guerre constructive, une œuvre de paix et de civilisation, et il fallait que cela fut dit. »

Général Lyautey, Discours de Casablanca, 29 juillet 1919.

Et il fallait que cela fut redit afin que chacun puisse admirer l'intelligence d'un illustre général.

On peut dire qu'il y a équivalence complète entre le Chrétien et l'Anarchiste : ils n'ont d'autres buts, d'autre instinct que la destruction. — *Friedrich Nietzsche*, « L'Anti-Christien », p. 3.044. Trad. H. Lichtenberger.

Faut pas lui en vouloir. Il est mort fou.

**

De Léon Tolstoy :

Le patriotisme, c'est l'esclavage. — « L'esprit chrétien et le patriotisme ». Trad. Ossip-Lourié.

Les vrais Chrétiens doivent refuser de se soumettre au service militaire. — « Les temps sont proches ».

**

Pour moi, l'élément précieux dans les rouages de l'humanité, ce n'est pas l'Etat, c'est l'individu, créateur et sensible, la personnalité ; c'est elle seule qui crée la noble et le sublime, tandis que la masse reste stupide de pensée et bornée de sentiment. — *A. Eoinstein*. — « Comme je vois le monde », p. 11. Trad. Cros (Flammation).

Adeptes de Stirner ?

**

Les gens tournent la loi parce qu'ils la respectent — Les anarchistes aussi, pas pour la même raison — Seul le riche peut adapter la loi à ses goûts.

Grève sauvage à Citroën-Bruxelles

Dans la banlieue de Bruxelles, à Forest, une usine Citroën regroupe 1.200 à 1.300 travailleurs, dont une grosse majorité d'immigrés.

Il y a 650 à 700 ouvriers productifs.

Avertis par un camarade de Bruxelles que ces travailleurs étaient en grève sauvage depuis le vendredi 6 novembre, des camarades du comité d'action sont allés discuter avec des grévistes.

D'après ces derniers, et en résumé :

Fin 69, une grève sauvage avait déjà eu lieu. Nous en avons parlé à l'époque.

Depuis, les ouvriers ont mené

une lutte constante contre les cadences.

La Direction a fait venir de Paris des chefs et des chronos.

Récemment, les travailleurs ont présenté aux syndicats leurs revendications ; en gros : diminution des cadences ; 13^e mois ; pas de classifications salariales qui divisent les ouvriers et font le jeu des patrons.

Réponse des syndicats après entrevue avec la direction ; une classification et une prime de fin d'année.

Les travailleurs arrêtent immédiatement le travail, le vendredi 6 novembre et la lutte se renforce le lundi. La totalité des ouvriers

restent devant leur machine sans travailler.

Le mardi 10 novembre, la maîtrise empêche une trentaine d'ouvriers, considérés par elle comme meneurs, de rentrer. Au cours de la journée, une vingtaine d'autres sont vidés. Quelques-uns qui sont sortis sont suspectés d'avoir établi des liaisons avec les licenciés ; on les empêche de gagner leur vestiaire et ils doivent se rhabiller dans la rue.

Les travailleurs ont déjoué plusieurs tentatives de la Direction :

— des flics en salopette ont été reconnus dès qu'on leur a demandé le nombre de voitures produites par la chaîne ;

— les travailleurs algériens, marocains, tunisiens, turcs se sont vus proposer par la direction qu'il n'y aurait pas de types de leur nationalité licenciés s'ils reprenaient le travail : refus unanime et catégorique.

Le mercredi était férié en Belgique comme en France.

Le jeudi à 7 heures, les flics sont devant la porte, faisant entrer une personne à la fois. Les flics annoncent que les français, venus de France pour travailler, peuvent entrer.

Les cris de « Solidarité » éclatent ; les flics cognent ; une vingtaine d'arrestations dont au moins 7 ouvriers.

Un nouveau tri s'effectue ; une soixantaine se travaillent sont vidés. Les licenciés vont se réunir au syndicat socialiste avec le secrétaire général du syndicat chrétien de la région. Le syndicat refuse de reconnaître la grève et recommande aux licenciés de s'inscrire au service de l'emploi.

Au cours de la discussion, les camarades nous ont raconté que :

— le délégué principal CSC (syndicat chrétien) est contremaitre ;

— un délégué FGTB (syndicat socialiste gouvernemental) est aussi contremaitre ;

— tous les autres délégués sont au moins surveillants ;

— lors d'une récente grève des travailleurs de Michelin, les ouvriers de Citroën ont refusé de décharger les camions venant de France et de Hollande et livrant des pneus à l'usine.

L'usine de Bruxelles-Forest monte des camionnettes 2 CV vieux modèles, 3 CV et des méharis. La production journalière est de 225 2 CV, 3 CV et 52 Méharis. Les tôles brutes de presse viennent de la région parisienne par camions Paris-Aquitaine. La mécanique sort probablement des usines de Rennes.

Les camarades de Bruxelles pensent qu'une solidarité des usines produisant des pièces détachées pour l'usine de Bruxelles accroîtrait les chances de réussite de leur mouvement.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM », 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser ; 33, rue des Vignoles, Paris (20).

L'échelle mobile à la GAMF

Le journal « Pomone » de la CGT entame la polémique à propos d'un groupe d'employés « rebelles » aux revendications formulées par elle. Usant de démagogie et nous peignant des couleurs les plus sombres les rédacteurs de ce journal prétendent que nous n'avons aucune confiance dans la combativité des employés.

Nous pensons qu'il serait bon d'éclaircir cette affirmation. C'est pourquoi nous sommes tout disposés à nous expliquer devant les employés au cours d'une réunion, « Armes Egales ».

L'échelle mobile qu'est-ce que c'est ?

D'après la CGT un moyen de garantir notre pouvoir d'achat par une augmentation au pourcentage calculée avec des indices innombrables. (259 art. CGT, CFDT, FO, UNAF, CNAPE, IOE).

Le jeu consiste dans 99 % des cas à choisir n'importe quel indice et de toujours l'associer aux 259 art. Mais voici que le « camarade » Séguy déclare que l'indice des 259 articles est à classer aux archives ; sur ce point, nous le comprenons très bien.

Mais alors pourquoi avoir attendu que plus d'un million « bénéficient » de l'échelle mobile mitigée 259 articles pour faire cette déclaration ?

Tout simplement parce que M. Séguy est un « révolutionnaire » en paroles, mais pas en actes.

Demandez donc à la CGT de l'A M pourquoi après la déclara-

tion de Séguy elle était toujours d'accord pour discuter avec la direction d'un indice mitigé CNAPE-259 Articles ?

En fait, il est clair qu'un tel magouillage ne peut garantir le pouvoir d'achat, il ne sert qu'à chloroformer les travailleurs, leur donnant l'illusion d'un rattrapage qui, dans le meilleur des cas, serait un peu plus élevé que ce que donne la FFSA, à tel point que la direction se frottait déjà les mains avec son Article 1 du projet d'accord.

« Art. 1. — Les dispositions du présent accord se substituent aux mesures qui pourraient être adoptées sur le plan de la profession en ce qui concerne les augmentations de salaires qui seront sans incidence sur le plan de l'entreprise. »

Ce qui veut dire en clair que si la FFSA accorde 4 % et que l'indice Maison ne dépasse pas 3 % nous ne toucherons que 3 %. S'étant rendu compte de cette duperie les syndicats demandèrent le remaniement de l'Art. 1 afin que nous puissions bénéficier du pourcentage le plus avantageux.

Cette demande en elle-même démontre la fragilité de l'échelle mobile. L'augmentation FFSA pouvant être plus avantageuse que l'indice Maison.

L'échelle mobile sur le plan national

La classe ouvrière de France a

déjà fait l'expérience de l'Echelle Mobile. Depuis la libération, tous les gouvernements se sont moqués des travailleurs par l'indexation du SMIG sur les 173 ou 259 Articles. Tout le monde a pu constater les manipulations des IV^e et V^e Républiques. Aussi nous ne voyons pas pourquoi cette Echelle mobile serait plus garantie que l'ancienne. Dans la V. O. qui a servi de modèle à la CGT pour nous parler du capitaliste Rueff nous pouvons lire les bienfaits de l'Echelle en Belgique. Une autre V. O. nous parlait dans les mêmes termes, de l'Echelle mobile en Italie. Mais voilà que nous apprenons dans telle citée plus haut que le coût de la vie est en hausse aux Etats-Unis, au Japon, en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Italie, comme en France.

La CGT voudrait-elle dire que les Italiens sont dans la même situation que nous malgré le miracle de l'Echelle mobile ?

La meilleure défense du pouvoir d'achat c'est : la lutte de classe.

Mai 1968	12.000 F
Juin 1969	6.000 F
Mai 1970	12.000 F

Des indices, des échelles mobiles ou pas : ces discussions sans fin, on sait où ça mène.

Ce qu'ils ne veulent pas nous donner, c'est seulement par la grève que nous le prendrons.

Des employés du GAMF



2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PUTEAUX
33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2^e UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6^e Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion autour des centres d'intérêt suivants :

— L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.

— Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.

— Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...).

— Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion).

— La société actuelle et le problème de la Révolution.

Rendez-vous tous les jeudi soir à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque).

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

L'Union Locale de la CNT communique à tous ses adhérents et sympathisants que le 29 novembre 1970 à 9 heures à son siège social, 46, rue des 15 Degrés aura lieu une réunion générale de la CNTF. Présence indispensable.

2^e UNION REGIONALE

Une assemblée générale extraordinaire aura lieu le dimanche 6 décembre 1970.

Tous les adhérents de l'Union Régionale y sont conviés.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul
94 - Chosy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :

Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56. Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LETTRE A LA REDACTION

Camarade Carité,

Je suis un étudiant. De plus je suis Suisse. Deux raisons de me taire en tous cas, deux raisons qui m'ont bien fait hésiter à t'écrire. Mais comme en plus je suis anarchiste, je pense que, même si mon opinion est fautive ou si c'est de la tisane, j'ai le droit de m'exprimer librement auprès d'un camarade libertaire. Non seulement étudiant, non seulement Suisse, mais encore bourgeois, mais voilà ma famille n'a plus le sou, j'ai fait mes études secondaires grâce à une bourse, et je mets six ans au lieu de quatre pour terminer ma licence, parce que je gagne ma vie à côté. Je ne me plains pas ; je dis ça simplement parce que je refuse de simplifier le problème en assimilant les étudiants à des gars qui ne travaillent pas ; j'en connais des dizaines dans mon cas. Note que, en mangeant un peu de vache enragée, j'ai réfléchi et je me retrouve avec des convictions communistes et libertaires qui n'ont rien de dramati-

que et de sentimental, et que je compte bien garder toute ma vie.

Alors, camarade, je n'ai pas aimé le ton de ta lettre ou plutôt de ton article. Vois-tu, le système capitaliste, qui a su créer des organes de récupération pour les ouvriers en faisant les syndicats collaborateurs, sait maintenant tenter une récupération des étudiants en fascisant le verbiage, la violence gratuite des gauchistes. Je sais. C'est ce qu'on dit, et c'est sans doute vrai.

Mais je ne peux m'empêcher de penser que la division entre les travailleurs d'usine, d'un côté, et les étudiants de l'autre, est un drame qui ne sert qu'à une chose : à maintenir, et même à renforcer, le pouvoir bourgeois.

Je ne peux m'empêcher de penser que la révolution viendra de tous ceux qui sont exploités, quelle que soit leur étiquette. Je ne prétends pas connaître la condition ouvrière, je prétends connaître la mienne, et je me crois

exploité, quand je dois, pour un salaire juste suffisant, travailler 35 heures par semaine en plus de mes études.

D'autre part, tu m'as paru juger les étudiants en tant que tels. Ça m'a paru assez proche du langage de certains membres du P.C.F. (ou du P.C. suisse) : la notion de classe devient presque une notion de race. C'est peut-être prévisible de la part d'un marxiste, autoritaire et schématique ; ça me déçoit énormément de la part d'un communiste libertaire. C'est vrai que les ouvriers sont historiquement les initiateurs de la révolution, mais je ne vois pas, qu'il soit obligatoire de naître ouvrier pour devenir révolutionnaire. Non ? Bakounine, alors ? Malatesta ? Sébastien Faure ? Ils n'étaient pas des ouvriers et pourtant... Venons enfin à Geismar. Que ses théories politiques soient critiquables, je ne le mets pas un instant en doute, elles sont même, je pense, à condamner énergiquement. Il n'empêche que au milieu de ses erreurs, Geismar a du courage, il paie de sa personne ; le juge qui l'a condamné ne l'a justement pas condamné à une bonne fessée : la justice bourgeoise s'est bel et bien sentie menacée par ce farfelu. Alors je m'étonne qu'un anarchiste en soit presque à se féliciter de la repression contre les gauchistes.

Excuse-moi, camarade, de t'embêter avec cette longue lettre, qui peut paraître confuse, prétentieuse, que sais-je. Mais je devais protester. Je ne l'aurais pas fait auprès d'un type de droite. Mais auprès d'un libertaire, je ne pouvais garder silence.

En toute amitié, Gérard HEN-

RIOD.

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VIII.)

c'est-à-dire, du spectacle poussé à son degré ultime d'accumulation.

16. — Première conclusion

La spectacularisation de tous les actes de la vie sociale provient de la transformation effective, et effectué par la bourgeoisie, de l'histoire humaine totale en histoire de l'Economie. La résultante ultime de ce renversement profondément négatif étant l'invasion de la marchandise en tant que moyen et seul but de la classe Marchande ou Capitaliste. «Le

Spectacle étant le capital poussé à son degré ultime d'accumulation», cela revient à reconnaître implicitement que la société moderne dite de consommation n'est que la représentation achevée par les actes de la vision pragmatique du capitalisme d'assurer sa survie. Cette survie étant passée par diverses phases historiques dont l'actuelle n'est que l'aboutissement logique : la négation de toutes les aspirations humaines au profit de la spectacularisation de la marchandise.

Jordi VIDAL

(A suivre.)

La participation

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Etude sociologique, politique et théorique Analyse et critique de la société spectaculaire-marchande

(Suite)

12. — La libération du travail-servitude de l'homme ne peut être accordée par le capitalisme qu'à un travailleur qui aurait perdu sa conscience de classe, un homme totalement aliéné, totalement emprisonné dans le système. En effet, dans l'état actuel du conflit social, libérer l'homme du travail-servitude c'est amener la chute du capitalisme. Un homme libéré des contraintes matérielles se réalise beaucoup plus radicalement que celui qui est asservi aux exigences de la vie quotidienne, la libération du travailleur ne pouvant cependant intervenir que lorsque les conditions objectives (améliorations matérielles dans la vie sociale, professionnelle, collective...) et subjectives (analyse cohérente du monde actuel) se trouvent rassemblées. Il s'agit donc pour le capitalisme d'éviter cette impasse théorique aux répercussions pratiques immédiates en créant et développant une infra-structure par essence improductive lui servant de soupape de sécurité — compte tenu des risques imminents de crises. La création de ce secteur improductif répond à deux concepts de base, maintien de la durée du travail sans améliorations matérielles réelles, et aliénation du travailleur dans cette nouvelle société. Ces deux concepts — maintien de la durée du travail et aliénation — par la suite se fondraient de par leurs développements intrinsèques en une nouvelle conception de la vie sociale, où la diminution des horaires par intégration des temps morts (de non-vie) dans l'économie des loisirs formeraient l'ultime phase de la spectacularisation de l'individu par le capital.

Puisque dans les conditions actuelles la diminution, comme la non diminution des horaires mettent en péril l'existence de la société spectaculaire marchande. Le capitalisme a dû trouver un remède à la situation provoquée par lui.

13. — L'économiste français J. P. Courthroux reconnaît ; « Il n'est pas exclu qu'à partir du moment où une partie de la population active serait nécessaire pour

produire les biens et les services usuels indispensables au bien-être quotidien, l'autre partie de la population soit affectée à un tertiaire de moralité dont la justification plus ou moins apparente serait d'occuper la fraction disponible de la population active qui, sans cette affectation, serait amenée à une oisiveté contraire aux normes collectives, et à l'équilibre social. » Ainsi aussi bien par le gaspillage généralisé que par la création de secteurs économiques improductifs, le capitalisme empêche toute amélioration des conditions de vie des ouvriers. La société spectaculaire-marchande loin d'accorder des améliorations matérielles et sociales, institutionnalise le gaspillage afin d'empêcher les améliorations objectives et subjectives que pourrait apporter un progrès technique dont les bienfaits seraient justement répartis entre tous les hommes.

La société spectaculaire marchande en est arrivée à un stade, où elle doit légaliser le gaspillage sous toutes ses formes. La dualité entre population active inemployée et la peur des réformes est telle, que le système porte en lui les germes de sa propre destruction ; car en instituant l'absurde dans la vie quotidienne, la société spectaculaire marchande a défié l'inutile dans la constitution d'un secteur tertiaire de moralité (sic) dont le seul but sera s'assurer sa solvabilité et de consolider son futur. Ce tertiaire de moralité regroupe toutes les fonctions parasitaires, improductives, nuisibles. L'extension de la publicité envahissante, la spectacularisation de la marchandise, la sexualisation de l'objet de consommation, la création d'entreprises de gaspillage, d'entreprises intermédiaires, l'organisation scientifique (!) des loisirs (démultiplication du loisir audio-visuel), le développement de la bureaucratiation de l'administration, la fausse complexité de comptabilités inutiles, l'intensification de réseaux d'ordinateurs découpant jusqu'à l'infini l'organisation des entreprises (organisation scientifique du travail), et par extension de la société en général, le développement des assurances et des banques, etc., sont

autant de signes de la naissance d'un secteur dont le seul but sera d'assurer la survie du capitalisme.

Aux Etats Unis, Kodak lance les caméras et projecteurs super 8. RCA lance des cassettes 8 pistes, puis 4 pistes. Ford et Général Motors calculent leurs voitures pour ne pas durer plus de 60.000 k. Bell consacre une fortune à réduire la vie des lampes à incandescence.

Pendant ce temps là : 50 millions de pauvres aux USA (les salaires baissent depuis 1965).

Pendant ce temps là en France : 14 % de la population gagne moins de 600 Frs. 51 % moins de 1.000 F. 79 % moins de 1.500 F. par mois.

Il s'agit sans doute de l'automatisation de la consommation !!

14. — Les décisions économiques au sein de l'entreprise dépendant de plus en plus de la connaissance, du développement du creuset d'où sortent « les créateurs de créativité » : les Universités, Touraine explique (1) cela ainsi : « Qu'il s'agisse du rôle de la recherche scientifique et technique, de la formation professionnelle, de la capacité de programmer le changement et de contrôler les relations entre ses éléments, de gérer des organisations, donc des systèmes de relations sociales, ou de diffuser des attitudes favorables à la mise en mouvement et à la transformation continue de tous les domaines de la vie sociale, l'éducation, la consommation, l'information sont de plus en plus étroitement intégrés à ce qu'on pouvait appeler autrefois les forces de production » (lire le prolétariat). Touraine n'est qu'un intellectuel petit bourgeois qui n'a jamais rien compris à la sociologie et encore moins à l'économie. Il est en effet abhorrant de penser, et qui plus est d'écrire, qu'il y a décentralisation radicalisée de la décision. Bien au contraire, le prolétariat plus que jamais se trouve dans l'impossibilité de contrôler et d'analyser au sein des entreprises, et à plus forte raison au sein de l'Etat, la gestion de leur vie, donc de leur histoire. Toute donnée qu'elle soit économique, politique ou scientifique

échappe à son contrôle et devient l'appanage d'une minorité. Seule la connaissance de l'information filtrée tendancieuse que lui dévoile les moyens audio-visuels lui est permise. L'analyse cohérente du monde actuel que devraient faire les travailleurs est tronquée par le caractère aliénatoire de l'information. La prétendue majorité silencieuse représentative n'est que le résultat d'années d'inobjectivité aliénante des forces répressives de la société spectaculaire marchande qui conditionne les réponses des mass-média prétendument endormies. Ainsi, à tous les niveaux de la vie sociale, les décisions sont prises par ceux que l'analyse économique de la participation a définie comme les Technocrates. La technocratisation de toutes les formes de la vie sociale a donné naissance à une Intelligentzia de la connaissance. L'économiste américain Peter Drucker peut parler dans son dernier livre « d'économie du savoir ». Mais pour approfondir le concept défini par Drucker il convient de signaler que cette minorité (détentriche de la puissance) façonne la nouvelle distribution des composants se l'économie traditionnelle, et principalement de la population active, en développant un secteur de moralité qui représente aux USA près de 50 % du PNB (1), de signaler qu'eux seuls déterminent l'avenir de la société occidentale, qu'ils sont maîtres absolus des destinés de millions d'individus.

Qu'ils le sont, et qu'ils le deviendront encore bien davantage si rien ne vient stopper la course à la folie post-industrielle.

Laisser le savoir dans les mains de quelques uns c'est conduire le monde à sa perte.

15. — L'homme dans la société post-industrielle qui se forme ne sera plus qu'un robot qui obéira aveuglément aux ordres de l'économie devenue dieu.

Ce sera la mort de l'homme en tant qu'individualité par la spectacularisation de son corps et de son esprit par la classe dominante, ultime représentation du capital ;

(Suite page VII.)

(1) La Société Post-Industrielle.

(1) Produit National Brut.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

3 DECEMB.
1970
NUMERO 632
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

TRANSPORTS. L'opinion d'un travailleur du rail

Les organisations syndicales « représentatives » et les partis de « gauche » ont organisé une procession des Halles à l'Opéra pour « manifester contre l'insuffisance des transports ». 20 à 25.000 personnes solidement encadrés par les flics du service d'ordre de la CGT ont défilé derrière les « grands chefs » dans la « dignité » et le respect de l'ordre établi. Nous ne nous faisons pas d'illusion sur le résultat que peut ap-

porter ce genre de manifestation. Le pouvoir s'en fout comme d'une guigne, et il saura toujours trouver le moment propice pour augmenter les tarifs. Les magnats du rail — ceux de la SNCF encore plus que ceux de la RATP — démontrent depuis vingt-cinq ans leur nullité et leur incapacité. L'insuffisance et la faillite des transports publics est le résultat de la politique que mène depuis un quart de siècle la

hiérarchie de la SNCF. Il n'est que se souvenir les années 1945 à 1950 pour voir à quel point les dirigeants de la SNCF parvenaient à tromper le ministre des transports lui-même, sur les véritables problèmes du rail. La CNT à cette époque avait mis les pieds dans le plat par l'intermédiaire de sa Fédération des Travailleurs du Rail. Mais le ministre de l'époque faisait confiance aux statistiques des dirigeants de la SNCF. Tous les cheminots savent comment ces statistiques sont arrangés.

Il y a quelques années un conseiller municipal de Paris, un nommé Moscovitch (si ma mémoire est exacte) avait démontré, d'une façon éclatante que le métro gratuit ne serait pas plus déficitaire que le métro payant. Pourtant ce conseiller n'avait rien d'un révolutionnaire et d'un anarchiste.

Mais ce qui est plus grave, c'est la suppression des lignes de chemin de fer qui s'est multiplié depuis 25 ans.

Cette suppression est une grave atteinte au bon sens. Est-il permis sous prétexte que le profit n'est pas assez élevé de priver une partie de la population de moyens de transport ?

On voit, à chaque fois qu'il y a un grand départ en vacances les usagers serrés comme des sardines en boîtes dans les trains grandes lignes ? C'est souvent, uniquement

(Suite en page 11.)

A la RATP

Sur la ligne 12 du Métro le torchon brûle à la CGT. Le responsable CGT de la ligne P. Duverger a démissionné avec éclat.

La « direction » de la CGT ayant voulu trouver un prétexte pour attaquer ce responsable qui paraît-il aurait des sympathies pour les gauchistes n'hésita pas à employer la tromperie à l'égard de Duverger. Celui-ci dans une lettre ouverte écrit notamment :

« Devant aller les jours prochains à la pêche, est-ce que je dois demander l'autorisation préalable à la CGT ? »

Puis plus loin : « On parle toujours d'Unité des travailleurs mais en réalité certains responsables s'en soucient très peu. Aussi faut-il aller de l'avant et conjuguer, participer à l'action d'un syndicat où tous les travailleurs pourront s'exprimer librement. J'ai demandé à faire cette lettre dans le journal «CGT-Ligne 12», avec ma signature car je suis franc. Ce dernier souci de vérité m'a été refusé. »

Duverger termine sa lettre en disant que rien ne peut se faire à la CGT sans les ordres d'en haut.

Nous n'avons rien à ajouter. Les déclarations de Duverger qui fut pendant deux ans responsable CGT de la ligne 12 montrent clairement que la CGT est une organisation pourrie entièrement soumise au patronat.

Maxime.



Debout !
les
damnés
de
la
terre...

A BAS LA HIERARCHIE !

Conférence de presse du Secours Rouge

Une conférence de presse organisée par le Secours Rouge (1) en coordination avec le Comité Basque contre la Répression s'est tenue le 5 novembre sous la présidence de Robert Davezies, avec M^e Christian Revon, avocat au Barreau de Paris, François Maspero, responsable de la commission internationale du Secours Rouge, et deux militants basques de l'ETA.

Robert Davezies a exposé brièvement les circonstances du procès qui doit se tenir prochainement à Burgos et au cours duquel 16 militants de l'ETA (dont deux prêtres) doivent passer en conseil de guerre. Six accusés sont menacés de la peine de mort et les autres de peine allant de 30 à 90 ans de prison. François Maspero a affirmé la vocation internationaliste du Secours Rouge et a lu un appel de celui-ci à envoyer de nombreuses délégations le 14 novembre devant tous les consulats d'Espagne et à organiser une grande manifestation publique. Il a annoncé qu'à l'avenir le Secours Rouge appellerait à d'autres manifestations, notamment contre l'intervention française au Tchad.

M^e Christian Revon a abordé l'aspect technique de la juridiction du tribunal militaire de Burgos et a particulièrement insisté sur la gravité de l'huis clos qui pourrait être imposé pendant ce procès, en vertu du concordat qui permet de prononcer l'huis-clos lorsqu'il y a des prêtres inculpés.

Il a rappelé les tortures subies par tous les accusés et ce qu'était la procédure « ultra sommaire » du procès.

Enfin un délégué de l'ETA a fait un historique de son mouvement et une déclaration de ce mouvement a précisé que s'il revendiquait bien l'exécution du chef de la police M. Manzanar, il considérait en revanche les inculpés comme entièrement innocents de cette action.

(1) Nous considérons que le but de Secours Rouge est très louable est c'est la raison pour laquelle nous publions ce compte-rendu ; nous voulons nous permettre néanmoins deux simples remarques :

La procédure « ultra sommaire » est monnaie courante en Espagne franquiste depuis 1939 et les tortures ont toujours été les arguments de persuasion des sbires franquistes, c'est pourquoi la Solidarité Internationale Antifasciste n'a jamais cessé de dénoncer les crimes commis outre-Pyrénées en essayant de soulager les malheureuses victimes dans la mesure de ses moyens. Pourquoi les animateurs du Secours Rouge ont-ils attendu 1970 pour élever leur voix ?

Pourquoi avoir créé un nouvel organisme de solidarité quand il en existe qui ne demandent qu'à remplir leur mission ?

Quoiqu'il en soit... Vive la Solidarité Internationale de tous les travailleurs.

Transports

parce que le personnel fait défaut, il n'y a pas assez de mécaniciens, d'agents de manœuvre et du matériel pour la formation des trains et l'entretien des voitures.

Les arguments avancés par les dirigeants de la SNCF pour refuser de mettre en route davantage de trains de banlieue et de rouvrir à la circulation les lignes de grandes et de petites ceintures, sont aussi spécieux. Il n'est pas vrai que la circulation des trains de marchandises sur ces lignes empêcherait la mise en service de nombreux trains de voyageurs. Là aussi, c'est un problème de personnel, et la SNCF ne veut à aucun prix augmenter ses effectifs.

On ne regarde pourtant pas à la dépense lorsqu'il s'agit de doubler le nombre des contrôleurs, comme c'est prévu pour les mois à venir. C'est pour entretenir un climat d'autoritarisme que les di-

rigeants emploient de telles méthodes. Il faut maintenir des tarifs compliqués pour que subsiste la psychose de la fraude.

Avec des transports gratuits et nombreux pas de fraude possible, et sans fraude pas de contrôleurs, pas de flics.

Et les tenants de la société dite de « consommation » veulent des flics partout. C'est la garantie de leur puissance. Le plus triste c'est qu'ils trouvent des hommes du peuple pour faire ce sale métier.

Les participants à la procession des Halles à l'Opéra n'ont pas compris cela. Les transports sont une chose publique, comme la route, comme l'air, comme l'eau, ils doivent être gratuits.

R. J. SOURIAUT

Par manque de place, la suite de l'article de Jordi Vidal sur la participation ne paraîtra que la semaine prochaine.

ENSEIGNEMENT

Un professeur du Lycée de Saint-Cloud est suspendu

« Un professeur de philosophie du lycée Florent-Schmitt, à Saint-Cloud (Hauts-de-Seine), a été suspendu de ses fonctions (avec maintien du traitement) par décision du recteur de l'académie de Paris. Il s'agit de Mme Danielle Cappe, professeur certifié, qui avait déjà, en mai dernier, fait l'objet d'une mesure identique alors qu'elle enseignait au lycée de Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine). Quelques jours auparavant des représentants des parents d'élèves s'étaient inquiétés devant la commission permanente de l'établissement des absences fréquentes de ce professeur.

Pour répliquer à ce qu'elle considérait comme une « attaque » Mme Cappe avait distribué elle-même aux portes du lycée un tract dans lequel on pouvait lire notamment :

« Je suis un prof, je suis un flic, j'en ai marre (...) notre fonction étant de fabriquer les futurs chiens de garde du système nous n'y parvenons que parce qu'existent des rapports de séduction et de désirs entre les professeurs et les élèves (...) On est tous névrosés, d'accord, mais le choix de la fonction de prof prouve d'autant

plus la névrose, et le fait d'assumer cette fonction la développe. Tous les profs masquent leurs désirs, et refusent de les entendre, mais quand un prof les entend, il ne peut plus rester prof.

» La dégradation de l'enseignement, le malaise dans l'Université, l'inquiétude des élèves et des parents viennent en grande partie de cette relation sexuelle dé-tournée que chacun se complait à ignorer. »

(« Le Monde », 22-23 Nov. 1970.)

Si tous les professeurs en faisaient autant, et décidaient d'établir une culture digne de ce nom, plutôt que de rester ou de vouloir rester dans un corporatisme abject qui ne vise qu'à isoler une action d'un contexte général et à embrouiller le puzzle des luttes — moins d'élèves dans les classes, un matériel plus important et de meilleure qualité, et autres pleurnichages bidons exigés par des grèves bidons d'une ou deux journées (voir grèves du SNES des 30 novembre et 1^{er} décembre).

Profes, redécouvrez l'action directe pour abattre le pouvoir et enfin libres : enseigner.

Un lycéen libataire

La fermeture du Lycée Turgot

Le Lycée Turgot a été fermé le 17-11-70. Pourquoi ? Se servant comme prétexte de l'attaque du lycée par des fascistes d'« Ordre Nouveau » le samedi 14-11-70, au cours de laquelle un surveillant général a été assez grièvement blessé, l'administration pris la décision le lundi soir de fermer le lycée. Cette décision fut rendue publique le mardi matin. Comme il a été dit plus haut tout ceci n'a été qu'un prétexte. En effet les lycéens de Turgot ont acquis une certaine liberté d'expression, ne tenant pas compte de l'avis de l'administration pour tenir des meetings, des réunions, etc. Ces lycéens par conséquent se rendant compte du rôle inutile de l'administration et rejetant en bloc la participation commencent à penser qu'ils peuvent très bien gérer le lycée eux mêmes. Il est bien évident que l'administration ne peut accepter un tel état de fait. Le second cycle (2^e, 1^{er}, terminale), car ce sont les élèves du se-

cond cycle que l'on a jugé comme les plus dangereux, a été supprimé à Turgot. Mais ceci n'est pas définitif et c'est là que l'on voit toute la subtilité de la manœuvre de l'administration. En effet pour retourner au lycée il faut se réinscrire et prêter serment devant l'administration de ne pas enfreindre le règlement intérieur, ne pas faire de politique, en un mot fermer sa gueule.

A l'heure où j'écris ces lignes je ne sais pas comment va évoluer cette situation, mais j'espère que les lycéens ne se laisseront pas influencer par les manœuvres d'intimidation de l'administration.

Il faut que tous les travailleurs, tous les lycéens et en un mot tous les êtres humains vivant sur cette terre prennent définitivement leur sort en main et se gèrent eux-mêmes.

Un lycéen anarcho-syndicaliste de Turgot.

HARO SUR HARA-KIRI

Après l'arrêté de M. Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur, en date du 4 novembre et paru au *Journal Officiel* du 15 novembre, les dirigeants de l'hebdo *Hara-Kiri* ont publié le communiqué suivant :

« En vertu d'un arrêté du 4 novembre 1970 paru au *Journal Officiel* du 15 novembre 1970, page 10 524, l'hebdo *Hara-kiri* fait l'objet des deux mesures d'interdiction définitive prévues à l'article 14 de la loi du 16 juillet 1949 :

» Article premier : Interdiction de donner ou de vendre à des mineurs de dix-huit ans l'hebdo *Hara-kiri*.

Article 21 : Est interdite l'exposition et la publicité pour cette publication.

» En vertu de la loi 6717 du 4 janvier 1967, si un journal a fait l'objet des interdictions susdites, « il devra être exclu de la société coopérative et ne pourra être admis dans aucune autre. »

» Cette exclusion des sociétés coopératives de messageries de presse entraînant l'impossibilité totale de diffuser le journal dont le seul droit qui lui reste est de se faire imprimer, l'hebdo *Hara-kiri*, hebdomadaire politique, cesse de paraître.

» Cette mesure d'interdiction purement administrative, dont les motifs ne sont pas donnés, contre laquelle un journal n'a aucune possibilité de présenter sa défense, ni aucun recours, ni aucune possibilité d'appel, est en fait un arrêt de mort pur et simple. En effet sous couleur de protéger l'enfance contre des publications qui ne lui sont pas destinées, en vertu d'une loi de 1967 complètement ignorée de l'opinion et beaucoup trop mal connue des journalistes eux-mêmes, le pouvoir dispose d'un formidable outil d'étranglement de la liberté de la presse dont l'hebdo *Hara-Kiri* est le premier à faire les frais. »

D'autre part, à l'issue de sa première assemblée générale, le 15 novembre, le Comité de défense de la presse et des journalistes, qui groupe deux cents journalistes répartis dans vingt-six rédactions, a publié le communiqué suivant :

« En application d'une loi destinée à protéger la jeunesse, le ministre de l'intérieur vient d'interdire l'affichage et le colportage de l'hebdomadaire *Hara-Kiri-Hebdo*. Une décision qui, en application de la loi, exclut cet hebdomadaire des circuits de distribution habituels et lui retire tous les avantages qui en découlent en lui

interdisant en plus toute publicité, même pour solliciter des abonnements. Il s'agit d'une condamnation à mort en bonne et due forme.

» Le comité constate que l'ambiguïté de cette interdiction est totale puisque l'on supprime cet hebdomadaire au nom d'une loi sur l'enfance alors qu'il s'adresse aux adultes. Le comité se demande dans ces conditions si, pour demeurer légale, la presse doit actuellement demeurer résolument infantile.

» Le comité constate qu'il ne s'agit ni plus ni moins que d'un détournement de l'esprit de la loi dans le but de supprimer un journal dont le contenu politique déplaît aux autorités. Le comité proteste violemment contre cette nouvelle atteinte à la liberté de la presse et met en garde l'opinion publique contre la progression de ces atteintes.

» Le comité se déclare solidaire de ses confrères d'*Hara-Kiri*, exige l'annulation d'une mesure qui entrave la liberté de publier au moyen d'un artifice qui masque les véritables raisons et appelle tous les journalistes à écrire à M. Marcellin, ministre de l'intérieur, pour lui faire part massivement de leur indignation. »

Les lois de l'Etat, la liberté d'expression permettent à chacun dans un système politique démocratique de dire et d'imprimer librement ses opinions sur tout mais il est évident que ces opinions ne peuvent plus être admises au moment où ce système politique lui-même est mis en cause; c'est dire que ceux qui ne reconnaissent d'état ni ce fait ni de droit sont en permanence exposés à sa censure, à sa police, à sa justice, mais la démocratie, moment politique de l'histoire actuelle dans ce pays connaît évidemment des formes légales. Chacun le sait et chacun doit en prendre son parti dès qu'il le sait et ceux qui prononcent une critique radicale de ce système (comme d'ailleurs, d'un certain nombre d'autres formes d'organisation de la société) ne doivent rien attendre de lui ni de sa loi; il est donc d'une intelligence élémentaire de se mettre à l'abri d'une telle loi et les moyens quoi qu'on en pense, ne manquent pas.

Lorsqu'un groupe d'individus comme l'équipe d'*Hara-Kiri-Hebdo* prétend à la diffusion d'une écriture théorique et radicale par les moyens que lui offre l'Etat il est évident que la permission qu'on lui donne est un compro-

mis qui procède des compromis sur lesquels repose la démocratie.

C'est lorsque cette permission est retirée que le compromis cesse et la situation redevient claire. Car il est en effet aberrant que cet Etat laisse imprimer contre lui ce qui a pu être imprimé dans les numéros parus d'*Hara-Kiri*, cet Etat et tout aussi pris au piège de son essence et de ses lois que ceux qui les respectent.

Qu'une critique effectivement radicale de la vie quotidienne et des systèmes qui la soutiennent, fasse des chemins ayant la moindre apparence de légalité il serait ridicule de l'espérer et c'est par un malentendu qu'on peut en venir là. Avec quels paquets de torchons étalent les crimes, les guerres, les massacres et toutes les merdes possibles du monde actuel.

Hara-Kiri-Hebdo, voyageait-il dans les fourgons des N.M.P.P. ? Les gens d'*Hara-Kiri* se sont assis à une table de jeu truquée et ils ont perdu.

L'intérêt pratique de cette publication était sa diffusion relativement importante jusqu'à dans les recoins des provinces.

La distraction du pouvoir nous a permis de sourire souvent depuis deux ans.

Mais le temps n'est plus au sourire. Les hommes de l'ordre mettent des ailes à leurs casques, notre horizon se découvre en inquiétudes, en Gestapo, en Guépéou. Il faut construire des prisons dresser des guillotines, faire des autodafés.

Bientôt il y aura du travail pour tout le monde.

Voici le temps des assassins.

DERNIERES NOUVELLES

Le Ministère de l'Intérieur étant revenu sur sa décision, nous reproduisons le communiqué de l'équipe « *Hara-Kiri-Hebdo* », paru dans « *Le Monde* » du 26 novembre :

« *Hara-Kiri-Hebdo* » renonce à réparaître. — La modification de l'arrêté frappant « *Hara-Kiri-Hebdo* », annoncée par le ministère de l'intérieur et destinée à permettre à cette publication d'être de nouveau diffusée, a semblé insuffisante à l'équipe de cet hebdomadaire, qui renonce à le faire réparaître pour le moment. « *Charlie-Hebdo* » continuera en revanche à paraître.

» L'équipe « *Hara-Kiri-Hebdo* » s'explique de cette décision dans un très long communiqué dont nous publions ici des extraits :

» Nous ne pouvons accepter

cette demi-solution ni cette demi-condamnation. D'abord parce que cette nouvelle « punition », même édulcorée, est non moins arbitraire que l'interdiction initiale. Ensuite par ce que accepter serait implicitement admettre que « *Hara-Kiri-Hebdo* » est effectivement un journal voué à la pornographie ou à d'autres activités « dangereuses pour la jeunesse », ce que nous contestons absolument. « *Hara-Kiri-Hebdo* » n'est pas une de ces publications furtives, demi-clandestines, dont le but est d'exciter le trouble des sens et à qui une interdiction aux mineurs apporterait une sorte de caution de « label de qualité » pornographique, exactement comme l'interdiction de certains films aux mineurs fait s'entasser les amateurs de sensations spéciales dans les salles de cinéma. « *Hara-Kiri-Hebdo* » ne peut et ne doit être proposé au public qu'à ciel ouvert, sans la moindre restriction. (...)

» Nous tenons à préciser que la commission de surveillance des publications dangereuses pour la jeunesse n'a jamais signalé « *Hara-Kiri-Hebdo* » comme dangereux pour la jeunesse. C'est donc de son propre chef que le ministre de l'intérieur a pris la décision d'interdiction. Ceci démontre péremptoirement que, en dépit des affirmations de M. Marcellin, le véritable motif de cette interdiction est purement politique, la référence à la « pornographie » n'étant qu'un prétexte nécessaire pour pouvoir faire jouer la fameuse loi du 16 juillet 1949 sur la « protection de la jeunesse ». (...)

» Pour conclure, l'équipe « *Hara-Kiri-Hebdo* », victime d'une mesure d'arbitraire pur et simple, n'accepte pas de réparaître sous un régime d'exception, de semi-liberté, qui serait le résultat d'une mesure tout aussi arbitraire que la première. Nous récusons la « légalité » d'une loi qui place la liberté de la presse et toute la liberté d'expression entre les mains d'un seul homme, le dotant ainsi d'un pouvoir formidable et sans contrôle. (...)

» Nous ne voulons pas d'un « geste » de « clémence ». Nous n'avons pas démérité. Nous sommes fiers de notre journal. Nous en revendiquons hautement chaque phrase, chaque dessin. (...)

» Nous ne voulons pas d'une demi-absolution, d'une liberté pas plus loin que la longueur de la chaîne. « *Hara-Kiri-Hebdo* » ne reparaitra que lorsqu'il sera totalement autorisé à le faire, sans aucune restriction. En attendant, l'équipe d'« *Hara-Kiri-Hebdo* » continuera à faire paraître « *Charlie-Hebdo* ». Ce n'est qu'une solution provisoire et précaire, une solution de désespoir. (...)

LES FRANÇAIS ET L'ETAT

Le 10 octobre « Le Monde » a publié un article « Les Français n'aiment pas l'Etat mais ils en attendent tout » à la suite d'une enquête réalisée par la SOFRES à la demande du Comité Interministériel pour l'Information (organe de coordination de l'information au sein du gouvernement qui entend faciliter ainsi la réflexion sur les principaux problèmes de la société française. (sic !)

Disons tout d'abord ce que chacun sait déjà mais qui ne sera jamais trop répété. On fausse une enquête, un sondage d'opinion comme on fausse une serrure fragile ou l'esprit des enfants sur les bancs de l'école. Pour cela deux moyens essentiels : le choix des « cobayes » et celui des questions ainsi que leur formulation.

Cette fois l'enquête a peut-être été plus objective car elle répondait à un besoin impérieux d'informations pour le gouvernement qui espère ainsi mieux connaître les désirs des Français, désirs déjà suscités par l'aliénation et le conditionnement ainsi que leurs motifs de mécontentement. A partir de là le dit gouvernement ou, plus exactement, la classe dominante qu'il représente et dont il défend les intérêts essaiera dans la mesure du possible de pallier ceux-ci et de satisfaire ceux-là. D'où surcroît d'aliénation ! Après le réveil des masses, des vœux qui font la fine bouche devant l'herbage, ces beaux messieurs ne peuvent plus gouverner à la « va comme je te pousse ». Devant la prise de conscience qui gagne chaque jour en profondeur il leur faut pallier, colmater les brèches, bref, il leur faut survivre, et pour cela ils doivent jouer serré.

Voyons l'article du « Monde » : « Les Français n'aiment pas leur Etat, mais ils en attendent tout... ou presque. Ils le soupçonnent d'être l'instrument des nantis et des puissants, mais ils lui demandent assistance et protection. Ils se défient de ce Léviathan inaccessible et secret, mais ils se réjouissent qu'il accroisse et diversifie ses interventions. Ils s'irritent des lenteurs de son administration, ils critiquent et jaloussent ses fonctionnaires, mais ils lui confient volontiers leur destin. Ils redoutent son emprise et ils revendiquent ses bons offices. »

La contradiction est plus apparente que réelle. Comment pourrait-on imaginer que, dans nos sociétés modernes, organisées (une certaine organisation), policées (assez bien il faut le dire), cen-

tralisées (parfaitement il faut en convenir), « administrées » rigoureusement, un individu quelconque puisse, seul, se passer du carcan administratif d'Etat et, ne comptant que sur lui-même, continuer à vivre parmi la société ? Si un individu « soupçonne » l'Etat de défendre des intérêts contraires aux siens c'est donc qu'il a fait le premier pas. Ensuite sa suspicion aura de fortes chances de se radicaliser et de déboucher sur une critique véritable et globale de l'Etat puis de la société toute entière qui l'a engendré. Enfin nous serons en présence d'un révolutionnaire. La démarche de la prise de conscience est un cheminement.

« LE POUVOIR. — A cela, il y a une première explication : pour les Français, l'Etat n'a rien d'une abstraction ou d'une construction juridique, il n'est pas un arsenal administratif, il n'incarne pas un symbole, mais il signifie très précisément le pouvoir. A la question : « Qu'est-ce qui, pour vous, représente le mieux l'Etat ? », 25 % répondent spontanément « le président de la République » ; 23 % « le gouvernement ». La Constitution (11 %), la scieille d'impôts et l'administration (9 % l'une et l'autre), viennent loin derrière. Quant au drapeau, aux frontières, à la monnaie, à la Marseillaise, à l'armée ou à la police, leur mention n'apparaît que fugitivement.

L'électorat de la majorité cite plus volontiers le chef de l'Etat, celui de l'opposition plus facilement le gouvernement ; l'un comme l'autre considèrent que l'Etat ce sont d'abord les gouvernants. Une autre question précise les choses : l'armée, les ministères, les préfets, auxiliaires de l'exécutif, sont aux yeux des Français des éléments constitutifs de l'Etat plus « purs » que les députés ou l'administration locale. Le pouvoir réside avant tout à Paris, dans les nobles hôtels du VII^e arrondissement. Ensuite, seulement dans les services départementaux et locaux. »

Des siècles et des siècles d'oppression ont fait qu'aujourd'hui encore, grâce à la propagation de l'idéologie de la classe dominante dès l'école et même dès avant l'école, au sein de la famille, beaucoup de gens posent encore le problème du « changement social » en termes de pouvoir, de chef (s), de rapports dirigeants-dirigés. En mai 68, dans la rue, le nom de Mendés-France volait

de bouche en bouche véhiculé par des gens de bonne volonté encore insuffisamment radicalisés. Récemment un travailleur pourtant très averti de la « politique » (au PCF à l'âge de 16 ans) nous entretenait de Rocard ! L'émancipation des masses ne sera que lorsque nous ne poserons plus le problème en termes de rapports chefs-crapules-masses.

« Et puis, l'Etat n'est pas neutre. Il n'est sans doute pas délibérément partisan, mais tout naturellement « défend plutôt les riches » (47 %) que les pauvres (8 %). S'il fallait lui donner une étiquette, il se situerait plutôt « à droite » (24 %) qu'à gauche (3 %). Les influences qu'il subit le plus directement sont celles des puissances d'argent, de préférence cosmopolites. L'Etat résiste — peut-être — mais se range finalement aux côtés des « importants », des privilégiés, des « autorités », comme disait Alain. Pour la gauche, pour les ouvriers, pour les « petits », il n'est donc pas l'Etat de tous, mais celui des autres. Il est injuste (30 %), intolérant (12 %), mais néanmoins démocratique (30 %) et parfois honnête (22 %).

C'est tout le problème qui est ici posé. Mais quoi d'autre à la place ? Les plus réactionnaires des travailleurs sont ceux qui sont le plus humiliés chaque jour : les domestiques et autres larbins. Soulignons que ce qui est démocratique pour beaucoup c'est de foncer aux urnes de temps en temps et de jaser au comptoir, devant un godot, sur nos crapules représentatives et autres ordureries qui nous contraignent à donner le coup de torchon si l'on veut vivre enfin !

« IMPUISSANCE ET VULNERABILITE. — Ils ne retrouvent en bloc pour partager un sentiment d'impuissance et de vulnérabilité devant les décisions de l'Etat : près des trois quarts (et plus particulièrement les femmes, les personnes âgées et les paysans, généralement moins bien informés et plus hésitants que les autres estiment qu'il faut être un « spécialiste » pour comprendre les affaires de l'Etat. Une majorité massive (69 % contre 27 %) a conscience de l'influence majeure de l'action de l'Etat sur sa vie quotidienne. Plus nombreux encore (73 % contre 23 %), les Français s'avouent incapables de peser sur les décisions. S'agit-il d'une démarche à effectuer ? Ils ont une conscience aiguë de n'être qu'un numéro, surtout lorsqu'ils ont fait

des études supérieures. Et, qui plus est, un numéro défavorisé par rapport « aux autres ». Car, bien entendu, certains bénéficient de passe-droits, jamais eux. Devant l'administration, l'« homme au guichet », comme disait Sieburg dans Dieu est-il Français ?, chacun se sent injustement traité.

La centralisation à outrance conduit inévitablement à un enchevêtrement qui devient rapidement inextricable. C'est dans l'ordre. De plus, un travailleur qui n'embrasse que très peu de l'activité de son usine ou même de son atelier à cause de la division du travail et de la séparation qui régit notre société toute entière, ne peut comprendre, aujourd'hui, qu'il pourra facilement participer à la gestion de n'importe quoi après la Révolution.

« DE LA DEFENSE A LA MORALITE. — Les fonctions classiques ne sont plus mises en doute par personne : il va de soi que l'ordre public (pour 71 %) et la défense nationale (pour 64 %) sont de son ressort, mais aussi l'enseignement (58 %), source de tant de conflits, les transports et les communications, en bonne partie la politique sociale — et même, pour certains, la moralité. »

On peut voir que l'Etat, donc le pouvoir, donc l'autorité qui va jusqu'à régenter la moralité finit par être une représentation du père inflexible.

« Les Français sont pourtant sensibles au prestige, au « rang » de la France. Ils souhaitent avec beaucoup plus d'intensité encore une intervention économique de l'Etat ; 2 % seulement sont d'un avis contraire. Moins du quart considèrent que l'intervention économique actuelle est excessive. Mais l'Etat, si peu rassurant qu'il soit lui-même, doit par priorité protéger, conserver, garantir l'ordre et chasser les risques. Conception essentiellement défensive qui admet volontiers l'animation économique — mais en seconde urgence. »

Il est certain que l'intoxication permanente de la bourgeoisie quant au désordre finit par intimider beaucoup de gens. Et puis il est plus facile de démobiler que de mobiliser.

Nous sommes nés dans cette société qui a façonné nos yeux pour la voir, elle et elle seule. Le plus difficile c'est de s'imaginer ce que pourrait être la vie, notre vie à nous dans un monde où l'ordre suprême régnerait : l'ordre indi-

(Suite page V.)

« Cual gritan esos malditos »

UN estimado y probo compañero nos envía un escrito de réplica a un sabio del montón que por correo clama su agravio porque la C.N.T. no lo ha desmontado, elevado, inciensado. ¿Vale la pena ocuparse de «eso»? Posiblemente no, creen infinidad de compañeros; criterio que podemos manifestar por ser, toda redacción, receptáculo de opiniones mayoritarias y — ¿por qué no? — minoritarias. No hay compañero corresponsal nuestro que nos ahorre de leer su criterio frecuentemente claro y rotundo. En casa no se anda con carantónas.

No evocamos este asunto para levantar polvo de discusión con referencia al mismo. Quien más quien menos de nosotros está de vuelta en cuanto a las intenciones de la escisión confederal tercera. Replicar, replicar, replicar sin tregua, hasta el cansancio, no conduce a nada, máxime que el diálogo entablado por los descorazonados, los vencidos de la lucha vertical (puesto que todo claudicante se horizontaliza), es deshilachado, me sordos, de «es inútil que me objetes», ya que el propósito irreductible está fijado. ¿Débeses tener en cuenta a los que prefieren el malhumor al compañerismo, el deshacer al hacer, el dividir al cohesionar, el cualquier cosa antes que el el anarcosindicalismo clásico? Como la libertad es amplia en casa, justo es considerar a cada cual de nosotros en su estricto derecho a comportarse particularmente. En la prensa, este bien colectivo, tal vez no sea igual; quizás convenga prescindir en ella del «jazz band» provocado por los boletines de escándalo que grupos ya desafectos escriben y difunden lo más irresponsablemente posible. Allá ellos con

su monserga y allá ellos (los comprometidos en la campaña de odios y descréditos contra amigos de ayer) sepan responder de sus procacidades y desvíos... dentro de un año solamente. Ya veremos entonces dónde predicarán los gritones de se ignora qué causa, y dónde radicaremos nosotros. Como ejemplo tenemos el balance de una campaña escisionista larga de una docena de años (Vicario en Pau hablaba previsto para dos meses...). ¿Qué resultado dio la jarana, la infraternidad aquella? La pérdida de la oportunidad confederal cara a España en 1945, el deshinche de efectivos, la rotura de amistades, y la reunión hecha imposible, puesto que la tan cacareada «unidad confederal» no se hizo de corazón, se hizo artificial-

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 3 de Diciembre de 1970

mente, y a costa de la Organización nuestra que, sobre haber sufrido ataques tan duros como injustificables, tuvo que enjugar el déficit de «España Libre», cifrado en 700.000 francos de la época.

Tal vez sea mejor no dar pábulo a las propagandas derrotistas de unos intimamente derrotados que, con serlo, no lo confiesan. La Organización procederá a su guisa en lo colectivo; pero reemprender el pandemonium publicitario de 1945 a 1957, no parece indicado para la gente enraizadamente

confederal y anarquista, pues el barullo y la incivildad que tanto place a ciertos amos de cotarro a la postre favorece, en exclusiva, al enemigo. Además de que, teniendo nosotros mucha obra que hacer, toda pérdida de tiempo apartando hojarasca caída puede resultar pernicioso.

Argumento en casa lo hay sobrado, y manifestado, por más señas. Pero la oposición sistemática es obtusa, y sensibilizar a la tapia con voces y razones ha sido en todo tiempo tarea baldía.

ATENCIÓN

A CERCA de ciertos apóstoles y apostolados guerrilleros, se viene haciendo un ruido que no nos preocuparía por tratarse de jerifaltes de antaño. Pero se da el caso de que el fragor del ruido tiene repercusión en nuestros medios y en ello hay que poner atención.

Que el ruido guerrillero y sus ambiciones encuentren eco en jóvenes impulsivos y compañeros mal informados, tiene explicación, pero si se trata de militantes maduros habrá que pensar que están pasados de maduros, como los que se pasaron a Moscú, al castrismo, etcétera.

Recuerdo que en la Argentina, por el 18, llegaron agitadores moscovitas hablando español, desplegando gran ruido de cascabeles que nadie escucharía si no fueran de oro. Pero asombrado quedé de que militantes capacitados se dejaran suggestionar por el sonsone. Con ellos los moscovitas fundaron el Partido Socialista Independiente y cuando lograron reunir algunos efectivos se declararon comunistas.

Para suggestionar, a los guerrilleros se los quiere presentar como algo nuevo y con aspiraciones de contenido social. Y si lo novedoso no es cierto, el contenido social de sus aspiraciones lo es aún menos. Kropotkin en su «Memorias» relata cómo los guerrilleros en Polonia y Letonia lucharon por la independencia contra el dominio de los zares; y que lograda la independencia de Polonia, el go-

bierno que organizaron los guerrilleros era más despótico que el impuesto por los zares. En nuestros días un ejemplo semejante es el que está dando Castro.

En cuanto a los métodos de lucha que se dio el movimiento, si deben ser renovados no es con el ejemplo que nos dan los guerrilleros castristas, guevaristas, maoístas, etc. Y de sus métodos de lucha estamos aún más lejos; y si bien es cierto que no podemos prescindir de la violencia para defendernos de la violencia que nos esclaviza, es también cierto que nuestra violencia tiene métodos de aplicación y finalidad bien distinta a la que persiguen los guerrilleros hoy en boga.

Sabemos muy bien que existieron y existen personajes que, por el mal causado a la humanidad, no deben morir en la cama. Y al respecto el ejemplo de Angiolillo, Radowitsky y tantos otros, distinguen y destacan la orientación del Movimiento. En cuanto a nuestra misión finalista no es la lucha por un cambio de prisioneros, sino por un sistema de convivencia en el que no haya prisioneros de nadie. La exigencia de miles y millones de pesos a cambio de prisioneros bajo la amenaza de sacarles la vida, es el conocido método de la Mafia, con la que nada nos une y todo nos separa. Otra pretensión de los guerrilleros que debemos rechazar y denunciar es la de aureolarse con las ideas anarquistas, pues se da el caso de que en Uruguay hay agrupaciones

castristas y de tupamaros que pretenden pasar por anarquistas. Es fácil darse cuenta de que el actual movimiento guerrillero está financiado por potencias silenciosas, y en ello y por ello hay que poner atención.

Serafin FERNANDEZ

El franquismo ha de ser combatido incesantemente en todos los frentes, por todos los lados y frontalmente.

¡Acción, con todos los medios, hasta hundirlo para siempre!

Federación Anarquista Ibérica.

**

C. N. T.

A. I. T.

La «ley sindical», con enmiendas o sin enmiendas, será una ley contra la libertad sindical.

Queremos: libertad de asociación, libertad de reunión, libertad de expresión del pensamiento:

LIBERTADES SIN CORTA-PISAS.

¡No más C.N.S.!

¡Abajo el vertical sindicalismo del Estado franquista!

Confederación Nacional del Trabajo.

(Octavillas circuladas por España)

C. N. T.

A. I. T.

¡Libertad para todos los presos políticos y sociales!

¡Libertad para el Pueblo español!

*¡No más Consejos de guerra!
¡No más tribunales de «orden público»!*

*¡No más condenas!
No más leyes de excepción,
ni más «leyes orgánicas».*

¡Fuera el régimen totalitario franquista!

Confederación Nacional del Trabajo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA LITERATURA INUTIL

EN torno al arte literario mucho es lo que se ha escrito y lo que se escribe. Nos interesan los temas, las materias que brotan de las páginas de los libros. Importa también que el estilo del que escribe nos incite a la lectura; Voltaire aducía que todos los estilos son buenos excepto el estilo aburrido. Un relato, una novela, son susceptibles de descubrir horizontes nuevos en la mente del lector. Nos incitan a la reflexión, ante los contrastes de caracteres, de temperamentos. Nos describen la realidad. Y por medio de la ficción literaria muchas veces se nos ha ofrecido la posibilidad de captar todo un panorama social con todos aquellos rasgos que nos permiten tomar conciencia de los hechos del cotidiano vivir. De ahí que, al paso del tiempo, por su valor aleccionador, la literatura de los Cervantes, Dostoiewski, Stendhal, Dickens, Tolstoi, entre otros, permanece por encima de lo que son transitorias.

Uno de los pensadores de la China inmortal ha definido lo que nos parece un justo principio de lo que la literatura debe ser para que llegue a cumplir el objetivo que le está encomendada a llevar a efecto si se pretende sirva de deleite y de incentivo acuciante de la conciencia humana. Así dice Wang Chung: «La literatura debe ser fácil de comprender y difícil de escribir; no difícil de comprender y fácil de escribir». Es lo que deducimos, en lo de «difícil de comprender», al leer la mayor parte de las obras literarias de ese «nuevo novelar», del «roman nouveau», cuyo máximo exponente es Alain Robbe-Grillet. Y no es que se tenga apego a unas formas pretéritas en detrimento de lo que pueda haber de interesante dentro de lo moderno. Place ante todo el que la obra literaria diga algo, que se apegue, a la sensibilidad. Que no sea una especie de malabarismo intelectual, un juego de palabras, una logomaquia abstrusa, sin contenido sentimental. Uno de los críticos literarios de un mayor prestigio, escritor al propio tiempo de vasta cultura, ha dicha recientemente hablando de uno de los últimos libros de Robbe-Grillet, «Le Voyeur»: «Dos veces he leído ese diablo de libro, no por placer mas por ensayar de comprenderlo... y con toda la ver-

güenza he de declarar que no he llegado a conseguirlo, no me ha sido posible lograr interesarme en un tal embrollo sin significación humana».

Además de un estilo de «embrollo», como nos dice Henriot, descuello la pobreza, la mediocridad de los temas que contienen la mayoría de las obras de los autores a la moda, como en el caso de Robbe-Grillet, quien en su última obra «Proyecto de una revolución en Nueva York», título que parece tener una significación adecuada a los problemas vitales en el país: la guerra, el problema de los negros, la alienación capitalista, etc. Pero no, los problemas se circunscriben a presentar el absurdo vegetal de tipos andróginos, envidiados por la molición. Inútil literatura si no consigue emocionarnos, si, tras los juegos de palabras, quedan marginados los hechos y las ideas.

CONGRESO ACRATA EN PERSPECTIVA

Si todo lo relacionado o pudiendo afectar a las ideas que nos place defender interesa tenerlo en cuenta, sobremanera ha de interesarnos el hecho de que se haya planteado la celebración de un Congreso Anarquista Mundial, con anhelos de que tenga lugar el año entrante. Se es partidario de la vitalidad, del dinamismo, principio fundamental para dar vida y auge a toda corriente ideológica. Y la nuestra está muy particularmente llamada a tener excepcional movilidad dadas sus características contrarias al inmovilismo rebañiego, propio de los partidos políticos de todo color. Movilidad necesaria para observar el constante desfilar de los acontecimientos: políticos, sociales, culturales, económicos, etc. tomando conciencia, a tenor de ellos, de cómo hemos de enfocar las ideas, y de qué manera ha de resultar más aconsejable actuar.

Sería insensatez despreciar el consejo, la sugerencia, la opinión producto de la experiencia o del estudio. Y aportaciones así pueden brotar del seno de nuestro ambiente, sin que, a la diferencia de otros sectores, tengamos nosotros necesidad de conferir potestad de mentores oficiales a elementos escogidos para una tal particularidad. De ahí la necesidad de reiterar los cambios de impresiones en cuantos sentidos

se pueda. No es un vano lugar común aquello de puntualizar que de la discusión viene la luz. Claro está que de querer ironizar podemos decir también que la discusión lleva consigo el barullo y el desconcierto. Pero la ironía no siempre está apropiada, máxime cuando ya se encargan nuestros adversarios de empeñarse en desfigurar, con interesadas razones, lo que somos y lo que pensamos.

Para todo libertario que de serlo tiene conciencia, sea cual fuere su posición en relación al conjunto de elementos organizados y de aquéllos que no lo están, es muy puesto en razón que desee alcance buen resultado un comicio en el que han de debatirse o captarse sugerencias relacionadas con las ideas. Sería muy pobre mentalidad la del que, considerándose militante libertario, se alegrara de un fracaso de actividades por el hecho de no haber él intervenido en lo relacionado con gestiones a la tarea puesta en práctica. Lo que importa siempre es el buen resultado. Hemos de congratularnos de que las cosas nuestras vayan bien, puesto que nada puede favorecer lo que redunde en evidente fracaso.

En torno al comicio que se celebró en Carrara en septiembre de 1968 se ha hablado bastante. Se expusieron opiniones antes de su celebración, y ensabláronse comentarios después del congreso. En realidad se tiene cosechada una experiencia merecedora de tenerse en cuenta. Experiencia en lo positivo y experiencia igualmente para lo que resultaron matices de interés poco constructivo; que de todo es de comprender hubo en aquella ocasión. Lo importante estriba en atinar a ver las cosas con la objetividad precisa, puesto que nada hay peor que el engañarse el individuo llevado de efectos deslumbrantes que si bien tienen su valor en ambiente de galería, ya no cuadra enraizarlos en el terreno propio de la militancia, o del conjunto actuante.

Puede ser considerablemente provechosa una reunión en donde se comprueban, a la escala mundial, convergencias de matización y diferencias; que no significa hayan de ser factores antagónicos. Lo importante ha de ser llegar a una convergencia interpretativa que aconseje, dentro del posible margen de relativa autonomía, estimar la importancia y la ineludible necesidad de actuar, de

hacer, eliminando siempre las diferencias que puedan tener volumen de pugna, cosa que, como es de comprender, forzosamente origina prejuicios a la tarea general, o al conjunto de la obra. Haciendo hincapié en este último extremo, cabe manifestar la enorme importancia que tiene el hecho de no poner leña al fuego en el caso de apasionadas desavenencias. A la postre, en tanto que seres humanos, es de comprender que anide en el fuero interno de alguno de nosotros la carcoma de una pasión nada recomendable. La sensatez y la inteligencia pueden contribuir a eliminar, o atenuar, el encrespado apasionamiento de efectos morbosos. Laudable empeño ha de ser el de poner serenidad en lo de contribuir a un posible clima moral de generalizada armonía.

Bastantes temas han de poder ser dilucidados en un comicio de envergadura como el que está en proyecto. Ahora que el buen juicio pide dosificar, condenar apreciaciones, en pos de ir al grano, dejando de lado la hojarasca que enreda y entorpece cuando de ganar tiempo se trata.

PARAF JAVAL Y LA CIENCIA

En el Boletín de CIRA (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) Beamont, 24-1012 Lausanne (Suiza), siempre halla el estudioso materia de interés ya bibliográfico, bien biográfico en torno al anarquismo. El nº 21 del citado Boletín, el último que se ha difundido, contiene un interesante trabajo de René Bianco en torno de Paraf Javal, «una figura original del anarquismo francés». En efecto, se trata de un elemento que tuvo una descolante actividad en los primeros años de nuestro siglo. Se le publicaron no pocos libros y folletos, organizó muchas conferencias, colaboró en prensa francesa y de otros países, incluso, de acuerdo con Francisco Ferrer, escribió también para la Escuela Moderna. Paraf Javal era un ferviente enamorado de la ciencia y la que confería toda suerte de bienandanzas. En el seno del París popular destacaba sobre la puerta de su humilde vivienda un gran cartel llamativo que en lengua de Molière expresaba: «Grupo de Estudios Científicos». Allí organizaba charlas semanales en el curso de las cuales, la Ciencia, así, con mayúscula, arremetía y destruía todos los prejuicios habidos y por haber. Fue un precursor entusiasta de la enseñanza racionalista.

Aquí y ahora

El desanalfabetizador que lo desanalfabetice...

por Juan Español

HACE ya varios años que el gobierno franquista, visto lo que había y lo que no había, decidió acabar con el analfabetismo en España. Franco, para quien todo español lleva dentro el demonio hogareño del inconformismo, la insubordinación y la falta del mutuo entendimiento, se propuso ilustrar a todos los celtíberos con el fin de que, después de mostrarles la Carta Magna de los principios del Movimiento, los leyesen, y una vez leídos y comprendidos los rubricasen, no con la huella política del pulgar derecho (eso se queda para la Dirección General de Seguridad), sino con el nombre y apellido correspondientes, quedando a gusto del consumidor con el laberintico garabato de una rúbrica más o menos ortodoxa. De este modo ya nadie podría decir, al menos, que al pueblo se le oprime y exprime mediante la ignorancia, además de por la fuerza. No importa que este hecho desolador aún tenga vigencia en los dos tercios de la población mundial: eso ocurre (desgraciadamente, nos dicen, lo cual nos conmueve) en el mundo del subdesarrollo, problema grave a resolver, siguen diciendo, por las mentes lúcidas de los gobernantes de aquende y allende, sobre todo de allende, como el Allende de Chile, por ejemplo. Naturalmente en un país de la categoría del español, que si no está desarrollando si se está estirando con peligro de romperse y que es el centro del turismo europeo, no puede darse nada, si no es como anacronismo increíble, esa lacra del analfabetismo que algunos turistas consideran todavía parte integrante del tipismo ibérico.

La ignorancia como instrumento de opresión y manipulación, ya no sirve. Por lo menos en los países desarrollados. Esto es lo que dicen los epígonos de Pero Grullo. Pero, en las naciones donde la mayoría no sabe hacer la o con un canuto, ¡cáspita!, aún resulta rentable. De donde se deduce que continuamos con las conclusiones de nuestro amigo Pero Grullo. Estos conspicuos alentadores de la cultura quieren que nos coja el toro, y nos ponen ante el hecho consumado. Y el hecho consumado es que, a la altura de los tiempos que corremos, teniendo en cuenta la evolución cultural de la sociedad y por muy impositivo y tiránico que un Estado se presente, el fenómeno de la cultura se desarrolla como algo incontenible por sí mismo, encuadrado por va-

rios condicionamientos entre los que se podrían citar el alto nivel de comunicación actual entre los pueblos, el masivo alud de las publicaciones de todo tipo, la enseñanza oficial más o menos eficiente y el autodidactismo. Los Estados, pues, han de enfrentarse quiéranlo o no, con este fenómeno de los tiempos modernos. Y como no pueden contenerlo, una prudente y sabia inspiración los induce a encauzarlo, pero llevando el agua a su molino, como es lógico esperar. La sociedad, para los poderosos, tiene sus grandes ventajas, pero también sus inconvenientes. En ella nada aparece definitivo, simple e independiente. Cada hecho y cada principio implica una serie de correlatos, una variedad de connotaciones que dan el traste con las cautelas más previsivas. Realidades tales como el progreso y los grandes avances de la ciencia y la tecnología requieren, paralelamente, el sacrificio y dejación de privilegios y tabús que parecían incommovibles. Entonces es preciso adaptarse con rapidez e improvisar sobre la marcha. A nuevas modas, nuevos modos. Y así, la cultura, cuya aparente característica y esencial cometido no debe ser otro que la liberación del hombre de las fuerzas de la naturaleza y del dominio de sus semejantes, se convierte, bien manejado y dirigido, en un instrumento más de subyugación a las apetencias de los manipuladores de turno, siempre los mismos, pero con nuevas armas, armas más poderosas que las tradicionales, menos broncas en apariencia, más insidiosas en el fondo, con buena fachada, con inocente vestimenta, pero atacando sin piedad, mas sin dolor, el último reducto de la intimidad del hombre, el famoso YO de que tan orgulloso se muestra.

Llegados aquí es preciso decir que ese orgullo es un vergonzante y misero orgullo. Tiene como base una mera ilusión, creada y alimentada por el espíritu burgués de cuantos filósofos han sido desde que el hombre piensa y cuya logomaquia tenemos la desgracia de padecer en pleno, o mejor, en las postrimerias, del siglo XX. Estos filósofos, maestros de idealismos caseros y pedestres, han querido meternos por los ojos la esencialidad de un privilegio particular que, por el contrario, se afirma y crea en lo general, nace de y por medio de la colectividad. Pues tener conciencia no es inteligible si no es tener conciencia DE. El hombre tiene conciencia de las cosas por su encuentro con

ellas; tiene conciencia de sí como hombre al toparse con los demás hombres. Si la conciencia fuese una categoría esencial puesta en nuestro cerebro por la divinidad, pero despojada de todo contacto con el mundo de las cosas y de los hombres, entonces no sería nada. Carecería de puntos de referencia en que afirmarse, identificarse y reconocerse. La conciencia, pues, es un producto de la sociedad, de la convivencia; nace y se desarrolla con ella, se modifica y cambia con ella, y finalmente, es manipulable desde el exterior. La filosofía y la religión siempre nos han hecho creer que la conciencia era un reducto inaccesible a cualquier influencia foránea; el hombre, en la intimidad de su conciencia, era dueño de sí, era sí mismo. Pero estamos viendo que tal cosa no es más que un sueño. Una sutil e incruenta batalla se ha desencadenado contra la conciencia de cada cual en la que los estratagemas de la manipulación obran y actúan sobre ella de modo que ésta no se dá cuenta de que se mueve por medio de mando a distancia. El hombre piensa y actúa como otros desean que piense y actúe, mientras que en su fuero interno cree que está obrando por sí mismo y que sus decisiones le pertenecen por completo. Y entonces afirma con énfasis: YO.

Todo esto tiene conexión con lo que al principio quería decir, pero no es exactamente lo que proponía como tema. El tema era la erradicación del analfabetismo por el gobierno franquista. Esta lacra comienza con la insuficiencia docente durante la edad infantil y aún durante la adolescencia. La enseñanza no llega a la totalidad de la población parvularia por un abandono incalificable. Por otra parte, una sociedad injusta basada en el más canallesco desequilibrio económico, empuja a los niños al trabajo cuando debieran estar en la escuela, y los padres, también analfabetos según una desastrosa escala de ascendencia genealógica, están inmersos, como en otros aspectos, en el fatalismo de la incultura. En este tesitura, queda pendiente, desde luego, el problema de la enseñanza, cuyo primer cometido es hacer que ésta llegue a los últimos rincones de la geografía demográfica. Pero después viene el problema vergonzante de los analfabetos adultos. Y la campaña franquista se ha centrado en éstos. Era preciso blanquear la fachada del analfabetismo. Para ello se exigió a todo bicho viviente que no hubiese

hecho más que los estudios primarios un examen de comprobación. El examen se hizo incluso en los centros de trabajo. Naturalmente yo fui uno de los examinados, y parece que no salí muy mal de la prueba. Este triunfo no corresponde de todo a mi maestra de la infancia, pues yo soy un poco autodidacta, pero tampoco puedo inculparla, ya que ella hacía todo lo que podía con buena voluntad. Mi maestra, delgada y escualida como las que describía Amicis en el libro escolar «Corazón» (un libro nefasto, de repelente patriotismo y sentimentaloides hasta la degradación), mi maestra, digo, durante el invierno asistía a una escuela de más de ochenta arrapiezos (niños y niñas), mientras que en verano se enfrentaba con una escuela vacía. La razón es obvia. En el verano, la población infantil acudía a las faenas del campo, a pastorear vacas y rebaños; en invierno, que era duro y nivoso, esas tareas eran innecesarias. A la escuela se iba, pues, cuando no había que hacer otra cosa. Y la maestra sufría esta alternativa: o un trabajo impropio, por demás insuficiente, o vacaciones forzadas por ausencia total de educandos.

Los desechados por el examen antes mencionado, debían someterse a unas clases relámpago para adultos, al final de las cuales algunos salían deletreando mal que bien las letras más gordas de los periódicos, y otros salían como habían entrado. De estos últimos yo conozco a varios. De modo que a un hombre o mujer que leen dificultosamente una tipografía para míopes y estampan su firma a base de sudores y mordiscos de lengua, se les denomina alfabetizados, o en sentido negativo, triunfadores del analfabetismo. Para las estadísticas, que todo lo simplifican y generalizan, esto es miel sobre hojuelas. «En España ya no existe el analfabetismo», podrán anunciar a bombo y platillo. Y a lo mejor la Unesco traga la bola. Buen anuncio para limpidas fachadas. Pero si esto no sigue siendo analfabetismo, con más títulos yo puedo llamarme Gengis Khan.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración.

De la Casa Sindical de París

UN EMPUJE MAS, COMPANEROS

DURANTE largos años el desagradable local de Sainte-Marthe fue lugar frecuentado por compañeros para hacer intercambio de inquietudes con la vista puesta tras los Pirineos, tratando de encontrar medios para liberar al pueblo español, ayudar a presos y familiares, mantener las publicaciones y la continuidad orgánica.

Todos reconocíamos que, en realidad, el local no reunía condiciones y lo soportábamos con enormes sacrificios. Pero llegó el momento que rebasó todas nuestras previsiones por los aumentos del alquiler, siendo ya eso una carga insostenible. La Comisión de fomento trataba por todos los medios de encontrar soluciones, y la mayoría, pesimista, no encontraba otra solución que la de cerrar las puertas, hacer la liquidación, amontonar los libros en cualquier parte y reunirnos en locales donde no podríamos expresarnos libremente, quedando dispersos nuestros verdaderos efectivos, pues la Zona Norte sin local quedaría disuelta.

En contrapartida había una minoría de compañeros que estimábamos se imponía encontrar otro local adecuado a nuestras necesidades y posibilidades, y en un pleno, sin gran convicción, para salir del paso, fue nombrada una comisión encargada de hacer las gestiones; afortunadamente supimos elegir los compañeros que aceptaron tan difícil misión, pues por su tenacidad, entusiasmo y amor a la organización han demostrado que cuando hay voluntad desaparecen todos los obstáculos. La comisión al fin encontró un local insalubre en estado ruinoso, pero que reformado podría reunir las condiciones adecuadas a nuestras necesidades. Mas hacían falta cantidades de que no disponíamos, y aceptando toda la responsabilidad la Comisión de Relaciones Zona Norte y la Comisión Pro-Fomento ayudados por un reducido número de compañeros, iniciaron la suscripción voluntaria pro-local social, empezando por rascarse los bolsillos para dar el ejemplo contándose ya ahora con más de dos millones de francos antiguos.

La mayoría que preveía un fracaso, los fatalistas, quedaron sorprendidos y satisfechos ante la próxima inauguración de la casa confederal completamente reformada, con su sala moderna con capacidad para asambleas y ple-

nos y sala de lectura. Sus espaciosas secretarías, la exposición de librería y la gran sala donde podremos celebrar veladas artísticas culturales; todo esto conseguido por las aportaciones de compañeros de diferentes núcleos y el puñado de sostenedores que aparecen «retratados» en las listas publicadas, y las modestas Federaciones Locales que vaciaron sus cajas hasta el último franco.

La casa confederal será inaugurada, pero arrastrando una deuda que, unida a la del antigua local, alcanzará una suma considerable. Como sea que la suscripción continúa es de esperar que los retardatarios hagan un gesto para ser considerados al mismo nivel que los mantenedores.

Un modesto sostenedor.

Dreux.

Prolongación de Antena

EL TRATO A LOS PRESOS

PARIS, (OPE). — Ha llegado a nuestro poder el informe genealógico del doctor Angel Sopena Ibáñez sobre María Aránzazu Arruti, informe que confirma la noticia no hace mucho propalada de que la joven resistente vasca, sin recibir en la cárcel los cuidados médicos necesarios, había alcanzado un gravísimo estado de postración física que, finalmente había determinado su traslado a un hospital, donde se encuentra actualmente. El informe lleva la fecha de 20 de agosto pasado y en él se certifica que el citado doctor, que es profesor de la Facultad de Medicina de la Universidad de Madrid y médico del Cuerpo de Prisiones, que, examinada doña María Aránzazu Arruti en la Clínica Psiquiátrica penitenciaria, había llegado a esta conclusión clínica:

La detención de doña María Aránzazu había coincidido con un embarazo que entró poco después en fase de aborto incompleto y retenido. A partir de este momento se produjo en la presa un adelgazamiento progresivo como si se tratara de una anemia nerviosa, proceso que continúa «a lo largo de su estancia en la prisión, hasta adquirir el adelgazamiento proporciones alarmantes que llegan a la pérdida de más de treinta kilos.»

Este dedicado al compañero Juan Jové.

Hombres hay de naturaleza insumisa y sin clareo de alba. Uno de ellos ha sido Palatino Rosinés. Ha sido, porque ya no existe. Me comunicaron su muerte, banal, hace unas semanas.

Palatino era discolo de nacimiento sin causa probada. Contradecía el todo no yendo a nada. De mancebo incurrió en penas municipales y ya soldado las desafió mayores. Por si esas moscas pelecó a un graduado. Cumplido grillete atacó a un superior, cosa más grave que le valió cadena perpetua. Por impulso indefinido agostaba prematuramente — e inútilmente — su vida. Recuerdo a su pobre madre acudida al Sindicato. Pretendía favor para su hijo, del que nadie, sino ella, se acordaba. Palatino «cumplía» en El Hacho ceuti igual que otro discolo, Buenaventura Tairé, había

cumplido, allí, suma de años. Pero éste, por roce con Salvochea, acudió a su lar en inconformista consciente. Lo tuvimos a nuestro lado. A Palatino también cuando, a su vez, quedó libre. «Contad con uno más», nos prometió. Pero en El Hacho no había encontrado a ningún Salvochea.

Fue por esto que Palatino alteró sus horas entre Sindicato y taberna. Rebelde en bruto, rebrutalizado en presidio, no consiguió desprenderse de la costra animista que de joven lo envolviera. Seguro que andaría también entre naipes, y seguro también que cuando tuvo mujer en cama se pagó de los ayunos de presidio cargándose, irreflexivamente, de prole que mantener...

No ignoré sus sentimientos profundos, ni que la voracidad de vida «como sea» lo tenía, «otra vez», aprisionado, ocasionándole vacíos. Pero a la «hora de la verdad» Palatino acudía y porfiaba, tribunaba (conjuntamente lo hemos hecho) y peleaba, hasta que la calma sobre el volcán (los insuismos no conocemos otra) lo devolvía a la libido, al coqueo, al naípe.

Durante la guerra colectivizó su poco en cortidores, y pérdida la misma se refugió en Francia, el tiempo preciso para regañar con su hermano mayor y regresar a la «patria», donde no le aguardaban el lecho, el aguardiente y el tute, sino el presidio nuevamente. Durante un tiempo lo supusimos fusilado, y no: entre lo de antes y lo de «ahora» debía perder, entre rejas, por lo menos un cuarto de siglo.

Ahora el intrépido y despistado Palatino ha encontrado cauce definitivo: el cementerio, ese devorador insaciable de pasiones, de ilusiones más o menos locadas, de antes vanidosos, sencillos o banales. De todo y siempre.

DISCOBOLO



CALENDARIO

ESTA YA EN VENTA

Precio: 5 francos.

Todo esto, a juicio del doctor habría que explorar y tratar sin descartar el factor psíquico.

DESPIDOS AUTORIZADOS

TARRASA. — Tomando pretexto a los sucesivos conflictos sostenidos por los obreros de la textil Laver-Shappe, pero provocados por la gerencia del establecimiento, cincuenta trabajadores han quedado sin empleo. La autoridad gubernativa autoriza tal medida y el sindicato vertical da la sanción por bien aplicada. Razones de más para que el proletariado tarrasense se incline pujantemente por la acción directa.

SIGUE LA CONLLEVANCIA

LONDRES. — El «The Guardian» publicó el 17 de noviembre la siguiente información:

«Ayer salió para Madrid, con objeto de abrir en la capital de España una oficina de la agencia Tass, el primer reportero soviético que haya sido acreditado en España desde la guerra civil.

El señor Mikail Artuchenkof, de 50 años de edad, antiguo corresponsal en la América Latina, va a trabajar en España por acuerdo establecido con la agencia Efe, la agencia de noticias españolas que ha abierto recientemente una oficina en Moscú.»

PANORAMICA

Anecdotario Shawaiano

RECOGIDO POR JOSE VIADIU

BERNARD SHAW SEGUN
CHESTERTON

LOS escritores presentan a mister Shaw como si fuera un deslumbrante acróbata, tal como si se tratara de un payaso intelectual. Este es un juicio absolutamente falso. En realidad es un hombre consecuente, que defiende una teoría, y que hace su defensa de forma entretenida, pero que la defiende muy bien; se trata de un hereje peligroso.

Mister Shaw, que en apariencia se ha burlado de las creencias del pasado, ha descubierto un nuevo dios en un futuro imaginable. El que tanto se ha burlado de todos los idealismos preconiza el ideal más extravagante, el ideal de un ser nuevo. En verdad Bernard Shaw nunca ha visto las cosas tal cual son en realidad; de otro modo habría caído arrodillado ante ellas. No ha cesado de comparar en silencio a la humanidad con algo que no era humano. Sus puntos de mira han sido el sabio de los estoicos, el hombre económico de los fabianos, Julio César, Sigfrido, el superhombre... Es forzoso reconocer que no es manera justa la de juzgar a los hombres comparándolos a algo que no es un hombre, a una divinidad cualquiera que aparece vagamente en la penumbra del porvenir.

El único elemento que falta a su grandeza, la única objeción que se puede hacer a su pretensión de ser un gran hombre, es que su teoría no se satisface fácilmente. Bernard Shaw no puede comprender que la cosa más preciosa y la que nos resulta más grata no es el superhombre, sino el hombre, viejo bebedor de cerveza, hacedor de quimeras, batallador, pecador, sensual. Las cosas que fueron fundadas sobre esta criatura real perduran eternamente. Las que lo han sido sobre la fantasía del superhombre han muerto junto con las civilizaciones que las habían engendrado. Imperios y reinos han caído por esta inherente y perpetua debilidad de haber sido fundados por hombres que lo confiaban todo en su fortaleza...

PUNTADAS

Sacadas del libro de G. B. S. titulado «Máximas para revolucionarios»:

«Los señores pueden tener amigos en la perrera o en la cuadra, pero no en la cocina.»

«No es posible ser un especialista puro sin ser un perfecto idiota.»

«Libertad significa responsabilidad; por eso muchos hombres le tienen tanto miedo.»

«Los criminales no mueren a manos de la ley, sino a manos de otros hombres.»

«No existe más vil aborto que pretender moldear el carácter de un niño.»

«El arte de gobernar es la organización de la idolatría.»

«Los hombres ricos sin convicción son más peligrosos en la sociedad moderna que las mujeres pobres sin castidad.»

«La virtud no consiste en abstenerse del vicio, sino en no deseárselo.»

EL PODER DE LA IMAGINACION

No puedo decir que haya tenido mucha experiencia de lo que representa la auténtica pobreza, al contrario. Antes de ganar dinero con la pluma, poseía una magnífica biblioteca en el Museo Británico y la más hermosa galería de cuadros en el Trafalgar Square. ¿Qué hubiera hecho con el dinero? ¿Cigarros? No fumo. ¿Champaña? No bebo. ¿Treinta trajes a la moda? Entonces las gentes de las que huyo cuidadosamente me habrían atosigado convidándome a comer. ¿Caballos? Son peligrosos. ¿Coches? Se aburre uno al contemplar el paisaje. Ahora tengo medios para poseer todas estas cosas y no compro nada que no haya comprado en mis tiempos de pobreza. Además tengo imaginación. Tan lejos como llegan mis recuerdos y mis pensamientos, no he tenido más que tenderme y cerrar los ojos, para ser y poseer todo lo que quería.

¿De qué me hubiera servido poseer el lujo de Bon Street, a mi, Jorge Bernard Sardanápolo?

LA LITERATURA AMERICANA

El gran humorista irlandés viose un día asaltado por un periodista neoyorquino que le hizo multitud de preguntas y le pidió un sin fin de opiniones sobre intelectuales, políticos, cosas y hechos de la grandiosa república norteaña.

Este, vivo y burlón fue contestando las preguntas dulcificando la aspereza con el humor. Al final de la entrevista le formuló la más pellaguda de las preguntas:

— ¿Qué opina usted maestro de la literatura norteamericana?

A lo que el cáustico irlandés contestó:

— ¿De la literatura norteamericana? Puede decirse que es algo

tan sorprendente, que ha llegado a su decadencia sin haber tenido su Siglo de Oro.

LOS INGLESES

En su obra «Los despachos de Napoleón», dice:

No hay nada tan bueno ni tan malo que no se encuentre a un inglés capaz de hacerlo, pero nunca lo encontraréis exento de razón. El inglés lo hace todo basándose en principios. Os combate basándose en principios patrióticos; os roba apoyándose en principios comerciales; os esclaviza sirviéndose de principios imperialistas.

OPINION SOBRE LA DANZA

Bernard Shaw habla con el director del «Covent Garden» después de una función de ballet y na», dice:

«En vez de obligar a las muchachas a que se mantengan siempre sobre la punta de los pies, lo cual no deja de ser un sacrificio, ¿por qué no las elige usted más altas?»

COMPRESION Y RENCOR

En el prefacio de «Santa Juana», dice:

«A los grandes intelectuales que no odian ni tratan de ofender a sus prójimos, no les es fácil darse cuenta de que a pesar de ello, el vulgo odia a los intelectos superiores y sentirían complacencia en destruirlos.»

JUDIOS Y CRISTIANOS

Generalmente los judíos crean valores.

Nos hacen pagar lo que hacen, pero entregan las correspondientes mercancías. Según mi experiencia, los que todo lo quieren de balde son siempre los cristianos.

Con estas palabras contesta un «imponente caballero» a cierto capellán inglés que invocaba por la desaparición de la raza judía.

EL ORIGEN DE LA FAMA

Un periodista ha exhumado de un antiguo libro esta anécdota poco divulgada de Bernard Shaw:

La actriz D. pregunta al dramaturgo como se iba dando cuenta de como adquiriría su fama de escritor.

A lo que el autor de «Pigmalión» le contesta:

«Me di cuenta de que me iba haciendo famoso cuando los defectos de mis obras se iban convirtiendo en aciertos y merecían elogios en las crónicas de mis críticos.»

MILITARISMO

El militarista es una persona que cree que el verdadero poder estriba en la facultad de matar, y que la providencia siempre está del lado de los batallones más numerosos y mejor armados.

Nota tomada de «El sentido común y la guerra».

MOMENTO FELIZ

Al regreso de un largo viaje por los Estados Unidos una multitud reunida en Southampton, tributa emotiva ovación al genial dramaturgo y le obligan a hablar. Su figura desgarrada destacaba entre la concurrencia, a la que los reflectores impedían verla. Su discurso de salutación empezó así:

«Este es uno de los momentos más felices de nuestras vidas. De las de ustedes porque me estáis contemplando, y de la mía, porque no puedo veros, lo cual me place mucho.»

(Seguirá.)

Algo de
Max Stirner

«Todos queréis la libertad. ¿Por qué regateáis por un poco más o un poco menos de libertad? La libertad, solamente puede ser toda la libertad; un pedazo de libertad no es la libertad. Los que os dan a libertad, son unos picaros que os dan más de lo que tienen. Además, no os dan nada que les pertenezca, sino mercancía robada, os dan vuestra propia libertad, la libertad que habríais de tomar vosotros mismos, y si os la dan es con el solo fin de que no la toméis y que no pidáis, sobre todo, cuentas a los ladrones y a los impostores. En su malicia ellos saben bien que la libertad, dada, otorgada, no es una libertad, pues sólo la libertad que el hombre toma, navega a plena vela. Es en eso que reside la diferencia entre la liberación por sí mismo y la emancipación otorgada.»

El hombre a quién se da la libertad no es más que un liberto, un perro que se lleva consigo un trozo de su cadena; es un esclavo ataviado de hombre libre, como el asno en la piel del león.»

(Del «Único y su propiedad»)
Traducción de JUAN.

**Todo ciudadano
está obligado a
disponer de do-
micilio.**

(Firmado: la Ley)

MI amigo Jofe no cree excesivamente en las leyes, pero sí en la necesidad de vivir bajo tejado. Al hombre ancestral le era posible vivir a piel y pelo despreocupado de la meteorología. No así el hombre moderno, que de puro civilizado ha de cubrir su degenerado vello. Se aducirá, para contradecirnos, la presencia de «clochards» desarrollándose al claro de luna. Cierto. Pero de desdichados de esos entierran centenares en la estación del frío, y si la «cloche» no termina su existencia es porque la sociedad presente le facilita materia de recambio cerrando las puertas a personas viejas o no, que no pueden pagar alquileres de lujo.

Ese es criterio de Jofe, el cual, estimulado por mí, prosigue:

— La Ley obliga a poseer cobijo, no deseosa de comodidades inherentes al ciudadano, sino para que sus agentes puedan dar fácilmente con él cuando se trata de detenerlo.

Yo. — Para perjudicarle, la Ley se las ingenia.

El. — Desde luego. Fijate lo difícil que hubiera sido dar con nuestro tatarabuelo de haber existido, en tal época, organización policiaca. Nuestro primer antepasado era trashumante de necesidad y si alguna vez se acovachaba o introducía en intersticio roqueño el cobijo lo tenía que abandonar cuando el interior carecía de alimento. El hombre no tenía asiento fijo y las instituciones ordenadoras, en fin represivas, nadie las había ideado.

Yo. — Claro, claro. Pero habría que abandonar el pasado para situarse en el presente. No se nos vaya a calificar de cavernarios.

El. — Sería un inri, lo preveo. Mas yo pienso, obsesivamente, en la caverna, pues debes saber que, si en principio detesto a la sociedad legalista, la propia sociedad me obliga a desobedecerla en lo del habitado, que apenas tengo.

Yo. — No buscas lo suficiente. Pocos civilizados evolucionados cual tú lo eres se encuentran en semejante aprieto. Hay centenares de leyecitas que se ponen del lado del ciudadano para que techo no le falte...

El. — Conozco disposiciones al efecto, favoreciendo a los no nece-



sitados y complicando la situación de éstos. En otra parte he dicho que el SERE y la JARE de nuestros peores tiempos de refugiados, auxiliaban a los compatriotas con posibilidad de auxiliarse a sí propios, dejando a los republicanos de tercera al libre viento y a los piojos de los campos; tesis que sigo sosteniendo con respecto al problema del habitado o, concretamente, del deshabitado.

Yo. — Sin embargo, resides alojado.

El. — Di mejor amontonado, con mi compañera, los muebles, los cacharros y mis altozanos de papeles. Y cuenta que eso que llaman alojamiento me costó un pico de monedas cedidas bajo mano para obtenerlo, estando, el mismo, en la cúspide (72 peldaños), con tabiquerías más húmedas que los campos de Fuenteálamo, y un w. c. para cuarenta vecinos, unos decentes, otros no tanto.

Yo. — La compensación debe consistir en que pagas poco por el zaquizami que explicas.

El. — Pago poco y me falta mucho: sitio, confort, sentirme en mi casa. Si un día me visitas con tu familia, entrad de lado, y mi compañera, para que todos podamos caber, retirará las sillas.

Yo. — Ya es cosa grave, pero debieras deshabilitarte.

El. — Debo, lo sé, pero la fatalidad hace que siempre llegue tarde; y es natural, puesto que con poco dinero el tren de la oportunidad se pierde fácilmente, aquí y en cualquier parte. Y la Ley, que exige la domiciliación del ciudadano, no comprende mucho al legislado con cartera exangüe, ésa que los carteristas, coincidiendo por una vez con los jueces, menosprecian. Además, amigo, ésos que deben alojar al prójimo, han empezado por bien alojarse ellos mismos.

Yo. — Debes empeñarte, sin embargo. Casas se construyen muchas y centros de orientación gratuita del inquilinato no faltan.

El. — Mejor sobran. Que no tengas tú que recurrir a los mismos. Yo he procesionado por ese desierto con urbanos, o empleados con urbanidad de escuela, pero de eficacia más que dudosa. Yo, que poco creía en la Ley y ganas te-

nia de poder reverenciarla una vez en la vida, salgo de la prueba... casera más ilegalista que nunca. ¿Ves? Un piso HLM no puedo contratarlo por exigirme millones en monedas que pesan en déficit sobre mi persona. Con cuatro reales en mano no puedes presentarte en ninguna oficina de ésas. Ni ante el casero que te exige 10.000 francos para la «compra de un alquiler», 8.000 para un «paso de puerta», o 5.000 bajo mano para posesionarte de un cuarto de 20 m² con obligación de evacuar necesidades en la república inodora (y pase que así sea) del rellano que te incumbe. ¿Has visto cinismo y robo mayor que ésos? El delito del propietario, de los propietarios, o gerentes o subarrendadores es manifiesto, sin que la Ley se inmute. Desde este punto de vista, inevitable, comprendo la existencia de «squaters», de gente que trata de vivir, sin título, alojada tal como la Ley obliga; pero los «squaters» son expulsados violentamente de sitio por la autoridad, que, por este delito contra el derecho de las gentes civilizadas, se pronuncia por el abuso de los ricos contra la necesidad de los desdinerados. Es el dinero, pues, quien manda, y así, leyes y decretos referentes al habitado donde mejor aplicación tendrían sería en el w. c.

Yo. — Comprendo tu pesimismo, aunque no participe del mismo. Prosigue tus gestiones cerca de los organismos especiales, sé tostón, sé recurrente...

El. — Recurrente y ocurrente lo he sido. Empecé por pedir en centro oficial para pretendientes a inquilinos a eso del 1961. Amabilidades, sonrisas, la inscripción correspondiente, y silencio de ocho años; silencio que rompí al cabo de los mismos presentándome a la oficina de amabilidades, sonrisas e inscripciones presentando la ficha 7667, serie A, de los mal alojados, con un resultado de caras agrias y envío a la alcaldía de mi barrio, en la cual me recibieron funcionalmente ofreciéndome un formulario que llené maquinal y debidamente. Enviado el celeberrimo papel a la prefectura fui objeto de correspondencia amable de la que destacaba el llenado de

otra encuesta, y una semi-promesa de prioridad, que luego un jefe de oficina tal (¡hay tantos y tantas!) cortó para enviarme a una agencia oficial HLM, donde consto inscrito en el numerario flotante bajo la cifra 504.827, número que tal vez resultaría interesante en la lotería o en las carreras de caballos, pero de esperanza diluida en el juego del inquilinato, donde no puedes casar más de 150 francos cada 30 días.

Yo. — Queda el esperar. La esperanza es el último aliento que debe perder el hombre.

El. — Si, dices bien. Pero yo, para forzar la esperanza, para superar la situación burocrática que me asfixiaba, recurrí a los servicios oficiales expresos, los cuales, muy correctamente, me enviaron de nuevo a la alcaldía del distrito, de la cual recorri pasillos y despachos, hasta ser despachado por no saberse allí qué hacer con mi persona, acabando, el papa negro de la oficina escondida, por hacerme llegar un papel de recomendación a una casa de resolución de casos difíciles, donde, por ancianidad probable, me recomendaron el asilo...

Yo. — ¡Indignante! Y tú, ¿qué argüistes?

El. — El ser un hombre libre, o persona que se cisca en la caridad; y claro, convinimos yo y la dama del caso, en que para ser libre en esta sociedad, siendo obrero gastado se arriesga entrar en la cofradía del vagabundaje. Indigno.

Yo. — Y en tanto la expropiación justiciera no sea, en la indignación quedamos.

Por la descripción:

Juan FERRER

«UMBRAL» N° 101

Contra nuestro deseo y el de los compañeros de la imprenta, el 101 no podrá aparecer exactamente a fines de año como habíamos previsto. El Calendario S. I. A. ha absorbido la mayor parte del tiempo disponible, y es natural que así haya sido. Consiguientemente, preferimos no dar un U-101 precipitado.

Formúlense los pedidos para que podamos prever de antemano la cuantía de la tirada.

Correspondencia:

— Francisco Martín, Binnigen (Suiza); anotados 10 ejemplares.

— José Carmona, Montpellier, id. 12 ejemplares.

— Floreal Valls, Vendargues, id. 10 ejemplares.

— Aguilar, Lourdes, id. 5 ejemplares.

— Emilio Palacios, Perpiñán, id. 6 ejemplares.

— Antonio López, Roanne, id. 10 ejemplares.

Desde Alicante

España vista por dentro

EL Nacional Sindicalismo español es una planta importada.

Con escaso abono, crece raquítica. Sin embargo, no sé por qué milagro, el fruto abunda, la cosecha es grande, aunque el fruto sea áspero y amargo. Y lo mismo que se conoce un cojo encima de un carro, se conoce el Sindicalismo Vertical a la legua. Sería tonto pedirle a un sindicalismo burgués, de Estado, una cosa que no sea un exabrupto, tirar piedras a la luna o pedir peras al olmo. Pues bien; para que no se diga que los anarquistas despotricamos a los cuatro vientos sin ton ni son, transcribo del periódico madrileño «Ya», un informe de Cáritas Española.

«Madrid, 14. (Logos). — El 11 por ciento de las familias españolas tienen unos ingresos inferiores a las 2.500 pesetas mensuales, llegando hasta un 37 por 100 las que no alcanzan las 5.000 pesetas, según un informe que publica el órgano oficial de Cáritas Española.

«Un 34 por 100 no tiene en su casa agua corriente ni servicios higiénicos. Los niños sin escolarizar pasan del millón. Por cada 100.000 habitantes, sólo hay 442 estudiantes de enseñanza superior, y en investigación científica sólo se invierte el 0,2 por 100 del producto nacional bruto. De las 1.300 empresas españolas más fuertes sólo emplean personal investigador el 6 por 100. El déficit de viviendas es superior a las 400.000.» Como ves amigo lector, el nombre de España se ha esfumado, ya no existe. El obrero de esta tierra vive poco menos que en Negrilândia, tragado por un sindicalismo sin corazón ni alma, férreo y detestable, mangoneado por los cuervos de la iglesia, y los tigres del Estado.

Las lacras sociales siguen en aumento. Por todo el cuerpo de Negrilândia, asoman llagas y tumores bailoteando. La purulencia fétil embarga y aprisiona a toda la masa proletaria; la vida de ésta se hace de más en más imposible. Tanto el empleado como el trabajador, ya no saben qué camino tomar para salir adelante, porque grandes parapetos y trabas les dicen: «prohibido el paso».

El Ayuntamiento de Madrid, por atrasos, debe 16.093.132,40 pesetas, a 58 empleados. Sin embargo todo lo que dimana de dicho Ayuntamiento, sea lo que sea, tanto si son artículos o transportes, cotizan los precios más altos, que las empresas privadas, en lugar de dar el ejemplo abaratando las

cosas. No hay apelativos que valgan. Negrilândia seguirá siendo Negrilândia.

En el haber de pérdidas y ganancias hay muchos borrones. Cuando no es por uvas es por peras. Ahora mismo han ido a parar a la basura, en Bilbao, 43.536 kilos de alimentos declarados no aptos. Pero no se han deteriorado por falta de demanda cuando el pueblo padece hambre, sino por ávida y rastrera avaricia de llenar pronto el saco de billetes verdes.

También continúan los expedientes de crisis en gran escala. En la Chrysler España causan baja voluntaria... con indemnización, 400 trabajadores; y en la plantilla de Villaverde despide dos mil obreros. En Santa Cruz de Tenerife se continúa atropellando a los trabajadores. Los trabajadores del Transporte Tenerife S. L., descontentos de un contrato leonino como los que se fabrican en Negrilândia apoyados por los obispos y Franco, en señal de protesta se recluyeron en la parroquia de la Concepción, de donde fueron sacados a la fuerza bruta por veinte números de la Policía Armada, con el pláceme del insigne ministro del monóculo, (a) Trabajo. Pero a pesar de tanto y tanto atropello, los conflictos sociales hormiguean. Ni siquiera se escapa El Ferrol del Caudillo, donde un grupo de obreros se recluyen también en la Concatedral. Estos obreros fueron despedidos del trabajo, (despido aprobado por la Magistratura de los que no trabajan), por la empresa Metalúrgica Galaica (Megasa), por haber realizado varios paros en la noche del 21 al 22 de septiembre y en fechas anteriores.

Negrilândia se desangra. El pauperismo aumenta. Nada hay ya seguro bajo techo. Y ante tan fatal situación, el ministro de Trabajo, don Licinio Leciniano y de la Fuente, se arranca por buleñas debido a su candorosa alma de buen filántropo, y cede treinta millones y medio de pesetas para mitigar el paro obrero de veintidós provincias, tapando de antemano todas las grietas de escape, por si las moscas, repartidas las cantidades adjudicadas a cada provincia de esta forma; la cantidad adjudicada a cada provincia será librada al gobernador civil respectivo para dicho fin, y que haga el reparto según su santa voluntad, o, mejor dicho, al estilo del Gran Capitán. Así sea.

Los intelectuales de Negrilândia están en baja, y la industria

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	21 958 75
F. L. Houilles-Argenteuil:	
Juan Sánchez	10 00
Fco Marín	10 00
Félix Villa	10 00
Valero	10 00
Alfredo Marín	10 00
Antonio Lorenzo	10 00
Enrique Marín	10 00
Fco Giné (padre)	10 00
Fco Giné (hijo)	20 00
F. L. de París:	
Gómez Marcial	20 00
Manuel Gracia	40 00
Aurelio Hurtado	20 00
Berthe et Jacques	10 00
Libertad López	10 00
Torralba	50 00
F. L. de Versalles	50 00
M. Lamberet, Villeneuve St-Georges	100 00
Pablo Muñoz	10 00
Su nieto	10 00

Suma y sigue... 22 378 75

F. L. DE DREUX

Quedan invitados todos los afiliados y Amigos de S.I.A. a la asamblea ordinaria del 6 de diciembre en el local y la hora acostumbrados.

F. L. DE MARSELLA

Convoca todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 6 de diciembre 1970. Dará comienzo a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados a esta F. Local, a la Asamblea que tendrá lugar el día 6 de diciembre a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Convoca a la reunión general que tendrá lugar el domingo 6 de diciembre o las 9 y media de la mañana en nuestro local social.

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea ordinaria tendrá lugar el día 13 de diciembre a la hora y en el local de costumbre.

editorial en crisis. Como todo va parejo, no hay motivo de queja. Mil parabienes a los capitostes sindicales que cierran los colegios de los niños porque es día de elecciones municipales. Una vergüenza más para la historia drástica de la política absurda del régimen de Franco.

SIMPLICIO

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea mensual que tendrá lugar el día 13 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

En espera de vuestra presencia puntual por la importancia de los asuntos a tratar.

Nota. Todos los compañeros que deseen adquirir el número extraordinario de «Umbral» pueden hacerlo a la Comisión de Cultura o bien al secretariado todos los domingos por la mañana.

GALA DU «LIBERTE»

Vendredi 11 décembre, à 20 h 45, au Palais de la Mutualité de Paris. Carte d'entrée : 15 frs., à 33, rue des Vignoles, Paris (XX*).

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión para el próximo domingo 6 de diciembre de 1970; hora y lugar de costumbre.

Debido a la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos.

ADMINISTRATIVAS

— Juan Benedet, Pamiers. Recibida la tuya. Tu giro 100 frs., 8-8-70 pasó a «C. S.» y «Umbral». 63 y 37 frs. Tienes pagadas ambas publicaciones hasta el 30-6-71.

— Catena A., La Roche (31). Tu giro recibido el 12-8-70. Pagado «C. S.» hasta el 31-12-70. La reclamación no tiene objeto. Fue un error.

— Eusebio Bergé, Chetellerault. Tu giro de 32 frs. fue recibido el 28-7-70, pagabas «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-70. Ahora te restará lo que va de año.

— Angel Pérez, Marsella. Recibida la tuya. Tu giro data del 15-5-70; 38 frs. pagas «C. S.» hasta el 31-12-70.

— Julián Gil, Le Soler (P. O.). De acuerdo con la tuya. Giro 13-5-70, 62 frs., pago «C. S.» y «Umbral» por todo el año 70.

— Angel Bassa, Le Biver (13). Recibido giro 20 frs. para suscripción un semestre, Martín Marcelino. Tiene pagado hasta el 31-12-70.

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.)	6,50
Alicante	6,00
Yema	5,50
Mazapán	5,50
Panecillos (pieza)	0,60
Panecillos (cofre 1 kg.)	30,00

Libro de interés documental:

«30 MESOS DE COLLECTIVITATS A CATALUNYA» por Albert Pérez-Baró.

Precio: 20 F. en esta Administración. Paquete recién llegado y ya casi agotado.

CONTRA LA LEY MILLS

MADRID. — El gobierno ha orquestado una campaña de prensa para presionar a diputados y senadores norteamericanos a fin de que en sus respectivas cámaras no se adopte el proyecto de «Ley Mills» tendente a reducir en un 50 por 100 las importaciones. Al parecer el proyecto afecta principalmente al Japón e Italia, y en tercer lugar a España por sus exportaciones de calzado, aceituna, vinos, materias primas de referencia industrial, etc. Para el caso de promulgación de la ley citada, el ministro López Bravo ha deslizado la fantochada de prometer «severas represalias contra los EE. UU.» («No, no me causan pavor, vuestros semblantes esquivos.» (El Tenorio.)

CONTRA LAS PENAS DE MUERTE EN BURGOS

BARCELONA. — En Igualada, pueblo durmiente por excelencia, 19 personas entre ellas cuatro sacerdotes, se han encerrado en la iglesia por espacio de 36 horas, y sin probar bocado, como protesta anticipada a la condenación a muerte de seis ciudadanos vascos por el Tribunal militar de Burgos.

REVUELO ESTUDIANTIL EN «EL CHARCO»

ZARAGOZA. — La Facultad de Ciencias de esta Universidad ha permanecido cerrada durante nueve días por haber protestado airadamente los alumnos contra la apertura de expediente de expulsión afectando a un compañero de Física. Las clases han sido reabiertas, pero la pelota permanece en el tejado.

DERECHO DE EXPRESION EN FRANCONIA

MALAGA. — Un grupo de unas 30 personas que realizaban una «sentada» desde la última madrugada en el «hall» de exposiciones y congresos de Benalmádena, han sido desalojados de dicho lugar hoy por la policía.

El grupo en cuestión inició la «sentada» cuando terminada la sesión de clausura y entrega de premios de la Segunda Semana Internacional de Cine de Autores de Benalmádena. Alteraron el orden en la sala mientras se realizaban las proyecciones de la última jornada y organizaron un pequeño tumulto al final de ellas, hasta que por fin adoptaron la determinación de efectuar una «sentada».

Como consecuencia de esta alteración de orden público, se ha producido la detención, entre

ANTENA

otros, de Ricardo Franco, realizador cinematográfico.

NOTA INQUISITORIAL

SAN SEBASTIAN. — La ha hecho pública en la prensa de esta ciudad y luego reproducida en todos los diarios de España, una titulada Hermandad Sacerdotal de San Ignacio de Loyola. En la tal nota la Hermandad protesta contra la campaña en favor de los 16 vascos encartados en el proceso militar de Burgos en el que hay solicitadas seis penas de muerte. Esa gavilla de jesuitas alaba la actitud del Vaticano negándose a recibir a las familias de los principales acusados de Burgos y se escandaliza, ante el prelado de San Sebastián, de que los templos puedan servir para protestar contra la jurisdicción militar que la Hermandad considera garantía de justicia según la voluntad de Dios es Franco.

LO VERDADERO

VALENCIA. — Es sabido que en toda España recientemente ha habido elecciones regimentales para elegir un cupo de ediles. En Valencia como en otros lugares, con la adición de que los candidatos tomaron por cándidos a los posibles electores prometiendo para, una vez electos, sendas reformas en la vida municipal grandemente beneficiosas para la ciudad y sus moradores. La referencia fue — en sonsonete — «las posibilidades de acción del futuro cabildo municipal» y «la dedicación imprescindible para mejorar las zonas periféricas de la ciudad». En resultado, para declarar — los ya municipales — «que una cosa es el deseo y otra las posibilidades realizadas, hoy por hoy, muy escasas para el cumplimiento de las mejoras prometidas.» Afortunadamente, el censo electoral en esta ocasión no rebasó la cuantía del 22 por 100 de votantes.

DELEZNABLE COLABORACION HISPANO-AFRICANA

AZUAGA (Badajoz). — Un foco de peste africana, que afecta al ganado porcino y que pone en peligro a más de cinco mil cabezas, ha hecho su aparición en esta zona extremeña, empeorando la ya grave situación porque atraviesa la ganadería.

La enfermedad se ha iniciado en los cebaderos existentes en el cas-

co urbano y puede contagiarse el ganado que se encuentra en las montaneras. En uno de estos cebaderos ha sido necesario incinerar de 50 a 70 cabezas y aunque las pérdidas no pueden ser valoradas aún, en el caso de que se extienda la peste serían muy cuantiosas al haber descendido los precios considerablemente ante esta situación.

VIOLENTA RIÑA ENTRE MARINOS FRANCESES Y ESPANOLES

PARIS, (OPE). — Este es el título con que encabeza un despacho «Le Figaro» (23 de noviembre) fechado en Madrid y que dice :

«Una violenta riña ha tenido lugar en un bar de Vigo entre marinos franceses y españoles. La policía ha intervenido, pero al verse desbordada ha tenido que hacer uso de las armas disparando al suelo. Seis marinos franceses han resultado heridos en las piernas y un policía español herido en la cabeza de un botellazo: han ingresado en el hospital militar. Los marinos franceses pertenecen a una escuadra anclada en la bahía de Vigo, formada por seis buques-escolta y un submarino.

CONFERENCIÁN EN EL VACIO

MATARO. — Grandes quejas se publican contra la inasistencia de público en las conferencias económicas sociales y cristianas, que se dan en ciclo y por «personalidades importantes» en el Círculo Católico de esta ciudad. Pasa que los mataroneses no se dejan circunscribir en círculos - ratonera establecidos por católicos de la especie clásica que ha tenido necesidad de diezmar al pueblo español para adquirir «relieve». Así y todo, en cada conferencia de esas no asisten más de doce personas, orador y junta organizadora incluidos.

HUGH THOMAS OPINA

LONDRES. — Sobre el impase político de España, y concluye:

«Aquí tenemos, pues, uno de los fenómenos políticos más curiosos de la Europa contemporánea: una secta católica en el poder político, bajo la mirada benévola de un general anciano, aspirando a seguir siendo la fuerza determinante durante toda una generación y esperando poder conseguirlo con la aprobación del

ejército, que por muchos respetos no deja de sentir sospechas contra ella. El resultado es que, en lugar de una apertura, tenemos un nuevo inmovilismo. Esto, por lo demás, resulta una tendencia natural en una sociedad que sigue siendo rígida, pese a los cambios sociales registrados en ella en los diez últimos años.

EL SENTIR DE LA ABOGACIA

MADRID. — Ciento sesenta y cuatro abogados pertenecientes al Colegio de Abogados de Barcelona han presentado un escrito al decano solicitando que sea convocada una junta general extraordinaria para ratificar los acuerdos del Congreso de León y que recabe del ministerio de Justicia para que haga llegar al Consejo de ministros las aspiraciones del Colegio sobre el tema de jurisdicciones especiales.

En el orden del día se propone que se solicite la supresión del Tribunal de Orden Público, pasando sus actuaciones a la jurisdicción ordinaria del ministerio de Justicia, la amnistía de todos los presos políticos y que se conceda la libertad a todos los condenados por dicho Tribunal de Orden público y la de los que se encuentren por la misma causa procesados, especialmente en los casos en que el procesado se encuentra en la fase de aplicación de la libertad provisional y continúan en prisión.

FAVOR A LOS 16 PROCESADOS

BILBAO. — Se han distribuido esta semana en el País Vasco hojas invitando a los obreros a hacer una huelga general cuando comience el juicio. Y los miembros del Comité Vasco de Londres proyectan hacer manifestaciones y hasta es posible que se declaren en huelga de hambre. Este Comité recibe diariamente boletines procedentes de España que por lo general llegan a través de intermediarios en Francia.

Hay tres mujeres y dos sacerdotes entre los 16 procesados, a los cuales se acusa de delitos de bandidaje y terrorismo. A medida que va acercándose este juicio, las protestas se van haciendo más visibles. Se han ocupado iglesias en los alrededores de Bilbao y se han embadurnado fachadas de edificios en San Sebastián, con inscripciones de protesta. Un miembro del Comité Vasco de Londres nos dijo ayer: «No protestan sólo los movimientos políticos, sino todo el pueblo». La policía franquista practicó algunas detenciones ayer, pero el Comité cree que no habrá detenciones masivas.

DES « PAKISTAN » OU DES BOMBES « H »

Pour saugrenue que puisse paraître cette question, l'ampleur de la catastrophe qui a dévasté 2.000 îles au Pakistan Oriental et qui a fait 2.000.000 de morts, dont 45 pour 100 d'enfants de moins de 14 ans, repose le problème de l'incompatibilité existant entre la protection des vies humaines contre l'agressivité dévastatrice d'éléments naturels déchaînés et la protection de la bêtise humaine contre son agressivité au potentiel de plus en plus dévastateur.

Bêtise humaine, car il s'agit bien de cela, qui octroie à sa faiblesse d'esprit la plus significative, des budgets servant à la fabrication de bombes dites de dissuasion et dont certaines, devenues encombrantes sont déversées dans les océans, risquant, lors d'un cataclysme similaire en violence si ce n'est par l'aspect à celui du Pakistan, de polluer dangereusement les eaux rendant celui-ci plus dévastateur encore.

Chacun, dans sa tour d'ivoire

émet des solutions se gardant bien d'aider réellement les organismes dont la tâche est à l'opposé de leur politique guerrière.

La catastrophe du Pakistan est d'une ampleur rarement dépassée par celles ses siècles passés. Mais le patrimoine naturel de chaque pays est lui aussi menacé par d'autres de moindre importance, sans que bien souvent des mesures efficaces aient été prises. Chaque pays répondant aux pressions économiques ou politiques des privilégiés au pouvoir ou le manipulant tels d'excellentes marionnettes se contentant d'émettre des myriades de solutions jamais mises à exécution. Dissuader ses voisins avec des bombes H ou autres est devenu autrement plus amusant. Les petits n'étant naturellement pas du même avis, surtout si, comme pour le Maroc des secousses sismiques telles que celle d'Agadir vous démolit vos espérances.

L'Etat du Crime est interna-

tional, sa grandeur n'a que faire des vies humaines, lui qui peut maintenant surpasser en ampleur les pires catastrophes naturelles au potentiel nucléaire.

Cela est tellement vrai que tout près des centaines de milliers de soldats américains, russes et vietnamiens s'affrontent sans que les Etats qui les dirigent n'aient eu un seul instant l'idée de les déplacer au Pakistan oriental pour pallier à la carence, à l'incapacité des autorités locales devant l'ampleur de la catastrophe.

Pourtant leur intervention aurait sans aucun doute pu éviter la famine qui sévit et pourrait rapidement permettre une certaine reconstruction.

Que les antagonistes Américains et Russes s'y soient intéressés de cette façon précise auraient plus qu'étonnés, nous les premiers il faut le dire.

Pourtant...

La nature a suffisamment de

puissance pour que nous nous en protégeons sans encore parachever celle-ci par des moyens dont la planète était naturellement et fort heureusement dépourvue.

Les droits de l'homme sont de vains mots en regard de ceux qui sont considérés comme des sous-hommes financièrement parlant.

Un racisme de fait auquel tous nous participons, prisonniers que nous sommes d'un inconscient collectif dont il faudra bien briser l'étreinte si nous voulons qu'un jour règne sur terre une ère de bien-être et de liberté.

(1) Quelque part dans l'Atlantique par 5.000 mètres de fond plusieurs milliers de tonnes de gaz v.x. neuritique attendent le jour où l'on trouvera le moyen de leur ôter leur nocivité à moins qu'une secousse tellurique n'ait raison des caissons de béton et libère la mort qu'ils contiennent.

Les Français et l'Etat

(Suite de la page IV.)

viduel. C'est-à-dire l'adhésion libre et volontaire de tous à la communauté.

« Ils sont d'ailleurs persuadés que ce rôle ira croissant (selon 48 % d'entre eux, 30 % considérant qu'il restera équivalent à ce qu'il est aujourd'hui, 7 % qu'il régressera) et s'en remettent en majorité à l'Etat, non seulement pour faire fonctionner la société telle qu'elle existe, mais même pour la réformer. Cette attitude de passivité s'explique bien sûr par leur individualisme, qui faisait jadis à Sieburg : « Les Français ont une manière de sentir nationale, mais non collective. » Il se retrouve dans leur forme très particulière de civisme. »

Il est possible que le Français soit passif parce qu'individualiste. Mais tout peuple, dans le monde actuel, ne devrait-il pas ne manifester que mépris et réprobation pour son appareil étatique dictatorial ? Cette passivité ne serait-elle pas plutôt ce mépris qui n'attend que la dissipation des dernières illusions bureaucratiques des derniers « dirigeants ouvriers » pour balayer l'Etat, le pouvoir et avec eux le vieux monde ?

« La participation active (adhésion à un parti, inscription à un syndicat) reste l'exception. La sim-

ple recherche de l'information se rencontre peu en dehors des moins de trente-quatre ans, ses artisans et commerçants, et surtout des employés et des cadres moyens, ainsi que des catégories privilégiées, plus cultivées que les autres. En revanche, les vertus d'obéissance, les qualités de citoyen tranquille et « bon père de famille » sont largement répandues. Le vote, premier degré de la participation, est cependant considéré comme un devoir, et de fait les Français sont électeur ponctuels. Dans l'ensemble, la discipline prévaut néanmoins sur l'initiative et le bilan paraît maussade. »

Heureusement que la participation aux organisations traditionnelles et dégénérées du mouvement ouvrier se fait réticente. Pour les bons « papas » voir les grèves sauvages qui se poursuivent dans le monde entier comme en France. La participation aux élections oscille entre 60 et 70 % en moyenne depuis 68. Ceci en dépit du bluff au civisme.

« VERS L'AVENEMENT DU « CITOYEN ACTIF » ? — Les Français sont façonnés par des siècles d'individualisme tempéré par l'autorité d'un Etat centralisateur et unificateur. A moins que ce ne soit le contraire. Des légistes des rois.

Aujourd'hui cependant, à gauche comme à droite, des appétits de participation, une volonté d'association aux responsabilités, commencent à affleurer. régions face à l'Etat tutélaire, groupes d'action municipale face à certains notables locaux, industriels parfois face à l'administration, cadres ou syndicalistes souvent dans les entreprises, militants dans presque tous les partis politiques. Il s'agit encore, bien sûr, de toutes petites minorités mais de celles qui souvent précèdent la masse de l'opinion. Si elles réussissaient, elles donneraient enfin tort à Alain, selon lequel l'esprit démocratique est en France un « contrat anti-social ». Ce serait le premier avènement — hors des crises violentes — du citoyen actif. »

Non, messieurs, il ne s'agit pas de participer pour enfin réaliser le « contrat social » entre les classes exploitées et leurs exploités, il s'agit simplement de renverser la classe dominante exploiteuse, son système, son Etat, ses gouvernements. Il s'agit pour nous, exploités, ainsi que pour tout être humain qui veut la liberté d'abolir toutes les séparations pour réaliser la communication, de transformer radicalement le vieux monde.

Contre la Gestapo du Rail

Le contrôleur qui établit une fiche d'infraction contre un voyageur, comme le chef qui donne une demande d'explication à un employé, font œuvre de flic.

C'est avec une telle mentalité, un tel esprit de mouchardage que la société autoritaire et capitaliste trouve ses meilleurs soutiens.

Contrôleur ou chef qui agissent de la sorte favorisent l'augmentation des tarifs des transports et contribuent à affamer un peu plus les travailleurs.

C'est dans cet esprit que sont nées les SS d'Hitler.

J. Argences

L'ANARCHIE de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire.

2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

A HAUTEUR D'HOMMES

Nous nous laissons assassiner par la nouvelle société bourgeoise et autoritaire.

Devant des assassinats collectifs comme celui du dancing de Saint-Laurent-du-Pont, il ne s'agit plus de dire « la bourgeoisie nous assassine ». Non, la vérité est toute autre. La vérité c'est que « nous nous laissons assassiner par la société ». Il n'est pas vrai qu'il y a d'un côté les assassins, de l'autre les bons. Il y a des moments où nous sommes du côté des assassins, parce que nous les tolérons.

Il faut pourtant dépassionner le débat, nous ne sommes pas à « France-Soir », quand un drame qui se produit, nous savons rester lucides, mais il faut voir les choses en face. Nous nous laissons assassiner. De la même manière, il ne s'agit plus de dire « le mouvement révolutionnaire est mort », mais « nous nous laissons mourir ».

Et quand des coups comme celui de Saint-Laurent-du-Pont viennent nous frapper, nous restons comme des cons, impuissants. Uniquement, uniquement, je dis bien, parce que nous le voulons bien. Pourtant ce drame du samedi 30 octobre n'est que le millième du genre, provoqué par la société bourgeoise, toléré par nous.

Il est bon de faire un rapide bilan et une rapide analyse de ces faits :

1. — Un jeune lycéen se fait « suicider » par un de ses camarades, sous prétexte « qu'il est dur de vivre ». Ce jeune gars avait été complètement détraqué par sa famille, des injustices répétées, et par Hitler dont il se voulait un disciple. C'était un refoulé. Et la société n'a pas su l'accueillir comme il fallait. Il s'est tué.

2. — Un jeune lycéen et un jeune ouvrier se sont suicidés par le feu, parce qu'on leur interdisait d'avoir les cheveux longs. Là, un professeur et un patron sont directement responsables. Mais la société faite de préjugés et de qu'en-dira-t-on reste la cause principale de ces suicides.

3. — Dans un bidonville de Noisy-le-Grand un enfant portugais est mort dans un incendie provoqué par un poêle de fortune.

4. — Jean Gommis, travailleur sénégalais employé chez Simca-Chrysler est mort, brûlé vif. Accident du travail. Dans son atelier il y avait des produits inflammables et des chalumeaux, les uns

à côté des autres. L'Inspection du Travail ne doit pas souvent y mettre les pieds chez Simca-Chrysler.

5. — Au plateau d'Assy, un centre médical, je crois, a été rayé de la carte par un glissement de terrain. Des dizaines de victimes. Une enquête a été ouverte. Les résultats n'ont pas été rendus publics. Pourquoi ?

6. — Une avalanche, il y a peu de temps, a tué des dizaines de personnes dans une station d'hiver. Une enquête a été ouverte ; la responsabilité n'a pas été déterminée. Pourtant des pare-avalanches auraient dû être construits. Ils ne le sont toujours pas. Drame imprévisible, avait dit Marcellin.

7. — Enfin, samedi 30 octobre, au dancing de Saint-Laurent-du-Pont, 144 jeunes ont péri dans l'incendie de la boîte. L'autorisation d'ouvrir n'avait pas été accordée. Les contrôles réglementaires contre l'incendie n'avaient pas été faits. Les sorties de secours étaient condamnées et à l'entrée il y avait un tourniquet, illégal pourtant.

Ce cas récent doit retenir notre attention, car il n'est, en réalité, de la faute de personne. Plus précisément il est de la faute à tout le monde. De la nôtre pour commencer.

De la faute aux clients, c'est-à-dire de gars comme nous, qui voulaient à tout prix s'amuser sans même regarder où ils foutaient les pieds. De celle du préfet, qui a couvert cette opération commerciale. De celle du maire, et des services administratifs qui n'ont pas su faire leur travail. De celle des gérants, qui voulaient faire du fric, jusqu'au décorateur, qui a entassé là-dedans toutes ces matières inflammables.

Oui, c'est la faute à tout le monde. C'est la faute à chacun de nous, car chaque fois qu'un homme meurt de façon criminelle, nous sommes tous responsables. Tous, nous les hommes, qui avons encore un peu de conscience.

Il est réconfortant de voir le charlatan Delmas vanter sa nouvelle société, qui assassine si bien. Il est réconfortant de voir le maire de Saint-Laurent-du-Pont sourire devant sa faute administrative. Il est réconfortant de voir le préfet du Département se joindre au gérant rescapé et à ceux cités plus haut pour se laver les mains

de cet assassinat. Oui, c'est réconfortant, car nous savons ainsi que chez ces hommes-là ne prédominent que le souci de faire du fric et de garder leurs places.

C'est réconfortant de voir que les assassins se dénoncent si bien. De voir qu'ils ne viennent pas à nos côtés, parmi les victimes.

Pourtant, ce n'est pas tout. Nous nous laissons assassiner, puisque nous tolérons tout cela par notre inactivité.

Un drame comme celui-là vient parfois nous réveiller, mais nous nous rendormons toujours. Qui parle encore du plateau d'Assy, qui parle encore du Biaffra ?

Qu'attendent les camarades de Grenoble pour passer à l'action et aller sur place, avec tous leurs moyens, expliquer le pourquoi d'un tel drame ?

Qu'attendons nous pour aller dans les bidonvilles ?

Dans notre bonne société nouvelle, tout le monde cherche à

écraser tout le monde, c'est pour ça qu'il y a des saloperies comme celles dont je viens de parler, et le pire c'est que les responsables de ces saloperies ne sont pas inquiétés et peuvent continuer de faire leur beurre tranquilles. L'enquête sur l'histoire du dancing va conclure à la responsabilité de personne, et Marcellin de mes deux viendra nous parler de l'imprévisibilité d'une telle chose, en versant deux larmes pour faire bien. Et qu'est-ce qu'on attend pour passer à l'action, qu'on nous assassine à notre tour ?

Un seul de ces hommes assassinés mérite qu'on change la société. Seulement faut pas trop attendre, parce que bientôt on sera plus là pour voir. Quand est-ce que tous ceux qui votent si bien pour ces assassins le comprendront ? Et quand est-ce que les révolutionnaires se décideront à agir au lieu de palabrer, au lieu de tolérer ?

A nous de choisir.

Comité de soutien à Daniel Brochier

L'Objecteur de Conscience Daniel Brochier, condamné pour insoumission le 15 octobre dernier par le Tribunal Permanent des Forces Armées de Marseille, est sorti ce 12 novembre des Petites Baumettes, après 6 mois de détention.

Il a été immédiatement amené par la Gendarmerie à l'Hôpital militaire Laveran, au service psychiatrique.

Selon des informations de bonne source, on le soumettrait à un examen mental « approfondi ».

Il semblerait que les autorités militaires aient ainsi trouvé un moyen « élégant » de se sortir d'une situation embarrassante. En refusant de façon répétée à Daniel Brochier, sous prétexte de forclusion, le Statut d'Objecteur (loi du 21-12-63), la Commission Juridictionnelle s'était en effet mise en contradiction avec nombre de ses décisions antérieures.

En tout état de cause une Assemblée Générale des Groupes de Soutien aux Objecteurs, tenue à la Toussaint, a décidé de poursuivre l'action contre les restrictions d'« une loi bien méchante et ouvrant la porte à tous les arbitraires », selon les termes employés

dans sa plaidoirie par M. Gaspari, avocat de Brochier.

Plus précisément, ces Groupes ont décidé d'apporter leur soutien à :

— Daniel Krol, détenu lui aussi aux Petites Baumettes, depuis plus de sept mois (dont l'avocat est M. Henri Jullien du Barreau de Marseille).

— Jean Yves Bousserieu actuellement aux arrêts de rigueur à Metz (pour 60 jours).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-84
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.



COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PUTEAUX
33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence ; Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE CNT-AIT
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

CENSURE ET BOURRAGE DE CRANE

(Suite de la page VIII.)

lement la pornographie est inoffensive, mais elle peut être utile dans certains cas.

« On peut consulter tous les experts qu'on veut, écrire des rapports, faire des études, etc., le fait que l'obscénité corrompt relève du bon sens commun... L'immoralité sexuelle est, plus que toute autre cause dans l'histoire, la raison profonde de la chute des grandes nations et des grands peuples... »

Le peuple se méfie à juste titre des experts, rapports et études, il est de bonne guerre pour un démagogue de s'en moquer. Quant au bon sens commun, il faut s'en méfier. Je connais des gens (pas illettrés) qui soutiennent encore en 1970 que la terre est plate en vertu du bon sens commun. Quant à la cause de la chute des grandes nations, on pourrait en discuter. La France fut une grande nation jusqu'à la chute de Napoléon, et ce sont les armées alliées plus que la pornographie qui ont écrasé la France dictatoriale. De même si l'industrie s'est développée en Angleterre et en Allemagne plutôt qu'en France, c'était dû surtout à l'abondance de charbon dans ces pays et non pas au développement plus ou moins grands de la pornographie dans l'un ou l'autre pays. De même l'Allemagne a terminé son siècle d'or à la chute de Hitler non pas par le développement galopant de la pornographie, mais grâce à la coalition militaire que

l'on sait contre une féroce dictature et à l'avènement des superpuissances.

« Non. L'Etat ne peut pas légiférer la vertu ni promouvoir la morale par une loi ; mais l'Etat peut et doit s'élever contre les vices qui sabotent publiquement la vertu des gens qui préféreraient peut être rester vertueux. Si le rôle de la loi n'est pas de protéger les citoyens, alors qu'est-ce ? »

Il faudrait définir ce qu'on entend par vertu. La vertu de Mr Keating est-elle si fragile qu'on puisse la saboter ? Personnellement, je considère l'injustice et en particulier la guerre comme la source de tous les vices et ce n'est pas en me montrant des photos pornos qu'on me fera changer d'avis. Le massacre organisé des populations est un vice, la distribution des armes aux adolescents dans l'intention avouée d'en faire des assassins est une incitation au vice et je n'ai pas entendu la voix de moralistes vertueux, ni en particulier celle de Mr Keating, s'élever contre la Guerre. Au contraire, combien de politicards et de religieux moralistes entendent-nous dire que c'est une école de grandeur et d'héroïsme ! Dommage que la honte et le ridicule aient disparu.

La liberté et la justice que nous voulons ne se détaille pas. La censure n'est que l'expression hypocrite d'un despotisme qui se veut total, c'est pourquoi nous la combattons.

LE HENAFF

Demandez le calendrier S. I. A. pour 1971

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6° Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion autour des centres d'intérêt suivants :

— L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.

— Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.

— Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...).

— Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion).

— La société actuelle et le problème de la Révolution.

Rendez-vous tous les jeudi soir à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque).

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Le 20 décembre 1970 à Toulouse aura lieu une Conférence-Débat animée par Pierre Méric. « Le Camp anarchiste. Ses structures ses formes d'être et d'agir », à la Salle Sénéchal à 10 heures.

Conférence organisée par la C. N. T. E. (Fédération Locale de Portet).

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne ; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

2° UNION REGIONALE

Une assemblée générale extraordinaire aura lieu le dimanche 6 décembre 1970.

Tous les adhérents de l'Union Régionale y sont conviés.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE

SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région

J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

Activité de la S. I. A. à Brest

Grâce à notre action, par lettres et par communiqués à la presse locale, S.I.A. a réussi à faire remettre tout en question en ce qui concerne la décision du Conseil municipal de Brest, de donner le nom de Napoléon III à une place de notre ville. En sa séance du 20 octobre, le maire, faisant allusion à nos interventions, a déclaré que les Commissions compétentes auraient de nouveau à se prononcer sur ce sujet. Aucune autre organisation s'était élevée contre le vote du C. M. du 29 juin ; d'ailleurs, un quotidien local en a fait mention.

Autre action : Le dimanche 6 décembre, à 10 h., Salle de l'OJC, rue Lamotte-Picquet, la S.I.A. organise une causerie suivie d'un débat, sur le thème : « Le mouvement libertaire face aux groupes autonomistes bretons. » Ces groupes étant actifs dans cette Bretagne, que chaque camarade fasse autour de lui de la publicité.

Dans les conjonctures actuelles aucun syndicaliste, aucun libertaire, aucun homme ami des libertés ne peut rester impassible, en de-

hors de toute action. C'est pourquoi, pour ceux de l'Ouest de la France c'est un devoir moral de participer à nos luttes en faveur des emprisonnés tant en France que dans les autres pays.

Par la coordination de nos efforts, nous aboutirons à une plus grande efficacité. Ne pas hésiter à écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N Brest.

«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00
Cohn-Bendit: «Le Gauchisme»	15 00
«Amant et tiran», H. Ryner	7 50

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

ET BOURRAGE DE CRANE

Après la contestation et la drogue vous savez que la pornographie est le principal cheval de bataille des synarques qui nous gouvernent et c'est tout à fait dans l'ordre des choses, puisque ce sont trois phénomènes incontrôlables qui, comme chacun sait, ralentissent la productivité et affaiblissent l'emprise des maîtres sur les esclaves que nous sommes. C'est pourquoi, bien que notre lutte soit avant tout syndicale, la censure qui sévit contre les éditeurs de pornographie nous intéresse au plus haut point parce qu'elle n'est pas indépendante de l'arrestation des lecteurs du « C. S. » (voir le « C. S. » du 22 octobre).

Parmi les éditeurs français ayant déchaîné le courroux du ministre de l'Intérieur citons : Eric Losfeld, Jérôme Martineau et Régine Déforge et, dans une moindre mesure, Belfond, Balland et Pauvert. Il est assez curieux de remarquer qu'un éditeur comme Maspéro, qui a des ennuis avec la censure pour des motifs politiques est partisan d'une censure morale (dixit J.-J. Pauvert dans une interview à l'« Illustré de Lausanne » du 12-11-70). Parmi les auteurs célèbres citons : Manin, femme d'un diplomate en fonction en Asie, auteur d'« Emmanuelle » et de « L'anti-vierge ». Tirage 300.000 exemplaires (vendus à 40 frs) ; Maud de Belleroche, auteur de « L'ordinatrice » : tirage 100.000 exemplaires ; Catherine Prémonville, Catherine Breillat, etc., toutes de la plus haute bourgeoisie, d'ailleurs.

La position des comités de censure gouvernementaux est celle-ci : « Education sexuelle d'accord, initiation au plaisir, non ». Nous pourrions retorquer au gouvernement ; « Education générale d'accord, initiation au travail, non ».

A propos de morale voici une petite histoire qui fera plaisir à nos amis anarchistes : L'auteur et historien anglais T. Carlyle, mort en 1881, écrivait dans « Héros » : « Sans souverains, de vrais souverains temporels et spirituels, je ne vois rien d'autre que l'anarchie. La plus haïssable des choses ». Ce rigolo s'est marié tard et, pour cause, le soir de ses noces sa jeune épouse le voit s'agiter éperdument sous les draps. Après avoir constaté qu'il essayait

de redresser son « Héros », elle part d'un grand éclat de rire. Vexé, il part et ne couchera jamais plus avec sa femme. De là à faire un rapprochement entre son impuissance et son amour pour les souverains, il n'y a qu'un pas dont je vous laisse la responsabilité.

Remarquez que les censeurs ne sont pas contre l'érotisme, c'est-à-dire la pornographie des gens racés. Dans la semaine du 12 octobre le Crasi Horse Saloon (consommation autour de 100 F) inaugurerait « Liberté Chérie », une revue au nu intégral, devant un parterre d'officiers de police, de politiciens et autres magistrats. L'hystérique Général de l'Armée du Salut n'a pas osé intervenir comme pour « Hair ».

Mais venons-en à des choses plus sérieuses. En 1968 Johnson crée une commission de 19 membres pour enquêter sur le problème de la diffusion des matériaux (littérature, objets, films) pornographiques. En juin 69, Nixon, nouveau président, introduit dans cette commission Ch. Keating pour remplacer l'un des membres qui part ambassadeur aux Indes. Cette commission est constituée évidemment de gens « éminents » : le président est doyen d'une Faculté de Droit, il y a un juge pour enfants, des psychiatres, des sociologues, des éducateurs, etc., et, pour faire le poids, une poignée de prêtres de différentes confessions.

Voici quelques unes des recommandations approuvées par 15 des membres de la commission, d'après « The Christian Science Monitor » du 10 octobre.

La Commission recommande de lancer un effort massif d'éducation sexuelle dans le public : adultes, adolescents et enfants, sous la responsabilité conjointe des familles, des Eglises et des écoles... de manière à faire accepter le sexe comme une « part normale et naturelle de la vie ».

La Commission recommande que le gouvernement fédéral, les Etats et les localités n'interfèrent pas avec le droit des adultes consentants de lire, obtenir ou voir tous les matériaux érotiques qu'ils désirent et d'abolir toute la législation contraire existante.

Des recherches empiriques in-

tensives, à la fois par la Commission et par d'autres n'ont pas démontré que l'exposition à ou l'utilisation des matériaux pornographiques jouent un rôle quelconque dans la délinquance ou les troubles sexuels... il n'y a pas non plus de preuves que le fait d'être exposé à de tels matériaux exerce une influence défavorable sur la morale ou les attitudes vis-à-vis du sexe...

En dépit d'interdictions légales largement répandues, l'exposition à ces matériaux paraît être une partie habituelle et inoffensive de la maturation... et avoir lieu fréquemment sans danger chez les adultes. En outre, certaines études montrent que... les délinquants sexuels ont vu nettement moins de tels matériaux (que les autres) pendant leur adolescence.

Les matériaux érotiques sont recherchés par un nombre important d'adultes américains comme source de divertissement et d'information. Quelquefois ces matériaux apparaissent également favoriser constructivement la communication entre époux. L'acheteur le plus fréquent des matériaux érotiques a une éducation secondaire, il est marié, de race blanche et de sexe masculin, dans la trente ou quarantaine et un niveau de vie au dessus de la moyenne.

Les Américains tiennent beaucoup au droit pour chaque individu de déterminer lui-même ce qu'il peut voir... Il est très peu sage pour un gouvernement d'essayer de légiférer sur les valeurs morales de l'individu... Cela peut priver l'individu du sens des responsabilités essentielles à la formation de valeurs morales authentiques.

Voyons maintenant ceux qui combattent ce rapport : Ch. Keating dont le seul titre pour appartenir à cette commission est d'être le fondateur de la « Ligue des citoyens pour une littérature décente », le révérend Morton Hill, prêtre catholique, animateur d'un mouvement visant à accroître (sa version de) la « Moralité dans les masses » et Win'rey Link, prêtre Méthodique.

La contre-attaque de Ch. Keating est un modèle de démagogie militante. Voici, tiré du même journal catholique et réactionnai-

re s'il en fût, ses arguments qui n'ont certainement pas dû être choisis parmi les moins convaincants :

« Qu'une commission ait pu travailler pendant deux ans au coût de 2 millions de dollars pour le contribuable pour arriver à la conclusion que la pornographie est inoffensive, doit frapper l'Américain moyen comme l'expression d'un gouvernement devenu fou furieux... »

Remarquez l'art du démagogue. D'abord, il s'adresse à l'homme « moyen », celui qui vote bien quoi, il s'en prend à son argent : point ultra sensible des petits bourgeois, et insulte non pas directement la Commission que l'homme « moyen » ne connaît pas et ne peut pas influencer, mais le gouvernement que l'homme « moyen » connaît.

« Malheureusement, ce qui fut fait dans l'intention de fournir au législateur un plan pour attaquer un problème a été transformé en un chèque en blanc pour que les pornographes puissent inonder le pays avec toutes sortes d'ordures et de perversion... j'accorde au public américain suffisamment de bon sens pour qu'il comprenne que celui qui se vautre dans la saleté va se salir. C'est intuitif. Ceux qui voudraient dépenser des millions de dollars pour nous dire le contraire sont soit mal intentionnés, soit mal conseillés ou l'un et l'autre. »

Ici Keating redéfinit le problème, pour lui il s'agit d'« attaquer » la pornographie, il flatte encore le public et fait un raisonnement spécieux qu'on appelle sophisme : bien sûr, celui qui se vautre dans la saleté se salit, mais c'est Keating et lui seul qui suppose a priori que pornographie = saleté. Et enfin, toujours des considérations d'argent et des insultes.

« Si l'homme est affecté par son environnement, par les circonstances de sa vie, par la lecture, par l'instruction, par n'importe quoi, il est certainement influencé par la pornographie. La nature même de la pornographie la rend incapable de bien... »

... Ce qui contredit certaines des découvertes de la Commission indiquées précédemment : non seulement

(Suite page VII.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

10 DECBRE.
1970
NUMERO 633
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ASTURIES GRENADE BURGOS C'EST ASSEZ !

Les Nationalistes Basques jugés à Burgos subiront-ils le même sort que nos camarades de la CNTE Delgado (photo) et Granados, exécutés au garrot par les franquistes ?



Asturies : octobre 69, grèves sauvages dures, comme toujours depuis 1934, les mineurs des Asturies n'ont jamais cessé de combattre pour l'émancipation des travailleurs, c'est-à-dire, contre le capitalisme, qu'il soit cautionné par la république de 1931 ou le franquisme fasciste depuis 1939.

Fin 69, comme en 1934, leurs luttes ont été brisées par les livraisons de charbon en provenance des pays « socialistes ».

Grenade : juillet 70, des travailleurs, principalement des ouvriers du bâtiment débrayent et manifestent. Les flics tirent et

font 3 morts et 6 blessés. A la suite de cette journée noire, des grèves éclatent dans toute l'Espagne.

Burgos : décembre 70, 16 militants séparatistes basques doivent être jugés, 6 risquent le garrot et les autres de lourdes peines de prison (30 à 90 ans de prison).

Aujourd'hui les organisations de la gauche réformatrice simplifient le problème en plaçant la lutte du prolétariat Espagnol sous la tutelle des Commissions Ouvrières (phalangistes de gauche, curés, staliniens) seules instances ouvrières tolérées à côté des syndicats

verticaux fascistes. Elles oublient par contre de parler des organisations clandestines du prolétariat espagnol : CNT, organisation anarcho-syndicaliste (1.600.000 adhérents le 19 juillet 36) et l'UGT

(1.400.000 adhérents) qui se sont affaiblies dans la lutte clandestine mais qui représentent aujourd'hui la partie révolutionnaire du prolétariat espagnol. Celles-ci se sont regroupées avec le syndicat des travailleurs basques (STV) pour constituer l'Alliance Syndicale, seule représentation réelle du prolétariat au pays Basque et dont les organisations qui appellent à cette manifestation oublient l'existence.

Pourtant, comment oublier l'action révolutionnaire du prolétariat espagnol : 36-39, collectivisations et révolution sociale; 39-45, participation à la résistance en France; 45-50, guérilla en Espagne; de 1950 à aujourd'hui, lutte clandestine ininterrompue contre la vermine fasciste. La C.N.T. a encore vu récemment plusieurs de ses militants condamnés à de lourdes peines de prison. De ces faits la presse du réformisme, comme la presse bourgeoise ne tient pas à en informer.

Pourquo ? Cela serait-il dangereux pour eux ? Cela leur rappellerait-il la mauvaise conscience du

(Suite page 11.)

EN ESPAGNE



TROIS EPISODES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Le pays basque et sa liberté

Début juin 1968, alors que nous étions en lutte dans les usines, les universités et les lycées, Xavier Echevarrieta, jeune révolutionnaire basque, était sommairement exécuté par les gardes civils espagnols. Il appartenait au mouvement révolutionnaire E. T. A. (Euzkadí ta askatasuna, le pays basque et sa liberté), et y assumait certaines responsabilités. Capturé par la police, il devait donc à tout prix s'évader, ne pouvant risquer de parler sous l'effet de la torture. Il y réussit mais dut tuer un policier. Lorsqu'il fut repris dans un barrage routier, il fut traîné contre un mur et abattu sans autre forme de procès. L'indignation et l'appui de la population décida le mouvement E.T.A., qui jusqu'alors avait effectué un long travail d'implantation d'une dizaine d'années tout en définissant une stratégie révolutionnaire, à passer au stade de la lutte chaude contre l'Etat espagnol. Le point culminant fut atteint lorsque, le 3 août 1968, le chef de la police politique Manzanás, tortionnaire sadique, fut tué par un militant à la grande joie des Basques. Depuis, l'état d'urgence est appliqué dans la province de Guipuzcoa, et quotidiennement les habitants sont arrêtés sans mandat et détenus sous de vagues soupçons. Le fait de faire grève ou de manifester est puni de mort par les tribunaux militaires.

Le mouvement est puissamment soutenu par la classe ouvrière, très combative dans cette région industrialisée depuis longtemps, et si l'on compte bon nombre d'étudiants parmi les responsables,

la direction de la lutte est laissée aux ouvriers.

Actuellement, à la suite d'une scission, apparaissent deux tendances au sein de l'E.T.A. : la tendance originelle qui a conservé sa stratégie et une tendance pro-chinoise (maoïste) qui tente surtout « d'agir sur la masse ». La stratégie révolutionnaire d'E.T.A. repose sur la définition de quatre fronts : un front politique qui mène le combat contre le fascisme et le système capitaliste. Un front social, qui participe dans les usines à la création de syndicats horizontaux clandestins, face aux syndicats verticaux officiels. Un front culturel dont la fonction est de rendre évidente l'oppression culturelle et linguistique. Un front militaire qui est responsable de plasticages de casernes, de monu-

ments, etc... Il sert aussi à détourner la police durant les manifestations.

Bien plus, le pays Basque s'organise dans la clandestinité : un regroupement régional des cellules qui ne correspond pas aux divisions administratives déroutent la police. Dans chaque agglomération une assemblée de l'E. T. A. double la municipalité. Des écoles itinérantes sont responsables de la propagande.

A l'heure où nous rédigeons cet article les 16 militants de l'E.T.A. accusés de l'exécution de Manzanás ne sont pas encore jugés. Mais il est possible d'affirmer dès à présent que Franco, quel que soit le verdict, n'a aucune chance d'intimider l'ensemble des révolutionnaires Basques, bien au contraire car ceux-ci sont bien décidés à

rendre coup pour coup (exemple : enlèvement du consul d'Allemagne à San Sébastian).

A 800 kilomètres de Paris existe une véritable situation révolutionnaire née de l'oppression d'une nationalité et de l'exploitation de la classe ouvrière.

La lutte des Basques pour la liberté est aussi la nôtre et le meilleur service que nous puissions leur rendre est de lutter de notre côté contre le capitalisme en utilisant entre autres comme arme le syndicalisme révolutionnaire.

Car pour la lutte armée : Excuse moi mon pote mais dans ce domaine chez nous on serait comme qui dirait « longs à la détente » ! Et puis chaque chose en son temps n'est ce pas !

Tôt ou tard la liberté est au bout du fusil.

Vous n'êtes pas révolution

Des flics il y en avait à cette manifestation de solidarité envers les camarades basques ! Ils ne se remarquaient pas au premier coup d'œil ayant troqué leur accoutrement habituel, tuniques bleu nuit, casques à ailerons et flingue lance-patates contre une tenue beaucoup plus « pop », jeans, blousons de cuir (élégants parfois), polos, chandails de couleurs vives et une chevelure « dans le vent ». Bref, ils s'étaient banalisés avec un goût assez sûr.

Le premier caillou lancé par une main autant anonyme qu'irrespon-

sable sur la trajectoire duquel s'est trouvé une officine bien innocente de marchands de force de travail, autrement dit vulgairement une agence d'intérimaires, ces négriers modernes, a suffi pour qu'ils jettent le masque de l'incognito. En effet leurs visères fragiles les a poussés sur le champ à réagir contre ces provocations flicardes, selon leur propre expression.

Heureusement pour l'avenir du mouvement révolutionnaire ils ont su le préserver des atteintes que voulaient lui porter une poignée d'éléments incontrôlables sauvant ainsi, probablement, la Révolution. Surtout n'omettons pas de les remercier ici car sans leur vigilance paternaliste où s'en irait l'émancipation des travailleurs ? Certainement dans quelque pou-belle historique.

Mais sous quel masque se cachent-ils aux yeux des gens peu politisés et peu rompus à la pratique des groupuscules ? Car pour celui qui connaît, ne serait-ce qu'à partir des facultés, ces embryons de partis qui se nomment Ligue Communiste et Alliance des Jeunes pour le Socialisme (cette dernière ayant conservé une prudente réserve aujourd'hui en queue de la procession), il n'est vraiment pas difficile de reconnaître ces militants spécialisés de l'ordre, de la non-provocation et de la dispersion éclair.

Les charognards de la Révolu-

tion que sont les flics de la Ligue Communiste qui, aujourd'hui, pour renfort de précautions, avaient jugé sans doute préférable de se regrouper sous la bannière du Secours Rouge, organisation « non politique » dont ils forment partie, bien connue pour son art de choisir les causes « justes » à défendre, ont rempli leur rôle de chiens de garde tant bien que mal parvenant d'extrême justesse à protéger les locaux aussi utiles qu'indispensables à la vie quotidienne du travailleur smicard ; par exemple la Société Générale, banque bien connue de Bonnot il y a déjà fort longtemps. Qu'auraient fait, demain, nos camarades chômeurs devant un monceau de ruines ? Auraient-ils continué le bal ?

A maintes reprises, ces défenseurs de la Révolution se sont opposés à des camarades non-groupuscules, non-idéologues mais radicalisés qui pensent que le renversement du vieux monde sera la libération des impulsions de chaque individu, l'abolition de toutes les séparations et non l'embrigadement sur une galère plus rutilante fusse-t-elle née des analyses faites il y a belle lurette par notre génial Léon.

Nous ne nous sentons une âme ni de moujik, ni d'ouvrier, ni de marin russe. Notre mémoire, bien qu'étant née en France, n'est pas si courte que nous ne nous souvenions plus ni de l'Ukraine, ni de l'écrasement des soviets avec

Asturies, Grenade, Burgos

(Suite de la page I.)

Front Populaire qui n'hésita pas à trahir la révolution espagnole.

Nous tenons également à préciser que, si le Secours Rouge a déjà organisé une manifestation, il s'est, lui aussi, brusquement souvenu du problème espagnol. Or, il existe depuis bien avant la guerre une organisation : Solidarité Internationale Antifasciste, qui n'a pas attendu le procès de Burgos pour agir (et autrement que par des manifestations).

Cette manifestation est avant tout un spectacle organisé par les directions ouvrières pour justifier leur existence vis-à-vis de leur base, et où beaucoup viennent se donner bonne conscience. Nous

pensons que toute manifestation populaire dans la rue devrait être :

L'affirmation de notre opposition au pouvoir, au système, à la bourgeoisie, de notre conscience de classe internationaliste, car la révolution ne peut être qu'internationale.

Paris, Barcelone, Reggio, Québec ; même combat.

Ni Franco ni Carlos ; des Conseils ouvriers.

Confédération Nationale du Travail — Association Internationale des Travailleurs — Jeunesse Anarcho-Syndicalistes — Solidarité Internationale Antifasciste.

(Tract distribué à la manifestation du 3 décembre à Paris).

LA GREVE BIDON DES P. T. T.

Pour l'unité par la base dans l'action

« Vous êtes les diviseurs de la classe ouvrière », que de fois n'avons-nous pas entendu cette formule rituelle, dans la bouche des bonzes.

Pour nous, travailleurs des P.T.T., c'est clair, l'expérience nous l'a montré, les syndicats « représentatifs » sont tenus par une poignée de bureaucrates, collaborateurs de classes.

Mais cela n'est pas arrivé comme ça, c'est l'action des politiciens qui a fait tant de mal au mouvement ouvrier. Ceux qui ont voulu telle ou telle organisation politique alors qu'ils occupaient un poste syndical, n'ont, en fait

que creusé la tombe de l'émancipation des travailleurs.

Aujourd'hui, CFDT et CGT parlent d'unité et les bureaucrates discutent alors qu'on a vu, en mai 68, que dans l'action, tous les travailleurs à la base étaient unis et que les problèmes, à leur niveau ne se posaient pas.

Parce que l'unité ne peut se faire de par la volonté de cheffailons dont les principaux intérêts sont autres que ceux des travailleurs. Parce que l'unité à la base ne peut se faire que par des actions issues de la solidarité.

Parce que le syndicalisme, le vrai, c'est l'action des travailleurs sur les lieux de travail, sans bureaucratie.

Que Descamps rencontre Séguoy ou que Truc rencontre Machin, on s'en fout ! Aussi démocratiquement qu'ils aient été élus (si cela a été) ils ne peuvent être les travailleurs.

C'est à nous de faire notre unité qui ne doit pas être celle des bureaucrates.

C'est sur des principes tels que celui de démocratie directe que peuvent se faire les discussions et les actions aboutissant en fin de compte à une unité naturelle et solide.

Battons-nous contre les brigades de toutes sortes (contrôles, vérifications, cadences imposées, attitude hostile et parfois outragente des chefs) qui augmentent de par la volonté de l'administration.

Battons-nous contre l'aliénation de tous les jours, par des simples discussions au départ. Combattons la passivité qui nous paralyse et qui est voulue par le pouvoir.

Luttons et unissons-nous enfin pour devenir des hommes libres. Changeons la vie !

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.
Demandez-la à l'Administration du journal.

Album d'Art Espagnol-Exil 1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX^e siècle 29 00
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune. 1871» .. 9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle 8 00

On a fait grève !

Jamais, on n'avait vu autant de tracts distribués; jamais, on n'avait vu une telle débauche de mots : « non à l'injustice », « exigeons »...

C'est que l'enjeu était important : il fallait faire croire au personnel la grande combativité du syndicat-kollabo F.O. Car cette grève avait pour but de servir de tremplin à ce dernier auprès du personnel.

Alors, on a utilisé les vieux mots poussièreux : « préparons-nous au combat ». Eh bien, non ! la guerre n'a pas eu lieu. Qui a pu croire à une chose pareille ?

Ce n'est pas à une lutte que nous avons assisté (le mot est juste...), mais à une écoeurante mascarade, spectacle gratuit en trois mouvements, qui s'est terminée sur un fiasco.

Non, nous n'avons pas préparé activement la grève, mais les trois pelés du syndicat. Comment aurait-on pu le faire ? et à quoi cela aurait-il pu servir ?

La grève était lancée de Paris, par les bonzes syndicaux, les mots

d'ordre imposés, la grève légalisée. Il ne restait plus qu'à préparer les esprits des travailleurs... Car c'est ça la vérité : un travail intense de propagande...

Et la mascarade continuait. Après s'être préoccupé d'une éventuelle réquisition, de sa légalité (?), on faisait en sorte que cette grévette ne gêne en rien l'administration. Ce n'était pas une grève généralisée, c'était une grève étendue...

Enfin, les revendications. Alors, là, on met tout ce qu'on a pu trouver, de telle façon que l'ensemble du personnel soit concerné; pour que l'Inter se mette en grève : « garanties pour le personnel touché par la modernisation », sans oublier la réforme des catégories C et D, et le reste.

Et voilà, c'est terminé. Tout est rentré dans l'ordre. Les syndicats sont satisfaits : la riposte a été « large, puissante et unitaire ». On pourra recommencer dans six mois et ressortir les slogans mobilisateurs.

Il n'y a pas à dire, ce fut une belle grève.

naire

militarisation du travail à la clé, ni du massacre de Kronstadt !

Nous n'irons pas jusqu'à reprocher à nos vieux camarades espagnols, orgueil du prolétariat jusqu'à ce jour, d'avoir entre 36-39, et plus d'une fois, tirés de bons disciples de Léon des griffes staliniennes. La peste soit des bienfaits... ou, comme dit l'autre : « Faites du bien à vilain, il vous chie dans la main ».

Que des détritiques de l'histoire du mouvement ouvrier, des sociaux-démocrates vernis au goût du jour avec des nippes révolutionnaires, cela s'entend.

Que tous ces lèches-vitrines de la Révolution, ces théoriciens respectueux, ces organisateurs des masses doués pour la maquette, bref, ces bureaucrates en mal de bureaux (voir les aménagements dans les facultés), se rassurent. La Révolution se fera sans eux. Le prolétariat s'en débarrassera dans le moment du bouleversement comme des bourgeois, technocrates, fascistes et autres réactionnaires. La radicalisation du mouvement se poursuit inexorablement depuis mai 68 où les groupuscules étaient déjà dénoncés comme contre-révolutionnaires par les plus « clairvoyants ».

« Irresponsables », « incontrôlés » et autres écheutiers enragés lanceurs de pavés.

Crapules, va !

Un « Incontrôlé ».

Le personnel de l'UNIPRIX d'Issy-les-Moulineaux passe à l'action

Situé près du Métro Mairie d'Issy l'« Uniprix » d'Issy-les-Moulineaux est un grand magasin avec une énorme clientèle en particulier celle de trois immenses bâtisses en béton dans lesquelles est incéré cet « Uniprix ». Le Magasin fait partie du même trust que les « Nouvelles Galeries » à St-Etienne et pratique un système d'embauche, sur place, en particulier d'un personnel jeune et mal payé. (Il y a des salaires de misère à 680 frs. par mois) des cadences infernales aux caisses aux heures de pointe, dans une atmosphère étouffante, dans un air pollué, lumière aveuglante, abusivement répétées de slogans et chansons sans arrêt par haut parleur avec des contacts d'une clientèle pressée, énervée, hargneuse, etc.

Les revendications du personnel sont relativement modestes. Pas de salaires inférieurs à 1.000 frs. augmentation de 120 frs. pour tous, prime de vacances et trans-

formation de la prime de fin d'année en un véritable 13^{ème} mois. La Direction a refusé la moindre discussion avec les employés; devant ce refus ils sont passés à l'action le samedi 28 novembre. Distribution de tracts à l'entrée, piquets devant le libre service de l'alimentation, explication au public. Un grand nombre de clients ont apporté leur soutien aux grévistes en boycottant leurs achats.

Après les mouvements des grands magasins parisiens et l'extraordinaire combativité des employés des Nouvelles Galeries de St-Etienne cette action locale dans un milieu peu préparé à des luttes dures montre la radicalisation de cette branche de travailleurs, cette nouvelle lutte démontre que les femmes qui sont la majorité de ces magasins ne sont pas un milieu réactionnaire mais montrent l'exemple d'une détermination réellement révolutionnaire.

LA PAILLE ET LA POUTRE

Je ne sais pas qui est Alfred Sauvy. Mais apparemment c'est un Monsieur bien puisqu'il annonce « Professeur au Collège de France » après son nom dans le feuilleton à cinq épisodes qu'il a publié au Journal de Genève de nov. 70. C'est un article sur la jeunesse française depuis 1968 : « Jeunes Français : thèses hétérodoxes ». C'est fou ce que les vieux s'occupent des jeunes depuis que ceux-ci ont menacé de foutre le feu à la baraque. Bref, dans le dernier volet de son article, il indique « la route à suivre ». C'est donc une « lumière » ce Monsieur. Voyons, voyons.

« Renonçons donc à notre rêve (la révolte) et voyons comment les pressions exercées sur le gouvernement pourraient être orientées, plus éclairées qu'elles le sont. »

Sûr que ce rêve lubrique le tourmente depuis qu'il a lu sur les murs de la Sorbonne : Plus je baise, plus j'ai envie de faire la Révolution et vice versa. Mais effectivement, à son âge, vaut mieux qu'il y renonce. Pas nous.

Voici ce que lui inspire le travail :

« L'aversion vis-à-vis du travail professionnel est une vieille tradition médiévale... Explicitement ou non, s'affirme le droit de choisir une activité supérieure, agréable, le reste de la société étant appelé à pourvoir matériellement à la réalisation de ce projet. Individuellement légitime et même recommandable, ce droit est collectivement insoutenable. Il conduit à recruter des prolétaires étrangers pour accomplir les tâches délaissées... Il faudra bien que, comme la bourgeoisie s'est, un jour, privée de sa domesticité, les peuples riches acceptent de se servir eux-mêmes.

« La solution est claire... dès l'âge de 15 à 16 ans les jeunes doivent être mis dans une vie semi-professionnelle, manuelle le plus possible. »

Effectivement, on ne peut pas dire que ce ne soit pas clair. Moi, Alfred Sauvy, je reconnais avoir une aversion ancestrale pour le travail. Individuellement, je me justifie le droit de choisir une activité supérieure, — c'est vrai qu'il plane ! — Mais pas question d'en faire bénéficier la collectivité... qui, au contraire, est appelée à pourvoir matériellement à mon projet.

Pharisaïsme, hypocrisie bourgeoise, inconscience, que sais-je ?

Je n'ai jamais vu de prolétaires étrangers, j'ai vu des prolétaires, j'ai vu des étrangers ou tout au moins des gens qui, comme A. Sauvy, parlaient d'une manière étrange, mais je n'ai jamais vu de prolétaires étrangers. Étaient-ils étrangers les petits prolétaires de 8 ans qui travaillaient dans les usines au siècle dernier. Sont-ils étrangers ceux qui nettoient vos chiottes, épluchent vos patates, entretiennent vos égoûts ou qui enterreront votre vieille carcasse. Essayez donc de tuer le bœuf ou le veau dont vous vous purléchez les babines le midi monsieur Sauvy, essayez donc de vous procurer le charbon qui vous chauffe une seule journée ou le poisson de votre très saint vendredi. Vous en cotiez des étrangers ! Des banlieusards dont vous soupçonnez à peine l'existence hallucinante, des auvergnats, des châtimis, des bretons, tous des étrangers, aux dos voûtés, aux mains calleuses, boursoufflées, aux yeux hagards ou sans flamme des gens qui ont trop souffert. Essayez donc de tenir une semaine le rythme de ces jeunes filles de 16 à 18 ans à l'usine de chaussettes qui vous fait une belle jambe, qui doivent vérifier plus de 800 paires à l'heure pendant huit heures pour un gros 650 F par mois, je parie que vous ne serez même pas capable, après, de lire « Confidences ». En ce qui me concerne, je ne vois pas de différence entre l'étranger portugais qui vous envoie votre Porto à un prix dérisoire ou celui qui balaie votre rue. Entre le nègre ou le breton qui s'engage dans l'armée parce qu'ils n'ont pas de travail chez eux et vont se faire casser la gueule loin de leur terre natale pour que l'Indochine reste gaullienne, ou que le Tchad reste dans l'orbite de Pompidou, il n'y a guère de différence M. Sauvy, les larmes de leurs mères sont aussi amères.

La bourgeoisie s'est, dites-vous, privée de sa domesticité, ça m'étonnerait de vous M. Sauvy et de beaucoup de vos semblables. Je ne connais pas de peuples riches, je n'en connais que de plus ou moins aliénés par le travail. Dans mon enfance j'ai vu des renards errer dans la neige l'hiver dans les Ardennes et j'ai vu aussi un chien marcher continuellement dans une grande roue qui actionnait le soufflet d'une forge de forgeron. Je préfère la vie du renard à celle du chien, même bien nourri, qu'on force à avoir des petits pour que

la roue tourne d'une génération à l'autre.

Ainsi, votre rêve de révolte vous a suggéré de faire marnier les jeunes plutôt que les étrangers, M. Sauvy. Le moins qu'on puisse dire c'est que vous êtes déphasé cher Professeur. Effectivement, cette pression sur le gouvernement, que je qualifierai d'immorale, risqué d'être écoutée. Mais avant de lancer de telles conneries, mon cher théoricien appuyez vous sur l'expérience, renseignez vous donc sur les contrats d'apprentissage, vous qui n'avez pas eu assez de courage pour vous plonger dans la vie « manuelle le plus possible » à 15 ans. Il n'existe pas à ma connaissance de contrats d'« apprentissage », uniquement des contrats permettant d'avoir une main d'œuvre docile et peu exigeante parce qu'elle n'a pas le choix — tout le monde n'a pas la vocation de CRS —. Je connais un jeune qui a eu un contrat de 2 ans chez un pâtissier, il a lavé des ustensiles pendant 6 mois avant de rompre ce contrat de dupe. Quant à l'apprentissage disons, nous athés, qu'il est à la grâce de Dieu.

Remarquez M. Sauvy qu'elle n'est pas originale votre idée pour les tâches « délaissées ». Un humoriste anglais avait proposé depuis longtemps de faire nettoyer les égoûts par les enfants qui y prendraient certainement un vif plaisir, disait-il. Mais lui blaguait et vous êtes un imbécile.

D'autant plus navrant d'ailleurs, c'est que vous proposiez cela alors que la mécanisation réduit tous les jours de travail disponible, alors que les USA ou l'URSS ont réduit leur temps de travail à moins de 35 heures par semaine, alors que l'économie moderne requiert au contraire une main-d'œuvre de plus en plus instruite.

Après avoir lancé ce cri de révolte en « faveur » des jeunes M. Sauvy a eu peur des CRS de Pompidou et a fait un pas en arrière.

« Le souci de sécurité (d'emploi) conduit aux mêmes précipices (que l'aversion du travail)... Il existe des moyens d'assurer à tous une certaine sécurité, per-

mettant de vivre, mais non en sénateur inamovible. »

Crevant, M. Sauvy nous accorde généreusement la permission de vivre... pour travailler.

A propos des responsables et des responsabilités M. Sauvy n'hésite pas non plus à se donner la discipline... à moins que ce soit pour ses collègues.

« Les ... enseignants en économie ou en sociologie, qui fuient les réalités déplaisantes, ... en évitant avec soin les sujets scabreux, ceux-là mêmes où la lumière serait la plus nécessaire, etc... »

Comme je ne suis pas enseignant, ni professeur au Collège de France, je n'évitais pas comme M. Sauvy, les sujets scabreux.

Il y en a marre des privilégiés pour les vieux et les autres qui bossent au profit d'une minorité de crétiens bourgeois dont le seul titre au maintien dans les lieux est la force des CRS que leurs parents ont eu soin d'engager pour les protéger.

Il y en a marre des privilégiés obligés de suivre le « Réveil musculaire » à la radio pour soulager leur constipation, au boulot. Au boulot les bourgeois, les percepteurs, les flics, les juges, quinze jours par mois à ramasser les patates ou à pêcher au chalut, au choix, je vous donne ma place. C'est sain le travail, vous nous le répétez assez, profitez-en. Je n'y vois que des avantages pour votre santé physique et morale, pour mon salaire et mes reins.

Enfin, il y en a marre de payer des imbéciles qui se parent de titres ronflants pour éruiter des obscénités sur ceux qui les entretiennent et pour justifier aux yeux de la classe possédante la division entre activités « supérieures » et les autres. Avant de vouloir renvoyer les jeunes dans les usines M. Sauvy, venez-y donc vous-même, l'expérience vaut la peine. Et si l'on vous demande d'y nettoyer les W-C, nul doute qu'avec votre intelligence supérieure, vous inventerez des moyens de faciliter la tâche « délaissée » qui vous est confiée.

LE HENAFF

Livres

UNEF-SNSUP : «Le livre Noir des journées de Mai» 5 00
Pierre Broué et Emile Témimé : «La révolution et la guerre d'Espagne .. 39 00

Daniel Guérin : «Ni Dieu ni Maître» .. 54 00
«Carte des vitamines et calories», Orano .. 5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo .. 6 50
«La Catalogne Libre», Orwells .. 6 00

**¡Antifascistas vascos,
compañeros de lucha antitotalitaria!**

LOS ANARQUISTAS, LOS HOMBRES DE LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO ESTAMOS A VUESTRO LADO, EN ESPAÑA COMO EN EL EXILIO.

¡AGUANTAD!, ¡AGUANTEMOS!, Y LOS SEIS ESCOGIDOS POR LA REACCION NO SERAN EJECUTADOS.
¡VIVA LA SOLIDARIDAD DE LOS HOMBRES LIBRES!

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

París, 10 de Diciembre de 1970

Burgos: 16 resistentes en peligro

EN gran movimiento de opinión nacional e internacional interviene en estos momentos en favor de los 16 antifranquistas vascos sometidos a consejo de guerra a raíz del cual seis penas de muerte pueden ser determinadas para satisfacer el espíritu de venganza de una justicia basada en el triunfo de Franco, Hitler y Mussolini sobre la República española. A los millares de injusticias cometidas por el régimen feroz de «nuestros» militares, es bueno que a la postre se oponga universalmente un «basta ya de ejecuciones en simulación de justicia» a fin de que el humanismo en nuestro malhadado país sea restablecido.

Ante esta interferencia moralizadora del mundo exterior en la política drástica del gobierno de Madrid, éste clama el derecho español a la independencia, tratando de ignorar que la Humanidad forma un todo y que independencia para relajar la especie no es tolerable a país alguno. La propia política reaccionaria española a título de civilización se introdujo en el Riff, con un resultado tan opuesto, que los propios integristas, borbonistas y la «Defensa Social» quedaron, a su vez, «rifeños», estado de alma que explica el que para derrocar un sistema política que no les placía, en 1936 sus generales, en un alarde de africanismo selvático, introdujeron en su ejército sublevado a 65.000 rifeños para que, a disparos y gumiazos, «civilizaran» a la población evolucionada española...

La situación de ahora sigue, gubernamentalmente, la misma de 1939, el año más dramático para el 80 por 100 de españoles. No se mata a mansalva como en aquellos tiempos, pero se mata con la misma crueldad aunque no tanto como en la época horrible. Judicialmente nada justificó el fusilamiento del marxista Grimau y el agarrotamiento de

los anarquistas Delgado y Granada, tres venganzas («judiciales») expeditas realizadas en frío, consciente e inquisitorialmente para gloria de un partido único, brutal y reaccionario, y no de una España que aducen y que hace treinta y cuatro años enyugan, martirizan y expolían; partido de imposición servido en demasiadas ocasiones por comisarios de policía martirizadores como el ejecutado Melitón Manzanás, hombres de negra conciencia y de una formación católica torquemadesca.

La muerte airada de Manzanás es lamentable desde el punto de vista humano, pero justificada en un pueblo sometido a desespero y a vejámenes permanentes. Haberse comportado correctamente, incluso como agente del poder franquista, y seguro que el pueblo vasco no lo hubiera represaliado. ¿Qué tratan de conseguir ahora los dominadores del país tratando de vengar a su estado de fuerza con la condenación a muerte de seis ciudadanos no conformistas? ¿Restablecer el pánico ciudadano de 1939 a 1945? Tarea inútil. Entonces Hitler quemaba enemigos a millones y el gobierno de El Pardo asentía con silencio culpable, y para mayor felicidad del Nacionalindicalismo, la generación liberal de 1930 se hallaba diezmada, aterrorizada, profundamente herida en carne y espíritu. No había reacción posible. Pudo haberla cuando el triunfo de los Aliados, pero éstos se desentendieron de nuestro pueblo y a la postre les ha convenido sacar tajada de la posición comprometida del franquismo. Actos de heroísmo parcial, y por ende vano, los hubimos incluso en los años más desdichados, que fueron los 39, 30, 41 y 42, pero la resurrección de las fuerzas populares se marcó mediante la huelga general de Barcelona (1951), tiempos en que la influencia de la Confederación Nacional del Trabajo

aún se manifestaba en el querer de los trabajadores, Afortunadamente, en la prueba de ahora contra la pena de muerte, Barcelona se ha pronunciado de nuevo invadiendo multitudinariamente las arterias corazonales de la ciudad, donde afrontar la ira autoritaria y levantar barricadas en las vías provenientes del exterior para impedir el paso del tránsito, señuelo de normalidad. Otras poblaciones como Madrid, Sevilla, Valencia, Bilbao, Oviedo, la ya indómita Tarrasa, y otros lugares menores, estudiantes, obreros y empleados hanse manifestado ruidosamente al aire libre, cerrando, al parecer, el ciclo de reclusiones protestatarias de la pena de muerte en los reductos iglesiaños de la religión católica.

La prueba de fuerza en España queda nuevamente establecida: de un lado la presión brutal mediante la impunidad armada, y de otro la ciudadanía amante de la paz y la libertad, armada solamente de su inalienable derecho a la existencia digna y a cubierto de miserias morales y materiales.

El pueblo español está obligado a perseverar en el repudio y la demolición del tinglado hispano-fascista que lo oprime y deprime, pero vigilando que, al socaire de las necesidades de la resistencia, no asome de nuevo la cabezota dictatorial repintada en rojo, pero escondiendo los mismos defectos. ¡Fatiga tanto la ininterrumpida, inútil y nociva tarea de Sisifo!

DISCOS

A eso del 1918 un Ateneo de la Clase Obrera (?) dominado por la clase media catalanista no admitió en su tribuna al tribuno catalán de la época: Salvador Seguí Rubinat. No querían, aquellos ateneístas, dar aspecto político-social a la docta casa. Cultura y sólo cultura. Políticos y religiosos, si, se explicaron en el aula pública del Ateneo, en cultura de pro. La del anarcosindicalista Noi del Sucre sería cultura de contra. El hecho fue que los clasemedianos del caso guardaban dinero particular en el Banco, y el cenetismo aspiraba a aterrar la Banca...

En el mismo 1918 el castellanesimo Ateneo de Madrid llamó al Noi del Sucre para que explicara en su tribuna las bases fundamentales del Sindicato Único.

En 1968 un Casal de Catalunya de París registraba el mismo espíritu de cucaracha de los catalanistas del Ateneo de la Clase Obrera impidiendo al historiador Josep Termes versar en su dominio sobre la figura de Salvador Seguí Rubinat (a) Noi del Sucre, personaje público de primera magnitud

en los anales de la Cataluña del primer cuarto del siglo presente.

Mientras tanto, a dos kilómetros parisinos del lugar de la negativa la población estudiantil chispeaba anarquismo en todas las calles del Barrio Latino y más allá de ellas.

Tienen algo que conservar, nuestros catalanistas; por eso a la hora de la verdad supuran conservadurismo.

En 1918, como en 1968.

DISCOBOLO

A. I. T.

CONFEDERACION
NACIONAL DEL TRABAJO

Advierte que la Federación Local C. N. T. de París se halla domiciliada en 33, rue des Vignoles, Metro Avron o Buzenval. Por consiguiente, la dirección del 24, rue Ste-Marthe queda definitivamente anulada. Los compañeros no deben dejarse sorprender por eventuales direcciones de desvío.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

¿CINEMATOGRAFIA REVOLUCIONARIA?

HEMOS visto tantas cosas a las que se ha dado singular realce, y que a la postre han resultado verdadera calamidad, que ya la duda se halla como incrustada a la óptica del examen que se trate de considerar objetivo. Es lo que sucede con ciertas corrientes de cine a las que se da el nombre de «revolucionarias». Pasa que incluso el propio término, lo de *revolucionario*, ofrece discutibles consideraciones. ¡Ya todo bicho viviente puede jactarse de ser «revolucionario» y de *revolucionar*! Pero ya cuando se entra a observar el *cómo* y el *porqué* surge todo un amasijo de abyecciones. Ejemplo bien claro de todo ello nos lo ofrece la política, dentro de la cual no pocos modelos de revolución no son a la postre que muy mal disimuladas formas de reacción. Algo análogo acontece en las artes y las letras.

Decía Lenin en 1921: «El cine es para nosotros el arte más importante de todos.» En efecto, para ellos, para los comunistas, el cine ha alcanzado notable desarrollo en el sentido de llevar agua al molino de su partido. Inducir a crear una mentalidad de veneración hacia el sistema. Y es natural que a una modalidad de esta categoría le hayan llamado y le llamen «cine revolucionario». Tenemos el caso del conocido cineasta Jean-Luc Godard, quien en unas declaraciones hechas a la revista uruguaya «Cine del Tercer Mundo», aduce que a partir de mayo de 1968 se sitúa alejado del «cine aliado a la reacción». Manifiesta desentenderse de sus realizaciones cinematográficas anteriores. Y es el caso que entre ellas se encuentra «Alphaville», una formidable realización contra el asfixiante totalitarismo político de los regímenes comunistas, en los que, como es sabido, se hace un uso y abuso desmesurado de las expresiones «revolución» y «revolucionario».

Aduce Godard: «No es verdad que se haga la revolución con el arte, pero las obras artísticas sí pueden despertar a los individuos, sensibilizarlos sobre ciertos problemas. No es Gorki quien ha hecho la revolución de 1917, pero contribuyó a ella con sus escritos. Admitamos que el arte cinematográfico puede contribuir a una actividad de orden revolucionario. Pero si el *revolucionar* las

conciencias ha de consistir en matar en ellas el valor de la libertad y dejar la obediencia a las consignas del partido, contribuyendo con ello a mantener la rigidez policiaca marxista que el propio Godard, hoy tocado de veleidad comunista, magistralmente atacó en su película «Alphaville», consideramos más efectivamente revolucionario el cine «burgués» de René Clair en su film «Viva la libertad!», donde se ridiculiza el afán del dinero y el ansia de jerarquías del mundo capitalista. Revolucionario también el film de Chaplin «Tiempos Modernos», en el que queda malparada la estúpida organización social imperante, donde se hace del hombre un simple robot.

EL ETERNO PROBLEMA SEXUAL

Si nada humano nos es ajeno, es de comprender que para los libertarios lo relacionado con las relaciones sexuales haya alcanzado particular importancia. Mucho se ha llegado a escribir en torno al amor libre, a la unión libre, e incluso alrededor de la «camaradería amorosa», de la que Armand fue acérrimo propagandista. Que el tema reviste importancia dentro del ambiente ácrata, contra lo que algunos han supuesto, es que — como ya lo hemos señalado en alguna ocasión — pensadores anarquistas como Enrique Malatesta y Ricardo Mella, tan poco propicios a desarrollar temas que no hayan estimado de un interés capital, han escrito acerca del amor concebido, en lo de las relaciones sexuales, según criterio anarquista.

En el orden de teorizar en torno a la relación entre los sexos ha habido compañeros que lo han hecho de un modo amplio y meditado. Una de las obras más conocidas en la materia la escribió el doctor Marestan con el título «La educación sexual». Charles Albert escribió un volumen al que puso por título «El amor libre». Muy difundido también fue un folleto de una compañera maestra de escuela, Magdalena Vernet, titulado igualmente «El amor libre». Pero, al paso de los años, la compañera en cuestión estimó que pecaban de exageradas algunas consideraciones escritas en aquel folleto de etapa juvenil. Decidió escribir con título igual un opúsculo en el cual señalaba ciertas aberraciones a las

que se buscaba justificar con señuelo se «amor libre». La doctora Pelletier también escribió mucho en torno al tema del amor. Si nos referimos al citado compañero Armand, es dentro del ambiente libertario internacional el que mayormente ha dejado escritos libros, folletos, artículos abarcando temas sexuales. En España tuvo poco ascendente la propaganda del sexualismo libertario. Federico Urales abordó el tema en algunas novelas y obras de teatro. Hubo también revistas como «Ética», «Iniciales» y «Estudios» en las que aparecieron trabajos en torno a esta materia, pero nunca alcanzó el auge que en Francia se dio al tema de referencia.

Actualmente, a juzgar por lo que reflejan nuestras publicaciones en general, apenas se rozan en ellas los temas sexuales. Y es curioso observar que ya al margen de nuestro ambiente, la cosa toma desarrollo, se discute, y se lanzan iniciativas. Se han reeditado y son discutidos los libros del doctor Wilhelm Reich, quien antes de la guerra pasada tuvo en Austria, concretamente en Viena, un papel muy destacado junto con el profesor Freud. Sus concepciones en materia sexual tienden a eliminar el problema del sexo en tanto que «tabú» establecido por las religiones y por las interpretaciones de la moral al uso. Sus concepciones se hallan particularmente plasmadas en su obra «La revolución sexual». Para él todo el conjunto de trabas, de prejuicios en torno a la libre expansión de los instintos sexuales representan una concesión que se hace a la hipocresía, y una desviación hacia toda una serie de enfermedades. Con valentía, atacando todas las formas coactivas, empezando por las derivadas del Estado, Reich aboga por el libre contacto sexual entre el hombre y la mujer en la etapa juvenil, sin ulteriores compromisos. Manifiesta que el temor a las consecuencias puede hallar solución en el uso de los adecuados medios de higiene.

De un país nórdico, bastante desarrollado en el sentido cultural, se nos ha hablado no pocas veces de la propensión que allí existe en la práctica y estudio de todo cuanto a la sexología hace referencia. Ya de tiempo se viene llevando a cabo la particularidad de los denominados «matrimonios a prueba». Esto es los jóvenes en

particular que deseando crear un hogar, estimando que los llamados «lazos indisolubles» del matrimonio pueden llegar a ser una cadena cuando entre el hombre y la mujer ha cesado el afecto, la afinidad, la atracción sexual que puede haber habido en un principio. De ahí que en Suecia haya hallado franca acogida esa relación sexual que tiende a facilitar la comprensión en un ensayo de convivencia con miras a una posible armonía durable. Entre el deseo momentáneo y el amor duradero unido a vínculos de orden sentimental existe una diferencia considerable. ¿Cómo mejor saber a qué atenerse los afectados en ello que estableciendo un voluntario periodo de prueba?

También por parte de sociólogos suecos, al parecer se propicia un nuevo ensayo; vencer las aberraciones del erotismo. ¿De qué manera? Pues poniendo al alcance de todos, dejando de ocultar como cosa prohibida lo relacionado con las apetencias sexuales en la imagen. Estiman quienes propugnan tal derivación que a fuerza de ver imágenes de desnudo y de leer literatura pornográfica propiamente dicha, las gentes han de terminar por no darle importancia a la cosa; el no tomarlo como «fruto prohibido». Naturalmente, hay el pro y el contra. Se aduce también que ello puede redundar en un fabuloso negocio por parte de editores dedicados a las aludidas cuestiones. Pero si tenemos en cuenta que todo lo prohibido es lo más buscado y lo que acarrea más aberraciones, un ensayo como el que se propone no ha de proporcionar mayor número de males de los que adolece nuestra civilización.

VITALIDAD DE PABLO CASALS

Quando un hombre alcanza los *noventa y tres años* — ¡hay tan pocos! — cabe ya esperar poca cosa de él. No obstante, Pablo Casals, el genial violonchelista que acaba de cumplir tan avanzada edad, ha manifestado: «La edad es una cosa relativa, si uno continúa trabajando y absorbiéndose en la belleza del mundo que nos rodea. Uno encuentra que la edad no significa necesariamente hacerse viejo, al menos en el sentido ordinario. Yo siento muchas cosas más intensamente que antes...»

He ahí un ejemplo para aquellos que llegados ya a los cincuenta años ya se consideran casi vencidos. Un ejemplo para los que, mucho más jóvenes que Casals, se achican, se acobardan, creen que no son ya buenos para nada, y dejan que todo lo hagan los demás.

FONTAURA

Aqui y ahora

LOGOMAQUIA

por Juan Español

DEL lenguaje de los políticos ya se ha dicho todo, o casi todo. Si nos viésemos obligados a enmarcarlos en una nueva clasificación estamental, habría que incluirlos en una clase que, como tal, es inédita: la verbocracia. Desde que la política se instauró en el mundo como instrumento de dominio mediante la fuerza, el engaño y la demagogia, la figura del político se nos aparece típica y estereotípicamente definida: es el hombre de la palabra fácil, de los ademanes ampulosos y teatrales, del verbo encendido, sagaz en la captación psicológica de las masas, desmedido en sus promesas, desorbitado en sus afirmaciones y negaciones, seguro de sí mismo, maestro en el arte de la dialéctica y en el contraste fulgurante de las antinomias, dramático en el nudo gordiano de las disyuntivas y, en fin, un actor consumado en el retablo donde se escenifica y realiza el más colosal engaño de los pueblos. Sin embargo, dejando aparte todo lo que de mendaz e hipócrita se asienta en la política, el lenguaje de los políticos hasta la fecha, y a pesar de su retórica florida o su vehemencia expresiva, ha sido más bien claro y fácil de entender. Las audiencias podían decir que todo aquello sólo eran palabras bonitas, pero en general cabía convenir que se entendían. Porque — y esto es evidente — el pueblo soporta ser decepcionado una y otra vez en lo que se refiere al incumplimiento de las promesas por muy escamado que esté, pero a semejanza de los niños, no soporta la oscuridad del lenguaje y el trabalenguas de los tecnicismos. El político que sabe su oficio no da lugar a que sus oyentes concluyan con la frase «no he entendido nada», y como con los niños, ha de descender a su nivel. Sabido es que uno de los piropos más expresivos y deseados por un político es aquél que se sintetiza castiza y coloquialmente en la expresión: «Este tío habla claro.» Y tanto más importante y digna de tenerse en cuenta es esta característica cuanto más ignorante es la masa receptora.

Lo que acabamos de bosquejar ofrece, sin embargo, un vívido contraste con lo que ocurre en la política franquista. A lo mejor, después de descubrir una nueva democracia, han descubierto los políticos franquistas un nuevo modo de engañar a la gente, todo lo cual va a contrapelo de cuanto hasta ahora hemos visto en mate-

ria de engaños. Tanto los tecnócratas como los políticos de la hora actual de España se han embarcado en un lenguaje que, más que para el pueblo, parece dirigido a las academias y a los centros de estudios especiales. Como dice un vecino mío, «no lo entiende ni Dios». El caso es que no son hombres entendidos en la materia que tratan: son francotiradores de lugares comunes. Su léxico es críptico, ciertamente, pero reducidísimo. Y lo manejan una y otra vez como rueda de noria, sin ton ni son. Por si fuera poco esto, acuden a lenguas extrañas, entre las que descuella el inglés por excelencia, de donde se deduce que Cervantes no basta para sus elucubraciones y tienen que acudir a Shakespeare, o mejor a Gladstone, o incluso a Ronald Colman. Y así hablan de planning, dispatcing, marketing, public relations, cartels, etc., como si tal cosa. Entre palabras españolas clave, figuran, por ejemplo: contingencia, opción, idoneidad, funcional, sincronización, coordinada, reactivación, coyuntural, óptima, digital, estructura, produccional, equilibrado, proyección. Ateniéndose a este vocabulario, un humorista ve así la interviú hecha a un político:

«— Defina nuestra economía.

— Constituye una programación digital funcional.

— ¿Considera beneficioso el II Plan de Desarrollo?

— Naturalmente! No olvide que está integrado en una contingencia política sincronizada.

— Sin embargo, no se ha conseguido frenar el gasto público...

— Es que nos encontramos ante una proyección coyuntural equilibrada en que el gasto conexiónase con la reactivación lógica coordinada.

— ¿Puede afirmar que aumentará nuestra «renta per cápita»?

— Eso depende. Depende de la movilidad sistematizada paralela que tenga la idoneidad recíproca orientadora.

— En cuanto al Mercado Común Europeo...

— La fruta está al caer si somos capaces de una flexibilidad reformadora total dentro de una estructura produccional óptima.

— Y para terminar, ¿qué concepto le merece la crisis monetaria internacional?

— Sólo podría solucionarse con una programación orientada. La opción financiera frente a contingencias políticas carentes de proyección coyuntural puede caer en

el marasmo de una fase sin reactivación lógica coordinada. En ese caso, Europa precisaría unas estructuras sincronizadas que, a través de una programación digital funcional, facilitarían la opción empresarial óptima.»

Pero la realidad a veces sobrepasa a la imaginación. Como muestra véase lo que decía en cierta ocasión el editorial de un diario madrileño:

«El régimen político es el resultado de un proceso de interacción de múltiples factores, situándose así en un campo fluido que impide la disección analítica total de sus problemas.»

Menos final que después nos aclara las ideas de este modo:

«Sin caer en un sociologismo empírico que eliminaría los postulados de base y nos dejaría indefensos en manos de un mero estructuralismo, hemos de apreciar en el hecho político de un país una confluencia de iniciativas a las que el texto legislativo presta una formulación mínima.»

Y para que no tengamos dudas, remacha el clavo como sigue:

«La sociedad democrática se muestra en un orden jurídico elástico cuando la dinámica política se asienta sobre las fuerzas políticas en el marco de las instituciones legales.»

La ignorancia y desfachatez de los políticos e intelectuales de nuevo cuño supera todo lo conocido hasta la fecha. Se ha dado el caso inaudito de que el crítico de la filosofía del diario «ABC», enjuiciando una obra de Marcuse sobre el pesimismo, dijo que aquél no le agradaba (Marcuse). Decir esto de un señor con toda la barba filosófica, no pasa de ser una mera e inane opinión subjetiva, como quien arguye que no le gustan los rábanos, tanto más cuanto que el crítico no vale ni para desatar las sandalias al criticado. Pero lo escandaloso del asunto es que este crítico, creyendo arremeter contra Herbert Marcuse, lo estaba, haciendo contra Ludwig Marcuse, autor del libro mencionado, y que nada tiene que ver con el primero a no ser por la coincidencia del apellido.

En conexión con Herbert Marcuse, es digno de citarse la «clarísima» síntesis que del mismo hizo Jesús Fueyo en el diario «Pueblo», una de las «grandes» mentalidades del Régimen a quien hay que oír con reverencia y fervor:

«La sustancia del pensamiento de Marcuse puede reducirse a estas palabras: se trata de un mar-

xismo subjetivista, psicoanalítico, lo que teóricamente implica una reacción personalista a la frustración del marxismo en la dinámica objetiva de la realidad neomarxista soviética.»

Si se piensa que semejantes re-godeos laberínticos se publican en la prensa diaria (y no en libros especializados, en cuyo caso me parece que los iba a leer su tía), y para un pueblo que, si sabe leer y escribir, no por eso deja de ser semianalfabeto, es decir, semi-inculto, puede imaginarse el impacto catastrófico que en la mente del pueblo ha de tener semejante trabalenguas. A un pueblo inculto le queda el remedio de no leer tales sandeces; y a un pueblo culto no le queda más remedio que reirse de ellas. Pero mientras tanto se alza un hecho evidente: y es que los intelectuales y los políticos, a falta de cosa mejor que ofrecer, nos dan una muestra palmaria de su inoperancia, de su vaciedad, de su desconexión total con el pueblo, convirtiendo los graves problemas de éste en meros juegos de retórica y en sofisticados juegos florales. Y ya lo sabemos bien: quien paga, paga.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior 22 378 75

F. L. de Fontainebleau	70 00
Bagés	20 00
F. L. de Drancy	40 00
Idilio Girón, Carpentras	10 00
José Muntané, París	40 00
Pedro Peralta, id.	28,55
S. González, Poissy	38 00
José Valls, París.	50 00
Pozo, id.	10 00
Figueres, Pantin.	10 00
S. Plaza Burgos	10 00
Jiménez, Thiais	5 00
Jesús Arranz, Drancy	10 00
Rosendo Serrarols, París	30 00
José, id.	10 00
Manuel Gracia	15 00
Valls, Montpellier	2 00
Vicente Villagrana, Ottmarsheim	50 00
Luciano Francisco, La Tresne	5 00
Antonio López, Roanne	10 00
Miñana, Aubière.	15 00
Julio Romera, Ottmarsheim	11 00
Carlos, Sartrouville.	25 00

Suma y sigue 22 893 30

UMBRAL n.º 101 | La condición social de

Repetidamente hemos dicho que la suscripción del año 1970 correspondería a los dos Extraordinarios de 100 páginas. El primero, o sea el n.º 100, fue enviado a primeros de julio pasado. El n.º 101 aparecerá a primeros del 1971. Que lo tengan en cuenta los compañeros y suscriptores quejándose por no recibir la revista. El 101 lo mandaremos solamente: 1º A los paqueteros y correspondientes, según los ejemplares que enviamos corrientemente, o con los aumentos o disminuciones que nos señalen. 2º A los suscriptores que tienen pagado el año por adelantado; a los que han pagado el 1º semestre y tienen en curso el 2º semestre con el número a enviar. 3º No enviaremos a los que deban el año 69 o más y a los que aún no han satisfecho el n.º 100 enviado en julio pasado. El gasto es inmenso en el conjunto de la tirada, y la revista necesita recuperar la totalidad de los envíos.

Finalmente: Serviremos el n.º 101 (y el n.º 100 al que le falte) a todo suscriptor o particular que solicite el número de ejemplares que le sean necesarios.

Ruego: A los deudores y suscriptores que no estén al corriente, hagan un esfuerzo para saldar sus deudas.

La Administración

LA agricultura, al igual que la industria, se encuentra en plena transformación. El empleo creciente de las máquinas, de los abonos, de los insecticidas químicos y de los métodos racionales de cultivo, han aumentado considerablemente el rendimiento de la tierra. La utilización de los invernaderos de cristales y abrigos de materias plásticas han adelantado el ritmo de crecimiento de las plantas, haciendo que frutas y hortalizas se encuentren todo el año a disposición del consumidor. Se va convirtiendo en realidad una de las previsiones que Pedro Kropotkin anunciaba en su libro «La conquista del pan», cuando vaticinaba que el cultivo bajo cristales y con calefacción proporcionaría frutas y legumbres en

abundancia, incluso en los países de clima frío y de poco sol.

Uno de los fenómenos característicos de nuestra época es el éxodo continuo de la población rural hacia los centros industriales. Se prevé que, a la cadencia actual, a finales de siglo el ochenta por ciento de población de las naciones industriales radicará en las ciudades. Economistas y sociólogos estudiarán este fenómeno. La mayoría de ellos lo hacen desde el punto de vista del desarrollo de la economía capitalista. Algunos más clarividentes, se alarman del crecimiento desmesurado de las grandes urbes, temiendo que el gigantismo urbano origine un desequilibrio social y cree problemas prácticamente insolubles. La congestión del tráfico urbano es, por ejemplo, un anticipo de las dificultades que pueden surgir de la aglomeración de millones de seres humanos en un espacio reducido.

La tendencia actual del capitalismo es la de la industrialización a ultranza. Se considera que una nación para ser fuerte debe estar dotada de una industria poderosa. Esta orientación está justificada por la estrechez misma de la economía capitalista, basada en el rendimiento y la ganancia. En una economía racional, el equilibrio armonioso entre las actividades agrícolas e industriales, contribuiría al desenvolvimiento paralelo de ambas actividades del trabajo humano, cosa que no sucede en la actualidad.

Existe hoy una realidad patente e indiscutible: la gente huye de la tierra, particularmente los jóvenes. No solamente los jóvenes que por su origen familiar están destinados a formar parte del ejército de asalariados, sino, incluso, muchos hijos de propietarios que prefieren la seguridad de un trabajo en una fábrica o un empleo público a la incertidumbre del trabajo del campo. Hay quienes tienen una concepción bucólica de las labores agrícolas y esta deserción en masa de la juventud les resulta incomprensible. Es necesario trabajar en la tierra para considerarla justificada.

Las ventajas del obrero industrial sobre el agrícola son innegables: mejor retribución, jornada más corta y, en general, trabajo menos penoso. Desde luego, existen excepciones. Las ventajas del trabajador de la tierra son las de trabajar al aire libre y no estar expuesto a los inconvenientes

Anecdótico Shawiano

(Continuación y fin)

ATISBOS

«A los entendimientos superiores les resulta difícil comprender la cólera que suscitan a los tontos al poner de manifiesto sus majaderías.»

«No resistas nunca a la tentación. Pruébalo todo y acógete con firmeza a lo que te parezca bueno.»

EUGENESIA

Cuando estaba de moda la eugenesia, Bernard Shaw recibió una carta, notable por sus propósitos, de una de las actrices más bellas en la que, refiriéndose a las nuevas ideas sobre la procreación, creía que entre ambos podrían dar cima a un tipo de hombre superior, de un ser perfecto, dado que él tenía fama de ser el hombre más inteligente y ella era reputada como la mujer más bella.

A lo que contestó Bernard Shaw: «Apreciable señora X... De conformidad con sus teorías, ¿pero ha pensado en lo que podría resultar nuestro engendro si heredara su inteligencia y mi físico?»

UNA CAIDA

Bernard Shaw resbala en la calle y da con su cuerpo desgalichado en el suelo. La caída fue más aparatosa que de consecuencias físicas desagradables, y el público trató de ayudarlo a levantarse; al que le ayudó a ponerse en pie, le dijo:

«¿A qué usted no repite la suerte tal como la hice yo?»

EL TALENTO CREA ENEMIGOS

Bernard Shaw empezó su carrera literaria escribiendo en un semanario londinense. Por aquella época Oscar Wilde se hallaba en el apogeo de su fama. Cierta día que estaba leyendo un trabajo del futuro dramaturgo irlandés, se le acercó un amigo y le preguntó:

— ¿Dime, Oscar, quién es ese tipo que firma G. B. S.?

— Es Shaw, un joven irlandés. ¿Tiene talento, eh?

— ¡Talento! Lo único que tiene es bilis. Escribiendo así no se como no tiene la mar de enemigos.

— Bueno — dijo Wilde —, aún no es lo bastante importante para tener enemigos; pero, por lo pronto, ya empieza por no tener apenas amigos.

EL CANTO DEL GALLO

Ahora encontramos a nuestro hombre pronunciando un discurso. De pronto un espectador le interrumpió imitando el canto de un gallo. Shaw se detuvo un momento en su peroración, consultó imperturbable el reloj y dijo:

«Es extraño, mi reloj debe ir mal, ya que marca sólo las diez y debe ser la madrugada. El instinto de los animales inferiores nunca falla.»

CUMPLIDO GALANTE

En carta que Bernard Shaw dirige a la señora Patrick Campbell, dice:

«Deseo que pierda usted su belleza, ya que mientras la conserve, cualquier tonto puede adorarla, y la adoración de los tontos suele ser funesta para el alma. Deje que tenga usted un cutis ajado, la hermosura marchita, dieciséis sotabarras, incontables patas de gallo, amén de una peluca... y me verá caer a sus pies rendidamente enamorado.»

DEFINICION

En los comienzos de su carrera literaria, Bernard Shaw resumió así sus características:

«Soy soltero, irlandés, vegetariano, mentiroso, charlatán, socialista, conferenciante, aficionado a la música, decidido adversario de la situación presente y paria de la sociedad del arte.»

DEFENSA DEL VEGETARISMO

En cierta polémica, el gran autor irlandés, nacido en Dublín en 1856, decía:

«Pensad en la terrible energía concentrada en todo producto vegetal, en una bellota, por ejemplo. Se entierra una simple bellota en el suelo y se produce una explosión de tal magnitud que aparece una encina. Se entierra, en cambio, un buey muerto y sólo ocasiona podredumbre y descomposición. Por eso soy enemigo de todo régimen carnívoro.»

INVITACION

Bernard Shaw recibe cierto día la siguiente invitación:

los obreros del campo Máximas y reflexiones

de los trabajos insanos y peligrosos.

La condición social del obrero del campo ha mejorado bastante. Aunque en menor grado que el trabajador industrial, se ha beneficiado del progreso general y de las mejoras obtenidas por todos los trabajadores. Hace quince o veinte años había muchos trabajadores agrícolas que no estaban declarados en el Seguro Social; la mayoría de ellos, no tenían nunca vacaciones y si caían enfermos, los gastos de la enfermedad corrían de su cuenta si no es que, por su propia iniciativa, formaban parte de una sociedad de socorros mutuos. Así, se da el caso paradójico de que muchos viejos, que han trabajado treinta o cuarenta años en el campo, solo tienen para vivir la escasa pensión del Fondo Nacional de Solidaridad, es decir, una pensión de no trabajador. ¡Se puede ver mayor incongruencia y mayor injusticia!

Esta situación ha cambiado, aunque no por completo. A pesar de que hoy la mayoría de trabajadores están asegurados, todavía se dan algunos casos de fraude, principalmente con los obreros temporeros que vienen de España. Los obreros permanentes, prácticamente, están todos asegurados. Este cambio es debido a la acción de los propios trabajadores que exigen la afiliación inmediata a la Seguridad Social. Por otra parte, la Mutualidad Social Agrícola también ha logrado la extensión del seguro consiguiendo que se impongan fuertes multas a algunos patronos que se habían olvidado de declarar a sus obreros. Algunos obreros independientes, es decir, que no tienen patrón fijo, han resuelto el problema mediante la cartilla de trabajador ocasional. Cada patrón eventual les entrega su parte de cotización por los días trabajados y al final de cada trimestre, el trabajador completa de su propio bolsillo el total de la cotización. Es un sistema relativamente económico si se trabaja el trimestre completo (75 días), pero que resulta caro durante el trimestre si se pierden muchos días de trabajo.

Entre los llamados acuerdos de Grenelle existe uno que ha tenido una repercusión beneficiosa para los trabajadores del campo: la supresión del S.M.A.G. (Salario Mínimo Agrícola Garantizado) y la aplicación del S.M.I.G. (Salario Mínimo Interprofesional

Garantizado) a los trabajadores agrícolas. Tal acuerdo establecía el salario mínimo de 3,00 frs. por hora para todos los trabajadores, ya fueran industriales o agrícolas, un aumento de 0,20 ó 0,30 frs. por hora, según los casos. En sucesivos aumentos, se ha llegado a la cantidad de 3,50 por hora, que es el salario mínimo, tanto para la industria como para la agricultura.

La jornada legal es de ocho horas, aunque se observa solamente en los meses de invierno. Durante los meses de verano, se trabajan, en general, diez horas. Once-doce horas es ya algo excepcional (épocas de recolección o amenazas de mal tiempo).

C. PARRA

(Terminará en el próximo número)

— Es indudable que en un mundo *civilizado*, autoritario y policiaco, es infinitamente más útil tener una religión, aunque mala, que de no tener ninguna.

— ¿Acaso la virtud primera del pensador sería ella la prudencia que le aconsejara considerar el saber como un campo sembrado de trampas y de minas? ¡Procedimiento ideal para elevar el nivel cultural de las masas y formar hombres!

— No es bastante combatir la ignorancia de las masas, es menester saber estudiar cual es su sentir para poder educarlas.

— ¡Miserables humanos! sea con toga verde, sea con turbante, sea con ropa negra o roja que busquéis a emplear la autoidad cuando se trata de emplear la razón!

— Los que sostienen que hoy la oposición de la *ciencia* burguesa contra la *ciencia* proletaria o viceversa, ignoran lo que significa la palabra ciencia.

— Los hombres no razonan ni se conducen casi nunca según sus principios.

JUAN BUSCADOR

Anecdótico Shawaiano

— Lady X... permanecerá en su casa el jueves de las 15 a las 18 horas.

El escritor devolvió la invitación añadiéndole:

— Mr. Bernard Shaw también.

LOS NORTEAMERICANOS

Siempre he tenido, dice G. B. S., sumo cuidado de no escribir una sola frase cortés acerca de los Estados Unidos. He definido al norteamericano cien por cien como un idiota 99 por ciento. El resultado es que me adoran y seguirán adorándome hasta que, en un momento de senil sentimentalismo, diga algo amable acerca de ellos; entonces sospecharán que nunca he sido más que un escritor mediocre y se apartarán.

LA VIDA

Cuando me muera, quiero haber agotado todas las posibilidades que la vida ofrece. Cuanto más arduamente trabajo, más vivo. Gozo viviendo, por el placer de vivir. La vida no es para mí una vela efímera, sino una magnífica antorcha que llevo en la mano y quiero que arda y brille lo más posible antes de entregársela a las generaciones futuras.

Esta es la profesión de fe de Bernard Shaw.

PARADOJA

Cierta vez, el siempre referido hombre de Irlanda, asistió a una reunión. Un sujeto, violín al hom-

bro, se tomaba el trabajo de divertir a los invitados. La dueña de la casa pidió a Bernard Shaw su opinión sobre la calidad del artista.

— ¿Qué le parece nuestro violinista, maestro?

El escritor puso a mal tiempo buena cara y contestó con toda seriedad.

— Me recuerda a Paderevski.

— ¡Pero si Paderevski no era violinista!

A lo que Shaw contestó friamente:

— En efecto. Ni éste tampoco.

DONDE LAS DAN LAS TOMAN

Sabido es que uno de los delictos favoritos de Bernard Shaw era el de burlarse de los norteamericanos. En esta ocasión lanzó contra ellos una de sus habituales andanadas. Muchos periodistas contestaron a sus ataques, pero hubo uno de ellos que se guardó sus perdigones hasta que Shaw hizo su anunciada visita a Miami. Entonces se desató haciendo grandes elogios a la señora de Shaw. Enumeró con detalle todos sus actos: funciones, visitas, recepciones, etc., luego puso al pie de la información la sola línea que sigue:

«La señora de Shaw llegó acompañada de su esposo, el escritor George Bernard Shaw.

LA GUERRA FUTURA

También es, Bernard Shaw quién habla:

«El gran invento de la próxima guerra no será la bomba atómica, sino un gas venenoso más ligero que el aire. La única razón por la cual no se empleó en la pasada guerra, es porque resultaba igualmente peligroso para ambos adversarios. El gas descubierto hasta el presente, se mantiene muy cerca del suelo, y puede, con un ligero cambio en la dirección del viento, destruir a quienes lo emplearan. Pero una vez se descubre un gas más ligero que el aire — o sea uno que destruya y luego se volatilice —, será la arma más terrible que se haya descubierto.

Por supuesto, ya la guerra no recompensa a nadie. Todo lo que el moderno ejército ocupe será una vasta área de destrucción.

No hay ninguna utilidad en eso. De ahí que es de esperar que llegará un tiempo en que tendrán que dejar de hacer la guerra, o habrá que retroceder al primitivismo, y los que queden del desastre, empezar de nuevo y pelear con los puños.

CRISTIANO SUI GENERIS

Al terminar una conferencia en el Tow Hall de Birmingham, una dama le pregunta a nuestro hombre:

— Pero, a fin de cuentas, ¿es usted cristiano o no lo es?

Bernard Shaw, contesta:

— Bueno, creo que sí. Pero soy el único en mi clase. Me encuentro solo.

(Recogido por José Viadú)

La bancarrota del bolchevismo

EL XX y el XXII Congreso del Partido Comunista soviético pusieron totalmente al descubierto toda la degeneración de un sistema. Nosotros, como anarquistas, entendemos que no es solamente Stalin el culpable. Habría que remontarse a Lenin.

No quedan exentos de culpa Kruschev y ninguno de la cuadrilla de gangsters aposentados en el Kremlin.

El octubre rojo de 1917 que tantas simpatías y esperanzas despertó en el mundo obrero es tan sólo un recuerdo lejano. Hoy la revolución rusa está completamente degenerada. La contrarrevolución es dueña, en absoluto, de los destinos de Rusia.

La degeneración de la revolución rusa era inevitable desde el preciso momento que se prescindió de las masas laboriosas. Una revolución de carácter social que echa a un lado los factores que la determinaron tiene que caer fatalmente en manos de aventureros y de verdugos.

Naturalmente que Stalin fue producto o resultante de las ambiciones y de los egoísmos de los burócratas, de los primates del Partido, de los directores de la economía y de todos cuantos se hallaban encaramados en el Poder.

La contrarrevolución rusa no solamente hay que circunscribirla a la URSS. Ha hecho mucho más daño fuera de Rusia. Han destruido el movimiento obrero en el mundo entero. Cabe preguntar, ¿dónde estaría el capitalismo sin la complicidad de los burócratas del Kremlin?

El carácter netamente autoritario ha prostituido la explosión popular que ahuyentó a los zares, pero que ha impuesto un dogal tanto o más brutal que el zarismo. Para hacerse una idea de las repetidas y múltiples protestas de los intelectuales rusos que recaban a grandes gritos la instauración de una sociedad en donde sean respetados los más elementales derechos humanos, hay que fijarse en lo que representa el aparato burocrático del Partido Comunista ruso. Esa burocracia comprende 350.000 funcionarios permanentes, sea 0,1 por ciento de la población, que se evalúa en 250 millones de habitantes.

El Comité Central del Partido comprende 195 miembros titulares y 165 suplentes escogidos entre los 350.000 funcionarios permanentes del aparato, que celebran plenos de una manera irregular, recayendo el poder supremo en el Polit-



buró integrado por once miembros titulares y ocho suplentes llegando a la cúspide con un secretariado general de 11 miembros titulares sin suplentes. El secretario general se convierte en amo y señor.

El Partido controla toda la vida de la URSS en sus variadas facetas. La Unión de escritores, los cineastas, los artistas, las asociaciones de estudiantes, los sindicatos, los clubs deportivos, las sociedades culturales, los konsomols, los pioneros, todo ello se halla bajo la dependencia directa o indirecta del Partido. Es el Partido quien autoriza o prohíbe los desplazamientos en el Interior o bien al Exterior. El hace o deshace las carreras, acuerda o retira las ventajas, por ejemplo los alojamientos, automóviles y permanencias gratuitas en el Mar Negro. Existen células, como apéndice del agobiador aparato burocrático, en cada barrio y en cada inmueble. Se encuentran células también a todos los niveles de la Industria, del Comercio, de la Agricultura, de la Administración. Así también en las escuelas, en los hoteles para turistas y en los balnearios. Pueden contarse alrededor de 300 mil para toda la URSS.

Es decir que el aparato burocrático está presente en todas partes. Por lo tanto no existe el menor resquicio de libertad. Así se explica la protesta que día tras día expresan los intelectuales rusos. Desde Boris Pasternak hasta André Amalrik es todo un proceso que merece la debida atención. Como en todas partes, casi siempre es la intelectualidad la primera en manifestar su disconformidad con un estado de cosas que en estado latente germina en las capas populares y son los intelectuales quienes dan el grito de alerta.

El pensamiento no puede ahorrarse. La libertad de pensamiento no existe en la URSS como en cualquier país de tipo autoritario. Los intelectuales rusos cuando pueden editan sus obras en el extranjero, puesto que la censura les impide hacerlo en su país. Recurren, en su mayor parte a hacer circular manuscritos multicopiados o bien se retiran al campo rehuyendo la sociedad actual.

El escándalo que ha estallado en torno del premio Nobel Solje-

nitsyne es un símil de lo que ocurrió con Pasternak. Pero el que es admirable es el caso del joven escritor Amalrik. Después de conocer la sentencia del tribunal condenándolo a tres años de internamiento en un campo de trabajo por sus escritos, ha comparado su proceso a la caza a las brujas de la época medioeval. Dice Amalrik: «En la Edad Media, la lucha contra las ideas heréticas podía ser parcialmente explicada por el fanatismo religioso.» Y sigue: «Todo lo que ocurre actualmente en la Unión Soviética solamente puede explicarse por la cobardía de un régimen que considera peligrosa la difusión de toda idea y de todo pensamiento extraño a la alta burocracia.»

Es admirable el caso de Amalrik, este joven escritor ha desafiado al tribunal al que no considera competente para juzgarlo, «pues el principio mismo de la libertad de expresión excluye mi culpabilidad». Así habló André Amalrik. Es un lenguaje que cualquier libertario puede suscribir.

André Amalrik, es autor del libro titulado «¿La Unión Soviética sobrevivirá hasta 1984?» Se trata de una crítica acerba de la política del Partido Comunista Soviético. Entre las otras obras incriminadas se halla el libro titulado «Viaje involuntario a la Siberia». También se le acusaba de mantener relación con el escritor ruso Anatoly Kouznetzev que se hallaba exiliado en Inglaterra. Y encarándose a los jueces les dijo: «Con estos procesos se trata de amedrantar al pueblo, pero yo estoy persuadido que el proceso de emancipación ideológica que ha comenzado es irreversible.»

Algo muy grave ocurre en la URSS cuando surgen hombres del temple de un André Amalrik. A su lado está toda la intelectualidad rusa y del mundo entero. Ha sonado la hora del entierro de una estafa a la humanidad entera.

Seguimos con gran atención y cariño el esfuerzo heroico de unos hombres que luchan por la libertad que es por lo mismo que luchamos los anarquistas. No se puede tampoco silenciar los secuestros de aviones perpetrados en pleno firmamento ruso. Dos lituanos padre e hijo, se apoderaron de un avión y al aterrizar en Turquía, el padre manifestó «que el obje-

tivo era el de que el hijo pudiese seguir libremente sus estudios en cualquier país». Lo significativo del caso es que poseían armas como granadas de mano y metralletas. Esto nos induce a pensar que lo de Rusia está avanzando a grandes pasos, pues no es presumible que exista la venta de armas, y en este caso las armas salieron de un cuartel. Esto da mucho a pensar y quiere decir que el descontento penetra por doquier.

La gran convulsión rusa a corto o largo plazo conmoverá el mundo entero. El capitalismo internacional se da perfecta cuenta de lo que ello representa. Por eso sus más altos signatarios acuden a la URSS con el objeto de ayudar a los gangsters moscovitas a salvar una situación que es profundamente peligrosa para el capitalismo. De tratar con Brejnev y Kósiguine es mucho más ventajoso para la burocracia mundial. Pero la revolución social está en marcha. No es posible detenerla. El más poderoso baluarte de la contrarrevolución está agrietándose. Y el pueblo ruso habrá aprendido como todos los pueblos del mundo que la revolución social es inseparable de la libertad y de la justicia social, o sea el Socialismo Libertario.

JAIME BALIUS

ACLARACIONES

Una publicación desconfederal que se publica en París ha dado dos notas innecesarias a cargo de un escritor que jamás firma con su nombre.

ACLAREMOS:

LE COMBAT SYNDICALISTE no tiene otro director que el compañero Michel Le Marec.

El «Suplemento Literario de Solidaridad Obrera» no lo suprimió la autoridad, cual lo hizo con el semanario «Solidaridad Obrera».

**

En un recordatorio del fenecido compañero Albert de Jong aludi pasajeramente a otros compañeros de su misma tendencia descendente en cuanto de anarquismo se trata. Al parecer deslicé el vocablo «presumidos», el cual ha tenido por consecuencia una queja del compañero Juanel.

Nada me cuesta retirar una calificación que Juanel considera ofensiva, pues no es justo agravar a quienes no me dan personal agravio. Pero la posición de descenso de Jong, Herrera, Rüdiger, Sidonio García (Das), Juanel y otros, la considero tan infortunada como exacta.

Personalmente, todos mis respetos. Ideológicamente, a lo mío. —J. Ferrer.

MAS ANTENA

REFUGIADOS EN LA PROPIA PATRIA

SEVILLA. — Cerca de 20.000 personas desahuciadas por diversos motivos están alojadas en «refugios» de barracas a cal y canto y techo de uralita, improvisados, desde 1961, por el Ayuntamiento.

ARREGLO VERTICAL DE LOS CONFLICTOS

MADRID. — El sacerdote obrero Francisco García Salve y tres compañeros suyos de trabajo fueron despedidos por el empresario, y como no estuvieron de acuerdo con el saldo de cuentas que el «empre» les hizo, fueron al Sindicato Provincial de la Construcción a pedir ayuda para hacer prevalecer su derecho. La ayuda, veinte jerarcas se la dieron a puñetazos y coces, al extremo de dejar al cura apto para que lo curaran en el dispensario. Los tres restantes, también lesionados, fueron a repararse en sus domicilios, para lograr lo cual habían puesto los pies en polvorosa.

SE HABLA FINO

EL FERROL SIN CADILLO. — Catorce obreros de la empresa Nervión han sido despedidos por haber propiciado un paro de la industria en favor de los 16 vascos juzgados en Burgos. Requerido el concurso del Sindicato oficial, los jefes de éste han declarado que no se trata de vulgares despidos, sino de elegantes rescisiones de contrato.

BARCELONA CARA

MADRID. — Según una estadística, el presupuesto mínimo de una familia de cuatro personas es de 159,75 pesetas por día en Barcelona; 148,72 en Valladolid; 148,68 en Sevilla; 148,66 en Oviedo; 146,02 en Granada; 145,52 en Zaragoza; 145,51 en Valencia; 145,14 en Madrid, y 140,63 en Jaén.

LA VERDAD MOLESTA

MADRID. — Luis Echevarría Alvarez, el 1 de diciembre fue proclamado presidente de la República mejicana y la agencia oficial EFE dio noticia de ello, además de las declaraciones hechas por el presidente electo, en una de las cuales manifestó: «La inmigración de republicanos españoles en general ha sido muy valiosa para México. Es una parte

constitutiva nuestra.» EFE ha repetido la expresión presidencial, pero suprimiendo deliberadamente lo de «republicanos».

ARRECIA LA PROTESTA

HUELGA GENERAL unánime en San Sebastián por adhesión a los 16 juzgados en Burgos. Estado de excepción decretado contra toda la provincia.

Los 16 comparecen ante el consejo de guerra brutalmente maniatados, impedidos de hablar al éuzkara, con los abogados inhabilitados de desarrollar la defensa y el público minuciosamente registrado y amenazada con metrallas.

Una petición de muerte, de momento. Los responsables de la retención del cónsul Beihl amenazan con ejecutar éste si algún preso de ETA es anteriormente ejecutado por las autoridades. Añaden los comunicantes que alemán equivale a destructor de Guernica. En el juicio de Burgos se ha demostrado que los 16 fueron torturados por la policía para obtenerles declaraciones comprometedoras.

En todas las poblaciones importantes de España huelgas y motines en solidaridad a los 16 vascos juzgados en Burgos. En Londres, París, Nueva York y otras poblaciones mundiales, grandes manifestaciones de simpatía a la resistencia española.

(Esta última hora data del 7-12-1970.)

ADMINISTRATIVAS

—Serrante Ramón, Massy (91). Recibida la tuya. Verificado cambio dirección. Respecto a la vieja, había bandas adelantadas.

—Molina Cayetano, Arles sur Tech. Se recibieron los 20 frs. donativo pro prensa de dos albañiles de Amélie les Bains. Agradecidos por su gesto. Tengo aún ejemplares de tu libro «El Rosellón». Te pediré cuando los termine. El pago de la prensa será bien recibido ya que no vamos holgando.

—Borrás Pedro, Rennes. Recibida la tuya. Tu giro de 62 frs. fue recibido el 9-9-70. Pagados «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-1970.

—Saturnino Plaza, Bourges. Recibida la tuya y tu envío que agradecemos. Mejor hacer envío normal para evitar extravío. Enviaremos lo que pides.

—Eliseo López, Orléans. Recibida la tuya. Comprendemos caso. Para el 71, veremos de arreglar la cosa.

COMUNICADOS

COMUNICADO DE S. I. A. REGIONAL

Compañeros, desde este momento podéis hacer ya vuestros pedidos del Calendario de 1971. Que nadie se quede sin él. Se ofrecen en francés y en español. S.I.A. espera la contribución de todo el mundo para el éxito de su venta. Este año no debe quedar uno sin vender.

Tenemos cartas postales para felicitación de año nuevo. Adquirirlas es obra solidaria.

CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

La segunda Conferencia del Ciclo 1970-71 organizada por el Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 13 de diciembre 1970, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marsella, a cargo del militante de Perpignan, Vicente Soler, actual Secretario del Núcleo Aude-Pirineos Orientales, que disertará sobre el palpitante tema: «El militante y el porvenir de la C.N.T.».

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea mensual que tendrá lugar el día 13 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

CHARLA-DEBATE, organizada por la Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. de Perpignan, que tendrá lugar el día 20 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

Será iniciada la misma por el compañero Porquet, que disertará sobre el tema «Colectividades y Socialización».

Quedan invitados a la misma todos los compañeros, simpatizantes y amantes de la cultura.

PARADEROS

Se desea saber el de Manuel López Alvarez, natural de Fuente Cabanas (Orense). Al final de la guerra se encontraba en Barcelona y se cree que pasó a Francia. El compañero que pueda dar alguna noticia puede hacerlo a Fabián Cuello, 12, rue Pavillon, 2º étage, 13-Marseille (1er).

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.)	6,50
Alicante	6,00
Yema	5,50
Mazapán	5,50
Panecillos (pieza)	0,60
Panecillos (cofre 1 kg.)	30,00

En esta Administración.

GALA DU «LIBERTE»

Vendredi 11 décembre, à 20 h 45, au Palais de la Mutualité de Paris. Carte d'entrée : 15 frs., à 33, rue des Vignoles, Paris (XX°).

F. L. HOUILLES-ARGENTEUIL

Recuerda a sus afiliados que la asamblea ordinaria tendrá lugar el día 13 de diciembre a la hora y en el local de costumbre.

BUSCRIFCION PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Luciano Francisco, La Trésne, 5; Antonio López, Roanne (dos veces) 20; Julio Romera, Ottmarsheim, 10; Carlos Baila, Sartrouville, 25; Saturno Plaza, Bourges, 9; Vicente Gutiérrez, Ivry, 5; Pozo, Paris, 20; Torralba, Fresnes, 5; Salvador Benitez, Montreuil, 10; José Villanueva, Paris, 10.

TOTAL: 119,00 Francos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 20 de diciembre para resolver asuntos del máximo interés. Que ninguno falte.

EL COMPANERO AMADOR ADVIERTE

Para evitar confusiones, el compañero Amador González, de la F. L. de St-Denis (Seine-St-Denis), aclara que el firmante Amador González, de un manifiesto separatista de la C.N.T. aparecido en Paris, no se refiere a él, sino a un homónimo. Nuestro compañero Amador sigue fiel, como siempre, a las postulados clásicos del anarcosindicalismo.

F. L. DE MELUN

Convocatoria: El primer sábado de cada mes (en vez del domingo) celebrará en lo sucesivo sus reuniones esta F. L., en el lugar de turno que todos tenemos acordado.

Los compañeros que residen fuera deben tomar nota y considerar que el cambio al sábado es por razones justificadas.

F. L. DE BURDEOS

Inaugura su ciclo anual de Conferencias, el domingo 13 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, disertando el compañero V. Llansola sobre el tema: «¿Dónde va el sindicalismo?» Por la materia que tratará, de gran valor social, no dudamos que los compañeros acudirán puntualmente al acto, asimismo los simpatizantes que amen estas reuniones fraternas e ilustrativas.

Desde Alicante

España vista por dentro

Las erupciones volcánicas continúan sin interrupción en el suelo social - franquista. El abismo entre el nivel de vida de ricos y pobres se agranda en lugar de menguar, crece por ensalmo.

El sindicalismo de Estado, pilotado por Franco, y con el obligado ramo de olivo, va de tumbo en tumbo, de fracaso en fracaso. Aquí no hay pan más que para el parto. La opulencia de los de arriba se agranda, con el mismo ritmo que la miseria de los de abajo crece. Precios y salarios no van nunca de acuerdo, lo que produce la riqueza de unos y la pobreza de otros por donde se desborda el desnivel de vida entre los seres humanos: y mientras unos roen el hueso, otros paladean la carne, siguiendo la táctica de un sindicalismo infernal, pegado al culo de los eclesiásticos, con sus turiferarios en cabeza, consejeros obligados de Franco, de mente oblicua, que no saben poner el dedo en la llaga para curar un mal tan inveterado como el desnivel de vida social.

Los emplastres de curandero no resuelven nada. La curación es de fondo, no de forma. A los paliativos no ha lugar, están pasados de moda, por ineficaces. Si ni se ataca a las raíces, el tallo del mal rebrota con más bríos y frondosos, por eso cuanto más suben los precios, más bajan los salarios y más se enseñorea el fantasma del hambre en los hogares obreros, obligándoles a la rebelión si no quieren morir de hambre y miseria, equiparando precios y salarios. Pero en el toco y duro régimen dictatorial franquista, el obrero lucha con desventaja, ya que no tiene ninguna puerta abierta para defender sus intereses. El obrero no tiene más derecho que obedecer y callar, según está mandado por el supremo jefe sindical, el padrecito Franco.

La charca pestilente franquista es un baldón de ignominia, fundado sobre los intereses bastardos de los de arriba, por eso cuando el obrero pide más pan, recibe latigazos y cárcel; y para el patrono que amasando fortunas descaramadamente declara el *lock-out*, todo son vivos parabienes. ¡Maravillosa justicia de pelo en pecho, del régimen carcomido de Franco!

Así andamos en la España tan ponderadamente católica y cristiana, en la que ya no se azota al mercader, sino al muerto de hambre y sin trabajo. Cristo ya no sirve más que de tapadera para

engordar más y más al ya cerdo graso, tocado con escapulario y estola, con hocico de ratón eclesiástico.

La justicia histórica sigue su curso por el suelo español, como Pedro por su casa. Privativa de un régimen de un privilegio, ferrozmente despótico, es la manoseada y coja justicia de clase, equivalente a la «ley del embudo», y usada por o con el sistema de Juan Palomo.

En la cabeza de los liliputienses gobernantes españoles no cabe la existencia de una justicia igualitaria y social. No todos los días se encuentran gobernantes con cabeza de chorlito, cortados con el padrón de Fernando VII.

Por la incapacidad de gobernantes vacíos, los conflictos sociales en España nacen a propulsión a chorro. No es solamente en Asturias donde hay litigios, sino en los cuatro ámbitos de España. El suelo español es un hervidero. No sólo es Asturias la que protesta de su precaria situación, sino también todo el resto de España.

Asturias, con sus 11.011 mineros parados, de ellos 4.375 sancionados con suspensión de empleo y sueldo, y en espera de nuevas sanciones por la empresa Hunosa, sigue subiendo el calvario español con la cruz a cuestas, por ordeno y mando del jefazo supremo de un régimen avinagrado y despó-

tico, que abarca a todo el territorio español, incluida la capital, con 61.000 obreros del ramo de la construcción en huelga, *pidiendo menos pan y más trabajo*, para que las empresas constructoras no se hallen en trance deficitario y puedan seguir llenando bien la faltriguera, aunque el productor reviente como un chinche, harto de hambre y trabajo.

El látigo continúa en el aire, y lo mismo que los empleados del Metro madrileño don Francisquito los amenaza con militarizarlos si no entraban en seguida al trabajo, a los obreros de la construcción madrileña se les amenazó con el despido en seco.

SIMPLICIO



DEJADOS DE LA MANO DE DIOS

PONFERRADA (León). — Dos sacerdotes resultaron muertos al chocar el coche en que viajaban con un camión en la carretera de Madrid a La Coruña, proximidades de Torre del Bierzo. Se trata del presbítero Benedicto Sánchez García, capellán de la tercera bandera de paracaidistas de Las Palmas, que conducía el vehículo, y el párroco de Airos (Pontevedra), que le acompañaba. El conductor del camión resultó ileso.

CRISIS EN LA INDUSTRIA DEL CURATO

ROMA. — Según las últimas estadísticas de la Congregación, en los tres últimos años sobre un total de unos 150.000 seminaristas, se ha producido una disminución de unos 20.000.

DE LA CASTIZA ESPAÑA

MADRID. — Al final de la Avenida de Valladolid, cerca del Puente de los Franceses, estacionaba una tribu de gitanos. El campamento fue rodeado por la Guardia Civil y los gitanos evacuaron precipitando la marcha de sus carros. Entonces la G. C. disparó al bulto matando a un gitano de 2 años, Raimundo Heredia Pérez. ¡Varios gitanos fueron detenidos! Se barrunta que los

guardias homicidas serán ascendidos o condecorados.

LUIS JIMENEZ ASUA

BUENOS AIRES. — Falleció en esta capital, a la edad de 81 años, Luis Jiménez Asúa, político, profesor y escritor español. Desempeñó durante muchos años la cátedra de Derecho Penal en la Facultad de Derecho de Buenos Aires.

Jiménez Asúa fue diputado en las Cortes Constituyentes Españolas desde la proclamación de la República, en 1931, y presidió la comisión parlamentaria que redactó la Constitución.

Asúa perteneció al Partido Socialista Español.

Los restos mortales de Asúa recibieron sepultura en el cementerio de la Chacarita en esta ciudad.

Jiménez Asúa había nacido en la capital de España el 19 de julio de 1889 y en 1914 se le nombró profesor de la Facultad de Derecho de Madrid, hasta 1918, en que obtuvo, por oposición, la cátedra de Derecho Penal.

En 1920, deportado por el Gobierno del general Primo de Rivera, viajó a América y dictó cursos en Argentina. Representó a España en la Sociedad de las Naciones y estuvo en los años de la guerra civil en la misión diplomática destacada en Praga, por el Gobierno republicano.

Terminada la contienda español-

la, Jiménez Asúa se radicó en Buenos Aires y dictó cursos en las universidades de esta capital, La Plata, Córdoba y otras ciudades del interior argentino. Al morir era presidente de la República en el Exilio.

ESTUDIANTES DETENIDOS

MADRID. — La policía ha detenido a diecinueve estudiantes universitarios por sospechar que forman un comité clandestino promotor de agitaciones. Con esta calificación nadie se atreverá a decir que la «poli» española no se adelanta a los acontecimientos. Su preparación científica más aguda radica en la infalibilidad del horóscopo.

UN CONSUL RAPTADO

SAN SEBASTIAN. — El cónsul alemán del Oeste, Eugenio Beihl, fue raptado por unos desconocidos, de momento con fines ignorados. Al día siguiente la prensa notificó que Beihl era prisionero de la E.T.A., el cual lo mantiene en rehén para presionar al tribunal de guerra burgalés a fin de que no pronuncie ninguna pena de muerte contra los 16 procesados vascos.

NOTA CINEMATICA

MADRID. — El realizador J. A. Bardem fue detenido durante 48 horas junto con J. L. Edrea y una actriz por haber tomado parte en una manifestación contraria a la conducta totalitaria del gobierno.

Por otra parte, el cineasta Luis Berlanga se propone filmar un tema sobre la guerra civil, que tendría como primer actor al conocido cancionista José Ma Serrat.

TRIBUNE LIBRE

A HAUTEUR D'HOMME

DEUIL NATIONAL
POUR UN FAIT DIVERS

Coup sur coup nous avons appris deux morts : Henri Jeanson, Charles de Gaulle. Le premier était un ami. Le second un personnage historique, légendaire, à ce qu'il paraît.

De Gaulle c'était un grand homme. Henri Jeanson, plus modeste, se contentait d'être un homme.

Je ne sais pas si tout le monde a lu ce qu'écrivit Henri Jeanson pour le « Crapouillot » num. 1, nouvelle série, hiver 67-68, consacré à monsieur de Gaulle le faiseur d'histoires.

Je restitue dans ces colonnes les propos de Jeanson. C'est, je crois, le meilleur hommage qu'on puisse lui rendre que de lui donner la parole une dernière fois. De même que c'est le meilleur moyen pour redonner à de Gaulle sa dimension réelle. Tout en ne regrettant qu'une chose, que de Gaulle soit mort après Jeanson.

« Cette vie de de Gaulle que l'on nous raconte ici, aurait pu s'intituler « histoire d'un fait divers ». Car il s'agit d'un fait divers dont l'histoire ne retiendra pas grand-chose. Il n'y a que cet imbécile de Peyrefitte et quelques autres valets arrivistes aux longues oreilles et dents longues pour parler sans rire des *dimensions historiques* de leur patron.

Depuis plus de vingt ans nous assistons, indifférents mais gouguenards, à la fabrication d'une

statue de contre-plaqué sur socle d'argile. (...) Voilà, nous dit-on, en pied, grandeur nature, le père de la Résistance. Et le public intimidé et conditionné croit sur parole que la Résistance est une création gaulliste.

Et ta sœur, chère opinion publique ?

La Résistance a toujours existé, elle s'est manifestée chaque fois qu'un pays était occupé par l'ennemi du moment.

Les Espagnols ont résisté à Napoléon, dans la Ruhr les Allemands ont résisté à Poincaré...

Et la Commune de Paris, qu'est-ce que c'était donc ?

On nous raconte qu'un certain 1er avril, cette année là, tombait le 18 juin, un général en cavale en Angleterre, lança de Londres un appel aux Français.

Cet appel, qui l'a entendu ?

Un Français sur un million.

Le 18 juin de ce 1er avril là, les Français avaient d'autres soucis que d'écouter Rina Ketty, Tino Rossi ou Charlot.

C'est la vie de ce général touriste que l'on vous conte ici, objectivement. Telle quelle.

Les faits se passent de commentaires. Tous sont exacts, contrôlés, irréfutables et irréfutés.

M. de Gaulle n'est pas, comme on aime à le répéter dans une certaine presse et sur certains écrans, un chef d'Etat. C'est tout au plus un haut-parleur. »

certaines articles, surtout « la délinquance, il n'y a que ça de vrai », rédigé par un certain conseil de voyous, sont-ils vraiment des voyous ? on me permettra d'en douter. Tout cela montre une bonne volonté sympathique pour « se mettre au niveau du prolo » qui tranche avec certaines expressions dignes de « dissertation de mon cul » à qui le conseil de voyous » veut casser la gueule. De ces expressions on en trouve principalement dans l'article « Liaisons et coordinations », « sans qu'aucune dichotomie ne s'installe là », et plus loin « la tactique multiforme organisée, ce qui est plus efficace que la tactique informelle dispersée ». Quant à ceux qui ont compris l'article « groupes autonomes et coordination », ils ont gagné un dictionnaire.

N'insistons pas sur tout ça, la critique est vraiment trop facile. Des copains ont leur journal, ils sont contents. C'est l'autosatisfaction, nouvelle maladie infantile des « révolutionnaires » qui se manifeste une fois encore.

Mais j'ai déjà dit et je répète, que la création de nouveaux journaux nationaux et mensuels est une erreur tactique lamentable.

Un journal mensuel ne peut pas être révolutionnaire, car il n'est pas en prise directe avec la réalité et l'actualité. Un journal national ne peut servir qu'à l'information et il existe assez de journaux pour cela, et des journaux qui ont besoin et demandent des articles. L'information, d'autre

part, doit suivre l'actualité, ne serait-ce que pour organiser la solidarité en cas de grève par exemple; elle ne peut donc être assurée par un journal mensuel.

Il faut regrouper nos forces, organiser le débat sur la fonction de la presse révolutionnaire, et surtout nous donner les moyens de lutter. Il ne s'agit plus de disperser nos efforts. C'est de la concertation, du débat que sortira l'idée révolutionnaire. De la dispersion il ne peut rien sortir de constructif.

Note de la Rédaction. — Nous ne pouvons qu'être d'accord avec le camarade Carité sur certains aspects de cette tribune.

L'explosion journalistique dans les milieux libertaires est, comme toutes autres, déplorable.

Il est un fait qu'un journal ne peut suffire à exprimer et ensuite être compris sur un problème donné, par tout le monde. Que la variation de l'expression est très utile pour que chaque lecteur saisisse ce qu'on lui donne à lire.

Ce qui pourrait justifier cette explosion serait une certaine censure sur les articles ce qui est incompatible avec l'idée libertaire. Mais peut-être existe-t-elle ? En tous cas pas au « C. S. ».

C'est pour cette raison que s'il faut condamner (le faut-il ?) « Vivre », etc., il faut également condamner « Solidarité Ouvrière » qui pourrait largement contribuer à étoffer le « C. S. » puisqu'ayant la même optique syndicaliste révolutionnaire et Anarcho-syndicaliste.

POUR LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE : DEBAT OU DISPERSION

Dans un précédent numéro du « C. S. », je demandais qu'on ouvre le débat pour savoir comment utiliser au mieux la presse révolutionnaire.

Apparemment ceux qui se plaignent le plus de cette presse, se foutent complètement de ce problème, qu'ils trouvent mieux à faire de créer un nouveau journal.

Nous avons déjà vu naître « Tout », nous venons d'avoir « Vivre », organe des groupes autonomes.

Je viens de lire le numéro 1. J'avoue que je me suis bien amusé. L'édition de présentation est sympathique, rien de neuf pourtant

Je remarque ceci : « C'est à tous de l'élaborer (la ligne théorique) dans le foisonnement et nous pensons qu'elle se dégagera nécessairement de la confrontation de notre pratique révolutionnaire dans la discussion et l'analyse de la réalité objective. » Vous avez bien lu : « confrontation », discussion. Or, ce journal voit le jour dans la pagaille des publications actuelles. Sans confrontation ni discussion préalables avec d'autres organisations révolutionnaires.

Analysons rapidement le contenu du canard : je n'insiste pas sur les bandes dessinées aussi médiocres que celles des situationnistes ; ni sur le ton facile de

LE CALENDRIER



POUR 1971

EST EN VENTE

Demandez-le à l'administration
LLOP Roque - 33, rue des Vignoles - PARIS (XX)

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VIII.)

théorie révolutionnaire, c'est-à-dire la volonté d'autogérer leur vie, autrement dit la société en générale. Dans leur pratique révolutionnaire journalière dans leurs entreprises, de nouveau et peut-être pour toujours, ils réécrivent leur histoire !

30. — Opposés par la forme comme par le fond la société dite de consommation et le principe d'autogestion généralisée ne peuvent coexister. De même que les simulacres de réformes capitalistes (participation, cogestion, régionalisation) ne peuvent accélérer le procès révolutionnaire de mise en place de l'autogestion, de même le projet autogestionnaire ne peut être amputé d'une part même infime de son contenu.

31. — La société constitue un tout et non une somme d'unités élémentaires. Une autogestion même radicalisée mais non généralisée qui ne s'instaurerait que dans des unités partielles sans atteindre le global se vouerait à l'échec, c'est-à-dire soit à la bureaucratization et son excrément historique puant le Soviet Suprême, soit à une nouvelle rechute dans le cycle capitaliste de la marchandise. Ce qui revient à dire que l'autogestion ne peut être dissociée du procès révolutionnaire dont elle est l'aboutissement comme le départ. Sa réalisation immédiate, radicalisée, généralisée conditionnant de la réussite de ce procès.

32. — La gestion effective des entreprises, des communes doit être assurée par les travailleurs eux-mêmes, et cela à tous les échelons de l'économie. Il est nécessaire de placer les groupes technobureaucratiques au pied du mur en leur refusant tout pouvoir de décision autonome. Il convient donc de revoir en fonction de l'autogestion radicalisée les concepts et les pratiques de la représentation, de l'élection, de la délégation de pouvoirs, du contrôle démocratique. Pour que la notion même d'autogestion ne soit pas galvaudée il convient que les délégués soient élus par la base, rendent des comptes à la base et puissent être révoqués par cette base, et cela à l'intérieur de toute organisation quelque soit sa nature, industrielle ou agricole par exemple. Grâce aux techniques modernes de télécommunications les travailleurs contrôleront constamment leurs délégués, approuvant, désavouant, condamnant leurs décisions à tous les niveaux. Les tech-

niques d'aliénation audio-visuelles dans la société capitaliste subiront elles aussi un renversement profond en devenant dans la future société d'abondance des éléments de progrès car les outils efficaces du vrai contrôle démocratique. Les travailleurs participeront à tous les aspects de la vie, du travail, de la sécurité (section d'auto-défense), du bien-être, de l'éducation, de la création culturelle, scientifique sous toutes ses formes; ainsi qu'à toutes les manifestations possibles du contrôle démocratique par les intéressés eux-mêmes. En somme le droit des producteurs-consommateurs d'autogérer leur vie.

33. — Au premier coup de feu, à la première grève gestionnaire et expropriatrice l'économie capitaliste doit être détruite par l'instauration du règne des plaisirs. L'autogestion généralisée renvoyant à la poubelle de l'histoire le vieux monde du spectacle. C'est ainsi que les premières mesures révolutionnaires concerneront la suppression des secteurs parasitaires (tertiaire...) dont les membres seront transférés vers les secteurs prioritaires dont P. Vaneigem dans l'I.S. num. 12, page 78 donne l'ordre suivant :

« Alimentation, transports, télécommunications, métallurgie, constructions, habillement, électronique, imprimerie, armement, médecine, confort et en général l'équipement matériel nécessaire à la transformation permanente des conditions historiques. » Cette nouvelle redistribution de la force de travail permettra un abaissement considérable des heures de travail : 3 à 4 heures environ. L'organisation rationnelle de cette nouvelle société permettra au progrès technique récessif de jouer pleinement son rôle et de libérer les hommes du travail-servitude jusqu'à en arriver à la suppression pure et simple du travail corvée obligatoire. D'ici là cependant : « Les conseils expérimentent des formes attractives de corvées, non pour en dissimuler le caractère pénible, mais pour le compenser par une organisation ludique, et autant que possible, pour éliminer au profit de la créativité (selon le principe « travail non, jouissance oui »). A mesure que la transformation du monde s'identifiera avec la construction de la vie, le travail nécessaire disparaîtra dans le plaisir de l'histoire pour soi. » R. Vaneigem *ibid.*

Au niveau de la production et de

la distribution. Il sera nécessaire de lier un dense réseau d'organismes de base (les conseils) avec un complexe cybernétique. Le réseau d'organismes d'autogestion dans les unités de production et les unités territoriales (les deux devront se fondre dans la notion de conseil ouvrier) assurera l'expression des besoins sociaux, le contrôle social de la production locale, régionale, nationale, internationale. Le réseau d'ordinateurs planifiant et répartissant à l'échelon international, national, régional ou local (le niveau dépendant de la nature du produit et de sa rareté) les biens en fonction des désirs. Le réseau d'autogestion généralisée formé par les conseils ouvriers et paysans a seul tous les droits. Sans ce réseau et sa puissance l'électronique, l'informatique, la cybernétique appliquées à la gestion de l'économie donneraient le pouvoir aux nouveaux technocrates, programmeurs des machines, qui se serviraient de ces moyens pour re-manipuler les hommes. Sans les télex, ordinateurs, computeurs, téléviseurs, etc., la révolution sociale risque de se confondre avec l'inorganisation économique et sociale, ne pas dépasser la révolution politique, ne pas réaliser les possibilités infinies de l'autogestion généralisée.

35. — L'autogestion généralisée est un noyau rationnel dont le contenu transcende l'idéal démocratique. C'est la connaissance théorique et pratique de l'histoire dédagée totalement de l'idéologie. Il s'agit de la forme actuelle de la science de la liberté.

36. — Dès qu'une situation révolutionnaire se présente le prolétariat doit avoir la possibilité de prendre en main sa destinée, et cela sous-entend de se dépasser en se niant dans une société sans classes. Pour cela il est nécessaire que l'autogestion généralisée s'instaure immédiatement dans toutes les unités de production et parvienne à assurer une cohésion et une coordination parfaite et indispensable entre toutes les branches d'activités. Il convient donc que les travailleurs possèdent le maximum d'éléments pour se réaliser aussi bien unitairement que globalement. Ces éléments doivent être les données matérielles permettant la mise en place la plus rapide du complexe autogestionnaire; l'ensemble des renseignements dévoilant des possibilités de se fédérer le plus rapidement pos-

sible entre entreprises de la même branche, de coordonner ces branches dans un conseil général d'industrie, d'établir donc des coordinations horizontales, verticales et géographiques. La majorité de ces renseignements concernent la vie même des entreprises où œuvrent les travailleurs; ces derniers devront donc se les approprier par tous les moyens. Le reste de ces renseignements se trouvent réunis dans les secteurs parasitaires : Banques, Assurances, Administration, INSEE, IFOP, etc. (Les travailleurs de ces secteurs agiront de même). Pour parvenir à un stade pré-révolutionnaire, et avoir en possession l'ensemble des éléments évoqués, pour éviter les échecs révolutionnaires sanglants du passé par manque de maturation, une organisation devient indispensable; c'est le syndicalisme révolutionnaire.

3e conclusion : D'une nouvelle pratique du syndicalisme révolutionnaire et de ses conséquences

37. — Dans la nouvelle pratique du syndicalisme révolutionnaire qui s'impose le secret professionnel — code moral du travail, servitude capitaliste — doit être totalement abandonné; Etre révolutionnaire entraînant une condamnation radicale du capitalisme et de ses soi-disant codes moraux.

38. — Les travailleurs doivent s'emparer de tous les renseignements de base de la structure de l'économie capitaliste. C'est-à-dire, d'avoir une parfaite connaissance de la marche de leur entreprise, en reconnaître l'utilité ou la non-utilité, connaître les entreprises qui composent leur fédération d'industrie, être en possession d'une vision globalisée — autant que possible — des rouages de la société du spectacle. Le prolétariat doit du jour au lendemain être capable de déclencher le procès d'autogestion radicalisée et généralisée. A mesure que s'intensifiera la prise de conscience révolutionnaire dans les masses se formera un mouvement d'inertie — juste réplique au règne de l'ennui — qui ne trouvera son renversement que dans la grève générale expropriatrice et gestionnaire qui seule permettra aux travailleurs de s'accomplir pleinement. Cette théorie de l'inertie du prolétariat comme tactique révolutionnaire peut amener à penser qu'une part importante des risques de révolution sociale sanglante seront évités. C'est possible,

(Suite page VII)



2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Le 20 décembre 1970 à Toulouse aura lieu une Conférence-Débat animée par Pierre Méric. « Le

COMMUNIQUE

Camp anarchiste. Ses structures ses formes d'être et d'agir », à la Salle Sénéchal à 10 heures.

Conférence organisée par la C. N. T. E. (Fédération Locale de Portet).

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6° Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion autour des centres d'intérêt suivants :

— L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.

— Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.

— Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...).

— Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion).

— La société actuelle et le problème de la Révolution.

Rendez-vous tous les jeudi soir à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque).

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

Plaisir des Dieux

Quatre-vingt dieux, césars et tribuns sont venus à Paris pour glorifier celui qui depuis un quart de siècle représentait pour eux le symbole de l'autoritarisme.

Toutes les occasions sont bonnes pour injecter aux peuples la drogue de la soumission.

Après l'hystérie collective d'un grand nombre d'Arabes à la mort de Nasser, la foule moutonnaire française n'a pas manqué de montrer qu'elle était « la plus spirituelle de la terre », qu'un dieu viennois à disparaître et c'est la prosternation non seulement des fidèles, mais aussi de la cohorte des courtisans, des m'as-tu vu, des gens qui se disent sérieux et qui ont de la morale.

Ce sont les mêmes qui commémoraient il y a quelques mois le bi-centenaire de Napoléon. Ils pensent ainsi que leur contrition effacera toutes leurs lâchetés. Peut-être les verrons-nous un jour commémorer Hitler et Mussolini. Il faut que le plaisir des dieux entre dans les entrailles du peuple et lui arrache les larmes.

Beaucoup de nos compatriotes sont à ce point aveuglés qu'ils croient qu'il n'y a que les césars pour être de grands hommes.

De 40 à 44, nous avons lutté contre l'hitlérisme, c'est-à-dire pour la dignité de l'homme, mais nous n'avons pas oublié qu'avant Hitler, Napoléon et ses soudards ont massacré des milliers de femmes et d'enfants espagnols.

« Dieu est un scandale », a dit

un jour Baudelaire en ajoutant aussitôt : « Un scandale qui rapporte ».

Il en est de même pour les césars et tribuns.

Les cérémonies sont toujours grandioses et inoubliables parce qu'elles ont toujours pour préoccupation principale les mêmes objectifs grégoriens de domination et d'abrutissement des peuples.

Les maîtres du pouvoir ont la partie belle, les dirigeants du Parti communiste également. En utilisant le prestige du disparu ils espèrent les uns et les autres endormir les velléités révolutionnaires du peuple. Ils pensent pouvoir réussir ce que le dieu avait envisagé mais n'avait pas pu mener jusqu'au bout.

On veut toujours mettre le peuple dans l'alternative de choisir entre deux dictatures. Mais l'équilibre factice du système étatique chancelle. Et l'action énergique du peuple peut donner le coup décisif.

Aucune solution politique ne peut garantir le bien-être et la liberté, qui se conquièrent et se forgent uniquement par le propre effort du peuple.

Seule la révolution sociale peut balayer en même temps toutes les misères dont le pouvoir étatique n'est qu'un triste effet.

Le plaisir des dieux ne durera qu'un temps. L'anarchie demeure la seule planche de salut de la liberté.

Raymond BEAULATON

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VI)

mais il faut que les syndicalistes révolutionnaires sachent dès à présent que la mise en place du système préconisé ci-dessous ne pourra être que dangereuse, voire sanglante. Le pouvoir et ses alliés objectifs se serviront en effet de toutes les armes en leur possession pour empêcher la propagande syndicaliste révolutionnaire. Pour parvenir à la prise de conscience généralisée une nouvelle pratique révolutionnaire s'impose, pratique dont il est difficile d'esquisser une grossière ébauche, mais qui doit cependant et dorénavant être définie, redéfinie constamment par tous pour que le syndicalisme révolutionnaire puisse s'épanouir.

39. — Il est impératif en premier lieu que les travailleurs se réapproprient les techniques modernes de télécommunications, qu'ils admettent donc qu'ils en sont les seuls et uniques propriétaires. Cela entendu, il convient que le prolétariat réadapte ces techniques à son profit. Il est en effet indénia-

ble qu'un grand nombre de réalisations en matière de télécommunications peuvent être adaptées au syndicalisme révolutionnaire tant au niveau de sa structure qu'à celui de sa pratique sociale dans la propagande — pratique de laquelle et par laquelle naîtra la théorie révolutionnaire d'émancipation sociale : le code des possibilités de l'imaginaire. Ainsi donc face à l'offensive capitaliste du spectaculaire marchand par les techniques modernes d'aliénation audio-visuelles, il est nécessaire de répondre par une contre offensive moderne de désaliénation révolutionnaire qui rendra au prolétariat dans le système actuel des techniques que se sont appropriées les capitalismes privé ou d'Etat. Cette contre offensive — nouvelle pratique sociale — se réalisera au niveau des entreprises, des quartiers, bref dans tous les aspects de la vie sociale.

Jordi VIDAL

(A suivre.)

COMMUNIQUE DE PRESSE

Le « Front Portugal Libre » a des témoins sur la participation du gouvernement fasciste portugais dans la préparation et direction de l'invasion de la Guinée (Conakry). En réalité, il y a un an environ que le gouvernement de Lisbonne a fait appel à certains éléments de l'armée qui combat en Angola, Mozambique et Guinée, pour participer dans les combats contre Conakry.

Nous le déclarons sur notre honneur.

Par exemple :

Une partie des troupes qui ont participé à l'invasion ont été entraînées à Manguangolo (Muela) Mozambique.

Les invitations ont été faites à

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

la fin de 1969 aux troupes qui terminaient leur service en leur offrant 200 % plus d'argent qu'elles gagnaient en service aux colonies.

F. P. L. (Délégation de Paris)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-64
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

La participation

Etude sociologique, politique et théorique Analyse et critique de la société spectaculaire-marchande

(Suite)

17. — L'histoire de l'humanité se négatifie en devenant histoire de l'économie; cette dernière incarnant tous les aspects de la vie sociale et prédisposant de leurs réalisations. Le travailleur perd donc toute individualité en devenant lui-même marchandise au sein du spectacle qu'offre l'idéologie dominante.

18. — Selon l'analyse marxiste le capital devrait entrer dans son ultime phase de décomposition : concentration industrielle, surproduction... La théorie bourgeoise révolutionnaire qui a aboutie à la mise en place du spectacle ne serait plus qu'un corps sans tête qui se décomposerait de par ses contradictions internes. Sa mort inévitable consommant son avenir historique. Sa mission ayant amené le développement des forces de production à un point ultime de mécanisation au delà duquel se trouverait mis en cause sa survie même; c'est-à-dire celle du spectacle. Ainsi, la non-possibilité pour le capital de surmonter sa crise interne ne pourrait qu'accélérer le procès de décomposition du spectacle.

19. — Le capitalisme liquiderait son avenir en un point de non retour qui serait celui où la totalité de la force de travail ne pourrait plus être aliéné par le travail servitude productif en raison de l'automatisation accélérée des moyens de production de la société industrielle et de ses motivations, le progrès technique récessif. Pour remédier à cet état de fait et stopper la crise imminente qui réellement le menace, le capitalisme a créé un secteur tertiaire parasitaire dont les seuls buts sont la distribution et la louange de la marchandise en tant que telle (valeur d'usage et valeur d'échange) et en tant qu'homme. L'homme devenant lui-même comme nous l'avons signalé une *marchandise* dont on calcule le sexe, la taille, la parure, les goûts, etc., dans le cycle infernal de l'offre et de la demande. L'économie et ses différents aspects spectacularise radicalement la vie sociale.

20. — La vision pragmatique capitaliste du devenir historique de

la société du spectacle n'a cependant pas tenu compte dans ses plans et réformes magouilleuses des éléments incontrôlables qui bien qu'intérieurs au système le condamnent radicalement, donc globalement; de ces éléments incontrôlables qui luttent pour aboutir à une ère nouvelle où l'histoire de l'économie se positifiant ne redeviendra cependant plus l'histoire des hommes individualisés. Chaque individu créant par son activité créatrice sa propre histoire; autrement dit l'histoire généralisée dans tous les actes humains.

Ces éléments incontrôlables, intérieurs au système quoique le refusant, désirant balayer radicalement le spectacle, ce sont simplement les travailleurs.

21. — Le développement du tertiaire a conduit à une prolétarianisation accélérée d'une partie de plus en plus importante de ce qui avant constituait la petite bourgeoisie (cadres moyens, employés, comptables, etc.) qui ressentent de plus en plus l'inutilité de leurs vies, qui ressentent de plus en plus la dictature implacable du spectacle et de ses rouages hiérarchisés. Il se produit au sein de la masse hétéroclite des travailleurs un phénomène apparemment extraordinaire mais qui pourtant est d'une logique implacable : la recouverte de la lutte des classes. Ce qui amène un nombre de plus en plus important de travailleurs (employés, ouvriers, étudiants) à prendre conscience de l'iniquité de leur travail aliénant. La prolétarianisation généralisée du primaire, secondaire et tertiaire amènera au firmament des mots d'ordre la revendication essentielle qui est de « Vivre sans temps morts », c'est-à-dire vivre pour soi-même et par soi-même et cela à tous les instants de la vie.

22. — La lutte révolutionnaire de mai 1968 n'est que l'amorce d'un mouvement international qui balayera les bureaucrates et capitalistes de tous les pays, dans un avenir plus proche que ne le pensent « Ceux qui ne font les Révolutions qu'à moitié et qui creusent leur tombe ». Cette vague purificatrice est amorcée actuellement par tous les travailleurs en rupture de banc avec le système

et qui ressentent intimement la nécessité d'une transformation radicale de l'existence; radicale car totale, touchant tous les aspects de la vie quotidienne. C'est ainsi que la venue du communisme libertaire devra balayer à jamais les vestiges de la vieille société du spectacle. Le ciment de la nouvelle ère sociale verra la disparition des notions de travail et de loisirs conditionnés qui ne feront plus qu'un élément : la créativité infinie de l'homme dans une société libre.

Deuxième conclusion ; De l'Autogestion radicalisée et généralisée.

23. — Dans l'actuelle société la totalité des aspirations humaines des travailleurs se trouvent ramenées à une unique dimension, leur survie physique et intellectuelle. Le capitalisme inverse le réel lorsqu'il affirme que les travailleurs mènent dans l'ère du spectacle une sur-vie. Le monde du fétichisme de la marchandise est unidimensionnel car il oppose la survie et sur-vie du capital à la survie provisoire du prolétariat, préalable à la révolution sociale.

24. — La venue impensable et inadmissible de la société post-industrielle amènerait le prolétariat à accepter les faits anti-sociaux politiques, économiques, etc..., qui le léseraient des avantages d'une vie vécue passionnément donc totalement. A ce stade la complexité des rapports régissant les hommes se trouverait restreinte à un critère de base : l'acceptation de l'inacceptable qui n'est que le reflet du renversement du réel occasionné par le capitalisme. Cette acceptation par soumission serait le résultat de la programmation de l'homme par les technocrates qui tentent de coloniser tous les aspects de la vie afin de faire participer les travailleurs à leur propre aliénation en les séduisant, manipulant et intégrant.

25. — L'acceptation de cette survie aliénatoire serait pour le prolétariat la condamnation de son identité de classe, donc de l'existence de classes antagonistes, la reconnaissance de la hiérarchie et du règne du spectacle comme élément prépondérant au bien être collectif.

26. — L'institutionnalisation de

la hiérarchie capitaliste c'est soit la négation de la lutte de classes dans l'acceptation passive de l'anti-vie, soit au contraire la lutte des classes amenée à son point d'explosion dans la condamnation radicale de cette anti-vie dans la recherche révolutionnaire sans temps morts.

L'acceptation provisoire de la hiérarchie chez certains travailleurs est liée au phénomène d'identification forcée d'une partie du prolétariat au capital, soit par le fétichisme de la marchandise sous toutes ses formes et expédients, soit par le culte d'un mode de vie institué par le capital à l'aide des moyens modernes d'aliénation dont il dispose. La hiérarchie est la base fondamentale du capitalisme car représentation du capitalisme dans le monde actuel.

28. — Dans la tentative capitaliste de rendre indispensable la hiérarchie pour un bon équilibre social, celle-ci devient le point où l'offensive du spectacle se localise; mais dans le refus révolutionnaire qu'elle suscite, elle n'est que le développement de la lutte des classes par une prolétarianisation généralisée des travailleurs, mais non son dépassement effectif, ce dépassement n'intervenant que par l'instauration d'une société devenue positive c'est-à-dire, libre.

29. — Le capitalisme par la hiérarchie et le règne de la marchandise a institué le règne de l'ennui. Les décisions sont prises en dehors des travailleurs. Ils n'ont aucun droit réel sur le contrôle permanent de leur vie. Le système bien huilé du spectaculaire-marchand isole l'individu pour mieux le manipuler, cela de sa naissance à sa mort. C'est le règne de l'isolement, de l'ennui et de la dépersonnalisation. La fête elle-même, mesure fondamentale du plaisir de vivre a été marchandée et s'est brisée. Face à cette situation des réactions se font sentir. Progressivement les travailleurs dégagent du réel aliénant les éléments d'une critique révolutionnaire. Par leurs actions spontanées (pour l'instant), grèves sauvages, distribution gratuite de la production, ralentissement des cadences, etc..., ils redécouvrent la

(Suite page VI.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

17 DECBRE.
1970
NUMERO 634
PRIX : 0,75 F
42^e ANNEE

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

MORT A FRANCO!

L'Église et le capital veulent que l'ordre fasciste soit maintenu en Espagne.

Face à la réaction bourgeoise, le peuple Espagnol a fait son choix : LA REVOLUTION

Le procès des autonomistes Basques à Burgos aura au moins eu le mérite de mettre à jour les contradictions d'un régime qui a su surmonter jusqu'à ce jour toutes les crises et tous les cataclysmes qui ont balayé l'Europe durant ces 30 dernières années.

Le problème économique

L'Espagne a eu ces dernières années le taux d'expansion industrielle le plus fort du monde

(avant le Japon). Après 25 années de « paix » et de complète léthargie, l'Espagne s'est réveillé brusquement au monde moderne. Soutenue par les investissements étrangers, américains et allemands essentiellement, et par l'afflux des devises « touristiques » et des ouvriers immigrants, l'économie a entrepris de rattraper de manière spectaculaire un retard que la nouvelle vague des technocrates Opus-Déistes dénoncent avec

(Suite page 11.)



Franco assassine dans les prisons...



...le peuple riposte dans la rue.

Le peuple Espagnol a fait son choix

(Suite de la page 1.)

véhémence. Comme il était prévisible, les incontestables succès de l'économie espagnole devraient porter au pouvoir des hommes neufs, acquis corps et âme aux thèses du plus pur capitalisme libéral de calibre « marché commun ». La « vedette » de cette équipe n'est autre que le sémillant ministre des affaires étrangères López-Bravo.

L'entrée en force des technocrates de l'Opus-Dei au gouvernement n'a pas manqué de créer des frictions entre la nouvelle équipe, peu soucieuse d'endosser les crimes des partisans inconditionnels de la « croisade », et la vieille garde, les « chemises vieilles », quelque peu ulcérée de se retrouver sur la touche après tous les sacrifices qu'elle a consenti pour liquider l'hydre « communiste ».

Le problème politique

Les choses se sont encore envenimées lorsque l'Opus-Dei et les technocrates libéraux ont introduit des réformes de structure dont le but avoué était d'aligner l'Espagne sur les démocraties voisines, la France par exemple. Il va sans dire que cette attitude est de loin la plus subtile. Devant l'intensification des luttes révolutionnaires, une libéralisation réelle aurait désamorcé en grande partie l'escalade de la « contestation » et récupéré en grande partie l'opposition « aristocratique » du professeur Tierno Galván et de l'avocat Gil Robles (l'assassin de la révolte Asturienne). Elle aurait eu également pour effet d'adapter les structures politiques aux nécessités économiques et donner un nouveau coup de fouet à l'expansion. Il n'est que de voir la fréquence des déplacements du commi-voyageur López-Bravo, de Moscou à Washington, pour comprendre que cette « libéralisation » était vraiment du goût de tout le monde.

De tout le monde sauf des phalangistes de la vieille garde dont le cerveau a cessé de se développer au temps où « le soleil ne se couchait pas sur les Espagnes » et qui ne conçoivent la direction d'un Etat que sous la forme d'une dictature militaro-clérico-policière. Comme ces messieurs ne manquent pas d'arguments, ils ont envoyé dans les pattes des faux-frères de l'Opus-Dei le scandale Matesa, dans lequel étaient compromis une demi-douzaine des technocrates du gouvernement.

Le but poursuivi fut partiellement atteint : l'Opus Dei a été

complètement discrédité aux yeux de l'opinion publique par ceux-là même qui n'ont jamais eu la moindre audience populaire, les phalangistes.

Mais si pour l'homme de la rue les technocrates libéraux sont complètement déconsidérés, dans les sphères dirigeantes, l'opération Matesa n'a pas réussi. Le procès Matesa est repoussé à une date ultérieure; un récent remaniement ministériel n'a fait que confirmer le réalisme politique de la nouvelle bourgeoisie technocratique; les phalangistes continuent de perdre des points.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette lutte d'influence entre « libéraux » et « traditionalistes » l'accumulation d'anomalies dont le procès de Burgos a été le théâtre.

Le procès de Burgos

Il est probable que les technocrates madriléens ont fait tout leur possible pour retarder ce procès et même sans doute pour l'escamoter. Mais le meurtre d'un chef de la brigade politico-sociale, c'est beaucoup trop gros pour que la « vieille garde » consente à fermer les yeux. D'où ce procès et la fermeté des peines requises.

Confrontés à la dure réalité d'un procès qui les gênait visiblement dans leurs desseins internationaux, les « libéraux » ont joué la carte du procès « régulier ». Vouloir donner des gages aux chancelleries occidentales, le procès a été réellement public, c'est-à-dire que pour une fois ont pu y assister des journalistes et des juristes étrangers. Et mise à part l'arrogance naturelle des militaires du tribunal, on ne peut pas dire que les accusés, du moins dans la première partie du procès, aient été brimés. Ils ont même pu expliquer avec une latitude inouïe en Espagne, les tortures dont ils furent les victimes.

Il est très probable que les technocrates du gouvernement ont voulu prouver que la « libéralisation » était entamée en Espagne et qu'il suffisait de balayer quelques anachronismes pour qu'elle puisse avancer à pas de géant. En fait, la nouvelle vague moderniste, n'est pas mécontente de prouver au monde qu'il y a en Espagne deux équipes dirigeantes qu'il ne faut pas confondre. La première, composée des fascistes purs et durs, de ceux qui ont organisé le procès de Burgos, de la police qui torture, sombrera avec le « vieux »,

disparaitra avec Franco. La seconde, c'est celle qui veut « libéraliser », celle qui réclame la clémence pour les Basques, celle qui a obtenu, avec la bénédiction et l'appui du Vatican, que le procès soit public, celle enfin qui dirigera l'Espagne vers le paradis de la société de consommation lorsque Franco ne sera plus là pour pouvoir s'y opposer. On notera avec profit pour la première fois également, l'épiscopat espagnol, son ensemble, a adressé au gouvernement un appel à la clémence en faveur des Basques, appel que la presse espagnole s'est empressé de publier.

Et pour se démarquer totalement du dernier carré des intransigeants, les technocrates Opus-déistes et l'Eglise, qui ne manque pas de se ranger du côté de la vague montante, ont fait donner leurs petits copains de la très internationale confrérie des nouveaux capitalistes — modèle J.J. SS. ou Giscard d'Estaing — si bien que toute la presse, toutes les mass-media se sont révélées anti-franquistes. Les mêmes journalistes qui n'ont farouchement pas déserré les lèvres lorsque Delgado et Granados ont été exécutés au garrot, lorsque J. Conill Valls n'a été sauvé du peloton d'exécution que par le rapt du consul à Milan, lorsque des hommes de la valeur de Raúl Caballeira, Amador Franco, Sabater, « Cara Quemada » sont morts les armes à la main dans leur lutte contre la dictature, ceux-là même qui ont su taire le sort de ces victimes, les voilà qui brament à nous fendre le cœur. Nul ne pourra nous faire croire que toute cette émotion, à la TV et ailleurs, soit spontanée. Trop d'intérêts sont en jeu.

Les mois ou peut-être même les jours qui viennent nous prouveront l'envergure des grandes manœuvres politiques qui ont accompagné ce procès...

Grain de sable ou tornade ?

Le brutal durcissement des autorités espagnoles qui s'est produit en plein milieu du procès n'est pas le fait d'un regain d'influence fortuit de la « vieille garde » mais bien le résultat d'une situation objective qui exige un retour impératif à la manière forte.

En effet, n'en déplaise aux petits malins qui déclaraient le mouvement révolutionnaire espagnol éteint, le prolétariat ibérique est de nouveau dans la rue. Dépas-

sant spontanément les luttes autonomistes des Basques, partout, de Séville à Barcelone, de Bilbao à Valence, de Madrid à Saragosse, tout un peuple secoue le joug, emplissant d'un même effroi les vieux fascistes nostalgiques et les jeunes loups de la technocratie capitaliste qui prenaient goût à l'exercice du pouvoir.

Et on pense à ces hommes, Sabater, « Cara Quemada », Delgado, Granado et ces milliers d'autres qui croupissent dans les geôles franquistes; on pense à la toute récente grève des Asturies où le parti communiste a donné la mesure de ses trahisons et où nos camarades de la CNT ont été à la pointe du combat; on pense aux émeutes de l'Université de Barcelone, aux groupes révolutionnaires de Madrid et de Séville, et on comprend pourquoi le prolétariat espagnol est en train d'ébranler le régime, lui qui a déjà ébranlé le « vieux monde ».

N'en doutons pas, sur l'échiquier des luttes révolutionnaires à venir, un pion nommé Espagne donnera encore bien des maux de tête à tous les technocrates de la terre !

Livres

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(Les 5 faces de Bellone)

Brochure de 40 pages due à la plume d'André Maille.

Demandez-la à l'Administration du journal.

UNEF-SNSUP: «Le livre Noir des journées de Mai»	5 00
Pierre Broué et Emile Teminé: «La révolution et la guerre d'Espagne ..	39 00
Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître»	54 00
«Carte des vitamines et calories», Orano	5 00
«Las catalinarias», Juan Montsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», Orwells	6 00
Album d'Art Espagnol-Exil	1 30
Carlos M. Rama: «La crise espagnole du XX ^e siècle	29 00
P. O. Lissagaray: «Histoire de la Commune, 1871» ..	9 30
«A travers la jungle politique et littéraire», Victor Merle	8 00
Bakounine: «La liberté» ..	5 50
«La cité future», Tarbouviech	8 00
«L'Anarchisme et le problème de l'organisation», Gr. Balkanski	2 00

Menaces sur les prud'hommes

Autrefois le mot « prud'homme » signifiait « homme d'honneur et de valeur, sage et loyal », puis, ultérieurement « homme expert et versé dans un métier, qu'on charge de certaines fonctions comme d'attester en justice, d'estimer la valeur d'un objet, et cetera.

Aujourd'hui il définit plus communément un Conseil chargé de concilier ou de juger des litiges nés à l'occasion d'un contrat de travail (ou d'apprentissage).

Etre jugé par ses pairs (par ses égaux) a toujours été dans l'histoire l'apanage d'une minorité et les Prud'hommes correspondent sensiblement à ce principe qui, il faut bien le dire, présente l'immense avantage de n'être pas systématiquement répressif. Du reste, il ne s'agit pas d'un Tribunal, mais d'un Conseil, la nuance n'est nullement formelle et est peut-être plus importante qu'on le croit.

Malheureusement un nombre important de travailleurs ne peuvent se présenter devant les Prud'hommes car ceux-ci ont une compétence limitée par décret : il faut citer avant tout les fonctionnaires mais aussi un assez grand nombre de salariés (salariés d'associations du type Croix-Rouge, etc.).

Les Conseils de Prud'hommes sont composés d'un nombre égal de conseillers patronaux et ouvriers (ou employés). Ces conseillers sont élus pour une durée de six ans avec renouvellement par moitié tous les trois ans.

Il ne semblerait pas nécessaire d'insister sur l'importance que peuvent présenter ces élections si l'aspect de certains scrutins ne laissent apparaître une incroyable désaffection de la part des travailleurs. Dans certains cas et pour plusieurs milliers d'électeurs possibles, il n'y a que quelques centaines d'inscrits et tout au plus deux ou trois dizaines de votants.

Il est facile de clamer que, de la part d'anarcho-syndicalistes, voter aux élections des Conseils de Prud'hommes, c'est pactiser avec le système bourgeois, c'est se prêter au jeu du réformisme, c'est accepter de traiter avec le patronat et c'est finalement créer une collusion incompatible avec des idées révolutionnaires.

Cela peut certes se discuter mais il est de fait que nous sommes

les premiers à orienter vers les Prud'hommes ceux de nos camarades qui sont victimes de l'arbitraire patronal. Il est difficile de décider qu'un gâteau est empoisonné et de l'inscrire à son menu.

Que les Prud'hommes ne soient pas la solution idéale pour régler les litiges d'ordre professionnel, c'est indiscutable mais il faut bien avouer que — dans le contexte actuel — ils sont loin d'être négatifs et se présenter devant une juridiction dont une partie au moins est favorable au travailleur est un avantage non négligeable.

Par ailleurs et c'est ce qui en a fait son succès, le Conseil de Prud'hommes agit rapidement, à peu de frais. Il n'est nullement nécessaire de s'adjointre un avocat ou un quelconque professionnel des tribunaux pour s'y présenter. Aussi les Conseils de Prud'hommes mécontent-ils la Magistrature qui y voit sans doute un manque à gagner et qui aimerait, d'une manière ou d'une autre pouvoir, mettre la main dessus.

Le peu d'intérêt porté par les travailleurs à leurs Conseils de Prud'hommes respectifs peut encourager cette tendance qui ne demande qu'à s'amorcer et il serait pour le moins souhaitable qu'un plus grand nombre de nos camarades fasse le nécessaire pour figurer sur les listes d'électeurs.

Les conditions pour s'inscrire sont fort simples : il faut être Français, majeur et exercer la même profession depuis au moins deux ans avec un minimum d'un an dans la juridiction prud'homale concernée. Il faut également être inscrit sur les listes électorales politiques (les inscriptions ou les rectifications sur les listes politiques ont, en général, lieu au mois de décembre de chaque année à la mairie du domicile de l'électeur).

L'inscription se fait (généralement au mois de mars) à la mairie dont dépend le siège social de l'entreprise du travailleur. Il peut être nécessaire de se munir d'un certificat de travail, de sa carte d'électeur (ou d'un récépissé) et d'une pièce d'identité.

Il est plus facile de défendre les Conseils de Prud'hommes alors qu'ils fonctionnent encore que d'attendre leur suppression pour réclamer leur remise en fonction.

CONTE

LE CALENDRIER



POUR 1971

EST EN VENTE

Demandez-le à l'administration

Direction départementale de l'équipement

La complainte du « Classé »

Monsieur le Directeur, je vous fais une lettre

Que vous lirez sûrement, même si vous n'avez pas le temps.

Je viens de recevoir, votre décision de classement

A rendre avant le 10 octobre et en disant « merci » (ou Amen).

Monsieur le Directeur, que certains croient Grand

De votre classement bidon, je n'en ai rien à foutre

J'ai vu des déclassés, j'ai vu des reclassés

J'ai vu la vie des gens, elle est toujours la même.

Car pour l'avancement, il faut courber l'échine

Ce ne sont pas les connaissances techniques qui sont en prime.

Monsieur mon directeur, il faut que je vous dise

On en a tous ras l'bol, de ton autorité.

En fait tu ne commandes pas dans l'intérêt du Service

Mais avec la perspective d'une « belle » promotion

Refusez d'obéir, refusez de travailler

Vous n'êtes pas sur terre pour son avancement.

(Extrait de « Et Paf ! » n° 5)

La répression continue dans l'armée

Au 11^e régiment du Génie stationné à Rastatt, en Allemagne, Bretel est emprisonné depuis son incorporation, le 5 octobre, et soumis à l'isolement le plus total : interdiction de lui parler, courrier censuré, privation des moyens d'information, et ceci pour avoir refusé, comme Bro-

chier et bien d'autres, de porter l'uniforme qui s'illustre si brillamment au Tchad. Il va être transféré à la prison militaire de Lasdau, et purgera vraisemblablement une peine de deux ans si le silence sur cette affaire n'est pas rompu. A nous de le rompre.

Au Maroc, les paysans se révoltent

L'achat de terres appartenant à des colons français par deux riches marocains, a motivé un mouvement de révolte de la part de paysans. L'extrême misère dans laquelle ils se trouvent, le métayage auquel les propriétaires terriens les contraignent, la possession par ces derniers des seules terres cultivables sont à la base de la prise de conscience révolutionnaire de ces paysans. Ils ont été amenés à se révolter contre cette loi des riches qui les dépouille sans espoir de tout leur travail et oblige à survivre dans la misère. Lorsqu'ils ont manifesté pour protester contre cette vente

de terrain, ils se sont heurté bien sûr à l'armée, qui défend, comme partout, l'Etat et les privilégiés. Les soldats du roi Hassan II du Maroc ont ainsi assassiné 5 paysans et blessé 16 autres. Mais l'armée peut tuer tous les paysans qu'elle veut, elle ne peut plus désormais empêcher ceux-ci de s'organiser et d'entamer la lutte contre le féodal Etat du Maroc. Aujourd'hui, ils réclameront des terres, demain ils réclameront tout et déjà l'imbécile opposition réformiste se trouve dépassée par la pratique révolutionnaire.

D'après des informations du Maroc

C.N.T.

Confédération Nationale du Travail

39, rue de la TOUR D'AUVERGNE - PARIS (IX)

SECTION FRANÇAISE DE

A.I.T.

l'Association Internationale des Travailleurs

Au travers de la Condamnation des
BASQUES ESPAGNOLS

FRANCO
ET LE FRANQUISME
SONT CONDAMNES
A MORT

Par le peuple Espagnol qui a démontré, durant le procès de Burgos, qu'il a conservé son potentiel révolutionnaire avec autant de vigueur que le peuple Français lors des événements de Mai-Juin 68, cela malgré la répression fasciste qu'il subit journellement.

CONTRE LE FASCISME
pour la Révolution Internationale
SOYONS SOLIDAIRES DU PEUPLE ESPAGNOL

Burgos la muerte

El consejo de guerra contra los 16 resistentes vascos terminó — era de prever — en escándalo, en irrisión para la justicia. Por orden recibida, el fiscal reclamó contra los acusados seis penas de muerte y sobre 750 años de presidio para doce acusados. No hiló delgado, el fiscal ése.

Los procesados estuvieron amarrados durante la vista, y ocultos a la vista del público (80 personas) por un muro de guardias civiles. Los propios asistentes a las tribunas, tras haber sido minuciosamente cacheados y verificados, estuvieron constantemente amenazados por un cinturón de guardias metralistas.

No obstante, los procesados no resistieron el colmo de infundios sostenido por el fiscal servidor de la injusticia, gritándole las verdades y tratándolo al tribunal de banda de asesinos de la libertad y de los hombres. El revuelo fue enorme y el presidente hizo evacuar la sala a culatazos. La sesión única que siguió a las sesiones anteriores se hizo a toda prisa y a puerta cerrada. Ante la vacilación del presidente, éste fue presionado desde Madrid con un «Despáchese pronto. Duro y a la cabeza». El tribunal a estas horas aún no he emitido sentencia, quedando los pueblos pendientes de ella (1).

El caso es que el mapa civilizado ha tomado la causa de los resistentes vascos en mano. Se defiende a éstos en todas partes: Italia, Francia, Suecia, Alemania, Suiza, Inglaterra, ¡en toda Europa y en toda España! Y aun en Estados Unidos, Canadá, Australia y América sudista. Nada sabemos al respecto de las repúblicas totalitarias comunistas.

Sentiríamos que el alemán Beihl fuese cruelmente represaliado por la Resistencia vasca. Y mucho más que el gobierno matara a seis muchachos en esplendor de vida en nombre de una justicia de partido. Humanidad sí, mas para todos.

De todas maneras, la solidaridad internacional en pro de la España oprimida es un hecho adquirido. De haber respondido igual, nuestros malogrados compañeros Delgado y Granado no hubieran perecido

DE APARICION RECIENTE

LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

en el cadalso en pleno silencio culpable de ese mundo que hoy parece mejor sensibilizado.

(1) Ver nuestra Última Hora en página 7.

LECOMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Paris, 17 de Diciembre de 1970

Lo que trae a colación histórica el atentado contra el papa Pablo VI

SEGUN las noticias de prensa, radio o televisión, unos más otros menos, estamos al corriente del viaje del jefe incontestable de la Iglesia católica, apostólica y romana por esos mundos de Dios de su incumbencia papal, y por tanto somos sabedores del atentado frustrado de que fue objeto en Manila. Estando informados y al corriente, huelgan comentarios al respecto, por comentarse éstos por sí solos y en razón de aquello que dice: «Al buen entendedor pocas palabras bastan». Ya que el objeto de estas líneas se ciñe en que la tal noticia del atentado, históricamente hablando nos trae a colación, después de hurgar someramente en la historia que los atentados contra papas anteriores al actual se sucedieron unos a otros en el curso de los años y las épocas y, hallado que hubo, en lo concerniente a los hechos históricos sobre el particular, a modo de ilustración y orientación los expongo al criterio y buen juicio de los lectores que esta especie de crónica leyeren. Veamos concisa y someramente:

Veinticuatro de los 29 primeros sucesores a la silla papal del litúrgicamente llamado San Pedro, murieron «en mártires». Sigue una época turbulenta en que los nombres de los papas van unidos más a acciones guerreras, intrigas de todo tipo y orden por la obtención de la silla de Pedro, que los llamados de la paz universal y bienaventuranza de la humanidad en la Tierra.

La larga serie creadora de estos «mártires» remonta al año 767, a la muerte de Pablo I y al proclamarse en su lugar un estafalario y orgulloso aventurero con el nombre de Constantino II, contra quien el «alto y bajo» reaccionara decidido y brutalmente deponiéndolo de la silla, núm. 1 eclesial, y detenido que hubieron al «intruso» le extrajeron los ojos como castigo «providencial».

La historia nos conduce acto seguido al año 896, fecha en que un obispo sucedió a Bonifacio VI con el nombre papal de Atanasio VII. Este nuevo sucesor pontifical se sienta en el trono eclesial

imbuido de animosidad brutal y fanática contra el fenecido papa dicho de Formosa, «cristianizador» de Bulgaria, tanto y de forma tan drástica, que hizo desenterrar su cadáver y, después de santa parodia tribunalística pontifical, hizo que le separaran la cabeza del tronco y tres dedos de la mano, ordenando con soberbia sin igual echaran sus mutilados restos a las aguas del Tiber. Esta monstruosidad y sus no menos monstruosas violencias para con todo bicho viviente que no le mostrara sumisión absoluta, irritaron al pueblo de Roma al punto de que este indigno e inhumano papa fuera hecho prisionero, estrangulado a no tardar por su misma gente, después de un insensato reinado pontifical de 14 años de terror y crímenes sin cuento.

Romano de nacimiento, en 972, en sucesión de Juan XIII, sube a la silla papal Benito VI, quien se dedicará acto continuo a hacer de las suyas ensangrentando a Roma entera mediante su imperialista y egoísta empleo de intrigas y disturbios batallarescos para seguir ostentando el poder pontifical. Breve, un hijo de la tenida por famosa cortesana y mujer de rompe y rasga, de nombre Teodora, y del papa Juan XII, después de las escaramuzas del caso, se cargaron al tal Benito. Depuesto éste del Papado, fue encerrado en el castillo de San Angel, para más tarde serle quitada la vida por estrangulación a cargo del antipapa Bonifacio VII en el año de 974.

Otro papa, Bonifacio VIII, sentaba sus imperialistas posaderas en trono pontifical luego de haber entrado en Roma con «santa» aureola triunfante estilo época, para, a no tardar, ser depuesto y aprisionado por orden y voluntad preliminar del concilio eclesial; ocasión que aprovecha la potente familia de los Coloma, enemiga acérrima de este Bonifacio, para tratarlo con sádica brutalidad, para ser puesto de nuevo en libertad por las huestes bien armadas de otra no menos potente familia, dicha de Anagni. No obstante el

8 Bonifacio se sintió tan triste y decepcionado, que ante su desgracia la muerte se lo llevó a vida mejor en posterior año de gracia.

Otra inesperada y brutal muerte es digna de señalar en la batalladora persona del papa Lucius II, al sucumbir de «noble» manera a la cabeza de las tropas pontificales que, a la sazón, asaltaron Roma, de cuya ciudad santa se había apoderado el hermano de otro antipapa. Las circunstancias exactas de la muerte de Lucius, hasta la fecha y que yo sepa, no han podido ser claramente establecidas, empero, según crónicas recientes, murió en la lucha en defensa y por la soberanía pontifical.

El último papa asesinado, mediante veneno y siempre por ambiciones por sostener la silla de Pedro, fue otro Benito, enumerado el séptimo, en el año de paz y gracia de 983.

Lo cierto es que ninguno de los papas mencionados fuera depuesto, martirizado o asesinado por comprobada bondad, por constatada sencillez, por... auténtica actividad y acción por el bien de los menesterosos y, repito, a ti quien leyeres lo expuesto, a enjuiciar libremente.

Alejandro LAMELA

«UMBRAL» - 101

Lo estamos elaborando. Las mejores firmas cooperan. Otro «Umbral» de valor se «cuece» en el horno de la voluntad y de la inteligencia. El admirable artista Mario Zaragoza también ha pronunciado su Presente ofreciéndonos un soberbio retrato del compañero Juan Peiró que en el nº 101 situaremos fuera de texto.

Esta nueva edición de «Umbral» costará igualmente 10 francos y será de guardar. Activen los compañeros el capítulo demandas para que podamos cifrar la cuantía de la tirada.

Podemos servir aún el 100 a los coleccionistas desprovistos del mismo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

los encarcelados en la España fascista.

RECORTES DE PRENSA

Si damos como bueno aquello de «por sus frutos los conoceréis», ahora más que nunca nos viene de España abundante caudal de detalles que revelan las cabriolas del fascismo español: Represión a cargo de los consiguientes uniformados; burdo maquiavelismo de leyes y más leyes; olfato perquisitorio de toda la cohorte de enchufados, gandules profesionales provistos de amaestrado olfato policiaco, no logran eliminar de las conciencias el sentimiento de dignidad. Toda la *herrumbre* social propia de los regimenes totalitarios no basta para que, como un incesante oleaje de oposición destaque en el ambiente del país. Y lo que no se dice de un modo claro y concreto, se insinúa o se deja entrever, de modo que incluso el lector más lerdito puede captarlo.

Compañeros de acá y de allá, siempre alertas, siempre atentos en lo de ir captando detalles, tije-ra en mano, recortan artículos, comunicados, informes, reportajes. Y así se consigue un sustancioso reguero de noticias, que muchas veces, por su sentido concluyente, hacen innecesario el comentario.

«No va a pretenderse que los españoles opinemos a golpe de decreto.» («Correo Catalán»).

«El problema más serio para el Príncipe es tomar contacto con la auténtica realidad española.» («Nuevo Diario»).

«Desde comienzos de 1970 hasta la actualidad el número de los conflictos colectivos ocurridos en España supera el medio millar.» («Actualidad Económica»).

«Cuestión de fondo; Cuatro millones de españoles viven fuera del país.» («Tele-Exprés»).

«Cuando un albañil español protesta por lo que gana, apuesto doble contra sencillo a que tiene razón.» (Miguel Delibes, en «Destino»).

Y así sucesivamente podríamos ir recogiendo *perlas*, con las que llenaríamos páginas enteras de periódicos. Dicen que para nuestra basta un botón... No es que sea uno inclinado a *destruir completamente* al franquismo escribiendo crónicas cómodamente sentado ante la máquina de escribir, o vociferando desde una tribuna. Pero el clima de aversión, de repudio al fascismo se extiende cada día más. Muchos, muchísimos que hace unos años eran franquistas acérrimos, hoy se avergüenzan de

haberlo sido, y desean un cambio de situación. Y puestos a emplear frases hechas, no nos quepa duda de que al respecto de España viene pintipirada aquella de que «una gotera continua, ablanda un duro peñón».

PRESOS SOCIALES

Ya en los años de la adolescencia uno tenía adentrada en la sensibilidad aquella imagen terrible, lúgubre, del dibujo de Van Gogh: una ronda de presos en lo hondo de un patio carcelario, estrecho, cercado de hoscas y altas murellas. Ofreciendo sensación de agobio, de sombría soledad y abandono. Más tarde la lectura de «La Casa de los Muertos», el conocido relato de cautiverio que escribió Dostoiewski. Pero las sensaciones agudas, laceradas de angustia, nimbadas de incertidumbre, dentro de la cruda, la agotadora monotonía de los días, se perciben en carne propia cuando se está preso, máxime si la cárcel pertenece al sistema penitenciario, comunista o fascista. Encarcelamiento tanto más duro si los reclusos son presos sociales. Se pueden hacer ciertas concesiones, ofrecerles alguna ventaja a los denominados delincuentes comunes, a los autores de muertes, de robos, a los degenerados en general, ¡Ah, pero los sociales ya no es lo mismo! Con los que han atacado al régimen es ya cuestión de mayor rigor...

Si se ensalza el sentimiento humanitario; si se habla de deberes en el orden del idealismo, no se puede ser insensible, no se ha de silenciar la existencia de los presos sociales en particular. Contra el hecho de que existan cárceles contra lo que supone el que haya presos, hemos batallado siempre los libertarios. En este sentido nos han parecido justas las campañas de aquella buena mujer, Concepción Arenal, que decía: «Odia al delito y compadece al delincuente». Sabemos que la arbitraria organización político-económica en que nos vemos constreñidos a desenvolvernos es causa determinante de la gran mayoría de los considerados actos delictivos de carácter común. Pero con todo y el estar contra el Derecho penal en sentido general, es lógico que muy en particular nos afecten aquéllos incluidos en la particularidad de presos sociales. A la postre ellos han caído por combatir lo que nosotros combatimos,

sea en todo o bien en parte. Por deber de idealistas refractarios al sistema social imperante, hemos de estar en favor de los presos sociales, ya de un país o de otro.

De España nos llegan noticias reiteradas acerca de la situación agobiante en que viven los presos político-sociales. Brutalidades en el trato a los jóvenes que pasan por el Reformatorio de Carabanchel, muchos de ellos son estudiantes protestatarios antifranquistas. Peor todavía en los procedimientos penales es el Centro de Ocaña. De la Prisión central de Burgos se ha hablado bastante en ocasión de hallarse en ella los nacionalistas vascos. Trato indecente es igualmente el que se da a los reclusos en la Prisión central de Segovia. Y tremenda situación la de aquéllos que están encarcelados en el fatídico establecimiento penitenciario del Puerto de Santa María, del que ya de antiguo se ha dicho que es preferible morir que pasar la vida encarcelado en el horror de tan maldito edificio, infecto, podrido de humedad, de un trágico historial por los muchos infelices que en él perecieron. Cárceles de Madrid, de Barcelona, en todas partes presos sociales. Y en general rigiendo un sistema draconiano, de un ensañamiento represivo como no existe en otro país.

Como se pueda, donde se pueda, es deber de humanidad llevar a cabo campaña en favor de los presos víctimas del franquismo. Incitar, exhortar en el plan internacional a una ayuda solidaria. Es necesario *sensibilizarse*; que halle eco en el fondo de nuestra conciencia la idea de que, mientras a campo libre, paseando por ahí, percibimos los encantos de la natura; mientras tranquilamente se hace vida hogareña junto a los seres queridos; mientras en plan de diversiones, se frecuentan espectáculos, unos hombres encerrados en celdas sombrías, sin más luz que la que penetra entre los barrotes de hierro de un reducido ventanuco, pasan horas y horas de sufrimiento moral. Sufrimiento que taladra, que apena tanto o más que el sufrimiento físico...

Y los presos no tienen más recurso que esperar, que confiar en la ayuda del exterior, de los que gozan de lo que ellos más ansian: la LIBERTAD. No se puede, no se les debe defraudar. Sería inculicable conducta la de encogerse de hombros ante la situación de

EL NOBLE REALISMO DE REMBRANDT

Con el ocaso de 1970 va diluida también la fecha en recuerdo del tercer centenario de Rembrandt, como es sabido, uno de los astros más refulgentes de la Pintura. A la diferencia de Goya, o se Van Gogh, que tuvieron vida agitada, turbulenta, la del genial pintor holandés, según nos dicen sus biógrafos, fue quieta, oscura, mas, eso sí: una vida de trabajador incansable, de artista dominado, obsesionado por el arte hecho a conciencia, con amor, con exigencia de perfección.

En las artes pictóricas es sabido que ha tenido un notable ascendiente la pompa, la magnificencia, el lujo y la ostentosa fantasía, de que la escuela italiana en particular, nos ofrece el ejemplo. Rembrandt representa la reacción contra todo el aparato de suntuosidad, de opulenta brillantez. Ensalza lo sencillo, lo cotidiano, lo corriente y popular. Y sabe hacerlo de un modo maravilloso que consigue hacérselo amar. He ahí su mérito esencial: La nobleza de sentimientos realizando lo que toda una cohorte de artistas palaciegos y aduladores consideraban deleznable. El pincel de Rembrandt refleja la fisonomía de simples obreros, de humildes artesanos, de mendigos, de animales caseros; refleja los suburbios destartados del viejo Amsterdam; escenas marineras, o notas bucólicas brindando lo encantos de la natura.

Pero además de todos esos aspectos que admiramos en las telas del maestro holandés, resultan un dechado de inteligencia que atraen e incitan a la reflexión los rostros de las figuras que aparecen en diversos de sus cuadros, singularmente en los dos más celebrados: «La lección de anatomía» y «Ronda de noche». Son rostros que reflejan dignidad, capacidad intelectual, sentimientos elevados. Posiblemente con ello quiso ofrecernos un ejemplo a seguir. Es así como el arte puede alcanzar su máximo valor.

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Fuente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadrada con esmero, 1,50 F.

Ante la muerte de John Dos Passos

por JOSE VIADIU

El mismo trazó los siguientes rasgos de su vida: «Nací en Chicago en 1896. Viajé bastante cuando niño a México y Bélgica; viví un poco en Inglaterra, en Washington, D. C., y en una finca en Virginia. Mi padre ejercía de abogado en Nueva York, hijo de un emigrante portugués; por el lado de mi madre eran oriundos de Maryland y de Virginia. Después de graduarme en Harvard fui a España con la intención de estudiar arquitectura. Cuando los Estados Unidos entraron en la guerra estuve en un par de ambulancias y, finalmente, en el cuerpo médico militar como soldado. Después de la paz trabajé de corresponsal de prensa en México, España, Nueva York y el Medio Oriente. Traté de vivir escribiendo y esto me desvió de otros trabajos y profesiones que me hubiera gustado seguir.» Aquí cabe añadir, y falleció hace poco en Baltimore, Estados Unidos.

De sus lecturas recordamos «Rocinante vuelve al camino», que luego de reflejar una visión actual, evoca la España cervantina y quijotesca. «Tres soldados», veterana de las novelas antibélicas, de un realismo patético y atormentador, de acentuada crítica contra los militares. En su «Manhattan Transfer» describe la tumultuaria agitación de esta disforme hacinamiento humano que se llama Nueva York. En los diversos enfoques desfilan las escenas más contradictorias, las situaciones más inverosímiles e incluso vergonzosas, que culminan en una verdadera disección de la gran ciudad, como si se tratara de un prepotente monstruo que devora a todo aquél que le acerca. Luego le siguen «El paralelo 42», «La primera catástrofe», «El gran dinero», «Hombre joven a la aventura», «Calle de noche», «El expreso de Oriente» y otras obras que le dieron fama de escritor de izquierda y de revolucionario internacional. Intervino activamente en la protesta contra la infame condena judicial sufrida por Sacco y Vanzetti, hasta el extremo de sufrir la cárcel por el fervor que puso en la tribuna y en el periodismo en su defensa.

En su obra novelística ocupó en su país el primer plano. Junto con James T. Farrell y John Steinbeck formó la trilogía de novelistas de izquierda. También produjo innovaciones en el sentido técnico que alcanzaron gran éxito. Antes que él, los novelistas solamente describían lo que tenían ante sus ojos,

pero John Dos Passos, aplica el ojo de la cámara para dar mayor amplitud a su visión. Así en su novelística última, más que personajes aparecen figuras, voces dispares, multitud de individuos de las más diversas cataduras: soldados, curas, burócratas, ejecutivos, un conjunto heterogéneo que incluso fueron llamadas novelas colectivas. Este procedimiento halló bastantes adeptos en México, entre ellos Luis Spota en «Casi el paraíso», Carlos Fuentes en «La región más transparente» y Agustín Yáñez en «Al filo del agua», adoptaron su sistema.

Sin embargo, el nombre de John Dos Passos había caído en descrédito: o se le silenciaba o era censurado. Mucho se habló de que había evolucionado hacia un nacionalismo caduco y desorbitado. Ahora, en relación con su deceso, se le ha atacado de manera desmedida, hasta suministrarle los calificativos más denigrantes. Nosotros no diremos que no haya dado un paso brusco en retroceso; pero fundamentalmente creemos que la mayor parte de las críticas acerbas que se le han prodigado, son debidas a su actitud frente a la mafia comunista, a que Dos Passos no sólo no quiso entrar en el redil, sino que se opuso a él con tenacidad y valentía.

Es curioso el caso de estos mafiosos continentales. Por lo común suelen ser gente de pluma que nada saben de marxismo-leninismo ni de cualquier otra ideología. Suelen obrar por resentimiento, por mimetismo o por una especie de nacionalismo invertido. Eso sí, manejan unos cuantos tópicos a todo meter; imperialismo yanqui, adulación al castrismo, un tono apologético a todo lo ruso... y se taponan los oídos y se ponen orejeras para ni oír ni ver lo que ocurre en el imperialismo llamado rojo; pero eso sí, deforman, desacreditan y no reparan en hundir a quienes no comulgan con sus ruedas de molino, a cuantos no forman parte de su corro.

..

Dicho lo que antecede queremos recordar unos episodios que pueden representar la cara y la cruz de conductas antagónicas. La simpatía que John Dos Passos sintió por los exiliados españoles quedó demostrada con el hecho ocurrido después de la lucha contra el nazifascismo de Franco, al organizar por su cuenta una suscripción a favor de unos centenares de refu-

giados que estaban atascados en la capital de la República Dominicana, donde nada tenían que hacer. A tal fin, o sea con el propósito de remediar en algo la difícil situación (que en su aspecto general era resuelta por la JARE) fundó una oficina que, por cierto, estuvo al frente de ella Proudhon Carbó, con el fin de organizar una colonia agrícola destinada a las inmediaciones de Quito (Ecuador), sino recordamos mal el lugar de su ubicación y el nombre de los compañeros. Bajo la responsabilidad del organismo que presidía John Dos Passos, por aquellas tierras se fueron Ayuso, Peirats, Panicello (que en la Dominicana formaban el trust productor de cacao, el P. A. P.) Filló, Ródenas, Alfonso, Quilez, Gilabert, etc., de los cuales apenas nada hemos sabido. La empresa fracasó después de una tentativa que duró varios meses. Vino luego la dispersión y algunos de los colonos recalaron a Panamá, mientras otros, suponemos, permanecen aún en la capital quiteña.

Pero aquí, lo que cabe destacar, es que a veces el mundo es un pañuelo, o que por donde menos se piensa salta la liebre. La cosa fue que cierto día Peirats, que deambulaba por aquellas carreteras, se encontró con un señor, antiguo conocido, que desde su coche le preguntó, precisamente, por la dirección de la colonia. Aquel lo reconoció al momento. Se trataba nada menos que de Fernando Gamboa, que en representación de Narciso Bassols, entonces embajador

de México en Francia, acudía a los primeros embarques que se efectuaban en Burdeos y sometía a un interrogatorio inquisitorial a cuantos los organismos antifascistas españoles habían decidido que debían embarcar. Este señor, sin duda amparado en el derecho de admisión que tenía el pueblo receptor, y por lo visto bien aleccionado por los comunistas españoles, ponía el veto sistemáticamente a los elementos más conocidos de la CNT y del anarquismo, a quienes la policía francesa mandaba de nuevo a los campos de concentración, lamentable precedente de los empleados luego por el hitlerismo.

Al reconocerlo, Peirats le espetó:

«Usted es fulano de tal y supongo que su visita a la colonia no será bien recibida, pues la mayor parte de los colonos que la formamos, somos elementos a los cuales usted nos negó, después de mil pesquisas mortificantes, el derecho de embarque.»

El hombre quedó un momento dubitativo (reflejo de una vieja carta de Peirats), hizo marcha atrás y sin pronunciar palabra se largó, y ¡hasta siempre!

..

Tanto por el recuerdo de su obra como por este hecho bien aleccionador, nosotros recordamos a John Dos Passos con afecto y cariño.

DISCOS

Ocupado y todo, me da a veces por deambular por esos mundos; más modesto: por esas calles.

Un día me llamó la atención un edificio ahora franquista que fue de los emigrados vascos y ya no lo es.

Otro día en San Luis conocí la existencia de una Biblioteca Polska, que era de los emigrados polacos, y sigue siéndolo.

La casa vasca la reclamó el gobierno de Franco y la obtuvo.

La Polska la reclamó el gobierno polaco y le fue denegada.

— Diferencia de trato que me inclina, más aún, a darles razón a ustedes, los anarquistas.

Fue el abogado Henri Torres

quien, ante mí, concluyó de esta manera.

DISCOBOLO

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori Proudhon.
Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HUMANAS

Folleto de Max Nettlau.
Precio: 1,50 F. Descuento a corresponsales.

Desde Alicante

España vista por dentro

CON Laureano López Rodó, ministro comisario del Plan de Desarrollo en Norteamérica. Ha visitado a las autoridades americanas, y se ha vuelto a casa con grandes infulsas de Desarrollo. Según don Laureano, el III Plan de Desarrollo será el no va más. En él se abordarán grandes problemas, pocos en número, problemas que serán definidos como «los grandes temas de hoy». Como ejemplo, el ministro citó el «medio ambiente». Así es que en el III Plan de Desarrollo el «medio ambiente» será uno de los problemas principales. Pero el señor Laureano, quizá por un descuido, no especifica a qué medio ambiente se refiere en sus bocanadas de fango y cieno, ya que medios ambientes hay muchos y distintos en la Sociedad actual, burguesa y despótica por los cuatro costados, hasta la médula.

No existe un ambiente parejo para todos los ciudadanos de una colectividad o nación. El desnivel entre sí es grande. Se divide en clases y categorías. No existe el mismo ambiente en casa de un marqués, que de un labrador; entre un banquero que habita en un suntuoso palacio y vive opíparamente, y la familia que habita un chamizo falta de recursos para abastecer su mesa; del que come filetes de primera, y el que come bacalao podrido; del que tiene millones de renta, y el mísero que no tiene donde caerse muerto, ni más rentas que el culo pelado como las monas.

Tampoco existe el mismo ambiente, entre el hambriento y el que tira la comida antes de llevarla al mercado de abastos porque el precio no es rentable, y en esas condiciones no puede... hacer el agosto.

Que se pudran y mueran los que no coman, — dicen esa pñara de cerdos —, que nosotros, antes que dar las mercancías baratas, a precios no rentables, las tiramos a la basura haciendo caso omiso de esa botarata de «dar de comer al hambriento», como dicen los más grandes avaros de la historia, cubiertos con la capa del «Dios Caco».

Lo que acabamos de decir tiene su sentido. Se refiere al desastre de la Rioja. En la Rioja se están tirando a toneladas los artículos agrícolas a la basura porque el precio de venta no es rentable. Es preferible que el pueblo perentoriamente necesitado muera de hambre, a que el bolsillo de los negreros merme un poco. La con-

ciencia en la higuera, tomando el fresco, mientras miles y miles de bocas abiertas esperan con ansia poder masticar los pimientos y tomates que tiran a la basura en la Rioja. En España somos así, a pesar de que nos la damos de católicos y cristianos.

Al obrero se le acosa por los cuatro costados; para él, ningún miramiento, ningún lenitivo, garrrotazo limpio y en paz. Que no se mueva y que se apriete el cinturón. Se le pide más; se le pide quietud, dulzura, pacifismo, sumisión y la santa mansedumbre del sapo conformista, mientras que los catecúmenos del monisterio, con hisopo y escapulario hagan de las suyas...

Cuando por fuerza mayor el obrero se ve obligado a parar el trabajo, los zascandiles gubernamentales ponen el grito en el cielo; pero no así cuando se pierden muchas horas de trabajo por una burda comedia electoral como las elecciones municipales acaecidas en estos últimos tiempos aquí en España, en las cuales se han perdido un derroche de horas de trabajo.

Copio de una estadística que tengo a la vista:

«En un informe sobre «Conflictos colectivos de trabajo, 1969», publicado recientemente por el Ministerio de Trabajo, leemos que la provincia de Guipúzcoa ocupa el primer puesto, con 1.676.704 horas de trabajo por paros, seguida de Vizcaya, con 1.412.347, y en tercera posición Asturias, con 953.373. Madrid, a pesar de su enorme censo laboral, ocupa un puesto bastante bajo, con sólo 25.380 horas perdidas, lo que está favoreciendo a la estabilidad financiera de la empresa, que en el presente otoño pasa por una profunda atonía.

«La jornada electoral en Madrid representa una pérdida de 1.518.800 horas de trabajo; un poco menos de las que el «Informe» mencionado señala por conflictos laborales a Guipúzcoa en todo el año 1969, y algo más que las que se consiguen para Vizcaya, con su enorme complejo industrial, y el 64 por 100 más que Asturias.»

Sólo en Madrid se calcula, por pérdidas de horas de trabajo, 151.880.000 de pesetas, aparte gastos de propaganda electoral. Haga un cálculo el lector de lo que se habrá perdido en España entera, para que estos mendrugos de desgobernantes se quejen cuando un pequeño grupo de trabajadores, por un acto de protesta ante una injusticia, paran el trabajo. Y to-

do esto sólo para elegir unas cuantas marionetas mecanizadas, que no sirven para maldita la cosa, si no es para tapadera a toda clase de chanchullos y zafarranchos que hagan las ratas mayores que siempre buscan tirar la piedra y esconder la mano. Y no sirven para otra cosa, como no sea para vivir parasitariamente del presupuesto nacional, que es vivir a costas del hombre que trabaja, pene y sufre como un negro, sin más luces ni aspiraciones que las de seguir siendo un manso esclavo conformista, para que la tiranía puje, crezca en poderes y engorde. Obra esta de los palafreneros de la actual sociedad, encargados de que el pueblo no despierte y le entre el descontento, y,

en lugar de ser un esclavo manso, conformista, se transforme en un esclavo refractario, inquieto, rebelde a todo lo estatuido, por lo que tiene de injusto y malo, y ya no sea un esclavo manso y voluntario, sino un esclavo rebelde, a la fuerza.

De todos estos baches, se olvidó el señor Rodó, don Laureano, ministro comisario del Plan de Desarrollo, tan desenrollado, que ya no queda hilo. Tenga en cuenta el señor López, que todos los medios ambientes no tienen el mismo nivel, están de por medio el nivel de fortunas. Hay quien nace en cuna dorada, y otro que nace sin cuna, lo que parangona la diversidad de medios ambientes, y el injusto desnivel de fortunas.

Sin más por hoy, don Laureano, filibustero empedernido, afectuosos recuerdos a la familia, de

SIMPLICIO

Mundo

«Presencia viva de Mounier y personalismo obrero», Carlos Díaz. 112 páginas, 50 pesetas. Ediciones Zero. Distribuye Editorial ZYX.— Lérida 80, Madrid.

El filósofo francés Mounier, inspirador y editor de la revista *Esprit*, que tanta influencia ejerció en la comprensión de los problemas sociales modernos, falleció a la edad de 50 años y dejó una doctrina de transcendencia histórica, pues haciendo a un lado con el aparato estatal y el pudor físico de las clases sociales en el interés de redimir al hombre, su hermano en la plenitud de sus aspiraciones. En ese terreno combate la civilización mecánica de la burguesía y del capitalismo y en la armonía celeste de sus columnas que reducen al cristianismo a una unidad comercial computada a favor de las dignidades poderosas de la sociedad contemporánea. El mundo ideal de Mounier reside en «aprovechar los valores que existen en las masas, a partir de minorías inquebrantables en su fe, que son «las que deben llevar adelante la revolución, es decir, ese estado revolucionario que implica de continuo un trabajo de despojamiento, de paciencia, de verdad, de hermandad y de espíritu de liberación del hombre.» Y lo sostiene con tal propiedad que derrumba ídolos, instituciones y filosofías religiosas.

«Se está contra la lucha de clases, como si hubiese un proceso social sin lucha; se está contra la violencia como si no la hubiese

de la mañana a la tarde» en actos de violencia institucionalmente legalizada por los poderes, cuyos «regímenes hay que echar abajo.» En ese orden de valores, el joven profesor de la Universidad de Madrid, en la cátedra de Metafísica, comenta las ideas de Mounier, espigando en la obra del sociólogo francés con «método y exigencias puestas al servicio de una civilización de personas», de las personas que valen todo, partiendo del concepto de aquellos «obreros que no se avergüenzan de serlo» y dedicado «a los que luchan por la clase obrera». Mounier ha sostenido que su «evangelio es el de los pobres y que jamás hará alegrarme lo que pueda dividir al mundo. La verdadera riqueza no es una acumulación de bienes sensibles, sino una pobreza luminosa.» La sociedad actual es injusta y pecaminosa. Así, es un bien legítimo luchar contra la servidumbre de la posesión de la propiedad privada, del capitalismo, del totalitarismo y de los fraillones no comprometidos.

Para la mejor interpretación del pensamiento de este revolucionario francés, recomendamos el que publicó la amisma Editorial, en «Pensamiento político de Mounier», de F. Coguel y J. Doménech, que publicó la misma Editorial, en el interés de corporizar una capacitación básica de tantos problemas latentes en el seno del proletariado moderno. Los editores se han propuesto nutrir esa conciencia que renace en el pen-

Miscelánea

por J. SEVILLA

HA sido para la humanidad una gran pérdida que el padre de la filosofía realista, Sócrates, no haya llegado a expresar por escrito sus grandes conocimientos y su forma de pensar sobre la virtud y sobre ese realismo de la vida que tanto buscaron los pensadores griegos.

Sus ideas y sus vidas han sido divulgadas por sus discípulos Platón, en sus diálogos y Jenofonte el historiador en sus comentarios históricos, moldeando cada uno a su idea pensamiento y parecer (sobre todo Platón), las relaciones del pensamiento de Sócrates.

De no haberse limitado a Sócrates su independencia, su virtud hubiera legado a la posteridad una serie de lecciones demostrativas de moralidad y de su sentir de la espiritualidad.

Es a este gran filósofo, a este virtuoso del pensamiento (víctima de los tiranos griegos por sus iró-

nicas conversaciones sobre los dioses) que se le debe la savia de la formación de la filosofía, donde cada uno de sus herederos han podido formular los sistemas filosóficos de la virtud, la moral la espiritualidad y el realismo.

¡Qué lejos se encuentra hoy la humanidad (después de mil trescientos años de muerto Sócrates) de practicar esas cuatro virtudes proclamadas *en suo tempore* (en su tiempo) por los anarquistas!

**

No hace mucho tiempo que un presidente de un Consejo de ministros europeo, interpelado por unos periodistas sobre la política

social de su país difícil de arreglar y dar satisfacciones, la oposición de los sindicatos obreros (polítizados y deteriorados de suyo) pero opuestos a lo acordado entre ellos y el gobierno por la parsimonia con que éste obra, un poco anonadado al no saber contestar afirmativamente, dejó caer estas palabras: «Yo no puedo hacer de una piedra un obelisco».

Tan peregrina y pueril contestación no se le ocurre más que a un hombre político, pues de sobra es sabido que un obelisco está hecho o construido de una sola pieza, es decir, de una gran piedra o extraído de un gran bloque de piedra.

Ahora bien. Por otra parte, la frase está bien encajada, puesto que un obelisco es una obra de arte y el arte no lo ejercen más que los grandes artistas, no los políticos. Lo único que los políticos han hecho ha sido robar el arte donde lo han hallado, y los obeliscos han corrido la misma suerte, como le sucedió al obelisco de Heliópolis (hecho de una pieza) y traído, sí, (en político se dice traer, no robado) de Heliópolis a Roma por el emperador Calígula, y que después de haber ornamentado durante siglos el Circo de Nerón y en su emplazamiento construyó la iglesia de San Pedro y dejó el obelisco que adorna la gran plaza de San Pedro de Roma.

Igual historia le cabe al obelisco de la plaza de la Concorde, de París. Cuando la expedición de Napoleón a Egipto, éste se enamoró del obelisco de Luksor, villa construida sobre las ruinas de la célebre y antigua Tebas. Desmontó el obelisco y lo preparó para traérselo a París. Circunstancias no previstas por Napoleón impidieron el traslado del obelisco y fue después con Luis Felipe en 1836 que el obelisco es traído de Egipto, adornando la plaza de la Concordia y perfilando su silueta todo lo largo de los Campos Elíseos.

Verdad es que entre el arte y la política hay un abismo insondable. No puede haber comparación. Entre la «Divina Comedia», del gran florentino Dante y el «Príncipe», de su paisano Maquiavelo, se encuentran opuestas dos concepciones distintas. En el primero nos aparece el águila imperial dueña de los espacios, de la libertad, con ojos de lince que escudriña lo bajo, lo ruin, lo que se arrastra a ras del suelo: es el hombre poeta que levanta el vuelo

buscando lo infinito, la libertad, y en el segundo, encontramos el pozo sin umbral, repleto de basura donde el hombre se entierra, se encenaga dirigiendo, administrando y gobernando. Es el raposo astuto con ojos de cuco.

Entre el poeta de «Beatriz» y el político historiador del «Príncipe», se encuentra bien definido lo robusto, lo absoluto y lo ciclópeo en el primero, lo mezquino, incongruente y lo infructuoso en el segundo.

**

Me entero hoy, porque me lo dice Mauricio Barrès en su libro «Un hombre libre o el culto a mí mismo, a mi yo», que entre todos los filósofos místicos, Ignacio de Loyola había demostrado el más alto genio.

Dice Barrès: «No sólo el más alto genio y príncipe de la psicología,ólogos, porque Loyola declara en la última línea de sus «Ejercicios espirituales», o continuación mecánica para darle la paz al alma: «Y ahora los fieles no tienen más que recomenzar.»

No me extraña nada ese «yo» de Barrès ensalzando a Loyola como genio y príncipe de la psicología, y pienso yo ahora, por qué esa falta de genio y de psicología no la tuvieron Juan Jacobo Rousseau para entusiasmarse con Calvino; Blas Pascal con Jansenius y nuestro divino lechuzo Miguel de Unamuno con Rousseau y Calvino a la vez (¡ah!, y con su ideal del alma y de la resurrección) si ciento cincuenta años después que Rousseau se enamorara de Calvino y de su libro la «Institución». Barrès, con su «yo» y su «hombre libre», se enamora de Ignacio de Loyola, de su genio y su psicología.

Así, cuando era joven Barrès, para él había aún dioses que halagar, dioses que habían llegado a la celebridad por esos otros «hombres libres», que como Barrès ensalzan a Loyola y como Rousseau y Unamuno, a Calvino, mientras que, como decía el gran compositor italiano Giuseppe Verdi: «Nosotros, artistas, no llegamos a la celebridad que por la calumnia.»

Con todo lo Barrès que es y yo encontrando en su «yo» al verdadero hombre libre (verdadero hombre libre hasta de místicos y fanáticos sembradores de pestes en el mundo) no me sumo a él por previsión a no intoxicarme.

(De la herencia literaria que nos dejó el malogrado autor)

bibliográfico

samiento español dirigida a un mundo de todos los hombres libres. El expositor, Carlos Díaz sigue este derrotero antológico en los caminos del miedo a la revolución del pensamiento de nuestro siglo.

**

«Historia del anarcosindicalismo», J. Gómez Casas. Editorial Zero. Distribuye ZYX, Lérida 80. Madrid. Precio 135 pesetas.

Este libro de Gómez Casas, que ha sido acogido con inusitada satisfacción y objeto de comentarios laudatorios por parte de la prensa de habla castellana, ha entrado ya en su tercera edición. Trátase de un resumen histórico desde antes de los orígenes de la constitución de la regional española de la Primera Internacional hasta el doloroso proceso del Exilio del proletariado ibérico al final de la denominada guerra civil. El resumen que de los acontecimientos de un siglo de luchas y de esperanzas hace Gómez Casas tanto por el estilo cuanto por su orientación, sitúa a este autor entre los hombres más responsables y capacitados en la hora actual para tratar, con justeza y honesta orientación un tema tan árido como lleno de emociones y de futuro.

En efecto, después de Orobón Fernández que con tan auspicioso sentido se adentrara en este laberinto de la lucha social del pueblo español — que robara tantas páginas de oro a Max Nettlau — ha sido, entre nosotros, D.

Abad de Santillán quien nos ha vinculado al afán histórico de la revolución manumisora de aquel pueblo. De quienes tuvieron éxito en intentos de rehabilitar para la posteridad algo de lo mucho existente en la cantera de sacrificios y aspiraciones, ha sido José Peirats que se ha destacado con una vocación irreprochable. Al conjunto de historiadores que no se resignan a arriar el estandarte de una derrota secular está Gómez Casas con esta su historia del anarcosindicalismo español, que resume angustias, ideales y esperanzas de un proletariado que revive como centro nervioso que lo es del mundo social contemporáneo.

La editora que mencionamos ha publicado también el primer tomo de la «Historia del movimiento obrero español», que va ya en su tercera edición. Aparte, dio a la estampa, en tres tomos, la «Historia del movimiento obrero», de E. Dolléans que para las Ediciones «Eudeba» tradujera del francés D. Abad de Santillán y una serie de estudios conexos que aportan ideas para la comprensión de una guerra perdida y una revolución del proletariado ibérico para el ámbito humano.

CAMPIO CARPIO

«LOS HIJOS DEL PUEBLO»
«A LAS BARRICADAS!»

Disco microsuro 45 r. m.

Puede pedirse en esta Administración, 12 frs.

Alas, sin embargo

A veces metemos ilusión inusitada en un querer, en un hecho o en un paisaje. Yo la he tenido reciente, y la ilusión se ha moderado. Entrando en la realidad las quimeras se diluyen. Hay que ser poeta nato para que el materialismo no se note; él, absorbente hasta la grosería.

Así discurría yo andando semiinconsciente hasta donde llevan las piernas: a la casa común escogida. Ayer sucia y desastrosa, y hoy remozada y cumplida, se me antoja una ilusión vencida, un propósito consumado. Alcanzado el deseo, el inquieto atisba otro, y otro, y otro, hasta término, no de los proyectos dorados, sino del propio individuo. Es así que el idealista vive y muere afanoso y sin darse cuenta.

Meto pie en la casa de todos y sonrío al estupor de los «novatos», los que ven la realización por vez primera. «Parece increíble», manifiestan, o bien lo piensan de pellejo adentro. De haber contemplado las ruinas que por encono español han dejado de serlo, igual hubiesen manifestado: «Es increíble... que se hayan agarrado a eso».

Cuando la cosa se iba arreglando, no andábamos, corriamos hacia «el lugar del suceso», donde apartar maderos, hollinarse, te rrear, para darse un baño de sudor intenso. La ropa interior cho rreaba, pero cada cual, al irse, se atardaba un momento para contemplar, saborear, lo que dejábamos nuevo.

Hoy todo lo es, nuevo, y ya no hay sorpresa, en signo fatal de la idea atrapada a manos. Se va a la «casa grande» pausadamente, normalmente, sin zapatos con alas. Ello está bien, mas no ofrece novedad a los ojos. Orden, o casi. El «quitamos esos tablones», equivale a la voz del príncipe hindú que, tras disponer templo mirífico para estuchar el féretro de su amada, encontró bien el rico edificio, no el sarcófago que le dio motivo.

Queda, no obstante, ilusión nueva con qué dotar y prestigiar a la casa: la Cultura definida. Espacios contiene que sólo necesitan disposición e inventiva para convertirse en centro de provecho. Otras gentes pensarían en bolódromos, popismos, fumaderos y disloqueras. Todo moderno. Ocurrencias nuestras podrían ser las artes, los coloquios de altura, las previsiones de porvenir, la indiscriminación de edades (hombres y mujeres de 9 a 90 años), hoy, que ciertos cortos de edad y largos de pelo predicán la indiscriminación

Un reportaje cada semana

de razas mientras meten un abismo entre tiernos y maduros de su misma raza.

A fuer de ochocentista, yo quisiera que Mella, Prat, Lorenzo, Ferrer Guardia, Reclus, Faure, la Michel, Nieuwenhuis, Nettlau, Kropotkin, Rocker, y los dos González: Prada y Pacheco, cuando menos, nos hicieran, en efígie, compañía en salas y secretarías, donde plaza sobra para ello. Puede suponérsenos en estado de idolatría, mas no; ellos, tan definidos, y enormes en pensamiento, pueden ambientarnos la casa, y más cuando a veces, por exilio o desapego al estudio, quedamos desambientados, tal vez desorientados.

Entrar en la librería corazona, por supuesto. Pero los libros sufren parálisis, y reumatismo polvero cuando no son manoseados, abiertos, agitados. El volumen siempre cerrado se anquilosa, petrifica, o pilla la fiebre amarilla... por lo que el papel amarillea, ¡Agitemos, atormentemos los libros! Nadie se opondrá a la vista del tablero ajedrecista, nadie verá con

mal ojo la institución de una peña de discófilos, la formación del círculo — imprescindible — de comentaristas servidores de la actualidad intrínseca y la «del mañana mismo». Hay local para todo, incluso para las iniciativas atrevidas, o no tanto. Hay de todo y para todos.

Y libros, muchos libros, millares de libros que se asfixian hace años apretujados en paquetes. Hay 10.000 libros, libritos (nada de libracos) que esperan tomar el vuelo azul-celeste de la cultura. Emparedados en nuestra casa, ya nueva, se enojan y truenan los compañeros Alaiz, Puyol, García Oliván, González Prada, Max Nettlau, Barret, González Pacheco, Sebastián Faure, Han Ryner, Fabri, Relgis, Lorenzo, Prat, Mella y cincuenta maestros más, Y Tolstoi, Andreiev, Dostoiewski, Jack London, Ciro Alegria, Ortega y Gasset, Porcel, Galdós, Cervantes, con todos los clásicos de España, más los de Francia y de buena parte del mundo. Existen 800 firmas de autores en nuestra abundante biblioteca y fácil sería cua-

por JO HAN

druplicar el número de lectores para honrarlos, libro en mano y cerebro dispuesto. 3.000 lectores nos sugerimos para nuestra biblioteca, que no abarca solamente un salón, sino la sala inmensa del mundo, que va de París a Oceanía y de América al Asia.

Ninguna casa de cultura se valoriza por la gracia de sus ladrillos ni la esbeltez de sus decorados. Toda casa cultural se importancia por la densidad de la obra escrita y grabada que circula, por las luces mentales que alumbra, por las voluntades conscientes que consigue. Y nuestra sede de ahora puede llegar a ese punto circulando el caudal de letras que dispone y eclosionando voluntades dispersas unas, adormecidas otras, porque elemento tiene: salas y libros. Se pide, en único, una enormidad de voluntades locales o foráneas.

Hay, en este recodo de París, un propósito de Fiesta del Libro y una Tómbola literaria en perspectiva, el todo en sabio complemento.

Valiente quien nos siga.

F. L. DE BURDEOS

Convoca sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, 20 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Por la importancia del Orden del Día, se ruega la puntual asistencia de los compañeros.

NUCLEO DE PROVENZA

(Cultura y Propagandas)

Se ruega a todos los compañeros del departamento de Vaucluse (84) y limitrofes que se encuentren aislados y sin F. L., se pongan en relación, por asuntos que les interesan, con este secretariado. Diríjase a Juan Giner, 5, rue des Ecoles, Châteaurenard (13).

F. L. DE PERPIGNAN

CHARLA-DEBATE, organizada por la Comisión de Cultura y Propaganda de esta F. L. de Perpignan, que tendrá lugar el día 20 de diciembre a las 9,30 de la mañana en el local social rue d'En Calce.

Será iniciada la misma por el compañero Porquet, que disertará sobre el tema «Colectividades y Socialización».

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea general para el 20 de diciembre para resolver asuntos del máximo interés. Que ninguno falte.

COMUNICADOS

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.)	6,50
Alicante	6,00
Yema	5,50
Mazapán	5,50
Panecillos (pieza)	0,60
Cofre variado (4 pastillas y 12 panecillos)	30,00

En esta Administración.

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior	22 893 30
Grupo Sebastien Faure	35 00
Capellas, París	100 00

Servicio de Librería

«Albores», Albano Rosell	2 00
«Bacon» (Biografía) Carlos Remusat	6 00
«Balzac», A. Kelm	2 60
«Balada del alba bal», Carrasquer	3 00
«Balon Rouge», Hachete	7 80
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», El Carbó	3 00
«Canciones y juegos»	3 50

Ortiz, Thiais	12 00
Francisco, id.	10 00
T. M., id.	10 00
B. Peralta, id.	10 00
José Arcal, id.	10 00
J. Alastruey, id.	20 00
Un maño	20 00
P. Oliveras, Combs-la-V.	10 00
J. Casals, id.	10 00
A. Mejias, id.	20 00
F. Conejero, id.	11 00
A. Terraza, id.	10 00
Escudero, Cachan	90 00
Muzas, Asnières	20 00
Mendoza, Le Perreux	10 00
José Becué, Moulèsquieu	10 00
Vicente Suárez, París	10 00
Joaquín Satué y Francisca Vega, París	20 00
Félix Martínez, id.	20 00
F. L. de Ivry	110 00
Suma y sigue	23 471 30

«Las bases físicas de la personalidad»	3 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00
Carlos M. Rama; «La crisis española del siglo XX»	35 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme»	24 65
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

CONCURSO DE HIPOCRESIAS

WASHINGTON. — De Nixon a Franco: «Querido generalísimo, la acogida espléndida y profundamente conmovedora que usted y el pueblo español (sic) nos dispensaron a la señora Nixon y a mí durante nuestra reciente visita a Madrid, nos ha dejado un recuerdo indeleble...»

MADRID. — De Franco a Nixon: «Los lazos de amistad y colaboración entre nuestras dos naciones, fortalecidas hoy con el convenio de amistad (resic) y cooperación que hemos firmado, seguirán desarrollando y haciéndose fuertes...»; y etcétera, etcétera.

ANTIFRANQUISMO

ROMA. Miles de jóvenes manifestantes intentaron asaltar la embajada española sita en la plaza de España, en el Vaticano. Intervino la policía, originándose peleas que duraron más de tres horas. Los protestatarios se retiraron fatigados, no vencidos. Igualmente los carabinieri tuvieron que darse un reposo prolongado en los cuarteles.

CERRAR Y REABRIR PUERTA

MADRID. — El Colegio de Abogados había sido cerrado por la junta a requerimiento de las autoridades. Finalidad: evitar las sentadas que socios de la casa sostenían con respecto a las anomalías judiciales de Burgos. Normalizado el Colegio, las sentadas continúan.

OTRA VICTIMA DEL FRANQUISMO

SEGOVIA. — Ha fallecido en Mudrián el alcalde republicano de esa localidad, Saturnino de Lucas, a la edad de 59 años. En julio de 1936 se escondió de los fascistas sublevados para evitar ser asesinado. Durante la guerra y después de la misma hasta el mes de abril de 1970, permaneció escondido en una buhardilla, donde enfermó gravemente. Trató de reponerse en casa de su hermano en Cuéllar, inútilmente. Expiró hace unos días en su propia casa de Mudrián.

HUELGAS EN ASTURIAS

OVIEDO. — Permanecen en paro los 110 mineros de fondo del pozo Eskar. Causas: mejoras sanitarias, aumento de sueldo y contra los despidos afectando a seis compañeros. Eskar está en la zona carbonera de Mieres.

Por su parte, los trabajadores de la mina Mariana, también mieresina, se han reintegrado al tra-

A N T E N A

bajo previa promesa de cumplimiento de sus justas exigencias.

PRO CONDENADOS EN BURGOS

BARCELONA. — Encerrados en un local de Asociación de Amigos de la ONU, 16 personas practicaban huelga del hambre contra el consejo de guerra de Burgos. No comían desde el jueves 3 de diciembre. El día 8 la policía penetró en la Asociación para expulsar a los protestatarios, con tanta violencia, que dos mujeres tuvieron que ser hospitalizadas.

MATARO. — Cincuenta y un vecinos permanecieron encerrados en la iglesia de San Juan y San José durante 24 horas en protesta del consejo de guerra político efectuado en Burgos. Durante las misas repartieron propaganda impresa a los miseros (no acentuar la i, tipógrafos).

OFICIALIZACION DE BARRACOPOLIS

BARCELONA. — Actúa con estatutos legalizados en esta ciudad una Asociación de Barraquistas de Montjuich, cuyo presidente es el barraquista Martín Edo. El objeto de los asociados es desbarracarse lo antes posible, para cuyo caso — hipotético — ya hay otros sin hogar en espera de ocupar las barracas desalojadas. Barraquistas y aspirantes a serlo han adoptado como protectora a la Virgen de la Esperanza. «¡Qué esperanza!»

LIBERACIONES EN TARRASA

BARCELONA. — Cuatro detenidos por los sucesos protestatarios del 30 de noviembre han sido puestos en libertad provisional en espera del juicio. Otros dos procesados por el mismo motivo habían recobrado la libertad anteriormente. Sin embargo, los seis «beneficiados» han tenido que soltar prenda anticipada a la justicia: de 7.000 a 15.000 pesetas cada uno.

MAS MOVIMIENTO DE PRESOS

BARCELONA. — A causa del «Día de las barricadas» fueron detenidas en esta ciudad diecisiete personas. Con el atestado correspondiente pasaron a presencia judicial primeramente doce de ellos, todos jóvenes y en su mayoría estudiantes, los cuales, después de prestar declaración, ante el juez fueron puestos en libertad. Igualmente con las diligencias realizadas pasaron a disposición del juez de guardia otras cinco personas. Una vez hubieron prestado declaración, tres fueron puestos en libertad y los dos restantes

pasaron a prisión. Las diligencias fueron remitidas al T.O.P.

HUELGA GENERAL UNANIME

IRUN (OPE). — Más de 100.000 han sido los parados en Guipúzcoa: en la industria, el comercio, la banca, las gentes de mar y de campo, la población escolar.

En todas las villas que citamos y en otras más, la huelga es general. Rentería, Alza, Hernani, Tolosa, Eibar, Pasajes, Azpeitia, Azcoitia, Plascencia, San Sebastián, Oyarzún, Beasain, Legazpi, Mondragón, Cestona, Vergara, Oñate, Villabona...

En algunas de estas localidades ha habido manifestaciones y cierre de establecimientos.

En San Sebastián el cierre incluyó bares y similares y alcanzó a más de 80 por 100 de la población. Se registraron cortes en la circulación por las carreteras en distintos trayectos y por periodos irregulares de varias horas. El servicio en los puertos quedó también suspendido.

En Vizcaya el paro ha sido ex-

ULTIMA HORA

— Grandes manifestaciones pro vascos juzgados en Burgos. En Suiza, Holanda, Dinamarca, Suecia, Francia, Italia, España, Bélgica, Alemania Occidental, Inglaterra, Luxemburgo, ambas Américas... Las de Barcelona, Madrid, Berna, Amsterdam y Milán, particularmente violentas.

— En la de Milán hubo choque entre fascistas y anarquistas, muriendo el compañero Saltarelli. Queda efervescencia.

— A estas horas el tribunal de Burgos aún no ha emitido veredicto. Espera órdenes de Madrid.

— La impresión es de que los seis acusados máximos serán condenados a muerte y seguidamente indultados de esta pena por el general Franco a título de «regalo» de Navidad, en realidad debido a la presión popular española y extranjera y a las gestiones diplomáticas del Vaticano, Italia y Alemania, particularmente. Veremos.

— En Montserrat se han recluido unos 300 artistas y literatos catalanes para protestar contra la pena de muerte. La autoridad exige del abad que los expulse del monasterio, negándose aquél por considerarlos refugiados en la «casa de Dios». La guardia civil se acumula en la montaña...

tensísimo, dejando, por ejemplo, de salir la flota de Bermeo y cerrando el comercio de Guernica. Al terminar el día había que considerar que el paro había sido total en Vizcaya y Guipúzcoa, salvo los transportes públicos.

Todo ello como manifestación de la voluntad popular en demanda de que no haya ejecuciones.

Repetidas y duras intervenciones de la fuerza pública han producido contusiones y un herido.

VICTIMA DE LA GUARDIA CIVIL

SAN SEBASTIAN (OPE). — Tuvo lugar el día 9 el entierro del manifestante Roberto Pérez Jáuregui muerto por los disparos hechos contra los manifestantes el día de la apertura del proceso de Burgos. La participación en masa del pueblo dio lugar a las consiguientes dificultades de la organización del cortejo.

La villa había sido aislada todo el día por la fuerza pública, de todas las demás del contorno. La fuerza hacía desviar por otras carreteras todos los coches que se presentaban. No se tienen noticias de que ocurriesen incidentes.

— «France Soir» de París deslizó, en su número fechado 13 de diciembre, la barbaridad de que el comunista Julián Grimau es el último ejecutado, desde 1963, en España. El periódico «mejor informado» de París ignora que después de Grimau fueron agarrados en Madrid los anarquistas Grando y Delgado. En el mismo caso se encuentran ciertos informadores de la estación periférica R.T.L.

— Ya a «Le Figaro» se le ocurrió afirmar, en julio de 1970, que los tanquistas de la División Leclerc que en 1945 acudieron a liberar el Hôtel de Ville fueron argelinos... «Le Figaro» sigue ignorando la existencia de españoles anti-franquistas.

— Cuando ocurrió la muerte del policía Manzanas, en San Sebastián se agotaron las existencias de tabaco y «champagne». El brindis, inmenso.

— Como en la Barcelona de 1919 cuando la muerte airada del policía Bravo Portillo. En esta ocasión incluso hubo paro general espontáneo.

— La policía de Bilbao detuvo a tres reporteros de Televisión francesa para confiscarles los rollos con gráfico y palabra que habían logrado.

(Estas impresiones alcanzar, hasta el mediodía del lunes.)



(Continuación y fin)

¿Qué ingresos tiene un trabajador agrícola permanente? Examinando las hojas de paga de uno de ellos, tenemos;

Enero 1970: 180 horas por mes, 623,70 francos. Febrero 1970: 180 horas por mes, 594,00 frs.

Ahora, veamos los dos principales meses de verano:

Junio 1970: 242 horas por mes, 863,60 frs. Julio 1970: 258 horas por mes, 911,20 frs. A estos ingresos hay que añadir: Vacaciones, 660,00 francos. Además un litro de vino diario, 0,70 frs. (precio de cooperativa)

Como es costumbre en la tierra, el trabajador puede llevarse para él y su familia una parte de los productos cosechados. La cantidad varía según la abundancia, el precio que tienen en el mercado y... la generosidad de los patronos.

Antes de seguir adelante conviene hacer alguna salvedad. En las horas de trabajo, se incluyen el tiempo que se emplea en el desayuno y merienda, que oscilan entre veinte minutos o media hora cada uno de ellos. En realidad hay que contar cerca de una hora que el obrero cobra cada día sin trabajarla. Otra salvedad es la de que ningún obrero del campo, salvo alguna rara excepción, toma sus vacaciones en verano. Muchos las cobran y continúan trabajando; otros, esperan los meses de invierno para cobrarlas, ya que, a veces, las intemperies obligan a largos periodos de inacción; otros, en fin, las cobran y se van a trabajar durante ese mes a otro lado. Cabe decir que el trabajador agrícola no siente tanto la necesidad del cambio como el obrero de la fábrica. Viviendo y trabajando constantemente en contacto con elementos naturales sus deseos de evasión, son menores que los del obrero o del empleado.

En general, los patronos, se ajustan al SMIC para pagar los jornales. Dentro de la regla general, hay arreglos entre patronos y obreros en lo que concierne al pago de las cotizaciones de la Seguridad Social; hay patronos que las pagan íntegramente; otros, deducen la parte que corresponde al obrero. También hay trabajadores de la tierra que perciben un salario superior al SMIC, aunque son muy pocos. Como caso conocido, puedo citar el de un conductor de

tractores con un sueldo mensual de 950 francos, casa, luz, combustible, etc. Todos los ejemplos citados son de trabajadores permanentes con un empleo regular en una misma finca.

Existe otra clase de trabajadores que podemos considerar como temporeros. Su retribución es mayor que la de los obreros permanentes. A veces llega a ser de 1 ó 2 francos más por hora. Esta modalidad de trabajo tiene la desventaja de que obliga al trabajador a continuos cambios de patrón. También tiene el inconveniente de que a veces, se pierden muchos días de trabajar. Muchos temporeros no están asegurados ni cobran las vacaciones. Es en verano, principalmente, que los patronos tienen más necesidad de la mano de obra temporera. Son los emigrantes españoles, que vienen de temporada, los que mayormente trabajan en estas condiciones.

Otra modalidad de trabajo que no ha podido ser abolida hasta ahora es el destajo. El destajo, que iba desapareciendo, ha tomado nuevo incremento después que la agricultura francesa ha sido invadida por los trabajadores que vienen de España. Como así mismo, trabajar los domingos y días de fiesta. No está en mi ánimo criticar a estos compatriotas socialmente atrasados, pero sí que es necesario destacar esta realidad.

La mano de obra temporera es de una importancia vital para la agricultura francesa. Sin ella, buena parte de muchas cosechas no se podrían recoger. Hay finca con un efectivo diario de cinco personas que llega a treinta o cuarenta en verano. Cuando llega el momento, se echa mano de todo el que quiere trabajar: gitanos, viejos, estudiantes en vacaciones, etc.

Este trabajo no tiene la pretensión de agotar un tema que da materia para poder escribir una extensa monografía. Además, mi experiencia personal queda encerrada en los límites de una comarca de la Baja Durance, como es la de Charleval, Mallemort y Cavaillon. Comarca próspera, con gran variedad de cultivos, que proporcionan trabajo a una infinidad de gente. Las condiciones de trabajo en la tierra varían según las condiciones climatológicas que hacen que cada región tenga sus producciones típicas. Aquí es una

tierra, principalmente, de hortalizas y frutas, aunque también se crían otros productos, como son los cereales, los pastos y el vino.

Se puede afirmar que el noventa por ciento de los obreros que trabajan la tierra en esta región son extranjeros. Algunos italianos, muy pocos árabes y la inmensa mayoría, españoles. La España franquista abastece de mano de obra a la agricultura francesa. Dada su formación social, el trabajador es muy reacio a formar parte de una organización sindical. Por otra parte, las organizaciones sindicales francesas no dan señales de vida en el campo. El hecho de que la gran mayoría de los obreros agrícolas sean extranjeros impide que los sindicatos obreros adquieran importancia.

El mejoramiento de las condiciones sociales y el aumento del nivel de vida de los obreros agrícolas depende, ante todo, de las medidas legislativas gubernamentales. Por lo menos, en la actualidad. Más arriba he citado el ejemplo de la supresión del SMAG. Igualmente ha ocurrido con la obtención de la cuarta semana de vacaciones, otorgada por decreto. No hay voluntad de acción directa organizada en el plano local. En la mayoría de los casos, es la acción individual de algunos trabajadores que aprovechando circunstancias favorables (escasez de mano de obra, cosechas abundantes y bien pagadas) consiguen aumentos mayores que los que fija el gobierno.

Una reivindicación importante para los trabajadores del campo, sería la de conseguir la mensualización de todos ellos. En el cuadro expuesto más arriba se ve la diferencia de ingresos entre los meses de Enero y Febrero y entre Junio y Julio. Se tendría que partir como mínimo de la base de doscientas horas mensuales y que las horas que en verano excedan de esta cantidad sean pagadas como horas extraordinarias. Seguramente se llegará a alcanzar esta mejora en más o menos tiempo. Para ello, sería necesario que las grandes explotaciones, que ocupan un crecido número de trabajadores, dieran el ejemplo. Algunos acuerdos de mensualización en la agricultura crearían el clima ambiental y psicológico necesario para que tal modalidad se fuera extendiendo poco a poco. Hay que

tener en cuenta que el obrero agrícola trabaja aislado. Muchos trabajan solos; a veces, son dos o tres los que trabajan juntos. Un efectivo de cinco o seis es lo máximo que se ve por aquí. Puede verse cuán difícil es presentar reivindicaciones si antes no han sido sancionadas por la legislación social.

He aquí expuestos, someramente, algunos datos sobre la condición social de los obreros agrícolas, aplicados a una región determinada. Me he limitado a exponer datos y cifras, huyendo de toda otra consideración sentimental o ideológica. Es posible que en otras regiones las condiciones sean diferentes de las expuestas en este trabajo. He omitido voluntariamente todo lo que se refiere a la condición de los medieros y arrendatarios para referirme exclusivamente a la de los obreros agrícolas, una de las categorías de trabajadores más útiles a la colectividad y que, no obstante, es una de las más explotadas.

C. PARRA

PARA REGALO

Disco «A las Barricadas» e «Hijos del Pueblo»	12 00
«Pañuelo Libertario»	10 00
Lapicero Bick. Con anagrama C.N.T. y colores simbólicos	1 50
«Comarcal de Utrillas» (Terral) 1936-1939. En su lucha contra el fascismo	3 00
«Anselmo Lorenzo», Federación Montseny	2 00
«La C.N.T. y los pueblos de España», R. Liarte	3 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00
«La Catalogne Libre», Proudhommeau	3 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50
«Histoire du chant de l'International», Hem Day	1 50
«Interpretación del anarquismo», Varios autores	1 50

EN CATALAN :

«Difunts sota els ametllers en flor», Baltasar Porcel	18 00
«Poemes de llum i tenebra», R. Llop	8 00
«De l'Anoia al Sena sense presa», J. Ferrer	16 00
«Garbuix poètic», J. Ferrer	2 00

La participation

Etude sociologique, politique et théorique

Analyse et critique de la société spectaculaire - marchande

(Suite)

40. — *Au niveau des entreprises* ; Chaque syndicat de base des grandes ou moyennes entreprises devra posséder un télex qui sera relié au télex de la centrale régionale ; et à celui de la centrale nationale ; il est souhaitable pour éviter les risques de centralisme que toutes les entreprises de la même branche en plus de ceux reliées les unes aux autres. Chaque syndicat de base devra donc avoir connaissance des codes des autres syndicats d'entreprise de la même branche en plus de ceux des centrales régionales et de la centrale nationale. Par la suite pendant que se développeront les réseaux télex chaque syndicat de base devra posséder un dossier ou seront répertoriés les codes de la quasi totalité des entreprises d'une relative importance. Le télex étant un téléimprimeur qui permet de communiquer à distance (il suffit de dactylographier le code pour avoir son correspondant, puis de frapper le message), il a un avantage certain sur le téléphone, la communication est imprimée, ce qui est une preuve matérielle, donc plus de coup de téléphone anonyme (1). L'idéal étant bien sûr un récepteur télé incorporé au bloc télex. Le réseau télex permettra d'obtenir une coordination horizontale et verticale qui aura plusieurs avantages. En premier lieu, coordonner les mouvements de grève. Lorsqu'une entreprise d'une branche d'industrie déterminée se mettra en grève, le procès de solidarité — prémisses à la grève générale — jouera pleinement. En effet un simple appel à la centrale nationale et régionale, et aussitôt les autres entreprises de la même branche pourront se mettre en grève (puis toutes les autres, tout dépendant de la phase historique). Le réseau télex par ailleurs évitera les risques de bureaucratisation des centrales régionales et de la centrale nationale puisque toute action sera

issue de la base, contrôlée par la base, acceptée ou reniée par cette base. Les centrales seront donc, constamment contrôlées par les travailleurs.

D'autre part la pratique du réseau télex permettra de juger de son efficacité dans une vision autogestionnaire de la société des conseils. Le deuxième avantage sera d'éviter les revendications partielles et sectorielles ; le réseau permettra de coordonner à l'échelon national les revendications issues de la base. Troisième et dernier avantage (pour l'instant) les travailleurs pourront communiquer tous les renseignements relatifs à leur activité sociale, économique, connaître les mécanismes de la production dans leur entreprise, l'écoulement de cette production dans le circuit capitaliste, les achats indispensables à la production, juger de l'utilité ou de la non utilité de certains services et principalement des services commerciaux en général composant le tertiaire ; établir sur place des plans pour la future autogérance de leur société avec les avantages qui en découleraient au niveau de la réduction des horaires, etc. ; enfin communiquer les renseignements techniques et scientifiques secrets ou non. Les travailleurs doivent donc être en possession de toutes les données utiles à la mise en place de l'autogestion radicalisée et généralisée. C'est ainsi que les travailleurs pourront réaliser leurs plans d'autogestion ; ce travail pouvant être effectué en comités par exemple. (Mais dans l'action le prolétariat dépassera tout ce qui peut être écrit). Les travailleurs se communiqueront ces ébauches révolutionnaires entre eux, de syndicat de base à syndicat de base. Il se produira donc un constant courant d'échange d'idées entre tous les syndicats. Par ailleurs et dans la même vision de contre offensive spectaculaire il sera nécessaire que les syndicats de base possèdent des caméras, des appareils de projection cinématographiques et des magnétophones. Les travailleurs tourneront ainsi des films les concernant réellement, sur leur vie actuelle dans l'entreprise, mais dans une société autogestionnaire. Ces

films comme les plans d'autogestion s'échangeront de syndicat à syndicat. Les centrales régionales et la centrale nationale pourront tourner des films plus généraux ; peut-être sur les problèmes de la survie dans l'actuelle société. Ces films porteront sur des sujets comme la publicité envahissante, la consommation, la fiscalité, les travailleurs immigrés, la libération sexuelle, les luttes révolutionnaires, etc... Tous ces derniers films cependant devront être distrayants et non rasoirs comme des documentaires. Enfin, mais cela n'est pas une limitation, d'autres films traiteront de l'autogestion, de la révolution, et exposeront la nécessité de diminuer la production par le ralentissement des cadences, prôneront la distribution gratuite des biens de consommation ; la récupération prolétarienne de la force de travail. Tous ces films tournés par des travailleurs et non par des spécialistes sur les problèmes qui les préoccupent réellement seront l'éclosion de leur créativité infinie qui ne trouvera son réel accomplissement que dans une société libre. Parallèlement aux films des spectacles théâtraux pourront être exécutés par les travailleurs sur leur lieu de travail et sur les sujets déjà mentionnés mais qui sont loin d'être exhaustifs. Ainsi complètement des traditionnels tracts et journaux des moyens modernes s'offrent au prolétariat dans les entreprises pour accélérer le procès d'émancipation social.

41. — *Au niveau des quartiers (de la vie quotidienne)*.

Pendant que s'épanouiront dans les entreprises les nouvelles techniques de propagande, parallèlement il sera nécessaire de les étendre dans les quartiers où en plus des journaux et tracts certaines nouvelles formes de propagande doivent voir le jour. C'est ainsi que sont exposées succinctement ci-dessous quelques idées sur la pratique syndicaliste révolutionnaire au niveau de la vie quotidienne.

Il faudra :

— créer des circuits volants de propagande en commandos de 10 à 15 pour aller de quartier en quartier le plus rapidement possible distribuer des tracts, vendre

des journaux, lancer des mots d'ordre pouvant être émis à l'aide de magnétophones cachés ou non par des manifestants éparpillés dans la foule : là où il y a des travailleurs. Une utilisation intensive du magnétophone comme technique de propagande est à souhaiter.

— Créer des forums populaires dans les métros, les marchés, les grands magasins, les cinémas, les théâtres sur un sujet passionnel.

— Créer des bals populaires, des manifestations culturelles de quartier multiples, et cela le plus spontanément possible : en somme réinventer la fête du peuple.

— Créer des stations pirates de radio et de télévision en vue d'émissions de propagande syndicaliste révolutionnaire.

— Créer des écoles libres débarrassés de l'emprise démagogique du capital, de style C. Freinet et F. Ferrer et des centres culturels où pourront être joués des pièces et projetés des films qui seront l'œuvre des travailleurs. En attendant, c'est dans des locaux aménagés à cet effet (théâtres, cinémas) ou dans la rue que doivent être projetés ces films et joués ces pièces révolutionnaires.

Par ailleurs il est possible à l'aide de petits avions de tourisme de tracer des messages révolutionnaires dans le ciel, d'opérer des lâchages de tracts (des ballons d'enfants peuvent être utilisés aussi efficacement).

Le meeting traditionnel lui aussi doit être transformé. Il doit devenir forum populaire où tout le monde puisse avoir la parole ; des films et des diapositives pourront être projetés pour le rendre plus attrayant.

Ces quelques idées devront nécessairement être complétées, approfondies et développées par ceux qui les pratiqueront et les dépasseront.

4^e Conclusion : *Le Syndicalisme Révolutionnaire n'est pas une Putain.*

42. — Si le syndicalisme révolutionnaire est de nos jours une des notions les plus décriées dans les milieux révolutionnaires et contre-révolutionnaires c'est en raison de l'incapacité de discernement de

(Suite page VII.)

(1) Dans l'état actuel du syndicalisme révolutionnaire le téléphone doit continuer à être employé, et l'on doit même intensifier son usage.

PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous

nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

LA PARTICIPATION

(Suite de la page VI.)

ceux qui professent ces accusations. Ces atrophiés du cerveau ne peuvent entrevoir la différence qui existe entre une organisation authentiquement révolutionnaire et un ramassis de bureaucrates séniles.

43. — Le syndicalisme ne peut être que révolutionnaire. Ceux qui s'en réclament et en refusent le contenu révolutionnaire ne sont que les ennemis du prolétariat et par logique absolue nos ennemis.

44. — Le syndicalisme révolutionnaire est le meilleur instrument de la lutte des classes à l'échelon d'un pays et internationalement, car il prêche la suppression des classes et l'internationalisme prolétarien par la révolution sociale. Il est donc foncièrement, apolitique, et préfère cracher à la gueule des politiciens véreux plutôt que de s'amuser à leurs jeux truqués : suffrage universel et autres balivernes d'élections qui ne sont que les paravents de la légalité bourgeoise.

45. — Entre la réalité révolutionnaire que représente le syndicalisme révolutionnaire (en France la C. N. T. section de l'AIT, l'Internationale) et les magouillages puants des organisations syndicales réformistes, il ne peut y avoir aucun terrain d'entente possible, mais lutte mortelle entre deux conceptions radicalement opposées de la société.

46. — Le syndicalisme révolutionnaire c'est la démocratie directe, c'est le prolétariat réalisant son histoire, prenant à pleine main sa destinée et ne laissant plus à d'autres le soin de décider à sa place. Le syndicalisme révolutionnaire c'est la révolution permanente, la volonté irréversible de permettre au travailleurs de réaliser leurs vies. A la CNT la conception de l'organisation est foncièrement anti-bureaucratique : le syndicalisme révolutionnaire c'est la négation de la bureaucratie syndicale, des bonzes et autres assassins de la révolution sociale. Le syndicalisme révolutionnaire c'est la CNT formée d'une multitude de syndicats de base qui ont une totale autonomie tant que leur attitude n'est pas jugée contre révolutionnaire par la base.

Le syndicalisme révolutionnaire c'est aussi la confédération des syndicats, confédération qui n'a aucune fonction politique, aucun pouvoir, aucun chef syndical (usurpant le nom de secrétaire national); et qui n'a d'autre rôle que de coordonner, de gérer, d'organiser des actes de solidarité entre les travailleurs en grève. Car la CNT sera toujours opposée aux grèves sectorielles qui désamorcent la lutte des classes. Au contraire si une usine, une entreprise, se met en grève, il faut qu'elle sente autour d'elle un filet de solidarité pour éviter la situation actuelle où l'Etat-Patron-Syndicats (fromenteur du spectaculaire marchand) monte les travailleurs les uns contre les autres.

47. — Si le mot syndicalisme déplaît à certains c'est que se sont déjà des contre révolutionnaires en herbe qui ont perdu la volonté de forger et façonner leur propre histoire.

48. — De ce qui précède et de ce qui suit il ressort que la CNT ne réalisera sa théorie qu'en développant sa pratique sociale de l'anti-Etat partout où le spectacle envahissant dresse ses barreaux hallucinogènes. La volonté de parvenir à une « Dictature Anti-Étatique du Prolétariat » condamne la CNT à être anti-bureaucratique et parfaitement consciente qu'elle sera dépassée, et cette formulation n'est pas pour les syndicalistes révolutionnaires une façade d'intellectuels.

49. — L'organisation syndicaliste révolutionnaire n'a d'autre rôle historique que de favoriser et accélérer le procès révolutionnaire. Ainsi, dès l'amorce de l'insurrection prolétarienne elle doit se dissoudre devant la mise en place des conseils ouvriers; seule l'ossature de la centrale étant conservée momentanément pour faciliter le besoin primordial de coordination. Mais à mesure que s'intensifiera la conscience d'écrire l'histoire pour soi donc de vivre à sa guise, l'ossature elle-même disparaîtra, dépassée par quelque chose qui ne se trouve pas encore inscrit sur le code des possibilités et qui s'appelle l'inimaginable.

FIN

Jordi VIDAL



2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Le 20 décembre 1970 à Toulouse aura lieu une Conférence-Débat animée par Pierre Méric. « Le Camp anarchiste. Ses structures ses formes d'être et d'agir », à la Salle Sénéchal à 10 heures.

Conférence organisée par la C. N. T. E. (Fédération Locale de Portet).

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

CAUSERIES-DEBATS

Les JAS-CNT de la 6° Union Régionale CNTF (Toulouse) organisent des réunions d'information et de discussion autour des centres d'intérêt suivants :

— L'individu face au système et qu'est-ce qu'un anarchiste.

— Le mouvement anarchiste de ses débuts à nos jours.

— Les structures de lutte (l'anarcho-syndicalisme, les conseils de travailleurs...).

— Les méthodes de lutte (grève générale, autogestion).

COMMUNIQUE

— La société actuelle et le problème de la Révolution.

Rendez-vous tous les jeudi soir à 18 h. 30, à la Bourse du Travail, Place St-Sernin (Salle de Bibliothèque).

UNION LOCALE DE PERPIGNAN C.N.T.F.

Invite tous ses adhérents à la réunion générale mensuelle qui aura lieu le 27 décembre 1970 à 9 heures au Siège Social, 46, rue des 15 Degrés, Perpignan.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

2° UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

LES EVENEMENTS VIOLENTS DE TOULOUSE

Les faits

Le jeudi 26 novembre 1970, des militants de la Gauche Proletarienne à la fac de droit, décident de contester le cours d'un prof fasciste (ancien croix-de-feu). Le prof sort à leur rencontre à la tête de 50 nervis de son accabit armés jusqu'aux dents. Une bagarre se déclenche. Tout ce qu'il y a de gauchiste ou d'anar dans la fac commence à s'en mêler.

Les flics, qui attendaient ça depuis l'aube, interviennent, en l'occurrence des brigades spéciales de CRS, tout nouvellement formées et équipées pour ce genre d'action. Ils enferment les étudiants dans le ghetto du campus puis, prenant prétexte du « kidnapping » d'un conseiller municipal, ils défoncent tout à coup de mousqueton et tirent quelque chose comme 1.200 grenades lacrymogènes — rasantes —. Les étudiants ripostent par des jets de projectiles divers et quelques cocktails molotov. Au cours du combat il y a 60 blessés (dont une infirmière) et 20 arrestations.

La presse et la radio

Elles mentent du début jusqu'à la fin.

Le conseiller municipal était plutôt solidaire des manifestants. Il n'a reconnu aucun des présumés séquestrateurs.

L'infirmière a été blessée par une grenade lacrymogène qui a fait éclater le pare-brise de l'ambulance, au moment où des manifestants tentaient de délivrer deux de leurs camarades gardés dans la dite ambulance par les flics. Elle n'a pas porté plainte.

Il y a eu matraquages, bras cassés, œil crevé, mâchoire fracassée, passage à tabac; un étudiant a été défenestré du deuxième étage par les flics.

Les casseurs, ce sont les flics

« La Dépêche » a trouvé bon de publier les noms, professions et adresses des treize inculpés, considérant ceux-ci, en accord avec le pouvoir, comme des délinquants et rendant un fier service à tous leurs ennemis.

Le Directeur de la publication :

LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Le procès des mercredi 2 et jeudi 3 novembre

Il s'est déroulé assez paisiblement. Deux dizaines de cars CRS et de gendarmes mobiles étaient présents sur le parcours prévu des manifestations.

Le mercredi soir, vers 18 h 30, des bagarres ont éclaté entre flics et gauchistes et anarchistes. Elles se sont poursuivies jusque vers 23 heures. La riposte a été vaine.

Jeudi, sur 13 inculpés, 9 ont été condamnés à des peines de prison allant de 15 jours fermes à 5 mois fermes. On va leur réclamer le montant des dégâts causés à une voiture (641 F), des dommages et intérêts pour les dégâts causés à la fac (100.000 F lourds) et des amendes individuelles.

Quatre autres militants sont retenus et surtout jugés le 8 décembre à la suite des heurts de mercredi soir.

Un démenti est nécessaire. Les militants condamnés ne sont pas tous des maoïstes (4 anarchistes).

Une hypocrisie est à dénoncer.

On a refusé de considérer le procès comme politique alors qu'on avait appréhendé un militant maoïste bien après la manif, pour la seule et unique raison qu'il est un membre repéré de l'ex-G.P.

Alors qu'on a reproché surtout aux inculpés leurs appartenances politiques (c'est ce qui a été le critère essentiel de leur « sélection »).

En définitive on a utilisé tout ce qui pouvait leur porter tort du fait politique, et refusé tout ce qui pouvait les arranger en matière de juridiction sur ce même plan politique.

Deux commandos, probablement pour protester contre le verdict, ont attaqué à 1 heure d'intervalle hier soir jeudi, un grand commissariat de police de Toulouse.

A chacun de tirer sa leçon des frais et des ripostes qui leur ont été emportées.

Je pense que le face à face avec les flics, s'il correspond à une impulsion logique chez un révolutionnaire, est aujourd'hui maladroite d'un point de vue militant.

Je propose une riposte d'un tout autre genre :

— Développer à fond la propagande de nos façons de voir.

— Frapper au défaut de la cuirasse et ne pas tenter de renverser le monstre en lui soufflant dessus.

— Pratiquer effectivement le secours mutuel.

P.M. — C.N.T., Toulouse

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

A LIRE, A LIRE, A LIRE...

Dans la bibliothèque de base

Ouvriers face aux appareils. Une expérience de militantisme chez Hispano-Suiza

Les bureaucrates politiques ou syndicaux parlent « au nom de la classe ouvrière »; de temps en temps « un ouvrier parle » par journaliste sociologue ou écrivain interposé. Rarement, sinon jamais, des ouvriers s'expriment directement. Cette fois un groupe de militants de l'une des plus importantes usines métallurgiques de la région parisienne, Hispano-Suiza, ont choisi de rendre compte eux-mêmes de leur expérience. Ce livre parlé à plusieurs voix, rédigé à partir d'entretiens, de textes, écrits, réécrits, discutés collectivement est leur livre et ne prétend à rien d'autre. La libération, les illusions de l'éducation populaire, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie, les grandes grèves, mai 1968, l'intervention russe en Tchécoslovaquie, tous ces événements politiques, culturels les grandes luttes ouvrières, ont eu des conséquences qui sont décrites de l'intérieur du monde ouvrier. D'une génération à l'autre, la continuité a été assurée par ce « groupe Hispano », qui a éprouvé très tôt le besoin de se réunir en dehors des partis, des organisations pour produire sa propre réflexion.

Que des travailleurs se mettent à discuter entre-eux, c'est bien ça que redoutent les hiérarchies, patronales et politiques, écrivent les auteurs, et encore :

«... La bourgeoisie nous dispense des loisirs préfabriqués et des distractions abêtissantes. La publicité, le cinéma, la télévision, la presse à grand tirage propagent son idéologie.

« Les organisations ouvrières de masse auraient les moyens matériels d'opposer à cette intoxication une autre conception de la civilisation qui existe en germe chez les travailleurs. Les appareils y font, au contraire, régner l'anticulture, principe d'autorité, censure, mensonge organisé, et, d'une manière générale, tout ce qui peut contribuer à maintenir des êtres humains dans l'infantilisme de leur naissance à leur mort.

«... Chaque fois que nous l'avons pu, nous avons tâché de

provoquer des discussions, de susciter des initiatives, de favoriser l'épanouissement de chacun de refuser toutes les ségrégations : sociale, sexuelle, linguistique, idéologique.

«...Le socialisme, on ne sait pas trop ce que c'est, mais on peut déjà, dans l'autogestion des activités culturelles, avoir la préfiguration de nouveaux rapports humains, l'image d'une société future pour laquelle ont vraiment envie de faire la révolution.

« Ce n'est pas simple. Le besoin de s'en remettre au parti-père (ou à l'organisation-mère), ne disparaîtra pas en quelques jours. Il a des racines trop profondes. C'est pourquoi la contestation doit être permanente.

« Ce que nous appelons contestation, ce n'est pas la valse des idées tournoyant jusqu'à l'épuisement dans quelque milieu clos. Ce sont les murs du local qu'il faut battre.

« Notre lieu de travail doit être ouvert à tous les vents. »

Un livre à lire, faire lire par tous les travailleurs qui se heurtent à tous ce qui heurte leur marche émancipatrice, c'est-à-dire les appareils.

« Les Cahiers Libres », 183-184. Edit. François Maspero. Nov. 1970. Prix 18 F.

P. S. — Les camarades qui seraient intéressés peuvent le commander à :

C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris (9e).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IX^e) - Tél. : TRU 78-84
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOF Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

24 DECBRE.
1970
NUMERO 635
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

C.N.T.

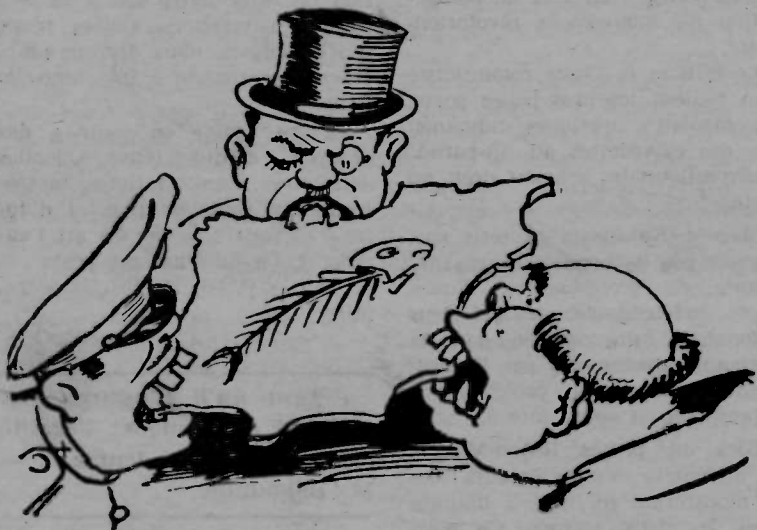
SYNDICALISTE

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

1936 : LA VOIE A SUIVRE

L'armée, l'Eglise et les capitalistes « libéraux » de l'Opus Dei n'attendent que la mort de Franco pour se disputer l'héritage. Le peuple Espagnol les enterrera avec leur maître.



CINQ MINUTES D'INSULTE

Pour satisfaire à un besoin viscéral de solidarité que ressent un certain nombre de travailleurs français, et histoire qu'on ne leur dise pas trop : « vous êtes internationalistes... de nom, vous êtes la pire canaille qui ait jamais existé » les grosses têtes de la pègre Syndicalo-réformiste ont déclenché une de leurs habituelles grèves à faire tordre de rire le patronat, grève cette fois de cinq minutes (ont ne peut tout de mé-

me faire moins), et en fin de matinée.

La matinée étant écourtée; le patron n'allant tout ce même pas gronder pour cinq minutes d'arrêt; (d'ailleurs, une Espagne débarassée de son relent fasciste, donc pouvant entrer dans le Marché Commun, n'est pas pour lui déplaire); et puis, on peut toujours profiter d'un instant où l'on s'arrête tous les jours.

(Suite en page 11.)

VERS L'ESPAGNE LIBERTAIRE

Le soi-disant « communisme soviétique » et ses sous-variétés d'Europe de l'Est, de Cuba, de Chine et d'ailleurs, ne sont encore qu'une variété sous-développée, du capitalisme mondial.

Au lieu que dans le système capitaliste libéral, le capital est émiété en une multitude de propriétés privées plus ou moins grosses, résultat historique d'une accumulation primitive lente et individualiste dans le système capitaliste bureaucratique, le capital est maintenant unifié par la classe dominante, résultat historique d'une accumulation primitive brutale et collectiviste. En effet, à partir du déclin de la Révolution d'Octobre, les « dirigeants révolutionnaires », constitués en ce qui allait devenir la nouvelle classe dirigeante et qui s'étaient déjà appropriés le prolétariat russe, voulurent rattraper en quelques années des siècles d'histoire bourgeoise, c'est-à-dire, la longue histoire de l'accumulation du capital par l'industrie et le commerce bourgeois.

Au capitalisme libéral, de caractère *diffus*, et produit historique des siècles et d'une révolution, s'opposa donc soudain, vers les années 1920, un capitalisme bureaucratique, de caractère *concentré*, et produit historique d'une contre-révolution.

La différence entre ces deux modalités d'accumulation primitive et la différence entre les deux modalités correspondantes d'appropriation privative, sont un seul et même mouvement si l'on considère que l'accumulation primitive n'est que le résultat, comme image capitalisée, du processus d'appropriation privative.

CINQ MINUTES D'INSULTE

(Suite de la page 1.)

La grève est sans risques. Sans portée réelle. Le gréviste est solidaire », ce qui ne veut presque rien dire de nos jours. L'acceptation et la mise en application de cette fumisterie par une majorité de veaux pouvait être prévue.

Ce fut le cas.

On peut déjà se demander ce que cette assemblée de pleutres que l'on appelle la gauche en France pourra apporter au peuple espagnol, quand il aura besoin d'un soutien autre que le moral. Des mots et des secondes de grèves, dans doute.

Les travailleurs français oublieront-ils, eux, ce que signifie l'internalisme, la solidarité ? Oublieront-ils la nécessité d'offrir un front uni du capital ?

Pour le peuple espagnol, et pour le prolétariat mondial, il faut espérer que non.

Sur le mot « communisme »

Si dans le capitalisme diffus, l'appropriation privative se fait d'abord sur le mode individuel pour devenir ensuite appropriation privative collective par une classe qui se définit précisément comme l'ensemble des propriétaires défendant leurs prérogatives contre ceux qui ont été *privés* de toute prérogative, elle se fait au contraire, dans le capitalisme concentré, d'abord sur le mode collectif par l'ensemble des propriétaires du prolétariat, pour devenir ensuite appropriation privative individuelle par chaque élé-

ment de cet ensemble devenu classe dans la nécessité de conserver les acquits de la contre-révolution.

La plus-value, qui s'était fait reconnaître comme telle dans le système capitaliste libéral par la théorie critique dans le moment où celle-ci s'explicitait comme critique de l'économie politique (Marx « Le Capital »), se fait aussi reconnaître dans le système capitaliste bureaucratique par la théorie critique moderne dans le moment où celle-ci s'explicitait comme la critique de l'unité de l'illusion et de l'illusion de l'unité. Non seu-

lement il est évident que l'ensemble des producteurs d'un quelconque de ces pays du camp dit communiste n'utilise pas la *totalité* de ce qu'il produit et que la part de la production qu'il reçoit pas est appropriée privativement par l'ensemble des non-producteurs, afin d'augmenter le capital global qu'il détient et pour le protéger (armée, police, administration bureaucratique), mais il est aussi évident que l'ensemble de ces producteurs n'a pas le moindre pouvoir sur l'usage de la part de production qui lui est attribuée, ni conséquemment le moindre pouvoir sur l'organisation de la vie, et se fait reconnaître ainsi, comme une fraction du prolétariat objectif mondial.

Les groupuscules gauchistes et le Secours Rouge

Aux militants de la Ligue communiste du Secours-Rouge devenu grâce à eux le Secours-Flic, le 3-12-70 :

Depuis mai 68, on a assisté pendant un temps à la formation de nombreux groupuscules « gauchistes ». Ces groupes, qui, sur le moment, n'eurent en fait aucune influence sur le mouvement de mai, furent qualifiés de « gauchistes » par le PCF car ils se situaient (ou « on » les situait) à gauche de celui-ci.

Leur seul mérite a été de donner un cachet de radicalité au mouvement qui fut l'œuvre des masses.

Au bout de deux ans quel est le bilan de ces groupuscules politiques ? Leur attitude a constitué, après mai-juin 68 et encore aujourd'hui avec moins de bonheur, à récupérer tous ceux qui descendirent dans la rue et qui firent grève. Pour cela il a fallu sortir tout l'attirail du parfait petit militant politique : affiches aux couleurs attrayantes avec le « Che » ou Lénine susceptible d'être utilisé comme poster, tracts dans les facs, dans les usines ou « l'avant-garde étudiante du prolétariat » « organisée et conscient », appelait à rejoindre ses rangs. Il faut reconnaître aujourd'hui que si ces groupuscules, en majorité léninistes, ont fait pendant un certain temps illusion, ils s'étiolent à présent, lamentablement. Et les sempiternels meetings - spectacles (on paye à l'entrée) n'y feront rien ; ils ont perdu. Leur influence est dérisoire sur les lieux de travail où par opportunisme moulinier ils ne font que servir les intérêts des bureaucraties cégétistes ou autres.

Quant aux anarchistes traditionnels, cela n'est un secret pour personne, ils ne furent en rien dans le déclenchement des événements de mai. Pourtant on ne peut nier qu'il s'agissait là d'un vaste mouvement libertaire.

Seul le « 22 mars » avec sa petite vedette Cohn-Bendit fut adapté à la situation et permit un mouvement de masses. Mais il n'était évidemment que la structure d'un moment d'une situation.

Quant au Secours-Rouge, dernière création des groupuscules, depuis l'affaire des « Katangais », nous avons pu nous rendre compte de ce qu'il était réellement, un gros gâteau que se partagent les « gauchistes » en mal de récupération du mouvement révolutionnaire.

Le PSU et la Ligue communiste s'en taillent les plus belles parts, les maoïstes, quelques humanistes, des ex-vedettes du hit-parade « révolutionnaire » ayant droit au reste.

Les « Katangais », bien sûr, n'étant pas de bons et braves militants de groupuscules, furent jugés indéfendables malgré leur volonté de lutte concrète dans la Sorbonne abandonnée par l'avant-garde étudiante du prolétariat » « organisée et consciente ».

Lors du procès Raton-Murich, les différents comités Secours Rouge montrèrent un mépris hautain pour les deux accusés. Ce n'est qu'en dernière extrémité que le Secours Rouge national se manifesta. Là aussi, bien sûr, la cause des deux trimards de Lyon n'était pas « politiquement intéressante !

Le 3 décembre 1970, par exemple, nous avons pu voir à Paris les

trotzkystes du Secours Rouge sous leur véritable aspect : de nouveaux flics s'opposant, d'un bout à l'autre de la « manifestation de solidarité avec les Basques » à ceux qui refusaient par leurs slogans et par leurs actes, aux rituelles et inutiles processions issues de la République.

Des bagarres lamentables mais inévitables se produisirent qui laissent plusieurs « nouveaux-flics » sur le pavé.

Etant bien informés, nous savons que certains éléments radicalisés sauront riposter comme ils le méritent, aux liquidateurs trotskystes du mouvement révolutionnaire.

Pour notre part, si dès la réception de cette lettre (ou à sa lecture) des positions claires n'ont pas été prises, nous devons adapter notre attitude à une nouvelle situation.

Va-t-on devoir en venir à des groupes d'auto-défense mobiles dans les manifestations, armés jusqu'aux dents de part et d'autre ? Soyons sérieux. Où est l'ennemi ? La question est posée.

Pour la FJAS, II^e UR, le secrétaire,
G. BEDOS

« Tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique, l'égalité politique sera un leurre ».

M. Bakounine.

Le Directeur de la publication
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 Chosy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE GAULLE EST MORT

Par une sombre soirée de novembre, au austère manoir en cette verte champagne aux arbres tachés par la rouille d'automne vit s'éteindre, rendre son âme à Dieu — que aime les tueurs patentés de carrière — celui qui était un géant parmi les hommes, le sauveur, le libérateur, le messie français du XX^e siècle, le révolutionnaire, l'immortel Charles de Gaulle. Qui était-il? Un militaire, un tueur connaissant son métier et l'aimant, un homme infatué de soi s'identifiant à de fausses valeurs créées par des êtres comme lui. En 1930-1938 il n'a pas crié « A bas la guerre », il n'a pas mis en garde contre les atrocités vers lesquelles les moutons français courraient tête baissée. Non. Il a dit : attention, cette guerre vous allez la perdre, or il nous faudrait la gagner. Cette catastrophe il l'avait vue venir, il l'a exploitée, il a installé sa carrière, son nom, sa personnalité dessus. Puis comme Jésus, il est parti dans le désert, en 1958 le régime étant dans une impasse politique, les dégénérés du parlementarisme l'ont appelé. Il fallait qu'il retappa cette bicoque en ruine qui était la France. Ce furent 10 ans de fausse stabilité, de démagogie, d'autoritarisme, d'aliénation physique, morale, intellectuelle et psychologique. Et ce fut mai 1968 : le ras de marée de la prise de conscience précoce balayait tout. L'ange seul sous la tourmente bâtit hâtivement une digue protectrice faite des vieux mythes que l'on ressort — 18 juin, 4^e République, l'ordre, la paix — et du bide des accords de Grenelle, les syndicats classiques faisant chorus avec lui contre ces voyous d'étudiants Douze mois après c'était la mise à la retraite « anticipée ». Vous pardonneriez ma brièveté par rapport à ces années qui sont derrière nous, mais il y a des jours où je n'ai pas envie de retourner la merde. Enfin... Il faut croire que de Gaulle aimait les cartes. En 1946 il tente un premier coup de poker : Paf ! Il perd et s'éclipse quelque temps. En 1969 rebelote, il en essaye un deuxième. Repaf ! On l'envoie bêcher ses poireaux. C'était trop bête et en novembre 1970 il reprend ces cartes fatales, essaye une réussite, aïe, les vaches ! Il meurt. Aussitôt, dans les milieux officiels, à la télévision, à la radio, dans les journaux, c'est le branle-bas de combat. Condoléances, larmes, souvenirs, mines d'enterrement par-ci par-là, émissions spéciales pour assaisonner

cette sauce déjà par trop trouble. Tous les magouillages et magounilleurs oubliés refont surface. Les mythes réapparaissent ô surprise, on nous apprend qu'il a sauvé la France de la guerre civile en 1958 et qu'il en a fait un fier, beau et grand pays. Le capitaine valeureux a mené le navire à travers vents et tempêtes en ces eaux calmes où il vit maintenant, et puis content il a coulé sans son bâtiment. C'est pour le moins surprenant, car peu courant... Et puis, c'est le jeudi 12. Ah, bonne mère ! Que ce fut généreux ! Notre-Dame de Paris dans ses grandes heures, tous les illustres usurpateurs sont présents « pour un dernier hommage » : Le Russe pas loin de l'Anglais, qui cotoie l'Ethiopien et le Japonais. Tous ce joli monde dominé par George 1^{er} de France, sacrifie une messe au défunt. Gueules de circonstances, protocole, raideur, jaquettes et cravates noires sont de rigueur. Le souverain qui nous gouverne s'étant retiré dans ses appartements, la basse-cour féodale se vide. Chez moi, en Auvergne, après la messe du dimanche, les femmes causent et les hommes vont boire un coup. Ici tous papotent, les potins internationaux vont beau train. Tout en battifolant ils se haussent sur la pointe de leurs petits petons pour apercevoir leur carrosse (c'est ainsi qu'ils regrettent de ne pas avoir la taille du mort). Quant à Nixon il reste impassible, il médite en silence distribuant parfois des signes de la main. Enfin le bourdon sonne — je l'avais depuis un bon moment dans les oreilles — une cloche au-dessus d'autres cloches. Des funérailles simples comme il l'avait désiré, que dis-je, exigé, car sa vie ne fut que satisfaction d'exigences personnelles. L'après-midi on est transporté à Colombey-les-deux-Eglises, devenu pour la circonstance, centre du monde. Les hommes et les femmes de France sont présents — moins que prévu... — l'armée aussi, « les compagnons de la libération », ces nostalgiques de la grenade essayent en vain d'essuyer des larmes imaginaires. Remesse, re quirié, etc. La caisse portée par 12 pauvres puceaux se demandant pourquoi on les a punis est vite lâchée dans le train. Le rideau, contre toute attente, ne tombe toujours pas. Les journalistes maintenant nous exhibent ses patriotes éplorés qui viennent voir et plumer leur général. Des anciens combattants en mal de grabuges, des veuves qui n'ont

plus d'hommes à envoyer au combat mais qui voudraient y envoyer ceux des autres : en bref, toute une foule de malades de psychotypes, c'e névrosés, de refoulés. Les fans du grand Charles, d'ailleurs, à Notre-Dame comme à Colombey, tombent comme des mouches, ils ont pu résister aux Allemands mais ils succombent et battent en retraite sous la fatigue et les évanouissements. Spectacle écœurant de flics amenant à la Croix Rouge des malades dont la place est devant le psychanaliste. Tous ces idiots auraient pu ne m'inspirer que de la pitié, hélas, ils m'ont inspiré pour beaucoup de la fureur car ils avaient amené leurs gosses, debout, s'ils avaient leurs jambes solides, sur les épaules sinon, pauvres êtres perdus dans le froid, grelottant, ayant faim, ne comprenant pas et s'ennuyant à en pleurer. Que de publicité, que d'activités pour attirer tous ces crédules, avaient été déployées : trains spéciaux, cars, parkings, mesures routières exceptionnelles. Il est vrai que le gouvernement ne pouvait manquer saisir sa chance pour faire vibrer la vieille corde sentimen-

tales des anciens mythes. Dans une période aussi difficile pour lui cela redorait son blason. Le soir, Paris entrain à nouveau en lisse. A l'appel de ses chefs une partie de la ville extériorisait un chagrin rapidement dépoussiéré et grossièrement verni. Lamentable et puéril spectacle de ces moutons dégénérés se tassant sous la pluie et lançant des fleurs hâtivement achetées sur cette exécrable tombe de carnaval de la place de l'Etoile, pardon, de la place du général Charles de Gaulle. C'est vrai que le lendemain matin le Conseil de Paris, pour avoir son rôle dans cette vaste mascarade débaptisait la plus grande place et son métro. Et jusqu'à la fin de la semaine, la foire à la névrose continuait, consciencieusement entretenue par le pouvoir et les journalistes. Un vieux retraité qui vivait avec le revenu de plus de 50 petits vieux ordinaires, qui avait château, gardes de corps, domestiques et chauffeur, venait de mourir. Un bordel monstre le saluait alors que lorsque des centaines de retraités crèvent de froid, de faim, de honte, un silence méprisant les bénit.

NOTES D'ENTREPRISE

La situation n'est guère florissante chez les transitoires. Tout le monde le savait et malgré cela la maison Leygorie Fils et C^e a proposé récemment à ses employés une participation.

Voici comment la chose leur fut présentée. Nous touchons au mois de décembre une gratification égale à un mois de salaire. Malgré la demande d'officialisation, la direction a toujours refusé de légaliser cette prime considérée en fait par tous comme un treizième mois. Cette année, vu le déficit de la maison (300.000 frs d'après le patron) la direction nous a d'abord refusé toute augmentation de salaire, n'a pas remplacé les employés démissionnaires et en a

vidé quelques autres. D'où déjà une plus grande participation au travail. Le cadeau de Noël de cette année a consisté à demander à chacun s'il était d'accord pour que soit diminuée cette prime. Réaction unanime : « Et pourquoi encore ? » Finalement la direction ne touchera pas à la prime. Malgré la menace de fermeture de la maison pour cause de grand âge du patron, personne n'a voulu continuer à marcher au chantage. Si la boîte doit fermer, autant que nous ayons le plus d'argent possible en poche. De toutes façons, elle fermera un jour ou l'autre au bon vouloir du patron. Se taire et roupiller ne sert à rien.

Le Petit Chaperon Rouge

Achetez le
calendrier



POUR 1971

LE MIROIR AUX ILLUSIONS

L'artiste est le plus aliéné et le plus abandonné des hommes parce qu'il recherche dans son art un succédané à la vie. L'homme qui vit pleinement et trouve chaque instant digne du plaisir animal n'a pas besoin des arts créatifs et il affecte un dédain compréhensif pour ceux qui sont obligés de parler leur nature impuissante de pratiquer le métier falot de doublure. Seul et peureux, il chante l'hymne de la joie que les autres éprouvent, il s'offre à pleurer pour ceux qui sont abandonnés comme lui et il cherche à décrire les émotions dont il a entendu parler. Les hommes et les femmes qui s'énevrent du vin fort de la vie ignorent le poète à l'œil battu qui le coudoie et les amoureux se baisant tranquillement sur la pelouse fraîche sont indifférents au tremblement des cartons peinturlurés contre la grille du parc. Les travailleurs journaliers buvant, mangeant et baisant jusqu'à plus soif et au delà ont assez du travail physique épuisant pour nettoyer leur âme, leurs entrailles et leur psyché et ils n'ont aucun regret à abandonner le mysticisme et l'esthétique au prêtre à tête de papier mâché qu'ils acceptent mais ne respectent pas. Parce que dans cette vie terrestre, ils sont et se savent supérieurs à n'importe quel corbeau costumé de noir marié à un autel encombré de bazar. La traînée paillardie ent rain de glousser bêtement, l'homme qui peut tenir son verre, l'ouvrier sautant sa femme après un bon dîner, le casseur braillant dans la grand'rue le blouson noir gonflé ravageant la ville le jeune en sueur usant ses cravattes dans le bal bondé, la femme reprenant en chœur la chanson dans le caboulot du coin, le braconnier chassant le lapin défendu, le pêcheur ramenant un filet plein, tous trouvent dans ces heures bien remplies la quintessence de la vie que l'artiste cherche par personne interposée. La mère heureuse cuisinant pour son braillard de mioche fait plus pour la somme totale du bonheur humain que tous les artistes oubliés des vingt dernières années qui, dans leur misère, ont traîné leurs cartons sur les pavés poussiéreux de Bond Street quêtant l'approbation d'un marchand véreux. Lorsque l'artiste accepte ce rôle, de son plein gré et en toute connaissance de cause, il devient l'étranger toléré à l'intérieur du groupe. Son rôle est alors de rester avec les femmes et d'être nourri avec elles. En retour, il devra

peindre les bateaux pour l'amusement des pêcheurs, décorer les murs des églises sur l'ordre des prêtres politisés, attacher des plumes aux casques des guerriers et peindre des motifs sur l'écuelle en terre cuite du chien. Voici le rôle de l'artiste qui cherche à s'isoler de la communauté. S'il refuse de participer à la lutte pour le pain quotidien, il devra accepter ce pain comme une charité parce que, dans la dure réalité de la vie, il n'apporte rien. Dans une société urbaine complexe l'artiste peut se leurrer de l'illusion qu'il est essentiel au bien-être du groupe; mais lorsque la famine ou la guerre menacent, il vaut encore moins que les vieillards qui, eux, attendront patiemment la mort. Tandis que lui, personnage encombrant incapable d'aider à quoi que ce soit, demandera encore à être nourri assis devant les bureaux abandonnés avec le politicien, le prêtre, le clown du tribunal, le malade et le mourant. Les réalités de la vie sont dures et brutales et nous choisissons trop souvent de les oublier alors que nous vivons tous les jours de la nourriture que nos compagnons tirent de la terre indifférente à la sueur de leur front. Aucun rimailleur de banlieue, aucun artiste attifé paradant avec son pot de peinture et la poche pleine de revues flagorneuses, aucun pourvoyeur de prose immortelle, aucun orateur sacré ne peut ajouter une cuillerée de bouillie dans l'assiette de l'enfant affamé, s'il ne renonce à la situation artificielle qu'il s'est octroyée dans l'ordre social et accepte la responsabilité de se nourrir. Pas dans l'abstrait, pas à la troisième personne, mais se charge lui-même entièrement de son pain quotidien. Cependant, l'« Artiste » ne le fera pas, le rôle de prostitué est doux sous la protection d'un marlou bienveillant. Dans une société dont la dynamique est l'entretien des caprices et des lubies à la mode d'une minorité influente, l'artiste et le marchand de tableaux acceptent leur rôle de hyènes, heureux et empressés de se nourrir des restes de la richesse stérile d'une minorité puissante et inutile.

Si vous avez l'impression que ceci est la voix d'un philistin dénigrant les arts, sachez pour mémoire, que j'ai arpenté les Bond Streets avec une pile de dessins sous mon bras, que j'ai attendu l'acquiescement d'un directeur de galerie que je haïssais dans mon cœur comme je me haïssais d'en

être là. J'ai vu mon travail exposé et j'ai dû supporter les questions oiseuses de reporters fastidieux parce que j'étais le chéri du moment et je me suis méprisé pour ce rôle. La paresse ou l'incompétence m'ont sauvés du rôle rampant de folliculaire de galerie et les coupures de journaux que je collectionnais soigneusement tombent en poussière, inutiles et oubliées comme le jour où je les découpais délicatement parmi les phrases creuses de la presse journalière. C'est à travers cette expérience que l'on apprend que la peinture est moins importante que l'homme et que le calvaire qu'on croyait supporter seul est le lot commun de bien d'autres obligés eux aussi de vivre par personne interposée. L'enfant solitaire, l'enfant abandonné, le jeune replié sur lui-même cherchent aussi à projeter sur le papier vierge les dédales vides de leur cœur ou une compagnie, dans l'espoir de peupler leur solitude avec des pantins crayonnés vêtus du mauvais goût de l'aquarelle à bon marché. Et pourtant, même dans cette misère stérile, ils ont encore un peu du salut refusé à tant d'autres.

Pour chaque enfant capable de crayonner devant ses yeux un voile d'images pour s'isoler de la jungle des réalités il y en a cent autres sans un soupçon de talent pour abriter leurs blessures inguérissables qui doivent accepter le purgatoire quotidien. Ce sont les étrangers dans nos villes et dans nos cœurs, l'enfant avec qui personne ne veut jouer, le jeune sans cesse refoulé sur sa propre compagnie étouffante. C'est l'adulte comptant les années qui passent, rejeté par son milieu parce qu'il n'a rien à offrir pour payer sa place, ni fortune, ni esprit, ni même les reins solides d'un bon animal. Pour ceux auxquels le monde infini des livres est au delà de leurs possibilités, il n'y a pas de clé pour cette porte à jamais infranchissable. Remettez en question votre bonne conscience et vos propres valeurs et demandez-vous combien vous payez pour le voyage et combien vous faites payer à l'étranger dehors. L'enfant, le jeune, l'homme pourvu d'un peu de talent, peut au moins se réfugier dans sa propre tour d'ivoire et confier ses rêves brisés au papier, cherchant l'illusion dans une vie de remplacement. Quant au peintre sincère envers lui-même, sa maigre récompense pour des années passées tristes et inutilisées sera de pouvoir,

de par son honnêteté même, condamner le siècle qui lui a donné naissance. Pas dans des manifestes de mauvais goût, ni dans les platitudes ampoulées et banales des artistes aux gages de la religion, de la justice, de l'Etat ou de la politique, mannequins décorés prenant la pose devant une foule aussi méprisable et vénale qu'eux-mêmes, mais dans l'acceptation de son rôle d'artisan à son propre service, peignant ce monde qui l'entoure avec ses plaies et ses cicatrices. Le pinceau du peintre peut être aussi mortel que le scalpel du chirurgien et c'est pour cela qu'il doit être aussi bien en main, contrôlé et indépendant. Habillez la Madone de vêtements contemporains, logez l'enfant Jésus dans le cadre de votre cœur, peignez le pain que vous mangez chaque jour, votre assiette et le verre dans lequel vous buvez et dans un millier d'années les hommes jugeront la société qui nous maintient en esclavage pour ces vêtements et ce pain, cette assiette et ce verre et l'arrière plan de briques mornes exprimera en phrases peintes la vie des hommes et des femmes qui fréquentent ces rues oubliées. Le peintre qui place la vérité au dessus des applaudissements à la mode est le miroir de son temps, parlant au nom des morts oubliés qui furent son monde. Dans cette vérité le peintre n'a d'ordres à recevoir de personne; il est limité par sa seule compétence et borné par sa seule imagination. Ce qu'il peint et pourquoi ne regarde que lui-même, l'homme qui prétend lui contester le droit de choisir son sujet est un imbécile et celui qui exige une explication un rustre prétentieux.

Trahissez le monde matériel qui vous entoure et vous jetez votre art dans le néant de l'histoire, parce que vous serez non seulement rejeté par le futur mais aussi par le passé comme un étranger agaçant, inutile et sans valeur. Lorsque Stanley Spencer fit parcourir les rues de son village de Cookham à son tableau du christ, il revivait les angoisses que chaque génération soit forcément redécouvrir comme les paysans du XV^e siècle de Masaccio pleurant le Paradis chrétien et les bourgeois du XIV^e siècle de Giotto. Bosch offrit le monde du visionnaire et Bruegel le monde sauvage et amer de la paysannerie médiévale; mais ces deux peintres du XVI^e siècle eurent également à cœur d'accepter leur propre société comme matériau de base pour la réinterprétation de l'expérience humaine.

A. MOYSE

(A Suivre.)

(Traduit de « Anarchy »)

Burgos, actualidad quemante

D ANDOSE cuenta de que la hosquedad oficial y la fuerza bruta no surten efecto en esta época post musso-hitleriana, el franquismo oficial se ha decidido por manifestar en la calle para fingir, con elementos de asistencia obligada, «calurosa adhesión del pueblo al régimen». Obedeciendo a este recurso tan fácil como desesperado, turbas de falangos y burócratas de Estado se han lanzado a la vía pública berreando exigencias y escarmientos contra los enemigos de España, ya que España, dicen sin escrúpulo que son ellos y sus grandes jefes, los mismos que la arruinaron, martirizaron y dejaron fuera de la civilización en curso a raíz del desastre republicano de 1939. Nadie, en el país ni en el extranjero concede seriedad a esa treta «popularista» del gobierno Opus-franquista, por considerar tal recurso informal, esto es, fabricado por obligación de circunstancias. A estas alturas nadie ignora en el mundo que la génesis del consejo de guerra de Burgos es un motivo de venganza contra la ejecución de un sayón del Santo Oficio franquista apellidado Manzanos. ¡Tanto ha sufrido el pueblo español a causa de verdugos fascistas estilo Manzanos, que alguna vez habían de ganar los moros!

Temiéndose el fracaso de las manifestaciones callejeras preparadas por el propio gobierno franquista, la prensa sujeta a las órdenes del mismo ha recibido orden de apoyar aquellas lo más históricamente posible, aguantando una campaña de puridad, de rubor justicialista a la manera de niñas de 60 años ultrajadas, chirriantes en lamentos y falsedades contra «la hez intelectual y comunista de Europa» aplicada a combate «vil e infame» contra la España presente, angelical y pura, cándi-

EL PAPAPABLO Y EL GOBIERNO FRANCÉS HAN SOLICITADO CLEMENCIA PARA LOS JUZGADOS EN BURGOS.

NO SE TRATA DE CLEMENCIA, SINO DE JUSTICIA!

da e inocente, sin mácula ni pecado a pesar de sostenerse sobre la base de dos millones de españoles baleados y acuchillados desde 1936 al 1963, en cuya última década sesentona aconteció — ¡aún! — el asesinato judicial por el procedimiento horroroso del garrote vil de los anarquistas Joaquín Delgado y Francisco Granado, falsamente acusados de un atentado a la bomba que, por lo demás, no ocasionó daños a personas ni a enseres.

En grito comediadamente desgarrado «ABC» de Madrid clama contra la campaña «antiespañola» del extranjero «conducida por el comunismo», igual que en 1909 a raíz del absurdo fusilamiento del pedagogo F. Ferrer Guardia, el propio diario mintió descocadamente atribuyendo la enorme cuan viril protesta del pueblo de París a actividades del «apachismo» orientado por la masonería. Torcidamente nunca falta recurso supuestamente argumentado para defender las aberraciones sangrientas de la justicia reaccionaria española, nada cuesta escribir, imprimir y divulgar un humanismo que los herederos de Torquemada, Portas y Martínez Anido son incapaces de experimentar.

Contra la barbarie fascista española, ¡todo el mundo en pie! Que nadie mantenga escondido su sentimiento contrario a la supervivencia del Musso - hitlerismo encarnado en la tétrica figura del general Franco.

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 24 de Diciembre de 1970.

De la España negra

BIEN

BARCELONA. — Con motivo del consejo de guerra de Burgos contra 16 ciudadanos antifranquistas vascos, el violinista internacional, David Oistrach, renunció a dos conciertos que debía dar en esta ciudad los días 14 y 16 del mes en curso.

POLACADA GUBERNATIVA

VALENCIA. — Por orden gubernativa ha sido prohibida la actuación del cantante Lluís Llach en la final del I Premi Revelació de Cançó al País Valencià. El cantante participaba como artista invitado en el programa del festival de «Nova Cançó» que iba a celebrarse en el salón de actos del Ateneo Mercantil para elegir entre los seis finalistas, al cantante «revelació» del País Valencià.

A la hora del comienzo del festival, permanecían a la entrada del Ateneo Mercantil numerosos grupos de asistentes que se habían encontrado con la sorpresa de que la audición había sido suspendida. Un grupo de policías armados permanecía, asimismo, delante del edificio del Ateneo, así como en las inmediaciones de la

Casa de Cataluña, atentos a cualquier posible intento de alteración del orden, que no ha llegado a tener lugar.

COLA ADHESIVA

MADRID. — Con motivo de la protesta general en España contra los excesos judiciales de Burgos, las autoridades militares, civiles y sindicales reiteran ostensiblemente su adhesión al Caudillísimo. Entre las adhesiones de mayor relieve figuran las de doña Carmen Polo de Franco y otros familiares, no todos.

AUGE REPRESIVO

SAN SEBASTIAN. — La autoridad confiesa que desde que fue proclamado el estado de excepción han sido detenidas en esta ciudad unas doscientas personas. Sin embargo, las familias afectadas por esta situación represiva registran un número mayor de «bajas» en sus hogares.

MONTSERRATINA

BARCELONA. — Para demostrar su repudio de la pena de muerte 320 intelectuales y artistas se recluyeron en el monasterio. Recibido un úkase de la autoridad correspondiente (que había cercado completamente la montaña), el abad montserratino comunicó a los 320 protestatarios la noticia. Estos, para evitar enojos — dijeron — a la abadía, resolvieron levantar la demostración sin dejar de manifestar simpatía a los 16 juzgados en Burgos.

SOLIDARIDAD «QUAND MEME»

PARIS. — La CGT decretó una huelga general de 5 minutos en favor de los juzgados en Burgos. El tiempo justo para un brindis antifranquista.

En St-Germain-en-Laye se ha celebrado una misa protestataria de la injusticia de Burgos. Hubo cánticos, sermones, declamaciones, y guitareo alusivo.



En 1945 ya se chocó con esta planta exótica.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA BRUTALIDAD HECHA LEY

Se ha dicho y repetido que para lograr de una situación, en el orden social, que tienda a componerse, ha de estar muy mal, muy destaralada. Y bien, es lo que notamos acontece en España: tiende a empeorar el cerrilismo, la brutalidad castrense, por parte de los Carrero Blanco, Franco, y el conjunto de militares empecinados en la manera dura. Pese a que de ello se ha hecho no pocas veces un lugar común, aludiendo a la situación española, no ha de resultar despropósito aducir lo de que el tiempo trabaja para nosotros; esto es los antifascistas en general. El desprestigio en que se desenvuelve el régimen alcanza zonas de la vida nacional que nunca se hubiera imaginado pudieran sensibilizarse hasta sentir una viva repugnancia respecto a los hechos y figuras que dominan la situación.

Ya sabemos que al encono de la clase trabajadora se une el del estudiantado, esto es los que siempre han sido mimados «hijos de papá»; los jóvenes sacerdotes y seminaristas; la gran mayoría de los intelectuales, buena parte de la clase media, los arrendadores y pequeños propietarios agrícolas; en suma un conjunto considerable enfrentado, contrario al fascismo español. Y detalle curioso es el de que bastantes que allá en los primeros años de la hegemonía franquista se mostraban acérrimos partidarios del fascismo, ya ahora desengañados, han cambiado la camisa, ya hace tiempo que echaron a la basura la boina roja y la camisa azul. ¡Los tiempos han cambiado y ahora alborotan contra el régimen!

Estos días pasados se ha ofrecido la nota simpática de que en Barcelona y en el curso de una imponente manifestación de protesta contra el proceso de Burgos, al llegar por el Paseo de Colón, frente a Capitanía, un grupo de manifestantes, hombres y mujeres, dirigiéndose a los soldados que allí estaban de guardia, les gritaron: «¿Es que vosotros vais a tirar contra el pueblo para matar? ¡Vosotros también sois hijos del pueblo!»

Noticias particulares llegadas de España indican que han empezado ya a circular hojas impresas dirigidas a los soldados, manifestándoles lo vergonzoso para los

pueblos civilizados que resulta el ignominioso régimen español. Se les dice a los soldados que lo que defienden los trabajadores, las libertades que exigen todos cuantos en España tienen dignidad, les afectan a ellos, carne del pueblo trabajador, al pueblo digno, no es contra los que exigen justicia, contra los que tienen honradez y decoro que han de disparar sus armas. La soberbia, la brutalidad de los fantoches castrenses, quedaría reducida a bien poca cosa ante la rebelión de los soldados.

MILITANTES DE AQUI Y DE ALLI

Al transcurrir del tiempo, en España, la acumulación de presos que tras de llenar cárceles y penales obligó a habilitar viejos almacenes, cines, locales sórdidos, tuvo que ir amenguando. Pese a la muy deficiente alimentación, entre ella y la numerosa plantilla de empleados en tanto que funcionarios, acrecentaba en mucho el presupuesto destinado a tales gastos. Había también buena parte de presos a quienes se había encarcelado procediendo a tontas y a locas, puesto que en realidad en nada habían perjudicado ni pensaban perjudicar a la reacción: pequeños propietarios, estraperlistas, guardias de asalto, funcionarios de ayuntamientos, encargados, capataces, técnicos en la industria y el comercio. Jugaron también papel predominante los enconos personales; ellos motivaron delaciones. Y como que se estaba en un plan de perseguir y encarcelar a diestra y siniestra, en la cárcel fueron a dar con sus huesos quienes menos lo pensaban. Fue el procedimiento represivo del franquismo tan intenso que dieron muchos palos de ciego, como suele decirse. El exacerbado furor represivo logró que muchos adversarios del régimen lo fueran por el simple hecho de haber sido encarcelados sin ton ni son.

Naturalmente, en las redadas policíacas efectuadas en todas las localidades cayeron muchos militantes libertarios, y muchos simpatizantes de nuestras ideas. Unos sufrieron leve condena, otros que habían sido condenados a bastantes años por motivos que no correspondían en nada a las peticiones fiscales, poco a poco se beneficiaron de amnistías, indultos y tal. Ya incluidos en la consiguiente libertad vigilada, unos se las compusieron

para salir de España, otros quedaron en el país. De estos últimos, quienes han sentido las ideas, pese a la vigilancia de que han sido objeto, no obstante el clima de represión imperante, de una o de otra manera han hecho lo que han podido en sentido de animar a los acogotados por el temor. Han mantenido siquiera una lucécita de esperanza. Y a fuerza de perderse el miedo la militancia se ha esforzado por dar fe de vida. Y en la clandestinidad, arrojando el peligro, han aparecido en forma reducida, como una miniatura, los paladines: «Fragua Social», «Solidaridad Obrera», «Castilla Libre», «Juventud Libre», y otros. Ello ha costado sacrificios en el sentido económico, pero lo más sensible, indudablemente, ha sido el que abnegados compañeros cayeran de nuevo en manos de la policía, para entrar otra vez en la cárcel, tras los consiguientes apaleamientos y torturas.

No se puede tener idea, no se puede comprender en su aspecto real, lo que supone la actuación del militante ahora, en la clandestinidad actual. Cuando la monarquía, en el periodo de la dictadura de Primo de Rivera, se pasaban etapas de actuación clandestina, pero no era como ahora. Algún día, cuando haya desaparecido la lepra del fascismo, será curioso el dar a conocer los recursos empleados por parte de la militancia en la actuación. De ahí que nos merezca considerable interés el leer apreciaciones plasmadas en escritos, donde se exponen reflexiones acerca del presente y el futuro del sindicalismo en España. Estas cuestiones expuestas por compañeros de allí, — por supuesto, compañeros de fibra libertaria, no los «entreguistas», o «deformistas», que con éstos ni ayer ni hoy hemos querido saber nada — revisten capital importancia, ya que ellos viven una situación que no es, por supuesto, la de los exiliados.

Nos ha complacido leer escritos precedentes de España, y en relación a un criterio orientador, la firme y argumentada oposición al comunismo, que, como es sabido al socaire de «comisiones obreras» trata de filtrarse en el ambiente del trabajo. Es un recurso de zapa que de haber posibilidades para hablar alto y bien claro, quedaría destruido, ya que existen profusión de argumentos para desenmascarar la historia y proce-

dimientos, de ayer y de hoy, empleados por los devotos del marxismo. Hemos leído esquemas de alianza, marginados los totalitarios, que pueden ofrecer un plausible resultado siempre y cuando por parte de sus adherentes exista nobleza de intenciones. En suma: se percibe a través de los escritos que con las consiguientes dificultades nacen allí y se difunden en aquel ambiente, agudeza de pensamiento, comprensión de lo que es el anarquismo, sin que el sindicalismo aparezca de contenido endeble. Se percibe que allí hay ahora gente joven, militancia nueva que lee, que sabe otear el horizonte social del mundo.

Independientemente de las relaciones orgánicas, acordes con los acuerdos derivados de la Organización a la que pertenecemos, esto es, la C.N.T., ha de ser interesante el contacto, la relación entre militantes del Interior. La confrontación de ideas ha sido siempre provechosa. Es con ella que se alcanza a calibrar, para unos y para otros, el sentido de la realidad.

EL DESCUBRIR A HAN RYNER

Nadie mejor que Louis Simon, con su intenso fervor de discípulo, para dar a conocer al notable pensador individualista francés. Es lo que ha hecho al publicar «A la découverte de Han Ryner». Cuando el más prosaico materialismo parece invadirlo todo; cuando la sensibilidad de las gentes parece atrofiarse, sería tarea magnífica el poder difundir algunas de las obras más representativas del autor de «Los verdaderos diálogos de Sócrates». Cuando se ha llevado una vida agitada; cuando el torbellino de las pasiones sociales parece que nublan los sentidos, es bueno, es incluso fortalecedor tomar a la manera de un baño de serenidad. Y pocos como Han Ryner, filósofo, moralista con fibra de poeta, para reconfortarnos. Han Ryner nos incita a pensar y a discurrir sin sombra de dogmatismo. De ahí que haya dejado escrito: «Amo que mi razonamiento evite toda brutalidad tiránica.»

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m.
Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida.
Precio 10 F. en esta Administración.

El declive del materialismo dialéctico

por JOSE VIADIU

ALGUNAS veces, durante la juventud, en la afición a leer, especialmente en horas carcelarias, habíamos abordado lecturas marxistas. Recuerdo algunos repastos hechos a través de «El manifiesto comunista», «El capital», el «Anti-Dühring», «Misericordia de la filosofía», etc. Debo confesar que siempre me resultó un hueso duro de roer. Incluso, hubo un amigo que se empeñó en darme lecciones de marxismo. El hombre era muy paciente, pero ni por esas. No obstante, subsistía en mí la inquietud, el deseo de saber lo que era el marxismo. Una y otra vez reemprendía la marcha y a estas fechas no he podido saber si la causa de tal incompreensión fue debida a mi inteligencia obtusa, a mi falta de preparación o si se trataba de una jerga absurda e infumable. Este deseo se agudizó a partir de que los bolcheviques, con su triunfo en 1917, desfiguraron la revolución rusa, tal como Volin lo describe en su «Revolución desconocida» (recientemente traducida al italiano). Luego siguieron otras lecturas del mismo tipo, pero más combativas, entre ellas de Lenin, Trotski, Victor Serge, etc. Las polémicas entre el líder ruso y Rosa Luxemburgo, que me parecieron mucho más interesantes los argumentos expuestos por Rosa que los de Lenin.

Por contraste debo confesar que la literatura revolucionaria rusa la leía con verdadera fruición, con agrado. Hubo un tiempo que estuve apasionado por todo lo ruso (sin que actualmente haya mermeado mi aprecio), en especial por los autores antiguos, desde Gorki a Gogol, o empezando por Tolstoi y acabando con Pasternak. Algo así me ocurrió con las lecturas relacionadas con sus luchas sociales. Una docena de títulos o más que hacen referencia a las contiendas de los decembristas contra el zarismo, los devoraba con interés. También sentí esta sensación en los primeros libros que cayeron a mis manos de los teóricos del anarquismo, especialmente de Bakunin y Kropotkin. Del primero recordamos con deleite «Dios y el Estado», «El catecismo revolucionario», «Los principios de la revolución», etc. Del príncipe convertido en profeta por elección propia, del hombre que perdura en nuestro recuerdo con aprecio, recordamos: «Palabras de un rebelde», «La conquista del pan», «Campos, fábricas y talleres», «La ayuda mutua», «Ética...», que

dejaron una huella tan profunda que a través de los años continúa latente.

Esta rememoración viene a cuento por haber leído un suelto, que publicaremos a continuación, en el que su autor niega el valor científico al materialismo dialéctico de Marx y Engels, cosa que siempre habíamos barruntado, sin poderlo afirmar por falta de argumentos. Sospechábamos que en lo íntimo de tanta presunción, de tanta sapiencia, había más vanidad e infusas que ciencia. También nos parecían aberraciones el sentido fatalista de la evolución capitalismo-marxismo, la deificación del Estado, como expresión máxima del socialismo, el recurso de la dictadura del proletariado como máxima entronización de un poder burocrático, negación de todo principio de libertades, lo cual ha degenerado en esta serie de líderes «paternalistas» que se han aferrado al poder peor que langostas que desde Rusia y apéndices, hasta China y cofrades, no son más que sátrapas bien nutridos a expensas de sus pueblos, que con sus cortes de paniaguados, milites, policías y tecnócratas han venido a sustituir al venal y corrupto capitalismo.

..

El hombre que rechaza el cientificismo dialéctico del materialismo histórico de Marx y Engels es el sabio franués Jacques Monod, Premio Nobel de fisiología y medicina en 1965 y destacado hombre de izquierda. El libro, considerado por muchos críticos como el más importante del año, lleva el título de «Le Hassard et la Nécessité» y lo publicó Editions du Seuil.

La propia personalidad científica del autor, que fue miembro del partido comunista, dio gran fuerza a sus tesis apoyadas en sus amplios conocimientos y explicó el escándalo que causaron en especial en los órganos de la prensa de izquierda y en los medios intelectuales de la rama marxista. En el ataque se han conjurado desde el holchevismo hasta el maosismo. Todos respondieron unánimes condenando al libro de Monod con agresividad intensa.

Es que el autor, apoyándose en sus estudios acreditados y estrictos sobre la estructura de las proteínas en relación con los ácidos nucleicos, el código genético y su conexión con las cuestiones de termodinámica, afirma que el materialismo dialéctico no se manifiesta

en esos hechos y que, por lo tanto, carece del fundamento científico que le atribuyeron Marx y Engels, apoyándose en conocimientos científicos del siglo pasado, superados en absoluto y desmentidos luego por otros hechos y por nuevos descubrimientos.

Los marxistas cuya mayor pretensión es la de que el marxismo no es una teoría sino realmente una ciencia, están arremetiendo contra el que con palabras textuales los cataloga entre los «apimistas» adeptos de un pensamiento de tipo mágico, supersticioso, primitivo, y en una palabra, anticientífico. Consecuente consigo mismo el profesor Monod no se contenta con negar valor científico al marxismo, sino que le niega, lógicamente, todo valor en cuanto a teoría, sobre la que no se podría fundamentar un socialismo práctico y real. Sin embargo, no renuncia por ello a sus aspiraciones e ideales socialistas y preconiza la búsqueda de un socialismo que no tenga por fundamento especulaciones filosóficas decimonónicas, sino en base a una «ética del conocimiento», a la vez racional y deliberadamente idealista.

El profesor Monod acusa: «Es fácil ver en la actualidad que el profetismo historicista fundado en el materialismo dialéctico, estaba preñado desde su nacimiento de todas las amenazas que en efecto ocurrieron».

Añade: «Quizás más todavía que los otros animismos, el materialismo histórico reposa en una confusión total de categorías de valores y de conocimiento. Esa misma confusión le permite proclamar en un razonamiento profundamente falso que estableció «científicamente las leyes de la historia a las que el hombre no tendrá más remedio ni más deber que obedecer sino quiere caer en la nada».

Y concluye: «¿En donde pues encontrar las fuentes de la verdad y la inspiración moral del humanismo socialista realmente científico sino en las propias fuentes de la ciencia, en la ética que funda el conocimiento haciendo de él, por libre elección, el valor supremo medida y garantía de todas las libertades?»

..

A nosotros nos place esta arremetida por coincidir con nuestro pensamiento. Consideramos nocivo para el hombre la forma en que lo tratan los regímenes comunistas, que debido a presiones y ausencia

de libertad, lo están convirtiendo en simple robot. De ahí que cuanto contribuye a su descrédito nos parece encomiable, pero ahora falta saber que será del nuevo parto que nos anuncia el autor de «El azar y la necesidad», en busca de una «ética del conocimiento a la vez racional e idealista». ¿No será para encorsetarnos de nuevo con eso de las nuevas estructuras? En este caso, aunque «decimonónico», nos quedamos con el pensamiento libre y natural de Malatesta, que expresa:

«La anarquía es una aspiración humana que no está fundada sobre ninguna verdadera o supuesta necesidad natural, y que puede realizarse o no según la voluntad de los hombres. Aprovecha los medios que la ciencia proporciona al hombre en su lucha contra la naturaleza y contra la voluntad de sus opositores, puede utilizar los progresos del pensamiento filosófico, cuando sirvan para enseñar a los hombres a razonar mejor y a distinguir con mayor facilidad lo real de lo fantástico, pero no puede ser confundida, sin caer en el absurdo, ni con la ciencia ni con un sistema económico cualquiera.»

S. I. A. a los compañeros

Tenemos a la venta las tarjetas postales que habíamos anunciado en nuestra Circular núm. 89 del 30 de septiembre, con la salvedad de que no son, como decíamos allí, tarjetas para el Año Nuevo, sino que pueden usarse en cualquier época del año o circunstancia.

La tarjeta es de cuatro páginas. La primera, ilustrada; la segunda lleva un pensamiento en francés, español y esperanto; la tercera está destinada a la correspondencia y la cuarta lleva la dirección.

El precio, que es de 0,70 frs., ha sido ajustado a lo mínimo.

Rogamos que los pedidos, a ser posible, se hagan por las Federaciones Locales o Secciones y Grupos de Amigos de SIA y en cantidades no menores de diez ejemplares, al objeto de que el franqueo no reduzca el pequeño margen de ganancia prevista.

Para tal objeto, con el fin de que las Federaciones Locales no tengan que soportar pérdida alguna debido a los gastos de envío, podrán subir el precio de una manera prudencial, ya que el Consejo Nacional no hará ninguna reducción a los pedidos que le hagan.

El Consejo Nacional

La España trágica y grandiosa

por JAIME BALIUS

EN la historia de España han intervenido los elementos culturales y étnicos más dispares. Porque España ha sido el país más invadido de Europa, y su historia está oprimida por la angustia y la incertidumbre mucho más de lo que hubiera podido soportar otro pueblo.

La tierra española es tierra de tragedia y de grandiosidad, porque Sagunto y Numancia son tierras españolas.

Mientras Numancia era un gigantesco suicidio colectivo por conservar la independencia frente a los estandartes romanos, Sagunto se dejaba destruir por Cartago para conservar un pacto de amistad con Roma, mientras Roma se negaba a enviar auxilios a Sagunto.

Último país conquistado por Roma, pero primer país romanizado. Y romanizada hasta españolizar a Roma con Teodosio, Trajano, Marcial, los Sénecas, Quintiliano, Silio. Único país que puede gritar en la historia que ha conquistado, uno tras otro, a sus propios conquistadores.

En la historia de España hay algo que emociona, abruma y quizá llegue a desorientar a quien intente comprenderla.

Y tras Roma, son los bárbaros de Godland, tribus o ramas diferentes que no dispusieron de tiempo para forjar una unidad racial o política. Los árabes, después, en cuatro grandes oleadas, manteniendo en pie de guerra a las gentes de España durante ocho siglos. Las lágrimas de Boab. dil el Chico son un mojon más de esa historia abrumadora.

El descubrimiento de América luego, pero hay que dejar transcurrir tres siglos más. Es en la Europa del siglo XVII donde España brilla como ninguna otra nación y en donde, dolorosamente, por mantener la estúpida idea de unidad religiosa, el más grande imperio que jamás vieran los siglos entrará en franca decadencia. El ocaso de España tuvo lugar en Europa y no en América, pues las riquezas procedentes del Nuevo Mundo eran despilfarradas en cruentas guerras de tipo religioso.

Traumatizada y desangrada llega España al siglo XVIII, siglo de las luces, de la razón, del sentimentalismo y de la Enciclopedia. España queda rezagada en el curso de la historia: Gibraltar y los Borbones. Luego Napoleón, prisión de los reyes; 2 de mayo

de 1808. Pero la historia se repite. Regreso del Borbón. Fernando VII muere al fin, pero no muere para la historia, y su sucesión sigue el rastro sangriento.

Esta España de intolerancia religiosa, de exterminio, de sangre, de cadenas, salpicada con las guerras carlistas, culmina con la gran hecatombe de 1935-1939 provocada por la eterna intolerancia de las clases dominantes.

La literatura contemporánea ha tratado de representar la idiosincrasia de los moradores de la península ibérica por el relieve de sus tierras, por sus mesetas, por sus zonas ariscas y encrespadas y por la orientación de sus valles y compensan lo arisco y abrupto con las regiones marítimas de Iberia. Se puede participar, en parte, de ciertas interpretaciones, puesto que el retraso, el aislamiento, y la pobreza proceden del dominio ejercido a través de largos siglos por la meseta central, que ahogó y estranguló el espíritu de iniciativa y de progreso que anidaba en la magnífica cintura de los puertos ibéricos, de donde salieron para la conquista del Oriente y después del Occidente, los marinos y los mercaderes de Cataluña y de Andalucía, de Mallorca y de Portugal, de Valencia, del País Vasco.

Quizás puede profundizarse y avizorar el porqué de las dos Españas. Es del recinto respirando el aire del mar de donde surge la renovación espiritual que ha de contrarrestar el aire malsano del Escorial.

Es en Cataluña, con la gloriosa floración anarquista, que caracteriza la historia de España del siglo XX. Es el empuje de la Confederación Nacional del Trabajo el que deslindó las dos corrientes que se debatían en suelo ibérico desde luengos años. Pero a pesar de la sangría de la guerra de 1936-1939, todavía existe en España un profundo acervo espiritual y un empuje físico capaz de cambiar, en un plazo corto o largo el curso de la historia de España, y acabar con esa España seca y guerrera tal como se le aparecía a Antonio Machado de lo alto de la meseta de Soria.

En el siglo XX catalanes y vascos podían haber arrebatado a las fracciones centralistas la dirección de la cosa pública, pero la burguesía catalana-vasca hizo marcha atrás asustada por el empuje del proletariado.

El oscurantismo de la meseta

siguió en pie. El 14 de abril de 1931, Francisco Maciá, después de proclamar la República catalana, en la Casa de los Canónigos, hace marcha atrás. Es decir, se asusta porque Andalucía se hallaba en franca revuelta asaltando los cortijos. Era el instante supremo para ligar la rebeldía del pueblo catalán a las ansias de emancipación económica de los campesinos andaluces y extremeños. Era el instante maravilloso para destrozarse el centralismo de la meseta y propiciar un pacto confederal entre los distintos grupos étnicos que componen el mosaico ibérico. Se repite el problema eterno que anquilosa a los pueblos ibéricos, en la gran eclosión popular de 1936. De nuevo Cataluña va a remolque del poder central. Y ya no es el líder d'Esquerra Catalana el que se asusta, en 1936, es cierto proletariado catalán mistificado por los políticos que con etiqueta socialista o comunista impide que Cataluña ocupe el puesto que le correspondía en la vanguardia de renovación ibérica.

De 1939 a 1970 son más de 30 años que han transcurrido. En el ambiente levítico y medieval de Burgos se instaura un tribunal militar que tiene como misión juzgar y condenar las ansias de libertad del pueblo español. El «Gora Euzkadi Azkatuta» que ha resonado en el recinto del tribunal, ha resonado en toda España y en todo el mundo como un grito de

libertad. Gritar en estos momentos «Gora Euzkadi Azkatuta» tiene la misma significación que gritar Viva España libre. Y así lo ha interpretado el pueblo español que ha descendido a la calle para solidarizarse con esos jóvenes magníficos de la ETA.

Las escenas culminantes del proceso de Burgos son emotivas y grandiosas. El eco hallado en las principales capitales europeas fortalece nuestra creencia que cuando España se libere del fascismo arrastrará tras sí a Europa y por ende al mundo. No se pueden pasar por alto las manifestaciones hechas en pleno proceso por uno de los 16 acusados del proceso de Burgos. Se trata de un joven estudiante de Ciencias Económicas: Manifestó que el pueblo vasco tiene que luchar codo a codo con el pueblo español para conseguir el triunfo de la libertad. Esta es la necesidad histórica del momento presente. Catalanes y vascos tienen que ir del brazo de los trabajadores y campesinos de las otras zonas del conglomerado ibérico.

Ha llegado la hora de batir al fascismo y de destruir el Estado y la propiedad privada. Esta es la misión histórica que les corresponde llevar a cabo a las nuevas generaciones españolas. Y así se establecerá el verdadero equilibrio ibérico y se armonizarán las aspiraciones de los moradores del cinturón marítimo con las aspiraciones similares de los trabajadores de la España agreste y montañosa.

Luchemos, pues, como hermanos y de cara al mundo.

Pro «C. S.» y «Umbral»

Hemos deslizado alguna vez que la situación de este semanario y la de «Umbral» económicamente es deficiente, al extremo de que «Umbral» ve su aparición regular comprometida y «C. S.» salda su balance mensual con un déficit molesto. La reacción «francesa» no ha sido cual se esperaba y nuestra administración sufre de ello, pues el periódico tal como lo ofrecemos resulta más caro que cuando lo publicábamos en su antiguo formato. Las causas son ésta y la de los pésimos pagadores, y tratando de subsanarlas en parte nos hemos ideado, en connivencia con los comités de Zona Norte, Normandía y Secretariado Intercontinental, una TOMBOLA literaria de gran alcance, para lo cual la dirección y la administra-



ción de ambas publicaciones tienen dispuestos los lotes respectivos que comprenderán la cuantía de 2.000 premios, considerados los dichos de consolación. Premios mayores habrá 50, doce de ellos máximos, cuyo detalle se dará la semana próxima en LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir» de Toulouse.

De momento anticipamos la noticia. Luego el programa de la TOMBOLA se expresará con explícita elocuencia.

CONTRAGOLPE A LA TRAGI-COMEDIA DE BURGOS

El general Franco se ha hecho homenajear por sus mesnadas. Debajo del Palacio Real, a donde se trasladó al efecto, reunió penosamente a 90.000 adictos entre voluntarios, obligados y guardias protectores. Nada, o 000.00.

— Cara a Franco, expuesto en el balcón con su E. M., esa mesnada gritó «viva el Caudillísimo» y «abajo los asesinos». Estos no bajaron y, por consiguiente, se quedaron arriba.

— También Burgos tuvo manifestación franquista. Acudieron a ella los curas trabucaires la empleomanía, los niños de las escuelas (conducidos) y los burgaleses que en el sitio del corazón llevan catedral de mucha piedra.

— Picasso cedió a la ciudad de Barcelona más de 2.000 obras suyas; o sea un Museo entero. A cuya inauguración el dador impide acudan las autoridades a causa del escándalo judicial de Burgos.

— Una manifestación popular antifranquista permitida acumularia en las calles de España un 80 por 100 de la ciudadanía. A Franco y al Opus Dei no se les ocurrirá autorizar un acto de esta naturaleza.

— Los 320 intelectuales, científicos y artistas manifestados en Montserrat reciben centenares de adhesiones de catedráticos, médicos, ingenieros, artistas y trabajadores.

— Los judíos europeos equiparan el consejo de guerra de Burgos con el proceso tramado contra un grupo de israelitas en Leningrado en el que se piden penas de muerte por el delito de haber osado, los encartados, solicitar pasaporte para trasladarse a Israel.

— Las protestas contra la abe-ración judicial de Burgos arrebicían en todo el mundo... exceptuadas las zonas comunistas del mismo. En Bélgica hubo demostración nacional obrera y en Francia los estamentos técnicos, políticos y obreristas que se pronuncian favorables a los vascos enjuiciados en Burgos son numerosos en Niort, Burdeos, Moulins, St-Malo, Toulouse, Niza, Poitiers, Tarbes, Perpiñán, Marsella y otras poblaciones.

— España es un hervidero de protestas. Ciudadanamente, el poder fascista ha sido desbordado. San Sebastián, Bilbao, Madrid, Barcelona y Tarrasa, en primera fila, a pesar se la suspensión nacional de garantías!

— Los cinco componentes del Tribunal militar de Burgos permanecen encerrados en espera de las órdenes condenatorias dispuestas en Consejo de ministros.

ANTENA

PIDEN LA SUPRESION DE LA PENA DE MUERTE Y DEMAS

BARCELONA. — En el mismo sentido en que se han manifestado recientemente el Colegio de Abogados de Barcelona y el Colegio de Arquitectos de Cataluña y Baleares, se han dirigido ahora al jefe del Estado el Colegio Oficial de Doctores y Licenciados en Filosofía y en Ciencias del Distrito Universitario de Cataluña y Baleares. El decano, a petición de numerosos colegiados, y por acuerdo de la Junta de Gobierno, reunida el pasado día 10 de diciembre, ha cursado el correspondiente escrito de adhesión a los acuerdos anteriormente tomados por los referidos colegios profesionales, sobre los siguientes extremos:

Que se conceda la supresión del Tribunal de Orden Público, y la disposición de que todas las actuaciones pasen a la jurisdicción ordinaria. Amnistía de todos los presos políticos y sociales. Que se conceda libertad a todos los condenados por el Tribunal de Orden Público y la de todas aquellas personas que se hallen procesadas por causas políticas o sociales. La supresión de la pena de muerte, o la aplicación de indulto hasta que la solicitada supresión sea pronunciada.

REFORMATORIO A REFORMAR

BARCELONA. — EN la calle de Wad-Ras (Pueblo Nuevo), existe un reformatorio de muchachos «difíciles», el cual iba desarrollándose sin historia. Mas, siendo los medios de actuación profesoral insuficientes, el personal docente de la casa solicitó en vano las mejoras del caso, obteniendo siempre una negativa silenciosa y, por lo tanto, elocuente. Manifestados categóricamente, estos profesores fueron expulsados del Reformatorio, quedando en el mismo sólo el director y un elemento sumiso. Indignados los «pupilos» por la pérdida de un personal que estimaban, se declararon en franca revuelta, con rotura de muebles, cristales y otros enseres. Intervino la policía sacando de la alborotada casa a todos los acogidos menos sesenta, los más jóvenes, los cuales están tratados por el viejo director y el nuevo personal como verdaderos presidiarios. Este asunto, de no arreglarse inmediatamente, promete dar juego.

DE LA CORDIALIDAD HISPANO-MARROQUI

CADIZ. — Lánchas del servicio de guardacostas marroquíes el día 11 de diciembre apresaron a once barcas pescadoras españolas que fanaaban frente a Casablanca. Las embarcaciones apresadas son las «Torre Romeral», «Dolores de Gomar», «Torre Garcia», «Maria del Mar Andújar», «Juan y Maria», «Virgen de Luz», «Laura Maria», «José Galindo», «Carmen y Asunción» y «José Quintito», todas ellas de Barbate.

Ahora la diplomacia entrará en tratos, mientras las tripulaciones se fastidiarán retenidas en Casablanca, no tan blanca para ellas.

LEONADA

LEON. — En la noche del 11 al 12 del mes en curso unos desconocidos penetraron en las oficinas del Juzgado Comarcal de Sahagún de Campos, llevándose, sin novedad, la caja de caudales.

REGATEO JUSTICIALERO

MADRID. — Unos 30 afiliados a comisiones obreras fueron responsabilizados por el TOP de una reunión de 200 afiliados habida en 1967. Las penas aplicadas por el vengativo tribunal fueron de 5 años a seis meses. Intervenido el Tribu-Supre. dichas penas han sido rebajadas en un 20 por 100.

PALABRAS DE UN INBECIL

MADRID. — Juan Carlos de Bombón, alias Príncipe de España, en una arenga a la Inmaculada Concepción, patrona de la Infantería, expresó varias majaderías, una de las cuales reproducimos: «Porque la Infantería simboliza y resume las virtudes del ejército de España, que representa y sirve ese sentido nacional que está por encima de intereses mezquinos o bastardos y es salvaguarda de nuestros valores permanentes. Este ejército que siempre está dispuesto a defender la justicia, el orden y la libertad.» La Inmaculada, que era madera, quedó petrificada.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS!»

Disco microsurco 45 r. m. Puede pedirse en esta Administración. 12 frs.

SUCESOS GRAVES EN POLONIA

La prensa de estos días da referencia de un intento de revolución habido en Polonia a causa del encarecimiento desmedido de las subsistencias, que ha venido a colmar el estado de irritación que experimentan desde hace tiempo las clases obrera y estudiantil contra el régimen de asfixia mental y económica a que las somete el Partido Comunista polaco derivado del P. C. de la URSS. En el triduo industrial báltico Gdanks, Gdynia, Sopot, particularmente en la primera de estas localidades, los obreros del arsenal y numerosos estudiantes salieron a la calle para manifestar su rechazo de la política económica del gobierno de Gomulka. Aparecidas las milicias comunistas «para reprimir los desórdenes» éstas fueron arrolladas por la multitud que, de 600 manifestantes iniciales, se convirtió en una ola arrolladora de 20.000 revolucionarios que asaltaron economatos, almacenes y dependencias del Estado, desvalijando todo ello y pegando fuego a la sede central del P. C. y destrozando cuanto objeto se puso a su alcance. Se habla de Gdanks en primer plano, pero en las otras dos ciudades la característica de los sucesos igualó a la de Gdanks en intensidad y dominio una vez la población secundó la voz de rebelión dada por los constructores de barcos y los universitarios gdanskianos.

Las batallas a cielo abierto duran aún, con extensión a Stettin y Slupcs, con un balance de pérdidas en vidas humanas, saqueos, destrozos e incendios de gravedad extrema. Hoy, acudidos los tanques del ejército rojo y formaciones policíacas equivalentes a guardias de asalto de guardia civil, la lucha se endurece con el fin gomulkiano de que «la paz reine en Varsovia», es decir, en todo el territorio polaco inconformista.

PANUELO LIBERTARIO, con beneficio pro-España oprimida. Precio 10 F. en esta Administración.

LA CATALOGNE LIBRE
Folleto de André y Dori Proudhoméau.
Precio: 3 francos.

EL LUGAR DE LAS IDEAS
LIBERTARIAS EN LA SERIE
DE LAS LIBERACIONES HUMANAS

Folleto de Max Nettlau.
Precio: 1,50 F. Descuento a corresponsales.

España en cruz

Torturas aplicadas en las delegaciones policíacas de las Vascongadas a los resistentes antifranquistas detenidos.

(Los datos proceden de las comisarias de la Brigada de Investigación Social de Bilbao y de San Sebastián y de la 551ª Comandancia de la Guardia Civil de la segunda ciudad, así como de ambos cuerpos policíacos en Vizcaya, Guipúzcoa y Alava.)

Además de golpes, a puñadas o con porras de goma o madera de varios gruesos y longitudes, y con mazos de cantero, son comunes las patadas, las aplicaciones de karate y otros castigos de jiu-jitsu, las colgaduras de manos y de pies esposados, los estrangulamientos hasta hacer perder el conocimiento, los fuertes estirones de cabello, las presiones en arterias vitales, párpados y oídos, y los golpes en partes nobles.

Los siguientes son algunos métodos favoritos de tortura:

«El grifo» que consiste en un tubo de hierro cortado longitudinalmente a la mitad, dotado de un tornillo, con el que se aprieta a voluntad un dedo del prisionero, a veces hasta destrozar la carne y llegar al hueso vivo.

«La sierra», que es una circular, de corte de madera, a la cual se acerca hasta unos cuantos milímetros de distancia el cuello y la cabeza del torturado, con el consiguiente efecto de terror.

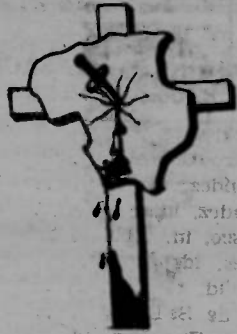
«El golpe de uña» consistente en golpear contra el canto de una mesa y durante un tiempo prolongado las uñas de los dedos, hasta que éstos se hinchan y las uñas quedan destrozadas.

«El banquillo» es uno de madera sobre el cual se tiende transversalmente, boca arriba, sobre la cintura o la espina dorsal, y fuertemente esposado al preso. En esa postura se le mantiene durante muchas horas, añadiendo además golpes en diversas partes del cuerpo.

«El taladro» es una llave de jiu-jitsu que se aplica apretando fuertemente con los dedos pulgares la parte inferior de los oídos, detrás de las mandíbulas.

«La varilla» es un método de tortura en que se acuesta al detenido sobre una mesa, atado de pies y manos, y con una varilla de acero o una porra un policía le golpea las plantas de los pies descalzos. Otro policía, mientras tanto, se le monta encima o le pisa el estómago.

En «La silla», se sienta al preso en una silla, con los pies ata-



dos a las patas de ella y las manos esposadas detrás del respaldo. El torturador lo sujeta del cabello y con el pie ejerce presión hacia abajo sobre la cadena de las esposas. Esto dura generalmente tres o cuatro horas diarias. El detenido queda con las muñecas horriblemente destrozadas.

«La bañera» consiste en sumergir repetidas veces en un barril — o también a veces en la taza del excusado —, que se ha llenado de agua, la cabeza del detenido, provocando conatos de asfixia, mientras se le golpea, particularmente en los riñones.

En «la abertura de dedos» se fuerza un cilindro grueso de madera entre ellos hasta producir no sólo el doloroso estiramiento de los tendones sino inclusive la luxación.

«La piedrilla» consiste en obligar al detenido a caminar con los pies descalzos o de rodillas, con éstas completamente desnudas, sobre grava fina o balines de acero de diversos tamaños. Y eso a veces durante horas, con acompañamiento de patadas, puñadas en el estómago y golpes de porra a granel y caigan donde cayeren.

«Las tablillas» son dos de madera, dotadas de tornillos y tuercas. Entre ellas se aprietan fuertemente las manos, y se le dejan al detenido en su celda de modo permanente.

En el documento fehaciente que estamos consultando se mencionan los nombres de los torturadores que más se distinguen por su crueldad: Saiz, Junquera, Maistre, Criado, Creix y un tristemente famoso sargento López. La lectura de los testimonios de los torturados por éstos y otros salvajes resulta en verdad estrujante. Todos ellos van firmados y con mención de las lesiones presentadas a los médicos y practicantes de la prisión.

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en Exilio

El mayor oprobio del régimen franquista

EL régimen fascista se ha hecho culpable de todos los crímenes. Desencadenó la guerra que había de costar la vida a un millón de ciudadanos; sembró en España ruinas, miseria y hambre; fusiló fríamente y a mansalva; llenó cárceles, penales y campos de concentración; abolló las libertades, pisoteó la justicia y transformó nuestras tierras en un inmenso cuartel sometido, controlado y dirigido por castas militares y policíacas, orgullosas y desaprensivas.

Corriendo el tiempo el régimen ha querido presentarse con apariencias de «liberalización», que sólo podían «engañar» a quienes, seguros de lo contrario, deseaban acercarse o establecer relación con los dirigentes de Madrid, para aprovechar, en beneficio propio, coyunturas económicas, industriales u otras que les abrían amplias y favorables perspectivas.

Una y otra vez, el régimen franquista ha probado que sigue manteniéndose en la línea que siempre fue su razón de ser: un régimen fascista carente de sentimientos, sordo a toda evolución y firmemente decidido a proseguir en la ruta nefasta que desde sus inicios le caracterizó. Lo prueba meridianamente en estas mismas fechas con el proceso abierto contra nuestros compatriotas de la resistencia vasca, proceso que ha despertado una protesta internacional a la que nos sumamos en nuestra calidad de exiliados, por afinidad de objetivos y por sentirnos estrechamente ligados con los que en España siguen combatiendo contra la injusticia y en defensa de la libertad.

Dicho todo esto, es necesario que hablemos del mayor oprobio del régimen. Lo hacemos pensando en nuestros hermanos de lucha, en los mutilados e inválidos del ejército republicano, que quedaron prisioneros en tierras de España al terminarse la guerra.

El régimen «salvador y cristiano» los dejó morir o consumirse en el peor de los abandonos. Los condenó, a ellos y a sus familias, a la miseria más negra, a la discriminación más infame, a los sufrimientos físicos y morales más degradantes. Los ciegos, los amputados, los paralíticos, los disminuidos de toda suerte, no despertaron en el franquismo nin-

guno de los sentimientos cristianos de los que tanto galardeaban y que siguen todavía manifestando con impunidad y desvergüenza. Los dejaron morir, sufrir, combatir con sus propios medios para salvar la vida. Nadie les tendió la mano para ayudarlos. No vio luz ningún gesto de solidaridad y si muchos de nuestros hermanos de lucha salvaron escollos y superaron desesperadas situaciones, lo debieron a su moral de hierro y a los afines que los ayudaron en detrimento de sus necesidades, pero jamás a una actitud protectora o cristiana de los detentores del poder.

A los 31 años de haberse terminado la guerra, el oprobio continúa. Nada cambió. Los mutilados e inválidos de guerra que combatieron en las filas del ejército republicano siguen siendo un factor desconocido por el poder, un grupo infamante al que el Estado vuelve la espalda, una categoría de ciudadanos disminuidos a los que nada se debe y a los que nada se da.

Es inútil por consiguiente, todo nos induce a pensar, que los mutilados e inválidos residentes en el interior soliciten los derechos que en todos los países civilizados se conceden a los disminuidos físicos por hechos de guerra, ya que en la España de hoy, en la España que todavía se permite la tortura y en la que sigue condenándose a muerte por el delito de pensar, no cabe la posibilidad de que prospere ningún sentimiento con pizca de dignidad.

El régimen español no podrá nunca cambiar. Nació y se forjó en la injusticia y seguirá así hasta su muerte, sin remordimientos ni concesiones. Nuestros mutilados e inválidos, son una prueba fehaciente de la aserción que formulamos y una razón, entre tantas otras, para perseverar en la lucha que en su día barrerá a quienes se hacen responsables de tanta ignominia.

EL COMITE NACIONAL

Burdeos, diciembre 1970.

DE APARICION RECIENTE
LA ANARQUIA, por varios autores, edición «Tierra y Libertad», de Caracas, 2 francos.

NECROLOGICAS

JESUS RAMOS GARCIA

En comunicación llegada del Interior los compañeros nos participan la infausta noticia del fallecimiento del compañero Jesús Ramos García.

A la numerosa lista de compañeros que nos han ido dejando para siempre en el Interior y en el Exilio se viene a agregar el nombre de este conocido y activo militante.

Desde hace varios meses se hallaba enfermo, atacado de cruel enfermedad, con la que no han podido su resistencia física y moral.

Era un compañero recto, integro, que cuando estalló el Alzamiento fascista participó en la lucha.

Condenado a muerte, pudo salvar la cabeza. Al recobrar la libertad, permaneció en España.

Hombre de la C.N.T., y que había formado también parte de la F.A.I., siguió en el Interior laborando por las ideas.

En la Comarcas Montañesa sobre todo, y en el Norte, ha desplegado durante varios años su actividad. Y en todas partes, por su conducta consecuente, ha dejado ante propios y extraños una estela de simpatía y de respeto.

Era uno de los compañeros más considerados en el Interior.

Cuando se produjo la traición del grupo de pactistas con los verticales en Madrid, el compañero Ramos fue uno de los primeros en salirles al frente, condenando con energía a los que promovieron aquella.

Compañero inteligente, que amaba a la C.N.T., seguía atento a nuestros problemas y a los de la panorámica española.

Relativamente joven todavía, esperaba poder continuar trabajando aun largo tiempo por nuestra causa común, cuando la muerte, inexorable, nos lo arrebató.

En el acto del sepelio, en Santander, además de los compañeros, acudieron muchísimas personas, a las que les unía amistad y simpatía con el finado.

Para la C.N.T., en el Interior, la del compañero Ramos es una pérdida bien sensible.

A través de estas líneas expresamos a su compañera y a sus hijos nuestra sentida y fraterna condolencia.

E. J.

F. L. DE TOULON

Los militantes de la F. L. de Toulon sentimos el inmenso dolor que embarga a la compañera Emilia, consecuente y entusiasta compañera por la trágica muerte a causa de accidente de circulación, de su compañero, ocurrida el 19 de octubre. Era el finado hombre bondadoso y buen amigo de todos, que sentía sincera simpatía por nuestro ideal, en su significado humanista y de superación humana.

Compañera Emilia: En estas horas tan dolorosas, bien sabes lo que todos sentimos y que puedes contar con nuestra solidaridad moral, para reconfortarte y continuar como hasta ahora en la lucha tenaz y firme por la C.N.T. y el ideal ácrata.

Por la F. L. de Toulon, el Secretariado.

Nota: El entierro fue civil con asistencia de los compañeros y amigos. Tuvo lugar el día 22-10-70.

ESPERANTA RUBRIKO

El Esperanto en el mundo

Entre un gran número de lingüistas, escritores e intelectuales americanos que manifestaron su preferencia por el Esperanto como solución al problema mundial de las lenguas, se encuentran lingüistas mundialmente conocidos, como Mario Pei y Uriel Weinreich. Todos firmaron la proposición que la Asociación Universal Esperantista presentó al secretariado de las Naciones Unidas (ONU).

Con los profesores Pei y Weinreich firmaron los lingüistas Tibor Halasi-Kun, Karl Menges, John Lotz y Louis G. Heller.

El abogado Mark Lane, conocido por su libro «Quien mató a Kennedy?», ha también manifestado su sostén al Esperanto.

Entre las firmas de otros escritores se hallan las de Harry Golden y Upton Sinclair.

Para todos informes sobre el Esperanto escribid a:

SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, Paris (20), Francia.

Para los cursos español-esperanto dirigirse a:

Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-IGNY, (Francia).

COMUNICADOS

Suscripción pro-local social en París

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Suma anterior...	23 471 30
Landeira, Dreux...	30 00
Hernández, id...	10 00
Menéndez, id...	5 00
Carrasco, id...	10 00
Cáceres, id...	10 00
Vivas, id...	10 00
F. L. de St-Denis...	195 00
Amador González, id...	10 00
José Ribas, Melun...	10 00
J. Villanueva, Combs	10 00
Viuda Clemente, Cachan	10 00
Saturnino Ortiz, París	40 00
Vicente Grau, id...	10 00
Montblanc, Lagny...	50 00
José Llop, Igny...	5 00
F. Vázquez, Liège...	10 00
Manuel Vidal, París...	10 00
F. L. de Caen...	100 00
S.I.A. de Caen...	100 00
Nuevo, París...	7 50
Suma y sigue...	24 113 80

EN MARSELLA

La tercera Conferencia del Ciclo 1970-71 organizado por el Núcleo de Provenza de la C. N. T. tendrá lugar el domingo 24 de enero 1971 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marsella.

Federica Montseny disertará sobre el tema: «La hora del mundo; Peligros y esperanzas», la cual hará un profundo examen de la actual situación de la España franquista y del mundo entero.

REGIONAL CATALANA — CNT

33, rue des Vignoles, Paris (XX)
Anuncia la pronta aparición del Boletín «Terra Lliure» como órgano de organización y administración de esta Regional. Aporten los compañeros colaboración y suscriptores.

Las Agrupaciones locales del Exilio deberán interesarse escribiéndonos para conocer el plan de propaganda que esta C. de Relaciones desarrolla y aportando sugerencias para amplificar aquella. Un desperezo será muy saludable.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.



CALENDARIO

ESTA YA EN VENTA

Precio: 5 francos.

ADMINISTRATIVAS

—José Gómez, Narbonne. Recibido giro pagando prensa para todo el año 1971.
—Romera Julio, Ottmarsheim. Dada distribución indicada al giro de 110 frs. Enviamos turrones.
—Carlos Baila, Sartrouville. Recibidos 100 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-70. Resto pro-ancianos y pro-local.

TURRONES PRO-ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.)... 6,50
Alicante... 6,00
Yema... 5,50
Mazapán... 5,50
Panecillos (pieza)... 0,60
Cofre variado (4 pastillas y 12 panecillos)... 30,00
En esta Administración.

NOVEDAD EN CATALAN:

«DIFUNTS SOTA ELS AMETLLERS EN FLOR». Libro acéntuado en intenciones y de una gran belleza literaria escrito por Baltasar Porcéll. 18,00 F. en esta Administración.

Libro de interés documentat

«30 MESOS DE COLLECTIVITATS A CATALUNYA»
por Albert Pérez-Baró.

Precio: 20 F. en esta Administración. Paquete recién llegado y ya casi agotado.

ULTIMA HORA :

El Gobierno franquista ha organizado una campaña de manifestaciones protegidas, de radio-televisión, de prensa y de influencias diplomáticas para contrarrestar en lo posible la protesta internacional y española que se ha levantado unánimemente contra el consejo de guerra de Burgos.

—Según todas las apariencias dicho Gobierno ha aplazado la publicación de las condenas recaídas para la víspera de Navidad, a fin de indultar «en nombre de Cristo», las penas de muerte previstas.

Pensamientos viejos y siempre nuevos

ES muy sencillo hacer comprender a las gentes menos instruidas que las cosas se harán de tal o cual forma en el porvenir, por eso no sirve más que para reafirmar su educación autoritaria y para hacerles creer que se obrará de cierto modo y no de otro.

Al contrario, nos es preciso hacer penetrar en los cerebros la idea de que todo debería ocurrir, siempre y en todas partes, conforme a la voluntad de los asociados, y esforzarnos por hacer comprender bien la necesidad absoluta que hay de dejar a los hombres en completa independencia de acción. No es ciertamente atiborrando los cerebros de planes preconcebidos, como se los preparará para la educación anarquista. Sistematizar el ejercicio de la autonomía es contradictorio. Libre es el individuo y libre es el grupo; nada puede obligarlos a aceptar tal o cual sistema de vida social. Además, nada sería bastante poderoso para imprimir una dirección uniforme a la producción y a la distribución de la riqueza... ¿Porqué debe ser el anarquismo comunista o colectivista? El solo enunciado de estas palabras produce en nuestro espíritu la imagen de un plan preconcebido, de un sistema cerrado, y nosotros, anarquistas, no somos sistemáticos, no preconizamos panaceas infalibles; no construimos sobre la arena móvil esos castillos frágiles que el más pequeño soplo del porvenir próximo bastará para demoler... Podemos entonces decir al pueblo: Haz lo que te parezca bueno; agrúpate como te plazca; regula tus relaciones para el empleo de la riqueza del mejor modo según tú mismo; organiza la vida libre como sepas y como puedas... Entonces bajo la influencia de las opiniones diversas, bajo la influencia del clima y de la raza, bajo la del medio físico y del medio social, se producirá la actividad en múltiples direcciones. Diversos métodos se aplicarán y así, a la larga, la experiencia y las necesidades determinarán las soluciones armónicas y universales de la vida social. Obtendremos por la experiencia, al menos una parte de lo que no podríamos ciertamente obtener con todas las direcciones y todos los esfuerzos intelectuales posibles... — *Ricardo Mella.*

Los trabajadores tienen entre sus manos el poder más formidable; si tomaran, una vez, con-

ciencia del mismo y quisieran ponerlo en práctica, nada les resistiría: les bastaría cruzarse de brazos y considerar la materia trabajada como propiamente suya y gozar de dicha ventaja.

Tal es el sentido de las agitacione proletarias que se manifiestan de vez en cuando.

El Estado descansa sobre la esclavitud del trabajo. Si el trabajo se vuelve libre, el Estado está perdido...

MAXIMAS Y REFLEXIONES

— ¿Cómo proteger la vida del artista si, tanto en el interior de una sociedad determinada como frente a las distintas ideologías no se le respeta la total independencia, lo mismo en la forma que en el fondo?

— *Absolutos:* He aquí el absoluto de los jefes que no sabrían jamás equivocarse y el absoluto de la disciplina a partir del cual, toda falta hace del individuo un réprobo más pestilente que los malditos del infierno.

— El efecto del moralismo, cuando debe ser aceptado sin murmurar ni recriminación (nada más inmóvil) es el de suscitar la hipocresía y de engendrar abscesos de podredumbre bajo una película de virtud.

— Acaso, las invitaciones a la delación de sospechosos ¿no están ellas inundadas de moral?

— Es bien verdad que los hom-

bres se roban y se degüellan, pero es siempre haciendo el elogio de la equidad y de la dulzura. Y todo esto se hace por el bien público.

— No seáis hipócritas después de haber sido impíos, pues ahí está el mal.

— Las personas que razonan son la peste de un Estado. Las que razonan mal pueden ser insoportables, aunque no se debe colgar a un hombre por algunos falsos silogismos; pero los hombres que razonan bien, éstos son los más peligrosos.

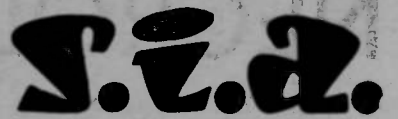
— ¡Hay que ver estas gentes que exponen las cosas con una fidelidad tan odiosa; poner ante los ojos el pro y el contra con una imparcialidad tan cobarde y una claridad tan intolerable que ponen a los ignorantes en estado de juzgar y hasta de dudar!

— Los gobiernos nos imponen la justicia, pero ¿podrán éstos imponérsela si antes no la hubiesen violado?

— Acabo de leer en una revista anarquista «que lo creado pertenece a todos» y a pretexto de que nadie puede producir nada sin la ayuda de los otros — Entonces ¿cómo es eso que siempre hubo parásitos en todas las sociedades humanas?

— Existe la confusión que consiste en atribuir cualidades morales a todo individuo que tiene callos en las manos.

Juan BUSCADOR



Calendario para 1971

Recibido este Calendario, devuelto clásico en los anales de nuestro Exilio. Su presentación, buena, como es ya costumbre. Tema: el de la Comuna de París, famosa en los anales del proletariado emancipador de todo el mundo. Contiene en portada una patética estampa evocadora de aquella gesta, y en el interior un relato completo de las causas, desarrollo y declive del intento de revolución social comunista, amenizado ello con las fotografías de varios actores destacados en la contienda, tales como Carlos Descluze, Teófilo Ferré, Eugenio Varlin, Luisa Michel, Eliseo Reclus, Malon, Frankel, Julio Vallès, Gustavo Flourens, Vermorel, Dombrowski, y aún una alegoría publicitaria de época.

En resumen: un valioso documento histórico, un manojo de soberbios retratos, una cronología del tiempo completa, un precio módico: 5 francos, y una obra de solidaridad y provecho ostentada durante un año en la intimidad de cada familia partidaria de S. I. A.

Hay dos ediciones del Calendario SIA, una en francés y otra en español, ambas equivalentes en textos e ilustraciones. Pedirlo, en París, 33 rue des Vignoles, distrito 20; y en Toulouse: 4, rue de Bel-fort 2e étage.

Disco «A las Barricadas» e «Hijos del Pueblo»	12 00
«Pañuelo Libertario»	10 00
Lapicero Bick. Con anagrama C.N.T. y colores simbólicos	1 50
«Comarcal de Utrillas» (Terral) 1936-1939. En su lucha contra el fascismo	3 00
«Anselmo Lorenzo», Federica Montseny	2 00
«La C.N.T. y los pueblos de España», R. Liarte	3 00
«A los jóvenes», Kropotkin	1 00
«La Catalogne Libre», Proudhommeau	3 00
«El lugar de las ideas libertarias en la serie de las liberaciones humanas», Max Nettlau	1 50
«Histoire du chant de l'International», Hem Day	1 50
«Interpretación del anarquismo», Varios autores	1 50

EN CATALAN :

«Difunts sota els ametllers en flor», Baltasar Porcel	18 00
---	-------

Servicio de Librería

«Poemes de llum i tenebra», R. Llop	8 00	pañol» (libro de gran éxito)	16 00
«De l'Anoia al Sena sense presa», J. Ferrer	10 00	Ibarreta: «La religión al alcance de todos»	6 00
«Garbuix poètic», J. Ferrer	2 00	E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo»	9 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	10 00	Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución»	16 00
George Orwell: «Cataluña 1937 (Testimonio sobre la revolución española)»	16 00	Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas»	15 00
«Al diablo con la Cultura», Herbert Read	15 00	«Cartas comerciales», J. de la Vega	3 50
«Anarquía y Orden», Herbert Read	15 00	Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?»	11 00
«La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera	12 00	Célestin Freinet: «Pour l'é- «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien	4 50
«El Anarquismo» (De la doctrina a la acción). D. Guérin	12 00	«Anatomía Artística» Duval	7 50
Herbert Rutledge Southworth: «El mito de la cruzada de Franco»	16 50	«Bacon» (Biografía) Carlos Remusat	6 00
J. Gómez Casas: «Historia del anarcosindicalismo es-			

Pedidos a: Roque LLOP
33, rue des Vignoles, París (20).

TRIBUNE LIBRE

A hauteur d'hommes

UN CERTAIN MONSIEUR MARCELLIN...

Monsieur Marcellin, tu nous emm... T'as voulu rayer des kiosques l'Hebdo « Hara-Kiri », tu n'as pas réussi, et pourtant tu avais mis le paquet ! Qu'on en juge : un décret antidaté, donc faux et usage de faux, détournement d'une loi sans consultation du comité intéressé. Monsieur Marcellin, tu n'avais rien oublié pour piéper les dés. Manque de pot, et ne t'en déplaise il n'y a pas que des marcellins en France. Il y a encore des gens intelligents en France.

Mais, Marcellin ce n'est pas seulement l'affaire « Hara-Kiri ». Si il est comme ça, ce n'est pas de sa faute. Il y a l'éducation, et puis l'hérédité, etc... Aujourd'hui il se fait vieux et il n'a plus les idées très claires, ça arrive à tout le monde d'être sénile. Et puis si Marcellin est aussi arrogant, qu'on le sache bien, ce n'est que pour cacher un lamentable complexe d'infériorité. A mon avis même, c'est parce que Marcellin ne sait pas à quoi ça sert ce qu'il a entre les jambes. Depuis le temps que sa vieille maman lui dit de ne pas faire joujou avec son machin, depuis le temps qu'il va faire pipi avec des gants de boxe pour éloigner la tentation, depuis le temps qu'il croit que les petites filles ça ne sert qu'à donner des bouquets les 14 juillet, il ignore tout de la chose Marcellin. Aussi, fatalement, aujourd'hui qu'il est ministre, il s'attaque à tout ce qui parle de ça, ou à tout ce qui en a l'apparence. Aujourd'hui qu'il se sent fort, viril, un homme quoi ! Marcellin s'occupe des affaires des grandes personnes. Il donne des ordres, signe des papiers, lance des discours pompeux, pour se donner l'impression qu'il est quelque chose, pour oublier son impuissance dans certains domaines.

Malheureusement, ça paraît amusant tout ça. Alors que ce bon vieux Marcellin nous ennuie sérieusement. Lui, et ses pandores nerveux qui tirent à tout va sur la moindre souris qui se débène, avec ses Jean Cau en crise continue de délirium tremens, Marcellin commence à nous ennuyer sérieusement. Avec ses accusations de « pornographie et d'obscénité » aussi il nous court le gars Marcellin. Pornographie ? Obscénité ? Il va falloir que nous nous cotisions

pour lui acheter un miroir au Marcellin, ou alors il faudra qu'il regarde un peu plus souvent son copain Debré ! Nous ne sommes pas là pour risquer la prison à cause d'un Marcellin qui ne sait pas de quoi il parle. Il y a autre chose aussi chez Marcellin. Ce grand refoulé est aussi un grand amoureux, amoureux de la loi. Tellement qu'il déteste d'être cocu. Sauf si ce sont ses amis qui le font chef de gare. Monsieur Marcellin-chef de gare se ferme les yeux et se bouche les oreilles quand ses amis violent la loi. Et il fait bien, parce que le spectacle là, est véritablement obscène, pornographique. Ses amis, à Marcellin ne se gênent pas pour retrousser les jupons de la loi. Il n'est pas question, entendons-nous de défendre ici la loi actuelle, faite par et pour les bourgeois, non simplement de constater quelques faits comme celui-ci : Monsieur Marcellin-chef de gare à un ami qui s'appelle Monsieur Foyer et dont on parle beaucoup en ce moment. Pourquoi en parle-t-on beaucoup ? Parce qu'il fut ministre de

la justice pendant cinq ans : parce qu'il est actuellement professeur de droit fiscal à Nanterre ? parce qu'il tient un cabinet d'avocat ? parce qu'il est député de la majorité servile ? Pour tout ça. Parce que Foyer en tant que député n'a pas le droit d'être aussi professeur ni avocat. C'est dans le code électoral : « d'exercice des fonctions publiques non électives (dont le professorat) est incompatible avec le mandat de député ». En tant qu'avocat, Foyer défend les intérêts des propriétaires de foyers « d'accueil » pour les travailleurs immigrés, de ces foyers où meurent régulièrement des travailleurs étrangers à cause des conditions lamentables d'hygiène et d'habitat, cinquante travailleurs par chambrées en moyenne. Et Monsieur Foyer défend les gens qui logent ces travailleurs ! Monsieur Foyer est actuellement en position parfaitement « illégale » suivant les termes de la loi actuelle. Et somme toute ceux qui empêchent Foyer d'enseigner ne font que respecter la loi, puisque Marcellin ne sait pas le faire. Puisque Marcellin ne la connaît

pas cette loi. L'amour rend aveugle, et Marcellin ne voit que du feu, ou ne feint que de voir que du feu, dans les combines de ses petits amis.

Monsieur Marcellin permet aussi au maire de Saint-Laurent du Pont de reprendre ses fonctions (il n'y a que le ministère de l'Intérieur qui pouvait le suspendre plus s'un mois), et cela au risque certain de gêner l'enquête, toujours en cours, puisque ce maire là a tant de choses à cacher. Inutile de préciser que dans cette histoire Marcellin-chef de gare a cédé devant la masse des maires qui ont fait bloc avec celui de Saint-Laurent. Monsieur Marcellin n'a pas oublié que les élections municipales étaient proches.

Un drôle de bonhomme donc, ce monsieur Marcellin au bout du compte. Et rien que de savoir que de tels individus peuvent agir librement, ça ne nous encourage pas à nous promener la nuit dans les rues. Car, qui sait quel mauvais coup peut b'en préparer cet énergumène qu'on prétend ministre ?

SOYONS POSITIFS

Pour développer le syndicalisme révolutionnaire, nous devons fournir les moyens moraux et matériels, qui permettront à nos lecteurs et sympathisants d'apprendre à se défendre des menaces et manœuvres patronales qui les exploitent, de l'autorité étatique qui les oblige à se soumettre à la discipline des parasites, de toute la démagogie politique des bourreurs de crânes.

Pour que notre propagande théorique et pratique, c'est-à-dire l'action par les faits, soit à la portée du public et applicable par les militants syndicalistes, il nous est nécessaire d'employer les moyens propres du syndicalisme.

Primo :

Demander aux camarades collaborateurs du COMBAT SYNDICALISTE de faire moins d'articles kilométriques et un peu plus d'échos régionaux, de façon à faire connaître aux lecteurs de notre

presse la situation économique et sociale des régions et de leur population, travail que nous pouvons tous faire, à condition de le vouloir.

Secondo :

Que chaque Union Locale, organise ses sections syndicales. Lorsque les sections seront organisées, et qu'elles seront déclarées officiellement, elles auront les mêmes droits législatifs que les sections dépendant des autres centrales syndicales ; elles auront la possibilité d'afficher nos circulaires et journaux à l'intérieur de l'usine ou entreprise. Elles seront reconnues par les employeurs, et le délégué syndical de votre section aura droit de parole. Il vous faudra alors exploiter le droit de réunion à l'intérieur de l'usine pour convoquer en assemblée tous les employés, manuels et intellectuels, en nous efforçant de faire comprendre au personnel que le seul

moyen valable de se connaître, de mieux se comprendre, et donc de lutter plus efficacement contre l'autorité patronale en vue de l'obtention d'avantages sociaux, sont nos assemblées, car elles comprendront tous les travailleurs de l'usine ou entreprise.

A ces assemblées pourront intervenir librement tous les travailleurs sans distinction d'étiquette syndicale, et des débuts surgira la nomination par la majorité d'un comité provisoire de gestion, qui sera chargé des relations avec les employeurs pour négocier les revendications.

Si nous agissons ainsi, nous serons positivistes, et développerons dans le domaine du travail notre syndicalisme révolutionnaire. En continuant comme depuis longtemps, nous ne ferons que passer le temps gratuitement en nous satisfaisant de nos pensées.

JEAN GIL

Propositions d'action simples pour le développement de nos syndicats CNT

Nous, révolutionnaires des JAS, nous aurions bien souvent au sein de nos lieux de travail ou lors de nos actions d'agitateurs révolutionnaires à un manque évident de matériel de propagande efficace. Bien trop souvent, nous nous débrouillons de façon artisanale pour confectionner nos papillons auto-collants, nos tracts, nos affiches, nos actions, etc. Il en résulte bien sûr une grande dispersion de nos thèmes, de nos slogans offensifs ou défensifs envers la bourgeoisie.

D'autre part, l'apparence d'un travail brouillon n'amène pas les camarades atteints par notre propagande à venir nous rejoindre.

Les membres même de la CNT qui n'ont pas les loisirs de confectionner eux-mêmes le matériel de propagande se trouvent ainsi coupés de toutes possibilités de faire connaître notre Confédération.

Pourtant plusieurs de nos camarades sont atteints par les forces de répression policières et patronales de l'Etat : amendes pour les vendeurs de journaux et les colleurs d'affiches, licenciement d'un de nos camarades membres d'un comité d'action et nous en passons. Nous faisons alors appel à la solidarité dans les colonnes du « C. S. » et cette solidarité exemplaire des membres de la CNT permet bien souvent de dépanner les camarades emmerdés. Mais en faisant appel à cette solidarité seulement dans les cas désespérés, nous reculons pour mieux sauter car le problème n'est pas de sauver nos trop rares membres, mais de faire que nous soyons de plus en plus nombreux pour mieux nous défendre de la répression et pour ce faire nous

devons nous donner les moyens de nous renforcer.

Nous envisageons donc pour cela une série de mesures qui si elles nous demandent conscience et obstination doivent nous permettre de vérifier l'exactitude de notre théorie révolutionnaire au sein de la réalité.

1. — Doter nos camarades isolés dans les entreprises d'un petit matériel de propagande discret et pratique. Nous pensons surtout à des papillons auto-collants exprimant quelques uns de nos thèmes révolutionnaires et à des tracts de petit format développant un peu mieux ces thèmes. Demander à ces camarades de rédiger des tracts sur ce qu'il y a d'odieux et d'anti-social sur leur lieu d'exploitation (et quelle est l'entreprise où il n'y a pas quelque chose d'odieux et d'anti-social qui ne soit évident pour tout le monde?)

Ces camarades peuvent prendre contacts avec les JAS pour diffuser ces tracts s'ils sont trop à même de subir une répression quelconque.

2. — Editions de petites brochures plus insérées dans la réalité que celles dont nous disposons actuellement avec des analyses plus réelles et plus modernes sur des thèmes économiques, sociaux et révolutionnaires. (Par exemple, un grand article du « C. S. » sur la participation qui peut être facilement réédité).

3. — Doter la CNT d'un matériel de propagande à l'échelon national sous forme par exemple d'affiches (celles qui sont parues dans le « C. S. » sont un début).

4. — Faire que le « C. S. » devienne véritablement révolutionnaire et syndicaliste en publiant des articles sur la formation des

syndicats, l'explication de nos droits de travailleurs toujours bafoués par l'Etat et le patronat, publication de nos tracts qui sont des informations sur la lutte des travailleurs d'autres entreprises. Certains de ces articles (formation des syndicats, etc.), peuvent eux-mêmes être réédités en brochures. Il devra publier également des articles qui donnent des arguments à ceux qui luttent sans cesse contre les syndicats, anti-révolutionnaires. Si au début nous manquons de matière que le « C. S. » paraît en français une semaine sur deux mais cessons de faire fuir les lecteurs avec des articles stériles sur l'« anarchisme et les franc-maçons », ou bien encore d'autres articles qui ne sont que des coups de trompette qui proclament que l'on a raison de dire que nous sommes les derniers justes entre les justes mais qui ne font que prouver notre impuissance.

Pour cela nous avons besoin d'argent, nous avons besoin de ce nerf de la lutte de classes qu'est malheureusement le pognon.

C'est pourquoi nous faisons appel à la solidarité de cénétistes. Nous, les JAS de Paris, nous lançons une souscription nationale auprès de tous les lecteurs ou abonnés du « C. S. ».

Envoyez ce que vous pouvez avec la mention « Solidarité propagande » au journal ou bien venez nous voir directement le samedi après-midi à la permanence de la rue de la Tour-de-l'Auvergne num. 39.

Pour l'abolition du salariat et du patronat, pour l'autogestion généralisée pour l'installation de d'autres articles qui ne sont que la démocratie directe, nous avons besoin de toute votre conscience révolutionnaire.

Les JAS de Paris

COMMUNIQUE

Pour ceux qui s'intéressent aux communautés je signale que le bulletin « C », intercommunautaire a été créé il y a deux mois pour permettre la coordination des communautés, et l'échange d'informations entre tous ceux qui s'intéressent aux communautés. « C » en est au numéro six, il est bimensuel. Le numéro : 1 F. L'abonnement six mois : 10 francs. CCP Michel Faligaud 59 29 60 Paris. Rédaction imprimerie : 8 allés Roland Garros, 94-Orly. Gérant responsable : Michel Faligaud.

C.N.T.

A.I.T.

Confédération Nationale du Travail d'Espagne en Exil

De toujours nous sommes en lutte contre tous les totalitarismes. Depuis 1936 — et auparavant — nous combattons contre le fascisme espagnol. Il y a de longues années que les tribunaux d'exception, « d'ordre public » et les conseils de guerre fonctionnent en Espagne.

Maintenant, c'est le procès de Burgos ! Demain ? Non à la Mort !

Les prises de position partout dans le monde doivent s'exprimer vigoureuses : Liberté pour l'Espagne !

Condamnation sans appel de Franco et de son régime !

La lutte pour la libération du peuple espagnol se poursuit.

Seul l'effort constant, la mobilisation révolutionnaire massive, populaire, peut en finir avec la dictature franquiste.

Solidarité toujours avec le peuple espagnol !

Pour la C.N.T. d'Espagne en Exil : Le Secrétariat Intercontinental.

NOUVELLES DE GRÈCE

Maria Kalergi, âgée de 23 ans, étudiante en mathématiques, arrêtée le 12 décembre 1967, condamnée le 22 janvier 1969 à 16 ans de réclusion ;

«... On m'a arrosée d'eau glacée pendant que je me tenais debout, presque nue, dans la neige. Mes mains et mes cuisses ont été brûlées avec des cigarettes et avec un fer chaud. J'ai été battue sur tout le corps, surtout à la tête, sur les côtes et au ventre. J'ai été torturée par la « Phalange », c'est-à-dire que l'on m'a asséné une barre de fer sous la plante des pieds et l'on m'a ensuite forcée à marcher dans la neige. On m'a donné de la nourriture tous les deux jours. Il y avait de nombreuses souris dans ma cellule et le gardien faisait continuellement du bruit pour gêner mon sommeil. Pour mes besoins, on me conduisait au-dehors, en plein air, en présence du gardien et de parachutistes. On m'a fait subir des simulacres d'exécution et le major Ioannidis m'a menacée de me torturer par des secousses électriques. J'ai aussi été informée que mes parents seraient torturés. Pendant trente jours, la police de sûreté a prétendu ne rien savoir à mon sujet alors que ma famille, folle d'inquiétude, me cherchait désespérément. La police lui a suggéré que les communistes m'avaient sans doute enlevée. J'ai été gardée pendant cent quatre-vingt-dix jours dans la plus stricte solitude... »

Tribune Libre

Front Libertaire

Je viens de recevoir le n° 7 de cette publication, dont la tendance politique ne saurait faire de doute.

En lisant les écrits du Collectif National O.R.A. on a l'impression que leur but est de diminuer la force et l'audience des organisations classiques de type anarchiste, car si les efforts de « F. L. » tendent vers ces organisations classiques, elles en sortiraient renforcées, si, toutefois, l'esprit était vraiment tourné vers le but anarchisant.

La C.N.T.F. existe. Pourquoi ne

pas y adhérer ? S.I.A. existe, à quoi bon le Secours Rouge ?

S'ils se sentent libertaires ils n'ont qu'à collaborer avec ces organisations, au lieu d'en créer d'autres ou de ranimer tel S. R. dont la sève politico-communiste stagne.

En assaisonnant d'anarchisme une salade russo-américaine aux multiples ingrédients qui puent les intérêts de la politique, l'on pourrait tromper des naïfs, mais l'on ne renforcera pas les idées libertaires, bien au contraire.

Fernando FERRER

LA HIERARCHIE

(Suite de la page VIII.)

Evoquons d'autres chiffres non moins saisissants (Rapport des Nations-Unies).

Si l'ensemble du revenu national constitue le gâteau à partager, quelle est la part de chacun ?

En France :

10 % des Français ayant les plus hauts revenus se partagent 36,8 % du gâteau.

30 % des Français ayant les plus bas revenus se partagent 4,8 % du gâteau ;

5 % des Français, ayant les plus hauts revenus se partagent 25 % du gâteau.

60 % des Français, ayant les plus bas revenus se partagent 23,5 % du gâteau ;

10 % des Français ayant les plus hauts salaires (et non revenus) reçoivent 29 % des salaires.

10 % des Français ayant les plus bas salaires reçoivent 2,6 %.

Ecart : 1 à 11.

On parlait avant 1939 des 200 familles (Rotschild, de Wendel, Schneider, Motte, Boussac...) c'est-à-dire de l'énorme concentration de fortune réunie par un très petit nombre d'ultra-privilegiés. Cette énorme concentration permettait à ces 200 familles de faire la politique de l'Etat ou au moins de la dicter.

Il y a quelques années l'Ecole Emancipée a publié le tableau des ministres de de Gaulle et de leurs rapports avec les 200 familles du moment. Il serait bon de refaire ce travail à propos du ministère Pompidou, Chaban - Delmas en citant Pompidou lui-même, Debré, Giscard d'Estaing, Chalandon...

Aux Etats-Unis, 1 % des ménages possède 3,3 % de la richesse totale et 62 % des valeurs mobilières.

En Grande-Bretagne, 1 % détient 42 % de la richesse totale.

Les chiffres en France, en Allemagne ou en Italie ne doivent pas être sensiblement différentes.

IV. D'AUTRES DISPARITES

a) Les zones de salaires :

(Par rapport à Paris et par mois) Perte de 60,92 F pour un instituteur remplaçant ; de 127,04 F pour un instituteur adjoint fin de carrière ; de 172,74 F pour un certifié fin de carrière et ce, après la disparition de la dernière zone.

Ajoutons que les enseignants y compris les professeurs sont le plus souvent en dernière zone.

Exemple : Dans l'Oise, 13 communes seulement représentant

30 % de la population ne sont pas en dernière zone.

b) Entre régions :

Moyenne de la Creuse : moitié de salaires de la région parisienne, 60 à 75 % de plus à Paris à qualification égale.

c) Entre branches industrielles : 1 à 3,5 % entre les services d'hygiène et les transports aériens.

d) Entre hommes et femmes : Moyenne d'écart : 33,6 %.

Chez les ouvriers du commerce et de l'industrie : 20 % des hommes gagnent moins de 800 F ; 47 % des femmes gagnent moins de 600 F.

V. — SUR DES EVOLUTIONS RECENTES

En période normale la hiérarchie s'accroît ; Dans les 15 dernières années (avant 1968) la part du gâteau des 30 % des Français ayant les plus bas revenus est passée de 6,2 à 4,8 % ; la part du gâteau des 10 % de privilégiés est passée de 34,1 à 36,8 %.

En 1968 comme en 1936 la hiérarchie décroît : Entre hommes et femmes, de 36,3 à 33,6 %. Entre branches industrielles, de 1 à 3,5, il est passé de 1 à un peu moins de 3,4 %.

Entre régions : 13 % de plus dans les régions les plus défavorisées ; 9 % de plus dans les régions favorisées.

Entre salaires : 16 % de plus pour les 10 % de salariés les moins payés et 9 % de plus pour les 10 % de salariés les plus payés.

Dans la Fonction Publique les 15 points indiciaires uniformes pour les bas indices et les 10 points uniformes pour les indices peu élevés ont eu les mêmes conséquences.

Ces écarts constatés en 1936 réalité ils portent sur des moyennes. N'oublions pas le rôle défensif intransigeant de la hiérarchie joué par la CGT.

Ces écarts constatés en 1936 comme en 1968 montrent que la classe ouvrière subit la hiérarchie, qu'elle est, quand elle agit, disposée à lutter contre la hiérarchie.

VI. — LES PRESTATIONS FAMILIALES

M. Debré veut 100 millions de Français. Le gouvernement se réclame d'une politique nataliste. Et pourtant, depuis 10 ans les prestations familiales stagnent.

Cette avalanche de chiffres nous paraît nécessaire. Elle exprime, mieux que tout autre argu-



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2° UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunes Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11° UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château, Lorient (56).

19° U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19° Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

ment, ce qu'est la « nouvelle société ».

La France détient le « draban bleu » des disparités hiérarchiques.

Que font les directions syndicales dans ce domaine ? Nous y reviendrons.

Pour nous qui crions « A bas la hiérarchie ! », chaque revendication partielle ou générale doit prendre un aspect antihierarchique et c'est ce que veut la classe ouvrière dans son ensemble.

Pour nous c'est le système hiérarchique même qu'il faut remettre en cause en totalité en proposant l'issue révolutionnaire.

COMMUNIQUES

UNION LOCALE DE PERPIGNAN C.N.T.F.

Invite tous ses adhérents à la réunion générale mensuelle qui aura lieu le 27 décembre 1970 à 9 heures au Siège Social, 46, rue des 15 Degrés, Perpignan.

VI° UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin

— Une permanence C.N.T. est

tenu tous les dimanches matin

— Les JAS-CNT se réunissent

tous les lundis soir à 18 h 30, et orga-

nisent des causeries-débats sur

l'Anarchisme, l'Anarcho-syndica-

lisme, l'analyse du système social

et les méthodes de lutte, tous les

jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA

COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17° UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurban-

banne (S. U. Bâtiment et Métallur-

gie) Palais du Travail, salle 2,

Villeurbanne ; permanences de 16

h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bi-

bliothèque (200 vol.), matériel de

cotisation, Bulletin Intérieur,

Journaux : « Espoir » et « Le

Combat Syndicaliste ».

2° UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne,

Paris (9°), métro : Anvers ou St-

Georges.

Permanence : Le troisième di-

manche du mois au matin, et tous

les samedis de 16 à 19 heures.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis

défini-midi, 39, rue de la Tour

d'Auvergne, Paris (IX°)

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM »

3 francs l'exemplaire,

2 francs à partir de dix exem-

plaires.

S'adresser : 33, rue des Vigno-

les, Paris (20°).

LA HIERARCHIE

La hiérarchie en chiffres

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

Avant de nous pencher sur le rôle de la hiérarchie dans le maintien des structures de la société capitaliste il convient d'étudier sous tous leurs aspects les effets chiffrés de la hiérarchie.

Nous ne nous en tiendrons pas à la hiérarchie des rémunérations. Il paraîtrait inconcevable de ne pas nous pencher sur la hiérarchie des revenus.

Il existe aussi une forme de la hiérarchie entre les salaires des jeunes et des adultes, entre les salaires masculins et féminins, entre les localités urbaines ou rurales, entre les régions développées et les autres. Les effets de toutes ces hiérarchies peuvent se cumuler pour le plus grand bénéfice ou pour le maximum de désavantage des uns ou des autres.

I — DANS LA FONCTION PUBLIQUE

a) Les positions de départ

Le statut de la Fonction Publique prévoyait des rémunérations dans le rapport 1 à 8 en net c'est-à-dire impôts déduits. Les indices bruts servaient de coefficients pour obtenir un traitement brut qui, après déduction de l'impôt sur le revenu, devenait le traitement net.

Comment ne pas souligner dès le départ le caractère inique et même absurde d'un tel système qui pose comme principe qu'un ministre par exemple a 8 fois plus de besoins que le pauvre malheureux qui balait son bureau.

Comment ne pas remarquer que l'absurdité même du système conduit à donner un salaire minimum à la base qui soit vraiment au plus bas niveau pour que les rémunérations au sommet ne soient pas à un niveau tel qu'elles pèsent trop lourdement sur le budget.

Rappelons enfin que la hiérarchie au gaz et à l'électricité, chez les cheminots était encore plus étendue grâce aux ministres communistes qui sévissaient dans ces secteurs.

b) Les évolutions

C'étaient les indices de début essentiellement qui servaient de références pour les parités internes et externes.

Modifier tel indice de début, celui des instituteurs par exemple pouvait conduire dans le cadre des parités internes, le certifié et l'agrégé à réclamer des modifications de même importance, sans le cadre des parités externes tel fonctionnaire des PTT ou des finances

à réclamer l'alignement sur l'instituteur.

Par contre une plus grande latitude existait au niveau des indices terminaux. Ce fut, durant des années, et ce n'est pas terminé une sorte de guerre larvée où tous les coups étaient bons.

1^{re} méthode simple : « tirer sur l'élastique », c'est-à-dire élargir l'échelle de 120-175 à 120 - 200.

2^o méthode simple : changer de nom. Le vérificateur devient contrôleur puis inspecteur sans avoir aucune tâche nouvelle réelle. Mais les échelles de rémunération changent !

3^e méthode : créer un concours de recrutement d'un niveau plus élevé. Au nom de ce niveau, réclamer une échelle plus élevée dont bénéficieront tous les gens en place de cette fonction.

Ce système a été appliqué en grand dans les PTT par exemple.

Disons qu'il a peu joué chez les enseignants à cause surtout de leur nombre et du coût de toute modification indiciaire les concernant.

Cette course aux indices a été fort bien accueillie par les divers gouvernements. Elle était source de zozanies, de jalousies de frictions entre syndicats ou fédérations de fonctionnaires. Elle affaiblissait le syndicalisme. Elle a eu des conséquences néfastes sur la syndicalisation dans les PTT.

Lors de 2 étapes importantes le reclassement a permis aux enseignants de se retrouver à peu près à leur place de 1948. En 1970, hormis l'armée qui a obtenu beaucoup plus, (même si Michel Debré pleura sur ses pauvres officiers) les parités de 1948 sont en gros respectées.

Il convient de rappeler les modifications importantes introduites par Mendès-France en 1957. Les indices des hauts fonctionnaires ont été fortement remontés. La grille officielle en indices chiffrés s'est arrêtée à 650. Des échelles lettres non publiques ont été appliquées pour les rémunérations les plus élevées. En 1963, Pelisset concluait dans l'« Enseignement Public » à un indice réel non plus de 800 mais de 998 pour les plus hauts fonctionnaires soit à une aggravation de la hiérarchie (1 à presque 10).

De plus il est presque impossible de connaître les indemnités fort substantielles attribuées au cours des années, aux uns et aux autres, indemnités qui étendent encore l'éventail hiérarchique.

(Les instituteurs reçoivent 6,66 ou 10 F. d'indemnité par mois !)

La situation actuelle :

Les indices nouveaux mis en place il y a quelques années simplifient le mode de calcul des rémunérations. Il n'est plus tenu compte des impôts à déduire, pour obtenir les rapports nets. Les chiffres ci-dessous concernent donc les traitements effectivement perçus.

Les indices 100 à 149 ne sont utilisés que durant le premier mois de fonction. La grille réelle commence donc à l'indice 150. Elle est publiée, jusqu'à l'indice 775. Les échelles lettres permettent d'atteindre le double soit 1550.

Le rapport des petits traitements aux plus hauts traitements est donc 1 à 10,3.

De 783 F. (en dernière zone) à 8.960 F. (en première zone où sont à peu près tous les hauts fonctionnaires) par mois.

Comment peut-on vivre avec 783 F. par mois ?

Quelques autres écarts par rapport au fonctionnaire le moins payé :

Instituteur remplaçant, 1 à 1,38.
Instituteur adjt fin de carrière, 1 à 2,66. P.E.G.C. fin de carrière, 1 à 3. M.A. débutant (2^e catégorie) 1 à 1,68. Professeur certifié débutant, 1 à 1,88. Professeur certifié fin de carrière, 1 à 4,11. Professeur agrégé fin de carrière, 1 à 5,2.

Ecart encore beaucoup plus grand avec le professeur de faculté.

Entre instituteurs : par rapport à l'instituteur remplaçant :

Instituteur adjt fin de carrière 1 à 1,93. Directeur local fin de carrière 1 à 2,15. P.E.G.C. fin de carrière 1 à 2,22. Principal de CES 1^{re} catégorie 1 à 3,41.

(Quelques principaux sont des instituteurs. Un proviseur de lycée de l'Oise est un instituteur). Entre certifiés 1 à 2,17.

Donc : Traitement extrêmement bas aux petits fonctionnaires : Salaire de famine.

Ecart monstrueux avec les hauts fonctionnaires.

Ecarts énormes pour un même métier entre le début et la fin de la carrière.

N'est-il pas exact qu'un jeune qui débute, qui se marie, qui s'installe à faire face à des dépenses d'équipement fort importantes au moment où il gagne le moins.

Avec tous les jeunes nous revendiquons une amélioration substantielle des indices de début.

II — LA HIERARCHIE DANS LE SECTEUR PRIVE

Au SMIC un travailleur gagne 607 F. par mois (pour 40 h.) ou 763 F. (sur la durée effective moyenne de travail).

Selon l'enquête de l'INSEE, « Le Monde », du 25-8-70, sur 10.000.000 de travailleurs :

Moins de 400 F. 440.000 travailleurs ; de 400 à 500, 250.000 ; de 500 à 600 F., 530.000 ; de 600 à 800 F., 1.580.000 ; de 800 à 1.000, 1.760.000 ; de 1.000 à 1.500 F., 3.090.000 ; de 1.500 à 2.000 F., 1.130.000 ; de 2.000 à 5.000 F., 1.030.000 ; Plus de 5.000 F., 160.000.

2.800.000 travailleurs reçoivent moins que le SMIC.

4.560.000 travailleurs gagnent moins de 1.000 F. par mois.

428.000 apprentis gagnent en moyenne 442 F. par mois, écart 1.802.000 manœuvres gagnent 742 F. par mois, écart 1,7.

1.300.000 ouvriers qualifiés gagnent 1.100 F. par mois, écart 2,4.

926.000 cadres moyens gagnent 2.000 F. par mois, écart 4,5.

440.000 cadres supérieurs gagnent 4.500 F. par mois, écart 10. (J'ai choisi quelques catégories caractéristiques).

Moyenne des 10 plus hauts salaires :

Rhodiaceta : 20.000 F. par mois et par personne.

Thomson-Houston : 17.500 F.

L'Oréal : 27.000.

Sommer : 28.000 F.

Le PDG a davantage sans compter tous les avantages en nature.

Si nous comptons le PDG comme « salarié », la hiérarchie va de 400 F à 28.000 F, soit 1 à 70.

III — LA HIERARCHIE DES REVENUS

3.000 F. par an au 1^{er} octobre pour les Personnes âgées soit 8,22 F. par jour ou 250 F. par mois.

En 1967 (dernières statistiques publiées) :

352.636 Français déclaraient des revenus de 35.000 à 70.000 F.

53.324 de 70.000 à 100.000 F.

4581 de 200.000 à 300.000 F.

2.000 de 300.000 à 500.000 F.

836 plus de 500.000 F.

Selon les déclarations d'impôts la hiérarchie sur les revenus nets (impôts payés) va de 1 à 320.

Qui mesurera l'écart sans doute inconmmensurablement plus grand entre les revenus de M. Marcel Dassault et ceux des personnes âgées.

(Suite en page VII.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

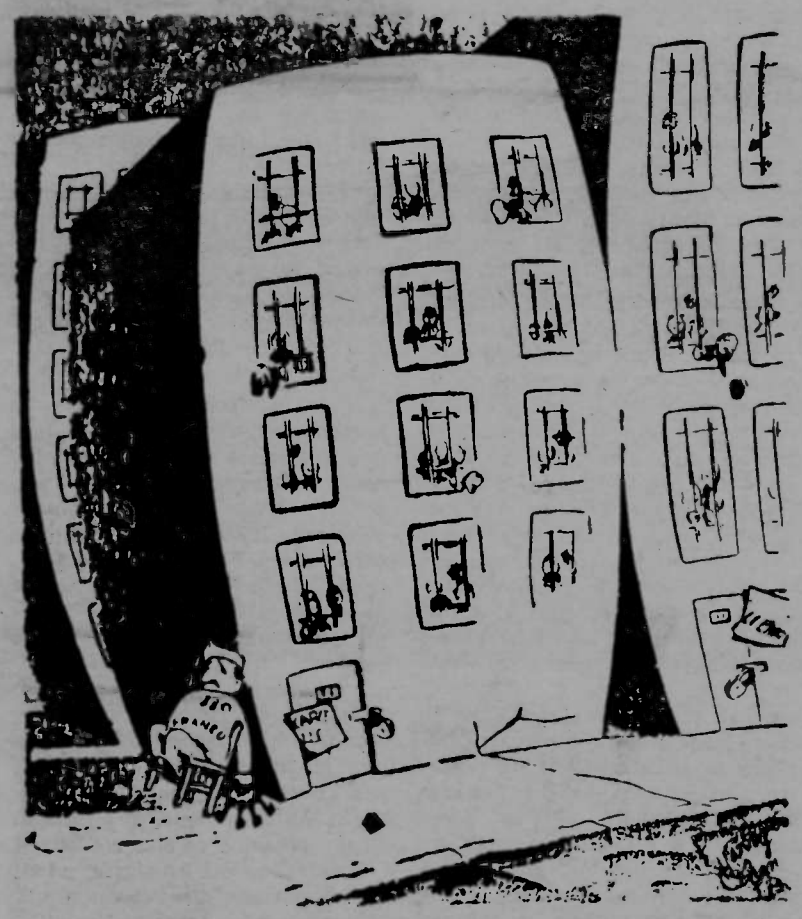
31 DECBRE.
1970
NUMERO 636
PRIX : 0,75 F
42° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

FERODO : LA REVOLUTION PASSE PAR LA GREVE GESTIONNAIRE

La grève gestionnaire passe par les grèves sauvages

ESPAGNE 1939 - 1971



DES MASSACRES FRANQUISTES DE LA GUERRE CIVILE AU PROCÈS DE BURGOS

(Voir page IV.)

— Par la grève sauvage les travailleurs rendent publique l'information syndicale.

— Par la grève sauvage les travailleurs imposent au patronat et à l'Etat leurs droits. La qualifier d'excès est une manœuvre dont se servent patronat et Etat pour dévaloriser les revendications posées et désamorcer la lutte des travailleurs. Nous ne devons pas céder au chantage, et notre devoir est de rester solidaires entre nous jusqu'à l'obtention intégrale de nos revendications.

Dans cette grève exemplaire il faut noter, contre les anti-syndicalistes (parmi lesquels il faut inclure les « réformistes ») que :

1°. — Contrairement à ce qui est couramment admis, les travailleurs restent vigilants même lorsque approche ce qu'on nomme les fêtes chômées et payées.

2°. — Depuis mai 1968 (une référence sans doute ennuyeuse, mais c'est un fait) les travailleurs syndiqués sont beaucoup plus nombreux. De plus, en plus grand nombre ils s'informent et informent leurs camarades, ce qui est essentiel pour des syndicalistes lorsque l'on vise à transformer la société.

3°. — Les grèves ne sont plus essentiellement d'ordre « alimentaire », mais très souvent, comme c'est le cas chez FERODO, elles visent la réintégration (nous insistons sur le mo') de camarades dont le licenciement, s'il est justifié par le patronat ne peut et ne doit jamais l'être par les travailleurs.

Elles prennent ainsi la tournure

— Par la grève sauvage les travailleurs pratiquent la solidarité et prouvent ainsi leur vigilance face à tous les obstacles et à tous les pièges tendus par le patronat et l'Etat. Ils s'imposent face au réformisme des grandes centrales syndicales, les entraînant ainsi à tenir compte de leur volonté, et à remplir réellement leurs fonctions contre le capital : « L'information et la préparation à la gestion directe des entreprises par les travailleurs eux-mêmes. »

essentielle pour d'authentiques syndicalistes de la solidarité inconditionnelle contre le patronat.

Les réformistes, de chorus avec le patronat et l'Etat, prétendent que de telles pratiques de grèves ne peuvent conduire qu'à (excusez le terme) « l'anarchie » (sous-entendu désordre, dans leur langage) parce que les travailleurs, insuffisamment informés ne pourront pas gérer la société. Ce à quoi nous répondons que de telles pratiques conduiront à l'ANARCHIE (1) parce qu'elles forceront les réformistes, le patronat et l'Etat à se plier de gré ou de force aux décisions de la base autrement dit des travailleurs, ce qui reviendra à les faire disparaître. Il sera nécessaire d'informer, donc de former, pour être mieux épaulé, ceci afin qu'enfin soit réalisée une société sans classes, ni Etat, ni bureaucratie syndicale (ayant pouvoir de décision) autrement

(Suite page IV.)

Du nouveau à la CIRCIA

La CIRCIA est une caisse de retraite complémentaire de cadres dont les locaux sont situés au numéro 3 de la rue Taitbout, Paris (9e), dans un immeuble qui appartient à l'ancienne Compagnie l'Urbaine-Vie, laquelle participe depuis quelques mois au regroupement dénommé Union des Assurances de Paris.

Si l'on compare le régime auquel son personnel est soumis à celui qui est établi dans d'autres entreprises du secteur tertiaire, on ne peut manquer de constater, sous peine d'être taxé de mauvaise foi, que dans l'ensemble, à tout le moins sous le rapport de la discipline, il est relativement débonnaire.

Les manifestations de despotisme hargneux, mesquin et tracassier ne sont pas un phénomène courant dans cet établissement, mais plutôt l'expression de conflits psychologiques de nature personnelle auxquels certains cadres, parfois, sont en proie. Dans ce cas il ne s'agit donc pas d'un système de gouvernement, dont le but avoué serait de dépersonnaliser l'employé pour le réduire à l'état de robot humain, mais du comportement d'isolés qui devraient, dans leur propre intérêt autant que dans celui de leurs subordonnés, consulter un psychanalyste.

De fait, la Direction a une préférence marquée pour les méthodes paternalistes et si l'on en juge par les résultats obtenus elle peut, à bon droit, se féliciter de son choix.

Les fêtes annuelles et les pots, auxquels des anniversaires, des mariages, des nominations ou des naissances peuvent servir de prétextes, sont des éléments importants du système : ces cérémonies, auxquelles participent également des employés, des agents de maîtrise, des cadres, parfois même des membres de la Direction, jouent deux rôles essentiels.

D'une part, et ceci vaut surtout pour les pots, elles constituent des moments de détente offerts gracieusement par la Direction à son personnel : les distinctions hiérarchiques s'effacent durant quelques instants pour que tous les participants, et singulièrement les employés, se souviennent qu'ils appartiennent à une seule et grande famille, dans laquelle les cadres font figure de grands frères et où la Direction doit être considérée comme un conseil d'ancêtres, toujours dignes, certes, mais bienveillants.

D'autre part, et cet aspect est sans doute le plus important, ces cérémonies peuvent servir d'exutoires aux trop-pleins d'insatisfaction et de mécontentement des uns ou des autres. Quand l'alcool commence à faire son effet les pommettes rosissent, les yeux deviennent plus brillants et les inhibitions s'atténuent. Alors chacun sort de sa réserve, converse plus librement avec ses voisins, circule d'un groupe à l'autre, plaisante comme il peut, rit ou fait rire et parfois, quand l'ambiance s'y prête suffisamment, lance quelques phrases qui éclairent les hiérarques sur la nature de leurs problèmes et des sentiments qu'ils suscitent en lui.

Ainsi, la fête terminée, les mécontents reviennent à leur place, heureux de s'être défoulés, d'avoir dit ce qu'ils avaient sur le cœur et les hiérarques reprennent leur bâton de commandement, satisfaits d'avoir pu mesurer la température psychique de la collectivité, s'avoir acquis par ce moyen une connaissance assez précise des causes de friction et du danger qu'elles sont susceptibles de constituer. Le cas échéant, des mesures adéquates permettront de désamorcer à temps la charge explosive.

Il y a tout de même quelques taches sombres qui déparent ce tableau idyllique. Récemment, quelques employés travaillant dans un local insalubre, lassés de ne pas pouvoir obtenir une amélioration réelle de cette situation, ont fait publier une protestation dans le journal trotskyste « Lutte Ouvrière ».

Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel serein.

Le numéro dans lequel cet article figurait passa de main en main, suscitant partout la surprise et parfois l'indignation... contre ces employés vraiment trop audacieux.

Quel scandale! Quel remue-ménage! Jamais, sans doute, depuis que la CIRCIA existe, on n'avait vu les délégués du personnel et le comité d'entreprise faire preuve d'une activité aussi fébrile.

Plusieurs réunions se succédèrent en l'espace de quelques jours.

Le personnel, qui dans l'ensemble se souciait assez peu de « l'affaire du journal » et de ses causes, pensait que ces réunions répétées avaient pour objet la question de l'augmentation des salaires en 1971. Quant à ceux qui se sentaient pleinement solidaires

de leurs collègues mécontents, ils suivaient avec intérêt le développement de cette agitation.

Quand la vérité fut connue, la déception fut générale.

Les délégués du personnel et le comité d'entreprise avaient passé leur temps à discuter de « l'affaire » et la majorité du personnel, qui ne pensait qu'à l'augmentation des salaires, estima que c'était tout à fait ridicule de faire tant de bruit pour si peu de chose, alors qu'il aurait fallu débattre de la seule question qui lui tenait à cœur.

Les quelques éléments qui se préoccupaient davantage de l'heureuse conclusion de « l'affaire » que du montant de l'augmentation des salaires furent fort déçus quand ils apprirent que les mandataires du personnel, bien loin de faire amende honorable et de s'efforcer de résoudre un problème qu'ils auraient dû poser eux-mêmes, avaient pensé d'abord répondre au journal « Lutte Ouvrière », puis, finalement, s'étaient contentés d'écrire au directeur pour lui témoigner le respect qu'ils éprouvaient à son égard et l'assurer de leur indéfectible attachement.

De tels faits pourront sembler incroyables, inouïs, impossibles aux militants de la CNT.

Malheureusement, ils sont authentiques.

Pourtant, des bruits étranges commencent à courir parmi le personnel. Est-ce une simple coïncidence? Est-ce la conséquence de ce qui vient de se produire? Est-ce tout simplement l'émergence au niveau du comportement d'une évolution psychologique dont le point de départ se situe très loin dans le passé et qui resta longtemps inconsciente? Toujours est-il que l'on semble prendre conscience de l'intérêt qu'il y aurait à se constituer en organisation syndicale. On dit que « ce serait une bonne chose ». Beaucoup sentent confusément que dans le cadre solidaire du syndicat l'employé se débarrasserait du sentiment paralysant de son impuissance individuelle, qu'il se revaloriserait à ses propres yeux en devenant quelqu'un qui donne son avis sur des questions générales et particulières, quelqu'un avec qui tous les autres doivent compter. Surtout, on pense que l'existence d'une organisation syndicale au sein du personnel, et plus précisément parmi les employés et les agents de maîtrise, pourrait donner un sens nouveau

à l'institution des délégués du personnel et à celle du comité d'entreprise. En effet, les délégués et les membres du comité, dans la mesure où ils se sauraient épaulés par le personnel organisé, où ils seraient guidés par la considération des objectifs à court, moyen et long terme que le syndicat aurait défini librement dans ses réunions internes, ne pourraient plus être ce qu'ils ont été jusqu'à maintenant, à savoir des mannequins aussi irresponsables et inutiles que le sont, par exemple, les députés au Soviet Suprême de l'URSS.

Bien entendu, il ne saurait être question, les militants de la CNT le comprendront, eux qui ne sont ni des sectaires fanatiques ni des imbéciles, de former un syndicat révolutionnaire. Une telle organisation ne peut se créer avec quelque chance de succès que dans un milieu de travailleurs se caractérisant par un très haut degré de conscience sociale. Or cette condition est bien loin d'être réalisée à la CIRCIA. C'est pourquoi l'organisation syndicale qu'il est envisagé de constituer ne pourra être qu'une section de l'une des grandes Centrales « les plus représentatives ».

Les révolutionnaires le déplorent et c'est la rage au cœur qu'ils acceptent cette idée et se rallieront au mouvement.

Mais ils ne pourront pas faire autrement car c'est la raison qui leur ordonne d'adopter cette attitude.

A notre époque, l'absence de toute organisation syndicale dans une entreprise est une anomalie. Aussi convient-il, quand le personnel d'une telle entreprise atteint de lui-même un niveau de conscience où il entrevoit la nécessité de créer un syndicat, de ne point le décourager en l'invitant à effectuer sans plus tarder un bond fantastique en avant.

L'existence d'un syndicat, fût-il réformiste ou même conservateur, est de toute façon préférable à une situation qui se caractérise par l'absence de syndicat, à condition toutefois que ce soit un syndicat libre, que ce soit réellement l'organisation des employés, administrée par eux directement, également et en toute indépendance. Le niveau de conscience des futurs syndiqués ne s'élèvera peut-être jamais. Mais s'il y a une chance pour qu'il s'élève au fil des jours, des mois et des années,

(Suite page III.)

Appel de Solidarité Internationale Antifasciste

L'ORDRE ET LA LOI

Le monde est secoué par le drame qui se joue en ce moment en Espagne. La vie de six hommes en danger; des centaines d'années de prison pour dix autres.

Le Conseil National de S.I.A. fait un appel à la solidarité internationale en faveur des hommes et des femmes qui en Espagne luttent pour la liberté, se battant, les mains nues, contre la dictature franquiste, résidu du nazisme et du fascisme que l'Occident a laissé sur pied parce qu'il fallait cette « réserve » de forces réactionnaires pour la sécurité du capitalisme.

Le Conseil National de S.I.A. dénonce les complicités de tous les gouvernements qui se prétendant démocratiques, n'ont pas hésité à soutenir le franquisme et à s'opposer à ce que l'Espagne recouvre les libertés et les droits qui lui furent enlevés par le coup d'Etat du général Franco et par le triomphe des armées de Mussolini et d'Hitler sur la République espa-

gnole, abandonnée à son sort sans aucun scrupule par ces mêmes démocraties.

Le Conseil National de S.I.A. rappelle que le drame de l'Espagne se poursuit depuis 32 ans. Aujourd'hui, le monde s'émeut devant le danger de mort qui plane sur la tête d'un groupe de jeunes nationalistes basques que le franquisme veut immoler. Mais pendant 32 ans, les procès, les condamnations à mort, les exécutions, ont été à l'ordre du jour du système. Des centaines de milliers d'hommes sont tombés, jugés sommairement, sans aucune garantie juridique, sous les balles des pelotons d'exécutions d'une armée qui avait pris les armes contre le peuple. Il n'est pas si lointain le souvenir de Fermin Grima, d'Antonio Delgado et de Guillermo Granado, tous condamnés par des Conseils de Guerre et exécutés en 1963.

Solidarité Internationale Antifasciste s'adresse à tous ceux qui

aiment la liberté et défendent les droits de la personne humaine, les appelant à l'action solidaire contre les bourreaux, envers les victimes et contre tous ceux qui se sont fait et sont encore les complices internationaux du franquisme. Le peuple espagnol a besoin de l'aide des peuples du monde qui se dit libre pour réussir à se libérer de la tyrannie qui l'écrase depuis 32 ans. Lui refuser cette aide active, c'est devenir nous aussi complices des bourreaux de l'Espagne.

L'article 18 du « Fuero de los Españoles », vient d'être suspendu. C'est la carte blanche donnée à la Garde civile, à la Police. Il n'y a pas seulement les emprisonnés de Burgos qui sont en danger. Intellectuels, universitaires, étudiants, ouvriers, artistes qui ont manifesté contre le régime franquiste, sont exposés maintenant à tous les risques, à toutes les représailles.

Le Conseil National de S.I.A.

Les rues de notre pays sont livrés à l'émeute.

Les universités sont pleines d'étudiants séditieux et rebelles.

Les communistes cherchent à détruire notre pays.

La Russie nous menace de toute sa puissance; la République est en danger.

Il nous faut l'ordre et la loi.

Oui, sans ordre et sans loi notre nation ne peut pas survivre.

Nous rétablirons l'ordre et la loi.

Qui a dit cela ? Papadopoulos, de Gaulle, Nixon, Franco, Pompidou, Pattakos, Johnson, Marcelin ?

Réponse : Hitler. Discours à Hambourg, 1932.

N'oubliez pas
le calendrier

S. I. A.
POUR 1971

DU NOUVEAU A LA CIRCIA

(Suite de la page II.)

cette chance ne peut être offerte que par l'action syndicale.

Par ailleurs, certains membres du personnel, principalement des cadres et des agents de maîtrise, qui n'ont pas été touchés par l'évolution générale des esprits, ont tendance à considérer que le fait même de constituer une organisation syndicale constitue une sorte de « crime de lèse-majesté ». D'autres, que la nature a affligés d'un tempérament effacé, timide et craintif, sont épouvantés à l'idée d'avoir à combattre ouvertement contre la Direction. Tous ces gens-là doivent comprendre, d'abord que l'action syndicale est parfaitement légale, y compris quand elle prend la forme de la grève, ensuite, que le syndicalisme ne consiste pas dans l'action de telle ou telle personne contre telle ou telle autre, mais qu'il est l'expression la plus pure de la lutte des classes. Or, à la CIRCIA comme

dans toute autre entreprise, il existe trois classes aux intérêts distincts : la Direction, qui est la classe des cadres supérieurs, la hiérarchie, qui groupe les cadres moyens et les petits cadres, enfin les employés, qui sont la classe inférieure. D'une façon générale, le but auquel tend chacune de ces trois classes lui est indiqué par sa nature et sa situation : la Direction, qui possède la totalité du pouvoir, veut le conserver, d'abord parce que l'exercice du pouvoir absolu procure par lui-même une jouissance incomparable, ensuite, parce qu'il permet de s'attribuer la part du lion dans la masse des crédits destinés à être répartis sous forme de salaires. La hiérarchie, comme toute classe moyenne, lutte sur deux fronts : d'un côté, convaincue de sa valeur et certaine de ses droits, elle tend à participer au pouvoir que la Direction monopolise. Son idéal, qu'il soit conscient ou inconscient,

se réaliserait si elle parvenait à substituer un système actuel, qui est le gouvernement d'une minorité, à savoir celui de la hiérarchie tout entière. D'un autre côté, la hiérarchie s'oppose farouchement à la classe inférieure, c'est-à-dire aux employés. Autant elle souhaite fusionner avec la Direction, autant elle désire maintenir et élargir toujours davantage le fossé qui la sépare de la classe des employés. C'est pourquoi le principe de la hiérarchisation des salaires et des augmentations lui paraît devoir être considéré comme sacré. Enfin, la classe des employés est opposée à la fois à la Direction et à la hiérarchie. D'une part elle ne dispose pas de la moindre parcelle de pouvoir, d'autre part on ne lui accorde que la portion congrue dans la masse des crédits destinés à être répartis sous forme de salaires. Elle tend donc naturellement à l'égalisation des salaires, d'abord dans son sein même, en-

suite dans l'ensemble de la collectivité qui constitue l'entreprise. Mais ce résultat, elle le sent bien, n'a de chance d'être obtenu que dans la mesure où elle se montrera capable de s'organiser elle-même en contre-pouvoir, autrement dit en syndicat.

Ainsi, la situation est parfaitement claire. La Direction n'a pas besoin de créer une organisation spéciale pour assurer sa défense puisqu'elle est elle-même le pouvoir et puisque sa position est garantie par l'organisation actuelle de l'entreprise. La hiérarchie pourrait bien, si elle le voulait, créer une section de la CGC. Si elle ne le fait pas, c'est qu'elle a ses raisons, dont, d'ailleurs, nous nous employons et à ceux des agents de moquons éperdument. Quant aux maîtres qui se sentent plus près d'eux que des cadres, leur intérêt est évident : ils doivent constituer leur propre organisation de défense et de lutte, seul moyen de devenir une force cohérente avec laquelle, à l'avenir, il faudra compter.

Simon FAQUIN

Paris, le 12 décembre 1970.

CNT section française de l'AIT GRENADE, BURGOS ÇA SUFFIT !

Asturies, octobre 69 : grèves sauvages, dures comme toujours depuis 1934, où les mineurs n'ont jamais cessé de combattre pour l'émancipation des travailleurs, c'est-à-dire contre le capitalisme, qu'il soit cautionné par la République de 1931 ou le franquisme fasciste depuis 1939.

Fin 69, comme en 1934, leur lutte ont été brisées par les livraisons de charbon en provenance des pays « socialistes ».

Grenade, juillet 70 : des travailleurs, principalement des ouvriers du bâtiment, débrayent et manifestent. Les flics tirent et font 3 morts et 6 blessés. A la suite de cette journée noire, des grèves éclatent dans toute l'Espagne.

Burgos, décembre 70 : 16 militants séparatistes basques sont jugés, 6 d'entre eux risquent le garrot et les autres de lourdes peines de prison (de 30 à 90 ans). C'est l'une des rares fois où l'opinion internationale s'émeut pour une procédure pourtant classique et répétée en Espagne.

Barcelone connaît à partir du 30 novembre, pendant une semaine, les manifestations les plus dures depuis 1939. Des milliers de manifestants attaquent des banques, des magasins, l'Institut d'Etudes des Etats-Unis, édifient des barricades au chant de l'Internationale. Les drapeaux noirs et rouges flottent. L'un d'eux est suspendu à l'*Hospital Clínico*. Malgré l'opposition provocatrice du

P.S.U.C. (réactionnaires stalinien) les cris de « autogestión y socialismo » fusent de partout. Des soldats qui défendaient le Palais de la Généralité désertent et se joignent aux manifestants.

Madrid, le 7 décembre : plusieurs centaines de manifestants font volte-face et attaquent les forces de l'ordre.

A grand peine les franquistes rétablissent l'ordre. Ils organisent des manifestations (autorisées et même obligatoires celles-là!) où chacun est presque forcé de se rendre (conditionnement ininterrompu à la TV, journée proclamée fériée, salariés obligés de manifester avec leur patron, etc...)

Aujourd'hui, les organisations de la gauche réformiste, comme la bourgeoisie, simplifient le problème en plaçant la lutte du prolétariat espagnol sous la tutelle des Commissions ouvrières (phalangistes de gauche, curés, stalinien), seules instances ouvrières tolérées à côté des syndicats verticaux fascistes boycottés par les travailleurs. La presse bourgeoise, réformiste ou même « gauchiste », « oublie » de nous parler des organisations clandestines des travailleurs espagnols ; U.G.T., syndicat d'inspiration socialiste, et surtout, C. N. T., organisation anarcho-syndicaliste forte de 1 600 000 adhérents en 1936. La

C.N.T. espagnole représente encore aujourd'hui, malgré l'affaiblissement dû à la lutte clandestine, le prolétariat révolutionnaire organisé. Ces deux organisations se sont regroupées avec la Solidarité des Travailleurs Basques (S.T.V.), pour constituer l'Alliance Syndicale, seule représentation réelle du prolétariat au Pays Basque et dont personne en France n'ose parler, qu'il soit de gauche ou « gauchiste ».

Pourtant comment oublier l'ac-tion révolutionnaire du prolétariat espagnol ? 36-39, collectivisations et Révolution Sociale ; 39-45, participation à la résistance contre le nazisme en France ; 45-50 guérilla en Espagne ; de 1950 à aujourd'hui lutte continue, ininterrompue et acharnée contre la vermine fasciste. La CNT d'Espagne a vu encore récemment plusieurs de ses militants condamnés à de lourdes peines de prison. De nombreux camarades ont été torturés, garrotés comme Delgado et Granada pour ne parler que de ces dernières années.

De ces faits la presse du réformisme comme la presse bourgeoise ne tient pas à en informer. Pourquoi ? Cela serait-il dangereux pour eux ? Cela leur rappellerait-il la mauvaise conscience du Front Populaire qui n'hésita pas à trahir la Révolution espagnole ?

Grèves « sauvages »

Puisque dans l'esprit des réformistes et du patronat certaines formes de grèves sont qualifiées de sauvages, nous n'allons pas débaptiser celles-ci pour y perdre du temps. Nous signalons toutefois que dans la plupart des cas elles représentent ce que doit être

une grève révolutionnaire émanant directement de travailleurs décidés dans leur action à s'imposer jusqu'au bout contre les prétentions capitalistes. Dans la plupart des cas il nous faut reconnaître que l'aboutissement de celles-ci est quelquefois contraire ou du moins le résultat ne justifie plus l'action de base. La cause émane d'une manière systématique du boycott perpétré par les réformistes.

GREVE SAUVAGE GREVE GESTIONNAIRE

(Suite de la page 1.)

dit la révolution par l'avènement d'une société libertaire.

LE COMBAT SYNDICALISTE

(1) L'objet de cet article n'est pas de disserter sur le terme *anarchie*, ce qui d'ailleurs serait hors du cadre de ce journal, mais il faut qu'en dehors et pour que le lecteur parle en connaissance de cause de la doctrine anarchiste et anarcho-syndicaliste, nous l'informions qu'une documentation, journaux et livres sont à sa disposition au siège social de la C.N.T., 29, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e). Aux Editions Fructidor, 33, rue des Vignoles, Paris (20^e). Au « Monde Libertaire », 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

Les travailleurs des Usines FERODO, de la Vallée de la Vère, à Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, n'ont pas hésité à utiliser la séquestration de cadres pour imposer au patronat la réintégration d'un de leurs camarades licencié et à répéter celle-ci après avoir découvert, peu de temps après, que cette réintégration était un odieux marchandage visant à faire perdre l'ancienneté de sept années à ce travailleur.

Ainsi les 2 500 travailleurs de l'entreprise ont exigé et obtenu la réintégration réelle et non pas l'embauche de leur camarade ; ceci a été possible grâce à l'information faite à tous ceux-ci des droits syndicaux ignorés, même par des syndiqués de longue date.

LA SITUATION AU PAYS BASQUE ET SES CONSEQUENCES

16 séparatistes basques vont être condamnés. Pourquoi ? Qui sont-ils ?

Ce dont ils sont accusés : exécution du commissaire Manzanos, ancien SS ayant servi dans la Wehrmacht, tortionnaire au Pays Basque, où, comme dans toute l'Espagne les tortures les plus horribles sont monnaie courante. Et encore ! est-on sûr que ce soient eux les coupables ? La menace du gouvernement Franquiste a été toutefois exécutée : le premier « révolutionnaire » pris les armes à la main devrait être exécuté. Ce furent Izko et ses camarades.

L'ETA (« le Pays Basque et sa Liberté »), organisation séparatiste, lutte depuis des années contre le franquisme centralisateur — tout comme les Basques ont lutté contre les précédents gouvernements — qui veut écraser toute tentative d'autonomie nationale.

Pour notre part, nous sommes en cette occasion complètement solidaires des Basques condamnés et nous pensons que seul un système comme le *fédéralisme libertaire* pourrait résoudre le problème.

Toutefois, il convient aussi de noter combien il est surprenant

(Suite page V.)

Convocado por la Alianza Sindical Española el martes 22 de diciembre hubo un importante acto de adhesión y defensa hacia los 16 juzgados (a estas horas seguramente condenados) por el tribunal militar de Burgos.

El estrado de la gran sala estaba ocupado por numerosas representaciones antifascistas ibéricas y galas, presentando, el auditorio, también excelente aspecto a pesar de la precipitación con que fue anunciado el acto. Sin deseo de exagerar podemos considerar una asistencia de 1.500 espectadores.

Mitin antifranquista en la « Mutualité » de París

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Paris, 31 de Diciembre de 1970.

Abrió el acto el acto el compañero Bonifacio López, de la CNT, el cual hizo la presentación del acto y de los oradores tras haber expresado la significación solidaria del mismo.

Seguidamente ocupó la tribuna el compañero PORQUERES, delegado de la UGT, que pronunció su parte oratoria con precisión y rotundidad. Estilo sobrio y contundente el suyo que evita la fatiga de los discursos fluctuantes entre lo vago y lo real. Porqueres anatemizó el triste espectáculo de las grandes centrales obreras y los enormes partidos socialistas que ante el insólito problema de la dictadura española se limitan a cómodas y empíricas manifestaciones de pro cuando un gesto de importancia suyo bastaría para hacer tambalear al régimen franquista. Señala igualmente a los gobiernos con participación entera o parcial de socialistas que cooperan en el sostenimiento internacional del régimen de Franco. También países considerados integralmente socialistas se dan a explotar a sus propias masas obreras quedando invalidados, sus gobiernos «populares», para sostener la causa de los obreros españoles. Dice que en Burgos hay un penal, siendo así que todo Burgos reaccionario es penal de toda España. Terminemos con tales «burgos». Si los franceses son antifascistas de veras que no acuden en turistas a España; ¡ni los propios refugiados que van allá cada año, incomprensiblemente! ¿Es que hay refugiados cansados? El enemigo franquista no se cansa. ¡Ni los 16 vascos juzgados en Burgos tampoco!

Tras Porqueres perora el compañero AGESTA, de Solidaridad de Trabajadores Vascos. Refiere el calvario de su país. Actualmente en Guipúzcoa hay 100 detenidos, algunos en libertad condicional y otros en detención efectiva. No dejan, las autoridades, respirar al pueblo. En tanto el consúl retenido por la Resistencia puede recibir medicamentos y escribir periódicamente a su familia, los presos políticos vascos están sometidos a incomunicación sistemática. El procesado Izko estuvo así

secuestrado durante 125 días, y sus compañeros de calvario algo por el estilo. Hay que dar tiempo para que las trazas de los martirios desaparezcan en lo posible. Una muchacha de las procesadas sufrió tanto en manos de los verdugos que tiene necesidad de hospital donde ser tratada siquiátricamente. Es la Inquisición renacida en los tiempos modernos. Nada lógico justifica que la resistencia civil al totalitarismo franquista exija consejo de guerra, y en cambio el tribunal se escandalizó ante la afirmación de los acusados de ser prisioneros de guerra. En el drama media una evidencia indestructible: ninguno de los 16 acusados mató al verdugo Manzanos, y ello los juzgadores lo saben. Pero el sistema fascista español necesita la satisfacción de una venganza. Y para conseguir una condena falsa, los cinco jueces más el fiscal y el presidente asfixiaron los derechos de la defensa, sustrajeron los acusados a la vista del público, y a éste (80 personas) lo tenían enmarcado con metralletas y a los 16 mártires previstos les taponaron los oídos; sólo faltaba ponerles mordaza. Sin embargo, estas víctimas de un sistema odioso se comportaron bravamente, bravura que levanta los ánimos de la juventud presente. Si violencia hubo de los 16 y otros, es violencia originada por la brutalidad del Estado, con el cual el pueblo español es incompatible. Internacionalmente el franquismo fue, desde la ONU, declarado fuera ley, y sin embargo el franquismo subsiste merced a los buenos oficios de las democracias comprometidas. Si presidentes y cancilleres visitan a Franco; si la diplomacia forastera rinde pleitesia al régimen totalitario de España, nadie puede extrañar que a ciertos representantes de tales Estados les sucedan ocurrencias exóticas. Considera las manifestaciones callejeras franquistas pura farsa.

A continuación se observa un minuto de silencio en honor a los 16 del consejo marcial de Burgos y los muertos de Polonia y de todas las víctimas de los totalitarismos del mundo; y terminado este

respeto, el orador y un fuerte grupo de vascos entonan el himno de guerra vasco de durante la contienda de 1936-39.

Ocupa la tribuna la compañera Federica MONTSENY, de la CNT, registrando, en primer lugar, que la farsa macabra de Burgos ha suscitado la indignación nacional y mundial de las gentes libres de prejuicios totalitarios.

Y con un brío propio de sus años mozos y en idioma francés se dirige a los franceses presentes en la sala. Muchas gentes — dice — hacen hoy los extrañados cuando son informados de las condiciones en que se ha desarrollado este proceso o cuando ven en la televisión el brazo tendido de los manifestantes «espontáneos» de sostén a Franco. No es ahora por primera vez que esto ocurre, los procesos de Burgos desde 1936 no han cesado de reproducirse e igualmente los signos internos y externos de su marca de fabricación de italo-alemana nazi-fascista. De poco sirve hoy manifestar extrañeza ya que si la situación de España es la que es, en buena parte corresponde a la pasividad general demostrada por todos los pueblos después de la derrota de Hitler y el ajusticiamiento de Mussolini. La España de hoy es la de ayer, y los españoles dignos hemos sido abandonados a nuestra suerte incluso por los que normalmente se llamaban nuestros amigos. De esto nadie se salva. Y mucho menos todos los que blasonan de democratas y que aún hoy no se avergüenzan de vender las armas más modernas que servirán para ahogar toda ansia de libertad en el pueblo, ya que el ejército español tiene eso de característico y esencial que sólo sabe ganar las batallas que libra a su pueblo.

A causa del despotismo que rige en España nosotros estamos desterrados de nuestro país mientras los españoles del interior están desterrados en la España misma. Pero el pueblo reacciona continuamente no bien terminada la era de los fusilamientos imponentes. Hubo protestas muy importantes en 1946, en 1951 y en todos los años para acá en el Norte, en Cataluña, en Asturias, en todas par-

tes. Para darse un tono popular ante la impopularidad que lo distingue, el gobierno de Franco se ve obligado a salir a la calle haciendo desfilar por ella a sus mesnadas. Pero éstas son nada ante la unanimidad de la tierra vasca, ante la bravura estudiantil llena de peligros, ante esos diez mil revolucionarios de Barcelona que cortan las comunicaciones de entrada en las barriadas y se adueñan sin miedo de la plaza de Cataluña y de las Ramblas hasta el puerto. Es el pueblo que se pronuncia por la libertad sin tapujos, es el pueblo español desagrado en sus contemporáneos de la guerra pero que renace en su juventud bravia. El monstruo de España es el franquismo continuador de la obra sádica del nazi-fascismo, y en cambio esa aberración política española está aceptada por casi todas las cancillerías. En España rige la tortura, no el derecho de gentes, lo que explica que la resistencia popular, en el caso presente la vasca, recurra a la violencia para contrarrestar una situación de violencia fascista legalizada. Los vascos no hacen más que defenderse, y si combaten no importa con que armas, ¿hay que condenar a los vascos para favorecer a sus verdugos, que son los nuestros y de toda la causa civilizada? Lo bueno es que el pueblo existe, pese a la supresión de garantías franquistas que al humilde nunca le garantizan nada. El pueblo vasco existe y no se amilana ni sometido a la ley de guerra, con registros abusivos, detenciones caprichosas y martirios dignos de la Edad Media. Cuando el fascismo español recurre a tan despreciables recursos es que su existencia está comprometida y nada conseguirá con manifestaciones falsas y por encima protegidas. En realidad, si el franquismo subsiste es gracias a la tolerancia extranjera, pues el pueblo español hace tiempo lo tiene condenado. Significan más los 10.000 barricadistas de la Barcelona de 1970 que un millón de paniaguados del régimen berreando sumisión en la vía pública. Más que el propio Franco, es el mundo el culpable

(Pasa a la página 4.)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA FASCINACION DEL DINERO

ENTRE la baránda de noticias ojeando el periódico; noticias de efectismo sensacionalista las unas, otras intrascendentes, como embutidas en las páginas para llenar espacio, la crónica banal, por sus frecuentes variantes apegadas a un mismo fondo, de un asesinato por motivos de pleito hereditario. Leyéndola uno pensaba en esos personajes de la novela de Mauriac, «Nœud de vipères», donde, en una familia de gentes «bien educadas», los lazos de parentesco diríase que tratan de sujetar instintos de víbora: odio, veneno expelido por el innoble deseo de arrebañar, por el afán de obtener prioridad de beneficios en reparto notarial de cláusulas testamentarias en relación a bienes de fortuna. En suma, una de esas crónicas cuyo dramatismo entra en la esfera de quienes editan semanarios de gran tirada, consagrados al enfoque de la truculencia, la banalidad, el erotismo, como en Francia están «Ici-Paris» y «France-Dimanche».

Tema corriente y moliente el que en lo afectando a crímenes, robos y desbarajustes ofrece el dinero. La obsesión, el trepidante anhelo de tener más y más dinero, ya sabemos que hace estragos. Desgraciadamente notamos que ya no solamente es una característica que domina a la gente vulgar, a los mediocres, a los envilecidos en la sentina de los vicios. Elementos que diríase son ya moral y mentalmente evolucionados; de un modo de ser fuera de lo corriente, denotan en ocasiones experimentar también la fascinación del dinero. Como si vivieran con el acuciante deseo de conseguir capital.

El tener que usar dinero, dentro de la estructura social en que nos desenvolvemos, es algo forzoso, ineludible. ¡Ah, pero ya no es igual estar dominado por el dinero, como les ocurre a quienes, incluso disfrutando de cierta holgura económica, nunca tienen bastante! Los que en su plan de vida habitual pueden desenvolverse sin incurrir en la mezquindad.

Tener fuerza de voluntad para no ser juguete de la ambición de poseer dinero, es de un valor moral incuestionable. Tal vez sea difícil, no lo niego, pero es un hecho probado que los idealistas de solera libertaria, los auténticos se entiende, se han caracterizado y se caracterizan por lo de no

sentir la fascinación del dinero. Por haber rechazado *hacerse una situación*, que a tanta gente lleva de cabeza. ¡Por ello han sido idealistas ácratas!

GOBIERNOS Y GOBERNADOS

De uno de los asiduos colaboradores de nuestra prensa señalo unas palabras, que subrayo en un reciente artículo suyo: «Franco ha sido, durante treinta años, un espécimen de de Gaulle en España.» Diría que la expresión implica un desliz importante, una de esas afirmaciones que se hacen a la ligera sin previamente aquilatar el pro y el contra. Fácil es, por supuesto, establecer la debida diferencia. A uno y otro de los gobernantes citados hemos de conceptuarlos como imbuidos de una psicosis de hegemonía estatal, lo cual para nosotros, libertarios, significa factor socialmente negativo, y por lo tanto entrado en nuestra óptica de oposición y combate. ¡Ah, pero dentro de la característica de enfoque estatal hay diferencias! Y es a tenor de estas diferencias que la propaganda ácrata, que las actividades propias de esta ideología están llamadas a orientarse. El de de Gaulle fue característico, en tanto que método de gobierno, de una política determinada: hábil para captar las directrices de la oposición, para conocerlas en su terreno sin necesidad de llegar a la brutalidad de coacción policiaca; rehuyendo la cruda y destemplada actuación castrense como institucionalizada amenaza permanente. ¿Qué diremos del «especimen» de Franco como método de gobierno? Pues que las características son diametralmente opuestas: Cerrilismo de plebeyez cuartelera; dureza propia de mentalidad acéfala, fomentadora de oposición y asco. Hay que diferenciar. No se puede juzgar lo mismo un régimen cuyos derechos cívicos están, en el país que se ejerce, cerrados a cal y canto, que otro régimen que por lo menos tolera la crítica demoladora de sus instituciones y, por lo tanto, no encrespa furor represivo contra todo lo que pueda oler a oposición. Indudablemente se ha de convertir en lo de establecer diferencias.

Hemos sido testigos de polémicas, dentro de nuestros medios de idealistas, en torno a las diferencias inherentes a la respectiva modalidad política de Rusia y de los Estados Unidos. Ha habido el

que ha puntualizado las ventajas de los americanos, en tanto que democracia abierta a la libre discusión, frente al totalitarismo ruso, impidiendo toda corriente de pública discrepancia. En desacuerdo con esta apreciación, se ha sentado el criterio de no admitir distinciones, considerándolo todo uno y lo mismo. Si se tratara de hacer el panegírico de los unos, supongamos de los americanos, para volcar toda la censura combativa contra los rusos ya sería inadecuado. Pero reconocer que, *independientemente de nuestra voluntad*, hay regímenes que mejor que otros permiten el que se propaguen, el que se difundan nuestras ideas, es algo incuestionable. Algo, en síntesis, que sería una incongruencia, el mayor de los absurdos, si no se aprovechaba.

Muchas veces, recordando la propaganda, la acción libertaria que en España se había desarrollado, se ha dicho, comparándola con lo poco que se ha creído desarrollan en su país los libertarios franceses, exceptuadas algunas individualidades o algún grupo: «Si tuviéramos nosotros las facilidades que ellos tienen, cuánto trabajo podríamos hacer!» El quid estriba en aprovechar las posibilidades cuando las hay. Posibilidades para lanzar a plena luz la semilla de las ideas. Pero si esas posibilidades no existen, entonces hay que adaptar la labor a las circunstancias. No es igual, insistiendo por vía de ejemplo, el ambiente político-social del Brasil que el de Inglaterra, el de Grecia como el de Francia, etc. En unos países, imperando la brutalidad represiva, la acción forzosamente ha de ser clandestina, y sin llegar a no emplear la violencia, puesto que ella implica un vital sistema de defensa. En otros países que las libertades cívicas no se hallan postergadas, no es menester el uso de la violencia, ya que por vía pública del razonamiento se pueden divulgar nuestras concepciones.

Lo trascendente, en uno y otro caso, en relación a las circunstancias esbozadas, es tener debidamente estudiados los métodos congruentes, y siempre en pos de aprovechar circunstancias favorables, contactos de una plausible afinidad, etc. Es cosa de meternos en la cabeza algo que parece ya pueril repetirlo de puro sabido, pero que no obstante saberse, comprenderse de pe a pa, no en-

carna como sería menester en el tajo de la realidad cotidiana. Como sucede con aquello que no cala hondo en la propia personalidad, hay que repetir mil veces que el deseado avance de nuestro ideal estriba en desarrollar y aunar la inteligencia con la energía realizadora. Dos factores de consideración porque de ellos depende la vitalidad o el estancamiento del ideal que se dice sustentar.

Claro está que algo se realiza; tampoco es cosa de caer en un pesimismo o en un escepticismo corrosivos por lo que tienen de sentido nihilista. Pero hemos de ser exigentes para con nosotros mismos, sin que para ello vaya de por medio la edad de cada uno, puesto que la fuerza de la voluntad, la energía del carácter, se pueden desarrollar en todas las etapas de la existencia. Hemos de ser exigentes en lo de analizar, en lo de coordinar, y en lo de *empujar* en la tarea común.

HOLDERLIN, CON LA LIBERTAD Y LA NATURA

Lo ha señalado ya el escritor Juan Teixidor en una crónica de «Destino»; el segundo centenario del nacimiento de Hölderlin, el poeta alemán contemporáneo de Goethe y Schiller, y al que durante cierto tiempo consideraron como amigo, bicentenario que parte de 1770, ha pasado desapercibido incluso de las publicaciones más especializadas en los temas literarios. Era poeta — ¡buen poeta! — de corazón, de sentimientos, como lo fue también Heine. Pero su vida conoció los reveses de un destino aciago: perder la mujer que amó y de la cual era amado; perder la amistad de los próceres que aseguraban querer protegerle, y entrar en una tremenda fase de su vida, víctima de la locura, prolongada hasta el fin de sus días.

Brillaban en el mundo de la literatura como astros de primera magnitud, Goethe y Schiller. En Hölderlin, mucho más joven, y su origen familiar de modesta situación, notaban agudo talento y fibra de poeta. Le ofrecieron ayuda, segura protección. Entonces Hölderlin dedicaba inflamados versos al amor y a la belleza de la Naturaleza. Pero la revolución francesa del noventa y tres brotó como antorcha iluminando al mundo. Y el joven Hölderlin, romántico, soñador, cantó a la Libertad. Y entonces los protectores le abandonaron, por ser revolucionario.

El exceso de población, la tuberculosis y el espejismo económico

por JOSE VIADIU

La pugna franca entre el aumento demográfico y el progreso de la producción agrícola, en Iberoamérica arroja resultados negativos relacionados con el tecnicismo agrario, que no deben ser ignorados por lo que representan en el proceso socio-económico de estos pueblos y por lo que expresan como elementos que demandan pronta atención hacia altos problemas que, a la corta y a la larga, o sea hoy y mañana, contienen algo explosivo. Por el momento diremos, de acuerdo con el contenido oficial de la Organización de las Naciones Unidas para la Agricultura y la Alimentación (FAO), que a pesar de los nuevos adelantos aplicados y de ciertos progresos en el orden productivo, la lucha la va ganando el exceso de población, dejando tras sí un rosario de insatisfacciones y de miserias.

La mayor suma de consumidores, en un mundo en que impera el hambre, obligan a que se haga un ataque a fondo. No se trata sólo de aguzar la responsabilidad de los padres de familia, sino esencialmente, haciendo que los gobiernos destinen los inmensos recursos que en la actualidad emplean en armamentos bélicos, en mortíferos ensayos químicos y en viajes extraterrestres, a la intensificación agrícola puesta al alcance de las gentes necesitadas, y también con el mismo fin, procurar un mayor aprovechamiento de los recursos marinos, y ante todo, aplicando un elevado sentido de justicia distributiva.

Nada resuelve el hecho de lamentar las dimensiones del problema ni su complejidad. Hay que afrontarlo a como dé lugar, ya que él encierra una parte esencial para mitigar los sufrimientos humanos. Por lo general, las clases más o menos acomodadas y conscientes mantienen ya un calculado reajuste familiar, de acuerdo con sus ingresos, siendo los elementos desheredados, que se hallan inermes e impreparados, y que viven aferrados a la tradición, los que agravan la situación en el sentido familiar y colectivo.

Aquí, por nuestra parte, ¿qué podemos recomendar? No queda más recurso que incitar a la opinión pública, que instigar a los pueblos a que presionen a instituciones y también a los gobernantes a que faciliten los medios anticonceptivos (instruyendo para el caso a las madres) para evitar

la tumultuosa producción de hijos que, antes de nacer, ya están clasificados en las estadísticas oficiales como «sujetos de hambre».

En este apartado, nosotros tampoco inventamos nada. Según el último informe, que acaba de publicar la Organización Panamericana de la Salud, dice que la mitad de la población iberoamericana padece de tuberculosis en diversos grados. Ello no es un dato para dejarlo sin comentario, ya que constituye un hecho dramático e impresionante, dada la magnitud del asunto y de sus implicaciones sociales y humanas.

Ello se debatió en la décimotercera Conferencia Sanitaria Panamericana, inaugurada, hace unos días en Washington, con la asistencia de los ministros de salubridad de los pueblos americanos, de Estados Unidos, con delegaciones de Holanda, Francia e Inglaterra. En su declaración la ponencia reconoció que «a pesar de la reducción sustancial observada en las tasas de mortandad y morbilidad la tuberculosis subsiste como un problema; no ha sido eliminado de salud pública en ningún país de las Américas». En dicho motivo se evidenciaron carencias graves que van desde la falta de personal calificado en métodos y técnicas modernas, lagunas en los sistemas de organización y de servicios. Con ello los índices finales resultaron ominosos, graves, y las consecuencias individuales y en conjunto, lamentables.

Ello es mucho más evidente en donde los ingresos son más escasos, que equivale a un sesenta por ciento de la población. En estos medios se vive en una verdadera «cultura de la pobreza», o sea donde se sufre más hambre. En estos lugares las condiciones de vida se debaten entre infinitas limitaciones, en estados de continua frustración, carencias de todas clases y estados depresivos generalizados. Todo ello hace que sea lógico que la tuberculosis sea más acentuada en esos suburbios y que sus huellas sean más profundas, lo que implica que su irradicación pueda multiplicación de esfuerzos y de atención médica, pero, en especial, elevación del nivel de vida, superación cultural y social para que estos pueblos puedan exigir condiciones de existencia mejores como las que han sido impuestas en parte del mundo civilizado y que en su esencia con-

sisten en hacer más llevadera y menos angustiosa la vida del hombre.

A continuación cabe formular una pregunta. Según acabamos de ver, Iberoamérica tiene un cincuenta por ciento de tuberculosos en diverso grado. ¿No creen que es de un cinismo desconcertante que las clases dirigentes, gobernantes, banqueros, propietarios, etc., hagan averiguaciones acerca del origen de la violencia?

De «espejismo económico» (señala el señor José María Aragao, subdirector del Instituto para la Integración de América latina, con sede en Buenos Aires) al mercado potencial de los pueblos americanos subdesarrollados. Dijo que es un equívoco tomar el conjunto de una población para determinar la amplitud e importancia de un mercado en el aspecto económico, puesto que lo esencial es tomar en cuenta el ingreso «per cápita» y la distribución del mismo.

En defensa de su aserto y al tomar como base estos elementos, afirmó que un país, por ejemplo, el Canadá, con veinte millones de habitantes, ofrece un mercado de igual magnitud económica que el de México y Brasil juntos, que tienen una población de unos cuarenta millones de habitantes.

El resumen de su conferencia es más técnica que social. Entre las conclusiones destaca el hecho de que la integración económica puede ser significativa para atacar tres puntos fundamentales del comercio iberoamericano, y señala los siguientes:

1º Eliminar el estrangulamiento al desarrollo económico de estos pueblos ocasionado por la fal-

ta de un adecuado desarrollo de las exportaciones del área;

2º) Desarrollar programas comunes de investigación tecnológica y científica con el fin de eliminar la dependencia que en esta materia tiene Iberoamérica en su total, con respecto a los países industrializados, y

3º) Para absorber la creciente disponibilidad de mano de obra que resulta de la explosión demográfica y que en la actualidad no halla ocupación con perniciosos efectos en un plano económico y social.

Insistiendo en el hecho (que creemos cierto) de que veinte millones de canadienses tengan el mismo poder adquisitivo que ciento cuarenta millones de brasileños y mexicanos, da como resultado matemático que una persona residente en Canadá puede gastar en vestir, alimentos, diversiones y en gastos hogareños lo que siete personas residentes en Brasil o México, pueden destinar a los mismos fines.

¿No les parece una burla sarcástica a eso que llaman solidaridad continental? Ahora faltaría precisar, por ejemplo ¿cuántos lugareños mexicanos podrían vivir decorosamente de lo que malgasta un senador estadounidense?

Sin embargo, ambos viven en eso que llaman democracias.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO (Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. 1 franco.

S. I. A. a los compañeros

Tenemos a la venta las tarjetas postales que habíamos anunciado en nuestra Circular núm. 89 del 30 de septiembre, con la salvedad de que no son, como decíamos allí, tarjetas para el Año Nuevo, sino que pueden usarse en cualquier época del año o circunstancia.

La tarjeta es de cuatro páginas. La primera, ilustrada; la segunda lleva un pensamiento en francés, español y esperanto; la tercera está destinada a la correspondencia y la cuarta lleva la dirección.

El precio, que es de 0,70 frs., ha sido ajustado a lo mínimo.

Rogamos que los pedidos, a ser posible, se hagan por las Federaciones Locales o Secciones y Grupos de Amigos de SIA y en cantidades no menores de diez ejemplares, al objeto de que el franqueo no reduzca el pequeño margen de ganancia prevista.

Para tal objeto, con el fin de que las Federaciones Locales no tengan que soportar pérdida alguna debido a los gastos de envío, podrán subir el precio de una manera prudencial, ya que el Consejo Nacional no hará ninguna reducción a los pedidos que le hagan.

El Consejo Nacional

Mitin antifranquista en la « Mutualité » de París

(Viene de la página 1.)

de la subsistencia del fascismo español. Las democracias no son, para los españoles, más que bur-las sangrientas. No hay Derechos del Hombre en funciones. Entonces la violencia es justificada y santa. La España negra rediviva, la de Montjuich y docenas más de fusiladeros, es la España falsa, y contra esta falsedad el combate por la libertad subsiste. Mucho hemos perdido en el mismo, infinidad de compañeros queridos y capaces y toda suerte de bienes; pero al fin el pueblo alcanzará su destino, puesto que el espíritu de lucha recobra fuerza en nuestros días.

Maitre HALIMI, abogada que presenció las sesiones del tribunal militar de Burgos, es saludada por la asistencia puesta en pie con una prolongada ovación.

Certifica que todos los pueblos están pendientes del veredicto de Burgos, ya que la causa de los vascos es la causa de la libertad de todos. Procesados y familiares suyos no se resignan a la mala estrella y es comprensible que la esperanza en una ayuda internacional aliente a ellos y a nosotros.

El consejo de guerra de Burgos ha sido una mascarada, un deseo de venganza política encubierto. El policía Manzanás y su significación franquista debían ser vengados en las personas de oposición que fueran. No estando el ejecutor de la muerte al alcance, había que dar palos de ciego. Y los dieron, y tratan de justificarlos. Los procedimientos hábiles han sido la tortura, la coacción amenazante. Manzanás era un pro nazi convicto pero había que revestirlo de servidor del orden en boga. Los 16 procesados asistieron maniatados y detrás de una valla que los ocultaba a los ojos del público... reducido a 80 personas cacheadas, vigiladas y sometidas a presión de las metralletas de la G.C. Las declaraciones de los procesados que constan en el sumario son falsas por arrancadas en suplicios. Los abogados se vieron presionados y coartados en su derecho. Media como pieza de convicción un revólver trucado. Izko y sus compañeros descubren los martirios sufridos y se enfrentan valientemente con los jueces, al punto de incomodarlos en su papel de pseudo justicieros. Los presos dijeron que el régimen que el tribunal defiende es el fascismo, lo cual justifica la revolución. En

Alemania e Italia ese sistema negro o pardo ya no existe y en España sí. Contra una TV francesa y una prensa internacional imparciales el gobierno español ha tomado medidas, repitiendo la mascarada política que ha presidido el carnaval justiciero de Burgos. Hay largo titubeo en el veredicto en espera de una salida airosa. Incluso el escenario judicial escogido: el Burgos reaccionario, delata la política de venganza tramada contra los 16. La falsía en todos los casos queda al descubierto, pero el Estado no se resigna y organiza manifestaciones favorables a sí mismo meticulosamente preparadas. Nadie se llama a engaño, y sólo un frente popular de los pueblos puede salvar la vida de los amigos vascos.

El presidente López resume:

La Alianza Sindical Española, compuesta por Solidaridad de Trabajadores Vascos y las dos centrales hasta 1939: Unión General de Trabajadores y Confederación Nacional del Trabajo, se asigna en el exilio la primordial actividad de liberar nuestro país del régimen fascista que ha depasado en mucho los horrores de la afrentosa y trágica Inquisición, suprimida en 1807.

Con tal antecedente e intención fácil es comprender que con la amenaza que se cierne sobre un grupo de héroes que se lanzaron abiertamente a la protesta franca contra insostenibles y odiosos procedimientos de represión que constituyen una afrenta y un atentado a las leyes humanas.

En esas condiciones de lucha contra nuestro enemigo común, la Alianza Sindical expresa su apoyo y simpatía a todos los valientes encartados en el monstruoso proceso de Burgos, y no regateará esfuerzos tendentes a evitar que recien sentencias de muerte y que los encartados recobren su merecido disfrute de la libertad.

Las engañosas manifestaciones organizadas por el odioso fascismo en las capitales españolas, han puesto al descubierto, ante la faz del mundo, la supervivencia en 1970 del foco nazi-fascista que en 1939 desencadenó la tragedia más grande que ha conocido la historia de la humanidad.

Desde que atravesamos los Pirineos en 1939, hemos denunciado en publicaciones y actos la concentración de esa bárbara plaga en nuestro país, sin haber sido escuchados por los gobiernos de las mal llamadas democracias, que en

mayoría no solo restablecieron las relaciones diplomáticas normales, sino que ministros y jefes de gobierno comieron con el verdugo de España en el Palacio de El Pardo.

Esa concertación del capitalismo internacional, para apoyar la continuidad del fascismo franquista no ha cesado, y el fatídico dictador tampoco ha cesado de decir que sostiene una cruzada contra el marxismo internacional, mientras restablece sus relaciones comerciales y diplomáticas con éste a sabiendas de que en España las fuerzas mayoritarias fueron ayer y lo son hoy desde la Alianza Sindical, contrarias a todas las dictaduras de todos los colores.

Message de Jean CASSOU lu au meeting de la Mutualité le 22 décembre 1970

« Mes chers amis,

Le combat continue partout malgré la répression qui s'exaspère. Grèce, Portugal, Amérique Latine, Tchécoslovaquie, Pologne et Espagne, encore et toujours Espagne. Le même abominable tyran, inventé par Hitler et Mussolini, installé au pouvoir sur un million et demi de cadavres d'Espagnols, il est toujours là. Et de la façon la plus insolente il rappelle au monde le crime qui l'a porté au pouvoir, il le revendique. Il dit à l'Univers: « N'oubliez pas que j'ai commencé mon aventure par le massacre de Guernica et que je suis prêt à le recommencer en frappant le même peuple basque qui défendait alors ses libertés comme il les défend aujourd'hui. »

Rien n'a changé ni du personnage ni de son système. Les mêmes puissances le soutiennent sous les espèces de la Phalange et de l'Opus Dei, et avec la complaisante complicité de tous les gouvernements et de tous les régimes, aussi bien du capitalisme américain que de l'impérialisme soviétique. Le pouvoir franquiste, toujours le même et ne prétend pas se déguiser, ne prétend pas effectuer des dehors plus ou moins libéraux et européens. A quoi bon se donner cette peine? il sait qu'on lui enverra toujours des capitaux, des avions et des touristes. Et la peur, la peur panique qu'il sait entretenir, suscitera toujours, au moindre signe de sa part, d'impressionnantes manifestations d'enthousiasme pareilles à celle que la même peur panique suscita en 68 chez nous, aux Champs-Élysées. Car à quelque pays que ce soit la peur est le

La única esperanza que le cabe al pueblo español contra la opresión y la miseria radica en la fuerza invencible de los trabajadores todos, para hacer tabla rasa del burdo sistema y hacerse cargo de los medios de producción y de la técnica, acaparadas por el insensible capitalismo dominado por sus ambiciones ilimitadas. Para ello: unidad y espíritu social igualitario para el establecimiento de una nueva sociedad.

Levantado el acto, ciertamente entusiasta, a la salida fueron recaudados 1.300 francos, para fines concordantes al mismo.

ressort qui fait agir cette sorte de gens qu'en beau langage romantique on appelle la *majorité silencieuse* et qu'en langage plus familier je ne sais qui a appelé les *Veaux*.

Le pouvoir est toujours le même, les veaux qui l'acclament sont toujours les mêmes, et la victime est aussi toujours la même; le peuple. Chers amis qui êtes réunis ce soir il y a parmi vous des travailleurs espagnols venus de toutes les provinces de l'Espagne, des Basques, des Catalans, des Castillans, des Galiciens, des Asturiens, des Andalous, il y a des exilés et des enfants d'exilés, des combattants de la guerre civile et des combattants de notre Résistance et de nos maquis. A tous j'adresse le fraternel salut du vieil ami que je suis de l'Espagne républicaine, révolutionnaire et libre. Si nos ennemis se proclament une majorité je ne crois pas que pour autant vous soyez une minorité. Car vous n'êtes ni une majorité ni une minorité: vous êtes une totalité. Vous représentez tout le peuple espagnol, oui, le peuple espagnol dans sa totalité, son intégrité, sa vérité, toute l'Espagne dans sa réalité historique et indestructible. Cette Espagne-là peut être opprimée, peut être ensanglantée: elle n'en est que plus agissante. Elle n'est pas muette. Elle crie sa volonté et sa passion. Elle la crie en basque, en catalan et en castillan. Elle la crie dans la langue des Espagnols qui veulent être des hommes, parler en mes amis, mes camarades, est et hommes. Cette Espagne, la vôtre, sera libre. Vive le peuple espagnol! Vive la liberté!

Jean CASSOU

MONTONES DE AÑOS DE PRESIDIO POR OCUPARSE DE LA C.N.T.

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha dictado sentencia en la que declara probado:

Cipriano Damiano González planeó con Hilario García Rodríguez, en marzo de 1968, la creación de un grupo de la denominada Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.) y se adhirió al proyecto, más tarde, Alfonso Velasco Rubio y Jesús Hernández Rincón.

Los cuatro citados celebraron varias reuniones encaminadas a la realización del proyecto e hicieron labor de proselitismo hasta sus detenciones, en abril del presente año, sin que conste que el grupo llegará a organizarse.

Hilario y Cipriano confeccionaron, con una rudimentaria multicopista que construyó el primero, unos trescientos ejemplares «Panorama», de la C.N.T., en el que colaboraron los otros dos procesados y que se ocuparon de difundir Cipriano e Hilario.

Cipriano fue condenado el 3 de febrero de 1968, en rebeldía, por el Tribunal de Orden Público, a cuatro años, doce meses y un día de prisión por delito de asociación ilícita. Y la jurisdicción militar le condenó, en sentencia de 10 de marzo de 1954, a quince años de reclusión por un delito de rebelión militar.

A primeros de 1968 regresó a España Cipriano, con un pasaporte a nombre de Antonio González González.

Después de todo el relato anterior, el Tribunal de Orden Público, en el fallo de esta nueva sentencia condena a Cipriano a seis meses de arresto por un delito de asociación ilícita, a cuatro años, dos meses y un día de prisión y multa de diez mil pesetas como autor de un delito de propaganda ilegal y a seis meses de arresto y dos multas, una de diez mil y otra de quince mil pesetas, por uso de documento falso, con agravante de reiteración.

Hilario es condenado, como autor de un delito de asociación ilícita, a cinco meses de arresto y por un delito de propaganda ilegal a diez meses de prisión y multa de diez mil pesetas. Alfonso Velasco y Jesús Hernández son penados cada uno a cuatro meses de arresto por un delito de asociación ilícita; y a seis meses y un día de prisión y multa de diez mil pesetas por un delito de propaganda ilegal.

(«La Vanguardia», de Barcelona, 20-12-1970).



ADHESION POR REAL ORDEN

MADRID. — Todas las ciudades importantes han recibido orden imperativa del gobierno de celebrar manifestaciones «espontáneas», con asistencia asegurable por imposición, obligación o coacción. La fuerza pública (?) custodia estas demostraciones gregarias; la misma fuerza que persigue sañudamente a los ciudadanos que manifiestan contra el régimen fascista que hace más de 30 años enroña a todo el país.

Los alcaldes de los pueblos menores han sido presionados para que sus ayuntamientos envíen mensaje de fidelidad incondicional al caudillísimo.

Ahora el propio gobierno tiene organizado un boicot contra los barcos franceses tocando puerto español, cargando la culpa a los obreros portuarios constreñidos a no descargar, so pena de represalias.

OCURRIDO EN LA SEDE DE LOS ABOGADOS

MADRID. — Como es sabido, hay un centenar de abogados sancionados por la autoridad respectiva por haberse negado a cooperar en juicios del TOP, donde se juzgaba a sus defendidos sin garantía par éstos ni para las propias defensas.

A este respecto véase lo hablado en el Colegio de Abogados de Madrid en asamblea reciente:

«Don Alfredo Flores solicita que en el presupuesto figure una partida de ayuda a los abogados sancionados por el Tribunal de Orden Público.

Contesta el tesorero que ya existe un capítulo de socorros varios, al que pueden acogerse los citados sancionados. Insiste el señor Flores en que debía figurar un capítulo aparte, aunque fuese de manera simbólica.»

ASALTAN UN CONSULADO

ROSARIO (Argentina). — El consulado español fue asaltado por un fuerte grupo de vascos y otros peninsulares ibéricos, ayudados por ciudadanos argentinos. En el interior consular ocasionaron destrozos en la documentación y el mobiliario, y a la caja fuerte la debilitaron de 30.000 pesos.

CUNDE LA PROTESTA

PARIS (OPE). — «La Tribune de Genève» (día 18) publica gran número de noticias relacionadas con el consejo de guerra de Burgos y sus derivaciones. De San Juan de Puerto Rico la AFP le comunica que el eminente compositor y violoncelista señor Pau Casals ha declarado a la prensa local que «El pueblo español está viviendo en este momento los peores tiempos de una dictadura implantada hace treinta años...»; que «con su acción viola los derechos esenciales del hombre.»

Un despacho de la A. P. desde Barcelona indica que un centenar de sacerdotes y religiosos se han encerrado en el monasterio de Sant Cugat del Val'e y permanecerán allí sin comer veinticuatro horas.

En la capital de Cataluña se observan importantes movimientos de la policía. Y en Tarrasa se han manifestado 400 personas pronunciando gritos contra el régimen.

LOS NAVIOS ESPANOLES BOICOTEADOS EN VENEZUELA

GINEBRA (OPE). — «La Tribune de Genève» (día 18) inserta un

despacho de la A.P. fechado en Caracas, diciendo:

«El Sindicato de Obreros portuarios de Venezuela ha iniciado el jueves el boicot de los barcos españoles como protesta contra el proceso de Burgos.»

LOS TECNICOS CONTRA LA PENA DE MUERTE

BARCELONA. — El juicio de Burgos ha causado una extensa polarización de actitudes en España. Incluso antes de que comenzara el juicio las protestas registradas en España habían alcanzado una importancia no tenida por ningún suceso desde la guerra civil. Y en la extraña calma que ha seguido al juicio, las divisiones internas se han hecho mayores. A la importante «sentada» organizada en el monasterio de Montserrat por 300 intelectuales ha seguido un llamamiento hecho por el director del Colegio de Arquitectura de Cataluña para que dimitan los profesores colectivamente en el caso de que alguno sea ejecutado. Si este llamamiento fuera atendido, ello significaría que el régimen tendría que hacer frente a la no cooperación de los grupos profesionales, además de ser protestado por los estudiantes y los trabajadores.

UMBRAL número 101

Lo dijimos en el número anterior: Será presidido por un soberbio retrato a la pluma del compañero Juan Peiró Belis, original del dibujante Mario Zaragoza, pieza de arte que por sí sola justificará los 10 francos que costará el 101 de la revista. La portada comportará un hermoso gráfico de ocupación popular, caro, por lo menos, al redactor, a un compañero de La Seyne, y a cuantos, para facilitar las vías de la civilización han sudado cien camisetas por lo menos.

Con referencia a colaboraciones, tenemos de Capelletti, Di Filippo, Fontaura, Bosch Gimpera, Viadiu, L. Capdevila, Carmona Blanco, A. Rossell, V. Muñoz, Lázaro Flury, Fernández Leys y otros muchos, y en cuanto a grabados los arriba citados, más una rememoración de clisés de arte, históricos, humorísticos y biográficos.

Cada compañero debería adquirir dos ejemplares del U-101, uno para sí y otro para ofrendar a un

amigo. En el interior, este «magazine» nuestro es apreciado.

A recordar: que el 101 de «Umbral» cerrará la suscripción de 1970.

A LOS LECTORES QUE FUERON DE «SOLIDARIDAD OBRERA», DE PARIS

Teniendo necesidad de dar cima a tres colecciones de nuestro antiguo portavoz, el compañero Juan Ferrer solicita de los compañeros que puedan desprenderse de los números de «Soli» que a continuación se citan: del 1 al 18; los 27, 30, 32 y 76; los 128, 148, 241, 246, 270, 311, 317, 407, 427, 457, 463, 500, 594, 595, 593, y 610, los destinen al compañero citado, 33, rue des Vignoles, Paris (XX).

Compensación en libros, cuya lista se dará a conocer a los donantes.

Al mismo tiempo ofrecemos a los coleccionistas números de colección repetidos de los cuales disponemos.

El reformismo sindicalista contra la AIT⁽¹⁾

DURANTE los últimos años han tomado cuerpo dentro algunas Secciones propósitos que, si continúan desarrollándose, tendrán como consecuencia dañar y desunir a la AIT. Por eso la AIT y sus Secciones tienen que velar, tomando una posición clara y firme, contra esas tendencias de disolución.

Dichas tendencias son bien notorias, especialmente en Suecia, y la fuerza motriz es H. Rüdiger, que en cierto punto ha logrado llevar los organismos centrales de la SAC y su órgano «Arbetaren» a su línea y a sus puntos de vista. H. Rüdiger ha publicado, desde hace ya mucho tiempo editoriales y artículos en los cuales se despreciaba a la AIT y a sus Secciones. En múltiples referencias y ocasiones ha hecho resaltar la «insignificante» influencia de la AIT y sus Secciones en diferentes países. Al par de eso, Rüdiger ha hinchado la importancia de establecer otros «contactos» internacionales.

Bien sabemos nosotros que nuestro movimiento internacional trabaja con contratiempos y en ciertos países con dificultades extraordinarias, pero la situación no es tan mala como Rüdiger da a entender en sus artículos de Prensa. Al mismo tiempo que abunda en lo que puede dar pobre impresión de la AIT, se calla Rüdiger cuanto se refiere a acontecimientos positivos de actividades de las Secciones y de estímulo y aliento en nuestro propio movimiento internacional. Por lo general no se mencionan los Congresos de las Secciones, ni las declaraciones importantes de las mismas, a las que se debería dar publicidad en el lugar adecuado del diario «Arbetaren» donde Rüdiger trata de los acontecimientos internacionales. Con otras palabras; se trata de un sabotaje, dedicado a ahogar las informaciones de nuestro propio movimiento internacional por medio del silencio. Pero simultáneamente se da cabida importante, dedicándoles buen espacio en «Arbetaren», a otras tendencias y a grupos de varios países, que en muchos casos se muestran enemigos declarados de la AIT y sus Secciones. Rüdiger también ha tomado contactos directos con grupos en diferentes países que luchan contra nuestro movimiento. Hace cosa de un año y algunos meses, Rüdiger visitó Copenhague, la capital de Dinamarca, donde hizo una charla ante un auditorio constituido por trotskistas, socia-

listas de izquierda, ex-stalinistas y otras tendencias políticas. Aquellos elementos han combatido siempre — según su capacidad — al sindicalismo revolucionario. Era pues, natural que Rüdiger no tuviera nada que ver con la Sección de la AIT en Dinamarca, durante su visita a Copenhague, mientras establecía «contacto» con los elementos citados.

La conexión de Rüdiger con individuos que combaten el sindicalismo revolucionario tuvo como consecuencia que la Sección dinamarquesa de la AIT enviara a la SAC una fuerte protesta contra su colaboración con esos enemigos del sindicalismo revolucionario. A pesar de todo, Rüdiger sigue la misma línea. Ahora ha conseguido que los organismos centrales de la SAC acordaran la colaboración internacional no sólo con la AIT y sus Secciones sino también con otros grupos ajenos a la AIT.

No hay nada que decir contra contactos con otros grupos, pero tales contactos deben hacerse por medio de Secciones afiliadas a la AIT y en cooperación con ellas. Cada Sección debe tener el derecho y la libertad de decidir esa colaboración dentro de su demarcación geográfica. Si una de las Secciones de la AIT resuelve establecer contacto y colaboración con grupos ajenos en otros países al margen de la propia Sección de la AIT en ese lugar, eso tendrá como consecuencia, más temprano o más tarde, que la AIT como organización internacional será minada y destruida. Hay que mantener algún orden de organización coherente y coordinado en nuestro movimiento internacional.

Hace poco que esa falta de orden de conducta ha provocado hechos bastante deplorables. Se trata de una visita a Francia efectuada por Rüdiger en una misión de la SAC. Antes de visitar la Sección de la AIT en Francia, se organizó un mitin, con Rüdiger como orador, con elementos gremiales de oposición dentro de otras organizaciones, elementos que en diferentes ocasiones han combatido a la Sección francesa de la AIT y sus actividades. Sólo cuando ese acto se hubo organizado, buscó contacto con la Sección francesa y con el Secretariado de la AIT. En tales circunstancias nuestra Sección francesa se negó a entrevistarse con Rüdiger. Es un caso sin precedente que una Sección de la AIT, se haya negado a entrevistarse con un representante de otra sección de la AIT, pero la explica-

ción está en la actitud provocativa que Rüdiger empleó y tomó durante la visita a Francia; primero entrar en contacto con individuos que de diferentes modos han combatido nuestra Sección en Francia, y después buscar contacto con esta Sección.

Lo dicho demuestra el peligro de tal comportamiento, que coloca a las Secciones de la AIT en oposición interna y destruye y mina la AIT en su aspecto de organización internacional. Tal «línea» debe rechazarse decididamente.

Para que se vea la inconsecuencia de Rüdiger, recordará que el Comité Nacional de la CNT de España durante la guerra civil intentó abrir relaciones internacionales al margen de la AIT para ensanchar la base de solidaridad mundial en aquellos años de lucha épica. Ese procedimiento despertó en aquellos tiempos una protesta de parte de H. Rüdiger, entonces representante de la AIT en España. En una carta fechada en Barcelona el 5 de julio de 1937, dirigida al Pleno Nacional de la CNT del 7 de agosto del mismo año dice Rüdiger, entre otras cosas: «No se crea que se podrá

constituir una organización de contactos internacionales al margen de la AIT, es decir, sobre el ahora existente movimiento anarcosindicalista.»

El movimiento internacional que ahora existe deja ciertamente mucho que desear, pero existe a pesar de todo. La CNT, con su carta, Rüdiger continúa: «La CNT debe evitar toda tentativa de crear una «internacional» al margen de la AIT, pues tal organismo no podría vivir y sólo serviría para destruir a la misma CNT.»

Lo que Rüdiger debe hacer, en lugar de presentarnos trasnochadas «orientaciones», es estudiar y meditar en el año 1954, sus mismas palabras y su informe del año 1937, ya que ahora está sugiriendo peor «línea» que la entonces combatida y considerada por él mismo peligrosa para nuestra Organización Internacional y su progreso.

JOHN ANDERSON

(1) Publicado en «Soli» de París (2-12-1954).

DISCOS

Hace más de medio siglo que un burgués tuvo conmigo una socarronería: «Si te diera diez mil duros, ¿seguirías anarquizando?»

Respues mía: «Primero dámelos; luego sabrás lo que ocurre.»

Quedó mudo.

En otras ocasiones — muchas — se me insinuó enemiga al dinero cuando se carece del mismo. Y añadido: «Tanto maldices la moneda y te sirves de ella.»

Bueno. Mas si sociedad obliga, toda objeción al respecto es imbecil. Con moneda en mano se obtiene; sin ella, se carece, y de carencias no vive el hombre. Lo interesante, y justo, es dar vuelco a la sociedad para emanciparla del signo monetario.

A decir verdad, a mi nunca se me ocurrió «hacerme rico». Dotes para ello no me habrían faltado, de poner fé en tal desvío. Gentes menos evolucionadas han cubierto con manto de oro su asno de figura humana. Pero sin proponérselo uno, a veces lo impondrable interviene. Por ejemplo;

Mis t. os ricos me reservaban prima de 12 años que, un poco ma-

dura, sería mi cónyugue vestida de billetes de Banco. Así, de anarquista habría llegado a jefe de despacho pasando por la alcoba. ¿Fácil, no? Pues no lo fue conmigo. No por deliberación expresa ni porque la chica no fuera apetecible, sino porque yo tenía tomado camino inverso.

Muy allá del mismo siglo «tocando» dineros para cubrir perentorias necesidades, con la ventaja de no ser codiciado por los ladrones.

Ventaja que les es privada a los dineristas de cualquier dimensión que andan de noche por calles y vericuetos presas de presentimientos inquietantes.

En tanto a mi me abona, además, la poesía de libertad radicada en mi sangre, compañera grata y segura, hasta el término del camino. Persefófilo, no te envidio.

DISCOBOLO

EL COMUNISMO LIBERTARIO

Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo.

Desde Alicante

España vista por dentro

A Madrid le ha cabido el honor de reunir en Congreso Internacional de Criminología, a un haz de megalómanos, seres completamente intoxicados, con ansias de descubrir el crimen, al delincuente y a la delincuencia. Menudo fardo para un grupo de orates.

Si el individuo es en formato natural, y cada uno es como es y diferente del otro, concibiendo cada uno las cosas a su manera, ¿cómo nos pondremos de acuerdo para descubrir la esencia vital del crimen? Vista la circunstancia diferencial de constituciones físicas y mentales, las percepciones de las cosas de uno a otro individuo serán dispares y los conceptos diferentes, de donde nacerá el embrollo para no entenderse, transformándose un Congreso de orates en un verdadero pugilato.

Si comenzamos por el principio, nos veremos obligados a buscar la raíz del mal. La causa de éste probablemente está en el primer individuo que monopolizó un palmo de tierra para su uso exclusivo. De ahí nace la propiedad privada y todos los avatares, desbarajustes y penas que sufre el conglomerado social. Y estoy seguro de que los señores congresistas, no querrán entender nada de esta oreja, porque estos simples conceptos, rozan la estructura de su íntima idiosincracia, sistema que se bifurca y contrasta fundamentalmente en otros conceptos y formas de pensar. En cuyo obstáculo radica la disparidad de conceptos y que al juzgar un mismo caso los jueces o juzgantes no se entiendan, porque donde uno lo ve negro el otro lo ve blanco; esto en el caso de que se juzgue con sinceridad, no cuando se hace con parcialidad y mala fe, que es lo más regular entre la curia leguleya, agarrada a la clase privilegiada como la lapa a la roca. De ahí que el modo de juzgar y la ley sean escurridizas; tengan dos modos de juzgar: uno blando y el otro severo, según el concepto de calidad del sujeto, en la apreciación mental del juzgante, imbuido del medio ambiente de la clase privilegiada, a la que él mismo pertenece.

«El derecho no domina las costumbres, las sigue.» (J. Cruet). Sabemos que la costumbre antecede al derecho, y son grandes legisladores, los legisladores que saben seguir las costumbres de los pueblos. Pero las costumbres no son inamovibles, sino que evolucionan

y cambian continuamente; pero no al mismo paso.

Podríamos dividirlos en tres grupos: grupo de vanguardia, de en medio y retaguardia. El grupo de vanguardia es el que empuja y arrastra con más impetuosidad el progreso, a los que se les llama locos de atar, que cargan con toda clase de atropellos, penas y sinsabores, tildados de «anarquistas». El grupo de en medio, es el más numeroso, y el que lleva la batuta, la vara de mando y el que reparte el palo. El de retaguardia, el contrapeso, el lastre, la escoria social, las ratas letrineiras. Y por escalafón también, las costumbres son más o menos tí-

ránicas, según las concepciones amplias y evolutivas de los individuos que forman estos grupos, cuando en la contextura íntima cerebral del grupo gobernante, hay algo de democrático y humano. Si no existe algo de lo apuntado, lo que nos gobierna no es una democracia, sino una férrea dictadura, parecida a la de Franco.

Y de tropezón en tropezón, y de tumbo en tumbo, hemos entrado en el terreno del crimen político. Aquí tropezamos con un sujeto horroroso, espeluznante, delincuente nato: el criminal más grande de la historia de España: Franco. Por lo tanto, llegamos al

momento cumbre de invitar a los criminólogos que han asistido al Congreso de Madrid, a que juzguen imparcialmente al Caudillo español, limpiamente y sin tapujos, forma única de saber si son criminalistas o unos simples pelagatos.

La recua eclesiástica ya lo ha juzgado con su sarcástica vericundia. Al poco tiempo que haya estirado la pezuña, será canonizado como Dios manda; y en vida la Santa Madre Iglesia, lo lleva bajo Palio, en honor a los rojos que ha enviado al Infierno. Amén.

SIMPLICIO

NECROLOGIA

MANUEL GOMEZ

El bueno y estimado compañero Manuel Gómez, conocido entre los compañeros por: «Falgás» — padre —, nos dejó para siempre el pasado 27 de octubre. Había sido operado meses antes de la próstata y parecía haberse repuesto bastante, cuando el 8 de dicho mes se sintió mal y hubo de ser hospitalizado de nuevo. Contaba actualmente 74 años de edad.

En su juventud fue, como muchos de aquellos campesinos del Bajo Aragón, rebelde por naturaleza, refractario al Estado que siempre se les llevaba la parte del león. En contacto con otros luchadores, trabajó por lograr una vida mejor yendo y viniendo allí donde fue necesario. Muy aficionado a la caza, no sacaba permiso; así disponía siempre de la escopeta sin que la tristemente célebre g. c. pudiera recojérsela.

El 20 de julio de 1936, al igual que la mayoría de compañeros de la Comarca, tras decisión unánime se fue a Horta y Gandesa (Tarragona), añadiéndose allí a la Columna que el 25 liberaría Arens de Lledó primero y Calaceite después, de las hordas fascistas y civilonas. A seguido, sin pérdida de tiempo y sin saber cual era exactamente la situación de Cretas, su pueblo natal, entró en él con dos compañeros más. Cuando al día siguiente llegamos nosotros, todo había comenzado a funcionar dentro de la Revolución naciente. (Fue precisamente en dicho pueblo donde un reducido grupo de temerarios que no quiso tener en

cuenta nuestras indicaciones, tuvo fatal encuentro con guardias y paisanos fascistas, resultando varios heridos uno muy grave que murió el 27 de julio en el Hospital de Tortosa, a donde fue trasladado).

Gran entusiasta, fue de los primeros iniciadores de la Colectividad, a la que aportó cuanto tenía, acontecimiento que para él representó una de las mayores satisfacciones de su vida. Incansable, trató de resolver con los demás compañeros cuantos problemas se iban presentando, especialmente cuando el Bajo Aragón comenzó a ser invadido por las huestes estatales de asalto enviadas unas desde Castellón y otras de Caspe con el beneplácito de aquel mandamás conocido por Mantecón, cónsul de Aragón y enemigo acérrimo de nuestra obra colectiva y revolucionaria. Fue el buen Gómez quien, al avisarnos cierto día de que unos camiones de asalto se dirigían hacia Valderrobres, cuando los comunistas de Lister habían comenzado su obra de robo y destrucción, nos evitó el caer entre sus manos...

Tras las vicisitudes de todos cuantos pudimos escapar al fascismo, una vez en Francia, jamás dejó de interesarse por nuestra Organización. Era muy solidario y atento y por eso estimado de todos cuantos le trataron. Los caminos torcidos, no le atraían de ninguna manera. Cuanto más claros, más amigos, decía.

Murió en Pau, a cuya Federación Local pertenecía, y cuando tanto confiaba en un próximo fi-

nal de la vergonzosa tiranía franco-fascista — vergonzosa y criminal ya que muchos años antes del proceso de Burgos, del que tanto se habla ahora en el mundo entero —; confianza que nos había reafirmado poco después de la operación, en junio pasado.

Numerosos compañeros de dicha F. L., así como socialistas y otros españoles y franceses, le acompañaron por última vez. Ni que decir que el entierro fue civil. El riojano, compañero D. Giménez, pronunció breves pero acertadas y sentidas palabras recordando al finado, al que le unía estrecha amistad.

Los compañeros de Villeneuve-sur-Lot, a cuya F. L. había pertenecido desde la liberación y los de Fumel, estamos seguros que también sentirán mucho esta nueva baja en las listas de la CNT.

La Comarcal de Valderrobres se une sinceramente al duelo que embarga a sus familiares; su compañera Agustina, enferma, a la que deseamos y esperamos sabrá resignarse, hijos y nietos.

Compañero Manuel, mientras nos llega el turno ineludible, descanse en paz.

Por la F. Comarcal de Valderrobres: J. F.

Por la F. L. de Pau: Santiadrán.

«LAS JUVENTUDES LIBERTARIAS EN ESPAÑA»

Folleto escrito por el compañero Fabián Moro, explicativo de como fueron, actuaron y cuanto realizaron las JJ. LL. de nuestro país. Adquiérase en el «C. S.» al precio de 1 franco.

España

El Tribunal militar de Burgos ha necesitado 25 días para pronunciar su sentencia contra los 16 antifranquistas vascos. En realidad, estos jueces con espuelas han estado a las órdenes del gobierno para dictar sentencia procedente de arriba; no del cielo: del estado mayor del Régimen.

— El cónsul alemán, raptado por ETA como garantía de las vidas de seis resistentes pasados por el tamiz castrense de Burgos, ha sido liberado sin contrapartida alguna. Por humanitarismos, el antifranquismo no va a perderse. Con tal de que esa acción sublime no resulte echar margaritas a puercos.

— Nuestra amiga Maitre Gisèle Halimi fue retenida en Burgos por la policía, cuando se encontraba allí para conocer la sentencia aplicada a los 16 resistentes vascos. Luego fue expulsada a Francia y declarada indeseable. No sin que ella no haya recogido datos inapreciables.

— Si el gobierno franquista no mata a los seis vascos escogidos para ello en Burgos, no será por caridad ni otras jeringas usadas, sino por la presión ejercida contra él por los pueblos hartos de la política de «sang i fetge» que es motivo de existencia del régimen instaurado en 1º de abril 1939 sobre las ruinas humeantes y ensangrentadas de España.

— En las manifestaciones pro pena de muerte organizadas por el gobierno franquista se ha hecho uso y abuso del saludo nazi-fascista.

Los victoriosos de 1945 se desmienten, los victorales de 1939, no.

POLONIA

El principio de revolución popular ocurrido en la región báltica se debió al malestar económico desatado sobre el país por la intrusión abusiva de la burocracia comunista en la vida del trabajo y de los trabajadores.

Polonia, igual que otros Estados Europeos colonizados por la URSS residente la presión absorbente de ese pulpo ruso, doblada por la presión parasitaria del PC interior, quedando, las multitudes laboriosas, sujetas a un estado de dependencia y de privaciones morales y económicas que a la larga han de manifestarse con erupciones violentas cuales las de Gdynia, Szczecin, Zopot, Gdansk, Poznan, y otras localidades importantes entre las que se encontró Varsovia, con un final de dimisión del dic-



tador Gomulka y elevación al poder del «obrero» Gierek. ¿Consecuencias del «¡basta ya!» del pueblo polaco?

1a Demostración de que la dictadura comunista es aguantada por razones militares.

2a Espíritu emancipador existente en el pueblo.

3a Reafirmación de que todo gobierno es tiranía.

4a Que las calles barridas por la metralla gomulkiana ocasionaron centenares de muertos, lo mismo que hubiese ocurrido en España, en Grecia o en Portugal en situación parecida.

5a Que la amenaza de levantamiento global del pueblo polaco frenó al Ejército Rojo imperialista dispuesto a atravesar la frontera con todo su atuendo represivo.

6a Que por la misma razón la

colegiata del Kremlin prefirió no obrar en Polonia cual obró, drásticamente, en Berlín 1954, en Hungría 1956, en Checoslovaquia 1968...

7a Que constancia queda del poder afirmativo y de la capacidad del proletariado polaco, muy dispuesto por la libertad y el derecho a la vida, ideal que lograría de no tener por vecino el Estado de Hierro moscovita.

¡Ni Dios ni Amo ni Marx, trabajadores de Polonia y del Mundo entero!

RUSIA

En El Pardo y en el Kremlin existe igualdad de circunstancias: escogidos para la muerte en Burgos, condenados a muerte en Leningrado. Dos dictaduras pinta-

das en colores diferentes que en mala entraña son parejas. El Madrid oficial juzga por venganza política a unos rivales y el Moscú soviético condena por odio de razas a un puñado de judíos.

El caso de estos inquisitoriales en Leningrado es el de siete hombres deseando emigrar a Israel y no poder hacerlo por imposición autoritaria. Las dictaduras son odiosas por esa interposición del Estado a la libre voluntad del individuo. ¿Por qué en la URSS no se permite entrar y salir a las personas según su deseo? «¿Libertad para qué, de nuevo? ¿Por qué en el paraíso comunista la puerta de frontera está cerrada a siete llaves en su doble sentido? Estos siete judíos, no resignándose a una negativa pétrea, trataron de largarse del «paraíso» por un medio ilegítimo: un avión robado. Fracasaron, y dos de ellos arriesgan ser fusilados y los cinco restantes ser enviados a la Siberia por cuatro o quince años.

Idéntica angustia existe en España, país políticamente distante, en teoría, de la Rusia comunista.

Digan los deductivos a donde radica la diferencia entre ambos paraísos... del despotismo.

tura e Ideas. Más que un libro que costará como un libro no caro: 10 francos.

F. L. DE ROANNE

Convoca a la reunión general que tendrá lugar el domingo 3 de enero a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre.

Esperamos la asistencia de todos los compañeros, vista la importancia de los acontecimientos que se suceden en nuestro país de origen.

COMUNICADOS



CALENDARIO

ESTA EN VENTA

Precio: 5 francos.

EN MARSELLA

La tercera Conferencia del Ciclo 1970-71 organizado por el Núcleo de Provenza de la C. N. T. tendrá lugar el domingo 24 de enero 1971 a las nueve y media de la mañana, en la Sala Francisco Ferrer Guardia de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marsella.

Federica Montseny disertará sobre el tema: «La hora del mundo; Peligros y esperanzas», la cual hará un profundo examen de la actual situación de la España franquista y del mundo entero.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 17 de enero 1971. Dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

TURRONES PRO ANCIANOS

Jijona (pastilla 200 gr.)	6,50
Alicante	6,00
Yema	5,50
Mazapán	5,50
Panecillos (pieza)	0,60

En esta Administración.

«UMBRAL» nº 101

Correspondencia:

J. Jové, Six-Fours: Recibirás 10 ejemplares. Canillas Fco, Lamotte Beuvron: id. 2; Serrarols Rosendo, La Garenne, id. 2; Serra, Carcasonne, id. 1; Antonio Caro, Foix, id. 6; A. Miguel, Cl-Ferrand, 12; Volga Marcos, Rueil-Malmaison, id. 2; Roqueta, St-Leger, id. 2; Comellas, Austria, id. 2; F. Local de Perpignan, recibireis 48.

Sigan compañeros y organismos concretando sus pedidos. Piensen que el U-101 será un obsequio de satisfactorio recibo por tres condiciones esenciales: Arte, Litera-

Servicio de Librería

«Balzac», A. Kelm	2 60
«Balada del alba bal», Carrasquer	3 00
«Balon Rouge», Hachete	7 80
«Batalla de la vida», Carlos Dickens	3 00
«La borrasca», R. Rocker	10 00
«La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó	3 00
«Canciones y juegos»	3 50
«Las bases físicas de la personalidad»	3 00
«Bernard Shaw», Frank Harris	9 00
Carlos M. Rama: «La crisis española del siglo XX»	35 00
Gonzalo Dueñas: «La ley de Pierre Monatte: Syndicalisme révolutionnaire et communisme»	24 65
«L'Atelier», Armand Cuvillier	5 50
«Albores», Albano Rosell	2 00

RENFORÇONS S. I. A.

Il est, hélas, pénible de constater l'attitude des libertaires français en général dans leur comportement vis-à-vis du problème de la solidarité. Les lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, de « Es-

poir », savent que, dès 1944, s'est reconstituée la S.I.A., fondée en 1937, d'abord en Espagne, puis en France eut à s'occuper de nombreux cas malheureux, parmi nos amis espagnols, dans la mesure de

ses moyens et s'étendant à tous les persécutés tant en France qu'à l'extérieur.

A notre époque, il est curieux de voir un Comité local de soutien aux victimes de la répression, de secours mutuel, par les libertaires, d'appui apporté par certains au Secours - Rouge, d'obédience marxiste, comme si la S.I.A. était inconnue, alors que plusieurs écrivent aux deux hebdomadaires de C.N.T. où se lisent fréquemment des communiqués de notre organisation, tels en ce moment en faveur des Calendriers S.I.A. 1971.

Avant de s'entendre avec des hommes qui sont éloignés de nos idées, démontrons par notre cohésion, quels que soient nos caractères, de la possibilité d'un régime de fraternité.

La S.I.A., notre S.I.A., sera ce que voudront les camarades. Là,

où ils se considèrent assez nombreux pour constituer un comité quelconque, qu'ils fondent une section S.I.A., le C.N. de S.I.A., dont le siège est 4, rue de Belfort, Toulouse, se fera une joie de les aider à sa naissance et pour être franc, j'avise qui que ce soit : membres du Secours-Rouge ou de Secours Mutuel qu'ils ne recevront de moi aucun subside, toute la solidarité sur le plan national passera par le C.N. de S.I.A.

A. LE LANN

Note : Section SIA de Brest. — Les camarades sont avisés qu'une importante assemblée générale de la Section aura lieu le dimanche 10 janvier, à 10 heures, Maison du Peuple, bureau 10. Ordre du jour : Calendriers SIA 1971, soutien aux emprisonnés, activités locale, régionale, pacifiste.

MANIFESTATIONS ANTI-FRANQUISTES EN FRANCE

Toutes les grandes villes furent le théâtre de manifestations en faveur des prisonniers basques et plus généralement du peuple espagnol contre Franco et son régime.

La C.N.T. était partout présente, ainsi que le mouvement libertaire. Ainsi des camarades nous ont fait le compte-rendu de ces manifestations, toutes assez semblables dont nous publions quelques unes :

Ainsi, à Vierzon, qui est une des nombreuses petites villes dont la grande presse manifesta sa désapprobation et son mépris au régime franquiste, les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. étaient présents.

A Lorient, une manifestation réunissant quelque 2 000 personnes parcourut la ville aux cris de « Franco, assassin ! » « Libérez les basques » et « Libérez l'Espagne ». Là aussi les camarades de la C.N.T. étaient présents ainsi que S.I.A., bien que « La Liberté

du Morbihan » ne signale pas cette dernière dans son compte-rendu. Elle signale néanmoins : «... drapeau de la République espagnole en tête... » ; « On remarquait en outre les drapeaux rouge et noir d'une délégation d'anarcho-syndicalistes (C.N.T.) et membres des groupes autonomes révolutionnaires lorientais ».

A Lille c'est au nombre de 5 000 qui à l'appel des organisations syndicales et partis de gauche que les manifestants défilèrent. En tête du cortège se trouvaient le P.C., le P.S., la C.G.T., la CFDT et la FEN. Puis, derrière, venaient les forces révolutionnaires (plus de 500 personnes) qui volontairement s'étaient détachées du cortège officiel.

On trouvait en tête de ce groupe, derrière les drapeaux rouge et noir des anarcho-syndicalistes de la C.N.T., quelques S.O. communistes libertaires, puis venaient les membres du Secours - Rouge suivis du P.S.U.

LA SITUATION AU PAYS BASQUE

(Suite de la page IV.)

de voir en France des journaux tels « Le Figaro », « l'Aurore », « Le Parisien Libéré », ou « France-Soir » s'indigner vertueusement de la barbarie franquiste. C'est presque un tollé général ! Bizarre ! ceux qui hier encore bénissaient Franco pour sa croisade, lui, le digne protecteur et représentant de l'Occident chrétien, est presque conspué par l'Eglise et tous les magnats crapuleux qui l'ont aidé. Il faut croire qu'aujourd'hui, contrairement au passé, le capitalisme international peut très bien se passer de Franco, de nos jours désuet, trop anachronique et « indéfendable » ! Il n'a pas réussi à intégrer les masses populaires laborieuses qui constituent un potentiel révolu-

tionnaire redoutable. Quoi de tel qu'un régime comme celui d'Allemagne fédérale ou comme celui à venir en France : une masse amorphe, occupée « en toute démocratie » à regarder ses dirigeants parler à la TV ? Quoi de tel pour intégrer le mieux possible les travailleurs dans le système d'exploitation capitaliste ?

Mais en Espagne, nous le savons tous, la lutte s'organise. Le prolétariat d'Espagne saura donner la mesure de ses possibilités comme il l'a déjà fait, de façons éclatantes, dans le passé.

Vive l'Espagne noire et rouge !
Vive le fédéralisme !

CNT (Section française de l'AIT)

Sylvain Puttemons « Le petit soldat »

— Espèce de salopard, tu veux jouer au plus con avec nous ?

— Non, M'sieur l'adjudant, je sais que vous gagnerez.

— Tu te fous de notre gueule ?

— Oui.

Cela commence comme ça et le 17 décembre 1970 à Lille on condamnera Sylvain parce qu'il maintiendra sa position face aux assassins de la liberté au grand uniforme, la poitrine emmerdaillée. Par ce refus de participer au crime collectif ce petit connard retournera en prison (et l'aumônier d'ira amen).

Si nous avions eu ce courage ! Ni l'Indochine, ni l'Algérie, ni le Tchad, mais la révolution, la liberté, la vie. L'ordure n'existerait plus ; les prisons seraient ver-

dure et jardins d'enfants et les militaires supprimés. La coopération, le statut des objecteurs de conscience, la réforme ne sont que de solutions d'attente. Seule la suppression de l'Etat et du pouvoir permettra la dissolution de l'armée, le droit au choix de son existence et la disparition du crime.

Avec Sylvain nous sommes persuadés que cette lutte ne peut aboutir que par l'action commune.

Ceux-là sont très puissants, mais ne sont que des hommes dessinés ; un coup de gomme et plus rien. Pour nous la gomme peut être élastique et explosive. Ne nous obligez pas à nous en servir pour la défense de nos droits et de nos libertés.

Achetez le
calendrier



POUR 1971

TRIBUNE LIBRE

« Opinions sur rue », par G. Pabiot (1). — Pabiot c'est le type qui interroge les gens dans la rue, qui leur pose n'importe quelle question, et les gens lui répondent n'importe quoi.

Dans ce bouquin il a réuni les plus bizarres, les plus drôles de ces réponses. Les plus étonnantes, déconcertantes surtout.

Roger Semet, dans un récent « Canard Enchaîné », écrivait sur ce livre, en n'y retenant, apparemment, que le côté marrant de la chose. Pourtant ce n'est pas vraiment drôle, quand quelqu'un vous dit que le régime castriste, c'est un règne où on coupe les choses aux mecs. Pas drôle non plus ça : « Un septennat c'est quand il y a sept musiciens », et « Un régime démocratique, c'est un régime à la bourse de l'ouvrier, comme de biscottes et de l'eau d'Evian », ou encore quand l'interlocuteur prend pour un groupe sanguin, le groupe UDR. Tout cela en dit long sur la misérable réalité de la « base », et aussi sur notre prétention. Quand on lit ce bouquin, on ne peut que se sentir déphasé. Absolument pas dans le coup. Et on comprend pourquoi les idées révolutionnaires ont tant de mal à progresser, c'est d'abord et surtout, parce qu'elles se perdent dans « les abîmes de l'ignorance humaine ». Lire ce livre c'est remettre les pieds sur terre. C'est oublier notre élite pour ne voir que cette réalité sur laquelle doit se fonder notre lutte : l'aliénation.

« L'Increvable anarchisme », par Luis Mercier-Vega (2) — Malgré ce titre plus ancien combattant qu'autre chose, c'est un livre important qu'on nous donne ici.

La première conclusion me paraît l'une de plus justes : « Ses grands hommes (à l'anarchisme) appartiennent au passé ». Oui, nous n'avons plus de grands hommes, ni de « penseurs ». Et c'est bien comme ça, car l'idée libertaire d'une société s'oppose au culte de la personnalité. Et surtout au culte d'une pensée, d'un catéchisme. La pensée d'un homme n'est pas révolutionnaire. Est révolutionnaire celui qui lutte ; est révolutionnaire la pensée collective des hommes.

Bien sûr, la pensée collective naît d'abord d'individualités, mais elle ne prend toute sa force révolutionnaire qu'avec le passage à la réflexion du plus grand nombre. Le débat public est révolu-

tionnaire, la cogitation dans une tour d'ivoire ne l'est pas.

Marx, Proudhon, Bakounine, Mao, Besnard ne sont pas révolutionnaires.

La Première Internationale, la Commune, les premiers syndicats, la CNT espagnole de 1936, les grèves de 1936 et 1968 sont révolutionnaires. La théorie minoritaire n'est pas révolutionnaire, la pratique de masses est révolutionnaire. Et la théorie révolutionnaire de masses ne se construit que dans la pratique révolutionnaire de masses.

Une grève sauvage a plus d'importance qu'un bouquin de Guérin ou Marcuse. Et, non seulement nous n'avons plus de penseurs, mais nous n'en voulons pas.

Un passage de ce bouquin est capital pour expliquer la position anarcho-syndicaliste de nombreux travailleurs révolutionnaires. Luis Mercier-Vega analyse les possibilités de réagir pour un anarchiste face à la société. A cette remise en question de la société il voit deux conséquences, deux issues : « Il existe une issue marginale (en marge, en dehors de la société) qui est celle de l'individualisme et du « milieu » anarchiste, pouvant coïncider, en certaines circonstances, avec un mouvement révolutionnaire, mais difficilement se confondre avec lui », c'est-à-dire que l'anarchiste, devant l'énormité de la tâche à accomplir, a cette solution individualiste (les autres je m'en fous, style Ferré) qui l'amène à se cantonner à des petits cercles privés, refuges contre la société, sans remettre en cause celle-ci (style Fédération Anarchiste ou Anarchisme et Non-Violence, ou encore Internationale Situationniste), c'est l'issue de la facilité. Il existe une deuxième issue qui est « une issue de combat quotidien, désespérante pour celui qui cultive l'illusion de la transformation miraculeuse (de la société), mais dont les anarcho-syndicalistes ont donné, au sein de la société en voie d'industrialisation, un exemple remarquable. A savoir, à partir d'un conglomérat (ensemble) d'êtres exploités et opprimés — mais non supérieurs par définition en qualité humaine à leurs exploités et à leurs maîtres (c'est-à-dire en ne pensant pas que le prolétaire est intelligent envers et contre tout et qu'on doit se mettre à son service, style Gauche prolétarienne) — la longue pratique de l'enseignement

par les faits et l'expérience de l'entraide, du courage, de l'organisation égalitaire, de l'esprit communautaire, de la fraternité agissante, de la conquête de cette science de notre malheur » dont parlait Fernand Pelloutier. Jusqu'à constituer un ensemble d'hommes libres capables de répondre aux exigences de la vie en commun, sans Dieu ni Maître. »

En d'autres termes, Mercier-Vega constate que l'anarcho-syndicalisme répond à ces deux impératifs de la lutte révolutionnaire : préparer le changement de la société et aider les hommes à se changer eux-mêmes. Assumer les tâches présentes, amélioration des conditions de vie, sans oublier de préparer la révolution. Car il ne faut jamais oublier que, si celle-ci demeure hypothétique, la mi-

sère de tous les jours, elle, ne l'est pas. Ce n'est pas parce que la révolution donnera à manger à tout le monde, que nous devons laisser des hommes mourir de faim aujourd'hui.

Tout le monde ne sera pas d'accord avec certaines conclusions pessimistes de Mercier-Vega, mais son livre est utile dans la mesure où il permet de faire le point sur de nombreuses idées théoriques et pratiques, éclaircissant ainsi la pensée révolutionnaire actuelle, et dans la mesure où il constitue une somme de documentation nécessaire aux révolutionnaires.

(1) La Table Ronde. 240 pages. 17 francs.

(2) Ed. 10 x 18. 185 pages. 4 francs.

Régionalisme - Bretagne

Après la causerie-débat à Brest, le 6-XII-70, nous syndicalistes-révolutionnaires nous avons compris le fossé qui nous sépare du monde réformiste (syndicalement parlant, politiquement parlant).

Les mouvements bretons sont réformistes de la gauche à la droite chez eux le passé parle, l'avenir est uniquement entre les mains des notables, des fascistes de droite, de gauche ils sont séparatistes, autonomistes, ils suivent les partis politiques français, les syndicats français oublient les uns et les autres qu'ils doivent trouver un jour la voie de leur propre destin dans un fédéralisme purement breton.

C'est pour quoi nous, CNT-AIT, nous avons affirmé à la fin du débat, face aux sourires de nos adversaires que nous n'étions pas des utopistes par ce que nous voulons que demain la Bretagne ait un nouveau système de vie.

I. Un conseil breton économique et social. II. Un centre breton de la culture et des loisirs. III. Un service breton de la santé. Un Office du tourisme et des loisirs ; et chose importante un syndicalisme breton révolutionnaire, partant des communes bretonnes, se réclamant des conseils ouvriers (manuels, intellectuels, employés agricoles, gens de mer), un syndicat fier de se prononcer pour l'action directe, la grève générale.

Cette affirmation de position syndicaliste révolutionnaire que nous avons prise en qualité, les uns et les autres de membres, de la SIA. (Le débat était sous les auspices de la Solidarité Internationale Antifasciste, groupe de Bretagne) la CNT-AIT, région bretonne. AOA, secteur breton. MCL, région ouest, du FNB (mouvement de gauche) nous oblige ce jour à demander au camarade Le Lann de Brest d'accepter de mettre au point l'Institut Breton d'Histoire Sociale et du Syndicalisme, face aux responsables des mouvements bretons cet Institut avec son bulletin « Actualité Sociale Bretonne ». Démontrer que nous ne sommes pas les utopistes qu'ils pensent avoir en face d'eux, mais des femmes, des hommes simples, honnêtes ne recherchant qu'un seul but ; le bien des travailleurs bretons.

Camarades des départements bretons, venez nous aider — que demain du « fait breton » dans sa réalisation fédéraliste — naisse la Confédération Française ; plus de pouvoir central, tous aux communes !

C'est au nom de ce fédéralisme que déjà face au dépeuplement des îles bretonnes, nous créons la Fédération des îles bretonnes sur le plan économique et social.

Alors camarades écrivez vos suggestions Le Lann de Brest, à Queudet de Lorient.

Y. M. BIGET

COMMUNIQUE

Une première riposte à la répression

Solidarité! Solidarité! Solidarité! A force d'entendre des appels, certains en oublient le sens et croient qu'il s'agit de charité. Seuls quelques camarades répondent.

Dans les cas présents, la solidarité dont il sera question sera dénommée Secours Mutuel. Le Secours Mutuel a été une des activités essentielles de l'anarcho-syndicalisme. Nous nous devons d'en retrouver la pratique.

Comment faire du travail révolutionnaire lorsqu'on craint du jour au lendemain de se trouver complètement dans la dèche, consécutivement à ce travail révolutionnaire et à la répression qui le sanctionne. Comment parler d'anarchisme, d'anarcho-syndicalisme, d'organisation anarchiste si par ailleurs il n'existe pas de pratique effective de la solidarité, si en définitive on considère le militant anarchiste encore plus mal que le militant communiste et qu'on le laisse tomber une fois que le couperet de la répression s'est abattu sur lui.

Le Secours Mutuel c'est une pratique effective de la solidarité. Aujourd'hui quelques militants, à cause de leur action, sont menacés de faillite personnelle. Le secours ne peut se manifester que par l'envoi de la part de chacun d'une somme d'argent allant jusqu'au minimum de 1 F symbolique. Ainsi chacun pourra compter ensuite sur les autres.

L'Etat considère les militants comme des délinquants et les isole en tant que tels. Nous jouons son jeu en laissant la responsabilité des « frais » aux seuls camarades inculpés.

Tous pour un, un pour tous! Certains disent : « Il y a la propagande à financer »; d'autres : « Je suis payé au SMIC. » Comment feront-ils pour financer leur propagande et bouffer leur SMIC quand ils auront des frais de procès, des amendes, des dommages et intérêts ou qu'il leur faudra casser la croûte en sortant de taule.

Tout camarade anarchiste et anarcho-syndicaliste doit pouvoir compter sur chaque copain lors d'une répression étatique dont il sera l'objet à cause de son ac-

tion militante. C'est cela la pratique du Secours Mutuel.

A St-Etienne. — Des camarades du Syndicat des Métallurgistes de St-Etienne (CNT, dont certains adhérents F.A.) ont été présumés auteurs de graffitis sur les murs des Forges Stéphanoises, disant : « A bas l'esclavage salarial » et « Ni dieu ni maîtres ni esclaves ». Ils avaient été reconnus par un garde de l'entreprise et retrouvés ensuite. L'affaire est passée en jugement. Ils sont condamnés à verser 1 959 39 F de dommages et intérêts, plus 120 00 F d'amende, plus les frais de justice. Pour repeindre les murs il suffisait de 5 F de tryclo et de 3 F de badigeon.

Nos camarades ne s'avouent pas vaincus. Ils dénoncent les hauts murs qui encerclent les usines et proposent tout simplement leur destruction et leur remplacement par des carreaux au travers desquels ils pourraient voir les arbres et les gens qui passent dans la rue. Ils dénoncent le patron des Forges Stéphanoises, qui est un de patrons de l'UDR de Saint-Etienne, ce qui fait que le procès n'a été qu'une simple formalité.

A Toulouse. — A la suite des événements violents qui viennent de se dérouler, 9 condamnations ont été prononcées allant de 15 jours à 5 mois de prison ferme. Un automobiliste s'étant porté partie civile, il lui sera dû 641 F. Le Trésor public réclame 100 000 frs lourd pour les dégâts causés par les flics; des amendes individuelles sont prévues.

Solidarité avec les militants de St-Etienne!

Solidarité avec les camarades de Toulouse! (4 anars condamnés).

Envois de fonds : Pierre MERIC. CCP 1 849 93. Marseille.

En précisant Secours Mutuel St-Etienne ou Secours Mutuel Toulouse.

Note de Rédaction. — Un certain nombre de caisses de secours sont organisées ces temps derniers dans le pays. Il nous semblerait cependant préférable de tout regrouper, à l'avenir, dans la Solidarité Internationale Antifasciste (SIA), qui a l'avantage d'exister.



PARTICIPEZ A LA SOUSCRIPTION PRO-LOCAL

Afin d'achever les travaux de mise en état de notre local social, nous demandons à tous nos lecteurs de participer à la souscription et de faire encore un effort financier qui nous permettra d'avoir enfin à Paris un local social conséquent.

2^e UNION REGIONALE DES SYNDICATS - C.N.T.

Les camarades militants et sympathisants des Syndicats et Jeunesses Anarcho-syndicalistes de la Région Parisienne, sont invités à contacter nos Permanences pour les Informations, Adhésions, Cotisations, Réunions, et LE COMBAT SYNDICALISTE.

11^e UNION REGIONALE

Union Locale Lorient-Lanester

Pour tout ce qui concerne la correspondance, les renseignements, les demandes d'adhésion, etc., s'adresser au camarade Patrick Clémence, 6, rue Gabriel Fauré, tour P, Bois du Château. Lorient (56).

19^e U. R.

UNION LOCALE DE MARSEILLE SYNDICATS DE MARSEILLE

U. D. B. du Rh. — 19^e Région J.A.S. - C.N.T. Vieille Bourse du Travail, salle 3, 13, rue de l'Académie. Permanence tous les jours de 18 à 20 h. et le samedi après-midi.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

33, Avenue du G. de Gaulle, Puteaux (92). Métro : Pont de Neuilly.

Permanence : Le premier dimanche du mois au matin, et le troisième samedi du mois de 16 à 19 heures.

2^e UNION REGIONALE CNT-AIT

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e), métro : Anvers ou St-Georges.

Permanence : Le troisième dimanche du mois au matin, et tous les samedis de 16 à 19 heures.

C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedis après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

III^e UNION REGIONALE

Pour tout contact : Johan PAIN 72, rue Chabot-Charmy, 21-DIJON.

COMMUNIQUE

VI^e UNION REGIONALE

Union Locale de Toulouse

Bourse du Travail, Place St-Sernin — Une permanence C.N.T. est tenue tous les dimanches matin.

— Les JAS-CNT se réunissent tous les lundis soir à 18 h 30, et organisent des causeries-débats sur : l'Anarchisme, l'Anarcho-syndicalisme, l'analyse du système social et les méthodes de lutte, tous les jeudis soir à 18 h 30.

LE CENTENAIRE DE LA COMMUNE

A l'occasion du centenaire de la Commune un comité regroupant des organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes s'est constitué pour mener des actions susceptibles de redonner à la Commune ses dimensions exactes et ne pas permettre à certains de la monopoliser.

L'Union Locale CNT du Pré St-Gervais s'associe pleinement à cette entreprise et demande aux camarades désireux d'y contribuer financièrement de faire parvenir leur contribution au CCP de Suzanne Lambert, 24 605 41 Paris.

17^e UNION REGIONALE

Union Locale de Lyon-Villeurbanne (S. U. Bâtiment et Métallurgie) Palais du Travail, salle 2, Villeurbanne; permanences de 16 h. à 17 h. 45 tous les samedis.

A disposition des militants : bibliothèque (200 vol.), matériel de cotisation, Bulletin Intérieur, Journaux : « Espoir » et « Le Combat Syndicaliste ».

III^e UNION REGIONALE

Le Syndicat Unifié du Bâtiment et Travaux Publics de la Région Parisienne informe ses adhérents qu'une réunion est prévue pour le dimanche 10 janvier 1971 au siège confédéral, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e).

Tous les camarades seront en principe convoqués par lettre. Toutefois, vu la période pendant laquelle sera effectué les envois, il est possible que certaines soient égarées. Aussi, les camarades qui n'auraient pas reçus leur convocation sont invités à participer à la réunion. L'ordre du jour sera établi lors de la réunion.

L'ANARCHIE

de Errico Malatesta

Réédité par le « GOLEM ». 3 francs l'exemplaire, 2 francs à partir de dix exemplaires.

S'adresser : 33, rue des Vignoles, Paris (20).

LE MIROIR AUX ILLUSIONS

LE COMBAT

C.N.T. *SYNDICALISTE* A.I.T.

(Suite)

Les ambassadeurs et la duchesse décorée de Holbein, la venus de Botticelli, le joueur de luth à bajoues et nez rouge de Bruggen, les personnages de Bruegel représentant la collection la plus odieuse d'êtres spirituels ou séculiers qu'on aimerait à éviter, pleurnichant une adoration rituelle, les bourgeois inquiets de Camin, les pêcheurs hollandais de Van de Capelle voguant pour l'éternité dans le XVIIIe siècle, les patriarches de Crivelli gardant l'autel, van Reijmerswaele figeant des relations qu'il déteste dans le rôle d'échangeur de monnaie et de collecteurs d'impôts; la madone, l'enfant et le saint de Mantegna, l'homme et la femme de Jordaens, tous portent l'éternité sur leur visage et leur époque dans l'habit du moment. Ces peintres furent engagés avec le charpentier et le maçon pour travailler en chœur à la maison, à l'église ou à la place publique, mais seul le peintre pouvait orienter son art pour louer ou condamner la société qui l'engageait. Non pas dans un sermon visuel insipide et éphémère, mais en faisant de sa toile un miroir figé réfléchissant pour toujours sa société. Lorsque les villageois du XVe siècle courbaient la tête devant le rétable Demidoff de Crivelli, ils savaient que les saints portaient des robes de leurs métiers à tisser, et bien que la maîtresse du roi ait posé pour la madone de Fouquet, ses vêtements étaient néanmoins dus aux fileurs agenouillés en adoration devant la reproduction bidimensionnelle de leur labeur quotidien. C'est à la fraternité pré-raphaélite anglaise qu'il échut de donner au monde l'exemple d'un groupe de peintres rejetant leur époque pour un passé mythique, et ce faisant, de s'annihiler. Revendiquant l'héritage des peintres pré-raphaélites, ils recherchèrent leurs sujets de deuxième main, parmi les mythes émasculés des romances médiévales et ces peintres bourgeois offrirent à leurs propres « nouveaux riches » un exemple pour leur rêve politique et social d'un monde aux classes rigide et distinctes, d'une société détachée de la sueur grasse du travail, d'une société où la femme était devenue un jouet sexuel, Dieu un père-employeur et le Christ d'à côté, agréable mais un peu niais. Emportant sa morale de récompenses

divines et de châtements inspirés de l'Ancien Testament, cette classe sociale a disparu nous léguant son crédo politique d'une société hédoniste et matérialiste basée sur la force et, en art, rien qui ne vaille d'être conservé. Ils écumèrent le passé pour y chercher une justification de leur mode de vie et laissèrent un ensemble de tableaux d'un vert révoltant, un art consommé au service de sujets infantiles. En reniant leur temps, les membres de la Fraternité pré-raphaélite se détruisirent parce qu'ils ne voyaient pas que l'artiste ne peut offrir que la réinterprétation des expériences humaines contées et représentées, sur un décor changeant. Chaque génération est projetée dès sa naissance dans le fil du temps pour découvrir de nouveau les angoisses et les joies anciennes et elle doit les accepter ou les rejeter selon l'exigence de l'heure. Ainsi, parmi les artistes, seul le poète est libre.

Non pas par son propre choix, mais parce qu'il est mis économiquement à l'écart. Tant que son travail ne sera pas profitable aux trafiquants de la culture, on le laissera seul à son chant solitaire. D'ailleurs le peintre a vendu depuis longtemps son droit d'être accepté en homme libre. Il est le clown de la société, le tâcheron des galeries et la boniche favorite de la « haute société » à jamais prêt et empressé de plier son talent devant les exigences du veau d'or. L'art des galeries commerciales est un art de classe et ceux qui en imposent les conditions sont ceux qui payent. Ils constituent le rebut qu'engendre toute société troublée, les enfants adultes des « nouveaux riches » détachés des problèmes d'argent, n'acceptant même plus les responsabilités de leur fortune, de leurs usines à air conditionné, libres d'assouvir n'importe quelle fantaisie. Dans cette existence infantile, ils achèteront le chapeau du jour, chanteront la chanson du jour, liront le livre du jour, achèteront la robe du jour, soutiendront la guerre du jour et achèteront la peinture du jour. Tandis que les marchands, comme des proxénètes, iront faire les bordels de la culture que sont les luxueuses galeries d'art des capitales mondiales pour ramener le dernier hochet de sybarite à ces hédonistes insatisfaits. On accepte communément que le portraitiste s'exécute au claquement du fouet

du financier, il a au moins l'honnêteté de reconnaître ce pour quoi il est payé. Si une gueule de vache, militaire, industriel ou politicien, désire avoir son portrait il sait ce qu'il veut et l'obtient. Un bon portrait académique au réalisme de photographie et les deux parties de cette transaction commerciale sont satisfaites. Mais c'est le malheureux tâcheron de galerie passant d'un mouvement d'avant-garde à l'autre qui se leurre en prétendant que les sales chaînes de l'argent ne retiennent pas sa faible et tremblotante flamme de talent. Pourtant, n'importe quel marchand éructerait dans son café matinal à la simple suggestion qu'un artiste aussi minable pourrait dicter les conditions de son « art ».

Annoncez votre mouvement artistique des vingt dernières années et les mêmes noms dépourvus de talent tombent lugubrement. Lorsque les marchands voulurent du surréalisme d'arrière-garde, ils furent influencés par Dali et livrèrent des succédanés de troisième catégorie. Un collage? vous étiez servi. Un Braque ou un Picasso de dixième ordre? et ils suaient leurs ordures sous l'influence du maître. Peinture abstraite? et ils rinçaient leurs pots de peinture avec les autres. De la peinture d'action? aussitôt ils couchaient leurs toiles par terre pour y répandre de la peinture sinon la gloire.

Lorsque les critiques d'art réclamaient de la peinture à bords francs, ils sortirent leurs règles et leurs équerres et à leur honte à tous prirent littéralement leurs ordres des marchands pour les dimensions et le sujet: Du jour au lendemain le marché de la peinture abstraite s'écroula et le travail du génie de la semaine passée fut mis au rencart, parce que le Pop'Art était maintenant à la mode. Les tâcherons s'empresèrent alors de copier assidûment les affiches publicitaires et leurs propres bandes et les acheteurs sophistiqués passèrent des graffitis de pissotières à Dubuffet à une vue prudente du monde des jeunes blousons noirs, durs, tout en muscles et grands lecteurs de bandes dessinées. Les gens bien achèteront aussi, sans doute par affectation en exigeant que le peintre soit aussi amusant que son travail puéril afin que le marchand puisse vendre la personnalité du peintre avec le tableau. Aujourd'hui l'Américain Raus-

chenberg a la vedette, mais qui oserait prophétiser combien de temps son culte des panneaux maculés trouvera un public. Tant que cela dure nos talents locaux s'affairent fiévreusement collant leurs affiches crasseuses sur leurs vieux cartons qui n'en peuvent mais, attendant en vain un signe du marchand. Mais le marché des gigantesques panneaux délabrés est très imité, il n'y a qu'un petit nombre de collections privées auxquelles on peut refiler ces trivialisés qui perdent toutes valeurs dès qu'elles ne sont plus amusantes. Lorsque le marchand ne les trouve plus convenables pour sa coterie ils sont bons à jeter comme des vieilles chaussettes. On se souvient du malheureux jeunot qui faisait tout sauf de peindre et dont les pitreries amenèrent les tableaux jusque sur les murs d'une galerie d'art d'Edgware Road. Il couchait ses panneaux par terre, y versait de la peinture, les enflammait, roulait dessus en vélo, sautait dessus et, en récompense de ses efforts, il vit ses panneaux exposés. Lorsqu'une nouvelle clique se forma, son travail quoique sans valeur fut présenté sur les murs d'une galerie réputée de Trafalgar Square. Voilà une œuvre d'art, clamèrent les critiques sycophantes à l'écrivain qui dirigeait le cirque en ressortant leurs vieux clichés éculés pour faire l'éloge de ces panneaux entièrement recouverts de noir.

(A suivre.) A. MOYSE

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris (IXe) - Tél. : TRU 78-44
CCP 20 990-10 Paris

Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

Articles en Français :
LE MAREC Michel
28, rue Gabriel Péri
93 - Le Pré St-Gervais

ABONNEMENTS :
Trois mois 10 F
Six mois 20 F
Un an 38 F

à LLOP Roque
33, rue des Vignoles, Paris (20)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. : PYR 46-86

Tél. Imprimerie : 235 27-73.